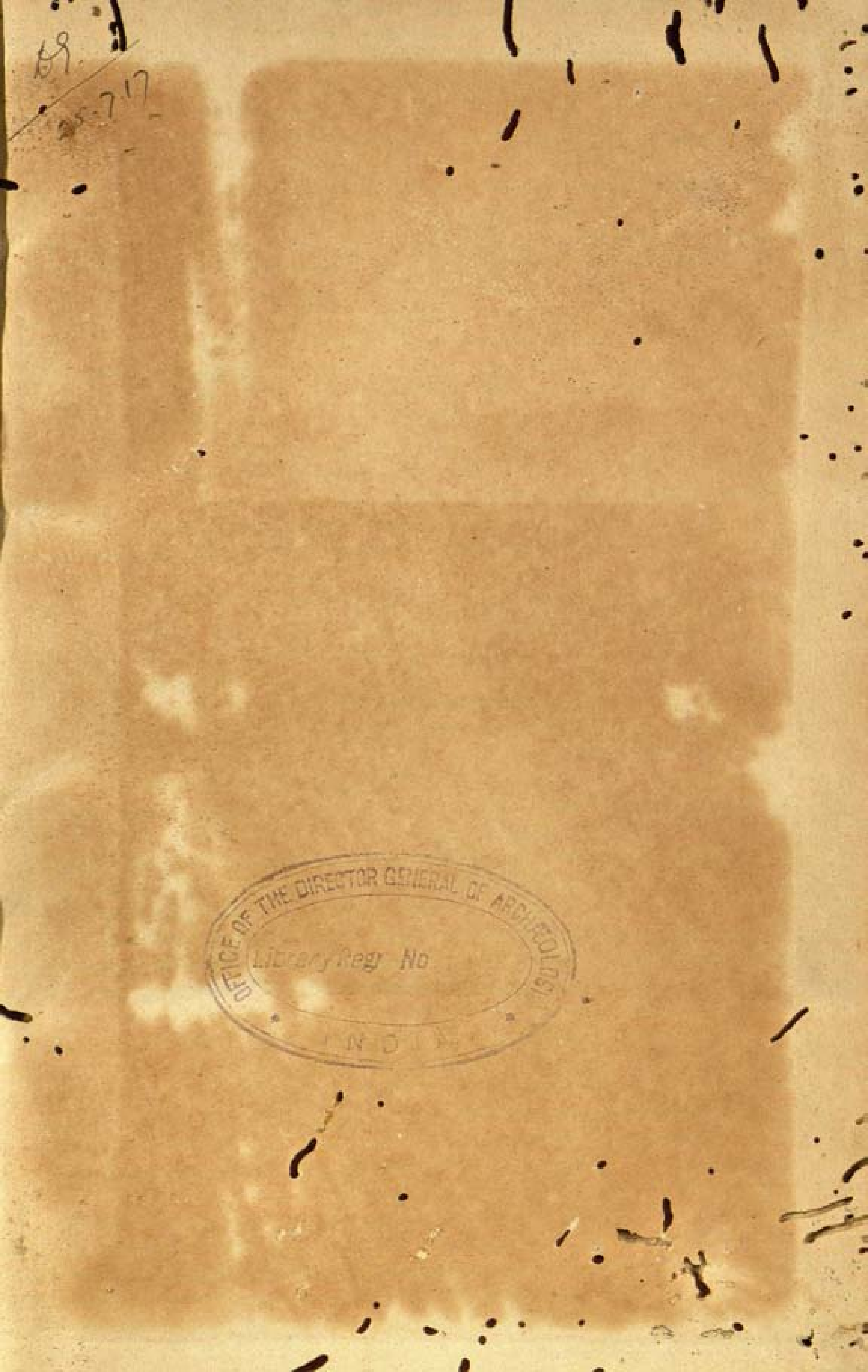

OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHAEOLOGY
Library Regr No
INDIA

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGTIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome XXI).



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. Chuquet

VINGTIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXI



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1886

ANNÉE 1886

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

Langues et littératures orientales.

Langues et littératures grecque et latine.

Langue et littérature françaises du moyen âge.

Langue et littérature françaises des temps modernes.

Langues et littératures germaniques.

Langues et littératures celtiques.

Archéologie classique.

Archéologie du moyen âge, Beaux-Arts et Histoire de la Renaissance.

Histoire grecque et romaine.

Théologie et histoire des religions.

Linguistique.

Questions d'enseignement et pédagogie.

Droit.

Voyages.

CORRESPONDANCE

THÈSES DE DOCTORAT

VARIÉTÉS

CHRONIQUE

Académie des inscriptions et belles-lettres.

Compte-rendu des séances, du 23 décembre 1885 au 11 juin 1886. (Julien Havet.)

Société des antiquaires de France.

Compte-rendu des séances du 16 décembre 1885 au 9 juin 1886. (E. Courajod, R. de Lasteyrie, A. de Montaiglon.)

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

ALLEMANDS

ANGLAIS

BELGES

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 4 janvier — 1886

1. — PESHUTAN Dastur, Behramji SANJANA, **Ganjeshâyigân, Andarze Atrepât, Mâdigâne Chatrang, Andarze Khusroe Kavâtân** (textes pehlvis, avec transcription zende, traduction anglaise et guzeratie, glossaire de mots choisis et introduction, 1 vol. in-8; pp. 16, 31, 10, 5; XXI; 34, 11, 5, 3; 22; 3, 5, 13; 2, 5, 9, 21; Bombay, 1885; en Europe en vente à Leipzig, chez Otto Harrassowitz, seul dépositaire. Prix 25 f. (20 marks).

Le Docteur Peshutan, bien connu dans le cercle des iranisants par sa grammaire pehlvie et son édition du Dînkart, vient de rendre aux études pehlvies un nouveau service par la publication, avec traduction et glossaire, de quatre textes dont trois inédits.

Le plus étendu est le *Ganjê shâyigân*, un de ces innombrables traités de morale édifiante qui inondent le Parsisme, mais qui offre cet intérêt unique jusqu'ici de nous fournir la source directe d'un chapitre de Firdousi et de nous initier aux procédés de composition du poète. Le *Kârnâmak* d'Ardeshir, traduit par M. Noeldeke, nous avait mis en présence d'une version parallèle à celle de Firdousi, mais si différente qu'il était impossible d'admettre un lien direct entre les deux : ici, il y a identité presque complète et l'on peut dire que Firdousi a travaillé sur notre texte, ou du moins sur un texte qui en différait peu, qu'il fût l'original pehlvi [1] ou une traduction fidèle (arabe ou persane).

Le *Ganjê shâyigân* ou trésor royal [2] se compose de deux parties très distinctes : la première est une sorte de catéchisme moral composé de

1. Il me semble difficile de refuser de prendre à la lettre les nombreux passages où Firdousi se réfère à un livre pehlvi : comparez ce vers d'une de ses poésies lyriques (Ethé, *Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich, 1872, 299 sq.) :

Basî ranj dîdam basî guftah khvândam
Ziguftâri tâzî uaz pahlavî...

Je me suis donné tant de peine, *j'ai lu tant d'histoires de l'arabe et du pehlvi...*

2. M. Peshutan traduit « Richesse puissante » (powerful wealth; *saktîvân daulat)* : mais les mots qu'il traduit « j'ai nommé ce livre *Ganjê* » ne peuvent se traduire dans l'état du texte que : « je l'ai placé dans le trésor » *(u pun ganjê — anakhtûnt)* ce qui suggère nécessairement pour le mot suivant le sens du doublet *shâhigân*, d'autant que le passage correspondant de Firdousi porte « je l'ai remis à ton trésorier » (le trésorier du roi; *sipurdam beganjûr*, Macan, 1711).

119 questions avec leurs réponses ; la seconde est un traité suivi d'édification religieuse où le dogme parsi joue un aussi grand rôle que la morale : la plupart des manuscrits ne contiennent que le catéchisme.

Ce catéchisme se donne comme l'œuvre de Buzurj Mihir, fils de Bukhta, le conseiller légendaire de Khosroès Noshirvan, l'Asaf de ce nouveau Salomon. « Moi Vuzurg Mitro, fils de Bûkhtak, ... avec l'aide et par la force de Dieu et de tous les autres bons génies, ainsi que par l'ordre de Khosrav, roi des rois, ai composé ce traité pour donner aux générations qui viendront bonne instruction dans l'exercice de la vertu et de la piété, et je l'ai déposé dans le trésor royal. » Après des considérations sur la vanité et le caractère fugitif des grandeurs humaines et la permanence de la vertu qui seule subsiste, le sage fait une profession de foi parsie et passe à son catéchisme.

Dans Firdousi, la plus grande partie de la légende de Noshirvan est consacrée à des sermons moraux mis dans la bouche de ses mobeds ou du roi lui-même, ou enfin du sage Sassanide par excellence, Buzurj Mihir. Un chapitre entier est consacré à un entretien entre le roi et Buzurj, l'un interrogeant, l'autre répondant (Macan, pp. 1711-1719; Mohl VI, 364-385). M. P. a signalé deux traits communs dont l'évidence est frappante : on peut pousser plus loin cette confrontation des deux textes qui jette à l'occasion de la lumière sur les obscurités de sens de l'un à l'autre.

La parenté des deux textes ne s'étend pas d'un bout à l'autre : ils se divisent en deux parties dont la première seule est commune : nous avons dit que le catéchisme pehlvi se compose d'une introduction et de 119 questions ; cette introduction et les 59 premières questions forment la première partie du chapitre de Firdousi ; à partir de là, les deux textes se quittent sans se rejoindre.

Introduction : dans le texte pehlvi, Vuzurg Mitro *écrit* la préface de son livre ; dans Firdousi, il la *dit* au roi, il lui annonce qu'il a écrit en pehlvi un livre de morale qui enseigne aux hommes des vérités durables, les grandeurs purement matérielles étant périssables (développements parallèles sur la vanité des choses humaines [1]) ; le roi, piqué de curiosité, l'interroge, et dans les questions et l'ordre des questions il suit exactement l'ordre du livre pehlvi.

1. Pehlvi : En cent ans le corps du plus grand héros périt ; en moins de trois cents ans une famille est oubliée « mais les actes de charité qu'un homme a accomplis dans son bon temps seront éternels et indestructibles. La réputation de la piété, la gloire de la charité et des bonnes actions, nul ne peut nous l'enlever. » — Firdousi : « Un homme a beau se rendre maître du monde, etc., etc., sa vie ne dépassera pas la centaine ; il n'y a dans le monde que deux choses éternelles, la réputation des douces paroles et des bonnes actions ».

Pehlvi. Profession de foi Mazdéenne, omise naturellement dans Firdousi. Vuzurg Mitro a écrit ces quelques lignes d'explications sur les vérités spirituelles pour laisser un nom dans le monde ; dans Firdousi, il écrit ces pages qui sont le souvenir qui restera de lui.

Première question. Pehlvi (§ 2). « Quel est l'homme le plus heureux? — Celui qui ne commet point de péchés » (Anshûtâ katâr *farukhtar? — Zakê avinâskâr).* Firdousi : « Le roi dit : *Quel est l'homme heureux?* (*farukh* kudâm ast) et dont le cœur est en joie et sans soucis. » — Il répondit : « *C'est celui qui est sans péché* (ânkû bavad *bî-gunâh*) et qu'Ahriman ne détourne pas de sa voie ».

Ce premier exemple donne une idée exacte du rapport général des deux textes : chaque proposition du texte pehlvi forme la matière d'un distique dont le premier hémistiche traduit l'original et dont le second est de remplissage : le premier pour le sens, le second pour la rime.

Les §§ 3-4 sur la différence du vice et de la vertu sont longuement développés dans Firdousi, probablement avec des moralités prises d'autre source.

Les §§ 5-6-7 sont relatifs à des théories purement mazdéennes et par suite omis dans Firdousi.

Les §§ 8-9 sont traduits, le § 10 est abrégé.

Pehlvi : « Quel est l'homme le plus compétent pour faire de bonnes œuvres? — C'est l'homme le plus sage (pun vehî man bundaktar? — Zak man dânâktar). — Quel est l'homme le plus sage? — Celui qui connaît la destinée finale du corps, qui reconnaît les ennemis de l'âme et sait se protéger contre ces ennemis, vertueusement et sans crainte ».

Firdousi : « Quel est parmi les grands celui qui est sur le rang des meilleurs (Mehtarân, behtarân ; éd. Macan)?—C'est celui qui est le plus sage *(kih dânâtar ast)* et domine tous ses désirs. — Quel est celui qui est sage? Car la sagesse dans l'homme est chose cachée (vers pour la rime). — C'est celui qui n'écarte pas son cœur de la voie du Maître du monde, sur l'ordre du démon, et dans l'égarement n'obéit pas à celui qui est l'ennemi de l'âme.

Le § 11 énumère ces démons ennemis de l'âme; ils sont au nombre de dix : l'avarice *(âz)*, le besoin *(niyâz)*, la colère *(khishm)*, la jalousie *(arishk)*, l'humeur querelleuse *(nang)*, la luxure *(varun)*, la haine *(kîn)*, la paresse *(bûshâsp)*, l'hérésie *(aharmokî)*, la calomnie *(spazgî)*. Firdousi les énumère à son tour : ce sont les mêmes, sauf la luxure et la paresse qui sont remplacées par l'hypocrisie et l'ingratitude. Les noms sont identiques pour les autres démons, sauf ceux dont le nom pehlvi est tombé en désuétude : ainsi *aharmôkî* est remplacé par *nâpâk dîn*, hétérodoxie, et *spazgî* par *nammâm*. Le pehlvi reprend ensuite chacun des démons à part et définit leur action (§ 12); ainsi fait Firdousi.

Les §§ 13-20 font connaître les armes que Dieu a remises à l'homme pour lutter contre ces démons. Ce sont l'intelligence sous ses deux formes, naturelle et acquise (l'*âsnô khratu* et le *gaoshô-sruta khratu* des textes zends); le bon naturel *khîm*, l'espérance *(umît)*, le contentement *(khorsandîh)*, la religion *(dîn)* [1]. Développements identiques dans Fir-

1. Le § 21 reprend l'énumération et donne dix facultés répondant sans doute aux dix démons. Cf. l'énumération donnée par l'éditeur de *Dînkart* I, 44, qui ne diffère

dousi dont la langue, ici en apparence très vague, prend plus de consistance par le caractère technique que lui prête l'original pehlvi [1].

Ici le texte persan est mal établi et les deux versions cessent de se suivre, probablement par la faute des copistes. Nous nous retrouvons au § 34.

Pehlvi : « Quel est le plus violent ennemi de l'homme? — Les mauvaises actions ». Firdousi : « Le roi demanda quel était l'ennemi le plus puissant et comment se défendre de lui. — Il répondit : Les mauvaises actions sont l'ennemi de l'esprit serein et de la raison ».

§ 35. Lequel vaut le mieux en l'homme de l'éducation ou du naturel *(farhang yâ goher)*. Même question dans les mêmes termes dans Firdousi, ce qui permet de modifier la traduction française dans le sens suivant : « L'instruction vaut mieux que le naturel (au lieu de : que la naissance), car elle fait l'ornement de l'âme, pendant que le naturel ne donne que la facilité d'élocution (au lieu de : pendant qu'il n'y a pas beaucoup à dire sur la naissance).

§§ 56-57. L'homme arrive-t-il par la fortune ou par son action? Qu'est-ce que la fortune et qu'est-ce que l'effort (de l'homme)? — La fortune est l'âme, l'effort est le corps : leur combinaison produit le succès [2].

Même question, même comparaison, même réponse dans Firdousi [3].

§ 58. « La fortune du monde est comme les choses, bonnes ou mauvaises, qu'on voit en songe et qui au réveil sont évanouies ». — Firdousi : « Le monde est une fable et un souffle; c'est un songe que se rappelle celui qui l'a eu, mais qui au réveil échappe au regard, qu'il ait été rêve de plaisir ou de souffrance et de colère ».

§ 59. Quel est l'homme qui mérite le plus d'éloge *(burzishnîktar ;* mot archaïque, remplacé dans Firdousi par *sutûda ;* cf. *minokhired :*

---

de celle-ci qu'en ce que *khratu* y est divisé en ses deux formes et *minishn* remplacé par *vîr*.

1. Ainsi où la traduction française porte : « Maintenant je vais prononcer des paroles pleines d'espérance (*sukhunhâi umîd)* qui guideront le cœur vers le bonheur », il faut plutôt : « Maintenant je vais prononcer sur l'Espérance des paroles... »

2. Le *Zafar nameh* attribué à Buzurjmihr et publié par M. Schefer *(Chrestomathie persane*, I, 5), pose la même question et la résout en une formule bien frappée : « Les choses se font-elles par l'effort de (l'homme) ou le destin? — L'effort est « l'instrument du destin *(Kushish qazârâ sababast)* ». C'est d'ailleurs le seul point de contact entre ces deux Pandnames de Buzurjmihr. Notons que le *Zafar nameh* est lui aussi d'origine parsie : il se retrouve dans un manuscrit parsi du British Museum (Add. 8994 ; cf. Rieu, *Catalogue*, p. 52 b). Ce titre, étrange en pareille matière, de « Livre de la Victoire » me semble une traduction de la vieille formule *verethrajâo vacâo, Paroles victorieuses*, si fréquemment appliquée dans les textes zends aux paroles sacrées.

3. Traduire *hamân kâlbud :* « De même l'effort est ce que le corps est à l'homme, si la fortune veille sur lui (la fortune étant l'âme)... l'effort n'amène point la grandeur, à moins que la bonne fortune ne lui montre le chemin.

burzîdan, traduit *çlâghitum; burzeshn* = *varnanâ; burzesnîktar* = *bisyâr lâyiqtar)*. — Le roi courageux, juste, etc.

§ 60. Quel est l'homme le plus malheureux *(mustomandtar)?* — C'est le pauvre qui de plus tombe dans l'enfer (non pas *The sinner who acts under evil influence)* [1].

Firdousi : « Quel est l'homme le plus malheureux du monde *(andar jihân mustomand)*, le plus infortuné *(nâ Sûdômand)?* — C'est le malheureux, le pauvre qui n'obtient ni son désir (sur terre) ni le gai paradis ».



C'est ici que la concordance cesse. L'identification pourrait être poussée plus loin encore, surtout dans le détail de l'expression. Nous en avons assez montré pour prouver que Firdousi avait sous les yeux soit notre texte, soit une réminiscence fidèle. La forme Buzurj (au lieu de Buzurg) n'est point d'ailleurs une preuve suffisante qu'il ait travaillé sur une source arabe, la forme arabe étant la forme populaire de son temps: les coïncidences rares d'expression prouvent qu'il travaillait sur un texte iranien. La question a une certaine importance par le fait de l'existence d'un texte arabe qui contient une traduction du Ganjê shâyigân : c'est le « Livre des mœurs des Persans et des Arabes » de Ibn Muskavaih, mort en 421 [2], vingt ans environ après Firdousi. Il n'y aurait rien d'impossible *a priori* à ce que Firdousi eût pu consulter cette traduction, dont la date est, je crois, inconnue. Mais la langue de Firdousi trahit une source iranienne; d'autre part, ce n'est pas sur Firdousi qu'Ibn Muskavaih est traduit, car il a conservé beaucoup de traits que Firdousi a omis. Les deux versions, persane et arabe, semblent donc dérivées parallèlement de la version pehlvie. Je n'ai point à l'instant sous les yeux le texte de l'*Adab;* la question mérite d'être reprise.

L'*Andarze Atarpât* ou Testament d'Adarbad Mahraspaud n'est pas inédit; il a été publié à Bombay en 1869 avec un luxe de transcriptions (transcription en gujerati, et en double transcription romane, suivant le système parsi ancien et le moderne), avec traduction gujerati, et glossaire gujerati-anglais par le Herbad Sheriarjee Dadabhoy. M. P. a pensé qu'une édition et une traduction nouvelle ne feraient pas double emploi, l'édition étant épuisée et prêtant à révision. Ces moralités sortent peu de la banalité ordinaire et ouvrent peu d'échappées historiques : mentionnons cependant la maxime 27. « Ne donne pas de fausses décisions *(vicîr)* aux rois », qui, selon la judicieuse observation du Destour, prouve que les rois, dans toute sentence à rendre, consul-

1. *Shiknâ dûshpatishni darvand;* cf, Goshti Fryân la formule d'imprécation : *Zivandakân pun shikônâ yahvûnash, mari darvand sâstâr, va yemtûntakân ol dûshakh uft.*

2. L'ouvrage a été traduit en persan sous Akbar, sous le titre de *Jâvidân Khired* ou « Intelligence éternelle ». M. P. cite l'introduction de *Jâvidân Khired* qui suit de près celle de Ganjê shâyigân. Sur cet ouvrage, voir Rieu, *Catalogue*, 440 b; de Sacy, *Notices et Extraits*, X, 95.

taient d'abord le grand-prêtre sur le point de droit, autrement dit que le Mobed des Mobeds rendait des *fetvas*. — Maxime 42 : « Ne prête jamais serment, que ce soit pour vérité ou mensonge ». Cette maxime de *quaker* repose, nous apprend le Destour, sur le principe que le prêtre (car il ne s'agit que de lui) semble douter de sa propre véracité en se soumettant au serment : « On dit que le prêtre qui a pris le Barashnum (la purification du premier degré) en perd les effets par le serment [1] ». Signalons encore une note curieuse sur le suicide, d'après laquelle le vers qui ouvre l'Aogemaidê, *Aaogemadaêcâ usmahicâ vîsamadaêcâ*. « Nous venons (dans le monde), nous nous soumettons (au mal), nous acceptons (la mort) » aurait été prononcé par le premier homme, Gaymard, avant de descendre en terre, faisant par là renonciation formelle au droit de suicide. On aimerait savoir sur quel texte repose cette interprétation : elle entre mal dans le contexte du passage primitif (Yasna VI), mais d'autre part elle trouve un parallèle assez proche dans la légende du Bundehesh (ch. III), qui montre les âmes des hommes non encore descendues, invitées à choisir entre la vie céleste avec son repos et la vie terrestre avec ses misères, et acceptant cette dernière, sorte de serment de fidélité prêté au nom de l'humanité à la destinée humaine.

Le *Testament de Khosroes fils de Kobâd* (Andarze Khusroê Kavâtân) diffère de celui que Firdousi met dans la bouche de Khosroes mourant et qui vient d'une autre source. C'est comme le précédent morceau un tissu de moralités, mais celles-ci politiques : dans le nombre, quelques lignes qui ont assez grand air. « Hier encore cette main, à cause de sa splendeur royale, dédaignait de toucher aucun homme : et aujourd'hui aucun homme ne la touche, de peur de se souiller. » Ce testament est donné comme la parole même de Khosroes, publiée par ses ordres : il est permis d'en douter.

Le dernier morceau n'est ni plus ni moins que l'histoire de l'introduction du jeu d'échecs en Perse et de l'invention du jeu de *nard* (trictrac ?) Ici nous nous retrouvons en plein Firdousi. Dans Firdousi un roi de l'Inde envoie un jeu d'échecs à Khosroès : si les sages d'Iran devinent les règles du jeu, l'Inde paiera tribut à la Perse ; au cas contraire, ce sera à la Perse de payer. Tous les Mobeds y perdent leur pehlvi : Buzurjmihr sauve l'honneur de la sagesse iranienne et devine le secret. Puis passant à l'offensive, il invente un jeu nouveau, le *nard*, qu'il va porter en défi au Radja : au bout de neuf jours, les sages de l'Inde jettent leur langue aux chiens (ce que font aussi les interprètes modernes, car la description du *nard* dans Firdousi est encore une énigme inexpliquée) et l'Inde s'incline devant la sagesse supérieure de l'Iran.

Notre texte pehlvi conte la même histoire, dans les mêmes lignes,

1. Maxime 36 : Ne te brouille pas avec un bureaucrate *(dipîr gabrâ)*. — *Das ewige Menschliche !*

mais avec des différences essentielles de traitement. Tout d'abord la description du *nard* est différente et dans son caractère général et dans les détails. Le jeu devient une représentation mystique du monde matériel et du monde religieux : un casier qui représente la terre, trente pièces qui représentent les trente jours et qui reproduisent par leurs mouvements ceux du ciel et ceux de l'âme et par leurs combinaisons le dieu unique, les deux mondes, les trois vertus cardinales, les quatre éléments ou les quatre points cardinaux, les cinq sources de lumière (soleil, lune, planètes, feu, ciel), les dix Gahanbars, etc. De tout cela, rien dans Firdousi, chez qui le nard est comme le jeu d'échecs une image de la guerre. Dans Firdousi, les dés jouent un rôle, inconnu dans notre texte. Le jeu s'appelle *nard* dans Firdousi ; dans notre texte, il est nommé, en l'honneur du premier et du plus sage des rois sassanides, le *Nîv d'Ardeshîr*, Nîv Ardashatr [1]. Notre texte connaît le nom du Radja et de son envoyé que Firdousi ignore ou a oublié ; le Radja porte le nom éminemment indien de *Devsarm* (Devaçarma), l'envoyé porte le nom moins clair de *Takhtaritus*. Ce nom de *Devsarm* confirme d'une façon éclatante l'hypothèse proposée dans un de ses premiers travaux par M. Renan qui dans le fameux et énigmatique *Dabshalim* des Arabes, le héros et l'auteur de *Kalila et Dimna*, reconnaissait avec une merveilleuse intuition un prototype sanscrit *Devaçarma* (J. Asiatique, 1856, I, 254 note) [2]. Dans Firdousi, c'est l'envoyé qui avertit les Persans que le jeu d'échecs est une image de la guerre ; dans le pehlvi, c'est Buzurgmihr qui le devine. Dans Firdousi, Buzurgmihr se contente de découvrir les règles du jeu ; dans le texte pehlvi, il joue douze parties avec Takhtaritus et les gagne. Somme toute, la version pehlvie est plus instructive historiquement par le point d'attache que fournit le nom de Devaçarma et plus intéressante dans le détail.

La philologie de l'éditeur est parfois inquiétante. Est-il bien sûr que le nom persan du jeu d'échecs *catrang* vienne d'un sanscrit *caturarama*, jeu des gens d'esprit : que devient là-dedans le sanskrit *caturanga*? Dans le lexique, la part étymologique est faite aux langues sémitiques avec une libéralité par trop grande : *Karpak* n'a nullement besoin de l'hébreu *qorban* ni *tund* de l'arabe *tanna*. Ce lexique pourtant contient quelques trouvailles heureuses : par exemple l'énigmatique *vâfr-îgan*

1. M. Peshutan lit *Vin*. Le mot *nard* ne serait-il pas une contraction de *Nîv* et du premier élément du nom d'*Ardeshîr*, *Ard* : cf. les noms propres comme Neshâpûr, *Nêv-shâpûr* ; *Nêv-khosrav*. Masoudi aussi rapporte l'invention du jeu à Ardeshîr, à qui il fut suggéré par le spectacle des vicissitudes de la fortune : douze cases (nombre des mois), trente chiens (dames, nombre des jours) : les deux dés représentent la bonne et la mauvaise fortune (Ed. Barbier de Meynard, I, 158).

2. La transmission de *Kalila* et celle du jeu d'échecs vont ensemble dans les chroniques arabo-persanes. Signalons ici l'identité du *Balhît* de Masoudi, inventeur du jeu d'échecs (I, 159) avec le *Talhend* de Firdousi : il n'y a que les points diacrétiques qui diffèrent. Peut-être *Takhtaritûs* n'est-il autre que *Bâhbûd* (=T-â-h-t-r-d), l'inventeur du nard dans Masoudi (I, 157).

expliqué par le persan *bavar*, ce qui cadre avec la glose fréquente de *mash-hûr :* le rapprochement est si clair qu'il s'impose, mais il fallait y songer, ce qu'on n'avait pas fait jusque-là. Nous ne chicanerons donc pas trop le savant Destour sur quelques hérésies grammaticales, quelques libertés de traduction : nous terminerons en remerciant nos confrères de Bombay de coopérer si activement au défrichement de cette littérature si féconde en enseignements, œuvre pour laquelle, pour peu qu'ils le veuillent, ils seront sans rivaux. Si le Destour voulait bien par exemple publier et traduire le *Yâdkârî Zarîrân*, il jetterait probablement bien des rayons de lumière sur le cycle de Gushtasp et d'Arjasp, et tous les amis d'Isfendyar et de Firdousi seraient dans la joie.

James Darmesteter.

---

2. — F. Imhoof Blümer. **Portraitkœpfe auf antiken Münzen hellenischer und hellenisierter Vœlker.** Leipzig, Teubner, 1885. In-8, 95 p. et 8 planches.

On a ici pour la première fois, dans une série de planches d'une exécution irréprochable, la reproduction phototypique de toutes les monnaies tant soit peu importantes qui présentent les portraits de satrapes, dynastes ou rois du monde hellénique ou hellénisé. La liste commence à Pharnabaze pour s'arrêter aux premiers Sassanides : personne ne fera un crime à M. Imhoof Blümer d'avoir quelque peu franchi, du côté des Sémites comme des Iraniens, les limites annoncées par son titre. Cette galerie de portraits, vivante et variée, est du plus haut intérêt pour l'historien qui cherche à éclairer la biographie des personnages marquants par l'étude des traits de leur physionomie; elle n'est pas moins précieuse pour les artistes, curieux de suivre sur cette longue série de médailles les progrès, la décadence et les *remous* de l'art grec. Les planches ne donnent que les droits des pièces; mais le texte explicatif contient non-seulement les légendes des revers, mais encore des tableaux chronologiques de toutes les dynasties grecques ou grécisantes, où l'auteur a eu la bonne idée de faire entrer même les souverains dont les monnaies ne reproduisent pas l'image. De la sorte, le livre est à la fois un complément de l'*Iconographie* de Visconti et des *Fastes* de Clinton, qu'aucun chronologiste, pas plus qu'aucun apprenti numismate ne pourra désormais se dispenser de consulter.

L'établissement des diverses séries royales de la numismatique grecque fourmille, même après les progrès réalisés dans ces dernières années, de problèmes qui attendent encore leur solution définitive. L'auteur d'un manuel de ce genre est obligé, par la nature même de son travail, d'admettre beaucoup d'attributions et de classements provisoires, qui peuvent à juste titre être contestés. Le cadre de la *Revue* ne me permet pas d'aborder la discussion approfondie, fût-ce d'une seule des

conjectures de M. I. Blümer. Je veux seulement présenter une observation générale, que je le prie de ne pas prendre pour une critique. M. I. B., que tant de travaux remarquables ont placé au premier rang des numismates contemporains, est, cela va sans dire, parfaitement au courant des moindres publications de sa spécialité : les renvois très précis qui accompagnent chacun de ses articles suffiraient à le prouver. Malheureusement, comme la plupart de ses confrères, il n'a pas toujours pu profiter, dans la même mesure, des découvertes épigraphiques les plus récentes, dont quelques-unes l'auraient mis sur la voie de solutions très différentes de celles qu'il a adoptées. Par exemple, s'il avait connu une dédicace découverte à Délos et publiée dans le *Bulletin de correspondance hellénique* il y a deux ans [1], je crois qu'il n'aurait pas hésité à substituer à son classement, tout à fait inadmissible, des monnaies cappadociennes de la dynastie Ariarathide le tableau suivant : 1. Ariarathe Ier de Gaziura († 322). 2. Ariarathe II (301). 3. Ariaramne. 4. Ariarathe III. 5. Ariarathe IV, Eusèbe (220-163). 6. Ariarathe V, Eusèbe Philopator (163-130). [Pendant son règne 7. Oropherne Nicéphore, usurpateur (158)]. 8. Ariarathe VI, Epiphane Philopator, d'abord sous la tutelle de sa mère Nysa (Laodice de Justin), puis seul (130-110). 9. Ariarathe VII, Philométor (110-98). 10. Ariarathe VIII, frère du précédent, roi nominal. 11. Ariarathe IX, Eusèbe Philopator, fils de Mithridate Eupator, usurpateur (98-87). — Je ne saurais entrer ici dans les détails nécessaires pour démontrer ce classement. Qu'il me suffise de dire qu'il répond seul à l'état actuel de la science et qu'on en trouvera prochainement la justification développée dans un recueil plus spécialement consacré aux questions numismatiques.

Théodore REINACH.

---

3. — **Festgabe für Georg Beseler** zum VI Januar MDCCCLXXXV. — Juristische Abhandlungen von Heinrich Brunner, Paul Hinschius, Alfred Pernice, Carl Bernstein, Konrad Cosack, Richard Ryck, Ernest Eck, Levin Goldschmidt, Rudolf Gneist, Theodor Mommsen. — Berlin, Wilhelm Hertz (Bessersche Buchhandlung), 1885. 1 vol. in-8 de 272 p.

Le recueil, composé en l'honneur de G. Beseler, comprend dix dissertations pour la plupart relatives à l'histoire du droit. Trois seulement ont trait au droit moderne : *Ueber die juristische Persönlichkeit der Synodal-Kassen in den älteren preussischen Provinzen* (P. Hinschius); — *Formzwang und Elastizität des Verfahrens im modernen Zivilprozess* (K. Cosack); — *Zur Lehre vom Volksrecht, Geohwnheitsrecht und Juristenrecht* (R. Gneist). Des sept autres dissertations, une concerne le droit des Franks : *Mithio und Sperantes* (H. Brunner); une, le droit maritime au moyen âge : *Zur Geschichte der Seeversicherung*

1. Salomon Reinach, *Fouilles à Délos* (*Bull. corr. hell.*, VII, 348).

(L. Goldschmidt); cinq se rapportent au droit romain : *Volksrechtliches und amtsrechtliches Verfahren in der römischen Kaiserzeit* (A. Pernice); — *Zur Lehre von der dotis dictio* (C. Bernstein); — *Der Irrthum bei Reichtsgeschäften* (R. Ryck); — *Beitrag zur Lehre von der ädilizischen Klagen* (E. Eck); — *Bürgerlicher und peregrinischer Freiheitsschutz im römischen Staat* (Th. Mommsen).

Plusieurs de ces dissertations ont un caractère trop spécial pour rentrer dans le cadre de cette Revue. Nous appellerons l'attention sur celles qui intéressent l'histoire générale de Rome, et particulièrement sur celle de M. Mommsen.

L'auteur a recherché si les règles du droit romain, protectrices de la liberté des citoyens, ont été appliquées aux pérégrins. C'est une face particulière d'une question plus générale, celle de savoir dans quelle mesure les empereurs ont laissé subsister le droit local dans les provinces.

En ce qui concerne les citoyens, la tendance du droit romain a été, d'après M. Mommsen, de protéger leur liberté d'une manière de plus en plus étroite. Tandis que, suivant l'ancien droit, ils pouvaient perdre la liberté et la cité, dans le droit nouveau la liberté et la cité sont des biens inaliénables, sauf quelques exceptions. Dans l'ancien droit, un citoyen perdait la liberté soit à titre de peine lorsqu'il négligeait de se faire inscrire sur les registres du cens pour échapper au service militaire, lorsqu'il était vendu par son père, lorsqu'il était l'objet d'une *noxae datio* ou d'une *addictio* à la victime d'un vol manifeste; soit en cas d'inexécution d'une obligation. Celui qui contractait une obligation courait le risque de perdre la liberté, parce que s'obliger c'était vendre éventuellement sa personne pour le cas où l'on n'acquitterait pas sa promesse. La seule restriction admise dans ces divers cas, c'est que le citoyen devait être vendu à l'étranger, sinon il ne perdait la liberté qu'au point de vue du droit privé. On ne trouve rien de pareil dans le droit postérieur, si ce n'est dans quelques cas, par exemple lorsque l'obligation résulte d'un vol, et encore n'est-il plus question de vente à l'étranger.

La même tendance se remarque dans les rapports de droit qui impliquent une sorte de propriété sur une personne libre, telle qu'un fils de famille, un individu *in mancipii causa* : on sait que la puissance paternelle a été s'affaiblissant de jour en jour; de même l'individu *in mancipii causa* était, dans le principe, traité presque entièrement comme un esclave : au temps de Gaius, le maître, qui abuse de son pouvoir sur lui, est passible de l'action d'injures.

En était-il de même pour les pérégrins? M. Mommsen ne le croit pas. Il conclut d'une lettre de Pline à Trajan (65[71]) que le droit provincial était régulièrement applicable toutes les fois qu'il s'agissait d'une question relative au droit des personnes; les empereurs n'intervenaient que pour combler les lacunes qui pouraient exister.

A l'appui de cette opinion, l'auteur invoque les textes relatifs à la vente d'un enfant par son père. Cette vente, qui était permise à Rome seulement en cas de nécessité et pour les enfants nouveaux-nés, était d'une pratique journalière dans les Gaules et en Phrygie : on y faisait le commerce des enfants libres. M. Mommsen pense que les esclaves, dont les monuments épigraphiques font connaître le pays d'origine, sont des enfants libres vendus par leurs parents. Il est à remarquer qu'ils sont le plus souvent de l'Asie-Mineure et surtout de la Phrygie.

L'opinion, émise par M. Mommsen, nous semble plausible, mais peut-être est-elle formulée d'une manière trop absolue. Il n'est pas toujours vrai de dire, croyons-nous, que le droit provincial s'applique, à l'exclusion du droit romain, quand il s'agit du droit des personnes. Dans un mémoire récemment publié, nous avons montré les efforts progressifs des empereurs pour généraliser l'application du droit romain, et pour le substituer aux lois et aux coutumes que les peuples conquis et les *civitates liberae* avaient conservées [1]. Même au temps de Dioclétien, la romanisation de l'empire était loin d'être achevée au point de vue législatif; néanmoins, quand un intérêt supérieur était en jeu, on n'hésitait pas à écarter l'application des coutumes locales. Parmi les exemples que nous avons cités, il en est un qui est relatif au droit des personnes [2]: Dioclétien déclare nulle, même chez les pérégrins, l'adoption à titre de frère. Dans l'espèce elle devait avoir pour résultat de modifier les règles admises sur la dévolution des successions *(C. Just.* 7, lib. VI, tit. 24); il s'agissait, sans doute, de la succession à titre de frère, usitée chez les Slaves méridionaux, et qui se retrouve en France dans la très ancienne coutume du Poitou [3].

Édouard Cuq.

---

4. — **Un decennio della vita di m. Pietro Bembo (1521-1531),** *appunti biografici e saggio di studi sul Bembo*, par Vittorio Cian. Turin, Lœscher, 1885, in-8 de xvi-240 pp.

On travaille beaucoup et bien en Italie depuis quelques années. L'étude de la littérature nationale est, plus que tout autre, à l'ordre du jour, et une excellente revue, dirigée par MM. Graf, Novati et R. Renier, le *Giornale storico della letteratura italiana*, recueille les documents, éclaircit les questions, réunit en un mot les matériaux d'une grande et définitive histoire littéraire de l'Italie. Un des jeunes collaborateurs de cette revue vient de publier un intéressant travail, inspiré

1. *Le Conseil des empereurs d'Auguste à Dioclétien*, p. 437 et suiv., 499 et suiv. (Paris, Thorin, 1884).
2. *Op. cit.*, p. 501.
3. De la Ménardière, *de la succession à titre de frère* (Poitiers, 1885).

par le même esprit de critique sincère et d'enthousiasme éclairé, et qui apporte une contribution précieuse à la connaissance du XVI[e] siècle.

Un grand humaniste, un lettré de race, un large et fécond esprit, le type le plus sympathique, sinon le plus irréprochable des prélats italiens de la Renaissance, le cardinal Bembo, n'avait pas encore rencontré son historien. Les travaux multipliés dont il a été l'objet ont accrédité bien des erreurs et laissé surtout bien des lacunes. L'œuvre nouvelle a été entreprise par M. V. Cian. Ce n'est point toutefois une biographie complète qu'il a voulu donner; celle-ci viendra plus tard; l'essai modeste dont nous parlons n'embrasse que dix années de la vie de Pietro Bembo, et ce ne sont ni les plus connues ni les mieux remplies. Bembo vient de quitter la cour de Léon X, où il a occupé de hautes et importantes fonctions; il se retire dans son pays à Venise et à Padoue, et, sans se désintéresser des affaires publiques, il donne à l'étude la meilleure part de son temps. C'est l'époque la plus paisible de la vie du secrétaire pontifical que M. C. a voulu mettre en lumière; l'ombre qui l'entoure a certainement tenté sa plume, et l'auteur a pu mieux saisir, dans cette période de repos, la physionomie morale si variée et si attachante de son héros. Il s'est arrêté au moment où Bembo vient d'être nommé historiographe public de la république de Venise et bibliothécaire de la *libreria Nicena* léguée par Bessarion. Mais dès maintenant, le portrait de Bembo est fixé; son rôle d'initiateur dans le développement des études néo-latines est nettement défini; des pages d'une analyse morale très fine éparses çà et là et qui gagneront à être résumées et présentées d'ensemble, montrent quel parti M. C. a su tirer des textes, des correspondances, des témoignages contemporains et révèlent le psychologue à côté de l'historien.

L'annotation est énorme et excellente. M. C. ne se contente pas d'une demi-besogne; il va jusqu'au bout de sa tâche, et ses moindres renseignements biographiques sont appuyés et discutés textes en main. Le simple lecteur peut bien, s'il le veut, se dispenser de lire ses notes, mais l'érudit perdrait beaucoup à les négliger. Quarante documents inédits, dont beaucoup de lettres de Bembo, forment un appendice intéressant. Ils sont exclusivement tirés des bibliothèques et archives de la Haute-Italie. M. C. a dû se priver de beaucoup d'autres sources importantes : les bibliothèques romaines, par exemple, sont extrêmement riches en documents relatifs à Bembo et à ses amis; la Vaticane, la Chigiane, la Barberine surtout, ménagent à l'auteur bien des surprises. Toutes les recherches qui lui restent à faire dans ce domaine donneront des résultats précieux pour son travail définitif.

Voici sur le présent essai quelques observations de détail faites au courant de la lecture. Pages 7 et 131 : Lodovico di Canossa, ambassadeur du roi de France, n'était pas évêque de *Bajus*, mais de Bayeux; il n'y a aucune raison pour conserver l'ancienne orthographe italienne. — P. 17 : aux lettres indiquées de Cola Bruno ou Bruni, de Messine,

il faut ajouter toute une série de lettres à Bembo, écrites de Padoue et d'un intérêt bien plus grand pour le sujet de M. Cian. Elles sont conservées à la Barberine (ms. LXI, 3); il y est sans cesse question des enfants de Bembo et des détails de leur éducation. Cette correspondance et celle de Carlo Gualteruzzi (dans le même ms. et dans le ms. LXI, 4) seront des plus utiles pour la biographie intime de Bembo et de sa famille. — P. 25 : à propos du poète Francesco-Maria Molza, le seul mot propre est *bohême* et non *bohémien*. — P. 96 : trois fautes d'impression défigurent le titre des *Annales* de Renouard. — P. 100 : voici un second témoignage, en attendant mieux, sur la possession par Bembo d'un ms. autographe des Eglogues latines de Pétrarque; il est tiré d'une des lettres citées plus haut de Cola Bruno : « *Messer Carlo volea portar seco il libretto della Boccolica del Petrarca scritta di sua mano, et poi lo si scordo ; il quale io non mando, che non vorrei mitterlo a pericolo* » (De Padoue, 9 nov. 1541). — P. 115 : au sujet des relations d'André Alciat avec le secrétaire de Léon X, j'annonce la publication prochaine de lettres inédites d'Alciat et d'Erasme au cardinal Bembo. — P. 132 : ce n'est pas le *Vaticanus 1030*, mais l'*Urbinas 1030*, qui contient la vie en italien de Guidobaldo, premier duc d'Urbin, par Bembo. C'est le seul ms. provenant de Bembo que j'ai pu trouver dans le fonds d'Urbin ; on peut se demander à quoi se réduit l'allégation d'Apostolo Zeno et autres sur le passage d'une partie de la bibliothèque de Bembo dans celle des ducs d'Urbin. — Pour les chapitres de M. C. sur les manuscrits latins, italiens et provençaux possédés par Bembo, les très nombreuses observations et additions qu'ils me suggèrent trouveront leur place dans le livre que je prépare sur la *Bibliothèque de Fulvio Orsini*.

Parmi ces manuscrits célèbres dont M. C. rappelle l'histoire et recherche les traces, quelquefois avec succès, il en est un sur lequel il insiste avec raison et dont il déplore vivement la perte. Il s'agit du fameux *Canzoniere* autographe de Pétrarque. Bembo l'a utilisé pour l'édition donnée par Alde Manuce en 1501 ; Alde l'affirme positivement. Or, depuis le XVI[e] siècle, le volume a disparu et les savants de la péninsule se demandent en vain où il a pu passer. Quelques-uns en viennent à douter que ce manuscrit ait jamais existé, ils incriminent la sincérité d'Alde et de Bembo, et rejettent par cela même toute la tradition aldine du texte du *Canzoniere*. M. Cian, se rangeant à l'avis de M. Carducci, combat avec beaucoup de bon sens, les ingénieux paradoxes de M. Borgognoni ; mais tant que le manuscrit n'est pas retrouvé, la question reste pendante. En 1825, un érudit a fait courir la nouvelle qu'il l'avait découvert à Saint-Pétersbourg : ce fut dans la république des lettres « beaucoup de bruit pour rien. » Je dirais bien quelque chose à ce sujet, si je ne craignais de mettre en émoi les pétrarquisants. Cependant, pour rassurer pleinement M. Cian sur l'honnêteté littéraire de Bembo, on ne peut résister au plaisir de lui apprendre que le précieux

autographe pourrait bien reparaître au jour. Quelqu'un de mes amis m'a confié avoir mis la main sur le manuscrit; sa découverte, à ce qu'il semble, ne ressemblera point à la mystification de 1825. Il ne peut encore livrer au public le résultat de ses recherches, mais il m'a promis de ne point emporter son secret dans la tombe.

Pierre de Nolhac.

---

5. — **Les derniers jours du Consulat**, manuscrit inédit de Claude Fauriel, membre de l'Institut, publié et annoté par Ludovic Lalanne. Paris, Calmann Lévy, 1886. In-8, xxiii et 502 p. 7 fr. 50.

Ce manuscrit — dont M. Ludovic Lalanne nous raconte l'histoire dans son introduction[1] — renferme quatre chapitres.

Le premier (p. 1-82) a pour titre *Esquisse historique des pronostics de la destruction de la République à dater du 18 Brumaire*. C'est une étude fort remarquable. Fauriel y retrace la situation politique de la France et la disposition des esprits après « cette journée fameuse dont se repentirent, le lendemain, presque tous ceux qui y avaient concouru ». Il montre par quelles manœuvres Bonaparte prépara l'anéantissement de la République et sa propre élévation à l'Empire. Il relève l'un après l'autre les indices les plus manifestes de l'ambition du premier consul, les circonstances importantes qui démontraient ses intentions; tous les « traits de lumière jetés sur les replis secrets de son âme » (p. 7). Translation du siège du gouvernement aux Tuileries; publication du *Parallèle entre Cromwell et Bonaparte*, — que Fauriel attribue à Fontanes « le rhéteur clandestin de Lucien; » — élection de Bonaparte à la présidence de la République italienne; recomposition du Tribunat et du Corps législatif non seulement par la sortie d'un cinquième de leurs membres, mais par une réélection spéciale des quatre cinquièmes restants; refonte des monnaies et substitution de l'effigie de Bonaparte à l'emblème de la République; rétablissement de l'étiquette monarchique, etc. Mais ce qu'il faut surtout signaler dans cette partie du manuscrit, c'est le récit de la séance du 18 floréal où le Sénat, sur la proposition de Garat, décide d'offrir à Bonaparte sa réélection, non pas à vie, mais simplement pour dix ans; Bonaparte, transporté de colère, répond le lendemain que la question sera soumise au peuple. Il y a dans cette étude beaucoup d'appréciations qu'on doit relever, par exemple, ce mot sur Cambacérès « l'homme le plus propre à mettre de la gravité dans la bassesse » (p. 37); cet autre sur le pouvoir de Bonaparte qui devait être funeste à la liberté « sans garantir à la France le seul bien

1. Il suffit de dire que le manuscrit est authentique et M. Lalanne prouve irréfutablement que l'auteur est Fauriel.

des peuples esclaves, le repos », cet autre encore sur le dédain du premier consul pour l'hypocrisie : « Les hommes dont le devoir était de lui résister, se familiarisèrent avec le sentiment de leur impuissance et songèrent d'autant moins à s'opposer à ses entreprises qu'elles étaient mieux prévues. »

Le deuxième chapitre est intitulé *Notes sur les principaux événements de la conspiration anglaise antérieurement à l'arrestation de Moreau* (p. 83-201). Fauriel décrit l'état des partis; les royalistes divisés en trois camps (Louis XVIII, le comte d'Artois et le duc d'Enghien, auquel se ralliaient tous ceux qui « s'accordaient à trouver Louis XVIII trop faible et le comte d'Artois trop ridicule »), les Jacobins « forts de leur nombre et de cette obstination qui accompagne les sentiments exaltés dans les esprits ignorants », les républicains, c'est-à-dire ceux qui « prévoyant la perte de la République, avaient le désir de l'empêcher, qu'ils en eussent ou non les moyens et le courage » (p. 96). C'est ce dernier parti que craignait surtout Bonaparte; il savait qu'il avait un chef tout prêt, Moreau « celui de tous les généraux qui avait gagné le plus de batailles et le plus montré les vertus d'un citoyen » (p. 100), mais qui, comme dit encore l'auteur du manuscrit, n'avait que de la haine sans courage. Selon Fauriel, Bonaparte conçut le dessein machiavélique de « pousser » Moreau, de lui « inspirer des résolutions et une audace qu'il n'avait pas naturellement, afin de pouvoir l'arrêter, l'anéantir avec plus d'éclat, le punir avec plus d'apparences de justice, car, ajoute l'auteur, la Révolution française présente à diverses époques des oppresseurs qui poussent aux crimes ceux qu'ils veulent perdre, afin de les perdre avec tout l'appareil et toutes les formes consacrés à garantir l'innocence de l'empire de la force » (p. 109-110). Suivent des détails importants sur l'organisation de la police et la relation, un peu longue, de la mission confiée à l'ancien agent de la commune Méhée. Ce Méhée se rend en Angleterre où il ourdit une « intrigue inouïe » et influe sur la détermination que prend le comte d'Artois, d'envoyer en France Georges Cadoudal. En même temps on tend des pièges à Moreau; on lui envoie Lajolais « instrument de la police » qui a été chercher Pichegru en Angleterre et l'a ramené en France. Lajolais demande à Moreau de donner un rendez-vous à Pichegru et Moreau y consent. « Tous ces événements, conclut Fauriel, sont le résultat d'une suite d'intrigues dont l'existence, le motif et les circonstances principales ne sauraient être révoquées en doute par aucun homme passablement informé des affaires de France à l'époque dont il est question... Je garantis la vérité des circonstances principales et la justesse du point de vue auquel j'ai ramené le détail des faits » (p. 198-200).

Le troisième chapitre est consacré au duc d'Enghien et à l'arrestation de Moreau, de Pichegru, de Georges, etc. (p. 202-216), mais il ne renferme que des indications sommaires. Selon Fauriel, Bonaparte a fait fusiller le duc d'Enghien pour « donner aux hommes qui lui étaient

dévoués une garantie qu'il ne travaillait pas pour leur ennemi » (p. 204)[1].

Le quatrième chapitre contient un *tableau historique du procès de Georges et de Moreau* (p. 217-452). Il retrace nombre de scènes émouvantes qui n'étaient connues jusqu'ici qu'imparfaitement et met en lumière des faits odieux que M. Thiers a négligé de mentionner; on voit, par exemple, le domestique de Georges, Louis Picot, montrer des mains mutilées par la torture et soulever l'indignation de l'auditoire. Fauriel raconte le trouble et la consternation qui régnaient dans Paris lorsqu'on traquait les conspirateurs. Il insiste longuement sur la mort de Pichegru. Il montre l'importance du choix de Thuriot comme juge instructeur; « on était presque autorisé à croire que c'étaient des ennemis personnels qu'on allait lui livrer, et l'on pouvait compter d'avance qu'il ne demanderait d'autre prix des services qu'il s'agissait de rendre au despotisme, que le plaisir d'en avoir été l'instrument » (p. 270). Enfin, il retrace les traits essentiels et la marche de l'instruction judiciaire; il rend au procès sa physionomie véritable et en fait revivre les dramatiques débats; il donne une idée générale du plan de défense que les avocats opposèrent à l'acte d'accusation. Malheureusement le chapitre n'est pas terminé; il s'arrête au milieu d'une phrase après le discours de Moreau devant la Cour.

Voilà ce que renferme le manuscrit de Fauriel. C'est un écrit de grande valeur et qui rehaussera la réputation de l'érudit. Peut-on se fier entièrement à tout ce qu'avance l'auteur? Il nous semble qu'il faudra quelquefois contrôler ses dires par les documents contemporains. Ne dit-il pas lui-même qu'il n'a sur certains points « aucune information positive »? (p. 285). Il est *persuadé* que Pichegru ne s'est point étranglé de ses mains (p. 314). Il assure que le désastre de Saint-Domingue « put être atténué par la réflexion que cette portion d'élite des armées françaises avait été composée soigneusement de soldats qui n'avaient vaincu que sous Moreau » (p. 70). Mais Bonaparte était trop habile pour se priver de troupes qui avaient une grande expérience de la guerre, et nous savons que Leclerc, dans ses navrantes dépêches au premier consul, écrit au contraire qu'on lui « envoie la lie de l'armée française, quand il faudrait l'élite » et qu'il demande en grâce qu'on ne lui expédie plus « de soldats de l'armée du Nord, ni surtout de recrues qui meurent en débarquant » (Mme de Blocqueville, *Davout*, I, 371). Il prétend (p. 34) que les « deux seuls exploits de Bonaparte en Asie étaient l'empoisonnement de huit cents soldats devant Saint-Jean-d'Acre et le massacre des Turcs faits prisonniers dans Jaffa »; mais — sans discuter la première de ces assertions, — ne peut-on lui reprocher d'oublier la bataille du mont Thabor? Enfin, Fauriel prononce

1. Cp. le mot de Mme de Staël que M. Lalanne aurait pu citer : « Il crut à la nécessité de rassurer les révolutionnaires sur la possibilité du retour des Bourbons et passa le Rubicon du crime ».

plusieurs fois le mot de *torture* et assure que quatorze témoins de la troisième classe furent *torturés*. Mais a-t-il donné la preuve nette, irréfutable de cet affreux traitement? Picot déclara devant la Cour qu'« on lui avait écrasé les doigts entre un chien de fusil, qu'à cette espèce de torture on avait ajouté celle du feu, et il tendit ses deux mains en s'écriant d'une voix terrible : voyez les marques! » (p. 358-359). Le même Picot dit également, lorsque Hyvonnet fut interrogé « que cet homme montre ses mains! » (p. 406). Admettons ce témoignage de Picot, rapporté par Fauriel. Mais Georges Cadoudal a-t-il été vraiment « torturé? » (p. 338). Fauriel dit simplement que Georges « fit entendre qu'on l'avait torturé et qu'on avait voulu l'effrayer à la police »; à notre avis, cette assertion ne suffit pas à démontrer le fait, et si l'éditeur nous dit en note, d'après les mémoires de Bourrienne, que Louis Bonaparte vit Georges couché sur son lit, les mains fortement liées avec des menottes, ne peut-on objecter que Georges était d'une force herculéenne et que, si on ne l'eût enchaîné, il aurait terrassé ses gardiens? Denise Lemoine fut-elle *torturée?* Elle dit (p. 285, note) qu'elle a beaucoup souffert et qu'on lui a mis les fers aux pieds; c'est un traitement indigne, rigoureux, comme dit Fauriel, mais enfin ce n'est pas une *torture*. Ducorps, lui aussi, aurait été torturé; mais Fauriel se contente de dire que « la police semblait n'avoir obtenu ses aveux que par beaucoup de menaces et de tortures » (p. 353). Ces expressions nous paraissent assez vagues.

Quoi qu'il en soit, et lors même que Fauriel, selon le mot de Fénelon sur Tacite, creuserait pour découvrir les plus grands raffinements dans les conseils du futur empereur, cette œuvre a presque toujours, comme dit l'éditeur, le ton de l'histoire dans la plus haute acception de ce mot. L'ancien secrétaire de Fouché ne nous raconte pas une seule anecdote scandaleuse. Tout le manuscrit respire d'un bout à l'autre l'amour le plus sincère et le plus fervent de la liberté. L'horreur du despotisme inspire à l'auteur un grand nombre de mots heureux. Il exprime en un style ferme et vigoureux de profondes réflexions. Il trace des portraits qui resteront, comme celui de Fouché (p. 163-165), de Dubois (p. 225-227), de Réal, de Pichegru [1], de Coster Saint-Victor. Quelques tableaux sont dignes de nos meilleurs écrivains, comme celui de l'ouverture du procès (p. 317-320) et de l'enterrement de Pichegru (p. 298).

L'éditeur, M. Ludovic Lalanne, a intitulé le manuscrit qui ne portait aucun titre général, *Les derniers jours du Consulat*, et il a bien fait;

1. P. 300 on remarquera ce mot de Fauriel sur Saint-Just : « Ce Saint-Just qui voulait de bonne foi que la République française ressemblât à celle de Sparte, qui peut-être eût été regardé à Lacédémone comme un sage et qui, mort en France sur l'échafaud, a été regardé par les plus emportés comme un scélérat et par les plus indulgents comme un insensé. » Cp. aussi ce qu'il dit, p. 124-125, des rapports de Bonaparte avec Méhée « avant sa fortune », renseignement important pour la période jacobine du futur empereur.

ce titre indique exactement les matières dont traite le volume. Il a relié le troisième chapitre (qui n'était qu'ébauché) au chapitre suivant par un récit dont il a puisé les détails dans les archives de la préfecture de police. Il a terminé la narration du procès de Moreau et il nous donne le rapport d'un agent sur l'attitude des prévenus, raconte les derniers débats, résume le plaidoyer de Bonnet en faveur du général, reproduit un extrait fort intéressant d'une brochure publiée en 1814 par un des juges, frère du général Lecourbe, ainsi qu'une note de Fauriel sur le supplice de Cadoudal. Enfin, M. L. Lalanne s'est livré à un travail considérable d'annotation; il a complété et vérifié les dires de Fauriel par les journaux de l'époque, par des documents inédits tirés, comme les précédents, de la préfecture de police, par les *Mémoires* de Mme de Rémusat; il a joint à l'ouvrage une table alphabétique complète et dressée avec la plus scrupuleuse exactitude. Quelques-unes de ces notes — d'ailleurs très instructives et qui ont dû causer de longues recherches à M. L. — donnent lieu à des observations. P. 7-8 cp. sur l'entrée de Bonaparte aux Tuileries le passage où Mme de Staël raconte en détail son arrivée « dans le palais bâti par les rois », l' « empressement à l'orientale » des courtisans, etc., (*Consid. sur la Rév.*, 1818, II, 256-257). P. 34, à propos du prétendu empoisonnement des soldats pestiférés devant les murs de Saint-Jean-d'Acre, il eût fallu consulter les *Mémoires* de Lavallette [1]. P. 39, rapprocher du discours de Chabot les considérations que Camille Jordan exprimait dans sa brochure parue en 1802 et intitulée *Vrai sens du vote national sur le Consulat à vie*. P. 43-45, Fauriel parle de Bruix sur un ton assez méprisant; mais Gohier, le membre du Directoire, assure dans ses *Mémoires* que Bruix « n'avait pas un esprit moins délié » que Talleyrand, et que c'étaient « les deux plus habiles négociateurs de la France ». P. 64, on désirerait une note sur l'inscription dictée par Bonaparte lorsqu'il alla visiter le champ de bataille d'Ivry. P. 81, à propos de Jourdan, de son opposition, puis de son revirement d'opinion, voir dans l'appendice des *Souvenirs militaires d'un jeune abbé* publiés par M. le baron Ernouf (1881, p. 282-285) la lettre de ce général qui reconnaît « que les changements opérés au 18 Brumaire ont été avantageux à la France ». P. 112, comp. contrairement à l'allusion de Fauriel à l'exécution de M. de Frotté, l'appréciation de M. le comte de Martel (*Les historiens fantaisistes*, II, p. 189, ce fut « un usage rigoureux, mais strict du droit de la guerre »). P. 150, Lajolais, l'infâme Lajolais, comme l'appelle Fauriel, était aide-de-camp de Kellermann en 1792 et correspondait avec Fabre d'Eglantine (Robinet, *Procès des Dantonistes*, 1879, p. 530). P. 205, ne faut-il pas accorder une grande importance à la conversation que Napoléon eut le 6 mars 1809 avec Roederer et dans laquelle il s'écriait : « C'est la même conduite que pour l'affaire du duc d'Enghien ; moi, je ne le connaissais pas ; c'est Talleyrand qui me l'a fait connaître. Je

1. *Mém.* 1831, I, p. 322; le passage me semble important.

ne savais pas où il était. C'est lui qui m'a fait connaître l'endroit où il était, et, après m'avoir conseillé sa mort, il en a gémi avec toutes ses connaissances » ? Cp. le jugement de Sainte-Beuve qui croit trouver la vérité dans ce jugement « tout à huis clos ». P. 294, à propos de la mort de Pichegru, il eût fallu citer les documents reproduits par M. Ch. Nauroy dans le *Curieux* du 1 avril 1884. P. 303, lire *Féraud*, au lieu de « Ferraud » (voir la table). P. 442, comp. un passage de Paul de Svinine, *Détails sur le général Moreau* (1814, p. 105-106), sur les soldats qui rendaient à Moreau les honneurs militaires et les généraux qui lui disaient « camarade, ne crains rien, nous avons juré sur nos sabres de défendre tes jours. » En terminant, nous répèterons que Ludovic Lalanne s'est acquitté de sa tâche avec le plus grand soin et une haute compétence; on accueillera sa belle publication avec gratitude, et nous lui souhaitons le succès qu'elle mérite.

A. Chuquet.

---

6. — **Grundzüge der deutschen Litteraturgeschichte,** ein Hilfsbuch für Schulen und zum Privatgebrauch, von Dr. Gottlob Egelhaaf. Heilbronn, Henninger, 1886. In-8, viii et 160 p. 2 mark.

Il suffira d'annoncer ce livre qui vient d'arriver à sa quatrième édition. Le grand mérite de l'auteur, c'est d'avoir laissé de côté l'accessoire et d'avoir mis en relief l'important et l'essentiel; il s'attache surtout aux principaux écrivains et analyse brièvement leurs œuvres, notant soit les strophes ou « aventures » (comme pour les *Nibelungen*), soit les actes ou les scènes (comme pour les drames de Gœthe et de Schiller). Il n'a pas négligé l'époque contemporaine. Il a joint à son livre une table des matières. Ce précis sera très utile, il réunit les deux mérites que lui souhaite son auteur, *Klarheit und Verständlichkeit*, et nous ne reprocherons à M. Egelhaaf que d'avoir oublié Salis — qu'il pouvait citer aisément à la suite de Matthisson (p. 76), — ainsi que Georges Forster, de dire que Knebel était colonel, lorsqu'il n'était que capitaine, et de croire que les ancêtres de Chamisso s'appelaient Chamisso*t*.

C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 décembre 1885.

M. Le Blant, directeur de l'école française de Rome, annonce par lettre la découverte de quelques restes de la catacombe de sainte Félicité. Les antiquaires étaient divisés sur la question de l'emplacement de la sépulture de sainte Félicité et des sept martyrs ses fils; pourtant une tradition ancienne et bien établie désignait le côté droit de la *via Salaria*, en dehors de Rome. La découverte nouvelle confirme cette tradition. En dehors de la porte Salaria, sur la droite, à quelques pas de la villa Albani, on a mis au jour l'escalier et plusieurs des galeries d'une catacombe. On y a trouvé une fresque du viie siècle, très endommagée, dans laquelle on distin-

que le Christ et plusieurs personnages nimbés, entre autres une femme. Près de deux de ces personnages on a déchiffré les lettres MARTIA et PPVS, reste des noms de saint Martial et de Saint Philippe, fils de Félicité. Il y a quelques années, déjà, on avait trouvé près du même endroit une inscription du IVe siècle, portant les mots : AT SANCTA FEL. On n'avait pas prêté alors à ce fait l'attention qu'il méritait.

Sont élus membres de la commission du prix Gobert, pour 1886, MM. Delisle, Hauréau, Luce et de Mas Latrie.

M. Ravaisson présente à l'Académie la reproduction en plâtre d'un moulage de ciment romain qu'il a rencontré récemment en Angleterre et rapporté au Louvre : c'est le moulage d'une moitié du beau bas-relief du Parthénon que possède notre musée. Le sujet y est plus complet qu'il ne l'est aujourd'hui sur le marbre original. Le marbre a été fortement endommagé depuis l'époque où il avait été moulé en ciment, au temps de l'ambassade de M. de Choiseul, en 1785. On voit sur le moulage deux têtes de jeunes filles et quelques autres détails que n'offre plus l'original. Ce moulage va être placé au musée en regard de l'original.

M. d'Arbois de Jubainville commence une lecture sur l'accentuation en gaulois, d'après les noms géographiques.

M. Théodore Reinach, termine la lecture de son travail sur le classement des monnaies cypriotes.

Ces monnaies sont des pièces de bronze ou d'argent, drachmes et tétradrachmes. Le classement en était jusqu'ici très incertain. M. Th. Reinach s'est efforcé d'apporter de l'ordre dans ce chaos : 1° par des rapprochements entre les portraits similaires qui se rencontrent à la fois sur plusieurs des pièces actuellement découvertes; 2° par la comparaison des années de règne marquées sur le revers des monnaies avec les indications des auteurs relatives à la durée du règne de certains rois; par l'étude des inscriptions contemporaines. Voici ses conclusions :

Les pièces à légende araméenne appartiennent aux deux premiers Ariarathe, les pièces grecques sans surnom à Ariarathe III. Les autres Ariarathe se distinguent par les surnoms suivants : IV Eusèbe, V Eusèbe Philopator, VI Epiphane Philopator, VII Philométor, IX Eusèbe Philopétor (Ariarathe VIII n'a pas régné). Les drachmes au nom d'Ariarathe Eusèbe se distribuent, suivant les types, entre Ariarathe IV, Ariarathe V et Ariarathe IX.

Quant aux médailles de la seconde dynastie cappadocienne (Ariobarzanes et Archélaos), elles n'offrent aucune difficulté.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Desjardins : C.-Ch. Casati, *Epigraphie de la numismatique étrusque* (extrait de la *Revue de numismatique*).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 16 décembre.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD

M. le pasteur Frossard présente le croquis d'un petit autel en marbre de Saint-Béat, recueilli par M. le baron d'Agos, à Tibiran (Haute-Garonne), il n'en reste que la partie inférieure sur laquelle on aperçoit des ornements gravés au trait, à savoir sur le dé, la moitié d'une roue à 8 rais, sur la base une petite roue à 4 rais accostée de deux *svastikas*. L'association de ces emblèmes lui paraît confirmer les conjectures émises par M. Gaidoz dans un récent mémoire. Les chars à roues pleines dont il est question dans ce mémoire sont encore en usage dans le pays basque. Le bruit désagréable des roues frottant sur l'essieu avait fait appeler *Musique du roi Joseph* les convois militaires formés de ces chars pendant la guerre d'Espagne. Un membre conteste l'utilité de l'emploi du mot indien *svastika*, introduit depuis peu dans le langage archéologique pour désigner le symbole auquel les savants qui s'en sont occupés les premiers ont donné le nom *de croix gammée* intelligible pour tout le monde.

M. Guillaume Rey lit un mémoire sur la Cavea de Roab qui, au XIIe siècle, formait la frontière orientale de la province de Galilée.

M. Schlumberger lit, au nom de M. le comte Riant, un mémoire intitulé « La part de l'évêque de Bethléem dans le butin de Constantinople, en 1204. »

A cette occasion, M. Courajod dit avoir vu dans le trésor d'Haberstadt en Westphalie, des étoffes et d'autres objets byzantins qui y sont conservés depuis 1204.

M. de Barthélemy lit une notice de M. Pierre de Cessac intitulée « Evrard de Pinques, peintre enlumineur de Jacques d'Armagnac, au XVe siècle. »

Le Secrétaire de la Société :
R. Mowat.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 11 janvier — 1886

7. — **Trente stances du Bhâminî-Vilâsa,** accompagnées de fragments du commentaire inédit de Manirâma publiés et traduits, par V. Henry, maître de conférences à la Faculté des lettres de Douai (Paris, Maisonneuve, 1885, in-8, 73 pages.)

La chrestomathie sanscrite de M. Bergaigne, destinée surtout aux étudiants de la Sorbonne, moins curieux en général de littérature que de grammaire, ne contient pas de texte accompagné d'un commentaire indigène. M. Henry s'est proposé, avec l'aide de matériaux fournis par M. Bergaigne lui-même, de combler cette lacune en faveur des débutants qui voudraient « élargir leur champ d'activité ». On ne saurait, mieux qu'il l'a fait, faciliter l'accès de cette littérature des commentaires, si surprenante dans ses défauts comme dans ses qualités. Le texte et la traduction des stances de Jagannâtha sont empruntés à l'édition de M. Bergaigne (Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Paris, Vieweg 1872). Quant au commentaire de Manirâma, inédit jusqu'à ce jour, M. H. l'a traduit avec cette rigueur scrupuleuse qui le caractérise. Une heureuse combinaison de caractères italiques et romains permet de saisir au premier coup-d'œil le système et les procédés du commentateur, en même temps qu'elle fait de la version française l'image fidèle et comme le calque du texte. Tous ceux qu'effrayait et déroutait la difficulté des stances du Naishadîya publiées dans l'Anthologie de Lassen, trouveront désormais dans l'opuscule de M. Henry un guide également sûr et moins rébarbatif.

Qu'il me soit permis, à l'occasion de cette publication, de signaler un manuscrit du Bhâminî-Vilâsa encore inexploré. C'est le manuscrit de la Bibliothèque nationale coté 19 au catalogue de M. Rodet où il est scindé par erreur en deux ouvrages ayant pour titres, l'un : Bhâvana-Vilâsa, l'autre : Pandita-râya-Kriti. Ce ms. est en caractères grantha, sur olles, dans un état de parfaite conservation et d'une bonne main.

Sylvain Lévi.

---

8. — Adalbert Roquette. **De Xenophontis vita** (Dissertatio inauguralis), Regimonti Borussorum, ex officina Leupoldiana, 1884. 111 p. in-8.

Cette substantielle dissertation, — écrite malheureusement dans une langue qui n'est pas toujours correcte [1], — comprend deux parties : la plus courte (p. 2-34) est consacrée à la biographie proprement dite de Xénophon ; l'autre (p. 34-107) traite de ses ouvrages : M. Roquette se propose de déterminer, autant qu'il est possible, la date de chacun d'eux, mais cette recherche l'amène à discuter en même temps plusieurs questions intéressantes, se rapportant soit à l'authenticité des divers écrits qui nous sont parvenus sous le nom de Xénophon, soit à leur caractère même et au but que Xénophon a pu se proposer en les composant. C'est ainsi, par exemple, qu'il est conduit à examiner et à rejeter, pour sa part, l'opinion de Cobet, d'après laquelle les *Mémorables* seraient une réponse à la Κατηγορία Σωκράτους de Polycrate ; celle de Schenkl, qui veut que les *Mémorables*, l'*Économique* et le *Banquet* soient un ouvrage unique, en trois parties ; la théorie de Nitsch, qui voit dans le *Cynégétique*, le Περὶ ἱππικῆς (sauf le passage ch. II, § 10 jusqu'à la fin, qui aurait été ajouté plus tard), l'*Économique* et la *République des Lacédémoniens* les différentes parties d'un seul et même traité, composé par Xénophon pour l'éducation de ses fils ; l'hypothèse de Beckhaus, d'après laquelle certains écrits attribués à Xénophon seraient l'œuvre de Xénophon *le jeune*, petit-fils de l'auteur de l'*Anabase*, lequel aurait aussi remanié plusieurs des ouvrages de son grand père, etc.

Voici d'ailleurs, en quelques mots, les principaux points que M. R. s'efforce d'établir dans son travail : Xénophon est né vers 430 ; — il a été banni en 394 pour avoir porté les armes contre sa patrie à la bataille de Coronée ; — il a été expulsé de Scillunte en 371 [2] ; — il est peu croyable qu'ayant été chassé de cette ville par les Éléens il se soit réfugié à Élis [3] ; — il a dû mourir entre l'an 355 et l'an 352, peut-être en 354 [4] ; —

1. Voy., par exemple, p. 76 « Plato enim Xenophonteum Convivium cognitum habuisse videtur, cum *ipsius* componeret » : *ipsius* au lieu de *suum* ; cette faute revient un certain nombre de fois.

2. Le passage *Hell.*, 6, 5, 2 prouve qu'à la fin de l'an 371 Scillunte était entre les mains des Éléens ; or M. R. fait remarquer qu'il n'est pas probable que les Éléens aient osé attaquer cette ville tant que la fortune demeura favorable aux Lacédémoniens ; ils ont dû s'en emparer seulement après la bataille de Leuctres.

3. M. R. remarque à ce propos que, dans le texte de Diogène Laërce (2, 53), le meilleur ms., le *Neapolitanus* 253, ne donne pas εἰς τὴν Ἦλιν... διασωθῆναι, mais εἰς τὴν ἥλην... διασωθῆναι ; ἥλην serait une altération d'un nom de ville que M. R. ne sait trop comment restituer. Pour moi, je n'attacherais pas grande importance à cette variante, — ἥλην a bien l'air d'être une faute de copiste pour ἦλιν, — et j'aimerais mieux admettre que Diogène a pu se tromper.

4. Selon Diogène Laërce (2, 56), Xénophon serait mort la première année de la 105e olympiade (360/59). Cette date étant inadmissible (les Πόροι sont de 355), A. de Gutschmid a émis l'hypothèse suivante : ce serait dans la 106e Olympiade que l'ἀναγραφὴ τῶν ἀρχόντων καὶ Ὀλυμπιονικῶν de Stésicleidès, qui a servi de source à Diogène, aurait placé la mort de Xénophon, mais Diogène, en consultant

la *République des Athéniens*, l'*Apologie*, l'*Agésilas*[1] et les *Lettres* ne sont pas de lui, mais tous les autres ouvrages qui portent son nom sont authentiques, et cela dans toutes leurs parties; — le *Cynégétique* est le premier ouvrage de Xénophon et a dû être écrit en 402; — les *Helléniques* ont été composées en trois fois : la première partie (jusqu'au ch. III, § 10 du livre II) a été écrite après 394, peut-être en 393; la seconde partie (jusqu'à la fin du ch. I du livre V) est postérieure à la publication de l'*Anabase*[2]; la troisième partie a été composée entre 358 et 354; — l'*Anabase* a été *publiée* en 371; — l'*Économique* est postérieur à l'an 387, mais antérieur aux *Mémorables*, composés entre 384 et 380, ainsi qu'au *Banquet*, composé entre 380 et 376; — l'*Hiéron* a dû être écrit peu après 384, la *République des Lacédémoniens* entre 387 et 371, peut-être en 378 ou peu après; — la *Cyropédie* est postérieure à la seconde partie des *Helléniques* et doit être placée après 364; — les Πόροι sont de 355; — enfin l'Ἱππαρχικός a été composé vers 365, et le Περὶ ἱππικῆς est postérieur à l'Ἱππαρχικός. — Deux appendices sont consacrés, l'un à démontrer que le nom du fils de Xénophon doit s'écrire Γρῦλος (cf. γρυλίζειν) plutôt que Γρύλλος, l'autre à établir, d'après un passage de la version arménienne d'Eusèbe, que la mère de Xénophon s'appelait Διοδώρα.

Sur bien des points, les opinions que M. R. soutient ne sont pas nouvelles, et souvent les raisons dont il les appuie avaient déjà été développées par d'autres. Il n'en faudrait pas conclure que son travail soit sans utilité : il rendra au contraire de grands services à ceux qui voudront se mettre rapidement au courant des différentes controverses auxquelles la vie et les ouvrages de Xénophon ont donné lieu, des opinions diverses qui se sont produites, des arguments qui ont été mis en avant de part et d'autre, de l'état actuel de chaque question; tout cela est exposé dans la dissertation de M. R. avec beaucoup de netteté et une grande connaissance du sujet; ses discussions sont bien conduites, et il y fait preuve en général d'un esprit juste, d'une saine critique et d'une bonne méthode.

Au reste, voici ce qui fait la principale originalité de son travail. On sait que Dittenberger, dans un article très remarqué de l'*Hermes* (t. XVI, p. 321 et suiv.), avait essayé d'établir l'ordre de succession des œuvres de Platon et de Xénophon d'après les variations que présente l'emploi

---

le tableau dressé par Stésicleidès, aurait confondu avec une certaine année de la 106e Olymp. la première année de la 105e, par suite de ce fait qu'à l'une et à l'autre année la liste des vainqueurs aux jeux olympiques présentait le même nom, celui d'un certain Poros.

1. Pour ce qui est de l'*Agésilas*, l'argument tiré des mots Ἀγησίλαος τοίνυν ἔτι... νέος ὢν ἔτυχε τῆς βασιλείας (*Ages.*, 1, 6), lesquels contiennent une erreur que Xénophon ne pouvait commettre, avait déjà été exposé par Cobet, *Collectanea critica*, p. 585.

2. Au sujet du passage *Hell.* 3, 1, 2, M. R. est de l'avis de ceux qui pensent que Xénophon avait chargé Thémistogénès de publier l'*Anabase*, comme étant de lui.

de la particule μήν dans ces divers écrits. M. R., qui n'admet pas du reste toutes les conclusions de l'article de Dittenberger, a étudié de même l'emploi des autres particules chez Xénophon : il a dressé des tableaux indiquant le nombre d'exemples que chaque ouvrage offre des différentes particules et, plus spécialement, des différents emplois de chaque particule, et dans cette statistique il pense avoir trouvé des données importantes pour la question de la chronologie des œuvres de Xénophon. Ainsi, pour prendre quelques exemples, le *Cynégétique* et la première partie des *Helléniques* présentent ce trait de ressemblance qu'on n'y rencontre jamais un certain nombre de particules que Xénophon emploie dans ses autres écrits (μήν, γοῦν, τοιγαροῦν, δ' οὖν, γε μέντοι, γε δή, δὲ δή, καὶ γὰρ δή, μὲν δή, etc.); M. R. croit pouvoir en conclure que ce sont là les deux premiers travaux de Xénophon. L'opinion de Em. Müller, qui s'est efforcé de démontrer que la première partie des *Helléniques* s'arrêtait II, III, 10, semble confirmée par ce fait que, pour l'emploi des particules, la fin du livre II présente des différences par rapport aux parties précédentes de l'ouvrage : certaines particules apparaissent pour la première fois dans les dernières pages du livre II (après le § 10 du ch. III), d'autres y deviennent d'un usage plus fréquent qu'auparavant. C'est encore sur la fréquence plus ou moins grande de telle ou telle particule, employée de telle ou telle façon, que M. R. se fonde pour admettre que la deuxième partie des *Helléniques* est postérieure à l'*Anabase*, et le *Banquet* aux *Mémorables*.

Je crois qu'il faudrait se garder d'attribuer trop de valeur à de pareils arguments, et, là où M. R. n'en donne point d'autres à l'appui des dates qu'il propose, je ne suis point convaincu. Je ne peux m'empêcher de trouver que, lorsqu'il s'agit de résoudre une question aussi difficile que celle de la chronologie des œuvres de Xénophon, l'emploi plus ou moins fréquent de quelques particules est bien peu de chose, d'autant plus que, comme M. R. en convient lui-même, les variations qu'on croit remarquer à cet égard entre les divers ouvrages du même auteur peuvent tenir en grande partie soit à un simple hasard [1], soit à la différence des sujets [2]. Je pense toutefois que les arguments de cette nature peuvent avoir une importance réelle, lorsqu'ils viennent s'ajouter à d'autres raisons qu'on avait déjà de placer tel ou tel écrit à une certaine date : ce ne sont plus alors des faits isolés, pouvant sembler suspects, ce sont des faits d'un caractère tout à fait précis, qui viennent apporter une

1. H. Sauppe a récemment émis cette hypothèse, que le chap. II du VII[e] livre des *Helléniques* serait un morceau à part, composé *avant* le reste de l'ouvrage ; pour le démontrer, il s'appuie uniquement sur ce fait que μέντοι, qui est fréquent dans la dernière partie des *Helléniques*, ne se rencontre pas dans le chapitre en question. M. R. rejette avec raison de pareilles exagérations, et dit fort bien qu'avec ce raisonnement là on peut démontrer tout ce qu'on veut.

2. Voy. ce que M. R., combattant certaines conclusions prématurées de l'article de Dittenberger, remarque très justement à propos de μήν, p. 45, l. 18 et suiv.; cf. aussi p. 85-86.

confirmation inattendue à des résultats obtenus d'une autre manière. Je voudrais seulement qu'on ne bornât pas les recherches de ce genre à l'étude des particules, dont l'emploi n'est, en somme, qu'une petite partie de la langue d'un auteur. C'est l'ensemble de la syntaxe de Xénophon qu'il faudrait étudier ainsi. Outre l'intérêt très grand qu'un pareil travail aurait pour l'histoire de la syntaxe grecque, qui n'est presque pas du tout connue, on trouverait peut-être là quelque raison décisive pour fixer la date de tel ou tel ouvrage ou pour résoudre telle ou telle question d'authenticité. Quoi qu'il en soit, la thèse de M. Roquette aura eu le mérite de ramener l'attention sur cet ordre d'arguments, qui a été trop négligé jusqu'ici.

O. R.

---

9. — H. Nettleship. **Lectures and Essays on subjects connected with latin literature and scholarship.** Oxford, Clarendon Press, 1885, in-8, XII-381 pp.

Ce volume est un recueil d'articles déjà parus (principalement dans le *Journal of Philology*) et de leçons inédites. Après une notice sur Moritz Haupt, on y trouve deux études qui ont entre elles les rapports les plus intimes, l'une, sur l'ancienne civilisation en Italie, l'autre, sur les origines de la littérature latine. Les autres morceaux ont pour sujet Cicéron, *pro Cluentio;* Catulle; l'Enéide; Horace (surtout l'*Art poétique)*, Verrius Flaccus; Aulu Gelle; Nonius Marcellus, et Servius. Les dernières pages contiennent quelques notes critiques relatives à divers auteurs.

Tous ces articles offrent de l'intérêt et des conjectures ingénieuses; il serait trop long de les passer en revue l'un après l'autre. Je me bornerai à quelques observations sur le morceau intitulé *Horace, de arte poetica.*

Suivant M. Nettleship, la date de la composition de l'*Art poétique* devrait être placée entre les années 24 et 20 a. C., beaucoup plus tôt, par conséquent, qu'on ne le fait d'ordinaire. Voici les raisons que M. N. allègue en faveur de sa thèse et les réflexions qu'elles suggèrent :

1° Horace mentionne le critique Mécius Tarpa (v. 387). Ce personnage aurait eu 70 ans en 20 a. C. ou en 15 a. C. Il est peu probable que, plus tard, Horace ait renvoyé au jugement d'un homme déjà si âgé. — Le nom de Mécius peut être pris dans un sens général, un Mécius, comme nous dirions aujourd'hui un Sainte-Beuve;

2° Horace parle de Quintilius Varus (v. 438), comme d'un poète déjà mort; ce ne peut être avant 24 a. C. si la date donnée par S. Jérôme est exacte. — Cette mention donne, en effet, le *terminus a quo;* or, c'est plutôt sur le *terminus ad quem* que roule le débat;

3° Horace ne nomme pas Auguste, avec lequel il était lié plus intimement dans ses dernières années. — On sait combien le poète affecte l'indépendance, même dans la flatterie; il n'était pas obligé de faire l'éloge d'Auguste dans une lettre adressée à d'autres personnes. D'ailleurs, on peut considérer comme un éloge indirect les vv. 63 sqq. : les travaux entrepris par Agrippa sont une des gloires du règne;

4° Il n'y a pas, dans tout l'*Art poétique*, une seule allusion à l'Énéide, qui n'était donc pas encore publiée. Or, Virgile est mort en 19 a. C. — Le silence d'Horace au sujet de l'Enéide peut s'expliquer par sa préoccupation de recommander l'étude des modèles grecs et par son goût personnel : l'Énéide n'est-elle pas un poème essentiellement romain? De plus, H. s'occupe surtout du drame. Enfin, s'il avait voulu parler de l'Enéide, il aurait pu le faire dès 23 ou 22 a. C. : car, à cette époque, des fragments du poème étaient connus, au moins dans l'entourage d'Auguste et de Virgile;

5° Le Rhin est indiqué comme un des sujets favoris des poètes de l'époque (v. 18). Un tel sujet semble peu convenable s'il s'agit des dernières années de la vie d'Horace. C'est en effet l'époque de la *clades Lolliana* (16 a. C.). Plus tôt au contraire, après l'an 33, le Rhin est célébré par les poètes, par Horace lui-même (sat. I, 10, 36-37) : en effet, les Germains sont représentés au triple triomphe d'Auguste en 29. — L'année qui suivit la *clades Lolliana* fut marquée par une admirable campagne des neveux d'Auguste; les barbares furent écrasés en Helvétie. Cette victoire causa d'autant plus d'enthousiasme à Rome que la défaite de Lollius avait inspiré plus de craintes. Horace l'a chantée à deux reprises (odes IV, 4 et 14). Le Rhin put alors être de nouveau un sujet à la mode;

6° Horace ne parle pas de lui-même dans l'*Art poétique* sur le ton d'un homme qui considère son activité littéraire comme terminée. Le seul passage qu'on puisse entendre dans ce sens (v. 306) n'est qu'une coquetterie d'artiste. — M. N. omet le v. 35, *siquid componere curem* qui implique une sorte d'abandon de la carrière poétique. Cependant, il paraît, en effet, peu probable qu'Horace ait songé à faire de l'*Art poétique* une sorte de testament littéraire. Un dernier ouvrage n'est pas forcément un testament; d'ordinaire, les écrivains, les poètes surtout, croient plus fermement à la fécondité de leur talent. Ce n'est donc pas une raison ponr ne pas penser que la lettre aux Pisons est bien la dernière œuvre du poète;

7° Le mètre de l'*Art poétique* diffère de celui du premier livre des Épîtres (publié avant 19 a. C.) : Horace se permet beaucoup plus de liberté dans l'*Art poétique* à l'égard de la césure du commencement du vers. Le premier livre des Épîtres serait donc postérieur. — La conclusion n'est pas certaine : M. N. avoue lui-même qu'Horace est revenu dans le 2e livre des Épîtres à sa liberté première;

8° D'après M. N., il faut placer l'*Art poétique* entre les Satires et les

Epîtres et cet ordre est justifié par celui des manuscrits. — La place de l'*Art poétique* n'est pas bien déterminée dans les mss. : il est placé tantôt après les Epodes et le *Carmen seculare*, tantôt après le 4e livre des Odes. Cette incertitude a paru un argument solide à ceux qui pensent qu'Horace n'a pas eu le temps de publier cette épître; dès lors, il n'aurait pu lui fixer sa place dans ses œuvres complètes. En tout cas, l'ordre que présentent les mss. n'est pas un ordre chronologique.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici les raisons sur lesquelles se fonde l'opinion contraire à celle de M. N. : les allusions, l'ordre des manuscrits, le caractère précis de la pensée, la philosophie élevée de l'ouvrage, la métrique enfin. Comme on le voit, il y en a plusieurs qui sont communes aux deux thèses : ce sont, paraît-il, des armes à deux tranchants.

Enfin, M. Nettleship fera difficilement accepter qu'Horace ne doit rien à Aristote. Un argument qu'il aurait pu faire valoir néanmoins, c'est que le nom du philosophe ne se trouve pas une seule fois dans les œuvres d'Horace. On pourrait aussi penser que le poète a connu la doctrine du Stagyrite seulement par des résumés composés par les professeurs du temps; Cicéron les a mis souvent à profit dans ses traités philosophiques et ils dispensaient de recourir aux originaux.

Ces réflexions nous ont été inspirées par la lecture d'un seul des articles des *Essays in latin literature*. Mais, il faut le répéter, tout le livre mérite d'être lu attentivement, parce qu'il repose à la fois sur un sentiment délicat des beautés littéraires et sur une connaissance minutieuse des textes.

P.-A. Lejay.

---

10. — **Kritische Bemerkungen zu den Nibelungen**, von Max Rœdiger. Berlin, Weidmann. In-8, 94 p.

M. Roediger a lu attentivement le texte des *Nibelungen* donné par Lachmann, sans se soucier des remarques de l'éditeur et de sa dissertation sur la forme primitive du poème. Il a noté ses observations, et ce n'est qu'après les avoir couchées par écrit, qu'il a feuilleté le travail de Lachmann ainsi que les études de Henning, de Wilmanns et de Busch; il a rayé ce que d'autres avaient établi avant lui et il publie aujourd'hui, les unes à la suite des autres, les remarques qu'il a faites (il y en a quarante-trois). Il regarde, en somme, comme interpolées 55 strophes conservées par Lachmann et « sauve », selon l'expression allemande, trois strophes que Lachmann avait rejetées.

Si nous examinons d'abord les trois *Rettungen* que tente M. R., nous ne pouvons que lui donner raison.

Gère dit à Siegfried : 1° *Erloubet uns die botschaft ê wir sitzen gên : uns wegemüede geste, lât uns die wîle stên. Wir suln iu sagen*

mære, waz iu enboten hât Gunther unde Prünhilt, der dinc vil zierlîche stât. Lachmann supprime les trois strophes qui suivent celle-ci (str. 689) et ajoute : *Dô sprach der marcgrave Gêre, ein rîter guot, « si sint in allen tugenten sô rehte hôh gemuot. Si ladent iuch ze Rîne, an eine hôhgezît; si sähen iuch vil gerne, daz ir des âne zwivel sît.* » Il est évident — et pour nous, cette raison seule suffirait déjà — que Gêre n'a pu reprendre son discours sans motif; Siegfried a dû l'interrompre, et M. R. rétablit fort justement après la strophe 691 « *Nu lône in got, sprach Sîfrit*, etc. »

M. R. maintient de même la strophe 695 où Gêre reprend encore la parole et dit : « *Iuwer muoter Uote diu hât iuch gemant, Gernôt unde Gîselher*, etc. » ; mais je la défendrais pour un tout autre motif ; à ce moment, il me semble, Gêre se tourne vers Kriemhilde et lui répète qu'il l'invite au nom de sa mère Ute et de ses frères Gernôt et Gîselher ; il voit que Siegfried est sur le point de refuser *(daz kunde muelîch geschehen)* ; il s'adresse alors à la femme de Siegfried.

M. R. a également raison de vouloir conserver la strophe 1521 ; Lachmann supprime tout ce qui se trouve entre la strophe 1513 et la strophe 1527. Mais que lit-on dans la strophe 1521 ? : « *Dô si das schif entluoden und gar getruogen dan swaz dar ûfe hêten der drîer künege man, Hagne ez sluoc ze stucken und warf ez an die fluot. Des hete michel wunder die recken küene unde guot.* Cet acte dramatique et saisissant, qui répond tout à fait au caractère de Hagen — il brûle, pour ainsi dire, ses vaisseaux — précède dignement le petit discours qu'il tient à ses compagnons dans la strophe 1527 et qui se termine par ces mots lugubres *wir enkomen nimmer mêre wider in der Burgonden lant.*

Les autres interpolations que reconnaît M. R. sont pour la plupart justifiées. Il faut bien, par exemple, si Lachmann regarde la strophe 329 comme une addition postérieure, qu'il enveloppe dans le même jugement la strophe suivante; il y a, comme dit M. R., un évident contraste entre les deux strophes (p. 10). A quoi bon la strophe 271 où il est dit que Gunther savait l'amour de Siegfried pour sa sœur, puisque le même Gunther ne prend de son chef aucune résolution et ne fait que suivre les conseils d'Ortwîn et de Gernôt ? (p. 9-10). Ne doit-on pas également rejeter les strophes 1000 et 1001 (p. 17-18) qui répètent ce que disent les strophes précédentes ?

Mais il serait trop long de citer tout ce que contient ce petit livre. Signalons encore une note sur *rigelstein* (p. 59) que M. R. traduit justement par *abzugsloch* et une jolie correction : *sît* pour *si* dans le troisième vers de la strophe 268. Nous ne croyons pas toutefois qu'il faille rejeter la strophe 736 parce qu'elle offre une trop grande ressemblance avec la strophe 735 ; il est vrai que le mot *minneclîch* se présente deux fois dans la strophe que proscrit M. R. ; mais le critique a tort de prétendre que l'auteur de la strophe « fait saluer les deux reines une fois

encore »; les vers de la strophe 730 ne décrivent pas, comme il le croit, l'abord de Kriemhilde et de Brünhilde; il n'y est question que de l'impression qu'a produite sur ses hôtes l'accueil de Brünhilde; puis viennent les détails de la réception; c'est Siegfried d'abord *(nu was ouch komen Sîfrit)* qui s'avance; puis se présente Kriemhilde, et alors le poète raconte comment les deux femmes s'approchent l'une de l'autre *(náheten)*, puis s'abordent *(giengen)* et se saluent *(ir beider grüezen)*. Pareillement, nous ne pensons pas que les deux strophes 1355 et 1356 « ne peuvent subsister l'une à côté de l'autre. » Selon M. R., la première, étant en contradiction directe avec la seconde, doit être supprimée; à notre avis, il ne s'agit ici que de ne pas trop forcer le sens du mot *nôt;* Kriemhilde veut attirer ses frères et Hagen dans le pays des Huns; elle dit donc aux messagers de dissimuler sa tristesse *(betruëbet muot)*; puis elle les prie de dire à ses frères qu'ils lui rendront service en venant la voir, car les Huns croiraient qu'elle n'a pas d'amis; ils la délivreront ainsi d'une grande peine *(und mich dâmite scheiden von aller mîner nôt)*; c'est une ruse qu'elle emploie, et ces paroles ne contredisent nullement les précédentes.

Toutes ces remarques que nous regrettons de ne pas examiner plus amplement, témoignent d'une lecture attentive de l'œuvre, d'une profonde connaissance de la langue du moyen-âge, d'un goût sûr et scrupuleux. Il est rare de voir réunie tant de finesse à tant de savoir. M. Roediger nous dit d'ailleurs dans la préface de son étude « brauche ich zu sagen, dass nicht alles, was gestrichen werden kann, auch gestrichen werden muss »? Avec cette réserve, on ne pourra que lire avec profit cette suite d'observations à la fois sagaces et attachantes, et que ne pourront négliger les interprètes et les studieux lecteurs des *Nibelungen*.

A. CHUQUET.

---

11. — Emmanuel DE BROGLIE. **Fénelon à Cambrai,** d'après sa correspondance (1699-1715). Paris, Plon, 1884. Un vol. in-8 de XI-450 p.

On s'est beaucoup occupé de Fénelon depuis quelques années, et la biographie de ce prélat, si mal connue, malgré le volumineux ouvrage du cardinal de Bausset, excite l'attention des travailleurs et la curiosité du public. Il faut donc remercier M. de Broglie d'avoir songé à faire un livre sur les dernières années de Fénelon, et le premier devoir de la critique est de rendre hommage au talent de l'auteur ainsi qu'à l'élévation de ses idées et de ses sentiments. C'est un livre de bonne foi, écrit pour ainsi dire avec amour par un fervent admirateur de l'archevêque de Cambrai.

M. de B. n'a pas la prétention de faire une œuvre de polémique ou d'érudition; il laisse de côté les discussions doctrinales, et il paraît

ignorer que la réputation de son héros a souffert de rudes atteintes depuis huit ou dix ans. La publication de quelques œuvres inédites de Fénelon a fourni des arguments sans réplique pour l'accuser d'intolérance et de perfidie lors de la Révocation; on a beaucoup parlé de lui en 1881 à propos d'une thèse de doctorat sur Mme Guyon, et l'on s'est accordé à reconnaître que le beau rôle n'appartient pas à Fénelon dans cette fâcheuse querelle; enfin, M. de B. aurait pu entendre dire qu'au moment même où il travaillait à son livre, un de nos maîtres montrait, en pleine Sorbonne et durant tout un semestre, son peu d'admiration pour le caractère de Fénelon. (Cours de M. Crouslé, 1882-1883). Si M. de B. avait voulu faire une œuvre d'érudition, il aurait appris que l'on conserve à Saint-Sulpice des papiers importants que l'on ne montre pas; peut-être en aurait-il eu communication, au grand profit de la science.

Ainsi M. de B. n'est pas allé chercher bien loin les matériaux de son livre; il a « lu dans son entier la volumineuse correspondance de Fénelon », et l'archevêque de Cambrai lui est apparu comme « une de ces âmes d'élite que dévore l'ardeur intérieure, qui se consument à la poursuite de la perfection morale (p. IV) ». C'est le chrétien, le patriote, le citoyen, que M. de B. a voulu voir, et qu'il a vu. A ses yeux, Fénelon est devenu dans l'exil un véritable saint; s'il était « malgré lui ému des choses de la terre », il était encore plus « épris du ciel », et ses derniers jours, « assombris par toutes les tristesses, le montrent arrivé à cette heure où la croissance morale est achevée, où la mort détache sans peine le fruit mûr pour l'éternité (p. X) ».

Tel est le Fénelon de M. de B., un véritable candidat à la canonisation; tel n'est pas, il faut bien le dire, le Fénelon de l'histoire, celui qui apparaît quand on lit méthodiquement la correspondance, celui qu'ont jugé sévèrement Saint-Simon, Daguesseau, Joubert, Tabaraud, et de nos jours MM. Nisard, Henry Michel, Crouslé, Brunetière. M. de B. n'a pas bien lu la correspondance de Fénelon, mais ce n'est pas tout à fait sa faute : les vrais coupables sont les éditeurs de Saint-Sulpice, les abbés Caron et Gosselin. Soit défaut de méthode, soit calcul et pour dérouter le lecteur trop curieux, ces éditeurs ont éparpillé les lettres de Fénelon dans les quatre derniers volumes de leur collection. Il arrive souvent que deux lettres écrites le même jour sont à 1500 pages de distance, l'une dans la *Correspondance de famille*, et l'autre dans les *Lettres de piété* ou dans les *Lettres sur le quiétisme*. Bien habile celui qui pourra s'y reconnaître, et découvrir, pour citer ce seul exemple, que la lettre dans laquelle Fénelon écrit au Père Tellier, le 27 juin 1712 : « Je n'ai de commerce avec personne, ni avec M. de Meaux tome VIII, p. 69. (Bissy), *ni avec vous, mon Révérend Père* » est précédée de plus de dix lettres à ce même Révérend Père. Le système adopté par les éditeurs est donc déplorable, mais il n'en est pas moins fâcheux que M. de B. ait lu la correspondance si curieuse, si justement

célèbre de Fénelon, sans rétablir l'ordre chronologique, le seul possible en pareil cas.

Avant de suivre M. de B. dans son étude, et de lui signaler certaines parties de la *Correspondance* qu'il n'a évidemment pas vues, je voudrais relever rapidement quelques erreurs qui lui ont échappé. M. de B. affirme (p. 2 et 136) que Fénelon a été toute sa vie ce qu'on appelle en France un ultramontain; c'est une grave erreur: en 1688 Fénelon était un gallican militant, et la *Revue politique* a publié de lui un très curieux mémoire fort peu respectueux pour la Cour de Rome; c'est après sa condamnation de 1699 que Fénelon est devenu, si l'on peut s'exprimer ainsi, plus papiste que le pape. — Les Nouvelles catholiques, n'étaient pas, comme le dit M. de B. (p. 3) des personnes converties au catholicisme et désireuses de s'affermir dans leur foi; c'étaient hélas! des jeunes filles protestantes, arrachées à leurs familles, converties de force après la Révocation, et enfermées dans le couvent dont Fénelon avait accepté d'être le supérieur. — C'est encore une grosse erreur de dire (p. 141) que les Jansénistes n'ont pas été persécutés depuis la paix de Clément IX en 1668 jusqu'en 1700. M. de B. devrait savoir que la persécution furieuse a recommencé en 1679, immédiatement après la mort de Mme de Longueville, et que ce sont les Jésuites qui ont rompu la trêve. Ce que M. de B. dit encore sur l'attitude des Jansénistes en 1710 est contraire à la vérité historique; M. de B. paraît connaître assez mal l'histoire religieuse du XVIIe siècle et en particulier celle du Jansénisme. Comment peut-il dire (p. 163) que M. de Sacy, « le savant traducteur de la Bible » mort en 1684, écrivait fréquemment à Fénelon en 1710?

Mais laissons de côté ces minuties, et arrivons bien vite à la correspondance de Fénelon. Elle est d'un intérêt très vif, et presque toutes les lettres de l'archevêque de Cambrai sont des chefs-d'œuvre de grâce négligée, de câlinerie, de finesse, d'onction et parfois de malice. Mais que de confidences terribles! et comme il serait aisé, en multipliant les citations, de préparer un dossier qui embarrasserait cruellement les panégyristes de Fénelon! On y voit, par exemple, que Fénelon n'a jamais souscrit avec sincérité à la condamnation de son livre. Il a fait de belles protestations de docilité, il a même donné à sa cathédrale un ostensoir d'or où l'on voyait la Religion qui foule aux pieds les livres de Luther et les *Maximes des Saints*, mais il a composé des dissertations pour prouver même après sa mort la pureté de sa doctrine, et l'on trouve dans sa *Correspondance* des phrases comme celle-ci : « On a toléré et laissé triompher l'indigne doctrine [de Bossuet] qui dégrade la charité en la réduisant au seul motif de l'espérance. Celui qui *errait* a prévalu; celui qui était *exempt d'erreur* a été écrasé. Dieu soit béni! Je compte pour rien, non seulement mon livre, que j'ai sacrifié à jamais avec *joie* et docilité, mais encore ma personne et ma réputation. Le roi et la plupart des gens croient que c'est ma doctrine qui a été condamnée. Il y a déjà

plus de dix ans que je me tais et que je tâche de demeurer en paix dans l'humilité. » (Lettre au P. Tellier 1710, tome VII, p. 665). C'est bien le même homme qui écrivait en 1699 : « Mes parties sentent bien que tous les honnêtes gens me plaignent, et trouvent que *j'avais raison* et M. de Meaux *tort* dans notre controverse. » (tome X, p. 7. Lettre à Chanterac, 17 avril 1699).

Fénelon n'a jamais pardonné à ceux qui l'on fait condamner; il avait cherché, en 1699, à dénoncer Bossuet au Saint Office, et voici en quels termes odieux il s'exprimait alors : « Je ne puis ni ne dois me rendre dénonciateur de M. de Meaux sur ses ouvrages; mais si l'affaire dure assez pour en donner le temps, *vous pourriez lâcher quelque religieux qui fût zélateur de la bonne doctrine et qui le déférât au Saint Office.* Il faudrait qu'il présentât un certain nombre de propositions extraites des livres de ce prélat, *et que la chose se fît en la manière la plus propre à ôter tout soupçon que je fusse l'auteur de cette démarche.* Elle n'est point de mon goût naturel, mais un vieillard d'une singulière sagesse et piété a fait passer jusqu'à moi ce conseil... » Qu'on lise le reste de cette lettre (tome IX, 648) et l'on verra que Fénelon, suivant l'exemple des jésuites dans l'affaire de Molina, croyait pouvoir ainsi « passer de la défensive à l'offensive, et changer la face de l'affaire ». L'année suivante, il dénonçait encore Bossuet dans une lettre latine au cardinal Gabrielli : « Quæ nova ac falsa Meldensis docuerat de unicâ amandi ratione... hæc eadem... fucatis verbis repetit... » (tome X, p. 48). Plus tard enfin, après la mort de Bossuet, il voulait faire condamner avec Quesnel ceux qui avaient justifié les *Réflexions morales*, et il signalait, dans une lettre inédite qui est au Vatican (Francia, Const. Unig. D, 2283) « le livre attribué à feu M. l'évêque de Meaux, et où l'on prétend justifier les principales erreurs de Quesnel ».

Ce fut bien pis encore au sujet du cardinal de Noailles; Fénelon ne cessa pas de le poursuivre avec une véritable fureur. M. de B. pourra trouver, en étudiant à nouveau cette affaire, de quoi expliquer une des plus étranges contradictions de Fénelon. Très tolérant envers les nombreux jansénistes de son diocèse, il a poursuivi Quesnel avec l'apreté que l'on sait, et pourquoi ? — parce que le Nouveau Testament de Quesnel a été réimprimé durant vingt-cinq ans avec une approbation de Noailles. La condamnation de Quesnel, c'était la revanche de 1699. Fénelon fut sur le point de réussir, grâce aux Jésuites ses alliés, et il ressort des documents qui se trouvent aux archives du Vatican ce fait ignoré de M. de B., que Fénelon allait revenir à Versailles, sur l'ordre du roi, pour juger et condamner Noailles, et qu'il était question de lui donner alors le chapeau de cardinal. Tout était disposé pour cela, disent ces documents; Louis XIV cédait à la pression des Jésuites; Mme de Maintenon ne pouvait plus rien contre l'archevêque de Cambrai, mais celui-ci mourut, et Saint-Simon put dire qu'il mourait « à la porte du comble de ses désirs. Que la mort est amère dans des circonstances si parfaites

et si à souhait de tous côtés! » ajoute l'illustre écrivain auquel je crois devoir renvoyer sans le citer plus longuement.

Au reste, il n'est pas étonnant que Fénelon ait dénoncé ses ennemis : le besoin de dénoncer était si grand chez lui qu'il a dénoncé même ses amis, même ses protecteurs les plus dévoués. Dans sa vilaine lettre anonyme à Louis XIV il parle ainsi de Mme de Maintenon et du duc de Beauvilliers : « Du moins Mme de M. et le D. de B. devaient-ils se servir de votre confiance en eux pour vous détromper, mais leur faiblesse et leur timidité les déshonorent et scandalisent tout le monde. Il est honteux qu'ils aient votre confiance sans fruit depuis tant de temps. C'est à eux à se retirer si vous êtes trop ombrageux et si vous ne voulez que des flatteurs autour de vous. » Plus tard, en 1709, il dénonce comme janséniste le successeur de Bossuet, l'évêque Bissy (lettre du 19 décembre, t. VII, p. 299), mais il recommande le secret « ne voulant pas être délateur » et parce que cet évêque et celui de Tournay « qui lui témoignent beaucoup d'amitié, le regarderaient comme un ami très ingrat et très perfide » (lettre du 16 janvier 1710, tome VII, p. 302). Une autre fois il dénonce l'archevêque de Reims, Le Tellier, et propose, non de l'exiler, mais de « lui faire dire d'aller résider dans son diocèse » (lettre du 4 juin 1703, tome VII, p, 574). Mais c'est en latin que Fénelon excelle à dénoncer, et plusieurs de ses lettres au cardinal Gabrielli, lettres qui portaient la mention *clam legendum*, sont à cet égard de véritables chefs-d'œuvre.

Faut-il enfin parler des livres qui ont été publiés en dehors de Fénelon, et, comme il l'a souvent répété, malgré lui? Il a écrit en propres termes, à propos des *Maximes des Saints* : « La prompte publication de mon ouvrage n'est pas venue de moi » (lettre du 10 février 1697, tome IX, p. 129), et peu de temps auparavant, le 17 janvier, il écrivait à M. Tronson : « Vous voyez mieux que moi combien il importe que mon ouvrage paraisse au plus tôt » (*ibid.*, p. 122). Aussi ne doit-on pas s'étonner quand on voit le duc de Chevreuse lui écrire le 1er décembre 1709 : « Consultez, bon archevêque, le P. A. et Panta (les abbés de Langeron et Beaumont), *maîtres en l'art de distribuer ce que l'on désapprouve* » (tome VII, p. 295), ni quand on voit Fénelon lui-même écrire au duc de Chevreuse le 10 mars 1710 (tome VII, p. 323) : « Il faudrait que le duc de Bourgogne dît au roi... Il faudrait *qu'il protestât qu'il parle sans être poussé par d'autres.* » C'est à se demander si la publication du Télémaque n'est pas le fait de Fénelon lui-même, et non, comme on le répète, celui d'un domestique infidèle.

On sait qu'en 1708, au plus fort de la guerre, Fénelon offrit ses blés au roi de France, et les éditeurs ne manquent pas de dire qu'il fit alors les offres les plus généreuses; on oublie d'ajouter que l'archevêque de Cambrai proposait de les vendre au prix que l'on voudrait, mais en faisant son compte, et en disant qu'il en aurait « *le cours des blés augmentant,* » pour 70,000 francs.

On sait enfin que Fénelon vit mourir coup sur coup l'abbé de Langeron, le duc de Bourgogne, le duc de Chevreuse et enfin le duc de Beauvilliers ; j'ai toujours été surpris de voir que malgré ces deuils il conservait toute sa liberté d'esprit et toute sa gaieté dans ses lettres ; M. de B. lui-même a constaté que la lettre à l'Académie, écrite en 1714, n'est pas d'un homme désespéré (p. 417). Jusqu'au dernier jour l'exilé de Cambrai a cru qu'il vaincrait enfin la mauvaise fortune, et qu'il reviendrait à Paris, soit comme grand seigneur dans une assemblée de notables, soit comme archevêque dans un concile national, soit enfin comme académicien dans une réunion plénière de la savante compagnie.

Mais il faut se borner ; j'aurais même fait cet article plus court si je ne m'étais souvenu de ce mot de M. Nisard : « On ne saurait être trop exact dans ses preuves quand on ose blâmer un Fénelon. » Il y aurait un livre à faire à côté de celui de M. de B. et dans ce livre entreraient les quelques citations qu'on vient de lire entre mille autres de même nature. Quand ce livre sera fait, le Fénelon de la légende disparaîtra et sera remplacé par un autre tout différent, moins « épris du ciel » et on ne peut plus « ému des choses de la terre. »

A. Gazier.

---

12. — C. Desprez. **Le maréchal Ney**; Hachette, 1881. In-8, 204 p.
— **Desaix**, avec 6 cartes; librairie militaire de L. Baudoin, 1884. In-8, 179 p. 2 francs.
— **Kléber et Marceau**, avec 6 cartes, 2e édition; L. Baudoin, 1885. In-8, 241 p. 3 fr. 50.

Les exemples d'universitaires, qui se sont pris de passion pour l'histoire de nos généraux et de nos armées, ne sont pas rares. Les noms se présentent d'eux-mêmes à l'esprit. M. Desprez mérite d'être inscrit au premier rang sur cette liste de travailleurs persévérants et convaincus. Il a entrepris de tracer une série de portraits militaires, dans la période qui s'étend de 1792 à 1815. Il commence par le maréchal Ney, et divise sa biographie en quatre parties correspondant à ces quatre titres : *le soldat, le général, le héros, la victime*. Ce dernier mot laisserait l'esprit assez incertain, si M. D. n'avait pris à tâche d'exposer les faits avec une complète impartialité et de terminer son récit par une appréciation parfaitement nette et très humaine : Ney, dit-il, voulait se persuader à lui-même et persuader aux autres « que dans la conduite « qu'il venait de tenir à Lons-le-Saunier, il n'avait obéi qu'à un senti- « ment, son amour pour la patrie, pour la France à laquelle il n'avait « pas hésité à sacrifier ce qu'il avait de plus cher, son honneur de sol- « dat. » Nous regrettons que dans le compte-rendu qu'il donne du procès du maréchal, M. D. n'ait pas rappelé, à côté de Lemercier, de Lenoir-Laroche, de Chollet et de Lanjuinais, le nom du duc Victor de

Broglie, lequel ayant à parler le dernier, par le privilège de sa jeunesse, répondit *non* sur la question du crime de trahison, et motiva son vote avec une rare fermeté (voir *Le duc de Broglie*, par Guizot, *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1871).

L'œuvre de M. D. est toute de vulgarisation. Aussi n'entrait-il pas dans le plan de l'auteur de citer ses sources. C'est grand dommage. On les reconnaît bien, sans doute. On voit bien, par exemple, que les études de M. Bonnal et du général Pajol ont été mises à contribution. M. D., — nous le savons d'autre part, — a visité et exploré à plusieurs reprises les champs de bataille de l'Europe. Il a eu la bonne fortune d'entretenir l'aide-de-camp du maréchal Ney, Jomini; et le chapitre qu'il consacre aux batailles de Lützen, de Bautzen et de Leipzig emprunte à ces diverses circonstances une clarté dans l'exposition et une autorité dans les jugements dont le lecteur serait heureux de connaître le principe. L'allure du récit, la chaleur et l'animation du style donnent à ces biographies un caractère assez personnel pour que l'indication des sources n'enlevât rien à ce cachet très marqué d'originalité. En revanche, nous félicitons vivement l'auteur des grandes et belles cartes qui terminent ses volumes.

Le livre sur Kléber et Marceau est contemporain du *Hoche et Marceau* de M. A. Duruy, dont la *Revue critique* a rendu compte dernièrement. « La vie de Marceau, » a dit Paul de Saint-Victor *(Salon de 1877)*, » tient dans son épitaphe, qu'on dirait traduite de l'inscription « d'un marbre grec découvert aux Thermopyles, sous un laurier rose » ; M. D. commente cette épitaphe en quelques pages qu'il a très habilement insérées dans la trame de sa biographie de Kléber, l'ami de cœur du héros chartrain. Quant au vainqueur d'Héliopolis, nous le retrouvons dans l'étude sur Desaix qui nous paraît l'œuvre la plus attachante de M. Desprez.

Les premiers services du jeune *des Aix*, noble comme *d'Avout*, passant de l'armée du roi dans celle de la République, refusant d'émigrer, voulant servir quand même son pays, malgré bien des injustices et des déboires (il servit quelque temps dans l'intendance, pour échapper à tous ces ennuis); l'attraction irrésistible qu'exerça sur lui le génie de Bonaparte, dont cependant il n'eut pas toujours à se louer (voir, p. 78, trois lettres fort dures); cette grande épopée orientale qui conduit Desaix du Fayoum aux Cataractes [1], avec Savary pour aide-de-camp, Friant et Belliard pour brigadiers (ce même Belliard qui devait ramener en France le corps de Kléber); l'administration du *Sultan Juste*, son goût pour les recherches scientifiques; son retour en France après

1. Nous demanderons à M. Desprez d'ajouter aux pièces justificatives l'inscription de l'île de Philæ : « L'an VI de la République, une armée française », etc...; la lettre où Desaix parle d'un obélisque à Thèbes qui « transporté à Paris, y serait bien extraordinaire »; et des fragments du magnifique discours prononcé au Caire, par Joseph Fourier, de l'Institut d'Egypte, le 11 brumaire an IX, en l'honneur du héros tué à Marengo.

mille péripéties; enfin cette glorieuse et triomphante soirée de Marengo, — tout cela est raconté par le biographe avec clarté et entrain. M. D. n'entame point de discussion à propos du rôle qu'a joué Desaix à la fin de la bataille : il admet, comme Thiers, que son héros a marché au canon, et pris son parti à 10 kilomètres du champ de bataille, avec la conscience très nette de la situation. Nous ne reviendrons point ici sur cette discussion qui est à peine épuisée aujourd'hui [1]. Du reste, le récit de M. D. n'emprunte rien à la légende, et l'on n'y trouvera pas les fameuses et invraisemblables paroles du mourant : « Allez dire « au premier consul..., etc... ». Frappé au cœur, Desaix avait été foudroyé et étouffé par le sang qui refluait de sa bouche.

M. Desprez termine son étude sur Desaix en rappelant trop brièvement la grandiose cérémonie du 19 juin 1805, à l'hospice du Mont-Saint-Bernard. Le discours de Berthier et une description pittoresque de cette scène imposante auraient été le digne couronnement d'un livre déjà si attachant et si émouvant à tant de titres.

Léonce Person.

— Nous ne pouvons qu'approuver le jugement d'ensemble porté par notre collaborateur sur les trois publications de M. Desprez; elles témoignent d'une étude attentive et scrupuleuse; elles sont écrites avec clarté; les cartes, qui les accompagnent, en rehaussent la valeur [2]. Nous ajouterons quelques remarques de détail.

1° *Ney*. Ce qu'on sait le moins de tous ces hommes de guerre de la Révolution et de l'Empire, c'est leur début dans la carrière; M. D. passe très rapidement sur les commencements du futur prince de la Moskowa; voici une citation très importante du général Foy *(Hist. de la guerre de la Péninsule*, I, 116), qu'il pourra plus tard enchâsser dans son récit : « Les officiers de cavalerie de la trempe des Ney et des Richepanse étaient clair-semés dans les armées de la République. (Mais) dès le commencement de la guerre et avant d'avoir couru une carrière plus vaste, Ney passait pour un des premiers officiers de cavalerie de France [3]. »

2° *Kléber et Marceau*. Nous renvoyons M. D. pour tout ce qui concerne les débuts de Marceau, à notre article de la *Revue critique* [4]. Marceau, comme disent tous ses biographes, était capitaine, non pas au

1. On ne peut s'empêcher de rappeler à ce propos qu'une discussion analogue, et portant sur des faits de même nature, a été soulevée de nos jours à propos du rôle du maréchal de Mac-Mahon à Magenta. Voir la *Revue politique et littéraire* du 10 novembre 1877, et la réponse, à nos yeux concluante, du journal *le Français*, en date du 23 novembre.

2. Je relève pourtant dans la carte du cours du Rhin (Desaix) « Rheinzaber », pour *Rheinzabern*, « Gemersheim » pour *Germersheim*, etc.

3. P. 168, le Kellermann qui charge à Waterloo, n'était pas alors « duc de Valmy »; son père vivait encore et portait seul ce titre.

4. N° 30, 27 juillet 1885.

2e, mais au 1er bataillon d'Eure-et-Loir; la preuve est simple : d'après les pièces de la capitulation de Verdun, c'est le 1er d'Eure-et-Loir qui se trouvait dans la place et le 2e bataillon ne fut formé que le 1er septembre 1792, le jour même où Verdun se rendait. — Marceau ne pleura pas devant le roi de Prusse (voir notre article). — P. 46-47, M. D. écrit « que voulez-vous qu'on vous rende, lui dit le lendemain un représentant qui venait d'apprendre qu'à ce siège, il avait tout perdu. Un sabre, s'écria Marceau, pour venger ma défaite! » 1° Il n'y eut de représentant à l'armée de Dumouriez qu'à la fin de septembre; 2° Marceau avait perdu toutes ses épargnes qui montaient à plus de 400 fr. (Doublet de Boisthibault, *Marceau*, 144). Mais comment aurait-il perdu son épée puisque, d'après la capitulation, la garnison de Verdun sortit avec ses armes, ses bagages et ses canons? L'anecdote date, je crois, de l'*Histoire des Girondins*, de Lamartine, qui dut la prendre dans le *Guide pittoresque du voyageur en France*, de Didot (1838). — P. 47, « tandis que les autres signataires de la capitulation montaient à l'échafaud, Marceau recevait des remercîments publics ». Un seul signataire de la capitulation, Neyon, qui avait dû prendre le commandement après le suicide de Beaurepaire, fut condamné à mort. (Voir au *Moniteur* la séance du 9 février 1793 où Sergent déclare que le « conseil défensif, en partie composé de jeunes gens, n'est pas coupable » et entraîne la Convention qui refuse de délibérer sur l'article III proposé par Cavaignac, de « faire traduire devant une cour martiale les membres du comité défensif »; voir aussi les pièces de la capitulation et l'*Hist. du tribunal révol.* de M. Wallon). — P. 14. La négociation de Custine avec les Prussiens, à laquelle fut mêlé le capitaine Boos, du 83e de ligne — « un nommé Botze » dit M. D., — était-elle une « ruse » de l'ennemi? L'histoire de ces conférences est assez embrouillée; il est certain que Kléber y assista. — P. 12, 13, 14, 15, M. D. ne cesse d'écrire « Cassel » au lieu de *Castel* ou mieux *Kastel*[1]. — P. 94, voir dans Iung, *Dubois-Crancé*, II, 123-125, une belle dépêche de Kléber, du 1er mai 1794, sur la manière d'en finir avec la Vendée; « des cantonnements, patrouilles fréquentes et nombreuses, un désarmement complet, des communications à établir, des perquisitions continues et simultanées, des attaques dirigées avec un grand ensemble... »

3° *Desaix*. Je signale à M. Desprez un passage intéressant de l'ouvrage de M. Bouvier, *Les Vosges pendant la Révolution*, p. 169-173, sur l'arrestation de Desaix dans une bourgade des Vosges (à La Chapelle-aux-Bois) et l'appendice du premier volume du *Maréchal Davout*, de Mme de Blocqueville (p. 239 et suiv.) sur les relations de Desaix et du futur prince d'Eckmühl. — P. 49 « l'armée s'était emparée des papiers d'un émigré du nom de Klinglin »; ce Klinglin est très connu; il

1. P. 10 lire *Alzey* et non « Alsey »; p. 14 *Hochheim* et non « Hochein »; p. 15 *Kostheim* et non « Costheim », ajoutons que Kalkreuth était lieutenant général et non maréchal.

était maréchal-de-camp; il émigra avec Bouillé, prit part à la campagne de 1792, puis entra au service de l'Autriche comme général-major. — P. 112, pourquoi ne pas rappeler le mausolée élevé à Desaix dans l'île des Epis, près de Strasbourg, par l'armée du Rhin? — Rappelons enfin qu'un étranger, l'allemand Schlosser (*Geschichte des XVIII Jahrhunderts, V, p. 621*) applique à Desaix ces vers de Virgile

.... Justissimus unus
Qui fuit in Teucris et servantissimus æqui.

A. Ch.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur un journal intitulé le *Curieux* et rédigé par M. Charles Nauroy, l'auteur bien connu des « Secrets des Bourbons ». 24 numéros, formant un fort volume, ont paru du 15 octobre 1883 au mois de novembre 1885. Le *Curieux* paraît une fois par mois (prix du numéro, 1 fr.; abonnement pour douze numéros, France, 6 fr.; étranger, 7 fr. 50; envoyer un mandat de poste à M. Nauroy, 6, rue de Seine). On y trouve quantité d'informations intéressantes et inédites tirées surtout par M. Nauroy des archives nationales ou départementales. Nous mentionnerons rapidement les principales trouvailles et curiosités que donnent les numéros publiés jusqu'ici. No 1 : Napoléon III, la postérité de Samuel Bernard, de Diderot; no 2, documents inédits sur la duchesse de Berry; la postérité de Beaumarchais, de Bernardin de Saint-Pierre, d'Andrieux, de Mme Roland (M. N. semble ignorer qu'un de nos collaborateurs est l'arrière-petit-fils de la célèbre girondine); les Boufflers; nos 3 et 4, deux documents signés Puisaye; no 4, des lettres inédites de l'amiral Verhuel (qui signe Ver Huell), de l'impératrice Joséphine, de Barère; no 5, documents sur le second mariage de Mme de Staël (avec Rocca), la confession d'un conspirateur royaliste (Prigent en 1807); no 6, documents sur Paul-Louis Courier et sa famille; nos 6, 7, 8, dix-huit lettres de Lafayette à la Tour-Maubourg; no 7, instructions donnés à Hoche lorsqu'il fut chargé par le Directoire de tenter une expédition en Irlande; no 8, les enfants de Napoléon Ier, le comte Léon et le comte Walewski; no 9, la première tentative de fusion en 1852 et plus tard; nos 10, 11, et 12, les débuts du second empire d'après la correspondance d'un agent de police, et la conspiration de Cadoudal, Moreau et Pichegru; nos 13 et 14, relations de l'arrestation à Nantes de la duchesse de Berry par le commissaire de police Joly; no 15, lettres inédites de Prévost-Paradol; no 16, la famille Thiers; no 17, correspondance d'Elisa Bacciocchi avec Napoléon (1806-1810); nos 17 et 18, la famille d'Holbach; nos 18, 19, 20, 21, 22, 23, Madame Tallien, biographie où M. Nauroy a réussi à fixer un certain nombre de points jusqu'ici inconnus ou mal connus. Ajoutons enfin que M. Nauroy revient à diverses reprises sur la question Louis XVII, qu'il publie une foule d'actes de naissance et de décès des hommes les plus célèbres du XVIIIe et du XIXe siècle, et qu'on trouve à la fin de la plupart des numéros du *Curieux* la liste des pairs de France classés à la date de leur nomination, lorsqu'ils ont été nommés par le roi, à la date de la nomination du premier titulaire, lorsqu'ils étaient héréditaires; cette liste qui renferme un grand nombre de dates (no 3, p. 43, *lire Sarrelouis* au lieu de Sarreguemines et remarquer que Botidoux, auteur d'une notice sur Kellermann, composée sous les yeux du maréchal, fixe sa naissance au 28 mai 1739), rendra d'utiles services et nous souhaitons que le *Curieux*,

cet autre *Intermédiaire* que M. Nauroy a le mérite de rédiger tout seul, vive longtemps encore et arrive heureusement au bout des dix volumes que veut publier son auteur.

— *Le jubé et le labyrinthe dans la cathédrale de Reims* PAR L'AUTEUR *de la chapelle du Saint-Laict.* (Reims, Michaud, 1885, in-8°, de 46 p.). Le bien que j'ai dit ici, en une récente note, de l'étude de M. Louis PARIS sur la *Chapelle du Saint-Laict,* je le redirai de son étude sur le *jubé et le labyrinthe dans la cathédrale de Reims.* L'auteur, après avoir traité de l'ancienneté des jubés, décrit celui de la cathédrale de Reims et raconte la déplorable destruction de ce beau monument en 1744, ajoutant ainsi un chapitre tristement curieux à l'histoire du vandalisme au XVIIIe siècle, chapitre enrichi de nombreux documents inédits. En ce qui regarde *le dédale ou labyrinthe,* M. L. Paris complète et parfois rectifie tout ce qu'en ont dit ses devanciers, M. Jacob-Kolb, M. Géruzez, M. Povillon, M. Gilbert, M. Tarbé et quelques autres monographes encore de l'antique cathédrale. Voici une des piquantes rectifications du savant archéologue (p. 32) : « Or nous le demandons, si Robert de Coucy est mort en 1311, comment a-t-il pu fournir en 1211 les plans de Notre-Dame de Reims ? Il aurait donc vécu quelque cent trente ans ? La chose est peu probable. Eh bien ? Voilà pourtant une opinion reçue chez tous les écrivains qui ont parlé de la cathédrale de Reims ; et malgré notre dire, il n'en restera pas moins établi que Robert de Coucy en est l'immortel auteur ». M. L. Paris donne (p. 38-44) la longue liste des archevêques de Reims dont les pierres tombales ont été brisées en 1748 par un pieux iconoclaste, le chanoine Godinot, dont ont ne pourra jamais assez maudire le mauvais goût et la passion destructive. A la très intéressante brochure de M. L. Paris sont annexées deux planches qui représentent le jubé de Notre-Dame de Reims et le labyrinthe de la même cathédrale. Indiquons enfin (p. 45-46) l'énumération des publications sur Reims de M. L. Paris, laquelle ne compte pas de moins de 21 nos et qui embrasse une période d'un demi siècle, le 1er numéro s'appliquant au : *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique sur les archives d'une partie de l'ancienne province de Champagne, dont le dépôt se trouve au chef-lieu du département de la Marne 1835.* — T. DE L.

— M. L. LEGER vient de publier à la librairie Cerf (13 rue de Médicis), un volume intitulé *la Bulgarie* (in-12°, 128 p. prix 3 fr. 50). Sauf le dernier chapitre qui avait paru récemment dans la Revue politique et la préface qui est datée du 15 novembre, tous les morceaux qui composent ce volume sont antérieurs aux événements actuels. M. Leger étudie particulièrement l'histoire intellectuelle des Bulgares et le rôle qu'ils ont joué dans la civilisation; il cite des fragments curieux de leur littérature ; il donne en entier les *Mémoires* du fameux évêque Sofroni qui a été au XVIIIe siècle le restaurateur de la nationalité bulgare; il expose la lutte de l'hellénisme et du slavisme en Macédoine et la situation politique qui a dû fatalement aboutir à l'union de la Bulgarie du Nord et de la Roumélie.

— M. Ch. CUCUEL, maître de conférences à la faculté des Lettres de Lyon, vient de publier (Garnier frères éditeurs) une édition scolaire des chants XXII et XXIII de l'*Odyssée.* M. C. a eu l'heureuse idée de résumer brièvement l'important mémoire de M. Fick sur l'éolisme primitif des poèmes homériques. Il n'est pas mauvais, en effet, que les élèves, et ceux des professeurs qui ne font usage que de livres scolaires, puissent se rendre compte que la « langue homérique » contient des formes de toute date et de toute origine; peut-être cesseront-ils de voir des « licences » dans les contradictions que l'on remarque entre ces formes. — Le commentaire de M. C., sans rien contenir d'original, semble fait avec assez de soin. Nous avons pourtant relevé quelques inexactitudes dans les notes grammaticales : p. ex. (XXIII 83) l'expli-

cation de ἴσμεν devrait être présentée autrement, et (id. 76) la note sur l'infinitif εἰπεῖν est tout à fait erronée. — L. D.

— La Société des anciens textes français vient de mettre en distribution quatre volumes qui complètent l'exercice de l'année 1883 et constituent l'exercice de 1884, à savoir, le tome second de la *Chronique du Mont Saint-Michel*, publiée par M. S. Luce ; le tome IV des *Œuvres d'Eustache Deschamps*, publiées par M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire ; *La Mort Aymeri de Narbonne*, chanson de geste publiée d'après les manuscrits de Londres et de Paris par M. Couraye du Parc ; le tome premier des *Œuvres poétiques de Philippe de Remi, sire de Beaumanoir*, publiées par M. H. Suchier. Le second volume de cette dernière publication est presque entièrement imprimé, et pourra être mis en distribution dans quelques semaines.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 décembre 1885.

M. Gaston Paris est élu président pour l'année 1886 ; M. Bréal est élu vice-président. M. Desjardins, président sortant, et M. G. Paris prononcent chacun une courte allocution.

M. Paris, président, annonce la mort de M. Samuel Birch, correspondant de l'Académie.

L'Académie procède au renouvellement des commissions annuelles. Ces commissions sont ainsi composées :

Commission des travaux littéraires, MM. Ravaisson, Renan, Maury, Delisle, Miller, Hauréau, de Rozière, Barbier de Meynard ;

Commission des antiquités de la France, MM. Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, Jourdain, de Rozière, Alexandre Bertrand, Schlumberger ;

Commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome, MM. Ravaisson, Delisle, Miller, Jules Girard, Heuzey, Georges Perrot, Desjardins, Paul Meyer ;

Commission du nord de l'Afrique, MM Renan, Pavet de Courteille, Duruy, Georges Perrot, Desjardins, Barbier de Meynard, Schefer, Maspero ;

Commission pour administrer les propriétés et fonds particuliers de l'Académie, MM. Jourdain et Deloche.

M. d'Arbois de Jubainville continue sa communication sur l'accentuation de quelques noms géographiques français tirés du gaulois.

On rencontre, dit-il, dans la nomenclature géographique française un certain nombre de noms d'origine gauloise, dont la forme actuelle atteste que ces noms ont eu jadis une accentuation contraire aux lois ordinaires de la langue latine. Tels sont : Bourges, de *Bituriges*, Chorges, de *Caturiges*, Vieux, de *Vidécasses*, Dreux de *Durocasses*, Troyes, de *Tricasses*. Ces mots, sous leur forme antique, étaient proparoxytons ; d'après les lois ordinaires de la langue latine, ils auraient dû être paroxytons. C'est qu'ils avaient conservé l'accent gaulois. Dans les noms composés de la langue gauloise, l'accent se trouvait sur la syllabe qui le portait dans l'un des deux composés. Les mots cités plus haut sont des composés dont le premier terme était oxyton : ils sont accentués sur la dernière syllabe de ce premier terme. Dans d'autres composés comme *Lugdunum*, Lyon, *Juliobona*, Lillebonne, c'est l'accent du second terme qui a prévalu. On observe souvent dans les composés sanscrits une accentuation analogue. Il s'agit donc là d'une loi de l'accentuation indo-européenne. On a récemment établi que dans l'ancienne langue germanique les lois de l'accent indo-européen subsistaient encore à l'époque où s'est opéré le phénomène connu sous le nom de *Lautverschiebung*, peut-être vers l'an 100 avant notre ère. L'accentuation grecque nous offre un écho des mêmes lois. Il est intéressant de les retrouver en gaulois et d'en reconnaître des débris dans la prononciation de quelques-uns de nos noms de lieu.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : J.-B. Pitra, *Analecta novissima, Spicilegii Solesmensis altera continuatio*, t. I : *De epistolis et registris Romanorum pontificum* ; — par M. de Boislisle : 1° Amaury-Duval, *Souvenirs (1829-1830)* ; 2° A. Mazon, *Notice sur la vie et les œuvres d'Achille Gamon et de Christophe de Gamon, d'Annonay en Vivarais* ; — par l'auteur : Siméon Luce, *Jeanne d'Arc à Domrémy* ; — par M. de Rozière : J. Finot, 1° *Inventaire sommaire des archives départementales, Nord*, t. V ; 2° *Département du Nord, ville de la Gorgue : Inventaire sommaire des archives communales*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 18 janvier — 1886

13. — **Arabic grammar,** paradigms, litterature, chrestomaty and glossary, by Dr. A. SOCIN, professor in the University of Tubingen. — **Porta linguarum orientalium,** inchoavit J. H. Petermann, continuavit Herm. L. Strack, pars IV, 1885. Carlsruhe and Leipzig, London, New-York, Paris (Maisonneuve et Cie), pet. in-8, p. XVI, 102 (grammaire) et 191 (paradigmes, chrestomathies et glossaires.)

On doit à l'initiative du regretté Petermann les manuels élémentaires portant le titre de *Porta linguarum orientalium* et servant d'introduction à l'étude des langues orientales. Le succès de cette entreprise s'est affirmé par les éditions, renouvelées à court intervalle, des grammaires qui attirent le plus de clientèle, comme celles de l'hébreu et de l'arabe. Rédigés sur un plan uniforme et, autant que la diversité des langues s'y prête, suivant les mêmes principes et les mêmes divisions, ces manuels permettent aux élèves d'embrasser l'étude de plusieurs de ces langues sans changer de méthode. Ils comprennent : 1° une grammaire contenant un exposé des lois de la phonétique et de la morphologie; 2° un article bibliographique sur la littérature de la langue et 3° une chrestomathie formée de textes faciles à traduire avec un glossaire explicatif des mots. Un de ces petits recueils en main, l'étudiant ès-langues orientales est suffisamment équipé pour ses débuts, et peut se dispenser de tout autre livre; il évite en même temps l'écueil de s'adresser à des traités compliqués qui lasseraient son esprit et useraient ses forces.

Cette dernière considération a engagé M. Socin à se charger du soin de la troisième édition de la grammaire arabe. Les premières éditions étaient rédigées en latin; plus tard, le latin a été avec raison mis de côté et maintenant ces petits manuels paraissent en allemand et en anglais. Il semble que nos besoins ne soient pas aussi grands que ceux de nos voisins, car la nécessité d'une traduction française ne s'est pas fait sentir; à moins que l'éditeur, sur la foi de nos programmes d'études, ne suppose que notre jeune génération lit l'allemand ou l'anglais assez couramment pour se passer d'une traduction.

C'est l'édition anglaise que la *Revue critique* est chargée de présenter à ses lecteurs. La traduction du texte allemand de M. S. a été confiée par lui à deux de ses anciens élèves, M. le Rev. Dr. Th. Stenhouse et M. le Dr. Rudolph Brünnow; elle présente donc toutes garanties d'exactitude. A vrai dire, ce n'est pas une révision de la grammaire de Petermann que M. S. vient de publier, mais un travail entièrement neuf. Sa parfaite connaissance de la langue arabe, son habitude de l'enseignement, son goût pour ces traités pratiques, le désignaient comme un des maîtres allemands les plus autorisés pour cette tâche. Aussi son œuvre se recommande-t-elle par les qualités fondamentales de ce genre de livres : la clarté, la concision et la correction; les caractères arabes sont très nets et ressortent bien sur le fond, qualité qu'apprécieront les élèves peu exercés à la lecture des textes.

Dans cent deux pages de moyen format, M. S. a su renfermer les règles grammaticales qu'il importe de connaître; il signale, à l'occasion, les cas où l'hébreu se rencontre avec l'arabe. Jusqu'à présent la syntaxe était exclue de ces traités élémentaires; M. S. a pensé que cet ostracisme était une erreur, quand il s'agissait d'une langue littéraire telle que l'arabe, et il a comblé la lacune des éditions précédentes. La syntaxe a les mêmes qualités de clarté et est aussi nourrie de faits que les autres parties qui traitent de l'écriture, des sons et des formes des mots. A la fin, en parlant des phrases conditionnelles, il aurait dû dire quelques mots des phrases hypothétiques introduites par *lau* et *lau lâ*. Les étudiants lui sauront gré d'avoir donné des tables complètes des paradigmes des verbes et des noms qui sont les premiers éléments nécessaires dont la connaissance doit précéder toute tentative de traduction.

Une littérature aussi variée et aussi riche que la littérature arabe ne s'énonce pas dans les quelques pages réservées dans ces manuels à l'article bibliographique. M. S. a donc dû faire un choix et se borner à indiquer les œuvres les plus importantes de la philosophie et de la religion, de l'histoire, de la géographie et des belles-lettres, et à signaler les livres de pédagogie les plus utiles, tels que grammaires, dictionnaires et chrestomathies. Cet article aurait pu recevoir quelques additions et mentionner aussi le manuel arabe de Palmer, Londres, 1881, la chrestomathie des PP. Jésuites de Beyrouth et les éditions de Kalîla et Dimna et des fables de Lokman. M. S. a laissé de côté, avec raison, la littérature de l'arabe vulgaire; l'exception qu'il a faite en faveur des dictionnaires de Cuche et de Wahrmund n'était pas très nécessaire.

Une chrestomathie, suivant M. S., doit, en contribuant à l'enseignement d'une langue, faire connaître la manière de penser et d'écrire du peuple qui parle cette langue. Il s'est donc refusé à comprendre dans sa chrestomathie les extraits de la version arabe de la Bible, qui étaient à l'ordre du jour dans le plan de ces manuels. Son recueil se compose de deux morceaux étendus : le premier, emprunté aux *Légendes du Prophète* par Ta'labi, est d'une lecture attrayante et ne présente pas de

difficultés de traduction, il a de plus l'avantage de renfermer un certain nombre de locutions où les règles de la grammaire trouvent leur application. Des notes au bas des pages renvoient aux paragraphes correspondants de la grammaire. Le second morceau est une série d'anecdotes sur les premiers Califes, extraites des *Prairies d'or* de Mas'oudi, d'après l'édition de M. Barbier de Meynard et celle de Boulak.

Une innovation qui mérite d'être signalée, est l'addition à la chrestomathie d'une suite de textes anglais servant d'exercices et destinés à être mis en arabe par les élèves. M. Socin paraît faire grand fonds sur ces thèmes pour rendre plus aisée l'étude de l'arabe. Il a pris la peine de les graduer, de les classer suivant l'ordre des règles grammaticales, et de faciliter par de nombreuses notes la tâche du maître et de l'élève. Il en est résulté la nécessité de deux glossaires : l'un pour les mots de la chrestomathie arabe et l'autre pour les mots de la chrestomathie anglaise. Nous souhaitons qu'un essai loyal couronne de succès les efforts de l'auteur, quoique cette méthode nous paraisse plus applicable à l'enseignement de l'arabe parlé qu'à celui de l'arabe littéral.

Le livre a été imprimé avec beaucoup de soin. La liste des errata ne comprend que quelques mots des paradigmes, et nous n'avons relevé que quelques fautes d'impression de peu d'importance dans la chrestomathie, lire : *thamîna* au lieu de *tamîna*, 62. 14; *yus'alu* au passif, au lieu de *yas'alu*, 65. 10; *âtika* avec *medda* au lieu de *wesla*, 66. 5; *âniya* se lit *âniba*, un des deux points du *ya* n'ayant pas marqué, 68 *penult.*; *bni* au lieu de *bin*, 71. 1. Le glossaire est bien traité, les omissions semblent être très rares, nous avons noté : *makîb*, 65. 9; *djânn*, 71. 11.

R. Duval.

---

14. — **The new Testament in the original greek**; the text revised by B. F. Westcott et F. J. A. Hort. Cambridge and London Macmillan and co. 1885. Un vol. in-18, 620 p.

Cette édition du texte grec du Nouveau-Testament est la reproduction de celle qu'ont donnée MM. Westcott et Hort en 1881 et dont nous avons alors rendu compte avec soin. Nous rappellerons seulement que le travail de ces deux théologiens est, sans comparaison possible, la contribution la plus importante apportée de notre temps à l'histoire et à la critique du texte grec des premiers livres chrétiens, et marquera certainement une date dans l'histoire de la critique biblique. Pour en mettre les résultats à la portée de tout le monde, et en particulier du monde scolaire, on a eu la juste pensée de réduire en un seul, d'un format commode et presque de poche, les deux volumes de l'édition primitive. Celui qu'on nous donne aujourd'hui se compose de deux parties : d'abord le texte grec qui prend 540 pages et qui est imprimé

dans un type de caractères tout à fait semblable à celui de 1881. Nous n'avons remarqué qu'une différence portant sur les leçons conservées en notes. Les douteuses, celles entre lesquelles on peut légitimement hésiter, qui étaient citées en marge dans l'édition primitive ont été reléguées au bas de la page et celles qui occupaient cette dernière place ont été réunies dans une liste suivie à la fin du volume. La seconde partie qui prend 80 pages contient : 1° une brève exposition des principes de la critique de texte et de leur application ; 2° un résumé de la critique des documents qui nous ont conservé les textes chrétiens ; 3° des remarques sur l'orthographe adoptée ; 4° une liste des leçons suspectes ; 5° une liste des leçons qu'il faut décidément rejeter ; 6° le catalogue des citations de l'Ancien-Testament dans le Nouveau. C'est le résumé de la matière si richement développée dans le volume d'introduction de l'édition princeps. Voilà un petit livre que l'on peut sûrement recommander à tous ceux qui désirent aujourd'hui lire sans peine le texte des livres sacrés dans la forme historiquement la plus exacte et la plus voisine de l'originale.

A. SABATIER.

---

15. — **Inscriptions romaines de Fréjus,** par A. HÉRON DE VILLEFOSSE et H. THÉDENAT, 1885 (1884). Tours, Bousrez et Paris, Champion, in-8 de 196 p., 1 planche en héliogravure et 15 figures intercalées dans le texte.

J'ai lu quelque part, dans une lettre adressée par de Caumont au président Thomassin de Mazaugues : « J'ay appris que le marquis de « Maffei s'estant pris d'amitié pour M. Séguier, fils d'un conseiller de « Nismes, homme sçavant et curieux, a fait avec luy le voyage de « Narbonne d'où il a rapporté six cens Inscriptions, toutes copiées avec « la dernière exactitude. Ce sçavant Ultramontain et son *nouvel Achates* sont à présent à Arles ; ils vont ensuite à Aix, à Marseille, à Toulon, à Fréjus [1]. » Voilà bien le voyage refait, un siècle et demi plus tard, par MM. de Villefosse et Thédenat, dont l'union m'a toujours rappelé volontiers celle de Séguier et de Scipion Maffei.

Les nouveaux Dioscures de l'épigraphie sont vraiment infatigables : tout en préparant un volume de leur beau recueil des *Cachets d'oculistes romains*, tout en courant par la France, du nord au midi, et de l'est à l'ouest, pour amasser les matériaux de leur grand travail sur nos *Bornes milliaires*, ils ont pu donner un *Corpus* des *Inscriptions de Fréjus :* et le collaborateur de la *Revue critique* désigné pour en rendre compte le recevait à peine, qu'il apprenait avec une joyeuse surprise la fin de la publication sur les *Trésors de vaisselle d'argent trouvés en Gaule,* due aux deux mêmes intrépides collaborateurs.

1. Correspondance de Thomassin de Mazaugues (ms. 13817 de la bibliothèque de Nimes), tome II, folio 107, 29 novembre 1732.

On pourrait croire que cette multiplicité de recherches, cette diversité de travaux, nuirait à la solidité, à la maturité de chacune de ces publications. Il n'en est rien. L'étude que nous annonçons ici n'a point perdu à être menée de front avec plusieurs autres : MM. de Villefosse et Thédenat n'ont rien négligé pour nous donner un *Corpus* complet et sûr des inscriptions de Fréjus. Il va sans dire qu'ils ont dépouillé tous les imprimés qui pouvaient leur offrir un utile renseignement; et, s'ils regrettent quelque part de n'avoir pas eu à leur disposition une collection des *Almanachs* et des *Annuaires du Var*, qu'ils se consolent : ils n'y trouveront rien qui leur rende vraiment service. Les manuscrits, cela va sans dire, n'ont pas été oubliés : en particulier, les manuscrits de Peiresc et ceux de Raymond de Soliers leur ont donné des inscriptions, non des moins importantes, qui apparaissent ici pour la première fois. Les auteurs ont ajouté une étude très complète, très exacte et, croyons-nous, très concluante, des quatre manuscrits connus de l'œuvre célèbre de Raymond de Soliers : c'est un véritable service qu'ils ont rendu aux archéologues provençaux. — Le manuscrit Bouhier de la Nationale, a été également consulté. — Tout cela leur a fourni une très riche bibliographie, et une grande abondance de variantes et de renseignements sur l'histoire de leurs inscriptions.

Quant aux épigraphes existant encore à Fréjus, je crois qu'ils n'en ont oublié aucune, n'en ayant vu moi-même aucune à Fréjus ou dans les environs qui leur ait échappé et ayant toutes celles qu'ils ont publiées.

Toutes sont données avec cette sûreté de lecture qui caractérise les travaux épigraphiques de M. Héron de Villefosse et de son ami et collègue. Les détails qu'ils ont pu négliger (si nous en croyons nos copies personnelles) se réduisent à des points ou à des traits en plus ou en moins, et seulement encore dans les fragments les plus insignifiants, qu'ils auraient pu, à la rigueur, se dispenser de reproduire : il est de notre devoir d'ajouter que, si nous avions confiance en notre lecture jusqu'à la publication de leur travail, cette confiance se trouve singulièrement diminuée depuis que nous ne sommes plus d'accord avec nos savants auteurs.

Et, encore une fois, il ne s'agit que de vétilles. Sur un seul point, nous désirerions que la lumière se fît. L'inscription qui porte le numéro 2 est la dédicace d'un monument élevé à Hercule par une *vexillatio Germanicianorum*. La dernière ligne n'a pu être déchiffrée jusqu'ici. Voici d'ailleurs le texte que j'ai pris sur l'original :

HERCLI
VEXILATI///
GERMANI///
IANORV///
V · S · L · M//
O V A /I/I///

J'ai noté en outre : « *Ovati???* Il n'y a de possible, pour les deux dernières lettres que TI ou IT ou II ; et il n'y avait que cinq lettres sur la pierre. » MM. de V. et Th. ont, pour cette ligne ////VA///// : M. Allmer (*Revue épigraphique*, t. II, p. 40, n. 484) :

QVA////I///

Je n'hésiterais pas à accepter ma lecture[1] et à lire OVATI, s'il était bien prouvé que le mot *ovatus*, d'*ovare*, eût le sens du « ayant célébré une ovation » ; mais ce sens est fort douteux, quoique mis en avant par certains lexicographes. Je désirerais vivement que l'on sût à quoi s'en tenir sur cette question, car ce petit monument a son importance. Comme MM. de V. et Th., je suis absolument convaincu que les caractères tracés à la pointe appartiennent à l'écriture cursive : je ne doute pas qu'on ne puisse et même qu'on ne doive placer l'inscription au premier siècle. Peut-être faut-il songer à ce détachement de Germains envoyés par les chefs Vitelliens, en 69, au secours de Fréjus (Tacite, *Histoires*).

Il est un autre point sur lequel je voudrais attirer l'attention des archéologues Fréjusiens. On a trouvé à Caillan, dans le Var, à une bonne journée de marche de Fréjus, trois inscriptions (numéros 13, 18, 32) que R. de Soliers donne dans ses manuscrits parmi celles de Fréjus. En venaient-elles réellement? C'est ce qu'il importerait de savoir. Nous sommes persuadés, contrairement à nos deux auteurs, qu'elles étaient bien originaires de la cité romaine, quoique on ait trouvé des antiquités à Caillan même. D'abord Zongo Ondedei, évêque de Fréjus au XVII[e] siècle, avait à Caillan une maison de campagne, et il a bien pu l'orner de débris empruntés à sa ville épiscopale. En second lieu, Fréjus est trop loin de Caillan pour que Soliers ait pu donner, comme venant de la première ville des inscriptions trouvées dans la seconde, sous prétexte que cette dernière est du ressort de Fréjus. En troisième lieu, et cela est pour nous la preuve la plus convaincante, ces inscriptions sont, TOUTES TROIS, des épitaphes de *seviri Augustales :* ce n'est certes pas Caillan dont l'épigraphie a pu fournir trois sévirs (et même quatre, puisque l'une des épitaphes est dédiée à un sévir par son frère, sévir lui aussi). Elles viennent toutes trois d'un même lieu, et ce lieu était la sépulture commune des membres de la corporation sévirale de la cité de Fréjus. Où la supposer, sinon à Fréjus même? Ondedei aura trouvé les inscriptions, au même endroit, à Fréjus, et les aura transportées, en même temps, à Caillan.

La préface qui accompagne ce travail est pleine de renseignements utiles sur le passé et sur les ruines de Fréjus. Les auteurs ont compris qu'il ne fallait pas séparer l'étude des textes et des monuments de celle

1. Quand je ne connaissais que la lecture de M. Allmer, je songeais à l'interprétation : *qu(orum) a(git) [c(ura)] J[ulius...?]* Mais il est impossible de trouver place ou trace de C sur cette ligne.

des inscriptions, qu'il importait de replacer celles-ci dans le milieu où elles ont été trouvées. Leurs conclusions sur la tribu de Fréjus (*Aniensis*, selon eux) sont entièrement certaines, et c'est un point désormais et définitivement acquis. Nous ferons quelques réserves sur la durée qu'ils assignent à la flotte de Fréjus : mais nous parlerons ailleurs de la question.

Les auteurs se plaignent, dans cette même préface, du petit nombre d'inscriptions trouvées à Fréjus : 140 pour une aussi grande ville romaine, c'est peu, en effet. Ils indiquent très bien les causes de cette disette. Nous aurions voulu qu'ils donnassent quelques espérances aux futurs explorateurs de Fréjus : si les inscriptions sont rares, c'est peut-être, c'est même surtout, croyons-nous, parce que le sol de Fréjus demeure encore à fouiller presque tout entier. Nous verrons, ou nos successeurs pourront voir, d'amples moissons épigraphiques : il suffit que Fréjus ait toujours à sa tête des hommes comme M. Aubenas, le maire actuel, qui, après avoir été son meilleur historien, est devenu son chef, actif, aimé et vénéré. Fréjus réserve de beaux jours aux archéologues, et à MM. H. de V. et Th. en particulier. Ce n'est donc pas, espérons-le, un congé définitif que nous prenons de l'épigraphie de Fréjus et de ses excellents interprètes.

MM. de Villefosse et Thédenat préparent déjà, nous dit-on, un petit supplément à leur travail. Nous avions bien raison de dire, en commençant, qu'ils sont infatigables. Décidément la science épigraphique n'est pas près de s'éteindre en France. *Uno avulso, non deficit alter.*

Camille JULLIAN.

---

16. — **Juristische Abhandlungen.** Festgabe für Georg Beseler Zum VI Januar 1885, Mithio und Sperantes, par M. H. BRUNNER. Berlin, 1885. 1 vol. in-8.

La question du *Mithium* est, parmi les difficiles questions que soulève l'étude du vieux droit barbare, une des plus difficiles. La physionomie du mot, sorte de glose malbergique, la rareté des textes, la difficulté qu'il y a à comprendre ces textes mêmes, tout contribue à la rendre plus embrouillée et plus obscure.

Sur cette question, qui semble particulièrement faite pour montrer dans tout son jour l'opposition de tendance et d'esprit qui partage le monde des savants, voués à l'étude de cette période, en deux camps ennemis, M. Brunner se pose en romaniste résolu.

Déjà, dans un article récemment paru dans le *Zeitschrift der Savigny-Stiftung* (t. V, partie 2), dont M. Essnem a rendu compte dans la nouvelle *Revue historique de droit français* (mars-avril 1885), M. B. avait clairement laissé voir son fort ou son faible, comme on voudra. — Il s'agissait de déterminer la condition juridique d'une certaine catégorie de biens-fonds, dont il est question dans les formules d'Angers et

de Tours. Pour les savants qui s'en étaient occupés avant lui, la question restait indécise ; Waitz surtout, avec sa circonspection et son flair ordinaire des difficultés, se montrait hésitant. « Si, dit-il, il était payé un cens, on est fondé à désigner la concession, sous le nom de bail héréditaire *(erbpacht)*; s'il n'en était pas ainsi, on ne voit pas bien à quel genre de concession cela nous ramène. » — M. B., lui, n'hésite pas. Les rapports juridiques, visés par les formules, rentrent sans difficulté dans les catégories juridiques connues du droit romain. Il s'agit dans ces formules de simples baux perpétuels dont l'histoire a passé par quelques péripéties.

Dans la question du *Mithium*, M. B. ne procède pas autrement; c'est la même décision, la même netteté de vues; ce sont aussi sans doute les mêmes erreurs. — M. B. dans son article, n'a pas eu l'intention d'épuiser le sujet, de faire l'histoire complète de l'institution. Son but a été simplement, il nous en avertit lui-même, de fixer la signification fondamentale du mot, en indiquant la filiation des sens dérivés; de montrer par là dans quel sens il convient de pousser la recherche. Ce qu'il dit suffit cependant pour faire saisir sa pensée sur la nature même de l'institution. L'étude du mot emporte celle du fond.

Pour M. B., la conception juridique qu'implique le *Mithium* est une conception romaine, et il ne se fait aucun scrupule d'employer, pour caractériser ces rapports, la phraséologie juridique du droit romain.

1° La signification fondamentale, étymologique de *Mithium*, la même que celle du latin *mutuus*, du grec μοῖτος, est celle de retour, réciprocité ; donner en retour, répondre. Et le *Mithium*, c'est essentiellement la réponse en justice du défendeur au demandeur.

2° Avoir le *Mithium*, c'est répondre en justice pour quelqu'un, l'assister, le remplacer.

3° Par une extension toute naturelle, le mot *Mithium* a fini par désigner le groupe de ceux qui sont représentés en justice par le même individu. Placés sous la même tutelle, la masse des hommes s'en remettant à d'autres plus puissants qu'eux du soin de faire valoir leurs prétentions ou d'atténuer la gravité de leurs fautes, a dû nécessairement constituer un groupe bien caractérisé.

4° Mais dans la constitution de ce groupe n'entre pour rien l'élément du territoire. A aucun degré, et sur ce point M. B. s'explique on ne peut plus clairement, à aucun degré le *Mithium* n'est le groupe de ceux qui habitent ensemble, de ceux dont les *tenures* forment un tout continu, ou le groupe des individus soumis à la même autorité politique.

Le *Mithium* reste, et peut se définir seulement le groupe de ceux dont la représentation devant les tribunaux appartient à un individu. L'idée de territoire répugne à l'idée de *Mithium;* essentiellement, elles n'ont tout au moins rien de commun.

Mais c'est trop peu dire encore pour rendre la pensée de l'auteur. Il

faut ajouter que, pour lui, le *Mithium* est un groupe essentiellement artificiel, factice, dont le lien n'est pas autrement solide que celui d'un droit de représentation, sous des conditions données, devant les tribunaux. Encore ce droit de représentation ne marque-t-il pas un rapport juridique fixe, stable, parvenu à la plénitude de l'existence légale, existant pour les tiers comme pour les parties elles-mêmes. Aux yeux de la loi, il n'existe, en effet, qu'autant que se trouvent d'accord pour affirmer son existence, pour le vouloir, les volontés des deux parties. Vis-à-vis du tiers demandeur comme vis-à-vis du tribunal, le représentant n'est nullement responsable du délit du représenté. La représentation, dit expressément M. B., est pour le représentant vis-à-vis du tiers, un droit, non un devoir. Il peut, à chaque moment, décliner les obligations, les charges de cette représentation, et le tribunal ne se trouve plus dès lors en présence que de l'auteur même du délit.

Le rapport établi entre deux individus par la faculté qu'a l'un de représenter l'autre n'existe que comme convention privée, comme arrangement conclu par les deux parties et toujours révocable à leur gré. Nous touchons ici le point extrême de la pensée de M. B. : un mandat, un contrat de mandat, au sens classique et moderne du mot, révocable à la volonté des deux parties. — La seule chose qui répugne dans cette conception à notre sentiment juridique moderne, c'est la validité de cette convention transportée en matière de délits. Quant à la convention elle-même, ce qui constitue l'essence même du *Mithium*, elle ne présente, on le voit, rien de particulier. Et le *Mithium*, considéré comme groupe, reste sans autre base qu'un simple contrat de mandat.

Telle est la théorie de M. Brunner. On comprend par ce que nous avons dit au début de notre article que nous sommes bien loin de n'y trouver rien à redire.

Contentons-nous de signaler quelques points sur lesquels nous ne pouvons partager l'opinion de M. Brunner.

Je laisse de côté le mot *redhibere*, dans la locution *redhibere mithium*, que M. B., avec les représentants les plus autorisés de la science allemande, il faut le reconnaître, comprend *reddere*, *devoir*, *schuldig sein*, et dont on peut donner une autre interprétation tout aussi plausible, — le mot *casa* dans lequel M. B. voit sans hésitation le tribunal d'immunité.

Mais comment admettre des interprétations comme celles-ci :

Par ex., L. S., t. 37. L'auteur comprend la glose « De Mithio frustito » celui qui se rend coupable de cette violence frustre l'adversaire du droit que la loi lui reconnaît de répondre devant les tribunaux. La glose ne désigne pas le fait grossier, palpable, la violence commise, mais une conséquence lointaine de l'action, l'empêchement à l'exercice d'un droit, quelque chose qui est presque une abstraction. Est-ce vraisemblable?

T. 32, § 5. M. B. se trompe sur la nature de l'espèce. Il s'agit d'un

coupable que, par une sorte de rébellion contre l'autorité publique, un simple particulier enlève au comte. Il y a là un pouvoir de fait que l'on viole.

Une espèce encore mal comprise, c'est celle du t. 34, § 4. Ce n'est pas le propriétaire de la maison qui est sous le coup d'une accusation de vol et est passible d'une amende de 62 sous, c'est celui qui, furtivement, jette dans la maison d'un autre la chose volée. Et alors *mithium*, dont le sens embrasse évidemment la *curtis* et la *casa*, ne saurait désigner le cercle de responsabilité judiciaire du propriétaire, mais bien celui où s'exerce son *pouvoir* de propriétaire.

De même peut-on contester l'interprétation du t. 52 de la L. S. et du C. I. § 1 (Ed. Behrend).

La correction proposée C. V. § 6, *ad eneum* pour *initium*, coupe court à beaucoup de difficultés, mais en fait naître d'autres. — Enfin l'idée de *territoire* me paraît se dégager sûrement du texte où M. B. prétend ne pas la trouver. C. 803, *ut nec colonus nec fiscalinus foras mitio possint aliubi traditiones facere*.

On le voit, autant d'interprétations proposées par M. B., autant presque d'interprétations contestables.

Non, ce n'est pas le sens subtil, raffiné, de représentation judiciaire, qu'il faut assigner au mot *mithium*. Le groupe du *mithium* n'est pas le groupe des personnes unies à un même individu par un lien aussi fragile, aussi précaire. Le mot a un sens plus grossier, plus concret, plus en harmonie avec les autres caractères juridiques de l'époque. Et le groupe du *mithium* est un groupe autrement solide, autrement consistant que ce que veut le faire M. Brunner.

Un sens du mot, que M. B. ne dégage pas une seule fois, c'est celui de pouvoir de fait, possession, autorité, puissance, et c'est ce sens que pour notre compte — avec Waitz et Thévenin — nous trouvons dans chacun des textes analysés. Voilà le sens essentiel, fondamental du mot. Ce *mithium*, c'est le pouvoir d'un individu sur un autre, jusqu'à un certain point, l'absorption de la personnalité de l'un dans celle de l'autre, mais une absorption partielle qui n'a pas encore été reconnue comme un fait définitif par la loi.

Le groupe du *mithium*, c'est le groupe de ceux qui sont sous la puissance d'un autre. Ce qui attache l'un à l'autre les membres qui le constituent, ce n'est pas le lien mince et fragile d'un contrat de mandat, c'est le lien d'une dépendance commune définitive, profonde. Il ne saurait plus être question de création précaire d'un droit raffiné. Le *mithium* apparaît comme une institution sociale, dont la nature dépasse les cadres du droit romain; et avec cette interprétation nouvelle, on entre dans un monde juridique essentiellement différent.

Pour nous, l'article de M. Brunner, loin d'être définitif (ce qu'il n'a pas, au reste, la prétention d'être), laisse la question en l'état où l'avaient portée les précédentes recherches. Il marquerait même un mouvement

de recul, en ce sens qu'il tend à lancer la recherche sur une fausse piste. Waitz s'était arrêté au sens de pouvoir, puissance; c'est dans cette direction qu'il fallait pousser la recherche.

G. Platon.

---

17. — **Actes de Saint-Mellon,** premier évêque de Rouen, par l'abbé Sauvage. Rouen, ap. Métérie, 1884. In-8, 326 pages. Prix : 7 fr.

M. l'abbé Sauvage qui s'est déjà fait connaître par plusieurs travaux estimables concernant l'histoire de la Normandie, se propose de publier les Actes des saints du diocèse de Rouen. Il commence par saint Mellon pour continuer par saint Victrice, saint Godard, saint Ouen, saint Prétextat, etc. Les Bollandistes ont écrit en latin, comme on le sait, de savantes dissertations hagiographiques. Afin de les rendre accessibles à un plus grand nombre de lecteurs, M. l'abbé S. les traduira en français, et il ne donnera en latin que les Actes proprement dits, sans s'interdire les vieux documents français qu'il jugera intéressants, sans négliger non plus les travaux de l'érudition moderne qui pourront être profitables à son œuvre. L'histoire générale est intéressée à cette publication : les saints à l'origine ont été dans le sens homérique de vrais pasteurs de peuples, et à ce titre ils ont largement participé aux affaires de ce bas monde. Malheureusement on n'a sur saint Mellon qui mourut vers l'an 314 de l'ère chrétienne que quelques rares documents qui remontent tout au plus aux xie et xiie siècles, et encore ces dates sont approximatives. Il n'est même pas possible de savoir par qui ils ont été rédigés. Ils sont d'ailleurs remplis d'une telle accumulation de miracles et de prodiges qu'il semble bien difficile de les croire, comme le dit avec raison le bollandiste Bossue. Nos pères « tout blancs de foy », selon l'expression d'un vieux poète *(a diis recentes)*, vivaient, respiraient au milieu de ces légendes merveilleuses, qu'ils ne pensaient guère à contrôler. Nous en trouvons la preuve dans un opuscule rarissime, imprimé à Rouen vers 1520, que publie M. l'abbé S. dans le corps de son livre. Il a pour titre : « La vie et légende de monsieur saint Mellon, second archevêque de Rouen, nouvellement translatée du latin en françoys. » C'est une très libre et naïve traduction d'anciens légendaires, toute pleine des miracles du saint. Entre autres prodiges, il y est raconté que le diable Sezagon *mussé* dans une statue du dieu Rothi disparaît au commandement de saint Mellon, et qu' « en departant du temple, ou longtemps avoit esté, il getta un grant cry; et oncques depuis ne comparust. » L'auteur ou les auteurs du *Mystère de l'Incarnation et Nativité*[1], joué à Rouen en 1474, n'en croyaient rien, car ils font dire as-

1. Ce mystère est imprimé à Rouen par Cagniard. Il y aura trois volumes dont deux sont parus. Ils sont tirés à cinquante exemplaires, et coûtent un prix exorbitant. Est-ce que les Rouennais seraient assez naïfs pour croire qu'il n'y a que cinquante personnes qui s'intéressent à ces sortes d'ouvrage?

sez malicieusement à je ne sais plus quel personnage de leur drame :

..... Il (le diable) est a Rouen,
Et soubz une idole nommee
Roty il a grant renommee.
Bref il y fait deable boully.
(*2ᵉ journée*, 230, Pierre Le Verdier.)

Les Additions et Observations qui terminent ce volume et qui sont de M. l'abbé S. ne manquent pas d'intérêt. Je signalerai surtout sa petite dissertation sur le dieu Roth qui pourait fort bien être, comme il le pense, l'Astaroth des Phéniciens. Suivant les celtistes et les orientalistes, ce serait plutôt une divinité d'origine germanique, mais les raisons qu'ils en donnent, sont, de leur propre aveu, peu concluantes. En somme, cet ouvrage de M. l'abbé Sauvage fait bien augurer de ceux qui suivront : il n'aura pas toujours affaire à des saints environnés de nuages et comme perdus dans l'obscurité des temps.

A. Delboulle.

---

18. — **Girart de Roussillon**, chanson de geste traduite pour la première fois, par Paul Meyer. Paris, Champion, 1884, ccxxxiv-351 pages.

Le moyen âge français ne nous a guère laissé, dans le genre épique, d'œuvres plus intéressantes que *Girart de Roussillon*. L'auteur inconnu de cette chanson de geste possédait quelque chose de très rare à l'époque où il vivait : un style personnel, et cela seul suffirait pour donner à son œuvre une place à part, et en fort bon lieu, dans notre vieille littérature. Ajoutons que le poème nous présente une langue hybride, à moitié française, à moitié provençale : cette circonstance a peut-être nui autrefois à sa popularité; elle est faite pour attirer aujourd'hui l'attention toute spéciale des philologues de profession. On comprend qu'un esprit curieux se soit senti de bonne heure attiré vers l'étude de ce poème, mais il ne fallait rien moins que la finesse et la pénétration merveilleuses que l'éminent directeur de l'Ecole des Chartes apporte dans tous ses travaux pour résoudre la plupart des problèmes qu'il soulève. Encore sur les bancs de l'école, M. Paul Meyer publiait des *Etudes sur la chanson de Girart de Roussillon* [1], suivies plus tard de fragments de traduction [2] et d'un essai de classement des manuscrits [3]. Dans sa pensée, ces différents travaux n'étaient qu'une étude préparatoire en vue d'une nouvelle édition du poème, édition qui aurait été fondée sur la comparaison de toutes les copies, accompagnée d'une traduction, d'un commentaire et d'un glossaire très détaillé. Un labeur de vingt années (coupé, il est vrai, par bien d'autres travaux) n'a pas suffi pour mener à bien la

1. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, année 1860.
2. *Revue de Gascogne*, de 1869 à 1875.
3. *Jahrbuch für romanische und englische Litteratur*, année 1870.

tâche que l'auteur s'était assignée : on peut juger par là des difficultés qu'elle présentait.

Le volume que nous avons sous les yeux ne nous donne ni le texte ni le glossaire : ce sera l'objet d'une publication ultérieure s'adressant spécialement au cercle restreint des philologues. C'est à un public plus étendu que M. P. M. a songé en ne différant pas davantage la traduction complète qu'il nous offre aujourd'hui : on ne saurait trop le remercier de cette bonne pensée. Trop souvent les érudits de profession se retranchent dans leur sanctuaire par dédain du *profanum vulgus*, qui n'en peut mais, et de son côté le *vulgus* ne cherche guère d'ordinaire à forcer les portes de leur laboratoire. Il y a là un malentendu qui ne peut que nuire aux véritables intérêts de la science, et nous sommes sûr que les érudits ni les lettrés n'en voudront à M. P. M. d'avoir fait lire et goûter *Girart de Roussillon* en dehors du cercle restreint des antiquaires et des philologues.

On retrouve dans la traduction de *Girart de Roussillon* cette précision, cette netteté que l'on a pu admirer déjà dans la *Chanson de la Croisade contre les Albigeois*. Il est vrai que les difficultés résultant des bizarreries de la langue ou de l'état des manuscrits sont telles que plus d'un passage est représenté par des points : à meilleur entendeur salut ! Il est bien à craindre pourtant que ces lacunes ne soient comblées de longtemps, à moins qu'une heureuse trouvaille ne nous révèle bientôt quelque nouveau manuscrit. De nombreuses notes éclaircissent les passages un peu obscurs, relèvent et commentent toutes les mentions intéressantes et apprennent beaucoup à ceux mêmes qui sont depuis longtemps familiers avec les choses du moyen âge.

La traduction seule est annoncée sur le titre du livre, mais elle remplit un peu moins des deux tiers du volume. La première partie est occupée par une longue introduction sur laquelle je demande la permission d'insister en en faisant rapidement l'analyse.

Chap. I. *L'histoire. — Le comte Girart.* — Il y a quelques années, M. P. M. avait émis des doutes sur l'identité, acceptée jusqu'alors, du comte Girart, gouverneur du royaume de Provence, avec le comte Girart qui, vers 863, fonda les monastères de Vézelai et de Pothières, en Bourgogne. M. Longnon a depuis dissipé ces doutes à l'aide d'un texte de Hincmar que l'on avait perdu de vue. Aujourd'hui M. P. M. se rallie à l'opinion défendue par M. Longnon ; il apporte en outre à la biographie de Girart une importante contribution en signalant et en utilisant un petit cartulaire de l'abbaye de Vézelai, conservé à la bibliothèque Laurentienne de Florence.

Chap. II. *La poésie. — Girart de Vienne, Girart de Frete, Girart de Roussillon.* — Après avoir résumé ce que l'épopée du moyen âge nous apprend sur Girart de Vienne et sur Girart de Frete, M. P. M. conclut : « En somme, on ne peut prouver que les poèmes de Girart de Vienne et de Girart de Frete n'ont pas conservé quelque vague sou-

venir du comte Girart, mais l'hypothèse inverse, trop facilement adoptée jusqu'ici, n'est pas non plus susceptible de preuve. » Il réunit ensuite différents témoignages pour prouver que Girart de Roussillon, en tant que personnage épique, était connu avant la chanson que nous possédons.

Chap. III. *L'ancienne et la nouvelle chanson de Girart de Roussillon.* — Ce chapitre est plus étendu et plus riche de faits littéraires que les précédents. L'auteur analyse une vie latine qu'il a été le premier à publier il y a quelques années, et, grâce à cette vie latine, il montre de la façon la plus claire qu'il a existé sur G. de Roussillon une chanson antérieure à celle que nous possédons, laquelle a été largement utilisée par le moine de Vézelai ou de Pothières qui a écrit en latin les hauts faits du comte Girart. Avec beaucoup de finesse, M. P. M. cherche à reconstituer cette chanson et à déterminer ce qui, dans le G. de R. actuel, a été emprunté à l'ancien, et ce qui, au contraire, appartient en propre au renouveleur et constitue son originalité. C'est là une étude dont les résultats sont peut-être quelque peu hypothétiques, mais qui emprunte le plus grand intérêt à l'habileté avec laquelle elle est faite. D'après M. P. M., la chanson perdue remonterait à la seconde moitié du XI[e] siècle, la chanson actuelle à la seconde moitié du XII[e].

On est un peu surpris de trouver dans ce chapitre un court paragraphe (§ 5) intitulé : *Rapport entre le Girart historique et le Girart épique*, qui cadrerait mieux, à ce qu'il semble, avec le chapitre II. Girart de Roussillon est-il le comte Girart, grandi, transformé par l'imagination populaire? Non, assurément non, répond M. P. M., et j'avoue qu'une négation aussi catégorique me déconcerte un peu. Voici quelle serait, d'après lui, la genèse du Girart épique : « La mémoire du comte Girart et de Berte, son épouse, fut conservée par les fondations pieuses auxquelles ces deux personnages avaient attaché leurs noms. Il se forma dans les monastères fondés par eux une tradition que la vie latine, composée à la fin du XI[e] siècle, a eu pour but de consacrer et de répandre. C'est dans cette tradition, essentiellement monastique, qu'un poète a recueilli les noms de Girart et de Berte. Ce poète, à en juger par le choix du sujet, était probablement bourguignon. Il composait assurément avant la fin du XI[e] siècle, puisque son œuvre est antérieure à la vie latine. De l'histoire du comte Girart, il ne savait rien, sinon le peu que lui en avait appris la tradition monastique. Et ce peu se réduisait à trois faits : que Girart était le contemporain et le vassal d'un roi appelé Charles; que sa femme avait nom Berte; que, d'accord avec celle-ci, il avait fondé divers monastères. Le reste, c'est-à-dire l'ensemble des récits dont il a composé son poème, il l'a *trouvé*, selon l'expression du moyen âge, ou, comme nous dirions, inventé. » M. P. M., on le voit, fait bon marché de la tradition populaire telle qu'on l'admet généralement à l'origine de notre épopée; il ne croit pas non plus à ces chants presque contemporains des événements, qui non seulement empêchent le souve-

nir des faits de disparaître, mais peu à peu se transforment, s'agrandissent et arrivent enfin à revêtir la forme épique. Peut-être a-t-il raison. Je ne crois pas cependant qu'il y ait entre le Girart historique et le Girart épique une solution de continuité aussi complète que le pense M. P. M.; il insiste un peu trop sur les différences et ne tient pas compte des rapports incontestables. En pareille matière les différences sont pour ainsi dire sans conséquence : la moindre analogie, au contraire, a une grande importance et peut légitimement amener à des conclusions. Le point de départ du Girart épique est sans aucun doute le Girart historique : mais la comparaison ne peut être faite aussi rigoureusement que le pense M. P. M., parce que, si nous connaissons fort bien le premier, nous n'avons que des renseignements très incomplets sur le second. La solution négative qu'il donne ne nous paraît donc pas être encore le dernier mot de la question.

Chap. IV. *Etat des personnes et civilisation dans Girart de Roussillon.* — Tout est lumineux dans ce chapitre dont il suffit de transcrire le titre : c'est évidemment celui que le public lettré lira avec le plus vif intérêt.

Chap. V. *Girart de Roussillon dans l'épopée française.*

Chap. VI. *Témoignages divers.*

Ces deux chapitres accumulent les preuves de la grande popularité de la légende de Girart de Roussillon aussi bien dans le midi de la France que dans le nord et même jusqu'en Italie.

Chap. VII. *Le roman en vers et en prose de Girart de Roussillon aux* XIV[e] *et* XV[e] *siècles.* M. P. M. étudie dans ce chapitre : 1° le *roman en alexandrins*, composé en 1330 et dédié à Eudes, comte de Bourgogne, qui a été publié en 1858 par M. Mignard; 2° *le roman en prose*, composé en 1447 par Jean Wauquelin, bourgeois de Mons; 3° l'*histoire de Charles Martel*, rédigée en 1448, par un anonyme. Ces œuvres n'ont qu'un intérêt secondaire; aussi l'auteur ne leur consacre que quelques pages. Notons que l'on ignorait absolument l'existence de l'*histoire de Charles Martel :* le XV[e] siècle a été fort négligé jusqu'ici par les auteurs qui se sont occupés de notre histoire littéraire, et il nous réserve sans doute plus d'une découverte de ce genre.

En appendice se trouve une courte étude sur les manuscrits et la langue de Girart de Roussillon. Cette étude sera développée dans l'édition définitive que prépare M. Paul Meyer. Bornons-nous à en donner la conclusion, qui diffère de ce que M. Paul Meyer a écrit et enseigné jusqu'ici : ce ne serait pas dans le sud de la Bourgogne, mais dans le sud du Poitou que la chanson de geste que nous possédons aurait été composée.

A. THOMAS.

---

19. — 1. **Erinnerungen an Schiller mit bisher ungedruckten Briefen von Herder, Schiller und Gœthe,** von Hermann Hüffer. Breslau, Trewendt, 1885. In-8, 54 p.

— 2. Karl Rieger, **Schillers Verhæltnis zur franzœsischen Revolution,** Vortrag. Wien, Konegen, 1885. In-8, 36 p. 1 mark.

— 3. **Franzœsische Einflüsse bei Schiller,** von Schanzenbach, Professor der franzœsischen und englischen Sprache und Literatur am Kgl. Eberhard-Ludwigsgymnasium zu Stuttgart. Druck von Carl Liebich in Stuttgart. In-8, 52 p.

1. Le nouveau travail du savant et infatigable Hermann Hüffer — qui continue à étudier avec le même soin persévérant et le même succès la littérature comme l'histoire de l'Allemagne — est divisé en quatre parties. La première est consacrée à « Schiller, Herder et les *Xénies* ». On y trouve entre autres documents intéressants, une lettre inédite de Herder datée du 25 août 1796 et, à ce propos, la preuve certaine que l'épigramme adressée « à madame B. et à ses sœurs » est dirigée, non pas contre Frédérique Brun, mais contre Caroline Schlegel, autrefois madame Böhmer, la Caroline qui, selon le mot de M. Brandes, n'a besoin que d'être nommée que par son prénom, de même que les souverains. La deuxième et la troisième partie du travail de M. H. renferment des variantes inédites au texte du *Demetrius* de Schiller (entretien de Marfa avec Olga) et de sa traduction de la *Phèdre* de Racine. La quatrième partie est une attachante biographie d'Ernest de Schiller, le fils du grand poète.

2. La brochure de M. Karl Rieger n'est qu'une conférence où l'on trouvera peu d'idées neuves. Elle vaut surtout par les nombreux passages relatifs à la Révolution française, que M. Rieger a tirés de la correspondance et des œuvres de Schiller. Le jeune auteur aurait pu s'étendre davantage sur quelques points ; son étude n'est pas suffisamment *étoffée ;* néanmoins elle ne sera pas inutile et on la lit avec intérêt [1].

3. Le *programme* de M. Schanzenbach est plein de détails curieux ; presque tout ce que dit l'auteur, est connu des spécialistes, mais son travail forme un ensemble clair et net ; il ne semble pas aimer beaucoup la France, mais son étude est écrite à la française. Il montre d'abord que Schiller subit dès sa jeunesse l'influence de la France, que l'élève de la *Karlsschule* possédait assez bien notre langue, qu'il connaissait mieux notre littérature qu'un « gymnasiaste » d'aujourd'hui ; que Jean-Jacques fut dans les premières années de sa vie son auteur de prédilection et que « dans les *Brigands* parle un Titan inspiré de Rousseau », comme dans *Cabale et amour* un lecteur passionné de la *Nouvelle Héloïse*. Il rappelle les emprunts que Schiller fit à l'*Histoire de Gênes* du chevalier de Mailly *(Fiesco)* et au *don Carlos* de Saint-Réal.

1. P. 11. Mayence fut pris, non pas le 14, mais le 21 octobre 1792 ; p. 30, lire « Clavière » et non *Clavièr*.

Il montre que Schiller apprit de Diderot l'art de raconter (p. 21), qu'il lut avec ravissement le *Charles XII* de Voltaire, qu'il puisa dans les *Contemporaines* de Restif de La Bretonne le sujet du *Gang nach dem Eisenhammer*, qu'il se contenta dans certaines de ses dissertations historiques de paraphraser le *Voyage du jeune Anacharsis*, etc., etc. Il compare à l'original français la traduction que fit Schiller de deux pièces de Picard *Médiocre et rampant ou le moyen de parvenir* (« der Parasit ») et *Encore des Ménechmes* (« der Neffe als Onkel »); il prouve — chose assez piquante — que le traducteur a écrit un *französisches Deutsch* et que sa version est pleine de négligences. Il conclut que « la lecture des livres français et l'étude assidue de notre littérature se font sentir dans la langue de Schiller » (p. 49) et termine en citant de nombreux gallicismes qu'il a notés soit dans la correspondance du poète, soit dans ses œuvres dramatiques. Ce travail de M. S. est donc complet et, nous le répétons, bien fait. Mais on y trouve çà et là quelques assertions contestables. Il prétend, par exemple, que la France n'a pas d'éditions classiques comparables au Lessing de Lachmann et au Schiller de Goedeke, et il oublie la belle collection Regnier dont bien des Allemands, et des plus instruits, nous ont fait l'éloge (p. 4). Il cite un mot de l'ancien directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, Buloz, qui disait que deux hommes seuls savaient encore écrire en français, « les deux prussiens Lindau et Hillebrand », comme si cette boutade méritait d'être citée (*id.*) Où a-t-il lu que le « premier des vainqueurs du concours général des lycées de Paris obtient un prix de mille francs et une bourse à l'Ecole normale supérieure »? (p. 6). Il approuve le jugement à la fois si sévère et si inexact de Schiller sur les tragédies de Corneille (p. 38). A l'entendre, *Wallenstein* serait ce que le genre dramatique a jamais produit de plus parfait (p. 39). Il déclare que le peuple allemand est, en ce qui concerne ses poètes, « le tribunal de première et de dernière instance » et il oublie qu'en ce qui concerne Corneille et Racine, le public français aurait le droit de se décerner le même titre. Il insiste assez lourdement sur la faute d'impression et sur l'erreur du copiste qui transformèrent et dans le *Moniteur* et dans le diplôme de citoyen français le nom de Schiller, comme si, dans une assemblée — qui comptait alors, soit dit en passant, non pas six cents membres, mais à peine trois cents, — Vergniaud, Gensonné, Guadet, Lacuée et tant d'autres eussent ignoré le nom de Schiller; comme si la plupart des députés de la Législative ne connaissaient pas ceux qui « par leurs écrits et leur courage avaient servi la cause de la liberté », Priestley, Payne, Bentham, Wilberforce, Campe, Pestalozzi, Washington, Kosciusko, Klopstock aussi bien que Schiller! Les *Brigands* n'avaient-ils pas été traduits en 1785 par Friedel et Bonneville et ne lisait-on pas dans la notice que ce jeune écrivain était fait pour étonner son siècle par la vigueur de son génie, que sa destinée intéressait tout être qui pense, que sa pièce renfermait des traits sublimes en grand nombre et *Cabale et amour*, des scènes d'un rare

mérite?[1] Cette pièce ne venait-elle pas d'être librement, très librement, imitée par le citoyen La Marteliere sous le titre *Robert, chef de brigands?* On lit partout qu'elle parut en 1793; c'est en effet cette année-là qu'elle fut imprimée (chez Maradan et Barba) et jouée au théâtre de la rue de Richelieu; mais on n'a pas remarqué jusqu'ici qu'elle avait été représentée au théâtre du Marais dès le *19 août 1792* (voir le *Moniteur* du même jour à l'article « spectacles »), c'est-à-dire une semaine avant le fameux décret du 26 août. M. S. soutient aussi (p. 51) que les vers connus du *Camp de Wallenstein ...(wie er räuspert und wie er spuckt)* ne sont pas imités des vers de Molière :

> Quand[2] sur une personne on prétend se régler,
> C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler,
> Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
> Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle;

et que Grimm avait dit aussi d'un auteur de son temps « il faisait consister sa gloire à savoir et à raconter avec précision comment Fontenelle toussait et crachait »; mais Grimm, en écrivant cette phrase, avait évidemment dans l'esprit le vers quasi proverbial de Molière. Enfin, il nous semble que l'auteur a négligé un point important. Le style de Schiller dans ses œuvres historiques, comme, par exemple, *la guerre de Trente Ans*, est un style oratoire; ses descriptions de batailles, ses considérations politiques, ses portraits tiennent moins de Voltaire que des écrivains légèrement emphatiques, comme Saint-Réal, Vertot, Raynal, etc.; rien de court et de rapide; le développement est abondant; la phrase, longue et sonore; l'épithète fréquente; il semble même, par instants, lire un de ces récits comme en faisaient dans leurs oraisons funèbres les prédicateurs du XVIIe siècle; il aurait fallu toucher ce point que l'auteur n'a pas entrevu et montrer que Schiller, comme les Français de son temps, a écrit l'histoire en homme de lettres, qu'il l'a faite, comme chez nous, ornée et académique, qu'il n'y a vu que des sujets de tableaux et y cultive la période. Encore un mot sur les gallicismes que M. Schanzenbach reproche à Schiller; c'est là une matière fort délicate; reprocher des fautes et des incorrections aux maîtres de la langue! Peut-on blâmer Schiller d'avoir traduit « mon coquin de neveu » par *mein Schelm von Neffen* lorsqu'on lit déjà dans le *Gœtz* (III, 13) *meine Hunde von Reitern?* Lui-même, ce nous semble, est tombé dans ce péché, *Die Sprache, die er besass*, ne vaudrait-il pas mieux dire *beherrschte?* (p. 7).

A. Chuquet.

---

1. Moreau de Jonnès écrit dans ses *aventures de guerre* (I, 25) — à la date du 28 février 1791 — qu'on fouilla un royaliste « on vit avec une extrême surprise que, sous son manteau, il était armé comme les brigands de la forêt Noire que Schiller venait d'illustrer. »

2. Et non comme écrit M. Schanzenbach, « quand *par* une personne... »

CHRONIQUE

FRANCE.—Il nous tombe sous la main un livre intitulé: *Introduction au Nouveau-Testament*, par M. l'abbé P. MARTIN, *partie théorique*, Paris, 1883, in-4°, lithographié[1]. L'auteur y soutient une thèse assez singulière: d'après lui, la version syriaque des Evangiles, dont la découverte est due à M. Cureton, serait du VIIe siècle et l'œuvre de Jacques d'Edesse (630-709). Nous n'entreprenons ici ni l'attaque ni la défense de cette thèse. Mais nous voudrions obtenir de l'auteur quelques explications sur un point fort important. En effet, il appuie sa thèse sur une dépêche du Rd. Crowfoot, qui demande à tout le moins une enquête. Cette dépêche, datée du 25 décembre 1882, est postérieure, croyons-nous, à la mort de ce savant. Elle suppose une souscription de Jacques d'Edesse qui semble imaginée par M. Martin lui-même. Voici, en effet, ses paroles: « Pour ce qui regarde l'inscription syriaque, il n'y a pas de doute qu'il ne faille lire: priez pour le pauvre et malheureux Jacques qui a composé et écrit (ce livre) et il semble qu'on peut rétablir ainsi le reste de l'inscription : *ὤφθη καὶ ἐδοκιμάσθη*. Νεανίας :..... Ἄρης : δρῦινος : pecunia (ici le mot syriaque *Bikewnaija*) : (un mot syriaque traduit par *μεσίτης*?)... *ρηχη*... *υλτχ*. » (*Intr*., p. 236.) Un syriacisant de nos amis a cru que ces noms qui, d'après l'auteur, sont des noms propres, et « sont ceux des professeurs de l'Institut catholique d'Alexandrie au VIIe siècle de l'ère chrétienne », sont tout simplement ceux des collègues de M. Martin à l'Institut catholique de Paris en 1882. Traduisez en effet: Jovene (qui, à notre humble avis, n'est pas la traduction italienne de Juvenis), Martin, Duchesne, Largent, Monnier (?), d'Hulst. Mais si cette page est une plaisanterie, on croira difficilement qu'elle soit à sa place dans un ouvrage aussi sérieux que prétend l'être cette introduction. Si ce n'en est pas une...? L'auteur dit encore: « Cette importante inscription... est destinée, ce semble, à opérer une véritable révolution dans toutes les idées reçues sur les rapports des Grecs, des Latins et des Syriens. » Nous attendons un éclaircissement du savant abbé. Une autre fois nous lui demanderons, ou à un érudit allemand, des renseignements sur un certain *Phocas*, indiqué dans sa *Description technique des mss. du Nouveau-Testament*.— A. H.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 janvier 1885.

Une lettre de M. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, donne des détails sur les *Horrea Caesaris* attribués à Galba, tant d'après un travail de M. Gatti récemment publié, que d'après une inscription communiquée par M. le comte Michel Tyszkiewicz et d'après une communication de M. Lanciani à l'Académie royale des Lincei. On a retrouvé les substructions des *Horrea* sur une assez grande étendue dans la région du *Monte Testaccio*.

Une lettre de M. Maurice Holleaux, membre de l'Ecole française d'Athènes, donne le compte-rendu des nouvelles fouilles faites sous sa direction, du 21 octobre aux premiers jours de décembre dernier, sur l'emplacement du sanctuaire d'Apollon Ptoos, à Acraephiae (Béotie).

Sur la proposition du bureau, les commissions chargées de décerner les divers prix de cette année sont ainsi composées:

---

1. L'ouvrage doit être en vente chez Maisonneuve. L'auteur est professeur à l'Institut catholique de Paris.

Prix ordinaire (tableau de l'instruction que recevaient les jeunes Athéniens), MM. Ravaisson, Georges Perrot, Jules Girard, H. Weil ;

Prix Duchalais (numismatique du moyen âge), MM. Deloche, P.-Ch. Robert, d'Hervey. Saint-Denys, Schlumberger;

Prix Bordin (numismatique de l'île de Crète), MM. Maury, P.-Ch. Robert, Georges Perrot, Schlumberger ;

Prix Bordin (sectes dualistes de l'islamisme), MM. Renan, Derenbourg, Barbier de Meynard, Schefer;

Prix Stanislas Julien (pour un ouvrage relatif à la Chine), MM. Maury, Pavet de Courteille, Schefer, d'Hervey de Saint-Denys :

Prix Delalande-Guérineau (pour un ouvrage relatif aux études du moyen âge), MM. Delisle, Hauréau, Paul Meyer, d'Arbois de Jubainville ;

Prix Delalande-Guérineau (pour un ouvrage relatif aux études orientales), MM. Renan, Pavet de Courteille, Barbier de Meynard, Sénart ;

Prix de La Grange (pour une publication relative aux anciens poètes de la France), MM. Delisle, Jourdain, Luce, Paul Meyer.

M. de Mas Latrie, au nom de la commission du prix Gobert, annonce que cette commission aura cette année sept ouvrages à examiner, y compris ceux qui ont été couronnés en 1885 :

1° Ch. du Fresne de Beaucourt, *Histoire de Charles VII;*

2° Ch. Pfister, *Etudes sur le règne de Robert le Pieux;*

3° Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, t. IV;

4° Ludovic Beauchet, *Histoire de l'organisation judiciaire en France, époque franque;*

5° Mahul, *Cartulaire et Archives de l'ancien diocèse et de l'arrondissement administratif de Carcassonne*, t. VI ;

6° A. Luchaire, *Etudes sur les actes de Louis VII;*

7° R. de Maulde, *Procédures politiques du règne de Louis XII.*

M. d'Arbois de Jubainville termine la lecture de son travail sur l'accentuation gauloise dans les noms géographiques.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : Cope Whitehouse, *Researches in the Mœris basin;* — par M. Renan : Jean Réville, la *Religion à Rome sous les Sévères.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 23 décembre.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD

M. C. M. Briquet est élu associé correspondant à Genève.

M. le Président annonce que l'un des associés correspondants de la Société, M. le baron Henri de Geymüller, vient d'être élu correspondant de l'Académie des Beaux-Arts.

M. Prost achève la lecture de son mémoire « Les origines de la justice privée et l'Immunité. »

M. Bordier commence la lecture d'un mémoire de M. Briquet intitulé « Recherches sur les premiers papiers employés en Occident et en Orient du xe au xive siècle ».

Le Secrétaire,
R. Mowat.

Séance du 30 décembre 1885.

PRÉSIDENCE DE M. COURAJOD

M. Héron de Villefosse, au nom de M. Duvernoy, lit un mémoire intitulé « Fouilles de Mandeuve (Epomanduodurum) en octobre et novembre 1883. »

M. Bordier achève la lecture du mémoire de M. Briquet sur les premiers papiers employés en Occident et en Orient du xe au xive siècle.

Le Secrétaire,
Mowat.

Erratum. — N° 52, p. 502, ligne 23, lire γδαίνω, γδέρος, σγδένυμι; — N° 1, p. 20, au lieu de « monnaies cypriotes », lire *monnaies des rois de Cappadoce.*

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 25 janvier — 1886

20. — Alf. von Domaszewsky, **Die Fahnen in Rœmischen Heere** (Vienne, 1885, in-8), avec 100 figures dans le texte (fasc. V des *Abhandlungen des Arch. epigr. Seminares der Universitæt Wien*). Librairie Carl Gerold, fils. (à Vienne.)

Personne, à ma connaissance, ne s'était encore sérieusement occupé des enseignes de l'armée romaine. M. Domaszewsky a abordé la question avec une grande compétence. Non-seulement il a profité de tous les documents découverts et surtout publiés ces vingt dernières années, mais il a su les interpréter habilement, grâce à sa double connaissance de l'épigraphie et de l'archéologie. Or la question ne pouvait être élucidée sans le secours de ces deux sciences. Aussi l'auteur a-t-il pu nous donner un livre bien nourri de faits où, pour la première fois, les différentes sortes d'enseignes militaires sont nettement distinguées l'une de l'autre, et caractérisées par des traits particuliers.

En commençant, M. D. recherche quel était le rôle des *signa* dans l'armée romaine; en effet, les enseignes étaient intimement liées à la tactique, et l'on ne peut se rendre un compte exact du nombre et de la nature des enseignes de chaque corps que si l'on connaît la part qui leur était réservée dans les différents mouvements de ce corps. Cette recherche l'amène, pour interpréter un passage de Végèce (II, 22), à examiner les diverses espèces de trompettes employées dans la légion ; il y a là une petite dissertation latérale, très intéressante. Le deuxième chapitre est consacré à étudier les enseignes dans leur relation avec l'organisation de la légion : aux *signa*, enseignes du manipule et postérieurement de la centurie, il oppose les *vexilla*, enseignes d'un détachement formant temporairement une unité tactique ou administrative; ce chapitre comprend une discussion sur les *vexillationes* qui mérite aussi d'être signalée. M. D. examine ensuite successivement la forme des différentes enseignes : aigle légionnaire, *signa* manipulaires, *signa* des cohortes prétoriennes qui portent les images des empereurs, *ima-*

gines imperatorum portées dans les légions et les cohortes auxiliaires, *signa* des auxiliaires et des *speculatores* et enfin *vexilla;* à partir du début de ce troisième chapitre, les figures se succèdent presque à chaque page suivies d'une courte explication; du rapprochement d'un certain nombre de figures on déduit facilement, avec l'auteur, quelle était la forme, pour ainsi dire réglementaire, de chacune de ses sortes d'enseignes que nous avons sous les yeux. On conçoit qu'une semblable étude prête peu à la critique, les conséquences résultant presque nécessairement du rapprochement des monuments figurés analogues. Il serait facile évidemment de signaler à M. D. tel ou tel monument qu'il a laissé de côté; mais il devait choisir parmi les représentations qu'il pouvait soumettre au lecteur, les plus caractéristiques, et, somme toute, ses choix sont bons.

On pourrait aussi lui adresser quelques critiques de détail; je lui en soumettrai deux, relatives à des assertions qui me paraissent très discutables. Que signifie la main étendue (gauche ou plus souvent droite) qui se remarque au haut d'un certain nombre de *signa*? M. D. n'admet pas qu'il y ait de relation entre cette représentation et le mot *manipulus;* et la preuve en est, dit-il, que la main se remarque même sur des *vexilla :* nous le lui accordons; aussi propose-t-il, comme une simple conjecture, d'y voir le symbole de la *Fides militum*, parce que la légion représentée sur la colonne Trajane, et aux enseignes de laquelle cet emblème se remarque plusieurs fois, était probablement la *VIIe Claudia Pia Fidelis*. Mais comment expliquer alors que la même main se retrouve au haut de *signa* appartenant à d'autres légions la *II Trajana* (p. 37), par exemple, qui n'a jamais porté le surnom de *Fidelis*, et aux *signa* figurés sur des monnaies (fig. 42, 46, 93) où ils constituent évidemment un type général? La présence de la main au haut d'un *signum* prétorien (fig. 79 *a*) et même d'un *vexillum* (fig. 94) (en supposant que ce soit bien réellement une main qui soit représentée dans cette dernière figure) est encore plus concluante. Je crois qu'il vaut mieux voir dans cette main étendue un emblème religieux et prophylactique [1]. Il ne faut pas oublier que les *signa* étaient non-seulement des enseignes militaires destinées à régler les mouvements des hommes pendant la marche ou la bataille, mais aussi des *numina* sous la protection desquels les soldats n'hésitaient pas à mettre même leur argent (Suet. *Domit.* 7); de là tous les objets de vénération ou de superstition qui y figuraient et que M. D. lui-même a signalés.

Deux pages plus loin, M. D. parle des différents animaux qui sont

1. La même critique a déjà été adressée à l'auteur par M. Fœrster dans la *Philol. Rundschau*, 1885, col. 1402; mais celui-ci prétend que la main droite était probablement un signe d'alliance, de concorde et cite à l'appui de son opinion deux passages de Tacite. (*Hist.* I, 54 et II, 8). Or, dans ces deux passages, il est évidemment question de mains droites entrelacées, comme celles qui sont représentées sur les monnaies, et non d'une main étendue isolée au haut d'une enseigne ou ailleurs.

représentés sur les monnaies légionnaires de Gallien, Victorin et Carausius, et il y reconnaît avec raison des emblèmes relatifs aux légions dont les noms se lisent sur ces monnaies. La difficulté est que, sur les monnaies de Gallien, deux ou même trois emblèmes différents sont attribués à la même légion. L'auteur croit résoudre cette difficulté en supposant qu'il y a là une erreur du graveur, qui aurait inscrit sur la monnaie un faux numéro légionnaire : c'est vraiment un procédé trop aisé pour se tirer d'affaire. La solution de la question est encore à trouver.

Quoi qu'il en soit de ces détails et d'autres du même genre, le livre de M. Domaszewsky est, on ne peut le nier, très intéressant et digne des autres volumes que nous a déjà donnés le séminaire archéologique-épigraphique de Vienne.

R. CAGNAT.

---

21. — Ch.-L. LONGCHAMP. **Choix de mots latins**, groupés d'après la forme, le sens et l'étymologie. Cinquième édition refondue par Paul OLTRAMARE, régent au collège de Genève. Premier volume. Genève, 7, Jullien, libraire-éditeur, 1885.

Ce livre de M. Oltramare est une nouvelle édition perfectionnée et considérablement augmentée de l'ouvrage de M. Ch. L. Longchamp, déjà vieux de trente années. Il tient le milieu, pour l'importance des matières et la conception du plan, entre les vieux recueils de Goffaux, de Lemare, les *Mots latins* de MM. Bréal et Bailly, *la phraséologie latine* de Meissner, et les nombreux *latin delectus* des professeurs anglais. La première partie, qui va jusqu'à la page 38, est un catalogue de mots d'une monotonie désespérante. Sachons gré cependant à l'auteur d'y avoir inséré quelques indications plus intéressantes, *medius digitus, in media silva* (p. 8); *tutus ab insidiis* (p. 9); *suum cuique tribuere* (p. 29), etc... Voilà des constructions qu'il est utile de faire connaître le plus tôt possible aux débutants. Mais alors *prendre garde à*, traduit par : *cavere et l'accusatif* (p. 27), pourrait prêter à de fausses interprétations : il faudrait en effet distinguer entre *cave canem* et *cave cani.* La deuxième partie du volume ressuscite, sous un autre nom, le cahier d'expressions si injustement attaqué de nos jours, en France. Au lieu d'un *cahier*, on met aujourd'hui, entre les mains de nos élèves, un *livre*, et l'on croit avoir supprimé quelque chose. C'est de la même façon qu'on a supprimé la bifurcation et établi, à la place, les mathématiques préparatoires. Le *cahier* d'expressions a même cette supériorité sur le *livre* d'expressions, qu'il est fait, au jour le jour, d'après les lectures et les explications, en classe, par le maître et les élèves unissant leurs efforts et résumant leurs recherches. Le cahier est bien plus vivant et bien plus... vécu que le livre.

C'est à partir de la page 39 que les mots sont groupés d'après le sens :

mais ce groupement repose sur des divisions beaucoup trop vagues. Sous la rubrique l'*Univers*, se trouvent l'adjectif *lêvis*, *lisse, poli*, les mots *gué*, *vadum*, et *digue*, *agger*... Il est bien certain, en effet, que tout est dans tout, surtout dans l'*Univers*. On ne comprend pas davantage pourquoi le mot *margarita* se trouve dans le chapitre des animaux. C'est peut-être à cause des huîtres perlières ou du coq de la fable. Mais là encore, il faut louer l'auteur d'avoir mêlé aux mots latins des expressions et des formules, *magnis itineribus*, au chapitre de l'armée; *bona publicare*, au chapitre de la justice; *ad verbum ediscere*, au chapitre de l'école; *milia quatuor distare*, sous la rubrique de l'espace, et bien d'autres encore. La question orthographique est traitée d'une façon très ingénieuse, et avec un système de lettres entre parenthèses qui nous paraît très pratique. Les notes, qui comprennent beaucoup d'observations délicates sur les synonymes, nous semblent également très instructives. Cependant, il ne faut pas trop abuser des classifications : ainsi *jactura*, traduit par *sacrifice* et distingué de *damnum*, n'a certainement pas, dans beaucoup de cas (cf. notamment Tite-Live, IV, 32; XXXIX, 4), le sens de *perte faite intentionnellement* (note 2 de la page 76); et ici encore un bon synonyme à ajouter eût été *detrimentum*.

Léonce Person.

---

22. — **Konrad von Würzburg, Klage der Kunst,** von Eugen Joseph. (Quellen und Forschungen zur Sprach =und Culturgeschichte der germanischen Vœlker hrsg. von Ten Brink, Martin, Scherer, 54es Heft). Strassburg, Trübner, 1885. In-8, x et 92 p. 2 mark.

La *Klage der Kunst* a été publiée par Docen dans le premier volume du *Museum für altdeutsche Literatur und Kunst* d'après l'unique manuscrit de Würzbourg. L'auteur du travail dont nous rendons compte, M. Joseph, reproduit le texte (p. 76-83) sans grands changements. Ce qui est plus important que cette réédition, c'est la longue introduction que M. J. a mise en tête du poème. Il prouve que la « Plainte de l'Art » est évidemment l'œuvre de Conrad de Würzbourg (le *Kuonz* qui est nommé à l'avant-dernière strophe). Il aurait pu remarquer que d'autres l'avaient dit avant lui et que Gervinus, par exemple (II, 66, note) avait, malgré Wackernagel, attribué le poème à l'auteur de la *guerre de Troie*. Mais son argumentation est convaincante; il montre que Conrad avait une haute idée de la poésie, qu'il oppose dans ses autres œuvres l'art véritable au faux art, qu'il distingue toujours les *künsterîchen* et les *künstlôsen*. Il prouve que la langue du poème et celle de la *Guerre de Troie*, du *Partonopier*, etc. est absolument semblable : même profusion de synonymes, même richesse de substantifs et d'adjectifs désignant les personnages allégoriques, même abondance et même

prolixité, mêmes procédés poétiques (comparaisons, épithètes, etc.), même emploi des adverbes. Ce travail, extrêmement minutieux, ne sera pas inutile et fait bien augurer de son auteur, qui prépare, nous dit-il (p. 68), une édition des petits poèmes de Conrad [1].

C.

---

23. — **Iter italicum,** unternommen mit Unterstützung der Kœn. Akademie der Wissenschaften zu Berlin von Dr Julius v. Pflugk-Harttung, Docent an der Universitæt Tübingen. Stuttgart, Kohlhammer, 1883. Erste Abtheilung, 341 p. in-8. Prix : 11 fr. 25.

M. de Pflugk-Harttung a parcouru les bibliothèques et les archives du royaume d'Italie avec la mission officielle de recueillir dans ces dépôts publics tous les documents relatifs soit à l'histoire de l'empire et des souverains allemands du moyen âge, soit à l'histoire du Saint-Siège, qui n'auraient pas été déjà publiés dans des recueils diplomatiques quelconques et d'en dresser le catalogue. L'*Introduction* du professeur de Tubingue, qui nous aurait sans doute plus exactement orienté sur le but et les résultats pratiques de ses longues et consciencieuses recherches, manque encore ; elle ne devait paraître qu'avec la seconde partie de l'ouvrage, qui ne nous est point encore parvenue. Nous nous bornerons donc à dire pour le moment que l'*Iter italicum* s'ouvre par le catalogue alphabétique de plus de quatre-vingt localités dont les archives royales, pontificales, municipales, épiscopales, etc., ont été explorées par l'auteur, dans le but indiqué plus haut et qui sont accompagnées, pour la plupart, d'une indication toute pratique sur le degré d'obligeance et de savoir que les administrations de ces dépôts mettent à la disposition du public savant qui vient y puiser. Sous chaque dépôt (il y en a parfois un assez grand nombre dans une même localité) sont indiquées les pièces originales, les copies des cartulaires et les indications de répertoires qui ont été formés par chacun d'eux ; le cas échéant, M. de P. a joint à l'indication sommaire de la pièce le numéro d'ordre des *Regesta Pontificum* de Jaffé, pour faciliter et abréger son travail. Il va sans dire que c'est à Rome surtout que les recherches de l'auteur ont été fructueuses.

A la suite de ce catalogue bibliographique, M. de P. a placé une série de régestes de bulles pontificales, au nombre de 1,005, s'étendant de l'année 105 (?) à l'année 1198, et du pontificat d'Alexandre I à celui de Célestin III. Il n'y a pas seulement inscrit les pièces absolument inédites, mais encore les pièces que Jaffé n'avait pas exactement ou suffisamment analysées, et quelques autres qui ne se trouvent pas dans la collection du regrettable paléographe berlinois, mais qui avaient été

---

1. Signalons aussi le premier chapitre de la dissertation sur les éléments juridiques et poétiques de l'œuvre ; M. Joseph y fait preuve de beaucoup de finesse.

publiées déjà dans des recueils plus anciens. Les documents de cette catégorie sont marqués d'un astérisque. Vingt-cinq pièces émanant de la chancellerie impériale, du IXe au XIVe siècle, ont fourni un petit appendice à cette première moitié du travail de M. de Pflugk-Harttung dont le dépouillement attentif s'impose à tous ceux qui s'occupent d'une façon plus spéciale de l'histoire de la papauté dans la première moitié du moyen âge [1].

R.

---

24. — **Glossaire archéologique du Moyen-âge et de la Renaissance**, par Victor Gay. 4e fascicule : Cout-Epaul. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1885, in-4 (pages 481 à 640.)

Le nouveau fascicule du *Glossaire* de M. Victor Gay n'offre pas moins d'intérêt que les précédents ; il est peut-être même plus riche en textes rares et en documents clairement présentés. Il est, en outre, plus complet sous le rapport des mots choisis, et l'on n'y peut guère relever d'omissions, notamment pour le mobilier et les pierres précieuses, catégories où l'on avait quelques lacunes à regretter dans les premières livraisons.

Les indications de sources continuent malheureusement à être trop souvent incomplètes pour qu'on y puisse référer d'une manière quelconque. L'auteur a évidemment l'intention de donner à la fin une table spéciale, destinée à éclaircir toutes ces obscurités ; mais, en attendant, il y a là de précieux documents dont le lecteur doit se résigner à ne pouvoir profiter à son gré, faute de savoir où en trouver le texte et surtout le contexte original.

Voici les articles qui frappent particulièrement par leur importance : *couvre-chef*, *crêpe*, *croix*, *cuiller*, *cuisine* (très curieux, et avec deux intéressantes figures), *custode*, *dague*, *damas* (divisé en : industries diverses, soieries, tissus divers et lingerie, provenance), *diamant*, *diapré*, *dorure*, *drageoir*, *dressoir*, *échecs*, *écu*, *écuelle*, *enseignes*.

J'ai réservé pour les inscrire hors ligne les trois mots *cuir*, *drap* et *émail*. Le second n'a pas moins de trente-cinq colonnes et le premier en a onze. On reconnaît là les prédilections de l'auteur, et sa riche collection.

Dans l'article consacré au *cuir*, les documents sont divisés en cinq groupes : genres, espèces et façons diverses, cuirs bouillis, cuirs dorés, provenances. On pourrait ajouter aux types cités dans le premier groupe, une sorte de manteau que j'ai noté dans des textes du XIIIe et du XIVe siècles, et qui ne semble pas avoir été encore relevé : un *cuir de daim*. L'article *drap, draperie* ne comprend pas tous les tissus auxquels ces

1. Ils feront bien de ne pas négliger la série des rectifications et additions placée au verso de la couverture de ce premier fascicule.

mots génériques se sont appliqués au moyen âge, parce que l'auteur a réservé une place à part à plusieurs d'entre eux, comme la toile, le velours, la soierie, la lingerie. Il y a ici sept divisions : divers, fil et coton, laine, soie figurée, draps d'or : poids, mesures, prix et taxes, (relevés bien curieux d'après un grand nombre de comptes) ; provenances. Cette dernière catégorie est de la plus haute importance. Enfin la question de l'*émail*, de l'*émaillerie*, a été aussi soigneusement élucidée, en vingt-deux colonnes. Il y a huit divisions : généralités, émail cloisonné, de plique, émail champlevé, incrusté, ou en taille d'épargne, émail mixte, émail de basse taille, émail sur apprêt ou des peintres, émail des merciers et imitations, enfin provenances.

Voici, pour finir, quelques mots dont on peut remarquer l'absence : *crible*, *cromorne* (instrument de musique), *crosse* (d'armes), *cruet* (burette), *cuculle*, *dallage*, *dauphin*, *décoration*, *déguisements*, *devant d'autel*, et tous les termes de blason : *créquier*, *croisettes*, *croix*, etc...

H. de Curzon.

---

25. — **L'Université d'Orléans pendant sa période de décadence,** d'après des documents récemment découverts, par Jules Loiseleur. Orléans, Herluison, 1885. Grand in-8 de 78 p. [1]

M. Jules Loiseleur a trouvé la matière d'une excellente étude dans les papiers d'Aymon Proust de Chambourg, professeur à l'Université de lois d'Orléans, décédé en cette ville le 20 février 1762, papiers déposés à la bibliothèque dont M. L. a la garde. Le tableau qu'il retrace, d'après ces documents inexplorés, a d'autant plus d'intérêt que la période qu'ils éclairent est moins connue et a, par exemple, été fort négligée par M. Bimbenet, l'historien de l'Université d'Orléans. M. L. résume ainsi (p. 78) le nouveau chapitre qu'il a ajouté à ce que l'on savait de cette vieille institution : « j'ai visé surtout à en saisir la physionomie, à dévoiler son mécanisme, ses ressorts affaiblis par le temps, les fatalités qui pesaient sur elle, les luttes, les compétitions, les rivalités, les calculs intéressés de ses membres, chez qui, à part d'honorables exceptions, le caractère était rarement à la hauteur de la science. » On remarquera dans la notice de M. L. de piquantes pages sur le professeur Guillaume Prousteau, le fondateur de la bibliothèque d'Orléans Signalons, à ce sujet, la reproduction (note de la page 14) d'une lettre inédite adressée à ce dernier, le 17 avril 1677, par le fameux théologien janséniste, Jacques de Sainte-Beuve, qui avait négocié pour son ami l'acquisition des livres laissés par Henri de Valois, frère de l'auteur de la *Notitia Galliarum*. Tous les lecteurs d'un aussi curieux travail

1. Plus IV pages supplémentaires qui contiennent la longue liste des ouvrages de l'auteur.

protesteront contre les derniers mots de la phrase que voici et qui contiennent la seule erreur qu'il y ait à reprocher à M. Loiseleur : « Ils [les documents Proust de Chambourg] lui donnent un caractère de nouveauté et d'originalité *qui sera probablement son seul mérite.* »

T. de L.

---

26. — 1. **Justus Erich Bollmann, ein Lebensbild aus zwei Welttheilen,** hrsg. von Friedrich Kapp. Berlin, Springer, 1880. In-8, vi et 439 p. 9 mark.

2. **Etudes historiques sur la Révolution en Perigord,** par Georges Bussière. 2 vols. in-8, 208 et 249 p. Bordeaux, Lefebvre (1er vol.), 1877. Bordeaux, Chollet (2e vol.) 1885. 2 fr. 50 et 3 fr. 50.

3. **Les Vosges pendant la Révolution, 1789-1795-1800,** étude historique, par Félix Bouvier. Paris, Berger-Levrault, 5, rue des Beaux-Arts. In-8, xvi et 520 p. 1885. 7 fr. 50.

4. **Les bataillons de volontaires de la Corrèze,** par le comte Victor de Seilhac, 1791-1796, de la formation à l'embrigadement. Tulle, imprimerie Crauffon, 1882. In-8, 322 p. 5 fr.

5. **L'abbé Marc-René d'Espagnac,** par le comte V. de Seilhac, avec pièces justificatives inédites et papiers de famille, 1752-1794. Tulle, Crauffon, 1881. In-8, xii et 300 p. 5 fr.

6. **Un conventionnel du Puy-de-Dôme,** Romme le Montagnard, par Marc de Vissac. Clermont-Ferrand, Dilhan-Vivès et Paris, Champion. In-8, viii et 277 p. 1883. 5 fr.

7. **L'armée et la Révolution.** Dubois-Crancé (Edmond-Louis-Alexis), mousquetaire, constituant, conventionnel, ministre de la guerre, 1747-1814, par Th. Iung, colonel d'artillerie. Paris, Charpentier, 1884. 2 vols. à 3 fr. 50, 494 p. et 464 p.

8. **Analyse de la Révolution française,** depuis l'ouverture des Etats-Généraux jusqu'au 6 Brumaire an IV, par Dubois-Crancé, ouvrage posthume, publié par Th. Iung. Paris, Charpentier, 425 p. 3 fr. 50.

1. Avant de rendre compte d'un certain nombre d'ouvrages français relatifs à la Révolution, nous demandons la permission de dire quelques mots d'un livre allemand, déjà vieux de quelques années, mais dont la *Revue critique* n'avait pas parlé : la biographie de Bollmann par Frédéric Kapp. Bollmann, né le 10 mars 1769 à Hoya sur le Weser, avait fait ses études de médecine lorsqu'un oncle, riche célibataire, l'emmena à Paris. Il vit la journée du 10 août. Il sauva M. de Narbonne : « un Hanovrien généreux et spirituel — dit Mme de Staël, dont Kapp oublie de citer le témoignage — m'offrit de conduire M. de Narbonne en Angleterre ; rien n'était plus hardi que cette action, car si un étranger, quel qu'il fût, avait été pris emmenant un proscrit sous un nom supposé, il eut été condamné à mort ; le courage du docteur Bollmann ne se démentit ni dans la volonté ni dans l'exécution, et quatre jours après son départ, M. de Narbonne était à Londres [1]. » Il tenta avec le jeune américain Huger, de délivrer Lafayette, enfermé dans la citadelle d'Olmütz. Il se rendit ensuite aux Etat-Unis, fonda une maison de com-

1. *Considérations sur la Révolution française*, 1818, II, p. 67.

merce et acquit une brillante fortune; mais de malheureuses spéculations, le *Krach* de 1799, la paix d'Amiens le ruinèrent entièrement; il fit alors une foule de métiers, en véritable Américain: tour à tour fermier, maraicher, homme d'affaires, inventeur, fabricant, écrivain, médecin. Il revint en Europe à l'epoque du congrès de Vienne et se fit parfois écouter des diplomates de l'époque; Stadion lui demandait son avis, Gentz note dans son *Journal* les visites de Bollmann et loue ses connaissances financières. Puis on le voit se rendre dans l'Amérique du Sud et se lier avec Bolivar; le 10 décembre 1822 il meurt de la fièvre jaune à Kingston, dans l'île de la Jamaïque. Varnhagen von Ense avait déjà publié sur cet aventurier un de ses essais les plus brillants; mais Kapp a su réunir un grand nombre de lettres de Bollmann et d'abondants matériaux que Varnhagen n'avait pas eus à sa disposition. Il est seulement regrettable que les deux filles de Bollmann, qui vivent encore à Philadelphie, aient obstinément refusé de communiquer à Kapp la correspondance et le journal de leur père sur le congrès de Vienne, sur son voyage dans l'Amérique du Sud et ses relations avec Bolivar. Malgré cette lacune, le volume est un des meilleurs qui soient sortis de la plume infatigable de Kapp [1]. L'auteur s'est dérobé derrière son héros qu'il laisse parler presque à tout instant; c'est par les lettres mêmes de Bollmann que nous connaissons son voyage en Allemagne, son séjour dans le Paris révolutionnaire, ses aventures en août et septembre 1792; lorsque ces lettres manquent, c'est l'auteur qui prend la parole; il nous raconte, par exemple, la tentative d'évasion d'Olmütz avec un grand luxe de détails, d'après les pièces mêmes du procès qui fut intenté à Bollmann et à Huger; il expose le rôle que joua l'aventurier dans la prétendue conjuration d'Aaron Burr. En somme, Bollmann, que Kapp a peut-être jugé trop favorablement, n'est qu'un esprit inquiet, tourmenté de l'idée de jouer un rôle, attiré par le danger, faisant sans cesse de téméraires combinaisons; s'il sauve Narbonne, s'il tente de faire évader Lafayette, c'est moins par grandeur d'âme, par amour de l'humanité ou des idées libérales que par désir de faire fortune et de gagner de grandes protections. Kapp n'a pas suffisamment insisté sur cet égoïsme de son héros; mais vraiment faut-il regarder comme magnanime un homme qui accepte de Narbonne une rente annuelle de cinquante louis, la refuse superbement quelques semaines plus tard sur les conseils d'une amie, et avoue pourtant avoir demandé peu après de l'argent au même M. de Narbonne? Néanmoins, les lettres que publie Kapp sont extrêmement intéressantes; Bollmann écrit avec entrain et observe avec sagacité; il a connu Zimmermann, George Forster et la

---

1. Kapp, membre du Reichstag, est mort le 27 oct. 1884. Il a composé une vie de Steuben (1858), une vie du général américain Kalb (1862), une histoire de l'émigration allemande en Amérique (1868), une histoire de l'esclavage aux Etats-Unis (1860); il a vécu longtemps au-delà de l'Atlantique, et c'est pendant son séjour aux Etats-Unis qu'il avait conçu l'idée d'une biographie de Bollmann.

Lili de Gœthe, devenue Mme de Türckheim ; il a visité Strasbourg et Paris pendant la Révolution ; il décrit longuement le Palais Royal, la représentation de la *Mort de César*, la situation des partis ; on lit avec autant de plaisir que de profit son récit de la journée du 10 août, la longue lettre ou mieux le mémoire qu'il écrivit à sa cousine Mme Brauer et qu'il souhaitait relire vingt ans après, ses confidences naïves à son père, ses jugements sur les Etats-Unis, son portrait de Washington, sa judicieuse appréciation d'Alex. de Humboldt, de Stein, de Hardenberg, de Talleyrand, du Suisse Laharpe ; quiconque étudie l'histoire de la Révolution, doit feuilleter, au moins une fois, cette curieuse correspondance ; je recommande surtout les pages consacrées à Mme de Staël (p. 172-173)[1].

2. Les *Études historiques sur la révolution en Périgord* de M. Georges Bussières, comprennent deux volumes. Le premier a pour sous-titre « la bourgeoisie périgourdine au XVIIIe siècle, agriculteurs, économistes et paysans périgourdins en 1789 ». C'est un travail très consciencieux et fort attachant, composé d'après un grand nombre de documents inédits ; l'auteur s'est borné à étudier les deux villes de Bergerac et de Périgueux, et, en traitant de la situation du clergé, il s'est tenu autant que possible à l'abbaye de Brantôme ; mais son travail est infiniment instructif. Il nous montre, par exemple, l'amour des Périgourdins pour leur constitution aristocratique ; la noblesse revendiquant, à la veille des Etats généraux, l'intégrité de sa constitution primitive, le haut clergé rêvant la domination temporelle, la commune tendant à s'isoler, la bourgeoisie désirant former un ordre intermédiaire entre la noblesse et le tiers-état, tous voulant se soustraire à la centralisation. Il retrace l'administration du marquis de Tourny (1743-1758), les projets de réorganisation agricole proposés par l'économiste Goyon de La Plombanie dans sa *France agricole et marchande* (1762), le triste état des chemins et des communications vicinales en Périgord, la situation déplorable du paysan qui « charge le seigneur de tous les griefs » (p. 146). Le second volume est consacré au mouvement électoral de 1789. L'auteur fait voir que ce mouvement qui réveilla le Périgord de sa torpeur, n'avait pu dégager « une haute et grande pensée qui exprimât un sentiment commun » (p. 233) ; la conciliation et la concorde étaient sur toutes les lèvres et dans presque tous les cœurs ; elles n'étaient pas dans les faits et dans la nature des choses. La noblesse réclame de la royauté une sorte de charte aristocratique. Le clergé se divise : d'une part l'évêque et les bénéficiaires ; de l'autre, les curés de campagne. Le tiers-état, lui aussi, comprend deux partis : le parti progressiste et le parti conservateur ; c'est ce dernier qui l'emporte. Le volume est rempli d'une foule de documents qui lui donnent une haute valeur : extraits des

1. Elle se fit déshabiller devant moi, et en simple jupe, en chemise, roulant dans ses doigts un bout de papier, elle parla avec une rare chaleur et un flux de mots extraordinaire, etc.

Souvenirs de Verneilh-Puyrazeau, des cahiers des trois ordres, etc.; on remarquera surtout les *articles de doléances* arrêtés dans l'assemblée du tiers-état de Domme-et-Cénac, où le paragraphe 20 porte que le tiers, formant évidemment la nation, peut délibérer tout seul.

3. L'ouvrage de M. Bouvier *sur les Vosges pendant la Révolution* mérite de grands éloges. C'est le fruit de longs efforts et de patientes recherches. On voit comment ce département garda, pendant cette époque orageuse, sa tranquillité et se préserva de toute exagération; il n'avait pas de grandes villes, pas d'industrie, pas de luttes religieuses, pas de journaux; la bourgeoisie y prit dès le début la direction du mouvement; l'esprit public, lent à se développer parmi des populations agricoles, ne fit pas de grandes manifestations et « c'est dans cette quiétude presque complète que se trouve le côté caractéristique des événements de la Révolution dans les Vosges, si différents de ce qu'ils furent dans les pays voisins; les Vosges ont été privilégiées, et elles le durent exclusivement à la conformation de leur sol et aux qualités natives de leur race; le plus vif éloge que l'on en puisse faire, c'est de montrer ce qui s'y accomplit à cette époque si tragique, si sanglante en d'autres endroits. » (p. 11 et 332). L'auteur raconte successivement en onze chapitres, d'après les pièces originales qu'il a consciencieusement dépouillées soit aux archives nationales, soit dans celles d'Epinal et des communes, l'organisation des gardes nationales, des municipalités et du département, des bataillons de volontaires, les élections aux états-généraux, à la législative, à la convention, les missions des représentants, les réquisitions, etc. On voit, en lisant son livre, qu'il a tout feuilleté et tout lu, registres des délibérations, arrêtés, proclamations, tous les documents innombrables du temps. On sent qu'il est Vosgien et il ne retrace pas sans émotion l'héroïsme que montrèrent aux armées les volontaires des Vosges. Ce fut ce département qui donna l'exemple au reste de la France; à lui seul il fournit pendant les guerres de la Révolution quinze bataillons commandés par des hommes comme Nicolas Haxo[1], Salme, Bontemps et Humbert; la convention décréta qu'il avait bien mérité de la patrie; il fut, dit justement et non sans fierté M. Bouvier, le pays le plus patriote, et la place royale, devenue place des Vosges, consacre encore le patriotisme des Vosgiens[2]. Un très considérable appendice renferme des notices sur les conventionnels des

1. M. Bouvier aurait pu citer un bel éloge de ce Haxo par Beauchamp, *Guerre de la Vendée*, II, 237.

2. On vit un jour seize habitants de Saulxures, pères de famille, s'atteler à tour de rôle à deux voitures de fourrages qui se trouvaient arrêtées, faute de chevaux, dans leur commune; ils les traînèrent par des chemins défoncés jusqu'à Colmar, à 22 lieues de chez eux et mirent quatre jours à franchir la distance. Hérault de Séchelles et Ehrmann se portèrent au-devant d'eux, avec les Jacobins de Colmar, et leur donnèrent l'accolade. Nos fils, répondirent les paysans aux félicitations qu'on leur adressait, versent leur sang aux frontières; ne sommes-nous pas trop heureux de travailler pour eux en même temps que pour la République? *Bouvier*, p. 269-270.

Vosges, entre autres sur Poullain de Grandprey, dont le portrait figure en tête du volume, et sur François de Neufchâteau, le tableau des municipalités, des administrations et des tribunaux des districts des Vosges, l'état par bataillons des officiers de volontaires nationaux. Çà et là quelques taches légères que nous relevons pour mieux montrer à l'auteur que nous avons lu attentivement son excellent livre. P. 139 « ... le 18 juillet ... Poullain-Grandprey demanda que chacun prêtât le serment de fidélité à la nation, à la loi et aussi au roi; détail caractéristique à cette époque. » Mais il n'existait pas alors d'autres serments; c'était celui de la constitution de 1791 qui n'était pas encore renversée. — P. 166 « (après le 5 septembre) ... la nouvelle de la reprise de Longwy passa inaperçue » ; cette phrase ne signifie rien ou plutôt est une erreur flagrante, puisque Longwy ne fut repris que le 22 octobre. — P. 172 « Victor de Broglie préparait quelque mouvement d'opinion en Alsace » ; il n'approuva pas le 10 août, il le dit hautement, mais il se résigna et, comme tant d'autres, ne vit que l'invasion étrangère; destitué, et d'après la loi, renvoyé à vingt lieues de l'armée, il se rendit à Bourbonne-les-Bains. — P. 176 « le 21 octobre, à 3 heures de l'après midi, on reçut la nouvelle du siège de Lille et de l'héroïsme des habitants de cette ville » ; phrase très vague et qui contient une erreur; le siège de Lille était levé le 8 octobre. — P. 216 « le même jour qu'Aubert, montait à l'échafaud le général Lamorlière, qui avait commandé un moment l'armée du Rhin et reçu en cette qualité les bataillons de volontaires des Vosges », M. Bouvier a confondu ce Lamorlière avec *Lamarlière* qui défendit Lille. Ce fut ce dernier qui monta sur l'échafaud. — Enfin, je me réjouis de signaler à M. Bouvier un fait qu'il n'a pas connu et qui est tout à l'honneur de ses chers volontaires des Vosges (auxquels il doit prochainement consacrer un volume). Le 5e bataillon de volontaires des Vosges était à l'armée de Lafayette, puis de Dumouriez; il fit brigade pendant les premiers mois qui suivirent la déclaration de guerre, avec le 1er bataillon de volontaires de la Seine-Inférieure et le 98e régiment; il passa ensuite sous le commandement de Dillon qui dirigeait l'avant-garde et, durant la campagne de l'Argonne, occupa la côte de Biesme; cent hommes de ce bataillon furent détachés au village des Grandes-Islettes qu'ils défendaient avec le 5e hussards et cent autres soldats du 6e régiment d'infanterie [1]. En terminant le compte-rendu de ce livre si recommandable, je souhaite qu'il y ait un Bouvier dans chacun de nos départements pour nous retracer avec autant de soin et de science la période révolutionnaire, et faire revivre tout ce que cette mémorable époque produisit de bien et de mal : *wolltet ihr aber*, dit le pasteur de Gœthe (Hermann et Dorothée, VI), *zurück die traurigen Tage durchschauen, würdet Ihr selber gestehn, wie oft Ihr auch Gutes erblicktet, manches Treffliche;* au milieu de ces « tristes jours », que de « bonnes » et « excellentes choses » a su nous rappeler M. Bouvier!

1. Arch. guerre et souvenirs de l'anglais Money.

4. Le livre de M. de Seilhac sur *Les bataillons de volontaires de la Corrèze* est également un bon livre. L'auteur s'est proposé d'établir combien la Corrèze a fourni de bataillons de volontaires et quelle a été leur action; il ne les suit pas au-delà de l'embrigadement. Il étudie d'abord le premier bataillon qui eut pour lieutenant-colonel Delmas et qui se signala sur les bords du Rhin; M. de S. n'oublie pas de citer les éloges qu'accordent à ce bataillon Gouvion Saint-Cyr et Gay de Vernon [1]. Il fait de même l'historique du deuxième bataillon (commandé par Souham) qui fut cité pour sa belle conduite à l'armée du Nord, et le suit d'aussi près que possible dans les diverses positions qu'il a occupées. Il montre que le département dut livrer en outre, après la proclamation de la patrie en danger, un troisième bataillon qui fut bloqué dans Landau [2]. Il consacre quelques pages au détachement ou corps franc connu sous le nom de *la Concorde*, qui combattit en Vendée, au 4e bataillon ou 9e de la Montagne qui fit partie, sous les ordres de Dugommier, de l'armée des Pyrénées Orientales, au 5e bataillon qui fut dirigé sur l'armée d'Italie et se fit remarquer par sa valeur autant que par son exaltation. Cet ouvrage qu'on lit avec un vif intérêt, est tout plein de documents puisés par l'auteur dans les archives du département et dans celles du ministère de la guerre; la plupart des pièces qu'il renferme, sont très curieuses; nous citerons particulièrement les notices de Delmas et de Martin sur eux-mêmes, les lettres des volontaires prisonniers de guerre à Wesel, la relation du combat de Herxheim par Chassaignac, la lettre du député Borie aux administrateurs (p. 65-67), la correspondance du volontaire Baptiste Darcambal (p. 99-101), le mémoire ou mieux l'autobiographie de Berthelmy (p. 105-114, 115-116, 120-122, 124-125), etc. N'oublions pas les *Annexes*, listes des officiers qui ont passé dans les demi-brigades et dans les régiments, demi-brigades et régiments dans lesquels les bataillons ont été incorporés, ainsi que les contrôles de chaque bataillon. Ce simple exposé suffit à

1. M. de Seilhac oublie de dire que Laubadère et Delmas étaient unis contre Dentzel et que la lutte existait, en réalité, entre le commandant de Landau et le conventionnel; il ne semble pas avoir connu le *Mémoire du citoyen Laubadère* qui est très probant; ajoutons, à propos de Delmas, qu'Eickemeyer dans ses *Denkwürdigkeiten* (1845, p. 286-287) — et je le regrette — le juge très sévèrement « un effronté Delmas se fit donner des présents considérables et finit par prendre soit par la violence soit en voleur... avec deux autres généraux, il avait l'impudence et le talent de voler. « Ein schamloser Delmas liess sich ansehnliche Geschenke machen, und nahm zuletzt mit Gewalt oder diebischer Weise..... Frechheit und Talent zu stehlen. » Le déserteur prussien Laukhard qui vit Delmas de près au siège de Landau, le caractérise ainsi : « einen feurigen jungen Mann », et ajoute qu'il avait épousé une très jolie femme, fille de l'hôtelier du *Lion*, à Porentruy (*Mém.* de Laukhard, IV, 10).

2. Ce bataillon retrouva le 1er de la Corrèze dans Landau; p. 158, M. de Seilhac dit que « Dentzel essaya de terrifier ses adversaires en les enfermant dans une cage de fer »; d'après les actes authentiques que reproduit le mémoire de Laubadère, p. 46, Forel seul fut « enfermé dans un *cachot, dit cage de fer*, au troisième étage de la maison d'arrêt ».

montrer les laborieuses et méritoires recherches auxquelles s'est livré M. de S.; nous ne lui reprocherons que d'avoir altéré çà et là les noms propres : p. 19, « Victinghotz » pour *Wittinghoff;* p. 20 « Barténème » pour *Bartenheim;* p. 47 « Schaid » pour *Schaidt;* p. 68 « Nortweller » pour *Nothweiler;* p. 161 « Guemersheim » pour *Germersheim*[1]; ajoutons que Szeculy était colonel, et non général (p. 26), et félicitons encore une fois M. de Seilhac d'avoir réuni dans ce livre tant de documents rares et importants. « Les bataillons de la Corrèze, dit-il fort justement, ont fait preuve de bravoure dans toutes les guerres où ils se sont trouvés engagés et ils ont produit cinq généraux : Delmas, Treich des Farges, Berthelmy, Souham et Materre » (p. 282-283). Si l'auteur ne cache pas ses sympathies pour la royauté, s'il est fier du Corrézien qui criait à l'ennemi « Messieurs les Anglais, tirez les premiers », il est fier aussi des volontaires qui combattirent sur les champs de bataille de la République « leurs fautes ne sauraient ternir leur gloire; Dieu nous garde de leur refuser le dévouement et le courage; ils ont repoussé l'Europe coalisée; nous les admirons » (p. 284).

5. Une année avant de publier son travail sur les volontaires de la Corrèze, M. de Seilhac avait composé une étude sur l'abbé d'Espagnac. Il fait, d'après les documents de l'époque et ses papiers de famille, l'histoire de cet homme intelligent, actif, turbulent qui fut autre chose qu'un agioteur vulgaire. Il le montre débutant par un *Eloge de Catinat* et un panégyrique de saint Louis (reproduits entièrement dans les pièces justificatives, p. 181-201 et 202-229) publiant, à l'occasion de l'Eloge de Garat, des *Réflexions sur l'abbé Suger et son siècle* (id., p. 230-250), prêchant en 1780 le mercredi-saint à l'office du roi (discours de *la Cène,* id., p. 251-266). Il réfute en passant deux anecdotes dont l'abbé fait tous les frais et que rapportent les *Souvenirs* de la marquise de Créqui. Bientôt l'abbé aborde les entreprises financières; détenteur de quarante-cinq mille actions de la compagnie des Indes, maître du marché, attaqué par les financiers et par Mirabeau, il est banni de Paris; mais, dit M. de S., la régularité de ses opérations était parfaite au point de vue de la loi et il se révélait en 1787 comme l'initiateur des grandes lois qui devaient présider au mouvement économique du XIX[e] siècle (p. 88). La Révolution éclate; l'abbé baptise, dès le 7 avril 1789, les Etats généraux du nom d'*Assemblée nationale;* il prend les armes le 2 juillet; il prononce le 26 octobre à la tribune des Jacobins une harangue véhémente contre le clergé (p. 92-100); il propose un plan de banque à la Constituante et fonde une vaste association pour spéculer sur les valeurs; en 1792, il est directeur de la compagnie Masson, et Dumouriez déclare que « son activité, ses ressources inépuisables, sa fermeté le ren-

---

1. P. 26 Saint-Goard *(Saint-Goar)*, Kreusnach *(Kreuznach)*, Rheinfelds *(Rheinfels)*, p. 37 Vesel *(Wesel)*, p. 96 Raine *(Raismes)*; p. 158 « Knoberzdorff » pour *Knobersdorff*. Signalons encore à l'auteur une lettre de Berthelmy à Brival, datée de Worms (4 oct.) et publiée dans le *Moniteur* du 10 octobre 1792.

dent propre à conduire les entreprises les plus étendues ». Mais Cambon le dénonce comme jouant à la hausse et à la baisse; d'Espagnac est arrêté, malgré les protestations de Dumouriez, poursuivi après la trahison du général, et en dépit de ses mémoires spirituels, envoyé au tribunal révolutionnaire; compris dans la conspiration de Chabot, Bazire, Julien de Toulouse, Fabre d'Eglantine, Danton, etc., il meurt sur l'échafaud. M. de Seilhac assure que d'Espagnac s'était fait le partisan du duc d'Orléans; « c'est pour exercer une influence en faveur de ce prince qu'il suivait assidument les sociétés populaires et se fit nommer président d'un club; c'est pour disposer de l'irrésistible puissance des millions et des armées qu'il se jeta dans les entreprises, se fit banquier, commissionnaire, fournisseur, et ne reculant devant aucun dégoût, aucun danger, accepta pour associés des étrangers tarés, des comptables infidèles, son valet de chambre Masson; il perdit la partie » (p. 170-171). On aurait voulu que cette appréciation fût justifiée par des preuves plus solides. Il y a dans le livre de M. de S. quelques assertions pareilles qui ne s'appuient pas sur des documents irréfutables. Est-il certain par exemple que des « amis dévoués », de « hardis conspirateurs » avaient « organisé dans le Luxembourg un plan formidable pour délivrer les détenus et renverser la Convention »; qu'« un général aimé des soldats et du peuple, Arthur Dillon [1], devait se mettre à la tête des troupes et diriger le mouvement »; qu'on « s'était assuré des dispositions des régiments et de plusieurs sections »; que « des chefs de l'armée avaient promis leur concours »? (p. 172). On a toujours cru jusqu'à présent que cette *conspiration des prisons* avait été imaginée par Robespierre, Billaud, Saint-Just, etc., qui voulaient perdre Danton et ses amis. Peut-on dire avec certitude que d'Espagnac « conspirait » et qu'il « avait pour complices Dumouriez, Danton, les modérés de la Convention, les corrompus » (p. 171)? Les persécutions, ajoute M. de S., qui menèrent d'Espagnac à l'échafaud, furent réellement l'œuvre de ceux dont il avait acheté les services; ni Malus, ni Petitjean, ni Masson, ses associés, ne passèrent devant le tribunal révolutionnaire *(id)*. Tout cela me semble aventuré, et, en tout cas, Petitjean dont l'honnêteté est évidente, fut condamné le 18 floréal an II. Dirons-nous encore que M. de S. accorde une trop grande confiance aux *Mémoires* de Dumouriez? Il croit (p. 125) que le général vint à Paris pour sauver Louis XVI et que le salut du roi était le véritable objet de son voyage; c'est mal connaître Dumouriez qui ne suivait jamais que son intérêt et qui, avant le 10 août, demandait au club de Lille la déchéance de Louis XVI; il vint à Paris surtout pour préparer de nouveaux plans, pour combattre les nouvelles mesures de la Convention, entre autres, le décret du 15 décembre 1792, pour se plaindre de l'a-

1. Arthur Dillon était un général de cour, très impopulaire depuis le 10 août, suspect à tout le monde, et sur qui s'éleva un véritable *tolle* après sa lettre au landgrave de Hesse.

bandon où le ministère laissait son armée. Malgré tout, cet ouvrage de M. de S. mérite les mêmes éloges que son livre sur les volontaires corréziens; il est fait avec le même soin et le même souci des documents originaux [1].

6. M. de Vissac, auteur d'un volume sur *Romme le montagnard*, nous décrit d'abord la société, où Gilbert Romme passa ses premières années; il le montre arrivant à Paris et logé place Maubert, entrant en relations avec d'Alembert, Lalande, l'abbé Bossut, donnant des leçons particulières, travaillant avec cette opiniâtreté qui lui valut plus tard le surnom de *mulet d'Auvergne* [2], devenant enfin gouverneur du jeune Paul de Strogonoff. Voilà Romme à Saint-Pétersbourg, apprenant le russe, formant et assouplissant son élève « égoïste, entêté et paresseux » (p. 59), admis à baiser la main de Catherine et lui faisant agréer un écritoire, « merveilleux ouvrage de mécanique auquel il avait consacré de longues veilles » (p. 67). Paul Strogonoff grandit; on le fait voyager, et Romme l'accompagne, en Sibérie, à Novgorod, à Moscou, en Crimée, puis en France; le gouverneur et son élève font une courte apparition à Riom, puis séjournent à Genève, parcourent la Suisse (voir p. 108-109 un portrait de Lavater), l'Alsace, la Lorraine, enfin s'établissent à Paris en 1789. Ici se place un singulier épisode; le jeune seigneur russe, le futur ministre d'Alexandre, qui prend désormais le nom de Paul Otcher, fréquente avec son précepteur le club des Jacobins et en devient membre (7 août 1790); il s'affilie également au club des *Amis de la loi* que Romme a fondé et qui tient ses séances chez Théroigne de Méricourt, l'archiviste de la société; il s'éprend de la belle « Liégeoise »; il fait si bien qu'il est rappelé à Pétersbourg, sur les rapports de l'ambassade russe. Romme, demeuré seul, se jette à corps perdu dans la révolution; avec les trente mille livres qu'il a reçues des Strogonoff, il achète des biens nationaux; il est électeur, éligible, président de la société populaire de Riom, membre de la Législative, puis de la Convention avec son intime ami Soubrany. Le reste du volume est consacré au rôle de Romme durant la Terreur. On remarquera surtout les pages qui traitent de l'insurrection du 1 prairial et des derniers jours du montagnard. Signalons aussi dans l'appendice le catalogue des livres que Catherine II recommandait au comte de Strogonoff, un extrait du *Journal* de Romme du 24 septembre au 24 octobre 1771, les notes qu'il prit au procès de Louis XVI dans les séances du 16 au 22 janvier 1793 et sa défense écrite. L'auteur avait à sa disposition une foule de documents inédits; il nous semble qu'il en a été trop avare; au lieu des

1. P. VIII-IX. Mme de Choiseul trouvait dans l'éloge de Catinat quelques passages remplis de *chicchoc* et d'antithèses; à propos de ce mot *chicchoc*, M. de S. dit que la première partie a été seule acceptée « ah! madame la duchesse, quel galant éloge exprimerait de nos jours cette moitié de chicchoc là! » *Chic* vient de l'allemand *schick*, et n'a aucun rapport avec le *chicchoc* de Mme de Choiseul.

2. M. de V. aurait dû dire que ce nom fut donné à Romme par Mercier, dans son *Nouveau Paris*.

considérations banales sur Catherine II (p. 49-53) et sur la petite ville de province (p. 95-96), M. de V. aurait mieux fait de nous donner des extraits plus abondants encore des manuscrits de Romme. Il ne montre pas nettement comment son héros devint un des plus exaltés jacobins. Il n'accorde pas une assez grande importance aux travaux de Romme dans le sein du comité d'instruction publique et il aurait dû citer quelques passages de son rapport sur la propriété des pièces de théâtre et la protection que méritent les ouvrages dramatiques. Il ne dit pas que Romme fit le 16 avril 1793 l'analyse des différents plans de déclaration des droits envoyés à la Convention, qu'il demanda l'exemption du recrutement pour les ouvriers des mines, la conservation du cabinet d'histoire naturelle de Chantilly, etc. Il est quelquefois emphatique, par exemple, lorsqu'il montre Romme « se mêlant, éperdu, à la gigantesque épopée » (p. VI) ou lorsqu'il dit qu' « il était temps de faire asseoir Paul Strogonoff aux divers banquets de l'humanité » (p. 92) ou bien que « toutes les entrailles tressautaient sous les tranchées de la colique révolutionnaire faite de meurtres, d'incendies et de pillages » (p. 153) et que « les amertumes du pouvoir sont enivrantes, comme celles de l'absinthe » (p. 152). Il estropie quelques noms propres; *Kamp* pour « Campe », *Basdoff* pour « Basedow » (p. 147), *Mutrouzen* pour « Mutterhausen » (p. 110), *Hagueneau* pour « Haguenau », *Wasselone* pour « Wasselonne », etc., etc. Mais son ouvrage renferme bien des choses neuves et curieuses, particulièrement sur la famille de Romme, sur sa période pré-révolutionnaire, sur la préparation de sa candidature, sur le caractère et le tempérament de ce dernier des Montagnards [1].

7. Nous terminerons cet article par une courte analyse d'un ouvrage que l'éditeur ne nous a pas envoyé, malgré notre demande, mais qui mérite d'être signalé. C'est le *Dubois-Crancé* de M. Iung. Le savant colonel fait l'histoire de la famille de son héros; il expose le rôle de Dubois-Crancé à la Constituante et particulièrement au comité militaire de cette assemblée; il rappelle ses opinions et ses discours. Il le montre, après un court séjour à l'armée du midi, nommé député à la Convention par quatre départements, optant pour les Ardennes, rentrant naturellement dans le comité militaire et faisant décréter l'amal-

1. M. de V. rappelle dans l'*Épilogue* qu'une légende se forma autour de la mémoire du conventionnel; on prétendit que Romme avait été rendu à la vie par des amis dévoués qui l'avaient transporté dans une retraite sûre, puis en Russie où Strogonoff l'aurait recueilli. Il aurait pu rappeler le passage suivant de l'article consacré à Romme par la *Biographie moderne* (1806, vol. IV, p. 209-210) « on a même ajouté que la nouvelle de la révolution du 18 fructidor le rappela, pour ainsi dire à la vie, qu'il quitta aussitôt sa retraite et osa même retourner en France. Cette dernière assertion est dénuée de tout fondement; les efforts faits pour le sauver paraissent plus certains; mais si l'on est parvenu à lui rendre quelques restes d'existence, il est impossible qu'ils aient duré longtemps sans qu'on en eût acquis la certitude en France. Le crédit qu'y a trouvé le récit de sa conservation, prouve seulement quel intérêt son parti y prenait ».

game. Vient ensuite le récit des missions de Dubois-Crancé à l'armée des Alpes (siège de Lyon), dans l'Ouest et à Brest, de ses démêlés avec Barère et Robespierre, de l'influence qu'il exerça lorsqu'il fut du 5 décembre 1794 au 30 mars 1795, avec Carnot, chargé des affaires de la guerre au comité de salut public. Membre du conseil des Cinq-Cents, puis inspecteur général de l'infanterie, enfin ministre de la guerre pendant quarante-sept jours, Dubois-Crancé se retire après le 18 Brumaire dans sa terre de Balham où il encourage l'agriculture et meurt à Rethel le 29 juin 1814. Le livre de M. I., en deux volumes, rectifie une foule d'assertions inexactes sur Dubois-Crancé; il rend justice à ce patriote, à ce « législateur militaire » qui demanda dès 1789 le service obligatoire, qui fit voter la fusion entre les troupes de ligne et les volontaires, qui donna tout son temps et toutes ses pensées à l'armée. Ce n'est pas qu'il n'y ait çà et là quelques exagérations; Dubois-Crancé, dit M. I., est, en son genre, un Palissy, un Claude Bernard, un Pasteur. » (I, 6.) L'auteur n'a pas assez tenu compte des témoignages contemporains; il est trop porté à louer tout ce que fait son héros; il a, lui aussi, ce qu'on nomme en Allemagne le *furor biographicus;* il semble croire avec Dubois-Crancé que l'administration de Beurnonville fut mauvaise; il oublie de nous dire que Dubois et Dumouriez eurent un jour une très violente querelle et que le vainqueur de Jemmapes appelait Dubois le plus lâche et le plus barbare des Jacobins *(Mém.,* V, 4); que dès 1792 les généraux avaient commencé d'eux-mêmes l'embrigadement des troupes de ligne et des volontaires dans leurs armées; que Lacretelle assure que le 13 vendémiaire, à quatre heures du soir, un coup de fusil tiré par Dubois-Crancé de la maison d'un restaurateur sur la garde nationale postée à Saint-Roch fut le signal de l'attaque. Mais son ouvrage renferme de nombreux extraits des brochures, rapports et discours de Dubois-Crancé, des documents de toute sorte tirés des archives de la guerre et des archives étrangères, les états de service de plus de quarante officiers et généraux [1], de copieux renseignements sur

---

1. On sait que ces états de service ne sont communiqués qu'à très peu de gens, et, pour ainsi dire, à personne; aussi ai-je entendu quelques chercheurs envier la bonne fortune de M. I.; qu'ils se consolent; ces précieux états de service renferment des erreurs; dans ceux de Scherer, par exemple (II, 455), nous lisons *Desprez-Camer* au lieu de Deprez-Crassier » et *Chamuy* au lieu de Chauny; dans ceux de Beurnonville (I, 351) nous apprenons que le général s'appelait *Pierre de Rielle, fils de Pierre et de Jeanne de Laurain,* alors que son vrai nom est Pierre Riel, fils de Pierre Riel, charron et de Jeanne Lorain. Dans ceux de Dubois-Dubay, on oublie qu'il était membre de la Législative. — I, p. 323 lire *d'Espagnac* pour « Despignac », p. 361 *Stengel* pour « Steingel », et *d'Angel* pour « d'Angelis », p. 242-243 *Crublier d'Obterre* pour « Aublier d'Aubeterre » — II, p. 121, Haxo est né à Etival et non a Saint-Dizier; il commandait le 3e et non le 1er bataillon des Vosges; il mourut, non le 26 avril 1794, mais le 19 mars, selon Beauchamp, le 20 mars, selon Bouvier. — P. 238, M. Iung nous dit que Dubois-Crancé fut « religieux, catholique quand même jusqu'à sa mort ». Mais Dubois écrit dans son testament (II, 357) qu'il est né dans la religion catholique et se borne à en respecter les usages.

l'organisation des bureaux du ministère de la guerre et des comités, etc. Le travail de M. I. est donc une contribution très importante à l'histoire de l'armée et de la Révolution ; il doit être sur la table de tous ceux qui étudient, au point de vue militaire, les dix dernières années du XVIIIe siècle.

8. En même temps que ses deux volumes sur le conventionnel, M. I. faisait paraître un écrit inédit de Dubois-Crancé, l'*Analyse de la Révolution française*. Cet ouvrage renferme des vues très remarquables, d'intéressants portraits et des témoignages qu'il sera utile de consulter. M. Iung y joint le *Compte-rendu* de l'administration de Dubois-Crancé pendant qu'il a occupé le ministère de la guerre, le rapport sur l'organisation de l'armée en 1793, et diverses autres pièces annexes, entre autres, une comédie composée par Dubois-Crancé en 1803, *Le dépositaire infidèle* [1].

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

ANGLETERRE. — La nouvelle année voit paraître une revue anglaise consacrée exclusivement aux questions asiatiques (*The Asiatic Quarterly Review* ; dirigée par M. Demetrius Boulger (librairie Fisher Unwin ; 20 shillings par an). La Revue est moitié politique, moitié historique. Le premier numéro contient les articles suivants : La *Restitution de la forteresse de Gwalior*, par sir Lepel Griffin (Gwalior, détenue plus de quarante ans par les Anglais, est la maîtresse place des états du Maharaja de Scindya, qui vient de la recevoir en récompense de ses démonstrations de loyauté au moment des affaires d'Afghanistan) ; — *Biographie de lord Strathnairn*, par le colonel sir Owen Burne (lord Strathnairn, anciennement sir Hugh Rose, est un des héros de la grande rébellion). — *Histoire des anciennes entreprises de l'Angleterre dans l'Extrême-Orient*, par Demetrius Boulger — *Guerriers chinois*, par George Scott (l'auteur de la *Campagne du Tonquin* ; considérations sur l'esprit militaire en Chine). Sont d'un intérêt purement scientifique les articles du prof. Douglas sur les *Rapports de la Chine et de la Birmanie* ; du colonel Malleson, sur la *Jeunesse de l'empereur Akbar* ; de Vambéry sur l'*Élément turc en Perse et dans le Caucase* ; du colonel Yule, *Hobson Jobsoniana* (primeur du dictionnaire si impatiemment attendu des mots anglo-indiens, entrepris par le savant éditeur de Marco Polo en collaboration avec le regretté Burnell et qui va paraître bientôt sous le titre de *Hobson-Jobson* ; c'est l'appellation anglo-indienne des fêtes du *Moharrem*, corruption du cri *Hasan-Husein*). La mythologie transcendante est représentée par un article de sir George Birdwood, sur l'*arbre de Noël*, rapproché de l'arbre de la vie de la Genèse, du phallus indien et juif, et du dattier accadien.— Malgré la valeur inégale des articles, ce premier numéro fait bien augurer de l'avenir de la nouvelle Revue ; qu'elle se garde de la mythologie.

C'était un déiste. Enfin, les jugements sur Narbonne et Montesquiou sont vraiment trop sévères.

1. Pourquoi M. I. met-il dans l'*Analyse* une note à Boucher d'Argis, à Duport, à Rovère, et laisse tant d'autres noms sans note ? Il faut, en pareille matière, tout ou rien. Il aurait dû également corriger les erreurs flagrantes de son auteur ; p. 96, Montmédy n'a pas été pris par les Prussiens ; lisez même page *Kalkreuth* et non « Kalkreutz » ; p. 100 *Jouneau* et non « Jonneau », *Charlier* et non « Chaslier ».

TURQUIE D'ASIE. — L'École Évangélique de Smyrne vient de publier, après une longue interruption, deux nouveaux fascicules de son utile recueil, le Μουσεῖον καὶ βιβλιοθήκη τῆς Εὐαγγελικῆς Σχολῆς. S'il est une institution, dans l'Orient grec, qui ait bien mérité de la science et de l'hellénisme, c'est assurément cette vaillante école de Smyrne, dont la bibliothèque et les collections d'antiquités s'ouvrent si généreusement à tous les savants étrangers et dont les publications sont sur la table de tout épigraphiste. Le 1[er] fascicule (1880-1884) contient une remarquable étude de M. Weber sur la chorographie d'Éphèse, accompagnée d'un plan à grande échelle. Cette étude, écrite en français, rectifie sur beaucoup de points les identifications des géographes qui se sont occupés de la métropole de l'Ionie. M. Weber a encore signalé quelques monuments restés inconnus des environs d'Éphèse, en particulier des sépultures très anciennes taillées dans le roc et les ruines d'une villa romaine. Le même fascicule du Μουσεῖον se termine par une étude de M. Karolidès sur le dialecte grec actuellement parlé en Cappadoce. L'auteur abuse malheureusement de l'étymologie, et n'hésite pas à rapprocher le cappadocien πουλοῦπα du latin *puer*, ἀβοῦκα de *avus*, etc. Mais sa monographie donne pour la première fois un recueil à peu près complet des formes dialectales du cappadocien actuel, et, à cet égard, elle rend un véritable service. — Le second fascicule (1884-1885) contient la transcription en cursive de 81 inscriptions grecques, pour la plupart inédites et provenant d'Asie-Mineure. Un grand nombre de ces textes sont des épitaphes, dont plusieurs sont assez curieuses; ainsi nous avons celles d'un auteur de mimes (μειμολόγος), d'un philologue (φιλολόγος), d'un graveur en pierres fines (δακτυλοκοιλογλύφος), d'un jardinier (κηπουρός). Une dédicace du proconsul Antolios (Anatolius) rappelle la reconstruction d'une partie des murs de Smyrne sous Arcadius. Une base de statue trouvée près de Mylasa en Carie porte une dédicace à l'empereur Julien, τὸν ἐκ φιλοσοφίας βασιλεύοντα. D'autres inscriptions nous font connaître l'emplacement de villes qui manquent encore sur toutes les cartes, Tamasis en Lydie, Castollos dans la même région, Ormitène, Tyanollos, Dareioukômé dans les environs de Magnésie du Sipyle. Les inscriptions placées sur des ex-voto ne sont pas moins instructives; nous trouvons la mention d'un *Heraklès Oplophylax*, d'Anaïtis, de Mên Tiamou, de la Mère Aziottène, toutes divinités encore peu connues et dont les noms sont très rares en épigraphie. Les textes donnés par le Μουσεῖον sont en général très correctement reproduits, et les restitutions proposées par les éditeurs attestent de sérieuses connaissances épigraphiques. — S. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 janvier 1886.

M. Gaston Paris, président, annonce la perte que l'Académie vient de faire dans la personne de l'un de ses membres ordinaires, M. Emmanuel Miller, né en 1812, mort à Cannes le 9 janvier 1886. Il rappelle les principaux titres scientifiques de M. Miller, la publication des fragments de Nicolas de Damas, découverts par lui à l'Escurial, celle des *Philosophumena*, le catalogue des manuscrits grecs de l'Escurial, ses voyages de recherches bibliographiques et d'exploration scientifique en Espagne, en Russie, aux couvents du mont Athos, dans l'île de Thasos, etc.

L'Académie procède à la désignation de deux candidats pour la chaire d'épigraphie latine au Collège de France, laissée vacante par la mort de M. Léon Renier. M. Ernest Desjardins est désigné en première ligne, M. Cagnat en seconde ligne. L'assemblée des professeurs du Collège de France avait fait les mêmes présentations.

M. le Président donne lecture des lettres des candidats aux deux places d'académiciens ordinaires dont la vacance a été déclarée cet été. M. Gaston Boissier se porte candidat à la place laissée vacante par la mort de M. Léon Renier, MM. Auguste Longnon, Antoine Héron de Villefosse et Clermont-Ganneau, à la place laissée vacante par la mort de M. Egger.

L'Académie se forme en comité secret.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 1 février — 1886

27. — **Res gestæ Divi Augusti**, d'après la dernière recension, avec l'analyse du commentaire de M. Th. Mommsen, par C. Peltier, boursier d'agrégation à la Faculté des lettres de Douai, sous la direction de R. Cagnat, chargé de cours à la même Faculté. In-8, 92 et viii p. Paris, Klincksieck, 1885. Prix : 2 francs.

La dernière édition du Monument d'Ancyre, publiée en 1883 par M. Mommsen, d'après les moulages de l'inscription rapportés à Berlin par M. Humann, est un trésor d'érudition où des générations de savants viendront puiser. Mais cet ouvrage, sous sa forme originale, est trop volumineux et trop coûteux pour les étudiants de nos Facultés, qui ont pourtant grand intérêt à connaître la plus longue et la plus importante des inscriptions antiques, le document capital pour l'histoire d'Auguste et pour l'étude des institutions impériales. Avec la permission de l'illustre savant allemand, M. Peltier a réimprimé le texte latin et grec en le faisant suivre d'un commentaire écrit en français qu'il a extrait, avec beaucoup de soin et de mesure, du long commentaire latin de M. Mommsen. Ce travail s'est fait sous la direction de M. Cagnat, qui a écrit en outre une introduction très substantielle sur l'historique du Monument d'Ancyre et les interprétations générales auxquelles il a donné lieu. Je regrette seulement de n'y pas trouver le nom de Ghislen de Busbecq, ambassadeur de l'empereur Ferdinand auprès de la Sublime Porte, auquel revient l'honneur d'avoir fait copier pour la première fois une partie de l'inscription. Il est bon que le souvenir de pareils services ne périsse pas.

Jusqu'à présent, on ne pouvait prendre connaissance du Monument d'Ancyre sans aborder des ouvrages coûteux et peu répandus ; grâce à MM. Peltier et Cagnat, il ne sera plus permis désormais de l'ignorer.

Salomon Reinach.

28. — **De Cruquii Codice Vetustissimo,** scripsit R. C. Kukula. Vindobonæ apud Geroldi filium, 1885. 72 p. in-8. 2 mark.

Le sujet choisi par M. Kukula a déjà été traité bien des fois; son travail n'est cependant pas inutile, même après les récentes publications de MM. Hoehn [1] et Mewes [2].

M. K. étudie d'abord les procédés de travail de Cruquius et montre par des exemples bien choisis la négligence incroyable de ce philologue, ses erreurs et ses contradictions continuelles : pour retrouver au milieu du fatras des commentaires de Cruquius les leçons authentiques du *Codex Vetustissimus*, il faut beaucoup de patience, de sagacité et de critique. Cruquius semble bien n'avoir jamais sciemment donné d'indications inexactes, mais même à une époque où les philologues ne se souciaient guère de relever avec exactitude les variantes des mss., il était impossible de travailler avec plus de légèreté que lui. Sa collation du *Codex Diuaei*, que nous pouvons vérifier, ne laisse aucun doute sur ce point. La difficulté est encore augmentée par l'obscurité et la confusion des indications de Cruquius, la même abréviation *(Cod. Bland.)* désignant tantôt les 4 mss. Blandiniens, tantôt un seul, V ou un autre.

Après avoir dans les 9 premiers chapitres de sa brochure soigneusement analysé et classé les principales causes d'incertitude, M. K. réunit en un tableau assez commode les leçons bien attestées du *Codex Vetustissimus*. Ce tableau est suivi de remarques sur les particularités orthographiques et sur la date probable du ms. Sur ce dernier point on ne saurait rien affirmer; mais quelques indices tendraient à prouver que le *Codex Vetustissimus* ne méritait guère son nom.

M. K. a vu, plus clairement qu'aucun de ses devanciers, les obstacles de toute nature qui s'opposent à une connaissance exacte de V.; il a su s'orienter dans la *farrago cruquiana*, et ce n'est pas un mince mérite; enfin son exposition est d'une clarté trop rare dans les ouvrages de philologie. Il faut espérer que M. Kukula appliquera désormais son excellente méthode à des sujets moins rebattus que celui-ci, où il était bien difficile d'arriver à quelque résultat vraiment nouveau.

Louis Duvau.

---

29. — Manuel Gedeon. Ο ΑΘΩΣ, Constantinople, Lorenz et Keil, 1885, 356 p.

On a déjà beaucoup écrit sur le Mont Athos, mais le livre de M. Gedeon est du petit nombre de ceux qui s'appuient sur une étude attentive des documents et il mérite de fixer l'attention des historiens. L'auteur

1. *De codice Blandinio antiquissimo*, Iena, 1883.

2. *De codicis Horatiani qui* Blandin. Vetustiss. *vocatur natura atque indole*, Berlin, 1881. — *Ueber den Wert des* Codex Blandinius Vetustiss., Berlin, 1882.

connaît presque tout ce qui a été publié avant lui, même en Occident, mais en outre il a patiemment fouillé dans les archives monastiques et il en a tiré pour son ouvrage de nombreuses pièces importantes. Patriote et orthodoxe ardent, il éprouve pour la montagne sainte un enthousiasme qui se manifeste çà et là par de véritables dithyrambes; mais tous ceux qui ont visité ce beau pays et ces monastères si pittoresques et si intéressants n'oseraient le lui reprocher. D'ailleurs la vivacité de ses sentiments ne l'a point empêché de faire œuvre de critique : il se dégage des légendes dont on a entouré l'origine des monastères athonites et reconnaît qu'on ne peut en faire commencer l'histoire avec certitude qu'au IXe siècle : Genesios est le premier qui en parle en 842. A partir de cette date, l'auteur note tous les événements principaux, signale les chrysobulles importants et souvent se sert de documents inédits. Une topographie manuscrite des couvents de l'Athos, composée au commencement du siècle par Théodoritos, higoumène d'Esphigmenou, d'après des actes originaux, lui a aussi fourni de précieuses données sur la fondation des monastères. Toute cette partie (p. 65-197) ajoute de nombreux renseignements nouveaux à ce qu'on savait déjà. Plus loin (p. 198-235) les notices sur les hommes illustres de l'Athos seront fort utiles pour la bibliographie de la littérature néo-hellénique.

M. G. s'est aussi occupé des arts au Mont Athos et c'est ici que j'aurais quelques observations à lui présenter. Les pages où il parle de l'architecture des monastères (p. 28-41) contiennent sans doute des indications dont on peut tirer profit, mais il y manque des planches et le sujet même est traité d'une manière trop générale. Il est permis de croire que l'auteur est peu familier avec ces matières et qu'il ne connaît point les travaux relatifs à l'architecture byzantine. Il ne paraît même pas avoir vu les articles de Didron sur les monastères de l'Athos qui ont paru dans les *Annales archéologiques* et qui, à côté d'erreurs incontestables, offrent cependant de bons renseignements. Au sujet des peintures athonites, l'inévitable et mystérieux Pansélinos fait encore les frais d'une vive discussion (p. 235-240). Je ne veux point intervenir trop avant dans les querelles de l'auteur avec M. Pappadopoulos-Kerameus, cependant puisqu'il m'y mêle, je lui ferai remarquer que je me suis plus récemment occupé de Pansélinos et que j'ai discuté en détail les hypothèses de M. Pappadopoulos [1]. Sans reprendre ici la question, il est intéressant de remarquer que, d'après les études de l'auteur, Lavra et Vatopédi possédaient, dès le Xe siècle, des monastères à Salonique. Or l'auteur du *Guide de la peinture* apprend que Pansélinos travailla à la fois au Mont Athos et à Salonique, et la tradition veut que précisément il ait peint à Lavra et à Vatopédi. Par le rapprochement des faits, il semble donc que l'histoire donne ici indirectement

1. *L'art byzantin*, 1883; *Notes sur Manuel Pansélinos*, *Rev. archéol.*, mai-juin 1884.

quelque appui à la tradition, mais tout ceci ne nous apprend rien sur la question de date. A propos de l'inscription de la mosaïque de Vatopédi, M. Gedeon nous reproche vivement, à l'abbé Duchesne et à moi, d'avoir mal lu la première ligne et d'avoir transcrit τὰ πρίν ἀκαμήκω ῥυέντα τῷ χρόνῳ κ. τ. λ.[1], au lieu de τὰ πρὶν ἀκαλλῆ καὶ ῥυέντα κ. τ. λ. Le crime ne serait point grave, le sens restant le même en somme, pourtant nous ne sommes point sûrs de l'avoir commis.

C. Bayet.

---

30. — Les travaux les plus récents sur le vocabulaire celtique :

Indices glossarum et vocabulorum hibernicorum quæ in Grammaticæ celticæ editione altera explanantur composuerunt B. Güterbock et R. Thurneysen; Lipsiæ, Hirzel, 1881.

— *Note irlandesi* concernenti in ispecie il codice ambrosiano di G. I. Ascoli, Milano, 1883.

— *Keltoromanisches* von Rudolf Thurneysen; Halle, Niemeyer, 1884.

— *Vocabulaire vieux-breton* avec commentaire contenant toutes les gloses en vieux-breton, gallois, cornique, armoricain, connues, précédé d'une introduction sur la phonétique du vieux breton et sur l'âge et la provenance des gloses, par J. Loth; Paris, Vieweg, 1884.

— *On irish lexicography* by Robert Atkinson; Dublin, 1885.

M. Zimmer nous annonce depuis longtemps un dictionnaire irlandais. Ce livre, paraît-il, fera immédiatement tomber dans l'oubli tous les travaux du même genre qui l'ont précédé. Il aura l'honneur de la *Clarendon Press* d'Oxford; il donnera la traduction des mots irlandais en latin, ce qui aura le double avantage de mettre ce livre à la portée des savants qui ne savent ni l'anglais ni l'allemand et de fournir à M. Zimmer une occasion de compléter ses études de latin. Je suis de ceux qui auront le plus à profiter des trésors de science que l'ouvrage de l'éminent professeur de Greifswald mettra à la disposition du public et que ce savant nous a jusqu'à ce jour distribués si parcimonieusement. Depuis quelques années, du reste, les travaux des autres ont considérablement facilité la tâche si vaste que son dévouement pour nous lui a imposée. J'ai déjà parlé dans la *Revue critique* des deux glossaires qui terminent le *Felire Oengussa* de M. Whitley Stokes et les *Irische Texte* de M. Windisch. Ces deux dictionnaires du vieux et du moyen irlandais remontent à cinq ans; jusqu'à eux on était réduit aux informes compilations d'O' Reilly et d'O' Donovan.

Ces informes compilations, nous étions encore bien heureux de les avoir; qu'aurions-nous fait sans elles? et je serais bien ingrat si je contestais par exemple les services qu'O' Donovan a rendus. Mais tout homme non prévenu reconnaîtra que les glossaires de MM. Whitley Stokes et Windisch ont fait faire à la connaissance du vocabulaire celti-

1. Duchesne et Bayet, *Mission au mont Athos*, 1877, p. 312.

que un progrès considérable et facilitent énormémément l'étude de l'ancien et du moyen irlandais. Si M. Zimmer fait faire à la lexicographie irlandaise un progrès analogue, je serai le premier à y applaudir. Mais ce progrès ne sera pas son œuvre exclusive. Les *Indices glossarum et vocabulorum hibernicorum* de MM. Güterbock et Thurneysen, publiés avec la collaboration de M. Windisch, apportent à la *Grammatica celtica* un complément depuis longtemps désiré. Je me reproche de n'en avoir pas rendu compte plus tôt. Mais j'ai attendu qu'un long usage m'eût permis de parler en connaissance de cause des grandes qualités comme des quelques inévitables imperfections de ce livre. Il est divisé en deux parties : dans la première partie, les textes dont Zeuss s'est servi sont reproduits en suivant l'ordre où ils se trouvent dans les manuscrits dont ils sont tirés et avec renvoi aux pages de la *Grammatica celtica*. C'est un complément intéressant de l'édition des gloses de Saint-Gall donnée par M. Ascoli, qui ne renvoie pas aux passages de la *Grammatica celtica* où ces gloses sont interprétées; quant au manuscrit de Wurzbourg, édité par M. Zimmer, les gloses qu'il renferme sont, dans l'ouvrage de ce savant, accompagnées de renvois à la *Grammatica celtica;* mais ces renvois ne sont pas toujours complets, et MM. G. et T. fournissent d'utiles additions. Ceux-ci ont intitulé cette partie de leur œuvre *index glossarum*; la seconde partie porte le nom d'*index vocabulorum :* les auteurs y ont réuni les mots irlandais renfermés dans les sections irlandaises de la *Grammatica celtica*, en excluant les mots compris, quoique irlandais, dans les sections bretonnes. Des deux parties de leur œuvre, celle-ci est celle dont j'ai eu le plus souvent lieu de faire usage. Je ne puis qu'applaudir à la rigoureuse précision de ce travail, au double point de vue de la correction du texte et de l'exactitude des renvois. Je releverai seulement quelques lacunes. Les auteurs n'ont pas toujours indiqué tous les passages de la *Grammatica celtica* dans lesquels sont répétés chacun des mots qu'ils mentionnent. Je prends deux exemples au hasard: *Adbar* (causa) 869 *a;* ce mot se trouve aussi aux pages 329 *b* et 414 *a* de la *Grammatica celtica,* et la variante *adbur* à la page 445 *a.*— *An* (nobilis, dives), 955 *a*, est cité également p. 250 *a* où il est traduit par *dives,* et son datif féminin *ain* se rencontre aux pages 243 *a* et 641 *a* où il est rendu par *ignea* avec renvoi au ms. de Milan 133 *a* (*Goidilica* 2, p. 23). La page 250 *a* renvoie au ms. de Wurzbourg, 8 *a* (Zimmer, *Glossae hibernicae,* p. 47). Les lacunes de mots pourraient aussi fournir l'objet de quelques observations critiques, en voici des exemples.

L'accusatif singulier *abinn* (flumen), pages 336 *b*, 612 *a*, 649 *b* de la *Grammatica celtica*, d'après le livre d'Armagh, f° 18*b*. 1 (*Goidelica* 2, p. 87; *Analecta bollandiana,* II, 229; Gilbert, *Facsimiles of national manuscripts of Ireland*, première partie, planche XXVII). Ce mot a été cité par Windisch, *Irische Texte,* I, 342, d'après la *Grammatica celtica,* 649 *b*, avec l'orthographe légèrement inexacte, *abainn* pour *abinn.*

Acher (aigu), 609 *a*, 953 *a b*, d'après le manuscrit de Saint-Gall, 904, p. 112, mentionné par Windisch d'après Zeuss, 953 *a b*, dans *Irische Texte*, I, 343.

Adamrae (mirum), page 918 *a*, adjectif d'où dérive *adamrugur* (admirer) mentionné dans l'*Index*. *Adamrae* est l'orthographe du manuscrit de Milan; Windisch, *Irische Texte*, I, 345, donne d'après des textes plus récents l'orthographe *adamra*.

Adchaib (flatibus), 631 *a*, d'après le ms. de Wurzbourg, 22 *a*; Zimmer *Glossae hibernicae*, p. 133.

Adcomcisset (offenderunt), pages 269 *b*, 551 *a*, cité d'après la page 269 par Windisch, *Irische Texte*, I, 346; manuscrit de Wurzbourg, folio 4 *d*. Cf. Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 26.

Ag, datif d'un mot signifiant *timor*, suivant la *Grammatica celtica*, 913 *a*, qui le cite d'après le manuscrit de Wurzbourg, f° 25 *a* (cf. Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 150); mais le sens réel est *pugna* comme l'a reconnu M. Windisch, *Kurzgefasste irische Grammatik*, p. 115, n° 15; cf. *Irische Texte*, I, 348. Le génitif de ce mot est *ága*; l'accusatif et le datif *ág*; c'est un thème en *u*. La *Grammatica celtica* le confond avec *ag* (timor), à l'accusatif *aig*, page 870 *a*, d'après le manuscrit de Milan. Ce second mot paraît être un thème féminin en *-a* dont vient le verbe dérivé *agur* (je crains), *agathar* (il craint), mentionné à l'*Index*. Les deux mots dont le nominatif singulier est *ag* sont mentionnés dans le glossaire d'O' Clery, *Revue celtique*, IV, 359; *ág* « bataille » a été signalé par M. Whitley Stokes dans son index du *Saltair na Rann*.

Ail (agréable) : 1° pages 249 *b*, 875 *b*, d'après le manuscrit de Wurzbourg 11 *b* (Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 69); 2° pages 484 *a*, 637 *a* et 923 *b* d'après le manuscrit de Wurzbourg, 24 *c* (Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 148).

Ailgais, page 449 *b*, d'après l'hymne de Broccán, accusatif d'un substantif que la *Grammatica celtica* traduit par *munus* et qui paraît plutôt signifier « désir d'une chose qui ne peut être obtenue »; Windisch, *Irische Texte*, I, 351.

Ailidi (aliena, *lisez* alterna), page 781 *a*, d'après le manuscrit de Milan 28 *c*, édition d'Ascoli, page 76, glose 3.

Aildi (beauté), glose de *forma*, p. 781 *a*, accusatif et datif d'un substantif féminin *áilde* (dérivé de *álind* dont le nominatif pluriel est *áildi* et le comparatif *áildiu*. Nous connaissons ce mot par le manuscrit de Milan, édition d'Ascoli, page 94, glose 22.

Ainfirinni (injustitiam), manuscrit de Wurzbourg, 2 *a*, chez Zimmer, *Glossae hibernicae*, page 8; mot écrit à tort *anfirinni* dans la *Grammatica celtica*, pages 501 *a*, 914 *b*.

Airchenn (indubium), page 304 *b*; (certum), page 343 *b*; d'après le Bède de Karlsruhe, chez Zimmer, *Glossae hibernicae*, page 229.

Aire (attentio), page 452 *a*, d'après le ms. de Wurzbourg, 12 *c*; cf.

Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 78; au datif *airi*, page 633 *b*, d'après l'hymne de Fiacc; cf. Windisch, *Irische Texte*, I, 353.

Airlicud (praebendo), page 634 *b*, d'après le ms. de Würzbourg, 31 *c*; Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 187, infinitif d'*airlicim*, Windisch, *Irishe Texte*, page 355, col. 2. La parenté avec l'allemand *leihen* rend ce mot très intéressant; cf. Windisch, *Irische Texte*, I, 860, col. 2, au mot *úain*, et Kluge, *Etymologisches Woerterbuch*, 3e éd., p. 201.

Airm (locus), page 343 *a*, d'après le livre d'Armagh, fº 18 *b*. 1 (*Goidelica* 2, 87; *Analecta bollandiana*, II, 229; *Fac-similes of national manuscripts of Ireland*, première partie, planche XXVII). Cf. Windisch, *Irische Texte*, I, 355, mot qui explique le composé *cairm* (quisquis locus).

Aithfhoilsigthecha (referentia), page 346 *a*, d'après le Priscien de Saint-Gall, page 198 *a*, glose 2, édition d'Ascoli, p. 112.

Aithirriuch (emendationi, pœnitentiæ), p. 1002, note 28, d'après le ms. de Milan, 22 *d*, édition Ascdi, p. 47, glose 5.

Alt (juncturam) « jointure d'un membre », page 265 *b*, d'après le glossaire de Cormac, chez Whitley Stokes, *Three irish glossaries*, page 17, lignes 10 et 12.

Altainn (rasorium), page 657 *a*, d'après le manuscrit de Milan, accusatif d'un substantif identique au breton *aoten* et au gallois *ellyn*.

Amainsib (vanitatibus), page 781 *a*, d'après la *Lorica Gildae*, mot traduit par *wiles* « tromperies » chez Whitley Stokes, *Irish glosses*, page 140, glose 147. Cf. Windisch, *Irische Texte*, I, 361, 362; Whitley Stokes, *Togail Troi*, p. 132; Robert Atkinson, *On irish lexicography*, p. 22-23. Le vrai sens d'*amainse* paraît être « habileté » qui peut se prendre dans un sens défavorable, mais aussi dans un sens favorable.

Amnas (crudelem), page 467 *a*, d'après l'hymne de saint Patrice. Cf. Windisch, *Irische Texte*, I, 362, col. 2.

Amre (admirable), page 364 *a*, est le nominatif d'*amri* (miraculi) cité à l'*Index* d'après la page 916 *b* et qui aurait aussi pu l'être d'après la page 637 *a*. *Amre* se trouve dans le manuscrit de Wurzbourg 17 *b*, Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 112.

Anacul (salvare), page 429 *a*, d'après le livre d'Armagh, infinitif du verbe dont la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif est *anich* quand elle est conjointe, *aingid* quand elle est absolue, cf. Windisch, *Irische Texte*, I, 364, col. 1.

Anad (moram), page 430 *a*, d'après le *Senchus Mór*, infinitif du verbe qui fait à la première personne du pluriel du subjonctif conjoint *anam*.

Ar (labourer), page 769 *a*, d'après O' Davoren au mot *achtail* chez Whitley Stokes, *Three irish glossaries*, p. 47.

Arithissi (iterum), page 623 *a*, d'après une glose du manuscrit de Turin qui porte le numéro 131 chez Whitley Stokes, *Goidelica* 2, p. 13 et le numéro 146 chez Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 207.

Asai (caligae), page 457 *b*, d'après le glossaire de Cormac au mot *fual* chez Whitley Stokes, *Three irish glossaries*, page 20. C'est le nominatif pluriel de *ase*, mot emprunté au vieux scandinave *hosa*, thème *hosan*, et qui a donné au vieil irlandais le verbe dérivé *asigim* « je me chausse » d'où la seconde personne du singulier de l'impératif *asigthe* « chausse-toi », *Grammatica celtica*, page 443 *b*, d'après le livre d'Armagh.

Ascur (intermissionem), pages 239 *a*, 633 *b*, d'après le ms. de Wurzbourg, 25 *d*; Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 156.

Asil « membre », page 273 *a*, d'après le Priscien de Saint-Gall auquel renvoie la partie bretonne de la *Grammatica celtica*, page 284. Le nominatif pluriel de ce mot est *aisle*, *Grammatica celtica*, page 304 *a*, d'après le glossaire de Cormac, au mot *deach*; Whitley Stokes, *Three irish glossaries*, p. 17, l. 19.

Ass (lait) dans la construction *ass-caerach* « lait de brebis », page 260 *a*, d'après le glossaire de Cormac au mot *ói*; Whitley Stokes, *Three irish glossaries*, p. 33. Ce mot est écrit *as* avec un seul *s* chez O' Davoren cité par Windisch, *Irische Texte*, I, 375; et chez O' Clery, *Revue celtique*, IV, 368.

Athig (clientis), page 449 *b*, d'après l'hymne de Broccan, génitif singulier du substantif *aithech*, fréquent dans les textes de lois, et dont le plus ancien exemple paléographiquement parlant est donné par le livre d'Armagh, 17 *a* 1, chez Whitley Stokes *Goidelica* 2, 84; et dans *Analecta Bollandiana*, t. II, p. 219, l. 11.

Athig (vento), page 631 *a*, d'après le ms. de Wurzbourg, 22 *a*; Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 133.

Je me borne à ces exemples qui concernent la première lettre de l'alphabet. On voit qu'il reste encore quelque chose à glaner après les deux savants auteurs. Mais on se tromperait fort si l'on supposait que j'entende par là leur adresser une critique sérieuse. Ce serait d'abord une injustice, car jamais un index ne peut être complet; ce serait ensuite de ma part une ingratitude. Leur ouvrage est un complément indispensable de la *Grammatica celtica;* il n'y a presque pas de jours que je ne le consulte; jamais je ne l'ai consulté sans profit.

Le mémoire de M. Ascoli dont nous avons donné le titre est un extrait des compte-rendus de l'Institut royal lombard. Il débute par une dissertation très intéressante sur l'irlandais *cét-faid* dont le premier élément paraît identique au grec κατά et au breton *gant*, et dont le second aurait la même racine que le grec βαίνω, le latin *venio*, en sorte que *cét-faid* serait étymologiquement identique au mot grec κατά-βασις, malgré la différence de sens; le mot grec, en effet, désigne l'acte physique de descendre, *cét-faid* a la signification du latin *sensus*. Cette doctrine très séduisante à première vue offre cependant une difficulté. Elle paraît exacte sur le premier terme de l'irlandais *cét-faid*, mais contestable sur le second terme *faid* pour *baid*, plus anciennement *ba-ti-s*.

Dans le vieil irlandais *cét*, les deux lettres *ét* sont l'équivalent du groupe breton *ant* de *gant* et du groupe grec ατ de κατά ; c'est-à-dire que les deux lettres irlandaises *ét* représentent *n* résonnant suivi de *t*. Passons au second terme. Le grec βάσις suppose un plus ancien *βα-τί-ς = **gvmtis* : comparez le latin *in-ventio* dont le second terme suppose un primitif *gvm-ti-o*. Le mot grec comme le mot latin est un dérivé de la racine indo-européenne *gvem*, en sanscrit *gam*, dont il nous offre la forme réduite. Mais si du grec et du latin nous passons au celtique, nous nous demanderons comment le groupe formé par nasale résonnante + *t* qui a donné *ét* dans le premier terme *cét-* de *cét-faid* est devenu *at* dans le second terme *faid* = **ba-ti-s* [1]. On ne peut guère, ce semble, faire autrement que d'admettre ici une racine *bâ*, à la forme réduite *ba*, qui peut être, sans changer le sens primitif proposé par M. Ascoli, la racine du grec dorien ἔ-βα-ν « j'allai », en ionique attique ἔ-βη-ν, avec la forme réduite au pluriel, par exemple dans le composé ὑπέρ-βασαν « ils passèrent dessus » que nous a conservé un vers d'Homère [2]. La forme primitive de cette racine est *gvâ* quand elle est pleine, *gva* quand elle est réduite ; en sanscrit *gâ* et *ga*. Exemple : *jigâti* « il vient », *jigamas* « nous venons » [3].

Après cette intéressante étude, l'auteur traite des erreurs contenues dans le manuscrit de Milan, si connu des celtistes et dont il publie les gloses : quelques-unes de ces erreurs sont le résultat d'omissions comme *fortach* pour *fortacht* (auxilium), *doinach* pour *doinacht* (humanité). D'autres consistent en additions de lettres inutiles : *anccridi* pour *ancridi* (de l'injustice) avec doublement du *c*. Le doublon consiste quelquefois en mots entiers : ainsi *daé desom* est écrit deux fois dans la glose 10 du folio 32 *d (Il codice irlandese dell' ambrosiana*, p. 26). Ailleurs le scribe s'arrêtant au milieu d'un mot ne l'achève pas et le recommence. Nous citerons le composé syntactique *di-a-deacht* (de sa divinité) qui, à la glose 30 du folio 24 *d.*, se présente à nous précédé de ses cinq premières lettres *diade*. Des fautes plus graves que tout cela sont celles qui sont le résultat d'omissions, ce que les typographes appellent des bourdons. Ainsi dans la glose 4 du folio 68 *b* on rencontre l'inintelligible *iarnerglannandae* que M. Ascoli propose de corriger ainsi : *iarn-erglanad Cannandae* (post expurgationem Chananeorum) « après que le pays eût été purgé de Chananéens ».

Un linguiste aussi éminent que M. Ascoli n'a pas pu écrire ce travail paléographique sans y joindre une foule d'observations philologiques intéressantes qu'il serait trop long d'énumérer ici.

---

1. Voyez F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles*, p. 23. Cf. Brugmann dans la *Zeitschrift* de Kuhn, t. XXIII, p. 592 ; et Gustav Meyer, *Griechische Grammatik*, p. 165.

2. *Iliade*, chant XII, vers 469. Cf. Gustav Meyer, *Griechische Grammatik*, § 522, 523.

3. Au moment où je corrige cet article en épreuve, je commence à lire le savant ouvrage de M. Osthoff, *Zur Geschichte des Perfects*, et j'y trouve, p. 517 et suivantes, une étude approfondie sur l'étymologie du second terme du mot *cét-bait*.

Le mémoire que M. Thurneysen a intitulé *Keltoromanisches* a pour objet l'examen des étymologies celtiques proposées dans le *Dictionnaire étymologique des langues romanes* de Diez. M. T. est du petit nombre des romanistes qui s'occupent d'études celtiques, il le fait avec un remarquable succès. Personne n'a jusqu'a présent traité avec plus de compétence le sujet dont il s'occupe dans le mémoire dont nous venons de donner le titre.

Je crois par exemple qu'il a parfaitement raison de considérer comme très douteuse l'opinion des savants qui expliquent par le gaulois l'*u* français = *u* long (pages 10, 11). L'orthographe grecque du gallo-romain *dunum* est, comme il le dit avec raison, en contradiction avec cette étymologie. Mais il a tort de ne citer que Dion Cassius. Strabon avant Dion écrit Λούγδουνον (édition Didot, p. 154, l. 19; p. 159, l. 29; p. 160, l. 46, 48; p. 161, l. 14; p. 173, l. 16). C'est aussi l'orthographe de Ptolémée.

Je considère comme moins démontrée la thèse que certains dialectes gaulois auraient changé en ténue la moyenne précédée d'*r* ou *l* (pages 8, 9). Les Irlandais ont sans doute écrit *ort* pour *ordo;* mais il ne me semble nullement démontré que *Alpes* ait la même racine qu'*Albion*, le plus ancien nom connu de la Grande-Bretagne. C'est chez Polybe qu'il est pour la première fois question de la chaîne des Alpes; mais le nom de cette chaîne était déjà connu d'Hérodote qui croit que c'est un nom de rivière. Il n'est nullement prouvé que ce ne soit pas un mot ligure; et quant au nom d'Albion, rien n'établit non plus qu'il soit d'origine celtique.

Je partage entièrement la manière de voir de l'auteur sur l'origine littéraire du pont par lequel les âmes des morts, dans diverses légendes néo-celtiques, pénètrent au séjour des bienheureux (pages 20, 21). Dans le monde celtique, ce mythe a appartenu à la littérature chrétienne avant d'appartenir à la littérature profane. M. T. en cite un exemple dans la vision d'Adamnán. Ce pont s'appelait en irlandais *drochet* ou *droichet* [1]. Mais il n'en est pas question seulement dans ce document. On le trouve aussi dans une des hymnes irlandaises qui sont aujourd'hui un des plus anciens monuments de la langue, malgré la date relativement récente des deux manuscrits qui nous les ont conservées et qui datent de la fin du XIe siècle. Celle de ces hymnes qui nous intéresse ici est celle de Sanctán. Nous n'avons sur l'auteur aucune indication chronologique, mais l'antiquité de la pièce s'établit par la comparaison du texte avec les gloses. Une des gloses contient un contre sens et montre qu'à l'époque dont ces gloses datent, c'est-à-dire antérieurement à l'exécution des manuscrits, le mot irlandais *triath*, au génitif *tretkan* « mer » n'était plus compris [2]. L'autre rend un parfait, c'est-à-dire une forme archaïque par l'aoriste sigmatique correspondant, c'est-

1. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 184, l. 14, 28; p. 185, l. 15, 30.

2. *Arthrethan*, lisez *ar-threthain*, est glosé par *ar-thré-thond* « contre trois vagues ». Whitley Stokes, *Goidelica*², p. 148, glose 35.

à-dire par la forme moderne[1]. Or dans cette hymne, Sanctán demande qu'il y ait sous lui un pont de vie, *drochet bethad*[2]. C'est le pont mystérieux des romans de la *Table ronde*.

Je ne considère pas comme démontrée l'exactitude de la traduction reçue d'*Isarno-dorum* par *ferreum osium* (page 36). Suivant moi, le second terme de ce mot est le gallo-romain *durum* « forteresse ». Comparez le second terme d'*Autessio-dorum*, Auxerre, de *Divo-dorum*, Metz, dans l'*Itinéraire d'Antonin*. Le premier terme d'*Isarno-dorum* est un nom d'homme. Ce nom d'homme, *Isarnus*, a été très répandu dans la Gaule méridionale au moyen âge, et le nom de famille *Isarn* existe encore aujourd'hui. Le *cognomen* latin *Isarninus* en est un diminutif.

Le rapprochement de l'italien *broglio* et du français *breuil* avec le vieux celtique *brogi* (page 50) se justifie quant au sens, lorsqu'on remarque que le mot celtique n'a pas seulement le sens général de « terre » ou « pays ». Plusieurs textes de droit irlandais, dans la locution consacrée *im telcud m-broga* « pour renvoyer du pâturage clos » nous offrent le mot celtique avec un sens spécial qui est presque exactement celui du mot roman.

Le vocabulaire vieux-breton de M. Loth est la thèse qu'il a présentée pour obtenir le diplôme de l'Ecole des Hautes-Etudes. C'est un travail dont on ne peut contester l'utilité. Avant sa publication, il était très difficile de retrouver les mots bretons conservés par les textes les plus anciens qui ont été publiés soit dans la *Grammatica celtica*, par Zeuss et Ebel, soit ailleurs par MM. Rhys et Stokes. M. Loth a fait précéder le glossaire proprement dit d'une introduction où, acceptant comme exactes les lois phonétiques exposées dans la seconde édition de la *Grammatica celtica*, il cherche cependant à leur donner une plus rigoureuse précision. Il a, je crois, atteint ce but. M. Zimmer affirme le contraire dans un compte-rendu qui a paru le 12 septembre dernier dans la *Deutsche Literaturzeitung*. Suivant le savant professeur de Greifswald, M. Loth a fait un usage abusif des inscriptions et des actes monastiques, et il n'a pas compris que quand on a réuni beaucoup de notes il faut savoir opérer un triage et en mettre une partie au rebut; ce que M. Zimmer appelle élégamment « tousser et cracher à propos ». Ainsi faute d'avoir convenablement craché, M. Loth est arrivé à ce « résultat étonnant » que jusqu'au commencement du XIe siècle *m* breton persiste et ne se change pas en *u* dans l'intérieur des mots. Or il est prouvé, dit M. Z., que l'*m* breton se changeait en *v* dans l'intérieur des mots dès le VIe siècle puisque, dans ce siècle, Procope a écrit Ἀρβόρυχοι = *Arvorychi*, le nom d'un peuple identique aux *Ar[e]moricae civitates* de César (livre V, c. 53, § 6).

1. *Ad-ro-etach* est glosé par *ro-atchius*. *Goidelica*², p. 148, glose 56. Cf. Windisch, *Irische Texte*, I, p. 51, dernière ligne.

2. *Goidelica*², p. 147, vers 4. Cf. Windisch, *Irische Texte*, I, 50, ligne 2.

Je n'examinerai pas la question de savoir si l'autorité de Procope est suffisante pour établir la permutation dont il s'agit [1]. Il est certain que cet auteur a fait une faute dans la dernière syllabe du mot, où il remplace par la spirante χ la ténue gutturale *k*. Mais ce que je puis affirmer c'est que le nom propre géographique *Armorique* n'est pas et n'a jamais été breton. Il est gaulois. Il a désigné d'abord en gaulois, puis en latin une région où plus tard les Bretons se sont établis; les Romains se sont servis de ce mot pour désigner la population qui a précédé les Bretons dans cette région. Mais les Bretons n'ont pas connu ce mot; ils donnaient à cette région un nom différent. Il y a sur ce point plusieurs textes formels. Le premier est de Zozime. Après avoir raconté comment, au début du v[e] siècle, les Bretons, c'est-à-dire les sujets des Romains dans l'île de Bretagne sont devenus indépendants, il ajoute que l'Armorique les imita [2]. Quelques années plus tard, les habitants de l'Armorique étaient encore indépendants des Romains, Aétius les considérait comme d'orgueilleux insolents, et saint Germain, évêque d'Auxerre, prit en mains leurs intérêts [3]. C'est de ces habitants de l'Armorique que parle Procope sous le nom d'*Arvorychi* dans un passage de son *De bello gotthico*.. Les *Arvorychi* commencèrent par combattre les Francs dont ils étaient les voisins et ils eurent dans cette guerre les Romains pour alliés. Puis ils firent la paix et même alliance avec les Francs [4]. Les Bretons arrivèrent plus tard sur le continent. Le nom qu'ils donnaient à la région où ils s'établirent était *Litau*, nom qui persiste en gallois sous la forme *Llydaw*, et qui, dans les vies de saints, est écrit *Letavia: fines Letaviae circumiens* [5]. — *Armoricam quondam Galliae regionem tunc autem a Britannis a quibus possidebatur, Letavia dicebatur* [6].

1. Un exemple gaulois d'*m* alternant avec *v* est offerte par le nom du dieu topique de Bourbon-Lancy, au datif *Bormoni*, et par celui du dieu topique de Bourbonne au datif *Borvoni*. Mais c'est un phénomène dialectal tout à fait exceptionnel et que contredisent une foule de noms de lieux sur tous les points de l'ancienne Gaule: Vermandois, Le Mans, Nîmes, Roumois, Rémois, par exemple dans les parties romanes de la Gaule, représentent *Veromanduensis*, *Cenomanni*, *Nemausus*, *Rotomagensis*, *Remensis*. *Nimègue*, *Brumath*, *Worms* tiennent lieu de *Noviomagus*, *Broccomagus*, *Borbetomagus* dans les parties germaniques de la Gaule.

2. Καὶ ὁ Ἀρμόριχος ἅπας, καὶ ἕτεραι Γαλατῶν ἐπαρχίαι, Βρεττανοὺς μιμησάμεναι, κατὰ τὸν ἴσον σφᾶς ἠλευθέρωσαν τρόπον ἐκβάλλουσαι μὲν τοὺς ῥωμαίους ἄρχοντας, οἰκεῖον δὲ κατ' ἐξουσίαν πολίτευμα καθιστᾶσαι. Καὶ ἡ μὲν Βρεττανίας καὶ τῶν ἐν Κελτοῖς ἐθνῶν ἀπόστασις, καθ' ὃν ἐτυράννει χρόνον ὁ Κωνσταντῖνος ἐγένετο. Zozime, livre VI, c. 5 et 6.

3. « Vix domum de transmarina expeditione remeaverat, et jam legatio armoricani tractus fatigationem beati antistitis ambiebat; offensus enim superbae insolentia regionis, vir magnificus Aetius, qui tum rempublicam gubernabat, Eocarichi, ferocissimo Alanorum regi, loca illa inclinanda pro rebellionis praesumptione permiserat. » *Vita sancti Germani a Constantino presbytero*, chez Dom Bouquet, t. I, p. 643 *a*.

4. Procope, *De bello gotthico*, I, 12.

5. Actes de sainte Ninnoc chez Morice, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire de Bretagne*, t. I, col. 181.

6. *Actes de saint Gildas*, *ibid.*, col. 188.

Aujourd'hui *Litau* est tombé en désuétude dans la Bretagne française. Les habitants appellent leur pays *Breiz*, et le terme géographique *Armorique* n'a jamais été chez eux que l'expression pédante de quelques érudits qui voulaient faire montre d'une science acquise dans les livres latins. C'est ainsi qu'on le trouve dans la Vie de sainte Nonne; c'est ainsi que Brizeux a intitulé une brochure *Telen Arvor*; il faut traduire ce titre en français par « harpe d'Armorique » si on veut rendre la pensée de Brizeux; mais *arvor*, plus anciennement *armor* comme on l'écrivait encore en 1275, n'a jamais signifié « Armorique » en breton, c'est un nom commun qui sert à désigner n'importe quel terrain situé au bord de la mer. Diefenbach (*Celtica*, I, 80) s'est donc trompé quand de l'Αρβόρυχοι de Procope il a cru pouvoir conclure qu'au VIe siècle l'*m* interne breton se prononçait *v*. Il publiait son livre en 1839. Zeuss, en 1853; Ebel, en 1870 ont été d'accord pour passer sous silence la doctrine phonétique de Diefenbach. Il est incontestable qu'au IXe siècle les documents bretons sont d'accord avec les auteurs francs pour conserver intact l'*m* médial. Nous citerons par exemple les mots tels que *Morman* et *Nomenoe*[1].

M. Zimmer reproche à M. L. d'avoir dit (page 15) que « le vieux breton conserve les ténues intactes jusqu'au XIe siècle. » Il en conclut que, suivant M. L., le changement des ténues en spirantes ne se serait pas produit en breton antérieurement au XIe siècle. Il montre par là qu'il n'a lu qu'une seule page du livre qu'il prétend juger si sévèrement: c'est la page 15. M. L. distingue plus haut dans l'histoire du vieux breton deux périodes : la première, du Ve au VIIIe siècle; la seconde, du VIIIe au XIe. Les ténues internes commencent à se changer en spirantes vers la fin de la première période. Ce changement se produit 1° en cas de doublement[2], exemple: *Brohomagli*[3] pour *Broccomagli*[4]; 2° après *r*[5]; 3° dans le groupe *ct*, comme l'établissent de nombreux exemples réunis dans la *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 149-152. Ebel n'avait pas à sa disposition l'édition du *Cartulaire de Redon*, donnée en 1863 par M. de Courson; mais il suffit de la parcourir pour reconnaître que la thèse soutenue dans la *Grammatica celtica* est indiscutable. *Rt*, par exemple, devient *rth* dans *Arthur* que nous offrent avec cette orthographe six chartes du IXe siècle[6]. *Ct* devient *th* dans *wethen* ou *guethen* qui est dérivé d'un thème *victo* et qui est le second terme d'un

1. Voyez Pertz, *Scriptorum*, t. I. p. 205, l. 10; 356, l. 42; 567, l. 16; et II, p. 439, 490, 491, 492, 571, 658, 665; comparez les exemples des mêmes noms que nous offre le *Cartulaire de Redon*.

2. M. Loth a écrit par erreur « entre deux voyelles » (pages 8 et 16).

3. Hübner, *Inscriptiones Britanniae Christianae*, n° 158.

4. Voyez Rhys, *Lectures on welsh philology*, 2e édition, p. 171, et sur la date de ce phénomène, *ibid.*, p. 60-61.

5. Voyez Rhys, *Lectures*, 2e édition, p. 58.

6. *Cartulaire de Redon*, pp. 19, 42, 60, 76, 183, 188.

grand nombre de composés conservés par des chartes du IXe siècle [1].

En conséquence, lorsque M. L. arrive à ce qu'il appelle la deuxième période du vieux breton (du VIIIe siècle au XIe) la question qu'il se pose n'est pas de savoir si les ténues résistent à la tendance qui les menait à devenir spirantes vers la fin de la période précédente dans les conditions déterminées plus haut. La question qui le préoccupe est de savoir à quelle date les ténues placées entre deux voyelles se sont changées en moyennes. On lit dans la *Grammatica celtica*, p. 159 : *Infectio destituens in recentiore lingua britannica incipit valere ubi desinit infectio aspirata, ergo extra positionem*. C'est la doctrine que M. L., page 10, exprime ainsi avec plus de précision chronologique : Les « ténues se maintiennent bien jusqu'au XIe siècle, elles nous apparaissent flottantes dans le cours du XIe siècle; au XIIe siècle, on peut « dire que l'affaiblissement des ténues en moyennes, entre deux voyel-« les, est un fait accompli. » Quand M. L., à la page 15, parle des ténues qui restent « intactes jusqu'au XIe siècle », il entend celles qui passé cette date se transforment en moyennes, c'est-à-dire sont atteintes par le phénomène que Zeuss appelle *infectio destituens* ou *destitutio*. M. Zimmer en faisant dire à M. L. que jusqu'au XIe siècle la ténue bretonne a échappé à l'aspiration, a montré qu'il n'avait pas lu le livre dont il prétend rendre compte.

Le savant professeur allemand continue en nous exposant une découverte de sa façon qui, si elle était de tout point exacte, serait véritablement merveilleuse. C'est que le changement des ténues en moyennes, l'*infectio destituens* de Zeuss, phénomène spécial à la *recentior lingua* suivant la *Grammatica celtica*, pp. 148, 149, 159 remonterait à la *vetustior lingua* de Zeuss, c'est à dire aux débuts mêmes de la période néo-celtique. C'est un phénomène qui se serait produit dans la langue des Bretons dès l'époque reculée, où des missionnaires bretons portant en Irlande les enseignements du christianisme, y introduisirent en même temps un certain nombre de mots latins avec le son que ces mots avaient pris quand ils avaient été adoptés par leur langue maternelle. C'était au plus tard au commencement du Ve siècle. Le thème *trinitât* du latin *trinitas* était devenu dans leur bouche **trinidôti*, dit M. Z. Il serait peut-être plus exact de dire **trindôti* avec suppression du second *i*. Il y a, suivant M. Z., dans ce thème deux celticismes : l'un est *ô* = *â*; cette loi ne peut être contestée et ce n'est pas M. Z. qui l'a découverte. Le second serait *d* = *t*. C'est ici qu'il y a une doctrine personnelle à M. Z.; mais *d* = *t* dans ce mot n'est pas celtique. Il est latin vulgaire. Le *d* tenant lieu en latin vulgaire d'un *t* plus ancien est connu depuis longtemps. Diez en parle dans sa grammaire des langues

1. *Cat-wethen*, *Cartulaire de Redon*, pp. 205, 210; *Cor-wethen*, p. 188; *Gleu-wethen*, p. 201; *Hael-wethen*, p. 199; *Hoiarn-wethen*, p. 188; *Mor-wethen*, p. 199; *Pasç-wethen*, pp. 194, 199, 201, 210; *Ris-wethen*, pp. 194, 205; *Vur-wethen*, p. 188.

romanes, deuxième édition (1856), t. I, pp. 211, 212. Le même sujet est traité par M. Schuchardt, *Der Vocalismus des Vulgärlateins* (1866), t. I, pp. 118, 122, 125-127. Du thème *trindôti* latin vulgaire par son *d*, et dont l'*ô* offre le son breton de l'*â* latin vient le moyen irlandais *trinnóit* où le *d* s'est nasalisé. La nasalisation n'aurait pu se produire si la dentale placée immédiatement après l'*n* eût été une ténue. Toutefois, il y a ici une observation à faire et qui montre combien M. Zimmer, malgré sa science si profonde et si variée, connaît peu le breton qu'il prétend nous enseigner. La nasalisation qui s'est produite en Irlande dans le mot dont il s'agit est restée étrangère à ses formes galloise, cornique et bretonne. Les prêtres peu lettrés de la Bretagne septentrionale, qui les premiers prêchèrent le christianisme en Irlande, prononçaient *trindôti; —* ceux du midi prononçaient d'une façon plus littéraire, quoique celtique, *trinitôti —;* de là le gallois *trindod* et le breton *treinded;* quelques-uns même disaient *trinitati —* d'où le cornique *trindas*. Dans tous ces dialectes, la nasalisation du *d* ne s'est pas produite, bien qu'on dise en breton *diskenni*, en cornique *discynna*, en gallois *disgen* « descendre » pour * *diskendim*, *discendam;* en breton, *an nor* « la porte » pour *an dor*.

M. Zimmer termine son article en me prenant à partie. Les termes dont il se sert prouvent que son estomac n'a point encore pu digérer les compte-rendus de ses *Etudes celtiques* publiés par moi dans la *Revue critique* du 7 novembre 1881 et du 9 février 1885 :

> .... *Manet alta mente repostum*
> *Judicium Paridis spretaeque injuria formae.*

Il faudra bien hélas! que j'en prenne mon parti, comme l'ont fait jadis les mythiques descendants d'Enée :

> *Genus unde latinum*
> *Albanique patres atque altae maenia Romae.*

M. Atkinson, *On irish lexicography*, utilise quelques-uns des matériaux qu'il a recueillis pour le grand dictionnaire irlandais qu'il prépare. A en juger par les exemples qu'il nous donne, ce que ce dictionnaire offrira de nouveau consistera surtout en ce que l'auteur nous donnera les résultats du dépouillement de beaucoup de monuments du moyen irlandais peu étudiés par les celtistes du continent et même qui souvent leur sont complètement inconnus. C'est grâce à cela que M. A. peut dès à présent corriger et compléter sur un certain nombre de points le dictionnaire de M. Windisch. Mais M. A. ne se borne pas à l'étude des monuments du moyen irlandais. Ainsi dans un passage du manuscrit de Milan 34 b, 6, il a pu (page 15), grâce à une légère correction du texte d'Ascoli reconnaître le datif *fordiuclaimmim* du substantif *fordiuclaimm* servant d'infinitif à un verbe qui signifie « avaler » et qui a été étudié par M. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 568, col. 2[1]. J'ai

1. Ce passage est ainsi conçu : *am[al] nad-n-gaib lius di-suidiu is-samlid in-sin ni-s-gaib som lius di-fordiuclaimmim mu-th[u]aithe-se.* Ces mots servent de

peu d'observations critiques à soumettre au savant professeur de Dublin. Dans sa petite dissertation sur le mot *celmaine* « divination » (pp. 20, 21) je suis étonné qu'il ne dise rien de *cél* (augurium) *Grammatica celtica*, deuxième édition, pp. 18 b, 32 a. A propos de *saingnusta* « a special meaning », il ne cite pas le composé *sain-gnúis*, propria forma (Gr. C.[2], pp. 251 a, 858 b, d'après le Priscien de Saint-Gall, 71 á, 13, et 208 b, 5; cf. éd. Ascoli, p. 64, 124). *Foimtiu* (page 22) ne se trouve pas seulement dans les textes moyen-irlandais que cite M. Windisch, *Irische Texte*, t. I, p. 560, col. 1. On le rencontre aussi dans le manuscrit de Wurzbourg d'où il est passé dans la *Grammatica celtica*, pp. 42, 800, 874 qui le rend par *observatio*, *suspitio*. Je ne suis point parfaitement convaincu que le second terme de *beas-gna*, *besgne* dans W. 14 c (Gr. C.[2], 651; 996, note 9; cf. Zimmer, *Glossae hibernicae*, p. 94), soit identique au second terme d'*etar-cne* « connaissance », pour *etar-gne*, au datif *etar-cnu* pour *etar-gnu* (p. 26). Il y a un autre substantif *gne* qui au lieu d'être en thème en *o* comme le mot dont il vient d'être question est un thème en *os*. On a dit qu'il avait la même racine que le verbe *gniu*, facio; son sens est *species*, *figura*, *forma* (Gr. C.[2], pp. 44, 270, 271, 272, 996, note 9). Or les mots que glose *inbesgnai* dans le manuscrit de Milan, 14 c, 11 (édition Ascoli, p. 11) sont *vitae ratio*. Quoi qu'il en soit de ces critiques de détail, les travaux de M. Atkinson font faire aux études celtiques d'incontestables progrès et comme nous ignorons à quelle date paraîtra son dictionnaire, c'est une bonne fortune pour nous d'en connaître déjà par avance quelques passages.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

31. — **Grimm Centenary.** Sigfred-Arminius and other papers by Gudbrand Vigfusson, Isl. and F. York Powell, Brit. Oxford, Clarendon Press, 1886; 95 pp. in-8.

C'était le 4 janvier 1885 le centième anniversaire de la naissance de Jacob Grimm; le 24 février 1886, de Wilhelm Grimm. Deux scandinavistes d'Oxford, M. Vigfusson, Irlandais, et M. York Powell, Anglais, bien connus par leur beaux travaux sur la littérature poétique du Nord[1], ont voulu s'associer aux hommages rendus en Allemagne à

---

glose à « qui devorant plebem meam sicut cibum panis. » Ils signifient : « de même qu'il ne se fait faute de ceci (c'est à dire de manger du pain), ainsi il ne se fait faute d'avaler mon peuple. » *Gaibim lius* est un équivalent de *ruicim les*, « je manque. » Il nous offre le substantif *les* au datif au lieu de l'accusatif. Cf. Windisch, *Irische Texte*, I, 739, col. 1, au mot *riccim*.

1. *Corpus Boreale Poeticum, The Poetry of the old Northern tongue from the earliest times to the thirteenth century edited classified and translated*, 2 vol. in-8°, 1883, Oxford.

la mémoire des frères Grimm : il l'ont fait de la façon la plus pratique et la mieux faite pour plaire à leurs héros, par la publication de plusieurs essais relatifs aux antiquités scandinaves.

Ces essais sont au nombre de sept, dont cinq par M. Vigfusson (1° Sigfred-Arminius; 2° détails de la défaite de Varus; 3° patrie des chants de Helgi; 4° patrie du chant de Hamtheow; 5° deux termes de droit latins); deux par M. York Powell (La ballade de Sir Ogie; — Traces du droit ancien dans les chants eddiques).

De ces essais, qui se distinguent tous par une érudition ingénieuse et féconde en rapprochements, le premier est par le fond du sujet le plus intéressant et appellera sans doute bien des polémiques. M. Vigfusson part de ce point que les principaux héros de l'épopée germanique se présentent à nous sous deux aspects et dans deux sortes de documents, ici historiques, là légendaires : ainsi Ermanaric est un personnage historique dans Ammien Marcellin, un héros de légende dans Jordanes, Saxo, l'Edda; Attila est historique dans Jordanes, légendaire dans l'Edda; tel est tour à tour le caractère de Hygelac, de Theodoric, de Charlemagne, selon que l'on passe de Grégoire de Tours (Chochilaicus) à Beowulf, des *Excerpta Valesiana* à l'Edda, d'Eginhard aux chansons de geste. Or, le plus grand héros de l'Edda épique, Sigfred, ne paraît point dans l'histoire, et le premier héros de la Germanie, Arminius, est oublié de l'épopée germanique qui pourtant le chantait déjà au temps de Tacite *(caniturque adhuc barbaras apud gentes)*. Cette contradiction ne s'expliquerait-elle pas tout naturellement dans l'hypothèse : Sigfred = Arminius? Un proverbe anglais dit que le désir est frère de la réalité et l'opération désirée fait aussitôt lever toute une armée de concordances. Arminius est un *gentilitium* romain; le vrai nom d'Arminius, suivant les règles de l'ancienne onomastique teutone, devrait être un composé de *Segi*, car son père se nommait *Segimor :* pourquoi pas *Segi-fredus?* Il est *Chérusque; Heorsc*, eût dit le chant antique; ce nom, oublié plus tard avec le peuple qui le portait, se corrompit populairement en *Hunsc,* le Hun, d'où l'épithète étrange de *Hunsc*, donné au seul Sigfred. Le manuscrit corrompu de Strabon appelle la femme de Sigfred *Thousnelda,* dont le second élément *elda* = *hilda* rappelle nettement le second élément du nom de la femme de Sigfred *Grim-hild* ou *Brun-hild*. Sigfred est *unborn,* ce qui s'explique par le fait qu'Arminius semble avoir été fils posthume; Sigfred prend sa fiancée de force, Arminius épouse Thousnelda malgré ses parents. M. Vigfusson continue ainsi, accumulant les concordances imparfaites jusqu'à en faire un ensemble imposant qui pourtant, je le crains bien, n'arrache pas la conviction, parce qu'il y manque la concordance essentielle : Sigfred n'est pas un héros national; il n'est pas le chef qui guide une nation au combat contre une nation rivale, ce que devait être un représentant d'Arminius.

L'essai sur la défaite de Varus est un commentaire stratégique des his-

toriens romains par la Saga du roi Hacon : les victoires germaines sont dues à la pratique de l'abattis, le *broti* ou *fella brota*. Dans les deux essais suivants, M. Vigfusson continue cette œuvre de localisation des poèmes eddiques, qui est un des traits originaux de l'édition nouvelle du *Corpus Boreale* : les chants de Helgi auraient pour arrière plan les îles anglo-normandes et en particulier Guernesey : le poète de Helgi est un précurseur de Hugo, il a été inspiré par les mêmes vagues, a suivi les mêmes mouvements de flottes sur les mêmes abîmes. Le chant de Hamtheow nous transporte de Guernesey au Dnieper et à l'empire gothique d'Ermanaric. Dans le cinquième et dernier essai, M. V. explique le latin *nefas, nefandus* par le vieux germanique *bot ;* la loi germanique divise les crimes en deux classes, ceux pour lequel il y a compensation, *bot*, et ceux pour lesquels il n'y en a pas : *nefandus* serait synonyme de *bootless ;* l'on peut objecter à ce rapprochement que *nefas* est l'opposé de *fas* et que rien dans *fas* ne suggère l'idée de crime rachetable. Le latin *veto* serait pour *gveto* et répondrait au norois *kuidja ;* sens primitif : proclamer le ban.

M. York Powell nous donne, en charmant anglais de ballade, une ballade danoise du XVI[e] siècle, *Ogie et Elsie*, qui rentre dans le cycle de Helgi et offre une contre partie de la ballade de Lenore. Dans le dernier essai, il réunit toutes les données que fournissent sur le droit ancien les chants eddiques, source plus ancienne et plus sûre que les codes islandais proprement dits, lesquel représentent le droit islandais, non le droit scandinave, et sont imbus de l'influence chrétienne. Lois de la guerre, querelle *(feud)*, procédure, crimes, serment, famille, mariage, propriété, tels sont les divers chefs sous lesquels se rangent les données des textes. « La mosaïque ainsi formée prouve l'existence d'un système régulier de lois, aussi éloigné des coutumes sauvages que de la culture romaine qui l'a si puissamment affecté en Angleterre ; système simple et rude au premier regard, mais en même temps capable de se développer et de s'adapter à une série plus large et plus complexe de phénomènes sociaux, système qui est après tout la source directe de celui sous lequel nous vivons. »

Un prologue qui se passe à Berlin (souvenirs personnels de M. Vigfusson d'une visite à Jacob Grimm) et un épilogue daté d'Oxford et où M. Powell rend hommage à la mémoire des deux frères, ouvrent et ferment dignement ce petit recueil, où il y a plus de science, d'hypothèse et d'esprit que dans bien des gros volumes et que Jacob Grimm aurait certainement lu avec plaisir, y retrouvant quelques-unes de ses meilleures qualités et quelque chose aussi de ses excès de méthode.

D.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Delagrave a publié récemment un *Exposé sommaire des théories transformistes de Lamarck, Darwin et Haeckel*, par M. Arthur VIANNA DE LIMA, docteur ès-sciences. (In-8°, VIII et 523 p.).

— M. le docteur GANNAL travaille à un grand ouvrage sur les *Cimetières* « depuis la fondation de la monarchie française jusqu'à nos jours ». (Paris, Muzard, 26, place Dauphine). Cet ouvrage doit former cinq volumes : trois volumes d'histoire, un volume de législation et un volume comprenant un index des réformes proposées, une étude sur la crémation, la table générale et un index bibliographique. Le premier volume a été publié par fascicules ; le troisième et le quatrième qui viennent de paraître, terminent et ce volume et l'histoire des *Cimetières avant la Révolution*. On y trouve, notamment aux pièces justificatives, de nombreux documents intéressants, entre autres un projet présenté à Calonne par La Brière, architecte du comte d'Artois, sur la nécessité de mettre les sépultures hors de Paris, et, d'autres mémoires de Pérard de Montreuil, de Regnault de Closmorel et de Renou, sur le même sujet.

— Vient de paraître à la librairie Cerf *La première invasion prussienne* (10 août-2 septembre 1792), par A. CHUQUET (In-8°, 303 p., 3 fr. 50). Voici les titres des huit chapitres qui composent ce volume plein de détails curieux et d'informations inédites : I. *La déclaration de guerre*. II. *L'armée française*. III. *L'armée prussienne*. IV. *Fontoy*. V. *Longwy*. VI. *Metz*. VII. *Verdun*. VIII. *Les émigrés*.

— Un « gourmet » — dont il est aisé de deviner le nom — publie dans un petit et curieux livret des *Documents inédits relatifs à l'histoire des terrines de Nérac* (Nérac, Ludovic Durey, petit in-8°, 23 p.). Ces documents (deux lettres du subdélégué Mathison à l'intendant de Guyenne et deux notes adressées au secrétaire de l'intendance de Bordeaux, Duchesne) montrent combien les pâtés de Nérac « où la truffe au perdreau gentiment se marie » étaient appréciés il y a plus de cent ans ; on en commandait de tous côtés, jusqu'en Danemark et même en Amérique. L'éditeur anonyme accompagne le texte de notes à la fois spirituelles et savantes.

INDES. — Le Pandit Narayan Keshar Vidya vient de réunir les documents relatifs à l'histoire de l'acte XV de 1856, qui autorisa le mariage des veuves (Bombay, 1885, Mazagaon printing Press). L'histoire de cet acte a repris une actualité par l'agitation croissante pour le relèvement de la femme indoue. Dans une intéressante introduction, M. Ranade essaie de montrer que les réformateurs modernes ne font que reprendre la tradition védique, et que la dégradation de la femme, et en particulier de la veuve, condamnée à suivre son mari dans la mort ou à mener une vie de privations et de larmes, est une importation des conquérants Indo-scythes. Il propose une série de mesures destinées à détruire l'abominable coutume des mariages entre enfants, une des causes principales de la corruption des mœurs et de l'oppression de la femme : tout mariage contracté au-dessous de 12 ans pour la femme, de 18 ans pour l'homme, serait nul devant la loi. L'auteur donne la liste des autorités indoues sur le mariage, établissant que la femme ne peut être donnée en mariage sans son consentement ; qu'elle peut se marier elle-même, si ses parents ou ses tuteurs négligent de le faire dans les trois années qui suivent la nubilité ; qu'elle peut se remarier avec les rites védiques si elle est vierge, sans les rites védiques si elle ne l'est plus ; enfin que les enfants du second mariage sont légitimes.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 janvier 1886.

M. Le Blant, directeur de l'école française à Rome, adresse à l'Académie la copie d'une inscription récemment découverte, qui présente de l'importance pour l'histoire de l'organisation religieuse du monde romain. Cette communication est renvoyée à l'examen de la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome.

M. Léon Morel, receveur particulier des finances à Carpentras, adresse à l'Académie le croquis d'un fragment de marbre de sa collection, qui a été trouvé à Athènes, non loin du Parthénon et du temple de la Victoire aptère. Ce fragment représente le buste d'un homme vêtu de la chlamyde; il rappelle les personnages qui figurent dans la procession des Panathénées.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Léon Renier. M. Gaston Boissier est élu, par 28 voix, contre 1 bulletin blanc et 1 abstention.

L'Académie passe ensuite au vote pour l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Egger. Trois tours de scrutin ont lieu et donnent les résultats suivants :

	1er tour	2e tour	3e tour.
M. Héron de Villefosse........................	12 voix.	15 voix.	15 voix.
M. Auguste Longnon........................	11 —	15 —	15 —
M. Clermont-Ganneau........................	7 —	»	» —
	30 —	30 —	30 —

L'élection est ajournée à une date qui sera fixée ultérieurement.

L'Académie se forme en comité secret.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 6 janvier 1886.

PRÉSIDENCE DE MM. COURAJOD ET SAGLIO

M. Courajod rend compte des travaux de la Société pendant l'année 1885 et procède à l'installation du bureau de la Société pour 1886.

M. Collignon est élu membre résidant.

M. Louis Passy est élu membre honoraire.

M. Germain Bapst fait remarquer que la plupart des archéologues font venir du Caucase l'étain dont on se servait à l'époque préhistorique et à l'origine des civilisations antiques. Or il n'y a jamais eu de gisement d'étain au Caucase. C'est probablement dans l'Extrême-Orient, peut-être dans la presqu'île de Malacca, qu'il faut aller chercher la provenance de l'étain antique comme celle du jade blanc.

MM. Flouest, de Lasteyrie, d'Arbois de Jubainville présentent quelques observations sur cette communication. Ils parlent notamment des mines d'étain qui étaient exploitées dans l'antiquité dans les îles Cassitérides et en Espagne.

Le Secrétaire,
R. DE LASTEYRIE.

Séance du 13 janvier 1886.

PRÉSIDENCE DE M. SAGLIO

M. l'abbé Thédenat lit une note de M. de Laigle sur deux fragments épigraphiques faisant partie du Musée Chillieni à Livourne.

M. Courajod lit un mémoire sur les imitations d'œuvres d'art antiques faites par les artistes italiens de la Renaissance, et en particulier sur quelques contrefaçons de bronzes antiques qui sont actuellement conservées dans la collection d'Ambras, à Vienne, et dans quelques autres collections.

MM. Muntz, Saglio, Molinier font diverses observations à propos de cette communication.

M. Maxe Verly communique une magnifique boucle en bronze de l'époque mérovingienne découverte à Fleury-sur-Aire (Meuse) et aujourd'hui déposée au Musée de Bar-le-Duc.

Le Secrétaire,
R. DE LASTEYRIE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 8 février — 1886

---

32. — GROUSSET. **Etude sur l'histoire des sarcophages chrétiens.** Fasc. XLII de la *Bibliothèque des écoles françaises de Rome et d'Athènes*. Paris, Thorin, 1885, 110 p.

L'auteur de ce Mémoire a été prématurément enlevé à la science. Ancien élève de l'Ecole normale, il avait été envoyé à l'Ecole de Rome et avait déjà publié quelques articles d'archéologie chrétienne. Revenu en France, nommé maître de conférences à la Faculté des Lettres de Grenoble, il semblait destiné à un brillant avenir, et la lecture du travail dont il est ici question accoîtra encore les regrets qu'a excités sa mort.

En étudiant les sarcophages chrétiens de Rome, qui forment une si riche série, M. Grousset a voulu suivre d'époque en époque les développements de la sculpture chrétienne et en marquer les caractères successifs. Il montre qu'à l'origine les chrétiens se sont fournis de sarcophages dans les ateliers profanes, écartant les sujets d'un caractère nettement païen pour choisir en général des sujets neutres, scènes de vendanges, génies, saisons, victoires, dauphins, etc., auxquels ils prêtaient souvent une signification religieuse dont l'artiste n'avait point eu l'idée. La sculpture chrétienne ne s'est formée que lentement, introduisant peu à peu dans ce cadre profane des éléments nouveaux. Elle a débuté par des figures simples, telles que le Bon Pasteur, l'orante que bien des analogies apparentent en quelque sorte à l'art païen. Le Bon Pasteur en effet trouvait naturellement place dans les scènes pastorales que traitait déjà la sculpture profane mais qui se multiplient sur des sarcophages chrétiens que M. G. place surtout à la fin du IIIe siècle et au commencement du IVe. Ici donc les modèles sont encore en grande partie profanes, mais l'artiste les modifie, les combine et les marque d'un caractère chrétien. L'influence des fresques des catacombes s'y fait sentir graduellement avec plus de force. Cette seconde période est pour l'auteur celle du « cycle pastoral. » Enfin au IVe s. commence une troisième période, celle des « représentations historiques », où la sculpture,

devenue plus hardie et plus originale, emprunte ses sujets aux Livres Saints. L'auteur en critique la monotonie et la stérilité, peut-être avec quelque sévérité : en effet, c'est le propre de l'art religieux à toutes les époques d'être naturellement porté à la répétition traditionnelle des mêmes sujets sous les mêmes formes. Suivant la voie où s'est engagé M. Le Blant, il présente des observations ingénieuses sur les emprunts que font alors encore les sculpteurs aux compositions païennes.

On peut reprocher à l'auteur de n'avoir point recherché les causes de ce développement tardif de la sculpture chrétienne qu'il a du reste constaté. Peut-être a-t-il craint de répéter ce qui avait déjà été dit avant lui. D'autre part, on peut se demander s'il n'entre point quelque artifice dans les divisions qu'il établit. A la base de ce système on désirerait rencontrer une classification chronologique rigoureuse. M. Gr. en sent le besoin et, dans le catalogue qui suit son étude, il date les sarcophages, mais il les date d'après le style. Or, notamment pour cette époque, les considérations de style sont souvent fort vagues et arbitraires et l'auteur lui-même déclare « les raisons esthétiques plus fuyantes que toutes les autres. » Tout au moins aurait-il pu définir dans un chapitre séparé ce qu'il entend par les différences de style au lieu de se contenter çà et là d'observations incidentes. Là où il précise, ses appréciations me paraissent parfois trop absolues. Il me semble exagéré de dire d'une manière générale que, au IV[e] s., « les types deviennent plus lourds, les figures plus massives. » Certains sarcophages du IV[e] s. sont, à mon avis, bien supérieurs à ceux qu'on attribue à l'époque précédente. Pour un classement chronologique les meilleurs points de repère sont ceux que fournissent, soit les témoignages épigraphiques, soit ce qu'on sait de l'endroit où ont été trouvés certains sarcophages. M. G. ne méconnaît pas l'importance de pareils indices, il s'en sert quelquefois, mais peut-être aurait-il pu le faire plus souvent. En résumé, je ne conteste pas que sa classification générale ne soit vraisemblable, et j'ai défendu des idées analogues ; je signale seulement le caractère hypothétique de certains arguments. D'ailleurs lui-même a fait observer avec soin à plusieurs reprises (p. 29-30, 33, 40) que les périodes se mêlent et il s'est attaché à marquer les transitions et les pénétrations de l'une à l'autre.

A la suite de cette étude, M. C. a donné un catalogue des sarcophages chrétiens de Rome qui ne se trouvent pas au Musée du Latran. Pour en indiquer l'importance, il suffira de remarquer que, sur les 195 numéros qui le composent, plus de la moitié sont inédits. Or, si quelques-uns étaient faciles à trouver, comme ceux de la basilique de Sainte-Pétronille, beaucoup étaient disséminés dans des villas, dans des maisons, encastrés dans des murs. Parmi ces bas-reliefs inédits, il en est d'un intérêt capital. Sans doute on a pu signaler déjà dans ce catalogue des lacunes et des inexactitudes; il n'en rendra pas moins des services.

Ce travail a donc une véritable valeur et je ne me suis permis ici quelques critiques qu'afin de bien montrer que je n'entends point accorder à la mémoire d'un mort des éloges de convention. Rarement on a étudié avec autant de finesse et de goût les rapports de l'art païen avec l'art chrétien primitif. Examen pénétrant des monuments, ingéniosité d'esprit, élégance et netteté de style, ce sont des qualités qui apparaissent ici à chaque page et dont la réunion est précieuse. L'auteur serait devenu un des représentants de l'archéologie chrétienne en France, et ce premier travail, riche en observations originales et en documents nouveaux, suffira pour assurer son souvenir auprès de tous ceux qu'intéressent ces études.

C. Bayet.

---

33. — Ferdinand Antoine. **Syntaxe de la langue latine.** In-8 de 420 et VIII p. Paris, Vieweg. Prix : 8 fr.

« La grammaire latine est désormais du domaine commun. Il faut la prendre là où elle est, c'est-à-dire dans les grands recueils de Kühner, de Draeger, de Madvig, de Gossrau, puis dans quelques bonnes petites grammaires, comme celles de Ellendt-Seyffert, de Schultz, de Gantrelle, etc..... Tout se réduit à une question de mesure et de méthode. Il ne m'en coûte donc nullement de déclarer que je n'ai voulu faire autre chose qu'une adaptation condensée des meilleures grammaires latines que nous ait données jusqu'ici la pédagogie allemande, en m'efforçant de satisfaire aux exigences françaises en ce qui concerne la clarté et la méthode ».

Ces lignes, extraites de la préface de M. Antoine, indiquent très nettement le but qu'il a poursuivi en rédigeant cette *Syntaxe* et les moyens qui lui ont semblé le plus propres à l'atteindre. Il en est résulté un volume considérable, unique jusqu'à présent dans notre littérature pédagogique, où la syntaxe latine n'avait pas encore été traitée indépendamment de la morphologie. L'auteur a su éviter quelques écueils auxquels l'imitation de modèles allemands expose trop souvent les adaptateurs. Il a rejeté, du moins en partie, ce que leur terminologie grammaticale a d'inutilement barbare ; nous craignons pourtant qu'il ne soit allé trop loin dans cette voie lorsqu'il a préféré au mot *prédicat*, qui a l'avantage de ne prêter à aucune confusion, celui d'*attribut*, qui ne date que du XVIe siècle et que Thurot condamnait avec raison. D'autre part, pourquoi substituer *anacoluthie* à *anacoluthe* (p. 352), forme consacrée par l'usage et justifiée par le grec τὸ ἀνακόλουθον ? L'orthographe latine de M. A. est celle du *Hülfsbüchlein* de Brambach. « Je pense, lisons-nous dans la préface, que cette question de l'orthographe est désormais résolue et qu'il n'est plus besoin de s'attarder à examiner les objections puériles de ceux, si toutefois il en est encore, qui sont

restés partisans des fautes d'orthographe en latin. » Voilà qui est bientôt dit, mais que sont au juste ces fautes d'orthographe? M. A écrit *ius* et *servare;* si la suppression du *j* est correcte, le maintien du *v* ne l'est pas. Brambach demande *adulescens*, et M. A., dans un mouvement de révolte, écrit *adolescens* (p. 25). Après avoir écrit *poenitet* dans presque tout le volume, M. A. s'est ravisé; il corrige *paenitet* dans les *errata* et dans l'index, sans doute pour s'être rallié à l'étymologie de ce mot donnée par M. Bréal. Ce sont là de simples chicanes; mais pourquoi les avoir autorisées en écrivant que « cette question de l'orthographe est désormais résolue »? On n'a qu'à ouvrir les livres publiés depuis celui de Brambach pour s'apercevoir qu'il n'en est rien; les oracles modernes ne sont pas plus d'accord à ce sujet que les textes et les inscriptions antiques.

M. A. nous avertit (p. VII) que son livre s'adresse « non seulement aux élèves des classes supérieures, qui n'ont plus à faire que des versions latines et à expliquer des textes, mais aussi aux candidats à la licence, à qui le programme impose une composition latine ».

Je crains que les uns et les autres ne trouvent pas ce livre à leur convenance, et que les candidats à la licence et à l'agrégation de grammaire ne s'en déclarent pas non plus satisfaits. Il est beaucoup trop volumineux pour être appris, et, malgré d'excellents index, il n'est pas commode à consulter. Son plus grand défaut est le manque de clarté. Certains chapitres sont d'une complication presque inextricable, non que les divisions et les subdivisions y soient multipliées à l'excès, mais parce que l'on ne comprend pas au juste d'après quel principe elles se succèdent. Très recommandable en tant que livre de références, la *Syntaxe latine* ne pourra que difficilement servir de livre d'étude. Comment veut-on qu'un élève, qu'un candidat, si bien doué qu'on le suppose, apprenne cette foule d'exemples presque tous empruntés aux prosateurs, presque tous beaucoup trop longs pour ce qu'ils veulent démontrer? Dans ces quatre cents pages de texte serré, il y a de quoi décourager la patience la plus robuste. L'habitude des grandes grammaires allemandes, d'emprunter leurs exemples à la prose alors même qu'un vers serait tout aussi correct et concluant, atteste un manque de tact pédagogique et une insouciance absolue des infirmités de la mémoire. Les étudiants ont le droit d'exiger qu'on ne leur demande pas l'impossible. D'un autre côté, les latinistes de profession, en présence d'un texte corrompu ou difficile, se plaindront souvent que M. A. ait négligé presque entièrement la latinité d'argent et la langue des poètes post-classiques. Ils aimeront mieux avoir recours à Kühner, à Dräger ou à l'excellent précis de Schmalz dans le *Handbuch* d'I. Müller. M. A. est très sincèrement persuadé que sa *Syntaxe* pourra servir aux étudiants : j'avoue, pour ma part, que si j'avais à repasser mon agrégation, je la consulterais volontiers, mais pour la fermer à tout jamais après en avoir fait un extrait. Je regretterais de trouver si peu d'indications sur la syntaxe historique et de n'en

pas trouver une seule sur l'histoire de la syntaxe. Combien une question comme celle de l'emploi des cas ou du pronom réfléchi n'est-elle pas vivifiée par quelques renseignements sur les théories de Sanchez remplacées par celles de Bopp, sur le *de reciprocatione* de Laurent Valla et sa règle d'*ipse*, qui n'a été renversée que de nos jours! Thurot, dans son admirable cours de troisième année à l'École normale, n'avait garde d'oublier que l'histoire d'une science est le moyen le plus efficace d'intéresser à cette science elle-même. Il ne nous exposait point ce que l'on sait de l'ordre des mots sans rappeler les controverses du XVIII[e] siècle à ce sujet. Pour M. A., qui consacre un chapitre à l'ordre des mots, il déclare (p. VIII) qu'il l'a traduit de la grammaire de Schultz. Notre littérature philologique possède, sur ce sujet, un véritable chef-d'œuvre, la thèse de M. Weil, dont M. A. ne souffle mot et à laquelle il n'a fait aucun emprunt. C'est ainsi qu'il nous parle (p. 375) des *clausulae* recherchées par Cicéron, des cadences crétiques et péoniques, sans expliquer, comme l'a fait M. Weil, le charme d'*esse videatur* par les exigences de la période descendante ou à *terminaison féminine* (Weil, *Ordre des mots*, p. 83, 86). Ce n'est vraiment pas la peine d'aller demander du bronze à l'Allemagne lorsque nous avons de l'or chez nous, et du meilleur.

Voici quelques objections de détail que nous a suggérées la lecture de la *Syntaxe*. Nous souhaitons que M. A. puisse en profiter en vue d'une seconde édition, où il se rappellerait aussi ses souvenirs d'étudiant et de candidat pour donner à son livre les qualités pédagogiques qui lui manquent. — P. 6. Il fallait mentionner des expressions comme *Praeneste gelida*, *Amphipolis liberum*, et l'emploi de *res* au lieu du neutre, *res timida est omnis miser* (Ovide, *Pontiques*, II, 7, 37). — P. 7. Rien sur l'accord avec les collectifs dans Virgile, qui met généralement le premier verbe au singulier, les suivants au pluriel. Il est inexact qu'*uterque* avec le pluriel se trouve chez *les historiens*, puisqu'il n'y en a pas d'exemple dans Salluste (Constans, *de Serm. Sallust.*, p. 70). — P. 10. Le singulier avec *senatus populusque* devait être indiqué comme une règle absolue; il fallait citer comme analogue la formule du fécial, Liv. I, 32, 13. Le type de phrase *Homerus fuit et Hesiodus ante Romam conditam* n'est pas mentionné. — P. 11. *Ignara lingua* = l'ignorance de la langue, dans Salluste (*Jug.* XVIII, 6), est un archaïsme ou un vulgarisme qui n'était pas à citer sans observation. — P. 12. Ce qui est dit sur l'accord de deux sujets unis par *cum* est inexact; il faut distinguer l'usage des auteurs (cf. Constans, *de Serm. Sall.*, p. 65). Dans la même page, *omnia* (Sall. *Catil.*, XXV) est traduit par « le plaisir »; la phrase tout entière est empruntée à la traduction Durozoir. — P. 13. L'apposition est définie ici, puis de nouveau p. 15, et mentionnée sans définition p. 8. A la même page, il ne fallait pas citer *obtemperatio legibus* sans faire observer que cette construction est très rare. — P. 16. *Scipio fratrem tanquam superiorem colebat* n'a rien de

commun avec une apposition. — P. 19. La répétition du substantif auquel se rapporte un pronom relatif doit être signalée comme un vulgarisme. — P. 26. On ne peut rapprocher ces deux phrases *Mi homo, quam exspectatus venis* et *Proice tela manu sanguis meus*. Dans la première, le vocatif est inadmissible à cause de *quam;* dans la seconde, il serait plus régulier que le nominatif. — P. 28. A propos des verbes *decet*, *dedecet* etc., il était nécessaire de remarquer qu'ils ne se construisent guère qu'avec un infinitif ou un pronom neutre pour sujets. — P. 31. Rien sur l'emploi de *pro* exclamatif, qui prend après lui le nominatif sauf dans *Pro Deum hominumque fidem*. — P. 32. Il fallait faire remarquer que *somniare somnium* n'est pas latin si *somnium* n'est pas déterminé; ainsi l'on ferait un solécisme en traduisant littéralement « Dormez votre sommeil, grands de la terre! » — P. 39. Nous retrouvons ici, comme dans presque toutes les grammaires, la règle des *petites îles*. Mais quelles îles? Pourquoi considérer comme une grande île l'Eubée et comme une petite île la Crète? L'usage, à cet égard, a été indiqué nettement par M. Edon, *Grammaire latine*, p. 209. — P. 40. Ce ne sont pas seulement les poètes qui mettent des noms de pays à l'accusatif sans préposition. Cf. Kraner-Hoffmann, *ad Bell. civ.*, III, 106. — P. 43. *Fretus* avec le datif est dans Tite-Live (Riemann, *Études*, p. 267.) — P. 44. Expliquer *nubere alicui* par « se voiler à l'avantage de quelqu'un », me paraît bien subtil; *nubere* veut le datif par analogie avec *jungi*, comme *tremere* se construit quelquefois avec l'accusatif par analogie à *horrere* (Riemann, p. 262). — P. 45. Dans *hic* mihi *quisquam misericordiam nominat*, il n'y a certainement pas de datif éthique. — P. 49. Ce qui est dit de l'emploi libre du datif non prépositionnel par les poètes est insuffisant; l'explication de Zumpt, qui pense que cet hellénisme s'est répandu par l'analogie de l'expression *moriendum est mihi*, devait être reproduite. — P. 51. La traduction du vers de Stace, copiée dans l'édition Nisard, fait un énorme contre-sens : « Stace emploie l'ablatif *corde* au lieu de *cordi : Sed corde labores Ante alios erat uncta pale* (Theb., VI, 829). « Mais avant tout, il se plaît dans les rudes exercices de Palès! » Est-il besoin d'apprendre à M. A. que la *pale* de Stace n'a rien de commun avec la *magna Pales* de Virgile? Il s'agit de la lutte, πάλη, à laquelle convient l'épithète *uncta*, que le traducteur de la collection Nisard et M. A. traduisent par *rude!* — P. 59. On ne peut énumérer *plenus* parmi les adjectifs qui se construisent avec l'ablatif sans ajouter que cet emploi est postclassique. — P. 61. Dire laconiquement que le vocatif *macte* « est emprunté aux formules du sacrifice » est inintelligible pour qui ne connaît pas Servius, *ad Aen.*, IX, 641. — P. 67. M. A. donne rarement des étymologies, et il a raison de se montrer discret à cet égard; mais je ne puis l'approuver de rapprocher *dignus* de δείκνυμι « d'où littéralement *montré, distingué*. » — P. 71. On trouve aussi dans Nepos, *Miltiade*, 2, *domum Chersonesi habere*, bien que la Chersonnèse ne soit ni une

île ni une ville. — P. 72. Dans *Iter conficiebamus aestuosa via*, l'ablatif ne peut être assimilé à celui de l'expression *via Nomentana proficisci*. — P. 73. La proposition s'omet devant *animus* signifiant un mouvement de l'âme : *animo volvere*. — P. 76. Il y a une distinction à faire relativement à l'emploi du génitif avec les noms de nombre. *Duo milia equitum* est seul correct, mais *cum septingentis Macedonum*, dans Quinte-Curce, est à peine latin. — P. 79. Il y a encore une distinction à faire pour le génitif de matière, même en poésie : on dit : *circulus auri* ou *aureus*, et l'on ne dirait pas *flumina lactea*. Ce qui est appelé génitif d'apposition *(vox voluptatis)* devrait être nommé génitif de définition et ne pas être confondu avec le génitif d'apposition vulgaire ou poétique *(amnis Eridani)*. — P. 80. L'expression *sunt lacrymae rerum* était à étudier (cf. Thurot, *Rev. de Philol.*, 1881, p. 187). — P. 82. C'est induire en erreur les élèves que de leur présenter *Verania Pisonis* comme une manière de parler correcte. L'ellipse de *filius* ne prévaut qu'après Tite Live avec les noms romains. Cf. Jordan, *Vindiciae sermonis latini*, 1882, p. 12. De même, l'ellipse de *templum*, *aedes*, ne doit pas être mentionnée sans une distinction : presque constante après *ad*, *ante*, *a*, *pone*, elle ne se trouve pas après *in* et *pro*. Cf. Cobet, *Mnémosyne*, t. VII, p. 121. — P. 85. *Integer vitae* n'est nullement une imitation du grec. C'est un effet d'analogie (Riemann, *Etudes*, p. 270), et probablement un vulgarisme. Il faut d'ailleurs distinguer, comme l'a fait M. Riemann, l'emploi d'*animi* dans des constructions semblables, où M. Benoist voit dans *animi* un locatif (*ad Georg.*, IV, 491). — P. 95. On ne peut faire remarquer l'expression *vix sum apud me* sans ajouter que c'est un vulgarisme. — P. 98. L'expression *inter paucos* suivie d'un adjectif devait être citée. — P. 106. Il n'y a pas *quelques exemples d'absque* dans les lettres de Cicéron, mais seulement un (*ad Att.*, I, 19, 1), qui est d'ailleurs douteux (cf. Kühner, II, p. 372). L'exemple de Quintilien, invoqué par M. A., n'est pas certain non plus. — P. 113. *Tenus* ne se trouve guère qu'avec le génitif *pluriel* et l'ablatif *singulier*. — P. 124. Rien sur le pluriel de mépris, Virg. *Aen.*, VII, 359 (cf. Hermann, *ad Viger.*, p. 42), ni sur le pluriel de respect (Châtelain, *Rev. de Philol.*, 1880, p. 120). A la même page, l'exemple *Sint Maecenates*, etc. est donné à tort sous le nom d'Horace ; il est dans Martial (VIII, 56). — P. 130. La règle donnée est trop absolue et ne vaut que pour la prose. — P. 132. Encore trop absolu : que faire alors du *maxima pars vatum* d'Horace (*A. P.* 24). — P. 135. Si l'on parle de l'acception méprisante d'*iste*, il faut rappeler qu'*ille* peut avoir la même signification, par exemple dans Virg. *Aen.*, IV, 215 : *Et nunc* ille *Paris cum semiviro comitatu*. Il y a dix ans, comme nous expliquions ce texte en classe de seconde, un de mes camarades traduisit : « Et voilà que *cette espèce de Pâris* avec son cortège d'eunuques !... » C'était peu élégant, mais parfaitement exact.

Nous devons nous arrêter, pour ne pas grossir outre mesure ce

compte-rendu. Nous prions M. A. de ne voir dans nos observations que la preuve du soin avec lequel nous avons lu son livre, qui, manqué peut-être au point de vue pédagogique, n'en offre pas moins des qualités scientifiques sérieuses. L'exécution matérielle laisse à désirer, ce qui n'est pas étonnant à une époque où la race des correcteurs d'imprimerie n'existe plus. Outre une trentaine de fautes corrigées dans l'*Erratum*, nous avons relevé p. I, *Dracger;* p. 6, *trigenta;* p. 10, *intellegit* (c'est un futur); p. 113, *ne se trouve* que *dans César*, au lieu de : *ne se trouve* pas *dans César*.

Salomon Reinach.

---

34. — **P. Terenti Afri Adelphoe**, texte latin, publié avec un commentaire explicatif et critique, par Frédéric Plessis, maître de conférences de langue et littérature latines à la Faculté des Lettres de Caen. Paris, librairie C. Klincksieck, 1884, in-8, 6-xlviii-121 pages.

C'est en expliquant pour les candidats à la licence de la Faculté des Lettres de Poitiers le texte des Adelphes (Avert., p. 1) que M. Plessis songea à faire de cette pièce une édition scolaire (Avert., p. 2). Il est difficile à un professeur de se contenter pour ses conférences des notes toujours un peu sommaires des livres classiques; les notes bien conçues ont pour unique objet d'indiquer les développements à faire et supposent sans cesse le complément et les amplifications de la parole. Le commentaire oral très abondant, dont le savant professeur accompagnait l'interprétation du texte, lui inspira l'idée de publier des explications auxquelles pourraient ainsi participer même les étudiants étrangers à ces conférences; c'était là en même temps une excellente préparation à un travail d'éditeur. Ce commentaire nous permet de nous faire une idée de la conscience et de l'érudition avec lesquelles étaient faites ces conférences : l'Enseignement supérieur ne peut que s'applaudir d'avoir de tels maîtres. M. P., tout en insistant sur la partie littéraire et philologique de l'exégèse, a aussi tenu à bien renseigner ses élèves. Il a voulu qu'ils fussent exactement informés de l'état du texte et des moyens dont on dispose pour l'établir. La discussion des diverses leçons, une application excellente et parfois nouvelle de la loi des groupes iambiques, des observations grammaticales, historiques et littéraires, appropriées aux besoins des candidats, partout le souci de n'esquiver aucune difficulté distinguent le volume de M. P. Aux vers 272 *(jam rem)*, 527 *(eum hodie)*, 838 *(sciris)*, 994 *(me et obsecundare)*, M. P. a même proposé des modifications personnelles. Il a souvent l'occasion de corriger les interprétations métriques de W. Wagner qui portait dans la prosodie latine le même esprit systématique et légèrement étroit dont il a fait preuve dans ses études sur le grec médiéval. De bonnes notes se lisent particulièrement aux vers 4, 15, 20, 27, 96, 138-139, 156, 181,

218, 224 (ces deux dernières excellentes), 300, 317, 386, 392, 464, 544 (où la notice de M. Martha sur *malum !* est fort bien utilisée), 666, 870, 908. Les meilleures parmi ces notes sont celles où M. P. se débarrasse des incertitudes qu'on rencontre souvent dans son commentaire (cf. 16, 40, 80, 870) et ne craint pas de prendre une décision (cf. v. 527).

L'intention, excellente en elle-même, d'instruire son public, a peut-être cependant entraîné M. P. à surcharger parfois son commentaire. L'indication des diverses leçons des mss. n'a pas d'utilité directe pour les étudiants, parce que les lettres qui représentent ces mss. (cf., par exemple, v. 703) demeurent pour eux des abstractions. Ces renseignements n'ont de valeur réelle que pour le spécialiste qui sait, pour l'avoir manié, ce que c'est qu'un ms. et qui lui-même est appelé soit à classifier des mss., soit à établir un texte. Les élèves n'aperçoivent souvent dans ces appareils critiques que le côté extérieur de la science : la vraie science, qui est surtout, si j'ose dire, une affaire de laboratoire et d'*officine,* leur échappe. Ces matières ne comportent pas de demi-initiation. Il n'y en a qu'une bonne, c'est la pratique. M. P. nous répondra peut-être que c'est une façon de faire naître des vocations. Nous ne voulons pas le contredire. M. P. ne se contente pas de sa propre activité; il sait aussi, nous en avons eu des preuves, faire produire des travaux à ses élèves.

Nous passons maintenant à quelques critiques de détail. En général, nous engagerions vivement M. P. à ne pas faire un aussi grand usage de la Grammaire latine de Kühner, qui est un répertoire souvent utile, mais un indigeste amas de matériaux recueillis sans critique aucune. Au v. 246 notamment, il eût fallu ou bien tout reprendre à nouveau, ou bien ne pas renvoyer aux explications confuses, inexactes et dépourvues de toute méthode de Kühner (*Lat. Gramm.,* I, p. 56, § 13, A. 1). M. P. croit trop facilement, ce nous semble, que Kühner est le dernier mot de la science (Avert., p. 2) et semble souhaiter (Avert., p. 3) que les élèves deviennent « familiers » avec cette Grammaire. Il y a à souhaiter, au contraire, qu'ils ne fassent aucun usage d'un livre qui ne peut que leur brouiller toutes idées et qu'un maître seul est à même de manier sans danger. Kühner ne peut guère être cité que pour les exemples qu'il donne, non pour les explications. Il n'y a tout au moins aucun usage à faire de la partie morphologique et surtout phonétique de ce livre, dont la syntaxe seule peut avoir quelque utilité. En fait de *sources,* je dois également avertir M. P. que Vanicek est un compilateur : il n'y a donc pas lieu de lui attribuer, comme au v. 908, des explications qui appartiennent à G. Curtius, Grundz, [5], p. 326. L'auteur cite la petite édition de Vanicek, sans en prévenir le lecteur. Aux pp. 135 (cf. v. 246), 206 de la petite édition répondent les pages 417, 689 de la grande que l'on consulte ordinairement. — J'arrive à quelques observations partielles.

V. 15, l'interprétation de *nam* est trop subtile et implique toute une doctrine, fort contestable, sur les *sous-entendus.* — V. 21, *[illegible]t; st,*

enclytique comme *sim* et *sunt*, méritait d'être expliqué par une note aux élèves, dans un commentaire développé comme celui-ci. — V. 80, *Ne scio* (en deux mots) est bien difficile à admettre; la note est confuse et manque de précision. Toujours est-il que M. P. cite plusieurs explications, sans nous donner son propre avis. — V. 246, *defrudat*. Au lieu de Kühner (cf. plus haut), on aurait pu tenter plus justement de rapprocher (bien entendu, avec la bibliographie relative à la question), *De Saturnio*, 27, surtout le second alinéa de cette page importante; ensuite on aurait cité les exemples analogues recueillis par Leo Meyer, Bezz. Beitr. I, 143-162; aujourd'hui on pourrait ajouter la *Lat. Gramm.* de F. Stolz et J. H. Schmalz, Nördlingen, 1885, p. 162, 36 tout d'abord, puis 157, 25 et enfin 193-196, § 73 où, pour le dire en passant, on continue à citer Corssen, sans tenir compte du *De Saturnio, loc. cit.* Maintenant, il y aurait à renvoyer aux *Mém. de la Soc. de Ling.*, VI, 1, p. 11-17. Tous ces rapprochements auraient permis de mettre *defrudat*, sur le même pied que *deficio*, etc. — V. 282, cf. de même v. 417 *(facito, absolvitote)*; il eût fallu renvoyer à Neue, Formenlehre[2], 2, 400-405 et à la *Rev. de philol.*, IV, 113 suiv.; l'édition Hachette, dont la note à cet endroit n'est pas compréhensible sans la connaissance de ces passages, faisait allusion par de simples renvois à la discussion ouverte. *Ibid.*, l'édition de la petite Grammaire comparée de M. E. Egger n'est pas indiquée, ce qui eût été nécessaire. — V. 394, *quantus quantus*; la glose latine est déjà donnée dans Priscien, *Instit.* XVII, 45 (Keil, *Gramm. lat.*, III, 135, 15); elle ne m'est donc pas plus personnelle qu'aux autres commentateurs. — V. 469, *rotonde* et *seconde* (mots de formation savante) ne sont pas des exemples probants. *Ibid.*, le renvoi à Kühner, comme presque toujours, n'apprend rien. — V. 519, *defatigarit*. Du moment qu'on admettait *defrudat*, il eût été plus logique de garder *defetigarit*, à moins de prévenir expressément (cf. édition Hachette, p. 19) que, par principe, on essayait toujours de s'en tenir aux leçons du Bembinus [1] et de marquer par là implicitement qu'on ne voyait pas dans *defetigarit* un phénomène contemporain ni congénère de *defrudat*, ce qui peut se soutenir. Dans ce cas, on met *defetigarit* sur le compte du copiste. — V. 611, *quid me faciam*. M. P., comme d'ailleurs M. Diatzko, semblent ignorer que l'explication par l'ablatif instrumental a été déjà donnée pour ce passage, avec quelque diffusion, il est vrai, dans le travail consciencieux de M. Heinrichs, *De ablativi apud Terentium usu et ratione*, Elbing, 1858, p. 36-37, où il y a plus d'exemples recueillis que chez Diatzko.

1. A ce compte, c'est-à-dire en voulant justifier à tout prix les leçons du Bembinus, on eût pu même se risquer à laisser au v. 514 *Si est facturus ut sit officium suom*, sauf à ajourner l'explication, qu'on n'entrevoit pas trop pour le moment. Peut-être serait-il permis de considérer *siest* comme ne formant qu'un seul mot, d'où l'iambe, cf. *fieri rei* (?). Il est certain que la locution *siest* ne forme deux mots que sur le papier. *Même en latin*, on peut admettre en un cas pareil une phonétique syntactique.

— V. 623, on pouvait renvoyer à *Andr.* 9 ; le passage prête à une légère discussion, cf. G. Hermann, *De R. Bentleio ejusque editione Terentii*, Leipz., 1875, p. VIII-IX. — V. 870, *Senati;* au lieu de reproduire les citations de Bücheler, il eût été préférable de donner de ce génitif l'explication bien simple de Bücheler, explication qui motive justement tous ces renvois. — Enfin, p. 3, Avertissement, la citation « M. Wagner » n'est pas exacte ; Wagner est mort le 15 avril 1880 ; il fallait donc écrire ou bien Wagner, ou bien W. Wagner, ou bien même G. Wagner, ce savant ayant publié un livre en français, à Paris même *(Histoire d'Imbérios et Margarona*, par *Guillaume* Wagner, Maisonneuve, 1874). — Je signale aussi à l'auteur la *Commentatio de usu praepositionum Terentiano,* par E. Schaeffer, Stendal, 1848-1849; la traduction allemande de Donner *(Die Lustspiele des Publius Terentius*, Leipz., 1864, 2 vol.) fournit d'heureuses indications sur les jeux de scène, de même que la traduction de Dacier et celle de Fallex. Cette partie, la mimique, est souvent négligée dans le commentaire (cf. cependant 776, 924, etc.) [1]

Ces légères critiques sont surtout motivées par l'intérêt sérieux que provoque le livre. Beaucoup de finesse et de tact littéraires, un grand amour de la poésie latine caractérisent l'érudition de M. P. Ses travaux acquièrent par là une empreinte particulière qui se retrouve dans l'édition des Adelphes. M. P. vise beaucoup à l'exactitude du détail ; il tient à être bien informé, à connaître les bons ouvrages et les livres spéciaux. C'est pourquoi nous avons insisté sur cette partie. Il n'est pas toujours facile en province d'être exactement renseigné. L'auteur n'en a que plus de mérite à se tenir au courant. Dans d'autres milieux, les bonnes informations ne lui manqueront pas et feront disparaître ces légères lacunes. Il ne me reste plus qu'à remercier M. Plessis de la mention obligeante qu'il fait si souvent de mon nom.

Jean PSICHARI.

1. J'ai négligé de relever quelques fautes d'impression que l'auteur fera disparaître, je l'espère, dans une nouvelle édition. Ainsi p. 4, l. 21 ; p. 1, l. 18 où Kühner est mal cité. La liste des *Errata* ne signale pas toutes ces fautes. On n'en trouve, ajoutons-le, que dans le commentaire et non dans le texte. — P. 4, vers 4, note 1, M. P. engage ses élèves dans une bien grave discussion, sans toutefois les mettre au courant de la question ; il a l'air de croire que la théorie de Corssen, qu'il ne nomme pas, leur est familière. Il eût été bon tout au moins d'expliquer ce qu'on entend par rôle de l'*accent latin*, ne fût-ce qu'en prenant pour exemple le nom d'*Agrigentum* que cite justement M. P. Sinon, les élèves ne peuvent comprendre grand'chose à la phrase finale qui suppose une forte initiation grammaticale. Le commentaire oral devait sans doute donner plus de développements et cette note ne peut être destinée, comme cela a toujours lieu, qu'à éveiller l'attention des professeurs.

35. — **Li Sermon Saint-Bernart**, hrsg. v. Wendelin Fœrster (Erlangen, Andreas Deichert, 1885, xx-192 pages).

Le ms. français n° 24768 de la Bibliothèque nationale de Paris contient 45 sermons de saint Bernard traduits en français. Neuf d'entre eux avaient déjà été publiés par Le Roux de Lincy, en 1841, à la suite des *Quatre livres des Rois*, dans un volume des *Documents inédits*. Le manuscrit paraît pour la première fois dans son entier, et cette édition mérite les mêmes éloges que les travaux antérieurs de M. Foerster. J'ai pu comparer le texte avec une copie du manuscrit de Paris (faite au siècle dernier), qui appartient à M. le docteur Galy de Périgueux : ce contrôle de l'édition par la copie et de la copie par l'édition a été tout à l'avantage de l'une et de l'autre. On peut regretter seulement que M. F. n'ait pas introduit dans son texte la distinction de l'*i* et du *j*, de l'*u* et du *v*. Bien des lecteurs novices seront tentés de commettre la même faute que Le Roux de Lincy devant le mot *ueniuet* (p. 5, l. 1) et de lire tout d'abord *venjuet* au lieu de *venivet*. *Eswarder* étant écrit *esuuarder*, « uuelt » doit-il être lu « vuelt » ou « welt »? La lettre qui précède *l* dans « convenaule » et autres mots en *aule*, est-elle un *u* de diphtongue ou la consonne *v*? Ajoutez « douule, doule, peule, uulie, paisiule, auuert, auue, vi, etc ». Il n'eût pas été superflu de faciliter, par la distinction graphique de la consonne et de la voyelle, la lecture courante de tous ces mots. D'ailleurs, cette critique ne s'adresse pas seulement au livre dont nous parlons, mais à presque toutes les éditions allemandes de textes français. M. F. indique par des italiques les lettres qu'il supplée pour résoudre l'abréviation *p* barré, et il la résout en général comme il convient. Toutefois, il fallait écrire « esp*i*rit » et non « esp*e*rit » page 170, ligne 16, car le mot, si je ne me trompe, est toujours écrit par un *i* lorsqu'il est en toutes lettres.

M. F. n'a pas joint de glossaire au texte et il n'aborde pas non plus dans sa préface l'examen détaillé de la langue des Sermons; mais il se propose d'en faire bientôt l'objet d'un article de Revue, qui s'appliquera aux textes de même origine, et il annonce un travail d'un de ses élèves sur les Flexions dans les Sermons [1]. L'orthographe du manuscrit offrirait aussi la matière de remarques intéressantes : sur l'équivalence de *ce* devant une voyelle et de ʒ (receut = rezut, *à côté de* receut = receüt, beniceon = benizon, faceon = fazon, cusenceon = cusenzon, etc.), sur la syncope de l'*i* dans les diphtongues « oi, ui » après *ce* ayant la valeur de ʒ (receot = rezoit, deceovent = dezoivent, conceut = conzuit), sur l'emploi de l'*e* après *ch* (pecheons, encercheons, trencheons), sur les différentes valeurs de l'*x* (xordement, xordre, xentelle, dexent = dessent, poixant *ou* poxant = poissant, naixre = nastre, naxance, conoxent = conoissent, dexirier, pesxier, puyxier, etc.).

1. Voyez, sur le même sujet, *Annuaire de la Faculté des Lettres de Lyon*, 2ᵉ année, fasc. 2, p. 243 et suiv.

Il nous reste à analyser la préface de M. F., où sont traitées un certain nombre de questions importantes. Elle s'ouvre par une description très complète du ms. M. F. y distingue deux mains : il a cru d'abord que le second copiste était le même que le scribe de l'Ezéchiel publié par Konrad Hofman; mais, vérification faite sur le manuscrit d'Ézéchiel, qui est à Berne, cette hypothèse doit être écartée. Dans la partie du ms. des Sermons écrite par la première main, M. F. a encore distingué deux encres, l'une correspondant à l'exécution première du manuscrit, l'autre aux corrections faites plus tard en marge ou sur les lignes. Les rubriques sont de la même main que le texte, et non, comme le dit Le Roux, « remplies par une autre main sans doute quelques années plus tard », et encore moins, comme le dit Barbazan, « ajoutées bien postérieurement ». M. F. signale en passant une traduction toute différente des Sermons de saint Bernard, dont le manuscrit, encore inédit, se trouve dans la bibliothèque particulière de l'empereur d'Autriche. On a longtemps discuté la question de savoir si les sermons contenus dans le ms. 24768 de la Bibliothèque nationale avaient été composés sous cette forme par saint Bernard ou s'ils n'étaient qu'une traduction des sermons latins. Le Roux de Lincy était déjà persuadé, comme Mabillon, de l'originalité du texte latin, qui a été mise hors de doute par une dissertation récente de M. Kutschera intitulée « Le Manuscrit des sermons français de saint Bernard traduit du latin date-t-il de 1207? » Comme le dit M. Nisard, le traducteur se contente, faute de comprendre le sens, de transporter les mots latins tout entiers dans la traduction, après en avoir légèrement francisé l'orthographe. Aux exemples que cite M. Kutschera on peut ajouter celui que relève M. Constans dans sa *Chrestomathie de l'ancien français* : « memoria frequentatur » traduit par « frequentet om ancor la memore ». Il n'en est pas moins possible de corriger parfois le texte latin, tel qu'il est publié, en s'appuyant sur la traduction française. Ainsi, le traducteur, dans une interpellation à Notre-Dame (fol. 142), écrit : « Car tu soule atrovas graice a ues toz les altres », ce qui signifie : « Car seule tu trouvas grâce *pour* tous les autres », et ce sens est assuré par le contexte. Or, les éditions du texte latin portent « *prae* omnibus », qu'il faut évidemment corriger en « *pro* omnibus » [1]. Dans la dissertation dont nous venons de parler, M. Kutschera a essayé de prouver, par des arguments très ingénieux, que la traduction française qui nous a été conservée par le ms. 24768 date de 1207. Malheureusement, ces arguments tombent devant l'examen du texte complet, comme l'a montré M. F., et comme l'a reconnu depuis M. Kutschera. Il faut donc s'en tenir à la date que la paléographie permet d'assigner au manuscrit de Paris : sur la limite du XII[e] et du XIII[e] siècle d'après M. Léopold Delisle.

A quel dialecte appartient la traduction des Sermons? « Je crois qu'on est unanime, dit M. F., à reconnaître que la traduction des Sermons de

1. Voyez *Bulletin de la Société historique du Périgord*, t. IX, p. 114.

de saint Bernard est écrite en dialecte lorrain. » Cette affirmation est trop absolue, car M. Paul Meyer a revendiqué notre texte pour le dialecte wallon [1]. Il paraît bien cependant qu'on peut l'attribuer en toute sûreté au dialecte lorrain. M. F. va même, avec M. Suchier, jusqu'à le localiser dans la ville de Metz, malgré les futurs en *it* qu'il contient, et qu'on n'a trouvés jusqu'à présent que dans quelques patois de la Suisse. M. F. croit aussi, non sans bonnes raisons, que cet ouvrage était au nombre des traductions que les laïques de Metz firent exécuter à la fin du XIIe siècle et qui sont visées en 1199 dans la bulle du pape Innocent III. Mais ces différents points ne pourront être mis en évidence que par une étude complète des textes lorrains. En attendant cette enquête ultérieure, on ne peut que constater la grande vraisemblance des solutions adoptées par M. Foerster.

L. Clédat.

---

36. — **Simon de Bullandre.** Le Lièvre, poème avec une notice et des notes, par Ernest Jullien. Prix : 5 fr. 50. Jouaust, Paris, 1885.

Sous ce titre « Le Cabinet de Vénerie », l'éditeur Jouaust, d'abord avec l'aide de MM. Paul Lacroix et Ernest Jullien, puis avec ce dernier seul (P. Lacroix étant mort depuis peu), a entrepris de publier nos plus anciens ouvrages de chasse en prose et en vers, depuis le XIIe jusqu'au XVIe siècle. *Le roi Dancus*, l'*Art de faulconnerie et des chiens de chasse*, par Guill. Tardif, *Le bon Varlet de chiens*, ont paru depuis quelque temps déjà. Ce sont des livres très élégants, tirés à petit nombre et imprimés sur beau papier de Hollande. Ils seront certainement aussi recherchés des chasseurs que des bibliophiles, et surtout de ceux qui goûtent la saveur du vieux et libre français. C'est là que l'on rencontre ces beaux termes et ces belles façons de parler qui ont enrichi notre langue, « ces gentils emprunts », comme disait Henri Estienne, que nos meilleurs auteurs ont faits à messieurs les veneurs. Qu'on lise dans Buffon le portrait du cerf : on verra que le grand écrivain à manchettes ne dédaignait pas de lire Gaston Phœbus, Jan des Franchières, Du Fouilloux, et savait égayer son style pompeux des mots et des locutions pittoresques de ces violents chasseurs devant l'Eternel. Je n'ai pas l'intention de comparer Simon De Bullandre aux écrivains cynégétiques que je viens de nommer. Je ne le rapprocherai même pas de Jehan Du Bec, abbé comme lui, et auteur de l'*Antagonie du chien et du lievre*, opuscule qui fait aussi partie du Cabinet de Vénerie. Ce petit livre est l'œuvre d'un vrai chasseur : Jehan Du Bec sait comment se compose une bonne meute, à quel signe on reconnaît les chiens vaillants, quelle différence il y a entre les blancs, les rougeâtres et les « gadroules » ; il prend plaisir à décrire, en homme du métier, les mille ruses du lièvre,

1. *Revue des Sociétés savantes*, 5e série, tome VI, p. 240, et *Romania* III, 432.

« ceste petite bestelotte », toujours à l'erte et sur ses gardes, parce qu'elle a peur même de son ombre. Le poème cynégétique du sieur De Bullandre n'offre qu'un intérêt purement littéraire : ni le chasseur, ni le naturaliste n'y trouveront leur profit. C'est un brouillis mythologique parfois très difficile à comprendre, de l'aveu même de l'annotateur, M. E. Jullien.

L'auteur né à Beauvais en 1544 et mort dans cette ville en 1614 fit ses études à Paris. Il y connut Ronsard et probablement aussi quelques étoiles de la Pléiade. C'en fut assez pour qu'il se crût poète, et revenu dans sa ville natale, il composa, sous les frais ombrages de son prieuré de Milly, aux environs de Beauvais, de petites pièces de vers qu'il laissa circuler dans les mains de ses amis, et qui lui valurent une réputation de clocher. Ce fut bien autre chose quand il eut publié, en 1585, son poème du Lièvre : le très noble et docte seigneur Jean de Boufflers, sieur de Lyesse, un de ses puissants amis, qui lui aussi versifiait à ses heures, lui adressa des « Acrostiches féminins », capables de tourner la tête à l'homme le plus modeste :

> De lauriers il est ceinct, son accorte science
> Respand de son gosier un fleuve d'éloquence,
> Ne cedant a personne, ou en prose ou en vers.

Le sieur de Boufflers, comme on le voit, n'avait pas peur des hiatus, ni son ami des compliments. Ils ne sont guère mérités. De Bullandre n'est que l'un de ces pâles imitateurs qui prennent tous les défauts du maître, et ne lui ressemblent que par les mauvais côtés. Cela se produit à toutes les époques : nous avons eu des singes de Victor Hugo. Parce que Ronsard inventait des mots composés et créait des termes nouveaux, De Bullandre s'arrogeait le même droit; il appelle le lièvre « pied-fourré », Borée « brise-roc », Typhon « serpent-pied », le soleil « donne-jour, frai-naissant », le pôle « mi-journal », le chien « evante-plaine », etc. Je croyais lire parfois du mauvais Du Bartas. On pourrait peut-être citer çà et là quelques vers bien venus, mais ils sont en très petit nombre. J'ai remarqué dans ce poème un mot assez curieux et qui me paraît très français, « se former » au sens de « se gîter » :

> Dessous la chicoree
> Il (le lievre) *se forme*.
> Des lievres quelques-uns, sous le chardon sauvage,
> *Formez*, paisibles, coys, la journee passoint.

Ni La Curne, ni Littré, ni Godefroy ne mentionnent cette acception intéressante.

A. DELBOULLE.

37. — **La mission du Père Joseph à Ratisbonne, en 1630,** par G. Fagniez. Paris, 1885. 144 p. In-8.

La diète électorale, qui siégea pendant l'été de 1630 à Ratisbonne, fut une des assemblées princières les plus importantes de ce temps, autant à cause des conséquences qu'elle eut au sein de l'Empire même, qu'à cause de son influence sur la politique générale des cabinets européens. Convoquée par Ferdinand II victorieux, afin de couronner, pour ainsi dire, son œuvre, par l'élection de son fils comme roi des Romains, la diète de Ratisbonne mit au contraire, et brusquement, un terme à la situation prépondérante des Habsbourgs en Allemagne, en demandant le renvoi de Waldstein à l'empereur, et en séparant ouvertement les intérêts des princes catholiques allemands de ceux de leur suzerain. Elle désorganisa le parti impérial au moment même où débarquait le roi de Suède et sema pour l'avenir des germes de discorde continuelle entre le généralissime disgracié et la maison de Bavière. Aussi ne faut-il point s'étonner qu'on ait, à plusieurs reprises déjà, examiné de plus près l'histoire de ce congrès diplomatique, où des représentants de la France figurèrent en même temps que les électeurs de l'Empire. Un jeune historien allemand, mort trop tôt pour la science, M. Otto Heyne, l'avait fait il y a bientôt vingt ans, avec un soin des plus recommandables et en s'appuyant sur les sources mises à sa disposition aux archives de Dresde. La partie la moins complète et la moins exacte de son ouvrage, c'était le récit et l'appréciation du rôle joué dans les négociations de Ratisbonne par la politique française. C'est cette lacune que M. Fagniez vient de combler de la façon la plus heureuse, en publiant sur la mission du P. Joseph à Ratisbonne un travail basé tout entier sur les dépêches même des envoyés de Louis XIII, et nous donnant tous les éclaircissements désirables sur ce moment d'une si haute importance dans l'histoire générale de la guerre de Trente Ans. En suivant pas à pas la correspondance du fameux capucin et celle de son collègue Brulart de Léon, M. F. nous apprend tout ce qui, pendant ces mois d'été 1630, si remplis d'événements marquants, et se produisant simultanément en Italie, en Allemagne et en Suède, s'est négocié par l'entremise de la diplomatie française, conformément au grand plan de Richelieu. Il éclaire d'un jour tout nouveau la situation du P. Joseph lui-même, dont M. Heyne encore avait catégoriquement nié la qualité d'ambassadeur, et que Richelieu se réservait en effet de désavouer, si la fortune déjouait quelques-unes des mesures conseillées et prises par lui. Il ressort, une fois de plus, du travail de M. F., avec quelle prudence il faut lire les *Mémoires* du cardinal et avec quelle réserve il faut s'en servir comme preuve à l'appui, tant l'illustre homme d'état mettait peu de scrupule à voiler les vérités qui avaient cessé de lui plaire et les mécomptes, fort rares, il est vrai, de sa politique étrangère. La position du P. Joseph et de Brûlart à Ratisbonne était certainement des plus fausses, au fond. Ils devaient procurer à la France la paix du côté de

l'Italie, délivrer Casal et sauvegarder les droits du duc de Nevers sur Mantoue, et pourtant ne pas se laisser paralyser du côté de la Suède qui, dans ce même mois de juin 1630, avait ouvert, avec l'appui moral et l'argent de Richelieu, les hostilités sur le territoire de l'Empire. Ferdinand II ne pouvait évidemment consentir à une disjonction pareille de questions fort connexes pour lui, et c'est autour de cette équivoque que gravite forcément la diplomatie du P. Joseph. Il sent bien que s'il refuse des espérances de paix dans le Nord, les résultats demandés par le cardinal au Midi ne lui seront pas acquis, et comme ses instructions ne lui permettent aucun arrangement catégorique, il est obligé de s'en tenir longtemps à de vagues promesses, travaillant dans l'intervalle à l'affaiblissement de l'Empereur, en faisant naître de nouveaux sujets de discorde entre Vienne et Munich. Il n'échappe pas pourtant à l'issue fatale de toute négociation de ce genre, d'être un jour acculé dans une impasse et de transgresser ses pouvoirs. Au moment où Ferdinand II croyait tout terminé par un accord péniblement négocié avec Brulart et le P. Joseph, Richelieu refusait de ratifier leur entente, et infligeait un désaveu formel et blessant à ses fondés de pouvoir. C'est, au point de vue scientifique et psychologiqne, la partie la plus curieuse du savant mémoire de M. F. que celle où il discute le problème de savoir si les plénipotentiaires de Ratisbonne ont réellement dépassé leurs instructions, s'ils ont manqué de sagacité politique ou si ce changement de front doit être uniquement attribué à une volte-face personnelle de la politique de Richelieu. Il ressort de la discussion à laquelle se livre l'auteur, que le cardinal fut cause en bonne partie lui-même de l'acte de désobéissance (si même on peut le qualifier ainsi) des ambassadeurs, en ne les tenant pas suffisamment au courant des événements militaires et surtout de ce qui se préparait pour le salut de Casal. Il en ressort également qu'on a beaucoup exagéré, d'autre part, l'influence de la grave maladie de Louis XIII sur la marche des négociations extérieures. C'est avec un vif intérêt que l'historien de profession suivra M. Fagniez dans les détours de cette enquête si difficile et conduite avec tant de tact et de bonheur, au sujet du rôle et de l'attitude de tous les personnages qui ont participé aux négociations de Ratisbonne. Grâce à lui, l'on connaîtra dorénavant leur manière de voir, leurs rapports mutuels, plus ou moins agréables ou hostiles, les résultats obtenus par les efforts de chacun d'eux pour la politique française, et l'on saisira mieux désormais la situation nouvelle qu'inaugure cette négociation dans les rapports de la maison d'Autriche et de celle de Bourbon.

R.

---

38. — **Histoire de Baucet-Saint-Gens,** par J.-L. Prompsault, curé de Modène, ancien curé de Baucet-Saint-Gens. Nancy, imprimerie Saint-Epvre, 1885, brochure de 24 p. grand in-8.

M. l'abbé Prompsault s'est honorablement fait connaître, comme travailleur, par une histoire de Modène à laquelle j'ai naguère eu le plaisir de donner, dans un autre recueil périodique, de justes éloges. C'est d'une autre localité du département de Vaucluse qu'il s'occupe aujourd'hui, de Baucet-Saint-Gens, à 8 kilomètres de Pernes, à 12 de Carpentras, à 31 d'Avignon). M. l'abbé Prompsault n'a pas mis moins de conscience et de soin à écrire l'histoire de Baucet-Saint-Gens que celle de Modène. Il étudie successivement, dans sa nouvelle monographie, l'origine de Baucet-Saint-Gens, son étymologie, sa population, sa topographie, son château, qui appartenait autrefois aux évêques de Carpentras, seigneurs du lieu jusqu'à la fin du xvii[e] siècle (1690), et qui fut réparé, en 1651, par un des plus illustres de ces évêques, le cardinal Bichi, l'église paroissiale, le prieuré, les chapelles rurales, l'ermitage de Saint-Gens; il donne ensuite la liste des prêtres qui ont administré la paroisse de 1801 à 1885, des détails sur la fête de Saint-Gens à Monteux, et, en appendice, un choix d'éphémérides civiles et religieuses concernant le Baucet, Saint-Gens et son ermitage, un cantique en langue provençale de Saint-Gens composé par un ancien curé du Baucet, cantique qui aurait pu être rapproché d'un poème en la même langue dont plusieurs fragments sont cités dans un manuscrit de la collection Peiresc, à Carpentras (registre L, tome II), enfin des rectifications et additions à la *Vie de Saint-Gens* et à la *Notice sur Baucet* publiées par M. Olivier (1877). Tout cela est intéressant, instructif et bien digne d'être dédié à un excellent travailleur tel que M. Augustin Deloye, ancien élève de l'Ecole des Chartes, conservateur du Musée-Calvet d'Avignon. Ajoutons que la brochure se vend au profit d'une bonne œuvre, et que le succès en est ainsi deux fois assuré.

T. de L.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. A. Bouché-Leclercq vient de faire paraître à la librairie Hachette un *Manuel des institutions romaines* (xvi et 664 p. in-8°). Nous reviendrons prochainement sur cet ouvrage, un des meilleurs instruments de travail qu'on puisse mettre entre les mains de tous les studieux de l'antiquité classique.

— M. Henri Pirenne, docteur en philosophie ès-lettres, ancien élève de l'École des Hautes-Études, a été chargé d'un cours de paléographie et de diplomatique — le seul qui existe en Belgique — à l'Université de Liège.

— *Les oubliés.* — M. Jules Andrieu a publié sous ce titre, en 1885, une notice sur deux Agenais du xviii[e] siècle, Jean-Baptiste Rigal et Barthélemy Roux. Voici une nouvelle série consacrée à *Quelques soldats agenais du* xvii[e] *au* xix[e] *siècle.*

(Agen, Michel et Médan, 1886, grand in-8° de 46 p.) Ces soldats sont : Pierre de Renol, sieur de Vertelame, natif de Marmande, l'auteur de *La milice royale de l'infanterie volante* (Paris, 1620, petit in-4°); Jean-Baptiste de Lafargue, natif de Lavardac, maréchal des camps et armées du roi, mort nonagénaire le 7 décembre 1769; le général Pierre-Augustin de Limozin de Saint-Michel, né à Agen en 1704; Thomas de Romas, frère puîné de Jacques de Romas, le célèbre inventeur du cerf-volant électrique, né à Nérac en 1716; le général Joseph de Mondenard, né au château de Bière, près Laplume, en 1722 (et non en 1724, comme l'indique le *Dictionnaire de la Noblesse* de la Chesnays-Desbois); le baron Antoine Rigau, né à Agen en 1758; le colonel baron Pierre de Pompéjac, né à Port-Sainte-Marie en 1765 : les deux colonels Lacuée (d'Agen); le général baron Menne, né à Agen en 1774; son frère le général Pierre-Maurice Menne, né dans la même ville en 1785; le maréchal de camp d'artillerie baron André de Lafont, né à Layrac en 1779; enfin le général Tempoure, né à Nérac en 1790. Ce que l'on remarque surtout dans toutes ces notices, c'est leur rigoureuse exactitude. Jaloux de rendre son travail irréprochable, M. Andrieu s'est servi des documents les plus solides : tantôt il invoque des lettres d'anoblissement extraites des Archives départementales de la Gironde, tantôt des états de service conservés aux Archives du Ministère de la Guerre, d'autres fois les registres de l'état civil. La plaquette de M. Andrieu contient, à côté de nombreuses rectifications, diverses indications nouvelles, et, puisqu'il apporte dans ses recherches tant de zèle heureux, il faut l'encourager à nous donner plusieurs non moins précises séries d'*Oubliés*. — T. de L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 janvier 1886.

M. le Ministre de l'Instruction publique transmet à l'Académie l'ampliation d'un décret du Président de la République, par lequel est approuvée l'élection de M. Gaston Boissier à la place d'académicien ordinaire laissée vacante par la mort de M. Léon Renier. M. Gaston Boissier est introduit et prend place.

M. Alexandre Bertrand fait la communication suivante :

« J'ai l'honneur d'annoncer à l'Académie que le monument connu sous le nom de Tombeau des rois (Qbour-el-Molouk) est aujourd'hui la propriété de la France. Les héritiers de MM. Émile et Isaac Pereire, qui en avaient fait l'acquisition à l'instigation de notre regretté confrère Félicien de Saulcy, l'ont offert à l'État qui l'a accepté, aux conditions suivantes ainsi formulées dans l'acte de donation :

« En cédant à l'État la propriété de ce monument, nous entendons y mettre pour condition expresse que sa destination actuelle ne subira aucun changement dans l'avenir. Pour consacrer le souvenir de notre donation, une inscription sera posée, à nos frais, dans la partie ouest du vestibule du tombeau, et notre intention est d'y rappeler, outre les noms des donateurs, ceux du savant F. de Saulcy, qui a tiré de l'oubli ce monument célèbre; de M. Patrimonio, ancien consul de France à Jérusalem, qui en a fait l'acquisition pour notre famille, et de M. Mauss, architecte du gouvernement, qui l'a restauré.

« Cette inscription sera ainsi libellée :

« Qbour-el-Molouk (texte hébreu et arabe), monument acquis en l'année 1878 par
« Émile et Isaac Pereire, pour le conserver à la science et à la vénération des fidèles
« enfants d'Israël, sur les conseils de M. F. de Saulcy, membre de l'Institut de France,
« et par les soins de M. Patrimonio, consul de France à Jérusalem, restauré par
« M. Mauss, architecte du gouvernement français. Donné à la France par la famille
« Pereire en l'année MDCCCLXXXV ».

« Nous demandons le maintien à perpétuité de cette inscription ».

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie.

M. Wallon signale, dans le *Courrier de la Gironde* du 15 décembre 1885, un article dû à M. Vivie, auteur d'un ouvrage important sur la Terreur à Bordeaux. Cet article contient des détails sur le mobilier de Vergniaud à Bordeaux. La condamnation qui fut prononcée contre le célèbre Girondin entraînait la confiscation de ses

biens. Or Vergniaud avait conservé un petit logement à Bordeaux; l'État dut s'emparer des meubles qui s'y trouvaient. C'est l'inventaire dressé à cette occasion, et le procès-verbal de l'adjudication faite ensuite, que M. Vivie a retrouvés et publiés.

A propos de la présentation d'une brochure de M. H. Schuchardt (voy. ci-dessus), M. Bréal et M. Gaston Paris échangent quelques observations sur le rôle et la valeur scientifique de l'école linguistique qui s'est formée depuis peu en Allemagne et dont les membres prennent le nom de néo-grammairiens *(Junggrammatiker)*. MM. Bréal et Paris s'accordent à rendre hommage à l'utile progrès que les néo-grammairiens ont fait faire aux études linguistiques, en y introduisant des habitudes de rigueur et de précision que les premiers linguistes n'avaient pas suffisamment fait prévaloir, surtout en ce qui concerne les étymologies : mais ils regrettent que les savants de la nouvelle école aient trop prétendu se distinguer de leurs devanciers, qu'ils aient annoncé une révolution dans la science, lorsqu'ils ne faisaient en réalité que marcher en avant dans la voie déjà tracée. A propos des vues aujourd'hui admises parmi les linguistes au sujet des dialectes, M. Paris et M. Bréal rappellent qu'il faut rendre à un membre de l'Académie, M. Paul Meyer, l'honneur d'avoir formulé le premier une théorie qui s'est accréditée en Allemagne sous le nom de M. Johann Schmidt. Selon cette théorie, les dialectes, considérés comme des variétés idiomatiques nettement distinctes et enfermées dans des limites géographiques précises, par exemple en français le dialecte normand, le dialecte picard, etc., sont de pures créations de l'esprit des savants et ne répondent à aucune réalité : car, selon qu'on prend pour caractère distinctif du dialecte tel ou tel phénomène linguistique, ses limites avancent ou reculent, et il y a autant de variétés différentes d'un idiôme qu'il y a de localités où on le parle.

M. Desjardins communique quelques remarques sur l'inscription nouvellement découverte à Rome, dans le voisinage de la *Scala santa*, dont la copie a été envoyée par M. Le Blant et a été reçue par l'Académie à la dernière séance. Cette inscription est d'une grande importance pour l'étude d'une institution militaire de l'empire, les *equites singulares*, corps d'élite peu nombreux qui formait une escorte d'honneur de l'empereur. On y lit les noms des officiers de ce corps, au temps d'Antonin, avec la désignation de leurs grades.

Ouvrages présentés : — par M. Bréal : Hugo Schuchardt, *Ueber die Lautgetsetze gegen die Junggrammatiker;* — par M. Georges Perrot : Joachim Ménant, *les Pierres gravées de la Haute-Asie, recherches sur la glyptique orientale*, 2e partie; — par M. P.-Ch. Robert : L. Dancoisne, *Objets mérovingiens découverts à Artres;* — par M. Barbier de Meynard : 1° A. d'Avril, *Saint Cyrille et saint Méthode, première lutte des Allemands contre les Slaves;* 2° H. de Grammont, *Un Pacha d'Alger précurseur de M. de Lesseps;* — par M. Oppert : 1° comte de Charencey, *Vocabulaire de la langue tzotzil;* 2° id., *les Cités votanides;* 3° William Groff, *Lettre à M. Revillout sur les noms de Joseph et de Jacob en égyptien* (article publié dans la *Revue égyptologique);* — par M. Delisle : 1° Brièle, *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris*, t. IV, 1er fascicule; 2° Jules Quicherat, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. II, *Archéologie du moyen âge*, publié par Robert de Lasteyrie.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 20 janvier 1886.

PRÉSIDENCE DE M. SAGLIO

M. Courajod remet sous les yeux de la Société un médaillon qu'il lui avait présenté déjà en 1882 et que plusieurs croyaient de fabrication moderne. Ce médaillon est gravé dans le *Promptuarium iconum insigniorum* publié à Lyon en 1553. Il y est attribué à Antigone, mais c'est en réalité une imitation d'un Mithridate.

M. de Montaiglon signale un sceau padouan dont la légende a été jusqu'ici réputée indéchiffrable; elle est ainsi conçue :

MVSON · MONSATHES · MARE · CERTOS · DANTI MICHIPINES.

Or il est facile, avec de légères corrections, d'en trouver le sens. Elle doit être lue ainsi :

MVSON · MONS · ATHES · MARE · CERTOS · DANT · MICHI · FINES.

M. Mowat communique un estampage d'une inscription romaine récemment découverte à Nîmes qui lui a été envoyé par M. Aurès. Il parle aussi d'une inscription conservée à Amdoldingen en Suisse et qui mentionne un *demdraphore augustal*.

M. de Barthélemy continue la lecture du mémoire de M. de La Noë sur l'oppidum gaulois.

Le Secrétaire,
R. de Lasteyrie.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 15 février — 1886

Sommaire : 39. BRADLEY, Remarques sur les îles britanniques dans la géographie de Ptolémée. — 40. SCHLIEMANN, Tyrinthe. — 41. BRANDT, Eumène d'Autun. — 42. LUCHAIRE, Etudes sur les actes de Louis VII. — 43. PRADEL, Lettres inédites de Mme de Maintenon. — 44. LECLERCQ, Voyage au Mexique. — *Variétés* : Les chartes de S. Julien de Tours. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

39. — **Remarks on Ptolemy's geography of the British isles,** communicated to the Society of antiquaries by Henry BRADLEY. Westminster, 1884. In-4, 18 p. (Extrait du vol. XLVIII de la revue *Archæologia*).

M. Bradley a dressé une carte des îles britanniques d'après les coordonnées astronomiques de Ptolémée; presque correcte dans certaines parties de la côte, elle ne présente une forte erreur que dans l'orientation de l'Ecosse. En somme, la géographie britannique de Ptolémée est bien plus voisine de la réalité que celle de certains pays limitrophes de l'Égypte, en particulier de l'Afrique. Parmi les identifications auxquelles s'est arrêté M. B., il en est un bon nombre qui sont absolument certaines. Malheureusement il n'a eu à sa disposition qu'un texte défectueux. Bien qu'écrivant en 1884, il n'a pas consulté le premier volume de l'admirable Ptolémée de Carl Müller, paru en 1883, dont le texte et les commentaires annulent toutes les éditions précédentes. Ainsi M. B. a dû renoncer à placer sur la carte les *Salinae* (§ 11), parce que Nobbe donne les coordonnées 18° et 55 2/3° au lieu de la lecture vraie, qui est celle de C. Müller, 20°45′ et 55°50′. Dans le détail des identifications, l'auteur anglais est souvent d'accord avec C. Müller; quand ils diffèrent d'opinion, ce n'est pas toujours à C. Müller que nous donnerions tort. Ainsi M. B. explique *Abravannus* (Luce Bay) par le kymrique *aberafon* « river mouth », tandis que C. Müller admet la forme *Aberannan*, le nom ancien de la rivière étant *Avannus* (*Anava* dans le *Geogr. Ravenn.*, V, 31, p. 538). L'identification de Virvedrum et Verubinus avec *Duncansby Head* et *the Noss*, admise par C. Müller d'après M. Skene, est rejetée par M. B. sans motif suffisant. P. 9, à la l. 6, je crois qu'il faut lire *Alne* au lieu d'*Allen;* à la même page, il me semble que Müller a raison d'admettre une interversion dans le texte et d'identifier Tina avec la Tyne. A la page suivante, je ne vois pas pourquoi M. Bradley n'admet pas la synonymie proposée par Müller *Dunum Sinus*=*Dunsley bay* (Yorkshire).

S.R.

40. — **Tirynthe.** Résultat des dernières fouilles, par Henri SCHLIEMANN, avec une préface de M. le professeur F. Adler et des contributions de M. le docteur W. Dœrpfeld. Paris, Reinwald, 1885, LXV et 401 p. Grand in-8.

Je n'ai pas besoin de présenter M. Schliemann aux lecteurs de la *Revue;* ils savent qu'Annibal n'a pas été plus fidèle à son serment que le voyageur allemand l'a été à la pensée, conçue dès l'enfance, d'explorer les lieux qui furent le théâtre des hauts faits chantés par Homère, et de retirer du sein de la terre tous les restes qu'elle peut recouvrir de l'âge héroïque de la Grèce. La noble passion à laquelle M. S. consacra sa fortune, ses efforts, sa vie toute entière, a profité à la science. Après Troie, Mycènes, Orchomène, M. S. explora l'antique Tirynthe, et le résultat des fouilles faites en 1884 et 85, est contenu dans le beau volume dont nous annonçons la traduction française. L'auteur s'est associé pour la rédaction de cet ouvrage, l'habile architecte, M. Dörpfeld, qui dirigea les fouilles de Tirynthe, comme il avait fait celles d'Olympie. Après avoir donné lui-même, dans les quatre premiers chapitres, l'historique des fouilles, la topographie et l'histoire de Tirynthe, la description des objets en terre cuite, en pierre, etc., trouvés dans les décombres, M. S. laisse son collaborateur rendre compte des constructions de Tirynthe, dans le chapitre V d'abord, puis dans le chapitre VI, qui est le complément du précédent, et contient le résultat des fouilles de la seconde année. Le lecteur fera peut-être bien de lire ces chapitres avant ceux qui traitent des objets trouvés dans ces constructions. Mentionnons encore les contributions de MM. E. Fabricius et O. Helm, et surtout la très intéressante Préface dans laquelle M. F. Adler a résumé, en architecte et en savant, les données que nous possédons aujourd'hui sur l'art de construire dans les antiques civilisations de la Grèce et de l'Asie Mineure. Trois genres de constructions, les fortifications, les palais, les tombes, font l'objet de cette instructive étude.

Depuis longtemps, les voyageurs ont admiré les murs qui couronnent le rocher de Tirynthe, et surtout les blocs gigantesques qui forment les assises inférieures de ces constructions cyclopéennes. Pausanias trouvait ces fortifications aussi étonnantes que les Pyramides d'Égypte, mais en lisant son texte, on voit clairement qu'il ne vit que l'enceinte. Il était réservé à M. S. de découvrir le palais préhistorique qui dormait sous terre depuis des milliers d'années. En effet, le palais si heureusement retrouvé est certainement plus ancien que la migration des Doriens, et il était probablement déjà en ruines et couvert par les décombres quand les Argiens détruisirent peu de temps après les guerres Médiques, vers 468 avant notre ère, ce qui restait de Tirynthe et de Mycènes. Pausanias (VIII, 27, 1 et II, 25, 8) rappelle incidemment, qu'à une époque beaucoup plus ancienne, les Argiens firent entrer dans leur cité les habitants de Tirynthe, d'Hysies, d'Ornée, de Mycènes, de Midéa et d'autres localités moins importantes. Tout dernièrement encore, G. Gilbert, dans le second volume de son *Handbuch*

der Griechischen Staatsalterthümer, p. 76, refusait d'attacher grande importance à ces témoignages. Nous croyons que M. S. en apprécie la valeur plus sainement.

Strabon, p. 372, dit que les maîtres d'Argos avaient réuni Mycènes à leur cité, οἱ τὸ Ἄργος ἔχοντες εἶχον καὶ τὰς Μυκήνας συντελούσας εἰς ἕν. Ephore, fr. 98, parle d'une émigration des Tirynthiens, qui doit être placée, ce nous semble, longtemps avant les guerres Médiques, puisque cet historien en faisait mention dans son VIe livre. Ces deux témoignages s'accordent avec ceux de Pausanias. Les Doriens établis à Argos soumirent peu à peu les Achéens de Tirynthe comme ceux de Mycènes et des autres cités voisines. On peut croire qu'ils transplantèrent une partie de la population dans leur ville, que quelques-uns émigrèrent, que d'autres encore établis au pied des citadelles ravagées furent réduits à une condition sembable à celle des *Périèques* Lacédémoniens. Ces changements ne se firent pas sans luttes sanglantes, et les ruines de Tirynthe semblent attester encore aujourd'hui une première destruction bien plus ancienne que celle dont parle Diodore. Cette dernière fut amenée par une passagère résurrection des cités subjuguées, après que Cléomène de Sparte eût infligé aux Argiens la terrible défaite racontée par Hérodote (vers l'an 500). D'après le même historien, les esclaves qui avaient été pendant quelques années maîtres de la ville d'Argos, forcés de céder la place aux fils des citoyens morts dans la dernière guerre, s'emparèrent de Tirynthe. Cette ville, ainsi que Mycènes, se releva alors grâce au patronage de Sparte, et elle marqua son indépendance en envoyant des contingents aux armées helléniques qui allaient combattre Xerxès et Mardonius, quand les Argiens refusèrent de s'associer à la défense de la patrie. La faiblesse de ces contingents montre que ces deux cités étaient alors peu considérables; mais elles avaient fait acte d'indépendance, et l'occasion venue, les Argiens les en punirent comme on sait.

Les poètes tragiques d'Athènes fournissent aussi un argument à cette manière de voir. Sophocle et Euripide parlent, il est vrai, de Mycènes, mais ils parlent aussi d'Argos, sans distinguer bien nettement entre ces deux noms. Eschyle va plus loin : il semble avoir oublié son Homère, qu'il connaissait cependant si bien. Dans son *Orestie*, Agamemnon réside à Argos et il n'est plus question de Mycènes. Cet oubli est volontaire, et il n'est pas difficile de l'expliquer. Quand la trilogie fut jouée, Argos venait de s'allier avec Athènes; le poète veut consacrer cette alliance en lui attribuant une origine antique. Son Oreste, acquitté par l'Aréopage, jure que lui et sa cité n'oublieront pas ce bienfait et resteront à tout jamais fidèles à l'alliance athénienne. On voit pourquoi le poète ne donne à la ville des Pélopides d'autre nom que celui d'Argos. Cependant cet oubli des traditions épiques ne se justifierait pas si on ne s'était pas habitué depuis longtemps à confondre Mycènes avec Argos. L'Orestie fut jouée dix ans seulement après la destruction de Mycènes. Un évé-

nement aussi récent ne suffit pas pour rendre compte de cette confusion. Mais Mycènes, ainsi que Tirynthe, était tombée depuis des siècles au rang d'une bourgade obscure, et n'avait pas réussi à prendre une grande importance, quand la politique de Sparte rendit à ces deux villes une indépendance éphémère.

Les explorateurs distinguent la citadelle supérieure au midi, la citadelle inférieure au nord, et, entre elles, une terrasse intermédiaire. La citadelle supérieure a été fouillée avec le plus de soin, elle est la plus intéressante, car elle renferme l'antique palais princier. On montait par une rampe qui gravit la pente orientale du rocher, mais la résidence des anciens maîtres de Tirynthe est tournée vers le sud et regarde la mer. Les murs du palais n'ont plus aujourd'hui que 58 centimètres à un mètre de hauteur. Tout ce qui était en bois, les futs des colonnes, le revêtement des parois, le plafond, a été détruit par le feu; mais ce qui reste suffit pour retracer le plan de l'édifice. Après la cour d'entrée qui est extrêmement ravagée, vient la cour, ou αὐλή, proprement dite, celle qui faisait vraiment partie de l'habitation, où l'on se tenait quand on voulait être en plein air. Dans le palais d'Ulysse, les prétendants de Pénélope se livrent dans cette αὐλή à toute espèce de jeux. Elle était recouverte de plusieurs couches de pierre et de chaux, qui constituaient une espèce de pavement très durable. C'est là, je crois, ce qu'Homère appelle τυκτὸν δάπεδον. On a retrouvé une maçonnerie carrée qui servait de fondement à l'autel de Ζεὺς ἑρκεῖος. La cour était entourée de portiques, αἴθουσαι. On voit encore aujourd'hui les deux degrés par lesquels on montait à celui des portiques qui servait de vestibule; deux colonnes, dont les bases existent encore, et deux parastades en formaient la façade. Du vestibule on arrivait par trois grandes portes au πρόδομος, et de là, après avoir franchi un puissant seuil de brèche, dans la salle des hommes, le μέγαρον par excellence. Cette pièce, la principale de toute l'habitation, a 115 mètres carrés. Au milieu se trouve le foyer circulaire, ἐσχάρη, qui formait le centre de la maison. On lit dans l'Odyssée que la reine des Phéaciens travaillait dans le Mégaron en s'appuyant à une colonne près du foyer; dans le palais de Tirynthe, quatre socles indiquent encore aujourd'hui la place des quatre colonnes qui entouraient le foyer à une certaine distance. Au fond de la salle près de la paroi postérieure, on distingue encore douze cercles; c'est là qu'étaient peut-être placés des vases d'argile, πίθοι, contenant des provisions. Parmi les petites pièces, θάλαμοι, qu'on remarque dans cette partie de l'édifice, la plus curieuse est certainement la chambre de bain, dont le plancher est formé d'un roc calcaire du poids de 20,000 kilog. Que l'on songe aux efforts qu'il fallait pour transporter cette masse énorme! Ce palais a dû être construit par un despote puissant. Une rigole et les fragments d'une baignoire en terre cuite que l'on a trouvés dans cette pièce ne laissent aucun doute sur sa destination.

La salle des femmes est plus petite que celle des hommes, on y a

trouvé les traces d'un foyer rectangulaire; elle communique directement, sans πρόδομος, avec son αἴθουσα, laquelle est précédée à son tour d'une αὐλή. Un peu plus loin se trouve une autre cour d'entrée. Si cette dernière existait aussi dans le palais d'Ulysse, Pénelope pouvait y nourrir les oies dont elle prenait tant de soin. C'est ici que le plan du palais de Tirynthe ne s'accorde pas avec le plan du palais d'Ulysse, tel que les interprètes d'Homère l'ont imaginé. A Tirynthe, le gynécée est une habitation complète, une maison à part, qui ne communique qu'indirectement, par des circuits et d'étroits corridors, avec l'habitation des hommes. On avait considéré le gynécée homérique comme une dépendance de l'Andron, placée au fond de ce dernier, et communiquant avec lui par une entrée directe. On s'était peut-être trop hâté de tirer ces conclusions de quelques passages de l'Odyssée, qui sont trop vagues pour qu'il soit permis d'en inférer rien de positif à ce sujet. D'un autre côté, il est possible que dans des résidences plus modestes, l'habitation des femmes ait pris moins de développement que dans le palais de Tirynthe.

Un autre détail que les poèmes homériques n'avaient pas laissé prévoir, ce sont les peintures murales dont quelques débris ont été trouvés sous les décombres. A côté du blanc et du noir, on n'y a remarqué que trois couleurs : rouge, bleu et jaune. Les peintures sont *al fresco*. Les unes, composées de spirales, de rosaces, d'autres dessins ornementaux, semblables, mais non identiques, à ceux d'Orchomènes; les autres représentant des figures ailées, de vrais sujets. Il faut citer un taureau en course et un homme qui voltige au dessus de la bête et tient d'une main une de ses cornes. Le dessin est négligé, fautif, mais ne semble pas manquer d'expression.

Les fouilles ont permis d'interpréter avec certitude le θριγκὸς κυάνοιο du palais d'Alkinoos (*Od.*, VII, 87). Ce κύανος n'est pas un métal, comme on croyait autrefois, mais un verre bleu artificiel. Helbig l'avait déjà supposé, et sa conjecture se confirme par la frise ornée d'une pâte vitreuse bleue que les fouilles de Tirynthe ont mise au jour.

Parmi les objets trouvés ailleurs dans les décombres ou sous le sol, il y a peu de bronze, presque rien en or. Les vases ont été étudiés en détail par M. S.; on y remarque quelques peintures du même genre que les peintures murales, mais la plupart sont d'un autre style. Il y a même d'affreux bonshommes tout à fait enfantins. Les idoles sont tout ce qu'il y a de plus grossier; à peine y distingue-t-on une tête mieux faite. Les vaches sont très nombreuses, comme à Mycènes : elles font penser à Héra βοῶπις, et au mythe d'Io.

Il faut signaler particulièrement quelques objets d'une date plus récente, tels que le chapiteau d'une colonne dorique, qui, tout en étant plus ancien que le v[e] siècle, ne remonte cependant pas à l'âge préhistorique. Les auteurs rapprochent de ce chapiteau, d'une antéfixe et d'autres débris de ce genre, quelques murs d'une construction plus récente

que le reste du palais. Comme certains indices leur font penser que ces murs ont été élevés quand les constructions plus anciennes avaient déjà été ravagées par le feu, ils en tirent la conclusion que la destruction de Tirynthe attestée par les historiens grecs a été précédée d'une autre destruction beaucoup plus ancienne. Ils supposent qu'un temple d'ordre dorique aurait été élevé au-dessus du palais ruiné. C'est là une hypothèse. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne trouve aucune trace de temple dans ce qui reste de la Tirynthe préhistorique. Il en est de même de Mycènes et de la vieille Troie. Dans cette dernière ville, M. S. avait cru reconnaître un vieux temple; mais la comparaison des monuments de Tirynthe lui a fait comprendre que ce prétendu temple doit être regardé, lui aussi, comme un palais. Ce fait curieux s'accorde d'ailleurs avec ce que l'on savait déjà ou ce que l'on devinait du culte de la Grèce primitive. Encore dans Homère, il est souvent question d'autels et d'enceintes sacrées, rarement de temples proprement dits. Le temple, c'est-à-dire l'abri de l'image du dieu, la résidence du dieu lui-même, sa maison, ναός, *ædes*, semble appartenir à une époque plus avancée.

Disons en terminant que la traduction française laisse à désirer. Les lignes suivantes, que nous lisons à la page XXIV, ne sont pas faciles à comprendre : « La tombe de Ménidi (Attique) mérite une mention spéciale à cause du riche mobilier funéraire qu'elle contenait, et aussi parce qu'elle a certainement servi de sépulture commune à six personnes. Matériellement aussi bien conservée, mais supérieure au point de vue technique et artistique, c'est la plus grande des tombes en coupole de Mycènes, celle que l'on continue à tort à appeler le tombeau d'Atrée ». Heureusement tout n'est pas aussi énigmatique. L'impression est très belle, le papier excellent, tout le volume, très soigné, fait grand honneur à l'éditeur. Les illustrations méritent des éloges particuliers : elles consistent en une carte, 4 plans, 24 planches en chromo-lithographie et 188 gravures sur bois.

Henri WEIL.

---

41. — Samuel BRANDT. **Eumenius von Augustodunum** und die ihm zugeschriebenen Reden. Ein Beitrag zur Geschichte der rœmischen Litteratur in Gallien. Freiburg und Tübingen, Mohr. 1882. In-8, 46 p.

Jusqu'ici toutes les histoires de la littérature latine, en traitant des *Panegyrici veteres* qui nous ont été conservés en partie sous la forme anonyme, réunissaient en un seul groupe quatre discours (dans l'édition Bährens les panégyriques IV, V, VII et VIII) qu'elles attribuaient à Eumène d'Autun. Tout le monde, d'autre part, s'accordait à reconnaître que ce Gaulois de la fin du IIIe siècle méritait d'être distingué des auteurs de son temps aussi bien par son caractère et par la noblesse des sentiments que souvent il exprime, que par la correction, par l'élégance et par la pureté de son style.

Les nouvelles recherches de M. S. Brandt n'ôtent rien au mérite d'Eumène; elles le mettent au contraire en pleine lumière; mais elles diminuent pour nous dans une assez forte proportion l'étendue de son œuvre.

M. Br. a comparé les quatre discours avec un soin minutieux : il a relevé, d'une part, toutes les indications que donne chacun des orateurs sur lui-même, sur la situation qu'il occupe, sur son âge probable, sa famille, bref, tout ce qui touche à l'homme; d'autre part, il notait les caractères du style de chacun des orateurs, la manière dont ils emploient les figures de rhétorique, l'étendue et la nature de leurs imitations des panégyristes précédents, leur vocabulaire, les formes de leur langue, bref, tout ce qui touche à l'écrivain. Le résultat de cette étude pénétrante est que des quatre discours, un seul, le premier du groupe (dans Bährens le panégyrique IV), peut, avec quelque vraisemblance, être attribué au rhéteur d'Autun.

Cette thèse est conduite avec la rigueur de méthode qu'on exige à notre époque. Mais si la conclusion de M. Br. me paraît difficile à repousser [1], elle n'est pas nouvelle, et M. Brandt a dû reconnaître lui-même dans son supplément (p. 45) qu'il y a quelque cinquante ans, Ampère trouvait déjà « fort indignes d'Eumène » deux des discours qu'on avait coutume de lui attribuer.

En dehors de la méthode de l'auteur à laquelle on ne saurait donner trop d'éloges, je trouve surtout intéressante et tout à fait remarquable la manière dont il explique, p. 23 et suiv., la formation de notre recueil des *Panegyrici*. Son hypothèse est à la fois très ingénieuse et très vraisemblable. Elle clôt, très heureusement, cette intéressante contribution à l'histoire des lettres latines dans notre pays.

E. T.

---

42. — LUCHAIRE (Achille). **Etudes sur les actes de Louis VII.** Paris, Picard, 1885, in-4, 527 pages.

Ce livre est le complément de l'*histoire des institutions monarchiques de la France* sous les premiers Capétiens (987-1080) que le même auteur a fait paraître en 1883 (imprimerie nationale) et qui a été si bien accueillie par le monde savant. M. Luchaire nous fait connaître en partie, dans le présent ouvrage, les documents dont il s'est servi, en écrivant le premier.

---

1. Je ne vois pour moi aucune objection grave à faire à l'auteur. On pourrait, sans doute, lui reprocher d'être parfois trop subtil, de faire des rapprochements qui ne permettent de conclure ni à une imitation, ni à une réminiscence : mais ce sont-là d'infimes détails. Cf. ce qu'on nous dit d'une discussion sur la dissertation de M. Br. dans le séminaire historique de Berlin dirigé par M. Mommsen : *Revue internationale de l'Enseignement*, du 15 novembre 1884, p. 420.

Ces études se divisent en trois parties. D'abord, M. L. recherche quels sont les caractères des actes de Louis VII. Il étudie la diplomatique proprement dite, en nous énumérant les formules employées à la chancellerie royale ; il se pose ce problème si important : quand commençait l'année de l'incarnation au temps de Louis VII? Quel était le point de départ des années du règne? M. L. croit que l'année commençait à cette époque le jour de Pâques. Il en donne plusieurs preuves dont toutes ne sont peut être pas concluantes. Nous possédons un diplôme daté de Châlons-sur-Marne, 1146, 10e année du règne, un autre, en faveur de Saint-Bénigne de Dijon, avec la même date ; or, nous savons sûrement, dit M. L., que le 2 février 1147 Louis VII était à Châlons, le 30 mars 1147 à Dijon ; ces deux diplomes doivent donc être rapportés à 1147 (nouveau style). Mais nous ne connaissons pas tous les séjours de Louis VII ; rien ne nous dit qu'entre le 1er août 1146 et le 19 août (veille de Pâques) 1147, le roi n'ait pas été plus d'une fois ou à Châlons-sur-Marne ou à Dijon. Les deux dernières preuves qu'expose M. L. montrent d'une manière plus concluante que le début de l'année n'était pas au 1er janvier. Un acte souscrit par Odon de Deuil en qualité d'abbé de Saint-Denis est daté de 1151 et Odon n'obtint cette dignité que le 13 janvier 1152 ; dans un autre acte daté de Paris, 1154, il est fait allusion à un voyage accompli par Louis VII en Languedoc et, le 9 février 1155, le roi était encore à Toulouse. Le début de l'année était donc postérieur au 13 janvier et au 9 février ; mais ce début était peut-être le 1er mars, peut-être le 25 mars, peut-être Pâques. Le problème reste d'ailleurs insoluble, puisque le jour et même le mois ne sont pas indiqués au bas des diplômes royaux. Quant à l'année du règne, M. L. montre qu'en règle ordinaire on la comptait à partir de la mort de Louis VI, c'est-à-dire du 1er août 1137 (mode D.) ; mais que, dans quelques diplômes le commencement du règne se prenait du 25 octobre 1131, date du sacre (mode A.) ; dans d'autres du 1er janvier 1134 (1133, vieux style, mode B.) ; enfin, dans quelques-uns, de novembre 1135, date où Louis le Gros confie momentanément le pouvoir à son fils (mode C.). M. L. nous montre ensuite quelle a été la succession des grands officiers de la couronne sous Louis VII. Cette étude, fort bien conduite, avait déjà paru dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*. Enfin, il termine cet exposé, en signalant quelques caractères externes des actes de Louis VII et en critiquant quelques diplômes irréguliers, suspects ou faux attribués à ce roi. Dans cette première partie, M. L. a pris pour guide l'introduction placée par Léopold Delisle en tête du *catalogue des actes de Philippe-Auguste*. Il a réussi à être aussi précis et aussi net que son modèle.

La seconde partie comprend l'analyse des actes émanés de la chancellerie de Louis VII. Ici les difficultés de sa tâche étaient grandes. Pour Philippe-Auguste, nous possédons des registres où les chanceliers avaient conservé les minutes des actes expédiés. Ces registres ont servi

en quelque sorte de base au travail de M. Delisle et l'ont guidé dans ses recherches. Rien de semblable n'existe pour le règne de Louis VII. Il fallait donc dépouiller toutes les grandes collections manuscrites et tous les recueils imprimés intéressant l'histoire de France. Les recherches de M. L. ont été fructueuses; il a découvert près de 180 diplômes inédits qu'il publie avec le plus grand soin dans la troisième partie de son ouvrage. En outre, il a trouvé, au cours de ses recherches, l'indication d'un assez grand nombre de pièces aujourd'hui perdues : si bien que la liste des actes de Louis VII s'élève au chiffre de 798. Qu'on compare cette liste à celle dressée par de Bréquigny dans la *table chronologique des diplômes,* (t. III) et l'on se rendra compte du progrès accompli.

Nous possédons enfin pour l'histoire de France trois bons catalogues : celui de Sickel qui comprend les diplômes depuis l'avènement de Pépin le Bref jusqu'à la mort de Louis le Pieux (751-840), celui de M. L. sur Louis VII et celui de L. Delisle sur Philippe-Auguste. C'est encore bien peu et il restera de l'ouvrage aux travailleurs futurs. Nous espérons bien qu'un jour M. L. nous donnera un regeste des diplômes des cinq premiers Capétiens et qu'il *complètera* tout à fait son *histoire des institutions monarchiques*.

M. Luchaire termine son volume par une table des noms de lieux et de personnes qui rend les recherches faciles. Les identifications géographiques ont été faites avec grand soin et peuvent être adoptées avec confiance. En résumé, son travail est l'un des plus importants qui aient paru en ces dernières années sur l'histoire de France et l'Académie des inscriptions, en lui décernant le grand prix Gobert, n'a fait que ratifier le jugement public.

Ch. PFISTER.

---

43. — **Huit lettres inédites de Mme de Maintenon (1673-1679)**, publiées par Charles PRADEL. Toulouse, imprimerie Douladoure-Privat, 1885. Grand in-8 de 20 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.*

M. Ch. Pradel a trouvé dans un lot de vieux papiers, provenant de la vente de la bibliothèque de feu Charles Barry, huit lettres de Mme de Maintenon adressées à l'intendant de la terre de ce nom, le sieur de Guignonville, et à Mlle de Guignonville, femme de ce « fermier général aux fermes unies de sa Majesté ». Ce sont là des lettres d'affaires, mais elles ne manquent pas d'intérêt. D'abord, comme le rappelle M. P. (p. 4), la marquise ayant brûlé, de ses propres mains, tout ce qu'elle put recouvrer de sa correspondance, voulant, selon sa propre expression, *rester une énigme à la postérité*, « on ne saurait recueillir avec trop de soin les quelques épaves échappées de cet autodafé », car « les moindres lignes, reliées ensemble plus tard par une main habile, pourront avoir leur

valeur ». Ensuite, les billets simples et clairs adressés à Guignonville et à sa femme fournissent quelques renseignements nouveaux soit sur la marquise et ses relations, soit sur Maintenon même, dont la monographie est encore à faire. L'éditeur constate encore (p. 5) que « nous avons sous les yeux des témoins de l'époque la plus curieuse de la vie de Françoise d'Aubigné, l'époque de la transition », la correspondance commençant au moment même où Mme Scarron venait d'entrer en possession du domaine dont elle a rendu le nom si célèbre. Les billets de « l'épouse du plus superbe des rois », comme s'exprime M. P. (p. 5), sont remplis de menus détails parfois bien amusants. Le 14 novembre 1675, Mme de Maintenon écrit de Marli à son intendant : « Je vous remercie de vostre excellent cochon; ils n'ont de défaut que d'estre trop gras ». Dans une lettre datée de Saint-Germain (10 décembre de la même année) apparaît un autre vulgaire quadrupède : « Il faut se deffaire le plustost que vous pourrez de ce meschant mulet. Il dépensera plus qu'il ne vaut ». Voici une phrase (lettre de Versailles, 26 novembre 1676) qui montre en Mme de Maintenon la personne ménagère par excellence (p. 16) : « Je vous demande de ne pas mettre un sou sans m'en avertir. Si vous avez cette conduitte, nous n'aurons jamais de disputte ». C'est bien là celle qui, quelques années plus tard (11 octobre 1693) louait par-dessus tout l'économie, écrivant à une de ses protégées : « je serai au comble de ma joie, si je vous vois enfin ménagères ». Il y aurait beaucoup d'autres petits traits à citer, par exemple (p. 17) la recommandation de lutter vaillamment contre un des plus tenaces ennemis des agriculteurs, c'est-à-dire de « defricher le chiendent ». Je ne reproduirai qu'un passage d'une lettre du 28 janvier 1679 où Mme de Maintenon, qui vient d'acquérir la seigneurie de Pierres, insiste (p. 17-18) pour que l'on prenne bien soin des habitants de sa nouvelle terre, qui en ont un pressant besoin, et pour que l'on ne laisse souffrir personne de la faim et du froid. Après avoir fait largement la part de la charité, elle trace ainsi un programme où n'est pas moins grande la part de l'énergie [1] : « Je vous prie donc de faire toutes vos diligences pour que les vauriens en soient chassés, que les insolents soient punis et que les bonnes gens y vivent en repos ».

M. P. a très bien publié les lettres retrouvées par lui et qui constituent un des plus heureux de ses « sauvetages littéraires ». Il nous avait promis de s'en tenir au principe de la copie textuelle [2] et il a été minu-

1. Cette énergie se retrouve au plus haut degré dans la lettre VIII, du 9 novembre 1679, adressée à la négligente Mme de Guignonville. M. P. dit avec raison (p. 19) que « c'est un vrai modèle de lettre de reproche ». Déjà (p. 8) il avait signalé « la souplesse de dompteur de fauves » avec laquelle Mme de Maintenon « ramène ces pauvres Guignonville ».

2. P. 4. « Aussi donnerai-je mes documents, avec une rigoureuse exactitude, respectant les détails les plus inutiles en apparence : dans la reproduction d'un autographe, celui qui se permet de déplacer un mot changera bientôt une phrase et deviendra un Labaumelle ».

tieusement fidèle à sa parole. En tête de chaque lettre, il a placé une note préliminaire où l'on trouve réunies sous une forme discrète toutes les explications désirables, Indiquons, parmi les personnages mentionnés dans ces excellentes notes, le sieur de Bouville, neveu par alliance de Colbert, successivement intendant de Limoges, de Moulins, d'Alençon, le poète Claude Nicole, président de l'élection de Chartres, cousin-germain du « grand Nicole [1] », une parente de Scarron, Mlle de la Harteloire, dont le nom on ne sait pourquoi, selon la remarque de l'éditeur (p. 17), a été changé en celui de *Harteloir* par M. Gréard (*Mme de Maintenon*, Paris, 1884, in-12), etc.

Je n'aurais rien à reprocher à M. P. s'il ne se montrait parfois beaucoup trop sévère pour la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné et s'il ne lui attribuait (avec quelques réserves cependant) un billet fort compromettant (p. 6) tiré des manuscrits de Conrart et qui est incontestablement apocryphe, comme l'ont reconnu diverss critiques très compétents [2]. Nous nous entendrons mieux avec M. P. au sujet du vœu qu'il formule en ces termes (p. 9) : « Je terminerai en exprimant le désir de voir bientôt publier une nouvelle édition ou tout au moins la continuation de la *Correspondance générale*. M. Lavallée nous a donné quatre volumes sur dix promis. Le dernier a paru en 1866. On n'a rien depuis. L'éditeur serait-il rebuté par les nombreux écueils dont ce travail est hérissé, et contre lesquels il a heurté parfois, malgré sa prudence [3] ? Cependant le public attend et réclame des documents sûrs, complets, réunis avec le soin qu'exige la critique de nos jours ». Combien nous serions tous heureux de voir exaucé le vœu de M. Pradel, surtout si les lettres de Mme de Maintenon devaient paraître dans la Collection des *grands écrivains de la France*, et si la publication devait en être confiée au fin érudit que je n'ai pas besoin de nommer, car tout le monde le désignera.

T. DE L.

---

1. Mme de Maintenon dit de ce galant magistrat (p. 12) : « Je reçois toujours les lettres et les vers de M. le Président Nicolle avec plaisir. Remerciez-l'en, je vous prie. J'ay si peu de temps que je ne le fais pas moy-mesme quelque envie que j'en eusse ». Le *Moréri* reproche à Claude Nicole d'avoir composé des poésies licencieuses. Je suppose que ce ne fut point celles-là qu'il offrit à Mme de Maintenon;

2. Voir notamment dans la *Correspondance littéraire* du 20 février 1859 (p. 130-131) un article de M. Lud. Lalanne intitulé : *Sur une lettre attribuée à Mme de Maintenon.*

3. Voir *Les faux autographes de Mme de Maintenon, par* P. GRIMBLOT. Paris, 1869. C'est ici le cas de dire que M. P., pour montrer que les autographes qu'il publie ne sont pas faux, nous donne un fac-simile de la première des huit lettres, fac-simile où l'on retrouve tous les signes caractéristiques de l'écriture de Mme de Maintenon.

44. — **Voyage au Mexique, de New-York à Vera-Cruz en suivant les routes de terre,** par Jules Leclercq, président de la Société royale de géographie belge, membre de la Société de géographie de Paris. Paris, Hachette, 1885, 446 p. In-8, avec une carte et 36 gravures.

L'infatigable touriste nous transporte pour la seconde fois dans l'Amérique du Nord; mais, malgré le sous-titre *(de New-York à Vera-Cruz)*, qui est en partie un faux titre, ne craignons pas que le nouvel ouvrage répète la première relation intitulée *Un été en Amérique* et concernant la région comprise entre l'Atlantique et les Montagnes-Rocheuses; ni la troisième en préparation, relative à la *Terre des merveilles*, c'est-à-dire au fameux Parc national que les Etats-Unis ont réservé au sommet des Rocky-Mountains, dans le territoire de Wyoming. Comme le premier chapitre du présent ouvrage est seul consacré au trajet de mille lieux que l'auteur fit en *sleeping car*, dans l'espace d'une semaine, à travers les Etats-Unis, il aurait parfaitement pu supprimer sur le titre le nom de New-York, qui n'exerce pas la moindre attraction en pareil cas, tant sont communes les visites à cette grande ville.

Dès le second chapitre nous entrons au Mexique par terre, du côté du Nord, ce qui est beaucoup plus rare et ce qui ne sera d'ailleurs pas facilement praticable avant le complet achèvement de la grande ligne de Mexico à Saltillo dans l'Etat de Coahuila. De cette dernière ville à Lagos qui est une station du Mexicain-Central, M. Jules Leclercq dut faire en diligence un trajet de plus de 500 kilomètres. Mais si ce moyen de locomation est aussi pénible que lent, c'est encore le meilleur pour donner en passant une idée nette du paysage, aussi le voyageur, tout en profitant des voies ferrées pour parcourir les longues distances, a-t-il toujours eu soin de s'écarter des chemins battus, toutes les fois qu'il fallait visiter des ruines ou de beaux sites et explorer quelque localité remarquable. Il n'a pas craint de s'enfoncer dans les forêts, de franchir des montagnes ou de s'aventurer dans les déserts. C'est ainsi qu'il fit des pèlerinages au Cerro de las montanas, près Queretaro, où fut fusillé l'empereur Maximilien, et aux endroits connus par des exploits de la légion belge; qu'il fit l'ascension de deux volcans, le Popocatepetl et le Jorullo; qu'il parcourut les pittoresques montagnes du Michoacan; qu'il descendit dans l'étroite *Barranca de los pescados* (ravin des poissons), dont les parois s'élèvent de 300 mètres à pic; qu'il alla en *canoa* sur le beau lac de Patzcuaro; qu'il étudia l'emplacement et les restes des villes toltèques : Tula et Teotihuacan; qu'il gravit l'antique pyramide de Cholulan. Inutile d'ajouter qu'il n'oublia ni Mexico et ses environs, ni Puebla, ni la Vera-Cruz. C'est surtout l'intérieur du Mexique qu'il a traversé, n'ayant guère suivi la côte qu'entre Alvarado et la Vera-Cruz, d'où il s'embarqua pour l'Europe. Il n'a peut-être pas parcouru la centième partie du pays, mais il ne faut pas oublier que le Mexique, malgré ses pertes, est encore plus étendu que la France,

l'Espagne, l'Italie, la Suisse, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne réunies. D'ailleurs, pour un touriste qui n'a pas la prétention d'être complet comme un topographe ou même un géographe, il s'agit moins d'avoir tout vu que d'avoir bien vu, et surtout de bien rendre ses impressions.

Or ce sont là des qualités qui ne font pas défaut à l'un des plus expérimentés de nos voyageurs contemporains. Il sait faire entrer dans ses tableaux de la nature les moindres traits, pourvu qu'ils soient caractéristiques, et il tire parti des plus minimes circonstances pour dépeindre la population et ses mœurs. Il fait parfaitement ressortir les différences de température qui, dans une confédération aussi étendue, présentent de très grands écarts, mais qui tiennent encore plus à l'altitude qu'à la latitude. Son récit clair et simple ne manque pas d'agrément ; il est dommage que l'auteur le dépare, non par des wallonismes, comme on aurait pu l'attendre, mais par des néologismes à la parisienne, comme *bêtelette*, au lieu d'*oiselet* pour désigner un oiseau-mouche (p. 258); *s'horizonner* (p. 302); *chançard* (p. 262) pour *veinard* qui serait d'ailleurs trop familier dans une narration grave; ou par des expressions impropres, comme *fugue* (p. 255) pour enlèvement clandestin d'une borne. Quand on sait manier le français, on pourrait laisser ce style aux folliculaires dont il constitue la principale originalité. Ces légères taches n'empêchent pas que le nouveau livre de M. Jules Leclercq ne tienne une place distinguée dans la collection de voyages illustrés publiée par la maison Hachette, et qu'il ne soit une excellente addition au contingent fourni par les Belges à la littérature française.

E. BEAUVOIS.

VARIÉTÉS

Les Chartes de S. Julien de Tours.

Le dernier cahier de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (t. XLVI, p. 373-429) contient le commencement d'un très important travail de M. de Grandmaison, archiviste départemental d'Indre-et-Loire, sur des *fragments de chartes du* x[e] *siècle provenant de Saint-Julien-de-Tours*, recueillis sur les registres d'état civil d'Indre-et-Loire. L'intérêt exceptionnel des documents reconstitués par les soins du savant archiviste nous a paru mériter quelques observations complémentaires, dont les érudits pourront, nous l'espérons, tirer quelque profit.

Ces observations sont de deux sortes : les unes ont un caractère général, les autres sont spéciales à chacune des pièces publiées.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

I. *Etablissements des textes.* — L'éditeur a systématiquement adopté la forme *ae* quand les originaux portent un *e* cédillé ou les lettres *ae* liées ensemble (p. 380).

Il est à regretter qu'il n'ait pas distingué entre elles, par un signe quelconque, ces deux formes. Les paléographes, en l'absence des originaux, lui en eussent su gré. On eût également aimé que M. de Grandmaison suivît, à l'égard des abréviations, un système uniforme; celles-ci sont tantôt développées, tantôt reproduites telles qu'elles se présentent dans les chartes. (Voir p. 400, ligne 2 : *arpen*. et ligne 11 : *arpennes;* le texte porte aux deux endroits *arpñ*.)

II. *Disposition typographique.* — La plupart des actes restitués par M. de Grandmaison sont incomplets; souvent il a eu la bonne fortune de combler les lacunes à l'aide de copies anciennes, et, en ce cas, les passages empruntés à ces copies ont été imprimés entre crochets. Mais, en l'absence de copies, nous aurions désiré qu'une disposition typographique spéciale, ou pour le moins un plan, nous montrât, pour chaque document, la place probable occupée par chaque fragment et nous donnât ses dimensions. N'aurait-on pas, de la sorte, parlé aux yeux des lecteurs? Ceux-ci, par exemple (p. 413), en voyant imprimés des fragments en longues lignes, peuvent-ils s'imaginer qu'il s'agit de huit bandes verticales, et que, dans cet acte, les signatures occupaient chacune une ligne séparée?

III. *Indications de provenance.* — Nous aurions désiré que la provenance des fragments fût exactement désignée. On verra plus loin (v. chartes VI, X, XII) dans un travail de reconstitution comme celui qui nous occupe, la portée de notre observation.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES

I. La charte nº V, datée d'août 941 (p. 396-7) doit être datée du 17 août 947. L'éditeur a, en effet, fait une étrange confusion en cherchant à prouver que la date : *data mense augusto, in civitate Turonus, anno XII regnante Hludovico rege, in dedicatione ecclesiæ Sancti Juliani*, ne s'applique, quel que soit le mode qu'on adopte pour compter les années du règne de Louis d'Outremer, ni à 941, ni à 947, parce que, dit-il, la dédicace de l'église Saint Julien est du 17 août 943. Il est facile de rétablir la vérité; les mots *in dedicatione ecclesiæ S. Juliani*, désignent simplement le quantième, c'est-à-dire le 17 août. On serait amené, en appliquant le mode de supputation préconisé par M. de Grandmaison, à rejeter, par exemple, toutes les pièces datées de la nativité de la Vierge pour n'être pas contemporaines de la Vierge. — Dès lors, l'année 941 se trouvant écartée comme antérieure à la dédicace de Saint Julien, reste l'année 947 (17 août), qui concilie les éléments de date et donne à la charte un caractère absolu d'authenticité [1].

II. La charte nº VI est datée par M. de Grandmaison (p. 399), non sans quelques hésitations, de février 942. Faut-il accorder pleine confiance à la copie dont l'éditeur s'est servi pour suppléer, précisément à cet endroit, à un fragment non retrouvé de la charte originale? Cette confiance n'est-elle pas diminuée par ce fait qu'au dos d'un des fragments de la pièce se lisaient, avant la reconstitution, les restes de la cote suivante :

Charte abbaye de S. Julien
ou de trois arpents et un quart de vigne situés
Vincent et Martin
par Hardouin
firmation d'icelle par Theotol
pour abbaye 943 [2].

1. Cette solution est en contradiction avec l'année adoptée par l'éditeur pour l'avènement de Joseph (946), successeur de Théotolon à l'archevêché de Tours; mais rien n'est moins certain que cette date, qui a toujours été controversée, et que l'acte du 17 août 947 infirme.

2. Registre des mariages, La Chapelle-sur-Loire, 1831, greffe de Chinon.

On voit, par cet exemple, l'importance des cotes mises au dos des pièces, et négées par l'éditeur, et l'intérêt qu'il y aurait à pouvoir désigner celui des fragments de la charte VI reconstituée qui portait cette mention.

III. M. de Grandmaison aurait pu, croyons-nous, dater la charte n° X (p. 412-4) de l'année 948, s'il avait tenu compte de la date 948 mise au dos de l'acte [1], au lieu de la placer, comme il le fait, entre 946 et 957.

IV. La charte n° XII (p. 416-7) ne pourrait-elle être complétée par deux fragments verticaux, provenant du greffe de Loches n° 8 et ayant les dimensions suivantes :

Premier fragment : Haut. 0,324, larg. 0,024.

Deuxième fragment : Haut. 0,330, larg. 0,025. Nous trouvons dans le premier les mots *caris* et *baniolis*, qui semblent se référer à l'acte dont M. de Grandmaison s'occupe; au dos du deuxième fragment figure la cote 948, ce qui permet de dater exactement le document.

Puissent ces détails, que nous a inspirés l'étude personnelle de ces documents, si précieux à tant de titres, être de quelque utilité aux érudits qu'intéressent ces matières. Les chartes mises au jour par M. de Grandmaison méritaient à tous égards d'attirer l'attention, et nous espérons qu'un examen, plus approfondi que le nôtre, donnera, dans la suite, à ceux qui l'entreprendront, la certitude historique sur plus d'un point encore douteux.

J. DELAVILLE LE ROULX.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre directeur, M. James DARMESTETER, s'est embarqué le vendredi 5 février à Marseille, pour les Indes Orientales. Le voyage scientifique qu'il entreprend, durera une année.

— M. A. BRULARD a fait paraître à Besançon (typographie Ch. Delagrange, 1885) une monographie de l'*île de Djerba*, où il a rassemblé sur cette partie de la Tunisie un certain nombre de documents intéressants. La géographie physique et la géographie politique du pays y sont successivement abordées. Cinq planches lithographiées contiennent une carte et des vues de l'île.

— M. E. BEAUVOIS vient de publier une importante étude sur le maréchal de Chamilly, l'héroïque défenseur de Grave et l'homme de guerre le plus célèbre qu'ait produit la Bourgogne du XVIIe siècle, si l'on excepte Vauban (*La jeunesse de Chamilly, notice sur Noël Bouton et sa famille de 1636 à 1667*. Beaune, Batault, 1885. In-8°). Nous y reviendrons; bornons-nous à dire que M. Beauvois traite amplement de la jeunesse de Chamilly et de ses débuts jusqu'à son retour de Portugal, et qu'il prouve que les fameuses *Lettres portugaises* ne furent jamais adressées à Chamilly.

— Dans sa brochure *Un pacha d'Alger précurseur de M. de Lesseps* (Alger, Jourdan. In-8°, 9 p.) M. H. D. de GRAMMONT démontre qu'un beglierbey d'Alger, El-Euldj Ali ou Ali le rénégat (né en Calabre vers 1508, enlevé par les Reis de Barberousse et devenu capitan-pacha) proposait en 1586 à son souverain de rétablir l'ancien canal et de faire communiquer la Méditerranée et la mer Rouge; ce projet est révélé par une lettre curieuse que Savary de Lancosme, ambassadeur à Constantinople, écrivit à Henri III.

---

1. Fragment n° 7 du greffe de Loches.

— M. Ferdinand des Robert a publié récemment deux nouvelles études; l'une sur *deux manuscrits de l'abbaye de Gorze* (Nancy, Sidot. In-8°, 60 p.); l'autre sur le *siège de Thionville* en juin 1639 (Nancy, Berger-Levrault. In-8°, 37 p.); ce dernier travail est curieux et fort complet; l'auteur a consulté, aux archives étrangères, la correspondance de Feuquières et les mémoires du temps; on sait que Feuquières fut battu et blessé à mort; les Espagnols refusèrent de rendre son corps; mais Condé, qui s'empara de Thionville en 1643, fit « transporter à Verdun les dépouilles mortelles d'un des meilleurs serviteurs de la France, dont il venait de venger la mémoire ».

— Sous le titre de *Reliquiae Benedictinae* (Auch, G. Foix. In-8°, 42 p.) M. Tamizey de Larroque publie, avec de copieuses annotations, des documents inédits que lui a communiqués M. Wilhem, juge de paix à Chartres; ils intéressent tous le sud-ouest de la France; ce sont des lettres de Dom Jean Martianay, l'éditeur des œuvres de saint Jérôme; de Dom Bernard de Montfaucon, l'éditeur des œuvres de saint Jean Chrysostôme; de Dom Bourotte, un des continuateurs de l'*Histoire générale du Languedoc;* de Dom Devienne, l'historien de la ville de Bordeaux; de Dom Bernard de Saint-Julien; de Dom Malherbe. M. Tamizey de Larroque a suivi dans le classement de ces pièces, presque toutes fort curieuses, l'ordre chronologique. On y remarquera un mémoire autobiographique de Malherbe et un discours qu'il prononça dans une loge maçonnique dont il était le Vénérable.

— Une consciencieuse étude de M. Albert Maire, bibliothécaire universitaire de l'Académie de Clermont, a paru sous ce titre : *Les fêtes nationales sous la Révolution dans le département du Puy-de-Dôme* (Clermont-Ferrand, Montlouis. In-8°, 59 p.). Elle n'a pas besoin, pour être recommandée, du vague et emphatique avant-propos de M. Emmanuel des Essarts. L'auteur a retracé avec le plus grand soin, d'après les procès-verbaux des archives du Puy-de-Dôme, la plupart des fêtes nationales célébrées à Clermont et dans le département, anniversaire de la fondation de la République, fête de la Jeunesse, des Epoux, de la Reconnaissance, de l'Agriculture, etc.

— On ne lira pas sans intérêt les souvenirs qu'un ancien « moblot » a rassemblés dans un petit volume intitulé *Six mois au mont Valérien, 1870-1871* (Versailles, Cerf. In-8°, 222 p.). M. Georges Moussoir raconte les faits tels que l'impression du moment les a gravés dans sa mémoire; on remarquera dans ce simple et attachant récit les minces éloges que donne l'auteur à la mobile de la Seine, le pittoresque portrait qu'il a tracé du commandant du fort, le général Noël, et le chapitre consacré à Buzenval.

ALLEMAGNE. — M. Justi, qui avait déjà publié dans la collection d'histoire universelle dirigée par M. Oncken, une histoire de la Perse ancienne dont la *Revue critique* a rendu compte dans le temps (1880, 23 février), vient de publier dans la même collection une histoire générale de l'Orient ancien *(Geschichte der orientalischen Vœlker im Alterthum*, Berlin, Grote, gr. in-8°, 547 pages.) L'auteur étudie l'Egypte, la Chaldée, l'Assyrie, Israël et la Phénicie, la Perse jusqu'à la conquête arabe et l'Inde ancienne. M. Justi a utilisé avec une conscience admirable et avec sa clarté habituelle les derniers travaux des diverses branches orientales et son livre offrira un tableau fidèle des derniers résultats de la science ou, pour être plus exact, des dernières théories qui courent généralement aujourd'hui dans ces domaines si tourmentés de l'histoire orientale. Des illustrations nombreuses et bien choisies (en général des reproductions des monuments et des documents *décisifs*), animent cette œuvre sévère: il n'y a pas à présent d'histoire ancienne donnant tant sous si peu de volume et mettant si directement en présence des faits.

— M. Schenkl publie une éd. des Bucoliques de Calpurnius et de Némésianus (*Calpurnii et Nemesiani Bucolica*, rec. H. Schenkl. Lipsiae, Freytag. 8, LXXII-130 pp.). L'introduction très étendue étudie les diverses questions qui se rattachent aux Bucoliques et au Panégyrique de Pison. Suivant M. S, l'auteur des sept églogues mises sous le nom de Calpurnius est aussi l'auteur du Panégyrique. L'ordre actuel des Bucoliques n'est pas fortuit et on peut les répartir au point de vue chronologique en deux groupes : 1, 2, 3, 5 e 4, 6. 7. — Calpurnius a imité les poèmes intitulés *Diroe* et *Lydia*, Virgile (surtout les Bucoliques), Horace (rarement), Tibulle et Properce, Manilius, le *Ciris* et la *Copa*, ainsi que les petits poèmes de l'anthologie. Quant à Némésianus, comme on le sait déjà, il a imité ou plutôt pillé Calpurnius. Une partie importante de cette introduction est consacrée à la classification des mss. et à la bibliographie (pp. XXXVII-LVI). Il est regrettable que cette éd. critique, très soignée et très complète d'ailleurs, ne contienne pas les deux poèmes d'Einsiedlen, publiés pour la première fois par Hagen ni le *Panegyricus in laudem Pisonis*.

— M. L. Mueller a fait paraître un opuscule sur le vers saturnin (Leipzig, Teubner). On connaissait déjà l'opinion de M. M. sur ce point (cf. par exemple *Métrique grecque et latine*, p. 131 de la trad.). Il considère le vers saturnin comme un dimèbre iambique catalectique suivi d'une tripodie trochaïque (l'ithyphallique des Grecs); la coupe hephthemimère sépare les deux systèmes et elle est ordinairement accompagnée d'une coupe après le deuxième temps fort. M. M. annonce dans la préface qu'il prépare une deuxième édition de son ouvrage *De re metrica*. Puisse-t-il le rendre d'une lecture plus facile! — P.-A. L.

— La librairie Teubner annonce des éditions de *Valère Maxime* par M. C. Kempf; des opuscules choisis de *Porphyre* par M. A. Nauck; des fables de *Babrius* par M. O. Crusius; une traduction, due à M. Mehler, du *Manuel du dialecte homérique* de MM. van Leeuwen et Mendes da Costa; une 2e édit., par M. R. Klussmann, de l'*Encyclopædie und Methodik der philologischen Wissenschaft* de Boeckh, publiée par Bratuschek.

— La librairie Henninger, de Heilbronn, commence la publication d'une *Bibliothèque phonétique*, dirigée par M. W. Vietor. Le premier volume de cette collection renferme la *Dissertation* de Christophe Frederic Hellwag, *de formatione loquelae* parue en 1871. La même librairie publie en même temps deux ouvrages de MM. Aug. Western, professeur à Fredriksstadt : une *Englische Lautlehre* (VIII et 98 p., 2 mark) et une *Kurze Darstellung der englischen Aussprache* (43 p. 80 pfennige).

— M. K. J. Schrœer vient de publier, chez les frères Henninger à Heilbronn, une seconde édition « revue » de la première partie du Faust (Faust von Gœthe. Mit Einleitung und fortlaufender Erklærung. Erster Theil. Zweite, durchaus revidirte Auflage. Prix 3 fr. 75). Les changements que cette édition nouvelle présente par rapport à celle qui la précède sont trop peu importants pour qu'il faille les signaler chacun en particulier; le plus considérable consiste dans l'addition, en tête de la préface, d'une étude sur « les rapports du Faust de Gœthe avec le temps présent », tirée en partie de l'étude du savant éditeur : *Gœthe et l'amour*. Les autres consistent en quelques modifications dans la disposition des titres, en quelques notes accourcies ou allongées, une table générale des matières ajoutée à l'index alphabétique, et c'est tout. La première édition était trop exacte d'ailleurs pour demander de grands changements. M. K. J. S. voudrait voir dans la rapidité avec laquelle elle s'est épuisée une preuve du retour de la génération actuelle à l'idéalisme; sans vouloir lui enlever cette illusion, on peut y voir avec plus de certitude, — et il ne protestera pas contre cette affirmation, — la preuve que sa première édition était, comme l'a dit autrefois la *Revue*, et bien faite et d'un usage commode. La nouvelle n'aura pas, on peut le prédire, un moindre succès. — Ch. J.

— M. SAUER, de l'Université de Graz, vient de faire publier une jolie plaquette intitulée *aus Ludwig Lœwe's Nachlass* (24 p., n'est pas dans le commerce et porte la mention « als Handschrift gedruckt »); elle renferme le fac-simile et une pièce de huit vers de Grillparzer à Lœwe; un fragment d'une autobiographie du célèbre auteur (nous y relevons le passage suivant : « en 1812, je partis pour Dresde pour voir jouer les grands acteurs du Théâtre français, Talma, Duchenois, la Georges, Mars, etc.; les impressions d'alors ont eu sur ma carrière artistique postérieure une grande influence »); et d'autres documents, parmi lesquels deux lettres de Laube à Lœwe.

— La librairie Weidmann de Berlin vient de mettre en vente le tome XXV des œuvres complètes de Herder, — le premier des œuvres poétiques du grand écrivain. Ce volume sera accueilli avec une faveur toute particulière par les amis de la poésie populaire, non-seulement à cause du soin avec lequel M. Redlich, mettant à profit les travaux préparatoires de M. Suphan, l'a édité, mais parce qu'on y trouve réunies pour la première fois les chansons populaires de toutes les nations que Herder a recueillies et qu'il a traduites avec un si grand talent et tant de bonheur. Ainsi, grâce à l'infatigable activité de M. Suphan et de son collaborateur M. Redlich, se poursuit sans interruption et avec une merveilleuse régularité la publication des œuvres de Herder; commencée il y a huit ans seulement, elle compte déjà dix-neuf volumes. Nous espérons pouvoir bientôt annoncer aux lecteurs de la *Revue* l'apparition des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité;* nous reviendrons sans doute alors en détail sur cette édition vraiment magistrale, et qui honore à la fois celui qui la dirige et la maison qui la publie. — Ch. J.

— Il vient de paraître à l'*Institut littéraire* de Francfort-sur-le-Mein, un ouvrage appelé à un véritable succès : *Beaumarchais, eine Biographie*, par M. Anton BETTELHEIM, in-8, 1886, 659 p. La *Revue* rendra compte avec l'étendue qu'il mérite de ce livre, qui a pour nous un intérêt tout particulier; pour aujourd'hui il suffira de dire que M. A. B., au courant de toutes les publications dont Beaumarchais a été l'objet en ces dernières années, complète heureusement la biographie si remarquable que M. de Loménie a laissée de l'auteur du « Mariage de Figaro », et nous donne du célèbre aventurier littéraire un portrait aussi ressemblant que finement esquissé. — Ch. J.

— La *Neue philologische Rundschau* a cessé de paraître à Brême, chez Heinsius; elle est aujourd'hui éditée par M. Perthes, de Gotha; MM. C. WAGENER et E. LUDWIG continuent à diriger la *Revue*.

BELGIQUE. — M. GACHARD, dont on connaît les beaux travaux sur l'histoire de Belgique, est mort le 24 décembre 1885 à l'âge de quatre-vingt-cinq ans; il était, comme on sait, archiviste général du royaume, il a été remplacé par M. PIOT.

— M. Godefroi KURTH, professeur à l'université de Liège, vient de faire paraître un grand ouvrage intitulé *Les origines de la civilisation chrétienne* (Louvain, Peters, deux volumes.)

BOHÊME. — Le quatrième volume des *Fontes rerum bohemicarum*, publié aux frais de la fondation Palacky, vient de paraître à Prague.

— M. TOMEK a publié le septième volume de son *Histoire de Prague* (en tchèque). Il étudie dans ce volume les années 1460-1478.

HONGRIE. — La *Revue philologique hongroise* commence dans son numéro de janvier un compte-rendu des ouvrages philologiques français parus en 1884 et 1885. Ce compte-rendu, de M. J. KONT, embrasse toutes les thèses de doctorat, soutenues en Sorbonne en 1884 et en 1885, qui se rapportent à l'antiquité classique et une foule d'ouvrages récents, d'éditions critiques latines, grecques, allemandes, de traductions, etc.

— La première classe (langues et belles-lettres) de l'*Académie hongroise* a élu

une commission chargée de la traduction et de l'édition des chefs-d'œuvre grecs et latins. Les traductions et les éditions magyares ne manquent pas; le but de cette entreprise est de donner une certaine uniformité et des garanties sérieuses à ces travaux. Chaque écrivain donne une biographie détaillée de l'auteur, rend compte du texte qu'il reconstitue d'après les meilleures éditions, énumère et apprécie les traductions hongroises déjà parues. La traduction même doit être tout à fait classique. Les poèmes seront rendus dans le mètre original, la langue magyare se prêtant à merveille à rendre les rythmes les plus difficiles. Le premier fascicule a donné Anacréon, dû aux soins de M. Emile Thewrewk de Ponor. Ce lettré, doublé d'un poète, a fait un vrai modèle d'édition.

ITALIE.—Le ministère de l'Instruction publique en Italie commence la publication d'une série d'*Indici e Cataloghi* des collections italiennes, qui promet d'être fort intéressante. Nous avons reçu les deux premiers volumes. Le premier est intitulé : *Elenco delle publicazioni periodiche ricevute dalle Bibliotheche publische governative d'Italia nel 1884*, xxii-316 pag. (Prix : 2 fr.). Les bibliothèques publiques de l'Etat sont au nombre de 26; les revues qu'elles reçoivent montent à 1890, dont 1200 italiennes environ; elles sont décrites par ordre alphabétique, avec l'indication des bibliothèques où on les trouve. Nous avons vu avec plaisir que la *Revue critique* est une des plus favorisées parmi les revues étrangères; elle est reçue par les Bibliothèques Nationale de Rome, Nationale de Florence, Nationale de Milan, Nationale de Palerme, Universitaire de Bologne, Universitaire de Pavie, Nationale de Turin. Nous ne nous expliquons pas que les *Monumenta Germaniae historica* figurent comme revue (pages 129 et 130); aussi est-on obligé d'indiquer une périodicité incertaine. Une revue française, qui a son importance, *le Correspondant*, n'est, chose curieuse, reçue nulle part. C'est la Bibliothèque Universitaire de Pavie qui dépense le plus pour les publications étrangères; la Nationale de Florence reçoit le plus grand nombre de revues françaises, celle de Rome (Vittorio-Emanuele) est la mieux fournie en revues allemandes. — Le deuxième volume de la collection est consacré aux manuscrits d'Ugo Foscolo conservés à la Nationale de Florence. Nous attendons le catalogue des mss. Palatins de Florence et l'Inventaire des mss. italiens conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris; ces deux volumes sont sous presse.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 février 1886.

M. Le Blant adresse des détails sur les fouilles poursuivies à Rome. Dans la *via del Torso*, M. Maraini a trouvé plusieurs autels ornés de bas-reliefs, avec des inscriptions qui donnent de nouveaux détails sur l'organisation du corps des *equites singulares*. Aux *horrea* du Testaccio, M. Lanciani a mis au jour une chambre qui contenait une vingtaine de mètres cubes de dents d'éléphant, dont plusieurs avaient jusqu'à 1m50 de longueur. A côté ont été trouvées deux amphores qui renfermaient des graines d'anis et des lentilles. Enfin, on doit encore à M. Maraini la découverte d'un beau sarcophage, trouvé dans la chambre sépulcrale des Crassus : la cuve est ornée de bas-reliefs qui représentent la naissance, l'enfance et le triomphe de Bacchus. Une photographie de ce sarcophage est jointe à la lettre de M. Le Blant.

M. l'abbé Giorgi envoie à l'Académie la copie d'une pièce de vers latins, retrouvée dans les papiers d'une famille corse, et que la tradition attribue à Christophe Colomb. M. Gaston Paris, après avoir examiné ce texte, ne peut y reconnaître qu'une pièce fabriquée pour appuyer la prétention insoutenable de quelques Corses, qui ont voulu faire croire que la Corse était la patrie de Colomb.

M. Delisle lit une note intitulée : *Virgile copié au xe siècle par le moine Rahingus*. Le manuscrit latin 1570 du fonds du Vatican est un grand volume de 154 feuillets de parchemin, qui contient les œuvres de Virgile, avec une portion du commentaire de Servius, suivies d'un avertissement en prose et d'une prière en vers, dans

lesquels le copiste a fait connaître son nom. Il s'appelait Rahingus et était moine de l'abbaye de Flavigny, en Bourgogne; il déclare qu'étant chargé de gouverner les intérêts de la communauté, il a cru faire œuvre pie en copiant les œuvres de Virgile et en les offrant à la bibliothèque du monastère pour servir à l'instruction de la jeunesse. Ce personnage est certainement le même qui est mentionné dans l'obituaire de Flavigny, à la date du 15 mai, sous le nom de *Rayngus*, et dans un catalogue des abbés de Flavigny sous celui de *Raingus;* d'après ce dernier document, il fut prieur ou prévôt de l'abbaye sous le gouvernement de Walon, évêque d'Autun, entre 894 et 918. On possède encore un autre manuscrit écrit de sa main : c'est une copie des épîtres de saint Paul, qui forme aujourd'hui le manuscrit 79 de la bibliothèque d'Orléans. Ce volume contient, comme l'autre, une note en prose et une petite pièce de vers, dans lesquels Rahingus se recommande aux prières des fidèles et défend, sous peine d'anathème, d'enlever le livre au monastère pour lequel il a été écrit. La circonstance qui a permis de fixer, à dix ou vingt ans près, la date de l'exécution de ces deux manuscrits, en fait des monuments d'une grande valeur pour l'étude de la paléographie.

M. Oppert commence une communication sur les mesures de capacité et les mesures araires trouvées dans les documents judiciaires de l'Assyrie et de la Chaldée. Ces documents, qui nous sont parvenus en très grand nombre, sont exactement datés par les jours, les mois et les années de règne des rois babyloniens, depuis Nabuchodonosor jusqu'à Alexandre. On y trouve des indications de mesure qui présentent plus d'une obscurité. M. Oppert déclare avoir retrouvé la solution de plusieurs des questions qu'elles soulèvent. Les terres sont mesurées en *omer* : ce nom est proprement celui d'une mesure de capacité; il désigne, par extension, l'étendue de terrain qu'on peut ensemencer avec un *omer* de blé. L'*omer* paraît répondre environ à 2 litres.

M. Casati communique à l'Académie des renseignements sur les fouilles qui ont eu lieu cette année dans les nécropoles étrusques. Il présente deux objets provenant de Canicella, sous les murs d'Orviéto; une antéfixe et un cippe funéraire, portant une inscription, que M. Casati lit : *Setres Murcnas.* — *Setres* est le génitif d'un prénom de forme masculine, correspondant au latin *Setrius*, et *Murcnas* est le génitif d'un nom de famille, qu'on peut traduire en latin *Murcanius*. Cette inscription signifie que la sépulture indiquée par ce cippe est celle de la famille de Setrius Murcanius, ou mieux de Setre Murcna. — Continuant ensuite la lecture d'un mémoire sur le développement artistique des Étrusques, M. Casati expose qu'ils avaient atteint dans l'art de la joaillerie un degré de perfection qui n'a pas été dépassé, il le montre par l'étude des monuments de métal précieux que renferment les musées et aussi par l'examen des statues de femmes étrusques. Il produit comme exemple la photographie de la statue de Larthia Scianti, qui porte trace d'un grand nombre de bijoux d'un travail remarquable.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Barbier de Meynard : Joachim MÉNANT, *les Langues perdues de la Perse et de l'Assyrie*, première partie.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 27 janvier.

PRÉSIDENCE DE M. SAGLIO

M. Germain Bapst entretient la Société de plusieurs pierres comprises dans la collection des diamants de la couronne, et qu'il est question d'aliéner quoique elles aient un véritable intérêt historique. Il demande à la Société de faire une démarche auprès de qui de droit pour assurer la conservation de ces pierreries.

La Société, sur la proposition de M. de Lasteyrie, prie M. Bapst de lui présenter, d'urgence, une note écrite, établissant l'importance historique de ces précieux bijoux et que le président de la Société pourrait transmettre aux commissions compétentes avec l'expression des vœux de la Société.

M. Corroyer communique un moulage de la bague de saint Lubais (Leubacius), objet du v[e] siècle conservé à Tours.

M. l'abbé Thédenat fait circuler trois plats antiques de bronze, récemment trouvés à Bar-le-Duc et portant des graffites.

M. de Barthélemy continue la lecture du mémoire de M. de La Noé sur l'oppidum gaulois.

Le Secrétaire,
R. DE LASTEYRIE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 22 février — 1886

Sommaire : 45. Gilbert, Histoire et topographie de l'ancienne Rome. — 46. Cicéron, l'Orator, p. p. Heerdegen. — 47. Grégoire de Tours, petits écrits, p. p. Arndt et Krusch. — 48. Dom Bodin, Histoire civile et militaire de Neuchâtel-en-Bray, p. p. Bouquet. — 49. Em. et R. Fage, Bosvieux et Longy, L'abbé Pierre de Besse. — Beitzke, Les guerres de 1813 et 1814, 4e édit., p. p. Goldschmidt. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

45. — **Geschichte und Topographie der Stadt Rom im Alterthum,** von Dr. Otto Gilbert. Erste Abteilung, 1883. Zweite Abteilung, 1885. Leipzig, Teubner.

Cet ouvrage ne fait pas double emploi, comme on pourrait le croire d'abord, avec celui de Jordan *(Topographie der Stadt Rom im Altertum)*. L'auteur n'y traite pas seulement de la topographie de Rome, mais aussi de son histoire, ou plutôt c'est l'histoire qui pour lui est le but : la topographie n'est que le moyen. A vrai dire l'idée n'était pas absolument nouvelle. Il y a plus de vingt ans, un Français, Ampère, s'était avisé que le passé du peuple romain était écrit sur son sol et il avait essayé de l'y lire. Mais ce vif et brillant esprit, qui ébauchait tout et n'achevait rien, n'était pas fait pour de telles entreprises. Non qu'il n'ait eu çà et là, comme en se jouant, des vues ingénieuses et justes. Seulement, dans cette œuvre de laborieuse et prudente érudition, il ne vit guère qu'une matière à improviser, un thème pour les caprices de son imagination. M. Otto Gilbert, en s'attaquant au même sujet, y apporte, à défaut d'agrément, une science plus solide, une méthode plus scrupuleuse et plus sévère. L'ouvrage promet d'être considérable. Deux volumes sont publiés jusqu'à présent et nous nous arrêtons au seuil de la république. Deux volumes sur les commencements de Rome depuis Romulus jusqu'aux Tarquins ! Que vont dire les sceptiques ? L'occasion serait bonne, ailleurs que dans un compte-rendu, pour leur répondre, pour examiner jusqu'à quel point leurs dédains sont justifiés et si décidément cette période de l'histoire demeure un champ ouvert à la seule fantaisie et fermé à toute investigation scientifique. Lorsque en 1738 parut la *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine*, ce fut un scandale dans le camp de la routine, mais la routine a des volte-faces imprévues et une merveilleuse aisance pour retourner ses positions et ses batteries. Il n'est pas bien sûr au fond que les disciples attardés de Beaufort ne soient pas les mêmes qui autrefois auraient cru pieusement aux vertus pacifiques de Numa et aux exploits

guerriers de Tullus Hostilius. Car ce qui caractérise cette famille, c'est une heureuse aptitude à s'endormir sur des solutions toutes faites, sans se demander si elles ne sont pas dépassées depuis longtemps et si les termes mêmes des problèmes ne sont pas changés. Quand on pense qu'il y a un siècle la haute antiquité de l'écriture chez les Romains, aujourd'hui démontrée, passait pour un paradoxe, que les découvertes archéologiques avaient à peine dit leur premier mot, que l'étude comparée des langues et des religions était à naître, on se persuadera difficilement que Beaufort lui-même, s'il revenait au monde, muni de ces instruments plus puissants, de ces connaissances plus précises et plus vastes, souscrirait sans réserve à son propre manifeste et n'aurait rien à retrancher de ses négations. Assurément il ne s'agit pas de saisir des faits qui nous échapperont toujours. Porter la discussion sur ce terrain, c'est se donner un avantage trop évident. Mais si l'on prétend retracer le développement de la ville ou la genèse des institutions, démêler les influences subies par ce peuple à son berceau, entrer dans ses mœurs et ses croyances, mesurer l'état de sa civilisation, comment nier que cette tâche ne soit devenue plus facile et que sur tous ces points la science n'ait marché?

Revenons donc à l'ouvrage de M. G. puisque aussi bien ces fins de non recevoir ne sont plus de mise. Malheureusement un travail de cette étendue et aussi minutieux ne se prête guère à l'analyse, encore moins à la critique. On trouvera au début, condensées en quelques pages, les idées essentielles, fondamentales dont l'auteur s'est inspiré. Les rois de Rome, que plus tard les pontifes se sont crus obligés de classer chronologiquement, ne sont autre chose que des figures symboliques, représentant les groupes divers et souvent coexistants dont le mélange a formé la nationalité romaine. Et ces symboles ne sont pas de pâles abstractions, conçues à loisir par une réflexion savante ; ils ont jailli spontanément du fond de l'imagination populaire, par un phénomène saisissable encore aujourd'hui où cette imagination a tant perdu de sa fraîcheur et de sa force. N'est-ce pas encore maintenant une habitude du langage de substituer aux foules des types généraux dans lesquels elles se résument et se personnifient, le Français, l'Allemand, l'homme du Nord, l'homme du Midi? Mais cet effort, cet instinct, qui ne se traduit plus que par des façons de parler dont nul n'est dupe, aboutissait autrefois à des créations vivantes qui ne tardaient pas à prendre place dans le monde des faits, et c'est ainsi, par exemple, que les Etrusques étrangers se sont incarnés en Tullus Hostilius, *Hostilius* n'étant qu'une forme de *hostis* et *Tullus* de *Tuscus*, *Turnus*. C'est ainsi que Caeles est proprement l'homme du Caelius et qu'en Servius revit la population servile qui a formé une partie de la plèbe. Si tous ces noms ont vu s'effacer leur sens et s'altérer leur physionomie première, on en découvre plusieurs causes dont les principales sont, d'abord la fausse science des antiquaires, cette manie d'imaginer pour des mots devenus inintelligibles des

explications à la portée de tous, ensuite une certaine tendance des Romains à amplifier leurs origines en donnant à des luttes obscures les proportions de grandes guerres, comme à en dissimuler la diversité en réduisant à des traits communs la multiplicité et la variété des légendes. Mais tant de falsifications n'empêchent pas qu'on ne puisse restituer aux héros de la fable leur aspect vrai en les ramenant à leur départ, c'est-à-dire en les rattachant à ce coin du sol romain où ils sont nés et où leur souvenir reste empreint. Pour cela il faut s'en rapporter aux traditions locales que M. G. considère comme les plus sûrs témoins de l'antiquité, et en particulier aux plus vivaces de toutes et aux plus riches, les traditions religieuses. Chaque établissement politique correspond, à un moment de l'histoire et sur un point de la ville, à une ou à plusieurs institutions religieuses où il se survit, car, si les formes politiques changent et périssent, les formes religieuses subsistent, d'autant plus vénérables qu'elles sont moins comprises et se perdent dans un passé plus lointain et plus mystérieux.

On voit, ou à peu près, la méthode. Pour l'application, on devra recourir au livre et le lecteur qui en affrontera la peine n'aura pas à la regretter. Il se heurtera sans doute à bien des propositions contestables, et l'auteur de cet article, plus qu'aucun autre peut-être, pour s'être essayé sur les mêmes sujets, aurait des objections à faire, mais à quoi bon entamer une polémique qui ne pourrait offrir quelque intérêt qu'à la condition de la prolonger démesurément? Je ne me permettrai un mot de discussion qu'à propos d'un passage où M. G. me fait l'honneur de me citer (II, p. 334, n. 1). Il veut bien attribuer une valeur sérieuse aux faits que j'ai recueillis afin de prouver que le principe de la division ternaire qui domine toute l'organisation de Rome patricienne n'est point particulier à ce peuple et se retrouve plus ou moins marqué, non-seulement en Italie, mais en Grèce et même en Orient. Mais en même temps il se refuse à croire que ce principe, à Rome et ailleurs, dérive d'autre chose que du rapprochement de trois groupes ethniques. Or il ne me semble pas qu'il y ait place ici pour une cote mal taillée et que l'on puisse répudier les conséquences après avoir accepté les prémisses. On peut traiter de chimériques les faits en question, on peut nier du moins qu'ils aient entre eux quelque rapport, mais, du moment où on l'accorde, il faut bien les expliquer par une même cause, et cette cause ne peut être fortuite. Il ne se peut pas que le hasard ait opéré partout de la même façon, qu'il ait mis partout en présence trois éléments, non pas deux, ou quatre, ou cinq, mais trois, destinés à former partout une cité triple. Il est bien plus vraisemblable que le système de la division tripartite repose sur une idée préconçue, issue de croyances et de superstitions communes à la primitive humanité. Cette hypothèse n'exclut pas d'ailleurs à Rome l'agglomération successive de nationalités hétérogènes. Elle les fait rentrer seulement dans des cadres préétablis, et, pour le dire en passant, elle dispenserait M. G. de certaines combinaisons

artificielles où l'effort et l'intention se font par trop sentir. Car, il n'y a pas à se le dissimuler, pour tirer trois tribus des quatre cantons du Palatin, du Quirinal, de l'Esquilin et du Caelius, vous êtes obligé de supprimer, et, passez moi le mot, d'escamoter le dernier. Les hommes du Caelius se sont, dites-vous, fondus avec les Luceres de l'Esquilin. Soit. Il était temps. Mais vous ajoutez qu'ils ont vaincu aussi les Ramnes du Palatin et les Tities du Quirinal. Voilà des vainqueurs peu exigeants qui ne constituent qu'une tribu, c'est-à-dire qui se contentent d'un tiers de pouvoir dans une ville qu'ils ont soumise et dont ils occupent la moitié. Je n'insiste pas. J'aime mieux noter quelques-uns des points sur lesquels M. G. et moi nous sommes tombés d'accord sans nous être donné le mot, ne fût-ce que pour démontrer aux incrédules qu'on peut se rencontrer en ce champ clos de l'histoire romaine légendaire et s'entendre quelquefois. Ainsi M. G., sans éliminer, il est vrai, l'élément sabin, en réduit singulièrement l'importance. Les mots de *Quirites*, de *Quirinus*, de *Quirinal* n'ont rien de sabin. Les prétendues divinités sabines de Varron sont tout aussi bien latines pour la plupart (I, p. 367). Ailleurs il distingue dans la plèbe les anciens clients inscrits dans les curies et les hommes libres qui ne font point partie des curies (II, p. 881, etc.). Et j'arrête l'énumération qui pourrait s'allonger.

Une petite querelle pour finir. On voudrait, non pas un index, puisqu'il est convenu qu'il faut attendre pour cela l'achèvement de l'ouvrage, mais au moins une table des matières détaillée en tête de chaque chapitre, ou dans le chapitre même quelques divisions. Ce n'est pas une petite affaire de lire ces deux volumes bourrés de notes et qui représentent un total de plus de huit cents pages en petit texte, mais c'en est une plus grosse de s'y reconnaître une fois qu'on les a lus. Pour retrouver à sa place tel renseignement, telle discussion qui a frappé, il faut de longues et pénibles recherches qu'il n'eût tenu qu'à M. Gilbert de nous épargner. Et franchement, quand on l'a suivi, non sans fatigue, à travers les longueurs et les broussailles de son sujet, on ne peut s'empêcher de se dire qu'un peu de complaisance de sa part n eût pas été de trop après celle qu'on lui a montrée.

G. Bloch.

---

46. — **Ciceronis Orator** rec. F. Heerdegen. In-8. Prol. p. I-XXXVIII; texte p. I-86, Leipzig, Teubner, 1884.

M. Heerdegen nous avait déjà donné dans le *Rheinisches Museum* [1] les prémices de ses recherches sur les mss. de l'*Orator* : mais son édition dépasse ce que ses articles pouvaient faire attendre.

On voit d'abord que son travail a été considérable. Il a examiné plus

1. XXXVIII, 1883, p. 122 et 245.

de cent mss. L'*Abrincensis*, dont on connaît l'importance, a été étudié par lui avec le soin le plus minutieux et M. H. nous en donne une collation nouvelle. Enfin, et c'est le résultat le plus important des recherches de l'éditeur, M. H. a pu classer méthodiquement les mss. de l'*Orator*, ramener tous les *mutili* à l'*Abrincensis*, et reconstituer une recension à très peu près exacte du *Laudensis*.

Pour le classement des mss., M. H. s'est servi d'un moyen aussi simple qu'ingénieux. L'*Abrincensis* (A) emploie en 28 passages pour *autem* une abréviation tironienne qui ressemble à un k ou un h[1]. Tous ou presque tous les copistes des *mutili* se sont trompés sur le sens de ce signe. Les uns l'ont traduit par *hich* (=hic h) ou *hic*; les autres ont partout lu *enim*, quoique cette particule jurât souvent avec le sens. Cette erreur venant se joindre aux autres indices, est la preuve, et j'ajoute la preuve la plus sûre qu'on puisse imaginer, que tous les *mutili* existant dérivent de l'*Abrincensis*.

D'autre part, M. H. a découvert parmi les *integri* trois copies *directes* du *Laudensis* (L). Leur accord lui sert à rétablir les leçons du ms. perdu, et l'on possède ou l'on retrouve ainsi, pour un ouvrage où la critique manquait absolument de base[2] deux sources bien déterminées et très sûres du texte : l'*Abrincensis* (source des *mutili*) et le *Laudensis* (source des *integri*).

Toute cette partie de l'édition est excellente; il en est de même de la disposition extérieure du livre[3], des prolégomènes très clairs, très concluants, pleins de renseignements sur la forme des mss., leur orthographe, leurs rapports, leur valeur, etc.

Les réserves que j'aurais à faire porteraient uniquement sur quelques conjectures de l'éditeur et sur un point où sa méthode ne me paraît pas très sûre.

M. H. cherche à accorder les deux sources alors même qu'elles ne peuvent se ramener à un même texte, et, dans plusieurs passages où leurs données s'écartent tout à fait l'une de l'autre, il s'efforce de les compléter l'une par l'autre. Mais là où il n'y a pas omission, comment peut-il être question de complément? Le résultat le plus net de cette méthode est d'introduire dans le texte des lapsus, des gloses, parfois des hypothèses contradictoires des copistes. Ainsi 191 : qua de causa *ratione* fieri ut..., où *ratione* n'est qu'une glose; — les cinq exemples qu'on suppose donnés par Cicéron au § 153 ne sont guère conformes à

1. Voir le fac simile de ce ms. dans la paléographie de M. Chatelain, pl. XIX.

2. Le texte qu'on lit jusqu'ici dans les éditions est celui de Jahn : or voici ce qu'il dit lui-même dans sa 3e édition, introd., p. 27 : « Bei dieser mangelhaften Ueberlieferung, ist daher die Herstellung des Textes vielfach unsicher und Zweifeln unterworfen. »

3. Au-dessous du texte sont les *testimonia*, et, au bas, les variantes dont la notation est très simple et très claire. Dans le texte même, des astérisques et des croix, qui restent encore malheureusement en assez grand nombre, marquent les passages altérés.

ses habitudes, et la vulgate est confirmée par la remarque de Priscien, III, 36, quoique chez lui les mêmes exemples donnent lieu à une autre observation; — § 149, on peut bien admettre *id est ut*, mais non : *id est enim ut*, ce qui réunirait en une seule expression deux constructions qui s'excluent : il semble plus simple de lire avec A : diligentiam *ut* fiat...; — § 152, la transposition de *semel* proposée par Bergk était excellente. Mais si on l'admet, il n'est pas logique d'écrire à la fois *sæpe... semel*. Le premier de ces adverbes pourrait bien venir simplement des deux lettres du mot suivant *sc* ou *sc* prises plus tard pour une abréviation, ensuite altérées et traduites.

Les conjectures de M. H., malgré une rencontre heureuse avec Madvig (163, *Timolum ac Tauricos*) n'ont pas l'évidence des corrections à l'*Orator* qu'on lit dans le volume récent des *Adversaria Critica*, p. 95 et suiv. Mais on ne peut exiger de tout éditeur d'égaler la simplicité ingénieuse de Madvig. Voici cependant des conjectures de M. H. qui me paraissent très heureuses : 3, *quo* nihil addi; — 23, *sentiam* est certainement une faute amenée par les mots voisins, et il faut lire *sentio*; — 40, *concedas*, est très bon, et de même 81, *ea* tralatione, quoique pour la vraisemsemblance paléographique mieux vaudrait : *illa*; — 101, nedum tu *videris* est très ingénieux. Au contraire, la correction : 9, *eaque* sub oculos *cadit*, est obscure et inadmissible. Au § 32 (cf. prol. XXXI), Cicéron ne pouvait dire de Thucydide qni avait eu un commandement, qu'il était *parum* honoratus et nobilis. — *Floribus* est inadmissible au § 96 où le mot resterait indéterminé, ce qui n'est pas le cas au § 65; je lirais plutôt : insigne orationis et florens <et> pictum et...; — 130 me enim *non* pœnitet, ne donnerait pas un sens satisfaisant en soi, ni qui convienne au passage; — 209, on lirait plutôt *auditori* qu'*auditoris*, quoique de toute manière le membre de phrase manque de clarté.

Me permettra-t-on d'ajouter ici une ou deux corrections qui me venaient à l'esprit en lisant l'édition de M. H.? 146, *probarem* sans régime est obscur; lisez : <Quod> quid erat cur probarem nisi... Dans un passage très difficile au § 157, M. H. a repris la remarque très juste d'Orelli qu'*isdem*, *eidem*, *eisdem*, *isdem* représentent dans tout le passage un seul et même cas; Cicéron n'aurait pu s'exprimer comme il l'a fait s'il avait entendu parler à la fois de l'ablatif pluriel et du nominatif singulier. M. H. allant plus loin qu'Orelli, a eu l'idée très heureuse de signaler dans *eidem probavit* une formule assez fréquente dans les inscriptions. Mais pourquoi s'est-il arrêté sans conclure? Il n'y avait qu'à partir de ces deux données pour reconnaître ensuite dans *ut Opimius* un nom propre. On peut bien, dit Cicéron, employer, comme Ennius, la forme *isdem*; ou bien comme on le voit souvent dans les temples, *eidem*; mais non pas comme *Opimius* s'est avisé d'écrire quelque part, *eisdem*. Il n'est personne qui ne reconnaisse dans ce nom le célèbre meurtrier de C. Gracchus, consul de 633. L'inscrip-

tion doit se rapporter à quelque travail dont il aura surveillé l'exécution soit pendant sa censure, s'il a été censeur [1], soit pendant son consulat; ou mieux encore, comme Cicéron ne parle ici que de documents très connus, n'est-il pas vraisemblable que l'exemple est emprunté à l'inscription d'un des grands monuments construits par *Opimius*, le temple de la Concorde ou la basilique Opimia?

Dans le premier volume du Corpus, on ne trouve la forme *eisdem probavit* que dans une inscription de Terracine n° 576, année 610 ou 646. *Eisdem* est encore au nominatif singulier dans une inscription de Pouzzoles n° 577, col. II, l. 11, et dans une inscription de Narona, n° 1468. Au contraire, dans toutes les inscriptions de Rome, soit avec *probavit*, soit dans les formules analogues, on lit partout *idem* ou *eidem*. Le texte de Cicéron est ainsi éclairé par la comparaison avec nos textes épigraphiques, la règle qu'il pose se trouve confirmée par un usage que nous pouvons constater, et nous retrouvons dans l'*Orator* deux mots d'une inscription perdue d'Opimius.

E. Thomas.

---

47. — **Gregorii Turonensis opera.** Ediderunt W. Arndt et Br. Krusch. Pars II. Miracula et opera minora. (Monumenta Germaniae historica. Scriptores rerum merowingicarum. T. I pars II); pages 451 à 964, in-4. Hannoverae (Hahn), 1885.

Cette seconde partie des œuvres de Grégoire de Tours a suivi de près la première, que nous annoncions ici même il n'y a pas longtemps [2]. Les petits écrits de Grégoire de Tours ont bien moins d'importance que l'histoire des Francs. Aussi n'avait-on pas compté dès l'origine les faire entrer dans l'édition des *Monumenta Germaniae*. D. Bouquet non plus ne les avait pas admis dans le Recueil des historiens de la Gaule et de la France. Mais on s'est ravisé et l'on a bien fait. Les détails autobiographiques chez un auteur aussi personnel que Grégoire de Tours sont nécessairement répandus un peu partout dans ses ouvrages. Beaucoup de personnages contemporains figurent dans ces petits écrits. Enfin l'on y trouve nombre de particularités relatives aux mœurs, aux institutions et au genre de vie de l'époque.

Cette partie n'a pas bénéficié, comme la première, d'une préparation de longue main et des travaux successifs de plusieurs savants. M. Krusch a dû faire toute la besogne, et en peu de temps. Aussi, son bagage diplomatique est plus léger que celui de M. Arndt. Son édition repose, en ce qui concerne les huit livres des Miracles, sur cinq mss. seulement, et ces cinq mss. ne renferment pas chacun les huit livres : les Miracles de S. Julien et la plus grande partie des Miracles de S. Martin ne se

1. Voir l'article de Haakh dans l'Encyclopédie de Pauly.
2. *Revue critique*, 1885, I, p. 161.

lisent que dans deux, la Gloire des martyrs dans quatre. De plus, quatre de ces mss. sont si proches parents, qu'ils ne représentent guère ensemble qu'un même témoignage; et le cinquième, qui ne comprend que la Vie des pères et la Gloire des confesseurs, partage avec eux des altérations si graves, qu'on ne sera pas disposé à faire remonter très haut leur archétype commun. Aucun ms. des Miracles n'est antérieur au IXe siècle, et tous ont subi des corrections systématiques, qui ne se bornent pas uniquement à l'orthographe. Tandis que, par exemple, dans l'histoire des Francs, Grégoire emploie tantôt *altare*, tantôt *altarium*, dans les œuvres hagiographiques, où le mot revient environ 90 fois, l'une des familles de mss. porte presque toujours *altare*, l'autre toujours *altarium*. On voit que la sûreté du texte est loin d'être la même que dans l'histoire des Francs. Néanmoins, ce sont encore de très bons mss. que les mss. de Paris 2204 (1*a*) d'une part, contrôlé par le 2205 (2), le ms. de Clermont (3), celui de Paris 1493 (1*b*; gloire des martyrs, vie des pères, gloire des confesseurs), et d'autre part le ms. de Bruxelles 7666 à 71 (4; vie des pères et gloire des confesseurs), qui est malheureusement seul représentant de la seconde famille. Le plus souvent, leur témoignage combiné donne un texte satisfaisant. Mais un certain nombre de lieux très corrompus font regretter qu'on n'ait pas profité des moyens extraordinaires dont dispose la direction des *Monumenta* pour pousser les recherches un peu plus loin et épuiser, si possible, les ressources de la tradition manuscrite. Sans parler de la lumière qui pourrait en rejaillir sur la valeur des mss. 1*a*, 1*b* et 2 eux-mêmes, il est toujours pénible de désespérer d'un passage, et peu méthodique d'y appliquer la conjecture, tant qu'on ignore si la vraie leçon n'est pas conservée par quelque parchemin caché au fond d'une bibliothèque. Il est également peu conforme aux règles d'une saine critique d'admettre certaines leçons des éditions précédentes, sans savoir si elles sont dûes à la tradition ou à la conjecture. M. K. n'a pu se résoudre à rejeter plusieurs leçons de cette espèce, qui paraissent excellentes, mais qu'il a dû mettre entre crochets, parce que leur état civil n'était pas suffisamment bien établi; voyez, par exemple, *s. Iul.* 27, p. 576, 1; 32, p. 577, 21; 38, p. 580, 7; 46, p. 583, 2 (toute la ligne). Il en a éliminé d'autres, que les anciens éditeurs n'avaient certainement pas inventées. Pour les Miracles de S. Martin, dont il existe un grand nombre de mss., il serait étonnant qu'on n'en trouvât aucun appartenant à une autre famille que 1*a*, 2 et pouvant servir de contrôle. Ruinart cite des leçons très dignes d'attention tirées de mss. de Saint-Germain. L'édition princeps en contient aussi que je retrouve dans le ms. de Paris 5326 (14*b*), le seul que je connaisse. Ce ms., qui a beaucoup de rapport avec 1*a*, est fort interpolé; mais il a aussi des leçons différentes de 1*a* et 2 qui évidemment ne sont pas de l'invention des copistes. Beaucoup de ces variantes d'origine diverse n'étant pas même rapportées en note, on sera obligé de recourir encore souvent à l'édition de Ruinart.

Les écrits qui suivent les huit livres des Miracles sont publiés d'après différents mss., dont il est inutile de donner ici le détail. Ce sont les Miracles de S. André ; la Passion des sept dormeurs d'Ephèse, que M. K. a le mérite d'avoir tirée d'un long oubli, mais qu'il n'a fait que réimprimer d'après Mombritius et les Bollandistes ; le *De cursu stellarum*, dont on doit l'excellente édition princeps à Fr. Haase (1853) ; enfin un fragment du Commentaire sur les psaumes.

Assez fréquemment la collation des mss. de Paris 2204 et 2205 par M. K. ne s'accorde pas avec celle que j'en avais faite pour mon usage avant de connaître son édition. Je n'ai pas revu ces mss. depuis lors, et ne puis décider dans chaque cas avec certitude de quel côté est l'erreur. Il est probable qu'il y en a des deux parts. En supposant que j'aie péché seulement par omission, et que les leçons que j'ai notées soient exactes, la plupart de ces leçons n'auraient à figurer qu'en note, mais un certain nombre aussi devrait entrer dans le texte. Ce qui me permet de faire une telle supposition, c'est que j'ai rencontré chez M. K. des oublis et des indications inexactes aussi sur le ms. 1*b*, que j'ai eu l'occasion de confronter avec son édition. Au reste, M. K. n'a pas voulu donner des collations absolument complètes. En particulier les variantes purement orthographiques sont résumées dans la préface et dans l'un des index.

Les leçons adoptées en un bon nombre de passages ne sont pas celles que j'aurais choisies ; ailleurs, je crois qu'il y a lieu de corriger le texte des mss., ou encore de rétablir le sens par la ponctuation. De pareilles appréciations sont en général plus ou moins subjectives. C'est pourquoi on voudra bien me permettre de rendre juges mes lecteurs eux-mêmes, en mettant sous leurs yeux un choix très restreint de passages de ce genre.

Je commence par la recension, en laissant de côté tout ce qui concerne l'orthographe. La règle adoptée dans ce volume a été de suivre l'orthographe du meilleur ms., mais sous certaines réserves, dont l'application est naturellement très sujette à discussion.

Vit. patr. 1, 6 p. 668, 1 *intra* (*infra* 1*b*. 4) *monasterii basilicam*. L'accord de deux mss. de famille différente suffirait pour faire admettre *infra*. Comme, en outre, 1*a* et 2, d'après mes notes, portent *infra*, il ne reste aucun doute qu'il ne faille lire ainsi. Grégoire écrit le plus souvent *infra* pour *intra*.

6, 7 p. 686. 4 *ut mos rusticorum habetur* (*habet* 4). La leçon du ms. 4 est conforme à l'usage constant de Grégoire (voy., par exemple, *h. F.* VIII, 31 p. 347, 10 ; *s. Mart.* I, 26 p. 601, 16 ; *uit. patr.* 10, 1 p. 706, 14 ; *gl. conf.* 30 p. 766, 27), et l'on fera bien de l'adopter.

6, 1 p. 680, 17 *uelit* 1*a*. 1*b*. 3 ; *uellet* 2. 4 : l'archétype devait porter *uellit*, forme fréquente dans l'histoire des Francs.

11 *prol.* p. 709, 10 *silere nequimus* (*nequiuimus* 1*b*. 4). L'accord de 1*b* avec 4 suffirait pour justifier le parfait, qui convient fort bien ; comp.,

par exemple, *s. Mart.* I, 6 p. 592, 30; en outre, *1a* aussi porte *nequiuimus*, qui est donc certain.

14, 2 p. 719, 6 *hortus diuersorum holerum copia ingenti refertus arborumque (arboreorumque 4) fructuum.* L'un des copistes a-t-il passé trop vite de *ore* à *orum?* L'autre a-t-il été assez habile pour corriger *arborum* en *arboreorum*? La première de ces suppositions est de beaucoup la plus probable. L'adjectif *arboreus*, qui n'est pas commun, fait partie du vocabulaire de Grégoire (comp. *gl. conf.* 86 p. 804, 4), et convient très bien ici, tandis que *arborum fructuum* n'est pas supportable.

15, 4 p. 723, 32 *nuntiatumque est mihi cum (eum 4; tunc 2) transitu (transitum 1b. 2) esset (esse 2. 4) propinquum (propinquus 3).* Je dois ajouter que *1a* et *1b* aussi portent *esse*. Il est donc évident qu'il faut lire *eum transitu esse propinquum*. Le datif en *u* n'est pas rare chez Grégoire.

16, 2 p. 726, 6 *et qualiter (qualitatem 4) eius meriti et quantitatem refrigerii cognouit.* Il est fort louable de ne pas vouloir être dupe de leçons faciles qui pourraient être dues à l'interpolation. Mais ce n'est pas une raison pour en admettre de visiblement fausses, qu'on peut soupçonner de résulter à la fois de corruption et d'interpolation *(qualitatem-qualitem-qualiter?* Dans *h. F.* IV, 40 p. 173, 18, les mss. B3. 4. 5 portent *aequitatem* pour *aequiter*). L'antithèse de *qualitas* et *quantitas* se retrouve à quelques pages de distance, 17, 5 p. 732, 13; *gl. conf.* 1 p. 749, 4.

17, 5 p. 732, 17 *sacerdos autem dormiens somnum (sonus 4) nescio quem, ut plerumque dormientibus euenit, quasi ab aliquo obpraessus dabat.* Même observation. Lisez *sonum*. Comp. *h. F.* II, 33 p. 96, 4 *datum autem sonum bucinae.*

20, 2 p. 742, 28 *at uero humilem (talem 4) se tantumque praebuit, ut honoraretur ab omnibus.* Comp. *h. F.* III, 18, p. 128, 20 *talem se tantamque exhibuit* (A1. D); VI, 9 p. 254, 37 *talem se tantumque praebuit; uit. patr.* 17, 1 p. 728, 17 *tantum se talemque exhibuit;* puis, *gl. conf.* 41 p. 774, 6 *qualis quantusque fuerit;* 96 p. 809, 20 *quales quantasque diuitias.* Sans aucun doute, *humilem* est une interpolation de *lem*, c'est-à-dire de *talem* mutilé.

Passons à l'émendation, que M. K. n'a tentée que très rarement.

Glor. mart. 7, p. 492, 28 *iuxta Dauitici uaticinium.* D'après l'analogie de six autres passages, recueillis par M. K. à l'index, au mot *Dauid*, on lira *iuxta carminis Dauitici uaticinium*, ou, peut-être, pour expliquer la chute du mot, *iuxta Dauitici cantici uaticinium.*

8, p. 493, 12 *ostendit ei quae aptarentur machinae, qualiter suspenderentur trocleae atque funes, extenderentur officia.* Effacez la dernière virgule, et entendez *funes (=funis) officia;* comp. 14 p. 498, 17 *officio luminis praeeunte; s. Mart.* II, 1 p. 609, 5 *digestionum officia.*

12, p. 496, 20 *uidit tres guttas aequales magnitudine, claritate, candorem cristalli uincentes.* Effacez la dernière virgule.

12, p. 496, 35, en parlant d'une pierre précieuse et miraculeuse : *denique cum adorata fuerit, si a peccato est homo inmunis, et ipsa apparet clara; ceterum si, ut plerumque adsolet, humanae fragilitati aliquid detulerit criminis, tota ei uidetur obscura.* Joignez ensemble *ut plerumque adsolet humanae fragilitati*; comp. *h. F.* III, 14, p. 120, 17 *ut plerumque humanae fragilitati conuenit*; *gl. conf.* 35, p. 770, 10 *ut fragilitas humana praebet.*

13, p. 497, 15 *aduenientes ad adorandum in hoc loco.* Le mot *ad* manque dans les mss. 1*a*. 1*b*. 2. Lisez *ad orandum*; *orare*, prier, est très fréquent chez Grégoire.

37, p. 512, 6 *iam procedente tempore iam nulli erat cognitus locus.* Lisez *nam procedente* avec le correcteur du ms. 1 *b*.

44, p. 518, 21 *et ascendentes ita Alpium iuga, congeriorum oppleta multitudine, pertransierunt atque Aruernum perlati sunt.* En note : *Alpium iuga neque alium congeriorum* codd. : exemplar *Alium iuga* habuit; qui dictauit *Alpium iuga* coniecit et adiecit : « *neque* » *Alium.* Explication bizarre, inutile et invraisemblable, car en pareil cas on dirait *non Alium* et non point *neque Alium.* Lisez : *et ascendentes, ita Alpium iuga neuealium* (ou *neualium*) *congerierum oppleta multitudine pertransierunt.* Traduisez : Et étant montés à cheval (ligne 20, *equum sterni praecepit*), ils franchirent les sommets des Alpes, couverts de nombreux amas de neige. Sur *ita*, après le participe, voyez *Acta Thomae*, éd. Bonnet, à l'index; comp. Mosbach, *Philol. Wochenschrift*, 1882, n° 33, col. 1030, note. Enfin *neuealis* ou *neualis* (=*niuialis* ou *niualis*) *congeries* se comprend aussi bien que *mole niuali*, Silius Ital. II, 313, et *tumulos niualis*, Cic. *diuin.* I, 11, 18.

43, p. 517, 5 *ut per reuelationem fidelium cognouimus.* Lisez avec Ruinart *per relationem*, comme *uit. patr.* 8, 11, p. 701, 23; *gl. conf.* 108, p. 818, 14.

46, p. 519, 5 *Geruasi Protasique corpora diu sub fossa latuerunt.* Pourquoi *sub fossa* et non *in fossa?* Lisez *subfossa*, enfouis; comp. *h. F.* IV, 28, p. 164, 14, où il est dit d'une lampe qui tombe du plafond : *medius est suffussus*, elle fut à moitié enfoncée dans le sol; et *gl. mart.* 88, p. 547, 22 *sarcophagum in loco quo prius fuerat altius suffoderunt.*

64, p. 532, 8 *at sacerdos exsanguis, duorum damnorum detrimenta suspirans, ne et marmora confregissent, et aliquis deperisset e populo, scire non poterat quid damni accessisset.* Lisez *suspicans.* Pour *suspicari*, s'attendre à, comp. *h. F.* II, 32, p. 94, 9 *dolum fratres quem non suspecabatur aduertens*; *mir. And.* 17, p. 835, 20 *in hoc puero inhabitaui suspicans quod numquam ab eo recederem.*

69, p. 535, 2 (c'est une femme, retirée du Rhône après un long séjour dans l'eau, qui parle) *nec amplius aquas sensi, nisi cum in his proiecta discendi aut ab his iterum sum resumpta, surrexi.* Lisez *aut ab his iterum resumpta surrexi. Sum* paraît être une dittographie de *rum (iterum).*

72, p. 636, 15 *ut a fluminis fundi releuatum (reeleuatum 1a) est.* Le ms. 1*b* aussi porte *reeleuatum*. Lisez *a fluminis fundire* (ou *fundere*) *eleuatum*; comp. *s. Mart.* I, 2, p. 588, 32 *de fundere fluui*; II, 16, p. 614, 5 *de aluei fundere*.

77, p. 539, 21 *morbos ab ea multorum infirmitatum diximus depelli.* Lisez *infirmitantum*; comp. *uit. patr.* 15, 2, p. 722, 7 *sanans infirmitantum languores*. Il est vrai qu'ici les mss. 1*a* et 1*b* portent *infirmantum*, qui est la forme ordinaire du mot. Si on la préfère, il faudrait la rétablir dans les deux passages. Mais ceux-ci semblent s'appuyer réciproquement pour attester un *addendum lexicis*, *infirmitari*. Il faut admirer la fidélité des mss. 1*a*. 1*b* et 2 à conserver *multorum*.

91, p. 549, 30. Un courtisan, pour rendre la vue d'un palais d'Alaric plus agréable, *humiliauit basilicam sancti aedificiis non meritis*, c'est-à-dire, rabaissa les murs, mais non les vertus de la basilique du saint. Mettez donc une virgule devant *non*, comme 95, p. 552, 28 *spoliatur ueste, non fide*; 99, p. 554, 31 *circumcisus carne, non corde*; *gl. conf.* 18, p. 758, 27 *minorem statu, non merito*.

Si, comme ces passages et beaucoup d'autres semblent le prouver, il reste encore suffisamment à faire pour ceux qui voudront essayer de rétablir partout le texte authentique des petits écrits de Grégoire, le plus gros de l'ouvrage est accompli. M. K. a le mérite d'avoir basé ce texte sur une étude sérieuse des principaux mss., et, en faisant connaître ceux-ci, d'avoir frayé le chemin à la critique. Mais il n'a pas voulu se contenter de ce mérite, bien considérable. Il a encore enrichi son édition de notes explicatives très précieuses. Les questions d'histoire, de chronologie, de géographie, d'hagiographie que peut soulever la lecture du texte, sont éclaircies en note, brièvement, mais avec précision et avec beaucoup d'érudition. On ne s'étonnera pas, parmi un si grand nombre de détails divers, d'en rencontrer qui provoquent des objections ou qui demandent des rectifications. C'est ainsi qu'il me paraît très risqué d'attribuer à Grégoire, comme M. K. semble le faire p. 488 (notes 7 et 17) la moindre connaissance d'Ovide. Proserpine est plusieurs fois nommée dans l'Enéide. En étudiant ce poème avec ses maîtres, Grégoire a dû entendre parler de l'enlèvement de la déesse. Des mots tels que *camera* (p. 496 et 519) *tonsa*, *iconica*, *analogium* (qui peut bien avoir le même sens p. 770, 19 que p. 550, 20), *flumen Araricum*, *ales ille lucis nuntius* (comp. Prud. *cath.* 1, 1), n'avaient pas précisément besoin d'explication. En revanche, quelques noms géographiques sont oubliés (p. 567, 31 et 33; 612, 5, etc.). *Gl. mart.* 36 p. 511, 27, Grégoire ne fait pas allusion au miracle de Moyse frappant le rocher (*num.* 20, 11), mais à un miracle analogue de S. Clément (Surius, t. VI, p. 558). P. 773, note 7 : Gallus était *patruus* et non *auunculus* de Grégoire; etc. On voit que ce ne sont guère que des vétilles, qui n'ôtent rien à la valeur de l'ouvrage. La plupart de ces notes explicatives seront reçues par les lecteurs avec une véritable reconnaissance. Elles sont beaucoup plus nombreuses et plus développées que celles du premier volume.

Dans la préface, qui comprend une trentaine de pages, M. K. soumet la chronologie des petits écrits de Grégoire à une révision approfondie; il recherche les sources où l'auteur a puisé; il décrit et classe les mss. dont il s'est servi et énumère les autres, ainsi que les éditions. Trois index, embrassant toutes les œuvres de Grégoire, terminent le volume. Le premier, qui contient les noms propres, est plus complet que celui de Ruinart, et me paraît fort bien fait. Le second renferme les particularités orthographiques. Après un exposé de principes assez semblable à celui qu'on a pu lire dans la *Revue critique*, 1885, I, p. 168, un premier groupement des matières, par ordre de mss., fait connaître les habitudes de chaque copiste [1]. Un autre, par ordre alphabétique, présente les épels qui paraissent remonter à Grégoire lui-même. C'est un ouvrage de patience dont on sait apprécier le mérite quand on s'y est essayé de son côté. Enfin, un troisième index énumère les mots et les formes grammaticales les plus remarquables. Il va presque sans dire que M. Krusch n'a pas prétendu dresser des listes complètes ; cependant, il eût été plus prudent d'en avertir le lecteur. Beaucoup de mots et de formes qu'on retrouve dans les Inscriptions chrétiennes de M. Le Blant, dans l'*Appendix Probi* et ailleurs, sont signalés au bas des pages.

Un fac-simile photolithographique du ms. de Bruxelles 7666 à 71 est annexé à l'ouvrage. Malheureusement, on n'a pas jugé à propos de donner une table comparative des numéros de chapitres de la nouvelle édition et de celle de Ruinart. On aurait réparé par là, en quelque mesure, une omission regrettable, signalée *Revue critique*, 1885, I,

1. A cette occasion (p. 912, 38) M. K. déclare ne pouvoir accepter le jugement porté sur le ms. A2 dans la *Revue critique*, 1885, I, p. 163, et d'après lequel ce ms. appartiendrait à la famille D. Voici ses raisons : 1° *codicem A2 corruptelis foedissimis lacunisque D propriis inquinatum fuisse neque probandum neque coniciendum est*. — Il me paraît plus rationnel de juger A2 d'après les leçons qu'on trouve dans les fragments existants, que d'après ce qu'on peut présumer des parties du ms. qui n'existent plus. — 2° *Ea in quibus conueniunt* (A2 et D) *pleraque leuia sunt orthographica*. — Entre A1 et A2, que M. K. attribue à une même famille distincte de D, il n'y a qu'une seule rencontre, peu importante, qui ne soit pas purement orthographique, ou commune à D aussi.— 3° *Pauca uero grauiora eo satis declarantur, quod librarius A1 saec. XII multa peccauerit necesse est, quae et A2 saec. VII et D (5 saec. X) integra seruauerunt*. — J'avais cité sept ou huit variantes réelles (non orthographiques), particulières à A2 et D. Ce n'est pas peu pour quelques pages de texte, si l'on tient compte de la parenté qui existe entre A1 et DA2. Cependant, je n'avais pas allégué tous les faits favorables à mon opinion. Quant à l'explication que M. K. donne de ces rencontres caractéristiques entre A2 et D, elle ne pourra satisfaire ceux qui auront bien voulu vérifier mes citations, parce que j'avais eu soin de signaler des fautes communes à A2 et D, et non de bonnes leçons : p. 237, 47 et 51, la lettre *uui* défigurée ; p. 384, 8, *coniuentia* pour *conuenentia*, attesté par l'accord de A1 B2 (comp. *h. F.* VI, 34 p. 274, 12 ; *mir. And.* 11 p. 832, 8); p. 384, 36, *re reddere* pour *reddere ;* 42, *esse* pour *est ;* p. 390, 35, *ingreditur* pour *ingredietur*. Ajoutez, p. 192, 42, *fo....* A2, *foret* D, pour *fuerit ;* p. 237, 37, *offeritur* A2, *offeretur* D4, pour *offereretur*.

p. 173, note 4. C'est abuser du temps et de la peine des lecteurs que de les laisser se débrouiller tout seuls dans la confusion qu'on crée en changeant les chiffres usités dans les renvois.

Max Bonnet.

---

48. — **Histoire civile et militaire de Neuchâtel-en-Bray par Dom Bodin**, publiée par F. Bouquet, Rouen, Ch. Métérie.

Dom Bodin, religieux bernardin et procureur de l'abbaye de Beaubec, naquit en 1731 à Neufchâtel-en-Bray, ville qu'il appelle « son illustre patrie », et il y mourut en 1803. Sa famille, qui en cela avait plus de prétentions que de titres, aurait aimé à faire remonter son origine à Jean Bodin, le célèbre auteur de *La République* et de *La Démonomanie*. Cette histoire de Neufchâtel, si l'on peut appeler histoire un recueil de notes prises à droite et à gauche, sans la moindre critique, dans Scipion Dupleix, le père Daniel, Davila, de Thou, Jean de Serres, Nicolas Gilles et quelques autres, l'auteur l'avait achevée, sans se donner beaucoup de peine, comme on le voit, à l'âge de vingt-deux ans. Il essaya de la compléter plus tard par des *Remarques* et *Additions* qu'on trouvera publiées à la fin du volume, et qui sont comme tout le reste, il faut être juste, d'une rare insignifiance.

L'ouvrage est divisé en deux parties : l'histoire civile (dix-sept pages de texte, y compris les notes de l'éditeur, M. Bouquet) et l'histoire militaire, un peu plus développée, cent pages environ. Ce titre d'histoire civile était alléchant : je m'attendais à de curieux détails sur les mœurs, les institutions, l'administration de la ville, et comme il y avait, par exemple, un collège à Neufchâtel, je comptais que Dom Bodin ne manquerait pas de nous dire combien d'élèves le fréquentaient, quel était l'enseignement donné par les professeurs, comment et combien ils étaient payés, etc. Rien, absolument rien de tout cela : quelques notes sur les établissements religieux de la ville, voilà tout le fonds de ces dix-sept pages. Dom Bodin n'a même pas un mot sur les fameux fromages de sa ville natale; il ne nous dit pas non plus si de son temps Neufchâtel était à peu près exclusivement peuplé comme de nos jours de notaires, d'avocats, d'avoués, d'huissiers, d'agents d'affaires de toute sorte, plus ou moins véreux; si les paysans y apportaient comme maintenant, les jours d'audience, des hottées de chicanerie, et cent autres choses intéressantes.

Dom Bodin est jusqu'à un certain point excusable. De son temps on ne connaissait guère que l'histoire dite genre-bataille, aussi dans la seconde partie de son ouvrage, il est plus à son aise. Mais ce qu'il raconte des origines de Driencourt, nom primitif de Neufchâtel, est complètement noyé dans des faits généraux qui ne tiennent pas du tout à son sujet. Les Romains, les Normands et leurs ducs semblent être venus là

tout exprès pour grossir son petit cahier de notes. Quand il arrive aux xve et xvie siècles, il se ressouvient de sa ville, mais il y avait longtemps que les historiens et chroniqueurs du xvie siècle avaient raconté en meilleur français que lui et avec plus d'ordre tous les événements de guerre dont Neufchâtel et le pays de Bray avaient été le théâtre. L'histoire de Dom Bodin s'arrête brusquement, on ne sait pourquoi, en 1595, et ce n'est pas dommage.

J'oubliais de dire que cette histoire jusqu'alors inédite coûte 12 francs, et qu'elle est imprimée sur beau papier de Hollande. Néanmoins quiconque l'achètera s'en repentira — comme moi.

A. Delboulle.

---

49. — **L'abbé Pierre de Besse,** prédicateur du roi Louis XIII. *Etude littéraire*, par Emile Fage. *Notice biographique et testament*, par le docteur Longy. *Notices bibliographiques*, par Aug. Bosvieux et René Fage. Tulle, imprimerie Crauffon, 1885. Grand in-8 de 163 p.

Pierre de Besse, « prestre, docteur en théologie de la faculté de Paris, prédicateur ordinaire du Roy et de Monseigneur le prince de Condé, chantre et chanoine de l'église royale de Saint-Germain de l'Auxerrois, principal du collège de Saint-Michel en la même ville de Paris », comme il s'intitule dans les premières lignes de son testament (20 mars 1638), est, de nos jours, singulièrement oublié. Ce personnage qui fut également célèbre comme orateur et comme écrivain, qui vit ses ouvrages de théologie, de morale, honorés des plus nombreuses réimpressions et traduits en toute sorte de langues (latin, allemand, espagnol, italien), ce personnage avait grand besoin qu'un groupe de zélés et habiles chercheurs s'occupât de le faire revivre. Les efforts réunis de MM. Bosvieux, Fage, père et fils, Longy, n'ont laissé dans l'ombre aucun des points de la biographie et de la bibliographie de leur compatriote, et la monographie que nous devons à cet heureux concert (la gravité de la *Revue critique* me défend de dire à ce *quatuor*), me paraît aussi complète qu'intéressante.

L'*Etude littéraire* par M. Emile Fage (p. 7-61) est écrite d'une plume fine et spirituelle. L'auteur retrace, tout d'abord, un agréable tableau du milieu oratoire où le prédicateur limousin allait surgir. Après avoir emprunté aux sermonnaires en vogue, devanciers ou contemporains de P. de Besse, divers traits fort piquants (p. 8-14), il étudie avec beaucoup de sympathie le talent de « ce Limousin honnête et inventif, instruit et poli, expert dans l'art de la parole, qui fut, à un moment, l'honneur de la chaire à l'aube du xviie siècle » et qui « a laissé à peine la trace de son passage et de sa renommée dans son propre pays ». Le vengeant amplement d'une si longue disgrâce, M. E. Fage analyse tous ses discours, tous ses ouvrages, en tire d'abondantes citations qu'il encadre

dans un commentaire où le bon goût l'arrête toujours au bord d'une excessive indulgence. Aux jugements défavorables de Sainte-Beuve, moins sévères de L. de Loménie, presque trop flatteurs de Poirson, il joint ses avis motivés, plaidant parfois les circonstances atténuantes et réussissant finalement à nous donner de son client une idée assez avantageuse, celle que résume si bien cette phrase (p. 60) : « Ce qu'il est juste de reconnaître, c'est que de Besse fut un des bons ouvriers de la première heure, avant le règne en France de la grande éloquence chrétienne. »

A la brillante étude de M. E. Fage succède (p. 65-100) la notice biographique très fouillée de M. le docteur Longy. Il avait déjà démontré en 1873 [1] l'erreur de ceux qui font naître P. de Besse à ou près Rosiers-d'Egletons, en Limousin [2]. Depuis lors, des documents nouveaux et surtout le testament de l'orateur, dont la communication est due à M. A. Tardieu, « le savant historiographe de l'Auvergne », ont prouvé jusqu'à l'évidence que l'auteur du *Démocrite Chrestien* est né en 1567, au village de Meymond, commune de Laroche-près-Feyt, canton d'Eygurande. Le docteur Longy, qui donne une excellente généalogie de la famille de Besse (p. 69-75), nous apprend que cette famille avait une alliance avec les Arnauld, de Port-Royal, originaires d'Herment, petite ville d'Auvergne voisine de Meymond, et que le prédicateur de Louis XIII fut le grand-oncle du fameux Antoine Arnauld. Je ne suivrai pas l'exact biographe dans tous les détails qu'il a eu la patience de rassembler : Je me contenterai de dire avec lui qu'après une vie admirablement remplie, P. de Besse mourut le 11 novembre 1639, âgé de 72 ans, en son collège Saint-Michel, et qu'il fut enseveli, suivant son désir, en l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, au milieu de la nef, « et tout devant la chaire où il eut l'honneur de prêcher », ainsi qu'il s'exprime en son testament (p. 87).

La partie bibliographie de la notice présentait force difficultés, car, comme on le rappelle (p. 103), « les divers ouvrages de Pierre de Besse ont eu un tel succès en leur temps que les éditions s'en sont multipliées à l'infini. Non seulement les libraires privilégiés faisaient des tirages successifs de chaque édition, lorsque le texte avait été revu et modifié par l'auteur, mais les imprimeurs de province, ne se faisant aucun scru-

1. *Notice sur l'Asile d'Aliénés de la Cellette.*

2. Cette erreur a passé, avec quelques autres, de la *Biographie* Michaud dans la *Biographie* Didot où, de plus, un accent malencontreux a transformé *Besse* en *Bessé*. On retrouve l'erreur et l'accent dans le *Dictionnaire historique de la France* (1877). L'excellente *Biographie des hommes illustres de l'ancienne province du Limousin par* AUGUSTE DU BOYS *et l'abbé* ARBELLOT (Limoges, 1854), fait naître aussi Pierre de Besse dans la paroisse de Roziers. Je suis heureux de pouvoir apprendre à mes lecteurs que M. Emile Du Boys, fils de M. Auguste Du Boys, se propose de continuer (de la lettre *G* à la lettre *Z*) cet ouvrage dont les érudits déploraient l'inachèvement et dont un des plus savants et des plus regrettés rédacteurs de la *Revue critique*, Charles Thurot, a déjà fait ici un éloge que l'on n'a pas oublié.

pule d'empiéter sur les droits des véritables cessionnaires de l'auteur, recouraient à quelque ecclésiastique de leur pays pour faire remanier en quelques parties le texte des éditions approuvées, et publiaient ces contrefaçons à un nombre énorme d'exemplaires. D'un autre côté, les étrangers traduisaient dans toutes les langues les sermons du prédicateur limousin et c'était autant de nouvelles éditions qui paraissaient sous un masque latin, italien ou espagnol. » M. René Fage nous présente ainsi (p. 141) le travail bibliographique qu'il a complété et perfectionné : « M. Auguste Bosvieux, ancien élève de l'Ecole des Chartes, successivement archiviste de la Creuse, du Lot-et-Garonne, et juge à Schlestadt, a laissé, en mourant, une riche collection d'ouvrages limousins. Bibliophile éclairé, archéologue érudit, initié à l'histoire de son pays, ses livres étaient pour lui de précieux instruments d'étude et de travail. S'il n'a publié que quelques notices peu importantes, ses ouvrages manuscrits, ses notes, ses copies de pièces, ses recueils de documents sont considérables. Il les a généreusement légués aux archives départementales de la Haute-Vienne, où ils forment un fonds spécial. C'est dans ce fonds Bosvieux que nous avons trouvé tous les éléments de la notice bibliographique. Nous n'avons rien changé à l'œuvre de M. A. Bosvieux, qui nous a paru digne d'être publiée telle qu'elle était: le travail qui nous est propre a consisté uniquement dans la coordination et le classement méthodique des matériaux assemblés par l'ancien archiviste de la Creuse. Un certain nombre d'éditions des œuvres de P. de Besse ayant échappé à M. Bosvieux, il nous a semblé utile de les mentionner. » La notice supplémentaire de M. R. Fage comble la plupart des lacunes du travail de son devancier, et, à eux deux, les vaillants chercheurs ont réussi à dresser un catalogue presque définitif « des diverses impressions qui, au XVIIe siècle, ont répandu à profusion les œuvres de P. de Besse. »

Signalons, parmi les curiosités du volume, le portrait du prédicateur du roi à l'âge de 50 ans) par Léonard Gaultier, un dessin de ses armoiries, une pièce de vers français composée à sa louange par un contemporain, Jean Bandel, qui le met au nombre des quatre grands écrivains du Limousin, divers quatrains en son honneur, une pièce en vers latins d'un de ses compatriotes, Simon de Cubes *(De insignibus D. de Besse)*, plusieurs sonnets — pas trop mal tournés — dédiés par le chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois à ses protecteurs, son épitaphe, le fac-simile d'un de ses autographes, etc. On voit que rien ne manque au recueil de ce qui peut le plus le faire rechercher — rien, pas même le tirage à un très petit nombre d'exemplaires.

T. DE L.

---

50. — **Dr. Heinrich Beitzkes Geschichte der deutschen Freiheitskriege** in den Jahren 1813 und 1814, vierte neu bearbeitete Auflage von Dr. Paul Goldschmidt. Bremen, Druck und Verlag von M. Heinsius, 1883. In-8, 2 vols. VIII et 512 p. (9 cartes et esquisses), XII et 404 p. (8 cartes et esquisses). 9 mark.

On ne connait guère en France cet ouvrage de Beitzke. C'est un récit militaire, très détaillé, très complet, des guerres de 1813 et de 1814. L'auteur (mort en 1867) était soldat; il fit la campagne des Cent Jours, entendit le canon de Ligny et assista aux sièges de Maubeuge et de Philippeville[1]. On peut donc le regarder comme un témoin oculaire. D'ailleurs il consulta tous les documents connus à l'époque où il vivait. Son style, il est vrai, n'a rien de très remarquable; mais il est simple et naturel; il offre quelques expressions curieuses ou bien trouvées; le dictionnaire de Grimm le cite quelquefois (Cp. le mot *Gamasche*). Beitzke avait l'amour de son sujet; il était encore animé de l'enthousiasme qui jetait alors dans les armées la jeunesse allemande (voir, par exemple, à la p. 1 du second volume, avec quelle chaleur il décrit l'émotion produite en Allemagne par la nouvelle de Grossbeeren et de Dennewitz). Il présente dans des récits intéressants l'image exacte des grandes batailles, et des recueils de morceaux choisis citent sa narration des journées de Leipzig. Il sait mettre en relief ce qui est caractéristique et essentiel; il abonde en anecdotes; il n'oublie aucun fait important, consacre un chapitre aux poètes, Körner, Arndt, Schenkendorf, etc., cite les chants patriotiques que suscitait chaque succès des alliés. Enfin, il a joint à son ouvrage de petites cartes très bien faites. Aussi l'*Histoire des guerres de la liberté allemande*, parue en 1855, eut-elle successivement trois éditions; c'est en Allemagne un grand succès. La quatrième édition se publie aujourd'hui. Elle a été revue et remaniée par M. Paul Goldschmidt qui a tenu compte des travaux — et ils sont nombreux — publiés sur cette période depuis vingt ans (*Corresp.* de Napoléon, mémoires de Metternich, de Hardenberg, de Gneisenau, de Scharnhorst, ouvrages de Oncken, etc.). M. G. a çà et là retranché, modifié, ajouté, non sans succès et sans mérite. Il a réduit trois volumes à deux; il a supprimé des faits insignifiants, abrégé les détails relatifs à la marche des armées, augmenté en revanche les parties qui traitent de batailles décisives et de négociations importantes. Il est plus juste envers Schwarzenberg que Beitzke. Il écarte les erreurs que le major prussien avait commises en se fiant au *Mémorial de Sainte-Hélène*. Il donne, d'après Bernhardi, le chiffre exact de l'armée française dans la campagne d'automne de 1813. Il montre que Napoléon n'était pas malade à Pirna, mais qu'il abandonna la Bohême, et par suite Vandamme, pour se tourner contre Berlin; qu'il ne forma pas à Düben le plan gigantesque qu'on lui prête; que, si le pont de l'Elster à Leipzig n'avait pas sauté, une grande partie de l'armée française était perdue à cause

1. Le 1er volume est précédé d'une autobiographie de l'auteur.

des malheureuses dispositions de la retraite; que même si Soissons n'avait pas capitulé, Blücher aurait pu faire sa jonction avec Bülow et Wintzingerode. On blâmera M. Goldschmidt de n'avoir pas toujours cité au bas des pages les ouvrages dont il s'est servi dans son remaniement de Beitzke. P. 397 (tome II) il se trompe gravement en assurant que Marmont traita avec les alliés pour conserver sa situation et ses gros revenus, et qu'en 1830 il s'offrit à exécuter les ordonnances par la force des armes. En 1814 Marmont, selon le mot de Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*, VI, 25) essaya de concilier une religion et une raison, et, militaire, donna accès au sentiment civil; « il est certain qu'aucune pensée de calcul étroit ni d'intérêt particulier n'entra dans ses résolutions ». En 1830, il agit comme militaire et usa jusqu'à la dernière heure de tous les moyens de conciliation; Lobau et Gérard avouaient eux-mêmes qu'il ne pouvait se conduire autrement. (Cp. Sainte-Beuve, *id.* 42-44). Malgré ces critiques, la quatrième édition du livre de Beitzke, corrigée par M. Goldschmidt, sera très utile.

A. Ch.

CHRONIQUE

FRANCE. — Dans un récent n° de *Mélusine* (5 février 1886), M. Gaidoz rend compte des sept premières livraisons du *Dictionnaire de mythologie grecque et romaine* publié à Leipzig par M. Roscher. A côté de critiques de détail, surtout à propos de l'explication de certains mythes et de l'oubli des travaux des savants français, M. Gaidoz adresse à l'œuvre allemande une critique plus générale, relative au plan adopté. Ce dictionnaire traite des *personnages*, Dieux et Héros; il ne traite pas des *choses*, pas même des rites et des pratiques religieuses des anciens : ce n'est à proprement parler qu'un Dictionnaire des Dieux et des Héros de l'antiquité classique. De l'avis de M. Gaidoz, l'ouvrage aurait dû être conçu sur un autre plan. « Ce qui nous manque le plus, dit-il, pour l'étude des mythologies classiques, ce ne sont ni les ouvrages ni les théories, ce sont les recueils où l'on puisse trouver réunis les textes et les monuments des anciens sur telle ou telle question. Or la mythologie proprement dite ne peut le plus souvent s'expliquer en dehors de la religion, puisque le mythe résulte d'une conception du surnaturel, c'est-à-dire d'une idée religieuse. Pour comprendre la mythologie ancienne, il ne suffit pas de connaître le nom et l'histoire des personnages mythiques grands et petits, il faut connaître les croyances au milieu desquelles les mythes ont germé et dont ils sont souvent le développement littéraire, hiératique et artistique. Dans un dictionnaire mythologique de ce genre, nous trouverions classés sous le nom de chaque phénomène de la nature, de chaque être animé, de chaque œuvre de l'homme, les mythes, croyances, rites et supertitions qui s'y rattachent..... Pour n'en citer qu'un exemple, est-ce que le « bannissement de la Boulimie » n'a pas plus de titre à figurer dans un dictionnaire de la mythologie que tel personnage obscur et insignifiant nommé par un mythographe? Un dictionnaire de la mythologie antique devrait, à notre avis, prendre pour point de départ le dictionnaire ordinaire de la langue, et à l'occasion de chaque mot donner les textes des auteurs anciens (et aussi les monuments figurés), rapportant les croyances, les rites et les superstitions qui s'y réfèrent, suivre en un

mot la méthode que nous avons suivie ici même (dans *Mélusine*) dans nos enquêtes sur l'Arc-en-Ciel, la Voie lactée, etc. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 février 1886.

M. Le Blant, directeur de l'École française de Rome, adresse à l'Académie des détails sur les communications faites dans les dernières séances de l'Académie d'archéologie chrétienne. M. de Rossi a annoncé la découverte de deux pièces de vers de saint Augustin, trouvées dans un manuscrit de la Minerve. Les fouilles de la *via del Tasso*, dirigées par M. Maraini, amènent tous les jours de nouvelles découvertes de stèles avec des inscriptions provenant des *equites singulares.*

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Miller. L'examen des titres des candidats à cette place, ainsi qu'à celle de M. Egger, pour laquelle l'élection a été ajournée, est fixé au vendredi 26 février.

M. Oppert continue sa lecture sur les mesures agraires et de capacité mentionnées dans les textes cunéiformes.

M. Schlumberger signale un sceau de Boniface, marquis de Montferrat et l'un des chefs de la quatrième croisade, conservé au cabinet des médailles de Munich. Ce sceau a été employé par le marquis de Montferrat pour le gouvernement de son royaume de Salonique; néanmoins, il n'y prend pas le titre de roi de Salonique, qui ne lui est jamais donné non plus dans les lettres d'Innocent III. Ce qui donne surtout de l'intérêt au sceau dont parle M. Schlumberger, c'est qu'il porte au revers une vue, très curieuse et très exacte, quoique sommaire, de l'enceinte fortifiée de la ville de Salonique, telle qu'elle était dans les premières années du XVI[e] siècle.

M. Bréal signale, dans le dernier numéro du *Bulletin de correspondance hellénique*, une inscription trouvée à Kaminia (île de Lemnos), par MM. G. Cousin et F. Durrbach, de l'École française d'Athènes. Elle est écrite en caractères grecs archaïques et dans une langue inconnue. Certains traits rappellent l'étrusque : l'absence des lettres β, γ, δ, les noms terminés en λ, etc. Tucydide, Strabon et Plutarque mentionnent la présence des Thyrrhéniens à Lemnos dans les temps anciens : la présence d'une inscription étrusque dans cette île n'aurait donc rien d'impossible.

M. de la Villemarqué commence la lecture d'un mémoire intitulé: *les* JOCULATORES *bretons.*

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° Luigi FRATI, *Statuti di Bologna (Dei monumenti istorici pertinenti alle provincie della Romagna* série 1[a], t. I.-II); 2° ID., *le Due Spedizioni militari di Giulio II, tratte dal diario di Paride Grassi Bolognese;* 3° J. VAESEN, *Notice biographique sur Jean Bourré, suivie du catalogue chronologique du fonds manuscrit de la Bibliothèque nationale auquel il a donné son nom* (extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes)*; 4° H. OMONT, *Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pelicier;* 5° TAMIZEY DE LARROQUE, *Reliquiæ benedictinæ;* 6° LORIQUET, *Rapport présenté à M. le Ministre de l'instruction publique sur l'identification de fragments de manuscrits trouvés à Calais en 1884, suivi d'un tableau des déprédations commises en 1816 sur les manuscrits de la bibliothèque d'Arras;* — par M. Schlumberger : RIANT, *le Martyre de Thiemont de Salzbourg* (extrait de la *Revue des questions historiques*); — par M. Alexandre Bertrand : 1° JOSSE, *la Cryptographie et ses applications à l'art militaire;* 2° le marquis DE NADAILLAC, *les Pierres à cupules;* — par M. Paul Meyer : J. A. H. MURRAY, *a New English Dictionary on historical principle*, II; — par M. d'Hervey de Saint-Denys : *les Poètes de l'Annam : Kim Van kiêu tân truyên*, publié et traduit pour la première fois par Abel DES MICHELS *(Publications de l'École des langues orientales vivantes).*

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 3 février.

PRÉSIDENCE DE M. SAGLIO

M. Flouest communique des dessins représentant les principaux objets découverts dans un tumulus récemment fouillé au lieu dit les Combottes, commune de Cusey (Haute-Marne).

M. Courajod présente la photographie d'une porte de tabernacle en bronze doré et émaillé, et qui est conservée à Vienne dans la collection d'Ambras. M. Courajod y reconnaît une œuvre d'un artiste italien du XV[e] siècle, Giovanni Turini. M. Molinier ajoute que cette porte est probablement celle-là même qui fut fabriquée par Turini pour le tabernacle qui s'élève au milieu de la cure baptismale de Sienne et qui a disparu depuis longtemps.

Le Secrétaire,
R. DE LASTEYRIE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 1 mars — 1886

51. — **Histoire de l'art dans l'antiquité,** Egypte — Assyrie — Phénicie — Perse — Asie-Mineure — Grèce — Etrurie — Rome, par Georges PERROT, directeur de l'Ecole normale supérieure, membre de l'Institut, et Charles CHIPIEZ, architecte du gouvernement, inspecteur de l'enseignement du dessin.
— Tome III. **Phénicie-Cypre,** contenant environ 600 gravures dessinées d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques. 1 vol. gr. in-8 de 921 pages. Paris, Hachette, 1884.

1er article.

L'étude de l'antiquité a subi, depuis cent ans, une profonde transformation. Jadis, quand on parlait de l'art antique, on n'entendait par là que l'art grec, et l'on ne se figurait pas qu'il eût jamais existé un autre art digne de ce nom, ni surtout qu'il fallût chercher en Orient l'origine et souvent l'explication des motifs favoris de la sculpture et de l'architecture des Athéniens. *L'histoire de l'art dans l'antiquité* de M. Georges Perrot montre combien cette conception est aujourd'hui dépassée. Les trois volumes dont l'ouvrage se compose jusqu'à présent nous mènent à peine encore aux portes de la Grèce; le premier est consacré à l'Égypte, le second à l'Assyrie, le troisième, qui a paru cette année, à la Phénicie. Le plus neuf est certainement celui qui a trait à la Phénicie.

Le rôle de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'art antique est aujourd'hui assez généralement connu. Il en est autrement de la Phénicie. Elle a exercé sur l'art grec une influence beaucoup plus constante et plus directe, mais dont les traces sont plus difficiles à saisir. La Phénicie n'a pas créé de nouveau type artistique; elle n'a fait que reproduire, sous une forme plus réduite et plus simple, les modèles qu'elle trouvait en Égypte et en Assyrie, et elle les a lancés dans la circulation. L'art n'a donc pas chez les Phéniciens ces caractères généraux ni cette unité qui le font reconnaître du premier coup; les éléments en sont de plus disséminés sur toutes les côtes de la Méditerranée, quand ils n'ont pas disparu, comme ces moules que l'artiste brise après en avoir tiré une œuvre nouvelle.

De là vient qu'il n'y a pas de fait plus anciennement attesté que l'in-

fluence des Phéniciens sur les origines de la civilisation grecque, ni de fait dont la démonstration soit plus récente. Le premier travail vraiment scientifique qui ait paru sur la matière, l'*Étude sur l'art Phénicien* du grand archéologue Gerhard, date de quarante ans à peine ; et encore combien les sources auxquelles il est puisé étaient mélangées, et combien il faut sacrifier aujourd'hui des quarante pages et des sept planches dont il se compose !

Les matériaux que M. P. a eus à sa disposition sont autrement solides et nombreux. Depuis quarante ans, la Phénicie, l'île de Chypre, Carthage, Malte, la Sardaigne, la Sicile, tous les points où l'on trouve des traces du passage des Phéniciens, ont été le théâtre d'investigations scientifiques suivies. C'est de là que sont sortis non-seulement l'Exploration archéologique de l'Algérie, la mission de Phénicie de M. Renan, les beaux travaux du duc de Luynes, de MM. Waddington, de Vogüé, d'autres encore sur l'antique civilisation cypriote, mais une suite ininterrompue d'autres travaux, d'un caractère plus spécial, quoique souvent non moins considérables, qui remplissent les revues savantes de l'Europe.

M. P. a recueilli soigneusement tous ces débris de la civilisation phénicienne ; il n'a négligé aucune source de renseignements, si inaccessible ni si récente qu'elle pût être et de tous ces documents épars il a tiré un ensemble plein de lumière et d'enseignements. Malgré quelques erreurs inséparables d'un travail portant sur des matières aussi neuves [1] et aussi multiples, c'est le tableau le plus complet et le plus fidèle que nous ayons de l'antiquité phénicienne.

Le livre de M. P. est divisé en chapitres qui correspondent aux grandes branches de l'art. M. P. y passe successivement en revue les modifications qu'a subies chacune d'elles, sur les divers points de la Méditerranée, au contact des grandes civilisations de l'antiquité. Il a mis en tête une introduction générale sur la situation géographique, l'origine, la religion et le rôle historique des Phéniciens qui est un modèle de clarté. Je ne m'écarterai de lui que sur un point. Malgré tous les arguments qu'il peut faire valoir en faveur de sa thèse, il me semble que M. P. abaisse trop la barrière qui séparait les Phéniciens des Hébreux. Les deux peuples parlaient la même langue et se servaient de la même écriture, le fait est certain ; mais, en laissant de côté la ques-

1. En plusieurs endroits, M. Perrot a donné des renseignements qui passaient pour justes, il y a deux ans encore, mais qui doivent être aujourd'hui modifiés. P. 47-48, le tarif des sacrifices de Marseille (*Corpus Inscr. Sem.*, n° 165 et non 164), n'est pas gravé sur pierre de Cassis comme on l'avait cru d'abord. Un examen plus approfondi a prouvé que la pierre venait des environs, non de Marseille, mais de Carthage. L'inscription a donc été écrite à Carthage. — La stèle figurée à la p. 53 n'est pas à la Bibliothèque nationale, mais dans une collection privée, en Angleterre. La représentation qu'en donne M. P. d'après M. Euting est peu fidèle. La déesse qui occupe le fronton est assise et tient dans ses mains non pas un enfant, mais une fleur ou un fruit (*Corpus Inscr. Sem.*, n° 194).

tion ethnographique, disons au moins qu'ils n'étaient pas de la même famille intellectuelle et morale. Quoiqu'il en soit, cela n'empêche pas M. P. de marquer d'une main très sûre le caractère propre des Phéniciens. Les Phéniciens n'ont jamais obéi à une idée d'ordre supérieur. Ils n'ont été que des marchands ; voilà le fait capital pour l'archéologue, et c'est de ce fait que découlent les deux principes qui dominent toute leur production artistique : l'imitation et l'économie, principes que l'on retrouve même dans la plus grande de leurs créations, l'invention de l'alphabet.

Dans aucune branche de l'art, on ne remarque plus ce double caractère qu'en architecture. L'architecture phénicienne a laissé peu de traces. Les ruines phéniciennes ne présentent plus guère que des soubassements ou des amas de pierre ; on ne trouve que bien rarement de ces morceaux d'architecture qui produisent, quand on voit les ruines d'un temple grec, l'impression d'une œuvre d'art. Les causes de cette destruction sont multiples. Elle provient, sur la côte de Syrie en particulier, de la nature de la pierre qui est très poreuse et se délite facilement, ainsi que du travail des civilisations postérieures. Les croisés, en utilisant les anciens matériaux pour leurs constructions, ont détruit presque tous les vestiges de l'architecture ancienne. Mais dans les pays même où ces causes de destruction n'existent pas, il en est une autre qui tient aux procédés de construction des Phéniciens. Ils ont presque partout employé pour la décoration de leurs édifices le placage. Ce revêtement a disparu, et il ne nous reste le plus souvent que la carcasse de leurs édifices. De là vient l'aspect étrange et négligé que l'on remarque non-seulement dans leurs grandes constructions, mais aussi dans les cippes funéraires et les autres monuments de moindres dimensions.

Que nous sommes loin de cette architecture grecque où chaque pierre a sa signification ; ici, la taille de la pierre n'est que rarement déterminée par la fonction qu'elle devra remplir. « On sent encore », suivant l'expression de M. P., « une architecture née du rocher qu'elle découpe en mille manières, où elle s'appuie, qu'elle continue et qu'elle prolonge. » Par là s'expliquent l'absence de voûtes dans les constructions phéniciennes [1], le caractère purement décoratif des colonnes qui ne sont que des motifs d'ornementation ou des symboles religieux, enfin l'usage, dans la décoration des édifices funéraires en particulier, des créneaux simulés que l'on retrouve depuis la Mésopotamie jusqu'au centre de l'Arabie.

1. Quand on parle de voûtes, il faut soigneusement distinguer la voûte appareillée, formée de voussoirs qui s'arcboûtent les uns contre les autres et sont maintenus par une clef de voûte, de celle qui est formée par la superposition de pierres plates disposées de façon à former un plein ceintre. Cette dernière sorte de voûtes était très usitée chez les Phéniciens. On en retrouve des vestiges dans les murs d'Eryx en Sicile, dans les citernes de Carthage et dans bien d'autres constructions phéniciennes. Un ex-voto en forme de tour trouvé à Carthage nous en fournit un remarquable exemple (*Corpus Inscr. Sem.*, n° 181).

Cet exposé général est une des parties les plus solides et les plus neuves du livre de M. Perrot. En le suivant dans ce qu'il appelle lui-même sa définition de l'architecture phénicienne, j'étais frappé de la parenté qui existe entre cette architecture et ce que nous savons de l'ancienne architecture de la Chaldée. C'est le procédé du placage, en usage dans toute la vallée de l'Euphrate, qui nous a valu les magnifiques bas-reliefs qui décorent les murs de nos musées assyriens, et qui a fait, par contre-coup, que Babylone n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de briques. L'habitude de tirer le mur de ses fossés est aussi un trait commun aux architectures phénicienne et chaldéenne. Hérodote en fait la remarque à propos de Babylone (I, CLXXIX), et son récit est parfaitement d'accord avec le récit de la tour de Babel dans la Genèse (XI, 3). Je ne veux pas diminuer l'influence de l'architecture égyptienne sur celle des Phéniciens; c'est à l'Égypte que les Phéniciens avaient emprunté la partie technique de l'art de bâtir. M. P. en fournit les preuves les plus décisives. Il est même probable que l'aspect extérieur et la décoration du temple de Byblos ou de Tyr étaient égyptiens beaucoup plutôt qu'assyriens; mais les traits fondamentaux de cette architecture semblent dénoter des affinités plus profondes avec les anciennes populations de la Mésopotamie.

Les chapitres que M. P. consacre à l'architecture funéraire, religieuse et civile, prêteraient à de nombreuses remarques.

La tombe est une des formes essentielles de l'architecture phénicienne. A côté de la demeure des vivants, il y a la demeure des morts, d'autant plus solide qu'elle est éternelle. Elle se compose de deux parties : l'une souterraine, le caveau, l'autre au-dessus du sol, un monument destiné à marquer la place du tombeau et à perpétuer la mémoire du mort parmi les vivants. M. P. étudie dans le plus grand détail la disposition intérieure de la tombe phénicienne et ses accessoires, et il en montre les traits persistants dans les différents lieux et aux différentes époques. Les sépultures phéniciennes abondent, mais elles n'ont pas de date. L'intérieur a été ravagé et les plaques, scellées dans le mur, qui portaient des inscriptions, ont été soigneusement enlevées. Les tombes qui portent une mention écrite sont donc particulièrement précieuses. Peut-être M. P. aurait-il pu tirer parti d'une tombe découverte en 1761 dans l'île de Malte, près de Marsa Scirocco, l'ancien Ἡρακλέους λιμήν, et où l'on a trouvé, non-seulement encore le corps en place avec une rigole tout autour pour l'écoulement des eaux et une lampe à côté de la tête, mais une inscription phénicienne, la seule de ce genre qu'on connaisse, encastrée dans le mur [1]. Elle aurait fourni un précieux appui à sa démonstration.

La tombe de Marsa Scirocco est une tombe isolée; en général, le mode de sépulture chez les Phéniciens était la nécropole. Le roc est en

1. Elle est décrite avec une figure dans Abela, *Malta illustrata*, 1772, p. 198-199 et figure dans le *Corpus Inscr. Sem.* sous le n° 124.

certains endroits de la côte de Syrie entièrement percé à jour, sur une longueur souvent de plusieurs kilomètres, par des cavernes qui sont tantôt des sépultures de famille, tantôt des sépultures publiques. Cet usage est né certainement des nécessités qu'entraînent les grandes agglomérations d'hommes. Qui sait pourtant si le désir d'être enterré en terre sainte n'y a pas contribué? L'inscription de la caverne de Marsa Scirocco mentionne expressément que l'on y avait fait les purifications nécessaires. Une inscription bilingue, grecque et phénicienne, trouvée il y a quelques années au Pirée [1], semble trahir une préoccupation analogue. Dans un langage, allégorique, selon nous, le mort remercie des mains amies de l'avoir arraché à la gueule du lion et enterré dans le cimetière phénicien du Pirée. Sans doute tous les morts n'étaient pas aussi heureux, mais il y a dans ce fait l'indice d'une coutume religieuse qui a son importance pour l'archéologue.

Les Phéniciens, en effet, ont adopté dans les différents pays les habitudes des peuples au milieu desquels ils vivaient. A Chypre et à Athènes, ils ont emprunté aux Grecs la sépulture à fleur de terre et à stèle funéraire : ils paraissent n'avoir jamais brûlé leurs morts. On trouve, il est vrai, çà et là des urnes funéraires phéniciennes, mais elles sont trop rares pour contredire un usage constant, et puis elles ont pu servir au même usage que les ossuaires Juifs. Ces usages nationaux ont-ils persisté jusque sous la domination romaine? Je voudrais voir cette question traitée par M. Perrot. On a trouvé tout récemment, dans la nécropole de Sousse, l'ancien Hadrumète, des rangées d'urnes funéraires, portant des inscriptions peintes en caractères puniques. Or sur l'une d'entre elles, la première qu'on ait déchiffrée, je crois lire les mots : « Urne cinéraire d'Abdmelqart. » Il y a là un fait dont on devra tenir compte. Attendons. Il faut être très prudent avant de tirer des conclusions générales de faits isolés.

On suivra avec intérêt les développements de M. P. sur l'architecture religieuse, et la façon dont il montre le temple phénicien avec ses cours, ses portiques et ses accessoires, sortant du petit sanctuaire qui lui a donné naissance. La restitution du Maabed d'Amrith, du temple de Byblos, montrent de quelle utilité sont la méthode et l'esprit scientifique dans les fouilles archéologiques. La mission de Phénicie de M. Renan, qui a mis au jour beaucoup moins d'objets d'arts et de bijoux que les fouilles de M. de Cesnola dans l'île de Chypre, parce qu'elle portait sur un terrain qui a été beaucoup plus remué, dès l'époque romaine et pendant tout le moyen âge, aura été infiniment plus féconde en résultats. C'est à elle principalement que M. P. a emprunté les bases de sa reconstruction du temple phénicien.

En principe, le temple phénicien se composait d'une niche creusée dans le roc ou d'une chapelle tantôt portative, tantôt fixe, où était enfermée l'image de la divinité. C'est l'idée mère des chapelles monolithes

1. *Corpus Inscr. Sem.*, nº 116.

que l'on peut voir au Musée égyptien du Louvre et de la mosquée avant Mahomet. Plus tard, les cours, les portiques, les agrandissements de toute sorte sont venus s'y ajouter, mais la partie essentielle du temple, c'est le tabernacle. La mosquée, dans le sens primitif et anté-islamique du mot, n'est pas une église, c'est la niche et la stèle devant laquelle on vient se prosterner : c'est la Kaaba [1].

La seconde partie constitutive du temple, celle qui correspond à l'élément liturgique du culte, c'est l'autel. A-t-il existé indépendamment de toute image du dieu? Y a-t-il là deux manifestations de la vie religieuse, l'une indigène, l'autre empruntée à l'Égypte? Peut-être y a-t-il quelque danger à vouloir ramener à des formules invariables des usages religieux qui ont dû varier d'un endroit à un autre. M. P. invoque, pour soutenir sa thèse, le passage célèbre de Tacite sur le dieu Carmel : « Le dieu, dit Tacite, n'a point de statue ni de temple; c'est la tradition des ancêtres; il a seulement un autel très révéré »; et M. P. rapproche de ce passage, avec beaucoup de bonheur, l'histoire d'Elie et des prophètes de Baal. Mais il faut n'user qu'avec réserve, en matière de religion phénicienne, des cultes qui touchaient de trop près à la Palestine. Le culte du dieu Carmel était, aux yeux de Tacite lui-même, quelque chose d'extraordinaire. D'ailleurs, un cône sacré ou une colonne ont fort bien pu ne pas passer, aux yeux d'étrangers, pour une statue du dieu. Hérodote (II, XLIV), dans sa description du temple de Melqart à Tyr, mentionne les deux colonnes d'or et d'émeraude, mais sans laisser entendre qu'elles représentaient le dieu lui-même. Les prophètes d'Israël, dans leurs nombreuses allusions aux cultes idolâtres, semblent considérer le haut lieu comme tout un petit ensemble, où l'on sacrifiait, où l'on se prostituait aux images de la divinité; ils parlent même des étoffes voyantes qui recouvraient ces temples en plein air.

Je crois retrouver ce dais dans l'image sommaire du temple de Paphos, que M. P. donne (p. 270) d'après une célèbre monnaie antique. Les deux poteaux dont est flanqué le cône sacré sont recouverts d'un bandeau qui s'affaisse en son milieu comme une étoffe qui fléchirait sous son propre poids; il faut y voir sans doute un voile analogue à celui qui recouvre la Kaaba.

L'architecture civile, qui devait offrir plus de surface que l'architecture religieuse, a laissé encore moins de traces. Carthage est l'exemple le plus frappant de cette disparition complète d'une grande ville. Carthage est peut-être l'endroit qui a gardé le moins de traces du passage des Phéniciens. Le mot de Caton, « Delenda est Carthago » a été appliqué à la lettre. Les Romains ont tout réduit en miettes, même les inscriptions, et les reconstructions successives de la ville ont achevé ce que le feu et le fer avaient commencé. Vers 1830, l'emplacement de

1. Voyez E. Renan, *Documents épigraphiques recueillis par M. Doughty dans le Nord de l'Arabie*, Paris, 1884, p. 37. Ph. Berger, *Nouvelles inscriptions de Medain Salih*, Paris, 1884, p. 14.

Carthage a été exploré par un homme d'un rare mérite, Falbe, qui en a levé le plan avec une exactitude remarquable. Tout ceux qui sont venus après, jusqu'à ces derniers temps, n'ont fait que le copier. En 1878, l'état major français, sous les ordres du colonel Perrier, plus récemment encore, M. le lieutenant Dubois, en ont levé des cartes nouvelles [1] qui confirment dans ses grandes lignes celle de Falbe. Ce qu'on y trouve de ruines phéniciennes est fort peu de chose. C'est à peine si l'on peut déterminer la place de deux ou trois édifices. Un tracé de fortifications, d'un contour assez vague, enclot une partie de la ville. Mais Carthage a eu le bonheur d'avoir pour explorateur, il y a quelques années, un homme d'imagination, M. Daux, qui a reconstitué tout le réseau de ses anciennes rues et jusqu'aux moindres bastions de ses remparts. Grâce à lui, nous connaissons le système des fortifications chez les Carthaginois au moins aussi bien que les trois systèmes de Vauban. M. Daux a été encore plus heureux à Utique. Il ne manque pas une fenêtre à sa restitution du palais amiral. M. Tissot a adopté presque sans discussion toutes ces hypothèses, et sous son égide, elles se sont glissées dans la science. Peut-être M. P., tout en les combattant parfois, leur fait-il encore une trop large place? Je ne dis pas qu'il n'y ait rien de solide dans les travaux de M. Daux, qui était un bon ingénieur; mais ses affirmations pour Utique sont si peu exactes, qu'elles nous mettent en défiance pour tout le reste. En comparant les figures des pages 347, 349, 392, 393, 395 à l'Archéologie de Delamare, on voit toute la différence qu'il y a entre des restaurations aventureuses, et les restitutions sobres et scientifiques dont M. P. nous a donné ailleurs tant et de si excellents exemples.

Il ne saurait être question d'entrer ici dans une discussion détaillée du système de M. Daux. Je me bornerai à une ou deux remarques. La première a trait aux remparts. Les défenseurs du système de M. Daux disent, pour expliquer le silence de Falbe et du colonel Perrier sur les bastions de Carthage, que personne n'avait su les voir avant M. Daux, et que, depuis, les indigènes les ont exploités comme carrières. Mais les remparts sont marqués par des mouvements de terrain, qui ne disparaissent pas aussi aisément. Si d'ailleurs les indigènes avaient, depuis 1865, fait disparaître de semblables amas de pierre, on en verrait encore aujourd'hui la trace. Il n'en est rien, et les traces de remparts que l'on devine, traces parfaitement sûres dans leurs lignes générales, mais sans aucun détail stratégique, coïncident avec celles que Falbe a observées en 1830.

La seconde remarque a trait aux ports. Le port est, avec les citernes, la seule partie de la ville antique qui subsiste encore. Il se composait de deux bassins : l'un, allongé, qui s'ouvrait sur la baie du Tunis, puis, au fond du premier, le port militaire, plus petit, avec l'îlot de l'amiral au milieu. Appien (VIII, 96) les décrit dans le plus grand détail, et sa

1. Voyez *Corpus Inscr. Sem.*, p. 243 et 275.

description ne laisse aucun doute sur l'identité des deux bassins.

M. Beulé a le premier étudié ces ports, il en a retrouvé les quais et cherché à reconstituer la forme. D'après lui, le port militaire était circulaire. M. Perrot n'accepte pas cette opinion, et il se rattache à celle de Daux, d'après lequel le port militaire aurait été un parallèlogramme long, arrondi aux deux extrémités. Sans doute, avec cette hypothèse, il est plus facile de s'expliquer la disposition des cales qui entouraient le port militaire et pouvaient contenir deux cent vingt vaisseaux; mais elle est contraire à ce qu'on voit encore aujourd'hui de ce port; les relevés très exacts de l'état major indiquent une forme circulaire; or cette forme n'a pas dû changer. Elle était d'ailleurs habituelle aux Phéniciens; le poste de Séleucie, à l'embouchure de l'Oronte, affectait la même disposition, et l'on voit encore, ainsi que je l'ai entendu raconter à M. Renan, son bassin circulaire taillé dans le roc. Nous n'expliquons pas de cette manière, il est vrai, le passage où Appien (VIII, 127), racontant l'attaque de Scipion sur les ports, dit qu'Asdrubal ayant incendié la partie quadrangulaire du Cothon, Lélius escalada par surprise la partie opposée qui est de forme circulaire; mais la citation d'Appien n'est pas plus favorable à l'hypothèse de M. Daux qu'à l'ancienne explication. Si le port se composait d'une partie circulaire opposée à la partie quadrangulaire, il n'avait pas deux côtés parallèles. Tout au plus pourrait-on se le figurer comme un hémicycle, rappelant la forme de nos théâtres. L'hypothèse de M. Daux est d'ailleurs en contradiction avec un autre passage d'Appien où, décrivant le port militaire, il dit que ses quais formaient une circonférence.

Les ports de Carthage devront être l'objet de nouvelles recherches. Je me disais jadis que si jamais je faisais des fouilles à Carthage, c'est par ce côté là que je les attaquerais. En draguant le port, ou en le vidant, on y trouverait des débris antiques en quantité. La mer est le plus sûr des gardiens. On aurait là, d'autre part, un point de départ solide qui permettrait de refaire, après Scipion, le siège scientifique de Carthage. Les parties vitales de la ville devaient toucher au port. Mais cela entraînerait des dépenses très considérables, et peut-être les émanations qui se dégagent de cette vase et qui ont tué le comte Borgia rendraient-elles l'opération impossible.

Cette année même, un ingénieur français au service du Bey, M. Vernaz, a inauguré une voie moins coûteuse et qui promet d'être féconde. En explorant les sous-sols de la ville, il a rencontré une ancienne conduite d'eau, voûtée, qui part des grandes citernes et qui, après l'avoir mené dans la direction de la chapelle Saint-Louis, l'a ramené par un détour au bord de la mer, au point qu'on appelle aujourd'hui Dermèche. Une inscription latine, qu'il a trouvée en cet endroit, prouve qu'il y avait là des thermes [1]. M. Vernaz pense à juste titre qu'en suivant ces

1. Peut-être même, suivant une hypothèse du père Delattre, le mot Dermèche n'est-il qu'une altération de l'ancien nom latin *thermae*.

conduites on devrait arriver aux principaux édifices de Carthage, et en particulier aux temples. M. Vernaz doit communiquer le résultat de ses fouilles à l'Académie des Inscriptions. Ces travaux, quand ils seront achevés, ajouteront un chapitre à l'histoire de l'art à Carthage.

Philippe BERGER.

---

52. — E. BOBRIK, **Horaz.** Entdeckungen und Forschungen. Th. I. Leipzig, 1885, Kommissions-verlag von B. G. Teubner, in-4, 498 pp. Prix : 37 fr. 50.

L'école de Peerlkamp, de Lehrs, de Gruppe n'a pas encore perdu faveur en Allemagne. Le livre de M. Bobrik en est une preuve. Il s'appuie constamment sur les travaux de cette école et procède du même esprit.

D'après M. B., l'ordre dans lequel les poésies lyriques d'Horace sont disposées n'est pas l'ordre primitif. Ces poésies furent réparties par décades dans chaque livre et l'ordre intérieur de ces décades était fondé sur le mètre. Les raisons alléguées en faveur de cette théorie sont d'abord l'analogie avec Alcée, dont les œuvres étaient divisées en dix livres, et la distribution générale des œuvres d'Horace lui-même : quatre livres d'odes, l'art poétique, les épodes et le chant séculaire, deux livres d'épîtres, deux livres de satires, total : 10 livres. De plus certaines parties des œuvres d'Horace offrent l'application du même principe dans le nombre des pièces : Odes, liv. II $= 2 \times 10$; O. liv. III $= 3 \times 10$; Sat. liv. I $= 1 \times 10$; Epitres, liv. I $= 2 \times 10$. Dans le cours de l'ouvrage, M. B. fait remarquer que, d'après les travaux de Birt, les rouleaux n'avaient que 20 colonnes. Horace aurait ainsi fait cadrer la division de ses œuvres avec celle du rouleau qui les contenait. Ce n'est pas impossible, mais il n'y avait pas là de nécessité (cf. *Rev. Crit.* 1885, n° 31, art. 132).

La méthode appliquée par M. B. pour restituer la première édition des odes d'Horace comprend deux parties : elle consiste d'abord à amener dans une série de tableaux les pièces du même mètre à des places symétriques; puis, il étudie les odes qui restent et les divise, s'il le croit nécessaire, en plusieurs pièces distinctes. C'est ainsi qu'il arrive à un nombre décimal pour le premier et le quatrième livres des odes.

Là est le point délicat, mais peut-être le plus acceptable des recherches de M. Bobrik. Les pièces ainsi divisées sont dans le premier livre des odes 1 (3-18, 19-34; 1-2 et 35-36 sont interpolés); 4 (1-12, 13 *ad fin.*) 7 (1-14; 15 *ad fin.*, sauf 19 *seu te fulgentia — umbra tui*, 21, qui sont interpolés); 9 (1-12, 13 *ad fin.*); 18 (1-6, 7 *ad finem* avec le v. 7 ainsi modifié *Me ne qua modici*); 27 (1-8, 9 *ad fin.*); 28 (1-16, 21 *ad fin.*; 17-20 interpolés)[1].

1. M. B. regarde comme interpolées en entier les odes 8, 10 et 29.

M. B. n'a nul besoin d'user du même procédé à l'égard des livres 2 et 3. Cependant, comme il a toujours ses ciseaux en main, il ne peut résister à la tentation de diviser dans le 2e livre l'ode 18, et dans le 3e les odes 8, 11, 12, 14, 16, 19, 24, 27 et 29. Je n'insiste pas.

Le texte traditionnel du livre IV, ne présente que 15 odes. M. B. divise la 2e (1-24, 33-60) et a la cruauté de nous laisser dans l'incertitude au sujet de l'indépendance des vers 1-4, 25-32. De même il partage les odes 3 (1-16, 17-24); 6 (1-28, 29-44; 25-28 interpolés); 8 (1° 1-12; 2° 13-15 *ducibus* et 19 clarius — 24, 29-32; le reste interpolé); 9 (9-24, 29-52; 25-28 interpolé); 11 (1-20, 21-36); 12 (1-12, 13-28); 13 (1-16, 17-28). Enfin M. B. divise les épodes 2; 9 (1-20, 27 *ad fin.* 21-26 interpolés); 17 (1-52, 53-81); dans le second livre des satires, la 2e (1-52, 53 *ad fin.*), la 3e (1-224, 225-326).

Toutes ces hypothèsses sont ingénieuses; si on les examinait de près une à une, il faudrait peut-être en rejeter plus de la moitié. Pour le premier livre la division des odes 4, 7, 9 et 28 peut être acceptée. Mais il est difficile de goûter la manière dont M. B. traite la première ode, surtout après avoir lu la défense fine et spirituelle du texte traditionnel présentée par M. Boissier dans la *Revue de philologie* (1878, p. 205). Le morcellement barbare de l'ode 2 du liv. IV ne plaira pas davantage, et les raisons qu'on en donne ne sont guère convaincantes.

En général, les arguments allégués pour la division des odes sont tirés du sens : cette raison ne paraît pas absolue. Elle n'est en effet, pour ainsi parler, que la condition *sine qua non* de la division; car il est évident que l'on ne peut partager un morceau qui présente une parfaite unité. Aussi M. B. confirme cette première donnée par des considérations métriques et le témoignage des scoliastes. Les considérations métriques ont l'avantage d'offrir à la discussion un terrain solide. C'est un des grands mérites de M. B. d'avoir poussé avec beaucoup de finesse et de profondeur l'analyse métrique des pièces qu'il examine et, à ce seul point de vue, son travail serait utile, en faisant mieux connaître l'art d'Horace. Je regrette cependant que M. B. n'ait pas réfuté d'une manière péremptoire l'objection qu'on peut lui opposer avant toute discussion. Diviser une pièce en plusieurs parties suivant le caractère métrique, est un procédé légitime; faire de chacune de ses parties une œuvre distincte, paraît arbitraire. C'est refuser au poète le droit d'introduire la variété dans ses poésies, de changer de ton dans un même morceau, de nuancer l'expression de ses sentiments; ces transitions, saisissables seulement pour un esprit cultivé et pour une oreille délicate, ne semblent pas incompatibles avec l'unité idéale du poème lyrique. On pourrait en trouver des exemples dans les œuvres des Grecs et ils en ont formulé la théorie (les μεταβολαί). Le témoignage des scoliastes enfin paraît être surtout un argument négatif. Ainsi pour l'ode I 28, le sommaire d'Acron présente deux parties correspondant à la division de l'ode; mais la seconde partie est placée avant la première, d'où M. B.

conclut à l'existence primitive de deux sommaires distincts maladroitement réunis après la soudure des deux morceaux de l'ode actuelle. Quant aux parallèles entre les odes ainsi divisées et d'autres pièces d'Horace, ils offrent un grand intérêt littéraire, mais ils ne prouvent rien.

Tel est l'ensemble de l'ouvrage de M. Bobrik. Ajoutons qu'il est bien long à lire. Pour chaque question, surtout au début, M. B. ne fait grâce au lecteur de rien de ce qui a pu être dit avant lui : méthode fort honnête, mais qui augmente sans nécessité les fatigues du lecteur, et aussi la dépense : et la philologie, on le sait, ne prodigue guère ses dons à ceux qui font vœu d'être siens.

Ce qui distingue la tentative de M. B. des autres travaux de l'école de Peerlkamp, c'est qu'elle porte sur un point où la discussion est possible. Le sentiment personnel du critique ne joue plus le rôle principal dans le débat, et M. B. parle peu, trop peut-être encore, d'interpolations dans le texte. La question de l'ordre des pièces et celle de leur division peut et doit être posée ; elle a pour point de départ les mss. eux-mêmes qui souvent ne séparent pas des odes distinctes : tel est le cas des premières odes du liv. III. Quelques mss., comme celui de Berne nº 363 (B de l'éd. Orelli-Hirschfelder), donnent un ordre arbitraire sur lequel il faut se prononcer. Le mérite de M. Bobrik est d'avoir établi les données du problème et d'en avoir fait avancer la solution par des considérations ingénieuses. On n'acceptera pas toutes ses conclusions ; peut-être rejettera-t-on l'ensemble du système ; mais, si le premier titre de son ouvrage *Entdeckungen* ou « découvertes » peut être considéré comme hasardé, le deuxième *Forschungen* ou « recherches » paraît justifié.

P.-A. Lejay.

---

53. — **Catalogue des Reliques et Joyaux de Notre-Dame de Chartres**, publié et annoté par Lucien Merlet, membre correspondant de l'Institut. Petit in-8. Chartres, de l'imprimerie Garnier, 1885.

Il existe bien des descriptions de la Cathédrale de Chartres. Ce bel édifice a été l'objet de nombreux travaux particuliers. Il nous suffira de citer les noms de l'abbé Bulteau et du regretté Paul Durand, ce savant de premier ordre, aussi modeste que savant. Le *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres*, publié en 1865 par MM. de Lépinois et Lucien Merlet, sous les auspices de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, tient également une place distinguée dans cet ensemble de recherches. Mais il n'existe pas encore un bon historique, qui nous ferait connaître les péripéties et les transformations subies par l'édifice, ses réédifications ou réparations successives, les changements dans les proportions et dans le style, depuis le moment où les Druides, si l'on en croit la

Vieille Chronique [1], fondèrent un sanctuaire en l'honneur de la Vierge qui devait enfanter *(Virgini pariturœ* [2] *)*, jusqu'au terrible incendie de 1194, qui détruisit l'église bâtie par Fulbert; depuis la destruction du jubé de Saint-Yves, en 1763, jusqu'aux profanations de 1793, à l'incendie de 1836, et aux restaurations de l'époque actuelle. Mieux que cela : il n'existe par un historique en règle, une description *ex professo*, artistique et méthodique, un catalogue raisonné, où le passé tiendrait autant de place que le présent, du trésor, des reliques et des joyaux de la vénérable basilique, Or, nous dit M. L. Merlet, « le trésor de Notre-« Dame de Chartres était, avant la Révolution, un des plus riches que « l'on connût, comme la cathédrale de Chartres était une des plus belles « de la France, comme la relique qui y était conservée était une des « plus populaires [3]. » Mais voici qu'ont paru, presque en même temps, deux reproductions d'un ancien catalogue de ces reliques et joyaux, le catalogue rédigé en 1682 par le chanoine C. Estienne. La première de ces publications, venant de la librairie Alphonse Picard, est l'œuvre de M. F. de Mély; elle est précédée d'une intéressante préface historique qui donne un commencement de satisfaction au vœu que nous exprimions plus haut; la seconde est le volume de M. Lucien Merlet, dont nous nous occupons ici.

Dans ce volume, M. M. nous donne, en outre, un premier inventaire datant de 1322, qu'il a tiré des registres capitulaires; un autre, dressé vers 1650, et deux états du 18 octobre 1792 et du 24 janvier 1793 [4]. C'est à la suite de ces dernières vérifications, où le ton et le style portent bien la marque de l'époque (la châsse du *cy-devant Saint-Piat*, la *cy-devant église cathédrale)*, que les commissaires de la République firent charger sur une voiture « toute l'argenterie, cuivrerie et autres « effets, qui ont été renfermés dans dix tonneaux et envoyés à la Con-« vention nationale [5]. »

---

1. *Tractatum de aliquibus nobilitatem et antiquam fundacionem carnotensis ecclesie tangentibus* (publié par MM. L. Merlet et de Lépinais dans le *Cartulaire* de N.-D. de Chartres).

2. « L'ancienne statue de la vierge druidique, dit M. L. Merlet, p. 173. fut brû-« lée sur la place de la Cathédrale en 1793. Autant qu'on peut le conjecturer par les « dessins qui en ont été conservés, c'était une œuvre du XIIe ou du XIIIe siècle. Une « tradition toute récente voudrait que la statue primitive eût été soustraite aux révo-« lutionnaires et fût encore conservée chez des particuliers. » Signalons à propos de la vierge des druides une intéressante *dissertation* de M. A. S. Morin (Martinet, 1863.) Cette brochure, à peu près introuvable aujourd'hui, est composée sur un ton et dans un esprit scientifique des plus sérieux, et ne ressemble guère aux autres œuvres du même auteur, appréciées dans la *Revue critique* du 9 février 1885.

3. La statue de la Vierge *Virgini pariturœ*.

4. Sans parler de nombreux emprunts que l'auteur a faits, pour enrichir ses notes et son commentaire, aux inventaires de 1353, 1545, 1682, 1710 et 1726.

5. On pourrait dire, en renversant le proverbe : *quod non fecere barberini, fecerunt barbari*. Les commissaires de 1793 enlevèrent de la sainte châsse le fameux camée de Charles V qu'avaient respecté leurs prédécesseurs en 1562. Cette précieuse

Soyons équitables, et ne croyons pas d'ailleurs que le vandalisme révolutionnaire fût le seul coupable de ces profanations, de ces dispersions, de ces destructions à jamais regrettables et irréparables. Bien avant 1793, les « besoins de l'Etat » avaient nécessité des aliénations. Les notes de M. M. sont particulièrement instructives à ce sujet. En 1562 notamment, le roi Charles IX, pour faire face aux dépenses des guerres de religion, donna l'ordre de vendre toutes les richesses des chapitres et des abbayes. On vendit jusqu'à des livres et des évangéliaires (Merlet, p. 106). Sans doute le Chapitre racheta une partie de ces précieux objets, et une émeute populaire fit reculer les commissaires du roi qui voulaient emporter la sainte châsse. Ils enlevèrent du moins les perles, saphirs, grenats, émeraudes, rubis, turquoises, etc. qui garnissaient les parois, en nombre vraiment prodigieux (Merlet, note de la page 33). Mais que de belles choses disparurent à cette époque! Notons, entre autres, la contretable de vermeil du maître autel (Merlet, p. 163), et n'oublions pas que ces spoliations officielles étaient fréquentes sous l'Ancien Régime.

Le catalogue du chanoine Estienne n'est pas seulement un document d'une valeur considérable pour l'histoire de l'Art. Il contient mille détails dont l'historien peut faire son profit. Cette dent de saint Laurent, « laquelle est d'un secours miraculeux à ceux qui sont affligez du mal « de dents » ; ce baron de Bueil qui apporte à Chartres le boulet dont il fut frappé en 1522, au siège de Milan, « et dont il fut préservé au moyen « d'une chemise de Notre-Dame qu'il avait pour lors vestue » ; cette ceinture « faite de grains de porcelaine, brodée de soye de porc-épy « rouge », que les Hurons et les Abnaquis du Canada envoient au sanctuaire de la Vierge noire ; la charmante histoire de saint Fulbert affligé du mal des Ardens, abandonné des médecins et guéri par la sainte Vierge qui lui apparaît, et fait jaillir du lait de ses mamelles sur sa langue dévorée par un affreux ulcère ;... ne sont-ce pas là des traits de mœurs particulièrement instructifs? Quant aux historiens du règne de Henri III, de ce souverain dont Agrippa d'Aubigné a dit :

> ... qu'au premier abord, chacun estoit en peine
> S'il voioit un Roy femme ou bien un homme Royne,

nous leur recommandons le passage du bon chanoine (Merlet, p. 23) où est raconté le pèlerinage que fit le roi, de Paris à Chartres, à pied, avec toute sa cour. « Il ne fut que deux jours en chemin, nonobstant « les grands vents et les pluyes continuelles. La reine y vint aussi à « pied, mais elle ne put faire le voyage qu'en sept jours. » De Paris à Chartres, il y a 22 lieues.... en chemin de fer.

C'est encore un détail curieux que la description de ces boules d'argent, pleines de feu, que les prêtres tenaient entre leurs mains pour se

---

agate est aujourd'hui une des pièces les plus importantes et les plus rares du cabinet des médailles, à la Bibliothèque nationale (Merlet, p. 67, et gravure, p. 66).

réchauffer. Enfin, si l'on ignore le sujet du prix d'éloquence à l'Académie française, en 1673, on le trouvera dans le catalogue du bon chanoine. Que n'y trouve-t-on pas?

Nous eussions désiré que M. L. M. nous donnât des notes plus abondantes et un commentaire encore plus nourri. Rien qu'au point de vue du vocabulaire, bien des mots appellent une définition ou une explication. Je ne suis point embarrassé, assurément, pour retrouver le sens et l'usage d'un *phylactère;* mais le mot *gironde* me laisse plus perplexe. En 1697 « la duchesse milord *(sic)* de Berwick d'Angleterre « vient à Chartres en dévotion. Elle a donné aussi un *jong* qu'elle a « souhaité être mis au doigt du petit Jésus de la Vierge de sous terre. » Il s'agit sans doute ici d'un *jonc*, c'est-à-dire d'une espèce de bague d'or, d'argent ou de diamants. J'en passe, et des meilleures.

Il faut aussi un certain effort d'esprit, pour comprendre, par voie d'induction et d'élimination, et d'après les notes dont M. L. M. accompagne le catalogue du chanoine Estienne, ce que possède encore la cathédrale de Chartres, parmi tant et de si riches objets dont la majeure partie est aujourd'hui détruite. Peut être eût-il mieux valu qu'à la suite de la description de chacun de ces joyaux, l'éditeur eût ajouté de brèves indications comme celles-ci : (disparu, volé en telle année; perdu dans l'incendie de ..... enlevé en 1562; enlevé en 1793). Mais de jolies gravures nous renseignent déjà. Citons seulement la navette à porter l'encens, donnée par Miles d'Illiers en 1540, et dont on se sert encore, à Chartres, dans toutes les fêtes solennelles. Au surplus M. L. M. nous apprend dans sa *Préface* qu'il a préparé une histoire complète des bijoux et des joyaux de la cathédrale de Chartres. Souhaitons que le savant archiviste d'Eure-et-Loir élargisse son cadre, et qu'il nous donne une description de toutes les richesses qui ornaient la vieille basilique, sans en exclure les tentures et les tapisseries transportées au musée de Chartres, avec les armures de nos rois [1]. M. L. Merlet peut être assuré que ni sa récente publication, ni celle de M. de Mély, ni l'intéressante introduction du *Cartulaire* de Notre-Dame de Chartres n'ont épuisé la matière ni satisfait notre curiosité; et que le nouvel ouvrage qu'il a pris l'engagement de produire, est attendu avec impatience par tous les amis de la Science et de l'Art, en général, et par ceux qui suivent ses importantes recherches sur le pays chartrain, en particulier.

Léonce Person.

---

1. Les belles tapisseries du Musée de la ville de Chartres appartenaient à la cathédrale. M. F. de Mély inclinerait à croire que ces tapisseries furent celles que la couronne prêta en 1594, pour le sacre de Henri IV. Rappelons que l'évêque qui présidait cette cérémonie était Nicolas de Thou, oncle de l'historien. Quant aux armures, elles sont bien précieuses : ce sont les armes de Philippe le Bel et de Charles IV, son fils, que ces deux princes consacrèrent à la vierge de Chartres, après la bataille de Mons-en-Puelle. (Merlet, p. 138, et la note).

54. — **La Révolution brabançonne (1789)**, par Théodore JUSTE. Bruxelles. Lebègue, 1884. In-8, 366 p.

— **La République belge (1790)**, par Théodore JUSTE. Bruxelles, Lebègue, 1884. In-8, 360 p.

Dans le premier de ces deux volumes, M. Juste retrace l'histoire de la révolution brabançonne qui signala le règne de Joseph II. Il décrit d'abord les Pays-Bas autrichiens, leur organisation politique, leurs institutions. Il montre comment l'empereur s'aliéna le clergé belge par ses innovations religieuses (création d'un séminaire général à Louvain) et la nation par la violation des privilèges qu'il avait lui-même reconnus et confirmés (réorganisation des tribunaux, établissement d'un conseil unique du gouvernement général, et de neuf cercles administrés par des intendants, suppression des députations provinciales). Les incidents de la révolution sont racontés d'après les documents de l'époque; refus des subsides par les états de Hainaut et le tiers-état de Brabant, colère de Joseph et suppression de la *Joyeuse entrée*, rôle de Van der Noot qui se fait l'agent diplomatique de la révolution et demande l'intervention des puissances étrangères, fondation de l'association *pro aris et focis* par Vonck, organisation d'une armée patriotique commandée par Van der Mersch, échecs des Impériaux, triomphe des insurgés [1]. Le 18 décembre 1789, Van der Noot, le chef du comité de Bréda, le *Franklin* et l'*Aristide* de la Belgique, naguère décrété de prise de corps, entre dans Bruxelles au milieu des applaudissements et se rend au théâtre dans la loge des gouverneurs-généraux; « un audacieux et vulgaire tribun, le chef d'une populace fanatisée, remplace Joseph II et devient le dictateur des Pays-Bas » (p. 305).

Mais les vainqueurs se divisent. C'est le sujet du second volume de M. J., *la république belge*. L'auteur expose la scission fatale entre les deux partis que personnifiaient Van der Noot et Vonck, entre le parti féodal et théocratique qui voulait accroître l'influence des privilégiés, des Etats provinciaux, des monastères, des métiers, et le parti démocratique, entre les *statistes* ou conservateurs et les *progressistes* ou vonckistes. M. J. nous a déjà fait dans le premier volume (p. 250), le portrait de Vonck « novateur modéré... honnête, désintéressé et vertueux », mais qui manquait de hardiesse et ne joignait pas à ses fortes convictions la vigueur de l'homme d'action. Vonck succombe dans sa lutte contre Van der Noot et Van Eupen; tous ceux qui signent avec lui l'adresse du 15 mars 1790 aux Etats de Brabant sont menacés par la populace de Bruxelles et proscrits; il se réfugie sur le territoire français, et son ami Van der Mersch, le vainqueur de Turnhout, qui tente de le seconder avec l'armée de la Meuse, se laisse, à la conférence de Flawinne, duper par le général Schœnfeld qui commande l'armée d'An-

1. Sept chapitres : I. *Innovations religieuses*. II. *La libération de l'Escaut*. III. *Innovations politiques*. IV. *Kherson et Bruxelles*. V. *La Joyeuse entrée*. VI. *La ligue anglo-prussienne*. VII. *Déchéance de Joseph II*.

vers. M. J. retrace impartialement cet épisode, et son jugement sur le parti oligarchique sera celui de l'histoire : « les prétentions de Vonck étaient très raisonnables... au lieu de transiger avec cette minorité influente, on livra les plus nobles citoyens à la populace, on les poursuivit d'une haine implacable, on les chassa d'une patrie qu'ils honoraient par leurs vertus ou leurs talents » (p. 143). Mais l'emprisonnement de Van der Mersch et l'exil de Vonck n'avaient pas satisfait Van der Noot et sa coterie ; vainement Van Eupen tente de se réconcilier avec les progressistes ; les meneurs du Congrès auquel les Etats avaient déféré l'autorité exécutive, terrorisent Bruxelles et jettent en prison tous les suspects de vonckisme. On comprend que les Autrichiens profitèrent de ces discordes ; M. J. les montre s'organisant dans le Luxembourg, puis revenant à la charge et refoulant aisément devant eux l'armée patriotique ; les *Mémoires* inédits de Walter lui ont permis de retracer ces opérations d'une façon exacte et intéressante. Bientôt les bandes de Schöenfeld et de Kœhler sont dissoutes. Les négociations du Congrès avec les ministres de la triple alliance échouent piteusement ; la convention de La Haye termine la révolution belge [1]. Ce second volume est peut-être supérieur au premier ; il renferme de nombreux renseignements tirés de la correspondance de Vonck, de ses *Aenmerkingen*, des mémoires de Van der Mersch, de Schoenfeld, des journaux et des brochures du temps ; on y remarque une très bonne appréciation de Joseph II (p. 70), du rôle de la France et de Lafayette (p. 123-125), de la mission de Dumouriez ; signalons aussi les pages consacrées à l'intervention du comte de La Marck, le correspondant de Mirabeau, du duc d'Arenberg, du duc d'Ursel (p. 46-50).

On ne peut faire à M. J. que de légères critiques. Il écrit *Wetzlaer* (I, 254, II, 305 et 306) pour Wetzlar. Il nomme Louis de Ligne (I, 277) le fils du célèbre écrivain, que partout on appelle Charles et qui était, non pas major au service de France, mais colonel au service d'Autriche ; aussi fut-il après la révolte, dégradé et replacé capitaine des hussards de Wurmser (*Réminiscences* du prince royal dans le supplément du *Militär Wochenblatt* de nov. et décembre 1846). Il oublie de nous dire que le Charles Devaux qui commandait la *petite armée* était, à ce que nous apprend Dumouriez, natif de Bruxelles et fils naturel de Charles de Lorraine, qu'il revint en France et fut attaché à l'état-major de l'armée du Centre comme capitaine du génie, qu'il devint lieutenant-colonel du 17me régiment (ci-devant Auvergne) et aide de camp de Dumouriez qui l'entraîna dans sa défection, et mourut sur l'échafaud le 23 mai 1793. Il est d'ailleurs fort curieux de trouver dans ces deux volumes les noms d'une foule d'hommes qui reparaîtront dans les

1. Neuf chapitres : I. *Confédération des provinces belges*. II. *Proscription des vonckistes*. III. *L'entrevue de Douai*. IV. *Le congrès de Reichenbach*. V. *La collace de Gand*. VI. *La croisade*. VII. *Les conférences de La Haye*. VIII. *Retour des Autrichiens*. IX. *Conclusion*.

guerres de la Révolution française, de Jarry, par exemple, qui est à Berlin l'agent des principaux démocrates (II, 99). Mais il aurait fallu II, p. 132, citer avec l'anglais Koehler son compatriote Money, compagnon de Burgoyne dans la guerre de l'indépendance américaine et, à ce qu'il nous dit lui-même, général-major des insurgés de Brabant (cp. Son *History of the campaign of 1792*). II, p. 66, noter que Proli, ou mieux Proly, est un bâtard de Kaunitz qui reviendra plus tard en Belgique avec les Jacobins. Enfin on reprochera à M. J. de trop se servir des « mémoires d'un homme d'état » que M. de Sybel a fort bien nommés *unzuverlässig* et parmi les ouvrages allemands, de l'histoire bien vieillie de Coxe, surtout de n'avoir pas cité un excellent résumé de la révolution de 1790, par Georges Forster (Œuvres complètes, VI, *Revolutionen und Gegenrevolutionen im Jahre 1790)* et, avant tout le reste, les *Ansichten vom Niederrhein, von Brabant, Flandern*, etc., du même écrivain. Ce dernier ouvrage a été fort mal traduit en 1794 par Pougens; mais M. Juste y aurait puisé plus d'un détail curieux [1].

Le style est clair [2] et le récit fort attachant; l'auteur apprécie équitablement les divers partis; ses deux volumes n'épuisent pas le sujet, mais ils forment un ouvrage complet, et le meilleur qu'on puisse lire sur cette singulière révolution qui, selon les mots mêmes de M. Juste, fut à la fois une revendication des anciennes libertés du pays, et, malgré les tentatives rétrogrades du parti vainqueur, un acheminement vers une nouvelle organisation politique.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE.—Une cinquième section dite *des sciences religieuses* a été créée à l'Ecole pratique des hautes études. Les cours sont ainsi arrêtés pour l'année 1886 : religions de l'Inde, M. BERGAIGNE ; religions de l'Egypte, M. LEFÉBURE ; religions de l'Extrême-Orient, M. de ROSNY ; religions sémitiques, M. Maurice VERNES ; islamisme et religions de l'Arabie, M. Hartwig DERENBOURG (et non, comme on l'a lu dans certains journaux, MM. HARTWIG, DERENBOURG); langue hébraïque, M. CARRIÈRE; histoire des origines du christianisme, M. Ernest HAVET; histoire des dogmes, M. Albert RÉVILLE ; littérature chrétienne, MM. SABATIER et MASSEBIEAU ; histoire de l'Église chrétienne, M. Jean RÉVILLE ; histoire du droit canonique, M. ESMEIN. Les conférences commencent le 1er mars 1886 à la Sorbonne.

---

1. I, p. 13 avec les princes de Saxe-Gotha, de Brunswick, de Saxe-Weimar et de Neuwied, M. J. aurait dû citer le margrave Charles-Frédéric de Bade

2. Nous n'aimons pas beaucoup le mot *instiguées* (« les nations instiguées par Van der Noot) » I, 181 ainsi que le mot *endéans*, (I, 209 et 216). Jomini a également employé le mot *instigué* et Sainte-Beuve parle à ce propos (*nouveaux lundis*, XIII, 180) de la marque *réfugiée*.

— Dans la *Revue bleue* du 2 janvier 1886, notre collaborataur M. Théodore Reinach s'est occupé de l'origine de la date à laquelle l'Eglise célèbre la fête de Noël. Ses conclusions sont les suivantes : Une ancienne superstition, dont la trace se retrouve chez saint Augustin, voulait que le Christ fût sorti du monde l'anniversaire du jour où il y était entré. L'Église d'Orient plaçant la Passion au 6 avril (probablement de l'an 30), devait donc admettre pour la Conception la date du 6 avril et pour la naissance (neuf mois après) le 6 janvier. C'est en effet le jour où se célèbre l'Epiphanie, qui n'est qu'un doublet de la Noël. Dans l'Église d'Occident ces dates deviennent respectivement 25 mars (par suite d'une coïncidence voulue avec l'équinoxe du printemps) et 25 décembre. Cette dernière date n'a prévalu en Orient qu'au IV[e] siècle, et par une sorte de transaction, les Églises occidentales ont alors adopté la fête orientale de l'Epiphanie, ou jour des Rois, le 6 janvier.

— Il vient de se fonder une nouvelle revue, les *Annales de l'École libre des sciences politiques.* Cette revue publie des articles et des mémoires originaux émanant des professeurs et des anciens élèves de l'Ecole. Les travaux les plus intéressants des groupes de finances, de législation, d'histoire diplomatique et de géographie y seront insérés. Le cadre du recueil est le même que celui de l'enseignement de l'Ecole; et les sujets traités embrasseront tout le champ couvert par le programme (outre des notices bibliographiques, des correspondances de l'étranger et une revue des Revues). Un comité composé de directeurs de groupes et de professeurs, MM. Boutmy, Léon Say, de Foville, Stourm, Ribot, Alix, Louis Renault, André Lebon, Albert Sorel, Pigeonneau et Vandal, est chargé de contrôler la rédaction du recueil. Le premier numéro des *Annales* vient de paraître. Il contient les travaux suivants : *Les interventions du Trésor à la Bourse depuis cent ans*, par M. Léon Say; *Les abus qui peuvent résulter du conflit des lois relatives au mariage*, par M. Glasson; *Les plans politiques de Mirabeau en 1790*, par M. Albert Sorel (analyse ferme et lumineuse des vues d'un grand homme auquel le roi, trop borné, et l'Assemblée, trop illusionnée, n'osèrent pas se livrer); *La question de la séparation de l'Église et de l'État en Angleterre*, par M. Louis Aybal; *La politique française au congrès de Rastadt, les préliminaires et la formation du congrès*, par M. Raymond Koechlin (étude soignée et qui promet); *Les cédules immobilières de l'income-tax en Angleterre*, par M. Léon Poinsard; des analyses et comptes-rendus. Les *Annales de l'École libre des sciences politiques* paraîtront tous les trois mois. Chaque livraison contiendra 160 pages grand in-8°. Abonnements : Paris, 16 fr.; départements et étranger, 17 fr.; la livraison, 5 fr. (Paris, Félix Alcan).

— Un certain nombre de membres de l'Institut, de l'Université, de l'École des Chartes et de l'École des Hautes-Études ont résolu d'organiser, sous le patronage de la *Société historique*, la publication d'une *Collection de documents pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*. Ce recueil contiendrait soit des documents historiques, tels que biographies et chroniques, réédités avec soin, soit des choix de textes propres à éclairer l'histoire d'une époque déterminée ou d'une grande institution; aucune période de l'histoire, aucun pays ne serait exclu, mais on commencerait par l'histoire de France qui garderait toujours la place principale dans la Collection. Un comité, composé de MM. Giry, Lavisse, Lemonnier, Luchaire, Prou et Thévenin s'est chargé de dresser une première liste de fascicules : *Raoul Glaber*, par M. M. Prou; *Vita Ludovici* VI, par M. Auguste Molinier; *Textes relatifs aux institutions publiques et privées aux époques mérovingienne et carolingienne*, par M. M. Thévenin; *Textes relatifs à l'histoire ecclésiastique depuis les origines jusqu'au* XI[e] *siècle*, par M. C. Bayet; *Textes relatifs à l'histoire du Parlement depuis les origines jusqu'au* XIV[e] *siècle*, par M. Ch.-V. Langlois; *Tex-*

tes relatifs à l'histoire du Parlement au XIVe *et au* XVe *siècles,* par M. F. Aubert; *Textes relatifs à l'histoire des Etats généraux au* XIVe *et au* XVe *siècles,* par M. Coville; *Textes relatifs aux rapports de la royauté avec les villes en France depuis le* XIVe *jusqu'au* XVIIIe *siècle,* par M. A. Giry; *Textes relatifs aux institutions politiques, administratives et judiciaires de la France de 1515 à 1789,* par M. J. Roy. Cette première liste donne une idée assez exacte du caractère du recueil projeté. Le comité cherche des adhérents à son projet et leur demande une souscription. Cette souscription n'excèdera pas le chiffre de *dix francs* par an. Chaque année, sera publié un certain nombre de fascicules qui seront payés par le souscripteur, au moment où il les recevra, à raison de tant par feuille; le prix des publications d'une année ne s'élèvera pas au-dessus de 10 francs par an. Dès qu'il aura reçu un nombre suffisant d'adhésions, le comité traitera avec un éditeur. On ne saurait trop encourager les promoteurs de cette *Collection de documents pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.* Ces fascicules, comme le disent justement les membres du comité dans un avis qu'ils ont envoyé à tous les travailleurs, « pourront servir de textes à des explications et à des exercices dans les facultés et dans les écoles; ils pourront être employés pour les épreuves du concours de l'agrégation d'histoire; ils contribueront ainsi à l'éducation historique d'un grand nombre de jeunes gens; mais il n'est pas un d'entre nous à qui ils ne puissent rendre service. Réunis, ils formeront une bibliothèque que voudront posséder les professeurs des Facultés, des lycées et des collèges, les étudiants des Facultés, les élèves de l'École normale, de l'École des Chartes et de l'École des Hautes-Études, et enfin tous ceux qui sont curieux d'étudier l'histoire à ses sources mêmes. » On est prié d'adresser les adhésions à M. Prou, 152, boulevard Montparnasse, Paris, ou à un des membres du comité.

— *Trois brochures de M. Léopold Delisle.* — 1° *Bibliothèque nationale. Rapport sur les collections du département des imprimés par Léopold* Delisle, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale. Paris, H. Champion, 1885. Grand in-8° de 39 p. (Extrait du *Bulletin des Bibliothèques).* Excellent résumé de nombreux renseignements dont beaucoup sont ignorés du public. Relevons, entre plusieurs autres, les révélations suivantes : en 1884 on est arrivé, sans augmentation de personnel, à recevoir 131,000 lecteurs et à communiquer 368.000 volumes, alors qu'en 1869 les salles étaient fréquentées par un peu moins de 81,000 lecteurs, auxquels 229,000 volumes seulement étaient distribués. — Il n'y a rien d'exagéré à évaluer à environ 2,200,000 le nombre des volumes ou pièces imprimées que possède la Bibliothèque nationale. Voici le nombre de mètres que les collections de chaque format couvrent dans chacune des divisions du fonds ordinaire de la réserve : 5,232 mètres de livres in-folio, 5,298 mètres de livres in-quarto, et 23,494 mètres de livres in-octavo; soit un total de plus de 34 kilomètres pour représenter la longueur des tablettes occupées par les collections du département des imprimés. A bientôt un nouveau rapport et qui ne sera pas moins intéressant sur les travaux de catalogue qui ont été accomplis et ceux qui restent à effectuer ; — 2° *Nouveau témoignage relatif à la mission de Jeanne d'Arc. Communication faite à l'Académie des Inscriptions et belles-lettres le 23 octobre 1885. (Ibid.* 1885, grand in-8° de 22 p. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes,* t. XLVI). Voici comment M. Delisle nous présente le document qu'il a traduit et commenté : « Un Français, qui résidait à Rome au moment où la délivrance d'Orléans se répandit en Italie, a consigné par écrit l'enthousiasme mêlé d'étonnement avec lequel fut accueillie l'annonce des merveilles accomplies par Jeanne d'Arc au début de sa mission. » L'existence de ce précieux témoignage vient d'être incidemment signalée par le comte Ugo

Balzani dans le volume VIII de l'*Archivio della R. Societa Romana di storia patria*, 1885. La note qui renferme la mention des prouesses de la libératrice d'Orléans a été ajoutée, en 1429, par l'auteur inconnu d'un chronique achevée en 1428 et qui est intitulée *Breviarium historiale*. Il reste à découvrir le nom de cet auteur qui, français d'origine, était attaché à la cour du pape Martin V. M. Delisle donne, dans sa notice, des renseignements nouveaux sur deux écrivains qui ont leur place marquée dans les annales littéraires de la France, Landolfe de Colonne, chanoine de Chartres, et le dominicain Jean de Colonne, neveu du chanoine; — 3° *Mémoire sur l'école calligraphique de Tours au IXe siècle*. Paris, 1885, Imprimerie nationale, in-4° de 32 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXXII, 1re partie). Dans ce mémoire, l'éminent paléographe examine les manuscrits qu'on peut attribuer à l'une des plus anciennes et des plus célèbres écoles de copistes, celle de Tours; il décrit 25 de ces manuscrits et fait suivre sa magistrale étude de cinq planches où sont reproduites quatre pages du manuscrit de Quedlinbourg et une page du manuscrit 169 d'Orléans. — T. de L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 février 1886.

M. D. Robert, architecte à Saint-Etienne, annonce par lettre la découverte de divers objets de l'époque romaine, trouvés le 15 février, dans la propriété de M. Vissaguet, à Moingt (Loire). On a rencontré un vase de cuivre, contenant 1285 pièces de monnaie, la plupart du règne de Trajan, des ossements, des fragments de vases de terre, deux lampes, etc.

M. Paul Masson envoie un fragment d'inscription sémitique, trouvé sur l'emplacement de Carthage; il en fait hommage à l'Académie.

M. Léon Maret, receveur des finances à Carpentras, envoie la photographie d'un fragment de sculpture grecque, de marbre, trouvé par M. Coudray, sur l'acropole d'Athènes, entre le Parthénon et le temple de la Victoire aptère.

M. de la Villemarqué termine sa lecture sur les *Joculatores* bretons.

M. Oppert continue sa communication sur les mesures en usage chez les Assyro-Chaldéens. Comme partout, ces mesures ont varié selon les localités et les époques. Par suite, on était obligé de spécifier les mesures dans lesquelles étaient évalués les objets des contrats. Il y avait, dit M. Oppert, des *litres* de 18, de 12, de 10, de 9 à l'empan cube (20 litres métriques); le litre primitif n'était que le cube du tiers de l'empan, ou à peu près 74 centilitres métriques. Le litre du roi de Babylone était probablement celui de 12 à l'empan cube, c'est-à-dire 1l66 du système métrique. D'après divers documents, ce litre royal était la mesure avec laquelle on pouvait ensemencer 300 aunes carrées de terre. Quant aux terres non cultivées, on les mesurait par toises de 2 cannes, de 7 aunes, de 24 pouces. L'aune, de deux pieds, valait 0m648, c'est-à-dire exactement deux *pieds de roi* de l'ancienne France.

Pour donner un exemple de l'emploi de ces mesures, M. Oppert lit la traduction d'un acte de vente, du mois d'octobre 533 avant notre ère, relatif à une maison sise à Babylone, près du marché du *Pont-de-l'Arche*. L'immeuble se composait de deux lots, dont les côtés avaient respectivement 397, 368, 325, 327 et 327, 330, 220 et 240 pouces; le tout formait une superficie de 6 cannes, 6 aunes, 13 pouces, soit environ 140 mètres carrés, et valait 520 drachmes ou 845 fr., à raison de 75 drachmes ou 140 fr. la canne.

M. Alfred Croiset communique un mémoire intitulé: *Examen des différentes opinions relatives à la composition de l'ouvrage de Thucydide*.

Ouvrages présentés: — par M. Maury: l'abbé Eug. Bossard et René de Maulde, *Gilles de Rais, maréchal de France, dit Barbe-Bleu*; — par M. Georges Perrot: Bazin, *De Lycurgo* et *la République des Lacédémoniens de Xénophon* (thèses de doctorat); — par M. Boissier: Bouché-Leclercq, *Manuel des institutions romaines*; — par M. Delisle: *Annuaire des bibliothèques et des archives pour 1886* (publié par M. Ulysse Robert).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 8 mars — 1886

55. — **Histoire de l'art dans l'antiquité,** Egypte — Assyrie — Phénicie — Perse — Asie-Mineure — Grèce — Etrurie — Rome, par Georges Perrot, directeur de l'Ecole normale supérieure, membre de l'Institut, et Charles Chipiez, architecte du gouvernement, inspecteur de l'enseignement du dessin.
— Tome III. **Phénicie-Cypre,** contenant environ 600 gravures dessinées d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques. 1 vol. gr. in-8 de 921 pages. Paris, Hachette, 1884.

2e article.

Parmi les centres de la civilisation phénicienne, il en est un qui crève le cadre, c'est Chypre. L'île de Chypre nous a livré tant de monuments antiques, la sculpture y a revêtu, au contact de la Grèce, un caractère si particulier, qu'elle occupe à elle seule plus de place, dans l'histoire de l'art, que toutes les autres colonies de la Phénicie. C'est dans l'île de Chypre en effet que les Grecs se sont trouvés le plus directement en contact avec les Phéniciens. Les deux éléments y sont restés pendant des siècles en regard, et même en lutte; mais, ainsi que le dit très justement M. Perrot (p. 505), toute guerre comporte des trêves; pensée dont on ne saurait trop se pénétrer, quand il s'agit des rapports des peuples anciens, et qui aurait son application ailleurs encore qu'à Chypre. Jusqu'où a été la pénétration des deux éléments dans le commerce journalier? Il est difficile de le déterminer avec précision; on s'en fait pourtant une idée en voyant un des points les plus grecs de l'île, un de ceux où l'on ne trouve pas de traces de l'influence orientale, Salamine [1], porter un nom qui est probablement d'origine phénicienne.

L'importance de l'île de Chypre pour l'histoire de l'art a décidé M. P. à lui faire une place exceptionnelle. Comme son plan lui interdisait de réunir en un même endroit tout ce qu'il avait à dire sur les antiquités cypriotes, il a placé ces considérations générales en tête du chapitre sur la sculpture cypriote, c'est-à-dire de l'art qui a fourni les monuments les plus nombreux et les plus intéressants pour l'historien.

La sculpture cypriote forme comme un petit livre dans le livre de

1. Salamine paraît bien venir de la racine *salôm* « paix ». C'est un Hâvre de grâce.

M. P., avec une introduction sur la géographie de l'île de Chypre et sur son histoire. Par moments on serait tenté de trouver ces développements exagérés ; mais on s'aperçoit, en étudiant ce chapitre, combien ils sont utiles à l'intelligence du sujet, car ils nous expliquent le caractère particulier de l'art dans cette île qui a été, sous tous les rapports, suivant l'expression de M. P., un grand jardin d'acclimatation. M. P. a admirablement décrit cette civilisation si complexe ; il a montré l'influence des types orientaux, égyptiens et assyriens, sur l'art grec, par l'intermédiaire de la Phénicie, et puis aussi cette réaction que M. Heuzey a heureusement appelée le « choc en retour » de l'art grec sur les produits des fabriques phéniciennes.

M. P. s'appuie fréquemment, pour sa démonstration, sur des monuments de la collection Cesnola, qui, après avoir excité en Amérique un engouement peut-être exagéré, y est aujourd'hui l'objet de critiques passionnées et souvent injustes. Nous ne prétendons pas que toutes les pièces de cette collection sans aucune exception soient à l'abri de la critique. Dans sa chasse aux antiquités cypriotes, M. de Cesnola n'a pas suivi une méthode assez rigoureuse ; il a tout accepté de confiance. Il en est résulté que des pièces indignes de figurer dans sa collection s'y sont glissées, et que les indigènes, suivant une habitude constante des orientaux, l'ont trompé parfois sur la provenance des objets qu'ils lui apportaient. Beaucoup d'antiquités ont aussi été restaurées, et c'est ainsi que l'on trouve dans cette collection des statues formées de fragments d'origine différente. Mais ces taches ne sauraient faire mettre en doute l'authenticité de la collection. Peut-être la statue du guerrier reproduite par M. P. sous le n° 359 ou telle autre encore, sont elles formées des fragments de deux ou trois statues différentes ; peut-être aussi certains monuments, donnés par M. de Cesnola comme trouvés à Athiénau ou à Curium, proviennent-ils d'autres localités de l'île. Il n'en est pas moins vrai que dans leur ensemble, ces antiquités donnent à l'archéologue, par leur comparaison, l'idée la plus complète de l'art cypriote. Dans leurs traits généraux elles concordent d'ailleurs avec les découvertes antérieures et en particulier avec les résultats des fouilles très sérieuses, quoique beaucoup moins abondantes, qu'y poursuivait presque en même temps notre pauvre Colonna Ceccaldi, enlevé trop tôt à la science.

La meilleure preuve de la sincérité de la statuaire cypriote est la constance des traits qui s'en dégagent et que l'ouvrage de M. P. met en lumière : la mollesse des lignes, la richesse des ornements, enfin l'ampleur des vêtements qui cachent les formes du corps, à tel point qu'il est souvent difficile de distinguer l'homme de la femme. Tout cela donne aux statues cypriotes un caractère efféminé qui tranche avec la noblesse que la sculpture grecque a su donner à la forme humaine, et qui répond bien aux traits généraux de la civilisation cypriote, telle que l'histoire nous la fait connaître.

Peut-être les rares sculptures que nous a fournies la côte de Syrie et les statuettes de Sardaigne, ont-elles plus d'originalité. Un des défauts de la statuaire cypriote, c'est qu'elle ne nous présente guère qu'une période relativement récente de l'art, où il était déjà tout imprégné d'éléments grecs. Pour trouver dans l'île de Chypre des monuments vraiment originaux, il faut recourir aux terres cuites, et encore, la distinction est-elle très délicate à faire. La sculpture phénicienne n'a mérité le nom d'art que le jour où elle s'est astreinte à l'imitation, soit de l'Égypte, soit de la Grèce.

Je n'irai pourtant pas aussi loin que M. P., quand il affirme qu'on n'arrive pas à dégager les traits qui distinguaient le type phénicien. Sans doute, la statuaire phénicienne ne nous offre pas de portrait à proprement parler; mais ce fait était commun à presque tous les peuples de l'Orient, les Égyptiens exceptés. Les bas-reliefs assyriens ne nous offrent que trois ou quatre types différents. La physionomie de l'individu est une des dernières choses que l'homme apprenne à rendre, car elle est toute entière dans les nuances. Mais, sans faire de portraits, les artistes de Tyr et de Citium ont saisi les lignes principales du type phénicien, et l'on en retrouve les traits constants dans les rares figures peintes ou sculptées qui sont parvenues jusqu'à nous. S'il fallait les définir, je crois qu'on pourrait en donner comme marques un nez court et large, des lèvres épaisses, des yeux à fleur de tête, un front fuyant et écrasé. (Voyez p. 430, 446, 447, 523, 540, 555, 563, 565, 589, 594, 595, 862, 960). Quelquefois nous trouvons un type un peu différent, dont la p. 431 nous offre l'exemple le plus saisissable, dans lequel le nez est plus fin et le menton plus pointu; nous ne rencontrons que bien rarement le nez busqué qui caractérise les peuples sémitiques. Nous ne prétendons pas au reste ramener à un type uniforme tous les Phéniciens. C'était une race mélangée, dans laquelle les traits, comme les modes, devaient se ressentir du contact constant avec des peuples plus nombreux et plus civilisés. La statue de la p. 531, où l'on trouve à côté d'ornements égyptiens une chevelure et une barbe frisées à l'assyrienne, n'est pas un simple compromis entre l'imitation de l'Assyrie et celle de l'Egypte. L'imitation n'était pas seulement dans l'esprit ou les habitudes du sculpteur, elle était chez son modèle qui avait adopté, avec la coiffure assyrienne, les modes du costume égyptien.

Il nous reste à parler des arts de moindres dimensions, de la céramique, la verrerie, la métallurgie, l'orfèvrerie, de ce qu'il conviendrait d'appeler les arts industriels, quand il est question des Phéniciens. Malgré l'intérêt du sujet, nous devons nous borner à quelques remarques de détail. Il me semble que M. P. tient trop peu de compte de la distinction que l'on a coutume d'établir entre les pierres gravées phéniciennes et araméennes. Nulle part sans doute la distinction de ce qui est proprement phénicien et de ce qui ne l'est pas n'est plus difficile que pour ces petits monuments qui n'ont, pour ainsi dire, pas de patrie

et sont constamment copiés les uns sur les autres. Pourtant, un certain nombre de ces intailles présentent des légendes qui permettent le plus souvent d'en déterminer avec une certitude assez grande l'origine.

P. 630. L'inscription que porte le cylindre de style assyrien auquel M. P. a donné le n° 422, est araméenne, non phénicienne; il ne peut y avoir aucun doute à cet égard.

P. 631. Le n° 423 est hébreu.

P. 632. L'inscription du cylindre assyrien (n° 425) qui représente Bel terrassant deux dragons est araméenne.

P. 635. La discussion à laquelle M. P. se livre au sujet du cylindre n° 426 est très fine et très juste; la lecture de la légende, si elle n'est pas certaine, est en tous cas bien préférable à celle proposée par M. H. Reichardt; mais ici encore nous avons affaire à des caractères araméens; l'intaille n'est donc pas l'œuvre d'un lapidaire phénicien.

P. 647, les n°s 450 et 451 sont hébreux.

Enfin, le n° 453 (p. 648), où M. P. voit une copie exacte des cachets qui étaient en usage à Babylone, porte une légende araméenne ou juive; certainement elle n'est pas phénicienne.

M. P. nous fournit lui-même un excellent exemple de la distinction des cachets araméens et phéniciens. C'est ce cachet d'Abdbaal qui a été trouvé sous un des taureaux de Khorsabad. Bien que trouvé en Assyrie, aucun archéologue et aucun épigraphiste ne songera à le classer parmi les monuments araméens, tant l'écriture, le nom du propriétaire, les symboles qu'il accompagne ont un caractère nettement phénicien. Citons encore comme type de cachet phénicien le sceau de cet Abibaal, qu'on suppose être le père du roi Hiram, le contemporain de David. Nous classons aussi parmi les monuments phéniciens le cachet n° 453. Non seulement l'inscription est phénicienne, mais je ne reconnais pas dans le sujet figuré l'imitation de l'Assyrie que croit y voir M. P.; le candélabre et le croissant figurent sans cesse sur les monuments phéniciens; la scène est la reproduction de celle que représente la stèle de Lilybée (C. I. S. n° 138). Nous retrouvons encore la même représentation sur un scarabée sarde, p. 658, n° 477. La mitre dont est coiffé le personnage qui est gravé sur cette pierre, ne prouve pas que l'artiste ait copié un sujet assyrien, elle prouve que les prêtres phéniciens portaient la mitre [1].

---

1. Notons encore en passant, p. 647 n° 449 où je ne suis pas sûr que les deux lettres qu'on lit *Kheb* soient le commencement d'un nom propre, et p. 649, le n° 457 où il faut lire Akhileked ou Akhilekon, au lieu de Akhileled.

P. 867 je trouve encore une légende qui a été mal lue jusqu'à présent et qui demande à être corrigée. Elle est tracée à la pointe sur un beau géniastère de la collection de Luynes qui a été trouvé sur le champ de bataille de Dali, et doit se lire, d'après le duc de Luynes *Baana*, ou plutôt *Baanat*. Mais on n'a pas remarqué que l'autre géniastère porte les deux lettres *Gad* qui leur font pendant et doivent appartenir à la même inscription. L'inscription entière doit donc se lire *Gad Baanat*. La traduction offre de sérieuses difficultés. On pourrait être tenté d'y voir un seul mot,

Ces remarques un peu minutieuses ont pourtant une portée générale. On remarquera, en effet, que les cylindres et les cachets de style franchement assyrien ont des légendes araméennes. Il en est de même des contrats écrits en caractères cunéiformes sur terre cuite; les courtes légendes en caractères alphabétiques qui les accompagnent et les sceaux que les contractants ou les témoins ont imprimés sur la terre encore fraîche sont tous araméens. L'étude des coupes de bronze trouvées à Ninive conduit à une conclusion analogue [1]. L'écriture araméenne représente donc un monde, voisin du monde phénicien, mais différent d'origine et de caractère, et l'on ne saurait sans inconvénient confondre, au point de vue de l'art, les Phéniciens avec les populations syriennes au milieu desquelles ils vivaient.

Il ne reste presque pas de traces de la peinture chez les Phéniciens. Je rappellerai pourtant le passage de l'Enéide (I, 455), où Virgile représente Enée regardant les peintures qui décoraient le temple de Carthage :

> *Artificumque manus interse operumque laborem*
> *miratur.*

Je sais que Virgile était poète et qu'il écrivait 150 ans après la chûte de Carthage; mais c'était un poète historien et ses descriptions de Carthage sont d'une étonnante fidélité. Il n'aurait pas mis de peintures sur les murs du temple principal de Carthage s'il n'y en avait pas eu, ou tout au moins si cela eût été contraire aux usages des Phéniciens. Ce n'est qu'un faible indice, mais faute de mieux, il peut être bon de le recueillir.

Les seuls arts où nous retrouvions l'emploi de la peinture, sont la céramique et la verrerie. La céramique avait pris chez les Phéniciens un très grand développement industriel. C'est un des points où l'on saisit le mieux l'influence que les Phéniciens ont exercée sur les Grecs, un de ceux où M. P., avec un rare tact archéologique, a le plus sûrement déduit la forme de l'idée qui lui a donné naissance. Tous ces vases aux formes bizarres dont quelques-uns ont été reproduits par notre faïencerie contemporaine (voir le n° 490) retrouvent, sous sa plume,

---

le nom propre du propriétaire; mais le nom serait d'une formation singulière et sa coupe non moins étrange. On comprendrait qu'un homme se fût appelé *Gad Anat* « Anath est ma fortune » (*gad* signifie « fortune »); le *beth* qui sépare les deux éléments du nom rend cette traduction peu vraisemblable. Peut-être faut-il séparer les deux mots et traduire : « Fortune à Baanath », ce qui conviendrait assez à l'inscription d'un casque; ou bien, encore en mettant la séparation avant Anath : « Fortune par Anath! » Un fait qui donne quelque vraisemblance à cette dernière explication, c'est qu'Anath était une déesse guerrière, qui est identifiée sur une inscription bilingue de l'île de Chypre (*C. I. S.* n° 96) avec Ἀθήνῃ σωτείρᾳ νικῇ.

1. L'île de Chypre seule fait exception. Là, ainsi que l'a fort bien remarqué M. P., nous trouvons dans un milieu phénicien des pierres ou des cylindres imités de l'Assyrie. C'est que l'île de Chypre a été le siège d'une influence assyrienne très profonde. L'écriture cypriote, qui est une altération de l'écriture cunéiforme et dont l'usage a persisté jusqu'au 2[e] ou au 3[e] s. avant J. C, en est la preuve.

leur signification, et les peintures qui les couvrent deviennent la source de rapprochements féconds. Je ne peux mieux faire que de soumettre à M. P. les observations que m'a suggérées la comparaison des sujets peints sur quelques-uns des vases qu'il a reproduits.

A la page 706 (nº 517), M. P. donne l'image d'un quadrupède qu'il considère comme un cheval ailé, le pégase cypriote. Je me demande s'il ne faut pas plutôt y voir un chamois ou une chèvre sauvage? Quand on regarde l'animal avec cette idée, il perd ce qu'il avait de disproportionné pour un cheval. La petitesse de la tête, la barbiche, la lourdeur de la croupe, la finesse des jambes, la forme de la queue, d'autres détails encore s'expliquent.

C'est certainement encore la même bête qu'il faut voir sur le vase qui fait pendant à la figure précédente. Les deux animaux affrontés qui grimpent le long de l'arbre sacré pour en brouter les feuilles, sont des chèvres et non des taureaux; ils en ont la forme, l'allure et la position. Peut-être l'auteur de ce vase avait-il sous les yeux ces modèles assyriens dans lesquels l'arbre de vie est gardé par deux taureaux ailés, deux chérubins; mais il a modifié ce thème dont il ne comprenait plus la pensée, en l'appropriant aux scènes que lui fournissait la nature de l'île de Chypre. On remarquera le cartouche qui est tracé sur les flancs de ces animaux et qui présente des signes ressemblant assez à des chiffres phéniciens. On le retrouve sur la figure précédente ainsi que sur le flanc d'un cheval attelé à un char de combat (p. 716). Cette répétition interdit d'y voir un simple caprice d'artiste; ces cartouches ont une signification symbolique, ou peut-être même une valeur numérale.

Le célèbre vase d'Ormidia (p. 711) mérite aussi d'arrêter notre attention. Le sujet principal, qui se développe sur la panse, représente, suivant M. P., l'hommage rendu par deux fidèles à deux divinités. Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que M. P. n'est pas assez entré dans le détail de cette scène et qu'il a attribué au caprice ou à la maladresse de l'artiste certains traits auxquels celui-ci avait entendu donner une signification religieuse. Que représente cette scène? Deux divinités nues, sur deux fauteuils : un dieu et une déesse. Un prêtre amène au dieu une femme qu'il tient par la main; une prêtresse amène un homme à la déesse. Comprise ainsi, la scène n'a pas besoin de commentaire. L'oiseau qui est à droite de la déesse n'est pas non plus un détail pittoresque, c'est l'oiseau de la déesse, un cygne ou un paon.

Je termine par une belle œnochoé de la collection Cesnola (p. 709) qui représente « un personnage, dont le sexe n'est pas indiqué, debout entre un cygne et une grande fleur de lotus, qui s'épanouit au sommet d'une tige d'où se détachent des feuilles et des boutons. » Je ne m'écarterai de M. P. que sur un point. Quoique le sexe du personnage ne soit pas indiqué, je n'hésiterais pas à dire « une femme ». Cela dit, je crois avec M. P. qu'il ne faut pas songer à chercher ici une représentation du mythe de Léda; mais faut-il en conclure que la scène n'ait aucun

rapport avec ce mythe? Je ne le pense pas. On peut y voir une des nombreuses images qui ont donné naissance au mythe grec. Tous les éléments y sont : la femme qui s'enfuit, la fleur de lotus, le cygne : il n'y manque que l'idée. Cette idée, ce sont les Grecs qui se chargeront de l'y mettre.

Le génie grec, ainsi que M. P. l'a dit en termes excellents, a tiré sa gracieuse mythologie de ces figures incohérentes. Au début, l'homme se prodigue et se dépense en essais dont il ne fait pas le compte. Les Grecs ont eu le mérite de grouper ces éléments, de subordonner les secondaires aux principaux et d'en faire jaillir une idée. M. Heuzey a été l'un des premiers à poursuivre sur les monuments figurés la genèse des thèmes classiques de la sculpture et de la mythologie grecques. Par des séries de rapprochements des terres cuites de diverses fabriques et de diverses époques, il a montré, avec la prudence et la sûreté qu'on retrouve dans tous ses travaux, l'origine et les transformations de plusieurs des mythes relatifs aux travaux d'Hercule, aux gorgones, aux pygmées, à la naissance de Vénus.

L'étude des coupes en bronze, à sujets concentriques, sur lesquels les Phéniciens ont reproduit et condensé les thèmes favoris de l'ornementation assyrienne, a conduit M. Clermont-Ganneau à des conclusions analogues. Il n'est pas de branche de l'art où les Phéniciens aient donné aussi libre carrière à leur imagination, ni où ils aient développé autant de ressources artistiques et d'aisance dans l'imitation de la nature. Les sujets gravés sur ces coupes révèlent un peuple qui avait une longue habitude de manier le bronze. On y voit des scènes de la vie réelle, des guerres et des chasses se mêler aux scènes conventionnelles ou allégoriques. On peut même assister, dans plus d'un cas, à la naissance de certains mythes chers à l'antiquité grecque. Le danger est d'aller trop vite dans cette voie, et d'expliquer par une analogie accidentelle des mythes dont l'origine est le plus souvent très complexe. M. P. n'est pas tombé dans ce défaut; il cite ses devanciers, comme un maître peut le faire; il les fait valoir, tout en mettant ses lecteurs en garde contre les exagérations de certains d'entre eux; il démontre surtout ce qu'il avance en mettant sous les yeux les monuments eux-mêmes pour permettre aux autres de refaire après lui la comparaison, ce qui est la meilleure méthode, en archéologie comme en épigraphie.

Si j'osais lui adresser un reproche, ce serait de trop rabaisser parfois la valeur artistique de certains de ces produits de l'art phénicien. Homère était moins sévère, quand il appelait ces coupes une des merveilles du monde :

Ἀργύρεον κρητῆρα τετυγμένον· ἓξ δ' ἄρα μέτρα
Χάνδανεν, αὐτὰρ κάλλει ἐνίκα πᾶσαν ἐπ' αἶαν
Πολλόν, ἐπεὶ Σιδόνες πολυδαίδαλοι εὖ ἤσκησαν [1].

1. Iliad, Ψ, v. 741-743. Voyez encore la description qu'il en donne Odyssée, Δ', v. 614-619, et qui se trouve répétée, ibidem, O', v. 114-119.

On ne peut non plus s'empêcher de regretter de voir enlever aux Phéniciens l'invention du verre, que toute l'antiquité leur a attribuée. Mais je n'ose trop insister de peur qu'on ne me reproche de plaider pour ma partie, et qu'on ne soit tenté de me dire : « Vous êtes orfèvre, M. Josse. » Ce ne sont là toutefois que des critiques de détail. On ne saurait demander à un savant qui a consacré la plus grande partie de sa vie à l'étude de la Grèce, d'avoir une connaissance également directe de toutes les civilisations du monde antique. Il faut plutôt s'étonner de la somme de travail que M. P. a accumulée dans son ouvrage et de la façon dont il a su se rendre maître de ce monde phénicien, si complexe et si fuyant. Il y a de plus apporté un esprit ouvert, toujours à la recherche de points de vue nouveaux et toujours préoccupé de rattacher les faits à des principes généraux qui éclairent son Histoire de l'art phénicien et en font le caractère et le charme particulier. Peut-être ce travail lui était-il plus aisé qu'à ceux qui, absorbés par l'étude du détail, ont de la peine à s'élever au-dessus des broussailles au milieu desquelles ils cherchent à faire de la lumière. Peut-être aussi cet esprit généralisateur a-t-il ses défauts. Il m'a semblé qu'il arrivait parfois à M. Perrot d'un peu forcer la note et de faire dire aux monuments ou aux auteurs un peu plus qu'ils ne disent. Il n'est pas arrêté par les mille petits faits qui viennent démolir dans le détail les systèmes qu'on croyait avoir édifiés et jeter une nuance de doute sur les explications même les plus probables. Tout cela n'empêche pas qu'il n'ait admirablement senti et rendu le lien qui unissait l'art phénicien, d'une part à l'Egypte et à l'Assyrie, de l'autre à la Grèce.

C'est un fait capital, dans l'histoire de l'art, que de voir plusieurs des divinités et des mythes les plus populaires de la Grèce rattachés, par un des représentants les plus autorisés des études grecques, à la Phénicie, et par elle à l'Égypte et à l'Assyrie. La Vénus grecque ne nous apparaît plus que comme une transformation de la Vénus orientale, de même que son nom, Aphrodite, peut-être même celui d'Amphitrite, ne sont que des doublets du nom de la grande Astarté. Nous nous trouvons ainsi conduits aux portes de la Grèce qui s'ouvre devant nous avec toute la fraîcheur de son épanouissement artistique.

M. P. n'abordera pas encore cette étude dans son prochain volume ; il sera consacré à l'antiquité juive [1]. On s'étonnera peut-être de voir M. P. qui rapproche, jusqu'à les confondre, les Phéniciens des Hébreux, consacrer à ces derniers un livre spécial. Mais s'il trouve à leurs origines une parenté qui a pu nous paraître parfois exagérée, mais que beaucoup de bons esprits admettent comme lui, M. Perrot a admirablement indiqué les causes qui ont créé entre les deux peuples un abîme toujours plus grand, et nous attendons avec impatience la démonstration qu'il doit en donner dans son prochain volume.

Philippe Berger.

1. Le volume IV de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* est sous presse et doit incessamment commencer à paraître.

56. — Raoul Frary. **La question du latin.** Paris, Cerf, 1885. In-12, 321 p. 3 fr. 50.

Je serai bref sur ce livre, quoiqu'il ait fait grand bruit dans l'Université, et même au dehors. C'est que, malgré le talent avec lequel il est écrit, il ne me paraît pas apporter d'éléments nouveaux, ou du moins d'éléments féconds, à la solution du problème si complexe de l'enseignement secondaire. A l'exemple de M. Charles Bigot (dans une remarquable série d'articles publiée l'année dernière par la *Revue bleue*), mais plus radical que lui, M. Frary raye d'un trait de plume le grec et le latin des programmes de l'enseignement. A leur place il inscrit l'étude obligatoire et très développée des littératures allemande et anglaise, l'étude facultative d'un grand nombres d'autres idiomes, parmi lesquels l'annamite et le japonais. Le français, l'histoire, les sciences conservent leur importance, mais l'étude qui passe au premier plan, qui domine ou absorbe toutes les autres, c'est la géographie — et quelle géographie! une science pieuvre, aux appétits énormes, farcie d'anthropologie, d'économie politique, de linguistique, que sais-je encore? bref une science nouvelle qui, pour être exactement définie, aurait besoin d'un nom aussi long que la « métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie » du docteur Pangloss. Homère et Virgile feront bien un peu la grimace, mais M. Elisée Reclus sera content, et c'est l'essentiel.

On a parlé d'apostasie, de blasphème, à propos du livre de M. F.; on a trouvé choquant qu'un universitaire, qui doit le plus clair de son talent à l'Ecole normale, traitât aussi brutalement les études favorites de l'*Alma Mater*. Je ne puis m'associer à cette indignation. M. F. expulse les poètes anciens de la République, mais il les expulse à la manière de Platon en les couvrant de fleurs. « Hérétique, si l'on veut, dit-il, mais non pas impie. » Pas même si hérétique qu'il voudrait le faire croire. La question des langues mortes mise à part, on retrouve à chaque page de ce livre l'élève docile, presque superstitieux de la tradition universitaire. Ce libre esprit ne paraît même pas se douter qu'on puisse contester les deux axiomes sur lesquels repose tout notre établissement pédagogique : l'uniformité de l'enseignement secondaire, et son caractère encyclopédique. Lui aussi, veut fabriquer de petits *Millions de faits* ambulants; seulement dans la section « Langues et littérature » Shakespeare et Gœthe remplaceront Sophocle et Cicéron. Conservateur, je vous trouve bien révolutionnaire; révolutionnaire bien conservateur.

Par quels arguments M. F. cherche-t-il à justifier la substitution des littératures modernes aux littératures antiques comme base de l'éducation classique? La *Question du latin* c'est, au fond, la vieille querelle des anciens et modernes transportée du terrain de l'esthétique sur celui de la pédagogie. Mais en changeant de terrain, la question a changé

de caractère : tel argument, excellent sous la plume de Perrault ou de Boileau, ne vaut plus rien aujourd'hui. Il ne s'agit plus de savoir si Racine est un poète aussi délicat qu'Euripide, Bossuet un orateur aussi éloquent que Cicéron, ou, si l'on veut, M. Thiers un historien aussi sagace que Tite-Live. La question est tout autre. Nos auteurs modernes, français ou étrangers, poètes ou prosateurs, ont-ils une valeur *pédagogique* égale à celle de leurs devanciers de la Grèce et de Rome? peuvent-ils servir aussi efficacement que ceux-ci à former le goût et le talent des écoliers? ou au contraire la littérature de peuples jeunes n'est-elle pas aussi celle qui convient le mieux aux jeunes gens de tous les temps, à cause de la simplicité relative des mœurs dont elle est l'image, du souci plus constant de la forme, de l'harmonie plus intime entre la pensée et l'expression, de je ne sais quelle fraîcheur, quelle netteté de contours qui se perd ou s'estompe dans nos civilisations plus raffinées et plus complexes?

Voilà la vraie manière de poser le problème. Je n'irai pas jusqu'à dire que M. F. ne l'ait pas entrevue, mais il s'est dérobé à une discussion approfondie; comme disent les mathématiciens, il prend volontiers la tangente, et au lieu de serrer corps à corps la difficulté, il se lance dans de vaines dissertations sur l'inutilité pratique du latin, ou dans de fatigants parallèles entre les auteurs anciens et modernes, dont tout son esprit ne parvient pas à rajeunir l'intérêt. Naturellement ce sont les modernes qui triomphent au triple point de vue de la valeur littéraire, intellectuelle et morale. Mais M. F. s'est fait vraiment la partie trop belle en mettant hors de cause dès le début toute la littérature grecque, c'est-à-dire précisément la partie la plus riche, la plus belle et la plus jeune des lettres anciennes. « Nous ne discuterons pas, écrit-il, s'il faut cesser d'apprendre le grec : on ne l'apprend pas. La question est tranchée par le fait. » C'est bientôt dit : mais quand même cette constatation serait exacte, j'en conclurais, à la place d'un fin lettré comme M. F., que loin d'enterrer ce mort ou ce mourant, il faut à tout prix tâcher de le galvaniser, car c'est là encore qu'est la vraie source de vie.

C'est peut-être un blasphème et je le dis tout bas,

mais, à mon sens, le véritable mérite des auteurs latins, c'est d'avoir conservé, à travers les temps difficiles du moyen âge, un reflet de la Grèce parmi les population occidentales. Ils ont servi de transition entre « l'étonnante barbarie » dont parle Fénelon et une époque que j'appelle de tous mes vœux où Homère, Théocrite, Démosthène, Platon reprendront dans l'enseignement, ou du moins dans l'enseignement de l'élite, la place usurpée par leurs imitateurs romains. Tâchons, s'il se peut, de remonter des copies aux originaux, comme l'ont fait dans notre siècle les sculpteurs et les architectes, qui, au-delà de Vitruve et de l'*Apollon du Belvédère* ont découvert Phidias et l'*Hermès* du Praxitèle, et ne paraissent pas s'en être trop mal trouvés. M. F. est sans doute d'un autre avis : « Nos pères, s'écrie-t-il, ont doctement pillé les Grecs et les

Romains; ils ont dû pour cela faire de longues excursions dans le domaine de l'antiquité. Mais s'ils en ont rapporté d'assez riches dépouilles, s'ils ont su recoudre les lambeaux qu'ils empruntaient, s'ils ont bien choisi et bien reproduit leurs modèles, nous avons moins besoin des modèles. Il est bon d'aller à l'école, il n'est pas bon d'y vieillir. » Admirable raisonnement, en vérité. C'est absolument comme si l'on disait : les artistes romains ont suffisamment exploité la mine de l'art grec pour nous dispenser d'y descendre à notre tour. Je me trompe. Nos classiques français, si excellents qu'ils soient, ne sont pour la plupart que des copistes de copies. Ce n'est pas à Vitruve que s'arrête M. F., c'est à Palladio.

On me reprochera peut-être de n'avoir pas encore assez nettement dégagé l'« idée-mère » de la *Question du latin*. Je le confesse en toute humilité : c'est que je ne suis pas arrivé à découvrir cette idée-mère. Voici mon principal grief contre ce livre : s'il est pensé dans le détail, il n'est pas médité dans l'ensemble. M. F. est animé d'un patriotisme sincère qui respire d'un bout à l'autre de son œuvre, mais le patriotisme ne donne pas la logique, et il n'en tient pas lieu. M. F. est par le style, un brillant élève de Sénèque, qu'il a certainement plus fréquenté que Cicéron [1]; mais pourquoi, s'il écrit comme Sénèque, raisonne-t-il aussi comme lui ? La logique, on le sait, n'est pas le fort de l'auteur des *Lettres à Lucilius ;* elle n'est pas non plus le fort de M. Frary. Rien n'est plus plaisant, mais aussi plus irritant parfois, que les contradictions qui fourmillent sous sa plume. Un critique nourri à l'école des exégètes modernes de la Bible pourrait même grouper ces propositions contradictoires en deux séries parallèles, qui formeraient deux opuscules fort curieux, la thèse et l'antithèse, tous les deux signés Raoul Frary. Ce ne serait pas la première fois, m'assure-t-on, que M. F., à l'exemple d'Edouard de Hartmann, viendrait ainsi se combattre lui-même sous le masque d'un chevalier inconnu. La thèse est l'œuvre d'un universitaire, profondément imprégné des leçons de ses maîtres, amoureux de la Grèce et de Rome, de la « tendre mélancolie » de Virgile, poète lui-même à ses heures surtout à propos de « promontoires » (p. 263), s'intéressant aux problèmes les plus complexes et les plus obscures des origines historiques. L'antithèse nous révèle un

1. Qu'on lise par exemple cette demi-page, tout au début du livre (p. 7) : « On peut concevoir un plan, l'adopter après mûre délibération, puis l'appliquer avec fermeté, sans précipitation ni tâtonnements. Quand on sait bien ce qu'on veut, on peut compter avec les années. Il n'est pas nécessaire de voler au but ; il suffit d'y marcher. Le grand mal n'est pas la lenteur : c'est l'erreur. Un boîteux qui connaît son chemin arrive plus vite qu'un coureur qui s'égare, etc. » On dirait du Sénèque traduit. Ces petites phrases hachées, pointues, qui tombent les unes sur les autres, ces antithèses élégantes, ces images variées qui ne font que répéter la même pensée sous des couleurs différentes, sont un charmant défaut, mais un défaut. On lit ce livre comme ses aînés (le *Péril national*, le *Manuel du démagogue*) sans ennui ; on ne les lit pas sans fatigue.

fervent néophyte du dieu Plutus, pour qui la formule du siècle est l'« enrichissez-vous » de Guizot, pour qui une étude n'a de valeur qu'autant qu'elle peut contribuer au bien-être matériel de la société ou de l'individu. Il a sans cesse à la bouche les grands mots de « lutte pour la vie », « réduction des frais généraux », « concurrence économique de l'Allemagne et de l'Angleterre » — sans se demander, naturellement, comment il se fait que l'Allemagne et l'Angleterre ne s'empressent pas de se débarrasser du fardeau inutile et encombrant des études classiques. Il a dû perdre un procès : de là sa haine contre les gens de robe, procureurs, avocats, juponniers de toute espèce ; et surtout contre le grand coupable, le droit romain, qu'il personnifie dans l'infortuné Tribonien, déjà si maltraité par M. Sardou. Il doit avoir, sur la foi de certain prospectus, égaré quelques économies dans un des *cracs* financiers de ces dernières années : de là son désir de voir enseigner en chaire la valeur intrinsèque des fonds publics étrangers, Péruvien, Turc, Serbe. Ajoutons qu'à la manière dédaigneuse et sommaire dont il parle des beaux arts, on sent que le dessin a pour lui quelques mystères, et qu'il ne prononce le nom de la musique que pour constater « qu'à côté de Bright, Castelar a l'air d'un musicien. »

Il y a donc deux hommes dans M. F., et cette dualité se peint à chaque page de son livre. Page 87, nous lisons « qu'Athènes faisait surtout la guerre pour étendre le nombre de ses tributaires » et que « Rome ne séparait pas l'idée de la conquête de celle du gain. » Le lecteur naïf en conclura que nous, société utilitaire et colonisatrice, nous ne saurions chercher de meilleurs modèles qu'à Athènes et à Rome. Point du tout, car tournez quelques feuillets et vous apprendrez, page 96, que « nous avons assez pris pour modèles les Grecs et les Romains ; essayons d'étudier les Anglais et les Américains. » En voilà, si je ne me trompe, plus qu'il n'en faut pour expliquer pourquoi M. F. bannit de son programme la philosophie tout entière, et se montre particulièrement sévère pour la logique (p. 289).

Des deux hommes que nous avons constatés chez M. F., je n'ai pas besoin de dire lequel je préfère, mais j'ajouterai que le véritable Frary n'est pas le Frary qu'on pense. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que, en partant en guerre contre le grec et le latin, ce brillant universitaire s'est un peu inspiré de son camarade d'école M. Lemaître, auquel un fin critique reprochait l'autre jour de prendre avec affectation le ton badin et cavalier pour faire oublier — ou pardonner — ses origines normaliennes. Pédantisme, grec, latin sont des termes si étroitement associés dans l'opinion des gens du monde, que M. F. voulant démontrer *urbi et orbi* qu'il est bien décrassé de pédantisme, n'a rien trouvé de mieux que de jeter par dessus bord le grec et le latin. Mais le naturel se venge toujours par quelque endroit. A certaines pages, où sans doute le reviseur a sommeillé, M. F. humaniste perce sous M. Frary, épicier. Ces pages, heureusement inconsé-

quentes, sont les meilleures du livre, et c'est grâce à elles que je puis, en toute conscience, terminer mon compte-rendu par ce conseil aux amis des bonnes lettres : « Ne jurez point par la *Question du latin*, mais lisez-la. »

Théodore Reinach.

P.-S. Je reçois à l'instant une forte brochure consacrée toute entière à la réfutation du livre de M. Frary : *La question du latin et les professions libérales*, par A. Vessiot, inspecteur d'académie (Lecène et Oudin, 1886, 71 p.) M. Vessiot n'écrit pas aussi bien que M. Frary, mais il a sur lui le double avantage de l'expérience pratique et d'une connaissance exacte des documents. Entre autres bonnes choses que renferme ce pamphlet un peu long, je dois signaler une excellente réhabilitation des recueils de morceaux choisis (p. 41), si légèrement sacrifiés par les réformateurs de notre enseignement.

---

57. — **Le petit Trianon.** Histoire et description, par Gustave Desjardins, ancien archiviste du département de Seine-et-Oise. Versailles, L. Bernard, VII-460, gr. in-8.

M. Desjardins commence sa préface en manière d'excuse au public « qui pourrait s'étonner de voir sur la première page, à côté du nom du Petit-Trianon..... celui d'un archiviste-paléographe ». Et l'éminent archiviste ne s'en tient pas là, tellement il sait bien qu'en France l'histoire moderne est encore suspecte à un trop grand nombre d'érudits ; en une page excellente il plaide la cause de ceux qui voudraient appliquer à l'histoire moderne les méthodes d'érudition et de critique que l'on réserve trop volontiers chez nous à l'étude du moyen âge et de l'antiquité. « Si, dit-il, l'utilité des documents, conservés dans nos dépôts publics, pour l'histoire même la plus moderne, avait besoin d'une démonstration, le travail que nous offrons au public pourrait servir à l'établir. Les événements sont d'hier ; ceux qui y ont pris part viennent à peine de disparaître ; on a sur les hommes et les choses de ce temps, si rapproché de nous, des mémoires, des correspondances, des journaux, des livres, des brochures de tous genres en si grande abondance qu'on en formerait presque une bibliothèque; la tradition elle-même est encore toute vivante ; tout paraît connu, ressassé, usé... On va voir comment les registres et liasses des archives nationales et départementales ont permis de renouveler une matière qui semblait complètement épuisée; quelle quantité de détails ignorés ils font connaître, quelles erreurs ils fournissent le moyen de rectifier. Aux divers motifs qui peuvent pousser les rédacteurs de souvenirs à altérer la vérité, se joint, pour ceux qui ont traversé la Révolution, une cause générale et involontaire; c'est l'impression profonde qu'ont produite sur leur esprit l'effondrement de l'ancien Régime et la Terreur : leur mémoire en a été troublée. Lorsque après avoir repris pied sur un monde nouveau ils ont voulu

jeter un regard en arrière vers la rive qu'ils avaient quittée, la distance entre le présent et le passé était devenue telle que tout dans ce lointain leur est apparu avec des contours vagues et confus. Leurs récits ont gardé quelque chose de cette indécision; on y chercherait vainement l'exactitude et la netteté des mémoires sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Grâce aux indications certaines des dossiers des archives, nous avons rétabli d'une façon rigoureuse l'ordre des dates ainsi que la succession et la physionomie des faits. » Et en terminant M. D. ajoute : « J'ai essayé d'appliquer, dans cette étude d'histoire toute moderne, l'esprit de critique et la méthode que mes confrères de l'École des Chartes apportent dans leurs recherches sur des époques plus reculées. Le lecteur jugera si j'ai réussi. »

On pourrait peut-être penser que c'est un peu trop s'excuser d'avoir publié un beau et bon livre sur le XVIIIe siècle; mais le savant chef du service des Archives nationales et départementales au Ministère de l'Instruction publique connaît bien les préjugés auxquels il s'adresse, et on doit le remercier chaleureusement de les avoir bravés. Il a fait mieux que justifier son œuvre dans une excellente préface; son beau livre est un modèle pour les trop nombreux archivistes, qui dédaignent les énormes tas de papiers modernes qui encombrent nos archives, parfois sans être classés ni même triés, pour consacrer tous leurs soins aux séries du moyen âge.

M. D. s'intéresse à tout ce qui touche le Petit-Trianon et, s'il suppose peut-être un peu trop connue de ses lecteurs l'histoire de Versailles et du Grand-Trianon, il ne néglige rien de ce qui tient plus directement à son sujet. Le Petit-Trianon, tout le monde le sait, fut créé par Louis XV après la paix d'Aix-la-Chapelle. En 1749, le roi fit construire non loin du château du Grand-Trianon, qu'il aimait beaucoup, une ménagerie. Bientôt à la ménagerie on ajouta un jardin botanique et il faut lire, dans M. D., l'histoire des progrès que les directeurs de ce jardin, Claude et Antoine Richard, firent faire à la botanique et à l'horticulture. De 1762 à 1768, on construisit près de ce jardin un petit château qu'on appela le Petit-Trianon; c'est là que Louis XV ressentit les premières atteintes de la maladie qui l'emporta.

Mais le nom du Petit-Trianon rappelle surtout celui de Marie-Antoinette qui affectionnait cette demeure d'une façon toute particulière et aimait à y donner des fêtes intimes, à y recevoir ses amis et à y mener une vie plus retirée. Au Petit-Trianon Marie-Antoinette était chez elle et elle pouvait s'y affranchir de toutes les lois de cette étiquette dont elle ne sentait que les inconvénients sans en comprendre les avantages, qui auraient préservé sa mémoire de bien des calomnies. si la malheureuse reine avait pu s'astreindre à se soumettre aux règles protectrices du cérémonial.

C'est surtout cette période de l'histoire du Petit-Trianon que M. D. a étudiée avec le plus grand soin et ses peines n'ont pas été perdues,

car son livre ajoute beaucoup de résultats nouveaux, tous intéressants et quelques-uns importants, à l'histoire critique du règne de Louis XVI. Comme bien on pense, M. D. ne néglige pas l'histoire particulière du Petit-Trianon pour refaire à propos d'un château l'histoire générale de ce règne si important; il se garde bien de ne pas nous faire connaître les origines et les progrès de l'art du jardinier paysagiste; il nous montre la décadence du jardin français et le triomphe du jardin anglais, triomphe auquel Marie-Antoinette a beaucoup contribué, sans cependant y avoir l'influence prépondérante que l'on lui attribue communément. Il y avait déjà bien des jardins anglais en France avant que la reine, en 1774, eut pensé à en créer un dans son domaine du Petit-Trianon et, quand un peu plus tard, en 1786, elle y créa un hameau, elle imita celui que le prince de Condé avait fait faire à Chantilly lorsqu'il y occupait, en faisant bâtir, les loisirs que lui créait l'exil auquel il s'était condamné par son opposition au coup d'État de Meaupeou. En même temps M. D. étudie avec amour la vie de Marie-Antoinette à Trianon et cette étude, infiniment curieuse et attachante, a une grande importance pour l'histoire de la pauvre reine à laquelle M. D. est peut-être un peu trop favorable.

Chemin faisant, M. D. relève parfois et signale les erreurs qu'il trouve dans les auteurs d'écrits historiques de la fin du XVIII[e] siècle, auxquels il applique la méthode critique qu'il a si bien indiquée dans sa préface; on conçoit que dans un ouvrage, qui s'adresse surtout au grand public, M. D. devait être sobre de ces rectifications; mais elles sont encore assez nombreuses pour que ce livre soit une importante contribution à l'étude critique des sources de l'histoire du XVIII[e] siècle. M[me] Campan est la plus mal traitée par la critique de M. D.; il nous montre cette bonne dame fardant la vérité lorsque pour les besoins de son panégyrique de Marie-Antoinette elle fait un vieillard chevrotant du comte d'Adhémar, qui avait joué le Devin de village avec la Reine à Trianon. (P. 171). Plus loin, à propos des dépenses considérables faites par la reine pour meubler Trianon, M. D. ajoute : « M[me] Campan qui s'est proposé d'établir que loin d'avoir jamais mérité le reproche de prodigalité, la Reine était au contraire une personne fort économe, voudrait nous faire accroire qu'elle ne permit aucun changement dans le mobilier. » (P. 193.) M. D. surprend aussi le procédé de M[me] Campan, qui consiste à employer tous les artifices pour faire croire qu'elle occupait une haute position dans la domesticité de la Reine, sinon à la cour, et qu'elle jouissait de toute la confiance de sa maîtresse; il met en doute avec raison que les lectrices n'aient jamais rempli leurs charges et que les femmes de chambre les aient remplacées. Il pense que le rôle de M[me] de Laborde n'a pas dû être aussi effacé que veut bien le laisser croire M[me] Campan, qui lui paraît la rejeter un peu trop dans l'ombre pour se mettre elle-même plus en lumière. (P. 139.)

Parfois cependant M. D. ajoute trop créance au témoignage de

Mme Campan. C'est ainsi qu'il dit d'après elle que Besenval s'en fit accroire au point de se jeter aux genoux de Marie-Antoinette en lui faisant une déclaration en forme (p. 116). C'est une des trop nombreuses erreurs de Mme Campan, dont les mémoires n'ont guère plus de valeur historique que les récits autobiographiques que les institutrices font volontiers à leurs élèves pendant les promenades et les récréations.

La brouille entre Besenval et Marie-Antoinette eut lieu au mois d'octobre 1775, à propos de la nomination du successeur du maréchal du Muy au ministère de la guerre. A ce moment Besenval était du dernier bien avec la reine, qui lui faisait même des confidences, fort singulières dans la bouche d'une jeune femme de vingt ans, sur le léger défaut de conformation physique qui, encore à ce moment, empêchait Louis XVI de remplir convenablement ses devoirs de mari d'une jolie femme [1]. On conviendra que Besenval aurait été un tant soit peu excusable s'il s'était exagéré la portée de cette confidence; mais il n'avait nullement l'envie de jouer le rôle d'amant d'une reine dont le mari ne pouvait pas encore avoir d'enfants au su des princes, ses frères, de toute la cour et des cabinets de l'Europe; ce rôle eût été trop dangereux; Besenval voulait seulement user de sa faveur près de la reine pour la gouverner et faire arriver ses amis au ministère. Déjà il avait cherché à faire nommer ministre de la marine, son ami d'Ennery à la place de Sartine; son échec ne l'avait pas découragé et à la mort du maréchal du Muy il fit une nouvelle tentative en faveur de Castries et il insista vivement près de la reine pour qu'elle imposât ce choix au roi. Mais Maurepas ne renouvela pas la faute qu'il avait commise six mois auparavant lors de la nomination de Malesherbes; il soumit à la reine le choix de Saint-Germain en l'assurant qu'il ne voulait plus rien faire sans son assentiment; la reine, satisfaite de cette marque de déférence, ne fit aucune objection et sur la prière de Maurepas, elle lui promit même de garder le secret jusqu'à ce que l'on sût si Saint-Germain accepterait. Mais Besenval employa tous les moyens pour arracher à la reine son secret; Marie-Antoinette tint bon et à la fin elle se fâcha; Besenval subit une sorte de disgrâce, dont, dès le 15 novembre, Mercy signalait les progrès à Marie-Thérèse. C'est dans une des tentatives pour arracher à Marie-Antoinette ce secret que Besenval lui fit la déclaration d'attachement à ses intérêts que Mme Campan a transformée en déclaration d'amour, afin de se fournir le prétexte d'imaginer les confidences qu'elle suppose avoir reçues de la reine.

Le récit de Besenval est parfaitement vraisemblable, a toutes les apparences de la sincérité et est confirmé par les dépêches de Mercy à Kaunitz et par les lettres secrètes de cet ambassadeur à Marie-Thérèse [2].

1. Lettre de Marie-Thérèse à Mercy, du 5 octobre 1775, dans Arneth et Geffroy, *Marie-Antoinette*, tome II, p. 383.

2. Dépêches inédites de Mercy à Kaunitz du 15 novembre 1775, Archives de Vienne.

Il n'y a pas à hésiter entre les assertions de Mercy, qui pendant plus de vingt ans fut le conseiller et le confident de Marie-Antoinette et écrivait les confidences de la reine presque aussitôt après les avoir reçues, et les élucubrations de Mme Campan qui rédigea ses mémoires longtemps après les événements et semble n'avoir eu d'autre but que de satisfaire ses rancunes contre Besenval, Vermond et tant d'autres, ou bien d'exagérer l'importance de son rôle et de faire parade de prétendues confidences de la reine afin de dissiper les accusations des royalistes qui l'accusaient d'avoir trahi la reine pendant la Révolution.

D'ailleurs si la version de Mme Campan n'était pas une fable inventée à plaisir, que faudrait-il penser de Marie-Antoinette qui, moins de dix-huit mois après cette prétendue déclaration d'amour, fit venir Besenval par des chemins détournés dans un appartement secret pour l'entretenir en tête à tête à l'occasion du duel du comte d'Artois avec le duc de Bourbon? C'est le beau-père de la femme de chambre, le secrétaire du cabinet, Campan, qui alla chercher Besenval pour le conduire à l'appartement où la reine l'attendait; et en le faisant passer par les petits chemins, Campan, qui volontiers se faisait polisson, disait à Besenval : « Convenez, Monsieur, que ceci a bon air; mais cela n'est pas tout à fait cela, car le mari est dans la confidence. » Et Besenval de répliquer : « Mon cher Campan, ce n'est pas quand on a des cheveux gris et des rides qu'on s'attend qu'une jeune et jolie reine de vingt ans fasse passer par des chemins aussi détournés pour autre chose que des affaires [1]. » C'est sans doute ce propos des mémoires de Besenval qui a donné à Mme Campan l'idée première de son conte. Bien mieux, au commencement d'avril 1779, Marie-Antoinette eut la rougeole; elle resta au Petit-Trianon tandis que le roi, pour ne point gagner cette maladie, demeura à Versailles et ne vit point la reine; et pendant toute cette maladie Besenval fut un des quatre favoris, qui tinrent compagnie à Marie-Antoinette du matin au soir; on s'imagine aisément les plaisanteries plus ou moins bonnes qui se firent sur les quatre *garde-malades* de la reine.

Si Besenval eût fait à Marie-Antoinette la déclaration d'amour dont Mme Campan l'accuse, il faut avouer que la reine eût été la plus imprudente des jolies femmes, mais heureusement pour Marie-Antoinette, Mme Campan a commis bien d'autres erreurs plus importantes qui empêchent de tenir le moindre compte de son témoignage.

Il me faut quitter à regret ce livre si curieux, si intéressant et d'une lecture si facile et si agréable; mais je ne veux pas le faire sans louer, comme il convient, la façon dont M. Bernard a compris ses devoirs d'édi-

Lettres secrètes de Mercy à Marie-Thérèse du 15 novembre, du 17 décembre 1775 et du 19 janvier 1776 dans la publication de MM. d'Arneth et Geffroy, t. II, p. 396, 407 et 420. Voir aussi une discussion plus complète de cette affaire dans l'étude critique sur les mémoires de Mme Campan, que j'ai publiée dans le *Bulletin mensuel de la Faculté des Lettres de Poitiers*, numéros de février et mars 1886.

1. *Mémoires de Besenval*, édition Barrières, tome II, p. 59.

teur; ce livre sorti des presses de M. Aubert, à Versailles, est imprimé avec un magnifique caractère sur beau et bon papier; rien de plus agréable à l'œil; et l'illustration est encore supérieure à l'impression; les planches sont toutes des documents; elles représentent des plans, des vues du temps et authentiques, des détails d'architecture ou des pièces d'ameublement; la plupart sont dues à l'habile et savant artiste qui a fait faire de si grands progrès à l'héliogravure, à M. Dujardin, qui dans cette circonstance s'est surpassé.

Jules FLAMMERMONT.

---

58. — **Quid Korais de neohellenica lingua senserit,** thesim proponebat Facultati litterarum parisiensi Mondry BAUDOUIN, in Facultate litterarum burdigalensi docens. Paris, Thorin, 1883, in-8, 72 p.

On a toujours plaisir à signaler les travaux qui paraissent dans l'ordre des études néo-grecques, où nous avons jusqu'ici trop peu de spécialistes. A ce compte, l'essai de M. Mondry Baudouin mérite d'être encouragé. Peut-être cependant l'auteur n'est-il pas encore suffisamment outillé; les connaissances historiques, en matière de grec médiéval et de grec moderne, semblent lui faire particulièrement défaut [1]. M. B. ne craint pas de mettre en tête d'un chapitre de 9 pages, (pp. 9-17), un titre comme celui-ci : *Quis fuerit ante Koraim neohellenicae dialecti (!) status*, (p. 9). Evidemment l'auteur ne se rend pas un compte assez exact de l'état où se trouvent aujourd'hui ces études et ne sait pas à quel point l'évolution suivie par le grec durant le moyen-âge demeure encore une terre inconnue. Il ne fait pas un choix heureux, quand, pour montrer ce qu'était le grec médiéval, il prend pour exemple unique Loukanis, « *qui primus* (!) *librum neohellenice scripsit* »[2], ajoute l'auteur p. 10. Loukanis, qui vivait au XVIe siècle, ne s'est même pas servi de la langue que l'on parlait de son temps. M. Sathas avait soupçonné d'abord (cf. Loukanis, p. ι'), et puis montré que Loukanis copiait Hermoniacos (*Annuaire des Et. gr.*, 1879, 138, n. 2 [3]). M. B. eût pu s'en convaincre par lui-même. Il eût pu voir de plus que Loukanis s'inspirait de Tzetzès, cf. Louk. v. 1 [4] et Antehom., 2); qu'il puisait directement dans Homère, (cf. Louk. p. 5, v. 20 et A, 70; Πατροκλῆα, Louk., p. 109, v. 3, forme inconnue à Tzetzès et à Quintus de Smyrne); enfin, qu'il

---

1. La thèse française, *Etude du dialecte chypriote*, Paris, Thorin, 1883, donnait de meilleures garanties et quelques espérances à cet égard.

2. Il y a évidemment là une confusion avec ce que dit Sathas, p. θ', que le livre de Loukanis est le premier livre néo-grec *imprimé*. Cela même ne serait plus exact à ce moment, cf. Legrand, *Bibliographie hellénique*, Paris, Leroux, 1885, I, 179.

3. Legrand, *op. cit.*, I, 191-192, confirme ce résultat.

4. Les chiffres ne renvoient pas aux *octosyllabes*, mais aux couples de deux vers de l'édition.

s'était nourri de la lecture de Malalas, (cf. Louk., p. 45, v. 29 ; p. 56, v. 23 et Malalas, Bonn, III, 6, 17), et selon toute probabilité de romans grecs, relativement anciens, comme l'*Achilléide* (Annuaire, *loc. cit.*, p. 129, n. 1). Sans y mettre aucune sorte d'affectation pédante, Loukanis, imbu du style de ses modèles, se trouvait forcément amené, en les imitant, à se servir d'une morphologie déjà vieillie au XVIe siècle. Comment se fait-il, d'autre part, que l'auteur, pour nous donner une idée de l'état de la langue avant Koraïs, ne fasse pas un plus grand usage de la Grammaire de Simon Portius? Il connaît cette grammaire et a dû la manier dans le Glossaire de Du Cange, dont il s'est servi d'une façon heureuse dans son *Dialecte chypriote*. Simon Portius, à lui seul, lui eût appris le peu de fond qu'il y avait à faire sur la langue de Loukanis.

Tout le livre de M. B. se ressent de cette inexactitude initiale. Il ne se rend pas compte du développement suivi par la langue durant le moyen-âge. Il ne voit pas que dès la fin du XVIe siècle et surtout au commencement du XVIIe, il y avait, avec l'*Erotokritos* et l'*Erophile* — c'étaient ici les seules œuvres à citer — une langue *littéraire* moderne en plein épanouissement. Il n'a pu comprendre davantage que les tentatives de Koraïs marquaient tout simplement un retour en arrière et et non un progrès. Le personnage étudié n'est pas replacé dans son cadre et dans son milieu véritable : il n'est pas expliqué. Aussi l'auteur fait-il des opinions de l'illustre Grec un résumé honnête, consciencieux, mais aride et que n'anime point l'aperçu historique. Nous apprenons bien ce que pensait Koraïs des *xénismes*, du *chydaïsme* et du *macaronisme*, mais nous ne savons pas ce qu'en pense M. B. Nous ne saisissons pas davantage l'opportunité ni la justesse des réformes de Koraïs, et l'on ne nous dit pas, en définitive, dans quelle mesure ces réformes ont pu contribuer à la solution de ce problème si difficile : la création d'une langue littéraire moderne. On sent trop que l'auteur manque d'un critérium solide pour juger ou apprécier l'homme dont il parle. Ainsi M. B. ne trouve rien à redire à l'idée, à peine excusable même à cette époque, qu'avait Koraïs de ramener, entre autres, le moderne συνάζω à συνάγω ancien, parce qu'ici la modification était légère et qu'il n'y avait *qu'une lettre à changer* (cf. p. 29). L'auteur n'en est pas à croire, nous l'espérons, à l'existence de la *lettre*, de la *lettre imprimée*, en matière de langage. Συνάζω est tout aussi légitime que καλός, où il n'y a pas une *lettre* à changer, ou que toute autre forme moderne. M. B., il faut le dire, semble peu au courant, dans tout son livre, des questions de linguistique générale. Pour le néo-grec, en particulier, on est vraiment étonné de ne pas lui voir citer une seule fois le nom de Chatzidakis. Dans son *Dial. Chypr.*, p. 18 [1], il l'ignore complètement et parle des

1. *Ibid.*, je lis que le φ et le θ « ayant un son peu différent, se confondent *facilement* dans la prononciation » et que « les voyelles en Grèce... se substituent *facilement* l'une à l'autre » etc., etc. Le seul commerce des livres de Chatzidakis, sans aller jusqu'aux ouvrages publiés en Occident, eût débarrassé l'auteur de ces principes phonétiques.

nominatifs ἀθερίνα et δεύτερη (écrivez δέφτερη), sans avoir lu les pages classiques de Chatzidakis (Ἀθήναιον, X, 220 suiv.), qu'il n'est pas permis d'ignorer [1].

Peut-être cette fois-ci l'auteur s'est-il un peu trop hâté et a-t-il choisi un sujet, qui n'est pas encore assez mûr. Il faudrait, pour juger Koraïs, posséder une grammaire historique complète du néo-grec et préluder, par le détail, à une connaissance solide du style de l'Erophile et du Théâtre crétois. Ce qui est nécessaire pour le moment, ce sont des monographies précises et nettes. L'auteur verra, s'il se met à la besogne, que l'étude d'un point spécial lui ouvrira des aperçus plus féconds, plus généraux mêmes que des vues d'ensemble sur le passé de la langue ou sur tout un dialecte. Il aurait mieux compris le rôle historique de Koraïs lui-même, en se contentant d'approfondir une seule des questions qu'il touche dans son premier chapitre, en se bornant même à l'étude du seul Loukanis. Le grec médiéval et le grec moderne doivent être traités avec la même rigueur que toute autre science et dans ce domaine, comme dans tout autre, il faut se résigner, quand on commence, à savoir peu, afin, si c'est possible, de savoir bien.

Jean Psichari.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 février 1886.

L'Académie procède au scrutin pour remplacer M. Miller dans différentes commissions. M. Jules Girard est élu membre de la commission des travaux littéraires; M. Le Blant, membre de la commission des inscriptions et médailles; M. Weil, membre de la commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.

M. le président rappelle les noms des candidats aux deux places de membres ordinaires vacantes dans l'Académie. Ce sont, pour la place de M. Egger, MM. Héron de Villefosse, Viollet et Clermont-Ganneau; pour la place de M. Miller, MM. Longnon et Alfred Croiset.

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 10 février 1886.

PRÉSIDENCE DE M. SAGLIO

M. de Laigue, consul de France, à Livourne, envoie à la Société une note sur la nécropole étrusque de Corciano, et les découvertes qui y ont été faites récemment. Il adresse en même temps l'estampage d'un sceau antique qu'il a acquis en Espagne

Le Secrétaire,
R. de Lasteyrie.

2. Je lui ferai un moindre reproche d'avoir ignoré Mamoukas, Α. Κοραῆ τὰ μετὰ θάνατον εὑρεθέντα, Athènes, 1881, in-8°, ση' — 528, livre peu intéressant, qui contient néanmoins une excellente bibliographie des œuvres de Koraïs, dûe à Mamoukas et dont l'auteur eût pu faire son profit. Il ne connaît pas davantage *A bio-bibliographical Note on Coray* (J. Bywater, *Journal of hellenic studies*, 1880).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 15 mars — 1886

59. — **Das Evangelium des Marcus nach dem griechischen Codex Theodoræ Imperatricis pupureus petropolitanus** aus dem 9ten Jahrhundert zum ersten Mal herausgegeben von J. BELSHEIM (mit einem fac-simile). Christiana. Dybwad, 1885. Un vol. in-8 de 52 pages.

M. Belsheim nous donne dans cette publication une étude sur un exemplaire cursif du Nouveau-Testament, signalé par M. de Muralt, il y a plus de quarante ans, et décrit par lui dans son *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque impériale publique* de Saint-Pétersbourg, au n° 53. Ce manuscrit, qui contient le texte des quatre évangiles, est écrit à l'encre d'or sur parchemin pourpre, comme notre *Codex aureus Anthimi* (Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 1885, page 370). D'après M. de Muralt, il aurait été *donné* en 1829 par un métropolitain d'Asie-Mineure à l'empereur Nicolas, et il provenait d'un monastère de Saint-Jean à Gumuch-Khanè, près de Trébizonde. C'est évidemment le même que signale M. Papadopoulos Kérameus dans son *Palaeographikon Deltion* (Constantinople, 1885, page 5) comme ayant été *volé* par le général Paskevitch, en 1828, à l'église de Gumuch-Khané, et envoyé ensuite à Saint-Pétersbourg. A ce compte-là, ce manuscrit avant de tomber aux mains des moines de Gumuch-Khanè, a dû appartenir, jusqu'au XVIe siècle, aux princes de Trébizonde; et ce fait, démontré par M. Papadopoulos, suffit amplement à expliquer la légende qui l'attribue à une impératrice.

Dans cette impératrice, M. de Muralt a vu la veuve de Théophile, et partant de cette hypothèse, il s'est efforcé de faire remonter le manuscrit aux environs de 842. On sera surpris de voir M. B. souscrire si facilement aux conclusions de M. de Muralt : les raisons données ne sauraient aucunement motiver cette conjecture. Il est inexact, en effet, que l'on ne rencontre de velin fin et léger que du IVe au VIIIe siècle : témoin entre bien d'autres le ms. *Suppl. gr.*, 690. Il est inexact que l'*iota* souscrit apparaisse à la fin du IXe, et l'on sait qu'il est postérieur de près de deux siècles (Gardthausen *Griechische Palaeographie* p. 203). Il est

inexact que l'usage exclusif des points comme ponctuation disparaisse au IXe siècle, et qu'à cette époque seulement apparaissent les virgules, les points et virgule, etc. : on trouve couramment au Xe siècle des manuscrits qui ne présentent que des points, pour toute *interpunction*. Il est inexact que les esprits de forme angulaire disparaissent après le IXe siècle; ils persistent, au contraire, jusqu'au commencement du XIIe (Gardthausen, p. 286). Ce sont là les critérium de M. de Muralt, acceptés par M. B., et dont aucun ne porte. Quant aux caractères eux-mêmes, et M. B. n'en dit rien, ils ne sauraient remonter au IXe siècle [1]. Sans doute la plupart des lettres sont bonnes et pourraient être anciennes — ce qui n'a rien de surprenant dans un manuscrit calligraphique, — mais le B s'allonge au-dessous de la ligne, et ses deux panses, séparées, se renflent sur un jambage vertical : un caractère pareil ne peut remonter plus haut que la fin du Xe siècle ou même le commencement du XIe. On n'aura, pour s'en assurer, qu'à comparer le fac-simile excellent publié par M. B., d'une part, avec des écritures qui sont sûrement du IXe siècle, comme celles de l'Evangile d'Uspenky (ann. 835) ou du Platon d'Oxford (a. 896), d'autre part, avec des écritures du XIe comme celles du Psautier de Londres ou de l'Evangéliaire de Florence [2].

Le texte du *Codex Theodorae* ne manque pas d'intérêt, surtout dans St. Marc, qui est à rapprocher des cursifs de tradition *occidentale*, comme les numéros 13, 69, 118, 124, etc. Encore l'édition de M. B. laisse-t-elle à désirer : pourquoi introduire dans le texte la ponctuation elzévirienne et jusqu'aux numéros des versets du Texte Reçu? Pourquoi ne pas donner la pagination du manuscrit, et ses scolies qu'on a reléguées, sans les interpréter, dans des notes de la préface? Pourquoi (p. 33) restituer περισσεύοντος sans en prévenir le lecteur? Qu'est-ce que ἤκασιν (p. 23), ἀναστῆναι (p. 25), εἴπωμεν (p. 31) ont d'incorrect?

Pierre BATIFFOL.

---

60. — **Perse. Les Satires.** Etude et traduction française, par Emile ROUSSE. Paris, Hachette, 1884, 144 p. in-12.

C'est surtout pour des ouvrages comme les Satires de Perse qu'un commentaire est la meilleure des traductions. L'obscurité du style, la recherche d'expressions bizarres et contournées, la maladresse des imitations, la gaucherie du dialogue, tous ces défauts et bien d'autres

1. M. Wattenbach, qui a étudié le ms. sur place, les attribue au XIIe siècle : il ne motive pas d'ailleurs son appréciation. (*Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*, 1875, pag. 72.)

2. Voyez le *Tetraevangelium Kiovense* et le Platon d'Oxford dans les *Exempla Codicum graecorum* de Wattenbach et Von Velsen, le Psautier (Add. 19352) dans la *Paleogr. gr.* de Montfaucon, p. 408, et l'évangéliaire de Florence dans la *Pal. univ.* de Silvestre, pl. LXXX.

font de chaque phrase du jeune poète une énigme comportant un nombre variable de solutions, toutes également vraisemblables, toutes également incertaines. Un commentateur peut indiquer les diverses solutions possibles sans se décider pour aucune : un traducteur doit prendre parti, et trop souvent un peu au hasard. Aussi donner au public français une bonne traduction de Perse nous avait-il paru chose presque impossible : la publication de M. Emile Rousse n'est pas pour nous faire changer d'avis.

La traduction de M. R. est généralement littérale, c'est-à-dire aussi obscure que le texte et souvent en aussi mauvais style. Que dire, en effet, de phrases comme celles-ci? « Je ne craindrai pas la louange, car *ma fibre n'est pas de corne* (I, 47). » — C'est en vain que tu auras *donné* aux louanges populaires *des oreilles altérées* (IV, 50.) » — « Il n'appartenait pas au préteur de donner aux fous *les fonctions subtiles des choses* (V, 93). » — « Est-ce qu'il serait convenable de *te rompre le poumon de vent?* (III, 27). » Certes l'original est plus clair et mieux écrit; on ne voit pas bien la raison d'être d'une telle traduction.

L'*Etude* (pp. 1-25) qui précède la traduction vaut moins encore : elle ne présente aucun intérêt et pourrait disparaître sans inconvénient, si jamais le livre de M. R. devait avoir une seconde édition.

Les 40 dernières pages du volume sont remplies par un *Examen des Satires :* c'est la partie la moins faible de l'ouvrage, quoiqu'elle ne contienne rien de remarquable. On y chercherait en vain quelque vue nouvelle, quelque ingénieuse explication. Pour l'interprétation littérale, M. R. ne fait que résumer très succinctement ce que tous les commentateurs de Perse ont dit avant lui. Son analyse des idées et des sentiments du poète stoïcien n'est pas plus originale ; elle est bien loin aussi d'égaler en pénétration et en délicatesse la belle étude de M. Martha sur le même sujet.

Traduction, « étude », « examen », tout dans la publication de M. Rousse est donc, nous regrettons d'avoir à le dire, absolument sans valeur.

Louis Duvau.

---

61. — **Archéologie étrusque et romaine,** par Jules Martha. Paris, Quantin, 1884. In-8, 316 p.

M. Adolf de Ceuleneer a publié dans la *Revue de l'Instruction publique en Belgique* [1], un article sur le *Manuel d'Archéologie étrusque et romaine* [2], de Jules Martha. Ce compte rendu n'est pas le premier qui ait paru [3], mais il est le plus substantiel. Il rend à l'ouvrage de

1. Tome XXVIII, 4e livraison, 1885.
2. Quantin, Paris, 1884.
3. Cf. Bœtticher (*Berliner philologische wochenschrift*, 1885, p. 538.)

M. M. la justice qui lui est due en concluant ainsi : « Ce livre est déjà bon, et quelques changements de détail pourront le rendre excellent. » Je ne puis que souscrire à cette appréciation, aussi me bornerai-je à présenter sur l'ouvrage de M. M. deux observations de détail.

I. P. 105, 106, 107. M. M. nous donne le dessin (fig. 51) et l'explication d'un miroir étrusque. Il a bien choisi son exemple : c'est le miroir du Musée Britannique représentant Ménélas qui rencontre Hélène après la prise de Troie, veut la sacrifier et lui pardonne. Hélène embrasse le Palladium; plusieurs personnages l'entourent: Vénus, Thétis, Ajax, Polyxène, l'Aurore dans son quadrige, et au bas du miroir, Hercule. M. M. s'explique difficilement la présence de Polyxène et celle de Thétis. Il ne comprend pas davantage le dessin qui représente Hercule au dessus d'un groupe d'amphores.

Ces accessoires, en effet, ne se rapportent pas au sujet principal; faut-il cependant s'étonner qu'ils figurent sur ce miroir? « Dans le choix de son sujet, nous dit ailleurs [1] M. M., le graveur étrusque paraît n'avoir qu'un seul souci, celui de couvrir tout le champ de son miroir..... Il confond deux tableaux à peu près semblables..... etc. » Nous voilà suffisamment renseignés, et par M. M. lui-même, sur le sens qu'il faut attribuer aux représentations dont la présence l'étonne. Lorsqu'Achille est courroucé, il est calmé tantôt par Minerve, tantôt par Thétis. Ici le héros n'est plus Achille, c'est Ménélas; mais il tire le glaive comme Achille, et cela suffit pour que Thétis lui retienne le bras. Le graveur a été moins préoccupé du sujet que d'un autre tableau, peut être déjà inexact, qui lui était familier. Hélène embrasse le Palladium comme Cassandre, à côté d'Ajax. Ailleurs, Polyxène est le personnage central qui va être sacrifié; voilà pourquoi elle se trouve encore ici, mais comme comparse. Le quadrige de l'Aurore apparaît au-dessus du tableau, parce qu'il figurait ailleurs, éclairant une scène matinale. Ce miroir représente donc, sans aucun doute, Ménélas pardonnant à Hélène [2], mais il nous fait songer à la colère d'Achille, à Cassandre, au sacrifice de Polyxène. L'artiste s'est inspiré de ces différentes représentations.

L'idée générale, la règle de méthode qu'il faut tirer de cet exemple, c'est que le témoignage des miroirs étrusques doit être invoqué avec la plus grande réserve dans les problèmes archéologiques. Si nous voyons figurer sur un vase grec une scène que nous ne connaissons pas d'ailleurs, ou une variante d'une scène connue, nous sommes tout à fait autorisés à penser que cette représentation a été exactement inspirée par une tradition qui n'est pas venue jusqu'à nous. Au contraire, un miroir étrusque est presque toujours une œuvre de fantaisie. Celui que nous étudions ne prouve nullement ni qu'une tradition ait fait intervenir Thétis à côté de Ménélas, ni qu'Hélène se soit réconciliée avec son mari

1. P. 108, 109.
2. Cf. Gerhardt. *Etr. Spiegel*, tab. 398 et les commentaires.

devant le Palladium, ni qu'Ajax et Polyxène aient assisté à cette scène, ni qu'elle se soit passée le matin.

Poursuivons cette analyse.

Pourquoi Hercule figure-t-il au-dessous de tous ces personnages? Parce qu'il a supporté le disque du monde, et qu'il soutient le champ arrondi d'un miroir chargé de figures. Il ne fait, il est vrai, aucun effort : d'une main il tient l'arc et de l'autre la massue; mais, sur d'autres miroirs d'un goût plus pur, il aura joué le rôle d'un atlante. Il s'appuie lui-même sur des amphores, ce qui est assez étrange : cela prouve seulement que ces amphores et Hercule qui avaient ailleurs leur raison d'être, sont ici de simples motifs d'ornementation. Quoique ce miroir ait, du reste, un vrai mérite, le graveur étrusque, qui manquait de science, a aussi manqué de goût et il n'a pas eu le sentiment bien exact des scènes qu'il dessinait. Ces conclusions nous sont suggérées par l'appréciation fort juste que M. M. nous donne de la signification et du sentiment des miroirs étrusques. Notre querelle se réduit donc à bien peu de chose, et nous n'avons peut-être qu'à lui reprocher une faute de rédaction. Elle doit d'autant mieux être signalée, qu'on n'en trouverait pas beaucoup d'autres dans cet ouvrage écrit avec une précision très élégante.

II. M. M. a raison de nous donner (p. 103, lig. 50), le dessin de la patère à ombilic qui représente, nous dit-il, « Ulysse et les sirènes »; mais une explication détaillée était nécessaire. A force d'être bref, l'auteur devient inexact. Voici tout ce qu'il en écrit : « Autour d'une boule centrale, se déroule un sujet très simple, estampé en relief : c'est une procession bachique, par exemple, ou bien une composition symétrique où le même sujet (un quadrige conduit par une divinité, le vaisseau d'Ulysse passant devant les sirènes [1],) se trouve répété. »

Il fallait ajouter au moins qu'il ne s'agit pas d'un sujet simplement répété, mais des phases successives d'une même action, et cette action ne se borne pas ici au passage du vaisseau d'Ulysse devant les sirènes.

Donnons quelques détails, qui sont nécessaires. Le vaisseau d'Ulysse est quatre fois représenté.

Première représentation : On amène la voile que le vent n'enfle plus. Cf. Odyssée, M. 168.

Deuxième représentation : On attache Ulysse debout contre le mât, ou, pour mieux dire, contre le pied du mât, le tronçon de mâture qui restait lorsqu'on avait enlevé les flèches de la voile. Cf. Od. *ibid.* 178.

On ne voit pas encore les sirènes; en effet, les compagnons d'Ulysse doivent ramer avant de les atteindre. (Les rameurs ne sont pas figurés sur ce dessin, réduit en quelque sorte à sa plus simple expression).

1. Ce titre que je crois incomplet, avait, du reste, été déjà adopté. Cf. Birch, *Ancient pottery*, p. 168. — Voir sur le sujet Gori, *Mus. Etr.* t. I, tab. VI et Inghirami, *Monum. Etruschi*, tab. 5, vi, etc.

Ensuite la première sirène apparaît, perchée sur son rocher, avec la forme traditionnelle que lui attribuaient les anciens ; elle a une tête humaine sur un corps d'oiseau.

Troisième représentation : Le vaisseau, portant Ulysse solidement attaché au mât, longe les rochers des sirènes. Il a laissé une sirène derrière lui ; une autre est par devant, une troisième en face. C'est alors qu'Ulysse les entend. Cf. Od., *ibid.*, 180 et suiv.

Quatrième représentation : Le vaisseau a doublé l'écueil des sirènes ; le pont ne porte plus Ulysse attaché, mais deux hommes armés ; l'un d'eux tire de l'arc. Ils combattent un ennemi, assez vaguement dessiné, qui se tient devant la proue. On peut lui voir cependant une queue de poisson : ce n'est donc plus une sirène, c'est un monstre marin, Scylla, qui paraît même entraîner un guerrier hors du vaisseau (cette représentation est, il est vrai, très confuse). Cf. Od., *ibid.*, 245 et suiv. : Aussitôt après les sirènes, c'est Scylla que rencontre le vaisseau d'Ulysse.

Le sujet figuré sur cette patère n'est donc pas seulement Ulysse et les sirènes, mais l'épisode des sirènes, tiré de l'Odyssée, et celui de Scylla qui lui fait suite ; c'est une série de vignettes, illustrant l'Odyssée. Faut-il en conclure que le poëme tout entier était ainsi représenté sur des vases étrusques ? Cela serait peut-être hasardé ; mais le document reproduit par M. M. a plus d'importance et d'intérêt que l'auteur ne lui en attribue.

En résumé, nous voudrions que M. Martha, sans modifier son texte, le rectifiât par une note, indiquant sommairement que cette patère représente : 1° l'épisode d'Ulysse et des sirènes en trois tableaux ; 2° l'épisode de Scylla ; et que ces détails successifs sont très exactement empruntés au récit de l'Odyssée.

Albert Lebègue.

---

62. — Alfred Pernice. **Volksrechtliches und amtsrechtliches Verfahren in der rœmischen Kaiserzeit.** (Extrait de *Festgabe für G. Beseler*). Berlin, Wilhelm Hertz (Bessersche Buchhandlung). 1885, p. 51-78.

La question examinée par M. Pernice est l'une des plus importantes que nous offre l'histoire de Rome aux premiers siècles de notre ère. Il s'agit de déterminer comment les empereurs se sont rendus maîtres de l'administration de la justice, comment les tribunaux administratifs se sont peu à peu substitués aux tribunaux civils. Jusqu'à la fin de la République, la procédure par jurés était la règle ; le magistrat consignait dans une formule le point sur lequel le juge était appelé à donner son avis : dans un petit nombre de cas seulement, il se réservait la connaissance des procès. A partir du IVe siècle, l'exception est devenue la règle. Les *judices selecti* ont disparu avec les magistrats élus par le

peuple; la justice est désormais rendue par des fonctionnaires impériaux. Comment s'est opérée la transformation?

Ce n'est pas la première fois que la question est posée. Nous avons eu l'occasion d'examiner plusieurs points qui s'y rattachent dans deux mémoires publiés en 1881 et en 1884. Bien que l'éminent professeur de l'université de Berlin n'ait pas cru devoir les citer, nous avons constaté avec plaisir que sa manière de voir est en partie conforme à la nôtre.

M. P. estime (p. 70) que l'accroissement du pouvoir judiciaire des empereurs a été le résultat de trois mesures dues à l'initiative d'Hadrien : la réglementation du *jus respondendi*, la codification de l'Edit, l'émission de rescrits. Entre ces trois mesures, il existe un rapport intime; une même pensée les a inspirées; c'est précisément ce que nous avons établi [1], et cette opinion a été accueillie également par notre éminent collègue, M. Glasson (Etude sur Gaius, 2e éd., p. 269-271).

M. P. attache, comme nous, une grande importance aux rescrits. Ce qui en constitue la valeur, c'est qu'ils étaient soigneusement élaborés par les membres du conseil impérial, ou par les secrétaires *a libellis*. C'est ce qui avait échappé à Montesquieu quand il écrivait dans son *Esprit des Lois* le chapitre intitulé : « Mauvaise manière de donner des lois. » (XXIX, 17). M. P. distingue deux classes de rescrits : ceux qui ont pour objet de trancher une controverse et ceux qui contiennent une instruction pour le juge. Il pense que l'empereur ne consultait pas son conseil pour les rescrits de la seconde classe : c'est l'opinion que nous avons émise [2], mais les textes cités par M. P. (p. 71, n. 4), se rapportent aux rescrits de la première classe. Il y a là une inadvertance : nous insisterons d'autant moins sur ce point que M. P. annonce son intention d'y revenir.

L'originalité du travail de M. P. consiste en ce qu'il a essayé de préciser, plus que nous ne l'avons fait, les procédés employés par les empereurs pour placer sous leur dépendance l'administration de la justice. La tâche qui s'imposait à eux était moins étendue qu'on ne le croit généralement. La procédure extraordinaire était la règle dans les provinces impériales; la procédure par jurés n'était suivie que devant les magistrats du peuple romain, c'est-à-dire devant le préteur urbain et les gouverneurs des provinces sénatoriales. Pendant longtemps les empereurs respectèrent le pouvoir de juridiction de ces magistrats; ils ne se permirent que très rarement de leur adresser des rescrits ou de juger les affaires soumises par leur nature à la procédure ordinaire. Mais dès le temps de Gaius, les *judices dati* apparaissent dans les provinces sénatoriales; au IIIe siècle, ils ont pris la place des *judices selecti* [3]; la procédure formulaire ne subsiste qu'à Rome devant le

1. *Le conseil des Empereurs d'Auguste à Dioclétien*, p. 329-338. (Paris, Thorin, 1884).

2. *Op. cit.* p. 413-414.

3. Cf. nos *Études d'épigraphie juridique*, p. 119-121. (Paris, Thorin, 1881.)

préteur urbain. Ce préteur même se vit enlever la connaissance de certaines affaires, telles que les questions d'état, puis, sous Dioclétien, la juridiction civile tout entière.

Nous craignons que le savant auteur ne se soit laissé entraîner un peu loin par son désir de tout préciser. Est-il vrai que la procédure par jurés ait été inconnue dans les provinces impériales? On souhaiterait de voir cette assertion confirmée par les textes. M. P. déclare (p. 76) qu'il n'a pas réussi à en découvrir de positifs. Il nous paraît très étrange que Gaius, dans ses commentaires, n'y fasse pas allusion. — Est-il bien sûr que l'empereur n'ait jamais statué (sauf dans deux cas) que sur des affaires qui de leur nature étaient soumises à la procédure extraordinaire? Sans doute, c'est ce qui eut lieu le plus souvent, comme on peut le voir en consultant la liste que nous avons donnée [1] des causes jugées par les empereurs; mais peut-on ranger dans la même catégorie les constitutions qui règlent les rapports de créancier à débiteur [2]? — M. P. ne démontre pas d'une manière plus décisive le maintien de la procédure formulaire devant le préteur urbain jusqu'à Dioclétien. Le texte qu'il invoque ne nous paraît pas avoir le sens qu'il lui prête. En disant que l'associé qui a fait rebâtir à ses frais une maison commune peut, si son coassocié refuse de participer à la dépense, *jus dominii vindicare vel obtinere juxta placitum antiquitatis (C. Just.*, 4, lib. VIII, tit. 10), Philippe se réfère non pas à la procédure formulaire, mais à d'anciens règlements de Vespasien (Suétone, c. 8) et de Marc-Aurèle (L. 52, § 10, *Dig.* XVII, 1), attribuant la propriété à celui qui a rebâti la maison, si dans les quatre mois, le propriétaire du sol ne lui a pas remboursé capital et intérêts [3].

En somme, nous ne croyons pas que, dans l'état actuel de nos connaissances, on puisse accueillir ces hypothèses. M. Pernice avoue lui-même (p. 74, n. 1) qu'il s'est contenté d'une impression générale résultant de la lecture des textes; il se réserve de discuter ceux qui paraissent contraires. Nous pensons qu'on doit être plus exigeant.

Edouard Cuq.

---

63. — Berger (Samuel). **La Bible française au moyen âge**, étude sur les plus anciennes versions de la Bible écrites en prose de langue d'oïl. Paris, impr. nat., 1884, 450 pages.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres avait proposé, comme sujet du prix ordinaire pour 1882, la question suivante : « Faire connaître les versions de la Bible en langue d'oïl, totales ou partielles, antérieures au règne de Charles V. » Par une bonne fortune qui arrive trop

1. *Le Conseil*, etc., p. 450.
2. *Op. cit.*, p. 450, n. 3.
3. *Op. cit* , p. 500, n. 2.

rarement à l'Institut, deux auteurs concoururent et méritèrent tous deux les éloges de l'Académie. Le prix (2,000 francs) fut décerné à M. Berger et une récompense supplémentaire de 1,000 francs fut accordée à M. Bonnard. Ce fut là le point de départ des deux publications, que la *Revue critique* a déjà annoncées, et qui se recommandent par des mérites divers. Les deux livres, comme on sait, ne se font pas concurrence auprès du public comme les deux mémoires primitifs auprès de l'Académie : ils se complètent heureusement, l'un traitant des versions en prose, l'autre des versions en vers. Mais nous n'avons à nous occuper ici que de celui dont le titre figure en tête de cet article.

L'œuvre de M. B. est la plus considérable et la plus féconde en résultats purement historiques. L'auteur était d'ailleurs mieux préparé que personne à étudier la Bible au moyen âge, car il avait déjà publié un ouvrage important sur la Bible au XVI[e] siècle et élucidé les origines de la critique biblique. Son travail est divisé en cinq parties que nous allons rapidement passer en revue.

Dans la première, il étudie les anciennes traductions bien connues sous le nom de *Psautier de Cambridge* et de *Psautier d'Oxford*. Le premier manuscrit a été exécuté au commencement du XII[e] siècle dans l'église de Canterbury, le second dans l'abbaye de Montebourg en Normandie. M. B. montre que la première traduction représente la dernière version de saint Jérome, celle à laquelle on donne le nom de *psautier hébraïque ;* la seconde traduction, au contraire, repose sur le texte de la vulgate et représente le *psautier gallican*. Il est fort probable que ces traductions en dialecte anglo-normand ont le même auteur ; elles remontent vraisemblablement à la fin du XI[e] siècle.

La deuxième partie comprend un grand nombre de morceaux qui n'ont rien de commun entre eux que leur caractère fragmentaire, mais qui remontent tous, au moins par leur origine, à la fin du XII[e] siècle ou au commencement du XIII[e]. L'auteur réunit d'abord des détails intéressants sur différentes traductions qui circulaient à la fin du XII[e] siècle parmi une communauté vaudoise de la ville de Metz, puis il étudie les *quatre livres des Rois*, texte depuis longtemps publié par Leroux de Lincy, différents psautiers glosés, des traductions de l'Apocalypse et un essai de Bible abrégée qui est resté absolument sans influence sur les versions postérieures.

Nous arrivons avec la troisième partie au centre même du sujet : la Bible au XIII[e] siècle. C'est en effet le siècle de saint Louis qui a doté notre littérature de la première traduction complète de la Bible, et cette traduction a laissé des traces jusque dans les écrits du XVI[e] siècle. Après avoir décrit avec soin les manuscrits, M. B. fait connaître l'œuvre elle-même, en complétant les recherches de M. Reuss sur le même sujet, et en donnant de copieux extraits. Presque partout cette traduction est excellente de précision et de brièveté, et son long succès n'est pas immérité : aussi comprend-on l'intérêt qui s'attache à la détermination

précise du lieu et de l'époque où elle a été exécutée. Grâce à sa connaissance des textes latins des livres saints, M. B. conclut que cette traduction a été faite à Paris, dans l'Université, entre 1226 et 1250 environ : il serait bien à souhaiter que l'on pût ajouter quelque preuve directe aux preuves indirectes que nous donne M. B. en faveur de cette conclusion.

Immédiatement après la Bible du XIIIe siècle, M. B. étudie (4e partie) la *Bible historiale* de Guiart des Moulins : c'est une œuvre populaire, où l'auteur traduit tantôt la Bible même, tantôt la célèbre *Histoire scolastique* de Pierre le Mangeur. Guiart des Moulins termina son livre en 1295, à Aire en Artois. Dès le commencement du XIVe siècle on eut l'idée de fondre l'œuvre du chanoine d'Aire avec la Bible du temps de saint Louis, et ainsi fut constituée, vraisemblablement à Paris, une *Bible historiale complétée* dont M. B. a vu plus de soixante-dix manuscrits. Ne pouvant pas classer aussi rigoureusement qu'il le faudrait tous les livres de la Bible, M. B. s'en tient au Psautier, et il met fort bien en lumière ce fait intéressant que tous les Psautiers que nous avons dérivent du psautier de Montebourg : c'est l'objet d'un chapitre intitulé l'*unité du Psautier*. M. B. appelle ce chapitre « une parenthèse »; c'est en même temps un trait d'union entre les divisions chronologiques de son ouvrage.

La cinquième partie est consacrée au XIVe siècle. M. B. ne l'a pas étudiée avec autant de développement que les parties précédentes : sur beaucoup de points, notamment en ce qui concerne le roi Jean et Charles V, il n'avait qu'à résumer les recherches de M. Léopold Delisle. Il ne nous apprend donc rien de bien nouveau sur Jean de Vignay, sur Jean de Sy ni sur Raoul de Presles, qui ont traduit différentes parties de la Bible. En revanche les chapitres II, *(la Bible anglo-normande* et V *(Fragments picards)* sont presque complètement fondés sur de l'inédit.

La conclusion de l'ouvrage se lit avec un plaisir particulier. L'auteur a voulu mettre le lecteur à même de se rendre compte de l'importance qu'a eue la Bible française pendant le moyen-âge, de son rôle dans la famille, dans le monde lettré, dans l'Église. Il y a fort bien réussi en nous entretenant d'abord des écrivains et enlumineurs, puis des propriétaires des plus intéressants manuscrits qui nous aient été conservés. Tous les personnages de marque du XIIIe, du XIVe et du XVe siècles passent successivement devant nos yeux, et plus d'une note touchante, relevée sur les marges des manuscrits, nous montre que déjà au moyen-âge la Bible était véritablement le livre de la famille. En appendice sont décrits, au nombre de plus de deux cents, les manuscrits utilisés par l'auteur.

En somme, M. Berger a fait une œuvre très méritoire d'historien et d'érudit. Pour la partie philologique de son travail, sans rien apporter de personnel, il a eu soin de ne rien dire qui pût faire froncer le sourcil

aux spécialistes, ce qui n'est pas un mince mérite. Ayant à parler de beaucoup de choses et de beaucoup de gens du moyen-âge, il a pu ça et là laisser échapper quelques inexactitudes [1] : non-seulement cela n'enlève rien à la valeur de son livre, mais on peut dire que pour un homme peu familier jusque là avec le moyen âge, il s'est merveilleusement acquitté de sa tâche. Il est à souhaiter que les concours de l'Académie des inscriptions nous vaillent souvent des œuvres pareilles.

Ant. Thomas.

---

64. — **Anne de Montmorency, grand-maître et connétable de France à la cour, aux armées et au Conseil du roi François Ier**, par Francis Decrue, docteur de la Faculté des Lettres de Paris. Paris. E. Plon, Nourrit et Cie, 1885; 1 vol. in-8, vii-452 pages.

Après un avant-propos (pp. i-vii) consacré à l'indication des sources et une introduction biographique (pp. 1-61) dans laquelle il raconte les premières années de Montmorency jusqu'au moment où il fut pourvu de la charge de grand-maître (23 mars 1526), M. Decrue aborde ce qui est proprement le sujet de son livre : *L'administration d'Anne de Montmorency pendant le règne de François Ier*.

Le récit des quinze ans (1526-1541) durant lesquels Montmorency a été, sauf une éclipse passagère de la faveur royale en 1535, le véritable premier ministre de François Ier, comprend quatre livres.

Le premier (pp. 63-162) qui va du traité de Madrid au traité de Cambrai (1526-1529) montre la part que prit Montmorency aux négociations et aux guerres qui permirent à la France d'éviter en partie les conséquences de Pavie et de conclure la paix à des conditions moins onéreuses, en somme, que celles de Madrid.

Ce traité de Cambrai avait été le triomphe de la politique de Montmorency. Dans son second livre (pp. 163-252), M. D. nous le montre continuant la lutte avec l'Empereur, mais seulement sur le terrain diplomatique, par la double alliance avec l'Angleterre et avec Rome. Malheureusement il ne sait pas profiter des embarras où l'expédition d'Afrique (1535) jette Charles-Quint et il succombe devant le parti de la guerre qui lui reproche cette faute.

Mais cette guerre même qui avait été la cause de sa disgrâce, va l'aider à s'en relever. On a recours à lui comme au meilleur homme de guerre de la France et après avoir arrêté l'armée impériale en Provence et assuré la sécurité des frontières du Nord à la trêve de Bomy (1537),

---

1. P. 295 et 308 : Jacques Legrant, le moine Augustin connu par plusieurs ouvrages, n'a pas été confesseur de Charles VII, car il mourut avant 1422. P. 359 : Béraud III (1426) était *comte dauphin d'Auvergne*, ce qui n'est pas la même chose que *comte de Clermont;* il n'est pas exact de dire que sa bannière est écartelée du *Dauphiné* et de Champagne. P. 367 : il faut lire *Charles de Lebret, comte de Dreux et de Gaure*, et non *Gavre;* le comté de Gaure est bien connu.

Montmorency prend l'offensive, envahit le Piémont en forçant le pas de Suze et conclut la trêve de Monçon (1537). C'est le sujet du troisième livre (pp. 253-336).

Montmorency est alors à l'apogée de sa faveur auprès de François Ier. Comme après Cambrai, il reprend sa politique de paix attentive et vigilante vis à vis de Charles-Quint. Le quatrième livre de M. D. (pp. 337-410) nous en montre l'application. Les articles de Tolède, le voyage de l'Empereur en France semblent d'abord donner raison à Montmorency, mais Charles-Quint ne tient pas les promesses qn'il lui avait faites et le Connétable, joué par lui, est de nouveau victime d'une disgrâce, qui dure cette fois jusqu'à la mort de François Ier (1547).

Un épilogue racontant la vie de Montmorency dans sa retraite (pp. 413-436) et une table des noms propres complètent le volume.

Telles sont les divisions générales du livre. Elles ont le double avantage d'être très naturelles, de bien concorder avec les faits et de mettre parfaitement en lumière ce fait essentiel, que le trait saillant du caractère de Montmorency, à savoir l'esprit d'ordre et d'autorité, est celui qui a dominé toute sa carrière politique sous François Ier et qui lui a donné sa sévère mais forte unité. L'ouvrage de M. D. n'est pas une succession de chapitres sans autre lien entre eux que la nécessité de suivre pas à pas le personnage dont il s'occupe; c'est une œuvre composée dont le cadre s'élargit à mesure qu'augmente l'influence du Connétable sur les affaires publiques, et qui se trouve avoir exposé l'histoire de la politique française durant près d'un quart de siècle, en même temps qu'elle a tracé l'image fidèle, bien qu'un peu terne, de celui qui en a été l'un des principaux agents.

« Elevé dans des habitudes de travail, grandi dans les fatigues, » (p. 80) dur aux autres et à lui-même, Montmorency, nous l'avons dit, fut le champion convaincu du principe d'autorité et le serviteur dévoué de la royauté. « De là, dit M. D. une sorte de tendresse pour l'Empereur... Quand Montmorency voyait François Ier faire des avances au sultan, au roi d'Angleterre, aux Allemands et aux Italiens, il éprouvait un secret dépit de ce que son roi s'abouchât avec ces mécréants, ces hérétiques ou ces petites gens, qui étaient toujours en révolte contre leurs maîtres. » Aussi était-il à la cour de France le partisan décidé de la paix avec Charles-Quint et ce ne fut jamais qu'à regret qu'il pratiqua l'alliance anglaise. Cette attitude causa ses deux disgrâces; l'une, de courte durée, en 1535, quand on l'accusa de n'avoir pas su profiter de l'expédition de l'Empereur à Tunis pour l'attaquer sur le continent; l'autre définitive, et il faut l'avouer plus méritée, en 1541, alors que pour n'avoir point voulu qu'on parlât d'affaires à l'Empereur durant son passage en France, il laissa peut-être échapper l'occasion de régler définitivement les questions politiques pendantes.

La politique intérieure de Montmorency se ressentit du même principe et il ne faut pas douter par exemple, qu'il n'ait été le partisan zélé

des persécutions qui assaillirent en France la Réforme à ses débuts.

Ce dévouement au principe d'autorité et à la royauté explique d'autant plus la grande influence dont jouit Anne de Montmorency qu'il se doublait chez lui d'autres qualités qui en faisaient presque un ministre nécessaire. Par son intégrité dans l'administration, comme par ses talents militaires, on peut dire qu'il fut dans le poste élevé où l'avait placé la faveur royale, l'homme de confiance du roi.

Le livre que M. D. lui a consacré est digne de cette grande figure. Nous avons dit combien l'ordonnance générale en était juste et conforme à la réalité des faits, mais ce qu'il faut louer sans réserve, c'est la scrupuleuse conscience d'historien avec laquelle M. D. a accompli son immense travail de dépouillement et de mise en œuvre. On pourrait peut-être souhaiter un peu plus de mouvement et de couleur dans le récit, un peu plus d'éclat dans le style, mais il y a pourtant des pages de tout point excellentes. Le premier livre s'ouvre par un résumé général de la politique de François Ier qui met en lumière dans sa concision ferme et nette tous les points essentiels de cette politique. Parfois même, comme dans le récit de la délivrance des enfants de France après le traité de Madrid, M. D. arrive à donner de la vie et de l'animation au récit, grâce à l'abondance et à la précision du détail.

Qu'il nous soit permis cependant de signaler quelques défauts ou plutôt quelques lacunes dans ce livre.

C'est un reproche que l'on peut faire à presque tous les biographes de grandir le personnage dont ils s'occupent. M. D. n'y a pas tout à fait échappé. Non pas qu'il ait exagéré le rôle politique qu'a joué Montmorency. Il est très vrai que celui-ci a été mêlé, et de très près, à toutes les grandes affaires du temps et qu'écrire son histoire, c'est écrire, bien qu'à un point de vue particulier, l'histoire même de la France sous François Ier. Mais si l'importance du personnage n'a pas été exagérée, peut-être n'en est-il pas de même de sa valeur réelle. On peut considérer Montmorency au double point de vue militaire et diplomatique. Au point de vue militaire, M. D. l'appelle « un capitaine de premier ordre » (p. 290). Il faut cependant reconnaître qu'à part la défense de la Provence et brillant fait d'armes du pas de Suze, les exploits guerriers de Montmorency sous François Ier se réduisent à des prises de places fortes et à des coups de mains plus ou moins heureux. Il n'y a dans sa vie aucune de ces conceptions de large envergure, aucune de ces campagnes décisives comme savent en concevoir et en accomplir les grands capitaines. M. D. lui-même semble reconnaître que Montmorency eut tort de ne pas profiter de la retraite de l'Empereur en Provence. Qu'il ait été un vaillant soldat, un chef prudent et surtout tenace, d'accord, mais de là à en faire un capitaine de premier ordre il y a loin et, somme toute, il était inférieur comme général aux La Trémouille, aux La Palice et à toute cette pléiade de chefs de la première moitié du règne, qui s'était formée sous Louis XII et que celui-ci avait léguée à son jeune successeur.

De même, au point de vue diplomatique, les qualités de finesse, de fermeté qu'il faut reconnaître à Montmorency, furent souvent obscurcies par les préjugés et les rancunes que nourrissait son esprit étroit. N'est-ce pas en partie à la répugnance que ses idées politiques lui donnaient pour des alliances autres que celle de l'Empereur, à son esprit irritable, qu'il faut attribuer les ruptures entre les deux cours de France et d'Angleterre et l'injustice dont on fit preuve envers Doria? N'est-ce pas ce même mépris des petites alliances et des « petites gens » qui lui fit abandonner nos alliés italiens au traité de Cambrai, lourde faute qui mettait pour un siècle l'Italie sous la dépendance espagnole; qui plus tard l'empêcha, au lieu de donner passage à l'Empereur par la France, de tendre la main aux communes flamandes, bien déchues de leur splendeur du Moyen Age, mais encore puissantes et pouvant créer à Charles-Quint de sérieux embarras?

On désirerait aussi plus de détails sur l'homme privé. De véhémentes accusations ont été portées contre lui. Nous aurions d'autant mieux aimé voir M. D. en aborder la critique, qu'il eût ainsi pu nous donner un avis que sa grande connaissance de l'époque aurait rendu à coup sûr très précieux, peut-être définitif, sur quelques questions très controversées, telles que celles du Connétable de Bourbon et du surintendant Semblançay. Parlant à propos de ces deux affaires, de la grande puissance de Louise de Savoie et du chancelier Du Prat, il nous dit : « que Montmorency était trop adroit pour ne pas attacher solidement sa fortune à la leur[1]. » En nous donnant son opinion sur ces questions, M. D. nous aurait donc permis d'avoir une donnée précise sur la valeur morale de Montmorency, de savoir si ses opinions et son attachement venaient d'une conviction, ou simplement de l'ambition.

De même, les plaintes de Lautrec lors de l'expédition contre Naples[2], fournissaient à M. D. une occasion toute naturelle de dire son mot sur cette accusation d'avarice qui laisse planer sur la tête du Connétable les les plus graves soupçons.

Ces légères critiques n'enlèvent rien à la solidité et à la précision scientifique de ce travail. Nous n'avons qu'un désir à exprimer en terminant, c'est que M. D. continue l'ouvrage si bien commencé et qu'il nous donne le plus tôt possible le récit de la vie de Montmorency depuis 1541 jusqu'à sa mort.

Louis Farges.

---

1. P. [illegible]5.
2. Pp. 103-118.

65. — **E. Th. Hoffmann**, Le Tonnelier de Nuremberg, Meister Martin der Küfer und seine Gesellen, texte allemand publié avec un commentaire et une notice, par Alfred BAUER, membre de la Société de linguistique de Paris. Paris, Hachette, 1885. In-8, IX et 175 p.

La notice qui précède le texte de cette édition n'est guère satisfaisante, quoique destinée à des élèves de quatrième. Elle contient une très courte biographie de Hoffmann et une appréciation, plus courte encore, de son œuvre entière. On regrettera que M. Bauer dans cette introduction, ne dise pas un seul mot du *Tonnelier de Nuremberg*. M. B. compare assez bizarrement le style de Hoffmann aux « couleurs brillantes qu'on observe souvent dans la phtisie » et voit dans « le sans façon avec lequel Hoffmann se joue des personnages et des situations, des analogies avec les transports et les hallucinations de la fièvre ». Il eut fallu, ce nous semble, indiquer, ne fût-ce qu'en passant, que le *Tonnelier de Nuremberg* diffère des autres œuvres de Hoffmann ; qu'il a quelque chose de plus libre, de plus aisé, de plus enjoué ; que l'auteur l'a composé, pour nous servir de ses expressions, *mit Behaglichkeit, mit gemüthlichem Lächeln*, avec un aimable sourire qu'il n'a pas ordinairement. Le *Tonnelier de Nuremberg* n'a rien de ce *Weltschmerz* que raille M. B., rien de malade et de fébrile ; c'est un récit charmant, fort remarquable par son naturel et sa simplicité [1].

Mais après avoir critiqué l'introduction de M. B., nous n'avons que des éloges — et des plus vifs — à donner à son commentaire.

Ce commentaire est purement et exclusivement grammatical. A ce point de vue, il sera très utile et aux élèves et aux professeurs ; il est clair et précis ; il témoigne d'une profonde connaissance de la langue allemande et de ses règles ; on sent que M. B. s'est nourri du livre de Sanders, *die Hauptschwierigkeiten der deutschen Sprache*, qu'il cite souvent et qui semble son bréviaire. On remarquera, par exemple, les notes sur *nur* (p. 12), sur *zur Zeit* et *blutjung* (p. 26), sur la construction *ich würde* pour *so würde ich* (p. 31), *dermassen* (p. 90), etc.

M. B. paraît même connaître la tonnellerie aussi bien que la grammaire allemande, et je ne serais pas étonné qu'il ait suivi l'exemple de Conrad et se soit fait, lui aussi, *Küper* pour entrer chez maître Martin. Il nous donne la traduction exacte et précise de tous les termes techniques employés par Hoffmann ; il est facile de rendre *Bände* par « cercles » et *Schlägel* par « maillet », mais il est moins aisé de trouver pour

1. Je ne suis pas le seul de cet avis ; voici le jugement de J. Hillebrand sur le *Tonnelier de Nuremberg* « eine Sammlung von Erzæhlungen, unter denen sich mehrere finden, an welchen eine hœhere Kunst gearbeitet ; z. B. *Meister Martin* worin Natürlichkeit der Erfindung und Entwickelung, sowie Klarheit und Einfachheit der Darstellung beweisen dass dem Verfasser classisches Schriftthum nicht allzuferne lag. » Mieux valait citer ce jugement que de nous renvoyer à Koberstein, à M. Haym et même à M. Bouché-Leclercq *(Leopardi)*, en ne faisant que citer les titres de ces ouvrages.

traduire *Endstuhl, Stäbe, Klöbeisen, Lenkbeil, Reisser, Kimmkeule, Bandhake, Fügbank, Degsel, Krummmesser, Streifen, Passglas, Gargel, Kröse* les mots « selle à rogner », « merrains », « coutre », « doloire », « rouanne », « mailloche », « sergeant », « colombe », « assau ». « plane creuse », « mailles », « verre gradué », « jable », « jabloir ». Le sens de *Flammen,* veines convergentes du bois d'une planche (p. 67) et de *neu auflagern* (p. 22), manque dans les dictionnaires. M. B. prouve même que Hoffmann se connaissait peu en tonnellerie; ce romantique parle du *chêne rouvre* (Steineiche) et ignore que ce chêne est trop dur pour être utilisé dans le métier de maître Martin; il écrit avec audace *nehmt den Gargelkamm zur Hand und fertigt die Kröse,* lorsqu'il fallait dire « *nehmt die Kröse zur Hand und fertigt die Gargel* » !

M. B., ajoute à son commentaire des *notes additionnelles et justificatives* qui, sans être absolument neuves, seront d'un grand profit pour les professeurs ; en voici les titres : *Flur, formation du futur allemand, scheren* et *bescheren, frei, freien* et *befreien, construction, streng* et *gestreng, absence de transitions dans la poésie populaire* (observation ingénieuse et très clairement exprimée), *classique et romantique, es* impersonnel, *meinetwegen, passage d'une conjugaison à une autre,* etc.

Je ne ferai que de légères observations au commentaire de M. B. J'aurais voulu une note aux mots suivants, p. 3, *mit süssen Schauern deine Brust durchbebt* (soit dit en passant, cette expression a été mise à la mode par Klopstock ; *id. tiefsinnige* (il s'agit des œuvres d'Albert Dürer); p. 10 *Kisten und Kasten* (allitération bien ancienne) ; p. 24 *that sich gütlich ;* p. 28 *eines andern überzeugen ;* p. 85 *verdutzt ;* p. 97 *verehren* (au sens de « faire présent ») ; p. 112 *den Garaus machen;* p. 113 *verblüfft ;* p. 123 *Ueppigkeit.* Il aurait fallu mettre p. 5, la note 6 de la page 10 (avant *behaglich* on a déjà rencontré *Behaglichkeit),* p. 19 la note 4 de la page 25 *(bescheren),* p. 33 la note 2 de la page 71 (*schmuck*). Enfin, p. 23, *weidlich* est-il tellement archaïque?; p. 83, note 5 on trouve aussi, outre *die schwere Menge, die Menge* tout seul, sans épithète ; p. 105 *dareinsehen* n'est pas absolument synonyme de *aussehen* et on traduirait le passage, non point par « il a l'air... », mais par « il vous jette un regard..., il vous regarde avec un tel air de grandeur... » ; p. 137 *nur im Mindesten,* au lieu de « seulement un tant soit peu », ne vaut-il pas mieux traduire « le moins du monde » ? ; p. 6 *ehrsam* ou *ehrbar* me semble être le mot consacré, officiel, inévitable ; il accompagne *Zunft, Herren, Meister* [1] comme *würdig* accompagne *Rathsherr* et *hochwürdig, Bischof ;* comp. p. 10 *unsere ehrsamen Herren,* p. 12, 79, 152, *der ehrsamen Meister,* et, à ce propos, M. B. aurait pu observer plus souvent que Hoffmann s'efforce de donner à son récit le coloris du moyen-âge; voir par

1. *Ir erbern Herrn,* dit Hans Sachs.

exemple les mots *minniglich* et *einmüthiglich*, ainsi que l'expression *in Liebe kommen* que blâme M. B. et où *kommen* a le sens de *gerathen*. A la page 77, lorsque M. B. écrit : « Il faut remarquer la forme *thät* plus fréquente que *that* dans cette périphrase », pourquoi n'a-t-il pas ajouté que ce *thät* n'est pas l'imparfait du subjonctif ; que c'est le vieil imparfait de l'indicatif qui se conjuguait au moyen-âge *ich tete* et *er tete* ou *tet?*

Toutes ces menues et subtiles remarques prouveront à M. B. que nous tenons son édition en très grande estime et que nous l'avons lue attentivement ; c'est un bon et solide travail, exécuté avec un soin et une conscience qu'il est fort rare de trouver dans les études de ce genre ; il fait honneur à M. Bauer et figurera dignement parmi les meilleures éditions de textes allemands publiées en France.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La *Revue* avait à peine annoncé la publication du tome XXV des œuvres complètes de Herder que déjà en paraissait un autre, le XXIII[e]. Ce volume s'ouvre par les seules pages publiées de l'*Aurora*, cette revue que Herder fonda en 1799 en l'honneur du siècle qui allait commencer, mais qui en resta à son premier numéro. L'*Adrastée*, qui suivit bientôt, l'y fit renoncer. Le volume nouveau que vient de faire paraître M. B. Suphan renferme les trois premières parties — la première moitié — de cette publication célèbre, l'une des plus importantes et le dernier ouvrage de Herder. Le tome XXIV en renfermera la fin. Consacrée à l'histoire politique et littéraire du XVIII[e] siecle, l'*Adrastée* a conservé pour nous une partie de l'intérêt qu'elle offrit aux contemporains du grand écrivain ; aussi la nouvelle édition que M. B. S. nous en donne, sera-t-elle doublement bien accueillie, d'abord à cause du soin qu'il a comme toujours apporté à l'établissement du texte, lequel réclamait ici surtout une sévère révision, ensuite pour la valeur même de l'œuvre. Les premiers éditeurs avaient arbitrairement divisé l'*Adrastée* en deux parties, l'une qu'ils avaient rangée parmi les œuvres qui avaient trait à la philosophie et à l'histoire, l'autre rejetée parmi les ouvrages de littérature et d'art ; l'unité de la publication de Herder était ainsi détruite ; M. B. S. l'a rétablie, mais seulement en partie, car il en a distrait tous les poèmes épiques ou dramatiques qu'elle renfermait, pour les joindre aux autres œuvres poétiques du grand écrivain — ils se trouvent dans le tome XXVIII ; — je le regrette presque, comme je ne puis m'empêcher de regretter l'absence des poésies que Knebel avait publiées dans l'*Adrastée* ; on les trouve, je le sais, dans ses œuvres et c'est pour cela que M. B. S. les a omises dans l'édition de Herder ; je l'admets ; mais ces poésies avaient été composées en vue de l'*Adrastée* et elles contribuaient ainsi à donner à ce curieux recueil sa vraie physionomie et toute sa valeur. — Ch. J.

ALSACE. — Le dixième bulletin du *Musée historique de Mulhouse* vient de paraître et renferme : 1° « Un fonctionnaire du Saint-Empire sous le règne de Wenceslas », Bernard de Bebelnheim, par M. X. MOSSMANN, archiviste de Colmar ; 2° deux

lettres inédites de l'abbé Grandidier au général Zurlauben, datées du 29 mai et du 5 août 1786; 3° « Note sur la découverte de sépultures de l'époque gallo-romaine à Minversheim » (Basse-Alsace), par M. Mathieu MIEG-KROH, et 4° fin du « *Voyage en Alsace* », 1674-76 et 1681, tiré d'un manuscrit inédit rédigé par LDLSDL'HP. Ce dernier ouvrage a été tiré à part et va être mis en librairie. Ce sera un « alsatique » très recherché par les amateurs, car ce curieux et intéressant tableau de l'Alsace au XVIIe siècle a été augmenté de notes explicatives par un érudit doublé d'un bibliophile qui a édité le volume avec un goût irréprochable.

ESPAGNE. — M. Antonio Rodriguez Villa, qui a déjà tant fait pour éclairer l'histoire de son pays, principalement au XVIe et au XVIIe siècle, vient d'entreprendre, sous le titre de *Curiosidades de la historia de Espana* (Madrid, Luis Navarro), la publication d'une nouvelle série de documents. Le premier volume : *Italia desde la batalla de Pavia hasta et saco de Roma*, renferme la correspondance des ministres de Charles-Quint, pendant les années 1525 et 1526. Ces dépêches sont publiées d'après les originaux conservés dans le fonds Salazar de l'Académie de l'histoire. Les historiens de Charles-Quint auront beaucoup à tirer de l'intéressant recueil que vient de mettre à leur disposition M. Rodriguez Villa. — M. F.

ÉTATS-UNIS. — M. A. M. ELLIOT a fait tirer à part un premier article sur le « français du Canada », publié dans l'*American Journal of Philology*, VI n° 2, sous le titre de « Contributions to a history of the french language of Canada. I. Preliminary. Historical ». Cette étude, dont nous attendons la suite avec impatience, offre un grand intérêt au point de vue de l'histoire des transformations de notre langue sur le sol américain. Persuadé que, pour s'en rendre un compte exact, il faut savoir avant tout quels éléments sont entrés dans la constitution de l'idiome français du Canada, M. A. E. refait l'histoire de notre ancienne colonie depuis l'époque de sa fondation jusqu'à celle de sa conquête. Le « Dictionnaire généalogique du peuple français du Canada » de l'abbé Tanguay, et la publication par l'abbé Ferland, dans l'Appendice à son « Histoire du Canada », des noms et lieux d'origine de tous les colons de la « Nouvelle-France » de 1615 à 1666, ont permis à M. A. E. de déterminer avec une grande précision la patrie des ancêtres des Canadiens actuels; le plus grand nombre sont originaires du Nord de la France, en particulier de la Normandie et du Perche, une partie seulement de l'ouest — pourquoi M. A. E. dit-il du Sud? — et est venue de l'Aunis et de la Saintonge. Les dialectes ou patois de ces diverses provinces sont donc les éléments primordiaux dont le mélange forme le fond du français canadien; il faut ajouter quelques emprunts faits à l'idiome des tribus indiennes, et, surtout sur le littoral, à la langue des conquérants anglais. On ne pouvait mieux établir les données du problème. Nous sommes désireux de savoir comment M. A. E. le résoudra, mais nous ne doutons pas qu'il le fasse avec habileté et talent. — Ch. J.

ITALIE. — M. Ilario Tacchi vient de publier une brochure intitulée : *Storia dei nuovi scritti inediti di Gaspare Gozzi e Giacomo Leopardi*. Rome, typ. de la *Tribuna*, 1885, in-8°. Les écrits en question ont paru, les premiers dans la *Roma Antologia* de 1880, les seconds dans la *Nuova Antologia* de 1884. L'auteur est M. Tacchi en personne, et beaucoup de bons esprits ont été, paraît-il, dupes de sa supercherie. Si l'on se rappelle une comédie donnée en 1879 sous le nom de Goldoni, on verra que les mystifications littéraires ont encore beau jeu de l'autre côté des Alpes.

— M. le prof. Antonio FAVARO a fait paraître à Bologne chez Zanichelli une importante *Correspondance* inédite de Tycho-Brahé, de Jean Képler et autres astronomes des XVIe et XVIIe siècles, avec Jean Antoine Magini, professeur à Padoue.

L'ouvrage est enrichi d'une intéressante introduction et de la reproduction d'un portrait de Magini.

RUSSIE. — Sous ce titre *Un arbitrage pontifical* au XVI[e] siècle, M. PIERLING, dont nous avons déjà signalé ici les travaux, vient de faire paraître à Bruxelles (société belge de librairie) la suite de ses études sur la mission du jésuite Possevino en Moscovie (1582-1587). Le livre est signé du pseudonyme facilement reconnaissable de Méthode Lerpigny. Il est accompagné d'un certain nombre de documents inédits.

— M. MIKLOSICH vient de faire paraître à Pétersbourg et à Vienne un *Dictionnaire comparatif* de six langues slaves (russe, slavon, bulgare, serbe, tchèque et polonais).

SLAVES MÉRIDIONAUX. — L'Académie sud-slave d'Agram a publié le septième fascicule du *Dictionnaire serbo-croate* rédigé aujourd'hui par M. BUDMANNI. Ce fascicule va de *do* à *dovesti*. L'Académie a également fait paraître la réimpression en caractères latins du premier livre glagolitique imprimé à Venise en 1495 ; c'est un recueil de lectures édifiantes.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 mars 1886.

M. Gaston Paris, président, annonce à l'Académie la perte de l'un de ses correspondants anglais, M. Ed. Thomas, mort le 10 février 1886.

M. Edmond Le Blant adresse de nouveaux détails sur les dernières fouilles faites à Rome. On s'occupe de dégager le Palatin du côté de la ville, au-dessus de l'église Saint-Théodore; le côté nord de la colline est apparu taillé à pic dans le roc par la main de l'homme. En détruisant la villa Casali, pour construire un hôpital militaire, on a trouvé une mosaïque antique : elle représente quatre personnages debout, deux athlètes et deux *lanistae*. A la *via Tasso*, on a trouvé de nouvelles inscriptions relatives aux *equites singulares* et deux statues de bon style, un Bacchus jeune, couronné de lierre, à demi vêtu d'une draperie, et un éphèbe entièrement nu. Ailleurs enfin, on signale la découverte d'une monnaie de bronze de Calès, portant d'un côté la tête casquée de Minerve, de l'autre un coq, une étoile et la légende CALENO avec une L archaïque. C'est la première découverte de ce genre faite à Rome. Le monnayage de Calès a cessé longtemps avant le I[er] siècle de notre ère.

L'Académie procède à l'élection de deux membres ordinaires, en remplacement de MM. Egger et Miller décédés. Le scrutin donne les résultats suivants :

1° Pour la place de M. Egger :

M. Antoine Héron de Villefosse	16 voix.
M. Paul Viollet	7 —
M. Charles Clermont-Ganneau	6 —
	29

2° Pour la place de M. Miller :

M. Auguste Longnon	21 voix.
M. Alfred Croiset	8 —
	29

MM. Héron de Villefosse et Longnon sont élus. Ces deux élections seront soumises à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Paul Meyer communique des observations sur un manuscrit de la collection Libri, n° 96, aujourd'hui en la possession de M. le comte d'Ashburnham. Ce manuscrit a été formé de fragments volés dans diverses bibliothèques. L'un de ces fragments se compose de douze feuillets, de trente-neuf lignes à la page, numérotés, d'une écriture ancienne, depuis 82 jusqu'à 93; le texte est en dialecte messin, d'une écriture de la fin du XIV[e] siècle. M. Meyer a rencontré à la bibliothèque de Montpellier un manuscrit de la même écriture et du même dialecte, aussi de trente-neuf lignes à la page, mais de 81 feuillets seulement, numérotés de 1 à 81; la reliure ancienne conserve la trace d'une mutilation opérée à la fin du volume. On sait que Libri a eu entre les mains tous les manuscrits de Montpellier pour en dresser le catalogue; les feuillets en question, vendus par lui au feu comte d'Ashburnham, ont certainement été enlevés par lui au volume signalé par M. Meyer. Ce manuscrit contient divers textes plus ou moins intéressants; le plus curieux se trouve dans la partie volée par Libri et possédée par lord Ashburnham. C'est une consultation,

en langue française (dialecte messin), adressée par un médecin messin fixé à Montpellier, Jean Le Fèvre, à un riche marchand de Metz, nommé Jean d'Esch ou d'Aix. Jean d'Esch souffrait de la goutte, et Jean Le Fèvre lui prescrit un régime et des remèdes destinés, sinon à le guérir, du moins à alléger ses souffrances. Le morceau tout entier mérite d'être étudié, soit par les philologues, soit par les historiens de la thérapeutique.

M. Ravaisson communique la photographie d'une statuette de bronze récemment acquise par le musée du Louvre. C'est un Mercure nu assis sur un rocher. Il a été trouvé à Entrains (Nièvre). Il faut y reconnaître une des reproductions ou réductions du Mercure colossal du Puy-de-Dome, exécuté par Zénodore au temps de Néron. Il présente aussi une assez grande ressemblance avec une autre statue de Mercure ou plutôt d'Hermès, placée entre Lesché et Corinthe : celle-ci est figurée sur plusieurs monnaies grecques et décrite dans un passage de Pausanias. M. Ravaisson s'attache, d'après ces diverses reproductions, à reconstituer l'Hermès de Lesché et le Mercure du Puy-de-Dôme, et à en déterminer les ressemblances et les différences.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : — H. Wallon, *la Révolution du 31 mai et le Fédéralisme en 1793, ou la France vaincue par la commune de Paris*; — par M. Heuzey : Albert Dumont et Jules Chaplain, *les Céramiques de la Grèce propre*, 3e fascicule (publié et complété par M. Edmond Pottier).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 17 février 1886.

PRÉSIDENCE DE M. SAGLIO

M. Georges Duplessis communique à la Société un magnifique dessin du xve siècle, représentant Louis II d'Anjou, père du roi René. Cette intéressante œuvre d'art appartenait, à M. Miller, membre de l'Institut. Sa veuve vient d'en faire don au cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale.

M. Courajod lit une note sur une statue du musée de Versailles où l'on a voulu reconnaître Renaud de Dormans. Il démontre que cette statue provient de Saint-Martin-des-Champs et qu'elle représente Philippe de Morvilliers, premier président au Parlement de Paris.

M. Molinier communique le fac-similé d'un contrat relatif à l'exécution d'un bas-relief en terre émaillée, par Mathias della Robbia. L'esquisse du bas-relief est dessinée sur le contrat. Ce Mathias est sans doute un fils d'Andréa della Robbia. Il n'était point connu jusqu'ici.

M. Mowat communique de la part de M. Espérandieu le dessin d'un bas-relief funéraire de l'époque romaine trouvé à Bordi-Messaoudi (Tunisie).

M. l'abbé Duchesne lit une note sur le sens du mot *centenarium* qui se rencontre dans diverses inscriptions antiques et qui n'a point été expliqué jusqu'ici.

M. Héron de Villefosse lit, au nom de M. d'Arbois de Jubainville, une note sur les tombelles celtiques.

M. l'abbé Bernard lit un mémoire sur un vitrail de l'église de Kerglof (Finistère) dans lequel on voit les figures agenouillées de Vincent de Ploeuc et de Jeanne de Rosmadec.

M. de Barthélemy lit une note de M. Berthelé prouvant que les figures équestres sculptées au portail des églises de Parthenay-le-Vieux et de Melle, étaient encore considérées au commencement de ce siècle comme des représentations de Constantin. C'est une confirmation nouvelle du travail de M. Arbellot sur ces statues.

Le Secrétaire,
R. de Lasteyrie.

Séance du 24 février 1886.

M. de Lasteyrie entretient la Société d'un émail limousin du xiie siècle qui provient de l'abbaye de Grandmont et qui est aujourd'hui conservé au musée de Cluny. C'est une pièce bien connue, mais aucun des auteurs qui l'ont publié n'a donné une bonne interprétation d'une inscription en langue romane qui y est tracée. M. de Lasteyrie donne l'explication de cette inscription.

M. de Barthélemy donne lecture, de la part de M. Chardin, d'un mémoire sur des peintures du xve siècle qui décorent la voûte en bois de l'église de Kermaria-Nisquit (Côtes-du-Nord).

Le Secrétaire,
R. de Lasteyrie.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 22 mars — 1886

66. — I. **Cenni sullo stato presente della Grammatica Ariana istorica e preistorica** (dal professore Pietro Merlo. Torino, 1885). In-8, 34 pp. — II. **Ueber die Lautgesetze, gegen die Junggrammatiker,** von Hugo Schuchardt. Berlin, R. Oppenheim, december 1885. In-8, 39 pp.

Lorsque le maître vénéré dont la mort a si douloureusement surpris le monde savant publiait l'écrit qui devait être son testament scientifique [1], lui qui jamais ne prit la plume dans un intérêt d'amour propre ou de coterie, il avait bien conscience de la fécondité du débat qu'il soulevait; mais le résultat a certainement dépassé son attente. Il lui eût été difficile de prévoir que tant de champions descendraient après lui dans l'arène, et que la controverse, en s'élargissant, dégagerait tant d'idées neuves, préciserait tant d'aperçus encore flottants. Au nombre des défenseurs de Curtius, ou de l'une au moins de ses thèses favorites, se sont rangés MM. Merlo et Schuchardt, et leur critique concise et pénétrante lui apporte un puissant appui. Tous deux s'inscrivent en faux contre le caractère absolu des lois phonétiques. Leur argumentation — osons le dire — ne nous a point convaincu; mais il est impossible de ne pas rendre hommage au talent, à l'érudition et à la parfaite courtoisie qu'ils y ont déployés.

I

C'est avec grande raison que M. M. refuse de voir une *révolution* — le mot est de M. J. Schmidt — dans l'heureux avènement d'une école nouvelle qui se signale depuis dix ans par de brillantes découvertes. Il n'y reconnait que le développement normal des principes qui avaient guidé Bopp et Grimm alors qu'ils posaient les premiers fondements d'une science destinée à de si rapides progrès. Schleicher, plus précis qu'eux, l'est beaucoup moins que les néo-grammairiens; mais ils relèvent de lui, encore que tel d'entre eux le renie, et c'est au fond, on ne

1. *Zur Kritik der neuesten Sprachforschung*, Leipzig, 1885. Cf. *Revue critique*, nouv. sér., XIX, p. 501.

saurait trop le redire, sa propre œuvre et sa propre gloire qu'ébranlait Curtius lorsqu'il contestait celles de M. Brugmann [1].

Curtius, sans doute, n'a proclamé nulle part la constance des lois phonétiques; mais tout son enseignement impliquait ce principe; car ce serait bien évidemment pure besogne de dilettante que de bâtir un édifice étymologique en l'asseyant sur le sable mouvant de permutations arbitraires. Si les astronomes commençaient par déclarer que la loi de gravitation est sujette à un nombre indéterminé d'exceptions, ils pourraient bien toujours s'amuser à prédire le retour des comètes; mais leurs travaux auraient tout juste, au point de vue scientifique, la valeur des prévisions du temps de Mathieu Laensberg. C'est pourquoi l'on s'étonne, à première vue, qu'un linguiste aussi expérimenté, aussi consciencieux que M. M. oppose sans hésiter au soi-disant « dogme » de la jeune grammaire la formule de l'inconstance absolue des lois phonétiques (p. 13).

Mais après mûr examen tout s'éclaircit, et il ne s'agit, somme toute, que d'une divergence de point de vue. D'une part, dit M. M., il n'y a pas au monde une langue pure de tout mélange dialectal ou étranger; de l'autre, tout langage, par cela même qu'on le parle et l'écrit, se trouve exposé à l'influence perpétuelle de l'analogie grammaticale, qui le transforme et le corrompt : par conséquent, le langage idéal des néogrammairiens, le langage où la phonétique physiologique règne en souveraine et sans partage, est une simple entité : *il n'existe pas*, et avec lui disparaît l'orgueilleux principe qui n'est applicable qu'à lui seul.

A la bonne heure, le tout est de s'entendre, et nul, je pense, dans l'école adverse n'y contredira. « Les lois phonétiques sont absolues », dit M. Osthoff, en songeant à ce qui se passerait dans une langue qui serait, par hypothèse, complètement à l'abri de l'hybridation, de l'analogie et d'autres contaminations accidentelles. « Les lois phonétiques sont capricieuses », répond M. M., considérant qu'aucune langue semblable n'existe ni ne saurait exister. Et tous deux ont raison. Reste seulement à savoir laquelle des deux formules répond le mieux au besoin de précision de l'expression scientifique; et, en dépit de tout, j'avouerai mes préférences pour celle de M. Osthoff.

Si l'anthropologiste, au lieu d'enseigner, par exemple, que « le type celtique pur est brun et brachycéphale », venait nous dire : « On trouve dans les régions autrefois colonisées par les Celtes les nuances les plus variées de blond et de brun, de brachycéphalie et de dolichocéphalie : le type celte n'est donc pas un, mais multiple, et, comme il serait chimérique d'espérer le trouver nulle part à l'état parfaitement pur, il est superflu et d'ailleurs impossible de chercher à le définir »; si, dis-je, l'anthropologie nous tenait ce langage, elle pourrait constituer un ensemble de mensurations plus ou moins intéressantes, elle ne serait pas une science et ne le deviendrait jamais. Qui dit science entend par

1. Cf. *Revue critique*, nouv. sér., XX, p. 133.

là précisément la recherche du fond général et permanent qui se cache sous l'amoncellement des manifestations sporadiques et des irrégularités apparentes, et la linguistique ne mériterait jamais ce nom, si elle ne savait faire le départ de ses constantes et de ses variables. Comparaison n'est pas raison, je le sais, et je vois bien ce qu'il y a de défectueux dans la mienne; mais, telle qu'elle est, je la crois de nature à justifier ma préférence, et à la faire comprendre, sinon à la faire partager, à l'éminent professeur de Pavie.

II

Nul plus que le slaviste et le romaniste à qui nous devons une démonstration si vive et si éclatante du caractère hybride de tous les langages [1], ne devait se croire autorisé à prendre part à la discussion. Aussi sa courte brochure est-elle si remplie d'idées et de faits, que je dois me résigner à n'en donner qu'un résumé fort incomplet.

1° « Les lois phonétiques (p. 10) sont, dit-on, absolues, en tant qu'on se maintient dans les limites d'un seul et même dialecte. Mais, comme il n'y a pas un dialecte qui ne soit hybride et corrompu, le principe tombe, faute de terrain d'application. » — Évidemment, mais il demeure vrai, je viens de le dire, si l'on maintient rigoureusement la distinction des facteurs psychiques et des facteurs physiologiques dans les variations du langage.

2° « Cette distinction, a répondu d'avance M. Schuchardt (p. 8), est purement imaginaire : rien ne nous dit que la mutation phonétique soit nécessairement un fait physiologique, rien ne nous dit qu'elle ne résulte point parfois d'une analogie. Exemple : le changement d'*o* latin en *uo* italien a pu commencer dans les mots où la syllabe suivante contenait un *u* et sous l'influence de ce phonème; *bonum* sera devenu *buonu*; puis, l'analogie de *buonu* a fait dire *buona* » — jusqu'ici tout va bien — « et enfin l'analogie de *buona* a créé *ruota*, en sorte que *bove*, *nove* nous représentent les derniers îlots que cet envahissement insensible n'ait point submergés. » — Si je comprends bien la pensée de M. Sch., le fait n'a pu se produire que dans la période où la prononciation hésitait encore entre *bona* et *buona*; car, plus tard, quand la diphthongaison avait décidément prévalu, il eût fallu que le sujet parlant se souvînt de la prononciation éteinte *bona*, pour en transporter analogiquement la modification à *rota*, ce qui est inadmissible. Au contraire, au temps où l'on prononçait encore tantôt *buona* tantôt *bona*, on a pu à la rigueur être amené par assimilation à prononcer tantôt *rota* tantôt *ruota*. Comme d'ailleurs on peut admettre une phase de transition assez longue, cette restriction n'ôte rien à la valeur de l'argument de M. Sch., qui me paraît le plus redoutable qu'ait jusqu'à présent rencontré le principe des néo-grammairiens. Oui, si une telle action de l'analogie

1. *Slawodeutches und Slawoitalienisches*, Graz, 1884 (couronné par l'Académie des Inscriptions). Cf. *Revue critique*, nouv. sér., XX, p. 192.

venait à être démontrée, force serait bien d'en revenir aux « mutations sporadiques » de Curtius. Mais d'abord elle ne l'est point, elle s'impose même, si je ne me trompe, assez difficilement à l'esprit; et, le fût-elle pour quelques cas déterminés, il me semble que la part du facteur physiologique dans les mutations des phonèmes resterait encore de beaucoup prépondérante, et autoriserait dès lors le linguiste à procéder en fait « comme si telle loi donnée était absolue », en se réservant de revenir sur ses inductions pour le cas où il viendrait à être prouvé qu'elle ne l'était pas.

3° « S'il est excessif de prétendre que la mutation phonétique ne soit qu'affaire de caprice et de mode, au moins faut-il convenir que ces éléments y entrent pour beaucoup : on copie la prononciation d'un acteur favori, d'un prédicateur célèbre, d'un roi, d'une capitale. Ces anomalies s'étendent et se fixent. Qui oserait ici parler de constance et de nécessité? » — Presque tous les linguistes admettent, à côté ou à la suite des changements inconscients, un ordre de phénomènes semi-conscients où le rôle principal appartiendrait à une sorte d'esthétique obscure du langage. Cet élément s'éclaircira et se précisera sans doute, mais acquerra-t-il jamais une grande importance? Il est permis d'en douter. En général il semble que ces variations soi-disant esthétiques ne s'étendent guère et durent peu. La prononciation étudiée de nos *Incoyables* n'a pas fait fortune, et l'on ne voit pas venir le moment où la nation française parlera javanais. Que si la prononciation berlinoise du *g* tend à gagner l'Allemagne centrale (p. 15) — ce dont il n'y a pas lieu de la féliciter, — n'est-ce pas là un fait qui rentre dans les cas prévus d'influence d'un dialecte sur un autre, bref, une confusion dialectale partielle et une de ces exceptions qui ne font que confirmer la règle?

4° « Les lois phonétiques, ajoute-t-on, sont absolues, dans les limites d'une seule et même période de temps. Mais l'unité de période est une entité aussi décevante que l'unité de dialecte (p. 17). En réalité, il n'y a point, dans l'évolution du langage, de période de fixation; il n'y a qu'une suite indéfinie de périodes de transition, et ici encore le principe néo-grammatical demeure en l'air. » — Est-ce bien sûr? Les prémisses sont d'une parfaite justesse [1]; mais il n'en résulte point qu'on ne puisse, en suivant de transition en transition l'histoire d'un phonème, y distinguer avec netteté et certitude un certain nombre de stades d'évolution, à chacun desquels s'applique théoriquement le principe énoncé. On objectera que, quand nous croyons saisir le phonème x_1 à l'instant précis et indéterminable où il est devenu x_2, il est déjà en voie de devenir x_3; mais il en va de même en mécanique dans le problème des mobiles : la mécanique en est-elle moins une science exacte? Il y a longtemps qu'Héraclite professait ὅτι πάντα ῥεῖ, longtemps aussi que Platon dé-

1. Et j'ajouterai même qu'on ne saurait trop insister sur cette considération fondamentale. Cf. *Revue de Linguistique*, XVIII, p. 205.

montrait dogmatiquement qu'une telle proposition excluait la possibilité même de la connaissance. Aujourd'hui la science s'inspire plus que jamais de la pensée d'Héraclite et ne se croit point pour cela condamnée à l'impuissance.

5° « La prétendue constance des lois phonétiques se heurte à des mutations tout à fait exceptionnelles qui ne se laissent point ramener à des lois. Que dire, par exemple, de l'allemand vulgaire *g'morgen* = *guten Morgen*, de l'espagnol *usted* = *vuestra merced* (p. 25)? Sans doute la proclise et l'atonie qui en résulte peuvent toujours être invoquées; mais c'est se payer de mots : il s'agirait de définir les conditions et les effets de la proclise. » — S'ils ne sont pas définis, ne pourront-ils l'être un jour? A quoi bon désespérer de la science? Et d'ailleurs, quand il serait vrai que certains vocables d'un emploi quotidien, *usu trita*, disait déjà Varron, échappassent aux définitions d'une phonétique absolument rigoureuse, en quoi cette minorité toujours infime de cas exceptionnels infirmerait-elle la valeur du principe, en tant qu'il s'applique à tout ce qui, dans le langage, n'est point formule toute faite revenant à chaque instant sur nos lèvres? Une pareille formule n'est plus qu'un mot la plupart du temps vide de sens — ne disons-nous pas « *s'il vous plaît* » même en donnant un ordre qui n'admet pas de réplique? — prononcé aussi machinalement, aussi rapidement qu'un pianiste joue une phrase qu'il a mille fois répétée. On dit communément qu'il l'a dans les doigts. Eh bien, nous avons ces locutions dans la langue et dans l'oreille : s'étonnera-t-on dès lors que, dans la bouche des personnes qui, remarquons-le bien, n'ont jamais ou presque jamais vu la phrase écrite, *s'il vous plaît* soit devenu *syouplè* ou même *splè?* Je ne le pense pas, non plus qu'on ne sera tenté de rechercher la loi phonétique suivant laquelle, dans un certain monde, le nom du boulevard Saint-Michel se prononce couramment *Boulmiche*.

Ainsi, de toutes les considérations si bien développées par M. Sch., et dont nous ne croyons pas nous être dissimulé la gravité, une seule, celle que nous avons résumée en second lieu, tient décidément notre jugement en balance. Répétons-le toutefois, alors même qu'elle emporterait notre conviction, on n'en devrait pas moins considérer comme un progrès et maintenir en tant que méthode d'investigation le principe reconnu contestable en lui-même. Mais c'est précisément à quoi M. Sch. ne veut pas entendre : il n'admettra donc point que la méthode du linguiste ait gagné en rigueur depuis l'avènement de la nouvelle école, et que le principe de la constance des lois phonétiques, à le supposer excessif ou même erroné, demeure encore pour l'esprit une discipline excellente, qui le préserve de bien des écarts. De fausses prémisses on ne tire point de conclusions exactes (p. 29), c'est bien en effet ce qu'enseigne la logique, mais celle du syllogisme seulement, et M. Sch. nous paraît ici avoir donné contre cet écueil de l'absolu contre lequel il s'efforce de nous mettre en garde. En fait d'abord, il est

bien certain que la méthode d'investigation de MM. Osthoff et G. Meyer satisfait mieux l'entendement, emporte un caractère plus plein d'évidence que celle de Corssen ou de Curtius; or d'où vient cette incontestable supériorité, sinon de ce que les néo-grammairiens suspendent leur jugement, plutôt que d'avancer une conjecture qui contredise une loi phonétique constatée, ou que de supposer une mutation sporadique qui concilie tout? En théorie pure, d'ailleurs, un principe même faux, pourvu qu'il ne soit pas absurde, ne vicie point une science, et tout au contraire en active souvent le progrès. Jusqu'à ces derniers temps la physiologie, par exemple, était dominée par le principe des causes finales; depuis Lamarck et Darwin s'y est substituée la doctrine de l'évolution : est-ce à dire que les découvertes qui furent le fruit des recherches dirigées autrefois dans le sens de la finalité doivent être tenues pour nulles et non avenues? Non, les faits sont restés les mêmes, il n'y a de changé que la façon de les envisager.

Mais, dira M. Sch. (p. 32), nous qui ne croyons pas au nouveau dogme, sommes-nous donc moins exacts et moins méthodiques que ses apôtres? Ici la question deviendrait presque personnelle, si l'auteur n'évitait avec le plus louable scrupule jusqu'à l'ombre d'une personnalité. Je serai moins réservé que lui, et je dirai hautement que nul ne songera jamais à adresser un semblable reproche à l'auteur du *Vocalismus des Vulgärlatein.* Et n'est-ce pas une présomption d'une certaine valeur en faveur du principe de la constance des lois phonétiques, que ceux qui le repoussent, les Ascoli, les Merlo, les Schuchardt, conduisent leurs savantes et loyales recherches exactement dans le même esprit que ceux qui le proclament?

En terminant (p. 37) l'auteur s'élève avec une rare vigueur contre la confusion que M. Brugmann tendrait à établir entre la linguistique et la philologie. Ce que j'en ai dit ici même [1] me dispense d'insister davantage sur cette excellente conclusion.

V. Henry.

---

67. — **Q. Horatius Flaccus** erklært von Adolf Kiessling, erster Teil : Oden und Epoden. Berlin, Weidmann, 1884, p. xxviii-396.

Cette édition des poésies lyriques d'Horace ressemble beaucoup, par la proportion et la nature des notes, à celle de M. Hermann Schütz, rééditée pour la seconde fois, il y a cinq ans seulement, à la même maison de librairie. Mais on n'y trouve pas d'appendice critique, comme dans le livre de Schütz, où soixante-dix-huit pages sont utilement consacrées à des discussions de texte; en revanche, les arguments qui résument les pièces, au lieu de se faire une place modeste parmi les notes au bas de

1. *Revue critique*, nouv. sér., XX, p. 133.

la page, sont mis en vue au-devant de chacune des odes et prennent un développement très étendu. Cet usage tend à disparaître, et je ne trouve pas qu'il soit à regretter, encore moins, par conséquent, à renouveler, comme le fait Kiessling. Qu'on résume en tête d'une longue suite de vers, d'un chant d'épopée, par exemple, le contenu de ce chant, cela se comprend et n'a pas grand besoin d'être justifié : mais pour des petits poèmes aussi courts que le sont les odes d'Horace, il est parfaitement inutile de nous dire d'avance ce que nous allons y voir; autant vaut une traduction. Ces arguments ne sont propres qu'à dispenser les écoliers paresseux de lire l'œuvre antique elle-même. On dira qu'ils ont pour but d'éclairer sur la composition, de montrer la suite ou l'importance relative des idées : mais cela est déjà fait, et les quelques différences que présentent les sommaires de M. K. avec ceux qui se trouvent en note dans l'édition de Schütz ou bien encore dans celle de Dillenburger, ne servent qu'à montrer combien ces recherches sur la composition sont parfois arbitraires et vaines.

Le texte est constitué avec soin et, sans qu'il offre rien de neuf, avec indépendance; il concorde tantôt avec celui de Keller et Holder, tantôt avec celui de L. Müller. Voici cependant quelques observations : I, 15, 36 en rejetant *Pergameas* donné par de très anciennes éditions, et en gardant *Iliacas*, leçon des mss., M. K. laisse un trochée, *ignis*, en tête glyconique, ce qui est étonnant chez Horace; *Ilio*, au v. 33, rend d'ailleurs *Iliacas* peu probable au v. 36. — Par contre III, 5, 17, *perires* de Lachmann, reçu par M. K., constitue une correction inutile, tout comme le *perirent* de Glareanus, admis par L. Müller, ou l'intercalation de *jam* dans le texte de Düntzer : l'ancienne quantité longue des finales en *t* explique très bien l'allongement de la dernière syllabe de *periret* devant la césure. — II, 6, 7, K. écrit *domus*, conjecture de Peerlkamp, au lieu de *modus* des mss. ; Schütz a déjà fait la remarque que *domus* est rendu peu vraisemblable par la présence de *sedes* au v. précédent. — En plusieurs passages, la ponctuation de M. K. est contestable et modifie le sens d'une manière fâcheuse : I, 3, 6, l'absence de virgule après *Vergilium*, fait dépendre *finibus atticis* de *debes* au lieu de le rattacher à *reddas;* je sais bien que, d'après Porphyrion, le doute existait dès l'antiquité, entre les deux ponctuations; mais le sens, qui est la seule ressource dans ce cas, commande plutôt la ponctuation vulgaire. — I, 12, 21 K. fait rapporter *proeliis audax* à *Pallas*, de la strophe précédente; il est plus naturel de rattacher ces mots à *Liber* qui se trouve dans la même strophe; Petschenig l'a montré par un heureux rapprochement avec II, 19, 21-28. — I, 15, 2, je ne vois pas l'utilité d'une virgule après *Helenen;* mais un point d'exclamation ne serait pas de trop Epod. 11, 8 après *fabula quanta fui*. — II, 1, 37 K. suit l'opinion générale en mettant la virgule après *procax;* je crois que, avec Keller et Holder, avec Schütz, il faut la mettre après *Musa* (cf. III, 3, 70).

L'interprétation est généralement satisfaisante; on y trouve bien, de loin en loin, des apodosis (I, 33, 1), anadiplosis (III, 3, 18), aposiopesis (Epod. 11, 7), dont on se passerait volontiers; en allemand, comme en français, il y a des mots plus simples pour dire ces choses-là; mais les notes sont en somme substantielles. Elles contiennent suffisamment de grammaire et beaucoup de citations et renvois, quelques-uns nouveaux, surtout en ce qui concerne Properce dont M. K. s'est autrefois occupé, comme le témoignent ses *Conjectanea Propertiana* (1875)[1]. Je ne puis pas faire à M. K. un très grand reproche de traduire en note un certain nombre de mots d'une manière inexacte dans le but d'accentuer l'idée : cette habitude ne lui est pas particulière; elle sévit ailleurs qu'en Allemagne; mais, pour n'être pas pire dans son édition que dans beaucoup d'autres, elle n'est pas non plus meilleure. Par exemple, II, 1, 5, M. K. met en note : *uncta* «besudelt ». *Unguere* signifie « oindre, mouiller », et non « souiller, salir »; sans doute *uncta cruoribus*, « mouillé du sang » n'est pas en contradiction avec une idée de souillure : mais enfin la notion de souillure n'est pas dans *uncta*, et ces équivalents à côté donnent une idée fausse du sens des mots. J'ajoute que, pour la traduction, c'est avec tous ces « à peu près » bien intentionnés, qu'on perd l'exactitude et qu'on se prive de la couleur vraie du modèle.

Ce qui n'est pas non plus particulier à M. K., mais ce qui n'en vaut davantage, c'est la division de toutes les Odes en strophes de quatre vers, autrement dit l'application de la *lex Meinekiana*. Une question pareille ne peut se discuter accessoirement; si j'en parle à propos de l'édition de M. K., c'est à cause du motif qu'il en donne dans sa préface p. xv, et surtout à cause de ce qu'il ajoute dans l'argument de la première Ode du livre I. Préf. p. xv, le motif à peu près unique qu'il invoque, c'est l'usage hellénique : mais la métrique latine n'est pas la métrique grecque; il y a des différences et il y a des raisons de croire que nous sommes justement en présence d'une de ces différences. Jusque-là, pourtant, rien de nouveau, puisque l'opinion qui fait en toute chose des écrivains romains le *servum pecus* des Grecs, pour injuste qu'elle soit, n'en est pas moins l'opinion dominante : mais où M. K. dépasse les bornes, c'est lorsque, argument de I, 1, *in fine*, il trouve dans la contradiction presque perpétuelle entre la coupe des strophes et la coupe des phrases, telle qu'elle se présente dans cette ode divisée d'après la loi de Meineke, une intention, une recherche artistique! La vérité est que cette contradiction est tellement choquante, que God. Hermann, tout en approuvant la loi de Meineke, avait senti le besoin d'avoir recours à un subterfuge pour l'Ode I du livre premier[2].

1. A ce propos je regrette que M. K. continue à faire usage de la numération en cinq livres pour Properce; l'édition de Bæhrens montre qu'en Allemagne, comme en Angleterre (Palmer, Postgate), on commence à l'abandonner, et ce n'est pas le système de haute fantaisie, proposé par M. Birt dans son *Antikes Buchwesen*, qui est fait pour lui donner un regain de vitalité.

2. Cet artifice est du reste ingénieux : il consiste à faire des premiers et des deux

Une autre question, qui se rattache indirectement à celle-là, puisqu'elle a pour origine la même idée que la poésie latine est un reflet de la poésie hellénique, c'est la multiplicité des rapprochements, soit dans les arguments, soit dans les notes, avec les lyriques grecs [1]. Au premier abord, il semble qu'on ne puisse trouver à redire à cette recherche des sources; il n'en est pas moins vrai que, dans de telles proportions et sans correctif, elle constitue un danger : elle tend à confirmer l'esprit des élèves dans cette erreur que les Latins n'ont été que les copistes des Grecs. Parce que André Chénier a imité et traduit presque littéralement un grand nombre de vers de Properce, cela ne fait pas qu'il ne soit un poète original et un poète français; tout aussi bien, parce que chez Horace on trouve des emprunts aux lyriques grecs, cela ne l'empêché pas d'être un Romain qui pense en Romain. En présence de tant de rapprochements, sur la nature desquels on ne s'explique pas assez, il est à craindre que le lecteur ne soit insensiblement conduit à ravaler Horace au rang d'un simple imitateur. Il faudrait, en faisant ces citations grecques, montrer combien la ressemblance est de pure forme, combien elle est insignifiante quand au fond. Ce n'est pas l'usage de formules littéraires, transmises de famille en famille dans la race, qui empêche l'originalité de chaque famille d'être réelle : il y a un génie latin, qui n'est pas le génie grec; il y a des poètes latins qui ne relèvent de la Grèce que dans la mesure où ils avaient raison de le faire, et qui doivent bien plus à Rome et à eux-mêmes.

Pour revenir à l'édition de M. K. et pour conclure, elle n'est ni aussi sûre, ni aussi complète que celle de M. Schütz, mais elle ne fait pas sur tout les points double emploi avec cette dernière, et pour l'interprétation surtout il serait imprudent de n'en pas tenir compte.

Frédéric Plessis.

---

68. — **Archives de l'Orient latin,** publiées sous le patronage de la Société de l'Orient latin. Tome II. Paris, E. Leroux, 1884 (1885), gr. in-8.

La *Revue critique* a déjà rendu compte en 1882 [2], du premier volume des *Archives de l'Orient latin;* elle se doit à elle-même d'annoncer le second qui, à tous les égards, est digne de son aîné. Par une innovation, heureuse à notre avis, le nouveau volume est divisé en deux

---

derniers vers un début et une clausule à part; G. Hermann n'était même pas éloigné de les retrancher tous les quatre comme interpolés (*Epitome doctrinae metricae* § 578, p. 210 de la 4e édit.). Nauck et Stallbaum ont adopté la disposition de G. Hermann.

1. Dans la préface de l'édition que MM. Keller et I. Haüssner viennent de publier *in usum scholarum*, on trouvera un tableau des passages de poètes grecs, imité par Horace.

2. Tome XIV, pp. 148-153.

parties distinctes, comprenant l'une les articles et mémoires originaux, l'autre les documents. Une troisième partie, non encore distribuée, renfermera la bibliographie de l'Orient latin pour les années 1881-1883. L'énumération sommaire des principaux articles donnera au lecteur, mieux que toute autre analyse, un aperçu de l'intérêt de cet énorme recueil qui ne compte pas moins de 1,044 pages, en caractères fins.

I. — *Articles originaux*.

1. Ul. Robert. La chronique d'Arménie de Jean Dardel, évêque de Tortiboli. Document unique trouvé par l'auteur du mémoire dans un manuscrit de la bibliothèque municipale de Dôle; écrite à la fin du xive siècle par le confesseur du dernier roi d'Arménie, Léon, elle renferme les détails les plus précieux sur la longue agonie de ce royaume, dernier débris de la domination chrétienne en Asie. Elle figurera dans le tome II du *Recueil des historiens arméniens des croisades*, publié par l'Académie des Inscriptions.

2 (p. 17). H. Hagenmeyer. Etude sur la chronique de Zimmern. Renseignements qu'elle fournit pour la première croisade. Cette chronique, écrite en dialecte souabe-alaman, vers le milieu du xvie siècle, paraît au premier abord ne devoir présenter aucun intérêt pour l'histoire du xie. Une analyse très minutieuse des chapitres relatifs à la première croisade, amène M. H. à supposer que l'auteur moderne eut entre les mains une histoire de cette expédition composée vers le milieu du xiie siècle et perdue aujourd'hui.

3 (p. 89). Schefer (Charles). Étude sur la Devise des chemins de Babiloine. Ce mémoire, militaire et politique, date du xiiie siècle; il est antérieur à la chute de Saint-Jean d'Acre; c'est un tableau des forces du sultanat d'Egypte, et la description des routes qu'une armée d'invasion aurait à suivre pour atteindre la vallée du Nil. M. S. rectifie les noms donnés par les manuscrits et indique leur forme arabe réelle et leur position.

4 (p. 105). Comte Riant, Inventaire des matériaux rassemblés par les Bénédictins au xviiie siècle pour la publication des *Historiens des croisades*. (Collection dite de D. Berthereau, Paris, Bibl. Nat., fr. 9050-9080). Dépouillement minutieux d'une collection utile et encore peu connue.

5 (p. 131). Comte Riant et Ch. Kohler. Inventaire sommaire des manuscrits relatifs à l'histoire et à la géographie de l'Orient latin. I. France. A. Paris. Ce travail rendra de réels services et est fait avec grand soin. Par malheur, l'état des catalogues de nos dépôts publics de Paris est encore peu satisfaisant, et les auteurs de cet inventaire n'ont pu être ni complets, ni toujours précis. La partie relative aux Archives nationales est loin, on le devine, d'être la plus satisfaisante.

6 (p. 207). Comte de Mas-Latrie. Histoire des archevêques latins de l'île de Chypre. Important mémoire, qui prouve une fois de plus que

le savant auteur connaît mieux que personne au monde l'histoire de cette ancienne terre latine.

7 (p. 329). F. C. Rey. Les Périples des côtes de Syrie et de la petite Arménie, avec une carte. D'après les anciens portulans et le périple de Sanudo. L'auteur identifie aussi souvent que possible les ports et escales mentionnés par les cartes et documents qu'il suit.

8 (p. 355). W. Heyd. Les consulats établis en Terre-Sainte au Moyen Age pour la protection des pèlerins. Preuve qu'ils existaient dès le début du xv[e] siècle.

9 (p. 365). R. Röhricht. Les combats du sultan Bibars contre les chrétiens en Syrie (1261-1277). Troisième fragment de ses études sur les derniers temps du royaume de Jérusalem; travail très approfondi, fait sur les sources orientales et occidentales.

10 (p. 411). Comte Riant. Invention de la sépulture des patriarches Abraham, Isaac et Jacob à Hébron, le 25 juin 1119. Une tradition, acceptée également par les chrétiens et par les musulmans, plaçait à Hébron le tombeau de ces patriarches. Le curieux texte, analysé par M. le comte Riant, renferme le récit de la découverte par Arnoul, moine du couvent latin d'Hébron, d'une antique sépulture, que lui et ses compagnons n'hésitèrent pas à prendre pour celles d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Que cette identification fut bien fondée, c'est ce que nul n'oserait affirmer; la description donnée par le narrateur anonyme prouve seulement qu'on trouva en 1119, sous l'église latine d'Hébron, une sépulture extrêmement ancienne, remontant au moins à l'époque juive primitive. Les détails donnés par l'écrivain du xii[e] siècle sont extrêmement caractéristiques; c'est ainsi que les précautions prises par le constructeur pour cacher l'entrée des tombeaux rappellent les usages de l'Égypte.

11 (p. 423). G. Schlumberger. Sigillographie byzantine des ducs et catépans d'Antioche, des patriarches d'Antioche et des ducs et catépans de Chypre, avec gravures. Ces bulles datent du xi[e] siècle pour Antioche, du viii[e] et du xii[e] pour Chypre.

12 (p. 439). Rossi (de). Verre représentant le temple de Jérusalem. Chromolithographie. Ce curieux monument trouvé à Rome date du iii[e] ou du iv[e] siècle de notre ère; le savant commentaire de M. de Rossi en fait ressortir tout l'intérêt.

13 (p. 457). Clermont-Ganneau. Nouveaux monuments des croisés recueillis en Terre-Sainte. Trois planches. Le premier monument est la pierre tumulaire de sire Gautier Menne à beuf, chevalier, mort en 1278; il est au Louvre; le second, au même musée, est une inscription datée de 1190, la plus ancienne datée de Terre-Sainte, au temps de la domination latine. Viennent ensuite un fragment d'époque indécise, mais provenant d'une inscription chrétienne et un fragment de bas-relief représentant l'entrée du Christ à Jérusalem (xii[e] siècle). Des autres monuments, le seul important est l'épitaphe en quatre vers léonins d'un

maréchal du Temple, Hugues de *Quiliugo*, d'ailleurs inconnu. (V. aussi p. 513-514.)

II. — *Documents*.

1. Desimoni. Actes passés à Famagouste de 1299 à 1501, par devant le notaire génois Lamberto di Sambuceto. D'après un registre de l'Archivio notarile de Gênes. Cette première série compte 240 actes; la suite paraîtra dans le tome III des *Archives*. Très intéressants pour l'histoire du commerce et pour l'étude du droit.

2 (p. 121). Comte de Marsy. Fragment d'un cartulaire de l'ordre de Saint-Lazare, en Terre-Sainte. Retrouvé aux archives de l'ordre à Turin; ne renferme plus que 40 pièces, allant d'environ 1130 à 1248; ce sera un utile complément au cartulaire du Saint Sépulcre publié par M. de Rozière, et aux chartes de Josaphat, de M. F. Delaborde; 12 de ces pièces étaient connues par la traduction italienne de Cibrario.

3 (p. 158). Comte de Marsy. Documents concernant les seigneurs de Ham, connétables de Tripoli, 1227-1228. Cinq pièces empruntées aux archives du Pas-de-Calais; elles ont trait aux possessions françaises de cette famille.

4 (p. 164). J. de Zahn. Quatre pièces relatives à l'ordre Teutonique en Orient. Trouvées à Venise; elles sont des années 1214, 1219, 1229 et 1402.

5 (p. 170). De Mas-Latrie. Documents génois concernant l'île de Chypre. Trouvés aux archives de Gênes par M. le chevalier Desimoni. Actes du xive siècle, projet de traité entre Gênes et Chypre, d'environ 1325 et deux actes de 1376, mentionnant Alix de Majorque, fille de Fernand II de Majorque, prince de Morée.

6 (p. 177). Demaison. Documents relatifs à une relique de saint Philippe apportée de Terre-Sainte à Saint-Remi de Reims. Publiés déjà par Marlot, mais avec des fautes.

7 (p. 184). A. de Barthélemy. Chartes de départ et de retour des comtes de Dampierre en Astenois; quatrième et cinquième croisades. Vingt pièces du xiiie siècle, conservées aux archives de la Marne.

8 (p. 208). Tononi. Documents relatifs aux Plaisançais d'Orient. Années 1262 et 1291; la première charte renferme plusieurs actes de saint Louis, répondant de prêts faits par des Plaisançais à divers personnages de Terre-Sainte.

9 (p. 213). Desimoni. Quatre titres des propriétés des Génois à Acre et à Tyr. xiiie siècle.

10 (p. 231). Belgrano. Une charte de nolis de saint Louis. Année 1246.

11 (p. 237). Comte Riant. Pièces relatives au passage à Venise de pèlerins de Terre-Sainte. Vingt actes, trouvés à Venise par M. Delaville le Roulx; années 1302-1472.

12 (p. 251). Löwenfeld. Documents relatifs à la croisade de Guillaume, comte de Ponthieu. Empruntés au cartulaire de Troarn, à la

Bibliothèque nationale. Quatre pièces des années 1147-1148, dont trois bulles d'Eugène III.

13 (p. 256). Anonyme. Une lettre de l'impératrice Marie de Constantinople, avec fac-similé. De l'an 1213; diplôme en faveur des Pisans.

14 (p. 258). Röhricht. Lettres de Ricoldo de Monte-Croce. L'auteur, dominicain italien du XIIIe-XIVe siècles, avait été missionnaire en Orient. Dans ces lettres mystiques, Ricoldo déplore la chute d'Acre, et combat les croyances musulmanes; elles donnent des renseignements intéressants sur l'opinion du monde chrétien touchant les croisades.

15 (p. 297). Wattenbach. Fausse correspondance du sultan avec Clément V. Œuvre d'un rhéteur du XIVe siècle.

16 (p. 305). Neumann. Ludolphus de Südheim, *De itinere Terre Sancte*. Ce sont des extraits faits au XVe siècle par un certain Nicolas de Hude, d'une compilation plus ancienne, dont l'auteur anonyme avait mis à profit le récit de L. de Südheim et d'autres sources difficiles à déterminer. Tous ces textes sont d'ailleurs d'origine allemande. Quelques-unes des conclusions du savant éditeur paraîtront peut-être contestables, mais on trouvera d'utiles renseignements dans les textes mis par lui au jour.

17 (p. 378). Comte Riant. Voyage en Terre-Sainte d'un maire de Bordeaux au XIVe siècle. En 1392; très curieux, malgré sa concision.

18 (p. 588). J. Martinov. Récit sur les lieux saints de Jérusalem, traduit d'un texte slavon du XIVe siècle. D'après un manuscrit d'origine serbe, de la bibliothèque de Gand.

19 (p. 394). Alishan. Deux descriptions arméniennes des Lieux-Saints de Palestine. La première du VIIe ou du VIIIe siècle, la seconde du XVe.

20 (p. 415). C. Sathas. Vies des saints allemands de l'église de Chypre. D'après des offices imprimés, rarissimes.

21 (p. 427). Röhricht. Annales de Terre-Sainte. En français; deux rédactions différentes. Dates extrêmes : 1095-1291.

22 (p. 462). Röhricht. Poème sur la chûte de Tripoli (27 avril 1289). Par un évêque de Nicosie, qui vivait au XVIe siècle. Ce poème est assez court pour se faire pardonner son peu d'intérêt.

23 (p. 467). P. Meyer. Fragment d'une chanson d'Antioche en provençal. D'après un manuscrit du XIIIe siècle, de l'Académie royale d'histoire de Madrid; on n'a plus que 707 vers du poème. M. M. prouve qu'ils ne sauraient appartenir à celui de Grégoire Béchada; c'est peut-être celui auquel fait allusion Guillem de Tudèle, et l'éditeur est assez disposé à l'identifier avec une mystérieuse *Canso de San Gili* dont Al. Dumège a jadis publié quelques vers; il est vrai que dans une note finale (p. 509), M. M. regarde l'authenticité de ce dernier poème comme des moins certaines; le sieur Dumège a si souvent fabriqué des inscriptions, qu'on peut lui attribuer sans injustice la paternité de ces fragments, dont M. Meyer a vainement essayé de corriger la langue incorrecte.

A. MOLINIER.

69. — **Arnaud d'Oïhenart et sa famille**, par J. B. E. de Jaurgain. Paris H. Champion, 1885. Grand in-8 de 86 p. Extrait de la *Revue des Basses-Pyrénées et des Landes*. Tiré à part à 100 exemplaires, 20 sur papier de Hollande, 80 sur papier ordinaire.

Je me plaignais, il y a déjà plusieurs années, en publiant trois lettres inédites d'Arnaud d'Oïhenart [1], de l'extrême rareté des informations que nous possédions sur l'auteur de la *Notitia utriusque Vasconiæ*, et je disais, à cette occasion : « Sera-t-il possible de recueillir assez d'autres renseignements sur Oïhenart pour que ses biographes futurs lui consacrent plus que les dix lignes en quelque sorte sacramentelles retracées au-dessous de son nom aussi bien dans le *Dictionnaire* de Moréri que dans l'*Histoire de la Gascogne* [de Monlezun]? Je l'espère bien ». La brochure de M. de Jaurgain justifie mes espérances d'alors : grâce aux recherches de cet excellent travailleur, qui avait déjà si heureusement éclairci l'histoire des *Trois Mousquetaires*, nous connaissons de la façon la plus précise les principaux événements de la vie du célèbre avocat mauléonais.

Résumons les indications tirées par M. de J. des documents de la Bibliothèque nationale et de diverses collections particulières, notamment des archives de Mme la comtesse de Brancion où sont conservés en si grand nombre les manuscrits d'Oïhenart.

Celui que l'on a surnommé « un des historiens les plus éclairés et les plus judicieux de son temps » naquit à Mauléon, le 7 août 1592. Il était le second fils de Me Arnaud d'Oïhenart, avocat, procureur du roi au pays de Soule, et de Jeanne d'Etchart. Il obtint, le 7 septembre 1612, des lettres de licence ès-droits à la Faculté de Bordeaux. Il se qualifiait avocat le 29 avril 1618. Il fut nommé syndic du tiers-état de Soule le 30 avril 1623. Le Parlement de Bordeaux confirma cette élection par arrêt du 3 mai 1625, et, le 23 juillet suivant, en assemblée générale des Etats, Pierre de Béhéty, seigneur et potestat de Lacarry, abbé de Sainte-Engrâce, et Arnaud d'Oïhenart furent députés vers le roi, le premier par le clergé et la noblesse, le second par le tiers-état. Le futur historien paraît être resté un peu plus d'un an à Paris. De retour à Mauléon, il demanda à Arnaud de Casenave, lieutenant-général de robe longue, l'autorisation, qui lui fut accordée le 29 octobre 1625, de convoquer le tiers-état pour se faire rembourser « les frais de son voyage vers le roy ». Le jeune syndic défendit avec tant de zèle les intérêts de ses commettants contre les exigences du parlement de Navarre, que cette compagnie lança un décret de prise de corps contre lui « en haine de l'assistance qu'il donnait aux Souletins » ; les habitants de Saint-Palais l'emprisonnèrent pendant qu'il se rendait auprès du seigneur de Gramont qui l'avait mandé. Par arrêt du 21 juin 1627, le Parlement de Bordeaux supplia le roi de permettre aux Souletins d'arrêter les Bas-Navarrais jusqu'à ce que le Parlement de Pau eût fait relaxer

1. *Revue de Gascogne*, tome X, 1869, p. 167.

le vaillant syndic, victime de son patriotisme. M. de J. fournit d'abondants détails sur le rôle vraiment généreux joué par le représentant du pays de Soule et il faudra désormais saluer en Oïhenart autant un excellent citoyen, qu'un excellent érudit.

De sa vie politique passons à sa vie privée, cette vie privée dont on savait si peu de choses, comme M. Francisque Michel le constatait longtemps avant moi [1]. Au mois de mars 1627, Oihenart était déjà marié à Jeanne d'Erdoy dont il a laissé un séduisant portrait dans ses poésies de jeunesse (dialecte bas-navarrais) [2], vantant son corps droit, sa taille mince, les flots d'or de sa chevelure qui descend jusque sur ses hanches, ses beaux yeux, ses lèvres de corail, etc., etc. C'était la fille de noble Arnaud, seigneur de la Salle d'Erdoy de Saint-Palais, et de Jeanne de Gaïnçury et de la Salle de Cibits. Elle avait épousé en premières noces, vers la fin de 1608, discret Mᵉ Jean de Lostal-Maucor, seigneur de la Salle d'Apat de Bussunarits. Ce mariage enrichit l'avocat souletin, « assez pauvre cadet au demeurant », et lui donna, avec le droit de se qualifier noble, écuyer, seigneur des Salles d'Erdoy, de Gaïnçury et de Cibits, le privilège d'entrer aux états de Navarre dans le corps de la noblesse et de siéger comme gentilhomme juge-jugeant aux cours générales des pays de Mixe et d'Ostabaret. Il se fixa dès lors à Saint-Palais, se fit recevoir avocat au parlement de Navarre, et fut chargé de la gestion des immenses biens de la maison de Gramont. L' « Intendant de la maison de monseigneur le comte de Gramont », comme il est qualifié dans un acte du 20 août 1635, s'occupait déjà, dès le mois de juillet 1691, de recherches historiques; le goût lui en avait probablement été donné par le riche chartrier de Bidache [3]. En octobre 1641, les états de Soule le députèrent auprès du conseil du roi et sa mission dura près de trois ans. En 1647, il fut nommé jurat de la ville de Saint-Palais. Il perdit Jeanne d'Erdoy en 1653; il fut chargé, en 1660, par le maréchal duc de Gramont, gouverneur de Navarre et Béarn, et, en 1665, par Thibaut de Lavie, premier président du parlement de Pau, de régler diverses affaires relatives aux limites de la Basse-Navarre et de la Haute-Navarre, aux bénéfices du chapitre de Roncevaux. Son testament est daté de Saint-Palais, le 8 avril 1667;

1. *Le pays basque*, 1855, p. 455.

2. Voir *Proverbes basques recueillis par Arnauld Oihenart suivis des poésies basques du même auteur*. Edition Francisque Michel, Bordeaux, 1847, in-8°, p. 155.

3. M. de J. indique (p. 23), dans une des plus intéressantes de ses nombreuses notes, les dates de la plupart des extraits faits par Oïhenart, de 1631 à 1657, parmi les documents de Bayonne, de Pau, de Toulouse, de Pampelune, de Tarbes, de Lescar, de Périgueux, de Paris, de Dijon, de Précy-sur-Oise, où se trouvaient alors les papiers de la maison de Lune. La même note, qui se prolonge jusqu'à la p. 25, contient diverses indications sur les manuscrits d'Oïhenart. Dans la bibliographie, M. de J. a omis de signaler une curieuse notice de M. Julien Vinson sur les deux éditions de la *Notitia utriusque Vasconiæ*, notice qui a d'abord paru dans le *Bulletin du bouquiniste*, et qui a reparu dans la *Revue des Bibliophiles*. Je crois même qu'elle a été, depuis, réimprimée dans un recueil de *Mélanges* du savant critique.

il mourut peu de temps après, car il est cité comme défunt dans un acte du 14 janvier 1668.

A la suite de cette irréprochable notice, on trouve la *généalogie de la famille d'Oihenart* (p. 34-56), et, aux *Appendices* (p. 57-86), une lettre de Jean Besly à Arnaud d'Oïhenart, du 1er décembre 1642 [1], une lettre de Pierre Gaucher de Sainte-Marthe au même, du 12 janvier 1665 [2], une lettre du conseiller au Parlement de Paris, Pierre Payen, seigneur des Landes, au même, du 18 octobre 1665, les généalogies d'Erboy et de Gaînçury, une étude sur la noblesse au pays basque et un tableau des maisons nobles de la Soule et des juges-jugeants de la cour de Licharre en 1613.

T. DE L.

---

70. — **Englands Urtheil über Molière den einzigen Nebenbuhler Shakspeare's und den grœssten Komiker aller Zeiten**, von D. C. HUMBERT. Zweite Auflage. Leipzig, Alf. Krüger, 1884. In-8, XII, 131 p.

Après avoir fait sur « Molière, Shakespeare et la critique allemande » une étude, qui fit sensation, quand elle parut, M. C. Humbert a écrit sur « Molière jugé par les écrivains anglais », l'essai dont on vient de lire le titre et dont une seconde édition a suivi de près la première. Ici il ne s'agit plus de combattre des préjugés nationaux et de venger Molière d'injustes mépris; non, notre grand comique n'a presque trouvé que des panégyristes de l'autre côté de la Manche; la difficulté était donc, non pas de réfuter des jugements dus à la prévention ou erronés, mais d'éviter la monotonie, en rappelant les appréciations élogieuses des admirateurs anglais de Molière; grâce à une habile disposition et à d'ingénieux rapprochements, M. C. H. a évité cet écueil, et il a trouvé moyen de nous faire lire sans peine tant de jugements dont la ressemblance était bien faite à la longue pour fatiguer l'attention.

Après un préambule où il rappelle rapidement de quelle opposition Molière a été l'objet en Allemagne, M. C. H. passe successivement en revue les divers jugements qui ont été, en Angleterre, portés sur le comique français, comme homme, comme critique, comme acteur et

1. Cette lettre avait déjà été publiée dans les *Archives historiques du Poitou* (Poitiers, 1880, grand in-8°, p. 353-356.

2. De cette lettre, dont l'original appartient aux archives de Mme de Brancion, j'extrais deux passages, un qui est relatif à un ouvrage promis et non donné par Oïhenart, l'autre à la création d'un célèbre recueil, cher à tous les amis des lettres : « Nous avons fort parlé de vostre histoire de Navarre, que l'on attend de vous avec impatience. Vous estes le seul et unique en France capable de cet ouvrage. On vous conjure de le mettre au jour. » — « Je vous dirai que M. Salo, conseiller de la cour, a entrepris sous un nom supposé [Hédouville], de donner toutes les semaines une certaine gazette docte intitulée le *Journal des savants*. Je vous l'envoie et par sa lecture vous jugerez ce que c'est ».

directeur de troupe, enfin comme poète. C'est surtout sous ce dernier point de vue, on le comprend du reste, que Molière a été apprécié en Angleterre, comme en Allemagne; mais tandis qu'ici il l'a été si souvent avec rigueur ou une suprême injustice, il ne s'est trouvé en Angleterre qu'un poète médiocre, Shadwell, et un critique anonyme du *Daily Telegraph* pour condamner ou rabaisser le grand comique. D'autres, sans doute, tout en l'admirant, lui ont reconnu des défauts, mais le plus grand nombre l'ont regardé, les uns : d'Israeli, Ed. Bulwer, Charles Reade, von Laun, Bezant, etc., par exemple, comme le seul rival qu'on puisse opposer à Shakespeare; les autres : Gibbon, Blair, Hallam, Fitz Gerald, Miss Trollope, W. Scott, O. Goldsmith, Swinburne, Sime, etc., comme le plus grand comique du monde; plusieurs, par exemple : Dibdin, la margrave d'Anspach, Kemble, Byron, Shelley — on voit quels grands noms, — l'ont mis au dessus de tous les écrivains dramatiques; Henri Bulwer en a fait le poète idéal et inimitable.

M. C. H. après avoir fait passer sous nos yeux tous ces jugements, qui témoignent de l'immense admiration de l'Angleterre pour Molière, n'a pas de peine à montrer quelle place considérable le grand comique occupe dans la littérature universelle. Sa conclusion, à laquelle on ne peut que souscrire, c'est que le jugement porté sur le poète français par les adversaires qu'il a trouvés en Allemagne n'a aucune valeur, ni aucune portée. Elle a dû surprendre, il y a sept ans, quand il l'a mise en avant pour la première fois; elle étonne moins maintenant que chaque année voit paraître dans la patrie de Schlegel quelque nouvel admirateur de Molière. M. C. Humbert, qui mérite vraiment de prendre rang à côté des panégyristes anglais les plus enthousiastes de notre grand comique, mérite encore plus d'occuper une place à part parmi ceux que notre illustre compatriote a rencontrés de l'autre côté des Vosges.

Ch. J.

CHRONIQUE

FRANCE. — MM. Gaidoz et Sébillot viennent de publier un nouveau chapitre de leur répertoire bibliographique du Folklore français : *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire des Frances d'Outre-Mer*, 95 p. in-8, Paris, Maisonneuve, 1886, prix, 2 fr. 50. Sous le nom de « Frances d'Outre-Mer », les auteurs comprennent non seulement les colonies françaises, mais aussi les pays où notre langue n'a pas cessé d'être parlée soit sous forme littéraire, soit sous forme de patois créole, par exemple le Canada, et l'île Maurice, la Trinidad, Haïti... Cette bibliographie couvre donc un vaste domaine, et elle est un intrument de travail indispensable, non seulement pour le folklore, mais encore pour l'éthnographie. Les auteurs y ont compris aussi les pays de protectorat, Tunis, Madagascar et l'Indo-Chine.

— Le dernier fascicule de la *Gazette Archéologique*, dirigée par MM. de Witte

et de Lasteyrie, vient de paraître. Il contient les articles suivants : E. Le Blant : *Introduction à l'étude des sarcophages chrétiens de la Gaule* (4 planches). — L. Courajod : *Une sculpture d'Antonio di Giusto Betti au Musée du Louvre* (pl.). — Le même : *Quelques sculptures en bronze de Filarète*; premier article (pl.). — E. Muntz : *Fresques inédites du palais des papes à Avignon, et de la Chartreuse de Villeneuve*; premier article (pl.) — A. Chabouillet. *Etude sur quelques camées du cabinet des Médailles.* (Très belle planche). — Nous rendrons compte prochainement des articles qui composent le très intéressant volume, aujourd'hui terminé, de l'année 1885 : il ne comprend pas moins de 34 articles et 45 planches.

— La fascicule II (littérature et philologie), pour 1885 de l'*Annuaire de la Faculté des Lettres de Lyon*, qui a puru récemment (Leroux éditeur), contient les travaux suivants : P. Regnaud. *Stances sanskrites inédites.* — G. Lafaye. *Discours d'ouverture.* — G. Bizos, doyen de la Faculté des Lettres d'Aix. *Essai sur l'apparition du mélodrame en France.* — P. Regnaud. *Mélanges philologiques.* (1° *Privus, privignus, privilegium, privatus, privo.* 2° Sur l'étymologie du mot sanskrit *indra.* 3° *Memor, manman,* μνήμων. 4° *Miçra, madhya,* μιξο-, μέσσος, *medius.* 5° Observations sur les variantes des racines indo-européennes. — Grandjean, étudiant à la Faculté. *Tableaux comparatifs des principales modifications phonétiques que présentent les infinitifs des verbes faibles dans les dialectes germaniques.* Le fascicule III (philosophie) qui est en vente aussi depuis quelques jours, est consacré aux études suivantes : S. Arlaing. *Dissociation et association nouvelle des mouvements instinctifs sous l'influence de la volonté.* — A. Bertrand. *Un discours inédit de André-Marie Ampère.* — *La psychophysiologie au* XVIIe *siècle.* — R. Thamin. *Le livre de M. Bain sur l'éducation.* — A. Hannequin. *Leçon d'ouverture d'un cours sur la philosophie des sciences.* — P. Regnaud. *Sur l'origine de quelques mots sanskrits qui désignent l'homme et l'humanité.* — *Nouvelles remarques sur l'évolution des idées ou le développement du sens des mots dans les langues indo-européennes.* — J. Ménard, boursier d'agrégation. *Contribution à la théorie des hallucinations.*

— Dans son article sur *le Lièvre*, de Simon de Bullandre (n° 6, p. 115), notre collaborateur M. A. Delboulle appelle l'attention sur un mot curieux « se former » au sens de « se gîter ». Nous recevons, à ce propos, de M. Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen, la lettre suivante : « Si MM. Littré et Godefroy ne mentionnent pas « cette acception intéressante », ce n'est pas ma faute, car, dès 1866, dans mon édition des *Chansons normandes du* XV[e] *siècle*, p. 3 (appendice), je mettais, au bas du 1[er] couplet de la chanson II du ms. Lepelletier :

Bonne chère, bonne chère,
Benoist soit qui la fera !
Je treuue la *forme* au lièvre,
Mais le lièvre n'y est pas,

la note suivante : « *La forme*, le gîte où le lièvre a laissé l'empreinte de son corps. » Je n'avais pas grand mérite à mettre cette note; car le premier paysan venu du Bocage normand (dont Vire est la capitale) aurait pu la mettre aussi bien que moi. On dit toujours la *forme* pour le *gîte* du lièvre. »

— Deux nouvelles brochures de M. Jadart : 1° *La maison natale de dom Mabillon et son monument dans l'église de Saint-Pierremont.* (Caen, Le Blanc-Hardel, 19 p.). Cette maison a été achetée par le curé du village, rien n'y sera changé, et elle sera toujours habitée par un vieillard de Saint-Pierremont; 2° *Les guerres de la Fronde dans la baronnie du Thour en Champagne 1649-1657* (Arcis-sur-Aube,

Frémont, 23 p.); M. J. reproduit dans cette dernière brochure deux pièces originales et contemporaines, transcrites dans une étude et dans une mairie de village, une constatation authentique de l'état du domaine du Thour et des dégâts qu'il subit de 1649 au 12 février 1655; une transaction passée en 1657 par les malheureux vassaux de la baronnie du Thour avec leurs seigneurs, messieurs les administrateurs du temporel de l'Hôtel-Dieu de Paris. On trouve dans ces deux documents « l'expression naïve et fidèle des doléances que provoquèrent des maux inouïs ».

— Vient de paraître à la librairie Klincksieck le tome quatrième de l'*Histoire de France principalement pendant le* XVI*e et le* XVII*e siècle*, de M. Léopold de Ranke; la traduction de ce tome, commencée par M. J.-J. Porchat, a été continuée par M. C. Miot; il renferme les livres onzième et douzième de l'ouvrage. (Le gouvernement de de Mazarin et la Fronde, p. 1-227; les dix premières années du gouvernement personnel de Louis XIV, p. 229-421).

— *Les manuscrits de Diderot.* — Tous les amis du XVIIIe siècle voudront lire l'intéressante brochure intitulée : *Les manuscrits de Diderot conservés en Russie, catalogue dressé par* M. Maurice Tourneux. (Extrait des *Archives des missions scientifiques et littéraires*. 3e série, tome XII. Paris, imprimerie nationale, 1885. Grand in-8° de 40 p.) — M. Tourneux a fait précéder le catalogue des manuscrits de Diderot, acquis par Catherine II, du récit des circonstances dans lesquelles ils ont été recueillis par la Russie. Récit et catalogue sont également bien faits. On trouvera tous les détails désirables dans le rapport de M. Tourneux sur la vente des papiers de Diderot à l'impératrice Catherine par la fille de l'auteur, Mme de Vandeul, et sur le contenu de chacun des 32 volumes (un a été égaré, le XVIIe) qui, en 1863, sont passés de l'Ermitage au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, volumes qui ne se composent que de copies avec rares corrections autographes dont une seulement, concernant le *Neveu de Rameau*, a une réelle importance. Du rapport de M. Tourneux il résulte que les recherches du sagace érudit ont ajouté un certain nombre de pages « véritablement précieuses » aux œuvres de celui qu'il appelle (p. 40) « le penseur, l'écrivain, l'artiste en qui le XIXe siècle a le devoir de saluer un de ses plus brillants précurseurs. » — T. de L.

— *Correspondance inédite de la Tour.* — Nous retrouvons le nom de M. Maurice Tourneux, associé, cette fois, à celui de M. Jules Guiffrey, en tête d'une splendide brochure dont voici le titre : *Correspondance inédite de Maurice Quentin de la Tour, suivie de documents nouveaux* avec deux planches hors texte et quatre gravures dans le texte (Paris, Charavay frères, 1885. In-4° de 42 p. Tiré à 60 exemplaires. Extrait de la *Gazette des beaux arts*). La première partie de la brochure est remplie par les lettres inédites du célèbre peintre, extraites des Archives nationales; la seconde partie est remplie par des renseignements groupés sous ce titre : *La Tour chez ses notaires. Lettre à M. Jules Guiffrey*. Ce dernier est l'auteur de la première partie, où de curieuses indications biographiques et bibliographiques sont mêlées aux documents publiés par le vaillant archiviste. Les trouvailles de M. Tourneux ont complété fort heureusement celles de son collaborateur. La brochure, qui, tout en nous apprenant beaucoup de choses sur le grand pastelliste, nous montre que beaucoup de choses sont encore à trouver sur diverses circonstances de sa vie, est ornée du portrait de Restout (Musée de Saint-Quentin), du portrait de l'abbé Hubert (même musée), du portrait de Mme de Pompadour *(ibidem)*, du portrait du peintre Sylvestre *(ibid.)*, du portrait de M. de Julienne *(ibid.)* et du portrait de La Tour âgé, par lui-même (Musée du Louvre). — T. de L.

— *Douet d'Arcq.* — M. Henri Bordier, après avoir rappelé que M. Louis de Mas-Latrie a récemment retracé la vie littéraire de M. Léon Lacabane, « le vénérable

patriarche de l'École des Chartes, » s'est demandé pourquoi un des contemporains et amis de ce dernier, « compagnon de ses efforts et de ses travaux, qui l'avait précédé dans la tombe (29 janvier 1883), n'a pas encore obtenu de ses confrères le dernier hommage qu'il a cependant bien mérité ». Il ajoute : « L'un de ceux qui ont pu apprécier pendant tout le cours d'un demi-siècle cet homme d'une probité austère, cet érudit infatigable et judicieux, cet esprit aimable et chevaleresque, s'estime heureux de réparer cet oubli. » (*Douet d'Arcq, chef de la section historique aux Archives nationales 1808-1883. Notice biographique et bibliographique.* Paris, librairie d'Alphonse Picard, 1885. Grand in-8º de 23 p. Extrait revu et corrigé du tome XLVI de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*). M. B. raconte d'une façon fort intéressante la simple et calme vie de l'éditeur de Monstrelet. L'histoire de cette vie se confond parfois avec l'histoire même de la Bibliothèque Nationale (p. 7-8) et des Archives nationales (p. 9 et suiv). On lira avec une sympathie mêlée d'admiration le tableau complet (p. 10-12) des prodigieux dépouillements accomplis par celui qui devint, le 1er octobre 1873, chef de cette section historique d'Archives nationales à laquelle il était attaché depuis le 1er janvier 1841. M. B. oppose cet éloquent tableau au préjugé trop répandu d'après lequel les employés commis à la garde des papiers de l'État « sommeillent quelque peu dans les douceurs contemplatives d'une demi-oisiveté ». Un autre tableau bien curieux, c'est celui qu'a dressé M. l'archiviste Gerbaux (p. 15-23) des ouvrages, opuscules, voire même des menus articles, dus à la plume de Douet d'Arcq. En parcourant cette bibliographie composée de 114 numéros, on dira, au sujet de l'ensemble des publications de Douet d'Arcq, ce que son biographe dit si bien au sujet du *Catalogue de la collection des sceaux des Archives* (1863-68, 3 vol. in-4º), quand il parle de cette récompense, « ambition suprême des savants dignes de ce nom, l'espérance d'avoir utilement travaillé. » — T. de L.

— *Le Père de Sainte-Marthe, architecte.* — Tout le monde sait que le Père Abel-Louis de Sainte-Marthe, cinquième supérieur général de la congrégation de l'Oratoire (1621-1696), donna, avec ses deux frères, la première édition du *Gallia Christiana* (1656, 4 vol. in fº), qu'il laissa beaucoup de matériaux, pour l'édition définitive, à cet autre membre de la famille, son cousin, qui fut le P. Denys de Sainte-Marthe, général des Bénédictins de Saint-Maur, et qu'il prépara, sur un plan analogue, un *Orbis Christianus*, qu'il n'eut malheureusement pas le temps de publier, mais dont cependant sept volumes in-fº de matériaux étaient réunis. Ce qui est moins connu, c'est son goût et son talent pour l'architecture (*Le Père de Sainte-Marthe, architecte, par le* P. Ingold. Paris, librairie Poussielgue, 1886, grand in-8º de 9 p. Extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise.* Tiré à cent exemplaires. Nº 1 de la 2e série de la *Petite bibliothèque oratorienne*). Le P. Ingold a recueilli divers renseignements curieux dans les diverses biographies, la plupart inédites, du Père de Sainte-Marthe, notamment dans les *Mémoires* de Batterel, sur les travaux qu'il fit exécuter à Saint-Magloire, à Notre-Dame des Vertus, dans la plupart des maisons de l'Oratoire, à Nantes, à Juilly, à Saint-Paul aux Bois, surtout à Notre-Dame des Ardilliers, près Saumur. De tous les documents si soigneusement analysés et reproduits par le P. Ingold, il résulte que si le Père de Sainte-Marthe fut un grand érudit, il fut aussi un habile artiste. — T. de L.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 29 mars — 1886

71. — **General Principles of the Structure of Language,** by James Byrne, M. A. — London, Trübner, 1885. 2 vol. in-8 de xxxij-504 et xviij-396 pp.

En présence d'un bon ouvrage entaché de quelques inexactitudes, la tâche du critique est aisée. Elle est aisée encore, bien que pénible, quand le livre est tout à fait mauvais. Mais, lorsqu'une étude aussi volumineuse que celle de M. Byrne s'impose au respect par le temps et les recherches qu'elle a dû coûter, lorsqu'une telle étude présente côte à côte des aperçus justes, ingénieux, en tout cas suggestifs, et des théories paradoxales et bizarres que la science a condamnées depuis plus d'un demi-siècle, alors le travail de départ est vraiment long, difficile, et l'on risque à tout coup de pécher par excès soit d'indulgence soit de sévérité. Aussi, dois-je avertir d'avance qu'il me sera impossible de faire ressortir ici tous les mérites et tous les défauts de l'œuvre de M. B. Pour la critiquer complètement il faudrait la refaire, et peu de linguistes se sentiraient capables d'un effort pareil.

L'auteur s'est proposé d'étudier l'influence qu'exercent sur la structure grammaticale et syntactique du langage, d'une part, le tempérament physique et le développement intellectuel de la race qui le parle, de l'autre, les circonstances extérieures (climat, habitat, moyens de subsistance, etc.), au milieu desquelles elle se meut. Sujet admirable, trop vaste seulement, eu égard à nos connaissances encore restreintes en linguistique générale et en ethnologie. Mais un esprit hardi et compréhensif a raison parfois de ne pas s'interdire les généralisations même prématurées: quoi qu'il en faille retrancher dans la suite, il en demeure toujours quelque chose. L'essentiel est que ce qui en demeure vaille la peine que le chercheur s'est donnée.

Or tel ne paraît pas être le cas ici. M. B. a divisé son ouvrage en deux parties, l'une déductive, l'autre inductive : dans la première il recherche théoriquement les effets que devront produire sur le langage en général telles ou telles conditions de race et d'habitat; dans la deuxième il vérifie, pour chaque langue en particulier, l'application des lois que la déduction lui a fait découvrir. Réserves faites sur le

caractère *a priori* de cette méthode, on voit que la tentative est intéressante et assez neuve, et que, si M. B. se fût borné à étudier, mais à fond, une dizaine de types de langues nettement caractérisés [1], depuis la plus analytique jusqu'à la plus synthétique, il eût à grands traits tracé une esquisse qui, corrigée et complétée dans la suite sur les indications des spécialistes, n'aurait pu manquer de devenir un tableau fidèle. Mais, en éparpillant son attention sur cent vingt langues, sur chacune desquelles il n'a guère pu consulter qu'une grammaire, il s'est exposé à noyer l'ensemble dans les détails, il s'est fatalement condamné aux approximations, aux redites et aux erreurs. Eût-il en effet à l'origine colligé les documents les plus récents et les plus sûrs, la linguistique marchait toujours pendant le temps nécessaire à l'achèvement de son formidable travail, en sorte que, sur bien des points, et particulièrement dans le domaine indo-européen, où elle a marché à pas de géant, certaines opinions de M. B., déjà surannées au temps de Bopp et de Grimm, font aujourd'hui l'effet de fossiles qui ressuciteraient.

Il me paraît impossible d'aborder l'examen du fond avant d'avoir déblayé au moins quelques-unes de ces scories.

T. I[er]. — La phonétique générale, malgré un certain appareil de signes diacritiques, est insuffisante, et si peu précise que dès le début l'auteur appelle le phonème *ts* une aspirée (p. 15). — La phonétique quichua, indiquée d'après Markham (p. 201), n'est point complète : au lieu de seize consonnes il n'en faudrait pas moins de vingt-deux, non compris les deux *h*, et les explosives emphatiques ne sont pas des consonnes doubles [2]. — « As it is natural for a consonant to be harder as an initial... » (p. 296). Cette assertion tendrait à généraliser et à faire tenir pour nécessaire un procès phonique particulier aux langues dravidiennes et peut-être au groupe ouralo-altaïque; beaucoup de langues, au contraire, font permuter en sourdes les sonores finales. — L'accentuation finnoise, qui porte sur la première syllabe du mot, avec accent secondaire sur toutes les syllabes impaires, n'est pas due à un effort fait pour prononcer deux syllabes ensemble (p. 407), explication qui se comprend à peine, mais à la tendance logique qui relève, dans un groupe agglutinatif, la syllabe significative par excellence, et il est surprenant que M. B., d'ordinaire si prodigue d'explications psychologiques, ait passé à côté de celle-ci. Quand le Magyar, par exemple, dans un mot comme *halhatatlanságomat* (meam immortalitatem), appuie sur la syllabe *hal* (mori), il n'obéit pas à un autre principe que l'Allemand qui, dans le mot *wahrscheinlichkeit*, relève la syllabe *wahr*. —

1. Par exemple : une langue africaine (le poul ou un idiome bantou); une de de l'Amérique du Nord (le cri); une de l'Amérique du Sud (le quichua); une polynésienne (le hawaien); une monosyllabique (le chinois); une ouralo-altaïque (le yakoute); une sémitique (l'arabe); une indo-européenne (le grec), et deux modernes très analytiques (le grec moderne et le français-créole de Bourbon).

2. Cf. J. J. v. Tschudi, *Organismus der Khetsua-Sprache* (Leipzig, 1884), p. 175.

M. B., en maintenant, comme c'est son droit, le japonais à l'état d'unité isolée (p. 473), ne fait aucune allusion à l'opinion qui tend à s'accréditer et qui le classe dans la famille ouralo-altaïque. Il semblerait pourtant que ses études comparatives eussent dû l'amener à formuler sur ce point important un jugement motivé.

T. II. — Depuis les travaux de savants tels que Guyard [1], il n'est plus permis de considérer le pluriel brisé arabe comme un singulier collectif (p. 23) : c'est toujours, ou une formation analogique, ou un pluriel périphonique qui a perdu la désinence d'où était issue la périphonie, comme en allemand *mutter*, pl. *mütter* = * *müttere*. — Tout ce qui est relatif à la phonétique sanscrite et à l'origine des désinences de déclinaison (pp. 103-108) serait à refondre : l'auteur va jusqu'à imaginer une désinence *-ina* pour expliquer l'instrumental *açvena*, jusqu'à restituer dans le vocatif des féminins en *-â (açve)* un *i* final dont il donne une explication symbolique. Symboliques aussi le gu*na* et la v*r*ddhi (p. 104); symbolique, cet *â* des thèmes féminins, lequel « refers not so strongly as *a* of the masculine to the substantive as object, because it is lengthened to express another thought » (p. 109) ; la voyelle *i* est significative de juxtaposition et proximité, c'est pourquoi elle est indicative du locatif et du duel ; et *au*, l'autre indice du duel et du locatif *(devau = agnau!)*, est sans aucun doute tiré de *dwa* [2] (p. 111). — M. B. croit que le zend n'a pas de règles de sandhi extérieur parce que les mots y sont séparés (p. 132), comme si le système graphique d'une langue en déterminait la prononciation ; et il paraît aussi dénier au grec la connaissance de semblables règles (p. 137) : ignorerait-il les prononciations τὴμ πόλιν, τὸγ κόλπον, etc. ? — Que dire enfin de l'-αιν du duel féminin restitué -α(ṣ)ι(â)ν, et le reste de la déclinaison à l'avenant (p. 138)? de -έστερος = sk. *-iyastara* (ibid.)? de -τω impératif rapporté à sk. *-tu* (p. 140)? de -ειν infinitif contracté de -μεναι (p. 143)? de lat. *-î (equî)* = sk. *-asya* (p. 147)? de l'*umlaut* germanique donné pour un processus mental (pp. 191 et 220), alors pourtant que l'auteur tire de Grimm tous ses renseignements sur les langues de ce groupe? Il y a là plus que des énormités isolées, c'est un véritable travers d'esprit : l'auteur dé-

1. *Nouvel Essai sur la formation du Pluriel brisé*. Paris, Vieweg, 1870 *(Bibl. de l'Ec. des hautes Et.*, fasc. 4).

2. On voit que c'est surtout sur le terrain du sanscrit que M. B. exerce son ingéniosité : on dirait qu'il le considère comme une langue idéale, où tout ce qui est doit avoir sa raison d'être au point de vue logique, et l'explication lui tient à ce point à cœur que, plutôt que de n'en pas donner, il en donne volontiers une qui n'explique rien. Il dira, par exemple (II, p. 121), que le *-sya-* du futur sanscrit est probablement le même que celui du génitif. Comprenne qui pourra. Sur l'origine du parfait latin il a une page de pur galimatias (II, p. 154); et sur le génitif en *-a* du slave il lui échappe un aveu naïf, qui montre à quel point la préparation lui a fait défaut pour certaines parties de son œuvre (II, p. 243) : « Schleicher dérive cette désinence du primitif *-asya* ; M. Miklosich dit qu'il y a contre cette dérivation des objections phonétiques insurmontables, mais il ne les indique pas. » C'est qu'elles sautent aux yeux.

pouille ses documents avec une minutie et une conscience dignes des plus grands éloges; mais il ne peut se tenir d'accommoder les faits positifs qu'il a recueillis aux principes imaginaires qui l'obsèdent; et il écrit sans le moindre scrupule que les finales en -οι et -αι du pluriel grec sont brèves... à cause de la légèreté de l'élément mental qu'elles sont destinées à exprimer (II, p. 145).

Ce sont là les plus graves reproches auxquels s'est exposé M. B. en ne circonscrivant pas ses recherches; ce ne sont pas les seuls. S'il avait fait, entre toutes les langues du monde, un choix sobre et motivé, on s'inclinerait sans objection devant son choix; mais, à le voir passer en revue tant d'idiomes d'un intérêt fort médiocre, on est tenté de demander la raison de ses omissions arbitraires. Pourquoi traiter de l'eskimau (I, p. 136), sans y joindre l'aléoute, dont la structure n'est pas moins remarquable? Pourquoi étudier le quichua (I, p. 201), sans en rapprocher l'aymara, sur les affinités duquel on voudrait être fixé? Pourquoi tant de détails sur le tagal (I, pp. 260-282), sur le celte (II, pp. 153-182), et pas un mot des dialectes des aborigènes de l'Indoustan, tels que le mound, qui représentent toute une couche ethnique presque disparue? Sur toutes ces langues les informations sont au moins aussi nombreuses et aussi précises [1] que sur le duauru et le baaro, que personne ne sait et qui ont pourtant mérité l'honneur de figurer dans le catalogue dressé par M. Byrne (I, p. 257).

Il n'est pas nécessaire, pour être linguiste, de savoir le sanscrit ni la néo-grammaire, et M. B., à l'éducation près de son esprit, que hantent trop d'anciennes idoles, a certainement le tempérament et la vocation du linguiste, la patience dans la recherche et le goût de l'analyse, poussé parfois jusqu'au raffinement excessif. J'ai déjà dit que beaucoup de ses idées générales sont justes, autant qu'elles peuvent l'être dans un livre qui pèche à ce point par le détail. On comprend très bien, par exemple, comment une excitabilité vive du sujet parlant, tend à diviser la pensée en un grand nombre d'éléments fragmentaires, et par conséquent à construire le discours au moyen d'une série de particules, dont la nuance de signification, à force d'infinie délicatesse, échappe souvent à l'analyse la plus minutieuse (I, p. 23); comment, au contraire, une excitabilité lente, percevant la résultante de toutes ces menues impressions extérieures sous la forme d'une impression unique, sans nuances ni détails, donne à la pensée et à la phrase ce tour violemment synthétique qui révolte toutes nos habitudes d'esprit (I, p. 22); et ces deux principes se vérifient à merveille dans les deux extrêmes du langage humain, langues des nègres d'Afrique, langues des Indiens de l'Amérique du Nord, lesquels sont, respectivement, les plus nerveux et les plus flegmatiques des hommes. On saisit moins bien comment le degré

1. Pour l'aymara, le *Grundriss* de M. Fr. Müller; pour l'aléoute, le même et I. Veniaminov, *Opyt Grammatiki Aleutsko-Lisjevskago Jazyka*, (S. Peterb. 1846); pour le mound, J. C. Whitley, *Mundari Primer* (Calcutta 1873), etc.

intermédiaire tend à produire des racines dissyllabiques *(ibid.)* : on voudrait savoir ce que c'est au juste qu'une racine, et sur quelle autorité M. B. se fonde pour refuser à l'indo-européen ce dissyllabisme primitif (II, p. 273) que d'excellents esprits inclinent à y admettre. Les spéculations sur l'origine des notions de temps, de mode, de nombre, de genre, de toutes les catégories grammaticales, (I, pp. 30 sq.; II, pp. 303 sq.) ne manquent ni de finesse ni d'agrément; mais on se sent parfois séduit plus que convaincu. Il est difficile de croire, entre autres assertions, que les races qui distinguent un genre grammatical aient nécessairement une plus forte dose d'énergie mentale que celles à qui cette catégorie fait défaut (I, p. 38) : cela est vrai des Indo-Européens, des Sémites et des Khamites, mais reste à prouver des Hottentots et de bien d'autres [1]. J'avoue encore que j'ai peine à me persuader que le climat rigoureux de la Sibérie soit pour quelque chose dans l'arrêt de développement qu'a subi en samoyède le processus de l'harmonie vocalique (I, p. 401), alors surtout que je le vois développé avec une intensité toute particulière chez les Yakoutes, qui habitent le bassin septentrional de la Léna. Et puis enfin, ce que je cherche non sans inquiétude, c'est le critérium précis, qui doit distinguer l'œuvre vraiment scientifique du simple amusement d'un esprit curieux et érudit : qui décidera de l'excitabilité « quicker » ou « slower » de telle ou telle race? qui m'assure que telle contrée offre des moyens de subsistance plus nombreux ou plus variés que telle autre? Bon encore une fois, quand il s'agit d'extrêmes comme les Nègres et les Peaux-Rouges, comme l'indigence circumpolaire et l'exubérance tropicale; mais, dès qu'il s'agit de degrés moyens, ce n'est plus guère qu'affaire d'impression personnelle [2], et il paraît hardi d'étayer une théorie sur des bases aussi fragiles. Quoi qu'il en soit, les idées de M. B. appellent la discussion, et quelques-unes au moins s'en tireront avec honneur.

Je signalerai en terminant quelques fautes légères qu'il sera aisé de faire disparaiître, mais je ne prétends pas les relever toutes.

P. 352. On ne voit pas pourquoi M. B. préfère, pour les langues ouralo-altaïques, une désignation diffuse et peu exacte au terme consacré par l'usage. — P. 371. La désinence du datif ottoman, dans une transcription qui se pique d'être phonétique, ne doit point être représentée par *-eh* (l' *h* fût-il même imperceptible) : il n'y a pas, il n'y a jamais eu la moindre spirante à la fin d'un mot tel que *kédîyé* (au chat), et le *hé* arabe n'y est qu'une lettre de direction pour la prononciation de l'*é* final. — P. 433. La prononciation de l'*a* magyar différant

1. L'auteur, au surplus, restreint beaucoup trop la catégorie du genre en ne l'assignant qu'à ces quelques groupes (II, p. 359) : la distinction du noble et du non-noble, de l'animé et de l'inanimé, y rentre au même titre que celle du masculin et du féminin, et l'on sait combien elle est commune. Cf. L. Adam, *Du genre dans les diverses langues* (Paris, 1883).

2. V. g. (I, p. 171) : « The Selish or Flathead are *probably* more dependent on circumstance, and less masters of their own fortunes, than the Yakama. »

suivant qu'il est long ou bref, la magyar se trouve avoir plus de voyelles que ne lui en concède M. B., qui, pour être conséquent avec sa notation, devait écrire *hâz*, et non *haz* tout court (p. 434), le mot qui signifie « maison » [1]. — P. 481. Le rôle de la particule *ti* dans la formation des noms verbaux chinois avait déjà été parfaitement défini et précisé par Abel Rémusat [2].

T. II. — P. 5. Dire que le *ghayn* arabe est un *g* guttural, c'est n'en donner aucune idée. Ce phonème me paraît être l'*r* engendré par la vibration des cordes vocales [3]. — P. 48. Hébreu *bigd-ei ha-qôdesh* (vêtements de sainteté), lire *bigdê haqqôdesh;* car le *yod* final ne se prononce pas et le *qof* porte le point doublant. — P. 216. L'absence presque complète de passif en gothique n'est point le résultat d'une décadence, puisque l'indo-européen commun n'avait pas, à proprement parler, de voix passive, et chacune des langues de la famille s'en est créé une isolément, soit en y affectant les formes moyennes, soit en recourant à quelque périphrase. — P. 256. « L'arménien n'a pas de genre grammatical. » Dans le système adopté par M. B. une particularité aussi exceptionnelle en une langue indo-européenne méritait mieux, ce semble, qu'une aussi sèche constatation. — P. 265 sq. On peut s'étonner qu'à propos du basque les travaux définitifs du prince L. Bonaparte ne soient pas au moins mentionnés.

J'ai trop insisté sur les inconvénients de la méthode suivie par l'auteur, pour n'en pas faire ressortir le sérieux et incontestable avantage, qui recommande son livre, malgré ses défauts, à toutes les bibliothèques savantes. Abstraction faite du *Grundriss* de M. Fr. Müller, qu'il faut toujours mettre hors de pair, je ne connais aucun ouvrage récent qui contienne, sous un volume aussi réduit, une aussi grande variété de documents linguistiques. Au point de vue des informations c'est un répertoire riche et précieux dont l'usage serait rendu plus commode si M. Byrne y joignait une table alphabétique et un index bibliographique.

V. Henry.

---

72. — O. Weissenfels. **Syntaxe latine suivie d'un résumé de la versification latine y compris les mètres d'Horace.** Berlin, Weidmann, 1885. In-8, viii, 204 p.

Il y a à Berlin un collège où les leçons se font en français. M. Weissenfels y est professeur, et il a cru utile de rédiger en français une Syntaxe

---

1. On sait que le magyar emploie l'accent aigu comme signe diacritique de la longue, et que son *a* bref est un *a* nuancé d'*o*, qui devient même un *o* franc dans le dialecte de Gœcsej.

2. *Grammaire Chinoise*, §§ 98, 99, 302 et 303.

3. Kehlkopf-*r* de Sievers, *Phonetik*, p. 88.

latine à l'usage de ses élèves. On conçoit qu'il y a plusieurs sortes de grammaires. La grammaire peut être étudiée au point de vue de l'intelligence des auteurs; alors elle ne trace pas seulement des règles, mais elle cherche à rendre compte de toutes les particularités de forme ou de syntaxe qui se présentent chez tel ou tel écrivain. Mais, à côté de la lecture des auteurs et de la version, il y a le thème, exercice indispensable pour quiconque veut apprendre une langue, morte ou vivante : on peut donc se proposer, dans une grammaire, d'établir les règles d'après lesquelles l'élève pourra écrire correctement. C'est là le seul objet de l'ouvrage de M. W. Mais où est la bonne langue latine? Dans Cicéron et dans César. M. W. semble regretter que l'on s'enferme ainsi « dans un classicisme trop étroit »; mais il ajoute que « le temps n'est pas encore venu d'élargir ce cercle pour l'école. » Il espère qu'un jour, quand à la recherche érudite des détails aura succédé une vaste synthèse, le champ de la bonne latinité sera moins restreint. On peut n'être pas de son avis. Sans doute il serait absurde de retomber dans les exagérations des cicéroniens; mais il est certain, et Port-Royal était à cet égard dans le vrai, que Cicéron et César représentent pour nous l'époque de la plus grande pureté de la prose latine [1].

Ce sont donc uniquement les règles de la syntaxe *classique* que M.W. a exposées. Il n'a, du reste, aucune prétention à l'originalité. Il n'apporte aucun fait nouveau; il se borne à résumer les travaux de la philologie allemande, en écartant, il est vrai, ce qui lui paraît être « des innovations hardies » ou « des subtilités inadmissibles à l'école. » Il a fait un consciencieux abrégé de Müller et Lattmann, de Madvig, et d'autres : il a rédigé un manuel. De fait, ce manuel n'est ni trop élémentaire ni trop détaillé. Il est disposé avec clarté; on ne risque point de s'y perdre, comme il arrive avec la volumineuse grammaire de Kühner ou même avec Madvig. Les divisions y sont nettes; les règles y sont imprimées en gros caractères, les remarques en caractères plus petits, ce qui permet aux élèves moins avancés de les omettre, pour apprendre plus vite le nécessaire. En somme, c'est un livre utile. Il est douteux cependant, et je dirai tout à l'heure pourquoi, qu'il ait un grand succès en France. Mais je veux d'abord signaler quelques inexactitudes qui ont échappé à l'auteur.

On peut reprocher par endroits à M. W. un certain défaut de méthode. Pourquoi, par exemple, ne parle-t-il pas du datif construit avec les verbes passifs dans la syntaxe du datif? Il n'en fait mention que p. 31, dans le chapitre sur l'ablatif, et en ces termes : « Au lieu de l'ablatif avec *ab* on met après le gérondif régulièrement le datif. Avec les autres formes du passif ce datif est à l'époque classique presque *inouï* chez les prosateurs. » Il n'est pas exact d'abord que le participe en *-ndus* ne se construise pas avec l'ablatif précédé de *ab*. On en trouve beaucoup

1. Voir Riemann, *Études sur la langue de Tite-Live* (Paris, Thorin, 2e éd.), p. 24-27.

d'exemples même chez Cicéron, lors même qu'il n'y a pas une équivoque à éviter [1]. La construction avec le datif est simplement la construction « la plus habituelle », et M. W. aurait dû le dire plus nettement. Il n'est pas vrai non plus qu'elle ne soit possible qu'après le gérondif : on la rencontre, en latin comme en grec, quand le verbe est au *parfait* ou au *plus-que-parfait* [2]. — Il y aurait aussi des réserves à faire sur la façon dont M. W. traite les questions de temps et de lieu. Il dit, par exemple, que le nom du lieu où une chose se passe se met « au *génitif*, si c'est un nom de ville ou de petite île de la première ou de la seconde déclinaison, et du nombre singulier (§ 72)..... » Pourquoi répéter encore cette vieille erreur, dont on a fait justice depuis longtemps, alors que lui-même dit, deux pages plus loin, c'est-à-dire trop tard, que *domi, ruri, Romae, Corinthi* n'ont du génitif que l'apparence et sont des restes de l'ancien *locatif?* — M. W. ne distingue pas non plus l'ablatif proprement dit de l'ablatif représentant un ancien instrumental. Aussi dit-il (§ 55) que ce cas désigne « la cause qui amène un état, de même que le moyen ou l'instrument par lequel un effet est produit. » Ce qui n'est nullement exact de l'ablatif employé en tant qu'ablatif, c'est-à-dire de l'ablatif proprement dit. — M. W., dans sa préface, se déclare « contre les procédés mécaniques qui faussent l'esprit au lieu de le guider »; il lui arrive pourtant de tomber dans ce défaut. Au § 24, Rem. 2, il dit: « En vérité *regis est... sapientis est...* sont des locutions elliptiques où l'on doit sous-entendre un pareil substantif (c'est-à-dire *munus, officium,* etc.) » Il oublie que « l'explication vraiment scientifique est à la fois la plus simple et la plus lucide [3]. » Le génitif a ici simplement le sens *possessif:* « il *appartient à* un roi, *à* un sage de... » — § 28, « Avec *accusare...* etc., dit M. W., le génitif dépend à proprement dire de l'ablatif *crimine* ou d'un autre substantif d'une signification analogue qu'il faut sous-entendre..... » Rien n'est moins sûr. Le génitif peut être considéré ici comme un génitif de *cause*, de même que le génitif que l'on construit avec les impersonnels *paenitet, piget, pudet, miseret*, etc. — On voit par là que la syntaxe des cas, en particulier, pourrait être plus claire et plus scientifique qu'elle ne l'est dans le livre de M. Weissenfels.

On voudrait aussi de ci de là plus de précision. Il arrive à M. W. de poser des règles qui ne sont qu'*à peu près* exactes. Je vais citer quelques exemples. § 4, Rem. 4 : « quand le sujet est un nom collectif, dit M. W., le prédicat se trouve *quelquefois* au pluriel et à un genre différent de celui du sujet. » « *Quelquefois* » manque de précision; il fallait dire que cette construction ne se rencontre chez Cicéron que quand le nom collectif auquel le pluriel se rapporte est *dans une autre proposition;* que, dans une même proposition, Cicéron ne met *jamais* le verbe

1. Kühner, *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache*, § 130, 3, *Rem.* 2.
2. Kühner, § 76, 8, *d.*
3. Préface, p. VII.

au pluriel après un nom collectif pour sujet, et que chez César l'emploi du pluriel en pareil cas est *rare*. — § 232 « Dans une double interrogation le premier membre se marque par *utrum* ou *ne*, le second par *an*. » La façon de présenter cette règle n'est pas très exacte. *Utrum* n'est pas, à vrai dire, une particule interrogative; quand il est au premier membre, il ne sert qu'à indiquer que la question sera double : on peut l'ajouter ou non, mais jamais il n'est un simple équivalent de *ne*. On construit en latin une interrogation double de trois manières : 1° *ne*..... *an*; 2° (rien au 1er membre)..... *an*; 3° (rien au 1er membre)... *ne*. Or, dans le premier et dans le second cas, on peut faire précéder le le premier membre de *utrum*. — § 263. Pour les interrogations du style indirect, M. W. donne à peu près la règle de Gantrelle. Il aurait pu profiter d'un article publié par M. Riemann dans la *Revue de Philologie* [1]. Je ne puis que l'y renvoyer.

Ce qui est plus grave encore que le manque de précision, ce sont les erreurs. Il y en a quelquefois dans le livre de M. Weissenfels. Je me bornerai à en signaler quelques-unes. § 28. La construction de *damnare* avec *ad*, que cite M. W., ne se rencontre que sous l'empire. — § 53. *Vir cetera egregius*. « Cet usage, dit M. W., a passé du grec en latin. » De même, § 63, à propos de l'ablatif de limitation : « Les poètes expriment ce rapport de restriction, à l'imitation des Grecs, souvent par l'accusatif. » Est-ce là vraiment un hellénisme? Qui dit hellénisme dit imitation voulue de la syntaxe grecque. Est-ce ici le cas? Cet accusatif de relation, qui est très fréquent en grec et qui l'est moins en latin, n'était pas étranger à la langue populaire; on la trouve chez des auteurs qui ne songeaient nullement à *imiter* la syntaxe grecque [2]. — § 107 (emploi du réfléchi) : « Lorsqu'il y aura doute, pour lever l'équivoque, on représentera le sujet de la proposition principale par les cas indirects de *ipse*. » Cette erreur, qui est dans beaucoup de grammaires classiques, devrait bien enfin disparaître. Les Latins ne se sont jamais préoccupés le moins du monde d'éviter les équivoques apparentes qui pouvaient résulter de l'emploi du réfléchi. Ils mettaient *ipse* quand le sens le demandait, c'est-à-dire quand ils voulaient faire ressortir un sujet en l'opposant à un autre [3]. — § 111. « Quant au nominatif de *ipse*, il marque ce que le sujet fait lui-même par opposition à ce que d'autres font. » A l'appui de cette règle, M. W. cite l'exemple suivant : *Non potest exercitum is continere imperator, qui se ipse non continet*. Or cette phrase prouverait le contraire de ce que M. W. veut établir. L'idée n'est pas : « le général *qui lui-même* ne se contient pas », mais « le général qui ne *se* contient pas *lui-même*, ne peut contenir son armée. » C'est que la règle posée par M. W. est trop absolue. On a

1. T. VII (1883), p. 113-131.

2. Voir Piger, *Die sogenannten Græcismen im Gebrauch des lateinischen Accusativs*. 1879.

3. Riemann, ouvrage cité, p. 148 sqq.

même remarqué que Cicéron aime en pareil cas l'emploi irrégulier de *ipse* au nominatif. — § 169 (*ut* après un comparatif suivi de *quam*) *Rem.* : « on supprime souvent cet *ut*, surtout après *potius*. » M. W. confond ici, comme d'ailleurs Dräger et Kühner, deux cas grammaticaux tout à fait dissemblables. *Potius quam* avec le subjonctif n'a rien de commun avec l'emploi, après un comparatif suivi de *quam*, d'un subjonctif qui a, en réalité, un sens *conditionnel*[1].

Ce que dit M. W. de la prosodie et de la métrique est en général exact et clair. Il y a cependant à relever quelques expressions impropres. Aux §§ 314 et 317 il parle de « *voyelles* longues par position. » Ce terme ne convient pas. Une voyelle est longue ou brève. C'est la *syllabe* qui peut devenir longue par position (θέσει)[2]. — § 339. M. W. omet de dire que régulièrement le pentamètre dactylique ne doit pas se terminer par un mot de plus de deux syllabes. — Le chap. III, sur les mètres d'Horace, est bien fait. M. W. suit presque pas à pas H. Schiller[3]. Il ne s'en écarte que sur la manière de diviser les ioniques mineurs, pour laquelle il suit le système de Christ. — Enfin, § 341, M. W. admet (ce qui est du reste contesté aujourd'hui) que toutes les odes d'Horace se composent de strophes de quatre vers. Il aurait dû parler, à ce propos, de l'ode 8 du livre IV, qui a trente-quatre vers, mais que plusieurs critiques regardent comme n'étant pas d'Horace.

Il ressort de ce qui précède que le livre de M.W. n'est pas un livre parfait et sans faute. Mais il ne faut pas insister plus que de raison sur des inexactitudes, qui après tout ne sont pas très nombreuses. La *Syntaxe latine* de M. W. est appelée à rendre des services. Elle en rendra surtout aux élèves du collège français de Berlin. Car je ne sais s'il y aurait profit pour nous à l'introduire dans nos lycées. Outre qu'en France nous ne manquons plus tant de bonnes grammaires[4], je ne crois pas que l'ouvrage dont je viens de rendre compte puisse devenir chez nous, tel qu'il est, un livre classique. Il a beau, en effet, être écrit en français : on voit trop que l'auteur est allemand. Il est bien des Français, à coup sûr, qui désireraient parler l'allemand comme M. W. parle notre langue. Mais il faut bien reconnaître que des locutions comme : « Les amis *dont* j'ai beaucoup... (§ 21, Rem. 3) ; le *vulgaire est que*... (§ 117) ; *périphraser le conjonctif du futur*... (§ 184). » ne sont pas des modèles de style. Qu'est-ce aussi que cette remarque : « On emploie *vereri* souvent *en verbe phraséologique pour mettre un peu d'urbanité dans ses assertions?* » (§ 184, Rem. 3). Les idées les plus justes sont parfois si mal exprimées qu'il est presque impossible de les comprendre : « En

---

1. Voir Riemann, *Revue de Philologie*, IV (1880), p. 186-187.
2. Voir Ch. Thurot, *Revue de Philologie*, IV (1880), p. 92.
3. *Mètres lyriques d'Horace* (trad. Riemann, Paris, Klincksieck, 1883).
4. Je signalerai particulièrement deux ouvrages tout récents : la *Grammaire latine* de Salomon Reinach (Paris, Delagrave) et la *Syntaxe latine* de F. Antoine (Paris, Vieweg).

employant le participe, dit M. W., au lieu de marquer par la conjonction le rapport qu'il y a entre ce morceau de phrase et le reste, l'auteur laisse quelque chose à lire entre les lignes qu'il faut s'appliquer à trouver. En général, on peut dire qu'en traduisant il faut desserrer les liens étroits dans lesquels les participes tiennent enchaînées les propositions latines. » (§ 275). Voilà une observation fort juste, qui est même fine, et dont un élève devrait faire son profit. Mais en dégagera-t-il le sens? Et, en vérité, peut-on lui en vouloir s'il ne saisit pas sous ce flux de mots la pensée que l'auteur a voulu exprimer? Je répète donc que la Syntaxe de M. W. pourra rendre de très grands services aux jeunes gens pour qui elle a été composée; elle en rendra aussi peut-être aux étudiants de nos facultés, même aux élèves des classes supérieures de nos lycées; mais je ne crois point qu'il soit bon de la mettre entre les mains des élèves moins avancés : il ne conviendrait pas qu'en apprenant le latin ils désapprissent le français.

René Durand.

---

73. — Aug. Prost. **La Lorraine et l'Allemagne.** Introduction à l'ouvrage la *Lorraine*, publié par MM. Berger-Levrault et Cie à Paris et à Nancy.

M. Aug. Prost est bien connu de tous ceux qui s'occupent du passé de la Lorraine; sa belle restitution du monument de Merten [1], ses *Études sur l'histoire de Metz* et tant d'autres articles publiés dans diverses revues sont présents à leur mémoire. Aussi MM. Berger-Levrault ne pouvaient mieux s'adresser qu'à lui pour l'introduction du beau livre qu'ils viennent d'imprimer sur la Lorraine.

Est-il besoin de dire que nous partageons les sentiments de l'auteur? Nous sommes néanmoins obligé de faire d'assez fortes réserves sur ses conclusions. M. Prost écrit : « La Lorraine, pays absolument français, n'a jamais appartenu à l'Allemagne; elle a été, il est vrai, un membre du saint empire romain; mais cet empire est tout à fait distinct de l'Allemagne. » La théorie est originale; mais elle ne nous paraît pas juste. Lorsque les destinées de la Lorraine se décidèrent, au milieu du xe siècle, lorsque, notamment, l'ancien royaume de Lothaire II fut divisé en deux duchés distincts, la Haute-Lorraine et la Basse-Lorraine, personne ne portait le titre d'empereur et c'est à Otton le Grand, en tant que roi, souverain de l'Allemagne, que les ducs prêtèrent hommage. A partir de cette époque, un lien féodal rattacha la Lorraine à l'Allemagne; les souverains d'Allemagne furent suzerains dans nos contrées, et y nommèrent les évêques, qu'ils eussent le titre d'empereur ou portassent simplement celui de roi.

Ce lien de vassalité, qui rattachait les seigneurs et les évêques lor-

---

1. *Revue archéologique*, janvier 1879.

rains à l'Allemagne, se relâcha, il est vrai, de plus en plus. Pendant le moyen âge, la Lorraine fut en réalité indépendante. Puis, à l'époque de Philippe le Bel, au moment où le roi de France devint duc de Champagne, les Lorrains s'accoutumèrent à tourner leurs regards vers l'ouest et leurs relations avec la France se multiplièrent. Les villes de Toul et de Verdun se mirent sous la garde de nos rois; les ducs de la Haute-Lorraine combattirent sur les champs de bataille français, à Mons-en-Puelle, à Crécy, à Poitiers, à Rosebecque. Avec la dynastie d'Anjou, l'influence française devint tout à fait prépondérante et se maintint sous les Vaudémont. Tous ces faits sont mis en lumière avec beaucoup de sagacité par M. Prost, qui oublie, il est vrai, de nous parler des ducs du xviie siècle. On lit avec plaisir et avec profit son introduction.

Ch. Pfister.

74.— Karl Müller, prof. der theologie zu Halle, **Die Anfænge des Minoriten-ordens und der Bussbruderschaften.** Fribourg en Brisgau, Mohr. 1885. In-8, viii et 210 pages. Prix : 6 fr. 25 (5 marks).

On peut s'étonner que la littérature historique moderne ne possède pas encore une histoire des franciscains et des dominicains, qui réponde aux exigences de la science. Les matériaux existent en très grande abondance, les uns imprimés, les autres encore inédits; ils n'attendent que la mise en œuvre. Quand on songe au rôle que ces deux ordres ont joué dans l'Église, dans la société laïque et dans la science, il serait à désirer qu'un savant, familiarisé avec la méthode historique, s'occupât enfin d'un travail qui, assurément, présenterait un intérêt considérable. En France, on a publié dans les derniers temps quelques mémoires sur des points spéciaux de l'histoire des dominicains : nous aimons à les considérer comme les précurseurs d'ouvrages plus complets et plus définitifs. En Allemagne, on s'est occupé plus spécialement des frères mineurs. Le professeur Hase avait ouvert la voie par sa biographie de François d'Assise, où les résultats de l'érudition la plus sûre sont offerts sous la forme la plus attrayante. Un nouveau pas est fait par M. Müller dans la monographie dont nous allons dire quelques mots. Il est vrai qu'antérieurement déjà un franciscain italien, le frère Panfilo da Magliano, avait fait paraître une histoire volumineuse de Saint-François et de son ordre; mais ce livre, fait sans critique et sans recourir à toutes les sources, ne peut pas être qualifié de scientifique. Les *Analecta franciscana*, publiés en 1885, sont une contribution infiniment plus précieuse, mais ils ne se rapportent principalement qu'à l'Angleterre.

M. M., convaincu avec raison que la connaissance de la vie religieuse dans les derniers siècles du moyen âge exige une étude de plus en plus approfondie de l'esprit franciscain, s'était proposé de suivre l'histoire de l'ordre jusque vers la fin du xve siècle; il est à regretter que

d'autres obligations l'aient empêché de réaliser ce projet; le *fragment* qu'il nous offre prouve qu'il eût été capable de mener à bonne fin son entreprise. Ce fragment a pour objet l'examen des plus anciennes règles des franciscains. Un premier chapitre est consacré à cette analyse critique; un second traite « de la fondation de l'ordre jusqu'à la mort de François d'Assise, » ou, pour parler plus exactement, jusqu'au moment où le frère Elie de Cortone devint le vicaire du fondateur; la fin de ce dernier est passée sous silence, ainsi que la question des stigmates. Cette disposition des matières peut paraître peu logique; pour apprécier ce qu'a pu être la règle primitive, qui n'existe plus, il faut connaître l'intention du fondateur; or, nous n'apprenons cette intention que dans le second chapitre. N'aurait-il pas été plus rationnel de placer à la fin, comme appendice ou comme *excursus* critique, ce qui est placé en tête comme premier chapitre? Mais en nous rappelant que l'auteur convient qu'il ne nous donne qu'un fragment, nous n'insistons point. Tel qu'il est, son travail a un intérêt qu'on ne méconnaîtra pas.

La première règle donnée par François à ses compagnons, en 1209 plutôt qu'en 1210, a dû se composer d'un petit nombre d'articles, reproduisant en partie des passages bibliques, et proposant aux frères ce qui, aux yeux du fondateur, était l'idéal de la vie chrétienne. Elle n'a pas encore pu contenir des prescriptions ayant un caractère monastique; en ce moment la constitution d'un *ordre* était étrangère à la pensée de François d'Assise. Tout autre est la règle, qui pendant longtemps a passé pour être la plus ancienne; elle suppose le développement que l'institution avait reçu depuis 1209; elle se rattache à la bulle de 1220; elle organise un *ordre*. Prenant pour base celle de 1209, elle la complète, elle l'adapte aux circonstances; mais n'osant pas toucher aux paroles du fondateur, lors même qu'elles ne sont plus tout à fait conformes au nouvel état des choses, elle n'évite pas quelques inconséquences et même quelques contradictions. Elle fut l'œuvre du chapitre tenu en 1221, pendant que François était en Orient. M. M. a essayé, avec beaucoup de sagacité et non sans succès, d'y retrouver les éléments de celle de 1209, et de reconstituer cette dernière aussi approximativement que c'est possible en l'absence d'un texte authentique (p. 185 et suiv.)

Il se peut qu'en 1222 on ait fait quelques additions à la règle de l'année précédente; mais ce n'est qu'en 1223 que paraît la constitution définitive, celle qui fit des franciscains un ordre voué à la mendicité et qui lui interdit toute espèce de possession.

Cette étude sur les règles est la partie neuve et essentielle du livre de M. Müller. Il nous semble difficile d'en contester les résultats. Le deuxième chapitre n'a d'autre but que de montrer l'esprit primitif de l'institution franciscaine, la transformation successive de cette dernière, les nouvelles tendances qui s'y développèrent par suite de son expansion rapide, les nécessités auxquelles il fallut satisfaire pour permettre aux

moines d'exercer leur action sur les hommes et qui motivèrent les changements de la règle. Deux directions différentes étaient inévitables, l'une plus conforme à l'esprit enthousiaste et ascétique du fondateur, l'autre plus pratique, plus appropriée à la situation que l'ordre tendait à prendre dans le monde. Cette deuxième direction rencontra de bonne heure la faveur des papes; ceux-ci interprétèrent la règle de la pauvreté dans un sens, qui provoqua l'opposition des membres décidés à rester fidèles au maître. M. M. n'a pas suivi jusqu'au bout ces mouvements si remarquables.

Le troisième chapitre n'est aussi qu'un fragment; il s'occupe de l'origine du tiers-ordre des franciscains ou, comme il s'appela d'abord, de l'ordre des frères de la pénitence. On connaît l'importance que ces confréries acquirent partout où elles s'établirent, l'influence qu'elles permirent aux moines mendiants d'exercer sur la société laïque, les conflits qui en résultèrent entre le clergé régulier d'une part, et de l'autre le clergé séculier et les magistrats civils. Jusqu'à présent on ne doutait pas que la règle des tertiaires, telle qu'elle est imprimée dans tous les recueils, ne fût l'œuvre de saint François lui-même. M. Müller n'est pas de cet avis; il tâche de démontrer que dès 1221 il s'est formé, sous l'inspiration de François, des confréries de pénitents, mais que la règle, dans sa forme actuelle, révèle une rédaction postérieure, qu'elle ne date même que du pape Nicolas IV. Cette discussion nous paraît moins convaincante que celle qui remplit le premier chapitre. Ne peut-on pas faire sur la bulle de 1289 une opération semblable à celle que l'auteur a faite sur la règle franciscaine de 1221? On ne se livre pas à une conjecture trop téméraire, quand on suppose qu'en supprimant quelques formules et en changeant quelques mots, on peut dégager de ladite bulle la règle donnée aux tertiaires par François d'Assise; le pape, en s'en appropriant le texte et en le confirmant en vue de circonstances nouvelles, dut nécessairement en modifier la forme.

Nous signalerons enfin, p. 204 et suiv., la publication d'une pièce, tirée d'un manuscrit conservé au Musée britannique; c'est la relation faite par un témoin oculaire du martyre de cinq franciscains au Maroc en 1220. C'est la première fois qu'on apprend que dès cette époque plusieurs frères avaient suivi l'exemple du fondateur, en essayant d'évangéliser les Arabes.

S.

---

75. — **Schweizerische Volkslieder.** Mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von Dr. Ludwig Tobler, professor der deutschen Sprache an der Universitæt Zürich. Zweiter Band. Frauenfeld, Verlag von J. Huber, 1884, in-8, xviii, 264. Prix : 4 fr.

Le nom de M. Ludwig Tobler n'est pas inconnu des lecteurs de la *Revue critique* et plus d'un peut-être se rappelle ce que j'ai dit du pre-

mier volume de ses *Chansons populaires de la Suisse.* Quand il le publia, M. L. T. ne songeait pas à donner une suite à ce curieux recueil, mais de nouvelles recherches lui ont fait découvrir tant de chansons rares ou inconnues qu'il a cru, et les amis de la poésie populaire s'en féliciteront, devoir joindre à son premier volume, si bien accueilli, un second qui ne mérite pas de l'être moins favorablement. Il en a encore augmenté l'intérêt, en ajoutant cette fois au recueil de chansons un choix de *Formules* en vers; elles viennent compléter heureusement le tableau de la poésie populaire en Suisse donné par les chansons.

Comme dans le premier volume, M. L. T., a divisé son recueil en « Chansons historiques » et « Chansons d'un caractère général. » Les premières sont d'une importance, qui n'a d'égal que leur variété : elles vont du XIIIe au milieu du XIXe siècle. Toutes sans doute n'ont pas la même valeur poétique, mais toutes offrent le plus grand intérêt historique; c'est un écho de la vie de la Suisse allemande qu'on y retrouve dans quelques-unes de ses manifestations les plus graves et les plus solennelles, comme la lutte des cantons contre Charles le Téméraire. Elles jettent aussi un jour curieux sur l'existence et les aspirations des Mercenaires, et là l'intérêt s'étend et dépasse les frontières de la Suisse; la « Chanson de la grande bataille et défaite de Montecurt (Moncontour) en France », par exemple, touche d'aussi près l'historien de notre patrie que celui de la Suisse.

Les autres chansons se divisent en « Chansons d'un caractère épique » et « Chansons plus particulièrement lyriques »; parmi les premières, *Schön Anneli* (Belle Annette) est un véritable joyau poétique; quelle hauteur de conception aussi dans le « Roi de Milan » et quel intérêt tragique dans « l'Infanticide » *(Die Kindesmörderin)* ! Au milieu des chants lyriques d'un ton et d'un caractère si varié, on remarquera surtout les « Chansons d'amour »; le premier volume de M. L. T. en renfermait déjà de charmantes; celles que nous donne le second complètent le cycle précieux de ces chants, dûs tous, il est vrai, à un même sentiment, mais dont les manifestations sont si diverses et dont l'expression, tantôt triste, tantôt joyeuse, nous charme toujours et nous séduit.

Sous le titre de « Formules » *(Sprüche)* M. L. T. a réuni les productions les plus différentes : incantations, prières, parodies, sentences rimées, rimes enfantines, chants de mendiants; ici, on le voit, l'inspiration est moins haute, mais l'intérêt poétique ou mythique n'est pas moins grand; les incantations, en particulier, nous reportent aux croyances les plus reculées; quel reste précieux d'anciennes traditions on retrouve, par exemple dans le « Chant (enfantin) des trois Vierges, » qui termine le volume! M. L. T., qui en a recueilli et qui en donne, dans un long commentaire, toutes les variantes, y voit avec raison un souvenir des trois Nornes, ces parques de la mythologie scandinave.

Ce n'est pas à ce chant seul que le savant éditeur a joint un commentaire; beaucoup de chansons historiques en particulier en sont accompagnées; on comprend à quel point l'intérêt en est rehaussé; en éclairant la source et l'origine, ce commentaire en fait de véritables documents, que l'historien futur devra consulter. Si la plupart des chansons populaires de la Suisse sont anonymes, quelques-unes cependant, au moins parmi les chansons historiques, ont des auteurs connus; M. Ludwig Tobler s'est efforcé d'en découvrir, quand cela est possible, les noms véritables; il s'est livré à ce sujet, dans la préface, à une discussion aussi pénétrante que féconde. Ainsi tout s'unit pour donner plus de prix à la nouvelle publication de l'érudit professeur de Zurich; je serai évidemment l'interprète de tous les amis de la poésie populaire, en le remerciant en leur nom de nous l'avoir donnée.

Ch. J.

---

76. — P. Corneille. **Le Cid**, tragédie, par Gustave Larroumet, lauréat de l'Académie française, professeur de rhétorique au lycée Henri IV. Nouvelle édition. Paris, Garnier frères.

Heureux les écoliers d'aujourd'hui, s'ils savaient tous connaître leur bonheur! Des professeurs distingués, des savants mêmes auxquels il serait plus facile, selon l'expression de Montaigne, « d'aller à mont qu'à val », composent pour eux des livres très simples, tout à fait élémentaires où ils mettent le meilleur de leur expérience, des éditions d'auteurs grecs, latins et français, toutes pleines de remarques aussi fines qu'ingénieuses, soit qu'ils aient à interpréter quelque passage épineux ou à faire valoir les beautés du style et de la pensée. Jadis nous n'étions guère gâtés de ce côté là. J'ai encore présentes à la mémoire les bonnes notes dont M. Travers, qui n'était pas le premier venu pourtant, croyait enrichir Boileau. — « Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept », admirable exemple d'addition et de soustraction dans un seul vers, faisait remarquer l'annotateur. — « Autour d'un Caudebec j'en ai eu la préface », ravissant exemple de métonymie, disait-il au bas de la page, et il nous semblait le voir tout pâmé d'admiration. A peu près vers le même temps, M. Aubertin, dans son édition de La Fontaine (p. 116, édit. Belin), expliquait ainsi *licorne* : « Animal d'Afrique, de la grandeur d'un cheval, qui a une corne au front. » Et sur la foi de M. Aubertin qui paraissait avoir vu une licorne, quelques-uns de nous étaient assez naïfs pour chercher dans toutes sortes de traités d'histoire naturelle la description de cet animal aussi introuvable que le phénix. Je n'affirmerai pas qu'on ne rencontre plus aujourd'hui dans les éditions classiques quelques-unes de ces notes niaises ou ridiculement admiratives, je dirai seulement qu'elles deviennent de plus en plus rares. On n'explique que ce qu'il faut expliquer, on n'insiste que sur les endroits

qui méritent réellement d'attirer l'attention de l'élève, qui peuvent éveiller son intelligence et lui former le goût. Le Cid de M. Larroumet, par exemple, est une de ces éditions soignées, sérieusement faites, que l'on ne saurait assez recommander. Etymologies, variantes, rapprochements ingénieux, remarques littéraires et grammaticales, imprimées en petit texte, abondent au bas de chaque page, et pourtant il n'y a rien de trop, rien non plus qui dépasse l'intelligence des écoliers qui ont à étudier cette belle tragédie de Corneille. Telle ou telle variante montre comment le poète savait se corriger, soit en remplaçant une expression vieillie par un mot plus moderne, soit en remettant sur le métier un vers que lui-même trouvait faible, obscur ou traînant. C'est à ce travail incessant de Corneille que nos élèves, je le sais, font le plus d'attention. Ce qui ne les intéresse pas moins, c'est de le voir lutter de brièveté, d'énergie avec les anciens qu'il surpasse parfois en les imitant. Avant lui on avait traduit en vers et en prose, avec plus ou moins de bonheur, le « non fit sine periclo facinus magnum et memorabile » de Térence. M. L. cite ce passage de Sénèque qui exprime, mais plus symétriquement, la même idée : « Scit eum gloria sine vinci qui sine periculo vincitur. »

Le prix de la victoire se considère par la difficulté.
(Montaigne, *Essais*, III, 5.)
Toute chose facile est indigne de gloire,
Plus grand est le péril, plus belle est la victoire.
(Des Portes, *Poés.*. 312, Michiels.)
Tout péril veut avoir la gloire pour salaire.
(D'Aubigné, *Trag.*, 66, Bibl. elz.)
Où le combat est grand, la gloire l'est aussi.
(Racan, I, XIV, Bibl. elz.)

Mais c'est à Corneille seul qu'il appartenait de faire passer dans le français cette maxime avec une empreinte immortelle; d'être, en un mot, le maître du chœur :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Il y a dans cette pièce du Cid un vers tout lamartinien « cette obscure clarté qui tombe des étoiles », que Corneille doit encore au latin, à Salluste, ce qui n'a pas été remarqué, je crois, jusqu'ici : « *Obscuro* etiam tum *lumine* milites Jugurthini, signo dato, castra hostium invadunt. » Imiter ainsi, c'est plus qu'innover, c'est inventer. Il n'est vraiment pas sérieux de dire que la connaissance de cette belle langue latine a étouffé l'originalité chez nos grands écrivains : qu'on lise et relise Montaigne, Corneille, Bossuet, Molière, La Fontaine, et l'on verra tout ce que leur génie propre a ajouté aux beautés des anciens. Proudhon a dit (*De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, III, 140), en parlant des *Géorgiques* de Virgile que « ce poème à lui seul méritait qu'on enseignât le latin dans nos lycées. » Cet argument n'est pas sans valeur, mais il y en a cent autres plus puissants. Il faut

apprendre le latin par la raison bien simple que si on ne le sait pas, il est impossible, je ne dirai pas de goûter et d'apprécier, mais même de comprendre en beaucoup d'endroits nos plus grands poètes, nos plus grands prosateurs. Le supprimer, ce serait supprimer dix siècles de notre histoire littéraire.

Je reviens en terminant à M. Larroumet que j'approuve fort *d'avoir osé* nous donner l'orthographe même de Corneille. Il n'y a pas à craindre que des jeunes gens de quinze ans obligés de lire quelques passages de Calvin, de Rabelais, de Montaigne, soient déconcertés parce qu'ils rencontreront *soumission* écrit *submission, tâcher tascher*, etc. Il faut absolument leur donner le texte pur des auteurs si l'on veut qu'ils aient une idée des transformations qu'a subies notre langue d'un siècle à un autre. Je n'ai jamais remarqué, *comme quelques-uns le prétendent*, que cela troublât leurs esprits et les empêchât d'écrire le français suivant les règles établies aujourd'hui.

A. DELBOULLE.

---

77. — **Arnold Ruges Briefwechsel und Tagebuchblætter aus den Jahren 1825-1880** herausgegeben von Paul NERRLICH. Erster Band, 1825-1847; mit einem Portræt. Berlin, Weidmann. In-8.

Arnold Ruge est peu connu en France. Né en 1802 à Bergen, dans l'île de Rügen, il suivit les cours de l'Université d'Iena; enfermé pendant cinq ans à Colberg pour son libéralisme et ses liaisons avec la *Burschenschaft*, il étudia passionnément la philosophie de Hegel et composa une tragédie (1830) *Schill und die Seinen*. Il devint ensuite privatdocent à l'Université de Halle et, après un voyage en Italie, fonda la Revue, si célèbre en son temps, *die Halleschen Jahrbücher* (1838). La revue fut interdite, mais Ruge se transporta à Dresde et la publia sous un nouveau titre (*Deutsche Jahrbücher*) jusqu'en 1843. Il se rendit alors à Paris, puis en Suisse. C'est à ce moment que parurent « *Zwei Jahre in Paris* » (1845) et ses œuvres complètes (1846).

M. Nerrlich, dont on connaît les beaux travaux sur Jean Paul, s'est donné la tâche de recueillir et de publier les lettres d'Arnold Ruge. Il présente au public le premier volume de cette correspondance, de l'année 1825 à l'année 1847. Il n'a pas épargné sa peine pour éclaircir, au bas des pages, les allusions obscures; il nous renseigne sur les correspondants de Ruge et sur les sujets dont ils traitent; ses notes sont brèves, mais disent tout ce qu'il importe de savoir. L'introduction, en tête du volume, nous a moins satisfait que le commentaire; au lieu de ces considérations, parfois un peu vagues ou qui ont un caractère trop prononcé d'actualité, nous aurions mieux aimé une biographie de Ruge, détaillée et complète.

Mais les lettres que M. N. a rassemblées, sont très attachantes; elles

nous transportent à l'époque où les *Annales de Halle* exerçaient une autorité incontestée, où un nouveau fascicule de la revue causait par son apparition le plus vif émoi, où le public savant assistait avec émotion à la joûte engagée entre Ruge et Leo. On lit également avec grand intérêt les lettres écrites de Paris par le disciple de Hegel. Il a visité Cabet, l'auteur du *Voyage en Icarie* et alors rédacteur d'un journal communiste, *le Populaire*, Considérant, Leroux, Louis Blanc; il a connu Bakunine, Henri Heine, Marx, Herwegh, ce poète de la liberté « qui trouve à Paris sa Capoue et succombe à toutes les séductions »[1].

En somme, il faut savoir le plus grand gré à M. Nerrlich de publier cette curieuse correspondance où il y a beaucoup à apprendre tant sur Ruge que sur ses contemporains[2].

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE.— M. J. J. Jusserand vient de faire paraître sa leçon d'ouverture du cours de langues et de littératures d'origine germanique au collège de France. Cette leçon est intitulée *Le roman anglais, origine et formation des grandes écoles de romanciers du XVIIIe siècle* (Leroux. In-8°, 70 p.). M. Jusserand montre qu'au XVIIe siècle les romanciers d'Outre-Manche ont cherché leur inspiration en France,—en France où l'on ne savait alors rien de la littérature anglaise et où l'ambassadeur Cominges écrivait à Louis XIV que ses voisins n'avaient d'autres écrivains que quatre auteurs latins, dont « un nommé Miltonius ».—Il parle ensuite de Swift et de Defoe; avec le premier paraît le roman philosophique et satirique; avec le second, le roman de mœurs et d'analyse intellectuelle. Vient enfin le roman du cœur, dont le représentant est Richardson. Mais il fallait « rendre à la vie matérielle sa place et rétablir l'équilibre entre le corps et l'esprit »; ce fut l'œuvre de Fielding. Toutefois, à côté des grands romanciers, existent d'autres auteurs qui usent de ces différents genres en les modifiant selon la tournure de leur génie : Johnson, Smollett, Goldsmith, Sterne, etc.; « de la réunion de tous ces courants divers s'est formé le large fleuve du roman moderne ».

— La librairie Cerf a publié récemment *La littérature anglaise au XVIIIe siècle*, par T. S. Perry, traduit et adapté de l'anglais par M. L. Lemarquis, professeur au lycée de Bar-le-Duc (In-8°, III et 361 p., 3 fr. 50). L'ouvrage de M. Perry n'est pas une histoire de la littérature anglaise du XVIIIe siècle; l'auteur se borne à montrer les doctrines dont s'inspiraient les écrivains de l'époque, les théories qui régnaient alors, l'influence qu'elles exerçaient; en outre, il expose par quels liens la littérature anglaise du XVIIIe siècle se rattachait à la littérature du continent. M. Lemarquis a

1. Entre autres de Mme d'Agoult; comp. p. 350, le jugement sévère de Ruge et p. 374 sa conversation avec Bakunine.

2. P. 366 lire *Orléans* pour « Oleans »; p. 387 *Marrast* pour Marast; M. Nerrlich ignore le rôle considérable d'Armand Marrast en 1848.

retranché de l'ouvrage plusieurs passages qui renfermaient des allusions qu'on n'eut pas comprises en France ou qui faisaient double emploi avec d'autres; il a simplement indiqué en note plusieurs morceaux cités dans le texte du professeur américain; sa traduction est donc plutôt une adaptation, mais elle ne modifie en rien les idées particulières de l'auteur.

— MM. Georges Duplessis, conservateur du département des estampes à la Bibliothèque nationale, et Henri Bouchot, archiviste, sous-bibliothécaire au même département, viennent de publier un *Dictionnaire des marques et monogrammes des graveurs* (Rouam. In-8°, 121 p.). C'est un premier volume qui va de A à F. Les auteurs ne donnent pas une série complète des monogrammes; ils expliquent simplement les marques que l'on rencontre le plus souvent et réunissent les abréviations employées par les graveurs les plus connus et les plus recherchés. Ils ont suivi la méthode de classement adoptée par leurs prédécesseurs et mis à la fin du volume, en les classant alphabétiquement, d'après le nom des objets représentés, les marques figurées avec lesquelles signaient un certain nombre d'artistes. Ils annoncent, pour la fin du dernier volume, une table alphabétique générale des graveurs qui complètera leur utile travail.

— M. Henri Joly, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Dijon et maître de conférences à la Sorbonne, a publié à la librairie Hachette (in-8°, IX et 312 p. 3 fr. 50) une deuxième édition, revue et corrigée, de son livre sur *L'homme et l'animal*, qu'avait couronné l'Académie des sciences morales et politiques.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 3 mars.

PRÉSIDENCE DE M. SAGLIO

M. de Baye lit une note sur des urnes en terre cuite trouvées à la fosse Jean Fat, près de Reims, et dont la panse est systématiquement percée de trois trous disposés en triangle renversé. Une discussion s'ouvre sur la destination de ces trous.

M. Héron de Villefosse communique un petit bronze du musée de Clamecy qui aurait été récemment découvert à Entrains et qui porte une inscription imitée de celles qu'on lit habituellement sur les tessères de gladiateurs. Il démontre que ce bronze est de fabrication moderne.

M. Flouest communique de la part de M. de la Sizeranne un fragment d'ardoise trouvé à Pact (Isère), sur lequel sont sculptés en très bas-relief des oiseaux et des fleurs.

M. Molinier lit de la part de M. de Cessac une note sur une épitaphe qui se voyait jadis dans l'abbaye de Grandmont et qu'on a attribuée à tort à Hugues IX de Lusignan. Elle se rapporte à Hugues XIII, mort en 1303.

Séance du 10 mars.

M. de Barthélemy, lit une note sur une communication de M. de Laigue relative à une médaille de Néron dont l'effigie est contremarquée des lettres S. P. Q. Il explique le sens de ces contremarques qui se rencontrent fréquemment et qui ont fait l'objet d'une étude spéciale de la part de Saulcy.

M. de Barthélemy lit une note sur une autre lettre de M. de Laigue relative à des fouilles récemment faites à Vico-Equense, près de Castellamare.

M. Pol Nicard lit une note sur des fouilles récemment faites à Wollishoffen près de Zurich, et qui ont fait découvrir une importante cité lacustre, où l'on a recueilli de nombreux objets de toute nature.

Le Secrétaire,
R. de Lasteyrie.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 5 avril — 1886

78. — Sœren SŒRENSEN. **Om Mahâbhârata's Stilling i den Indiske Literatur.** I. Forsœg paa at udskille de ældste Bestanddele. Insunt : I. Collatio codicis Hauniensis Virataparvanis. II. Summarium. Kjœbenhavn ; Rudolph Klein, 1883, 386 p. in-8.

Ce livre a le grand défaut d'être écrit en une langue qui le dérobe au public. Il s'adresse strictement aux seuls indianistes. Or parmi ceux-ci, combien en est-il, même en comprenant ceux des pays scandinaves, qui sachent le danois ? Si, dans une œuvre de littérature ou de vulgarisation, l'emploi de l'idiome national, même le moins répandu, est toujours justifié, il en est autrement dans un livre de science et de recherches spéciales qui doit être accessible à la plupart des savants engagés dans les mêmes études. A défaut de l'allemand, de l'anglais, du français, M. Sörensen avait la ressource du latin ; car je n'imagine pas que les règlements académiques (le livre est une thèse) se fussent opposés à l'emploi d'une langue qui, naguère encore, aurait été obligatoire. M. S. a bien senti lui-même ce défaut et il y a paré dans une certaine mesure. Il a donné en latin un sommaire très étendu de son livre et, grâce à cette addition, ses confrères ignorants du danois, peuvent se faire une idée générale du contenu. On arrive ainsi à voir le plan du travail, la nature et la suite des principaux arguments et le contour en quelque sorte des résultats auxquels l'auteur pense être arrivé. Mais le détail échappe, et c'est grand dommage ; car le mémoire de M. S. est nourri de faits finement observés et ingénieusement mis en œuvre. Toute cette partie de l'ouvrage, qui en est la vraie substance, reste voilée pour la grande majorité des confrères de M. S., derrière une langue qui ne saurait se lire, pas même approximativement, comme le hollandais, à travers l'allemand.

Dans le présent volume, qui s'annonce comme la première partie d'un travail plus étendu sur le Mahâbhârata, M. S. s'est proposé de reprendre dans son ensemble une question qui n'avait plus été examinée de cette façon depuis Lassen, bien qu'elle ait été soulevée plus d'une fois par l'un ou l'autre de ses côtés : comment s'est formé cet immense

poème et quelles sont les parties qui en constituaient le noyau primitif? Pour la résoudre, il n'a pas, comme M. Holtzmann [1], essayé sur le poème quelque grosse hypothèse; mais, comme l'auteur de l'*Indische Alterthumskunde*, il a suivi le récit pas à pas et procédé par éliminations successives. La méthode, à première vue, parait certainement plus prudente. Reste à savoir si, en fin de compte, elle est beaucoup plus sûre.

Après une description sommaire du poème et une notice bibliographique des éditions, des traductions et des travaux divers dont il a été l'objet [2], M. S. discute la théorie des trois rédactions, telle qu'elle a été présentée par Lassen. Il n'a pas de peine à montrer non seulement qu'elle se heurte, dès le début, à des inconséquences, mais encore combien la base même en est fragile, les prétendues données que, dans l'introduction, le poème fournit sur sa propre histoire, étant par elles-mêmes sans valeur, et l'interprétation que leur a fait subir Lassen, étant plus que contestable. Cette solution écartée, M. S. procède à son tour à l'inventaire détaillé des diverses parties du récit. Et d'abord, il rejette, selon nous avec raison, une autre théorie, dont on a tant abusé ailleurs, celle d'une sorte de genèse spontanée du poème, qui ne serait qu'une collection de chants nés indépendamment les uns des autres, réunis bout à bout par des mains routinières, comme par hasard. Pour lui, il y a au fond du Mahâbhârata une fable tragique qui constitue une œuvre d'art, où l'unité du dessein révèle une conception personnelle. Or, dans une pareille œuvre, on ne saurait admettre ni contradictions [3], ni diversités de facture [4], ni répétitions choquantes, ni épisodes de longue haleine, ni digressions encyclopédiques. Tout ce qui peut être ainsi désoudé, tombe; ce qui fait un premier abatis de quelques 73,000 distiques. Les 27,000 qui restent et qui se trouvent exclu-

1. Voir *Revue crit.* du 1er janvier 1883.

2. Cette notice est loin d'être satisfaisante : elle pèche, ou par excès, ou par défaut. On y trouve mentionnées des traductions en kavi et en persan, mais il n'y est pas question de l'édition sanscrite de Protap Chundra Roy, ni de ses éditions en bengalî, ni des traductions en hindî, en marâthî, en canarèse, en malayâlam, en telugu, en tamoule. M. S. cite des éditions et des traductions partielles : il ne dit rien de celles de A. Holtzmann, de Johnson, de Pauthier, de Kossowicz, de Foucaux, de Sadous, de Wathier, etc. A côté de travaux aussi manifestement de seconde main que la thèse de M. Ditandy (et non Dictandy), on s'étonne de voir passer sous silence les analyses de Wilson et de Th. Pavie et les extraits si copieux et si méthodiques de M. Muir. Du moment qu'on touchait aux remaniements, il y en avait bien d'autres à citer que le *Jaiminibhârata* et le *Balabhârata*, tant en sanscrit qu'en autres dialectes de l'Inde continentale et de l'île de Java. — L'édition princeps de Calcutta n'a pas cinq volumes, mais quatre seulement, et c'est assez.

3. Non-seulement quant aux faits, mais aussi quant aux caractères : par exemple, Krishna, qui est représenté tantôt comme un simple héros, tantôt comme un dieu.

4. Par exemple, le style tout particulier qui caractérise les récapitulations et les divers épitomés. M. S. voit tout le contraire d'une preuve d'archaïsme non-seulement dans la prose de certains morceaux, mais aussi dans l'emploi du mètre *trishtubh*, et, en ce point, je ne puis qu'être de son avis.

sivement dans les 12 ou, pour mieux dire, dans les 11 premiers livres, constituent ce que M. S. appelle le récit principal (hovedhandling, aussi Mahâbhâratasagn, narratio principalis), lequel a tous les caractères d'un vrai poème. Mais ce récit, à son tour, comprend des éléments d'âge divers. En y regardant de plus près, en tenant compte notamment de la présence de certains noms propres et de l'intervention de certains personnages qui sont ou qui paraissent modernes, tels que Nârada, Vyâsa, Madhusûdana, Hari, Govinda, Janamejaya, Sanjaya, les Çakas, les Yavanas, etc., on est amené à y faire de nouvelles réductions, et on arrive ainsi finalement à un résidu de 8,800 ou, suivant un calcul plus rigoureux, de 7,000 çlokas, soit l'équivalent à peu près des deux tiers de l'*Iliade*. C'est là ce que M. S. appelle le poème primitif (det oprindelige digt, carmen principale), lequel consistait en rapsodies détachées, sans autre lien entre elles que la communauté même du sujet et reposant directement sur la légende populaire. Le « récit principal », où paraissent déjà les Çakas et les Yavanas, ne saurait remonter plus haut que le Ier siècle avant notre ère. « Le poème primitif » doit avoir été composé avant la fin du IIIe.

Ne pouvant exposer ici, de façon à lui rendre justice, l'argumentation de M. S., j'aurais mauvaise grâce à vouloir la discuter. Aussi, pour y toucher le moins possible, me bornerai-je à indiquer quelques points où je ne suis pas d'accord avec l'auteur sur la valeur de son criterium, et certains côtés de la question qu'il me paraît avoir laissés dans l'ombre. Ma première objection est relative à la divinité de Kri*sh*na, que M. S. tient pour moderne, sans doute parce qu'elle n'est pas dans le Veda, et que je tiens, moi, pour ancienne. Je lui abandonne volontiers les morceaux d'inspiration mystique où ce personnage est exalté comme l'Etre absolu. Ils respirent un esprit qui a dû être étranger au poème, quand ce n'était encore qu'un chant profane et avant qu'on en eût fait le cinquième Veda. Mais Kri*sh*na le dieu me paraît très vieux, aussi vieux que Kri*sh*na le héros et inséparable de lui, et je suis persuadé que, pour tout lecteur non prévenu du poème, il n'y cesse jamais d'être à la fois l'un et l'autre. La même objection vaut pour les synonymes de Kri*sh*na, Madhusûdana, Hari, Govinda et pour quelques autres noms encore choisis par M. S. pour faire office de cribles. Tout cela est autrement ou n'est pas du tout dans le Veda, c'est-à-dire dans la littérature des brâhmanes, mais peut bien être très ancien dans la tradition hindoue.

Ces quelques remarques suffisent pour faire voir combien, sur des points essentiels, nous sommes loin de nous entendre, M. S. et moi. Le différend entre nous porte sur la position même qu'il s'agit d'assigner à la légende épique par rapport à la tradition sacerdotale. Pour lui, la première est un remaniement postérieur de la seconde : pour moi, elles sont indépendantes l'une de l'autre et parallèles. Quand elles se rencontrent, les divergences de l'une lui font l'effet de modifications modernes

de l'autre, tandis que je serais porté plutôt à y voir des vestiges d'antiquité[1]. M. S. ne va pas aussi loin que d'autres, qui ont tout bonnement expulsé les Pâ*nd*avas du poème : mais il revient à peu près au même point par un détour. Si, pour lui, la légende fondamentale du Mahâbhârata ne remonte qu'à deux ou trois siècles avant notre ère, cela tient évidemment à ce qu'elle n'est pas dans le Çatapatha Brâhma*n*a, lequel ne saurait lui-même être reporté dans une antiquité fabuleuse. Mais admettrons-nous que l'Inde ait attendu jusque-là pour avoir sa tradition héroïque? Et si cette tradition a existé, comme je le crois, pour ainsi dire de tous temps, où est-elle, sinon dans le Mahâbhârata? Car, à coup sûr, elle n'est pas dans le Veda. Je ne prétends pas, qu'on le remarque bien, donner ma manière de voir pour démontrée ou même pour démontrable. Il me suffit qu'elle soit possible, et je n'ai pas besoin d'ajouter que si elle était vraie, elle introduirait un singulier remue-ménage dans les calculs de M. Sörensen.

Mais nous ne sommes pas au bout. A lire M. S., on voit bien comment le Mahâbhârata s'est accru; mais on est parfois trop exposé à perdre de vue combien il a dû changer. Que de morceaux très anciens, à qui des retouches plus ou moins complètes, ou même la simple addition de quelques données ont pu imposer une apparence toute moderne! Et, en sens inverse, combien d'autres, où un certain pastiche d'idées et d'éléments védiques a pu introduire un archaïsme trompeur! Car, il ne faut pas l'oublier, si l'Inde a beaucoup changé, rien ne s'y est jamais complètement perdu. Ainsi, pour nous en tenir à un seul exemple, on trouvera chez elle, à toutes les époques, jusque dans les écrits les plus sectaires et les plus modernes, des pages où il semble que Brahmâ ou Indra n'aient pas cessé de gouverner le monde et qu'il n'y ait rien à chercher au-dessus d'eux. M. S. n'a pas méconnu cet ordre de considérations; mais il n'y a pas insisté assez. Le sens même dans lequel il travaillait, devait l'en détourner, car elles lui eussent apporté à chaque pas un élément d'indétermination à défier tout calcul. Mais, en tout cas, il est un grand changement que le poème a pu subir et que, pour mon compte, je crois qu'il a subi en effet, changement devant lequel tous les autres seraient peu de chose et auquel M. S. ne paraît même pas avoir songé.

Tout le travail de M. S. suppose, en effet, que l'histoire du poème est, d'un bout à l'autre, celle d'un Mahâbhârata sanscrit; que c'est en sanscrit que l'œuvre est née et qu'elle a grandi de 7,000 distiques à plus de 100,000. Mais cela est-il donc si sûr? Quels sont donc, en dehors de

1. Je ne prétends pas dire par là que, dans ces cas, la version épique soit plus ancienne que la version védique, bien que la supposition soit pour le moins permise pour quelques-unes de ces divergences. Je veux dire seulement que, dans ces cas, la tradition profane a beaucoup de chances d'être relativement ancienne, puisqu'on a renoncé à la mettre d'accord avec la tradition sacrée.

la littérature sacrée et technique des brâhmanes, les genres d'écrits dont nous soyons réellement en droit d'affirmer qu'ils ont commencé par le sanscrit? Il y a pour le moins des doutes à cet égard en ce qui concerne la poésie lyrique profane. Pour la poésie dramatique, il est permis de supposer, rien qu'à l'inspection des pièces qui nous sont parvenues, que c'est le sanscrit et non le prâcrit, qui est l'intrus, et les quelques indices que nous avons d'une origine populaire du théâtre, tendent à confirmer ce soupçon. Quant aux compositions narratives et romanesques, nous avons des témoignages positifs d'une très ancienne littérature en langue vulgaire. Sans parler du Bouddhisme et du Jainisme qui se sont servis d'autres idiomes, nous voyons l'histoire, à son premier éveil, rédiger ses plus anciens documents en des dialectes prâcrits et ne recourir qu'après plusieurs siècles à ce qui est désormais la langue classique. En présence de ces faits, on est autorisé à se demander si les choses ne se seraient pas passées de même pour la poésie nationale par excellence, l'épopée héroïque. Et cette question, on est, ce semble, tout particulièrement tenu de se la poser, quand, comme M. S., on ne fait pas remonter les commencements de l'œuvre qui nous a conservé cette poésie, beaucoup plus haut qu'au temps où Açoka faisait écrire ses inscriptions, c'est-à-dire à une époque où la langue officielle de la cour et de l'administration était déjà très différente de l'idiome sacré et où la langue parlée du peuple en différait encore bien davantage. En tous cas, l'hypothèse que notre Mahâbhârata actuel aurait été précédé, non par des traditions plus ou moins flottantes et de simples chansons populaires, mais par un ou plusieurs poèmes, par de véritables œuvres littéraires en langue prâcrite, constituant un ensemble de dimensions considérables et peut-être même d'un caractère déjà plus ou moins encyclopédique, — une pareille hypothèse ne saurait être écartée *a priori*. Mais qui ne voit de quel nouvel élément d'incertitude elle menaçait d'embarrasser la recherche, puisqu'elle posait le problème infiniment plus délicat de déterminer les origines et la formation de l'original à travers une sorte de traduction? Qu'on imagine ce que serait la question homérique, si l'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient traduites du phrygien!

Je suis donc obligé de faire bien des réserves quant à la valeur des calculs en apparence si simples et si consciencieusement conduits de M. Sörensen. Sans le moindre doute, il a touché juste en une infinité de points : un grand nombre des réductions qu'il a opérées, demeureront acquises, et l'on ne pourra plus, désormais, revenir sur ces questions sans tenir le plus grand compte de l'enquête laborieuse à laquelle il les a soumises. Quant au problème en lui-même, loin de croire qu'il l'ait résolu, je doute qu'il eût même essayé d'en donner une solution aussi précise, s'il l'avait bien embrassé dans son infinie complication. Dans l'état actuel des données, la question des origines du Mahâbhârata est à classer parmi les problèmes indéterminés.

A la fin du mémoire, avant le *Summarium* latin, M. Sörensen, a

donné, également en latin, une collation complète et qui sera très utile, d'un manuscrit de Copenhague contenant le IV[e] livre.

A. Barth.

---

79. — M. E. Nageotte, **Histoire de la littérature grecque**, depuis ses origines jusqu'au vi[e] siècle de notre ère. Deuxième édition. Paris, Garnier, sans date. In-8, 536 p.

— Le même, **Histoire de la littérature latine**, depuis ses origines jusqu'au vi[e] siècle de notre ère. Paris, Garnier, 1885. In-8, 553 p.

I. Depuis le grand ouvrage de Schöll, qui n'est d'ailleurs qu'une froide compilation, nous n'avons eu en France que des précis de littérature grecque à l'usage des classes. Le plus répandu et le mieux fait est celui d'Alexis Pierron, écrit avec une chaleur communicative à la manière des précis d'histoire de M. Duruy; mais Pierron n'a jamais été au courant des travaux étrangers et son livre, malgré d'excellents chapitres, manque au premier devoir d'un ouvrage scolaire, l'exactitude. Des autres manuels du même genre[1], il vaut mieux ne point parler, car si le talent y est moindre que dans Pierron, l'érudition n'y est pas meilleure. L'enseignement public doit enfin à M. Nageotte une petite histoire de la littérature grecque qui se lit avec plaisir et témoigne d'une information généralement sûre. La première édition, publiée en 1884, a été si bien accueillie qu'il a fallu en donner une seconde au bout d'un an [2]. C'est cette seconde édition que nous avons sous les yeux; l'auteur a fait quelques corrections sur les clichés et ajouté un chapitre sur la littérature chrétienne. Tel qu'il est, le livre de M. N. est appelé à rendre de grands services. Le but qu'il s'est proposé « de mettre à la portée de la jeunesse les résultats généraux de la critique moderne » a été parfaitement atteint, et l'on trouverait difficilement, dans notre littérature scolaire, un ouvrage mieux ordonné et rédigé avec plus de soin. M. N. nous avertit que, loin de prétendre à l'originalité, il regarde comme un devoir de déclarer qu'il n'a fait que reproduire les opinions des hommes qui passent aujourd'hui pour les plus compétents. En tête de son livre, il a donné une courte liste des ouvrages principaux qu'il a consultés, liste qu'il lui eût été certainement facile de grossir, mais où l'on trouve du moins l'indication des travaux les plus utiles publiés à l'étranger et en France, à l'exception de l'*Histoire de la philosophie* de Zeller (M. N. cite celle de M. Fouillée) et de l'*Histoire de la littérature grecque* de Sittl (M. N. cite et connaît celles de Nicolaï et de Bern-

1. L'élégant précis de M. Croiset est destiné à l'enseignement des jeunes filles.

2. Suivant un abus qu'on ne saurait blâmer trop hautement, cette seconde édition ne porte pas de millésime. Le public et la critique ont pourtant le droit de savoir, sans recourir aux répertoires bibliographiques, la date d'un ouvrage qu'on leur présente, et un éditeur n'a pas le droit de la dissimuler dans un intérêt commercial.

hardy). Par une étrangeté que nous ne nous expliquons pas, mais que l'on retrouve dans l'*Histoire de la littérature latine*, les millésimes ne sont indiqués par M. N. que pour un petit nombre d'ouvrages; il n'est cependant pas inutile de savoir, par exemple, que la *Geschichte der hellenischen Dichtkunst* de Bode a été écrite il y a plus d'un demi-siècle. La grande supériorité de M. N. sur la plupart de ceux qui alignent des titres de livres, c'est qu'il a véritablement lu ceux qu'il énumère et qu'il en a sérieusement tiré parti. C'est ainsi qu'il doit à Bonitz une bonne partie de son chapitre sur Homère, et nous ne songeons point à lui en faire un reproche, puisqu'en utilisant les travaux des autres, comme il le reconnaît loyalement, il a toujours su donner à ses emprunts une allure vive et une forme personnelle.

Le livre de M. N. est divisé en chapitres, subdivisés eux-mêmes en paragraphes qui portent chacun un sous-titre en italiques. La disposition en est presque partout irréprochable et d'une parfaite clarté. Les vignettes insérées dans le texte, généralement empruntées à Visconti, sont choisies avec discernement : ce n'est pas la faute de M. N. si l'exétion en est détestable.

La partie que l'auteur a étudiée avec le plus de développements est naturellement la période classique de la littérature grecque; on y trouvera des chapitres vraiment remarquables (les Tragiques, Hérodote, Démosthène), qui méritent de n'être pas lus seulement par les élèves auxquels ils sont destinés. Par contre, la littérature gréco-romaine a été moins bien traitée, et M. N., contre son habitude, paraît y parler souvent de livres grecs qu'il n'a pas ouverts. Ce qu'il dit de Philon de Byblos (p. 445) est tout à fait insuffisant; il le confond d'ailleurs avec le philosophe juif Philon d'Alexandrie, dont il ne prononce même pas le nom, et fait de Philon de Byblos un juif. Il faut espérer que ce tissu d'erreurs disparaîtra à la prochaine édition. Plus loin (p. 455), M. N. dit fort inexactement que nous n'avons plus que des fragments de Dion Cassius depuis la mort d'Agrippa, alors que nous possédons l'abrégé de Xiphilin pour les livres LXI à LXXX. — P. 458, je trouve cinq lignes sur Ptolémée; c'est bien peu, et ces cinq lignes contiennent des erreurs, par exemple que Ptolémée « détermina la position exacte de chaque localité » alors que le géographe alexandrin a notoirement travaillé de seconde main et en a lui-même fait l'aveu. A la même page, Pausanias est bien mal compris; M. N. n'a pas soupçonné la fine ironie de cet imitateur d'Hérodote, en qui il ne voit qu'un dévot et un naïf. — P. 470, M. N. nous dit que le style d'Aelius Aristide est *serré et obscur;* obscur, cela est trop vrai, mais comment qualifier de *serré* l'insupportable bavardage d'Aristide! Il faut, pour cela, n'en avoir jamais lu deux pages. — P. 490, Syrianus ne méritait guère une mention, et il ne fallait pas indiquer comme inédit son *Commentaire sur la Métaphysique*, puisque les parties les plus importantes de ce traité ont été publiées par Brandis. — P. 508, deux lourdes erreurs : les *Philosophumena* sont traités de

« petit écrit », alors que le texte occupe 524 pages dans l'édition de Cruice, et l'on trouve sur Origène cette phrase singulière : « Des nombreux ouvrages d'Origène, il reste peu de chose, et encore est-ce en mauvais état. » M. N. n'a donc jamais vu ce « peu de chose », qui remplit sept gros in-quartos de la *Patrologie!* La dernière page du livre (526) contient une appréciation superficielle et inexacte de la littérature byzantine; il n'est pas permis, même dans un précis scolaire, de ne pas nommer Procope, et l'on ne peut traiter de « sèches compilations d'histoires » les écrits d'une Anne Comnène ou d'un Nicétas. Mieux valait assurément ne rien dire de ces auteurs que de les juger sans les connaître.

En général, dans la partie la plus importante du livre, M. N. se montre bien au courant et évite les erreurs de détail. Nous lui en signalerons pourtant quelques-unes. P. 174, la πῶλε θρηκίη... βλέπουσα d'Anacréon n'est assurément pas « un poulain », traduction que M. N. n'aurait pas dû emprunter à Hillebrand. — P. 307, on ne peut plus nommer aujourd'hui le περὶ πόρων parmi les ouvrages authentiques de Xénophon, et la qualification de « peu authentique » donnée à l'Ἀθηναίων πολιτεία doit être remplacée par une épithète plus catégorique. — P. 322, ce qui est dit du Pnyx d'Athènes n'est plus soutenable sans fortes réserves; cf. Milchhoefer, article *Athen* dans les *Denkmäler* de Baumeister. — P. 335, Hypéride est tout à fait sacrifié; c'est un paragraphe à refaire. — P. 395, la note sur les fouilles de Pergame est mal rédigée; l'auteur paraît dire que « les fragments de statues et de bas-reliefs » qu'on y a découverts récemment appartiennent à l'époque de Galien, erreur qu'il n'a certainement pas commise, mais où il pourrait induire ses lecteurs.

Le style de M. N. est vivant, alerte, parfois d'une élégance remarquable; mais, à cet égard aussi, nous lui conseillerons d'être sévère pour lui-même le jour où il rééditera son livre autrement que sur clichés. On trouve trop souvent, au milieu de pages excellentes, des expressions incorrectes, germaniques ou, ce qui est plus grave, de mauvais ton. En voici quelques échantillons : *Organisation esthétique*, comme en-tête de paragraphe (p. 23); *la monade génératrice de l'organisme hellénique, c'est le sentiment du beau* (p. 24); *on se chamaillait quelquefois* (p. 39); *l'élégie se ressentait encore de l'objectivité de l'épopée* (p. 116); *Charaxos s'était amouraché de la courtisane Rhodope* (p. 164); *il doit y avoir dans la nationalité d'Aristophane quelque chose de louche* (p. 277); *la muse d'Aristophane a beau être en en ribote et jeter sa couronne par dessus les haies* (p. 285); *il expose sa matière, il la passionne en artiste* (p. 462); *Plotin avait beaucoup écrit, mais rien publié* (p. 479); *une forte couche de vernis personnel* (p. 498). Ajoutons que, dans un livre destiné aux classes, il n'était point à propos de mentionner « les accusations les plus immondes » portées contre Sapho; que répondra un professeur de seconde à l'écolier qui le questionnera sur cette phrase?

Ce livre a été imprimé avec la plus déplorable négligence. Dans les rares citations grecques que fait M. N. — elles tiendraient toutes dans une petite page — j'ai relevé quarante-neuf fautes d'orthographe ou d'accent! Il y a telle page (19) où sur onze mots grecs il n'y a pas moins de quatre fautes. Le mot Ἑλλάς est écrit à deux reprises avec un esprit doux (p. 5, 18). Dans le texte français, surtout dans l'orthographe des noms propres, les fautes ne sont pas moins nombreuses. Il y en a quatre très grosses dans les deux premières pages. L'éditeur n'a évidemment pas voulu faire les frais d'un correcteur spécial, et l'auteur n'a pas ce qu'on appelle *l'œil typographique*. Il est bien regrettable de gâter de bons livres en les imprimant de la sorte; la vieille réputation de l'imprimerie française finira par n'être plus qu'un souvenir.

II. L'*Histoire de la littérature latine* est écrite sur le même plan que la *Littérature grecque*. Ici, M. N. avait un guide admirable, Teuffel, qui est malheureusement mort trop jeune pour donner un pendant à sa belle *Histoire de la littérature romaine;* aussi les erreurs matérielles sont-elles assez rares. La part faite à l'érudition est plus considérable, et l'on trouve un plus grand nombre de renvois à des ouvrages ou à des articles modernes. Le danger, en pareille matière, c'est de donner à la fois trop et trop peu; ainsi M. N. parle de l'édition critique de Properce par Lachmann, mais il ne dit rien de l'édition de Virgile par Ribbeck. Il y a d'excellents chapitres sur Térence, les satiriques et Martial; les poètes épiques et Tite Live sont moins bien partagés. Voici quelques légères erreurs qui nous ont frappé au passage. P. 1. Il est injuste d'attribuer à Berger l'*Histoire et l'éloquence latine,* puisque cet ouvrage a été non seulement publié, mais rédigé en grande partie par M. Cucheval; en outre, l'édition de 1872 n'est que la première, et il en a paru une bien meilleure en 1881. — P. 17. On ne peut dire qu'en Grèce « l'individu était tout et l'Etat presque rien »; cela est absolument faux. — P. 24. *Scribere* n'a pas la même racine que *scrobis* et *litera* ne paraît avoir rien de commun avec *linere* (cf. Bréal. *Mém. Soc. Ling.*, VI, 1 et suiv.). — P. 29. Il était inutile de donner, d'après Corssen, quatre vers des chants saliens, qui sont tout à fait inintelligibles à moins d'être commentés mot pour mot. — P. 33. « Augustin, C. D. VI. 9 » est un renvoi que peu d'élèves comprendront. — P. 62. Si l'on répandait des fleurs et des parfums sur les gradins des théâtres à Rome, ce n'était point sans doute pour « combattre les odeurs peu agréables de la foule, si nombreuse et d'une propreté suspecte, la propreté italienne ». Autant vaudrait dire qu'on parfume un salon pour le *désinfecter*. — P. 68. Une tessère de théâtre avec une inscription grecque n'a rien à voir dans un chapitre consacré au théâtre romain. — P. 75, note. Aucun élève (ni peut-être aucun maître) ne comprendra ce que signifient les *tibiae impares* et les *tibiae dexterae* qui accompagnaient l'*Heautontimorumenos;* un livre scolaire ne doit pas soulever des problèmes sans les résoudre, ou du moins sans indiquer que ce sont

des problèmes. — P. 112. On s'étonne de voir M. N., si bien au courant en général, parler encore des 108 pièces de Ménandre traduites par Térence. Chacun sait aujourd'hui que la légende de ces 108 pièces est née d'une erreur paléographique (la répétition de CVM) dans un texte de Suétone. — P. 244. L'existence de l'*Hortensius* de Cicéron au moyen âge est tout à fait douteuse, puisque nous savons que le second livre des *Academica priora* était désigné, à cette époque, sous le nom d'*Hortensius* (pour *Lucullus*). Cf. P. Thomas, dans l'*Athenaeum belge* du 15 juillet 1879. — P. 277. J'ai démontré que les ἀρεταλόγοι ne sont pas des « parasites philosophes », suivant la conjecture de Saumaise, mais des devins de bas étage (*Bulletin de Correspondance hellénique*, avril 1885). — P. 285. La seconde édition du *Lucrèce* de Munro n'est pas de 1861, date d'une réimpression américaine, mais de 1864 (1873). — P. 501. Rien ne prouve, comme l'a démontré M. Jeep, que le Claudien latin (à distinguer de son homonyme grec) soit né à Alexandrie. — P. 508. M. N. intitule un paragraphe *M. Capella*, ce qui ne peut signifier que *Marcus Capella* ou *Monsieur Capella*. Or, ce grammairien avait nom *Marcianus*, qui, en sa qualité de *cognomen*, ne s'abrège pas. — P. 513. Où M. N. a-t-il vu que Minucius Félix fût de Rome? Il était certainement africain.

Si l'impression de ce volume est un peu plus correcte que celle du premier, on regrette d'y rencontrer aussi des locutions vicieuses et des *vulgarismes* choquants. La langue des petits journaux est décidément bien envahissante puisqu'un professeur de Faculté aussi distingué que M. Nageotte écrit des phrases comme celles-ci : « Aujourd'hui Pline est aussi démoli comme critique d'art que comme naturaliste » (p. 475); « après Pline, le goût tombe avec une rapidité navrante » (484), etc. Voici quelques lignes du paragraphe, spirituel d'ailleurs, où il est question de Fortunat : « Ces deux femmes le gâtaient, elles le choyaient comme un Vert-Vert. Fortunat répondait à toutes ces *attentions fines* [1] par des billets galants, musqués même... » Mais ces erreurs passagères de goût, comme les erreurs matérielles que nous avons signalées plus haut, sont de celles qu'il est aisé de faire disparaître ; ce sont de légères taches qui ne déparent point un livre bien écrit, élégant, solide, digne de trouver place, à côté de l'*Histoire de la littérature grecque* du même auteur, dans toutes nos bibliothèques scolaires.

Salomon REINACH.

---

1. En italique dans le texte.

80. — **Les Lettres I et J du Dictionnaire de l'ancienne langue française,** par M. F. Godefroy, 3 fascicules, prix : 15 fr. Paris, Vieweg.

4e article.

Ces deux lettres I et J n'ont fourni à M. Godefroy que la matière de deux fascicules environ, qui sont encore grossis par des articles empruntés presque tout entiers à Littré, tels que : *incuriosité*, *incurieusement*, *inaccostable*, *incultivé*, *inhibition*, *irraisonnable*, *ire*, *invigilance*, *invocateur*, *irrecitable*, *incitement*, *impubliable*, *indroiture*, *indouloureux*, *javart*, *jaque* ou *jacque*, *jurement*, et quelques autres. Tous ces mots dont la plupart sont encore en usage, ont dans Littré un historique très-suffisant, auquel M. G. n'a, pour ainsi dire, rien ajouté, en sorte que l'on ne voit pas ce qu'ils viennent faire dans un Dictionnaire de l'ancien français conçu sur le plan de celui-ci. A notre avis, il n'eût même pas fallu y recueillir des vocables dont les significations disparues ont été amplement signalées dans la partie historique du Dictionnaire de Littré. Par conséquent, des articles comme celui de « jument = bête de somme », sont tout à fait superflus, à plus forte raison ceux d' « *imbecile* » et « *imbecillité* », termes qui n'ont pas cessé d'être employés dans leur sens étymologique par nos meilleurs écrivains. Si M. G. eût dès l'origine suivi cette règle, il aurait évité bon nombre d'inconséquences. Pourquoi, par exemple, admettre *jument* = bête de somme, et rejeter (je prends au hasard) *froissement* = fatigue, *envie* = haine, etc. ? L'adjectif *joli* tient une colonne et demie : qu'on lise l'historique de ce mot dans Littré, et l'on verra que l'article de M. G. n'apporte aucun enrichissement, aucun sens qui soit inconnu. Une assez grande quantité de mots savants tels que « *invidence*, *innumerable*, *imperit* » ont été accueillis, tandis que d'autres comme « *infauste*, *ignave*, *ignavie*, *ignavité*, *indagateur*, *indagatrice*, ont été laissés à la porte, de parti pris évidemment, car les exemples ne manquent pas. On voudrait savoir à quelle raison, pour ne pas dire à quel caprice, obéit M. G. dans le choix des uns et le rejet des autres. Il admet *fléchible*, pourquoi non *infléchible?* Il me semble qu'il y a des mots qui s'appellent, pour ainsi dire les uns les autres, dont le lexicographe peut comme deviner l'existence, et qu'il doit s'acharner à poursuivre, comme le chasseur le gibier. Ainsi *apaisable*, *compossible*, *compaignable*, *improvidence*, *innoble*, *defaillable*, *exercité*, *inidoine*, *efficacieux*, *iveltė*, *caut*, *esmendable*, *inconsiderant*, tous mots que donne M. G., font supposer *inapaisable*, *incompossible*, *incompaignable*, *improvident*, *innoblesse*, *indefaillable*, *inexercité*, *inidoneité*, *inefficacieux*, *inivelté*, *incaut*, *inesmendable*, *inconsiderance*, qui existent en effet, mais qui manquent dans le Dictionnaire. On peut affirmer d'avance que le Supplément promis par M. G. ne sera pas un mince volume, et il aura surtout à compléter la lettre I. Voici une liste très-abrégée des mots qu'on n'y trouve point :

imperatoire, nom de plante qui désigne probablement l'angélique, *insulain*, insulaire, *insulé*, qui a la forme d'une île, *inseureté*, *indure*, tort, injustice, *indeleble* pour indélébile, *incivil* (guerres inciviles), *invehir*, *inclusition*, *incontinent*, adj., qui s'accomplit sur le champ (si *incontinente* tradition ne se fait, pendus seront ces vilains); *insatiableté*, *investiteur*, *invaincable*, *inefficace*, inefficacité, *impassif*, *impassionnaire*, *immemoire*, oublieux, *inventive*, invention, *improperation*, *ingenereux*, *indepestrable*, *indefloré*, *indeviable*, *insecuteur*, imitateur, *insecution*, imitation, *insuperbe*, superbe, *inobservant*, *illuminement*, *s'iniquiter*, se montrer inique, *indommageable*, *imiteur*, *impuisible*, inépuisable, *incepture*, *intellecture*, *isopé*, boisson aromatisée avec de l'hysope, *intibezé?*, *ireson*, *ivoirial*, etc., etc.

Des mots restés dans la langue moderne ont eu des acceptions qui n'ont pas été remarquées, comme :*inconstance*, faiblesse, *improprement*, mal à propos, *intempérance*, mauvais temps, *improbité*, vice, malice, *induction*, direction, enseignement, *inspection*, regard, *insolemment*, à l'excès, *indisciplinable*, qui est incapable d'apprendre, *intestable*, vain, frivole, *irritable*, qui irrite, *immodeste*, immodéré, déreglé, au sens latin, d'où *immodestie*, manque de mesure, de modération, *ingratitude*, qualité de ce qui est désagréable au goût, *imperial* ou plutôt *emperial* qui a les significations variées de empereur, maitre, glorieux, riche, puissant.

Quelques articles sont incomplets; ainsi *inflammatif* a le sens fréquent de « propre à enflammer »; *imaginatif* se rencontre avec la signification que nous donnons à « mélancolique »; *indoubtable* = qui ne connait pas le doute (l'indoubtable foy); au XVIe siècle, *imaginateur* est exactement le synonyme de « visionnaire »; *informité*, état de ce qui est informe, *illumination*, action de recouvrer la vue; *irritatif*, propre à irriter, *impassable*, qui n'a point cours (escuz impassables); il y a un autre *impenser* qui signifie employer, dépenser; enfin on a des exemples très-nombreux du verbe *interrupter* dont M. G. ne donne que le part. passé.

Certains mots, en comparaison d'autres, ne sont guères favorisés. Montaigne n'est pas le seul qui ait employé *impremédité*; *innominable* est fréquent au XVIe siècle ainsi qu'*inductivement*; outre la forme *inespantable* existe celle d'*inespouvantable*; *irroguer*, *iresse*, *imaginairement* (qui a été employé jusqu'au milieu du XVIIe siècle), *injurieur*, *incirconscrit*, *inglorieux*, *impropice*, ont un historique insuffisant. Il ne manque pas d'exemple d'*illumineur* au sens d'*enlumineur* bien avant le XVIIe siècle.

Des omissions assez nombreuses nous restent à noter dans la lettre J; citons : *jagois*, niais, *jaffe*, sorte de pierre précieuse, et *jaffarin*, qui en est le dérivé; *juscarime*, qui désigne une sorte de plante, probablement la jusquiame, *jouvencelet*, *jugeresse*, *jugeable* = capable de juger, *jocatif*, *jaffre* et *jaffreux* dont le premier est encore usité en Franche-

Comté au sens de « vert, acide »; *Jacobitain, jacobinesse, jappissement, jappe*, pris dans sa signification propre; *jernulz*, fosse?, *jumentin*, de bête de somme, *jenchei*, variété de chêne; *jardinage*, adj., (des herbes jardinages), *jardinier, ère*, même sens; *jugal*, montée, *jacqué*, celui qui est revêtu d'un jacque, *juventude*, jeunesse, *jaisdi* = *gaydi*, *jalonnage* autre forme de *galonnage* que donne M. Godefroy, mais avec une signification bien trop restreinte; *jurisperitement, jujubine*, jujubier, etc. *Juquet* et *jullier* restés sans explication, signifient l'un « échalas », l'autre « joaillier ». D'après M. Giry, *jeblecket* désigne une sorte de fil, et non pas de la bourre.

A. Jacques.

---

81. — **Documents inédits concernant la prise de Montmélian par le roi Henri IV, en 1600,** publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale, par Eugène Halphen. Paris, librairie des bibliophiles et librairie Champion, 1885 (novembre). Grand in-8 de 26 p.

Une plaquette imprimée par Jouaust sur très beau papier, et tirée seulement à huit exemplaires, pourrait, à la rigueur, se passer d'intérêt. Mais M. E. Halphen a voulu que tout fut précieux dans son nouveau petit recueil. Les documents, au nombre de huit, tirés par lui du tome 316 de l'ancienne collection des Missions étrangères, sont fort curieux. En voici l'énumération : cinq lettres du roi Henri IV écrites, une à de Fresne (27 août 1600), une à de La Vieuville (16 novembre 1600), trois au chancelier de Bellièvre (16 février 1603, 4 août et 24 août 1604), une lettre du secrétaire d'État Potier à de La Vieuville (16 octobre 1600) et deux lettres adressées à Bellièvre le 25 juin 1602 et le 8 août 1603 par le gouverneur de Montmélian, Maurice Jacques, baron de Brandis, et par son frère, le comte de Montmayeur, gouverneur de Bourg. Ces divers documents sont habilement analysés dans l'*Introduction*, excellent morceau qui ne nous laisse rien ignorer sur la prise du château de Montmélian par Henri IV en 1600, laquelle fit l'étonnement de l'Europe, car tous les historiens s'accordent pour constater la force de cette ville, clef de la Savoie. M. H. explique très bien que si cette place réputée imprenable fut si facilement prise, c'est que le gouverneur, gagné par de séduisantes promesses, fit seulement semblant de la défendre. Il fut, du reste, assez mal récompensé de sa trahison, car, après plusieurs années de sollicitations, il n'avait pas encore reçu les 60,000 écus qui lui étaient dûs par Henri IV, pour prix de la capitulation de la forteresse, et il les attendait encore le 24 août 1604, sans qu'on puisse savoir s'il les toucha jamais. Dans l'exquise plaquette de M. Halphen sont cités et complétés divers travaux considérables, tels que l'*Histoire universelle* de d'Aubigné, l'*Histoire de Lesdiguières* par Videl, l'*Histoire de la réunion à la France de la Bresse, du*

Bugey et de Gex par Baux, l'*Histoire de Savoie* par Saint-Genis, les *Alpes historiques* par Léon Menabrea, enfin l'ouvage intitulé *Winwood's négociation in France* que le savant éditeur recommande ainsi (p. 10) : « Ces mémoires, mine de précieux renseignements, ne sont pas assez utilisés. Ils ont été publiés par Edmund Sawyer (3 vol. in-f° 1725, Londres). »

T. DE L.

---

82. — **Neuere Geschichte des Preussischen Staates** von Hubertsburger Frieden bis zum Wiener Kongress, par E. REIMANN. Tome I. 1 vol. pet. in-8, Gotha, Friedrich Perthes, 1882, XVII-572 p.

M. E. Reimann, dont on connaît les travaux estimables sur la *Guerre de la Succession de Bavière* et sur divers autres points particuliers de l'histoire d'Allemagne, entreprend maintenant une œuvre de plus longue haleine, une *Histoire de la Prusse* pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle et les premières années du XIXe : son récit, précédé d'une sorte d'introduction qui résume la Guerre de la Succession d'Autriche et la Guerre de Sept Ans, commence réellement en 1762 ; l'auteur se propose de le conduire jusqu'au triomphe définitif des armées prussiennes dans la lutte de l'Europe contre Napoléon Ier, — et peut-être même plus loin, « s'il conserve la robuste santé dont il a eu le bonheur de jouir jusqu'à présent. » Le premier volume de cet ouvrage vient d'être publié.

C'est en 1874 que M. R. s'est mis à l'œuvre. En commençant son travail, il a été inspiré par le désir de donner une suite à l'*Histoire* de Stenzel, très appréciée en Allemagne, mais trop tôt interrompue : en effet, le cinquième et dernier volume de cet ouvrage, paru en 1854, s'arrête à la conclusion de la paix d'Hubertsbourg, à ce moment intéressant de l'histoire de la Prusse où le génie de Frédéric II vient de lui conquérir définitivement sa place parmi les grandes puissances européennes. Quel usage le vainqueur de la guerre de Sept Ans allait-il faire de sa puissance matérielle, devenue considérable, et de sa puissance morale, plus grande encore ? Tel est, à proprement parler, le sujet du volume que M. R. a déjà fait paraître.

Ce volume est consacré tout entier à l'étude du premier partage de la Pologne ; il est divisé en deux livres, dont le premier nous expose l'alliance conclue entre Frédéric II et Catherine II, et l'appui donné par le gouvernement prussien à la politique russe en Pologne : ce sont les préliminaires de la question. Le second livre traite du partage même et de ses conséquences immédiates, il se termine par un exposé méthodique (chap. VIII) de l'organisation nouvelle que Frédéric II donna à la Prusse occidentale, pour hâter son assimilation aux anciennes provinces de la monarchie.

M. R. se rend à lui-même ce témoignage, qu'il a éclairci plus qu'aucun des historiens qui l'ont précédé la question compliquée et obscure dont il s'est proposé l'étude (Pr., p. VIII); c'est un jugement auquel je ne souscrirais pas sans faire quelques réserves. Certes, il y a dans l'*Histoire moderne de l'Etat prussien* de grandes qualités : d'abord, M. R. a consulté et utilisé avec intelligence un nombre considérable de sources, jusqu'ici peu connues ou même tout à fait nouvelles. C'est naturellement à Berlin, dans les archives secrètes de l'Etat, qu'il a récolté la plus précieuse moisson : les papiers d'Etat de 1767 à 1777, les relations des ambassadeurs prussiens à Saint-Pétersbourg, à Varsovie, à Vienne, à Constantinople, à Paris, les actes secrets du cabinet et « *la Correspondance secrète du roi Frédéric II avec Finckenstein au sujet des négociations relatives au partage de la Pologne* » ont été libéralement mis à sa disposition ; de toutes ces richesses il sait faire un usage judicieux. Lors même qu'il consulte les travaux de ses devanciers, notamment l'ouvrage de M. Max Duncker « *Sur l'acquisition de la Prusse Occidentale,* » et celui d'Adolf Beer « *Le partage de la Pologne,* » M. R. a toujours soin de remonter aux documents originaux, et souvent au grand profit de l'exactitude historique : plus d'une fois par exemple il signale des lacunes regrettables et des interprétations au moins superficielles dans les deux gros volumes d'Adolf Beer.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que M. R. est au courant des travaux les plus récents qui ont été publiés en dehors de l'Allemagne : il a mis surtout à contribution le 8e vol. de l'*Histoire de Marie-Thérèse* d'Arneth, et le *Secret du Roi* de M. de Broglie. Son ouvrage nous offre donc un répertoire varié et complet de tous les documents actuellement connus qui, au point de vue diplomatique, intéressent l'histoire du premier démembrement de la Pologne, et ce répertoire est à peu près définitif : pour ma part, je ne vois guère que deux sources nouvelles de documents qui permettront peut-être un jour de rectifier sur certains points les indications de M. R. : d'une part, la correspondance publique de Frédéric II dont la publication a été entreprise par le gouvernement prussien ; mais le 13e vol., le dernier paru, ne va encore que du 1er janvier au 31 octobre 1756 ; — d'autre part, et plus encore, les travaux originaux qui ne peuvent manquer d'être imprimés un jour sur cette époque dans le précieux Recueil de la Société impériale de l'Histoire de Russie.

Tous les résultats obtenus par cette exacte consultation des sources que je viens d'indiquer ne sont pas également importants. M. R. se loue beaucoup d'avoir pu assigner une date nouvelle à la conception de l'idée du partage, qui, dit-il, « est née dans l'esprit de Frédéric II trois mois plus tôt qu'on ne le croit d'ordinaire. » (Pr. p. VIII ; liv. Ier, pp. 257-260, 276, etc...) En effet, dans le Testament politique que le roi de Prusse a écrit en 1768 pour l'instruction de son successeur, on lit ces phrases significatives : « Plutôt que de conquérir la Prusse polonaise, il vaudrait peut-être mieux l'acquérir morceau par morceau en négo-

ciant. Dans le cas où la Russie aurait un besoin pressant de notre assistance, il nous serait sans doute possible de nous faire céder Thorn et Elbing avec le pays environnant, et d'établir ainsi une communication entre la Poméranie et les bords de la Vistule..... » Or, quelques mois auparavant, le 7 novembre 1767, Frédéric II avait déjà écrit à son représentant à Varsovie pour lui demander s'il ne serait pas possible de conclure avec les Russes quelque convention profitable aux deux parties; et le 16 du même mois, il entretenait de cette même idée le comte de Solms, son ambassadeur à Saint-Pétersbourg : il le chargeait expressément de s'enquérir si Catherine II ne jugeait pas le moment venu de renoncer au désintéressement absolu qu'elle avait jusqu'alors affecté dans les affaires de Pologne, et de s'entendre avec la Prusse pour s'assurer aux dépens de la malheureuse République « un dédommagement convenable. » — J'avoue que pour ma part cette découverte de M. R. ne me semble pas d'une importance capitale : ce serait, en effet, une naïveté de croire que Frédéric II ait attendu à 1768 ou même à 1767 pour concevoir réellement la pensée du démembrement de la Pologne; il n'est que trop certain qu'au moment de l'élection de Stanislas Poniatowski, quand il concluait avec Catherine II le fameux traité par lequel il s'engageait à maintenir la constitution anarchique de la Pologne, l'espérance du futur démembrement était déjà entrée dans son esprit.

Par contre, M. R. explique avec une précision qui ne laisse rien à désirer toutes les démarches diplomatiques qui ont précédé le premier partage, et il met en lumière bien des points qui jusqu'ici étaient restés obscurs dans la conduite des cabinets prussien, autrichien et russe; il prouve jusqu'à l'évidence, par la citation de textes authentiques, la réalité de certaines combinaisons politiques que d'autres historiens, Michelet notamment, avaient soupçonnées ou devinées. Ainsi, rien n'est plus clair maintenant que l'attitude de la Russie de 1768 à 1772 : quand elle reçut pour la première fois les propositions de Frédéric II, loin de les rejeter, elle ne demanda pas mieux que de les adopter; mais, dans les conditions qu'elle mit à son concours, elle se montra si exigeante que le roi de Prusse, déconcerté, sembla renoncer à son idée. Dix-huit mois plus tard, ce fut Catherine II elle-même qui reprit cette idée pour son propre compte : au milieu de la guerre triomphante qu'elle avait entreprise contre les Turcs, elle se voyait menacée tout à coup par l'Autriche qui songeait à intervenir en faveur du sultan; alors, si elle ne voulait pas perdre le fruit de ses victoires, elle n'avait devant elle que deux alternatives, gagner à sa politique le cabinet de Vienne, ou le tenir en échec en le mettant aux prises avec la Prusse. Pendant longtemps elle put croire qu'elle serait forcée de s'en tenir à ce second parti, jusqu'au moment où Marie-Thérèse s'effraya à la perspective d'une guerre qu'il lui faudrait soutenir non seulement contre la Russie, mais aussi contre la Prusse, et consentit enfin à participer au démembrement de la Pologne. Voilà pourquoi Catherine II se ravisa (p. 321 et sq.),

et, en se montrant plus modeste dans ses prétentions, rendit possible la réalisation du plan conçu par Frédéric II.

Est-ce à dire, pour conclure, que le premier volume de M. R. constitue une histoire définitive du premier partage de la Pologne? Ce serait une conclusion qui dépasserait beaucoup ma pensée. L'*Histoire moderne de l'État prussien* envisage trop exclusivement la question au point de vue allemand; M. R. nous montre parfaitement ce qui se passe dans les chancelleries, il pénètre le secret des diplomates; mais je cherche en vain dans son ouvrage le tableau des sentiments, des espérances, des efforts des patriotes polonais; nulle part je ne vois ce spectacle intéressant et lamentable que Rulhière décrivait déjà au siècle dernier: « La Pologne désarmée, dont le territoire entier était occupé par une armée ennemie, nombreuse, disciplinée et sans cesse recrutée; un peuple trahi par son roi et quelques-uns de ses magnats, dans un pays sans forteresses et même sans montagnes, cette défense naturelle de l'indépendance, se soulevant néanmoins de toutes parts et attaquant à coups de sabre des batteries de canon. » — M. R. est impitoyable pour les faiblesses de certains Polonais, pour leur esprit indisciplinable (p. p. 196, 197, etc.), pour leur intolérance religieuse, pour les lamentables défaillances qui se produisirent dans les circonstances les plus solennelles, et notamment à la diète de 1773 (p. p. 488 et sq.); je regrette qu'il n'ait pas songé aussi à apprécier comme elles le méritaient la perfidie et l'immoralité du gouvernement prussien, les dévastations méthodiques commises par les troupes alliées, l'avidité avec laquelle les armées du grand Frédéric rançonnaient les malheureuses populations longtemps après la fin des hostilités, etc.

Je me reprocherais, en terminant, de ne pas attirer l'attention du lecteur sur deux chapitres en particulier, le chap. IV du livre Ier (Mesures de gouvernement pour rétablir la prospérité publique de la Prusse après la paix d'Hubertsbourg), et le chap. VIII du livre II (Nouvelle organisation donnée à la Prusse Occidentale après le premier partage de la Pologne); ils ne contiennent pas de faits nouveaux, mais ils nous donnent un résumé méthodique, complet et intéressant des matières qu'ils traitent, et sont singulièrement propres à nous faire connaître et apprécier Frédéric II comme administrateur.

A. AMMANN.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Henri OMONT a fait tirer à part de la « Revue de l'instruction publique en Belgique » son *Catalogue des manuscrits grecs* de la Bibliothèque royale de Bruxelles. (Paris, chez Picard. In-8°, 61 p.). Ces manuscrits grecs sont

au nombre de cent vingt-et-un et la plupart proviennent des bibliothèques des établissements religieux supprimés à la fin du XVIII[e] siècle. Un index alphabétique réunit les noms d'auteurs, l'indication des matières, des possesseurs et des provenances des manuscrits. Une table alphabétique des *Vies des saints* est placée à la suite. — M. Omont a publié en même temps le *Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pelicier*, évêque de Montpellier et ambassadeur de François I[er] à Venise (Picard. In-8°, 76 p.), ainsi que les nouveaux documents qu'il avait communiqués à la « Revue critique » (1885, tome II, p. 378-387) sur *Paul-Louis Courier et la tache d'encre du manuscrit de Longus de Florence*.

— M. A. Delboulle nous écrit : « J'ai dit dans mon article sur « le Lièvre » de Bullandre que « se former » au sens de se gîter, manquait dans Littré, et probablement dans tous les Dictionnaires. M. Gasté semble en avoir conclu (voir la chronique de la *Revue critique* du 22 mars 1886) que le mot « forme » = gîte, était aussi inconnu à Littré. C'est une erreur, il suffit, pour s'en convaincre, de lire tout entier son article « forme », avec l'historique. Ce mot est du reste très fréquent chez nos auteurs cynégétiques, et n'est pas non plus inconnu à nos chasseurs de la Haute-Normandie qui prétendent reconnaître à « la forme », le lièvre ou la hase. »

— Le XI[e] fascicule qui vient de paraître des *Correspondants de Peiresc*, de M. Ph. Tamizey de Larroque, contient des *Lettres inédites* adressées à Peiresc de 1633 à 1636 par Jean Tristan, sieur de Saint-Amant. (In-8°, 35 p. Extrait des « Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France, tome XLVI »). Notre collaborateur raconte d'abord la vie de ce numismatiste aujourd'hui fort oublié, puis donne le texte des six lettres à Peiresc. On remarquera dans cette correspondance ce que dit le sieur de Saint-Amant de M. de Valois « docte, judicieux et de bon esprit » ; ce qu'il raconte d'un procès où une dame « apporte tous les artifices dont son sexe a accoutumé de se servir pour parvenir, à tort ou à raison, à ce qu'il entreprend » ; sa protestation contre l'injustice de l'arrêt du parlement d'Aix ; les consolations que lui donne la numismatique, semblable, dit-il, au bienfaisant népenthès chanté par le vieil Homère, etc. Comme toujours, ces lettres sont accompagnées de notes copieuses et savantes ; quelques-unes sont dues à M. Anatole Chabouillet.

— M. l'abbé A. É. Genty vient de faire l'histoire du village de La Norville dont il est curé (*Histoire de La Norville et de sa seigneurie*. Palmé. In-8°, 364 p.). Ce village est situé à huit lieues au sud de Paris, sur les côteaux qui dominent la vallée de l'Orge entre Montlhéry et Dourdan. L'ouvrage de M. Genty est fait avec conscience, d'après les documents, et il renferme en appendice en grand nombre de pièces justificatives. Nous y voyons, entre autres détails intéressants, que la seigneurie de La Norville appartenait en 1610 au calviniste Josias Mercier, en 1682 à Jean-Baptiste Choderlot de La Clos, valet de chambre ordinaire du roi et trésorier des guerres de la Franche-Comté, en 1702 au marquis de Péry, en 1729 au marquis de Simiane, en 1730 au comte de Sabran, en 1737 au fermier-général Duvaucel, etc. L'auteur consacre plusieurs chapitres aux fiefs dépendant de La Norville. Arrivé à l'époque de la Révolution, il se contente de reproduire les documents originaux qui ne vont malheureusement que de 1790 à 1794.

— *La Marseillaise de Mazoyer*. — M. Aimé Vingtrinier vient de consacrer une spirituelle notice à Jean-Pierre-Vital Mazoyer, né au Puy en 1799, qui, étant professeur de seconde au collège de Saint-Vallier (Drôme) en 1826, traduisit pour ses élèves la *Marseillaise* en vers latins et, plus tard, après la Révolution du 24 février, s'amusa — le croirait-on ? — à la traduire en vers grecs. (*La Marseillaise de Mazoyer*. Extrait de la *Revue Lyonnaise*. Lyon, Henri Georg, 1886, grand in-8°, de 29 p.). Mazoyer était, du reste, un grand original. N'a-t-il pas dédié un poème à...

Je vous le donne en cent, comme s'exprime M. Vingtrinier)... à « Lugdus, vrai fondateur de Lyon », et n'a-t-il pas intitulé un de ses ouvrages : *Dyssergie lugdunoprototechnique ou décadence du premier des arts à Lyon* (1848, in-8°)? La notice sur le correcteur-typographe mort à Lyon en 1856, est écrite avec beaucoup d'agrément et renferme de bien amusantes particularités. C'est aussi un document à consulter pour l'histoire de notre hymne national, et l'on y trouve notamment (p. 8) cette intéressante rectification : « Le couplet : *Nous entrerons dans la carrière*, un des meilleurs comme poésie, est de l'abbé Pessonneau, professeur, en 1792, au collège de Vienne en Dauphiné, et non d'un M. Dubois, comme l'avance le *Dictionnaire* de Larousse, ni de Chénier, comme le dit M. Leroy de Sainte-Croix, dans son ouvrage : *Le chant de guerre, pour l'armée du Rhin, ou la Marseillaise*. Strasbourg, 1880, in-4°, p. 40. L'abbé Pessonneau composa ce couplet pour ses élèves, qui le chantèrent à Vienne, lors du passage des Marseillais. L'enthousiasme fut immense. Le souvenir de cet événement lui sauva la vie, lorsqu'il fut arrêté sous la Terreur. L'abbé Pessonneau, né à Lyon, le 31 janvier 1761, mourut à Seyssuel, près de Vienne (Isère), le 9 mars 1835 ». La révélation du conservateur de la bibliothèque municipale de Lyon ne fera-t-elle pas dire aux *purs* que la *Marseillaise* est entachée de cléricalisme? — T. DE L.

— L'éditeur A. Dupret (3, rue de Médicis) publie une *Collection historique universelle* (à 2 francs le volume) dans laquelle viennent de paraître une *Histoire de la médecine*, par M. BARBILLION, et une *Histoire de la critique littéraire en France*, par M. Henri CARTON. De nombreux ouvrages, appartenant à la même collection, sont en préparation ou sous presse : *Histoire de la dette publique en France*, par M. RÉBOUIS; *Histoire de la formation territoriale de la France*, par M. LHOMME; *Histoire des institutions judiciaires*, par M. BROSSARD-MARCILLAC. La même librairie annonce *La mythologie* de Andrew Lang, traduite de l'anglais par M. Léon PARMENTIER, avec une préface et des notes par M. Charles MICHEL, professeur à la Faculté des lettres de Gand (1 vol. in-8° à 3 fr. 50).

ALLEMAGNE. — Depuis la mort de Silvestre de Sacy, en 1838, le professeur FLEISCHER, de Leipzig, qui fut son élève ainsi que de Caussin de Perceval, occupe sans conteste le premier rang parmi les arabisants de l'Europe, qui pour la plupart sont directement ou indirectement ses disciples. Outre son enseignement oral, qui dure depuis un demi-siècle, le savant et infatigable orientaliste, arrivé à sa quatre-vingt cinquième année, a répandu à profusion sa vaste érudition et sa grande sagacité linguistique dans une foule de dissertations, d'articles, de comptes-rendus, de notes, de contributions aux ouvrages d'autrui; perles de grande valeur, mais de plus en plus difficiles à trouver et à réunir. Aussi faut-il saluer comme un vrai service rendu à la philologie orientale la réimpression, soigneusement revue et augmentée par l'auteur, de ces travaux épars en une collection unique, qui doit former quatre volumes. La première moitié du premier volume (*Kleinere Schriften von Dr. H. L. Fleischer; gesammelt, durchgesehen und vermehrt*. Des ersten Bandes erster Theil. Leipzig, Hirzel, 1885, gr. 8°, VI et 370 pages) contient les cinq premiers des onze mémoires (publiés de 1863 à 1884 dans le Recueil de la Société des sciences de Saxe) pour corriger et réviser la *Grammaire arabe* de S. de Sacy. L'on sait quelle place éminente occupe dans la philologie sémitique cet ouvrage considérable, publié en 1810, revu en 1831, épuisé depuis longtemps et dont Reinaud avait vainement fait espérer une nouvelle édition. Mais même le chef-d'œuvre d'un maître tel que de Sacy aurait besoin d'une refonte qui tînt compte des connaissances accumulées dans une période de cinquante années, si fertiles en publication de textes et en travaux linguistiques de tant d'hommes éminents. A défaut de cette refonte, les

mémoires de Fleischer, qui suivent pas à pas la *Grammaire*, sont depuis longtemps considérés comme le complément indispensable de cette dernière.

ALSACE. — L'hôtel de ville de Mulhouse est le monument historique le plus important de cette cité; il est, comme on l'a dit, le Capitole de l'ancienne petite république, alliée des Treize cantons, et il a de tout temps attiré l'attention par sa gracieuse architecture; Montaigne en parle (1580) comme d'un « palais magnifique et tout doré ». On y voit, dans la grande salle du conseil, au premier étage, de nombreux et fort beaux vitraux du XVI[e] et du XVII[e] siècle, les tableaux des armoiries des bourgmestres depuis 1347 jusqu'à nos jours, les écussons des Treize cantons, le serment du Rütli, des inscriptions anciennes, etc. M. Louis SCHŒNHAUPT entreprend de nous donner tout cela dans une suite d'illustrations ou de reproductions absolument fidèles (environ 80 planches). Cet ouvrage de luxe, intitulé *L'hôtel de ville de Mulhouse*, paraîtra par fascicules — trente à trente-cinq. Le texte historique et explicatif a été confié à M. Ernest MEININGER, l'auteur de l'*Essai de description de statistique et d'histoire de Mulhouse*.

ITALIE. — Le gouvernement pontifical a fondé au Vatican un cours de « paléographie et critique historique », qui a été ouvert le 16 mars de l'année dernière par le titulaire de la chaire nouvelle, M. le chanoine Isidoro CARINI, sous-archiviste du Saint-Siège. Nous avons reçu la leçon d'ouverture de M. C. (*Prolusione al corso di paleografia e critica storica, inaugurato nella pontificia scuola Vaticana*...; Rome 1885, 35 p., in-8°.) Ce cours est fait principalement d'après les documents conservés aux archives du Saint-Siège, et en vue d'en faciliter l'étude : c'est dire qu'il sera de la plus grande utilité pour toute personne qui s'occupera désormais de l'histoire de la papauté. La fondation de ce cours est donc une très heureuse innovation, qui produira sans aucun doute d'excellents résultats : car, à en juger par sa leçon d'ouverture, M. Carini ne manque ni de science, ni de méthode. — L. D.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 17 mars 1886.

PRÉSIDENCE DE M. HÉRON DE VILLEFOSSE

M. de la Guère écrit à la Société au sujet d'une inscription à Caligula, découverte à Bourges, il conteste la lecture qu'en a donnée M. de Villefosse.

M. de Villefosse montre un moulage de cette inscription, sur lequel on reconnaît les traces des lettres martelées qui justifiaient sa lecture.

M. de Geymüller demande quel est le monument antique que Ducerceau désigne dans un de ses dessins, sous le nom de *Temple de Diacolis*.

M. Roman lit une note sur un obituaire de Forcalquier qui contient divers renseignements archéologiques.

M. Mowat communique : 1° un petit bronze romain inédit provenant d'Afrique ; 2° diverses monnaies de Tibère et d'Auguste frappées de contremarques.

M. d'Arbois de Jubainville entretient la Société d'un ouvrage récemment publié en Irlande et qui prouve qu'il y a eu dans ce pays des palafittes habitées jusqu'à la fin du XVII[e] siècle.

Le Secrétaire,
R. DE LASTEYRIE.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 12 avril — 1886

83. — William ANDERSON, **The Pictorial Arts of Japan,** Part I, London, Sampson Low, Marston, Searle and Rivington, 1886. In-4, 68 pages, 20 planches.

Les lecteurs de la *Revue critique* connaissent déjà le Dr William Anderson, le créateur de la belle collection de peintures japonaises du British Museum, et dont l'histoire de la peinture japonaise était depuis longtemps impatiemment attendue (voir *Revue critique,* 1885, n° 1). La première partie de cette histoire vient de paraître : elle contient l'introduction générale. Elle traite de l'art préhistorique et des périodes historiques, depuis le Ve siècle jusqu'à la fin du XVIIIe. L'ouvrage complet doit contenir quatre parties : la seconde paraîtra dans deux mois, les deux autres suivront rapidement. Nous nous contentons pour cette fois d'annoncer cette première partie, nous promettant d'étudier dans son ensemble, quand elle sera achevée, avec tout le soin qu'elle mérite, une œuvre qui, par le sérieux du texte et la beauté des reproductions, intéresse à la fois et le savant et l'amateur.

---

84. — Whitley STOKES, **Togail Troi,** the destruction of Troy. Calcutta, 1882, imprimé à 70 exemplaires.

— Whitley STOKES et Ernst WINDISCH, **Irische Texte mit übersetzungen und Wœrterbuch,** seconde série, première livraison. Leipzig, Hirzel, 1884.

Nous avons deux listes des « histoires » que les *file* d'Irlande racontaient au moyen âge. La pièce intitulée *Togail Troi* est comprise dans une de ces listes. On connaît jusqu'à présent deux rédactions différentes de ce document; toutes deux ont pour base le *De excidio Trojae* du soi-disant Darès de Phrygie. Mais les auteurs irlandais ont développé le récit de l'écrivain latin, tant à l'aide de Virgile et d'Ovide, qu'avec le secours de leur propre imagination. La première rédaction nous a été conservée en partie par le livre de Leinster, pages 217 à 244. Ces pages sont l'œuvre du plus ancien des scribes dont on distingue la main dans ce manuscrit. Elles ont, par conséquent, été copiées vers le milieu du

XIIe siècle. M. Whitley Stokes les a publiées dans le volume intitulé *Togail Troi*, pages 1-51, en y joignant une traduction anglaise qui commence à la page 57, et qui finit à la page 120. Malheureusement, ce texte n'est pas complet ; il s'arrête à la fin du XXIVe chapitre de Darès, qui en comprend quarante-quatre.

Par une sorte de compensation, M. W. S. nous fait connaître plus complètement la seconde rédaction. En effet, un fragment correspondant aux chapitres 25-30 de Darès se trouve dans les quelques feuillets du livre de Leinster qui ont été écrits au XVIe siècle, et M. W. S. en a publié le texte dans le volume intitulé *Togail Troi*, pages 52-56, et la traduction anglaise dans le même ouvrage, pages 120-125. De plus, un exemplaire presque complet de cette rédaction est renfermé dans le manuscrit H. 2. 17 du Collège de la Trinité de Dublin. Cette copie n'offre qu'un petit nombre de lacunes ; ces lacunes correspondent au premier chapitre de Darès, à une partie du second, aux chapitres XII et XIII, à une partie des chapitres XIX et XX, XLIII et XLIV. Le manuscrit du Collège de la Trinité a été copié vers l'année 1400. M. W. S. a reproduit la leçon de ce manuscrit aux pages 3-62 de la seconde série des *Irische Texte,* et il a donné aux pages 63-132 une traduction anglaise du même document, avec de savantes notes sur les passages difficiles, pages 133-141.

Je n'ai que des éloges à donner à l'habile éditeur. J'éprouve cependant un regret. C'est que, lorsqu'il a publié la première rédaction, il ait complètement négligé la copie du *Togail Troi,* conservée dans le livre de Ballymote. Je ne connais cette copie que par l'extrait qu'en donne George Petrie, *The ecclesiastical architecture of Ireland,* seconde édition, page 62. Cet extrait est relatif aux préludes du meurtre de Priam, chapitre XLI de Darès et me semble contenir un indice caractéristique de la première rédaction.

En voici la raison : Les auteurs des deux rédactions du *Togail Troi* paraissent avoir développé le récit un peu court de Darès en se servant du livre II de l'*Enéide*. Un des épisodes du récit de Virgile est la mort de Politès, fils de Priam. Pyrrhus, fils d'Achille, poursuit Politès jusque dans le palais de Priam, et le roi vaincu a la douleur de voir son fils périr sous ses yeux.

... Illum ardens infecto vulnere Pyrrhus
Insequitur, jamjamque manu tenet, et premit hasta.
Ut tandem ante oculos evasit et ora parentum,
Concidit, ac multo vitam cum sanguine fudit [1].

La seconde rédaction du *Togail Troi* rend ce passage avec une excessive brièveté : *Pir..... dochúaid isin rigthech co romarbh a mac arbélaib Priaim* [2]. « Pyrrhus entra dans le palais et tua le fils

1. *Enéide*, livre II, vers 529-532.
2. *Irische Texte*, II, p. 58, lignes 1884, 1886.

de Priam devant ce dernier. » Le nom même du fils de Priam n'est pas mentionné. La rédaction contenue dans le livre de Ballymote est bien plus développée. Elle donne le nom du guerrier tué par Pyrrhus, elle l'appelle *Poloinides*, et nous le montre d'abord blessé par Pyrrhus qui le poursuit dans le palais, *rigduine* et non *rigthech*, et qui finit par l'atteindre à l'endroit où se trouvait Priam, dans le bois sacré de Jupiter, *co hairm a raibi Priam hi fidnemud Ioib*. L'idée de ce bois sacré, *fid-nemed*, est en germe chez Virgile :

Aedibus in mediis nudoque sub aetheris axe
Ingens ara fuit; juxtaque veterrima laurus
Incumbens arae, atque umbra complexa Penates [1].

Mais la traduction de cette description poétique par le mot irlandais *fid-nemed* « bois sacré » appartient en propre à l'auteur de la rédaction conservée par le livre de Ballymote. C'est lui qui a eu l'idée de nous montrer un *fid-nemed* au milieu du palais de Priam. Il n'est pas question de ce *fidnemed* dans le récit de la mort de Politès que nous offre la seconde rédaction du *Togail Troi*. Or nous remarquerons que la mention d'un *fidnemed* au milieu du palais de Priam se trouve dans la portion de la première rédaction du *Togail Troi* conservée par la partie la plus ancienne du livre de Leinster, laquelle est du milieu du XIIe siècle. Dans ce ms., la fin de la première rédaction manque; il n'y est donc pas question de la mort de Politès. Mais on y trouve le récit de la reconstruction de Troie par Priam : et ce récit rapporte que Priam, derrière son palais, consacra un bois sacré, *fidnemed*, à Jupiter et qu'il y mit une statue de ce dieu : *Racossecrad arcúl na rigdai sin fidneimed do Ioib, ocus a delb in dea isind fhidnemiud tall* [2]. Le passage correspondant de Darès (chapitre IV) dit simplement : *regiam quoque aedificavit et ibi aram Jovi statuamque consecravit*. La seconde rédaction du *Togail Troi* ne fait guère que traduire ce passage : *Rocossecrad leis altóir do Ioib isin rígimscing hisin*. « Par « lui fut consacré un autel à Jupiter dans cette chambre royale » [3]. De là, je conclus que l'idée irlandaise d'un *fid-nemed* dans la ville de Troie paraît caractéristique de la première rédaction, que le texte contenu dans le livre de Ballymote semble appartenir à cette rédaction [4], et pourrait servir à compléter l'édition fragmentaire de cette

1. *Enéide*, livre II, vers 512-514.

2. *Togail Troi*, page 19, lignes 731, 732. Sur le *Fid nemed*, voyez O'Donovan, supplément à O'Reilly, p. 641, col. 2; cf. *Ancient laws of Ireland*, t. I, p. 134, l. 20; p. 162, l. 29; p. 164, l. 3; p. 182, l. 5; t. IV, p. 150, l. 16, 17; p. 152, l. 3. O'Donovan a établi que *de-fid* « bois des dieux », « bois de dieu » et *fid-nemed* sont synonymes.

3. *Irische Texte*, t. II, p. 9, ligne 207.

4. D'après les notes que j'ai prises à Dublin en 1881, cette rédaction doit occuper les folios 230 recto à 248 recto du manuscrit. Là se trouve ce que E. O'Curry, dans la description du livre de Ballymote que contiennent ses *Lectures on the manuscript materials*, page 190, appelle « a translation or account in ancient Gaedhleic, with a

rédaction que M. W. S. a donnée dans son *Togail Troi*, d'après la partie du livre de Leinster qui remonte au XII[e] siècle.

Dans sa traduction, M. W. S. a laissé en blanc plusieurs passages qu'il n'a pas eu la hardiesse de traduire. En quelques endroits, sa prudence me semble avoir été excessive. Ainsi, *Togail Troi*, p. 1, lignes 15 et 16, il est question de la ruse qui trompa Saturne et sauva la vie à Jupiter enfant :

> Jupiter ortus erat. Pro magno teste vetustas
> Creditur. Acceptam parce movere fidem.
> Veste latens saxum caelesti gurgite sedit.
> Sic genitor fatis decipiendus erat [1].

Le texte irlandais est ainsi conçu : *Is i bréc thucad immisium don breithsin : cloch do thabairt immesc na fulici.* « Voici la ruse qui fut pratiquée envers lui (Saturne) à cette naissance : [elle consista] à mettre une pierre au milieu des vêtements » *immesc na fulici* est la traduction du *veste latens* d'Ovide. M. W. S. n'a pas traduit *na fulici*; et dans l'index, page 162, *fulici* est suivi d'un point d'interrogation. *Na fulici* paraît être le génitif singulier d'un substantif dérivé de *folach* « enveloppe » ou « cachette » (Windisch, *Irische Texte*, I, p. 561, col. 1.)

Quelques pages plus loin, il est question de l'abattage d'une forêt. Le texte, p. 4, lignes 126, 127, est ainsi conçu : *Rascoiltit ocus rascáilit sein di[sh]rethib tréna togla.* « Ils fendent et séparent les arbres de leurs rangées par leurs destructions. » M. W. S. n'a pas osé traduire *togla* qui est l'accusatif pluriel de *togail* « destruction » et il a rendu par « strong » *tréna*, où il faut distinguer deux éléments : une préposition *trén* signifiant « par » et *a*, pronom possessif.

Quoiqu'il en soit, les deux publications du savant auteur font faire un grand progrès à nos connaissances sur la littérature irlandaise du moyen âge [2]. Sans doute, la pièce intitulée *Togail Troi* n'est pas en Irlande d'origine indigène, mais la légende qu'elle rapporte avait, comme nous l'avons dit en commençant, pris place dans une des listes officielles, pour ainsi dire, des histoires racontées par les *file* ou ménestrels irlandais, et son titre était, au IX[e] siècle, une formule consacrée, comme on le voit,

---

« critical collation of various texts, of the Argonautic expedition and the Trojan « war. »

1. Ovide, *Fastes*, livre IV, vers 203-206.

2. Voici comment s'exprime O'Donovan dans son catalogue des manuscrits du Collège de la Trinité de Dublin lorsqu'il y fait l'analyse du manuscrit H. 2. 4 qui est une copie du livre de Ballymote : « Fol. 230 Begins an account of the Argo- « nautic expedition and Trojan war, prose. But I have not yet been able to disco- « ver whether it is a translation of some latin work or an abstract of the story « written in irish for the use of the classical students. It is most probably an ori- « ginal irish composition drawn from several roman writers and from greek works « translated into latin, as appears from different passages. »

par une glose du Priscien de Saint-Gall. L'auteur latin avait cité un passage de Virgile, *Enéide*, livre II, vers 324, 325 :

> Venit summa dies et ineluctabile tempus
> Dardaniæ.

Le glossateur irlandais rend ce texte par *tanicc aimser derb togle Troi* « vint le temps certain de la prise de Troie », *Togail Troi* [1]. Le glossateur ne se serait pas servi de cette expression *Togle Troi*, génitif dont *Togail Troi* est le nominatif, si la première des deux rédactions publiées par M. W. S. n'eût pas existé avec ce titre, et joui d'une certaine notoriété lorsque furent composées les gloses dont nous parlons, c'est-à-dire, au plus tard, vers le commencement du neuvième siècle.

La part de M. E. Windisch dans le premier fascicule du tome II, des *Irische Texte* consiste : 1° en des gloses irlandaises inédites fournies par un manuscrit des *Soliloquia* de saint Augustin, qui appartient à la bibliothèque de Karlsruhe et qui date du IXe siècle; 2° dans le récit légendaire irlandais intitulé : « Fête de Bricriu et exil des fils de Doel Dermait. » Ces deux documents sont accompagnés de traductions.

L'intérêt du premier des deux documents est principalement grammatical. Parmi les mots intéressants qu'il nous fait connaître, nous signalerons le génitif *fretussa* [2] (dotis), d'un substantif *fretus*, qui n'avait pas été signalé jusqu'ici et qui est composé de deux éléments : le préfixe *fre-* pour *frith* et un substantif simple *tus*, qu'on retrouve dans le composé *com-tus*. Le sens de *com-tus* serait « don mutuel entre époux, » si nous nous en rapportons à la traduction donnée par les *Ancient laws of Ireland*. Le mot lui-même se trouve au tome IV de cette collection, p. 210, lignes 4 et 14.

Il y a un passage que je ne rendrais pas comme le savant auteur : *cid ar-thucait cláinde d'a-gné nech, ocus nip-ar-étrud, is mó* [3]; « quand c'est pour avoir des enfants qu'on se marie et que ce n'est plus par passion, » telle est la traduction de M. Windisch. Suivant moi, le texte signifie : « quand c'est pour avoir des enfants qu'on se marie, et qu'on ne se marie point par passion, c'est plus grand. » Quoiqu'il en soit, en découvrant ces gloses, M. W. a eu une bonne fortune dont il a su tirer un excellent parti, et dont, grâce à sa publication, tous les celtistes pourront profiter.

Le second des morceaux qu'il nous donne présente surtout à nos yeux un intérêt littéraire. Comme la seconde rédaction du *Togail Troi*, il établit la fécondité des conteurs irlandais. Des deux listes qu'on a des morceaux dont se composait la littérature épique de l'Irlande, la plus complète comprend cent quatre-vingt-sept titres. Une grande partie des pièces désignées par ces titres est perdue; mais l'exemple du *Togail*

---

1. Ascoli, *Il codice irlandese dell' Ambrosiana*, tome second, p. 60, glose 17.
2. Glose 25, pp. 149, 159.
3. Glose 28, pp. 149, 160.

Troi nous montre que, sous le même titre, on pouvait posséder deux rédactions toutes différentes, bien qu'au fond le sujet fût le même. La pièce intitulée: « Fête de Bricriu et exil des fils de Doel Dermait, » nous apprend que le même titre peut désigner deux morceaux tout différents et dont l'analogie n'apparaît qu'au début.

M. Windisch a déjà publié dans le tome premier de ses précieux *Irische Texte* un curieux morceau intitulé « Fête de Bricriu. » C'est, à mon avis, le plus ancien des deux morceaux qui portent ce titre. Il appartient au cycle de Conchobar. Bricriu est un des personnages de la cour de ce roi d'Ulster; le bonheur de Bricriu est de provoquer des querelles; il organise un festin et son but est d'armer les uns contre les autres les héros qu'il invite. Il atteint ce but : les guerriers irlandais se disputent la prééminence dans le festin, c'est-à-dire le morceau que la coutume assigne au plus brave; ils veulent en venir aux mains. On les arrête, et on épargne ainsi à la compagnie le spectacle d'une lutte meurtrière; mais, comme il faut que la question de prééminence soit tranchée, les guerriers se mettent en route à la recherche d'une solution, et leur voyage les conduit d'aventures en aventures, mettant leur valeur à l'épreuve de la façon la plus étrange. Tel était le récit primitif.

Quand les auditeurs se fatiguèrent de ce récit, un conteur inventif imagina de le remplacer par un autre. Le nouveau récit débute à peu près de même que le premier. C'est toujours Bricriu qui donne un festin. Le caractère de l'amphitryon n'a pas changé; il faut des querelles à Bricriu. Comme dans le morceau précédent, une question de préséance s'agite; les héros se mettent en route à la recherche d'aventures, où chacun d'eux espère trouver la preuve de sa supériorité sur ses concurrents. Mais ici commence la divergence. Les aventures dont il est question n'ont aucun rapport avec celles que nous raconte le précédent morceau. Le célèbre héros Cûchulainn trouve sur son chemin une femme qu'il épouse sans se préoccuper de savoir si le père de cette femme y consent. Le père irrité prend les armes; il est vaincu; mais il lance à son gendre une malédiction : « Tu ne trouveras de repos, lui dit-il, ni assis, ni couché, tant que tu ne sauras pas pourquoi les trois fils de Doel Dermait ont été obligés de quitter leur pays, » et le pauvre Cûchulainn est réduit au métier de chevalier errant jusqu'à ce qu'il ait découvert ce secret.

Il y a quelques points de détail sur lesquel je proposerais une traduction différente de celle que nous offre le savant auteur. Ainsi je ne crois pas que *indell* doive être traduit par « charme, incantation, *Zauber.* » *Indell* signifie en général « instrument, attirail »; associé au mot *sleg*, « lance » (lignes 98 et 100), ce mot désigne l'*amentum*, c'est-à-dire, « la courroie [1] qui servait à lancer les traits » : *jaculorum amenta*,

1. Une glose du *Felire* citée par M. Windisch. *Irische Texte*, t. I. p. 638, col. 1, lignes, 1-3, rend *indell* par *cengul* (cingulum) *no cuimrech* (vinculum).

(Tite-Live, XXXVII, 41), *tragulam cum epistula ad amentum deligata* (César, *De bello gallico*, V, 48, 5). Le composé *mu[i]r-indell* (lignes 136, 137) signifie « attirail de mer », c'est-à-dire l'ensemble des objets nécessaires à la navigation. Quand O'Curry a traduit ce mot par *sea charm*, c'est-à-dire « procédé de sorcellerie afin de voyager sur mer », il a, comme nous disons, cherché midi à quatorze heures. La suite du récit nous montre que ce procédé était celui de tout le monde; il s'agissait d'une barque à voiles. Cûchulainn monte dans la barque, *i-sin churach;* met la voile au vent, *do-ber seol fair*, et part (lignes 141-142); il n'y a là aucune trace de sorcellerie. Ainsi, dans ce passage, la traduction que M. W. S. a empruntée à O'Curry me semble trop hardie.

Dans un autre endroit, M. Windisch me paraît avoir péché par excès de prudence. Il s'agit de ce qui se passa après la première entrevue de Cûchulainn avec son redoutable beau-père. Cûchulainn s'en retourna chez lui, s'assit de rechef et but. Mais la malédiction dont son beau-père l'avait frappé le contraignit à se remettre en route. Le texte irlandais raconte son retour dans les termes que voici : *teit in-a shuidi n-arithi;* le dernier mot se termine par une abréviation. M. Windisch a cru que le plus prudent était de la conserver et il a laissé ce mot sans traduction. Je crois qu'il faut lire *arithissi* « de nouveau. » Le membre de phrase que nous venons de reproduire signifie: « il vient en son siège de nouveau, » « il vient se rasseoir ». Mais ce sont là des détails accessoires; la traduction est en général excellente.

Il est fort à désirer que les deux auteurs du second volume des *Irische Texte* nous donnent prochainement une seconde livraison. Nous ne doutons pas qu'elle ne soit digne de celle-ci; et celle-ci ajoute des titres nouveaux aux titres si considérables qu'ils ont déjà à la reconnaissance des amis trop peu nombreux des études celtiques. En accompagnant d'une traduction les textes qu'ils publient, ils intéresseront à leur publication bien des curieux qui désirent s'instruire sans trop de peine et que le texte irlandais, édité seul, rebuterait.

H. D'ARBOIS de JUBAINVILLE.

---

85. — **Relaciones geográficas de Indias**, publicalas el Ministerio de fomento. — Peru, tomo I. Madrid, tipografia de M. G. Hernandez, 1881, CLIV-216-CLIX p. in-4, avec 2 cartes; t. II, *ibid.*, 1885, L-242-CLVIII p.

A mesure que les possessions des rois d'Espagne s'étendaient en Amérique, ils demandaient aux explorateurs des descriptions détaillées des pays nouvellement reconnus; on a conservé un assez grand nombre de ces relations encore inédites ou publiées soit à part, soit dans les *Documents tirés des Archives des Indes* ou *relatifs à l'histoire d'Espagne*. Mais ces enquêtes manquaient d'unité et, malgré leur haute valeur,

ne suffisaient pas à donner une image complète de chaque pays, et en tout cas elles ne contenaient pas les documents statistiques qui sont indispensables aux hommes d'Etat. Si c'était assez pour satisfaire la curiosité des lecteurs indifférents et même des savants, c'était trop peu pour les rois et leur Conseil des Indes, qui avaient à se rendre un compte exact de la situation, afin de donner directement leurs ordres et de pouvoir prendre une très grande part au gouvernement et même à l'administration du Nouveau-Monde, sans quitter l'Ancien. Dès 1533, Charles-Quint envoyait au gouverneur du Pérou un formulaire en sept questions sur lesquelles il désirait des réponses catégoriques. La même année, il demanda aussi une description du Guatémala au gouverneur Pedro de Alvarado, et il est vraisemblable qu'il en fut de même pour la Tierra-Firme (Colombie), puisque le questionnaire fut aussi adressé, en 1533, au gouverneur d'une de ses provinces, la Castille d'Or ou Darien. Quant à la Nouvelle Espagne, on avait, depuis 1532, les résultats de la grande enquête faite par l'évêque Sébastien Ramirez de Fuenleal, président de l'audience de Mexico, et par neuf auditeurs.

Sous Philippe II, le formulaire comprit, selon les époques, un nombre plus ou moins grand de questions. En 1569 il y en avait 37; en 1571 ce chiffre fut porté à 200, mais dès 1573 on le réduisit à 135. Ces fréquentes modifications indiquent qu'il n'y avait encore là que des tâtonnements. On connaît pourtant un certain nombre de relations qui répondent à ces différents questionnaires, sauf à celui de 1573. Le chroniqueur-cosmographe des Indes, Juan Lopez de Velasco, en faveur duquel furent réunis les matériaux à partir de 1571, finit par s'arrêter, en 1577, à un formulaire très bien rédigé en 50 questions et, pendant les vingt années qu'il remplit ce double office, jusqu'à ce qu'il l'échangeât en 1591 contre les fonctions de secrétaire du roi, diverses circulaires, cédules, provisions royales, rappelèrent aux navigateurs, aux chargés de missions religieuses ou scientifiques, aux fonctionnaires et même aux solliciteurs, le devoir qui leur incombait de décrire les pays visités ou administrés par eux, de sorte qu'un grand nombre de relations furent envoyées au Conseil des Indes. Elles furent utilisées pour le *Libro de geografia de las islas y provincias de las Indias*, dont Lopez de Velasco fut chargé en 1577, mais qui n'existe plus à moins que, sous une autre forme, dans la *Descripcion universal de las Indias*, publiée par D. Justo Zaragoza *(Boletin de la Sociedad geográfica de Madrid)*, ou bien dans l'un de ses abrégés, la *Descripcion sumaria de las Indias* (p. 409-572 du t. XV de *Coleccion de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y organizacion de las antiguas possesiones españolas de América y Oceania*. Madrid, 1878, in-8°). Antonio de Herrera, qui devint *coronista mayor de las Indias* en 1596, se servit de plusieurs de ces ouvrages pour sa *Descripcion de las Indias occidentales*, imprimée à Madrid en 1601, en tête de ses Décades; de sorte que, si les originaux affectés à l'usage du Conseil des

Indes ne virent pas le jour, le public en connut du moins le principal contenu dès le commencement du XVIIe siècle.

Mais la colonisation s'étendant de plus en plus, la géographie faisait des progrès et il fallut ouvrir de nouvelles rubriques dans le questionnaire, afin d'intercaler dans le Livre des descriptions les notions récemment acquises; aussi, en 1604, le célèbre comte de Lemos, président du Conseil des Indes, fit-il dresser un formulaire de 355 questions. On ne connaît pas les réponses qui y furent faites, mais seulement quelques relations qui furent rédigées d'après celles-ci, notamment par le savant Antonio de Leon Pinelo. Une vingtaine d'entre elles, avec le questionnaire, ont été publiées par D. Luis Torres de Mendoza dans sa *Coleccion de documentas inéditos de América,* Madrid, t. IX, 1868, in-8°, p. 58-503. Le comte de Lemos, qui était tout à la fois protecteur des lettres et poète, rédigea lui-même la *Description des Quixos* pour servir de modèle; elle fut imprimée en 1608 et reproduite dans le t. I du présent ouvrage (Introd. p. XCVII-CXII avec une belle carte). Pourvu de ces nouveaux documents, Andrés Garcia de Céspedes, qui fut *cosmografo mayor de las Indias,* de 1596 à 1611, remania le *Libro de las descripciones de Indias* et composa en outre une *General Geografia* et un *Isolario general de todas las islas del mundo.* Il est vraisemblable que ces documents servirent à Antonio de Leon Pinelo pour sa *Descripcion de las Indias,* inédite, et à un anonyme pour son *Compendio y discrecion de las Indias occidentales,* dont l'impression, commencée en 1629, ne fut pas continuée; mais il y a un exemplaire des parties imprimées et manuscrites à la bibliothèque du palais Barberini, à Rome. — Vers le milieu du même siècle, une nouvelle enquête eut lieu dans les possessions espagnoles du Nouveau-Monde, d'après le questionnaire en 355 articles, pour servir de base au *Teatro eclesiástico de la primitiva Iglesia de las Indias occidentales,* par Gil Gonzales Dávila (Madrid, 1649, 2 vols in-f°).

Voilà un rapide résumé des substantielles introductions placées par D. Màrcos Jiménez de la Espada en tête de chacun des deux volumes édités par lui. Basées sur des documents inédits, elles fourniront la matière d'un chapitre de l'histoire générale de la géographie, histoire à peine ébauchée, et en tout cas bien moins avancée que celle des voyages et découvertes. Entre autres notions qu'elles contiennent, on peut citer les notices sur l'historiographe et cosmographe Alonso de Santa-Cruz, mort en 1572, avec le catalogue de sa bibliothèque; sur son successeur Juan Lopez de Velasco; sur le collaborateur de ce dernier, l'italien J. B^te Gessio qui, après avoir accompagné en Portugal, l'ambassadeur d'Espagne à la cour de Lisbonne, J. de Borgia, passa au service de Philippe II; sur Andrés Garcia de Céspedes († le 29 mai 1611); sur le cosmographe portugais, D. Pedro de Texeyra Albernaz († le 13 octobre 1662); sur le licencié Salazar de Villasante, auditeur de Lima (1559-1562), puis gouverneur de la province de Quito, auteur de la *Relacion*

general de las poblaciones españolas del Perù (publiée dans le t. I, p. 1-41). Les deux parties de l'introduction se terminent par la liste des relations et cartes espagnoles du Nouveau-Monde, avec l'indication des collections où elles se trouvent, des éditions qui en ont été faites, du questionnaire auquel elles répondent. Il y en a plus de 550, dont près de moitié pour le Mexique et ses subdivisions. Pour le Pérou, les deux présents volumes en contiennent une cinquantaine, sans parler de celles qui sont encore inédites ou publiées par le même éditeur dans ses *Tres relaciones de antigüedades peruanas* (Madrid, 1879, in-8°).

On peut juger par ces simples chiffres combien la littérature espagnole est riche en matériaux pour la géographie du Nouveau-Monde. Les statisticiens du temps de Philippe II et de ses premiers successeurs comprenaient non seulement l'importance des données sur la situation des lieux, sur le climat, sur les productions, sur les mines, sur le chiffre de la population, sur les villes et les groupes d'habitations; ils demandaient encore des renseignements sur l'ancienne religion des indigènes, leur histoire, leur langue, leurs costumes. Aussi les archéologues trouveront-ils dans ces relations de curieux détails sur les mines d'Oropesa, exploitées par les indigènes, dès les temps précolombiens, avec des outils de bois et de corne (t. II, p. 2); sur les dolmens du Pérou (t. I, p. 210); sur les fameuses constructions de Tiaguanaco (t. II, p. 55-56); sur des amas d'écailles d'huitres que l'éditeur compare ingénieusement aux *kjækkenmœddings* du Danemark (t. II, p. 227); sur les délicats ouvrages d'orfèvrerie exécutés par les indigènes (t. I, p. 10). Les amateurs de traditions pourront consulter les p. 40-41 du t. II, et celles qui concernent Paizumé (t. II, append., p. LXIV); les États peuplés d'Amazones (*ibid.*, p. CXV); la lutte du sanguinaire Guallallo et de Pariacaca qui abolit les sacrifices humains (t. I, p. 72). Ceux qui étudient l'influence que les populations sauvages et civilisées exercent réciproquement l'une sur l'autre, verront ce que devenaient les Espagnols réfugiés chez les Indiens et comment les réminiscences du christianisme se transformaient en quelques générations (t. II, app., p. LI, LXIV). En revanche, on sera peut-être étonné de ce que, peu après la conquête espagnole, l'instruction primaire fût déjà fort répandue chez les Indiens.

Ce recueil est des plus intéressants, il prouve avec quel soin le gouvernement espagnol, si injustement accusé d'incurie, s'occupait de ses colonies aux XVIe et XVIIe siècles. Il fait honneur au ministre de l'instruction publique qui l'édite, et au savant qui a été chargé de ce soin. M. Jiménez de la Espada ne s'est pas borné à choisir les relations et à corriger les épreuves; il les a accompagnées de notes d'histoire naturelle, fondées sur la connaissance approfondie qu'il a acquise du Pérou, pendant une exploration triennale; il a fait suivre chaque pièce d'une notice bibliographique indiquant le dépôt où elle est conservée et le parti qu'en ont tiré les historiens; il y a joint les précieuses introduc-

tions dont on a déjà parlé. Avec ces excellents matériaux, on pourrait composer une copieuse description du Pérou dans le siècle qui suivit la conquête espagnole, et un habile metteur en œuvre lui donnerait tout l'intérêt d'une relation contemporaine.

E. Beauvois.

---

86. — **La jeunesse du maréchal de Chamilly**, notice sur Noël Bouton et sa famille de 1636 à 1667, par É. Beauvois. Beaune, imprimerie A. Batault, 1885. Grand in-8 de 116 p. (Extrait des *Mémoires de la Société d'histoire*, etc., *de Beaune*.)

Comme M. Beauvois le remarque en son *Avant-propos* (p. 9), la vie du maréchal de Chamilly n'est pas assez connue; jamais la biographie de l'héroïque défenseur de Grave n'a été écrite avec autant de détails qu'elle le mérite; à peine les dictionnaires le mentionnent-ils sommairement. L'auteur lui-même de l'*Histoire généalogique des comtes de Chamilly, de la maison de Bouton*, P. Palliot, n'a presque pas eu à parler du futur maréchal, car lorsqu'il publia son volume in-folio en 1671, Noël Bouton, n'ayant encore que 35 ans, n'avait pas parcouru la moitié de sa carrière et ne s'était signalé par aucun grand fait d'armes. Aussi, continue M. B. (p. 10), « la rareté des renseignements imprimés ou manuscrits fait-elle que les historiens l'ont souvent confondu soit avec son père, soit avec son frère Hérard ou son neveu François Bouton, l'ambassadeur en Danemark, — tous trois ayant vécu dans le même siècle, suivi la même carrière et servi tantôt dans les mêmes armées, tantôt dans les mêmes contrées. Une autre cause d'erreurs, c'est que certains documents officiels l'appellent comte de Chamilly, comme les trois personnages précités, tandis que ses vrais titres étaient : seigneur de Saint-Léger, Dennevy et Saint-Gilles, et marquis de Chamilly. Si ses contemporains s'y sont maintes fois trompés, les nôtres sont bien excusables de n'avoir pas fait mieux; mais ces erreurs, pour avoir droit aux circonstances atténuantes, n'en sont pas moins regrettables quand il s'agit d'un personnage de cette importance. »

M. B. indique (p. 11-13), parmi les sources principales de son récit, les documents conservés à la Bibliothèque nationale (cabinet des titres et fonds français), aux Archives nationales et surtout au dépôt de la guerre, où l'on trouve d'innombrables lettres officielles, écrites ou reçues par Chamilly [1]. Il a eu aussi communication, par l'intermédiaire de M. A. de Boislisle, de diverses pièces concernant le maréchal et la marquise de Chamilly, lesquelles font partie des archives de M. le marquis de Nicolay. Usant de toutes ces ressources en travailleur expéri-

1. On peut juger de leur abondance par ce fait que, pour l'année 1672 seulement, on y voit plus de cent documents relatifs aux deux frères, Hérard et Noël Bouton.

menté, M. B. nous donnera sur Noël Bouton et son entourage un livre excellent, j'ose l'affirmer, la haute valeur du premier fascicule garantissant la haute valeur du recueil tout entier.

Ce fascicule est divisé en six chapitres intitulés : *La famille du maréchal; Nicolas Bouton à Stenay; les Chamilly pendant la Fronde; le père et les fils en deux camps; paix en deçà, guerre au delà des Pyrénées, les lettres portugaises.* Tous ces chapitres sont très étoffés : on y trouve les renseignements à la fois les plus solides et les plus minutieux sur les aïeux du maréchal, sur son père (Nicolas Bouton, comte de Chamilly), sur sa mère (Marie de Cirey), sur ses huit frères et cinq sœurs, sur les divers événements militaires de la période qui correspond à la jeunesse du futur adversaire du prince d'Orange, événements racontés à l'aide des journaux et Mémoires du temps, ainsi qu'à l'aide des plus remarquables publications de notre époque. Par exemple, ce qui regarde l'affaire de Stenay (p. 39-53) est digne de toute attention [1]. Je n'insisterai pas sur le mérite de ce chapitre et des quatre chapitres suivants, car il me tarde d'aborder l'examen d'un chapitre beaucoup plus intéressant encore, le sixième et dernier, qui est consacré aux *Lettres portugaises.*

Chacun sait que Chamilly passe généralement pour être le héros de ce brûlant recueil. M. B. démontre fort bien que rien ne permet de lui attribuer un tel rôle. Dans l'édition originale donnée à Paris par un anonyme, chez Claude Barbin, en 1669, l'année même où Noël Bouton revint de Portugal, on déclare ne pas savoir le nom du destinataire des lettres portugaises, ni le nom de leur traducteur. C'est seulement en 1678 que les épîtres de la religieuse, publiées à Cologne, chez Pierre Marteau, portent ce sous-titre : *écrites au chevalier de C..., officier français*, mention qui est répétée sur le frontispice des éditions suivantes [2]. Douze ans plus tard, comme N. Bouton était devenu célèbre, et que, de tous les officiers qui avaient servi en Portugal, il était le plus

---

1. M. B., tant il a soigneusement étudié ce sujet, a pu trouver en défaut un historien aussi exact que le dernier biographe du maréchal de Fabert : « Contre ses habitudes de précision », dit-il (p. 50, note 2), « M. le lieutenant-colonel Bourelly écrit (t. II, p. 48) : *vers le 30 juillet, on était maître de tous les dehors.* » M. B. établit que, dès le 28 juillet, tous les dehors de Stenay étaient pris. Il rectifie encore (p. 52, note 1) l'erreur suivante d'un de nos plus estimés *mémorialistes* : « On ne sait où Montglat (*Mém.*, p. 300), a pu prendre que *les Espagnols sortiraient tambour battant et enseignes déployées, et que les Français se retireraient sans bruit, l'épée au côté seulement.* C'était sans doute un bruit que l'on faisait courir dans l'armée de Condé, car les termes de la capitulation ne comportaient aucune différence entre les militaires et les civils des deux nations. » Plus loin, à propos de Chamilly pendant la Fronde, M. B. redresse (p. 55) plusieurs inexactitudes de Pinart, l'auteur de « la précieuse *Chronologie militaire* ».

2. Notre collaborateur a vu toutes les éditions publiées de 1669 à 1873. Dans cette dernière édition (Paris, Charpentier, 1873), il a pu relever (p. 102, note 2) une omission de M. Eugène Asse, lequel n'a pas cité le recueil de 1699 (Amsterdam, chez François Roger).

connu dont le nom commençât par un C, un éditeur audacieux substitua la phrase suivante à celle où ses prédécesseurs avouaient leur ignorance : « Le nom de celui auquel on les a écrites est M. le chevalier de Chamilly, et le nom de celui qui en a fait la traduction est Cuilleragué »[1]. Les règles les plus élémentaires de la critique, comme l'observe M. B. (p. 103) eussent exigé qu'il citât la source d'où il avait tiré cette assertion nouvelle. Saint-Simon n'a fait que copier l'éditeur de 1690 quand il a dit (*Mémoires*, sous l'année 1715) : « Il avoit servi jeune en Portugal, et ce fut à lui que furent écrites ces fameuses *Lettres portugaises*, par une religieuse qu'il y avoit connue et qui étoit devenue folle de lui ». M. B., après avoir cité un autre passage de Saint-Simon (sous l'année 1703)[2] et un passage des *Mémoires* de Duclos, se moque fort de ceux qui, non contents de reproduire tout ceci, l'ont encore augmenté et enjolivé. Le morceau est trop piquant (p. 106) pour que je ne tienne pas à le mettre sous les yeux du lecteur : « Toujours des assertions, jamais de preuves ! Bien que aucun de ces écrivains n'ait dit sur quoi était fondée cette attribution, on les a crus sur parole : leurs émules ont brodé sur ce thème et, la légende s'accroissant d'âge en âge, on serait forcé de la tenir pour vraie, si les *Lettres portugaises* elles-même ne contenaient pas des indices de leur fausseté. L'abbé Mercier de Saint-Léger qui, pour être un bibliographe érudit, ne manquait pas moins de sens critique, enchérit sur ses prédécesseurs et se donne pour beaucoup mieux informé que le premier éditeur. *C'est à la sotte vanité de M. de Chamilly*, écrit-il, *que nous avons l'obligation de les posséder* [les *Lettres portugaises*]. *Il en confia l'original à l'avocat Subligny pour les traduire et les publier* Ce n'était pas encore assez pour Monmerqué, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui n'eût certes pas toujours mérité les prix qu'il était chargé de décerner : il imagine que Chamilly lui-même avait publié les *Lettres portugaises* ».

Je ne puis suivre M. B. dans toute sa triomphante discussion. Je dirai seulement qu'après avoir rappelé que « les paroles inconsidérées de l'abbé de Saint-Léger ont été prises pour de l'argent comptant par l'éditeur Dom J. M. de Sousa » ; que M. Eug. Asse a eu le mérite de ne pas accueillir tant de suppositions gratuites, mais en plaidant timidement les circonstances atténuantes, alors que l'accusé avait droit à une réhabilitation complète, il déclare que le corps du délit n'existe même

1. *Sic* pour Guilleragues. C'est sans doute une faute d'impression. Il est si facile de mettre un C. pour un G ! M. B., plus sévère que moi, croit que c'est l'*ignare éditeur* qui a défiguré le nom de l'ami de Boileau. Il reproche encore à cet éditeur d'avoir donné à Chamilly le titre de chevalier, constatant qu'il est seul à le qualifier ainsi.

2. Voir (p. 13-15) diverses observations sur d'autres inadmissibles assertions de Saint-Simon relatives au maréchal et à la maréchale. M. de Boislisle, qui ne laisse rien échapper dans son commentaire, ne manquera certainement pas d'en tenir compte.

pas, que les *Lettres portugaises* ont été fabriquées par quelque bel esprit, qui avait plus de facilité de style, que de logique et de mémoire [1]. Il relève (p. 108-109) toutes les contradictions, toutes les incohérences des épitres de la prétendue Marianne Alcoforada [2], de cette héroïne fictive qu'il faut mettre à côté de la légendaire Clotilde de Surville. Il était inutile, après cela, de chercher à prouver que les réponses aux *Lettres portugaises* sont apocryphes. Mais M. B. a voulu se livrer à ce travail surérogatoire (p. 110-113), parce que c'était, dit-il, une occasion de montrer que Saint-Simon, le plus autorisé de ceux qui mettent Noël Bouton en relations avec la soi-disant épistolière, ne connaissait pas le premier mot de la question. Lettres et réponses ne sont que spéculation de librairie, supercherie manifeste. Il faut féliciter M. Beauvois d'avoir définitivement résolu l'intéressant problème. Le chapitre VI de la *Jeunesse du maréchal de Chamilly* restera comme un des plus agréables et des plus instructifs chapitres d'histoire littéraire qui aient été écrits de notre temps.

T. de L.

CORRESPONDANCE

Sur les lois phonétiques.

Réponse à M. V. Henry.

(Voir *Revue critique*, n° 12, art. 66).

Il est impossible que la théorie de l'infaillibilité des lois phonétiques trouve un champion plus habile et en même temps plus indulgent pour ses adversaires que M. Victor Henry. Ce que j'ai cru dire de décisif contre cette théorie dans ma brochure *Sur les lois phonétiques*, mon critique sait le dissoudre et le vaporiser d'une manière si insinuante et persuasive que les lecteurs de la *Revue* seront par trop disposés à lui donner gain de cause. C'est pourquoi je tiens à m'expliquer avec eux.

Je commence par une observation générale. Au fond de toutes les objections qu'on vient de m'adresser à l'égard de ma polémique, soit en public, soit en particulier, il y a un *dogmatisme* qui se manifeste sous une triple forme :

---

1. J.-J. Rousseau *(Lettre à d'Alembert sur les spectacles)* avait dit : Je parierais tout au monde que les *Lettres portugaises* ont été écrites par un homme. M. B. fait observer (p. 114) que les meilleurs critiques portugais ont attribué à ces lettres une origine purement française, et que Barbosa-Machado ne leur a pas donné place dans sa volumineuse *Bibliotheca Lusitana* (Lisbonne, 1741-1759, 4 vol. in f°).

2. On sait que ce nom a été mis en avant pour la première fois par Boissonade, dans le *Journal de l'Empire* du 5 janvier 1810, d'après une note anonyme inscrite sur un exemplaire de l'édition de 1669, note entièrement dépourvue d'autorité.

1° Pour qu'on puisse faire disparaître une divergence d'opinions, il faut que chaque partie renonce provisoirement à son point de vue particulier et s'élève à un tel qui soit commun à tous les deux. Comme il s'agit dans le cas présent d'un principe ou d'une méthode, j'ai supposé que le terrain neutre où nous pourrions nous retrouver tous, était celui de la logique. Mais c'est précisément à quoi M. H. ne veut pas entendre. Je ne m'efforcerai pas de le convaincre; seulement je lui ferai remarquer que la logique à laquelle je m'en rapporte, n'est pas « la logique du syllogisme », mais la logique prise dans le sens que lui a donné M. W. Wundt, c'est-à-dire la science des méthodes *(Methodenlehre)*. M. Paul, à propos du dernier alinéa de la réplique que j'ai faite à sa critique (dans le *Literaturblatt* de MM. Behaghel et Neumann, 1886, nº 2), prétend que la science des méthodes peut se fonder sur une autre base encore que sur celle de la logique (il distingue donc l'une de l'autre, tandis que je les identifie, ce qui lui a échappé). Je ne saurais l'admettre d'aucune façon; car si M. Paul, comme je le suppose, pense ici au matériel des faits, ce n'est toujours que la logique qui détermine comment nous avons à nous en servir.

2° Les néo-grammairiens et bien d'autres qui ne font que pencher vers leur système, appuient fortement sur les intérêts pratiques; ils arrivent par là à apprécier la méthode en elle-même, en la dégageant de toute spéculation. M. Zarncke (dans le *Literarisches Centralblatt*, 1886, nº 7) avoue qu'on doit se ranger de mon avis sur beaucoup de points, il accepte donc une grande partie de ma logique (il ne peut être question d'autre chose; M. Zarncke lui-même me reproche l'usage un peu trop exclusif de raisonnements généraux), mais il croit qu'en dépit de cela on peut persister à garder le principe néo-grammatical comme méthodologique. S'il ajoute que dans le cas contraire nous abandonnerions « un procédé rigoureusement logique », en dehors duquel il n'y a point de salut, je crains qu'il ne soit tombé dans une petite inconséquence. M. H. ne voudrait pas renoncer à ce principe, quand même il serait « excessif ou erroné »; il soutient qu'un « principe même faux active souvent le progrès de la science ». Soit; mais une fois qu'il est reconnu faux, est-ce que nous devrons encore y rester attachés? J'en ai appelé à la logique; M. H. dit : « M. Sch. nous paraît ici avoir donné contre cet écueil de l'absolu contre lequel il s'efforce de nous mettre en garde. » A la bonne heure! c'est donc aussi un écueil que l'absolu des lois phonétiques? nous n'avons qu'à choisir le lieu du naufrage?

3° On ne cesse pas de nous répéter : « Sans notre méthode, la linguistique ne serait pas une science et ne le deviendrait jamais. » La réponse est toute faite : « Eh bien! qu'elle ne le soit pas, ou qu'elle ne le soit que dans le sens où l'est par exemple la météorologie »; car je ne vois pas pourquoi la linguistique devrait ressembler plutôt à l'astronomie qu'à la météorologie. Quant à l'anthropologie, que M. H. met aussi en jeu, je déclare franchement que je n'aimerais pas à voir opérer les lin-

guistes avec la facilité avec laquelle bien des anthropologistes adjugent à tel et tel peuple la brachycéphalie ou la dolichocéphalie; la vraie science me paraît se trouver un peu plus du côté du scepticisme. Du reste, j'avais assez insisté sur les différences de complication qui existent entre les objets de nos recherches scientifiques (p. 31), pour m'étonner un peu que M. H. recoure à des comparaisons dont il reconnaît lui-même le côté défectueux et qui, en effet, ne font qu'embrouiller la question. Il finit par demander que la linguistique fasse « le départ de ses constantes et de ses variables ». Je le veux bien, mais à condition que la transformation phonétique soit représentée non par une équation algébrique, mais par une équation transcendante.

Maintenant, j'adopterai pour un moment le dogmatisme de mes antagonistes : je ferai abstraction du caractère logique des méthodes, pour n'en examiner que le fonctionnement. Dans le principe néo-grammatical, M. H. voit « pour l'esprit une discipline excellente, qui le préserve de bien des écarts. » Moi, je suis de l'avis contraire : je crois que nous devons à cette « discipline » un grand nombre d'écarts, c'est-à-dire des suppositions arbitraires et forcées de contamination analogique. M. H. demande : « D'où vient cette incontestable supériorité, sinon de ce que les néo-grammairiens suspendent leur jugement, plutôt que d'avancer une conjecture qui contredise une loi phonétique constatée, ou que de supposer une mutation sporadique qui concilie tout ? » Moi, j'aurais écrit : « D'où vient cette supériorité apparente, sinon de ce que les néo-grammairiens, plutôt que de suspendre leur jugement, avancent la conjecture la plus hasardée en raison de ce cercle vicieux qui a été démontré par M. P. Regnaud (*Revue de linguistique*, XIX, 50)? » Il est toutefois difficile de discuter à fond la méthode des néo-grammairiens; car tout en soulignant l'intérêt des recherches étymologiques et morphologiques, ils ne sont pas encore entrés dans des développements instructifs. Il faut qu'ils nous disent de quelle manière on arrive à constater des lois phonétiques, ou, en d'autres termes, quelles sont les marques distinctives qui leur donnent le droit de considérer des conformités phonétiques comme absolues. C'est alors aussi que je saurai si l'argument que j'ai tiré de l'impossibilité de déterminer *a priori* (et quelquefois même *a posteriori*) « les conditions identiques » des lois phonétiques (p. 18 ss.), est en effet assez futile pour mériter le silence profond de MM. Henry, Paul et Zarncke.

M. Paul m'impute le dégoût des méthodes en général, parce que je ne goûte pas la méthode des néo-grammairiens, laquelle me paraît trop commode et trop grossière. M. Zarncke, en rétorquant contre moi cette épithète de « commode », m'accuse de vouloir introduire dans la linguistique « la licence commode qui consiste dans la supposition du changement sporadique », « un pêle-mêle commode, mais peu clair. » Il ne paraît donc pas tenir compte de la protestation que j'ai élevée contre cette alternative du *cosmos* des néo-grammairiens et du *chaos*

des autres (p. 30); il ne paraît non plus avoir bien considéré ce que j'ai dit pour caractériser la méthode que je regarde comme la seule bonne (p. 33). Ce n'est que pour les exceptions aux lois phonétiques que les néo-grammairiens déclarent indispensable la recherche des causes; moi, je pense que celle-ci doit se faire pour tous les phénomènes, mais surtout pour les lois phonétiques elles-mêmes. Les connexions causales sont les seuls faits vraiment acquis à la science. Il est absolument inadmissible de revêtir d'un caractère absolu des conformités phonétiques qui ne sont constatées qu'empiriquement; elles représentent des probabilités qui s'approchent plus ou moins de la certitude, et c'est comme telles qu'elles doivent entrer dans nos calculs. Est-ce qu'une méthode qui, de cette manière, cherche à satisfaire à la nature compliquée du développement phonétique, peut passer pour plus commode et moins rigoureuse que celle des néo-grammairiens? Où est donc ce manque de méthode, cette licence, ce pêle-méle dont on m'accuse, moi, et ceux qui pensent comme moi? Dans nos ouvrages? M. H. veut bien le nier, mais cela tourne encore au bénéfice des néo-grammairiens; nous avons, dit-il, conduit nos recherches dans le même esprit qu'eux. Mais alors quelques-uns de nous auraient été des néo-grammairiens avant les néo-grammairiens et nous le serions tous à présent à notre insu; nous aurions les œuvres sans la foi. Est-ce qu'on ne pourrait pas aussi bien supposer que les autres ont la foi sans les œuvres? Le fait est que seulement dans un nombre assez restreint de cas, la différence de la manière dont nous envisageons les lois phonétiques, peut produire des effets pratiques. Ce sont donc ces cas qu'on devrait examiner sous le rapport de la supériorité de l'une ou de l'autre méthode. J'ai cité (p. 20) un exemple de changement sporadique : le port. *fome* = *fame*. Je l'explique par l'accumulation de différentes causes dont l'action isolée ne manque pas de preuves : il faut tenir compte d'abord des deux labiales entre lesquelles se trouve l'*a* (voilà pourquoi nous n'avons pas *romo*, etc.), puis de la labialité très énergique de la seconde (voilà pourquoi nous n'avons pas *fova*, etc.), enfin de la fréquence du mot (voilà pourquoi nous n'avons pas *foma*). Est-ce que cela est moins acceptable devant le tribunal, je n'ose plus dire de la logique, mais du bon sens que de supposer en conséquence du principe néo-grammatical ou que quelque action analogique ait donné naissance à la forme *fome*, ou qu'une action semblable ayant porté en sens rétrograde sur toute une série de formes (**romo*, **fova*, **foma*, etc.) produites par la même loi phonétique que *fome*, n'ait épargné que cette dernière, ou qu'en sortant seul de cette série qui aurait appartenu à un certain dialecte, *fome* se soit transplanté dans la langue commune?

Le dogmatisme doit céder partout la place au criticisme; dans notre cas, il y a une raison spéciale pour cela. Le caractère des lois phonétiques ne sert pas seulement de moyen à la *paléontologie* linguistique; il constitue aussi un fait pour la *biologie* linguistique; l'admettre là

comme absolu, ici comme relatif, ce serait introduire à dessein la contradiction dans la science.

Je passe aux objections de détail de M. Henry. Il ne parle pas exprès de celui de mes arguments qui se rapporte à la circonscription interne des lois phonétiques (p. 18 ss.) et dont j'ai indiqué plus haut l'importance pratique. Mais il discute sous 2° un point qui se rattache à cet argument et que j'ai touché dans un autre lieu : *l'analogie phonétique*. Ici le jugement de M. H. reste en suspens ; en attendant je me contente de cet avantage.

La reproduction de mes idées sous 1° n'est pas tout à fait exacte ; il s'agit moins du caractère d'un dialecte quelconque que de ses limites, à l'égard desquelles je partage l'opinion de M. Paul Meyer.

Sous 4° M. H. ne me semble pas non plus avoir bien saisi le point essentiel de l'argument que je fonde sur l'existence de stades transitoires (voir aussi p. 13). Ce n'est pas la transformation incessante des phonèmes en elle-même qui empêche la supposition de lois infaillibles, c'est la marche inégale des formes qui ne se rangent sur une ligne qu'à la fin de la route.

Sous 5° je rencontre encore de petits malentendus. Je n'ai pas dit que « la proclise et l'atonie peuvent *toujours* être invoquées », mais que « *dans quelques cas* nous avons l'enclise ou la proclise » (p. 25) ; toutefois, l'espagnol *vuestra merced* ne rentre pas dans cette catégorie. Et j'ai été si loin de considérer comme indéfinissables les conditions et les effets de la proclise, si loin de « désespérer de la science » que j'ai indiqué comme « la dernière cause de tous ces affaiblissements sémasiologiques et phonétiques la fréquence excessive » des mots en question (p. 26).

Du reste, sous 3° et 5°, M. H. ne s'inscrit pas en faux contre les faits que j'avance ; il en réduit seulement l'importance. Peut-être ne me serait-il pas trop difficile de la relever ; mais une exigence plus impérieuse se fait sentir à cette occasion. Je dois encore m'occuper de logique, mais cette fois-ci de la *logique de l'expression*. Je n'ai combattu et je ne combats que la théorie de la *Ausnahmslosigkeit* des lois phonétiques ; ce mot allemand n'a pas d'équivalent parfait en français, je le rends par le mot *infaillibilité* qui au moins possède la même force (d'autres emploient une expression moins énergique : « caractère absolu »). Cette théorie signifie que toute la transformation phonétique (en tant qu'elle ne dérive ni de l'analogie ni de l'hybridation) est comprise dans des lois qui n'ont absolument pas d'exception, qui n'en peuvent point avoir. Celui qui accepte cela, ne saurait admettre, sans contradiction avec lui-même, « des manifestations sporadiques », ni « quelques cas déterminés » d'analogie phonétique (lesquels n'empêcheraient pas le linguiste de « procéder en fait comme si telle loi donnée était absolue, en se réservant de revenir sur ses inductions »), ni « un ordre de phénomènes semiconscients », « des variations soi-disant esthétiques qui ne s'éten-

dent guère et durent peu », ni « une minorité toujours infinie de cas exceptionnels ». C'est cependant ce que fait M. Henry ; il est vrai qu'il parle de la *constance* des lois phonétiques, et que ce terme, étant d'une certaine latitude, se pourrait autre part concilier à la rigueur avec des expressions telles que celles qui viennent d'être alléguées ; mais ici il doit avoir le sens bien arrêté de « Ausnahmslosigkeit », et partant la contradiction est indéniable. C'est peut-être aussi quelque vague appréhension qui a porté M. Paul à se servir du mot *conséquence*, avec lequel les *déviations imperceptibles* ne forment pas un contraste palpable. Dès le moment cependant que M. Paul avoue qu' « il y a un petit domaine pour lequel la conséquence des lois phonétiques ne se laisse pas démontrer par la théorie », assurément « conséquence » ne signifie plus la même chose que « Ausnahmslosigkeit ». Enfin, qu'on admette des exceptions purement phonétiques, quel que soit du reste leur nombre, leur qualité, leur importance, leur délimitation, le principe néo-grammatical tombe de lui-même; nous nous retrouvons tous dans le même camp ; nous ne sommes plus séparés que par des questions de détails. Et en effet, ceux qui s'étaient détachés brusquement de nous autres, comme par un caprice, ont commencé peu après à se rapprocher de nous de plus en plus, tout en se débattant et en se récriant. C'est presque l'histoire d'un dépit amoureux. Je pressens que les néo-grammairiens nous diront : « Nous n'avons pas changé notre thèse; nous en avons fait ce qu'on a fait de tant d'autres, nous l'avons développée, élargie, perfectionnée. » Je réponds dès à présent : « Cette thèse est trop absolue pour supporter des modifications, vous l'avez changée entièrement, et c'est grâce à nos objections que vous l'avez fait. » M. Paul, qui du reste sait tout le bien que je pense de ses *Principes,* voudrait caractériser la nouvelle école par ses efforts pour satisfaire à ce postulat général, d'après lequel « les mutations du langage se doivent comprendre comme un produit des agents réels qui y sont en jeu. » Non, franchement, il n'est pas aisé de tenir moins de compte des agents réels qu' « en se suçant sur les doigts » (comme on dit en allemand) ce dogme de l'infaillibilité des lois phonétiques, tandis qu'on néglige un facteur de premier ordre, — il m'importe peu qu'on dise : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse » — comme celui de l'hybridation.

Je regrette que M. H. n'ait pas envisagé ce côté historique du différend. Il regarde M. Osthoff comme le représentant de l'école des néo-grammairiens; mais maintenant M. Osthoff se sera rangé probablement de l'avis de MM. Paul et Brugmann, selon lesquels aussi deux des phénomènes phonétiques qu'on considérait d'abord comme physiologiques, sont essentiellement psychiques. Si M. H. demande qu'on « maintienne rigoureusement la distinction des facteurs psychiques et des facteurs physiologiques, » il faut qu'il nous explique d'abord ce qu'il entend par ces termes. Je crois aussi que M. H. aurait mieux fait de ne

pas lier avec les noms de MM. Curtius et Osthoff, ceux de MM. Corssen et G. Meyer, qui ne se sont pas prononcés sur les principes méthodologiques et dont l'un est mort avant l'aurore de l'ère nouvelle, l'autre, quoique je l'aie qualifié, dans ma dédicace, de néo-grammairien, est loin, bien loin d'en avoir la foi.

Je crains bien d'avoir été, dans la langue la plus claire et la plus polie du monde, moins clair et moins poli qu'il n'aurait fallu ; j'en demande pardon aux lecteurs de la *Revue* et à M. Henry. D'abord, je ne suis pas accoutumé à m'exprimer en français sur des questions si ardues. Puis, j'ai dû être serré et positif. M. Henry se montre si aimable et prévenant que c'est à regret que je combats les conclusions auxquelles il est arrivé. Mais le problème dont il s'agit en premier chef, est, je le répète, tel qu'il ne se peut résoudre que par l'alternative ; *oui* ou *non*, il n'y a pas de milieu. Si nous voulons avoir une paix durable, il faut éviter une conciliation louche ou superficielle. Donc j'ai refourbi mes armes et fortifié ma position : *si vis pacem, para bellum*.

Hugo SCHUCHARDT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 mars 1886.

M. le Ministre de l'instruction publique adresse à l'Académie l'ampliation de deux décrets du Président de la République : l'élection de M. Antoine Héron de Villefosse, en remplacement de M. Egger, et celle de M. Auguste Longnon, en remplacement de M. Miller, sont approuvées. MM. Héron de Villefosse et Longnon sont introduits et prennent place parmi leurs confrères.

M. le Ministre des affaires étrangères transmet, de la part de M. Ledoulx, consul de France à Jérusalem, la photographie d'un plan de la célèbre mosquée ou *haram* d'Hébron. Le plan reproduit dans cette photographie vient d'être dressé par ordre du gouvernement ottoman et fait connaître exactement la disposition de l'édifice. Des plans du *haram* d'Hébron ont été déjà donnés, dit à ce propos M. Schefer, par Ali bey, en 1818, et par Rivadeneyra, dans son *Voyage de Ceylan à Damas*. Des remerciements seront adressés à M. Ledoulx pour cette communication.

L'Académie se forme en comité secret.

Après la reprise de la séance publique, M. Oppert lit la fin de son mémoire sur la métrologie des Assyro-Chaldéens. La superficie des terrains était exprimée parfois par la quantité de grains nécessaire pour les ensemencer. Or, on connaît, en règle générale, la quantité de grain nécessaire aux semailles : elle est d'un peu moins d'un hectolitre par hectare. A l'aide de ce principe, on peut trouver l'équivalent de certaines mesures anciennes. Par exemple, pour ensemencer une aire de 300 aunes carrées, il fallait un *gab* de blé, c'est-à-dire onze décilitres ; les 300 aunes carrées équivalaient donc, pense M. Oppert, à 125 mètres carrés. On peut fixer de la même façon l'équivalence de toutes les mesures exprimées dans les actes de vente ; d'autre part, ces actes indiquent toujours les prix d'achat, et l'on a aussi les éléments nécessaires pour traduire ces prix en monnaie française. M. Oppert parvient ainsi à dresser un tableau de la valeur des diverses espèces de terrain, dans la ville et les environs de Babylone. Les pâturages se vendaient 1/4 de centime le mètre carré ; les terres plantées de bois ou d'arbres fruitiers, 4 centimes ; les terrains à bâtir, en ville, de 1 fr. 50 à 7 fr. Ainsi, les terrains les moins chers de la ville valaient 37 fois les plus chers de la campagne. A l'appui de ce résultat, l'auteur cite un acte d'échange d'une maison située à Babylone, au *marché Lorye*, contre un champ de récoltes en province ; cet acte fut passé en l'an 522, sous le règne de Cambyse, et témoigne du haut prix des propriétés urbaines à cette époque. Quelques particularités encore ressortent du texte des actes et doivent être remarquées : on ajoutait habituellement au prix d'achat une majoration, à titre de pourboire ou de pot-de-vin ; on mesurait le terrain vendu en présence de l'acheteur, puis le travail de l'arpenteur était soumis à l'homologation du tribunal ; après cette homologation obtenue, on payait le prix, et alors seulement la vente était parfaite.

M. Senart commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Epigraphie et histoire linguistique de l'Inde.*

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 19 avril — 1886

87. — **The Sankhya Aphorisms of Kapila,** with Illustrative Extracts from the Commentaries. Translated by James R. Ballantyne. Third Edition. London, Trübner and Co. 1885. pp. vii-464, in-8.

En préparant cette nouvelle édition des *Sánkhya Sûtras* de feu Ballantyne, M Fitz-Edward Hall a rendu un excellent service non seulement aux indianistes, mais à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la philosophie. La première édition publiée à Allahabad de 1852 à 1856 [1], un admirable travail pour l'époque, entrepris et achevé avec l'aide des pandits du *Benares College*, avait été épuisée dès le début et était devenue extrêmement rare. Une deuxième édition, publiée dans la *Bibliotheca Indica* [2], par les soins de M. Cowell, en 1865, après le départ de Ballantyne pour l'Europe, et pour laquelle les éditeurs avaient pu mettre à profit les travaux de M. F.-E. Hall sur le Sânkhya [3], est restée plus accessible. Mais elle est abrégée ou, pour mieux dire, incomplète. Elle ne reproduit pas le texte des scolies dont il est fait usage dans la traduction et sans lesquelles ces aphorismes seraient en majeure partie inintelligibles et la doctrine elle-même privée de plusieurs données essentielles. Cette doctrine n'est, en effet, exposée que d'une façon très imparfaite dans le texte fondamental, le plus émacié en quelque sorte,

1. *The Aphorisms of the Sánkhya Philosophy of Kapila, with Illustrative Extracts from the Commentaries. Printed for the use of the Benares College, by order of Govt. N. W. P.* Allahabad ; Presbyterian Mission Press, 1852 (renferme le livre I). — The same : *Books II, III and IV. In Sanskrit and English.* Ibidem ; 1854. — The same : *with Illustrative Extracts from the Commentary of Vijnána-Bhikshu. Books V and VI. Sanskrit and English. Translated by James R. Ballantyne.* Ibidem ; 1856.

2. *The Sánkhya Aphorisms of Kapila, with Extracts from Vijnána Bhiksu's* (sic) *Commentary. Translated by J. R. Ballantyne.* Calcutta, 1865.

3. *The Sánkhya-Pravachana-Bhashya ; a Commentary on the Aphorisms of the Hindu Atheistic Philosophy, by Vijnána Bhikshu. Edited by Fitz-Edward Hall.* Calcutta ; 1856. (Bibliotheca Indica). Dès 1853, M. Ballantyne avait reçu de M. Hall les bonnes feuilles de cette publication et s'en était servi pour son propre texte des livres II-VI. — *The Sánkhya-Sára ; a Treatise of Sánkhya Philosophy, by Vijnána Bhikshu. Edited by Fitz-Edward Hall.* Calcutta ; 1862 (Biblioth. Indica).

sinon le plus énigmatique, de tous les Sûtras philosophiques. Des développements importants, un grand nombre surtout de termes techniques qui ont dû faire partie de la tradition ancienne de l'école, paraissent avoir été laissés de bonne heure à l'enseignement oral, lequel, pour nous, est représenté par les commentaires. Pour toute cette portion indispensable de l'œuvre, l'édition de la *Bibliotheca Indica* n'offre aucun moyen de contrôle, avec la circonstance aggravante en plus que, ce qui nous est refusé ici, nous ne pouvons pas toujours le trouver ailleurs. En effet, le commentaire établi par Ballantyne et incorporé par lui dans sa traduction, n'est pas, comme le porte le titre de la deuxième édition, uniquement tiré de celui de Vijnâna Bhikshu, le *Sânkhyapravacanabhâshya*, édité depuis *in-extenso* par M. Hall. Il est en grande partie éclectique (notamment dans les livres I et VI), formé de fragments en somme bien choisis et ajustés avec beaucoup d'art, mais pris à diverses sources jusqu'ici inédites [1]. Là même où il est réellement emprunté à la glose de Vijnâna Bhikshu, les leçons sont souvent autres que celles du *Sânkhyapravacanabhâshya*, M. Ballantyne n'ayant pas toujours tiré, ni pour sa première édition, ni pour la seconde, tout le parti désirable de la publication de M. Hall et des copieuses observations (au nombre, paraît-il, de plus de mille), que ce savant avait mises à sa disposition. Toutes ces imperfections sont réparées dans la nouvelle édition. Le texte du commentaire est reproduit au bas des pages et l'ensemble de l'œuvre a été soumis à une révision soigneuse par le nouvel éditeur, qui, outre sa rare compétence, a pu mettre à profit le concours de M. Cowell, le savant le plus versé dans la technique de la philosophie hindoue. Mais, en même temps, cette intervention de M. Hall a été encore plus discrète que vigilante. Il n'a pas voulu refaire le travail de son prédécesseur ni le charger d'additions que ne comportait pas le dessein primitif. C'est ainsi qu'il s'est abstenu de toucher à la littérature et à la bibliographie du Sânkhya, sur lesquelles il nous a fourni ailleurs [2] déjà tant de données précieuses. Ce qu'il nous donne est bien une troisième édition de l'œuvre de Ballantyne, et il s'est contenté de rendre meilleure encore une publication qui, dès le début, était excellente.

Est-elle pour cela absolument irréprochable? Le savant éditeur serait sans doute le dernier à le prétendre. En un pareil sujet, il restera toujours matière à dissentiments et à retouches. Aussi, en soumettant à M. H. les observations qui suivent, je le prie d'y voir avant tout la preuve que c'est après une lecture attentive que j'ai rendu hommage aux mérites de son livre.

La polémique tient une grande place dans les Sânkhya Sûtras. Mais,

---

1. Certains morceaux, et c'est là un fait bien plus grave, paraissent même avoir été composés pour la circonstance par les pandits de M. Ballantyne.

2. Outre les deux publications indiquées ci-dessus, dans: *A Contribution towards an Index to the Bibliography of the Indian Philosophical Systems*. Calcutta, 1859.

à une seule exception près, les *Vaiçeshikas* mentionnés I, 25, les adversaires n'y sont jamais nommés. La désignation est tantôt fournie par le commentaire; tantôt elle a été ajoutée par M. Ballantyne. Il est à regretter que M. H., qui a mis un soin si louable à identifier les autres citations répandues dans le commentaire, n'ait pas pris la peine de préciser davantage ces indications trop sommaires, en donnant, autant que faire se pouvait, le renvoi exact aux Sûtras de l'école combattue. Deux chiffres entre crochets ajoutés çà et là eussent épargné au lecteur de longues recherches et parfois aussi des méprises : p. 86, par exemple, il aurait vu immédiatement qu'il ne s'agit pas d'une citation textuelle, mais d'une simple référence à *Yogasûtra*, II, 3.

Pour la longue polémique qui s'étend de I, 27 à I, 47, nous n'apprenons rien, sinon qu'elle est dirigée contre les Nâstikas « les mécréants ». Il est à remarquer pourtant que les propositions combattues sont exactement celles que les écoles brâhmaniques reprochent aux Jainas et aux Bouddhistes et, pour mon compte, je ne vois absolument pas pourquoi il ne s'agirait pas en effet des uns et des autres. Peut-être même y a-t-il une allusion (ce ne serait pas le seul jeu de mots à relever dans ces textes arides) au nom du Buddha dans le choix de l'épithète de *abuddha* « inintelligent » qui, I, 45, est donnée aux adversaires. C'est là une donnée bien vague ; mais à défaut d'autres plus précises, elle ne laisse pas d'avoir une certaine importance chronologique [1], puisque l'habitude ne

1. Sous ce rapport, ces Sûtras sont plus que pauvres. En dehors de la mention déjà relevée des *Vaiçeshikas*, on n'y trouve cités que deux noms propres, *Pancaçikha* (V, 32 et VI, 68) et *Sanandana* (VI, 69), qui ne mènent à rien ou qui, tout au plus, comme celui de *Kapila* lui-même, suggèrent le soupçon d'une littérature pseudonyme. Mais, par tout l'ensemble de leurs caractères, ces textes me paraissent contredire l'opinion courante qui leur assigne une date reculée, et cela sans l'appui d'une autorité ancienne et sur la seule attribution, plus que suspecte, de l'œuvre au *r*ishi Kapila. La langue ne présente aucune trace d'archaïsme. Plusieurs sûtras paraissent être des fragments de *kârikâs* et trahissent encore une première rédaction versifiée. Enfin, par l'étendue même de leur polémique, qui embrasse toutes les écoles du brâhmanisme et qui contraste si singulièrement avec la maigreur du reste de l'exposition (les livres V et VI paraissent être d'addition secondaire), ces textes supposent une longue tradition et font songer à toute autre chose qu'à une doctrine naissante. Comme indice particulier d'une rédaction relativement tardive, je ne relèverai plus que l'emploi de *mani* (I, 96), dans le sens de « pierre d'aimant », qui n'a été trouvé jusqu'ici dans aucun texte incontestablement ancien, et où il me semble voir une adaptation du grec μάγνης. *Mani* a bien le sens général d'amulette ; mais on ne voit pas trop comment il aurait passé de là à la signification spéciale d'aimant. La pierre d'aimant, fort employée dans la composition des médicaments et des philtres, ne paraît pas avoir été particulièrement en usage dans la fabrication des amulettes, qui se confectionnaient de préférence avec des substances flexibles, sous forme de nœuds et d'entrelacs, ou susceptibles d'être polies et de recevoir l'empreinte de diagrammes et de mantras. L'emploi de μάγνης, pour désigner la pierre de Magnésie, est attesté chez les Grecs pour le moins à partir de la fin du IIe siècle, l'époque du grand commerce alexandrin, où l'influence de l'hellénisme sur l'Inde a été le plus féconde.

s'est pas encore perdue de considérer ces textes comme appartenant à l'époque prébouddhique.

M. H. s'est contenté d'indiquer d'une façon générale les sources du commentaire éclectique établi par le premier éditeur. Quant à l'exacte provenance des divers morceaux, nous ne l'apprenons qu'incidemment et pour un petit nombre de cas. Il en est d'autres pourtant où une information semblable était utile, même nécessaire : par exemple, pour n'en citer qu'un seul, p. 133 où, des deux paragraphes du commentaire de I, III, qui paraissent expliquer chacun d'une manière différente le pronom *tad* du sûtra, il se trouve que le deuxième seul est pris de Vijnâna Bhikshu. Une remarque à ce sujet eût certainement conduit M. H. à en faire une seconde, à savoir que ce paragraphe, tel qu'il figure ici, est à peu près inintelligible et que les seules bonnes leçons sont celles qu'il a données lui-même dans le *Sânkhyapravacanabhâshya :* après *nityâ prakritih*, il faut restituer *setsyati* et, à la ligne suivante, au lieu de *tat kâryasyai'va,* lire *satkâryasyai'va.* Il arrive ainsi que le reproche adressé à Ballantyne par M. H., de n'avoir pas toujours fait un usage suffisant du secours qu'il avait mis à sa disposition, se retourne parfois contre lui-même.

Un grand nombre de menues retouches ont été opérées par M. H. sans observation spéciale. D'autres et, dans le nombre, quelques-unes de pure forme, ont été introduites en note. Il est d'autant plus regrettable que, pour certains cas très importants, où il s'agit parfois de redresser de véritables contre-sens, M. H. se soit contenté de renvoyer à d'autres ouvrages ou de soumettre le texte à une discussion qui ne s'adresse guère qu'aux indianistes : par exemple, p. 16, note 3 ; p. 23, la note à la fin du volume, dans les *Corrections and Additions ;* p. 72, note 5 ; p. 228, note 3 ; p. 334, note 1. Ici et ailleurs encore, la correction eût gagné à être plus franchement faite.

La traduction de Ballantyne a le grand mérite de serrer le texte de très près. Il y a pourtant un certain nombre de locutions, notamment des expressions techniques, pour lesquelles elle manque soit de conséquence, soit de rigueur. M. H. en a noté et rectifié plusieurs : il eût pu le faire pour d'autres encore. C'est ainsi que *purusha,* ordinairement rendu par « soul », est parfois traduit par « man », sens qu'il n'a presque jamais dans ces textes et qu'il n'a sûrement pas p. 14 (I, 12 et 13) ni p. 319 (V, 9). — *Vritti* est également rendu de diverses manières, la plupart du temps par « modification ». En réalité, il n'a ici qu'un sens, celui de « fonction ». Tout au plus, quand il est opposé à *nivritti* et synonyme de *pravritti*, comporte-t-il la nuance de « fonctionnement », si on veut bien me passer l'expression. — Rendre *rûpa* par « colour » au lieu d' « aspect » (p. 217, 383, 384) et *vega* par « motal inertia » au lieu d' « impulsion » (p. 281, 411), c'est moins traduire le texte que le commenter, et le commenter dans le sens de nos idées modernes plutôt que dans le sens des conceptions hindoues. — *Smriti* traduit par « me-

ditating » II, 43, est conforme au commentaire. Une note, toutefois, n'eût pas été superflue, avertissant que cette interprétation n'est pas obligatoire. Dans le sûtra précédent, il s'agissait des dispositions et des aptitudes acquises : dans celui-ci, il semble bien qu'il soit question du « souvenir » proprement dit. — Pourquoi, p. 248, traduire *abhiniveça* par « fear of dissolution », quand « attachement (à l'existence) » eût été plus littéral et aussi plus juste, comme étant plus compréhensif? — Dans I, 124 (p. 145), rendre *linga* par « mergent », c'est introduire mal à propos et sans nécessité dans le texte une simple glose étymologique du commentaire [1]. Rien n'indique que ce commentaire (quelle en est la provenance?) prenne ce terme comme un adjectif se rapportant à un substantif sous-entendu. Vijnâna Bhikshu en fait expressément le sujet de la phrase. En réalité, *linga*, qui est expliqué partout comme synonyme de *kârya*, se trouve déjà traduit dans les mots « a product of Nature » placés entre parenthèse en tête du sûtra. La traduction littérale, qui est « signe, manifestation (de la prak*r*iti) », se lit plus loin et aurait dû aussi être admise p. 156, dans le sûtra I, 136, à la place de l'équivalent « effect ».

Cet article est déjà bien long. Je suis obligé pourtant de m'arrêter à quelques autres passages encore qui auraient eu particulièrement besoin d'être retouchés. P. 55 *b*, *anyadharma* n'est pas « the merit of another ». Il est adjectif et signifie « propre à un autre » (cf. le paragraphe *a* et le sûtra I, 52). Les mots « *id est* the merit » de la ligne 5 devraient donc être compris dans la parenthèse. De même, au sûtra suivant (I, 53), dans le texte et dans le commentaire, *anydharmatve* ne signifie pas « if the case were otherwise », mais « s'il y avait appartenance à un autre », c'est-à-dire « si le lien et la cause du lien pouvaient être propres chacun à un individu différent ». — I, 55 (p. 57). N'était l'autorité des manuscrits, qui paraît être contre elle, la leçon *tadyoge* serait certainement préférable. L'addition de *api* est en sa faveur et elle donnerait un sens excellent. Mais, de toute façon, la traduction de Ballantyne est impossible, car elle introduit dans le texte et dans le commentaire une seconde négation qui ne s'y trouve pas. Il faut traduire : « De plus, l'union du (purusha et de la prak*r*iti) provient de (leur) non-distinction : il n'y a (donc) pas parité (entre le non-libéré et le libéré, chez lequel la non-distinction n'existe plus) ». La traduction du commentaire est à remanier dans le même sens. — P. 86, l. 5 : « it is not from eternity » est précisément le contraire de ce que dit le texte, *tasyâ anâditâ* Mais ici la faute est au texte, qui a été malencontreusement coupé au beau milieu de la phrase. M. H. aurait bien dû prévenir qu'on en trouvera la fin à la p. 56 de son propre *Sânkhyapravacanabhâshya*. — P. 100, l. 21, *ânaçu*h n'est pas « they may partake ». — I, 86 (p. 103) : la tra-

1. Dans ce même sûtra et ailleurs encore, « mutable » pour rendre *sakriya*, est également une glose ou, plutôt, une portion de glose substituée au mot propre. Le sens est « agissant, ayant à opérer des actes particuliers ».

duction proposée par M. H. : « Of him, who is, in himself, liberated, all extinction of bondage *(bandhadhvamsamâtram)* is final », me laisse bien des doutes. Il n'y a pas plusieurs « extinctions of bondage », et le terme n'est pas non plus susceptible de degrés. *Mâtra* doit donc avoir ici le sens restrictif. De plus, cette « extinction » là est toujours « finale ». Je crois qu'il faut traduire : « Le fruit de l'individu réellement libéré, qui n'est pas autre que la destruction du lien, est suprême. » — I, 125 (p. 146). La traduction de *gunasâmânyâdi* par « the ordinary qualities, etc. », paraît impossible. En prenant le sûtra avec le contexte dont l'a entouré Ballantyne, cette expression ne peut signifier que « l'état d'équilibre etc. des (trois) qualités ». Le sens serait : « (Ces autres réalités que vous nous reprochez d'ignorer), nous les affirmons (comme vous), soit directement, puisqu'elles ne diffèrent pas des états d'équilibre et autres des (trois) qualités, (états que nous affirmons), soit que... ». Mais tout le sûtra est un de ceux qui auraient eu le plus besoin de quelques explications supplémentaires. D'après le commentaire de Ballantyne, il a pour objet d'établir que certains phénomènes, pour n'être pas énumérés parmi les *tattvas*, ne sont pas niés pour cela par le Sânkhya ; mais que ces phénomènes, où Ballantyne croit reconnaître les 24 qualités admises par le Nyâya, sont implicitement contenus dans la liste. Tout autre est l'interprétation de Vijnâna Bhikshu. D'après lui, le sûtra répondrait à la question suivante : comment peut-il y avoir, pour un produit, une existence distincte de sa cause ? L'aphorisme se relierait ainsi directement au précédent, qui donne la définition du produit (le pronom *tat* représentant *linga* de I, 124), et préparerait le suivant, où sont énumérés les caractères que la cause et le produit ont en commun. Non seulement la divergence aurait dû être signalée, mais il aurait encore fallu nous éclairer sur la provenance de ce commentaire de Ballantyne, dont l'autorité serait singulièrement diminuée, s'il devait être, en dernière analyse, un de ces morceaux que M. H. nous apprend avoir été composés de toutes pièces par les pandits du premier éditeur. — P. 201, l. 4 et 9 ; *ântara* n'est pas « another », mais « an internal ». — II, 25 (p. 205) : *pramânadrishta* n'est pas « what is matter of ocular evidence » (il n'y a pas d' « evidence » de cette sorte pour les sens ; cf. II, 23), mais, « ce qui est établi par preuve ». — P. 217, l. 1 ; remplacer « cause » par « instrument ». Le mot traduit n'est pas *kârana*, mais *karana*. — III, 4 (p. 227) : *pravartanam aviçeshânâm* est rapporté aux « âmes », conformément au commentaire. Si, pourtant, on se reporte au contexte (cf. notamment III, 1, et III, 5), on ne doutera pas qu'il ne s'agisse de « la production des éléments subtils », et que l'expression ne soit synonyme du *samsritir lingânâm* de III, 16. — P. 230, l. 2 : *mritaçarîra*, « a body of earth » au lieu de « un cadavre », proviendrait-il d'une confusion de *mrita* et de *mrid* ? — III, 58 (p. 261) et VI, 40 (p. 442) : *ushtra* n'est pas « a cart », mais un « chameau ». — P. 262, l. 13 ; au lieu de « from what is seen », mettre « from it's being

seen », *drishtatvât*. — P. 264, l. 4 : *vâçabdo' tra samuccaye* n'est pas rendu par « here the word « or » is for connecting (this aphorism with the preceding one) ». Une conjonction est toujours « for connecting » ce qui précède avec ce qui suit. *Samuccaya* est synonyme de *apyarthe* de p. 290, et le sens est : « Ou marque ici une addition (non une alternative). » — P. 276, l. 1 : « and because, in the world, Pain and its negative, Pleasure, etc., can, themselves, be neither quitted or assumed ». Le texte dit juste le contraire : « ... are, from themselves, to be quitted or assumed ». — III, 81 (p. 280); *andhaparamparâ*, dans le texte et dans le commentaire, n'est pas « a blind tradition », mais, « une succession d'aveugles ». — V, 16 (p. 324). La première partie du sûtra, *vidyâto ' nyatve*, n'est pas traduite. Il faut ajouter en tête : « If (ignorance) meant only something else than knowledge », et mettre entre crochets la 3e ligne, qui n'est qu'une addition explicative. — P. 364, l. 7 et suiv. Rétablir ainsi le passage : « because, if Soul were not other than the whole perceptible, there would also be no difference between a jar and a web. » — V, 63 (p. 364). A ne lire que la traduction, sans se reporter au texte, on croirait que ce sûtra est la simple répétition du précédent. Il faut : « Not between (Soul and) the two (Soul and non-Soul together, is there non-difference). » — P. 380, l. 4 infra : *aiçvaryântara* ne signifie pas « other superhuman powers », ceux-ci étant déjà compris dans *animâdyaiçvarya;* mais, « non superhuman powers », de même que *çokântara* a parfois le sens de *açoka*. — P. 414, l. 19 : *prâdhânynea* est compris tout de travers : il s'agit, non pas d'une division incomplète (« not exhaustive »), mais d'une division qui n'est pas rigoureusement distincte. Il faut traduire : « the division here is into three according to the prevalent caracter (only) ». — V, 125 (p. 415). Ce sûtra est traduit conformément à l'interprétation de Vijnâna Bhikshu, surtout telle qu'elle résulte des corrections données par M. H. à la suite du Sânkhyapravacanabhâshya [1]. Mais cette interprétation est-elle acceptable? Sans parler de l'étrangeté de la construction, ce n'est que par un tour de force qu'on obtient la signification de *vairâgya* et de *virakta* pour *anuçaya* et *anuçayin*, qui signifient précisément le contraire. A mon sens, il n'y a pas à hésiter : il faut rapporter *na kim cid*, à *anuçayinah*, et traduire : « De plus (il y a le corps) de celui qui n'a plus la moindre attache », ou, en prenant *anuçayin* comme synonyme d'*anuçayavat*, dans le sens technique : « ... de celui chez qui il n'y a plus la moindre influence des actes antérieurs [2] ». — P. 417, l. 5. Au lieu de « how can it, indeed, be possible », mettre

1. Je ferai remarquer à cette occasion, que la leçon donnée dans ces corrections pour le demi-çloka cité en cet endroit par Vijnâna Bhikshu, n'est encore pas la bonne. Le vers, qui est emprunté au *Çâçvatakoça*, 320, doit être ainsi rétabli : *vidyâd anuçayam dveshe paçcâttâpânubhandhayoh*.

2. Dans le commentaire de ce même sûtra, *pradhâna* n'est pas traduit. Au lieu de « bodies consisting of mere knowledge », il faut mettre : « bodies in which mere knowledge prevails. »

« how can it, indeed, be assumed ». — P. 427, l. 16. Pour éviter toute équivoque, il faudrait : « otherwise (the case being) of a beginningless entity, the cutting short established by Scripture would be infeasible ». — P. 433, l. 22. Il faut : « the word denoting the cause is employed to denote the effect. » — VI, 35 (p. 440). Au lieu de « Nature is inferred (as the ultimate cause) », il serait plus exact de dire « Nature continues to act through it (as the ultimate cause) ». Il s'agit du fait, non du raisonnement qui nous le révèle. — Ibidem, l. 12. Au lieu de « only if it be limited », mettre « even if it be limited », et ajouter au besoin, mais entre parenthèses (and only if it be so) », car c'est là une addition au texte. — Parmi ces observations, il en est qui pourront paraître minutieuses et qui seraient certainement déplacées s'il s'agissait d'une traduction moins strictement calquée sur l'original que l'est d'ordinaire celle de Ballantyne. D'autres, au contraire, portent sur l'argumentation même du texte ou du commentaire. Je ne puis mieux les terminer, qu'en déclarant une fois de plus que, dans ma pensée, ni les unes ni les autres n'infirment en rien l'hommage que je me plais à rendre, à la fin comme au commencement de cet article, et à l'œuvre de Ballantyne, et au travail, à tant d'égards, si consciencieux du nouvel éditeur.

Un défaut grave du livre est l'absence de toute espèce d'Index. On trouvera en note une liste de corrections [1] qui ont échappé à l'*errata* de M. Hall.

A. Barth.

---

1. P. 22, l. 4 infra : line *vind*. De plus, la traduction aussi bien que le parallélisme de la phrase exigent *rágayogo* au lieu de *rágo*. — P. 28, l. 3 infra : lire *shodaça*°. — P. 30, l. 18, *hetum*. — P. 34, l. 3 infra, °*bhávo*. — P. 59, 4 : les mots « is to be effected » sont à mettre entre crochets. — P. 62, l. 4 et 1 infra, lire *punahsrishti* en un seul mot. — L. 2 infra, lire °*vishayatvam*. — P. 72, l. 21, *gunáh*. — P. 73, l. 1 infra, *sûtraih*. — P. 98, l. 1 infra, *prakritye*°. — P. 106, l. 17, effacer *tadá*. — P. 118, l. 3 infra, lire *jîvánám*. — P. 172, l. 6 infra, '*py eka*°. — P. 190, l. 16, *external*. — L. 5 infra, °*tulyatáyá api*. — P. 207, l. 3, °*rasamalá*°. — P. 215, l. 14, *the organ*. — P. 217, l. 1 infra, *buddheh*. — P. 226, l. 5 infra, °*tattve*. — L. 1 infra, *vibhutayá*. — P. 227, l. 5 infra, *pûrva*°. — P. 248, l. 7 infra, *uktvá*. — P. 258, l. 7 infra, *uttishthaty*. — P. 269, l. 10 infra, *viraktam*. — P. 277, l. 4 infra, °*rûpát tattvábhyá*°. — P. 288, l. 4 infra, *ákhyáyikokta*°. — P. 293, l. 3 infra, *ucyata*. — P. 303, l. 3 infra, *bhavati yathá*. — P. 309, l. 2 infra, séparer °*rûpáta panka*°. — P. 323, l. 1 infra, lire °*sushupty*°. — P. 329, l. 9, °*py evam*. — P. 332 (le chiffre de la pagination est fautif), l. 1 infra, °*hetûddharano*°. — P. 333, l. 4 infra, °*siddher iti*. — P. 355, l. 3 infra, *tadabhávát sad*°. — P. 371, l. 3 infra, °*çravanena tad upádhi*°. — P. 391, l. 6, *pramána*°. — P. 405, l. 1 infra, *pura*°. — P. 425, l. 4, *as you say* à mettre entre crochets. — L. 18, faire passer *this* dans la parenthèse et, l. 1 infra, lire *samádhatte*. — P. 434, l. 7, lire *uparáganirodha*°. — P. 458, l. 9 infra, °*mátranimittad*.

6

88. — Victor GROSS, **La Tène**, un oppidum Helvète. Avec 13 planches en phototypie figurant 260 objets. Paris, Fetscherin et Chuit, 1886. In-4, de VI et 63 p.

Après avoir étudié, dans son ouvrage intitulé *Les Protehelvètes, ou les premiers colons sur les bords des lacs de Bienne et de Neufchâtel* (1883), la civilisation primitive de la pierre, du cuivre et du bronze en Suisse, M. Gross s'est proposé de réunir les données éparses dans les livres de Keller, Troyon et Desor sur la station de la Tène, en les complétant par la mise en œuvre des résultats fournis par les dernières fouilles. Signalée dès 1858 par Ferdinand Keller, la station de La Tène, au nord du lac de Neufchâtel, a été exploitée jusqu'en ces derniers temps, principalement par MM. Desor, Dardel et Vouga. Les objets provenant des fouilles sont conservés, en grande partie, aux musées de Bienne et de Neufchâtel. M. G. a rendu un réel service en mettant ces riches séries archéologiques à la portée de tous par la publication des 13 planches qui accompagnent sa monographie. Comme les objets ont pu, sans inconvénient, être réunis sur un assez petit espace, ces 13 planches ne contiennent pas moins de 260 spécimens qui suffisent à donner une idée exacte des caractères de l'industrie de la Tène.

On a sans doute tort de parler d'une *industrie de la Tène,* d'abord parce que la Tène n'a pas été un centre de fabrication, ensuite parce que l'industrie dont on y a recueilli les produits, industrie caractérisée par la prédominance du fer, a laissé des traces dans un grand nombre d'autres régions, non-seulement le long de la vallée du Danube, en Bourgogne et dans le bassin de la Marne, mais en Germanie, sur les bords de la Baltique, et en Scandinavie. Les archéologues ont appelé *époque de la Tène* celle où le fer se substitue définitivement au bronze dans la fabrication des armes et des outils; c'est, à proprement parler, le commencement de l'époque moderne dans le monde européen au-delà des Alpes. Comparés aux produits des stations lacustres de la Suisse, ceux de la Tène s'en distinguent par des caractères frappants. Ce n'est pas seulement le métal qui a changé, c'est encore la forme et la décoration des objets. A cet égard, les épées de la Tène, réunies sur les planches I-IV de la monographie de M. G., et les fibules, dont on trouvera des spécimens sur la planche X, sont particulièrement instructives; elles présentent un air de famille très prononcé, qui les a fait appeler depuis longtemps épées et fibules *du type de la Tène*. Il est évident qu'elles sont le produit d'une fabrication avancée, qui reproduisait les mêmes modèles avec des variantes légères, et l'on ne pourrait songer à leur attribuer une antiquité reculée quand même les monnaies recueillies à la Tène (pl. XI) ne venaient prouver, d'une manière certaine, qu'elles sont en général contemporaines de la conquête de César. Il y a, comme l'a parfaitement vu M. G., une solution de continuité entre les Palafittes et l'époque de la Tène. On ne rencontre point de stations intermédiaires où le fer aurait été employé concurremment avec le bronze;

à la Tène, le fer règne en maître presque exclusif. Cet établissement, d'ailleurs, ne doit point être compté parmi les lacustres, comme le voulait Desor dans son mémoire sur le *Bel âge du bronze*. Les fouilles ultérieures ont prouvé qu'à l'époque helvète l'emplacement de la Tène, au lieu d'être recouvert par les eaux du lac de Neufchâtel, était une lagune marécageuse ou plus probablement un îlot. Ce n'est qu'à une époque tardive, postérieurement au règne d'Adrien, dont on a encore recueilli une monnaie à la Tène, que le lac a subi un exhaussement et englouti la station. Elle a été de nouveau rendue au jour en 1875, par suite des travaux de dessèchement des marais de Seeland qui ont fait baisser d'un mètre environ le niveau du lac.

C'est le mérite de M. G. d'avoir reconnu que si la Tène n'est pas une station lacustre, ce n'est pas non plus l'emplacement d'une ville ou d'un village proprement dits. La statistique des découvertes qu'on y a faites ne laisse plus de doutes à cet égard. Presque tous les objets recueillis font partie d'un matériel de guerre, tandis que les ustensiles de ménage et d'agriculture sont extrêmement rares. La Tène doit donc être considérée comme un poste d'observation, un blockhaus, un petit oppidum surveillant l'ancienne route gauloise qui reliait Genève à Constance en traversant l'Helvétie. « Ce poste, dit M. G. (p. 56), abandonné peut-être après un combat malheureux, a été réoccupé sous Auguste et gardé jusqu'à Trajan par un détachement de la légion cantonnée à Vindonissa, comme le démontrent des fragments de tuiles portant la marque de la XXI[e] légion. » L'hypothèse d'un combat à la Tène est justifiée par la condition des armes, dont plusieurs sont ébréchées, faussées ou même brisées en plusieurs tronçons. Les crânes recueillis dans le gravier au même endroit sont assez nombreux ; plusieurs portent des traces de blessures et de coups d'épées.

La notice de M. Gross est écrite avec bon sens et clarté, quoique le style n'en soit pas toujours correct. Quelques-unes de ses attributions me semblent inadmissibles ; ainsi je ne saurais croire que l'objet représenté à la p. 50 soit, comme le veut l'auteur, une « pipe en bronze ayant servi pour aspirer la fumée de quelque plante enivrante ». Cette pièce, comme d'autres semblables qu'on a signalées, a dû faire partie d'un tuyau ou d'un siphon. Les habitants de la Tène pouvaient avoir tous les défauts imaginables, mais ils n'étaient certainement pas fumeurs.

Salomon Reinach.

---

89. — Julius Friedlaender. **Repertorium zur antiken Numismatik**, ouvrage posthume publié par R. Weil. Berlin, Reimer, 1885. In-8, xii-440 p.

M. Friedländer, le savant bien connu qui dirigea pendant vingt-cinq ans le cabinet des médailles de Berlin, avait, comme beaucoup de ses

confrères, composé pour son usage personnel un supplément du *Recueil* de Mionnet — livre qui, malgré son plan vicieux et ses graves lacunes, reste encore aujourd'hui, avec la *Doctrina numorum veterum* d'Eckhel, la base de toutes les recherches de numismatique. C'est ce manuscrit que M. Weil publie après la mort de l'auteur, survenue le 4 avril 1884. On peut se demander d'abord si cette publication était nécessaire, ensuite si l'éditeur a suivi, pour la faire, une méthode bien rationnelle.

Friedlaender lui-même ne paraît pas avoir désiré de voir son travail imprimé; il se contentait, comme l'indique une note reproduite en tête du volume, de ne pas s'opposer à une publication éventuelle. C'est qu'il se rendait bien compte de l'insuffisance de son œuvre. Elle n'est guère, en somme, qu'une collection de fiches bibliographiques, qui renvoient aux brochures spéciales et aux articles de revues publiés depuis Mionnet; les grands ouvrages, cités dans le Répertoire analogue de Koner, sont systématiquement omis. Ces renvois biblographiques ne sont même pas accompagnés — sauf dans un nombre infime de cas — d'une description sommaire de la monnaie (métal, type, etc.), indication qui serait cependant indispensable lorsqu'on est renvoyé pour un même prince ou une même ville à vingt ou trente auteurs. Enfin, ce qu'il y a de plus grave, c'est que le travail de Friedländer, à peu près complet pour la période de 1830 à 1860, devient tout à fait fragmentaire, ou plutôt nul, pour les vingt-quatre années qui suivent, c'est-à-dire précisément pour l'époque où les études de numismatique ont pris un nouvel élan et ont été poursuivies avec plus d'exactitude scientifique qu'autrefois. Les noms de Lenormant, de M. Imhoof Blümer, de M. Waddington, de M. Six sont à peine prononcés.

Une fois que les amis de Friedländer avaient décidé de publier ce « torse », suivant l'expression de M. W., ils auraient dû, ce semble, sinon le compléter, ce qui aurait coûté beaucoup de temps et de peine, du moins en élaguer les disparates les plus choquants, et donner sous forme de supplément ou de préface l'indication sommaire, par ordre des matières, des principaux catalogues et des monographies parus depuis 1860. Rien de tout cela n'a été fait. On a reproduit le « torse » tel quel, même avec les boutades et les parenthèses parfois peu courtoises dans leur concision dont Friedländer émaillait ses notes et qu'il aurait certainement fait disparaître à l'impression. On s'est contenté, en fait de corrections, « de celles que l'auteur aurait introduites lui-même s'il avait imprimé son ouvrage en 1863 », plus quelques remaniements insignifiants dans le classement des monnaies grecques. Quant aux additions, les seules que M. W. se soit permises sont des renvois aux publications de Friedländer lui-même, postérieures à 1863. Encore ne paraît-il pas que le dépouillement ait été bien diligent, car j'ai cherché vainement l'indication de plusieurs articles importants de F. dans la *Zeitschrift für Numismatik*, par exemple de son étude si intéressante

sur les monnaies dites de Petite Arménie, caractérisées par le sigle ΔΣ. Ce qu'il y a de plus fâcheux peut-être que ces lacunes, ce sont les superfétations et les citations surannées. Ainsi il est parfaitement inutile de renvoyer à une quantité d'articles ou de monographies qui ont été pratiquement annulés par des ouvrages d'ensemble de date postérieure, comme *Les monnaies d'Athènes* de Beulé ou l'*Essai sur la numismatique des Arsacides* de Longpérier (ouvrage qui n'est pas même mentionné). D'autre part, on n'a plus le droit de citer les travaux numismatiques de Borghesi d'après le *Giornale arcadico*, qui est introuvable, puisqu'ils ont été tous recueillis dans l'édition complète de ses *Œuvres*. Je pourrais multiplier les exemples de ce genre. Quant aux erreurs et aux contradictions qu'on a laissé subsister dans le texte de Friedländer, elles ne sont pas rares. Ainsi, sur un même feuillet (p. 231-232), le roi Mithridate Eupator est successivement qualifié de Mithridate VI et de Mithridate VII, et à la même page on établit entre les *Bosporanische Künige* et les *Künige von Bosporus* une distinction qui, malgré de patientes recherches, est demeurée pour moi inintelligible.

Voilà des défauts sérieux et qui rendent singulièrement délicat l'usage d'un livre de références. Je crois néanmoins que la publication un peu hâtive de M. Weil est destinée à rendre des services. D'abord, consultée avec précaution, elle pourra fournir aux numismates de profession l'indication de mémoires et d'articles peu connus, et par conséquent de pièces qui leur auraient autrement échappé. Ensuite — et c'est là, à mon avis, sa principale utilité — l'aspect chaotique qu'offre cette vaste bibliographie (et encore combien incomplète !) convaincra peut-être quelques numismates jeunes et de bonne volonté de la nécessité absolue qu'il y a de mettre enfin la main à un *Corpus nummorum veterum*, appelé à prendre place dans toutes les bibliothèques à côté des grands recueils d'inscriptions grecques et latines. Un pareil ouvrage, auquel ne peuvent suppléer ni les livres vieillis d'Eckhel et de Mionnet, ni les catalogues spéciaux du Musée britannique, ni les ouvrages, si estimables d'ailleurs, de Beulé, de Cohen, etc., est évidemment un travail de longue haleine, qui ne peut être le fruit que d'une vaste collaboration. Mais les services qu'il rendrait à la science sont en rapport avec la peine et la dépense qu'il pourrait coûter. Lui seul peut rendre les résultats de la numismatique définitivement accessibles à tous les amis des études historiques, et vulgariser, dans une certaine mesure, une science importante qui est restée jusqu'à présent l'apanage de quelques spécialistes éminents et de quelques collectionneurs jaloux. Cent ans après la *Doctrina* d'Eckhel, la numismatique, surtout la numismatique grecque, attend encore son Boeckh et son Mommsen. Espérons qu'avant 1986 elle les aura trouvés.

T. R.

---

90. — Jules QUICHERAT. **Mélanges d'archéologie et d'histoire. — Archéologie du moyen-âge.** Mémoires et fragments réunis par Robert de Lasteyrie. Paris, A. Picard, 1883. 1 vol. gr. in-8 de XIV-515 pages, 11 planches et figures.

I

Le volume que j'annonce est le second de la collection, entreprise depuis deux ans, des principaux mémoires et opuscules insérés par J. Quicherat dans diverses revues, ou trouvés inédits dans ses papiers [1].

Quand il s'est agi de rééditer ces travaux, dont plusieurs, d'une valeur capitale, ont renouvelé l'enseignement de l'architecture du moyen âge, et l'ont enfin fondé sur une base logique, quelques personnes exprimèrent la crainte que la publication nouvelle ne fît pas tout l'effet qu'elle mérite. Cet enseignement, disait-on, dont les principes ont été établis il y a près de 40 ans, que des revues de premier ordre ont répandu partout, est aujourd'hui passé dans le courant de la science, et l'on n'y trouvera rien de nouveau. — Malheureusement, il y a encore aujourd'hui beaucoup de gens qui ne sont pas au courant de la science. Il y a des archéologues auxquels ces théories élémentaires sont ou paraissent être totalement inconnues ; il y en a, et beaucoup, qui ne veulent connaître que l'enseignement brillant mais insuffisant de M. de Caumont, qui s'en tiennent toujours à l'impulsion première donnée par ce savant éminent aux recherches archéologiques, qui n'admettent enfin que ce qu'il a fondé. Aussi est-il arrivé à un savant de mérite, à propos d'un architecte bien connu, archéologue illustre, mort il y a peu d'années, de discuter pendant trois cents pages les principes mêmes de l'architecture du moyen âge, sans prononcer une seule fois le nom de Quicherat! — N'y eût-il enfin que l'avantage de bien affirmer la priorité des idées de l'auteur, la réédition de ses œuvres, si courageusement entreprise, aurait sa juste raison d'être.

L'enseignement de J. Q. est aujourd'hui en bonnes mains ; il a formé et il formera longtemps encore des élèves zélés, qui finiront peut-être par persuader, à ceux qui paraissent tellement redouter l'abandon de traditions consacrées par trois quarts de siècle à peine, l'opportunité d'être au moins logiques avec les faits, de ne pas traiter comme secondaires, dans les monuments, des caractères essentiels de structure, et comme fondamentaux, des détails d'ornementation ; de ne pas confondre *quand même* l'ogive, qui est une nervure diagonale portant les voûtes, avec l'arc aigu, l'arc en pointe, qui est un cintre brisé quelconque, etc...

Plusieurs classes d'articles ont été laissées de côté dans cette réimpression des œuvres de J. Q., ainsi la plupart des rapports insérés dans la *Revue des Sociétés savantes :* un assez bon nombre en a été publié, du

1. Voir le compte-rendu du premier volume, *Rev. crit.*, 1885, p. 375 (premier semestre.)

reste, dans le premier volume des *Mélanges*, concernant l'archéologie celtique et gallo-romaine. On a renoncé aussi aux articles critiques et bibliographiques (deux exceptés, comme spécimens) et à plusieurs autres opuscules de faible importance, offrant moins d'intérêt aujourd'hui.

Voici la liste des articles de fond insérés ici et scrupuleusement conservés dans leur forme originale :

— *La Basilique de Fanum, construite par Vitruve* [1] (pl. et fig.), 1878 ; importante restitution qui peut servir d'introduction à l'étude des basiliques et de complément à la

— *Restitution de la Basilique de Saint-Martin de Tours* [2] (pl.) 1869; celle-ci obtenue principalement à l'aide des inscriptions.

— *De l'Ogive et de l'Architecture dite Ogivale* [3] 1850; article qui avait grand besoin d'être réédité, ainsi que les suivants :

— *De l'Architecture Romane* [4] 1851-1854; ce mémoire de la plus haute importance et rédigé dans un but de démonstration pratique, basé sur des exemples, peut servir de modèle du genre; il est divisé en quatre parties. De nouvelles recherches, des découvertes de textes inconnus, l'examen de nouveaux monuments, n'avaient amené dans l'opinion de l'auteur, depuis cette publication ancienne, que des modifications de détails, qui laissaient intact le système même.

— *L'âge de la cathédrale d'Embrun* [5]; 1869.

— *L'âge de la cathédrale de Grenoble* [6]; 1880.

— *Notice concernant la Crypte de Saint-Geosmes* [7] (Haute-Marne); 1881.

Discussions à fond au sujet de travaux communiqués aux Sociétés savantes.

— *L'âge de la cathédrale de Laon* [8], 1874; d'après un bref inédit du pape Alexandre III.

— *Marché conclu pour l'achèvement de l'église de Saint-Gilles en Languedoc* [9]; 1878.

— *Compte de fabrique de l'église Saint-Lazare d'Autun pour l'an 1294-1295* [10]; 1857.

— *Notice sur plusieurs registres de l'œuvre de la cathédrale de Troyes* [11]; 1849.

1. P. 1-29, *Rev. Archéologique.*
2. P. 30-73, *Rev. Archéol.*
3. P. 74-85, *Rev. Archéol.*
4. P. 86-152, *Rev. Archéol.*
5. P. 153-161, *Rev. des Soc. Savantes.*
6. P. 162-166, *ibid.*
7. P. 167-170, *ibid.*
8. P. 171-175, *Bibl. de l'École des Chartes.*
9. P. 176-182, *Soc. savantes.*
10. P. 183-191, *Rev. Archéol.*
11. P. 192-214, *Soc. des Antiquaires de France.*

— *Documents inédits sur la construction du Saint-Ouen de Rouen* [1] 1852.

— *La porte de l'hôtel Clisson* [2] (pl.) 1847.

— *Notice sur l'album de Villard de Honnecourt, architecte du* XIII[e] *siècle* [3] (pl. et fig.), 1849; importante et minutieuse analyse, en neuf parties, d'un curieux petit ms. de la Bibliothèque nationale édité depuis; elle a été traduite en 1859 pour une édition anglaise de l'*Album*.

— *Un architecte français du* XIII[e] *siècle en Hongrie*; 1876. — *Encore l'inscription de Calocza*; 1877 [4]. — Articles relatifs au nom d'un certain Martin Ravegy, retrouvé dans une inscription.

— *Une tombe plate dans l'église de Sainte-Praxède à Rome* [5] (pl.) 1879.

— *Explication du mot* Ventaille *dans les chansons de geste* [6]; 1863. Etude philologique et littéraire des plus intéressantes.

— *Sur un anneau sigillaire de l'époque mérovingienne* [7]; 1863.

— *Examens critiques*, de l'éd. de *Théophile* par M. de l'Escalopier; 1843; — et des *Recherches sur l'origine du blason* de M. Ad. de Beaumont; 1855 [8].

II

Il me reste à mentionner la partie la plus importante du volume. C'est le commencement du *Cours d'Archéologie* [9] dont J. Q. n'a pu se résoudre à entreprendre la rédaction qu'après avoir renoncé à le faire de vive voix, et que sa mort est venu arrêter. Les principes de la construction, les débuts de l'architecture en France à l'époque latine, les basiliques, puis l'école romane presque en entier, telles sont les seules parties rédigées qu'on ait pu retrouver. Encore faut-il compter que l'on n'avait d'abord devant soi, pour permettre de juger de l'avancement du travail, que des fragments non révisés, à peine coordonnés, sans indications de sources, sans même toujours la forme littéraire si éloquente que J. Q. savait donner à ses moindres articles.

Celui qui a tenu à honneur d'être l'éditeur de ces papiers précieux, a montré un dévouement aussi rare que désintéressé. Le travail auquel il a dû se livrer était à la fois délicat et ingrat. Non content de ranger dans leur ordre logique les pages rédigées, mais éparses, de collationner les brouillons, de choisir entre les rédactions analogues, il a fouillé dans les carnets et les portefeuilles où tant de précieuses indi-

1. P. 215-227, *Bibl. de l'Éc. des Chartes.*
2. P. 228-237, *Rev. Archéol.*
3. P. 238-298, *Rev. Archéol.*
4. P. 299-304, *Rev. Archéol.*
5. P. 305-313, *Rev. Archéol.*
6. P. 314-324, *Soc. des Antiquaires.*
7. P. 325-333, *Soc. des Antiquaires.*
8. P. 334-349, *Bibl. de l'Éc. des Chartes.*
9. P. 350-512.

cations sont encore déposées, il a ajouté des notes, indiqué des exemples, expliqué les allusions, il a enfin suppléé par des figures claires et soignées au défaut de celles que n'aurait pas manqué d'ajouter J. Q., qui dessinait si bien quand il voulait.

M. de Lasteyrie n'a pas seulement fait preuve une fois de plus de sa dextérité de main et de sa sûreté de critique, il a rendu un public et brillant hommage à l'enseignement de notre illustre maître, et à ce titre il mérite l'expression de notre plus sincère gratitude.

Je ne veux pas achever la revue rapide de ce volume considérable, sans dire quelques mots de l'étude très nouvelle et très ingénieuse qui le termine. Amené par le développement de son *Cours d'Archéologie* à examiner d'une façon spéciale la *croisée d'ogives*, cette « pièce génératrice » de toute l'architecture du moyen âge, si peu remarquée et d'une valeur si capitale, J. Q. s'est demandé à quelle époque il fallait la faire remonter. Une pratique si nettement dérivée de la voûte d'arêtes, ayant si bien l'apparence d'un expédient imaginé pour faciliter la couverture des nefs, il paraît tout naturel d'en attribuer l'invention à nos constructeurs du XIe siècle. J. Q. pensait ainsi, jusqu'au jour où le rapprochement de plusieurs textes anciens assez obscurs, donnèrent à un mot demeuré jusqu'alors inexplicable, un sens si nouveau et si décisif à ses yeux, que c'est désormais dans l'antiquité qu'il crut trouver le premier type de la croisée d'ogives.

Ce mot est *cancer*, appliqué à une voûte. J. Q. y voit la *croisée* d'ogives, et voici le principal des arguments qu'il propose à l'appui de son idée. — Le phare d'Alexandrie, une des sept merveilles du monde, reposait à sa base sur quatre *cancri*, dont les dimensions étaient telles, qu'un homme couché tout de son long, en travers, sur un de leurs bras, n'aurait pas atteint à la fois les deux bords. — Quel sens donner à cette description incomplète, plusieurs fois répétée par les auteurs anciens? Celui d'une membrure en relief, composée d'arcs d'une portée immense, et, puisqu'elle sert de soutien à un édifice carré de 31 m. 50 environ de côté, comprenant nécessairement et naturellement quatre croisées d'ogives sur pile centrale.

Le raisonnement, on le voit, est très spécieux, et l'explication paraît aussi simple qu'elle est claire. Il n'y a qu'un malheur, c'est que ce pilier central, dont l'auteur ne s'occupe pas à cause sans doute de son évidence l'hypothèse étant donnée, ce pilier indispensable n'est aucunement mentionné dans les textes. On sait que les murs avaient 2 mèt. 25 d'épaisseur; mais qu'on songe à celle que devait avoir le pivot de tout cet édifice immense, la pile à laquelle aboutissaient ces arcs d'ogives de 18 m. de corde et de près de 2 m. de largeur. Qu'aucune tradition n'en aît conservé le souvenir, c'est étrange, il faut l'avouer, presque invraisemblable.

Il y a donc là un point capital à éclaircir; mais la solution présentée

est un pas en avant, car si on la repousse les *cancri* restent inexpliqués. En somme si cette étude posthume de J. Quicherat ne peut satisfaire la critique absolue, qui exige d'un fait une évidence parfaite avant de l'admettre, elle n'en fait pas moins preuve d'une rare sagacité et vaut la peine qu'on l'examine de près.

H. DE CURZON.

CHRONIQUE

FRANCE. — La *Société archéologique et historique de l'Orléanais* vient de publier le tome XXe de ses *Mémoires*. Ce volume, accompagné d'un atlas gr. in-4°, contient, entre autres articles : *Les débuts de l'imprimerie à Orléans*, par M. L. JARRY, travail qui recule de 1491 à 1481 l'antiquité des origines de l'imprimerie dans cette ville, avec 1 planche; — *La campagne du duc de Guise dans l'Orléanais en octobre et novembre* 1587, par M. G. BAGUENAULT DE PUCHESSE, d'après des pièces rares ou inédites, avec appendice bibliographique ; — *Un contrat d'apprentissage* (1771), note sur la corporation des boulangers d'Orléans, par M. TRANCHAU, bibliothécaire de la Société; — *Restitution de la librairie de l'Université d'Orléans ou Salle des thèses*, par M. Eug. BIMBENET, travail important pour l'histoire de l'organisation de l'enseignement supérieur en France avant la Révolution; — *Jacques d'Arc, père de la Pucelle*, sa notabilité personnelle d'après les textes déjà connus et des documents récemment découverts, par M. BOUCHER DE MOLANDON ; — *De la nation de Picardie et de Champagne à l'Université d'Orléans*, par M. Eug. BIMBENET, nouveau chapitre, qui ne le cède pas au précédent, de l'histoire de l' « Academia aurelianensis ». — *Orléans. L'Université et la typographie.* Exposition organisée par la Société (mai-juin 1884). Détails bibliographiques, d'un grand intérêt, avec nombreux fac-similés.

— Le premier fascicule de la *Gazette archéologique* (nos 1-2 de 1886. 12e année) vient de paraître. Il renferme les articles suivants : A. SORLIN-DORIGNY : La mort d'Egisthe, bas-relief en marbre du musée de Constantinople. — A. ODOBESCO : Coupe d'argent, de la déesse Nana-Anat (2e article). — A. CHABOUILLET : Etude sur quelques camées du Cabinet des médailles (2e article). — Ch. DE LINAS : Le Livre d'ivoire de la bibliothèque de Rouen (IVe siècle ?). — J.-M. PROU : Une coupe en bronze gravé du XIe ou du XIIe siècle : légende d'Achille. — E. MOLINIER : Les architectes du Palais de Fontainebleau. — Ces articles sont illustrés de six grandes planches photogravées dont deux, consacrées à la représentation de cinq camées antiques, sont très remarquables.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 mars 1886.

M. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse par lettre des détails sur les dernières découvertes archéologiques. Dans la catacombe de Sainte-Félicité, on a dégagé l'escalier principal et deux bases de colonne. Dans celle de Saint-Sébas-

tien, sur la voie Appienne, on a trouvé un lucernaire, une chapelle souterraine, un *arcosolium*, trois inscriptions, etc. Les parois de la chapelle portent des croix tracées au moyen âge. Sur une dalle de marbre de l'*arcosolium* est gravée l'image de la colombe tenant un rameau : des deux côtés se voit une image du Christ en mosaïque. Cette catacombe est antérieure au règne d'Aurélien. Des peintures à fresque ornent les galeries; elles représentent des sujets bibliques, le Bon Pasteur, Moïse frappant le rocher, la Résurrection de Lazare, etc.

M. Alfred Maury, fait une communication au nom de M. Désiré Charnay, voyageur chargé par le gouvernement français d'une mission archéologique dans l'Amérique centrale. M. Charnay est déjà bien connu du monde savant par ses voyages et ses découvertes dans le Yucatan. On attribue généralement une antiquité très reculée aux édifices de cette contrée, notamment à ceux de Chichen, d'Uxmall, d'Aké, d'Izamal. M. Charnay ne partage pas cette opinion ; il voit dans la civilisation yucatèque une importation étrangère, une imitation de celle des Toltèques du Mexique, et il croit les monuments de cette civilisation antérieurs de peu d'années seulement à la conquête espagnole. Il poursuit actuellement des fouilles sur l'emplacement du grand édifice d'Izamal. Il a trouvé des bas-reliefs d'un art grossier, mais des plus curieux ; il compte en rapporter des moulages. Il a trouvé aussi de petits chariots à quatre roues, destinés à être traînés à bras comme des brouettes. La roue semble donc avoir été connue au Yucatan même avant l'arrivée des Espagnols.

M. Senart termine sa lecture sur l'épigraphie et l'histoire linguistique de l'Inde. Il s'attache à établir la succession chronologique des divers idiomes indiens et à fixer l'époque du développement de chacun. D'après les inscriptions de Piyadasi, le sanscrit védique était, vers le milieu du III[e] siècle avant notre ère, l'objet d'une certaine culture. La langue sanscrite classique s'est constituée entre le III[e] siècle avant notre ère et le I[er] siècle de notre ère. Les dialectes prâcrits se sont constitués plus tard; la grammaire de ces dialectes s'est fixée seulement au III[e] et au IV[e] siècle de l'ère chrétienne.

M. Salomon Reinach communique une note sur une synagogue grecque à Phocée. Une inscription, trouvée en 1875 et publiée à cette époque dans une revue de Smyrne, était restée inintelligible jusqu'à ce jour, par suite de quelques fautes de lecture. A l'aide de deux ou trois corrections, M. Reinach en rétablit le sens. D'après ce texte, une juive, Tation, ayant construit à ses frais la salle du temple et le péribole de l'hypnètre, en a fait don à la communauté juive de Phocée. En récompense de cette libéralité, la synagogue des juifs décerne à Tation une couronne d'or et certains privilèges.

Séance du 26 mars 1886.

M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys lit un mémoire intitulé : *les Doctrines religieuses de Confucius et de l'école des Lettrés*. Selon une opinion très répandue aujourd'hui en Europe, le philosophe Confucius et ses disciples auraient professé des doctrines athées et matérialistes et enseigné une morale sans Dieu; les anciens Chinois auraient possédé une religion et n'auraient pas eu la notion de la divinité. M. d'Hervey de Saint-Denys s'attache à réfuter ce paradoxe. Confucius et son école, dit-il, croyaient à un Dieu unique et souverain, à l'immortalité de l'âme, à la responsabilité de l'homme dans une autre vie, à l'efficacité de la prière. Ils ont donné à leur pays une religion fondée sur ces principes. Cette religion, il est vrai, ne connaît pas de temples, mais elle n'est pas dépourvue de culte; seulement ce culte n'est pas public, il est purement domestique et privé, il échappe donc facilement à l'attention des observateurs superficiels : ainsi s'explique l'erreur commune des Européens sur la véritable religion des Chinois.

M. Gaston Boissier communique une note sur un passage des *Annales* de Tacite (XV, 44). Après l'incendie de Rome, Néron, se sentant accusé par l'opinion publique, tâcha de détourner les soupçons en les faisant tomber sur la secte naissante des chrétiens. Ce passage a donné lieu à des conjectures diverses : il a été commenté, en dernier lieu, par M. Hermann Schiller *(Ein Problem der Tacituserklærung*, dans les *Commentarii in honorem Mommseni)*, et par M. P. Hochart, de Bordeaux *(Etudes au sujet de la persécution des chrétiens sous Néron)*. Ce dernier auteur a cherché à renverser entièrement l'opinion commune; à l'entendre, le texte de Tacite a subi des interpolations, et l'historien romain n'avait pas parlé d'une persécution des chrétiens. M. Boissier repousse entièrement cette opinion et maintient la lecture accréditée jusqu'à présent.

M. Abel des Michels lit une note sur quelques coutumes usitées autrefois en Chine dans les concours littéraires et tombées aujourd'hui en désuétude. Une allusion à ces coutumes, oubliées maintenant, rendait inintelligible une pièce de vers contenue dans un roman chinois, le *Yü-kiaö-li*. M. des Michels en a retrouvé l'explication dans un conte annamite.

Ouvrages présentés : — par M. Maury : Edmond Cat, *Une hypothèse de M. Mommsen* (extrait du *Bulletin de correspondance africaine*, t. III); — par M. Bréal : 1° Yule et Burrell, *Hobson-Hobson* (glossaire du langage vulgaire anglo-indien); 2° Jean

Psichari, *Essai de grammaire historique néo-grecque;* — par M. de Rozière : A. Chassaing, *Spicilegium Brivatense;* — par M. Gaston Paris : *le Livre de raison de Me Nicolas Versoris, avocat au parlement de Paris, 1519-1530*, publié par Gustave Fagniez.

Séance du 2 avril 1886.

M. Le Blant, directeur de l'école française de Rome, adresse à l'Académie la copie de diverses inscriptions récemment découvertes.

M. Wallon lit, au nom de M. Vivie, de Bordeaux, une notice intitulée : *Latreille, membre de l'Institut.* L'abbé André Latreille, entomologiste célèbre, naquit à Brives-la-Gaillarde en 1762 et mourut en 1833. Sous la Révolution, il fut arrêté, pour n'avoir pas prêté le serment constitutionnel exigé de tous les ecclésiastiques, condamné à la déportation et enfermé provisoirement dans la prison du Petit-Séminaire de Bordeaux. Là, il découvrit dans le plancher de sa cellule, en présence du chirurgien de la prison, un insecte inconnu jusqu'alors. Le chirurgien lui demanda cet animal pour l'offrir de sa part à Bory de Saint-Vincent, alors jeune et animé d'un zèle ardent pour l'entomologie. Bory de Saint-Vincent s'intéressa à l'auteur de cette découverte et fit des démarches pour obtenir son élargissement. Latreille fut mis en liberté au mois de décembre 1794; il était resté deux ans en prison, mais il échappait à la déportation. Il lui appartenait de donner un nom à l'insecte découvert par lui dans sa prison; il devait la liberté et probablement la vie à cet animal : il l'appela *nécrobie* (la vie du mort). L'insecte est resté connu sous ce nom dans la science.

M. Philippe Berger communique de la part de M. de Vogué une note sur quatre intailles sémitiques. Ces intailles font partie de la collection de M de Vogué.

La première est un scarabéoïde d'agathe, du viiie ou ixe siècle. On y lit en caractères araméens l'indication du nom du possesseur : « A Pereq-Rimmon ». Ce nom signifie : « Celui que Rimmon délivre. » Rimmon était le dieu principal de la ville de Damas.

Vient ensuite un onyx de Syrie, du 1er siècle avant notre ère. On y voit la figure d'un personnage barbu, debout à droite, vêtu d'une longue tunique; il tient les mains étendues en avant. On y lit, en caractères nabatéens : « Barneqâ le Nabatéen. »

La troisième et la quatrième des intailles en question, portent des légendes très courtes. M. de Vogué n'ose en proposer une traduction.

M. Berger commence ensuite une communication sur divers monuments araméens du Musée britannique. Grâce à l'obligeance de l'administration du Musée, la commission des inscriptions sémitiques a reçu des moulages de tous ces monuments, et ces moulages sont exécutés avec une rare perfection.

L'un est une tablette bilingue : elle porte deux inscriptions, l'une cunéiforme, l'autre araméenne. Dans le texte cunéiforme, selon M. Pinches, du Musée britannique, il est question d'un prêt d'argent fait par une femme à un homme; l'emprunteur donne en gage un de ses esclaves; la somme prêtée est de 2/3 de mine et 7 sicles. Le texte araméen reproduit le nom de l'esclave engagé et répète l'énoncé de la somme prêtée sous cette forme : 47 sicles d'argent. En effet, la mine était de 60 sicles, et 2/3 de mine faisaient exactement 40 sicles.

Une autre tablette bilingue contient la quittance d'un paiement fait, non en argent, mais en orge fine. Cette orge est qualifiée : « orge du fils du roi. » Il en est de même dans une tablette araméenne publiée autrefois par M. de Vogué. D'après des rapprochements avec des textes bibliques, les mots « fils du roi » paraissent désigner un haut fonctionnaire, chargé, entre autres attributions, de l'administration des domaines de la couronne.

M. Oppert conteste cette dernière explication. Il ne voit pas de motifs de détourner ici les mots « fils du roi » de leur acception propre et naturelle. Il croit, de plus, devoir mettre en garde M. Berger contre une trop grande confiance dans les traductions des textes cunéiformes. Ces traductions sont loin d'être toujours certaines.

M. Mispoulet communique un mémoire intitulé : *De la constitution de l'ordre équestre sous l'empire romain.* Il signale plusieurs différences entre l'organisation de cet ordre sous la république et sous l'empire. Sous la république, on distinguait des chevaliers ordinaires et des chevaliers *equo publico;* sous l'empire, cette différence est devenue purement nominale et ne répond à aucune réalité. Mais une autre distinction s'est introduite, celle des chevaliers d'ordre sénatorial et des chevaliers d'ordre équestre. Les premiers sont, dans chaque *turme* ou escadron, les *sévirs* ou officiers. Il n'y a pas d'ailleurs, comme on l'a prétendu, de classification hiérarchiques des turmes; toutes sont égales entre elles.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : Henri Omont, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, I; — par M. Bréal : Heinrich Denifle, *Die Universitæten im Mittelalter bis 400;* — par M. Siméon Luce : une quinzaine d'opuscules divers de M. Louis Courajod sur l'histoire de l'art; — par M. Gaston Paris : J.-F. Bladé, *Contes populaires de la Gascogne*, 3 vol.

Julien Havet.

Séance du 9 avril 1886.

M. d'Hervey de Saint-Denys donne une seconde lecture de son mémoire sur *les Doctrines philosophiques et religieuses de Confucius et de l'école des Lettrés.*

M. Edmond Le Blant, directeur de l'École française de Rome, adresse à l'Académie la copie de plusieurs inscriptions latines rencontrées chez un marchand d'antiquités de la *via Alessandrina*, et celle de plusieurs inscriptions grecques de Porto, les unes juives, les autres païennes ou chrétiennes. — A Rome, hors de la *porta Portese*, on a trouvé une mosaïque, destinée probablement à l'ornement d'une chambre funéraire. On y voit Pluton enlevant Proserpine. Le dieu est représenté nu, les cheveux hérissés, la barbe grise; Mercure Psychopompe, également nu, tient les rênes du quadrige. Au-dessus des chevaux sont écrits leurs noms :

ΧΘΟΝΙΟΣ · ΕΡΕΒΕΥΣ · ΖΟΦΙΟΣ · ΑΥΓΑΙΟ[Σ]

Dans la catacombe de Saint-Sébastien, on a mis au jour des tombes, du IVe siècle, semble-t-il, construites en tuiles, avec des couvercles en forme de toit. L'une des tuiles porte une inscription tracée à la pointe sur la terre fraîche; c'est la mention d'une commande faite au fabricant : « Benebento tegulas indixit Lullio nº CCCCI ut deferantur ad por. Neapo. »

M. Philippe Berger termine sa communication sur plusieurs tablettes de terre cuite du Musée britannique. Ces tablettes portent des inscriptions bilingues : le texte principal est en assyrien, écrit en caractères cunéiformes; il est accompagné d'une courte légende, d'une sorte de titre, en araméen, gravée sur la tranche. Presque toutes ces inscriptions sont des contrats, relatifs soit à des ventes d'esclaves ou de terrains, soit à des paiements de tributs en grain.

L'une d'entre elles, par exemple, se lit ainsi : « Orge fine du fils du roi. Versé par Hamtut, de la ville de Haddoah, 5 homers, B VII, 5 *esdân*. En l'année du chef des eunuques Nabosarussur. » On a vu dans le compte-rendu de la séance précédente le commentaire de ce texte.

Au point de vue de la lecture des caractères cunéiformes, les légendes araméennes présentent un intérêt particulier : l'orthographe des noms propres, par exemple, fournit des lumières inattendues sur la prononciation des Assyriens. L'écriture assyrienne, à la fois idéographique et syllabique, ne suffirait pas à nous faire connaître cette prononciation d'une manière exacte.

Le fait même de l'emploi de l'écriture araméenne, à Ninive, au VIIIe siècle avant notre ère, doit être remarqué. C'est une nouvelle preuve de l'extension considérable des dialectes araméens dans l'Asie occidentale. Cette extension avait été déjà mise en lumière, depuis quelques années, par la découverte des inscriptions de Teima et de Medaïn-Saleh, en Arabie.

Ouvrages présentés : — par M. P.-Ch. Robert : Raymond Serrure, *Monnaies mérovingiennes*; — par M. Schlumberger : Tamizey de Larroque, *les Correspondants de Peiresc; XI. Jean Tristan, sieur de Saint-Amant*, — par M. Heuzey : Edmond Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 10e livraison.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 24 mars.

PRÉSIDENCE DE M. SAGLIO

M. Courajod donne lecture d'un mémoire sur un groupe d'enfants conservé au Musée du Louvre et que l'on attribue à Pierre Puget. On a confondu ce groupe avec une autre sculpture provenant du musée des Petits-Augustins, et aujourd'hui conservé à l'École des Beaux-Arts. Or, le groupe du Louvre n'est pas de Puget, mais de son collaborateur Vairier.

M. Müntz communique une série de documents inédits sur les artistes qui travaillaient à Avignon au XIVe siècle pour le pape Benoît XIII et entre autres sur l'orfèvre Jean Le Pot dont M. Roman a entretenu la Société à la dernière séance.

M. Mowat signale la découverte à Bath, en Angleterre, d'un monument votif en l'honneur d'Esculape sur lequel est sculpté un chien. C'est un nouvel exemple du rôle que les chiens jouaient dans le culte d'Esculape.

M. l'abbé Thédenat communique une note sur la soi-disant déesse *Cura* qui n'est, selon lui, qu'une personnification poétique.

M. de Bourgade lit une note sur les poteries rouges de l'époque romaine recueillies par M. Terninck dans le nord de la France. Il cherche à établir la durée de leur fabrication et donne des explications sur le sens des estampilles dont elles sont marquées.

Le Secrétaire,
Ed. Courajod.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 26 avril — 1886

91. — **La philosophie ancienne.** Histoire générale de ses systèmes, par Charles Bénard. Première partie, un vol. in-8, de cxxviii-398 p. Alcan, 1885.

Depuis le *Manuel de Philosophie ancienne* de M. Renouvier, fort remarquable pour son temps (1844), aucun ouvrage d'ensemble n'a paru en France sur la Philosophie ancienne. L'*Essai sur la Métaphysique d'Aristote* de M. Ravaisson (1837 et 1846) constitue, il est vrai, une histoire de la Philosophie grecque depuis Aristote, et reste aujourd'hui encore une œuvre de premier ordre ; mais, outre que cet ouvrage est devenu presque introuvable, il est écrit d'un point de vue trop peu impartial ; l'auteur est aristotélicien et juge les doctrines comme l'eût fait Aristote lui-même ; on peut même craindre qu'il n'ait, pour une part au moins, prêté à Aristote ses idées personnelles. Le même défaut peut être reproché aux quatre volumes de M. Fouillée sur Socrate (1874) et sur Platon (1869) ; de plus, l'œuvre de M. Fouillée est trop prolixe, et très imparfaite sous le rapport de l'érudition. Si l'on ajoute aux travaux de MM. Ravaisson et Fouillée l'*Histoire de l'École d'Alexandrie* de M. Vacherot (1846), on a épuisé la liste des ouvrages français de quelque importance qui traitent de la Philosophie ancienne. S'ils constituent une histoire à peu près continue à partir de Socrate, ils laissent en dehors d'eux toute la philosophie anté-socratique, si variée, si intéressante, si difficile. Nous avons laissé aux Allemands la tâche et l'honneur de débrouiller ce chaos, et de raconter dans son ensemble l'évolution de la pensée grecque sur les questions philosophiques.

M. Bénard a entrepris d'écrire pour les lecteurs français cette histoire complète qui nous manquait ; il nous en donne aujourd'hui le premier volume. L'ouvrage était attendu ; mais peut-être ne l'attendait-on pas de M. Bénard. M. B. est un vétéran de la philosophie classique et universitaire ; il a traduit plusieurs ouvrages de Hégel ; il connaît à fond l'esthétique des Allemands ; mais il ne paraît guère avoir préparé son ouvrage actuel que par une *Étude sur la sophistique et les sophistes* qui

sert d'appendice à une édition classique du *Gorgias* [1], et dans laquelle il malmène les sophistes avec une ardeur toute juvénile et une absence totale de sérénité. Mais M. B. n'est pas de ceux qu'arrêtent et effraient les difficultés. Il a voulu couronner sa laborieuse carrière par une œuvre de longue haleine qui pût rendre un nouveau et signalé service aux études auxquelles il a consacré sa vie. On ne saurait qu'applaudir à sa tentative. Mais l'œuvre qu'il nous donne est-elle bien celle qu'attendaient et que demandaient les amis de la philosophie ?

Dans l'intervalle de vingt années qui s'est écoulé depuis son *Étude sur la sophistique*, l'enseignement de l'histoire de la Philosophie a été renouvelé à l'École normale par MM. Lachelier et Boutroux, et M. Boutroux a publié les trois premiers volumes de sa traduction du grand ouvrage d'Ed. Zeller sur *La Philosophie des Grecs considérée dans son développement historique*. Nous savons désormais quelle est la vraie méthode en ces matières, et nous savons à quelles conclusions l'emploi toujours perfectionné de cette méthode a conduit la critique allemande. Un livre inspiré d'un autre esprit que celui de Zeller ne saurait nous satisfaire, car Zeller paraît réunir toutes les qualités du genre : son érudition est sans lacunes, sa pénétration égale toujours la profondeur des doctrines que, d'autre part, son imagination ne songe jamais à compléter ; enfin et surtout son impartialité est absolue, son point de vue étant purement et rigoureusement historique : il raconte l'évolution des théories sans prendre parti pour aucune d'elles. Malheureusement son genre d'exposition est bien allemand, même dans la traduction. Il nous faudrait une *Philosophie des Grecs* d'après Zeller, non pas simplement traduite, mais récrite à la française, composée à nouveau, sans préjudice des changements que de nouvelles recherches peuvent apporter à tel ou tel chapitre : c'est ainsi que M. Boutroux a heureusement modifié l'idée que Zeller s'était faite de Socrate [2]. Ce livre, on le demanderait volontiers à M. Boutroux ou à ses élèves ; on le leur demandera encore ; M. B., malgré tout son zèle, ne l'a pas rendu inutile.

L'*Introduction* de M. B. comprend d'abord des généralités, dont nous parlerons plus loin, sur les rapports de la philosophie dogmatique avec l'histoire de la philosophie, — puis une étude, assez brève et peu originale, sur les antécédents et les limites de la philosophie ancienne (mythes, poésie, sentences des gnomiques, sagesse populaire, science positive), — enfin un aperçu de la philosophie et de la sagesse orientales ; ce dernier morceau est assez étendu (54 pages) ; mais le sujet était étranger à la compétence de l'auteur ; il eût mieux fait de renoncer à cette compilation impersonnelle et de se borner à nous raconter la philosophie gréco-romaine, qui est pour nous, occidentaux, la vraie philosophie ancienne.

---

1. Delagrave, 1865, in-12°.
2. *Socrate fondateur de la science morale*, dans les comptes-rendus de l'Académie des sciences mor. et pol., 1883.

L'ouvrage proprement dit commence par quelques pages préliminaires sur les caractères généraux de la philosophie grecque, ses divisions et son origine; 65 pages sont consacrées aux physiciens anté-socratiques, 30 aux sophistes, 80 à Socrate, et 50, ce qui peut paraître exagéré, aux petits socratiques. Mais nous n'en avons pas fini avec les sophistes, car le volume se termine par un long hors-d'œuvre de 150 pages intitulé : *Études critiques sur les sophistes grecs.* On voit que la sophistique est restée le sujet de prédilection de M. Bénard.

Pour plus de netteté sans doute, M. B. a multiplié les titres, divisions, subdivisions, bref, tous les moyens typographiques propres à guider le lecteur; on reconnaît là les habitudes du professeur, auteur d'un manuel longtemps classique; mais on trouvera souvent qu'il a dépassé la mesure; il est telle page où les italiques, semées à profusion, dispersent l'attention et troublent l'esprit au lieu de le soulager (voir, par exemple, la p. 51). Le style, très personnel et nullement banal, n'a pas non plus toujours toute la clarté désirable; dans l'*Introduction*, en particulier, la phrase est souvent lourde, incorrecte, entortillée au point de rendre la pensée difficile à saisir (voir p. IX, X, XXXIV, etc.).

La correction typographique paraît avoir été l'un des moindres soucis de l'auteur; il cite, par exemple, l'ouvrage de « Zewort » sur Anaxagore (p. 79); ailleurs, il laisse dans son texte un « ibid. » qui ne se réfère à rien (p. XXI); telle note (p. LXX), que l'auteur n'a sans doute pas relue, n'offre aucun sens. Les citations, soit des anciens, soit des modernes, sont faites avec une prodigieuse négligence : M. B. cite le *Phédon*, le *Gorgias*, ou même *Platon*, *Diogène Laërce*, sans autre indication; parfois cette mention si brève est fautive; ainsi, p. 125, le texte sur le démon de Platon, cité comme du *Phèdre*, se trouve dans l'*Apologie de Socrate*, p. 31; M. B. ne paraît pas se douter qu'en de pareilles matières la précision et le bon ordre des renvois sont un des premiers devoirs de l'historien.

Une vertu plus importante encore manque à M. B.; c'est l'impartialité dogmatique à l'égard des systèmes qu'il expose. Non seulement elle lui manque, mais il la dédaigne et la condamne; non content de raconter les systèmes, il prétend les juger, et il nous fait à ce sujet, dans son *Introduction*, une déclaration de principes assez peu lumineuse, mais remarquablement convaincue. Pour lui, la philosophie n'est pas un jeu d'esprit, un exercice dialectique destiné à mettre en relief la subtilité des virtuoses de la pensée; c'est une vraie science (p. XXV), qui a sa méthode, sa certitude propre, ses résultats acquis, et l'histoire de la philosophie a pour mission d'enregistrer les progrès de la Philosophie, en faisant le départ du vrai et du faux, en notant au passage, pour les condenser ensuite, toutes les vérités mêlées aux erreurs des systèmes, en recueillant tout ce qu'il y a d'absolu dans cet amas d'assertions provisoires. Pour cela, il est vrai, il lui faut un critère; grave difficulté.

M. B. la résout pourtant. Pour juger les systèmes, l'historien leur appliquera « la mesure de vérité qui est la science elle-même au degré où elle est parvenue et où les auteurs de ces systèmes l'ont eux-mêmes conduite » (p. XLIII). Ses appréciations, sans doute, porteront toujours, quoiqu'il fasse, la trace de sa manière de voir individuelle, et resteront contingentes par ce côté; mais s'il est suffisamment éclairé et s'il se tient au courant des progrès de la science, son jugement aura quelque chose de définitif. Sa critique ne sera pas absolue, mais il y aura quelque chose d'absolu dans sa critique (p. XLVIII).

Considérée de ce biais, l'histoire de la philosophie n'est plus seulement une nomenclature d'opinions, un catalogue de doctrines, une représentation plus ou moins fidèle du passé; elle est un enseignement pour le présent, et si elle ne constitue pas à elle seule toute la science, comme Hégel le croyait à tort (p. XXIX et suiv.), elle en fait du moins partie intégrante. L'historien est plus qu'un témoin, plus même qu'un juge; c'est un maître. Après avoir évoqué toutes les croyances disparues, il doit demander à chacune ce qu'elle renferme de durable. Ainsi se formera peu à peu, en dépit d'erreurs qui sont le lot de l'humanité, mais qui ne tarderont pas à se détruire mutuellement, cette « philosophie éternelle » de Leibnitz (p. XXVII), où toutes les vérités se donnent rendez-vous.

Il est difficile de partager la confiance de l'auteur et de s'associer à l'espèce d'enthousiasme dogmatique que respirent toutes les pages de cette *Introduction*. Il se satisfait vraiment à trop peu de frais dans sa recherche du critère de la vérité philosophique. Je le trouve, dit-il, dans l'état actuel de la science. Mais où prend-il cet état actuel de la science? car il y a présentement bien des systèmes, métaphysiques ou autres, qui se donnent tous pour le dernier mot de la science et entre lesquels on ne saurait choisir sans posséder précisément le critère que l'on cherche; le cercle est sans issue. Sans doute M. B. y échappe en prenant pour type de la science actuelle la doctrine qu'il préfère, c'est-à-dire le spiritualisme, et le spiritualisme entendu d'une certaine façon, qui est la conséquence de ses méditations personnelles; mais, s'il procède ainsi, c'est à son insu. Nous aimerions bien mieux lui entendre dire qu'il n'y a pas, à ses yeux, de critère de la vérité philosophique et que, sans prendre l'avis d'aucune autorité, ancienne ou contemporaine, il citera hardiment tous les systèmes au tribunal de sa raison individuelle.

Mais que gagnera l'histoire de la philosophie à être périodiquement interrompue par ces apparitions indiscrètes de la personne de l'historien? Dans l'histoire qu'il nous raconte ce n'est pas lui qui nous intéresse; peut-être aura-t-il un jour sa place dans l'histoire de la philosophie du XIXe siècle; pour l'instant, il s'agit des anciens, et nous croyons qu'il sera un narrateur d'autant plus exact et plus perspicace qu'il saura mieux s'effacer devant ses personnages. Ainsi fait Ed. Zeller, et M. B., qui s'incline si souvent devant son autorité, aurait agi sagement en le prenant à cet égard pour guide et pour modèle.

Les chapitres les plus étudiés et les plus personnels du volume sont ceux qui concernent les sophistes, et c'est là que M. B. s'est le plus laissé entraîner à faire usage de ce droit qu'il revendique de juger et de condamner les doctrines. Il use de ce droit à l'égard des sophistes avec une exagération qui fait parfois sourire. L'antipathie qu'ils lui inspirent semble avoir été encore exaspérée par les apologies tentées de nos jours en leur faveur, apologies qui ont eu pour auteurs Grote, Lewes et quelques autres. Il leur refuse tout, jusqu'à cette vigueur dialectique que Platon avait reconnue à quelques-uns d'entre eux et qui les sauvait au moins du ridicule; Protagoras lui-même, que Platon, après Socrate sans doute, n'avait pas jugé indigne d'une très sérieuse réfutation, ne trouve pas grâce devant lui; ce sont des esprits médiocres, doublés de malhonnêtes gens; il admet seulement (p. 80) qu'on réintègre la sophistique dans l'histoire à titre d'étape nécessaire dans la marche ascendante de la pensée humaine; mais voir de vrais philosophes dans ces mercenaires de la parole, réclamer pour eux quelque estime et réhabiliter leur caractère, c'est, selon lui, jeter à la conscience et au bon sens le plus audacieux défi.

Le premier de ces jugements est de nature à déconcerter singulièrement les admirateurs de Socrate. Ce grand esprit a-t-il donc gaspillé son génie en passant sa vie à réfuter un bavardage sans portée? Est-ce pour renverser des doctrines qui tombaient d'elles-mêmes que, pendant quarante ans, il a déployé toutes les ressources de sa puissante et subtile dialectique? Un tel paradoxe ne se soutient pas; si Socrate a combattu les sophistes, c'est que les sophistes méritaient d'être combattus et n'étaient pas des adversaires indignes de lui. Quant à la question de leur moralité personnelle, M. B. aurait dû tout au moins imiter la prudence de Zeller, qui distingue les premiers sophistes et leurs disciples dégénérés; il trouve plus simple de frapper à tort et à travers et de condamner en bloc; dans son ardeur à s'opposer à toute distinction et à toute réhabilitation, il atteint une sorte d'éloquence; qu'on en juge par cette péroraison : « On aura beau leur retirer leur fard ou les farder de nouveau, leurs traits ne seront pas changés; toujours la sophistique sera la sophistique et les sophistes seront les sophistes. » (p. 105). Enfin, s'il a voulu faire la lumière sur ces brillants esprits tant discutés, il ne devait pas se contredire formellement en leur refusant (p. 92, note 2), puis en leur attribuant (p. 103, note 1) le mérite d'avoir fondé la *science sociale*.

Autant M. B. s'était donné de peine pour établir l'inanité de la sophistique, autant il met de complaisance à étaler le riche contenu de la philosophie de Socrate. Mais il l'interprète avec les préjugés d'un spiritualiste moderne; il n'admet pas que la morale socratique soit, au fond, eudémoniste; il veut y voir une doctrine de l'honnête (p. 140, 141; passage contredit d'ailleurs par la p. 145); il veut aussi que Socrate ait cru à un Dieu unique et personnel, à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme (p. 157-162). Le vrai caractère du socratisme est faussé par ce

genre d'interprétation. Pense-t-on rehausser la noble figure de Socrate en la parant d'un dogmatisme d'emprunt? et le Socrate affirmatif qu'on nous présente vaut-il le Socrate du *Phédon*, si réservé dans ses assertions, si humain et si touchant dans ses doutes et ses espérances? Inutile d'insister sur ce point; Ed. Zeller et M. Boutroux nous ont tracé de Socrate et de sa doctrine un tableau auquel il suffit de renvoyer; celui que nous donne M. B. nous ramène en arrière de cet « état actuel de la science » auquel M. B., en matière dogmatique, est si fermement attaché.

Dans les chapitres qu'il a consacrés aux physiciens anté-socratiques et aux petits socratiques, M. B. s'est montré beaucoup plus sobre de vues personnelles, et nous ne saurions lui en savoir mauvais gré; son exposition est d'ailleurs claire, complète et généralement exacte; ces chapitres, qui portent sur des systèmes trop peu étudiés en France, ne seront donc pas sans utilité; sans doute, ceux qui voudront approfondir ces questions recourront toujours à l'ouvrage de Zeller; mais le travail auquel s'est livré M. B. profitera à toute une classe de lecteurs, à ceux qui, pressés par le temps, demandent à un livre de leur livrer le produit net des recherches faites jusqu'à présent sans les assujettir à suivre la critique historique dans ses tâtonnements et ses déductions, à ceux qui ne sauraient entendre aisément un écrivain trop substantiel et qui préfèrent son interprète plus accessible. M. B., en effet, a lu avec attention la plupart des historiens allemands de la philosophie grecque, et, en particulier, Zeller, qui, pour lui comme pour nous, est le guide le plus sûr; il rend justice à leur sagacité, il admire leur érudition, et pour tout ce qui concerne l'authenticité des écrits, leur date, la discussion des sources, il s'en rapporte volontiers à leur critique et souscrit, les yeux fermés, à leurs conclusions (p. II et XXXIX). Même dans l'exposé des doctrines, il s'est généralement borné à développer ce que Zeller n'avait fait qu'indiquer avec une excessive concision, et les divergences, quand il s'en produit, portent rarement sur le fond des choses. Ainsi, quand il s'étonne de voir Zeller, et quelques autres à sa suite, découvrir un élément *rationaliste* dans l'atomisme, ce qui est, à son avis, oublier le caractère empirique du système (p. 64, note 1), il n'y a là qu'une simple querelle de mots : les atomistes sont rationalistes en ce sens qu'ils essaient de donner une explication *rationnelle* de l'ensemble des choses, au lieu d'esquiver la difficulté, comme les Eléates, par une distinction trop commode entre l'être et le paraître, ou, comme Anaxagore, par l'intervention d'un *deus ex machina;* pris dans cette acception, le rationalisme n'exclut pas l'empirisme; c'est la raison qui, logiquement, construit le système, et néanmoins, dans l'ordre historique et métaphysique, la raison n'est que le dernier terme de l'évolution cosmique, la dernière et la plus étonnante combinaison des éléments; ainsi les atomes engendrent la raison, puis la raison raisonne sur les atomes; Zeller n'a jamais voulu dire autre chose.

Plus grave est la divergence sur la part qu'il faut attribuer à la tendance *idéaliste* dans les systèmes antérieurs à Socrate. Zeller repousse, au nom d'une très savante exégèse, l'opposition du réalisme et de l'idéalisme dans cette période primitive de la pensée philosophique ; M. B. tient à la maintenir (p. 15, note 1). Ici encore M. Bénard nous ramène en arrière, car la thèse de Zeller est très solidement motivée : Pythagore, Parménide, et, après eux, Anaxagore font sans doute un effort pour s'élever au-dessus des données immédiates des sens ; mais ils ne distinguent pas nettement le spirituel du corporel, et les principes qu'ils assignent à l'univers ne sont encore que de la matière subtilisée [1] ; on peut admettre chez ces penseurs une tendance obscure vers une sorte d'idéalisme, mais c'est forcer l'analogie que de partir de là pour tracer une ligne de profonde démarcation parmi les physiciens de la période anté-socratique. Cette période a son unité, que Zeller a très heureusement caractérisée et qu'il ne faut pas voiler sous des distinctions, en définitive, arbitraires.

V. E.

---

92. — **Humanities** by Thomas SINCLAIR, M. A. London, Trübner and Co., 1886. In-8, 211 et IX p.

Ce livre contient plusieurs essais, écrits dans un style *esthétique* fort obscur, fourmillant d'absurdités et d'erreurs grossières. La préface est dirigée contre « la barbarie hébraïque, dont le triomphe en Europe a été une calamité aussi grande pour la civilisation que l'eût été la victoire des Sarrasins et des Turcs. » Dans l'esprit de l'auteur, le sémitisme est représenté d'une part par le christianisme, de l'autre par Sarah Bernhardt, Heine et Karl Marx. « De toutes les nations, c'est l'Angleterre qui s'est le mieux défendue contre le déluge de la barbarie hébraïque dont la diffusion a surtout été l'œuvre des Goths. » Puis vient un essai sur un opuscule apocryphe du XVe siècle attribué à Messala Corvinus, le *De progenie Augusti Caesaris*. M. Sinclair, qui ne connaît même pas les éléments de la question, soutient que le livre est authentique et qu'il a été copié par ordre de Mathias Corvin. Mais laissons parler l'auteur (p. 25) : « The first edition of it in 1532 *was bound with Livy and Patavinus*. » Ce « Patavinus », publié avec Tite-Live, est une trouvaille. D'arguments en faveur de l'authenticité, il n'y en a point, si ce n'est que *plusieurs Italiens* ont traduit le livre de Messala. Barth et Dubois le croient apocryphe, mais « ne s'est-il pas trouvé un éditeur français pour traiter le *Ciris* d'œuvre *supposée?* »

Le second essai a trait au livre d'Aurelius Victor, *Origo gentis Romanae*, dont M. S. donne une analyse. Il cite à ce propos « Cato's great

---

1. *La Philosophie des Grecs*, t. II, p. 50, 51, 403, etc.

work *in originibus* » (p. 39), sans doute pour avoir lu quelque part *Cato in originibus.* Parmi les sources d'Aurelius Victor, il énumère (p. 46) « Verrius, Flaccus, Egnatius, Veratius, Licinius, Macrus. » Les virgules sont toutes dans le texte. *Macrus* est joli, mais M. S. est excusable, car Aurelius Victor dit qu'il a compilé son livre *ex Fabio Pictore, Licinio Macro*, et il faudrait savoir le latin pour reconnaître *Macer* sous *Macro*. L'amitié d'Auguste pour Virgile explique que le poète a pu consulter « les Annales des Pontifes », d'où la prodigieuse érudition de l'*Enéide*. Une dernière citation, pour achever de caractériser la manière de M. Sinclair : « Of the altar, Hercules made two Italians the priests, *Potitio* and *Pinarius*. » D'où vient cette forme étrange du nominatif, *Potitio*, à côté de *Pinarius?* Du texte même d'Aurelius Victor : « Sed eorum *Potitio*, qui prior venerat, ad comedenda exta admisso, *Pinarius* quod tardius venisset posterique eius submoti. » M. S., on le voit, est un *humaniste* très distingué.

Dans l'essai suivant, l'auteur attaque la pratique des vers latins et défend la prononciation traditionnelle du latin en Angleterre, prononciation qui ne doit pas être sacrifiée au « Moloch du scholasticisme. » Ensuite, dans un essai sur la croissance des langues, il dit que les Grecs « acquirent et inventèrent cinq manières de considérer les choses, appelées les cas. » Enfin, une longue série de lettres sur un voyage en France, en Italie et en Allemagne, entremêlées de vers difficiles à prononcer comme celui-ci :

Careless of fashion, knowing Truth's free sphere ..

Il y a aussi des considérations esthétiques sur le *Gladiateur* du Capitole et la *Vénus* de Médicis « the pet of pets in stone », supérieure même à la *Vénus* de Milo. Si nous ajoutons que le livre est bien imprimé et sur beau papier, nous aurons donné aux *Humanities* le seul éloge qu'elles méritent : encore est-il cruel de gâter le plus beau papier du monde en y répandant tant d'insanités.

Salomon Reinach.

---

93. — Ch. Schmidt. **Précis de l'histoire de l'Eglise d'Occident pendant le moyen-âge.** Paris, Fischbacher, 1885, xi et 452 pages. Prix : 12 fr.

M. Charles Schmidt vient d'ajouter un nouvel ouvrage à la longue série des productions historiques qui lui ont valu la place distinguée qu'il occupe dans l'historiographie ecclésiastique de notre époque, tant en France qu'en Allemagne. Ce livre, qui se distingue comme toutes les œuvres du même auteur par l'exactitude scientifique la plus scrupuleuse, est la substance d'un cours autrefois professé par lui à la faculté de théologie protestante de Strasbourg. « Autant que je l'ai pu, dit l'auteur, p. v, je me suis mis au courant des publications les plus récentes ;

s'il en est qui ont échappé à mon attention, je ne puis que le regretter. » Tous ceux qui ont eu comme nous le bonheur de suivre avant 1870 l'enseignement de l'éminent professeur, reconnaîtront, après avoir parcouru le volume, que le cours a été notablement transformé et que l'auteur a tenu compte dans une très large mesure des progrès accomplis par la science historique dans les quinze dernières années.

Pour apprécier comme il convient l'ouvrage de M. S., il importe avant tout de bien marquer le but que l'auteur s'est proposé en l'écrivant. « Le présent livre, dit-il, p. v, n'est pas destiné aux érudits. Il ne doit être qu'un manuel concis, sobre, ne donnant que les faits les plus caractéristiques et ne mêlant au récit que peu de réflexions; il voudrait servir de guide aux étudiants pour qu'ils pussent mieux suivre ou mieux se rappeler les leçons de leurs professeurs. Peut-être offrira-t-il aussi quelque intérêt aux laïques désireux de connaître, au moins dans ses grandes lignes, une période des plus importantes. » Ce n'est donc pas une histoire développée et complète de l'Eglise d'Occident au moyen âge que M. S. a voulu écrire. Assurément nul n'eût été mieux qualifié que lui pour mener à bonne fin une pareille œuvre, et nous sommes le premier à regretter qu'il ne l'ait pas entreprise, vu la compétence toute particulière qu'il possède en ces questions, après une vie d'études consacrée avec prédilection aux hommes et aux doctrines du moyen âge; mais tel n'a pas été son dessein. Le but auquel s'est bornée l'ambition du savant professeur a été de nous donner, sous une forme aussi claire et aussi attachante que possible, la stricte substance de l'histoire; il a été atteint, comme le nom de l'auteur le faisait prévoir, avec un succès complet. M. S. a réussi à faire tenir toute l'histoire ecclésiastique depuis Charlemagne jusqu'à la réformation en 450 pages d'une impression élégante et spacieuse, sans que la concision extraordinaire du récit et la richesse des informations condensées en si peu de place n'enlèvent rien à l'agrément et à la facilité de la lecture. C'est dire que son ouvrage convient parfaitement aux deux catégories de lecteurs auxquelles il est spécialement destiné. Le public instruit y apprendra à connaître d'une manière plus précise et plus scientifique une époque sur laquelle bien des préjugés règnent encore; les étudiants de nos facultés de théologie y trouveront un guide précieux dans leurs recherches et, ce qu'ils ne dédaigneront pas davantage, un utile auxiliaire pour la préparation de leurs examens. Ils se féliciteront de posséder enfin, pour l'une des périodes qui leur étaient le moins abordables jusqu'à présent, un manuel d'histoire pratique, substantiel, et d'une sûreté scientifique parfaite. Aussi est-ce tout particulièrement en leur nom que nous remercions M. S. d'avoir entrepris une publication qui permettra à notre jeunesse académique de profiter des résultats de sa longue activité professorale, et que nous exprimons le vœu de voir d'autres périodes encore, notamment celle du XVI[e] siècle, faire suite dans un prochain avenir à l'*Histoire de l'Eglise d'Occident pendant le moyen âge*.

En considérant le plan adopté par l'auteur, nous nous sommes demandé si, au lieu de diviser le moyen âge chrétien en quatre périodes (1. de Charlemagne à Grégoire VII ; 2. de Grégoire VII à Boniface VIII ; 3. de Boniface VIII au concile de Pise; 4. du concile de Pise à la réformation), il n'eût pas été peut-être plus conforme au caractère général de cette époque d'y distinguer simplement une période impériale, commençant dès la conversion des peuples germaniques et dont le règne de Charlemagne eût formé le centre, et une période théocratique, préparée par l'importante réforme de Cluny et s'étendant de l'avènement de Grégoire VII à la fin du xv[e] siècle, jusqu'au début de la période concordataire qui embrasse les « temps modernes » ; enfin, s'il n'eût pas été possible de réunir dans l'introduction les aperçus généraux, les « réflexions » qui n'ont point trouvé place dans le corps de l'ouvrage, afin de présenter ainsi au lecteur un tableau d'ensemble, une définition concrète de ce qu'on est convenu d'appeler le « moyen âge » ecclésiastique. Mais ce sont là des questions extérieures sur lesquelles nous pouvons différer du savant historien, sans rendre pour cela un hommage moins sincère à la haute valeur scientifique de son livre. *L'Histoire de l'Église d'Occident pendant le moyen âge* est le premier manuel entièrement digne de confiance qui ait paru sur cette importante époque dans notre historiographie française, et à ce titre déjà la publication de l'ouvrage de M. S. est un événement littéraire des plus heureux. Nous ne doutons pas qu'il ne lui soit fait partout un excellent accueil, et au risque de blesser la modestie de notre cher et vénéré maître, nous lui assurerons que ce sont précisément les « érudits » auxquels il n'a point dédié son volume, qui sauront le mieux apprécier les richesses qu'il contient et les solides qualités qui le distinguent.

Un mot encore sur la question des Amis de Dieu, que l'auteur aborde, p. 302. Tout en renonçant à l'hypothèse de Nicolas de Bâle, M. S. repousse les conclusions du Père Denifle, d'après qui l'existence même de l'Ami de Dieu de l'Oberland ne serait qu'une invention mensongère de Rulmann Merswin. Il continue à admettre non-seulement que l'Ami de Dieu de l'Oberland a réellement existé, mais encore (p. 299) que Tauler est bien le « maître de la Sainte-Écriture » converti par cet Ami de Dieu et dont la conversion se trouve racontée dans un des traités religieux de celui-ci. Passant aux conclusions que nous avons nous-même présentées autrefois sur cette question (*Les Amis de Dieu au* xiv[e] *siècle*, Paris, 1879). M. S. ajoute, p. 304 : « Les combinaisons de M. Jundt, dans son livre sur les Amis de Dieu, sont également insoutenables. Elles partent de l'erreur que j'avais commise moi-même, et qui consiste à attacher aux romans de l'Ami de Dieu trop d'importance comme récits historiques. » Nous avouons ne pas saisir très nettement la portée de cette objection; en tout cas, une seule de nos combinaisons se trouve atteinte par elle, celle qui nous a amené à placer la patrie de l'Ami de Dieu de l'Oberland à Coire, car elle seule est basée sur le texte des

traités de ce personnage. Ces traités assurément sont pleins d'événements surnaturels et de visions. Images fidèles de la vie des personnes dont ils retracent l'histoire, ils contiennent le récit d'événements réels mêlé de fictions involontaires, créées par une fantaisie religieuse exaltée. Mais M. S. ne nous donne-t-il pas le droit d'y reconnaître, à côté de cet élément subjectif, un fond historique solide, puisqu'il continue à retrouver lui-même, dans l'un de ces « romans », la figure historique de Tauler sous les traits du « maître de la Sainte-Écriture » ? Nous ne pouvons donc que prier le lecteur de vouloir bien réserver son jugement sur ce point jusqu'à ce que M. Schmidt, qui nous permet d'espérer sur ces intéressantes questions un article de sa plume si compétente, ait eu l'occasion de développer davantage la critique qu'il nous fait l'honneur de nous adresser.

A. Jundt.

---

94. — **Poesie Storiche Genovesi** edite per cura di Achille Neri. Genova, 1885, in-4 (Estratto dagli *Atti della Società ligure di Storia patria*. Vol. XIII, fasc. I e V). 70 p.

— **La venuta di Luigi XII a Genova nel MDII descritta da Benedetto da Porto**, nuovamente edita per cura di Achille Neri. (Estratto dagli *Atti della Società ligure di Storia patria*). In-4, 23 p.

— Achille Neri. **Varietà**. (Estratto dal *Giornale Ligustico*, 1884, IX-X). Genova, 1884, in-8, 58 p.

Je réunis ici dans un même article les trois publications de M. Achille Neri dont on vient de lire le titre, bien qu'elles me soient parvenues à des époques différentes et qu'elles portent sur des sujets bien divers; mais un lien commun les rattache; elles se rapportent toutes, en effet, à quelque événement de l'histoire politique ou littéraire de Gênes, qu'elles sont destinées à éclairer d'un jour nouveau ou à faire mieux connaître : à ce titre il ne peut qu'y avoir avantage à en rendre compte en même temps.

Le premier fascicule renferme cinq pièces de vers, composées de la fin du xv[e] au milieu du xviii[e] siècle; la première, « Il lamento di Genova », nous reporte à l'année 1464; c'est un appel que Gênes, par la bouche du poète, — M. A. N. suppose que c'était peut-être Franciscus Axeretus de Vicecomitibus, fils aîné du célèbre Biagio, — adresse au duc de Milan, pour lui demander de mettre fin à la tyrannie sous laquelle la république gémissait :

Ma io Meschina che sto come morta...
Sempre dico : hor vien signor che ogniun ti chiama.

La seconde pièce est encore un « Lamento », adressé par Gênes, dix ans plus tard, en 1474, au même duc de Milan; ce n'est pas cette fois une humble supplication, comme en 1464, mais une prière ironique d'un poète anonyme et populaire. La république avait à se plaindre de

Galéas ; le « Lamento » est l'expression voilée de ce mécontentement qu'un appel ouvert à la révolte, placardé en même temps dans les rues de la ville, exprimait dans toute sa force. Il y a là, on le voit, un document curieux, qui jette un jour nouveau sur cette époque critique de l'histoire de Gênes. La « barzellata » qui vient ensuite est de l'année 1512 ; écrite au lendemain de l'expulsion des Français et de l'élection de Giano Fregoso, comme doge de Gênes, c'est un encouragement à conserver la liberté nouvellement conquise,

Su su Gienoa in libertade,

en même temps qu'un tableau vif et animé des efforts tentés pour l'obtenir. On comprend quel en est l'intérêt historique. Non moindre est celui de la quatrième pièce. Composée en 1625, après l'invasion de la Rivière de Gênes par les armées du duc de Savoie et de la France, elle chante, non sans doute dans un style châtié, mais avec verve, la victoire inattendue de la république sur les troupes ennemies. La « canzonetta » qui termine le recueil, œuvre vulgaire d'un chanteur ambulant, célèbre, elle, un des événements les plus importants de l'histoire moderne de Gênes, sa révolte glorieuse, en 1746, contre les Autrichiens ; nous avons donc là encore un document précieux. Ce qui en augmente la valeur, comme de tous ceux que renferme la curieuse plaquette de M. A. N., c'est le commentaire instructif dont l'habile érudit a accompagné chacun d'eux, commentaire qui atteint parfois les proportions d'une véritable étude historique.

La visite faite à Gênes par Louis XII en 1502 est l'objet de la seconde brochure du savant historien génois ; cette visite a été racontée plus d'une fois, M. A. N. en donne le récit circonstancié de Benedetto da Porto ; bien que déjà connu, il faut savoir gré à l'infatigable chercheur d'avoir publié ce document aussi rare que précieux. Il l'a fait suivre d'un décret non moins curieux du 17 novembre de la même année 1502, décret déjà mentionné par Benedetto et qui déclarait désormais jour férié le 26 août, jour de l'arrivée du roi très chrétien dans la ville. Un édit du syndic, du 30 août, invitant tous les citoyens, qui auraient des sujets de plainte contre les magistrats de Gênes, à les faire connaître, termine cette publication, qui intéresse aussi bien notre histoire nationale que l'histoire d'Italie.

Les « Variétés », qui composent la troisième plaquette de M. A. N., s'ouvrent par « l'inventaire de Spineta da Campofregoso ». Retiré en 1421 avec son frère Thomas, ancien doge de Gênes, à la roche de Sarzanello, Spinetta y mourut dès 1425, laissant trois fils et deux filles. Leur oncle Thomas, devenu leur tuteur, fit faire un inventaire détaillé de toutes les richesses laissées par leur père ; c'est ce document précieux pour l'histoire de la « culture » à la fin du moyen âge que nous avons ici. Viennent ensuite deux lettres de Papirio Picedi ; la première, datée du 14 novembre 1575 et adressée au doge et aux sénateurs de la répu-

blique de Gênes, nous donne sur la vie de cet homme d'Etat de curieux renseignements. Dans la seconde, beaucoup plus courte, Picedi qui, devenu vieux et veuf de sa seconde femme, avait embrassé l'état ecclésiastique, annonce à ses anciens protecteurs de Gênes, à la date du 26 septembre 1606, qu'il vient d'être nommé évêque de Parme. Il mourut huit ans après, le 4 mars 1614. L'étude suivante nous donne un certain nombre de « privilèges » ou permis d'imprimer; c'est une contribution curieuse à l'histoire de la propriété littéraire en Italie pendant la seconde moitié du XVIe et au commencement du XVIIe siècle. La quatrième étude renferme « deux lettres des ducs de Milan », l'une écrite en 1456, l'autre en 1497; et la cinquième, une lettre non sans intérêt de Paganini; enfin la huitième « variété » est un acte du 8 mai 1460, qui donne sur le séjour du sculpteur Leonardo Ricomanno da Pietrasanta à Gênes des renseignements nouveaux et curieux. Beaucoup plus importante cependant est la sixième étude du recueil : « Un correspondant génois de Voltaire ».

Il s'agit de Gerolamo Gastaldi, jurisconsulte qui sut être poète à ses heures. Non content d'être original dans quelques pièces lyriques, il traduisit l'*Alzire* et *La mort de César*, de Voltaire, ainsi que *La mère confidente*, de Marivaux. Mais ces occupations littéraires n'enlevèrent pas Gastaldi aux affaires, et en 1753 il fut chargé de représenter la république de Gênes à la cour de Turin. Il se lia bientôt dans cette ville avec l'ambassadeur de France, le marquis de Chauvelin, l'un des correspondants de Voltaire. Ce fut par son intermédiaire et peut-être à son instigation que Gastaldi entra en relation avec l'auteur d'*Alzire*. Dans une lettre du 16 octobre 1761, que nous donne M. A. N., il exprime au grand écrivain l'admiration profonde que lui ont inspiré ses œuvres et lui offre « la faible traduction » qu'il avait entreprise de la « divine Alzire ». Voltaire répondit quelques jours après avec cet esprit et cette fine ironie, qui font le charme de sa correspondance. M. A. N. suppose, peut-être non sans raison, que ce ne dut pas être là le seul échange de lettres entre le poète français et son admirateur italien; mais s'il n'a pu en découvrir d'autres, il nous donne sur les dernières années de la vie de Gastaldi des détails curieux qui achèvent de faire connaître ce correspondant ignoré de Voltaire. C'est là évidemment le morceau capital des Mélanges de M. Achille Neri. Ce que j'ai dit suffit pour en faire apprécier l'intérêt, ainsi que des deux autres publications du savant professeur. On ne peut aussi que le remercier d'avoir réuni ces articles épars dans diverses périodiques, et que, grâce à ce soin, on aura maintenant la bonne fortune de pouvoir consulter sans peine.

Ch. J.

95. — **Die Erziehung Friedrichs des Grossen**, aus dem Nachlass von Ernst Bratuschek, mit einem Vorwort von Ed. Mætzner. Berlin, Reimer, 1885. In-8, iii et 130 p. 3 mark.

Bratuschek (mort en 1883) a réuni dans ce volume clairement écrit et nettement disposé à peu près tous les documents qu'il est possible de connaître sur l'éducation de Frédéric II. Il essaie de démontrer que l'instruction de 1718, dressée par le roi-sergent, est calquée sur le plan d'éducation rédigé en 1693 par Leibniz pour son ami de la Bodinière; son argumentation est subtile et peu convaincante. Il nous fait connaître le gouverneur de Frédéric, Duhan de Jandun, élève de La Croze et de Naudé, l'homme qui exerça peut-être la plus grande influence sur le caractère du jeune prince. Il rappelle les divers incidents de ces premières années de Frédéric, ses brouilles avec son père et ses réconciliations, son voyage à Dresde. Une des parties les plus intéressantes du volume est consacrée à la bibliothèque secrète de Frédéric; il avait loué, à l'insu de son père, un appartement où il avait installé, dans quinze armoires, 3775 volumes; Bratuschek dresse une sorte de catalogue de cette bibliothèque (p. 39-51) qui finit par être découverte et fut vendue à Hambourg, sur l'ordre de Frédéric Guillaume. L'épisode du lieutenant de Katte est naturellement retracé par l'auteur, mais avec une sage brièveté. Bientôt Frédéric se soumet, il fait amende honorable à son père, il consent à épouser la jeune princesse de Brunswick-Bevern. Mais avant son mariage — et c'est là un des points les plus curieux du volume (épisode de Tamsel) — Frédéric a connu l'amour; il s'est passionnément épris de Mme de Wreech, femme d'un colonel de cuirassiers; ce fut cette dame qui lui inspira ses premiers vers français (p. 85). Le livre se termine au départ de Frédéric pour Rheinsberg. Il est accompagné de notes nombreuses qui prouvent la consciencieuse ardeur que Bratuschek avait appliquée à son sujet. Malheureusement, ce sujet n'est pas traité d'une façon complète. L'auteur n'a fait que recueillir des faits et ne tire pas de conclusions. Il se contente de raconter quelle instruction reçut Frédéric; il ne montre pas comment se forma son caractère; il n'insiste pas sur l'influence de Bayle qui fut, à notre avis, très considérable. Son livre sera cependant très utile et on y trouve — mais en traduction allemande — une lettre importante de Frédéric à sa sœur Wilhelmine qui n'a pas encore été reproduite (p. 99); elle est de l'année 1735 et contient une démonstration de l'existence de Dieu. Il est regrettable que Bratuschek soit mort avant d'avoir fini le travail qu'il préparait sur *la philosophie de Frédéric*.

A. Chuquet.

---

96. — **Questions d'enseignement national,** par M. Ernest Lavisse, maître de conférences à l'Ecole normale, professeur adjoint à la Faculté des Lettres de Paris. Un vol. in-12 de xxx-338 p. Paris, Armand Colin, 1885.

Ce nouvel ouvrage de M. Lavisse n'a pas la prétention d'être un traité didactique dans toute la force du terme; l'auteur s'est contenté de réunir un certain nombre d'articles, de discours ou d'allocutions, de leçons ou de notices composés par lui en différentes circonstances; mais en les réunissant de la sorte il a fait une œuvre éminemment utile, et le titre répond très bien à l'idée générale qui domine tous ces fragments. C'est d'enseignement national qu'il est toujours question dans ces *Questions d'enseignement national*, et ceux qui ont à cœur le perfectionnement des études en France devront méditer ces pages si précises. Qu'il s'agisse de la Sorbonne ou des écoles primaires, des Universités allemandes ou des Facultés françaises, des étudiants qui se pressent sur les bancs ou de ce jeune savant que la mort nous a enlevé à l'âge de trente ans, M. L. ne perd jamais de vue la patrie qu'il voudrait relever par la science, et il unit à merveille les préceptes et les exemples. C'est un livre à joindre aux *Excursions pédagogiques* de M. Michel Bréal qui, après avoir voyagé en Allemagne, en Belgique et en France, a touché d'une main si délicate et en même temps si ferme les plaies de notre enseignement. Hommes politiques, gens du métier ou gens du monde, tous ceux qui veulent raisonner sur les questions d'enseignement primaire, secondaire ou supérieur sont dans l'obligation de lire attentivement ces deux ouvrages.

A. Gazier.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Faculté des lettres de Paris

(24 juin 1885).

Soutenance de M. E. Bourgeois.

I. Emile Bourgeois. — *Quomodo Provinciarum Romanarum (qualem sub fine Reipublicae Tullius effinxit) conditio principatum peperisse videatur.* Hachette; 1885, in-8°. 108 pp.

II. Emile Bourgeois. — *Le Capitulaire de Kiersy-sur-Oise (877). — Etude sur l'état et le régime politique de la société carolingienne à la fin du IXe siècle, d'après la législation de Charles le Chauve.* Hachette; 1885. in-8°, 316 pp.

I

La thèse latine de M. Bourgeois présente entre autres mérites celui d'être une vraie thèse; le sujet est bien circonscrit, et il s'agit de démontrer quelque chose: c'est l'action qu'a pu exercer sur la naissance du Principat, la situation des provinces, à en juger d'après le témoignage de Cicéron.

Ce n'est pas que ce point de vue soit absolument neuf, pense M. Pigeonneau; ce qui

semble le plus original, c'est l'inspiration un peu paradoxale de demander à Cicéron, et à Cicéron tout seul, son témoignage, témoignage à la volonté favorable ou défavorable, selon la situation de l'orateur vis à vis des Provinciaux. Mais il ne suffisait pas de prouver que les provinces étaient pillées, il fallait démontrer qu'elles avaient réellement pris une part directe à la création de l'Empire. Il ne suffit pas de dire après l'accomplissement des faits : un tel état de choses ne pouvait être modifié que par l'avènement d'un homme; il faut montrer que c'était là le sentiment des contemporains; il faut démontrer que les chefs démocratiques ont invoqué la situation des provinces, et que la *lex de repetundis* n'a été qu'une arme de guerre. M. B. répond qu'il n'a point prophétisé des faits accomplis, mais qu'il fallait de toute nécessité, pour que la concorde entre le sénat et les publicains cessât d'être une concorde pour le vol, il fallait que l'Etat devînt le maître. Quand au sentiment des contemporains, peu importe, la révolution ne s'est pas faite par le sentiment des contemporains, mais par la « nécessité des choses. » — M. Pigeonneau n'est pas satisfait de cette démonstration abstraite qui n'a rien d'historique, car Sylla a pratiqué la même politique que César vis à vis des provinces. De plus, pas un texte ne prouve une participation effective des provinces à la révolution. De Cicéron on ne peut conclure qu'à la mauvaise administration : il n'est pas possible d'aller plus loin. — M. Pigeonneau relève encore une singulière dissertation sur les *civitates liberae et immunes*, qui, d'après M. B., seraient soumises à l'impôt romain comme toutes les autres, et n'auraient d'autre privilège que de le percevoir à leur gré.

M. Bouché-Leclercq reproche à M. B. quelques lacunes dans sa bibliographie; et s'attaquant au parti pris de ne point sortir de Cicéron, il montre à M. B. que le témoignage de Cicéron ne permet pas de parler de Principat. Il relève une erreur à propos des cités : M. B. semble s'imaginer que les provinciaux, par le seul fait qu'ils ne peuvent être propriétaires quiritaires, ne sauraient être pour ainsi dire que tenanciers *at will*, toujours à la merci d'une éviction prononcée par le prêteur : en fait, sauf l'*ager publicus*, Rome rend le sol conquis tout entier, et pour n'être pas quiritaire, la propriété soumise au tribut n'en est pas moins ferme. M. Bouché-Leclercq signale encore cette singulière inadvertance, qui consiste à renvoyer pour une définition de l'*imperium* à l'*Histoire des Institutions de l'ancienne France*.

II

Le titre même de la thèse révèle, au premier abord, le manque d'unité que M. Himly reproche à M. Bourgeois. Non-seulement la thèse est double; mais les deux sujets pénètrent l'un dans l'autre. Voici comment M. B. cherche à relier en un ensemble les différents fragments de sa thèse. Frappé de la portée trop grande qu'on accorde généralement au Capitulaire de Kiersy, il a été amené à en étudier la nature, le contenu, et aussi les circonstances dans lesquelles il s'est produit; puis, après avoir écarté le sens trop général jusqu'alors adopté, il a été conduit à se demander si pourtant il n'avait point une autre signification générale; et pour s'en assurer il l'a comparé à la législation de Charles le Chauve en général. Il n'a pas déduit le règne de Charles du Capitulaire, mais il a voulu voir comment ce règne et la société d'alors se reflétaient dans ce Capitulaire. — Mais M. Himly conteste que l'interprétation forcée que combat M. B. ait jamais été enseignée et déclare douter beaucoup du régime de la concorde que M. B. a découvert entre les princes carolingiens.

M. Fustel de Coulanges nie aussi qu'on ait écrit ou enseigné que le Capitulaire de Kiersy ait fondé l'hérédité des offices. Puis il entreprend la discussion et l'interprétation du texte. Il est difficile à M. Fustel et à M. B. de s'entendre : dans tous les

articles où M. B. croit démêler des preuves de l'opposition des grands, M. Fustel prétend voir très nettement l'expression d'une absolue soumission au roi. Le texte étant par lui-même peu précis, et ne pouvant s'expliquer que par interprétation, il est malaisé de décider. Dans tous les cas, conclut M. Fustel, l'hérédité n'a jamais existé en droit, le Capitulaire ne l'a donc pas créée; mais il en a parlé et c'est la grande nouveauté; l'opinion combattue par M. B. n'est donc pas une erreur, mais une exagération. C'est du moins le premier *texte écrit* où il soit dit que le fils du comte pourra succéder au comte, fût-ce avec la permission du roi. Tout en reconnaissant l'exactitude de ce point de vue, M. B. fait pourtant observer que ce document ne semble pas avoir frappé les contemporains ni les hommes des siècles suivants, que nulle part on ne l'invoque, et que les modernes en ont été plus frappés que les hommes du IXe et du Xe siècle.

M. Lavisse étudie surtout l'organisation sociale analysée par M. B. et baptisée par lui du nom de Régime de la Concorde. Il reproche à l'auteur d'avoir pu se croire en présence d'un véritable régime politique organisé, composé de toutes pièces, d'avoir précisé la date à laquelle cette constitution nouvelle s'était substituée à l'ancienne; c'est l'époque où l'influence de l'Ancien Testament fait place à celui du Nouveau Testament; est-il si facile de dresser ainsi une ligne de démarcation entre la prédication des deux Testaments? Au reste, l'idée a pu parfois réagir sur le fait; jamais moins qu'à cette époque. M. B. avoue « qu'il a regardé au microscope une chose inconnue ». La théorie ecclésiastique, continue M. Lavisse, appliquée par Charlemagne, reste, une fois le pouvoir laïque disparu, une pure théorie; l'intérêt de la période n'était pas dans la théorie ordonnée; mais dans la description du chaos et dans l'analyse des efforts que font les individus pour en sortir. Cet essai de constitution n'a pas abouti, et les individus n'ont plus demandé que la *securitas*. Toute cette évolution s'est faite par la force des choses. Les phrases de l'Eglise n'y sont pour rien. Qui les entendait alors? La législation, en effet, a été faite par les auteurs de ces traités; mais cette législation était impuissante et la société est sortie des faits. — La thèse de M. B. n'en est pas moins fort intéressante, et M. Lavisse loue tout particulièrement un chapitre, que d'autres ont jugé un hors d'œuvre, et qui rend compte, grâce à une critique pénétrante et subtile, du développement de l'interprétation traditionnelle du Capitulaire.

M. B. a obtenu l'unanimité.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Charles JORET a fait paraître à la librairie Plon sous le titre : *J.-B. Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du grand Electeur*, in-8°, x-413, une étude consacrée à l'un des plus grands voyageurs du XVIIe siècle, et néanmoins l'un des plus inconnus. Malgré la réputation dont il jouit de son vivant, Tavernier finit par tomber dans un oubli immérité et toute une légende s'est formée autour de son nom; M. C. J. a essayé de remettre en lumière, dans toute sa vérité et son originalité native, la figure du célèbre marchand. Dans le premier livre de son étude, il s'est efforcé de reconstituer, à l'aide des Relations parfois si confuses de Tavernier, les six voyages que, de 1630 à 1678, l'infatigable négociant fit en Perse et dans l'Inde. Le second livre le montre, après son retour définitif en France, anobli

par Louis XIV, baron d'Aubonne et s'occupant dans sa retraite d'écrire le récit de ses Voyages, dont la publication le mit en relation avec Chappuzeau et mêla son nom aux polémiques les plus violentes. Mais c'est surtout le troisième livre qui est une vraie révélation. En 1684, Tavernier fut appelé à Berlin par Frédéric-Guillaume ; on ne savait rien en France de ce voyage du célèbre marchand. M. C. J. l'a raconté, dans les plus grands détails, à l'aide du *Journal* même de Tavernier dont la copie se trouve à la Méjanes ; il en a pris occasion pour refaire, sujet plein d'actualité, l'histoire des entreprises coloniales du grand Electeur, auxquelles notre illustre compatriote se trouve un instant associé et que vient de reprendre M. de Bismarck. Un dernier problème se trouve résolu à la fin de ce livre. L'auteur, s'appuyant sur des documents russes récemment publiés, montre que l'intrépide voyageur a réellement terminé son aventureuse carrière à Moscou.

— M. Léon Lecestre, archiviste aux Archives nationales, a fait tirer à part un article très intéressant qui vient de paraître dans la « Revue des Questions historiques », sous ce titre : *Les Tentatives d'évasion de Marie-Antoinette au Temple et à la Conciergerie* (63 p. in-8°). L'auteur a groupé les nombreux détails déjà connus, mais épars un peu de tous les côtés, qui ont perpétué le souvenir de Toulan, du baron de Batz, de Rougeville, de Cortey, de Michonis ; il y a joint quelques nouveaux documents, inédits et précieux, trouvés aux Archives dans les fonds de la secrétairerie d'Etat et de la Police impériales. Il a su enfin donner à tout son récit une vivacité d'allure qui en rend la lecture pleine d'attrait.

— La librairie Fetscherin et Chuit vient de commencer la publication d'un *Bulletin central de bibliographie française et étrangère.* Ce bulletin, mensuel, indique dans un ordre méthodique les *principaux* ouvrages parus en Europe et aux Etats-Unis sur chaque matière ; le classement des articles est très simple, les titres donnés *in extenso* ; cette bibliographie, dirigée, croyons-nous, par l'un des meilleurs employés d'une grande bibliothèque de Paris, peut rendre de grands services. C'est la seule de France qui indique à la fois les principaux ouvrages parus dans notre pays et à l'étranger.

ALLEMAGNE. — M. Martin Hertz vient de publier dans un nouveau *programme* (Breslau. 1886) la suite de sa reproduction des notes de Carrion sur Aulu-Gelle (voir *Revue critique*, 1885, I, p. 343). Les notes réimprimées cette fois vont du chapitre 4 du premier livre au chap. 15. Le reste (16 à 25) paraîtra à l'automne dans un troisième programme.

— Comme les épigraphistes ne lisent pas ordinairement la *Deutsche Turnzeitung* de Leipzig, nous leur signalerons dans ce recueil (n° du 18 février, p. 110) une note de M. Richard Meister sur deux inscriptions archaïques d'Olympie. La première (Roehl, *Inscript. antiquiss.*, n° 370), trouvée dans le Pelopeion, est inscrite sur un bloc en pierre calcaire pesant deux cents kilogrammes. M. Meister l'interprète ainsi : « Bybon m'a jeté avec une seule main par dessus sa tête (Bybon), le fils de Pholas. » La seconde (*Inscr. antiquiss.*, n° 112 *a*) est inscrite sur un bloc de 75 kilogrammes, découvert en 1880 dans une maison de Koskina près d'Olympie. M. Meister l'a commentée dans la *Philologische Wochenschrift* du 13 mars (p. 323). Le texte se lit Ῥιπὶρ ἐγὼ ΞενϜάρεορ, où le mot ῥιπίρ n'est connu que par Hesychius. M. Meister traduit : « Je suis la pierre jetée par Xenvarès. » L'athlète éléen se vante ainsi d'avoir *jeté* une pierre que le commun des mortels aurait à peine la force de *soulever*.

— L'un des maîtres reconnus de la science historique en Allemagne, le professeur Charles Hase, qui enseigna l'histoire ecclésiastique à l'université de Iéna de 1831 à 1883, met à profit les loisirs de sa verte vieillesse pour publier le cours qui fit

affluer autour de sa chaire un si grand nombre d'auditeurs. L'auteur ne s'adresse pas avant tout aux savants de profession, mais au public instruit en général, renvoyant pour les notes et les indications bibliographiques au manuel, si riche dans sa concision, qu'il publia en tout premier lieu pour ses étudiants en 1834, et qui a atteint en 1877 sa dixième édition (*Kirchengeschichte. Lehrbuch zunæchst für akademische Vorlesungen*. Leipzig, Breitkopf u. Haertel, 1877, gr. 8°, XVII et 774 pages). Son nouvel ouvrage a pour titre : *Kirchengeschichte auf der Grundlage akademischer Vorlesungen*. (Erster Theil, *ibid.*, 1885, gr. 8°, VII et 638 pages.) Ce premier volume, qui sera suivi de deux autres, embrasse l'histoire de l'Eglise chrétienne jusqu'en l'an 800. Nous souhaitons qu'il soit donné à l'auteur, né en 1800, de pouvoir mener jusqu'à bonne fin cet ouvrage, fruit d'une vie tout entière consacrée à l'étude, comme a pu le faire naguère pour un livre analogue son collègue d'Erlangen, maintenant décédé, le professeur J. J. Herzog (*Abriss der gesammten Kirchengeschichte*. Erlangen, Besold, 1875-82, 3 vol. 8°). — En même temps les lectures d'histoire ecclésiastique de feu Hagenbach, de Bâle (*Kirchengeschichte von der æltesten Zeit bis zum 19ten Jahrhundert. In Vorlesungen*. Leipzig, Hirzel, 3e édition, 1868-72, 7 vol. 8°) paraissent en nouvelle édition, revue par le professeur Nippold, de Iéna, et enrichie par lui d'un appendice bibliographiqne; le premier volume, seul encore publié, embrasse les six premiers siècles de l'ère chrétienne (*ibid.*, 1885, gr. 8°, XXIV et 712 pages). — Enfin J. H. Kurtz, autrefois professeur à Dorpat, donne une neuvième édition de son excellent manuel d'histoire ecclésiastique (*Lehrbuch der Kirchengeschichte für Studierende*. Leipzig, Neumann, 1885. 2 vol. en 4 parties, gr. 8° XII-341; VIII-323; VIII-337; VII-344 pages).

— La *Revue critique* (9 sept. 1884, p. 197) a signalé le premier volume du travail du professeur F. H. Reusch, de Bonn, sur l'*Index*. Un second volume, publié en deux livraisons, vient achever cet utile ouvrage (*Der Index der verbotenen Bücher; ein Beitrag zur Kirchen-und Literaturgeschichte*. Bonn, Cohen, 1885, gr. 8°, XI et 1266 pages). L'auteur, dans cette partie, envisage la censure ecclésiastique aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècle (jusqu'en décembre 1884), en étudie les principes et en dresse avec grand soin les annales. Entrant dans l'examen des principaux ouvrages mis à l'Index, il passe en revue, entre autres, les discussions auxquelles donnèrent lieu dans le sein même de l'Eglise catholique la régale, le gallicanisme, le jansénisme, le quiétisme, le concordat, le concile du Vatican, etc.; la lutte contre le protestantisme dans les divers pays de l'Europe, et celle contre la philosophie du XVIIIe siècle. Le théologien, le philosophe, l'historien, le littérateur, le bibliographe, trouveront un nombre considérable de renseignements précis et de faits à glaner dans cette belle contribution à l'histoire ecclésiastique, qui traite un sujet dont personne ne s'était encore occupé d'une manière aussi complète et avec autant de connaissance de cause. Nous ne savons si la congrégation de l'Index censurera le consciencieux ouvrage de l'écrivain vieux-catholique, mais sa lecture lui permettra de corriger une foule d'erreurs et de bévues que se sont transmises religieusement les nombreuses éditions de l'Index.

— La belle biographie de Herder de M. Rod. Haym, professeur à Halle, dont le premier volume, publié en deux parties en 1877 et 1880, a été l'objet de comptes-rendus dans cette *Revue* (16 févr. 1878 et 26 sept. 1881), est enfin arrivée à bon terme. (*Herder nach seinem Leben und seinen Werken*. Zweiter Band, Berlin, Gaertner, 1885, gr. 8°, XV et 864 pages.) Ce travail approfondi, ainsi que l'édition des œuvres de Herder par M. Bern. Suphan, dont dix-huit volumes sur vingt-huit ont vu le jour, est le plus digne monument que l'Allemagne pût élever à ce poète et à ce penseur, et restera pour longtemps indispensable à ceux qui voudront le connaître à fond.

RUSSIE. — M. Jacques Grot, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, vient de publier une seconde édition des *Lettres de Grimm à l'impératrice Catherine II*, éditées sous les auspices de la Société d'histoire russe. Cette édition comprend un certain nombre de lettres nouvelles découvertes en Pologne. Ces lettres contiennnent beaucoup de détails nouveaux sur les événements de la Révolution française. La présente édition forme un volume de près de 900 pages accompagné d'un commentaire et d'un index alphabétique [1]. — L. L.

SUISSE. — Jean-Georges Muller, de Schaffhouse (1759-1819), a rendu de grands services à sa ville natale comme professeur et comme homme d'Etat ; plusieurs de ses ouvrages ont encore maintenant des amis fidèles grâce à l'originalité et à l'élévation de sa pensée ; mais ce qui rend sa personnalité plus intéressante pour la majorité des lecteurs, c'est l'intimité dane laquelle il vécut avec son frère aîné, l'historien Jean de Muller, et avec Herder, à la mémoire desquels il rendit l'important service de mener à bien l'édition de leurs œuvres complètes. La biographie de cet homme distingué, publiée par la Société historique de Schaffhouse, comprend deux parties : la première et la plus courte est de Muller lui-même, tandis que la seconde est due à feu le doyen C. Stokar, qui a utilisé ses nombreux manuscrits. (*Johann Georg Müller, Doktor der Theologie, Professor und Oberschulherr zu Schaffhausen*. Basel, Spittler, 1885. 8°, VII et 430 pages, avec 1 portrait.) Ce livre, d'une lecture attrayante, est une contribution utile soit pour l'histoire de la Suisse dans une de ses périodes les plus agitées, soit pour la biographie de Jean de Muller, de Herder et de plusieurs de leurs contemporains. Les notes et renvois rejetés à la fin du volume font prévoir que la Bibliothèque des pasteurs de Schaffhouse, qui possède les manuscrits de Georges Müller, entre autre sa volumineuse correspondance, fournira dans l'avenir encore plus d'une révélation intéressante aux chercheurs. C'est de là qu'est sorti déjà un curieux ouvrage de jeunesse de notre auteur, le récit de ses premiers rapports avec Herder à Weimar, en 1780 à 1782, publié par M. J. Baechtold (cf. *Rev. crit.*, 19 sept. 1881). On peut en dire autant de la Bibliothèque de la ville, où se trouvent les manuscrits de Jean de Müller, sur l'importance desquels l'attention a été récemment éveillée. (Heinr. Thiersch, *Ueber Joh. v. Müller und seinen handschriftlichen Nachlass*. Augsburg, Preyss, 1881. 8°, 49 p. — K. Henking, *Aus Joh. v. Müllers handschriftlichem Nachlasse*. Zürich, Ulrich, 1884. 8°, 86 p.)

— Dans le programme de l'école réale de Bâle pour 1884 à 1885, son recteur, M. J. Werder, recherche, par une étude historique en plus d'un point nouvelle, les raisons qui ont empêché la ville de Constance, qui était en rapports si fréquents avec la Suisse, dans le territoire de laquelle elle est enclavée, de se joindre à la confédération. (*Konstanz und die Eidgenossenschaft; ein Beitrag zur Schweizergeschichte*. Basel, 1885, in-4°, 22 pages.)

— M. E. Lüthi, dont l'étude sur la politique bernoise lors des guerres de Cappel (1878) avait suscité d'assez vives controverses, montre dans un nouveau travail le rôle important joué par Berne dans la réformation de Genève et du Pays de Vaud. (*Bern's Politik in der Reformation von Genf und Waadt*. Bern, Fiala, 1885, in-4°, 31 pages.)

---

1. Un de nos collaborateurs reviendra plus longuement sur cette publication.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 3 mai — 1886

97. — **Découvertes en Chaldée,** par Ernest de SARZEC, consul de France à Bagdad, correspondant de l'Institut. Ouvrage accompagné de planches, publié par les soins de M. Léon HEUZEY, membre de l'Institut, conservateur des antiquités orientales, sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Première partie. Description des fouilles, par E. de Sarzec. 1re livraison. Paris, Leroux, 1884. 24 pages et 18 planches. Grand in-folio.

Les galeries asiatiques du musée du Louvre se sont récemment enrichies d'une nouvelle série de monuments de la plus haute importance. La salle assyrienne, bien connue du public par les taureaux ailés à face humaine qui en gardent l'entrée, a vu se dresser devant les bas-reliefs des palais de Ninive toute une rangée de sculptures, d'un caractère plus antique encore, qui proviennent de l'ancienne Chaldée, et représentent une branche de l'art jusqu'alors inconnue.

Ces antiquités sont le fruit de fouilles, poursuivies avec une rare énergie et un rare bonheur pendant plus de quatre années par M. de Sarzec, à Tello, sur le canal antique qui relie encore aujourd'hui le Tigre à l'Euphrate et porte le nom de Chatt el Haï. Dans un premier voyage d'exploration, M. de Sarzec avait découvert en cet endroit une série de monticules, des *tells*, autour desquels le sol était jonché de fragments antiques. Des fouilles pratiquées aussitôt lui permirent de s'assurer que ces monticules artificiels cachaient de vastes constructions en briques et de mettre au jour plusieurs statues trop grandes pour être emportées avec les ressources dont il disposait.

Rentré en France pour s'assurer des moyens nécessaires à la poursuite de ses fouilles, M. de Sarzec repartit bientôt pour les bords de l'Euphrate avec Mme de Sarzec, et il entreprit sur l'emplacement de Tello quatre campagnes successives dont le résultat a été de dégager presque complètement non seulement le plus grand de ces édifices, mais tout une série d'autres constructions du même genre, qui entouraient, à des distances variables, le monticule principal. C'est toute une ville perdue que M. de Sarzec a rendue à la lumière; et dans ses ruines il

a trouvé, au milieu d'une quantité d'objets antiques, les dix grandes statues qui sont actuellement au musée du Louvre.

Pour arriver à ce résultat, M. de Sarzec eut à surmonter bien des obstacles, tant à Paris que sur les bords de l'Euphrate; mais il trouva un appui précieux auprès du savant éminent qui était alors ministre de l'instruction publique, M. Waddington, ainsi qu'auprès de M. Léon Heuzey, conservateur adjoint des antiquités au musée du Louvre. C'est grâce à eux, grâce aussi à M. de Ronchaud, à qui M. de Sarzec rend un juste hommage, que ses fouilles ont pu être menées à bonne fin. M. H., qui a été nommé conservateur du département des antiquités orientales, créé à la suite de ces découvertes, a voulu inaugurer ses nouvelles fonctions en publiant avec M. de Sarzec le résultat de fouilles auxquelles son nom est étroitement associé.

Le premier fascicule qui a paru il y a un an à peu près, se compose de 18 planches, sur lesquelles sont figurées les pièces maîtresses de la collection. On voit en tête quelques fragments de stèles archaïques, couvertes des deux côtés, contrairement à l'habitude constante des peuples sémitiques, d'inscriptions et de bas-reliefs. Les planches suivantes contiennent la reproduction de plusieurs des statues découvertes par M. de Sarzec. Ces planches comptent certainement parmi les plus belles qu'ait produites la photogravure. La teinte de la pierre, qui est une diorite d'un vert foncé, les moindres finesses de la sculpture, les moindres traits des caractères cunéiformes qui couvrent ces statues, sont rendus avec une finesse qui ne laisse rien à désirer. On prend sur le vif l'ancien art chaldéen, mélange de raideur hiératique et d'une rare perfection dans l'exécution des détails, que les découvertes de M. de Sarzec nous ont révélé. La posture des personnages est toujours la même. Les pieds sont réunis, les mains jointes sur la poitrine, les plis des vêtements à peine indiqués; mais le modelé des bras, le détail des mains et des pieds est traité avec une vérité et une finesse d'autant plus remarquables que la pierre est plus dure. Je citerai en particulier un personnage assis, qui tient sur ses genoux le plan d'une ville (pl. 16, 17, 18, 19). M. H. l'a reproduit sous ses quatre faces, pour que rien ne nous échappe de la sculpture ni de l'inscription. Il aurait même pu le représenter encore sous un cinquième aspect; car le plan que cet architecte, ou ce roi, peut-être l'un et l'autre, tient sur ses genoux, est du plus haut intérêt; il est maintenu par une baguette analogue à nos doubles décimètres, qui porte d'espace en espace des divisions de longueur : c'est l'étalon de mesure des Chaldéens. Deux des statues de M. de Sarzec reproduisent le même motif. Certainement, une planche ultérieure comblera cette lacune. Toutes ces statues sont dépourvues de têtes. Heureusement, M. de Sarzec a trouvé deux têtes isolées qui sont reproduites à la planche 12. Elles représentent un type bien différent du type assyrien; il est néanmoins difficile de s'en faire une idée précise, parce que le nez, dans l'une comme dans l'autre, est brisé.

Signalons encore deux grands barils en terre cuite, couverts d'inscriptions, qui sont parmi les pièces les plus curieuses de la collection. Sur les deux dernières planches du fascicule, M. H. a reproduit les inscriptions d'un de ces cylindres. Comme leur forme circulaire interdisait d'en faire des photographies directes, il a fallu en prendre des estampages sur d'étroites bandes de papier, que l'on a ensuite photographiées côte à côte. Ceux qui savent quelles difficultés pratiques présente ce genre d'opération, admireront le résultat obtenu; et pourtant ce résultat est déjà dépassé. L'habile restaurateur des antiquités du Louvre, M. Penelli, vient de trouver le moyen, cherché depuis longtemps, de donner aux estampages la consistance du carton, et d'en prendre des moulages sans déformer le papier. Grâce à ce procédé, j'ai vu au Louvre l'inscription de ce même cylindre déroulée sur une surface plane.

Ces planches sont accompagnées d'un texte qui comprend l'historique de la découverte et le commencement de la description des ruines de Tello. Quoique le texte ne soit pas achevé, on peut déjà en saisir le caractère. C'est un exposé très détaillé, mais très sobre d'hypothèses, des fouilles de M. de Sarzec. Bien des gens s'attendront peut être à y trouver la traduction des inscriptions cunéiformes qui sont, au point de vue de l'histoire, la partie la plus importante de ses découvertes. Elle n'y figurera pas. M. H. ne l'a pas donnée, et quoiqu'on ne puisse s'empêcher de le regretter, nous croyons qu'il a bien fait. Ces vieux textes fourmillent de tant de difficultés qu'il est impossible d'en donner dès à présent une traduction quelque peu certaine. Je n'en citerai qu'une preuve. Au-dessous de la première de ces statues, on lit les mots « Petite statue de Lik Bagous? (Our Baou?) » La seconde porte la trace de la même hésitation. Voici ce qu'on y lit : « Statue de Goudéa ? (Kamouma ?) » On reconnaît là l'exactitude scrupuleuse de M. H., qui empruntant ses traductions aux hommes les plus compétents en cette matière, n'a pas voulu dissimuler leurs doutes. Sans doute, les noms propres, dans ces écritures idéographiques, prêtent à des incertitudes de lecture particulièrement grandes, parce que le sens n'intervient pas pour guider l'esprit. Néanmoins, quand les doutes prennent des proportions aussi considérables, on peut étudier les textes, on ne peut pas en donner de traduction dans une publication officielle.

M. Heuzey a pris le meilleur parti, celui de livrer au monde savant les monuments eux-mêmes, sous la forme la plus parfaite possible, pour qu'on pût les étudier à loisir. C'est le procédé qu'a adopté le British Museum pour la publication des inscriptions cunéiformes. M. Heuzey l'a suivi et il y a apporté un soin, une méthode et une perfection qui assurent dès à présent à sa publication une valeur définitive. On ne tardera pas d'ailleurs à pouvoir la juger dans son ensemble, car nous apprenons que le second fascicule est déjà sous presse.

Philippe Berger.

98. — **Xénophon.** Économique, texte grec, accompagné d'une introduction, d'une analyse de l'ouvrage complet, et de notes en français, par MM. Ch. Graux et A. Jacob, maîtres de conférences à l'Écoles des Hautes-Études. Paris, Hachette, 1886. Un vol. in-16.

En 1878, Charles Graux publiait les onze premiers chapitres de l'*Économique* de Xénophon, qui venaient d'être mis au programme de la classe de rhétorique. Dans un article où il annonçait sa première publication [1], il se plaignait qu'on n'eût pas prescrit pour les classes l'*Économique* tout entier. Je ne sais si on a songé à lui en rédigeant les programmes nouveaux; en tout cas, son idée, bonne ou mauvaise, vient d'être réalisée.

Ch. Graux avait constitué le texte de cette première partie avec beaucoup de soin, non seulement en s'aidant des leçons de manuscrits et des corrections proposées par divers critiques, mais en remédiant lui-même à plusieurs altérations. Pour donner une suite à cette édition si bien commencée, les éditeurs ont eu l'heureuse idée de s'adresser à M. Alfred Jacob, l'élève et le successeur de Graux à l'École des Hautes-Études, dont on connaît la science paléographique.

M. Jacob, partant, comme Charles Graux [2], de l'idée, fort juste selon nous, qu'on ne doit mettre entre les mains des écoliers que des textes dont on peut donner l'explication sans violer les lois du bon sens ou de la grammaire, a donné un soin tout particulier à la constitution du texte. Il a mis à profit les éditions les plus récentes et les travaux les plus consciencieux. Il a apporté au texte de nombreuses modifications dont on trouve la liste en tête de l'ouvrage. Un certain nombre ne sont que des expédients d'éditeur, destinés à remplacer, dans l'intérêt des élèves, une leçon absurde ou fautive par un texte raisonnable. Le plus souvent, ce sont des corrections tout à fait satisfaisantes. Nous n'en citerons que quelques-unes : XII, 8 (p. 116) Οὐχ ὁρᾷς ὅτι καὶ ἑαυτοῖς εὖνοι ὄντες πάντες (au lieu de πάντες ὄντες), ὡς εἰπεῖν, ἄνθρωποι...— XIII, 9 (p. 123) τῇ γάρ γαστρὶ αὐτῶν... προσχαριζόμενος ἂν πολλὰ ἀνύτοιο (et non ἀνύτοις) παρ' αὐτῶν. — XV, 5 (p. 129). « Il y a une chose, dit Socrate, que je crois avoir bien comprise, à savoir les moyens par lesquels tu as dit qu'il faut instruire l'intendant. Je crois, en effet, avoir compris le moyen que tu as indiqué de le rendre dévoué à tes intérêts, comme celui de le rendre soigneux, propre à commander, et honnête. »

... ταῦτα μὲν ἐγὼ, ἔφην ..... ἱκανῶς δοκῶ καταμεμαθηκέναι, ᾗ εἶπας ὡς δεῖ διδάσκειν τὸν ἐπιτρόπον · καὶ γὰρ ᾗ ἔφησθα εὔνουν σοι ποιεῖν αὐτὸν μαθεῖν δοκῶ, καὶ ᾗ ἐπιμελῆ καὶ ἀρχικὸν καὶ δίκαιον. Voilà le texte que donne M. Jacob ; on voit combien il est uni et clair. On édite ordinairement δοκῶ καταμεμαθηκέναι ᾗ εἶπας, καθὰ δεῖ διδάσκειν ... Ἧι εἶπας n'a pas de sens ainsi placé et, de plus, la symétrie évidente de la phrase disparaît puisque ᾗ εἶπας ne peut plus s'entendre de la même façon que ᾗ ἔφησθα qui suit.

1. *Revue critique*, 1879, II, p. 339.
2. Cf. ce qu'il dit, *l. c.* p. 340.

Or, il suffit, pour justifier la correction de M. Jacob, de considérer καθὰ comme une glose de ᾗ maladroitement substituée à ὡς dans les manuscrits. — XVIII, 1 (p. 146) πότερ' ἂν οὖν τέμνοις (corr. de Schenkl), ἔφη, στὰς ἔνθεν πνεῖ ἄνεμος ἢ ἄντιος. La vulgate donne, au lieu de ἔνθεν, ἔνθα, qui fait un non-sens. — XVIII, 10 (p. 151). Ischomachos fait remarquer que rien n'est plus aisé à apprendre que l'agriculture. A quoi Socrate répond, dans le texte ordinaire : ἄγε δὴ · οἶδα, ὦ Ἰσχόμαχε · τὰ μὲν δὴ ἀμφὶ σπόρον ἐπιστάμενος ἄρα ἐλελήθειν ἐμαυτόν. Outre que ἄγε δὴ est ainsi bien singulièrement employé, et que la répétition de δή nous choque, la phrase suivante perd son sens. Que Socrate ait su une partie de l'art de la culture, cela ne prouve point que cet art soit facile. M. Jacob écrit : ἅ γε δὴ οἶδα, changement qui ne peut même passer pour une correction, et τὰ μὲν γάρ ; le tout donne un sens excellent : « cela est vrai, du moins pour la partie que je sais, puisque, à ce qu'il paraît, je savais, sans m'en douter, ce qui concerne les semailles ». — XIX, 17 (p. 159). Ἀλλ' ἐγὼ καὶ πάλαι σοι ἔλεγον ὅτι ἡ γεωργία οὕτω φιλάνθρωπός ἐστι καὶ πραεῖα τέχνη ὥστε καὶ ὁρῶντας καὶ ἀκούοντας ἐπιστήμονας εὐθὺς ἑαυτῆς ποιεῖν. Πολλὰ δ' ἔφη, καὶ αὐτὴ διδάσκει ὡς ἂν κάλλιστά τις αὐτῇ χρῷτο. Le sujet de διδάσκει, avec ce texte, ne peut être que ἡ γεωργία, et l'on arrive ainsi à ce non-sens que « l'art du labourage nous enseigne lui-même la meilleure manière de nous en servir ». De plus, les exemples qui suivent montrent ce que veut dire Xénophon : l'agriculture est un art d'observation qui consiste souvent à pourvoir à des besoins que les plantes cherchent *naturellement* à satisfaire. C'est la *nature* qui est notre maîtresse. De là la très belle correction de M. Jacob : πολλὰ δ' ἔφη, καὶ <ἡ φύσις> αὐτὴ διδάσκει. On pouvait aussi penser, dit-il lui-même, à remplacer ἔφη καὶ par ἡ φύσις, ce qui se justifierait sans plus de peine paléographiquement. — XX, 14 (p. 164) καὶ τοὺς κακοὺς <καὶ τοὺς καλούς> τε κἀγαθοὺς... — XX, 19 (p. 165) εἰς τὸ ἀνύτειν <τι>.

Signalons encore p. 131-133, chap. xv, un heureux essai de restitution d'un passage horriblement torturé par les éditeurs. Le procédé consiste à déplacer le passage §§ 3-4, mais en le coupant en deux, en d'autres termes, à y voir deux passages distincts fortuitement réunis et introduits hors de propos. Le § 3 Ἐνταῦθα δὴ εἶπεν — ἀπόρως βιοτεύειν est transporté après le § 9 (... τὰ ἔργα τῆς γεωργίας) et le § 4 Νῦν τοίνυν πρὸς τοὺς ἀνθρώπους à la fin du § 12 (... ἔοικε παρέχεσθαι); puis XVI, 13 (p. 144) δοκοῦμεν pour δοκοῦσιν ; — XIX, 2 (p. 152) μηδὲ (pour μήτε) ὁπόσον πλάτος ; — XX, 10 (p. 162) οὕτω pour ἀλλά, venu de la phrase précédente ; — 12 (p. 163) οἷς (pour ὡς) ἡ ἅλμη κολάζεται ; — 25 (p. 167) χώρου ὅπου (au lieu de ὅπως) ἔχοι ; — XXI, 3 (p. 170) οἱ μὲν ἱδροῦντες [καὶ] ἐπαινοῦντες.

Ces citations suffisent pour donner une idée de la manière dont est établie le texte. Le commentaire est concis et clair : les élèves y trouveront tous les renseignements nécessaires, soit sur le fond des choses, surtout en ce qui concerne les détails techniques, soit sur la forme. Voici quelques observations que je soumets à l'auteur : P. 112, la

rédaction de la note 2 manque un peu de clarté : il faudrait, ce me semble, « la réponse (exprimée ou sous-entendue) est toujours négative ». — P. 115 (XII, 7). La suppression de οἱ devant ἀπολαύοντες me semble fausser le sens du passage, ainsi que la n. 3 de la p. 116. Il s'agit d'abord d'une remarque générale : « Tu dis que les gens à qui tu fais du bien (οἱ ἀπολαύοντες τῶν σῶν ἀγαθῶν) te deviennent ensuite dévoués ? — Il me semble que c'est là le meilleur moyen de gagner le dévouement. — Mais (passant au particulier) suffira-t-il qu'un homme te soit dévoué pour que tu puisses en faire un intendant ? Tous les hommes sont dévoués à leurs propres intérêts, et pourtant ils négligent les occasions de réussir. — C'est vrai, mais une fois que, par suite de mes leçons, mes gens sont ainsi formés (au dévouement), si je veux les prendre pour intendants (τοιούτους ὅταν ἐπιτρόπους βούλωμαι καθιστάναι), je leur enseigne en outre à être soigneux (καὶ ἐπιμελεῖσθαι διδάσκω). » — P. 121, n. 1. Ὅτι δὲ συμφέρον τῷ κάμνοντι ποιεῖν εἴη, τοῦτο μὴ εἰδείη ne signifie pas, il me semble, « ne saurait pas ce que le malade doit faire (en l'absence du médecin) » mais « ne saurait pas ce qu'il y a à faire pour soulager le malade ». Cf. plus bas, p. 130, τῷ περιιόντι ἰατρῷ... εἰδότι δὲ οὐδὲν ὅ τι συμφέρει τοῖς κάμνουσιν. Mais le texte est peut-être altéré. — P. 122, n. 4, ὑπηρετεῖν ne signifie pas précisément « accomplir une besogne imposée », mais plutôt, « servir par son travail l'intention d'autrui ». C'est une chicane un peu rigoureuse, sans doute. Mais la précision habituelle du commentaire nous donne le droit d'être difficiles. — P. 125 (XIV, 4). La transposition de Δράκοντος — Σόλωνος me semble inutile. Il n'y a pas ici de gradation : Solon et Dracon sont mis absolument sur le même pied, ici et plus loin. S'il y avait gradation, l'auteur aurait écrit, ce semble, τὰ μὲν (sans καί) ... τὰ δὲ καί... — P. 147 (XVIII, 3). Ἂν n'est pas à ajouter devant ἡγοῦμαι. Socrate conjecture que c'est ainsi qu'on emploie la paille restée à terre, et tombe juste. (Cf. plus bas, ὁρᾷς... ὡς ἁλίσκει... εἰδὼς ἅπερ ἐγώ).

J'aurai énuméré à peu près tous les points où je ne serais pas d'accord avec M. Jacob, ou du moins avec son édition, quand j'aurai signalé l'orthographe qu'il conserve à certains mots. Sur ἑώρακα et ἑόρακα, les avis peuvent différer, mais il semble bien que μιμνήσκειν (avec l'ι souscrit) est la forme la plus autorisée, et qu'il faut accentuer l'article employé comme pronom (dans οἳ μὲν... οἳ δέ, par ex.). M. Jacob, qui connaît à fond les questions de grammaire, le sait aussi bien que personne. Mais il a dû, comme il le dit dans sa préface, se conformer à l'orthographe adoptée par son prédécesseur.

En somme, la réunion de cette dernière partie de l'*Économique* à la partie éditée par Graux, forme non-seulement une des meilleures éditions qu'on puisse introduire dans les classes, mais une de celles qui s'imposent à l'attention des philologues.

A. M. Desrousseaux.

99. — I. H. von Zwiedineck-Südenhorst. **Die Politik der Republik Venedig waehrend des dreissigjaehrigen Krieges,** I und II Band (v et 322. viii et 359). Stuttgart, Cotta, 1882, und 1885.

— II. J. Bühring. **Venedig, Gustav-Adolf und Rohan.** (viii, 382). Halle, Niemeyer, 1885.

I

M. de Zwiedineck-Südenhorst estime (Introduction, p. 2) que, même après *Cappelletti* et *Romanin*, les consciencieux annalistes de Saint-Marc, il y a place pour un bon livre sur la politique étrangère de Venise pendant la guerre de Trente Ans. Cette opinion, que j'avais dès longtemps, ne s'est pas modifiée à la lecture de l'œuvre du professeur de Gratz. Aussi bien je vais tenter de résumer ces deux volumes où l'absence d'un plan arrêté n'est malheureusement compensée ni par la sûreté du sens critique ni par la qualité du style.

Dans un premier chapitre, consacré à l'examen de la situation faite aux Etats d'Italie par la paix de Madrid (26 septembre 1617), M. de Z.-S. s'attache à montrer les difficultés avec lesquelles la République fut aux prises au lendemain de cette guerre de Gradisca dont les résultats avaient été nuls, en somme, pour les deux belligérants et plus particulièrement pour Venise qui n'avait osé pousser à fond les hostilités dans la crainte qu'un succès trop prononcé de ses armes en Frioul n'amenât le gouverneur de Milan à envahir l'Etat de Terre-Ferme (p. 12). Sur le point d'être coupé de ses communications avec l'Europe centrale, grâce aux intrigues espagnoles et françaises qui lui ont aliéné les sympathies des Grisons et viennent de provoquer l'expulsion du résident vénitien des trois Ligues (juin 1617), le Sénat cherche à se rapprocher des princes protestants allemands dont il a jusque là repoussé toutes les avances et qui se sont partant refroidis à son égard, lorsque la découverte de la célèbre conjuration de mai 1618 vient provoquer un brusque revirement dans sa politique intérieure et extérieure (p. 27).

En 1618 comme en 1616, au moment de la défénestration de Prague comme à la veille de la guerre de Frioul, Venise se trouve isolée. Elle est bien liée à la Savoie par une communauté d'intérêts, mais, en dehors de Charles-Emmanuel, elle n'a pas d'alliés. L'Empire et l'Espagne lui sont hostiles; la France et le Saint Siège lui paraissent suspects (p. 33). Tout au plus peut-elle compter sur l'appui moral de l'Angleterre, car l'exemple du Palatin va lui dessiller les yeux à bref délai, en mettant en lumière l'inanité des promesses de Jacques Ier. Et cependant, telles eussent été dans cet instant les conséquences d'une intervention militaire vénitienne du côté de l'Isonzo, qu'aux premières nouvelles reçues de Bohême, le gouvernement de Vienne comprit qu'il ne devait reculer devant aucun sacrifice, même d'amour-propre, pour s'assurer de la neutralité de la République.

M. de Z.-S. s'étend longuement (p. 36-59) sur les négociations engagées à cet effet entre l'empereur, le duc d'Osuna et le Saint-Père qui

devait appuyer de ses représentations pressantes auprès du Sénat les démonstrations navales que le fantasque et compromettant vice-roi de Naples préparait dans le « *Golfe* » à l'insu et par-dessus la tête de son maître et du duc de Lerme. Mais ces craintes de l'Autriche étaient vaines, et si la République continua longtemps encore de s'opposer avec la dernière énergie aux tentatives de débarquement des Espagnols en Istrie, toujours est-il que la chute du cardinal Klesel, le triomphe du parti de l'action sur celui des atermoiements, l'insuccès des démarches tentées à Madrid par le résident vénitien afin d'obtenir le rappel d'Osuna étaient, on en conviendra, des raisons plus que suffisantes pour éloigner d'une politique d'aventures le gouvernement le plus circonspect de l'Europe.

Il ne faut pas oublier toutefois qu'à cette époque, où l'argent était déjà comme aujourd'hui le nerf de la guerre, Venise, bien que ses ressources eussent considérablement diminué, passait encore pour l'Etat le plus riche du continent. Aussi, dès le commencement de 1619, se trouve-t-elle assaillie de demandes de subsides par tous les ennemis de la maison d'Autriche. C'est Charles-Emmanuel, candidat à la couronne impériale, qui cherche à gagner le Sénat à ses plans en lui assignant d'avance une part dans les dépouilles des Habsbourg (p. 61 et 64) ; ce sont les princes protestants d'Allemagne qui lui envoient un plénipotentiaire avec des propositions d'alliance (p. 65) ; les Bohêmes révoltés qui implorent son assistance pécuniaire (p. 103), les Hollandais qui s'offrent à discuter avec lui les bases d'un traité de commerce et de défense réciproque ; c'est enfin l'ambassadeur anglais qui soutient de ses conseils et de son influence dans le Collége les démarches des représentants des « Stati liberi » (p. 63). Mais, bien que l'occasion d'agir semble venue pour elle, Venise reste sourde à toutes ces sollicitations. Sa traditionnelle indécision est la meilleure sauvegarde des intérêts autrichiens, et quand elle se résoudra à entrer en lice, ce sera contrainte et acculée à une nécessité telle que sa défaite apparaîtra presque inévitable.

Vers la fin de 1619 pourtant, le parti continental, représenté par Sébastien Venier, eût assez d'influence pour provoquer la conclusion avec les Etats-Généraux d'un traité (p. 92) auquel l'Espagne répondit d'ailleurs quelques mois plus tard par le « *sacro macello* » de la Valteline, comme elle avait répondu seize ans auparavant à l'alliance de Davos par la construction du fort Fuentes.

Cette question de la Valteline fournit à M. de Z.-S. l'occasion de refaire, d'après M. C. de Moor, l'histoire des trois Ligues jusqu'en 1620 (p. 113 à 126) [1] et d'exposer les tentatives infructueuses de la République pour rétablir ses communications par terre avec la Suisse et

1. J'aime à croire que, mieux renseigné, M. de Z.-S. eût évité de se laisser guider par un auteur qui mérite tout juste autant de créance que Varillas ou Capefigue.

l'Allemagne (p. 133). L'auteur essaye même de dégager la part de responsabilité des Vénitiens dans le désastre essuyé par les régiments bernois et zuricois devant Tirano, comme aussi dans la défaite des Bohêmes à la Montagne-Blanche (p. 135).

Quelque préjudiciable que fussent à ses intérêts ces deux échecs successifs, le Sénat ne se départit pas sur l'heure de sa prudence accoutumée, et quand Bethlen Gabor, prince de Transylvanie, voulut profiter de l'effet produit à Venise par le succès des armes impériales pour faire proposer au Collége un projet de grande confédération anti-autrichienne, il fut éconduit par trois fois, comme l'avait été son allié le Palatin (p. 173). Tout au plus le baile et l'ambassadeur à Paris furent-ils chargés de favoriser, le premier la cause des Bohêmes auprès de la Porte et le second celle des Grisons auprès du cabinet du Louvre. Mais les évènements se précipitaient. La Rhétie, abandonnée par la France qui n'avait pu obtenir de l'Espagne le rétablissement du *statu quo ante* en Valteline, tel que le stipulait le traité de Madrid (25 mai 1621), n'avait pas tardé à se remettre à la merci du gouverneur de Milan et de l'archiduc Léopold, non sans avoir tenté un suprême et inutile effort pour reconquérir son bien. (Prise de Coire. Traités de Milan, janvier 1622). Ali-Pacha, grand-visir, le plus ferme soutien de Gabor et de ses alliés, était mort; les rapports entre Vienne et Venise se tendaient tous les jours davantage, et les agressions du duc de Feria sur la frontière de Crème mettaient en péril l'intégrité de l'Etat de Terre-Ferme (p. 184). Enfin, les tentatives du Sénat à l'effet de constituer une ligue italienne avaient échoué, et Charles-Emmanuel de Savoie inclinait à la maison d'Autriche. L'hésitation n'était plus permise. Un fameux *condottiere*, Ernest de Mansfeld, le plus grand ennemi de l'Empire, offrait ses services à la République. Elle le prit à sa solde (28 décembre 1621, p. 192).

En d'autres temps, cette décision hardie aurait équivalu à une déclaration de guerre, mais au XVIIe siècle, comme au XVIe d'ailleurs, un Etat pouvait se permettre beaucoup sous le couvert de troupes mercenaires, les avouât-il même. L'équipée du duc d'Anjou dans les Flandres, en 1578, n'avait pas plus provoqué de rupture entre la France et l'Espagne que les secours de toute nature fournis par Henri IV aux Hollandais, et il allait en être de même de l'expédition du marquis de Coeuvres en Valteline, avec cette aggravation toutefois, que l'armée dite de la Ligue comprenait des régiments *français*, et que Chiavenne se trouvait défendue par un détachement *espagnol*.

Toujours est-il que l'entrée de Mansfeld au service de la République ne ramena pas à celle-ci les sympathies de l'empereur. Un mois ne s'était pas écoulé depuis la conclusion de cette « condotta » que le Sénat se vit contraint de rappeler de Vienne son résident dont la position devenait intenable (p. 195). La paix de Nicolsbourg, les succès de Tilly et plus encore peut être les excitations de l'ambassadeur du roi catholique, comte Oñate, engageaient Ferdinand II à user de moins de ménage-

ments que par le passé à l'égard de la Sérénissime qui, d'autre part, se voyait en butte à l'hostilité de l'archiduc Léopold de Tirol. Quand celui-ci, après avoir réprimé un effort désespéré des Grisons pour reconquérir leur liberté, leur eût imposé le traité de Lindau (30 septembre 1622), plus préjudiciable encore, si possible, aux intérêts de l'Etat de Terre-Ferme que ne l'avaient été ceux de Milan, le Sénat comprit enfin que l'heure des résolutions viriles avait sonné. Il acquiesça au projet de Ligue élaboré à Avignon dès la fin de 1622, et le 7 février 1623 son ambassadeur à Paris signait avec les plénipotentiaires de France et de Savoie « un traité... pour le terme et espace de deux ans... et pour le tems de plus qu'il sera nécessaire jusqu'à l'entière restitution de la Valteline et autres lieux occupez appartenans aux Grisons. »

Avec le second volume de M. de Z., nous entrons dans une nouvelle phase de l'affaire de la Valteline. L'Espagne qui craint par dessus tout de voir la guerre éclater en Italie, et qui se souvient du péril que Charles-Emmanuel, livré à ses seules forces, a fait courir naguère au duché de Milan, détourne le coup qui la menace en provoquant une intervention du Saint-Siège. Déconcertés par cette manœuvre inattendue, les alliés ne parviennent pas à se mettre d'accord sur le parti à prendre, et la France, malgré les protestations énergiques de Venise, finit par consentir au dépôt entre les mains du Souverain-Pontife de toutes les places fortes de la Vallée de l'Adda et de ses dépendances, Chiavenne et Bormio. C'était faire le jeu de l'Escurial. Aussi, durant toute l'année 1623, la diplomatie vénitienne ne reste-t-elle pas inactive. Bethlen Gabor est encouragé sous main à rentrer en campagne; à Paris, à Turin, des démarches sont faites pour provoquer l'entrée de Mansfeld au service de la *Ligue;* à Venise même une vigoureuse impulsion est donnée aux préparatifs militaires. Toutefois il ne fallut rien moins que l'arrivée de Richelieu aux affaires pour remettre sur pied la Ligue du 7 février. Aux yeux du cardinal, en effet, la Valteline était « *importantissime aux Espagnols* ». Il devenait donc de toute nécessité de les en déloger et de réparer, s'il était encore temps, la lourde faute commise par les Brulart et autres partisans du dépôt.

Le 10 juin 1624, *le jour même* où Louis XIII ratifiait un traité de subsides conclu par ses ministres avec les Etats de Hollande, où Mansfeld, sollicité par Du Maurier, arrivait à Compiègne, le marquis de Cœuvres recevait des instructions précises pour préparer les cantons suisses à une descente en Valteline. Dès la fin de novembre, toutes les mesures étaient prises à cet effet et bientôt une petite armée formée de contingents français, suisses et grisons se présentait sous Tirano et expulsait de la Vallée les troupes papalines, sans parvenir néanmoins à emporter Chiavenne où les Espagnols avaient eu le temps de jeter une garnison.

Si les intérêts des trois alliés eussent été les mêmes dans cette question de la Valteline, il est certain que la situation du Milanez fût à la lon-

gue devenue critique. Par bonheur pour l'Espagne, l'accord ne put s'établir entre eux. Charles-Emmanuel, en effet, n'avait jamais vu dans l'expédition du marquis de Cœuvres qu'une diversion propre à faciliter la marche d'une armée franco-savoyarde sur le Navilio-Grande. Quand il se fut convaincu que la France était bien décidée à ne pas rompre avec sa voisine, il fit un pas en arrière et se contenta d'envoyer pour la forme un commissaire au camp de la Ligue. Venise, de son côté, refusa de coopérer à la campagne dirigée quelques mois plus tard contre Gênes par Lesdiguières et le duc de Savoie qui avait enfin obtenu du Louvre cette tardive compensation. On peut même dire que l'échec de cette entreprise fut bien accueilli sur les bords de l'Adriatique.

Le dernier coup porté à la Ligue fut le fameux traité de Monçon en Aragon, conclu par la France à l'insu de ses deux alliés et qui souleva à Turin aussi bien qu'à Venise d'unanimes protestations. Dans le chapitre qu'il consacre à cet intéressant problème historique, M. de Z. ne fait preuve ni de beaucoup d'originalité ni de beaucoup de sagacité. Le corps diplomatique de Du Mont, dont il semble ignorer l'existence, lui eut fourni bien mieux que Khevenhiller le texte authentique de ce document ; mais passons. Après avoir constaté le rapprochement momentané que le traité du 5 mars 1626 occasionna entre Venise et Vienne, M. de Z. aborde enfin la question de Mantoue. Je ne lui enlèverai certes pas la certitude qu'il semble avoir d'ajouter « une contribution importante à l'histoire de cette période ». Il me suffira de faire observer que si la chronique d'Amadei est une pièce intéressante, elle demande néanmoins à être contrôlée, et que, si curieuse qu'elle soit, elle n'autorisait peut-être pas le développement excessif donné par M. de Z. à la relation du siège et de la prise de Mantoue. L'auteur ne paraît pas connaître l'excellent livre de M. Victor Cousin sur la matière (*La Jeunesse de Mazarin*). Cette omission est regrettable à tous égards, car l'œuvre du maître est l'exposé le plus lumineux et le plus travaillé que je connaisse de cette question très complexe et je ne puis mieux faire que d'y renvoyer le lecteur qui y trouvera la critique naturelle des dernières pages de M. de Zwiedineck-Südenhorst.

Il en est en somme de l'ouvrage que je viens d'analyser comme de toutes les productions hâtives. L'auteur n'ayant consulté qu'une source[1] est à la fois prolixe et incomplet. Les dépêches des ambassadeurs vénitiens et les délibérations du Sénat fournissent certes à l'historien d'excellents renseignements, mais à la condition de faire un choix et de ne pas accepter sans contrôle tous les bruits dont les diplomates à court de nouvelles se font parfois l'écho. M. de Z. n'a pas su faire ce choix. La moindre audience accordée à un ministre de la Sérénissime tient plusieurs pages ; l'auteur ne nous fait grâce d'aucun des sujets abordés

1. Les documents vénitiens, soit qu'ils proviennent des « Frari » ou des archives de Vienne, ce qui est tout un (V. *Les déprédations autrichiennes à Venise*, par Victor Ceresole).

au cours de l'entretien et se perd dans les incidentes. Il lui arrive même de donner comme annexe le texte original d'une dépêche dont il a déjà tiré plus que la quintessence. A ce compte là, on a bien vite fait d'écrire 400 pages, mais le livre n'y gagne pas en intérêt. Mieux eût valu ne pas consacrer 10 pages (I, 20-30) à la conjuration contre Venise, puisque les documents produits n'apprennent rien de nouveau, et résumer en quelques lignes les négociations de Ridolfi et de Zorzi (36 sqq.) où le fil conducteur fait défaut. M. de Z. parle (p. 40) d'un projet de cession aux Espagnols de l'Istrie et du Frioul autrichiens. C'est bien, mais l'occasion était bonne de rappeler le traité secret conclu l'année précédente entre Philippe III et l'archiduc Ferdinand, traité — non exécuté — par lequel celui-ci s'engageait à céder à l'Espagne l'Autriche antérieure, aussitôt son avènement au trône impérial.

A la p. 49 (1re ligne), il faut lire, pensons-nous, 1618 et non 1613. La digression sur Badoer, Donato et Bregadin (p. 87-90) pouvait être utilement supprimée. M. de Z. y sort par trop de son sujet. A la p. 110, il attache quelque importance à une vente de forêts en Istrie. Ce n'est plus de l'histoire, c'est du *cadastre*. Le début du chapitre v (p. 113) n'est pas heureux et serait plus à sa place dans un guide *Baedeker*. Les négociations de Padavino en Rhétie, en 1613, avaient été précédées d'une renonciation formelle des Ligues grises à l'alliance vénitienne (1612). M. de Z. n'en parle pas (p. 122). La reine régente en 1613 était *Marie de Médicis* et non *Anne d'Autriche*, et l'ambassadeur de France à Coire, en 1616, se nommait *Gueffier* et non *Greffier* (p. 123). Dietegen de Hartmanis fut expulsé de Paris 6 jours et non 2 jours après son arrivée (p. 125). Le chef de l'insurrection de la Valteline avait nom *Robustelli* et non *Robustella* (p. 126); Ragatz n'est pas sur territoire grison (p. 129). Par une omission singulière, M. de Z. passe sous silence les démarches faites par l'ambassadeur vénitien à Paris au lendemain du massacre de la Valteline. Mais en revanche, quel luxe de détails sur l'audience accordée par l'empereur à Gritti et sur le différend de prééminence suscité à celui-ci par Oñate! M. de Z. n'a décidément pas le sentiment de la proportion, et l'on est en droit de se demander si 20 pages (147-156; 194-200; 224-226) consacrées à une simple question d'étiquette ne sont pas une superfétation. Je ne comprends pas le ? après *80,000 katholiken* à la p. 179. Padavino lui aussi donne ce chiffre comme étant celui de la population de la vallée de l'Adda. Les capitulations de Milan furent au nombre de *trois* et non de *deux*; elles portent la date du 15 et non du 25 janvier (p. 208). Aux p. 219 et 238 il faut lire *duc* et non *prince* de Rohan. Louis XIII reçut à Avignon son *oncle* et non son *cousin* de Savoie (p. 240.) Le premier projet de la Ligue pour la récupération de la Valteline est annexé à la dépêche de Pesaro du 20 novembre 1622 *(Abbozzo di scrittura per far un concerto per la ricuperatione della Valtellina)*. Il arriva donc à Venise avant le 7 janvier 1623 (p. 241). Les premières négociations

ayant eu lieu à Avignon et non à Lyon (p. 243), le traité est plus communément appelé Ligue d'Avignon. M. de Z. est-il bien certain que Charles-Emmanuel n'ait eu que deux filles (p. 253)? A la p. 257, au lieu de *Queva*, il faut lire *de la Cueva*.

Bormio était une seigneurie et non un comté (II, p. 2). Le sieur *Bos* dont parle M. de Z. à la page 5 est probablement le sieur de Beausse, le même qui fut envoyé l'année suivante en Valteline par Charles-Emmanuel. Le 2 décembre 1624 au matin le marquis de Cœuvres et Valaresso étaient encore à Poschiavo; ils ne purent donc arriver en Valteline dès le 29 novembre (p. 31.) Il eût suffi à M. de Z. de consulter aux *Frari* les *filze Valtellina* 1 et 2, ou la relation de Valaresso (*Svizzeri, Trattati diplom.*, p. 338-433) pour résoudre d'une manière affirmative la question de savoir si le représentant vénitien proposa « comme de lui-même » au marquis de Cœuvres la remise de Tirano aux mains d'un provéditeur. (p. 53). Châteauneuf était *marquis* et non *duc* (p. 58). Je ne serais point étonné que M. de Z., qui devrait contrôler ses sources mieux qu'il ne le fait, eût puisé ce renseignement dans l'introduction de *C de Moor* (p. IV, ligne 11) à *Geschichte der Kriege und Unruhen u. s. w*, de Specher de Bernegg (Coire, 1855). Les procès-verbaux de la négociation de Châteauneuf à Venise sont conservés aux Frari, *Cancelleria secreta*, ser. Iª, busta 29, nº 926. M. de Z. ne paraît pas en avoir eu connaissance. Il n'existait pas de *duc* d'Estrées en 1630 (p. 213). Mais aussi bien je rentre dans les chapitres relatifs à la guerre de Mantoue, et j'ai déjà dit plus haut ce que j'en pensais.

II

Si l'œuvre de M. de Z., qui devait dans l'origine comprendre trois volumes, s'arrête brusquement avec le second, c'est un peu le fait de M. Bühring, dont le livre *Venedig Gustav Adolf und Rohan* (1630-1632) est venu couper l'herbe sous le pied du professeur de Gratz. Celui-ci, d'ailleurs, prend avec d'autant plus de bonne grâce son parti de cette rencontre, qu'elle lui permet de renoncer au projet qu'il avait eu tout d'abord d'étudier la participation, peu intéressante selon lui, de Venise aux évènements des années 1632 à 1648.

M. B. reprend le récit où l'a laissé M. de Zwiedineck-Südenhorst. Après avoir apprécié l'influence qu'eût sur le sort de Mantoue le désastre subi par l'armée vénitienne à Valeggio, il s'attache à faire ressortir la situation tout à fait particulière de la République, qui, sans être en guerre avec l'empire, voit néanmoins les troupes de Collalto envahir le Véronais (p. 14), et reçoit de la part du général autrichien une sorte d'ultimatum auquel elle répond en engageant à son service le *duc de Rohan* et en se décidant, sur les suggestions de Richelieu, à coopérer à l'entretien des troupes de *Gustave-Adolphe* (p. 17 et 60).

Ce dernier fait amène M. B. à étudier les rapports entre la Suède et Venise depuis leur origine jusqu'à l'avènement du vainqueur de Lützen

d'abord (p. 18-33), puis jusqu'à l'année 1630 (p. 34-53). Après cette digression qui présente un certain intérêt, l'auteur rentre dans son sujet et se livre à l'étude minutieuse des négociations qui eurent lieu de mai à juillet 1630 entre Richelieu et Contarini et qui aboutirent au traité de Saint-Jean-de-Maurienne (11 juillet 1630) par lequel se trouvait définitivement fixé le chiffre de la subvention franco-vénitienne à l'égard de Gustave-Adolphe (p. 65).

Le chapitre v n'est pas le moins intéressant. Les premières négociations de Rohan avec la République après la paix de Montpellier, celles de la duchesse à Venise en faveur de son mari, avant et après la paix d'Alais, les répugnances et les hésitations du Sénat à engager comme *capo di guerra* le chef des huguenots de France, les recommandations pressantes et intéressées de Richelieu pour faire admettre son ennemi au service de Saint-Marc y sont successivement passées en revue (p. 67-79).

Le chapitre vi est consacré à l'examen de la situation tant militaire que financière de l'Etat vénitien vers le milieu de 1630. Les causes de l'épuisement de la République et de l'incapacité dans laquelle elle se trouve de faire un nouvel effort y sont très clairement exposées (p. 83-93). D'autre part, les dangers qui menacent Venise du côté de l'Allemagne et auxquels elle échappe grâce à la rivalité de Wallenstein et de Collalto et à l'opposition de la ligue allemande contre toute diversion, soit en France, soit en Italie, font l'objet du chapitre vii (p. 94-112).

M. B. cherche ensuite à préciser le rôle du Père Joseph et de Brulart de Léon à Ratisbonne, en tant qu'ils furent chargés des intérêts de Venise (chapitre viii, p. 113-134), puis il nous ramène en Italie avec les deux traités de Cherasco et insiste sur les efforts faits par la diplomatie française pour obliger Venise à se charger en partie de la défense de Mantoue (ch. ix, p. 135-162).

L'auteur s'étend un peu trop, selon nous, sur les difficultés que rencontra l'exécution du traité secret de Saint-Jean-de-Maurienne, et son chapitre x (p. 163-205), vers la fin surtout, présente des longueurs qu'il eût été facile d'éviter. Mais le chapitre xi, relatif au séjour que Rohan fit à Venise jusqu'à son départ pour les Grisons (p. 206-227), est captivant d'un bout à l'autre, bien qu'il soit tiré de sources manuscrites exclusivement vénitiennes. M. B. y dépeint bien l'activité toujours inquiète du héros protestant et ses tentatives de réorganisation des milices de Saint-Marc venant se briser contre le parti-pris et les défiances du Sénat, qui — par crainte de l'Espagne — n'ose lui accorder officiellement le congé qu'il sollicite et finit toutefois par fermer les yeux sur un coup de tête qu'il ne peut empêcher.

Les deux derniers chapitres traitent, le premier (p. 228-244), des plans arrêtés entre Rohan et Gustave-Adolphe pour la conquête de la Valteline, plans que Richelieu, qui n'estimait pas que le moment fut

venu et qui se défiait encore de Rohan, fit échouer en rappelant celui-ci des trois ligues; le second (p. 245-267), des relations de Venise avec le roi de Suède et Rohan au cours de l'année 1632 et des espérances que fit naître un instant parmi les « *Stati liberi* » d'Italie la marche de l'armée suédoise vers les Alpes.

Le livre de M. B., incontestablement supérieur à celui de M. de Z., présente cependant le même défaut capital. L'auteur a puisé ses documents à une seule source. Je sais bien qu'il m'objectera que, dans le cas particulier, c'était à Venise surtout que devaient se concentrer ses recherches; mais à cela je répondrai que le sujet qu'il traite offre un caractère international et qu'il est aussi difficile, pour ne pas dire impossible, de faire l'histoire des traités de Saint-Jean-de-Maurienne, de Ratisbonne ou de Cherasco d'après des documents exclusivement vénitiens, que de chercher à se guider au milieu des obscurités du traité de Monçon, en consultant des sources exclusivement françaises ou exclusivement espagnoles. En procédant de cette manière, on arrive parfois à un *à peu près* — et je reconnais que M. B. y est arrivé dans une certaine mesure — mais on s'expose à de cruels mécomptes et l'œuvre que l'on donne manquera toujours de ce qui devrait faire sa force, la critique raisonnée des sources.

L'ambassadeur français à Venise, d'Avaux, se rencontre avec Collalto pour fixer à 4,000 hommes le chiffre des pertes vénitiennes à Valeggio. M. B. discute ce chiffre (p. 9). En même temps qu'il se décidait à engager Rohan et à soutenir Gustave-Adolphe, le Sénat prenait une résolution non moins importante, — M. B. la place en août (p. 60), — à savoir de négocier une alliance défensive avec les Grisons et les cantons catholiques suisses [1]. Ce projet fut bientôt abandonné, il est vrai. *Les Annales du comté de Neuchâtel*, par Boyve (t. II, p. 151) font mention d'un nommé Jean Allard, lequel « se servant d'une fausse commission du roi de Suède, duquel il se disait ambassadeur, extorqua quelques sommes au gouvernement de Venise » (1566). J'aime à croire que si M. B. eût trouvé quelque trace de ce fait aux Frari, il l'eût mentionné dans son chapitre consacré aux premières relations entre la République et la Suède.

A la p. 51, M. B. défend le Sénat vénitien contre les imputations malveillantes de Richelieu. Il est certain que celui-là n'avait guère à se louer de celui-ci, depuis le traité de Monçon surtout, mais il est non moins avéré que l'esprit de décision n'était pas la qualité maîtresse des pères conscrits, à cette époque du moins, et que toutes les fois que la République fit un pas en avant, ce fut à contre temps, comme à Valeggio par exemple. La conversation entre Richelieu et Contarini à Grenoble eût gagné à être reproduite dans les termes mêmes de la dépêche vénitienne. L'adaptation allemande de M. B. donne aux paroles du cardi-

1. Dépêche du Père Joseph à Richelieu, Soleure, 13 juillet 1630. Aff. Etr. : Suisse, 27; f° 140.

nal un tour par trop familier (p. 55-58) et quelque peu trivial [1]. Si Rohan, qui avait fait jouer cependant les plus hautes influences, celle du roi de la Grande-Bretagne entre autres, ne fut pas dès le début reçu avec faveur à Venise, cela tint à quatre raisons principales : à la crainte de l'Espagne, à la défiance provoquée par les négociations imprudentes à Madrid, à Turin et à Milan, de Clausel, confident du duc, aux manières quelque peu hautaines de celui-ci qui se contentait de répondre aux sénateurs le saluant jusqu'à terre « en pliant un peu le genou » [2] et enfin aux intrigues du duc de Candale. La lettre de Rohan à Richelieu indiquée à la p. 74 est du 30 janvier 1630.

La correspondance de Richelieu avec d'Avaux laisse voir que le premier ministre n'attachait pas une importance excessive aux accusations de Clausel contre Rohan, accusations dont le Père Joseph s'était fait l'écho, d'après Contarini (p. 77). D'ailleurs la belle lettre de Rohan à sa mère (Padoue, 5 décembre 1630,) donne le plus complet démenti à ceux qui le soupçonnaient de préparer à cette époque un soulèvement dans le Midi de la France.

Dans le VIII[e] chapitre (Paix de Ratisbonne), M. B. prend trop au sérieux les récriminations de Venise contre les négociateurs français. Ce que, tout au plus, elle était fondée à leur reprocher, c'était d'avoir laissé insérer (art. XIV) que si la République était comprise au traité, c'était à la prière du Roi T.-C., et de n'avoir pas stipulé dans l'art. XIX que Louis XIII traitait pour Venise, comme Ferdinand II traitait pour le roi d'Espagne et le duc de Savoie, *assistentibus suis*. Si la dignité de la République y perdait, ses intérêts du moins demeuraient intacts, ainsi que le fait très bien observer M. Fagniez dans sa belle étude sur *la Mission du P. Joseph à Ratisbonne*. Eussent-ils été mieux sauvegardés par un représentant vénitien? Il est permis d'en douter. En tout cas, la clause en vertu de laquelle l'inclusion de Venise devait être considérée comme nulle si les négociateurs en Italie avaient dans l'intervalle signé un traité sans cette stipulation, cette clause n'était que l'application d'une disposition générale, et M. B. lui-même le reconnaît (p. 124). Il ne faut pas oublier que la chaleur mise par le Père Joseph et Brulart de Léon à défendre les intérêts vénitiens faillit un instant mettre en péril la conclusion du traité. S'ils furent durs, dans la forme, pour Venise, c'est que Richelieu, qui ne pouvait se passer du concours de la République pour ses projets en Italie, était exaspéré de sa pusillanimité et de ses lenteurs.

Et d'ailleurs, si la République croyait de sa dignité de traiter pour elle-même, que n'envoyait-elle des pouvoirs à Vico? Elle pouvait tout au moins se faire représenter au Collège électoral par un ambassadeur extraordinaire, d'autant plus que l'empereur ne demandait qu'à traiter

---

1. Nichts damit! Dies alte Lied gilt keinen roten Heller mehr!
2. Dépêche d'Avaux, 15 septembre 1629. Aff. Etr. Venise, 47.

directement avec elle afin de la tenir à sa discrétion, de lui faire payer son hostilité et de s'indemniser à ses dépens. M. B. ne dit pas un mot de ces intentions de l'empereur. Les représentants français sauvèrent la République en l'associant *en réalité* au bénéfice du traité, en la mettant à l'abri pour l'avenir et en obtenant qu'on lui rendit ce qu'elle avait perdu. Et les Vénitiens apprécièrent si bien ces avantages qu'ils ne purent cacher leur inquiétude quand ils apprirent que le traité n'était pas ratifié par Louis XIII.

M. B. semble attribuer exclusivement au Père Joseph (p. 127) la concession relative aux rapports généraux de l'empereur avec la France. Or, Brulart fut d'accord avec son collègue pour satisfaire cette exigence de Ferdinand. M. B. dit (p. 134) qu'il n'a pu trouver l'*arcus triumphalis* signalé par Heyne. Renvoi à M. Fagniez qui l'a imprimé dans ses *Pièces justificatives*. Au sujet des traités de Cherasco, je dois constater que M. B., pas plus que M. Z., n'a lu la *Jeunesse de Mazarin*. L'agent mantouan à Paris se nommait *Priandi* et non *Periandi* (p. 151). Le financier sur le nom duquel M. B. pose un point d'interrogation avait nom *Charlot* (p. 168). Les dépêches de Charnacé, dont M. B. n'a pu prendre connaissance, sont conservées aux archives du ministère des Affaires étrangères à Paris, fonds *Suède* (p. 172). L'auteur tâtonne quelque peu autour de cette négociation. Les citations françaises à la p. 176 (note) laissent à désirer.

A la p. 196, il faut lire *diversion* et non *division*. Les raisons pour lesquelles Venise ne crut pas devoir recourir aux services de Rohan, en 1630, sont exposées tout au long dans les dépêches de d'Avaux de juin et juillet et dans une lettre du duc (20 juillet 1630) dont M. B. n'a pas eu connaissance. (p. 207). *Prioleau* avait comme prénom *Benjamin* et non *Benedict* (p. 220 et 256); tous les arguments de M. B. pour faire admettre que *Benjamin* et *Benedict* étaient deux personnages distincts ne parviennent pas à nous convaincre.

Rohan ne fut pas surpris par l'ordre que lui envoya Louis XIII de se rendre aux Grisons, ordre qu'il reçut fin septembre 1631. Il le sollicitait dès longtemps (p. 221). A la p. 230, première note, il faut supprimer : *(Maria)*.

Le chapitre XII (Gustav Adolf und Rohan), échaffaudé sur des documents par trop insuffisants, serait à refaire dans son entier. Les lacunes et erreurs que j'y relève sont trop nombreuses pour que je puisse les signaler ici. La première source à laquelle devait puiser M. B. était, semble-t-il, la correspondance échangée entre la cour de France et Rohan pendant le premier séjour que celui-ci fit aux Grisons.

III

Et maintenant un mot sur le style des deux ouvrages que je viens d'analyser. Il est des plus curieux et témoigne d'une singulière évolution dans l'esprit des lettrés d'Outre-Rhin. On admettait volontiers

jusqu'ici qu'une langue n'était jamais mieux respectée que par ceux auxquels leurs études avaient appris à en connaître les ressources et les finesses. Il faut décidément en rabattre, et, n'en déplaise à MM. de Z. et B., le dédain qu'ils professent — en fort bonne compagnie d'ailleurs — pour leur langue maternelle est un démenti formel donné à ce principe; je cherche en vain les raisons de cette dégénérescence et je laisse aux philologues le soin de l'expliquer, mais ce que je tiens à constater, c'est que le langage de ces messieurs n'est plus de l'*allemand* et ne sera jamais du *français*.

Je relève dans le livre de M. de Zwiedineck-Südenhorst les mots suivants : *instruiert*, *reserviert*, *finte* (feinte), *kolportieren*, *dupierte*, *alarmiert*, *solide*, *marschiert*, *gouverneur*, *protegierte*, *chiffrierte*, *dementieren*, *fatalität*, *optimistisch*, *korrekt*, *agitieren*, *naivetät*, *ridicule*, *loyale*, *kabale*, *naive*, *Tour*, *conturen*, *Fournitur*, *ephemär*, *eklatant*, *demoralisieren*, *diktieren*, *Innundationen*, *eskortieren*, *kampieren*, *rapide*, *brutalen*, *reproducieren*, *recriminationen*, *terrains*, *capricen*, *conspiriren*, *simplen Piraten*, *desavouiren*, *approbiren*, *revanche*, *enorme*, *eclat*, *ambition*, *noblesse*, *courtoisie*, *affaire*, *appell*, *finesse*, *chauvinistisch* (!!) *paradiren*, *demoliert*, *scene*, *brusker*, *affront*, *debattre*, *conseil*, *chancen*.

M. Bühring est un peu moins *néologue* ou plutôt *paléologue* (puisque c'était là le langage de l'époque de Wallenstein), mais il n'est pas à l'abri de tout reproche, qu'on en juge : *Kultiviert*, *sondieren*, *lektüre*, *poussierte*, *signalisirt*, *akkordiert*, *depeschierte*, *engagiren*, *ignoriren*, *rapide*, *etappe*, *chauvinistisch* (!!!) *ventiliert*, *perfider*, *postieren*, *obstinat*, *paralysieren*, *chancen*, *famos*, *kolportieren*, *engagement*, *tête-à-tête*.

Ce qui est plus grave, c'est que quand un mot vraiment français se présente sous la plume des deux auteurs, il en sort généralement estropié : *Lesdighières*, *d'Arveaux* (Avaux), *Dauphinée*, *Pisieux* ou *Pusieux*, *Brubart* (Brulart), *Buillon* (Bullion), *Alligré* ou *Halligré*, (d'Aligre), *Botru*, *de Vonciennes* (Vauciennes), *Servient*, *Sainte-Andrée*. Ce qui était permis aux ambassadeurs vénitiens du XVII[e] siècle ne devrait pas l'être à des savants du XIX[e].

E. ROTT.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le X[e] fascicule du *Dictionnaire des antiquités romaines*, publié par MM. DAREMBERG et SAGLIO a paru : il contient 265 gravures et commence à l'art. *confiscatio* (suite) pour se terminer par les premières pages d'un article sur *Cupido*. On y trouve les articles suivants : *Congius*, *consecratio*, *consus* et *consualia*, *Copia*, *coquus*, *corallium*, *Corinthium aes*, *cornicularius*, *corniculum*, *cornu*, *Cornucopia*, *cothon*, *cothurnus*, *cotyla*, *crater*, *crepida*, *crepido*, *crobylus*, *crocota*, *culina*, (Pot-

tier); *connubii jus, conscius, consilium, consilium principis, consistorium principis, constitutum, consularis, contio, contumacia, conventus, cotoriae, crates, crimen, culeus*, (Humbert); *consul* (Bloch); *contomonobolon, copis, copula, corbis, coronarius, corrigia, cortina, corgeus, craticula, crepitaculum, creta, cribrum, crux, crypta, cubicularius, cunae, cuneus* (Saglio); *contorniati, Cotytto* (Fr. Lenormant); *contubernium* (Masquelez), *contus, corrector* (Cagnat); *a copiis militaribus* ou *castrensibus, corvus* (C. de la Berge); *corbita* (Roschach); *coriarius, corium, crumena* (Lafaye); *corona* (Em. Egger et Eug. Fournier); *Corybantes* (de Ronchaud); *cos, coticula* (A. Jacob); *covinus, crepundia, crotalum, cupa* (Fernique); *cretarcha* (G. Perrot); *Creta* (Caillemer); *cucullus, culter, cultrarius* (Sal. Reinach); *culpa* (F. Baudry), *cuniculus* (de La Blanchère).

SUISSE. — M. J. G. Schaffroth publie une conférence dans laquelle il met en vive lumière la figure du poète et publiciste bernois Nicolas Manuel : *Der Reformator Niklaus Manuel von Bern*. Basel, Schwabe, 1885, in-8°, 51 pages.

— La vie, le caractère et les œuvres d'Agrippa d'Aubigné sont retracés avec talent et connaissance de cause par M. A. de Salis, dans un charmant petit volume, en tête duquel le portrait du soldat-poète est reproduit d'après le tableau du musée de Bâle, attribué à Barthélemi Sarbruck. (*Agrippa d'Aubigné; eine Hugenottengestalt*. Heidelberg, Winter, 1885, in-8°, xii et 128 pages.)

— Jean de Léry, l'historien du malheureux essai de colonisation française au Brésil et du siège de Sancerre, est le sujet d'une brochure un peu diffuse de M. G. F. Ochsenbein (*Ein Flüchtling der St. Bartholomæusnacht*. Bern, Dalp, 1885, in-8°, 80 pages). Nouveaux sont les quelques renseignements sur la fin de la carrière de Léry, comme pasteur dans le Pays de Vaud jusqu'en 1613. C'est à tort, croyons-nous, que l'auteur applique à son héros et à Legresle, le précepteur des enfants de Coligny, la note sur le subside accordé en 1573 par le conseil de Berne « aux deux ministres de l'amiral et de d'Andelot »; le premier est en tout cas Jean Malot, qui fut placé cette année-là comme pasteur à Morges.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 avril 1886.

M. Léon Heuzey lit un mémoire intitulé : *Une Etoffe chaldéenne*. Dans les figures gravées ou sculptées sur les cylindres et les autres monuments de l'art chaldéen, on remarque un vêtement caractéristique : c'est une sorte de robe, décorée de stries verticales, échelonnées par étages. Cette représentation a été diversement interprétée : les uns y ont vu une robe plissée, d'autres une robe tuyautée, quelques-uns même une robe à volants. Selon M. Heuzey, on a été dupe d'un procédé conventionnel employé par les artistes chaldéens pour figurer, non une forme particulière de vêtement, mais une certaine espèce d'étoffe, souvent mentionnée dans les écrits des auteurs anciens, le χαυνάκης : c'était une étoffe riche, garnie, d'un seul côté, de longues mèches floconneuses, une sorte de toison artificielle, analogue à la *flocata* des Grecs modernes. On la taillait en forme de grand châle ou de couverture; on pouvait, à volonté, la draper comme un manteau ou la coudre comme une tunique. On la voit portée de ces deux façons sur les monuments chaldéens de la collection de Sarzec. On la trouve ensuite à l'époque perse, employée comme garniture sur le lit funéraire du roi Cyrus. Les Grecs l'adoptèrent et s'en servirent pour orner les lits des festins. Il en est question dans les *Guêpes* d'Aristophane; le poète compare les longs flocons du χαυνάκης à des « intestins » de laine. Mais les Grecs en connaissaient l'origine orientale; un passage du grammairien Pollux attribue formellement l'invention du χαυνάκης aux Babyloniens. Il n'est donc pas étonnant d'en trouver la représentation fréquemment répétée sur les monuments de la Chaldée et de l'Assyrie.

M. le comte Riant adresse quelques observations sur le plan de la mosquée ou *haram* d'Hébron, récemment envoyé à l'Académie par notre consul à Jérusalem, M. Ledoux.

M. Georges Perrot communique à l'Académie, de la part de M. Salomon Reinach, les photographies de sept statues récemment découvertes à l'Acropole d'Athènes. Ces statues sont polychromes et ont gardé leurs couleurs. Celles-ci se sont conservées jusqu'à nos jours, grâce à l'enfouissement des statues : maintenant qu'elles sont exposées à l'air, il est à craindre qu'elles ne s'effacent, et peut-être dans quelques années n'en restera-t-il plus rien. Aussi est-il à souhaiter qu'on en exécute au plus tôt une reproduction aussi exacte que possible.

M. Deloche, au nom de la commission des arènes de la rue Monge, rend compte de l'examen de cinq squelettes récemment découverts dans les ruines de l'amphithéâtre romain. Ce sont cinq corps adultes, du sexe masculin. Ils étaient disposés en trois groupes, deux, deux et un, enterrés à même le sol, assez loin les uns des autres, et orientés dans une même direction. Ils n'étaient accompagnés d'aucun débris d'armes ni de vêtements. On ne sait que penser de la date de ces sépultures; les uns les croient antérieures, les autres postérieures à la construction des arênes.

Ouvrages présentés : — par M. Schlumberger : Soulice, *l'Intendant Foucault et la Révocation en Béarn* (extrait du *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*); — par M. Barbier de Meynard : René Basset. *Notes de lexicographie berbère* (extrait du *Journal asiatique*); — par M. Alexandre Bertrand : Oldenhuis Gratama, un vol. d'études archéologiques sur les monuments mégalithiques de la province de Drenthe (en néerlandais); — par M. Schefer : Ousama, *Mémoires*, publiés par Hartwig Derenbourg (en arabe).

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 31 mars.

PRÉSIDENCE DE M. SAGLIO

M. Molinier communique un bronze italien de la Renaissance qui paraît être l'empreinte d'un sceau ayant appartenu au cardinal Cibo. Ce bronze appartient à M. Piette, il a pu servir à la décoration de quelque coffret. Le musée du Louvre possède plusieurs empreintes analogues.

M. de Goy communique une épée et plusieurs autres objets de bronze découverts en Berry, notamment une fibule d'une forme rare en Gaule. M. Flouest présente quelques observations sur cette communication, il prouve qu'une partie des objets signalés par M. de Goy sont de date récente.

M. Germain Bapst lit une note sur le bureau de Louis XV conservé au Louvre et communique le compte de fabrication de ce meuble célèbre qui s'élève au chiffre de 63,000 livres. Grâce à ce compte, qui est fort détaillé, il sera maintenant facile de reconnaître les restaurations qui ont été faites depuis la Révolution à ce bureau.

Séance du 4 avril.

M. Ernest Babelon est élu membre résident de la Société.

M. Courajod communique une série de moulages pris sur des masques et des bustes de marbre appartenant aux musées de Vienne, Berlin, Bourges, Aix et à une collection de Carpentras, et qui sont analogues à ceux qu'il a signalés à la Société dans des communications antérieures.

M. le baron de Baye lit une note sur des découvertes d'objets en jadéite dans d'anciens tombeaux d'Amérique.

M. Gaidoz communique le texte d'une inscription grecque trouvée à Montdragon (Vaucluse) et appartenant à M. Rousset, à Uzès.

M. Collignon lit un mémoire sur une tessère de plomb où est figuré le combat d'Erechtée et d'Ammarados.

M. Mowat communique le texte d'une inscription romaine récemment découverte à Nîmes.

Le Secrétaire,
R. de Lasteyrie.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 10 mai — 1886

100. — H. Bordier. **Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale.** Paris, Champion, 1883-1884, 336 p.

La *Revue critique* a déjà rendu compte (12 nov. 1883) de la première livraison de cet ouvrage, aujourd'hui complet. Les illustrations sont trop rares et en général laissent trop à désirer. Quant aux notices des manuscrits, elles sont rédigées avec soin, mais quelquefois de proportions inégales: quelques-unes fort longues, analysant même le texte, comme celle du manuscrit n° 1128 (Barlaam et Josaphat); d'autres fois un peu brèves, décrivant les miniatures d'une façon trop rapide. De même, pour les signatures des calligraphes ; M. Bordier les donne tantôt in-extenso, tantôt il se contente d'une simple mention. Il aurait fallu adopter une méthode uniforme. Les descriptions se compliquent çà et là de termes d'une opportunité douteuse. Dans un manuscrit du xiv[e] s., on nous signale, p. 252-253, « un grand verre cylindrique, qui semble être un wiedercome ; à côté de lui fume un vaste samovar. » A propos des « têtes vénérables » des prophètes de Giotto, on signale leur « chevelure en tire-bouchons » p. 151. Les appréciations artistiques sont parfois vagues et contestables. Que dire, par exemple, de ce jugement sur un manuscrit du xi[e] s.? « En somme, dans la manière de concevoir les scènes du Nouveau-Testament et de les traduire par la peinture, il nous semble qu'on ne trouve aucune différence entre l'imagination et le talent de ce byzantin du xiii[e] s. (pourquoi du xiii[e] s. lorsqu'on lit en tête même de la page, xi[e] s.?) et ceux de nos *grands peintres modernes*. Mêmes scènes, mêmes dispositions, mêmes personnages, mêmes costumes, même esprit; il n'y a de différence que dans la science des détails et de la perspective qu'ont les nôtres et qui manquait aux anciens.. » P. 171.

Voici quelques observations de détail :

P. 124. — « L'évangéliaire latin exécuté en l'an 800, à Rome, par Godescalc pour l'empereur Charlemagne. » L'évangéliaire de Godes-

calt a été terminé en 781; on ignore la patrie de l'artiste et l'endroit où il travaillait. P. 150. — Il est question d'un « admirable manuscrit qui existait au dernier siècle et existe *sans doute encore* dans la bibliothèque de Nuremberg. » Il semble qu'il eût été facile de s'assurer de l'existence de ce manuscrit qui est l'objet d'une note étendue. P. 275 et fig. 152. — Je ne comprends pas pour quelles raisons M. B. veut voir dans cette figure à demi-nue « une vierge chrétienne, la vierge Marie peut-être. » P. 299. — M. B, fait de Métaphraste, l'auteur des *Vies des Saints*, un « auteur grec du xe s. suivant les uns, du xiie s. suivant les autres. » Métaphraste n'est pas cependant un inconnu et on a étudié sa biographie : v. Rambaud, *Constantin Porphyrogénète* p. 92 et suiv. L'erreur est d'autant plus inexplicable que M. B. place le manuscrit des *Vies des Saints* qu'il décrit à la fin du xie s. ou au commencement du xiie. P. 304. — La fig. 191 rappelle d'une façon curieuse la disposition de certains pendants d'oreille antiques. P. 307 et fig. 192. — M. B. signale « un chrisme et une croix montée sur un groupe de rinceaux, qui étaient sans doute des instruments de mathématiques destinés à tirer des lignes droites ou courbes. » La croix en question est tout simplement de celles qu'on retrouve souvent dans l'art ornemental byzantin.

En résumé, l'ouvrage de M. B. est appelé à rendre de sérieux services. C'est un inventaire complet, consciencieux et qui exigeait beaucoup de patience. L'auteur reconnaît le mérite des miniaturistes byzantins et parfois on l'accuserait plutôt d'un excès d'enthousiasme. Il serait à souhaiter qu'on eût, pour toutes les bibliothèques qui possèdent des manuscrits grecs à miniatures, de semblables guides.

C. Bayet.

---

101. — Cl. Pallu de Lessert, **Etudes sur le droit public et l'organisation sociale de l'Afrique romaine.** — II. Les Gouverneurs de Maurétanie. Paris, 1885, chez A. Picard, 55 pages.

Tous ceux qui s'occupent des antiquités africaines connaissent le mémoire de M. Pallu de Lessert sur les « assemblées provinciales de l'Afrique romaine »; c'était le premier travail de l'auteur : on le remarqua. Le fascicule publié aujourd'hui à part dans la Bibliothèque des antiquités africaines de M. Poinssot en est la suite; il contient une étude sur les gouverneurs de Maurétanie. Un court préambule sur les provinces de Maurétanie, leurs vicissitudes, leur mode de gouvernement, est suivi de la liste des gouverneurs du pays, divisée en quatre parties : Maurétanie Césarienne, — Maurétanie Sitifienne, — Maurétanie Tingitane, — incertains.

Cette étude se fait surtout remarquer par une grande indépendance de jugement. M. P. de L. connait tous les travaux publiés sur la question, mais il tient à réserver son opinion jusqu'à ce que la lumière soit

complète pour lui. C'est une grande qualité, et qui est rare; il est si aisé de s'approprier une théorie toute faite et de la rajeunir en apparence! M. P. de L. a-t-il réussi à mieux faire que ses prédécesseurs? On en jugera par ce qui va suivre.

Dès la troisième page du travail, l'auteur est amené à parler de la période où la légion *III Augusta*, ayant été, par punition, envoyée loin de l'Afrique, la Numidie n'avait plus de légat pro-préteur. A cette époque, dit M. Mommsen dans la préface du VIII[e] volume du *Corpus*, il y a en Maurétanie un légat pro-préteur, de même qu'il y a une légion, la *XXII Primigenia;* donc il ne doit plus y avoir de *procurator praeses* comme auparavant; les procurateurs dont on rencontre la mention sont des procurateurs particuliers de l'empereur, non des procurateurs de toute la province. M. P. de L. cite, au contraire, deux exemples mentionnant des *praesides* pendant cette période, l'un tiré de Capitolin qui n'a pas grande valeur, l'autre fourni par le *Corpus* (VIII, 8809) qui est incontestable. Il est donc conduit à nier que l'inscription unique où est signalé un légat pro-préteur de Maurétanie doive être rapportée à la période d'exil de la légion *III Augusta*, et à assimiler ce légat aux chefs militaires que les empereurs appelèrent plus d'une fois, d'après les historiens, à réprimer les révoltes des Maures, et qu'on trouve désignés sous le nom vague de *legati*. Si cette assimilation peut être contestée, il n'en est pas de même des autres assertions de l'auteur, et je ne vois pas, pour ma part, pourquoi le texte n° 8809 du *Corpus*, qui contient un exemple de *cursus honorum* parfaitement régulier, n'appartiendrait pas à une époque antérieure à Gordien. Dans ce cas, il faudrait admettre que le pays continua à être gouverné par un procurateur *praeses*, ayant à sa disposition une légion. — Car il n'est guère admissible que l'Afrique entière n'ait été défendue que par des troupes auxiliaires pendant quinze ans — ce qui nous conduirait à supposer que le pays a eu temporairement, au point de vue militaire, une organisation analogue à celle qui exista en Egypte pendant tout l'empire. M. P. de L. me paraît donc avoir raison sur ce point. Il n'en est pas de même, à mon sens, de deux autres assertions qu'il émet ensuite. Revenant à une ancienne théorie, il considère Capellien, non pas comme un légat de Numidie, mais comme un gouverneur de Maurétanie. Les données que nous possédons sur ce personnage étant obscures et dues à deux historiens de médiocre valeur, Hérodien et Capitolin, il ne faut point chercher dans les renseignements qu'ils fournissent une rigueur dont ils ne sont pas coutumiers; mais lorsque, par bonheur, ils avancent un fait précis, il est imprudent de ne pas en tenir compte. Or Hérodien dit positivement, et M. P. de L. l'avoue, que Capellien était d'ordre sénatorial; en conséquence il ne pouvait être ni procurateur de Maurétanie, ni « chef de bureau arabe » *(praefectus gentium)*. Plus loin, M. P. de L. attribue le licenciement de la légion *III Augusta* à Maximin, contre l'opinion généralement admise, qui y voit un acte de vengeance de

Gordien III. Si le surnom de *Maximiana*, donné à la légion et qu'on rencontre une seule fois, a été martelé sur le monument, c'est, dit-il, une protestation privée, indice de l'esprit insoumis de la légion, à l'avènement de Maximin, qui fut forcé de sévir contre elle. Les auteurs du *Corpus* voient au contraire, dans ce martelage, un acte de condamnation officielle, analogue à ceux qui se produisaient à la mort des empereurs dont on voulait effacer la mémoire, et l'attribuent, non au règne de Gordien l'Ancien, comme dit M. P. de L., mais évidemment au début du règne de Gordien III; en quoi, je pense, ils ont raison. Le système de M. P. de L. soulève de plus grosses difficultés encore que celui qu'il a entrepris de combattre.

Je passe maintenant à la liste chronologique des gouverneurs de Maurétanie. Je ne veux pas chicaner l'auteur sur des détails, par exemple, sur le titre de *praefectus* qu'il attribue à Marcius Turbo, à la troisième page, d'après une leçon d'un texte de Spartien, qu'il abandonne ailleurs, ou sur la présence dans sa liste d'un personnage qui n'a jamais été gouverneur de Maurétanie, Lusius Quietus (cf. Borghesi, *Œuv.*, I, p. 505); mais il me permettra de regretter qu'il ait abandonné la méthode suivie par ceux qui ont rédigé avant lui des Fastes de provinces. J'aurais voulu trouver à côté du nom de chaque gouverneur la date à laquelle il est entré en charge et celle où il en est sorti, d'une façon précise, quand on connaît ces dates, approximativement, quand on n'en est pas certain; s'il avait adopté ce système, il aurait été obligé de serrer de plus près encore son étude, et nous y aurions tous gagné. Il eût fallu aussi ajouter à ce travail une liste des gouverneurs de Maurétanie, par ordre alphabétique, pour faciliter les recherches; mais cette lacune est réparable, et nous savons qu'elle sera réparée prochainement. Je tiens à dire, en terminant, que, malgré les quelques réserves que j'ai cru devoir faire, l'étude que M. Pallu de Lessert a consacrée aux gouverneurs de Maurétanie est très intéressante, et qu'elle sera d'un grand secours à ceux qui voudront s'occuper désormais de l'histoire de cette partie de l'Afrique sous l'empire romain.

R. Cagnat.

---

102. — **Gazette archéologique. Recueil de monuments pour servir à la connaissance et à l'histoire de l'art dans l'antiquité et le moyen-âge**, publié par les soins de J. de Witte et Robert de Lasteyrie. 10e année, 1885. Paris, A. Lévy. 1 vol. gr. in-4 de 456 pages, 45 planches tirées à part et 43 vignettes.

I. — *Archéologie antique* [1].

Babelon (E.). — *Tête d'aveugle du musée d'Orléans.* Pages 1-3

---

1. Comme l'année dernière (premier semestre, p. 122), je divise les articles en deux séries : il y en a 19 relatifs à l'archéologie antique, et 15 relatifs au moyen âge.

(planche). — Cette tête, d'origine grecque, a dû être offerte en ex-voto à Esculape. Les figures antiques, dont les yeux sont fermés ainsi, sont rares.

Schlumberger (G.). — *Bandeaux d'or estampés d'époque archaïque, trouvés près de Cacérès (Estramadure).* P. 4-10 (planche).

Reinach (S.) — *Têtes chypriotes en calcaire du musée de Constantinople.* P. 11-12 (planche).

Hauser (Fr.). — *Note sur un miroir grec du cabinet des médailles.* P. 13-16. L'auteur le compare avec le fameux miroir étrusque de Sémélé (conservé au musée de Berlin), dont celui-ci n'est qu'une mauvaise copie.

Ravaisson (Félix). — *L'Hercule* Ἐπιτραπέζιος *de Lysippe.* P. 29-50; 65-76. (Belles planches.) — Cet article est le plus important et le plus remarquable du volume. L'auteur commence par examiner ce qu'on sait des œuvres du célèbre sculpteur d'Alexandre; en particulier, les diverses reproductions d'un de ses principaux morceaux, la statuette en bronze d'Hercule, destinée à être placée sur la table du roi. Parmi différents types ou fragments analogues, il en signale plusieurs au British Museum, au Louvre, et surtout à l'Ecole des Beaux-Arts, qui possède un plâtre dont on ne connaît plus aujourd'hui l'original. — S'étendant alors sur le style de l'artiste, M. R. étudie en quelques pages brillantes l'art grec et son idéal, et la méthode particulière à Lysippe, qui se distingue par une observation nouvelle de la nature, par la vérité et la variété, et renonce à toute tradition des types convenus, des *canons*. On remarque chez cet artiste une grande étude de la force jointe à la souplesse, de la douceur unie à l'énergie. Ceci le conduit, à vrai dire, à exagérer les diverses qualités qu'il réunit en un même individu, et de là naît la *disproportion ;* à Lysippe comme à Michel-Ange, on peut faire un reproche de cette nature. Le défaut, à vrai dire, est corrigé par une science parfaite de l'*harmonie* « cette connaissance d'un ordre indéfinissable caché en un certain désordre; » mais l'exemple est dangereux quand il passe du maître aux élèves. Aussi l'auteur conclut-il que « sans se laisser entraîner aussi loin que le grand artiste florentin sur la pente qui éloigne de l'observation de la nature, Lysippe montra le chemin qui, par là, devait conduire l'art à sa décadence. »

M. R. passe ensuite en revue les principales imitations connues qui peuvent être rapprochées de la manière de Lysippe, et insiste sur l'utilité qu'il y a, pour le classement des monuments et l'histoire critique de l'art, à rechercher les répétitions pouvant s'être conservées des anciens chefs-d'œuvre les plus caractéristiques. Enfin, il termine par une étude détaillée de l'Hercule Ἐπιτραπέζιος, et le rapproche des Silènes, dont l'artiste lui a donné un peu l'allure, dans le but de figurer l'idée de repos jointe à celle de liberté, heureux « mélange de l'élégance grecque avec quelque chose de la surabondance orientale ».

Collignon (Max.). — *Bas-relief en stuc trouvé à la Farnésine.*

P. 87-90 (planche). — Figures d'un style d'une grande élégance quoique le tableau soit purement décoratif; on peut sans crainte l'attribuer à un artiste grec.

WITTE (J. DE). — *Venus genitrix*. P. 91-92 (belle planche). Il s'agit d'une charmante figurine de bronze trouvée en Asie-Mineure.

BABELON (E). — *La Mosaïque de Lillebonne*. P. 99-101 (belle planche). — Un des plus importants monuments gallo-romains connus en France, découvert dans l'antique Juliobona (Seine-Inférieure) et mesurant 5m80 sur 5m60. Il a été vendu cette année à l'hôtel Drouot.

BARTHÉLEMY (A. DE). — *Tête d'un Gaulois au musée de Bologne*. P. 102 (planche).

THÉDENAT (H.) et A. HÉRON DE VILLEFOSSE. — *Les trésors de vaisselle d'argent trouvés en Gaule*. Suite et fin. P. 105-113; 256-262. (Voir les planches à l'année 1884.) — Les auteurs étudient ici particulièrement les 32 pièces du trésor trouvé à Montcornet (Aisne), et donnent dans leur commentaire des détails approfondis sur l'usage de dorer l'argent et le bronze, chez les Romains.

REINACH (S.) et E. BABELON. — *Sculptures antiques trouvées à Carthage*. P. 129-142 (planche). — Détails sur le musée formé au couvent de Saint-Louis à Carthage, par le P. Delattre, et études iconographiques sur plusieurs têtes de la bonne époque romaine, et quelques bas-reliefs.

PERROT (G.). — *Figurines sardes du cabinet des médailles de Paris*. P. 177-183 (belle planche). — Types très bizarres d'un art grossier mais intéressant et dont les restes sont fort rares. L'auteur joint à leur étude de nombreux détails sur les peuplades peu connues de la Sardaigne.

MONCEAUX (P.). — *Fouilles et recherches archéologiques au sanctuaire des jeux isthmiques*. — Suite et fin. P. 205-214, 402-412 (Voy. le plan dans le vol. de 1884). — Les documents signalés ici et auxquels ont donné lieu les travaux pratiqués par l'auteur dans les environs de Corinthe, sont relatifs aux voies sacrées (M. P. M. en reconnaît trois); au stade et au théâtre; au vallon sacré; au mur de défense de l'isthme; aux ruines d'Ephyra; au *diolcos* destiné à permettre le transport des petits vaisseaux à travers l'isthme (M. M. démontre qu'il devait faire communiquer les ports de Cenchreae et Lechaeon); enfin à la nécropole de Corinthe et aux inscriptions qui ont pu y être relevées.

REINACH (S.). — *Enfant criophore, statuette en bronze du cabinet des médailles*. P. 215-217 (belle planche). Le type est curieux, mais dur et sans grâce; il a été trouvé à Rimat, près de Saïda, et peut être attribué au IIe ou au IIIe siècle.

BABELON (E). — *Sarcophage romain trouvé à Antioche*. P. 233-235 (planche). — Très riche monument funéraire orné de sculptures; les photographies ont été envoyées par le capitaine G. Marmier.

POTTIER (E.). — *Lécythes à fond blanc et à fond bistre du cabinet*

des médailles. P. 277-285 (planche). — Catalogue descriptif accompagné d'appréciations et de détails historiques.

ODOBESCO (A.). — *Coupe d'argent de la déesse Nana-Anat.* P. 286-296 (planche). — Cette très curieuse pièce indo-persique, d'une belle conservation, est depuis un demi-siècle au cabinet des médailles. L'auteur s'applique d'abord, peut-être un peu minutieusement, à expliquer l'animal extraordinaire sur lequel la déesse est assise, et il y voit une girafe, animal choisi précisément pour sa rareté.

LAIGUE (Louis DE). — *Génie funèbre; marbre découvert à Rome.* P. 297-300 (belle planche). — Ce fragment remarquable et bien conservé, a été trouvé dans les jardins de Salluste; il comprend tout le haut du corps jusqu'à la naissance des cuisses. L'expression pensive de la tête est fort belle. La figure, faite pour être vue de profil, devait être appuyée à gauche sur un attribut qui manque ainsi que le bras.

CHABOUILLET (A.). — *Etude sur quelques camées du Cabinet des médailles.* P. 396-401 (très belle planche). — Premier article. Camée attribué à Séleucus I Nicator, roi de Syrie, etc.; étude iconographique sur cette œuvre remarquable et pleine de caractère, la plus importante de la donation de Luynes.

II. — *Archéologie du Moyen âge et de la Renaissance.*

LASTEYRIE (R. DE). — *Miniatures inédites de l'Hortus Deliciarum* (XIIe siècle). P. 17-28; 145-160 (planches). — Suite et fin de ces intéressantes descriptions de pages inédites du célèbre ms. de Strasbourg, perdu en 1870, qui devaient être reproduites par M. de Bastard; tous les extraits et copies ont été données depuis peu à la Bibliothèque Nationale. — L'auteur termine par une table bibliographique très complète des diverses reproductions des figures du ms.

COURAJOD (L.). — *Le David de bronze du château de Bury, sculpté par Michel-Ange.* P. 77-86 (planche et vign.). — L'auteur fait remarquer que la recherche des copies ou des imitations peut être aussi utile pour les statues célèbres de la Renaissance aujourd'hui perdues que pour celles de l'antiquité. Le David de marbre de Florence n'est pas perdu; c'est un autre David, analogue, mais en bronze. L'auteur cherche à se rendre compte de cet original à l'aide d'une statuette possédée par le conservateur du musée de Pesth, M. Ch. Pulszky.

TSCHUDI (H. DE). — *Le tombeau des ducs d'Orléans à Saint-Denis.* P. 93-98 (planche). — Œuvre italienne mais dont le plan général est probablement dû à un artiste français.

PALUSTRE (L.). — *Vierge du XIVe siècle à la cathédrale de Langres.* P. 103-4 (belle planche). — Statuette en marbre blanc du commencement du XIVe siècle, avec applications colorées.

PALUSTRE (L.). — *Orfèvrerie bretonne. Croix processionnelle du XVIe siècle.* P. 143-4 (très belle planche). — Remarquable pièce d'orfèvrerie conservée dans le trésor de Saint-Jean-du-Doigt. Elle représente

le Christ et, sur deux tiges, la Vierge et saint Jean. Les bras portent deux petites clochettes. Jolie sculpture et fine décoration.

Molinier (E.). — *Aiguière en bronze représentant un centaure.* P. 161-8 (très belle planche). — Pièce du XIIe siècle du musée de Budapest. Le sujet est bien rare dans l'iconographie du moyen âge; l'auteur s'applique à nous en présenter l'histoire.

Müntz (E.). — *Notice sur un plan inédit de Rome à la fin du* XIVe *siècle.* P. 169-176 (planche). — Il fait partie du célèbre Livre d'heures du duc de Berry, qui appartient au duc d'Aumale, et dont les auteurs éminents paraissent être italiens. Détails sur ces miniatures.

Lefèvre-Pontalis (E.). — *Croix en pierre des* XIe *et* XIIe *siècles dans le nord de la France.* P. 218-224 (planche). — Il s'agit des croix fixées sur les pignons des églises et dont le nombre est aujourd'hui fort restreint, tant à cause de la fragilité de ces dalles minces, que des remaniements fréquemment pratiqués aux toitures. La plus ancienne est à la basse œuvre de Beauvais; elle est encastrée dans le pignon. La plupart, placées à la pointe de ce pignon, sont à jour, et parfois d'une grande élégance, comme celle de Bruyères. L'auteur en a dessiné quatorze types.

Ramé (A.). — *Explication du bas-relief de Souillac. La légende de Théophile.* P. 225-232 (planche). — Notice iconographique sur une sculpture romane assez célèbre mais restée sans interprétation. L'auteur ajoute quelques détails historiques sur la légende ici représentée et qui était fort populaire, notamment aux XIIe et XIIIe siècles.

Courajod (L.). — *Jacques Morel, sculpteur bourguignon du* XVe *siècle.* P. 236-255 (belle planche). — Notice approfondie sur l'auteur du tombeau de Charles de Bourbon et d'Agnès de Bourgogne, conservé dans l'église de Souvigny (Allier) et dont les moulages sont au musée du Trocadéro. Ce sculpteur était de Montpellier, mais les ducs faisaient venir leurs artistes de loin, même d'Espagne. M. C. ajoute des détails nombreux et intéressants sur ces magnifiques monuments funéraires commandés par les ducs de Bourgogne dès la fin du XIVe siècle, et sur leur influence, qui ne produisit pas seulement une grande impression dans tout l'Est et jusqu'au Midi, mais créa une nouvelle école d'art.

Durand (G.). — *Croix provenant du Paraclet, conservée à la cathédrale d'Amiens.* P. 301-307 (planche). — Charmante pièce de vermeil d'un travail français du XIIIe siècle, faite pour être portée en procession ou fixée sur un autel. C'est un spécimen achevé de bon goût, de simplicité et de finesse; elle est ornée de pierres gravées antiques, de nielles et filigranes, mais sans saillie.

Linas (Ch. de). — *Le diptyque de S. Nicaise au trésor de la cathédrale de Tournai.* P. 308-316 (planche). — Les deux feuillets d'ivoire présentent chacun un grand médaillon circulaire accompagné au dessus et au dessous d'ornements végétaux ou de figures. L'auteur les attribue

au début du XIe siècle, et s'étend à ce propos sur l'art tournaisien, son histoire et ses œuvres.

Le Blant (E.). — *Introduction à l'Etude des sarcophages chrétiens de la Gaule.* P. 357-376 (4 planches). — Ce chapitre précède l'ouvrage que l'auteur est sur le point de publier dans la coll. des *Documents inédits,* et qui fera suite au volume déjà consacré aux Sarcophages d'Arles. L'habitude de faire servir aux corps des saints les beaux sarcophages antiques qu'on retrouvait est cause d'une influence réelle sur la sculpture chrétienne et explique le nombre des débris qui nous restent. De là aussi le mélange si curieux de types tirés des mythes païens, et des nouveaux symboles de l'Eglise chrétienne. C'a été presque jusqu'à nos jours la source des interprétations les plus fantaisistes de la part des archéologues qui ne pensaient y voir que des symboles classiques. — Le total des œuvres étudiées dans l'ouvrage en préparation est de 295, du IVe au VIe siècle.

Courajod (L.). — *Une sculpture d'Antonio di Giusto Betti au musée du Louvre.* P. 377-381 (planche). — Buste originairement contenu dans un médaillon : jeune guerrier d'un profil très original, un portrait, à coup sûr. Un rapprochement de ce type avec celui des apôtres du tombeau de Louis XII à Saint-Denis, a fourni heureusement à l'auteur le nom du sculpteur qu'il cherchait.

Courajod (L.). — *Quelques sculptures en bronze de Filarète.* P. 382-391 (planche). — Premier article : étude sur une réduction du Marc-Aurèle du Capitole, de 1465. L'auteur y relève une inscription précieuse, et s'étend surtout sur les applications d'émaux peints qu'on trouve sur le bronze : c'est un exemple plus ancien que tous ceux connus jusqu'à présent en France et qui prouve l'indépendance et même l'antériorité de l'Italie. L'auteur triomphe dans sa démonstration en termes qui pourraient être un peu moins violents.

Müntz. (E.). — *Fresques inédites du palais des papes à Avignon et de la Chartreuse de Villeneuve.* P. 392-395 (planche). — Préambule d'une étude analytique (à suivre).

H. de Curzon.

---

103. — **Un mignon de la Cour de Henri III.** Louis de Clermont, sieur de Bussy d'Ambroise, gouverneur d'Anjou, par André Joubert. Trois eaux-fortes de Pierre Vidal. 1 vol. in-8; Angers et Paris, 1885, VIII-280 pages.

C'est surtout comme gouverneur d'Anjou que M. André Joubert a envisagé ce curieux personnage de Bussy d'Amboise que la légende et le roman ont tour à tour popularisé. Malheureusement M. A. J. n'a pas su ou voulu se borner à ce seul point de vue. Les documents extraits des archives du pays qu'il avait sous la main lui permettaient de tracer un tableau intéressant de l'administration de Bussy en Anjou, mais il ne s'est pas arrêté là, et, séduit par la renommée du personnage, il a voulu raconter sa vie entière. Dès lors ce qui ne devait être qu'un cha-

pitre d'histoire locale est devenu un livre qui forcément touche par bien des points à l'histoire générale et la composition, l'intérêt, l'exactitude même de ce livre se sont ressentis de ce développement que les matériaux accumulés ne permettaient pas.

Et d'abord la vie de Bussy d'Amboise vaut-elle qu'on lui consacre un volume entier? Né en 1549, mort en 1579, il a vécu trente ans à peine et tout son rôle politique se résume dans son gouvernement de l'Anjou et dans l'influence qu'il a pu avoir sur la conduite et les déterminations du duc d'Anjou dont il était le favori. Ce dernier côté de la vie de Bussy, qui est certainement le plus inconnu, aurait aussi été le plus intéressant pour nous. Peut-être nous aurait-il été permis de pénétrer davantage, en étudiant le favori, la flottante figure du maître, de cet énigmatique duc d'Anjou, le seul des fils de Catherine de Médicis qui n'ait jamais régné, après avoir passé sa vie dans la perpétuelle recherche d'un trône? Or, c'est justement ce côté que M. A. J. a le plus laissé dans l'ombre. Il n'a que quelques lignes sur l'expédition du duc d'Anjou aux Pays-Bas en 1578 (pp. 134-135 et 145-146) et l'on chercherait vainement dans son livre un renseignement précis sur la situation que devait avoir Bussy vis à vis de son maître et sur la part qu'il dût prenà ses résolutions. La raison de cet oubli est simple. A part les archives angevines, M. A. J. n'a guère consulté sur son héros que les documents imprimés. Il cite fréquemment la correspondance des ambassadeurs toscans publiée par M. Desjardins, mais il semble ignorer que d'autres pièces du même genre auraient pu lui fournir de précieux renseignements. Telles sont, par exemple, les dépêches des envoyés espagnols à la cour de France, et en particulier celles du secrétaire Aguilon et des ambassadeurs Çuniga et Vargas qui vont de 1571 à 1580 et sont conservées aux Archives nationales [1].

Ce manque de documents a amené M. A. J. à remplir son volume de choses qui font longueur. Le premier chapitre, par exemple, n'est qu'une sorte de résumé général qui aurait pu être supprimé sans inconvénient, tout ce qu'il contient d'intéressant se trouvant répété dans les chapitres suivants. Il en est de même pour le chapitre xv consacré tout entier à l'examen de cette question : La dame de Montsoreau était-elle coupable? Franchement, est-il possible de juger de ces sortes de choses à trois cents ans de distance, et y a-t-il utilité à le faire alors qu'aucun fait important, qu'aucun problème historique ne s'y rattache?

Cette nécessité d'allonger la matière a sur d'autres points porté malheur à M. André Joubert. Sa narration est encombrée de citations de textes qui en rompent à chaque instant l'unité, quelquefois de la façon la plus bizarre. C'est ainsi qu'il écrit (p. 25) cette phrase : « Le prince, cédant aux instances des rivaux du Mignon, obtint du roi l'expulsion de la plus chère des dames d'honneur de Marguerite. « Chiamata, Perigny, la quale, si crede, tenesse mano all' amicizia che Bussy aveva con la

1. Arch. nat. K. 1526-1558.

sua padrona; » au dire de l'ambassadeur vénitien. » On avouera que pour qui ne sait pas l'italien, la phrase est incompréhensible. M. A. J. avait d'autant moins besoin d'insérer autant de documents dans son récit qu'une partie d'entre eux fait double emploi.

Ainsi le chapitre XI *(Querelle de Bussy et d'Oraison)* est rempli presqu'en entier par sept lettres ou extraits de lettres échangées entre le duc d'Anjou, Bussy et son adversaire Lyon d'Oraison, seigneur de Barles. Or tout ces textes, sauf un, sont reproduits in-extenso au numéro IV des Pièces justificatives.

D'autres ne sont pas inédits. Par exemple, tous les documents du chapitre VII relatifs aux exactions des soldats de Bussy en Anjou, et le numéro II des Pièces justificatives, qui se rapporte au même sujet, avaient déjà été publiés par M. Arthur Bertrand, au tome II de la *Revue historique et archéologique du Maine,* et M. A. J. ne l'ignorait pas puisqu'il cite M. A. Bertrand pour un de ces documents [1].

Ces trop nombreuses citations ne sont pas seules du reste à embarrasser le récit. M. A. J. y insère à chaque instant des notices généalogiques sur les personnages du temps qui sont souvent peu nécessaires. D'autant plus que beaucoup d'entre elles sont simplement empruntées à l'excellent *Dictionnaire historique, géographique et biographique du Maine-et-Loire*, de M. Célestin Port où il eût été facile d'aller les chercher. Nous citerons particulièrement les passages relatifs à François Bellanger (p. 101), à Jousselin et à Lemercier (p. 102), à Adam Vandellant (p. 125).

Ce n'est pas du reste le seul emprunt que M. A. J. ait fait à M. C. Port. Il lui a pris en partie son récit de la mort de Bussy et, chose plus grave, sans le citer. Qu'on en juge :

Texte de M. C. Port.

« Celui-ci part en hâte, arrive au château de la Contancière... La comtesse, le pistolet sur la gorge, fut réduite à convier par écrit son amant à un rendez-vous pour la nuit, avec Colasseau, le lieutenant-général de Saumur, agent de ses amours...

Il fait tête et blesse grièvement quatre des assassins; son épée brisée il se défend encore avec les débris de bancs, de tables, d'escabeaux, et tout blessé allait s'échapper par la fenêtre, quand un dernier coup, reçu par derrière, l'étend mort sous la fenêtre. Colasseau, son complice, retenu dans une autre chambre est ignoblement étouflé. Les deux corps jetés dans les fossés furent apportés le lendemain à Saumur et inhumés. »

Texte de M. A. Joubert.

« Il part, il court, il vole et arrive bientôt à la Contancière. La comtesse, le pistolet sur la gorge, est réduite à convier par écrit son amant à un rendez-vous pour la nuit, avec Claude Colasseau, le lieutenant-criminel de Saumur, « qu'on disait estre macquereau dudict sieur de Bussy »... Il fait tête et blesse grièvement quatre des assassins, son épée brisée, il se défend encore avec les débris de bancs, des tables et des escabeaux. Criblé de blessures, il va cependant s'échapper par la fenêtre et sauter dans les fossés du château, lorsqu'un dernier coup reçu par derrière, l'étend inanimé aux pieds de son ennemi. Colasseau, retenu dans une autre chambre par les gens du comte, est ignoblement étouffé. Les deux

1. P. 81, note 2.

(*Dict. hist. géogr. et biogr. du Maine-et-Loire*, t. I, vº Bussy).

corps jetés dans les fossés, en sont retirés, apportés le lendemain à Saumur et inhumés. » (pp. 175-176).

En résumé, après M. A. Bertrand, il y avait encore une étude intéressante à faire sur le gouvernement de Bussy en Anjou. Pour avoir voulu embrasser la vie entière de son héros, M. A. Joubert a fait un livre qui témoigne d'un manque de proportions dans la composition et d'une hâte dans les recherches regrettables. Ses précédents travaux d'histoire locale nous avaient fait augurer beaucoup mieux de son œuvre. Cependant, malgré les défauts que nous avons signalés, elle contient quelques détails et quelques pièces qui offrent de l'intérêt, et nous espérons que les nombreuses publications que nous annonce l'auteur, lui fourniront l'occasion de prendre sa revanche.

Louis Farges.

---

104. — **Concini maréchal d'Ancre.** Son gouvernement en Picardie, 1611-1617 (avec portrait), par F. Pouy. Amiens, imprimerie Douillet, 1885. Grand in-8 de 158 p.

Ce que Victor Cousin et M. B. Zeller ont tenté de faire pour le connétable de Luynes, M. Pouy le tente aujourd'hui pour le maréchal d'Ancre : il entreprend de prouver que Concini valut beaucoup mieux que sa réputation. Il rappelle d'abord (p. 5) que les historiens du xviie siècle, presque tous hostiles au favori de Marie de Médicis, « ont puisé leurs récits dans les pamphlets et les anecdotes du temps, négligeant les autres sources d'informations, notamment les correspondances particulières et divers autres documents, pourtant si précieux à consulter ». Dans les deux siècles suivants et jusqu'à nos jours, ajoute-t-il, « on a suivi, à peu de chose près, le même procédé, rééditant les mêmes versions et perpétuant les mêmes erreurs, sans nouvel examen, sans contrôle approfondi » [1]. M. P. écartant tout parti-pris, a voulu étudier le caractère et les actes de Concini d'après des pièces dignes de foi. S'occupant impartialement de l'homme d'Etat en général, du gouverneur de Picardie en particulier, il a montré combien de vaines exagérations, de fausses imputations ont été admises par les biographes « du célèbre courtisan », et il a pu, comme il s'exprime (p. 12) « rendre à la mémoire du maréchal d'Ancre et de sa femme Eléonore, la justice que l'histoire leur doit, qu'elle a rendue à des personnes plus coupables et qui ne furent pas comme eux cruellement punis ». M. P. est un travailleur trop sérieux, un trop judicieux critique, pour qu'on le soupçonne un seul moment d'avoir entrepris une paradoxale réhabilitation

---

1. Les témoignages favorables ou demi-favorables à Concini allégués par M. P. (p. 5-10), sont d'inégale valeur. On trouve là le maréchal d'Estrées, les frères de Sainte-Marthe, Le Vassor, le marquis de la Fare, Voltaire, le P. Loriquet, Dusevel, Jal, de Beauvillé, M. Victor Duruy, M. Borel d'Hauterive.

complète de Concini. Aussi éloigné des molles complaisances de l'apologiste à tout prix que des iniques rigueurs d'un juge à préventions, il fait d'une main sûre la part du bien et du mal, et s'il n'hésite pas à reconnaître en Concini un homme qui fut dévoré de toutes les flammes de l'ambition et de la cupidité, il ne craint pas, d'un autre côté, de le louer hautement d'avoir rendu un éminent service à notre pays (p. 12) : « On ignore ou l'on oublie généralement que Concini, naturalisé français, a, par sa fidélité à la cause de l'unité nationale, puissamment contribué à maintenir cette unité, en s'opposant aux entreprises séparatistes des princes et de leurs partisans. C'est un des points historiques que j'ai pu remettre en lumière ».

Le travail de M. P. est divisé en huit chapitres : dans les quatre premiers, l'auteur, après avoir dit quelques mots de l'origine des Concini et de leur situation à la cour, retrace avec une exactitude parfaite l'histoire du séjour du maréchal d'Ancre à Amiens, examinant tour à tour les griefs imputés au gouverneur de Picardie et accordant une attention spéciale (chapitre IV) à un incident resté célèbre, le meurtre de Prouville [1]. Le chapitre suivant contient un récit détaillé de l'assassinat de Concini. Dans le chapitre VI, qui a pour titre *Variétés*, M. P. a réuni toute sorte de particularités intéressantes (*Concini entrant au parlement botté et éperonné, le chapeau sur la tête. Mot de la maréchale d'Ancre sur Marie de Médicis. — Concini est-il représenté dans une gravure du temps de la Fronde?* [2] *— L'épée du maréchal d'Ancre. — Projets de divorce avec Léonora, et d'alliance de Concini avec Mlle de Vendôme. — La populace de Paris a-t-elle mangé le cadavre de Concini?* [3] *— Anecdote relative au marquis de Bonivet*). A ces

---

1. M. P. invoque la déposition de Vincent Ludovici, secrétaire de Concini, lequel, dans le procès fait à la mémoire de son maître, déclara que ce dernier n'avait pas ordonné de poignarder le sieur de Prouville, et qu'il s'était écrié, à la nouvelle de l'assassinat : *Ventre Saint-Paul, c'est trop. Il fallait simplement lui donner les étrivières.*

2. Disons à ce sujet, que M. Pouy a mis en tête de son livre un beau portrait de Concini par Moncornet, et qu'il a fort bien parlé (p. 86-87) d'un autre portrait peint par Lecoq, et dont l'original est à Versailles, galerie des Maréchaux. Voir encore (p. 14) les observations de l'auteur sur un portrait de la maréchale d'Ancre, laquelle, s'il faut en croire cette œuvre d'art, n'aurait pas été la femme laide et sans grâce dont on a tant parlé.

3. M. Pouy ne croit pas (p. 95) à un tel acte de sauvagerie. Je lui objecterai qu'un contemporain bien informé, l'auteur de la meilleure relation que l'on connaisse de la mort du maréchal d'Ancre (à la suite de l'*Histoire des favoris* de Pierre Dupuy, Lyon, tome II, 1667, p. 298) atteste ainsi ce que d'autres chroniqueurs ont passé sous silence : « Il y eut un homme vestu d'escarlatte si enragé, qu'ayant mis sa main dans le corps mort, il en tira sa main toute sanglante et la porta dans sa bouche, pour succer le sang, et avaller quelque petit morceau, qu'il en avait arraché; ce qu'il fit à la veue de plusieurs honnestes gens, qui étoient aux fenestres. Un autre eut moyen de lui arracher le cœur, et l'aller cuire sur les charbons, et le manger publiquement avec du vinaigre. »

pages principalement s'applique cette promesse de la *Préface* (p. 14) : « Je me suis attaché surtout à l'étude des faits les plus caractéristiques et les moins connus, à certains détails piquants et curieux, révélés par des archives, des documents épistolaires et autres, minutieusement compulsés ». Le chapitre VII est d'une singulière valeur au point de vue bibliographique. M. P. y fait connaître un grand nombre d'écrits concernant le maréchal d'Ancre, satires violentes pour la plupart qu'il propose de nommer *Conciniades* [1]. Il nous donne quelques extraits des rares pamphlets intitulés : *le Courrier Picard, le Pasquil Picard* (facétie en vers qui, quoiqu'on en ait dit, n'est point en patois de Picardie), le *Songe*, le *Cotret de mars*, les *advis de Charlot à Colin*, etc. [2]. A la suite de cette revue des imprimés, on remarque (p. 125-127) une liste d'autographes et manuscrits, où figurent surtout des lettres de Concini (avec citations des passages les plus saillants). Le chapitre VIII est formé des *pièces justificatives* que voici : *Documents relatifs à l'entrée solennelle de Concini à Amiens* (d'après les registres des archives municipales de cette ville) ; la *délibération de l'échevinage d'Amiens du 16 avril 1616, relative aux pourparlers et arrangements pris avec le maréchal d'Ancre, pour obtenir la démolition de la citadelle d'Amiens* (mêmes archives); la *déclaration de Louis XIII* (5 septembre 1616) *sur l'arrestation et la détention du prince de Condé (Ibid.)*.

Dans deux pages intitulées : *Un dernier mot*, M. P., récapitulant les résultats de ses consciencieuses recherches, établit : 1° que, sans avoir un génie supérieur, dominant les personnes et les choses, le maréchal a fait preuve de clairvoyance et d'habileté comme homme d'État, notamment en inaugurant au commencement de sa faveur une politique de conciliation ; 2° que, soit pendant la guerre civile, soit dans les négociations, sa conduite a été patriotique; 3° qu'en ce qui concerne sa position en Picardie, il a été l'objet d'attaques pour la plupart injustes et passionnées.

Je ne crois pas que réduites à ces termes, les conclusions de M. Pouy puissent être contestées par aucun des nombreux lecteurs que je souhaite à son excellent recueil.

T. de L.

---

1. Sur les 54 numéros décrits par M. P. la plupart appartiennent aux années 1615, 1616, 1617. Quelques numéros s'appliquent à des publications récentes (1839, 1866, 1872, etc.). On trouvera (p. 120-122) une analyse de *La Florentine*, drame représenté à l'Odéon en 1855 et qui a été attribué au prince Napoléon.

2. On conserve dans la bibliothèque de Carpentras un recueil spécial (M 733) où sont jointes aux *Conciniades* signalées par M. P., beaucoup d'autres pièces non moins rares et non moins curieuses. Le total des pièces en prose ou en vers réunies là sur le maréchal d'Ancre et Léonora Galigaï s'élève à 89. L'énumération de ces pièces forme le premier chapitre d'un travail que je publierai peut-être un jour sous le titre de : *Catalogue des plaquettes de la bibliothèque de Carpentras.*

105. — **Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV**, publiés par le comte Gabriel Jules de Cosnac et E. Pontal, archiviste paléographe. Tome IV (janvier 1692-juin 1695). 1 vol. in-8 de 519 p. Paris, Hachette, 1885. 7 fr. 50.

La publication de ces Mémoires, commencée en 1882, suit régulièrement son cours, et les volumes se succèdent à intervalles égaux, toujours sur le même plan, c'est-à-dire sans éclaircissements historiques et sans tables analytiques. C'est toujours la même gazette impersonnelle et insipide avec des formules comme celles-ci : « *On sut alors... On apprit... On disait... On parlait de...* etc. » Le plus singulier, c'est que l'auteur de ces notes n'écrivait pas au jour le jour, il avait même revu et annoté son travail. Mais quelle révision ! l'on en jugera par l'exemple que voici (p. 316) : « Ce jour là (22 mars 1694) le duc du Maine fut attaqué d'un rhumatisme sur le col assez douloureux (en note : qui n'eut pas de suite), et le maréchal de Noailles d'une espèce de choléra-morbus (en note : il en fut bientôt guéri). » Le volume entier est de cette force ; on y trouve pêle-mêle des indications sur la goutte du roi, sur le siège de Namur, sur la bataille de la Hogue, sur la naissance ou la mort de tel ou tel ; le marquis s'intéresse également à tout, il rédige un *fait divers* et s'abstient de juger les hommes et les événements. Tant que l'ouvrage ne sera pas fini, il ne sera utile qu'à un très petit nombre de travailleurs, à ceux qui, connaissant la date précise d'un fait déterminé, voudront savoir comment il est relaté par le marquis de Sourches. Les autres devront attendre quelques années encore la publication des tables. Ce n'est pas ainsi que procède l'éditeur de Saint-Simon dont les mémoires se lisent avec tant de plaisir, tandis qu'on ne *lira* jamais ceux du marquis de Sourches ; on les consultera, quelquefois avec profit.

A. Gazier

CHRONIQUE

FRANCE. — M. V. Henry nous avait adressé une réplique à la réponse de M. Schuchardt, touchant la question de la fixité des lois phonétiques. Nous avons pensé qu'une Revue du format de la nôtre ne pouvait sans inconvénient prolonger la discussion sur des questions de principes, alors que les adversaires sont beaucoup moins éloignés de s'entendre dans l'application ; sur notre prière, M. Henry a bien voulu renoncer à sa réplique. Nous considérons par conséquent la discussion comme close pour notre recueil, jusqu'à ce qu'elle se rouvre à l'occasion d'un livre nouveau.

GRÈCE. — On sait qu'une commission grecque s'était formée, il y a quelques années, à Marseille, dans le but de réunir l'argent nécessaire pour la publication des œuvres inédites de Coray. Un premier volume avait été déjà publié en 1881 sous le titre : Ἀδαμαντίου Κοραῆ τὰ μετὰ θάνατον εὑρεθέντα συγγράμματα. Ce volume

comprenait les matériaux d'un dictionnaire français-grec et les notes manuscrites de Coray au dictionnaire de l'Académie française. M. Mamoukas, secrétaire général du Ministère de l'Instruction publique, avait été chargé par la commission de Marseille — à qui l'on doit également la translation des cendres de Coray à Athènes — de surveiller cette publication. Après la mort de Mamoukas, ce soin fut confié à M. N. M. Damalas, professeur de théologie à l'Université d'Athènes et compatriote, ainsi que Mamoukas, de Coray. C'est sous la surveillance de M. Damalas qu'ont été réunies les *lettres* de Coray, qui viennent d'être publiées chez Perris, en quatre volumes (1885-86). Le titre de cette publication, sorte de Corpus complet des lettres du savant helléniste, est Ἐπιστολαὶ Ἀδαμαντίου Κοραῆ βουλῇ μὲν καὶ δαπάνῃ τῆς ἐν Μασσαλίᾳ κεντρικῆς ἐπιτροπῆς Κοραῆ ἐπιμελείᾳ δὲ Νικολάου Μ. Δαμαλᾶ.

— Le premier volume de l'*Histoire de la littérature grecque* de M. E. Heitz, professeur à Strasbourg (de Socrate à Démosthène), vient d'être traduit en grec par M. Christos J. Mantzakos, professeur (Athènes, chez Coussoulinos, 1886). Cette histoire continue l'œuvre d'Ottfried Müller.

— M. Cléanthès, professeur à Trieste, a publié tout récemment dans cette ville Πινδάρου τὰ σωζόμενα μετὰ μεταφράσεων, σημειώσεων καὶ πίνακος τῶν λέξεων εἰς τόμους ε' — τόμος Α' (1886, ὑπὸ Κ. Κλεάνθους).

— Les résultats des fouilles exécutées sur l'Acropole ont été, comme on le sait, très heureuses, et on a fait d'importantes trouvailles se rapportant à l'art grec avant Phidias; l'Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική doit décrire ces fouilles avec le plus grand détail.

— M. Zographos avait fondé, il y a quelques années, un fond pour la publication d'éditions des auteurs grecs. Cette Ζωγράφειος Βιβλιοθήκη commencera sous peu. Une grande édition de l'*Antigone* de Sophocle, par le professeur D. Ch. Sémitélos, sera publiée chez Perris, en même temps que le premier volume des tragédies d'Euripide, par D. Bernardakis. M. N. G. Politès travaille à l'*Aristophane*.

INDES. — Sous le titre de *Kâvyamâlâ* et avec la collaboration des pandits Durgâprasâda de Jaypour et Kâçinâthaçarman de Bombay, le pandit Jyeshṭhârâma a commencé, à la Nirṇayavâgara-Press de Bombay, la publication d'une collection d'anciens poèmes sanscrits rares et inédits. La collection, qui paraît par fascicules mensuels de 96 pages in-8°, comprendra des œuvres dramatiques, lyriques, descriptives, narratives, gnomiques et didactiques (alankâra); c'est-à-dire qu'elle embrassera un domaine différent de celui qui est exploité dans le *Pandit*. Les deux fascicules de janvier et de février que nous avons sous les yeux, se divisent chacun en deux parties : 1° Une collection de petits poèmes, *laghukâvyamâlâ*, ayant sa pagination distincte; 2° de grands poèmes, ayant chacun sa pagination propre, ce qui permettra au moment de la reliure, de reconstituer chaque œuvre dans son intégrité. La collection des petits poèmes comprend jusqu'ici : le *Mahâganapatistotra* de Râghavacaitanya, avec un commentaire par un disciple de l'auteur (fin du XIIIe siècle); — le *Çyâmalâdandaka*, curieux exemple de cette forme métrique assez rare, attribué à Kâlidâsa; — la *Mukundamâlâ* de Kulaçekhara, d'après un manuscrit plus correct et plus complet que celui qui se trouve reproduit dans l'anthologie d'Harberlin (34 stances au lieu de 22; dans la dernière, Kulaçekhara se nomme lui-même comme l'auteur et se donne le titre de roi); — la *Sudhâlaharî* de Panditarâja Jagannâtha (XVIIe siècle), ainsi que son *Prânâbharana*. Ce dernier, un éloge ampoulé de Prânanârâyana, roi de Kâmarûpa (cf. *Indian Antiq.*, IX, 188), est accompagné du commentaire de l'auteur. En même temps, les éditeurs nous donnent une liste de 14 ouvrages de cet écrivain d'origine méridionale, qui fut un des lettrés de l'entou-

rage de Dâra Sheko, et sur le compte duquel on ne savait presque rien à l'époque où M. Bergaigne publiait son *Bhâminîvilâsa*; — le *Râjendrakarnapûra*, éloge du roi de Cachemire Harshadeva (1088-1100), par Çambhu; — le *Kalâvilâsa* de Kshemendra, un autre cachemirien (xie siècle), en 10 chants (1, de la ruse et de la fraude *(dambha)* en général; son origine et ses espèces. 2, la rapacité; fraudes des marchands. 3, l'amour; ruses des femmes. 4, ruses des courtisanes. 5, fraudes et violences des scribes et des gens du fisc *(kâyasthas, diviras)*. 6, l'orgueil et l'ivresse. 7, satire des musiciens et des chanteurs : dès ce temps, l'objet le plus coûteux est un ténor. 8, fraudes des orfèvres : c'est par peur des orfèvres que la montagne d'or, le Méru, est allé se placer au pôle nord. Jadis des rats l'avaient rongé jusque dans ses fondements, si bien qu'il menaçait ruine : de ces rats descendent les orfèvres. 9, ruses et coquineries de diverses sortes. 10, la vie honnête et sage opposée à la vie folle. Presque chaque chant est illustré par un récit). Le Kalâvilâsa, qui n'est évidemment que le remaniement d'un fond ancien, permet de se faire une idée de l'œuvre perdue du vieux satirique et moraliste Mûladeva, qui paraît avoir été le Gunâḍhya de toute cette littérature picaresque. Kshemendra s'y montre exactement tel que M. Lévi vient de le caractériser, dans le *Journal asiatique*, d'après la *Brihatkathâmanjarî* : très habile à tourner la sentence et à nouer l'alankâra, mais pitoyable narrateur. — Le commencement du *Vairâgyaçataka* d'Appayadîkshita, grand-père ou grand-oncle de Nîlakanthadîkshita, lequel écrivait sa *Nîlakanthacampû* en 1637. Cet Appayadîkshita, qui a eu plusieurs homonymes, est donc de la deuxième moitié du xvie siècle. Une note des éditeurs donne une liste de ses ouvrages, au nombre de 30. Jusqu'ici on n'en connaissait guère que 3 ou 4. — Les grands poèmes sont : 1° le *Çrîkanthacarita* de Mankha, ministre du roi de Cachemire Jayasimha (1127-1149), avec le commentaire de Jonarâja, le continuateur de la *Râjatarangini*, qui fut en office à la cour de Zain Alâbad Eddin (Jainollabhadîna, 1427-1467). La partie publiée comprend les trois premiers chants et le commencement du quatrième, avec lequel s'ouvre le récit proprement dit. Selon l'usage de cette sorte de composition, le premier est consacré à rendre hommage à Çiva; le deuxième traite des bons et des mauvais poètes; le troisième donne une description poétique du Cachemire (comme trait de couleur locale, je retiens la mention de nombreux cabarets) et des renseignements intéressants sur la famille de l'auteur, sur son grand-père Manmatha, son père Viçvavarta, ses frères aînés Çringâra, Alankâra et Bhringa, dont le premier a joué un rôle important dans les troubles qui mirent fin au règne et à la vie de Harshadeva. — 2° Les deux premières et le commencement de la troisième *vrajyâ* (1, stances érotiques en l'honneur de Çiva et de Pârvatî; 2, stances dont la première syllabe est *a*; 3, stances dont la première syllabe est *â*) de l'*Aryâsaptaçatî* de Govardhana Acârya, avec le commentaire d'Anantapandita. L'*Aryâsaptaçatî* est une version *sensu lato* du *Saptaçataka* prâcrit de Hâla. L'auteur ne cite, en fait de poètes illustres ayant vécu avant lui, que Vâlmîki, Vyâsa, Gunâḍhya, Kâlidâsa, Bhavabhûti et Bâna. I, 38 il mentionne son père Nîlâmbara. Dans « l'ornement de la race Sena » de I, 39, que le commentateur identifie avec Pravarasena, le royal auteur du *Setubandha*, les éditeurs voient Lakshmanasena. Ils inclinent, en effet, à accepter la tradition qui place Govardhana à la cour de ce roi du Bengale (commencement du xiie siècle), lequel passe aussi pour avoir été le patron de Jayadeva. Anantapandita, le commentateur, qui, dans la clausule du premier chant, se dit fils de Timâjîpandita, petit-fils de Bâlopandita et arrière petit-fils de Nîlakanthapandita, était originaire des bords de la Godâvarî et appartient au xviie siècle. — Les éditeurs, qui s'acquittent de leur tâche avec beaucoup de conscience, ont ajouté au bas des pages de courtes notes en sanscrit, explicatives

et historiques, où ils se montrent parfaitement au courant des dernières recherches. L'impression est belle et, en général, fort correcte. Je n'ai à leur faire qu'un seul reproche : selon la coutume hindoue, ils n'indiquent ni corrections (sauf deux ou trois), ni variantes, quand il n'est pourtant pas admissible qu'ils aient eu pour tous les morceaux publiés un manuscrit unique et sans fautes. L'abonnement annuel est de 8 1/4 roupies, le port pour l'Europe compris. Les demandes doivent être adressées « to the Proprietor of the Nirnaya-sâgara Press, Kâlbâdevi Road, Bombay ».

P. S. Dans la livraison de mars, que nous avons sous les yeux au moment de la correction, sont relevées quelques variantes. Cette livraison contient : la fin du *Vairâgyaçataka* d'Appayadîkshita ; la suite du *Çrîkanthacarita* de Mankha (chant v et partie du chant vi) et de l'*Aryâsaptaçatî* de Govardhana (fin de 3, stances en *â* ; 4, stances en *i* ; 5, stances en *î* ; commencement de 6, stances en *u*). Les œuvres nouvelles sont : l'*Amritalahari* de Panditarâja Jagannâtha ; la *Vakroktipancâçikâ* de Ratnâkara avec le commentaire de Vallabhadeva ; le commencement de l'*Aucityavicâracarcâ* de Kshemendra ; le commencement de l'*Anargharâghava* de Murâri avec le commentaire de Rucipati ; le commencement (ch. i et partie de ii) du *Kâvyâlankâra* de Rudrata avec le commentaire de Namisâdhu. — A. B.

SUISSE. — Après les patientes investigations et les travaux nombreux consacrés dans les cinquante dernières années à élucider les origines de la réformation à Genève, on pouvait croire qu'il ne restait plus de source originale à découvrir sur ce sujet. Un chercheur infatigable, M. Théophile Dufour, directeur de la Bibliothèque publique de Genève, montre par son exemple qu'il n'en est point ainsi. Il a mis la main, dans les archives de Genève, sur un compte-rendu inédit d'une des discussions publiques qui précédèrent l'établissement officiel de la réformation dans cette ville, la Dispute de Rive en juin 1535, et prouve que ce compte-rendu est dû à Farel. En le publiant dans le tome XXII des *Mémoires et Documents de la Société d'histoire de Genève*, il le fait précéder d'une introduction, dans laquelle il résume, avec sa compétence bien connue, les travaux antérieurs sur ce sujet et reproduit les décisions prises par le conseil de Genève. *(Un opuscule inédit de Farel ; le résumé des actes de la dispute de Rive.* Genève, imprimerie Schuchardt, 1885, in-8°, 42 pages.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 avril 1886.

M. Henri Gouilly, architecte en chef de la ville de Philippeville, adresse à l'Académie la relation de plusieurs découvertes faites sous le sol de la place de l'Église de cette ville. On a mis au jour des fragments de mosaïque, un tombeau avec un squelette, presque complet, enfin une inscription relative à la dédicace d'une église, ainsi conçue :

Magna quod adsurgunt sacris fastigia tectis,
Quae dedit officiis sollicitudo piis,
Martyris ecclesiam venerando nomine dignae
Nobilis antistes perpetuusque pater
Navigius posuit Cristi legisque minister :
Suspiciant cuncti religionis opus.

M. Gaston Boissier communique, de la part de M. R. Cagnat, la copie d'une inscription latine trouvée au lieu dit Ksar Lemsa (Tunisie). Cette inscription est ainsi conçue :

P · MVMMIO · L · F · PAPIR
SATVRNINO · SAC · P · A · ACXIII
DEC · IIVI.... MVNICIP
FVRNITANI · CVICVMOR
DO · HONOREM · FL · OBT
VLISSET · PRON · CVMOR
NAMENTTEMPL · MERC
....XCVSATION · HONOR
(Suivent huit lignes effacées.)

« P. Mummio L. f. Papiria Saturnino, sacerdoti provinciae Africae..... (?), decurioni duumvirali municipii Furnitani, cui, cum ordo honorem flaminii obtulisset, pronam cum ornamentis templi Mercurii ob excusationem honoris..... » Ce texte confirme l'existence, en ce lieu, d'un municipe nommé *Furni*, déjà connu par une autre inscription. Cette même cité a d'ailleurs porté aussi, dans l'antiquité, le nom de *Limisa*, et ce dernier nom s'est perpétué jusqu'à nos jours, avec une légère modification, dans la seconde partie de celui de Ksar Lemsa. Un passage d'Optat, relatif à la persécution de Dioclétien en 314, mentionne les deux villes voisines de Zama et de Furni : cette dernière n'est autre que Ksar Lemsa; la première doit être reconnue dans les ruines de Sidi Amor Djedidi, à 4 kilomètres de Ksar Lemsa vers l'est.

M. G. Schlumberger lit un mémoire intitulé : *Une nouvelle monnaie royale éthiopienne; monnaie d'or du négus Kaleb, roi d'Aksum, conquérant de l'Yémen, au VIe siècle.* Rien n'est plus obscur jusqu'ici que l'état des rares monnaies frappées par les rois païens et chrétiens d'Ethiopie durant les huit premiers siècles de l'ère chrétienne. La plupart des noms de souverains qu'on y voit gravés, en caractères, soit grecs, soit ghéez, ne peuvent être identifiés avec ceux qui figurent sur les listes royales éthiopiennes. La pièce dont M. Schlumberger entretient aujourd'hui l'Académie fait exception. Elle a été envoyée d'Aden à M. Schefer, par l'entreprise de M. Maurice Ries. C'est une petite monnaie d'or, au type ordinaire des monnaies des rois chrétiens d'Aksum. La légende, partie grecque, partie éthiopienne, se traduit ainsi : « Kaleb, roi d'Aksum; Kaleb, fils de Thezena. » Ce prince est connu dans l'histoire. Il fut contemporain des empereurs Justin et Justinien. Attiré en Arabie par les plaintes de saint Arétas et des trois cent quarante martyrs de Nagran, il envahit l'Yémen, pour la seconde fois, en 525, à la tête d'une armée immense, puis il défit et tua le cruel Dou-Nowas, roi juif des Homérites. Après cette victoire, il envoya sa couronne d'or à Jérusalem et se retira dans un couvent, où il mourut en odeur de sainteté. L'Yémen conquis par lui demeura pendant cinquante ans sous la domination de l'Ethiopie.

M. Castan communique un mémoire sur *les Arènes de Vesontio et le Square archéologique du canton nord de Besançon.* Comme toutes les grandes villes romanisées de la Gaule, *Vesontio* ou Besançon possédait un amphithéâtre destiné aux combats de gladiateurs et aux courses d'animaux sauvages. L'historien Jean-Jacques Chiflet, au XVIIe siècle, put voir encore quelques beaux restes de cet édifice. Il en évalue le petit axe à environ 120 pas; les proportions de l'ensemble n'étaient donc guères inférieures à celles des arènes d'Arles et de Nîmes. Les derniers débris qui en subsistaient disparurent dans les fortifications construites par Vauban; le souvenir de l'amphithéâtre s'est conservé seulement jusqu'à nos jours, dans le nom d'une voie publique, la *rue d'Arènes.* L'été dernier seulement, l'abaissement du talus d'une courtine amena la découverte d'une partie des murailles antiques. Sur l'initiative de M. Castan, et grâce au concours du génie militaire, du conseil municipal de Besançon et du conseil général du Doubs, ces débris ont été dégagés et transformés en un square archéologique, analogue à celui qui, dans une autre partie de la ville, encadre les ruines du théâtre. M. Castan décrit ce square et esquisse l'histoire des ruines de l'amphithéâtre de Besançon pendant le moyen âge.

M. Mowat communique une note intitulée : *Explication d'une marque monétaire du temps de Constantin.* La marque en question est formée de deux I et d'une S, le tout surmonté d'un X :

X
IIS

On l'a lue jusqu'ici comme si ces lettres étaient écrites à la suite les unes des autres en une seule ligne : on a joint les deux I à l'X pour en faire le nombre 12, et l'on a cru que l'S était l'abréviation de *semis*, demi. On a donc pensé que cette marque signifiait : douze et demi. M. Mowat expose les motifs qui l'ont conduit à adopter une interprétation différente. Il traduit X par *decima (pars)* et reconnaît dans IIS l'abréviation ordinaire du nom du sesterce. Le tout signifie donc : un

dixième de sesterce; c'est-à-dire, en d'autres termes, le quart d'un as, car le sesterce, comme on sait, valait deux as et demi.

Ouvrages présentés : — par M. Héron de Villefosse : Clément Pallu de Lessert, *Etudes sur le droit public et l'organisation sociale de l'Afrique romaine*, II, *les Gouverneurs de Maurétanie* (dans la *Bibliothèque des antiquités africaines*, publiée sous la direction de M. Julien Poinssot); — par M. Senart : Joseph Halévy, *Essai sur l'origine des écritures indiennes* et *Note sur l'origine de l'écriture perse*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 14 avril.

M. Collignon communique à la Société des photographies des statues récemment découvertes à Athènes et qui paraissent provenir d'un temple d'Athènes-Polias détruit à l'époque des guerres persiques. Ces statues doivent appartenir à la fin du vie siècle avant notre ère. Elles représentent des femmes, dont le costume prête à d'intéressantes observations.

M. l'abbé Bernard signale une découverte d'antiquités préhistoriques à Carhaix (Morbihan).

M. Prost communique un dessin représentant un monument découvert à Neddernheim en Bavière et qui ressemble beaucoup à la colonne de Merten. Une inscription date ce monument de l'an 240, ce qui autorise à reculer l'érection de la colonne de Merten au début du iiie siècle.

M. de Rougé signale la découverte faite à Thèbes par M. Maspero de tout le commencement d'un conte égyptien dont un papyrus du Musée de Berlin nous a conservé le reste. C'est l'histoire d'un personnage nommé Sineha et qui vivait sous la XIIe dynastie.

M. Maxe Werly communique trois vases en terre rouge, noire et blanche et qui ont la forme de singes accroupis. Ces vases auraient été trouvés aux environs de Reims, et remonteraient à l'époque romaine. Toutefois leur forme étrange et dont on ne connaît jusqu'ici point d'analogue ne permet d'accepter cette attribution que sous toute réserve.

Séance du 21 avril.

M. Molinier signale de la part de M. Charles Robert un document depuis longtemps publié en Italie, mais qui paraît avoir échappé aux savants français. Ce document prouve que le fameux médailleur Sperandio s'appelait Savelli et était originaire de Rome.

M. l'abbé Thédenat communique, d'après un estampage que lui a envoyé M. Mireur, une borne milliaire de l'empereur Néron récemment trouvée à Brignolles (Var), et donne des renseignements sur d'autres bornes de la même série découvertes dans la même région.

M. de Rougé présente une bague du xive siècle et une petite boucle du xve, toutes deux en or, récemment découvertes aux Essarts (Vendée).

M. Maxe Werly soumet à l'examen de la Société une balance de bronze de l'époque romaine, fort bien conservée ; on peut lire encore sur la flèche et sur le peson de cette balance les indications pondérales qui y sont gravées.

M. Delaville Leroulx lit un mémoire sur une série de sceaux relatifs à l'Orient latin et conservés aux archives de Malte.

M. de Laurière envoie une note sur deux inscriptions relatives à la bataille de Marignan qui viennent d'être rétablies récemment dans l'église de Fivido en Lombardie.

Le Secrétaire,
R. De Lasteyrie.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 17 mai — 1886

106. — I. **Moderne Rechtsfragen** bei islamitischen Juristen, von Dr Jos. Kohler, professor in Würzburg, 1885, in-8, p. 20.

— II. **Die Commenda** in islamitischen Rechte, von Dr Jos. Kohler, professor in Würzburg, 1885, in-8, p. 18.

M. Kohler, professeur à l'université de Würzbourg, poursuit ses études de sociologie, que la *Revue critique*, dans son numéro du 30 mars 1885, place au premier rang des travaux allemands dans cette science nouvelle. Il a porté récemment ses recherches sur le droit musulman et a publié deux brochures sur diverses questions instructives au point de vue de la législation comparée. Son travail a pour base les traités des docteurs sunnites (Malékites, Hanéfites et Schafiîtes [1]) et schiîtes, que des traductions françaises ou anglaises ont rendus accessibles aux juristes européens.

Malgré les subtilités casuistiques des docteurs musulmans, leur doctrine sut se plier aux besoins du commerce, qui prit un si brillant essor en Orient, sous les Califes de Bagdad, et en Occident, sous les Califes de Cordoue. Le droit civil des Arabes renferme donc un enseignement fécond pour l'histoire juridique du moyen-âge et parfois pour le droit commercial moderne. Cependant le caractère religieux des lois, qui ont leurs racines dans le Coran, le livre révélé, fut un obstacle insurmontable aux progrès des idées sociales et est une des causes qui empêchèrent la civilisation musulmane de s'élever au niveau de notre vie moderne. Les Talmudistes déduisaient aussi leurs règles et leurs lois de la Thora, mais la dispersion des Juifs parmi les sociétés chrétiennes, les fit naturellement bénéficier des avantages qu'offraient ces sociétés. Les Arabes, au contraire, formant une grande nation fermée, restèrent rivés à leurs chaînes. Ce côté désavantageux du droit musulman méritait d'être mis en lumière. Ainsi, la Thora, le Coran et le Droit canon défendent le

1. On sait que ces trois Ecoles forment avec les Hanbalites les quatre sectes orthodoxes.

prêt à intérêt; la société chrétienne s'est débarrassée d'un droit qui ne répondait plus à ses besoins commerciaux; les Juifs, observateurs de la loi imposée à leur communauté, sont libres dans leurs transactions avec des individus étrangers à leur foi; les Musulmans seuls demeurent liés à perpétuité par un commandement divin. La prohibition du prêt à intérêt, dont le but est de garantir de la ruine les familles obérées, devient, dans une société prospère, une gêne pour les commerçants; les capitalistes qui vivent de leurs revenus, s'ingénient à chercher, pour tourner cette mesure prohibitive, des combinaisons qui ne se rencontrent que dans le droit musulman. M. K. cite parmi ces subterfuges : 1° le contrat qui consiste à vendre un objet pour un prix payable à terme et à le racheter immédiatement pour un prix moindre payé comptant, ou, ce qui revient au même, à racheter pour une somme plus forte, payable à terme, un objet vendu comptant; 2° la novation, lorsqu'une somme payable comptant est convertie en une somme plus élevée, payable à terme; 3° la compensation, lorsqu'on stipule qu'une dette sera compensée par une autre dette plus élevée après un certain délai. Tous ces contrats sont déclarés nuls par les juristes, comme usuraires. Mais, malgré les précautions prises, la porte reste ouverte aux fraudes. Chez nous, un prêteur qui ne se contente pas du taux légal, capitalise l'excédent des intérêts convenus; un musulman s'engagera à payer, outre la somme prêtée, le montant des intérêts déguisés comme le prix de vente d'un objet sans valeur *(ma ' mûla)*. Un autre moyen de placer des capitaux avec profit, c'est le *salam* qui consiste à acheter comptant une récolte, des têtes de bétail, etc., livrables après un délai fixé. Ces placements sont non seulement autorisés mais pratiqués par les prêtres musulmans, les Molla et les Mudjtéhid, dont un semblant de légalité suffit à mettre la conscience en repos. Cependant il est un pacte parfaitement légal pour faire fructifier les capitaux, c'est la commandite qui fait l'objet de la deuxième monographie.

La commandite est un contrat par lequel un capitaliste verse une somme entre les mains d'un négociant pour l'employer au commerce, à la condition que le profit donné par l'affaire sera partagé entre les deux parties suivant une quote-part déterminée, ordinairement par moitié. M. K. considère la commandite comme foncièrement arabe; elle est née de la prohibition du prêt à intérêt et s'est imposée comme une nécessité, à la suite du développement que prit le commerce de l'Orient sous les Califes. Des Arabes, elle a passé dans l'Occident chrétien où, au moyen-âge, le prêt à intérêt était également prohibé par le Droit canon : « Ce n'est pas l'objet de notre thèse, dit M. K., II, p. 5, de montrer par quels canaux l'institution pénétra de l'Orient en Occident; nous ne voulons pas non plus soutenir qu'elle fut chez les Occidentaux une plante absolument exotique et qu'elle ne se trouvait pas déjà en germe dans le droit indigène. En tout cas, il est certain que la cons-

titution musulmane (der islamitische Institut) contribua d'une manière prédominante au développement de la commandite occidentale. » Cette réserve nous semble nécessaire, car l'origine arabe de la commandite n'est nullement prouvée. Mahomet la pratiquait déjà pour le compte de Khadidja, comme le remarque M. K., et il est admissible qu'elle était connue bien avant l'islamisme et avant l'ère chrétienne, alors que le commerce de l'Orient se faisait sur mer par les Phéniciens et sur terre par les Palmyréniens et les Nabatéens, au moyen de caravanes. L'important recueil de droit romain en usage en Syrie au ve siècle de J.-C., publié par MM. Bruns et Sachau [1], mentionne la commandite en ces termes : « Si un individu a reçu d'un autre individu une somme pour le commerce par moitié, sous la condition que la moitié du gain que l'argent produira, appartiendra au prêteur, l'autre moitié restant à l'emprunteur, celui-ci doit (en cas de perte) rembourser la moitié de l'argent. Car la perte est proportionnelle au gain. Mais si le prêt est à intérêt [2], il doit restituer l'argent intégralement au prêteur. » On voit qu'il s'agit du contrat de commandite qui participait, comme la commandite arabe, du mandat et de l'association, et que ce contrat existait simultanément à côté du prêt à intérêt. Quant à l'influence du droit arabe sur le droit européen du moyen-âge, M. K. reconnaît lui-même que cette question a encore besoin d'être approfondie.

Nous avons effleuré seulement deux des points de droit traités dans ces brochures, mais nous croyons en avoir fait suffisamment ressortir l'importance. Voici, en outre, l'énumération des autres questions que renferme la première partie, savoir : de l'intention des contractants, de l'erreur dans les actes, de la nullité des contrats, des moyens d'éviter le droit de préemption, de la spécification, des choses fongibles, de la substitution du débiteur, du paiement en monnaie ayant cours, du cas de force majeure, du retard imputable au créancier, de la reconnaissance d'une obligation ou de la paternité, de la supposition, du péril de la chose vendue avant la livraison, de la subrogation, du mandat et du dépôt, de la commission, de la garantie d'éviction, de la solidarité, de la concurrence déloyale. M. Kohler n'a relevé, au sujet de ces questions, que les décisions juridiques qui présentaient quelque utilité pour l'histoire du droit ancien ou l'étude du droit moderne, ce qui explique qu'il a pu réunir dans quelques pages des sujets si divers.

Ces deux intéressantes brochures seront lues avec profit, non seulement par les juristes, mais aussi par les arabisants.

R. DUVAL

---

1. *Syrisch-ræmisches Rechtsbuch aus dem fünften Jahrhundert* von Bruns und Sachau, Leipzig, *Brockhaus* 1880, *texte*, p. 65, l. 8; *traduction*, p. 73, § 81.

2. Le mot *baççaçu* doit être traduit *à intérêt* et non pas *mit einer anderen Verabredung*, *comp.* Peschitâ, *Lev.* XXV, 35 ; Overbeck, *Syri Ephremi*, 176 ; l. 24.

107. — Iwan Müller, **Handbuch der klassischen Alterthumswissenschaft.** Dritter Halbband, enthaltend die 1 Hælfte von Band I. Nœrdlingen. Beck'sche Buchhandlung, 1885. In-8, 336 p.

Le troisième fascicule du *Handbuch* contient la première moitié du premier volume [1], à savoir l'histoire de la philologie par M. Ulrichs (de Würzbourg), l'herméneutique et la critique par M. Fréd. Blass (de Kiel), la paléographie par le même et le commencement de l'épigraphie grecque par M. G. Hinrichs (de Berlin). Nous nous réservons de parler de ce dernier chapitre lorsque le fascicule où il doit prendre fin aura paru.

M. U., en traitant de l'histoire de la philologie, a su éviter la sécheresse; les noms ne se succèdent pas à la manière des articles d'un dictionnaire, et le caractère propre de chaque groupe de savants est assez habilement mis en lumière. Le chapitre s'ouvre par une définition de la philologie et de ses rapports avec les autres sciences. La définition adoptée par M. U. nous semble peu heureuse: « La philologie, dit-il, a pour but la connaissance scientifique de l'esprit d'autrui *(die wissenschaftliche Erkentniss des fremden Geistes)*, en tant qu'il s'est incorporé dans des circonstances déterminées, individuellement et collectivement, et s'est exprimé au moyen de monuments durables : elle est par suite essentiellement reconnaissance *(Wiedererkentniss)* et assimilation. » L'auteur n'a pas connu la leçon d'ouverture de M. Louis Havet, publiée dans la *Revue politique et littéraire* du 16 mai 1885 ; il y aurait trouvé cette définition si simple et si claire : « La philologie est la méthode de recherche de l'histoire », qui, pour n'être pas irréprochable, a du moins l'avantage de dire beaucoup en peu de mots, tout au rebours de celle de M. Ulrichs. La suite de ce premier chapitre contient bien des choses qui font double emploi avec d'autres parties de l'ouvrage, comme les pages consacrées à la définition de la critique, à la distinction de la haute et de la basse critique, à l'herméneutique, distinguée à son tour en haute et en basse, etc. (p. 7-29). Toutes les parties de la philologie sont successivement définies et passées en revue, alors que les mêmes définitions ou des définitions semblables se trouvent en tête des différents chapitres spéciaux consacrés à ces études. Dans la classification des sciences philologiques (p. 29), qui est en somme celle de Boeckh, l'épigraphie est mal à propos séparée de la numismatique; elle prend rang, on ne sait pourquoi, entre la grammaire et la métrique, tandis que la numismatique devient un appendice de la métrologie. Par une singulière inconséquence, le *Handbuch* lui-même ne tient aucun compte de cette classification, puisque l'épigraphie y est placée après l'herméneutique et la paléographie. C'est là un des inconvénients des ouvrages confiés à des mains différentes, en l'absence d'une direction assez ferme ; on peut en dire autant des répétitions, chaque auteur travaillant d'une

1. Sur les précédents fascicules, cf. la *Revue critique* du 5 octobre et du 14 décembre 1885.

manière indépendante, et ignorant ce que doivent écrire ses collaborateurs.

L'histoire de la philologie de M. U. soulève bien des objections de détail. P. 37, ce qui est dit de la philologie dans les couvents est très insuffisant ; nos monastères de la Loire ne sont même pas nommés. — M. U. s'est absolument interdit de nommer les philologues encore vivants, et il pousse ce scrupule si loin qu'il n'ose pas prononcer le nom de Cobet : « Si je pouvais mentionner des vivants, écrit-il (p. 102), j'aurais à célébrer un grand nom dans les Pays-Bas. » Mais pourquoi, d'autre part, tuer des philologues qui se portent heureusement fort bien ? Dans le court chapitre réservé à la philologie française contemporaine (p. 102), on lit cette phrase étonnante : « Les élégants et superficiels écrits de Naudet, Nisard, etc., sont insipides pour le goût allemand. » Mais M. Désiré Nisard est tout aussi vivant que M. Cobet, et le rapprochement entre les écrits philologiques de M. Nisard et ceux de Naudet prouve simplement que M. U. n'a jamais ouvert ni les uns ni les autres. Un peu plus loin, M. U. fait mourir Léon Renier en 1884 (au lieu de 1885) et cite, parmi ses écrits, la dissertation sur le conseil de guerre de Titus et sa collection de diplômes militaires, sans mentionner les *Inscriptions de l'Algérie,* qui sont un bien autre titre de gloire ! Mais que dire de cette phrase-ci : « Les deux Müller aussi méritent d'être nommés avec honneur à cause de leur recueil des fragments des historiens grecs. » Les « deux Müller » ne sont pas des philologues français, et le plus illustre des deux, M. Carl Müller, qui prépare actuellement le second volume de son Ptolémée, ne songe pas, que je sache, à laisser inachevé ce grand ouvrage. Parmi nos archéologues, M. U. omet Clarac, sans lequel l'étude de la sculpture antique serait impossible, et (il faut le voir pour le croire) François Lenormant ! Je me trompe, M. U. a nommé Lenormant, mais c'est à la page 8, à propos des faussaires, où il accole le nom de *Lenormant II* à celui de Ligorio.

Hâtons-nous de le dire, tous les Allemands ne sont pas aussi injustes que M. Ulrichs. Un savant numismate, M. R. Weil, affirmait récemment, dans la *Philologische Wochenschrift,* que Lenormant est décidément estimé au dessous de sa valeur *(entschieden unterschätzt)* ; cette opinion est aussi celle de M. Mommsen, qui met Lenormant II à cent coudées au-dessus de son père (nommé par M. Ulrichs). Le même historien de la philologie, qui a mentionné Capperonnier et Olivet, oublie Le Bas, Walckenaer, C. Alexandre, les Quicherat, Brunet de Presle, Beulé, Guigniaut, Patin, Didot, Laboulaye, Saulcy et cet admirable Littré, que les Allemands n'ont cependant pas l'habitude de méconnaître ! Ces omissions sont-elles intentionnelles ? On pourrait le craindre, car M. U. cite mon *Manuel de Philologie,* où il est question de tous ces hommes de mérite, et il le connaît puisqu'il lui emprunte (p. 116, le surnom de « Linné de la numismatique » donné à Eckhel. Il

oublie seulement de dire que la phrase citée dans mon livre : « La numismatique a eu son Tournefort dans Vaillant, son Linné dans Eckhel » (t. Ier, p. 11, note 10), est due, comme je l'ai indiqué, à François Lenormant, qui s'exprime ainsi dans la préface du catalogue de la collection Behr (p. vi). La philologie française contemporaine n'est pas la seule que maltraite M. Ulrichs. Parmi les archéologues anglais, il omet de citer (à côté de Gell, Dodwell et Leake) les noms également dignes de mémoire de Pashley, Fellows, Hamilton, Spratt et Forbes; parmi les philologues il ignore Munro, l'illustre éditeur de *Lucrèce*, et il se contente d'accorder que Conington a bien mérité d'Eschyle, sans mentionner la belle édition de Virgile due au même savant. Ajoutons que la bibliographie donnée à la fin (p. 126, *b*) est tout à fait insuffisante; on remplirait des pages rien qu'à en relever les lacunes. Qu'il nous suffise de dire qu'on n'y trouve indiqués ni les *Doctrines grammaticales* de Thurot, ni le *Winckelmann* de Justi, ni le *Casaubon* de Pattison. Des recueils indispensables comme ceux de Bayle, Boerner et Hody, un chef-d'œuvre comme l'*Escurial* de Graux ne sont pas cités une seule fois. Ce serait perdre son temps que de vouloir relever par le menu toutes ces omissions; M. U. s'est-il imaginé que le *Philologisches Schriftstellerlexikon* de Pökel, compilation remplie d'erreurs, le dispensait de renvoyer aux sources le lecteur désireux d'être renseigné exactement?

Le chapitre de M. Blass sur l'herméneutique et la critique est trop long (p. 127-272), mais il est très intéressant et bien composé. Ce n'est pas la faute de M. Blass, mais celle de l'œuvre à laquelle il collabore, si toute l'histoire de la critique par laquelle débute son chapitre, et qui est fort détaillée, fait absolument double emploi avec les chapitres correspondants dans l'histoire de la philologie de M. Ulrichs. Il y a toujours plaisir et profit à recevoir des leçons d'un connaisseur comme M. Blass, et l'on s'aperçoit à peine que certaines parties de son travail (les paragraphes sur la formation des mots et sur les métaphores, par exemple) ne sont guère à leur place, et que les pages 195-200, consacrées aux figures de rhétorique, font double emploi avec le résumé des mêmes questions donné par M. Volkmann dans le *Handbuch*. Malgré les développements qu'à reçus ce chapitre, on peut y signaler quelques omissions graves; l'excellent mémoire d'Egger sur les méthodes de traduction est ignoré (p. 225), ainsi que la magistrale préface de M. Tournier aux *Exercices critiques des Hautes Études* (p. 227); à propos des gloses, je cherche en vain la mention de ce traité inséré par Thucydide et dont l'original, retrouvé sur l'Acropole, a permis de surprendre, pour ainsi dire, l'interpolation en flagrant délit (p. 233). Dans l'alinéa relatif à la littérature pseudépigraphe (p. 246-250), il n'est question ni de Fulgence Planciadès, ni de Ptolémée Héphestion, ces mystificateurs par excellence, ni du *Violarium* de la Pseudo-Eudoxie.

La paléographie grecque et latine a été traitée avec soin, et les ta-

bleaux publiés par M. Blass sont fort utiles. C'est un des chapitres du *Handbuch* qui seront lus avec le plus de profit par les non-spécialistes, c'est-à-dire, en somme, par ceux auxquels s'adressent de préférence des résumés de ce genre. A propos du *Buchwesen* (p. 307), je regrette de ne pas trouver cité *le Livre* d'Egger, ouvrage modeste et clairement écrit que l'on aimera toujours à lire. Le chapitre se termine par une liste des bibliothèques publiques et de leurs catalogues de manuscrits, rédigée, nous dit M. Blass, d'après Gardthausen et Hübner. Mais ni Gardthausen ni Hübner ne sont complets à cet égard, et les indications de M. Blass, qui a cru pouvoir abréger encore, sont d'une regrettable insuffisance. Je relève, parmi les omissions les plus choquantes : Vogel, *Literatur europäischer Bibliotheken*, 1840 ; Becker, *Catalogi bibliothecarum antiqui*, 1884 ; Rocchi, *Catalogo della Bibliot. di Grotta-Ferrata*, 1883 ; Martin, *Mélanges de Rome*, avril 1882 (sur la bibliothèque de Cesena) ; Fierville, *Archives des missions*, 3e série, t. V, p. 109 et suiv. (mss. latins à Tolède, Valence, Madrid, etc.) ; Omont, *Inventaire des mss. grecs de la Mazarine, de l'Arsenal et de Sainte-Geneviève* (Mélanges Graux, 1884, p. 305-320) ; Delpit, *Catalogue des mss. de Bordeaux*, 1882 ; Coxe, *Report to H. M. Government on the greek mss. in the Levant*, 1858 ; Papadopoulos Kerameus, *Bibliotheca Mavrogordatea* (dans le *Syllogue* de Constantinople, 1884 et suiv.) ; Miller, *Mélanges de littérature grecque*, 1868. La bibliographie des papyrus, donnée à la p. 326, est également très écourtée. Un savant comme M. Blass ne peut guère, en pareille matière, pécher par ignorance ; nous craignons seulement qu'il n'ait travaillé un peu vite, dans la pensée que, dans un manuel, il ne fallait pas viser à être complet. Mais si un manuel peut et doit s'interdire les longs développements didactiques, il nous semble que le lecteur est en droit d'y chercher l'indication précise et complète des sources d'information. Où trouver aujourd'hui le catalogue des catalogues que M. Blass a négligé de nous donner ? Ce n'est assurément ni dans Gardthausen, ni dans Hübner, et c'est encore moins dans le *Handbuch*. Nous sommes en droit de le regretter.

Salomon REINACH.

---

108. — PERKINS. **Ghiberti et son école.** 1 vol. in-4, 147 p., avec gravures. Paris, 1886. Rouam, librairie de l'art.

Dans ses *Sculpteurs italiens*, (trad. Haussoullier), 1879, t. I, M. Perkins n'avait consacré que 16 pages environ à Ghiberti ; cette indication seule suffit pour montrer que le livre qu'il publie aujourd'hui est toute autre chose qu'une reproduction ou même qu'un simple remaniement de son premier travail. Sur tous les points, les renseignements sont bien plus précis et plus complets, et l'auteur a tenu compte en outre de toutes les publications récentes qui avaient quelque rapport avec son sujet. L'étude du style de Ghiberti aurait pu, je crois, être plus déve-

loppée. Ainsi quarante lignes à peine (p. 83-89) et çà et là quelques phrases incidentes sur la part de l'influence antique chez Ghiberti ne me paraissent pas suffire dans une monographie de cette importance; j'aimerais mieux qu'on donnât moins de détails sur des questions secondaires et plus sur ce côté de son talent. Ghiberti n'a-t-il pas compris l'antiquité autrement que tel ou tel de ses contemporains? Comment la connaissait-il? Dans quelle mesure s'en est-il inspiré soit pour les attitudes, soit pour les types, soit pour les draperies et les accessoires? Personne n'aurait jugé superflu un chapitre entier consacré à cette étude. C'eût été aussi le lieu d'y réunir des détails sur les œuvres grecques qu'on connaissait alors en Italie.

Çà et là quelques jugements me paraissent vagues ou contestables, ainsi (p. 24), à propos de l'*Annonciation* de la première porte du Baptistère, est-il vrai que « de toutes les représentations du même sujet, soit peintes, soit modelées en Italie aux différentes époques, il ne s'en trouve aucune qui lui soit supérieure par la simplicité, par la grâce, ainsi que par la stricte interprétation du texte de l'Évangile. » En présence de cette affirmation si péremptoire, je serais tenté de trouver que l'Ange est un peu lourd et que l'attitude de la Vierge n'est pas exempte de quelque maniérisme. Les vieux maîtres du XIVe s. ont traité parfois ce sujet avec plus de simplicité et de grâce pudique. — P. 24. Est-il vrai que, si Ghiberti s'affranchit « de la tutelle théologique, du symbolisme, de l'allégorie » il le dut surtout à Dante? Formulée ainsi cette assertion étonne. — P. 71. Je ne comprends pas bien le peu d'estime de M. P. pour le cinquième panneau. Les femmes du côté gauche, l'Esaü, m'ont toujours paru de charmantes figures. — P. 100. Sans vouloir trancher la question, l'attribution à Ghiberti de l'ébauche du *Traité d'architecture* ne paraît pas assez solidement établie. Il serait heureux, dans l'intérêt du maître, qu'on pût l'en croire innocent. — P. 114. L'anecdote rapportée par Ghiberti sur l'origine des rapports de Cimabue et de Giotto n'est point certaine; on trouve dans un auteur du XIVe s. un récit tout différent (Crowe et Cavalcaselle, *Stor. della Pittura in Italia,* t. I, p. 375). M. Perkins eût bien fait de l'indiquer en note. — P. 119, note 4. Pourquoi l'auteur s'obstine-t-il à écrire Cavallucci au lieu de Cavallini? On aurait pu citer au sujet de ces mosaïques De Rossi, *Musaici cristiani di Roma*.

Les illustrations sont nombreuses et exactes; en somme, c'est une belle et utile publication que les artistes et les historiens de l'art auront également plaisir à consulter.

C. Bayet.

---

109. — **Etude sur la langue de Montaigne**, par Eugène VOIZARD, docteur ès-lettres, professeur agrégé au Lycée de Versailles. Prix : 7 fr. 50. Paris, librairie Léopold Cerf.

Cette prétendue Étude sur la langue de Montaigne est toute à recommencer. Il est par trop évident que M. Voizard n'a fait que voltiger à travers les *Essais*, en d'autre termes, qu'il a lu à peine son auteur, ou qu'il l'a lu les yeux fermés. Il semble même qu'il n'ait pas bien eu conscience du travail délicat et difficile qu'il osait entreprendre : c'est ce qu'il me sera très aisé de démontrer.

Le livre est divisé en deux parties [1] : la syntaxe et le glossaire. Voici des emplois du verbe « faire » qui ne sont notés ni dans l'un ni dans l'autre : « *Il fait laid* se battre en s'esbatant. — *Il fait dangereux* assaillir un homme a qui vous avez osté tout autre moyen d'eschapper que par les armes. — *Il fait bien piteux et hazardeux* despendre d'un autre. — C'est merveille du *fruict* que chascun *y feit*. — Il y *fait besoing* (à l'amitié) non seulement d'affection et de franchise, mais encore de courage. — Encore suis-je tenu de *faire la maille bonne* de ma parole. — *Faire son effet* = atteindre son but. — *Faire pour quelqu'un* = prendre son parti, travailler pour lui. — *Faire bon de quelque chose* = prendre quelque chose au sérieux, y tenir. — *Faire son fait*, etc. » Quelques acceptions du verbe « *couler* » ne sont pas moins remarquables, mais toutes ont échappé à M. Voizard. « C'est une humeur bien ordonnée de pincer les escripts de Platon et *couler* ses negociations pretendues avecques Phedon, Dion. — Il fault un peu legierement et superficiellement *couler* ce monde, et le glisser, non l'enfoncer. — *Coulant* le long des files, il enhortoit les capitaines et soldats. — Je suis nay d'une famille qui *a coulé* sans esclat et sans tumulte. — [Il ordonna] les laisser *couler* en liberté. — Celles (les graces qui *coulent* sous la naifveté et la simplicité, eschappent aisement a une veue grossiere. » Montaigne dit : *tomber en charge* à quelqu'un, *tomber en debat* = se disputer, se quereller, pouvoir *tomber en proportion*, = pouvoir être comparé, *tomber en quelqu'un* = arriver à quelqu'un, lat. cadere in, *tomber à quelqu'un* = passer aux mains, au pouvoir de, écheoir à ; *tomber en l'amour de*, *tomber en quelque rencontre* = tomber juste, deviner, *tomber en commerce*, *tomber de l'eau*, = uriner, *tomber des despens* = payer les dépens » : ne sont-ce pas là des locutions à signaler dans une Étude sur la langue de Montaigne? Mais M. V. ne voit rien, ne remarque rien : il n'a fait que recueillir çà et là quelques notes avec lesquelles il a confectionné un livre qui ne donne pas plus l'idée du langage de Montaigne que de tout autre écrivain du XVI[e] siècle. Il n'était pas interdit à M. V. de faire son petit chapitre sur l'orthographe des adjectifs, mais il

1. Il n'est pas possible de compter pour quelque chose les deux chapitres intitulés : *Orthographe, Formes grammaticales*. Cela se trouve partout, et d'ailleurs l'orthographe de Montaigne n'a rien de particulier entre les auteurs du XVI[e] siècle.

eût été bien plus indispensable de nous signaler l'emploi très intéressant que Montaigne fait de quelques-uns, ex. : *Les ignobles* sont tenus de crier en marchant. — Nous faisons bien de gauchir un peu sur le *naïf et le mesprisant*. — Il n'est *aulcun absurde*, selon nous, plus extreme que de maintenir que le feu n'eschauffe point. — L'extreme et plein contentement a plus de *rassis* que *d'enjoué*. — La memoire de nos amis perdus nous agrée comme *l'amer* au vin trop vieux. — Le *long* et le *court* n'est point aux choses qui ne sont plus. — Des serfs et des *libres*. — Mutation qu'*un sain* ne pourroit souffrir. — Les *privez*... servent la vertu plus difficilement et haultement que ne font ceux qui sont en magistrat. — Que la supreme volupté aye du *transy* et du *plaintif* comme la douleur. — Nous empeschons nos pensées du *general*, etc., etc. » Une bonne partie de cette thèse de M. V. avait déjà paru dans ses « Extraits de Montaigne » dont j'avais rendu compte ici (*Revue critique* du 25 mai 1885); j'y avais relevé bon nombre d'erreurs qui n'ont pas été corrigées et qui s'étalent insolemment dans le beau volume in-8° que j'ai sous les yeux. Si la Syntaxe vaut peu, le Glossaire vaut encore moins et fourmille des assertions les plus hasardées ou de grosses erreurs. Il me suffira de prendre la lettre P pour montrer avec quelle légèreté M. V. a fait son travail. On n'y trouve pas : « *prisonniere* = qui tient en prison (une escole severe et prisonniere), *professe*, ouverte, déclarée (injure professe), *partie* = adversaire, ennemi (nous tenons la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principales parties), *paidagogue*, adj. = critique, censeur (ces esprits surveillants et paidagogues des causes divines et humaines), *plombé* = épais, lourd ; *peneux* = penaud ; *palissement*, *se passionner* = souffrir, se tourmenter, *preference* = supériorité, prééminence, *se prelater*, *prinsault*, *peupler* v. n. = se multiplier, *paistre* à = se repaître de, *prosaïque* (à la), *populaire* (personnes populaires, c'est-à-dire, du peuple) ; *part* = parti, faction, *precedence*, *potager* = celui qui fait le potage, *ponctille* = vétille, menu détail, *pendant* = glissant et dépendant. » Sous la lettre R on chercherait vainement *raller* = marcher en rasant la terre, *ressiner* ou *reciner* = faire la collation, *rincer le nez* = froncer les narines, *respondre*, ressembler (l'arriere fils *respondra* a son bisayeul, le nepveu à l'oncle), *relaxation*, etc. M. V. paraît être absolument étranger à notre ancienne littérature : il le prouve par une multitude d'assertions plus que naïves. A l'en croire, *enfergier* ou *enforgier* daterait du XVI[e] siècle, *emmitonner* aurait été employé par Montaigne seul qui serait aussi l'inventeur du mot *enfileure*, bien que ce terme ait été employé par Tahureau, mort en 1555, et par Noël Du Fail dont les *Propos rustiques* et les *Baliverneries* parurent en 1547 et 1548 ; il nous apprend que s'entrefaire est dans Christine de Pisan et croit que *impos* ou *empos* ne se trouve que dans Montaigne, ainsi que les adjectifs « incomprenable, multiforme, infiable, inartificiel, indéfatigable, indigestible,

etc. ». Il dit sérieusement que *detrenchement* [1], qui est déjà employé au XII[e] siècle, a été créé par Montaigne, de même que « gardoire, malefin, morfondement, porture », et un tas d'autres. Plus on étudie ce livre de M. V., plus on est étonné de son intrépidité d'affirmation : il aurait vraiment bien fait d'emprunter à Montaigne quelque chose de son scepticisme. Les grosses bévues ne font pas non plus défaut : c'est ainsi que *laidir*, v. act. = endommager, est expliqué par « devenir laid », *principiant* = commençant, par « celui qui commande », *dessoude* par « désordre», *marmiteux* par « mal partagé du côté de la fortune » dans cet exemple : « des habits rudes et *marmiteux*. » On n'en finirait pas, s'il fallait relever tout ce qu'il y a de faux, de hasardé, de vague dans cette Étude de 300 pages environ.

Elle se termine par un chapitre intitulé du *Style de Montaigne*. Ce devait être, à mon avis, la partie principale du livre : M. V. n'a fait que l'escamoter en une dizaine de pages. Il n'a pas du tout cherché à montrer comment Montaigne excellait « à enfoncer la signification des mots », comment il savait leur donner un sens exquis, délicat, et toujours original. Les exemples abondent : « J'aimais à me parer, dit-il, quand j'etais cadet, a faulte d'aultre parure; et me seoit bien : il en est sur qui les robes *pleurent*. — Et ailleurs : « Bien apprentis sont ceulx qui *syndiquent* leur liberté. — Cette morne, muette et *sourde stupidité* qui nous transist, lorsque les accidents nous accablent surpassants nostre portée. — Pour moy, je loue une vie *glissante*, *sombre* et muette. » Les *Essais* sont pleins de ces locutions signifiantes : il n'y avait qu'à prendre, et à toutes les pages.

M. V. a cité quelques rares endroits des auteurs latins imités par Montaigne : il était aussi important de signaler ce qu'il devait à Saliat, à Amyot, et même à Bouaystuau pour la traduction de certains passages des auteurs grecs, et particulièrement de Plutarque. Mais M. V. a gardé là-dessus un silence complet.

M. Voizard, comme on le voit, n'était aucunement préparé à faire cette Étude. Telle qu'elle est, elle lui a valu néanmoins le bonnet de Docteur : il n'a pas à se plaindre du jury d'examen.

A. DELBOULLE.

---

110. — **Mémoires inédits de Henri de Mesmes, seigneur de Roisys et de Malassise...**, précédés de la vie publique et privée de Henry de Mesmes, avec notes et variantes, par Edouard FRÉMY, premier secrétaire d'ambassade. Paris, Leroux [1885], in-12 de 243 pp. Prix : 5 fr.

Les plus beaux livres sont rarement les meilleurs. En voici un qui, pour l'apparence, fait grand honneur à l'éditeur de la *Revue critique;* le titre particulièrement témoigne de beaucoup de goût; mais les lecteurs sérieux doivent être avertis de ne pas se fier à l'érudition qu'il affiche. Les *Mémoires inédits* que publie M. Frémy ont pour premier

défaut de n'être pas inédits. M. F. avoue lui-même qu'ils ont été publiés au siècle dernier par le recueil *Le Conservateur;* on les a souvent cités et utilisés; M. Ed. Fournier en a réimprimé une partie en 1863 dans les *Variétés historiques et littéraires*, (T. x, pp. 151-159). (M. F. ne signale pas cette dernière publication, I). Le texte du *Conservateur*, il faut le reconnaître, est des plus mauvais, et le style pittoresque du xvi[e] siècle a subi un rajeunissement fâcheux. Malgré cela, il paraît difficile de prétendre que l'ouvrage soit inédit.

Sans recourir à cette mystification, il y avait une étude intéressante à appliquer aux mémoires du seigneur de Roissy; c'est l'autobiographie d'un des personnages les plus attachants de son temps, et dont le rôle comme magistrat, diplomate et bibliophile demande à être mis en lumière; il était utile de donner un bon texte d'après le ms. autographe; un travailleur sérieux y aurait joint des éclaircissements et des compléments empruntés aux sources inédites; il aurait écrit une biographie critique de Henri de Mesmes ou tout au moins en aurait groupé les matériaux. M. F. n'a pas compris son rôle. La première moitié de son livre annonce une « vie publique et privée » de son héros; mais à part quelques considérations très générales sur l'usage des mémoires dans les études historiques et quelques citations d'imprimés, nous ne trouvons guère qu'un résumé du texte de H. de Mesmes publié dans la seconde partie. De longues pages sont citées en entier, pour grossir le livre sans doute, et l'on est à chaque instant impatienté de les trouver deux fois dans le même volume.

Il y avait mieux à faire sur une époque et sur un sujet pour lesquels les documents sont si nombreux. H. de Mesmes dit (p. 166) : « Entre mes papiers, parmi les lettres des grands hommes dont je garde bonne quantité, j'ay quelque nombre d'épistres latines qu'il [*L'Hospital*] m'envoyoit. » M. F. annote gravement : « Ces épîtres n'ont pas été retrouvées »; il ne paraît pas se douter que son devoir de biographe l'obligeait au moins à les chercher. Quelques-uns de ces importants dossiers sont indiqués à l'inventaire imprimé d'une grande bibliothèque; déjà, à la table du Catalogue des mss. latins de la Bibliothèque nationale, au nom de H. de Mesmes, sont marqués treize volumes (n[os] 6285, 6412, 8718 et suiv.), dont M. F. n'a point eu connaissance. Par une défiance excessive de ses forces, M. F. a pour principe d'ignorer ce qui n'a pas été trouvé avant lui; j'ai meilleure opinion de lui-même, et crois qu'il pouvait, sans prendre grand'peine, mettre la main sur beaucoup de pièces intéressant M. de Mesmes et ses amis. Il aurait pu donner ainsi une biographie vivante et nouvelle, au lieu d'une simple doublure des mémoires [1].

---

1. Si M. F. ignore les sources manuscrites, les sources imprimées ne lui sont pas moins étrangères; par exemple, l'importante dédicace à H. de Mesmes, dans le *Lucrèce* de Lambin; la correspondance de Lambin avec H. de Mesmes et son maître Maledent *(Epistolae clar. virorum,* Lyon, Gryphe, 1561), la curieuse lettre du seigneur de Roissy, probablement à L'Hospital, publiée ici-même par M. Tamizey de Larroque *(R.* c. 1872, t. I, p. 160).

Dans ces conditions, on le voit, l'annotation n'est jamais que de seconde main et par suite peu instructive; elle est même parfois tout à fait superflue [1]. A-t-elle du moins le mérite de l'exactitude? Un exemple, entre vingt, peut en faire juger : p. 135, dans la note sur Jean Dorat, M. F. ne mentionne pas qu'il faisait partie de la Pléiade, mais il déclare qu'« on lui doit... plusieurs ouvrages d'archéologie(?) et de philologie(?) ». On sait que Dorat n'a publié que des vers. Des notes de ce genre sont faites d'après Larousse ou des autorités analogues; ce qui n'était qu'un manque de précision chez le premier compilateur, se condense, s'aggrave et devient une bonne erreur chez le second; le procédé est trop connu pour que j'insiste. — P. 115, M. F. dit que l'ensemble des mss. provenant de la famille de Mesmes, « forma un fonds spécial sous le nom de ses anciens possesseurs ». Le lecteur est tenté, n'est-ce pas? d'en demander le catalogue; la vérité est qu'il n'y a pas et qu'il n'y a jamais eu de *fonds de Mesmes* à la Bibliothèque nationale. Ce que dit M. F. de ces mss. est emprunté, sans le citer, à M. Léopold Delisle, et il n'y ajoute que des inexactitudes [2]. Il pouvait donner au moins des notions précises sur la composition de la collection de H. de Mesmes, qui a fait l'admiration de son temps, et qui en apprendrait long sur le caractère du personnage, la nature de ses études, etc. Il est facile à n'importe quel travailleur, par le catalogue latin imprimé en 1744, de retrouver beaucoup de ces volumes, et par les tables de concordances, de les retrouver tous. Par une énumération de la p. 201, M. F. tend à faire croire qu'il a dépouillé le « fonds de Mesmes ». Il n'a rien dépouillé du tout, que le ms. *Français 729*, où sont les Mémoires et quelques opuscules.

Après ces critiques trop nécessaires, j'espérais me dédommager ne annonçant que le texte même des Mémoires avait été scrupuleusement publié et qu'on pourrait le citer en toute confiance d'après M. Frémy. Je lui savais gré d'avoir relevé les passages de la première rédaction annulés par l'auteur. Mais ayant consulté le manuscrit, j'ai constaté à

---

1. P. 133, H. de Mesmes dit qu'il est né en 1532 « au compte romain »; M. F. consacre aussitôt vingt-cinq lignes à rappeler la réforme grégorienne. On trouve des renseignements biographiques de l'intérêt de celui-ci (en tête de l'index) : « Alciat (André), jurisconsulte célèbre. »

2. Cf. les pp. 109-115 et le chapitre du *Cabinet des Mss.* relatif à la bibliothèque de Mesmes (t. I[er], pp. 397-400). M. F. oublie les 215 mss. qui passèrent chez Colbert, en 1679, par la duchesse de Vivonne, fille de Henri II de Mesmes; ce renseignement important a échappé à l'auteur, parce qu'il est à la p. 459 de M. Delisle, c'est-à-dire hors du chapitre qu'il a suivi. — M. F. cite M. Delisle, dans une note fort éloignée, à propos du psautier d'Ingeburge; ce n'est peut-être pas assez.

regret que les mauvaises lectures abondent[1]. On serait indulgent pour M. F., car, après tout, son texte est lisible, s'il n'entourait son édition d'un certain appareil érudit et s'il n'affirmait qu'il a « soigneusement conservé l'orthographe de M. de Mesmes ». A-t-il voulu laisser quelque chose à faire pour qui publierait après lui ces mémoires *inédits*? Je ne dois pas laisser ignorer en terminant que M. Frémy a eu un livre couronné par l'Académie française ; il était probablement infiniment meilleur que celui-ci.

Pierre DE NOLHAC.

---

111. — **Journal des guerres civiles de Dubuisson-Aubenay (1648-1652)**, publié par Gustave SAIGE. Tomes I et II. Paris, Champion, 1882-1885, 2 vol. in-8 de LVI-354 et VIII-478 pages.

Cette publication, dont l'intérêt n'échappera certainement à personne, a été faite, comme on le sait, pour la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France. Instruit par M. Chéruel de l'existence de ce journal, M. Gustave Saige était à même de le publier dès 1866, mais les circonstances l'ont obligé d'attendre près de dix-sept ans. Le premier volume a enfin paru en 1882, précédé d'une notice, un peu longue peut-être, dans laquelle M. S. cherche à tirer de l'obscurité l'auteur de ce journal. Dubuisson-Aubenay ne deviendra pas célèbre, mais ses mémoires intimes rendront à l'histoire de véritables services. Le second volume, paru en 1885, avec un appendice considérable et une table très détaillée, complète heureusement l'ouvrage. Les principales pièces de l'appendice sont, avec quelques lettres de Dubuisson lui-même, les rôles des taxes levées par ordre du Parlement pour la défense de Paris en 1649, et des lettres écrites par la Régente ou par Mazarin en 1651-1652 ; ces lettres ont été tirées par M. S. des archives de Monaco. C'est donc une publication très utile, grâce à la « précision et à la profusion » des renseignements que contient ce journal, véritable gazette relatant les faits, les on-dit, les événements civils et militaires, les observations sur le temps, sur le prix des denrées, etc., etc. Il en manque malheureusement un volume, contenant les faits de l'année 1649 presque tout entière (du 1er mars au 31 décembre). Désormais, ceux qui voudront étudier l'histoire de la Fronde, devront, comme l'avait fait M. Chéruel, recourir au journal de Dubuisson-Aubenay. Plus heureux que le

---

1. Sur la première page du ms. j'ai relevé « *guiere* de plumes » au lieu de *guères* qu'imprime M. F.; « *les* robes longues » au lieu de « *ceux de* robes longues », *Gascoigne* au lieu de *Gascongne*, *Berevich* au lieu de *Berwich*, « *veint* prendre terre » au lieu de *vint*, « j'en *fey* la recherche » au lieu de *feis*. Je n'ai pas tourné la page! Les épreuves ont été du reste mal corrigées : l'imprimeur par exemple, ayant mis *Camenoe* à la p. 168, a voulu compenser en écrivant deux fois *Phaebi* à la page suivante. Puisque M. F. était si désireux d'augmenter son volume, il aurait pu le grossir facilement de dix pages d'errata.

savant historien, ils le liront dans une bonne édition, imprimée avec grand soin, et les notes de M. Saige, malheureusement trop rares, les aideront à se reconnaître. Un autre avantage de cette publication, destinée à contrôler les mémoires du temps, et en particulier le journal d'Olivier d'Ormesson, c'est que Dubuisson-Aubenay rapporte ce qu'il a vu avec une placidité vraiment extraordinaire; on n'est pas accoutumé à voir un témoin rapporter si tranquillement le pour et le contre.

Dans ces conditions, le journal de Dubuisson-Aubenay rendra service aux historiens; on en devra remercier l'éditeur et aussi la Société qui, comprenant l'intérêt de ce journal, n'a rien négligé pour en assurer la publication.

A. Gazier.

---

112. — **Histoire journalière de Paris**, par Dubois de Saint-Gelais, 1716-1717. A Paris, pour la Société des bibliophiles françois, 1885. In-12 de XLIII-242 p.

Le docte Boivin, ayant à juger, comme censeur, l'*Histoire journalière de Paris*, déclara, le 21 mai 1717, « en la Bibliothèque du Roi », que c'était « un supplément agréable et curieux des autres journaux historiques, pour ce qui concerne la ville de Paris ». Les deux épithètes sont méritées, et on doit féliciter la Société des Bibliophiles français d'avoir fait figurer, dans sa précieuse collection, auprès de tant d'autres recueils consacrés au vieux Paris, tels que le *Ménagier de Paris*, le *Registre criminel du Châtelet*, le *Voyage* de Lister, le *Livre-journal* de Lazare Duvaux, etc., un recueil où abondent les renseignements intéressants sur les sujets les plus divers : bals de l'Opéra, chambre de justice, banque de Law, fin du deuil de la duchesse de Berry, *Athalie* représentée pour la première fois à Paris, contestations entre les Pairs et le Parlement, déclaration du roi, entrée du baron Spaar, ambassadeur extraordinaire du roi de Suède, comédie italienne, prévôt des marchands, échevins, règlement des deuils, modes nouvelles, nouveaux louis d'or de trente livres, bals de la Comédie française, charges nouvelles, surintendant des Postes, surintendant des bâtiments, greffier en chef du parlement, travaux sur Homère de M[me] Dacier et du P. Hardouin, traduction de Virgile par le P. Catrou, éloge de Charles de La Fosse, ancien directeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, réception en cette même Académie de N. Wleughels, entrée du prince de Conti au Conseil de régence, Académie française, Académie des Inscriptions, Académie des Sciences, jeux de hasard, arrivée du czar à Paris, visite du czar aux Gobelins, à la Monnaie, nouveau théâtre italien, bénédiction d'une abbesse (Anne-Thérèse de Rohan-Guéménée), le cardinal de Fleury académicien, l'Académie d'architecture, les peintres Jean Jouvenet, Antoine Benoît, Anselme Flamen, Bon de Boullongne, Nicolas Colombel, jetons historiques, etc.

Il ne faut pas moins féliciter la Société des bibliophiles français d'avoir chargé M. Maurice Tourneux de surveiller la réimpression des deux petits volumes de Dubois de Saint-Gelais. Ce fin érudit, qui connaît à merveille tout ce qui regarde le xviii[e] siècle [1], a donné des volumes rarissimes [2] de 1717, une édition telle qu'on pouvait l'attendre d'un spécialiste aussi renommé. Soit comme auteur de l'*Introduction*, soit comme auteur du *Commentaire*, M. T. mérite des éloges sans mélange [3].

L'*Introduction* renferme une étude biographique sur Louis-François Dubois de Saint-Gelais, né on ne sait où vers 1669, d'abord précepteur chez Nicolas de Launay, directeur de la Monnaie [4], puis contrôleur des rentes de l'hôtel-de-ville jusqu'à sa mort, arrivée à Cires-les-Marlou en Beauvoisis, le 23 avril 1737. M. T. fait à la fois très bien connaître cet historiographe de l'Académie de peinture, qu'il appelle (p. xxxii) *un honnête homme*, et ses travaux divers, notamment l'*Histoire journalière de Paris* dont il indique ainsi le principal mérite (p. xii) : « On voit quel précieux supplément le livre de Dubois de Saint-Gelais apporte aux autres annalistes du temps : il conserve la trace de menus faits dont Saint-Simon, ni même Dangeau, n'auraient point songé à s'enquérir : il complète sur plus d'un point Mathieu Marais et Buvat et il devance le duc de Luynes et Barbier ».

Les nombreuses et excellentes notes de l'éditeur contiennent presque toutes, même celles qui sont consacrées aux personnages les plus célèbres, quelque addition ou quelque rectification. Il serait trop long de signaler tout ce qu'il y a là d'utile ou de piquant. Ajoutons que le volume est enrichi de deux *Tables* fort bien dressées (table alphabétique des noms, table analytique des matières) et de la reproduction d'un remarquable dessin de Chaufournier, qui appartient à M. le baron Pichon, et qui représente la chambre de Pierre le Grand au château de Petitbourg.

T. de L.

---

1. Voir ce que j'ai eu l'occasion d'en dire ici, au sujet de la *Correspondance* de Grimm (n° du 11 décembre 1882, p. 470).

2. « Il n'en passe peut-être pas un exemplaire en vente tous les dix ans » (*Introduction*, p. xi.)

3. Je ne trouve à lui adresser qu'un de ces reproches qui sont presque flatteurs : il a laissé deux fois (pp. xv, xxvi) l'imprimeur enlever au nom de *Moréri* l'accent aigu qui lui a toujours appartenu. Je n'aurais pas relevé cette infiniment petite faute si je ne savais que la Société des bibliophiles français pense comme Dubois de Saint-Gelais qui dit dans sa *Préface* (p. 15) : « On se fait un point capital de l'exactitude de l'impression ».

4. Voir (p. 153-154) une note — qui est une parfaite petite notice — sur ce N. de Launay qui fut « un des plus fameux curieux de son tems et un des plus habiles orfèvres de Paris ».

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur Ch.-Emile RUELLE, vient de terminer la publication de sa *Bibliographie générale des Gaules*, qui forme un fort volume gr. in-8°, de plus de 1,700 colonnes, y compris une table alphabétique des matières. (Librairies de la Société bibliographique, de Firmin Didot et de Champion). Cet ouvrage a la prétention de faire connaître tout ce qui a été écrit sur les Gaules, et sur les pays limitrophes dans leurs rapports avec l'empire romain, depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en 1870. Il est à souhaiter que l'auteur, après avoir consacré vingt ans à ce travail, ne se décourage pas et nous donne un supplément mené jusqu'à ce jour.

— Le cinquième volume de l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, de M. H. DE SYBEL, traduit de l'allemand par Mlle DOSQUET, vient de paraître à la librairie Félix Alcan. (In-8°, 461 p. 7 francs.) — Il comprend la suite de l'histoire du Directoire et en particulier des opérations militaires de Bonaparte, combats en Vénitie et chute de Venise, le coup d'Etat du 18 Fructidor, les négociations avec l'Autriche terminées par le traité de Campo-Formio, les évènements qui amènent la deuxième coalition, le congrès et la paix de Rastadt, l'expédition d'Egypte. Le volume, dont la traduction offre toujours les mêmes mérites, se termine par une série de pièces justificatives relatives au congrès de Rastadt. Le sixième volume avec lequel s'achèvera cet important ouvrage, est annoncé pour le mois de septembre prochain.

— *Correspondance de Huet et du P. Martin.* — M. Armand GASTÉ a commencé, dans les *Annales de la Faculté des lettres de Caen*, la publication de « ce qui nous reste de la volumineuse correspondance échangée, entre le savant évêque d'Avranches, P. D. Huet, et le Père Fr. Martin, gardien des cordeliers de Caen. » Le fascicule 2 (1885), renferme les lettres de 1697-1698 et le fascicule 3 (1886), les lettres des deux premiers mois de 1699, plus un mémoire, rédigé par le P. Martin en 1698, sur *le Couvent des religieux cordeliers de Caen*. Ce n'est pas seulement en Normandie que l'on appréciera cette publication faite avec tout le soin que l'on pouvait attendre d'un éditeur tel que M. Gasté, d'après une copie prise par feu Th. Baudement sur les originaux de la Bibliothèque nationale. Reproduisons l'appel du diligent éditeur à tous les collectionneurs d'autographes : « Nous serions très reconnaissant aux amateurs qui possèderaient des lettres adressées par Huet au P. Martin ou par le P. Martin à l'évêque d'Avranches, de bien vouloir nous les communiquer, car elles nous serviraient, sinon à compléter (ce qui nous paraît à peu près impossible), du moins à augmenter cette intéressante correspondance ». — T. DE L.

— *Manuscrits provençaux.* — Voici un bien curieux supplément aux notices de M. Gustave Brunet sur les *livres perdus*. (*Notes sur quelques manuscrits provençaux perdus ou égarés suivies de deux lettres inédites de Pierre de Chastueil-Galaup, publiées et annotées par* Camille CHABANEAU. Paris, Maisonneuve, 1886, in-8°, de 112 p.). Le savant critique s'occupe successivement du chansonnier Perussis, des mss. provençaux de la bibliothèque du marquis de Cambis-Velleron, du chansonnier et autres mss. provençaux du connétable de Lesdiguières, du ms. de Dominicy, de l'Evangile de l'Enfance, de la Chronique d'Arles, de la vie de sainte Magdeleine, de la vie de saint Sacerdos, de la vie de Jésus-Christ par saint Israël, de la vie de saint Castor, de la vie et miracles de sainte Rosseline, d'autres vies de saints,

du ms. de l'auteur de la *Leandreide*, des mss. de Mario Equicola, du ms. de Velutello, du ms. de Benedetto Varchi, des mss. provençaux de Fr. Redi, du chansonnier du comte de Sault, du chansonnier de Chasteuil-Galaup, des mss. de Mlle Lheridier de Villadon, des mss. utilisés par Achard, du poème composé par Albusson de Gourdon, du poème sur la prise d'Almérie, de la Canso de san Gili, des mss. de Philoména, du poème sur la croisade albigeoise et autres livres concernant les Albigeois et les Vaudois, des livres des Béguins, d'un Traité d'alchimie en vers, de la chronique de Garoscus de Ulmoisca Veteri, de la chronique provençale anonyme du xve siècle, de la chronique languedocienne anonyme du xve siècle, de l'Escut del Hostal de Foix et de Bearn, par Arnaud de Labat, du roman de Gerard de Nevers, du roman de Paris et Vienne, d'autres versions provençales de divers romans français, des Sirventes de Giraud de Cavaillon, des poésies de Bernard Rascas et autres textes avignonnais, de divers mss. provençaux de l'ancienne bibliothèque du Louvre et de celle du duc de Berry. On trouve, à l'Appendice, une importante notice *sur les travaux de Pierre de Chasteuil-Galaup, du président de Mazaugues et de Jean de Chasteuil-Galaup, concernant la littérature provençale. Les Deux lettres inédites de Pierre de Chasteuil-Galaup* sont tirées de la bibliothèque de Nîmes; la première, antérieure à 1701, est adressée au conseiller Lebret, fils du premier président du parlement de Provence et lui-même futur chef de cette compagnie, à la mort de son père; la seconde, écrite de 1706 à 1712, et, selon une conjecture de M. Chabaneau, que tout le monde adoptera, à la marquise de Simiane, Pauline de Grignan, petite-fille de Mme de Sévigné. — T. de L.

— Sous le titre : *La commune de Triaucourt dans le bailliage de Beaulieu en Argonne* (Bar-le-Duc, Philippona. In-8°, 179 p.), M. P. Aug. Lemaire, ancien professeur de rhétorique à Paris, fait avec le plus grand détail l'histoire de ce village situé sur l'extrême frontière entre la Champagne et la Lorraine. Il traduit d'abord la charte octroyée aux habitants de Triaucourt, en 1248, par Milon, abbé de Beaulieu, et publiée en 1254 par Garnier, son successeur (il a publié le texte latin avec des notes dans un autre ouvrage intitulé *Recherches historiques* sur l'abbaye de Beaulieu en Argonne). Le volume de M. L. a été composé d'après des pièces officielles et sur des notes authentiques. Entre autres faits intéressants, on y relèvera ce qui concerne les impôts payés par Triaucourt en 1570, l'autonomie particulière du village, son érection en ville par lettres patentes de Henri III (1577), la construction d'un château fort, l'incendie de Triaucourt par les Croates en 1636, la peur qu'inspira dans le pays, en 1712, l'approche du partisan hollandais Growestein, ou, comme on dit encore aujourd'hui, le passage du *Gros Vestin*, etc. Remarquons encore p. 79-83 une liste des mots du patois employés dans les inventaires, et quelques détails sur les instituteurs ou recteurs d'école, sur la cure, la fabrique et l'hospice, sur les cloches et l'horloge. M. Lemaire ne termine pas son étude avec l'année 1789; après avoir rappelé l'accueil enthousiaste que fit Triaucourt, en 1787, à l'un de ses enfants, Nicolas Eloi Lemaire, qui avait remporté le prix d'honneur au concours général, et qui devait publier la collection des classiques latins, il retrace les changements qu'amena la nouvelle organisation : l'annexion de Triaucourt, non pas à la Marne ou à Sainte-Menehould, mais au district de Clermont, dans le département de la Meuse; l'arrestation de Louis XVI à Varennes, à quelques lieues de là; les événements locaux des années 1792-1804; cette étude consciencieuse, instructive, pleine de menues et curieuses particularités, s'arrête à la proclamation de l'Empire.

— Notre collaborateur Gustave d'Eichthal, mort il y a quelques jours, était né en 1804 à Nancy, et avait publié de nombreux travaux d'économie sociale, de philosophie, de linguistique et d'exégèse : *les Evangiles* (1863) et l'*Examen critique*

et comparatif des trois premiers Évangiles; Platon (1864); *De l'usage pratique de la langue grecque* (1864); *Etudes sur les origines bouddhiques de la civilisation américaine* (1865); *Les trois grands peuples méditerranéens et le christianisme* (1865); *Mémoire sur le texte primitif du premier récit de la création* (1875); *le site de Troie*, etc., etc. M. Edouard Charton a rendu un digne hommage à ce savant, d'une si infatigable activité et d'une érudition si variée. « Il a consacré toute sa vie à la recherche de la vérité avec le désintéressement et le dévouement le plus absolus. Il était impossible de ne pas éprouver un grand respect pour l'élévation de ses pensées, une vive sympathie pour la générosité de ses sentiments, une profonde estime pour la pureté et la fermeté de son caractère. Des hommes tels que lui sont rares à toute époque. »

ALLEMAGNE. — Le 2e volume du Catalogue des manuscrits sanscrits de la Bibliothèque royale de Berlin *(Die Handscriften-Verzeichnisse der kœniglichen Bibliothek zu Berlin. Fünfter Band. Verzeichniss der Sanskrit-und Prâkrit-Handschriften von A. Weber. Zweiter Band)*, vient de paraître à la librairie Schade de Berlin. Comme le 1er, il est l'œuvre de M. A. Weber. Des acquisitions faites par la Bibliothèque depuis 1853, il n'embrasse que celles qui appartiennent à la littérature brâhmanique. La belle collection des manuscrits jainas du même établissement fera l'objet d'un 3e volume, dont l'impression se poursuit activement et qui de plus contiendra les tables et les index. Les manuscrits catalogués se divisent de la façon suivante : I. Littérature védique : Rig-veda 21, Sâma-veda 6, Yajur-veda 57, Atharva-veda 12, Vedânga 12 ; en tout 108. — II. Littérature sanscrite : *a*, Poésie sanscrite et prâcrite : poésie épique 46 (y compris le *Buddhacarita* d'Açvaghosha enregistré ici parce qu'il est le seul représentant de la littérature boudhique et une *Gargaramhitâ* de caractère pourânique et tout à fait différente du traité technique portant le même titre et attribué au vieil astronome), drames 13, œuvres narratives 20, poésie lyrique et gnomique 15, œuvres en dialectes modernes 6; ensemble 100. — *b*. Littérature technique : philosophie 15, grammaire 73, lexicographie 12, métrique 7, alankâra 13, musique 1, mathématiques et astronomie 15, magie et médecine 7 ; ensemble 143. — *c*. Droit, coutume, culte 15 ; stotra 4, ensemble 19. Total général 370. Le premier volume, dans lequel M. Weber donnait, il y a de cela maintenant 33 ans, le premier modèle de l'inventaire complet et scientifique d'une grande collection d'œuvres sanscrites, décrivait 1404 numéros en 382 pages in-4°. Le présent volume en consacre 350 de même format à 370 numéros. Le simple rapprochement de ces chiffres fera apprécier la richesse du nouveau travail. Chaque manuscrit, jusqu'au moindre fragment, ne s'y trouve pas seulement décrit, mais encore analysé. Les noms propres, les *realia*, les renseignements divers d'histoire littéraire et politique ont été extraits dans une large mesure. Comme il fallait s'y attendre de M. Weber, la correction est exemplaire. L'impression est grande et belle. Seule la disposition typographique, pour laquelle il fallait se conformer au premier volume, laisse peut-être quelque chose à désirer : elle n'a pas la clarté d'aspect du catalogue d'Oxford, par exemple, publié par M. Aufrecht. — En parcourant ce beau travail, on ne peut s'empêcher de faire un triste retour sur notre propre pauvreté. Notre bibliothèque s'est aussi enrichie, dit-on, depuis l'année 1807 où Hamilton dressait son catalogue, légèrement rafraîchi depuis par Munk ; mais le public, jusqu'ici, n'en a guère eu de nouvelles. En ce moment, on sait mieux ce qui se cache dans telle ville de 2e ou 3e ordre de l'Inde, que ce qui est déposé rue de Richelieu. Ce serait pourtant l'occasion de se hâter et d'arriver enfin bon dernier. — A. B.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 avril 1886.

M. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'Académie le dessin d'une curieuse mosaïque antique, récemment découverte. On y voit des cavaliers nus qui se livrent à des exercices de haute voltige.

M. Germain Bapst lit une note sur la provenance de l'étain dans l'antiquité. Selon une opinion adoptée par MM. François Lenormant, Sayce, Burnouf, et en dernier lieu par M. Schliemann dans son livre sur Ilios, les anciens auraient tiré l'étain des mines du Caucase. Or, M. Bapst a visité le Caucase à deux reprises, il y a étudié spécialement les questions relatives à l'histoire du commerce et de l'industrie de l'étain, et il s'est convaincu qu'il n'y a jamais eu, dans toute la contrée, aucune mine de ce métal. L'étain qu'on y emploie aujourd'hui est apporté d'Angleterre par le commerce. Si les anciens ont réellement tiré ce métal d'un pays de l'Orient, ce pays est encore à découvrir.

M. Oppert rappelle que, selon un texte formel d'Hérodote, les Grecs tiraient l'étain exclusivement du nord de l'Europe, c'est-à-dire sans doute de l'Angleterre. Il croit qu'il faut s'en tenir à ce témoignage précis. On sait d'ailleurs que les îles Sorlingues ou Scilly devaient à la production de l'étain le nom de Cassitérides.

M. Saglio lit un mémoire sur le caractère religieux des couronnes dans le monde grec et romain. Aux yeux des anciens, se couronner était faire un acte religieux, rendre un culte aux dieux; encore aux yeux des Pères de l'Eglise, c'est faire un acte d'idolâtrie, qu'ils proscrivent sévèrement. Aux temps homériques, on ne rencontre pas encore l'emploi de la couronne proprement dite, mais on trouve les rameaux d'arbres sacrés, qui, unis à la bandelette, étaient un signe d'inviolabilité. Le même rôle appartient à la couronne à l'époque classique. Les poètes et les philosophes cherchent à expliquer, de différentes manières, le respect religieux qui s'attachait à cet ornement. Les magistrats, les hérauts, les orateurs ceignaient la couronne, et ce signe les rendait inviolables; l'esclave même pouvait quelquefois la porter, pour assister à un sacrifice, et sa personne devenait alors inviolable comme celle d'un homme libre. L'interdiction de porter la couronne équivalait à l'interdiction d'exercer aucune charge. Dans les fêtes, elle était l'attribut des *choreutes*, des athlètes, des musiciens, des poètes; tous ces personnages en effet, dans cette circonstance, remplissaient un rôle religieux. C'est pour la même raison qu'on se couronnait à table: le festin était à l'origine une sorte de cérémonie religieuse, toujours précédée d'un sacrifice.

M. Pottier décrit un lécythe blanc attique du musée du Louvre, de la première moitié du IVe siècle avant notre ère, qui représente une scène de combat entre un cavalier et un fantassin. C'est une représentation symbolique, qui a un caractère funéraire : en effet, ces sortes de vases étaient toujours destinés aux sépultures, et on n'y figurait que des sujets funèbres. Le combat est d'ailleurs un motif fréquemment répété sur les reliefs de marbre placés dans les nécropoles. Le cheval, sur le lécythe décrit par M. Pottier, s'enlève d'une façon très gracieuse : cette attitude du cheval est décrite dans un passage de Xénophon qui la signale comme fort élégante.

M. Auguste Nicaise présente à l'Académie les fragments d'un vase trouvés dans une tombe gauloise. C'était un vase de terre pourvu d'une anse de fer, du moins cela semble très probable : l'anse de fer et les fragments de terre ont été trouvés ensemble et paraissent bien appartenir à un même objet. Les parois sont ornées de dessins d'animaux fantastiques, qui rappellent ceux de plusieurs cistes trouvées en Italie. M. Nicaise présente aussi quelques objets d'argent de l'époque romaine, des bracelets et un *torques*, trouvés à Vermand (Aisne).

Ouvrages présentés : — par M. P.-Ch. Robert : P.-Ch. Robert et R. Cagnat, *Epigraphie gallo-romaine de la Moselle*, 3e partie, chapitre 1er; — par M. Delisle : Abel Desjardins, *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane : Index historique* (dans la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 24 mai — 1886

113. — Charles WALDSTEIN, **Essays on the art of Pheidias.** Cambridge, University Press, 1885. Grand in-8 de xv et 431 p., avec phototypies et gravures. — G. LOESCHKE, **Die œstliche Giebelgruppe am Zeustempel in Olympia.** Programme de Dorpat, 1885. In-4 de 15 p.

Depuis la publication du beau livre de Michaëlis sur le Parthénon, qui remonte à 1870, de nombreuses découvertes faites sur le sol de la Grèce et les ingénieuses études de plusieurs savants, MM. Petersen, Brunn, Murray, Flasch, Loeschke et d'autres, ont singulièrement complété ou modifié ce que nous croyions savoir du chef-d'œuvre de l'art grec et du génie de Phidias. Il était désirable que toutes ces recherches de détail, soumises à une critique attentive, fussent incorporées dans un nouvel ouvrage d'ensemble qui aurait représenté l'état actuel de nos connaissances au sujet de Phidias. M. Waldstein, malheureusement, n'a pas tenté d'écrire ce livre nécessaire; il a préféré réunir en un gros volume neuf essais qui se rapportent plus ou moins à Phidias, suivis de la réimpression de quatre autres essais qui touchent à différents problèmes de l'art grec. Sur les 431 pages que comprend son livre, 280 seulement, c'est-à-dire un peu plus de la moitié, justifient le titre qu'il a choisi. Encore ces 280 pages auraient-elles été réduites avantageusement à 100, si M. W. ne s'était laissé aller à une prolixité sans frein qui rend très pénible et presque agaçante la lecture de ses *Essais*. Le style de M. W. est encombré de métaphysique, ses discussions sont embarrassées d'inutilités de toute sorte, et souvent il ne fait qu'exprimer, sous la forme la plus recherchée et la plus obscure, des vérités qui sont, à proprement parler, des *truisms*. Voici quelques échantillons de sa manière, qui montre les fâcheux effets du germanisme envahissant sur l'esprit naguère si lucide de nos voisins d'Outre-Manche : « Les traits dominants de l'âge de Phidias sont ceux d'une vie grandiose et puissante, conduisant à la largeur de la pensée et du sentiment unie à la simplicité du but et de l'action. » (p. 58). — « La conception des événements représentés a pour effet de produire une création artistique saturée des

pensées humaines les plus profondes à un degré sans égal dans toute la sphère de l'art. » (p. 75). — « Que ce soit moralement avantageux ou non, que ce soit la marque d'un degré plus élevé dans le développement social ou non, le fait reste que la pensée, le sentiment conducteur qui flotte à travers notre monde social, sature l'esprit des nations et des individus et imprime son sceau sur leur caractère, soit passivement perceptif, soit activement créateur, est la réalisation de la nécessité, du pouvoir et de la justification morale de la lutte économique. » (P. 283). Tout cela pour dire que la nécessité de la lutte économique a pénétré l'esprit moderne! On regrette à chaque instant, en lisant M. W., l'absence de la netteté de vues et de l'élégante simplicité de langage qui caractérisent les écrits de M. Newton, le premier archéologue anglais de notre temps.

A ces défauts vraiment insupportables, M. W. joint des qualités sérieuses : un sentiment délicat, quoique porté au raffinement, de l'art grec, l'heureuse obstination du fureteur de musées qui l'a conduit à plusieurs découvertes intéressantes, une connaissance généralement exacte des textes et de la *littérature* des sujets qu'il traite. Ses essais, que nous allons résumer, contiennent un certain nombre de faits nouveaux ; mais comme ces nouveautés ont déjà été publiées dans des Revues, parfois même à plusieurs reprises, l'attrait en est bien diminué pour ceux qui sont au courant des travaux sur l'histoire de l'art.

I. Le premier essai (p. 1-38) est une sorte de *leçon d'ouverture* sur le domaine, le but et les méthodes de l'archéologie classique. M. W. donne, principalement d'après Stark, une histoire très succincte et, à ce qu'il semble, fort inutile des études archéologiques dans les temps modernes. Les pages qui suivent, sur les limites de la peinture et de la sculpture, sur les caractères généraux de l'art grec, ne sont guère que des lieux communs emphatiquement exprimés. Relevons, chemin faisant, une bizarrerie. Pour montrer que la langue grecque est essentiellement fondée sur l'observation de la nature, M. W. nous apprend que le mouton est appelé πρόβατον, « parce qu'en marchant il place un pied devant l'autre » (*denoting that the sheep in walking places one foot before the other*, p. 20). M. W. connaît-il un quadrupède qui marche autrement ? Mieux eût valu reproduire l'explication d'un grammairien grec (*ap.* Pape, *s. v.*) : διὰ τὸ ἑτέραν βάσιν ἔχειν πρὸ τῆς ὀπισθίας — ce qui signifie du moins quelque chose.

II *L'esprit de l'art de Phidias et ses rapports avec son époque, sa vie et son caractère* (p. 41-84). — Aucune des questions litigieuses relatives à la vie de Phidias n'est étudiée ; ce n'est que dans une note placée à la fin de l'essai (p. 83), que M. W. résume, sans les discuter, les vues nouvelles exposées par MM. Müller-Strübing et Loeschke. Quand M. W. nous dit que « l'Athéné Parthenos est la glorification de la simplicité » (p. 69), il ne contribue pas beaucoup à notre instruction. Quelques bonnes observations sur le style à la fois large et précis de Phidias sur-

gissent de loin en loin, comme des oasis, au milieu de ce désert de mots creux.

III. *Les métopes du Parthénon et la tête de Lapithe du Louvre* (p. 88-104). — En 1882, le musée du Louvre acquit d'un marchand de Vienne une tête en marbre fort dégradée qui s'adapte au torse d'un Lapithe dans une des métopes du Parthénon conservées à Londres. Comme M. de Villefosse l'a établi, en citant à la Société des Antiquaires le procès-verbal de la séance du conseil où l'acquisition a été faite, les conservateurs du musée ont parfaitement reconnu que ce morceau appartenait au Parthénon (*Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1882, 4e livraison). C'est le mérite de M. W. d'être arrivé indépendamment au même résultat et d'avoir indiqué la figure du Lapithe à laquelle il faut restituer cette tête. Après avoir publié sa découverte dans le *Journal of Hellenic Studies* (III, 2, p. 228) et le *Century* de New-York (mai 1884, p. 34), il reprend le même sujet dans son 3e essai sans mentionner — ce que nous trouvons regrettable — la juste observation de M. de Villefosse, qui absout le conservatoire du Louvre d'un reproche immérité. De l'étude générale des métopes à laquelle s'est livré M. W., il conclut que les inégalités de style dont elles portent la trace ne tiennent pas, comme on l'a cru, aux aptitudes diverses des collaborateurs de Phidias, qu'elles marquent plutôt le développement graduel des facultés de l'artiste et le passage de sa première manière à la seconde. Mais qui donc nous assure que Phidias lui-même est l'auteur des métopes du Parthénon? Rien n'est plus invraisemblable. Il faudrait une bonne fois renoncer à chercher la main du maître dans tous les travaux de décoration qu'il a dirigés.

IV. *Le fronton ouest du Parthénon et le fragment de Venise* (p. 107-132). — M. W. pense qu'il y a dans ce fronton, comme dans les métopes, des traces de la première manière de Phidias, opinion qu'il est bien difficile de discuter, vu l'extrême mutilation de l'original. L'analyse qu'il donne de la composition du fronton est intéressante, quoique diffuse. M. W. a signalé à Venise un fragment d'une figure assise et drapée qu'il croit pouvoir restituer au groupe de l'ouest, sans qu'il soit pourtant possible de déterminer la place exacte qu'elle y occupait. Cette figure avait déjà été publiée et décrite par M. W. dans l'*Archaeologische Zeitung* de 1880 (pl. VIII, p. 71 *seq.*)

V. *Le fronton est du Parthénon, Thalassa et Gaia* (p. 137-188). — M. W. voit la personnification de Thalassa appuyée sur les genoux de Gaia dans le célèbre groupe généralement connu sous le nom des Parques, parce qu'on y joint une figure de femme assise tout auprès. Nous n'admettons comme prouvée aucune des interprétations antérieures, mais nous pouvons encore moins nous ranger à celle de M. W., qui a négligé de nous dire comment les spectateurs athéniens auraient reconnu Thalassa et Gaia dans ces deux figures. Son hypothèse l'a d'ailleurs conduit à présenter quelques observations intéressantes sur

les personnifications dans l'art grec (p. 169 et suiv.). Je me demande seulement ce que signifie cette phrase : « Eschyle fait paraître sur la scène l'Europe et l'Asie. » Les deux femmes personnifiant l'Asie et l'Europe ne paraissent pas sur la scène dans les *Perses;* la mère de Xerxès raconte seulement qu'elles lui sont apparues en songe, ce qui est tout différent. Il y a de la finesse dans ce que nous dit M. W. sur la symétrie en quelque sorte *dynamique* des frontons du Parthénon, opposée à la symétrie *mécanique* et toute matérielle des frontons d'Égine. Ce sont des vérités qui sont loin d'être neuves, mais qui gagnent toujours à être approfondies.

VI, VII. *L'Athéna de la frise du Parthénon et la plaque du Louvre* (p. 191-228). *Le relief central de la frise du Parthénon et la plaque de Copenhague* (p. 231-266). — Ces deux essais, qu'il est difficile de séparer, ne manquent pas d'intérêt; ils montrent toutefois d'une manière frappante les défauts de méthode de M. W., comme notre analyse le fera sentir.

Parmi les innombrables fragments de terre cuite qui sont entrés au Louvre avec la collection Campana, M. W. a signalé un bas-relief qui, mutilé par le milieu, reproduit exactement, à la partie supérieure, l'Athéné assise, vue de profil, qui fait partie du groupe des dieux dans la frise du Parthénon. Tandis que le marbre est très effrité, la terre-cuite est à peu près intacte ; elle paraît donc constituer un précieux document pour la restitution de l'original. M. W., après avoir écarté l'hypothèse d'un faux, se permet la conclusion exorbitante (p. 224) que le Louvre possède, dans cette plaque, un fragment du modèle en terre-cuite sorti des mains mêmes de Phidias et précieusement conservé par les amateurs grecs et romains. Mais la découverte de M. W. n'était pas la première de son genre. Dès 1877, M. Petersen avait reconnu, dans l'*Archaeologische Zeitung* (1877, p. 136), qu'un fragment de bas-relief en terre-cuite conservé au musée de Copenhague reproduisait exactement, dans les mêmes dimensions que la plaque du Louvre, une scène de la frise du Parthénon, celle où un éphèbe remet au prêtre un vêtement ployé. M. W. raconte, avec sa prolixité ordinaire, qu'il s'est rendu à Copenhague pour connaître la provenance de cette terre-cuite, qu'il a d'abord pensé, d'après un témoignage erroné, qu'elle avait été rapportée d'Athènes par M. Hansen, enfin qu'il s'est assuré qu'elle venait de Rome, comme le fragment du Louvre, et était entrée au musée de Copenhague vers 1855. « Le fait que ces fragments ont été trouvés en Italie et non en Grèce rend encore plus vraisemblable leur connexion avec les esquisses originales de Phidias » (p. 238). Si le lecteur bénévole s'arrêtait à la fin de ce septième essai, il pourrait être tenté d'admettre une hypothèse aussi invraisemblable; mais s'il continue, s'il prend connaissance de la *note F*, placée à la fin de l'essai, il reconnaîtra, d'après le témoignage même de M. W., que les « esquisses de Phidias » sont un pur roman. M. W. a eu le tort très grave de publier les deux essais

tels qu'il les avait écrits dans l'enthousiasme de sa découverte, quitte à reléguer des objections écrasantes dans une longue note en petits caractères que bien des gens pourront négliger de lire. Ces essais n'étaient nullement imprimés lorsque M. W. a eu connaissance des difficultés qu'ils soulèvent; eussent-ils été tirés, il fallait les mettre au pilon. On reste sous l'impression fâcheuse que M. W., trop loyal pour dissimuler les faits qui renversent son hypothèse, a voulu pourtant que son heureuse perspicacité inspirât au lecteur, pendant soixante grandes pages, une admiration que ne troublât aucun scrupule. L'effet produit est tout différent. Voici ce que nous apprend la *note F* de M. Waldstein.

En 1884, M. A. H. Smith découvrit au musée Kircher de Rome un troisième fragment de terre-cuite qui s'adapte exactement à celui du Louvre et présente le bas du corps d'Athéné avec la figure entière d'Héphaistos. M. W. partit pour Rome et, après des courses inutiles dont le récit est plus inutile encore, il rencontra, dans l'atelier d'un sculpteur américain, *des moulages en plâtre des mêmes figures, à peu près dans les mêmes dimensions*. Ces moulages, qui formaient une série reproduisant une partie de la frise, avaient appartenu au sculpteur Tenerani, qui les possédait depuis 1840 au moins; d'autres semblables étaient en la possession du professeur Anderlini. M. W. fit exécuter, d'après ces moulages, un bas-relief en terre-cuite à l'imitation du fragment du Louvre; il constata que les distances entre deux points bien déterminés de la figure d'Athéné étaient de $0^m,158$ dans le moulage romain, de $0^m,149$ dans la plaque du Louvre, de $0^m,141$ dans la réplique fabriquée pour lui. On voit que la diminution de grandeur d'une réplique à l'autre, due au retrait de la terre pendant la cuisson, est constante, ce qui suffit à prouver que les plaques de Paris, de Copenhague et du musée Kircher ont été fabriquées à l'aide des moulages romains. M. W. s'insurge vainement contre cette conclusion inéluctable: « L'hypothèse de la coexistence indépendante des terres-cuites et des moulages, écrit-il (p. 283), chacune étant en relation directe avec les originaux de Phidias, conserve en sa faveur beaucoup d'arguments. » Ces arguments-là sont impuissants contre l'évidence brutale des faits. On sait que Choiseul-Gouffier, en 1784, fit mouler, en partie du moins, la frise du Parthénon (qui n'avait pas encore été ravagée par la barbarie d'Elgin), travail qui fut continué par son agent Fauvel; il paraît établi que ces moulages, dont on a perdu la trace, furent réduits par un sculpteur italien au moyen du procédé Collard. Ces moulages de Choiseul-Gouffier, remarquons-le en passant, expliqueraient la découverte, faite récemment à Londres par M. Ravaisson, de moulages en plâtre reproduisant les têtes de jeunes filles qui manquent à la plaque de la frise conservée au Louvre. Une fois l'existence des réductions Collard admise — et il existe à cet égard un témoignage formel de Braun (*Annali*, 1851, p. 326), — on comprendra facilement qu'elles aient fourni des creux propres à la fabrication des fragments du Louvre, de Copenhague

et du musée Kircher. De toutes les catégories d'objets antiques, aucune n'est plus aisée à contrefaire que les terres-cuites, en particulier les reliefs. Les preuves n'en manquent pas, à l'heure même où nous écrivons. J'ai examiné avec le plus grand soin la plaque du Louvre, qui peut vraiment donner le change aux plus experts ; mais quand le moule est fourni par la réduction mathématique d'un chef-d'œuvre, quand la terre est la même que celle des anciennes terres-cuites italiennes, comment veut-on que le travail du faussaire laisse des vestiges apparents ? Je ne comprends pas qu'après avoir exposé les faits que j'ai résumés d'après lui, M. W. puisse conclure ainsi (p. 265) : « Je suis obligé de dire que l'opinion qui présente le moins de difficultés sérieuses à mon sens est celle qui admet l'authenticité des plaques. » Vu la mutilation actuelle de la frise, ces contrefaçons ont leur prix, puisqu'elles semblent bien dériver des originaux tels qu'ils étaient avant les ravages d'Elgin ; mais la foi la plus robuste, à moins d'être soutenue par l'amour-propre, ne peut plus en admettre l'antiquité.

VIII. *L'Athéné Parthénos et les statues chryséléphantines* (p. 269-288). — M. W. s'efforce de réhabiliter la sculpture chryséléphantine et maintient, avec Schreiber, que la colonnette de la copie du Varvakeion manquait à l'original. Il ignore l'argument si frappant produit à l'encontre de sa thèse par M. Heydemann (*Rheinisches Museum*, 1883, p. 311), qui a rappelé la phrase de Plutarque (*Périclès*, XIII) : Ὁ δὲ Φειδίας εἰργάζετο μὲν τῆς θεοῦ τὸ χρυσοῦν ἕδος, καὶ τούτου δημιουργὸς ἐν τῇ στήλῃ εἶναι γέγραπται. M. W. déprécie d'ailleurs fort injustement la valeur de la copie du Varvakeion, dont il ne semble connaître que des moulages, et néglige toutes les questions de détail soulevées par la restitution de l'original.

IX. *L'Ecole de Phidias et les reliefs funéraires attiques* (p. 291-322). — M. W. constate dans les bas-reliefs funéraires attiques des réminiscences de Phidias, et admet que ses élèves et auxiliaires, inoccupés après l'époque de Périclès, se sont adonnés à la sculpture funéraire qui fleurit surtout au IVe siècle. Cela aurait pu tenir en trois pages.

Les quatre essais réunis dans l'appendice ont déjà paru dans différents recueils. Le premier et le second (*Journal of Hellenic Studies*, I, p. 168-201 ; II, p. 332-351) sont consacrés à la statue dite *Apollon de Choiseul-Gouffier*, aujourd'hui au Musée Britannique. Dans ces remarquables articles, qui ont attiré sur lui l'attention des archéologues, M. W. a été fort bien inspiré ; il a démontré : 1° Que les statues viriles à longue chevelure n'étaient pas nécessairement des Apollons ; 2° que l'Apollon de Choiseul-Gouffier et l'omphalos trouvé tout auprès d'une réplique athénienne de la même statue n'ont rien de commun ; 3° que ce prétendu Apollon est un athlète. Quant à l'hypothèse qui fait de cette statue une copie de celle du pugiliste Euthymos par Pythagore de Rhégium, elle n'est pas inadmissible, mais ce n'est encore qu'une hypothèse.

Le troisième essai de l'appendice (*Transactions of the royal Soc. of litterature*, vol. XII, 2, 1880) est une étude sur l'Hermès de Praxitèle, dont M. W. admet avec raison l'authenticité, à l'encontre des doutes exprimés par M. Benndorf (*Lützow's Zeitschrift*, t. XIII, p. 780). Mais le sujet n'a pas été traité à fond. « Nous savons, dit M. W. (p. 376), que Céphisodote, le sculpteur d'Eirène et de Ploutos, était le père de Praxitèle. » C'est là une simple hypothèse, généralement admise depuis Brunn, mais qu'aucun texte n'est encore venu appuyer. A la page suivante, M. W. s'applique à réfuter les doutes provoqués par l'expression de Pausanias τέχνη δέ ἐστιν Πραξιτέλους, au sujet de l'Hermès d'Olympie, où τέχνη est employé comme synonyme d'ἔργον. Pour justifier cet emploi de τέχνη, l'auteur cite Aristote, Dion Chrysostôme, et conclut que « le mot τέχνη a été employé par Pausanias comme un terme énergique (*a strong word*) pour accentuer l'*indisputable autorship* de Praxitèle. » M. W. n'aurait sans doute pas écrit cela s'il avait lu avec soin le contexte de Pausanias. Le Périégète emploie τέχνη à cette place simplement pour éviter la répétition d'ἔργον, dont il s'est servi à la phrase précédente; on trouve successivement dans le passage en question ἐποίησεν Σμίλις, Δορυκλείδου τέχνη, Θεοκλῆς ἐποίησε, ἔργον Μέδοντος, τέχνη Πραξιτέλους. Il ne fallait donc pas citer Aristote et Dion Chrysostôme, qui n'ont rien à voir dans cette affaire, mais expliquer Pausanias par Pausanias lui-même. C'est ce qui a été fait, dès 1878, par M. Treu.

L'essai de M. W. sur l'Hermès a été l'objet d'une note sévère de M. Overbeck dans la dernière édition de sa *Plastique grecque* (t. II, p. 173); le savant allemand a justement reproché à M. W. d'avoir exagéré le caractère de rêverie discrète répandu sur les œuvres de Praxitèle jusqu'à en faire une sorte de précurseur de Schopenhauer. M. W. n'en a pas moins réimprimé son essai tel quel, avec toute la phraséologie du pessimisme contemporain et les mêmes rapprochements bizarres entre Praxitèle, Shelley, Heine, Musset et Chopin. « L'enfance avec sa pureté et son innocence remplit les hommes de tristes désirs; et c'est ainsi que l'enfant sur le bras d'Hermès ne peut pas communiquer au vigoureux jeune dieu sa propre joie, mais évoque le sentiment doucement triste et pensif que nous avons signalé dans la statue. Mais le pouvoir d'aimer est profondément enraciné dans le cœur d'Hermès et il est aimable dans sa beauté » (p. 393)[1]. Ce sentimentalisme est la peste de l'archéologie; il finirait par en dégoûter les esprits sérieux. Nous ne pouvons que nous associer au jugement de M. Overbeck, et souhaiter que M. W. ne trouve pas d'imitateurs dans la voie trop facile où il est entré. Il eût assurément mieux fait de se demander à quelle période de la vie de Praxitèle appartient l'Hermès, — nous croyons avec M. Brunn que c'est une œuvre de la jeunesse du maître — et de ne pas admettre à la légère l'impossible

1. J'ai traduit littéralement : c'est au lecteur, s'il le peut, à comprendre ce qu'a voulu dire M. Waldstein.

restauration de M. Smith, qui place un « long caducée » dans la main droite de la statue.

Les deux derniers essais traitent de l'influence des jeux athlétiques sur l'art grec et du fronton oriental du temple de Zeus à Olympie. Pour M. W., le vieillard placé derrière l'attelage, sur la droite du fronton, n'est pas, comme le veut Pausanias, un ἱπποκόμος, mais une personnification locale, de même que les trois autres figures situées entre les groupes de chevaux et les divinités de rivières aux angles. Cette idée, inspirée par le parallélisme frappant qu'on a depuis longtemps constaté entre le fronton de Paeonios et le fronton ouest du Parthénon, n'a été qu'indiquée par M. Waldstein : il appartenait à M. Loeschke de la reprendre et de la préciser dans le programme dont nous avons transcrit le titre en tête de cet article. Comme dans tous ses autres écrits, M. L. s'est montré ici ingénieux et sagace, *facile princeps* parmi les jeunes archéologues allemands. Après avoir établi que la restitution du fronton proposée par M. Curtius est seule admissible, il propose de reconnaître dans le « vieillard pensif » (l'ἱπποκόμος de Pausanias) la personnification du Kronion, un des plus anciens sanctuaires d'Olympie; l'éphèbe placé à sa gauche serait le démon Sosipolis, protecteur de l'Elide, montrant de sa main abaissée le monde souterrain, au lieu d'être, comme on l'a voulu jusqu'à présent, un jeune homme quelconque — nous hésitons à l'écrire — procédant de sa main gauche à la toilette des ongles de son pied [1]. L'identification du vieillard avec le Kronion est excellente ; celle de l'éphèbe avec Sosipolis n'est que probable et nous en dirons autant de l'explication du geste de la main, qui peut être abaissée vers le pied sans intention mystique, bien que M. Loeschke ait mille fois raison de repousser l'explication *naturaliste* de ce mouvement. L'autre vieillard à gauche des chevaux peut fort bien être, comme le suppose M. L., le devin Jamos; M. Newton avait déjà conjecturé, avec sa finesse habituelle, qu'un des personnages assistant à la scène était un devin. Il nous semble moins vraisemblable que la femme agenouillée à sa gauche soit Artémis, et surtout qu'elle soit représentée caressant un daim, qui devrait être restitué entre cette figure et l'Alphée. A la fin de son intéressant travail, M. L., revenant sur des jugements antérieurs, maintient que l'auteur du fronton est Paeonios; mais comme le temple d'Olympie a été achevé vers 460, que le Parthénon n'a été construit qu'en 447-434, que Phidias, enfin, doit avoir sculpté le Jupiter vers l'époque de l'achèvement du temple d'Olympie, il est tenté d'admettre que ce grand artiste a conçu et dessiné le fronton est du temple, sorte d'ébauche qu'il devait reprendre plus tard de sa propre main dans le fronton occidental du Parthénon. Nous sommes bien loin, on le voit, de l'hypothèse généralement reçue, qui considère

1. « *Der knabenhafte Geselle reinigt sich in unbekümmerter Unschuld und Natürlichkeit, als ob er am Bache sæsse. die Nægel der Zehen.* » (Furtwaengler, *Preussische Jarhbücher*, t. LI, p. 374.)

les sculptures du Parthénon comme antérieures à celles d'Olympie et explique la rudesse de ces œuvres par « le caractère provincial » de leurs auteurs. Tout historien de l'art grec devra tenir compte du programme où M. Loeschke expose ses idées nouvelles à ce sujet.

Le livre de M. Waldstein est imprimé avec beaucoup de soin ; les héliogravures et lithographies qu'il donne ne sont pas mauvaises. Par contre, les vignettes sont détestables. Je signalerai notamment, p. 192, un croquis de l'angle du Parthénon où les colonnes, qui ne sont même pas verticales, ont *dix diamètres* de hauteur!

En somme, les *Essais sur l'art de Phidias* ont été une déception pour nous. Il serait bien fâcheux que ce livre fît école en Angleterre et que les jeunes archéologues de ce pays abandonnassent, pour cultiver la phrase creuse et le verbiage esthétique, les saines traditions de l'école de M. Newton [1].

Salomon REINACH.

---

114. — **La librairie des Papes d'Avignon**, sa formation, sa composition, ses catalogues (1316-1420), par Maurice FAUCON. Tome I. Paris, Thorin, 1886; in-8 de XXI-263 pp. (43e fasc. de la *Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*). Prix : 9 fr.

L'important travail que vient de publier M. Faucon aurait pu paraître en 1882, car l'auteur avait dès lors réuni tous les matériaux qu'il a mis en œuvre. Une longue maladie l'a empêché de les utiliser plus tôt, et ce qu'il faut regretter davantage, c'est qu'il ait été forcé de renoncer aux grandes recherches dont il avait conçu le plan et dont il indique les sources. Il s'agissait d'une étude complète sur le rôle moral, intellectuel et artistique des papes d'Avignon. Les éléments principaux auraient été empruntés à leurs registres caméraux, conservés aujourd'hui au Vatican sous la dénomination *Archivio Avignonese*. La grande publication de l'administration des Archives Vaticanes sur les papes français, qui vient de débuter par les *Regesta* de Clément V, facilitera un jour cette tâche. La voie est du reste frayée par plusieurs travaux de détail de M. F. lui-même, surtout ceux qu'il a consacrés aux arts à la cour de Clément V et de Jean XXII (dans les *Mélanges d'archéol. et d'hist.*) et la présente étude sur la bibliothèque pontificale de 1316 à 1420.

Il est impossible d'analyser ici les multiples renseignements contenus dans la première partie de l'œuvre de M. Faucon. Il indique l'état du trésor, de la bibliothèque et des archives sous Boniface VIII, et résume

1. Un critique américain écrivait récemment, à propos d'un livre rédigé dans le même style : « *The quiet precincts of archaeology have hitherto been reasonably free from gush : it is better that they should remain so.* » (*The Nation*, 4 mars 1886.)

leur histoire jusqu'au moment où ils sont transportés à Avignon, sous Clément V. Les règnes de Jean XXII, de Benoît XII, de Clément VI et de leurs successeurs, sont étudiés dans le plus grand détail, au point de vue spécial de la formation de leur collection de livres; l'auteur a relevé dans les registres des comptes tous les textes se rapportant aux achats et transcriptions de mss., aux bibliothécaires, copistes, relieurs de la cour pontificale; il les a vivifiés et groupés avec cette méthode sûre et ingénieuse qui a été si utile à M. Müntz pour ses recherches sur les arts auprès des papes de la Renaissance. Le principal document sur lequel s'appuie M. F. est publié dans la deuxième partie de son livre; c'est l'inventaire dressé en 1369, par ordre d'Urbain V, au moment où ce pontife, qui projetait de ramener à Rome la papauté, faisait faire un relevé complet de tous les objets contenus dans le palais d'Avignon. M. F. analyse la composition de cette bibliothèque, qui ne compte pas moins de 2102 numéros. Son catalogue est d'un grand intérêt et l'on saura gré à l'éditeur de l'avoir publié avec autant de soin et illustré avec tant de bonheur[1].

En le rapprochant des autres inventaires contemporains, M. F. conclut que la collection pontificale, dans la seconde moitié du xiv[e] siècle, était supérieure à toutes celles des princes de l'Europe, et comparable avec avantage aux deux ou trois collections principales de couvents. Pour ce qui est du développement des études profanes, il est très instructif de comparer la bibliothèque de Benoît XIII avec celle de son prédécesseur Urbain V (p. 85). La comparaison n'a pas échappé à M. F. qui a du reste des pages d'une observation très fine sur les causes de l'accroissement de la bibliothèque et celles qui, à certains moments, l'ont enrayé.

Observons que l'auteur est le premier à s'être livré à ces recherches (cf. pp. xv-xvi); elles ont été reprises après lui par le savant P. Ehrle, qui donne le résultat de ses travaux à la nouvelle revue berlinoise, *Archiv für Literatur und Kirchengeschichte des Mittelalters.* L'inventaire *in-extenso* de Boniface VIII, dont on connaît déjà l'importance par de nombreux extraits, sera très favorablement accueilli; mais il semble qu'après le travail de M. Faucon, publié dans une bibliothèque aussi répandue que celle des Écoles d'Athènes et de Rome, il n'y ait pas lieu de publier à nouveau l'inventaire d'Urbain V. — Le second volume de la *Librairie des papes d'Avignon* est sous presse; il contiendra seulement des documents et l'index, que l'auteur fera, nous l'espé-

1. L'Inv. donne les *incipit* et les *finit*, ce qui permettra des identifications. Il est regrettable que les recherches de M. F. aient été interrompues et qu'il n'ait pu en faire lui-même quelques-unes. Petites observations : p. 60, le collège du *Roure* à Rome, est cité d'après Joudon (*Hist. d'Avignon*); le nom aurait gagné à conserver sa physionomie italienne qui est celle du nom même de Sixte IV, *la Rovere*; p. 81 (note), M. F. est-il sûr que Léon (ou Léonce) Pilate fit don à Pétrarque de l'Iliade et d'une partie de l'Odyssée traduites en latin? p. 83, on cherche vainement une note annoncée dans le texte.

rons, aussi complet que possible; on y trouvera le catalogue des livres de Benoît XIII, rédigé au château de Peniscola, déjà mis en lumière et analysé par M. L. Delisle dans le *Cabinet des Mss.* (t. I, pp. 486 sqq.). Ce travail sur la bibliothèque pontificale aux XIV[e] et XV[e] siècles, vient le premier; mais il devra se placer entre la publication entreprise par le P. Ehrle sur la période antérieure, et celle que préparent MM. Müntz et Paul Fabre sur la période postérieure. On pourra alors embrasser dans leurs moindres détails le développement et les vicissitudes de ces collections, avant l'époque glorieuse dont M. de Rossi s'est fait récemment l'historien.

P. DE NOLHAC.

---

115. — **Les Problèmes de l'histoire,** par Paul MOUGEOLLE. Préface par Yves GUYOT. Paris, Reinwald, 1886, in-12, XXVI-471 p. Prix : 5 fr.

L'auteur de ce livre, ancien élève de l'Ecole polytechnique, à ce que nous apprend la préface, a composé antérieurement un autre ouvrage que nous ne connaissons pas, la *Statique des Civilisations*. Dans celui-ci, il examine les différentes tentatives qu'on a faites pour trouver des causes et des lois aux évolutions de l'histoire humaine, et, après les avoir soumises l'une après l'autre à une critique généralement judicieuse, il propose à son tour une solution du problème; je dis du problème, et non des problèmes, car le titre vague du livre pourrait tromper le lecteur. En réalité, M. Mougeolle ne s'occupe que d'une question : comment s'explique la marche de la civilisation et sa répartition inégale chez les différents peuples passés et présents? Sa réponse est très simple. La civilisation est née dans les pays chauds, parce que les aliments y étaient plus abondants; transmise aux pays tempérés, puis aux pays froids, elle y est devenue de plus en plus intense, parce que l'énergie humaine est plus grande quand les aliments exigent pour être obtenus plus de force et d'intelligence. Comme observation générale, cette théorie n'est pas sans valeur; mais l'ériger en *loi*, c'est en exagérer singulièrement la portée. La civilisation, dit M. M. à plusieurs reprises, marche de l'équateur aux pôles : il serait difficile de vérifier cette loi dans l'hémisphère austral et en Chine, et dans le vieux monde qui peut dire si l'Egypte, plus voisine de l'équateur, a transmis la civilisation à la Chaldée, ou si même elle l'a possédée antérieurement? Et ce mouvement continue-t-il toujours? Est-ce la Sibérie et la Patagonie qui doivent réaliser le dernier mot du progrès? Comme le font trop souvent ceux qui ont une idée, l'auteur donne à la sienne une importance excessive; il élimine tous les autres facteurs de l'histoire, la race, les religions, l'influence des grands hommes, la tradition, souvent étrangère ou imposée, et pourtant si puissante, enfin les causes fortuites ou coïncidences, incontestables dans l'histoire. A côté du climat, il n'admet comme

déterminant les destinées des individus, dont l'accumulation produit les destinées des peuples, que la forme et la structure de l'habitat. Dans sa préface, M. Yves Guyot a fait à cet exclusivisme quelques objections de bon sens.

Discuter le livre par le menu demanderait trop d'espace et ne serait pas très utile. Il se lit avec intérêt et avec profit. L'auteur a beaucoup lu, il cite beaucoup, et ses citations bien choisies sont instructives. On ne peut fermer le volume sans être plus convaincu qu'avant de l'inanité des spéculations qui ont seules formé presque jusqu'à nos jours la philosophie de l'histoire, de la complexité presque infinie du problème, et du nombre prodigieux des données qui le constituent et dont la plupart nous échappent encore. M. Mougeolle aura le mérite d'avoir mis en relief, mieux qu'aucun de ses prédécesseurs, une de ces données. C'est quelque chose, et son livre ne devra pas être négligé par ceux qui viendront après lui [1].

ψ.

---

116. — **Naturrecht und deutsches Recht. Rede zum Antritt des Rektorats der Universitæt Breslau** am 15 Oktober 1882, gehalten von Otto Gierke, professor der Rechte. Frankfurt a/M., 1883, 32 pp. in-8.

Esquisse extrêmement remarquable qu'il faut joindre aux pages excellentes que M. Taine a consacrées à l'*esprit classique*. Le développement excessif de l'idée du droit naturel est un des produits les plus vigoureux et les plus persistants de l'*esprit classique;* mais l'*esprit classique* ne date pas du XVIIe siècle; il a ses racines profondes dans les écoles du moyen âge. C'est à cette époque que la notion du droit naturel s'est nettement accusée pour devenir, aux siècles suivants, une force et une puissance presque irrésistibles.

L'idée du droit naturel n'est que la forme (variable en dépit de ses prétentions à l'absolu et à l'immobilité) que revêt l'aspiration constante de l'humanité vers l'idéal. Les milieux qui nous forment, le passé qui nous porte sont les éléments nécessaires de nos petits édifices juridiques,

---

1. L'auteur admet le progrès comme une loi. Il y aurait beaucoup à dire, et sur sa définition du progrès, empruntée à M. Yves Guyot (p. 95), et sur cette loi elle-même. M. M. va jusqu'à dire (p. 414), comme les utopistes de la première moitié de ce siècle, que « l'âge d'or est devant nous »; mais comme il admet lui-même que l'humanité est fatalement vouée à la décadence et à la mort, on ne sait ce qu'il entend par cette assertion maintes fois répétée. Il ne paraît pas connaître l'allemand, et ignore, par exemple, le livre de Hellwald, qui méritait un sérieux examen. — On pourrait relever bien des fautes de détail, comme cette assertion énorme (p. 219) que « dans toute l'Europe du moyen âge, le droit de prélibation est inscrit en tête du code des barbares », ou la plaisante interprétation (p. 172) des noms de Polyclète, Polygnote et Phidias.

de nos petits absolus, en un mot, de notre fameux droit naturel; tenons-nous-le pour dit.

C'est le mérite de l'École historique d'avoir clairement démontré cette vérité; et, suivant M. Gierke, c'est le mérite de l'Allemagne de n'avoir pas laissé entièrement absorber son droit traditionnel par un prétendu droit naturel mal compris.

Un certain chauvinisme déplacé gâte cet important opuscule [1].

Paul VIOLLET.

---

117. — **Le mariage et le divorce de Gabrielle d'Estrées,** d'après des documents nouveaux, par DESCLOSEAUX. Extrait de la *Revue historique* (tome XXX). Paris, 1886, grand in-8 de 58 p.

M. Descloseaux pose tout d'abord ces questions : Est-ce Henri IV qui a marié Gabrielle d'Estrées? Est-ce lui qui a choisi un mari complaisant et vénal en la personne de Nicolas d'Amerval, sieur de Liancourt? Enfin, après la naissance de César Monsieur, Henri IV a-t-il forcé d'Amerval à se prêter à l'annulation de ce mariage? Avant d'examiner ces divers points, M. D. constate que l'étude de la vie intime du roi et de sa célèbre favorite présente bien des difficultés, car les témoignages contemporains méritent peu de confiance aux époques de luttes religieuses et de guerres civiles. Il rappelle que les ligueurs furent implacables dans leur haine contre Henri IV, et qu'ils ne reculèrent pas plus devant la calomnie que devant le poignard. Il donne de Gabrielle (p. 2) un portrait — dois-je dire *moral*? — bien différent de « celui qu'en a tracé la haine sans pitié des partis vaincus », et, tout en déplorant les égarements de la pécheresse, il fait d'elle une demi-apologie, opposant à des torts qui ont été cruellement exagérés, des qualités incontestables qui l'ont séduit, comme elles avaient séduit déjà un juge redoutable, Agrippa d'Aubigné. Il raconte ensuite l'histoire du mariage et du divorce de la future duchesse de Beaufort avec des détails nouveaux en grande partie, car il a mis la main sur diverses pièces inédites, notamment sur tout le dossier du procès intenté par Gabrielle à son mari devant l'official d'Amiens. Dans ce dossier sont conservés des interrogatoires où M. D. a recueilli « de la bouche même de Gabrielle et de d'Amerval, des renseignements précieux ». Toutes ces pièces, auxquelles il faut joindre le testament du sieur de Liancourt, ont été patiemment,

---

1. Je ne relèverai pas cet éloge décerné au droit conçu par l'Allemagne : « Germanisch..... ist vor allem sein *universalistischer* und idealistischer Grundcharakter. » Les conceptions de Domat, par exemple, auraient-elles moins d'universalité que n'importe quelle conception allemande : ce caractère d'universalité ferait-il défaut, par aventure, au grand mouvement français du XVIII[e] siècle?

habilement interrogées par M. D. [1], et lui ont permis « de serrer de près la vérité » et de présenter comme indiscutables les conclusions suivantes : Henri IV fut étranger au mariage de Gabrielle d'Estrées; aucun reproche ne peut lui être adressé à propos du procès de nullité de ce même mariage.

En dehors du sujet principal, je signalerai divers morceaux particulièrement intéressants, tels qu'une description très bien faite du château de Cœuvres, berceau de Gabrielle (p. 6-8), divers détails sur la famille d'Estrées (p. 8-11) [2], sur la première entrevue du roi et de son amie (p. 12-13) [3], sur l'infortuné d'Amerval, « petit, brun, assez mal tourné », et, de plus, impuissant (p. 15 et suiv.). Indiquons encore de judicieuses observations sur une erreur des *Registres-Journaux* de Pierre de l'Estoile (p. 24-25) et sur une lettre non authentique de Gabrielle à son royal amant (p. 25-26) reproduite par M. Dussieux dans son recueil de *Lettres intimes du roi Henri IV*.

Le mémoire de M. D., extrait d'un ouvrage non encore terminé ayant pour titre : *Gabrielle d'Estrées et les Vendôme*, me paraîtrait irréprochable, si son auteur n'avait attribué (p. 3) « à la belle Louise de Guise, qui devint ensuite la princesse de Conti », un roman historique, *les Amours du grand Alexandre*. J'ai eu souvent l'occasion, soit ici [4], soit ailleurs, de rappeler que rien n'est moins certain que l'attribution si facilement acceptée par M. Descloseaux et je le supplie de se montrer plus prudent, à cet égard, quand il publiera l'ouvrage tout entier dont il nous donne aujourd'hui un si excellent échantillon.

T. de L.

---

1. Quelques-unes de ces pièces ont été connues de Berger de Xivrey et ont été utilisées par lui dans un travail spécial sur le *Mariage de Gabrielle* publié en 1862 dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*. La monographie de M. D. complète et rectifie en divers points le mémoire de son devancier. Voir surtout pp. 18, 19, 44, 45, etc.

2. On y remarquera ce qui regarde (p. 8-9) le grand-père de Gabrielle, Jean d'Estrées, le grand-maître de l'artillerie, « homme de haute taille, sec, portant une longue barbe blanche, qui s'en allait tranquillement par les tranchées monté sur une grande jument alezane, qui ne baissait pas plus la tête que son maître sous les volées de canons. Il était né en 1486 et avait été page de la reine Anne de Bretagne. Cette grande princesse avait conservé du vieux temps les saines traditions pour l'éducation de la jeunesse. Elle fit souvent donner le fouet à Jean d'Estrées. »

3. M. D. repousse, au sujet de la seconde visite du roi Henri IV au château de Cœuvres, une légende trop accréditée et dont il dit avec un dédain parfaitement justifié : « Nous ne parlerions pas de cette anecdote si M. Michelet ne l'avait racontée sérieusement ».

4. Voir notamment le n° du 18 novembre 1876, p. 334.

118. — **Œsterreich und Brandenburg, 1688-1700,** von Dr Alfred Pribram; Prag, Tempsky et Leipzig, Freytag, 1885. 1 vol. in-8, vi-228 p.

M. Pribram a composé une étude sérieuse sur les relations de Frédéric III avec la cour de Vienne, l'élection de Joseph Ier à l'Empire, l'érection de la Prusse en royaume et le traité secret du 16 novembre 1700. La conclusion de M. Pribram est que les Autrichiens ne peuvent reprocher à l'empereur Léopold de n'avoir pas prévu le danger de l'élévation de la Prusse. Cet empereur ne saurait être accusé d'avoir acquis, à ce prix, l'appui, alors nécessaire pour lui, de l'alliance du Brandebourg.

A.

---

119. — **Les guerres sous Louis XV,** par le comte Pajol, général de division. Tome IV (1749-1759). Guerre de sept ans. Paris, Firmin-Didot, 1885. Gr. in-8, 493 p.

M. Pajol continue avec la plus grande activité son récit des *guerres sous Louis XV*, et le quatrième volume a suivi très promptement le troisième (cp. *Revue critique*, n° du 9 novembre 1885). Le tome, dont nous rendons compte, est consacré à la guerre de Sept-Ans et contient quatorze chapitres (Closterseven, Rossbach, Minden) de 1756 à 1759. Nous avons vu, non sans étonnement, que M. P. retraçait en même temps l'histoire des campagnes de Frédéric II contre les Autrichiens et les Russes. Il nous semble que l'auteur dépasse ainsi les limites qu'il s'était fixées, et sous le titre les *guerres sous Louis XV* nous comprenions simplement les guerres soutenues par les armées de Louis XV, et non par celles de Marie-Thérèse. D'ailleurs les chapitres consacrés par M. P. à la lutte de Frédéric et de Daun ne nous apprennent rien de neuf, et il faudrait au moins éviter les répétitions; p. 194 nous avons un second récit, fort inutile, de la bataille de Rossbach déjà racontée p. 163-165. M. P. objecte que « pour bien comprendre les plans des généraux français, il faut suivre l'ennemi dans ses mouvements », mais il suffisait d'indiquer en quelques lignes la situation de Frédéric et de ses adversaires. Le récit, toujours aussi conciencieux, aussi plein de détails puisés dans les archives du dépôt de la guerre, a toujours la même allure. C'est, en un style sec et sans animation, une succession de mouvements de troupes, d'escarmouches d'avant-postes, d'ordres de bataille, qui ne laisse pas de fatiguer l'esprit du lecteur [1]. Dans le récit de Rossbach, il faut lire, au lieu de *Mucheln, Storckau, Janus-Hagel* « Mü-

1. Pourquoi lit-on tantôt *Vogtland* (p. 183), tantôt *Woigtland* (p. 366), tantôt *Voigtland; Greisswald* (p. 185) et *Greifswald* (p. 480). *Seidlitz* et *Seydlitz*, *Muhlberg* et *Mühlberg*, etc.

cheln », « Schortau » et « Janus-Hügel » (ou mieux mont Janus) et Frédéric avait, non pas 8 bataillons (!) et 27 escadrons, mais 27 bataillons et 45 escadrons, en tout 21,600 hommes. Biron ou Lauzun était, non pas le frère, mais le neveu du maréchal de Biron (p. 222). On lit en note, p. 364-365 « Gœthe, bourgmestre de Francfort, avait pris, dans la guerre de 1742, vivement parti contre la maison d'Autriche; sa femme, au contraire issue d'une vieille famille de la cité impériale, portait à Marie-Thérèse un respect superstitieux et ne parlait qu'avec horreur de l'usurpateur de la Silésie. De là, dans le ménage très heureux d'ailleurs, des discussions dont Wolfgang, le fils aîné, alors âgé de dix ans, ne perdit pas une parole. Trente ans après, le grand écrivain allemand les retraçait dans ses souvenirs. (Gœthe, *mémoires de ma vie*, livre III) ». Cette note doit être absolument remaniée. Le père de Gœthe n'était pas bourgmestre de Francfort; il était conseiller; ce fut dans la guerre de 1759 — et non de 1742 — qu'il exprima hautement ses sympathies pour la Prusse, et sa femme n'avait pris parti pour aucun des belligérants; enfin Wolfgang n'écrivit pas ses mémoires trente ans après, c'est-à-dire en 1789, il les commença en 1810[1]. Dans le dernier chapitre les noms suivants sont estropiés : *Fouquet* pour « Fouqué », *Haddick* pour « Hadik », *Hulsen* pour « Hülsen », *Manteufel* pour « Manteuffel », *Wedel* pour « Wedell » (il fallait remarquer que Frédéric lui donna le titre singulier de dictateur), *Auerstadt* pour « Auerstädt », *Mulhrose* pour « Müllrose », *Kunnersdorf* pour « Kunersdorf », *Maquire* pour « Macquire », *Gorlitz* pour « Görlitz », *Wehla* pour « Vehla », *Dippoldswalde* pour « Dippoldiswalde » (pourquoi ne pas citer le nom de Maxen, sous lequel est connue la capitulation de Finck[2]), *Diereck* pour « Dierické », *Kesseldorf* pour « Kesselsdorf » Une dernière remarque sur le général autrichien Laudon que M. Pajol appelle toujours Loudhon et auquel il consacre une note étendue (p. 336)[3]; la véritable orthographe du nom est Laudohn, c'est celle que lui donnent Kaunitz, Daun et Lacy dans les dépêches du temps; Laudohn est encore le nom d'un château de Livonie.

En somme, après avoir lu ce quatrième volume, on conclut avec le général Pajol que « la France de 1757 offrait quelque ressemblance avec celle de 1870; que les fautes commises par le souverain s'expiaient sur les champs de bataille par des déroutes qui étonnaient l'Europe; que de mauvaises influences, des germes corrupteurs,

1. C'était Textor qui plaidait dans la famille la cause de Marie-Thérèse; voir le récit de l'orageuse discussion qui s'éleva une fois entre le beau-père et le gendre dans Kriegk, *die Gebrüder Senckenberg*, p. 136; Textor jeta un couteau contre M. Gœthe qui tira son épée.

2. D'autant qu'une page plus loin, il est question de la « journée de Maxen », sans que le lecteur puisse deviner qu'il s'agit de la capitulation de Finck.

3. Que veut dire dans cette note la mention incompréhensible *Loudon Lebengeschichte*? Il faut lire évidemment *Loudon's Lebensgeschichte*; mais cette indication, ainsi rectifiée, ne suffit pas.

la contagion du désordre, l'imprévoyance, l'indiscipline énervaient les bras et les cœurs » (p. 177)[1].

A. Chuquet.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Nous signalons à nos lecteurs la collection de classiques allemands, *Classiker für den Schulgebrauch*, que publie la librairie Alfred Hœlder, de Vienne (Rothenthurmstrasse, 15). Voici les volumes qui ont déjà paru : *Hermann et Dorothée* (24 kreuzer); *Iphigénie* (24 kreuzer); *Egmont* (24 kr.); *Wilhelm Tell* (30 kr.); la trilogie de *Wallenstein* (60 kr.); *Marie Stuart* (30 kr.); *die Jungfrau von Orleans* (32 kr.); *die Braut von Messina* (28 kr.); *Ueber naive und sentimentalische Dichtung* (32 kr.); *Minna von Barnhelm* (30 kr.); *Nathan der Weise* (36 kr.); *Laokoon* (24 kr.); *Julius Cæsar* de Shakspeare, traduit par A. W. Schlegel (24 kr.). On sent que ces éditions, d'un prix minime, ne peuvent guère donner que le texte même; elles le donnent d'après les règles prescrites récemment pour les écoles d'Autriche, et c'est ainsi que l'*sz* est toujours remplacé par *ss*. L'éditeur de cette collection est le professeur J. Pœlzl; il a joint au texte un petit nombre de notes, les plus indispensables pour les élèves; chaque édition est accompagnée d'une introduction de deux à quatre pages; celle de l'essai de Schiller « sur la poésie naïve et sentimentale » est due à M. Karl Cumlicz. Telles qu'elles sont, ces éditions commodes et peu coûteuses — la librairie ne cache pas qu'elle voudrait supplanter la collection Reclam — rendront d'utiles services aux élèves et aux maîtres des gymnases autrichiens.

— *Le deutscher Litteratur-Kalender auf das Jahr 1886*, publié par M. Joseph Kürschner (Berlin et Stuttgart, Spemann. Petit in-8°, 702 p.) mérite une mention spéciale dans notre chronique, car il sera très utile. Il renferme plus de 9,000 noms d'écrivains allemands des deux sexes. Mais, pour montrer les services qu'il peut rendre, il suffit de citer quelques exemples; feuilletez le volume et cherchez *G. Freytag;* vous lisez « Freytag, Gust. Rom. Geh. Hofr. Dr. phil. Siebleben b/ Gotha u. Wiesbaden (Kreuzburg 13/7 16) »; ce qui signifie Freytag Gustave, romancier, conseiller privé, docteur en philosophie, demeure à Siebleben près de Gotha et à Wiesbaden (est né à Kreuzburg, le 13 juillet 1816). De même au nom de *Mommsen*, vous lisez « Mommsen, Theod. Archæol. Dr. U. Prf. Berlin-Charlottenburg, Marschstr. 6 (Garding, 30/11 17) »; ce qui signifie Mommsen, Théodore, archéologue, docteur, professeur d'Université; demeure à Charlottenburg près Berlin, Marschstrasse, 6 (est né à Garding, le 30 novembre 1817). M. Kürschner ajoute à ces indications les titres des plus récents ouvrages de l'écrivain cité; ainsi, à l'art. Mommsen « Rom. Gesch. 5 Bd. 85. Oertlichkeit der Varusschlacht. 85. » Ajoutons qu'il a imaginé une foule de petits signes ingénieux qui marquent la spécialité du personnage mentionné : une croix pour la théologie, une couronne pour l'histoire, un masque pour le drame, une plume pour le feuilleton, deux épées croisées pour

---

1. Aussi supprimerions-nous le *peut-être* dans la phrase suivante sur Rossbach (p. 168) : « malgré la valeur incontestable des troupes, un peu d'indiscipline pouvait peut-être compter au nombre des causes de la défaite ». Le général Pajol n'est pas assez sévère pour les troupes de Soubise.

les « militaria », une ancre pour la marine, etc. Il donne, en outre : 1° dans son introduction un calendrier, les nouvelles lois et conventions littéraires, la liste des cercles et associations littéraires, une liste des écrivains morts l'année précédente, des distinctions honorifiques accordées en 1885 ; 2° à la suite du dictionnaire, une liste des agences littéraires et théâtrales, des journaux et revues de tout genre (avec les noms de l'éditeur, du directeur, du rédacteur en chef, le prix de l'abonnement et des annonces, etc.; les lettres *Rec.* indiquent que le journal publie des « recensions » ou comptes-rendus, des théâtres et de leurs directeurs, des villes d'Allemagne et des écrivains et éditeurs qui les habitent *(Stædteschau)*. Il est seulement regrettable que M. Kürschner ne donne pas la liste complète des ouvrages de chaque auteur ; il avait donné cette liste dans le volume précédent, et il y renvoie, faute de place et pour éviter de trop grands frais. Malgré tout, ce *deutscher Litteratur-Kalender*, dressé avec tant de peine et de conscience par M. Kürschner, renferme un grand nombre de renseignements qu'on est heureux d'y trouver et il aura certainement sa place sur la table de toutes les rédactions ; du reste, la publication vient d'atteindre sa huitième année.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 mai 1886.

M. d'Hervey de Saint-Denys confirme une observation faite à la dernière séance par M. Maury, à propos du mémoire de M. Bapst, sur l'ancienneté du bronze et par conséquent de l'étain en Chine. Les auteurs chinois mentionnent l'emploi du bronze plus de deux mille ans avant notre ère. Les mines d'où l'on tirait l'étain étaient situées dans les montagnes du Tibet.

M. Léon Heuzey lit un mémoire intitulé : *le Roi Dounghi à Tello*. Selon une opinion accréditée jusqu'ici parmi les érudits, Dounghi, roi de la ville d'Our en Chaldée, l'un des constructeurs de la tour à étages de Mougheir était le père et le suzerain de Goudéa, *patési* de Sirpourla (Tello). Cette opinion n'était fondée que sur la légende d'un cachet du cabinet royal de la Haye, où l'on avait cru déchiffrer le nom de Dounghi. M. Heuzey présente une empreinte du cachet en question, et montre que la lecture de ce nom est plus que douteuse. Il étudie ensuite un grand nombre de petits monuments trouvés à Tello, qui portent réellement le nom de Dounghi, mais sans qu'il soit jamais associé à celui de Goudéa. Ce sont des dédicaces aux divinités locales de Sirpourla. L'une d'elle donne, avec le nom du roi d'Our, celui d'un nouveau *patési*, appelé Loukani.

M. Desjardins donne quelques détails sur un des derniers envois de M. Le Blant, directeur de l'école française de Rome, contenant la copie de dix-huit inscriptions trouvées près de la *porta Pia*, en face de la caserne des prétoriens. Ce sont toutes des épitaphes, et elles prouvent l'existence d'un lieu de sépulture important en cet endroit. Voici les deux plus intéressantes :

DIS MANIBVS
L · VARIO · EPAPHRODITO
MANVMISSO · TESTAMENTO
L · VAFRI · TIRONIS
CENTVRIONIS · LEG XXII
PRIMIG · X · K · APR
IMP · DOMITIANO · AVG
GERMANICO · XII · COS
ANNORVM · XXX
VIX · ANNIS · XXXI · D · X
HELIVS · M · CLODI
VALENTIS
EVOCATI · AVG · SER
FRATRI · BENE · MEREN
FECIT

« Dis Manibus. L. Va[f]rio Epaphrodito, manumisso testamento L. Vafri Tironis centurionis legionis XXII Primigeniae, X kal. Apr., imperatore Domitiano Augusto

Germanico XII consule, annorum XXX. Vixit annis XXXI, diebus X. Helius M. Clodi Valentis evocati Augusti servus fratri bene merenti fecit. » Le défunt, esclave de L. Vafrius Tiron, centurion de la 22ᵉ légion Primigénia, fut affranchi par le testament de son maître, le 10 avant les calendes d'avril, dans le 12ᵉ consulat de Domitien, c'est-à-dire le 23 mars 86; il était alors âgé de 30 ans. Il mourut à l'âge de 31 ans et 10 jours, par conséquent en 87. Cette épitaphe lui est consacrée par son frère, Hélius, esclave de Marcus Clodius Valens, *evocatus* de l'empereur.

DIS MANIBVS
L · NONIO · L · F
MARTIALI
STATOR · AVGVSTI
7 PRISCI MILITAVIT
ANN · XXII · MENS · V
VIXIT · ANNIS · XLIX
POSVIT · NONIA
FORTVNATA · LIB
PATRONO
BENE · MERENTI

« Dis Manibus. L. Nonio L. filio Martiali statori Augusti. Centuria Prisci militavit annis XXII, mensibus V. Vixit annis XLIX. Posuit Nonia Fortunata liberta patrono merenti. » Nous avons donc là un monument dédié par une affranchie à son ancien maître, soldat de la centurie de Priscus, *stator Augusti*, mort à l'âge de 49 ans, après 22 ans de service militaire. Le *stator Augusti* n'était autre chose qu'un planton de l'empereur.

M. le comte Riant donne une curieuse nouvelle d'Italie : « Les journaux italiens, dit-il, ont récemment parlé d'une découverte si extraordinaire que je n'aurais pas osé en entretenir l'Académie si je n'en avais eu la confirmation à la suite de la séance trimestrielle du nouvel Institut royal d'histoire, fondé l'année dernière à Rome et formé des délégués de toutes les sociétés d'histoire du royaume d'Italie. Il y a quelques semaines, au cours de travaux de réparation exécutés dans la célèbre cathédrale de Bari, où repose, depuis la fin du XIᵉ siècle, le corps de saint Nicolas, on a découvert, dans une cachette murée de l'un des piliers de l'édifice, plus de deux mille diplômes byzantins. Outre le fait curieux, et que je crois unique, de parchemins ayant pu échapper dans de telles conditions à l'influence de l'humidité et du salpêtre, ces diplômes offrent la particularité singulière d'être écrits en lettres d'argent sur fond bleu : nous connaissions le *codex argenteus* d'Upsal, texte haut gothique écrit en lettres d'argent, mais sur fond pourpre; il semble que ce soit la première fois qu'on signale des diplômes bleus. Bien que l'autorité ecclésiastique locale, propriétaire de ces monuments, paraisse s'en être réservé la publication, il ne serait peut-être pas inutile d'attirer sur eux l'attention des membres de nos écoles de Rome et d'Athènes. On n'a encore sur l'âge et l'importance de ces diplômes que des renseignements extrêmement vagues, et des indications plus précises offriraient sans aucun doute le plus vif intérêt. »

Ouvrages présentés : — par M. de Wailly : Henri JADART, *Dom Thierry Ruinart (1657-1709), notice suivie de documents inédits*, etc.; — par M. Alexandre Bertrand : 1° le marquis DE NADAILLAC, *l'Epoque glaciaire*; 2° Germain BAPST, *Souvenirs de deux missions au Caucase, notes et documents* (extrait de la *Revue archéologique*); — par M. Siméon Luce : Charles JORET, *Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand-Electeur, d'après des documents nouveaux et inédits*; — par M. Gaston Paris : HAILLANT, *Flore populaire des Vosges* (extrait du *Journal de la Société nationale d'agriculture*).

Julien HAVET.

Séance du 14 mai 1886.

Une lettre de M. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, annonce une découverte qui vient d'être faite près de Ravenne et qui offre un grand intérêt, bien qu'on n'ait pas pu en tirer tout le parti qu'on eût été en droit d'en attendre. Des paysans ont découvert le tombeau d'un évêque de l'époque lombarde. Le corps était couvert des habits sacerdotaux; auprès se trouvaient des objets divers, ornements, vases sacrés, et un manuscrit richement relié. Malheureusement les auteurs de cette découverte l'ont tenue d'abord secrète et ne l'ont révélée qu'après avoir dispersé, détruit ou perdu une partie des objets trouvés, sans vouloir faire connaître le lieu précis où ils les avaient rencontrés. Les vêtements de l'évêque et tous les feuillets du manuscrit ont ainsi disparu. Parmi les objets recueillis, on remarque surtout : un vase sacré en forme d'agneau, avec une croix sur le front, porté sur un plateau garni de douze gobelets fixes ; les deux plats de la reliure du manuscrit perdu, ornés de figures, sur l'une desquelles on voit un vase en forme d'agneau semblable à celui-ci; divers ornements pontificaux ornés de sujets mystiques curieux. Sur l'un de ces ornements, on voit le Christ et saint Pierre dans une barque; autour d'eux nagent trois brebis, qu'ils s'apprêtent à recueillir. Une autre barque est portée par un

poisson : deux passagers tiennent une ancre plongée dans la mer, et sur les branches de cette ancre sont posées encore deux brebis.

M. Le Blant, en terminant, signale un important travail récemment communiqué à l'Académie d'archéologie chrétienne par M. l'abbé Duchesne, sur l'origine des diaconies cardinalices de Rome.

L'Académie procède à l'élection d'un membre de la commission des impressions, en remplacement de M. Miller : M. Pavet de Courteille est élu.

M. Barbier de Meynard rend compte des travaux de M. René Basset, qui a été chargé d'une mission scientifique en Algérie, pour l'étude des dialectes berbères.

M. d'Arbois de Jubainville lit une notice sur un mode d'exécution forcée en usage dans l'ancienne procédure irlandaise. Le créancier dont le débiteur appartenait à une des classes « sacrées », *nemed*, c'est-à-dire à la noblesse ou au clergé, ne pouvait le saisir. Le seul moyen de contrainte auquel il pût avoir recours consistait à aller mourir de faim à la porte du débiteur. Celui-ci se voyait alors chargé d'une dette énorme : 1° le *wergeld* dû pour un meurtre ordinaire; 2° le double de la valeur de la nourriture qu'aurait mangée le créancier s'il ne s'était laissé volontairement mourir de faim; 3° une amende dont le taux variait selon le rang du créancier. Le tout était évalué, d'après la loi, en femmes esclaves et en bêtes à cornes.

« Le clergé *désétabli* d'Irlande, dit M. d'Arbois de Jubainville, vient de prendre une délibération contre un projet de M. Gladstone. Supposons que le vieux droit celtique soit encore en vigueur. On verrait l'archevêque *désétabli* d'Armagh, le *comarba* de saint Patrice, jeûner à la porte de M. Gladstone, qui, en cas de résistance, deviendrait débiteur de trente-cinq femmes, de cinq bêtes à cornes, du double de la nourriture dont l'archevêque d'Armagh se serait privé, et d'une somme deux fois égale au préjudice que les projets de M. Gladstone pourraient causer au clergé *désétabli*. Enfin les débiteurs de M. Gladstone seraient en droit de ne pas lui payer ce qu'ils lui doivent. Je ne dis rien du coup de foudre qui pourrait le tuer comme Vortigern, le roi des Bretons, ou de la défaite qu'il pourrait subir comme Guaire Adne, roi d'Irlande, coupables jadis d'un méfait analogue. »

M. Gaston Paris fait des réserves sur les assertions de M. d'Arbois de Jubainville. Cette singulière procédure a-t-elle jamais été mise en pratique? Pour avoir le droit de l'affirmer, il faudrait autre chose que des textes de lois, il faudrait pouvoir alléguer des preuves historiques. Jusqu'à ce que ces preuves aient été fournies, il est permis de ne voir dans une pareille législation qu'une fiction juridique, imaginée, en dehors de toute réalité, par des théoriciens ingénieux.

M. Auguste Nicaise présente à l'Académie :

1° Une statuette de bronze de Jupiter, trouvée à Cernay-lez-Reims (Marne), par M. Ch. Boiteaux : le dieu est coiffé du *modius* ou boisseau; il a une chevelure et une barbe épaisses, à boucles frisées, d'une exécution très fine;

2° Un buste d'Apollon, en marbre du Pentélique, découvert, à la fin du XVIIIe siècle ou au commencement du XIXe, au Châtelet (Haute-Marne) : c'est une œuvre grecque, d'un travail remarquable;

3° Une statuette de terre cuite, trouvée, comme le Jupiter, à Cernay-lez-Reims; c'est une Minerve, armée de l'égide, tenant à la main une coupe.

Ouvrages présentés : — par M. Deloche : Ch.-Em. Ruelle, *Bibliographie générale des Gaules*, 1re partie, fasc. 4 et dernier; — par M. d'Arbois de Jubainville : Quellien, *l'Argot des nomades en Basse-Bretagne;* — par M. P.-Ch. Robert : John Evans, *On a military decoration relating to the Roman conquest of Britain.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 28 avril 1886.

M. E. Molinier communique à la Société une plaquette de bronze de la Renaissance semblable à un nielle signé *Pellegrino*. Par le rapprochement de cette plaquette et de ce nielle avec les dessins du Musée de Lille signés *Giacomo da Bologna*, M. Molinier établit que le graveur connu sous le nom de Pellegrino doit être identifié avec Giacomo Francia, fils de Francesco Raibolini, dit Francia.

M. Nicaise présente une statuette en bronze de Jupiter-Serapis, des bracelets d'argent et de bronze et un vase gaulois avec figures d'animaux tracées à la pointe, trouvés dans le département de la Marne.

M. Demaison communique un cachet d'oculiste romain trouvé à Reims.

M. Buhet de Kersers annonce la découverte, près de Bourges, de stèles gallo-romaines avec bas-reliefs et inscriptions.

M. Boucher de Molandon signale la découverte à Reuilly, près d'Orléans, d'un vase en feuilles de bronze rivées et non soudées. On s'accorde à faire remonter ce vase au premier âge du bronze sur le sol gaulois.

Le Secrétaire.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 31 mai — 1886

Sommaire : 120. Gomperz, Une prétendue tragédie d'Euripide. — 121. Vito la Mantia, Histoire de la législation italienne. — 122. La Fontaine, Œuvres, III, p. p. Regnier. — 123. Wallon, La révolution du 31 mai et le fédéralisme en 1793; de Guilhermy, Papiers d'un émigré; Brives-Cazes, Deux bataillons bordelais en Vendée; Pingaud, Les Français en Russie et les Russes en France; Boulay de la Meurthe, le Directoire et l'expédition d'Egypte; Wohlwill, Georges Kerner. — 124. Avenarius, La lyrique allemande depuis 1850. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

120. — Gomperz, **Eine vermeintliche Tragœdie des Euripides und ein Papyrus der Sammlung Erzherzog Rainer** (extrait de l'*Anzeiger der philosophisch-historischen Classe* de l'Académie de Vienne, 10 février 1886.)

Ces quelques pages contiennent l'exposé d'une jolie découverte comme M. Gomperz en compte déjà tant à son actif. Aristote, en deux passages de sa *Poétique* (c. 15 et 26), mentionne une composition intitulée *Scylla*, mais il n'en indique ni l'auteur, ni même le genre. Welcker, Vahlen, Bergk et d'autres ont pensé que cette *Scylla* était une tragédie perdue d'Euripide. Dans le premier passage, le thrène d'Ulysse ἐν τῇ Σκύλλῃ est cité comme un exemple τοῦ ἀπρεποῦς καὶ μὴ ἁρμόττοντος; dans le second, il est question des mauvais joueurs de flûte qui se livrent à des mouvements exagérés ἂν δίσκον δέῃ μιμεῖσθαι, ou tirent le coryphée par son habit ἂν Σκύλλαν αὐλῶσιν. Pour expliquer ce dernier passage, on avait pensé à l'accompagnement musical du chœur tragique; seul, Twining avait deviné *(apud* Susemihl, *Aristoteles über die Dichtkunst*, p. 296) qu'il pouvait s'agir du joueur de flûte accompagnant le dithyrambe et que c'est par suite dans la classe des dithyrambes que devaient être rangées *Scylla* et *le Disque*. M. Gomperz a définitivement prouvé que cette opinion est la bonne en déchiffrant quelques lignes d'un papyrus (dit *papyrus esthétique)* de l'admirable collection acquise par l'archiduc Rénier [1]. On y lit entre autres ces quatre mots : Τιμόθεος ἐν τῷ θρήνῳ τοῦ Ὀδυσσέως. Donc le thrène d'Ulysse *(Poétique*, chap. 15), qui faisait partie de la *Scylla*, est l'œuvre de Timothée de Milet, et la *Scylla* est un dithyrambe, de même que l'*Elpénor*, dithyrambe jusqu'à présent inconnu de Timothée, dont M. Kœhler vient de trouver la mention dans une inscription choragique *(Mittheilungen des deutschen Instituts*, X, p. 231). Avis aux futurs éditeurs de la *Poétique*.

Salomon Reinach.

1. Nous avons donné quelques détails sur le contenu du fonds Rénier dans la *Revue archéologique*, 1884, II, p. 101 et suiv.; 1885, I, p. 97 et suiv.

121. — Vito la Mantia. **Storia della legislazione italiana.** — I. *Roma e stato Romano*, Roma, Torino, Bocca, 1884, 1 vol. in-8 de 741 pages.

Les proportions de cet important ouvrage sont plus vastes que celles de l'histoire de Pertile qui fait déjà beaucoup d'honneur à la science italienne. M. Vito la Mantia procède par grands groupes territoriaux ; il nous a donné, il y a de longues années, une histoire fort remarquée du droit sicilien. Ce premier volume de l'histoire générale du droit italien est consacré à la ville de Rome et aux États romains : chacun sait tout ce que l'histoire des statuts de Rome au moyen âge doit aux recherches et aux découvertes de M. Vito la Mantia : les résultats principaux de ces recherches sont ici exposés avec netteté et simplicité. Parmi les statuts municipaux dont l'histoire est retracée à l'aide de documents, soit nouveaux, soit mieux étudiés, on remarquera, outre les statuts de Rome, ceux de Pérouse, d'Ancône, de Macerata, etc. L'exposé du droit public et privé est continué jusqu'en 1870. Les périodes d'occupation française sont abondamment traitées.

Le style de l'ouvrage est remarquable : simple, large, clair, il ne sent pas l'effort. Le volume se termine par trois appendices importants consacrés aux Universités, aux œuvres des principaux jurisconsultes depuis le XII[e] siècle, à l'histoire juridique de la République de Saint-Marin.

P. V.

---

122. — **Œuvres de J. De La Fontaine,** 3[e] volume, par H. Regnier. Hachette, 429 p. 1885.

Je ne sais si je me trompe, mais ce troisième et dernier volume des fables me paraît encore plus soigné que les deux précédents. Les rapprochements et le commentaire sont d'une richesse exubérante ; il ne manque donc rien ou presque rien pour que ce monument élevé à La Fontaine soit parfait, *ab omni parte beatum*. Je trouve seulement que les éditeurs ont accordé une importance et une place bien trop grandes aux remarques de Chamfort ; quelques-unes, pour être fines et ingénieuses, ne compensent pas le plus grand nombre qui ne valaient guère la peine d'être citées et d'être surtout longuement réfutées.

La Tortue et les deux Canards. — « Volontiers gens boiteux haïssent le logis. » C'est pour cette raison que Guill. Bouchet (*Serées*, III, 173, Roybet) dit en parlant d'un boiteux : « Si n'y a homme en cette ville qui sçache plus de nouvelles que luy, allant de çà et de là ».

Les poissons et le Cormoran. — Un vieux Cormoran glacé par l'âge, dit le fabuliste,

Souffroit une disette extrême.
Que fit-il? le besoin docteur en stratagème
Lui fournit celui-ci.

La réflexion du poète rappelle ce passage de Perse :

Magister artis ingenique largitor
Venter. (Perse, *Prologus.*)

L'enfouisseur et son Compère. — On lit dans *Le grand Parangon des Nouvelles nouvelles*, par Nicolas de Troyes, une historiette assez longue qui se rapproche en tout point de la fable de La Fontaine. En voici à la fois le titre et le résumé : « De la finesse d'un curé qui avoit caché ses escus en son jardin et qu'ung cordonnier desroba, puis après les reporta ou il les avoit prins, cuydant en avoir plus largement, mais n'eut riens du tout. » (p. 11, Bibl. elz.)

Un passage de cette nouvelle rend plus que probable la supposition que La Fontaine la connaissait : « Et ung jour entre les autres, apres que le curé eut receu quelqu'argent, le cuyda porter avec l'autre, *mais il n'y trouva que le nid.* »

Au bout de quelque temps, l'homme va voir son or;
Il ne retrouva que le gîte.

Dans la fable 20e du livre IV, il emploie les expressions mêmes du vieux conteur :

Notre avare un beau jour *ne trouva que le nid.*

Pincemaille (v. 1.) n'est pas rare au XVIe siècle. « Nos composez, dit H. Estienne (*Precell.*, 107, Feugère) sont beaucoup plus signifiants et ont plus d'emphase que ceux des Grecs; car nous disons : *pinsemaille, serredenier*, etc. »

Voici un autre exemple de cet adj. composé, au féminin : « Il y avait ici une femme de Corinthe, non avare, ne *pincemaille.* (Ant. de Muret, *Coméd. de Térence*, 166 v°, édit. 1583.)

L'Araignée et l'hirondelle. — « Progné... carocolant, frisant l'air et les eaux », etc. Les éditeurs n'ont pas pensé à citer ce passage si pittoresque de Michelet : « Ajoutez un large bec, toujours ouvert qui happe sans s'arrêter, au vol, se ferme et se rouvre encore... Elle tourne, fait cent cercles, un dédale de figures incertaines, un labyrinthe de courbes, variées, qu'elle croise, recroise à l'infini, etc. » (*L'oiseau*, 134, Hachette.)

Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte. — « Ses paroles *miellées*, v. 25. *Miellé* est une épithète homérique « μελίγηρυν ἀοιδήν ». La Fontaine est tout plein de réminiscences grecques :

Un lièvre en son gîte songeait,
(Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?)

C'est ce que dit un pêcheur de Théocrite qui songe, lui aussi, au bord de la mer, étendu sur un lit de feuilles :

Τί γαρ ποῖειν ἄν ἔχοι τις
Κείμενος ἐν φύλλοις ποτὶ κύματι, μηδὲ καθεύδων;

On connaît ces beaux vers :

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

C'est presque la traduction d'un vers d'Epicharme, cité dans les *Mémoires de Xénophon* :

Τῶν πόνων πωλοῦσιν ἡμῖν πάντα τἀγαθά οἱ θεοί.

Le Paysan du Danube. — Dans la préface des *Tragiques*, d'Aubigné dit à son livre :

Porte, comme au Sénat Romain
L'advis et l'habit du vilain
Qui vint du Danube sauvage,
Et monstre hideux, effronté
De la façon, non de langage,
La malplaisante vérité.

Les compagnons d'Ulysse. — « Tu t'en viens (dit le loup à Ulysse) me traiter de bête carnassière. Toi qui parles, qu'es-tu? etc. Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups? » — Il était à propos, il me semble, de rapprocher de ce passage le discours que Démocrite dans La Bruyère adresse aux hommes : « Ne dites-vous pas en commun proverbe *des loups ravissants, des lions furieux, malicieux comme un singe*, et vous autres qu'êtes-vous? (Remarquez la même apostrophe dédaigneuse dans la Fontaine). J'entends corner sans cesse à mes oreilles, l'homme est un animal raisonnable : qui vous a passé cette définition? etc. » Les *Caractères* ont paru en 1688, et lorsque La Fontaine publia son dernier livre de fables, il avait certainement lu cet ouvrage où il était loué avec tant de délicatesse.

Au sujet de cette précellence que l'homme s'attribue sur les animaux, Montaigne a aussi des passages d'une mordante ironie. Voir les *Essais*, II, 279, et passim, édit. Louandre.

Le Renard, les mouches et le hérisson. — Le poète Gringore, dans *Les folles entreprises* (1, 43, Bibl. elz.) raconte une « hystoire » qui n'est pas autre chose que cette fable légèrement altérée. Au lieu du renard, c'est un citoyen de Rome qui a une « playe chancreuse. »

Laquelle playe estoit toute couverte
De grosses mouches, etc.

Un passant chasse les mouches, et le malade fâché lui dit :

Ces mouches m'ont picqué longue saison,
De ma char sont si saoulles, tout conclus,
Que pour l'heure ilz ne me mordoient plus.
Or les as-tu chassees; ilz s'en iront
Toutes seoulles et d'autres reviendront
Affamées qui encor de rechief
Me remordront, etc.

Cet apologue, que le bon Gringore attribue à Valère Maxime, se trouve dans Flavius Joseph, qui le donne comme étant de l'invention de Tibère. On le rencontre au XVIe siècle dans *Le Violier des Histoires romaines*, avec une particularité assez curieuse : c'est Tibère lui-même qui chasse les mouches « de dessus le corps » de l'homme (*Viol. des Hist. rom.*, 115, Bibl. elz.)

Discours à Mme de La Sablière, liv IX, 1. — Dans mon dernier article sur La Fontaine, j'avais oublié de dire à propos de ce passage :

Quand la perdrix
Voit ses petits, etc.

Que *Ronsard* attribue la même ruse à l'alouette poursuivie par un chien :

Puis quand il est tout près de la toucher
S'enlève au ciel, ou va de motte en motte
Trompant le chien et sa gueule trop sotte,
Qui va l'oyseau vainement poursuivant
Et pour sa proye il ne prend que du vent (V. 273, Bibl. elz.)

Saint François de Sales a délicieusement enjolivé le passage de Pline dont La Fontaine s'est inspiré : « Si l'oiseleur va droit au nid de la perdrix, elle se présentera à luy et contrefera l'arrenée et boiteuse, etc., etc. » (*De l'Amour de Dieu*, liv. VIII, ch. XI, édit. 1617).

A. DELBOULLE.

---

123. — 1. H. WALLON, membre de l'Institut, **La Révolution du 31 mai et le fédéralisme en 1793 ou la France vaincue par la Commune de Paris.** Paris, Hachette, 1886. In-8. Deux volumes, VII et 547 p., 537 p. 15 francs.

2. **Les Papiers d'un émigré 1789-1829,** lettres et notes extraites du portefeuille du baron de Guilhermy, mises en ordre par le colonel de GUILHERMY. Paris, Plon, 1886. In-8, 511 p. 7 fr. 50.

3. **Expédition en Vendée de deux bataillons de la garde nationale de Bordeaux** (mars-août 1793), par E. BRIVES-CAZES. Bordeaux, Gounouilhou, 1886. In-8, 134 p.

4. **Les Français en Russie et les Russes en France,** l'ancien régime, l'émigration, les invasions, par Léonce PINGAUD. Paris, Perrin, 1886. In-8, XX et 482 p. 7 fr. 50.

5. **Le Directoire et l'expédition d'Egypte,** par le comte BOULAY DE LA MEURTHE. Paris, Hachette, 1886. In-8, IV et 344 p. 3 fr. 50.

6. **Georg Kerner, ein deutsches Lebensbild aus dem Zeitalter der franzœsischen Revolution,** von Adolf WOHLWILL. Hambourg et Leipzig, Voss, 1886. In-8, X et 192 p. 3 fr. 75.

1. M. Wallon s'est proposé de faire en deux volumes l'histoire de la révolution du 31 mai. Il expose d'abord les principaux épisodes de cette lutte, la question de la force départementale, les fédérés arrivant à Paris et devenant jacobins, le triomphe de Marat, l'arrestation d'Hébert et son contre-coup, les journées déjà tant de fois

racontées qui marquent la chute de la Gironde. Mais cette première partie de l'ouvrage, intitulée la *Révolution du 31 mai*, n'est pas la plus neuve et la plus attachante. C'est à la seconde partie, *Le fédéralisme en 1793*, qu'il faut donner les plus vifs éloges et c'est elle que nous recommandons spécialement à nos lecteurs. M. W. y retrace, à l'aide des pièces officielles tirées soit des archives nationales, soit des archives départementales [1], comment les départements ont cherché à prévenir la révolution du 31 mai et après qu'elle fut accomplie, à s'unir pour la réprimer. Il y fait voir comment le plus grand nombre des conseils généraux ne cessaient de se récrier contre les querelles qui agitaient l'Assemblée, contre les insultes qu'elle recevait des tribunes et les menaces qu'elle endurait, contre le joug que lui imposaient la municipalité et les sections de Paris; comment après le 31 mai, au lieu d'accepter les faits accomplis, ils prirent une attitude hostile. Le rapport de Julien de Toulouse *sur les administrations rebelles* lui a été d'un grand secours; car, si abrégé qu'il soit, il est généralement exact. Mais M. W. a eu raison de se séparer de Julien sur un point; au lieu de ranger, comme le rapporteur du comité de sûreté générale, les départements dans l'ordre alphabétique, M. W. les a classés en plusieurs groupes, selon leur situation à l'égard de Paris, ou suivant les relations qu'ils avaient entre eux dans les limites des anciennes provinces ou qu'ils avaient formées en raison de leur voisinage ou de certaines influences. Il commence par les départements voisins de Paris et par ceux qui s'étendent sur la frontière du Nord-Est. Puis, il nous fait passer en Normandie, dans le Maine, dans la Bretagne, dans la Vendée [2]; de là il nous mène à Poitiers, à Angoulême, à Périgueux, dans tout le pays de la Vienne, de la Charente et de la Dordogne; puis se présentent à nous le Sud-Ouest et Bordeaux, cette citadelle des Girondins, Toulouse et le bassin de la Garonne, Montpellier, Nîmes et le pays des Cévennes. Nous arrivons ensuite en Provence, où nous voyons Marseille et Toulon engager une lutte armée contre les troupes de la Convention; à Lyon, la ville qui résista le plus longtemps à la Montagne et qui fut le plus cruellement punie de sa résistance; en Savoie et en Dauphiné; en Franche-Comté; en Bourgogne et en Champagne; ce qui nous ramène à un nouveau groupe du Centre où le premier rang appartient à Bourges, cette ville vers laquelle se tournèrent tous les regards, la capitale désignée du fédéralisme, le rendez-vous convenu des suppléants de la Convention, la rivale future de Paris, et qui pourtant était la cité la moins fédéraliste de la République. Tous les chapitres consacrés à

1. Sans oublier les études entreprises par des érudits des départements, comme *La Terreur à Bordeaux*, de M. Vivie, *Le Puy-de-Dôme en 1793*, de M. Fr. Mège, et tous ces travaux d'histoire provinciale qu'on ne connaît pas assez, « ces nombreuses histoires départementales, dit M. de Sybel, presque inconnues en Allemagne et auxquelles on consacre en France tant de soins et d'ardeur ».

2. Signalons en passant les extraits de la correspondance de Petiot, ami et émissaire de Garat; elle est « dans le langage de Joseph Prudhomme » (II, 7).

chacun de ces groupes de départements se lisent avec le plus grand intérêt, car ils renferment des détails nouveaux et nombre de documents curieux (par exemple, le défi que Duchastel envoie de Nantes au comité de Salut public. I, 451). Dans une conclusion importante, M. W. explique l'échec du fédéralisme — ou de ce qu'on appelle ainsi, puisqu'en réalité l'unité et l'indivisibilité de la République n'étaient menacées nulle part (voir I, p. 319-320). « Les forces départementales demeurèrent isolées en présence d'un parti bien inférieur en nombre, mais compact... En outre, le peuple ne renie pas communément ses administrateurs, et à certains égards il les suit, mais jusqu'où va sa participation à la résistance? Au moment critique, lorsqu'il s'agit de marcher, le zèle des volontaires s'évanouit... Aux premiers coups de canon, la troupe de Caen s'enfuit devant un ennemi qui se sauve... Enfin, quel était l'objet du débat? La souveraineté du peuple qui résidait dans la Convention et avait été atteinte dans la représentation nationale violée. Mais les casuistes intervenaient. Qui avait frappé les Girondins? La Convention. Comment dire qu'elle n'existait pas? La Convention restait debout... » (II, p. 427-432). Nous regretterons toutefois que M. W. n'ait pas mis suffisamment en relief, dans cette conclusion, les points suivants : 1° les armées adhérèrent partout à la révolution du 31 mai et Davout, alors lieutenant-colonel d'un des meilleurs bataillons de volontaires de l'armée du Nord, un bataillon de 1791, le 3e de l'Yonne, écrivait aux administrateurs de son département que ses hommes « sont remplis du plus pur patriotisme, du républicanisme le plus énergique » et que « jamais cette espèce d'hommes-là ne seront les partisans d'une faction qui a été heureusement terrassée le 31 mai » (Mme de Blocqueville, *Davout*, p. 310)[1]; 2° un tiers environ des départements approuva les journées du 31 mai et du 2 juin *immédiatement* ou presque immédiatement, dans le courant du mois de juin; ce furent les départements de la frontière du Nord-Est et quelques autres du bassin de la Loire, tous ceux que menaçaient l'invasion étrangère et le royalisme vendéen, et qui jugèrent alors, comme dans la Meurthe, qu'« on ne pouvait organiser la guerre civile dans un moment où les satellites des despotes étrangers entouraient nos frontières » (I, 373). Ce furent (je les cite dans l'ordre adopté par M. W., et j'ajoute, autant que possible, la date de l'adresse d'adhésion envoyée par le Conseil général du département) Seine-et-Oise (11 juin), Eure-et-Loir (4 juin), Seine-et-Marne (9 juin), Oise (adresse lue le 19 juin), Pas-de-Calais (dès le 2 juin), Nord (17 juin), Ardennes, Meuse, Moselle (12 juin), Vosges (6 juin), Bas-Rhin (adresse lue le 22 juin), Haut-Rhin, Indre-et-Loir (8 juin), Loir-et-Cher (20 juin), Loiret (11 juin), Charente, Charente-Inférieure, Saône-et-Loire (14 juin), Yonne, Aube (18 juin), Haute-Marne, Indre (21 juin), Allier (4 juin), Creuse, Corrèze, Cher. Cette liste, que M. W.

1. Voir encore la lettre de Darcambal dans les *Bataillons de la Corrèze*, de M. de Seilhac, p. 99.

aurait dû nous donner, contredit le sous-titre de l'ouvrage : *la France vaincue par la commune de Paris;* il fallait dire « une partie de la France » ; 3° en outre, dans les régions qui protestèrent contre l'arrestation des Trente-Deux, les administrations de départements furent assez souvent tenues en échec par la municipalité du chef-lieu et par le club des Jacobins, celle de la Somme par la commune d'Amiens ; celles de la Vienne, de la Haute-Vienne, de la Haute-Garonne, de la Nièvre, du Puy-de-Dôme par les clubs de Poitiers, de Limoges, de Toulouse, de Nevers et de Clamecy, de Clermont-Ferrand. Ou bien encore des villes importantes d'un département girondin donnèrent une immédiate adhésion à la Révolution et balancèrent les chances : Sainte-Menehould et Sézanne dans la Marne, Soissons et Château-Thierry dans l'Aisne, Yvetot et Ivry (ainsi que les Jacobins du Hâvre et d'Ingouville) dans la Seine-Inférieure, Vernon, Bernay, Les Andelys et les treize communes du canton de Cormeilles dans l'Eure (où, reconnaît M. W., I, 454, on ne pouvait compter que sur Evreux), la ville de Honfleur et la société populaire d'Orbec dans le Calvados, Montauban et Figeac dans le Lot, Dôle dans le Jura, Vienne dans l'Isère, Annecy dans le Mont-Blanc, la Société populaire de Seurre dans la Côte-d'Or, Ornans et Saint-Hippolyte dans le Doubs, etc. ; 4° certains départements restèrent neutres et attendirent les événements, comme la Seine-Inférieure qui se contenta de faire des remontrances, comme la Meurthe (qui se rallie le 4 juillet), la Manche, l'Orne, le Tarn, l'Ardèche; d'autres, dans le Midi, par exemple, protestèrent, puis durent presque aussitôt se détourner de la politique intérieure pour ne penser qu'à l'envahisseur étranger : l'Aude, l'Ariège, les Pyrénées-Orientales; 5° les conventionnels en mission, presque tous jacobins, défendirent la révolution nouvelle et leur influence, leurs discours, les moyens dont ils disposaient, rallièrent les esprits hostiles ou hésitants. Tous ces faits se trouvent dans les divers chapitres du livre de M. W., mais épars et dispersés. Ne fallait-il pas les rassembler et en tirer un tableau d'ensemble dans la conclusion? — Enfin, on sent quelquefois dans ces deux volumes que l'auteur écrit sous l'empire des préoccupations politiques du moment. Il regrette que « le drapeau couleur de sang de la commune soit promené impunément de temps à autre dans nos rues » (I, IV). Il craint que les *anarchistes* ne s'emparent du pouvoir, et regarde la loi Tréveneuc comme impuissante (II, 433). Il rappelle (appendice II, 524), le contre-projet proposé par lui en 1872 pour obvier aux difficultés que présente l'exécution de cette loi. Ces allusions gâtent toujours un livre d'histoire, et quoi qu'en dise M. W., la lutte des partis en 1793 est entièrement chose du passé. — Ces observations ne diminuent pas la haute valeur du livre de M. Wallon. Il est fait avec le plus grand soin et la plus grande exactitude; nous avons lu, à cette occasion, le *Moniteur* du mois de juin 1793, et nous avons pu remarquer que l'auteur n'avait rien oublié, rien négligé en explorant cette source, une des plus impor-

tantes de son travail. Ce nouvel et consciencieux ouvrage de M. Wallon rendra donc de grands services et sera très fréquemment consulté, de même que son *Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris* — qui renferme tant de documents curieux et inédits [1] — et nous souhaitons que l'infatigable et savant académicien nous donne bientôt le livre qu'il annonce à la fin du 11e volume « l'*Histoire de la justice révolutionnaire dans les départements* » [2].

2. Les *Papiers d'un émigré* renferment, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, des lettres et notes extraites du portefeuille de Jean-François-César baron de Guilhermy. Jean de Guilhermy fut député aux Etats-Généraux. Seul, il se découvrit sur le passage du roi et de sa famille au retour de Varennes et lança son chapeau au milieu de la foule en criant « me le rapporte qui l'ose! » Il émigra le 17 octobre 1791, entra dans la compagnie à cheval des gentilshommes du Languedoc, et après avoir fait la campagne de 1792, fut nommé par le Régent membre du conseil qui devait l'assister à son entrée à Toulon. Il demeura dès lors près du Régent, à Pise, puis à Vérone, à Blankenburg, à Mittau, et mena une vie de cour qui lui semblait « peu supportable ». En 1801, il est à Londres, attaché à la légation qu'y avait établie Louis XVIII. Il y retrouve son ami d'enfance, le général Andréossy, ambassadeur de France, qui lui dit ces mots curieux : « Tu sais que je devais aussi émigrer; tu m'attendais à Coblentz; mes camarades étaient sûrs de moi et si je n'avais pas perdu mon père au mois de juin 1792, je serais avec vous. Mais comment m'auriez-vous accueilli, si je vous fusse arrivé en 1793? » (p. 103).

1. La *Revue critique* n'a pas rendu compte de ce gros ouvrage; il est très utile et très complet; les chapitres consacrés au commandant de Longwy, aux Vierges de Verdun, aux lieutenants de Dumouriez — d'après des documents que nous avons parcourus après M. Wallon — sont très bien faits; les six volumes rédigés par M. Wallon, doivent être dans la bibliothèque de quiconque étudie la Révolution.

2. Nous rejetons en note quelques menues observations : premier volume, p. 42, lire *Rouyer* (comme à la page 73) et non « Rouhier »; — p. 86, *Boilleau* et non « Boileau »; — p. 92, *Salle* et non « Salles »; — p. 129, Rousselin (de Saint-Alban), lire *Saint-Albin*; — p. 222, « Marasse », lire *Marassé*; — p. 281, « le mot de Lanjuinais à Legendre : *avant de m'assommer, faites décréter que je suis un bœuf*, n'est pas dans le compte-rendu, mais il est dans les souvenirs du temps »; il est dans *les 31 mai, 1er et 2 juin 1793, fragment*, par Lanjuinais (mém. sur les journées révolutionnaires, p. p. de Lescure, II, p. 312); « Legendre me menaça et cria : descends ou je vais t'assommer. Son geste m'inspira; je le fis taire et s'asseoir en lui disant à regret : *Fais décréter que je suis bœuf et tu m'assommeras*; — p. 356; « à la suite du 10 août, les commissaires envoyés par la Convention... », lire *par l'Assemblée législative*; — p. 365, « l'ancien prêtre Dentzel »; c'était un ministre protestant; — p. 380-381, ce que dit M. W. du département des Vosges est bien maigre; voir à ce sujet Bouvier, *Les Vosges pendant la Révolution*, p. 200-202; — enfin, p. 147, la lettre de Thomas Payne à Danton sur le choix d'une résidence pour l'Assemblée, a été traduite presque en entier par M. Taine et publiée dans notre recueil (*Revue critique*, 1879, n° 11, p. 211-213). — Second volume, p. 407, sur la Creuse, voir une assertion de Monestier au *Moniteur* du 18 juin; *id.* p. 163, lire *Couhey* et non « Couchey. »

Il rêve d'amener un des fils du comte d'Artois ou l'un des princes d'Orléans à se tailler un royaume dans les colonies espagnoles d'Amérique; *America, America*, dit-il une fois, *illic* et là seulement *fas regna resurgere Trojae* (p. 234). Il se lie avec le futur Louis-Philippe dont nous trouvons des lettres intéressantes; Guilhermy lui citait ce passage de Lacretelle qui l'avait empêché de dormir pendant bien des nuits : « Louis XVI ne laissait d'héritiers que parmi des princes qu'aucune gloire et que nuls grands travaux n'absolvaient de la guerre étrangère suscitée à leur patrie »; ce passage, répond le duc d'Orléans, est toujours en gros caractères devant mes yeux, et il ne tiendra pas à moi qu'on ne me l'applique pas, mais aujourd'hui la philosophie moderne, le nivellement, la pusillanimité, et peut-être plus que tout, la nullité et l'incapacité et la mollesse des princes, ont inoculé aux gouvernements actuels une nouvelle et funeste maladie que j'appelle la *principiphobie* (p. 227). M. de Guilhermy ne revint en France qu'à la Restauration et il en partit aussitôt pour aller remplir à la Guadeloupe les fonctions d'intendant. Il y vit éclater une insurrection bonapartiste et y fut en opposition avec l'amiral Linois; nommé baron à son retour en France, conseiller, puis président de la cour des comptes, il mourut le 11 mai 1829 et fut enterré au cimetière, aujourd'hui à peu près abandonné, du mont Valérien. On trouvera dans le volume qui porte son nom, un grand nombre de documents non-seulement sur cet homme de talent — qui fut sans contestation un des plus honnêtes et des plus sages conseillers de l'émigration, — mais sur les entours de Louis XVIII à l'étranger, sur la légation de Londres qui fut dirigée par le comte des Cars, puis par le comte de La Châtre, enfin sur l'histoire des Antilles françaises à l'époque des Cent Jours. Les lettres les plus curieuses sont celles du duc d'Orléans, et du père de la reine Victoria, le duc de Kent. Mais l'éditeur aurait bien fait de réduire son volume au moins d'un quart; il y a, pour parler comme lui, bien des *cancans* d'émigrés dans ces papiers et le lecteur sera tenté de dire avec le duc d'Enghien (lettre du 24 novembre 1800) : « Je ne connais pas un mot à vos histoires d'agences; ce sont un tas de bêtises puantes desquelles je ne me mêlerai jamais ». Enfin, l'éditeur aurait dû mettre à certains instants une sourdine à ses propres opinions; le ton qu'il prend, n'est pas assez mesuré ni digne de l'histoire; il avoue trop ouvertement ses sympathies royalistes. Il parle ainsi de l'insurrection de Toulon (p. 45) : « Le peuple et les autorités insurgées depuis le 29 avril contre les *abominations d'un régime sans nom*, avaient relevé l'étendard royal, en appelant les Espagnols et les Anglais à leurs secours, contre les troupes de l'*infâme* Convention. » Il apprécie la Constituante dans les termes suivants (p. 29) : « Sa *néfaste* existence avait duré mille trois jours, employés à des *hâbleries*, à des théories idéalistes, à des discours sans rapport les uns avec les autres, à l'*exhibition de prétendus orateurs*, et à de coupables intrigues »! Il nomme Georges Cadoudal, le « hardi Breton »

l'« homme intrépide » qui veut « attaquer le premier consul et son escorte homme à homme, à armes égales » et dont le projet « semblait alors la *continuation toute naturelle et chevaleresque de la guerre civile* »!! (p. 120). Il est vrai que lorsque l'éditeur rappelle les mots que M. de Guilhermy adressait à M. Lavie : « *Qu'est-ce qu'un gueux comme cela ?* », il se borne à les trouver « passablement vifs » [1].

3. M. Brives-Cazes retrace l'expédition que firent en Vendée, de mars à août 1793, deux bataillons de la garde nationale de Bordeaux, commandés par Salabardenne et Petit. Ces deux bataillons, dont M. B.-C. suit patiemment l'itinéraire, servirent sous les ordres du général Boulard et se distinguèrent dans plusieurs engagements, à La Mothe-Achard, à Palluau. L'auteur raconte, non sans complaisance, l'esprit de discipline et de patriotisme qui les animait et le courage qu'ils montrèrent durant cinq mois non seulement en affrontant l'ennemi, mais en subissant un grand nombre de privations; il les montre « tenant un fier langage » devant la Convention au lendemain du 31 mai et de la proscription des Girondins; chemin faisant, il donne une foule de détails intéressants sur l'organisation de ces bataillons et leurs moindres agissements dans la Vendée, sur les réquisitions des commissaires de la Convention, etc. Les principaux éléments de ce solide et instructif travail, qui forme une importante contribution à l'histoire des guerres de la Vendée, ont été empruntés aux archives départementales et municipales de Bordeaux [2].

4. M. Pingaud a divisé son livre en trois parties : *Les tsars et l'ancien régime* (p. 3-155); *Catherine II, Paul Ier et la Révolution* (p. 159-245); *Alexandre Ier et Napoléon Ier* (p. 247-445). Il retrace dans la première partie le voyage de Pierre le Grand en France et ses appels fréquents à des auxiliaires français (Villebois, Leblond), la mission de la Chétardie à la cour d'Elisabeth, la correspondance de Voltaire avec Chouvalov, les emprunts que fit Catherine II à l'esprit français, sa

1. Voici quelques erreurs échappées à M. le colonel de Guilhermy. P. 25, « dans le trajet, les roues (de la berline de Louis XVI, au retour de Varennes) avaient été éclaboussées du sang du marquis de Dampierre ». Le comte (et non le marquis) de Dampierre fut tué, non près de la voiture, mais à quelque distance, en plein champ. P. 38, « en juin 1792, la ville de Menin... », cette date est absolument erronée (lire le 30 avril 1794); p. 40, lire Conzié au lieu de *Couzié* et Siegen au lieu de *Siégen*.

2. P. 7, il est impossible que le général Biron fût « alors en Italie » (janvier 1792!) P. 38, qu'est-ce que le mot « interprédites »? P. 39, « le fils d'Olympe Degourgue », lire « d'Olympe *de Gouges* »; *id.* « Berthier qui est malheureusement le plus instruit » ce *malheureusement* veut dire, non pas que le futur prince de Neufchâtel ne passait pas pour un grand militaire, mais qu'il était suspect de royalisme (comp. notre *Invasion prussienne*, p. 211). P. 129, je signale à M. Brives-Cazes ce passage du discours de Cambon du 11 juillet. « L'armée des côtes a été affaiblie de deux bataillons de la Gironde. Les citoyens qui les composaient, ont déclaré qu'il leur était impossible d'abandonner plus longtemps leurs affaires. Tout annonce que cette retraite n'a pas été combinée avec les événements politiques, et qu'elle n'y a aucun rapport. » Voir également Poisson, *L'armée et la garde nationale*, II, p. 365-367.

conduite avec les Encyclopédistes, l'échange de flatteries qui s'établit entre elle et Voltaire, ce « bon Russe ». Mais M. P. montre finement que la tsarine écartait de son mieux tous les hommes qu'elle favorisait ou récompensait de loin : « le luxe et les arts importés d'Orient cachaient mal autour d'elle un fonds d'ignorance, de brutalité et de dissolution ; pourquoi exposer même des hôtes de passage à la tentation de soulever un coin du voile ? » (p. 62). Les artistes et les commerçants inspiraient moins de défiance; M. P. nomme parmi les premiers Falconet et Carteaux, le général ridicule[1] qui doit figurer au siège de Toulon ; parmi les seconds, Anthoine de Marseille qui s'établit à Odessa. Il cite un certain nombre de Français qui combattirent alors dans les rangs de l'armée russe. Il n'oublie pas Bernardin de Saint-Pierre, et avec lui les précepteurs ou *outchitéli* qui répandaient l'esprit nouveau dans chaque maison seigneuriale. Il montre les Russes prenant le chemin de la France, battant le pavé de Paris, baisant à l'envi la main de Mme Clairon. Il fait, d'après le Koltowskoï de Tourguéniev, le portrait de l'ancien boyard, « égoïste et sensible, philanthrope et gallophile » (p. 95). Nous touchons à la Révolution ; déjà Roger de Damas, Langeron, le duc de Richelieu, Nassau-Siegen se sont signalés à la tête des Moscovites contre les Suédois et les Turcs. Ici commence la deuxième partie de l'ouvrage ; au chapitre antérieur : *Catherine II et l'esprit philosophique*, répond un chapitre (le 6e) intitulé *Catherine II et l'esprit révolutionnaire*, et nous voyons des émigrés entrer au service de la tsarine ; Langeron et Richelieu demeurer sous l'uniforme russe ; Esterhazy, le marquis de Lambert, Choiseul-Gouffier obtenir à la cour faveur et confiance ; l'armée de Condé s'établir en Wolhynie ; Louis XVIII venir à Mittau se mettre sous la protection de ce Paul Ier qui rêve un instant de ressusciter l'ordre de Malte ; une nouvelle immigration de précepteurs, surtout des prêtres et des jésuites, succéder aux protestants et aux philosophes de Montbéliard et de Suisse. Le troisième livre de l'ouvrage de M. P. est consacré au règne d'Alexandre Ier, l'élève du Vaudois Laharpe et de Masson, l'auteur des *Helvétiens*. L'auteur apprécie fort bien ce souverain « dont l'histoire est surtout celle des conseillers ou des amis qui l'ont successivement attiré, entraîné, dominé » (p. 255). Il raconte brièvement les événements de ce règne, la Russie servant en 1805, en 1806 et en 1807 de corps de réserve à l'Autriche et à la Prusse, les aventures de deux prisonniers français, Montesquiou-Fezensac et Ségur, l'influence du parti national représenté par Karamzine et Rostoptchine, le rôle de l'envoyé sarde Joseph de Maistre qui représente à Pétersbourg le génie français et la part que la Russie peut revendiquer dans la composition de ses ouvrages, le duc de Richelieu transformant Odessa, colonisant la

---

1. « Ridicule » est l'épithète donnée au général par M. Pingaud ; mais Dommartin a porté sur Carteaux le jugement suivant « brave homme, ingénieux, ayant su faire beaucoup avec peu de moyens. » (De Besancenet, *Le général Dommartin*, 1880, p. 92).

Nouvelle-Russie, et combattant la peste, Traversay organisant les arsenaux de la Mer-Noire et Langeron, l'émigré irréconciliable, se battant contre les Turcs comme il se battra contre ses compatriotes, avec acharnement. Les derniers chapitres ont pour titre l'*Armée française en Russie, l'Armée russe en France* et *après 1815*. Ils terminent dignement cette œuvre historique où l'on trouvera quantité de détails attachants et agréablement présentés sur la politique, la littérature et la société des deux pays. M. Pingaud a consulté surtout la correspondance de Russie aux archives des affaires étrangères; mais il n'a pas oublié les récits de voyages et les publications russes contemporaines (Société d'histoire, archives Woronzow, *Antiquité russe*). Il fait un grand nombre de citations tirées des *Mémoires* inédits de Roger de Damas. Il a su clairement disposer et mettre en ordre les mille particularités qu'il nous raconte et qu'il a puisées de tous côtés. Nous lui reprocherons seulement de n'avoir pas tiré parti des ouvrages de M. Bruckner et de quelques autres : mais *non omnia possumus omnes* [1].

---

1. Quelques chicanes en passant, p. 63 « le futur évêque constitutionnel, Arbogast »; Arbogast était un laïque; M. P. l'aura confondu avec l'Alsacien Gobel ou avec Arbogaste *Martin*, évêque constitutionnel du Haut-Rhin; — p. 68, Senac de Meilhan est trop favorablement jugé; il y avait de l'outrecuidance à vouloir, comme il le prétendait, administrer les finances d'un pays qu'il ne connaissait pas; — p. 105, citer les deux Kleist, gentilshommes de Courlande venus à Strasbourg avec leur précepteur Lenz (*Mém.* de Gœthe, XI) pour entrer au service de la France; — p. 125, à propos de Lauzun, on pourra regretter que M. P. n'ait pas fait, d'après le brillant gentilhomme, le portrait du prince Repnin son rival auprès de la princesse Czartoryska; — p. 134, Nassau-Siegen était maréchal de camp (promotion du 1er janvier 1784) et non lieutenant-général; — p. 141, M. P. est bien sévère envers le prince de Ligne (« les fleurs bien fanées aujourd'hui de sa rhétorique »); — p. 187, Forstenbourg (et non Forstembourg) était Allemand et fils naturel de Brunswick; — p. 197, voir sur le marquis de Lambert, *La première invasion prussienne*, p. 119, 185 et 286; — p. 209 ou suiv. on pouvait dire quelques mots du combat d'influence entre Koutaissov et Rostoptchine, où interviennent Mme Chevalier l'actrice, Mme de Bonneuil et le Savoyard Mermes; — p. 225, l'Université de Vilna était ouverte aux jésuites bien avant Paul Ier (voir la correspondance de G. Forster qui y fut professeur); — p. 273-274, sur 1807, consulter les *Souvenirs militaires* du colonel de Gonneville; — p. 385, il eût fallu rappeler, à propos de Moreau, le nom de Paul de Svinine qui l'accompagna sur le continent et nous a laissé des *détails sur ses derniers moments*, (1814); — enfin, M. P. aurait pu tirer parti, dans le dernier chapitre, des *Souvenirs d'histoire contemporaine* de Paul de Bourgoing (1864) qui fit la campagne de Silistrie, et, en certains endroits, de la correspondance de Frédéric Leopold Stolberg qui visita Pétersbourg en 1785 et en 1797; Stolberg vit jouer le 29 octobre 1785, chez Cobenzl et en l'honneur de Potemkin, le *Cinna* de Corneille ainsi qu'« une petite comédie » par les acteurs français; en 1797, il remarqua la ferveur du zèle religieux et dit, par exemple, du comte et de la comtesse Kascheloff, qu'ils sont « treffliche im schœnsten Geist des Christentums sonnende Menschen »; il lisait à ce moment la *Philosophie divine* de Dutoit, l'éditeur des œuvres de Mme Guyon, et assure qu'« il y a ici (à Pétersbourg) deux personnes qui ont connu Dutoit intimement et le vénérent comme un saint »; il racontait plus tard qu'il avait causé en 1785 avec le grand duc Paul qui lui disait de sa mère Catherine « *Ah! vous ne connaissez pas cette femme, elle est capable de tous les crimes* ». — Ajouterai-je encore que je regrette de ne pas trouver dans le volume le nom de ce Lœwendal, fils du

5. Le livre de M. Boulay de la Meurthe a pour sous-titre *Étude sur les tentatives du Directoire pour communiquer avec Bonaparte, le secourir et le ramener*. Tel est, en effet, le sujet de ce volume élégamment écrit et plein de détails nouveaux. On devra savoir le plus grand gré à l'auteur — un des hommes qui connaissent le mieux l'histoire intérieure et extérieure de la Révolution — de s'être un instant détourné de ses études spéciales pour creuser à fond cet important épisode. Il a tout exploré, les documents de la secrétairerie d'État du Directoire, et les correspondances des affaires étrangères, de la marine, de la guerre. Il donne à la fin de l'ouvrage un choix de pièces justificatives. (P. 275-344 : autorisation de s'emparer de Malte antérieure à l'expédition d'Egypte, projet d'action commune avec Tippoo-Saïb, lettres du Directoire à Bonaparte, expédition de Bruix, projet de traité avec la Porte ottomane.) Il dresse, dans ce même appendice, un tableau des correspondances du Directoire et de ses agents avec Bonaparte, et des correspondances de Bonaparte avec l'Europe et l'Orient, tableau curieux et qu'on lit avec un vif intérêt (p. 219-274) [1]. Mais venons au livre lui-même. M. B. analyse d'abord les causes de l'expédition : Bonaparte n'allait en Egypte que pour trois ou quatre mois et devait ensuite diriger un débarquement en Irlande. Il raconte avec une exactitude et une abondance de détails qui rendent son récit d'autant plus saisissant, les envois de courriers entre Bonaparte et le Directoire (le général ne reçut du gouvernement qu'une dépêche insignifiante remise par Lesimple et une lettre apportée par Wynand-Mourveau). Il montre qu'avant que Bonaparte se fût embarqué le 23 août pour rentrer en France, le Directoire, par une lettre du 26 mai qui n'arriva pas, ordonnait à l'amiral Bruix « de se porter sur l'Egypte, à l'effet d'en ramener l'armée de Bonaparte »; et que, menacé de toutes parts, il appelait le général « à la tête des armées républicaines qu'il avait jusqu'à présent si glorieusement commandées » [2]. Mais les nouvelles de l'expédition devenaient mauvaises. On apprenait l'échec de Syrie et on commençait à craindre que Bonaparte, enfermé dans l'Egypte comme dans une place forte, ne finit un jour par capituler [3]. Ce fut alors que Talleyrand proposa de

maréchal, envoyé de Danemark à Pétersbourg, ancien officier français qui réunissait à sa table une foule d'anciens compatriotes? (*Mém.* de Rist, I, 179 et 190-191).

1. Parmi les noms des porteurs de dépêches et émissaires on relèvera celui du Grec réfugié, Constantin Bourbaki, de Céphalonie, qui accepta de Joseph Bonaparte la mission de se rendre au Caire, mais n'eut pas à la remplir; toutefois, dit M. Boulay de la Meurthe, le souvenir de Joseph protégea efficacement pendant l'Empire les deux fils de Constantin Bourbaki.

2. Remarquons toutefois que le Directoire autorisait Bonaparte à « laisser en Egypte une partie de ses forces ».

3. Stolberg, cité plus haut, écrit à la date du 19 sept. « Du moins il n'est plus gonflé de l'orgueil de ses victoires, ce Bonaparte à qui maintenant, en présence des Egyptiens insultants, son armée affamée ou enchaînée lance des malédictions, — si l'épée des Arabes ne l'a pas anéantie et n'a pas empoisonné les crocodiles de ses cadavres! »

négocier avec la Porte le retour du général et fit adopter par le ministre Reinhard un projet de convention qui stipulerait l'évacuation de l'Egypte et le rapatriement du corps expéditionnaire. Mais le 9 octobre, Bonaparte, averti des événements d'Europe par les journaux que lui avait remis imprudemment Sidney Smith, débarquait à Fréjus [1]. Voilà ce que contient l'étude de M. Boulay de la Meurthe; il faut la lire — sans oublier l'appendice — pour bien comprendre le rôle du Directoire dans l'expédition d'Egypte.

6. Georges Kerner (né le 9 avril 1770 à Ludwigsburg), est le frère de Justin Kerner, un des meilleurs poètes de l'école souabe. Il fut élève de la *Karlsschule* de Stuttgart et y commença ses études de médecine. Mais c'était un ardent ennemi du despotisme; il détestait le duc Charles-Eugène; il suivait d'un regard attentif et passionné la marche de la Révolution; il se rendit à Strasbourg en 1791 et y devint le secrétaire, en langue allemande, de la Société des amis de la Constitution. Enhardi par ce début, il voulut voir Paris et y jouer un rôle; il fit à pied la plus grande partie du voyage, erra dans les rues de la capitale, chercha longtemps un gagne-pain, habita une mansarde, vécut de privations et finit par donner des leçons d'allemand et par écrire des articles pour un journal de Hambourg. La France était devenue sa patrie; dès la fin de 1791 il dit de notre pays, « mein Vaterland ». Modéré néanmoins et dévoué au parti constitutionnel, il sauva le 8 août 1792 les députés Fournier et Dumolard assaillis par la foule qui leur reprochait leur vote en faveur de Lafayette; le lendemain, il courait aux Tuileries défendre Louis XVI; le 10, il voyait ses camarades de la garde nationale s'enfuir au premier coup de canon et lui-même n'échappait qu'à grand peine à la mort. En 1793, il se range du côté des Girondins; il console Adam Lux dans sa prison et célèbre sa tragique destinée. Proscrit l'année suivante, après l'exécution de Danton et de Desmoulins, il quitte la France, grâce à l'appui de son ami Reinhard, alors chef de bureau au ministère des affaires étrangères, et se retire en Suisse où il se lie avec Barthélemy et Bacher. Après la mort de Robespierre, il entre au service de la France; chargé de la correspondance de l'ambassade de Bâle avec l'Allemagne, puis d'une mission dans son pays natal, le Wurtemberg, il revient à Paris et se trouve mêlé aux journées du 13 germinal et du 1er prairial. Reinhard, nommé envoyé de la République auprès des

1. L'ouvrage renferme sept chapitres : I. *Causes de l'expédition de Malte.* II. *l'Irlande et Aboukir.* III. *Nouvelle coalition.* IV. *La flotte de Bruix dans la Méditerranée.* V. *Bruix et Mazarredo.* VI. *Crise du régime directorial.* VII. *Projet de traité avec la Porte.* Rappelons en outre qu'il avait paru dans la *Revue des Questions historiques* (oct. 1880) et que M. Iung s'en est servi dans *Bonaparte et son temps,* III, p. 258-298; mais M. Iung n'a fait usage de ce travail que « pour appuyer des opinions historiques qu'il n'est pas toujours possible à M. Boulay de la Meurthe de partager » (p. II de l'avant-propos, note). M. Iung, en effet, déclare que Bonaparte, « en quittant l'Egypte, a été coupable », et que la postérité lui donnera le surnom d' « un Bazaine qui a réussi. »

villes hanséatiques, se l'attache comme secrétaire particulier (1795-1798), et un jour, au printemps de 1796, au *Rathskeller* de Brême, Kerner boit avec Talleyrand à l'annexion de la rive gauche du Rhin. A la fin du siècle, il accompagne Reinhard à Florence, à Paris (durant le le court ministère de son ami), à Rome. Mais, dégoûté de la politique qui lui devient odieuse depuis que « Bonaparte a enfoncé son poignard italien dans le sein de la République franque », il se voue au commerce, puis au journalisme, enfin à la médecine. Il achève à Copenhague ses études interrompues pendant la Révolution et se fixe à Hambourg (1803) où il vit « heureux comme époux et père, malheureux comme citoyen, Allemand et cosmopolite ». Il meurt le 7 avril 1812. Cette existence si curieuse et si agitée qui rappelle à quelques égards la carrière aventureuse de Bollmann [1], fait l'objet du livre de M. Wohlwill. L'auteur la raconte d'après les documents que Justin Kerner avait consultés pour écrire le chapitre relatif à son frère dans le *Bilderbuch aus meiner Knabenzeit*. Mais il s'est acquitté de sa tâche avec plus de conscience et de succès que Justin Kerner. La biographie qu'il a composée, est exacte d'un bout à l'autre et très complète; il s'est servi, pour la rédiger, non seulement des papiers que Justin avait entre les mains, mais d'une foule d'autres pièces, pour la plupart inédites. Son récit est simple, vif, attachant. Un appendice renferme la liste des erreurs commises par Justin Kerner dans la biographie de son frère Georges, le *curriculum vitae* de ce Français d'Outre-Rhin, un fragment d'étude sur la *Karlsschule*, des lettres de Kerner à Reinhold, son rapport sur le voyage qu'il fit en Wurtemberg dans l'automne de 1794, et sur la république romaine (juillet 1798), une lettre à Talleyrand (de la fin de 1797), une autre à Bourienne (11 septembre 1801), etc. Comme les notices de M. Wohlwill dans l'*Allgemeine deutsche Biographie*, comme son livre sur « le cosmopolitisme et le patriotisme des Souabes de 1789 à 1815 » [2], l'ouvrage de M. Wohlwill sur Georges Kerner ne mérite que des éloges [3]; nous le recommandons vivement à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Révolution.

A. Chuquet.

1. *Revue critique* du 25 janvier 1885, n° 4, p. 68.

2. *Weltbürgerthum und Vaterlandsliebe der Schwaben insbesondere von 1789 bis 1815*. Hambourg, Meissner. 1875. Ce livre n'a pas été annoncé en son temps par la *Revue critique*. Nous saisissons cette occasion de le signaler à l'attention de nos lecteurs.

3. Lire p. 119, ligne 6 (de bas en haut) *Reinhards* au lieu de « Kerners »; remarquer p. 15 que le bataillon de la Butte des Moulins était un des plus modérés de la capitale (voir le rôle de cette section au 31 mai et au 9 Thermidor, ainsi que Ternaux, VII, 308 (on sait d'ailleurs que son commandant Raffet fut le concurrent de Henriot); rappeler enfin p. 17 que Georges Forster cite Kerner dans sa correspondance (IX, 26 « ein junger Schwabe, Namens Kerner, der für die Hamburger Zeitung hier Nachrichten schreibt », 17 mai 1793) et que Rist reçut de lui une lettre de recommandation pour Schlabrendorf (*Mém.* I, 263).

124. — **Deutsche Lyrik der Gegenwart seit 1850**, eine Anthologie mit biographischen und bibliographischen Notizen, hrsg. von Ferdinand AVENARIUS. Zweite verbesserte und sehr vermehrte Auflage. Dresden, Louis Ehlermann, 1884. In-8, 368 p. 7 mark 50.

Ce livre, arrivé à sa seconde édition, est une anthologie des poètes lyriques de l'Allemagne depuis 1850. Il commence à Allmers et à Ferdinand Avenarius — l'éditeur du volume, — pour se terminer à Ernest Ziel, en nous présentant des noms comme ceux de Bodenstedt, Dahn, Freiligrath, Geibel, Greif, Grosse, Grün, Halm, Hamerling, M. Hartmann, Heine, Herwegh, Heyse, etc., etc. On s'étonne vraiment de la quantité de lyriques, et de bons lyriques que l'Allemagne a produits en un tiers de siècle. M. Avenarius a d'ailleurs choisi les poésies qu'il reproduit, non pas, comme on le fait d'ordinaire, au hasard et sans réflexion, mais après mûr examen et d'après des principes qu'il expose dans sa préface. Il ne cite que ce qui lui semble le meilleur dans l'œuvre d'un poète, et au besoin, il n'insèrera dans sa collection, qu'une seule pièce de vers (par exemple, d'Albert Möser et de Betty Paoli). On regrettera que son volume ne soit pas plus gros et que le manque d'espace l'ait empêché de nous donner davantage. M. Avenarius a dû évidemment se borner; mais sa publication, du reste fort jolie, imprimée sur beau papier et en beaux caractères, magnifiquement reliée et dorée sur tranches, en un mot *stylvoll*, comme on dit aujourd'hui au delà du Rhin, ne peut être que recommandée aux amis de la poésie allemande. Ils n'y trouveront pas ou presque pas de pièces insignifiantes et sans valeur. Ajoutons que la *Lyrique allemande du présent* renferme des notices biographiques et bibliographiques très exactes et dues pour la plupart aux poètes eux-mêmes.

C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. L. BRÉDIF a publié à la librairie Hachette une deuxième édition de son *Démosthène* (1886. In-8°, IV et 375, p. 3 fr. 50) dont le regretté Charles Graux avait rendu compte dans notre numéro du 27 septembre 1879. L'auteur nous apprend dans sa préface qu'il a resserré certaines parties et réduit les notes.

— Le 1er fascicule des *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* de l'année 1886 renferme 1° un article de M. Camille JULLIAN sur *Fréjus*; 2° un autre article de M. G. PLATON sur *la royauté française*, d'après M. Falbeck; 3° des *Remarques critiques* de M. A. DUMÉRIL sur le livre de l'abbé Gorini « Défense de l'Eglise contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Aug. et Am. Thierry, Michelet, Ampère, Quinet, Fauriel, etc.; 4° *Le symbole de la Croix*, par M. P. HOCHART.

— L'éditeur Dupret vient de faire paraître la traduction française de *la Mythologie* de M. Andrew LANG (In-8°, XXXIII et 232 p. 3 fr. 50). L'ouvrage a été traduit

par M. Léon Parmentier, ancien élève de l'Ecole normale supérieure de Liège ; il est précédé d'une préface par M. Charles Michel, professeur à la Faculté des lettres de Gand ; M. Lang a fait quelques additions à l'ouvrage, sur lequel un de nos collaborateurs reviendra prochainement.

— Dans une brochure de 38 pages, intitulée *Le moulin des Trois-Tournants, l'hôtel de Corberon, deux études* et publiée à Colmar (imprimerie J.-B. Jung), M. X. Mossmann fait l'histoire de deux maisons du vieux Colmar et donne, chemin faisant, de curieux et instructifs renseignements sur la propriété en Alsace.

— M. Henri de Curzon a fait tirer à part l'intéressant article qu'il a publié récemment dans la « Bibliothèque de l'Ecole des chartes » et qui a pour titre : *Une réception au Temple, Alexandre de Vendôme, 1er février 1604*. On sait que cet Alexandre était le frère cadet de César de Vendôme et fils naturel de Henri IV : il fut reçu chevalier de Malte à l'âge de cinq ans ; M. de Curzon donne le procès-verbal de la cérémonie et les lettres du grand-prieur en y ajoutant quelques renseignements sur la carrière d'Alexandre de Vendôme.

— M. E. Charvériat poursuit la série de ses « biographies allemandes » ; il a tout récemment publié une étude sur *Gebhard Truchsess de Waldbourg, archevêque-électeur de Cologne* (Lyon, imprimerie Mougin-Rusand. In-8°, 16 p.). Cette étude a été composée d'après les travaux de Berthold, de Hennes et de Max Lossen. L'auteur montre que Gebhard aurait dû suivre l'exemple de son prédécesseur Salentin d'Isenbourg, qu'on a eu tort d'« entourer sa vie d'une auréole de poésie », que « sa conduite privée ne valut pas mieux que sa conduite publique » et que « les protestants, pas plus que les catholiques, ne peuvent prendre sa défense ».

— La librairie Perrin (librairie académique Didier) a fait paraître récemment une traduction de *Hermann et Dorothée*, par Léon Boré (avec introduction par Ernest Faligan. In-8°, xi et 110 p. 1 fr.).

— La même librairie publie une cinquième édition de l'ouvrage de M. Alphonse Feillet, *La misère au temps de la Fronde et saint Vinceut de Paul* (viii et 572 p. 4 francs).

— M. Arthur du Bois de la Villerabel, président de la Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord, publie également à la même librairie les *Confidences de Lamennais, lettres inédites de 1821 à 1848*, avec une introduction et des notes (in-8°, 3 fr. 50).

— Un nouveau *supplément* à la 5e édition du *Dictionnaire des contemporains*, par M. G. Vapereau, vient de paraître à la librairie Hachette. Il porte la date du 15 février 1886 et comprend 129 pages. Il a pour objet spécial de mettre le *Dictionnaire des contemporains* au courant du renouvellement du Parlement français et contient accessoirement la nécrologie générale depuis la publication de l'édition dernière, diverses notices tardivement obtenues et la rectification de quelques erreurs.

— M. Albert Schulz a donné chez Le Soudier une *Bibliographie de la guerre franco-allemande, 1870-71 et de la Commune de 1871* (in-8°, 128 p.). C'est un catalogue de tous, ou mieux de presque tous les ouvrages publiés en langue française et allemande de 1870 à 1885 inclusivement. Il est suivi d'une table systématique.

— Le deuxième volume des études de MM. Fernand Hue et Georges Haurigot sur les colonies françaises, a paru à la librairie Lecène et Oudin (In-8°, 347 p. 3 fr. 50). Il a pour titre: *Nos grandes colonies* et il est consacré aux Antilles françaises, Martinique, Guadeloupe, etc., et à la Guyane. Cet ouvrage, accompagné de 35 gravures et de 3 grandes cartes en couleur, renferme beaucoup de renseignements précis et de curieux détails; mais pourquoi les auteurs « croient-ils plus patriotique de ne pas insister » sur les scènes de carnage et d'horreur qui eurent lieu

à la Martinique (p. 17)? Pourquoi disent-ils qu'« on a perdu la trace de Billaud-Varennes et qu'on ne sait au juste s'il obtint sa grâce ou s'évada »? (Billaud, en effet, refusa sa grâce et mourut le 3 juin 1819 à Port-au-Prince). Pourquoi écrivent-ils « Lavilleheurnois » au lieu de *La Villeurnoy* (voir son journal publié en 1873 par M. Bonhomme)? Enfin, pourquoi n'ont-ils pas consulté les *Aventures de guerre* de Moreau de Jonnès (surtout le second volume où il n'est guère question que de la Martinique)? Quoi qu'il en soit, ce volume, d'ailleurs imprimé avec goût, a été fait avec soin; il sera utile, et la lecture en est attrayante.

— *Le procès du latin, — Observations sur le livre de M. Raoul Frary*, — tel est le titre d'une brochure que vient de publier, à la librairie Ernest Leroux, M. G. A. Heinrich, doyen de la Faculté des lettres de Lyon; au milieu des écrits qu'a suscités depuis près d'un an *La question du latin*, elle mérite une place à part : il était difficile de mieux mettre en lumière ce qu'il y a si souvent de sophistique dans l'œuvre nouvelle de l'auteur du *Péril national* et de venger plus pertinemment les études classiques des attaques dont elles sont l'objet. M. H. n'a laissé sans réponse aucun des arguments de M. R. F., et comme il reconnaît sans hésiter ce qu'il y a parfois de fondé dans ses critiques, il n'a que plus d'autorité pour relever impitoyablement la faiblesse et l'injustice de ses accusations. On ne saurait qu'approuver dans son ensemble ce qu'il dit de la philosophie et de la place qui lui revient dans l'enseignement classique, et il me paraît impossible de ne pas souscrire à la critique qu'il a faite du rôle exagéré que l'adversaire du latin et du grec voudrait assigner à la géographie dans les études du collège. Mais c'est le paragraphe qui a trait à l'enseignement des langues modernes qui est le morceau capital du mémoire de M. H.; il est piquant de voir un professeur de littérature étrangère se faire non pas, on le comprend, le détracteur de l'anglais ou de l'allemand que M. F. n'hésite pas à substituer au latin, mais ramener, avec un bon sens impitoyable et au nom de la connaissance profonde qu'il en a, ces langues au rôle secondaire qui leur revient dans les études du lycée. On éprouve un véritable plaisir à entendre un professeur, qui en possède à fond plusieurs, dire, avec son incontestable compétence, ce qu'il faut penser de l'importance et de la place exagérée qu'on tend si facilement aujourd'hui à accorder aux langues modernes dans les classes, — j'ajouterai en mon nom propre dans les basses classes; — c'est le langage de la raison et de l'expérience opposé à celui de la fantaisie et de l'ignorance; il ne pouvait y avoir de réfutation plus complète de la thèse séduisante, mais funeste de M. Frary. — Ch. J.

ALLEMAGNE. — M. H. Fritsche, directeur de l'école Frédéric-Guillaume à Stettin, a publié une édition de *l'Avare* de Molière (Berlin, Weidmann. In-8°, xl et 126 p. 1 mark 50); nous y reviendrons prochainement.

ITALIE. — Nos lecteurs n'ont pas oublié qu'au commencement de cette année (p. 13-14) la *Revue critique* annonçait la découverte du fameux *Canzoniere*, autographe de Pétrarque, qui avait servi pour l'édition Aldine et que l'on croyait perdu. M. P. de Nolhac vient d'en faire part, dans tous ses détails, à l'Académie des Inscriptions. Il a donné lecture d'un mémoire étendu absolument concluant, rétablissant l'histoire complète du ms. depuis le moment où les traces en ont été perdues et corroborant la démonstration par la collation de l'édition Aldine. Le ms. est le Vaticanus *3195*.

RUSSIE. — M. Bestoujev-Rioumine, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, a fait paraître récemment à Moscou le 2e volume de son *Histoire de Russie*. Ce volume comprend le règne d'Ivan le Terrible.

— M. V. Goltsev vient de publier à Moscou une curieuse étude sur la *Législation et les mœurs dans la Russie du* xviiie *siecle*. Nous en rendrons compte prochainement. — L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 mai 1886.

M. d'Arbois de Jubainville, complétant la communication faite par lui, à la dernière séance, sur la procédure d'exécution dans l'ancien droit irlandais, et répondant aux observations présentées alors par M. Gaston Paris, explique que la procédure du jeûne, décrite par lui, n'était employée qu'à la dernière extrémité et par exception. En effet, c'était une procédure d'exécution forcée, et le défendeur avait, en tout état de cause, la faculté de la transformer en procédure introductive d'instance, en la déférant aux juges. C'est ce qui devait arriver le plus souvent.

M. d'Arbois de Jubainville et M. Deloche font remarquer, en outre, qu'il serait excessif de prétendre nier la réalité d'une procédure indiquée dans les lois, sous prétexte que l'emploi n'en est pas constaté historiquement. Si l'on prétendait rayer des textes de droit toutes les dispositions dont l'exécution n'a pas été mentionnée par les historiens, il faudrait supprimer presque toute la loi salique et même presque tout le *Corpus juris civilis*.

M. Paul Meyer, rapporteur de la commission du prix La Grange, annonce que la commission a décerné ce prix à M. Chabaneau, chargé de cours à la faculté des lettres de Montpellier, pour l'ensemble de ses travaux sur la philologie provençale et française, et particulièrement pour les trois suivants : 1° publication du roman français de saint Fanouel, dans la *Revue des langues romanes ;* 2° notice sur l'origine et l'établissement des jeux Floraux, dans la nouvelle édition de l'*Histoire générale de Languedoc ;* 3° publication des biographies des troubadours en langue provençale, dans le même ouvrage.

M. Bergaigne communique des observations qu'il a faites sur l'ordre de classement des hymnes sanscrits dans le recueil du Rig-Véda. Ce recueil se divise en livres : dans chaque livre les hymnes sont groupés par séries, qui contiennent chacune les hymnes adressés à une même divinité ou écrits dans un même mètre. On avait déjà remarqué que dans chaque série les hymnes les plus longs ont été placés en tête, puis ceux de moyenne longueur, puis les plus courts, de sorte que les hymnes d'une même série se suivent rigoureusement dans l'ordre décroissant du nombre des vers qui les composent. M. Bergaigne établit que des principes analogues régissent le classement des séries dans chaque livre, des livres dans le recueil, etc. Il formule les règles suivantes :

1° Le Rig-Véda se composait primitivement de sept livres, qui se suivaient dans l'ordre croissant du nombre des hymnes contenus dans chacun;

2° Dans chaque livre, les séries d'hymnes adressés à un même dieu ou écrits dans un même mètre se succèdent dans l'ordre décroissant du nombre des hymnes qu'elles contiennent;

3° Dans chaque série, les hymnes se suivent dans l'ordre décroissant du nombre de vers qui les composent;

4° Si deux hymnes qui se suivent ont le même nombre de vers, mais sont écrits dans des mètres différents, celui où se trouvent les vers les plus longs précède celui où se trouvent les vers les plus courts.

Les exceptions à ces règles sont peu nombreuses et s'expliquent facilement par des interpolations ou des altérations. On a donc là un principe de critique précis et sûr pour distinguer le texte primitif de la collection de ce qui a pu y être ajouté après coup. Ainsi, il est probable que presque tous les hymnes du premier livre ont été ajoutés à une époque relativement récente : à l'origine, ce livre ne contenait probablement que les pièces inscrites sous le nom de Gotama.

M. Derenbourg fait observer qu'un principe de classement analogue a été suivi dans certaines parties du Pentateuque, dans le Coran, et surtout dans la Mischnah, où il est observé avec une grande rigueur ; dans chacune des sections de la Mischnah, les traités se suivent selon l'ordre décroissant du nombre des chapitres qui les composent.

M. Héron de Villefosse communique une note de MM. Bourlier et Pallu de Lessert sur l'emplacement de la ville antique de *Rusuccuru* ou *colonia Rusuccuritana*. Des inscriptions trouvées par ces deux explorateurs au cap Tedlès, à 25 kilomètres à l'ouest de Dellys (Algérie), portent le nom de cette ville. En comparant ces inscriptions avec les textes des géographes anciens, MM. Bourlier et Pallu de Lessert sont amenés à conclure qu'il y avait deux villes du même nom, voisines l'une de l'autre : l'une était une colonie et occupait le cap Tedlès; l'autre, qui avait le titre de municipe, était située à 6 ou 7 kilomètres plus loin, à Tigzirt, et servait de port à la colonie.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : Henry Harrisse, *la Colombine et Clément Marot*, 2e édition ; — par M. Wallon, au nom de M. Geffroy : Michele Amari, *la Guerra del Vespro siciliano*, 9a edizione.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 7 juin — 1886

125. — S. REINACH. **Grammaire latine** à l'usage des classes supérieures et des candidats à la licence ès-lettres et aux agrégations. Paris, Delagrave, 1886, in-8, XXIV, 358 pages.

M. S. Reinach est un travailleur infatigable et un philologue, au sens que Wolf donne à ce mot; tout en écrivant pour de nombreuses revues des articles sur des sujets très différents, tout en achevant, en collaboration avec M. É. Pottier, un grand travail sur les fouilles de Myrina, il a trouvé moyen de publier presque simultanément un traité d'épigraphie grecque et une grammaire latine.

Ce dernier ouvrage, le seul dont je veuille parler ici, n'est peut-être pas celui des deux qui a demandé à M. R. le moins de temps et le moins de peine. M. R. l'a commencé en 1881, et il n'a pas consacré moins de deux années à la correction des épreuves. Un pareil laps de temps pourra paraître bien considérable aux pseudo-érudits qui achèvent en six mois un prétendu travail scientifique et le font imprimer en quelques semaines, il ne paraîtra pas trop long à ceux qui savent, par expérience, ce qu'il en coûte pour trouver un renseignement exact et arriver à le publier avec exactitude. Mais le temps ne fait rien à l'affaire, et la grammaire de M. R. mérite à d'autres titres l'attention de la critique.

Elle se divise en cinq parties ; la première, comprend l'étude des formes, la deuxième, des règles empiriques de syntaxe, la troisième et la quatrième, une exposition scientifique de la syntaxe qui est complétée par deux chapitres sur les figures de grammaire et l'ordre des mots. La cinquième partie contient une suite d'appendices dans lesquels l'auteur touche aux questions les plus diverses et dont il nous faut transcrire ici les titres : Place du latin dans la famille aryenne, — histoire de l'alphabet latin, — de la prononciation du latin, — de l'accentuation, — de l'orthographe, — phonétique latine, — théorie comparée de la déclinaison, — déclinaison des pronoms, — la flexion verbale, — éléments de prosodie latine, — calendrier romain, sigles usuelles, — observations sur la décadence de la langue latine.

A la simple lecture de cet extrait de la table, on peut soupçonner que la grammaire de M. R. diffère en plus d'un point des ouvrages analo-

gues écrits pour les élèves de nos lycées; on en acquiert bientôt la certitude.

M. R. n'a pas, pour l'érudition, cette horreur que professent trop souvent les auteurs des livres classiques, il croit, au contraire, qu'elle est un très bon stimulant : « qui dit érudition, — écrit-il dans sa pré« face, — dit problème, qui dit problème, dit curiosité excitée, sagacité « provoquée à la recherche. L'érudition est un vin généreux auquel « les enfants peuvent goûter et dont il n'y a pas à craindre qu'ils s'eni« vrent. »

Aussi a-t-il rompu avec la méthode qui consiste à écarter d'un ouvrage scolaire toute espèce de discussion, à présenter les règles comme des dogmes dont l'origine ne saurait être révélée sans danger, à montrer les faits grammaticaux comme isolés dans le temps et dans l'espace. Il a mêlé la critique à l'exposition dogmatique, il a, pour les esprits curieux, multiplié les indications bibliographiques. Il a laissé entrevoir à ses lecteurs que les règles qu'il formule avaient été formulées par d'autres grammairiens et parfois l'avaient été autrement; il leur montre, en résumant l'histoire de certaines théories grammaticales, que l'interprétation de certains faits a varié ; il leur apprend, enfin, que, comme la grammaire latine, la langue latine a son histoire et une histoire qui ne mérite pas l'attention des philologues seuls.

Le plan suivi par M. R. est nouveau, sa méthode d'exposition ne laisse pas que d'être assez neuve aussi. Il ne s'abstrait pas complètement de son ouvrage ; il aime, au contraire, à intervenir pour donner à ses lecteurs favoris, les candidats à la licence et à l'agrégation, des conseils, des avertissements qu'ils ne regretteront pas d'avoir suivis. Il ne croit pas avoir achevé sa tâche quand il a formulé une règle et l'a fait suivre d'un exemple justificatif, mais, toutes les fois que l'occasion s'en présente, il explique cette règle par une règle analogue empruntée au grec, à l'anglais ou l'allemand ; il discute cet exemple au point de vue du sens, en rectifie la traduction traditionnelle et fausse, il le prend comme texte d'un rapprochement littéraire. Cette introduction de l'élément critique et de l'élément historique, de la personnalité même de l'auteur donne à l'ouvrage tout entier une qualité précieuse, la vie, elle fait que l'on trouve à la lecture de cet ouvrage un attrait singulier.

Le plaisir que j'ai éprouvé pour ma part a été extrême, il n'a pas été tout à fait sans mélange. Je ne ferai à M. R. aucune critique sur le plan qu'il a suivi, sur les théories grammaticales qu'il professe, je lui ferai remarquer seulement qu'on lui reprochera sans doute de n'avoir pas choisi entre l'enseignement scientifique et l'enseignement empirique de la syntaxe (cf. parties II, III, IV) et d'avoir soutenu une opinion quelque peu paradoxale en essayant une espèce de réhabilitation de la théorie (page 130) du *que* retranché. Je voudrais simplement exprimer quelques desiderata, signaler quelques négligences ou inexactitudes de détail.

Et d'abord les desiderata; je regrette que M. R. n'ait pas donné à sa syntaxe un développement plus considérable, qu'il n'ait pas rédigé plus en détail l'index qui est à la fin de sa grammaire, qu'il n'ait pas donné le titre complet de tous les travaux qu'il cite, qu'il ait cru devoir traduire en français les titres des ouvrages étrangers. Je ne parle pas ici en mon nom seul, je me fais l'interprète de lecteurs auxquels M. R. a surtout destiné son livre.

J'ai bien aussi quelques regrets personnels à exprimer. M. R. est un partisan déterminé de la mnémotechnie, il conseille à ses lecteurs d'en faire usage; il a bien raison, mais pourquoi se contente-t-il de leur donner un conseil, sans leur donner un exemple? pourquoi (page 8) dit-il en parlant des parisyllabiques, qu'il « est facile de les retenir en « formant une phrase quelconque où ils se trouvent chacun à leur place « dans l'ordre qui paraîtra le plus commode, » et pourquoi ne donne-t-il pas un modèle de ce genre de phrases? M. R. eut, en le faisant, rendu service à ses lecteurs, il leur aurait été plus utile aussi et plus agréable si au lieu de transcrire (page 24 sqq.) les vers mnémoniques de Zumpt, il avait pris la peine de composer lui-même des vers français sur le modèle des vers allemands; les élèves les auraient plus facilement retenus, et, quoi que M. R. en dise, ils n'auraient pas perdu grand chose à ignorer la poésie de Zumpt et les quelques mots allemands qu'elle aurait pu laisser dans leur mémoire.

M. R. a multiplié les indications bibliographiques, il en a omis quelques-unes; je me permets de lui signaler les suivantes.

A propos de *e* bref suivi de *que* M. R. renvoie (page 249, n. 2) à un article de M. Harant, il aurait dû renvoyer aussi à deux articles de M. Thomas (*Revue de Philologie*, 1884, page 132; 1885, page 151) qui atténuent les conclusions trop rigoureuses de M. Harant.

Au commencement de ses intéressantes *observations sur la décadence de la langue latine* (page 332, n. 2), M. R. donne une longue et excellente bibliographie du sujet, mais, croit-il qu'il n'eût pas été agréable aux lecteurs qui n'ont ni le loisir, ni le moyen de consulter tous ces ouvrages, s'il leur avait indiqué un travail d'ensemble sur l'histoire générale de la langue latine? Pourquoi donc ne leur a-t-il pas appris l'existence de l'ouvrage, un peu vieilli, il est vrai, de W. Heffter (Brandenburg, 1852) ou des recherches plus récentes de Herzog (Leipzig, 1871)? Dans ce même chapitre (page 343, note 5), il constate, dans un rapprochement heureux, que les Romains de l'empire employaient les abstraits presque comme le font les romanciers français contemporains; il donne la bibliographie relative à cet emploi des abstraits en latin, il l'omet en ce qui concerne le français; je pense cependant qu'il n'aurait pas eu tort de signaler une brochure de M. Haas (*Die Plurale der Abstracta im Französichen*... Göttingue, A. Hutt, 1884).

Je ne veux pas chercher querelle à M. R. sur trop de points, je lui signale cependant les quelques négligences suivantes :

Page 7, § 7, la remarque 2 est mal rédigée ; *talentum* n'est pas une contraction pour *talentorum*, c'est une forme archaïque ou analogique.

Page 94. 8° à l'époque classique, *adhuc* ne signifie pas *encore* comme le dit l'auteur, mais *jusqu'ici, maintenant encore.*

Page 96. Note 7. Quintilien n'emploie jamais *absque* avec le sens de *præter.*

Page 321. Curtius, dans la 5e édition de ses *Grundzüge*, a abandonné cf. page 664) l'explication qu'il avait donné de la désinence du gérondif ; il n'en propose d'ailleurs aucune autre.

Pages 85, 149, 154, 207. M. R. ne donne pas le renvoi complet des citations qu'il fait ; page 16, note 2, il cite de mémoire et inexactement un passage de Quintilien ; les textes ont *potius dare*, M. R. a écrit *libentius adhibere.*

J'aurais pu peut-être allonger quelque peu la liste de ces négligences, multiplier les objections de détail, je n'ai pas cru devoir le faire. Toutes les critiques que l'on pourrait encore adresser à M. R. ne porteraient que sur le détail, elles n'affaibliraient en rien la valeur de l'ouvrage, qui est considérable, elles n'empêcheraient pas que M. Reinach ait écrit un livre intéressant, utile et dont l'influence s'exercera sur tous les ouvrages du même genre.

S. Dosson.

---

126. — **Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph, accompagnée d'extraits du texte grec et des versions arabe et éthiopienne**, par H. Zotenberg. Paris, Maisonneuve, 1886, in-4, 166 p. (tiré des **Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale**, etc., t. XXVIII, 1re partie).

Il y a longtemps que M. Zotenberg a commencé à s'intéresser au célèbre roman chrétien de *Barlaam et Joasaph*. En 1864, il publiait, avec M. Paul Meyer, auquel il a dédié le présent travail, une édition de la version française de Gui de Cambrai, accompagnée d'une étude sur l'histoire du livre. Il revient aujourd'hui à ce sujet, modifiant certaines de ses opinions de jadis, et appuyant sur des recherches plus approfondies des conclusions qui, en bonne partie, peuvent être regardées comme définitives. Nous allons les exposer brièvement.

On sait que la prétendue histoire de Joasaph, fils du roi indien Abenner, a pour source la biographie légendaire du bouddha Çakya-Mouni. A quelle époque, dans quel lieu, par qui cette histoire a-t-elle été rédigée sous la forme chrétienne où elle a obtenu tant de succès ? Déjà l'auteur de la première version latine, qui remonte au moins au XIIe siècle, l'attribuait à saint Jean Damascène ; cette attribution, défendue au XVIIe siècle par l'abbé de Billy, a été généralement abandonnée depuis, et on a été quelque peu étonné de la voir reprise tout récemment par M. Max Müller. Il est clair cependant qu'un ouvrage destiné à mon-

trer la supériorité du christianisme sur toutes les religions, et qui ne mentionne point l'islamisme, a été composé avant que celui-ci fût connu dans le monde grec, c'est-à-dire au moins avant 637 ; or Jean Damascène vivait au VIIIe siècle, et a beaucoup polémisé contre les musulmans. D'ailleurs, comme le montre M. Z., cette attribution ne se trouve dans aucun manuscrit grec ancien : elle n'apparaît que dans des livres du XVIe siècle, sans doute sous l'influence de la version latine, si répandue dans tout l'Occident. L'erreur du traducteur latin s'explique facilement par la grande réputation de Jean Damascène et par le fait que l'ouvrage est rattaché, dans les manuscrits grecs, à un Jean, moine du couvent de Saint-Saba, près de Jérusalem, où Jean Damascène résida et composa ou revit plusieurs de ses ouvrages.

Voici la rubrique que portent en tête tous les manuscrits grecs [1] des XIe, XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles : Ἱστορία ψυχωφελὴς ἐκ τῆς ἐνδοτέρας τῶν Αἰθιόπων χώρας, τῆς Ἰνδῶν λεγομένης, πρὸς τὴν ἁγίαν πόλιν μετενεχθεῖσα διὰ Ἰωάννου μοναχοῦ, ἀνδρὸς τιμίου καὶ ἐναρέτου μονῆς τοῦ ἁγίου Σάβα [2]. Ce titre ne provient pas de l'auteur ; il a été fait en partie avec ce qu'il dit dans son prologue (nous y reviendrons tout à l'heure) ; il désigne l'histoire comme ayant été apportée de l'Inde dans la ville sainte (Jérusalem) par le moine Jean, du couvent de Saint-Saba, homme respectable et vertueux. Que faut-il entendre par là ? Dans son prologue, l'auteur dit qu'il raconte l'histoire d'après les récits que lui ont fait des Indiens. Il y a là, dit M. Z. (p. 62), une contradiction avec le prologue : l'auteur ne dit pas qu'il avait apporté cette histoire de l'Inde, mais qu'elle lui avait été communiquée par des Indiens, venus sans doute à Jérusalem ; la rubrique présente donc une erreur, ou plutôt une lacune : il faut rétablir entre μετενεχθεῖσα et διὰ Ἰωάννου les mots καὶ συγγραφεῖσα. Dès lors, tout est clair : l'histoire a été apportée de l'Inde à Jérusalem par les Indiens du prologue, et Jean, moine de Saint-Saba, à qui ils l'ont racontée, l'a écrite en grec. Il me paraît toutefois peu probable que le mot μετενεχθεῖσα ait été ainsi employé sans complément ; je proposerais plutôt de lire quelque chose comme μετενεχθεῖσα διά [τινων Ἰνδῶν καὶ συγγραφεῖσα διὰ] Ἰωάννου μοναχοῦ ; on aurait ainsi l'avantage d'expliquer par un *bourdon* (explication toujours vraisemblable) la perte des mots restitués. Mais il faut, pour admettre cette lacune, supposer que tous nos manuscrits, si nombreux (M. Z. en cite plus de cinquante), proviennent d'une même copie, qui présentait déjà la faute. Ce n'est pas impossible, les plus anciens n'étant que du XIe siècle [3] ; cependant on hésite à l'affir-

1. Deux manuscrits, provenant du mont Athos, offrent une attribution insoutenable, dont M. Z. explique très bien l'origine, à saint Euthyme l'Ibère, qui aurait traduit notre roman du géorgien.

2. Quelques manuscrits du XVIe siècle lisent Σινᾶ ou Σιναΐτου, Συναΐτου, au lieu de Σάβα (voyez l'explication, p. 5-6).

3. A Saint-Saba même, on n'a pas de manuscrit plus ancien. Celui de Grotta-Ferrata serait du Xe siècle ; est-ce bien sûr ? il est d'ailleurs incomplet du commencement.

mer. Ne peut-on tirer de la rubrique telle qu'elle est un sens plausible? Supposons que Jean ait recueilli l'histoire dans l'Inde, où l'aurait mené un voyage, et que, plus tard, devenu moine à Saint-Saba, il en ait fait le fond du livre que nous avons, le renseignement de la rubrique sera exact, et je ne vois pas ce qui empêcherait de l'admettre. En tout cas, M. Z. est fondé à penser que notre roman a été rédigé à Saint-Saba même, et il a raison d'abandonner l'opinion qu'il avait émise jadis, et que j'avais combattue [1], d'après laquelle le *Barlaam et Joasaph* aurait été écrit en Egypte.

Ce roman se présente à nous dans une rédaction grecque : est-ce sa forme originale (sans parler, bien entendu, des sources indiennes)? J'avais pensé autrefois qu'il pourrait bien être traduit du syriaque, guidé, non pas tant par l'analogie du *Kalilah et Dimnah* ou du *Sindibad*, qui sont arrivés au grec à travers le pehlvi et le syriaque (car il est clair que le rapport du livre grec à l'original sanscrit est ici tout autre), mais par la forme syriaque des noms propres. M. Z. demontre que le roman, tel que nous l'avons, ne peut être une traduction : en effet, non seulement les très nombreuses citations de l'Ecriture qu'il renferme sont empruntées littéralement à la Bible grecque, mais on y lit de longs passages des Pères grecs, et des définitions dogmatiques conformes à des textes grecs. Je reconnais la valeur de cet argument; cependant il me reste encore quelques doutes. Ne pourrait-on admettre qu'il a existé une première rédaction en syriaque, venue du pehlvi, qui ne contenait que la partie narrative, et qu'un auteur grec aura paraphrasée et munie des longues expositions dogmatiques et polémiques que présente aujourd'hui le livre? Certaines observations sur la version musulmane, qui remonte au moins au VIII[e] siècle, et ses dérivés, tendraient à appuyer cette hypothèse; mais je n'ose m'aventurer sur un terrain que M. Z. connaît mieux que personne et où il n'a pas trouvé praticable la voie que je viens d'indiquer. Les noms propres de Theudas, Barachias, Abner, Nachor, sont, je le reconnais, « tirés de la Bible sous leur forme grecque (p. 68); » mais d'autre part il paraît incontestable que Joasaph est une transcription de *Bôdhisattva* (synonyme de Bouddha) qui a passé par le pehlvi ; « Barlaam est le nom d'un saint célèbre de Syrie ; » Zardan, d'après M. Z., est un nom persan. Ces indices ne nous renvoient-ils pas à un texte d'abord pehlvi, puis syriaque? C'est par cette voie qu'ont passé, à notre connaissance, tous les ouvrages indiens qui ont pénétré dans les littératures grecque et arabe. Seulement celui-ci a subi, à cause de sa nature religieuse, une transformation beaucoup plus complète que les autres.

Une question très intéressante est celle de savoir à quelle source indienne a puisé l'auteur de *Barlaam et Joasaph*. M. Z. l'étudie avec beaucoup de science, mais aussi de réserve, les matériaux nécessaires pour la résoudre n'étant pas encore suffisamment accessibles. Le fond

1. *Revue de l'Instruction publique*, 1865, p. 90.

de notre roman est emprunté à une rédaction du *Lalita Vistara*, et c'est la paraphrase chinoise de l'*Abinishkramana-Soûtra* qui se rapproche le plus, parmi les rédactions qu'on en connaît, du récit grec. Quant aux paraboles bouddhiques insérées dans ce récit et qui en ont fait en grande partie le succès, on ne les trouve pas, dans l'Inde, incorporées à la biographie même de Çâkya-Mouni, et on peut faire sur leur présence dans le roman grec diverses conjectures. M. Z. a cru devoir laisser à des recherches futures le soin d'éclaircir ces points délicats.

Ce qu'il s'est surtout attaché à établir, c'est la date où a été rédigé le livre grec. Par une étude extrêmement serrée de la partie théologique de l'ouvrage, il est arrivé à démontrer qu'il a dû être écrit entre 620 et 634, au moment où commençaient les controverses sur le monothélitisme ; il y retrouve les idées dyothélites soutenues à cette époque et par le moine de Saint-Saba Antiochus et par saint Maxime le Confesseur. Or un Jean, abbé de Saint-Saba, a signé, en 649, avec ce même Maxime, une supplique en faveur de ces mêmes idées adressée aux Pères du concile de Latran : M. Z. se demande si ce Jean n'est pas l'auteur de *Barlaam et Joasaph*, qui serait devenu, après avoir écrit ce livre, abbé de son couvent. Toutefois il reconnaît que la fréquence du nom de Jean à cette époque et dans cette contrée empêche de se prononcer avec quelque assurance.

Cette étude théologique du *Barlaam et Joasaph* est la partie la plus neuve et la plus importante du mémoire de M. Zotenberg. Il a réfuté d'une manière décisive l'attribution du livre à saint Jean Damascène [1], et il en a fixé la date avec une très grande vraisemblance. Ses observations sur le rapport du roman chrétien avec la légende bouddhique, ses remarques sur les différentes versions orientales, sont aussi de précieuses contributions à l'histoire littéraire. En appendice, il nous donne : 1° le texte grec, revu sur les meilleurs manuscrits, des apologues (non évangéliques) insérés dans le roman, ce qui sera fort bien accueilli par les mythographes; 2° des extraits de la version arabe, encore inédite; 3° des extraits, d'après trois manuscrits, de la version éthiopienne. On voit que le livre de M. Zotenberg fera époque dans l'histoire du *Barlaam et Joasaph;* or non seulement ce roman a joui chez les peuples les plus divers d'un succès incomparable, mais, ce qui n'est pas toujours le cas, il mérite ce succès à bien des égards, et il intéresse aujourd'hui les critiques comme il a jadis charmé les croyants.

G. P.

---

1. Les passages communs à certains écrits de Jean Damascène et au *Barlaam* ont été soumis par M. Z. à un examen qui montre qu'ils ont des sources communes antérieures; il a montré aussi que les prétendues ressemblances de style étaient imaginaires.

127. — **Problèmes d'histoire ecclésiastique concernant Avignon et le Comtat Venaissin avec leur solution et les preuves,** par l'abbé J. H. Albanès, docteur en théologie et en droit canonique. Avignon, Seguin frères, 1885, grand in-8, de 78 p., tiré à 110 exemplaires, 100 sur papier ordinaire, 10 sur papier de Hollande.

Un critique du xvii[e] siècle, Jean de Launoy, faisait une guerre impitoyable aux saints qui lui paraissaient douteux. M. l'abbé Albanès a déclaré une guerre du même genre aux évêques imaginaires de la Provence. J'ai déjà eu l'occasion de rendre ici hommage au zèle, au savoir, à la sagacité du *dénicheur* des faux évêques de la France méridionale. Sa nouvelle publication prouve qu'il continue à marcher dans la voie difficile où l'a suivi, où doit le suivre de plus en plus la reconnaissance de tous les travailleurs.

Après quelques observations sur ce que devrait être l'historien et sur ce que la plupart du temps il n'est malheureusement pas, après d'autres observations sur les imperfections de nos grands recueils [1], l'auteur annonce (p. 2) qu'il va montrer « par quelques exemples frappants », comment le faux est devenu le vrai, à raison de l'autorité de ceux qui le donnaient pour tel, et comment il a été accepté universellement, sans que jamais personne ait songé à lui demander ses titres. Il ajoute avec une assurance que ses consciencieuses recherches et sa parfaite méthode rendent bien légitime : « Nous posons donc, comme problèmes à résoudre, les points d'histoire suivants, qui sont regardés partout comme indiscutables ; et, après avoir constaté l'accord unanime de nos historiens à les admettre, nous démontrerons que l'erreur est formelle, complète et évidente ».

Voici les points successivement examinés par l'excellent critique : *Guillaume d'Astre, évêque d'Apt, a-t-il été ensuite évêque de Périgueux* (p. 3-8)? — *Jean Flandrin a-t-il été évêque de Carpentras* (p. 9-14)? — *Arnaud de Via a-t-il été évêque d'Avignon* (p. 14-19)? — *Vaison a-t-il eu pour évêque le cardinal Gotius de Rimini* (p. 19-23)? — *Quel est l'évêque qui a siégé à Carpentras à partir de 1376* (p. 24-29)? — *Combien y a-t-il eu d'évêques à Orange de 1349 à 1367* (p. 29-36)? — *Y a-t-il eu trois évêques à Apt de 1348 à 1357* (p. 36-42)? — *Gui du Bouchage, Gui Spifame et Gui de Roussillon font-ils trois évêques d'Avignon, ou un seul* (p. 43-49)?

Ces huit mémoires, que suivent vingt-quatre pièces justificatives, tirées toutes des Archives du Vatican, moins une qui provient de la

1. C'est surtout du *Gallia christiana* qu'il s'agit dans les lignes suivantes (p. 2) : « Nos grands ouvrages d'érudition eux-mêmes, ces immenses réservoirs où chacun va puiser avec confiance la dose de savoir dont il a besoin, et qu'il n'a pas le temps d'aller prendre à la source, sont loin d'être exempts du reproche d'avoir fréquemment mêlé l'erreur avec la vérité, et de ne pas fournir à ceux qui y recourent l'eau pure et limpide qu'ils pensent y trouver ». Voir une tirade bien plus vive, non plus contre nos grands recueils en général, mais contre le *Gallia* en particulier, p. 29.

Bibliothèque du Musée Calvet, à Avignon, sont aussi curieux que solides. L'abbé A., qui est admirablement armé, se sert de ses armes contre ses adversaires morts et vivants avec une irrésistible habileté; aucun des coups de ce rude jouteur n'est perdu. Il met non moins de force que d'entrain à démolir je ne sais combien de colonnes du *Gallia christiana*, pulvérisant en même temps un grand nombre d'assertions que se transmettent pieusement les auteurs d'histoires locales. Tour à tour il établit incontestablement qu'il faut répondre ainsi aux huit questions ci-dessus énumérées : I. Guillaume d'Astre, ou Astier, n'a jamais été évêque de Périgueux, quoiqu'en aient dit le *Gallia*, le R. P. Gams « dans son grand et bel ouvrage sur tous les évêchés du monde chrétien », même Wading, l'historien de l'ordre des Frères Mineurs « qui nous a habitués à plus d'exactitude »[1]; II. Jean Flandrin n'a été évêque de Carpentras, ni en 1365, ni en 1371, ni à aucune autre époque[2]; III. Arnaud de Via n'a pas gouverné l'église d'Avignon après Jacques de Via, son frère; IV. Vaison n'a jamais eu pour évêque le cardinal Gotius de Rimini, intronisé malgré les témoignages les plus formels par Columbi, Fantoni, le *Gallia*, le P. Boyer de Sainte-Marthe, etc. [3]; V. l'évêque qui a tenu le siège de Carpentras durant presque tout le dernier quart du XIVe siècle (1376-1397) était Pierre Laplotte dont l'épiscopat dans la capitale du Comtat-Venaissin et la translation à Saint-Pons-de-Thomières ont été inconnus aux auteurs du *Gallia*; VI. ces mêmes auteurs ont inscrit sur la liste des évêques d'Orange, de 1349 à 1367, les noms de quatre personnages qui, en réalité, se réduisent à un seul, Jean Revelli; VII. les mêmes savants ont eu tort de faire siéger à Apt trois évêques dans le court espace de temps compris entre 1348 et 1357 à la place d'un seul évêque, Bertrand de Meissenie; VIII. enfin des trois évêques porteurs du prénom Gui qui se seraient succédé sans interruption sur le siège d'Avignon, au commencement du XVe siècle, deux doivent être

---

1. M. l'abbé A. a eu le tort de trop généraliser quand il a dit (p. 3) : « *Tous ceux* qui ont écrit l'histoire de l'église d'Apt et *celle de Périgueux* nous racontent que G. d'Astre fut successivement évêque d'Apt et de Périgueux, et mourut sur ce dernier siège ». La plupart des historiens ecclésiastiques du Périgord, notamment le P. Jean Dupuis (1629) et son annotateur de 1841, l'abbé Audierne, n'ont pas admis ce prélat parmi les évêques de Périgueux.

2. L'abbé A. dit avec une piquante ironie (p. 9) : « Quand nous aurons fait cette démonstration, convaincante et décisive, il ne restera plus pour nos lecteurs qu'une seule difficulté : c'est de comprendre comment, en présence d'une chose si évidente, l'universalité de nos historiens, jusqu'aux plus récents, a pu inventer, accréditer et affirmer, à qui mieux mieux, un épiscopat qui n'a pas le moindre fondement ».

3. Il y a pourtant deux siècles, remarque M. l'abbé A. (p. 19), que Baluze, avec sa science ordinaire, a élucidé et tranché cette question, et dénoncé l'erreur de ceux qui ont enrichi du nom de Gotius la liste des prélats vasionnais *(Errant qui putant Gotium fuisse episcopum Vasionensem.* VITÆ PAP. AVEN. t. I. col. 811). Un peu plus haut (p. 14), M. l'abbé A. loue la bonne foi de Baluze qui, ayant admis un moment l'épiscopat à Carpentras de Jean Flandrin, eut soin d'avertir ses lecteurs de l'erreur où il était tombé (VITÆ PAP. AVEN. t. I. col. 1385, 1476).

relégués au rang des mythes et laisser le siège à un seul prélat, Gui de Roussillon (1411-1428)[1].

M. l'abbé Albanès annonce, à la fin de son remarquable mémoire, qu'il a le projet de continuer son œuvre d'expurgation et de reconstitution de l'histoire des diocèses méridionaux et qu'il étudiera prochainement « la partie la plus embrouillée des annales des évêques d'Avignon, la seconde moitié du XIII[e] siècle », ne désespérant pas, ajoute-t-il, « de porter la lumière dans cet inextricable cahos, où les plus clairvoyants n'y voient goutte ». Qu'au milieu de tous nos encouragements et de tous nos éloges, il achève avec un redoublement de zèle ce qu'il a si bien commencé ! Et qu'il rende de plus en plus grands services à cette cause de la vérité historique pour le triomphe de laquelle on ne peut jamais assez travailler !

T. de L.

---

128. — **Lettres de Grimm à l'impératrice Catherine II,** publiées sous les auspices de la Société impériale d'histoire russe, par Jacques Grot. Seconde édition considérablement augmentée. (Tome XLIV du recueil de la Société impériale d'histoire russe). Saint-Pétersbourg, XVII et 872 p.

— Fait suite aux **Lettres de Catherine II à Grimm** (1774-1796), publiées en 1878, par Jacques Grot. Saint-Pétersbourg, VIII et 734 p.)

On connaît déjà le volume publié en 1878 par M. Jacques Grot au nom de la Société d'histoire de Russie. Ce volume qui renferme les *Lettres de Catherine II à Grimm* était, a dit un collaborateur de cette revue, très désiré depuis longtemps et il répond largement à l'attente de la critique ; à part le jargon que les étrangers confondent trop volontiers avec la pointe d'allusion voltairienne, à part surtout le ton de persiflage que Frédéric avait mis à la mode et que la tsarine copie un peu lourdement, cette correspondance fait grand honneur à l'esprit de Catherine II et son caractère s'y peint avec un singulier relief[2].

M. J. G. vient de publier, dans un volume tout aussi précieux et curieux que celui-là, les lettres de Grimm à Catherine II. Quelques-unes avaient déjà paru dans le trente-troisième tome du *Recueil* immense que la Société d'histoire de Russie poursuit avec tant d'intelligence et d'activité. Mais il y a trois ans, M. Fuhrmann découvrit en Pologne, dans la bibliothèque de son père, un très grand

---

1. L'auteur constate (p. 43) que Polycarpe de la Rivière, à peu près seul, a refusé d'admettre l'existence des trois Gui, ajoutant : « Et voilà que cet auteur si diffamé, qui, d'après certains Avignonais de nos jours, n'a dit que des faussetés et ne mérite aucune créance, va se trouver, cette fois encore, avoir su discerner seul la vérité au milieu des ténèbres qui l'entourent ». Cette réhabilitation du savant chartreux est à rapprocher d'une protestation en sa faveur que l'on trouvera dans une des notes du fascicule VIII des *Correspondants de Peiresc : Lettres inédites du cardinal Bichi* (1885, p. 21).

2. Sorel, *Essais d'histoire et de critique*. 1883, p. 193.

nombre de lettres inédites de Grimm à l'impératrice; elles furent déposées aux archives de l'État, et ce sont elles qui forment le noyau du volume que M. G. donne aujourd'hui (le quarante-quatrième de la collection). Toutes ont été disposées d'après l'ordre chronologique et celles qui paraissent pour la première fois, sont marquées en marge d'un astérisque. Ces lettres de Grimm servent de commentaire à celles de Catherine II, et, grâce à elles, il est possible de comprendre quelques passages jusqu'ici demeurés obscurs. Mais surtout elles renferment de nouveaux et importants détails sur les événements et les personnages de la Révolution française, sur les agissements des puissances alliées et leurs rapports entre elles.

Les flatteries que le correspondant parisien de la tsarine adresse sans trêve ni relâche à la *Minerve du Nord*, sont — à parler franchement — des plus basses et des plus écœurantes. Il « met au pied de l'ointe du Seigneur dont le nom, l'idée et l'image font tressaillir son pauvre cœur cent fois par jour, l'hommage de son attachement incommensurable » (p. 218). Il calcule que sa lettre arrivera au jour de la fête de sainte Catherine et au retour de cet anniversaire, il éprouve « un frémissement et un tressaillement universel par tous les membres » et « s'élance à tout instant aux pieds de Sa Majesté impériale » (p. 75). Il *se prosterne* devant elle « avec tout le feu qui le dévore et le consume pour le service et la gloire de son immortelle souveraine » (p. 124). Si le jeune Buffon part pour Pétersbourg, Grimm ne se contient plus; son cœur bat, ses yeux se remplissent de larmes, les sanglots l'étouffent, et il dit avec une voix entrecoupée « et moi aussi j'ai vécu dans l'heureuse Arcadie » (p. 209).

Mais c'est assez insister. Il vaut mieux indiquer à grands traits tout ce que ces lettres renferment d'important. La première est datée du 26 janvier 1764, et la dernière, du 17 novembre 1796. Comme dans les lettres de Catherine II, Grimm se sert parfois d'un langage de convention; *frère Ge* signifie George III, roi d'Angleterre; *Hérode*, Frédéric II; *frère Gu*, Frédéric Guillaume II; *Falstaff*, Gustave III; *les marabouts*, les Turcs; *l'égrillarde*, la Révolution; *Erbsenpuree* ou la purée de pois, la diplomatie (chose indigeste); *Passgänger* ou cheval d'amble, un ministre incapable et inepte; *Köther* (de *Koth*, boue), un révolutionnaire, et *Kötherei*, une sottise, une bévue politique; *Bärenhäuter* ou *Bärenreiter*, un paresseux, un homme lent. Le Prussien Goertz, ambassadeur à Pétersbourg, a le surnom de *boutonné* à cause de sa froideur et de sa dissimulation; Hertzberg, de *Montorgueil* à cause de son caractère hautain; Mamonov, de *Monsieur l'habit rouge*; Grimm lui-même, de *Schmerzdulder* ou *souffre-douleur* ou *gens de Grimma*; l'Ecossais Findlater, de *pair d'Esosse*.

On voit dans les premières lettres ou, comme il disait, *pancartes*, Grimm envoyer à l'impératrice des tableaux, des camées et autres œuvres d'art, distribuer les secours que la tsarine lui envoie, remettre

les récompenses, gratifications, médailles que Catherine accorde à ceux qui lui font hommage de leurs livres ou lui rendent de petits services, prier son « immortelle bienfaitrice » de souscrire à plusieurs œuvres littéraires et artistiques. Il lui raconte le séjour de Joseph II à Paris et sa visite au bonhomme Clérisseau. Il lui parle de maître Sedaine, « le seul homme en France qui connaisse véritablement le théâtre; on pilerait plutôt les La Harpe et les Dorat et tant d'autres faiseurs de tragédies dans un mortier que de leur apprendre à donner le tour à une pièce, à une scène même; et cependant, parce que Sedaine est simple et modeste, sans intrigue et sans cabale, ils le regardent du haut de leur grandeur » (p. 36). Il fait à la tsarine un très intéressant rapport sur le séjour du futur Paul Ier. Il parle en fort bons termes de l'essor inattendu qu'a pris la littérature allemande (p. 237) [1]. Une lettre du 30 novembre 1787 le montre en pourparlers avec Beaumarchais ou, comme il l'appelle, *Figaro*, à propos de l'édition de la correspondance de Voltaire; « il dit : « Je suis prêt à me soumettre aux ordres de l'impératrice, et jusqu'à leur arrivée, rien ne sera publié. Veut-elle que le volume soit supprimé, il le sera et tous les frais seront perdus pour moi. Veut-elle des cartons, on en fera partout où ils seront exigés. Je sais que l'impératrice est grande et magnanime » (p. 363). A la fin de 1790, Grimm se rend à Francfort et assiste au couronnement de l'empereur Léopold, il revoit « les cérémonies avec le même plaisir d'enfant qu'elles lui ont fait il y a quarante-cinq ans » (p. 379) et revient « se plonger dans le gouffre de Paris ». Il suit attentivement la marche de la Révolution, mais il ne comprend pas tout ce qui s'agite de profond dans ce grand mouvement et en méconnaît, comme Catherine II, les causes et la portée. La France lui semble « perdue sans ressource » (p. 370); elle « approche de jour en jour du terme de sa destruction »; il ne voit partout que des gens semblables à Necker et à Lafayette « qui, ayant mis en mouvement une machine qu'ils n'avaient ni le talent ni la force de diriger, en ont été entraînés eux-mêmes et sont au moins la cause innocente de la perte de la France, car il n'y a rien de plus coupable que des innocents qui se mêlent de grandes affaires » (p. 379). Il juge que les Welches sont toujours Welches, que Voltaire les retrouverait comme il les a laissés, que « par l'usage qu'ils ont fait de la liberté, ils ont prouvé qu'ils y étaient propres comme la vache à danser sur la corde, et qu'à leur extravagance actuelle ne peut succéder que le despotisme le plus rigoureux » (p. 393). Il déplore ce qu'il nomme la *frénésie gauloise;* « il n'y a pas jusqu'à la langue que cette frénésie ne corrompe avec une rapidité alarmante; cette langue devenue tout à coup ancienne passera pour avoir cessé d'être écrite et parlée à peu près à la mort de Voltaire; ce n'est sûrement ni dans la rudesse de Camus, ni dans le verbiage civique d'un tas d'avocats et de polissons, ni dans le

1. Comp. ce qu'il écrivait du factum de Frédéric II « Les Allemands disent que les dons qu'il leur annonce et promet sont déjà en grande partie arrivés ».

jargon de Mirabeau que la postérité reconnaîtra le caractère de la langue française » *(id.)*. Il prédit que Lafayette « finira ses jours en Amérique comme Necker en Suisse, et, par dessus le marché débarrassé de sa fortune et ruiné, parce qu'il a joint beaucoup de qualités romanesques à beaucoup d'idées métaphysiques » (p. 417). Il veut déménager parce qu'on donne à sa rue le nom de rue Mirabeau (p. 418). Il est mêlé aux négociations de Bouillé avec la tsarine; il avait vu ce général à Metz, en revenant de Francfort; au mois d'avril 1791, Heymann vient le voir et lui déclare qu'il est résolu, ainsi que Bouillé, à prendre du service en Russie [1] (p. 427-528). Ici se présente une lacune considérable; on saute d'avril 1791 au 15 avril 1793. Mais les *pancartes* de Grimm deviennent de plus en plus attachantes, à mesure que se précipitent les événements. Lui aussi, comme Mercy [2], comme la tsarine, déclare qu' « il est insensé de se laisser toujours attaquer par des hordes sauvages qui n'ont qu'une espèce d'impétuosité en assaillant » et « de se tenir tranquillement vis-à-vis de leur artillerie qui est tout ce qu'ils ont de formidable » (p. 466). Il se moque du « pieux » Josias de Cobourg qui se laisse attaquer par Jourdan (p. 481-482). Oui, les cabinets « sont restés fidèles à leurs routines, se sont occupés de leurs intérêts individuels, de leurs rapports et jalousies réciproques, se sont enfoncés, chacun pour son compte, dans les *Köthereien* » (p. 537). Les portraits qu'il trace en passant, attireront l'attention des historiens de la Révolution. Ce n'est pas qu'il ait raison de voir dans Mme de Genlis « une femme d'une ambition sans bornes et d'un génie infernal », la « mégère » du duc d'Orléans, la « Médée » qui, ne pouvant le retenir dans ses liens et ne pardonnant pas à la comtesse de Buffon, « voulut, pour venger cet affront, que le premier prince du sang de France devînt dans les bras de sa rivale le dernier et le plus méprisable des hommes » (p. 504-507). Cette longue dissertation est fort subtile, et la tsarine, avec son esprit droit et sensé, répond très bien à Grimm qu'« il est difficile de croire qu'il y eût autant d'ensemble dans les projets de Mme de Genlis » [3]. Mais les deux pages (556-557) consacrées au duc de Brunswick sont excellentes, et si Grimm a tort de regarder la campagne de 1792 comme « inexplicable et enveloppée de ténèbres », personne n'a mieux jugé celui qu'il appelle *le Guelfe*, et son appréciation se rapproche sur bien des points de celle de Massenbach, de celle de Gaudy, citée par Massenbach, de celle de Bauer, rappelée par Catherine II. En somme, malgré les compliments et les adulations qui les encombrent, malgré les longueurs d'un style qui sent quelquefois l'Allemand et quoique, à notre avis, Grimm n'ait pas souvent — au moins dans cette cor-

1. Il faut remarquer le portrait de Bouillé et celui de Heymann. Les pages suivantes (436-452) renferment d'intéressants extraits des lettres du prince Henri que Grimm communique à l'impératrice; voir encore d'autres fragments, p. 471-472.
2. Voir ses lettres à Starhemberg, dont nous avons rendu compte *(Revue critique*, 1884, n° 45, art. 192).
3. *Lettres à Grimm*, p. 595.

respondance — l'allure vive, hardie et toute française que lui prêtent certains critiques, les *Lettres* publiées par M. G. méritent d'être lues. Elles n'offrent pas, toutefois, un intérêt aussi puissant que celles de Catherine II; l'homme de plume n'a pas le coup d'œil aussi juste que l'homme d'Etat et l'homme d'action (qu'on nous pardonne cette expression, en parlant de la tsarine; le prince de Ligne ne disait-il pas Catherine le Grand?); il n'a même pas, ce semble, autant de nerf, de vigueur et de verve, parce qu'il n'a pas la même souplesse d'esprit, la même hauteur de vues, la même supériorité d'intelligence que sa correspondante.

En imprimant ces lettres de Grimm, M. G. n'a rien changé, sinon l'orthographe et la ponctuation. C'est de notre langue qu'il s'est servi pour rédiger sa brève introduction et une table des noms propres. Il a eu, en même temps, l'heureuse idée de traduire en français la préface qu'il avait mise en tête des lettres de Catherine II, ainsi que les notes et l'index analytique, en langue russe, qui accompagnaient le XXIII[e] volume [1].

On pourra reprocher à M. G. d'avoir été, cette fois, trop avare de notes. Il reste dans les lettres de Grimm un certain nombre de points obscurs; il y a tel et tel personnage que les lecteurs ne connaissent que très vaguement; enfin, malgré le plus grand soin possible, on commet toujours quelques erreurs. Voici ce que nous avons noté, chemin faisant, et ce qu'il faudrait soit ajouter, soit rectifier : 1° à propos du texte même; 2° dans la table des matières.

1° *Texte*, p. 141-142, sur Moulovsky, voir dans Forster, *Œuvres complètes*, VII, p. 398, sa lettre au célèbre voyageur et la note sur sa mort; — p. 197, M. de Fleury, c'est évidemment Joly de Fleury qui remplaça Necker en 1781; — p. 309, « une comédie en cinq actes, *der Hofmeister*, ouvrage d'un jeune Livonien appelé Lenz, qui a paru il y a environ dix ans »; dire que la pièce a paru en 1774 et observer que quoi

1. Nous saisissons cette occasion pour faire les remarques suivantes sur ce XXIII[e] volume qu'on a eu la gracieuseté de nous envoyer en même temps que le XLIV[e]; — p. 208, 4, « un des principaux personnages de *Sebaldus Nothanker* est un surintendant », ajoutez d'église; — p. 247, les *Abdéritains* de Wieland ont paru dès 1774 (fascicule de janvier du *Teutscher Merkur*) et non en 1773; — p. 520 « M. O. », c'est *M.* Orléans (Philippe Egalité); — p. 578, Custine n'a jamais été « créé maréchal de France pour ses hauts faits pendant la guerre de Sept-Ans »; il fut nommé maréchal de camp en 1781 et lieutenant-général en 1791; — p. 601, il faudrait corriger « Picardie » en « Champagne ». M. Grot ajoute dans l'errata du vol. XLIV, quelques corrections au vol. XXIII, et il dit que p. 662, ligne 1, il faudrait lire *macaques* au lieu de *moax;* cette correction, ajoute M. G., lui a été proposée par M. Edmond Scherer; il se permet cependant de remarquer que le mot *moax* se trouve très lisiblement écrit dans la lettre originale de l'impératrice. Mais la véritable correction ne serait-elle pas *Mohawks?* (Il s'agit du portrait des deux grandes-duchesses par M[me] Lebrun.) « [Elle] vous accroupit ces deux figures-là sur un canapé, tord le cou à la cadette, leur donne l'air de deux moax se chauffant au soleil... », c'est-à-dire de deux sauvages... Catherine ajoute en effet, comme pour adoucir la comparaison, « ou, si vous voulez, de deux vilaines petites savoyardes ».

qu'en dise Grimm, « le mot d'éducation domestique y est prononcé » dans le sous-titre « *oder Vortheile der Privaterziehung* », et dans la première scène du IIe acte, où le conseiller privé lance une tirade contre les *Schurken von Hauslehrern;* — p. 426, Heymann n'est pas entré au service de la Russie (voir dans notre *Invasion prussienne*, p. 119-120, quelques détails sur ce personnage); *id.*, p. 426 (et non 42 comme à la table des matières), « ce Wackenitz regardé par Seidlitz comme un officier de cavalerie du premier mérite »; chef d'escadron et commandant des cuirassiers de la garde du corps en 1758, lieutenant-colonel après Zorndorf, Wackenitz fut nommé en 1770 colonel du régiment de cuirassiers no 5; — p 455, lire *Fleurieu* pour Fleurien; la reine voulut le nommer précepteur du dauphin; — p. 480, « la bataille de Hastenbeck à laquelle j'eus l'honneur de me trouver en 1757 », remarquer qu'à ce moment *(Hastenbeck* manque à la table), Grimm était l'un des « vingt-huit » attachés à l'état-major du maréchal d'Estrées; — p. 481, « le prince de Hohenlohe faisant les fonctions de maréchal-général des logis de cette armée » n'est autre que le prince de Hohenlohe-Kirchberg, cité p. 749, et non le prince émigré de Hohenlohe; de même qu'à la page 593 ce Hohenlohe « que le Roi porte de nouveau sur le Rhin » est, non pas le Hohenlohe émigré, non pas le Hohenlohe autrichien ou Hohenlohe-Kirchberg, mais le Hohenlohe prussien ou Hohenlohe-Ingelfingen (voir sur ce dernier *Invasion prussienne*, p. 116); — p. 549, à propos de l'anecdote contée par le marquis de Lambert, que « la populace voulut qu'il lui fût livré pour être déchiré méthodiquement, parce qu'elle ne trouva aucune différence entre le nom de Lambert et de Lambesc », voir un fait absolument semblable, arrivé dans Longwy au même marquis de Lambert; ce rapprochement est des plus curieux. *(Première invasion prussienne*, p. 185); — p. 555, noter que la « brochure remarquable intitulée *Kurze Uebersicht des Feldzugs im Jahre 1793* » et qui, selon Grimm « n'a pas paru vraisemblablement à l'insu de Brunswick », a pour auteur Massenbach, et non, comme le dit le sous-titre, un officier anglais; Massenbach en fait l'aveu (*Mém.* I, 259 « *ich gab die kleine Schrift in den öffentlichen Druck* »); — p. 685, Grimm écrit : « Je ne suis pas assez au fait des ressorts cachés de la cour de Reinsberg pour me permettre une opinion sur la cause qui a pu éloigner M. de Meilhan de cette cour après l'engouement réciproque qui a subsisté entre le seigneur Châtelain et l'historiographe de Russie établi dans sa bibliothèque ». Cela veut dire que Grimm ne comprend pas la mésintelligence qui a éclaté soudain au château de Rheinsberg entre Senac de Meilhan (qui voulut être historiographe de Russie) et le seigneur châtelain, c'est-à-dire le prince Henri; or, à la table des matières, nous lisons *Châtelain, George, littérateur flamand, 685;* M. G. a pris un nom commun pour un nom propre, et d'ailleurs ce George Châtelain est évidemment le Chastelain, chroniqueur de la maison de Bourgogne, qui vivait au xve siècle; — p. 714, « le coadjuteur

ajouta à cette missive un discours imprimé, et moi, je me dépouille de ce beau présent pour en faire hommage à Votre Majesté, dût-elle en détourner ses regards comme de la belle cantate de M. Gotter »; M. G. nous dit, à la table, « Gotter Frédéric-Guillaume, poète allemand », mais il eût fallu nous renseigner sur cette cantate. C'est la dernière œuvre de l'élégant et correct Gotter; elle est intitulée *Maria Theresia bei ihrem Abschiede von Frankreich* (« Literarischer Nachlass von Fr. W. Gotter ». Gotha, 1802, p. 567-576); « Maria Theresia » est la future duchesse d'Angoulême, sortie du Temple à la fin de 1795; — p. 730-731, « Les assignats se fondant entre les doigts, tout le monde s'était fait marchand; on se les passait de mains en mains pour acheter des marchandises. Celles-ci en augmentaient d'heure en heure; mais la maxime qu'il valait mieux avoir quelque chose que rien, fit marcher cette roue d'acheter et de vendre avec une vitesse incroyable, et c'est par ce miracle que je suis parvenu à avoir trois paires de manchettes pour 90,000 livres ». Comp. ce passage des conversations de Gœthe et d'Eckermann (III, p. 205, 14 février 1830), où l'écrivain allemand rapporte la même anecdote que Grimm lui avait contée : « Kein Monarch in Europa besitzt ein Paar so kostbare Handmanschetten als ich, etc. »; — p. 749, « le général de vins », lire de Vins (ce nom ne se trouve pas à la table), c'est le général qui fut, comme on sait, l'adversaire de Bonaparte dans le Piémont; — p. 768 (ou 857), lire *Malden* pour « Maleden. »

Table des matières : Adams et Joseph *Andrews* sont les noms de deux personnages, non pas de *Sebaldus Nothanker,* mais d'un roman de Fielding; — *André;* ajouter que c'était un major anglais qui fut pendu comme espion (Lecky, *England in the eighteenth century,* IV, 143); — *Alvensleben* était, non pas ministre suédois à Dresde, mais ministre d'Etat de Hanovre à Londres (voir p. 588); — pourquoi, à propos des mots « amphitrion et ordonnateur de la fête » (p. 301) insérer dans la table des matières le nom d'*Amphitryon, roi de Trynthe en Argolide* (de même *Circé, Médée, Mégère, Olvbrius*)? ; — au lieu de *les Barnaves*, lire « Barnave »; parce que Grimm dit p. 417 « les Barnave », p. 437 « des Barnave et des Mirabeau », p. 443 « vos Barnave », ce n'est pas une raison pour mettre à la table des matières Barnave au pluriel; de même, si Grimm écrit « des Mirabeau », il ne faut pas créer à l'index une rubrique nouvelle sous le titre « les Mirabeaus », il suffit d'ajouter un renvoi à la rubrique précédente consacrée au grand orateur; « les Barnave » « les Mirabeau » n'ont pas le même sens que « les Caraman » et « les Lameth »; — *Basseville* (Nicolas Jean Hugon de); son vrai nom est Hugou de Bassville; — *Berchini*, il s'agit ici du régiment de hussards qui portait ce nom dans la petite armée des émigrés; — le maréchal de *Castries* fut ministre de la marine, et non de la guerre (voir d'ailleurs p. 122). — *Céliante* n'est pas « un personnage d'une comédie de Molière », et le vers « *malgré tous vos défauts, je vous aime à la rage* » (plus exactement « mais

malgré vos défauts... ») est tiré du *Philosophe marié* de Destouches (acte II, scène 2) ; — *Flachslanden* (baron de), médecin ; que vient faire ce dernier mot à propos d'un maréchal de camp et d'un des plus fervents serviteurs du comte de Provence? ; — lire *Gluck* (ainsi que p. 217) et non Glück ; — « *don Japhet d'Arménie,* personnage d'une comédie », ajoutez « de Scarron » ; — « Dumouriez, maréchal français » ; il fut, non pas maréchal, mais lieutenant-général et général d'armée ; — « Charles Dupuis », c'est le futur conventionnel et l'auteur de *l'Origine de tous les cultes ;* — p. 853 « Iacobi », mettre ce nom à *Jacobi,* par un J. ; — *id.* « Jaquaut, p. 23 », ce mot qui figure dans « l'index analytique des noms », n'est autre que *jacquot* ou perroquet (« er discourirt recht hübsch über verschiedne Sachen wie ein schöner wohlerzogner Jaquaut ») ; — *Inkle et Jariko,* « conte traduit par Meister », ajoutez que ce conte est de Gellert et qu'il se trouve dans le premier livre de ses « Fables et contes » sous le titre *Inkle und Yariko ;* — La Fitte méritait une note ; son vrai nom était de Lafitte Clavé ; il a été un de nos meilleurs officiers du génie et on trouvera dans le premier volume du *Tableau historique* de Grimoard et Servan, le projet qu'il avait rédigé pour défendre la frontière de Flandre ; — Louis, prince de Hohenzollern ; il faut lui laisser le double nom sous lequel il est désormais connu, de *Louis-Ferdinand ;* quant au fait raconté par Grimm, il est exact ; il eut lieu le 14 juillet 1793 et une médaille fut frappée, en l'honneur du prince, avec cette légende « *Oesterreichs Krieger dankt ihm das Leben* » ; — « *Luques,* un nom évidemment supposé sous lequel est entendu probablement Lucchesini » (p. 522), si l'on se reporte au passage, on lit « cet ultramontain de Luques », c'est-à-dire cet ultramontain de *Lucques* ou *Lucca* (c'est dans cette ville qu'est né Lucchesini le 7 mai 1751) et du reste, p. 557, on trouve que Brunswick fut exposé « aux coups de pied d'un vertueux Manstein ou aux coups de jarnac d'un patelin de Lucques [1] » ; — Offelize (comte d') c'est un maréchal de camp qui devait émigrer en même temps que Bouillé, Heymann et Klinglin ; — *Pompignan,* « personnage d'une comédie » ! ; il s'agit de Lefranc de Pompignan dont Voltaire s'est tant moqué (« Et l'ami Pompignan pense être quelque chose ») ; — *Mme de La Roche,* qui « a honoré sa patrie par plusieurs écrits fort estimés, mais dont, je l'avoue à ma honte, je n'en connais aucun », méritait une notice, si courte qu'elle fût, d'autant que Grimm lui consacre deux pages entières ; on sait qu'elle fut aimée de Wieland et qu'une de ses filles est une des *femmes de Gœthe ;* — « *régent de France,* Charles, comte de Provence », Charles est évidemment un lapsus pour *Louis ;* — « Rolland de la Platière », la véritable orthographe du nom est *Roland ;* — *id.*, « Romme, écrivain » ; c'est Charles Romme l'aîné, qu'il faut prendre garde de confondre avec Gilbert Romme le conventionnel ; — p. 867 « Ségur, lieutenant-général », ce Ségur ne fut que maréchal de camp ; — *id.*, « Senac de Meilhan, savant

1. Ce passage a été oublié à la table des matières.

çais », *écrivain* vaudrait mieux ; — « Smith, officier de marine anglais », ne pouvait-on remarquer que c'est le célèbre sir Sidney Smith [1] ?

Ces observations ne diminuent aucunement la valeur de la nouvelle publication entreprise sous les auspices de la Société historique de Russie. L'éditeur des *Lettres* de Catherine II à Grimm et de Grimm à Catherine II n'a pas épargné sa peine pour nous donner dans chacun de ces épais volumes le texte scrupuleusement exact de cette précieuse correspondance, depuis longtemps très désirée. Ses introductions renferment plus d'un renseignement utile et ses notes, dans le XXIIIe tome, son index analytique dans le XLIVe, seront consultés avec profit : table et commentaire témoignent de recherches consciencieuses et patientes. Grâce à M. Grot, on possède donc un document de la plus haute importance sur la fin du XVIIIe siècle et sur l'âge révolutionnaire ; les historiens et les curieux lui en sauront, comme nous, le gré le plus vif, et ne manqueront pas de prononcer son nom avec reconnaissance et respect.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le deuxième fascicule des *Annales de l'école libre des sciences politiques* renferme les articles suivants : E. BOUTMY, Le gouvernement local et la tutelle de l'État en Angleterre; A. MÉNANT, Du droit régalien en matière de mines; F. AUBURTIN, Etude sur l'histoire de l'impôt foncier jusqu'en 1789; HULOT, Le régime légal des associations en Suisse; BOPPE, La mission de l'adjudant-commandant Mériage à Widin en 1807-1809; E. MEYER, Les associations musulmanes.

— Le tome IX et dernier de l'édition de *Molière*, de MM. Eugène DESPOIS et Paul MESNARD, dans la collection des grands écrivains de la France (Hachette. In-8° 632 p.), renferme *les Femmes savantes*, le *Malade imaginaire*, *la Gloire du Val-de-Grâce* et les *Poésies diverses* ainsi que la table alphabétique des œuvres de Molière et des noms propres qui s'y rencontrent.

— *Trois brochures de M. Ernest* PRAROND. — Fort intéressantes sont les trois brochures intitulées : *Abbeville. Une occupation militaire au* XVe *siècle*. 1470-1477. (Paris, H. Champion, 1885, in-8° de 31 p. Tiré à 100 exemplaires): *Claude Rivet de Mont-Devis, auteur du premier plan gravé d'Abbeville* (Paris, Champion, 1886, in-8° de 21 p. Même tirage); *Abbeville. Les convivialités de l'échevinage ou l'histoire à table* (Paris, même libraire, 1886, grand in-8° de 99 p.). Les trois publications, consacrées à des sujets si divers, ont un mérite qui leur est commun : elles sont neuves, étant uniquement composées à l'aide de documents inédits. Il y a encore une autre ressemblance entre elles : c'est l'excellent assaisonnement des documents utilisés. — Le récit d'*Une occupation militaire au* XVe *siècle* contient de curieux

1. Quelques mots qui détonnent, p. 856 *peintre-bataliste* (il s'agit de Le Paon) pour « peintre de batailles » ; p. 861 *romaniste* (il s'agit de Nicolai) pour « romancier. »

détails, tirés des registres municipaux, sur le séjour à Abbeville des troupes du duc de Bourgogne, qui logeaient chez les bourgeois et les pressuraient sans pitié, les violences des gens de guerre allant parfois jusqu'au meurtre, tous excès tolérés par le duc, que les Abbevillois n'avaient que trop raison d'appeler « tres reboubté Seigneur ». — L'étude sur *Claude Rivet de Mont-Devis* est une suite au mémoire : *Qualis anno* MDCXLIII *Abbatisvilla stabat*. A la fin de ce mémoire, M. P. nous promettait quelques recherches nouvelles sur l'ingénieur Claude Rivet qui restaura les fortifications d'Abbeville dans les années 1636-1637 et emporta de cette ville une vue générale en perspective qu'il fit graver en Hollande en 1643. De l'enquête ouverte par les soins de M. P., il résulte que Claude Rivet était le second fils du célèbre théologien protestant André Rivet, qu'il fut l'ami du prince d'Orange Frédéric Henri et le précepteur de son fils Guillaume II. La notice est complétée par la reproduction de trois lettres inédites de Claude Rivet, écrites d'Amsterdam, de La Haye et de Paris (1641-1642) à Constantin Huygens, sieur de Zuylichem, lettres conservées dans la bibliothèque de l'université de Leyde. — La brochure sur les *Convivialités de l'échevinage* est le complément du mémoire publié en 1878 par M. Prarond sous le titre : *Abbeville à table*. L'auteur, poursuivant ses recherches, a fait de très heureuses trouvailles et nous possédons maintenant un tableau, aussi complet que piquant, des prouesses gastronomiques de l'échevinage d'Abbeville. Il y a là bon nombre de pittoresques particularités, d'anecdotes gaîment contées, qui rendent toutes ces pages — le mot est trop en situation pour n'être pas dit — fort appétissantes. — T. DE L.

RUSSIE.—L'ouvrage que M. L. TIKHOMIROV vient de faire paraître sous ce titre : *La Russie politique et sociale* (Paris, Giraud et Cie, 1886) n'est pas un pamphlet, comme le sont la plupart des volumes édités par les Russes à l'étranger. C'est une étude solide et fort modérée. Assurément l'ouvrage n'aurait pu paraître à Saint-Pétersbourg ; mais l'auteur n'a pas seulement eu en vue l'exposition de telles ou telles doctrines ; son livre est sérieusement étudié, plein de faits et d'observations intéressantes. Il mérite d'être lu, même après les remarquables études de M. Anatole Leroy-Beaulieu. — L. L.

SUISSE. — M. Th. de LIEBENAU, archiviste du canton de Lucerne, publie sur la *bataille de Sempach* et pour la fête séculaire qui a eu lieu en juillet, un ouvrage qui sera sans doute définitif. En même temps paraît de lui, à Côme, l'édition du plus ancien *Livre douanier* de cette ville, dont le manuscrit se trouve à Lucerne. Enfin le même savant publie en italien, dans le *Bolletino storico*, en allemand, dans le *Geschichtsfreund*, une étude sur la bataille d'Arbedo (1422) qui montre comment les chroniqueurs suisses ont transformé successivement une défaite piteuse en une brillante victoire, et comment Milanais et Confédérés se sont trompés depuis des siècles dans l'énoncé des causes de la guerre. — P. R.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 mai 1886.

A propos de la lecture du procès-verbal, M. Derenbourg complète les observations que lui avait suggérées, à la dernière séance, la communication de M. Bergaigne sur le classement des hymnes dans le Rig-Véda. Comme exemple du classement d'une série de livres dans l'ordre décroissant du nombre des morceaux qui les composent, il cite la division liturgique du Pentateuque en « péricopes » ou lectures sabbatiques, distribuées sur les diverses fêtes de l'année, à la manière des évangiles et des épîtres des dimanches et fêtes dans l'Eglise catholique : le premier livre du Pentateuque, la Genèse, forme douze péricopes; le second, l'Exode, onze; le troisième, le Lévitique, dix ; le quatrième, les Nombres, neuf ; et le cinquième, le Deutéronome, huit. Il est vrai que le livre des Nombres est aujourd'hui divisé en dix péricopes, mais

une ancienne tradition prouve qu'à l'origine la neuvième et la dixième n'en faisaient qu'une. Quant au Deutéronome, s'il présente onze lectures, il faut remarquer que la neuvième, la dixième et la onzième sont réservées aux fêtes du mois de *tischri*, qui ne font pas partie de l'année liturgique ordinaire : le nombre des péricopes normales et ordinaires du Deutéronome n'est donc bien réellement que de huit.

M. Georges Perrot présente un rapport au nom de la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome. La Société centrale des architectes accorde chaque année une médaille à l'un des membres de ces écoles; cette année, comme les précédentes, le président de la Société vient de s'adresser à l'Académie pour lui demander de désigner celui auquel cette récompense devra être décernée. La commission propose de désigner M. Holleaux, membre de l'Ecole française d'Athènes, qui a dirigé en 1885 et en 1886 des fouilles importantes sur l'emplacement du temple d'Apollon Ptoos, à Karditza, l'ancienne Acræphiæ (Béotie). Cette proposition est adoptée.

M. Alexandre Bertrand rappelle qu'il a présenté à l'Académie, l'année dernière, le fac-similé d'un *parazonium* romain (sorte de poignard), reconstitué par M. Delafontaine, « le rival, dit-il, de Barbedienne pour les reproductions d'œuvres d'art en bronze ». Aujourd'hui, M. Bertrand dépose sur le bureau un nouveau fac-similé non moins réussi, celui d'un poignard gaulois trouvé dans une tombe du Norique et conservé au musée de Vienne (Autriche). Ce poignard remonte au moins au IIIe siècle avant notre ère, c'est-à-dire à l'époque héroïque des Gaulois, celle où ils promenaient leurs armes victorieuses en Italie, en Grèce et en Orient. L'influence de l'art oriental, greffé sur un art plus barbare, se fait vivement sentir dans l'ornementation de cette pièce, où, à côté des grenats, se font remarquer de grossières représentations de serpents et de figures humaines, du travail le plus primitif. L'ensemble de l'œuvre n'en est pas moins élégant et fin. Le fac-similé est de nature à intéresser à la fois les archéologues, les historiens et les artistes. On en peut voir un exemplaire au musée de Saint-Germain, auquel il a été offert par M. Delafontaine.

M. Hauréau communique à l'Académie le résultat d'une enquête qu'il a faite sur les sermons publiés, en 1708, par dom Beaugendre, sous le nom d'Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, puis archevêque de Tours dans la première moitié du XIIe siècle. Ces sermons sont au nombre de 141. M. Hauréau, après les avoir examinés en détail, démontre, en alléguant les témoignages les plus précis, qu'il n'y en a que huit au plus, peut-être même seulement quatre, qui soient réellement d'Hildebert de Lavardin. Les autres ont pour auteurs Geoffroi Babion, Pierre le Lombard, Pierre le Mangeur, Maurice de Sully et quelques prédicateurs moins connus. M. Hauréau avait déjà fait un travail semblable sur les *Mélanges* poétiques d'Hildebert, vrai fouillis, selon son expression, de pièces disparates et indignes pour la plupart, de cet évêque très lettré.

M. P. de Nolhac lit un mémoire sur le *Canzoniere* autographe de Pétrarque, qu'il vient de découvrir au Vatican. Peu de textes classiques ont soulevé autant de discussions que les œuvres italiennes de Pétrarque. La plus grave a porté sur l'authenticité de l'édition aldine, imprimée à Venise en 1501. Alde Manuce et Pietro Bembo ont donné cette édition d'après un manuscrit complet du *Canzoniere* qui passait pour l'autographe même de l'auteur. Ce manuscrit n'ayant pas été retrouvé jusqu'ici, certains critiques en ont mis en doute l'existence même, et il en est aujourd'hui qui rejettent absolument, comme arbitraires, les leçons aldines. M. de Nolhac démontre successivement : 1° que le manuscrit d'Alde a existé; 2° qu'après avoir appartenu à Bembo, il a passé en 1581 dans la bibliothèque de Fulvio Orsini et de là à la Vaticane; 3° que c'est aujourd'hui le manuscrit 3195 du fonds du Vatican. L'histoire complète du précieux volume est reconstituée par M. de Nolhac d'après les correspondances privées qu'il a dépouillées dans les archives et les bibliothèques d'Italie. Il le suit depuis le moment où l'on en perdait les traces, à travers le XVIe et le XVIIe siècle, jusqu'au jour où il l'a retrouvé enfoui et oublié dans la bibliothèque vaticane. La collation du manuscrit avec l'édition aldine corrobore sa démonstration : ils offrent le même texte, avec des variantes insignifiantes. Enfin, la moitié environ du volume est de la main même de Pétrarque : M. de Nolhac le prouve en le comparant avec d'autres manuscrits autographes du même auteur, ceux-ci signés et datés, qu'il a également retrouvés au Vatican. Les discussions d'ensemble sur le texte du *Canzoniere* semblent devoir être terminées par cette découverte.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : P.-Charles Robert, *Monnaies et Jetons des évêques de Verdun* (extrait de l'*Annuaire de la Société française de numismatique)*; — par M. H. Weil : Alfred Croiset, *la Poésie de Pindare et les Lois du lyrisme grec*; — par M. Heuzey : 1° L. de Ronchaud, *le Parthénon*; 2° *Monuments grecs*, publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, t. II, fasc. 1.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 14 juin — 1886

129. — **La République des Lacédémoniens de Xénophon,** par Hippolyte Bazin. Paris, E. Leroux, 1885, xiv et 285 p. in-8.

Le traité de la *République des Lacédémoniens* se compose d'un petit nombre de pages, il est cependant très intéressant, car c'est le document le plus complet à la fois et le plus ancien que nous possédions sur la législation de Lycurgue, et il soulève les questions les plus diverses, d'authenticité, de date, de tendance, de texte. Aussi ces quelques pages grecques (il n'y en a guère qu'une vingtaine) ont-elles donné lieu à un grand nombre d'écrits, dont quelques-uns sont très étendus, et le dernier, celui dont nous rendons compte, se trouve être, comme de raison, le plus volumineux de tous.

Il faut rendre cette justice à l'auteur, il est très au courant de ce qu'on a écrit sur la matière qu'il traite, et nous ne voyons rien à lui reprocher à ce sujet, si ce n'est peut-être qu'il ne connaît le livre de Bœckh sur l'*Economie politique des Athéniens* que par la traduction française, qui a été faite sur la première édition, et qu'il ignore les rectifications introduites dans la seconde édition. Mais c'est là un petit détail, nous serions plutôt disposé à reprocher à l'auteur de rendre trop longuement compte de ses lectures. Il n'y a aucune bonne raison d'ôter ce traité à Xénophon, et les partisans de la non-authenticité ont été péremptoirement réfutés. A quoi bon énumérer un à un et réfuter de nouveau toute la série de leurs mauvais arguments? Si les mémoires sur les questions de littérature et d'érudition continuent ainsi de faire boule de neige, il faudra décidément renoncer à les lire.

Il suffit de parcourir le traité de Xénophon pour s'apercevoir que l'auteur n'a pas voulu exposer impartialement les institutions de Lycurgue, mais en faire l'éloge. C'est là son dessein, et il ne s'en cache pas. Il trouve partout des raisons d'admirer et il s'interdit toute critique jusqu'à louer des usages que dans ses autres ouvrages il a jugés dangereux et répréhensibles. Relevons un détail qui semble avoir échappé à M. Bazin. Xénophon estime dans ce traité (II, 7) que les Lacédémo-

niens font bien d'habituer leurs enfants à voler adroitement, afin de les exercer aux ruses de guerre. Dans la Cyropédie, au contraire (I, 6, 31), il fait indirectement, mais très nettement, la critique de cette détestable éducation. On ne s'étonne point que l'ami d'Agésilas, l'hôte des Lacédémoniens, se soit fait le panégyriste de leurs institutions. Mais notre curiosité veut aller plus loin; elle se demande à quelle occasion, dans quelle intention précise, Xénophon composa un tel écrit; et cette question en amène une autre, qui ne peut en être séparée, celle de la date à laquelle cet écrit fut publié. L'avant-dernier chapitre se prête le mieux à la détermination d'une date précise. Il y est question d'un mouvement qui se prépare dans la Grèce contre la suprématie des Lacédémoniens. M. B. est de l'avis de ceux qui voient ici une allusion à la confédération formée par les Athéniens en 378. Mais ce chapitre qui, de toutes façons, devrait être placé à la fin de l'ouvrage, tranche singulièrement avec le reste. Ce n'est plus un éloge, mais une critique amère des enfants dégénérés de Sparte, qui ont perdu leurs anciennes vertus en même temps que le respect de leurs lois antiques. Beaucoup de critiques, et M. B. est de ce nombre, regardent ce morceau comme un post-scriptum ajouté longtemps après la rédaction du corps de l'ouvrage. Mais la date de cette rédaction est plus difficile à fixer. M. B. la place peu de temps après la bataille de Coronée, dès 394. Lysandre venait de mourir. On avait eu connaissance de ses projets révolutionnaires, et le salut de Sparte semblait attaché au rétablissement de la sévère discipline qui s'était relâchée depuis la guerre du Poloponèse : les succès mêmes jetaient un profond trouble dans une ville dont les institutions étaient inconciliables avec de longues guerres lointaines et un empire maritime. Xénophon se serait donc prêté aux vues politiques d'Agésilas en écrivant cet éloge de la constitution que l'on attribuait à Lycurgue.

Ces combinaisons historiques sont intéressantes; il y a là tout un système fort ingénieusement construit et qui se tient assez bien. J'avoue cependant qu'il me reste quelque doute, je ne dirai pas sur la tendance, mais sur la destination de l'ouvrage. Xénophon avait-il en vue des lecteurs lacédémoniens? ne s'adressait-il pas plutôt à tous les Grecs en général? En affirmant la pureté de certaines amitiés à Sparte, il explique pourquoi ce que l'on en dit rencontre de l'incrédulité dans le reste de la Grèce (II, 14). Ailleurs (XI, 5) il réfute une autre erreur des étrangers. En parlant de Sparte, il dit habituellement ἐκεῖ, ce qui semble indiquer qu'il se met au point de vue des étrangers. Quoiqu'il en soit, M. B. s'est certainement laissé entraîner par des idées préconçues. Plein de son système, il lit mal et il voit, dans son auteur, des choses que d'autres yeux, qui ne portent pas ses lunettes, ne peuvent apercevoir. M. B. prétend que Xénophon fait de Lycurgue, non pas un législateur sage et prévoyant, mais un être divin; or, on a beau lire cet opuscule, on n'y trouve que la démonstration de l'utilité pratique des lois de Lycurgue. Après avoir fait l'éloge d'une foule de bonnes choses

imaginées par ce législateur, au milieu de l'ouvrage (VIII, 5), Xénophon loue aussi comme un des πολλὰ μηχανήματα καλὰ de Lycurgue, qu'il ait recherché pour ses lois la sanction de l'oracle de Delphes. Notez que Xénophon ne fait pas même allusion aux vers dans lesquels la Pythie hésite si elle doit saluer en Lycurgue un dieu ou un simple mortel, et qu'il ne dit pas non plus que ses lois aient été révélées par l'oracle. Je ne puis rien voir dans tout ce traité qui ressemble à une apothéose de Lycurgue.

A entendre M. B., Xénophon voudrait en faire autant pour les rois de Sparte, les élever au-dessus de la condition humaine, les faire passer pour des dieux. Or, Xénophon se borne à rapporter, ce qui était vrai, que les Lacédémoniens rendaient à leurs rois défunts des honneurs héroïques. Mais il affirme que durant leur vie, et en temps de paix, les privilèges des rois ne les élevaient guère au-dessus des simples citoyens. Je ne vois pas du tout que Xénophon ait cherché à attribuer au roi une part d'action plus grande qu'il n'avait en réalité. Le serment que le peuple prête au roi ne lie le peuple qu'autant que le roi reste fidèle à son serment de respecter les lois établies. La royauté est une magistrature constitutionnelle. A la guerre même, le roi n'a, suivant Xénophon, qu'à faire deux choses, offrir des sacrifices aux dieux et commander l'armée. Cette définition très exacte est presque textuellement répétée par Aristote (*Politique*, III, 9 [14], 2). Xénophon ne dit certainement pas que le roi peut envoyer des ambassades et ouvrir des négociations : au ch. XIII, § 10, il faut adopter la très facile correction οὗ pour αὖ ; la structure de la phrase et l'ensemble des idées ne laissent aucun doute à ce sujet. Xénophon ne dit pas non plus que les éphores qui accompagnaient le roi à la guerre « ne se mêlent absolument de rien » ; il ne parle que des sacrifices et il dit que les deux éphores qui y assistent ne se mêlent point de ce qui ne les regarde pas, mais qu'ils surveillent tout, et tiennent tout le monde en respect (XIII, 5). Xénophon ne dit pas non plus que, seule entre toutes les magistratures, la royauté subsiste à Sparte telle qu'elle fut établie dès le début (p. 134). La suite de ce passage (XV, 1) fait voir que Xénophon oppose la stabilité de Sparte aux variations des autres gouvernements, et qu'il dit ici, comme au début de son *Agésilas*, que Sparte, seule dans la Grèce, a conservé l'antique royauté.

En général, l'interprétation des textes, laisse beaucoup à désirer : c'est là le côté le plus faible du livre. Je pourrais citer plusieurs passages dont le sens est mal rendu ou tout à fait altéré, ou bien encore des textes incohérents et inintelligibles que l'auteur cite comme si de rien n'était, et qu'il traduit bravement. Ne nous lassons pas de répéter que l'explication exacte des auteurs et, ce qui en est inséparable, la connaissance de la langue dont ils se servent, sont les fondements indispensables de toute étude littéraire ou historique.

Henri WEIL.

130. — A. Bouché-Leclercq. **Manuel des Institutions romaines.** Paris, 1886, grand in-8, chez Hachette (654 pages). Prix : 15 francs.

Tous ceux qui connaissent et apprécient M. Bouché-Leclercq savaient d'avance ce que vaudrait le *Manuel d'institutions romaines* qu'il préparait. Le livre qui vient de paraître a pleinement réalisé nos espérances. Il était assez difficile d'être original dans un ouvrage de cette nature après les différents auteurs qui avaient abordé un travail analogue, Mommsen, Marquardt, Willems, Mispoulet et d'autres encore, tant en France qu'à l'étranger. M. B.-L. a trouvé moyen cependant de présenter les choses autrement que ses devanciers. Il nous explique du reste, dans sa préface, comment il s'y est pris. « Le texte, dit-il, forme un exposé continu à l'usage de ceux qui ne se soucient ni de discussions, ni de références. Les notes permettent de recourir aux sources et de choisir, au besoin, entre des opinions divergentes. » Il y a donc, pour ainsi dire, deux manuels en un, le premier à l'usage des gens du monde amis de l'antiquité romaine, le second destiné aux étudiants, aux professeurs et aux travailleurs. Ces deux manuels sont séparés l'un de l'autre, dans chaque page, par un trait horizontal qui les distingue nettement. On reconnaît, dans cette disposition méthodique, la précision et la clarté qui caractérisent l'érudition de M. Bouché-Leclercq. Chacun de ces manuels est bien approprié au public auquel il est destiné. Le premier est d'une lecture à la fois aisée et attachante ; le second est plus aride, ce qui tient à la nature même des questions traitées, mais sans jamais être obscur. La qualité maîtresse du livre est, à mon sens, une indépendance de jugement, une liberté de vues remarquable. L'auteur se retrouve aisément au milieu des théories les plus contradictoires et les plus touffues ; il fait la part du vrai dans chacune d'elles et dégage de ce travail d'information et d'analyse des opinions qui sont souvent personnelles, toujours conformes au bon sens, et marquées d'une grande modération. D'ailleurs ceux qui ne voudraient pas croire M. B.-L. sur parole n'auront qu'à se reporter aux ouvrages cités au bas de chaque page dans la bibliographie. Il est vrai qu'ils seront quelquefois embarrassés de savoir quel livre il vaut mieux consulter d'abord ; car l'auteur a rangé les travaux auxquels il renvoie par ordre de date ; mais il n'a pas signalé ceux qui étaient originaux, ceux qui n'étaient que des compilations, ceux qui étaient peu utiles ou mauvais, ce qui, surtout au point de vue des étudiants des Facultés, est vraiment fâcheux. Il semble pourtant qu'on aurait pu trouver quelque moyen matériel, sans froisser personne par des épithètes plus ou moins agréables à lire pour un auteur, de classer les différents travaux relatifs à un même sujet, pour épargner au lecteur peu expérimenté la peine de consulter ceux dont il ne tirerait qu'un médiocre profit, ou qui pourraient même l'engager sur une fausse route. Le plan adopté pour l'ouvrage est à peu près le même que celui qu'ont suivi les devanciers de M. B.-L., avec quelques

modifications de détail : la cité et son gouvernement, sous la royauté, la république et l'empire, l'administration du territoire, les finances, le droit et la justice, la religion forment les différentes parties du livre. Un appendice contient la Numération, la Métrologie, les Calendriers et les Fastes consulaires. Une excellente table analytique termine le travail.

Pour se conformer à sa méthode, qui est de « condenser et de coordonner le plus de renseignements utiles », M. B.-L. a intercalé dans son livre différents tableaux — chose si précieuse pour l'enseignement — par exemple une liste des colonies latines et des colonies romaines que Rome a successivement fondées en Italie et dans les provinces jusqu'en 118 av. J.-C.; un tableau des vicariats et provinces italiques, avec les modifications qui y furent apportées au cours du IVe siècle, un tableau régional et une histoire sommaire des provinces romaines avant Dioclétien qui, soit dit en passant, n'est quelquefois bien clair que pour ceux qui connaissent déjà la question (voir, par exemple, ce qui est dit de l'Afrique et de la Numidie, où il est parlé d'un proconsul sénatorial ??), des tableaux d'administration provinciale durant les premiers siècles de l'empire et au temps de Dioclétien, un tableau des provinces romaines vers l'an 400 après J.-C., un tableau chronologique et une histoire sommaire des légions, etc...

Ce que nous venons de dire, et qui ne peut être qu'une sorte de reproduction du plan de l'ouvrage, montre combien ce livre est complet et soigné jusque dans les moindres détails. Il sera apprécié comme il le mérite par tous ceux à qui il est destiné et il a sa place marquée dans nos bibliothèques à côté des autres ouvrages analogues — je ne veux suivre ici, à l'exemple de M. Bouché-Leclerq, que l'ordre chronologique. Il n'a qu'un défaut, c'est d'être trop cher; beaucoup, surtout parmi nos étudiants, le regarderont de loin avec envie, qui voudraient et devraient le voir de plus près. Il faut qu'un manuel soit à la portée de toutes les bourses.

R. CAGNAT.

---

131. — Felice RAMORINO, **Letteratura Romana.** Seconda edizione corretta (Collection des manuels Hœpli). Milan, 1886. Ulrico Hœpli, IV et 290 p. in-12.

Ce précis de littérature latine, dont nous annonçons la 2e édition, fait pendant, dans la collection des manuels Hoepli, au précis de littérature grecque de M. Inama, dont la 4e édition a paru en 1884. On s'aperçoit bien vite, en parcourant des résumés de ce genre, si l'auteur en dit plus long qu'il n'en sait — ce qui est trop fréquent — ou s'il en sait plus long qu'il n'en dit, ce qui est le cas de M. Ramorino. Son livre, composé et rédigé avec le plus grand soin, marque une connaissance approfondie des matières que le peu d'espace dont il disposait lui a permis

seulement d'effleurer. A côté de l'histoire des œuvres littéraires, il a esquissé celle de la langue, des théories grammaticales, de la métrique, du droit et des mœurs : il n'a pas négligé de mentionner les documents épigraphiques les plus importants, depuis l'inscription de Duenos, qui n'avait pas encore été citée dans un manuel, jusqu'au monument d'Ancyre. Les faits sont présentés avec beaucoup de netteté, sans abus d'épithètes, et appuyés, dans une mesure discrète, de renvois aux sources antiques et aux travaux modernes. M. R. a fait à la bibliographie la part qu'elle peut revendiquer dans un précis qui n'est pas un manuel au sens germanique : il donne, à propos de chaque auteur, l'indication de la dernière édition critique et, le plus souvent, celle d'une édition scolaire italienne ou d'une traduction. Le lecteur français pourra trouver que les alinéas sont un peu longs — quelques-uns s'étendent sur plusieurs pages ; mais il n'y a là qu'un défaut typographique, et, après avoir lu soigneusement le livre de M. R., je peux dire que je ne l'ai trouvé en aucune partie ni encombré de faits, ni verbeux, ni obscur. Quant aux erreurs ou défectuosités de détail, presque inévitables même dans une seconde édition, elles sont fort rares ; je signalerai ici celles que j'ai relevées dans l'espoir de rendre service, *pro virili parte*, à la prochaine réimpression de ce bon livre.

P. 25. « *Axamenta* = invocazioni da *ag* di *a-io*. » C'est insuffisant si l'on ne mentionne pas le fréquentatif *axare*. Cf. Bréal-Bailly, *Dictionnaire Étymologique*, p. 7. — P. 39. Quel texte autorise M. R. à dire que la conquête de la Sicile a mis les Romains en possession d'un grand nombre *di vasi dipinti?* Les vases peints, que je sache, ne sont pas nommés par les auteurs. — P. 60. L'hypothèse de S. Betti, qui explique le *cognomen* de Térence « dal color bruno del poeta » est certainement mauvaise ; où le mot *Afer* est-il employé comme synonyme de *niger?* — P. 62. Ici, comme à la p. 54, il est question de la *vis comica* que César aurait regretté de ne pas trouver chez Térence ; mais cette *vis comica* est un cliché à mettre à la fonte, puisque dans le vers connu de César il faut placer une virgule après *vis* et rapporter l'adjectif *comica* à *virtus* du vers suivant. Cf. Teuffel, p. 186. — P. 159. Il est inexact que les *sortes virgilianae* fussent réservées au « vulgo superstitioso » ; il y a eu des empereurs parmi ce *vulgus*. Cf. Teuffel, p. 478. Je suis surpris de ne voir citer, comme édition complète de Virgile, que celle de Forbiger ; M. R. omet au même endroit, l'édition critique de Ribbeck. — P. 160. Je ne crois pas qu'Horace se soit proposé pour but d'enseigner à ses contemporains « la nécessité de secouer le joug de leurs passions. » C'était bien là le dernier de ses soucis. — P. 168. Il est faux qu'Ovide ait été deux fois *triumvir capitalis;* l'erreur paraît résulter d'une ligne trop concise de Teuffel (p. 523). Ovide a été deux fois *XX vir*, à savoir *III vir capitalis (Tristes*, IV, 10, 33) et *X vir stlitibus judicandis (Fastes*, IV, 383), deux charges qui relèvent du vigintivirat. — P. 183. Le *Festus* de C. O. Müller est de 1839. — P. 206,

208. M. R. est beaucoup trop indulgent pour Valerius Flaccus et Silius Italicus, qui sont de pitoyables poètes. — P. 215, lire *Gitone*. — P. 259. La dernière édition des *Scriptores Historiae Augustae* de Peter date de 1885. — P. 268. Sulpice Sévère n'imite pas seulement Salluste, mais Tacite, auquel il a fait beaucoup d'emprunts. — P. 269. Parlant de l'*Itinerarium Alexandri*, M. R. ne devait pas omettre l'Itinéraire d'Antonin. — P. 273. Il est bien douteux que le littérateur Macrobe soit identique au proconsul d'Afrique en 410; cf. Tissot, *Fastes de la province d'Afrique*, p. 284.

Je souhaite que le précis de M. Ramorino, écrit pour les écoles italiennes, ne reste pas inconnu des nôtres.

Salomon Reinach.

---

132. — Giov. Beltrani. **I libri di Fulvio Orsini nella biblioteca Vaticana.** Rome, typ. Centenari, 1886, xv-56 pp. pet. in-18.

Les érudits qui ouvriraient cette plaquette sur la foi du titre, et y chercheraient l'étude si souvent demandée sur la célèbre bibliothèque d'Orsini, seraient fort désappointés. La publication n'a rien de scientifique et le travail personnel de M. Beltrani n'apprendra rien à personne. Il ne donne aucun essai de description ni de classement, aucun détail sur les origines de la collection; il n'ajoute pas un fait nouveau à ceux qu'on possédait déjà [1]; il n'utilise même pas les renseignements publiés dans sa propre ville, par exemple les *Memorie istoriche* de l'abbé Ruggieri (Rome, 1825), et les *Lettere del card. de Granvelle a Fulvio Orsini* parues dans les *Studi e documenti*, 5e année (Rome, 1884). M. B. imprime en revanche un document; l'inventaire original des livres légués par Orsini à la bibliothèque Vaticane, dans le *Vat. lat. 7205*. Il ne l'a pas découvert, n'étant pas heureux, nous apprend-il, pour trouver de l'inédit : le ms. a été cité bien des fois, et beaucoup de savants romains ou étrangers l'ont consulté pour leurs travaux. Malgré cela, il était utile de le donner en entier à cause des renseignements intéressants qu'il renferme sur beaucoup d'hommes et de choses de la Renaissance. Mais la publication présente est-elle digne du sujet? On va en juger. — Cet inventaire est plein d'erreurs de fait, dont pas une n'est rectifiée ici. Le texte, en outre, est hérissé de fautes; M. B. ne dit

1. Exceptons toutefois l'indication d'un inventaire trouvé dans les *carte Farnesiane* aux archives de Naples; mais elle avait été déjà donnée par l'auteur dans son article sur Félice Contelori, dans l'*Archivio della Soc. rom. di Storia patria*, 1879, p. 186. Il y est question des livres *consegnati al Palazzo*. M. B. suppose (p. xv), que ces livres ont été consignés au palais Farnèse, quand il s'agit évidemment, par la liste même, de ceux qui ont été remis au Vatican : M. Beltrani n'a donc pas lu son document? ignore-t-il aussi que, lorsqu'on disait à Rome *il Palazzo* tout court, on indiquait le Palais Apostolique?

pas que le scribe d'Orsini était aussi ignorant que maladroit, qu'il estropiait les titres et les noms propres. Il n'y avait pas utilité, ce semble, à respecter toutes ces monstruosités, dans lesquelles Orsini n'est pour rien, et qui rendent parfois le sens inintelligible. Hélas! aux fautes d'orthographe du scribe, M. B. ajoute ses fautes de lecture, et cette singulière collaboration défigure terriblement la pauvre bibliothèque [1].

M. B. aurait pu reconnaître quelques-uns des mss. de l'inventaire; mais il aime mieux faire œuvre de copiste que d'érudit; sa modestie nous laisse croire que c'est plus dans ses moyens. Il se borne à reproduire servilement l'essai d'identification qu'on trouve sur un grand nombre de marges. Il ne se demande pas d'où viennent ces cotes, ni quelle est leur valeur. Les travailleurs feront bien de ne pas s'y fier; certains renvois ne correspondent plus; parmi les autres, la bonne moitié n'a aucun sens. On rencontre d'énormes numéros comme *Vat. 11401*, *Vat. 11807*; bien mal avisé qui voudrait, en offrant de pareils chiffres aux custodes de la Vaticane, obtenir communication de quoi que ce soit. M. B. les donne pourtant tranquillement et sans avertir; il n'a pas demandé à vérifier une seule de ces indications; c'est décidément un homme sans curiosité.

La nécessité s'impose à bref délai de publier l'inventaire dépouillé de ce fatras, entouré d'identifications sûres et rendre lisible et correct. On le trouvera parmi les pièces justificatives d'un travail d'ensemble, que je prépare depuis trois ans sur la bibliothèque de Fulvio Orsini et qui va enfin paraître. Il est même facile de voir que c'est cette annonce publiquement faite, qui a déterminé M. B. à sa publication tout à fait superflue [2]. J'avais pourtant pris possession formelle du sujet dans des travaux préparatoires, cités par M. B. lui-même, et dans les revues savantes (cf. *Rev. Crit.* 1884, I, p. 119, *Mélanges d'arch.* 1884, p. 141, *Giornale storico della letter ital.* vol. III, p. 335, etc.). M. Beltrani,

1. Je note, au hasard, sur vingt numéros du commencement, quelques-unes des fautes qui n'appartiennent pas au scribe : nº 36, *Crysococca* pour *Chrysococca*; nº 41, *Achille Statio, delle cose di leucippe, et Clitophonse* [*sic*, la virgule est-elle de M. B.?]; nº 43, Πρὸς Παιόνιον ὑπερ του δῶρου [*sic*] pour πρὸς Παιώνιον [ms.] περὶ δῶρου; id. *Aprianii* pour *Arriani*; nº 55, περὶ λιθων pour περὶ σεισμῶν; nº 56, *Phothii* ἐκλογαὶ pour *Photii* ἐκλογὴ, etc., etc. *Basta così!* Je passe sous silence les fautes d'impression proprement dites, qui n'abondent pas moins que les fautes d'ignorance.

2. Dans le 1er fascicule de 1886 des *Mélanges d'arch. et d'histoire*, j'écrivais à propos des mss. de Pomponius Laetus : « J'aurai très prochainement l'occasion d'aborder ce sujet en publiant l'*Invent. de la biblioth.* de F. Orsini, que j'ai depuis longtemps annoncé et l'histoire de cette collection. » Ceci paraissait à Rome au mois de mars; or, au mois de mai, M. B. ayant fait jouer les presses avec une hâte trop évidente, mettait au jour sa petite brochure. En 1879, parlant incidemment de cet inventaire, il n'annonçait nullement l'intention de s'en occuper; alors sans doute il considérait comme honteux de publier un document de cette importance sans se donner la peine de l'illustrer. On sait maintenant ce qui lui a fait brusquement changer d'avis.

on le voit, chasse sur les terres du voisin; cela lui porte malheur.

Pierre de Nolhac.

P.-S. — *Note sur deux autographes de Pétrarque.* — Puisqu'il est question des mss. d'Orsini, on croit utile d'en signaler ici deux fort importants, autographes incontestables de Pétrarque. J'en ai déjà parlé devant l'Académie des Inscriptions, en étudiant le *Canzoniere* en partie autographe de Pétrarque, que j'ai reconnu dans le *Vat. 3195*[1]. Il s'agit des mss. de deux de ses plus intéressantes œuvres latines, les *Eglogues* et le *De sui ipsius et multorum ignorantia.* Ce sont aujourd'hui les *Vat. 3358* et *3359.* On va trouver dans le travail annoncé ci-dessus la description critique de ces mss., avec beaucoup de détails inédits à leur sujet; disons dès maintenant qu'ils proviennent du cardinal Bembo. — Voici la souscription du *Vat. 3359 : Bucolicum carmen meum explicit. Quod ipse qui ante annos dictaueram scripsi manu propria apud Mediolanum anno huius etatis ultime 1357.* Le titre du volume est celui-ci : *Bucolicum carmen meum incipit*, et le nom de l'auteur ne figure nulle part. — Voici la souscription du *3359* (isolée au f. 38 v°) : *Hunc libellum ante biennium dictatum et alibi scriptum a me ipso, scripsi hic iterum manu mea et perduxi ad exitum Arquade inter colles euganeos 13°70 iunii 25 vergente ad occasum die.* — Le témoignage d'Orsini sur les autographes de Pétrarque qu'il possédait est en soi de médiocre valeur *(Vat. 7205*, f. 32 v°). Ce qui en a bien davantage, ce sont les souscriptions, dont l'authenticité est certaine et dont la forme extérieure rappelle les notes mises par Pétrarque sur d'autres volumes de sa bibliothèque; c'est aussi l'aspect des corrections et des additions, particulièrement dans les *Eglogues;* c'est enfin l'écriture qui est conforme à tout ce qu'il m'a été donné de voir d'autographes non contestés de Pétrarque. — On a lieu d'être surpris que ces volumes n'aient pas été appréciés jusqu'ici comme ils le méritent. M. Narducci les a décrits en passant dans son *Catalogo dei codici petrarcheschi* [*di Roma*], Rome, 1874 ; il rapporte même les souscriptions, mais sans faire valoir le caractère original des volumes, si bien que le récent biographe de Bembo, M. Vittorio Cian, se demande encore dans son excellent livre où est le ms. autographe des *Eglogues* que possédait le cardinal *(Un decennio della vita di M. Pietro Bembo*, Turin, 1885, p. 100).

Puissent ces observations rappeler l'esprit public en Italie à cette édition de Pétrarque si souvent et si vainement demandée. Il est triste de penser que l'ensemble des œuvres latines existe seulement dans des éditions anciennes et incorrectes, où il y a une faute à chaque ligne, et qui rendent presque impossible la lecture d'une partie de Pétrarque à

1. Cf. plus haut *Rev. Crit.*, p. 439, et P. de Nolhac, *Le Canzoniere autographe de Pétrarque*, Paris, Klincksieck, 1886, p. 21. — *Le Vat. 3357 (Vit. sol. et Itiner. Syr.)* passait au XVI[e] siècle pour autographe; la chose est moins sûre.

qui n'a pas sous la main une bibliothèque de manuscrits. Rien n'est moins digne de l'initiateur de la Renaissance. Si Pétrarque appartient à l'humanité, il appartient aussi à l'Italie qui a tous les droits de revendiquer en lui un des plus grands de ses écrivains, un des plus patriotiques de ses enfants. J'unis modestement ma requête à celle de M. G. Voigt pour demander que les autorités savantes du pays, une des académies, par exemple, prennent enfin l'initiative d'une grande édition critique de Pétrarque. Un seul homme y mettrait sans doute bien des années ; mais pour activer le travail par la collaboration, on pourrait faire appel à tout le groupe de savants sérieux et dévoués que l'Italie compte en ce moment.

P. N.

---

133. — **François de Chastillon, comte de Coligny,** par le comte Jules Delaborde. Paris (Fischbacher), 1886. Un vol. gr. in-8.

Le comte Jules Delaborde vient de publier un livre qui sert de complément à ses trois volumes sur Coligny. Après avoir parlé du père, il passe au fils, François de Châtillon, né en 1557, mort en 1591, élevé en Suisse après la mort de l'amiral, bientôt connu par ses campagnes dans le Midi où il avait souvent à lutter contre son cousin Damville, gouverneur de Languedoc. L'acte le plus important de sa vie est la part qu'il a prise à l'expédition de Jean-Casimir de Bavière, en France, en 1587.

Il convient tout d'abord d'admirer le monument que M. D. a élevé à la gloire de Coligny et de la famille de Châtillon. Il s'est appliqué à réhabiliter la mémoire, souvent attaquée, de l'amiral, le plus grand des réformés de France ; noble tâche, qu'il a accomplie par un long et patient effort. Son travail, fondé sur les documents les plus complets a la valeur d'un chaleureux plaidoyer.

Mais par cela même, le biographe des Coligny tombe dans un défaut. Il fait (et en ceci il imite nombre d'écrivains catholiques) il fait de l'histoire religieuse. On sent moins en lui un pur historien qu'un auteur protestant, un juge qu'un avocat. L'histoire doit se mettre au-dessus des partis politiques et religieux, Fénelon disait même au-dessus de l'idée nationale. Si l'on veut voir dans les guerres intestines du XVIe siècle des guerres civiles autant, plutôt même que des luttes religieuses, on se trouve déjà en situation de les étudier avec plus d'impartialité.

Le premier reproche que l'on adressera à M. D., ce sera donc de faire œuvre de huguenot. C'est une étiquette qui le rend suspect à ceux qui ne partagent pas son opinion confessionnelle. On observera qu'il accorde facilement créance à des documents défavorables à la cause contraire. Ainsi il ne met pas en doute que Catherine de Médicis n'ait envoyé à Rome la tête de l'amiral. On remarquera un ton de sentimen-

talité biblique dans le style où se glissent parfois des expressions inusitées ou trop modernes pour les événements auxquels il est fait allusion.

La composition laisse à désirer. M. D. ne nous fait grâce d'aucune des pièces historiques qu'il a découvertes. C'est peu que le quart du volume se trouve occupé par des documents rejetés en appendices, tels qu'une longue relation de Châtillon, déjà parue, avec des erreurs, il est vrai, dans les Mémoires de la Ligue ; dans le texte même se trouvent insérées des lettres nombreuses, transcrites en entier, qui coupent la narration et fatiguent le lecteur. De courtes citations feraient mieux son affaire.

Le défaut est très sensible dans le livre consacré à François de Châtillon. Ce n'est qu'au chapitre v, après 154 pages de texte, au second tiers du récit, que le héros se montre. Ce qui précède est consacré à la famille. M. D., qui a sans doute trouvé, après la publication de ses trois volumes sur le père, des pièces le concernant, les a introduites de force dans l'histoire du fils.

Il est vrai que François de Châtillon ne suffit pas à nourrir seul le volume. C'était, dans toute la force du terme, « un brave garçon »; rien de plus. Appliqué à ses devoirs, courageux aussi, il n'avait cependant pas l'étoffe d'un chef de parti. L'héritage de son père fut trop lourd pour lui. Pour grandir son héros, M. D. se trouve réduit à dire que la marche qu'il fit du Languedoc en Champagne à la rencontre de Jean-Casimir fut « un des plus honorables hauts faits qui se soient accomplis au XVIe siècle. » « Hauts faits » est trop fort. Ces courses de partisans à travers la France n'ont rien d'extraordinaire à cette époque; à propos de cette campagne, il est regrettable que M. D. ne cite pas l'intéressante brochure de M. Baguenault de Puchesse sur *La campagne du duc de Guise dans l'Orléanais, en 1587* (Extrait des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, 1885).

Ce qui relève la situation des Châtillon au XVIe siècle, ce sont leurs alliances de famille. Leur biographe n'insiste pas assez sur le prestige que leur donna le mariage de Mme de Téligny avec le prince d'Orange. Il passe aussi sur les services que leur rendirent les Montmorency. La personne du célèbre Connétable se trouve amoindrie. M. D. lui reproche d'avoir tout à fait négligé la mise en état de défense de la Picardie contre l'ennemi. La correspondance d'Anne de Montmorency, au contraire, témoigne de sa sollicitude à ce sujet. Mais c'est sur le fils de ce personnage, sur Damville, plus tard connétable lui-même, que, dans son dernier volume, notre auteur exerce sa critique.

Il est certain que M. D. se meut à l'aise dans ce monde du XVIe siècle. Il oublie même pour cela de nous présenter plusieurs personnages qui paraissent dans le récit. Un lecteur, qui n'aura pas pris connaissance des volumes précédents ou qui ne saura pas à fond le détail de l'histoire, sera fort embarrassé de se trouver tout à coup en présence de

Mme de La Rochepot, du duc de Luxembourg, de M. de Laval, de M. de Sarragosse, etc.

Dans l'appellation des seigneurs de ce temps, M. D. a la singulière habitude de faire précéder leurs noms de la particule nobiliaire. Il dit, par exemple : « La protection de *de* Lanoue, les enfants de *de* Larochefoucault. » Cela n'est conforme ni à nos habitudes, ni à celles du temps.

Certains noms ont une orthographe fautive : *La Hunauldais* (p. 204, n.) pour *La Hunauldaie*, *reistres* pour *reitres* (de l'allemand Reiter), et sans doute *Valeroze* (p. 238) pour *Valcroze*, et *Crousilles* (p. 265, n.) pour *Cruseilles*. Reste à savoir s'il faut écrire *Chastillon* plutôt que *Châtillon*. Pour être logique on devrait intituler le volume : *Francoys de Chastillon, comte de Colligny*.

Une discussion sur la manière d'écrire les noms propres nous entraînerait trop loin. Nous ne nous sommes que trop arrêté aux défauts d'un ouvrage qui n'en reste pas moins complet et définitif. Loin de nous la pensée de demander à M. Delaborde une révision de ses livres. Les érudits, au contraire, sauront apprécier la longue carrière historique qu'il a fournie, et ils rendront hommage à la valeur morale comme au mérite scientifique de cet auteur consciencieux.

Francis DECRUE.

---

134. — **Kœnigin Margarethe von Navarra.** Ein Cultur-und Literaturbild aus der Zeit der franzœsischen Reformation, von Ferdinand LOTHEISSEN. 2te Aufl. Berlin, Allgemeiner verein für deutsche Literatur, 1885. In-12, 405 p.

Il est instructif d'examiner le jugement que les étrangers font de notre littérature. Sans doute ils se méprennent quelquefois sur les questions de style et de goût qui sont affaire d'instinct et ne s'apprennent pas [1] ; mais dans l'étude des caractères et des idées ils apportent une fraîcheur d'impression, une bonne foi et une indépendance que nous n'avons plus. Ils n'ont pas à compter, dans leur pays, avec des opinions établies. Nous suivons les vieilles routes ; ils en percent de nouvelles.

La librairie Henninger de Heilbronn, la librairie Maske d'Oppeln, la librairie Elwert de Marburg, réimpriment le XVIIe siècle français et publient, sur la même période, des études originales. Tandis qu'il n'existe à Paris aucun recueil consacré à notre littérature nationale, une *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Litteratur*, qui paraît dans une petite ville de Silésie, à Oppeln, donne souvent des articles sérieux et quelquefois de bons articles. Le caractère commun à tous ces

1. Ainsi, dans l'ouvrage dont nous rendons compte, M. L. ne relève pas le seul joli poème de Marguerite de Navarre : *la Comédie de Deux filles, etc.* (*Marguerites*, éd. Frank., IV, p. 102.) Il dit (p. 52), que Michelet est « à l'affût des saletés de l'histoire », ce qui est, au moins dans la forme, une faute de goût. — Est-il vrai que le mot de Marguerite « *nous ne sommes qu'un cœur* », soit un abus déplorable de la fausse rhétorique (p. 52) ?

travaux, est qu'ils ne considèrent les œuvres littéraires que comme des documents soit pour la philologie, soit pour la *Culturgeschichte*. Le théâtre de Robert Garnier, de Hardy, de Mairet, le traité du prince de Conti sur les spectacles, la grammaire de Ramus, etc., ont ainsi mérité de revoir le jour [1].

L'art de savoir s'ennuyer, qui est la grande supériorité des travailleurs allemands, leur ouvre tout un canton de notre littérature que nous n'abordons guère. C'est ainsi qu'il existe chez eux plusieurs études très spéciales sur Jodelle [2], sur Hardy [3], et que M. Heinr. Körting publie en ce moment une scrupuleuse histoire du Roman français au XVII[e] siècle [4]. Profitons au moins de leur patience, si nous ne pouvons l'imiter.

M. Ferdinand Lotheissen, qui est, je crois, Viennois, entend plutôt la critique à la manière française [5]. C'est un historien moraliste de la littérature, un essayste. Dans la préface de son dernier ouvrage, il explique son dessein [6] : « Lorsqu'on pousse un peu avant les études littéraires et historiques, dit-il, on rencontre certains caractères, certaines scènes de la vie privée des générations précédentes, qui ne trouveraient pas leur place dans un ouvrage de science, et qui contribuent pourtant à nous faire connaître l'histoire de la civilisation. » Voilà l'objet de son étude. Son livre sur Marguerite d'Angoulême n'est qu'un essai de ce genre, un peu plus étendu. Ne lui demandons pas ce que nous exigerions d'un ouvrage érudit. L'exactitude, la clarté, un choix judicieux parmi les documents déjà connus, voilà les qualités de cette sorte d'ouvrages.

Bien qu'on ait beaucoup publié sur la reine de Navarre, le sujet est loin d'être épuisé. Il n'existe même aucune édition sérieuse de l'*Heptaméron* [7], ni des Lettres [8], et le commentaire des *Marguerites* reste à

1. Je conseille à la maison Henninger, puisqu'aucun éditeur français ne l'entreprendra jamais, de former un *Corpus* des Arts poétiques français du XVI[e] et du XVII[e] siècle; ce serait un grand service rendu à l'érudition et aux lettres.

2. Fehse, *Estienne Jodelle's Lyrik*, Oppeln, 1884.

3. Réimpression de Stengel, 5 vol. chez Elwert, Marburg, 1884. — L'étude de M. E. Lombard sur Hardy a paru en 1881 dans la *Zeitschrift* d'Oppeln.

4. Heinr. Koerting. *Geschichte des franzœsischen Romans im XVII. Jahrhundert*, Oppeln, 1885. Le 1[er] volume, consacré au *Roman idéaliste*, a seul paru à l'heure qu'il est.

5. Les lecteurs de la *Revue critique*, connaissent son livre sur Molière et sa grande histoire de la littérature française au XVII[e] siècle. Je me contente de rappeler que, sur les mêmes matières, nous n'avons, en France, aucun ouvrage d'ensemble comparable à ceux-là.

6. *Zur Sittengeschichte Frankreichs. Bilder und Historien*, von Ferd. Lotheissen. Leipzig, Elischer, 1885. C'est un recueil d'articles parus dans diverses revues et réimprimés en volume.

7. La plus satisfaisante est celle de M. Félix Frank (3 vol. in-12, Paris, Liseux, 1879). L'introduction est riche et intéressante, avec beaucoup d'hypothèses hasardées. Mais la collation des deux textes imprimés, celui de Pierre Boaistuau et celui de Gouget, n'est pas faite, et, depuis Le Roux de Lincy, personne n'a eu l'idée de se reporter aux mss. de la Bibl. Nat.

8. On sait que Génin a publié, pour la Société de l'histoire de France, deux recueils de Lettres de la reine (Paris, Renouard, 1841 et 1842). Mais entre quelques

faire [1]. Quant à la biographie et à l'étude littéraire ou psychologique, tout devrait être examiné à nouveau sur les textes contemporains. Les derniers éditeurs ont copié Le Roux de Lincy. Seul M. Félix Frank a ajouté quelques connaissances nouvelles, et aussi quelques erreurs qu'on n'avait pas encore commises.

Mais pour M. L. la reine de Navarre n'est que la figure principale autour de qui se groupent les grands écrivains du temps, surtout Marot, (p. 159-178), Calvin (p. 222-227) et Rabelais [2] (p. 246-259). Et en effet, voulant étudier l'histoire littéraire de ce temps, il ne pouvait mieux choisir le centre du tableau. Religion, lettres, arts, philosophie et sciences, politique, la reine de Navarre est présente partout, et partout au premier rang. La difficulté était justement de savoir où s'arrêter : M. L. ne s'est pas arrêté. Il raconte toute l'histoire de France depuis la mort de Charles VIII jusqu'à 1549. Il ne fait grâce ni de la bataille de Marignan, ni de celle de Pavie, ni de la captivité de Bayard. Pour les jugements, il en est resté à Gaillard ; j'espère que le livre posthume de Paulin Paris tombera sous ses yeux et changera un peu ses idées. Les lecteurs français ne peuvent plus supporter qu'on réédite sur Louis XII et François Ier les mots qui traînent dans les recueils. J'en dirai autant de l'histoire du Quart-d'heure de Rabelais (p. 247) : elle ne passe plus. M. L. répondra qu'il écrit pour un public allemand : soit, mais alors il faudrait faire deux ouvrages : un livre de lecture amusante pour les très jeunes gens qui commencent le français, et un livre sérieux, bien circonscrit quant au plan, sobre quant à la forme, tout entier puisé aux sources, pour les hommes d'étude. M. L. a fait les deux en un seul.

L'auteur voulait-il donner une étude psychologique comme celle qu'il a écrite ailleurs sur Mme de Sévigné [3], il devait écarter l'histoire politique, réunir toutes les Lettres de Marguerite [4], en tirer la substance, et la bien ordonner ; puis, partant de l'idée que l'*Heptaméron* est une vé-

---

erreurs d'attribution relevées par M. Herminjard, le texte est continuellement altéré par négligence comme j'ai pu m'en convaincre en le collationnant sur les mss. Les lettres que donne M. Herminjard (dans sa *Correspondance des Réformateurs français*), peuvent seules être citées avec confiance.

1. Voy. la réimpression de M. Félix Frank. (Paris, Jouaust, 1873, 4 vol. in-12.) La difficulté du commentaire vient surtout des allusions à l'histoire religieuse Nous ne savons pas comment parurent, à l'origine, quelques pièces d'un mysticisme très hardi, et, sur ce point, une étude bibliographique sérieuse nous ménage certainement des surprises. C'est ainsi qu'une des pièces soustraites à la Colombine, dont M. Harrisse doit prochainement publier la description, *Le Caresme prenant du cueur*, dont le titre paraîtra sans doute peu intelligible, se retrouve sous le titre d'*Oraison nostre seigneur Jesus Christ* dans les éditions du *Miroir* publiées en 1533 et dans les diverses éditions des *Marguerites*.

2. On ne croit plus aujourd'hui que le *Ve Livre* soit de Rabelais. Je le rappelle à M. L. (p. 259.)

3. *Zur Sittengeschichte Frankreichs*, p. 45.

4. A ma connaissance on a publié jusqu'à ce jour, dans 13 ouvrages ou recueils divers, 502 lettres de la reine de Navarre. Il en reste d'inédites, même à la Bibliothèque Nationale.

ritable chronique des mœurs du temps [1], composer avec ce précieux répertoire, un tableau des sentiments qui étaient alors à la mode; les réflexions qui suivent chaque nouvelle eussent montré ce qu'en pensait la reine elle-même; pour l'étude de ses croyances religieuses, qui est la plus intéressante et la plus subtile, il fallait se guider sur la dédicace latine que Capiton a faite à la reine de son commentaire du prophète Osée [2]; les phases successives de sa foi y sont marquées avec précision. Autrement, comme il arrive chez M. L. tout reste confus et inexpliqué. C'eût été là un bien joli travail de *Sittengeschichte*, et ablument nouveau.

Quant à écrire un ouvrage érudit sur la reine de Navarre, il y faudrait des recherches que M. L. n'avait ni le temps, ni la facilité de faire. On me dispensera de citer ici les documents, même publiés, même modernes, qu'il ignore [3]. Quelquefois, il en exploite d'autres avec peu de réserve [4]. D'importantes parties de son sujet lui ont absolument échappé: la curieuse question des *Libertins spirituels*; le projet de mariage de Marguerite avec le roi d'Angleterre Henri VII [5]; les relations de la reine avec certaines illuminées, comme Marie d'Ennetière [6], etc. J'aurais encore nombre d'erreurs de détail à relever [7] dont M. L. n'en est pas tou-

1. C'est la profonde différence qui sépare l'Heptaméron, d'avec Boccace et les nouvellistes italiens. M. L. l'a bien vu (p. 327); il aurait dû y insister davantage et tirer parti de cette idée.

2. *In Hoseam prophetam V. F. Capitonis Commentarius*. Argentorati. M. D. XXVIII, in-8°, dédicace, du 22 mars 1528, à Marguerite. (Voy. Herminjard. II, p. 119). Ce texte est de première importance pour fixer la chronologie si délicate des opinions de Marguerite. Elle est : 1° catholique romaine; 2° mystique (corresp. avec Briçonnet); 3° protestante de cœur (c'est l'époque où Capiton écrit); 4° sympathique aux libertins spirituels (lettre de Calvin); 5° elle redevient catholique. Voilà l'évolution qu'il eût fallu marquer.

3. Par exemple, l'*Essai* de Graf sur *la vie et les écrits de Le Fèvre d'Étaples* (Strasbourg, 1842); l'excellente étude de M. C. Schmidt sur *Gérard Roussel* (Strasbourg, 1845); l'ouvrage si érudit de M. Richard Copley Christie sur *Étienne Dolet* (Londres, 1880), etc.

4. Ainsi l'identification des devisants de l'*Heptaméron* (p. 317-323), est empruntée à l'introduct. de M. Frank. M. Frank est nommé, mais ce n'est pas assez pour acquitter une dette aussi forte. D'ailleurs l'appréciation de M. L. sur l'*Heptaméron* est agréable et juste.

5. En 1502, Marguerite avait été offerte en mariage au prince de Galles (qui fut Henri VIII). Voy. le Mém. de Mathieu Bacquier. British Mus. Bibl. Cotton. Calij. D. VI. Collect. Bréquigny, t. LXXXV. Puis il fut question d'un mariage avec le vieil Henri VII. (Voy. Arch. Nat. J, 965, n[os] 24 et 28). Cette question a été étudiée pour la première fois dans un bon article de M. L. Sandret (*Rev. des Quest. Hist.* XIV, p. 205, 1[er] juillet 1873.)

6. Voy. l'*Épître* citée au tome V d'Herminjard, p. 295; — combien d'autres points intéressants ont été omis; par exemple, les rapports que Marguerite eut avec Vittoria Colonna, avec Claudine de Bectoz, etc.

7. Il est inexact de dire (p. 19) que Louis XII dédaignait *(übersehen)* la sottie. Le témoignage de Brantôme est, sur ce point, de peu d'autorité. (Voy. au contraire ce que dit Jehan Bouchet (*Épitr. du Traverseur.* Poitiers, 1545, in-f°, I, 32 d); — p. 16. Étaples n'est pas un village des environs d'Amiens; p. 360, lire d'*Héricault* au lieu de d'*Héricourt*, etc.

jours responsable, puisque son livre est de seconde main ; il ne prétend qu'au mérite de répéter agréablement ce que d'autres avaient dit avant lui.

L'exposition est aisée, brillante, parfois avec un soupçon de cette déclamation que les Allemands nous reprochent tant. Les traductions, surtout les traductions en vers, sont, autant que j'en puis juger, d'une dextérité consommée. C'est un des talents de M. Lotheissen.

Un livre méthodique, sérieux, nourri d'informations sûres, reste à écrire sur la reine de Navarre. Celui-ci n'ajoutera que fort peu à l'estime que M. Lotheissen s'était acquise en France par quelques bons ouvrages.

Paul DESJARDINS.

---

135. — **On Speech Formation as the basis for true spelling**, by Henry FREEMAN. London, Trübner, 1886, In-8, viij-88 pp.

Ce traité d'épellation anglaise trouvera sans doute bon accueil, soit en Angleterre, soit surtout sur le continent, auprès des personnes qui ont quelque peine à se contenter des approximations, en général assez grossières, des manuels de prononciation figurée. M. Freeman ne se trompe pas en donnant ses transcriptions pour plus précises et plus méthodiques que celles de la plupart des ouvrages élémentaires qui ont précédé le sien. Plus compliquées aussi, diront volontiers les débutants; mais cela même n'est pas un défaut : la complication et la bizarrerie de certains épels ne feront qu'appeler plus impérieusement leur attention sur les différences profondes qui séparent la phonétique anglaise de celle des autres langages européens et rendent l'anglais parlé si difficilement intelligible à ceux même qui lisent le plus couramment l'anglais écrit.

Ce n'est pas que les vues et la méthode de l'auteur n'appellent au moins quelques réserves. Il ne semble pas, si court que soit l'ouvrage, que toutes les parties s'y tiennent parfaitement. Il y a trop de théorie s'il ne visait qu'au but pratique, trop peu au contraire s'il entreprenait de faire concorder ses transcriptions avec les découvertes et les doctrines des éminents phonétistes ses compatriotes, qu'il s'est d'ailleurs abstenu de citer. Beaucoup plus grave encore serait une certaine tendance à faire tenir en quelque sorte dans la phonétique anglaise la phonétique universelle, et à envisager, non comme des phonèmes différents, mais comme des combinaisons différentes des mêmes phonèmes, les éléments indéfiniment variés du langage humain (pp. 34-35). Si pareille prétention a été contestée à l'égard d'un Brücke, qui avait déterminé avec une si minutieuse exactitude le lieu de nos principales articulations, combien ne paraît-elle pas plus étrange dans ce modeste *spelling-book?* Et de fait c'est en vain qu'on chercherait dans les tableaux de M. F. l'indication ou seulement la place du *ghayn* arabe, de la *jota* espagnole, des

cérébrales sanscrites, prâcritiques et dravidiennes, des diverses sortes de vibrantes (*r* lingual, uvulaire, glottal), et de bien d'autres phonèmes qu'il est facile pourtant de rencontrer sans sortir d'Europe. En admettant même que certains d'entre eux soient en effet complexes, que par exemple, comme le croit M. F., la voyelle nasale française *an* se compose d'un *a* ordinaire et d'un *n* guttural fondus ensemble, encore faudrait-il que le lecteur, mis en présence de l'épel *ang*, fût averti par un signe quelconque d'avoir à fondre les deux phonèmes en un seul au lieu de les prononcer séparément. Il s'en faut donc de beaucoup que le système soit d'une application aussi universelle que l'auteur se l'est imaginé, et l'on s'étonne qu'il ait cru pouvoir résoudre incidemment et à la légère des problèmes phonétiques aussi délicats et aussi importants.

Certaines graphies pèchent par défaut de logique : ainsi, l'*h* ayant été choisi comme signe diacritique de la non-sonorité de l'articulation (*wh* = *w* sourd, etc.), il ne fallait pas représenter la chuintante sonore (*j* français) par *zh*, ni par *th* l'interdentale sonore (*th* doux anglais). D'autres paraissent insuffisantes : l'initiale de *dlorri* = *glory*, de *Dlostushiu* = *Glocestershire* est-elle bien un *d* entièrement identique à l'initiale de *day*, *dog?* le premier me paraît dorsal et l'autre alvéolaire. Dans *Midlseks* = *Middlesex*, *khmpeurubl* = *comparable*, quelle est la nature de l'*l*, de l'*m*, consonne ou voyelle? voyelle évidemment puisqu'ils se trouvent entre deux consonnes. Mais que dire alors de *khnekshun* = *connexion*, où les deux consonnes initiales semblent se suivre sans intervalle, tandis que dans la réalité elles ont pour voyelle intermédiaire la résonnance de l'*n?* la vraie transcription serait *khnnekshun*, et ici un signe diacritique semble à peu près indispensable pour distinguer l'*n*-voyelle de l'*n*-consonne.

Ces menues inconséquences ne diminuent en rien le mérite et l'utilité pratiques de l'ouvrage de M. Freeman. Quant à l'influence qu'il pourrait exercer sur une réforme partielle de l'orthographe anglaise dans le sens phonétique, c'est aux nationaux seuls à en juger.

V. HENRY.

---

136. — **Benedix.** Le Procès, comédie en un acte, avec une notice sur l'auteur et des notes en français, par Ch. GRUBER, agrégé de l'Université, professeur au lycée de Lyon. Paris, Belin. In-8, VIII et 50 p.

Encore une fort bonne édition d'un texte allemand publiée en France par un Français. La notice biographique et littéraire que M. Gruber a mise en tête de son édition du *Procès*, est très sobre et très sage. M. G. juge parfaitement Benedix que d'autres éditeurs avaient assez mal apprécié; il n'admire pas son imagination puissante et sa verve comique; il ne transcrit pas la notice de Vapereau; il nous dit ce qu'il

pense de Benedix après l'avoir lu, et il avoue que l'auteur du *Procès* est loin d'être un Scribe d'outre-Rhin, qu'il manque d'invention, qu'il a le style incolore, que son dialogue ne doit qu'à la situation son piquant et sa vivacité. M. G. a joint à sa notice sur Benedix un commentaire digne d'éloges. Il attaque franchement les difficultés et sait les expliquer; il insiste sur la construction et les expressions du langage familier et populaire; il fixe le sens exact des explétifs; il donne un grand nombre de notes utiles qui montrent en lui un excellent grammairien nourri de la moëlle de Sanders. Cette édition, où M. Gruber fait preuve à la fois de savoir et de précision, est incontestablement la meilleure du *Procès*[1].

A. Chuquet.

CHRONIQUE

FRANCE. — MM. Joseph et Hartwig Derenbourg viennent de publier et de traduire *les inscriptions phéniciennes du temple de Seti à Abydos* (Leroux). Ces inscriptions, au nombre de soixante et une, ont été copiées par M. Sayce sur quatre pages que MM. J. et H. Derenbourg ont fait reproduire sans changement par la phototypie; « ce sont les documents mêmes que le lecteur aura sous les yeux, il pourra donc contrôler, compléter, rectifier les déchiffrements et les traductions... Il est vrai — ajoutent MM. J. et H. Derenbourg — que toute cette épigraphie ne diffère pas de celle dont regorgent les monuments publics de tous les pays. Les visiteurs, lorsqu'ils ne sont pas surveillés, ne savent pas résister à la tentation d'inscrire leurs noms sur les murs. Un potier, un échanson, un contre-maître, un parfumeur, un orfèvre se flattent de passer à la postérité la plus reculée en traçant quelques caractères là où leurs prédécesseurs ont laissé une place libre. Leur espérance, pour téméraire qu'elle fût, s'est réalisée. Nous avons pris la peine d'étudier, de publier, de discuter ces autographes de passants obscurs où pas une idée n'est exprimée, où la préoccupation du moi domine seule. Qu'Agamemnon dise « je suis Agamemnon », on

1. Quelques menues remarques. P. 2, note 3 « *Geschweigen* n'est plus usité que dans l'expression *geschweige denn* »; c'est trop dire, et je lis par exemple dans une lettre de Jacob Grimm « von Besuchen, Theaterabenden, Landpartien *zu geschweigen* »; (à Meusebach, p. 74 du livre de Wendeler), et à l'instant dans le *Scharnhorst* de Max Lehmann (1886, I, p. 105) « *zu geschweigen* von den Roheiten der Freicorps »; p. 4, j'aurais voulu une note sur *Gift* (que les élèves ne connaissent que dans le sens de « poison »; comp. Schiller, *Camp de Wallenstein*, v. 687 « sind voller *Gift* » et ballade du *comte Eberhard*, kochten *Gift*; comp. également *giftig* et une note de notre édition de *Gœtz* (p. 25, n. 5); p. 5, j'aurais voulu pareillement une note à *Hallunke*; p. 13, n. 6, il fallait dire que *Flause* signifie proprement la parcelle enflammée qui se détache du fer par l'action du marteau, la bluette; p. 25, n. 3, à propos de *schuf út*, M. G. n'aurait-il pu nous donner encore quelques exemples de cette « *Imperativ-composition* »? ; p. 37, n. 6, sur cet emploi de *Freundschaft* voir la Bible et *Guill. Tell*, I, 4 « *Gross ist in Unterwalden meine Freundschaft.* »

le comprend. Mais Gérô, Abdsafôn, Menahém, et tant d'autres inconnus venant nous dire « je suis un tel » se donnent vraiment un ridicule, et nous devenons jusqu'à un certain point leurs complices en recueillant leurs griffonnages... L'onomastique seule retirera quelque profit de notre travail et avec elle la science des religions, car les noms sémitiques sont souvent théophores et justifient l'adage *nomina numina*. » — M. Hartwig Derenbourg fait paraître en même temps, dans les publications de l'Ecole des langues orientales vivantes, d'après le manuscrit de l'Escurial, le texte arabe de l'autobiographie d'*Ousâma Ibn Mounkidh*. Les mémoires de cet émir syrien du premier siècle des croisades (1095-1188) ont pour titre : *Al-I'tibâr* ou « L'instruction par les exemples »; ils sont anecdotiques et ressemblent, dit M. H. Derenbourg, à une série de feuilles volantes.

— *Les anciennes thèses de l'école de médecine de Montpellier.* — Sous ce titre, M. A. Germain vient d'ajouter un important fascicule (Montpellier, 1886, in-4°, de 195 p.) à tous les fascicules qu'il a déjà consacrés à cette université de Montpellier dont il ne tardera pas à nous donner l'histoire générale déjà si bien préparée dans tant de publications partielles du savant académicien. L'étude sur les anciennes thèses lui a fourni l'occasion de dire bien des choses intéressantes sur les collations de grades et les concours professoraux. La monographie se divise en deux parties : *les thèses des étudiants* (p. 11-65), *les thèses des professeurs* (p. 66-182). Le fascicule est terminé par des *documents complémentaires :* une harangue latine du fameux professeur protestant Laurent Joubert, à l'occasion du doctorat de Jean Saporta, 1572 ; une thèse latine de Charles-Louis Dumas (1790) sur l'histoire de la chimie à Montpellier ; enfin une note concernant le docteur Pascal Le Coq, auteur de la *Bibliotheca medica*, né à Villefagnan (Charente), mort professeur à l'école de médecine de Poitiers en 1632, note où est reproduite l'épitaphe de ce docte botaniste qui avait pris ses grades à Montpellier en 1594. Tant au sujet des étudiants qu'au sujet des professeurs, M. Germain a réuni des renseignements biographiques et bibliographiques nouveaux en grande partie. Aux thèses si nombreuses et si peu connues qu'il a eu la patience de lire et de relire, il emprunte des citations abondantes, les unes fort instructives, les autres fort amusantes. J'applique cette dernière épithète aux vers latins ou français qui décorent presque toutes les thèses et qui souvent contiennent des jeux de mots, des anagrammes, des acrostiches, etc. Le travail de M. Germain fournit à l'histoire littéraire, en France et à l'étranger, beaucoup d'indications, soit nouvelles, soit complémentaires. Parmi les prosateurs et les poètes passés en revue par l'excellent critique, qui parfois a mis une très spirituelle gaîté dans ses appréciations, notamment dans le chapitre relatif au docteur Pascal Le Coq fils, qui soutint en 1627 une thèse sur le gallinacé dont il portait le nom, énumérons les Danois André Craig de Ripen et Sigfrid Grubb, les Nurembergeois Étienne Geiger et Guillaume Reh, le Bourguignon Jean du Puy, l'Espagnol Jean-Baptiste Revert, le Languedocien Balthazar Gariel, le Provençal Jean Gautier, le Tourangeau J. Chassignon, J. de Commun, de Genève, Félix Plater, de Bâle, les trois Dantzickois Jean Smiedt, Gottfried Heyse et Jacques Weberski, le Gascon Jérémie Dulamon, et, parmi les professeurs, Laurent Joubert, successeur, en 1567, de l'illustre Rondellet, Adam Abrenesthée, Michel Chycoineau, P. Joseph Barthez, etc. M. Germain n'a pas donné le moindre renseignement biographique sur trois médecins qu'il mentionne ainsi : *D. Lautaretus* (p. 33), *Franciscus a sancto Vertuniano* (p. 70) et *Antoine Ferren* (p. 139). Le premier est David Lautaret, natif de Digne, ami de Gassendi (voir une note de ma réimpression de l'*Oraison funèbre de Pierre Gassendi*), par Nicolas Taxil (1882, p. 26-27); le second est une autre de mes vieilles connaissances, François de Saint-Vertunien, sieur de Lavau, beau-père

de Le Coq et ami de Joseph Scaliger (voir une note des *Lettres françaises inédites* de ce dernier (1881, p. 65); le troisième est une célébrité, Antoine Ferrein, qui devint professeur au Collège de France et au Jardin des Plantes, membre de l'Académie des sciences, et qui était né, le 25 octobre 1693, dans l'Agenais, à Frespech, aujourd'hui commune de l'arrondissement de Villeneuve-sur-Lot, canton de Penne. — T. de L.

— Vient de paraître, à la librairie Lecène et Oudin, *L'art de dire*, par M. Louis Leloir, de la Comédie-Française (in-8°, 224 p. 2 fr. 50). L'auteur choisit des extraits de Molière, de Racine, de Corneille, de La Fontaine qu'il analyse et commente; après avoir fait connaître les personnages dont il faut traduire les sentiments et expliqué l'ordonnance et le mouvement des morceaux, il en donne le texte en indiquant par des lettres italiques les mots de valeur, par des astérisques les temps ou silences, etc. Il était peut-être inutile de donner un aperçu sur la vie de l'auteur et sur l'historique de la pièce.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 5 et 12 mai.

Sur la proposition de M. Nicard, la Société décide qu'elle fera don à la Bibliothèque nationale de tous les anciens documents manuscrits qu'elle possède.

Sur la proposition du même membre, la Société émet le vœu que le tracé du chemin de fer métropolitain respecte les anciens hôtels du Marais.

M. Guillaume annonce la découverte à Chamiet, aux portes de Périgueux, de ruines romaines importantes.

M. l'abbé Thédenat lit une note de M. de Fayolle sur cette découverte.

M. de Rougé entretient la Société du vase avec inscription grecque contenant le nom de Ptolémée Philopator que M. Mowat avait signalé récemment. Il croit à l'authenticité de l'inscription.

MM. Gaidoz, Flouest et Aug. Nicaise présentent des observations sur des bracelets trouvés au bras d'un squelette dans une sépulture gauloise du département de la Marne et recueillis par M. Nicaise.

M. Nicaise soumet à la Société un buste d'homme en marbre trouvé au Chatelet (Haute-Marne) et qu'il attribue à l'école d'Alexandrie.

M. d'Arbois de Jubainville lit un mémoire sur les sépultures celtiques de l'Italie, de la Grande-Bretagne et de l'Irlande

M. Caron communique des photographies de la mosquée de Kahrié-Djami à Constantinople.

M. Saglio présente à la Société un calice du XII[e] siècle et deux plaques d'émail achetées par le Musée du Louvre à la vente Stein.

M. Mowat communique, au nom de M. Germer Durand, des dessins d'objets antiques conservés au musée de Rodez.

Le Secrétaire,
R. de Lasteyrie.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 21 juin — 1886

137. — **Terres cuites d'Asie de la collection Julien Gréau**, publiées par W. Froehner. Paris, H. Hoffmann, 1886. 2 vol. in-4, avec 120 planches en phototypie. 150 francs.

Après MM. Heuzey et Rayet en France, M. Kékulé en Allemagne, il n'est personne, dans ces dernières années, qui ait plus contribué que M. Froehner à faire connaître et apprécier les terres-cuites grecques. Tous les archéologues ont lu ou consulté ses *Terres-cuites d'Asie-Mineure*, ses catalogues richement illustrés des collections Barre, Castellani et Lecuyer. Aujourd'hui, M. F. nous donne les principales figurines de provenance asiatique composant l'admirable collection de M. Gréau. Bien que les cent vingt planches qui les reproduisent soient exécutées d'après un procédé très médiocre, et que nombre de vignettes insérées dans le texte soient insuffisantes, l'ensemble donne pourtant l'idée d'un musée de premier ordre dont toute capitale pourrait être fière; le propriétaire et le savant éditeur ont droit à nos plus sincères remerciements.

Il est fâcheux que cette intéressante publication soit déparée par deux défauts graves, sur lesquels il est nécessaire que nous insistions : l'admission, parmi tant de belles et bonnes choses, de groupes apocryphes, et certaines légèretés d'appréciation dans le commentaire [1].

Aujourd'hui comme en 1878, époque à laquelle on commença à s'en occuper, les figurines en terre-cuite d'Asie-Mineure offrent plus d'un problème insoluble. Aux difficultés inhérentes à ce genre d'études s'est bientôt ajoutée la confusion résultant de la hardiesse des faussaires. Dès 1878, Lenormant signalait des figurines prétendues asiatiques qui

1. Ajoutons, pour ne plus y revenir, qu'un savant comme F., publiant un ouvrage de luxe qui s'adresse aux amateurs, aurait dû s'interdire la reproduction d'une figurine obscène (pl. 49) et surtout le commentaire pornographique dont il l'a accompagnée (t. I, p. 30). M. F. paraît avoir eu presque conscience de son tort, puisqu'il n'a pas osé écrire en toute lettres, dans ce passage, le nom de Mme de Staël (il écrit Mme de St.); mais nous devons constater qu'il y a récidive, que la planche publiée par M. F. dans la *Collection Charvet* (n° XXXIII) est également de celles qui devraient rester dans les tiroirs.

étaient des réductions de Thorvaldsen et de Vogelberg, et Longpérier en refusait un bon nombre aux portes du palais du Trocadéro. Les fouilles de l'École française à Myrina, en prouvant que l'Asie-Mineure est aussi riche en terres-cuites que la Béotie, en fournissant des centaines de spécimens authentiques d'une fabrique de l'Eolide, ne firent qu'encourager la contrefaçon. On avait commencé par débiter les terres-cuites d'Asie-Mineure en indiquant comme provenance Éphèse, qui n'en a jamais fourni, puis Cymé, qui n'en a donné qu'un très petit nombre : pendant que M. Pottier et moi nous travaillions aux fouilles de Myrina, les marchands athéniens offraient des groupes apocryphes comme d'habiles larcins dûs aux ouvriers que nous employions, et le pavilion de Myrina flottait sur les marchandises les plus suspectes [1]. A peine le *Bulletin de Correspondance hellénique* eut-il commencé à publier des reproductions de nos statuettes que la tactique des marchands dut changer pour la quatrième fois : les groupes, de plus en plus nombreux, qu'ils jetaient sur le marché, provenaient d'*Asie-Mineure* — un grand pays! — et l'on ajoutait à voix basse que la nécropole dont ils sortaient ne devait pas être nommée de peur d'éveiller les soupçons du gouvernement turc. C'est ainsi que des musées et des collections particulières ont ouvert leurs vitrines à des œuvres étranges, où l'on trouve à la fois l'imitation de Canova et celle de sculptures antiques bien connues, dont les sujets sont empruntés souvent aux poèmes homériques, dont l'état de conservation est surprenant malgré certaines cassures toujours pratiquées aux mêmes endroits [2], où les draperies sont crépelées suivant une mode que l'antiquité n'a pas connue, où tout, en un mot, trahit le faussaire, et, dans la plupart des cas, *la main d'un seul et même faussaire*. Heureusement, la perspicacité de quelques archéologues a préservé le musée du Louvre de l'engouement général : pas un seul groupe de la nécropole énigmatique n'a franchi le seuil de nos galeries. J'ajoute que le musée de Vienne, en Autriche, partage, avec celui du Louvre et le Musée Britannique, l'honneur de ne s'être pas laissé séduire.

M. Démosthènes Baltazzi, directeur des antiquités en Asie-Mineure, m'a fourni sur les faussaires orientaux des renseignements précieux, que je regrette de ne pouvoir publier tous, parce qu'il me faudrait citer des noms propres. Voici, pourtant, quelques détails que je tiens de lui, et qu'il a consignés, avec beaucoup d'autres, dans un rapport officiel adressé, il y a six mois, au directeur du musée de Constantinople. M. Baltazzi a des raisons de croire qu'un auteur de groupes a demeuré

---

1. Le groupe de la *Femme au taureau*, publié dans la *Gazette archéologique* de 1882 (pl. 16), fut offert, en 1880, par un marchand d'Athènes comme provenant de Myrina.

2. Les morceaux séparés se rajustent avec une merveilleuse exactitude, ce qui prouve que les brisures sont fraîches. Il n'y a pas trace de radicelles à l'intérieur des figurines brisées.

à Héraclée en Crète [1]; il sait pertinemment qu'on n'en a pas trouvé de semblables en Asie-Mineure, où la police des antiquités se fait aujourd'hui fort exactement; il a découvert, dans la boutique d'un marchand d'antiquités smyrniote mis en faillite, des moules servant à la fabrication de figurines; il a appris qu'un marchand de Smyrne, ayant vendu une tête en terre-cuite à un marchand d'Athènes, fut très étonné, peu de temps après, de retrouver cette tête sur une figurine intacte, dans l'officine athénienne dudit marchand; enfin, il m'a envoyé la photographie d'un groupe évidemment faux, ne supportant même pas l'examen, et qui, faisant partie d'une collection particulière à Constantinople, présente tous les caractères suspects des groupes importés en Occident. Ces renseignements, quelque intéressants qu'ils soient, ne suffisent pas à notre curiosité. J'hésite à croire que les objets en question, j'entend les meilleurs, ceux qu'on a récemment publiés, puissent être fabriqués par un Grec; le travail en est bien plutôt italien. Pourquoi d'ailleurs les groupes nous arrivent-ils à l'état de fragments, comme me l'ont affirmé plusieurs fois de très honorables antiquaires? Ce point, du moins, vient d'être complètement élucidé. On lit dans le supplément du *Journal officiel* d'Athènes (n° 117, mars 1886), la note suivante de l'éphore général des antiquités, M. Cavvadias : « Sur un vapeur de la compagnie Fraissinet en partance pour Marseille, les douaniers du Pirée ont saisi deux caisses d'antiquités. L'une d'elles, à l'adresse de MM. *** [2] à Paris, contenait deux groupes en terre-cuite *brisés en de nombreux morceaux*, mais néanmoins complets, avec des traces de coloration et de dorure : l'un représente Aphrodite appuyée sur un lit et trois Amours assis à ses pieds; l'autre une Victoire ailée conduisant un taureau, guidée par un Amour qui porte une torche [3]. Ces objets ont été confisqués et envoyés à l'Ephorie générale, *où l'on a constaté, par la qualité de la terre, la coloration et le style, qu'ils sont apocryphes.* Une enquête est ouverte sur leur origine, mais n'a pas encore donné de résultats. »

On n'est pas plus ingénieux que ces faussaires! Fabriquer, ou plutôt faire venir à Athènes des groupes apocryphes, les briser en morceaux, les remplir de terre, les ensevelir pour leur donner une patine, puis déterrer les fragments et les expédier à Paris, n'est-ce pas d'une habileté admirable? Ainsi s'explique cette singularité des groupes d'Asie, qui a tout d'abord éveillé les soupçons des connaisseurs sérieux : ils sont brisés, et pourtant complets, et les brisures, par un merveilleux

1. M. Lawson, un des principaux antiquaires de Smyrne, a acheté en 1879, comme provenant de Crète, de très grandes terres-cuites dont il a reconnu lui-même la fausseté.

2. Le journal grec ne se gêne pas pour écrire les noms; il s'agit d'une maison parfaitement honorable, qui paraît avoir été indignement dupée par des correspondants et qui, de la meilleure foi du monde, a fait des dupes à son tour.

3. Un groupe identique a figuré dans les vitrines d'un antiquaire parisien. Le groupe faux de Constantinople, dont j'ai une photographie, représente un sujet analogue.

hasard, ne portent jamais sur les têtes, mais sur les parties accessoires des compositions. Que des savants comme MM. Froehner, Cartault, Furtwaengler, Curtius lui-même, se soient laissé tromper par ces *truquages*, voilà ce qui fera l'étonnement des archéologues de l'avenir.

L'année dernière, dans un article de la *Nation* de New-York (24 septembre 1885), j'ai dénoncé les prétendus groupes asiatiques; dans la *Revue Archéologique* de cette année même (p. 158), je suis revenu à la charge, à propos d'un groupe de *Charon et Hermès*, réplique d'un groupe faux publié par M. F., que l'on venait d'attribuer à Myrina dans l'*Archæologische Zeitung*. M. Ravaisson avait déjà protesté à l'Académie des Inscriptions, lors de la présentation d'un fascicule du grand ouvrage de M. Cartault. Mais les plus convaincus étaient tenus à une certaine réserve puisqu'il s'agissait là d'objets faisant partie d'une collection particulière. Si je déclare aujourd'hui sans ambages que les groupes sont faux, c'est que M. F. m'y provoque, et que ce scandale, dont on commence à s'émouvoir à Berlin, a duré trop longtemps chez nous. M. F. prétend (t. I, p. xv) que « le nombre de ceux qui, dans un but évidemment intéressé [1], déclarent fausses les terres-cuites trouvées en dehors de Myrina [2], se réduit à quelques juges sans autorité. » Il ajoute que l'auteur moderne, non-seulement des groupes, mais de la plus petite figurine, serait à la fois le plus grand artiste (?) et le plus savant antiquaire du monde. Nous connaissons cet argument pour l'avoir entendu de la bouche même de faussaires. Quand un grouge comme celui de Charon, autrefois célébré par M. F., se vend 8,000 fr., il y a là, ce nous semble, une prime suffisante offerte à l'habileté d'un artiste sans scrupules. Qui ne connaît l'histoire du sarcophage étrusque acquis il y a vingt ans par le Musée britannique? C'est un chef-d'œuvre, mais dont les auteurs vivent encore [3]. Je ne qualifierai pas de chefs-d'œuvre, mais au contraire d'assez maladroites inventions, les groupes publiés dans l'ouvrage qui nous occupe, aux planches 70, 104, 119 et 120 [4] — et cela, malgré les épithètes de *magnifique, inimitable, glorieux, admirable* et *superbe* qu'a cru devoir leur décerner M. Froehner. Quand on montre tant d'obstination à se tromper, peut-être est-on

---

1. *Intéressé* se dit d'ordinaire à propos d'un intérêt d'argent. Mais ces sceptiques ne font pas l'éloge de collections à vendre.

2. Non, il s'agit seulement des groupes aux draperies crépelées et de quelques figurines isolées de travail analogue. M. Froehner le sait bien.

3. M. Furtwaengler a récemment soutenu que la célèbre Héra d'Agrigente, acquise par le même Musée, est l'œuvre d'un faussaire. M. Murray vient de me convaincre sur place qu'il n'en est rien.

4. Je ne voudrais pas me prononcer formellement sur le groupe de la pl. 111, mais il me paraît également suspect, bien qu'il puisse contenir des fragments authentiques, ou des parties moulées sur des originaux grecs. Cela est vrai, d'ailleurs, pour un bon nombre de groupes. Plusieurs figurines de femmes de la collection Gréau sont au moins très fortement retouchées ou refaites en partie; M. F. n'indique jamais ces *restaurations*.

mal venu, comme le fait M. F. dans une préface inutilement agressive, à taxer d'ignorance ceux qui ont étudié les terres-cuites sur le terrain.

M. F. a une manière de citer qui n'est pas irréprochable. Il nous accuse, M. Pottier et moi, d'avoir attribué à Tanagra le groupe faux de Charon *(Catalogue L.;* pl. x) « une des œuvres les plus incontestablement asiatiques qui soient. » Or, dans le passage incriminé *(Bull. de Correp. Hellén.,* 1883, p. 499), écrit avant la publication dudit groupe, il en est parlé comme d'«un groupe très curieux, trouvé, *dit-on*, à Tanagre » — ce qui est parfaitement exact, car le possesseur d'alors l'avait acheté comme tanagréen. M. F. altère encore plus gravement la vérité lorsqu'il nous accuse (p. XII) d'avoir ouvert en un seul samedi 21 cercueils, avec *dix* ouvriers au plus. Comme il renvoie à notre article du *Bulletin de Correspondance hellénique,* le lecteur bénévole tiendra la chose pour certaine, et j'avoue que j'ai eu quelque peine à en croire mes yeux lorsque, vérifiant le passage *(Bulletin,* 1882, p. 419), j'ai vu que nous indiquions formellement non pas *dix*, mais *vingt* ouvriers pour ce samedi. Le procédé, on l'avouera. peut étonner les gens simples. Mais voici qui est plus étrange encore. « La seule méthode à suivre « était d'ouvrir le plus grand nombre de tombeaux possible » : voilà le programme de MM. Pottier et Reinach. A Chypre, M. de Cesnola n'en eut point d'autre, etc. » Et M. F., à l'appui de cette citation, renvoie sans hésiter au *Bull. de Corr. hellén.*, 1882, p. 407. Or, le *Bulletin* porte à cet endroit les phrases suivantes : « Il ne faut pas songer à trouver un emplacement qui offre plus de chances que les autres, une sorte de quartter réservé aux sépultures de la classe aisée... Nous pensons donc que dans la nécropole, il n'y a pas de quartier riche à rechercher et que la seule méthode à suivre est d'ouvrir le plus grand nombre de tombeaux possible. » Si M. F. interprétait aussi mal les textes antiques que les nôtres, il n'eût pas écrit ces admirables *Kritische Analekten* du *Philologus*, en faveur desquels il lui sera beaucoup pardonné.

M. F. développe une double théorie sur la destination des terres-cuites : les unes sont des présents faits au mort, analogues aux objets qu'il aimait pendant sa vie ; les autres représentent le mort lui-même divinisé. La première hypothèse, que M. F. donne comme personnelle, est la plus ancienne de toutee (Lüders, *Bulletlino,* 1874, p, 122) ; la seconde est inadmissible, car il faudrait, si elle était exacte, qu'un même tombeau ne contînt pas à la fois des divinité mâles et féminines.

M. F. ne doute pas que la nécropole de Myrina n'ait été violée à l'époque de Théodose (p. XIV) : c'est une assertion que je ne discuterai pas. N'ayant jamais mis le pied à Myrina, il doit nous en croire, M. Pottier et moi, quand nous affirmons le contraire. Mais le motif de son erreur se laisse deviner : « On a constaté dans la plupart des tombes, écrit-il, un désordre indescriptible et rarement quelque statuette intacte en est sortie. » Le « désordre indescriptible » est une invention gratuite, et le fait que les statuettes de Myrina ne sont généralement pas intactes provient de

ce qu'elles n'ont pas été fabriquées il y a cinq ans, mais dix-huit ou dix-neuf siècles plus tôt. M. F., malheureusement pour lui, ne connaît les nécropoles que par ouï-dire [1].

Me sera-t-il permis d'ajouter qu'en décrivant les beaux spécimens de Smyrne, qui font partie de la collection Gréau, il n'a cessé d'exploiter, sans indiquer la source, un travail que j'ai écrit en 1882 pour les *Mélanges Graux?* Ce procédé est familier à M. Froehner [2], qui affecte, en donnant la bibliographie d'Éros et Psyché, d'ignorer la thèse de M. Collignon, et qui attribue dédaigneusement une opinion qu'il combat à « M. Rayet ou M. Heuzey, je ne sais plus lequel des deux » (p. III). Et cela, en traduisant par « figurines en terre-cuite » les τορεύματα ὀστράκινα, poteries peintes à décors incisés, signalées à Corinthe dans un passage bien connu de Strabon, où M. Froehner reproche à « l'un des deux » de n'avoir pas commis le même contre-sens que lui ! Du moins ni l'un ni l'autre n'ont été dupes des groupes *crépelés* d'Asie-Mineure. Marque de finesse qui n'est point à dédaigner. Ce que j'ai dit pourra gêner quelque petit commerce ; mais ce sont des misères dont la science n'a souci.

Salomon REINACH.

---

138. — DELACHENAL. **Histoire des avocats au Parlement de Paris**, 1300-1600. Paris, Plon, 1885, XXVIII-476 p.

C'est chose surprenante que les avocats, qui tiennent une si large place au soleil, aient de nos jours trouvé si peu d'historiens sérieux. Du moins ceux de Paris n'auront pas lieu de se plaindre de M. Delachenal : s'il ne s'est point abstenu çà et là de quelque épigramme sans aigreur, il a étudié leur passé avec un soin qu'on n'y avait pas encore mis. Il ne s'est point contenté de redire et compiler ce qu'on avait dit avant lui, souvent à tort ; il est allé droit aux véritables sources, à ces archives du Parlement dont les volumineux registres réservent aux historiens tant de bonnes aubaines et de découvertes. Il a su largement en profiter et il n'est presque point de page de son livre où on n'en trouve la trace. Si le fond de ses étude est solide et original, la forme en est agréable, quoique sans recherche et sans prétention : l'érudition chez lui n'est ni

1. Aussi a-t-il commis de nombreuses erreurs sur les provenances des figurines ; il attribue à Cymé beaucoup de statuettes de Myrina, dont nous avons découvert des répliques identiques ; il parle vaguement des « environs de Cymé », comme si les nécropoles de l'Éolide n'étaient pas fort bien connues aujourd'hui.

2. Dans les *Annali* (1884, p. 218) M. F. a hardiment donné comme sienne une hypothèse d'autrui sur un groupe de Tanagre (*Gazette des Beaux-Arts*, 1875, p. 193). En 1865, il a publié, dans le vol. XIX du *Philologus*, les inscriptions rapportées de Syrie par M. Renan, procédé dont on ne trouverait guère d'autre exemple (*Mission de Phénicie*, I. p. 34, note 1.) Après cela, il est mal venu à se plaindre que F. Lenormant l'ait traduit en anglais sans le citer (t. I, p. XV).

indigeste ni confuse. A tous égards son livre se recommande donc par les plus sérieuses qualités.

Ce n'est pas qu'on ne puisse çà et là trouver matière à discuter. L'introduction tout d'abord, dans laquelle est résumée ce qu'on peut appeler la période d'origines, me paraît ou trop courte ou trop longue. Du moment où on ne se contentait pas de quelques pages, il ne fallait point craindre de pousser jusqu'à la cinquantaine. Les développemeuts qu'on a donnés ont le tort d'exciter la curiosité sans la satisfaire. On voudrait plus de détails, une discussion plus complète de ce qui touche à l'époque mérovingienne et carlovingienne. Evidemment l'auteur est ici sur un terrain qu'il connaît moins bien. C'est ainsi (p. II, note 4) qu'il attribue à Clotaire I[er] une constitution qu'aujourd'hui on s'accorde généralement à attribuer à Clotaire II; les travaux récents sur les Capitulaires ne paraissent pas lui être familiers. Plus loin, p. XIII-XIV, on regrette de ne pas trouver de renseignements plus précis sur les *avant-parliers* et les *plaideors* dans les tribunaux d'outre-mer. Il eût été facile, à l'aide de Jean d'Ibelin et de Ph. de Navarre, de tracer un portrait curieux de ces maîtres chicaniers (voy. notamment Jean d'Ibelin, ch. X, XXVI, XXVII; Ph. de Navarre, ch. XCIV). Les *Assises de la Cour des Bourgeois*, ch. XX, emploient même le mot d'*avocat* comme synonyme d'*avant-parlier*.

Les titres des chapitres indiquent la méthode qui a été suivie dans la composition du livre : I. De l'inscription au tableau; II. La confrérie de Saint-Nicolas; III. Du choix d'un avocat; IV. De la distribution de conseil; V. Des places des avocats à l'audience; VI. Des plaidoiries; VII. Des écritures faites par les avocats; VIII. Des bancs de la grande salle; IX. Rapports des avocats avec le Parlement; X. De quelques prérogatives des avocats; XI. Les avocats du roi; XII. Liberté de la parole et responsabilité de l'avocat; XIII. De l'éloquence judiciaire; XIV. Du payement des honoraires; XV. Du costume des avocats; XVI. De l'avocat dans la littérature du moyen-âge. L'auteur a donc adopté l'ordre méthodique et non l'ordre chronologique; lui-même a reconnu (p. 324) qu'on y pouvait trouver quelque défaut et que l'enchaînement des faits apparaissait moins nettement et il a résumé en cinq pages le développement par périodes. Au risque de se répéter parfois, il n'eût pas été inutile de marquer avec plus de détails, dans un tableau général, les progrès, les transformations de l'institution : un chapitre ainsi conçu aurait servi de conclusion. En effet, à l'intérieur même de chaque chapitre, le lecteur peut être troublé de passer brusquement du XIII[e] siècle au XVI[e] pour revenir parfois au XIII[e]. La méthode d'évolution, vraie en histoire comme dans les autres sciences, n'est pas ici toujours suffisamment observée. De même au début n'aurait-on pu consacrer un chapitre à cette question : comment se formait l'avocat? Sans tracer un tableau général de l'enseignement du droit au moyen-âge, on en aurait indiqué les traits généraux, on aurait insisté sur le grand nombre d'étudiants

que séduisaient les bénéfices de la profession d'avocat. M. D. ne prend l'avocat qu'au moment de l'inscription au tableau, il laisse de côté les origines. Ce qu'il dit (p. 6-14) des *lettres de licence* ne traite qu'une partie de ce sujet. L'ouvrage de Denifle, *Die Universitäten des Mittelalters bis 1400*, dont le tome I vient de paraître, aidera à compléter et à coordonner les renseignements que fournissaient déjà bien des ouvrages antérieurs (voy. déjà t. I, p. 251 et suiv., p. 270 et suiv., p. 696 et suiv., p. 754 et suiv.). — Le chapitre sur l'éloquence judiciaire finit brusquement, et les causes de son infériorité me paraissent trop brièvement indiquées. Mais à la façon dont M. D. entame ce chapitre, on pourrait espérer, il est vrai, qu'il prépare sur ce point quelque étude spéciale.

M. D. a donné à la suite de son ouvrage des pièces inédites et des *Notices biographiques sur les principaux avocats au Parlement de Paris au* XIVe *siècle*. Ces notices sont faites avec beaucoup de soin et sont fort instructives. Cependant tous les noms connus n'y figurent pas ; du moins dans Tisserand et Leroux de Lincy, *Paris et ses historiens au* XIVe *siècle*, p. 356 et suiv., on en rencontre quelques-uns qui ne se retrouvent pas ici. Pour Guillaume et Jean de Dormans (p. 348 et suiv.) on a négligé les inscriptions publiées par de Guilhermy, *Inscriptions de la France*, t. I, p. 585. — Le même recueil, t. I, p. 641, 695, aurait fourni quelques renseignements sur Me Henry Roussel (cité p. 134, note 1), et sur Jean Cappel dont il est plusieurs fois question dans le corps du livre et qui fut un avocat célèbre au XVIe siècle.

Les menues critiques qu'on peut ainsi présenter n'ont guère d'importance si on les compare aux mérites si nombreux de ce livre. Bien des chapitres sont presque entièrement nouveaux. Il en est qui, développés à loisir, pourraient à eux seuls fournir la matière de monographies d'un haut intérêt. Aussi devons-nous espérer que M. Delachenal n'en a point fini avec l'histoire des avocats et qu'il en tirera la matière de plus d'une publication. Le barreau de Paris ne saurait mieux faire que de le nommer son historiographe : il n'en peut désirer de plus savant et de plus scrupuleux.

C. BAYET.

---

139. — **Deux dialogues du nouveau Langage françois italianizé et autrement desguizé**, principalement entre les courtisans de ce temps, par Henri ESTIENNE, avec Introduction et Notes, par P. RISTELHUBER. Paris, Alph. Lemerre. 2 vol. in-8 écu de XXXI-378 et 337 p. Prix des deux volumes : 20 francs.

La *Revue critique* a rendu compte (1879, t. II, p. 417) de l'édition de l'*Apologie pour Hérodote* donnée par M. Ristelhuber ; le même savant nous donne aujourd'hui celle des *Deux dialogues du nouveau langage françois italianisé*. Tout le monde sait combien l'ouvrage est curieux

et tout le monde sait aussi combien il était rare [1]. Une simple réimpression eût été considérée par beaucoup de lecteurs comme une bonne aubaine. M. R. ne s'en est pas tenu là.

Voici comment M. R. juge lui-même son travail (*Introduction*, p. v) : « L'ouvrage que nous réimprimons a été annoté avec la lenteur que nécessitent les méthodes actuelles de l'érudition. Moins soucieux de faire vite que de bien faire, notre commentaire accompagne, explique, contrôle et, au besoin, complète l'auteur par des témoignages puisés à des sources multiples ». M. R. en effet a consulté beaucoup d'auteurs, soit nationaux, soit étrangers, soit anciens, soit modernes. Si les poètes et prosateurs du moyen âge lui ont fourni bon nombre de citations, les écrivains des siècles suivants lui en ont fourni beaucoup plus encore. Le XVe siècle surtout est admirablement représenté dans le commentaire, et on peut dire, en quelque sorte, qu'il y « coule à pleins bords », tant sont abondants les exemples tirés d'Amyot, de Bouchet, de Brantôme, de Des Périers, de Du Bellay, de La Noue, de Marguerite d'Angoulême, de Marot, de Montaigne, d'Ambroise Paré, de Rabelais, de Ronsard, etc. Les lexicographes figurent au grand complet dans les annotations des *Deux dialogues* jusques et y compris M. Frédéric Godefroy. Toutes les éditions du *Dictionnaire de l'Académie* sont citées, à côté des recueils de M. A. Brachet, de Moisant de Brieux, de Diez, de Du Cange [2], de Robert Estienne, de Furetière, de M. Victor Gay, de Génin, de Lacombe, de La Curne de Sainte-Palaye [3], de Le Roux de Lincy, de Littré, de Ménage, de M. Francisque Michel, de Monet, de Nicot, de M. Charles Nisard, de Charles Nodier, d'Oudin, de Palsgrave, d'Estienne Pasquier, de Pougens, de Quitard, de Richelet, de Roquefort, de Scheler, de Charles Thurot, de Vaugelas, de Hierome Victor, sans oublier le *Dictionnaire de Trévoux*. Aussi que d'intéressantes indications dans ce commentaire! L'annotateur tantôt y complète et tantôt y rectifie la plupart des travaux antérieurs relatifs à l'histoire des mots de notre langue. Ce sont principalement les erreurs et les lacunes des *Dictionnaires* de M. Brachet [4], de M. Godefroy [5], de Littré [6], qui

1. La première édition est de 1578, in-8°. Il y a deux autres éditions de 1579 et de 1583 (Anvers, Guillaume Niergue, in-16). D'après le *Manuel du Libraire*, ces deux dernières éditions ne sont guère moins rares que la première.

2. Les habiles imprimeurs des *Deux Dialogues*, MM. Protat frères (de Mâcon), ont eu le petit tort d'appeler presque constamment l'éminent érudit *Ducange* en un seul mot.

3. MM. Protat impriment toujours *Lacurne*. A la page 75 du tome I (note 2) les noms du philologue picard et du philologue bourguignon sont légèrement défigurés l'un auprès de l'autre. A ces compagnons d'infortune on peut associer Le Roux de Lincy transformé souvent en *Leroux*. On remarquerait moins ces fautes si partout ailleurs l'impression n'était irréprochable.

4. Voir t. I, pp. 56, 81, 92, 279, etc. Voici la première des observations adressées à notre ancien collaborateur : « M. Brachet fait remonter l'emprunt de *Concetti* au temps de Catherine de Médicis; cependant il n'y a d'exemples qu'au XVIIIe siècle : *Fuyez... des Concetti l'inutile fracas* » (Bernis, Ép. I. Goût).

5. Voir t. I, pp. 176, 250; t. II, 77, 123.

6. Voir t. I, pp. 92 (au sujet de *hère*, cheval en mauvais état), 138 (au sujet de la

sont signalées, mais çà et là on trouve de bonnes observations sur des assertions inexactes ou insuffisantes de Diez [1], de l'auteur du *Glossaire archéologique* [2], de l'auteur du *Lexique des œuvres complètes de Brantôme* [3], sans parler de diverses assertions de Charles Nodier, de M. Charles Nisard, de Quitard et de bien d'autres étymologistes [4]. Tout cela est à la fois instructif et attrayant, d'autant plus attrayant que les rapprochements sont plus variés, les citations plus curieuses [5], et que l'annotateur, ne se contentant pas de l'esprit des autres, donne à ses enquêtes et discussions une forme piquante et un tour heureux [6]. Le plantureux commentaire aurait pu, sur certains points, recevoir encore quelques utiles développements. M. R., dans ses recherches, a négligé les *Lettres de Jean Chapelain* où se trouvent, entourés de diverses observations, plusieurs des mots dont s'occupe Henri Estienne, tel que : *Baller*, *Bastant*, *Bizarre* [7], *caver*, *cervelle* (en) *chou gras*, *forfante*, *plege*, *réussir*, *tiracleur*, etc. Sous le mot *escorne* l'annotateur aurait pu joindre à la longue série des témoignages recueillis, deux citations des *Com-*

---

locution *infiniment d'esprit*), 131 (au sujet de *se couvrir d'un sac mouillé*, 164 (au sujet de *Picotin*), 279 (au sujet de *Paletot*), 288 (au sujet de *de requeste*), 343 (au sujet de *Caporal*), 349 (au sujet d'*armet*); t. II, pp. 10 (au sujet d'*attiral*), 104 (au sujet de *Générosité*. Cf. dans la *Table analytique* enrichie de *notes complémentaires* une citation, p. 325, de la *Revue critique* du 30 novembre 1885), 116 (au sujet de *discrétion*), 142 (au sujet de *blasphème*, adjectif), 161 (au sujet de *furibonder*, qui, quoi qu'en dise Littré, n'a pas été fait par Mme de Sévigné).

1. T. I, pp. 151 (au sujet d'*Orgueilleux*), 346 (au sujet de *Casemate*), etc.

2. T. I, p. 231 (au sujet du mot *Canapé*).

3. T. I, pp. 70, 122, 170, etc.

4. M. R. constate (t. I, p. 90) que « Marcel Devic et Bréal sont muets sur le mot *Satrape* ». Ajoutons qu'il reprend parfois d'autres travailleurs que les philologues de profession, comme dans cette note (t. I, p. 222) : « M. de la Sicotière a publié (*Mag. pittoresque* du 15 décembre 1883) un article sur les persiennes et jalousies, dans lequel il dit : *L'usage des jalousies ne s'est répandu en France qu'à une date relativement récente; il commença à Versailles, et l'introducteur ou plutôt l'inventeur du système fut Ant. Duchesne, 1727*. M. de la Sicotière semble ignorer le passage d'H. Estienne [sur les *cages d'osier, qu'on mettet au devant des fenestres* et qui *estoient aussi nommées des jalousies*], de même que ce vers de J. Du Bellay :

Siffler toute la nuit par une jalousie (*Regrets*, XCII). »

5. Voir, par exemple (t. I, p. 84-85), les 28 lignes sur le mot *Bouffon* empruntées à Fleury de Bellingen et qui constituent, comme le dit M. R., « un singulier alinéa. »

6. Comme discussion, je louerai particulièrement l'ingénieuse petite dissertation sur le fameux dicton : *Græcum est, non legitur* que l'on aurait eu tort, semble-t-il, d'attribuer au jurisconsulte Accurse (t. II, p. 70). Parmi les notes qui ont le plus de saveur gauloise, j'indiquerai (t. I, p. 149) celle qui roule sur certain mot que Molière ne craignait pas d'écrire en toutes lettres et (t. II, 78-79) celle qui est relative aux embrassades.

7. M. R. (t. I, p. 174) termine ainsi sa note sur le mot *Bizarre* : « Aujourd'hui on le fait venir de l'espagnol, comme avait fait Trévoux ; cependant le rapport entre *bigarré*, *bigearre*, *bizarre* donne à réfléchir. » C'est le cas d'ajouter que quelques explications de M. R. m'ont paru contestables. Mais à de plus compétents le soin d'examiner de près ces dangereuses questions d'étymologie !

mentaires de Blaise de Monluc (édition de M. de Ruble, t. I, p. 154; t. III, p. 149). Ces mêmes Commentaires lui auraient fourni deux nouveaux exemples de l'emploi de l'expression proverbiale : *être logé chez Guillot le Songeur* (t. II, p. 54; t. III, p. 384)[1]. Mais je me laisse entraîner par le plaisir de parler des notes de M. R. et j'oublie que je n'ai presque rien dit de son *Introduction*. C'est une excellente étude sur l'ouvrage d'Estienne, sur l'*italianisme* qui en provoqua la publication, sur les conséquences qu'eut à Genève pour l'auteur, cette publication qui fut « la cause ou le prétexte de rigueurs consignées dans des documents » que M. R. reproduit (p. XVIII-XXX) « d'une manière plus complète et plus exacte qu'on ne l'a fait jusqu'ici ». D'aussi importants documents insuffisamment édités par Renouard, par Gaullieur, par Blavignac, etc., et l'analyse et l'appréciation si bien faites des deux *Dialogues*, rendent fort recommandable cette *Introduction*. Je ne voudrais en retrancher que la phrase finale où M. Ristelhuber, après avoir parlé avec enthousiasme de sa reconnaissance pour Estienne, ajoute bien étrangement, s'inspirant du *sic itur ad astra* : « Nous espérons qu'à défaut de celle des contemporains, il nous réserve un peu de la sienne *dans la constellation où rayonne son génie* ». C'est monter beaucoup trop haut. H. Estienne doit être loué plus simplement. Aussi me contenterai-je de redire ces deux vers que lui-même fait adresser par son livre *au lecteur* et qui s'appliquent encore mieux à la nouvelle édition des *Dialogues* :

De moy auras proufit si tost que me liras :
Grand proufit, grand plaisir quand tu me reliras.

T. DE L.

---

140. — **Paris pendant la Révolution**, d'après les rapports de la police secrète (1789-1800), par Adolphe SCHMIDT. Traduction française accompagnée d'une préface par Paul VIOLLET. Tome II : Affaires sociales. 1 vol. in-8 de 430 p. Paris, Champion, 1885.

La *Revue critique* a rendu compte du premier volume de cette traduction[2], et je ne puis que répéter ce que j'ai dit alors, en ajoutant cependant que ce second volume me paraît à bien des égards inférieur au premier[3]. M. Schmidt ne voit le Paris de la Révolution qu'à travers

---

1. Voir encore sur cette expression, si chère à notre vieille langue, *Trois lettres inédites de Bertrand d'Échaus, évêque de Bayonne* (Auch, 1879, p. 24).

2. Voy. le nº 45 de l'année 1880 (8 novembre).

3. Cela tient en partie à ce que le traducteur, M. Viollet, ne lui a pas rendu le service qu'il avait rendu au premier volume en le réduisant, et en lui donnant dans la mesure du possible les qualités françaises.

des rapports de police; il croit naïvement tout ce que disent les bas employés d'une administration jugée par lui-même détestable, et il s'empresse d'affirmer que Paris a été, de 1789 à 1800, une véritable caverne de voleurs. Attaques nocturnes, vols, pillages agiotage, effréné, déportements inouïs dans les salles de spectables, aux Champs-Élysées ou au Palais-Royal, rien n'y manque, et le Juvénal prussien conclut de là (p. 17), que l'impudence et l'effronterie dans la satisfaction de ses passions sont, dans l'histoire moderne, quelque chose d'exclusivement français. Page 75, le même auteur avait insinué que ce sont les Parisiens qui ont pilié la France en 1870. Tout cela met en défiance le lecteur attentif, et l'on s'aperçoit bien vite que M. S. emporté par la passion, n'est pas toujours sur le terrain de l'histoire. Il exagère tout, il ne voit que ce qu'il veut voir, le vilain côté des choses, et les contradictions les plus fâcheuses, les affirmations les plus dénuées de vraisemblance ne le choquent en aucune façon. Après avoir dit qu'au début même de la Révolution les appétits socialistes de la foule s'étaient fait jour (p. 10 et *seq.)*, il avoue (p. 78 et 79) qu'en dépit du fanatisme politique qui déjà faisait mine de ne vouloir épargner ni les vies ni les propriétés, *je ne sais quel idéal et quel élan généreux s'emparèrent de la société* depuis la réunion des États généraux jusqu'à la seconde moitié de 1792.

Que dire maintenant d'affirmations comme celle-ci (p. 94) : « Le juif Mayer fit surtout parler de lui à la fin de l'année 1795, à l'occasion de brillants festins qu'il donna à des ministres du Directoire et à des représentants du peuple : « *L'un de ces banquets, auquel prirent part dix personnes coûta trois cent mille livres.* » Un souper à 30,000 francs par tête, voilà ce que M. S. enregistre sans sourciller! Il aurait dû avertir que ce sont évidemment 300,000 livres en assignats, ce qui est déjà très joli. Et pendant ce temps la misère faisait à Paris d'effroyables ravages, au dire de M. S. et de ses agents de police. On ne comprend pas, après avoir lu ce volume, qu'il soit resté seulement un dixième de la population parisienne. Aussi, M. S. est-il bien embarrassé quand il faut donner des preuves. Il avoue (p. 332) qu'il ne peut « invoquer aucune statistique », et au lieu de chiffres, toujours suspects, il cite des faits, il invoque des rapports auxquels la police elle-même refusa de croire et qu'elle considéra « comme des inventions dues à la malveillance ». Une femme *aurait* tué trois de ses enfants; cinq ou six personnes se voyant sans pain se *seraient* précipitées dans la Seine, etc. (P. 333). Plus loin (p. 334) voici un fait positif, les agents ont vu sur la place du Carrousel une femme désespérée qui disait à sa petite fille : « Je te briserai plutôt la tête sur ce pavé que de te voir mourir de faim. » Cette mère, ne tuait pas, elle parlait de tuer, et cela en présence de la police. Est-ce là de la science? et l'historien qui tombe ainsi dans la puérilité a-t-il le droit de le prendre de si haut avec M. Thiers, même quand ce dernier s'est trompé?

Je ne citerai que pour mémoire la belle découverte que M. S. fait p. 361. Louis XVII est mort, comme l'on sait, le 20 prairial an III (8 juin 1795). S'il avait pu vivre cinq jours de plus, si le gouvernement n'avait pas aidé ce malheureux enfant à mourir, s'il n'y avait pas eu « destruction voulue », Louis XVII était rétabli sur le trône le 25 prairial (13 juin).

Ce second volume, qui contient des indications fort utiles, ne doit donc être consulté qu'avec des précautions infinies; il est difficile, souvent même inpossible, de dégager la vérité des erreurs au milieu desquelles elle est comme ensevelie. Le livre de M. Schmidt manque de critique parce qu'il n'a pas été fait avec impartialité; s'il a de la valeur, c'est seulement par le détail, et les futurs historiens de la Révolution française ne pourront pas le citer comme une autorité. Cependant il était bon de le connaître, et M. Viollet, en le traduisant, a rendu un nouveau service à ceux qui étudient l'histoire de la Révolution.

A. Gazier.

---

141. — **Morceaux choisis des classiques français,** prosateurs et poètes du XIXe siècle, précédés d'un tableau de la littératnre française au XIXe siècle, par N. M. Bernardin, professeur au Lycée Charlemagne. Paris, Delagrave. Prix : 2 fr. 25.

Ce recueil de morceaux choisis a été fait pour donner aux élèves de nos lycées un aperçu général de la littérature au XIXe siècle, Il s'ouvre par une introduction solide, substantielle, aussi complète que possible où M. Bernardin passe en revue les philosophes et moralistes, les orateurs de la chaire, du barreau et de la tribune, les savants, les érudits, les historiens, les poètes tragiques et comiques, les romanciers, tous ceux, en un mot, qui dans quelque genre et à quelque titre que ce soit, ont volé un temps dans la bouche des hommes. Les morts et les vivants, et parmi ceux-ci les plus jeunes mêmes, ceux qui n'ont encore donné que des espérances, ceux dont l'été n'a point encore mûri la moisson, figurent dans cette introduction, mais les morts seuls, pour ne point faire de jaloux, ont une place dans les Extraits. Quelques-uns même sont si bien morts, comme Picard, Luce de Lancival, Lacépède, Mme Louise Colet, Mme Cottin, et d'autres encore, qu'on ne s'attendait guère à les voir revivre un instant dans un recueil destiné aux classes. Le XIXe siècle a déjà ses catacombes littéraires; pour un petit nombre d'écrivains qui sont entrés tout rayonnants dans l'immortalité, combien d'autres sont déjà précipités dans l'oubli! M. B. cite dans son introduction les noms de Viennet, Ancelot, de Jouy, Campenon, Dussault, Anger, Empis, etc.; il faut, en vérité, faire quelques efforts de mémoire pour se rappeler les œuvres de ces gens-là, quoiqne tous aient été je

crois, académiciens. D'après Viennet pourtant, auquel on doit ce vers prodigieux et bien d'autres qui le valent :

A l'aspect d'un Anglais l'autre emporte ses lares *(L'invasion)*.

d'après Viennet, dis-je « Empis avait compris la véritable mission de l'auteur dramatique et l'avait entendue comme nos maîtres » ; et d'après Empis, de Jouy était nécessairement un grand homme et un grand écrivain puisque « à douze ans il savait Voltaire par cœur, Voltaire qui savait tant de choses! » Ces compliments sans mesure qu'on se fait à l'Académie ne tirent pas à conséquence, et ne sont pas, comme on le voit, des certificats d'immortalité. Si les places que donne la postérité sont elles-mêmes sujettes au changement, à plus forte raison celles qu'assignent les contemporains. Nous avons vu des écrivains que la foule portait triomphalement sur ses épaules choir lourdement à terre, et y rester : ceux-là se sont survécu à eux-mêmes, et ont disparu sans comprendre qu'ils n'avaient rien fait pour mériter ni tant d'honneur ni tant d'abandon. Ils sont rares ceux qu'un mérite vrai et incontesté a sacrés rois de leur vivant, et qui meurent la couronne au front. Dans ce siècle on en pourrait compter une douzaine tout au plus, et quelques-uns même, je parle surtout des poètes, ont trop vécu pour leur gloire. « Les dieux aiment ceux qui meurent jeunes », dit un proverbe grec.

Celui qui fait un recueil de morceaux choisis extraits des contemporains, ne saurait donc avoir la prétention de faire un classement ni de porter un jugement définitif. On est exposé pour bien des raisons à ne pas distinguer toujours l'or pur du clinquant. J'ai là sous les yeux deux ou trois de ces recueils qui datent de quinze à vingt ans. A part quelques morceaux tirés des œuvres de Châteaubriant, Mme de Staël, Lamartine, Musset, Hugo, George Sand, Balzac, tout le reste est vieilli, terni, effacé comme les fanfreluches de Janin, comme le *Prince Caniche* de Laboulaye, ou l'*Histoire de Napoléon*, par Lanfrey. Il est donc à peu près certain que le livre de M. Bernardin, si judicieusement composé qu'il nous paraisse aujourd'hui, sera aussi, d'ici à quelques années, un document de nos admirations changeantes et de nos engouements passagers.

M. B. accorde quelques mots de biographie aux auteurs qui figurent dans les Extraits. Je lui signalerai une petite erreur qu'il n'est plus permis de commettre. Victor Hugo, qu'il appelle (sans songer à ce mot de La Bruyère : « Amas d'épithètes, mauvaises louanges »), *le jeune chef de l'école romantique*, *le fier exilé*, *l'harmonieux vieillard*, *l'aïeul respecté*, *le père* (p. LXXXIX), n'eut pas pour mère une Vendéenne, mais une Nantaise. Victor Hugo s'était fabriqué une généalogie avec son imagination de poète : c'est ce que l'on savait déjà, et ce qui a été démontré clairement, il y deux ou trois ans, par M. Biré.

A. DELBOULLE.

VARIÉTÉS

Une nouvelle revue d'histoire religieuse au moyen-âge.

Sous le nom d'*Archiv für Litteratur-und Kirchengeschichte des Mittelalters*, le P. H. Denifle, de l'ordre des Prêcheurs, et le P. Fr. Ehrle, de la Société de Jésus, ont entrepris un recueil qui compte déjà un fort volume [1], et qui prendra une place tout-à-fait importante dans les études qui se rapportent à l'histoire de l'Église catholique. Il ne faut pas, en effet, se laisser induire en erreur par le titre : l'*Archiv*, au moins à en juger par le premier volume, ne s'occupe pas de la littérature du moyen-âge en général ; il laisse de côté non-seulement les littératures en langues vulgaires, mais encore la littérature latine qui n'a pas un caractère religieux. Mais, dans ce domaine, déjà bien vaste, les deux éditeurs de l'*Archiv*, qui en sont en même temps jusqu'à présent les seuls rédacteurs, apportent à la science les matériaux les plus abondants et les études les plus précieuses. L'un et l'autre sont déjà connus par de savants travaux sur l'histoire ecclésiastique du moyen-âge latin, envisagée sous ses aspects les plus divers ; le P. Denifle, notamment, vient de publier le premier volume d'une histoire des universités au moyen-âge dont nous rendrons prochainement compte, et qui, malgré certaines critiques qu'on peut lui adresser, est un ouvrage capital. L'esprit qui anime les éditeurs de l'*Archiv* est suffisamment caractérisé par leurs situations, et, surtout chez le P. Denifle, le souci de la défense de la vérité catholique s'accompagne d'une inclination polémique qu'on voudrait parfois un peu plus adoucie ; mais c'est par la publication intégrale et l'étude sincère des documents qu'ils cherchent à démontrer le bien fondé de leurs convictions. Ils disposent d'une richesse d'informations, en ce qui touche les sources manuscrites, véritablement incomparable, et ils renouvellent dès lors tout ce qn'ils touchent ; le danger de leur méthode pourrait être seulement dans l'importance excessive attachée aux documents inédits parce qu'ils sont inédits ; mais cet inconvénient, qui ne serait d'ailleurs pas grave, n'est que peu visible dans les quatre livraisons qu'ils ont déjà publiées.

Dans ces quatre livraisons, nous avons surtout remarqué l'importante étude du P. Ehrle sur le trésor, la bibliothèque et les archives des papes au XIVe siècle, ses notes sur la biographie de Henri de Gand (il compte soumettre à une révision analogue la vie des principaux scolastiques), et sur les spirituels du XIIIe siècle et leurs rapports avec les Franciscains ; — l'article capital du P. Denifle sur l'histoire de l'Évan-

---

1. L'*Archiv* est publié par la librairie Weidmann, à Berlin. Le prix de l'abonnement à un volume de quatre livraisons est de 20 marks.

giie éternel, dans lequel on remarque toutefois une certaine tendance à atténuer quelques faits ou à les présenter sous un jour habilement disposé; et son étude, également très précieuse, sur les *sententiae* d'Abaelard (notons qu'il ne faudrait pas attribuer à Walter Mapes la pièce citée p. 605) et sur l'influence théologique de ce maître. — De courtes « Communications » se rapportent aux sujets principaux. On ne comprend pas bien la distinction faite sur chaque couverture entre les articles de fond et les « Studien », distinction qui, au reste, a disparu dans la table. On aurait été heureux de trouver dans une préface l'indication un peu précise du plan des éditeurs, et on regrette que le volume ne se termine pas par un index.

Nous ne saurions trop recommander l'*Archiv* des PP. Denifle et Erhle à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire religieuse du moyen-âge, pour l'étude de laquelle ce recueil forme dès à présent un instrument indispensable.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Charles Nauroy nous envoie les cinq derniers numéros du *Curieux* où nous trouvons, comme dans les précédents, bon nombre de documents intéressants, surtout d'actes de naissance. Nous y remarquerons surtout les lettres de Barras (nº 26) et celles de Biron, du duc d'Orléans et de Mirabeau (nº 27). Les documents intitulés *Dumouriez et la campagne de 1792* (nºs 28 et 29) ont déjà été consultés et mis à profit par un de nos collaborateurs, dont l'ouvrage est sous presse; il fait remarquer à M. Nauroy que la lettre de Dumouriez à Biron, du 28 septembre, donnée comme inédite, a déjà été publiée par Ségur, dans le tome second de sa *Décade historique* (p. 84-90), que les deux lettres du 24 septembre ont été citées en partie par M. A. Sorel, et qu'il faut lire p. 52 « Fortair » et non *Forttait*, p. 65 « Rheims » et non *Neheim;* p. 66 « Aubérive » et non *Aubrière;* « La Barolière » et non *La Barouillère;* p. 71 « Ligniville » et « Bouchet » et non *Ligneville* et *Bouche*.

— Après avoir étudié la vie de Mabillon, sa correspondance, ses relations avec le pays Laonnais, M. Henri Jadart, secrétaire général de l'Académie de Reims, s'est tourné vers dom Ruinart, qui est, lui, un *Remus*, un Rémois de cité, tandis que Mabillon est un *Remensis* ou Rémois de pays (*Dom Thierry Ruinart*, 1657-1709, notice suivie de documents inédits sur sa famille, sa vie, ses œuvres, ses relations avec D. Mabillon. Paris, Champion; Reims, Michaud. In-8º, VII et 190 p.). M. Jadart retrace l'existence de Ruinart qui fut celle du parfait religieux, et récapitule les publications du docte bénédictin; il donne en appendice des documents sur la famille Ruinart, une bibliographie des œuvres de Ruinart ainsi que des notices et études dont il a été l'objet, une notice sur Mabillon (copie de la notice du nécrologe de S. Germain-des-Prés), une correspondance inédite de Mabillon et de Ruinart, comprenant soixante-deux lettres, écrites par eux ou à eux adressées, dont quarante empruntées au dépôt de la Bibliothèque de Reims et vingt tirées de différents fonds

de la Bibliothèque nationale, la plupart traitant de nombreux sujets d'érudition. M. Jadart a clos ce travail important où l'on retrouve toute sa précision et sa consciencieuse ardeur, par une liste des ouvrages et recueils imprimés qui renferment d'autres pièces de la correspondance de Mabillon et de Ruinart, ainsi que par une table des noms de lieux et de personnes.

— M. Tamizey de Larroque a fait tirer à part une notice bien intéressante sur *Mme la comtesse Marie de Raymond*, qui savait admirablement l'histoire des vieilles familles de la France et contribua aux frais d'impression des Mémoires de Jean d'Antras de Samazan. Cette notice, de dix pages, a « la sincérité et la familiarité d'une cordiale causerie ».

— La librairie Lecène et Oudin vient de publier deux volumes nouveaux de sa collection des classiques populaires : *Homère* par M. A. Couat et *Fénelon* par M. G. Bizos (in-8°, 235 p., 1 fr. 50). M. Couat a fait une *adaptation* d'Homère ; il traduit avec soin les principaux passages qu'il relie par un récit. M. Bizos étudie dans Fénelon exclusivement l'éducateur, le précepteur du duc de Bourgogne, l'auteur du *Télémaque*.

— M. Léopold Delisle a donné, au tome VI des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome, un mémoire fort curieux intitulé *Virgile copié au xe siècle par le moine Rahingus* (Rome, imprimerie de Ph. Cuggiani, 1886, extrait de 14 p. grand in-8° avec *fac-simile*). Le manuscrit étudié par l'éminent paléographe est inscrit sous le n° 1570 dans le fonds du Vatican : il date de l'époque carlovingienne et contient les œuvres de Virgile, avec une portion du commentaire de Servius. La copie en est due à un moine dont le nom mérite d'être sauvé de l'oubli, dit M. Delisle qui ajoute : « Dans ce manuscrit les poèmes de Virgile sont suivis d'un avertissement en prose et d'une prière en vers qu'il est impossible de lire sans éprouver une véritable sympathie pour le copiste qui a recommandé en termes touchants son œuvre et sa mémoire à la postérité. » M. D. traduit la naïve et charmante dédicace du moine, laquelle est accompagnée de quatorze distiques, où le copiste prie le Tout-Puissant d'agréer l'hommage de son livre, et interdit aux ignorants, poussés par l'esprit du mal, d'enlever le volume qu'il a offert au Seigneur. Il cherche ensuite quel est, à l'époque carlovingienne, « le Rahingus, chargé des intérêts de l'abbaye de Flavigny, qui croyait faire une œuvre pie en copiant les vers de Virgile et en déposant son travail dans la librairie de son monastère. » Résolvant ce problème avec une sagacité qui depuis longtemps n'est plus à louer, M. D. arrive, de déduction en déduction, à montrer qu'il s'agit là d'un prévôt de Flavigny (dernières années du ixe siècle et premières du xe), prévôt dont l'ancien catalogue des abbés a célébré les mérites par les mots : *magnæ utilitatis et honestatis*, et qui n'a pas seulement transcrit Virgile, mais encore les Epîtres de saint Paul, avec gloses (n° 79 des manuscrits de la bibliothèque d'Orléans). M. D. reproduit (en appendice) la Dédicace et les vers de Rahingus, l'épilogue de la copie des Épîtres de saint Paul, une charte écrite par un suppléant de Rahingus, enfin la confirmation par ce moine d'un statut relatif au luminaire de Saint-Prix, ces deux derniers documents tirés du Cartulaire de Flavigny (Bibliothèque Nationale, fonds latin 17720). — T. de L.

— M. André Pératé, élève de l'École française de Rome, met en lumière une série de documents inédits, tirés des Archives du Vatican (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'École française de Rome, t. VI. Rome, imprimerie de Philippe Cuggiani, 1886, grand in-8° de 83 p.). Les pièces choisies par M. Pératé, « dans la volumineuse correspondance de la Nonciature de Savoie, concernent spécialement *La mission de François de Sales*, un des épisodes curieux de

l'histoire de la Réforme ». Au nombre de ces pièces, signalons en première ligne une vingtaine de lettres inédites du saint évêque de Genève, « qui ajoutent à l'intérêt de documents historiques une valeur littéraire ». Signalons encore diverses lettres du P. Chérubin, le célèbre capucin prédicateur. Les documents émanés de François de Sales « précisent certaines dates de sa vie, et permettent de corriger ou de compléter sur quelques points les biographies modernes, qui se fient trop volontiers peut-être aux récits de Charles-Auguste de Sales ». Toutes les lettres que l'on conserve au Vatican, de l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote*, sont écrites en langue italienne : M. Péralié n'en a publié que six en notre langue tirées des Archives de Sienne, d'une collection particulière de Plaisance, d'un couvent de Rome et d'une église de cette ville (*Appendice*, p. 77-83). Espérons qu'il en trouvera beaucoup d'autres, soit en Italie, soit en France, et qu'il les fera toutes entrer dans l'« édition vraiment critique et complète » dont il parle. — T. de L.

— M. Eugène Ritter, dans un Rapport présenté au Consistoire, le 11 mai 1886, et publié sous ce titre : *Les archives de l'église de Genève* (in-8° de 15 p.), donne d'intéressants détails sur les registres des deux corps qui, depuis le retour de Calvin (septembre 1541), dirigent l'église de cette ville, la Compagnie des pasteurs et le Consistoire. Ces registres, « accumulés pendant une longue période de près de trois siècles et demi, forment aujourd'hui une imposante collection de plus de 150 volumes ». M. Ritter signale, en dehors de ces 150 volumes, la correspondance de la Compagnie des pasteurs avec les églises étrangères, au temps de Calvin et de Th. de Bèze, déposée à la bibliothèque publique où sont aussi conservés les papiers d'Antoine Court. M. Ritter vante beaucoup les *Extraits des registres du Consistoire* publiés en 1853 par le syndic Auguste Cramer et il souhaite que la Compagnie des pasteurs fasse faire par une main habile un dépouillement semblable de ses propres registres où de curieuses choses sont cachées. Il rappelle, à ce propos, que M. Th. Dufour a retrouvé dans ces registres la trace, perdue depuis trois cents ans, du passage de Giordano Bruno dans Genève. Dans l'appendice, M. Ritter reproduit des extraits desdits registres qui contiennent des notices sur trois pasteurs genevois, hommes distingués du siècle dernier, qui ont eu des rapports personnels avec Jean-Jacques Rousseau et qui ont correspondu avec lui, Perdriau, Jacob Vernet et Roustan. — T. de L.

— Une très agréable étude littéraire vient d'être consacrée à la fois en langue provençale et en langue française à l'auteur des *Poésies occitaniques* (*Fabre d'Oulivet. Discours tengut davans la cour d'amour de Vercant lou V de Juliêt MDCCCLXXXV per Frederic* Donnadieu, *vice-sindic de la mantenenso felibrenco del Lenguedoc* (Montpellier, imprimerie Hamelin, 1886, grand in-8° de 31 p.) M. Donnadieu analyse le recueil si oublié des *Poésies occitaniques* (1803), il cite quelques fragments de ces poésies, notamment le remarquable début de la pièce sur *la puissance de Dieu*, et il juge avec une aimable indulgence celui qui fut un précurseur des félibres. Notons pour les futurs faiseurs de recueils biographiques cette rectification (p. 9) : « Fabre d'Olivet naquit dans la partie la plus pittoresque peut-être de l'ancienne province de Languedoc, à Ganges, en 1767, et non en 1768, comme le répètent à l'envi les dictionnaires. D'après le *Registre des mariages et baptêmes des protestants qui composent l'église réformée de la ville de Ganges*, au diocèse de Montpellier, notre poète naquit le 8 décembre 1767. Le nom d'Olivet était celui de sa mère ». — T. de L.

— Tout récemment a paru chez Klincksieck (xv p., 50 centimes) un *Supplément* à la liste des périodiques étrangers qu'a reçus le département des imprimés de la Bibliothèque nationale en 1885 ; il compte quatre cent cinq numéros.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 juin 1886.

M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys lit un rapport au nom de la commission du prix Stanislas Julien. Ce prix est décerné au P. Séraphin Couvreur, de la Compagnie de Jésus, pour son *Dictionnaire français-chinois, contenant les expressions les plus usitées de la langue mandarine* (Ao-kien-fou, province de Pétchéli, imprimerie de la mission catholique). On sait, dit M. d'Hervey, que le chinois est une langue monosyllabique et n'emploie que des racines irréductibles et invariables, dont la valeur grammaticale est déterminée soit par leur place dans la phrase, soit par des suffixes également monosyllabiques; la grammaire chinoise est donc essentiellement une syntaxe, et la langue se compose plutôt de phrases toutes faites que de mots. Le P. Couvreur, le premier, a fait ressortir ce principe et en a tenu compte dans la façon dont il a rédigé son dictionnaire.

L'Académie procède à l'élection d'un membre de la commission chargée de la publication des papiers de Borghesi, en remplacement de feu M. Léon Renier. M. Héron de Villefosse est élu.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre le rapport de la commission du prix Gobert.

La séance étant redevenue publique, M. Schlumberger met sous les yeux des membres de l'Académie un grand et beau spécimen de l'orfèvrerie antique, rapporté de Milan par M. Piot. C'est un plat d'argent, de l'époque impériale, de la classe dite des *missoria*. On y voit représentée la lutte d'Hercule et du lion de Némée. Le plat a 0m40 de diamètre et pèse 3 kil. 150 gr.

M. Ravaisson attire l'attention de l'Académie sur l'état d'abandon où se trouvent aujourd'hui les restes du monument romain élevé à Mercure, au sommet du Puy-de-Dôme. M. Ravaisson a récemment visité ces ruines : non seulement les fouilles commencées n'ont pas été continuées, mais encore les débris qui en proviennent sont abandonnés à la merci de tous et courent de grands risques de destruction. — M. de Rozière rappelle qu'une loi a été présentée aux Chambres pour assurer la conservation des monuments historiques. Il espère que cette loi sera votée prochainement. — M. Deloche, appuyant les observations de M. Ravaisson, insiste sur la nécessité de ne pas se borner à conserver ce qui a été trouvé, et de continuer les fouilles. — L'Académie décide qu'il sera écrit en ce sens à M. le Ministre de l'Instruction publique.

M. Oppert fait une communication sur *Un Type de texte juridique*. Il s'agit d'un texte assyrien qui a été publié dans le *Journal asiatique* en 1880. M. Oppert s'attache à rectifier, à l'aide de divers textes babyloniens, la traduction qui accompagnait cette première publication.

M. Halévy commence la lecture d'un mémoire sur le *Dixième Chapitre de la Genèse*. Ce chapitre contient une liste des peuples appartenant aux trois races humaines, représentées comme descendant des trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet. M. Halévy cherche à identifier les peuples ainsi énumérées et soutient que l'auteur du récit biblique a pris soin de les classer dans un ordre géographique.

Ouvrages présentés : — par M. Bréal : 1° A. Bailly, *Notice sur M. Egger*; 2° E. Egger, *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs*; 2° édition, publiée par Mme Egger; 3° une étude de M. Sophus Bugge sur une inscription probablement étrusque, découverte à Lemnos par MM. Durrbach et Cousin; — par M. Sénart : G. Le Bon, *Voyage au Népal* (extrait du *Tour du monde*); — par M. Delisle : 1° Jacques Flach, *les Origines de l'ancienne France : le régime seigneurial* (xe et xie *siècle*), I; 2° Emile Chatelain, *Paléographie des classiques latins*, 3e et 4e livraisons; par M. Oppert : de Clercq, *Catalogue méthodique et raisonné d'antiquités assyriennes*, livraisons 1, 2 et 3.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 19 et 26 mai 1886.

M. Courajod communique des photographies exécutées par M. de Laurière et représentant la statue de Charles Ier d'Anjou et le tombeau de Boniface VIII, conser-

vés à Rome. Il donne des explications sur la date de ces deux intéressants spécimens de la sculpture italienne du XIIIe et du XIVe siècle.

M. de Witte présente une longue aiguille de bronze ornée d'une figure de femme qui a été trouvée à Etaples.

M. de Vaux lit une note sur des découvertes faites auprès de Jérusalem dans un enclos acheté par les Dominicains en dehors de la porte de Damas.

M. de Marsy communique une statuette de saint Jean-Baptiste du XVe siècle appartenant à l'église de Saintines (Oise).

M. Babelon communique la photographie d'une croix de pierre du XIVe siècle trouvée à Villemomble.

M. l'abbé Thédenat présente la photographie d'une stèle romaine trouvée à Baccarat et sur laquelle sont figurés des scieurs de long.

M. de Lasteyrie, qui arrive de Périgueux, rend compte à la Société de l'état d'avancement des fouilles de Chamiers.

M. Héron de Villefosse soumet à la Société une photographie faite par M. de Laurière qui montre l'état actuel des fouilles du Palatin à Rome. Il entretient ensuite la Société des fouilles qui se font présentement à Saint-Quentin et qui ont fait découvrir une nécropole du IVe siècle de notre ère.

M. Courajod communique à la Société un chapitre de l'histoire du moulage au moyen-âge qu'il a en préparation. Il s'attache spécialement à l'étude des stucs italiens de la Renaissance et montre l'intérêt qu'ils présentent au point de vue de l'art et les ressources qu'ils offrent pour contrôler l'authenticité des Marbres.

Le Secrétaire :

R. de Lasteyrie.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

Boulay de la Meurthe, Les dernières années du duc d'Enghien, 1801-1804, Paris, Hachette. — Chérest, La chute de l'ancien régime, 1787-1789. Tome III et dernier. Paris, Hachette. Edmund R. Clay, L'Alternative contribution à la psychologie, traduit de l'Anglais par A. Burdeau, Paris. Alcan. — Marquis de Courcy, La coalition de 1701 contre la France. Tome premier : 1700-1713, évènements militaires, situation politique de la France et de l'Espagne, conférences de La Haye, de Londres et d'Utrecht, campagne de 1713 sur le Rhin. Tome second : 1700-1715, Villars et le prince Eugène, négociations de Rastadt, les derniers traités d'Utrecht. Paris, Plon. — Dellaville Le Roulx, la France en Orient au XIVe siècle, expéditions du maréchal Boucicaut, tomes I et II. Paris, Thorin. — Drouin, Observations sur les monnaies à légendes en pehlvi et pehlvi-arabe. Paris, Ernest Leroux. — Foerster u. Koschwitz, Altfranzœsisches Uebungsbuch, I. Zusatzheft. Rolandsmaterialien, zusammengestellt von Foerster. Heilbronn, Henninger. — Gœthe-Jahrbuch, publié par Ludwig Geiger. Septième volume, année 1886. Francfort sur le Mein, librairie littéraire de Rütten et Loening. — Joret (Ch.), Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du grand électeur, d'après des documents nouveaux et inédits. Paris, Plon. — Lang (Andrew), La mythologie, traduit de l'anglais par Léon Parmentier, avec une préface par Ch. Michel. Paris, Dupret. — Legrand (Em.), Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs au XVe et XVIe siècles. Paris, Ernest Leroux. — Lehmann (Max), Scharnhorst, erster Theil, bis zum Tilsiter Frieden. Leipzig, Hirzel. — Lessings Werke, Laokoon, hrsg. von. Blümner. Stuttgart, Spemann. — Plessis (Fréd.), Études critiques sur Properce et ses élégies, ouvrage contenant le fac-simile de six feuillets du Neapolitanus. Paris, Hachette. — Arnold Ruges Briefwechsel und Tagebuchblætter. II, 1848-1880, hrsg. von Nerrlich. Berlin, Weidmann. — Uri (Isaac). Un cercle savant au XVIIe siècle. François Guyet, 1575-1655, d'après des documents inédits. Paris, Hachette. — Urkundenbuch der Stadt Worms, hrsg. von Boos. I. Berlin, Weidmann. Yorck von Wartenburg, Napoleon als Feldherr, II. Berlin, Nittler.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 28 juin — 1886

142. — Holm. **Griechische Geschichte von ihrem Ursprunge bis zum Untergange der Selbstændigkeit des griechischen Volkes.** Tome I. Berlin, Calvary, 1886. In-16 de 516 p.

M. Holm, déjà connu par une bonne histoire de Sicile, publie une histoire grecque qui aura quatre volumes. Le premier s'étend depuis les origines jusqu'à la fin du VI[e] siècle. L'ouvrage semble surtout destiné au grand public. Les notes sont groupées à la suite de chaque chapitre, et en général les textes n'y sont pas très nombreux. L'auteur se préoccupe surtout de décrire les rapports des diverses cités entre elles ou avec l'étranger, et de marquer le développement de la civilisation hellénique. Il est très bref, beaucoup trop même, sur les institutions. Deux pages lui suffisent pour exposer toute l'organisation politique de Sparte. Sur le sénat, il ne trouve à dire que ceci : « Le conseil comprenait 28 membres, sans compter les deux rois. Le mode de nomination par cri était, d'après Aristote, puéril. La Gerousia jugeait les causes criminelles » (p. 217). Il ne s'étend guère plus sur la législation de Solon. Evidemment, c'est de parti pris qu'il néglige ainsi l'histoire intérieure des Etats grecs; il est permis de le regretter.

P. G.

---

143. — Carlo Castellani. **Le Rane di Aristofane,** tradotte in versi italiani con introduzione e note. Un vol. in-8, Bologne, Nic. Zanichelli, 1885, p. x-276. Prix : 6 fr.

L'étude d'Aristophane et de la comédie grecque est en honneur en Italie; depuis quelques années, les travaux sur le grand comique et sur ses rivaux s'y succèdent; bon nombre sont intéressants et recommandables : les Setti, les Piccolomini, les Franchetti, les Novati ont apporté à notre connaissance de la comédie antique une bonne contribution d'observations ingénieuses et de recherches utiles [1].

1. Parmi ces travaux, nous citerons : Setti, *La critica letteraria in Aristofane*, Pise, 1877; — du même, *Della fama d'Aristofane presso gli antichi*, Turin, 1881;

M. Castellani était déjà connu pour avoir publié en 1872 une édition du *Plutus* donnant à côté du texte grec une traduction italienne en prose; il publie aujourd'hui une traduction des *Grenouilles* en vers italiens, mais sans le texte grec. M. C., dans un avertissement placé en tête du volume, explique pourquoi il a procédé de façon différente pour les deux pièces. En traduisant le *Plutus*, il voulait introduire Aristophane dans les classes; il était donc obligé de prendre, parmi les comédies d'Aristophane, non pas la plus belle, mais la seule qui pouvait être mise sans danger sous les yeux des jeunes gens; l'édition étant exclusivement destinée aux écoles, les notes étaient presque exclusivement critiques et philologiques; la traduction devait, pour les mêmes raisons, être autant que possible littérale. Il ne pouvait en être ainsi des *Grenouilles*. Cette comédie « une des œuvres les plus merveilleuses de la littérature classique et peut-être la plus grande création dramatique qui ait jamais été portée sur la scène d'aucun théâtre », pouvait-on la traduire en prose sans la dépouiller aussitôt de sa valeur littéraire? Ne fallait-il pas essayer de reproduire la brillante poésie d'une des plus belles comédies d'Aristophane, de donner au moins quelque idée des richesses poétiques que renferme un tel chef-d'œuvre?

La traduction est précédée d'une longue introduction historique qui a pour objet de « mettre le lecteur dans les conditions psychologiques dans lesquelles se trouvait l'Athénien qui assistait à la représentation des *Grenouilles* ». Cette introduction n'est guère qu'une reproduction de celle que Th. Kock a mise à son édition des *Grenouilles*. M. C. le reconnaît lui-même (p. 36, n. 2) et il estime que personne ne pourra lui en faire un reproche. Sans doute, on ne lui en fera pas un reproche; on lui aurait su gré cependant d'avoir fait une œuvre personnelle. Je ne veux pas médire de l'œuvre de Kock sur Aristophane; ce savant a édité les *Cavaliers*, les *Nuées*, les *Oiseaux* et les *Grenouilles;* ce sont là de bonnes éditions de classe, très au courant sans doute, mais peu originales; Kock n'a pas fait faire de progrès sérieux à la critique du texte; avec lui nous sommes loin de Meineke ou même de Velsen qui nous donne aujourd'hui une base solide pour l'établissement de ce texte. On est porté aujourd'hui, en France et en Italie, à s'exagérer le mérite des éditions de Kock et surtout la valeur des longues introductions qu'il a mise en tête de chacune des quatre comédies qu'il a éditées. Tout n'est pas bon à prendre dans ces préfaces. Kock nous présente en maint endroit un Aristophane de convention assez différent de ce que fut véritablement le poète. Est-il bien exact de dire, par exemple [1], qu'« Aristophane avait l'âme trop noble pour piétiner sur un « lion mort » ? M. C. ne répète pas cette phrase qui prête un peu au

---

Franchetti, *Le Nuvole d'Aristofane*, traduction précédée d'une introduction par D. Comparetti (Cf. *Rivista di filologia*, XIII, p. 88).

1. *Die Froesche, Einleitung*, § 19.

sourire, mais il reproduit toute la discussion de Kock [1]. Je le renvoie à ce qu'a dit Müller-Strübing sur cette question [2]. Nous avons d'ailleurs dans les *Grenouilles* même un exemple de ce prétendu respect d'Aristophane pour ses ennemis qui ne sont plus. Clisthène était mort depuis peu au moment de la représentation des *Grenouilles* (v. 422 et suiv.), et très probablement, comme le croient Kock et M. C., il avait été tué aux Arginuses en combattant pour son pays [3]; est-ce qu'Aristophane témoigne le moindre respect pour sa mémoire [4]?

M. C. a cru devoir ajouter à ce que dit Kock quelques explications destinées à faire un peu connaître au lecteur les traits essentiels de la constitution athénienne; en plusieurs endroits, il a commis des erreurs; on ne peut pas dire que Solon a institué les quatre tribus qui existaient en Attique avant l'institution des dix tribus par Clisthène (p. 12); que, pour former le Conseil des Cinq-Cents, chaque tribu *élisait* 50 d'entre ses membres (p. 13).

L'auteur ne faisant qu'une œuvre de vulgarisation, on ne peut que lui demander d'être au courant et il l'est généralement; il connaît les éditions des *Grenouilles* données par Kock, Velsen, Merry, ainsi que celles de Fritzsche et de Meineke; il cite même le travail de Wecklein sur les ἐξόμνια d'Eschyle.

La traduction paraît faite avec assez d'habileté. Pour traduire le trimètre iambique, l'auteur a choisi cet endécasyllabe qui, depuis Dante, tient une place si importante dans la poésie italienne; pour les grands vers tels que le tétramètre trochaïque, le tétramètre anapestique, il a choisi l'alexandrin ou septénaire redoublé. Mais tous ces vers ne sont pas rimés, ce sont des vers *blancs* ou, comme disent les Italiens, des vers *sciolti*. L'endécasyllabe non rimé (verso sciolto) a été employé dès le XVIe siècle par Annibal Caro pour reproduire dans la littérature italienne l'hexamètre des Grecs et des Latins; depuis le XVIe siècle Parini, Monti, Ugo Foscolo surtout ont donné quelques beaux modèles de ce vers; enfin aujourd'hui Carducci a montré une grande prédilection et pour l'endécasyllabe non rimé et pour tous les autres vers du même système. Le choix de l'endécasyllabe s'imposait donc véritablement à M. C. et on doit féliciter cet auteur d'avoir pour un travail de ce genre rejeté le fardeau de la rime, puisque cet exemple lui avait déjà été donné par plusieurs des grands poètes de l'Italie. Mais si l'endécasyllabe peut reproduire d'une façon assez satisfaisante le trimètre iambique, il n'en est pas ainsi pour les autres vers. Un traducteur n'est pas comme un poète qui n'obéit qu'à son inspiration; dans l'instrument qui est entre ses mains, un Leopardi, un Carducci saura trouver tous les effets qu'il voudra rendre. Un traducteur est plus gêné. Je prends un exem-

1. P. 41.
2. *Aristophanes und die historische Kritik*, p. 122 et suiv.
3. Voir la note de Kock au v. 422 et Castellani p. 73, n. 3.
4. V. 48, 57 et 422.

ple[1]. Est-il possible de trouver dans toute la métrique moderne l'équivalent de ce grand tétramètre anapestique qui peut avoir jusqu'à 22 syllabes? Est-il possible de rendre dans une traduction les effets que les poètes anciens ont su tirer de ce vers? C'est un mètre de marche, fortement cadencé, tantôt il peut indiquer une marche rapide, d'autres fois, au contraire, il est majestueux et solennel. Est-ce que l'alexandrin pourra rendre ce magnifique vers (1004) par lequel le chœur s'adresse à Eschyle et le convie à parler :

Ἀλλ', ὦ πρῶτος τῶν Ἑλλήνων πυργώσας ῥήματα σεμνά.

M. Castellani traduit :

Ma tu, de' Greci il primo — a formare vocaboli
Sublimi come torri.

Cette traduction est bonne assurément, mais fait-elle seulement soupçonner tout ce qu'il y a de majesté dans ce grand vers uniquement composé de syllabes longues à l'exception de l'anapeste obligatoire du septième pied?

Albert Martin.

---

144. — R. Cagnat. **Cours élémentaire d'épigraphie latine.** Paris, Thorin, 1886. 1 vol. in-8. Prix : 6 francs.

Voici un excellent livre, et qui rendra de grands services. Dès son apparition, il est dans toutes les mains, car il répond à un besoin réel. Il n'existait pas, jusqu'à ce jour, en France, d'ouvrage élémentaire mettant les principes de l'épigraphie romaine à la portée du public, des étudiants, des élèves mêmes de nos Lycées. Aussi, sans nous attarder à relever quelques détails contestables dans cette première synthèse de la science, nous ne lui ferons qu'un reproche. C'est de ne pas répondre complètement au besoin qu'elle doit satisfaire. L'ouvrage, et l'auteur le sait bien, n'est pas un *manuel d'épigraphie;* c'est simplement le *Cours* de première année professé par M. C. à la faculté des Lettres de Douai, cours qui correspond étroitement à la conférence de première année que nous faisait jadis M. Desjardins à l'Ecole des Hautes-Etudes. Il nous paraît donc nécessaire que M. C. continue à publier les cours des années suivantes, qui doivent compléter celui-ci.

Un cours d'épigraphie doit avoir pour but de mettre l'élève, supposé pourvu d'une bonne connaissance de la langue et des institutions des Romains, en état de lire et de comprendre toute inscription qui ne présente pas de difficultés insolubles. Or, celui qui saura par cœur l'ouvrage de M. C. sera arrêté fréquemment, par exemple, à la première

1. Un trait caractéristique : la traduction de M. C. a près de 400 vers de plus que la comédie d'Aristophane, 1914 contre 1533.

inscription militaire. *Le livre n'a pas un mot pour l'armée ni les flottes.* On n'y apprend ni les noms des légions, ni leur mécanisme et leur date, ni la manière dont ils s'écrivent, ni les grades et la façon dont les inscriptions les indiquent, rien enfin de ce qui est nécessaire pour lire un sixième des textes lapidaires connus. Rien non plus pour aider à lire les noms des provinces, des cités, l'indication de leur condition, rien en un mot, sur l'épigraphie géographique de l'Empire. Il en est un peu de même pour les dieux : le paragraphe consacré aux *Dédicaces* est tout à fait insuffisant. C'est un peu le défaut de tout l'ouvrage, et mêmes des appendices relatifs aux noms, honneurs et titres des empereurs. Enfin il n'eût pas été mal de parler des inscriptions en elles-mêmes, de ceux qui les gravaient, de leur matière, de plusieurs détails enfin qui ne sont pas sans intérêt, même au point de vue le plus étroit. Le livre de M. C. entr'ouvre une des portes du domaine épigraphique plutôt qu'il ne le fait visiter au lecteur.

M. C. a cependant raison de penser qu'un cours d'épigraphie ne doit pas être un *Manuel d'antiquités*. Wilmanns l'avait vu avant lui, et, se bornant, dans ses *Exempla*, à prendre des inscriptions typiques de chaque espèce, à les ranger méthodiquement dans une classification bien choisie, il avait fait une œuvre utile qui fut notre premier guide à tous. Mais l'ouvrage de Wilmanns suppose, d'une façon presque nécessaire, un enseignement oral. Possédât-on parfaitement son Marquardt-Mommsen ou le *Handbuch* le plus complet que l'on voudra imaginer, il y a encore, entre ces notions qu'il nous donne et leur traduction épigraphique, un espace que rien ne vient combler. Enfin, pour la lecture même des textes, un dictionnaire des abréviations et des sigles serait de toute nécessité. M. C. nous le promet (p. VIII), et nous enregistrons cette promesse.

Pour le moment, il ne nous donne, en somme, que le mécanisme des noms, très, peut-être, trop en détail, le *Cursus honorum*, les noms et les titres des empereurs et des princes, et des aperçus plus ou moins développés sur les diverses espèces d'inscriptions. Évidemment, répétons-le encore, cela ne suffit pas. L'auteur a rempli, avec sa science et sa distinction habituelles, les divisions de son plan. Mais c'est le plan qui ne constitue pas celui d'un manuel, même élémentaire.

Tel qu'il est, ce cours d'épigraphie n'en rendra pas moins le grand service de mettre dans les mains de tous ce qui était le partage d'un petit nombre. C'est déjà un grand point qu'on n'y puisse guère noter d'autres taches que des lacunes; et le succès qui lui est dû l'amènera, nous l'espérons, bien vite à une seconde édition, qui, si elle est encore meilleure, devra être aussi plus complète.

M. Cagnat a terminé son livre par deux chapitres très bien faits sur la *Restitution des inscriptions mutilées* et sur la *Critique des Inscriptions*.

M. R. DE LA BLANCHÈRE.

145. — H. Lauret. **De Perturbationibus animi Stoïci quid senserint,** in-8, Berger-Levrault, Nancy, 1885.

On sait quelle influence ont exercée chez les Grecs et chez les Romains, au moyen-âge et dans les temps modernes, les doctrines stoïciennes. Malheureusement, il ne nous est resté aucun ouvrage de Zénon, de Cléanthe, de Chrysippe, de Diogène de Babylonie, d'Antipater de Tarse, de Panétius, de Posidonius qui ont fondé l'école ou en ont été les représentants les plus autorisés avant l'ère chrétienne. Aussi, malgré les nombreux travaux auxquels il a donné lieu, le stoïcisme est peut-être encore, des grandes doctrines antiques, celle que nous connaissons le moins. M. Lauret, entreprenant de traiter des passions chez les Stoïciens, a abordé une de leurs théories les plus intéressantes, les plus importantes et les moins exactement connues.

M. L. cite, parmi les modernes, MM. Zeller, *Philos. Græcorum*, et Brochard, *de Assensione quid Stoïci senserint*, sans nous donner aucune autre indication qui nous permette de vérifier aisément ses emprunts. Parmi les anciens, il cite Cicéron, Sénèque, Epictète, Plutarque, Marc-Aurèle, Galien, Sextus Empiricus, Diogène Laerce, Lactance, Stobée. Nulle part, M. L. n'indique les éditions auxquelles il a emprunté ses citations. Il serait cependant bien important de le faire, quand il s'agit de textes comme ceux du Pseudo-Plutarque, de Galien, de Diogène et de Stobée sur lesquels les savants, malgré les remarquables travaux de la critique moderne, sont encore bien loin d'être d'accord. En outre, les renvois sont souvent insuffisants. M. L., en effet, cite le 3e et le 4e livre des *Tusculanes* (p. 6 et 26), le 3e et le 5e du *De Finibus* (p. 6), les *Lettres de Sénèque*, les livres III, IV et V du *De Placitis Platonis et Hippocratis* (p. 12, 16, 17, 20) sans indiquer ni le chapitre, ni le paragraphe auxquels il se réfère. Quand il fait suivre la première indication d'une seconde, les vérifications ne sont guère plus faciles. Pour les *Tusculanes*, par exemple, il met ordinairement un numéro après la mention du livre, mais sans nous dire s'il s'agit des chapitres ou des paragraphes. A la page 32 seulement [1] nous trouvons une indication (IV, 58) qui nous avertit de chercher le paragraphe, puisque le nombre des chapitres de ce livre n'est que de 38. Mais ce n'est pas toujours au paragraphe qu'il faut se reporter pour les autres citations : le texte indiqué, par exemple, p. 13, n. 5, se trouve non § 26, mais chap. xxvi, § 57. Pour le *De Finibus*, M. L. indique une fois le chapitre et le paragraphe (p. 10) ; ailleurs, il ne met qu'une seule indication sans nous dire s'il s'agit de l'un ou de l'autre. Les *Académiques* sont citées trois fois; la première et la troisième (p. 5 et 11), nous ne trouvons encore qu'un seul numéro qui, vérification faite, vise le chapitre; la seconde (p. 10), il est fait mention du chapitre et du para-

1. Nous trouvons bien à la page 18, § VI, 81 ; mais le renvoi à un 6e livre des *Tusculanes* nous met en garde contre la seconde indication.

graphe. M. L. mentionne de même à propos du *De Ira*, le livre auquel il renvoie en faisant suivre cette indication d'un seul numéro qui se rapporte au chapitre; mais il ne nous le dit pas et néglige d'indiquer le paragraphe, alors que certains chapitres comme le 16e du livre Ier, n'en contiennent pas moins de 32. Lactance n'est cité qu'une seule fois (p. 12) et M. L. nous renvoie VI, 15 sans nous faire même connaître à quel ouvrage de Lactance est empruntée la citation. Stobée est mentionné quatre fois; dès la première page de son livre, M. L. nous renvoie II, 160, et c'est seulement à la page 18 que se trouve l'indication *(Eclo. II. 170)* de l'ouvrage consulté par lui.

Un certain nombre des autres renvois de M. L. sont inexacts. Nous trouvons, p. 9, l'indication suivante : *Tusc. IV, 5;* or, ce qui précède vient du ch. V, § 9 et ce qui suit du ch. VI, § 11 sqq. M. L. met entre guillemets (p. 6, n. 4) une citation qui n'est pas textuelle, etc. Voici qui est plus grave : M. L. cite le *De Fato* une seule fois, p. 37, et c'est sur l'interprétation qu'il donne du ch. XVIII, que repose essentiellement la critique qu'il adresse au stoïcisme; mais il se trouve qu'il attribue justement à Chrysippe une opinion contraire à celle qui résulte manifestement des premières lignes du chapitre : *Chrysippus autem cum et* NECESSITATEM IMPROBARET, etc. M. L. donne (p. 11) une définition de l'ἡγεμονικόν qu'il rapporte à Diogène Laerce (VII, 30). Or, on trouve bien dans Diogène quelque chose d'à-peu près analogue, quant au sens, au § 159; mais la définition donnée est prise textuellement dans le Pseudo-Plutarque (Pl. Ph. IV, 21, 1). Enfin Stobée (II, 160) définit l'ὁρμή de la manière suivante : φορὰ ψυχῆς ἐπί τι ; quelques lignes plus loin on peut recueillir en prenant, comme le remarque Zeller (III, 1, p. 224, n. 1), l'explication la plus vraisemblable du texte, une définition de l'ἀφορμή qui est φορὰ διανοίας ἀπό τινος. Or, M. L. réunit les deux passages et définit ainsi l'*appetitus :* φορὰ ψυχῆς ἐπί τι καὶ ἀπό τινος, définition qu'il attribue à Stobée, mais qui, en réalité, ne lui appartient pas et semble d'ailleurs renfermer deux éléments contradictoires.

M. L. met sur le même plan tous les textes qu'il cite. Or, il est trop évident que tous n'ont pas la même valeur historique. Sénèque, Epictète et Marc-Aurèle sont des Stoïciens qui ont exposé des doctrines qualifiées par eux de stoïciennes; mais ces doctrines sont-elles celles des premiers représentants de l'école? M. L. attribue à Plutarque le *De Placitis Philosophorum*, alors qu'aucun critique, à notre connaissance, ne doute actuellement qu'il ne soit pas de cet auteur. M. L. ne nous dit pas d'ailleurs pour quelle raison il se croit permis d'invoquer le témoignage du Pseudo-Plutarque. Plutarque lui-même et Galien sont des ennemis du stoïcisme, Lactance est un ennemi de la philosophie; M. L. ne nous donne pas les raisons qui l'ont porté à ajouter foi à ces auteurs. Diogène et Stobée sont des compilateurs dont la compétence et la bonne foi ont été contestées; le pre-

mier est postérieur de cinq siècles, le second de huit siècles aux premiers Stoïciens. Aussi leurs ouvrages ont-ils donné lieu en Allemagne et même en France à de nombreux travaux dans lesquels on a essayé de déterminer les sources auxquelles ils ont puisé. Nietzsch, Freudenthal, Valentin Rose, V. Egger, Volkmann, Wachsmuth, Diels et Thiaucourt, pour ne citer que quelques noms, ont émis sur ce sujet des opinions qu'on peut combattre, mais qu'il n'est pas permis d'ignorer, quand on veut utiliser l'un ou l'autre de ces auteurs.

Enfin Cicéron lui-même a été, comme historien de la philosophie, fort diversement apprécié. La plupart des critiques allemands, adoptant l'opinion de M. Mommsen, en font assez peu de cas; M. Thiaucourt a, en partie, accepté leurs conclusions dans un ouvrage récent. On peut soutenir qu'ils n'ont pas raison — et nous avons essayé nous-même de le montrer ailleurs; — mais il n'est pas permis d'invoquer le témoignage de Cicéron sans indiquer auparavant ce qu'on pense à ce sujet. M. L. n'y songe pas; il va même (p. 24) jusqu'à faire de Cicéron un stoïcien! Ce n'est pas tout; il faut tenir compte, à propos de Cicéron, non-seulement des sources auxquelles il a puisé, mais encore des personnages qu'il met en scène et auxquels il donne un langage approprié au caractère qu'il leur attribue. Caton (Fin. III) est un stoïcien rigide qui ne recule même pas devant les Paradoxes; Varron (Ac. post I) est chargé d'exposer les idées de l'éclectique Antiochus et il attribue à l'ancienne académie la doctrine que M. L. (p. 11) cite comme stoïcienne [1]. — Pison (Fin. V) expose encore les opinions d'Antiochus, qui peut être considéré comme un allié *(Germanissimus)* des Stoïciens, mais non comme un pur Stoïcien. Cicéron parle en son propre nom dans les *Tusculanes* où il se propose, à un moment donné, non de reproduire le stoïcisme, mais d'emprunter le langage de tout le monde. Il prend encore la parole dans les *Académiques* (II, 31, 105) et aussi, ce semble, dans le *De Fato;* dans l'un et dans l'autre cas, il suit les Académiciens et il se pose en adverversaire du stoïcisme. Encore une fois, nous ne croyons pas qu'il soit impossible de tirer de Cicéron une exposition fidèle du stoïcisme : mais il faut pour cela ne pas accorder une égale confiance à tous les textes; il faut faire œuvre de critique.

M. L. eût pu d'ailleurs trouver beaucoup de textes, plus probants que ceux qu'il a invoqués, chez Cicéron, chez Plutarque, dont il ne cite qu'une seule fois et dans la conclusion les *Notions communes*, dont il ne mentionne même pas les *Contradictions des Stoïciens;* chez Diogène et chez Stobée. Il semble, en outre, que pour faire œuvre d'historien, il eût dû rappeler au moins les travaux de Juste Lipse, de Ravaisson, de Ritter, de Heinze *(Stoïcorum de affectibus doctrina, Berol. 1861)* et indiquer ensuite ce qu'il voulait ajouter aux résultats déjà obtenus. Il eût été nécessaire aussi de rechercher ce qu'avaient enseigné sur ce sujet

1. Nous ne nions pas que cette distinction de la matière et de la forme appartienne en propre aux Stoïciens, mais ce n'est pas ce qui résulte du texte.

Platon et Aristote, pour déterminer ce qui appartient en propre aux Stoïciens. Il eût fallu réunir les textes de manière à faire plus exactement la part de chacun des représentants de l'école dans la constitution de la doctrine. Il n'eût pas fallu laisser de côté Panétius et surtout Posidonius qui déclare, contrairement aux premiers Stoïciens, que les passions ne sont pas des jugements [1]. On se demande enfin pourquoi M. L. laisse de côté la classification stoïcienne des passions qui ne manque cependant pas d'intérêt.

En résumé, la question reste tout entière à étudier. On comprendra aisément que nous ne disions rien des objections que M. Lauret a cru devoir adresser à une doctrine qu'il n'a exposée ni exactement, ni complètement.

F. PICAVET.

---

146. — **Beitræge zur germanischen Privatrechtsgeschichte** von Dr. Jos. KOHLER, heft 1, 2. Urkunden aus den antichi archivi Veronesi alla biblioteca comunale di Verona herausgegeben und mit Annotationen und Rechtsausführungen versehen von Dr. Jos. KOHLER, Würzburg, 1883-1885; IV-54 et VIII-50 pages, in-8.

Le Dr Kohler publie sous ce titre une série d'actes choisis avec beaucoup de tact, transcrits avec grand soin et abondamment annotés. Je ne connais aucune publication de chartes pourvue d'un commentaire aussi précieux pour l'histoire du droit. Contrats de vente et d'échange; sentence arbitrale (de l'an 1164); donation avec launegild des années 762, 780; donation de l'an 833; actes divers relatifs à des emphytéoses, etc.; tels sont les documents qui nous sont offerts : quelques-unes de ces pièces (VIIIe-XIIe siècle) prennent rang à côté des plus anciennes que nous possédions sur le droit lombard. De bonnes tables rendent les recherches faciles.

P. V.

---

147. — **Jean-Baptiste Tavernier écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du grand électeur,** d'après des documents nouveaux et inédits, par Charles JORET, professeur à la faculté des lettres d'Aix. Paris, librairie Plon, 1886, in-8 de x-413 p. 7 fr. 50.

De même que M. Joret a consacré un gros volume à Tavernier, je consacrerai un long article à son travail, car ce travail est d'une importance exceptionnelle. Comme l'excellent biographe le dit, au début de sa *Préface*, « Tavernier est sans contredit l'un des plus grands voyageurs français du XVIIe siècle, et cependant c'est l'un des plus inconnus,

1. Le texte qui met cette opposition en lumière se trouve précisément chez Galien (de Plac. Pl. et Hipp. V, 1, 429, et IV, 3, 139) que M. L. a fréquemment cité,

sinon le plus inconnu de tous; aucun contemporain n'a raconté sa vie, et les articles que lui ont, depuis sa mort, consacrés les Dictionnaires biographiques, sont pleins de renseignements erronés et souvent contradictoires. Ainsi l'on n'a pas encore établi, d'une manière précise, en quelle année le hardi voyageur se rendit en Orient pour la première fois, et l'on discute encore sur le lieu où il a terminé sa longue carrière ». M. J. nous apprend que d'abord il avait songé à écrire une simple notice sur un point spécial de la vie de son héros. « Je n'avais pas eu à l'origine un dessein aussi ambitieux ; je ne m'étais proposé que de raconter, d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Aix, l'épisode, resté inconnu en France, du voyage de Tavernier auprès de Frédéric-Guillaume en 1684; mais quand, en étudiant sa vie de plus près, j'ai vu qu'elle renfermait tant de points obscurs et que si souvent la légende s'y est substituée à la vérité, j'ai pensé qu'il y avait intérêt — des conseils bienveillants m'y ont encouragé [1] — à rendre aux faits leur physionomie véritable et à écrire, ce qu'on n'a point tenté jusqu'à présent, une biographie complète d'un des plus intrépides voyageurs que la France ait eus ».

L'auteur s'excuse ensuite (p. III) d'avoir laissé subsister dans son travail quelques lacunes : « Il était difficile qu'il en fût autrement; des documents manquent aujourd'hui, qu'il eût été facile de consulter autrefois; la destruction, sous la Commune, des registres du temple de Charenton, a rendu, par exemple, impossible de fixer d'une manière certaine la date de la naissance et du mariage de Tavernier ; bien des écrits contemporains aussi, qui parlaient du célèbre voyageur, sont maintenant peu connus ou introuvables; j'ai fait ce qui dépendait de moi pour me procurer ceux qui existent encore ou sont accessibles; j'ai fouillé dans les collections qui étaient à ma disposition, en particulier aux Archives et à la Bibliothèque nationale, ainsi qu'à la Bibliothèque de l'Arsenal; j'ai reçu de Copenhague, d'Uzès, surtout de Moscou et de Lausanne des documents précieux ». Naturellement M. J. n'a pas négligé les documents des *Archives secrètes* de Prusse publiés à Berlin dès 1849 et restés jusqu'ici entièrement ignorés en France, documents qui confirment ou expliquent les faits révélés par le manuscrit de la Méjanes. Il est inutile d'ajouter que le consciencieux chercheur s'est beaucoup servi des ouvrages publiés par Tavernier et qu'il y a trouvé presque tous les renseignements nécessaires pour reconstituer la plus grande partie de sa biographie pendant sa jeunesse et son âge mûr. Les livres des contemporains, notamment ceux de Chappuzeau, les recueils périodiques de l'époque, notamment le *Mercure galant*, ont fourni diverses indications sur la dernière période de la vie de l'intrépide voyageur.

L'ouvrage se divise en trois livres : *Les voyages en Orient*, 1605-

1. J'avoue — et devant le résultat obtenu je m'en félicite pleinement — j'avoue, dis-je, que j'ai fort insisté auprès de M. Joret pour qu'il donnât à son étude sur Tavernier tous les développements d'une grande monographie.

1668; *Tavernier et Louis XIV*, 1668-1684; *Tavernier et le grand Electeur*, 1684-1689. A la suite du livre III nous trouvons un appendice formé de pièces justificatives et une *Bibliographie* contenant la liste des éditions françaises des *Voyages et relations* de Tavernier et celle des Traductions diverses des Voyages.

Nous allons examiner successivement les trois livres, en insistant sur les choses nouvelles que chacun de ces livres renferme.

Une grande obscurité entoure l'histoire de la famille des Tavernier : Gabriel, le père du célèbre voyageur, était, nous le savons par le témoignage de son fils, originaire d'Anvers ; il vint, avec ses deux frères, Melchior [1] et Nicolas, se fixer à Paris vers la fin du xvie siècle. Il épousa Suzanne Tonnelier qui lui donna au moins quatre enfants, Melchior, Jean-Baptiste, Gabriel et Daniel [2].

Jean-Baptiste naquit en 1605 ; on ignore en quel jour, en quel mois. Il n'est plus possible de fournir ces indications, que les auteurs de la *France protestante*, alors qu'il en était encore temps, ont négligé de relever sur les registres du temple de Charenton. De ses vingt-cinq premières années, on connaît seulement ce que Tavernier nous a appris dans le *Dessein de l'auteur*, espèce d'autobiographie qu'il a mise en tête de ses *Six voyages ;* on n'y trouve aucun renseignement ni sur son enfance, ni sur ses études [3]. Il eut, dès sa plus tendre enfance, la vocation des voyages; il l'a déclaré lui-même en ces termes : « Si la première éducation est comme une seconde naissance, je puis dire que je suis venu au monde avec le désir de voyager ». M. J. le suit dans ses courses de jeunesse (il avait quinze ans quand il les commença) en Angleterre, en Flandre, en Bohême, où, sous les ordres du colonel Brenner, il prit part à la bataille de la Montagne-Blanche (8 novembre 1620), en Autriche et Hongrie, où il fit plusieurs campagnes contre les Turcs, en Italie, où il visita Venise, Mantoue, Rome, Naples, Florence, Pise, Livourne, enfin Gênes, où il s'embarqua pour Marseille. Il traversa Paris, pour ainsi dire, et, gagnant la Suisse, descendit le Rhin jusqu'à Strasbourg, vit Munich, Nuremberg, Prague, Cracovie, Varsovie, Ra-

---

1. M. J. a ignoré que Melchior fut un des correspondants de Peiresc. On conserve, à la bibliothèque de Carpentras, dans le registre VI des minutes (f. 303-321) une vingtaine de lettres adressées de décembre 1622 à novembre 1636, par le grand érudit provençal « à Monsieur Tavernier, marchand imprimeur ordinaire du Roy en taille doulce à Paris aux Espis d'Or regardant le pont de bois ». Tavernier, à la fois graveur et marchand d'estampes, était à Paris l'agent ordinaire des commissions de Peiresc et de Rubens. M. J. aurait pu citer sur l'oncle de son héros une notice biographique d'Edouard Fétis dans les *Artistes belges à l'étranger* (t. II, p. 360).

2. La *France protestante* suppose et la *Nouvelle Biographie générale* affirme que Gabriel fut orfèvre et s'établit à Uzès. Ceci est en contradiction avec les documents : les archives d'Uzès font bien mention d'un Tavernier, orfèvre en cette ville au xviie siècle, mais elles l'appellent Maurice et non Gabriel. Maurice est peut-être un quatrième frère de Jean-Baptiste.

3. Je ne sais, dit M. J. (p. 6, note 2), où Nagler a pris que J.-B. Tavernier fut instruit par son père dans l'art du dessin.

tisbonne, où il était en 1630, et non en 1636, comme l'ont avancé la plupart des biographes [1]. Ce fut vers le mois d'octobre de 1630 qu'il quitta la ville impériale pour effectuer son premier voyage en Orient. La claire et vive analyse que donne M. J. des récits de Tavernier permet au lecteur de parcourir très agréablement, sur les pas de l'explorateur, la Turquie et la Perse [2]. Le second voyage en Orient (1638-1642) nous amène dans le royaume de Golconde. Nous revoyons l'Inde et, de plus, Java et Bantam dans la relation du troisième voyage (1643-1649). Le quatrième voyage (1651-1656) [3] nous fait passer par Bagdad, Bassora, Ormuz, Madras, Surate, Ispahan, Smyrne, etc. Le cinquième voyage commence au mois de février 1657 et nous met en présence de Chah-Abbas II et d'Aureng-Zeb. Tavernier, après avoir épousé dans le temple de Charenton, en 1662 [4], Magdeleine Goisse, fille d'un joaillier, entreprit son sixième et dernier voyage en Asie : il partit de Paris le 27 novembre 1663 et rentra dans cette ville le 6 décembre 1668, disant, à cette occasion, en un langage d'une simplicité qui, selon la remarque de M. J. (p. 207), ne manque pas de noblesse : « Mes premières pensées, en me voyant à Paris de retour de mon sixième voyage, furent de rendre grâces à Dieu de m'avoir conservé parmi tant de périls que j'ay courus par mer et par terre et dans des régions si éloignées l'espace de 40 années ».

L'anoblissement de Tavernier ouvre le livre II. M. J. signale la bienveillance avec laquelle Louis XIV accueillit le voyageur qui avait « fait plus de 60,000 lieues par terre pour son service » et qui, le premier, avait révélé à la France les richesses immenses de l'Asie. Il donne de curieux détails sur la baronnie d'Aubonne, dans le canton de Vaud, achetée par Tavernier, le 28 avril 1670, du marquis de Montpouillan pour le prix de 43,000 écus blancs [5]. Ce fut dans cette terre « riante et

1. *Biographie universelle*, *France protestante*, *Nouvelle biographie générale*, etc.

2. Tantôt, au sujet de ce voyage et des voyages suivants, M. J. corrige des erreurs de Tavernier (pp. 21, 48, 54, 81, 124, 172, 190), tantôt des erreurs de la *France protestante* (pp. 22-23, 41), de la *Nouvelle biographie générale* (p. 172).

3. A la *Table des matières* (p. 411) les dates extrêmes sont quelque peu différentes : 1652-1657. Il y a là quelque faute d'impression, car à la page 142 M. J. dit que, suivant toute vraisemblance, Tavernier ne revint pas à Paris avant l'automne de 1655.

4. M. J., qui aime les indications précises, regrette que MM. Haag aient oublié de donner la date du jour du mariage.

5. L'auteur retrace (p. 215-217) l'histoire complète de la baronnie d'Aubonne successivement possédée par les comtes de Gruyère (1397-1553), par Nicolas de Meggen, avoyer de Lucerne (1554-1558), par Jean de Lettes, évêque de Montauban, qui s'était réfugié en Suisse après avoir embrassé la réforme (1558), par François de Lettes, fils du prélat et d'Armande de Durfort (jusqu'en 1583), par Wilhem de Vuillermin, seigneur de Montricher (janvier 1585), par Jean Henri Lochmann, banneret de Zurich (mai 1585), par François Villain, bourgeois de Genève (décembre 1592), par Théodore de Mayerne, premier médecin des rois d'Angleterre Jacques Ier et Charles Ier (octobre 1620), par Armand de Caumont, marquis de Montpouillan, héritier de sa femme Adrienne de Mayerne (1662). M. J. a pu, tant il a soigneuse-

fertile » que le « seigneur baron d'Aubonne » écrivit ses mémoires, car M. J. établit, en invoquant le témoignage même de Tavernier, que ce dernier avait *mis au net* les mémoires de ses voyages. Citons cet intéressant exposé de la question (p. 219) : « Sans tenir compte de ses affirmations si formelles, tous les biographes de Tavernier ont admis qu'il n'avait point rédigé lui-même ses *Relations*, et que, sous leur forme actuelle, c'était, non son œuvre, mais celle d'une plume étrangère. Chappuzeau, écrivait au siècle dernier Jean Senebier, eut occasion de voir Tavernier à Genève et surtout à Aubonne; il écrivit sous sa dictée ses voyages, dont la première édition parut en 1675. Weiss, dans la *Biographie Didot* [1], les frères Haag eux-mêmes, cependant si judicieux et si bien informés, n'ont pas mieux traité le marchand voyageur; tous sont unanimes à répéter cette assertion, qu'on trouve déjà dans le *Dictionnaire* de Bayle, et qui avait cours à la fin du XVIIe siècle, à savoir que les relations de Tavernier n'étaient point son œuvre, mais celle de son coreligionnaire Chappuzeau et du secrétaire de M. de Lamoignon. On peut être surpris qu'un fait pareil, en opposition si manifeste avec ce que rapporte Tavernier, ait pu s'accréditer; on le comprendra sans peine cependant, quand on saura que cette assertion vient du principal intéressé, et n'a pu être contredite par Tavernier ».

Cela, ajoute M. J. (p. 220), « m'amène naturellement à parler de Chappuzeau, le rédacteur supposé des *Relations*, et de ses rapports avec le grand voyageur, dans la vie duquel ils occupent pour longtemps une place considérable ». Presque tout le chapitre II du livre II est consacré à Chappuzeau, et, pour nous le bien faire connaître, M. J. s'est servi surtout, comme pour Tavernier, des propres ouvrages de l'étrange personnage, Parisien dont on a si longtemps fait un Genevois [2]. En ce qui regarde la part prise par Chappuzeau aux six voyages, part démesurément grossie par trop d'écrivains, et notamment par Jurieu [3], on

ment étudié la question, rectifier les erreurs des écrivains nationaux, tels que les auteurs du *Dictionnaire historique de la Suisse* (1788) et les auteurs du *Dictionnaire historique du canton de Vaud* (1870).

1. Légère inadvertance. L'article de Weiss appartient à la *Biographie Michaud*. L'article *Tavernier*, dans la *Nouvelle Biographie* générale, est signé des initiales *S. R.*, qui signifient Sébastien Rhéal.

2. La partie bibliographique de la notice sur Chappuzeau est neuve en quelques points, comme on peut en juger par cette note (p. 225) : « Nous savons, par son propre témoignage, qu'il quitta Paris *sa ville natale*, le quinzième de mars 1669. *Suite de l'Europe vivante, contenant la relation d'un voyage fait en Allemagne aux mois d'avril, may, juin, juillet et aoust de l'an* M. DC. LXIX, p. 9. Aucun des biographes de Chappuzeau ne parle de ce curieux ouvrage, qu'un heureux hasard m'a fait découvrir à la Bibliothèque nationale; il est vrai, comme je l'ai fait remarquer, qu'ils ne distinguent pas davantage les deux premières parties de l'*Europe vivante*. Chappuzeau a donné, en 1673, à Paris, une seconde édition de la *Suite de l'Europe vivante*, sous le titre de l'*Allemagne, ou Relation nouvelle de toutes les cours de l'Empire*. »

3. « La gloire et les travaux de notre voyageur aventurier seraient demeurés ensevelis dans l'oubli, si cet Achille n'eust trouvé son Homère dans l'illustre

devra désormais adopter les conclusions de M. J. (p. 231) : « Tavernier n'était point écrivain de profession; il dut craindre que ses Mémoires fussent loin d'être irréprochables, sous la forme qu'il leur avait donnée ; dans ces conditions, il était naturel qu'il invoquât un secours étranger; il put dès lors demander à Chappuzeau de revoir son travail [1]. » En somme, Tavernier avait parfaitement le droit de dire, dans l'épître dédicatoire des six *Voyages* à Louis XIV : « J'espère que ces relations exactes et fidèles [2] que *j'ai écrites depuis mon retour sur les mémoires que j'avais recueillis*, ne seront pas moins utiles à ma nation que les riches marchandises que j'ai rapportées de mon voyage ».

Le livre III est fort important. On y remarque de bonnes pages sur les entreprises coloniales de la Prusse au xviie siècle, sur la compagnie de commerce brandebourgeoise des Indes Orientales, sur le voyage de Tavernier à Berlin en 1684, lequel avait été ignoré de tous les biographes, sur le favorable accueil qu'il reçut du Grand-Electeur, Frédéric-Guillaume, qui voulait en faire l'auxiliaire de ses projets de politique coloniale et l'envoyer en ambassade auprès d'Aureng-Zeb; il le nomma tout d'abord gentilhomme de sa chambre, puis chambellan et enfin lui donna place dans le conseil de marine. La profonde connaissance que possède M. J. de la littérature allemande lui a permis de consulter tous les ouvrages publiés en Prusse sur l'ambitieux électeur de Brandebourg et d'éclairer d'une vive lumière le journal inédit que Tavernier a laissé

M. Chappuzeau, qui a bien voulu travailler sur ses mémoires et donner quelque forme à cette matière confuse et plus hideuse que n'était le chaos ». Cette citation (p. 276) peint bien le terrible caractère de Jurieu.

1. M. J. repousse (p. 232) les reproches immérités adressés par certains biographes à Chappuzeau : « Dire, comme on l'a fait, en parlant de l'original des Mémoires, que Chappuzeau *gâta un texte naïf et simple, en y ajoutant les prétendus ornements de son mauvais style*, c'est mettre une hypothèse à la place de la réalité, et montrer qu'on n'a pas vu une ligne originale de Tavernier et fort mal lu les *Voyages de l'Europe vivante* ». M. J. vise ici la *Nouvelle Biographie générale* et ajoute : « La *Biographie Michaud* avait déjà dit : *il en diminua le mérite par les ornements qu'il voulut y introduire*, jugement que la *Biographie Didot* s'est bornée à paraphraser. M. J. relève ainsi (p. 240) une autre erreur de Weiss : « Au-dessous de ce « portrait [de Tavernier par Johann Hainzelmann] étaient inscrits les vers de Boileau qu'on a supposés être de 1668, mais qui comme le portrait qu'ils illustrent, ont dû être faits en 1679. Je donne ces vers tels qu'ils se trouvent au-dessous du portrait du *Recueil*. C'est peut-être la cheville *aujourd'hui* qui a fait croire à la *Biographie universelle* que ces vers étaient de l'année même du retour de Tavernier en France, c'est-à-dire de 1668 ». Autre erreur de la *Nouvelle Biographie générale* relevée (p. 260) : « C'est par une inadvertance vraiment inexplicable que la *Biographie Didot* le fait pousser jusqu'aux frontières de la Chine, et visiter les îles Célèbes et Sumatra ».

2. Tout le chapitre III du livre II montre combien ces deux épithètes sont justifiées. Ce chapitre, un des meilleurs de tout l'ouvrage, est intitulé : *De la valeur des voyages de Tavernier. Leur véracité et leur exactitude*. Le savant critique n'a pas eu de peine à réfuter (p. 244) la frivole assertion du *Longueruana* : « Il [Tavernier] disait que Chardin était un menteur; Chardin en disait autant de Tavernier, et ils avaient raison tous les deux » Ce n'est là qu'une vaine épigramme, une mauvaise plaisanterie.

de son voyage à Berlin et dont une copie complète est conservée à la Méjanes [1]. Grâce à ce document, où jour par jour l'ancien commerçant consigna ses dépenses et ses impressions, tout le temps qu'il passa à la cour de Brandebourg, M. J. a reconstitué, pour une grande partie de l'année 1684, la biographie de Tavernier. Il a souvent laissé la parole au narrateur lui-même et c'est double plaisir de lire, encadrées dans la prose de l'habile écrivain, les citations de Tavernier relatives à « l'épisode si curieux de son voyage à la cour de Frédéric-Guillaume et des autres princes allemands qu'il visita à son retour » [2], princes parmi lesquels je mentionnerai le duc de Zell, qui avait épousé une Poitevine, Eléonore Desmier d'Olbreuse, sur laquelle M. Horric de Beaucaire a publié (1884) une étude très attachante. N'oublions pas d'indiquer les objections de M. J. (p. 338) contre un récit de M. Gottfried Friedlænder (Bulletin mensuel de la Société de géographie de Berlin, 1849), au sujet de la pauvre figure faite par Tavernier à la cour de son protecteur : Un vieillard comme lui [il avait alors 79 ans] ne put, dit l'érudit allemand, « se trouver à son aise au milieu de la troupe des jeunes cavaliers qui la remplissaient ; objet d'intérêt tout d'abord, il aurait cessé bientôt d'inspirer la curiosité ; il aimait à raconter, mais ses récits ne se seraient pas toujours ressemblés ; par là, la confiance qu'il avait d'abord inspirée aurait diminué, et avec elle son crédit ; devenu même parfois un objet de raillerie, Tavernier aurait bientôt quitté la cour et le Brandebourg » [3]. C'est là un petit roman que l'ignorance des faits a pu seule inspirer à M. Friedlænder ; Tavernier ne resta pas assez longtemps à Berlin pour que son crédit ait pu si vite s'épuiser, et d'ailleurs,

1. Ms. sur papier de 52 folios, n° 591. En voici le titre : *Récit succinct du voyage que moy Tavernier ay fait partant de Paris le 19 avril 1684 pour aller auprès de Son Altesse Electorale de Brandebourg à Berlin.* On ignore ce qu'est devenu l'original. La copie d'Aix est parfois fautive et M. J. en a corrigé les imperfections.

2. Au sujet de la présence à Cologne en 1684 de M. de Tambonneau, attestée par le *Journal* de Tavernier, M. J. constate (p. 320) que Guérard (*liste des ambassadeurs*), qui met en 1681 la nomination de ce représentant du roi de France, désigne, à la date de 1683, de Croissy comme envoyé plénipotentiaire, ce qui, ajoute-t-il, « doit être une erreur ». Je le crois d'autant plus volontiers, que les listes de Guérard me sont plus suspectes et que j'ai eu plus souvent à y relever des méprises autant que des omissions. Aujourd'hui où des travaux si considérables s'accomplissent aux Archives des affaires étrangères, il serait facile d'établir une liste rigoureusement exacte de nos anciens ambassadeurs. Les publications présentes ou prochaines de MM. Armand Baschet (dont je tiens à saluer ici bien sympathiquement la mémoire), A. Geffroy, Girard de Rialle, Hanotaux, E. Lavisse, Morel Fatio, E. Rambaud, Albert Sorel, fourniraient tous les renseignements désirables.

3. M. J. dit en note (*ibid.*) : « Friedlænder, parmi les histoires qui auraient, paraît-il, provoqué l'incrédulité des courtisans de Frédéric-Guillaume, parle du récit de la chasse au cerf faite par le Grand-Mogol, à l'aide de faucons qui se roulent dans le sable et aveuglent les cerfs en le leur secouant dans les yeux. Cette anecdote paraît singulièrement apocryphe, puisque Tavernier fait, dans ses *Voyages*, un récit de cette chasse tout différent. »

ce ne fut pas dans la société des jeunes cavaliers de la cour, mais dans celle même des princes, comme nous l'apprend son *Journal*, qu'il vécut pendant son séjour dans la capitale du Brandebourg. »

Le chapitre sur les dernières années de Tavernier abonde en choses nouvelles et en piquantes rectifications. Nous assistons d'abord (2 janvier 1685) à la vente de la terre et baronnie d'Aubonne au marquis Henri Du Quesne, fils du célèbre amiral. Tavernier vendit cette belle propriété, non à la suite de mauvaises affaires et par nécessité, comme on l'a tant dit [1], mais pour passer au service du Grand-Electeur. Les projets relatifs à la Compagnie de commerce des Indes Orientales n'aboutirent pas, on ne sait trop pourquoi. On ne sait pas mieux ce que devint, après l'avortement de l'entreprise, celui qui en avait été le fondateur et qui allait en être le directeur. Quelques-uns ont raconté qu'il fut emprisonné à Paris comme protestant, et MM. Haag n'ont pas hésité à écrire ceci : « Nous avons lieu de croire que Tavernier fut enfermé à la Bastille ». Mais M. J., après avoir fait observer que « ç'a été la destinée du célèbre voyageur que les légendes les plus singulières se sont formées autour de son nom », estime que l'assertion des auteurs de la *France protestante* n'est nullement prouvée, pas plus, du reste, que leur assertion touchant l'abjuration de Tavernier. Tout ce que l'on a dit à cet égard est tellement vague et incertain que, jusqu'à la découverte d'une indication précise, il sera prudent de douter à la fois de la captivité de Tavernier et de son changement de religion [2]. Un document entrevu par MM. Haag aux Archives Nationales et aujourd'hui perdu, aide à retrouver la trace de Tavernier à Paris au milieu de l'année 1687 : le 9 juillet, il obtint un passe-port pour se rendre en Suisse. M. J. suppose ingénieusement — et sa conjecture explique d'une façon satisfaisante bien des choses obscures — qu'après un séjour plus ou moins long en Suisse, l'infatigable octogénaire gagna les bords du Rhin

1. Bayle, un des premiers, rapporte que Tavernier se vit dans sa vieillesse presque réduit au besoin et, suivant son expression, *incommodé sur ses vieux jours*, à cause de la malversation d'un de ses neveux. Le récit de Bayle, dit M. J. (p. 283), a été accepté sans examen par tous les biographes postérieurs du grand voyageur, qui se sont bornés à l'amplifier, Weiss, par exemple, dont l'amplification a été répétée, presque mot pour mot, dans la *Biographie Didot*. Friedlænder affirmait aussi (1849) que Tavernier, vers 1684, fut réduit à la misère, et, en 1859, MM. Haag présentent les choses de la même manière. Jamais, reprend M. J. (p. 284), erreur si peu fondée ne se vit plus complètement, ni aussi longtemps accréditée; cette histoire d'hôtel et de terre vendus sous le coup d'une détresse soudaine a pris uniquement naissance dans l'imagination des biographes de Tavernier. La légende de la vente d'Aubonne pour payer les dettes de Tavernier, inconnue du rédacteur du *Mercure galant* et de Bayle, apparaît d'abord dans la *Biographie universelle* et ne repose sur aucun fondement. Il en est à peu près de même en ce qui concerne l'infidélité du neveu du voyageur.

2. Les frères Haag ont fait partir Tavernier pour Berlin à sa prétendue sortie de la Bastille; ils ont confondu, quant à ce voyage, l'année 1687 avec l'année 1684. On voit que M. H. Bordier, dans la nouvelle édition de la *France protestante*, aura fort à retoucher, sur les indications du livre de M. Joret, l'article de ses devanciers.

et la Hollande, puis Hambourg ou un des ports de la Baltique, pour se rendre en Perse en traversant la Moscovie. Il a trouvé, dans un recueil danois, la preuve du passage de Tavernier à Copenhague en 1689 (pour 1688) et, dans un recueil russe, la preuve de l'arrivée du grand voyageur en février 1689 à Moscou, ville où il ne tarda pas à mourir [1].

Il ne me reste plus qu'à donner l'énumération des *Pièces justificatives*. On y voit : une lettre de Melchior Tavernier (17 mars 1641) à Claude de Saumaise, une lettre du même à Mme de Saumaise (30 janvier 1644), les lettres d'anoblissement pour J.-B. Tavernier (février 1669), la nomination de Tavernier comme chambellan (en allemand, 4 août 1684), une lettre du Grand-Electeur à Leurs Excellences de Berne (5 août 1684), une procuration pour la vente d'Aubonne faite à Paris le 2 janvier 1685, l'acte de vente d'Aubonne (17 février 1685), divers documents tirés des Archives russes découverts en 1881 par M. I. Tokmakof, le même savant qui avait retrouvé en 1876, dans l'emplacement de l'ancien cimetière protestant de Moscou, les restes du tombeau de Tavernier.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Vient de paraître : *Les textes grecs publiés par Charles Graux, augmentés de notes et de corrections inédites et de comptes-rendus, édition posthume dirigée par son père, et surveillée par Ch.-Emile Ruelle*, Paris, Vieweg, 1886, xv-551 p. gr. in-8°. *(Œuvres de Charles Graux, tome second.)* Les textes inédits, réimprimés dans cette édition, sont : Chorikios, Éloge d'Aratios et de Stéphanos. Harpocration, lettre à un empereur. Supplément au Corpus paroemiographorum graecorum. Nicéphore Phocas, fragments militaires. Ensuite viennent les éditions de Philon de Byzance *(Fortifications)*, de Xénophon (*Économique*, chap. I-XI), de Plutarque (*Vies* de Démosthène et de Cicéron), et les Fragments inédits communiqués à MM. R. Foerster (Libanios, *Κεφάλου καὶ Ἀριστοφῶντος ἀντιλογίαι*) et Ruelle. (Deux textes concernant le Canon musical.) Aux publications de Charles Graux, et à ses notes posthumes, M. Graux père a pris le soin d'ajouter divers morceaux et articles qui s'y rattachent, dus à MM. Cobet, E. T(ournier), Gomperz, Prinz, Schenkl, F. Bl(ass), Stegmann, Weil, Heller, L. Schmidt. « En grossissant ainsi ce volume, d'une manière superflue, sans doute, pour les savants, — mais ils le pardonneront en bon souvenir d'un jeune collègue, — j'ai surtout compté de rendre l'ouvrage plus fructueux pour les étudiants attirés vers la philologie ancienne, qui n'auraient pas à leur disposition les revues spéciales, que plus d'un ne connaîtrait peut-être

---

1. La *France protestante*, suivie par la *Nouvelle biographie générale*, fait mourir Tavernier à Copenhague. La mort à Moscou, avant d'être démontrée jusqu'à l'évidence par M. J., avait été admise, comme il le rappelle, par le *Mercure galant*, par Bayle, par Brossette (sur Boileau).

même pas encore. » M. Foerster a fourni les résultats d'une nouvelle collation du Matritensis pour Libanios, et ajouté quelques conjectures. Le volume contient un fac-similé (héliogravure Dujardin) d'une page autographe de Constantin Lascaris.

— *La vie agricole dans le Haut-Maine au* XIVe *siècle*, d'après le rouleau inédit de Mme d'Olivet, 1335-1342, tel est le titre d'une nouvelle publication que nous envoie M. André Joubert (Mamert, Fleury et Dangin. In-8°, 55 p.). Il a eu communication d'un volumineux rouleau de parchemin où l'on trouve une série de baux et de comptes de diverses métairies appartenant à la dame d'Olivet, femme du comte André de Laval. Ce rouleau contient un grand nombre de détails très curieux et très utiles pour l'étude de la vie agricole dans le Haut-Maine au XIVe siècle. M. Joubert reproduit intégralement plusieurs baux et comptes; puis il analyse la série des pièces que comprend le rouleau et extrait de chacune d'elles les particularités les plus caractéristiques.

— Sous le titre *La Colombine et Clément Marot* (Paris, chez tous les marchands de nouveautés. In-8°, 38 p.), M. Henry Harrisse publie la deuxième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, d'un travail qui avait paru dans le *Livre* du 10 mars 1886. Dans cette brochure, aussi piquante que la *Grandeur et décadence de la Colombine*, M. H. reconstitue un des volumes saccagés et s'occupe spécialement d'une pièce enlevée à la bibliothèque que garde don Servando Arboli, et vendue à Paris dans une librairie d'occasion du quai Voltaire pour 60 francs, *Les opuscules et petitz traictez de Clément Marot de Quahors*. Il n'a pas eu la bonne fortune de voir ce beau livre, et pour cause, mais il en détermine le véritable caractère par induction; les *Opuscules* ont été publiés au plus tôt dans l'automne de 1530, au plus tard pendant le printemps de 1535. Il décrit également une autre édition de Marot qui, aux dernières nouvelles, n'avait pas encore été volée, et détermine l'époque à laquelle elle fut imprimée; il démontre que Marot préluda à sa traduction des psaumes de David avant l'année 1533, et que ce premier essai fut, à l'époque même de sa composition, l'objet d'une publication séparée, absolument inconnue jusqu'ici des bibliographes et des marotistes; que le père de Marot mourut, non en 1517 ou en 1527, mais pendant l'été de 1526; que Clément Marot, succédant à son père, devint valet de chambre de François Ier à cette époque même, et non en 1527.

— Une nouvelle et excellente édition du *Cid* de Corneille, avec une introduction, des éclaircissements et des notes, vient de paraître à la librairie Delagrave (In-8°, 297 p.). Elle est due à M. Félix Hémon, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne. On remarquera surtout l'introduction où M. Hémon examine le *Cid* de l'histoire et de la légende épique, du *Romancero* et de Guilhem de Castro, retrace avec clarté la querelle du Cid, et suit à travers les âges, jusqu'à notre siècle, les destinées du premier chef d'œuvre cornélien. M. Hémon compte bientôt offrir au public un *Corneille* en quatre volumes, où les éditions déjà publiées seront précédées et suivies d'études nouvelles.

— M. Jules Flammermont, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, commence une série d'*Etudes critiques sur les sources de l'histoire du* XVIIIe *siècle*. Il s'occupe d'abord des *Mémoires de Mme Campan* (Paris, Picard. In-8°, 43 p.). Il démontre que Mme Campan écrivit ses mémoires à la fin de sa vie, longtemps après les événements qui y sont racontés, sans notes et de souvenir, et que la mort la surprit en 1822 avant qu'elle en eût terminé la révision; qu'elle voulait se défendre contre les accusations d'infidélité, voire de trahison envers Marie-Antoinette, et afficha une sorte de culte pour sa maîtresse; que sa position à la cour ne la mettait pas en état d'être bien informée, que cette position était subalterne et peu consi-

dérée, que d'ailleurs Mme Campan n'était de service que six mois par an au plus; qu'elle a calomnié Vermond pour se venger de lui, etc. Bref, M. Flammermont conclut, non sans raison, que les *Mémoires* de Mme Campan n'ont qu'une « valeur fort douteuse », et que les historiens devront n'en user qu'avec les plus grandes précautions.

— Les nos 3-4 de la *Gazette archéologique*, qui viennent de paraître, contiennent les articles suivants : Héron de Villefosse, Le repos d'Hercule, disque en bronze du Musée de Constantinople. — P. Monceaux, Statue de Cherchel, provenant du Musée grec des rois Maures, à Caesarea (planche). — H. Bouchot, Le portrait de Louis II d'Anjou, roi de Sicile, à la Bibliothèque nationale (planche). — A. Odobesco, Coupe d'argent de la déesse Nana-Anat (suite et fin). — Babelon, Sirène et Bacchant, bronze de la collection Janzé (planche). — L. Delisle, Exemplaires royaux et princiers du *Miroir historial* (xive siècle, avec reproductions de miniatures).

— M. Maurice Vernes, directeur d'études adjoint à l'Ecole des sciences religieuses, a publié sa leçon d'inauguration de l'enseignement des religions sémitiques. Elle a pour titre *Les abus de la méthode comparative dans l'histoire des religions en général et particulièrement dans l'étude des religions sémitiques* (Paris, Colin. In-8°, 31 p.), et a paru précédemment dans le n° du 15 mai de la *Revue internationale de l'enseignement.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 juin 1886.

M. le Ministre de l'Instruction publique informe par lettre l'Académie que, pour répondre à un vœu émis par elle, M. Cambon, résident français à Tunis, a soumis à la signature du bey un décret relatif à la protection des antiquités de la Tunisie. Le texte du décret est joint à la lettre ministérielle. Cette communication est renvoyée à la commission du nord de l'Afrique.

M. Schlumberger fait connaître les décisions de la commission des antiquités de la France pour le concours de cette année. Quatre médailles et six mentions honorables sont décernées aux auteurs des ouvrages suivants :

1re médaille : M. Fichot, *Statistique monumentale du département de l'Aube;*

2e médaille : M. P. Durrieu, *les Gascons en Italie;*

3e médaille : M. l'abbé Albanès, dissertations diverses sur l'histoire ecclésiastique de la Provence;

4e médaille : M. H.-François Delaborde, *Mémoire sur les œuvres de Rigord et de Guillaume le Breton, historien de Philippe-Auguste;*

1re mention : M. Moranvillé, mémoire manuscrit sur Jean Lemercier;

2e mention : MM. le comte de Charpin-Feugerolle et Guigue, *Cartulaire des francs-fiefs du Forez, Cartulaire du prieuré de Saint-Sauveur-en-Rue*, etc.;

3e mention : M. Maurice Prou, édition et traduction du *De ordine palatii*, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-études;*

4e mention : M. Hellot, *Chronique parisienne anonyme du* xive *siècle;*

5e mention : M. L. Grignon, *Description et Historique de l'église de Notre-Dame-en-Vaux de Châlons;*

6e mention : M. Lebègue, *Fastes de la Narbonnaise.*

L'Académie procède au vote pour l'attribution des prix fondés par le baron Gobert. Le premier prix est décerné à M. Dufresne de Beaucourt, pour son *Histoire de Charles VII*, le second prix à M. Pfister, pour son *Etude sur la vie et les actes de Robert le Pieux.*

M. Léopold Delisle communique une lettre de M. l'abbé L. Duchesne, sur les chartes récemment découvertes dans la cathédrale de Saint-Nicolas-de-Bari. M. Duchesne a examiné ces chartes, avec le concours de deux membres de l'Ecole française de Rome. Elles ne sont pas toutes bysantines, ainsi qu'on l'avait annoncé

d'abord. L'importance de la découverte paraît avoir été exagérée, mais elle n'est pourtant pas sans valeur.

M. le marquis de Nadaillac lit un mémoire sur la trépanation dans les temps préhistoriques. Il établit que cette opération a été en usage, pendant les âges de la pierre et du bronze, dans les régions les plus diverses de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique. Tantôt elle était employée comme moyen thérapeutique, à la suite d'une blessure ou d'une maladie, tantôt elle était pratiquée sur les cadavres. Dans tous les cas, elle prouve, chez les populations de ces époques primitives, un degré de civilisation plus avancé qu'on ne pouvait le supposer. La trépanation posthume avait probablement un caractère religieux. La rondelle d'os détachée du crâne était généralement extraite avec soin et conservée comme amulette ou comme relique. Ces faits curieux ont été mis en lumière, pour la première fois, par M. le Dr Prunières, de Marvejols.

Ouvrages présentés : — par M. de Rozière : Paul VIOLLET, *Les Etablissements de saint Louis*, tome IV ; — par M. Wallon : le comte DE PONTBRIANT, *Guerres de religion : le capitaine de Merle, baron de Lagorce, et ses descendants* ; — par M. Gaston Paris : Paul SÉBILLOT, *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne* ; — par M. Ravaisson : CELORIA, notice sur les observations de la comète de Halley, faites en 1456 par Paolo Toscanelli ; — par M. P.-Charles Robert : *Bulletin épigraphique*, dirigé par R. MOWAT.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 2 et 9 juin 1886.

M. Babelon lit une note sur les monnaies de Comana. Trois villes d'Orient portaient ce nom, l'une en Capadoce, l'autre en Pisidie, la troisième dans la province du Pont. On n'a pas su jusqu'ici distinguer les monnaies particulières à chacune de ces villes. De récentes découvertes épigraphiques ont jeté un jour nouveau sur cette question, et M. Babelon s'est efforcé d'établir un classement rationel de ces monnaies en s'appuyant sur ces découvertes.

M. l'abbé Thédenat communique de la part de M. Payard un vase bachique avec l'inscription COPO REPLE des statuettes de Minerve, et une inscription chrétienne, le tout a été trouvé à Deneuvre (Meurthe-et-Moselle).

M. de Montaiglon donne l'interprétation d'une inscription qui se lit sur un bas-relief, publié par MM. Cavalucci et Molinier dans leur ouvrage sur les œuvres de Della Robia.

M. Casati signale une découverte qui vient d'être faite auprès de Grossetto, sur l'emplacement présumé de l'ancienne Vétrulonia. Il s'agit d'une magnifique tombe comparable aux plus belles des environs de Rome.

M. Mowat communique de la part de M Espérandieu une petite médaille en plomb, provenant de Puycerda et trouvée à Montlouis.

M. Mowat communique le texte de plusieurs inscriptions romaines, découvertes à Carthage par le P. Delattre. L'une d'elles porte les noms de trois consuls des années 105, 111 et 113 avant Jésus-Christ, ce serait la plus ancienne inscription découverte en Afrique jusqu'à ce jour.

M. Petit lit un mémoire sur une peinture allégorique du XVIe siècle conservée au château de Tonlay, et qui fait allusion aux luttes religieuses de l'époque.

M. Courajod met sous les yeux de la compagnie les photographies de divers objets provenant d'une collection anglaise, et qui sont de la plus insigne fausseté. On ne saurait trop mettre les amateurs en garde contre les falsifications qui deviennent chaque jour plus nombreuses.

Le Secrétaire,
Anatole DE MONTAIGLON.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 1 Vingtième année 4 janvier 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 2 Vingtième année 11 janvier 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 711, 19 déc. 1885 : Kebbel, A history of Toryism. (Bien informé et sincère.) — The Encyclopaedic Dictionary, a new and original work of reference to all the words of the English language, Des-Mel. — Grahame, Syed Ahmed, his life and work. — The Abbots of Bangor. (W. Stokes.) — Thomas Heywood and « the Captives » (Evans). — « Arithmetic » and « arithmology » (Muir). — « Pedigree » (Ramsay). — Schliemann, Tyrins (Mahaffy : 2e article).

The Athenaeum, n° 3034, 19 déc. 1885 : Wilson, From Korti to Khartum. — Reports on the manuscripts of the earl of Eglinton, Sir J. Stirling-Maxwell. — Mark Pattison, Sermons. — Thackeray, vol. XXVI, contributions to Punch. — Keats at St. Thomas's hospital (Ingram). — The Byron quarto. (Round.) — The copyright a. publication of « the Vicar of Wakefield. (Thomas.) — Jane E. Harrison, Introductory studies in Greek art.

Literarisches Centralblatt, n° 52, 19 décembre 1885 : W. Christ, Platonische Studien. (Fait avec succès.) — Crespellani, La carta topographica delle Torremare Modenesi. — Soragna, La rivolta e l'assedio di Parma nel 1247. — Hasse, König Wilhelm von Holland, 1247-1256, I. (méritoire.) — K. Müller, die Anfänge des Minoritenordens und der Bussbrüderschaften (modèle de recherches sévères et exactes). — Sepp, der Rücklass der unglücklichen Schottenkönigin Maria Stuart. (Reliques publiées par l'infatigable paladin de Marie.) — Droysen, Bernhard von Weimar, I u. II. (Beaucoup de documents nouveaux, mais l'œuvre manque d'unité.) — Trolle, das italien. Volksthum u. seine Abhängigheit von den Naturbedingungen. (De fines remarques et un grand savoir.) — Bacher, Leben und Werke des Abul Walid Merwân ibn Ganâh (l'auteur est entièrement maître de son sujet.) — Gomperz, Zu Philodem's Büchern von der Musik, ein kritischer Beitrag. — Abraham ibn Esra Reime und Gedichte, p. p. Rosin, I, Einleitung; aussergottdienstliche Poesie 1-15. (Traduction très réuss.) — Fick, Zum mittel-englischen Gedicht von der Perle, eine Lautuntersuchung. (Fait avec grand soin.) — Jansen, J. J. Rousseau als Botaniker. (Très abondant et intéressant.) — Domaszewski, die Fahnen im römischen Heere. (Fort recommandable.) — Zoeller, Römische Staats = und Rechtsalterthümer. (Excellent compendium qui rendra de réels services.) — Imhof-Blümer, Porträtköpfe auf antiken Münzen hellen. Völker. — Furtwängler, Beschreibung der Vasensammlung im Antiquarium, I-II. (Très utile et « musterhaft ».) — Grousset, Etude sur l'histoire des sarcophages chrétiens. (Ouvrage propre « eine junge Wissenschaft zu discreditieren », « Oberflächlichkeit » « alte Irrthümer aufs neue aufgetischt und zu diesen häufig genug neue hinzugefügt ».) — Riehl, Geschichte des Sittenbildes in der deutschen Kunst bis zum Tode Pieter Brueghel des Aelteren. (N'est pas assez complet.) — Zangemeister, System des Real-Katalogs der Universität Heidelberg.

Deutsche Literaturzeitung, n° 49, 5 décembre 1885 : Lechler, Das apostolische und das nachapostolische Zeitalter. 3e Aufl. (Jülicher). — von Nathusius, das Wesen der Wissenschaft und ihre Anwendung auf die Religion. (Krauss.) — Widemann, Erkennen und Sein. — Morf, Zur Biographie Pestalozzis, III. (von Sallwürk : troisième partie ; les deux premières ont paru en 1868 et en 1869.) — Centenary Review of the Asiatic Society of Bengal from 1874 to 1883 (Jolly). — Aug. Brandt, De dialectis aeolicis quae dicuntur (Wilamowitz : à louer à tous les égards, quoique les résultats scientifiques soient minces). — Sophoclis Tragoediae ex rec. Dindorfii, editio VI, p. p. Mekler. — Brunco, Zwei

alteinische Spruchsammlungen kritisch behandelt. (Voigt : recherches sagaces et convaincantes dans les points essentiels.) — von MONSTERBERG-MÜNCKENAU, der Infinitiv in den Epen Hartmanns von Aue. (Löhner : essai important.) — BEETS, De Disticha Catonis in het middelnederlandsch. (Franck : travail soigné.) — Marie HANSEN-TAYLOR u. SCUDDER, Bayard Taylor, ein Lebensbild aus Briefen zusammengestellt, uebers. u. bearb. von Anna M. KOCH. (Schönbach : excellente biographie.) — Ern. DESJARDINS, Géographie historique et administrative de la Gaule romaine, tome III. (Hirschfeld : compte-rendu très sévère ; « Ignorierung fremder Arbeiten ; grobe Unkenntnis ganz elementarer Dinge.... schlimme Verstösse »). — HETTINGER, Aus Welt und Kirche, Bilder und Skizzen, I. Rom und Italien ; II. Deutschland u. Frankreich. (Kraus.) — Sophie TROMHOLT, Under the rays of the Aurora Borealis, in the land of the Lapps and Knaens,

Berliner Philologische Wochenschrift, 28 novembre 1885, n° 48 : H. FLACH, Geschichte der griechischen Lyrik, nach den Quellen dargestellt (L. Cohn : à côté de beaucoup de choses médiocres ou mauvaises, il y a de très bonnes choses; mais c'est un livre à consulter avec précaution). — LUCIANO, Scritti scelti commentati da G. SETTI (A. Baar : les notes contiennent beaucoup d'erreurs). — CICEROS Rede für L. Murena. Für den Schulgebrauch herausgegeben von H. A. KOCH. 2 Auflage von G. LANDGRAF (F. Müller : bon). — CICEROS Rede für P. Sulla. Für den Schulgebrauch herausgegeben von F. RICHTER. 2 Auflage von G. LANDGRAF (Müller : recommandable). — F. ABRAHAM, VELLEIUS und die Parteien in Rom unter Tiberius (H. Schiller : trop d'hypothèses, mais de bonnes indications). — L. LANGE, De viginti quattuor annorum cyclo intercalari commentatio (L. Holzapfel : approfondi). — CH. BÉNARD, La philosophie ancienne (Heitz : « Oberflächliche Darstellung, unzählige Irrthümer im Einzelnen »). — A. FRANCK, Essais de critique philosophique (Heitz : intéressant, mais le point de vue de l'auteur et les arguments dont il se sert sont un peu surannés).

— N° 49, 5 décembre 1885 : H. HEUBACH, Commentarii et indices grammatici ad ILIADIS SCHOLIA VENETA A specimen I : quibus vocabulis artis syntacticae propriis usi sint Homeri scholiastae (A. Ludwich : soigné). — ARISTOTELIS ars rhetorica, cum nova codicis AC et vetustae translationis collatione, ed. A. ROEMER (W. Wallies : très utile), — CATULLI VERONENSIS liber. Recensuit et interpretatus est A. BAEHRENS. Vol. alterum (A. Riese : B. dit de lui-même « etiam in emendatione me plane adaequasse Lachmanni merita probi judices agnoverunt » ; mais cette « krankhafte Selbstüberschätzung » a mal servi l'éditeur de Catulle, dont le commentaire est inutilement prolixe et les conjectures presque toutes malheureuses ou ridicules, bien que son érudition soit incontestable). — D. PANTALEONI, Replica ad una critica della Philologische Wochenschrift di Berlino (Soltau se défend des attaques de Pantaleoni en citant le jugement de Bloch « der mit guter historischer Auffassungsgabe versehene französische Gelehrte »). — STUDNICZKA, Vermutungen zur griechischen Kunstgeschichte (Schreiber : commencement d'un compte-rendu très intéressant, où le critique réfute l'identification de l'Athena Lemnia proposée par St.) — W. PÖKEL, K. W. KRÜGERS Lebensabriss (C. N. : bon récit, mais qui ne nous éclaire pas sur les chapitres délicats de la vie de Krüger, notamment sur les causes de son départ du gymnase de Joachimsthal.)

— N° 50, 12 décembre 1885 : A. NAUCK, Mélanges gréco-romains tirés du Bull. de l'Acad. des Sciences de Saint-Pétersbourg, t. V, p. 93-232 = Bullet. t. XXX, p. 22-132, KRITISCHE BEMER-

klingen, IX (Wecklein : c'est un plaisir, et non un travail, de suivre ces combinaisons d'une ingénieuse critique, qui n'est pourtant pas toujours exempte de témérité). — Homeri Ilias edidit Guil. Dindorf. Editio quinta correc. quam curavit C. Hentze. Pars II (P. Cauer : bien disposé). — Homers Ilias. Für den Schulgebrauch erklärt von K. F. Ameis. Zweiter Band, bearbeitet von C. Hentze (P. Cauer : soigné). — Herodotos, VII. Nach Text und Kommentar getrennte Ausgabe für den Schulgebrauch von J. Sitzler (E. Kvah : excellente édition pour les classes). — M. Tuerk, De Propertii Carminum quae pertinent ad antiquitatem Romanam auctoribus (F. Cauer : important travail sur les sources historiques de Properce). — Cornelii Nepotis vitae, post Carolum Halmium recogn. Alfr. Fleckeisen (Gemss : beaucoup de corrections nouvelles). — Le vite di Cornelio Nepote commentate da Giacomo Cortese (Gemss : très bon). — Gitlbauer, Cornelii Nepotis vitae, editio altera (Gemss : identique à la première édition). — Cornelii Taciti de origine situ moribus ac populis Germanorum liber, in usum scholarum edidit Joannes Müller (A. Eussner : bon). — Studniczka, Vermutungen zur griechischen Kunstgeschichte (Th. Schreiber : fin de cet important article; le critique n'admet pas que la Diane de Gabies soit une réplique de l'Artémis Brauronia de Praxitèle). — Marcel Dubois, Les ligues étolienne et achéenne (premier article, par M. Klatt : jugement indépendant, connaissances étendues; mais un bon nombre des questions traitées ne comportent pas de solutions certaines vu la pauvreté de nos informations. — J. Lattmann, Die Grundsätze für die Gestaltung der lateinischen Schulgrammatik (G. Hellwig).— Sur la couverture de la Wochenschrift sont analysés les programmes suivants : Paehler, die Löschung des Stahles bei den Alten. Eine Erörterung zu Soph. Ajax 650 ff. (Wiesbaden); M. Hecht, Orthographisch-dialektische Forschungen auf Grund attischer Inschriften (Koenigsberg); E. Schmolling, Ueber den Gebrauch einiger Pronomina auf attischen Inschriften (Stettin); R. Fritzsche, Ueber die Anfänge der Poesie (Chemnitz); Führer, die Sprache und die Entwickelung der griechischen Lyrik (Münster); H. Reimann, Studien zur griechischen Musikgeschichte. II. Die Prosodien (Glatz). Suit une note d'Hermann Rönsch (p. 1572) : « Kommt ambulare wirklich von ambire? » L'auteur voit dans « ambulare » un dérivé du diminutif « ambuli » venant de « ambo » (cf. gratulari ») et explique le mot par le mouvement des deux jambes, en rapprochant l'italien « andare » qu'il fait dériver d'« ambitare », et le grec φοῖταν, qu'il fait venir d'ἀμφοιτᾶν (ἄμφω.)

Theologische Literaturzeitung, n° 24, 28 nov. 1885 : Hagenbach's Encyclopädie und Methodologie der theologischen Wissenschaften, 11e Aufl. p. p. Kautzsch. — Studia biblica, essays in biblical archaeology and criticism and kindred subjects by members of the University of Oxford (Holtzmann : onze conférences presque toutes très instructives). — Gunning, de godspraken van Amos, vertaald en verklaard (Smend). — Rosenthal, Vier apokryphische Bücher aus der Zeit und Schule R. Akiba's (Schürer : n'est pas trop exact). — Volkmar, Jesus Nazarenus und die erste christliche Zeit mit den beiden ersten Erzählern (Wendt). — Schanz, Commentar über das Evangelium des heiligen Johannes (W. Schmidt).

— N° 25, 12 décembre 1885 : Batiffol, Evangeliorum codex graecus purpureus Boratinus. (Von Gebhardt.) — J. Barth, Beiträge zur Erklärung des Jesaia. (Budde). — Schürer, Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi, 2e Aufl. — Kühl, die Gemeindeordnung in den Pastoralbriefen.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 3 Vingtième année 18 janvier 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 712, 26 décembre 1885 : Bagwell, Ireland under the Tudors. (Gardiner.) — Courthope, The liberal movement in English literature (Minto.) — The life of the late general F. M. Chesney. Two books on liturgical matters : Pontifical Ecclesiae S. Andreae, the pontifical offices used by David de Bernham, bishop of St. Andrews, with an introduction by chr. Wordsworth; The troubles connected with the Prayer-Book of 1549, documents new mostly for the first time printed, p. p. N. Pocock. — Budge, The dwellers on the Nile. — A School of oriental studies at Oxford — « The life of our Lord illustrated from Italian art « (Palgrave,) — « Pedigree » (Wedgwood *et* Bradley.) — Codrington, The Melanesian language (Sayce.) — Euting, Nabatäische Inschriften aus Arabien (Lyall.) — The Art publications of Seemann, of Leipzig. — Sebastiano del Piombo in a new light (Bradley).

— N° 713, 2 janvier 1886 : John Brown, John Bunyan, his life, times and work (Peacock : la meilleure biographie de Bunyan). — Johnston, Kilima-Niaro expedition. — Crozier, Civilization and progress being the outlines of a new system of political, religious and social philosophy. — Stanley Harris, The coaching age. (Watkins.) — Dr. Birch (notice nécrol.). — The English Historical Review. — The name of « Liverpool » (Stephton). — « Charlotte Elizabeth » (Littledale). — Books on English philology. (Harrison a. Baskervill, A handy Anglo-Saxon dictionary; Extraits from Orosius a. Aelfric, p. p. Sweet; Andreas, p. p. Baskervill; Beowulfsquädet p. p. Fahlbeck; Liebermann, zu den Gesetzen der Angelsachsen; Krieger, Sprache u. Dialect der mittelenglischen Homilien.) — Indo-Chinese inscriptions. — Intercourse of China with Eastern Turkestan. (Kingsmill.) — Eug. Müntz, Notice sur un plan inédit de Rome à la fin du xive siècle (Middleton : très intéressant et important). — Egypt Exploration Fund, I, latest discoveries at Naukratis (Petrie). — Identification of the city of Apis (Griffith).

The Athenaeum, n° 3035, 26 décembre 1885 : O. J. Burke, Anecdotes of the Connaught Circuit from its foundation in 1604 to close upon the present time. — A general index to Hertslet's commercial treaties, vols I to XV, with notes by Sir Edward Hertslet. — The Vicar of Wakefield by Oliver Goldsmith, being a facsimile reproduction of the first edition published in 1766 with an introd. by Austin Dobson; A Bookseller of the last century, being some account of the life of John Newbery a. of the books be published, with a notice of the later Newberys by Ch. Welsh. — Philological books (The Eumenides of Aeschylus, p. p. Davies; Anglo-Saxon reading primers, p. p. Sweet, I a. II. Aelfric a. Orosius; Arnold, (De Graecis florum et arborum amantissimis.) — The lakists in 1823. — The science of folk-lore. (W. G. Black.) — The Byron quarto (W. Cronin.) — Gorringe, Egyptian obelisks (ouvrage qui épuise le sujet.) — Maskell, Russian art and art objects in Russia. — Notes from Rome (Lanciani).

— N° 3036, 2 janvier 1886 : Continental literature in 1885; Belgium (Laveleye et Fredericq). — Bohemia (Backovsky). — Denmark (Petersen). — France (F. de Pressensé). — Germany (Zimmermann). — Greece (Lambros). — Holland (von Campen). — Hungary (Vambéry). Italy (Bonghi). — Norway (Jaeger). — Poland (Belcikowski). — Russia (Storojenko). — Spain (Riano). — Sweden (Ahnfelt). — Sir Walter Ralegh's Cynthia, I. (Edm. Gosse.) — The sale and publication of « the Vicar of Wakefield » (Gibbs). — The Wesleyan mission at Hankow (Olver). — Dr. Samuel Birch (not. nécrol.). — The river Cestrus. (Ramsay.) — Bulloch, George Jamesone, the Scottish Vandyck.

Literarisches Centralblatt, n° 1, 1er janvier 1886 : Nitzsch, Geschichte der röm. Republik, p. p. Thouret, II, bis Actium (utile). — Oesterley, Wegweiser durch die Literatur der Urkunden-Sammlungen, I. (Nouveau et bon manuel qui épargnera du temps et de la peine). — Seeliger, das deutsche Hofmeisteramt im späteren Mittelalter (manque de précision, hypothèses trop hardies). — Die Chroniken der niedersächsischen Städte, Lübeck, I. — Die Chroniken der Stadt Eger, bearb. von Gradl. — Major Kirchhammer, Spanischer Successionskrieg, Feldzug 1708, I. (très bon). — Moratti, Armeno ed indoeuropeo, I. (nous ne désirons pas connaître le reste). — Lanman, A sanskrit reader, (méritoire). — Weber, Entwickelungsgeschichte der Absichtssätze, I, von Homer bis zur attischen Prosa ; II, die attische Prosa u. Schlussergebnisse (beaucoup de bonnes remarques). — Wetzel, Consecutio temporum im latein (instructif). — Bersu, die Gutturalen u. ihre Verbindung mit *v* im latein (du bon et du mauvais). — Pakscher, Zur Kritik u. Geschichte des franz. Rolandsliedes (excellent, des observations personnelles et des remarques sagaces). — Grangier, Hist. abrégée et élément. de la littér. française, 7e édit. — Wülcker, Grundriss zur Geschichte der angelsächsischen Literatur, II. (esquisse très importante et vaste). — Mittheilungen zur Geschichte des Heidelberger Schlosses, I. — Rosenberg, Geschichte der modernen Kunst, I ; die franz. Kunst von 1789 bis zur Gegenwart (guide remarquable). — Königbauer, Geschichte der Pädagogik u. Methodik. — Seidel, Friedrick der Grosse, der Heros der deutschen Volksbildung u. die Volksschule (inspiré par l'orgueil d'un esprit borné).

— N° 2, 2 janvier 1886 : Quellen zur Schweizergeschichte, VI. — Urkundenbuch des Landes ob der Enns. — Kerschbaumer. Geschichte der Stadt Krems. — Kinder von Knobloch, das goldene Buch von Strassburg, I. (soigné et méritoire). — Bratuschek, die Erziehung Friedrichs des Grossen (bon). — Acta publica, Verhandlungen u. Correspondenzen der schlesischen Fürsten u. Stände, VI, hrsg. v. Krebs. — Der neue Plutarch, XI (Frédéric le Grand par Philippson et Lessing par Julian Schmidt). — von Wegele, Geschichte der deutschen Historiographie seit dem Auftreten des Humanismus (bien fait en son ensemble). — Winkler, der Uraltaische u. seine Gruppen, I et II (remarquable). — Westphal, Griechische Rhytmik, 3e Aufl. — Verrall, Studies literary a historical in the odes of Horace (manque de mesure et de méthode). — Jebb, Richard Bentley, übers. v. Wöhler (interessant et utile), — Ebering, Bibliographischer Anzeiger für romanische Sprachen u. Literaturen. III., 1, 2. — Discursos sacros in Limba Sarda su cooperadore Salesiana Salvadore Carboni. — Isla, Historia del famoso predicador Fray Gerundio de Campazas, p. p. Ldforss. — Frey, Die Loggia dei Lanzi zu Florenz.

Deutsche Literaturzeitung, n° 50, 12 décembre 1885 : Belsheim, das Evangelium des Marcus nach dem griechischen Codex Theodorae imperatricis purpureus Petropolitanus aus dem IX. Jahrhundert *et* Codex Vindobonensis membraneus purpureus. (Holtzmann.) — Archiv für Literatur und Kirchengeschichte des Mittelalters, hrsg. von Denifle u. Ehrle, I, 1. (K. Müller.) — Ogereau, Essai sur le système philosophique des stoïciens. (Heitz : superficiel et contestable sur beaucoup de points.) — Delbrück, Die neueste Sprachforschung, Betrachtungen über G. Curtius' Schrift « zur Kritik der neuesten Sprachforschung » (F. Hartmann : le ton est plus calme que celui de Brugmann.) — Buchholtz, Vindiciae carminum Homericorum, I. (Renner : pas de points de vue nouveaux, démonstration sans vigueur ni précision). — Seelmann, die Aussprache des Latein nach physiologisch-historischen

Grundsätzen. (F. Leo : travail très instructif et, qui, malgré d'inévitables défauts, aura une grande influence.) — E. von der Recke, Danske verslaere i kortfatted fremdstilling. (Larsson : contient beaucoup de choses intéressantes, « très réussi ») — K. Werder, Vorlesungen über Shakspeare's Macbeth (Al. Schmidt : Croit à tort donner quelque choses de nouveau). — Ern. Rossi, Studien über Shakspeare u. das moderne Theater nebst einer autobiographischen Skizze, aus dem italien. übers. von Merian (Schlenther : traduction qui est un vrai modèle de négligence). — Finamore, Tradizioni popolari abruzzesi *et* De Nino, Usi e costumi abruzzesi; le même, Briciole letterari (Gothein.) — Jules Zeller, L'empereur Frédéric II et la chute de l'empire germanique du moyen-âge. Conrad IV et Conradin. (Philippi : histoire bien écrite, destinée au grand public, faite d'après les travaux allemands ; quelques erreurs et petites inexactitudes, mais grande impartialité, de bons portraits, celui de Frédéric II très vivant). — O. Lorenz et W. Scherer, Geschichte des Elsasses, 3e verb. Auflage. (Hollaender : la plus lisible et la plus instructive de toutes les histoires de l'Alsace). — Kapitän Jacobsens Reise an der Nordwestküste Amerikas 1881-83, p. p. Woldt. — Lippmann, der italienische Holzschnitt im XV. Jahrhundert. (Janitschek : ouvrage d'un maître très important et fondamental, « grundlegend. ») — L. Hoffmann, Oeconomische Geschichte Baierns unter Mongelas 1799-1817, I, Einleitung.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 51, 19 décembre 1885 : Richard Meister, Zu den Kyprischen Inschriften (article original consacré aux légendes inscrites sur deux oreilles votives de la collection Cesnola, nos 103 et 104 du recueil de Deecke; Meister lit ποὶ τῶταχῶ, « von den Ohrenkranken » et τῶπώτω ἠ[μί] « ich bin das Votivgeschenk des Tauben »). — G. Curtius, Zur Kritik der neuesten Sprachforschung; K. Brugmann, Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft; B. Delbrück, Die neueste Sprachforschung (H. Osthoff : « Le destin tragique de Curtius a voulu qu'au soir de son existence il ne comprit plus les signes du temps, et vit des essais de destruction là où il n'y a en réalité que la continuation naturelle des travaux des premiers maitres de la science. »)—Jul. Jessen, Apollonius von Tyana und sein Biograph Philostratus (E. Heitz : fait souhaiter une étude plus étendue sur le même sujet). — Marcel Dubois, Les ligues étolienne et achéenne (Fin du compte-rendu de Klatt, qui combat particulièrement les idées de Dubois sur la βουλή achéenne; en somme, ouvrage soigné et méritoire). — A. Boettcher, Olympia, das Fest und seine Stätte. Zweite erweiterte Ausgabe (R. Weil : nouvelle édition mise au courant des derniers travaux).— A. E. J. Holwerda, Die alten Kyprier in Kunst und Kultus.— G. Droysen, Allgemeiner historischer Handatlas in 96 Karten mit erläuterndem Text (Chr. B. : des défauts, mais rendra service néanmoins). — A la Société archéologique de Berlin dans sa séance du 2 novembre, M. Furtwängler a exposé les travaux récents de MM. Ohnefalsch-Richter et Dümmler à Chypre ; un rapport de M. Dümmler relègue définitivement au nombre des fables le trésor de Curium et le temple de Golgoï, que M. de Cesnola a prétendu découvrir. Ces merveilleuses trouvailles ne sont qu'une mystification; M. de Cesnola a réuni, comme provenant de Curium et de Golgoï, des objets recueillis un peu partout à Chypre.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 4 Vingtième année 25 janvier 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 714, 9 janvier 1886 : Personal memoirs of U. S. Grant, vol. I. (Doyle.) — Swifts letters and journals, edited by Stanley Lane-Poole (Sargent,) — Pears, The fall of Constantinople (Oman : en somme, satisfaisant). — Crane, Italian popular tales (Ralston). — *Correspondence*. The ancient laws of Ireland (Whitley Stokes). — Dante and the Lancelot romance (Paget Toynbee). — The etymology of « Craven » (Mayhew). — The spelling of Oriental names. (Keene). — Dr. Charlett on the University Press. (Doble). — « Ordeal » as a dissyllable (Beeching). — Poggi, Iscrizione etrusca su di un vaso fittile a forma di uccello *et* Deecke, die Bleitafel von Megliano (Sayce). — Date of the « Râmâyana » (Max Müller).

The Athenaeum, n° 3037, 9 janvier 1886 : Lowe, Prince Bismarck, a historical biography, 2 vols. — Bagiwell, Ireland under the Tudors, with a succinct account of the earlier history ; 2 vols. (bon ouvrage). — The Paradise of Dante, edited with translation a. notes by A. J. Buttler. — Lady Jackson, The court of France in the sixteenth century 1514-1559. (Livre plein de fautes et négligemment écrit). — Sir Walter Ralegh's « Cynthia », II. (Edm. Gosse). — » The vicar of Wakefield » (Rivington, Gibbs, Lupton). — The Byron quarto. (Buxton Forman). — Wagnon, La sculpture antique, origines, description, classification des monuments de l'Egypte et de la Grèce. (Fait avec savoir et surtout avec une clarté remarquable.)

Literarisches Centralblatt, n° 3, 9 janvier 1886 : Lipsius, Philosophie u. Religion. — Die Berner Chronik des Valerius Anshelm, I. — Johann Tölner's Handlungsbuch 1345-1350, p. p. Koppmann. (Utile pour l'histoire du commerce du moyen âge.) — Julien Havet, Compte du trésor du Louvre sous Philippe le Bel, Toussaint 1296. (Sera accueilli avec reconnaissance.) — Schirrmacher, Johann Albrecht I, Herzog von Mecklenburg, I. (Ce n'est pas une biographie définitive.) — Tormair's genannt Aventinus annales ducum Boiariae, p. p. Riezler, II, 2. — Weskamp, Herzog Christian von Braunschweig u. die Stifter Münster u. Paderborn im Beginne des dreissigjährigen Krieges. (Soigné et méritoire.) — Schlitter, die Beziehungen Oesterreichs zu den Vereinigten Staaten von Amerika, I, 1778-1787. — Tuka, Life a. works of Csoma (sujet traité à fond). — Jolly, Outlines of an history of the Hindu law of partition, inheritance a. adoption as contained in the original Sanskrit treatises. (L'auteur domine un sujet dont deux autres avec lui, Stenzler et Bühler, sont maîtres; livre très remarquable.) — Bobrik, Entdeckungen u. Forschungen, I. (Consacre beaucoup de soin, de travail et de sagacité à une idée insoutenable.) — Ennodi opera p. p. Fr. Vogel. (Excellent.) — Calpurnii et Nemesiani bucolica, rec. Schenkl. (Travail soigné et important.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 51, 10 décembre 1885 : Sinai Schiffer, das Buch Kohelet, I. — Buddensieg, Johann Wiclif und seine Zeit (Loserth : attachant). — Vedachrestomathie p. p. Hillebrandt (Oldenberg : grand soin). — Meisterhans, Grammatik der attischen Inschriften (G. Hinrichs : travail de grand mérite). — Przygode, De eclogarum Vergilianarum temporibus (Schaper : manque d'une base historique et de connaissances en métrique). — Ces. Paoli, Grundriss der lateinischen Paläographie u. der Urkundenlehre, übers. v. Lohmeyer. — Briefwechsel der Gebrüder Grimm mit nordischen Gelehrten, hrsg. v. E. Schmidt (Schönbach). — R. Wülcker, Grundriss zur Geschichte der angelsächs. Literatur, II (Varnhagen : excellent). — R. Renier, Il tipo estetico della donna nel medio evo (Wilmanns : très intéressant et ap-

puyé de nombreux documents). — POHLER, Diodoros als Quelle zur Geschichte von Hellas in der Zeit von Thebens Aufschwung und Grösse, 358-362 (Landwehr). — BURKHARDT, Stammtafeln der Ernestinischen Linien des Hauses Sachsen (Wenck). — Ruge's Briefwechsel und Tagebuchblätter 1825-1880, hrsg. v. NERRLICH, I (O. Lorenz). — VINING, An inglorious Columbus.

— N° 52, 26 décembre 1885 : Calvini opera p. p. BAUM, CUNITZ, E. REUSS, XXVII-XXIX. (Kolde.) — MUCHE, Der Dialog Phaedrus u. die platonische Frage (Gercke : pour qui imprime-t-on de pareils essais?) — LIEBLEIN, Gammelaegyptisk religion; Egyptian religion; Ueber altägyptische Religion (Pietschmann : très méritoires.) — BERNHARDI, das Trankopfer bei Homer (Renner : détaillé et bon.) — Festi breviarium rerum gestarum populi romani, ed. WAGENER (H. J. Müller : texte constitué avec méthode.) — Deutsche Puppenspiele hrsg. v. KRALIK u. WINTER (v. Weilen : très intéressant). — Calderon, der wundertätige Zauberer, p. p. KRENKEL. (Baist : soigné.) — HOLZAPFEL, Römische Chronologie. (Matzat : rien de nouveau et d'utile.) — SAX, Die Bischöfe u. Reichsfürsten von Eichstädt 745-1806. (Funk.) — Corresp. de Davout, p. p. de MAZADE. A. Stern : documents précieux, critique l'introduction et surtout les notes.) — FEATHERMANN, Social history of the races of mankind. — WARSCHAUER, Geschichte der preussischen Staatslotterien.

Berliner Philologische Wochenschrift, 26 décembre 1885; n° 52 : SILLOGRAPHORUM GRAECORUM reliquiae. Recognovit et curavit CURTIUS WACHSMUTH. Praecedit commentatio de SIMONE PHLIASIO ceterisque syllographis (A. Ludwich : bonne édition). — H. BUERMANN, Die handschriftliche Ueberlieferung des ISOKRATES. I. Die Handschriften der Vulgata (J. Zicha : utile classement des manuscrits). — ALEXANDRI TARTARA de PLAUTI Bacchidibus commentatio (O. Seyffert : peu de nouveau). — THEOD. BIRT, De fide christiana quantum Stilichonis aetate in aula imperatoria occidentali valuerit (H. Schiller : l'auteur croit au christianisme de Claudien, ce que le critique n'admet pas). — CORNELII TACITI historiarum libri qui supersunt. Schulausgabe von C. HERAEUS. I Band, Buch I und II. 4 verbesserte Ausgabe (A. Eussner: très recommandable). — O, RITSCHL, CYPRIAN von Karthago und die Verfassung der Kirche (H. Schiller : intéressant).— H. CHRISTENSEN, Ueber den Vigintisexvirat und den Eintritt in das Senat. Aus der Festschrift des Wilhelmgymnasiums in Hamburg, 1885, p. 81-88 (W. Soltau : l'auteur arrive au résultat que le Vigintisexvirat a été établi par Sylla, et que l'exercice de cette magistrature a été dès lors une condition essentielle de l'admission au Sénat. C'est Auguste seulement qui a établi que la questure donnerait accès au Sénat, tout en rendant l'exercice du Vigintisexvirat obligatoire avant celui de la questure, ce qui conservait à la première de ces charges son caractère de préparation au Sénat. Le travail de Christensen est très important). — R. KLEINPAUL, Menschen und Völkernamen. Etymologische Streifzüge auf dem Gebiete der Eigennamen (G. Meyer : agréable et instructif).

— N° 1, 2 janvier 1886 : G. BUSOLT, Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaironeia. I Teil : Bis zu den Perserkriegen (Holm : excellent manuel, parfaitement au courant, indispensable à l'étude de l'histoire grecque). — A. SCHAEFER, Abriss der Quellenkunde der griechischen und römischen Geschichte. Zweite Abteilung. Römische Geschichte bis auf Justinian. Zweite Auflage besorgt von H. NISSEN (G. F. Schneider : mérite les plus grands éloges). — A. W. VERRALL, Studies literary and historical on the odes of HORACE (W. Mewes : beaucoup de vues nouvelles et ingénieuses). — CLAUDIANI

Mamerti opera ex recensione Augusti Engelbrecht (L. Jeep; édition soignée). — Emile Legrand, Bibliographie hellénique, ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux xve et xvie siècles (G. Meyer : travail monumental, fait avec un soin minutieux; les introductions et les appendices sont de la plus grande valeur). — J. L. Ussing, Erziehung und Jugendunterricht bei den Griechen und Römern. Neue Bearbeitung (C. Nohle : exposition claire et agréable, écrit avec chaleur).

Wochenschrift für klassische Philologie, 4 novembre 1885, n° 45 : F. Imhoof-Blumer, Porträtköpfe auf antiken Münzen hellenischer und hellenisierter Volker. Mit Zeittafeln der Dynastieen des Altertums nach ihren Münzen. Mit 206 Bildnissen in Lichtdruck (Trendelenburg : excellent). — A. Brodbeck, Münzen aus der römischen Kaiserzeit nach den Originalen im brit. Mus. abgebildet von der Londoner Autotype-Company etc. (gravures bonnes, le texte a peu de valeur.) — H. Lewy, Altes Stadtrecht von Gortyn (Kübler : L. se montre bien préparé à son travail, mais sa traduction n'est pas toujours heureuse). — Fr. Bücheler et E. Zitelmann, Das Recht von Gortyn, et J. Baunack et Th. Baunack, Die Inschrift von Gortyn (Lewy : la première édition s'occupe surtout du côté juridique; la seconde, du côté grammatical). — H. Freevichs, De Aeschyli Supplicum choro (Jacher : sujet ingrat traité avec application).

— 11 novembre 1885 : n° 46 : J. Maehly, über vergleichende Mythologie (O. G. : l'auteur se fonde sur l'hypothèse de Kuhn et de Müller, qui n'est plus soutenable aujourd'hui). — Euripides Iphigenie in Taurien. Textausgabe für Schulen von Chr. Ziegler. 2. Aufl. (Gloël : bon texte; appendice critique dont les *homines philologi* remercieront l'éditeur).— R. Reitzenstein, De scriptorum rei rusticae qui intercedunt inter Catonem et Columellam libris deperditis (Abraham : bonne méthode, mise en œuvre intelligente de la littérature qui se rapporte à ce sujet). — E. Schmidt, De Ciceronis commentario de consulatu graece scripto, a Plutarcho in vita Ciceronis expresso, et le même, Plutarchs Bericht über die Catilinar. Verschwörung in s. Verhältniss zu Sallust, Livius und Dio (Fh. St.). — H. Fh. Plüss, Vergil und die epische Kunst (Gebhardi : livre excellent d'un auteur indépendant et spirituel qui admire Virgile et combat ses détracteurs). — R. C. Kukula, De Cruquii codice vetustissimo (Häussner).

— 18 novembre 1885, n° 47 : A. Furtwängler, Beschreibung der Vasensammlung im Antiquarium des Berliner Museums (Heydemann : description bonne, mais la partie littéraire très défectueuse). — E. Richter, De Aristotelis problematis (Susemihl : bonne méthode, sagacité, soin). — S. Steinitz, De affirmandi particulis latinis. I. Profecto (Abraham). — A. Weidner, Adversaria Tulliana (Stangl : jugement clair, habileté dans la critique des textes). — P. Cauer, Zum Verständnis der nachahmenden Kunst des Vergil (Plüss défend Virgile contre les reproches de Cauer.).

— 25 novembre 1885, n° 48 : K. Friederichs, Die Gypsabgüsse antiker Bildwerke in historischer Folge erklärt. Neu bearb. von P. Wolters (Heydemann : excellent, satisfait toutes les exigences). — G. Curtius, Zur Kritik der neuesten Sprachforschung; K. Brugman, Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft; Delbrück, Die neueste Sprachforschung (Holthausen). — Die Metamorphosen des P. Ovidius Naso. I, erkl. von M. Haupt, 7te Aufl. von H. J. Müller (Jacoby). — Fr. Aly, Zur Quellenkritik des älteren Plinius (sources de Pline, chez les Grecs Aristote, Theophraste, Juba; chez les Romains, au moins 37 auteurs).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 5 Vingtième année 1 février 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 715, 16 janvier 1886 : Lowe, Prince Bismark, an historical biography, 2 vols. — Scott, Ulfilas, apostle of the Goths, together with an account of the Gothic churches and their decline (Hodgkin : très méritoire). — Sunshine and sea, a yachting visit to the Channel Islands and Coast of Britanny. — Mulhall, History of prices since the year 1850. — The aboriginal languages of Australia. — A « diet » for Ireland (Burton). — The date of « the Merchant of Venice » (Dowden). — Swift as a subject for examination (Boult). — « Hogmanay » an etymology (Wayte). — Ovid's Tristia, I, p. p. Owen (Ellis). — The Indo-European noun and verb (Sibree) — Corssen and Deecke (Isaac Taylor).

The Athenaeum, n° 3038, 16 janvier 1886 : Johnston, The Kilimanjaro expedition, a record of scientific exploration in Eastern Equatorial Africa. — Letters a. journals of Swift, p. p. Stanley Lane-Poole. — Scherer, A history of german literature, transl. by Mrs Conybeare, edited by Max Müller (traduction bienvenue d'un excellent livre). — « The vicar of Wakefield » (Welsh). — The Byron quarto (Edgcumbe et Fr. Harvey). — The Harvard controversy. (Rendle). — « The palace and the hospital » — Swift in 1708. (Stanley Lane-Poole). — The Cheeryble Brothers. — De Morgan, Newton, his friend and his niece. — Roosevelt, Life and reminiscences of Gustave Doré.

Literarisches Centralblatt, n° 4, 16 janvier 1886 : Grohs, der Werth des Geschichtswerkes des Cassius Dio. (Fait avec méthode et circonspection.) — Heyd, Histoire du commerce du Levant (remaniement en français d'une œuvre très importante.) — Girgensohn, Bemerk. über die Erforschung der livländischen Vorgeschichte. — Buchwald, zur deutschen Bildungsgeschichte im endenden Mittelalter. (Trop fragmentaire). — Elben, Geschichte des Schwäbischen Merkurs, 1780-1885. (Intéressant et complet.) — Hansen-Taylor et Scudden, Bayard Taylor (fort attachant). — Schneider, die Naturvölker, Missverständnisse, Missdeutungen u. Misshandlungen, I. (Remarquable.) — Boas, Baffin-Land. — Zielinski, Gliederung der altattischen Komödie (travail détaillé et qui mérite d'être consulté). — Fick, die epirotischen, akarnanischen, aenianischen und phthiotischen Inschriften ; Bechtel, die lokrischen u. phokischen Inschriften. (Deux travaux méritoires.) — Christus patiens, p. p. Brambs. — Le psautier de Metz, p. p. Bonnardot, I. — Paul, Mittelhochdeutsche Grammatik. (2ᵉ édit. d'un livre très utile.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 1, 2 janvier 1886 : Pearson, the prophecy of Joel. — K. Hase, Kirchengeschichte, I. — Merz, Leibniz, aus dem englischen (Gerhardt : travail distingué). — Babeau, L'école de village pendant la Révolution (Andreae : instructif). — List of Sanskrit manuscripts, in private libraries of Southern India, p. p. G. Oppert, II (Weber : fort bon). — Arriani scripta minora, recogn. Hercher, cur. Eberhard (Keil : 2ᵉ édition). — Taciti Germania, p. p. J. Müller (Andresen : digne d'attention). — Domaszewski, die Fahnen im röm. Heere (J. Schmidt : soigné et fort important). — Der Pleiaere, Tandareis u. Flordibel, ein höfischer Roman, hrsg. v. Khull (E. Martin). — Deutsche Volkslieder aus Oberhessen, hrsg. v. Böckel. — Le Héricher, Glossaire étymologique anglo-normand, ou l'anglais ramené à la langue française (exemples tirés du livre : *blade* feuille, comme le fr. *bled*, blé, la feuille par excellence ; *lust* rappelle le fr. *rut* du l. *rugitus* ; *room* de *home* et quelque préfixe comme *rear ; sad,* abrév. de *maussade ; seek*, lat. *sequor*, etc.). — Siede, Syntaktische Eigentümlichkei-

ten der Umgangssprache weniger gebildeter Pariser beobachtet in den Scènes populaires von H. Monnier (Ulbrich : intéressant et fait avec soin). — Maniu, Zur Geschichtsforschung über die Rumänen (Jung : peu scientifique). — Pribram, Oesterreich und Brandenburg in den Jahren 1688-1700 (très détaillé). — Schaible, Geschichte der Deutschen in England bis 18 Jahrh. (Liebermann : écrit « populaire »). — Von Drygalski, Russische Plaudereien (Meyer v. Waldeck : sans valeur). — The journals of Gordon.

— N° 2, 9 janvier 1886 : Holtzmann, Lehrbuch der histor. krit. Einleitung in das Neue Testament. — Weygoldt, Die platonische Philosophie. — Friedrichs des Grossen pädagog. Schriften u. Aeusserungen, p. p. J. Bona Meyer. (Bon.) — Seidel, Friedrich der Grosse als Heros der deutschen Volksbildung (contestable). — Techmer, Zur Veranschaulichung der Lautbildung. (Michaelis : très instructif.) — Knortz, Irländische Märchen. (Hugo Meyer : intéressant.) — Poland, De legationibus Graecorum publicis. (Büchsenschütz : détaillé.) — Catullus p. p. Baehrens. II. (Schenkl : commentaire remarquable.) — Folk-Lore catala, I. Cels Gomis Lo llamp y'ls temporale ; II. Francisco de S. Maspons y Labros, Cuentos populars catalans. — Tilley, The literature of the French Renaissance. (Koschwitz : sans grandes prétentions.) — Panofsky, De historiae Herodoteae fontibus. (A. Bauer : trop sommaire parfois.) — v. Buchwald, Deutsches Gesellschaftsleben im endenden Mittelalter, I, zur deutschen Bildungsgeschichte. (Kaufmann : peu louable.) — Disselnkötter, Beiträge zur Kritik der Histoire de mon temps Friedrichs des Grossen, eingel. von Maurenbrecher (Wiegand : très estimable et très utile).

Berliner Philologische Wochenschrift, 9 janvier 1886, n° 2 : G. Boissier, l'opposition sous les Césars, 2[e] éd. (Asbach : très intéressant, mais n'est pas une histoire de l'opposition). — Th. Zielinski, Die Märchenkomödie in Athen (H. Lübke : bon). — E. M. Schranka, Der Stoïker Epiktet (E. Wendlaud : sans aucune valeur). — G. Sallusti Crispi de Catilinae conjuratione et de bello Jugurthino libri, Schulausgabe von Kappes (A. Cussner). — F. Wania, des Präsens historicum in Cäsaris bellum gallicum (R. Schneider). — Vollständiges Wörterbuch zu Cornelius Nepos von G. A. Kock, 5 Auflage besorgte von K. E. Georges (Gemss : utile). — K. Jahr, Schulwörterbuch zu Andresens Cornelius Nepos (Gemss : mérite des éloges). — Haacke, Wörterbuch zu den Lebensbeschreibungen des Cornelius Nepos, 8 Auflage (Gemss : bon). — Th. Reinach, de l'état de siège (P. Willems est d'accord avec l'auteur en ce qui touche le justitium et la provocatio). — A. R. Lange, De substantivis feminis graecis secundae declinationis (G. Meyer). — K. Halm, Elementarbuch der griechischen Etymologie, 11 Auflage von J. Pistner ; K. Halm, Griechisches Lesebuch, 9 Auflage von A. Römer (S. Röckl ; deux bons livres). — L. Bolle Amor und Psyche, lateinisches Lesebuch für Sexta (P. Hellwig : le conte d'Apulée ne convient guère à des élèves de sixième).

— N° 3, 16 janvier 1886 : O. Laeger, De veterum epicorum studio in Archilochi, Simonidis, Solonis, Hipponactis reliquiis conspicuo (C. Rothe : soigné). — J. Pohler, Diodoros als Quelle zur Geschichte von Hellas in der Zeit von Thebens Aufschwung und Grösse (G. J. Schneider). — C. Bruch. Des Quintus Horatius Flaccus Oden, in den Versmassen der Urschrift, übersetzt ; P. Klaucke, die lyrischen Gedichte des Horaz, übersetzt ; W. Roesch, der Dichter Horatius und seine Zeit (G. Faltin). — W. Gebhardt, Ein ästhetischer Kommentar zu den lyrischen Dichtungen des Horaz (H. Rönsch : intéressant). — J. Belsheim, Palimpsestus Vindobonensis. Anti-

quissimae VETERIS TESTAMENTI translationes latinae fragmenta e codice rescripto eruit (H. Rönsch : fragments d'un manuscrit de Bobbio antérieur au v[e] siècle). — SAM. BRANDT, Verzeichnis der in dem codex 169 von Orléans vereinigten Fragmente von Handschriften lateinischer Kirchenschrifsteller (H. Rönsch : à recommander aux éditeurs futurs des Pères latins). — K. W. NITZSCH, Geschichte der römischen Republik, Zweiter Band (G. J. Schneider.) — K. SCHULZ, Zur Litterärgeschichte des CORPUS JURIS CIVILIS; MAX WAASER, Die Colonia Partiaria des römischen Rechts (M. Voigt). — W. SCHWARTZ, Indogermanischer Volksglaube (R. Schröter : instructif). — Διονυσίου Θερειανοῦ φιλολογικαὶ ὑποτυπώσεις (Wäschke : recueil d'essais).

Wochenschrift für klassische Philologie, 2 décembre 1885, n° 49 : G. R. HOLLAND, De Polyphemo et Galatea [in den Leipz. Studien, VII, p. 139-312] (Gruppe donne un résumé de ce travail fort riche en résultats pour l'histoire littéraire, mais qui néglige d'étudier le développement religieux et populaire de la légende). — W. JUDEICH, Cäsar im Orient (Thouret : beaucoup de soin et de sagacité, bonne méthode; mais efforts et résultats ne sont pas en proportion quand on se met à fixer, mois par mois, les dates de l'histoire ancienne). — Euclidis Elementa. Vol. IV, libros XI-XIII continens. Rec. J. L. HEIBERG, et Autolyci De sphaera quae movetur liber, De ortibus et occasibus libri duo, una cum scholiis... edidit... Fr. HULTSCH (Autolycus le plus ancien mathématicien grec dont nous possédions encore les écrits). — Catulli Veronensis liber. Rec. et interpr. est AEM. BAEHRENS (Schulze : travail important, fruit de onze années d'études; dans sa préface, B. parle des autres savants avec injustice, et de ses propres mérites avec une naïve arrogance). — Taciti histor. l. qui supersunt, I, Buch I und II, von C. HERAEUS (Wolff : cette nouvelle (4[e]) édition, fort recommandable, mérite l'éloge que lui donne H. « améliorée d'un bout à l'autre »).

— 9 décembre 1885, n° 50 : W. OHNESORGE, Der Anonymus Valesii de Constantino (Fischer : O. prouve que les deux morceaux appartiennent à deux auteurs différents et à deux époques différentes). — Q. Horatius Flaccus, Oden und Epoden, erkl. von AD. KIESSLING (Häussner : on trouve dans le commentaire beaucoup de points de vue neufs et de fines remarques, mais le ton est trop décisif et trop hautain). — J. TÜRTNER, Textkritische Bemerkungen zu Sulpicius Severus (α : prudent, animé, pourtant on ne peut accepter toutes les émendations proposées). — M. BRÉAL et A. BAILLY, Dictionnaire étymologique latin (Schweizer-Silder : ce livre excellent sera très utile, il aidera beaucoup à « vivifier » l'enseignement du latin). — Séance du 3 nov. de la Société archéologique de Berlin FURTWÄNGLER, Reisebericht des Herrn Richter auf Cypern; TREU, farbige Wiederherstellungsversuche antiker plastischer Werke im Museum zu Dresden); 2° SOLTAU, Das Datum des ältesten Censorenprotokolls.

— 16 décembre 1885, n° 51 : H. KIEPERT, Atlas antiquus. 8[te] Aufl. (Sieglin : partout des corrections, surtout dans la carte de l'Asie-Mineure). — A. E. KÖRNER, De epistulis a Cicerone post reditum usque ad finem anni a. u. c. 700 datis quaestiones chronologicae (O. E. Schmidt : K., élève de L. Lange, unit de bonnes connaissances littéraires à une méthode sûre). — W. GEBHARDI, Ein aesthetischer Kommentar zu den lyrischen Dichtungen des Horaz. Essays. (Plüss : l'auteur a l'esprit ouvert à la poésie, il est fort versé dans la littérature poétique, mais il n'a pas interprété méthodiquement les détails et il ne suit pas des principes esthétiques bien arrêtés). — PH. WEGENER, Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens (Uphues).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 6 Vingtième année 8 février 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 716, 23 janvier 1886 : The gouvernance of England, by Sir John Fortescue, p. p. PLUMMER. — The Paradise of Dante, by BUTLER (Moove : traduction soignée). — SAINTSBURY ; Marlborough. (Courtney : ouvrage de haute valeur et de grand intérêt.) — HUDSON, The Purple Land that England lost, 2 vols. — Letter from Egypt (Sayce). — An English school at Oxford (Sweet). — « Catchpoll » in an Anglo-Saxon gloss. (Maghew.) — Δις before consonants. (G. R. Scott.) — WALDSTEIN, Essays on the art of Pheidias. (A. Michaelis : très important).

The Athenaeum, n° 3039, 23 janvier 1886 : Lord Beaconsfield's correspondence with his sister, 1832-52. — DIXON, History of England from the abolition of the Roman jurisdiction, III. — BURTON, Reminiscences of sport in India. — The journal intime of Amiel, transl. by Mrs. Humphry WARD. — The Byron quarto (Forman). — Revival of Sanskrit scholarship in Japan. — Church registers of St. Andrew Undershaft (Hallen). — Tanis, I, being the second memoir of the Egypt Exploration Fund. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 5, 23 janv. 1885 : SCHAEFER, Demosthenes u. seine Zeit, 2e Ausg. I. — RINGHOLZ, der heilige Abt Odilo von Cluny in seinem Leben u. Wirken. — BREHM, das Inka-Reich (recommandable). — C. A. H. BURKHARDT, Stammtafeln der ernestischen Linien des Hauses Sachsen. — ZÖLLER, Forschungsreisen in der deutschen Colonie Kamerun. — Rosa v. GEROLD, ein Ausflug nach Athen und Korfu. — BRUGSCH, Religion und Mythologie der alten Aegypter, nach den Denkmälern. I. (Beaucoup d'objections à faire, l'auteur n'a pas de connaissances préliminaires, et il dit bien des choses insoutenables.) — HERTZBERG, Athen, hist. topogr. (Habile compilation.) — SCHLIEMANN, Tiryns (découvertes qui sont peut-être les plus grandioses et les plus importantes de Schliemann). — TUCKERMANN, die Gartenkunst der italien. Renaissancezeit. — PIDERIT, Mimik u. Physiognomik.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 3, 16 janvier 1886 : U. JAHN, die deutschen Opferbräuche bei Ackerbau und Viehzucht (Rödiger : beaucoup de travail, résultats peu satisfaisants). — Hugo HILDEBRAND, Aristoteles. Stellung zum Determinismus (Heitz : beau « specimen eruditionis »). — K. BIEDERMANN, der Geschichtsunterricht auf Schulen nach culturgeschichtlicher Methode (Hollaender). — Hellwag, de formatione loquelae p. p. VIETOR. — The Indian Antiquary, a journal of original research in archaeology, etc., p. p. FLEETZ a. TEMPLE (Weber : excellente entreprise). — BUCHHOLZ, die homerischen Realien, III ; die relig. u. sittliche Weltanschauung der homer. Griechen. II (Renner : en somme, complet). — HERAEUS, Quaestiones criticae et palaeographicae de vetustissimis codicibus Livianis (Hagen : brillante sagacité). — JEBB, Bentley, übers. — Ed. MÜLLER, Sinn u. Sinnverwantschaft deutscher Wörter, 1 (Seemüller : que l'auteur soigne mieux l'étymologie). — HESSELMEYER, die Ursprünge der Stadt Pergamos in Kleinasien (Landwehr : jugement mesuré). — LUPUS, Syrakus im Altertum (Holm : bonne esquisse). — PLISCHKE, das Rechtsverfahren Rudolfs von Habsburg gegen Ottokar von Böhmen (Krones : soigné). — ILGEN, Rheinisches Archiv, Wegweiser durch die für die Geschichte des Mittel = und Niederrheins wichtigen Handschriften. — STEINBRECHT, Thorn im Mittelalter, zur Baukunst des deutschen Ritterordens.

— N° 4, 23 janv. 1886 : Studia biblica, by members of the University of Oxford. — Ibn Ginnii de flexione libellus, arabice nunc primum

edidit, in latinum sermonem transtulit Hoberg. — Oesterlen, Komik und Humor bei Horaz, I. (Schütz : rien de nouveau, analyses inutiles et qui fatiguent.) — Ramorino, Letteratura romana (court et pratique). — Lexer, Mittelhochdeutsches Taschenwörterbuch (Roediger : 3e édition très augmentée). — Schlenther, Frau Gottsched u. die bürgerliche Komödie. (E. Martin : soigné et attachant.) — De Winckels, Vita di Ugo Foscolo con prefazione di Trevisan, I. (Wiese : bon.) — Hans Droysen, Untersuchungen über Alexanders des Grossen Heerwesen und Kriegsführung (Landwehr : très important). — Keil, de Thracum auxiliis (Bormann : recommandable). — Wolfstieg, Verfassungsgeschichte von Goslar. (Weiland.) — Huber, Geschichte Oesterreichs, II (Krones : a toujours les mêmes mérites). — Leist, Georgien, Natur, Sitten und Bewohner. — Schumann, Barock u. Rococo, Studien zur Baugeschichte des XVIII Jahrhunderts, mit besond. Bezug auf Dresden.

Archiv für Slavische Philologie, Tome VIII, n° 4. Ce fascicule est entièrement consacré à des comptes-rendus. — Barsov et Duvernois, *Izbornik du grand prince Sviatoslav* (Masing : édition défectueuse). — Nehring, *Studya literackie* (Brückner : œuvre excellente de ce critique distingué. — Leger, Chronique dite de Nestor (Jagic : sehr gewissenhaft ausgeführte Leistung, die jeder Leser des altrussischen Denkmals gerne zu Rathe ziehen wird und auf die sich auch der des Slawischen Unkundige in den allermeisten Fällen ganz verlassen kann). — Luczkakowski, Nestoris... Chronicon (Brückner : essai de traduction latine des 20 premiers chapitres de la chronique). — Romanovitch, Phonétique du russe et de l'ancien slavon (Jagic : mauvais). — Miklosich, Dictionnaire abrégé des six langues slaves (A pris pour base la langue russe et ne peut servir qu'à ceux qui la connaissent parfaitement). — Leskien, Untersuchungen uber Quantitæt und Betonung in den slavischen Sprachen (Jagic). — Krauss, Sitte und Brauch, der Südslaven (Jagic : apporte de nombreux *errata* au travail de M. Krauss). — Miklosich. Die türkischen Elemente in den südost und ost europäischen Sprachen (Krosch).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 24, 1er décembre 1885 : Neumann und Partsch, Physikalische Geographie von Griechenland mit besonderer Berücksichtigung auf das Altertum. (H. Wagner : écrit dans l'esprit de Ritter, et de grande valeur.) — Ueberweg, Schiller als Historiker und Philosoph. (Minor : ne traite pas suffisamment le sujet.) — Philodemi de musica librorum quae exstant ed. Kemke (Landwehr : ce n'est pas l'édition critique qu'on attendait.)

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XVIII, 6e livraison : Lonchay, L'avènement de Corneille de Berg au trône episcopal de Liège. — Goblet d'Alviella, Cours public d'histoire des religions, I. — *Comptes-rendus :* Schmelzer, Eine Verteidigung Platos, Studie. (M. Hofmann : ouvrage dont la valeur scientifique est nulle). — Chrestomathie latine, à l'usage des commençants, p. p. Delbœuf et Iserentant. (Roersch : se distingue des autres livres de l'espèce par le choix et l'ordre des morceaux.)

Wochenschrift für klassische Philologie, 23 décembre 1885, n° 52 : H. Kiepert, Wandkarte von Alt-Italien. Sechs Blätter, 3te Aufl. ; et Wandkarte von Alt-Griechenland. Neun Blätter, 4te Aufl. (Sieglin : fait avec ce soin étonnant, avec ce tact qu'on connaît à K. depuis longtemps.) — Aristotelis ars rhetorica. Cum nova codicis Ac (Parisin. 1741) et vetustae translationis collatione edidit Ad. Roemer (Susemihl : l'édition n'est pas encore parfaite, mais elle est fort remarquable ; méritoire surtout parce

qu'elle donne enfin une collection exacte et sûre jusque dans les moindres détails du cod. A[c]). — Παρνασσός. Σύγγραμμα περιοδικὸν κατὰ μῆνα ἐκδιδόμενον. Τόμος Θ'. (G. Schneider.)

— 2 janvier 1886, n° 1 : K. W. Nitzsch, Geschichte der römischen Republik ; herausgeg. von G. Thouret, 2. Bd bis zur Schlacht bei Aktium (Faltin : moins important que le 1er vol., l'auteur comprend mal les personnes et les événements des derniers temps de la république, il est surtout très injuste pour César). — K. Pauli, Altitalische Studien. Viertes Heft (Grüppe). — Guil. Schmitz, Monumenta tachygraphica codicis Parisiensis Latini 2718 (Ruess : excellent). — Tibullo, Lirica amorosa. Versione barbaro-dattilica di Pietro Casorati (H. W.). — Joh. Vahlen (im Index lect. Berol. Sommer 1884) Quaestiones Juvenalianae (P. Schultze).— Th. Curti, Die Entstehung der Sprache durch Nachahmung des Schalles (Uphues).

— 13 janvier 1886 : n° 2 : P. Shorey, De Platonis idearum doctrina atque mentis humanae notionibus commentatio (Schneider : mérite d'être examiné)· — Guil. Sternkopf, Quaestiones chronologiae de rebus a Cicerone inde a tradita Cilicia provincia usque ad relictam Italiam gestis deque epistulis intra illud tempus datis acceptisve (O. E. Schmidt : bon, argumentation claire et bien ordonnée). — Catulli Tibulli Propertii carmina a M. Hauptio recognita. Ed. quinta ab J. Vahleno curata (K. P. Schulze : excellent ; V. revient souvent aux leçons des mss. ; peu de conjectures, toutes spirituelles et fort remarquables). — Q. Horatii Flacci carmina. Iterum recogn. Luc. Müller. Editio minor (W. H. : recommandable). — G. Schönaich, Quaestiones Juvenalianae (P. Schulze). — C. Althaus, Warum erlernt man die alten Sprachen? (Sans valeur.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 7 Vingtième année 15 février 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 717, 30 janvier 1886 : Shakspeare's sonnets. (Dowden.) — FROUDE, Oceana, or England and her colonies. — KELKE, an epitome of English Grammar of the use of students (Bradley : des fautes singulières en philologie comparée; mais la tâche était difficile, et le livre n'est pas plus mauvais que ses rivaux, il est même à certains égards meilleur). — The modern Language Association of America. — An English school at Oxford. (Sweet). — Chaucer's birthplace (Rye). — Some forgotten Italian story-tellers (Crane). — Dante and the Lancelot romance (Tonybee). — The « Paradiso » of Dante (Butler). — The Politics of Aristotle translated into English, with introduction, marginal analysis, notes and indices, by JOWETT. (Braughton).

The Athenaeum, n° 3040, 30 janvier 1886 : FROUDE, Oceana or England and her colonies. — Barnett SMITH, Victor Hugo, his life and work; CAPPON, Victor Hugo, a memoir and a study; Paul de SAINT-VICTOR, Victor Hugo. — WILKINS, The growth of the Homeric poems, a discussion of the their origin and authorship. (Livre de bien peu de valeur qui ne fait que reproduire les auteurs allemands et français qui ont traité la question.) — MULHALL, History of prices since the year 1850. — Myles Coverdale (Moens). — Recent acquisitions in the library of the British Museum. — The Howard pedigree (Rye). — Burke on the sublime. — The Cheeryble brothers (John Evans). — The proposed international copyright union. — News from Central Asia (Vambéry).

Literarisches Centralblatt, n° 6, 30 janvier 1886 : CORSSEN, Epistula ad Galatas. — ROMUNDT, Grundlegung zur Reform der philosophie. — LIOY, die philosophie des Rechts, übers. von di MARTINO. — JÄGER (Alb.), die Blüthezeit der Landstände Tirols 1439-1519. — BOURGEOIS, Le capitulaire de Kiersy-sur-Oise, 877, étude sur l'état et le régime politique de la société carolingienne à la fin du IX[e] siècle d'après la législation de Charles le Chauve (ouvrage très soigné en général et qui renferme des détails très instructifs). — WERUNSKY, Auszüge aus den Registern der Päpste Clemens VI und Innocenz VI zur Geschichte des Kaiserreiches unter Karl IV. — Von ARNETH, Graf Philipp von Cobenzl und seine Memoiren (ces mémoires sont l'œuvre d'un esprit médiocre). — POELCHAU, die livländische Geschichtsliteratur im Jahre 1884. — STEINER, Elementargrammatik nebst Uebungsstücken zur Gemein = oder Weltsprache [Pasilingua] (idéal qui n'est qu'un mélange piteux et singulier d'allemand, de français, d'italien et d'anglais). — GUTERSOHN, Beiträge zu einer phonetischen Vokallehre, 1 u. 2 TRAUTMANN, die Sprachlaute im Allgemeinen und die Laute des Englischen, Französischen und Deutschen im besonderen. I (les études de Gutersohn offrent des détails intéressants, mais parfois des erreurs; le livre de Trautmann est très remarquable et résout plus d'une question controversée). — REINISCH, die Quarasprache in Abessinien. II. Textproben. — ROSEN, remarques sur les manuscrits orientaux de la collection Marsigli à Bologne et liste complète des mss. arabes de la même collection (remarques utiles et catalogue excellent). — WEISSENFELS, loci disputationis Horatianae (livre en latin qui rendra des services aux élèves). — BEER, Spicilegium Juvenalianum (petit écrit très méritoire).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 5, 30 janvier 1886 : A. FRANTZ, Die Inspiration, insonderheit die Verbalinspiration der heiligen Schrift. — JAESCHE, das Grundgesetz der Wissenschaft. — STRASSBURGER, Geschichte der Erziehung und des Unterrichts bei den Israeliten. (Steinschneider : beaucoup de matériaux; la mise en œuvre fait défaut.) — ROSEN,

Remarques sur les manuscrits orientaux de la collection Marsigli à Bologne et liste complète des mss. arabes de la même collection. (Wolff : très recommandable.) — Von Kremer, Ueber meine Sammlung orientalischer Handschriften (à consulter). — Aristophanis deperditarum comœdiarum fragmenta p. p. Blaydes (von Bamberg). — J. Enni Carminum reliquiae, accedunt Noevi belli poenici que supersunt, p. p. L. Müller (Marx : polémique excessive, inconséquente et injuste). — W. Clarke Robinson, Introduction to our Early English Literature, from the earliest times to the Norman conquest. (Zupitza : fautes singulières dans les traductions d'anglo-saxon ; erreurs bizarres ; Hartmann d'Aue aurait lu la légende de saint Gûthlâc, et Ulfilas, inventé l'imprimerie.) — Epistolae pontificum romanorum ineditae p. p. Loewenthal (Kaltenbrunner : utile et fait avec soin). — Chérest, La chute de l'ancien régime, I et II. (Koser.) — Stanley, Kongo und die Gründung des Kongostaates, aus dem englischen von Wobeser. — Friederichs, die Gipsabgüsse antiker Bildwerke in historischer Folge erklärt, Bausteine zur Geschichte der griechisch-römischen Plastik, neu bearb. von Wolters. (Michaelis : bon livre.) — Heyd, Histoire du commerce du Levant au moyen âge, édition française, p. p. T. Raynaud, I. (Edition, pour ainsi dire, nouvelle.)

Berliner Philologische Wochenschrift, 13 janvier 1886, nº 4 : A. Gemoll, Homerische Blaetter (R. Volkmann : savant et ingénieux ; donne entre autres une liste des mots qu'on ne trouve pas dans Homère, mais qui sont fréquents après lui.) — M. Tullii Ciceronis scripta, recognovit C. F. W. Müller. Partis II, vol. II (J. H. Schmalz : soigné). — Festi breviarium rerum gestarum populi romani, edidit C. Wagener (R. Bitschofsky). — The greater poems of Virgil, edited by J. B. Greenough (Gebhardi : bien fait, mais sans originalité). — Koch, Wörterbuch zu den Gedichten des Vergilius, sechste Auflage von K. E. Georges (Gebhardi : un lexique scientifique de Virgile reste encore un désidératum). — F. Imhoof-Blumer, Porträtköpfe auf antiken Münzen (R. Weil : très bon). — A. Brodbeck, Münzen aus der römischen Kaiserzeit nach den Originalen im britischen Museum abgebildet (— X : bonne planche, texte inutile). — Francesco Gnecchi, Monete e medaglioni Romani inediti nel Gabinetto numismatico di Brera (— X : utile). — E. Babelon, Adrien de Longpérier, François Lenormant, Ernest Muret (R. Weil reconnaît que F. Lenormant est beaucoup trop peu apprécié en Allemagne). — G. Autenrieth und F. Heerdegen, Lexicographie der griechischen und lateinischen Sprache (K. E. Georges trouve beaucoup à louer dans ces deux chapitres du Handbuch d'I. Müller). — H. Bressler, Die Stellung der deutschen Universitäten zum Baseler Konzil und ihr Anteil an der Reformbewegung in Deutschland (C. Nohle).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 8 Vingtième année 22 février 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 718, 6 février 1886 : Bruce, Life of General sir Charles Napier. (Burton.) — O' Connor, The Parnell movement with a sketch of Irish parties from 1843. (Fagan.) — Goblet d'Alviella, The contemporary evolution of religious thought in England, America and India, translated by Moden. — Dukes, Everyday lifein China, or scenes along river a. road in Fuh-Kien. — Books on ancient history (Gilbert, Handbuch der griech. Staatsalterthümer. II : très utile ; N. Henry Michel, Du droit de cité romaine, études d'épigraphie juridique, I : des négligences et des fautes ; Bourgeois, Quomodo provinciarum romanarum qualem sub fine reipublicae Tullius effinxit, conditio principatum peperisse videatur : bon et soigné ; Judeich, Caesar im Orient ; Müller-Strübing, die Glaubwürdigkeit des Thukydides ; Kubicki, das Schaltjahr in der grossen Rechnungs-urkunde.) — An English school at Oxford (Sweet). — Fortescue's « the governance of England » (Plummer). — The first edition of « The vicar of Wakefield » (Elliot Stock). — The etymologie of « catchpoll » (Zupitza). — Bradley a. Grahame, The popular guide to Westminster Abbey. — Egypt Exploration Fund : excavations at Naukratis. (Gardner).

The Athenaeum, nº 3041, 6 février 1886 : The life of Samuel Johnson and the journal of his tour to the Hebrides by James Boswell, illustrated with portraits by Sir Joshua Reynolds, edited by Henry Morley, 5 vols. — Lord Archibald Campbell, Records of Argyll, legends, traditions and recollections of Argyllshire Highlanders. — Hatton, North Borneo, explorations and adventures on the Equator. — Historical teaching in England (Prothero : à propos du rapport de Fredericq). — Translations of the « Rig-Veda ». — Parish registers of St. Andrew, Undershaft. — The ode to the death of summer (Dobell). — The brothers Cheeryble. — Middleton, Ancient Rome in 1885 (Premier article).

Literarisches Centralblatt, nº 7, 6 février 1886 : Th. Arndt, die Stellung Ezechiels in der alttestamentl. Prophetie (Conférence de 32 pages). — Philippson, les origines du catholicisme moderne, la contre-révolution religieuse au xviᵉ siècle. (Utile pour les pays de langue française, mais n'avance pas la science.) — Knauer, Grundlinien zur aristotelisch-thomistischen Psychologie. — Brasch, Gesammelte Essays u. Charakterköpfe zur neueren Philosophie u. Literatur, I. (Était-ce la peine de publier ce volume ?) — Pflugk-Harttung, Perikles als Feldherr. (Etude incorrectement écrite, mais instructive) *et* Urkunden der Päpste 97-1197, II, 2, indices. — Hirth, China and the Roman Orient. (Ouvrage profond, bien fait, et qui s'élève bien au-dessus de la majorité de « semblables travaux de pionniers ») — K. Hillebrand, Culturgeschichtliches, (Nouveaux essais très intéressants). — Hopp, Geschichte der Vereinigten Staaten von Nordamerika, II. 1783-1861. (Trop long et chargé de détails pour le lecteur allemand). — Schuchardt, Ueber die Lautgesetze, gegen die Junggrammatiker. (On devra accepter de nombreux détails, mais le principe posé par les jeunes grammairiens doit être entièrement conservé). — Die Vita Alexandri Magni des Archipresbyters Leo (Historia de praeliis), nach der Bamberger u. ältesten Münchener Handschrift zum ersten mal hrsg. v. G. Landgraf. (Editio princeps, mais « unfertig » ; l'auteur qui peut faire mieux, s'est trop pressé). — Arnoldi Lubecensis Gregorius peccator de teutonico Hartmanni de Aue in latinum translatus, hrsg. v. Buchwald. — Kleist's sämmtliche Werke, hrsg. v. Zolling. (Très bien fait.) — Könnecke, Bilderatlas zur Geschichte der deutschen Nationalliteratur, nach den Quellen bearb. 1 et 2. — Nohl, Die geschichtl. Entwickel. der Kam-

mermusik u. ihre Bedeutung für den Musiker. — NEUWIRTH, Albrecht Dürer's Rosenkranzfest.

Berliner Philologische Wochenschrift, 30 janvier 1886, n° 5 : OVID, Tristia, Book I. With an introduction and notes by S. G. OWEN (K. P. Schulze : bonne compilation d'après les travaux allemands). — P. H. DAMSTÉ, Adversaria critica ad C. VALERII FLACCI Argonautica (K. Schenkl). — CORNELII NEPOTIS vitae ed. G. GEMSS. CORNELII NEPOTIS vitae curante A. C. FIRMIANO (P. Hirt : bonnes éditions). — E. REUTER, de dialecto thessalica (G. Meyer : intéressant). — W. MEYER, Anfang und Ursprung der lateinischen und griechischen rhythmischen Dichtung (Wäschke approuve, comme L. Müller, les conclusions de ce travail). — O. MELTZER, De pace a. u. c. 513 inter Romanos Paenosque constituta (W. Soltau). — ALB. WILMS, Ueber die Quellen für die Geschichte der ersten Sklavenkrieges (H. Schiller : conclusions sensées). — F. GENY, Etude sur la Fiducie (M. Voigt : beaucoup de soin et d'intelligence, mais manqué). — CH. DESTRAIS, de la propriété et des servitudes en droit romain (M. Voigt : consciencieux travail qui date de 1870 et qui, publié après la mort de l'auteur, n'est plus au courant). — FUSTEL DE COULANGES, Recherches sur quelques problèmes d'histoire (A. Holder : compte-rendu admiratif; le chapitre sur le colonat est « eine Musterleistung »). — R. GROUSSET, Etude sur l'histoire des sarcophages chrétiens (X). — Κατάλογος τῆς ἐθνικῆς βιβλιοθήκης τῆς Ἑλλάδος. (R. Weil.) — K. ZANGEMEISTER, System der Realkatalogs der Universitätsbibliothek Heidelberg (R. Weil.)

— N° 6, 6 février 1886 : SALOMON REINACH, Traité d'épigraphie grecque (R. Meister : bien que ne répondant pas à toutes les exigences, ce livre rendra de bons services. Les chapitres relatifs à l'alphabet et à la grammaire des inscriptions sont faibles, ceux qui concernent les formules sont utiles). — F. BERNHÖFT Die Inschrift von Gortyn übersetzt (R. Meister : en retard sur les travaux précédents de Dareste, Baunack, Bücheler et Lewy). — EPICTÈTE, Manuel, nouvelle édition par F. MONTARGIS (P. Weudlaud : quelques remarques fines, mais la constitution critique du texte laisse à désirer). — VERGILS Gedichte erklärt von LADEWIG, 10 Auflage von C. SCHAPER (Gebhardi : soigné). — TITI LIVI ab urbe condita liber III. Für den Schulgebrauch erklärt von F. LUTERBACHER (-σ- : bon). — G. HERAEUS, Questiones criticae et palaeographicae de vetustissimis codicibus Livianis (-σ- : à recommander). — A. FRIGELL, Prolegomena in T. LIVII Librum XXIII (-σ-). — PH. WEGENER, Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens (H. Ziemer : très ingénieux et riche en idées nouvelles).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 9 Vingtième année 1 mars 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 719, 13 février 1886 : Sharp, Sonnets of this century. — Kathleen O'Meara, Madame Mohl, her salon and her friends (Ch. J. Robinson : livre brillant et intéressant). — Ross and Stonehewer-Cooper, The Highlands of Contabria or three days from England. — Dawson, Biographical lectures, edited by Georges St Clair. — The genealogist, new series, vol. II. — Old-welsh texts (publication de textes annoncée par M. John Rhys, professeur de celtique à l'université d'Oxford.) — Letter from Egypt. (Sayce.) — The Oxford Chair of English. (Brodrick a. Zupitza.) — The Severn memoirs (Sharp). — An English school at Oxford (Sidney L. Lee). — « Epitome of English grammar » (Kelke). — Fortescue on « the governance of England » (Gairdner). — The etymology of « Catchpoll » (Toynbee). — An Oxford « Festschrift » for the Grimm centenary : Vigfusson and Powell, Sigfred-Arminius and other papers. (Bradley). — Sanskrit study in Benares. Jane E. Harrison, Introductory studies in Greek art. (Murray). — Henrietta Maria's Damond signet. (Fortnum). — Egyptological jottings.

The Athenaeum, n° 3042, 13 février 1886 : Royle, The Egyptian campaigns, 1882 to 1885 and the events which led to them. — Kathleen O'Meara, Madame Mohl and her friends. (« very pleasant »). — Ashton, Old times. — Crane, Italian popular tales (une des meilleures collections de contes populaires publiées jusqu'ici.) — Lieut. col. Graham, The life and work of Syed Ahmed Khan. — Christie, The old church and school libraries of Lancashire. — Theological books. — Notes from Oxford. — The « ode to the death of summer » (Buxton Forman). — The stone of destiny (Archibald Campbell). — M. Aksakof. — The Shelley society. (Rossetti.) — The Severn memoirs (W. Sharp). — Middleton, Ancient Rom in 1885 (second article sur ce livre à la fois « scholarly and archaeologically attractive »). — Shakspeare documents (Sims). — A shakspearian reading (Larsen).

Literarisches Centralblatt, n° 8, 13 février 1885 : Butler, The ancient Coptic churches of Egypt (fait avec soin). — Wiermann, Geschichte des Culturkampfes, Ursprung, Verlauf und heutiger stand. (Récit qui se lit avec plaisir, mais qui n'est pas une histoire réelle du « Culturkampf ».) — Menzel, Geschichte von Nassau von der Mitte des XIV, Jahrhunderts bis zur Gegenwart. II. — Hallwich, Johann Aldringen, ein Bruchstück aus seinem Leben als Beitrag zur Geschichte Wallensteins. (Informations importantes). — Correspondances de Christophe Plantin, p. p. Max Rooses (première partie d'une très louable et très utile entreprise, va de 1558 à 1568). — Preussische Staatsschriften aus der Regierungszeit König Friedrich's II, 1746-1756, bearb. von Koser (documents précieux). — Gerber, die Sprache und das Erkennen. (Beaucoup de remarques instructives; cp. un art. précédent de notre recueil.) — Jos. und Theod Baunack, die Inschrift von Gortyn. — Peggi, Appunti di epigrafia et rusca, I et II. — Renclus de Moiliens, li romans de Carité et Miserere, poèmes de la fin du xii° siècle, édition critique accompagnée d'une introduction, de notes, d'un glossaire et d'une liste des rimes par Van Hamel, I et II (œuvre excellente qui témoigne à la fois d'application et de savoir; la tâche était difficile, et l'auteur l'a très bien remplie). — Novelle populari toscane illustrate da Pitrè. (Un des meilleurs recueils qu'on possède, à recommander à tous les amis du folklore.) — Puntoni, Studi di mitologia greca ed italica, I, sulla formazione del mito di Ippolito e Fedra (hypothèse soutenue avec vivacité et érudition). — Ausführliches Lexicon der griechischen u. römischen Mythologie, hrsg. v. Roscher, livraisons 4-7. (Suite de cette publication ; il semblerait que

ces livraisons soient supérieures aux précédentes.) — EHRHARDT, die Kunst der Malerei, eine Abhandlung zur Ausbildung für die Kunst. (Utile et mérite une seconde édition.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 6, 6 février 1886 : DORNER, System der christlichen Sittenlehre. — Karl MÜLLER, die Anfänge des Minoritenordens und der Bussbruderschaften. (Loofs : résultats intéressants et sûrs.) — ROMUNDT, die Vollendung des Sokrates. (Ziegler.) —Von SALLWÜRK, Handel und Wandel der pädagogischen Schule Herbarts. (Andreae.) — EUTING, Nabatäische Inschriften aus Arabien (Landauer; très méritoire). — DIELS, Ueber die Berliner Fragmente der Ἀθηναίων πολιτεία des Aristoteles (Blass : dissertation de grande valeur et qui peut être regardée comme un modèle). — TUERK, De Propertii carminum quae pertinent ad antiquitatem romanam, auctoribus. (Schenkl.) — HAENNY, Schriftsteller und Buchhändler im alten Rom. (Hertz : des remarques importantes et sagaces.) — LYTTKENS och WULFF, Svenska sprakets ljudlära och betäckningslära jämte en afhandling om aksent. (Holthausen.) — Erich SCHMIDT, Lessing, Geschichte seines Lebens und seiner Schriften, II, 1. (Seuffert : suite de cette œuvre remarquable.) — LOISEAU, Histoire de la littérature portugaise depuis son origine jusqu'à nos jours (Storck : une masse d'erreurs et d'inexactitudes; on pourrait dresser un très long « Sündenregister »; en un mot, ce travail n'est nullement soigné, quoique les auteurs cités aient été choisis avec goût et que l'exposition ne manque pas de vivacité). — M. DUBOIS, Les ligues étolienne et achéenne, leur histoire et leurs inclinations, nature et durée de leur antagonisme (Rud. Weil : travail attachant). — D. SCHAEFER, die Hanse und ihre Handelspolitik (Höhlbaum : conférence de 32 pages). — Liv = Est = und Curländisches Urkundenbuch, begründet von BUNGE, fortg. von H. HILDEBRAND. — K. HILLEBRAND, Zeiten, Völker und Menschen (Rudloff : VIIe volume qui a pour sous-titre « Culturgeschichtliches » ; mêmes qualités que dans les volumes précédents). — TOMASCHEK, Zur historischen Topographie von Persien, II; die Wege durch die persische Wüste (Partsch). — Hoffmeisters gesammelte Nachrichten über Künstler und Kunsthandwerker in Hessen seit etwa 300 Jahren (Jaenicke).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 7, 13 février 1886 : TH. HODGKIN, Italy and her invaders. Book IV, The ostrogothic invasion. Book V. The imperial restoration (F. Dahn : ouvrage remarquable, écrit peut-être d'un style trop fleuri, mais reposant sur une érudition solide). — W. O. GUTSCHE, De interrogationibus obliquis apud Ciceronem (J. H. Schmalz : utile, bien que la constitution critique du texte de Cicéron ait été négligée). — FLAVI VEGETI RENATI epitoma rei militaris. Rec. C. LANG (H. Bruncke : bon). — MINTON WARREN, on latin glossaries, With especial reference to the codex Sangallensis 912 (K. E. Georges : utile). — CH. HANRIOT, Notions sur l'histoire de l'art en Grèce (rien de nouveau). — C. MAURER, De aris graecorum pluribus deis in commune positis (C. Bruchmann : soigné et instructif). — C. SCHŒNHARDT, Alea. Ueber die Bestrafung des Glückspiels im älteren römischen Recht (M. Voigt : intéressant).

Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne en Belgique, tome XXIX, première livraison : Société pour le progrès des études philologiques et historiques. — DELBOEUF, Le parfait grec, sa signification et son emploi (suite et fin). — HEGENER, Le « Probejahr » des candidats-professeurs en Prusse. — FRANCKEN, Quelques mots sur Cicéron, de Republica, I. — LONCHAY, L'avènement de Corneille de Berg au trône épiscopal de Liège. — *Compte-rendus :* Th. JUSTE, Le soulèvement des Pays-Bas contre la domination espagnole, 1574-79; *id.*, La révolution brabançonne, La république belge (Lonchay : cp. le présent numéro de la *Revue critique).*

LIBRAIRIE DE L'ART, J. ROUAM, ÉDITEUR
29, CITÉ D'ANTIN, PARIS.

LES ARTISTES CÉLÈBRES

Biographies, Notices critiques et Catalogues

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE

M. EUGÈNE MÜNTZ

OUVRAGES PUBLIÉS :

Donatello, par *M. Eugène Müntz*. Prix : broché, 5 fr.; relié 8 fr.; 100 exemplaires, numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 15 fr.
Fortuny, par *M. Charles Yriarte*. Prix : broché, 2 fr.; relié 4 fr.; 100 exemplaires, numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 4 fr. 50.
Bernard Palissy, par *M. Philippe Burty*. Prix : broché, 2 fr. 50; relié 5 fr.; 100 exemplaires, numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 6 fr.
Jacques Callot, par *M. Marius Vachon*. Prix : broché, 3 fr.; relié 6 fr. 100 exemplaires, numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 7 fr. 50.
Pierre Paul Prud'hon, par *M. Pierre Gauthiez*. Prix : broché, 2 fr. 50; relié 5 fr.; 100 exemplaires, numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 6 fr.
Rembrandt, par *M. Emile Michel*. Prix : broché, 5 fr.; relié, 8 fr.; 100 exemplaires, numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 15 fr.
François Boucher, par *M. André Michel*. Prix : broché, 5 fr.; relié 8 fr. 100 exemplaires, numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 15 fr.
Edelinck, par *M. le Vicomte Henri Delaborde*. Prix : broché, 3, 50; relié 6, 50; 100 exemplaires, numérotés sur Japon, avec double suite de gravures, 10, 50.

OUVRAGES EN PRÉPARATION :

Les Audran, par *M. Georges Duplessis*, Conservateur du département des Estampes à la Bibliothèque nationale.
Decamps, par *M. Charles Clément*.
Andrea del Sarto, par M. *Paul Mantz*, Directeur général honoraire des Beaux-Arts.
Viollet-Le-Duc, par *M. de Baudot*, Architecte de la Commission des monuments historiques.
De La Tour, par *M. Champfleury*, Conservateur du Musée de Céramique de Sèvres.
Reynolds, par *M. E. Chesneau*.
Mino Da Fiesole, par *M. Courajod*, Conservateur du Musée du Louvre.
Le baron Gros, par *M. G. Dargenty*, Directeur de *l'Art Ornemental*.
Fra Bartolommeo, par *M. Gustave Gruyer*.
Van Der Meer De Delft, par *M. Henry Havard*.
Phidias, par *M. Maxime Collignon*, Professeur à la faculté des Lettres de Paris.
Botticelli, par *M. Georges Lafenestre*. Commissaire général des Expositions internationales.
Jordaens, par *M. Paul Leroi*, Secrétaire de la rédaction de l'*Art*.
Diaz, par *M. René Ménard*, Professeur à l'École des Arts décoratifs.
Puget, par *M. de Montaiglon*, Professeur à l'École des Chartes.
Polyclète, par *M. de Ronchaud*, Directeur des Musées nationaux.
Eugène Delacroix, par *M Eugène Véron*. Directeur de *l'Art*.
Palladio, par le professeur *Alfredo Melani*, Architecte à Milan.
Henri Regnault, par *M. Roger Marx*.
Le Corrège, par *M. André Michel*.
Paul Véronèse, par *M. Charles Yriarte*. Inspecteur des Beaux-Arts.
Philibert Delorme, par *M. Marius Vachon*.
Kaulbach, par *M. Grand Carteret*.
Mme Vigée-Lebrun, par *M. Charles Pillet*.
Turner, par *M. P.-G. Hamerton*, directeur du Portfolio.
John Coustable, par *M. Robert Hobart*, rédacteur du *The Architect*.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 10 Vingtième année 8 mars 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 720, 20 février 1886 : Doyle, The official baronage of England, showing the succession, dignities and offices of every peer from 1066 to 1885, with 1600 illustrations. — Scherer's history of german literature, translated by Mrs. F. Conybeare (Herford : fait un grand éloge de l'écrivain allemand et blâme les fautes et omissions du traducteur.) — The life and letters of John Brown, liberator of Kansas and martyr of Virginia, edited by Sanborn. — Two American books on biblical criticism : Bissell, The Pentateuch, its origin and structure; Green, The Hebrew feasts in the relation to recent critical hypotheses concerning the Pentateuch. — Henry Bradshaw (not. nécrol.). — The Oxford chair of English (Sweet). — The Wodhull mss. of Dante (Moore). — « Liber de abundantia exemplorum » (Crane). — « Flashy » « Quech » (Storr). — « Old-welsh texts » (Evans). — The Codex Sangallensis 912, edited with notes by M. Warren. (Haverfield.) — Two books on Polynesian ethnology. Fornander, An account of the Polynesian race, vol. III ; Fenton, Suggestions for a history of the origin and migrations of the Maori people. — Tome Randorn Oriental notes. (Beal.)

The Athenaeum, n° 3043, 20 février 1886 : Shakspeare's sonnets, the first quarto, 1609, a fac-simile in photolithography by Praetorius, with an introduction by Th. Tyler; The songs, poems and sonnets of W. Shakspeare, edited, with a critical introduction, by W. Sharp. — C. F. Gordon Cumming, Wanderings in China, 2 vols. — Dicey, Lectures introductory to the study of the law of the constitution. — Fergusson, The laird of Lag, a life sketch. — H. Bradshaw (notice nécrologique). — The « ode to the death of summer » and the « poetical essay on the existing state of things » (Jeaffreson). — Land tenure in the thirteenth century (Jessopp). — Principal Tulloch. — M. Jules Janin (*sic* par sept fois au lieu de Jamin ; de même, lisez Termes et non « Ternes »). — Portraits of Gentile and Giovanni Bellini (S. Butler).

Literarisches Centralblatt, n° 9, 20 février 1886 : Otto Schmidt, die letzten Kämpfe der römischen Republik. I. Historische Studien. (Ne contient qu'un petit chapitre du sujet; on souhaite une continuation). — Kopallik, Vorlesungen über die Chronologie des Mittelalters. (Pas de recherches originales et ne tient pas assez de compte des travaux contemporains). — Chronicon Moguntinum, ed. C. Hegel. — Hirn, Erzherzog Ferdinand II von Tirol I (travail soigné). — Barnes und Brown, Charles George Gordon, eine Skizze, deutsche Ausgabe von Fharau. — Sellin, das Kaiserreich Brasilien, I u. II. — Radloff, Aus Sibirien, lose Blätter aus dem Tagebuch eines reiseinden Linguisten. — Mollat, Rechtsphilosophisches aus Leibnizens ungedruckten Schriften. (L'auteur était incapable de publier cette édition, il a procédé sans aucun soin et « gedankenlos »). — H. Schulze, Lehrbuch des deutschen Staatsrechts, II. — Wheeler, das griechische Nominalaccent. (Travail très important sur l'histoire de l'accent). — Koerting, Geschichte de französischen Romans im XVII Jahrhundert, I. (A la fois clair et profond, travail d'ensemble qui repose sur des études très minutieuses). — Gœthe, Götz von Berlichingen, p. p. Lichtenberger (très jolie et très bonne édition; « Die Franzosen haben nun den Götz im Staatskleide, da er in Chuquet's Ausgabe erst ein Hauskleid angethan hatte ;... Lichtenberger's Götz verdient unsererseits, wie der von Chuquet, alle Achtung und Beachtung; par nobile fratrum » — Christinger, Ueber nationale Erziehung.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 7, 13 février 1886 : Kühl, die Gemeindeordnung in den Pastoralbriefen. — Rée, die Illusion der Willensfreiheit. — Laverrenz, die Medaillen und Gedächtnisszeichen der deutschen Hochschulen, ein Beitrag zur Geschichte aller seit dem XIV Jahrhundert in Deutschland errichteten Universitäten, I. (Kaufmann : assez bon.) — Wheeler, der griechische Nominalaccent mit Wörterverzeichnis. (Wackernagel : travail soigné et riche en aperçus nouveaux.) — Baebler, Beiträge zu einer Geschichte der lateinischen Grammatik im Mittelalter. (Keil : méritoire et offrant beaucoup de citations importantes, mais en somme rien d'essentiellement nouveau.) — Rodenwalt, die Fabel in der deutschen Spruchdichtung des XII und XIII Jahrhunderts. (Strauch : bon.) — Edmundson, Milton and Vondel, a curiosity of literature. (Franck : se rallie à l'opinion de l'auteur qui, dans un travail mené avec méthode, prouve que Milton a imité plus ou moins littéralement Vondel dans son « Paradis perdu ».) — Printzen, Marivaux, sein Leben, seine Werke und seine literarische Bedeutung. (Koschwitz : sec, froid et peu original.) — A. Schaefer, Abriss der griech. und röm. Geschichte, II, röm. Geschichte bis auf Justinian, p. p. Nissen, 2e Aufl. (Bormann.) — Green, The conquest of England. (König.) — Pommersches Urkundenbuch, II, 1254-1286, hrsg. vom Kgl. Staatsarchiv zu Stettin. (D. Schäfer.) — C. Vogel, Oesterreich-Ungarn in vier Blättern. — Neuwirth, Albrecht Dürers Rosenkranzfest (von Donop). — Wieger, Geschichte der Medicin und ihrer Lehranstalten in Strassburg vom Jahre 1497 bis zum Jahre 1872.

— N° 8, 20 février 1886 : Rinck, vom Zustand nach dem Tode; Schmick, die Unsterblichkeit der Seele. — O. Franke, Geschichte der herzoglichen Hauptschule zu Dessau, 1785-1856; Krüger, zur Erinnerung an Gerhard Ubrich Auton Vieth, weiland Schulrat und Director der herzogl. Hauptschule zu Dessau. — W. Rob. Smith, Klinship and marriage in early Arabia (Hurgronje : très instructif et sera le bienvenu pour les orientalistes et les ethnologues). — Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft, hrsg. von Iwan Müller. II (Dittenberger : en somme, répond à son but et ne désappointe pas). — Ellinger, Alceste in der modernen Litteratur (V. Weilen : très attachant et solide). — Western, Englische Lautlehre für Studierende u. Lehrer; *et* Kurze Darstellung der englischen Aussprache für Schulen und zum Schulunterricht (Hausknecht). — Gilbert, Handbuch der griechischen Staatsalterthümer, II (Thalheim : matériaux rassemblés avec une étonnante application, excellent instrument de travail). — Gregorii Turonensis opera, p. p. Arndt et Krusch, II (Bresslau : comp. l'art. de notre précédent numéro). — Leonis X P. M. Regesta p. p. Hergenroether, fasc. II et III (Kaltenbrunner). — Dierauer, Müller-Friedberg, Leben eines schweizerischen Staatsmannes, 1755-1836, mit Porträt und Briefen von Joh. Müller (Boos). — Jelinek, Ueber Schutz = und Wehrbauten aus der vorgeschichtlichen u. älteren geschichtlichen Zeit (Undset). — Boetticher, Olympia, das Fest und seine Stätte, 2e Aufl. (Blümner : très recommandable; le texte a été revu avec grand soin). — Henry Sumner Maine, Dissertations on early law and custom chiefly selected from lectures delivered at Oxford (König). — Jurien de la Gravière, Les derniers jours de la marine à rames.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 8, 20 février 1886; Euripidis Hippolytus, Scholarum in usum edidit Th. Barthold (Wecklein : intéressant pour la critique du texte). — J. Melber, Ueber die Quellen und den Wert der Strategemensammlung Polyäns (H. Landwehr : trop hardi). — M. Tullii Ciceronis de natura deorum libri tres, with

introduction and commentary by J. B. Mayor, together with a new collation of several of the english mss. by J. H. Swainson (H. Deiter : soigné). — G. Lüttgert, Bemerkungen zu Ciceros Schrift de natura deorum als Schullektüre (H. Deiter).— A. V. Domaszewski. Die Fahnen im römischen Heere (R. Schneider : très recommandable). — F. Stolz, und J. H. Schmalz, Lateinische Grammatik (H. Ziemer : éloge de cette grammaire, extraite du Handbuch d'I. Müller, où l'on trouve pour la première fois une phonétique au courant des derniers travaux).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nos 25 et 26, 10 et 20 décembre 1885 : duc de Broglie, Frédéric II et Marie-Thérèse (très long article de Peukert qui conclut ainsi : l'ouvrage, comme travail historique, « ist ein Unicum in der Form, ein Unding in der methodischen Behandlung des Stoffes » ; en ce qui concerne les résultats, tout travail qui ira directement aux documents, fera tomber de plus en plus les études diplomatiques de Broglie dans l'oubli qu'elles méritent. Elles n'ont d'ailleurs aucune prétention à une valeur scientifique durable). — Grotefend, Quellen zur Frankfurter Geschichte, I. (Schulte.)

— N° 2, 15 janvier 1886 : Pauli, die Inschriften nordetruskischen Alphabets (Deecke : très long art. sur cet ouvrage qui témoigne d'un profond labeur et d'une grande sagacité). — Güdemann, die Geschichte des Erziehungswesens und der Kultur der abendländischen Juden während des Mittelalters und der neueren Zeit, II. (Kaufmann : ouvrage très méritoire ; l'auteur a fait tout le possible.) — Hans Droysen, Untersuchungen über Alexanders des Grossen Heerwesen und Kriegführung. (Jähns : recherches pénétrantes.)

Theologische Literaturzeitung, n° 1, 9 janvier 1886 : Franke, das alte Testament bei Johannes (Schürer). — Spitta, der zweite Brief des Petrus u. der Brief des Judas. (Holtzmann). — Aug. Müller, der Islam im Morgen = und Abendland. I, 1-2. (von Gutschmid : œuvre historique très respectable.) — Kugler, Albert von Aachen (Socin : intéressant et fécond) — Gerhardi, Loci theologici.

— N° 2, 23, janvier 1886 : Euting, Nabatäische Inschrift aus Arabien *et* Epigraphische Miscellen (Socin). — Weigelt, aus dem Leben der Kirche in der Geschichte ihrer Lieder. — Rothe's gesammelte Vorträge u. Abhandl. aus seinen letzten Jahren, p. p. Nippold. — Aguilera, La théologie de l'avenir, exposé et critique de la théologie d'Albert Ritschl par J. Thikotter, trad. avec lettre d'Aug. Sabatier.

— N° 3, 6 février 1886 : Zeller, Biblisches Wörterbuch für das christliche Volk ; Calwer Bibellexicon. — Edmond Stapfer, la Palestine au temps de Jésus-Christ. (Schürer : plein de choses, mais hésite trop entre l'œuvre scientifique et l'œuvre destinée au grand public). — Das Neue Testament griechisch, mit kurzem Commentar nach de Wette, II : Briefe u. Apokalypse (Schürer.) — Em. Walter, die Sprache der revidirten Lutherbibel. — Tappehorn, Ausserbiblische Nachrichten oder die Apocryphen über die Geburt, Kindheit u. das Lebensende Jesu u. Mariä. — Volkmar, Epistula Polycarpi Smyrnaei genuina. — Dehio u. G. von Bezold, die kirchliche Baukunst des Abendlandes, 1. (A. Harnack : sera un véritable trésor pour l'historien et l'ami de l'art). — Seeberg, der Begriff der christlichen Kirche, 1.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 11 Vingtième année 15 mars 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 721, 27 février 1886 : Dixon, History of the church of England, from the abolition of the Roman jurisdiction, vol. III. (Creighton : supérieur aux volumes précédents, plus de recherches et un jugement plus indépendant.) — C. F. Gordon Cumming, Wanderings in China. — English letters and letter-writers of the eighteenth century, with explanatory notes by Howard Williams. I. Swift and Pope. — The New Godiva and other studies in social questions. — Henry Bradshaw. (Notice nécrologique.) — Language and literature (Sweet). — Dante and the Lancelot romance. (Toynbee.) — Dr. Tiele and the myth of Cronus. (Lang.) — « Sigfred-Arminius » (Stevenson.) — « Glossary of the Cornish dialect » (Edmonds). — The societe de linguistique (Whitley Stokes : le nouveau fascicule de la Société renferme bien des remarques importantes et ingénieuses). — Edward Thomas (not. nécrol. Il avait publié « Records of the Gupta Dynasty » (1876), « Jainism or the early faith of Asoka » (1877). « The chronicles of the Pathan Kings of Delhi » (1871) ; il est mort à Londres le 10 février, à l'âge de 73 ans). — Egypt Exploration Fund. A new Egyptian site. (Petrie et Griffith.) — Chessmen from Egypt. (Chester.)

The Athenaeum, n° 3044, 27 février 1886 : Lowell, Chosön, the land of the morning calm, a sketch of Korea. — Boivin Champeaux, Notice sur Guillaume de Longchamp, évêque d'Ely. (Monographie claire et écrite avec soin.) — Schumacher, Across the Jordan, with additions by Laurence Oliphant a. Le Strange. — Lotze, Microcosmus, translated by Eliz. Hamilton a. Const. Jones. — Rees, notes of a journey from Kasveen to Hamadan across the Karoghan country. — The « ode to the death of summer » (Dobell). — A new design for libraries (Magnusson : avec plan). — The late M. Bradshaw).

Literarisches Centralblatt, n° 10, 27 février 1886 : Locke, Die Quintessenz der Theologie Schleiermachers. — Wolf, Das Tridentinische Concil und der Talmud. — Hänselmann, Das Schichtbuch, Geschichten von Ungehorsam u. Aufruhr in Braunschweig 1292-1594. — Acta imperii inedita saeculi XIII et XIV, 1200-1400, p. p. Winkelmann (on ne peut qu'approuver complètement le travail et la méthode de l'éditeur). — Von Zwiedineck-Südenhorst, Die Politik der Republik Venedig während des dressigjährigen Krieges, II, die Befreiung des Veltlin und der Mantuaner Erbfolgekieg. (Comp. un prochain article de notre recueil.) — Brüggen (von der), Wie Russland europäisch wurde. (Livre remarquable par le grand nombre des points de vue nouveaux et par la connaissance étendue du sujet.) — Dernburg, Russische Leute. — Friederichsen, Karte des westlichen Theiles der Südsee. — Scaduto, Guarentigie pontificie e relazioni tra stato e chiesa ; stato e chiesa sotto Leopoldo I granduca di Toscana ; Stato e chiesa secondo fra Paolo Sarpi. — Byrne, General principles of the structure of language. (Ouvrage bien médité, original, abondant en bonnes et neuves idées, il fera époque, et son auteur est excusé à l'avance, s'il s'égare ou va trop loin.) — Aischylos' Agamemnon, Griechischer Text und deutsche Uebersetzung von Wilamowitz-Möllendorff (texte bon, traduction réussie en maint endroit). — Pauli, die Inschriften nordetruskischer Alphabete. (Travail fait avec grande habileté.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 9, 27 février 1886 : Epistula ad Galatas p. p. Corssen. — G. Weber, Heidelberger Erinnerungen (Wattenbach : souvenirs exacts et frappants). — Whitney, die Wurzeln, Verbalformen und primären Stämme der Sanskrit-Sprache (Kielhorn ; traduction de l'anglais, livre indispensable.) — Boldt, De liberiore linguae graecae et

latinae collocatione verborum. (Dittenberger : fait avec grand soin, témoigne d'une lecture étendue.) — Lucian MÜLLER, der saturnische Vers und seine Denkmäler (Keil : questions traitées à nouveau et d'une façon originale, quoique non résolues). — SIEVERS, Proben einer metrischen Herstellung der Eddalieder (Hoffory : des fautes et des erreurs, mais ces études métriques resteront la base et le modèle de toutes les recherches à venir sur ce domaine.) — Julien HAVET, Questions mérovingiennes. II. Les découvertes de Jérome Vignier. (Peiper : l'auteur n'a pas atteint, en somme, le résultat proposé, et Vignier ne méritait pas d'être ainsi condamné). — SANDER, die Hugenotten und das Edict von Nantes; WIEDEKIND, die Réfugiés. (Schott : le livre de Sander est concis, clair, bien ordonné; celui de Wedekind n'est, en réalité, consacré qu'à l'histoire de la petite église des réfugiés de Hambourg-Altona). — GÜNTHER, der Ambergau, I.—JANSEN, Jean-Jacques Rousseau, als Musiker. (Bellermann : travail considérable et fort remarquable). — LOERSCH, der Ingelheimer Oberhof. (R. Schröder). — Von OETTINGEN; Ueber die Geschichte und die verschiedenen Formen der Reitkunst.

Berliner Philologische Wochenschrift, 27 février 1886, n° 9 : ΣΟΦΟΚΛΕΟΥΣ Ἀντιγόνη, μετὰ κριτικῶν ὑπομνημάτων (Wecklein : l'auteur de cette édition anonyme, A. PALLÈS, abuse de la conjecture). — D. COSTE, PROKOPS Vandalenkrieg übersetzt (Wäschke : traduction abrégée). — G. KAEMPF, De pronominum personalium usu et collocatione apud poetas scaenicos Romanorum (W. Abraham : utile). — P. OVIDI NASONIS Heroides, edid. H. Steph. Sedlmayer (H. Magnus : malgré des défauts, indispensable à l'étude des Héroïdes, dont le même savant a donné aussi une petite édition). — GONTARDO FERRINI, Storia delle fonti del diritto romano e della giurisprudenza romana (M. Voigt : travail important, auquel la littérature allemande n'a rien à comparer). — A. H. SAYCE, ASSYRIA, its princes, priests and people (F. Justi : bon). — W. HUTECKER, Ueber den falschen SMERDIS (F. Justi). — A. CHASSANG, Nouvelle grammaire grecque. Cours supérieur. Dixième édition (A. v. Bamberg : la critique est d'avis que cet ouvrage doit subir de profondes modifications.)

Altpreussische Monatsschrift, VII° et VIII° livraisons, octobre-décembre 1885 : BECKHERRN, Verzeichniss der die Stadt Rastenburg betreffenden Urkunden. — L. H. FISCHER, Nachträge zu Robertins Gedichten. — KUTTNER, Kants Copernicanismus auf die Begriffe Nothwendigkeit und Freiheit angewandt.—A. HORN. Tannenberg.—*Kritiken und Referate :* Liv = Est = und Curländisches Urkundenbuch, begründet von F. G. von Bunge, fortg. von H. HILDEBRAND, Band VIII. (Perlbach.) — SCHLENTHER, Frau Gottsched und die bürgerliche Komödie (P.). — Alterthumsgesellschaft Prussia in Königsberg 1885. — *Mittheilungen und Anhang :* Universitäts-Chronik, 1885. (Suite.) — Altpreussische Bibliographie, 1884. (Suite.) — REICKE, die Kant-Biographie des Jahres 1884. — Table des matières. (Nous rappelons que cette revue, dirigée par MM. Reicke et Wichert, paraît chaque année en quatre livraisons, au prix de 9 mark l'an, à Königsberg, chez Ferd. Beyer.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 3, 1er février 1886 : DENIFLE, die Universitäten des Mittelalters bis 1400, I (G. Kaufmann : l'auteur mérite de grands éloges pour avoir cherché et rassemblé des matériaux, pour avoir éclairci ou résolu avec pénétration quelques questions; malheureusement il traite avec prolixité des choses connues depuis longtemps, regarde comme de précieuses conquêtes de petites modifications, opère un peu trop par hypothèses; en somme, la polémique est le défaut de ce livre qui, malgré la grande érudition de l'auteur, donne et apporte peu). — Von SCHUBERT-SOLDERN, Grundlagen einer Erkenntnisstheorie

(Lipps). — CLERMONT-GANNEAU, Epigraphes hébraïques et grecques sur les ossuaires juifs inédits (D. Kaufmann : petit livre instructif et suggestif, 52 trouvailles précieuses, lectures et explications excellentes).

N° 4, 15 février 1886 : STUMPF, Tonpsychologie, I (Natorp). — HILLE, Choralbuch zum evangelisch-lutherischen Gesangbuch der Hannoverschen Landeskirche (Hille).

Theologische Literaturzeitung, n° 4, 20 février 1886 : Josephi opera, p. p. NIESE, II, antiquitarum judaicarum libri VI-X. (Schürer : commencement d'une édition critique.) — EDERSHEIM, The life and times of Jesus the Messiah, 2 vols, 2e edit. (Schürer : récit diffus écrit en style oratoire et édifiant.) — SCOTT, Ulfilas apostle of the Goths, together with an account of the Gothic churches and their decline (Harnack : clair sans rien de nouveau). — WASSERSCHLEBEN, Die irische Kanonensammlung, 2e Aufl. — REUSCH, Der Index der verbotenen Bücher, ein Beitrag zur Kirchen = und Literaturgeschichte, 2 Bde.

Wochenschrift für klassische Philologie, 20 janvier 1886, n° 3 : A. LUDWICH, Aristarchs homerische Textkritik, vol. II (W. Ribbeck : remarques de polémique). — Quintiliani declamationes quae supersunt CXLV. Rec. C. RITTER (Sckenkl : la collation du cod. Montepessulanus n'est nullement exacte, pourtant l'édition rend de grands services à la restitution du texte). — E. WÖLFFLIN, Archiv für lateinische Lexicographie und Grammatik, II, 2 contient la fin de l'étude de Thielmann sur *Habere* avec l'infinitif et la naissance du futur roman et des articles de Fr. Schoell (gerundium; provincias decretas rescindere ; opus est ; interest), Lübbert (fecit fecerit; subj. parf. en -sim), Usener (precator), Wölfflin (comment traduire : tantôt... tantôt), Hauler (IV. Specimen thesauri latini). — Communications : 1° Séance de la Société d'archéologie de Berlin (fête de Winckelmann) : M. Curtius passe en revue les découvertes archéologiques de l'année passée, M. Schöne offre les ouvrages de Schliemann sur Tirynthe et de Conze sur les Antiquités de Pergame, M. Robert parle de la publication des sarcophages romains, préparée par l'institut archéologique allemand de Rome; 2° Compte-rendu des séances de la réunion des philologues allemands à Giessen (Suite).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 12 Vingtième année 22 mars 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 722, 6 mars 1886 : Faust, part II, translated by Sir Theodore Martin (Morshead : bonne traduction et d'un grand mérite littéraire). — Calendar of State Papers relating to Ireland, 1588, August — 1592, september, by H. C. Hamilton. (Bagwell.) — Ashton, the dawn of the nineteenth century in England, 2 vols. — Three books on folklore : Gould, Mythical monsters ; Harley, Moon lore ; Bassett, Legends and superstitions of the sea and of sailors (Bradley). — Edward Miller, A guide to the textual criticism of the New Testament. (Gwilliam : très utile). — Current literature (Findlay, Personal recollections of Thomas De Quincey ; Blackie, What does history teach ; Kershaw, Protestants from France in their English home : recherches peu profondes ; etc.) — Dante and Oxford (Moore). — « Patria potestas » among the South Slavonians (Frazer). — Arminius and the Huns (Karl Blind). — The « month's mind » (Round). — « Flashy » — « Quech » (Bradley). — W. Rob. Smith, Kinship and marriage in Early Arabia (Lyall : livre très remarquable, le plus important qui ait paru sur l'ancienne histoire des Arabes depuis l'« Essai » de Caussin de Perceval). — The reform of Latin pronunciation. (Rapport de MM. Peile, Postgate et Reid au nom de la Cambridge Philological Society).

The Athenaeum, n° 3045, 6 mars 1886 : Greely, Three years of arctic service, an account of the Lady Franklin Bay expedition of 1881-4 and the attainment of the farthest North. — Haliburton, Horace in homespun. — Herbert Spencer, Ecclesiastical institutions, being part VI of the « Principles of sociology ». — Ross a. Stonehewer-Cooper, The Highlands of Cantabria or three days from England. — Schliemann, Tiryns, with preface by Adler a. contributions by Dörpfeld. (Beaucoup de choses intéressantes pour les étudiants sérieux.) — Ben Jonson convicted of felony, I.

Literarisches Centralblatt, n° 11, 6 mars 1886 : Schürer, Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi, II. Die inneren Zustände Palästinas und des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi (2e édition d'un ouvrage d'importance capitale). — Biedermann, Christliche Dogmatik, II. Der positive Theil. — Guggenheim, die Lehre vom apriorischen Wissen in ihrer Bedeutung für die Entwickelung der Ethik u. Erkenntnisstheorie in der sokratisch-platonischen Philosophie (recommandable). — Du Prel, die Philosophie der Mystik (conclusions hâtives et non fondées, néanmoins livre intéressant). — Wattenbach, Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter bis zur Mitte des XIII. Jahrhunderts. II. 2e Auflage. (Œuvre très fouillée et indispensable.) — W. Voss, Republik und Königtum im alten Germanien. (On ne peut souscrire à tout, mais le livre est très instructif). — Oechsli, Quellenbuch der Schweizergeschichte. I. (Bien fait.) — Dierauer, Müller-Friedberg, Lebensbild eines schweizerischen Staatsmannes, 1755-1836. — Stanley, der Kongo u. die Gründung des Kongo-Staates. — Emting, Nabatäische Inschriften aus Arabien. (Précieux documents.) — Morgan, der Shakspeare-Mythus. (N'est pas impartial et ne prouve nullement que les drames de Shakspeare ne sont pas de Shakspeare, mais expose avec soin le développement de la « théorie baconienne » et chacun pourra s'y instruire de l'état de *la question de Shakespeare*). — Urlichs, Beiträge zur Kunstgeschichte (recueil d'articles variés et de grand intérêt).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 10, 6 mars 1886 (M. Rödiger a quitté la direction de la revue pour raison de santé; il est remplacé par M. Auguste Fresenius). Archiv für Literatur u. Kirchengeschichte des Mittelalters, hrsg. v. Denifle u. Ehrle. I, 2-4. (K. Müller.) — Demmer, Geschichte der Reformation am Niederrhein und der Entwickelung der evangelischen Kirche daselbst bis zur Gegenwart. (Kawerau : l'auteur n'a rempli qu'une faible partie de sa tâche.) — Walsemann, die Pädagogik des J.-J. Rousseau u. Basedow vom Herbart-Zillerschen Standpunkte. — Briefwechsel zwischen Dobrowsky u. Kopitar 1808-1828, hrsg. von Jagic (Brückner; recueil abondant et important). — Poetae lyrici Graeci minores p. p. Pomtow. 2 vols. (E. Hiller : texte où il y a trop de conjectures manquées; pas de progrès sur le texte de Bergk.) — De vita Alexandri Magni des Archipresbyters Leo (historia de praeliis), p. p. Landgraf. (Zingerle : édition qui mérite le nom de critique.) — Goethes Briefe an Frau von Stein, hrsg. von Schöll, 2[e] Aufl. von Fielitz. (R. M. Werner : édition qu'on accueillera avec reconnaissance.) — Antologia poetica siciliana del secolo XIX, con proemio e note di Guardione (Wiese : à recommander à tous les amis de la littérature italienne). — Molmenti, Die Venetianer, Geschichte und Privatleben, von der Gründung bis zum Verfall der Republik, übers. von M. Bernardi. (Gothein : traite de l'histoire et de la vie privée des Vénitiens; le second de ces objets est seul rempli, et d'une façon détaillée; les parties purement historiques sont faibles et l'exposition du développement de la constitution, très superficielle.) — Blume, Quellensätze zur Geschichte unseres Volkes, II, von der Zeit Conrads I zum Ende des Zwischenreiches. (Kauffmann : livre très utile, qui repose sur des études étendues et des extraits faits avec méthode.) — Jaeger, Urkundenbuch der Stadt Duderstadt bis zum Jahre 1500. (Zimmermann.) — Politische Correspondenz Friedrichs des Grossen, Band XII-XIII, redigirt von Naudé (Koser). — A Krause, die Tlinkit-Indianer. — Lachner, der norddeutsche Holzbau in seiner historischen Entwickelung. (Jessen.) — Garrison, le suicide dans l'antiquité et dans les temps modernes (König). — Scott, Frankreich und Tonkin, Feldzug von 1884, deutsch von Rudow.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 10, 6 mars 1886 : Sophokles Tragödien, erklärt von C. Schmelzer. III Bd. Antigone. IV Bd. Elektra (H. Müller : commentaire original, mais aventureux). — Die Tragödien des Sophokles, Zum Schulgebrauch mit erklärenden Anmerkungen versehen von N. Wecklein. I. Antigone, 2 Aufl. (H. Müller : 2[e] édition améliorée.) — T. Macci Plauti Comediae. Recognovit Fr. Leo. Vol. I (commencement d'un compte-rendu peu favorable). — F. Plessis, Essai sur Calvus (J. Peters : écrit avec chaleur et intéressant; mais l'auteur veut en savoir trop long sur Calvus). — Evangeliorum versio antehieronymiana ex Cod. Usseriano (Dublinensi). Accedit versio Vulgata sec. Cod. Auriatinum, edid. et praefatus est T. K. Abbott (H. Rönsch : très important). — Fr. Blass, Die sozialen Zustände Athens im 4 Jahrhundert v. Chr. (H. Lübke; intéressant). — Legerlotz, Aus guten Stunden. Dichtungen und Nachdichtungen (Chr. Belger : imitations élégantes). — H. Boldt, De liberiore linguae graecae et latinae collocatione verborum capita selecta (P. Dettweiler : faible). — M. Bréal, Excursions pédagogiques, 2[e] éd. (Ellger : du plus grand intérêt).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 4, 27 janvier 1886 : W. Mannhardt Mythologische Forschungen, 51[tes] Heft der Quellen und Forschungen zur Sprach-und Kulturgeschichte der germanischen Völker, (Gruppe : livre fort remarquable). — R. M. Smith, De arte

rhetorica in L. Annaei Senecae tragoediis perspicua (Tachau : l'auteur a mal disposé son sujet; il ne l'épuise pas). — Cornelii Taciti Germania. Erkl. von K. Tücking (Oberdick : commentaire généralement recommandable). — Th. Heyse, Die Orestie des Aeschylus (Mähly : ouvrage admirable, hors ligne ; H. a fait plus pour le texte de l'Orestie que la totalité des éditeurs précédents, y compris G. Hermann et H. Weil). — Communications : compte-rendu des séances de la réunion des philologues allemands à Giessen (Suite).

— N° 5, 3 février 1886 : A. Boetticher, Olympia. Das Fest und seine Stätte. Nach den Berichten der Alten und den Ergebnissen der deutschen Ausgrabungen. Mit 95 Holzchnitten und 21 Tafeln in Kupferradierung, etc. 2te Aufl. (Trendelenburg : excellent). — H. Kiepert, Wandkarte des römischen Reiches. 2te Aufl. (Sieglin : bonne). — V. Thumser, Untersuchungen über die attischen Metoeken. Separat-Abdruck aus den Wiener Studien 1885, I. Heft (Landwehr relève quelques résultats de cette étude). — M. Gitlbauer, Die Ueberreste griechischer Tachygraphie im Codex Vaticanus Graecus 1809. 2tes Fascikel (Ruess loue l'exactitude et le soin de G.). — Ovidii Metamorphoses. Auswahl für den Schulgebrauch, von J. Meuser, 3te Aufl. besorgt von B. Barkolt (Schulze : recommandable). — Th. Heyse, Die Orestie des Aeschylus (Mähly : suite du n° précédent; détails). — Communications : Séance de l'Institut archéologique allemand de Rome, 8 janvier 1886. — Séance des philologues allemands à Giessen (Suite).

— N° 6, 10 février 1886 : O. Seemann, Mythologie der Griechen und Römer, 3te Aufl. (Stengel : utile, mais l'auteur doit s'imposer plus de réserve dans l'explication de la « signification primitive » des dieux et de quelques mythes). — O. Meltzer, De pace a. u. c. 513 inter Romanos et Poenos constituta, et De belli Punici secundi primordiis (Faltin : savant et utile, bien qu'il reste encore des questions douteuses). — Isocrate, Il Panegirico e l'orazione par la pace. Ed. ad uso della scuola di G. Müller (Keil : abominable à tous les égards). — Ed. Zarncke, Symbolae ad Julii Pollucis tractatum de partibus corporis humani (Althaus : fait avec soin et application). — Catonis de agricultura liber. Varronis rerum rusticarum libri tres. Ex rec. H. Keil. vol. I. (Abraham : édition modèle). — Fr. Gebhard, Uebungsstücke zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische für die 3te Lateinklasse (Ruess : recommandable).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 13 Vingtième année 29 mars 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 723, 13 mars 1886 : Seeley, A short history of Napoleon the First. (B. M. Gardiner : intéressant et suggestif.) — Letters of G. Sand, translated. — Sidgwick, The scope and method of economic science. — G. Weber, Heidelberger Erinnerungen (très attachant et fait revivre une foule de noms illustres, entre autres celui de Gervinus). — Recent theology. — Henry Stevens (art. nécrol. sur ce bibliographe distingué). — Oriental translations of the National Anthem. (Max Müller.) — The new English dictionary (Murray). — Dante and Paris (Toynbee). — The study of English literature (S. L. Lee). — The reform of Latin pronunciation (Roby). — The combination of « Bl » in Latin (Wharton). — Egypt exploration fund (Petrie). — Tell Nebesheh (Griffith). — General Grenfell's discoveries at Assouan.

The Athenaeum, n° 3046, 13 mars 1886 : Swinburne, A Study of Victor Hugo. (La vie littéraire de Hugo est exposée avec autant d'habileté que de savoir, les choix de ses œuvres sont très bien faits et donnent ce qu'il y a de mieux dans Hugo, livre indispensable.) — J. Russell, Reminiscences of Yarrow. — Notes from Dublin. — Archdeacon Bailey (note sur un ami de Keats). — A genealogist's grievances (Round). — Notes from Rome (Lanciani). — Life of John Hullah, by his wife.

Literarisches Centralblatt, n° 12, 13 mars 1886 : Bassermann, Handbuch der geistlichen Beredsamkeit. — Baumgarten, Geschichte Karl's V, 1er vol. (œuvre remarquable par le soin et la clarté). — Holst, Verfassungsgeschichte der Vereinigten Staaten von Amerika seit der Administration Jacksons, II, vom Kompromiss von 1850 bis zur Wahl Buchanan's. (Travail avec lequel il faudra compter, œuvre de grand savoir.) — Stadelmann, Preussens Könige in ihrer Thätigkeit für die Landescultur, III. Friedrich Wilhelm II. (Suite de ces études consciencieuses et instructives.) — Rommel, Aus dem Tagebuche eines Süddeutschen, 1863-1884. — Bastian, Timor und umliegende Inseln, Reiseergebnisse und Studien. — Grierson, Bihâr peasant life, being a discursive catalogue of the surroundings of the people of that province. (Vue d'ensemble complète et fidèle.) — Mitzschke, Eine griechische Kurzschrift aus dem IV vorchristlichen Jahrhundert. — Quintiliani declamationes quae supersunt, p. p. Ritter. (Edition utile.) — Die Lais der Marie de France, hrsg. von Warnke (édition très soignée, qui satisfait à tous égards les exigences de la critique). — Noreen, Altnordische Grammatik, I, altisländische u. altnorwegische Grammatik unter Berücksichtigung des Urnordischen. (Rendra d'excellents services.) — Kluge, Nominale Stammbildungslehre der germanischen Dialecte. (Livre très instructif, fait avec une grande exactitude, parfois trop concis, mais plein de choses.) — Grandeur et décadence de la Colombine, 2e édition (publication qui fait honneur à l'auteur, M. Harrisse, « un des meilleurs connaisseurs de livres et des bibliographes les plus exacts de notre temps »).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 11, 13 mars 1886 : Wellhausen, Skizzen und Vorarbeiten, II, die Composition des Hexateuch. (Nowack : simple réimpression des articles de 1876 et de 1877, nulle réponse aux attaques.) — Biedermann, Christliche Dogmatik. II, der positive Teil, (Holtzmann.) — Die Unzulänglichkeit des theologischen Studiums der Gegenwart. (Excellent petit écrit.) — Ern. Richter, de Aristotelis problematis (Heitz : résultats certains). — Th. Weber, Emil du Bois Reymond, eine Kritik seiner Weltansicht. (Lasswitz.) — Hübschmann, Das indogermanische Vocalsystem. (Hartmann : livre manqué et qui ne

remplacera pas les travaux précédents.) — Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften, hrsg. von COLLITZ. II, 1. Die epirotischen, akarnanischen, ätolischen, änianischen und phthiotischen Inschriften von FICK; die lokrischen und phokischen Inschriften von BECHTEL. (Dittenberger.) — LEHMANN, Quaestiones Tullianae, I. De Ciceronis epistulis. (Stangl : bonne méthode.) — Gauviel von Montabel, eine höfische Erzählung aus dem XIII Jahrhundert, zum ersten Mal hrsg. v. KHULL (Stobl : fait par un bon et habile travailleur). — A New English Dictionary of historical principles, p. p. MURRAY, II. Ant-Batten. (Zupitza : le deuxième fascicule mérite pleinement les éloges qu'on a donnés au premier.) — Jahrbücher des deutschen Reichs unter König Heinrich I, bearb. von WAITZ. 3e Auflage. — ADAM, Freiherr Karl Eberhard Friedrich Varnbühler von und zu Gemmingen. 1776-1832 (O. Lorenz). — BASTIAN, Indonesien oder die Inseln des malayischen Archipel (Ruge). — HEILMANN, der Feldzug von 1800 in Deutschland. (Ne concerne que le contingent bavarois.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 11, 13 mars 1886 : Traités des parties des animaux et de la marche des animaux d'ARISTOTE. Traduit par J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. LUDWIG HECK, die Hauptgruppen des Tiersystems bei ARISTOTELES und seinen Nachfolgern (F. Susemihl : dans le travail de Saint-Hilaire, l'introduction seule a quelque valeur; le traducteur ne connaît même pas les écrits de Thurot. La dissertation de Heck est intéressante). — T. MACCI PLAUTI comediae. Recognovit FR. LEO (O. Seuffert : fin d'un article peu favorable dans l'ensemble). — S. DE PACE, Cenno sui tempi, sulla vita e sulle opere di CICERONE (L. Gurlitt : aucune valeur). — M. BRÉAL et A. BAILLY, Dictionnaire étymologique latin (P. Dettweiler : à recommander même en Allemagne). — E. WEZEL, Cäsars gallischer Krieg, ein Uebungsbuch zum Uebersetzen für Tertia (R. Schneider.) — Sur la couverture, courte annonce par Br (ugmann) du livre de HÜBSCHMANN « Das indogermanische Vokalsystem » qui est jugé très favorablement.

Archiv für Slawische Philologie, T. IX, Ier fasc. Beiträge zur litauischen Mythologie (A. Brückner). — Die cechischen Marienklagen (J. Knieschek). — Ueber die Wirkungen der Analogie in der Declination des Kleinrussischen (Smal Stockij). — Studien zur Kenntniss des Izbornik Sviatoslava (L. Masing). — Kritische Bemerkungen zu altpolnischen Texten (A. Semenovic). — Untersuchungen ueber Quantitaet und Betonung in den slavischen Sprachen (T. Maretic). — Ortsnamenforschung (A. Brückner). — Kleine Mittheilungen (Syrku, Jagic, H. Kœhler). — Bibliographischer Bericht (V. Jagic, A. Brückner. — A signaler, p. 168-169 les intéressantes et très justes observations de M. Jagic sur les vicissitudes des études de mythologie slave à propos de la compilation peu critique de M. Famitsyne).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 5, 1er mars 1886 : GRIERSON, Bihâr Peasant life. (Kielhorn : montre les services que peuvent rendre aux Indes les fonctionnaires européens, s'ils veulent acquérir la connaissance des langues et des mœurs du pays, utiliser les occasions qui s'offrent à eux dans la vie journalière et unir le dévouement aux intérêts du peuple avec l'intelligence de ses besoins et de son originalité ; description très détaillée et très minutieuse ; pas un mot qui ne soit exact). — LAAS, Idealismus und Positivismus, III. — HÜBNER, Exempla scripturae epigraphicae latinae (Herzog : ouvrage de grande valeur, à recommander à tous les professeurs et à leurs élèves).

Theologische Literaturzeitung, n° 5, 6 mars 1886 : BELSHEIM, das Evangelium des Marcus nach dem griech. Codex Theodorae (Harnack. Cp.

Revue critique, n° 11, art. 59). — MASSEBIEAU, Examen des citations de l'Ancien-Testament selon S. Mathieu. (Schürer : œuvre très respectable, soignée dans le détail, méthodique dans les recherches, mais l'auteur ne connaît pas les auteurs allemands qui ont le mieux traité ce sujet. — USTERI, die Selbstbezeichnung Jesu als des Menschen Sohn. (Schürer.) — BEYSCHLAG, das Leben Jesu, I. — LECHLER, das apostolische und das nachapostolische Zeitalter, 3e edit. — DIECKHOFF, der Ablassstreit, dogmengeschichtlich dargestellt. (Bratke.) — BERSIER, Coligny vor den Religions-Kriegen, uebersetzt. (Schott : travail exact et qui inspire confiance; toutes les sources ont été consultées; écrit avec chaleur, clairement et non sans habileté.)

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 7, 17 février 1886 : J. JESSEN, Apollonius von Tyana und sein Biograph Philostratus (Lehnerdt). — A. PASDERA, Sull'attentato alla vita del console Cicerone, et A. KÜHN, Quo die Cicero primam in Catilinam orationem habuerit (Nohl : K. défend son opinion avec habileté, mais avec trop de confiance). — FR. WANIA, Das Praesens historicum in Caesaris bellum Gallicum (Heynacher : mérite un examen sérieux). — OVIDII Heroides apparatu critico instruxit et ed. H. ST. SEDLMAYER (K. P. Schulze : très méritoire). — R. BEER, Spicilegium Juvenalianum. Accessit libri Pithoeani simulacrum (Weise : étude bien nourrie et soignée).

— N° 8, 24 février, 1886 : K. MEISTERHANS, Grammatik der attischen Inschriften (Lautensach : travail très utile, très important, mais pas assez complet dans les chapitres des flexions et de la syntaxe). — W. HELBIG, Das homerische Epos aus den Denkmälern erläutert (Weizsäcker : ressource inappréciable pour l'explication d'Homère). — A. v. BAMBERG, Exercitationes criticae in Aristophanis Plutum novae (Kaehler : excellent). — O. JAEGER, Aus der Praxis. 2te Aufl. (H. H.).

— N° 9, 3 mars 1886 : A. DUMONT et J. CHAPLAIN, Les Céramiques de la Grèce propre. 1re partie, 3e fasc. (Heydemann : recommandable). — L. HOLZAPFEL, Römische Chronologie (Thouret : étude impartiale, digne d'examen). — Διονυσίου Θερειανοῦ Φιλολογικαὶ Ὑποτυπώσεις (Hübler recommande la lecture de ce livre intéressant surtout aux compatriotes de l'auteur).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 14 Vingtième année 5 avril 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 724, 20 mars 1886 : GNEIST, The history of the English constitution, translated by ASHWORTH, 2 vols. (Macdonell.) — The Journal Intime of H. Frédéric Amiel, translated by Mrs H. WARD. 2 vols. (Vernon Lee.) — LESTRANGE, The Palace and the Hospital or the chronicles of Greenwich. (Ch. J. Robinson.) — Malory's history of King Arthur and the quest of the Holy Grail, from the « Morte d'Arthur », edited with an introd. by E. RHYS (Nutt). — PELLESCHI, Eight months on the Gran Chaco of the Argentine Republic. (Keane.) — Letter from Egypt. (Sayce.) — American rights and wrongs. (Stevenson.) — Oriental translations of the National Anthem (Temple). — Huns and Huns. (Vigfusson *et* K. Blind.) — « Jubile » or « Jubilee » (Wright). — Two books on Western Asia : CASARTELLI, La philosophie religieuse du mazdéisme sous les Sassanides : clair, concis et complet; DELATTRE, L'Asie Occidentale dans les inscriptions assyriennes). — The reform of Latin pronunciation (Ellis *et* Postgate). — A basque question (Van Eys). — MUIR, Ecclesiological notes on some of the islands of Scotland (M. Stokes).

The Athenaeum, n° 3047, 20 mars 1886 : HARRISON, The choice of books and other literary pieces. — Rev. C. Allix WILKINSON, Reminiscences of the court and times of King Ernst of Hannover. — HUGHES, A dictionary of Islam (peu de volumes aussi denses ont été publiés avec autant de soin et renferment moins d'erreurs; à la fois abondant et exact). — COLENSO, The ruin of Zululand, an account of British doings in Zululand since the invasion of 1879; TULLOCH, Natal and the Zulus. — Memoirs of Caroline Bauer. III a. IV, translated by Ch. NISBET. — Philological books : SOCIN, Arabic grammar, paradigms, literature, chrestomathy and glossary : très bon; WHITNEY, The roots, verb-forms and primary derivatives of the Sanskrit language). — Anne Boleyn (J. Gairdner). — The Domesday Chest. — Trinity College, Dublin. — The construction of libraries (Fairfax). — The registration of copyright. — BRYAN, Dictionary of painters and engravers, biographical and critical, new edition, by GRAVES, I. A-K. — The Blenheim Palace collection, I. — Roman topography (Nichols). — Shakspeare documents (Sims). — « The lord Harry and « Ashby Manor » (Wilson Barrett *et* Herman).

Literarisches Centralblatt, n° 13, 20 mars 1886 : A. E. BIEDERMANN, Ausgewählte Vorträge u. Aufsätze. — Rothe's gesammelte Vorträge u. Abhandlungen, p. p. NIPPOLD. — WIDEMANN, Erkennen und Sein. — MAYER, Thomas Hobbes (ouvrage écrit au point de vue du XVII[e] siècle; le développement de l'esprit humain depuis Spinoza, Locke et Leibniz est resté sans influence sur l'auteur.) — VOLD. Krause's Vorstellung der Kantischen Raumtheorie. — LUPUS, die Stadt Syracus im Alterthum, eine historisch-topographische Skizze (utile). — KNOTHE, die Stellung der Gutsunterthanen in der Oberlausitz zu ihren Gutsherrschaften. — Aug. FOURNIER, Studien und Skizzen. (Travaux solides et excellents.) — Eb. SCHRADER, die Keilinschriften am Eingange der Quellgrotte des Sebeneh-Su. — Handbuch der classischen Alterthumswissenschaft hrsg. Iwan MÜLLER. III, I. — SCHLENTHER, Frau Gottsched und die bürgerliche Komödie, ein Culturbild aus der Zopfzeit. (C. beaucoup de critiques à faire). — MANNHARDT, Mythologische Forschungen, hrsg. von PATZIG. (Beaucoup de problèmes, des plus difficiles, résolus.) — SCHWARTZ, Indo-germanischer Volksglaube, ein Beitrag zur Religionsgeschichte der Urzeit. (On connait la méthode de l'auteur qui ne pèse pas les témoignages et se soucie peu de la criti-

que historique). — BRINZ (von), zum Begrift und Wesen der römischen Provinz. (Discours où il y a beaucoup à objecter même pour le style.) — HUBER, das Submissionswesen.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 12, 20 mars 1886 : SALMON, A historical introduction to the study of the books of the New Testament. — COHEN, Kants Theorie der Erfahrung. — RETHWISCH, der Staatsminister Freiherr von Zeidlitz und Preussens höheres Schulwesen im Zeitalter Friedrichs des Grossen (Paulsen : 2e édition d'un bon ouvrage). — KELLNER, Kurze Elementargrammatik der Sanskrit-Sprache, 3e édit. ; *et* das Lied vom Könige Nala, erstes Lesebuch für Anfänger im Sanskrit (Cappeller : la grammaire n'est pas à consulter, car l'auteur néglige complètement les résultats de la grammaire moderne depuis Schleicher, dont le compendium reste pour lui le livre par excellence, et sa phonologie est un simple anachronisme scientifique ; l'édition de Nala sera très commode et profitable). — Dionysii Halicarnasensis Antiquitatum romanarum quae supersunt ed. Car. JACOBY, vol. I. (Schenkl : répond à toutes les exigences.) — Comœdiae elegicae, p. p. MUELLENBACH, I. Vitalis aulularia (Voigt : nous aurons plaisir à rencontrer de nouveau l'auteur sur ce domaine lorsqu'il sera devenu plus mûr et plus familier avec la philologie du bas-latin). — KIRCHNER, Synchronismus zur deutschen Nationalliteratur. (Strauch : écrit avec peine, mais sans critique, œuvre de dilettante.) — Würtembergische Neujahrsblätter, p. p. J. HARTMANN. II. P. LANG, Schiller und Schwaben. (Otto Brahm : peu satisfaisant.) — MAHRENHOLTZ, Voltaires Leben und Werke, II. Voltaire im Ausland, 1750-1778. (Même point de vue à peu près que celui de Strauss.) — WERUNSKY, Auszüge aus den Registern der Päpste Clemens VI und Innocenz VI zur Geschichte des Kaiserreichs unter Karl IV. (K. Rieger : utile pour les futurs historiens de cette période.) — KRÖGER, der Einfluss u. die Politik Kaiser Karls IV bei der Besetzung der deutschen Reichsbistümer. let II. (K. Rieger : soigné.) — G. WINTER, Hans Joachim von Zieten (Wiegand : biographie, en deux volumes, du célèbre général de cavalerie ; très détaillé, très minutieux ; quelques critiques à faire). — MER, Mémoire sur le périple d'Hannon. (Partsch : l'auteur a écrit « sans se préoccuper d'aucune manière de l'opinion des savants qui ont déjà traité cette question » ; il ne connaît que la traduction de Malte-Brun ; son travail n'a pas la moindre valeur ; on n'y remarquera que ses observations sur la côte N.-O. de l'Afrique et sur ses eaux). — HOLWERDA, die alten Kyprier in Kunst und Kultus (Enmann : mérite l'attention, caractérise l'intérêt qui se réveille pour l'île de Chypre). — Gordon, der Held von Khartum ein Lebensbild nach Originalquellen.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 12, 20 mars 1886 : AESCHYLUS, The Seven against Thebes, with an introduction and notes by ISAAC FLAGG. (Wecklein : bon pour les élèves). — The Bacchae of EURIPIDS with notes and illustration from works of ancient art. by J. E. SANDYS (Wecklein : beau livre avec excellentes illustrations). — O. SCHÖNDÖRFFER, De genuina Catonis de agricultura libri forma. Pan I. De syntaxi Catonis (Schmalz : latin défectueux, des erreurs). — SEDULII opera ex recensione I. HUEMER (L. : bonne édition). — W. MEYER, Zur Geschichte des griechischen und lateinischen Hexameters (commencement d'un long article critique). — G. LOESCHCKE, Vermutungen zur griechischen Kunstgeschichte und zur Topographie Atticas (A. Boetticher : très remarquable). — R. WEIL, Die Künstlerinschriften der Sicilischen Münzen (Holm : épuise la question). — G. RITTER, Untersuchungen zu dem allobrogischen Krieg (H. Schiller : intéressante étude de sources). — E. WEISSENBORN, Aufgabensammlung zum Uebersetzen ins griechische (W. Vollbrecht).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 15 Vingtième année 12 avril 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 725, 27 mars 1886 : Swinburne, A study of Victor Hugo. (Morshead). — The voyage of John Huyghen van Linschoten to the East Indies, the first book of his « Itineraria », 2 vols. vol. I. p. p. Burnell, vol. II. p. p. Tiele. (Burton.) — Fergusson, The Laird of Lag, a life-sketch. — Barnes, A glossary to the Dorset dialect, with a grammar of its word shapening and wording. (Bradley.) — Caxton's « Morte d'Arthur » (Strachey) — Oriental translations of the National Anthem (Max Müller). — « Kinship and marriage in Early Arabia » (Frazer). — « Jubile » or « Jubilee » (Dawson). — « Alderwoman » (Round). — « Glossary of the Cornish dialect » (Centerwall). — Two classical books : Beer, Spicilegium Juvenalianum, accessit libri Pithoeani simulacrum ; Iurenka, Quaestiones criticae, I. De Callimacho Apollonii Rhodii inimico. Conjecturae ad Heroidas Ovidianas (Ellis : deux travaux à la fois intéressants et instructifs). — « Ekodi-Bhâva » (Richard Morris). — Fairholt, Costume in England, third edition, enlarged a. thoroughly revised by A. Dillon. (Godwin.) — A roman poignard. (Am. B. Edwards.) — Egypt Exploration Fund, the excavations at Naukratis. (Gardner).

The Athenaeum, n° 3048, 27 mars 1886 : The works of Alexander Pope, with introd. a. notes by the Rev. Whitwell Elwin a. W. J. Courthope. — Keirshaw, Protestants of France in their English home (c'est plutôt une suite de notes qu'un véritable livre, et il y a des omissions sérieuses). — The Guide of the Perplexed of Maimonides, translated from the original a. annotated by Friedländer 3 vols. — Andrew Lang, Letters to dead authors. — Anne Boleyn. (Round.) — The new scheme for libraries (Magnusson). — The Coverdale bible of 1535. (Steven). — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 14, 27 mars 1886 : Cordatus, Tagebuch über Dr. Martin Luther geführt 1535 zum ersten Male hrsg. von Wrampelmeyer. — Justus Jonas, Briefwechsel, gesammelt u. bearb. von Kawerau. II. — Von der Wengen, Geschichte der Kriegsereignisse zwischen Preussen und Hannover 1866. (Les deux premières livraisons : récit détaillé et clair à la fois.) — Die 49. Infanterie-Brigade in der Schlacht von Vionville-Mars la Tour am 16 Aug. 1870. — Kuropatkin, Kritische Rückblicke auf den russisch-türkischen Krieg. 1877-78 ; I. vom Beginn des Krieges bis zur Schlacht bei Lowtscha ; II, bis zum 10 september von Plewna ; III. u. IV. Der 11 u. 12 sept. bei der russ. Westarmee Abtheilung, der 13 u. 14 september bei dem linken Flügel desselben, Kritik der Ereignisse vom 6 bis 12 sept. 1877 von Plewna. (Traduction qui sera la bienvenue). — L. V. Engelhardt, Ferdinand von Wrangel u. seine Reise längs der Nordküste von Sibirien u. auf dem Eismeere, mit einem Vorwort von Nordenkiöld. — Hutecker, Ueber den falschen Smerdis. (Petit écrit çà et là trop détaillé, mais qui contient de fort bonnes choses ; très juste jugement sur Cambyse.) — Fick, die homerische Ilias nach ihrer Entstehung betrachtet u. in der ursprünglichen Sprachform wiederhergestellt. I. (Livre qui abonde en hypothèses non démontrées). — A. Gellii noctium atticarum libri XX p. p. Hertz. II. — Kock, sprakhistoriska undersökningar om svensk akcent, II ; Lyttkens u. Wulff, Svenska sprakets ljudlära och beteckningslära jämte en afhandling om aksent.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 13, 27 mars 1886 : Linke, Wann wurde das Lutherlied « eine feste Burg ist unser Gott » verfasst ? Historisch-kritische Untersuchung. (Kolde.) — Dehlen, die Theorie des Aristote-

les und die Tragödie der antiken christlichen naturwissenschaftlichen Weltanschauung (Minor : ne connaît que médiocrement la littérature). — HEUSSLER, der Rationalismus des XVII. Jahrhunderts in seinen Beziehungen zur Entwickelungslehre. — KIHN und SCHILLING, Praktische Methode zur Erlernung der hebräischen Sprache; STRACK, Hebräische Grammatik. (Landauer : le travail de Strack est de beaucoup le meilleur, et on y reconnait à chaque page l'excellent hébraïste.) — Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini graecae et latinae p. p. LATYSCHEW. (Dittenberger : excellent ouvrage dont on attend la continuation avec le désir le plus vif.) — GEBHARDI, Ein ästhetischer Commentar zu den lyrischen Gedichten des Horaz, Essays. (Schenkl : œuvre d'un admirateur enthousiaste d'Horace, en une langue parfois amphigourique; le jugement de l'auteur n'est pas assez réfléchi; de bonnes choses çà et là.) — Arnoldi Lubecensis Gregorius Peccator de teutonico Hartmanni de Aue in latinum translatus, hrsg. von G. v. BUCHWALD. — SWEET, Elementarbuch des gesprochenen Englisch, Grammatik, Texte, und Glossar. (Hausknecht : à recommander à tous les maitres et aux élèves avancés comme une œuvre très instructive.) — NITZSCH, Geschichte der römischen Republik, p. p. THOURET II. bis zur Schlacht bei Actium (Nissen). — Inventaire sommaire des documents relatifs à l'histoire de Suisse conservés dans les archives et bibliothèques de Paris par ROTT. (A. Stern : deux gros volumes qui témoignent de la grandeur du travail et de l'ardeur consciencieuse du travailleur; l'auteur mérite toute notre reconnaissance pour la peine extraordinaire qu'il s'est donnée.) — BERSIER, Coligny vor den Religionskriegen, übers. von EBRARD. (Marcks : en somme, bien écrit et renferme quelques chapitres bien réussis.) — Königliches ethnographisches Museum zu Dresden. V. Seltene Waffen aus Afrika, Asien und Amerika, hrsg. v. A. B. MEYER u. UHLE. (Gerland : très important et instructif pour l'ethnographe.) — BREMER, Franz von Sickingens Fehde gegen Trier und ein Gutachten Claudius Cantiunculas über die Rechtsansprüche der Sickingischen Erben (Franklin). — ASCHROTT, das englische Armenwesen in seiner histor. Entwickelung u. in seiner heutigen Gestalt. (Nasse : livre excellent.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 13, 27 mars 1886 : H. STEIGEMANN, De Polybii olympiadum ratione et oeconomia (G. J. Schneider : bon). — F. WIDDER, De Tibulli codicum fide atque auctoritate (E. Hiller : sans grande valeur, bien que soigné). — Studia Biblica. Essays on biblical archaeology and criticism by members of the University of Oxford (H. Rönsch : onze intéressantes dissertations). — W. MEYER, Zur Geschichte des griechischen und des lateinischen Hexameters (fin d'un long compte-rendu critique de K. Rudolph). — TH. SCHREIBER, Kulturhistorischer Bilderatlas (H. Dütschke). — F. J. SCHERER und H. A. Schnorbusch. Uebungsbuch nebst Grammatik für den griechischen Unterricht der Tertia (W. Vollbrecht.)

Archiv für Slavische Philologie. Tome IX, 1er fascicule. Beiträge zur litauischen Mythologie (A. Brückner : contribution intéressante, d'après les chroniqnes russes). — Die cechischen Marienklagen (J. Knieschek). — Ueber die Wirkungen der Analogie in der Declination des Kleinrussischen. — Studien zur Kenntniss des Izbornik Svjatoslava (H. Masing). Kritische Bemerkungen zu altpolnischen Texten. — Untersuchungen über Quantität und Betonung in den slavischen Sprachen von A. Leskien. Angz. von T. Maretic.— Ortsnamenforschung. Angz. von A. Brückner : Kleine Mittheilungen. — Bibliographischer Bericht. (Jagic et Brückner, publications russes, polonaises.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nº 6, 15 mars 1886 : LECHLER, das apostolische und nachapostolische Zeitalter, 3ᵉ Aufl. (Holtzmann). — DROYSEN, Bernhard von Weimar (Von Gonzenbach : œuvre très remarquable). — SCHÖLL, gesammelte Aufsätze zur klassischen Literatur alter und neuerer Zeit (Minor). — WESTPHAL, Griechische Rhythmik (Keller : 3ᵉ édition qu'il faut compter parmi les productions les plus intéressantes de la littérature philologique la plus récente).

Theologische Literaturzeitung, nº 6, 20 mars 1886 : OLITZKI, Flavius Josephus und die Halacha. I, die Einleitung, die Opter (Schürer : travail recommandable qu'il faudra rectifier néanmoins de ci et de là). — HASE, Kirchengeschichte auf der Grundlage akademischer Vorlesungen. I. Alte Kirchengeschichte (Weizsäcker). — HARNACK, das Mönchthum, seine Ideale und seine Geschichte, 3ᵉ verb. Aufl. Martin Luther in seiner Bedeutung für die Geschichte der Wissenschaft und der Bildung. 2ᵉ Aufl. (Nouvelle édition de deux conférences). — DE ROSSI, La biblioteca delle Sede Apostolica ed i catalogi dei suoi manoscritti ; Codices manuscripti Palatini Graeci Bibliothecae Vaticanae p. p. STEVENSON. — Bernardus Guidonis Practica inquisitionis heretice pravitatis, document publié pour la première fois par le chanoine C. DOUAIS. (K. Müller : travail qui a devancé le travail publiquement annoncé de Molinier, mais qui copie Molinier et d'autres, et qui porte des traces déplorables de précipitation ; on sent que l'auteur a voulu faire vite et terminer à tout prix).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 16 Vingtième année 19 avril 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 726, 3 avril 1886 : Dicey, Lectures introductory to the study of the law of the constitution. (Elton). — Cotton, New India or India in transition (Julien Vinson). — Welsh, A bookseller of the last century, John Newbery (Courtney). — The Scottisch Geographical Magazine, vol. I. (Muir.) — Obituary : Richard Chenevix Trench, archbishop of Dublin. — The Göttingen professorship (Sweet). — « Crew » (Ramsay). — The Hunes and the Hunns (Karl Blind). — « Alderwoman » (L. Toulmin Smith). — « Ekotibhâva » (Max Müller). — A basque question (L. L. Bonaparte). — Russian loan-words in German. (Krebs). — Perkins, Ghiberti et son école (Middleton : écrit avec très grand soin et sera le bienvenu).

The Athenaeum, n° 3049, 3 avril 1886 : John Brown, John Bunyan, his life, times and work. (Biographie qui est en même temps soignée, pleine de détails et agréable à lire). — Mrs Florence Caddy, Footsteps of Jeanne d'Arc, a pilgrimage (complètement manqué à tous égards). — Sonnets of this century, edited and arranged, with a critical introduction on the sonnet, by W. Sharp. — Sir Henry Taylor. — « Blossom from an orchard ». — The « Dictionary of national biography » (liste des futurs articles, de Daborne à Daniell). — The Coverdale bible of 1535. — Archbishop Trench. — The Palestine exploration fund. — An archaeological discovery in Germany.

Literarisches Centralblatt, n° 15, 3 avril 1886 : Kühl, die Gemeindeordnung in den Pastoralbriefen. — W. Wiener, das Gebet. — Weygoldt, Die platonische Philosophie nach ihrem Wesen und ihren Schicksalen. (Clair.) — Steinitzer, Ueber die psychologischen Wirkungen der musikalischen Formen. — Cassel, Literatur und Geschichte, Abhandlungen. (Pour faire de semblables livres, formés d'articles, et pour composer ces articles, voici la recette : un sujet très étendu, un feu d'artifice de pensées qui étincellent et éblouissent, une lecture qui impose au public, « remuer ensuite tous ces ingrédients dans une forme agréable. ») — Wächter, Johann Jacob Moser. (N'apprend rien de nouveau et n'est guère qu'un extrait de l'autobiographie de Moser). — Ellis, Aus England, aphoristische Skizzen über Land und Leute. — Keith-Falconer, Kalilah and Dimnah (introduction exacte et détaillée, traduction anglaise fort louable). — Strassburger Festgruss an Anton Springer (recueil d'études relatives à l'histoire de l'art).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 14, 3 avril 1886 : Felten, die Bulle ne praetereat u. die Reconciliationsverhandlungen Ludwigs des Baiers mit dem Pabste Johann XXII (K. Müller : manque de précision). — Bassermann, Handbuch der geistlichen Beredsamkeit. — Steinthal, Allgemeine Ethik. — Herbehnus, Poetik, Theorie der Dichtkunst in ihrem ganzen Umfange (Minor : tout compte-rendu est inutile). — Wychgram, das weibliche Unterrichtswesen in Frankreich (Sallwürk : intéressant et plein d'observations justes). — Oskar Hase, die Koberger, eine Darstellung des buchhändlerischen Geschäftsbetriebes in der Zeit des Ueberganges vom Mittelalter zur Neuzeit. 2e umgearb. Aufl. (L. Müller : travail de très grande valeur). — Kaulen, Assyrien und Babylonien nach den neuesten Entdeckungen (Schrader : 3e édition augmentée). — Corpusculum poesis epicae graecae ludibundae, fasc. II continens sillographos graecos a Wachsmuth iterum editos (Hiller : livre excellent, qui offre intérêt et profit à chaque philologue; indispensable à quiconque étudie spécialement la poésie et la philosophie des Grecs). — Pauli, die Inschriften nordetruskischen Alphabets

(Deecke : travail fait avec soin et sagacité). — SOUTZO, Etalons pondéraux primitifs et lingots monétaires (R. Weil : listes détaillées, mais l'auteur n'a pu localiser qu'un nombre relativement peu considérable des poids conservés). — WIECHMANN, Mecklenburgs altniedersächsische Litteratur, III. 1600-1625, hrsg. von HOFMEISTER. (Seelmann). — Contos populares do Brazil p. p. ROMÉRO, introd. e notas compar. por Theophilo BRAZA (Zunker : publication très importante et fort utile). — O. LORENZ, Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter seit der Mitte des XIII. Jahrhunderts. I, 3e in Verbindung mit GOLDMANN umgearb. Aufl. (Wyss : toujours les mêmes mérites). — H. VOGT, die Strassennamen Berlins (Erman : travail de dilettante). — A. de GUBERNATIS, La Hongrie politique et sociale (Krones : attachantes impressions de voyage). — W. SCHNEIDER, die Naturvölker, Missverständnisse, Missdeutungen u. Misshandlungen. I. — Max DIETZ, Geschichte des musikalischen Dramas in Frankreich während der Revolution bis zum Directorium, 1787-1789 (Dechend : beaucoup de points contestables, mais l'ouvrage comble une lacune sensible). — STROHAL, Succession in den Besitz nach römischen u. heutigem Recht, civilistische Untersuchung (Merkel : importantes recherches de détail). — STEFFENHAGEN, die Entwickelung der Landrechtsglosse des Sachtsenspiegels, V. Die Bockdorfschen Additionen. — DEUTOBOLD SYMBOLIZETTI ALLEGORIOWITSCH MYSTIFIZINSKY, Faust, der Tragödie dritter Theil, treu im Geiste des zweiten Teils des gœtheschen Faust gedichtet (Cette parodie est du vieux F. Vischer qui retombe en jeunesse).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 14, 3 avril 1886 : E. COCCHIA, Il nome di Plauto (Ch. Hülsen : essai manqué pour prouver que Plaute ne s'appelait pas T. Maccius). — S. L. STERNBACH, Meletemata graeca. Pars I (commencement d'un compte-rendu de cet ouvrage sérieux, qui s'occupe du texte de l'Anthologie). — CHRISTUS PATIENS, tragœdia christiana recensuit J. G. BRAMBS (Wecklein : bonne édition). — H. BLASE, De modorum temporumque in enuntiatis conditionalibus latinis permutatione quaestiones selectae (W. Abraham : soigné). — G. GOETZ, De PLACIDI glossis prolusio (K. E. Georges : très intéressant, l'auteur est le digne successeur de G. Löwe). — O. RICHTER, Ueber antike Steinmetzzeichen (E. Kroker : résultats importants). — O. SEEMANN, Mythologie der Griechen und Römer. 3 Aufl. bearbeitet von R. ENGELMANN, (H. Dütschke). — B. ARNOLD, De Graecis florum et arborum amantissimis (G. Knaack : agréable à lire). — F. ANTOINE, Syntaxe de la langue latine (F. Müller : le savant et le pédagogue sont en lutte dans la personne de l'auteur, dont le livre sera plus utile pour comprendre les textes que pour écrire correctement en latin).

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXIX, 2e livraison : THIL-LORRAIN, Les intérimaires. — PIRENNE, Sur l'état actuel des études de paléographie et de diplomatique (aperçu rapide, marque, par une revue des publications les plus importantes des dernières années, les résultats jusqu'ici obtenus et ceux qu'il reste à atteindre). — DELBŒUF, A propos du passé défini, variations grammaticales sur des thèmes connus, I. — *Comptes-rendus :* LOISE, Moyens de se former à l'art d'écrire et d'assurer les progrès de la rédaction française dans l'enseignement moyen. — SCHYRGENS, Essai d'analyse oratoire du discours de Cicéron pour le poète Archias (L. R. : opuscule à recommander). — CAGNAT, Cours élémentaire d'épigraphie latine; Salomon REINACH, Traité d'épigraphie grecque. (Lacour-Gayet : le livre de Cagnat, malgré ses proportions restreintes, renferme des choses excellentes et fait entrer dans le domaine public les éléments d'une science qui semblait réservée jusqu'ici à une élite de privilégiés; le livre de Salomon Reinach est fait avec cette érudition profonde, claire et pleine de verve qui a valu

un accueil si flatteur et un succès si grand au « Manuel de philologie » du même auteur, c'est un traité complet sur la matière qui prendra dans toutes les bibliothèques la place des « Elementa » de Franz. Les deux ouvrages ne diffèrent entre eux que par l'abondance des renseignements, ils ont de commun leur caractère rigoureusement scientifique et leur utilité incontestable, tous deux contribuent à la diffusion de l'épigraphie et au bon renom de l'érudition française.) — Bouché-Leclercq, Manuel des institutions romaines (Lacour-Gayet : « Qui n'a fait un jour ce beau rêve de trouver un manuel des institutions romaines, composé avec la moelle des ouvrages des Fustel et des Mommsen et capable de réunir ces trois qualités maîtresses, l'exactitude, la brièveté, la clarté ? Ce rêve que nous avons tous fait, un savant dont la puissance de travail n'égale que le talent, vient de le réaliser. C'est un répertoire hors de pair, dans lequel l'ordre s'allie à l'abondance, et la précision à la clarté. Peu de livres sont destinés à trouver un pareil succès et à rendre autant de services. ») — Colinet, La Théodicée de la Bhagavadgitâ, étudiée en elle-même et dans ses origines (Ch. Michel : analyse minutieuse, menée par l'auteur avec une grande clarté, une connaissance approfondie des textes et un véritable esprit philosophique; modèle de dissertation savante sur un sujet abstrait; quelques observations de détail). — Altmeyer, Les précurseurs de la Réforme aux Pays-Bas. 2 vols. (Lonchay : l'auteur, sauf pour quelques détails, n'avance rien qui n'ait déjà été étudié d'une manière approfondie par les historiens allemands et néerlandais; son livre n'est qu'une œuvre de vulgarisation, il est vrai, complète et impartiale; néanmoins défaut de composition et d'ordonnance; parfois aussi un enthousiasme irréfléchi.) — La démocratie athénienne d'après une publication récente (Paul Thomas : suite et fin d'un article sur le livre de M. Schwarcz, livre qui n'est pas d'une lecture facile. « L'auteur appartient à cette classe d'estimables savants qui, dans l'art de construire un livre, en est encore aux procédés de l'époque cyclopéenne; on se trouve en présence d'un entassement de blocs à peine dégrossis, assemblés sans ciment... En outre, l'auteur semble ne pas se douter que les exagérations nuisent aux meilleures causes. Dans cette critique passionnée des institutions d'Athènes, nous apercevons comme le reflet de luttes politiques et sociales contemporaines. M. Schwarcz manque de mesure; il écoute la voix de la prévention... Son livre a néanmoins de sérieux mérites; il témoigne de recherches sérieuses et d'une vaste érudition; il servira à rectifier certaines opinions. C'est un de ces ouvrages qui peuvent faire beaucoup de bien et beaucoup de mal; il fera du mal si on le lit sans prendre la peine de contrôler les dires de l'auteur; il fera du bien en provoquant la réflexion et en engageant le lecteur à approfondir une foule de questions sur lesquelles on se contente actuellement de phrases toutes faites. »)

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 10, 10 mars 1886 : G. Löschte, Die östliche Giebelgruppe am Zeustempel zu Olympia (Flasch : intéressant). — A. Rode, Der goldne Esel, aus dem Lat. des Apulejus übers. (Mosbach : reproduction de l'édition de 1783, sans valeur scientifique). — E. Wölfflin, Archiv für latein. Lexikologie und Grammatik, II, 3, contient des remarques de Goetz, un article de Brandt sur l'inf. fut. pass. en -uiri, deux de l'éditeur sur les « Verba desuperlativa » et sur les tournures telles que « ad Dianae » etc. (Landgraf). — Cornelii Nepotis vitae. Ed. G. Gemss (H. B.). — Bohnhoff, Der Prolog der Iphigenie in Aulis des Euripides. Progr. Freienwalde (Tachau : B. fait preuve d'application et de soin, mais il se pare souvent des plumes de ses devanciers sans les citer). — Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας τοῦ ἔτους 1884 (Schneider).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 17 Vingtième année 26 avril 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 727, 10 avril 1886 : Life of Henry Wordsworth Longfellow, with extracts from his journals and correspondence, edited by Samuel LONGFELLOW. 2 vols. (Lewin.) — Baron von HÜBNER, Through the British empire, 2 vols. (Wickham : « fresh, crisp and lively; his observations are incisive and the whole work replete with interest and novelty). » — Contes russes, traduits d'après le texte original et illustrés par SICHLER. (Ralston : très beau volume et dont le contenu est fort intéressant.) — Sir Henry Taylor (not. nécrol.) — Edward Solly. — Oriental translations of the national Anthem. (R. C. Temple.) — The names of the great Syrian goddess. (Rob. Brown.) — « Lipzet » and « lindworm » (Wedgwood). — The Hunes and the Hunns. (Kropf.) — KITTS, A compendium of castes and tribes found in India. — Mr. Henry Sweet's oldest English texts. (Hessels.) — The geographical nomenclature of the Merv country (Houtum-Schindler).

The Athenaeum, n° 3050, 10 avril 1886 : Baron von HÜBNER, Through the British empire, 2 vols.; *id.*, A travers l'empire britannique, 2 vols. (1er article.) — The Iliad of Homer done into English verse by WAY, I, books I-XII. — English letters a. letter-writers of the eighteenth century, with explanatory notes by Howard WILLIAMS, illustrated with portraits and facsimiles, I. Swift and Pope. — BARNETT SMITH, The prime ministers of Queen Victoria. — Anne Boleyn (James Gairdner). — The « Dictionary of national biography » (liste des futurs articles, de Danneley à Delaval). — Edward Solly (not. nécrol.). — Newton and the apple. — The Blenheim Palace collection, II.

Literarisches Centralblatt, n° 16, 10 avril 1886 : KIHN u. SCHILLING, praktische Methode zur Erlernung der hebräischen Sprache. — PIC, zur rumänisch-ungarischen Streitfrage, Skizzen zur ältesten Geschichte der Rumänen, Ungarn u. Slaven (Œuvre de grand labeur, mais manque d'impartialité). — LOHMEYER u. THOMAS, Hülfsbuch für den Unterricht in der brandenburgisch-preussischen Geschichte; *id.*, Hülfsbuch für den Unterricht in der deutschen Geschichte. — TREITSCHKE, Geschichte des XIX Jahrhunderts, III vol. (Ce volume semble marquer un progrès non seulement dans nos connaissances historiques, mais dans le développement même de l'auteur, dont les qualités apparaissent toutes et dont les défauts s'effacent; Treitschke a mis en œuvre d'énormes matériaux.) — REGNAUD, La rhétorique sanscrite. (Manque de points de vue historiques, mais doit être compté parmi les ouvrages qui « appartiennent au trésor international des travaux utiles et instructifs. ») — Aristophanis deperditarum comœdiarum fragmenta p. p. BLAYDES. (Les mêmes qualités et les mêmes faiblesses que dans les volumes précédents). — STERNBACH, Meletemata graeca, I. (Travail extraordinairement soigné et savant.) — SIEVERS, Grundzüge der Phonetik, 3e Auflage. (3e édition de cette œuvre remarquable.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 15, 10 avril 1886 : KEIL, Commentar über den Brief an die Hebräer (Grafe). — HÄNSELMANN, Bugenhagens Kirchenordnung für die Stadt Braunschweig 1528. — BIEDERMANN (Al. Em.) Ausgewählte Vorträge u. Aufsatze p. p. KRADOLFER. — DU BOIS-REYMOND, Reden. I. Folge. Literatur, Philosophie, Zeitgeschichte. — NÈVE, Le dénouement de l'histoire de Rama; FRITZE, Malati und Madhava; STREHLY, Madhava et Malati. (Cappeller : l'introduction de Nève, très claire et faite avec réflexion, n'apporte rien de nouveau, mais doit être très vivement recommandée et sa traduction est

« durchaus gelungen », tout à fait réussie; la traduction de Fritze mérite de grands éloges ; celle de Strehly est correcte et fidèle.) — Collitz, die Verwantschaftsverhältnisse der griechischen Dialecte mit besond. Rücksicht auf die thessalische Mundart. (Dittenberger : bon travail.) — Philodemos über den Tod, IV Buch, nach der Oxforder u. Neapolitaner Abschrift hrsg. von Mekler. (Diels : publication d'un écrit intéressant qui paraît pour la première fois, remarques de détail.) — Petschenig, Studien zu dem Epiker Corippus. (Voigt : contribution importante à la critique du texte du poète épique.) — Friedländer, Repertorium der antiken Numismatik. (Dannenberg ; comp. le précédent numéro de notre recueil.) — Braun, Gœthe im Urteil seiner Zeitgenossen. 1802-1812. (Minor : utile.) — Kron, William Langleys Buch von Peter dem Pflüger, Untersuchungen über das Handschriftenverhältnis, den Dialekt, die Unterschiede innerhalb der drei Redactionen, sowie über Entstehungszeit und Verfasser. (Brandl : rendra de bons services.) — G. Hofmann, die lugudoresische u. campidanesische Mundart. (Ulrich.) — Busolt, Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaironeia. I, bis zu den Perserkriegen, I (Bruck: manuel dont l'auteur connait parfaitement la littérature du sujet, quelques défauts.) — Preussische Staatsschriften aus der Regierungszeit Friedrichs II, II. 1746-1756, p. p. Koser. (Wiegand.) — K. Biedermann, Mein Leben und ein Stück Zeitgeschichte. I. 1812-1849. — Kobelt, Reiseerinnerungen aus Algerien und Tunis. — Beddoe, The races of Britain. — Von Ompteda, Rheinische Gärten von der Mosel bis zum Bodensee. — Der Freiin Annette Elisabeth von Droste-Hülshoff gesammelte Werke. III. Die kleineren Gedichte. (Frey.)

Theologische Literaturzeitung, n° 7, 3 avril 1886 : Pentateuchus Samaritanus, p. p. Petermann, fasc. IV. ex recensione Vollers. — Bacher, Leben und Werke des Abulwalid Merwân Ibn Gonâh (R. Jona) und die Quellen seiner Schrifterklärung (Kautzsch : travail très soigné et très important). — Baur, Zwinglis Theologie, ihr Werden und ihr System, I. (Stähelin.) — Fred. Maurice, Leben von Frederick Denison Maurice, deutsch bearb. von M. Sell. — Gretillat, Exposé de théologie systématique, I. Propédeutique, 1. Méthodologie. (Wendt.) — Reber (V.), Kunstgeschichte des Mittelalters, I. (Pohl).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 11, 17 mars 1886 : Das tironische Psalterium der Wolfenbüttler Bibliothek, hrsg. von O. Lehmann (Ruess). — Herodoti l. IX ed. Dietsch. Ed. altera, cur. H. Kallenberg, vol. II. (Gemoll : « seine Texteskonstitution hat keine gesunde Basis »). — Guil. Knoegel, De retractatione fastorum ab Ovidio Tomis instituta (Winther). — Taciti de origine situ moribus ac populis germanorum liber. Ed Jo. Müller (W. H. : l'édition de M. marque un progrès dans la critique et l'explication de la Germania). — Ed. Wolff, Schulwörterbuch zur Germania des Tacitus (W. H. : bon). — Aem. Reisch, De musicis Graecorum certaminibus capita IV (K. v. Jan : travail consciencieux, excellent, plein de remarques intéressantes).

— N° 12, 24 mars 1886 : Strassburger Festgruss an Anton Springer (Weizsäcker). — Ἱστορία τῆς θεωρίας τῆς γνώσεως ὑπὸ Μαργαρίτου Εὐαγγελίδου (Susemihl : bien écrit; pas neuf; extrait du 1er vol. de Zeller). — Aischylos Agamemnon, griechisch und deutsch, von U. v. Wilamowitz-Möllendorf (Günther : traduction fidèle à l'esprit du poète et pleine de verve). — Dionysi Halic. antiquitatum Romanarum quae supersunt ed. Car. Jacoby, vol. I (Krebs). — K. von Oppen, Die Wahl der Lektüre im altsprachlichen Unterricht an Gymnasien (Leuchtenberger : fort digne d'examen). — G. Legerlotz, Aus guten Stunden. Dichtun-

den und Nachdichtungen (traductions excellentes de passages de Sophocle, Anacréon, etc.)

— N° 13, 31 mars 1886 : HOLWERDA, Die alten Kyprier in Kunst und Cultus (Lewy). — A. NEUPERT, De Demosthenicarum quae feruntur epistularum fide et auctoritate (Landwehr : l'auteur ne réussit pas à prouver l'inauthenticité de ces lettres). — A. GELLII Noctium atticarum libri XX, ex rec. M. HERTZ, vol. I. II, et M. HERTZ, Opuscula Gelliana (Eussner : l'édition de H. est une excellente école de critique et un répertoire qui ne trahit jamais celui qui le consulte). — F. SCHMEDING, Die klassische Bildung in der Gegenwart (Uphues).

— N° 14, 7 avril 1886 : L. VON URLICHS, Beiträge zur Kunstgeschichte (Weizsäcker : sujets très variés ; fort recommandable). — GUIL. DOERMER, De Graecorum Sacrificulis qui Ἱεροποιοί dicuntur = Diss. philol. Argentorat. selectae VIII, p. 1-75 (Stengel : travail riche et bien disposé). — E. JERUSALEM, Ueber die aristotelischen Einheiten im Drama, et A. DEHLEN, Die Theorie des Aristoteles und die Tragödie der antiken, christlichen und naturwissenschaftlichen Weltanschauung (Döring : peu de résultats neufs). — CICERONIS scripta quae manserunt omnia rec. C. F. W. MUELLER. Partis II, vol. II (Lehmann : grand soin, clarté du jugement, heureux don de divination). — E. BERGER, Lateinische Stilistik. 8te Aufl. bearb. von. E. LUDWIG (Landgraf : le livre a beaucoup gagné par la refonte de L.).

— N° 15, 14 avril 1886 : G. GILBERT, Handbuch der griechischen Staatsaltertümer. 2ter Band. (Landwehr : travail méritoire, solide, bon à consulter). — O. MILLER, De decretis atticis quaestiones epigraphicae (Heydemann : bon). — Fr. SUSEMIHL, Analecta alexandrina chronologica = Index scholarum Gryphiswald. 1885-86 (Knaack : digne d'attention). — L. POPPENDIECK, Griechische Syntax (Thomae : très recommandable). — V. HINTNER, Griechische Aufgaben in zusammenhängenden Stücken im Anschluss an die Grammatik und die Lektüre (Sitzler : thèmes fort habilement rédigés).

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 18 Vingtième année 3 mai 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 728, 17 avril 1886 : Fred. HARRISON, The choice of books and other literary pieces. (Purcell.) — LEWIS, A life of Joseph Hall, bishop of Exeter a. Norwich (Sam. R. Gardiner). — STUTFIELD, El Maghreb, 1200 miles through Marocco (Rob. Brown). — Books on local history. — Religions enlightenment in India. — The preservation of the Court Rolls of manors. — Petroleum « discoveries » (Rich. F. Burton). — The « Ventisettana » Decameron (Toynbee). — Wycliffe's « de dominio divino » (Reg. L. Poole). — « Strîdhana » in the Aegean (Foulkes). — « Crew » (W. Skeat). — « Lipzet » (Kerslake). — WHITNEY, The roots, verbforms and primary derivatives of the Sanskrit language (Macdonell). — An emendation in a letter of Cicero (A. Palmer). — Russian loan-words in German (Krebs).

The Athenaeum, n° 3051, 17 avril 1886 : Life of Henry Wadsworth Longfellow with extracts from his journals and correspondence, edited by Sam. LONGFELLOW, 2 vols. — LILLY, Chapters in European history. (Livre intéressant, clair, animé, malgré quelques singularités et des erreurs.) — Baron von HÜBNER, A travers l'empire britannique, 1883-1884, 2 vols. (2e et dernier article). — GIFFEN, Essays in finance, II. — The Dictionary of National Biography (liste des futurs articles de Delawarr à Dixwell). — H. THIRION, Les Adam et Clodion. — The new collection at the British Museum. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 17, 17 avril 1886 : Bruchstücke der sahidischen Bibelübersetzung, nach Handschriften der kaiserl. öffentl. Bibliothek zu St. Petersburg hrsg. von LEMM. — DIECKHOFF, der Ablasstreit, dogmengeschichtlich dargestellt. (Assez attachant quoique en style diffus.) — SCHRANKA, der Stoiker Epiktet und seine Philosophie. philosophische Monographie. (Sans valeur.) — MARQUARD, Kant und Crusius, ein Beitrag zum richtigen Verständniss der crusianischen Philosophie. — WILLEMS, Le sénat de la République romaine, appendices du tome I et registres. (« On retrouvera dans le premier volume le grand mérite de l'auteur qui, dans son exposition, présente tous les matériaux en question et tous les motifs pour et contre, mais qui a soin également de faire ressortir non-seulement le faible, mais le fort de l'adversaire. ») — J. QUICHERAT, Mélanges d'archéologie et d'histoire, antiquités celtiques, romaines et gallo-romaines, mémoires et fragments p. p. GIRY et CASTAN, avec notice sur la vie et les travaux de J. Quicherat par Rob. de LASTEYRIE (excellent recueil). — PFISTER, Etudes sur le règne de Robert le Pieux, 996-1031 (travail d'un élève de G. Monod et qui fait honneur au maître : connaissance étendue des sources et de la littérature du sujet, recherches soignées, jugement sensé, bonne exposition). — STRNADT, die Geburt des Landes ob der Enns, eine rechtshistor. Untersuchung über die Devolution des Landes ob der Enns an Oesterreich. — BAYER, aus Italien, Cultur = und kunsgeschichtliche Bilder und Studien. — S. MULLER, de middeleeuwsche rechtsbronnen der stad Utracht. (A recommander à tous ceux qui étudient l'histoire du droit germanique.) — FLEISCHER, Kleine Schriften, gesammelt, durchgesehen u. vermehrt, I. (Recueil qui sera le bienvenu.) — Eusebii canonum epitome ex Dionysii Telmaharensis chronico petita, p. p. SIEGFRIED et GELZER ; GUTSCHMID, Untersuchungen über die syrische Epitome der Eusebischen Canones. (Très long article sur ces deux travaux.) — Annonce la mort du poète Victor de Scheffel, décédé le 9 avril à Karlsruhe, à l'âge de soixante ans.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 16, 17 avril 1886 : WEIGELT, Aus dem Leben der Kirche in der Geschichte ihrer Lieder, ein Beitrag zur schle-

sischen Kirchengeschichte. — PIDERIT, Mimik und Physiognomik, 2e Aufl. — BYRNE, General principles of the structure of language (Bezzenberger : donne lieu à beaucoup de critiques, mais en dépit de tout fort remarquable et renferme un grand nombre de matériaux très instructifs). — Otto MILLER, De decretis Atticis quaestiones epigraphicae. (Hinrichs : dissertation solide). — Martin HERTZ, Opuscula Gelliana lateinisch und deutsch. (H. J. Müller : complément de la grande édition critique d'Aulu-Gelle). — KÖNNECKE, Bilderatlas zur Geschichte der deutschen Nationalliteratur, eine Ergänzung zu jeder deutschen Litteraturgeschichte nach den Quellen bearb. I Lieferung. (Wendeler). — La Fontaine, Œuvres, p. p. H. REGNIER. III; NETTER, La Fontaine et Descartes ou les deux rats, le renard et l'œuf. (Le 3e volume de La Fontaine offre les même qualités : commentaire abondant, appréciations qui tournent peut-être trop uniformément à l'admiration; la théorie exposée par Netter est assez obscure). — BINZ, Doctor Johann Weyer, ein rheinischer Arzt, der erste Bekämpfer des Hexenwahns, ein Beitrag zur deutschen Culturgeschichte des XVI Jahrhunderts. (Rhamm : très soigné). — Von HELFERT, Geschichte Oesterreichs vom Ausgange des Wiener October Aufstandes 1848, IV. Der ungarische Winterfeldzug und die octroyierte Verfassung, December 1848 bis März 1849, II vol. (G. Wolf : une foule de documents nouveaux, et très intéressants; un peu long en ce qui concerne la guerre de Hongrie; trop favorable appréciation de Windischgrätz... et de M. de Helfert lui-même). — SCHAAFHAUSEN, Anthropologische Studien. — SPRINGER, Kunsthandbuch für Deutschland, Oesterreich und die Schweiz. — ZIEGLER, Alte Geschützinschriften.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 15, 10 avril 1886 : AEMILIUS REISCH, De musicis graecorum certaminibus (A. Brinck : excellente étude, remplie de résultats nouveaux). — S. LEO STERNBACH, Meletemata graeca (R. Peppmüller : fin d'un compte-rendu mêlé de critiques sévères). — C. SALLUSTI CRISPI bellum Catilinae edid. A. M. COOK (A. Eussner : édition scolaire faite avec soin). — Vollständiges Schulwörterbuch zu den Lebensbeschreibungen des CORNELIUS NEPOS von G. GEMSS (P. Hirt : très utile). — Des Q. HORATIUS FLACCUS Oden und Epoden für den Schulgebrauch erklärt von C. W. NAUCK. Zwölfte Auflage (W. Mewes). — G. LOESCHKE, Die östliche Giebelgruppe am Zeustempel zu Olympia (A. Boetticher : simple analyse). — L. ROERSCH et THOMAS, Eléments de grammaire grecque (K. Bruchmann : trop volumineux pour des éléments).

— N° 16, 17 avril 1886 : R. MEISTER, Eine neue Inschrift aus den äolischen Kyme (remarques sur une inscription de quatre lignes publiée par Reinach dans la Revue Archéologique et qui contient deux mots nouveaux). — RICHARD LEPSIUS, Ein Lebensbild von G. EBERS. R. LEPSIUS, von ERNST CURTIUS. Gedächtnissrede auf R. LEPSIUS von R. GOSCHE. R. LEPSIUS Bibliothek. I Abteilung : Aegyptologie (R. Gosche). — STATIUS' Lied von Theben. Deutsch von A. IMHOF (P. Kohlmann : travail important). — M. GUGGENHEIM, Die Lehre vom apriorischen Wissen in ihrer Bedeutung für die Entwicklung der Ethik und Erkentnisstheorie in der sokratisch-platonischen Philosophie (F. Lortzing). — L. STEIN, die Psychologie der Stoa. I Band. (P. Wendland : très instructif et recommandable à tous égards). — J. DE LA GRAVIÈRE, Les derniers jours de la marine à rames (Herbst : très intéressant). — R. MENGE, Einführung in die antike Kunst (H. Dütschke : 2e édition améliorée de cet utile précis). — H. GLEDITSCH, Metrik der Griechen und Römer, extrait du Handbuch d'I. Müller (R. Klotz : bon résumé).

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS

En vente par livraisons depuis le 10 avril 1886.

RAPHAËL

SA VIE
SON OEUVRE ET SON TEMPS

PAR

EUGÈNE MÜNTZ

CONSERVATEUR DE L'ÉCOLE NATIONALE DES BEAUX-ARTS

Ouvrage couronné par l'Académie française

CETTE NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT REFONDUE PAR L'AUTEUR

Comprendra 45 livraisons, de 16 pages chacune, protégées par une couverture.

Chaque livraison se vend 50 centimes

Sauf sept, dont six renfermant chacune trois phototypies, et une contenant une planche en taille-douce tirée en couleur et dont le prix sera, par exception, porté à 1 franc.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 19 Vingtième année 10 mai 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 729, 24 avril 1886 : The works of Alexander Pope, with introduction and notes by Rev. Whitwell Elwin a. W. J. Courthope, vols IX and X, « Correspondence and prose works ». (Sargent.) — Giffen, Essays in finance, second series (Tipping). — Animal-names of the revised version of the Bible (Houghton). — John Harvard's autograph (Disney). — « Modern whist » (Davies). — Latin pronunciation (Sweet). — A basque question (van Eys). — Wood-Martin, The lake dwellings of Ireland or ancient lacustrine habitations of Erin, commonly called crannogs (Bradley : ouvrage plein d'intérêt qui augmentera nos connaissances sur l'archéologie préhistorique de l'Irlande). — Bernardino Fungai (W. Mercer).

The Athenaeum, n° 3052, 24 avril 1886 : Leslie Stephen, Dictionary of National Biography, vols V and VI. Bicheno-Browell. — J. Parker, The early history of Oxford, 727-1100, preceded by a sketch of the mythical origin of the city and university. — Forneron, Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, 1649-1734 (livre amusant). — Joyce, Acts of the Church 1531-1585, the Church of England her own Reformer as testified, by the records of her Convocations. — The « Dies irae », Mantuan text. (C. F. S. Warren.) — Wood-Martin, The lake dwellings of Ireland or ancient lacustrine habitations of Erin commonly called crannogs.

Literarisches Centralblatt, n° 18, 24 avril 1886 : Heidemann, die Beguinenconvente Essens. — O. von Heinemann, Geschichte von Braunschweig und Hannover II. (Très exact et très détaillé). — Lotheissen, Königin Margarethe von Navarra, ein Cultur = und Literaturbild aus der Zeit der französischen Reformation. (Etude de grande valeur). — G. Weber, Heidelberger Erinnerungen. (Etude très intéressante publiée à l'occasion de la fête séculaire que doit célébrer prochainement la Ruperto-Carola.) — Regel, Beiträge zur Landes = und Volkeskunde des Thüringerwaldes I. — Bolz, Geographische Charakterbilder, Liefer. 1-6. — Kemnitz, Französische Schulgrammatik, I. — Kossmann, der altdeutsche Exodus mit Einleit. u. Anmerk. hrsg. (L'entreprise était au-dessus des forces de l'auteur, et le soin suffisant a manqué.) — Schweizerisches Idiotikon, Wörterbuch der schweizerischen Sprache, 1-10, bearb. von Staub u. Tobler. (Le meilleur de tous les dictionnaires de dialectes, sans excepter même celui de Schmeller qui a servi de modèle aux auteurs.) — G. Gilbert, Handbuch der griechischen Staatsaltertümer, II. (Le premier volume était consacré à Athènes et à Sparte, le second volume traite des autres États grecs ; l'auteur a utilisé une masse de matériaux, « massenhaftes material ».) — Dohme, Barock- und Rococo-Architektur, I ; Gurlitt, das Barock-und Rococo-Ornament Deutschlands. I ; Gurlitt, Geschichte des Barockstiles und des Classicismus ; Schumann, Barock und Rococo, Studien zur Baugeschichte des XVIII Jahrhunderts.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 17, 24 avril 1886 : Bender, das Wesen der Religion und die Grundgesetze der Kirchenbildung. — Tappehorn, Ausserbiblische Nachrichten oder die Apokryphen über die Geburt, Kindheit und das Lebensende Jesu und Mariä. — Van den Gheyn, Essais de mythologie et de philologie comparée (Spiegel : recueil utile d'études éparses jusqu'ici dans les revues belges). — Eucken, Beiträge zur Geschichte der neuern Philosophie, vornehmlich der deutschen (Natorp : se recommande par le soin de l'exposition et par la modération du ton). — Bliedner, Karl Volkmar Stoy und das pädagogische

Universitätsseminar. — The Vyâkarana-Mahâbhâshya of Patanjali, edited by Kielhorn (Weber : édition excellente). — Slameczka, Untersuchungen über die Rede des Demosthenes von der Gesantschaft (Nitsche : peu de nouveau, mais instructif et utile). — Baier, de Plauti fabularum recensionibus Ambrosiana et Palatina commentatio critica (Langen : recherches détaillées et observations fines; « brise l'autorité de l'Ambrosianus »). — Briefe von Gœthes Mutter an die Herzogin Anna Amalia, hrsg. von Burkhardt (R. M. Werner : trente lettres nouvelles des années 1778-1787). — Hruschka, Zur angelsächsischen Namenforschung, II (Zupitza : l'auteur a encore beaucoup à apprendre). — Montelius, die Cultur Schwedens in vorchristlicher Zeit, uebers. von Appel (Undset). — Albrich, Altitalienisches Lesebuch des XIII Jahrhunderts (Biadene : l'auteur n'était pas suffisamment préparé pour une telle entreprise). — Pfister, Etudes sur le règne de Robert le Pieux (Brosien : vaste monographie qui est en réalité une histoire détaillée de la France sous les deux premiers Capétiens). — Bilek, Beiträge zur Geschichte Waldsteins (G. Droysen). — Ad. Meyer, Prägungen Brandenburg-Preussens, betreffend dessen afrikanische Besitzungen und Aussenhandel, 1681-1810 (Dannenberg). — Verhandlungen des fünften deutschen Geographentages zu Hamburg. — Zimmermann, Der jüngste Kampf um die Burg Dankwarderode zu Braunschweig. — Helmsdorff, Elsässische Landschaften, vier Radierungen, neue Ausgabe. Text von A. Schricker.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 6, 15 mars 1886 : Lechler, Das apostolische und das nachapostolische Zeitalter 3e Aufl. (Holtzmann.) — Droysen, Bernhard von Weimar. (von Gonzenbach : très recommandable, excellente biographie en deux volumes.) — Schöll, Gesammelte Aufsätze zur klassischen Literatur alter und neuerer Zeit (Minor : recueil d'études où perce l'esprit romantique). — Westphal, Griechische Rhythmik, Theorie der musischen Kunste der Hellenen von Aug. Rossbach u. Rud. Westphal, 3e edit. I. (O. Keller : troisième édition qui comptera parmi les productions les plus intéressantes de la littérature philologique contemporaine.)

— N° 7, 1er avril 1886 : Meyer von Speier, Anfang und Ursprung der lateinischen und griechischen rhythmischen Dichtung (Dreves : on fera bien pour l'instant de garder l'ancienne et « commode » opinion, d'après laquelle rhythme et rime sont sortis tous deux naturellement du fond de la langue latine). — Ysengrimus, herausgegeben u. erklärt von Ernst Voigt. (Peiper : l'apparition de ce livre est un évènement de haute importance pour la littérature latine du moyen-âge; travail excellent et plein de choses dont l'auteur ferait peut-être bien de résumer les résultats en une édition spéciale). — Friedensburg, Zur Vorgeschichte des Gotha-Torgauischen Bündnisses der Evangelischen, 1525-1526. (Winckelmann.) — Dacbert, Sénèque et la mort d'Agrippine; Hochart, Etudes sur la vie de Sénèque (Neumann : c'est le même livre, sous deux titres et sous deux noms différents; il est écrit avec prétention, et c'est un dur devoir pour le critique de prodiguer son temps à la lecture d'un pareil ouvrage).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 16, 21 avril 1886 : G. Gerber, Die Sprache und das Erkennen (Ziemer : une excellente philosophie du langage, fondée sur de solides recherches empiriques). — Le même, Die Sprache als Kunst, 2e édition, 2 volumes (Ziemer : ouvrage très important, sans pareil jusque-là dans la littérature, mérite d'être un « standing book » de toutes les bibliothèques). — N. Wecklein, Ausgewählte Tragödien des Euripides. 4e vol. : Hippolytos (Barthold

trouve beaucoup à relever dans cette édition faite à la hâte). — H. MERGUET, Lexikon zu den Schriften Caesars und seiner Fortsetzer. 5ᵉ livr. : mons... peto (Hassenstein : bon).

Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft, von B. Stade. Jahrgang 1886, Heft 1. Giessen, 1886. — EDUARD MEYER. Der Stamm Jakob und die Entstehung der Israelitischen Stämme. (Ce mémoire ne fait que reproduire d'une façon sommaire, en y joignant quelques considérations générales, des idées développées par M. Renan à la *Revue des études juives*, 1882, p. 161 et suiv., et par M. Groff, à la *Revue égyptologique* 4ᵉ vol., 1885, fasc. 1-2). (Voyez *Revue des Deux-Mondes*, nº du 1ᵉʳ mars 1886, p. 16. *Revue archéologique;* nov.-déc. 1885, p. 272, not. 1. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, compte-rendu de la séance du 29 janvier 1886.)

Altpreussische Monatsschrift, 1886, Erstes und Zweites Heft. Janvier-mars. (L'abonnement annuel sera désormais de 10 mark, au lieu de 9.) G. CONRAD, Ueber ein Project zur Anlegung einer vierten Stadt Königsberg (Friedrichstadt), nach Originalacten mitgetheilt. — BEZZENBERGER, Ueber das litauische Haus, ein Versuch (avec vingt et un dessins). — LEHRS, Die Philosophie und Kant gegenüber dem Jahre 1848, Tischrede gehalten an Kants Geburstag am 22 April 1849. — Ad. KEIL, Das Volksschulwesen im Königreich Preussen u. Herzogthum Litthauen unter Friedrich Wilhelm I. — KETZYNSKI, das Culmer-Land und die Südgrenze von Pomesanien. — HORN, Nachtrag zur Schlacht von Tannenberg (avec un plan). — *Kritiken und Referate* Grundriss der lateinischen Palaeographie und der Urkundenlehre von Cesare PAOLI übersetzt von K. LOHMEYER. — K. LOHMEYER und A. THOMAS, Hilfsbuch für den Unterricht in der brandenb-preuss. Geschichte *et* Hilfsbuch für den Unterricht in der deutschen Geschichte bis zum westfälischen Frieden. — Altertumsgesellschaft Prussia in Königsberg, 1885. — FRIEDEBERG, Notizen zur Gründungsgeschichte der jüdischen Gemeinden Altpreussens. I u. II. — Universitätschronik, 1885-1886. — Altpreussische Bibliographie, 1885. — Kulturhistorische Austellung für Ost = und Westpreussen.

Theologische Literaturzeitung, nº 8, 17 avril 1886 : SCHIFFER, das Buch Kohelet nach der Auffassung der Weisen des Talmud u. Midrasch u. der jüdischen Erklärer des Mittelalter. I Theil : von der Mischna bis zum Abschluss des babyl. Talmud; von 200-500, nebst zahlreichen kritischen Noten u. einer grösseren Abhandlung : ueber den Abschluss des alttestamentlichen Kanon u. die Abfassungszeit des Buches Kohelet. (Kautzsch). — SCHULZE, Hat Jesus Geschwister gehabt oder nicht? (Wetzel : court et absolument insignifiant). — MOMMSEN, Zur lateinischen Stichometrie. (Ad. Harnack). — KAWERAU, der Briefwechsel des Justus Jonas, gesammelt u. bearbeitet, II. (Enders). — SCHOTT, die Aufhebung des Ediktes von Nantes im October 1685. (Stähelin : récit excellent et fait d'après des études étendues). — NATHUSIUS, das Wesen der Wissenschaft u. ihre Anwendung auf die Religion, empirische Grundlegung, für die theologische Methodologie. — Neue Christoterpe, ein Jahrbuch hrsg. von KÖGEL, BAUR u. FROMMEL. (Meier). — ERNST, der Heilsrat Gottes.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 20 Vingtième année 17 mai 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 730, 1er mai 1886 : Douthwaite, Gray's Inn, its history and associations, compiled from original and unpublished documents. (Ch. Elton.) — Ernest Myers, The Judgment of Prometheus and other poems. — Lord Beaconsfield's correspondence with his sister. 1832-1852 (Garrod : en somme peu intéressant). — Noel, Essays on poetry and poets (Barnett : recueil d'études pour la plupart instructives). — Abbot, Upland and Meadow, a poaetquissings chronicle (Purves). — Classical books (W. W. Marhsall, Cruces and criticisms, an examination of certain passages in Greek and Latin texts; vingt-quatre émendations qui ont assez de hardiesse et d'originalité; Iwan Müller, Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft, 1-3 : utile ; Livy, books XXI, p. p. Dowdall ; Livy, books XXIII-XXIV, p. p. Macaulay; Livy, books XXI-XXIII, p. p. Tatham ; T. Livii ab urbe condita libri I, II, XXI, XXII, adjunctae sunt partes selectae ex libris III, IV, VI p. p. A. Zingerle ; Xénophon, Anabasis, book I, p. p. Marshall ; Sophocles, for the use of schools, by L. Campbell a. E. Abbott, new edition, 2 vols. ; The sixteenn satires of Juvenal, a new translation, by Jeyes; Aeschines in Ctesiphontem, translated by Edgar ; Schulwörterbuch zur Germania, von E. Wolff). — The Shelley Society. — Edmund Ollier (Eug. Oswald). — Letter from Egypt. (Sayce.) — « Cushat » (Skeat). — Philological books (Holwerda, die alten Kyprier in Kunst und Cultus : Winkler, das Uraltaische und seine Gruppen). — The identification of some Persian places mentioned in the « Avesta » « Bundehesh », etc. (Houtum-Schindler).

The Athenaeum, n° 3053, 1er mai 1886 : J. G. Scott, Burma, at it was, at it is and as it will be; Grattan Geary, Burma, after the conquest, viewed in its political, social and commercial aspects, from Mandalay; James Gray, Ancient proverbs and maxims from Burmese sources or the Niti literature of Burma. — H. W. Gordon, Events in the life of Charles George Gordon, from its beginning to its end. — Ed. Pailleron, Discours académiques. — Mr. Ollier (not. nécrol.). — Steele'e first wife (Aitken). — Prof. Jebb's « Œdipus tyrannus ». — The hon. Lionel Tennyson (not. nécrol. sur le fils du Laureate). — G. Miller, Interior decoration, a practical treatise on surface decoration. — Aug. Reissmann, The life and works of Robert Schumann translated from the Bird edition of the German by Abby Langdon Alger.

Literarisches Centralblatt, n° 19, 1er mai 1886 : Schanz, Commentar über das Evangelium des heiligen Johannes, II. — Erman, Aegypten und aegyptisches Leben im Alterthum, I. (Ouvrage original et dont plus d'un chapitre est fondamental.) — Plischke, das Rechtsverfahren Rudolf's von Habsburg gegen Ottokar von Böhmen. (Contribution importante à l'histoire de la constitution allemande; méthode prudente, jugement indépendant et clair exposé.) — Binz, Doctor Johann Weyer, ein rheinischer Arzt, der erste Bekämpfer des Hexenwahns, ein Beitrag zur deutschen Culturgeschichte des XVI Jahrhunderts. (Travail plein de savoir et d'intérêt.) — Vambéry, der Zukunftskampf um Indien, aus dem englischen von Bruno Walden. — Handbuch der classischen Alterthums-Wissenschaft, hrsg. von Iwan Müller, II. Griechische und lateinische Sprachwissenschaft, bearb. von Brugmann, Stolz, Schmalz, Autenrieth, Heerdegen, Volkmann, Gleditsch, I. — Cauer, Zum Verständniss der nachahmenden Kunst des Vergil (offre sous une forme brève et claire une suite d'observations intéressantes et en grande partie neuves). — Reykjaholts-maldagi, det originale pergaments-dokument over Reykjaholt kirkegods og inventarium i 12 og 13 arh., litografisk

gengivet, etc. (Publication d'un des documents les plus importans de l'ancienne Islande.) — Grimm, Deutsches Wörterbuch; Gemüt-Genug, bearb. von R. Hildebrand; Mündigkeitserklärung-Mythisch, bearb. von M. Heyne; Oder-Orgelwerk, bearb. von M. Lexer. — Goethe-Jahrbuch, hrsg. von Geiger, VII. — Von Biedermann, Goethe-Forschungen, neue Folge. (A recommander à tous les amis de Goethe.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 18, 1er mai 1886 : Spitta, der zweite Brief des Petrus und der Brief des Judas (Sieffert : méthode sûre, argumentation pénétrante, pensées originales). — Lotze, Kleine Schriften, I (Stumpf). — Schumann, Dr Karl Kehr, ein Meister der deutschen Volksschule. — Studniczka, Beiträge zur Geschichte der altgriechischen Tracht (Blümner : très intéressant et témoigne de connaissances très solides). — Petri Abaelardi planctus virginum Israel super filia Jephtae Galaditae, Wilh. Christ zum Gedächtniss seiner fünfundzwanzigjährigen Professorenthätigkeit zugeeignet von W. Meyer aus Speicr und W. Brambach (Huemer : petit écrit plein de choses, analyse complète du poème). — Hettler, Schillers Dramen, eine Bibliographie nebst einem Verzeichnis der Ausgaben sämmtlicher Werke Schillers (Minor : n'est pas complet). — Hundert altportugiesische Lieder, zum ersten Male deutsch von W. Storck (Ad. Tobler). — Steigemann, De Polybii olympiadum ratione et œconomia (Unger). — Adler, Die Organisation der Centralverwaltung unter Kaiser Maximilian I, auf urkundlicher Grundlage dargestellt. (Seeliger : travail de grande valeur). — Forbes, Wanderungen eines Naturforschers im malayischen Archipel von 1878 bis 1883, autor. deutsche Ausgabe, aus dem englischen von Teuscher. — Adamy, Architektonik des muhamedanischen und romanischen Stils, I. — Eug. Revillout, Cours de droit égyptien, I. L'état des personnes. (König : contribution très intéressante et très importante à l'histoire du droit et de la civilisation orientale). — Afrikanische Gesellschaft in Deutschland (Erman).

Theologische Literaturzeitung, n° 9, 1er mai 1886 : Strack, Hebräische Grammatik mit Uebungsstücken, Litteratur und Vokabular, 2e wesentlich verm. u. verb. Aufl. (Kautzsch : édition améliorée de cet ouvrage utile). — Kaulen, Assyrien und Babylonien nach den neuesten Entdeckungen, 3e abermals erweiterte Auflage. (Budde.) — Wendt. die Lehre Jesu, I, die evangelischen Quellenberichte über die Lehre Jesu (Holtzmann.) — Alex. Westphal, Chair et esprit, essai sur le développement de ces deux notions dans l'Ancien et le Nouveau Testament. (Wendt.) — Grousset, Etude sur l'histoire des sarcophages chrétiens, catalogue des sarcophages chrétiens de Rome qui ne se trouvent point au musée du Latran (Pohl : travail à recommander à tous ceux qui veulent être initiés au sujet). — Luther's Briefwechsel, p. p. Enders. I, 1507 mars 1519. (Brieger : travail méritoire.) — Luther's ungedruckte Predigten aus den Jahren 1528 bis 1546, Andreas Poach's handschriftliche Sammlung, aus dem Originale zum ersten Male hrsg. von Buchwald. I, Predigten aus den Jahren 1528, 1529, 1530. 1. (Kolde : commencement d'une très belle et très utile publication.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 8, 15 avril 1886 : Alterthümer von Pergamon, Band II, das Heiligthum der Athena Polias Nikephoros von Richard Bohn, mit einem Beitrage von Hans Droysen (Conze). — Wagnon, La sculpture antique, origines, description, classification des monuments de l'Égypte et de la Grèce, traité d'archéologie comparée (Kuhnert : on ne peut dire que l'auteur ait mené ses recherches avec bonheur, son savoir a des lacunes et il a en somme travaillé beaucoup trop superficiellement; « eine populäre Darstellung, nicht eine wissen-

schaftliche Forschung »). — W. Robertson Smith, Kinship and marriage in Early Arabia (A. Müller : l'auteur est arrivé à des résultats qui seront certainement approuvés, et son livre renferme en outre un nombre considérable de fines remarques de détail sur la littérature arabe et sur celle des Hébreux). — Judeich, Caesar im Orient, kritische Uebersicht der Ereignisse von 9 august 48 bis october 47. (Wissowa : travail plein d'impartialité, de précision et de clarté.) — Piderit, Mimik und Physiognomik (Husemann).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 17, 24 avril 1886 : R. Lepsius, Ein Lebensbild von G. Ebers. R. Lepsius von E. Curtius. Gedächtnissrede auf R. Lepsius von R. Gosche. Antiquarischer katalog. R. Lepsius' Bibliothek (R. Gosche : fin du compte-rendu commencé dans le n° précédent. Le catalogue de la bibliothèque de Lepsius est une excellente bibliographie égyptologique). — Th. Oesterlen, Komik und Humor bei Horaz. Erstes Heft. Die Satiren und Epoden (W. Mewes). — T. Tulli Ciceronis orationes selectae. Scholarum in usum edid. H. Nohl, vol II (J. H. Schmalz : soigné). — Ed. Wolff, Schulwörterbuch zur Germania des Tacitus (A. Eussner : peu satisfaisant). — A. Holm, griechischte Geschichte von ihrem Ursprung bis zum Untergange der Selbständigkeit des griechischen Volkes. Erster Band (R. Weil : sobre, original, suggestif). — J. Langl, Griechische Götter- und Heldengestalten nach antiken Bildwerken gezeichnet und erläutert. Mit 50 Tafeln in Lichtdruck und zahlreichen Illustrationen (H. Dütschke : les dessins méritent de grands éloges). — Fr. Holzweissig, Uebungsbuch für den Unterricht im Lateinischen (F. Müller). — P. D. Bernier, Notions d'étymologie classique (P. Dettweiler).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 18, 1er mai 1886 : Aischylos Agamemnon, griechischer Text und deutsche Uebersetzung von U. V. Wilamowitz-Moellendorff (Wecklein : quelques corrections acceptables, mais la traduction fourmille de contre-sens). — Aristotelis de arte poetica liber. Tertium recogn. J. Vahlen (U. Wallier). — M. Petschenig, Studien. Zu dem Epiker Corippus (L. Müller : beaucoup de corrections heureuses, d'autres mauvaises. Le critique reproche à l'auteur de ne pas connaître assez bien le *de re metrica).* — Livy Books XXIII and XXIV. Edited by G. C. Macaulay (-σ- : bien fait, mais imparfaitemedt renseigné). — C. Krieg, Ueber die theologischen Schriften des Boethius (G. Schepss : insuffisant et inexact). — R. Thurneysen, Der Saturnier und sein Verhältniss zum späteren römischen Volksverse. L. Müller, Der Saturnische Vers und seine Denkmäler (R. Klotz : Le premier est d'accord avec O. Keller et croit que le Saturnin repose sur l'accent; le second combat Keller et se trouve d'accord avec le critique). — G. Weber, griechische Elementargrammatik (W. Vollbrecht : beaucoup de défauts).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 21 Vingtième année 24 mai 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 731, 8 mai 1886 : Letters a despatches of Horatio viscount Nelson, selected and arranged by LAUGHTON. — Em. de LAVELEYE, La péninsule des Balkans; TUCKER, Life and society in Eastern Europe (Minchin). — Countess MARTINENGO-CESARESCO, Essays in the study of folk-songs. (Ralston : recommandable, brillant.) — MILLIGAN, The Revelation of St John. (Drummond.) — An early Quaker marriage contract. — The Great Hare. — The late « Hugh Conway » — Siger de Brabant and Siger de Courtrai (Paget Toynbee). — « Essays on poetry and poets » (Roden Noel). — Catalogue of ancient mss. in the British Museum, part I, greek part II, latin; E. CHATELAIN et P. DUFARDIN, Paléographie des classiques latins, parties 1, 2 et 3. (Haverfield : fait le plus grand éloge de la publication de Chatelain.) — A basque question (L. L. Bonaparte). — The « Al-I-Tamghai Nasiri » Churchill). — MONTELIUS, Om tidsbestämming inom bronsaldern, med sarskildt afseende pa Scandinavien (The chronology of the Bronze age, especially in Scandinavia) avec un résumé français (George Stephens).

— N° 732, 15 mai 1886 : James PARKER, The early history of Oxford 727-1100. (York Powell.) — Andrew LANG, Letters to dead authors. — FARINI, Trough the Kalahari desert, a narrative of a journey with gun, camera and note-book to Lake Ngami and back. — Two books onsocial evolution : LLOYD, The springs of conduct; CLAPPERTON, Scientific meliorism. — Recent verse translation. A translation : Feriae britannicae, a latin version of Lord Tennyson's ode (Covy). — The Goethe society at Weimar. — The Greeat Hare (W. Haughton et A. Lang). — SETH, Scottish philosophy (Stevant.) — The identification of place-names in the « Bundehesh » (West). — The performance of « the Cenci » (Fred. Wedmore).

The Athenaeum, n° 3054, 8 mai 1886 : Sir Richard TEMPLE, Cosmopolitan essays. — E. de LAVELEYE, La péninsule des Balkans. — The despatches of Earl Gower, English ambassader at Paris from June 1790 to august 1792, edited by Oscar BROWNING. (Publication de l'University Press de Cambridge, sur laquelle nous reviendrons.) — ROMILLY, the Western Pacific and New Guinea, notes on the natives, christian and cannibal, with some account of the old labour trade. — Who was Thomas Bercula, typographus ? (Stevens). — The Boleyn family (Mark W. Bullen). — The works of Thomas Middleton, edited by A. H. BULLEN.

— N° 3055, 15 mai 1886 : Martin Farquhar TUPPER, My life as an author. — SAYCE, Assyria, its princes, priests and people (petit livre instructif et fort intéressant). — Duc d'AUMALE, Histoire des princes de Condé pendant les XVIe et XVIIe siècles, tome III et IV. (Très bon livre d'histoire, où l'on trouve de beaux portraits, des remarques piquantes et nombre de documents inédits). — Raymundus Martini (Neubauer). — A poem of Cowley's. (Sims) — « Radical pioneers of the eighteenth century » (Daly). — The designs of William Burges edited by PULLAN ; The house of William Burges, descriptions by PULLAN; Charles LUCAS, Deux architectes anglais, William Burges et R. Popplewell Pullan. — Victor Hugo; Théâtre en liberté (Swinburne).

Literarisches Centralblatt, n° 20, 8 mai 1886 : Ch. SCHMIDT, Précis de l'histoire de l'Église d'Occident pendant le moyen âge. (Livre impartial, excellent travail d'ensemble.) — Mary, queen of England, memoirs, 1689-1693, together with her letters and those of King James II and

William II to the electress Sophia of Hannover edited by DOEBNER. (Publication intéressante.) — Ludwig HOFFMAN, ökonomische Geschichte Bayernds unter Mongelas, 1799-1817, I Einleitung. (Semble fait sans maturité et ne dispose pas à un jugement favorable sur les volumes suivants; manque de composition.) — Briefwechsel zwischen Jacob u. Wilhelm Grimm, Dahlmann und Gervinus, hrsg. von IPPEL, 2 vols. (édition qui peut être regardée comme une « mustergiltige Leistung »). — KAISER, Reise durch Scandinavien. — Das Gobhilagrhyasutra, hrsg. u. übers. von KNAUER. I, Text, nebst Einleitung (diffère de l'édition de la « Bibliotheca indica » par les caractères latins donnés au texte sanscrit, par une plus grande correction et par le bon marché). — Max KOCH, Shakspeare, Supplement zu den Werken des Dichters. (Fait après de solides études et très clairement écrit.)— Karl GOEDEKE, Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung, aus den Quellen I u. II, 2e gänzlich neu bearb. Auflage. (Ouvrage auquel on peut faire aisément beaucoup de menues critiques, mais qu'il faut regarder en son ensemble comme très recommandable). — Die Vögel von Gœthe, in der ursprünglichen Gestalt hrsg. von ARNDT. — Gœthe's Briefe an Frau von Stein, hrsg. von Schöll, 2e vervollständigte Aufgabe bearb. von FIELITZ. 2e vol. — BLÜMNER, das Kunstgewerbe im Alterthum, II. die Erzeugnisse des griechischitalischen Kuntsgewerbes. (Méritoire.) — KRAMER, u. BEHRENS, Ornamentale Fragmente für das Kunstgewerbe. — Rich. WAGNER Entwürfe, Gedanken, Fragmente aus nachgelassenen Papieren zusammengestellt. — VALENTIN, Studien über die schwedischen Volksmelodien.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 17, 28 avril 1886 : A. SCHÄFER, Abriss der Quellenkunde der griech. u. röm. Geschichte, 2te Abteilung : Röm. Gesch. bis Justinian, 2e éd. (Jarncke : recommandable.) — B. HUBERT, De arbitris atticis et privatis et publicis (Landwehr combat H. sur plusieurs points). — H. BUERMANN, Die handschriftliche überlieferung des Isokrates. I. Die Handschriften der Vulgata = Progr. d. Friedr.-Gymn., Berlin (Keil : bon). — O. SCHOENDOERFFER, De genuina Catonis de agricultura libri forma. Part. I. De syntaxi Catonis (α : fait avec application, mais avec peu d'habileté; la question n'est pas encore vidée). — NOVAK, Ciceronis in Catilinam orationes. — L. CARRIONIS in Gellium... castigationum et notarum specimen alterum ex ed. princ. a M. HERTZ deprompturn = Ind. schol. Vratislav. aestat 1886.

— N° 18, 5 mai 1886 : R. WESTPHAL, Griech. Rhythmik. 3e éd. (K. von Jân : parmi ce qui est neuf dans cette édition, il y a peu qui tienne devant une critique sévère.) — Ὁμήρου Ὀδυσσεία, I-III. Für den Schulgebrauch erklärt von F. WECK (Draheim : beaucoup de remarques fines et neuves, mais trop de changements arbitraires pour que le texte puisse être recommandé à des élèves). — A. WEIDNER, Adversaria Sallustiana, Progr. Dortmund 1886 (Stangl : fort suggestif). — J. PRAUN, Bemerkungen zur Syntax des Vitruv mit eingehender Darstellung der Substantivsätze (Nohl : excellent, fort utile).

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS, 79

En vente par livraisons depuis le 21 mai 1886.

HISTOIRE DES GRECS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA RÉDUCTION DE LA GRÈCE EN PROVINCE ROMAINE

PAR

VICTOR DURUY

MEMBRE DE L'INSTITUT

ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, AUGMENTÉE, ET ENRICHIE DE PLUS DE 150 GRAVURES

ET DE 50 CARTES OU PLANS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Grecs,* par M. Victor Duruy, formera trois volumes in-8 jésus, d'environ 800 pages chacun.

Elle contiendra plus de 1500 gravures et de 50 cartes ou plans, et paraîtra par livraisons.

Chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture, se vend 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 21 mai 1886.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 22 Vingtième année 31 mai 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 733, 22 mai 1886 : Journal and letters of W. Stanley Jevons, edited by his wife. — ROMILLY, The Western Pacific and New Guinea. (Muir.) — WILKINSON, Reminiscences of the court and times of King Ernest of Hannover (G. Saunders : la valeur historique du livre est mince ; il est intéressant néanmoins ; portrait fidèle du roi Ernest I.). — Historical books (GILLOW, A literary and biographical history of the English catholics, from the breach with Rome in 1534 to the present time; LEE, King Edward the sixth, supreme head; Memoirs of Mary, queen of England ; E. MORRIS, The early Hanoverians (suite de l'ouvrage du même auteur « The age of Anne »); DE MORGAN, Newton, his friend and his niece ; CHANCELLOR, The life of Charles I, 1600-1625 ; M. FULLER, The life, times and writings of Thomas Fuller, the church historian ; trad. du livre de LEFEVRE-PONTALIS, Life of John de Witt). — Correspondence : The Shelley society and its « Cenci » play-book. (Furnivall.) — George Penne and William Penn. (Doble.) — « Visandus Bandalarius » (Bradley). — PLESSIS, Etudes critiques sur Properce et ses élégies (R. Ellis : très bon livre, vivant et qui se lit sans fatigue ; aucun livre sur Properce n'est aussi bien écrit). — M. Grant Duff on the study of the Dravidian languages. — Russian loan-words in German (Hanutz). — The Greek performances.

The Athenaeum, n° 3056, 22 mai 1886 : Major E. A. de COSSON, Days and nights of service with sir Gerald Graham's field force at Suakin. — Sophocles, the plays and fragments, with critical notes, commentary and translation in English prose by JEBB. II. The Oedipus Coloneus. (Suite de cette excellente et « incomparable » édition de Sophocle.) — Democritus Junior [Robert Burton], The Anatomy of Melancholy, what it is, with all the kinds, causes, symptoms, prognostics and several cures of it. 3 vols. — The Lauderdale Papers, edited by Osmund AIRY, vol. III, 1673-79. — Mr. Tupper's foes. (W. Stebbing.) — The Shelley Concordance (Ellis). — The late lord Farnborough. — Discoveries in Athens (Dawes). — Greek plays (sur l'« Helena in Troas » de M. Todhunter).

Literarisches Centralblatt, n° 21, 15 mai 1886 : Codex Vindobonensis, antiquissimae evangeliorum Lucae et Marci translationis latinae fragmenta, ed. BELSHEIM. — SOULIER, Eraclito Efesio, studio critico (bon). — HASE, die Koberger, eine Darstellung des buchhändlerischen Geschäftstriebes in der Zeit des Ueberganges vom Mittelalter zur Neuzeit, 2ᵉ Aufl. (2ᵉ édition qui est un nouveau livre.) — KIRCHHOFF, die Entwickelung des Buchhandels in Leipzig bis in das zweite Jahrzehnt nach Einführung der Reformation (travail important où presque tout est neuf). — TAINE, die Entstehung des modernen Frankreich, autor. deutsche Bearbeitung von L. KATSCHER. 2 Bd. Das revolutionäre Frankreich. (« L'auteur est arrivé à des résultats qui l'ont surpris lui-même et qu'il a le courage d'exprimer ouvertement, quoiqu'ils frappent au visage tous les préjugés nationaux de ses compatriotes; tout ce qu'il dit n'est pas nouveau ; voir Tocqueville, Sybel et Ad. Schmidt : mais jamais on n'avait encore condamné la Révolution en un jugement d'ensemble comme on le voit ici; on ne niera plus que la France ait été soumise pendant le Terrorisme à une bande de brigands, qui n'ont même pas les traits d'un Charles Moor. ») — HEER, Landamman u. Bundespräsident J. Heer. — MEYER VON WALDECK, Russland, Einrichtung, Sitten u. Gebräuche. II. Staatsverwaltung u. Landesvertheidigung, Kirche u. Geistlichkeit. (Populaire, mais repose sur une profonde connaissance du sujet.) — Möhls oro-hydrographische u. Eisenbahn-

Wandkarte von Deutschland. — COLINET, La théodicée de la Bhagavatgita étudiée en elle-même et dans ses origines. (Passable.) — L. MUELLER, Der saturnische Vers und seine Denkmäler (méthode à approuver; quelques détails discutables). — Libri confraternitatum Sancti Galli Augiensis Fabariensis, edid. P. PIPER. — Gunnlaugssaga Ormstungu, mit Einleitung u. Glossar hrsg. von MOGK. (1er volume d'une nouvelle collection la « Bibliothèque de textes norois » publiée chez l'éditeur Niemeyer à Halle.) — STRAUCH, Verzeichnis der auf dem Gebiete der neueren deutschen Literatur im Jahre 1884 erschienenen wissenschaftlichen Publicationen (utile et bien fait). — JAHN, die deutschen Opfergebräuche bei Ackerbau u. Viehzucht, ein Beitrag zur deutschen Mythologie (les résultats auxquels arrive l'auteur, ne sont pas aussi sûrs et aussi solides qu'il le croit). — STRASSBURGER, Geschichte der Erziehung und des Unterrichts bei den Israeliten, von der vortalmudischen Zeit bis auf die Gegenwart. (Compilation; ce n'est que lorsque l'auteur aborde l'époque moderne et contemporaine, qu'il s'acquitte de sa tâche avec soin et sérieux; il eût mieux fait de ne traiter la question que depuis le commencement de ce siècle.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 19, 8 mai 1886 : HARNACK, Lehrbuch der Dogmengeschichte, I, die Entstehung des kirchlichen Dogmas. — W. SCHWARTZ, Indogermanischer Volksglaube (Roediger : offre beaucoup moins d'utilité qu'on le croirait d'abord; « non scientifique; l'auteur travaille avec des ressources insuffisantes, ne puise pas aux sources sur le sol germanique et ne consulte l'Edda que dans la traduction de Simrock »). — WUNDT, Essays. — STREBEL, Alt-Mexico, archäologische Beiträge zur Culturgeschichte seiner Bewohner (Seler : l'auteur a transporté sur le nouveau continent, sur le domaine du Vieux-Mexique, la méthode de recherches anthropologiques et préhistoriques employée en Europe; on touche avec lui un sol ferme et solide; ouvrage à recommander le plus chaudement possible). — Siddhântakaumudî des Bhattojîdikshita, hrsg. von Kâshinâth Pândurang Paraba. (Kielhorn : édition très louable et sur laquelle il faut appeler l'attention.) — KNAACK, Quaestiones Phaethonteae (Schanz : l'auteur n'a rien aventuré, et il a le goût sain). — Luciferi Calaritani opuscula rec. HARTEL; HARTEL, Lucifer von Cagliari und sein Latein. (Usener : édition commode et utile, grâce à laquelle on connaîtra désormais cette sombre mais expressive figure du champion indomptable du symbole de Nicée; il nous semble voir un pâtre, enveloppé dans une peau de bête, descendre des montagnes de Sardaigne, et jeter à la tête de l'empereur, qui ose reconnaître les Ariens comme chrétiens, les pierres qu'il lance d'ordinaire aux fauves.) — HEINZEL, Ueber die Nibelungensage. (Schönbach : recherches sagaces et instructives.) — RAMHORST, das altenglische Gedicht vom heiligen Andreas u. der Dichter Cynewulf. (Napier : conclusions qu'on doit approuver.) — Fritz RIEGER, die Altarsetzung der deutschen Könige (Bernheim : étude faite avec une critique soignée et réfléchie, sur une cérémonie du moyen âge). — Memoirs of Mary, queen of England, 1689-1693, together with her letters and those of Kings James II and William III to the Electress of Hamover edited by DOEBNER (A. Stern : assez important). — H. Von TREITSCHKE, Deutsche Geschichte im XIX Jahrhundert, vol. III. (O. Lorenz : l'auteur est en progrès; il est plus calme, plus impartial; sa critique est plus saine; on remarquera les portraits du roi Louis de Bavière, de l'empereur Nicolas, de Georges IV, de Frédéric-Guillaume IV.) — HERZ, Lehrbuch der Landkarten-Projectionen. — VOGEL, Scenen Euripideischer Tragödien in griechischen Vasengemälden, archäologische Beiträge zur Geschichte des griechischen Dramas (Kalkmann : ces recherches ont été faites avec

beaucoup de soin et d'application; il semble pourtant que l'auteur accorde à l'influence du théâtre trop d'importance). — Schlachtenatlas des XIX Jahrhunderts. (1re livraison intéressante et bien faite.)

— N° 20, 15 mai 1886 : Wächter, Bengel und Oetinger, Leben u. Aussprüche zweier altwürtembergischer Theologen. (Weizsäcker.) — Oswald, die Lehre von der Heiligung. — Noiré, Logos, Ursprung und Wesen der Begriffe. — Junge, der Geschichtsunterricht auf Gymnasien u. Realgymnasien. — Volkmann, die Rhetorik der Griechen und Römer in systematischer Uebersicht dargestellt. (Nitsche : 2e édition très améliorée et très augmentée.) — M. Tulli Ciceronis orationes selectae scholarum in usum ed. Nohl. III. De imperio Cn. Pompei oratio. In L. Catilinam orationes. (Stangl : louable.) — Isländska Handskriften n° 645 4°; den Arnamagnaeanska samlingen pa universitetsbibliothek i Kobenhavn i diplomatariskt aftryck utgifven af L. Larsson. (Burg : édition très soignée, qui ne laisse, ce semble, rien à désirer.) — Auswahl französischer Gedichte p. p. Gropp u. Hausknecht. (Koschwitz.) — Regesta pontificum romanorum fasc. III-IX, edid. Loewenfeld, Kaltenbrunner, Ewald. (Holder-Egger : travail fort soigné et qui a coûté beaucoup de peine aux éditeurs.) — Ad. Meyer, Albrecht von Wallenstein [Waldstein] Herzog von Friedland und seine Münzen (excellente monographie). — Zeitschrift der historischen Gesellschaft für die Provinz Posen, redig. von B. Endrulat. I, 1-4. (Perlbach). — K. Stieler, Natur = und Lebensbilder aus den Alpen. (L. Müller). — Rée, Peter Candid, sein Leben u. seine Werke (Gurlitt : bon travail sur cet artiste allemand formé à l'école de Vasari et l'un des plus importants du xvie siècle). — Gannal, Les cimetières depuis la fondation de la monarchie française jusqu'à nos jours. I avant la Révolution. (Guttstadt.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 19, 8 mai 1886 : J. Simon, Zur Inschrift von Gortyn. (R. Meister : ce qui est nouveau n'est pas bon.) — E. Below, De hiatu Plautino prima pars qua agitur de hiatu qui fit in thesi. (O. Seyffert : très soigné, « wahrer Bienenfleiss. ») — A. Kuthe, Die römische Manipulartaktik. F. Fröhlich, Beiträge zur Geschichte, Kriegsführung und Kriegskunst der Römer. (R. Schneider : travaux très instructifs, à l'appui de la thèse de Delbrück.) — B. J. Wheeler, Der griechische Nominalaccent. (P. Kautzmann : beaucoup de résultats nouveaux.)

— N° 20, 15 mai 1886 : Homers Odyssee erklärt von J. U. Fäsi. Siebente Auflage besorgt von G. Hinrichs. (W. Gemoll : excellent.) — Dionysi Halicarnassensis antiquitatum romanarum quae supers. edidit C. Jacoby. (G. J. Schneider : annule l'édition de Kiessling.) — U. Giltbauer, Philologische Streifzüge. 5 Lieferung. (W. Mewes : témérités malheureuses, attentats au texte d'Horace.) — Cicéron, De officiis, livre premier, p. p. J. Boirac. (F. Müller : notes inutiles, fautes incroyables dans les citations grecques <le critique fait erreur de son côté en s'indignant de l'orthographe *apophtegme*, qui est correcte.> — J. Belsheim, Das Evangelium des Marcus nach dem griech. Codex des Theodorae imperatricis purpureus Petropolitanus aus dem 9 Jahrh. Epistulae Paulinae ante Hieronymum latine translatae ex cod. Sangermanensi Petropolitano. (Rönsch : bonnes publications.) — M. Duncker, Geschichte des Alterthums. Neue Folge. Zweiter Band. (Holm : ce volume est le meilleur travail que l'on ait publié depuis de longues années sur l'histoire grecque.) — O. Donner, Ueber Technisches in der Malerei der Alten, insbesondere in deren Enkaustik. (P. Graef : intéressant travail, qui serait plus agréable à lire s'il ne contenait une polémique assez acerbe contre Cros et Charles Henry.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 23 Vingtième année 7 juin 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 734, 29 mai 1886 : GRUEBER, The Roman law of damage to property, a commentary on the « Lex Aquilia ». (Roby : étude très utile). — Memorials of Sir H. B. Edwardes, by his wife (Keene). — Leopold von Ranke (Sam. R. Gardiner : not. nécrol. sur le grand historien). — The historical mss. Commission. — STRONG a. K. MEYER, Outlines of a history of the German language (Bradley : compilation des livres allemands sur le sujet, clair, quelques fautes). — The Adi Granth, its principle of arrangement (Pincott). — Egypt Exploration Fund.

The Athenaeum, n° 3057, 29 mai 1886 : Personal Memoirs of U. S. GRANT. 2 vols. — The Countess Evelyn MARTINENGO-CESARESCO, Essays in the study of folk-songs. (Livre agréable.) — Ang. de GUBERNATIS, La Hongrie politique et sociale : TUCKER, Life and society in Eastern Europe. — CHANCELLOR, The life of Charles I. 1600-1625. — Faust, II, translated by Sir Theodore MARTIN. — Leopold von Ranke. — Milton's tract on divorce (Wheeler). — Roman topography, the Regia and the Sacra Via (Nichols).

Literarisches Centralblatt, n° 22, 22 mai 1886 : Studia biblica, essays in biblical archaeology a. criticism a. kindred subjects, by members of the University of Oxford. (Onze essais divers qu'on ne peut analyser). — FRANKL-GRÜN, Die Ethik des Juda-Halevi. (Bonne mise en œuvre, un peu confus néanmoins). — HASSE, Geschichte der Leipziger Messen (Le travail le plus important qui ait paru sur l'histoire d'une des principales foires de l'Allemagne). — TOEPKE, die Matrikel der Universität Heidelberg von 1386-1662. I Theil von 1386-1553. II, 1554-1662. (Ouvrage qu'on doit saluer avec joie et que l'Université de Heidelberg en particulier accueillera avec reconnaissance). — WUSTMANN, Aus Leipzig's Vergangenheit, gesammelte Aufsätze (une foule d'essais à la fois instructifs et intéressants). — Pâ*n*ini's Grammatik herausgegeben, übersetzt, erläutert u. mit verschiedenen Indices versehen von Otto BÖTHLINGK, (1re livraison de cette publication qui en comptera huit et que l'éditeur entreprend « au soir de sa vie, en possession d'un incompable savoir et d'une infaillible sagacité de jugement »). — Altdeutsche Predigten, hrsg. von A. SCHÖNBACH, I. Texte. — Kvaetha-Brot Braga ens gamla Boddasonar, Bruchstücke von Brages des Alten Gedichten, hrsg. v. GERING. (Très bonne publication.) — Eug. MÜNTZ, La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII, (s'ajoute dignement aux précédents ouvrages du fécond écrivain et fait en son ensemble une impression extrêmement favorable; on sent partout le vaste savoir de l'auteur et la sûreté avec laquelle il domine, comme toujours, le sujet qu'il traite). — SCHLETTERER, Geschichte der Spielmannszunft in Frankreich und der Pariser Geigerkönige. (Sujet intéressant, mais traité par un amateur sans méthode, sans clarté, sans possibilité de contrôle).

— N° 23, 29 mai 1886 : WENDT, die Lehre Jesu, I. Die evangelischen Quellenberichte über die Lehre Jesu. TONONI, Gregorio VII e i Piacentini. 1045-1085 (ouvrage qui mérite l'attention). — BERSIER, Coligny vor den Religionskriegen ; SANDER, die Huguenotten u. das Edict von Nantes; WEDEKIND, die Réfugiés. (Le livre de Bersier n'a pas été fait « avec un heureux succès », et son récit flotte entre l'histoire et la biographie, sans être l'une ou l'autre; le travail de Sander est très savant et se lit fort bien; l'étude de Wedekind est une étude d'histoire locale hambourgeoise, écrite un peu pesamment, mais qui ne manque

pas d'intérêt.) — Von Löher, Beiträge zur geschichte der Völkerkunde, II. (Renferme quinze études diverses.) — Schoebel, Inde française (ne répond pas strictement aux exigences scientifiques). — Brahmakarma ou rites sacrés des Brahmanes, trad. du sanscrit et annoté par Bourquin. (L'annotation n'aura de valeur que pour ceux qui ne sont pas sanscritistes.) — Grienberger, Ueber romanische Ortsnamen in Salzburg (explications qu'on rejettera rarement). — Bartsch, Beiträge zur Quellenkunde der altdeutschen Literatur (utile) — Konrad von Würzburg, Klage der Kunst, p. p. Joseph (bien fait). — Stranitzky, Ollapatrida des durchtriebenen Fuchsmundi. — Lessing's sämmtliche Schriften, hrsg. von Lachmann, 3e édit. p. p. Muncker. I. (Fait avec beaucoup de conscience et de méthode.) — Tieck's Werke hrsg. von Minor, collection Spemann. — Ilg, Franz Messerschmidt's Leben und Werke, mit urkundlichen Beiträgen von Batka. — Fossel, Volksmedicin und medicinischer Aberglaube in Steiermark.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 21, 22 mai 1886 : Em. Schürer, Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi. 2e edit. II. Die inneren Zustände Palästinas und des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi. (Heinrici : le livre peut être regardé comme nouveau ; il épuise le sujet). — Leibniz, philosophische Schriften, hrsg. von Gerhardt, VI. (Natorp.) — Sophocles, the plays and fragments with critical notes, commentary and translation in English prose by Jebb. II. The Oedipus Coloneus. (Kaibel : on n'a pas besoin de louer de nouveau le savoir de l'éditeur et son bon goût, la finesse de ses connaissances grammaticales, son commentaire détaillé.) — Spitzer, die Uhr, ein Beitrag zur Culturgeschichte der Alten, Hebräer, Griechen, Römer. (Büchsenschütz : livre étrange : vague et qui ferait croire que l'auteur n'a pas les connaissances nécessaires pour traiter son sujet.) — Gœthe, Götz von Berlichingen, p. p. Lichtenberger. (Erich Schmidt : « excellente édition, mais qui n'est pas supérieure à celle de Chuquet ».) — Victor Henry, Contribution à l'étude des origines du décasyllabe roman. (Spiro : travail fait avec clarté par un homme qui connaît bien la question ; mais ne sera pas le point de départ de recherches nouvelles). — Akton, George Eliot, eine biographische Skizze, autor. Uebersetzung von J. Imelmann. (Schönbach.) — Pic, Zur rumänisch — ungarischen Streitfrage, Skizzen zur ältesten Geschichte der Rumänen, Ungarn und Slaven. (Jung : beaucoup de points qu'on ne peut approuver.) — Hänselmann, Das Schichtbuch, Geschichten von Ungehorsam und Aufruhr in Braunschweig 1292-1514 nach dem Niederdeutschen des Zollschreibers Hermann Bothen und anderen Ueberlieferungen bearbeitet. (Zimmermann : remaniement de la plus importante des chroniques de Brunswick, fait avec beaucoup de critique et vraiment historique ; travail qui semble être d'un seul jet.) — The English Historical Review, edited by Creighton, n° 1, janvier 1886. (Weiland : assure au recueil la plus entière sympathie.) — Länderkunde von Europa, bearb. von Kirchhoff, Peuck, Egli, Heins, Billwiller, Supan, Rein, Petri, Lehmann u. Th. Fischer, I-III. (Partsch : grande œuvre scientifique dont on suivra la continuation avec un vif intérêt.) — Thode, Franz von Assisi und die Anfänge der Kunst der Renaissance in Italien. (Bode : travail excellent aux grands points de vue, à l'exposition chaude et claire ; apporte des résultats abondants et variés sur l'histoire de l'art italien aux xiiie et xive siècles.) — Brunner, die Landschenkungen der Merowinger und der Agilolfinger. (K. Lehmann.) — Die Wohnungsnot der ärmeren Klassen in deutschen Grosstädten und Vorschläge zu deren Abhilfe. I, mit einem Plan von Strassburg. — Generalversammlung der Gœthegesellschaft zu Weimar, 1 u. 2 Mai. (Frese-

nius : compte-rendu détaillé; Herman Grimm a déclaré qu'il fallait faire maintenant pour Gœthe, non par un livre, mais par la méthode avec laquelle on s'occuperait de Gœthe, ce que le grand écrivain a fait pour Winckelmann dans sa belle étude; Erich Schmidt a rendu compte des prochaines publications à faire paraître, et de la grande édition des œuvres de Gœthe qu'il entreprendra avec Lœper, W. Scherer et d'autres, et qui comprendra cent cinquante volumes, sans compter les lettres de Gœthe! La biographie de Gœthe sera faite par Lœper en trois volumes de la même grosseur que la biographie de Herder par Haym; la morphologie sera confiée à Haeckel; la géologie à un jeune savant d'Iéna; la botanique à Cohn, de Breslau; l'art à H. Grimm et à Ruland; la philosophie de Gœthe à Kuno Fischer. La Société compte aujourd'hui 1833 membres. La réunion s'est terminée par la représentation de « Paläophron et Neoterpe » et de « Pandore »).

— N° 22, 29 mai 1886 : Guthe, das Zukunftsbild des Jesaia. (Nowack). — Spitta, Einleitung in die Psychologie als Wissenschaft. — Sievers, Grundzüge der Phonetik zur Einführung in das Studium der Lautlehre der indogermanischen Sprachen (Collitz : 3e édition améliorée).— Braun, Procopius Caesariensis quatenus imitatus sit Thucydidem (Keil : bon).— Kaempf, De pronominum personalium usu et collocatione apud poetas scaenicos Romanorum (Schmalz : travail intéressant et exact). — Briefwechsel zwischen Lessing und seiner Frau, neu herausg. von Alf. Schöne. (Sauer.) — Mahn, Grammatik und Wörterbuch der altprovenzalischen Sprache, I. Lautlehre und Wortbiegungslehre (L'auteur ne connaît presque aucun des livres qui ont paru depuis vingt-cinq ans sur le domaine qu'il étudie; il cite la guerre des Albigeois d'après l'édition de Fauriel; il n'augmente en aucune façon notre connaissance de la langue provençale et on ne peut recommander son livre; on accueillera néanmoins avec reconnaissance ses recueils abondants d'exemples). — Unger, Die troische Aera des Suidas (Matzat : peut être utile) — Bauch, die Markgrafen Johann I u. Otto III von Brandenburg in ihren Beziehungen zum Reich 1220-1267 (Heidemann : résultats importants). — Der österreichische Feldmarschall Fürst Windisch-Grätz, eine Lebensskizze. — Andree, Die Metalle bei den Naturvölkern mit Berücksichtigung prähistorischer Verhältnisse. (Mehrtens.) — Ludwig Richter, Lebenserinnerungen eines deutschen Malers, Selbstbiographie nebst Tagebuchniederschriften und Briefen, hrsg. von H. Richter.

Theologische Literaturzeitung, n° 10, 15 mai 1886 : Cornill, das Buch des Propheten Ezechiel herausgegeben (Nestle). — Bibliotheca Samaritana. II. Die Samaritanische Liturgie, eine Auswahl der wichtigsten Texte, in der hebräischen Quadratschrift aus den Handschriften p. p. Heidenheim. I. (Kautzsch.) — Kayser, die Theologie des Alten Testaments in ihrer geschichtlichen Entwickelung, hrsg. von Ed. Reuss (Stade : publication inutile). — Wickers, The history of Herod or another book at a man emerging from twenty centuries of calumny (Schürer : malgré tout, l'auteur a tracé un portrait de Hérode qui est plus vrai que celui des traditions chrétiennes, mais pourquoi comparer Hérode à Pierre le Grand? Le jugement porté sur le « tyran » est en somme trop favorable). — The English Historical Review p. p. Creighton. I. — Lipsius, Philosophie und Religion, neue Beiträge zur wissenschaftlichen Grundlegung der Dogmatik. (Très long article de J. Gottschik). — Merz, Leibniz, aus dem englischen (Siebeck : excellent écrit) — Th. Weber, Emil du Bois Reymond, eine Kritik seiner Weltansicht. (Hartung).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 24 Vingtième année 14 juin 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 735, 5 juin 1886 : Vernon Lee, Baldwin, a book of dialogues. (Barnett.) — Tupper, My life as an author. (Noble.) — Sir Richard Temple, Cosmopolitan essays. — Holmes, The history of the parish of Wookey. — Prof. Dowden on Gœthe (Lettre lue à la première réunion de la société anglaise de Gœthe). — Renan's adress to the Paris students. — Cagnat, Cours élémentaire d'épigraphie latine; Salomon Reinach, Traité d'épigraphie grecque (Isaac Taylor : deux livres très bien faits, chacun dans leur genre.) — Bengel's canon of the « ardua scriptio » (Abbott). — Latin prosody (Edward P. Gray).

The Athenaeum, n° 3058, 5 juin 1886 : The cruise of Her. Majesty's ship Bacchante, 1879-1882 ; compiled from the private journals letters and note books of Prince Albert Victor a Prince George of Wales, with additions by Dalton 2 vols. — Gneist, The history of English constitutions, translated by Ashworth. 2 vols. (Traduction exacte et correcte d'une œuvre remarquable). — The Vicar of Wakefield, by Oliver Goldsmith, with prefatory memoir by G. Saintsbury a. 114 coloured illustrations. — Sh'elley's Society's publications, series II, nos 1-4 ; series IV, nos 1-3. The last New Testament of the reign of King Edward VI, 1553 (N. Pocock). — Maimonides' ritual work. (Neubauer.) — The English Gœthe Society. — Mr. Tupper's foes (Tupper). — Prof. Lewis at Jerusalem (T. Hayter Lewis).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 23, 5 juin 1886 : Beyschlag, das Leben Jesu, I, untersuchender Theil. (Wendt : se lit avec plaisir, exposition claire et simple, recherches menées avec bon sens et mesure.) — Teutsch, Urkundenbuch der evangel. Landeskirche A. B. in Siebenbürgen, II Theil. — Cesca, Il monismo meccanistico e la coscienza. — Die Reform der russischen Universitäten nach dem Gesetz vom 23 August 1884. (G. Kaufmann : montre que l'on s'efforce en Russie de relever les universités et que dans cette œuvre de réforme, les universités allemandes sont, malgré la haine contre l'Allemand, prises pour modèle.) — Weller, Lexicon pseudonymorum, Wörterbuch der Pseudonymen aller Zeiten und Völker oder Verzeichnis jener Autoren, die sich falscher Namen bedienten. (Kochendörffer : très utile, malgré quelques lacunes.) — Die Keilinschrift von Aschrut-Darga, entdeckt u. beschrieben von Jos. Wünsch, publiciert und erklärt von Dav. Heinrich Müller. (Schrader : nouveau et bon travail de D. H. Müller ; recherches qui sont sur le bon chemin ; sens général de l'inscription reconnu et fixé.) — Aristophanis comici quae supersunt opera, rec. Blaydes. I et II. (Kaibel : travail qui mérite de nombreuses critiques.) — Italici Ilias latina edidit, praefatus est, apparatu critico et indice locuplete instruxit Fr. Plessis. (Schenkl : beaucoup de soin, mais la recension du texte en son ensemble a peu satisfait l'auteur de l'article.) Maurer, De aris Graecorum pluribus deis in commune positis. (Blümner : travail soigné, où l'on n'a guère à critiquer que le titre, l'auteur s'occupant de dieux romains et de Serapis, d'Isis, d'Anubis autant que des dieux *grecs)*. — Briefwechsel zwischen Jacob Grimm u. Halbertsma, hrsg. von Symonds. (Franck : rien de bien nouveau et de bien intéressant.) — Byron, Childe Harold, edited with introd. and notes by Tozer. (Zupitza : fait avec beaucoup de finesse et d'amour du sujet.) — Steup, Thukydideische Schriften, II. (A. Bauer.) — A. Müller, der Islam im Morgen = und Abendland, I. (Hurgronje : excellent.) — W. Meyer aus Speyer, Philologische Bemerkungen zu Aventins Annalen und Aventins Lobgedicht auf Albrecht IV von 1507 zum ersten

Male hrsg. (Roediger : montre que Riezler a négligé à tort le manuscrit autographe d'Aventin.) — F. von Löher, Beiträge zur Geschichte u. Völkerkunde. (Holst : l'auteur devrait faire un choix plus sévère parmi ses nombreux essais et il juge trop rigoureusement l'Amérique.) — Beruh. Schwarz, die Erschliessung der Gebirge von den ältesten Zeiten bis auf Saussure (1787). — O. Richter, Ueber antike Steinmetzzeichen. (Dressel : distingué à tous égards.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 21, 22 mai 1886 : Wecklein, Ausgewählte Tragödien des Euripides. Für den Schulgebrauch erklärt. Hippolytos (K. Busche : très recommandable). — Euripidis Bacchantes edited on the basis of Weckleins edition by J. T. Beckwith (Wecklein : simple adaptation). — P. Vergili Maronis Georgicon lib. I et II edited by A. Sidgwick (Gebhardi : belle exécution, rien de nouveau). — C. Torr, Rhodes in ancient times (R. Weil : monographie soignée). — A. ΡΟΥΣΟΠΟΥΛΟΣ, Περὶ εἰκόνος Ἀντιγόνης. (H. Blümner : description d'un vase où figurent Antigone et Polynice). — K. Bissinger, Verzeichniss der Trümmer und Fundstätten aus römischer Zeit in Baden (F. Hang : utile). — E. Seelmann, Die Aussprache des Latein nach physiologisch-historischen Grundsätzen (E. Boehmer : commencement d'un compte-rendu favorable).—C. Pauli Die Inschriften nordetruskischen Alphabets (W. Deecke : travail important.)

— N° 22, 29 mai 1886 : Heinze, Ueber Prodikos aus Keos (F. Lortzing). — G. Hüttner, Demosthenis pro Phormione oratio (W. Nitsche : très bonne édition). — H. Gelzer, Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie. Zweiter Teil (C. Frick : recherches qui font époque.) — A. Engelbrecht, Ueber die Sprache des Claudianus Mamertus (K. E. Georges : solide et instructif). — O. E. Hartmann, Der Ordo judiciorum und die judicia extraordinaria der Römer ergänzt und herausgegeben von A. Ubbelbhde (M. Voigt : résultats contestables). — E. Seelmann, Die Aussprache des Latein (fin du compte-rendu d'E. Boehmer). — G. Racioppi, Per la storia del nome d'Italia (G. Meyer : l'auteur dérive *Italia*, du sanscrit *tala*, signifiant « plante du pied », et donne encore d'autres preuves de sa naïveté). — C. Wied, ΟΜΙΛΕΙΤΕ ΕΛΛΗΝΙΚΑ, Neugriechischer Sprachführer (G. Meyer : peut être utile aux voyageurs).

Theologische Literaturzeitung, n° 11, 29 mai 1886 : Mackintosh, Christ and the Jewish law (Schürer). — Breusing, die Nautik der Alten (Schürer : « L'auteur est un excellent pilote sur le domaine exégétique comme sur le domaine nautique.) » — Williams manuscript, the Syrian Antilegomena Epistles, p. p. Hall (Nestle). — Hefele, Conciliengeschichte, V Band, 2e verm. u. verb. Aufl. p. p. Knöpfler. (Harnack.) — Abbé L. Duchesne, Liber Pontificalis, texte, introduction et commentaire, fasc. I et II. (Harnack, travail très soigné dont l'auteur mérite toute notre reconnaissance.) — Archiv. für Literatur = und Kirchengeschichte des Mittelalters, hrsg. von Denifle und Ehrle. I. (Loofs : publication du plus haut intérêt pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Eglise au moyen-âge; comp. un prochain article de la *Revue critique.)*

Wochenschrift für klassische Philologie, 12 mai 1886, n° 19 : J. Caesar, Disputatio de significatione verborum *arsis* et *thesis* apud scriptores artis metricae latinos (K. v. Jan approuve tous les développements de l'auteur). — Varronis de lingua latina libri. Emend. etc. L. Spengel, ed. et rec. A. Spengel (Abraham : excellent, fruit de longues études). — Ciceros ausgewählte Reden erkl. von K. Halm. 5ter Band, 9te Aufl.

besorgt von G. LAUBMANN (K. Lehmann). — OVIDI Heroides ed. H. ST. SEDLMAYER (K. P. Schulze). — J. LATTMANN et H. D. MÜLLER, Kurzgefasste latein. Grammatik, 5te Aufl., et Latein. Formenlehre und Hauptregeln der Syntax (Ziemer souhaite aux manuels des auteurs, « blanchis dans la théorie comme dans la pratique » un meilleur accueil qu'ils n'ont trouvé jusqu'à présent). — Mitteilungen aus der Stadtbibliothek in Hamburg, II, von F. EYSSENHARD und A. v. DONNER; III, von F. EYSSENHARDT.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 25 Vingtième année 21 juin 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 736, 12 juin 1886 : LARKIN, Thomas Carlyle and the open secret of his life. — LODGE, A history of modern Europe. (Morris : manuel qui sera utile.) — The Iliad of Homer done into English verse, by A. S. WAY, books I-XII. — Mrs. WALKER Eastern life and scenery, with excursions in Asia Minor, Mytilene, Crete and Roumania. (Tozer.) — The book of the foundation of St. Bartholomew's church in London, edited from the original manuscript by Dr. Norman MOORE. — Books on the colonies. — A last century letter (Hales). — French-flemish-walloon. — LOTZE, Microscosmus, an essay, concerning man and his relation to the world, translated from the German by Eliz. HAMILTON a. E. E. Const. JONES. (James Sully.) — CREENY, A book of facsimiles of monumental brasses on the continent of Europa (Conway). — The American expedition to Mesopotamia.

The Athenaeum, n° 3059, 12 juin 1886 : FARRAR, History of interpretation, eight lectures preached before the University of Oxford in the year 1885. — The Court Leet Records of the Manor of Manchester from the year 1552 to the year 1686 and from the year 1731 to 1846, vol. II, 1586-1618. — The romance of history (Browning). — Fact and fiction (Welsh). — The l'ast New Testament of the reign of King Edward VI, 1553. II. (Pocock). — Abbotsford. — Oliver Cromwell imperator (Peacock). — The aqueduct of Samos (Bent.).

Literarisches Centralblatt, n° 25, 12 juin 1886 : HEUSSIER, der Rationalismus des XVII. Jahrhunderts in seinen Beziehungen zur Entwicklungslehre. — Documenti per servire alla storia di Sicilia I. Diplomatica, vol. 4, fasc. I-VI. — WERTHEIMER. Erzherzog Karl und die zweite Coalition bis zum Frieden von Luneville 1798-1801, nach ungedruckten Quellen. (Simple étude de 62 pages.) — Arnold Ruge's Briefwechsel und Tagebuchblätter aus den Jahren 1825-1880, hrsg. von NERRLICH. I. u II. (Publication importante.) — HAHN, Fürst Bismarck. — SIEGEL, deutsche Rechtsgeschichte. — Trente stances du Bhâmini-Vilâsa accomp. de fragments du commentaire inédit de Manirâma p. p. HENRY (fait avec soin). — The life of the Buddha and the early history of his order, derived from tibetan works in the Bkah-Hgyur and Bstan-Hgyur, followed by notices on the early history of Tibet an Khoten, translated by ROCKHILL. (Publication de grande valeur.) — W. SCOTT, Fragmenta herculanensia, a descriptive catalogue of the Oxford copies of the Herculanean rolls together with the texts of several papyri accompanied by facsimiles, with introduction a. notes. (Très importante contribution à la connaissance des fragments d'Herculanum.) — Flavii Josephi opera, p. p. NIESE, vol. II. Antiquitatum judaicarum libri VI-X. (Le second volume paraît avant le premier ; jugement à réserver.) — The life of saint Katherine, p. p. EINENKEL. (Très louable.) — Floris and Blanscheflur, mittelenglisches Gedicht aus dem XIII. Jahrhundert p. p. HAUSKNECHT. (Edition faite très soigneusement et qui donne tout ce qu'on peut attendre d'une édition.) — Deutsche Puppenspiele, p. p. KRALIK u. WINTER (intéressant). — BRENNING, Leopold Schefer, eine Monographie (bonne étude).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 24, 12 juin 1886 : Familienbibel des Neuen Testaments, II, 5-10, die Briefe u. die Offenbarung des Johannes übers. u. erklärt von SCHMITTHENNER, THOMA, VEESENMEYER u. ZITTEL. (Holtzmann.) — H. WEISS, Moses und sein Volk. (Schanz : assez bonne monographie.) — VOLKELT, Erfahrung und Denken, kritische Grundlegung der Erkenntnisstheorie. (Méritoire.) — MIKLOSICH, Dictionnaire

abrégé de six langues slaves, russe, vieux-slave, bulgare, serbe, tchèque et polonais (Krek : on sait les qualités d'un ouvrage signé du nom de Miklosich). — Ohlert, Räthsel und Gesellschaftsspiele der alten Griechen (Büchsenschütz : plein d'intérêt). — Meusel, Lexicon Caesarianum, fasc. I-V. (Georges : commencement d'un ouvrage absolument complet et auquel on peut se fier ; celui de Merguet est plus hâtif, chargé de fautes d'impression et de fausses citations.) — Goethe, die Vögel, p. p. Arndt. (Litzmann : jolie édition.) — Sauerstein, Ueber Lydgates Aesopübersetzung. (Zupitza : il y a bien peu à louer.) — Westfälisches Urkundenbuch, Supplement, bearb. von Diekamp. Lief. I. (Goecke.) — Max Lenz, der Rechenschaftsbericht Philipps des Grossmütigen über den Donaufeldzug 1546 u. seine Quellen. (Baumgarten : important.) — Otto Mejer, Biographisches (Zorn : lecture qui donnera un vif plaisir). — M. Fuchs, die geographische Verbreitung des Kaffeebaumes (Drude.) — Vambéry, der Zukunfts-Kampf um Indien, aus dem Englischen von Bruno Walden (à remarquer).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 9, 1er mai 1886 : L. Keller, die Reformation und die älteren Reformparteien. (Weizsäcker : en somme, malgré un vaste savoir, de fausses conclusions de toute sorte.) — Luthers Werke, II Band. (Kolde : deuxième volume de la grande édition critique des œuvres du Réformateur.) — Volkelt, Erfahrung und Denken. (Lipss.) — Nissen, Beiträge zum römischen Staatsrecht. (Herzog.) — Wiessner, Herbarts Pädagogik (von Sallwürk).

— N° 10, 15 mai 1886 : Politische Correspondenz Friedrichs des Grossen, XIII Band. (Winter.) — Fustel de Coulanges, Etude sur le titre « De migrantibus » de la loi salique. (Sickel : n'approuve pas l'interprétation du célèbre savant.)

— N° 11, 1er juin 1886 : Das Buch des Propheten Ezechiel hrsg. von C. H. Cornill. (De Lagarde : travail qu'il faut étudier.) — Testi orientali inediti sopra i Sette Dormienti di Efeso publicati e tradotti p. Guidi. (Nöldeke : publication de grande valeur.) — Fridolin Sichers Chronik, hrsg. von Götzinger. (Meyer von Knonau.) — Wilhelm Müller, Mythologie der deutschen Heldensage. (Wilhelm Müller.)

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 20, 19 mai 1886 : R. Sabbadini, Guarino Veronese e il suo Epistolario (Kübler : spécimen d'une publication prochaine qui sera très utile). — R. Holsten, De Stesichori et Ibyci dialecto (Schaumberg : sans accepter les résultats de H., S. reconnaît que son travail est fait avec méthode et renferme de bonnes remarques). — L. Muller, Der saturnische Vers und seine Denkmäler et R. Thurneysen, Der Saturnier und sein Verhältnis zum späteren röm. Volksverse (α.). — Aem. Baehrens, Ad Ciceronis Brutum et Oratorem (Stangl). — Hemme. Auswahl aus Horaz und den röm. Elegikern (Schulze : méritoire, mais beaucoup à relever dans les détails). — Ad. Matthias, Griech. Wortkunde in Anschluss an Xenophons Anabasis (Nitsche : bon).

— N° 21, 26 mai 1886 : A. Breusing, Die Nautik der Alten (Philippi : excellent). — K. Ohlert, Rätsel und Gesellschaftsspiele der alten Griechen (Blümner : riche de fond, intéressant, amusant aussi pour les non-spécialistes). — G. Knaack, Quaestiones Phaetonteae (Gruppe : non sans valeur, mais les conclusions principales ne sont pas à approuver). — G. A. Leist, Der attische Eigentumsstreit in den Diadikasien (Landwehr : l'auteur ne se dégage pas assez de ses notions de jurispru-

dence romaine). — J. KUHL, Beiträge zur Griech. Etymologie, I (G. Meyer : fait avec soin, mais l'auteur n'est pas assez versé dans la méthode de la linguistique moderne). — DAREMBERG et SAGLIO, Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, 10e fasc. (très utile). — A. BOUCHÉ-LECLERQ, Manuel des institutions romaines (ouvrage très recommandable).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 26 Vingtième année 28 juin 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

PÉRIODIQUES

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 23, 5 juin 1886 : Th. Kock, Comicorum Atticorum fragmenta. Vol. II (K. Zacher : très remarquable; le critique indique quelques corrections). — Bruno Baier, De Plauti fabularum recensionibus Ambrosiana et Palatina commentatio critica (O. Seyffert : la conclusion de cet excellent travail est que la recension palatine doit être le fondement de la critique de Plaute). — H. Meusel, Lexicon Caesarianum, fascic. iv et v (R. Schneider : toujours excellent). — F. Hüttemann, Methodischer Lehrgang der griechischen Sprache, Grammatik, Uebungsbuch (Vollbrecht : la grammaire laisse à désirer). — R. Bentley, eine Biographie von R. C. Jebb, übersetzt von E. Wöhler (E. Heitz.)

— N° 24, 12 juin 1886 : H. Rönsch, Ueber Cossam in den Glossen. — R. Volkmann, Die Rhetorik der Griechen und Römer, zweite Ausgabe (W. Nitsche fait des réserves en ce qui touche l'usage fait par l'auteur des scholies de Démosthènes). — Thukydides' zweites Buch, erklärende Ausgabe von Fr. Müller, (G. Behrendt : bon). — E. Chauvet, La philosophie des médecins grecs (H. Siebeck : utile et intéressant). — S. Reinach, grammaire latine (P. Harre : « Gründlichkeit und Sachkenntniss »). — P. H. Denifle, Die Universitäten im Mittelalter (H. Bressler : ce sont de précieux matériaux plutôt qu'une histoire.)

Archiv für Slavische Philologie. Tome IX. N° 2. Untersuchungen über den Versbau des südslavischen Volksliedes (W. Wollner). — Beitræge zur Erklärung des russischen Heldenepos. (A. Wesselofsky.) — Der Grossvezier Mehmed Sokolovic und die serbischen Patriarchen Makarij und Antonij (C. Jirecek.). — Matériaux pour l'histoire de la philologie slave publiés par V. Jagic (A. Brückner.) — Kleine Mittheilungen — Bibliographischer Bericht (V. Jagic.) — Philologie und Patriotismus (V. Jagic, réflexions fort sages à propos des polémiques soulevées en Bohême par les nouvelles attaques de MM. Masaryk et Gebauer contre l'authenticité du *Kralodvorsky Rukopis* (Kœniginhofer Handschrift.)

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXIX, 3e livraison : Société pour le progrès des études philologiques et historiques, 27e séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles, le dimanche 2 mai 1886. — Delbœuf, A propos du passé défini, variations grammaticales sur des thèmes connus. — Vercoullie, La formation des professeurs de langues vivantes en Hollande. — *Comptes-rendus :* Boetticher, Olympia, das Fest und seine Stätte. (Adolf de Ceuleneer : esquisse en ses grandes lignes ce bel ouvrage; l'auteur n'a pas dressé un rapport détaillé des résultats obtenus, il a combiné les indications que les auteurs anciens nous donnaient avec celles que les découvertes viennent de nous fournir et il est parvenu à ressusciter ainsi Olympie telle qu'elle était aux diverses périodes de son histoire. Sans entrer dans des discussions érudites, il ne s'appuie que sur des résultats certains et fait la synthèse de toutes les connaissances que nous possédons sur la célèbre place des jeux olympiques. Il a produit une œuvre de sérieuse vulgarisation scientifique, aussi instructive qu'agréable.) — De Plunkett, Recueil de plus de cinq cents mots français dérivés du grec, par ordre alphabétique (ne sera utile qu'à ceux qui, par ignorance de l'étymologie, confondraient ces mots ou ne les emploieraient pas exactement). — Bourquin, Le Panthéisme dans les Védas, exposition et critique du panthéisme védique et du panthéisme en général. (L. Parmentier : l'auteur commet une erreur fondamentale, celle qui consiste à prendre l'ensemble de la littérature védique

comme un seul tout homogène et à puiser des arguments au hasard dans cet ensemble, sans faire aucune distinction entre les périodes, il n'est pas d'ailleurs assez convaincu que la précision et la vigueur dans les détails sont les premiers devoirs du savant.) — JUSTE, Le soulèvement des Pays-Bas contre la domination espagnole, 1567-1574, 2 vols. (Lonchay : instructif, intéressant, modéré, un peu trop froid et trop terne.) — De SMEDT, Principes de la critique historique (excellent ouvrage, « le meilleur manuel de critique historique que nous possédions »). — Bibliographie Lipsienne, œuvres de Juste Lipse, première série, I et II. (Roersch : fait partie de la « Bibliotheca Belgica » et a pour auteur M. Vander Haeghen et ses deux assistants Arnold et Vanden Berghe; très important et fait avec le soin le plus minutieux et un zèle fort intelligent.) — A. GIRARD, Etudes védiques, Le Rig-Véda et ses derniers exégètes. (Ch. Michel : les premiers chapitres sont consacrés à des notions générales sur le sacrifice et sur les hymnes védiques; les derniers, aux travaux de Grassmann, Ludwig et Bergaigne qui sont chacun caractérisés très justement.) — ANDERSON, Mythologie scandinave, Légendes des Eddas, traduction de J. LECLERCQ. (Ch. Michel : traité qui sera le bienvenu et qui met à la disposition du public un bon résumé d'une des mythologies les plus touffues et les plus originales de l'Europe.)

Theologische Literaturzeitung, n° 12, 12 juin 1886 : STRASSBURGER, Geschichte der Erziehung und des Unterrichts bei den Israeliten (G. Baur : beaucoup de critiques de détail qui ne diminuent pas la valeur de ce premier travail d'ensemble). — BAETHGEN, Evangelien-Fragmente, der Griechische Text des Curetonschen Syrers wiederhergestellt. (Nestle : résultats qu'il faut accepter.) — WESTCOTT, The Epistles of St John, the Greek text with notes and essays, seconde édition. (Harnack.) — Zur « Lehre der Zwölf Apostel » premier article (Harnack). — Jean RÉVILLE, La religion à Rome sous les Sévères (Harnack : œuvre distinguée qu'il faut recommander de la façon la plus chaude et comparable au travail de Boissier sur la religion romaine). — HEMAN, der Ursprung der Religion. — KIERKEGAARD, Entweder-oder, ein Lebensfragment, aus dem dänischen.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 22, 2 juin 1886 : Th. SCHREIBER, Kulturhistorischer Bilderatlas. I. Altertum (Trendelenburg : cet excellent ouvrage est un premier essai de mettre à profit les œuvres d'art de l'antiquité pour l'histoire de la civilisation). — F. BERNÖHFT, Die Inschrift von Gortyn, et J. SIMON, Zur Inschrift von Gortyn (H. Lewy). — H. COLLITZ, Die Verwandtschaftsverhältnisse der griechischen Dialekte (Cauer). — C. CARSTENS, De accusativi usu Euripides (Gloël : méritoire). — P. MEYER, Die Cognomina auf *-anus* griechischen Stammes auf den röm. Inschriften (Weise : fait avec soin, mais non sans reproche). — OVIDIUS Metamorphosen für den Schulgebrauch erklärt von H. MAGNUS (Jacoby, bon).

— N° 23, 9 juin 1886 : R. MENGE, Einführung in die antike Kunst (Trendelenburg : bien fait, utile). — W. SOLTAU, Die Gültigkeit der Plebiscite (Ammann : ouvrage solide, mais trop de polémique). — H. W. SMYTH, Der Diphthong EI im Griechischen (Cauer : pas bien ordonné, trop d'arbitraire). — FRID. SPIRO, De Euripidis Phoenissis (Gloël : savant et sagace; résultats pas toujours sûrs).

A. BOUCHÉ-LECLERCQ

HISTOIRE DE LA DIVINATION DANS L'ANTIQUITÉ

4 volumes in-8. . , ... 40 fr.

Tome I. — Introduction. — Divination hellénique (Méthodes).

Tome II. — Les sacerdoces divinatoires. — Devins, Chresmologues, Sibylles. — Oracles des dieux.

Tome III. — Oracles des dieux (suite). — Oracles des héros et des morts. — Oracles exotiques hellénisés.

Tome IV. — Divination italique (étrusque, latine, romaine). — Appendice. — Index général.

HISTOIRE GRECQUE

Publiée sous la direction de A. Bouché-Leclercq

9 volumes in-8. . . . . 79 fr. 50

Histoire Grecque, par Ernest Curtius. 5 volumes in-8. . . . . 37 50

Atlas de l'Histoire grecque, par A. Bouché-Leclercq. In-8. . . 12 »

Histoire de l'Hellénisme. Alexandre et ses successeurs, par J.-G. Droysen. 3 vol. in-8. . . . . 30 »

HISTOIRE DE LA GRÈCE SOUS LA DOMINATION ROMAINE

Par Hertzberg. 3 vol. in-8. . . . . 30 fr.

Le premier volume est en cours de publication, en fascicules à. . 1 fr. 50

HISTOIRE INTÉRIEURE DE ROME

JUSQU'A LA BATAILLE D'ACTIUM

Tirée des *Römische Alterthümer*, de L. Lange

Par A. BERTHELOT et DIDIER, agrégés de l'Université.

Tome premier, in-8, 626 pages. 10 fr.

Tome second, en cours de publication, par fascicules à. . . . . . 1 fr. 25

Prix de souscription. . . . 10 fr.

LA RELIGION A ROME

SOUS LES SÉVÈRES

Par Jean RÉVILLE

Un volume in-8. . . . . 7 fr. 50

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGTIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXII).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. Chuquet

VINGTIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXII

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1886

ANNÉE 1886

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

Langues et littératures orientales.

Langue et littérature grecques.

Langue et littérature latines.

Archéologie et épigraphie.

Numismatique.

Histoire ancienne.

Histoire du moyen âge.

Histoire moderne.

Langue et littérature françaises.

Langues et littératures germaniques.

Théologie et histoire de l'Eglise.

Droit.

Arts.

Bibliographie.

Pages

CHRONIQUE

VARIÉTÉS

CORRESPONDANCE

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

ANGLAIS

The Academy, nos 737-761, 19 juin — 4 décembre 1886.
The Athenaeum, nos 3060-3084, 19 juin — 4 décembre 1886.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift, XXIII vol. III-VI fasc.
Berliner Philologische Wochenschrift, nos 25-48, 19 juin — 27 novembre 1886.
Deutsche Literaturzeitung, nos 25-47, 19 juin — 20 novembre 1886.
Literarisches Centralblatt, nos 26-50, 19 juin — 4 décembre 1886.
Göttingische gelehrte Anzeigen, nos 12-22, 10 juin — 1 novembre 1886.
Theologische Literaturzeitung, nos 13-21, 26 juin — 16 octobre 1886.
Wochenschrift für classische Philologie, nos 24-42, 16 juin — 20 octobre 1886.
Zeitschrift für katholische Theologie, Ier-IIIe fasc.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXIX, 4e et 5e livraisons.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 5 juillet — 1886

148. — **Rœmische Geschichte**, par Theodor Mommsen. V^e volume : *Die Provinzen von Caesar bis Diocletian*, avec 10 cartes de H. Kiepert, 1885. Berlin, Weidmann, in-8 de viii-660 p. 9 mark.

Quand M. Mommsen, il y a plus d'un quart de siècle, commença, sur l'invitation de l'Académie de Berlin, le recueil général des inscriptions latines, ce ne fut pas sans tristesse qu'il sacrifia à cette tâche ingrate ses plus chères études. « J'obéis », a-t-il écrit : « j'échangeai « contre cette œuvre les travaux déjà commencés; ils pouvaient être « moins utiles, mais ils avaient plus de charmes. L'intérêt de la science « me décida. » Depuis deux ans, M. M. a terminé cette part du lion qui lui avait été réservée dans la publication du *Corpus*. Il a pu revenir à ses œuvres favorites. La plus aimée, sans doute, était son *Histoire romaine*, puisque ce nouveau volume est le premier fruit d'heures de liberté longtemps rêvées et attendues.

J'imagine que M. M. ne regrette pas ces années d'attente. Le volume qu'il nous donne eût été impossible sans le grand recueil des inscriptions. On sait que son *Histoire romaine* avait été arrêtée à la fin de la République. A partir de ce moment, les écrivains ne suffisent plus à raconter cette histoire; elle se dégage de leur tutelle, pour chercher ailleurs son appui : les inscriptions deviennent ses meilleurs garants, ses conseillers les plus sûrs. Elle cesse d'être, lorsque César est mort, un récit aux couleurs éclatantes et aux tons sonores : elle ressemble dès lors à un procès-verbal, dressé péniblement à l'aide de statistiques insipides, de monotones documents. Or, ces documents, l'épigraphie nous les fournit; ces statistiques, le recueil de Berlin sert à les composer. Il semble donc, par un de ces hasards qui sont la providence des grands écrivains, que M. M. ait interrompu son *Histoire romaine* au moment précis où il était bon qu'il la suspendît, et cela, pour être engagé dans l'étude la plus propre à lui en permettre l'achèvement, dans la voie qui devait le ramener, après d'utiles détours, à son point de départ.

Ces détours avaient conduit M. M. dans toutes les régions du monde romain : c'est par lui qu'ont été publiées les inscriptions de l'Italie presque entière; il a terminé le volume consacré à l'Afrique; il a fait à lui seul ceux des pays du Danube, de la Grèce et de l'Orient; par ses mains ont passé les épreuves de tous les autres. Tour à tour, il a donc eu à s'occuper de chacune des provinces de l'Empire, il a dû pénétrer dans l'intérieur de leurs villes, suivre pas à pas leurs frontières et leurs chaussées; il a pu se dire maintes fois ces paroles de Firdousi, qu'il prend aujourd'hui pour épigraphe : « Va par le monde et cause avec « chacun ». Cette longue course à travers la terre romaine, cette intime causerie avec tous les sujets du peuple-roi, ont été les vraies causes de ce livre. En reprenant enfin l'*Histoire* qui lui était chère, M. M. n'a pas voulu raconter la vie des empereurs : il a préféré peindre d'abord celle des provinces; en revenant de ce long voyage, il s'est comme hâté de dresser l'inventaire de ses souvenirs.

Lentement, M. M. revoit toutes les contrées soumises à la loi romaine. Comme aimaient à le faire les géographes de l'antiquité, il part du point « où le fleuve Océan déverse ses eaux dans la mer Méditerranée », et, à l'imitation de Ptolémée, de Pline et de Strabon, il commence sa description aux colonnes d'Hercule, pour consacrer à l'Espagne ses premiers instants. Il se hâte, d'ailleurs, de passer en Gaule et de gagner le Rhin; puis, après une station en Bretagne, il descend le cours du Danube, et, évitant les Alpes, l'Italie et les Trois Iles, il va s'arrêter longuement en Grèce, en Asie-Mineure et sur les bords de l'Euphrate. Enfin, revenant vers l'ouest, par Antioche et Jérusalem, par l'Egypte et l'Afrique, il se retrouve en face de son point de départ : il commence à Calpe pour finir à Abila.

Dans l'ensemble, chaque pays est à peu près visité de la même manière. M. M. parle d'abord des évènements militaires ou politiques dont il a été le théâtre, des dernières luttes soutenues par ses habitants en faveur de leur indépendance. Puis, il étudie l'organisation de la province, ses divisions officielles, les rapports de l'Etat avec les autorités locales, les variétés des constitutions municipales. En dernier lieu, pénétrant plus avant dans l'existence intime de la contrée, il se demande comment on y vivait, dans les grandes et les petites villes, dans les campagnes et les châteaux, quel était l'état des esprit et des âmes, ce qui restait des anciennes traditions, des souvenirs de races, de la langue et des cultes d'autrefois, quel a été enfin pour le pays le résultat de la domination romaine.

Du reste, hâtons-nous de le dire, M. M. n'a point fait de ce classement un cadre fermé. Chaque région de l'Empire forme un chapitre distinct : mais ce chapitre n'a point de subdivisions apparentes. Le récit y demeure continu. Si l'auteur suit presque toujours la marche que nous venons d'indiquer, et qui était la plus naturelle, il sait s'en écarter suivant les besoins de l'exposition. C'est ainsi que, pour l'Afrique, il

nous entretient, avant toute chose, des races qui la peuplaient : car la question de race explique singulièrement les agitations constantes du pays, et la bizarre diversité de ses institutions municipales. Sur les bords du Danube, en revanche, avant de commencer le récit des guerres entreprises par Domitien et Trajan ou subies par Marc-Aurèle, l'auteur établit le bilan des résultats obtenus par la civilisation romaine dans le Ier siècle de sa domination.

De ces trois points de vue, l'histoire militaire, l'organisation administrative, la vie intérieure, c'est au second que M. M. s'arrête le moins longtemps : c'est qu'en effet les provinces de l'Empire étaient gouvernées plus ou moins suivant les mêmes lois ou les mêmes habitudes, lois ou habitudes qui variaient avec les règles de la constitution de l'Etat romain lui-même. Aussi, l'étude du système provincial se rattache-t-elle à l'histoire de la politique intérieure des empereurs, et M. M. ne devait-il insister, dans ce livre, que sur les variétés que pouvaient offrir les différentes régions. Il passe assez vite, par exemple, sur l'administration des Germanies et de la Bretagne : mais il multiplie les détails et les idées sur celle des Gaules, sur l'assemblée de Lyon et le régime des cités celtiques. De même, quelques mots lui suffisent sur les institutions provinciales de la Syrie, mais il insiste sur celles de l'Achaie et de l'Asie-Mineure.

L'existence des provinces est une partie plus essentielle de ce livre. En particulier, la vie municipale et le mouvement littéraire fournissent la matière des plus longs paragraphes. Nous voyons quelle était, sous la loi de Rome, l'activité de ces cités fameuses de l'Empire, Lyon, Athènes, Antioche, Alexandrie, Carthage; nous apprenons (et c'est, semble-t-il, les portions de son livre que M. M. a traitées avec le plus de plaisir intime), nous apprenons quelles furent les tendances littéraires et artistiques de chacune des grandes provinces. A l'esprit vraiment romain des auteurs espagnols, à leur connaissance raffinée et à leur sens délié de la langue latine, s'oppose l'indépendance à demi-rebelle des écrivains de l'Afrique et de la Gaule. A l'Africain, il manquera toujours, dit M. M., la grâce de l'Hellène et la dignité du Romain : qu'il soit puriste à outrance ou qu'il risque de sang-froid les plus audacieuses bizarreries de style et de langue, il est toujours inégal et forcé, il ne s'arrête jamais à la mesure, la dépasse ou demeure en deçà. En Gaule, tout est sacrifié à l'éclat et à la pompe : la poésie y triomphe d'artifices ou de réminiscences, il est rare de rencontrer chez elle des descriptions émues et senties; les discours sont des chefs-d'œuvre en l'art de dire peu de chose en beaucoup de mots. Dans toutes les parties du monde, M. M. esquisse ainsi à grands traits le mouvement littéraire et poétique, et, parfois, il fixe complaisamment quelques figures qui lui paraissent plus nettes ou qui lui sont plus chères, comme Plutarque, ce modèle et ce symbole du véritable Hellène, ce produit de la Grèce aussi franc et aussi pur que le miel de l'Hymette. C'est à propos de la littéra-

ture, enfin, que l'auteur touche à la situation religieuse de la province : mais il se borne le plus souvent à l'effleurer. Quelques mots lui suffisent pour l'Espagne, la plus fervente adepte des vrais dieux romains; quelques pages, pour l'Egypte et la Gaule. Çà et là, il est fait de discrètes allusions au christianisme provincial, par exemple en Syrie et en Afrique.

Mais c'est, sans contredit, l'histoire militaire de l'empire qui a été traitée avec le plus de soin et d'ampleur. Les deux tiers au moins de ce volume sont consacrés aux guerres de la frontière : il s'ouvre par le récit des campagnes faites par les généraux d'Auguste sur les bords du Rhin et du Danube, par la conquête de la Germanie et de la Pannonie, par les hauts faits de Marbod et d'Arminius; les deux morceaux les plus longs et les plus complets du livre tout entier sont l'histoire de la révolte des Juifs, et celle des guerres contre les Parthes, depuis Marc-Antoine jusqu'à Dioclétien; la lutte de Rome contre les Germains, les Bretons, les Marcomans, les Maures ou les Arabes, tout ce qui, en un mot, constitue l'histoire militaire ou diplomatique de l'empire, fait partie intégrante ou, plutôt encore, est l'essentiel de ce volume. Aussi, l'auteur a-t-il dû y faire entrer une étude approfondie des pays voisins de l'État romain, comme le royaume des Parthes. On dirait que, plus M. M. se rapproche des limites orientales de la terre romaine, plus il accumule les détails, plus il aime à s'arrêter, réservant autant de pages aux Abyssiniens qu'aux Espagnols, à la révolte des Juifs qu'aux guerres du Rhin, aux mages et aux satrapes de la Perse qu'aux druides et aux préteurs de la Gaule. Il semblerait que, dans ce livre, la vie provinciale fût l'accessoire, l'histoire extérieure de Rome le principal.

M. M. a-t-il fait cela à son insu, se laissant aller insensiblement à son instinct d'historien, préférant le récit à l'analyse? Non, c'est de parti pris qu'il fait entrer dans ce cadre formé par les provinces tous les évènements militaires et diplomatiques de la période des empereurs, au risque de voir ce cadre se briser et éclater. Pour l'auteur, il n'y a pas, à vrai dire, d'histoire extérieure de l'empire romain : ce qu'on appelle de ce nom se rattache intimément au régime des provinces; les guerres sont moins des luttes contre les États voisins, que de grandes mesures de police générale exécutées aux frontières : les campagnes contre les Parthes sont moins l'affaire de l'empire romain que celle de la Syrie. C'est par les provinces que Rome est engagée à l'extérieur; ce sont elles qui vivent, souffrent ou se réjouissent de ces rapports : ils ne se relient qu'à demi à l'histoire générale de la monarchie. Cette histoire, M. M. la fera dans le volume qui reste à paraitre, et qui, dans la série des tomes de l'ouvrage entier, prendra place avant celui-ci. Et l'auteur a si bien tenu à montrer que, dans celui qui est aujourd'hui sous nos yeux, il voulait parler uniquement des provinces, qu'il s'est refusé à dire un mot de Rome, de l'Italie et des Trois Iles : il ne veut songer à elles qu'en s'occupant du pouvoir central, des évènements de la cour,

du caractère des empereurs, des changements apportés à la constitution. Il en sera question dans le volume destiné à l'examen de ce qui est le centre et la tête de l'État romain, de la capitale et des chefs : dans celui-ci, il ne s'agit que des membres et des extrémités, des provinces et des frontières. Plus les membres ressemblent à la tête, et les provinces à Rome, moins M. M. veut s'en occuper ici. Plus il s'écarte du centre, plus il marche lentement et multiplie les étapes.

Il résulte de cette conception que les pays où la civilisation romaine a été le plus intense, comme l'Espagne, sont traversés avec une étonnante rapidité; les provinces heureuses n'ont pas d'histoire dans ce volume. L'attention se porte vers les régions où l'on se bat : c'est le bruit des armes qui vient nous frapper le plus souvent, le plus longtemps. Aussi, nous ressentons tout d'abord, à la lecture de ce livre, l'impression de tristesse et de peine que produit la vue monotone de sanglants combats. Mais, en pénétrant plus au fond de la pensée de l'auteur et de l'idée dominante de l'ouvrage, la sensation ne tarde pas à se modifier. Ces armées qui s'agitent autour des provinces ne nous cachent pas leur repos et leur prospérité : la vue de ces luttes ne fait que mieux ressortir le spectacle de ce bonheur. A la fin de presque tous les chapitres du livre, nous voyons réapparaître ce mot de « bien-être » : répétition qui, voulue ou involontaire, révèle vraiment la joie et le calme que l'auteur a éprouvés en retraçant la vie du monde sous la protection de Rome et le désir qui l'anime de nous gagner à ces sentiments. Que telle ait été l'intention, avouée ou indistincte, de M. Mommsen, qu'il ait établi un contraste entre le bruit des armes aux frontières et le bonheur des provinces, c'est ce qui me semble ressortir des paroles que je lis au début de son livre : « Aujourd'hui encore, il y a tel pays, en « Orient comme en Occident, pour qui l'empire romain a marqué l'épo- « que du meilleur gouvernement qu'il ait connu, avant comme après. « Et si jamais un ange du Seigneur fait le bilan du passé et du présent, « s'il recherche quand le domaine possédé par Sévère Antonin a été ad- « ministré avec le plus de sagesse et d'humanité, si, dans l'ensemble, le « monde a vu croître ou diminuer le bien-être et la civilisation, il est « certes fort douteux que la sentence soit prononcée en faveur du pré- « sent. »

Puisque telle est l'impression que l'auteur veut faire ressortir ou qui ressort de son livre, qu'on nous permette de finir sur cette citation. Aussi bien avons-nous voulu nous borner à l'analyse de cette œuvre maîtresse. Car, pour la juger dignement et sainement, il importe d'attendre encore le livre qui nous est promis, et dont celui-ci est la conclusion et le couronnement.

Camille JULLIAN.

149. — **Anecdota Oxoniensia,** classical series. Vol. I, part. V, Harleian mss. 2610 Ovid's Metamorphoses I, II, III 1-622; — XXIV latin epigrams from Bodleian or other mss.; — latin glosses on Apollinaris Sidonius from ms. Digby 172, — collated und edited by ROBINSON ELLIS, M. A., LL. D. — Oxford, Clarendon press 1885; in-4, p. XI-61.

Cette publication est telle qu'on pouvait l'attendre d'un savant comme M. Robinson Ellis : très intéressante en son triple sujet, elle est exécutée avec une entière compétence et un soin scrupuleux. Les réserves à faire ne portent que sur des points de détail.

Le ms. du British Museum (*Harleianus* 2610), dont M. E. nous donne les variantes, ne contient que les deux premiers livres des *Métamorphoses* et le troisième jusqu'au v. 622 inclusivement : cela est fâcheux, car ce ms. paraît être de première importance pour l'établissement du texte d'Ovide. Tandis que le Marcianus et le Laurentianus appartiennent au XI[e] siècle, celui-ci, originaire d'Allemagne, aurait été écrit à la fin du X[e] siècle. Il offre seul la vraie leçon dans un certain nombre de passages relevés par M. E., *praefatio* p. VI. Il est vrai que, sous le prétexte que *praeruptam rupem* (I, 718) est par trop languissant (Virgile a pourtant *praerupti saxi)*, M. E. veut reconnaître à tort *sepem* ou *sedem* dans *repem* de son ms., corrigé d'ailleurs en *rupem* : mais d'autres leçons, particulières à l'Harleianus, s'imposent d'une manière évidente. Ainsi : I, 327 *ambos* vulg.] *ambo*, accusatif pluriel cf. Verg. Buc. 6, 18; Georg. IV, 88; — I, 726 *terruit*] *circuit;* — II, 183 *cognosse genus*] *agnoscit genus* (pour *agnosci);* — II, 476 *auersam*] *aduersam* (pour *aduersa)*; — II, 642 *totique salutifer orbi*] *totoque s. o.*, rendu certain par III, 11, 57 de Properce *toto quae praesidet orbi* où le Neapolitanus donne *toto*, ainsi que tous les mss. passables, le Groninganus parmi ces derniers ayant seul *toti;* — II, 691 *tinuit*] *tenuit*.

Restent deux passages douteux en eux-mêmes : II, 589 *tetro crimine* dans le ms. de M. E. au lieu de *diro cr.* vulg., et III, 421 *crinis* au féminin *(Et dignas Baccho, dignas et Apolline crines).* Le fait, invoqué par M. E., que *crinis* a été employé au féminin par Plaute et par Quintius Atta, me paraît un bien faible argument alors qu'il s'agit d'Ovide, lequel n'était guère un archaïsant : mais le *toto* de II, 642 et les autres preuves incontestables de la fidélité du copiste entraînent la conviction pour *dignas* au lieu de *dignos*, comme pour *tetro* au lieu de *diro*.

En présence de ces résultats, on peut s'étonner que M. Magnus n'ait fait place dans son édition des *Métamorphoses* (Gotha, 1885) à aucune de ces leçons. M. Zingerle, s'il ne les reçoit pas davantage [1] dans son texte (Leipzig, 1884), parle, du moins dans sa préface, p. IX, de la dé-

1. On ne saurait, en effet, tenir compte de II, 476, où les deux éditeurs écrivent bien *aduersa* ; cette correction leur vient d'une conjecture de Nauger.

couverte de M. E., dont on avait déjà connaissance par un article du *Journal of Philology*, t. XII, p. 62 suiv., et note un certain nombre de ses renseignements et de ses conjectures. N'ayant point cet article sous les yeux, je ne puis savoir si les conclusions de M. E. étaient aussi frappantes que dans sa publication actuelle : mais, en tout cas, la préface de M. Zingerle, à défaut du *Journal of Philology*, aurait dû avertir M. Magnus qu'il avait au moins à mentionner le travail de M. E. et à nous dire dans son avant-propos (p. v) pourquoi il ne joint pas le nom du savant anglais à ceux de MM. Merkel, Riese, Korn et Zingerle. Cela est d'autant plus regrettable que des particularités telles que *ambo*, acc. plur., *loto*, dat., *crinis* fém., avaient leur place tout indiquée dans la partie du supplément (p. IV-XVIII) que M. Magnus a eu l'heureuse idée de consacrer à des remarques sur les usages de la langue poétique à Rome.

Je reviens à la publication de M. E. pour lui adresser quelques critiques sur des points accessoires.

Praefatio, p. VI, sous le § 2 *Venio ad locos*, etc. Il y a deux erreurs dans les chiffres des citations : II, 462 pour II, 642, et I, 730 pour I, 726 (727) ; sur neuf renvois, cela est beaucoup et crée, dans les recherches, des difficultés et des retards.

M. Zingerle désigne le ms. de M. E. par la lettre β. Le choix des caractères grecs pour cet usage n'est guère heureux : ces caractères, généralement grêles, ne sont pas assez visibles. D'autre part, si quelqu'un a le droit de choisir un sigle pour représenter un ms., c'est à coup sûr le savant qui a découvert ce ms. et qui a su en reconnaître la valeur. Mais pourquoi M. E. a-t-il pris la lettre A ? Cette lettre représente, dans l'édition de M. Riese, la source commune du Marcianus et du Laurentianus ; il valait donc mieux en choisir une autre, H par exemple *(Harleianus Codex)*. Ce sont là de petites questions : mais, par cela même, il est si facile de les bien trancher ! Elles peuvent aussi avoir plus de conséquences qu'il n'y paraît tout d'abord : les causes d'erreurs sont bien assez nombreuses dans les travaux critiques pour qu'on redoute d'y voir ajouter, avec une fatigue de plus qu'on pouvait éviter aux travailleurs, une chance de plus de confusion.

M. E. joint à sa récension du *Codex Harleianus* celle du fragment de Bern (*Bern.* 363), qui contient ; *Metam.* I, 1-199, 304-309, 773-778 ; II, 1-22 ; III, 1-56. On avait déjà, dans la préface de M. Riese, une récension de ce ms. due à M. H. Hagen. Celle de M. E. est plus étendue, bien qu'il y manque certaines variantes données par M. Riese. par exemple I, 59 *fulmina* ; 80 *eductaque*. Quant aux différences, elles sont peu nombreuses et s'expliquent bien facilement : leur petit nombre et leur nature témoignent plutôt de l'exactitude de MM. Ellis et Hagen (par exemple II, 11 *uidentur* Riese, *uidetur* Ellis ; 19 *ad Cylui*, au-dessus de la ligne *uel ad cliui* Riese, *ad Cylii* Ellis). Mais je reprocherai à M. E. de ne pas nous avertir des corrections : par exemple I, 25

locauit; « sed corr. » ajoute M. Riese, et M. E. ne nous en dit rien ; I, 33-34 *inuerso ordine*; « sed corr. » ajoute encore M. Riese; or rien ne l'indique dans la récension de M. Ellis. En somme, l'adjonction des variantes du fragment de Berne était ici de peu d'utilité et n'est point faite de manière à remplacer tout à fait celle de MM. Riese et Hagen.

M. E. nous donne ensuite le texte de vingt-quatre épigrammes latines, toutes inédites, sauf deux d'entre elles (XX et XXIV). Ces épigrammes, écrites en distiques, semblent appartenir, les unes à la décadence latine, les autres au moyen âge : quelques-unes (I, III, VII, IX, etc.) ne feraient pas trop mauvaise figure à côté de leurs sœurs de l'Anthologie grecque; mais la plupart n'ont aucune valeur littéraire.

Enfin, des gloses fort curieuses sur les lettres de Sidoine Apollinaire forment la troisième partie de ce fascicule des *Anecdota Oxoniensia*. Il est intéressant d'y voir cités, non-seulement Térence, Cicéron, Virgile, Horace, Ovide, Lucain, etc., mais des auteurs beaucoup moins connus, fort peu lus en ce temps-là, Pétrone, Macrobe, Symmaque; on y remarquera surtout une connaissance sérieuse du droit de Justinien.

On voit que, par cette triple publication, M. R. Ellis ajoute encore quelque chose aux titres, déjà considérables, qui font de lui un des meilleurs latinistes de ce temps-ci.

Frédéric Plessis.

---

150. — **Slavische Geschichtsquellen zur Streitfrage über das Jus primæ noctis**, von Dr. Karl. Schmidt (Oberlandesgerichtsrath zu Colmar i. E. (Sonderabdruck aus der Zeitschrift der historischen Gesellschaft für die Provinz Posen, I, 3, 4). Posen, Jolowicz, 1886, 1 br. in-8 de 34 pp.

Ce travail intéressant et très érudit est une seconde addition [1] au *Jus primæ noctis* du même auteur.

M. Schmidt, continuant sa campagne contre le « prétendu droit du seigneur, » examine deux textes qui appartiennent au domaine slave : le premier de ces textes se trouve dans un manuscrit de la chronique de Nestor; il est ainsi conçu :

« Togdash otriesze Olga kniasheje, i uloshila brat 'ot shenicha po « czernie kunie, kak kniaziu tak Bojarinu ot jego poddannago [2]. »

C'est-à-dire (je copie une traduction) :

« Alors Olga supprima le « droit du prince » (Kniasheje) et ordonna « que le prince recevrait de chaque fiancé une martre noire ; le boyard « aurait le même droit vis-à-vis de son subordonné. »

---

1 La première a paru en 1884.

2. Ce passage a été relevé par Tatisczew dans un manuscrit unique qui lui appartenait : ce manuscrit que Schlœzer a connu portait ce titre : « Roskoln. Golytz. « Poviest' vremiannych diej Nestora, Czernoriztza Feodosjeva Peczerscago monas- « tyria. » (Voyez Schlœzer, t. II, p. 4; t. V, p. 127.) — Je cite d'après M. Schmidt et reproduis fidèlement ces textes, que je n'ai pas à rectifier, s'ils laissent à désirer.

Si j'entreprenais une étude critique sur ce texte, voici les diverses questions qui se présenteraient à mon esprit :

1° Quel est le sens du mot *kniasheje*[1]?

2° Quel est l'âge du manuscrit de la chronique de Nestor qui contient ce passage?

3° A quelle époque appartient, non plus le manuscrit, mais ce court fragment lui-même? Suivant toute vraisemblance, une étude d'ensemble sur les variantes ou additions du manuscrit dont il s'agit, serait ici nécessaire.

4° Ces diverses questions résolues, en d'autres termes, le témoignage compris et daté, quelle est, en définitive, sa valeur?

La dissertation de M. Sch. m'apporte d'excellents renseignements sur une série de questions accessoires ou voisines; mais je ne vois pas qu'il se soit posé le problème dans les termes ci-dessus; la plupart des questions que je viens d'énumérer sont visées plutôt que résolues; mon esprit n'est donc pas satisfait; car je n'ai retiré de cette lecture autre chose que des données intéressantes sur les temps postérieurs à Olga et sur les redevances que payaient alors les fiancés.

M. Sch. admet (pp. 16-17) que l'auteur des quelques lignes transcrites plus haut a bien pu songer au *droit du seigneur :* c'est la seule concession qui lui paraisse possible, mais elle est capitale. Si l'écrivain a songé au *Jus primæ noctis* (c'est ma première question; sens du mot *kniasheje*), nous avons un intérêt considérable à savoir à quelle époque il a écrit et quel courant d'idées il représente. Voilà le problème (probablement très compliqué et très ardu) qu'il eût fallu essayer de résoudre.

Le second texte étudié par M. Sch. est dû à un auteur mort en 1480; cet auteur nous apprend que le duc de Silésie, Henri Ier (mort en 1238) supprima dans le territoire de Cracovie « leges concussionis, scilicet « pomoczne et virginale et viduale. » M. Sch. se pose ici fort bien les questions à résoudre : il étudie le sens du mot *pomoczne* et conclut que cette expression est l'équivalent du latin *adjutorium,* français *aide*[2]. Quant aux mots *virginale* et *viduale*, ils doivent désigner, dit-il, ces redevances si fréquemment dues dans les pays slaves par les nouveaux époux, mais nullement le *droit du seigneur* ou une redevance représentative de ce droit.

Cette seconde dissertation est fort bien conduite. Il paraît infiniment probable que le texte étudié par M. Sch. n'apporte pas de points d'appui aux partisans de l'existence du *droit du seigneur*.

Je conserve, pour ma part, les opinions que j'ai déjà eu l'occasion d'exposer dans la *Revue;* mais je me plais à rendre hommage une se-

---

1. Il s'agit surtout de savoir si d'autres textes viendraient confirmer le sens qui paraît ici attaché au mot *kniasheje.*

2. C'est, en effet, à notre *aide* qu'il faudrait songer plutôt qu'à notre *taille* (p. 25), du moins, au point de vue de la valeur littérale des mots.

conde fois aux travaux consciencieux et minutieux (ce mot, dans ma pensée, est un éloge) du savant Dr Schmidt.

Paul Viollet.

---

151. — **La Lettre L du Dictionnaire de l'ancienne langue française**, par M. F. Godefroy, 3 fascicules. Prix : 15 fr. Paris, Vieweg.

5e Article.

A mesure que paraît un fascicule du Dictionnaire de M. Godefroy, je le lis et relis avec la plus grande attention et avec un intérêt toujours croissant. Le courage, la persévérance de l'auteur, les immenses lectures qu'il a faites, m'étonnent, mais l'admiration ne me ferme pas les yeux sur les défectuosités de son œuvre. En les signalant, j'ai cru et je crois être utile à M. G., et surtout à ceux qui plus tard essaieront sans aucun doute de compléter son travail.

Voici mes remarques sur la lettre L. J'ai rencontré quelques mots suivis d'un point d'interrogation qu'il n'est pas impossible d'expliquer. *Levrart* = watte, ex. tiré de la grammaire de Du Guez, signifie « lièvre »; on trouve encore *wat* dans quelques dictionnaires anglais. *Lexitimite* est un mot grec plus ou moins bien composé par Vigenère, et veut dire « coupeur de mots », c'est-à-dire éplucheur, hypercritique. *Liot* est synonyme de *leun* = légume sec, et *lamage* de *lamanage*, comme *lameur* de *lamaneur*. *Lavaret* et *lendole*, expliqués tous deux par « sorte de poisson », sont définis beaucoup plus exactement le premier par Littré, le second par Rabelais qui entend par la *lendole* l'hirondelle de mer. — *Liciment* est une mauvaise lecture pour « licitement »; c'est donc un article à effacer. *Liere* n'est pas une faute pour « litre », car on le rencontre dans un exemple en rime avec « biere ». Sous le mot *ligne* 2°, il fallait donner « bois de ligne » = bois de charpente, et ne pas croire que *ligne* dans cet exemple cité sous *laigne* signifiât « bois » : « droit de copper et abatre boys tant de *ligne* que à chauffer », p. 701, col. 3. Cotgrave explique très exactement cette locution : « Timber squared out by *line* and level ». *Lardier* veut bien dire « garde-manger », mais c'était aussi un pot, un vase à mettre des fleurs, ainsi que le prouve le passage de Jean Des Moulins cité par M. G., et d'autres qu'il serait facile de trouver. Il est peut-être soutenable que *lenteur*, dans l'unique exemple donné par M. G., ait la valeur de « mollesse, épaississement », mais dans les nombreux passages où j'ai rencontré ce mot, il a les sens bien évidents de « humidité, moisissure, viscosité ». Il est à remarquer que *lent* signifiant « visqueux, flexible » n'est pas représenté dans le Dictionnaire; il s'y trouve néanmoins, mais avec le sens de « languissant, malade », comme si cette signification n'avait pas été notée par Littré. Je ne crois pas qu'il soit exact

d'interpréter *lire* par « caractère »; dans plusieurs patois du nord, ce mot exprime l'idée de « manie, caprice », ex. : « y a prins tout d'un coup eune *lire* d'mucher s'n argin ».

M. G. donne quelques mots dont certaines acceptions lui ont échappé. Je citerai : 1° *lisier* qui, suivant lui, veut dire « plante de lis »; il est évident qu'il a un autre sens dans ce passage : « On ente les poiriers en autres poiriers, en mesliers, aubepins et *lisiers* »; 2° *lapidaire* = qui niche ou habite dans les pierres ou rochers; 3° *limace* = coquille de limaçon (il était parfaitement inutile de faire un article *limace* = limaçon, et de l'appuyer d'un exemple emprunté à Littré); 4° *lavanche* = avalanche (un moderne, Th. Gautier, a employé en ce sens *lavenge)*; 5° *lecture* = conte, historiette; 6° *lepros* = atteint de la lèpre, appliqué aux choses (une main *lespreuse)*; 7° *levée* = projet, entreprise; 8° *lasche* = lâcheté; 9° *litteral* = littéraire; 10° *luculent* = élégant, soigné; 11° *liquider* = rendre clair, démontrer nettement; 12° *lointain* = avancé en âge.

Sous les mots *lieu*, *ligne*, *lande*, *limaçon*, manquent les locutions suivantes « lieu pitoyable » = hôpital, « lieu dévot » = couvent; « tenir les grans lieus » = avoir les grands honneurs, les grandes dignités; « auteur de basse ligne », auteur sans autorité; « chanter putes laudes à quelqu'un » = lui chanter pouilles; *dormir en limaçon* = dormir replié sur soi-même. On sait que *latro* et *latrunculus* en latin désignent les pions d'un échiquier : *larron* dans l'ancien français a eu le même sens, et « juer aux larrons, asseoir larrons », ne sont pas dans notre vieille langue des locutions rares, quoique M. G. ne les ait pas remarquées. Ce mot *larron* a une autre signification non moins curieuse, celle de « siphon, robinet ». Les patois auraient dû attirer l'attention de M. G. sur cette signification : ainsi à Genève *larron* est un filament enflammé de la mèche qui fait couler le suif; à Valenciennes, on entend par ce mot un morceau de mèche qui tombe du lumignon et qui fait couler la chandelle; c'est ce qu'on appelle en français un « voleur ».

Entre les mots qui manquent à la lettre L, j'ai particulièrement noté ceux-ci : *luxure*, = mollesse, *luxurieux* = fécond, sens qui a échappé à Littré, quoiqu'il ait donné un ex. de luxure = fécondité; *lamenteresse*, *lamental*, *lamentatif*; *lagoue* = ruisseau, *laquace* = mare; *laidengerie*, *laxe*, *laxativité*, *limonneure*, *limonnosité*, *lesardeau*, *lerquenoulx?*; *lavendule* = lavande, *luminelle* et *laurentie*, sortes de plantes que je ne saurais définir; *laictet* = serum, petit-lait, *landel*, diminutif de lande, *lauraie*, bois de laurrier, *lierru* = lierre, *latrer* = appliquer, lancer avec violence, *ligner* = pêcher à la ligne, *ligneux*, graine de lin, *ligurion*, gourmand, *lentilleure*, taches au visage, lentilles (M. G. aurait bien fait de laisser de côté *lentilleux* qui est dans Littré); *en larcinois*, à la dérobée, *lapifier*, changer en pierre, *lavalx*, avalanche, *louandier*, celui qui tient à louage, *laçage* = enlacement, *lipide*, chassieux, *lippeux*, gluant, *lunelette*, ornement de toilette en

forme de croissant, *logisier*, démontrer, prouver, *logicien*, probablement diseur de bonne aventure; *liricuin*, espèce d'herbe, *luisant*, lueur, éclat, *liture*, rature, *lope* qui traduit *scoria argenti*, *lanificature*, *lacticinage*, laitage, *litigation*, *litigier*, *litigien* = litigant, etc., etc.

Je m'étonne que M. Godefroy ait accepté *leuconomance* et *hydromance*, et ait rejeté *lythomance*, *lythiomance*, *arithmance*, et d'autres mots grecs de la même espèce. On remarquera qu'il donne *legifere*; pourquoi alors n'avoir pas accordé une place à *fructifere*, *armifere*, *horrifere*, etc., qui ont été employés avant la moitié du XVIe siècle? Ce sont là des inconséquences qui choquent tout lecteur attentif.

Quelques articles ont un historique très ample, parfois d'une abondance stérile. On souhaiterait que les parts fussent plus également mesurées. Ainsi *lote* n'est suivi que d'un ex. de Ronsard, mais le maître s'en étant servi, tous les disciples aussitôt s'en emparent. Alain Chartier n'est pas le seul qui ait employé l'adjectif *laudatoire*; *lavedent* est bien antérieur à Guill. Bouchet [1]. *Libert* est suivi d'exemples qui datent du XVIe siècle; il est en usage plus de 150 ans auparavant. *Lape* = bardane se rencontre encore en plein XVIe siècle, ainsi que *libidine*; enfin le participe *lauré* a un infinitif : « l'Ascrean *laura* sa docte teste ».

Toutes ces notes ou remarques ne prouvent qu'une chose : c'est qu'il est très difficile de faire un Dictionnaire complet de notre ancienne langue, et qu'il faut quand même féliciter celui qui a eu le courage, la témérité, si l'on veut, d'entreprendre une pareille besogne : *In magnis voluisse sat est.*

A. Jacques.

---

152. — **Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XVe et XVIe siècles**, par Emile Legrand, Répétiteur à l'École Nationale des langues orientales. Paris, E. Leroux, éditeur, 1885, 2 volumes grand in-8; 1er vol. CCXXVI-320, 2e vol. LXVII-453.

L'histoire littéraire du moyen-âge byzantin, surtout en ce qui concerne la littérature dite *populaire* ou *vulgaire* est un champ encore inexploré. Sans parler des nombreuses compositions en prose ou en vers, antérieures au XVe siècle, qui n'ont été ni cataloguées ni classées, les ouvrages imprimés eux-mêmes, ceux qui, par conséquent, sont postérieurs au XVe siècle, n'ont pas encore fait l'objet d'une étude bibliographique rigoureuse et méthodique. C'est là, en partie, une des lacunes que M. Legrand s'est proposé de combler; il vient de nous donner un chapitre important d'histoire littéraire moderne. Sur ce terrain on peut presque dire que M. L. n'avait pas de prédécesseur. On n'a qu'à lire sa Préface pour s'en convaincre. La *Nouvelle Grèce* de

1. Ce mot me fait penser que *lavebouche* a été omis.

G. Zaviras n'est pas seulement un livre insuffisant; c'est un amas d'erreurs grossières. La Bibliographie de Vrétos, qui seule eût mérité quelque considération, n'a pas été non plus d'un grand secours à l'auteur. On y trouve souvent des intitulés de fantaisie, des titres d'ouvrages qui n'ont jamais existé. M. L. n'a pu emprunter que dix titres à ce livre. Pour l'espace compris entre 1476 et 1600, Vrétos ne donne d'ailleurs que 74 ouvrages (cf. p. IX). M. L., qui signale 234 numéros pour la même période, n'a donc pas, comme on le voit, trouvé la matière toute préparée.

La partie bibliographique ne laisse rien à désirer chez M. Legrand. La description des ouvrages catalogués est des plus minutieuses et des plus exactes; le titre est souvent reproduit avec les caractères même de l'édition originale; la pagination, le format, la bibliothèque publique ou privée où se trouvent les seuls exemplaires connus d'un livre, le prix atteint dans les ventes par les ouvrages rares, tout cela est soigneusement indiqué par l'auteur. Mais M. L. a été trop modeste en intitulant son livre une simple description d'ouvrages imprimés en grec par des Grecs. Il y a, dans ces deux gros volumes, beaucoup plus qu'une description raisonnée d'ouvrages imprimés. Déjà, sur le terrain bibliographique, M. L. a introduit d'heureuses innovations. Dès qu'il s'agit d'un ouvrage de quelque importance, l'auteur ne se contente pas de reproduire le titre : il nous donne aussi les préfaces et les postfaces de l'original. Ces reproductions se retrouvent à peu près à chaque page. Ainsi, rien que dans le premier volume, nous signalons une préface grecque de Chalcondyle (p. 13 et 65-66), une lettre latine de J. Lascaris à Pierre de Médicis (31-38), plusieurs préfaces latines ou grecques d'Alde Manuce (46, 78, 81, 83-85, 90-92, 101-106), de Marc Musurus (47-50, 54, 59-62, 106-112, 131-133, 137, 143, 144-150), de Démétrius Doukas (92), d'Antoine Eparque (259-261, 277-281), de Nicolas Pétréius (184), de Théonas (310-312), de l'archevêque de Monembasie (216-218, 220-224), de Joannikios Cartanos (228-231) et de beaucoup d'autres, des épigrammes de J. Lascaris (196-198) etc., etc. Le néo-grec n'est pas oublié. M. L. a publié trop de textes médiévaux, pour ne pas savoir tout le prix qui s'attache à ces documents. Ici on voudrait peut-être des reproductions plus nombreuses, plus nourries. M. L. nous donne bien deux pages importantes de Dimitrios Zinos [1] (239-240), de Sophianos (247-249 et 266), une autre postface de Zinos (287-289), de Malaxos (303-305), la préface du Ἄνθος τῶν Χαρίτων (274), mais on aurait désiré plus de renseignements et quelques extraits aux Λόγοι διδακτικοί (245-246) et surtout au *Bélisaire* (p. 281; de même, p. 289), où les informations qu'on nous donne sont trop intéressantes pour ne pas nous en faire désirer de plus complètes. Dans ce premier volume se trou-

1. Comme nous avons à faire à un personnage moderne, cette orthographe me semble préférable. De même, on transcrit en français Vlastos (Βλαστός) et non Blastos.

vent également le testament et un acte du notariat de Léonard Phortios (I, ccvi et ccix de la Préface). Dans le second volume, on a une très curieuse préface de Dimitrios Tagias (16-17), la traduction en grec médiéval des premiers versets de la Genèse (160) et un éloge d'Alexis Rhartouros (356-359), ainsi que des lettres de G. Carantinos (295) et un billet de Callergi (297).

On le voit, ce ne sont pas spécialement les néo-grécisants que M. L. avait en vue dans son livre et la nature même de son travail ne lui permettait pas d'insister particulièrement sur ce chapitre ou ne lui en donnait même pas l'occasion. Ce qu'il faut voir surtout dans ces deux volumes, c'est une contribution importante à l'histoire littéraire de la Renaissance. Je n'ai pas voulu énumérer toutes les préfaces, lettres et postfaces qu'on trouve dans le second volume et qui proviennent de Matthieu et Pierre Devaris, Manuel Glynzounios, Margounios, Emile Portus, Gabriel Sévère, Michel Sophianos, Jean Nathanael, etc., etc. Je ne veux dire un mot que de l'Appendice et de l'Introduction.

Dans le cours de ses notices bibliographiques, M. L., qui donne très souvent la description raisonnée et l'analyse des ouvrages qu'il a catalogués (voyez notamment tome II, pages 41, 81, 115-119, 167-176, 201-206, 215-221, etc.), ne manque jamais de nous fournir tous les renseignements biographiques qu'il a pu recueillir sur les personnages obscurs ou peu connus dont le nom se trouve mentionné dans les préfaces ou sur les titres. Mais il a consacré, dans sa volumineuse introduction de 293 pages, des biographies bien plus développées aux personnages importants de la Renaissance. Non seulement il résume et complète dans ces biographies les travaux antérieurs, relatifs aux savants dont il nous parle; pour quelques-uns d'entre eux, comme pour Sophianos, par exemple, pour Léonard Phortios, Antoine Eparque, C. Lascaris, etc., ces chapitres d'histoire littéraire sont entièrement nouveaux, dans un livre où il y a tant de nouveautés. Il est désormais indispensable de lire toutes ces biographies consacrées à Manuel Chrysoloras, Théodore Gaza, Démétrius Chalcondyle, Marc Musurus, Janus Lascaris, Ange Vergèce, etc. L'appendice du Tome II (p. 233-408) complète tous ces renseignements avec des documents en partie inédits, contenant des correspondances de G. Carantinos, Marc Musurus, Antoine Eparque, Paul Manuce, etc., etc., et divers documents concernant Démétrius Chalcondyle, Janus Lascaris, Glynzounios, Marc Musurus, N. Vergèce.

On peut se rendre compte par cette simple analyse du triple intérêt bibliographique, historique et documentaire de l'ouvrage de M. Legrand. Ce travail témoigne de tant d'application, de méthode, de rigueur dans les informations, de scrupule dans l'exécution, que j'hésite presque, en terminant, à mêler quelques critiques à ce compte-rendu, où je désirais mettre surtout en lumière l'importance de ce livre. Je

me permettrai néanmoins quelques observations de détail, ne fût-ce que pour mieux faire ressortir la valeur générale de l'ouvrage. Tome I, p. 191, l'imitation d'Hermoniacos par Loukanis avait déjà été signalée par M. C. Sathas dans la préface (p. ι') du texte même de Loukanis, qu'a publié M. L.; l'hypothèse d'ailleurs se trouve confirmée aujourd'hui. M. L. cite, au passage indiqué, le discours de Chrysès d'après Hermoniacos et d'après Loukanis. On aurait aimé voir citer ce discours au moins d'après l'un des deux mss. d'Hermoniacos de la Bibl. Nat., que M. L. cite lui-même p. 192 et qu'il connaît bien. — T. I, p. 285, M. L. incline à admettre l'hypothèse de M. C. Sathas relativement à Spanéas (apud W. Wagner, *Carmina graeca medii aevi*, Leipzig, 1874, p. 1, note 1); dans sa Bibliothèque grecque vulgaire, Tome I, p. IX, M. L. avait exprimé, au sujet de cette hypothèse, des réserves qui nous paraissent encore justes. — Je ne veux pas insister sur ces petites chicanes; mais il est un autre point sur lequel je serais heureux d'attirer l'attention de l'auteur. M. L. nous dit bien dans sa Préface (p. X-XI) qu'il a reproduit scrupuleusement l'intitulé et la souscription des volumes; mais il a oublié de nous dire d'après quelle méthode, d'après quels principes il a reproduit les pièces liminaires, postfaces, lettres, etc., qu'il nous donne dans ces deux volumes. Quand on lit, T. I, p. CLXXXIX, par exemple, *authoritatibus*, *author*, etc., on se dit bien que l'éditeur reproduit à cet endroit l'orthographe de l'original et nous nous garderons bien de lui en faire un reproche. Lui-même, il nous dit incidemment, à propos de L. Phortios (T. I, p. CXCIX), qu'il a fait collationner à nouveau certains documents sur les originaux. On serait donc tenté de croire qu'à tous les endroits les textes publiés reproduisent fidèlement soit le ms., soit l'édition dont ils sont tirés; toujours est-il que M. L. ne nous dit pas dans quels cas il s'est astreint à une reproduction intégrale de l'original, dans quels autres cas il s'est cru obligé de corriger. Ainsi (T. I, p. 228 suiv.) tout porte à croire que l'orthographe de l'original a été conservée, cf. *ibid.*, εὐτελείς, εὐάλθην, φιλαχήν, etc. Mais, en revanche, T. I, p. 288, on est surpris au premier abord, de rencontrer l'orthographe ᾗ dans ce vers de D. Zinos : λέγει του « ᾗ χωράδες μου βασίλισσαις καλοῦνται ». L'édition est de 1553 et, pour des raisons exposées ailleurs, l'existence de cette orthographe antérieurement au XVII[e] siècle paraît jusqu'ici chose inadmissible [1]. Vérification

1. *Essais de grammaire historique*, Paris, E. Leroux, 1886, I, 62. Jusqu'ici toutes les recherches que j'ai pu faire confirment les résultats acquis, *ibid.* : cette orthographe n'est guère antérieure à S. Portius. Ainsi je suis heureux d'annoncer que le ms. gr. 1631 Bibl. Nat., qui a été attribué au XV[e] ou XVI[e] siècle (Mittheilungen des deutschen archæol. Instituts in Athen, 1883, VIII, 30) appartient au XVII[e] siècle. Le ms. a été exécuté en 1671, comme on peut s'en convaincre en se reportant au fol. 10[a] et au fol. 6[a], lignes 1-4. Dès lors, l'orthographe ᾗ du fol. 158[b] n'a plus rien de surprenant. L'écriture de ce folio est la même que celle des folios 1-10; cela ressort de plusieurs raisons paléographiques sur lesquelles ce n'est pas ici le lieu de s'étendre; les paléographes pourront d'ailleurs s'en convaincre à simple inspection.

faite sur l'exemplaire de la Bibl. de Munich (A. Gr. b. 47), l'édition porte bien οἱ à cet endroit et, dans tout le volume, on ne trouve guère que οἱ et rarement ἡ (pas ἥ, ce qui est tout différent). T. I, p. 244, on peut donc se demander si les orthographes τζοί, γενεταίς, αὐταίς proviennent de l'original même. Je me hâte d'ajouter que l'auteur, vu le plan général de son ouvrage, n'avait pas à s'occuper spécialement de certains détails de pure philologie ; du reste, ce n'est, sans doute, que pour les textes en grec moderne que M. L. a cru devoir faire ces corrections ; il obéissait ici à une habitude ancienne, dont on lui avait déjà pourtant signalé les inconvénients (Bezz. Beitr. I, 227-230). C'est ainsi que certaines orthographes comme ταῖς, les acc. en -αις font tache par ci par là dans ce beau travail. M. L. se débarrassera sans doute de ces orthographes dans une réédition de sa Bibliographie ou dans la suite qu'il lui donnera bientôt, nous l'espérons. Puisqu'il est question de corrections, je relèverai encore ἐνδόξου au T. I, p. 204, vers 2. Pour le texte où ce mot se trouve, M. L. nous dit, p. 203, qu'il a corrigé les fautes d'orthographe ; il aurait peut-être pu aussi corriger une faute de quantité et écrire ἔνδοξου que réclame la mesure.

Après ces légères observations de détail, je suis encore plus à mon aise pour déclarer en finissant que la Bibliographie de M. L. est un véritable monument et que ce livre devient classique dès son apparition. Voilà un travail qui, malgré les accroissements qu'il est fatalement destiné à recevoir, est unique dans son genre et n'a son équivalent ni en Angleterre ni en Allemagne. L'amateur éclairé, auquel nous devons ici un hommage, le prince G. Mavrocordato, à qui le livre est dédié, a été le premier à comprendre le prix que pourrait avoir un tel ouvrage ; c'est lui qui a tout d'abord encouragé M. L. à l'entreprendre et a pris à sa charge les frais considérables de l'impression et de l'exécution typographique si soignée. Se rendre aussi bien compte de la valeur de recherches scientifiques, que les amateurs ne comprennent pas beaucoup d'ordinaire, est assurément un mérite rare. La bibliothèque précieuse et les connaissances bibliographiques étendues de M. Mavrocordato ont fourni plus d'un secours à M. Legrand et l'on peut dire que des publications de ce genre font honneur à la fois à la science française et à la Grèce, qui possède des amateurs aussi intelligents.

Jean Psichari.

---

153. — **Le Canzoniere autographe de Pétrarque**, par Pierre de Nolhac. Paris, Klincksieck, 1886, 30 p. in-16 (tiré à 150 exemplaires numérotés). 2 francs.

La *Revue critique* a déjà donné les détails de la découverte faite par M. de Nolhac. Nous n'avons à signaler ici que la brochure destinée à prouver l'authenticité du manuscrit et qui a paru en même temps que

l'auteur faisait part de ses recherches à l'Académie des Inscriptions. M. de N. raconte d'abord l'histoire de ce manuscrit qui se trouvait à Padoue dès 1472 ; il le suit pas à pas pendant tout le XVI[e] siècle et le montre passant de Bembo à Orsini, d'Orsini à la Vaticane où Tomasini le mentionne pour la dernière fois. M. de N. cherche à expliquer l'oubli où ce manuscrit était tombé et recueille, chemin faisant, une foule de témoignages obscurs ou inédits qu'il a tirés des diverses bibliothèques d'Italie et qui tous se coordonnent dans le récit et s'éclairent l'un par l'autre. Enfin, — et il a réservé cet argument pour la conclusion — il établit, au moyen de comparaisons paléographiques, que le manuscrit est autographe dans une de ses parties. Tel qu'il est, et, indépendamment de l'intérêt de la thèse, le travail de M. de Nolhac forme un curieux chapitre de l'histoire littéraire de l'Italie.

C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Vient de paraître (Paris, Delagrave), *Cours élémentaire de métrique grecque et latine,* Professé à la Faculté des lettres par Louis HAVET, professeur au Collège de France, Rédigé par Louis DUVAU, agrégé de l'Université, VI-194 p. in-12. On lit en tête l'avertissement suivant : « Le cours de M. Havet a été fait surtout en vue de la préparation des candidats à la licence. M. Duvau s'est chargé de recueillir ce cours, et l'a rédigé et refondu sous sa responsabilité propre, tout en communiquant son travail à M. Havet. — Une des difficultés sérieuses de la métrique consiste dans la multiplicité et la confusion des termes techniques : on les a écartés autant que possible du livre même ; l'index en explique les principaux. — Les lecteurs désireux d'approfondir consulteront : Christ, *Metrik der Griechen und Rœmer...* » — Tout en renvoyant ainsi au livre de M. Christ, l'auteur du cours et le rédacteur ne se sont nullement astreints à conserver les doctrines qu'on y trouve énoncées. On trouvera, par exemple, des vues tout autres sur la loi de Porson chez les tragiques grecs, sur la prosodie archaïque des mots comme *Minerua* ou *Silua*, etc. A la fin se trouve une *Note sur l'emploi des signes* i, j, u, v *dans les transcriptions modernes du latin*, expliquant pourquoi toute distinction graphique entre *i*, *u* voyelle et *i*, *u* consonne a été écartée du livre.

— M. Philippe LAUZUN publie trente-neuf *Lettres inédites de Marguerite de Valois* écrites presque toutes de Gascogne où cette princesse résida de 1578 à 1582, puis de 1583 à 1585 et tirées de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg (Lettres inédites de Marguerite de Valois publiées pour la Société historique de Gascogne. Onzième fascicule des Archives historiques de la Gascogne. Paris, Champion. In-8°, VI et 53 p.). M. Lauzun a reproduit dans l'ordre chronologique ces lettres qui éclairent quelques faits incertains et « effleurent toutes les questions du moment » ; il les accompagne de notes instructives.

ALLEMAGNE. — Nous recevons de Weimar la lettre suivante que nous traduisons et communiquons à nos lecteurs : « Son Altesse Royale la grande duchesse So-

phie de Saxe, a résolu de faire paraître une édition monumentale des œuvres complètes de Gœthe. Cette édition, qui comprendra également les livres-journaux et les lettres, sera suivie d'une biographie en trois volumes. Il faut, pour atteindre ce résultat, que les trésors nouvellement ouverts des archives de Gœthe soient complétés par les manuscrits répandus au loin dans les collections publiques et privées. Tous ceux qui possèdent ou gardent des lettres de Gœthe ou relatives à Gœthe, ainsi que des pièces imprimées jusqu'ici inconnues, sont donc priés instamment d'aider de ces ressources indispensables la grande entreprise et d'écrire aux *Archives de Gœthe à Weimar* à quelles conditions ils permettront de les utiliser en ajoutant des détails aussi exacts que possible sur les documents dont ils disposent. L'édition mentionnera l'origine et l'état de tous les manuscrits ou imprimés qui auront été communiqués. » Cette lettre, datée de juin 1886, est signée de G. de Loeper, W. Scherer, Erich Schmidt.

HONGRIE. — Il vient de paraître à Budapest une édition de luxe des œuvres d'Isota Nogarola en deux volumes sous ce titre : « *Isotae Nogarolae Veronensis opera quae supersunt omnia*. Accedunt Angelae et Zeneverae Nogarolae epistolae et carmina. Collegit Alexander Comes Apponyi, edidit et praefatus est Eugenius Abel. » L'éditeur, professeur à l'Université de Budapest, bien connu des lettrés par ses éditions de Colluthus, d'Orphée, de Théodore Gaza, des scholies de Pindare et par ses études sur la Renaissance en Italie et en Hongrie, nous donne, dans une introduction de 172 pages, la vie de cette femme savante du xve siècle. Cette biographie est complète et puisée à des sources inédites ; elle a été reproduite en magyar dans un Mémoire de l'Académie hongroise et en allemand dans la *Vierteljahrsschrift für Kultur und Litteratur der Renaissance* (1886). M. Abel rend compte également des nombreux manuscrits et donne tout l'appareil critique, de sorte que cette édition peut être considérée comme définitive. Le comte Apponyi a élevé ce monument en honneur de sa grand'mère qui était une Nogarola (ce qu'indique la dédicace « Manibus aviae dulcissimae Theresiae Nogarolae uxoris Antonii Apponyi d. d. d. Nepos piissimus Alexander Apponyi. »)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 juin 1886.

Le R. P. Delattre adresse à l'Académie les estampages de plusieurs inscriptions trouvées en Afrique.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'un rapport de M. Maspero sur le dépouillement de deux momies du musée de Boulâq. Ces momies, inscrites au musée sous les n°s 5233 et 5229, proviennent de la cachette de Deir-el-Bahari. Elles ont été dépouillées de leurs enveloppes en présence du khédive et du haut commissaire de Sa Majesté Britannique. D'après les légendes hiéroglyphiques inscrites à l'encre noire sur les linceuls qui les entouraient, les corps ont été reconnus pour ceux des pharaons Ramsès II et Ramsès III. Les traits du visage des deux rois ont pu être aisément distingués. M. Maspero en a fait faire des photographies, qu'il a jointes à son rapport.

M. Schlumberger annonce que la commission chargée de juger le concours pour le prix de numismatique, fondé par Mme veuve Duchalais, a décidé de partager ce prix entre les deux ouvrages suivants : *les Monnaies royales de France sous la race carlovingienne*, par feu M. Gariel, et *les Médailleurs de la Renaissance*, par M. Aloïs Heiss.

M. Barbier de Meynard fait un rapport au nom de la commission du prix Bor-

din n° 1. Le sujet du concours était l'étude des sectes dualistes de l'islamisme, d'après les documents arabes et persans. Un seul mémoire a été présenté au concours; il ne traite pas le sujet d'une manière complète. La commission ne décerne pas le prix. Une récompense de 2,000 fr. sera accordée, à titre d'encouragement, à l'auteur du mémoire unique, s'il se fait connaître.

M. Heuzey met sous les yeux des membres de l'Académie le plan, dressé par M. de Sarzec, du principal édifice découvert par cet explorateur dans ses fouilles de Tello, en Chaldée. Il ajoute à cette présentation quelques éclaircissements. L'édifice paraît avoir été une grande habitation princière, probablement celle du *patesi*, roi ou gouverneur de la contrée.

M. Georges Perrot rend compte des fouilles opérées à Cherchell (Algérie), sous la direction de M. Waille, professeur à l'Ecole supérieure des lettres, à Alger. Les principaux objets découverts au cours de ces fouilles sont deux statues, l'une de Vénus, l'autre de Bacchus, ainsi qu'une mosaïque, qui représente des torsades et autres ornements.

M. d'Arbois de Jubainville communique un travail intitulé *le Fundus et la Villa en Gaule*. Les termes de *fundus* et de *villa*, employés pour désigner des localités ou de grands domaines ruraux, ne paraissent pas avoir été en usage en Gaule avant les premiers temps de l'empire. On ne les rencontre pas dans les *Commentaires de César*. Peut-être faut-il en faire remonter l'origine au recensement qui fut exécuté, sous le gouvernement d'Auguste, en l'an 27 avant notre ère.

M. Thomas lit une note sur l'origine du nom du pays de Comminges. Ce petit pays, dont l'ancienne capitale est Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne), s'appelle en latin *Convenae*. M. Thomas pense que la transformation de *Convenae* en *Comminges* doit s'expliquer par l'influence de la phonétique basque.

Ouvrages présentés : — par M. Siméon Luce : André JOUBERT, *la Vie agricole dans le Haut-Maine, au* XIVe *siècle, d'après le rouleau inédit de Mme d'Olivet* (1335-1342); — par M. de Boislisle : *Mémoires de Saint-Simon*, publiés par Adolphe RÉGNIER et DE BOISLISLE, tome V; — par M. P.-Charles Robert : Emile MOLINIER, les *Plaquettes, catalogue raisonné, précédé d'une introduction*.

Séance du 25 juin 1886.

Par un décret de M. le Président de la République, l'Académie des sciences morales et politiques et l'Académie des inscriptions et belles-lettres sont autorisées à accepter le legs de M. Lefèvre-Deumier, décédé récemment. Ce legs consiste en une rente annuelle de 4,000 fr., dont les arrérages commencent à courir, au profit des deux Académies, quinze ans après la mort du testateur. Il devra être employé à la fondation d'un prix de 20,000 fr. qui sera décerné tous les cinq ans, alternativement par l'Académie des sciences morales et l'Académie des inscriptions, au meilleur ouvrage sur l'histoire des mythologies, philosophies et religions comparées.

M. le lieutenant Marius Boyé adresse à l'Académie la copie de plusieurs inscriptions latines recueillies en Tunisie. Cette communication est renvoyée à la commission du nord de l'Afrique.

M. Paul Meyer lit un mémoire intitulé : *Sur les poésies à contraires ou à contrastes*. M. Meyer désigne ainsi des pièces de vers dans lesquelles le poète s'attache à décrire l'état d'un esprit troublé, qui prend toutes choses à rebours et dont toutes les impressions sont le contraire de ce qu'elles devraient être. Ce genre artificiel et forcé a joui d'une grande vogue au XVe siècle. On peut citer comme exemple la ballade de François Villon :

Je meurs de soif auprès de la fontaine.

Cette ballade fait partie d'une série de dix pièces analogues, qui ont pour auteurs divers beaux esprits de la cour de Charles d'Orléans, et qui commencent toutes par le même vers. Mais le genre est beaucoup plus ancien : il remonte au moins aux premières années du XIIe siècle. L'objet que se proposaient primitivement les auteurs de ces poésies était de peindre le désordre intellectuel produit par la passion dans un cœur amoureux. On trouve des développements sur ce thème dans les poésies provençales de Guillaume IX, comte de Poitiers, mort en 1127, dans celles de Bernard de Ventadour, dans le trouvère Joufroi, dans le poème de *Blancandin et l'Orgueilleuse d'amour*, etc. Les pièces à contraires des poètes français ont trouvé des imitateurs en Italie et en Espagne. L'un des morceaux les mieux réussis en ce genre est le sonnet de Pétrarque :

Pace non trovo e non ho da far guerra.

M. Léon Heuzey continue sa communication sur le palais des *patesis* de Sirtella, découvert par M. de Sarzec, dans ses fouilles de Tello, en Chaldée. Il signale plusieurs particularités de la construction de cet édifice. L'une des plus remarquables est la présence de ce que M. de Sarzec nomme des rentrants ou fausses entrées. Ce sont des niches pratiquées dans les murs et qui, du dehors, semblent des portes, mais ne sont en réalité que des impasses. M. Heuzey pense que ce sont des abris ménagés pour fournir un refuge contre l'ardeur du soleil. Il regrette vivement que M. de Sarzec, obligé de quitter la Chaldée, n'ait pu achever l'exploration de ce curieux monument.

M. Oppert lit une note sur le roi Dounghi qui a passé jusqu'à ces derniers temps pour le père de Goudéa, *patesi* de Sirtella. Cette opinion reposait sur une interprétation erronée de la légende d'un cylindre conservé à Leyde. M. Heuzey, dans une communication récente, a fait justice de cette erreur. M. Oppert s'associe à ses conclusions négatives.

M. Schlumberger présente quelques observations sur de nouvelles monnaies himyaritiques récemment acquises par le département des médailles de la Bibliothèque nationale. Ce sont deux pièces d'argent, rapportées par M. Révoil de sa dernière expédition dans les parages de la mer Rouge. Les monnaies himyaritiques se divisent en deux groupes : l'un se compose de pièces imitées de la monnaie athénienne, au type de la chouette, l'autre de pièces autonomes, qui portent une tête de roi. Les nouvelles pièces décrites par M. Schlumberger appartiennent à ce second groupe. Ce qui les distingue, c'est qu'elles présentent au revers une grande tête de bouquetin, vue de face, type nouveau dans la numismatique himyaritique.

M. Halévy continue la lecture de son travail sur la table généalogique de la Genèse.

Ouvrages présentés : — par M. Oppert : Carl Bezold, *Kurzgefasster Ueberblick über die babylonisch-assyrische Literatur* ; — par M. Gaston Paris : Charles Ploix, *Mythologie et Folklorisme : les mythes de Kronos et de Psyché.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 16 juin 1886.

M. Petit présente un mémoire manuscrit de 1567 relatif à la construction et à la décoration du château de Tanlay, d'où résultent les noms de l'architecte et des peintres-verriers, qui sont généralement troyens.

M. Robert fait remarquer que les plaques carrées présentant le même sujet que les médaillons contorniates ronds, un *auriga* avec l'inscription NIKA (sois victorieux), sont le même objet et que la différence de forme doit venir de celle des pays, les contorniates ne s'étant jamais trouvés qu'en Italie et dans la France, tandis que les plaques carrées ne se sont trouvées que sur le Danube et dans l'ouest de la Gaule.

M. l'abbé Duchesne fait une communication sur les chartes récemment signalées à Bari, dont quelques-unes seulement sont grecques et une seule sur parchemin bleu écrite en lettres d'argent.

M. d'Arbois de Jubainville fait une intéressante communication sur les noms de lieux habités de la Gaule qui se peuvent classer chronologiquement en quatre périodes.

Sur les observations de M. Héron de Villefosse, la Société décide qu'une lettre sera écrite au Ministre pour attirer son attention sur les soins à donner à la conservation des restes du temple gallo-romain du Puy-de-Dôme.

Le Secrétaire :
Germain Bapst.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 12 juillet — 1886

154. — Sophus Bugge. **Der Ursprung der Etrusker durch zwei lemnische Inschriften erklært.** Christiania, Dybwad, 1886.

En présentant à l'Académie des Inscriptions, au mois de février dernier, l'importante découverte de MM. Cousin et Durrbach, nous disions qu'elle serait le commencement d'une branche nouvelle de l'épigraphie. En effet, voici déjà une brochure de M. Sophus Bugge qui traite en 63 pages du monument de Lemnos. Selon M. B., la langue serait l'étrusque, mais avec quelques particularités de phonétique s'expliquant par l'âge et par l'éloignement. Le peuple est celui des Pélages tyrrhéniens, au fond identiques avec les Étrusques d'Italie. L'âge du monument, à en juger d'après l'écriture, serait du VIe siècle avant J.-C. L'inscription serait la dédicace d'un autel.

Nous n'avons point l'intention de discuter l'interprétation de M. Bugge. Elle repose sur l'hypothèse que l'étrusque est une langue indo-européenne. Ainsi M. B. explique ναφοθ par *nepos*, εFισθɔ par *in isto*. Nous ne pouvons le suivre sur ce terrain, tout en rendant justice à la pénétration et à la science dont il a, une fois de plus, donné des preuves. Mais nous voulons profiter de l'occasion pour faire remarquer qu'il faut sans doute modifier l'ordre des lignes dans l'inscription *a*, et disposer les premiers mots de la façon suivante : *holaie : ζ : naφoθ* | *vamalasial : ζeronai : morinail* | *aker : tav : arζio.*

De cette façon, nous obtenons un texte plus semblable à celui de l'inscription *b*.

Michel Bréal.

155. — **Die Griechischen Stichnamen**, Ein Beitrag zur Würdigung der alten Komœdie und des attischen Volkswitzes von Dr Lorenz Grasberger, Zweite Auflage. Un vol. in-8, Würzbourg (Stahel), 1883, p. iv-78.

Nous avons rendu compte ici même [1] de la première édition de cet ouvrage, composé en 1877, à l'occasion du cinquantième anniversaire du doctorat de L. Spengel. Cette nouvelle édition est publiée dans un format plus commode, elle est de plus notablement augmentée, enfin, elle est pourvue d'un index, chose indispensable pour un travail de ce genre.

La principale critique que nous avions adressée à l'auteur, c'est qu'il avait « donné trop d'importance à des idées accessoires et écourté le « vrai sujet ». Nous expliquions ce que nous entendions par ces « idées accessoires »; c'étaient les diverses définitions que M. Grasberger croyait devoir donner du proverbe, du jeu de mot, de l'atticisme, de l'esprit. M. G. se trompe donc, quand il dit, dans la préface de cette seconde édition, que nous considérons comme « idées accessoires » les rapprochements qu'il établit entre les anciens et les modernes au sujet du sobriquet; nous n'avons pas dit un mot là-dessus.

Nous croyons encore aujourd'hui que la première partie du travail de M. G. est trop longue. Toutes ces généralités qu'il développe complaisamment auraient gagné à être exposées à la fin de la discussion; elles en auraient formé la conclusion; après avoir passé en revue un nombre suffisant de sobriquets, l'auteur aurait pu voir et indiquer plus clairement quelle qualité particulière du génie grec le sobriquet nous fait mieux connaître; précisément parce que le sujet consiste à examiner une longue liste de menus faits, il était nécessaire d'en faire la synthèse en terminant.

Nous croyons encore aujourd'hui que le vrai sujet se trouve écourté dans le travail de M. G.; nous le croyons même après les additions nombreuses que l'auteur a faites à ce travail. L'ouvrage de M. G. a été composé à l'occasion d'une fête académique; il a été et il est encore aujourd'hui un travail du genre académique, du genre académique tel qu'on le comprend en Allemagne. Dans de pareils travaux, la science, très heureusement, tient la plus grande place; cependant l'auteur obéit parfois à d'autres préoccupations; il cherche à montrer de l'esprit; il s'applique au moins à traiter avec une certaine finesse les sujets d'érudition; enfin le cadre des écrits de ce genre est, en général, assez étroitement délimité.

Tout cela a nui à M. Grasberger. Le sujet qu'il a traité s'est trouvé trop grand pour le cadre dans lequel il l'a enfermé; nous ne méconnaissons pas le mérite de ce travail; nous croyons seulement que le sujet pouvait donner encore plus que ce que l'auteur en a tiré.

Il nous semble qu'une étude sur le sobriquet doit comprendre, entre

1. Numéro du 12 juillet 1879.

autres questions, celle de savoir dans quels endroits, dans quel milieu le sobriquet a plus particulièrement fleuri. Aujourd'hui, par exemple, nous pouvons voir que c'est à l'école, à l'atelier, à la caserne. Dans l'antiquité, c'est surtout au théâtre; aussi le sous-titre que M. G. a donné à son travail est-il parfaitement justifié; c'est bien là une *contribution* à la connaissance de la comédie ancienne. Mais le sobriquet n'a pas fleuri qu'au théâtre; nous le trouvons dans l'antiquité, là où aujourd'hui il nous semble que le milieu est moins favorable, c'est-à-dire dans les Académies, dans les corps savants, par exemple auprès des grammairiens d'Alexandrie. Nous avions déjà relevé ce fait dans notre premier article; M. G. mentionne bien cette fois les savants du Musée, mais sans approfondir la question. D'ailleurs, au théâtre, le sobriquet a un caractère tout particulier; très souvent il n'est pas resté attaché à la personne à laquelle le poète comique l'avait appliqué; il est quelquefois si étrange, si fantastique, qu'il est impossible de voir là une création de l'esprit populaire; c'est, au contraire, au domaine de la poésie, au domaine de l'invention toute personnelle qu'il appartient uniquement. Il y a donc là des distinctions à établir.

M. G. a parfaitement raison de considérer le sobriquet comme une des manifestations les plus curieuses, les plus intéressantes de l'esprit populaire. Mais il nous semble qu'il ne relève pas avec assez de soin, qu'il ne met pas suffisamment en lumière ce que certains sobriquets peuvent nous faire connaître de la tournure d'esprit particulière au peuple athénien. Déjà, dans la première édition, il avait négligé le surnom de Cothurne qu'on avait donné à Théramène pour marquer sa versalité en politique; le cothurne pouvait se mettre au pied droit et au pied gauche. Voici un autre sobriquet que nous regrettons de ne pas trouver dans cette dissertation, c'est celui de Σακεσφόρος qui fut donné à Epicrate à cause de sa longue barbe :

Ἄναξ ὑπήνης Ἐπίκρατες σακεσφόρε [1].

On trouvera partout des gens surnommés *longue-barbe, grande-barbe;* le sobriquet *porte-bouclier* dit quelque chose de plus. Si chez un peuple on trouve beaucoup de ces métaphores, de ces images poétiques pour exprimer un sobriquet, ou peut dire qu'on a saisi, qu'on connaît une des qualités particulières de ce peuple.

M. G. mentionne le surnom d'Artémon ὁ Περιφόρητος [2]; Aristophane a transformé ce surnom pour l'appliquer à Cratinus, il dit de ce poète, ὁ Περιπόνηρος Ἀρτέμων [3]. C'est un peu ce genre de sobriquets dont M. G. a cité quelques exemples [4], Λάβης pour Λάχης; Biberius Caldius Mero

1. Platon le Comique (Aristop., Scholies, *Ecclesiaz*. 71) dans les Πρέσβεις, très probablement (Kock, *Com. att. fr.*, t. I, p. 633, n° 142); cf. aussi Harpocration, au mot Ἐπικράτης avec la note de Dindorf.

2. P. 37.

3. *Acharn.*, 850.

4. P. 40 et suiv.

pour Tiberius Claudius Nero. Aristophane dit aussi qu'Amunias devrait être appelé ἡ Ἀμυνία à cause de sa timidité [1].

Le sobriquet ἡ Δωδεκαμήχανος était porté par la courtisane Cyrène; Aristophane l'a appliqué à Euripide [2], on devine dans quelle intention; Platon le Comique l'a aussi donné à Xénoclès, fils de Carcinos, parce qu'il avait fait grand usage des machines au théâtre [3]. M. G. mentionne le surnom de στρόβιλοι, qui fut porté aussi par les trois fils de Carcinos [4]; ce surnom est expliqué de plusieurs manières par le scholiaste; peut-être l'explication se trouve-t-elle dans un autre surnom que portaient ces mêmes personnages, et que M. G. ne mentionne pas; on les appelait aussi les *cailles* à cause de la petitesse de leur taille, ὄρτυγες [5].

M. G. [6] relève le surnom peu flatteur de *punaises*, κόρεις, porté par les Corinthiens; si l'on en croit Reiske [7], les Corinthiens auraient été aussi surnommés les *Crabes*, Καρκίνοι, probablement à cause de leur situation sur l'isthme et du mouvement continuel qu'ils faisaient sur le Δίολκος.

Nous avions signalé comme un des points intéressants du travail de M. G. sa discussion sur le surnom de Battalos ou Batalos, qui fut donné à Démosthène; nous indiquons à l'auteur un problème autrement difficile, c'est l'explication des surnoms par lesquels Aristophane désigne certains personnages dans la comédie des *Acharniens* [8].

M. Grasberger a négligé toute une classe de sobriquets, ceux qu'on pourrait appeler *patronymiques*, c'est-à-dire qui ont été fournis par le père du personnage, qui rappellent soit l'état, soit la condition, soit telle autre qualité du père. Ainsi un certain Mnésithée est surnommé le *fils du cuisinier* [9]; un certain Théocritos était désigné par le sobriquet de *Fils du cerf tacheté* (encore un sobriquet par métaphore), c'est-à-dire le fils du mauvais esclave qui a dû être marqué très souvent [10]. ἐστιγμένος dit Andocide [11].

Albert MARTIN.

---

1. *Nuées*, 690 et suiv.
2. *Grenouilles*, 1327, et la scholie.
3. Aristoph., *Paix*, 792, scholie; cf. Kock, *op. laud.*, I, p. 636, n. 134.
4. P. 32; cf. Aristop., *Paix*, 864, et la scholie.
5. Aristoph., *Paix*, 778, scholie.
6. P. 52; Aristop., *Nuées*, 710 et non 70 comme l'écrit M. Grasberger.
7. Aristop., *Cavaliers*, 608; cf. l'édition de Kock.
8. *Acharn.*, 603. Voir les longues discussions de Müller-Strübing (*Aristophanes und die historische Kritik*, 1873), p. 528, et de Gust. Gilbert (*Beitræge zur innern Geschichte Athens*, 1877), p. 157.
9. Esch., *c. Tim.*, 158.
10. Θεόκριτον τὸν τοῦ Ἐλαφοστίκτου καλούμενον. Lysias, XIII, 19.
11. Frag. 5 de l'édition Blass.

156. — **Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine, vulgairement appelées consulaires,** par Ernest Babelon. Tome Ier. Paris, Rollin et Feuardent, 1885, in-8 de 562 pages.

Depuis le milieu du xvie siècle, les numismatistes s'occupent des monnaies de la République romaine; aujourd'hui, M. Babelon vient, en profitant des recherches faites par ses devanciers, depuis plus de trois siècles, coordonner leurs travaux, écarter leurs propositions erronées et y ajouter beaucoup de son propre fonds. Son livre met la science au courant, mais ne clôt pas définitivement la discussion. La série des monnaies républicaines de Rome offre cette particularité que par la variété de ses types, par le grand nombre de noms d'hommes qu'elle présente, elle permet encore aux curieux de l'avenir de faire des découvertes. La monnaie, à cette époque, constitue de véritables annales figurées qui touchent à la mythologie, à l'histoire politique, à l'histoire administrative et à celle des familles; ces annales confirment et complètent souvent les textes classiques et épigraphiques.

Le premier volume commence par une *Introduction* dans laquelle M. B. donne un précis de l'histoire de la monnaie romaine, depuis ses origines jusqu'à Auguste. Nous nous contenterons de constater que jamais l'histoire de l'*Aes* et de ses modifications n'a été exposée avec autant de clarté et de précision; nous remarquons, dès à présent, une conjecture qui nous a paru très probable en ce qui concerne l'origine de la proue du navire qui constitue le type du revers des as romains; M. B. rapproche ce type du fait qui suivit la prise d'Actium, en 467 av. J.-C., alors que les proues des navires du vainqueur servirent d'ornement à la Tribune aux harangues. Dans le courant de la page xxxi, nous remarquons une observation, personnelle à M. B. et qui, si elle était prouvée, aurait une grande importance au point de vue de ce qu'il faut penser des plus anciennes monnaies en argent frappées au Capitole. Les deniers aux types de la tête de Janus, au droit, et du quadrige de Jupiter, au revers, auraient-ils été frappés à Rome, ou appartiennent-ils à la série des pièces dites romano-campaniennes émises probablement par les généraux romains en campagne, pour la solde de leurs troupes? Il eut été à désirer que M. B. établit solidement cette opinion qui est en contradiction avec celle de M. Mommsen. A première vue, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les monnaies romano-campaniennes aient reproduit des types déjà employés à Rome.

Mais revenons en arrière afin de donner à ceux qui voudraient connaître les monnaies de la République une idée du plan suivi par l'auteur.

Les variations de poids de la monnaie de bronze, depuis l'*aes rude*, lingot de bronze informe, jusqu'à l'as oncial, précédé de l'*aes signatum*, du poids de 4 ou 5 livres, de l'*aes grave*, du poids d'une livre, de l'*aes triental*, 4 onces; *quadrantal*, 3 onces; *sextantaire*, 2 onces, sont établies chronologiquement; à cette époque, à Rome, nous voyons

régner une loi qui se retrouve à toute époque et jusqu'au moyen âge. La monnaie tend toujours à diminuer de poids, de telle sorte que les moins anciennes sont toujours les moins lourdes, et, lorsqu'il s'agit de métal précieux, de moins bon aloi.

La monnaie d'argent apparaît avec l'as triental, vers 269 avant J.-C.; ses types sont empruntés au numéraire que le commerce répandait dans l'Italie centrale; d'abord, ont voit paraître les dioscures, puis, cinquante ans plus tard, le bige de Diane, le bige de la Victoire, le quadrige de Jupiter; c'est un siècle plus tard que les types de la monnaie républicaine commencèrent à se multiplier suivant le caprice des magistrats préposés à leur fabrication.

L'histoire du victoriat nous paraît présentée d'une façon très probable; M. B. y voit une monnaie frappée à Rome, sur le pied de la drachme phocéenne, destinée spécialement au commerce extérieur.

Des chapitres particuliers sont consacrés aux personnages qui étaient préposés à la fabrication de la monnaie : d'abord les triumvirs qui faisaient partie du vigintisexvirat, c'est-à-dire des fonctions confiées aux jeunes Romains comme début de carrière. Ensuite les magistrats auxquels le Sénat permettait de faire des émissions, édiles curules, questeurs urbains; hors de Rome, les chefs d'armée qui avaient l'*imperium*. Il est à remarquer que la monnaie d'or, fabriquée d'abord hors de Rome par les *imperatores*, ne fut frappée dans cette ville qu'à dater de César, et que ce fut seulement après le meurtre de celui-ci que le Sénat commença à faire faire, par son ordre, ce numéraire jusque-là exclusivement militaire. Les noms d'hommes, les types, les marques d'ateliers et de graveurs, les pièces dentelées, les pièces fourrées, les pièces hybrides, restituées, contremarquées, sont passées en revue de manière à éclairer le lecteur.

A propos des marques d'ateliers ou de graveurs, M. B. signale ces nombreuses séries de symboles qui forment, pour un type unique portant le nom du même triumvir monétaire, un nombre considérable de variétés. Pour L. Calpurnius Piso Frugi, nous voyons 367 de ces symboles qui supposent autant de coins différents. Voilà un détail de fabrication monétaire dont nous ne pouvons encore deviner l'explication. On a bien dit que Calpurnius fut chargé, vers 89 avant J.-C., du monnayage de la réserve métallique de l'*aerarium*, à cause des dépenses énormes que causa la Guerre sociale. Néanmoins, on comprend difficilement que cette émission, quelque considérable qu'elle fut, ait forcé à se servir d'un aussi grand nombre de coins, surtout s'il est bien établi que les pouvoirs d'un triumvir monétaire ne durassent que deux années; il y a là, je le répète, quelque chose à deviner. Nous devons remercier M. B. d'avoir donné la représentation de tous les symboles qu'il a constatés, et nous comptons qu'il fera de même pour certaines autres séries qui offrent la même particularité; seulement, nous aimerions qu'il donnât l'interprétation de chacun de ces signes : il y a là des

renseignements précieux pour l'archéologie, surtout quand il y a une corrélation certaine entre les deux symboles du droit et du revers.

Après cette introduction qui, par le fait, est un traité succinct de la numismatique romaine avant l'Empire, exposé en 50 pages, vient un long chapitre qui, sous le nom de *Classement chronologique*, excite singulièrement la curiosité; c'est un système qui permet de dater les nombreuses monnaies de la République.

L'*aes signatum*, de 281 environ avant J.-C., à 338.

Les monnaies romano-campaniennes, de 342 à 211.

L'*aes grave libral.*, de 338 à 268.

Ces trois paragraphes forment une première partie du travail, et nous ne devons pas oublier que ces dates sont approximatives. Il est évident que l'*aes signatum* et l'*aes grave* ne se succédèrent pas brusquement et qu'il eut une période de transition pendant laquelle les deux furent employés. Cette observation, à mon avis, s'applique à toutes les modifications monétaires.

La deuxième partie comprend le temps écoulé entre 268 et l'an 4; la monnaie d'argent commence à être frappée dans l'atelier du Capitole; l'as triental de 4 onces continue à être coulé, ses divisions sont frappées. Cette deuxième partie est elle-même divisée en neuf périodes: la première période va de 268 à 217; de 217 après les défaites de la Trébia et de Trasimène, il y a une première diminution de poids : on commence à voir des noms de triumvirs indiqués par des initiales ; ils avaient déjà commencé à paraître à la fin de la période précédente, soit par des initiales, soit par des symboles faisant allusion à leurs noms ; de 154 à 134, les types semblent faire allusion aux souvenirs de famille des magistrats monétaires ; de 134 à 104, ceux-ci affirment plus ouvertement leurs signatures ; le type des dioscures n'est plus guère usité. De 104 à 89, la tête de la déesse *Roma* tend à disparaître complètement ; on voit apparaître les deniers *serrati*. De 89 à 54, on voit les deniers frappés par les insurgés de la Guerre sociale ; la loi Plautia-Papiria donne lieu à une émission considérable ; la pièce d'un sesterce et demi est mise en circulation au type du victoriat supprimé depuis longtemps; ajoutons que les types monétaires font allusion à des évènements contemporains. De 51 à 44, les triumvirs inscrivent le nom de leur fonction, les *imperatores* multiplient leurs émissions, l'atelier de Rome ne frappe plus de bronze. De 44 à 27, César met son effigie sur la monnaie et son exemple est imité par Lépide, Marc Antoine, Pompée, etc. ; aux triumvirs succèdent les quatuorvirs. Enfin, de 27 à 4, Octave prend le nom d'Auguste, la monnaie de bronze reparaît à Rome et à la fin de cette période les triumvirs cessent de signer les monnaies.

A partir de la troisième période, M. B. propose un ordre chronologique pour les magistrats monétaires, et il reconnaît lui-même que cette partie de son travail est incertaine sur plusieurs points ; c'est là, et aussi sur l'explication de certains types, que les chercheurs ont encore à

exercer leur sagacité. M. B. aurait peut-être facilité le travail de ceux qui viendront après lui en indiquant par un signe particulier les personnages dont la date est certaine; dans un pareil classement, le style, l'aspect du métal, sont des indices précieux. M. de Salis, il y a quelques années, s'était occupé du classement chronologique des noms des magistrats monétaires; d'après ses notes, ses appréciations ne concordent pas toujours avec celles de M. B.; il aurait été nécessaire que ce dernier exposât les bases de son système qui, pour le moment, paraissent devoir être acceptées de confiance. Le travail de M. B. est très utile, semble rédigé avec une critique sévère, mais il est encore très discutable sur plusieurs points.

Après ces long prolégomènes, nous arrivons au corps même de l'ouvrage, c'est-à-dire à la description, par ordre alphabétique, des noms de famille, de toutes les monnaies de la République romaine. Dans cette partie de son œuvre, M. B. a coordonné tout ce que les textes classiques apprennent sur chacune de ces familles; l'archéologue, le numismatiste et l'épigraphiste ont dans ce livre un recueil indispensable à consulter. Eckhel avait fait un commentaire très court; Mionnet s'était contenté d'un catalogue descriptif sans aucune note; Cohen, numismatiste consommé au point de vue pratique, s'occupait peu d'érudition. Nous avons donc entre les mains, aujourd'hui, un *Corpus* qui jusqu'ici manquait dans les bibliothèques.

Les familles comprises dans ce premier volume sont au nombre de 81, de Aburia à Itia. Si nous en comparons la liste avec l'ouvrage de Cohen, nous constatons deux nouvelles familles, *Fabrinia* et *Gargilia*, celle-ci substituée à *Carvilia*. En revanche, nous ne trouvons pas les familles *Caesina, Duillia* et *Fabricia*. Est-ce une omission involontaire ou volontaire, M. B. nous l'apprendra dans le second volume.

Nous espérons que, dans ce second volume, M. B. consacrera un chapitre spécial aux imitations des monnaies de la République, frappées hors du territoire romain, en Gaule, en Germanie, etc. Déjà à propos des deniers de L. Hostilius Saserna, il a touché à un point qui intéresse l'histoire de la Gaule; dans cette même région, on remarque, avec la légende DRVCCA, un revers qui rappelle celui de Manius Acilius; le droit des deniers de Fufius Calenus est copié sur des monnaies attribuées à la Pannonie. Il est facile de multiplier la liste de ces rapprochements utiles à constater pour chercher s'il ne peut pas en résulter quelques indications précieuses au point de vue du classement chronologique.

M. B. n'a pas donné de planches; il a préféré intercaler les dessins des monnaies, dans le texte, au fur et à mesure qu'il les décrit; je crois que les lecteurs approuveront cette modification qui offre le grand avantage de voir le type dont il est question sans avoir la peine d'aller le chercher à la fin du volume. Les gravures sont généralement bonnes, comme étaient celles de l'ouvrage de Cohen: néanmoins, nous avons

remarqué que, parfois, la description ne concordait pas complètement avec le dessin; je crois que la description, dans ce cas, est toujours exacte. Nous avons aussi remarqué quelques imperfections qui sont du fait de l'imprimeur plutôt que de l'auteur. On ne saurait trop veiller au côté typographique pour des ouvrages de ce genre dont l'un des mérites est d'arriver à la correction la plus scrupuleuse. Ce sera à voir dans la seconde édition, car des livres de cette valeur sont nécessairement réimprimés; ils sont tellement utiles qu'une première édition doit être assez promptement épuisée.

En terminant ce rapide aperçu, dans lequel j'ai dû paraître un peu méticuleux, il me reste à féliciter M. Babelon et ses éditeurs toujours disposés à aider les travailleurs, d'avoir entrepris la publication d'un livre dont ne peuvent se passer ni le numismatiste, ni l'archéologue, ni même le simple collectionneur qui y trouvera des indications sûres sur la valeur des pièces.

Anatole de Barthélemy.

---

157. — **Supplément à la Chrestomatie de l'ancien français**, par L. Constans. Paris, Vieweg, 1886, VI-112 p. in-8.

On avait reproché à M. Constans l'insuffisance des secours que sa *Chrestomathie* offrait aux élèves : il leur donne aujourd'hui la plupart des éclaircissements utiles, sous une forme qui a sans doute des inconvénients, mais qu'il n'était guère possible, en l'état, de rendre meilleure. Il est évident que ce supplément devra être fondu plus tard avec la *Chrestomathie* elle-même : une partie des notes trouvera place au bas des pages, les autres serviront à développer le glossaire ou le tableau grammatical. Nous estimons que M. C. fera bien de supprimer les traductions qu'il donne aujourd'hui des textes les plus anciens : les notes et le glossaire doivent suffire pour l'explication de tous les textes; les traductions ont le tort grave de favoriser les préparations hâtives et superficielles. Nous nous bornerons à ces réserves générales. Les vices d'exposition ou les erreurs de détail, que nous pourrions signaler dans telle ou telle partie du supplément, disparaîtront certainement dans la refonte de la *Chrestomathie*, qui ne peut manquer d'être prochaine.

L. Clédat.

---

158. — **Les archives de la ville de Honfleur.** Notes historiques et analyses de documents extraites des archives communales et publiées en vertu d'une délibération du conseil municipal du 14 juin 1884, par Charles Bréard. Paris, Picard, 1885. In-8 de LXIV-421 pages. (Première partie).

Je regrette fort, au milieu des jugements favorables qui ont accueilli l'ouvrage de M. Bréard, de me trouver dans la nécessité de faire de

formelles réserves : le livre a le tort grave d'avoir été rédigé par un érudit, peu au courant des travaux d'archives, qui n'a pas su — ou n'a pas voulu — faire purement et simplement un inventaire sommaire. J'en ai vainement cherché la raison. Pourquoi s'être tenu à l'écart de la grande collection officielle publiée sous la direction du ministère de l'Instruction publique, et pourquoi avoir publié dans un format et dans des modes différents ? — Pourquoi, après avoir suivi le cadre imposé par la circulaire officielle de 1857, l'auteur s'en est-il écarté : par exemple, dans la série AA, 2e liasse du carton n° 1 (page 47), des documents appartiennent à d'autres séries : CC (Rôle de deniers de 1588), EE (Etat de l'artillerie de Honfleur), FF (Sentence capitale), HH (Hôpital et maison-Dieu. Peste), etc. — Pourquoi d'ailleurs ne pas avoir suivi l'ordre sériaire : la comptabilité communale s'arrête (p. 297), à 1690, et l'auteur passe de suite à la série EE, rejetant au tome 2 la suite de la comptabilité. Pourquoi ? De même la série GG s'arrête p. 346 avec la fin de l'état civil et l'on passe à la série II en laissant de côté, pour l'heureux tome 2, les registres de confréries de charité qui appartiennent cependant à la même série GG et devaient suivre immédiatement. Pourquoi ? — Pourquoi s'est-on contenté de numéroter seulement les cartons ? On pouvait, à la rigueur, le faire, comme aux archives de Chalon, mais à la condition expresse, absolue, de numéroter également les articles (AA. 1, 2, etc.). La série GG ne porte même aucun numérotage. Pourquoi ? — Pourquoi, à côté de certains documents longuement analysés, en est-il qui sont indiqués avec une brièveté, une concision vraiment désespérantes ? Voir, par exemple, pages 311, 313, 314, 315. N'y avait-il rien d'intéressant à signaler dans les documents qui se cachent véritablement un peu trop sous les titres discrets qui suivent : « Actes de propriété. Contrats de vente, de construc-« tion, de radoub et d'équipement. 1681-1790. 16 registres ». « Pièces « de procédure. 36 liasses. » Procédures entre qui ? à quel sujet ? Leur analyse aurait avantageusement remplacé bien des détails du trop long inventaire de 1746, qui encombre les 39 premières pages du volume. « Visite de navires, procès-verbaux 1745-1776. 1 liasse et 31 registres ». « Rôles d'équipages 1713-1790. 3 liasses composées de 500 rôles d'é-« quipage environ et non classées. »

Non classées. Voilà un mot à retenir. Le « classement » préliminaire n'est pas achevé, et M. B. a certainement eu le tort d'imprimer avant d'avoir terminé le travail. En parlant de la correspondance des princes, intendants et gouverneurs (qu'il eût fallu laisser dans les dossiers respectifs), M. B. écrit (p. XII) : « Cette série est incomplète ; nous nous « proposons de l'accroître au fur et à mesure que le *triage nous fera « découvrir* de nouveaux documents. Elle sera donc l'objet d'un sup-« plément dans la seconde partie. » Il fallait évidemment commencer par faire le triage de tout le dépôt.

C'est donc une œuvre hâtive, incomplète, qui se présente au public.

Je n'en veux pas plus dissimuler les qualités que les défauts (il eût été bien facile de les faire disparaître avant l'impression), et je suis heureux de constater que, malgré toutes ces critiques, M. B. a rendu un réel service à l'histoire locale. L'introduction renferme des détails sur l'administration et la comptabilité communales, l'amirauté de Honfleur, et donne les listes des gouverneurs, lieutenants et maréchaux depuis 1449, des maires depuis 1694, des lieutenants de maire de 1703 à 1724, des ménagers ou échevins depuis 1550, des lieutenants de l'amirauté depuis 1550 jusqu'à la Révolution. Quant aux archives elles-mêmes, sans former un dépôt remarquable, elles présentent une bonne collection d'utiles documents : les lettres-patentes et arrêts concernant l'exemption des tailles concédée à la ville par les rois de France depuis Charles VII (1459), les délibérations remontant à 1550, longuement et minutieusement analysées (pp. 67-264), les comptes des deniers remontant à 1581, les papiers des amirautés de Honfleur et de Touque (XVIIe et XVIIIe siècles), les registres des 4 paroisses de Honfleur ; 1,157 aveux ou actes de foi et hommage se rapportant à 41 fiefs provenant de versements faits lors de la Révolution et dont la vraie place serait, comme pour les amirautés, aux archives départementales ; les papiers d'Antoine Boüet de Martange, maréchal de camp et lieutenant-général, confident et secrétaire de Xavier de Saxe. Il y a certes là un abondant recueil de matériaux — difficile à consulter à cause des nombreuses lacunes de la table : des 10 noms d'hommes de la page 130, aucun n'y figure — mais l'intérêt même du dépôt, les renseignements nouveaux qu'il offre, font regretter plus vivement que l'auteur se soit volontairement privé de nous mettre entre les mains une œuvre permettant d'en tirer tout le parti désirable.

Ce n'est pas seulement pour son livre, c'est aussi pour la collection officielle que M. Bréard aurait dû rédiger un inventaire régulier. Il aurait eu l'honneur d'être le premier à combler une lacune regrettable, fâcheuse, car le département du Calvados, comme d'ailleurs les quatre autres départements de Normandie, n'est représenté que par son absence dans la collection des Inventaires des Archives Communales et Hospitalières dont la liste a tout récemment été publiée par l'*Annuaire des Bibliothèques et des Archives.*

Armand Bénet.

---

159. — **Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française**, publié sous les auspices de la commission des archives diplomatiques au ministère des affaires étrangères. Suède, avec une introduction et des notes, par A. Geffroy, membre de l'Institut. Paris, Alcan, 1885. In-8, CII et 516 p. 20 fr.

La publication de ce recueil ne pouvait être confiée qu'à l'auteur de l'*Histoire des États scandinaves* et de *Gustave III et la cour de France*,

et, comme on devait s'y attendre, M. A. Geffroy s'est acquitté de sa tâche avec le soin le plus scrupuleux et le savoir le plus étendu. Ce volume, le deuxième de la collection, est un excellent travail qui mérite tous les éloges, tant pour le texte même des *Instructions* que pour l'étude historique qui le précède et les notes qui l'accompagnent.

Le texte renferme les instructions données par nos ministres des affaires étrangères aux ambassadeurs de France en Suède. On remarque tout d'abord l'instruction donnée en 1652 à Chanut et en 1654 à d'Avaugour pour resserrer l'alliance; les mémoires de Lionne destinés au chevalier de Terlon (1662-1665) et qui prescrivent d'entretenir, suivant le plan du ministre danois Annibal de Sehested, des rapports égaux avec la Suède et le Danemark; un mémoire du même ministre adressé à Arnaud de Pomponne, collaborateur de Terlon (1665). En 1671, c'est Pomponne, envoyé à Stockholm pour la seconde fois, qui rédige ses propres instructions; il doit engager la Suède, malgré la triple alliance, contre les Provinces-Unies et lui faire prendre dans son duché de Brême une attitude menaçante en face de l'empereur et de l'empire. Pomponne, nommé ministre des affaires étrangères à la mort de Lionne, n'a que le temps d'arrêter les articles d'un futur traité, mais il a conclu, selon le mot de Saint-Simon, cette fameuse ligue du Nord, si utile à la France en 1671, et Courtin achève la négociation par le traité du 14 avril 1672. Le marquis de Feuquière, successeur de Courtin, « doit se préparer à trouver une jalousie secrète de la grandeur de la France établie dans les esprits » ; on compte avec raison qu'il saura « assurer la Suède contre les appréhensions qu'elle pourrait concevoir » (p. 137). Mais après Feuquière qui part de Stockholm en 1682, la Suède s'irrite des conquêtes accomplies en pleine paix par Louis XIV, et jusqu'en 1691, c'est-à-dire pendant dix ans, le roi de France ne daigne pas envoyer à son ancien allié un ministre de premier rang. Le séduisant marquis de Béthune meurt quelque temps après son arrivée, sans avoir eu son audience publique (1692). Le comte d'Avaux réussit à gagner le comte Piper, favori de Charles XII, et à signer un traité réciproque pour dix ans (19 juillet 1698). Le comte de Guiscard, qui remplace d'Avaux en 1699, reçoit une instruction qui retrace avec grand détail les difficultés existantes entre les deux couronnes, et, comme lui, Bonnac, Ricous, Besenval s'efforcent d'amener Charles XII à une action commune, à une alliance déclarée avec la France. On sait les revers du roi de Suède ; il est assiégé dans Stralsund en 1715 ; un ambassadeur français, le comte de Croissy, s'enferme avec lui dans la place. L'instruction donnée à Croissy par son frère Torcy est une des plus belles du volume et résume avec une singulière vigueur la plus grande partie du règne de Charles XII (p. 248-276); c'est un précis net et saisissant, digne, en certains endroits, d'être rapproché du *Charles XII* de Voltaire. L'instruction dressée le 7 mars 1717 pour le comte de la Marck est également très importante pour l'histoire, car elle donne un excel-

lent résumé des efforts que fit l'infatigable comte de Görtz auprès de la cour de France pour obtenir la paix du Nord (p. 281). Le mémoire rédigé pour le comte de Brancas en 1725 lui recommande une extrême discrétion dans un pays ruiné pour longtemps par les folies héroïques de Charles XII, et démêle avec une sagacité merveilleuse les périls qui menacent la Suède au-dedans et au-dehors; Brancas se conforme à ce programme et l'instruction remise à son successeur Casteja retrace la conduite prudente et sage qu'il a su tenir (p. 324-335). Comme ses prédécesseurs, le comte de Saint-Severin est chargé de se tenir sur la réserve, de ne promettre aucun subside, d'arrêter les progrès de l'influence anglaise, et il conclut avec la Suède un traité d'alliance et de subsides (10 novembre 1738), confirmé après son départ par le marquis de Lanmary. Lorsqu'éclate la guerre de Sept-Ans, le marquis d'Havrincourt, exécutant les instructions de Bernis, prouve à la Suède qu'elle doit « sentir l'importance de l'objet et du moment » (p. 390), et, en effet, un corps suédois prend part à la lutte. Après la paix, en 1766, s'ouvre, — ainsi que dit M. G. dans son introduction (p. xcvii) — une dernière campagne de la diplomatie française, campagne dont l'objet est précis, la marche prudente et continue, le résultat heureux et utile. Il s'agit de fortifier en Suède la royauté pour prévenir une anarchie ou même un démembrement qu'espèrent et que préparent la Russie, la Prusse et le Danemark (mission de Breteuil, du comte de Modène, du comte de Vergennes qui arrange avec Gustave III la journée décisive du 19 août 1772, du comte Dusson à qui Vergennes, devenu ministre des affaires étrangères, trace, dans son instruction, un intéressant tableau de l'Europe et de la Suède, du marquis de Pons qui doit chercher à détourner d'une guerre contre la Russie un prince connu par « son ardeur pour la célébrité » et par « son désir de figurer dans les grands évènements de l'Europe (p. 471-472).

M. G. a mis au bas des pages les notes les plus indispensables et relié les instructions les unes aux autres par de courtes notices. Il a rejeté à la fin du volume des notes additionnelles, parmi lesquelles on remarquera trois lettres ou mémoires du comte de Görtz, une note inédite sur sa condamnation et une dépêche sur son exécution. Il promet pour un volume suivant, celui des instructions pour le Danemark, des listes diplomatiques montrant la succession chronologique des agents français à Stockholm et à Copenhague. L'ouvrage se termine par la table alphabétique des noms qu'il contient.

Il reste à parler de la remarquable introduction que M. G. a mise en tête du volume. C'est un des meilleurs morceaux d'histoire moderne que nous connaissons. M. G. y retrace à grands traits, en une centaine de pages, les relations diplomatiques entre la Suède et la France de 1648 à 1789. Il montre que nos rois envoyaient à Stockholm des ambassadeurs du premier mérite, actifs, durs à la fatigue, suivant Charles Gustave à la chasse à l'ours et sur les glaces du Belt, allant chercher

Charles XII dans la tranchée et parmi les balles, mal payés du reste et néanmoins intègres, représentant le monarque avec éclat et fierté, estimés de leurs contemporains pour leur caractère ou leur esprit; « pour combien ne doit-on pas compter la part que prirent de tels diplomates au prestige et à l'autorité du nom français [1]? » Il explique comment Louis XIV, s'alliant à la Suède, « avait su envelopper la Baltique, l'empereur et l'Allemagne, contrebalancer dans le Nord l'Angleterre et la Hollande, contenir pour un temps la Russie et la Prusse ». Il reconnaît très justement les obstacles que le tempérament emporté de rois tels que Charles-Gustave et Charles XII mit aux sages combinaisons de nos négociateurs. Il fait voir dans la Révolution de 1772 une œuvre toute française, car ce fut à Versailles qu'on donna les subsides et conseilla les démarches, ce fut de Versailles qu'on veilla sur Gustave III et ses ennemis. Tous les lecteurs sérieux remercieront M. Geffroy de ce beau volume qui est, pour nous servir de sa propre expression, tout à l'honneur de notre vieille diplomatie, « de laquelle une triste expérience nous a trop bien appris à ne pas médire. »

A. Chuquet.

---

160. — **The man of feeling** by Henry Mackenzie; Cassell's national library, edited by professor Henry Morley. Londres, 1886, un vol. in-16; XIII-191 pp. Prix 3d.

On s'était souvent plaint en Angleterre de ce que les classiques nationaux n'avaient jamais été publiés à aussi bas prix que le permettent les moyens actuels d'impression à grand nombre. Il y avait des bibliothèques à un shilling, mais rien de semblable à notre « Bibliothèque nationale » à vingt-cinq centimes, qui permet au plus pauvre artisan de connaître les œuvres des auteurs célèbres de son pays et même de l'étranger. Cette lacune avait été fréquemment signalée : ce n'était pas que tout fut à imiter dans notre « Bibliothèque ». Le papier et l'impression des volumes sont exécrables, les textes sont publiés sans aucune critique, les traductions d'ouvrages étrangers sont des pires que compte la librairie française si riche pourtant dans ce genre de curiosités. Toutefois l'idée fondamentale est excellente et c'est cette idée que nos voisins viennent de s'approprier.

La nouvelle collection anglaise s'appelle comme la nôtre « Bibliothèque nationale ». Elle est publiée par M. Henri Morley, bien connu par ses nombreux ouvrages de vulgarisation, un de ces hommes pour qui le culte des lettres est véritablement une religion. C'est là assurément une grande qualité, surtout pour la tâche spéciale à laquelle

---

1. Citons, en passant, une lettre curieuse de Christine à Chanut, après le meurtre de Monaldeschi, p. XXXI-XXXII.

M. M. s'est voué, qualité bien faite pour lui gagner les sympathies et, quand besoin est, l'indulgence.

Au point de vue matériel, la série qu'il imprime en ce moment est très supérieure à la nôtre, et, dans une œuvre pareille, le point de vue matériel n'est pas sans importance. Le prix de chaque volume est de 3[d], trente centimes, ce qui n'est pas plus cher pour un Anglais qu'un ouvrage de 25 c. pour nous. Au lieu de ces ternes petits livres, tristes d'aspect, aux pages non coupées, aux lettres grasses et laides à voir, livres mal tenus, mal habillés, qui composent la Bibliothèque française, nos voisins auront des publications imprimées avec des types nets, ne fatiguant pas le regard, aux marges proprement rognées, vêtus d'une couverture décente. Etant donné que ces livres sont faits pour figurer surtout sur les tables des ménages les plus pauvres, chez l'homme qui travaille de ses mains, chez l'ouvrier et le paysan, il n'est pas indifférent que, par son extérieur même, l'ouvrage rappelle des idées d'ordre et de correction. Par son idée fondamentale et par son exécution matérielle, l'œuvre de M. M. est donc fort méritoire.

Elle le deviendra davantage encore si — et nous nous plaçons maintenant au point de vue intellectuel — il veut bien renoncer à certaines habitudes d'esprit singulières, et dans une entreprise pareille, assurément fâcheuses. La publication d'une bibliothèque semblable, imprimée à un nombre énorme d'exemplaires, faite pour répandre dans les couches profondes de la nation la connaissance des grandes œuvres de la littérature du pays, est chose des plus sérieuses : aucune production ne doit y être admise sans réflexion et sans qu'il soit bien certain qu'un avantage quelconque en résultera pour la multitude des lecteurs. Car on ne s'adresse plus aux curieux, au petit nombre des lettrés, mais à la foule, et l'œuvre a forcément un caractère philanthropique autant que littéraire. Rien n'est donc plus déplacé que l'insertion, dans la série, de productions médiocres, précédées d'observations railleuses, sur leur manque de valeur et sur le ridicule de l'idée qui les a inspirées. Si elles méritent la raillerie, pourquoi en multiplier ainsi les exemplaires? Réservez votre réimpression pour une série destinée aux lettrés, et plaisantez avec eux, s'il vous convient, d'une œuvre qui n'est que curieuse. Mais dans une bibliothèque populaire, c'est une grave faute d'oublier ce point capital, savoir que le livre n'aura que des lecteurs de bonne foi. Ne leur imposez donc pas (et vous les leur imposez, car ils vous achèteront sans savoir) de livre dont vous entendez qu'ils se moquent en les lisant ; ils ne se moqueront pas, ils seront dupes, et vous aurez joué à leur égard, à l'encontre de votre dessein, un rôle cruel.

Telles sont les conditions dans lesquelles se présente le *Man of feeling*, ouvrage de bien médiocre valeur et dont il n'était guère utile de faire revivre l'ancienne réputation injustement avantageuse. L'histoire des désenchantements de Harley, toujours déçu comme Rasselas, mais avec toutes les différences qui séparent l'école du sentiment de l'école

de la sensiblerie; de Harley, que tout le monde trompe, qui n'ose avouer sa passion à la jeune fille selon son cœur et qui au moment où celle-ci lui déclare l'aimer, s'évanouit et rend l'esprit, est si peu attachante que son titre *The man of feeling*, (l'homme sensible), se traduirait très bien en français par *Le Niais*. C'est là une *curiosité* de la littérature, ce n'est pas une *œuvre*.

M. M. le sait et le dit; c'est avouer son tort d'avoir placé cette nouvelle dans sa collection. Il plaisante dans son introduction des goûts « français » que Mackenzie a voulu flatter en écrivant son roman : c'est donner au lecteur peu instruit une idée singulièrement étroite, pour ne pas dire fausse, des préférences d'un public que charmaient les récits de Voltaire. Ajouter comme preuve d'un succès tout spécial en France que la nouvelle de Mackenzie a été traduite dans notre langue, c'est laisser supposer au lecteur sans instruction que Swift, Fielding, Smollett et les grands romanciers peu « sensibles » du même siècle auraient moins plu chez nous et n'auraient pas été traduits. Enfin c'est choquer le bon sens autant que le bon goût que de donner une « table des larmes » *(chokings etc. not counted)*, table à laquelle deux pages sont consacrées. Des appels pareils à notre raillerie sont, en vérité, cruels. Le livre est fait pour la foule qui le prendra au sérieux; l'introduction semble s'adresser aux lettrés qui sont invités à en rire; la remarque du brave Stumpy du *Luck of Roaring camp* revient à la mémoire : « It ain't my style to spoil fun, boys; but it strikes me that this thing ain't exactly on the squar. It's playing it pretty low down on this yer baby to ring in fun on him that he ain't going to understand. »

Sans doute, si la collection n'est pas destinée principalement au public que nous croyons, ces remarques n'ont plus leur raison d'être : mais alors, la collection non plus, et elle ne serait alors qu'une entreprise commerciale sans intérêt. Nous sommes bien persuadés qu'il en est différemment.

Il semble, par les témoignages publiés à la fin du volume, que le choix des ouvrages promis pour faire partie de la série, choix dont l'importance est si grande, ait été généralement loué. Il nous paraît cependant qu'il y ait à faire bien des réserves; elles seraient inspirées par le sentiment même qui a dicté les précédentes. L'urgence d'une réimpression à grand nombre de morceaux choisis de Bolingbroke, ce tard venu de la querelle déiste, était loin de se faire sentir. Il en est de même pour la publication du *Château d'Otrante*, de Walpole, simple curiosité littéraire, sans valeur artistique et sans autre mérite que de marquer une date, c'est-à-dire, sans mérite que la foule puisse reconnaître et apprécier.

L'idée fondamentale de la bibliothèque étant très bonne et son exécution matérielle très satisfaisante, il suffira, en somme, à M. Morley pour faire une œuvre vraiment utile, de ne pas s'écarter de sa propre donnée.

J. J. Jusserand.

161. — **Bibliographie italico-française universelle** ou Catalogue méthodique de tous les imprimés en langue française sur l'Italie anc. et mod. depuis l'origine de l'imprimerie (1475-1885), par Joseph Blanc, ancien libraire. Vol. Ier. Rome, Eglise, Italie. H. Welter, 1886. In-8 de 1038 col. Prix des deux vol. : 30 fr.

Nous déclarons n'être pas aussi convaincus que M. Blanc de l'utilité de son travail. Sans doute, il y a grand intérêt à réunir en bibliographies distinctes les matériaux des études spéciales, et, à ce titre, une bibliographie complète des choses italiennes est appelée à rendre de très grands services ; mais, en se bornant aux imprimés en langue française, l'auteur en rendra infiniment moins. L'ouvrage mérite néanmoins d'être signalé. Le premier volume comprend trois grandes divisions : *Rome* (classique), *Eglise, Italie*, subdivisées en 25 chapitres, dans lesquels il sera facile de se reconnaître avec les tables promises pour le second volume. Malheureusement, l'auteur a fait entrer dans son cadre l'antiquité romaine ; si l'Italie du moyen âge et l'Italie moderne se touchent de fort près, on pouvait très bien laisser de côté l'Italie antique. Cela surcharge inutilement l'ouvrage et les personnes qui voudront être renseignées dans ce domaine s'adresseront toujours à des répertoires plus précis et moins complets. C'est en effet une dangereuse richesse bibliographique que d'avoir à sa disposition des titres comme ceux-ci : Lhomond (Ch. Fr.), *Abrégé de l'histoire des hommes illustres de Rome depuis sa fondation par Romulus jusqu'au siècle d'Auguste, traduit du latin*, etc., etc. Paris, 1794 ; ou encore : Feuilleret, *Les Romains en Afrique ; les guerres puniques*, Limoges, Ardant, in-8°, 1864 ; 2e éd., 1884. On tremble à la pensée des infortunés savants étrangers qui, de peur d'être insuffisamment informés, feront chercher dans toute la France les livres qui servent aux distributions de prix des écoles primaires. — Pour la période moderne, le même encombrement se produit. Rédigée dans le but d'être utile aux travailleurs, cette bibliographie pouvait être réduite d'un tiers.

Beaucoup d'indications font double emploi ; par exemple, M. B. dans ses *addenda* signale *Les Normands en Italie* de M. Delarc ; ils sont déjà à la colonne 623 ; le *Raphaël* de M. Müntz est à la col. 762 et à la col. 834 (avec 720 pp. pour 714 et 1885 pour 1886). Le lecteur ne se plaindra pas toujours de ces répétitions ; mais les erreurs de fait le trouveront moins indulgent : col. 316, les *Etudes critiques sur Properce*, par F. Plessis, deviennent *Etude* par Duplessis ; col. 780, *Zacharias Calliergi* est transformé en *Sacharias Calbiergi* ; etc. On doit louer l'habitude de placer la date à la fin de chaque article, après les indications d'éditeur, de lieu et de format ; c'est fort clair pour la lecture. Je signale à l'auteur quelques omissions reconnues au passage ; dans les biographies, l'*Essai sur Calvus*, par F. Plessis, Caen, 1885 ; dans la littérature italienne, *Francesco da Barberino*, par A. Thomas ; dans les beaux-arts, *Lettre sur la Vierge de Sainte-Claire par Raphaël*, par Mgr Farabulini ; Paris, 1878, et *Sabba da Castiglione*, par E. Bon-

naflé; dans les romans, *Ariadne*, par Ouida. Espérons que M. Blanc n'oubliera pas de consulter les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École de Rome; en attendant, il n'a rien indiqué des travaux de ce recueil, dont beaucoup intéressent directement l'histoire et la littérature italiennes. Le second volume, annoncé pour le mois de juillet, rendra probablement plus de services que le premier; l'auteur doit y faire le dépouillement, au point de vue italien, des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, et des principales revues et collections françaises; on ne multipliera jamais trop les répertoires de ce genre.

P. de Nolhac.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Félix Alcan met en vente une édition classique des seize premières lettres de Sénèque à Lucilius par M. Lionel Dauriac, professeur à la Faculté de Montpellier. Ces lettres sont précédées d'une étude pleine de mouvement sur la morale stoïcienne (ou plutôt stoïque, car Kant et Vallier y figurent aussi bien que Zénon et Chrysippe), d'une notice biographique et d'un argument analytique. Elles sont accompagnées de notes explicatives et suivies d'éclaircissements et de sujets de dissertations. M. Dauriac, qui est philosophe, a eu le bon esprit de ne pas vouloir se donner un faux air de philologue. Reste à savoir s'il ne serait pas désirable que tout éditeur d'un texte ancien fut philologue en réalité. C'est une question que M. Dauriac soulève lui-même, p. 29, et sur laquelle la *Revue critique* s'est plusieurs fois prononcée énergiquement. Le texte adopté est celui de Haase. Les notes servent surtout à élucider les idées philosophiques, non sans s'arrêter cependant à quelques-unes des expressions qui pourraient embarrasser les jeunes lecteurs auxquels l'ouvrage est destiné..., et de plus avancés.

— M. Ed. Bondurand, archiviste du Gard, a fait paraître le texte de 1367 des *Coutumes de Lunel* (Paris, Picard. In-8°, 47 p., 2 fr. 50.) Ces coutumes sont inédites et ne comprennent pas moins de quatre-vingts articles. Elles sont en latin et plus intéressantes pour l'histoire des mœurs que pour celle du droit municipal. Elles s'occupent surtout de police, d'usages locaux, et on y trouvera des renseignements sur certaines professions, sur les impôts, les ponts à péage, les armes défendues, l'hygiène publique, le poids du fil, les femmes de mauvaise vie et les ruffians, le petit commerce, les mesures, les jeux, la chasse, les truands, ribauds et crocheteurs, le marché, le bétail, la sauvegarde du droit de propriété, les denrées diverses, les barbiers, le prix des lits d'auberge, les vêtements non permis aux courtisanes, etc. M. Bondurand a donné un numéro à chaque article de ces coutumes et l'a fait précéder d'un sommaire en français. Il annote le texte et rapproche les passages les plus saillants d'autres textes coutumiers, ceux de Montpellier, Alais, Nîmes et Arles, surtout de cette dernière ville dont l'influence sur le texte de Lunel est évidente en beaucoup d'endroits.

— Sous le titre *La question du calendrier en Allemagne*, M. E. Charvériat, a fait tirer à part une étude qu'il avait lue à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, dans la séance du 30 mars 1886; il présente, dans cette brochure de 22 pa-

ges, un clair aperçu de la réforme du calendrier et des difficultés que souleva son introduction dans l'Empire; il montre en même temps les erreurs qu'a causées la coexistence des deux calendriers et en donne des exemples.

— M. TAMIZEY DE LARROQUE a fait tirer à part les *deux testaments inédits* qu'il avait publiés dans le tome VII du « Bulletin critique », p. 194-197; l'un de ces testaments est celui d'Alexandre Scot (1616), l'autre, celui de Jean-Jacques Bouchard (1661); ces documents, provenant de deux érudits qui furent, celui-ci transplanté de Paris à Rome, et celui-là d'Ecosse en France, renferment nombre de renseignements nouveaux sur Scot et sa famille, sur Bouchard et ses amis.

GRANDE-BRETAGNE. — M. Ivan PAVLOVITCH vient de faire paraître à Londres, sous le titre : *The better government for the United Kingdom* une brochure de douze pages dans laquelle il propose pour la question irlandaise une solution plus générale et plus radicale encore que celle de M. Gladstone.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 juillet 1886.

L'Académie procède au choix d'un lecteur pour la séance annuelle des cinq Académies, le 25 octobre prochain : M. Alexandre Bertrand est désigné.

M. Schlumberger rend compte du concours ouvert pour le prix Bordin, sur la numismatique de l'île de Crète. Un seul mémoire a été présenté; la commission ne l'a point trouvé suffisant. Elle ne décerne pas le prix et accorde à l'auteur, à titre d'encouragement, une récompense de 2,500 fr.

M. P.-Charles Robert analyse devant l'Académie l'introduction d'un travail manuscrit considérable dans lequel M. L. Maxe Werly, de Bar-le-Duc, s'est attaché à reconstituer par les noms des lieux-dits l'état ancien du Barrois aux différentes époques de son passé. Par un choix d'exemples variés, M. Robert montre combien le travail de l'auteur est précieux pour l'histoire des forêts, du domaine féodal, des voies anciennes, des sanctuaires de dévotion, des refuges et lieux fortifiés et des anciennes habitations.

M. d'Arbois de Jubainville lit le rapport de la commission du prix Delalande-Guérineau. L'Académie avait décidé que ce prix serait décerné cette année au meilleur ouvrage dans l'ordre des études du moyen âge. Aucun des ouvrages déposés n'a été jugé digne du prix. Sur l'avis de la commission, l'Académie proroge le concours à l'année prochaine.

M. Dieulafoy annonce le retour de la mission d'exploration archéologique en Susiane, à la tête de laquelle il a été placé. Il se réserve de faire connaître en détail, dans une prochaine communication, les résultats obtenus. Il se borne à dire que ces résultats ont une grande importance et que la mission a exploré dans toutes ses parties le palais des rois Artaxerxès et Darius, à Suse.

M. Barbier de Meynard lit un fragment d'un mémoire étendu sur l'histoire ottomane. On a tort, dit-il, de ne voir dans les historiens turcs que de simples chroniqueurs secs et dénués de sens critique. On rencontre souvent chez ces historiens des vues pénétrantes sur les causes de la grandeur de la Turquie au XVe siècle et de sa décadence moderne. Ce sont des considérations de cette nature que M. Barbier de Meynard leur emprunte et qu'il développe pour son compte.

Il passe en revue les institutions militaires et féodales de la Turquie et insiste sur la force que l'Empire trouva, au début, dans la sévère discipline des janissaires. D'autre part, l'organisation des fiefs connus sous les noms de *zyamet* et de *timar* contribua beaucoup à la prospérité de l'État naissant, en lui fournissant les meilleurs auxiliaires de son armée régulière. Mais, sous le règne en apparence glorieux de Soliman Ier (1495-1566), se montrent déjà les premiers symptômes de la décadence. Les courtisans et les créatures du palais impérial commencent à envahir les premières charges de l'État. Le recrutement des Janissaires, jadis limité par des prescriptions rigoureuses, devient pour les officiers supérieurs et pour les ministres une source de profits illicites; la corruption et la révolte s'introduisent dans cette milice, qui s'était rendue, pendant un siècle et demi, si redoutable à l'Europe. C'est du règne de Soliman Ier que datent l'accroissement du luxe, la corruption des mœurs

politiques, la vénalité des fonctions publiques et l'affaiblissement de l'esprit militaire. Il y eut ensuite, il est vrai, un temps d'arrêt dans la chute, grâce à l'énergie du sultan Mourad IV et au sage gouvernement de trois ministres, les Kuprulu, qui furent pour la Turquie ce que Sully, Colbert et Louvois furent pour la France. Mais, après eux, le travail de décomposition politique et sociale ne fit que se poursuivre avec une rapidité effrayante. Il fallut l'incroyable série des désastres qui remplissent l'histoire de l'empire ottoman dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle pour réveiller le sentiment public en faveur d'une réorganisation complète. Pourtant, par une contradiction singulière, l'introduction d'un ensemble de réformes empruntées à l'Europe, et connues sous le nom de *nizam-djedid*, ne fit qu'augmenter le mécontentement général, en rendant encore plus lourdes les charges du trésor.

On sait avec quelle vigueur Mahmoud II sut se débarrasser de ses plus dangereux ennemis, en 1826. Cette date, celle de la sanglante extermination des janissaires, marque l'époque à laquelle s'arrêtent les historiens ottomans. Mais les considérations qui les obligent à garder le silence n'existent pas pour la critique européenne.

M. Barbier de Meynard examine la nature et la portée des emprunts faits par la Turquie à la civilisation occidentale ; il en montre le caractère superficiel et les dangers. Il se demande ensuite si la suppression des janissaires n'a pas été plus funeste qu'utile à l'existence de l'empire. Sans doute cette milice s'était rendue insupportable par ses excès et son orgueil, mais, en la détruisant, on anéantissait nécessairement du même coup l'esprit de prosélytisme armé qui a été toujours un des grands ressorts de la puissance musulmane.

Toutefois, ajoute en terminant l'auteur, quelle que soit l'heure du dénoûment inévitable, la monarchie fondée par Osman n'entraînera pas dans sa chute le génie de l'islamisme. Comme compensation de ses pertes irrémédiables en Occident, le Koran trouvera encore un vaste champ d'action dans l'Asie et au cœur de l'Afrique. Là, du moins, il contribuera selon ses forces à la marche en avant de l'humanité ses missionnaires, dit M. Barbier de Meynard, y poursuivront avec succès leur propagande religieuse et commerciale, longtemps encore après que *l'ombre de Dieu sur la terre* (c'est l'un des titres officiels du sultan) aura disparu pour toujours loin du dôme de Sainte-Sophie.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés : — par M. de Rozière : Jules FINOT, *Un complice de Ravaillac arrêté à Bruxelles en 1616* ; — par M. Maury : RABBINOWICZ, *Grammaire de la langue française d'après de nouveaux principes* ; — par M. Schlumberger : L. SOULICE, *Catalogue de la bibliothèque de la ville de Pau : histoire locale* ; — par M. Pavet de Courteille : *Bulletin de la Société académique indo-chinoise de France* : 2[e] série, tome II ; — par M. Delisle : *Recueil de portulans*, publié par Gabriel MARCEL, 1[re] livraison ; — par M. d'Arbois de Jubainville : Achille LUCHAIRE, *Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de Louis le Gros.*

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 23 juin 1886.

M. Bruyerre, inspecteur général adjoint des monuments historiques, fait une communication sur les antiquités du Puy-de-Dôme.

Le temple de Mercure est un des plus anciens monuments de notre histoire nationale : situé sur le sommet du Puy-de-Dôme, à 1,460 mètres au-dessus de la mer, il était dominé par un léger mamelon recouvert de maçonnerie au-dessus duquel s'élevait la statue gigantesque de Mercure, le dieu gaulois par excellence.

Les inscriptions retrouvées datent ces constructions du I[er] siècle de notre ère.

M. Bruyerre développe savamment tous les détails des fouilles pratiquées depuis 1873. Il soumet à la Compagnie nombre de plans, de dessins, de vues en perspective, exécutés avec la plus grande minutie, qui montrent de la façon la plus frappante l'imposante grandeur du site du Puy-de-Dôme. Il entre ensuite dans des considérations historiques qu'il serait trop long de répéter ici, et adjure la Société d'intervenir, par tous les moyens en son pouvoir, afin d'empêcher la détérioration de ces ruines, et de prendre les mesures nécessaires à leur entretien.

Le Secrétaire,
Max. COLLIGNON.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 19 juillet — 1886

162. — **Pentateuchus samaritanus.** Ad fidem librorum manuscriptorum apud Nablusianos repertorum edidit et varias lectiones adscripsit H. Petermann. Fasciculus IV, **Numeri,** ex recensione Caroli Vollers. Berlin, Mœser, 1885, in-8, p. 349-465.

La Version samaritaine du Pentateuque, envisagée tant au point de vue de la langue que de l'exégèse biblique, est de tous les rejetons tardifs de la littérature hébraïque celui qui offre au critique le plus de difficultés. Ces difficultés viennent autant de notre connaissance imparfaite de l'idiome samaritain [1] que des altérations subies par cet idiome pendant les siècles qu'il a traversés pour arriver jusqu'à nous. Le texte hébreu en usage chez les Samaritains présente, comparé avec le texte hébreu massorétique, de notables variantes qui servent parfois à élucider la Version samaritaine, mais, dans la majorité des cas, l'obscurité de cette Version est due à l'ignorance des derniers copistes. Lorsque l'arabe devint la langue usuelle des Samaritains, ceux-ci ne comprirent plus, sans une étude préalable, les monuments de leur ancienne littérature, mais, déjà avant l'islamisme, leur targoum avait dû subir des remaniements. Une Version destinée à rendre intelligible aux masses le texte hébreu reçu, n'avait pas le caractère sacré et immuable de ce texte. Elle devait nécessairement subir l'influence des changements qui se produisaient dans la langue vulgaire. Quand le samaritain cessa d'être parlé, le targoum ne fut pas abandonné; malgré la Version arabe d'Abou-Saïd, il continua d'être étudié, souvent même corrigé, et les mots les plus obscurs furent remplacés par les termes usuels. Des gloses arabes écrites en caractères samaritains étaient d'abord mises à la marge des manuscrits, puis les copistes les faisaient passer dans le texte, à la place du mot expliqué ou à côté de lui. A la faveur de ces gloses, de nombreux arabismes se sont glissés dans la Version samari-

1. Suivant M. Samuel Kohn (*zur Sprache, Literatur und Dogmatik der Samaritaner*, p. 208), la soi-disant langue samaritaine n'est ni une langue propre ni un dialecte spécial de l'araméen, mais simplement l'araméen palestinien vulgaire.

taine qui ne nous est parvenue que dans des manuscrits modernes. Parfois, au contraire, le mot du texte hébreu remplaçait le mot araméen devenu incompréhensible.

En face des difficultés, parfois insurmontables, dont cette Version est hérissée, le critique ne peut prétendre à reconstituer le texte dans son état primitif. Les corrections qu'il proposera ne seront que des hypothèses plus ou moins plausibles; les leçons qu'il choisira parmi les variantes des manuscrits, seront rarement acceptées d'une manière définitive. M. Heidenheim n'a pas cependant reculé devant cette tâche si ardue, mais ses premiers efforts n'ont pas trouvé l'accueil qu'il espérait; le fascicule de sa *Bibliotheca samaritana* contenant la Genèse [1], a été l'objet d'une critique minutieuse de la part d'un des savants les plus compétents en cette matière, qui a montré dans quelle voie incertaine et trompeuse M. Heidenheim s'était engagé [2].

Petermann, en publiant son édition de la Version samaritaine du Pentateuque d'après les manuscrits qu'il s'était procurés à Naplouse, a fait une œuvre plus pratique et plus utile avec des visées moins hautes. Avant lui, cette Version avait été éditée dans les polyglottes d'après un manuscrit moderne et incorrect. Le texte des polyglottes a été réimprimé partiellement à diverses époques; en 1876, M. Adolf Brüll a reproduit en caractères hébreux carrés le texte de la polyglotte de Londres. En 1874, M. John W. Nutt publia, d'après un manuscrit de la Bodléienne d'Oxford, des fragments comprenant une partie du Lévitique et les Nombres. D'autres fragments conservés à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg, examinés d'abord par M. Harkavy, ont été publiés par M. Samuel Kohn dans son mémoire paru en 1876 et cité plus haut. Ceux-ci proviennent de manuscrits triglottes, écrits sur trois colonnes et donnant, en caractères samaritains, dans la colonne de gauche la Version arabe, dans la colonne du milieu la Version samaritaine et dans la colonne de droite le texte hébreu. Aux manuscrits de cette catégorie appartient aussi la triglotte de la bibliothèque Barberini dont Morin et Castle ont donné les variantes et que M. Heidenheim a utilisée pour sa *Bibliotheca samaritana*.

Pour son édition, Petermann n'a fait usage, en dehors de ses manuscrits, que du texte des polyglottes qu'il désigne par les lettres *ed. (editio)*. Les manuscrits qu'il a acquis à Naplouse, sont au nombre de cinq : l'un *ap. (apographon)* forme la base de l'édition, les autres qui, avec *ed.*, fournissent les variantes du bas des pages sont désignés par les lettres A, B, C et D; C renferme la Genèse et l'Exode seulement, D ne comprend que le commencement de la Genèse. Chaque

1. *Die Samaritanische Pentateuch-Version, die Genesis von Heidenheim*, Leipzig, 1884; premier fascicule de sa *Bibliotheca samaritana*.

2. Samuel Kohn, *Zur neuesten Litteratur über die Samaritaner*, *Z. D. M. G.*, 1885, p. 165-226; *cf.* Dr Vollers *in der Deutschen Literaturzeitung*, 1884, n° 52, et *Deut. Lit. Blatt für Orient. Philol.*, II, 3.

livre du Pentateuque forme un fascicule. Quand Petermann mourut, en 1876, deux fascicules avaient vu le jour et le troisième était prêt à être imprimé. Après sa mort, M. le D[r] Vollers se chargea de continuer l'œuvre du célèbre orientaliste ; il se mit vaillamment au travail et fit paraître le Lévitique en 1883 et les Nombres en 1885. Le court intervalle de temps qui sépara ces deux fascicules, est d'un bon augure pour l'achèvement du livre dans un bref délai.

M. Vollers n'est responsable que pour les Nombres qu'il a préparés; sa responsabilité même ne sort pas du cadre qui lui était imposé par les précédents fascicules. Il est évident, par exemple, qu'il devait conserver le titre de : *Pentateuchus Samaritanus* auquel M. Samuel Kohn aurait préféré avec raison celui de : *Pentateuchi Samaritani versio samaritana* ou mieux encore *Targum samaritanum* [1]. En effet, les mots *Pentateuchus samaritanus* désignent généralement le texte hébreu en usage chez les Samaritains. Quant au reproche que M. Kohn faisait à Petermann d'avoir employé des caractères samaritains, au lieu de caractères hébreux carrés, cette critique ne nous paraît pas fondée; M. Kohn lui-même a trouvé plus tard un inconvénient sérieux à ce que M. Heidenheim se soit servi de types hébreux pour la *Bibliotheca samaritana* au lieu de types samaritains [2]. Un défaut de l'édition de Petermann que M. Kohn avait également signalé, était, d'une part, le manque absolu de renseignements sur les manuscrits de Naplouse, aucune préface ni introduction ne précédant le texte; et, d'autre part, la difficulté de rapprocher les variantes des mots du texte, ces variantes étant données pour un verset entier. Dans le IV[e] fascicule, M. V. s'est acquitté de la double tâche négligée par Petermann ; dans une courte préface, il énumère les cinq manuscrits ; malheureusement il ne peut rien nous communiquer sur les originaux des manuscrits A, B, C, D dont il n'a eu que des collations ; il se réserve d'en apprécier la valeur après avoir terminé l'impression du texte. Quant aux variantes, il en a rendu l'usage facile au moyen de petites lettres latines qui servent de renvois.

Il est à regretter que cette édition, qui est d'un prix élevé, ne donne pas toutes les variantes connues et ne dispense pas de recourir à d'autres publications antérieures. Dans le fascicule qu'il vient de publier, M. V. a introduit les variantes des fragments publiés par Nutt. Il se propose, pour le Deutéronome, d'ajouter celles de la triglotte Barberini et des fragments de Saint-Pétersbourg. Si les mêmes additions pouvaient être faites en appendice pour les autres livres du Pentateuque, cette édition présenterait, sous un petit volume, tous les documents que l'étude de la Version samaritaine comporte jusqu'à ce jour. Un grand mérite de l'édition de Petermann, signalé par M. Kohn et d'autres critiques, est d'avoir purifié la Version samaritaine des scories qui l'encombraient et d'avoir confirmé nombre de leçons douteuses. Nous re-

1. *Zur Sprache, Literatur und Dogmatik der Samaritaner*, p. 100.
2. Z. D. M. G., 1885, p. 166.

connaissons avec plaisir que le travail de M. Vollers ne le cède en rien sous ce rapport à celui de son devancier.

Rubens Duval.

---

163. — **Description de la collection numismatique** de M. P.-Charles Robert. Paris, Rollin et Feuardent, 1886. In-8 de 350 pages ou quatre fascicules.

Le volume que nous avons sous les yeux contient la description de pièces du moyen âge formant une collection que depuis un demi-siècle M. Robert a réunie et qui est singulièrement intéressante pour l'histoire monétaire du nord-est de la France et des pays limitrophes. Au moment de se séparer d'une série qui ne comprend pas moins de 2308 pièces, M. R. a eu l'excellente idée d'en faire un catalogue raisonné et descriptif qui, malgré la dispersion des monnaies, immobilise la collection au grand profit des travailleurs sérieux. — Depuis quelques années, les numismatistes rédigent, pour les ventes, des catalogues qui ne sont plus de simples énumérations de marchands. Reprenant l'exemple donné jadis par Longpérier et Delombardy, ils transforment ces ouvrages en de véritables publications de bibliothèque; on ne recule plus devant la dépense de planches exécutées avec art, par les procédés nouveaux. M. R. a intercalé dans son texte des gravures qui, réunies, représentent 14 planches.

La *Description* est divisée en quatre parties : Pays-Bas et nord de la France; Metz, Toul et Verdun; Lorraine et Barrois; Alsace, bords du Rhin, Bourgogne et Provence. Chaque partie a une pagination différente. Il est à regretter que l'on n'ait pas établi, en outre, une pagination unique pour tout le volume; ce simple détail aurait facilité, plus tard, les renvois que l'on aura occasion de faire au livre.

Les deux parties les plus importantes sont, sans contredit, celles qui traitent de la Lorraine et du Barrois, ainsi que des pays de Metz, Toul et Verdun. M. R. a étudié depuis longtemps les monnaies de ces régions; nul ne les connaît mieux que lui et sa classification, faite avec une grande critique, paraît présentée avec le degré de certitude qu'il est permis d'exiger en pareille matière. Ce livre est un complément indispensable du travail d'ensemble publié jadis par Poey-d'Avant, sur les monnaies féodales de France. Poey-d'Avant, en effet, avait cru devoir ne pas s'occuper de tous les pays dont parle M. Robert. De plus, ce livre complète et rectifie les recherches de Saulcy sur la numismatique messine, et celles de Clouet sur la numismatique verdunoise.

Et à ce sujet, je me permets de faire une observation à mon savant confrère et ami. Du moment où M. R. proposait des modifications aux attributions faites par Saulcy, il était nécessaire de les motiver brièvement; je n'hésite pas à dire que les pièces données à l'évêque Thierry II,

au lieu de Thierry Ier; Adalbéron III au lieu d'Adalbéron II; Adalbéron IV au lieu d'Adalbéron III; Thierry IV au lieu de Thierry III; me paraissent bien classées. Mais enfin, lorsque l'on contredit une opinion admise depuis de longues années, il ne suffit pas, pour certains lecteurs, de présenter le fait; il faut aussi l'appuyer des raisons qui ont motivé ce changement. Il semble, du reste, qu'il n'eût pas été difficile à l'auteur, de fondre en quelque sorte le travail de Saulcy avec le sien. A cette heure, il faut feuilleter les deux mémoires de Saulcy pour les comparer à la *Description*, et cette recherche un peu compliquée aurait été utilement évitée avec quelques pages de plus.

Quelque satisfaisante que soit la classification de M. Robert, on comprend que parfois il est facile de commettre de légères erreurs. Parmi ces monnaies, il s'en trouve de si défectueusement frappées, que le plus fin connaisseur peut être égaré. Ainsi le nº 1169 attribué au comte Henri IV, et frappé à Bar-le-Duc, est certainement de Yolande de Flandre, gouvernante du Barrois, pendant la minorité de ses deux fils Edouard II et Robert; le nº 1178, classé au duc Thierry I, comme émis à Saint-Dié, est de Thierry II, évêque de Metz.

Je termine cet examen de cet ouvrage précieux au point de vue de la numismatique médiévale, destiné à faire attendre avec quelque patience la monographie complète des monnaies frappées dans les Trois-Évêchés et en Lorraine, par une dernière observation. Il est regrettable, toujours dans l'intérêt du lecteur, que le volume ne soit pas complété par une table détaillée des noms d'hommes et des noms de lieux mentionnés dans les quatres parties du livre.

Anatole DE BARTHÉLEMY.

---

164. H. MERGUET. **Lexikon zu den Schriften Cæsars und seiner Fortsetzer mit Angabe sæmtlicher Stellen.** Jena, Gust. Fischer, 1884.

— Rud. MENGE et Siegm. PREUSS. **Lexicon Cæsarianum.** Leipzig, Teubner, 1885.

— Siegm. PREUSS. **Vollstændiges Lexikon zu den pseudocæsarianischen Schriftwerken.** Erlangen, Deichert, 1885.

— H. MEUSEL. **Lexicon Cæsarianum.** Berlin, Weber, 1884.

Trois lexiques de César à la fois : on dira que c'est beaucoup; pour moi je n'aurais garde de me plaindre. Notre ancien dénûment est de date encore trop récente. Sans doute le dictionnaire d'Eichert avait son mérite; mais nous voilà sortis enfin de son fouillis de chiffres, et nous avons autre chose que des index : grâces soient rendues aux nouveaux auteurs et à leurs libraires.

Il ne peut être question de juger en ce moment des ouvrages qui n'ont paru qu'en partie, et dont la publication, pour quelques-uns, ne fait même que commencer. Je me bornerai à indiquer pour chacun de ces

lexiques quel but s'est proposé l'auteur; quel plan il a suivi; quels services peut rendre son travail. Les bibliothèques d'Universités feront bien d'acheter les trois ouvrages qui se recommandent par des mérites différents. Chaque lecteur décidera, d'après ce qui suit, du lexique de César qu'il devra choisir pour son usage personnel.

Le lexique de M. Merguet est des trois le seul qui contienne, avec la guerre des Gaules et la guerre civile, les opuscules attribués à César. Il est arrivé au sixième fascicule dont le dernier mot est *remito*.

On connaît le lexique des discours de Cicéron du même auteur. Il est devenu et bien justement un instrument indispensable pour toute étude de latinité. Ses lacunes, ses imperfections disparaissent à côté de tout ce que nous lui devons. Encouragé par ce succès, M. M. a voulu le poursuivre. En attendant qu'il nous donne d'autres lexiques de Cicéron, notamment un lexique des ouvrages philosophiques et un autre des lettres qui est particulièrement à souhaiter, il s'est reposé en composant un lexique de César sur le même plan et d'après la même méthode que celui des discours de Cicéron. Ici est le point délicat.

Dans Cicéron l'important était de réunir et de classer des milliers d'exemples. L'étendue du travail empêchait de trop approfondir, et l'on n'aurait pu s'engager dans des recherches de critique proprement dite ou distinguer entre les manuscrits sans risquer de tout confondre. Le choix d'une base comme l'édition Baiter-Kayser, édition assez récente et faite avec prudence, était donc parfaitement justifié. Avec César nous entrons au contraire dans un domaine limité, où les questions de critique ont trop d'importance pour qu'on puisse les écarter. S'en tenir à l'édition de Nipperdey (de 1847), comme l'a fait M. M., ce n'était pas seulement renoncer à profiter de tous les travaux ultérieurs, et Dieu sait s'ils sont nombreux; c'était se réduire à n'offrir pour toute étude précise que des résultats insuffisants. D'autre part si dans Cicéron il fallait avant tout être clair, et si un classement purement formel des citations était dès lors le meilleur, il n'en était plus de même dans César où l'on pouvait espérer mieux puisque la tâche était beaucoup moindre. Autre inconvénient encore. L'édition stéréotypée de Nipperdey ne contenant pas les divisions des chapitres en paragraphes, M. M. a dû recourir à des divisions (a-b; a-c; a-d) qui ne sont qu'approximatives et insuffisantes. Enfin la rivalité des libraires intervenant, il a fallu faire vite. M. M. sait aboutir, ce qui en matière de lexiques est le point important quand ce n'est pas là le point. Mais il faut croire que cette fois il s'est trop hâté. Les fautes d'impression et les erreurs de détail sont nombreuses.

Bref, pour compter les exemples d'un mot dans César, pour juger de ses constructions diverses, de ses rapports avec telle ou telle autre expression, le lexique de M. M. suffit et est très commode. Je crains qu'on ne risque trop à lui demander davantage.

MM. Menge et Preuss, comme aussi M. Meusel, ont séparé César

des Pseudo-Césariens. Ont-ils bien fait? Je ne sais. Dans un ouvrage dont l'étendue est médiocre, le rapprochement avait ses avantages sans aucun inconvénient sérieux pour personne. La séparation obligera par contre en bien des cas à une double recherche. Les Pseudo-Césariens de M. Preuss ont eu le pas sur César; ils ont paru entièrement. Le César ne comprend jusqu'ici que deux fascicules, dont le dernier mot est *copia*.

La disposition extérieure est claire et bien choisie : au bas de chaque page des manchettes qui facilitent les recherches ; en tête de chaque article, les sens du mot distingués et numérotés, avec un chiffre qui donne le total des exemples pour chaque sens, chaque exemple se référant ensuite à ce résumé par un chiffre en vedette; çà et là les variantes et, pour les passages désespérés, les conjectures importantes.

Le défaut est qu'il y a excès dans les abréviations et dans le nombre des renvois; les exemples sont souvent écourtés, parfois réduits aux diverses flexions du mot de l'article; les distinctions des sens sont contestables; les chiffres en vedette, d'autre part, sont très souvent inutiles, le sens ressortant suffisamment de l'exemple. Pour des jeunes gens qui n'ont pas à faire de véritables recherches, il me semble que ce lexique, très dense et très court, est celui qu'il convient de préférer. Les autres personnes peuvent compter y trouver l'essentiel, sauf à se reporter souvent d'une page à l'autre.

Quant à ceux qui se proposent d'étudier d'une manière scientifique la langue de César; qui, partant, souhaitent de trouver réunis tous les renseignements qui leur sont nécessaires tant sur le texte que sur l'orthographe des meilleurs manuscrits; ceux qui, par la nature même de leur travail, ont besoin de données non-seulement claires, mais d'une rigueur absolue, ceux-là, sans qu'un doute soit possible, préfèreront le lexique de M. Meusel.

L'auteur a consacré des années à étudier la littérature de César. Tout récemment encore il publiait dans les *Jahresberichte des Phil. Vereins*, 1886, p. 173 et suiv., un article très important sur le classement des manuscrits de César. Son lexique réunit sous une forme abondante et claire le résultat d'un long travail et rendra un service signalé à toutes les études de latinité. Cinq fascicules ont été publiés; le dernier mot est *dubito*[1]. Les sens et les constructions de chaque mot sont distingués avec soin. Les exemples sont cités sans être écourtés, et, dans chacun d'eux, les variantes de tous les mots, pour peu qu'elles aient d'importance, sont insérées entre parenthèses. Sont mentionnées sous les titres : *Falso* ou *Locus dubius*, les passages où le mot était lu à tort, et ceux où il est contesté. A l'occasion, le lexique avertit expressément que tel mot est évité par César (*dissimilis*, *discordia*, *discidium*, etc.). Les noms propres sont donnés avec le plus grand soin. Sans parler des contribu-

1. On annonce le sixième fascicule qui conduira jusqu'à *ex*.

tions personnelles de l'auteur, on trouve ici pour chaque mot et pour chaque texte tout ce qu'il importe de connaître, et je ne vois pas pour ma part ce que M. M. a pu omettre ou négliger. Chacun de nous, à tort sans doute, trouverait ici plutôt à retrancher qu'à ajouter.

Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'un tel travail est de ceux qui ne paraissent que rarement et pour cause, de ceux qui laissent derrière eux des traces durables et qui doivent servir de point de départ aux études les plus diverses. Veut-on connaître qu'elle est dans César, d'après les manuscrits, l'orthographe de mots discutés *(detrectare, derectus*, etc.), l'emploi de *ac*, de *atque*, de *ab*, devant telle consonne, l'emploi de *abs*, les prépositions dont César admet et celles dont il rejette l'assimilation dans les mots composés, etc., il suffit d'ouvrir le lexique de M. Meusel pour être renseigné de la manière la plus précise. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, sur de tels points, il est bien inutile de consulter les autres lexiques.

Si je faisais quelques réserves, elles porteraient uniquement sur l'excès de conscience de l'auteur. On ne saisit pas toujours l'intérêt de telle variante qui n'a aucun rapport avec le mot qu'amène l'exemple. Les divisions des articles en se multipliant deviennent parfois contestables et touchent à la subtilité. Dans un long article (ils sont rares il est vrai), on se trouve contraint parfois de refaire l'article à la suite de l'auteur avant de trouver ce qu'on cherche : M. M. aurait cent fois raison que cela n'empêchera pas le lecteur de lui donner tort. Qu'un lexique nous offre rapidement ce que nous lui demandons, et nous le tiendrons quitte de toute métaphysique. D'autres essais de classification méthodique ont de même pour effet immédiat de gêner les recherches. Pourquoi *contentus, continens, continenter*, se trouvent-ils après *contineo*, tandis que *continentia* est à sa place? M. M. nous le dira sans doute; mais n'est-ce pas un fait d'expérience que dans un dictionnaire, en dehors de l'ordre alphabétique, il n'y a plus de clarté?

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter à ces trois ouvrages un achèvement rapide, et à tous trois, le succès que mérite une entreprise dont nos études n'auront qu'à se louer.

E. Thomas.

---

165. — **Histoire du commerce du Levant au moyen âge**, par W. Heyd. Édition française refondue et considérablement augmentée par l'auteur, publiée sous le patronage de la Société de l'Orient latin, par Furcy Raynaud. Tome I, Leipzig, Otto Harrassowitz. Paris, Emile Lechevalier, 1885, xxiv-554 pp. in-8.

La traduction française de l'ouvrage de M. Heyd dont M. Furcy Raynaud vient de publier le premier volume (le deuxième est sous presse et paraîtra prochainement) méritait à tous égards d'être prise sous le patronage de la Société de l'Orient-Latin. Depuis les nombreu-

ses publications auxquelles l'Orient a donné lieu, l'histoire du commerce du Levant était à reprendre. M. H. n'a rien ignoré de ces nouvelles sources ; son œuvre, très sérieuse, est appuyée sur de nombreux documents toujours cités avec soin. Mais il a en même temps échappé à l'écueil de faire une sèche accumulation de citations. Il replace très heureusement l'histoire commerciale dans son cadre, ce qui est indispensable quand il s'agit de ces grandes républiques maritimes dont l'intérêt commercial a presque toujours dicté la conduite politique. De là l'intérêt du livre, qui, par moments, devient une histoire générale du Levant. Tel chapitre comme celui de Byzance sous les Comnènes et les Anges plaira aux lecteurs les moins soucieux d'érudition. Ajoutons que la Société de l'Orient-Latin a pensé qu'il était plus que jamais nécessaire en France d'attirer l'attention sur les lointaines relations de nos ports avec les côtes orientales de la Méditerranée, sur les établissements fondés par eux dans le Levant, et sur la protection que nos rois leur avaient accordée avec tant d'esprit de suite, que, comme le disent M. Schefer et le comte Riant, « après plus de quatre siècles, et malgré les fautes et les erreurs de ces derniers temps, la tradition n'a pu encore en disparaître entièrement. »

Le premier volume de l'œuvre de M. H. a déjà été examiné dans cette Revue [1]. Nous n'avons donc à nous occuper que de la traduction. Comme le titre l'indique, la version française de M. Furcy Raynaud est une édition nouvelle. M. H. qui avait une première fois coordonné ses *Etudes commerciales sur les républiques italiennes* pour les confier à son traducteur italien, n'a pas agi avec moins de libéralité à l'égard du traducteur français. Il a fait profiter le livre des améliorations qui lui étaient suggérées par la lecture des œuvres et des documents publiés depuis 1879. En réalité, les divisions sont restées les mêmes, et les modifications très nombreuses sont toutes de détail. Des notes ont été ajoutées ou modifiées. Quelques dates trop arrêtées ont été laissées dans un vague plus prudent, comme la date 210-611 du royaume de Hira, remplacée par « du milieu du IIIe au commencement du VIIe siècle » p. 7. Quelques faits intéressants ont été introduits dans le texte, comme cette remarque que les trouvailles de monnaies dans les pays du nord ont eu lieu précisément sur les point accessibles à la navigation maritime et fluviale, ce qui prouve qu'elles ont été apportées par le trafic, p. 75. Sur quelques points seulement, M. H. a corrigé. L'église *Santa Maria Latina* [2] à Jérusalem ne fut pas construite mais seulement restaurée par les Amalfitains. Il est probable que c'est celle que fit édifier Charlemagne, pp. 184-185. Il se range à l'opinion de M. de Goeje qui, contrairement à M. Barbier de Meynard, voit dans le nom d'Arabes *Radanites*

1. Voir la *Revue* du 10 mai 1879. Nouvelle série t. VII, p. 348.

2. L'histoire de cet établissement a été étudiée dans la récente thèse latine de M. Delaville le Roulx : *De Prima origine Hospitalariorum Hierosolymitanorum*. Paris. E. Thorin 1885.

non pas une indication de leur lieu d'origine, mais une épithète synonyme de « coureurs de pays, migrateurs », p. 127. Quelques paragraphes ont été allongés, par exemple pp. 181, 196, 209, 289, 319, 451 ; mais sans qu'il y ait là de véritables remaniements.

Quant à la traduction elle-même, elle est généralement exacte et facile, quoique parfois un peu longue. Toutefois, quelques négligences se sont glissées dans le texte, comme celle-ci, qui pourrait laisser croire à une erreur de date, p. 54 « au xe siècle, la conquête de la Syrie par les Arabes lui avait enlevé son meilleur débouché. » On est choqué par des phrases de ce genre : p. 39 « Quant le calife Omar faisait déchirer en mille pièces le joyau du butin fait sur les Perses. » *Mitgetheilt* est continuellement traduit par communiqué, comme, par exemple, p. 105, note 5 « actes communiqués par Saige dans la biblioth. de l'Ec. des Chartes ». Enfin le livre a été imprimé à Dessau, et l'orthographe en a quelquefois souffert. Ce sont là de petites taches qui n'enlèvent rien d'ailleurs au mérite de l'auteur et au service rendu par le traducteur.

L. Gallois.

---

166. — **Archives historiques de la Gascogne.** Fascicule X. Lettres inédites de Henry IV à M. de Pailhès, gouverneur du comté de Foix, et aux consuls de la ville de Foix, 1576-1602, publiées pour la Société historique de Gascogne, par le vicomte Ch. de La Hitte. Paris, H. Champion; Auch, Cocharaux, 1886. Grand in-8 de 98 p.

M. le vicomte de La Hitte est un tout jeune homme. On le devinerait à la chaleur de ses sentiments, à l'entraînante vivacité de son style. La flamme de l'enthousiasme brille dans son *Introduction* : soit qu'il parle des amis qui lui ont fourni documents et renseignements, soit qu'il parle de Henri IV, il exprime sa reconnaissance, d'une part, son admiration, d'autre part, avec le plus généreux élan. On aime la verve juvénile, la sève printanière qui débordent dans ces pages de la vingt-cinquième année, et on répète, en souriant, l'antique mot : ce qui abonde ne vicie pas. Hâtons-nous de déclarer que M. de la H. a fait son métier d'éditeur comme s'il était un vétéran de l'érudition. Les textes sont publiés avec une exactitude irréprochable et les notes, fort nombreuses et parfois fort étendues, sont toutes excellentes [1]. Il est vrai que M. de L. H. reporte à M. J. de Carsalade du Pont presque tout l'honneur de la luxuriante annotation, mais, en attribuant même à ce remarquable travailleur plus de la moitié du commentaire, il y aurait encore à féliciter le disciple d'avoir, pour le reste, rivalisé de zèle et de savoir avec un pareil maître. Ajoutons que chaque document est précédé

1. Une de ces notes mérite une mention spéciale, car elle contient (p. 77) la reproduction d'une lettre inédite du grand Condé à Anne de Villemur, baron de Pailhès (11 juillet 1639).

d'un court et net sommaire, que le recueil est enrichi d'une Table analytique très détaillée et d'un *Itinéraire de Henri IV* d'après les lettres inédites dont ce recueil est formé, lequel itinéraire complète en certains points celui de Berger de Xivrey.

Les soixante-six documents si bien mis en lumière par M. de L. H. sont extraits en fort grande partie des archives de M. Eugène de Serres de Justiniac (au château de Laborie, par Cintegabelle, Haute-Garonne), descendant et héritier de la maison de Villemur-Pailhès [1]. Neuf documents proviennent des archives départementales de l'Ariège et du chartrier de M. le marquis de Narbonne-Lara, au château de Nescus, près la Bastide-de-Siron. Toutes ces lettres, auxquelles sont mêlées quelques pièces qui n'émanent pas de Henri IV [2], concernent le comté de Foix et forment, comme le remarque l'éditeur (p. 8), « une suite naturelle qui résume dans ses principaux faits l'histoire de cette contrée de 1576 à 1602 ».

Les lettres à MM. de Pailhès et aux consuls de Foix renferment une foule de particularités intéressantes [3]. Dans la première, qui fut écrite d'Agen, le 26 octobre 1576, le roi de Navarre se plaint de « la difficulté qu'ont faict ces jours passez ceulx de Bordeaux de le laisser passer par leur ville » [4]. Les lettres suivantes roulent sur le recouvrement des deniers du comté de Foix qu'il s'agit d'accélérer, étant très pressé, dit le Béarnais, *par la nécessité de mes finances* (p. 14); sur un secours de cinq compagnies de gens de pied de cent hommes chacune demandé aux États de Foix (p. 15), cette demande, ajoute Henri, *estant la première que je leur ay jamais faicte*; sur le pardon à accorder au sieur de Brunhac, qui *à son grand regret et desplaisir* avait commis un meurtre en passant par la terre de Pailhès (p. 16); sur l'édit de pacification à faire observer dans le comté de Foix (p. 17); sur divers services rendus

1. M. de L. H. a réuni tous les renseignements désirables (p. 9-12) sur cette maison et particulièrement sur les deux barons de Pailhès qui furent les correspondants de Henri IV, Jacques de Villemur et son fils Blaise de Villemur, successivement gouverneurs du comté de Foix. Au milieu de ces renseignements on trouve trois lettres adressées à Jacques de Villemur, une par Jeanne d'Albret (23 mars 1562), une autre par Charles IX (30 novembre 1569), la troisième par le maréchal de Damville (13 décembre 1569).

2. Par exemple : commission adressée par la reine-mère, Catherine de Médicis, au seigneur de Pailhès pour pacifier les troubles qui étaient en Guienne et dans les provinces voisines, 8 octobre 1578 (p. 23); deux lettres de la même reine (13 octobre 1578, p. 26 et 5 avril 1579, p. 31); deux lettres de Henri III (30 octobre 1578, p. 27 et 31 mars 1585, p. 65), une lettre de Catherine de Navarre 19 août 1589. p. 68), une autre lettre de la même princesse aux consuls de Foix (21 septembre 1589, p. 69). Diverses lettres de Henri IV sont adressées aux magistrats municipaux de la même ville (31 août 1595, p. 72; 12 février 1596, p. 73; 14 février 1596, p. 74; 4 décembre 1602, p. 87).

3. Quelques lettres sont écrites en langue gasconne (pp. 58, 63, 66, 69).

4. Ce document a permis à M. de L. H. de rectifier, au sujet d'un voyage de Henri à Cognac, une erreur commise par la plupart des historiens et notamment par Dupleix et par Dom Devienne.

au roi par M. de Pailhès, ce qui amène sous la plume de Henri cette phrase si gracieuse (p. 20) : « En tous les endroitz où j'auray moien de vous faire plaisir vous n'aurez jamais ung meilleur amy que moy »[1] ; sur la conférence de Nérac (p. 30); sur la prise de Saint-Lizier par les protestants, ville d'où le gouverneur du pays de Foix ira les « faire desloger soit de gré ou avecques toutes les forces qu'il pourra assembler » (p. 33); sur les plaintes portées par les habitants de Foix contre le sieur de Brenieu, capitaine du château (p. 34); sur la convocation des États du comté de Foix (p. 36); sur une augmentation de la donation annuelle à demander auxdits États (p. 37); sur les émeutes et querelles à Foix et aux environs et sur la prise du château de Lherm qu'il faut reprendre (p. 38); sur l'enlèvement de dom Miguel de Villenouve, qui est à retrouver, ainsi que les auteurs de ce coup de main, « afin d'éviter la mauvaise consequence qui s'en pourroyt ensuivre au prejudice de la paix d'entre ces deux royaulmes » (p. 43); sur la surprise de Tarascon et le démantèlement à opérer de la ville et du château, pour que pareil accident ne se renouvelle pas (p. 45); sur l'entrevue à Saint-Maixent du roi de Navarre avec sa belle-mère (p. 47); sur l'apaisement des troubles suscités dans le comté de Foix par J.-P. de Lordat, seigneur de Cazenave (p. 49), lequel est, un peu plus loin (p. 59), accusé d'un crime commis contre le sieur de Turpin et sa famille; sur la maladie du maréchal de Matignon (p. 57); sur la reprise de Mont-de-Marsan (p. 61); sur la sédition survenue à Mazères, dont aucun historien n'a parlé (p. 63); sur les souffrances du pays de Foix, souffrances qui inspirent au bon Henri ces lignes empreintes d'une pitié vraiment paternelle : « Si je pouvoys aussy bien pourvoir aux miseres et callamitez de tous mes subjectz que le seul souvenir d'icelles m'aporte de desplaisir, ceulx de mon comté de Foix ressantyroint pour ce regard autant de soulagement qu'ilz en doibvent attandre de mon affection particulliere en leur endroict. »

De toutes les lettres du recueil, la plus curieuse est, sans contredit, celle du 18 septembre 1582 (p. 53), dans laquelle le roi de Navarre fait part, en ces termes, à M. de Pailhès d'un singulier évènement : « Je vous ay bien voulu advertir des bonnes nouvelles que j'ay receues qui sont que ma femme est grosse, pour l'asseurer et pour m'en conjouir avec vous. » M. de L. H., qui a mis sous ce passage une note fort piquante, rappelle que c'est la seule lettre de Henri IV où soit mentionnée cette grossesse autour de laquelle allait éclater tant de bruit et tant de scandale et que le roi de Navarre semble accepter avec tant de philosophie et même de bonne grâce.

T. de L.

1. Dans une lettre du 12 juin 1569, au baron Blaise de Villemur (p. 77), on remarque ce mot touchant et charmant sur son fils aîné, Georges : « Je l'ayme et pour l'amour de vous et de luy. »

167. — **La vera storia dei sepolcri di Ugo Foscolo** scritta da Camillo Antona-Traversi con lettere e documenti inediti. Livorno, in-12, 1884, 361 pages. Prix : 4 fr. 50.

Les *Sepolcri* d'Ugo Foscolo ont été l'objet de longues discussions de la part des biographes du grand écrivain. Qui lui en a suggéré l'idée? A quelle époque ce poème a-t-il été composé? Dans quel rapport est-il avec l'œuvre de même nom de Pindemonte et lui est-il antérieur ou postérieur : voilà autant de questions que soulève cette composition célèbre, et que critiques et historiens se sont, avec plus ou moins de bonheur, efforcés de résoudre jusqu'ici. M. C. Antona-Traversi les a reprises à son tour, et ce ne sera pas sa faute si elles n'ont pas cette fois reçu une solution complète et définitive. Il était difficile, en effet, de les soumettre à un examen plus consciencieux et plus approfondi.

On avait cru que le décret du 12 juin 1806, qui réglait le mode des sépultures, avait été l'occasion du poème de Foscolo. M. A.-T. montre sans peine combien cette supposition était peu fondée; il ne lui a pas été plus difficile de prouver que l'œuvre du grand poète est postérieure à son retour de France en Italie, et qu'elle fut composée après la rencontre à Vérone de Foscolo et de Pindemonte. Les rapprochements ingénieux faits par M. A.-T., les documents qu'il cite ne laissent aucun doute à cet égard. Si l'on peut se plaindre de quelque chose, ce n'est pas du manque de preuves, mais de leur trop grande abondance.

Quand Foscolo et Pindemonte se rencontrèrent à Vérone, Pindemonte avait déjà composé ses *Cimiteri* et commencé ses *Sepolcri;* M. A.-T. a comparé minutieusement ces deux œuvres et fait voir les rapports étroits qui existent entre la seconde et la première, dont l'une n'est que le développement ou un remaniement de l'autre. C'était prouver qu'elle n'est point née de l'imitation du poème de Foscolo. Les *Sepolcri* de celui-ci sont, en effet, postérieurs à ceux de Pindemonte et en ont été visiblement inspirés. La comparaison de l'œuvre des deux poètes le montre d'une manière évidente; M. A.-T. veut même voir dans les premiers vers des *Sepolcri* de Foscolo, tirés presque mot pour mot de Pindemonte, comme l'aveu de cette imitation, en même temps qu'il trouve dans cette composition magistrale une réponse manifeste du grand poète à Pindemonte. Plus tard seulement ce dernier aurait remanié ses *Sepolcri* pour les rendre dignes de ceux de son rival.

Tel est en substance le sujet du livre de M. Antona-Traversi; mais si ce résumé rapide peut en donner une idée, il ne saurait faire connaître tout ce que l'auteur a déployé de dialectique, entassé d'ingénieuses hypothèses et de raisonnements incontestables pour prouver sa thèse; il est impossible que le lecteur ne se rende pas à une démonstration si habilement conduite; tout ce qu'il serait en droit de demander, c'est qu'elle été eût moins longue, mais il lui serait impossible de la désirer plus complète.

Ch. J.

168. — **Deutsche Litteraturdenkmale des 18 und 19 Jahrhunderts in Neudrucken hrsg.** von Bernhard Seuffert.

Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malerei und Bildhauerkunst von I. J. Winckelmann, 1885. In-8, ix et 44 p. 70 pfennigs (20 Heft).

A. W. Schlegels Vorlesungen über schœne Litteratur und Kunst 1884. Erster Theil, die Kunstlehre, lxxi et 369 p. 3 mark 50. Zweiter Theil, Geschichte der klassischen Litteratur, xxxii et 396 p. 3 mark 50. Dritter Theil, Geschichte der romantischen Litteratur, xxxvii et 252 p. 2 mark 50 (17, 18 et 19 Hefte).

Die guten Frauen von Gœthe, mit Nachbildungen der Originalkupfer, 1885. In-8, xi et 27 p. 70 pfennigs (21 Heft).

Freundschaftliche Lieder von I. J. Pyra und S. G. Lange. 1885, In-8, xlviii et 167 p. 1 mark 80. (22 Heft).

Anton Reiser, ein psychologischer Roman, von K. Ph. Moritz, 1886. In-8, xxxviii et 443 p. 3 mark 80. (23 Heft).

Ueber meine theatralische Laufbahn, von A. W. Iffland, 1886. In-8, cvi et 130 p. 2 mark. (24 Heft).

[A Heilbronn, chez les frères Henninger].

La librairie Henninger, de Heilbronn, poursuit activement la collection Seuffert ou « des monuments de la littérature allemande du xviiie et du xixe siècle ». Elle vient de réimprimer les *pensées* de Winckelmann sur l'*imitation des œuvres grecques dans la peinture et la sculpture*. Cette réimpression est due à M. Seuffert; elle reproduit le texte de la première édition de 1755 qui n'avait paru qu'à cinquante exemplaires avec les trois vignettes d'Oeser; l'introduction, écrite par M. Urlichs, contient une juste appréciation de l'opuscule et montre l'impression qu'elle produisit, « ce fut un coup de mort contre le style baroque, un mot opportun... Winckelmann ne s'est jamais écarté des principes qu'il y annonce, et déjà son style est classique, plein de pensées et d'imagination, à la fois grave et enflammé » (viii-ix).

La même collection publie en trois volumes des *conférences* de Guillaume Schlegel sur la littérature et l'art. Le premier volume intitulé *die Kunstlehre*, renferme les conférences que le célèbre critique fit à Berlin de 1801 à 1804; ce ne sont que des notes qui paraissent pour la première fois (manuscrits de la bibliothèque de Dresde) et qui n'étaient pas évidemment destinées à l'impression. Mais ces notes sont précieuses: l'auteur explique d'abord ce qu'il entend sous le nom d'histoire et de critique; il étudie successivement les théories et les systèmes antérieurs sur l'art, sur le beau, sur les rapports de l'art et de la nature; il analyse surtout les jugements de Burke et de Kant; il examine les uns après les autres tous les arts, sculpture, architecture, peinture, musique, poésie, et dans la poésie, la langue, le rythme, la mythologie, les divers genres. — Le second renferme l'*Histoire de la littérature classique*, d'après un manuscrit en quatre tomes; Schlegel fait d'abord un résumé de l'état actuel de la littérature allemande (p. 16-95); il passe ensuite à la poésie grecque et apprécie l'épopée (Homère, Hésiode, Virgile, l'épo

pée des modernes, la *Henriade* et la *Messiade*, l'épopée héroï-comique), la poésie lyrique des anciens (Pindare, Horace, les imitations modernes, l'élégie, la poésie didactique), la poésie dramatique des Grecs (Eschyle, Sophocle, Euripide, l'ancienne comédie); un appendice contient des notes sur la nouvelle comédie, les mimes, l'idylle et la satire. Le manuscrit est assez bien conservé jusqu'à l'endroit où Schlegel traite du drame chez les Grecs; à partir de là, l'éditeur, M. Minor, a eu la plus grande peine à déchiffrer la mauvaise écriture du critique et ses abréviations; mais grâce à sa patience et à sa connaissance de la langue et de l'écriture de Schlegel, il est parvenu à tout lire, ou à peu près. — Le troisième volume de la publication comprend l'*Histoire de la littérature romantique*, mais incomplète; Schlegel retrace ce qu'il appelle la mythologie du moyen âge (*Nibelungen*, *Heldenbuch*); il apprécie la littérature des fabliaux, les romances, les chants populaires, la poésie provençale, la poésie italienne, Dante, Pétrarque, Boccace, traduit le *Décaméron* (p. 231-251); les deux dernières pages du volume (251-252) ne renferment que quelques notes sur l'Arioste, Tasse, la poésie espagnole, l'Angleterre, la poésie allemande. — M. Minor mérite la reconnaissance de tous les savants en tirant de l'oubli ces conférences de Schlegel où abondent les aperçus ingénieux; il a, en outre, rédigé une table des matières des trois volumes (III, p. XXV-XXXVII); ses introductions nous renseignent sur les manuscrits de Schlegel et ajoutent aux analyses et aux jugements du critique de nombreuses informations bibliographiques.

M. Seuffert reproduit dans le vingt-unième volume de cette collection le texte du petit récit de Gœthe, *die guten Frauen*. On sait que ce récit parut d'abord dans le *Taschenbuch für Damen*, de Cotta, en 1801. Le libraire avait reçu du dessinateur Ramberg douze caricatures qu'il fallait graver et ajouter le plus vite possible à l'almanach; mais ces caricatures de la vie des femmes pouvaient déplaire aux lectrices; Cotta résolut d'atténuer l'impression qu'elles produiraient sur le public en demandant à Gœthe d'écrire le texte que ces gravures devaient illustrer. C'est ainsi que le poète composa *les Bonnes femmes*, récit de commande, assez fade et qui n'a guère d'autre mérite que la forme. M. S. donne le texte, d'après l'almanach de 1801, en corrigeant certaines fautes qui s'étaient glissées dans les éditions de Gœthe. Il a fait reproduire les gravures de Ramberg; elles sont réussies, et aideront le lecteur à mieux comprendre l'opuscule de Gœthe. L'introduction est substantielle; M. Seuffert croit reconnaître dans les membres du club d'été les personnages de la société de Weimar; Gœthe serait Sinclair; Armidoro, Schiller; Arbon, Henri Meyer; Seyton, Bertuch; Henriette, Charlotte Schiller; Eulalie, Amélie Imhoff ou Caroline de Wolzogen; ces conjectures sont fines et non sans fondement.

Le vingt-deuxième volume est consacré à ce cercle poétique de Halle dont Pyra est le représentant le plus distingué. L'éditeur, M. Sauer, donne dans une introduction très étendue une foule de détails sur l'œu-

vre commune de Pyra et de Lange, les *Freundschaftliche Lieder*, qui ne fut publiée qu'après la mort de Pyra par Bodmer (1745). Il montre que les Suisses voulurent surtout, par cette publication, faire pièce à Gottsched et à ses partisans. Il retrace les attaques dont ces « chants d'amitié » furent l'objet, la réponse que fit Lange à Kästner, les changements que subit la deuxième édition qui devint, à proprement parler, un recueil des poésies de Pyra. C'est le texte de cette seconde édition que nous donne M. S.; il reproduit non seulement les *Freundschaftliche Lieder*, mais l'œuvre la plus remarquable de Pyra, le *Tempel der wahren Dichtkunst* (83-114) et ses autres opuscules, entre autres le premier chant du *Bibliotartarus* (p. 145-150). Signalons dans l'introduction une dissertation sur le « Temple de la poésie »; M. Sauer analyse cette œuvre et prouve définitivement que Pyra a imité Pope (*The Temple of Fame*).

On trouvera dans le vingt-troisième volume le texte de cet *Anton Reiser*, qui est une des autobiographies les plus remarquables de la littérature allemande. Rien de plus attachant que ce récit, malgré sa longueur et quelques défauts de composition. C'est vraiment un « roman psychologique ». On y voit se former et se développer un caractère intéressant, une âme encore incertaine, hésitante, trop docile aux influences d'autrui, mais en dépit de tout généreuse, ouverte aux plus nobles sentiments et tourmentée du besoin de l'idéal. On y lit avec intérêt les descriptions de la vie bourgeoise de l'Allemagne au XVIIIe siècle. L'action qu'exerçait sur certains esprits le mysticisme de Madame Guyon, les diverses péripéties de l'existence de Reiser, ses années d'apprentissage chez un chapelier, les émotions qu'excitent tour à tour en lui les sermons du Père P..., les œuvres littéraires de l'époque, et *Werther*, et *les Jumeaux* de Klinger, et Homère, ses succès de collège, puis son abattement, sa paresse, son endurcissement dans le vice, son repentir, ses efforts, son goût passionné pour le théâtre, ses premiers essais poétiques, ses relations avec son camarade Iffland, puis avec les acteurs les plus célèbres de son temps, les épisodes du voyage qui le mène de Hanovre à Erfurt, que de particularités curieuses a su nous retracer Moritz ! M. Ludwig Geiger qui publie le texte d'*Anton Reiser* avec l'exactitude la plus scrupuleuse, a eu soin de rappeler dans son introduction les principaux traits de la vie de Moritz et les jugements des contemporains sur cette *Selbstbiographie* qui, selon le mot même de l'auteur, décrit une vie d'homme avec une fidèle vérité et jusque dans ses moindres nuances. Espérons que cette réimpression contribuera, ainsi que le dit M. L. Geiger, à faire connaître et le livre de Moritz et ce Moritz lui-même, « un de ces vaillants lutteurs qui se combattent, eux et le monde, et finissent, après de longues peines, par triompher. »

En même temps que le roman de Moritz, paraissait dans la même collection le récit d'Iffland sur sa *carrière théâtrale*. On sait que cette

œuvre du grand acteur raconte sa vie depuis ses débuts sur la scène de Gotha jusqu'à son arrivée à Berlin et quoiqu'elle ne retrace pas la plus glorieuse période de sa vie, c'est un des plus précieux documents qu'on possède sur l'histoire du théâtre allemand dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. C'est M. Hugo Holstein qui publie ce fragment des mémoires d'Iffland. Il l'a fait précéder d'une étude sur le rival d'Ekhof et de Schröder [1]. Cette étude claire, intéressante et complète est suivie d'une table des noms de personnes.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — On annonce, pour paraître très prochainement, *la Nécropole de Myrina*, fouilles exécutées au nom de l'École française d'Athènes, par MM. E. Pottier, S. Reinach, A. Veyries, dans les années 1880-1882, texte et notices par MM. Edouard POTTIER, attaché au musée du Louvre et Salomon REINACH, attaché au musée de Saint-Germain (chez Ernest Thorin). L'ouvrage formera deux volumes in-4°, dont un de texte, formé de 55 feuilles environ (avec une soixantaine de figures intercalées) et l'autre, composé de 52 planches et d'une carte topographique. Le deuxième volume paraîtra en janvier 1887. Le prix de l'ouvrage complet est fixé à 100 francs pour les souscripteurs; la première partie étant facturée à 60 francs et la seconde, à 40 francs.

— La librairie Hachette commence une nouvelle édition, à l'usage des écoliers, de nos poètes dramatiques classiques, Corneille, Racine et Molière. La collection des *Grands écrivains de la France* avait publié leurs œuvres complètes; le nouveau recueil ne donnera que leurs chefs-d'œuvre. Le texte, ramené à l'orthographe de notre temps, est le même dans les deux éditions, c'est-à-dire conforme au dernier texte publié du vivant de l'auteur et avoué par lui. Il est accompagné de la plupart des variantes les plus intéressantes, des *Préfaces*, des *Examens*, des *Avertissements*, de tous les documents publiés dans les éditions originales, des passages d'écrivains anciens ou étrangers imités par les auteurs. En tête de chaque pièce une *Notice* en donne l'histoire et, fort sobrement, l'appréciation; en tête de chaque volume figure une notice générale sur l'auteur, sa vie, l'ensemble de son œuvre. Le commentaire est la partie neuve de ces éditions; les notes, en petit nombre dans la collection des *Grands écrivains*, sont copieuses dans celle-ci et renferment tout ce qu'il importe de connaître : explication brève et précise des allusions historiques, éclaircissement des difficultés grammaticales, rapprochements avec d'autres passages tirés de l'auteur ou de ses contemporains. M. L. PETIT DE JULLEVILLE, maître de conférences à l'École normale supérieure, vient de publier dans cette collection *Cinna* et *Nicomède*; M. M. LANSON, *Esther* et *Iphigénie* (où l'on remarquera, dans l'appendice, la série des imitations de l'*Iphigénie* d'Euripide, texte grec et traduction). Prochai-

1. Je ne cite de cette introduction qui mérite tous les éloges, que ces mots sur le *Kleeblatt* des grands acteurs de l'Allemagne : « Ekhof ist der Darsteller der Anstandsrollen ; Schrœder, der Leidenschaft ; Iffland, des Lebens, das er in allen seinen Einzelheiten erfasst hat. »

nement paraîtront *Horace* et *le Cid*, par M. Petit de Julleville; *Athalie*, par M. Lanson; *Les femmes savantes*, par M. Larroumet. Chaque volume, petit in-16, cartonné, coûte 1 franc.

— Dans *Le Château de Fontainebleau au* XVIIe *siècle, d'après des documents inédits* (Paris, Société de l'histoire de France, 1886. In-8°, 108 p.) MM. Eugène Müntz et Em. Molinier reproduisent, le premier, la relation ou *diarium* du commandeur Cassiano del Pozzo; le second, des extraits étendus des *Comptes des bâtiments* du palais de Fontainebleau pour les années 1639-1642. Cassiano, ami de Peiresc, du Poussin, de Rubens, de Naudé et de bien d'autres, avait l'esprit cultivé; il a décrit avec soin les chefs-d'œuvre de la peinture conservés à Fontainebleau et nous fournit beaucoup de notes curieuses et d'indications importantes. Les *Comptes* nous donnent un très grand nombre de renseignements sur la topographie des divers appartements du château, ainsi que sur les restaurations et les reprises en sous-œuvre de beaucoup de parties de l'édifice.

— M. Louis Leger vient de publier, à la librairie Leroux, la *deuxième série* de ses *Nouvelles études slaves* (un vol. in-18, 305 p., 4 fr.). Ce volume comprend des études sur *le Nihilisme en Russie, les Ecrivains français et la Russie, Jean Kochanowski* (le poète de la Renaissance en Pologne et l'une des grandes figures du XVIe siècle, l'auteur d'un drame antique profondément original « *Le congé des ambassadeurs grecs* » qu'on a comparé à l'*Iphigénie* de Gœthe); *le Roman rustique en Bohême* (le « Roman du village » de Mme Svietla); *Jean Ziska d'après les derniers documents* (étude, d'après le livre de M. Tomek, sur le caractère du guerrier hussite, sur la situation de la Bohême à son époque, sur les innovations que lui doit la stratégie et l'influence qu'il a exercée); *la Mythologie slave* (excellente esquisse dont nous avons rendu compte autrefois dans cette *Revue*); *les Slaves au* XIXe *siècle*. Ce dernier morceau est la reproduction de la leçon par laquelle M. Leger a ouvert l'an dernier son cours de langues et de littératures slaves au Collège de France.

ALLEMAGNE. — Voici six nouvelles livraisons, de la 22e à la 27e, de l'*Encyclopædie der neueren Geschichte* que dirige, depuis la mort du regretté Herbst, M. Alfred Schulz et que publie la librairie Fr. A. Perthes, de Gotha. On trouvera dans ces six livraisons (les précédentes ont été annoncées avec soin en leur temps) la fin de la lettre K, la lettre L et le commencement de la lettre M (jusqu'à *Melzi*). Nous observerons qu'à l'article *Kopenhagen* on a oublié le victorieux débarquement de Charles XII en 1700 et, qu'on pouvait y citer, pour le bombardement de 1801, les *Mémoires* de Rist publiés précisément par la librairie Perthes; qu'à l'article *Korfu* il faut lire *Donzelot* et non « Donzot »; que *Lacuée* a été oublié (ainsi que *Lariboisière, Larrey, Loison*), qu'à l'art. *Lameth* on aurait dû donner les prénoms des *quatre* frères; et mieux caractériser chacun d'eux; qu'à l'art. *Landau* il est nécessaire de remplacer *Besons* par « von Bezons »; que l'art. *Lanjuinais* est bien trop long et l'art. *Lannes* bien trop court; qu'il eût fallu parler du ministre de la guerre *Lajard*; qu'il faudrait à l'avenir se dispenser d'assertions aussi vagues que celle-ci (à propos du général *Lewal*) « gilt für einen Anhænger der Orleans » et qu'il valait mieux citer ses *Études de guerre*. Ajoutons encore les remarques suivantes; lire à l'art. *Le Mans* « Auvours » et non Anvours et « Champagné » au lieu de Champangé. Le jeune prince de Ligne (art. *Ligne*) est mort à La Croix aux Bois, et non « bei der Schanze Le Coq bei Condé ». *Lombard* est né le 1er avril 1767 et mort le 28 avril 1812 (l'« Encyclopédie » se borne à donner les années). *Louvois* est né le 18 janvier 1641 (et non 1639), et il fallait citer à son sujet le livre de M. Camille Rousset. *Lucchesini* aurait dans les négociations qui suivirent la journée du 20 sep-

tembre 1792, « montré à Kellermann et aux émissaires secrets la plus grande réserve » ; cette phrase est vague et inexacte. A propos du *Luciensteig* on oublie l'occupation de ce défilé par Jean de Merode, lors de l'expédition de Mantoue. On ne dit pas à l'art. *Luckner* que si le vieux soudard « resta inactif », il était à Châlons, chargé d'organiser les nouvelles levées. *Macdonald* est né, non pas à Sancerre (où, il passa sa jeunesse), mais à Sedan et l'auteur de l'art. peut s'en assurer en feuilletant les *Ardennes illustrées* d'Elizé de Montagnac, II, p. 69, 70. On ne mentionne pas à l'art. Stanislas *Maillard* le travail d'Alexandre Sorel. L'art. *Mainz* ou Mayence renferme une grave faute d'impression : d'*Ogre* pour « d'Oyre ». L'art. *Malet* ne rappelle pas les travaux de Paschal Grousset et d'Albert Duruy. Deux *Manstein* sont cités; il manque le « vertueux » Manstein, le confident de Frédéric Guillaume II. Il n'est pas exact que *Manuel* « se soit abstenu de toute action » pendant les massacres de septembre (voir la relation de l'abbé Sicard). On regrette à l'art. *Maret* que l'auteur de la notice n'ait pas connu, ni cité l'ouvrage de M. Ernouf. Il est curieux que *Mélac* — ce Mélac cité à l'art. *Landau* et qui a laissé de sinistres souvenirs dans le Palatinat — n'ait pas quelques mots dans l' « Encyclopédie de l'histoire moderne ». Enfin, à l'art. *Maubeuge* il ne faut pas laisser de côté le siège d'octobre 1793, et on regrettera que le cardinal *Maury* n'ait pas même une ligne. Ces observations ne diminuent pas d'ailleurs la valeur de ce grand ouvrage, un de nos plus utiles dictionnaires d'histoire. Nous avons remarqué au passage les art. *Kossuth*, *Krieg von 1870-71*, *Krimkrieg*, *Kurland*, de *Lagardie*, *Lang* (le diplomate du XVIIe siècle et archevêque de Salzbourg), *Lansdowne*, *La Plata*, *Lasker*, *Lasko*, *Lassalle*, *Laudon*, *Law*, *Leiningen*, les *Leopold*, les *Liechtenstein*, *Livland* ou Livonie, les *Lobkowitz*, *Loudon*, *Lucchesini*, les *Ludwig*, les *Manteuffel*, *Mantua*, les *Maximilien*, les *Medici*, *Mehemed-Ali*, *Mejico*, *Melanchton*, etc.; tous ces articles sont faits avec soin et savoir, et ces six nouveaux fascicules assureront, comme les précédents, le succès croissant de la publication.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 juillet 1886.

M. le président fait connaître le résultat de plusieurs concours :

L'auteur du mémoire présenté pour le prix Bordin, sur les sectes dualistes de l'Islamisme, auquel une récompense a été accordée par la commission, est M. Cl. Huart, second drogmen de l'ambassade de la République française à Constantinople;

Le prix Delalande-Guérineau (études orientales) est décerné à M. Paul Regnaud, maître de conférences à la faculté des lettres de Lyon, pour son livre : la *Rhétorique sanscrite*;

Le prix ordinaire (*Education athénienne au Ve et au IVe siècle avant notre ère*) est décerné à M. Paul Girard, maître de conférences à la faculté des lettres de Paris, auteur du mémoire n° 4. La commission a regretté de ne pouvoir disposer d'une seconde récompense en faveur d'un autre mémoire qu'elle a particulièrement remarqué, le n° 2.

M. Dieulafoy donne des détails sur les dernières fouilles exécutées sous sa direction par la mission française d'exploration archéologique en Susiane.

L'année dernière, les fouilles avaient porté principalement sur le palais d'Artaxerxès Mnémon. Cette année, M. Dieulafoy s'est occupé de dégager, au-dessous de cet édifice, les substructions d'un palais plus ancien, celui qui avait été bâti par Darius et qu'un incendie avait détruit avant le règne d'Artaxerxès. Au milieu de ces substructions, on a rencontré un morceau de la plus grande beauté et d'une conservation parfaite, une frise émaillée en bas-relief polychrôme, de 11^m 80 de longueur sur 3^m 60 de hauteur. Elle représente douze archers de la garde royale, vêtus du

costume et porteurs des armes attribués par Hérodote aux dix mille « Immortels ». Les personnages, haut de 1m 41, sont représentés de profil. Le visage, les pieds et les mains sont noirs D'après les études anthropologiques faites sur des squelettes trouvés dans le voisinage, la population primitive de la Susiane a dû en effet appartenir à une race noire (mais non pas nègre), analogue à celles qui habitent aujourd'hui les bords de la mer Rouge. Les guerriers susiens tiennent en main une pique, sur leurs épaules sont jetés l'arc et le carquois. Leur costume, analogue à celui des Arabes de nos jours, se compose d'une chemise à larges manches, d'une petite veste et d'une jupe ouverte sur le côté; la tête est couverte d'une couronne de corde, les pieds chaussés de brodequins à lacets. Les étoffes, figurées avec beaucoup de précision, sont de couleur variée et toujours de la plus grande richesse. Des bracelets et des pendants d'oreilles en or complètent ce luxueux uniforme.

Dans le voisinage ont été trouvés des fragments de sculpture sur briques cuites. Les sujets traités, quoique empruntés à la faune fantastique de la Chaldée, lions et taureaux ailés, se recommandent par des qualités de style et de modelé tout à fait remarquables. Ces animaux ont 3m de long et 1m 80 de haut. M. Dieulafoy en a rapporté deux spécimens.

Les fouilles de l'Apadâna ont été reprises. La salle du trône a été déblayée dans son entier et le plan exactement relevé. On a pu reconstituer en entier un magnifique chapiteau bicéphale, porté sur ses quatre rangées de volutes, larges de 4m 10, haut de 5m 24 et dont l'ensemble pèse plus de 30,000 kilos. Cette masse énorme a pu être transportée à travers 400 kilomètres de désert et est aujourd'hui à Paris, ainsi qu'une partie de la base sculptée de l'ordre extérieur.

Des excavations pratiquées dans les environs du tumulus royal ont mis à découvert un petit édifice achéménide, dans lequel M. Dieulafoy n'hésite pas à reconnaître un temple. C'est un monument de la décadence, car, au temps de Darius et de Xerxès, Hérodote et les traditions mazdaïques nous apprennent qu'il n'existait pas de temples chez les Perses : cette découverte prouve qu'ils en ont eu un peu plus tard, ce qu'on ignorait.

Après avoir décrit en détail le plan et la disposition des édifices explorés par lui, M. Dieulafoy énumère les principaux objets découverts. Il signale particulièrement des urnes funéraires moulées sur les cadavres et cuites avec eux. On les a trouvées par centaines, logées dans des galeries creusées dans l'épaisseur des remparts. Des monnaies de bronze, des bijoux de cuivre, des ustensiles de terre ou de métal, des urnes lacrymatoires en verre étaient mêlés aux cendres et déposés dans les galeries. Le Louvre va s'enrichir, en outre, d'un grand nombre de vases émaillés, d'armes, de lampes, de coupes, de statuettes, d'une nouvelle collection de textes cunéiformes et de près 300 pierres gravées, dont 97 beaux cylindres. La mission rapporte, de plus, un plan côté du tumulus et des environs de Suze, dressé par M. Babin, ingénieur des ponts et chaussées, des études sur la flore, la faune, la géologie du pays et les races humaines qui l'ont habité ou l'habitent encore, dues à M. Houssay, enfin 576 photographies et de nombreux moulages.

Le chah de Perse, d'après les termes du firman qui autorisait les fouilles, avait droit à la moitié des objets découverts : il y a généreusement renoncé et a fait don de sa part à nos musées nationaux. L'autre moitié leur revenait de plein droit. La collection entière est donc acquise au Louvre et pourra y être prochainement exposée.

M. Schlumberger offre à l'Académie, au nom de M. Salomon Reinach, les moulages d'une inscription lydienne qui a été signalée par lui dans le second numéro de la *Revue archéologique* de cette année. Je rappelle, dit M. Schlumberger, que cette mystérieuse inscription, découverte à Ak-Hissar, l'ancienne Thyatire, par M. Fontrier, de Smyrne, est gravée sur une pierre qui sert de soubassement à une des colonnes en bois du khani ou caravansérail dit Meimaroglou. L'inscription occupe trois côtés de la pierre; sur le quatrième, on distingue les jambes écartées d'un personnage. Quelques caractères ressemblent à des hiéroglyphes égyptiens mal copiés. M. Sayce, auquel un estampage a été communiqué, ne les considère pas comme hittites, et certainement il n'existe que des ressemblances assez lointaines entre ces hiéroglyphes et les caractères gravés sur les monuments hittites connus jusqu'ici. Je m'abstiens, ajoute M. Schlumberger, de toute hypothèse sur le contenu de cette inscription et je me borne à déférer au vœu de M. S. Reinach en déposant les moulages à la bibliothèque de l'Institut.

M. Paul Tannery commence la lecture d'un mémoire sur l'ouvrage mathématique de Georges Pachymère.

Ouvrages présentés : — par M. de Rozière : [Didier Neuville], *Inventaire des Archives de la marine*, série B, service général, tome Ier, 2e fascicule ; — par M. Derenbourg : Hirsch Hildesheimer, *Beitræge zur Geographie Palæstinas*; par l'auteur : Edmond Le Blant, *Les Sarcophages chrétiens de la Gaule*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 26 juillet — 1886

169. — **Description des antiquités de la Régence de Tunis.** Fascicule I. Rapport sur la mission faite [1] en 1882-1883, par Henri SALADIN, architecte. Paris, imprimerie nationale, 1886, 233 p. (extrait des *Archives des Missions*, 3e série, t. XIII). En vente chez Barbier, 31 rue Bonaparte. Prix : 8 francs.

L'archéologie africaine a connu la manie des in-folio, la tentation coûteuse de ces publications d'apparat que l'on commence avec ardeur, que l'on poursuit sans enthousiasme, et qu'on laisse inachevées, au milieu de l'indifférence générale, pour le tourment des bibliothécaires et des travailleurs sérieux. Tels sont les grands ouvrages de Ravoisié et de Delamare, qui devaient embrasser toute l'archéologie algérienne, et dont le premier est resté à l'état de fragment, alors que les planches du second, incomplètement publiées d'ailleurs, n'ont jamais été éclairées par une ligne de texte. L'expérience a porté ses fruits, et la Tunisie n'a pas lieu de s'en plaindre. Il y a vingt ans, l'excellent travail que nous annonçons aurait été quelque *premier fascicule*, exigeant, pour être consulté et conservé, un carton spécial : fort heureusement, M. Saladin n'a pas élevé ses prétentions au-delà d'un modeste in-8°, qui a l'avantage de ne pas s'être fait trop attendre et dont les illustrations, sans être des chefs-d'œuvre, sont tout aussi instructives que les planches luxueuses de Ravoisié. Ces illustrations ont été exécutées par le procédé de la zincogravure, c'est-à-dire que l'on s'est contenté de reporter sur zinc les croquis à la plume exécutés par M. S.; dans un petit nombre de cas, on a eu recours à la phototypie, transformation directe d'épreuves photographiques en clichés pouvant servir à l'impression. La vignette sobrement traitée, sans concession puérile à l'effet, sans inutile fantasmagorie de hachures, telle est l'illustration par excellence des ouvrages scientifiques qui ont pour but d'instruire leurs lecteurs et non d'éblouir les gens du monde. A cet égard, le rapport de M. S. restera un modèle, et nous voulons croire que l'exemple n'en sera pas

1. *Mission faite* est une expression que l'on s'étonne de trouver sur la couverture d'une publication officielle.

perdu pour le Ministère de l'Instruction publique, où l'on a souvent encouragé des travaux conçus et exécutés dans un tout autre esprit.

M. S. a accompagné M. Cagnat dans un long voyage d'exploration dont les résultats épigraphiques ont déjà été publiés (*Archives des Missions*, t. XII). Il a eu l'occasion de visiter une grande partie de la côte et une vaste région située dans l'intérieur de la Régence : il a pu étudier en détail des ruines de toute sorte, temples, églises, mausolées, forums, citernes, aqueducs, dont les uns étaient tout à fait inconnus et dont les autres n'avaient jamais été examinés par un architecte. Son rapport ne comprend pas moins de 366 dessins; il serait difficile de citer un autre ouvrage qui ait porté tant de documents inédits à la connaissance du public. M. S. s'est toujours et partout préoccupé des détails techniques de la construction, du style et de l'ornementation des fragments d'architecture, des procédés employés par les architectes et les maçons de l'Afrique romaine, et ses dessins, comme ses descriptions, portent la trace d'une préoccupation constante de l'exactitude et de la clarté. A côté de quelques croquis peu utiles ou qui auraient gagné à être moins réduits par la gravure, nous en trouvons un grand nombre dont l'auteur, et l'école française d'architecture à laquelle il appartient, ont le droit d'être justement fiers, car ils se distinguent par des qualités de goût, d'entente délicate de la forme et de sobriété que l'on chercherait en vain dans les publications analogues de l'étranger.

Nous ne pouvons faire connaître ici tout ce que le mémoire de M. S. ajoute d'informations précieuses à ce que nous savions sur l'architecture de l'Afrique : qu'il nous suffise de signaler quelques découvertes d'une importance particulière. L'époque punique est représentée par une stèle historiée d'El Kef (p. 209), par des fragments d'architecture découverts à Ebba (p. 199), Ksour (p. 197) et Djezza (p. 201). Nous ne pensons pas que M. S. ait raison de voir dans ces intéressants morceaux des restes de l'*art punique :* nous aimerions mieux, pour le moment, que l'on se contentât de parler d'*époque punique*. L'architecture de cette époque, autant qu'il nous est permis d'en juger, présente d'étroites analogies avec celle de la Sicile ; peut-être même les Carthaginois ont-ils employé, à El Kef comme à Carthage, des architectes et des décorateurs siciliens.

En dehors du mausolée de Dougga, qui a été étudié par M. S. dans les premiers mois de l'année courante, la Tunisie a conservé bien peu de monuments antérieurs à la conquête; par contre, l'architecture romaine y est admirablement représentée. M. S. en a décrit et dessiné un grand nombre de types. Dans l'architecture funéraire, nous remarquerons surtout les grands mausolées, tels que celui des Flavii à Kasrin (p. 156, axe, plan et élévation restitués), les tombes hémicylindriques en blocage et pierres de taille, analogues aux sarcophages phéniciens (p. 41), les tombes chrétiennes avec dalles en mosaï-

ques ornées d'inscriptions (p. 19). Les travaux hydrauliques ne méritent pas moins d'attention : M. S. décrit, autant en ingénieur qu'en architecte, les réservoirs, les aqueducs, les barrages qui sont peut-être, de tous les monuments de la Tunisie, ceux qui donnent l'idée la plus haute de l'ancienne prospérité de cette région. Les monuments publics, temples, théâtres, thermes, arcs de triomphe, ont fourni à M. S. la matière de restitutions intéressantes; nous recommanderons particulièrement les pages consacrées aux édifices de Sbeïtla (p. 68-95). Les basiliques chrétiennes, si intéressantes et si peu connues encore, n'ont pas été négligées, mais M. S. eût trouvé, à cet égard, une matière beaucoup plus abondante s'il avait pu visiter en détail, comme nous l'espérons qu'il le fera un jour, la vallée de la Medjerda. Enfin, l'architecture militaire, les citadelles romaines et byzantines (Tamesmida, p. 150; Haïdra, p. 172) et ce qu'on pourrait appeler l'architecture agricole, meules, pressoirs à huile, moulins, bâtiments de ferme, reçoivent des éclaircissements d'autant plus précieux que l'étude en a été complètement négligée jusqu'à ce jour. Feu Ch. Tissot, qui connaissait si bien la Tunisie, exprimait souvent le regret qu'aucun architecte n'en eût entrepris l'exploration : la fructueuse campagne de M. S. prouve à quel point il avait raison.

M. Saladin s'est sagement abstenu de toute prétention littéraire ou philologique, mais la forme de son travail eût certainement gagné s'il avait été soumis au contrôle d'un réviseur attentif. On y trouve quelques renvois incomplets ou vagues, des noms arabes singulièrement transcrits, parfois aussi des expressions incorrectes. Mais ces défauts, si faciles à corriger, sont de bien peu de conséquence à côté des qualités précieuses d'un mémoire qui restera l'une des contributions capitales à l'exploration archéologique de la Tunisie et à l'histoire de l'architecture romaine en pays romanisé.

Salomon REINACH.

---

170. — **Eine Augustin faelschlich beigelegte** *Homilia de sacrilegiis.* Aus einer Einsiedeler Handschrift des achten Jahrhundertes herausgegeben und mit kritischen und sachlichen Anmerkungen sowie mit einer Abhandlung begleitet, von Dr. C. P. CASPARI, Professor der Theologie an der norwegischen Universitæt. Christiana, Dybwad, 1886, in-8, 73 p.

M. Caspari, auquel nous devons déjà, entre autres publications intéressantes, celle du traité de Martin de Braga *De correctione rusticorum* (voy. *Rev. crit.* 1884, n° 6, art. 28), nous fait part ici d'une curieuse découverte qu'il a faite dans un manuscrit d'Einsiedeln du VIIIe siècle. C'est un sermon, mis comme tant d'autres, malgré l'évidente absurdité de cette attribution, sous le nom de saint Augustin, et qui est, dans la seule partie qui offre de l'intérêt, un catalogue extrême-

ment riche de toutes les superstitions, restes du paganisme romain ou barbare, que l'Église avait à combattre aux temps mérovingiens et carolingiens. M. Caspari donne de solides arguments pour établir que cette compilation, — car c'en est une, mais nous n'en avons qu'en partie les sources ou les parallèles, — a été rédigée par un clerc, fort ignorant sous tous les rapports, dans l'empire franc, vers le milieu du VIII[e] siècle; c'est un précieux pendant à l'*Indiculus superstitionum et paganiarum* bien connu. L'éditeur présente des remarques sur la langue très barbare de ce document (la barbarie n'est pas seulement le fait du scribe), et, dans son édition, il ne la modifie qu'avec beaucoup de réserve, sauf dans la partie où notre sermon est simplement la reproduction des morceaux de deux autres sermons (de saint Césaire sans doute, mais attribués aussi à saint Augustin). Des notes pleines d'érudition ajoutent à ce texte une grande valeur, en montrant ce qu'il a de propre et ce qui se retrouve ailleurs, et font de cette publication une contribution des plus intéressantes à l'histoire des superstitions populaires au moyen âge.

Ψ.

---

171. — **Historiallinen Arkisto**, toimittanut Suomen historiallinen Seura. Helsingissæ, Suomalaisen kirjallisuuden Seuran kirjapainossa [1]. T. VIII, 444 p. in-8, avec 2 pl. de sceaux.

A mesure qu'elle croît en âge, la Société historique de Finlande donne plus d'extension à son recueil : cette nouvelle livraison est double ou triple des autres, à l'exception de la VI[e] qui avait déjà 315 pages. Cet accroissement progressif est un heureux signe de prospérité bien justifié par la valeur des articles publiés. Il n'y en a pas moins de huit dans le présent volume, outre la copieuse table alphabétique et le compte rendu des séances du 18 décembre 1880 au 9 novembre 1883. Celui-ci, qui a été rédigé en finnois par le secrétaire E. G. Palmén, est fort intéressant non seulement comme histoire de la Société pendant quatre ans, exposé de ses travaux, tableaux de ses dépenses, de ses recettes, des dons que lui ont fait plusieurs amis des lettres, des projets de règlements que l'administration lui a soumis, mais encore à cause des documents et des notices qu'il contient. On ne peut en donner une analyse détaillée; il suffira de citer, comme exemples : Inscription en finnois gravée sur la tombe d'un négociant de Wiborg qui fut inhumé, en 1601, dans un îlot de Hollande (p. 303-4); notices par J. R. Aspelin sur les pharmaciens et médecins en Finlande aux XVI[e] et XVII[e] siècles (p. 317-320), et sur les plus anciens armuriers en Finlande (320-330); ce n'était pas la loi générale du roi Christophe, mais la loi plus ancienne de Magnus Eriksson,

1. *Archives historiques*, publiées par la Société historique de la Finlande. A Helsingfors, Imprimerie de la Société de littérature finnoise.

qui était en vigueur en Finlande, à la fin du moyen âge, comme il résulte des recherches du professeur Yrjœ Koskinen (p. 321-323); Rapport de Théodore Schwindt sur les archives des paroisses finnoises qui avoisinent le lac Ladoga, avec des extraits (p. 333-338); les récoltes annuelles en Finlande, de 1730 à 1750, tiré par E. G. Palmén des Rapports des gouverneurs de provinces (p. 368-370); une curieuse description de la Finlande et surtout de ses magiciens, extraite d'un ouvrage de Barth. Glanvil, écrit vers 1360 (p. 413); projet de bibliographie historique de la Finlande, présenté par J. R. Aspelin (p. 421).

Le volume s'ouvre par un mémoire en finnois *Sur la noblesse en Finlande au moyen âge* (p. 1-38, avec huit tableaux généalogiques, p. 39-46), sujet neuf et obscur, mais l'auteur, M. Yrjœ Koskinen, a dégagé des documents épars nombre de faits prouvant que les premiers nobles de ce pays étaient venus de l'étranger à la suite de la conquête suédoise; leurs descendants furent à juste titre considérés comme indigènes, et c'est parmi eux qu'étaient choisis les *lagmans* (préteurs), conformément aux lois qui exigeaient que ceux-ci eussent été préalablement établis dans le district. — Le second mémoire dont l'auteur, M. Garibaldi Nystrœm, a trouvé les éléments dans les archives, concerne *la Situation et les contributions de la paroisse de Saario*, de 1539 à 1572 (p. 47-72, avec 1 carte et des tableaux statistiques); il y a là tant de faits peu connus que ce ne serait pas trop d'une traduction complète pour faire connaître l'état de cette partie du Tavastland sous les règnes de Gustave Vasa et d'Eric XIV. — Dans une rapide énumération des *Artistes de la Finlande dans les temps passés* (p. 73-103), M. J. R. Aspelin rappelle brièvement leur nom, quelques circonstances de leur vie et parfois leurs œuvres; il en peut à peine citer un pour le moyen âge, mais il en trouve 110 dans les temps modernes, sans parler des contemporains. La plupart étaient étrangers; quelques-uns portent des noms français : Grandjean, Le Moine, Jean de Port. — Dans ses *Notes sur la sorcellerie en Œsterbotten vers 1670* (p. 105-114), A. G. Fontell parle de nombreuses personnes, surtout de femmes qui, pour avoir abusé de la crédulité publique, étaient sévèrement frappées d'amendes, d'emprisonnement, et souvent même cruellement punies de mort sur le billot ou sur le bûcher. — L'*Autobiographie du lieutenant général Georg-Hendric Jægerhorn*, né à Saint-Michel en Savolax (1747), mort en Suède (1826), publiée par M. Y. Koskinen, (p. 115-176), contient d'intéressants détails, non seulement sur la remarquable personnalité de l'auteur, mais encore sur ses sérieuses reconnaissances de la frontière orientale de la Finlande, et sur la campagne de Finlande en 1790, à laquelle il prit part comme adjudant général de Gustave III. — La *Caractéristique de Fredrik Cygnæus et de ses travaux historiques*, par le professeur Zachris Topelius (p. 177-207), est d'autant plus précieuse que l'auteur, comme ami intime de cet esprit original, mais nébuleux, était mieux placé pour le comprendre et le juger; le style y

est à la hauteur de la pensée. — M. E. G. Palmén a publié le *Projet de constitution pour la Finlande* (p. 208-248), adressé en 1809 à l'empereur Alexandre par l'ex-lieutenant-colonel A. J. Jægerhorn et écrit en français, la seule langue dans laquelle pussent s'entendre le tzar et les hommes lettrés du Grand-Duché. Si les idées ne sont pas toujours correctement exprimées, il y en a quelques-unes de fort justes, basées sur une parfaite connaissance du pays.—Viennent en dernier lieu les *Recherches historiques sur Jacob Frese*, mort en 1729, par Valfrid Vasenius (p. 248-300). Ce mémoire se compose de deux parties : des notes biographiques, assez maigres et décousues, fournies par le Dr K. A. Bomansson ; et une appréciation des œuvres de ce poète ; pièces de vers détachées, court traité de morale en prose et *la Passion*, épisode d'une Messiade, fort méconnue jusqu'alors, mais dont le critique fait enfin ressortir la valeur. — Le contenu du recueil, on le voit, est assez varié, et il fait honneur à la jeune Société historique de la Finlande.

E. Beauvois.

---

172. — **Poésies diverses tirées de La Muse Chrestienne de Pierre Poupo**, publiées avec une notice et des notes, par Ernest Roy. Prix : 12 fr. Paris, Jouaust.

Pierre Poupo (singulier nom pour un poète) ! naquit à Bar-sur-Seine vers 1552, d'une famille catholique. Il n'était pas encore sorti de l'enfance qu'il perdit sa mère; peu de temps après son père contracta un second mariage. P. Poupo aurait été dès lors complètement orphelin, s'il n'eût été accueilli dans la maison des Le Bey, huguenots fervents, au foyer desquels il trouva tous les soins, toutes les affections de la famille, et de nombreux enfants qui furent ses amis, ses compagnons de jeux et de travail. C'est avec l'un d'eux, Denys Le Bey, qu'il se rendit à Valence pour y étudier la science du droit, sous la discipline de Cujas et de Roaldes. Ses études finies, il revint dans sa ville natale avec le bonnet de docteur, et prit le titre d'avocat au baillage de Bar-sur-Seine. En 1580, cédant aux instances de celle qu'il appelle « sa mère d'affection », Mme Le Bey, et surtout aux pressantes sollicitations de son aimable fille, Mlle Nicole Le Bey, il abjura la religion de ses pères pour sortir, comme il le dit lui-même, « de la nuict de superstition ». Quelques années plus tard, forcé de se réfugier à Genève comme tant d'autres, il mourut dans cette ville en 1593, avec le regret de n'avoir point revu les « nymphes, roynes de Seine aux ondes argentines ». Si l'on veut avoir des détails plus circonstanciés sur l'accueil que P. Poupo reçut à Genève, sur son entourage, sur son mariage avec la sœur d'Etiennette Villeminot, femme de Philibert Guide, auteur de *La Colombière*, plus connu sous le nom d'Hégémon, il faut lire l'intéressante notice que M. Ernest Roy a mise en tête de *La Muse chrestienne*.

Les poésies de P. Poupo, sauf trois ou quatre sonnets jadis cités par Colletet, dans son *Histoire des Poètes*, et relevés de nos jours par Léon Feugère dans ses « Caractères et portraits littéraires du XVIe siècle », étaient absolument inconnues. Il n'en reste qu'un exemplaire, qui appartient à la bibliothèque de l'Arsenal ; au temps de Colletet, le volume était déjà introuvable. Il ne faisait pas bon sentir le fagot au XVIe siècle ; il est probable que les Ligueurs eurent du plaisir à jeter au feu bon nombre d'exemplaires d'un livre dédié en 1590 « Au roy tres chrestien, Henri IIII, roy de France et de Navarre, » et c'est sans doute ce qui explique la disparition des œuvres du poète protestant.

Il y a deux parts à faire dans *La Muse chrestienne* : les poésies avant et après l'abjuration. Les premières, trop rares, sont de beaucoup préférables aux secondes. Je citerai surtout l'*Épithalame pastoral de J. de Laussoirrois et E. de Sainct-Amour* : c'est une idylle pleine de fraîcheur et de grâce, un de ces tableaux champêtres dessinés à souhait pour le plaisir des yeux. J'exagère peut-être, car j'ai un faible pour tous ces poètes du XVIe siècle, mais il est incontestable que l'imitation de Catulle et de Virgile a porté plus de bonheur à P. Poupo que celle de la Bible. Chez lui, le sectaire a fini par tuer le poète ; ce n'est pas qu'on ne trouve dans ses *Sonnets et Tombeaux*, composés à Genève, quelques vers heureux, deux ou trois petites pièces même qui se gravent aisément dans la mémoire et qui touchent, mais il y a partout je ne sais quoi de sec et de dogmatique qui sent par trop le sermonnaire. Il nous fait, par exemple, une gentille description du petit village de Jully, et d'un bocage aux environs « de mousse et de vergay haut et bas tapissé » ; ce coin de terre lui sourit, écrit-il, en se souvenant d'Horace, mais il lui plairait encore davantage, et ce trait final gâte tout, « S'on y voyait planté l'arbre de l'Évangile ». Dans sa ferveur de néophyte protestant, il a fait un autre épithalame en l'honneur du mariage de Sébastien Bruneau et Nicole Le Bey : cette fois, c'est le Cantique des Cantiques qu'il met à contribution, mais à part quelques vers gracieux comme ceux-ci :

> Les margelles d'autour font ses lèvres pareilles
> A deux rameaux chargez de framboises vermeilles,

cela ressemble tout à fait à une allocution ministrale, toute remplie de maximes honnêtes, mais fort peu poétiques, ex. :

> Beauté trop excellente en fille mal nourrie
> Est une bague d'or sur le groin d'une truye.

Malgré tout, les poésies de P. Poupo seront lues avec plaisir par les amateurs de cette langue savoureuse du XVIe siècle, et M. Jouaust, quoi qu'il se plaigne que ces sortes de publications ne se vendent guère, a bien fait de les réimprimer. Heureux les poétereaux et poétillons de nos jours si, dans deux ou trois cents ans, ils trouvent un Jouaust qui leur croie assez de mérite pour être tirés, comme Pierre Poupo, de la nuit profonde de l'oubli !

A. DELBOULLE.

173. — **Aperçu sur le barreau de Bordeaux depuis ses origines jusque vers 1830.** Discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Bordeaux le 4 août 1885, par M. Léon Cosme. Bordeaux, Feret et fils, 1886. Grand in-8 de 55 p.

— **Le parlement de Bordeaux.** Notes biographiques sur ses principaux officiers, par A. Communay, vice-président de la Société des Archives historiques de la Gironde. Bordeaux, imprimerie Favraud, 1886. Grand in-8 de 288 p.

— **Chronique du parlement de Bordeaux**, par Jean de Metivier, publiée par Arthur de Brezetz et Jules Delpit. Tome I. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou, 1886, in-8 de xxxiv-527 p.

Je réunis en un même article trois publications bordelaises consacrées à peu près au même sujet, et je les réunis avec d'autant plus de plaisir, que de fort estimables qualités leur sont communes.

I. — Louons tout d'abord M. Léon Cosme d'avoir si bien choisi la matière de son discours. Combien de fois n'ai-je pas gémi sur le sort d'un malheureux professeur se condamnant à vanter, devant une assemblée impatiente, les bienfaits de l'émulation ou les charmes de la vertu, et se battant vainement les flancs pour rajeunir des lieux communs qui faisaient dire à plus d'un auditeur : « L'ennui naquit, un jour, de l'*Université!* » Abandonnant les vieilles banalités, M. C. a eu la bonne pensée de substituer à une harangue forcément insignifiante une intéressante page d'histoire. Cette innovation méritait tout le succès qu'elle a obtenu. L'orateur *lu* ne sera pas moins goûté que l'orateur *entendu*. Tandis que les discours ordinaires de distribution de prix, non moins vides que pompeux, ressemblent, quand la fête est finie, à des feux d'artifice éteints et dont il ne reste rien, le travail de M. Cosme gardera toujours sa valeur. Dans un exposé rapide, le savant professeur nous fait connaître les avocats qui ont le plus honoré le barreau bordelais, depuis Guillaume le Blanc, Bernard de Labarthe, Jean de Lange, qui brillèrent au xvie siècle, jusqu'aux *Girondins* et jusqu'à leurs successeurs Ferrère, Lainé, Martignac, Peyronnet, Ravez, etc. Le discours est accompagné de notes nombreuses, où l'on remarque d'abondantes et précises indications bibliographiques, et de notices (à l'Appendice) sur *les avocats à Bordeaux sous la domination anglaise, sur l'université de Bordeaux, sur G. Le Blanc, B. de Labarthe* et *J. de Lange*, traduction de trois chapitres du *De illustribus Aquitaniæ viris*, par Gabriel de Lurbe; sur *Jean Savaron*, sur *les ouvrages de Pierre de Lancre*, sur *les avocats au Parlement de Bordeaux qui ont laissé des ouvrages de Jurisprudence* [1], sur *Romain Desèze*. Signalons, dans cette dernière notice, une discussion du récit généralement adopté selon lequel l'é-

1. La liste pourrait être facilement allongée. Il faut espérer que ces additions trouveront place dans une nouvelle édition où l'on voudrait voir aussi deux études dont M. Cosme parle ainsi (p. 15, note 2) : « Il y a une belle étude à écrire sous ce titre : *Les Avocats bordelais dans les Assemblées de la Nation*. — Une autre étude sur *les Avocats dans la jurade et la municipalité de Bordeaux*, formerait un chapitre intéressant de notre histoire locale, et serait une excellente introduction à la première. »

loquent avocat accepta sans hésitation la proposition de défendre Louis XVI devant la Convention. De cette discussion il résulte que Desèze, au premier moment, montra quelque irrésolution et que ce fut sa femme qui, prenant une généreuse initiative, s'écria : *M. Desèze accepte*. Méfions-nous, par conséquent, du récit très embelli de Châteaubriand et rayons de l'histoire l'héroïque réponse attribuée à Desèze par l'éminent écrivain qui eut toujours plus d'imagination que d'exactitude.

II. — L'ouvrage de M. Communay se divise en deux parties, la première consacrée aux premiers présidents du Parlement de Bordeaux, la seconde aux gens du roi. On y compte 80 notices appelées trop modestement par l'auteur *Notes biographiques*, 23 pour les premiers présidents, 21 pour les procureurs généraux, 17 pour les premiers avocats généraux, 14 pour les deuxièmes avocats généraux et 5 pour les chevaliers d'honneur. Rien qui ressemble à une compilation. M. C., loin de résumer, dans son recueil, les travaux antérieurs, les corrige et les complète tous. S'il a tenu compte des moindres publications relatives à l'histoire du Parlement de Bordeaux [1], c'est surtout aux manuscrits qu'il a demandé de précieuses informations. Fouillant avec la même patience et la même activité les dépôts publics de Paris et de la province, particulièrement, parmi ces derniers, les archives départementales de la Gironde, il a trouvé une masse de documents inédits dont ses prédécesseurs ignoraient même l'existence. Très petit est le nombre des notices qui ne contiennent pas quelque rectification, quelque révélation [2]. L'auteur, qui s'était jadis beaucoup occupé de recherches généalogiques, ajoute souvent à la biographie de ses personnages, des indication sur leurs aïeux et leurs descendants : en ces renseignements spéciaux, il se sert encore beaucoup plus des documents du cabinet des titres et de la collection de Dom Villevielle, que des ouvrages du P. Anselme, de d'Hozier, de La Chenaye des Bois, de Saint-Allais, etc. [3].

1. Voir (p. 1, note 1) l'énumération des principaux ouvrages consultés.

2. Veut-on un exemple de ces révélations? Qu'on lise cette note (p. 7) sur Jean de Bérard qui siégea de 1471 à 1483 : « La plupart des auteurs ont ignoré la place exacte que le président de Bérard a tenu dans le Parlement de Bordeaux : plusieurs le mettent après Louis Tindo. La *Chronique bordeloise* ne fait pas mention de ce magistrat, non plus que le manuscrit déjà cité (F. fr., vol. 20873) ; il en est de même des *Chroniques* de Cruzeau et de Gaufreteau, éditées par la *Société des bibliophiles de Guienne*. »

3. On remarquera surtout, dans le chapitre si ample et si curieux sur le premier président Jacques Benoist de Lagebaston (p. 24-41), des informations qui ne laissent rien à désirer sur la famille de ce magistrat. Il faut en dire autant des familles Daffis, de Nesmond, de Gourgue, de Pontac. M. C. aurait pu mentionner, au sujet du premier président André de Nesmond, sieur de Chézac, la *Chronique d'Isaac de Pérès 1554-1611* (Agen, 1882, in-8°), où ce magistrat figure en sa qualité de président de la Chambre de l'Edit établie à Nérac. Il y aurait eu encore à citer sur la prétendue noblesse de Nesmond une piquante brochure de feu G. Babinet de Rencogne, archi-

Les notices de M. C. ne forment pas seulement le plus riche supplément à l'*Histoire du parlement de Bordeaux* par Boscheron des Portes et aux autres ouvrages sur ce sujet; elles complètent à divers égards nos meilleures histoires de France. Voici des particularités sur le roi Louis XI qui sont connues de bien peu d'érudits (p. 8) : « Le 25 mars 1473, le chapitre de l'église métropolitaine de Saint-André ayant été informé que le roi Louis XI prenait à sa charge les frais d'ensevelissement de son frère, dont le corps était resté pendant près d'un an dans une des chapelles de la cathédrale, s'apprêta à procéder aux funérailles du duc avec une grande solennité; le parlement fut invité à assister à la cérémonie. Mais le clerc de ville, qui connaissait les volontés du roi, fit informer le chapitre que tout cet apparat n'était point nécessaire et qu'il suffisait de dire, avant l'ensevelissement, une simple messe honorifique, avec quatre torches; *et ita fuit sepultus* [1]. »

Plus loin, on trouve des détails minutieux sur l'entrée à Bordeaux, le 9 avril 1526, de François Ier (p. 16), et, le 1er décembre 1539, de Charles-Quint (p. 18). Indiquons aussi (p. 81, 82) divers extraits d'un manuscrit des Archives départementales de la Gironde relatifs au séjour dans la capitale de la Guyenne, en novembre 1632, d'Anne d'Autriche, du cardinal de Richelieu, du garde des sceaux Châteauneuf, du maréchal de Schomberg, et aux troubles survenus dans la même ville, en mai et juin 1625, « à cause de l'installation du subcide de deux écus par an pour chacun hoste qui vendent du vin [2] ».

Il y aurait encore bien d'autres pages à recommander, dans le recueil de M. C. soit comme récits (par exemple, l'étrange conflit du 1er juillet 1555 entre le chapitre de Saint-André et le chapitre de Saint-Seurin au sujet de l'enterrement du premier président de Lage, p. 235, soit comme documents (par exemple, les extraits de la correspondance du premier président Daffis avec sa femme en 1598 et 1599 [3]; les lettres du premier

---

viste de la Charente (*Les origines de la maison de Nesmond.* Angoulême, 1869, in-8°). Pour épuiser tout de suite la très petite série des très petits reproches que l'on peut adresser à M. C., je relèverai, dans la note 2 de la page 79, le prénom *Antoine* donné par inadvertance à l'évêque de Dax, *François* de Noailles. Antoine était le prénom d'un des frères de l'évêque, lequel frère fut ambassadeur en Angleterre et gouverneur de Bordeaux.

1. M. C. ajoute en note : « Les principes économiques de Louis XI s'appliquaient à toutes choses : cependant il fut encore décidé que pendant un an un catafalque, recouvert d'un drap de velours, serajt dressé dans l'église et que durant ce même temps il serait dit tous les jours une grand'messe pour le repos de l'âme du duc; huit *ardits* étaient accordés au sacriste, pour chaque glas funèbre sonné pendant la grand'messe des funérailles (*Archiv. départem. de la Gironde : Reg. cap. de l'église Saint-André*, C. 285, p. 92 et 93.)

2. Voir (p. 106-108) un document officiel relatif à une autre sédition populaire qui éclata, le 26 mars 1672, à Bordeaux.

3. « Ma mye, écrit le premier président, ne m'envoyez plus de poulles que quand je vous le manderay, et lors non plus à la fois que de dix paires, car elles se perdent... J'ay esté constrainct d'en vendre une partie à 10 sols seulement la paire. Le jardi-

président Le Berthon avec le comte de Ségur, en 1735; les lettres de Charles IX et de Catherine de Médicis au parlement de Guyenne en 1572 touchant le collège des Jésuites, etc.). Mais nous renverrons nos lecteurs au recueil même, lequel est indispensable à quiconque voudra désormais étudier l'histoire judiciaire et politique de Bordeaux.

Je n'ajouterai pas à mon analyse un seul mot d'éloge et voici pourquoi : j'éprouve pour M. C. une vive sympathie; je lui dois beaucoup de reconnaissance pour ses généreuses communications; je suis très flatté de l'honneur qu'il m'a fait en citant souvent et en termes trop favorables quelques-uns de mes travaux; je ne voudrais pas être soupçonné de complaisance en mes appréciations. Mais je laisserai parler un critique dont la compétence et l'impartialité sont également incontestables, et qui même d'habitude penche bien plus vers la sévérité que vers l'indulgence. M. Jules Delpit, dans le *Courrier de la Gironde* du 23 mars 1866, déclare que le volume de M. Communay « est aussi intéressant qu'utile, aussi nouveau que bien fait » et ce juge austère ne croit pas en avoir assez dit, car il ajoute : « Nos grands magistrats bordelais ont aujourd'hui leur biographie aussi exacte et aussi complète qu'il est possible de la raconter et aussi élégamment écrite que ce genre d'histoire peut le comporter [1] ».

III. — L'érudit qui avec toute l'autorité de son caractère et de son savoir a donné de tels éloges aux *Notes bibliographiques*, a déjà publié, pour la Société des bibliophiles de Guyenne, la *Chronique de Jean de Gaufreteau* et la *Chronique d'Estienne de Cruseau*. Pour mettre en lumière la non moins importante *Chronique de Jean de Metivier*, M. Delpit s'est associé un zélé travailleur, M. Arthur de Brezetz, secrétaire de la Société que je viens de nommer. Les deux paléographes, unissant leurs efforts et apportant à l'œuvre commune leurs qualités diverses, ont préparé un volume qui fait honneur à la ferme vieillesse du vétéran, comme à la vaillante jeunesse de son collaborateur.

La *Chronique de Jean de Metivier* est formée d'extraits des registres secrets où le parlement de Bordeaux faisait inscrire par ses greffiers les principaux évènements auxquels il avait pris part, et les traditions qu'il

---

nier de Pessac s'en veut aller. Il ne faisoit rien qui vaille et mangeoit fort ». A ces naïfs détails d'économie domestique se joignent les réprimandes d'un époux mécontent : « Ma mye, il faut que vous me donniés toujours de la fascherie. Je vous avois deffendu d'employer mon nom pour passer chose quelconque pour aultre, ne voulant pas estre diffamé de telles façons de faire que je blasme en ceux qui le font. Je ne sçay à quoy vous pensiés. Vous ne vous souciés guieres de me mettre en action et en fiebvre. Ne treuvés point estrange si je vous desadvoue... »

1. M. Delpit n'a pas manqué d'accorder une mention honorable à la *Table alphabétique* qui se développe en 44 colonnes et qui contient « près de mille noms de personnages bordelais ou étrangers ». Je me suis déjà beaucoup servi de ce « précieux instrument de travail » et plus qu'un autre je puis en vanter la parfaite exactitude. La critique la plus pointilleuse n'y reprendra qu'un *N* mis devant le nom de M. de Boislisle à la place de l'initiale *A*.

voulait conserver. Aucun des nombreux recueils du même genre que l'on connaît n'est aussi complet que le recueil qui porte le nom de Jean de Metivier (d'abord avocat, puis — 5 mars 1544 — conseiller au parlement, et mort vers 1632 [1]). Le manuscrit, qui fait partie de l'admirable collection de M. Delpit [2], renferme trois parties distinctes dont j'emprunte l'analyse à l'*Introduction* des éditeurs (p. VIII-IX) : « La première contient des pièces, dont quelques-unes inédites, sont relatives non-seulement au Parlement de Bordeaux, mais même à celui de Paris et à l'histoire générale de la France. On y remarque les lettres-patentes portant réorganisation du parlement de Bordeaux en 1462, la fixation de son ressort ; des donations de terres; des anoblissements; des confirmations de privilèges et coutumes des villes; des lettres relatives aux luttes de la magistrature avec le pouvoir ecclésiastique; et même quelques pièces antérieures à l'époque de la création du Parlement par Louis XI. La deuxième partie est intitulée : *Articles utiles, nécessaires faits par l'advis et delibération de la cour pour la conservation des ordonnances, bien de justice, et expédition d'icelle;* elle concerne le règlement intérieur adopté par la cour, fixant les formes et les usages pour rendre la justice. Ces deux parties ont été réunies en une seule et classées chronologiquement par les éditeurs. La troisième partie comprend des extraits des registres secrets, établis par année judiciaire, du 11 septembre 1520 [3] au 19 août 1566. On y trouve de nombreuses lettres missives des rois et tous les faits principaux de la vie active du Parlement ».

A la suite de l'*Introduction*, les éditeurs ont réuni (p. XIII-XXXIV) six actes antérieurs à l'année 1462. Le premier de ces actes a déjà été imprimé dans les *Archives historiques du département de la Gironde* (t. XXIV) : c'est, ainsi que le font observer les éditeurs (p. IX) « l'ordonnance découverte par M. Émile Brives-Cazes, portant création du Parlement de Guyenne par Charles VII, datée du 5 avril 1451. M. Brives-Cazes avait déjà démontré qu'un Parlement de Bordeaux avait fonctionné avant 1462, mais on ignorait qu'il y avait eu un acte spécial établissant ce Parlement conformément à l'article 20 du traité conclu pour la soumission de Bordeaux, le 12 juin 1451 ». Le plus ancien des six actes est une ordonnance de Charles VI, du 8 mai 1408, qui n'a pas été insérée dans les *Ordonnances du Louvre*. Les trois documents

---

1. Jean de Metivier (il signait *Jehan de Mestivier*) était fils de Pierre de Metivier, seigneur de la maison noble de Persart, l'un des plus fameux avocats de Bordeaux, et de Jeanne de Tarneau. Il épousa Jacquette de La Rivière et en eut deux enfants, un fils et une fille.

2. J'ai rapidement décrit cette collection dans une toute petite plaquette intitulée : *Une lettre inédite du roi Henri IV et une mazarinade inconnue* (Marmande, 1884, petit in-8°, p. 1-2).

3. Comme il échappe toujours quelque chose aux yeux les plus attentifs, même quand ils sont au nombre de quatre, les éditeurs ont écrit *septembre* pour *novembre*. On lit (p. 249) : *Extrait des registres du parlement depuis le unziesme jour de novembre 1520*. En réalité le recueil commence « le 13 jour de novembre 1520 ».

suivants, émanés de Charles VII (1451), concernent les privilèges de Bourg (n° III) et de Libourne (IV et V); le n° VI est attribué à des lettres de Louis XI, d'octobre 1461, en faveur de cette dernière ville.

Les premières pages de la *Chronique* sont occupées par les lettres de ce dernier roi (12 juin 1462) relatives à la « création du Parlement de Bourdeaux ». Ce document est suivi de diverses lettres du même roi et de ses successeurs jusque et y compris François Ier, tantôt reproduites *in-extenso*, tantôt simplement analysées, qui eut trait soit aux affaires générales, soit à des affaires particulières [1]. Il y est question de l'Agenais, de l'Angoumois, du Condomois, du Limousin, du Périgord, du Quercy, de la Saintonge, de plusieurs villes de ces diverses provinces, et d'un grand nombre de personnages notables parmi lesquels je nommerai Gaston, comte de Foix et de Bigorre, Jean de Foix, vicomte de Narbonne, Jean de la Rochefoucauld, sénéchal du Périgord, capitaine du château et de la ville de Bergerac, Gaston de Lion, sénéchal de Guyenne, Jean d'Anglade, chevalier, Odet d'Aydie, sieur de Lescun, sénéchal de Guyenne, Gaston de Montferrand et de Langoiran, sénéchal de Bazadois, Roger de Gramont, sénéchal des Lanes [Landes], etc. Dans une lettre du 13 avril 1497 sont indiqués (p. 123-125) « les noms des présidents, conseillers, greffiers, notaires et autres officiers de la cour du Parlement ».

L'histoire au jour le jour de cette compagnie commence — nous l'avons vu — au 13 novembre 1520 (p. 249) et se continue en ce premier volume jusqu'au 20 décembre 1520. Nous y noterons ceci : L'on alloue, en décembre 1520 (p. 250) à un président, un conseiller et un avocat général « la somme de deux cents escus qu'ils disent avoir fourni pour le voiage qu'ils ont fait devers le Roy par ordonnance de la cour »; il est enjoint, le 6 mars 1520 *(ibid)*, au lieutenant-général de Saintonge « que doresnavant il ait à punir les advocats qui seront trop longs en leur escriture, contredits etc. »; le 9 avril 1521, on admoneste certains moines qui recevaient des visites compromettantes et qui couraient trop librement par la ville (p. 251); le 17 septembre 1522 « a esté arresté par la cour qu'à l'enterrage du corps du feu seigneur d'Estissac, en son vivant lieutenant du Roy en Guiene, et en absense du seigneur de Lautrec, gouverneur, et d'Esparos aussi lieutenant, maire et capitaine de ladite ville, les presidents et conseillers se transporteroient comme cour, et qu'à porter le drap les presidents le portassent, qu'ils seront preferés à tous nobles, après le marechal de La Palisse, a present lieutenant-general du Roy; qu'après le corps n'y aura homme qui aille au devant

1. Puisque nous en sommes aux lettres royales, indiquons en la seconde partie du volume les lettres de François Ier au Parlement en 1535, en 1541 (pp. 318, 319, 320, 364), de Henri II en 1550 (pp. 500, 501), du roi de Navarre, Antoine de Bourbon en 1543, 1546, 1547, (pp. 379, 455, 456, 459, 469). A côté de ces missives mentionnons une lettre adressée à la même compagnie par le chancelier Dubourg, le 17 mai 1537 (p. 334).

ladite cour, soit le seigneur de Candale ou autre » (p. 252); le 11 août 1523, on décide qu'à cause de la peste, le Parlement serait clos et qu'à la Saint-Martin, si le danger durait encore, la cour se transporterait à Libourne, ce qu'elle ne manqua pas de faire (p. 253); le 9 avril 1526, François Ier est « recueilli par les maire, soubs-maire et jurats de Bourdeaux, tous estants à genoux » (p. 257); le 1er juillet 1528, le Parlement déclare que la peste le chasse encore de Bordeaux (p. 266); le 15 décembre 1528, chaque membre de la compagnie est tenu de nourrir un certain nombre d'indigents et cette taxe des pauvres est aussi appliquée aux gens d'église (p. 268-271); le 12 juillet 1530, la cour repousse une invitation à diner et à souper faite par l'archevêque de Bordeaux, Charles de Gramont, à l'occasion de son entrée dans la ville de Bordeaux (p. 273); le 24 janvier 1532, il est enjoint aux jurats de faire réparer les murailles de la ville (p. 281); le 27 mars 1532, la cour condamne à une forte amende les magistrats municipaux de Bordeaux qui n'ont pas fait « netoier les rues de ladite ville » et qui n'ont pas « fait retirer les pauvres, en façon qu'ils ne couchassent sur le pavé » (p. 283); le 9 juillet 1533 « a esté debattu le soufflet que Guillaume Toussils avoit baillé à Me J. La Chassagne » (p. 299); le 27 novembre 1534, « Me Clement Marot, soupçonné de suivre la secte luthérienne, a esté envoié querir par N..., huissier en la cour, et interrogé a dit estre de l'aage de vingt-huit ans environ [1], natif de Cahors en Quercy, et qu'il estoit valet de chambre du Roi et secrétaire de la Reine de Navarre, et qu'il n'avoit point lettres du Roi à cause de son office, mais estoit en son estat » [2] (p. 316); le 4 mars 1535 « la cour a commis Me Guillaume Lana, auditeur de l'archevesque de Bourdeaux, et Bertrand Labarrière, chanoine d'Acqs, pour visiter certaines bales de livres portées de cette vile par un libraire pour vendre, pour scavoir s'il y en a de reprouvés » (p. 321); le 10 avril 1536, « a esté receu en l'office de conseiller en la cour Me Arnault Ferron, par la resignation qui en avoit esté faite en sa faveur par Me Jean Ferron, son père » (p. 327) [3]; le 27 février 1537, « a esté ordonné qu'au moien de danger de peste qui est a present en

---

1. Ceci ne concorderait guères ni avec la date communément admise, 1595 (voir *Dictionnaire historique de la France* de M. Lud. Lalanne, ni avec la date proposée par M. Charles d'Héricault (*La Vie de Clément Marot*, en tête des *Œuvres*, édition Garnier, 1867, p. xv) : 1497. S'il faut en croire la propre déclaration de Marot devant le Parlement de Bordeaux, il serait né près de dix ans plus tard, en 1506. Les futurs biographes du poète auront à discuter et à éclaircir la question.

2. L'affaire, qui n'eut évidemment pas de suites, n'a pas été connue des biographes de Clément Marot. On saura désormais que le poète passa quelques jours à Bordeaux vers la fin de l'année 1534. C'est un jalon de plus qui pourrait être fort utile aux chercheurs.

3. De la nomination du célèbre historien, rapprochons la nomination d'un autre historien, le futur président de Roffignac : « Le 3 avril 1537 a esté receu à l'office de conseiller cler, vacant par le decès de Me Dibarrola, Me Christofle de Roffignac » (p. 341). Il est encore fait mention d'Arnauld de Ferron et de son « commentaire des coutumes de Bourdeaux et Bourdelois » à la date du 26 avril 1543, p. 376.

ceste ville, aucune permission ne sera octroiée au roi de la basoche pour jouer au mardy gras prochain, ains lui deffend la cour de faire aucune assemblée » (p. 340); le dimanche 7 avril 1573, « la cour alla à la procession generale qui fust faite puis Saint-André passant à Saint-Project, à laquelle estoient unze personages, les huit en chemises, pieds nus, et les trois testes nües et pieds nus, qui sur eschafaut dressé au devant le grand clocher Saint-André firent amende honorable pour raison de crime d'heresie dont estoient chargés » (p. 341); le 29 avril 1538, « a esté exhibé en la cour certain libel diffamatoire, intitulé au dessus : *Le petit adieu, en attendant le grand, à MM. de Bourdeaux*, et aiant esté verifié que ledit adieu et libel a esté escrit de la main de Me Elies de Lafite [1] a esté donné prise de corps contre lui (p. 342); le 21 février 1540, de même que le sénat de Domitien prit une mémorable délibération au sujet d'un turbot, le Parlement s'occupa « de la vendition des saulmons, coulacs [2] et lamproies qui se peschent à Libourne et à l'entour dans les rivières de Dordogne et de l'Isle » (p. 355); le 22 juin 1542, « la cour a commis Mes Alis et Belavoine, conseillers en icelle, pour aller à Basas, Condom, Nerac, Castelgeloux et lieux circumvoisins, aussi Mes Lavergne et Vergoin pour aller à Gensac, Sainte-Foi, Thoneins et lieux circumvoisins, et Me Alesme pour aller à Agen, et illec instruire, faire et parfaire respectivement le procés jusques à sentence definitive, ou de torture, exclusivement à touts ceux qui se trouveront chargés d'estre sacraments, sectateurs, et observateurs des erreurs de Luther et autres, et les frais se paieront par les evesques suivant l'edict du Roi, du 23 juin 1539 » (p. 367); le 3 août 1542, « a esté arresté, les chambres assemblées, qu'un nommé André surnommé Melanthon, detenu prisoniers es prisons de la conciergerie de la cour, suivant les missives du Roi sera envoié hors le roiaume, soubs seure garde, en compagnie d'un des huissiers de la cour, avec inhibitions de ne plus y retourner sur pene de la vie » (p. 369) [3]; le 15 novembre 1542, « lettres de

1. Voilà un nom nouveau dans l'histoire littéraire. Faisons lui bon accueil, car ce Lafite ne manquait pas d'esprit et ses vers ne sont ni mal tournés, ni dépourvus de sel. Métivier nous a conservé deux strophes du libelle. Voici la première :

Adieu Bourdeaux la vile au dieu Bacchus,
Adieu palais et suppost de Cacus,
Adieu vous dis procureurs, advocats,
Adieu desquels les faits sont laids et cats,
Adieu des arrets les factistes,
Toits gens de bien ainsi que les sophistes.
Adieu soies faisants le papelard
A vos arrests en queüe de renard.

2. Pour les lecteurs qui ne connaissent pas la langue gasconne, je dirai que *coulac* est le nom de l'alose. Fr. Mistral (*Dictionnaire provençal-français*), a mis sous ce mot une citation d'A. Gaillard :

Manjarets tant de coulacs e lampresos.

3. Le nom de Melanchton revient souvent dans les pages suivantes (389, 390, 411, 430). En cette dernière page on voit que le parent du célèbre Philippe Melan-

la reine de Navarre au Parlement, concernant l'eslargissement des prisonniers estants des subjects du roi de Navarre... » (p. 370)[1]; le 20 juillet 1543, « l'archevesque de Bourdeaux [c'est toujours Charles de Gramont][2] a remonstré à la cour le desordre et l'audace des Lutheriens en son diocese, et tellement que ceux qui n'eussent osé qu'à cachetes porter des propositions hoeretiques à present les preschoient publiquement et que ces desordres procedoient de ce que la poursuite et punition exemplaire ne se faisoit telle contre lesdits Lutheriens et autres hoeretiques que l'on avoit accoustumé... » (p. 393)[3]; le 30 avril 1544, le Parlement décide que « pour rendre graces à Dieu de la victoire qu'il a pleu bailler à la journée de Carignan en Piedmont, sera [le lendemain] faite une procession generale... » (p. 413); le 26 janvier 1545, « ouï Jean Puchabelier, roi de basoche, lui a esté fait inhibition de ne jouer plus le jeu qu'il a fait jouer ces jours passés ez maisons privées de cette ville, ne autre jeu dorenavant, en privé ne en public, que ledit jeu n'ait esté premièrement veu par la cour » (p. 427)[4]; le 4 octobre 1550, « a esté arresté qu'il sera faite procession generale où la cour assistera, le clergé et jurats, pour rendre grace à Dieu de ce que le Roi a remis la ville de Bourdeaux [c'est-à-dire lui a pardonné sa révolte], et prier Dieu pour le Roy ».

Les éditeurs de la *Chronique* me permettront de joindre à mes félicitations et à mes éloges l'expression d'un vif regret : ils ont systématiquement écarté presque toute annotation, si bien que pour plus de 500 pages de texte on trouve à peine une dizaine d'éclaircissements au

---

chton était prisonnier au Château-Trompette. Ces antécédents d'André ont été ignorés de Théodore de Bèze qui ne le mentionne qu'à l'année 1541 et en ce bref passage : « L'an 1541 à Toneins en Agenois sur la riviere de Garonne, Melanthon, Allemand, tenois les escoles, et preschoit... » (*Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France*, édition Baum et Cunitz, Paris, 1883, t. I, in-4°, p. 42). On pourrait utiliser dans les additions et corrections du tome III, qui est sous presse, les renseignements fournis par la *Chronique de Metivier* et aussi par quelques ouvrages récent que l'on a eu le tort de négliger, notamment la série des volumes sur Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, du baron de Ruble.

1. Voir encore sur l'intervention de Marguerite en faveur de divers individus « chargés du crime d'heresie » les pages 374, 390, 411, etc. La sœur de François Ier annonce au Parlement, le 4 avril 1543 (p. 376), « la descente de huit à neuf mille Espagnols » à deux lieues de Bayonne. Le 14 février 1544, la gracieuse princesse écrit à la cour touchant la garde de la ville de Bordeaux (p. 405). Sur son entrée dans cette ville (23 mars 1544), voir p. 408-409.

2. Il allait mourir l'année suivante. Voir p. (424), le congé donné, le 30 octobre 1544, au président Pomiès « pour aller aux honneurs de feu M. l'Archevesque de Bourdeaux ».

3. Le prélat ajoute « que le Roi estant dernièrement à Angoulesme lui avoit dit, presents M. de Saint-Pol, le cardinal de Tornon, et president Montelon, qu'il vouloit et entendoit qu'aucun sacramentaire ne fust admis à abjurer ains fust puni de pene de mort, et le semblable des dogmatisans »...

4. C'est la censure dramatique. Nous avons vu un peu plus haut le Parlement exerçant la censure des livres.

bas des pages[1]. Comme, au contraire, les notes abondent dans le discours de M. Cosme et dans le volume de M. Communay, entre ces deux publications et celle de MM. J. D. et A. de B. règne le même contraste qu'entre de verdoyantes oasis et de stériles déserts. La parcimonie des deux éditeurs est d'autant plus fâcheuse, que l'un et l'autre auraient pu plus facilement donner au texte de Métivier un plus précieux commentaire. M. Delpit a les mains pleines de renseignements sur la Guyenne amassés pendant plus d'un grand demi siècle de labeurs incessants, et M. de Brezetz a fait une étude approfondie dans les livres et surtout dans les manuscrits, de l'histoire du Parlement de Bordeaux. Je ne me console pas de la perte de tout ce que les deux collaborateurs auraient accumulé de trésors dans un commentaire perpétuel, et je les supplie de nous indemniser le plus possible du tort que nous cause leur *notophobie (sit venia verbo!)*, en introduisant dans la table alphabétique, à l'exemple de quelques savants éditeurs de notre temps [2], les principales indications biographiques et bibliographiques dues à des lecteurs de qui ils ont déjà si bien mérité.

T. DE L.

---

1. M. Delpit, qui est pour moi un vénéré maître et un intime ami, m'a souvent reproché le *luxe asiatique* de mes annotations. J'ai passé condamnation là-dessus (voir la *Revue critique* du 9 novembre 1878, p. 300.) Mais l'*abus* ne doit pas supprimer l'*usage*. Les notes ici réclamées des deux éditeurs n'auraient pas été superflues : elles étaient indispensables en bien des cas. A propos de ces mots. (p. 257) : « Le seigneur de Biron, grand amiral de France, présenta les clefs de ladite ville de Bourdeaux » [à François I[er], 1526], ne fallait-il pas observer qu'il s'agissait là non d'un *Biron*, mais bien de Philippe de Chabot, comte de Charny et de Buzançois, si connu sous le nom d'*amiral de Brion?* Au sujet de *Gabriel Terragues* (p. 286), ne devait-on pas rappeler que le véritable nom de ce médecin est *Gabriel de Taregua*, personnage sur lequel précisément nous possédons un remarquable travail de M. J. Delpit (*Recherches biographiques et bibliographiques sur Gabriel de Taregua* (Bordeaux, 1848, in-8°)? Enfin, en ce qui regarde *Bertrand Golard dit Brassac* (pp. 292, 300), n'y avait-il pas obligation de rétablir la bonne forme du nom, *Bertrand de Galard-Brassac*, sur lequel on peut consulter, ainsi que sur son frère et successeur Guy de Galard-Brassac, la plantureuse *Généalogie de la maison de Galard*, par J. NOULENS (*Documents historiques sur la maison de Galard*. Paris, 1876, in-4°, t. IV, pp. 1042-1062.)

2. Par exemple, M. de Beaucourt dans les *Mémoires de Mathieu d'Escouchy*, M. Paul Meyer dans la *Chanson de la croisade contre les Albigeois*, M. Brun-Durand dans les *Mémoires d'Eustache Piémond*, etc.

CHRONIQUE

AUTRICHE. — Le septième congrès international des orientalistes aura lieu cette année à Vienne, du 27 septembre au 2 octobre, sous le patronage de l'archiduc Rénier. Le comité d'organisation est composé de MM. von Kremer, G. Bühler, J. Karabacek, Fr. Müller, Dav. Henri Müller et Leo Reinisch. La qualité de membre s'acquiert, en même temps que le droit de recevoir les publications du Congrès, par le paiement d'une somme de sept florins. On est prié, pour s'inscrire, de s'adresser au *Comité d'organisation du septième congrès international des orientalistes à Vienne (Autriche) Université*, auquel on fera parvenir le montant de la cotisation. On voudra bien ajouter son adresse exacte et annoncer si l'on a l'intention de prendre part en personne au Congrès. Les cartes de membre seront expédiées en temps utile. Le Comité d'organisation s'efforcera d'obtenir une réduction de prix sur les chemins de fer et les bateaux austro-hongrois, et fera connaître, aussitôt que possible, le résultat de ses démarches. On est prié de notifier son adhésion de bonne heure, au moins avant le 1er août. Les personnes qui veulent traite quelque sujet devant le Congrès, qui ont à lui soumettre des communications ou des questions, devront pareillement informer le Comité d'organisation avant le 1er août au plus tard.

BOHÊME. — La question de l'authenticité du *manuscrit de Kralovedvor* (Kœniginhofer Handschrift) a donné lieu récemment à un certain nombre d'articles et de brochures en langue tchèque. Autrefois les Tchèques étaient — sauf de rares exceptions — unanimes à défendre le manuscrit : aujourd'hui, depuis la brochure de feu Sembera, un certain nombre de jeunes savants sont résolument entrés dans la lutte. M. Jaroslav Goll, professeur d'histoire à l'Université de Prague, nous adresse une brochure renfermant l'examen historique des trois poèmes *Oldrich, Benes Harmanov, Jaroslav*. Il recherche avec quels éléments ces poèmes ont été fabriqués. Les détails minutieux dans lesquels il entre n'ont guère d'intérêt que pour les nationaux. Un seul se rattache à l'histoire générale. M. J. Goll démontre que les Tatars n'ont pas été vaincus à Olmutz en 1441, comme on le croit généralement, mais qu'ils ont volontairement abandonné la Moravie pour se porter sur la Hongrie. — L. L.

GRANDE BRETAGNE. — Sous le titre de : *On a military decoration relating to the Roman Conquest of Britain*, M. John Evans, président de la Société des Antiquaires de Londres, vient de publier dans l'*Archæologia* (tirage à part, chez Nichols et fils, 25 Parliament Street, Westminster) un article instructif sur une décoration militaire romaine en argent. On y voit, au-dessus d'une image en relief de Mars (?) la Victoire écrivant sur un bouclier les mots DEVIC BRITTA. L'auteur assigne à ce monument, non sans quelque hésitation, la date de 210 ou 211. — R. C.

— On annonce, pour paraître prochainement, une *Vie de Darwin*, par son fils (avec un fragment d'autobiographie); un ouvrage de M. Robert Cust, sur les langues de l'Océanie, y compris celles de l'Australie; les *Mémoires* de Thomas Papillon, de Londres, marchand, 1623-1702, publiés d'après des documents originaux, par le major Papillon; une *Literature of local institutions*, bibliographie du sujet par M. Gomme; une réimpression de la traduction, faite par James Atkinson, du *Shah Nameh* de Firdousi; une édition de la grammaire syriaque d'Elias Mar Soba, par M. R. Gottheil.

ROUMANIE. — M. NACIAN, professeur à l'École de sylviculture de Bucharest, fait paraître à la librairie Guillaumin une étude sur la *Dobroudja économique et sociale.* (un vol. in-18.) Les questions économiques que l'auteur examine ne sont pas du ressort de la *Revue*. L'introduction historique laisse quelque peu à désirer. L'auteur ne sait même pas l'existence du grand ouvrage de M. Jireczek sur l'histoire des Bulgares. Le chapitre consacré à l'ethnographie laisse également à désirer. La partie purement économique et agricole est seule intéressante. — L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 juillet 1886.

Une lettre du pro-recteur et du sénat de l'université de Heidelberg invite l'Académie à se faire représenter aux fêtes du cinquantième centenaire de l'université, qui seront célébrées du 2 au 7 août prochain. L'Académie ajourne sa décision à la prochaine séance.

M. Maspero rend compte des fouilles exécutées en Égypte depuis l'été dernier.

Depuis quelques années, l'administration du musée de Boulaq, au lieu de se réserver le monopole des fouilles, autorise les habitants à en pratiquer eux-mêmes, à la condition que les objets trouvés seront partagés également entre les auteurs de la découverte et le musée. Cette mesure produit d'excellents effets, et entre autres celui d'inspirer aux indigènes eux-mêmes le respect des antiquités; au lieu de mettre au pillage les cachettes qu'ils viennent à découvrir, ils préfèrent les livrer intactes à l'autorité, sûrs que celle-ci en saura tirer meilleur parti qu'eux et qu'ils y trouveront tout avantage pour eux-mêmes au moment du partage. C'est ainsi qu'on a pu retrouver intacte et explorer à loisir, à Gournet-Mourraï, une tombe thébaine de la 20e dynastie, celle d'un « domestique de la nécropole » ou conservateur de cimetière des premières années du règne de Ramsès IV. Elle contenait le corps de ce personnage, celui de sa femme, ceux de ses enfants et des membres de sa famille, et tout un ameublement funéraire très complet, savoir : les outils du métier du mort, une coudée égyptienne, des niveaux, des équerres à dessiner, un ciseau, etc.; deux traîneaux funèbres, sortes de chariots d'apparât, sur lesquels ont traînait le corps mort pendant une partie de la cérémonie funèbre; des caisses remplies d'aliments, des poteries diverses, enfin jusqu'à un ouvrage de littérature, un *ostracon* ou pierre écrite, de 1m50 de long. Par fortune étrange, le texte écrit sur cette pierre est le commencement d'un ouvrage égyptien, dont les papyrus nous avaient conservé la fin seulement, et que M. Maspero avait expliqué il y a quelques années au Collège de France, le roman de Sinouhit, œuvre littéraire du temps de la 17e ou de la 18e dynastie. Il est probable que les autres textes égyptiens, *ostraca* ou papyrus, que conservent aujourd'hui nos musées, proviennent également des nécropoles. C'était pour occuper les loisirs des morts qu'on prenait soin de renfermer dans leur tombe une provision de lecture. Ceci ne doit pas étonner : il y a bien, dans le rituel funéraire du *Livre des Morts*, un chapitre spécialement consacré à apprendre au mort à jouer aux dames dans l'autre monde.

Le déblaiement de Louqsor se continue. La grande difficulté est d'obtenir l'expropriation des édifices qui encombrent l'emplacement du temple. M. Maspero a eu enfin raison des résistances opposées aux ordres d'expropriation par les agents consulaires de plusieurs pays; mais il n'a pu encore venir à bout d'obtenir la destruction d'une mosquée, qui est la propriété collective d'une famille d'environ deux à trois cents personnes, et pour laquelle chacun des co-propriétaires réclame séparément une indemnité. Il laisse cette tâche à terminer à son successeur, M. Grébaut.

Au nord d'Akhmim, se trouve un lieu qui sert de rendez-vous de chasse depuis les premiers siècles de l'histoire d'Égypte. Les chasseurs de tous les temps, Égyptiens, Phéniciens, Grecs, Romains, Arabes, y ont laissé des inscriptions commémoratives de leur passage. Un seul grand rocher porte une collection de dix à douze mille *graffiti*, de toute époque, depuis la 6e dynastie jusqu'à nos jours

On a commencé une entreprise qui pourra donner des résultats particulièrement intéressants, le déblaiement du grand sphinx. Le point qu'occupe ce monument est un de ceux où l'invasion des sables a été le plus considérable. Pour en juger, il suffit de se rappeler que la tête et le cou de l'animal sont seuls visibles aujourd'hui, et que sur les anciens monuments égyptiens, où il est figuré, on voit non-seule-

ment le corps entier et les quatre pattes, mais encore, au-dessous, un grand socle carré, chargé d'ornements. Dès le temps des Grecs, peut-être même dès le règne de Toutmès IV, ce socle avait disparu sous le sable, et l'on n'en soupçonnait plus l'existence. On croit généralement que la figure du sphinx a été taillée dans un grand rocher isolé, qui dominait la plaine : les recherches de M. Maspero l'amènent à penser qu'il y a eu un travail bien plus colossal encore. Il a constaté que le sphinx occupe le centre d'un amphithéâtre, d'une sorte de cuvette de rocher, dont le sommet est à peu près au niveau du haut de la tête de l'animal. Les parois de cet amphithéâtre, partout où elles sont visibles, sont taillées de main d'homme. Il est donc probable que la nature n'offrait ici, à l'origine, qu'un plateau de rocher tout uni et qu'on a creusé dans ce plateau une vallée artificielle, en ménageant au centre le bloc dans lequel on a ensuite sculpté le sphinx. Les fouilles commencées permettront sans doute de vérifier l'existence du socle représenté sur les anciennes peintures, et de se faire, par l'examen de la décoration du socle, une idée de l'âge véritable du monument. M. Maspero le croit des plus anciens, peut-être antérieur aux premières dynasties, c'est-à-dire au premier âge historique de l'histoire d'Égypte.

Le dépouillement des momies royales conservées au musée de Boulaq a été entièrement terminé et l'on a pu prendre la photographie des principaux Pharaons. Le dépouillement des momies de Ramsès II et de Ramsès III a fait l'objet d'une communication précédente. M. Maspero dépose diverses photographies nouvelles : l'une des plus remarquables est celle de Séti Ier, dont le visage s'est parfaitement conservé. On remarque une ressemblance frappante avec les portraits de ce prince qui figurent dans les peintures des monuments exécutés sous son règne. L'examen de la momie de Rasquenen a révélé que ce prince a dû périr dans une bataille; le corps porte trois blessures, dont l'une a dû le jeter à terre et les autres l'achever une fois renversé; des traces de décomposition en plusieurs points indiquent qu'il n'a pu être embaumé qu'au bout de quelque temps. Enfin, un cadavre a été trouvé dans une condition toute particulière. C'est celui d'un homme de vingt-cinq à trente ans. Il ne porte ni nom ni inscription d'aucune sorte, ce qui est déjà une anomalie fort étrange en Égypte. De plus, au lieu d'embaumer le corps à la façon ordinaire, on l'a desséché, par des procédés très savants, sans déplacer aucun des organes intérieurs, et on l'a momifié à l'extérieur seulement, en l'enveloppant d'une épaisse couche d'un mélange à la fois gras et caustique. Enfin, l'attitude générale, les jambes tendues, les pieds serrés l'un contre l'autre, les mains crispées, l'expression du visage, tout indique que ce mort inconnu a dû périr dans d'atroces souffrances. M. Maspero s'est demandé un moment s'il ne se trouvait pas en présence d'un homme embaumé tout vivant : avec les usages égyptiens, c'est un procédé d'assassinat aussi facile qu'horrible à imaginer. Les médecins qui l'ont examiné reconnaissent plutôt les symptômes d'un empoisonnement. Quoiqu'il en soit, nous avons là sans doute la victime de quelque drame intérieur du palais. En effet, ce corps, trouvé au milieu des momies royales, dans la cachette de Deir-el-Bahari, ne peut être que celui d'un personnage princier.

M. Jean-N.-A. Svoronos, étudiant, boursier du gouvernement hellénique, à Berlin, se fait connaître comme l'auteur du mémoire sur la numismatique de l'île de Crète, auquel la commission du prix Bordin a décerné une récompense de 2,500 fr.

M. Bergaigne offre au nom de M. le comte de Charencey le fac-similé de la *Mappe* ou généalogie des princes de Tetzcuco, dressée vers l'an 1540, rapportée par M. Reinisch, membre de l'Académie des sciences de Vienne.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : P. Bezier, *Supplément à l'Inventaire des monuments mégalithiques du département d'Ille-et-Vilaine;* — par M. Deloche : 1° Drapeyron, *la Géographie et les Humanités;* 2° le marquis de Nadaillac, *Affaiblissement de la natalité en France;* — par M. H. Weil : Louis Havet, *Cours élémentaire de métrique*, rédigé par Louis Duvau ; — par M. Delisle, : 1° Tamizey de Larroque, *Deux documents inédits : Alexandre Scot (1616); Jean-Jacques Bouchard (1661);* 2° Lecoy de la Marche, *la Chaire française au moyen âge*, 2e édition; 3° P. Fournier, *le royaume d'Arles et de Vienne* (2 brochures : 1214-1250, 1250-1291).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 2 août — 1886

174. — Franz Frœhlich. **Beitræge zur Geschichte der Kriegführung und Kriegskunst der Rœmer zur Zeit der Republik.** Berlin, 1886, in-8, 70 pages, chez E. Siegfried Mitler et fils.

Le travail de M. Fröhlich contient une suite de remarques sur l'armée romaine et l'art militaire à Rome au temps de la République. Il est divisé en quatre chapitres. Le premier renferme des considérations sur la guerre et les préparatifs auxquels elle donnait lieu chez les Romains, le second traite de la tactique de l'infanterie légionnaire, le troisième de la stratégie romaine, le quatrième de la cavalerie et de l'emploi qu'on en a fait jusqu'à l'empire. Ce petit livre est soigné, solide et intéressant. Nous signalerons surtout le dernier chapitre, moins aride à la lecture que les deux précédents. Quelle fut la composition successive de la cavalerie à Rome; quel était le nombre des cavaliers par rapport à celui des fantassins; quelle place la cavalerie occupait-elle dans la bataille aux différentes époques; dans quelles circonstances joua-t-elle un rôle important et comment certains généraux célèbres surent-ils s'en servir, en un mot était-elle, comme au moyen âge et même encore en ce siècle, une sorte de projectile vivant chargé d'enfoncer les lignes ennemies ou un moyen d'information, de poursuite ou de protection pour l'infanterie et les travailleurs, comme elle tend de plus en plus à devenir de nos jours : ce sont là autant de questions que M. F. s'est posées et sur lesquelles il nous a apporté d'utiles contributions. L'auteur ne craint pas, pour augmenter l'intérêt de son travail, d'y introduire des rapprochements avec les faits connus de l'histoire moderne, de parler des guerres de Napoléon et même de celle de 1870. Il va plus loin, il cite des mots célèbres qu'il emprunte à des personnages de tous les temps, au major von der Goltz et à Cassius, à Montecuculli et à Publilius Syrus, à Onosandre et à Napoléon III. La parole de ce dernier : « L'histoire des peuples est en grande partie celle des armées » que M. Fröhlich a insérée à la première page du livre, lui donne

même l'occasion de décocher aux Français une pointe peu aimable qui porterait davantage, si elle n'était pas étrangère au sujet sérieux qu'il a choisi et où l'on aime à le suivre.

R. CAGNAT.

---

175. — G. HARTEL. **Luciferi Calaritani opuscula.** Vindobonæ. C. Gerold, 1886, in-8, XLVIII-378 pp. (t. XIII du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, édité par l'Académie de Vienne).

Lucifer de Cagliari est bien connu par la lutte ardente qu'il soutint contre l'Arianisme sous le règne de Constance. La publication de ses œuvres par M. G. Hartel, qui nous a déjà donné de bonnes éditions de S. Cyprien et d'Ennodius, rendra donc un service aux études d'histoire ecclésiastique. Mais les œuvres de Lucifer sont bien plus précieuses à d'autres points de vue. Les citations continuelles de la Bible qui forment le tissu même de ses écrits nous font connaître une bonne partie de la traduction des Livres saints antérieurs à S. Jérôme, ce que l'on appelle ordinairement l'*Itala*. De plus, Lucifer est un des témoins les plus considérables de la langue vulgaire.

Les sources d'après lesquelles M. H. a établi son texte se résument dans un seul manuscrit et dans les éditions. Le ms. unique de Lucifer est le *Reginensis* aujourd'hui *Vaticanus*, écrit sur parchemin et du IXe ou du Xe siècle (V dans l'éd. de H.). Parmi les éditions, une seule importe à la constitution du texte; c'est celle de du Tillet, de 1568 [1]. L'auteur de cette édition avait dû, en effet, utiliser un ms. aujourd'hui perdu, le *Corbeiensis* 245 [2]. Les autres éditions, toutes postérieures à du Tillet, n'offrent que des conjectures ou des corrections sans valeur. Les frères Coleti (Venise, 1778, in-fol.), croyaient avoir fait collationner un nouveau ms. à la bibliothèque vaticane; mais en réalité, ce ms. est le *Reginensis* que nous avons et que du Tillet connaissait déjà. Leur édition contient néanmoins des notes historiques et des prolégomènes excellents; M. H. en a fait passer la partie la plus utile dans son deuxième Index (*Index nominum et rerum*).

Le défaut commun à toutes les éditions de Lucifer était la liberté avec laquelle on se permettait de changer le texte pour le rendre plus intelligible ou pour lui donner une correction grammaticale plus grande. Malheureusement, l'édition de M. H. ne rompt pas encore définitivement avec cette tradition déplorable. Il a rejeté, d'une manière générale, dans l'apparat critique, tous les vulgarismes de forme qui auraient pu choquer; il a écrit ainsi dans le texte *rugitus* au lieu de *rugitos*, *abiit*

---

1. *Luciferi episcopi | Calaritani ad Con | stantium Constanti | ni Magni F. Imp. Aug. | Opuscula*. Parisiis, MDLXVIII. Apud Michaelem Sonnium. In-12.

2. M. Delisle l'avait identifié au ms. de Paris 12309, mais d'après M. H. et M. Hauler les œuvres de Lucifer ne s'y trouvent pas.

au lieu de *habiit*, etc. Si Lucifer a admis réellement ces formes, pourquoi noter au milieu des fautes du scribe et des mauvaises leçons des éditeurs, ces solécismes et ces barbarismes qui ont tant d'intérêt pour l'histoire de la langue? Que dirait-on d'une édition de Plaute ou de Térence dans laquelle on remplacerait soigneusement les archaïsmes par les tournures classiques? On corrige les manuscrits qui ont souvent modifié le texte en ce sens, pour rendre à ces vieux poètes leur forme primitive, bien loin de transposer les archaïsmes qui nous ont été transmis fidèlement par les copistes.

Une seule considération aurait pu arrêter M. H., le doute de l'authenticité de ces formes. Les textes qui ont passé par l'époque mérovingienne ont subi une foule d'altérations qui leur ont donné une physionomie tout à fait barbare. Ne serait-ce pas là l'origine des formes spéciales à Lucifer? M. H. ne le croit pas, et il semble avoir raison. D'autres particularités de ce texte, des constructions et des tournures, des acceptions de sens inusitées ou nouvelles, ne peuvent s'expliquer de la même manière. Le ms. V a été fait avec soin et est postérieur à la renaissance de Charlemagne. Enfin, il n'y a pas de raison pour supposer que Lucifer qui qualifie son élocution de *rustique* (p. 256, 7; 306, 15), ait écrit autrement que les graveurs d'inscriptions de l'époque. M. H. est si convaincu de la force de toute ces preuves qu'il a publié dans l'*Archiv für latein. Lexicographie*, 3e an., p. 1, un article fort important sur la langue de Lucifer; il se réfère constamment non à son texte, mais à celui du ms. donné dans l'apparat.

Voilà un premier inconvénient. Il y en a d'autres. Son système l'exposait à des omissions que le meilleur apparat ne saurait éviter : j'ai cherché en vain la forme *ho (= hoc)*, p. 115, 20, notée dans l'*Archiv*. L'orthographe est souvent contradictoire. Il écrit *Juda Scarioth*, p. 15, 5 (= Ἰσκαριώτης), mais il ne veut pas écrire *stud (= istud)*, p. 82, 14, ni *stote (= estote)*, p. 260, 3.

Cette critique ne saurait d'ailleurs diminuer en rien le mérite de la nouvelle édition. C'est la première édition critique de Lucifer et elle est le fruit de recherches laborieuses commencées autrefois par Nolte et terminées heureusement par M. Hartel. Trois tables importantes terminent le volume et répondent aux besoins divers des trois classes de lecteurs qui pourront y recourir : l'*index scriptorum* sera utile à ceux qui s'occupent de l'histoire et de la constitution des textes bibliques, l'*index nominum et rerum* rendra service aux historiens, et l'*index verborum et locutionum* aux grammairiens et aux lexicographes [1].

P.-A. Lejay.

1. Il n'y a pas lieu, semble-t-il, à introduire beaucoup de corrections de détail dans un texte de ce genre : aussi doit-on louer M. H. de sa grande prudence à cet égard. Il n'a guère fait qu'indiquer des lacunes évidentes. Cependant, p. 124, 16, il écrit *bono* avec V2 mais conjecture *spe*; le mot omis ne serait-il pas plutôt *uita* opposé à *mortem*, comme plus bas, lignes 18 et 19?

176. — Isidore Loeb. **Tables du Calendrier Juif**, depuis l'ère chrétienne jusqu'au xxxe siècle, avec la concordance des dates juives et des dates chrétiennes et une méthode nouvelle pour calculer ces tables. (Publication de la Société des études juives). Paris, Durlacher, 1886. In-4.

Il n'est pas de savant, s'étant occupé un peu sérieusement de l'histoire ou de la littérature juive, qui ne se rappelle avec effroi le temps et la peine qu'il a perdus à convertir en dates ordinaires les dates juives, employées à l'exclusion de toutes autres dans les écrits hébreux du moyen âge. Pour donner une idée de ce casse-tête aux personnes étrangères à cet ordre de recherches, nous allons indiquer brièvement les règles du calendrier juif et la méthode à suivre pour convertir directement, c'est-à-dire sans le secours des tables, une date juive donnée.

Le calendrier juif, dont les règles principales ont été fixées, dit-on, au ɪᴠ^e^ siècle de l'ère chrétienne, est un calendrier lunaire. Les mois, au nombre de 12, correspondent approximativement aux lunaisons, et sont, en principe, alternativement de 29 et de 30 jours. Afin de rétablir l'accord entre cette année lunaire de 354 jours et l'année solaire de 365, ou plutôt afin d'éviter le trop grand déplacement des fêtes religieuses instituées dans chaque saison, les juifs ont emprunté aux astronomes grecs le cycle de 19 années, dit de Méton. Sur ces 19 années, 7, celles qui portent les numéros 3, 6, 8, 11, 14, 17, et 19 contiennent un mois supplémentaire de 30 jours, le 2e *Adar*. Si l'on en était resté là, la complication serait encore médiocre; malheureusement des motifs religieux se sont mêlés à la science et ont introduit des règles nouvelles dont plusieurs n'ont pas prévalu sans de vives résistances. La coïncidence de certaines fêtes avec certains jours de la semaine (féries) est prohibée; or comme la date des fêtes est fixe, et l'ordre des féries invariable, il a fallu, pour empêcher ces coïncidences, modifier la durée de certains mois. Tantôt on ajoute un jour supplémentaire au 2e mois, tantôt on en retranche un au 3e. Nous avions déjà deux *genres* d'années : l'année *commune* (12 mois) et l'année *embolismique* (13 mois); on voit que chacun de ces genres se décompose à son tour en trois *espèces*, suivant que l'année est *régulière*, *déficiente*, ou *abondante*.

Voyons maintenant, par un exemple, comment fonctionnent ces diverses règles. Supposons qu'il s'agisse de déterminer la date chrétienne et la férie qui correspondent au 10 *tammuz* de l'an du monde 4922. Voici comment l'on procèdera.

Déterminons d'abord la place de notre année dans la série des cycles de 19 ans qui commencent à l'ère dite de la création. Pour cela, il suffit de diviser le millésime 4922 par 19 : on trouve pour quotient 259, pour reste 1; en d'autres termes, notre année est la 1re du 260e cycle.

Il faut ensuite déterminer l'*espèce* de l'année, et pour cela 1° la férie initiale de l'année elle-même, 2° la férie initiale de l'année qui la suit immédiatement. Remarquons que notre année étant la première

d'un cycle, sa néoménie initiale (première nouvelle lune de l'année, *molad* du mois *tisri)* coïncide avec la néoménie initiale du cycle : c'est donc cette néoménie — le *molad* du cycle 260 — que nous devons d'abord calculer, car, en principe, l'année commence avec la première lune de *tisri*.

Les rabbins divisent le jour (commençant à 6 heures du soir) en 24 heures, l'heure en 1080 moments ou scrupules. Ils admettent que la néoménie initiale de tous les cycles — le *molad* de la création — s'est produite le lundi 7 octobre de l'an 3761 avant l'ère chrétienne, à 5 heures, 204 scrupules. Ce résultat s'énonce brièvement ainsi :

Molad création = 2. 5. 204.

(Dans cette expression le premier chiffre marque le rang du jour de la semaine, en commençant par le dimanche).

La durée astronomique d'une lunaison étant, suivant Hipparque et les rabbins, de 29 jours, 12 heures, 876 scrupules, un cycle, qui se compose de 235 lunaisons, a 6,939 j., 16 h., 595 s. Retranchons de ce chiffre le nombre entier de semaines qu'il contient, il reste 2 j., 16 h., 595 s. C'est ce qu'on nomme le *résidu cyclique*. Etant donné l'instant de la première néoménie d'un cycle — brièvement, le *molad* d'un cycle — pour obtenir le *molad* du cycle suivant, il suffit d'ajouter au premier *molad* le résidu cyclique constant. Dès lors, pour obtenir le *molad* du cycle 260, nous devons ajouter au *molad* de la création le résidu cyclique multiplié par 259. Ecrivons l'opération :

Molad création =	2	5	204
Résidu cyclique (2. 16. 595) × 259 =	518	4144	154105
TOTAL. .	520	4149	154309

ou, en retranchant de cette expression le nombre entier de semaines qu'elle contient :

Molad cycle 260 = 5. 19. 949

Ce résultat signifie que la 1re nouvelle lune du cycle 260 — et par suite, de l'année 4922 — tombe un *jeudi*, à 19 heures, 949 scrupules.

Il semble que nous ayons du même coup la *férie* initiale de notre année 4922 ; mais ici interviennent deux règles rabbiniques :

1° Quand le nombre d'heures du *molad* dépasse 18, l'année ne commence que le jour suivant (règle *Yakh)*;

2° Quand le *molad* tombe un vendredi, le jour de l'an est reculé au samedi (règle *Adou)*.

Appliquons ces deux règles. Comme dans le *molad* trouvé, le nombre d'heures dépasse 18, le 1er tisri doit déjà être reporté du jeudi au vendredi (règle 1°), mais comme l'année ne doit pas commencer un vendredi, il faut encore le reculer au samedi (règle 2°). Donc le 1er tisri 4922 est un SAMEDI.

Nous connaissons à présent la férie initiale de l'année, ce qu'on ap-

pelle son *caractère*. Pour en connaître l'*espèce*, il faut encore, avons-nous dit, déterminer le *caractère* de l'année qui la suit immédiatement. Notre année 4922 étant la première d'un cycle, est une année *commune ;* or, l'année commune a une durée *astronomique* de 354 j., 8 h., 876 s. ; retranchant le nombre entier de semaines, il reste 4. 8. 876. C'est le *résidu annuel* qu'il suffit d'ajouter au *molad* 4922 pour obtenir le *molad* 4923. On écrira ainsi :

Molad 4922 =	5	19	949
Résidu annuel commun =	4	8	876
TOTAL. . .	9	27	1825

ou, en extrayant le nombre entier de semaines :

Molad 4923 = 3. 4. 745

Ce *molad* donne en même temps le *caractère* de l'année 4923, car aucune règle rabbinique ne s'oppose à ce que l'année commence un mardi. On voit que l'an 4923 commence 3 jours plus tard que l'an 4922 ; cette dernière année se compose donc de 50 semaines et 3 jours. Or :

L'année commune déficiente a	50 semaines	3 jours.	
— régulière	50	—	4 —
— abondante	50	—	5 —

Dès lors l'année 4922 est une année *commune déficiente*, commençant un *samedi*. Ce résultat s'exprime brièvement ainsi :

4922 = 7 *d*

L'expression 7 *d* est le *déterminant* de l'année 4922.

Nous pouvons maintenant déterminer le rang du 10 tammuz dans l'année donnée. En effet tammuz est le 10e mois de l'année, et dans une année déficiente commune ce mois est précédé de :

4 mois à	30 jours	=	120
5 —	29 —	=	145
	ENSEMBLE. .		265

Le 10 tammuz est donc le 275e jour de l'année 4922.

Après ces préliminaires indispensables, passons à l'identification qui est l'objet principal du problème. L'ère de la création commence 3761 ans avant l'ère chrétienne, le 7 octobre, à 5 h. 204. Pour obtenir le millésime julien correspondant à l'an du monde 4922, il suffit donc de retrancher 3761 de 4922 : on trouve 1161. L'année du monde 4922 est donc à cheval sur les années juliennes 1161 et 1162 ; comme la date proposée se place vers la fin de l'année, le millésime julien est 1162. Reste à trouver le mois et le quantième.

L'année de la création, 3761 av. J. C., étant, dans le calendrier julien, bissextile, le 7 octobre est son 281e jour. A l'instant de la création, il s'était donc écoulé 280 j., 5 h., 204 scr. de l'année julienne ; c'est ce

qu'on appelle le retard initial du *molad tisri* juif sur le jour de l'an julien. Ce retard diminue un peu à chaque cycle, car un cycle de 19 années juives vaut 6939 j., 16 h., 595 s., et un cycle de 19 années juliennes 6939 j., 18 h. : différence, 1 h. 485 scr. ; c'est le chiffre dont diminue, après chaque cycle, le retard initial. Au bout de 259 cycles, le retard a donc diminué de

259 × 1. 485

ou 15 j. 15 h. 335 scr.

Il n'est donc plus que de :

264. 13. 949.

En réalité, le retard est encore plus faible. En effet, l'année 1161, suit immédiatement une année bissextile et cette année est de 18 heures plus longue que l'année commune. Il faut donc retrancher encore 18 heures, ce qui donne :

Retard 4922 = 263. 19. 949

Ce résultat signifie que le *molad tisri* 4922 tombe le 264ᵉ jour de l'an julien 1161. Comme le 1ᵉʳ tisri est reculé de deux jours (du jeudi au samedi), le 1ᵉʳ tisri 4922 tombe donc le 266ᵉ jour de l'an 1161, et le 10 tammuz ou 275ᵉ jour de l'année juive tombe le (266 + 274)ᵉ ou 540ᵉ jour de l'année 1161, ou, puisque cette année n'est pas bissextile, le 175ᵉ jour de l'année 1162, c'est-à-dire enfin le 24 juin 1162. Telle est la date chrétienne cherchée.

Reste à trouver la férie. Comme le 1ᵉʳ tisri est un samedi, le 274ᵉ jour est aussi un samedi, car 273 est un multiple exact de 7 ; et le 275ᵉ jour ou 10 tammuz est un dimanche. La lettre dominicale de l'an 1162 étant G, le 24 juin est un dimanche ; cette coïncidence sert de vérification à notre calcul.

Le lecteur qui nous a suivi à travers cette longue série d'opérations et de raisonnements peut maintenant se rendre compte de la difficulté et des chances d'erreur que présentent les conversions de dates juives ; encore avons-nous choisi un exemple relativement facile, puisqu'il s'agissait d'une date *julienne* et de la *première* année d'un cycle. Avec les tables que nous avons sous les yeux, le résultat s'obtient pour ainsi dire mécaniquement, par deux lectures. A la table XII, en regard de l'an 4922, on trouve le millésime chrétien 1162 et le *déterminant 7 d*. Le chiffre suivant, 22, est un renvoi à la ligne 22 du tableau XIV. A cette ligne, sous la colonne *tammuz*, on lit 14 juin. Il suffit d'ajouter le quantième, 10, pour obtenir la date cherchée : 24 juin 1162. Pour la férie on se reporte au tableau VI, dans la partie consacrée aux années communes déficientes (VI, 1). En regard du 10 tammuz se trouve la lettre B. Cette lettre signifie qu'il faut ajouter un jour à la férie initiale de l'année, c'est-à-dire (puisque le *déterminant* est *7 d)* au samedi : le 10 tammuz est donc un dimanche.

M. Loeb n'est pas le premier savant qui ait eu l'idée de dresser des tables pour la conversion des dates juives en dates chrétiennes. Dès 1825, Kornik avait publié un ouvrage analogue, qui n'a pas été dépassé depuis. Les tables de M. L. ont sur celles de son devancier le triple avantage d'être calculées et imprimées avec une correction irréprochable, d'être accompagnées de tableaux qui, en résolvant les mêmes problèmes par d'autres procédés, offrent un excellent moyen de contrôle, et enfin d'être précédées d'une préface qui explique très clairement la méthode suivie par l'auteur pour la rédaction de ses tables et la manière de s'en servir. Nous ne saurions analyser cette préface, aussi concise que précise, qu'en la reproduisant presque textuellement; nous aimons mieux y renvoyer les lecteurs curieux d'approfondir le sujet. Peut-être nous sera-t-il permis de regretter que M. Loeb n'ait pas profité de l'occasion qui s'offrait à lui de donner au public français un historique complet du calendrier juif, historique qui, à notre connaissance, ne se trouve nulle part, pas même dans l'ouvrage classique d'Ideler. Nul mieux que le savant directeur de la *Revue des études juives* n'était préparé à un travail de cette nature; il suffit pour s'en convaincre de se reporter aux articles qu'il a publiés dans cette *Revue* sur la difficile question des *Lectures sabbatiques*. En attendant cet utile complément, qui pourrait accompagner une seconde édition des *Tables*, celles-ci rendront aux hébraïsants le même genre de service que les Tables d'annuités et d'intérêts composés aux hommes d'affaires. Malheureusement pour ceux qui, comme nous, voudraient voir promptement épuiser ce premier tirage, il y a moins d'hébraïsants que d'hommes d'affaires, même parmi les coreligionnaires de l'auteur.

Théodore REINACH.

---

177. — **Stutt ritheefundatal à Islandi 1400-1882,** skrád hefir Jon BORGFIRDINGUR. Reykjavik, Prentad i prentsmidju Isafoldar [1], 1884, IV-143 p. in-12.

Ce petit livre fait partie des publications de l'active Société de littérature islandaise fondée en 1816 et qui, jusqu'en 1884, a édité 70 ouvrages, dont quelques-uns sont des recueils de 4, 5, 10, jusqu'à 58 volumes. Il est le bienvenu et, malgré sa concision, il sera fort utile aux amateurs de littérature norraine. L'âge d'or de cette littérature qui s'étend du XIIe au XIVe siècle inclusivement, est étudié avec soin, non seulement dans les pays scandinaves, mais encore en Allemagne et en Angleterre, un peu aux Etats-Unis, malheureusement beaucoup moins en France. Quant à la littérature moderne, exclusivement islandaise

1. *Brève nomenclature des écrivains de l'Islande, de 1400 à 1882*, par Jon Borgfirding, Reykjavik, imprimerie de l'*Isafold*.

dont traite le présent ouvrage, elle n'a, en dehors de l'île où est son principal foyer, guère d'autres adeptes que les Islandais émigrés. Aussi bien les *rimur* (narrations rimées) et autres poésies, les récits en prose, les mémoires archéologiques, les sermons, les traités ou manuels de de théologie, de philosophie, de sciences mathématiques, physiques et naturelles, de géographie, d'économie politique et rurale, de médecine, de pédagogie, de linguistique, de droit, les traductions, revues et journaux, dont elle se compose, sont-ils moins intéressants que les sagas et les poèmes des anciens skalds. Cependant il y a un grand nombre de ces productions modernes qui ne sont pas à dédaigner et qui donnent une idée avantageuse des facultés et de la culture intellectuelle des Islandais. Mais faute de bibliographie systématique et complète, de biographies et d'histoires littéraires, il n'était pas facile de connaître l'existence de ces publications. Il restait là une lacune que M. Jon Borgfindingur, l'auteur de l'*Histoire abrégée de l'imprimerie et des imprimeurs en Islande* (Sœguâgrip um prentsmidjur og prentara â Islandi, Reykjavik, 1867) a entrepris de combler. Conformément à un plan simple et rationnel, il procède par ordre chronologique; sous chaque siècle, après avoir jeté un coup-d'œil sur les diverses branches de la littérature, il énumère les écrivains qui les ont cultivées, indique la date de leur naissance, de leur mort et parfois certaines circonstances de leur vie, puis il donne la liste des ouvrages qu'ils ont publiés en ce genre, sauf à les faire reparaître sous les autres rubriques lorsqu'ils s'y rattachent. La précision bibliographique ne laisse pas moins à désirer que l'ampleur biographique et les appréciations critiques : ni le format, ni le nombre des pages, ni le contenu ne sont mentionnés. Bien que l'auteur cite non moins de 350 noms d'écrivains et de protecteurs des lettres, avec ceux des sociétés savantes, des revues et des journaux, il en a omis plusieurs, par exemple : Arni Thorsteinsson, Arnor Jonsson, Asmundur Gislason, Asmundur Sigurdsson, Benedikt Asgrimsson, Bjarni Arnason, le recteur Bjarni Jonsson, Eirikur Gislason, Eirikur Olafsson, Geir Vigfusson, Gudbjœrg Arnadottir, Gudmundur Hjartarson, Isleif Gislason, Jon Eyjolfsson, Jon Konradsson, Magnus Andrjesson, Sigvaldi Jonsson, Steingrimur Thorsteinsson, Stephan Egilsson, Thord Jonsson, Torfhildur Thorsteinsdottir Holm; il a naturellement aussi négligé toutes leurs œuvres, ainsi que celles de beaucoup des auteurs cités par lui. A en juger par son silence, il n'a pas connu le *Kort Udsigt over Islands Litteratur fra det XIXde Aarhundredes Begyndelse*, catalogue bibliographique pour les années 1800-1824, non plus que la liste des *Islandske Bœger 1878-1883*, par Bogi Thorarensen Melsted, remplissant les p. 54-63 du supplément de *Nordisk Tidskrift fœr vetenskap, konst och industri, utgifven af Letterstedtska Fœreningen, redigerad af* D. Oscar Montelius, ann. 1883, livr. VIII, Stockholm, in-8°. La manière dont ce dernier s'est acquitté de sa tâche nous fait souhaiter qu'il rédige sur le même plan une bibliographie de la littérature islandaise,

sinon depuis ses origines, du moins depuis les temps modernes. — Les lacunes signalées dans la *Nomenclature* de M. Jon Borgfirdingur ne concernent que des contemporains et des ouvrages imprimés; elles seraient beaucoup plus nombreuses si l'on voulait remonter plus haut et faire entrer en compte les manuscrits. Pourtant cet ouvrage, tel quel, correspond si bien à un *desideratum*, qu'il rendra de grands services, même avant que l'auteur ait pu le refondre et l'augmenter, comme nous espérons qu'il le fera plus tard.

E. Beauvois.

---

178. — **Gestalten aus Wallensteins Lager,** von Dr. Hermann Hallwich. Leipzig, Duncker und Humblot. I. **Johann Merode,** ein Beitrag zur Geschichte des dreissigjæhrigen Krieges mit einem urkundlichen Anhang, die Schlacht bei Hessisch-Oldendorf betreffend. 1885. In-8, VII et 127 p. 3 mark.
— II. **Johann Aldringen,** ein Bruchstück aus seinem Leben als Beitrag zur Geschichte Wallensteins, 1885. In-8, 164 p. 3 mark.

M. Hallwich commence une série d'études sur les personnalités les plus marquantes du camp de Wallenstein. Il vient de publier deux monographies consacrées la première à Merode et la seconde à Aldringen.

Le caractère de Jean de Merode n'est pas assez nettement tracé, et l'auteur, croyons-nous, est trop indulgent pour son héros et les ravages qu'il commit ou laissa commettre par ses troupes : Merode, — comme dit le premier chasseur du *Camp de Wallenstein* en parlant de Tilly — passait bien des choses au soldat[1]. Mais M. H. a retracé, aussi complètement que possible, sans digression oiseuse, la carrière de cet homme de guerre qui avait, selon son expression, une étincelle de l'esprit créateur de Friedland (p. 8) et qui fut « l'élève le plus adroit de l'école de Wallenstein », un des plus habiles généraux de cavalerie de son époque, un de ceux qui s'entendaient le mieux à organiser et à lancer ce qu'on nommait au temps de Götz de Berlichingen un *Ritt* et pendant la guerre de Trente-Ans une *cavalcada*. Il le montre d'abord entrant au service d'Espagne, puis combattant à la Montagne Blanche, montant de grade en grade, colonel, suivant Wallenstein en 1627, occupant, lors de l'expédition de Mantoue, le Luziensteig qui ferme la route de Feldkirch à Coire, entre Maienfeld et Balzers, sur la rive droite du Rhin (1629-1631). Bientôt Merode est nommé général-major; on le charge de recruter des troupes à Cologne et dans les environs; on le met aux ordres de Pappenheim, et il s'empare de Wolfenbüttel; mais il arrive trop tard pour assister à la bataille de Lützen. Devenu feldzeugmestre (10 déc. 1632), il combat sur le Rhin, sur le Weser, et, par l'imprudence de Gronsfeld qui veut débloquer Hameln, il est battu et

1. *Dem Soldaten lies er Vieles passiren.*

blessé mortellement le 8 juillet 1633 à Hessisch-Oldendorf; il meurt le 26 à Cologne [1]. Ce fut un coup terrible pour Wallenstein qui devait, dans ce même été de 1633, perdre encore deux de ses meilleurs officiers et de ses partisans les plus éprouvés, Montecuculli et Holk.

L'étude de M. H. sur Aldringen — un Wallon, lui aussi, — est encore plus fouillée que l'étude sur Merode. On ne fera que deux réserves : 1° l'auteur ne nous dit pas pourquoi il écrit constamment *Aldringen* au lieu d'Aldringer (telle est sans doute la signature de notre homme de guerre); 2° il termine brusquement son travail à la fin de l'année 1626; on aurait voulu suivre l'aventurier jusqu'au terme de sa carrière [2]. Mais M. H. nous donne de nouveaux et curieux renseignements sur Aldringen. Il nous apprend que le futur général est né à Thionville le 10 décembre 1588, qu'il passa son enfance à Luxembourg où son père avait acquis le droit de bourgeoisie, qu'il entra bientôt au service d'une famille noble et la suivit dans ses voyages en Italie et en France. C'est ainsi qu'Aldringen sut, outre l'allemand et l'espagnol, le français et l'italien. Il fit même à Paris des études sérieuses. En 1606, il s'engageait pour la première fois dans le régiment espagnol de Barbançon; il y fut simple piquier, puis premier soldat (1606-1609). Mais le régiment fut licencié; Aldringen se rendit en Italie et fut admis, en qualité de *Gefreiter*, dans un régiment que levait Pancrace Gallas (1610); comme il savait manier la plume aussi bien que la hallebarde, on l'employa dans les bureaux, puis dans la chancellerie du prince-évêque de Trente. En 1615, il reparaît comme enseigne dans le régiment du colonel de Madruzzi; trois ans plus tard, il est capitaine (1618); il se signale dans la guerre de Bohême, à Wallern, devient lieutenant-colonel, colonel, commissaire-général, et seconde activement Wallenstein dans le recrutement de son *armada*. Chef d'un régiment, il occupe la tête du pont de Dessau qu'il défend vaillamment contre Mansfeld et prend une part brillante à la victoire du 25 avril 1626. On remarquera tout ce que dit M. H. de l'organisation de l'armée de Wallenstein, de l'occupation du cercle de la Basse-Saxe, des opérations qui eurent lieu à cette époque dans les États des princes d'Anhalt et sur les rives de l'Elbe. Nous n'approuvons pas l'expression de *Militärverschwörung* ou conspiration militaire qu'emploie M. H. en parlant des intrigues et des menées de Collalto. Le mot nous semble exagéré. On lira néanmoins avec intérêt les extraits de la correspondance d'Aldringen avec Collalto et Gerhard de Questenberg. On voit par

1. On sait ce que dit Simplicissimus des *Merodebrüder;* M. Hallwich montre, avec beaucoup de bon sens, que l'étymologie proposée par Grimmelshausen n'est pas acceptable, que le terme *maraude* existait avant Merode, et qu'on a seulement fait un jeu de mots.

2. Je n'aime guère les deux premières pages du volume écrites en style romanesque « C'était en octobre 1612. Un jeune homme, etc... »; d'autant que, p. 15, M. Hallwich est obligé de revenir sur cet épisode et de dire « nous connaissons déjà le dénouement. »

ces lettres que dès la première année du commandement de Wallenstein, il y avait autour du *Général-capo* ou généralissime un parti d'officiers jaloux et mécontents ; on éprouve une vive sympathie pour ce Wallenstein qui se voit entouré d'ennemis et se sent parfois « dégoûté jusqu'au fond de l'âme »; on plaint ce grand assembleur d'armées obligé de compter avec les *Praktika* qui l'environnent. Un jour vient où il surprend une lettre d'Aldringen à ses amis de Vienne; il mande son lieutenant, il éclate, il se plaint des plumitifs, des *Tintenfresser* du quartier-général et les écrase de son mépris (p. 144)[1]. Cet Aldringen n'inspire du reste qu'une médiocre estime; il a de grandes qualités, bravoure, adresse, coup-d'œil, persévérance; mais c'est un intrigant; *er ist von der Federprofession*, écrit Wallenstein à Harrach. Un curieux chapitre est celui qui porte le titre de « premier amour » (p. 39-52); pendant qu'il recrute à Brünn, Aldringen s'éprend d'une jeune novice, Anne-Marie Schmitin, et lorsqu'il s'éloigne de Brünn, il ne cesse d'écrire à la demoiselle et à l'abbesse du couvent; mais Anne-Marie refuse de se marier et prononce ses vœux; Aldringen lui envoie une belle lettre d'adieu[2].

En attendant que paraisse son grand ouvrage sur la trahison de Wallenstein, nous souhaitons que M. H. continue la série de ses études sur les lieutenants de Wallenstein et nous donne prochainement les biographies qu'il nous promet sur l'Espagnol don Balthasar Marradas, sur Christian Ilow — l'Illo des *Piccolomini* et de la *Mort de Wallenstein* —, sur Holk dont Schiller a immortalisé les chasseurs, enfin sur le Florentin Octavio Piccolomini. M. Hallwich connaît à fond la guerre de Trente-Ans et possède sur ce vaste sujet une foule de documents d'un haut intérêt; il ne les garde point par devers lui; il les répand avec profusion dans ses travaux, et, tout en parlant d'Aldringen, il retrace avec d'abondants détails — dont beaucoup sont inédits — la vie de Collalto et de Schlick. On lui saura le plus grand gré de rassembler et de faire connaître tant de matériaux importants.

A. Chuquet.

1. Il faut ajouter — et ce trait nous semble à l'honneur de Wallenstein — que la lettre ne contenait par hasard rien d'offensant pour le généralissime; après l'avoir lue jusqu'au bout, il s'approcha d'Aldringen et lui tendit la main, en disant : *so verzeihe Er mir.*

2. Pourquoi M. Hallwich n'a-t-il pas donné cette lettre en son entier? Il l'apprécie finement et la met au-dessus d'une foule de productions emphatiques du XVII[e] siècle; peut-être en a-t-il exagéré le mérite littéraire; elle contient nombre de mots étrangers : *der Mensch proponirt, Gott aber disponirt!*

179. — **Documents sur J.-J. Rousseau (1762 à 1765)**, recueillis dans les archives de Berlin et publiés par Albert Jansen. Extrait du tome XXII des *Mémoires de la Société d'histoire de Genève*. Genève, libr. J. Jullien, 1885. In-8, 200 p., papier teinté.

M. Albert Jansen poursuit l'enquête minutieuse qu'il a commencée depuis plusieurs années sur la vie de J.-J. Rousseau. Il a été rendu compte ici-même de son travail sur les *Confessions* (voir *Revue critique*, 1883, tome I, p. 509); il a depuis écrit deux volumes sur le philosophe considéré comme musicien et comme botaniste. Aujourd'hui il met en lumière un certain nombre de documents recueillis à une source peu accessible et concernant le séjour et le rôle de *Mylord Maréchal* comme gouverneur de Neufchâtel, la persécution de Rousseau dans cette principauté et la fameuse lapidation dont il fut victime à Môtiers le 6 septembre 1765. Ce sont là de précieuses informations dont le futur historien et le futur éditeur de Jean-Jacques auront à tenir compte, si nous avons jamais la biographie enfin complète et l'édition étudiée et raisonnée qui nous sont promises depuis longtemps.

Maurice Tourneux.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. Frœhner.

A M. Leroux, *propriétaire-gérant de la* Revue critique.

Monsieur,

Les attaques que la *Revue critique* a dirigées contre moi [1] dans son numéro du 21 juin prendraient une apparence de vérité, si je gardais le silence. Au lieu de juger les œuvres, elle juge les hommes [2]. Plagiat, pornographie, imposture : voilà ce qui m'est reproché par M. Reinach; sans compter certaines obscurités d'allusion qui outre-passent les droits et la compétence d'une revue scientifique [3]. C'en est assez des accusations à claire-voie. Je vais les examiner toutes; mais il faudrait que votre collaborateur prît la peine de répondre d'abord à une double question [4].

1) M. Reinach affirme qu'en décrivant les Terres cuites de Smyrne qui font par-

— 1. M. F. intervertit les rôles : c'est lui qui m'a attaqué, sans l'ombre d'une provocation dans la préface de la *Collection Gréau*.

— 2. C'est inexact, je n'ai jugé que l'archéologue, dont le goût n'est pas toujours sûr ni les procédés de discussion toujours équitables.

— 3. Nouvelle interversion : M. F. n'a-t-il pas attribué un « but intéressé » à ceux qui contestent l'authenticité des groupes asiatiques? *(Coll. Gréau*, p. xiii, note 1).

— 4. Je pourrais refuser de répondre à M. F., avant qu'il se fût lavé du reproche très grave d'avoir altéré sciemment des textes en prétendant les citer. M. F. cherche à déplacer la question.

tie de la collection Gréau « M. Frœhner n'a cessé d'exploiter, sans indiquer la « source, un travail publié en 1882 (*lisez* 1884) dans les *Mélanges Graux* ». Je voudrais, au contraire, des indications précises. Rien de plus facile que de citer textuellement, sur deux colonnes, l'original et la copie. Si M. Reinach s'y refusait, la calomnie serait évidente [1].

2) A la page 485 de la *Revue* on lit ceci : « L'hypothèse sur la destination des « Terres cuites, que M. F. donne comme personnelle, est la plus ancienne de tou- « tes ». A quel endroit de mon livre cette hypothèse est-elle présentée comme m'étant personnelle? Elle remonte au XVIe siècle; Raoul Rochette l'a développée dans un volume de 260 pages, et moi-même (*Catalogue Barre*, p. 54) je l'appelais, non une hypothèse, mais un fait alors incontesté [2].

Sur d'autres points, je puis m'expliquer tout de suite.

Dans les *Annali* de Rome (1884, p. 218) je *n'ai pas* donné *hardiment comme mienne* une hypothèse *d'autrui* sur un groupe de Tanagra. J'y ai corrigé un texte latin, car ma phrase commence par ces mots : « Il est d'usage que celui qui s'oc- « cupe de la légende de Koré apporte *une nouvelle conjecture* sur le passage de « Pline 34, 69 ». Cette conjecture ne se trouve pas dans la *Gazette des Beaux-Arts*, et je n'avais pas à rappeler aux lecteurs des *Annali* un article de M. Heuzey, connu de tous et cité dans tous les manuels [3]. Les Revues d'archéologie s'adressent aux archéologues. Elles ne sont pas écrites pour les écoliers qui prennent l'empereur Commode pour le frère de Géta [4].

En publiant, en 1862, quelques inscriptions de Phénicie et de Macédoine, j'ai usé d'un droit absolu [5]. Ces textes étaient dans le domaine public; ils appartenaient à l'État, ils figuraient dans un catalogue sommaire qui se vendait aux portes du musée Campana, et ils faisaient partie d'une exposition où l'on n'était admis qu'en payant. De plus, je ne les ai pas publiés sans dire qui les avait rapportés d'Orient [6]. Mon droit a été reconnu formellement par le ministère même qui avait organisé le musée. Mais ma publication ayant déplu à des hommes dont j'apprécie le tact et le jugement, je reconnais volontiers que j'ai eu tort. Vingt-quatre ans se sont écoulés

— 1. Je n'ai point accusé M. F. de m'avoir *copié*, mais de s'être servi de mon travail sans le citer. L'identification du type de Zeus (pl. 11) avec Zeus-Hadès et Zeus-Sérapis, est empruntée à mon travail, pp. 149 et 150, note 1. Ce que M. F. dit des caractères de la fabrique de Smyrne (pp. 10, 12, 13, 49), ne peut reposer que sur les observations de M. Rayet et sur les miennes, puisque nous avons seuls étudié sur place les produits de cette fabrique. M. F. ne nous a cités ni l'un ni l'autre; j'avoue que cela n'a guère d'importance, et je regrette de lui en avoir fait un reproche puisqu'il s'en prévaut pour ne pas répondre aux autres.

— 2. M. F. ne cite ni Raoul-Rochette ni les savants du XVIe siècle, dont j'aurais été heureux de connaître les témoignages, comme j'aurai toujours beaucoup à apprendre de la vaste érudition de M. F. Il écrit à la p. VII : « On le voit, en feuilletant les textes anciens, *nous arrivons* sûrement à expliquer des choses qui, au premier abord, surprennent et déconcertent. » P. IX : « *J'en conclus* que les présents faits au mort n'avaient pas non plus de signification religieuse. » Que pensera le lecteur, sinon que M. F. a découvert une explication qui a échappé aux autres archéologues?

— 3. Quels manuels? Je ne vois que le mien qui ait recueilli l'hypothèse de M. Heuzey, et je ne me flatte point que cela suffise pour qu'elle soit généralement connue. M. F. conclut (*Annali*, 1884, p. 218) : « Les admirables groupes qui représentent des jeunes filles jouant à l'enkotyle doivent se rattacher à un bronze de Praxitèle. » Or, c'est là justement l'hypothèse de M. Heuzey, et M. F. n'en souffle mot.

— 4. C'est là un simple *lapsus*, comme le prouve l'article même où je l'ai commis (*Gazette archéologique*, 1884, p. 210), auquel M. F. se garde bien de renvoyer.

— 5. Ce n'est pas l'avis des juges autorisés, même à Berlin.

— 6. Il n'aurait plus manqué que cela!

depuis. Ceux qui se sont crus lésés n'ont pas attendu la dénonciation [1] de M. Reinach pour se venger, l'un avec esprit et bonhomie, l'autre avec dureté. Puis le même cas s'est reproduit bien des fois, pour des inscriptions autrement importantes. Que veut-on de plus? Et remarquez que tous les textes latins, provenant de ces deux missions, ont été publiés en Allemagne *avant* leur publication officielle en France. Ce n'est pas moi qui les ai envoyés à Berlin [2].

Le conçoit-on? Au 21 juin, M. Reinach porte contre ma probité littéraire les accusations les plus graves, et quinze jours plus tôt, le samedi 5 juin, il signait dans le journal la *République française* un article, dont *cent vingt-cinq lignes* sont copiées mot à mot dans mon ouvrage sur la colonne trajane [3]. Vous pensez qu'il me cite? ou qu'il emploie des guillemets? Il n'emploie que les ciseaux, et à la seconde page il parle incidemment de mon *petit volume*, sans prévenir nulle part qu'il m'a fait des emprunts aussi considérables. Je ne m'en plains pas, mais puisque M. Reinach, et à si courte distance, a l'audace d'intervertir les rôles, il est bien permis de le prendre la main dans le sac.

Oui, c'est renverser les rôles que d'appeler plagiaire celui qu'on a dépouillé, et de crier à la pornographie, alors que soi-même on en a donné l'exemple. Ouvrez les *Mélanges Graux* (p. 152), où M. Reinach décrit une figure obscène avec un cynisme sans égal [4]. De tout temps, médecins et antiquaires se sont vus aux prises avec des difficultés de cette nature; ce que j'ai publié n'est rien à côté de ce que d'autres ont osé. Je ne crois pas d'ailleurs que ma vie privée et que la facture de mes travaux dénotent le libertin et un esprit dépravé.

Quand M. Reinach aura répondu à mes questions, je parlerai de l'authenticité des groupes d'Asie. Là aussi, il est temps de rentrer dans le sérieux et dans le vrai [5]. Mais auparavant je voudrais dire à M. Collignon que j'estime son livre, qui se trouve cité dans mes *Terres cuites d'Asie*, p. 50: pourquoi aurais-je *affecté de l'ignorer*? Dans l'archéologie, notre ignorance à tous est si tristement réelle, que nous n'avons pas besoin de l'affecter [6].

— 1. *Dénonciation?* Mais on ne dénonce que ce qui n'est pas universellement connu.

— 2. Il n'aurait plus manqué que cela!

— 3. Cela est absolument faux. Écrivant un article pour un journal quotidien qui, comme le sait fort bien M. F., n'admet pas l'usage des notes, j'ai emprunté à M. F., comme c'était mon droit, des renseignements, des dates, même des erreurs, et je l'ai cité avec éloges, comme c'était mon devoir. Depuis, mon article est devenu un petit volume où M. F. trouvera son nom au bas de bien des pages. Il y verra aussi qu'après avoir soutenu en 1866, contre de la Berge, que les *cataphractaires* de la Colonne étaient des Parthes (de la Berge y avait reconnu des Sarmates), il a adopté, dans l'in-folio de 1872, l'opinion de son contradicteur dont il s'est bien gardé de citer le nom.

— 4. M. F. oublie de dire... que la ligne incriminée est en latin! La voici, du reste, pour que l'on juge de mon « cynisme sans égal » : *parturientes, cruribus utrinque sublevatis*. Par respect pour les lecteurs de la *Revue*, je ne citerai pas en regard le texte français de M. Frœhner. La *pornographie* ne consiste pas à décrire une figure libre dans un catalogue, mais à la faire reproduire complaisamment sous deux aspects, et à rappeler, en guise de commentaire, un racontar ignoble sur Mme de Staël.

— 5. C'était le point important, et M. F. n'en a rien dit. Quand il m'aura démontré l'authenticité de son groupe de la pl. 119, je reconnaîtrai que je ne suis qu'un « écolier ».

— 6. Je ne comprends pas. Si M. F. a cité le livre en question, il y a quatre ans, comment s'est-il trouvé l'ignorer hier?

Pour conclure, je constate que M. F. n'a pas répondu aux deux accusations formulées dans ma critique : d'avoir publié des monuments faux et d'avoir altéré sciemment les textes qu'il citait.

Salomon REINACH.

Vous seriez bien aimable, Monsieur, d'insérer cette lettre dans votre plus prochain numéro, et d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

Paris, 5 juillet 1886.

FRŒHNER.

CORRESPONDANCE

Les chartes de Saint-Julien de Tours.

RÉPONSE DE M. DE GRANDMAISON A M. DELAVILLE-LE-ROULX.

Le numéro de la *Revue critique* du 15 février 1886 contient, au sujet de la première partie de mon mémoire sur les *Fragments de chartes du xe siècle provenant de Saint-Julien de Tours*, des observations de M. Delaville-Le-Roulx. Ce n'est que par hasard et tout récemment que j'ai eu connaissance de ce numéro et je le regrette vivement, car j'espère démontrer que les observations de mon honorable confrère portent complètement à faux.

Elles sont de deux sortes : générales et particulières. Je vais les examiner successivement dans l'ordre où il les a présentées.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES. I. M. Delaville-Le-Roulx commence par me reprocher d'avoir employé la forme *æ*, quand les originaux portent un *e* cédillé ou les lettres *ae* liées ensemble et il regrette que je n'aie pas distingué entre elles, par un signe quelconque, ces deux formes. Or, je dis textuellement à la fin de la note qui sert d'introduction à mon travail que c'est faute d'*e* cédillé que j'ai été amené à représenter cette forme, ainsi que les *a e* liés ensemble par *œ*; ce n'est donc pas à moi mais à l'imprimerie qu'il faudrait s'en prendre. Mais est-on bien sûr qu'il y ait là deux formes distinctes et que ce que l'on prend généralement pour une cédille ne soit pas un petit *a* ouvert et souscrit? D'excellents paléographes, que je pourrais citer, sont de ce dernier avis.

II. Quant à un plan montrant pour chaque document la place occupée par chaque fragment, j'avoue ne pas voir comment on pourrait l'établir typographiquement. Dans la note qui précède les différentes pièces, j'ai mentionné le nombre des fragments et indiqué leur forme; c'est, je crois, tout ce que je pouvais faire; et, en ce qui concerne l'exemple cité par M. Delaville-Le-Roulx, le lecteur n'a besoin d'aucun effort pour s'imaginer qu'il s'agit de huit bandes verticales, puisque je le dis en toutes lettres.

III. Je n'ai pas indiqué les provenances, c'est-à-dire le nom de la commune où a été trouvé chaque fragment, parce que cela m'a paru inutile et que, d'ailleurs, je ne pouvais le faire pour les 60 fragments venus en bloc du greffe de Loches.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES. — I. M. Delaville-Le-Roulx me fait une grosse querelle à propos de la charte n° V, datée par moi d'août 941, et qu'il reporte à 947; il va même jusqu'à m'accuser de préconiser un *mode de supputation* (c'est l'expression qu'il emploie) d'après lequel on serait amené à *rejeter toutes les pièces datées de la Nativité de la Vierge pour n'être pas contemporaines de la Vierge*. Je prie tout d'abord mon honorable confrère de croire que je ne suis pas plus que lui capable d'une pareille bévue. Ensuite, je n'ai rien préconisé du tout; j'ai simplement dit que la date portée sur cette charte me semblait difficile à admettre, et j'ai élevé des

doutes sur l'authenticité de la pièce elle-même, doutes qui se sont encore accrus par l'examen auquel je me suis livré de nouveau à la suite des observations de M. Delaville-Le-Roulx. Malgré le caractère *absolu* d'authenticité qu'il reconnait, un peu légèrement, je crois, à ladite charte, elle me paraît aujourd'hui devoir être rejetée, comme la pièce nº II, avec laquelle elle a de grands rapports quant aux droits qu'elle tend à établir. Elle n'infirme donc point, ainsi qu'on le dit, la date de 946 que j'ai adoptée pour l'avènement de Joseph II, successeur de Teotolon. Cette date me paraît suffisamment fondée sur une charte d'avril 946, signée de Joseph. Il est vrai qu'on ne retrouve plus l'original de cette pièce, publiée, il y a une cinquantaine d'années, par M. Tarbé; mais, ainsi que je le fais remarquer, p. 388, dans les copies données par Gaignières et par le cartulaire de Saint-Julien, l'année 946 est formellement exprimée, et cette même date se rencontre encore dans trois inventaires des chartes de l'abbaye, conservés aux archives d'Indre-et-Loire, tous écrits par des mains et à des époques différentes. Une erreur n'est donc guère probable, et jusqu'à la production de la pièce originale, il est, je crois, permis de regarder comme exacte cette date de 946.

II. Selon le même critique, j'aurais daté la charte nº VI de 942, d'après une copie, *pour suppléer, précisément à cet endroit, un fragment non retrouvé de la charte originale*, et j'aurais eu le tort de ne pas utiliser une cote du dos qui donne la date de 943. Autant d'erreurs matérielles que d'affirmations. Je n'ai rien eu à suppléer; la date est entière, ainsi qu'on peut s'en assurer, à l'aide du fac-similé nº 271 de la collection de l'École des Chartes; de plus, ce n'est pas 943 mais bien 942 que porte la cote placée au dos de la pièce!

III. Je n'ai pas tenu compte de la date de 948, mise au dos de la charte nº X, parce que j'ai eu fréquemment l'occasion de vérifier que ces dates sont fort inexactes; ainsi une charte signée de Joseph, dont l'épiscopat ne va pas au-delà de 957, porte au dos 960.

IV. La conjecture est juste et je l'avais faite, mais en l'absence de toute copie ancienne je ne pouvais utiliser ces deux courts fragments. Depuis mon premier article, une heureuse trouvaille m'a permis de reconstituer cette charte telle que je la donne nº 38 de ma seconde partie, qui est sous presse.

Je pourrais étendre cette réponse et, par exemple, signaler dans les *Chartes tourangelles antérieures à l'an mil*, de M. Delaville-Le-Roulx, des erreurs et des omissions bien autrement graves que celles qu'il a cru devoir me reprocher, mais je pense en avoir dit assez pour édifier les lecteurs de la *Revue critique* sur la valeur des observations de mon honorable confrère.

Ch. de Grandmaison.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le 3ᵉ fascicule des *Annales de l'École libre des sciences politiques* renferme les articles suivants : Albert Vandal, La France en Orient au commencement du xviiiᵉ siècle; Jean Romieu, De la séparation des pouvoirs administratif et judiciaire en Belgique; René Stourm, Bibliographie des finances du xviiiᵉ siècle; Raymond Koechlin, La politique française au congrès de Rastadt, II, l'ouverture du

congrès et les premières démarches des plénipotentiaires français; Marcel Trélat, De l'impôt foncier en Belgique et en Hollande. — Analyses et comptes-rendus.

— M. Charles Henry a publié dans le dernier nº de la *Revue Philosophique* un article intitulé : *Loi d'Évolution de la sensation musicale.* C'est une interprétation par les données de la science positive d'une association d'idées curieuse constatée par tous les historiens de la musique chez les Grecs pendant une longue période entre les sons *aigus* et le *bas*, les sons *graves* et le *haut*. M. Charles Henry conclut de son enquête qu'il y a eu évolution de l'objectif au subjectif pour la sensation musicale, et il promet d'établir dans des travaux ultérieurs l'entière généralité de cette loi qui paraît importante pour la philosophie naturelle et l'histoire.

— M. L. Delisle publie des *Instructions pour la rédaction d'un inventaire des incunables conservés dans les bibliothèques publiques de France* (Paris, 1886, grand in-8°, de 39 p.). Après avoir fait ressortir en quelques lignes l'importance des volumes imprimés avant 1501, l'administrateur général de la Bibliothèque nationale montre avec toute l'autorité de son expérience combien il serait relativement facile de dresser un catalogue général des incunables des bibliothèques publiques de Paris et des départements : « Si l'entreprise en était bien dirigée, les dimensions n'en seraient pas très considérables. Il suffirait, en effet, de décrire une seule fois chaque édition, et d'ajouter à la suite de la notice descriptive le nom de toutes les bibliothèques dans lesquelles serait conservé un exemplaire de l'édition décrite. Par exemple, si la Bible de 1462 est conservée dans huit de nos bibliothèques, il suffirait de donner une notice abrégée de cette Bible et d'ajouter à la suite le nom des huit dépôts qui la renferment. De cette façon, les 100,000 incunables qui existent peut-être dans nos bibliothèques publiques pourraient être inventoriés dans cinq ou six volumes, comprenant peut-être 20,000 ou 25,000 notices ». Pour atteindre ce but, ajoute le savant auteur, « il faudrait que les incunables de chaque bibliothèque fussent catalogués suivant un plan uniforme et avec des précautions qui permissent de ramener à un seul groupe toutes les notices se rapportant aux différents exemplaires d'un même livre ». Suivent des instructions d'une netteté parfaite et qui, bien appliquées, produiront d'excellents travaux. Non content de si bien tracer la route à ses collaborateurs, M. Delisle indique les répertoires principaux qu'ils auront à consulter. Enfin, pour donner une idée de ce que serait un inventaire d'incunables tel que les bibliothécaires sont invités à le rédiger, il joint l'exemple au précepte et inventorie une centaine d'articles choisis dans toutes les divisions du cadre bibliographique. Pour la rédaction de ces notices, il a eu recours à des procédés simples et élémentaires, il y a fait figurer de préférence des ouvrages qui intéressent les critiques de la typographie en France, il a tenu, dit-il, à y représenter, par les monuments les plus authentiques, les plus anciens et les plus considérables, toutes celles de nos villes qui ont eu l'honneur de posséder des ateliers typographiques avant le commencement du XVIe siècle. M. Delisle, par ses instructions et par les modèles qui les accompagnent, a rendu presque aisée la tâche des bibliothécaires qui voudront répondre à son appel — (espérons qu'ils le voudront tous) — et ce n'est pas là un des moindres services dus par la science des livres à la féconde initiative de l'infatigable érudit. — T. de L.

— M. Aimé Vingtrinier, bibliothécaire de la ville de Lyon, vient d'appeler l'attention des curieux sur un des livres les plus précieux que possède l'établissement dont la garde lui est confiée, un exemplaire d'Hippocrate, annoté par Rabelais. Comme plusieurs de nos lecteurs n'auront probablement jamais entre les mains le *Courrier de Lyon et du Sud-Est*, du 2 juillet 1886, dans lequel a paru l'intéressant article

de M. Vingtrinier, voici quelques extraits de cet article : « Arrivé à Lyon en 1532[1], à la sortie de Montpellier, où il avait été reçu bachelier, Rabelais vint prendre un modeste logis, rue Dubois, proche Saint-Dizier, et il entra comme correcteur, tout près de là, dans la célèbre imprimerie de Gryphe; il ne resta pas longtemps attaché à cette place secondaire; son savoir et ses amis lui firent obtenir la charge de médecin de l'Hôtel-Dieu, quoiqu'il ne fut pas docteur. Là, il donna carrière à toute son activité... » M. Vingtrinier énumère les diverses publications lyonnaises de Rabelais (almanachs, édition d'Hippocrate et de Galien, etc.), et il ajoute : « Nous voulons signaler un autre ouvrage, autrement important pour nous, car il porte directement la marque des études, des préoccupations, des pensées intimes de notre écrivain... *Hippocratis medicorum omnium longe principis Epidemiorum liber sextus, jam recens latinitate donatus Leonardo Fuchsio authore. Adjecta insuper sunt ad calcem græca ut diligens lector hæc ipsa cum latinis conferre possit... Haganoæ, ex officina Johanis Secer*, M. D. XXXII *mense februario*. In-4° (non cité par Brunet). A comparer les notes de cet ouvrage avec les *Autographes de Rabelais*, publiés par le docteur Gordon en 1876, c'est bien l'écriture de Rabelais que nous avons sous les yeux. Ces notes, courtes et rapides, sont difficiles à déchiffrer; c'est du latin et quelquefois du grec. » Espérons que quelque érudit confrère de Rabelais profitera de la révélation de M. Vingtrinier, et, développant la curieuse note de ce bibliophile, publiera une étude philologique complète sur les annotations dont le plus spirituel des médecins (on peut lui donner ce titre sans fâcher aucun des disciples d'Esculape) a enrichi l'*Hippocrate* de la bibliothèque de Lyon. — T. DE L.

— M. Charles-Marie-Gabriel-Bréchillet JOURDAIN, dont on annonce la mort, était né à Paris le 24 août 1817. Licencié en droit, docteur ès-lettres (1838), agrégé pour les classes de philosophie (1840), professeur dans plusieurs lycées, notamment au collège Stanislas, il devint, en 1849, chef du cabinet du ministre de l'instruction publique et des cultes. Il fut nommé ensuite chef de la division de la comptabilité, puis inspecteur général de l'enseignement supérieur (déc. 1869), M. Wallon l'appela au poste de secrétaire général (16 mars 1875). M. Jourdain avait été élu membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, en remplacement de M. Berger de Xivrey. On a de lui : *Doctrina Gersoni de theologia* et *Dissertation sur l'état de la philosophie naturelle en Occident et principalement en France, pendant la première moitié du* XIIe *siècle* (1838); un mémoire sur *la philosophie de saint Thomas*, couronné en 1856 par l'Académie des sciences morales et politiques (1858, 2 vols.); *Le budget des cultes en France depuis le Concordat* (1859); *Histoire de l'Université de Paris aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles* (1862-1864, in-folio, livr. I-IV); l'*Université de Toulouse au* XVIIe *siècle, documents inédits* (1863); des éditions d'Arnauld, de Nicole, d'Abélard, etc.

— M. Abel DESJARDINS, tout récemment décédé, était né à Paris en 1814. Il avait été reçu agrégé d'histoire en 1843 et docteur en 1844 avec une thèse sur *l'empereur Julien*. Il avait professé successivement à la Faculté de Dijon (1847), à celle de Caen (1856), à celle de Douai (1857) dont il était devenu le doyen. Il avait été élu correspondant de l'Institut le 27 décembre 1878. Il laisse, entre autres ouvrages, des *Études sur saint Bernard* (1849); une *Vie de Jeanne d'Arc* (1854); *l'Esclavage dans l'antiquité* (1857); le recueil des papiers relatifs aux rapports diplomatiques de la France et de la Toscane (XVe et XVIe siècles) dans la collection des *Documents inédits*

1. Aux dates 1528 ou 1529 indiquées par M. Moland dans sa biographie de Rabelais, M. Vingtrinier préfère la date 1532 donnée par M. Vital de Valens qui, dit-il, avait étudié si sérieusement les archives lyonnaises.

pour servir à l'histoire de France (1859, tome Ier); *Charles IX, deux années de règne, 1570-1572* (1874); *Une congrégation générale des cardinaux en 1595* (1875), etc.

ALLEMAGNE. — M. S. SINGER, de Vienne, prépare une édition du *Willehalm*, d'Ulrich von dem Türlin.

— On annonce que M. Fr. JOSTES travaille à une grande histoire de la traduction allemande de la Bible au moyen âge.

— L'édition de la *Kaiserchronik*, que M. Ed. SCHROEDER prépare pour les « Monumenta Germaniae », est sous presse.

— M. W. VIETOR doit publier à Marbourg, chez l'éditeur Elwert, une revue intitulée *Phonetische Studien*.

— MM. R. M. MEYER et G. ROETHE ont été nommés « privat-docenten » de philologie allemande, le premier à l'Université de Berlin, le second à celle de Goettingue.

— Les journaux annoncent la mort d'une nièce de Schiller, Mme ELWERT, veuve du pasteur de Nürtingen, dans le Wurtemberg. Elle avait atteint 83 ans. Sa mère était la seconde sœur du poète, et avait épousé le pasteur Frankh, de Cleversulzbach, qui devint ensuite pasteur de Mœckmühl. C'est dans la maison de Frankh que mourut la mère de l'auteur de *Guillaume Tell*.

GRANDE-BRETAGNE. — On annonce la prochaine publication d'un ouvrage de Sir James H. RAMSAY, *The history of England from Caesar's invasion to the accession of the house of Tudor* (Clarendon Press). Il aura six à huit volumes.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 juillet 1886.

Un télégramme adressé au secrétaire perpétuel apporte la nouvelle de la mort de M. Abel Desjardins, correspondant de l'Académie, doyen de la faculté des lettres de Douai, décédé le 21 juillet.

Une lettre de M. Magimel annonce la mort de son beau-père, M. Charles Jourdain, membre ordinaire de l'Académie, décédé à Taverny (Seine-et-Oise) le 20 juillet.

La séance publique est levée aussitôt après cette dernière communication. Avant de se séparer, l'Académie décide en comité secret qu'elle sera représentée, comme les autres Académies de l'Institut de France, aux fêtes du centenaire de l'université de Heidelberg, et désigne pour son délégué M. Jules Oppert.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 30 juin.

M. Bapst entretient la Société de documents relatifs à la châsse de Sainte-Geneviève, attribuée par une tradition constante à saint Eloi et qui fut commencée en 1230 et terminée en 1242 par un orfèvre parisien nommé Bonnard. A l'aide de ces documents M. Bapst décrit en détail le reliquaire de la patronne de Paris.

M. Babelon lit un mémoire sur un proconsul de Galatie du nom de M. Annius Afrinus; il communique une monnaie inédite d'Iconium sur laquelle on voit le portrait de ce personnage qui fut, sous le règne de Claude, *consul* suffectus puis proconsul de Galatie, et enfin légat de Vespasien en Pannonie.

M. Courajod présente à la Société un stuc peint et doré, récemment acquis par le Louvre et exécuté d'après la Madone des Pazzi de Donatello.

Le Secrétaire.
E. MOLINIER.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 9 août — 1886

180. — **A compendious Sanskrit Grammar,** by Hjalmar EDGREN. London, Trübner, 1885, 178 pages, in-8.

La grammaire sanscrite de M. Edgren est le treizième volume d'une collection entreprise par la maison Trübner sous la direction de M. R. Rost, et intitulée: *Collection de grammaires simplifiées des principaux langages européens et asiatiques.* L'entreprise débuta avec audace par le volume où M. Palmer essayait de rendre accessibles, sous une forme abrégée, les trois langues hindoustani, persane et arabe. L'esprit général de la collection et la tradition créée par les ouvrages qui y avaient paru avant le sien imposaient à M. E. certains caractères, certaines conditions dont il ne pouvait se départir. Il fallait avant tout être pratique : les cours de sanscrit que M. E. avait faits à l'Université de Lund, puis à celle de Nebraska lui rendait facile cette partie de la tâche. Mais il a voulu faire plus; sachant par expérience que le plus grand nombre d'étudiants apprennent la langue sanscrite moins pour elle-même qu'en raison de son intérêt pour la philologie comparée, il a essayé « d'être plus détaillé et plus rigoureusement méthodique que ne semblait le comporter le plan général de la collection ». Cette tentative de rester en même temps pratique et scientifique était hardie; en général, M. E. s'en est heureusement tiré. Fort peu d'innovations; M. E. a même su sacrifier ses préférences pour « des considérations d'une nature toute pratique. » Tel est le cas en ce qui concerne, par exemple, les relations historiques des voyelles entre elles, ou le traitement des racines en *an* et *am*. M. E. a voulu qu'au sortir de son manuel l'étudiant pût recourir sans embarras aux ouvrages plus développés où les nouvelles théories n'ont pas pénétré.

La base du travail de M. E., c'est l'inestimable grammaire de Whitney. Il se contente de la suivre le plus souvent, en ne la quittant qu'aux chapitres où il la juge trop compliquée. Ainsi, pour les lois du sandhi, si pénibles aux débutants, M. E. a essayé d'une disposition

nouvelle. Il a partagé les faits d'euphonie, dans la combinaison des consonnes, sous les cinq chefs suivants : Adaptation progressive; adaptation regressive; adaptation mutuelle; insertion; abréviation. Cette division n'offrirait d'avantage appréciable que si chacune de ces catégories correspondait au traitement d'une classe spéciale de sons; ce n'est pas le cas, et l'inconvénient n'est pas moindre que par le passé d'avoir à chercher sous ces différentes rubriques le traitement d'une seule lettre. — M. E. a également modifié l'ordre des déclinaisons pour des raisons pratiques; mais la méthode scientifique a le droit de se plaindre de cette préférence; parmi les thèmes consonantiques, la déclinaison des thèmes en *in* précède celle des thèmes en *an* dont elle a subi l'analogie, sans avoir pour justifier cette préséance d'autre motif que le nombre moindre des variations de forme du thème. Quant aux thèmes vocaliques, l'ordre de leur déclinaison suit « l'irrégularité croissante des désinences par rapport à celles de la première déclinaison; » si bien que le féminin en *â* est séparé du masculin et du neutre en *a* et les précède. Du reste, ce même désir de rendre la tâche plus facile à l'élève expose parfois M. E. à la compliquer. Ce « Manuel » ne renferme pas moins de quarante paradigmes de déclinaisons; heureux le débutant qui n'en sera pas épouvanté! Les verbes également, au lieu d'une simple division en deux grandes catégories, fournissent six paradigmes complets, sans compter les exceptions. En de tels cas, l'abondance de biens est un défaut. La mémoire d'un élève adolescent ou souvent adulte se refuse à retenir un si grand nombre d'exemples.

La grammaire de M. E. se termine par quelques notions de versification, et par une brève esquisse du prâkrit dramatique, heureuse innovation qui remédie à l'enseignement trop empirique donné jusqu'ici aux débutants. Enfin les dix premières stances du Nala, suivies d'un court vocabulaire, offrent à l'élève un premier exercice de lecture et de traduction. Par malheur la transcription de ces quelques vers présente plusieurs fautes d'autant plus regrettables qu'elles prennent force de loi pour le débutant. Le mot mûrdhni par exemple (vers 2) est transcrit deux fois mûrdni ; au vers 3 akshauhi*nî* est transcrit avec un *i* bref final, et au vers 4 l'*m* final de dhanvinâm remplace à tort un anusvâra. Mais ce sont là des erreurs faciles à réparer; il reste en somme une bonne grammaire pour l'enseignement secondaire du sanscrit, si toutefois l'enseignement secondaire du sanscrit existe ailleurs que dans l'Inde.

Sylvain Lévi.

181. — **K. F. Hermann's Lehrbuch der griechischen Antiquitæten** neu herausgegeben von H. Blümner und W. Dittenberger. Zweiter Band. Erste Abtheilung, **Die griechischen Rechtsalterthümer**, Dritte, vermehrte und verbesserte Auflage von Th. Thaleim. Fribourg et Tubingue, Mohr, 1884. Un vol. in-8 de 160 p.

Nous avons exposé dans un précédent article d'après quel plan le manuel d'antiquités grecques de Karl Friederich Hermann était réédité[1]; nous avons dit que cette réimpression devait être considérée comme un remaniement complet du Manuel. Le premier volume dont nous avons rendu compte est consacré aux Antiquités privées; il forme le tome quatrième et dernier de tout l'ouvrage, il a été réédité par M. H. Blümner. Le volume dont nous rendons compte aujourd'hui, forme la première partie du tome deuxième, il est consacré aux Antiquités juridiques de la Grèce. Disons d'abord que ce titre « *Die griechischen Rechtsalterthümer* » ne nous semble pas heureux; il dit beaucoup trop; en réalité, il n'est question dans ce volume que du droit privé. Assurément la distinction entre le droit public et le droit privé est utile aujourd'hui; elle facilite les recherches; mais rien n'est plus délicat que de déterminer les limites de ces deux branches de la science juridique; l'auteur, dans sa préface, reconnaît lui-même combien cette distinction est peu rationnelle. Que de questions appartiennent à la fois au droit public et au droit privé! Tout ce qui touche à la famille, à la propriété, les droits de succession, la situation des personnes, les actions civiles devant les tribunaux, en un mot, la plus grande partie des questions que nous trouvons traitées dans la partie du Manuel revue par M. Thaleim, se rattachent aussi au droit public. Il nous semble qu'alors il y aurait eu avantage à n'entreprendre la révision du manuel du droit privé qu'après que le Manuel du droit public aurait été réédité. C'est M. A. Hug qui est chargé des *Staatsalterthümer*, cette partie est de beaucoup la plus longue de tout le Manuel; M. T. aurait donc dû attendre que ce long travail fût terminé; il aurait alors composé le sien en se guidant d'après le travail de M. Hug; chaque fois qu'une question commune se serait présentée, il l'aurait prise au point où l'aurait conduite l'auteur des *Staatsalterthümer* et il l'aurait étudiée sous le point de vue particulier qui fait l'objet de son livre. Il nous semble qu'à procéder ainsi le Manuel aurait gagné en unité.

Dans la deuxième édition, les *Rechtsalterthümer* ne formaient qu'un appendice aux Antiquités privées; il faut se féliciter de ce qu'on leur ait réservé cette fois une place indépendante. La nouvelle édition a un total de pages qui n'est guère supérieur au total des pages de la deuxième édition[2]. On ne peut s'empêcher de regretter que M. T. n'ait encore

1. Voir *Revue critique*, n° du 4 juin 1883.

2. Dans cette deuxième édition, la parti consacrée aux *Rechtsalterthümer* a 104 pages sans compter les *indices;* si l'on retranche de la troisième édition les *indices* et les deux documents de la fin, on arrive à un total de 127 pages.

donné plus de développement à son travail ; ce manuel reste trop un simple résumé ; bien des questions auraient demandé à être traitées plus longuement. Je ne prends qu'un exemple, la question de savoir si les citoyens athéniens pouvaient être mis à la torture (p. 29 du présent ouvrage) ; on sait combien cette question est obscure. Au ve siècle, on cite un décret, un ψήφισμα rendu sous l'Archonte Scamandrios, lequel décret interdit de mettre les citoyens à la torture ; mais on ne sait ce que c'est que ce Scamandrios, on ne connaît aucun archonte de ce nom. Le témoignage que nous venons de citer est emprunté à Andocide *(De myst.* 43) ; il se trouve confirmé par deux passages de Lysias (XIII, 27 et 29) et cependant Cicéron *(Part. orat.* 34, 118) atteste que les citoyens athéniens pouvaient être mis à la torture. M. Guggenheim [1] croit qu'en effet au ve siècle il y a eu un décret du peuple interdisant d'appliquer les citoyens à la torture, mais que ce décret fut rapporté au moment du rétablissement de la démocratie après les Trente et qu'ainsi, au ive siècle, les citoyens athéniens ne jouissaient d'aucun privilège sur ce point. M. T. croit au contraire que jamais les citoyens athéniens n'ont joui légalement de ce privilège ; le décret, s'il y en a eu un, pouvait toujours être suspendu par une résolution du peuple ; il n'avait en réalité d'autre objet que de protéger les citoyens contre l'arbitraire des tribunaux. C'est là assurément une explication fort acceptable, on regrette que M. T. ne l'ait pas développée d'une façon suffisante.

Assez souvent M. T. exprime des idées personnelles ; un des points sur lesquels il a réuni le plus de documents nouveaux est la situation de la femme dans les pays autres que l'Attique (paragraphe 2). A la fin du volume, M. T. a ajouté deux documents importants, qu'il a traduits et commentés ; l'un est pris à Stobée, *Florilège*, XLIV. 22 ; il est intitulé ἐκ τῶν Θεοφράστου περὶ συμβολαίων ; l'autre est une inscription d'Ephèse de l'an 83 av. J.-C. ; elle a été publiée par J. T. Wood, *Discoveries at Ephesus*, Londres 1877 (Dittenberger, *Sylloge insc. Graec.* n° 344).

Dans la préface, M. Thaleim disait qu'il ne pouvait espérer apporter des résultats neufs et que depuis la deuxième édition parue en 1870 l'état de la science n'avait guère été changé ; c'est presqu'au moment où ces lignes étaient écrites qu'était découverte la grande inscription de Gortyne.

Albert MARTIN.

---

1. *Die Bedeutung der Folterung im Attischen Processe*, Zurich 1882 ; cf. p. 14 et suiv.

182. — **Cicéron et ses ennemis littéraires,** ou le *Brutus, l'Orator* et le *De optimo genere oratorum*, traduit d'une préface de M. O. Jahn, par Ferd. Gache et Sully Piquet, suivi du texte annoté du *De optimo genere oratorum*. Paris, Klincksieck, 1886, pet. in-8, 97 p.

Comme on le voit par le titre, cet opuscule comprend trois parties : 1° une introduction sur *Cicéron et ses ennemis littéraires*, qui me paraît mal écrite et tout à fait manquée ; — 2° une traduction de la préface de Jahn à l'*Orator* : de tels travaux ne sont pas sans utilité, et les traductions analogues qu'a publiées le *Bulletin de la Faculté des lettres de Poitiers*, sont sans doute à louer. Je me demande toutefois si elles ne vont à l'encontre du but qu'on se propose, et si elles ne pourront pas fournir un prétexte commode à la paresse de plus d'un étudiant. A quoi bon apprendre l'allemand si l'on peut compter sur un traducteur pour la moindre préface? Les additions des traducteurs, quoiqu'assez nombreuses, sont sans importance ; — 3° un texte du *De optimo genere oratorum*, avec un commentaire par M. Gache. Texte et commentaire sont, pour ne rien dire de plus, inspirés de Jahn. On trouve ici les mêmes qualités et les mêmes lacunes que dans l'édition allemande, mais partout beaucoup de soin. Cette dernière partie du volume est ce qu'il contient de meilleur. Les auteurs remarquent que c'est la première fois que ces pages de Cicéron sont publiées chez nous à l'usage des classes. Quicherat avait autrefois[1] joint ce petit traité à son édition classique du Brutus. Reste à savoir s'il convient à un tel usage. Rien n'est moins prouvé.

Θ

---

183. — Alfio Cali. **L'Ecclesiaste e il Cantico dei Cantici di Salomone,** Catania, Filippo Tropea, 1885. Petit in-8, xv et 139 p.

Ce petit volume, qui contient une traduction italienne de deux livres bibliques faite sur la Vulgate, avec accompagnement pour chacun d'une dissertation de médiocre étendue, manifeste, avec une réelle bonne volonté, une certaine inexpérience.

L'inexpérience est sensible dans les déclarations suivantes : « Personne ne met plus en doute que l'*Ecclésiaste* ne soit l'œuvre de Salomon, auquel ce livre et celui des *Proverbes* assurent, à juste titre, le titre de sage... — Le *Cantique des Cantiques* est un poème d'amour écrit, désormais le doute n'est plus possible à cet égard, par le roi Salomon, dans son âge juvénil. » Mais la bonne volonté éclate dans la préface et dans les différentes considérations présentées au cours du volume. M. Cali s'étonne que le public italien néglige d'étudier au seul point de vue littéraire des œuvres remplies de vérités morales,

---

1. En 1835, chez Hachette.

comme l'*Ecclésiaste*, pleines de charme et de passion comme le *Cantique*. Il réclame avec beaucoup de chaleur et par des arguments souvent bien trouvés contre l'ostracisme dont un préjugé religieux frappe les livres bibliques. Enfin il commente avec feu et intelligence les deux écrits pour lesquels il s'est senti une vive sympathie. Quand on réfléchit que ce volume a paru en Sicile, on ne peut que féliciter l'auteur et lui adresser des encouragements.

M. V.

---

184. — **Etudes de mythologie gauloise,** par H. Gaidoz. I. Le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue. Paris, 1886, E. Leroux, in-8, de 116 pages.

Cette brochure est formée de la réunion d'articles parus dans la *Revue archéologique*, en 1884 et 1885. Ces articles sont une véritable monographie et ne peuvent être bien appréciés que dans leur ensemble; divisés en fractions publiées dans plusieurs livraisons, ils ne permettent guères de saisir facilement le plan et l'idée de l'auteur. Une série de monuments, figurines en terre, statuettes en pierre, autels, représentant un personnage tenant une roue, ou accompagné de ce symbole, ont été recueillis en Gaule. M. Gaidoz, d'accord avec M. Ant. Héron de Villefosse (*Bull. de la Soc. des Ant. de Fr.*, 1880, p. 274), considère la roue comme un symbole du soleil, et en conclut que la divinité n'est autre que le dieu du soleil chez nos ancêtres. Il n'a pas encore retrouvé le nom particulier de ce dieu qu'une inscription ou un texte nous rendront peut-être un jour. Certaines de ces statuettes portent en outre un foudre. M. G. suppose (il aurait dû le prouver) que les Romains ne connaissaient pas, dans le principe, le dieu soleil, et qu'ils arrivèrent à confondre le dieu de la lumière avec celui du tonnerre; ainsi, les statuettes du dieu soleil gaulois, à une époque basse, le représentèrent avec ces deux attributs, bien que dans la mythologie gauloise il y ait lieu de croire que ces deux divinités étaient distinctes.

Le symbole de la roue, image du soleil, est étudié par M. G. à toutes les époques, anciennes et modernes, et dans tous les pays d'Occident et d'Orient. Partout il constate de nombreux exemples de la présence de ce signe dans les fêtes solaires, les solstices, la fête de saint Jean, en France, en Allemagne, en Angleterre, passant du paganisme au christianisme.

M. G. a été, naturellement, amené à s'occuper des rouelles; il distingue celles qui sont pourvues d'un moyeu de celles qui n'en ont pas; les premières sont pour lui des amulettes solaires; il les retrouve comme ornements de casque sur l'arc de triomphe d'Orange, sur les monnaies grecques de Marseille, sur les monnaies du sud-ouest de la Gaule où, peu à peu, la rose de Rhoda fut changée en croix à branches égales, inscrite dans un cercle, de là sur les monnaies du moyen-âge. Ici,

l'auteur a été entraîné un peu trop loin. Entre le moment où l'on cessa de faire des monnaies gauloises dites *à la croix* et où l'on commença à placer celle-ci, à l'époque franque, un peu partout en France et à l'étranger, il y a une lacune de plusieurs siècles qui ne permet pas de rattacher les premières aux secondes. Ensuite, il ne faut pas oublier que la croix, ou roue, des monnaies d'Aquitaine procède de la rose de Rhoda; c'est donc plus tard seulement, lorsque le souvenir du type primitif fut effacé, que les Gaulois y attachèrent, peut-être, l'idée d'un symbole solaire.

L'étude de M. Gaidoz contient une riche collection de documents qui se rattachent au symbolisme de la roue; c'est un travail très utile à consulter. Nous lui ferons seulement une observation; c'est que, à l'exemple de la plupart des savants qui s'occupent de mythologie, il a parfois généralisé un peu arbitrairement son système en juxtaposant des faits analogues, sans doute, mais recueillis à des dates diverses, dans des régions et des nationalités étrangères les unes aux autres; il y a compris les roues de Fortune, les roses des églises gothiques qui paraissent sortir du sujet. A propos de la roue d'Ixion il propose une conjecture qu'il aurait pu discuter avec plus de détails.

A. DE BARTHÉLEMY.

---

185. — **Recherches sur quelques problèmes d'histoire**, par FUSTEL DE COULANGES, membre de l'Institut, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Paris. Paris, Hachette, 1885, 1 vol. gr. in-8 de 530 pp.

— **Etude sur le titre « De migrantibus » de la Loi Salique**, par FUSTEL DE COULANGES. Paris, Thorin, 1886, 1 br. in-8 de 36 pp. (Extrait de la *Revue générale du droit*).

Cet ouvrage et ce mémoire, écrits avec un art infini, sont le fruit des investigations les plus sérieuses et les plus approfondies. Celui qui n'en saurait accepter toutes les conclusions a le sentiment que de pareils travaux appelleraient, pour être suffisamment examinés, et, s'il y a lieu, combattus, non pas un article, mais un autre livre; il nous déplait d'être condamné à apprécier sommairement une œuvre de cette importance et à exprimer des divergences d'opinion, sans pouvoir les justifier avec toute l'abondance et la précision désirables.

M. Fustel de Coulanges développe plusieurs thèses sur des sujets voisins, mais distincts : je résume ainsi les thèses principales :

I. *Colonat romain.* — Le mot *colonus* a d'abord désigné un fermier libre : il en vint à signifier un colon attaché au sol. C'est peu à peu et par une marche insensible que la majorité des fermiers s'est transformée en colons attachés au sol. Ces colons de la glèbe existaient dès les premiers temps de l'empire romain et même avant l'empire.

II. *La propriété chez les Germains.* — La propriété (privée) préva-

lait probablement chez les Germains : toutefois, plusieurs modes de communauté ont pu y être admis [1].

III. *De la marche germanique.* — Nous ne trouvons aucun texte jusqu'au XIIe siècle qui nous montre l'ensemble des habitants d'un canton ou d'un village exerçant un droit de propriété sur la marche ou la forêt (p. 355).

IV. *De l'organisation judiciaire dans le royaume des Francs.* — Chez les Germains décrits par Tacite, aucune assemblée populaire ne rend elle-même les jugements : ils sont rendus par le *princeps*. A l'époque franque, le mot *mallus* désigne le tribunal du comte, non pas une assemblée; le *mallus* est, d'ailleurs, un lieu public. Le comte ou son *vicarius* juge dans le *mallus*, non pas une assemblée. Les rachimbourgs, dans les procès civils, peuvent être juges en fait, non en droit : légalement, le pouvoir judiciaire appartient au comte. Dans les procès criminels, les rachimbourgs font prévaloir le système de la composition, lorsque les circonstances du procès y sont favorables; seul, le comte prononce une peine, mort, mutilation des membres, prison, confiscation générale des biens.

J'ai indiqué les thèses principales et passé sous silence un grand nombre de problèmes secondaires (souvent élucidés avec un rare bonheur). Je reprends dans le même ordre ces quatre têtes de chapitre :

I. La première des théories exposées par M. F. de C. (origine du colonat) me paraît la plus solide, et je ne propose aucune objection aux conclusions [2] du savant auteur; prise dans son ensemble, la dissertation sur le colonat est un modèle du genre.

II. La seconde thèse, dans les termes qui m'ont servi à la résumer, diffère des opinions aujourd'hui généralement acceptées sur les origines de la propriété immobilière, opinions que j'exposais moi-même, en 1872; mais elle en diffère prudemment; ce sont surtout les développements de M. F. qui font contraste avec la doctrine courante : M. F. commente très habilement les témoignages de César et de Tacite relatifs à la propriété collective chez les Germains : ces témoignages écartés, on s'attend à une conclusion absolue en faveur de la propriété privée; mais l'auteur, s'apercevant qu'il ne peut échapper à certaines considérations qui s'imposent, finit par admettre que « plusieurs modes « de communauté ont pu exister chez les Germains. » Parmi ces modes de communauté, il faut évidemment compter la communauté familiale. Communauté familiale : ce mot nous ramène aux temps primitifs. Comment M. F., qui admet, aux origines, la communauté familiale,

1. Pp. 311, 312.

2. Si les faits dégagés par M. F. de C. sont incontestables, quelques-unes de ses explications juridiques donnent prise à la critique. Voyez, à ce sujet, une remarquable étude de M. Paul Fournier dans *Revue des quest. hist.*, numéro du 1er juillet 1886. — Je prends connaissance de ce numéro au moment même où m'arrivent les épreuves du présent article.

n'a-t-il pas été conduit, avec un pareil point de départ, à supposer que les premières familles, incessamment agrandies et élargies, ont constitué des tribus chez lesquelles la propriété commune s'est continuée avec bien d'autres usages archaïques? Les vues de M. F. de C. sur la propriété familiale eussent dû lui faire présumer cette propriété commune de tribu que les témoignages de César et de Tacite établissent d'ailleurs invinciblement : contre ces témoignages, je ne saurais me contenter des arguments du savant auteur[1].

III. Le troisième essai est consacré à la marche, autrement dit aux communaux ; dans ma pensée, le droit des habitants sur les communaux (pacage, glandage, usage dans les forêts, etc.) est un prolongement de communauté dont les origines remontent aux premiers établissements des tribus ou des familles sur tel ou tel point donné : M. F. de C. n'aperçoit pas de communaux chez les Germains : il les rencontre au XII[e] siècle ; mais rien de semblable n'existe, suivant lui, dans les siècles intermédiaires : « Jusqu'au XII[e] siècle, rien ne nous montre « l'ensemble des habitants d'un canton ou d'un village, exerçant un « droit de propriété sur la marche ou la forêt. »

Voici cependant comment la grande abbaye de Saint-Gall, en l'an 890, comprenait ses droits à elle-même et ceux des autres intéressés sur les biens communs :

« Notum sit omnibus, præsentibus scilicet et futuris, quod nos, fra- « tres de monasterio Sancti Galli, in pago Ringove, de justis et publicis « traditionibus atque legitimis curtilibus (? *je conjecture* : vendi- « tionibus *ou* donationibus), talem usum habuimus, qualem unus- « quisque liber homo de sua proprietate juste et legaliter debet « habere in campis, pascuis, silvis, lignorumque successionibus, atque « porcorum pastu, pratis, viis, aquis aquarumque decursibus, piscatio- « nibus, exitibus et reditibus. Præterea in usus monasterii, prout opus « erat, ad aquæductus et ad tegulas, ligna in prædicto pago succidi- « mus, et exinde ad monasterium deferebamus, etc..... usus omnes « isti..... et nobis ad monasterium nostrisque mansis in nostris territo- « riis, in pago prænuncupato commanentibus cum illis civibus absque « contradictionec sunt communes[2]. »

Comment soutenir que l'*allmend* dont parle ce document de 890 « appartient privément à un individu ou à quelques-uns »? Sans doute, le droit de l'abbaye et celui des hommes libres est appelé *usus*; mais les détails qui nous sont donnés nous montrent toute la force et toute l'étendue de ce droit réel : les droits que de fort nombreux intéressés

---

1. Je renvoie ici le lecteur aux discussions approfondies qui ont eu lieu au sein de l'Académie des sciences morales, entre MM. Fustel de Coulanges, Geffroy, Glasson, Aucoc, Ravaisson (*séances et travaux de l'académie des sciences morales, compte-rendu*, nouv. série, t. XXIV, Paris, 1885, pp. 5-162.)

2. Mooser, *Die Urkunde vom Jahre 890* dans *Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensee's und seiner Umgebung*, heft VI, Lindau, 1875, p. 73.

possèdent en commun sur un bien ne peuvent s'exercer tout à fait comme ceux d'un particulier sur sa terre. Ceci est élémentaire, mais ne fournit pas de conclusion contre l'antiquité et l'intensité des droits réels appartenant à des communautés d'habitants : ces communautés se servent du mot *usus* ; au VII[e] siècle, un roi désigne lui-même ses droits par une expression analogue : *utensilitas* [1]. Il n'y a donc pas grand'chose à tirer de cette expression modeste pour la thèse de M. Fustel de Coulanges.

A mes yeux, le texte que je viens de citer jette un grand jour sur les formules vagues qui accompagnent si souvent les actes de vente et de donation, formules où sont mentionnés les pâquis, forêts, eaux, cours d'eau, etc. : j'interprète souvent ces formules tout autrement que M. Fustel de Coulanges [2].

Au résumé, il me paraît difficile de maintenir cette affirmation ou plus exactement cette négation : « Ceux qui ne croient qu'à ce qu'ils « voient dans les textes, ne peuvent pas dire que la communauté de la « marche soit antique. Ils ne peuvent faire commencer son histoire avec « quelque sûreté qu'au XII[e] siècle [3]. »

Je ne puis quitter les chapitres consacrés à la marche sans signaler des pages excellentes sur le sens primitif du mot *marca* ; ce sens est *marque* ou *limite* : à la vérité, l'essentiel avait été, il y a longtemps, dégagé par Grimm [4] ; mais M. F. de C. a singulièrement enrichi l'historique de ce mot. Je n'entends pas, d'ailleurs, accepter, sans distinction et en bloc, toutes les observations de M. Fustel touchant le mot *marca* et je dois protester notamment contre l'assertion suivante : « Les textes « avant le treizième siècle » ne désignent pas les communaux par le mot *marca* [5].

L'essai intitulé *Étude sur le titre « De migrantibus »* a pour objet de compléter l'exposé des vues de M. F. de C. sur la propriété chez les Germains : ce titre fournit, en effet, aux partisans de la propriété collective et m'a fourni à moi-même un argument d'une grande valeur : l'idée qui s'en dégage, aux yeux des meilleurs interprètes modernes, Pardessus, Waitz, Sohm, Thonissen, c'est celle-ci : « L'établissement d'un étranger « sur le territoire d'un village exigeait l'assentiment unanime de tous « les habitants. » « Ainsi, le village aurait été, de quelque façon, pour- « suit M. F., copropriétaire du sol, et il aurait dépendu de l'ensemble « des habitants de permettre ou d'interdire à un nouveau venu d'entrer

1. Boos, *Urk. der Stadt Worms*, t. I[er], p. 1. Cf., au VIII[e] s., *usus* dans le même sens (p. 5).

2. Cf. M. Fustel de Coulanges, p. 341.

3. P. 356.

4. Grimm, *Deutsche Rechts Alterthümer*, Gœttingen, 1828, p. 496.

5. P. 341. Voyez, à l'appui de ma critique, *Form. Sangall.*, 10, 18 (Zeumer, pp. 388, 404). Il m'est impossible de comprendre comme M. F. de Coulanges la première de ces deux formules. (Roz. 402). J'y vois très clairement une marche commune au sens rejeté par M. F. Cf. Fustel de Coulanges, pp. 349, 350.

« en partage du fonds commun. Nous aurions ainsi sous les yeux un « régime de communauté agraire, ou, au moins, un reste de ce régime. « *Un tel fait serait l'un des plus curieux de l'histoire des sociétés « humaines, s'il était prouvé.* Un peu de doute est permis. On doit « constater d'abord que cette organisation rurale ne nous est signalée « par aucun autre document. » (Ici M. F. de C. énumère les diverses lois barbares.) — Que ces considérations générales sont loin de mon esprit! Ce fait qui semble à M. F. de C. surprenant, extraordinaire, souverainement invraisemblable, je le considère, au contraire, comme tout naturel et très fréquent [1] dans certains milieux et dans certains états de civilisation. Je ne citerai ici que deux textes : le premier est du XIII[e] s., mais il m'apparaît comme l'écho direct des usages francs : la coutume de Lechenich, près de Düren, dans la région d'Aix-la-Chapelle, contient cet art. : « Quicunque homo cujuscunque condi- « tionis intraverit opidum Lechenich ad manendum, et moram fecerit « ibidem continue per annum permanendo, nos non permittemus eum « deinceps impugnari, dummodo paratus sit domino suo debitum cen- « sum persolvere vel jus illud quod hoeftrecht dicitur [2]. »

Il paraît bien résulter de ce texte que les habitants de Lechenich peuvent empêcher [3] tout nouveau venu de s'installer à Lechenich, à moins qu'il n'ait séjourné un an sans difficulté (et qu'il ne soit prêt à payer l'impôt local).

Le second texte que j'ai annoncé est du commencement du XVI[e] siècle : à cette époque, aucun étranger ne pouvait acquérir d'immeuble à Pavone (province d'Ivrée) « nisi de consensu reverendi D. D. episcopi, « consulum et credentie Padoni [4] ».

1. Je prends la liberté de renvoyer le lecteur à mon *Précis de l'hist. du droit*, pp. 515-517 et à mon étude sur le *Caractère collectif des premières propriétés immobilières* (*Bibl. de l'École des Chartes*, 1872, p. 482 et suiv.).

2. Cout. de Lechenich apud Grimm, *Weisth.*, t. II, p. 732. Ce n'est pas M. F. de C. qui contestera la légitimité de ce rapprochement avec des coutumes du XIII[e] et du XVI[e] s., lui qui éclaire si vivement et si heureusement l'inscription du *saltus Burunitanus*, à l'aide du *Polyptyque d'Irminon* (*Recherches sur quelques problèmes d'histoire*, pp. 25 et suiv., 151, 165). — Il s'agit, d'ailleurs, indépendamment de l'interprétation de la *Loi Salique*, de mettre en lumière « un des faits les plus « curieux de l'histoire des sociétés humaines, s'il était prouvé ».

3. Toutefois, j'incline à croire que, dans la coutume de Lechenich, le droit d'exclusion des habitants tend à se convertir en la perception d'un droit fixe de 4 s. : « Item quicunque advena intraverit opidum Lechenich ad manendum, quantumcum- « que dives fuerit, non solvet in exactione sive petitione ultra quatuor sol.; si vero « pauper fuerit, in gratia judicis, duorum castrensium et opidanorum erit, quan- « tum solvet. » (*Ibid.*, p. 735). A quelque interprétation qu'on s'arrête, il résulte toujours de ce dernier texte qu'en fait les habitants peuvent empêcher un étranger pauvre de s'installer chez eux, en refusant d'abaisser suffisamment le droit d'entrée. L'un des noms de ce droit, *petitio*, indique parfaitement le droit primitif : l'étranger demande à être admis; d'où ce nom de *petitio*.

« 4. Item statutum et ordinatum est quod nullus forensis possit a modo in anthea « habitare in loco Padoni nec ibidem larem facere, nisi prius acceptetur per consules « et credentiam Padoni et solverit in ingressu dicte habitationis libras decem impe-

La *Loi Salique*, de son côté, s'exprime ainsi : « Si quis super alte« rum in villa migrare voluerit, si unus vel aliqui de ipsis qui in villa « consistunt eum suscipere voluerit, si vel unus exteterit qui contradi« cat, migranti ibidem licentiam non habebit. »

. . . .

« Si vero quis migraverit et infra XII menses nullus testatus fuerit, « securus sicut et alii vicini maneat. »

Le sens de ce passage, qui, d'ailleurs, a été jusqu'à présent bien compris par la plupart des interprètes, paraît plus clair encore, quand on le rapproche de ces textes du XIII[e] [1] et du XVI[e] siècle; mais M. F. de C. le croit isolé ; ne découvre pas que la *Loi Ripuaire* nous ramène indirectement à une situation analogue (vente in mallo) [2]; oublie qu'aujourd'hui encore, en Russie, des usages tout voisins sont en pleine vigueur [3]; oublie enfin les textes formels du droit indou que je citais [4], il y a quinze ans, et, voulant échapper aux difficultés imaginaires de l'interprétation commune, cherche au tit. XLV, *De migrantibus*, un sens nouveau : il donne d'abord son interprétation ; après quoi, il croit trouver un point d'appui efficace dans le capit. de 819 qui vise le titre *De migrantibus :* dans ce capitulaire, le *migrans* est qualifié *invasor;* le texte est ainsi conçu : « De XLVII capitulo, De eo qui villam alterius occupaverit. « De hoc capitulo judicaverunt ut nullus villam aut res alterius, mi« grandi gratia, per annos tenere vel possidere possit ; sed, in quacum« que die invasor illarum rerum interpellatus fuerit, aut easdem res « quaerenti reddat, aut eas, si potest, juxta legem, se defendendo, sibi « vindicet. » Ce capitulaire vise évidemment un *migrans* d'une catégorie spéciale, le *migrans*, suivant M. F., qui s'installe sur le terrain d'un absent (à mon avis, le sens serait plus vague : il s'agirait soit du *migrans* qui s'installe sur le terrain d'un absent, soit du *migrans* qui achète de mauvaise foi *a non domino* ou dont la possession est viciée par quelque autre cause). Eh bien! poursuit M. F., dont je résume beau-

---

« rialium communi Padoni et fidejusserit de stando juri et subeundo onera realia et « personalia in communi Padoni pro sua rata. Et quod ibidem non possit acquirere « aliqua bona immobilia, nisi de consensu R[di] D. D. episcopi, consulum et credentie « Padoni. Et qui contrafecerit, ad instantiam consulum et credentie, tantum et non « aliter solvat pro quolibet et vice qualibet solidos sexaginta; qua pena soluta vel « non soluta, dictus forensis locum absentare teneatur ». *(Monum. legali del regno Sardo, Prov. d'Ivrea, Statuti di Pavone*, p. 28, art. 118). Comparez acte de 1313 concernant Arras dans *Inv. chron. des chartes de la ville d'Arras*, p. 53 et cout. d'Arras (*Ibid.*, p. 5.)

1. Joignez aussi ce fragment mérovingien incomplet, mais qui me paraît significatif : « Non potest homo migrare, nisi convicinia (je proposerais : convicini ou convicinis) et herba et aquam et via... (Extrav. XI dans Merkel, *Lex Salica*, 1850, p. 101); dans Hessels et Kern, col. 421.

2. Tit. LIX (61), « De venditionibus ». Les vues de M. F. sur le *mallum* l'éloignent facilement ici de mon interprétation.

3. Leroy-Beaulieu, *L'Empire des Tsars*, t. I, p. 300. Il s'agit ici de la Russie du Nord.

4. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, année 1872, p. 482, note 2.

coup trop brièvement la pensée, la *Loi Salique*, dans le titre XLV, vise ce même cas, ce même cas unique du *migrans* qui s'installe sur le terrain d'un absent. Dès lors, le titre XLV perd son intérêt général et n'a plus de valeur pour l'histoire du caractère collectif des premières propriétés immobilières.

Les textes ont, à mes yeux, une autre signification : suivant moi, Louis le Débonnaire a voulu, en 819, abolir la prescription d'un an admise par la *Loi Salique* : il a voulu empêcher qu'un *invasor* pût invoquer le court délai dont parle la *Loi Salique* et repousser, au bout d'un an, toute revendication; peut-être même l'empereur a-t-il voulu exclure, d'une manière générale, toute prescription; mais ceci n'implique, en aucune façon, une interprétation de la *Loi Salique*, différente de la nôtre. Louis le Débonnaire devait comprendre la *Loi Salique* comme le font la plupart des interprètes modernes; la comprenant comme eux, il a voulu la modifier sur un point ou, si on veut, mettre cet art. de la *Loi* en harmonie avec les idées nouvelles sur la prescription [1].

IV. Sur le quatrième essai consacré à l'organisation judiciaire dans le royaume des Francs, je me vois encore obligé d'indiquer de graves dissentiments : Tacite a résumé, avec sa désespérante concision, l'organisation judiciaire des Germains : le passage sur lequel se concentrent les principales difficultés est celui-ci : « Eliguntur, in iisdem conciliis, « et principes qui jura per pagos vicosque reddunt. Centeni singulis ex « plebe comites, consilium simul et auctoritas, adsunt [2]. » Quel est le rôle de ces cent compagnons du *princeps?* Ils sont, à la fois, *consilium* et *auctoritas*. Qu'est-ce que *consilium?* qu'est-ce qu'*auctoritas?* A Rome, dit M. F., le juge délégué par le consul s'entourait d'un conseil, *consilium*, composé d'hommes instruits en droit : c'étaient des assesseurs ou conseillers, *consiliarii* : *consilium* a ici le même sens; les cent compagnons sont, pour le juge germain, un *consilium*, un *conseil* d'assesseurs. Il me reste quelques doutes sur la valeur absolue de ces rapprochements; mais, sans creuser le sens de *consilium*, mot dont l'intérêt est ici secondaire, j'arrive au mot *auctoritas* bien plus important et bien plus embarrassant : M. F. fait remarquer que le mot *auctoritates* désigne volontiers les dépositions écrites, présentées devant un tribunal, ou encore les noms écrits en tête d'un acte pour en attester l'authenticité; enfin le mot *auctoritas* désigne aussi l'acte écrit qui atteste un jugement rendu et qui en fait foi. Il est probable, poursuit M. F., que Tacite a employé *auctoritas* dans une acception toute voisine; sa pensée serait donc celle-ci : « Les hommes qui entourent le juge sont à la fois son « conseil et la garantie des jugements rendus. » Dès lors, le *princeps* juge seul : les *comites* ne sont pas des juges. — J'ai des doutes sérieux

1. On lira avec fruit un compte-rendu par W. Sickel de la dissertation de M. F. de C. dans *Gœtt. gel. Anz.*, 1886, Nr. 10, p. 434-436.

2. Tacite, *Germ.*, 12.

sur cette interprétation : je ne ferai pas remarquer qu'un des exemples invoqués pour établir le sens d'« acte écrit attestant un jugement rendu » est assez mal choisi : (M. F. cite en note ces mots : « Instrumentum auctoritatis »[1]. Il est clair que, dans cette expression, *auctoritas* ne signifie pas « acte écrit attestant un jugement rendu »), mais je dirai que ce sens du mot *auctoritas* ne me paraît pas le plus probable : il serait plus naturel, à mes yeux, de songer à l'emploi du mot *auctoritas* dans des phrases comme celle-ci : « ..... Romulus patrum auctoritate « consilioque regnavit[2]. » — « Judices provinciarum volumus vim de« bitæ auctoritatis assumere, ut una actores ceterosque rei privatæ nostræ « quæ provinciales, teneat disciplina. Sceleratos convictosque carceres « teneant, tormenta dilacerent, gladius ultor interimat »[3]. Si ces rapprochements étaient légitimes, les compagnons du *princeps* de Tacite joueraient un rôle considérable dans le prononcé du jugement; ils seraient non seulement un conseil, mais une puissance, une autorité.

Une autre observation d'une grande importance, ce me semble, vient confirmer ces vues : Tacite, parlant de l'assemblée générale, nous apprend que le peuple y est souverain : « De minoribus rebus princi« pes consultant, de majoribus omnes, ita tamen, ut ea quoque quorum « penes plebem arbitrium est, apud principes pertractentur..... si dis« plicuit sententia, fremitu adspernantur; sin placuit, frameas concu« tiunt[4]. » Ainsi, tandis que dans les assemblées générales, le peuple est souverain, dans les assemblées des *pagi*, l'élite de ce même peuple, les *centeni comites* n'auraient plus, si j'acceptais l'interprétation de M. F., voix délibérative! Ce seraient de simples conseillers! Cela est inadmissible; je suis donc forcément ramené à l'interprétation commune. Ce qui incline encore mon esprit de ce côté, c'est ce que nous apprennent sur les Germains les témoignages antérieurs à Tacite et les témoignages postérieurs : avant Tacite, César avait dit : « in pace nul« lus est communis magistratus, sed principes regionum atque pagorum « inter suos jus dicunt controversiasque minuunt[5]. » Or, à mes yeux, César ne veut pas dire ici, comme l'écrit M. F. de C. : « Les hommes « sont jugés par leur chef; » mais : « les principaux du canton rendent « la justice. » Et, en effet, quelques lignes plus loin, César s'exprime ainsi : « Atque ubi quis ex principibus in concilio dixit se ducem fore, « qui sequi velint, profiteantur, consurgunt ii; » les *principes* ne sont donc point les chefs, puisque tel d'entre eux s'improvise *chef;* César

1. *Digeste*, XIII, VII, 43. Cf. M. Fustel, p. 370.

2. Cicéron, *De republica*, II, 8. A l'origine, la *patrum auctoritas* fut la ratification subséquente d'un vote du peuple et eut une force exécutoire bien plus grande que le simple *senatus consultum* (Willems, *Le sénat et la république romaine*, t. II, p. 35 et suiv., 222).

3. *Code de Théodose*, II, 1, 1.

4. Tacite, *Germ.*, 11.

5. César, *De bello gallico*, VI, 23.

appelle volontiers les chefs *magistratus*[1]; au singulier, il emploie *princeps*[2], au sens de *chef*; mais *principes*, au pluriel, veut dire ordinairement[3], dans cet auteur, *les principaux*[4]; ceux que César appelle *principes* doivent donc être rapprochés, à mon sens, des *centeni comites* plutôt que du *princeps* de Tacite[5].

J'arrive aux témoignages postérieurs à Tacite : des formules de l'époque mérovingienne nous prouvent que les *boni homines* qui siègent auprès du comte sont armés du droit de juger : un plaideur se présente *in mallo publico* devant le comte et les nombreux *boni homines* : il expose sa demande et le défendeur lui répond. Le formulaire qui doit nous donner quelque idée du droit non moins que du fait poursuit ainsi : « Sic ab ipsis viris fuit judicatum ut[6]..... » On pourrait citer plusieurs textes analogues : M. F. reconnaît que, dans ces procès, les rachimbourgs jugent et décident[7].

Cette organisation de la justice, même étendue aux populations gallo-romaines, m'apparaît comme la suite et la continuation des justices germaniques décrites par César et par Tacite : je puise ainsi dans l'étude des faits postérieurs une confirmation du sens que je donne aux témoignages de ces deux auteurs : comparer les peuples et suivre la chaîne des temps sont deux voies d'informations fécondes dans les études sociologiques et historiques. N'isolons jamais : rapprochons toujours.

Les travaux de M. F. de C. dont personne n'admire plus sincèrement que moi le talent consommé, l'exposition lumineuse, l'érudition précise et sûre, ont dissipé bien des obscurités, mais ils ont aussi quelquefois soulevé des énigmes dont la solution mériterait de nouvelles investigations :

---

1. César, *De bello gallico*, VI, 20, 22, 23; VII, 55.

2. César, *De bello gallico*, I, 19; V, 56.

3. Je dis *ordinairement*; car ceci n'est pas absolu, voyez *principes*, au sens de *chefs*, dans César, *De bello gallico*, VI, 10, 11 (earumque factionum principes); *De bello civili*, I, 35 (principes vero earum partium). Encore faut-il ajouter que si, dans ces trois passages, *principes* peut se traduire, dans notre langue, par *chefs*, cela tient au vague de ce mot *chefs*; dans aucun de ces passages, *principes* ne désigne des magistrats.

4. Voyez le mot *principes* dans César, *De bello gallico*, I, 16, 30, 31, 44; II, 14; III, 8; IV, 6, 11, 27; V, 54, etc., etc.

5. Peut-être l'expression vague de César renferme-t-elle, à la fois, le *princeps* et les *centeni comites* de Tacite, qui se confondraient dans son esprit.

6. Rozière, 459. Cf. Rozière, 458 : « Ab ipsis missis dominicis vel illo comite seu « et ab ipsis rachimburgis, ipsius avocato in causa... fuit judicatum. » Rapprochez *Loi Salique*, tit. 56, 57. Sur les analogies avec l'organisation judiciaire des peuples du Nord, voyez M. Dareste, *Les anciennes lois du Danemark*, p. 8 (Extrait du *Journal des Savants*, Février 1881); M. Beauchet dans *Bulletin de la Soc. de législ. comparée*, 1884, p. 166. Joignez ici M. Monod, *Les Aventures de Sichaire* dans *Revue hist.*, Juillet-Août 1886, p. 259 et suiv.

7. Non pas seuls, suivant M. F., mais avec le comte. M. F. ajoute que, dans les procès criminels, ils ne prononcent pas de peine, mais apparaissent, au contraire, toutes les fois qu'une composition est prononcée (Pp. 460-490). Ces distinctions entre procès civil et procès criminel me semblent, à cette date, très suspectes.

ceci me frappe très vivement en ce qui touche les transformations de la propriété immobilière : les communaux, suivant M. Fustel de Coulanges, n'existent pas chez les Germains : on ne les rencontre pas davantage dans les premiers siècles de notre histoire : ils n'apparaissent qu'au XIIe siècle. Alors d'où viennent-ils et comment se sont-ils formés? Le critique doit se défier de phénomènes qui seraient subits et inexpliqués : car l'histoire ne constate guère de révolutions, mais presque toujours des évolutions.

Paul VIOLLET.

---

186. — **Mémoires sur les règnes de Louis XV et de Louis XVI et sur la Révolution,** par J. N. DUFORT, comte de Cheverny, introducteur des ambassadeurs, lieutenant-général du Blaisois (1731-1802), publiés avec une introduction et des notes, par Robert DE CRÈVECŒUR. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886, 2 vol. in-8, XVI-447 et 469 p. avec deux portraits.

Ainsi que le rappelle M. de Crèvecœur, au début de son avertissement l'existence des *Mémoires* de Dufort de Cheverny avait été révélée il y a quelques années par M. Armand Baschet, dans *le Cabinet historique*, puis par M. Vatel dans son *Histoire de Mme Du Barry*, sans parler d'un certain nombre d'autres travailleurs au premier rang desquels il convient de placer M. Taine. L'ensemble toutefois était resté inédit et c'eut été vraiment dommage que ces volumineux souvenirs n'eussent pas rencontré un éditeur, car si l'on n'y trouve point l'écho des grands événements ou des préoccupations du temps, ils abondent en traits et en détails d'un véritable prix. Arrière-petit-fils de l'auteur, M. de Crèvecœur s'est dévoué à sa tâche avec beaucoup de soin et de goût ; peut-être même a-t-il péché par excès de scrupules : non content de remettre sur leurs pieds les phrases parfois boiteuses de son aïeul (qui d'ailleurs, il nous en prévient, écrivait « pour lui seul et pour son seul plaisir ») il avoue (p. XV) « avoir dissimulé certains noms, supprimé des faits touchant de trop près à la vie privée et retranché des anecdotes trop risquées. »

Si les amateurs de scandales sont privés de leur régal habituel, les curieux proprement dits et les travailleurs trouveront dans ces *Mémoires* de quoi se satisfaire : jamais terrain en apparence épuisé ne fournit moisson plus abondante, et la mise au jour de ces souvenirs donnera un nouveau démenti à ceux qui estiment que sur ces époques si rapprochées tout est connu, ressassé, usé : M. Flammermont citait récemment ici même [1] quelques lignes de M. G. Desjardins où cette injuste prévention contre les travaux relatifs au XVIIIe siècle était combattue preuves en main ; ce que le savant directeur du service des Archives au ministère de l'Instruction publique disait des documents modernes

1. Voir la *Revue critique* du 8 mars 1886, p. 193.

dont on n'a pas jusqu'à ce jour tenu assez compte, on pourrait le répéter au sujet des *Mémoires* de Dufort.

Laissant de côté ce qui a trait à la vie privée de l'auteur, à ses amours, à son mariage à ses voyages en Angleterre, en Provence et aux Pyrénées, je signalerai seulement ici quelques-unes des particularités dont l'histoire générale du temps peut faire son profit, telles que les pages sur l'attentat, le procès et le supplice de Damiens; sur la jeunesse et le mariage de Sedaine; sur les origines de M. de Sartines; sur la mort de Mme de Pompadour et les véritables paroles prononcées par Louis XV en voyant défiler son convoi [1]; sur les derniers moments du roi et la singulière question qu'il adressa, bien d'heures avant d'expirer, au duc de la Rochefoucauld-Liancourt [2]; sur l'exil fastueux de Choiseul et les aménagements de Chanteloup; sur Olavides, comte de Pilos, etc. Il va sans dire que, chemin faisant, l'auteur nomme une foule d'autres contemporains dont on retrouvera les noms dans un index dressé avec soin, mais on comprendra aussi qu'il me soit impossible de les énumérer ici. Bien que la rédaction des *Mémoires* proprement dits cesse à partir de juillet 1798 et que toute la dernière partie nous soit parvenue sous forme de journal, la période révolutionnaire offre encore un intérêt soutenu : les vexations subies et les dangers courus par Dufort, un voyage à Paris après le 9 thermidor, le procès de Babeuf et de ses complices à Vendôme, le passage à Blois du triste convoi des déportés de fructidor, les détails qu'il donne sur la fin de quelques-uns de ses amis les plus chers, Sedaine, Jélyotte [3], S.-R. Baudouin [4], ne laisseront aucun lecteur indifférent. Le journal s'arrête le 20 juin 1801 sur l'annonce de l'enlèvement mystérieux du sénateur Clément de Ris et de l'arrestation des chauffeurs soupçonnés de ce singulier rapt; Dufort mourut moins d'un an après, le 28 février 1802, à soixante et onze ans. M. R. de Crè-

1. J'en avais déjà signalé l'intérêt aux lecteurs de la *Revue critique;* voir 1884, 1er semestre, p. 415.

2. Elle n'existe pas dans la relation du duc lui-même publiée par Sainte-Beuve (*Portraits littéraires*, tome III) et par M. Paul Cottin *(Revue rétrospective)*; mais le texte de cette relation ne nous est qu'incomplètement parvenu.

3. Tous les dictionnaires biographiques (y compris celui de Fétis et son *supplément*), font mourir Jélyotte en 1782; or, Dufort reproduit une lettre du célèbre chanteur datée du 8 mai 1797 dans laquelle il déclare avoir eu quatre-vingt-quatre ans le 8 avril précédent, et au mois d'octobre suivant il enregistre la nouvelle de sa mort.

4. Le *Manuel de l'amateur d'estampes*, de Le Blanc, dit que Simon-René Baudouin était né le 13 avril 1723; mais il ne fait connaître ni la date, ni le lieu de son décès : Dufort nous apprend qu'il est mort à Paris en janvier 1797, à quatre-vingt-deux ans, et donne quelques détails intéressants sur ce curieux. A ce propos, exprimons le regret que M. de C. ne nous ait pas renseignés sur le sort de la bibliothèque de Dufort qui, en 1778, comportait 8,000 volumes et dont (tome I, p. 420) il décrit l'installation. Où sont passés ses livres et ses portefeuilles d'estampes enrichis par les amateurs ses amis : Saint-Non, Watelet, La Live, Baudouin? Lui furent-il confisqués, comme il le donne à entendre, tome II, p. 255? Quelques éclaircissements à cet égard eussent été les bienvenus.

vecœur ne s'est pas seulement attaché à rétablir dans ce volumineux manuscrit une chronologie parfois singulièrement arbitraire, il en a encore éclairé toutes les obscurités par des notes excellentes dans leur brièveté et dont bien peu demanderaient à être rectifiées [1]. Enfin il a fait reproduire par l'héliogravure les portraits de Dufort et de sa femme, d'après les originaux de François-Hubert Drouais. Rien n'a donc été négligé, on le voit, pour l'agrément et le profit du lecteur. Les *Mémoires* de Dufort de Cheverny devront désormais prendre place dans toutes les bibliothèques choisies, non loin de ceux de Mme du Hausset et de Marmontel, qu'ils complètent sur tant de points, mais qui n'ont pas eu, comme eux, la bonne fortune de rencontrer un éditeur aussi instruit et aussi soigneux que M. de Crèvecœur.

Maurice Tourneux.

— On nous permettra d'ajouter quelques observations à l'article de notre collaborateur. Les mémoires de Dufort renferment une foule d'informations curieuses et retracent avec une vérité frappante la vie de la société du xviiie siècle. On y trouve de jolis portraits, et le comte d'Osmont (II, 45-69) est un des originaux les plus amusants que nous aient peint les auteurs de *Mémoires*. Nous voyons dans le premier volume comment l'ancienne société jugea à propos, selon le mot de Sainte-Beuve (essai sur *Lauzun*) d'user et d'abuser de tous les biens qui lui avaient été accordés; nous lisons dans le second comment, pour avoir abusé, elle a été punie et détruite. Rarement un éditeur s'est acquitté de sa tâche avec autant de goût et de conscience que M. de Crèvecœur. Aussi n'avons nous à faire que les remarques suivantes: I, p. 62, lire *Reventlow* et non Reventlaw, p. 78, *Starhemberg* et non Stahremberg ou Stahrenberg; *id.* I, 23, « Chardon, depuis intendant en Corse »; c'est évidemment le mari de la belle Mme Chardon qui commit l'étourderie de suivre Lauzun dans une charge de cavalerie et à qui toute l'armée garda le secret, parce qu'elle avait été brave; II, p. 16, Pully, « depuis général de la République et émigré avec armes et bagages »; Pully servit la République jusqu'au bout, et ce fut son fils qui émigra (voir d'Allonville, *Mém. secrets* II, 391 et une note de notre *Invasion prussienne*, p. 209); *id.* p. 200, Beauharnais n'a jamais été « président de la Convention »; *id.* p. 388, « Liger, très républicain, mais honnête homme et plein de courage »; ce Liger avait été commandant d'un bataillon de

1. Tome I, p. 8. Il n'y a jamais eu le moindre doute sur le personnage visé par Voltaire dans les vers fameux du *Pauvre diable* : « Il compilait », puisque l'abbé Trublet est nommé en toutes lettres au début de la tirade. — P. 215. M. Darcy, « fameux académicien des sciences », pourrait fort bien être le chevalier Patrice d'Arcy, né à Galway (Irlande) en 1725, mort en 1779, qui fut membre de l'Académie des sciences (voir son éloge dans l'*Histoire* de l'Académie pour 1779). — P. 286. Greuze appartenait à l'Académie royale de peinture et sculpture, en qualité d'agréé, depuis 1755; il n'obtint le titre d'académicien qu'en 1769, après avoir fait attendre quatorze ans son morceau de réception.

volontaires et il a publié en 1798 une assez médiocre histoire des *Campagnes des Français pendant la Révolution*, dont l'introduction contient quelques renseignements sur lui-même: *id.*, p. 428, « les biographies varient beaucoup sur l'origine de Beurnonville, que les uns disent noble, tandis que les autres le font naître d'un maréchal-ferrant. Dans tous les cas, il ne paraît pas qu'il ait jamais servi dans le régiment Dauphin ». Beurnonville, en effet, n'a jamais servi dans ce régiment (voir Iung, *Dubois Crancé*, I, 352); quant à son origine, la voici dûment éclairée une fois pour toutes par son acte de naissance. « Pierre, fils de Pierre Riel, fils de Pierre, charon, et de Jeanne Laurain, son épouse, né le dix may mil sept cent cinquante-deux a esté baptisé le onze dudit mois en l'eglise de Champignol et a eü pour parain Pierre Riel soussigné et pour mareine Claudette Riel laquelle a déclaré ne sçavoir signer de ce enquise. Signé : Riel, Maillard, curé de Champignol ».

A. Chuquet.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La librairie Henninger, de Heilbronn, vient de publier deux petits volumes nouveaux, l'un, *Le Français parlé, morceaux choisis à l'usage des étrangers avec prononciation figurée*, par M. Paul Passy, professeur de langues vivantes à l'Ecole normale des instituteurs de la Seine, président de l'Association phonétique (In-8°, xi et 115 p. 1 mark 80); l'autre, *Phrases de tous les jours*, par Félix Franke (également avec la prononciation figurée. in-8°, iv et 59 p., 80 pfennigs).

— Il vient de se fonder un *Wagner Jahrbuch* qui a pour but de « donner un centre aux recherches dont Wagner est l'objet, de rassembler tout ce qui est relatif au grand musicien, de traiter les nombreuses questions artistiques et scientifiques qui le concernent et que lui-même a soulevées ». La cause de Wagner était défendue, il est vrai, depuis longtemps par les *Bayreuther Blætter;* mais les « feuilles de Bayreuth » sont un journal et non une grande revue; elles ne s'adressent qu'aux membres du *Richard-Wagner-Verein*, et non pas, comme le *Jahrbuch*, « aux amis de l'art national ». M. Joseph Kürschner dirige ces Annales wagnériennes. Il a dédié le premier volume « à la mémoire du roi Louis II de Bavière, l'ami royal du maître et le protecteur de son art national ». Ce volume, magnifiquement relié, précédé d'un beau portrait de Richard Wagner (dessiné par E. Kietz), renferme plus de cinq cents pages. On y trouve, sous diverses rubriques, les articles et essais suivants : 1° H. Bulthaupt. *A la mémoire de Wagner :* Max Koch, *Ziele und Zwecke* ou « Buts et desseins » (Wagner a son *Jahrbuch* comme Dante, Shakspeare et Gœthe; on commence donc à le reconnaître comme un digne émule des trois plus grands représentants de la culture italienne, anglaise et allemande). 2° *Biographisches :* Glasenapp, Annales de l'histoire de la famille de Richard Wagner et sa jeunesse, 1763 à 1813-1823, avec un plan de Leipzig et une gravure représentant la maison où est né Wagner. 3° *Erinnerungen und Begegnungen :* Lœbn-Siegel, Richard Wagner à la « Nicolaischule » de Leipzig en 1829. — J. Nordmann, Une rencontre

avec Richard Wagner à Dresde en 1847. — Pohl, Visite de Liszt à Triebschen en 1867. — Lesimple, Richard Wagner, souvenirs personnels. — Plüddemann, L'anniversaire de la naissance de Wagner fêté chez lui-même à Naples en 1880. 4° *Stellung zu Leben und Kunst.* Koegel, Esthétique du drame musical, Batteux, Sulzer, Wieland, Schelling, Solger, Schleiermacher. — Ettlinger, L'école romantique dans la littérature allemande et ses rapports avec Richard Wagner. — E. de Wolzogen, Le naturalisme dans la littérature et l'œuvre artistique de Richard Wagner. — H. de Stein, La reproduction de la nature dans les œuvres de Wagner. 5° *Das Werk von Bayreuth :* Heckel, Les fêtes scéniques de Bayreuth, contribution à l'histoire de leur origine. — Muncker, Un discours de Wagner prononcé le 15 septembre 1877. 6° *Einzelne Werke.* Woerner, Une comédie allemande (les maîtres chanteurs). — Welti, Lortzing et Wagner (les maîtres chanteurs). — Wirth, La question du roi Marke. — J. Kürschner, Correspondance de Paris écrite par Wagner le 23 février 1841. — Le même, Variantes et additions à l' « Esquisse autobiographique » de Wagner. 7° *Das Ausland :* Schemann, Wagner et l'étranger. — Marsop, Ce qu'on peut attendre en France de l'art wagnérien. — 8° *Chronik und Miscellen :* H. de Wolzogen, 1877-1886, dix années du « Verein » de Wagner. — Kürschner, Bibliographie; œuvres de Wagner de 1824 à 1835 ; éditions de Wagner en 1885 ; écrits concernant la vie et les œuvres de Wagner; articles des journaux ; portraits et autres reproductions ; représentations theâtrales, 1842-1845 et 1885 ; concerts; lettres de Wagner de 1830 à 1840 ; communications diverses. Suit une table des matières complète et qui sera fort utile.

GRANDE-BRETAGNE. — Parmi les prochaines publications de l' « Early English Text Society » on nous cite le *Torrent of Portyngale*, la troisième édition du *Dialogue* de William Bulleyn *(Dialogue bothe pleasaunte and pietefull, wherein is a goodlye Regimente against the Fever Pestilence, with a Consolation and Confort against Death)*, le dernier volume des *Four sons of Aymon* de Caxton, la quatrième et dernière partie de l'*Huon of Burdeux* de Lord Berner (éditée par M. Sidney L. Lee).

— La librairie Elliot Stock doit publier prochainement un livre très détaillé de M. Talbot B. Reed, *Old English Letter Foundries*, avec des notes bibliographiques et historiques sur l'origine et le développement de la typographie anglaise.

— On annonce, pour paraître, avant la fin de l'année, deux volumes nouveaux de l'*History of the Papacy during the Reformation*, de M. Mandell Creighton, dont les deux premiers tomes ont paru en 1882.

— On annonce également, pour paraître en septembre, une *Introduction to the study of Browning*, de M. Arthur Symons.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 16 août — 1886

187. — **Berliner Studien für classische Philologie und Archæologie**, herausgegeben von Ferd. Ascherson, Zweiter Band, erste Hælfte. Berlin, 1884, Calvary et Cie, un vol. in-8 :

— Wilhelm Soltau, **Die Gültigkeit der Plebiscite**, p. xii-176.

— Hermann Ric. Grundmann, **Quid in elocutione Arriani Herodoto debeatur**, p. 177-268.

Nous avons exposé ici même [1] quel était le but de cette publication des *Berliner Studien* entreprise par la maison Calvary. La première partie du tome IIe, dont nous rendons compte aujourd'hui, contient deux dissertations très intéressantes. La première a soulevé de vives critiques, mais on n'a contesté ni la compétence de l'auteur ni le soin qu'il avait apporté à son travail. Cette recherche sur la validité légale du plébiscite se rattache aux travaux antérieurs de M. Soltau : *Ueber Entstehung und Zusammensetzung der altrömischen Volksversammlungen* (Berlin, 1880), *Ueber die ürsprungliche Bedeutung und Kompetenz der aediles plebis* (Bonn, 1882), *Ueber den Ursprung von Census und Censur in Rom* (36e réunion des Philologues). Plusieurs des explications que l'auteur présente aujourd'hui ne sont qu'une suite, une conséquence des explications proposées dans les ouvrages que nous venons de citer. Ici encore M. Soltau combat les opinions reçues et cela sur un point des plus importants; tout son livre est consacré à montrer que la révision constitutionnelle faite par les décemvirs est un moment capital dans l'histoire du plébiscite; qu'ainsi ce n'est pas, comme on le croit généralement, en 287, mais en 449, que le plébiscite eut une validité légale par la loi Valeria Horatia; il est vrai que le sénat avait le droit d'examiner si la résolution votée par le peuple n'était pas contraire à la chose publique; mais la loi Publilia Philonis fit bientôt disparaître cette restriction ; et enfin, par la loi Hortensia, l'égalité fut rendue complète entre le *plebiscitum* et la *lex*.

1. Cf. *Revue critique*, n° du 20 oct. 1884

M. Grundmann s'est proposé de combattre le préjugé qui consiste à croire qu'Arrien s'est appliqué à reproduire dans son style la manière de Xénophon [1]. Assurément on trouve dans cet écrivain des constructions qui sont particulières à Xénophon, par exemple certains emplois de la conjonction καί, les expressions ἄλλος καὶ ἄλλος, μεῖον ἔχειν; mais ces imitations sont, en somme, peu nombreuses; ce qu'Arrien a pris à Xénophon, ce n'est pas le style, ce sont les sujets de ses ouvrages. Arrien a aussi imité Thucydide, par exemple dans l'emploi des substantifs masculins en -της ou des noms abstraits féminins en -σις, dans l'emploi particulier des substantifs formés d'un verbe et des adjectifs au neutre; mais ici encore ces imitations se réduisent à un assez petit nombre de faits. Il est un auteur, au contraire, dont Arrien a imité presque constamment la façon d'écrire, c'est Hérodote.

La démonstration de M. G. comprend trois parties. Dans la première, il montre Arrien imitant l'ampleur, l'abondance d'expressions d'Hérodote : même emploi pléonastique de certains noms, par exemple μεγέθεϊ μέγας, πλήθεϊ πολλοί, ou de certaines particules, μέν par exemple; usage fréquent de l'épanalepse, etc. Toutes ces formes, qu'Hérodote devait aux poètes épiques, ont donné à sa langue cette douceur, cette grâce que les anciens ont tant louée; l'imitation de ces formes n'a pas donné au style d'Arrien la même douceur, mais une certaine originalité. La seconde partie de la dissertation est consacrée à l'examen de cette forme du style que les anciens appelaient la λέξις εἰρομένη; cette forme consiste à employer des propositions coordonnées là où l'on emploierait généralement des propositions subordonnées; on évite ainsi les longues périodes. L'auteur étudie comment Arrien a pris à Hérodote certains emplois de δέ καί, τέ-καί, certains emplois de γάρ; il étudie surtout les divers exemples d'anacoluthes que présentent les deux historiens. La dernière partie de la dissertation est consacrée à l'étude des ionismes que l'on trouve dans la langue d'Arrien par imitation d'Hérodote.

Cette dissertation est une œuvre solide, elle révèle chez l'auteur un réel mérite de grammairien et de critique : la discussion est très bien conduite et les explications proposées méritent presque toutes d'être acceptées.

Albert Martin.

---

1. M. G. parle du travail de M. Doulcet : *Quid Xenophonti debuerit Flavius Arrianus*, Paris, 1882; il trouve que M. D. n'a pas véritablement traité le sujet, voir la n. 1 de la p. 182.

188. — **Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaironeia**, par G. Busolt. *I Teil : bis zu den Perserkriegen.* Gotha, F. A. Perthes, 1885, in-8 de XII-623 p.

Ce volume appartient à la collection des *Manuels d'histoire ancienne* dont la maison Perthes, de Gotha, a entrepris la publication. L'auteur, M. Busolt, a divisé son travail en deux parties d'inégale étendue. Dans la première, il raconte les migrations des peuples qui ont successivement occupé le sol de la Grèce primitive; il décrit l'ancienne organisation politique et sociale des divers États du Péloponnèse. Dans la seconde, beaucoup plus considérable, il montre les colonies grecques se multipliant sur les côtes d'Asie Mineure, en Italie, en Sicile, en Thrace, sur les rivages de l'Hellespont, etc.; il peint l'état de l'Attique sous les rois, sous les archontes à vie et les archontes décennaux, sous les archontes annuels; il passe en revue ces florissantes tyrannies qui, du VIIIe au VIe siècle, ont donné l'essor à une si brillante civilisation; il étudie la constitution de Solon, l'administration des Pisistratides, etc. Le récit s'arrête à la réforme de Clisthène. Le volume suivant contiendra l'histoire de la Grèce depuis le début du Ve siècle jusqu'à la bataille de Chéronée.

Le caractère de ce livre est conforme au but que s'est proposé l'auteur en l'écrivant. Ce n'est pas une histoire complète et détaillée; c'est un manuel d'histoire destiné à guider le lecteur dans ses recherches. La narration, rapide et concise, se borne aux faits essentiels. M. B. s'est interdit les digressions, les discussions savantes sur les points controversés. Ce qu'il nous offre, c'est l'état de la science. Mais une bibliographie considérable et d'innombrables notes, dont quelques-unes occupent plus d'une page, permettent d'approfondir les questions que l'auteur ne fait qu'effleurer. Il suffit d'ouvrir le livre au hasard pour se rendre compte du prodigieux travail qu'il représente. Auteurs anciens, inscriptions, œuvres modernes, articles de revues, travaux historiques proprement dits, ouvrages de philologie, d'épigraphie, d'archéologie figurée, de numismatique, M. B. a tout compulsé, tout dépouillé avec le plus grand soin et la plus méritoire patience. Et ces milliers de renvois ne sont point jetés pêle-mêle : ils sont ordonnés avec art. C'est ainsi qu'en tête de chacun des chapitres dont se composent les deux parties du livre, on trouve soit l'indication des sources anciennes auxquelles il faut recourir pour étudier à fond les faits brièvement rappelés dans les pages qui suivent, soit la liste des travaux modernes relatifs à ces mêmes faits. Souvent M. B. fournit à la fois les deux sortes de renseignements. En outre, au cours de chaque chapitre, toutes les fois qu'il aborde un nouveau sujet, il donne en note la bibliographie particulière de la question qu'il va traiter. Enfin, chaque assertion s'appuie, pour ainsi dire, sur un texte; chaque appréciation est justifiée par un renvoi ou par une citation. Cette immense érudition n'exclut d'ailleurs nullement la per-

sonnalité. Si, dans le récit, M. B. s'efface à dessein, il lui arrive de se dédommager dans les notes.

Parmi tant de renvois, quelques omissions étaient inévitables. Elles sont peu nombreuses et M. Busolt les réparera dans la prochaine édition [1]. Tel qu'il est, son livre constitue un instrument de travail jusqu'à présent unique, et dont les professeurs, aussi bien que les étudiants, ne pourront manquer de tirer le plus grand profit.

Paul GIRARD.

---

189. — **Christliche Dogmatik,** von Dr A. E. BIEDERMANN, in zwei Bænden. Zweiter Band : *Der positive Theil*. Zweite, erweiterte Auflage Berlin, G. Reimer, 1885. In-8, VIII et 675 p.

Des mains pieuses ont donné leurs soins à l'établissement de ce second et dernier volume de la *Dogmatique chrétienne* de l'éminent professeur de Zurich ; M. Biedermann a été enlevé, en effet, à ses amis et à ses disciples avant l'achèvement de l'édition définitive d'une œuvre destinée à tenir une place considérable dans l'histoire de la philosophie religieuse au XIXe siècle.

Le présent volume comporte les divisions suivantes : I. La doctrine historique de la foi. A. La doctrine de l'Écriture sainte (les « suppositions » de l'Evangile de Jésus-Christ, — l'Evangile de Jésus, le Christ, — la réalisation du salut divin dans l'humanité) ; B. Le dogme ecclésiastique (la christologie ecclésiastique dans sa formation historique, — les postulats de la christologie ecclésiastique, — les conséquences de la

1. Puisque M. B. fait appel à la critique et veut bien assurer de sa reconnaissance ceux qui lui signaleront les rares lacunes de son livre (p. VII), qu'il me permette de lui indiquer ici un petit nombre d'ouvrages dont je n'ai pas trouvé chez lui la mention. P. 3, à propos de Wolf, il eût été bon de rappeler les *Conjectures académiques sur l'Iliade* de l'abbé d'Aubignac (1715). Nulle part non plus, dans ces premières pages, je ne vois cités les Prolégomènes qui précèdent l'excellente édition de l'*Iliade* par Christ, Leipzig, 1884. — P. 9, parmi les partisans du site de Bounar-Bachi, citer M. G Nicolaïdès, *Topographie et plan stratégique de l'Iliade*, Paris, 1867, et l'*Iliade et sa topographie*, Athènes, 1879. — P. 13, à propos des fouilles de Mycènes et de la date approximative des objets qui y ont été découverts, mentionner A. Dumont, *Les céramiques de la Grèce propre*, fasc. I, Paris, 1881. De même, p. 198, note 3, après Fouqué, rappeler les *Céramiques* et les pages qui s'y trouvent sur Santorin. — P. 16, note 5, ajouter les Prolégomènes qui suivent l'édition des hymnes homériques par Baumeister, Leipzig, 1860. — P. 96, après Claudio Jannet (dont la dernière édition est de 1880), il eût fallu citer Fustel de Coulanges, *Du droit de propriété à Sparte*, *Journal des savants*, février, mars, avril 1880. — P. 409, dans la longue note qui commence à la page précédente, à propos de la loi de Dracon, mentionner Hauvette-Besnault, *De archonte rege*, Paris, 1884.

Voilà tout ce que j'ai pu relever dans une rapide lecture. Encore est-il possible que M. Busolt ait eu ses raisons pour omettre, dans son premier volume, la mention de quelques uns de ces ouvrages, qu'il se propose sans doute de citer dans le volume suivant.

christologie). II. Le noyau rationnel de la foi chrétienne (critique du dogme ecclésiastique en partant du principe chrétien et de ses postulats, — la conception historique du principe chrétien et de ses « suppositions », — la vie chrétienne du salut).

M. V.

---

190. — Leroux (Alfred). **Essai sur les antécédents historiques de la question allemande.** Paris, Picard, 1886, brochure 57 pages in-8.

M. Alfred Leroux a publié en 1882 un livre remarquable sur les *relations politiques de la France avec l'Allemagne* de 1298 à 1378, c'est-à-dire depuis l'élection d'Adolphe de Nassau jusqu'à la mort de Charles IV de Luxembourg. Il se propose de continuer cet ouvrage et de le mener jusqu'au règne de Maximilien (1493). Aujourd'hui, il nous donne un tout petit résumé de ses travaux : seulement il remonte plus haut dans le passé et prend la question à ses débuts, au traité de Verdun.

Sa brochure se partage en trois chapitres. Il nous montre successivement quels conflits politiques s'élevèrent entre la France et l'Allemagne de 843 à 1493; — comment les deux puissances se disputèrent les territoires cédés par le traité de Verdun à Lothaire (la question des frontières); — enfin, quels sentiments animaient les rois de France contre les empereurs, le peuple français contre le peuple allemand, et réciproquement (ce que l'auteur appelle, d'une manière assez peu nette, les éléments moraux de la rivalité franco-allemande). Peut-être son exposition aurait-elle gagné en clarté, si, au lieu de reprendre trois fois la même histoire, en se plaçant à trois points de vue différents, il avait suivi l'ordre chronologique et exposé les faits, au fur et à mesure qu'ils se sont déroulés.

L'auteur connaît fort bien son sujet et on lit sa brochure avec plaisir. Je n'ai à présenter que deux ou trois petites observations. Je ne crois pas qu'il soit exact de parler d'un second traité de Verdun qui aurait été signé en 987. Le roi de France Lothaire s'était emparé de la ville de Verdun, avait fait prisonniers le comte Godefroi et plusieurs seigneurs lorrains. A la mort de Lothaire, son fils Louis V eut une entrevue à Remiremont avec l'impératrice Adelaïde, veuve d'Otton le Grand et là promit de remettre les prisonniers en liberté et de restituer Verdun. Il faudrait donc dire : le traité de Remiremont. M. L. va trop loin, quand il affirme (p. 23 et 24) que « ce traité stipula la renonciation complète du roi de France à l'hommage des barons féodaux de la Lotharingie. » Il n'y fut question que des prisonniers et de Verdun. A la page 41 et 42, l'auteur parle des entrevues entre les rois de France et les souverains d'Allemagne; il aurait trouvé quelques détails dignes d'être notés dans

sonnalité. Si, dans le récit, M. B. s'efface à dessein, il lui arrive de se dédommager dans les notes.

Parmi tant de renvois, quelques omissions étaient inévitables. Elles sont peu nombreuses et M. Busolt les réparera dans la prochaine édition [1]. Tel qu'il est, son livre constitue un instrument de travail jusqu'à présent unique, et dont les professeurs, aussi bien que les étudiants, ne pourront manquer de tirer le plus grand profit.

Paul GIRARD.

---

189. — **Christliche Dogmatik**, von Dr A. E. BIEDERMANN, in zwei Bænden. Zweiter Band : *Der positive Theil*. Zweite, erweiterte Auflage Berlin, G. Reimer, 1885. In-8, VIII et 675 p.

Des mains pieuses ont donné leurs soins à l'établissement de ce second et dernier volume de la *Dogmatique chrétienne* de l'éminent professeur de Zurich; M. Biedermann a été enlevé, en effet, à ses amis et à ses disciples avant l'achèvement de l'édition définitive d'une œuvre destinée à tenir une place considérable dans l'histoire de la philosophie religieuse au XIXe siècle.

Le présent volume comporte les divisions suivantes : I. La doctrine historique de la foi. A. La doctrine de l'Écriture sainte (les « suppositions » de l'Evangile de Jésus-Christ, — l'Evangile de Jésus, le Christ, — la réalisation du salut divin dans l'humanité); B. Le dogme ecclésiastique (la christologie ecclésiastique dans sa formation historique, — les postulats de la christologie ecclésiastique, — les conséquences de la

1. Puisque M. B. fait appel à la critique et veut bien assurer de sa reconnaissance ceux qui lui signaleront les rares lacunes de son livre (p. VII), qu'il me permette de lui indiquer ici un petit nombre d'ouvrages dont je n'ai pas trouvé chez lui la mention. P. 3, à propos de Wolf, il eût été bon de rappeler les *Conjectures académiques sur l'Iliade* de l'abbé d'Aubignac (1715). Nulle part non plus, dans ces premières pages, je ne vois cités les Prolégomènes qui précèdent l'excellente édition de l'*Iliade* par Christ, Leipzig, 1884. — P. 9, parmi les partisans du site de Bounar-Bachi, citer M. G. Nicolaïdès, *Topographie et plan stratégique de l'Iliade*, Paris, 1867, et l'*Iliade et sa topographie*, Athènes, 1879. — P. 13, à propos des fouilles de Mycènes et de la date approximative des objets qui y ont été découverts, mentionner A. Dumont, *Les céramiques de la Grèce propre*, fasc. I, Paris, 1881. De même, p. 198, note 3, après Fouqué, rappeler les *Céramiques* et les pages qui s'y trouvent sur Santorin. — P. 16, note 5, ajouter les Prolégomènes qui suivent l'édition des hymnes homériques par Baumeister, Leipzig, 1860. — P. 96, après Claudio Jannet (dont la dernière édition est de 1880), il eût fallu citer Fustel de Coulanges, *Du droit de propriété à Sparte*, *Journal des savants*, février, mars, avril 1880. — P. 409, dans la longue note qui commence à la page précédente, à propos de la loi de Dracon, mentionner Hauvette-Besnault, *De archonte rege*, Paris, 1884.

Voilà tout ce que j'ai pu relever dans une rapide lecture. Encore est-il possible que M. Busolt ait eu ses raisons pour omettre, dans son premier volume, la mention de quelques-uns de ces ouvrages, qu'il se propose sans doute de citer dans le volume suivant.

christologie). II. Le noyau rationnel de la foi chrétienne (critique du dogme ecclésiastique en partant du principe chrétien et de ses postulats, — la conception historique du principe chrétien et de ses « suppositions », — la vie chrétienne du salut).

M. V.

---

190. — LEROUX (Alfred). **Essai sur les antécédents historiques de la question allemande.** Paris, Picard, 1886, brochure 57 pages in-8.

M. Alfred Leroux a publié en 1882 un livre remarquable sur les *relations politiques de la France avec l'Allemagne* de 1298 à 1378, c'est-à-dire depuis l'élection d'Adolphe de Nassau jusqu'à la mort de Charles IV de Luxembourg. Il se propose de continuer cet ouvrage et de le mener jusqu'au règne de Maximilien (1493). Aujourd'hui, il nous donne un tout petit résumé de ses travaux : seulement il remonte plus haut dans le passé et prend la question à ses débuts, au traité de Verdun.

Sa brochure se partage en trois chapitres. Il nous montre successivement quels conflits politiques s'élevèrent entre la France et l'Allemagne de 843 à 1493; — comment les deux puissances se disputèrent les territoires cédés par le traité de Verdun à Lothaire (la question des frontières); — enfin, quels sentiments animaient les rois de France contre les empereurs, le peuple français contre le peuple allemand, et réciproquement (ce que l'auteur appelle, d'une manière assez peu nette, les éléments moraux de la rivalité franco-allemande). Peut-être son exposition aurait-elle gagné en clarté, si, au lieu de reprendre trois fois la même histoire, en se plaçant à trois points de vue différents, il avait suivi l'ordre chronologique et exposé les faits, au fur et à mesure qu'ils se sont déroulés.

L'auteur connaît fort bien son sujet et on lit sa brochure avec plaisir. Je n'ai à présenter que deux ou trois petites observations. Je ne crois pas qu'il soit exact de parler d'un second traité de Verdun qui aurait été signé en 987. Le roi de France Lothaire s'était emparé de la ville de Verdun, avait fait prisonniers le comte Godefroi et plusieurs seigneurs lorrains. A la mort de Lothaire, son fils Louis V eut une entrevue à Remiremont avec l'impératrice Adelaïde, veuve d'Otton le Grand et là promit de remettre les prisonniers en liberté et de restituer Verdun. Il faudrait donc dire : le traité de Remiremont. M. L. va trop loin, quand il affirme (p. 23 et 24) que « ce traité stipula la renonciation complète du roi de France à l'hommage des barons féodaux de la Lotharingie. » Il n'y fut question que des prisonniers et de Verdun. A la page 41 et 42, l'auteur parle des entrevues entre les rois de France et les souverains d'Allemagne ; il aurait trouvé quelques détails dignes d'être notés dans

le discours que Louis d'Outre-Mer tint à Otton le Grand au synode d'Ingelheim en 948 (Richer II, 73). A la page 49, on lit « La postérité sait que l'Université de Paris compta jusqu'à la fin du moyen âge une nation allemande qui eût été fort empêchée de trouver chez elle, avant la fondation de l'Université de Prague, le pain de l'intelligence. » La phrase ainsi rédigée prête à l'équivoque. L'Université de Prague existait bien avant qu'il y eut à Paris, dans l'Université, une nation allemande. Jusqu'au xve siècle, les étudiants venus de Haute-Allemagne et de Basse-Allemagne formaient, avec les élèves accourus de la Grande-Bretagne, la *nation anglaise;* ce nom ne fut changé en celui de *nation allemande* que vers 1430.

M. L., dans cet opuscule, a bien montré que les rapports hostiles entre la France et l'Allemagne ne datent pas seulement du règne de François Ier, mais bien du premier jour où il y eut une France et une Allemagne. Pourtant, il faudrait bien se garder de nous représenter les deux nations comme animées toujours d'une haine violente l'une contre l'autre, comme se surveillant sans cesse, prêtes à profiter de chaque occasion favorable pour se jeter l'une sur l'autre. Il ne faudrait pas chercher à donner par « la question allemande » une sorte d'unité factice à l'histoire du moyen âge. A vrai dire, il n'y eut pas au moyen âge une question allemande; il y eut une série de questions qui se posèrent, à différentes époques, parfois à des intervalles forts longs, entre la France et l'Allemagne.

M. Leroux termine sa brochure par quelques considérations politiques. Il a fait, au cours de son récit, un très bel éloge de Charles le Téméraire et du dessein qu'il eut de fonder entre les deux puissances rivales un royaume indépendant. M. Leroux voudrait que ce plan devînt de nos jours une réalité. « La paix peut être l'avenir, à la condition seulement de supprimer la pomme d'éternelle discorde en reprenant sur nouveaux frais l'œuvre du Téméraire. Un Etat cisrhénan avec les prérogatives du droit international dont jouissent actuellement la Belgique et la Hollande, n'est-ce point la solution que préconise, au déclin du xixe siècle, toute l'histoire que nous venons de raconter ? » Je ne sais si c'est là une solution nécessaire du problème que M. Leroux a posé, une conséquence fatale de l'histoire qu'il nous a fort bien résumée; mais je sais que cette solution contenterait seulement à moitié les habitants qui seraient compris dans cet état neutre.

Ch. Pfister.

---

191. — **Jean-Paul Richter.** Œuvres diverses, étude et traduction française, par Emile Rousse. Paris, Hachette, 1885. In-8, 483 p. 3 fr. 50.

M. Emile Rousse a fait précéder sa traduction d'une étude sur Jean-Paul (126 p.) composée sans prétention aucune d'après l'ouvrage de

Spazier; les jugements dont Richter est l'objet, sont sains, mesurés, sans enthousiasme ni dénigrement de parti-pris; la simple histoire de *Fixlein* est bien appréciée, le *Titan* longuement analysé (ainsi que l'*Introduction à l'esthétique*); çà et là quelques menues erreurs [1].

Venons à la traduction. M. R. a voulu mettre en français 1° *la Lune;* 2° *Fixlein;* 3° des articles divers du *Museum* et autres recueils (Remarques sur les femmes poétiques; Pensées de l'accoucheur Vierneissel avant sa naissance; Eloge des médecins; l'Essaim d'abeilles; Consolations adressées à Ottomar; Nouvelle pousse de la petite forêt philanthropique; Petite lettre aux dames sur le séjour de l'auteur au château de Löbichau; Rectification d'une erreur chronologique sur le départ de Jean-Paul de Dresde).

Je me suis contenté de lire rapidement la traduction de *Fixlein*, le morceau capital du livre, en la comparant au texte allemand. Cette traduction, presque toujours aussi littérale que possible, est trop souvent inexacte; qu'on en juge par les corrections et observations suivantes. (Je mets entre guillemets la traduction de M. Rousse et en italique ce qu'elle a de fautif.)

P. 141 « s'était *chaleureusement dévoué* à l'enseignement », lire : s'était échauffé à enseigner; — p. 142 « quand il *se hâtait derrière* les jardins », lire : quand il eut, dans sa course, laissé derrière lui les jardins; — p. 143, M. R. traduit « *er zog die Klingelschnur des Pfeifens* » par « il tirait le cordon *de son sifflet* »; Jean-Paul veut dire que Fixlein appelait (ou tirait le cordon) en sifflant; — *id.* « les noms de quelques champs *qu'il avait oubliés* », lire : où on avait déjà fauché; — *id.* « à travers *les jardins de la principauté* d'Hukelum », lire « à travers le jardin seigneurial d'Hukelum »; — p. 144 « quand son enfant à Leipzig n'avait rien à manger et que *le jardin potager* n'avait pas pour lui d'autre odeur que les jardins ordinaires », lire : et que des pâtisseries *(Kuchengarten)* [2], comme des jardins, il ne pouvait goûter que le parfum; — *id.* M. R. n'a pas traduit, parce qu'il ne le comprenait pas, le passage « *sie konnte den Plattstein nicht in die Plätte schütteln* », il faut traduire : elle ne put, dans sa joie, rejeter la plaque dans le fer (à

---

1. M. R. nomme M. Al. Büchner *Bärchner*, Varnhagen *Wernhagen* et ne connaît pas le livre de M. Nerrlich *Jean Paul und seine Zeitgenossen*. Il fait du bon Otto un docteur et du pasteur Vogel un critique de profession, il confond l'*Almanach des muses* et les *Heures*, il cite la correspondance de Gœthe et de Schiller dans l'édition de B. Lévy, il comprend mal le proverbe *Lipsia vult expectari* qui signifie, non pas « il faut attendre pour aller à Leipzig », mais « à Leipzig, il faut savoir attendre », « à Leipzig, tout vient à point à qui s'arme de patience » (cp. le mot d'*Anton Reiser* sur Erfurt « wer in Erfurt zu etwas kommen wolle, der müsse nur lange Zeit ausharren, und die Geduld nicht verlieren »); il dit « Elise de Reck » au lieu d'*Elise von der Recke*, etc.

2. On voit que M. Rousse n'a pas lu très attentivement *Dichtung und Wahrheit* et ce que dit Gœthe de son séjour à Leipzig et des *Kuchengærten* de Reudnitz et de Gohlis.

repasser; — p. 145 « *le parterre coiffé* », c'est à l'église le côté des femmes, de toutes celles qui ont la *Haube*; — *id.* « qu'il *ne pouvait expliquer*); qu'il pouvait retenir dans sa mémoire, mais non expliquer; — p. 146 « *le chef-d'œuvre de pâtisserie* », tout simplement, le gâteau; — p. 148 « *la fête de la cabane et des feuillages* », cette sorte de fête des Tabernacles; — p. 150 « dans la lecture des *journaux littéraires* », de la gazette littéraire (sans doute celle d'Iéna); — *id.* « il se décida enfin à *penser à ses amis* », il se mit à marcher, lui aussi (*als die Mutter auf gespitzten Füssen herumgeschlichen war,... macht' er sich endlich auf seine eignen*, sous-entendu *Füsse*); — p. 151 « il mangeait plus que le défunt roi », ce doit être Frédéric-Guillaume II de Prusse qui venait de mourir et dont l'appétit était renommé ou mieux encore Louis XVI (puisqu'il est question p. 148 de la maison de bouche du roi de France); — p. 155 « les poulets qui, comme les Juifs, *manquaient au recensement* »; qui, comme les Juifs, mouraient parce qu'on les comptait (allusion à ce passage de la Bible où il est dit que des milliers d'hommes du peuple d'Israël moururent de la peste, parce que David, dans son orgueil, les avait fait recenser, 2 *Samuel*, 24); — p. 156 *dotierte* signifie « gratifiait »; — p. 157, « son respect pour l'argent », son culte (*Latrie*); — *id.* « Mensel », lire *Meusel*; — p. 162 « *et se rasséréna en écoutant le message des compliments* », et se rasséréna humainement lorsqu'il débarqua les compliments; — p. 163, « elle dit *en plein visage à Quintus, qui était devant elle, tenant à la main* sa quatrième *pétition* »; elle lui dit en plein visage, et elle lisait sur ce visage la quatrième demande, comme si elle y était écrite; — *id.* « *Quintus en était aux très humbles salutations de la fin de la visite* », Quintus put enfin ouvrir la bouche; — p. 165 « (il) *vit* tous les numéros de l'année précédente », il demanda l'année précédente; — *id.* « sur un char, attelé de *limpides* espérances », auquel n'étaient attelées que des espérances (*lauter*, purement, exclusivement)[1]; — p. 168 « Rollfinken »; il s'agit du médecin Rollfink dont l'écriture, aussi longue que ses mains, a donné naissance au verbe *rollfinken*; — p. 173 « il allait à la grange épiscopale ou église. *Cette dernière est incompréhensible...* »; traduisez : aucun homme ne comprend ce dernier mot (*Episcopalscheune*); — *id. die weiblichen Mutterkirchleute... die Schadeker Filial-Weiber*, traduisez : les femmes de Hukelum, l'église-mère, et celles de Schadeck, succursale de Hukelum; — p. 174, « *en laissant de côté* ces voyages », il faut dire : lorsque ces voyages étaient faits, terminés (*zurückgelegt*); — p. 176 « comme les vautours de Pharsale », comme les vautours *à* Pharsale; — *id.* « il était extraordinairement engoué de la littérature *française* », de la littérature gratuite, qui ne coûte rien ; M. R. n'a pas compris le mot *francirt* ou

---

1. Cp. p. 192, *lauter Aufwand*, même observation.

frankirt; — *id.* « *Morhaf* », Morhof [1]; — p. 178, *g. G.*, qui n'est pas traduit, est mis pour *geb's Gott;* — p. 180, « Robert le Bruyant », c'est le moine bourru; — p. 184 « d'autant plus qu'il s'agit là d'une tête », d'autant qu'une tête y est représentée (il s'agit des pièces de monnaie); — p. 187, « à un *(Hamel)* preneur de rats et d'enfants »; M. R. ne comprend pas *Hamel* et avec bonne foi le met entre crochets, comme il fait pour tous les passages douteux; ne connaîtrait-il pas la légende du *Rattenfänger* de Hameln? (voir Grimm, *Deutsche Sagen*, n° 245, et la romance de Gœthe, *Ich bin der wohlbekannte Sänger)*; — *id.* « l'utilité et la santé de l'état »; le mot que M. R. traduit par « santé » est, dit-il lui-même, *Kure*, mais le texte donne *Kux* qui signifie portion, portion de mine, quart d'action; — p. 188 « le dimanche de la Cantate », de quelle cantate? Ce *Cantatesonntag* qui reviendra si souvent dans le reste du roman est le quatrième dimanche après Pâques, le dimanche du *Cantate* où la messe commence par ces mots du début du 98e psaume, *Cantate Domino;* — *id.* M. R. a été fort embarrassé en lisant, à propos des conseillers de Flachsenfingen, le mot *Bewindhebber* et il le traduit par « pêcheurs en eau trouble, souleveurs de chicanes, d'entortillements »; *Bewindhebber* est tout simplement un mot hollandais; il signifie proprement « qui a le gouvernement, la direction » et, par suite, directeur, administrateur (« de Heeren Bewindhebbers van de Oost-Indische Compagnie », Messieurs les directeurs de la Compagnie des Indes); Jean-Paul emploie quelquefois des mots hollandais dans ses récits et *Siebenkäs*, par exemple, nous offre *maskopei*, société de marchands (holl. *maatschappy)*, et *schanzlooper*, sorte de redingote; — p. 193, « *pendant son tour de France* » (auf seiner Wanderschaft); M. R. oublie qu'il s'agit ici d'un Allemand; — *id.* « mais nous ne sommes pas *gens de même condition* »; mais (en ce cas) nous sommes brouillés, nous ne nous connaissons plus; M. R. a cru que *geschiedene* avait le même sens que *verschiedene;* — p. 218, « cette *tour tarpienne* » cette roche tarpéienne; — p. 220 « quelle que soit la volonté de l'un de nous », il faut traduire plutôt : comment l'un de nous voudrait-il s'acquitter (s'il n'avertissait pas trois mois à l'avance); — p. 222 *im Scheerauischen*, dans le pays de Scheerau, c'est le pays que Jean-Paul cite déjà dans la *Loge invisible;* — p. 223 « le *Corpus* de Schmausens »; M. R. n'a pas vu que *Schmaussens* est un génitif et qu'il faut dire le « Corpus de Schmauss » (on sait que Schmauss, né en 1690, mort en 1757, fut professeur de droit à Göttingue; son ouvrage *Corpus juris publici academicum* a paru en 1722 et la cinquième édition est de 1759); — p. 227 « que le testament avait mis sous les armes (mis hors de lui) »; pourquoi ces deux traductions pour *in Harnisch gebracht?* Il suffisait de dire « irrité » ou si M. R. voulait à tout prix transporter l'image en français, traduire ainsi « qui

1. On trouve Morhof p. 229, mais sa mort est fixée p. 229 en 1692 et p. 176 en 1671.

s'était, à la suite du testament, échauffé en son harnois »; — p. 229, M. R. déclare qu'il ne comprend pas du tout « *der wahre Pedant ist der Intolerante* »; mais, ce me semble, cette conclusion est fort juste et fort naturelle; le pédant, vient de dire Jean-Paul, « a l'âme étroite et bourgeoise, son coup d'œil est restreint, il ne voit pas tout »; il ne comprend donc pas tout ce qui est en dehors de sa sphère, il condamne ce qu'il ne connait pas, il est intolérant; — *id.* « il avait un génie *scintillant*, et avec toutes ses *recherches*, tout fut au net en seize jours »; il avait un génie plus rapide et il mit au net en seize jours toute sa pétition; M. R. n'a pas compris lès mots *flinkeres* et *Gesuch*; — p. 231 « *Competenzstück* » que ne comprend pas M. R. doit signifier la somme qui suffit *(competens)* et qu'on laisse au débiteur pour qu'il puisse vivre; — p. 234, *Contumazhaus* signifie en effet quelquefois lazaret, maison où l'on impose une quarantaine; — p. 235 « un descendant », le mot *schwertmagen* signifie un agnat « Verwandter von männlicher Seite »; — p. 238 « nous prenons la feuille sur laquelle nous vivons pour un *vaste jardin verdoyant* », lisez pour un Augarten (ce jardin de Vienne que Joseph II avait fait ouvrir au public en 1775 et où il avait placé sur la porte l'inscription « lieu de plaisir voué à tous les hommes par leur ami »), M. R. a fait d'un nom propre un nom commun; — p. 239, au bas, M. R. a oublié de traduire « *bei seiner hämmernden Brust* »; — p. 244 *der Daus!* qni arrête M. R., signifie « diable! » (mot à mot le diable ou le bourreau, on trouve *dass dich der Daus* comme *dass dich der Teufel, dass dich der Henker!*); — p. 248 « la vieille commode de Franconie »; pourquoi ajouter « de Franconie? »; *altfränkisch* signifie simplement vieux, démodé; — p. 249 « ce dimanche menaçant », M. R. a voulu rendre sans doute le mot *Brandsonntag*; or le *Brandsonntag* n'est autre que le premier dimanche de carême ou *dimanche des brandons*, ainsi nommé autrefois parce qu'on allumait sur les places des feux autour desquels on dansait; — *id.*, « Fixlein était lui-même si *effrayé* qu'il s'aperçut... »; Fixlein lui-même devint enfin assez sage pour remarquer...; M. R. a pris *gescheut* (qu'on écrit aussi *gescheidt*) pour le participe passé de *scheuen*; en ce sens, *gescheut* est une forme vicieuse (p. 311, M. R. a d'ailleurs bien traduit *gescheidt* par « raisonnable »); — p. 255 « dispense de la *troisième* publication », de la triple (dreimalig); — *id.* « on n'a rien à *envoyer* à personne », à mander, à faire savoir (berichten); — p. 256 « il voulait écrire à Nuremberg (M. R. oublie « et à Bayreuth ») aux frères S. et leur offrir sa plume pour le calendrier pratique, et surtout pour des articles personnels dans le numéro de chaque mois »; il faut traduire : et leur offrir sa plume autant pour les renseignements pratiques (c'est-à-dire pour les indications de la température, ainsi que font les correspondants de l'almanach de Mathieu de la Drôme) qui se trouvent à la fin du calendrier que pour quelques articles, en tête de l'almanach, au-dessous de chacune des gra-

vures qui accompagnent les mois; — p. 267 et 481, le passage qui embarrasse M. R. *predigte sie heute in die blosse Aposteltagkirche hinein*, peut être traduit ainsi : « car, ce jour-là qui n'était que la fête d'un apôtre (fête de saint Thomas) il avait réussi par ses discours (par ses prêches) à l'emmener à l'église »; voilà le vrai sens, et celui de M. R. « Fixlein faisait ce jour-là un sermon devant sa femme dans l'église vide », est inadmissible; — p. 273, M. R. traduit « *mit dem Lukaszettel einer Recension* » par « *un article de critique de Lucas* » et il ajoute en note « probablement un journal de critique historique »; il ignore que *Lukaszettel* signifie un morceau de papier sur lequel on a écrit des prières et qu'on emploie comme amulette; c'est ainsi que Blumauer représente dans son *Eneide* travestie (IV, 1994 et VI, 2, 3163) Enée jetant des *Lukaszettel* à la sorcière qui le poursuit par ordre de Junon, *und schoss mit Lukaszedeln drein* et, dans la descente aux enfers, la Superstition *das nichts als Lukaszedel frass;* — p. 278, M. R. hésite sur le sens de *wie ein Geruch*, traduire : comme le fait une odeur qui se répand partout; — p. 310, M. R. demande ce que signifie *Hiskias' Sonnenuhr;* qu'il se reporte encore à la Bible (Isaïe, 38); — p. 311, « et distribua à l'autel la communion des convalescents », lire : et le convalescent donna la communion; — *id.* « aussi *rapidement* que possible », lire « aussi longuement que possible » *(weitläufig);* — p. 315 *unter dem Braten und Kochen* signifie non pas « entre le rôti et le bouilli », mais pendant que Thiennette faisait rôtir et cuire, pendant qu'elle préparait le dîner, au milieu des apprêts du repas (qui doit avoir lieu dans le bosquet d'acacias).

Je m'arrête et ne pousse pas plus loin pour ne pas fatiguer le lecteur. Je ne relève plus — en dehors de Fixlein — qu'une singulière erreur; p. 366, M. R. se demande ce qu'est *Holty* (*sic*); « c'est probablement, dit-il, le nom d'un héros de roman »; il trouvera dans toutes les histoires de la littérature allemande le nom du poète Hölty.

On croira peut-être, d'après cette longue liste d'observations, que je juge la traduction de M. R. détestable et inutile. Mais on ne doit pas oublier que Jean-Paul est très ardu; M. Rousse a bravement abordé les difficultés de son texte; il les a non pas tournées, mais attaquées de front; il y a même dans sa traduction des passages, des pages entières où l'on trouverait bien peu à reprendre. Il faut louer son courage, sa patience, sa bonne volonté; sa traduction, malgré ses contre-sens et ses nombreuses fautes de détail, permettra aux lecteurs français de se faire une idée exacte de la manière de Jean-Paul; mais il fera bien de la remanier et, comme nous disons à nos élèves, de piocher encore son allemand[1].

A. Chuquet.

---

1. M. Rousse est même trop consciencieux, trop littéral; faut-il traduire, par exemple, le mot *Amorsbinde* par « bandeaux d'amour » (p. 143); « bandeaux » suffit.

192. — **Biblioteca popular de la Associacio d'excursions catalana.** — I. Lo Llamp y'ls temporals per D. Cels Gomis. Barcelona, 1884, xxii et 69 pages, in-8. — II. Cuentos populars catalans per lo Dr. D. Francisco de S. Maspons y Labros. Barcelona, 1885, x et 148 pages, in-8. — III. Ethologia de Blánes per D. Joseph Cortils y Vieta. Barcelona, 1886, 201 et v pages, in-8.

Ces trois petits volumes, publiés par la Société catalane d'excursions, n'intéressent pas que les folk-loristes, encore bien que ce soit à eux surtout qu'aient pensé les éditeurs : le linguiste y trouvera son compte aussi. L'étude de M. Gomis sur la foudre et l'orage contient beaucoup d'oraisons, de conjurations, de pronostics dont la connaissance ne sera pas moins utile au savant voué à l'étude des traditions populaires qu'au romaniste qui n'y cherchera que des locutions, des mots et des formes de langage. De même le recueil de contes, formé par M. Maspons et qui complète les trois séries de son *Rondallayre*, publiées de 1871 à 1875, sera bien accueilli dans les deux milieux. Le soin qu'a pris M. Maspons d'écrire le plus possible en *catalan parlé* — j'aurais été encore plus loin dans ce sens — fait de son livre un bon texte de langue, et les notes qu'il y a ajoutées faciliteront les recherches et les rapprochements.

Quant au troisième volume, l'*Ethologie de Blánes* de M. Cortils, il est des plus recommandables. Que de braves gens se croient appelés à écrire le guide de leur localité qui ne réussissent qu'à farcir un livre de divagations pédantes et puériles ou de mauvaise statistique! Ce sont les traits qui constituent la physionomie propre d'un lieu, la vie de ses habitants qu'il faudrait nous montrer. Or, M. C. s'est précisément attaché à reproduire la vie de Blánes sous toutes ses formes, le parler, les mœurs et les coutumes des *Blandenses*, et cela sans étalage d'érudition douteuse ni verbiage, mais avec un souci de l'exactitude et une précision de bon aloi, dont il convient de le louer hautement.

Blánes est une petite ville maritime de l'Ampurdan (aujourd'hui province de Girone, district judiciaire de Sa Coloma de Farnés) de cinq mille habitants, pour la plupart pêcheurs, marins et cultivateurs. M. C. laisse de côté l'histoire et l'archéologie; il prend Blánes et ses habitants tels qu'ils sont aujourd'hui, et s'il lui arrive de citer çà et là ou un historien ou un document d'archives, c'est uniquement pour mieux expliquer en passant un usage existant.

Voici comment est composée son étude:

1° Des indications sommaires, mais très précises sur le caractère, les pratiques, les métiers, etc., des gens de l'endroit; 2° un calendrier des fêtes avec des détails sur la façon de les célébrer; 3° superstitions; 4° contes et chansons populaires; chants et jeux qui accompagnent certains travaux (notamment la couture pour les fillettes); jeux d'enfants; 5° observation sur le parler de l'endroit; locutions, comparaisons, proverbes; 6° onomatologie, liste des noms de baptême (avec leurs diminutifs) et des noms de famille classés par groupes.

Tout cela dit clairement et sobrement. La partie linguistique renferme, quoique d'une façon très résumée, ce que je comptais y trouver : des renseignements sur l'emploi de l'article *ipse*, qui passe à juste titre (on peut le dire maintenant) pour avoir été porté de l'Ampurdan à Majorque. Dans une note sur *ipse* en catalan, rédigée pour le volume que l'Ecole des Hautes-Etudes consacre à la mémoire de Léon Renier, et qui ne tardera pas à paraître, j'avais dû m'abstenir, faute de documents, de parler de l'emploi actuel de cet article dans le catalan continental : je puis la compléter aujourd'hui, grâce à M. C., qui dit ceci : « *'S, sa.* Il faut observer que, de Blánes à la frontière française et dans tout l'Ampurdan, l'on emploie généralement l'article *'s* pour le masculin, *sa* pour le féminin. Ex. *vaig á sa vinya; dónam 's canti; porta sa cadira; llévat' 's barret.* » Et plus loin, à propos de *xo* (de *ipsum*, comme *mateix* de *met-ipse)* : « On l'emploie en parlant des propriétés rurales, par ex. : *Ahont vas? — A xo 'n Ferran,* c'est-à-dire à la vigne, au champ, au mas d'En Ferran ».

Je souhaite, en finissant, que la monographie de M. Cortils trouve de nombreux imitateurs parmi les jeunes Catalans qui, depuis quelques années, travaillent avec beaucoup d'activité et d'intelligence à faire connaître leur pays, ses institutions, ses mœurs et sa langue.

Alfred MOREL-FATIO.

---

193. — Gaston MAUGRAS. **Querelles de philosophes.** Voltaire et J.-J. Rousseau. 1 vol. in-8, Calmann Lévy, 1886. In 8. 7 fr. 50.

L'un des deux auteurs qui nous ont donné en collaboration, depuis cinq ans, tant de publications curieuses sur la société et sur les plus grands écrivains du XVIIIe siècle, M. Gaston Maugras, étudie dans le volume que nous annonçons les relations de Voltaire et de J.-J. Rousseau. Non moins riche que les précédents en documents inédits, cet ouvrage leur est peut-être supérieur par la mise en œuvre, l'unité du sujet, la sobriété de l'exposition, la netteté des conclusions de détail. Quant à la conclusion générale, elle n'a point la nouveauté que M. M. semble lui attribuer. Il est bien vrai qu'il nous manque sur Rousseau une biographie complète, un travail analogue à celui que M. Desnoiresterres a su mener à bonne fin sur Voltaire; mais l'autorité des *Confessions*, qui a si complètement égaré Musset-Pathay en 1822, ne peut plus tenir contre la portion très considérable, aujourd'hui connue, des lettres de Jean-Jacques. Dès 1848, Saint-Marc Girardin avait fait justice de cette illusion dans le cours qui a servi de base aux deux remarquables volumes publiés en 1875 par les soins d'Ernest Bersot. Sur le point spécial traité par M. M., M. Desnoiresterres assurément ne savait pas tout ce qu'on vient de nous apprendre,

mais la prétendue candeur de Rousseau ne l'embarrassait déjà plus. Le chapitre VII du 6e volume de *Voltaire et la société française* présente au moins les faits sous leur vrai jour, et montre que dans cette lutte, le principal tort, celui de l'agression systématique et sans motif avouable, est tout entier du côté de Rousseau.

S'attachant de préférence aux parties les plus neuves de son récit, M. M. est relativement bref sur Voltaire; il le dépeint même comme plus inoffensif que de raison. On ne se figurerait pas, d'après cet exposé, l'acharnement avec lequel Voltaire, — provoqué sans doute, mais piqué au jeu et promptement sorti des gonds — raille et bafoue son agresseur dans tous ces menus écrits de polémique religieuse dont il inonde Genève avant de les répandre dans le reste de l'Europe. C'est à peine, par exemple, si M. M. cite les *Questions sur les miracles*. On pourrait croire aussi que, Rousseau mis hors de combat et réduit, après son retour d'Angleterre, à une toute petite église d'adorateurs, Voltaire désarme et se tait. Il importerait peu à la psychologie de Rousseau, mais beaucoup à l'équité, de signaler cette faiblesse chez le vainqueur, — la poursuite impitoyable d'un ennemi en pleine déroute (voy. notamment la satire des *Deux Siècles*, qui est de 1771). M. M. nous convie à une comparaison entre les deux ennemis; il la faut complète.

Dans cette étude du caractère de Rousseau et de sa maladie mentale, M. M. est amené naturellement à porter la lumière sur certains points obscurcis à dessein par cet esprit à la fois soupçonneux et dissimulé. L'histoire de la publication de l'*Emile*, d'après les papiers de M. de Malesherbes déposés à la Bibliothèque nationale, est maintenant, grâce à M. M., définitivement établie. Les mêmes documents, complétés par les manuscrits de Neufchâtel, ont permis aussi à M. M. de convaincre Rousseau de mauvaise foi envers Voltaire dès 1760, c'est-à-dire avant que la guerre entre eux fût déchaînée, et à un moment où un véritable homme d'honneur (mais Rousseau est à tous égards le contraire d'un gentilhomme) n'aurait employé que des procédés absolument corrects : or tandis qu'il promettait à Voltaire de faire tous ses efforts pour arrêter la publication de la *Lettre sur la Providence*, réfutation du poème *sur le tremblement de terre de Lisbonne*, il s'empressait de chercher lui-même un imprimeur et de solliciter les autorisations nécessaires, se réservant de mettre l'indiscrétion sur le compte d'un confident infidèle et de s'excuser par le prétendu fait accompli. Avec une très grande sagacité, M. M. surprend ainsi Rousseau à plusieurs reprises, et avec Voltaire, et avec sa république de Genève, en flagrant délit de mensonge.

Parmi les principales pièces inédites nous signalerons d'abord plusieurs lettres assez longues de Voltaire, dont deux adressées à Gabriel Cramer, le célèbre libraire genevois; une au colonel Pictet et une autre à du Peyrou, dans lesquels il traite l'histoire de ses relations

avec Jean-Jacques et la question délicate de son établissement à Genève : ce sont les perles de l'écrin. Le docteur Tronchin nous est présenté en divers endroits, et à son désavantage : le célèbre médecin n'aime pas les philosophes, mais il a le tort de les traiter sans franchise, comme des puissances qu'on redoute et non comme des hommes avec lesquels on en use avec la liberté que donnent une science incontestée et une grande considération.

Nous ne dresserons pas le catalogue des nombreux documents produits pour la première fois dans ce volume; mais nous regrettons que M. M. ne l'ait point fait. De pareils volumes doivent être d'abord lus couramment, mais ensuite relus et consultés, car ils constituent des sources originales sur bien des points : un *Index* serait donc utile, ainsi qu'un *Appendice* dans lequel on donnerait *in extenso* les pièces qu'il a fallu tronquer, à cause du contexte, dans le corps de l'ouvrage. M. M. qui pousse le scrupule de l'éditeur jusqu'à reproduire parfois des textes absolument gâtés et inintelligibles (voy. la lettre de Tronchin à Vernes, p. 334), devrait au moins nous communiquer tout ce qu'il peut, quand il dispose d'originaux intacts. On n'aurait pas ainsi besoin de réparer un jour ses omissions comme il le fait si heureusement (p. 179, 270) pour celles de M. Streckeisen-Moultou.

Il cite fréquemment Mlle de Bondeli, dont les lettres, quoiqu'imprimées, ne sont pas dans le domaine public. Elles sont bien curieuses en général, ces citations; et comme l'auteur, une des enthousiastes de Rousseau, paraît avoir une personnalité très accusée, ainsi que des relations fort étendues, M. M. nous aurait intéressés en nous apprenant ce qu'il sait de cet esprit si vif et parfois si pénétrant (voy. p. 501 le passage relatif à la querelle entre Hume et Jean-Jacques) : une note d'une demi-page vaudrait mieux que rien.

Pour conclure, M. M. a très fortement motivé sa répugnance profonde à l'égard de Rousseau : suivant sa méthode ordinaire, il s'efface et laisse parler les textes. Son livre est d'une lecture fort captivante pour les gens du monde; mais comme il s'adresse également aux hommes d'étude, et que M. Maugras est un éditeur — un très heureux et très sagace éditeur — en même temps qu'un narrateur agréable, il rendrait service à la catégorie la moins nombreuse, mais non la moins intéressante de ses lecteurs, en lui fournissant, grâce à un appareil érudit aussi restreint que possible, les moyens de reprendre les questions qu'il traite, soit pour les faire avancer d'un pas, soit tout simplement pour vérifier et approuver en parfaite connaissance de cause [1].

L. B.

---

1. Il est permis de s'étonner que dans un volume de cette importance il se trouve (p. 433) une répétition de quatre lignes : les libraires aussi doivent au public quelques menus égards...

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous apprenons avec le plus vif regret la mort de M. Michel Nicolas, un de nos plus anciens collaborateurs, et des plus savants. Il était né à Nîmes, le 22 mai 1810; il fit ses classes au lycée de sa ville natale et alla étudier à Genève pendant six ans la philosophie et la philologie. Il passa ensuite quelque temps à Berlin et visita les principales universités de l'Allemagne. Lorsqu'il revint en France, au mois de juin 1834, il fut nommé pasteur suffragant à Bordeaux, puis pasteur titulaire à Metz. Il se fit recevoir docteur à Strasbourg en 1838 et obtint la chaire de philosophie, — qu'il a toujours occupée depuis — de la Faculté de théologie protestante de Montauban. Il a publié un grand nombre d'écrits, notamment : *De l'éclectisme* (1840); *Introduction à l'histoire de l'étude de la philosophie* (2 vols. 1849-1850); *Histoire littéraire de Nîmes* (1854); *Des doctrines religieuses des Juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne* (1860); *Études critiques sur la Bible, Ancien Testament* (1861); *Nouveau Testament* (1863); *Essai de philosophie et d'histoire religieuse* (1863); *Études sur les évangiles apocryphes* (1865); *Le symbole des apôtres*, essai historique (1867). Il avait traduit de l'allemand l'ouvrage de Fichte sur *La destination du savant* (1838) et l'écrit de Ritter sur *l'idée et le développement historique de la philosophie chrétienne*. Il avait collaboré, non-seulement à notre recueil, mais à la *Liberté de penser*, à la *Revue de théologie de Strasbourg*, au *Bulletin* de la Société de l'histoire du protestantisme français, à la *Nouvelle biographie générale*, etc. N'oublions pas son volume sur *Jean Bon Saint-André, sa vie et ses écrits* (1848), volume « fort bien fait », disait Sainte-Beuve qui lui a consacré deux articles *(Nouveaux lundis*, tome huitième, p. 138-189).

— *L'Alsace à Sempach, étude historique publiée à l'occasion du cinquième anniversaire de la bataille de ce nom* (avec deux planches d'armoiries. Leroux, 1886, in-8°, 48 p.), tel est le titre d'une nouvelle brochure de M. P. Ristelhuber, qui y reproduit le texte de la chronique de Koenigshofen et de ses continuations. M. Ristelhuber, a dressé, en outre, d'après ses propres recherches et les obligeantes communications de M. Th. de Liebenau, archiviste d'état à Lucerne — auquel est dédiée la brochure, — une liste des Alsaciens tombés à Sempach ; en éliminant les noms douteux et ceux qui font double emploi, on ne dépasse guère la quarantaine. Les armoiries ont été reproduites d'après l'*Abschilderung* d'Eglin.

GRANDE-BRETAGNE. — M. Paget Toynbee travaille à un dictionnaire de la *Divina Commedia*, qui formera un fort volume et paraîtra chez Mss. George Bell et fils.

RUSSIE. — En réponse à l'article de la *Revue critique* sur les *Lettres de Grimm à Catherine II* (n° 23, art. 128), M. J. Grot nous écrit que l'index de la correspondance a été dressé, non point par lui, mais par un employé du bureau de la Société historique de Saint-Pétersbourg. Nous donnons volontiers acte au savant académicien de cette rectification.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 23 août — 1886

---

194. — Strecker, **Ueber den Rückzug der Zehntausend.** Berlin, Mittler, 1886, 29 p. et une carte.

Intéressante étude, due à la plume d'un militaire de profession — *Strecker pacha* pour les Turcs — qui connait à fond le pays illustré par la retraite des Dix Mille. Après avoir signalé les difficultés que présente le problème de la reconstitution de leur itinéraire, M. S. part du principe, exact selon nous, que la *parasange* de Xénophon n'est pas une mesure de longueur proprement dite, mais une mesure de durée, correspondant, par conséquent, à des distances variables suivant la nature du terrain, les incidents de la route, etc. Vient ensuite une nouvelle justification, contre les objections de Kiepert et autres, du tracé proposé par l'auteur, dès 1869, et vérifié de nouveau sur les lieux. Voici les points principaux par lesquels ce tracé diffère de celui de Koch et de Kiepert, tel qu'il figure par exemple sur la dernière édition de l'*Asia citerior* de ce géographe :

1° Les Grecs après avoir franchi l'Euphrate oriental (Mourad) passent à l'*Ouest*, et non à l'Est, du Bingheul Dagh (*Abus Mons* de Kiepert) ;

2° Le Phase de Xénophon, le long duquel les Grecs cheminent pendant sept jours, est non l'Araxe, mais le *Peri Sou*, affluent de droite du Mourad, dont M. S. a le premier relevé le cours ; les habitants du pays lui donnent encore aujourd'hui le nom de Phison, et en font un des quatre fleuves du Paradis arménien ;

3° L'Harpasus de Xénophon, large de quatre plèthres (400 pieds) est l'Euphrate occidental (Frat ou Kara-sou) ;

4° La ville de Gymnias est située dans la plaine de Baïbourt ;

5° Le mont Théchès, d'où les Grecs aperçurent pour la première fois la mer, est une des cimes du Kolat-dagh.

Je renvoie le lecteur, curieux des discussions de détail, à la dissertation de M. S. et à la précieuse carte qui l'accompagne. Sur le fond de la question, entre M. S. et M. Kiepert, je ne me permettrai pas de me

prononcer, mais il est impossible de suivre le tracé de M. S. sur la carte sans être convaincu qu'au moins *au point de vue stratégique* son tracé est préférable à tous ceux qui ont été proposés avant lui. Si Xénophon ne l'a pas suivi, il aurait *dû* le suivre.

Voici maintenant quelques observations de détail que j'ai notées chemin faisant.

P. 1. Pourquoi M. S. écrit-il toujours *Xenofon, Tissafernes*, etc.? Il devrait laisser aux Italiens ces formes inexactes, qui déroutent le lecteur habitué aux textes antiques; M. S. n'ignore certainement pas que le φ grec n'équivaut point à l'*f* latin.

P. 7. Ce n'est pas seulement « *den neuen Forschungen gemäss* » que les Chalybes doivent être identifiés aux Chaldéens : Strabon (xii, 3, 19) le dit en toutes lettres. En revanche l'assimilation proposée par M. Renan entre les Chalybes et les Kurdes (Γορδυαῖοι, Καρδοῦχοι) ne me paraît pas soutenable.

P. 8. La position assignée sur les cartes aux *Macrons*, depuis Koch, a pour fondement l'existence d'un mont *Makour-dagh* dans ces parages. M. S. assure que ce mont n'existe pas (il est cependant marqué sur la carte en 6 feuilles de l'Asie-Mineure par l'état major russe, 1870) et s'appuie sur le témoignage d'Hérodote pour placer les Macrons à l'Ouest des Colques. Il y a là une confusion évidente entre les Colques d'Hérodote, qui habitent sur le Rioni (Phase), et les Colques de Xénophon, petit îlot de la même nation resté aux environs de Trébizonde.

P. 16. *Sounnour*, sur le haut Tchorokh, à l'Ouest de Baïbourt, serait la forteresse classique de Sinoria (et non *Synoria*, comme l'écrit M. S. : voir Strabon, xii, 3, 28). Mais pourquoi la carte de M. Strecker donne-t-elle l'orthographe *Sumour?*

Théodore Reinach.

---

195. — R. Mowat. **La Domus divina et les Divi.** Vienne, 1886, in-8, 36 pages. (Extrait du *Bulletin épigraphique*). Imprimerie Savigné.

Pour être court, ce travail n'en est pas moins très utile et mérite à tous égards d'être signalé ; il est plein de faits, de textes et de remarques intéressantes, présentées dans un style sobre et précis.

Domus divina est pour M. Mowat le synonyme de *Domus Divi* et indique d'abord la descendance de Jules César, plus tard, l'ensemble de la famille impériale, non plus en tant que se rattachant à un empereur mort et divinisé, puisqu'il y a de nombreuses interruptions dans la succession héréditaire des Césars, mais en tant que famille d'un prince vivant qui est destiné à devenir *Divus*. L'explication est nouvelle et très plausible. Pour la justifier, M. Mowat s'est livré à des considérations intéressantes sur l'apothéose de Jules César qu'il rapproche judi-

cieusement de celle de Romulus et de Tatius, et sur celle des Flaviens; il montre ensuite comment cette prérogative impériale de l'apothéose s'étendit successivement aux différents membres de la famille de l'empereur, et même à des particuliers, proches parents du prince, avec cette seule différence que ces dernières sortes d'apothéoses manquaient peut-être de l'approbation du Sénat. Après avoir examiné des particularités relatives à divers princes et princesses honorées du titre de *Divus* et *Diva*, l'auteur donne ce qu'il appelle trop modestement un essai de restitution d'un catalogue des personnages divinisés de l'époque impériale; les documents numismatiques, épigraphiques et littéraires y ont été mis à contribution. Je serais bien étonné s'il y avait beaucoup à ajouter à cette liste avant longtemps.

Je soumettrai à M. M. trois observations :

P. 6. Il avance que la locution *domus divina* a persisté jusqu'au commencement du IVe siècle. Il en trouvera encore un exemple, datant du milieu du VIe siècle, dans le *Bulletin d'Hippme*, XIX, p. 26.

P. 13. La dissertation sur Julia?? Paulina est ingénieuse, mais il est bien douteux que la Julia Sexta, mentionnée sur une inscription d'Attalia, soit une affranchie de cette princesse. L'auteur lui-même, du reste, ne prend cette supposition que pour ce qu'elle vaut.

P. 30. L'inscription de Bénévent peut peut-être s'expliquer sans supposer ni une faute de copie, ni la juxtaposition de deux fragments d'inscription, par un copiste maladroit. Il suffit d'imaginer qu'après la mort et l'apothéose de Valérien, s'il reçut l'apothéose, on aura changé DN en DIVO, substitution très aisée, sans effacer les titres qui suivaient et ne pouvaient plus appartenir à un empereur mort. J'ai eu l'occasion de recopier dernièrement, en Afrique, une dédicace : *Victoriae Aug. n. imp. Caes. Divi Aureliani Pii Felicis Invicti*, qui est encore bien plus extraordinaire, à première vue, et porte les traces indubitables d'un martelage où le mot *Divi* a été regravé. Cette dédicace est, en outre, un document nouveau à ajouter au dossier d'Aurélien divinisé.

R. CAGNAT.

---

196. — F. PICAVET. **Cicéron, De Natura Deorum, livre II,** d'après les meilleures éditions, avec des variantes, des notes philologiques, grammaticales, historiques, philosophiques et une introduction (82 p.) Paris, Alcan, 1886.

Cette édition n'a certes pas été faite sans soin et elle rendra des services. Mais comme la méthode de travail de l'auteur me paraît prêter à la critique, on me pardonnera, après cette déclaration préliminaire, de n'insister que sur les défauts du livre.

Malgré les apparences d'originalité que revêtent dans leur rédaction telles ou telles notes, il a été fait, pour le texte et pour les notes, d'après

Mayor. Je ne sais pourquoi M. P. a négligé l'excellente édition de Schömann qu'il ne paraît pas avoir connue directement.

Le texte est bon quand M. Picavet suit Mayor, quoique parfois il soit ici défiguré. Les passages où M. P. abandonne son guide, sont ceux où nous l'abandonnerions lui-même. N'insistons pas : malgré les doutes qu'il laisserait assez volontiers subsister, il est trop clair que M. P. n'est pas un philologue.

M. P. annonce (p. 3) qu'il n'a joint au texte que les notes *absolument nécessaires* pour en donner l'intelligence. On pourrait, suivant moi, retrancher des notes de son édition sans dommage une bonne moitié, sinon davantage. A quoi bon dans ce genre d'ouvrage, tant de rapprochements qu'on ne lira pas, des notices littéraires sur les noms les plus connus (par ex. sur Ennius, p. 86), parfois de véritables digressions (ainsi, p. 90, note 1, sur les Dioscures qui ne sont pas nommés dans le texte)? Les citations de textes latins sont régulièrement empruntées à Mayor. Dans une édition classique, plus que partout ailleurs, il eût fallu éviter des renvois comme ceux-ci : p. 115, *Celse* (sans autre indication); p. 89, *Ovide, Fastes* I; p. 90, note 1, *Cicéron dans le De Harusp. Resp.*

L'auteur n'a de système qu'en philosophie. Pour l'orthographe, il entend résister aux nouveautés tant qu'elles ne seront pas « acceptées universellement ». Il résiste moins qu'il ne le dit et moins sans doute qu'il ne le croit, et je pourrais dénoncer à M. P. des nouveautés où il a été induit par Mayor : par ex. p. 136, *quattuor*; p. 138, *delitiscendo*. En voici d'autres qui ne viennent certes pas de Mayor et qui ne feront pas de jaloux : p. 3, Wal*k*er, pour Walther ; p. 8, Schütz*e* pour Schütz ; presque partout (p. 1 ; 101, n. 2 ; 107, n. 2, etc.) Mad*w*ig : en vérité c'était jouer de malheur. M. P. n'est pas plus heureux pour les noms communs : a-t-il voulu laisser le choix aux élèves en imprimant dans la même page : p. 109, notes : *cœlum* et *caelestis*; p. 94, *peremnis* et *perennis*; p. 99, *pomœrium* et *pomerium*; p. 131, *rotundus* et *rotondus*. Ne disons rien des mots grecs où les fautes d'accent et d'esprit sont continuelles.

M. P. est lauréat de l'Académie. J'admets que les parties purement philosophiques de cette édition soient irréprochables. Mais pour les notes d'histoire, on aurait suivant moi à faire les mêmes réserves que j'ai faites pour le reste. Bref, à en juger non par ce que dit (p. 3, note) M. Picavet, mais par ce qu'il nous a donné, j'ai le regret de constater que nous ne sommes pas d'accord avec lui sur ce qu'on est en droit d'exiger de l'auteur d'une édition classique.

Θ.

---

197. — **Die Religion der Moral,** von W. M. Salter, vom Verfasser genehmigte Uebersetzung. Leipzig et Berlin, Wilhelm Friedrich, 1885. Petit in-8, vi et 363 p.

Aux antipodes de la haute spéculation métaphysico-dogmatique et de toute spéculation en général se trouve la présente œuvre, traduite sur un original anglais, ou plutôt américain. C'est là un manifeste d'une des communautés ou communions rationalistes qui sont récemment venues à l'existence dans les principales villes des Etats-Unis d'Amérique. Leurs directeurs ont la prétention d'éliminer de la religion tout le bagage dogmatique et métaphysique pour n'en plus faire qu'une morale humanitaire. Dans l'excellent livre de M. Goblet d'Alviella, *L'évolution religieuse contemporaine*, on trouve des indications précises sur quelques-uns de ces essais. En parlant d'un des apôtres les plus convaincus de la nouvelle tendance, M. Félix Adler de New-York, M. Goblet d'Alviella rapporte les déclarations suivantes qui indiquent clairement les visées de ses adeptes : « Alors que la divergence des croyances continue à s'accentuer, il semble nécessaire de placer la loi morale là où elle ne peut être discutée, dans la pratique. Les hommes se sont si longtemps disputés sur l'Auteur de la loi, qu'elle-même est restée dans l'ombre. » M. Salter, l'auteur du volume venu sous nos yeux, a tenté à Chicago ce que M. Adler essayait à New-York; il peut être tenu pour un disciple de celui-ci, bien que son œuvre réclame la plus entière indépendance.

Cette tentative d'une religion ramenée à la morale a trouvé un traducteur enthousiaste, qui la croit de nature à rencontrer beaucoup d'écho en Allemagne. Nous ne nous hasarderons pas à faire des prophéties sur les chances de succès de « la religion de la morale ». Nous croyons cependant que, si elle est destinée à réunir des adhésions, ce sera plutôt encore à l'ombre des machines élévatoires de Chicago que sur le vieux Continent. Celui-ci ne peut voir dans de pareils essais qu'une résurrection de l'« Aufklärung » et du rationalisme, qu'il a connus au siècle dernier et au commencement de celui-ci et qui n'ont point su jeter de profondes et durables racines.

M. V.

---

198. — **Les religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou,** par A. Réville, professeur au Collège de France. (Formant le nº II de son *Histoire des religions*). Paris, librairie Fischbacher, 1885, xii-413 p., petit in-8.

L'éminent auteur des *Prolégomènes de l'histoire des religions* ne s'est pas borné à donner l'introduction à la belle et vaste entreprise qu'il a formée : il a déjà exécuté une partie de celle-ci en traitant des *Religions des peuples non civilisés* (1883, 2 vols.), et il la poursuit

avec une louable persévérance dont le présent ouvrage est le fruit. Malheureusement cette immense tâche excède les forces d'un seul homme ; il faudrait à M. Réville, pour l'accomplir dans le cours d'une seule génération, autant de collaborateurs qu'il y a de religions ou de sectes principales ; ce ne serait pas trop de quatre spécialistes et d'autant de volumes in-folio pour approfondir et exposer les croyances des quatre agglomérations de peuples comprises dans ce petit in-octavo ; car si le but de toute science est d'arriver à formuler dans un mince manuel tout ce qu'elle aura pu constater de certain, elle ne peut jamais l'atteindre du premier jet : il faut d'abord que, suivant la méthode si sûre des topographes, elle commence par l'analyse avant de passer à la synthèse, aucune réduction satisfaisante ne pouvant être faite sans avoir été précédée d'un levé détaillé et à très grande échelle. On pourrait croire qu'un semblable travail préliminaire a été fait pour les anciennes religions américaines, depuis près de quatre cents ans que l'on s'en occupe. Il n'en est rien ; les écrits espagnols des xvi[e] et xvii[e] siècles, qui sont nos sources les plus sûres et les plus abondantes, n'ont jamais été comparés de point en point, ni critiqués l'un par l'autre ; on n'en a pas tiré toutes les notions qu'ils contenaient pour systématiser celles-ci et se rendre compte de ce qu'il faut admettre comme vrai, réserver comme discutable, et rejeter comme faux. Pour le Mexique, par exemple, on n'a pu consulter librement dans les siècles passés que Gomara, Bernal Diaz, Acosta, Herrera, quelques livres de Las Casas et d'Oviedo, Vetancurt, Clavigero, trop moderne pour être une autorité de premier ordre, mais surtout J. de Torquemada, le seul d'entre eux qui donne un ample traité de la mythologie et du culte. C'est de nos jours seulement qu'ont été publiés : l'*Histoire des Mexicains par leurs peintures*, les explications de plusieurs peintures mexicaines du recueil de Kingsborough, les *Annales de Cuauhtitlan*, l'*Histoire des Indes* de Las Casas, tous les livres d'Oviedo, ce qui reste de Muñoz Camargo, Motolinia, Mendieta, Tezozomoc, Ixtlilxochitl, les *Documents inédits tirés des archives des Indes*, mais surtout Sahagun et Duran, aussi amples et un peu plus anciens que Torquemada. Ces auteurs nous ont apporté nombre de nouvelles notions et ont beaucoup élargi notre horizon ; en outre l'archéologie mexicaine, à ses débuts, nous a déjà fait connaître une foule d'objets du culte et de nombreux restes des temples, dont on comprend mieux la description et l'usage après les avoir examinés. Pour mettre le tout en pleine lumière, il faudrait d'une part reproduire par la photographie ou par le dessin la vue des pyramides servant de base aux temples, les ruines de ces édifices, les statues, les bas-reliefs et les objets qui en proviennent, les figures des dieux et leurs attributs, d'après les anciennes peintures ; et d'autre part, les accompagner de tous les passages et commentaires des auteurs qui les ont vus, noter les concordances et les différences et émettre à cet égard une opinion motivée.

Voilà la méthode logique pour composer un grand ouvrage qui faciliterait singulièrement la besogne des généralisateurs qui veulent écrire ou raisonner sur la matière. A défaut de ces pandectes, qui manquent aussi bien pour le sud que pour le centre et le nord de l'Amérique espagnole, M. A. R. s'est bravement mis à l'œuvre, mais non pour faire un digeste mythologique, Dieu l'en préserve ! Si tel avait été son plan et qu'un éditeur eût eu le dévouement de l'adopter, le public avide de manuels eût laissé dormir l'in-folio dans les magasins, comme il laisse reposer dans les bibliothèques ceux qui en font le plus bel ornement; il lui faut des abrégés; on l'a servi à son gré et, comme il ne demande que des affirmations, sans se soucier des preuves, le nouveau mythographe ne se met pas en peine de documenter ses assertions; il a d'ailleurs allégé sa marche en laissant de côté la moitié des bagages qu'il a dédaignés ou plutôt qu'il n'a pas connus. « Je n'ai nullement, dit-il, la prétention d'avoir consigné dans ce volume tout ce que l'on devrait enregistrer dans une encyclopédie mexico-péruvienne. Mon but a été plutôt de choisir les faits saillants, caractéristiques, de nature à donner une idée d'ensemble de l'état mental, moral et religieux qui était celui des indigènes civilisés de l'Amérique au moment de la découverte. » (p. XII.) Mais pour choisir, pour distinguer l'essentiel de l'accessoire, il faut tout connaître, aussi bien ce qui est important que ce qui ne l'est pas. Ce n'est pas assez de prendre par-ci par-là des traits isolés pour en faire un récit ou de les généraliser pour en tirer des conclusions; car on s'expose de la sorte à se mettre en contradiction avec les faits les mieux avérés; c'est, nous semble-t-il, ce qui est arrivé plusieurs fois à l'auteur.

D'abord sa thèse de « l'autochthonie, de l'originalité absolue » de la religion et de la civilisation nahuas est absolument inconciliable avec l'état de sauvagerie qui, selon M. A. R. lui-même, était encore visible « pour ainsi dire à fleur de sol, à l'état de souvenir distinct, » au temps de la conquête espagnole (p. XI, 398), car si le progrès eût été le résultat d'un développement organique, il aurait exercé son influence sur la masse de la nation et amené la réforme de toutes les institutions et l'adoucissement des mœurs; mais comme il n'en était rien, il devait être exotique et d'importation relativement récente, car la barbarie coudoyait la civilisation, la cruauté et les débauches de la population contrastaient singulièrement avec les enseignements moraux donnés à la jeunesse, au moins dans certains couvents. Des traditions indigènes, consignées dans les peintures et rapportées par Gomara, Las Casas, Motolinia, Sahagun, D. Duran, Mendieta, Torquemada, Ixtlilxochitl, faisaient remonter les principes humanitaires, les lettres, les arts, le culte de la croix, les couvents, la confession, la tonsure, certaines modes, à des missionnaires venus de l'est par mer, dont les prédications n'avaient pas pleinement réussi, mais dont les procédés techniques avaient été fort appréciés. Voilà bien des motifs de repousser la thèse

de l'autochthonie. Mais comme la question est fort compliquée et ne peut être traitée à fond en quelques lignes, il faut nous borner à signaler des erreurs plus palpables.

A Cholula, dit M. R. (p. 126), les marchands de passage sacrifiaient annuellement à Quetzalcoatl un très bel esclave. « Mais ces marchands étaient des Aztecs. Nous voyons que les prêtres de Cholula n'immolaient des hommes qu'avec une certaine répugnance. » Le P. Duran nous apprend au contraire que c'étaient spécialement les marchands de Cholula qui avaient coutume d'acheter des esclaves pour les sacrifier (*Historia de las Indias*, publiée par Ramirez, Mexico, 1867-1880, 2 vols in-4°, avec album, t. II, p. 125). Quoique les prêtres de cette ville fussent en effet moins sanguinaires que ceux de Mexico, ils ne laissaient pas que de sacrifier chaque année six mille enfants des deux sexes (J. de Torquemada, *Monarquia indiana*, l. III, ch. 19). En commençant la guerre ils avaient l'habitude d'en immoler et ils en égorgèrent dix de trois ans avant d'attaquer Cortès (Id. *ibid.*, l. IV, ch. 40). Motolinia affirme que les villes de Tlaxcala, Huexotzinco et Cholula faisaient beaucoup de sacrifices et de très cruels (1re part., ch. 9, p. 48 du t. I de *Coleccion de Documentos para la historia de México*, publiée par Icazbalceta. 1858, in-4°). — Après avoir parlé du quartier de Cholula faisant bande à part et dont les habitants n'avaient pas voulu prendre part à la conjuration contre Cortès, M. R. ajoute : « Il me parait certain qu'il ne peut être question là que des prêtres et du grand *teocalli* du Dieu serpent. Les prêtres de Quetzalcoatl n'avaient pas voulu tremper dans la conjuration » (p. 209, note 1). C'étaient au contraire les prêtres du grand temple dédié à Quetzalcoatl qui avaient encouragé les Cholultecs à la résistance; aussi est-ce dans l'enceinte de ce temple que Cortès fit massacrer cinq cents Indiens. » (Duran, t. II, p. 119; Cfr. Torquemada, l. IV, ch. 40.) — M. R. croit que c'était une particularité des temples de Quetzalcoatl d'avoir une « entrée si basse qu'il fallait se coucher à terre pour y pénétrer... Le grand public ne pouvait être témoin de ce qui s'y passait » (p. 125-6). Le P. Duran dit exactement la même chose du temple de Huitzilopochtli à Mexico : « Porte basse et large, comme d'ordinaire dans les édifices mexicains..., toujours couverte d'un voile... de sorte que la salle était toujours fermée et obscure, et l'idole cachée dans ce lieu où n'osaient entrer d'autres personnes que des prêtres. » (*Hist. de las Indias*, t. II, p. 99).

« On a voulu faire de Nezahualcoyotl un monothéiste. Rien de plus douteux, » dit M. A. Réville (p. 162). C'est pourtant ce qu'affirme Ixtlilxochitl et si « son zèle patriotique est peut-être un peu suspect », comme le veut M. R. (p. 163, note 1), il n'y a pas de motifs de suspecter les PP. Geronimo de Mendieta (l. II, ch. 6) et J. de Torquemada (l. II, ch. 178; l. VI, ch. 45), qui disent que ce prince abhorrait les faux dieux ; ni le P. Duran qui fait parler Nezahualpilli, fils de ce monarque, comme un vrai monothéiste (t. I, p. 479); ce qui n'est pas bien

extraordinaire, puisque les confesseurs précortésiens rappelaient aux pénitents « Nuestro señor invisibile è incorporeo unico. » (Sahagun, l. VI, ch. 7, p. 370 du t. V de Kingsborough.) — Ce dernier fait, à la vérité, n'aura guère de portée aux yeux de M. R. qui qualifie Sahagun d'auteur « sans aucune critique, trop enclin à christianiser les prières et les pratiques de la religion mexicaine » (p. 13). Sahagun au contraire hésite à admettre l'évangélisation précolombienne du Mexique, malgré les raisons plausibles qu'il rapporte (l. XI, ch. 13, p. 791-2 de la trad. Jourdanet). — « Il n'est pas possible, dit ailleurs M. R. (p. 173-4), de tenir pour authentiques les exhortations et effusions paternelles, qu'il met dans la bouche des prêtres appelés à recevoir les aveux des pénitents. Elles exhalent un parfum prononcé de composition libre... Toutes les longues prières, toutes les homélies qu'il attribue aux prêtres et aux fidèles mexicains *redolent christianismum* ». — Oui sans aucun doute, il y a là, comme ailleurs, d'innombrables souvenirs de l'évangélisation précolombienne, et c'est fort gênant pour ceux qui nient systématiquement ce que la plupart des historiens hispano-mexicains nous apprennent des missions chrétiennes arrivées au Mexique à deux reprises : une fois au IXe siècle, l'autre à la fin du XIVe. Mais sans entrer ici dans l'exposé des faits qui remplirait tout un volume, constatons que des écrivains indépendants l'un de l'autre, qui ne se sont pas copiés, parfois pas même connus, admettent l'authenticité et l'ancienneté des discours en question. Alonso de Zurita, qui écrivait vers 1556, et qui avait pu connaître quelques-uns des premiers missionnaires espagnols, tenait d'eux un certain nombre d'anciens discours nahuas traduits sans rien changer au sens (Afirmaba que no mudò letra de la substancia. — *Coleccion de documentos ineditos sacados del real archivo de Indias*, t. II, Madrid, 1864, in-8, p. 18, cfr. 7, 59). Un de ces discours (p. 60 64) correspond mot pour mot à quelques extraits du même texte que Torquemada avait sous les yeux (l. XIII, ch. 36) et qu'il tenait sans doute de son maître en théologie, Juan-Bautista, l'éditeur des *Platicas morales de los Indios para la doctrina de sus hijos, en lengua mexicana, intitulados* Huehuetlatolli. (A saint Jacques de Tlatelulco, 1601, in-8°). Torquemada s'essaya à les traduire, « sans réussir, dit-il, mieux que les P. Andrés de Olmos et B. de las Casas, à les rendre avec la douceur et le charme qu'ils avaient dans la langue originale. » En les reproduisant, il s'interrompt pour faire les remarques suivantes : « Ces paroles s'accordent bien avec les préceptes du Saint-Esprit (l. XIII, ch. 36, t. II, p. 493 de l'édit. de 1723)..... A bien considérer ces idées, on voit que c'est le langage de J.-Chr. (t. II, p. 495)... Quiconque a lu les livres de Salomon dira que c'est là la doctrine de l'Esprit-Saint (p. 495)..... Je ne sais comment les Indiens enseignaient cette doctrine qui est le langage de saint Paul (l. IX, ch. 32, t. II, p. 223)... Je ne sais ce que l'on pourrait dire de plus chez nous qui sommes chrétiens... Je suis d'avis que ces discours doivent être soigneusement retenus, car peu importe

qu'ils viennent des gentils si les raisonnements sont catholiques (p. 224). » On ne doit donc pas être surpris que le P. B. de Sahagun, après avoir traduit des discours de même genre, dise que, « prononcés en chaire, ils seraient plus utiles que bien des sermons aux jeunes gens des deux sexes. » (l. VI, ch. 19, p. 390 de la trad. Jourdanet.)

A moins d'accuser tous ces écrivains de s'être donné le mot pour nous en imposer, M. R. n'est pas fondé à dire qu'il a pris le dernier « en flagrant délit d'invention littéraire » (p. 174, note 1), et encore moins à ajouter : « C'est ainsi que plus loin (l. VI, ch. 18) le père conseille à sa fille de se lever à minuit pour se prosterner devant son dieu sur les genoux et les coudes, puis en s'inclinant, les bras croisés sur la poitrine. Il oublie qu'au Mexique on ne s'agenouillait pas, on s'accouvait pour adorer. » Si nous comprenons bien *s'accouver*, qui n'est pas plus français que *requièrait* (p. 157, pour *requérait)*, ce mot correspond à l'espagnol *ponerse en cuclillas*, qui était chez les Mexicains l'attitude de la prière (Torquemada, l. VI, ch. 46). Ce dernier écrivain semble se contredire en disant que « postrarse en tierra era la adoracion latria con que reverenciaban à sus Dioses. » (l. IV, ch. 14). Il faut remarquer que c'était devant Cortès, pris pour le dieu Quetzalcoatl, que les envoyés de Montézuma se prosternèrent ainsi. Selon le P. Duran, un *papa* ou missionnaire chrétien du XIV[e] siècle, confondu avec le dieu Quetzalcoatl, avait l'habitude de s'agenouiller (hincarse de rodillas) devant les autels et les crucifix (t. II, p. 76), et dans la reproduction d'une peinture de Coatepec relative à ce personnage, on voit en effet ses disciples les uns agenouillés, les autres accroupis (1[re] part., pl. 1). Or la locution reprochée à Sahagun a précisément trait à l'adoration de *Yoaltecutli* (seigneur de la nuit), le dieu invisible, impalpable et unique (Sahagun, l. VI, ch. 18 ; cfr. ch. 7). Il n'y a donc pas d'apparence que le vénérable franciscain se soit trompé en ce point ; il serait étrange en vérité qu'il suffit d'étudier les antiquités mexicaines pendant quelques mois pour en savoir plus long que Sahagun qui avait mis soixante ans à les approfondir (Torquemada, l. IV, ch. 13 ; l. VIII, ch. 11).

La traduction des noms mexicains laisse fort à désirer : *topiltzin*, « che vuol dire nostro molto caro figlio, » selon l'interprétation du *Codex Vaticanus*, n° 3738 (pl. XI, p. 168 du t. V des *Antiquities of Mexico* de Kingsborough), ne signifie pas *noble sceptre* (p. 153) mais bien *notre* (to) *seigneur* ou *noble fils* (piltzin); *aigle sur la pierre* (p. 29) ne rend pas le sens de *Tenochtitlan*, composé de *tlan*, particule de lieu, *tetl* pierre et *nochtli* (opuntia) et signifiant *lieu* où il y a un *opuntia* enraciné dans *la pierre; Chicomecoatl* signifie *sept serpents*, et non *serpent des subsistances* (p. 101). Après avoir remarqué que la croix s'appelait au Mexique *arbre de vie*, M. R. ajoute (p. 91) : « rien de commun avec le sens originel du même signe dans la chrétienté. » Il ne sait pas qu'en islandais la croix s'appelait *lifstré* (arbre

de vie), et il oublie que saint Avitus désigne le crucifix par *lignum vitale crucis*.

Mais nous n'avons pas à refaire cette histoire. En voilà assez pour montrer que le sujet eût gagné à être creusé davantage. C'est bien gratuitement que l'auteur s'est privé, pour le Mexique, des *Annales de Cuauhtitlan*, de l'*Histoire des Indes* du P. Duran, et d'un excellent travail de seconde main comme l'*Histoire du Mexique* d'Orozco y Berra; pour le Guatemala, de la *Recordacion florida* de Francisco Antonio de Fuentes y Guzman (publiée par D. Justo Zaragoza, Madrid, 1882-3, 2 vols in-8°); pour le Pérou, de la *Segunda parte de la Cronica del Peru* de Pedro de Cieza de Léon (Madrid, 1880, pet. in-4°), des *Tres relaciones de antiguëdades Peruanas* (Madrid, 1879), et des *Relaciones geograficas de Indias* (Madrid, 1881-83, 2 vols in-4°), publiées comme les deux précédents ouvrages par D. Marcos Jiménez de la Espada. Ces documents ne devront pas être négligés à l'avenir par ceux qui traiteront le sujet. Quoique M. A. Réville n'en ait pas tenu compte, son ouvrage mérite pourtant d'être consulté par ses émules, à causes des réflexions justes et élevées de l'auteur et de son expérience en matière d'histoire des religions; par les gens du monde auxquels il est surtout destiné, à cause de l'exposition très claire et du style coulant. Ce sont-là des qualités qui compensent bien des inexactitudes aux yeux de ceux qui se contentent d'une lecture rapide et qui n'exigent pas une rigoureuse précision scientifique.

E. Beauvois.

---

199. — **Le Coustumier de la Vicomté de Dieppe**, par Emmanuel Coppinger, archiviste paléographe. Dieppe, 1884. Introduction, LXXII. Texte, 100 p.

Ce coutumier extrait « de plusieurs registres vieux et anciens », et transcrit en 1396 par Guillaume Tieullier, « prestre », contient l'énumération des redevances que les bourgeois et marchands de Dieppe étaient tenus de payer « a tres reverent pere en Dieu et Seigneur, monseigneur l'arcevesque de Rouen. » Il est édité intégralement pour la première fois, aussi bien qu'il a été possible de le faire, vu l'état délabré du manuscrit. M. Coppinger a mis en tête une introduction divisée en plusieurs chapitres dont le plus long et le plus instructif à la fois est intitulé : Aperçu du commerce à Dieppe aux XIII[e], XIV[e] et XV[e] siècles. La liste des marchandises importées et exportées est des plus variées : cuirs, laines, fourrures, vin, cidre, cervoise, fers, sels, métaux de toute sorte. Les oboles, deniers et sols perçus sur chaque marchandise par le receveur de l'archevêque devaient former à la fin de l'année une somme assez ronde. Quelques « aumosnes, masures et fiefs » de la vicomté, étaient exempts de toute redevance, ou n'en

payaient qu'une, peu coûteuse et parfois assez bizarre, comme celle-ci : « les manans du fief Crespin doivent chascun an, le jour de la Tiphaine, après dîner, aporter au receveur de la vicomté de Dieppe, III. testes de porc crevez, et en chascune, une pomme en la gueulle, et cinq solz en une tasse d'argent couvers de blanches touailles, et mettre sur l'estal de la recepte, et dire au recepveur : nous faisons hommage a monseigneur de Rouen, a cause du fief Crespin, pour joir de la franchise du dit fief. Et doivent avoir pour aporter ledit present ung menestrel. » — Je suppose que le ménestrel ne s'en allait point sans faire danser la compagnie. Il est à peine besoin de dire qu'à cette époque, comme aujourd'hui encore, la pêche était un des principaux revenus de la ville, et surtout celle des harengs. On faisait déjà subir à ces petits poissons toutes sortes de manipulations savantes, et on les nommait alors : « harens sors, harens caqués, harens en groe, en trufferie, harens de saffare, harens pouldrés, harens blans. » Les petits navires destinés à cette pêche s'appelaient : batel archelais, caquet, furet, escaffre, fonset, galiote, crayer, flobart, escute, etc. Le coutumier nous donne quelques règlements de police qui ne manquent point d'intérêt : il était permis, par exemple, d'avoir des porcs dans la ville, à condition qu'ils fussent enclos, et « chascun estoit tenu de faire net devant son huys le pavement chacune sepmaine une foys. » Quant aux eaux pluviales et autres immondices « ou les boutoit aval par la rue jusques à la xe maison l'un de l'autre », et elles allaient ensuite où elles pouvaient. Il y avait des sergents pour veiller à l'observation de ces règlements qui n'avaient rien de bien gênant. On était aussi plein d'indulgence pour ces pauvres « louveresses » qui allaient criant du poisson dans les rues, parce qu'elles n'étaient pas asssez riches pour payer un « estal. » Rien n'était plus facile à un étranger que d'obtenir le droit de bourgeoisie à Dieppe : il n'avait qu'à prêter serment de fidélité à l'archevêque de Rouen, « a payer. v. sols a la boitte de Monseigneur, et II. s. VI. d. au recepveur », et il jouissait aussitôt du droit de tous les autres « communiers. »

Il faut savoir gré à M. Coppinger d'avoir publié ce document intéressant, mais je regrette qu'il ne l'ait pas fait suivre d'un glossaire qui expliquât les mots difficiles, et ils sont assez nombreux. Je ne comprends pas, et d'autres ne comprendront pas davantage sans doute, ce que signifie le mot *joux* dans ce passage : « Le maistre qui tient l'escole a Dieppe doit. III. coqz, quand les *joux* sont a l'escole ou ailleurs en la ville. » *Hameston*, p. 83, (*Hamestor* dans Godefroy), *heribel*, p. 21, *hermee*, p. 31, ne sont pas faciles à entendre. Je suppose qu'au lieu de *chitonac*, p. 84, il faut lire *citoual*, sorte d'épice, et marché de l'aitre, c'est-à-dire « marché de la place », au lieu de » marché de *lestre*. »

A. Delboulle.

200. — **Répertoire général de Bio-bibliographie bretonne,** par René Kerviler, bibliophile breton, avec le concours de MM. A. Apuril, Ch. Berger, A. Du Bois de La Villerabel, A. Galibourg, P. Hémon, Fr. Jégou, Alb. Macé, A. Ménard, M. Nicol, R. Oheix, P. Paris-Jallobert, J. Plihon, F. Saulnier, C. Sommervogel, H. Soulas, etc., etc. Livre premier. *Les Bretons*. 1er fascicule Aa-An. Rennes, librairie générale de J. Plihon et L. Hervé, 1886, in-8 de VIII-160 p. Prix : 5 fr.

M. Kerviler expose, dans sa *Préface*, que, s'occupant depuis vingt ans de travaux sur la biographie bretonne, il a été souvent arrêté par l'absence d'indications qui lui permissent de pousser ses recherches dans une direction déterminée; que les recueils de biographie générale ou locale se sont bornés à quelques personnages principaux et ont passé sous silence une foule de noms qui méritaient autant et plus d'attention que ceux qui y recevaient asile; que, tout en notant les documents nécessaires à la biographie des Bretons qui étaient l'objet spécial de ses études, il relevait en même temps toutes les pièces qui pouvaient concerner des Bretons quelconques, dans l'espoir d'éviter plus tard de nouvelles recherches; que, de cette façon, il a réuni un nombre très respectable de milliers de fiches et qu'il a résolu d'en faire profiter ses compatriotes pour épargner aux travailleurs toute la peine prise par lui-même. Voici le programme adopté par M. K. : étant donné le nom d'un Breton ou d'une famille bretonne, on doit trouver dans mon répertoire l'indication de toutes les publications qui ont parlé de lui ou d'elle : et si ce Breton a écrit quoique ce soit, on doit de plus trouver la bibliographie aussi complète que possible de tous ses écrits. M. K., dont l'intrépidité est presque incomparable [1], a cru devoir ajouter à ce programme, déjà si vaste, l'indication des ouvrages anonymes ou collectifs sur la Bretagne. Félicitons-nous-en, car il ne manquera rien au *Répertoire général* dont, avant la fin du siècle, nous verrons paraître le dernier fascicule.

Ce recueil sera divisé en deux parties : « La première, sous le titre *Les Bretons*, comprendra par ordre alphabétique les noms et les articles concernant les Bretons qui *ont écrit* ou *dont on a écrit*. Cela est net et clair. La seconde, sous le titre *La Bretagne*, comprendra par *ordre de matières* la bibliographie de tous les ouvrages écrits sur la Bretagne, soit par des Bretons (rappel de ceux de la première partie en autre or-

---

1. M. K. parle avec une noble assurance de son œuvre et de lui-même (p. VII) : « Quelques-uns ont été effrayés de l'ampleur de l'entreprise, du nombre des volumes et du temps qu'il faudra pour les publier. Si l'on s'effrayait ainsi, on n'entreprendrait jamais rien. Je suis de race bretonne et la ténacité fait partie de notre caractère national. Je marche donc en avant, parce que je vois clair devant moi et parce que les éditeurs et l'imprimeur, dont je ne saurais trop mettre en relief ici le patriotique dévouement, partagent ma confiance. » La préface se termine par cette phrase qui a quelque chose de la sonorité du clairon annonçant la victoire : « Et maintenant je vous remercie d'avoir répondu à mon appel et je vous jette le cri du marin qui va commencer sa manœuvre. *A Dieu va!* »

dre', soit par des auteurs non Bretons, soit sous le couvert de l'anonymat. »

Le premier fascicule ne mérite que des éloges, au point de vue biographique, comme au point de vue bibliographique. Partout on y trouve à la fois l'abondance et l'exactitude. Entre tous les articles on remarque l'article *Abélard* qui se développe en seize pages. J'ai d'autant plus été frappé de la richesse des indications fournies sur l'illustre philosophe, que j'avais autrefois essayé de donner, dans le *Polybiblion*, la liste des travaux relatifs à l'infortuné mari d'Héloïse. M. Kerviler a tellement dépassé son humble devancier, qu'il existe entre son article et ma note la même différence qu'entre un tableau achevé et une simple esquisse. La série d'articles sur les rois, ducs, comtes et princes de la maison de Bretagne du nom d'*Alain*, est aussi fort digne d'attention. Quelques paragraphes ne manquent pas d'une piquante saveur et appartiennent à ce que l'on peut appeler l'érudition attrayante. Comme spécimen du genre, je reproduis une demi-page consacrée au *P. Albert le Grand* : « Nom du célèbre carme à qui l'on doit la *Vie des Saints de Bretagne*. Daru a cru que c'était un simple nom de religion emprunté au savant dominicain du XIIIe siècle, et l'annotateur de Quérard l'a admis aux *Supercheries littéraires dévoilées*, en faisant observer (I, col. 238) qu'il n'avait pas trouvé, à son grand étonnement, d'article sur le *P. Albert le Grand* dans la *très estimable Biographie bretonne* de Levot : puis, après avoir dit que le P. Albert le Grand s'appelait en réalité *de Kerigouël*, il déclare que ni Kerdanet, ni Le Jean n'ont connu son véritable nom. Rarement tant d'erreurs ont été accumulées en si peu de lignes. En premier lieu, la *Biogr. bret.* de Levot contient un excellent article sur le P. Albert : seulement, il fallait se donner la peine de le chercher à l'ordre alphabétique *Le Grand* et non pas seulement à la lettre A. En second lieu, si Kerdanet n'a pas parlé du véritable nom dans ses *Notices chronologiques* en 1817, il s'est livré à une dissertation complète, dans la notice qui précède la dernière édition d'*Albert le Grand* en 1837, pour démontrer que le nom de famille du célèbre Carme était *Le Grand de Kerigoal* ou mieux de *Kerigowal*, tiré d'un manoir situé près de Lesneven qui se prononce aujourd'hui *Kericvoal* et non *Kerigouël*. »

T. de L.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Après Ranke et Waitz, voici que meurt Max Duncker (le 21 juillet à Ansbach). Il était le fils aîné de Karl Duncker qui a fondé à Leipzig la librairie de ce nom. Il naquit à Berlin le 15 octobre 1811 et suivit dans sa ville natale et à Bonn les cours d'histoire et de phololögie de Lœbell, de Raumer, de Ranke et de Bœckh (1830-1834). Il se fit recevoir docteur en mai 1834, à Berlin; mais ce ne fut qu'en 1839 qu'il obtint la permission de s' « habiliter » ou d'en-

seigner comme privat-docent à l'Université de Halle (il avait été membre de la *Burschenschaft* à Bonn et avait été emprisonné pendant quelques mois). Il devint, en octobre 1842, professeur extraordinaire. Elu en 1848 au parlement allemand, puis plus tard à l'assemblée d'Erfurt et à la seconde chambre prussienne (d'août 1849 à la fin de mai 1852), par la ville de Halle et le cercle de la Saale, il publia en 1851, à Berlin, l'ouvrage intitulé *Vier Monate auswærtiger Politik*, où il critiquait la politique du ministère Manteuffel. Il quitta Halle en 1857 pour Tübingue. Deux ans après, le ministère Hohenzollern-Auerswald le rappelait et l'attachait au ministère d'État. Le 3 juin 1861, il était nommé « vortragender Rath » ou conseiller rapporteur du prince royal. Dans l'été de 1867, il recevait le titre de directeur des archives de l'État prussien; il créa, pendant son administration, de nouvelles archives à Posen, à Schleswig, à Aurich, à Idstein; il concentra à Marbourg les archives de Hesse; il réunit aux archives d'État de Hanovre celles de Stade et de Hildesheim; il fit soit restaurer, soit agrandir, soit édifier — à l'exception des archives de Coblenz — tous les bâtiments qui renferment, dans les diverses villes de Prusse, les archives historiques. Le 1er janvier 1875 il était mis à la retraite sur sa demande. Voici la liste de ses ouvrages : *Origines germanicæ* (1840); *Geschichte des Altertums* (4 vols, 1852-1857; 5e édition en 6 vols, 1878-1882); *Aus der Zeit Friedrichs des Grossen und Friedrich Wilhelms III* (1876); *Preussische Staatsschriften aus der Regierungszeit Kœnig Friedrichs II* (vol. I, 1877, en collaboration avec Droysen). Il était membre de l'Académie des sciences de Berlin, membre étranger de l'Académie de Münich et de la Société des sciences de Gœttingue.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 juillet 1886.

M. Bazangeon, procureur de la République à Embrun (Hautes-Alpes), envoie la copie d'une inscription relevée sur une couleuvrine rapportée du Tonkin. Cette inscription, non encore expliquée, se compose des lettres suivantes :

ANESANIOHNEOANSIHEO

MM. Delisle et Weil sont élus membres de la commission chargée de la vérification des comptes de l'Académie.

M. Le Blant donne des renseignements sur une tombe découverte l'année dernière près des murs de Rome, à l'entrée de la via Salaria : cette tombe renferme une chambre sépulcrale entourée de niches qui portent des inscriptions. A l'extérieur, une autre inscription, gravée en très beaux caractères, occupe un espace de 4m80 de longueur et de 1m de hauteur.

M. Delisle lit une note de M. Desnoyers sur un feuillet de parchemin du ixe siècle. Ce feuillet porte des gloses sur l'Exode, écrites en partie en lettres minuscules et en partie en notes dites tironiennes. En tête sont écrits ces mots en lettres capitales :

HIC LIBER ADALBALDI ARTIFICIS

Cet Adalbaldus est un moine de Saint-Martin de Tours, contemporain de Louis le Débonnaire, qui s'est fait connaître par la copie de plusieurs ouvrages. M. Desnoyers vient de donner ce feuillet à la Bibliothèque nationale. Il l'avait acheté, il y a cinquante ans, avec divers autres parchemins, chez un marchand de la rue Saint-Jacques.

M. Delisle, s'appuyant sur un témoignage de Brequigny, s'attache à établir que le feuillet dont la conservation est due à M. Desnoyers a fait partie d'un manuscrit d'Orose, qui appartenait, avant la Révolution, à la bibliothèque de Saint-Martin de Tours.

M. Paul Tannery achève la lecture de son mémoire sur l'ouvrage mathématique de Georges Pachymère, écrivain byzantin de la fin du XIIIe siècle. Cet ouvrage, intitulé *Tétrabiblos*, est divisé, comme l'indique le titre, en quatre parties : l'une, consacrée à la musique, a été publiée par feu A.-J.-H. Vincent; les trois autres, qui traitent de l'arithmétique, de la géométrie et de l'astronomie, sont encore inédites. Elles existent en manuscrit à la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. Le livre relatif à la géométrie est à peu près copié sur Euclide. Par suite d'une supercherie d'Ange Vergèce, une partie de ce livre a été publiée, en 1657, sous le nom du philosophe Damianus.

M. Wallon communique un fragment d'un ouvrage inédit de M. A. des Tilleuls, chef de division à la préfecture de la Seine, intitulé : *le Domaine de la ville de Paris dans le passé et dans le présent*. Dans le chapitre lu à l'Académie, l'auteur parle des bâtiments qui ont précédé, sur la place de Grève, l'hôtel de ville actuel, et étudie l'histoire du terrain de cette place depuis 1141 jusqu'en 1789.

Ouvrages présentés : — par M. Héron de Villefosse : AURÈS, *Nouvelles Explications des indications de la tablette de Senkereh*; — par M. Boissier : JULLIEN, *De L. Cornelio Balbo majore* et *les Professeurs de littérature (les grammairiens) dans l'ancienne Rome* (thèses de doctorat ès-lettres); — par M. Deloche : F. MOREAU, *Album Caranda*, livraison nouvelle; — par M. Jules Girard : *Hemerologion*, revue grecque de Constantinople, I-IV (contenant un mémoire de M. Pétros Papagéorgios, qui démontre que le vrai nom de la femme d'Agamemnon est Clytemestre et non Clytemnestre); — par M. Barbier de Meynard : 1° G. DELPHIN et L. GUIN, *Notes sur la poésie et la musique arabe dans le Magdoub*; 2° René BASSET, *les Manuscrits arabes des bibliothèques de l'Algérie*; — par M. Siméon Luce : 1° l'abbé ALLAIN, *les Questions d'enseignement en 1789 d'après les cahiers*; 2° Emile TRAVERS, *les restes de Christophe Colomb*; — par M. Delisle : *le Liber pontificalis*, édition de M. l'abbé L. Duchesne; — par M. Gaston Paris : R. DE MAULDE, *les Juifs dans les Etats français du Saint-Siège au moyen âge*.

Séance du 6 août 1886.

M. Louis Courajod, conservateur au musée du Louvre, lit un mémoire intitulé : *la Polychromie dans la statuaire du moyen âge et de la Renaissance, au point de vue historique et artistique*. L'objet de ce mémoire est d'établir que l'usage général, pendant tout le moyen âge et la première partie de la Renaissance, a été de peindre de couleurs variées les sculptures de toute sorte, statues, hauts et bas reliefs. Cette pratique a rencontré un adversaire déterminé dans Michel-Ange, et c'est sous son influence seulement qu'elle a été peu à peu abandonnée. Pour démontrer cette thèse, M. Courajod cite un grand nombre de monuments qui nous sont parvenus avec leurs couleurs primitives; tels sont, au Louvre, le tombeau de Commines, une Vierge de marbre avec l'enfant Jésus, etc. Il invoque aussi des documents écrits : on a des comptes et des quittances qui mentionnent les sommes payées aux peintres chargés de décorer les sculptures, des traités sur l'art de colorier la pierre et le marbre, etc. Ces peintures étaient souvent exécutées par des artistes spéciaux, qui n'avaient pas d'autre occupation. Au reste, à l'époque gothique, l'architecture même était polychrome : la coloration des sculptures était donc pour ainsi dire indispensable. A la Renaissance même, la sculpture polychrome n'a passé de mode que très lentement. On la trouve pleinement florissante en Italie dans les majoliques des Della Robbia, très appréciée en France sous le règne de François Ier. Enfin, on peut encore en citer quelques exemples au XVIIe siècle et même au XVIIIe. Il est étrange qu'un fait aussi général et aussi évident ait été, jusqu'à ce jour, à peu près complètement méconnu.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : Salomon REINACH, *la Colonne Trajane au musée de Saint-Germain*; — par M. Paul Meyer : TAMIZEY DE LARROQUE, *Quatre Lettres inédites de Jacques Gaffarel*; — par M. P.-Charles Robert : une notice de M. Maurice du Seigneur sur les arènes romaines de Paris.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 30 août — 1886

201. — **Aristophanis deperditarum comœdiarum Fragmenta,** Auxit, novo ordine digessit, recensuit et annotatione partim aliorum selecta instruxit Fredericus H. M. Blaydes, Halis Saxonum in Orphanotrophei libraria, 1885. Un vol. in-8, p. xiv-491.

Nous disions, il y a quelque temps, dans cette *Revue* [1], que les deux grandes éditions d'Aristophane publiées par M. A. von Velsen et par M. F. Blaydes en étaient exactement au même point : chacun des deux éditeurs avait publié cinq des onze comédies du poète. Aujourd'hui M. B. prend l'avance; pendant que M. V. garde le silence, il ajoute un nouveau volume aux cinq qui ont déjà paru ; il est vrai que ce volume n'est pas consacré à une comédie nouvelle, mais aux fragments des comédies perdues. On désirerait voir chez le critique allemand un peu de l'activité du critique anglais; le premier volume de l'édition Blaydes a paru en 1880; le premier volume de l'édition de Velsen remonte à 1868! Quand viendront les autres? Faudra-t-il attendre 20 ou 25 ans les six comédies qui restent?

Ainsi après Meineke et Bergk [2], après Dindorf, Bothe et Kock, M. B. donne une édition des fragments d'Aristophane. Disons d'abord un mot de la disposition adoptée par l'auteur, *novo ordine digessit*, dit-il dans le titre. Les comédies sont rangées, comme c'est l'usage presque constant aujourd'hui, par ordre alphabétique. Dans une notice placée en tête de chaque pièce, l'auteur expose ce qu'on peut savoir du sujet, de la date, du caractère de cette pièce; suivent les fragments. M. B. les a classés d'après l'ordre alphabétique des auteurs qui nous les ont conservés, c'est là le *novus ordo* dont il est question dans le titre.

1. Voir le n° du 28 avril 1884 p. 344; cf. aussi notre article publié dans le n° du 3 mars 1884.

2. On sait que, dans la grande édition des Fragments des comiques grecs par Meineke, c'est Bergk qui a été chargé de la partie qui contient les fragments d'Arisphane.

Déjà M. Kock avait lui aussi adopté un classement nouveau. Au lieu de suivre Bergk, il a classé les fragments d'après le mètre, d'abord les vers iambiques, puis les vers trochaïques, les vers anapestiques, dactyliques, enfin les fragments lyriques ou méliques; pour les fragments trop courts, il a suivi l'ordre alphabétique des mots du fragment. Ce système prête à la critique. En effet, le mètre de chaque fragment n'est pas toujours bien clairement établi; chaque éditeur classera donc le passage controversé selon ses idées personnelles; de là une cause inévitable de confusion. Les avantages d'un même classement pour chaque édition sont si grands qu'on en veut à M. Kock de n'avoir pas suivi l'ordre adopté par Bergk; si du moins il avait adopté un classement rationnel, tel qu'il pût être accepté par les éditeurs qui viendraient après lui; mais on voit qu'il n'en est rien.

Pour les éditions de ce genre, il y a un classement rationnel et il n'y en a qu'un seul, c'est celui qui a été suivi par M. Aug. Nauck dans son édition des Fragments des tragiques grecs (Leipzig, Teubner, 1856). Les pièces sont rangées d'après l'ordre alphabétique, vu l'impossibilité d'établir un ordre chronologique; les fragments sont divisés en deux catégories: la première comprend les fragments qui ont une certaine longueur, ceux qui ont plus de deux mots; la seconde comprend les fragments d'un seul mot, de deux au plus. Pour la première catégorie, M. Nauck suit l'ordre alphabétique des sources, comme l'a fait M. B.; mais il ne le suit plus pour les fragments de la seconde catégorie; pour ces fragments qui n'ont qu'un ou deux mots, il les classe d'après l'ordre alphabétique de ces mots mêmes; ce que ne fait pas M. B., bien à tort assurément, car ces fragments doivent être séparés des autres; ce sont presque toujours des expressions un peu singulières, rares, ou signalées comme ayant été employées dans un sens particulier; il importe donc de trouver ces mots facilement; on le peut avec le double classement de M. Nauck; avec le classement unique de M. B., ces fragments sont perdus dans la foule des autres, il est impossible de savoir où les prendre.

On le voit, chacun des nouveaux éditeurs n'a suivi qu'en partie le classement de M. Nauck. M. Kock suit ce classement pour les plus courts fragments; il les classe comme M. Nauck d'après l'ordre alphabétique des mots; pour les fragments plus longs, il se règle d'après le mètre. M. B. adopte le classement alphabétique des sources; mais au lieu de n'appliquer ce classement qu'aux fragments un peu longs, il l'applique même aux fragments d'un seul mot. Il est certain cependant qu'on ne peut pas lui faire un reproche de n'avoir pas suivi le classement si peu justifié de M. Kock.

Le résultat de tout cet arbitraire est des plus clairs: aujourd'hui, ceux qui voudront étudier les fragments d'Aristophane, en comparant les nouvelles éditions, peuvent faire provision de patience; dans chacune de ces éditions, les fragments sont classés d'après un ordre différent. Il

est vrai que les éditeurs ont composé des concordances très exactes; apparemment, ils ont pris grand plaisir à composer ces concordances; ils ont pensé peut-être que le lecteur éprouverait un plaisir non moins grand à les consulter; il est certain, en effet, que, pour celui qui veut travailler, il n'est pas d'exercice plus réjouissant et plus utile que d'avoir sans cesse à consulter des tables et à chercher des renvois.

Laissons cela. Dans l'édition Blaydes, chaque fragment est accompagné de deux séries de notes : d'abord, les observations exégétiques, l'auteur indique la source du fragment et la façon dont il a été, dont il doit être interprété, les rapprochements qu'il fournit; viennent ensuite, en plus petit texte, les notes critiques, l'auteur indique les variantes données par les sources et les conjectures proposées par les savants.

Pour ce qui concerne les notices et les observations exégétiques, l'auteur se borne souvent à reproduire ce qu'ont dit avant lui Dindorf et Bergk; il nous a d'ailleurs prévenus déjà par ces mots qui sont dans le titre : *Annotatione partim aliorum selecta*. Souvent aussi il prend la parole et exprime des idées personnelles. Les éditions de M. B. témoignent toujours d'un grand travail, de nombreuses recherches; mais ces recherches ne vont pas au-delà d'une certaine limite; les éditions de M. B. marquent l'état de la science, il y a dix ans, quelquefois il y a vingt ans. Ce défaut n'est nulle part aussi évident que dans le présent ouvrage. Le volume de l'édition Kock, qui contient les fragments d'Aristophane, date déjà de six ans; il semble cependant que M. B. n'a connu cet ouvrage que lorsque le sien était aux trois quarts imprimé. Si, par hasard, M. B. connaît les publications récentes, il les connaît trop tard; il ne peut plus, peut-être ne veut-il plus remanier son travail. Voici un exemple. Dans la préface, M. B. cite le passage de Dindorf relatif au nombre des comédies qu'Aristophane a composées; il est dit dans ce passage que nous ne possédons aucun index antique des comédies du poète. Or, dans la première note des *Addenda*, M. B. cite, à propos des deux comédies intitulées Αἰολοσίκων, l'index du codex Ambrosianus trouvé, dans ces dernières années, par M. Novati [1]. On se demande alors pourquoi M. B. n'a pas mis aux *Addenda* une note destinée à rectifier ce que dit Dindorf. La découverte de M. Novati a été connue en 1879; c'est cet index qui devait figurer en tête d'une édition des fragments d'Aristophane et non le passage où Dindorf regrette que nous ne possédions aucun index de ce genre. Au lieu de se borner souvent à reproduire, dans les notices, ce que Dindorf et Bergk avaient dit, M. B. aurait dû étendre ses recherches, résumer simplement les observations présentées par les deux critiques, ensuite indiquer les progrès qui avaient été faits depuis, les points qui avaient été éclaircis. Au-

1. Franc. Novati, *Index fabularum Aristophanis ex codice Ambrosiano*, L. 39 sup., dans l'*Hermès*, t. XIV (1879), p. 461-464 avec une note de U. v. Wilamowitz-Mœllendorf; cf. K. von Holzinger dans les *Jahresberichte* de Bursian, 1880, p. 114 et suiv.

jourd'hui, par exemple, on n'accepte plus l'explication proposée par Bergk sur la comédie des *Babyloniens;* M. B. réfute avec raison cette explication, mais sa réfutation est trop courte et trop sèche; il fallait simplement renvoyer à l'étude excellente que M. Gust. Gilbert a faite de cette pièce [1].

L'édition de M. B. comprend 990 numéros; celle de Kock en a seulement 968; ce qui fait la différence, c'est que M. B. a accepté dans son édition des fragments cités sans autre indication que les mots ὁ κωμικός pour désigner l'auteur; il pense que, dans la plupart des cas, il s'agit d'Aristophane et dans la préface il cite des exemples où l'on voit tel vers cité par un grammairien sous le nom d'Aristophane, tandis qu'un autre grammairien, à propos du même fragment, dit seulement ὁ κωμικός; il y a donc là une présomption assez forte; ajoutons que M. B. fait de ces fragments une catégorie à part, en laissant au lecteur le soin de décider sur la question d'authenticité; tout cela est assurément très légitime. Nous signalerons à ce titre à M. Blaydes deux fragments empruntés à des poètes de la Comédie ancienne; ils se trouvent dans le livre d'Origène contre Celse, p. 1376 B, et p. 1416 C, éd. Migne; le dernier fragment surtout semble bien appartenir à Aristophane [2].

En résumé, malgré les défauts que nous avons signalés, il y a dans ce volume bien des renseignements utiles et souvent de bonnes observations.

Albert Martin.

---

202. — **Statue und Ort in ihrem Verhæltniss bei den Griechen,** par E. Kuhnert. Leipzig, Teubner, 1884, in-8 de 92 p. (extr. des *Jahrbücher für class. Phil.*, t. suppl. xiv).

Toutes les questions secondaires qui touchent à l'histoire de la plastique ancienne semblent vivement intéresser M. Kuhnert. Le mémoire que nous avons sous les yeux sert de pendant à l'opuscule du même auteur intitulé *De cura statuarum apud græcos*, dont nous avons rendu compte ici même [3]. On y retrouve les mêmes qualités, un plan net et méthodique, beaucoup de connaissances, des notes nombreuses, tout l'appareil enfin d'un travail sérieux et vraiment scientifique. Il faut même reconnaître que ce second essai est supérieur au premier par

1. *Beitræge zur innern Geschichte Athens im Zeitalter des Peloponnesischen Krieges.* Leipzig, Teubner, 1877.

2. Cf. Friederich Leo, *Bemerkungen zur Attischen Komædie* dans le *Rhein. Museum*, t. XXXIII (1878), p. 412 et suiv.

3. V. la *Revue* du 24 novembre 1884. Cf. A. Martin, *Revue* du 20 octobre de la même année.

l'abondance et la sûreté des informations : les omissions y sont rares ; je n'y vois pas, dans tous les cas, de grave lacune à signaler [1].

M. K. essaie de mettre en lumière les rapports qui existaient, chez les Grecs, entre les statues et les lieux où elles s'élevaient. Toutes les cités grecques, même les plus pauvres, étaient peuplées de statues : pourquoi les unes étaient-elles placées de préférence dans certains endroits, pourquoi d'autres étaient-elles dressées ailleurs? En un mot, quelles étaient les intentions variées qui présidaient à l'érection de ces images de dieux, de héros, de mortels dont Pausanias surtout nous a laissé un si riche catalogue? Tel est le problème qu'examine M. Kuhnert. Sa dissertation comprend deux parties : dans la première, il considère les statues qui ornaient les lieux publics; dans la seconde, celles qui embellissaient les lieux privés. Chaque partie se subdivise elle-même en deux, suivant qu'il s'agit de lieux sacrés ou de lieux profanes. Bien qu'un peu artificiel, ce plan en vaut un autre. Je n'y relève qu'une légère erreur. M. K. (p. 307) range les palestres parmi les lieux publics : c'étaient des lieux absolument privés.

Ce court mémoire est plein de faits qui, jusqu'ici, n'avaient point été mis suffisamment en lumière. Mais il arrive qu'au milieu de tant de détails, on perd un peu de vue l'objet principal du travail, qui est d'expliquer la présence des statues dans les divers endroits où elles se trouvaient par des raisons tirées soit des mœurs, soit du culte, soit de certaines croyances, soit de légendes locales. On est surpris, en outre, de rencontrer les images des mêmes divinités dans des lieux fort différents. Des statues d'Hermès se dressaient près des sources (p. 285), sur les places publiques (p. 295), dans les gymnases (p. 306), sur les tombeaux (p. 312), etc. Il y avait des Apollons partout, dans des grottes (p. 284), le long des chemins (p. 289), dans le Bouleutérion d'Athènes (p. 293), dans les odéons et les théâtres (p. 302), etc. L'impression qui reste quand on a lu la dissertation de M. K., c'est que, chez les Grecs, les statues qui représentaient des dieux étaient, à peu d'exceptions près, aptes à décorer tous les lieux imaginables, grâce aux attributions variées des divinités du panthéon hellénique. Où est alors la loi qu'on s'attend à trouver dans le travail de M. K.? Où sont les rapports qu'il annonce entre les statues et leurs divers emplacements? La vérité est que ces rapports sont souvent fort difficiles à saisir, et que, dans bien des cas, on ne saurait dire avec certitude pourquoi telle statue était dressée plutôt ici que là. Tout en se montrant sceptique par endroit (p. 264), l'auteur ne tient pas assez compte d'un fait incontestable, c'est

1. Je ne trouve nulle part, chez M. K., la mention du texte d'Athénée, VIII, p. 348 D, relatif au professeur de musique Stratonicos, dont l'école contenait la statue d'Apollon et celles des neuf muses. N'ayant que deux élèves, il répondait à ceux qui lui demandaient quel était le nombre de ses auditeurs : « Ils sont douze avec les dieux. » — Parmi les statues dressées sur les tombeaux, M. K. eût pu citer les portraits de Dermys et de Kitylos, dont le relief est assez saillant pour permettre de les considérer comme des œuvres de ronde bosse.

que, pour les statues, du moins pour celles qui décoraient les temples et leurs abords, comme pour les terres cuites qui meublaient les sépultures, il n'existait souvent aucun lien entre le sujet représenté et le lieu de l'offrande [1].

Ces réserves faites, on trouvera chez M. Kuhnert une multitude de renseignements précieux sur la décoration sculpturale des grands sanctuaires tels que ceux de Delphes et d'Olympie, sur les innombrables statues qui ornaient l'Acropole d'Athènes, l'Agora, le théâtre de Dionysos, etc. Ce n'est pas un des moindres mérites de ce travail que d'aider l'imagination à se figurer l'aspect de ces lieux célèbres qui ont joué dans l'histoire de la Grèce antique un si grand rôle.

Paul GIRARD.

---

203. — **Historisch-critisch Onderzœk naar het Ontstaan en de Verzameling van de bœken des Ouden Verbonds**, door A. KUENEN, hoogleeraar te Leiden. Tweede, geheel omgewerkte uitgave. Eerste deel, eerste stuk. *Het ontstaan van den Hexateuch* (l'origine de l'Hexateuque). Leiden, Akademische Bœkhandel van P. Engels en zoon, 1885. In-8, x-331 p.

— **Historisch-Kritische Einleitung in die Bücher des A. T. etc...**, von Dr. A. KUENEN..., Autorisierte deutsche Ausgabe von Prof. Dr. Th. WEBER. Leipzig, Verlag von Otto Schulze, 1885, in-8, II-96 p. (Premier fascicule de la traduction allemande de l'ouvrage précité).

Nous avions achevé l'étude de cette nouvelle édition de l'*Introduction à l'Hexateuque* (Pentateuque et Josué) de l'éminent professeur de Leyde et nous nous étions attardé à réfléchir sur les problèmes qui y sont posés et sur la solution que M. Kuenen en donne avec un admirable détail de preuves. Dans quelle mesure l'hypothèse des « Grafiens », de MM. Reuss, Kuenen, Wellhausen, peut-elle être tenue pour définitive? Quels sont, dans cette difficile et complexe question de la composition du Pentateuque, les points désormais acquis à la science? Quels sont ceux qui réclament un complément de recherches ou de démonstration, qui demandent à être modifiés, revisés ou même rejetés? En attendant, le dernier cahier de la *Revue de l'histoire des religions* (mars-avril 1886) nous apporte une analyse très compétente et très complète de l'œuvre de M. K., signée de M. Carrière. L'écrivain qui a, le premier, dans l'excellente *Revue de théologie de Strasbourg*, mis nos compatriotes au courant des résultats préconisés par le théologien hollandais dans sa *Religion d'Israël*, était qualifié pour une pareille tâche. Nous ne referons pas ici ce qu'il a très bien fait; nous profiterons, au contraire, de la publication de son travail pour borner nos propres indications relatives au contenu de l'ouvrage au strict nécessaire, réservant notre place à la discussion.

1. V. Pottier, *Quam ob causam Graeci in sepulcris figlina sigilla deposuerint*. Paris, Thorin, 1883.

L'*Introduction à l'Hexateuque* se divise en seize chapitres : I. Nom, division, contenu. II. Témoignage de l'Hexateuque lui-même touchant son auteur. III et IV. Recherche et définition préliminaire du caractère de l'Hexateuque. A, La législation ; B, Les récits. V. Points de départ pour la distribution de l'Hexateuque en ses éléments constitutifs : les codes législatifs et les noms divins. VI. Les éléments sacerdotaux de l'Hexateuque. VII. Les éléments deutéronomiques. VIII. Les éléments prophétiques. IX. Fixation préalable de la succession chronologique des éléments entrés dans la composition de l'Hexateuque. X. L'Hexateuque et les autres livres de l'Ancien-Testament. XI. L'Hexateuque et l'histoire d'Israël et de la religion d'Israël. XII. Origine et antiquité des éléments constitutifs de l'Hexateuque. A. Les réformes de Josias et d'Esdras sont les points d'appui pour la chronologie de la législation et de la formation de l'Hexateuque. XIII (suite). B. L'origine et la réunion des parties prophétiques. XIV (suite). C. Le Deutéronomiste ; ses prédécesseurs et ses successeurs. XV (suite). D. Histoire de la législation sacerdotale et historiographie. XVI. La rédaction de l'Hexateuque.

On voit que le plan est très simple. L'Hexateuque est une compilation ; il renferme deux ordres d'éléments : élément législatif et élément historique. On distingue à sa base trois œuvres principales, dont les auteurs ont combiné l'histoire avec la législation. M. K. s'attache à extraire ces trois œuvres de leur confusion présente : 1° L'œuvre de l'écrivain sacerdotal (écrit élohiste de la *Genèse* et législation d'*Exode-Nombres* avec son cadre) ; 2° l'œuvre du deutéronomiste (*Deutéronome* et majeure partie de *Josué*) ; 3° l'œuvre prophétique (jéhoviste et second élohiste de la *Genèse*, auquel se rattache le « livre de l'Alliance » d'*Exode*, XXI-XXIII). Les trois grands documents une fois dégagés, il s'agit d'établir leur succession ; on y arrive en rapprochant leurs données des renseignements fournis par les autres livres de l'Ancien-Testament, notamment les livres historiques et les livres prophétiques. Cet examen établit l'ordre chronologique suivant : le plus ancien livre est le livre prophétique ; vient ensuite l'écrivain deutéronomiste, en troisième lieu l'écrivain sacerdotal. Mais les livres historiques ne nous permettent pas seulement d'établir l'antiquité respective des trois œuvres ; ils nous racontent une double réforme religieuse, celle de Josias (620 av. J.-C.) et celle d'Esdras (445 av. J.-C.) qui ont eu pour programme une loi écrite. Les indications données se rapportent d'abord au Deutéronome puis au Code sacerdotal, soit à nos numéros 2 et 1. Le numéro 3 remontera seul à une époque antérieure à Josias, soit au VIIIe ou au IXe siècles avant notre ère.

Reste la question de combinaison et de dislocation des documents pour aboutir à l'Hexateuque actuel. M. K. en restitue attentivement les phases et admet que la rédaction définitive était achevée au IIIe siècle avant notre ère, comme on le voit par le livre des *Chroniques*, par le texte samaritain et par la version alexandrine de l'Hexateuque.

L'*Introduction à l'Hexateuque* de M. Kuenen constitue, avec l'*Histoire sainte et la Loi* de M. Reuss, et les *Prolégomènes à l'histoire d'Israël* de M. Wellhausen, la bibliothèque des « Grafiens ». On trouve dans ces trois ouvrages, sous des aspects variés, mais avec une très remarquable hauteur de vues, avec un talent littéraire et une sorte d'ardeur communicative qui se rencontrent plus rarement encore, la totalité de ce qui peut se dire dans le sens de la nouvelle école. M. Reuss est d'une verve et d'une jeunesse que rien ne lasse; M. Wellhausen séduit par son impérieuse logique, qui donne à son œuvre des allures de réquisitoire; M. Kuenen a la gravité et l'autorité du juge qui prononce après l'énoncé complet, méthodique et convaincu de tous les éléments de la cause; son livre est le *Manuel* par excellence.

Avec tout cela, on hésite à dire que cette cause, si longuement et savamment discutée, soit définitivement entendue et qu'il n'y ait plus lieu à appel ou à cassation. Je ramènerai à trois points la thèse de M. K., en indiquant dans quelle mesure ces points peuvent passer pour acquis ou non.

Premier point. — Quelques auteurs, parmi lesquels je citerai M. Renan, se refusent à admettre que le récit dit élohiste de la *Genèse* appartienne au même écrivain que la législation d'*Exode-Nombres*. Cependant, il faut dire que l'opinion représentée par notre éminent compatriote est assez isolée; elle paraissait même généralement abandonnée quand nous l'avons rencontrée sous sa plume. Ce n'est donc point ici que la vraie bataille est engagée.

Second point. — Etant admise la restitution générale des trois documents, le sacerdotal, le prophétique et le deutéronomique, — lequel d'entre eux est le plus ancien, ou, en d'autres termes, dans quel ordre se succèdent-ils? C'est ici le fond de la thèse des « grafiens » et je n'hésite point à tenir à cet égard la démonstration de M. K. pour décisive. L'élément *sacerdotal* de l'Hexateuque, loin d'être la partie la plus anciennement rédigée dudit ouvrage, en est, au contraire, la plus récente, étant de date plus moderne que l'élément *deutéronomique*, lequel est lui-même moins ancien que les portions *prophétiques*.

Troisième point. — Le Deutéronome est-il le code de la réforme de Josias et le Code sacerdotal est-il le livre de la loi promulgué par Esdras? MM. Reuss, Kuenen, Wellhausen solidarisent cette question avec la précédente; je demande à les distinguer formellement. On peut, en effet, admettre la succession des documents comme ci-dessus, en se refusant à attribuer deux d'entre eux à des époques et circonstances connues. C'est sur ce point que je veux présenter quelques brèves observations.

Quand les progrès de la critique biblique eurent chassé du domaine de la science l'opinion traditionnelle, par trop naïve, qui faisait de Moïse l'auteur du Pentateuque, on se préoccupa de rattacher à des circonstances historiques connues les documents entrés dans la com-

position du livre et pour lesquels on était contraint d'admettre non-seulement diversité d'auteurs, mais diversité d'époques. Dans cette recherche, on fut vivement frappé de la manière dont est racontée au second livre des *Rois* la réforme attribuée au roi Josias (chap. XXII et XXIII). C'était le Deutéronome mis en œuvre. On en conclut, avec un peu de hâte, que le livre en question, contenant le programme de la réforme attribuée à ce roi, avait été composé à l'intention de cette même réforme. Cependant, le rapport étroit qui se remarque entre le contenu du Deutéronome et la réforme de Josias, comportait d'autres explications, celle-ci entre autres : l'écrivain des *Rois*, ayant eu vent d'une réforme religieuse entreprise par Josias, a pensé devoir la présenter sous les couleurs de la législation deutéronomique. En d'autres termes : la réforme de Josias a été décrite, à bonne distance des événements, par un auteur qui était imbu du Deutéronome et a considéré que cette réforme ne pouvait avoir été autre chose que la réalisation de la loi qu'il avait sous les yeux. Cela revient à dire que, sans contester qu'il y ait eu aux temps du roi Josias une réforme du culte, on ne se croit nullement obligé d'admettre que les choses se soient passées comme le veut l'écrivain des *Rois*. Quant au fond même de la réforme attribuée à Josias, il faut accorder que son historicité est des moins probables ; cette suppression de tous les lieux de culte provinciaux au profit du sanctuaire de la capitale me paraît une énormité, qui n'a pu germer que dans le cerveau d'un tyran ou d'un fanatique. On se l'explique beaucoup mieux comme une théorie d'une époque ultérieure, émise en un temps où les événements matériels avaient, en effet, assuré au sanctuaire de Jérusalem une position unique. C'est la réalité des temps post-exiliens qu'on a antidatée.

Mais on nous arrête ici en nous disant : Nous avons un témoin autorisé de l'existence du *Deutéronome* à l'époque de Josias dans le livre de *Jérémie*. Le livre à nous parvenu sous le nom de ce prophète trahit la connaissance du cinquième des livres de l'Hexateuque. Si l'on prend, en effet, le *Deutéronome* en bloc, d'une part, de l'autre *Jérémie*, il est incontestable qu'il y a entre les deux œuvres des points de contact trop nombreux pour qu'on n'admette pas que l'auteur de l'une a eu l'autre sous les yeux. Ce n'est là, malheureusement pour les tenants de l'hypothèse généralement admise, qu'une des faces du problème. En voici une autre, sur laquelle, je l'avoue, il me paraît qu'on passe bien légèrement. Dans nombre de passages de *Jérémie*, le prophète s'exprime sur le compte de ses contemporains et de leur orthodoxie en des termes d'une sévérité non mitigée, les englobant tous dans une impitoyable condamnation. Cela s'expliquerait-il si le prophète avait été, je ne dis pas l'inspirateur, pas même le collaborateur, mais seulement le témoin de la réforme attribuée à Josias ? Assurément non. Quoi ? Sous le ministère de Jérémie, s'accomplit une réforme capitale, qui est la réalisation même de ses vœux les plus ardents. Et il n'a point pour cette réforme

une seule parole d'enthousiasme, d'encouragement, d'éloge, de souvenir même. Il ne la mentionne pas, il l'ignore. Nous accordons très volontiers que le livre de *Jérémie* et celui du *Deutéronome* sont des œuvres intimement liées entre elles ; nous demandons, en revanche, qu'on nous concède que le livre de *Jérémie* n'a pas connaissance de la réforme de Josias. Ces indications, très incomplètes, suffisent cependant à établir trois points : 1° il n'est pas prouvé que le récit de la réforme de Josias ne mérite pas de très sérieuses réserves ; 2° la connaissance du *Deutéronome* dont témoignent certaines parties du livre de *Jérémie* ne nous oblige aucunement à admettre que l'une comme l'autre œuvre existât sous sa forme actuelle à la fin du VIIe siècle avant notre ère ; 3° le livre de *Jérémie* passe sous silence la réforme de Josias. Le second de ces points mériterait une attention particulière et une discussion spéciale. Nous ne saurions l'entreprendre à cette place. Le public va être incessamment saisi à nouveau de la question par un travail du regretté M. Gustave d'Eichthal, qui se propose d'établir que le *Deutéronome* lui-même s'est formé par la combinaison de morceaux originairement indépendants et, — c'est là le principal de sa thèse, — distingue l'auteur de la grande harangue (chap. V-XI) du corps de la législation (chap. XII à XXVI). Ce travail nous donnera l'occasion de traiter la présente question avec plus de développement. D'autre part, nous estimons que le livre de *Jérémie* contient un très grand nombre de parties ajoutées au noyau réellement historique que nous y reconnaissons. Ces trois facteurs du problème, réforme de Josias, Deutéronome, livre de Jérémie, devant, en conséquence, être envisagés non plus comme indiscutables et simples, mais comme complexes, il y a lieu, selon nous, de reprendre à nouveau et dans des termes passablement différents, l'ensemble de la question que l'on nous donne comme définitivement résolue.

Nous ne dirons qu'un mot de la seconde des déterminations historiques indiquées ci-dessus : le Code sacerdotal est-il le livre de la loi promulgué par Esdras ? — Le livre de *Néhémie* (chap. VIII et IX) rapporte une lecture solennelle de la loi dite de Moïse par les soins d'Esdras et la conclusion d'une « alliance » à la suite de cette communication. Ce texte est des plus suspects. L'examen de son contenu éveille les plus graves soupçons. Le véritable Esdras, celui dont l'histoire peut, avec quelque confiance, conserver la mémoire, c'est celui des chap. IX et X du livre du même nom. Celui-là ne procède pas à une promulgation solennelle d'un code ; il s'attaque à un point spécial, aux mariages avec des étrangères. Et comment s'y attaque-t-il ? Est-ce en réclamant impérieusement l'observation d'un code universellement admis ? C'est en gémissant, en pleurant, en suppliant. Son zèle lui obtient l'appui d'hommes influents et, grâce à leur concours, Esdras obtient d'une réunion populaire une promesse de renonciation aux mariages mixtes, ce que le texte appelle une « alliance avec Dieu » (*Esdras*, X, 3). Voilà l'« alliance » dont l'histoire peut reconnaître le mérite à Esdras et dont la seconde

(celle de *Néhémie*, IX et X) n'apparaît plus que comme la copie et la répétition, corrigée et augmentée.

Nous tenons donc comme réclamant une nouvelle enquête la double hypothèse qui rattache le *Deutéronome* à Josias et le *Code sacerdotal* à Esdras.

M. K. est très fort quand il démontre que l'histoire israélite atteste la non-existence du Code sacerdotal avant la restauration post-babylonienne. Sa démonstration devient absolument insuffisante quand il croit pouvoir s'autoriser des témoignages des écrits prophétiques pour dire que leurs auteurs au VIIIe siècle connaissaient le document jéhoviste-prophétique, à la fin du VIIe et au VIe siècle le document prophétique et le deutéronomique, au Ve siècle enfin les trois sources de l'Hexateuque actuel. Le tout mériterait une discussion contradictoire.

En résumé, l'*Introduction à l'Hexateuque* de M. Kuenen, qui est le résumé complet de tout l'historique des études consacrées aux six premiers livres de la Bible et qui est, de plus, le plaidoyer autorisé de la thèse de la nouvelle école d'exégèse biblique, nous fait voir que la question *littéraire*, celle qui traite de la composition et des rapports mutuels des trois documents constituants du Pentateuque-Josué est très avancée, mais que la question *historique*, celle qui établit l'attribution de ces documents à des époques déterminées, l'est beaucoup moins.

Pour notre part, nous inclinerions à étendre la date de la composition des éléments dits prophétiques jusqu'à l'exil comme *terminus ad quem*, à voir dans le Deutéronome le produit du VIe et du Ve siècle et dans le Code sacerdotal l'œuvre des cinquième et quatrième. Nous tâcherons de présenter, le plus tôt qu'il se pourra, la justification de ces assertions.

Maurice VERNES.

---

204. — Remigio SABBADINI. **Guarino veronese e gli archetipi di Celso e Plauto, con una appendice sull'Aurispa.** Livourne, 1886, 72 pp. in-16. Prix : 1 fr. 50.

M. R. Sabbadini est un latiniste qui consacre la meilleure partie de ses travaux à des études sur l'humanisme italien; il a collaboré utilement à l'excellente revue de M. Geiger, *Vierteljahrsschrift für Kultur und Literatur der Renaissance*. M. S. est convaincu à juste titre que la critique des textes tire de la lumière de l'histoire des manuscrits, et c'est cette histoire qu'il cherche à écrire. Le grand champ des études de ce genre est le XVe siècle; malheureusement les sources, qui consistent surtout en correspondances, sont en très mauvais état, dispersées encore çà et là dans les mss. et sans aucun classement. Comme on regrette aujourd'hui que le projet de Mehus n'ait pu se réaliser et que nous n'ayons pas ce *Corpus* de la correspondance des humanistes des XIVe et XVe siècle que

rêvait le savant florentin ; tous les travaux préparatoires en seraient fort abrégés. Malgré ces difficultés, M. S. ne se laisse pas décourager ; il raconte aujourd'hui l'histoire de deux mss. illustres le *Mediceus (Ambrosianus)* de Celse et l'*Ursinianus* de Plaute. Il soumet à un classement critique les lettres qui ont gardé le souvenir de la découverte de ces volumes et leur laisse le plus souvent la parole, en les insérant dans son récit.

Voici les principales conclusions de l'auteur. Le Celse vient de l'église de Saint-Ambroise à Milan, d'où le nom d'*Ambrosianus* (qui, par parenthèses, égare l'esprit en faisant songer à la Bibliothèque ambrosienne) : il a été découvert soit dans la deuxième moitié de 1427, soit avant le mois de mai 1428 ; Giovanni Lamola en parle alors à Guarino de Vérone et Tommaso da Sarzana à Niccoli. Il y a dès 1426 mention d'un autre ms. de Celse entre les mains de Guarino. — L'histoire du ms. de Plaute, mentionné par Poggio, en 1429 pour la première fois, est reconstituée avec une excellente méthode. On sait que le ms. du cardinal Orsini ajoutait douze comédies nouvelles aux huit qu'on avait déjà ; Guarino le tint entre ses mains en 1431 et s'en servit pour ses études sur Plaute ; M. S. met ces études en lumière avec d'autant plus de clarté que personne ne connaît le sujet comme lui. Le travail se termine par une courte biographie de Giov. Aurispa, qui sera utile, même après le travail de M. Voigt. — Nous avons reçu en même temps une brochure moins importante de M. Sabbadini dans le même ordre d'idées : *Studi di Gasparino Barzizza su Quintiliano e Cicerone.*

P. N.

---

205. — **Molière.** Nouvelles controverses sur sa vie et sa famille, par M. Jules Loiseleur, auteur de « *Les points obscurs de la vie de Molière.* » Paris, Charavay frères ; Orléans, Herluison, 1886, in-18 de VII-131 p.

Le petit volume de M. Loiseleur, formé d'articles qui ont paru dans le journal *le Temps*, est divisé en onze chapitres dont l'intitulé seul marque assez l'intérêt. Voici l'appétissante liste : I. *Fanatiques et détracteurs de Molière ;* II. *La belle-mère de Molière ;* III. *Les infortunes conjugales de Molière ;* IV. *L'affaire Guichard ;* V. *L'histoire de la Guérin ;* VI. *La vérité sur Mme Molière ;* VII. *Un beau trait controversé ;* VIII. *Si les restes de Molière ont eu le sort de ceux de Voltaire ;* IX. *L'excommunication des comédiens ;* X. *Les autographes de Molière ;* XI. *L'énigme d'Alceste. Proposition de créer un Musée-Molière.*

Dans tous ces chapitres, M. J. se montre le critique à la fois fin et judicieux que nous connaissons, discutant avec clarté, avec agrément, et méritant une fois de plus l'éloge qui lui a été souvent donné d'être un des plus sensés et des plus compétents de tous les Moliéristes. Je n'af-

firme pas qu'il ait raison sur tous les points auxquels il touche (il en est de si délicats et de si impénétrables), mais je crois pouvoir affirmer qu'il n'a rien négligé ni comme chercheur, ni comme critique, pour avoir raison. Il a lu tout ce que l'on a écrit sur Molière, et il l'a si bien lu qu'il n'oublie de mentionner aucune des assertions qui confirment ou contredisent sa thèse. C'est ainsi que tour à tour il cite et apprécie les travaux de MM. Ed. Scherer, Ferdinand Brunetière, Vitu, Gustave Larroumet, Charles Livet, Louis Moland, Georges Monval, de la Pijardière (Louis Lacour), Auguste Baluffe, Gérard du Boulan (c'est-à-dire Le Pelletier de Saint-Rémy), Paul Mesnard, de la Pommeraye, Fr. Sarcey, etc. Si, comme je le disais tout à l'heure, la victoire reste indécise dans un petit nombre de cas, l'habile lutteur triomphe incontestablement en la plupart des rencontres. Lui-même nous annonce ainsi (p. v), un de ses éclatants succès : « L'article qui traite des autographes de Molière a eu l'heureuse fortune que je lui souhaitais : il y a maintenant une commission où l'on compte des érudits et des paléographes distingués, et qui doit, comme je l'avais demandé, soumettre à un examen sérieux les rares autographes attribués au grand comique, et comparer en même temps les signatures souvent dissemblables par lui apposées au bas de plusieurs actes dressés par des notaires ou des officiers de l'état civil [1] ». Un autre grand succès de M. L., c'est la solution définitive de la question si controversée de l'excommunication des comédiens [2]. En somme, le recueil est à la fois instructif et piquant. Mais comment M. Loiseleur, qui parle lui-même (p. 1), de « l'armée sans cesse grossissante des moliéristes », n'a-t-il tiré son recueil qu'à 150 exemplaires ? A peine — je continue la métaphore — y en aura-t-il assez pour une compagnie, alors qu'il en faudrait pour plusieurs régiments.

T. DE L.

---

1. M. L. ajoute : « Je serais heureux qu'un succès pareil fût réservé à la proposition qu'on lira dans mes deux dernières pages, celle de créer à Paris un Musée-Molière permanent ». Si l'on continue à écrire sur l'auteur du *Tartuffe* autant qu'on l'a fait en ces dernières années, de bien grandes salles devront être établies, dans ce Musée, pour recevoir, outre les éditions et traductions énumérées dans la *Bibliographie moliéresque* de Paul Lacroix, les œuvres des Moliéristes passés, présents et futurs.

2. L'auteur se félicite (p. 71) d'avoir eu, dans cette campagne, un auxiliaire tel que M. A. Gazier qui (*Revue critique* du 3 novembre 1884), « joignit de nouveaux et solides arguments » à ceux qui avaient été employés par le contradicteur de M. Livet.

---

206. — **Morceaux choisis des Classiques français des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles,** par F. L. Marcou, professeur au Lycée Louis-le-Grand, 2 vol. Prix : 8 fr. Paris, Garnier frères, 1880.

— **Histoire de la littérature française au XVIe siècle,** par Frédéric Godefroy, ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol., prix : 6 fr. 50. Paris, Garnier, 1878.

— **Les grands écrivains du XVIe siècle,** par Gustave Merlet, professeur de rhétorique au Lycée Louis-le-Grand. 1 vol. Prix : 3 fr. 50. Paris, Ch. Fouraut, 1879.

La publication de ces trois recueils classiques date de quelques années : ce n'est pas une raison pour n'en point parler, car ils ont été faits avec soin, surtout celui de M. Merlet et celui de M. Godefroy.

M. Marcou a réuni en deux volumes les principaux poètes et prosateurs des xvie, xviie, xviiie et xixe siècles; je n'examinerai que la première partie, le xvie siècle. Le volume des prosateurs a 700 pages dont 120 seulement sont consacrées aux écrivains du xvie siècle. Ce n'est pas assez : aussi Bonaventure des Périers, Henri Estienne, Noël du Fail, Olivier de Serres, Estienne Pasquier n'y ont point trouvé de place, et d'autres encore qui méritent d'être connus. Il est vrai qu'ils sont cités dans l'Introduction (à part Noël du Fail), mais dire que « Bonaventure des Périers a été le valet de chambre de Marguerite d'Angoulême, que H. Estienne s'est fait une belle place entre les meilleurs écrivains français, que Pasquier a été poète latin et français à ses heures, » cela est par trop sommaire et n'apprend pas grand chose. M. Marcou a un faible très prononcé pour les épithètes : il parle « des effusions *onctueuses* et *mystiques* du *tendre* et *touchant* Fr. de Sales [1] » ; il écrit « le *consciencieux* Lambin, le *sombre* Calvin, le *sceptique* Montaigne ». Il fait penser à ces rhétoriqueurs solennels qui ne peuvent pas dire simplement Corneille, Racine, mais le *sublime* Corneille, le *tendre* Racine. Voici comme il caractérise quelques écrivains du xixe siècle : « La plume de Gustave Planche est *doctorale*, celle de Th. Gautier *pittoresque*, celle de M. Vitet, *sobre, fine* et *savante*. » Nous voilà bien renseignés! Mais j'oublie que je ne veux parler que du recueil du xvie siècle.

Les poètes ont été traités un peu plus généreusement : ils occupent 170 pages sur 628. On regrette pourtant de ne pas y voir figurer Le Maire de Belges, Pierre Gringore, un ou deux fabulistes comme Guill. Haudent, Gilles Corrozet. L'introduction est bourrée de noms propres suivis de prétendues appréciations en une ligne ou deux tout au plus. M. M. abrège tout, parce qu'il semble avoir peu lu ou lu très superficiellement les auteurs dont il parle : il serait facile de le prouver. Quand on connaît bien les poésies de Ch. d'Orléans, je ne crois pas qu'on puisse les dire « originales et personnelles » ; je ne vois pas du tout dans les

---

1. S. François de Sales n'est pas toujours si tendre, si mystique qu'on le croit. Que M. Marcou lise l'*Estendart de la croix* et toute la correspondance de l'évêque, et il pourra modifier son appréciation.

églogues de Ronsard « l'imitation de Sannazar et du Tasse mêlée à celle de Théocrite et de Virgile » ; et quant à « la simplicité vigoureuse » de Vauquelin de la Fresnaye dans la satire, à part deux ou trois passages, je la nie absolument. Si nous en croyons M. Marcou, c'est Jodelle qui aurait créé la comédie en France : il fallait au moins penser à l'avocat Pathelin. Dans cette introduction ou plutôt ce catalogue de noms propres, M. Marcou trouve de la place pour métaphoriser, ou plutôt pour pindariser, comme on aurait dit au XVIe siècle : « La marée montante de l'antiquité, lisons-nous à la page deuxième, contenue par Marot, avait débordé *dans* Ronsard ; *dans* Malherbe, elle se retira, laissant *sur* le terrain qu'elle avait couvert et bouleversé le limon fécond *sur* lequel devaient pousser les moissons du XVIIe siècle ». En vérité, on ne sait pas assez combien il y a de mérite à écrire simplement.

Avec M. Godefroy nous avons une vraie histoire littéraire du XVIe siècle. Il y a plaisir et profit à lire ses notices pleines de faits précis et d'observations personnelles. On voit qu'il a lu et relu les auteurs dont il nous donne des extraits, et qu'il ne se contente pas de répéter les jugements d'autrui. Si l'on veut avoir une idée exacte de son impartialité, qu'on lise ses études sur Calvin, Henri Estienne, S. Fr. de Sales, Montaigne : on ne trouvera pas un mot, pas une ligne qui sente le parti pris, mais une critique large, compréhensive, et qui sait surtout admirer. Ce recueil a été fait pour les classes, mais ceux mêmes qui connaissent le XVIe siècle y trouveront aussi à s'instruire. M. G. est d'ailleurs au courant des travaux critiques publiés sur cette époque si féconde, si intéressante ; il les cite, et s'en sert à propos. Son beau travail sur la langue de Corneille, travail qui est devenu classique, l'avait préparé mieux que personne à comprendre cette langue touffue, luxuriante des Ronsard et des Rabelais. Les notes et parfois les commentaires qui accompagnent le texte sont pleins de clarté, de goût et de mesure. M. Godefroy a écrit en huit volumes une bonne histoire de la littérature française depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours : son volume sur le XVIe siècle a toutes mes préférences. Je n'y regrette qu'une chose : l'absence d'un tableau de la langue française au XVIe siècle, comme dans l'excellent recueil de M. Darmesteter.

J'en viens au recueil de M. Merlet. Il s'ouvre par une introduction sur « les origines et histoire de la langue française jusqu'au XVIIe siècle », suivie d'une « Etude littéraire et philologique sur la langue du XVIe siècle ». C'est écrit avec beaucoup de grâce et de gentillesse : on ne peut pas en faire un autre éloge. Ce qui est à louer sans réserve, c'est le choix des morceaux ; mais il est fâcheux que M. M. n'indique jamais les éditions d'où il les a tirés. Il donne au bas des pages beaucoup d'étymologies allemandes, celtiques, grecques, latines, gothiques même, dont quelques-unes sont très amusantes et tout à fait nouvelles. Gaber (p. 7), suivant M. Merlet, vient de *Cavillari*, gaultier (p. 9) de *gaulis*, quartier (p. 53) de *quartellus*, mauvais (p. 145), de *malvitius, malum vitis*, ri-

valiser (p. 158) de l'anglais *to strive*, mineux [1] (p. 191), de *minax*, ord (p. 305) de *sordidus*. On en pourrait citer d'autres qui ne sont pas moins plaisantes, mais qui sont tout à fait absentes du Dictionnaire de Littré. Il y a aussi quelques notes où M. Merlet trouve moyen d'épancher toute sa bile contre les Allemands, ex. : « Le mot espion devait être nécessairement germanique (p. 62). — Cette race (les Allemands) est décidément vulgaire dans les actions héroïques (p. 93). — Grommeler est encore un mot né en Allemagne. Nous ne devons pas à ces Teutons la part gracieuse de notre vocabulaire » (p. 455). Ailleurs, p. 97, un brocanteur juif ne peut être qu'un Allemand. Toutes ces malices sans doute partent d'un bon naturel, mais, j'en demande pardon à M. Merlet, n'est-ce pas un peu enfantin?

Il me reste en finissant cet article à relever une erreur commune à MM. Marcou, Godefroy et Merlet. C'est d'avoir donné comme authentique une prétendue lettre de Henri IV à Marie de Médicis où il la félicite de prendre plaisir à la lecture des *Vies* de Plutarque. Il y a longtemps qu'on a prouvé ici d'abord, et ensuite ailleurs, que cette lettre avait été fabriquée avec quelques phrases de Montaigne et de l'abbé Brizard. Sainte-Beuve lui-même s'y était laissé prendre, et M. Merlet, dans son recueil, en fait ressortir agréablement les beautés : « C'est allègre et enjoué; on croirait lire du Montaigne; il semble se souvenir d'Amyot dans ces locutions familières et vives ».

Ceci prouve qu'une erreur est très difficile à déraciner, et que pour bien enfoncer un clou, il faut plus d'un coup de marteau.

A. Delboulle.

---

1. Ce mot est mal expliqué. Il ne signifie pas « menaçant », mais « affecté, minaudier ». M. Petit de Julleville, dans ses *Extraits de Montaigne*, l'explique encore comme M. Merlet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 6 septembre — 1886

Sommaire : 207. Publications du séminaire philologique d'Erlangen, p. p. I. Müller et Lucas. — 208. Lipsius, Philosophie et religion. — 209. Holzmann, Introduction au Nouveau Testament. — 210. Luchaire, Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de la vie de Louis le Gros. — 211. Moisy, Dictionnaire du patois normand. — 212. Liste alphabétique de la correspondance de Huygens. — Chronique.

207. — **Acta Seminarii philologici Erlangensis,** ediderunt Iwanus Müller et Augustus Luchs, volumen tertium. Erlangen, A. Diechert, 1884. Un vol. in-8 de 478 p.

Voici le troisième [1] volume qui est publié par les élèves du séminaire philologique d'Erlangen ; un des deux savants, qui dirigeaient le séminaire, M. Ed. Wölfflin, n'est plus à Erlangen [2] : il a été remplacé par M. Aug. Luchs déjà connu par ses travaux sur Tite-Live ; le nouveau volume, qui paraît aujourd'hui sous les noms de MM. Iwan Müller et A. Luchs, mérite, comme les volumes précédents, d'être signalé à l'attention des savants ; ils y trouveront diverses monographies, qui sont toutes traitées avec soin et dont quelques-unes apportent des résultats nouveaux sur des points importants.

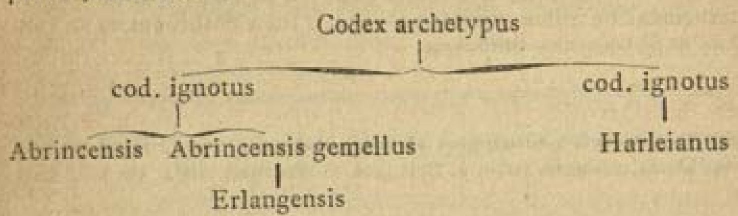
Nous nous bornons à donner le résumé des travaux contenus dans le volume.

« Ciceronis de oratore librorum codices mutilos antiquiores examinavit Eduardus Ströbel ». P. 1-74. Il y a deux classes de manuscrits pour le *De Oratore* de Cicéron : la première est la plus ancienne ; elle comprend les mss. qui ne contiennent que des fragments, ces mss. se subdivisent en *vetustiores* et en *recentiores* ; la deuxième classe comprend les mss. qui sont complets, ces mss. sont assez récents, on les considère tous comme dérivés de cet ancien codex *Laudensis* qui fut trouvé en 1422 et qui disparut peu après on ne sait comment ; on admet, en thèse générale, que les mss. de la première classe sont supérieurs à ceux de la deuxième ; mais il reste bien des points à éclaircir sur cette question. M. S. a étudié la double classe des mss. : il a disposé de nouvelles collations. Son travail se divise en trois chapitres : 1er De l'archétype des mss. mutilés. M. S. étudie les mss. suivants : l'Abrincensis 238 (A) du IXe ou du Xe s., l'Harleianus 2736 (H) de la même époque,

1. Nous avons rendu compte du deuxième volume dans cette *Revue*, n° du 11 juin 1883.

2. On sait que M. Wœlfflin est aujourd'hui à Munich.

l'Erlangensis 248 (E) du xe s.; ces trois mss. sont, en général, exempts des interpolations, des surcharges qu'on trouve dans les autres mss.; celles qui s'y trouvent s'expliquent par des erreurs de copiste. — Ch. ii. Etude comparative des différences que présentent ces trois mss. Le résultat auquel arrive M. S. est que ces mss. ne dérivent pas directement de l'archétype, mais d'un ms. copié sur cet archétype; ils forment deux familles : à la première appartiennent A et E, mais E dérive d'un ms. qui était de la même famille que A, la seconde famille est représentée par H ; on a donc :



Ch. iii. Les mss. mutilés *recentiores*. — Ch. iv. Les mss. incomplets. Il y a deux opinions sur ces mss. Les uns, comme Adler et Sorof, croient que tous les mss. complets dérivent du codex Laudensis, les autres, comme Ellendt et Wilkins, croient qu'ils ne dérivent de ce ms. que pour les parties qui manquent dans les mss. incomplets. M. S. juge la question très délicate; il se rattacherait plutôt à l'opinion d'Adler et de Sorof. — Le ch. v est consacré à des observations sur la critique du texte.

Carolus Zink, « Adnotationes ad Demosthenis orationem in Cononem ». P. 75-102. Ces annotations sont essentiellement exégétiques; les questions relatives à la constitution du texte sont traitées assez rarement; nous signalerons surtout les notes sur le mot αὐτοληκύθους § 14 et sur la pierre du serment dans Athènes § 26. Les annotations sont précédées de discussions sur la γραφὴ βουλεύσεως et sur la γραφὴ ὕβρεως.

Ludwig Bauer, « Das Verhältnis der Punica des C. Silius Italicus zur dritten Dekade des Livius ». P. 103-160. Ce travail est une réfutation de Heynacher [1] qui, contre l'opinion générale, avait prétendu que la source principale de Silius Italicus n'était pas Tite-Live, mais les anciens annalistes romains. L'étude de M. B. comprend deux parties : dans la première, il examine les différences qu'il y a entre Silius et Tite-Live; dans la seconde, il étudie les concordances : il conclut en disant que Silius, loin de représenter pour nous une source nouvelle, n'est pas digne de la *fides historica;* il se sert de Tite-Live, mais en l'arrangeant d'après ses inclinations personnelles et sa poétique.

Carolus Burkhard, « Observationes criticae ad Panegyricos Latinos ». P. 161-187. Trente corrections au texte parmi lesquelles il y en a 21 pour le *Panégyrique* de Pline.

1. *Ueber die Quellen des Silius Italicus*, Ilfeld, 1874; — *Die Stellung des Silius Italicus unter den Quellen zum zweiten punischen Krieg*, Berlin, Weidmann, 1878.

A. Luchs, « Emendationes Livianae ». P. 188. L'auteur complète une correction proposée par M. Riemann (*Rev. de Philologie*, VI, p. 198); il accepte la ponctuation de M. Riemann, ce qui était le trait important de cette correction, mais il croit qu'il faut garder *et auctoritate* ou écrire *et ex auctoritate*.

A. Roschatt, « Ueber den Gebrauch der Parenthesen in Ciceros Reden und rhetorischen Schriften ». P. 189-244. M. Iwan Müller, dans ses *Vorlesungen über Theorie des lateinischen Stils*, avait remarqué qu'il n'y avait encore aucune monographie sur l'usage de la parenthèse chez les anciens et avait souhaité qu'un tel travail fût entrepris pour Cicéron et Tite-Live. M. R., élève de M. Müller, a entrepris de faire au moins une partie du travail demandé par son maître; il a étudié la parenthèse dans les discours de Cicéron et dans ses écrits sur la rhétorique. M. R. définit d'abord la parenthèse; sa définition est en partie celle de R. Kühner (*Ausführl. Gramm, der Lat. Sprache*, II, II, p. 767, 11); on peut la résumer ainsi : la parenthèse est une idée nouvelle qu'on insère dans une phrase; elle interrompt un moment la pensée générale à laquelle elle se rattache logiquement, mais non grammaticalement, non d'après la syntaxe. M. R. étudie ensuite les divers exemples de parenthèse que présente la partie de l'œuvre de Cicéron dont il s'occupe. Voici un des résultats auxquels il est arrivé : on distingue trois époques, trois manières dans l'œuvre de Cicéron : premiers écrits caractérisés comme l'orateur le dit lui-même (*Brutus*, 91, *Orator*, 30) par la *juvenilis redundantia*; — la seconde période commence à son retour de Rhodes, où, sous les leçons de Molo, il s'est corrigé de ses défauts; cette période comprend la plus grande partie de sa carrière d'orateur et d'écrivain; — les discours de l'an 54, surtout le discours pour Milon, forment la transition à sa troisième manière, celle où il est en pleine possession de tout son génie; il a caractérisé cette nouvelle manière dans l'*Orator* (ch. XXVIII et XXIX). M. R. remarque qu'à mesure que le talent de Cicéron grandit, l'emploi de la parenthèse devient plus fréquent dans ses discours : il y a plus de parenthèses dans la deuxième période que dans la première, il y en a plus aussi dans la troisième que dans la deuxième; il faut encore noter que la parenthèse est surtout fréquente dans les discours qui n'ont pas été prononcés en public, comme la seconde Action contre Verrès, le discours pour Milon, la seconde Philippique. La dissertation de M. R. est très intéressante et très instructive; peut-être l'auteur aurait-il pu transcrire plus souvent les passages de Cicéron qu'il examine; il l'a fait assurément bon nombre de fois, on voudrait qu'il l'eût fait plus souvent, c'est une fatigue que d'avoir sans cesse à se reporter aux renvois indiqués; des citations plus nombreuses rendraient plus agréable la lecture de ce travail si recommandable.

« Ciceronis de officiis librorum codices Bernensem 104 eique cognatos examinavit Ernestus Popp ». P. 245-298. Les mss. du *De officiis*

dérivent d'un archétype déjà altéré, car un certain nombre de fautes sont communes à tous ces mss.; on les a divisés en deux familles : à la première appartiennent le Bamberg. B, le Wiceburg. H, l'Ambrosianus A, le Bernensis *b*; à la seconde appartiennent le Bernensis *c* et le Palatinus *p*. M. P., à l'aide d'une collation qui lui a été communiquée par M. Luchs, établit que le premier ms. de Graevius n'est autre que l'Harleianus 2716 du IXe s.; il est mutilé. Le Bernensis *c* et le Palatinus ont la même source que l'Harleianus, mais ils n'ont pas été copiés sur lui. L'auteur étudie ensuite les mss. de la deuxième famille; si l'on compare l'archétype de la première famille avec celui de la deuxième, on remarque que ce dernier, quoique ayant de nombreuses interpolations, a conservé des mots omis par le premier et donne aussi quelquefois des leçons qui sont confirmées par Nonius. Les fautes qui se trouvent sur les mss. de la première classe sont dues surtout à des erreurs involontaires des copistes. L'auteur en terminant annonce qu'il va s'occuper d'une collation du Palatinus ainsi que d'autres travaux sur le sujet.

« De dictis VII sapientium a Demetrio Phalereo collectis disputavit Guillelmus Brunco ». P. 299-397. L'auteur établit d'abord que l'ouvrage transcrit par Stobée (*Florilège* γ, 79) sous le titre : Δημητρίου Φαλήρεως τῶν ἑπτὰ σοφῶν ἀποφθέγματα, est bien de Démétrius de Phalère. A quelles sources cet auteur a-t-il puisé? La question est difficile; ce qu'on peut dire, c'est que le recueil fut composé avec peu de critique; mais cela n'empêcha pas l'œuvre de Démétrius de faire autorité. M. B. examine ensuite les diverses éditions du Florilège [1]; il étudie dans quels rapports avec Démétrius sont Diogène Laerte (I, § 37, 60, 69, sq., 78 87 sq., 92 sq., 98 sq.), les Γνῶμαι τῶν ἑπτὰ σοφῶν éditées par Boissonade (dans les *Anecdota Graeca*, I, p. 135-141, Paris, 1829, d'après le codex Parisinus grec 1630), les Τῶν ἑπτὰ σοφῶν ἀποφθέγματα, édités par Wölfflin (d'après le codex Parisinus grec 2720), etc. Suit un examen très détaillé de chacune des pensées attribuées aux Sept Sages.

Carolus Wunderer, « De Polib. » *Hist.*, XII, 12b, 2 (ed. Hultsch). P. 398. Remplacer κόραξι par κόρδαξι, qui ici a le même sens que κορδακισμοῖς.

« De versionibus pastoris Hermae latinis quaerere instituit Joannes Haussleiter ». P. 399-477. L'auteur a d'abord cherché à déterminer les rapports qui rattachent l'une à l'autre les deux versions latines du Pasteur Hermas, la vulgate et la Palatine; il examine ensuite les rapports de ces deux versions avec le texte grec. Le résultat le plus important de la recherche, c'est que la version palatine serait plus ancienne que la vulgate; cette version serait alors un monument des plus précieux; comme le texte grec, elle se composerait de deux parties ; et ces deux

1. M. B. mentionne l'Espagnol Mendoza à propos de la seconde édition de Stobée par Gesner (Bâle, 1549); nous le renvoyons à ce que Charles Graux a dit de Mendoza et de Gesner, *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial* (Paris, 1880), cf. toute la deuxième partie; voir aussi p. 392 et suiv.

parties auraient été composées l'une après l'autre entre l'an 150 et l'an 230 ap. J.-C.

Albert MARTIN.

---

208. — **Philosophie und Religion**, Neue Beitræge zur wissenschaftlichen Grundlegung der Dogmatik, von R. A. LIPSIUS. Leipzig, A. Barth, 1885. In-8, 319 p.

Ce volume, dû à la plume d'un des écrivains religieux les plus goûtés de l'Allemagne, est une nouvelle preuve de l'intérêt que suscite chez nos voisins l'examen des plus hautes et des plus délicates questions de la dogmatique. On ne se gênait pas, il y a cinquante ans, pour annoncer que le temps des études spéculatives était passé et que les recherches de critique et d'histoire absorberaient seules désormais l'activité des théologiens. Et voilà qu'une série d'écrivains comme Biedermann, dont nous venons de signaler la dernière publication, comme Pfleiderer, comme Lipsius, sont parvenus à les rajeunir et à forcer de nouveau l'attention du public spécial, mais relativement nombreux en Allemagne, qui attache du prix à cet ordre de travaux.

Il est malheureusement impossible, devant le public français, d'aborder incidemment l'analyse et la critique de livres qui sortent absolument du cercle de ses études habituelles. Tout s'y oppose : La phraséologie et la terminologie particulières à l'objet traité et, d'autre part, le caractère éminemment protestant de ces travaux. Ce n'est guère que dans l'enceinte des facultés de théologie protestante et devant des étudiants déjà avancés qu'on pourrait aborder l'examen et la discussion de ces délicats problèmes. Nous-même devons avouer que ce n'est qu'au prix d'un réel effort que nous parvenons à nous replonger dans le milieu favorable à l'étude des rapports entre la religion et la métaphysique. De là, à restituer pour nos lecteurs l'état d'esprit des auteurs, il y a encore du chemin. Nous ne croyons donc pas pouvoir payer notre dette envers les éditeurs qui nous font parvenir des œuvres d'une aussi réelle valeur autrement qu'en constatant quelle grande place les recherches de la spéculation théologique continuent de tenir chez nos voisins d'outre-Rhin. Chez eux la philosophie et la religion n'ont cessé de marcher de front. Il n'est pas un dogmatiste de quelque valeur qui ne prenne souci de l'évolution philosophique contemporaine et ne se préoccupe tout particulièrement de faire voir que les bases de la spéculation théologique sont d'accord avec les théories récentes sur la faculté de connaître. Donc, en Allemagne, il n'y a pas divorce entre la théologie dogmatique et la philosophie; chacune tient compte des travaux de l'autre, ou tout au moins et ce qui revient au même en une certaine mesure, affecte d'en tenir compte. Qui sait si, chez nous-mêmes, l'incompatibilité que quelques écoles ont proclamée entre les recherches

de la philosophie et celles de la religion ne sera pas à son tour écartée par des écrivains en mesure de se faire écouter, sachant forcer l'indifférence du public savant par leur conviction, leur sincérité et l'étendue de leurs connaissances?

Les cinq essais que M. Lipsius a réunis dans le présent volume et qu'il présente comme destinés à compléter et éclaircir les données contenues en son Manuel de dogmatique, sont : 1° Les bases de la théorie de la connaissance; 2° les limites de la connaissance métaphysique; 3° métaphysique et religion; 4° origine et essence de la religion; 5° la preuve de la vérité pour la religion.

Nous recommandons ce volume à ceux qui sont désireux de suivre l'évolution de la pensée religieuse contemporaine dans une de ses manifestations les plus remarquables.

M. V.

---

209. — **Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in das Neue Testament**, von H. J. Holzmann, ord. prof. der Theologie in Strassburg. (Mohr. in Freiburg, 1885. 1 vol. in-8; xvi-504 pag.)

Même en Allemagne, cette patrie des bons manuels, il serait difficile d'en citer un plus riche et plus scrupuleusement rédigé sur une science plus labourée, depuis cinquante ans, que le manuel de M. Holzmann. Du côté de la matière amassée, de la plénitude et de la précision des informations, de l'impartialité objective des jugements, de la clarté enfin de l'exposition, il n'y a, me semble-t-il, que des éloges à faire. Par le tempérament de l'esprit, par la lucidité comme aussi par l'indécision de la critique, ce manuel fait songer à ceux de Wette; mais il renferme incomparablement plus de richesses. Pour être tout à fait sincère, nous ajouterons même qu'il y en a trop. On reconnaît le professeur laborieux qui, depuis un quart de siècle, s'occupe de cette branche de la critique, note chaque jour sur ses cahiers tout ce qui paraît en cette matière et voit ainsi s'enfler démesurément avec le temps ses listes des noms propres et la littérature de son sujet. Le manuel de M. H. est sans nul doute son cahier de cours imprimé, et, à cet égard, il donnera une très exacte et très honorable idée de ce que sont les *collegienhefte* que, dans le cours d'un ou de deux semestres au plus, les professeurs allemands lisent à l'Université.

Mais le meilleur et le plus exact des cahiers peut ne pas faire un bon livre, au moins dans le sens esthétique et logique où nous l'entendons en France. Quand il s'agit d'un manuel surtout, la matière de la science importe beaucoup sans doute; mais la disposition, le choix, l'organisme même de l'ensemble ne sont guère moins choses essentielles. Or, à tous ces égards, le livre de M. H. nous laisse des regrets que nous ne pouvons taire.

Le premier de ces regrets, c'est que la conception même du livre et, par suite, le plan sur lequel il est construit, n'est pas strictement scientifique. Il y a dissonance entre l'étiquette confessionnelle ou professionnelle qu'il porte au front et la méthode historique et critique qui est celle de l'auteur. En d'autres termes, la notion exprimée dans le titre même de l'ouvrage *Historisch-kritische Einleitung in das N. T.* est une notion bâtarde que le livre lui-même détruit complètement. Les deux adjectifs qui sont modernes et représentent la critique historique dévorent le substantif qui est un héritage du passé uniquement maintenu par la routine professionnelle.

On appelait autrefois *Isagoge* ou *Introduction* au *N. T.* un ensemble de prolégomènes où l'on réunissait toutes les connaissances nécessaires ou simplement utiles à l'intelligence du recueil sacré. Ces connaissances pouvaient être les plus diverses de nature et d'origine; ce qui les réunissait comme le lien de la gerbe, c'était la notion dogmatique du *canon*. Au fond, cette collection de livres était regardée comme un seul livre, ayant un seul auteur, le Saint-Esprit. Depuis Richard Simon et Semler, tous les efforts et tous les progrès de la méthode historique ont tendu à dénouer la gerbe sacrée et à en faire rentrer les éléments dans le milieu d'où ils avaient été pris, c'est-à-dire dans un grand chapitre d'histoire littéraire, le chapitre des origines du christianisme, où chacun d'eux allait retrouver, avec sa place véritable, son explication historique. La discipline nommée *Introduction biblique* a déjà cette forme dans les manuels de M. Reuss, l'éminent professeur de Strasbourg. La science allemande ou, pour mieux dire, l'enseignement théologique allemand n'a pu se résigner à aller jusqu'au bout de la voie ouverte. Chose étrange et qui montre assez bien ce que le génie allemand a tout ensemble d'audace et de timidité, c'est Baur le chef de l'école de Tubingue, qui avait plus que tout autre disséminé les livres canoniques tout le long de la route suivie par la première évolution de l'idée chrétienne, et c'est aussi Baur, disons-nous, qui a relevé et restauré le vieux cadre des études de critique biblique, et maintenu l'étiquette traditionnelle. M. H. sent très vivement cette inconséquence; pour sa part, il n'aurait pas mieux demandé que de réduire cette ancienne discipline théologique à un chapitre d'histoire littéraire qui, comme tel, appartient à l'histoire générale de l'esprit humain. Tout dans son manuel tend secrètement ou même ouvertement à ce but; mais, chez lui encore, les habitudes professionnelles, la forme de l'enseignement, peut-être aussi le respect de la tradition l'ont emporté sur la logique de ses propres principes. Hâtons-nous de dire qu'il ne se fait aucune illusion sur la valeur du cadre qu'il subit : « Notre discipline, dit-il, doit appliquer à cette partie de l'antique littérature chrétienne, à qui la notion de canonique a donné en quelque sorte la valeur d'une littérature classique du christianisme, les lois de la critique historique et littéraire auxquelles en tant que produits littéraires, la genèse des li-

de la philosophie et celles de la religion ne sera pas à son tour écartée par des écrivains en mesure de se faire écouter, sachant forcer l'indifférence du public savant par leur conviction, leur sincérité et l'étendue de leurs connaissances?

Les cinq essais que M. Lipsius a réunis dans le présent volume et qu'il présente comme destinés à compléter et éclaircir les données contenues en son Manuel de dogmatique, sont : 1° Les bases de la théorie de la connaissance; 2° les limites de la connaissance métaphysique; 3° métaphysique et religion; 4° origine et essence de la religion; 5° la preuve de la vérité pour la religion.

Nous recommandons ce volume à ceux qui sont désireux de suivre l'évolution de la pensée religieuse contemporaine dans une de ses manifestations les plus remarquables.

M. V.

---

209. — **Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in das Neue Testament,** von H. J. Holzmann, ord. prof. der Theologie in Strassburg. (Mohr. in Freiburg, 1885. 1 vol. in-8; xvi-504 pag.)

Même en Allemagne, cette patrie des bons manuels, il serait difficile d'en citer un plus riche et plus scrupuleusement rédigé sur une science plus labourée, depuis cinquante ans, que le manuel de M. Holzmann. Du côté de la matière amassée, de la plénitude et de la précision des informations, de l'impartialité objective des jugements, de la clarté enfin de l'exposition, il n'y a, me semble-t-il, que des éloges à faire. Par le tempérament de l'esprit, par la lucidité comme aussi par l'indécision de la critique, ce manuel fait songer à ceux de Wette; mais il renferme incomparablement plus de richesses. Pour être tout à fait sincère, nous ajouterons même qu'il y en a trop. On reconnaît le professeur laborieux qui, depuis un quart de siècle, s'occupe de cette branche de la critique, note chaque jour sur ses cahiers tout ce qui paraît en cette matière et voit ainsi s'enfler démesurément avec le temps ses listes des noms propres et la littérature de son sujet. Le manuel de M. H. est sans nul doute son cahier de cours imprimé, et, à cet égard, il donnera une très exacte et très honorable idée de ce que sont les *collegienhefte* que, dans le cours d'un ou de deux semestres au plus, les professeurs allemands lisent à l'Université.

Mais le meilleur et le plus exact des cahiers peut ne pas faire un bon livre, au moins dans le sens esthétique et logique où nous l'entendons en France. Quand il s'agit d'un manuel surtout, la matière de la science importe beaucoup sans doute; mais la disposition, le choix, l'organisme même de l'ensemble ne sont guère moins choses essentielles. Or, à tous ces égards, le livre de M. H. nous laisse des regrets que nous ne pouvons taire.

Le premier de ces regrets, c'est que la conception même du livre et, par suite, le plan sur lequel il est construit, n'est pas strictement scientifique. Il y a dissonnance entre l'étiquette confessionnelle ou professionnelle qu'il porte au front et la méthode historique et critique qui est celle de l'auteur. En d'autres termes, la notion exprimée dans le titre même de l'ouvrage *Historisch-kritische Einleitung in das N. T.* est une notion bâtarde que le livre lui-même détruit complètement. Les deux adjectifs qui sont modernes et représentent la critique historique dévorent le substantif qui est un héritage du passé uniquement maintenu par la routine professionnelle.

On appelait autrefois *Isagoge* ou *Introduction* au *N. T.* un ensemble de prolégomènes où l'on réunissait toutes les connaissances nécessaires ou simplement utiles à l'intelligence du recueil sacré. Ces connaissances pouvaient être les plus diverses de nature et d'origine; ce qui les réunissait comme le lien de la gerbe, c'était la notion dogmatique du *canon*. Au fond, cette collection de livres était regardée comme un seul livre, ayant un seul auteur, le Saint-Esprit. Depuis Richard Simon et Semler, tous les efforts et tous les progrès de la méthode historique ont tendu à dénouer la gerbe sacrée et à en faire rentrer les éléments dans le milieu d'où ils avaient été pris, c'est-à-dire dans un grand chapitre d'histoire littéraire, le chapitre des origines du christianisme, où chacun d'eux allait retrouver, avec sa place véritable, son explication historique. La discipline nommée *Introduction biblique* a déjà cette forme dans les manuels de M. Reuss, l'éminent professeur de Strasbourg. La science allemande ou, pour mieux dire, l'enseignement théologique allemand n'a pu se résigner à aller jusqu'au bout de la voie ouverte. Chose étrange et qui montre assez bien ce que le génie allemand a tout ensemble d'audace et de timidité, c'est Baur le chef de l'école de Tubingue, qui avait plus que tout autre disséminé les livres canoniques tout le long de la route suivie par la première évolution de l'idée chrétienne, et c'est aussi Baur, disons-nous, qui a relevé et restauré le vieux cadre des études de critique biblique, et maintenu l'étiquette traditionnelle. M. H. sent très vivement cette inconséquence; pour sa part, il n'aurait pas mieux demandé que de réduire cette ancienne discipline théologique à un chapitre d'histoire littéraire qui, comme tel, appartient à l'histoire générale de l'esprit humain. Tout dans son manuel tend secrètement ou même ouvertement à ce but; mais, chez lui encore, les habitudes professionnelles, la forme de l'enseignement, peut-être aussi le respect de la tradition l'ont emporté sur la logique de ses propres principes. Hâtons-nous de dire qu'il ne se fait aucune illusion sur la valeur du cadre qu'il subit : « Notre discipline, dit-il, doit appliquer à cette partie de l'antique littérature chrétienne, à qui la notion de canonique a donné en quelque sorte la valeur d'une littérature classique du christianisme, les lois de la critique historique et littéraire auxquelles en tant que produits littéraires, la genèse des li-

vres en question a été soumise — sans se préoccuper d'ailleurs de savoir si le dogme y trouve confirmation ou réfutation et si nous avons en définitive autre chose qu'un chapitre d'histoire littéraire. » Lui-même appelle pure « étiquette » la marque théologique du livre et fait remarquer qu'à la fin et par ses résultats cette discipline ruine le dogme même qui lui a donné naissance (p. 14). Un livre impliquant en soi une telle contradiction entre la forme et le fond, entre la méthode et le plan, ne saurait entièrement satisfaire l'esprit. M. H. commence par nous donner une histoire critique du *Canon* et naturellement cette histoire critique a pour première et inévitable conclusion, de dissoudre la notion même de canonique; c'est-à-dire qu'à la fin l'objet même de l'histoire a disparu, et que le plan et le cadre où l'on s'est enfermé apparaissent sans valeur scientifique et de pure convention.

Peut-être dira-t-on que ce n'est après tout qu'une question de forme. Peu importe le tonneau si le vin est bon. Mais c'est le Christ lui-même qui a dit : « On ne met pas le vin nouveau dans les vieux vaisseaux. » Les vieux vaisseaux se rompent — nous venons de le voir — et les vaisseaux fendus laissent couler le vin; dans une certaine mesure cela va se vérifier encore. Si la méthode historique loyalement appliquée blesse gravement la notion ecclésiastique du canon, celle-ci ne reste pas sans prendre sa revanche et sans gêner la méthode historique. D'abord elle lui impose un ordre qui n'est pas celui de l'histoire. M. H. commence en effet par nous raconter la genèse et les destinées du recueil biblique, avant de nous avoir rien dit des livres particuliers dont il se compose. Dans cette histoire même du canon, une grande partie est consacrée à l'histoire du Texte et à des détails archéologiques très intéressants, mais qui ne paraissent pas devoir trouver de place dans une histoire strictement littéraire. Avec un ordre tout à fait artificiel, la notion du canon impose au savant des limites qui ne le sont pas moins. Tels livres des premiers temps sont admis, tels autres sont omis par des raisons étrangères à l'ordre scientifique. L'arbitraire est ici d'autant plus sensible que beaucoup de ces livres aujourd'hui hors du canon, y ont été autrefois, et que d'autres qui s'y trouvent en ont été longtemps exclus. Pour un tableau véritablement littéraire, tout à fait objectif et impartial, n'est-il pas essentiel de tenir compte de tous les documents? Et si vous n'en considérez qu'une partie, alors même que cette partie soit la meilleure, n'est-il pas à craindre qu'il n'y ait dans le résultat général bien des lacunes et même des trous dans le développement historique dont il s'agirait d'établir la trame? Sans doute nous comprenons bien qu'on fasse une introduction générale au recueil biblique, mais alors il ne faut pas viser à l'histoire, mais simplement à l'utilité pratique. La notion dogmatique du canon et la méthode historique moderne paraissent de plus en plus incompatibles, et, en voulant obéir à l'une et à l'autre, M. H. nous semble avoir péché à la fois contre toutes les deux.

Ce n'est pas tout. Si de la première partie nous passons à la seconde,

nous comprenons encore moins l'ordre suivi par M. H. dans l'examen successif des livres particuliers du Nouveau-Testament. Ce n'est pas l'ordre canonique, car M. H. commence par les épîtres de Paul qui sont en effet la partie la plus ancienne du recueil. Ce n'est pas non plus l'ordre chronologique et historique, car il traite des épîtres pastorales par exemple en même temps que des épîtres de Paul et avant l'Apocalypse, et met celle-ci dans le même chapitre que le quatrième évangile, etc., etc. Ce n'est ni l'ordre du recueil, ni celui de l'évolution historique. Qu'est-ce donc ? Une sorte de compromis parfaitement arbitraire où des concessions sont faites tour à tour aux exigences de l'histoire et à l'analogie des matières ou des titres des livres. Ici ni l'Eglise ni la science n'ont le droit d'être satisfaites, car les groupes littéraires établis par M. H. sont aussi injustifiables aux yeux de l'une qu'à ceux de l'autre.

Ceci nous permet d'achever de caractériser ce manuel. Il a manqué à l'auteur une conception historique précise de l'ensemble, soit qu'en effet son esprit et ses études aient été impuissants à la lui fournir, soit qu'il ait reculé devant elle par concession à la coutume. Dès lors, au lieu d'une exposition liée dont toutes les parties se soutiennent fortement, nous avons eu, au moins dans la seconde partie, une série monotone de petits procès individuels ouverts et instruits, isolément pour chaque livre. Or, réduite à résoudre ainsi des *cas* particuliers, outre qu'elle s'émiette, la science historique devient une véritable casuistique. On plaide fort bien chaque fois le *pro* et le *contra*. Mais le plus souvent ou il n'y a pas de raisons pour se décider, ou elles sont tellement subtiles que l'esprit reste dans une perpétuelle incertitude. M. H. arrive encore assez bien à nous dire ce que tel ou tel document n'est pas ; mais jamais à nous dire ce qu'il est, parce que, en effet, il est toujours considéré d'une façon abstraite et en dehors de la trame historique à laquelle il appartient. On pourrait noter aussi beaucoup de vacillations et de rétractations dans les jugements successifs de M. H., et cela se conçoit ; les raisons par lesquelles il se décide le plus souvent sont tellement subjectives qu'à quelques mois de distance elles ne font plus la même impression sur le même esprit. En cette matière, la critique littéraire ne peut être séparée de l'histoire des idées. Il faut comprendre l'évolution totale pour juger avec quelque fermeté des éléments divers qui la composent. Or, c'est cette conception générale et cette vue d'ensemble sur la première évolution de l'idée chrétienne qui manque et, par suite aussi, le lien organique et génétique qui devrait relier toutes les parties du livre.

La critique biblique doit beaucoup à M. Holzmann. Ses contributions à l'étude des Evangiles synoptiques, de l'Evangile de saint Jean et de plusieurs épîtres de Paul ont été grandement appréciées et mises à profit. Son manuel ne sera pas moins bien accueilli de ceux qui s'occupent de ces questions. L'auteur a rempli tout son dessein : il a voulu

nous donner, pour les questions générales et les questions de détail, le résumé des discussions et, pour ainsi parler, le dossier exact et complet de chacune d'elles. Il y a réussi. Son livre marque très exactement le point d'arrivée actuel de la science; mais il ne la fait avancer ni dans le fond ni dans la forme.

A. Sabatier.

---

210. — Luchaire (Achille). **Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de la vie de Louis le Gros** (1081-1100). Paris, Picard, 1886. broch. in-8, 51 pages.

M. Luchaire continue de s'occuper avec zèle de l'histoire des premiers Capétiens. Dans la petite brochure qu'il nous donne aujourd'hui, il discute quelques-unes des questions relatives à l'enfance de Louis le Gros; il établit, par des raisonnements serrés, que Louis naquit, selon toute apparence, à la fin de 1081; qu'il resta à l'abbaye de Saint-Denis jusqu'en 1093 ou 1094; qu'en 1097, il reçut de son père, Philippe, l'investiture du comté du Vexin et les villes de Mantes et de Pontoise, réunies depuis peu à la couronne. M. L. examine ensuite quelle part le jeune Louis prit dans la lutte que le roi d'Angleterre, Guillaume le Roux, engagea à la fin de 1097, pour faire valoir ses droits sur le Vexin. Il montre fort bien que d'abord Louis se battit contre les troupes anglaises, qu'ensuite il s'éloigna du théâtre des hostilités. Il suppose qu'il se retira par suite d'un désaccord avec son père, qu'il se rendit dans le Ponthieu et que là il se fit armer chevalier, en dépit de Philippe Ier. Ce nouveau titre de chevalier donnait au prince un certain droit à l'exercice effectif du pouvoir royal; Philippe, d'abord fort irrité, finit par s'adoucir; il n'avait pas d'autre fils légitime et sentait le besoin de fortifier l'autorité royale en associant Louis au trône. Aussi entre le 24 mai 1098 et le 25 décembre 1100, le *désigna*-t-il comme roi dans une assemblée de grands. Seulement, comme il était sous le coup d'une excommunication, il n'osa pas le faire sacrer. Louis fut *rex Francorum designatus* jusqu'à la mort de son père.

Telles sont les conclusions auxquelles arrive M. Luchaire à la suite de discussions approfondies. Il a examiné et pesé tous les textes. La méthode qu'il emploie est peut-être un peu longue; mais c'est la seule qui soit sûre. Si l'on veut refaire notre histoire de France au moyen âge (et elle a besoin d'être refaite), il ne suffit pas d'étudier quelques documents choisis, il faut voir tous les documents, résoudre tous les problèmes qu'ils soulèvent, et ne point craindre d'entrer jusque dans le moindre détail.

Ch. Pfister.

---

211. — **Dictionnaire de patois normand en usage dans la région centrale de la Normandie,** pour servir à l'histoire de la langue française, par Henri Moisy, membre de la Société de linguistique de Paris. Introduction CXLIII p. Texte, 701 p. Caen, imprimerie F. Le Blanc-Hardel.

Je commence par dire qu'entre tous les glossaires de patois normand que je connais, celui de M. Moisy, quoique ce ne soit pas l'œuvre d'un savant ni d'un philologue de profession, m'a paru très intéressant et très instructif. L'auteur, aujourd'hui juge honoraire à Lisieux, est né dans la Normandie et n'a jamais cessé d'habiter cette province. C'est dire qu'il connaît à fond la langue des paysans, et qu'il n'a pas admis dans son Dictionnaire un seul mot qu'il n'ait entendu plusieurs fois et qu'il n'ait bien compris : de là une transcription très exacte des locutions populaires (l'auteur excelle à faire parler les paysans), et une explication très nette des termes patois. J'ajoute que la récolte offerte par M. Moisy est très ample, très riche, et que bon nombre de mots apparaissent là pour la première fois, du moins à ce qu'il me semble. C'est assez pour lui mériter non pas l'indulgence, mais la reconnaissance des philologues les plus sévères, car ils trouveront dans ce recueil de quoi exercer leur science et leur pénétrante sagacité.

Les mots curieux abondent. Citons : *bolumé*, coup de cloche qui annonce chaque soir, dans certains villages, l'heure de la retraite ; *ari*, talus d'un chemin en contrebas des terrains qu'il traverse ; *boran*, revers d'un fossé, *bouillonnière*, fondrière ; *branlot* et *branlette*, graminée dont le nom en botanique est briza media ; *calvainier*, homme de journée loué pour les travaux de la moisson ; *camaille*, gros travaux d'agriculture ; *carapon* [1], coiffure d'homme ; *chibatrée*, choses embarrassantes, *brauder*, salir, et *débrauder*, nettoyer ; *enfétonner*, mettre une *breule* ou bricole aux vaches, afin de les empêcher de relever la tête, et de brouter les branches des arbres ; *épéter*, éclore ; *épeufrer*, déchirer ; *fénoc*, tout ce qui entrave, arrête, embarrasse ; *glorer*, sommeiller, etc. Il y en aurait beaucoup d'autres à citer, et qui semblent bien appartenir, pour la plupart, à la Normandie. Or, aucun des mots énumérés cidessus, excepté *carapou*, n'a été recueilli par M. Joret dans son *Essai sur le patois du Bessin*, ce qui prouve combien la langue varie, je ne dirai pas dans la même province, ni dans le même département, mais seulement d'un village à un autre village. J'en donnerai un exemple assez frappant : je n'ai pas compris dans mon glossaire de la vallée d'Yères un village nommé Fresnoy-Folny, éloigné à peine d'une lieue et situé en amont de cette vallée ; voici plusieurs mots que j'y ai recueillis tout récemment : *giballée*, grande quantité, de *giballe* [2], bourse,

---

1. Je trouve ce mot, sous la forme *carapou*, cité en 1789 dans les statuts des brodeuses et bonnetières de Rouen : « Ytem, pourront faire et vendre bourlets, *carapoux*, bonnets d'hommes. »

2. Ce mot existe dans le vieux français. Il a échappé à M. Godefroy qui n'en donne qu'une forme variée *gibasse*.

gibecière; *muterner*, moisir; *mourlonner*, manger lentement; *frucher*, *frocher* et *refrucher* ou *refrocher*, labourer légèrement la terre pour renfouir le chaume ou les mauvaises herbes; *haniquet*, méchant petit cheval; *ékerpe*, écharde; *balbaudier*, mauvais sujet; *berteux*, coureur de filles; *mondribot*, gâte-bois, apprenti charron ou menuisier; *gonde* [1], futaille en bois ou en zinc pour garder l'eau de puits ou de rivière; *gainse*, femme de mauvaise vie; *everir*, commencer à feuillir; *fruguer*, chercher le grain dans la paille : « Un k'va qui frugue eune guerbai. » Les maîtres d'école font une chasse acharnée, en dépit de M. Bréal, à ces vieux occupants : malgré tout, on les entendra longtemps encore au foyer et à la table des paysans.

Il en est des mots comme des plantes : on comprend mieux les uns et les autres quand on connaît le sol qui les a portés. C'est pourquoi, j'aurais voulu que M. M. eût indiqué les localités où il a recueilli certains vocables rares qu'on ne rencontre que dans son dictionnaire : « Le patois de la Normandie centrale », est une délimitation par trop vague. En revanche, je l'approuve fort d'avoir donné un historique à tous ces mots qu'on croit généralement des enfants perdus, sans ancêtres et sans lignée, mais je l'approuverais encore davantage si, sous chaque article, il eût divisé l'historique en deux parties : 1° historique tiré des auteurs qui sont nés et qui ont vécu dans la province; 2° historique tiré des écrivains étrangers à la Normandie. Cela pouvait se faire pour un grand nombre de mots, et du premier coup on aurait vu si tel ou tel terme pouvait être dit de provenance, d'origine normande, ou s'il était commun aux autres dialectes. Par exemple, M. Joret, dans son très intéressant ouvrage intitulé : « Des caractères phonétiques et de l'extension du patois normand », dit que *capucher* et *jouquer* sont des formes normandes; on voit, par l'historique qui accompagne ces verbes dans Godefroy, que cette affirmation est au moins douteuse pour *capucher*, et inadmissible pour *jouquer*, qui est aussi wallon ou picard. Il en est de même des verbes *jupper*, *déraquer* et *enraquer*. Quand on vient de lire trois ou quatre glossaires normands, on est frappé des variétés de signification que revêtent dans la même province des mots de même origine : ainsi, M. M. donne *éblairé* = affairé, et *éblairer* dans la vallée d'Yères signifie regarder quelqu'un ou quelque chose avec une importune curiosité; M. Joret donne *calibodée* avec le sens de « mauvais ragoût », et M. M. le même mot [2] avec celui de « feu de fagot, ardent et clair »; La Curne a recueilli *challibaude* = feu de la Saint-Jean. Voilà de quoi mettre à la torture les étymologistes, surtout quand ils rencontreront encore ce mot signifiant « feu de joie », sous la forme *chadubaude*. « Leur *chadubaude* (aux Angevins) se faisoit au commencement du printemps, auquel on plantoit de grands arbres au milieu d'une court,

1. *Gondre*, sorte de vaisseau, est donné par Godefroy avec un seul exemple.
2. M. M. cite aussi la forme *callebaude*.

et au haut des autres on pendoit des aigneaux, moutons, chèvres, oyseaux, etc. » (Pierre Le Loyer, *Hist. des spectres*, 773, édit. 1605.) On conçoit que M. Joret ait été très embarrassé pour trouver l'étymologie de *calibodée*.

Il est évident que le but principal de M. M. en composant son dictionnaire a été de montrer les rapports qui existent entre le patois actuel et le vieux français, et c'est pour cette raison qu'il a fait suivre chacun de ses articles d'un historique plus ou moins développé. Il a naturellement choisi la plupart de ses exemples chez les écrivains normands du XIe au XVIe siècle, mais il est regrettable qu'il n'ait pas eu sous les yeux le *Mystère de l'Incarnation représenté à Rouen* en 1474, et les Fables de Guill. Haudent. Il aurait trouvé là d'heureuses citations à faire à l'appui de plusieurs mots, tels que *rebouquer, gencer, verot, feuillot, cabasser, bérée*, etc. Il n'y a guères d'article sans historique: cependant, on n'en trouve point sous les mots suivants qui tous ont été employés par des écrivains normands du XVIe siècle : *entiérer, gauplumer, pognasser, ruchot, orager, pommage, fallu*. Sous *nielle*, M. M. dit que dans la Seine-Inférieure on appelle *niellat* les brouillards qui produisent la nielle, et il suppose qu'en admettant *miellat* dans le glossaire de la vallée d'Yères, j'ai peut-être mal entendu. Non pas : c'est un vieux mot qui a été employé maintes fois, avec le sens que je lui donne, par différents auteurs, entre autres par Le Fèvre d'Etaples dans sa fameuse traduction de la Bible : « La famine est venue sur la terre, et la pestilence ou l'air corrompu, le *miellach*, la locuste ou la petite sauterelle. » Le dictionnaire de M. M. servira beaucoup à l'histoire du vieux français, et à déterminer le sens exact de plusieurs mots assez rares. Ainsi, M. Godefroy explique *esbrouer, ébrouer* par « pousser, piquer, stimuler » ; ce n'est qu'un à peu près; ce verbe signifie « effrayer, effaroucher », dans l'exemple qu'il cite comme dans le patois normand. « Je remé vieus mots en usage », disait le poète Baïf, et, fidèle à cette devise, il écrivait :

> Tout est *cosni* : la bergerie
> A moins de chèvres que de boucs. (*Mimes*, 219, Blanchemain.)

Il me souvient d'avoir jadis envoyé ce passage à M. Godefroy qui n'admit point *coni* ou *cosni* dans son dictionnaire, sans doute parce que le mot lui paraissait suspect. Pourtant, c'était du bon français : *coni* = *corni*, au fig. dégénéré, abâtardi, comme *conard* = *cornard*, *conele* = *corneille*; ce sont là des formes propres au patois normand. Je trouve dans le même poète : « Ame n'est qui n'ait son ohi. » Si l'on veut bien comprendre ce mot, il faudra recourir à l'article *ohin* donné par M. Moisy.

Je crois en avoir dit assez pour montrer tout l'intérêt qu'offre ce dictionnaire. Il est certain que les philologues sauront gré à M. Moisy de ses longues et patientes recherches, et lui pardonneront quelques mau-

vaises étymologies, en faveur de tout ce qu'il y a de bon et d'utile dans son travail.

A. Delboulle.

---

212. — **Liste alphabétique de la correspondance de Christian Huygens qui sera publiée par la Société hollandaise des sciences à Harlem.** Harlem, Jean Enschedé et fils, in-4 de 15 p.

Les directeurs de la Société hollandaise des sciences à Harlem se proposent de publier sous le titre de : *Œuvres complètes de Christian Huygens*, une nouvelle édition de tous les Mémoires du célèbre astronome et physicien, ainsi que sa correspondance, en majeure partie inédite, avec divers savants. Le soin de rédiger cette publication est confiée à une commission qui avait été nommée par l'Académie royale des sciences d'Amsterdam, pour en étudier le projet, commission présidée par M. Bierens de Haan, professeur de mathématiques à l'université de Leide et composée de savants qui ont tous fait leurs preuves. Depuis deux ans la commission s'est occupée de rechercher dans les principales bibliothèques de l'Europe les lettres échangées entre Huygens et ses nombreux correspondants. Une liste alphabétique a été dressée comprenant environ 2,700 pièces de correspondance qu'on a pu préparer pour la publication, liste qui a été imprimée et distribuée afin que l'attention des travailleurs soit appelée sur l'importance de la correspondance de Huygens pour l'histoire des sciences, et afin que l'on puisse signaler à la commission les documents qui lui seraient restés inconnus. On remarque dans cette liste les noms suivants : Auzout, Pierre Bayle, Ismael Boulliau, R. Boyle, de Carcavy, René Des Cartes, Cassini, Chapelain, Christine, reine de Suède; Conrart, Philippe Doublet, Suzanna Doublet, Fermat, Frenicle, Gallois, A. et J. de Graaf, Du Hamel, Nicolas Heinsius, J. Hevelius, de la Hire, de l'Hospital, Daniel Huet, Constantin Huygens, père de Christian, Constantin Huygens, frère de Christian, Justel, Leibniz, Mariotte, le P. Mersenne, de Montmor, le P. Pardies, Blaise Pascal, Perrault, Petit, La Peyrere, duc de Roannès, de Roberval, de La Roque, Sorbière, Spinosa, Thévenot, J. de Witt, etc. De tels noms, autour du grand nom de Christian Huygens, garantissent la haute valeur de la publication. Aussi faisons-nous les vœux les plus vifs pour que l'on seconde partout les efforts de la commission, et pour que cette commission mette entre nos mains le plus tôt possible le recueil destiné à tant intéresser toute l'Europe savante.

T. de L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Sous le titre *Les mosaïques byzantines portatives* (Caen, Le Blanc-Hardel. In-8°, 20 p.), M. Eugène Müntz fait l'histoire de ces petits tableaux portatifs, formés de cubes d'émail et de lamelles de métal, dont le fini égale celui des miniatures les plus achevées. Il montre que ces ouvrages ont pris naissance à Constantinople et que cette ville en a eu le monopole pendant tout le moyen âge. Il dresse un petit *corpus* de ces mosaïques portatives et rappelle, entre autres détails intéressants, que le cardinal Pierre Barbo, devenu le pape Paul II, possédait une vingtaine de ces tableaux, c'est-à-dire la collection de ce genre la plus riche qui ait jamais existé.

— L'Académie de Dijon a décidé de publier dans le prochain volume de ses *Mémoires* un travail de M. Delapoix de Fréminville sur *les Ecorcheurs en Bourgogne* (1435-1445).

— M. Henri Chevreul a publié dans sa collection de pièces sur la Ligue en Bourgogne l'*Advertissement à la noblesse et villes de Bourgogne tenant le party de la sainte union* (Paris, Jules Martin. In-8°, 28 p., tiré à 120 exemplaires). Cette réimpression est conforme à l'édition originale de 1594.

— M. l'abbé Guillotin de Corson a fait paraître le tome VI et dernier de son *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes* (Rennes, Fougeray. In-8°, IX et 841 p.).

— Le cinquième volume de l'ouvrage que M. H. Duclos consacre à l'Ariège a paru à la librairie académique Perrin ; il renferme des notices sur les archéologues de l'Ariège.

— L'*Inventaire sommaire des archives municipales de Saint-Germain-en-Laye* (Versailles, Cerf. In-8°, 24 p.) vient d'être dressé par M. Henri Stein ; à la suite de ce travail, l'auteur a mis un relevé sommaire des documents relatifs à Saint-Germain-en-Laye (du XIe siècle à la fin du XVIIIe) que conservent les archives nationales; il fera, autant que possible, le même travail pour les principales communes du département de Seine-et-Oise.

— Le 3 mai dernier a eu lieu à Saint-Jacut-de-la-Mer, dans le département des Côtes-du-Nord, l'érection d'un monument en l'honneur de Dom Lobineau, l'historien de la Bretagne, mort en cet endroit le 3 juin 1727. M. Arthur de La Borderie a fait, à cette occasion, l'éloge du savant religieux.

— *Deux brochures de M. l'abbé Ulysse Chevalier.* — L'auteur du *Répertoire des sources historiques*, abandonnant momentanément la bibliographie pour la chronologie, publie deux courtes, mais très substantielles brochures *(Itinéraire des dauphins de Viennois de la seconde race, par Ulysse* Chevalier, chanoine honoraire, membre n. r. du Comité des travaux historiques. Voiron, imprimerie Baratier et Mollaret, 1886, in-8° de 12 p. — *Itinéraire de Louis XI dauphin. Ibid.* 1886, in-8° de 8 p.). Pour dresser l'itinéraire des dauphins de Viennois de la seconde race depuis l'année 1178 jusqu'à l'année 1282, l'abbé Chevalier s'est servi de bon nombre de pièces encore inédites au sujet desquelles il a réuni diverses observations importantes, ce qui permet de dire qu'il nous donne à la fois un chapitre fort amélioré de l'*Art de vérifier les dates* et un chapitre tout nouveau de la diplomatique du Dauphiné. Parmi les rectifications indiquées par le savant paléographe, je citerai celle qui (p. 4) rend, d'après 52 chartes, au dauphin de Viennois, que les généalogistes et les historiens les plus autorisés comme les plus récents désignent invariablement sous les noms de *Guigues VI André* » son simple et unique nom *An-*

dré. — *L'Itinéraire de Louis XI dauphin*, de janvier 1437 à fin juillet 1461, est établi principalement à l'aide des documents conservés aux riches archives de la préfecture de l'Isère. Le travail est exécuté avec la précision la plus rigoureuse. L'auteur déclare qu'il sera reconnaissant à tous les lecteurs de son *Essai* de leurs observations, additions, etc. Pour encourager sans doute les chercheurs, il ajoute qu'il a retrouvé douze lettres de Louis XI dauphin qui manquent au recueil publié, en 1883, pour la Société de l'Histoire de France, par M. Etienne Charavay, et où l'on en comptait déjà cent vingt-six. — T. DE L.

— *Pierre Corneille au Palinod de Caen, par Armand* GASTÉ (Caen, imprimerie Le Blanc-Hardel, 1886, in-8° de 19 p.). — M. Armand Gasté a trouvé dans le *Mercure de France* de 1726 les plaintes sur la décadence du Palinod de Caen, par M. René Louet, curé d'Hubert-Folie, professeur d'éloquence au collège du Bois et recteur de l'université de Caen. De ces plaintes, exprimées en un latin élégant, il extrait ceci : « Corneille, le fameux Corneille, le prince, sans conteste, de la tragédie française, ne s'est pas contenté des applaudissements de la Cour et de l'Académie française, et il a brigué les suffrages de l'université de Caen. » On sait, ajoute M. Gasté, qu'en 1527, un avocat, Jean Le Mercier, invita les poètes à célébrer la fête de la conception de la Vierge, et leur distribua des prix; et que telle fut l'origine du Palinod de Caen, qui, depuis, fut converti par l'université en institution permanente. Donc, P. Corneille a présenté au moins une pièce de vers à l'université de Caen ou au Palinod de Caen, car c'est tout un. C'est là un fait qui n'a été relevé, que je sache, dans aucune des nombreuses Vies de P. Corneille ou Etudes sur P. Corneille, publiées jusqu'à ce jour. M. Gasté a eu, en effet, le mérite de signaler le premier l'affirmation si nette du recteur René Louet, et il faut lui savoir gré de cette petite révélation; rien, comme il le fait remarquer, n'étant insignifiant, lorsqu'il s'agit d'un poète tel que le grand Corneille. Il reste à savoir à quelle date l'auteur du *Cid* a concouru pour un des prix du Palinod de Caen, et quels sont les vers qu'il a envoyés à Caen. Ces vers, en tout cas, ne sont pas les six stances publiées par feu Edouard Fournier dans les *Notes sur la vie de Corneille*, qui précèdent sa jolie comédie : *Corneille à Butte-Saint-Roch*, car ces stances, comme l'ont reconnu deux critiques non moins sagaces que savants, M. Ch. Marty-Laveaux et M. Emile Picot, n'ont aucune authenticité, et M. Gasté, allant plus loin que l'éditeur des *Œuvres complètes de Corneille*, dans la *Collection, des grands écrivains de la France*, et que l'auteur de la *Bibliographie cornélienne* nous laisse entendre que l'ingénieux écrivain auquel nous devons le *Vieux-Neuf*, peut très justement être soupçonné d'avoir donné, comme de P. Corneille, un pastiche qu'il aurait composé lui-même. — T. DE L.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 13 septembre — 1886

213. — J. Lieblein. **Gammelaegyptisk Religion, populært fremstillet.** Vol. I-III. Kristiania, 1883-85.

Par cet ouvrage, dont la troisième et dernière partie vient de paraître, le savant norvégien M. Lieblein a rendu à la science un service signalé. Sans doute, les égyptologues de profession ne trouveront, dans le livre de M. L., qu'un nombre restreint de points de détail qui leur paraîtront nouveaux; mais l'ouvrage s'adressant au grand public, non pas aux spécialistes, cette circonstance ne doit guère surprendre.

Des trois parties dont se compose le travail de M. L., la première traite du développement de la conception de Dieu. La méthode d'après laquelle les différentes phases de ce développement ont été ici exposées, est celle qui explique les phénomènes selon leur ordre chronologique. L'application à la religion égyptienne d'un pareil procédé, doit nécessairement donner au sujet traité une très grande clarté, qualité de premier ordre dans un ouvrage populaire.

M. L. part de l'hypothèse que la religion de l'ancienne Égypte a été hénothéiste au commencement — d'accord avec la distribution en petites localités indépendantes qu'on suppose avoir formé la constitution primitive du pays. Ménès ayant donné aux différentes provinces l'unité politique, la religion officielle a dû s'en ressentir; de l'hénothéisme originaire est sorti un polythéisme, dont l'expression la plus nette fut l'établissement — d'abord à Memphis — d'un cycle divin, qui renfermait, outre les divinités de la nouvelle capitale, celles de quelques-uns des districts vaincus, à savoir celles d'Héliopolis et de This-Abydos. A côté du polythéisme subsistait toujours l'ancien hénothéisme, professé surtout par la masse du peuple. Vers la XVIII[e] dynastie, on a commencé à enseigner, dans les écoles savantes de l'Égypte, l'unité de Dieu. Ce monothéisme, au sud de l'Égypte, a eu sa manifestation dans le dieu Amon de Thèbes; au nord, il s'est révélé dans le Chepera héliopolitain.

L'auteur trouve même dans la révolution religieuse d'Amenophis IV l'expression de ces tendances monothéistes. Il eût été pourtant nécessaire de montrer d'abord — et M. L. n'a point réussi à le faire — que le dieu *Aten* dudit roi est autre chose et d'un ordre plus élevé que le disque solaire matériel, avant qu'il soit admis, et que la réforme de *Chout-en-âten* a impliqué un changement dans le monothéisme.

Cependant le monothéisme reculant par trop la divinité du monde, il fallait qu'il se changeât en panthéisme; par là, la réalité donnée ne devenait qu'une manifestation, une forme d'existence de Dieu, qui de cette manière fût plus rapproché du monde d'où il avait menacé de disparaître. Vers la XIXe dynastie, le panthéisme se montre parfaitement établi, et c'est aux tombeaux des rois (à Bab-el-Molouk) de la XIXe et XXe dynastie, que nous trouvons les meilleures preuves de cette forme de la conception de Dieu.

Mais à côté du panthéisme, il y a une autre croyance qui, suivant l'auteur, remplace aussi le monothéisme, à savoir la zoolatrie. Cette dernière, quoique très ancienne, ne devient généralement répandue que très tard, et bien que d'origine très différente du panthéisme, la zoolatrie servit comme celui-ci à matérialiser la divinité.

Voilà, en deux mots, le fond du tome Ier de l'ouvrage de M. Lieblein. Quant à la démonstration, telle qu'elle a pu être donnée par l'auteur, nous renvoyons le lecteur au livre même, en nous bornant à en discuter ici quelques points du détail. — P. 29 et suiv. Le rapprochement du *duat* — c'est ainsi qu'il faut lire, et non pas *dua* — égyptien « l'enfer », avec l'indo-européen *deva-deus-tivi,* etc., est trop hasardé et n'a pour appui qu'une ressemblance de son qui peut être — et selon nous qui est — fortuite. — P. 50. L'interprétation de *Sau her* « Sais supérieur » par *Siout* est purement hypothétique. Le nom moderne de Siout nous montre du reste avec certitude que le *t* final de ce nom n'est jamais tombé. La raison qu'allègue l'auteur en faveur de son opinion : « autrement le nom de la ville de Siout ne se retrouverait nulle part dans le livre des morts », n'est point concluante, attendu qu'il y a beaucoup de villes égyptiennes dont les noms ne se lisent pas dans l'exemplaire de Turin du *Livre des morts*. — P. 72. Dans l'état actuel de la science, on pourrait révoquer en doute l'origine sémitique des Hyksos. — P. 69. Ici, M. L. nous donne un nouvel essai d'explication du mythe osirien. Suivant lui, « l'origine du mythe osirien est à chercher dans l'opposition qui existe entre le dieu égyptien Osiris-Horos et le dieu national des Sémites. Le mythe en question est une expression de la lutte nationale des Égyptiens contre les Sémites, habitant dès un temps immémorial dans la partie nord-est de l'Égypte; et, par conséquent, de la lutte de l'Osiris-Horos égyptien contre le Set sémitique, les dieux de l'antiquité participant au sort de leurs peuples. » Cette explication rappelle celle qu'Evhémère a donnée des mythes anciens. Jusqu'à plus ample informé, on fera bien de ne pas accepter la thèse formulée et soutenue

par M. L. (p. 84), que « le mythe osirien est historique d'origine et de caractère. » — P. 145 et suiv. La zoolatrie est expliquée par l'auteur, comme dérivant des hiéroglyphes. Cela peut être vrai pour quelques cas ; mais vouloir l'appliquer à tous les dieux-animaux des Égyptiens, c'est méconnaître le rôle que joue la superstition dans l'antiquité la plus reculée. Il suffit de parcourir un traité d'anthropologie préhistorique pour trouver l'explication de l'origine de la zoolatrie.

La seconde partie de l'ouvrage de M. L. traite de la religion du peuple et des différents dieux des Égyptiens, tant ceux des villes principales — Héliopolis, Memphis, This-Abydos et Thèbes — que ceux des villes de second ordre, Hermopolis magna, Herakleopolis, etc. Un chapitre spécial a été consacré aux dieux importés des contrées voisines de l'Égypte. Parmi ces derniers, l'auteur mentionne aussi Bes. Ce dieu se voit très souvent sur des objets appartenant à la parure des femmes égyptiennes, circonstance que l'auteur, suivant nous, explique très bien, quand il dit que les matières dont lesdits objets servaient de dépôts, provenaient du pays de *Pounet*, d'où Bes est venu en Égypte. De cette façon, on pourra effacer le rôle de *dieu de l'amour*, que certains savants ont voulu attribuer à Bes, parce que ce dieu est assez souvent représenté sur des objets de parure.

Une portion très intéressante de ce volume est le chapitre intitulé « le culte divin ». Le lecteur étranger à l'égyptologie y trouvera beaucoup de choses nouvelles en contradiction avec ce qu'il a dû apprendre dans l'enfance et par les livres d'instruction communément usités en France comme partout ailleurs.

La troisième et dernière partie de « Gammelaegyptisk Religion » a pour titre « La doctrine de l'immortalité de l'âme » chez les anciens Égyptiens. Outre un chapitre d'introduction « Aperçu préliminaire de la doctrine de l'immortalité » et un chapitre final sur les traits principaux de cette doctrine, ce volume donne un résumé des différents livres destinés à faciliter la résurrection du mort, savoir, le livre des morts, le rituel d'embaumement, le livre des funérailles, le livre de ce qui se passe dans l'hémisphère inférieur et le livre de résurrection. Nombre de textes et de passages de ces documents théologiques ont été traduits par l'auteur, qui surtout s'est longtemps arrêté sur le livre des morts. Le titre de ce dernier est toujours rendu par M. L. : « Le livre de sortir du jour », traduction que nous ne pouvons reconnaître comme exacte, et qui sans doute doit être remplacée par celle qu'ont proposée MM. Lefébure et Le Page Renouf (voir Le Page Renouf dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1885, juin, pages 210-213).

En somme, l'ouvrage que vient de publier M. Lieblein sur la religion de l'ancienne Égypte correspond très bien au but que l'auteur s'est proposé, et il serait à désirer que l'ouvrage pût être rendu accessible à

un plus grand nombre de lecteurs par une traduction en français ou en anglais. L'égyptologie en tirerait assurément grand profit.

K. Piehl.

---

214. — **Rhodes under the Byzantines,** by Cecil Torr. Cambridge, in-8, 1886, 24 pages. Printed for private circulation.

M. Torr, auteur d'un bon livre sur l'île de Rhodes dans l'antiquité *(Rhodes in ancient times,* 1885), complète cette monographie par une esquisse de l'histoire de Rhodes sous la domination byzantine. J'ignore pourquoi son travail ne doit pas être mis dans le commerce ; peut-être M. T. se réserve-t-il de le développer et de le publier sous une autre forme. Le sujet était intéressant et nouveau ; il a été traité avec soin et une connaissance peu commune des historiens de Byzance. Çà et là, j'ai remarqué quelques lacunes. M. T. n'a pas assez consulté le *Synecdemus* d'Hiéroclès, ni les autres documents ecclésiastiques réunis par Parthey, où la mention de l'évêché de Rhodes revient souvent. Il paraît ignorer la *Sigillographie byzantine* de M. G. Schlumberger, qui l'aurait plus exactement renseigné sur le thème des Cibyrrhéotes, dont Rhodes faisait partie. Ainsi nous savons par le sceau de Théophile, mort en 790, qu'à cette époque la province des Cibyrrhéotes n'était encore qu'une simple *turme* (Schlumberger, p. 261). Un autre document, antérieur à la constitution du thème des Cibyrrhéotes, est le sceau de Georges, *apo-hypatôn* et commerciaire de Carie, de Lycie, de Rhodes et de Chersonnèse *(Rev. Archéol.*, 1877, I, p. 292 ; Schlumberger, p. 264). Ce que dit M. T. du drongaire de ce thème est fort inexact : le drongaire n'est pas un amiral, et il faut distinguer le simple δρουγγάριος du μέγας δρουγγάριος « sous-secrétaire d'État à la marine », suivant l'ingénieuse traduction de M. Schlumberger (p. 338). Il n'y a pas eu, quoi qu'en dise M. T., de drongaire spécialement attaché au thème des Cibyrrhéotes. — P. 7, le témoignage de Benjamin de Tudèle sur les Juifs de Rhodes devait être rapproché de la mention de la συναγωγὴ τῶν Ῥοδίων dans les inscriptions juives de Rome (Schürer, *Gemeindeverfassung der Juden*, p. 17) ; ce texte a également échappé à M. T. quand il a réuni, dans son premier ouvrage *(Rhodes in ancient times*, p. 92), le peu que l'on sait touchant les synagogues rhodiennes. — Au sujet du colosse de Rhodes (p. 12), nous signalerons à M. Torr une pierre gravée décrite dans les publications du Σύλλογος de Constantinople (1880, p. 59), représentant le colosse, les jambes écartées dans la position que lui prête la légende. La pierre est vraisemblablement fausse, mais il serait intéressant de savoir à quelle époque elle peut remonter.

Salomon Reinach.

---

215. — **Herodoti historiae.** Ad recensionem suam recognovit H. Stein, 2 vol., Berlin, Weidmann, 1884, p. iv-366, 389, in-8.

Cette nouvelle édition d'Hérodote pourrait bien causer quelque désillusion, parce qu'elle ne répond pas tout d'abord aux espérances que fait naître le nom seul de M. H. Stein. L'édition critique de 1869 est au nombre des monuments qui marquent une date dans l'histoire des études philologiques : elle a servi de base à tous les travaux qui, depuis quinze ans, ont eu pour objet la constitution du texte d'Hérodote. Sans pouvoir prétendre à jouer le même rôle, une seconde édition du même ouvrage, conçue suivant le même plan, aurait été encore la bienvenue : quelque excellente que fût son œuvre, l'auteur aurait pu la compléter, par exemple, en collationnant lui-même certains mss. encore inexactement connus, ou en révisant avec soin ses collations antérieures ; il aurait pu multiplier aussi en note les corrections probables et les conjectures heureuses dues à la sagacité des savants qui ont renouvelé de nos jours la critique verbale ; il aurait eu surtout à voir s'il y avait lieu, dans le choix des leçons, au point de vue de l'orthographe et du dialecte, de tenir compte des indications nouvelles que nous fournit l'étude récente des inscriptions ioniennes. On imagine sans peine une édition ainsi développée, qui aurait eu l'avantage, non pas sans doute de fixer définitivement le texte d'Hérodote, mais de faire connaître du moins l'état actuel de la science.

Tel n'a pas été le but de M. Stein. Le titre même du livre (ad recensionem suam recognovit) et une courte préface nous avertissent que l'auteur n'a pas entrepris une recension nouvelle des mss. d'Hérodote : il a voulu seulement donner un texte plus correct que dans ses éditions précédentes et simplifier l'appareil critique de sa grande édition, de manière à offrir au lecteur, non pas toutes les variantes, mais seulement les leçons des deux classes de mss. dont il a reconnu la valeur prépondérante. Encore, dans ce choix, a-t-il laissé de côté toutes les variantes qui ne touchaient qu'aux formes dialectales. Ainsi conçue, l'édition nouvelle n'est qu'une édition *minor* de l'édition de 1869. Elle n'en mérite pas moins un examen attentif.

Et d'abord, quelles sont les corrections apportées au texte d'Hérodote? Et, dans cette partie même du travail, quelle est la part personnelle de M. St.? quelle est celle des savants dont il accepte ou mentionne seulement les conjectures?

Tout éditeur d'un texte ancien doit avoir une double préoccupation : corriger les fautes qui proviennent d'erreurs commises par les copistes, et supprimer les mots interpolés, les gloses introduites indûment dans le texte. De ces deux devoirs, je me demande si M. St. n'a pas une préférence marquée pour le second. C'est presque à chaque page qu'on trouve en note les mots *seclusit* ou *separavit* ou *seiunxit St.* Beaucoup de ces suppressions sont légitimes, et il y a longtemps que le texte d'Hérodote a subi d'excellentes corrections de ce genre : tel passage,

déjà condamné par Wesseling (I, 12) est certainement une note ajoutée par un commentateur érudit. M. St. lui-même a fort justement, dans ses premières éditions, mis entre crochets plusieurs gloses géographiques (I, 28 et 29 ; I, 142, etc..., etc...). Parmi les suppressions nouvelles que je relève aujourd'hui, quelques-unes paraîtront peut-être moins heureuses. I, 134 : la suppression de τῷ λεγομένῳ rend plus clair le sens de la phrase; mais ne faudrait-il pas encore expliquer comment ces mots ont pu s'introduire à tort dans le texte ? La correction τὸν λεγόμενον, due à Abresch, me semble préférable. — I, 197 : l'auteur, dans ses éditions explicatives, justifiait, selon moi, fort bien la répétition des mots ταῦτα προσιόντες συμβουλεύουσι καὶ παραινέουσι, qu'il met maintenant entre crochets. N'y a-t-il pas inconvénient à séparer alors, par toute une proposition conditionnelle, le relatif ἅσσα du verbe συμβουλεύουσι? — VIII, 25. Au lieu de supprimer νεκροί, qui n'est pas inutile, je préférerais retrancher, avec M. Abicht, les mots τέσσερες χιλιάδες, que M. St. ne peut expliquer que par une erreur historique. La suppression proposée par M. Abicht se justifie par ce fait, qu'un contre-sens est facile à faire sur es mots τῶν μέν..., οἱ δέ...[1]

Les corrections proprement dites de M. St. sont relativement assez rares, et elles consistent le plus souvent en des changements de lettres ou de syllabes : c'est οὐδὲ substitué à οὔτε, ou inversement; c'est δέ au lieu de δή, ou δή au lieu de δέ; c'est τε ajouté ou supprimé devant καί, suivant les cas. Voici cependant quelques corrections plus importantes. I, 193. Χρέωνται δὲ οὐδὲν ἐλαίῳ ἀλλ' ἢ ἐκ τῶν σησάμων ποιεῦντες. L'addition de ἤ, due à M. St., est bonne, si on garde ποιεῦντες; mais le ms. *s* donne ποιεῦνται, variante qui rendrait la correction inutile. — III, 18. Τοὺς ἐν τέλεϊ ἑκάστοτε ἐόντας, au lieu de ἑκάστους. La correction est presque certaine. — V, 74. Τὸν δῆμον τὸν Ἀθηναίων, au lieu de τὸν Ἀθηναῖον ou τῶν Ἀθηναίων. — VII, 176. Ponctuation nouvelle qui permet de ne pas supprimer les mots τὸ Ἀρτεμίσιον. — VII, 235. Bonne addition de ἄν. — VIII, 98. Κατά περ ἐν Ἕλλησι ἡ λαμπαδηφορίη τὴν τῷ Ἡφαίστῳ ἐπιτελέουσι. C'est M. St. qui ajoute ἐν. — Je considère comme plus douteuses les corrections suivantes : III, 73, ἀλλ' ἤ au lieu de ἄλλοθι ἰόντας ἤ. — VII, 213, ἐς λόγους· ὅς..., au lieu de ἐς λόγους ὡς... — VII, 228, ἡγεμόνα, au lieu de ἡγεμόνας.

Il est regrettable que M. St. s'attribue quelquefois, par erreur, des corrections qui se trouvent déjà dans des éditions d'Hérodote antérieures à la sienne. I, 81, οἱ μὲν γὰρ πρότεροι, au lieu de πρότερον, et I, 206,

1. Voici une autre suppression qui ne me semble pas nécessaire. VIII, 73 : τούτων δὲ (τῶν ἐθνέων) τὰ μὲν δύο αὐτόχθονα ἐόντα κατὰ χώρην ἵδρυται νῦν τε καὶ τὸ πάλαι [οἴκεον]. Dans ses précédentes éditions, M. St. conservait le verbe οἴκεον, en admettant la correction très simple, due à Schæfer, de τῇ au lieu de τε. Ce qui l'a sans doute décidé à supprimer οἴκεον, c'est le mélange du pluriel οἴκεον et du singulier ἵδρυται avec un sujet neutre. Mais voici un exemple de ce mélange dans Hérodote. VI, 41 : ἐν τῇσι τέκνα ἐγένετο τὰ ἐς Πέρσας κατεσπεμένα.

σὺ δὴ εἶ μεγάλως, au lieu de σὺ δέ... Les deux corrections ont été indiquées pour la première fois par M. Tournier, et introduites par lui dans son édition classique des *Morceaux choisis* d'Hérodote (Hachette). Ailleurs, c'est à M. Cobet que M. St. fait tort de deux autres corrections (II, 41, la suppression du mot ὅπλων, adoptée par M. St., est attribuée par M. Tournier à M. Cobet; il en est de même de l'addition de ἐών au chapitre 78 du livre IX).

Prudent et mesuré dans les changements qu'il apporte lui-même au texte d'Hérodote, M. St. ne l'est pas moins dans l'examen et le choix des conjectures proposées par d'autres savants. S'il admet nombre de corrections anciennes, consacrées par le temps, il semble moins empressé de citer celles des philologues contemporains. Les noms de Valla, H. Estienne, Palmerius, Gronovius, Bentley, Wesseling, Reiske, Valckenaer, Schweighaeuser, Bekker se rencontrent presque à chaque page, et ce n'est que justice. Mais tous ces noms étaient déjà dans l'édition de 1869. Depuis cette date, que d'hypothèses n'ont pas été présentées! M. St. connait et mentionne celles de M. Cobet; mais il les écarte plus souvent qu'il ne les introduit dans le texte, et celles même qu'il adopte sont de nature à montrer combien sa méthode est exempte de toute témérité: I, 64, Πεισίστρατος ἐτυράννευε Ἀθηνέων, au lieu de Ἀθηναίων; I, 173, ἕως, au lieu de τέως; IV, 12, φυγόντες, au lieu de φεύγοντες. MM. Naber et van Herwerden sont peu cités. Plus heureux est M. Gomperz, dont je relève trois corrections consécutives dans le livre VII, § 137, 142 et 143. Une excellente lecture, due au même philologue, est laissée en note (I, 73, ὥς γε au lieu de ὥστε), tandis qu'elle mériterait, ce me semble, d'être considérée comme certaine. Enfin M. Tournier n'a pas la place qui était due à ses importantes études sur le texte d'Hérodote: je trouve de lui une suppression de la particule δέ (III, 14), ailleurs deux corrections mentionnées en note, mais non acceptées (VII, 8 *a* et 28). Est-ce là tout ce que l'éditeur a pu relever dans les savantes conjectures de M. Tournier (*Exercices critiques* et *Revue de Philologie*)? Beaucoup de ces corrections me paraîtraient dignes d'être admises dans le texte; je me contenterai d'en signaler une. I, 37: ὦ πάτερ, τὰ κάλλιστα πρότερόν κοτε καὶ γενναιότατα ἡμῖν ἦν, ἔς τε πολέμους καὶ ἐς ἄγρας φοιτέοντας εὐδοκιμέειν, νῦν δὴ ἀμφοτέρων με τούτων ἀποκληίσας ἔχεις. En substituant δή à δέ, M. Tournier permet de considérer τά comme la forme ionienne du relatif ἅ, ce qui rend la phrase beaucoup meilleure [1].

En résumé, M. St. a fait, suivant nous, un choix trop restreint de conjectures. Sans demander à une édition de ce genre une collection

---

1. Cette correction est une de celles que M. Tournier défend encore, avec raison suivant moi, dans la *Revue de philologie* de cette année, t. X, p. 51 (*La critique des textes grecs à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes*, par A. M. Desrousseaux). Je l'ai citée entre beaucoup d'autres, parce que le texte de cette phrase m'avait paru incorrect, quand je ne connaissais pas encore la correction proposée.

complète des corrections proposées (c'est le travail énorme qu'a fait M. Wecklein pour Eschyle), on peut s'étonner qu'un éditeur d'Hérodote n'ait pas trouvé plus à glaner dans les nombreux travaux de critique verbale que nous avons vus se produire depuis quinze ans.

J'arrive maintenant à la question que soulève l'appareil critique de cette nouvelle édition : M. St. donne seulement les variantes des mss. A B C d'une part et P R de l'autre. Ce sont les lettres par lesquelles il désigne les meilleurs mss. d'Hérodote. On se servait avant lui d'autres lettres, et quelques savants défendent encore en Allemagne les anciennes dénominations; mais nous accordons volontiers à M. St. le droit de constituer, pour ainsi dire, un nouvel état civil à des mss. qui lui doivent d'avoir retrouvé leur généalogie. Quant à la valeur réciproque de ces deux classes de mss., M. St. ne la démontre pas : il ne refait ni ne complète sa préface de 1869. On peut le regretter; car sa théorie, quelque bien fondée qu'elle paraisse, n'en est pas moins hypothétique, et on aimerait à la voir confirmée par une discussion et une réfutation sérieuse des arguments qui lui ont été opposés. L'importance attribuée aux mss. P et R a été contestée, et M. Gomperz placerait volontiers en première ligne le ms. de Vienne *(s)* que M. St. a presque complètement négligé. Mais, encore une fois, le but de M. St. n'a pas été de soumettre sa première édition à un nouvel examen : il ne nous convient donc pas non plus de discuter ici sa méthode, qui n'a pas changé depuis 1869.

Enfin, quoique M. Stein déclare laisser de côté la question du dialecte, il n'a pas réédité Hérodote sans changer quelque chose à l'orthographe qu'il avait adoptée dans ses précédentes éditions. Une des modifications les plus importantes porte sur les mots θῶμα, θωμάζω, que M. St. se décide à écrire comme τρῶμα, par un ω, au lieu de ωυ. Mais, s'il paraît en cela se rapprocher de l'école qui s'attache moins à la lettre des mss. qu'à l'analogie des formes dans le dialecte d'Hérodote, en revanche, sur un autre point, il s'éloigne de l'éditeur Abicht dans la conjugaison des verbes contractes en αω : jusqu'à présent, M. St. écrivait sans doute ὥρων, au lieu d'ὥρεον, ὡρμῶντο, au lieu d'ὡρμέοντο; mais on trouvait aussi ἐμηχανέοντο (VIII, 7), ὁρέοντες (VIII, 10), εἰρωτέων (VIII, 26); aujourd'hui il a substitué à ces formes les formes contractes ἐμηχανῶντο, ὁρῶντες, εἰρωτῶν. Il est vrai qu'ailleurs, à côté de l'imparfait ἐφοίτων (I, 96), il écrit le participe ἐπιφοιτέοντος. S'il corrige ἐκυκλεῦντο en ἐκυκλοῦντο (VIII, 16), ce n'est pas qu'il accepte la règle établie par M. Abicht au sujet de la conjugaison des verbes contractes en οω; car il écrit tantôt οἰκηιοῦνται (I, 94), tantôt οἰκηιεῦνται (I, 4). En un mot, l'anomalie des formes subsiste dans cette édition comme dans les précédentes, et on ne s'explique pas bien d'après quelle règle l'éditeur a introduit cette fois des changements d'orthographe comme μένειν, au lieu de μενέειν (VIII, 57), μυεῖται, au lieu de μυέεται (VIII, 65).

Entre l'école de M. St., qui admet le mélange des formes les plus variées, et l'école de M. Abicht, qui tend au contraire à supprimer les anomalies, comment faire pour se décider? On a pu espérer quelque temps que les inscriptions permettraient de résoudre la question. Mais on peut dire qu'elles ne l'ont guère simplifiée : tout au contraire. En même temps qu'elles nous montrent elles-mêmes une grande variété de formes (cette variété est plus naturelle dans des textes épigraphiques que chez un écrivain, — car les graveurs des différentes villes ioniennes ont pu suivre des usages locaux), elles présentent parfois des formes qui ne se rencontrent pas dans les mss. d'Hérodote (ἀστός, φεύγειν, etc...), et inversement elles fournissent plusieurs exemples de contractions qui paraissaient jusqu'à présent incompatibles avec les règles constantes du dialecte ionien (contraction des voyelles εε, εει, εη). En réalité, les inscriptions ne sont pas encore assez nombreuses pour être utilement mises à profit : leur autorité ne saurait être préférée à celle des mss. Pour s'en convaincre, il suffit de voir combien de questions restent encore indécises, pour lesquelles les inscriptions ne sont d'aucun usage : génitif pluriel des noms et des adjectifs féminins de la première déclinaison (ὀλίγων ou ὀλιγέων? τούτων ou τουτέων? ταρασσομένων ou ταρασσομενέων?), augment temporel (αὖξον ou ηὖξον? ὁρμημένα ou ὡρμημένα?), etc., etc... Jusqu'à ce que de nouveaux textes viennent à se produire (et il en faudrait d'aussi longs que ceux qu'on a trouvés dans d'autres parties de la Grèce, comme la loi de Gortyne et les grands inventaires de Délos), il sera, je crois, prudent de suivre les leçons des meilleurs mss., et cela sans trop s'astreindre à reproduire exactement les formes dialectales de ces mss. Car, en supposant même que l'orthographe n'ait pas été bien établie au temps d'Hérodote, un éditeur sera toujours, ce me semble, plus près de la vérité en se rapprochant de l'analogie qu'en s'en éloignant.

Am. HAUVETTE.

---

216. — KINDLER DE KNOBLOCH. **Das goldene Buch von Strassburg**, 2 Theil. Vienne, 1886.

Dans le numéro du 12 octobre 1885 de la *Revue critique*, nous avons rendu compte du premier volume de l'ouvrage de M. Kindler de Knobloch sur les anciennes familles nobles de Strasbourg. Ce que nous avons dit alors s'applique aussi au second volume. Le travail, aujourd'hui terminé, est une précieuse contribution à l'histoire d'une ville, où jadis la noblesse ou le patriciat ont joué un rôle très important. Il est vrai que l'auteur ne donne que de courtes notices généalogiques, mais l'historien, souvent embarrassé au milieu de familles très enchevêtrées les unes dans les autres, trouvera dans ces notices un fil auquel il peut se fier sans crainte. Tout est pris dans des documents originaux, et si

M. K. ne mentionne pas ces derniers en détail, c'est qu'il n'a pas voulu grossir démesurément son livre. Il offre, d'ailleurs, avec une courtoisie parfaite, d'indiquer les sources à quiconque voudra bien s'adresser à lui. Vingt-trois planches d'armoiries complètent celles du premier volume. Comme il y a eu en Alsace des familles portant les mêmes armoiries, M. Kindler a eu soin d'en ajouter la liste.

S.

---

217. — **L'Oratoire à Bordeaux**, par Ant. de Lantenay, membre correspondant des académies de Metz et de Dijon. Bordeaux, librairie Feret, 1886, grand in-8 de 182 p. Tiré à 50 exemplaires.

L'Oratoire n'eut jamais de maison à Bordeaux, mais plusieurs membres de la congrégation du P. de Bérulle ont laissé de leur séjour dans cette ville des souvenirs qui méritaient de ne pas périr. M. de Lantenay, qui a recueilli ces souvenirs avec beaucoup de soin, les retrace avec beaucoup d'exactitude, s'occupant tour à tour des PP. Paul Métezeau, Jacques Duchesne, Louis Chailly, Eustache et Jean-Baptiste Gault, Pierre-Joseph du Vachet, Daniel Hervé, Jean Meré, Pierre Darbo, Jean-Antoine de La Chabane, Alexandre Légier. A d'excellentes notices biographiques sur ces enfants de Pierre de Bérulle, le savant auteur joint d'intéressants détails sur la permission d'établissement à Bordeaux accordée d'abord aux Oratoriens par le cardinal de Sourdis, puis révoquée; sur la première tentative d'établissement des Oratoriens dans le collège de Guyenne; sur une nouvelle tentative; sur les efforts réitérés du parlement de Bordeaux pour introduire l'Oratoire dans le collège de la Madeleine, après l'expulsion des Jésuites.

Le récit, qui complète à la fois les divers travaux relatifs à l'histoire de l'Oratoire et les divers travaux relatifs à l'histoire religieuse, littéraire, universitaire de Bordeaux [1], est accompagagné de notes abondantes, instructives et d'un tour agréable. Je signalerai particulièrement une note (p. 9) qui contient de riches renseignements sur la bibliographie de l'Oratoire, deux notes sur le P. Eustache Gault (p. 16) et sur son frère Jean-Baptiste Gault (p. 23), remplies d'indications sur ces deux évêques de Marseille; diverses notes sur Fr. d'Espinay, marquis de Saint-Luc, lieutenant-général du Roi en Guyenne (p. 27); sur Hiérome Lopès (p. 42), où l'auteur ajoûte de nouveaux renseignements à tous ceux qu'il avait déjà si bien su réunir dans ses *Mélanges de biographie et d'histoire* (1885, chapitre v, p. 40-48), sur le P. Seguenot

1. La notice de M. de L. comble bon nombre de lacunes et rectifie certain nombre d'erreurs de l'*Histoire du collège de Guyenne*, par M. Esnest Gaullieur. On trouve encore çà et là le redressement de quelques inexactitudes de l'historien du cardinal de Sourdis, M. Ravenez (p. 9), du chroniqueur Gaufreteau (p. 15), du P. Anselme (p. 27), etc.

(p. 108), sur le P. Amelote (p. 122), sur le P. Senault (p. 124), sur le P. J.-B. Du Hamel (p. 134), sur le P. Borrichon (p. 135).

Soit dans ces notes, soit dans le texte, M. de Lantenay a très habilement mis en œuvre une foule de documents inédits ou peu connus, les uns qui lui ont été communiqués par le R. P. Ingold [1], les autres qu'il a eu le plaisir de trouver lui-même aux Archives de l'archevêché de Bordeaux, aux Archives départementales de la Gironde, à la bibliothèque de la ville de Bordeaux, à la Bibliothèque nationale.

L'appendice contient, entre autres trésors, la reproduction de diverses plaquettes rarissimes, dont les curieux seront heureux de retrouver une nouvelle édition, et un remarquable document inédit, le testament du grand helléniste le P. Fronton Duduc [2].

Voici, du reste, la liste des pièces dont se compose ce délectable appendice :

I. *Lettres du P. J.-B. Gault*. (16 lettres comprises entre ces dates : 11 novembre 1629-19 juin 1642.)

II. *Requête du P. Louis Bonnet à Henri de Sourdis, archevêque de Bordeaux.*

III. *Discours prononcé le 23 de may 1667 au Bureau de Messieurs les Iurats, et à eux présenté le lendemain, par le R. P. Daniel Hervé, visiteur de l'Oratoire, accompagné du R. P. Iean Meré, supérieur de l'Oratoire de Condom. Tendant à l'établissement de leur Congrégation dans le collège de Guienne.*

IV. *Réponse au discours des sieurs Daniel Hervé, visiteur de l'Oratoire, et Iean Meré, supérieur de l'Oratoire de Condom : prononcé par un d'eux au Bureau de Messieurs les Iurats de la ville de Bourdeaux, et imprimé sous le nom desdits Hervé et Meré, sur la fin du mois de may de l'an 1667. Tendant à l'Establissement de la Congrégation de l'Oratoire dans le collège de Guyenne. Presentée à Messieurs les Iurats par l'un des Régents de Grammaire dudit College, le 5 de Iuin 1667.*

V. — *Replique prononcée au Bureau de Messieurs les Iurats de Bourdeaux, le 8 de Iuin 1667. Par le R. P. Daniel Hervé, visiteur de l'Oratoire. A la Response d'un Autheur anonyme.*

VI. — *Response à la replique du sieur Daniel Hervé, visiteur de l'Oratoire. Presentée à Messieurs les Iurats de Bourdeaux par l'un des Regens de Grammaire du college de Guyenne le 25 Iuin 1667.*

VII. — *Ad R. Patres Orator. Congrèg. Elegia cursim exarata.* (Par G. Luzel, professeur d'humanités au collège de Guyenne.)

---

1. M. de L. paye sa dette en ces termes gracieux (p. 8, note 1) : « La reconnaissance, qui, selon moi, n'oblige pas moins étroitement que la justice, me fait un devoir bien doux à remplir, de remercier ici le R. P. Ingold, bibliothécaire de l'Oratoire et auteur de plusieurs savants écrits : c'est à son aimable obligeance que je dois tout ce qui, dans ce travail, est tiré soit des archives du nouvel Oratoire, soit des Archives nationales. »

2. Archives départementales de la Gironde, série H. *Jésuites*.

VIII. — *G. Luzel Professori Humanitatis Aquitanæ numerose somnianti vigilia poetica Ioannis Meré Congreg. Orat. Domini Iesu Presbyteri.*

IX. — *Notice biographique de quelques compositions latines qui ont remporté le prix dans la classe de rhétorique du collège de Guyenne.*

X. — *Mémoire sur ce qui s'est passé touchant le dédommagement de la partie du jardin du noviciat des PP. Jésuites de Bourdeaux pour bâtir le fort de Sainte-Croix* (1676).

XI. — *Traité passé entre Messieurs les commissaires du Parlement et les Oratoriens pour tenir le collège de la Madelaine à Bordeaux.* (16 septembre 1762.)

XII. *Testament du P. Fronton Duduc, jésuite* [1].

T. de L.

---

218. — **Abhandlungen und Actenstücke zur Geschichte der preussischen Reformzeit, 1807-1815,** von Alfred Stern. Leipzig, Duncker und Humblot, 1885. In-8, 410 p.

M. Stern travaille à une histoire de cette période connue sous le nom de *preussische Reformzeit*, où la Prusse se réorganisa après les désastres de 1806. Mais cette étude ne devant pas être publiée de longtemps, il s'est décidé à faire paraître un grand nombre de documents importants qu'il a trouvés dans les archives de Berlin, de Vienne, de Paris et de Nassau.

I. *La chute du baron de Stein en 1808 et le Tugendbund* (p. 3-41). Les documents contenus sous cette rubrique prouvent que Stein a quitté le ministère en 1808 non seulement sur l'ordre menaçant de Napoléon, mais sous le coup d'une cabale dirigée par le ministre de Voss, qui représentait Stein comme le fauteur du *Tugendbund*, « société révolutionnaire dont le but serait de donner à la Prusse une forme de gouvernement, calquée sur les principes philanthropiques de la première Assemblée de France ».

II. *Documents pour l'histoire de l'année 1809.* Mémoire de l'ambassadeur d'Autriche Wessenberg sur la situation politique de la Prusse (adressé à Scharnhorst); mémoire de Borstell au roi sur l'intérêt de la Prusse à l'occasion de la guerre entre l'Autriche et la France; conseils

1. Je ne trouve dans tout le volume que deux petites fautes. Encore ne suis-je pas sûr que ce ne soient pas de simples fautes d'impression! On lit (p. 16, note 2) : « Un oratorien, nommé Charles Du Four, petit-neveu du célèbre Pibrac, a célébré en vers latins, d'abord la nomination à l'épiscopat, puis la mort d'Eustache Gault. » Si cet oratorien était le petit-neveu de l'auteur des *Quatrains*, il devait s'appeler, non *Du Four*, mais *Du Faur*. — Joseph Du Bernet, premier président du parlement d'Aix, puis du parlement de Bordeaux, reçoit (p. 73, note 1) le titre de baron de *Serin*. Il aurait fallu écrire ou plutôt imprimer : *baron de Sevin*.

envoyés par Knesebeck à l'archiduc Charles; plan de Chasot destiné également à l'archiduc.

III. *Mission du colonel de Steigentesch à Königsberg en 1809.* Rapports de Steigentesch au ministre comte de Stadion et considérations intéressantes sur les révélations qu'il fit à Berlin à M. de Linden, résident du roi Jérôme; il est fort probable, comme M. S. nous semble le croire, que l'officier autrichien voulait par ces confidences calculées compromettre la Prusse.

IV. *Le plan de la destruction du gouvernement prussien d'après le prétendu mémoire de Champagny du 16 nov. 1810.* Ce plan, dont parlent les historiens allemands, n'a jamais existé et le mémoire qu'ils attribuent au duc de Cadore, a été forgé par Esménard, l'auteur du poème de la *Navigation*, censeur, chef de la troisième division de la police générale, membre de l'Académie française, tenant à Paris, selon le mot de Stendhal, l'état de grand homme, et en même temps espion du gouvernement prussien [1]. Les preuves que donne M. S. — le mot *prétendu* écrit sur le document qui se trouve aux archives des affaires étrangères et les dépêches de notre ambassadeur en Prusse, Saint Marsan — sont irréfutables.

V. *Sur l'histoire de la mission de Scharnhorst à Vienne en 1811.* Mémoires de Scharnhorst à Metternich des 6 et 22 décembre; on sait qu'ils furent inutiles.

VI. *Procès-verbaux des séances de la représentation nationale intérimaire de la Prusse 1812-1815.* M. S. appelle l'attention sur ces procès-verbaux, « témoignages d'un combat d'idées que produisit l'existence de cette première assemblée élue ». Il fait connaître en même temps un des membres les plus actifs de cette assemblée, Elsner de Gronow dans les papiers duquel il a trouvé ces précieux « protocoles ».

VII. *La question de la constitution prussienne 1807-1815.* M. S. retrace les plans qui furent formés pendant ces huit années pour donner à la Prusse, en même temps que les réformes administratives, une constitution qui aurait changé complètement le caractère de la monarchie. Cet essai historique, le premier sur le sujet, est fort remarquable; l'auteur l'a divisé en trois parties : l'époque de Stein, celle d'Altenstein et de Dohna, celle de Hardenberg.

VIII. *Origine de l'édit du 11 mars 1812 sur la situation civile des Juifs dans l'État prussien.* (Je signale à l'attention de M. S. deux articles des *Neue Feuerbrände*, 1807, IV-VI, p. 98-128 et VII-IX, p. 59-78; ils contiennent un rapport au roi, du 10 juillet 1789, *über die bürgerliche Verbesserung der Juden*). On voit la part qui revient dans cet édit, non seulement à Hardenberg, mais à Brand, à Schrötter, à Pleiffer, etc.

1. Cp. Bignon, *Hist. de France*, 10e partie, 131 et Ernouf, *Maret*, p. 312. Mais ne pourrait-on penser également à une ruse de Napoléon I?

IX. *La Prusse et la France de 1809 à 1813*. Les documents ou extraits de documents cités dans cet article, le plus important peut-être de l'ouvrage, sont tirés des archives de notre ministère des affaires étrangères; ils montrent que l'ambassadeur de France à Berlin, M. de Saint-Marsan, était souvent bien instruit, mais que souvent aussi il se laissait abuser, qu'il n'a pas toujours compris les véritables desseins de la politique prussienne, qu'il crut à tort jouir de la confiance entière de Hardenberg, qu'il s'imagina jusqu'au dernier moment que la Prusse ne se tournerait pas contre la France. Ses dernières dépêches (auxquelles il faut joindre celles de Clérembault, consul général de France à Königsberg), prouvent, selon le mot de M. S., qu'il était très mauvais prophète.

On voit tout ce que renferme d'intéressant, d'instructif et de neuf ce volume de M. Stern; le savant professeur de l'Université de Berne a eu raison de réunir ces études consciencieuses qui avaient paru précédemment dans diverses revues; elles forment une « contribution » du plus grand prix à l'histoire de la Prusse de 1806 à 1813 et des efforts que firent les hommes chargés de la régénérer.

A. CHUQUET.

---

219. — **Private und amtliche Beziehungen der Brüder Grimm zu Hessen.** Sammlung von Briefen und Actenstücken als Festschrift zum hundertsten Geburtstag Wilhelm Grimms den 24 Febr. 1886, zusammengestellt und erlæutert von E. STENGEL. Deux volumes in-12, 419 et 441 pp. Marburg, Elwert, 1886.

Ce recueil a été composé à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Wilhelm Grimm, célébré le 24 février 1886. Le premier volume contient des lettres des deux frères Grimm à des amis en Hesse; le deuxième renferme une série de documents relatifs à leur activité au service du gouvernement électoral de Hesse; de plus, 280 pages de notes, éclaircissements et lettres à des savants *extra-hessois* et leurs réponses, une table chronologique de la correspondance, et enfin un index alphabétique des hommes et des choses mentionnés dans les deux volumes. Les documents publiés sont loin d'offrir tous le même intérêt; on peut même dire que plusieurs auraient pu rester inédits sans aucun inconvénient; mais le recueil n'en reste pas moins une contribution précieuse à l'histoire des deux frères.

A. B.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 août 1886.

M. le Ministre de l'Instruction publique transmet à l'Académie la nouvelle de deux découvertes épigraphiques :

A Babadagh, près de Kustendje (Roumanie), on a trouvé plusieurs inscriptions latines, qui vont être transportées à Bucharest.

Dans l'île de Karamane (Mer Rouge), M. Lionel Faurot, chargé d'une mission d'histoire naturelle, a découvert une inscription d'une vingtaine de lignes, probablement hymiaritique. Elle se trouve sur une pierre volcanique, qui recouvre un tombeau, au nord de la ville, dans la mosquée dite d'Israki Baba ou Salah. Les caractères ont environ 1 centimètre de hauteur et sont très nets, quoique gravés peu profondément; ils couvrent une surface de 30 à 37 centimètres carrés.

M. Halévy, continuant la lecture de son mémoire sur la table généalogique qui figure au chapitre x de la Genèse, propose de nouvelles identifications pour plusieurs noms géographiques qui n'ont pas encore été bien expliqués. Puis, contrairement à l'opinion des critiques qui attribuent ce morceau à trois auteurs différents, il en soutient l'unité et s'attache à en montrer l'accord avec les chapitres IX et XI du même livre. Selon lui, les peuples énumérés au chapitre x ont été classés suivant un système géographique. Derrière cet arrangement se cache l'arrière-pensée de pousser les Israélites à une alliance avec les Japhétites ou peuples du Nord, contre les Phéniciens, dont la prépondérance donnait alors de grands soucis aux patriotes hébreux.

M. Philippe Berger rend compte de l'examen de trois cents nouveaux ex-votos en langue punique, envoyés de Carthage par le R. P. Delattre. Ces monuments proviennent tous de la tranchée déjà si fructueusement explorée, en 1875, par M. de Sainte-Marie, et qui n'a cessé, depuis, de fournir des inscriptions. M. Berger signale parmi les estampages du P. Delattre une inscription religieuse qui vient confirmer de la façon la plus heureuse la restitution proposée pour un autre texte dans le dernier fascicule du *Corpus inscriptionum Semiticarum*, nº 195. Elle se lit ainsi :

> Cippe de Moloc-Baal, qu'a voué Bo-
> dastoret, fils de Bomilcar, (fils de)
> Bodastoret, fils de Bomilcar,
> fils de Çor (eleim), à la Mère, à la Grande Penê-
> Baal, et au Seigneur Baal-Hammon : qu'ils
> entendent sa voix et le bénissent!

C'est mot pour mot, sauf les noms propres, la lecture proposée dans le *Corpus*. Une autre inscription, non moins curieuse, est divisée en deux registres. Le registre supérieur contient une formule d'ex-voto ordinaire, écrite en très gros caractères. Dans le registre inférieur est mentionné, en caractères très fins, l'accomplissement du vœu. Ceci renverse définitivement l'opinion encore soutenue par certains savants, d'après laquelle ces pierres seraient des monuments funéraires. Toutes ces inscriptions seront publiées dans le prochain fascicule du *Corpus*.

Séance du 20 août 1886.

M. Maspero soumet à l'Académie une hypothèse sur l'origine du nom de l'Asie. Le nom qui désigne l'île de Chypre en égyptien a été lu *Amasi, Asi, Sibinai, Masinai* : la lecture certaine est *Asi*, et aux basses époques *Asinai*. Si l'on cherche parmi les noms anciens de l'île que nous ont fait connaître les classiques, on ne trouve que la ville d'*Asiné* dont le nom puisse se rapprocher d'*Asinai*. Pourtant, dit M. Maspero, *Asi* rappelle invinciblement le nom de l'Asie, *Asia*. Or, Chypre ayant été une des premières colonies habitées par les Grecs Achéens, on peut se demander si le nom d'*Asia*, que l'antiquité classique a appliqué à la Péninsule, puis au continent entier, ne viendrait pas de ce nom d'*Asi* que les monuments égyptiens nous montrent appliqués à l'île de Chypre, dès le temps de Thoutmès III et que ne connaissaient déjà plus les rédacteurs des documents assyriens.

M. Charles Robert présente une note de M. John Evans, président de la Société des antiquaires de Londres, sur divers objets préhistoriques trouvés à Felixstowe (comté de Suffolk). Parmi ces objets se trouve une scie de bronze, la seule qui ait été découverte jusqu'ici dans la Grande-Bretagne.

M. Joseph Halévy continue la lecture de son mémoire sur le chapitre X de la Genèse. Il soutient que, dans le récit relatif à la tour de Babel, il est question, non de tous les hommes, mais seulement des Sémites, déjà séparés des descendants de Cham

et de Japhet. Parmi les Sémites seuls se seraient produites, selon l'auteur du récit, la confusion des langues et la dispersion qui en aurait été la conséquence.

Ouvrage présenté par l'auteur : Abel Bergaigne, *la Syntaxe des comparaisons védiques* (extrait des *Mélanges Renier*).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 7 juillet.

M. Flouest communique les estampages de deux tombes conservées à Montormentier et à Poulain (Haute-Marne), l'une de ces tombes date du XIIIe siècle, l'autre du XIVe siècle.

M. Flouest présente trois cloches en fer forgé; sur l'une d'elles on a cru lire la date de 1242 qu'il faut corriger en 1742. Ces cloches sont semblables à celles que l'on pend encore aujourd'hui en Suisse au cou des bestiaux.

M. Lecoy de la Marche, revenant sur une précédente communication de M. Bruyère, établit que ni dans Grégoire de Tours, ni dans les plus anciens textes, il n'est question du don fait par l'empereur Maxime à l'évêque Illidius des colonnes du fameux temple du Puy-de-Dôme. Cette légende est certainement postérieure au Xe siècle.

M. Courajod communique, de la part de M. de la Sizeranne, le moulage d'un chapiteau du XIIe siècle, découvert à Valence, et qui peut avoir appartenu à l'ancienne abbaye de Saint-Ruf ou de Saint-Félix.

M. Pol Nicard décrit la chapelle Saint-Aignan dont les restes se voient encore à Paris, dans la rue de la Colombe. Certaines parties de cet édifice paraissent remonter à l'époque romane.

Séance du 21 juillet.

M. Courajod communique le moulage d'un buste en marbre du XVe siècle, appartenant à M. le comte Bertrand de Blacas. Il y reconnaît le portrait d'un personnage ayant vécu à la cour de Naples et portant l'ordre du vase de lys, ordre aragonais.

M. Courajod communique ensuite un buste de marbre d'un très beau caractère qui vient d'être acquis par le musée du Louvre. Cette œuvre, qui émane également de l'École napolitaine, est supposée, d'après une comparaison avec des monnaies et une miniature de la Bibliothèque nationale, représenter Ferdinand Ier d'Aragon.

M. Homolle lit un mémoire sur l'amphithéâtre de Curion décrit par Pline; il démontre que la restauration proposée par Canina n'est pas acceptable et en propose une nouvelle fort satisfaisante qui lui a été suggérée par M. Nenot.

MM. Mowat et Babelon communiquent, de la part de M. Esperandieu, l'estampage d'une inscription relevée à Puycerda (Espagne) qui est ainsi conçue « Anno Domini M·CCC·XI·, tertio kalendas hoctobris vigilia Sancti Michaelis septembris fuit sepultus Johannes Cerdani filius domini Petri Cerdani ».

Séance du 28 juillet.

M. Collignon communique les photographies de deux torses grecs archaïques du musée du Louvre, découverts sur l'emplacement d'un sanctuaire d'Actium par M. Champoiseau. Il reconnaît dans ces statues un type très général, celui de la figure virile nue; elles supposent des prototypes exécutés suivant la vieille technique du travail du bois et elles en dérivent directement.

M. E. Molinier présente, de la part de M. Rupin, la photographie d'une tombe en bronze gravé du commencement du XVIe siècle, qui se trouve à l'église de Saint-Jumien (Haute-Vienne).

M. E. Molinier signale l'importance des œuvres d'orfèvrerie que contient l'exposition de Limoges et soumet à la Société des dessins et des photographies de la châsse de Bellac, œuvre d'émaillerie limousine du commencement du XIIe siècle.

M. l'abbé Duchesne présente une rectification au texte de la vie du pape Léon III, relativement à l'onction conférée à Charlemagne le jour de Noël de l'an 800, à Saint-Pierre de Rome. D'après les textes imprimés, Charlemagne aurait reçu cette onction, mais les manuscrits sont muets à cet égard, il fut simplement acclamé empereur; l'onction, en cette circonstance, est une particularité du rit gallican que n'admet pas la liturgie romaine.

M. l'abbé Thédenat présente, de la part de M. de Laigue, les dessins de chapiteaux antiques historiés encore inédits qui se trouvent à Pise.

Le Secrétaire,
E. Molinier.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 20 septembre — 1886

220. — Albin Hæbler, **Die Nord und Westküste Hispaniens**, ein Beitrag zur Geschichte der Antiken Geographie. Leipzig, 1886, 46 pages.

Les renseignements des géographes anciens sur la côte occidentale, et surtout sur la côte septentrionale de l'Espagne, sont très incomplets et parfois contradictoires. Aussi faut-il savoir gré à M. Häbler d'avoir essayé de mettre quelque lumière dans ce difficile sujet. Malgré le soin avec lequel il a rassemblé et discuté les textes, je n'oserais dire qu'il ait sensiblement fait avancer la question. Peut-être n'est-ce pas sa faute. Rien de plus malaisé, par exemple, que de déterminer entre les promontoires et les baies qui découpent l'angle nord-ouest de la péninsule, les points nominativement désignés par les textes. Ainsi il semble évident que Pomponius Mela (III, 13), ainsi que Strabon, ont en vue le port où se trouve actuellement la Corogne, quand ils décrivent une baie appelée *Port des Artabres :* c'est un point que M. H. a raison d'établir. Voilà pourtant que Ptolémée distingue le port des Artabres et le μέγας λιμήν, désignation qui nous ramène invinciblement aussi à la Corogne. En supposant même, avec K. Müller, une interversion dans cette partie des Tables, il est difficile d'expliquer cette contradiction.

M. H. représente Mela comme un géographe à tendances archéologiques, inclinant à recourir à la vieille autorité d'Eratosthènes (p. 28). La chose me paraît douteuse au moins pour l'Espagne. Toujours est-il qu'après l'avoir affirmé, l'auteur ne se met guère en peine de le prouver; car lorsqu'il cite, pour la rapprocher, de celle de Pline, l'opinion de Mela sur la configuration resserrée que prendrait l'Espagne au nord, il ne semble pas se souvenir que la même idée se trouve aussi dans Strabon. — Je ne saurais admettre avec lui que Pline et Mela aient vu plus juste que leurs devanciers dans la direction qu'ils prêtent aux Pyrénées. Toutes les indications qu'on peut relever chez eux à cet égard sont, en effet, pour ainsi dire, viciées par la confusion qu'ils commettent sur le nom : ils l'appliquent, comme le voit fort bien M. H., à l'ensemble des chaînes qui divisent la péninsule en deux versants.

M. Häbler a passé en revue tous les géographes grecs, avant d'examiner à la suite les géographes latins. Mieux eût valu se conformer à l'ordre chronologique. A tous égards Ptolémée représente un état de connaissances plus avancé que Pline et Mela ; je n'en excepte pas cette question des Pyrénées, dans laquelle il atténue, sans la faire entièrement disparaître, la faute de ses prédécesseurs.

Je n'insisterai pas sur une sorte d'appendice relatif aux représentations cartographiques de l'Espagne dans certains documents du moyen âge. C'est une question nouvelle, dans laquelle l'auteur a eu tort de se hasarder, car il y est visiblement novice. Il a des découvertes de débutant. Cet épilogue termine assez mal à propos un travail d'ailleurs méritoire et consciencieux.

V. L.

---

221. — **Johannes Turmair's genannt Aventinus sæmtliche Werke.** Auf Veranlassung Sr. Majestaet des Kœnigs von Bayern herausgegeben von der K. Akademie der Wissenschaften. Fünfter Band. Zweite Haelfte. München, C. Kaiser, 1886, p. xv et p. 607-807.

M. de Lexer, l'éditeur savant du chef-d'œuvre d'Aventinus, de la « *Bayerische Chronik* », rend compte en quelques pages des manuscrits qui ont été à sa disposition, des deux plus anciennes éditions imprimées et des principes qu'il a suivis lui-même en s'acquittant de la tâche confiée à ses soins par l'Académie royale à Munich. Il mentionne, p. IV, un travail de M. W. Meyer, *Philologische Bemerkungen zu Aventin's Annales und Aventin's Lobgedicht auf Albrecht IV von 1507*. C'est le même travail, inséré dans les *Abhandlungen der philosophisch-philologischen Classe der K. Bayerischen Akademie der Wissenschaften Band XVII. Abtheilung III* (1886 Muenchen G. Franz), qui a provoqué la notice très succincte de M. Riezler à la fin de ce fascicule. Le travail de M. Meyer aurait, à ce que nous semble, mérité un compte-rendu plus détaillé. Il a démontré que l'éditeur des *Annales ducum Bojariae*, dans la rédaction du texte de cet ouvrage d'Aventinus, s'est laissé malheureusement trop influer par la copie conservée à la bibliothèque de Stuttgard et qu'il a trop négligé l'autographe de l'historien conservé à la bibliothèque de Munich. M. Meyer en outre a ajouté à ses critiques philologiques des remarques relatives au talent historique d'Aventinus qui sont dignes d'attention, et il a publié un poème intéressant de l'Hérodote bavarois, resté inconnu jusque-là, qu'il a découvert dans une copie des *Annales*. — La plus grande partie du vol. 5, seconde moitié des œuvres d'Aventinus, contient le glossaire des écrits allemands de cet historien et le registre de la *Bayerische Chronik*. Pour cette partie du cinquième volume, M. Lexer s'est associé comme collaborateur M. Stuemper d'Aschaffenbourg.

Alfred Stern.

222. — **La Ligue et les Papes,** par le comte Henry de l'Epinois, ancien élève de l'Ecole des Chartes, membre de l'Académie romaine de la religion catholique. Paris, V. Palmé, 1886, in-8 de VIII-672 p.

Gros volume, mais plein de choses. On n'y trouverait pas une seule page inutile, ce qui est déjà un grand éloge. Le livre de M. de l'Epinois mérite bien d'autres éloges. On doit surtout féliciter l'auteur d'avoir épuisé tous les moyens d'information avant d'écrire l'histoire des dix années écoulées à Paris et à Rome, de 1585 à 1595. Dans une *Note bibliographique* qui suit l'*Avant-propos*, l'auteur énumère les documents italiens et français, inédits ou imprimés, qu'il a cru devoir consulter, et la liste est vraiment complète. En tête de cette liste prennent place naturellement les papiers des nonces et légats, accrédités en France par les souverains pontifes pendant les cinq dernières années du règne d'Henri III et les cinq premières années du règne d'Henri IV, papiers mis à la disposition de M. de l'E., en 1866, par le R. P. Theiner, alors préfet des Archives du Vatican. Ces dépêches et les copies de diverses autres lettres annexées à la correspondance des représentants du Saint-Siège à la cour de France, ont servi de point de départ et de fondement au solide travail que nous analysons. L'auteur a consulté, plus tard, dans le même dépôt, les *Regesta pontificum,* et il a recueilli dans les archives particulières du prince Barberini et du prince Borghèse des pièces importantes. Il serait superflu d'ajouter qu'il n'a pas négligé les documents si nombreux conservés aux Archives nationales et à la Bibliothèque de la rue Richelieu. Même après des chercheurs comme M. René de Bouillé, M. Joseph de Croze, M. Forneron, M. Kervyn de Lettenhove, il a pu extraire de nos deux grands dépôts de précieux renseignements.

Quant aux recueils imprimés, M. de l'E. n'en a laissé échapper aucun : tous les personnages mêlés aux affaires militaires et politiques ont été tour à tour minutieusement interrogés : Henri IV, le duc de Mayenne, le maréchal de Biron, les cardinaux de Joyeuse, d'Ossat, du Perron, le duc de Nevers, etc. M. de l'E. a utilisé avec le même zèle les *Négociations diplomatiques* de M. Abel Desjardins, cet excellent travailleur dont nous déplorons la perte, les *Documents inédits* de M. Loutchisky, le *Sixte-Quint* du baron de Hubner, ouvrage si riche en extraits de correspondances vénitiennes. Il n'a dédaigné, dans ses immenses approvisionnements, ni les ouvrages spéciaux du P. Mainbourg, d'Anquetil, de M. V. Chalembert, ni les études locales de M. Prarond pour Abbeville, de M. A. Dubois pour Amiens, de M. Mourin pour Angers, de M. Abord pour Autun, de M. Dupont-White pour Beauvais, de M. Baudoin pour la Bourgogne, de M. l'abbé Moreau et de M. Anatole de Barthélemy pour la Bretagne, de M. Antoine Richart pour le Laonnois, de M. Ouvré pour Poitiers, de M. Le Charpentier pour Pontoise, de M. Challe pour le département de

l'Yonne, etc. En un mot, toutes les précautions ont été prises par le consciencieux auteur pour raconter et pour juger en parfaite connaissance de cause l'histoire de la Ligue dans ses relations avec la Papauté.

M. de l'E. étudie successivement, à la lumière de tant de témoignages anciens et nouveaux, les *Préliminaires de la lutte* (1585-1588); les *Barricades* (janvier-mai 1588); la *Réconciliation* (14 mai-18 juillet 1588); la *Mort des Guise* (18 juillet-23 décembre 1588); la *Mort d'Henri III* (24 décembre-1[er] août 1589); l'*Intervention diplomatique du Saint-Siège sous Sixte V* (1[er] août 1589-24 septembre 1590); l'*Intervention militaire du Saint-Siège sous Grégoire XIV* (24 septembre 1590-15 octobre 1591); l'*Intervention militaire sous Innocent IX et Clément VIII* (29 octobre 1591-2 décembre 1592); la *Conversion d'Henri IV* (2 décembre 1492-septembre 1595-mai 1598). Dans un dixième et dernier chapitre, nous trouvons le résumé et la conclusion du livre.

Partout les récits de M. de l'E. sont très nourris, très exacts; partout ils sont justifiés par des citations indiscutables [1]. Je n'irai pas jusqu'à dire que l'histoire de la période comprise entre 1585 et 1595 est entièrement renouvelée par les profondes recherches de l'auteur, mais je ne crois pas aller trop loin en déclarant que le livre sur la *Ligue et les Papes* est l'indispensable complément de toutes nos histoires de France. On pourra ne pas accepter toutes les appréciations de l'auteur sur les papes Sixte-Quint, Grégoire XIV, Clément VIII, sur les légats Morosini, Caetani, Matteucci, sur divers autres grands personnages français ou étrangers; il sera impossible de ne pas profiter de ses rectifications et de ses additions [2].

---

1. En dehors des grandes lignes, signalons quelques notes particulièrement intéressantes sur les *Mémoires de Nevers* (p. 22); le château de Champigny-sur-Veude (p. 53); les conférences de Saint-Brice (p. 69); le marquis de Pisany se plaignant (24 mars 1587) du Pape qui faisait au Roi des *querelles d'Allemagne* (p. 71); les diverses dates données au combat d'Auneau (p. 81); le duc d'Epernon menacé d'être assassiné par les Guise (p. 105); deux femmes hérétiques condamnées au bûcher par le Parlement et brûlées en place de Grève, le 28 juin 1588, « le peuple étant si joyeux qu'il eût voulu pouvoir les jeter vives dans le feu » (p. 186); l'archevêque de Lyon, Pierre d'Espinac (p. 223); la mort de Catherine de Médicis (p. 274-275); l'écrivain Du Belloy courant risque d'être lapidé par la populace et qui est sauvé par un Père jésuite dont on regrette de ne pas savoir le nom (p. 287); le cardinal de Rambouillet empoisonné, selon une lettre de Catherine de Médicis au pape (18 septembre 1588), « par une once d'ellebore blanc, mis par son apothicaire dans un clystère » (p. 301); Jacques de Diou, envoyé par le duc de Mayenne auprès de Sixte-Quint (p. 343); le capitaine de Saint-Paul (p. 374); la mort de Grégoire XIV (p. 511); une erreur de Sully au sujet de la somme comptée par Henri IV à Bois-Dauphin pour la reddition de Paris (p. 619).

2. J'ai bien peu d'observations de détail à présenter. M. de l'E. signale (p. 2) des associations à la fois religieuses et politiques, de petits syndicats, de petites ligues organisés à Toulouse en 1563, à Angers, en 1565, à Dijon en 1567, à Bourges et à Troyes en 1568. Il a oublié de mentionner une association du même genre for-

Ceux-là mêmes qui croiraient devoir contester quelques-uns des jugements exprimés par un écrivain qui ne cache pas plus son drapeau politique que son drapeau religieux, rendront hommage à la loyauté de sa discussion et salueront en lui un de ces adversaires convaincus que l'on ne peut s'empêcher d'estimer.

Voici, du reste, comment M. de l'Epinois fait à chacun sa part dans « les grandes pacifications » qui ont immortalisé le nom d'Henri IV (p. 666-667) :

« Ce fut tout ensemble l'œuvre des Ligueurs, des Royalistes, d'Henri IV et des Souverains-Pontifes.

« C'est l'honneur des catholiques ligueurs d'avoir affirmé la foi religieuse de la patrie, d'avoir fait triompher dans la nation cette croyance que le premier devoir est la fidélité à la loi de Dieu et que le roi de France doit être un enfant de l'Eglise.

« C'est l'honneur des catholiques royalistes d'avoir, après le pape Sixte V, reconnu dès le premier jour où était la solution du conflit engagé, et, malgré des signes douteux et de violentes attaques, de n'avoir pas désespéré de retrouver dans l'héritier protestant de la maison de Bourbon un fils de saint Louis.

« C'est l'honneur d'Henri IV d'avoir répondu par sa conversion à cette espérance des royalistes catholiques et, pour revenir à la religion de ses pères, d'avoir eu le courage de vaincre les préjugés et surtout de braver les colères de ses vieux compagnons d'armes.

« C'est enfin l'honneur des souverains pontifes d'avoir proclamé le principe catholique défendu par les Ligueurs, sans condamner le principe politique soutenu par les royalistes.

« Les ligueurs, quoique défaits, et les royalistes, quoique contenus, furent tous à la fin réellement victorieux. L'abjuration d'Henri IV fut leur commune victoire. »

T. de L.

---

mée à Bordeaux en 1564. Voir *Mémoires de Condé*, t. V, p. 170-181. Il fait de l'avocat David (p. 2) « un bourgeois de Paris ». Jean David n'était qu'un Parisien d'occasion, d'origine gasconne. Voir *Mémoires de la Ligue*. t. I, p. 2, note 2, où nous lisons : « C'était un Gascon, homme turbulent, mauvais avocat, décrédité même du côté des mœurs ». Les amis de la précision en matière bibliographique regarderont comme trop vague cette indication (p. 275) : « M. de la Ferrière publie les lettres de Catherine de Médicis ». M. de l'E. attribue par inadvertance (p. 426) au *fils* du chancelier de l'Hospital l'*Anti-Espagnol*. Le chancelier ne laissa qu'une fille, mariée à Nicolas Hurault, seigneur de Bellebat. De ce mariage provint Michel Hurault de l'Hospital, auteur de l'*Anti-Espagnol*. Autre méprise (p. 649) : ce n'est point l'abbé Ulysse Chevalier qui a publié les *Annales de la ville de Romans* (Valence, 1875), mais bien son père, le docteur Ulysse Chevalier. Je ne relève pas quelques fautes d'impression, comme, par exemple (p. 579, note 2), les *Mémoires des Antiquaires de Paris* substitués aux *Mémoires des Antiquaires de Picardie*.

---

223. — **Henriette-Anne d'Angleterre,** duchesse d'Orléans, sa vie et sa correspondance avec son frère Charles II, par le comte de Baillon. Un vol. in-8 de 458 p. Paris, Perrin, 1886.

Cet ouvrage fait suite à une étude historique sur Henriette de France, par le même auteur, et il faut de toute nécessité s'y reporter pour connaître « l'enfance proprement dite de Henriette Anne, » ainsi que « ses premiers débuts dans le monde de la cour. » Au lieu de refaire sur de nouvelles données une monographie de la duchesse d'Orléans, M. de Baillon s'est contenté de publier *in extenso*, en les traduisant quand la chose était nécessaire, et en les plaçant au milieu d'un récit continu, les lettres de Charles II et d'Henriette d'Angleterre qu'il a eu la bonne fortune de retrouver soit au Record Office, soit aux Archives des affaires étrangères. Ces lettres sont curieuses, elles font mieux connaître la politique de Louis XIV et de Charles Stuart; elles donnent quelques indications nouvelles sur la vie des deux cours; elles permettent enfin de lire un peu dans l'âme de la charmante princesse « coquette et parfois imprudente, » mais toujours loyale et sincère, et qui en définitive, elle avait raison de le dire en mourant, n'a jamais manqué à ses devoirs d'épouse.

Réduit aux modestes proportions d'une publication de cette correspondance avec une introduction très courte et des notes en quantité suffisante, l'ouvrage de M. de Baillon pourrait être d'une lecture agréable et utile; mais rien n'est fatigant comme l'intervention perpétuelle d'un auteur qui ne laisse pas les documents parler d'eux-mêmes, qui commente avec le même soin minutieux les affaires d'État vraiment importantes, les intrigues de cour les plus misérables, et jusqu'aux apparitions de comètes. Il est parfois question de la duchesse d'Orléans dans ce livre, mais trop souvent les hasards du commentaire nous emportent loin d'elle, et, pour tout dire en un mot, la publication de cette correspondance perd beaucoup de son intérêt parce que les lettres du frère et de la sœur sont véritablement submergées au milieu de récits qui ne nous apprennent rien de nouveau.

A. Gazier.

---

224. — **Histoire de l'imprimerie en Agenais depuis l'origine jusqu'à nos jours,** par Jules Andrieu. Paris, Alph. Picard; Agen, G. Michel et Médan, 1886. In-8 de 169 pp. et 1 f.

L'imprimerie agenaise n'a jamais brillé d'un bien vif éclat; aussi l'histoire en est-elle peu connue et devons-nous savoir gré à M. Andrieu des faits presque ignorés qu'il a mis en lumière. Agen et Nérac furent les deux seules villes de la province dans lesquelles la typographie fut introduite avant 1600. Les imprimeurs et libraires d'Agen dont M. A. a relevé les noms au xvi[e] siècle sont : *Guillaume Reboul* (1526), *Jehan*

Brayer (1528), *Bernard Mathieu* (1528-1538), *Antoine Reboul*, imprimeur (1540-1545), *Arnauld Villote*, imprimeur (1547-1552), *Lucas Barilhard* (1566), *Guirauld Reignac* (1573), *Guillaume Vergnes* (v. 1575-1580), *Jacques Rousseau*, imprimeur (1582), *Antoine Pomaret*, imprimeur (1596-1599), *Pierre Barilhard* (1590-1619), *Antoine Chrestien* (1596). A Nérac, nous ne rencontrons pendant la même période qu'un seul imprimeur, *G. Gobert* (1549) et deux libraires, *Jean Duracq* (1579) et *Claude Royal* (1590). Au XVII[e] siècle il n'y a plus de presses à Nérac, mais une typographie protestante fonctionne pendant quelques années à Sainte-Foy-la-Grande. En 1795 des imprimeries se fondent à Marmande, à Villeneuve et à Tonneins; mais Nérac ne voit renaître l'art de Gutenberg qu'en 1831 et Sainte-Foy-la-Grande qu'en 1864.

La plupart des renseignements que M. A. a réunis sur les premiers libraires d'Agen et de Nérac sont tirés des archives de ces deux villes; ces renseignements ont donc toute la valeur de l'inédit et il nous serait impossible d'y faire aucune addition importante. Voici pourtant quelques observations de détail.

P. 27. M. A. parle incidemment d'un *Missel*, à l'usage d'Agen, imprimé à Toulouse en 1531. Il fera bien de rechercher ce volume et d'en donner la description dans sa future *Bibliographie de l'Agenais*. Il a vraisemblablement été publié plus d'un missel pour l'église d'Agen et cependant M. Weale, qui a fait de patientes recherches dans la plupart des bibliothèques de l'Europe, n'en mentionne aucun [1].

P. 36. M. A. ne sait plus rien de l'imprimeur *Antoine Reboul* après 1545; nous croyons qu'il abandonna son officine d'Agen, où *Arnauld Villote* le remplaça, et qu'il devint un des adeptes de la Réforme. Il est probable qu'il doit être confondu avec l'*Antoine Reboul*, qui, en 1558, imprima à Strasbourg la *Briefve et claire Confession de la foy chrestienne* de Jean Garnier, et qui, en 1561, publia, soit à Strasbourg, soit en Suisse, une édition de l'*Institutio christianae religionis* de Calvin [2].

P. 38. *Jacques Rousseau* avait commencé sa carrière à Nantes, où, en 1571, il obtint de la ville un prêt de 200 livres pour payer des fontes nouvelles [3].

P. 39. Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que « Jean de Dralymont, sieur de Yarlème » est l'anagramme de Jean de Montlyard, sieur de Meleray [4].

P. 47. Christophe Landré n'est pas un « médecin néracais, complètement inconnu », il avait d'abord été libraire à Orléans, où il est cité

1. Voy. Weale, *Catalogus Missalium ritus latini ab anno M. CCCC. LXXV impressorum* (Londini, 1886, in-8).
2. Cf. Cat. Rothschild, I, n° 1032.
3. Voy. *Archives du Bibliophile breton*, II, 158.
4. Cf. du Verdier, éd. Rigoley de Juvigny, II, 474.

comme tel de 1532 à 1542 [1], puis il s'était voué à la médecine dans sa ville natale. En 1545, il se qualifiait « lecteur de feu M. le duc d'Orléans [2]. Son *Œcoiatrie* fut imprimée plusieurs fois. Nous en connaissons une édition de *Lion, Jan de Tournes*, 1558, in-16, et qui n'est certainement pas la première [3].

En général, les notices bibliographiques données par M. A. manquent de précision et d'exactitude. P. 85, il mentionne en passant un propre du diocèse d'Agen, dont il ne nous donne même pas le titre. Voici la description de ce volume :

Proprium Sanctorum Ecclesiæ et Dioecesis Aginnensis. Jussu Illustrissimi ac Reverendissimi D. D. Francisci Hebert, Episcopi et Comitis Aginnensis in meliorem ordinem redactum, novis Officiis et Octavis adauctum. *Aginni, Ex Officina Joannis Bru, Typographie Illustriss. et Reverend. D. D. Episcopi et Cleri.* M. DCC. XXVII [1727]. Cum Privilegio Regis. In-8 de 7 ff. lim., 300 et 127 pp., plus 6 ff.

Le privilège accordé pour dix ans à François Hébert, évêque d'Agen, le 24 avril 1727, lui permet de faire imprimer par tel imprimeur ou libraire qu'il voudra choisir, tous les *breviaires, diurnaux, messels* [sic], *rituels, antiphoniers, manuels, graduels*, etc., etc., à l'usage de son diocèse. Les lettres royales, reproduites à la fin du volume, sont accompagnées de la mention suivante :

« Et ledit seigneur évêque a nommé *Jean Bru* pour son imprimeur et libraire et de son clergé, pour vendre et débiter seul les livres mentionnez dans les lettres cy-dessus. »

Biblioth. nat., Inv. B. 4567

Les collations données par M. Andrieu laissent souvent à désirer. Les *Statuts et Reglements synodaux* de 1673 (p. 71) ne comptent pas seulement 182 pp. et une fig.; ils se composent de 8 ff. lim, 1 fig. 182 pp., 4 ff. pour le Privilège et 1 f. blanc (Biblioth. nat., Inv. B 17155). Le *Rituel* de 1688 compte 15 ff. lim., 660 pp., 1 planche pour les *Mesures des tonsures*, et 5 ff. dont le dernier contient les *Fautes à corriger* (Biblioth. nat., Inv. B. 1709). Nous attirons sur ce point l'attention de l'auteur, avec l'espoir qu'il se montrera plus minutieux dans sa *Bibliographie de l'Agenais*.

Emile PICOT.

---

225. — **L'origine du français**, par M. l'abbé ESPAGNOLLE, du clergé de Paris. Tome I[er]. Paris, Ch. Delagrave, 1886.

« Tout n'est pas latin dans le français; plus de la moitié, les deux tiers au moins de notre langue se refusent absolument à descendre du latin... Littré entendu, lui et son école, nous demeurons convaincu que le fond de notre langue est plus gaulois que latin, et que dans le

1. Voy. Herluison, *Recherches sur l'imprimerie et la librairie à Orléans*, 10.
2. Voy. La Croix du Maine, I, 123; Du Verdier, I, 322.
3. Cat. Bancel, 1881, n° 293.

fond gaulois, le grec abonde, domine peut-être. » *(Extrait de la Préface.)*

Il y domine assurément, si nous nous en rapportons à M. l'abbé Espagnolle, car sur les trois mille mots contenus dans ce premier volume, qui va de la lettre A à la lettre D inclusivement, il en est tout au plus une quarantaine auxquels il ne soit pas donné une étymologie grecque, ou plutôt dorienne. On ne voit même pas pourquoi l'auteur fait mention du gaulois, qui ne figure en aucune façon dans son ouvrage, du moins jusqu'à présent.

Le dorien, voilà le fond de notre langue. Diez, Littré, Brachet, Scheler et tous les romanistes sont vivement pris à partie et maltraités çà et là par le bouillant abbé pour avoir ignoré ce fait bien simple que, de Marseille, le grec s'insinua dans toute la Gaule, et qu'il « s'y épanouit merveilleusement. » La thèse n'est pas tout à fait neuve : elle avait été soutenue au XVI[e] siècle par Périon et autres ; mais elle est reprise avec une ardeur toute juvénile par M. l'abbé E. qui, se regardant comme le continuateur de feu Granier de Cassagnac, s'indigne que « la philologie régnante » ait condamné le livre de son prédécesseur, l'ait flétri « comme une puérilité d'un autre âge ». Et il ajoute : peut-être eût-elle mieux fait de le réfuter. » Ce dernier trait s'adresse à la *Revue critique*. « On s'étonnera, dit M. l'abbé E., en terminant la préface de son livre, que le XIX[e] siècle ait pu inventer les langues néo-latines, et affirmer l'origine latine du français. » Après quoi il part en guerre, et démolit pièce par pièce tout ce que nous avions été assez naïfs pour croire jusqu'ici.

La méthode de M. l'abbé E. est très simple, si l'on peut appeler cela une méthode. Tout mot français qui a quelque ressemblance de son ou de forme, quelque rapport de sens plus ou moins approximatif avec un mot grec, dérive nécessairement du grec. Ainsi : ἄκατος, vaisseau marchand, a fait *achat ; agacer* vient de ἀγάσσω, *aider* de αἴδω, primitif de αἰδέομαι, *agassin* de ἄγασσον, *aller* de ἀλῶ, primitif de ἀλάομαι. Cependant tout le verbe *aller* ne dérive pas du grec ἀλῶ ; le présent et l'impératif viennent en partie de βάω : βάω, *je vais*, βᾶς, *tu vas*, et ainsi de suite. Χαμαί, *par terre*, a donné le plus naturellement du monde, *chemin* ; rien n'est plus visible, pour me servir d'une locution familière à M. l'abbé E., et κλαπάζω, ce qui n'est pas moins visible, a fait *clampin*. De πάλιφα, parfait de φαλίπτω, vient *baliverne;* du dorien βᾶνος pour βῆνος, *banne*, de βάρακον (c'est encore du dorien probablement) *baragouin*, et de καρβανίζω, par méthalèse βαρκανίζω, *baragouiner*, βάσανος, tourment, « et par extension peau qu'on frappe, qu'on bat, » a fait *basane*, σφήξ ? *bec*, χριμφῆναι (il faut lire tout l'article) a donné au français *dégringoler*. M. l'abbé E. jongle avec les apocopes, les aphérèses, les changements de lettres, les contractions, les métathèses, et surtout avec le bon sens. Plus l'étymologie qu'il donne est bizarre, invraisemblable, plus il y croit : *credit quia absurdum*. Les étymologies latines ne sont

pas moins neuves ni moins renversantes : M. l'abbé E. nous apprend que *vallus* a fait *balustre*, *congius congé*, *confieri confire*, *comptus* (ornement) *conte*, et *cassiculus*, *casque*. Pour cette dernière étymologie l'auteur est en désaccord avec lui-même, car sous le mot *Abeille* qu'il qu'il fait dériver savamment de *apem* et non de *apicula*, ce qui est tout à fait rance et usé, mot d'ailleurs qui selon lui n'a pas même existé, il prétend que le *c* ne tombe jamais dans ces sortes de mots [1]. Par conséquent (voir l'article *Abeille*), *apicula* ne peut, dit-il, donner que *apicle*, comme *oraculum*, *miraculum*, *spectaculum*, *pinnaculum*, *articulus*, *musculus*, *circulus* sont devenus en français, oracle, miracle, spectacle, pinacle, article, muscle, cercle; « il n'y a pas un seul mot de ce genre, ajoute M. l'abbé E. avec une confiance superbe, qui ait perdu le *c*. » S'il en est ainsi, il est évident que M. l'abbé E. trouvera trois étymologies différentes aux mots *maille*, *macle*, *macule*, deux à *cenail* et *cenacle*, deux autres à *orteil* et *article*, et autant à *signal* et *signacle*. *Peril*, *fenouil*, *gouvernail*, *genouil*, puis *genou*, les vieux mots *sordeille*, *espirail*, *espiel* et *espil*, et quantité d'autres, lui donneront sans doute du fil à retordre. Je me trompe : un étymologiste qui *croit* que *abeille* vient de *apem*, *corbeille* de *corbula*, *corneille* de κορώνη, *bouteille* de βυτίνη, n'est jamais embarrassé, et il nous l'a bien fait voir.

En somme, il serait très inutile de perdre son temps à réfuter ce livre. Ce n'est pas l'œuvre d'un homme sérieux, mais d'un mystificateur. Seulement la plaisanterie dépasse les bornes, à moins peut-être que M. l'abbé Espagnolle (on a vu des cas semblables) ne prenne ses rêveries pour des réalités et ses fantaisies étymologiques pour sentences d'évangile.

A. Delboulle.

---

226. — J. Grandjean. **Tableaux comparatifs des principales modifications phonétiques que présentent les infinitifs des verbes faibles dans les dialectes germaniques.** (Extrait de l'annuaire de la faculté des lettres de Lyon, 1885, pp. 275-320). Paris, Leroux.

Depuis longtemps les savants allemands s'occupent des langues romanes, et c'est à un Allemand qu'est dû l'ouvrage classique de ce genre d'études, mais le nombre de travaux traitant des langues germaniques et publiés par des Français est extrêmement restreint. C'est donc avec un réel plaisir que nous rendons compte d'un petit ouvrage qui, à notre avis, est un commencement heureux pour combler cette lacune. L'auteur nous y donne un aperçu de toutes les formes qu'affectent les infinitifs des verbes faibles, et il cherche en outre à pénétrer les lois qui régissent les relations du thème et du suffixe.

1. Aussi trouve-t-il étrange que Brachet et Littré aient fait venir *chanoine* de *canonicus*, lequel à l'entendre ne peut donner que *canonique*.

Nous avouons ne pas être tout à fait d'accord avec l'auteur en ce qui concerne la manière dont il a traité son sujet. Pourquoi ne cherchait-il pas à être complet? La « statistique philologique » prend de jour en jour plus d'importance, et nous estimons que M. Grandjean aurait rendu un grand service aux germanisants, s'il avait appliqué cette méthode à son sujet.

Une autre observation, que nous nous permettons de lui adresser, concerne le manque d'équilibre qu'on observe entre le texte, proprement dit, et les notes. Les dernières absorbent déjà, par leur étendue, toute l'attention du lecteur, vu que l'auteur y discute, ou pour mieux dire effleure, une foule de questions théoriques qui — je cite en appui de mon dire l'hypothèse de l'équivalence primitive des groupes *sk* et *st*, p. 283 — assez souvent s'éloignent trop du sujet principal traité dans le texte. Par contre, une question intéressante qui se rattache directement aux infinitifs faibles, je veux parler de la disparition d'un *j* devant le suffixe *an*, est traitée par trop sommairement (p. 275). A cet égard j'attire l'attention de M. G. sur un fait analogue qui se passe en slave. La lettre paléoslave *ĕ*, qui, comme j'espère le pouvoir prouver sous peu, se prononçait, comme on prononce actuellement en français le groupe *ie* des mots tels que « fier, nier » passe par *ja* à *a*. Ainsi trouvons-nous déjà dans les plus anciens documents l'une à côté de l'autre les formes *visêko*, *visjako*, *visako*.

Nous engageons vivement M. Grandjean à poursuivre une carrière pour laquelle il montre des aptitudes spéciales.

J. KIRSTE.

CHRONIQUE

FRANCE.—*Les Allemands en France au* XVI*e siècle*.— M. G. Baguenault de Puchesse a publié, l'an dernier, une excellente étude sur *La campagne du duc de Guise dans l'Orléanais, en octobre et novembre 1587*. Non moins excellente est la nouvelle étude (*L'expédition des Allemands en France au mois d'octobre 1575 et la bataille de Dormans, d'après les pièces du temps*, par M. G. BAGUENAULT DE PUCHESSE, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, etc. Orléans, H. Herluison, 1886, grand in-8º de 23 p.). Le récit de M. B. de P., qui est d'une minutieuse fidélité, est tiré des *Mémoires* de Castelnau, de Michel de la Huguerie, du duc de Bouillon, de Saulx-Tavannes, d'Agrippa d'Aubigné, de divers documents manuscrits de la Bibliothèque (collection 500 de Colbert) et surtout de vingt-trois plaquettes, la plupart fort rares, dont la description très bien faite a trouvé place dans l'Appendice (p. 17-23). Toutes ces ressources, habilement utilisées, ont permis à l'auteur de retracer, pour ainsi dire, jour par jour l'histoire de la campagne du *Balafré* contre Jean-Casimir de Bavière et les reîtres, campagne que couronna d'une façon si brillante la bataille de Dormans (10 octobre), et de compléter, à cet

égard, nos meilleures histoires de France. En lisant la bibliographie si détaillée et si curieuse des *Pièces imprimées relatives à la campagne de 1575*, on souhaitera, plus vivement que jamais, de voir commencer la publication, qui nous a été promise par MM. Baguenault de Puchesse et L. Jarry, de l'inventaire complet des plaquettes historiques du XVIe siècle. — T. DE L.

— *Les manuscrits du musée Plantin-Moretus, par Henri* STEIN, archiviste-paléographe (Gand, imprimerie Eug. Vanderhaeghen, 1886, in-8° de 23 p.). Le musée Plantin-Moretus possède une belle bibliothèque (200 manuscrits et 75 incunables), mais elle est peu connue, d'abord parce que le musée n'est ouvert au public que depuis 1877, ensuite parce qu'il n'en existe pas de catalogue à la disposition du visiteur et de l'érudit. En attendant que le conservateur de l'établissement, M. Max Rooses, publie ce catalogue, M. Stein a voulu faire prendre patience aux curieux en imprimant les deux inventaires dressés en 1592 et en 1650, d'après les originaux conservés au musée Plantin. Il a mis au bas de chaque *Index* des annotations qui, comme il a raison de l'espérer, serviront à frayer la voie à des investigations plus fructueuses. Ces annotations s'appliquent aux manuscrits d'Helfrich le grammairien, archevêque de Cantorbéry *(Aelfrici versus ad exceptiones de Prisciano*, un des plus précieux recueils de la collection plautinienne et qui est de la fin du Xe siècle ou du commencement du XIe), d'Evrard de Béthune, de Bernard le Breton, grammairien de la première moitié du XIIe siècle et interprète de Virgile, de Richard de Saint-Victor, de Pierre Lombard, de Guillaume d'Auvergne, de Hugues de Fouilloy, de Ludolphe de Saxe, de Dudon de Saint-Quentin, de Raymond de Pennafort, d'Alexandre de Villedieu, de Paul de Middelbourg, de Lucain, de Macrobe, de Froissart, de Paul de Venise, de Pierre Riga, d'Olivier de la Marche, au sujet duquel l'habile biographe de cet historien fait observer qu'un des plus savants bibliographes de la Belgique, M. Vander Haeghen *(Notice sur la bibliothèque Plautinienne*, Gand, 1875), « lui attribue des ouvrages qui ne sont certainement pas sortis de sa plume déjà très féconde ». T. DE L.

— *Les restes de Christophe Colomb.* — M. Émile TRAVERS nous donne une étude critique sur *les restes de Christophe Colomb* (Caen, Delesques; Paris, Alph. Picard, 1886, in-8°, de 85 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*). — M. Travers nous rappelle, — je lui emprunte ses expressions — qu'à la fin de l'année 1877, une polémique ardente s'est engagée sur la question de savoir où reposent actuellement les dépouilles mortelles dû grand navigateur qui a *donné un Nouveau-Monde*, non pas seulement à *la Castille et au Léon*, comme le veut sa devise si fière et si bien justifiée, mais à l'humanité tout entière. Dans cette querelle, ajoute M. Travers, l'avantage est resté à l'Académie royale de l'Histoire (de Madrid), chargée par le gouvernement espagnol d'une enquête à ce sujet. La réponse du corps savant, rédigée et signée par un de ses membres les plus distingués, Don Manuel Colmeiro y Penido, a été publiée à Madrid en 1879, petit in-f°. *(Los Restos de Colon. Inforqne de la Real Academia*, etc.). M. Travers résume et sur certains points complète le travail du savant correspondant de l'Institut de France, et c'est avec raison qu'il espère avoir établi que les restes de Cristóval Colon sont conservés dans la cathédrale de la Havane. Tous ceux qui liront sans parti pris la traduction, tantôt abrégée, tantôt augmentée, du mémoire de M. Colmeiro, s'inclineront devant l'argumentation péremptoire du rapporteur de l'Académie de Madrid. On trouvera, du reste, dans le travail qu'il faut remercier M. Travers d'avoir si bien fait passer en notre langue, et aussi dans les annotations du traducteur, divers renseignements biographiques et bibliographiques qui font de l'édition française de *Los Restos de Colon* l'indispensable complément de tous les livres consa-

crés au *découvreur du Nouveau-Monde*, et même du meilleur de tous, celui de M. Harrisse : *Christophe Colomb, son origine, sa vie, ses voyages, sa famille et ses descendants* (Paris, 1884, 2 vol. in-8°). — T. de L.

— *La sorcellerie à Montbéliard.* — M. Alexandre Tuetey, sous-chef de section aux Archives nationales, publie un volume excessivement curieux (*La sorcellerie dans le pays de Montbéliard au* XVII*e siècle, d'après des documents inédits avec une préface, par M. Alfred* Maury, membre de l'Institut, etc. Dôle, A. Vernier Arcelin, 1886, grand in-8°, de x-94 p.). M. Maury résume en deux lignes le contenu du recueil, disant que l'on y trouve « un aperçu des superstitions concernant la sorcellerie, telles qu'elles régnaient au XVIIe siècle, et un exposé de la procédure usitée à l'égard de ceux qui étaient accusés de s'y livrer ». Les documents d'après lesquels M. Tuetey a écrit l'histoire de la sorcellerie dans son pays natal sont conservés aux Archives nationales (fonds Montbéliard, cotes K 2030-2032). On remarquera le relevé (p. 3-9), dossier par dossier, de tous les procès en matière démoniaque instruits par l'autorité judiciaire dans l'ancienne principauté de Montbéliard, de 1555 à 1760, tableau qui n'avait jamais été présenté dans son ensemble. On remarquera aussi la sentence de condamnation de Jacques-Jean Thiébauld prononcée à Héricourt le 7 février 1611 (p. 10-12), sentence qui peut servir de type. Signalons encore, au milieu de beaucoup d'autres pièces dignes d'attention, l'analyse de l'interrogatoire subi, en 1617, par une prétendue magicienne de Montbéliard, Henriette Borne (p. 26-47), et l'analyse de l'interrogatoire subi, en 1646, par une bourgeoise de Montbéliard, Adrienne d'Heur, veuve de l'orfèvre Pierre Bacqueson, vulgairement nommée la Bacquesonne (p. 48-76). Signalons enfin le résumé (p. 88-93) des notions éparses que fournissent les procès de sorcellerie sur le sabbat et sur ses mystères. Le recueil de M. Tuetey ne se recommande pas seulement par tant de particularités d'un intérêt saisissant, mais encore par la magistrale préface de M. Alfred Maury, et aussi par la bonne mine que lui donne une impression très soignée sur papier teinté. Ajoutons que le volume est orné d'un frontispice gravé très pittoresque, très dramatique, représentant une sorcière sur son bûcher, et que ce volume se vend à un prix assez doux (4 fr.), au profit de la joyeuse association Franc-Comtoise « Les Gaudes ». Pour ne pas acheter un tel volume, il faudrait n'aimer ni les choses curieuses, ni les livres bien faits et bien édités, ni... *les gaudes*. — T. de L.

— *Un nouveau recueil de lettres inédites du roi Henri IV.* — Je n'ai presque pas besoin d'ajouter que ce recueil est dû à M. Eugène Halphen qui s'est fait une si brillante spécialité, depuis une vingtaine d'années, comme trouveur et éditeur de lettres du bon Henri. Le nouveau recueil est la seconde partie de la publication dont j'ai rendu compte ici, l'an dernier. Voici le titre de cette seconde partie : *Lettres inédites du roi Henri IV à Monsieur de Villiers, ambassadeur à Venise (1600) publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale* (Paris, Jouaust et Champion, 1886, in-8° de 100 pages : Tiré à 72 exemplaires). Les éloges donnés à la première partie du recueil s'appliquent à la seconde partie. C'est le même intérêt dans les documents, le même soin dans la reproduction du texte, dans la rédaction de la Table analytique. Contentons-nous donc d'ajouter que le précieux fascicule contient 19 lettres écrites par Henri IV à M. de Villiers, du 7 janvier 1600 au 14 décembre de la même année, que l'on y trouve des renseignements sur presque tous les évènements mémorables de l'an 1600 et sur presque tous les personnages mêlés à ces évènements, depuis le duc de Savoie jusqu'au pape, depuis le cardinal Aldobrandin jusqu'au patriarche de Constantinople. M. Halphen dit (p. 93) qu'il est heureux de mettre ces utiles renseignements à la disposition des amateurs des détails de l'histoire. Je le connais trop bien pour n'être pas certain que, l'an prochain et les années suivantes, il me fournira

encore l'occasion de le féliciter comme habile chercheur et comme habile éditeur, au sujet de nouvelles lettres de son héros, de ce grand roi dont les bibliographes futurs ne pourront pas plus séparer son nom, que les historiens n'en séparent le nom de Sully. — T. de L.

— *Louis XV et le duc de Gramont.* — M. A. Communay, vice-président de la Société des Archives historiques de la Gironde, ajoute à ses travaux déjà si nombreux et si estimés, un excellent travail (*Louis XV, le duc de Gramont et le régiment des gardes françaises d'après des documents inédits.* Auch, 1886, grand in-8° de 48 p.). Après avoir retracé la biographie de Louis de Gramont, second fils du duc Antoine V de Gramont, pair de France, vice-roi de Navarre et de Béarn, et de Marie-Christine de Noailles, né à Paris le 29 mai 1689, tué le 11 mai 1745 à Fontenoy, M. Communay consacre une notice au régiment des gardes françaises. Il publie ensuite la correspondance autographe de Louis XV et du duc de Gramont, conservée aux Archives nationales (carton K 142), qui commence au 3 juillet 1743 et qui s'arrête au 16 avril 1745. Il y a là 23 lettres du colonel du régiment des gardes françaises avec autant de réponses du roi, réponses généralement très courtes, mais qui prouvent que Louis XV n'était point autant qu'on l'a dit un *monarque indolent.* M. Communay a entouré les lettres du duc de Gramont et les billets du roi de notes très bien faites, où l'on trouvera des renseignements précis sur tous les officiers mentionnés dans la correspondance. Les mémoires du temps, la *Gazette*, les ouvrages d'histoire militaire, les documents inédits, ont permis à l'éditeur de rendre son commentaire aussi exact et aussi complet qu'il était possible de le désirer. — T. de L.

— M. Ph. Tamizey de Larroque a publié, avec avertissement, notes et appendices *Quatre lettres inédites de Jacques Gaffarel* (Digne, Chaspoul, Constans et Barbaroux. In-8°, 34 p.) Ces lettres, très bien tournées et très intéressantes, d'un homme de beaucoup d'esprit et d'érudition qui fut l'ami de Leo Allacci, de Gassendi, de Peiresc et de Naudé, font désirer qu'on retrouve sa correspondance.

— M. C. Guyot, professeur à l'École forestière de Nancy, vient de faire paraître un gros ouvrage sur les *Forêts lorraines jusqu'en 1789* (Nancy, imp. Crépin-Leblond).

— La librairie de l'Art (Rouam, éditeur, 29, cité d'Antin) a publié cette année trois volumes nouveaux de sa belle collection des « Artistes célèbres ». Le premier, consacré à *Gerard Edelinck* (in-8°, 94 p. et 34 gravures) a pour auteur M. le vicomte Henri Delaborde qui a divisé son volume en trois chapitres : 1° naissance et enfance d'Edelinck, son apprentissage dans l'atelier de Corneille Galle, son séjour à Paris, ses relations avec Nicolas Pitau et Philippe de Champaigne, son mariage avec la nièce de Robert Nanteuil ; 2° les gravures (la *sainte Famille*, d'après Raphaël, la *Tente de Darius*, d'après Lebrun) et les principaux portraits d'Edelinck ; 3° vie domestique d'Edelinck, sa famille, ses derniers travaux, sa mort, coup d'œil sur l'ensemble de ses ouvrages et sur les caractères de son talent (« talent triple dont il a fait preuve en toute occasion et en face des modèles les plus variés, talent de fin dessinateur, de coloriste puissant et de praticien aussi sobre qu'habile... il est, sinon le premier, au moins le plus harmonieusement organisé et le plus complet des graveurs »). — Le deuxième volume de cette collection est l'étude de M. Charles Cournault, conservateur du musée historique lorrain, sur *Jean Lamour* (In-8°, 32 p. et 26 gravures). On sait que Jean Lamour est le maître-serrurier auquel on doit les admirables grilles en fer forgé de la place Stanislas à Nancy ; « rien ne se saurait imaginer à la fois de plus original et de plus riche que ces enchevêtrements de palmes, de rinceaux, de chiffres couronnés, dont les lignes si souples et si har-

monieuses sont encore relevées par l'éclat de l'or », M. Cournault nous raconte les origines et les débuts de Jean Lamour, ses travaux aux châteaux de Chanteheux et de Commercy, etc. ; il décrit les grilles qui ont illustré le nom du maître-serrurier de l'ancien roi de Pologne, celles de la place Stanislas ainsi que les grillages placés aux deux extrémités de la Carrière ; il dit quelques mots du collectionneur, car Lamour avait, rapporte dom Calmet, un « cabinet rempli de tableaux et d'autres curiosités rares qu'il remplissait tous les jours »; enfin il le caractérise ainsi : « Ce fut un ouvrier de génie qui au XVIIIe siècle a élevé la serrurerie à la hauteur d'un art » (p. 29). Le volume se termine par une bibliographie et un catalogue. Signalons, à ce propos, à M. Cournault l'article du *Mercure de France* (premier volume de janvier 1770) sur le Recueil que Lamour publia en 1767; il serait difficile, dit le critique du *Mercure*, « à celui qui n'a pas vu les superbes grilles qui décorent la place royale de Nancy, de s'imaginer jusqu'à quel point le fer s'assujettit à recevoir les formes les plus agréables et les plus variées ». Cet article du *Mercure* passa sous les yeux du jeune Gœthe, alors à Strasbourg; il prit note de l'ouvrage de Jean Lamour dans ses *Éphémérides* (p. 7 de l'édit. Martin ; cp. *Revue critique*, 1883, n° 39, art. 193, p. 237). — Enfin le troisième volume de la collection des « Artistes célèbres » qu'il nous reste à signaler, est l'étude de M. Charles CLÉMENT sur *Decamps* (In-8°, 96 p. et 57 gravures); M. Cl. montre l'artiste visitant l'atelier de Bouhot, puis celui d'Abel de Pujol, travaillant d'après nature dans les faubourgs et la banlieue de Paris, étudiant Murillo, Rembrandt, Huysmans, Poussin, ne s'enrôlant dans aucune des écoles qui régnaient alors, faisant plusieurs voyages en Orient, en Italie, en Suisse, dans le midi de la France, se faisant connaître d'abord par des caricatures, des tableaux, des lithographies qui représentent des sujets anecdotiques; c'est la partie légère de l'œuvre de Decamps, et l'on se rappelle ses chiens savants et ses singes qui ne sont que la vive et spirituelle satire des ridicules humains. Mais M. Cl. insiste particulièrement sur l'influence de l'Orient, sur le sentiment de la couleur, de la lumière et du clair-obscur chez Decamps, sur ses paysages, sur ses tableaux de style; Decamps, conclut-il à propos du *Christ au prétoire* (p. 68 et 75), « appartient à cette famille de peintres dont Rembrandt est le chef, qui cherchent moins la pureté des lignes, la beauté des formes, l'expression des traits, que la vérité, la force de la pantomime et du geste, et qui trouvent dans le maniement habile du clair-obscur des effets pathétiques qui parlent puissamment à l'imagination... D'autres, parmi les artistes de notre siècle, ont pu viser plus haut, mais il restera une des gloires les plus incontestables de notre temps, car aux qualités poétiques il a joint « la vraisemblance et le jugement partout », et « ces parties, dit Poussin, sont du peintre et ne se peuvent enseigner; c'est le rameau d'or de Virgile, que nul ne peut ni trouver, ni cueillir, s'il n'est conduit par le destin ». L'étude de M. Clément se termine, comme les précédentes, par une bibliographie et un catalogue qui résume le catalogue complet dressé par M. Adolphe Moreau.

— La Bibliothèque historique de la ville de Paris a fait l'acquisition, pour la somme de 300 francs, des dix-neuf volumes qui renferment la collection des 7,143 ordres d'exécution reçus par Samson du 7 avril 1808 au 8 décembre 1832.

— L'*Intermédiaire* a publié dans le courant de cette année sous la rubrique *trouvailles et curiosités* les documents suivants : l'état des biens nationaux de Pologne accordés par Napoléon Ier à ses généraux (n° 424), une lettre de Scribe à un journaliste qui lui demandait sa biographie (n° 426), un passeport de l'évêque Grégoire (n° 427), une protestation de Fabre d'Eglantine contre les acteurs de la Comédie Française qui voulaient s'approprier ses ouvrages (n° 428), deux pièces relatives au cadeau de deux violons fait à Rouget de Lisle par la Convention, aux dépens du

Conservatoire, pour avoir composé la *Marseillaise*, et l'acte de naissance de l'abbé de Genoude qui s'appelait Genoud tout court (n° 432), une lettre où le sculpteur Houdon fait l'historique de sa vie et de ses travaux (n° 433), une exemption militaire en 1805 (n° 436), une lettre de Lamennais sur le prêt à intérêt (n° 437), les lauréats du concours général de 1747 à 1793 (n° 438).

— La troisième livraison (nos 5-6) de la *Gazette archéologique* (Lévy, éditeur) vient de paraître. Elle contient les articles suivants : L. Heuzey, La plus ancienne sculpture chaldéenne (tirée de la collection rapportée par M. de Sarzec et actuellement au Louvre. — Planche). — A. Cartault, Femmes groupées avec de petits Eros. Terres cuites de l'Asie-Mineure (2 planches). — H. Bouchot, Le portrait de Louis II d'Anjou, roi de Sicile, à la Bibliothèque Nationale (fin. — Planche). — E. Molinier, Les architectes du château de Fontainebleau (suite). — A. Chabouillet, Etude sur quelques camées du Cabinet des Médailles (suite).

ALLEMAGNE. — Nous avons appris avec le plus vif regret la mort soudaine de Guillaume Scherer, un des plus brillants et des plus savants critiques de l'Allemagne. Il était né à Schœnborn dans la Basse-Autriche le 26 avril 1841. Il se consacra dès 1858 (à Vienne et à Berlin) à l'étude de la philologie classique et du sanscrit. Privat-docent (1864) pour la philologie germanique, puis professeur ordinaire de langue et de littérature allemande (1868) à l'université de Vienne, ensuite à la nouvelle université de Strasbourg (1872), enfin à l'université de Berlin (1877), membre de l'académie des sciences de Prusse depuis 1884, il avait composé les ouvrages suivants : « *Zur Geschichte der deutschen Sprache* (1868, 2e édition, 1878); *Deutsche Studien* (3 vols. 1872-1878); *Geistliche Poeten der deutschen Kaiserzeit* (2 vols. 1874-1875); *Geschichte der deutschen Dichtung im XI und XII Jahrhundert* (1875); *Die Anfænge des deutschen Prosaromans und Jœrg Wickram von Colmar* (1877); *Aus Gœthe's Frühzeit* (1879); *Geschichte der deutschen Literatur* (1883; 3e édition 1886). » Il avait publié avec Müllenhoff les *Denkmæler deutscher Poesie und Prosa* (1864; 2e édition 1873) et avec O. Lorenz une *Geschichte des Elsasses* (1871; 3e édit. 1885). Citons encore sa biographie de *Jacob Grimm* (2e édit. 1865), ses *Vortræge und Aufsætze* (1874, recueil d'essais épars dans diverses revues), l'édition des *Psaumes* de Notker (1876, en collaboration avec M. Heinzel). Il dirigeait, avec MM. Ten Brink et E. Martin, la collection des *Quellen und Forschungen zur Sprach-und Kulturgeschichte der germanischen Vœlker* (Strasbourg, Trübner) et il était, avec M. E. Steinmeyer, directeur de la *Zeitschrift für deutsches Altertum*.

— M. Elard Hugo Meyer travaille à un *Manuel de mythologie germanique* (Handbuch der germanischen Mythologie).

— On annonce la prochaine publication d'un nouvel ouvrage de M. Bartsch, *Die altdeutschen Handschriften der Universitæts-bibliothek in Heidelberg*.

— Un drame inédit de Lenz, *Die sicilianische Wesper*, paraîtra bientôt par les soins de M. K. Weinhold.

— Le premier volume de la *Deutsche Encyclopædie, ein neues Universallexicon für alle Gebiete des Wissens* vient d'être terminé (Leipzig, Grunow). Il comprend 1070 pages consacrées à la lettre A.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 27 septembre — 1886

---

227. — S. Reinach. **La colonne Trajane.** Paris, 1886, 59 p. in-12, chez E. Leroux.

Les conservateurs et attachés des musées nationaux ont entrepris, sous la direction de M. de Ronchaud, de publier une collection de catalogues et de livrets explicatifs destinés à fournir au public des renseignements artistiques et scientifiques sur les objets exposés dans nos musées. La notice de M. Reinach sur la colonne Trajane fait partie de cette collection. M. Bertrand, l'excellent conservateur du musée de Saint-Germain, ayant eu l'idée de placer au premier étage, dans un meuble à volets, des photographies exécutées d'après les moulages de la colonne et de disposer ces moulages eux-mêmes dans les fossés du château, M. R. s'est chargé d'en rendre la visite plus attrayante et plus fructueuse. Il a divisé son petit livre en deux parties : dans la première, il explique ce qu'était la colonne Trajane, en raconte brièvement les vicissitudes, et fait l'historique des moulages du musée de Saint-Germain et de ceux qui avaient été pris antérieurement ; puis il rappelle en quelques mots les guerres de Dacie sous Trajan et apprécie avec beaucoup de tact et de netteté la valeur historique et archéologique des bas-reliefs. La seconde partie contient une description succincte de ces bas-reliefs. Naturellement M. Reinach a mis à contribution les travaux des savants qui se sont occupés de la colonne Trajane en France et à l'étranger. Il en a tiré fort bon parti, et nul d'entre eux ne se plaindra, je pense, d'avoir été oublié dans les références. Mais pourquoi n'a-t-il pas donné, au début ou à la fin de sa notice, une bibliographie méthodique, à l'usage des visiteurs studieux qui, une fois rentrés chez eux, voudraient étudier la question plus à fond? C'eût été, au reste, un moyen de faire mieux apprécier au lecteur la somme de travail que ce petit livre a coûté, malgré son peu d'étendue.

R. C.

228. — **Die Berliner Handschriften der Rime Petrarca's,** beschrieben von Carl Appel. Berlin, G. Reimer, 1886. In-8 de 107 pp. Prix : 3 m.

La vente Hamilton a fait entrer dans les collections de Berlin sept manuscrits des œuvres italiennes de Pétrarque. C'est à la description et à l'étude critique de ces mss. qu'est consacrée la brochure de M. Appel. Il les décrit avec la plus minutieuse précision sous leurs anciens numéros, *Ham. 495-501*, fixe leur date, compare leur texte avec la vulgate, dégage les renseignements qu'ils peuvent fournir pour le classement et la chronologie des vers de Pétrarque. Il donne également un choix de variantes, et une table fort utile qui indique l'ordre des pièces du *Canzoniere* dans les mss. Hamilton, mis en regard de celui qu'elles occupent dans l'édition Aldine de 1501 et dans celle de Marsand. Page 23, l'auteur publie un sonnet qui figure dans deux de ses mss. et paraît inédit *(Dimme, cor mio, non mio...)*. Il est difficile d'analyser un travail composé d'aussi nombreux détails; mais il appelle quelques observations, dont je me bornerai ici à indiquer les principales [1]. L'auteur lui-même s'y attend, puisqu'il regrette dans sa préface de n'avoir pas pris le temps de perfectionner et de revoir certaines parties. — En matière d'autographie, M. A. est un grand sceptique. Il existe un autographe fragmentaire de Pétrarque, connu depuis longtemps, et dont Fr. Ubaldini a donné en 1642 un fac-similé typographique, avec toute l'inexactitude, il est vrai, que comporte une édition de ce genre faite au xvii[e] siècle. Aux yeux de tous les érudits qui se sont occupés de Pétrarque, ces feuillets détachés, sur papier, sont véritablement autographes, et les notes personnelles et les dates, qui accompagnent certaines pièces, achèvent d'en démontrer l'authenticité. Nous croyons fermement, pour notre part, que, dans sa majeure partie, ce ms. est autographe, et nous ne nous rappelons pas avoir rencontré un doute sérieux exprimé à ce sujet. M. A. est le premier à en mettre en suspicion l'authenticité. On ne peut méconnaître la valeur de quelques arguments, mais les raisons d'ordre paléographique doivent, en pareille matière, passer avant toutes les autres. Elles seront exposées ailleurs, mais à nos yeux elles ne laissent aucun doute. — Sur un domaine voisin, bien plus important pour la question, M. A. n'est pas plus heureux. Il consacre à l'ordre des pièces dans les manuscrits un des chapitres auxquels, avec raison, il tient le plus. Il voudrait chercher le classement logique de l'œuvre de Pétrarque dans l'ordre chronologique. Mais, outre que les dates certaines (comme le montre sa propre liste de la p. 54) sont extrêmement rares, qui ne voit combien ce travail, si sou-

1. P. 31, la valeur du témoignage de Beccadelli sur l'édition de Padoue et les feuillets autographes devrait être discutée plus à fond ; elle le sera ailleurs. — Même p. et p. 33, les renseignements empruntés au livre de M. Cian sur Bembo, devraient être cités, ce semble, sous le nom de l'érudit qui les a fournis à M. Cian ; celui-ci en effet n'indique pas d'autre source que ce témoignage.

vent tenté, est arbitraire et dangereux? Le classement adopté par le poète, apparemment pour de bonnes raisons, est sans aucun doute le seul qui doive être adopté. M. A. conteste, il est vrai, qu'on puisse le connaître avec certitude; il sait bien qu'Alde Manuce, par exemple, en 1501, déclare avoir fait son édition sur l'autographe complet de Pétrarque; mais ce manuscrit, il en nie l'existence ou tout au moins l'autorité; il apporte sa part d'arguments à une opinion déjà soutenue en Italie. Il est assez curieux de voir M. A. se faire le défenseur de cette cause, au moment même où elle est définitivement perdue. On sait, en effet, que le ms. d'Alde vient d'être retrouvé au Vatican, qu'il est bien, en partie, autographe et certainement l'original du poète [1]. Déjà, le 4 janvier, son existence était affirmée ici même (1886, I, p. 14); le 13 mai, la question était traitée à fond à l'Ecole des Hautes-Etudes, et la lecture publique du travail identifiant le ms. perdu avec le *Vat. 3195*, était inscrite à l'ordre du jour de la séance du 14 mai à l'Académie des Inscriptions [2]. Cette lecture ayant été retardée au 28 mai, jour de la publication de la brochure, on ne peut reprocher à M. A. de n'en avoir pas tenu compte, puisqu'il date sa préface de Berlin, 24 mai. Mais l'identification du *Canzoniere* autographe est, dès à présent, acquise [3], et il n'est pas douteux que le faux point de vue auquel M. Appel s'est placé si résolûment, n'enlève à ses recherches et surtout à ses conclusions une partie de leur valeur. Les faits intéressants, recueillis et mis en lumière dans son livre, n'en conservent pas moins leur utilité, et rendent ce consciencieux travail nécessaire à quiconque s'occupe de la critique du texte de Pétrarque.

P. N.

---

229. — Léon-G. Pélissier. **Les amis d'Holstenius.** I. Charles de Montchal, archevêque de Toulouse. Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'Ecole française de Rome, t. VI. Rome, imprimerie de la paix de Philippe Cuggiani, 1886. Grand in-8 de 36 p.

M. Léon-G. Pélissier, après avoir rappelé que la Bibliothèque Barberini conserve une partie de la correspondance de Lucas Holstenius, « qui fut l'un de ses plus illustres bibliothécaires », décrit les débris qui restent de cette correspondance, énumère les principaux correspondants du « gentilhomme saxon » (Aubert, l'abbé de Barclay, Cramoisy, l'abbé Noël Damy, Delamare, Dupuy, Florent, Hardy, le P. Mersenne, B. Michel, Poupart, Charles de Montchal, le comte de Rechein), et publie

1. P. de Nolhac, *Le Canzoniere autographe de P.*, Paris, Klincksieck, 1886.
2. Quelques jours plus tard, la question était posée à Rome (V. *Atti della R. Accad. dei Lincei*, séance du 20 juin, rapport de MM. D'Ancona et Monaci).
3. Cf. le résumé de la question et des polémiques qu'elle a soulevées, dans l'article de M. Rodolfo Renier, *Giornale storico della letter. ital.*, 1886, I, pp. 463-465.

les lettres de Montchal que possède la Barberine. Ces lettres sont au nombre de six, quatre adressées à Peiresc (du 21 septembre 1631 au 14 mai 1632), deux à Holstenius (14 et 22 août 1629). Toutes sont relatives à des manuscrits d'auteurs anciens que Peiresc cherchait avec le plus admirable zèle à procurer au bibliothécaire du cardinal Fr. Barberini. Non-seulement on demandait à Charles de Montchal, qui était un très fervent collectionneur [1], communication de ses propres trésors, mais aussi des trésors contenus dans la bibliothèque laissée à Rodez par un des plus grands évêques de cette ville, le cardinal Georges d'Armagnac. Les six lettres de l'archevêque de Toulouse « d'un ton familier et vif, d'une sincérité qui plaît », contiennent d'intéressantes particularités sur tous les personnages qui viennent d'être nommés, et aussi sur Guillaume d'Abbatia [2], sur le jurisconsulte cadarcien Jean de la Coste [3], sur l'abbé de Cyron, chancelier de l'université de Toulouse, sur les travaux du P. Petau, du mathématicien napolitain Joseph d'Auria, etc.

L'appendice renferme divers documents qui complètent la publication principale, surtout en ce qui regarde les manuscrits jadis réunis par le cardinal d'Armagnac. Voici la liste de ces documents tirés, les uns, de la Barberine, les autres, des registres de minutes des lettres de Peiresc, conservées dans l'Inguimbertine de Carpentras : une lettre de M. le président de Cambolas du 16 février [1628]; trois lettres de Bernardin de Corneillan, évêque de Rodez, du 25 septembre 1631, du 27 septembre 1633, du 30 novembre 1634; une lettre de dom L. Chabert, bénédictin de l'abbaye de Guitres, lequel appelle son abbé « Monseigneur de Peiresc ». du 9 août 1633; une lettre de Samuel Petit, écrite de Nîmes le 29 juillet 1636, enfin un *Mémoire de M. de Peiresc pour rechercher à Toulouse et à Rodez le livre de Dionysius Byzantius*, mémoire à rapprocher des *Instructions données par Peiresc, en 1628, au prieur de Roumoules*, publiées à la suite des *Lettres de Guillaume d'Abbatia* (p. 29-38).

M. P. a mis en tête de ses documents une fort bonne notice sur Charles de Montchal « demeuré justement célèbre par ses relations littéraires et ses goûts de bibliophile »; il s'occupe naturellement beau-

1. Voir sur ses manuscrits qui passèrent d'abord chez Foucquet, puis chez Ch. M. Le Tellier, archevêque de Reims, et qui enfin entrèrent à la Bibliothèque du Roi, *Le Cabinet des manuscrits*, par M. Léopold Delisle (t. I, pp. 273, 304, 474, 508; t. II, pp. 271-276; t. III, p. 363). Dans sa lettre à Holstenius, du 22 août 1629 (p. 25), Montchal réclame « de bons exemplaires manuscrits de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, sur lesquels, ajoute-t-il, « je prends plaisir de me divertir quand je puis desrober quelques heures aux occupations continuelles de ma charge, qui accableraient un homme plus fort et plus industrieux que moi... »

2. C'est à ce Capitoul de Toulouse qu'est consacré le fascicule X des *Correspondants de Peiresc* (Montpellier, 1885).

3. On trouvera des lettres inédites de La Coste et des notes sur lui dans un travail sur *François Roaldès*, que je vais publier prochainement avec le concours de mon cher ami et savant confrère M. R. Dezeimeris.

coup moins du prélat que du collectionneur et du travailleur; il juge très bien l'homme qu'il appelle (p. 15) « ami des lettres et des lettrés, érudit de bonne compagnie, Mécène délicat et discret ». S'il apprécie à sa juste valeur Montchal et sa correspondance, il n'apprécie pas moins exactement l'ensemble des lettres conservées à la Barberine, et dont, espérons-le, il tirera une longue série de fascicules non moins intéressants que celui-ci. Ces lettres, dit-il (p. 4), « nous fournissent bien des renseignements curieux sur la vie littéraire de ce petit cercle d'hommes distingués, sur leurs travaux, sur leur caractère; elles précisent ou rectifient en bien des détails ce que l'on sait de leur activité scientifique et de leur vie ».

Peiresc et Holstenius ont eu tant d'amis communs que le groupe de l'un est en quelque sorte le groupe de l'autre. M. Pélissier et moi nous sommes, par conséquent, destinés à nous rencontrer souvent sur la même route. Qu'il me soit permis d'exprimer à mon jeune et vaillant émule toute la sympathie avec laquelle *son ancien* suivra ses travaux, toute la reconnaissance avec laquelle il en profitera [1]!

T. DE L.

---

230. — **La vie du R. P. Malebranche,** prêtre de l'Oratoire, avec l'histoire de ses ouvrages, par le P. ANDRÉ, de la compagnie de Jésus, publiée par le P. INGOLD. Un vol. in-12 de XVIII-430 pages. Paris, Poussielgue, 1886.

La biographie d'un oratorien écrite avec amour par un jésuite, et l'œuvre de ce jésuite tirée de l'oubli par un oratorien, voilà quelque chose de curieux, et à ce titre la *Vie de Malebranche*, composée par le P. André et publiée par le P. Ingold, présenterait déjà beaucoup d'intérêt. Mais il y a plus : cette vie de l'illustre philosophe est une œuvre littéraire distinguée, et, au point de vue de l'histoire littéraire, elle n'est pas sans importance. Je ne dis rien de l'introduction du P. Ingold; on connaît l'érudition et le soin minutieux que le savant bibliothécaire de l'Oratoire apporte dans tous ses travaux, et les assertions que l'on trouvera dans ces quelques pages n'admettent pas de réplique. Il est certain que Malebranche apparaît dans cette biographie comme le contraire

---

1. Il est du devoir de l'*Ancien* de présenter quelques observations à l'éditeur des lettres des *amis d'Holstenius*. L'helléniste *Combefis* est deux fois transformé (p. 5) par une faute d'impression, en *Combesis*. Un autre nom propre (p. 21) a été mal lu : à *Marais* il faut substituer *Maran*. La lettre à Holstenius, du 14 août 1629, n'était pas inédite : elle avait été publiée ici même, par M. Eugène Muntz en 1882, et on la retrouve dans son recueil intitulé : *Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie* (Le Puy, Marchessou, p. 1-3). — En la page 31 il faut remplacer l'archidiacre *Mavan* par l'archidiacre *Maran*. — Le *bonhomme M. de Cordes* mentionné (p. 33) est Jean de Cordes, abbé de Mausac, le célèbre bibliophile (né à Limoges en 1570, mort à Paris en 1642), dont la riche bibliothèque fut achetée par le cardinal Mazarin.

d'un « batailleur acharné ». On ne peut pas davantage le considérer comme un « janséniste décidé ». Port-Royal pourrait tout au plus le revendiquer comme un *ami du dehors*, plein d'estime pour les persécutés, et sachant bien que, dans toutes ces affaires de la grâce, les jésuites ont joué le rôle du Loup en face de l'Agneau. Si Malebranche a été janséniste, ce fut à la façon de Bossuet ; ce dernier a signé et fait signer, sans hésiter, le formulaire, ce qui ne l'empêche pas d'être regardé aujourd'hui comme une des colonnes du parti janséniste [1].

Quant à l'ouvrage du P. André, il est bien ce qu'on pouvait attendre du philosophe distingué qui a écrit l'*Essai sur le Beau*. C'est une biographie très intéressante, et le style témoigne du réel talent de l'écrivain, de sa verve, et souvent de sa malice. En dehors des renseignements précieux qu'on y trouvera sur Malebranche, sur Descartes, sur Arnauld dont le P. André a fait (p. 73) un portrait magistral, sur Bossuet (p. 108, 151, 183, etc.), sur Fénelon (p. 272) et sur beaucoup d'autres personnages du grand siècle, cette biographie peut fournir au sujet des jésuites des indications on ne peut plus intéressantes. Mis à la Bastille par eux comme disciple et ami de Malebranche, le P. André ne leur a pas gardé rancune : il est resté jésuite après 1762, peut-être par entêtement et en vrai Breton qu'il était ; mais il n'a jamais hésité à dire, au sujet de ses confrères, ce qu'il croyait être la vérité, et c'est dans le livre de ce jésuite qu'on trouvera, sans doute, l'appréciation la plus juste des hommes et des choses de Port-Royal. Le P. André faisait le plus grand cas de Pascal dont il admirait le génie et la parfaite loyauté (p. 180, note) ; tandis que son confrère Rapin fulminait presque des anathèmes contre Clément IX, André parle de la paix que « ce bon pape avait accordée aux jansénistes en 1668 ». Il s'exprime sur le compte des jésuites (p. 42) d'une façon bien charmante en disant que, pour en avoir une juste idée, il ne faut croire « ni tout le mal qu'on en dit, ni tout le bien qu'ils en pensent ». P. 45, il prête au P. de Valois, jésuite, un raisonnement à la façon de Sganarelle qui est fort joli ; p. 55, il stigmatise ces « théologiens brouillons qui, par un zèle également dépourvu de science et de charité, voudraient qu'on regardât comme hérétiques tous ceux qui n'entrent point dans leurs sentiments », de même qu'il met (p. 342) le fameux P. Tellier, confesseur du roi, au nombre des « gens de faction et de cabale, impétueux, durs, extrêmes, visionnaires, fanatiques ».

Aussi, même en dehors de sa valeur comme œuvre philosophique, la *Vie de Malebranche* par le P. André peut être considérée comme ayant une valeur littéraire et historique très grande ; il faut donc remercier le P. Ingold de l'avoir publiée avec tant de soin en y joignant un beau portrait de Malebranche gravé par Edelinck d'après Santerre ; ce

1. Le seul reproche qu'on pourrait adresser au P. Ingold, c'est la disposition matérielle de ses notes ; on ne voit pas du premier coup si elles sont de lui, ou du P. André, ou du P. Adry, ou de M. de Quens, ou même de Bayle.

serait complet s'il avait été possible d'y joindre le portrait du P. André lui-même.

A. GAZIER.

---

231. — **Mémoires de deux voyages et séjours en Alsace 1674-76 et 1681**, avec un itinéraire descriptif de Paris à Basle et les vues d'Altkirch et de Belfort dessinées par l'auteur L D L S D L' H P, publié pour la première fois d'après le manuscrit original par L B J C M. Mulhouse, imprimerie veuve Bader et C[ie], 1886. Gr. in-8, 264 p.

Ces mémoires ont été découverts par M. Frédéric Engel-Dollfus. « Félicitez-moi de ma bonne aubaine d'hier », disait-il à l'éditeur anonyme de la publication, « un tableau de nos mœurs sundgoviennes au XVII[e] siècle, pris sur le vif par un Parisien d'alors! Ce que j'en ai lu déjà, m'a fait un plaisir infini; vous m'en direz des nouvelles », et il ajoutait : « Notez que c'est un ouvrage inédit, il faudra voir à en faire profiter les lecteurs de notre Bulletin historique et tous les amis de l'Alsace. »

Ce sont ces mémoires qu'on publie aujourd'hui. L'auteur avait jugé bon de se dérober sous plusieurs initiales; mais son nom est écrit, en caractères lisibles, quoique très ténus, et comme perdu au milieu d'autres traits de plume, sur une vue de Belfort qu'il avait dessinée; c'est H. de l'Hermine [1]. Il a fait deux voyages en Alsace; durant le premier il séjourna dans cette province, de la fin de l'année 1674 jusqu'au commencement de 1676, en qualité de receveur-général, et ce, dit-il, malgré l'aversion qu'il avait pour la maltôte; il entreprit le second en 1681 pour soutenir et gagner un procès à Brisach. « On ne doit pas s'attendre, dit-il lui-même, à trouver ici des descriptions complètes des provinces et des villes que j'ai visitées, ni un rapport bien exact des mœurs et des coutumes des nations que j'ai fréquentées; par tout pays il y a des honnêtes gens et des scélérats. Je n'en parle qu'en général et selon que les choses me paraissent, sans obliger personne à me croire. A l'égard du style, on verra bien qu'il n'est pas travaillé. »

Il entre en Alsace, par Remiremont et Bussang, traverse Urbès et Saint-Amarin, séjourne à Thann, puis à Altkirch, à Cernay, à Rouffach. Il voit en passant Turckheim « renommé pour la victoire que Mons[r] de Turenne remporta sur les Impériaux au commencement de l'année 1675 » et « les restes de leurs retranchements qu'on n'avait pas encore comblés » (p. 41). Lui-même écrit en son avant-propos qu'il veut *mettre de tout* dans sa relation et « ajouter quelques particularités des combats qui se sont donnés entre notre armée et celle de l'Empire,

1. Peut-être faut-il lire ces initiales (LDLSD L'HP) : « L'auteur du livre sieur de L'Hermine Parisien ».

afin de ne pas perdre la mémoire de ces actions si glorieuses à notre France, et ces petits rapports, dit-il modestement, sont peut-être ce qu'il y a de moins mauvais dans ces mémoires ». Il n'oublie donc pas, en passant près de Schlestadt, de parler du camp qu'y tinrent les Français après la mort de Turenne; « ce fut là que notre armée campa sous le commandement de Louis de Bourbon, prince de Condé, qui quitta sa solitude de Chantilly pour faire voir encore une fois aux Impériaux le vainqueur de Nordlingue et de Fribourg » (p. 45-46). On trouve là quelques lignes très intéressantes sur ce camp qu'on nomma le camp de Châtenoy [1]. De Schlestadt notre voyageur se rend à Colmar et s'égare dans les rues « serrées et tortueuses » (p. 48). Tout le pays a été ravagé par la guerre. « J'ai passé quelques villes sans y rencontrer une seule âme; un affreux silence régnait partout, on y trouvait des restes de meubles de bois dont on avait fait du feu au milieu des rues, des chevaux morts et pourrissants, des carcasses de vaches toutes noires du feu qui avait consumé leurs étables : ce sont là les tristes fruits de la guerre. Quand on est nouveau venu dans ces malheureux pays, on ne peut voir ces pitoyables spectacles sans être attendri de compassion, mais à force d'en voir, on s'y accoutume comme à autre chose, et, au lieu d'être touché de cette désolation, on ne pouvait s'empêcher de rire de voir des chats par bandes sortir de ces maisons abandonnées, et venir miaulant autour des passants » (p. 49) [2].

Mais nous ne voulons pas faire une analyse détaillée de ce volume; contentons-nous d'ajouter que M. de L'Hermine nous décrit longuement Brisach et ses fortifications, qu'il « fait un tour » à Fribourg en Brisgau, puis se rend à Ensisheim, à Mulhouse qui « ne tire sa sûreté et sa force que de sa neutralité et de son alliance avec la République des Suisses » (p. 73), à Huningue, à Bâle, à Ferrette. C'est un homme de cœur qui, dans l'exercice de ses fonctions, ménage les habitants, qui apaise l'insolence et la fureur du soldat, qui laisse dans le pays les meilleurs souvenirs (p. 209). C'est aussi un homme d'esprit, qui sait observer, qui ne dédaigne pas d'apprendre l'allemand et arrive à le parler sans trop de peine au bout de six mois (p. 208). Il conte nombre de détails intéressants sur les soldats français en Alsace : « malgré la rigueur de l'hiver, ils ne s'arrêtaient guères à la maison, ou s'ils y demeuraient, ils ouvraient toutes les fenêtres des poêles, ce qui désespérait leurs frileux d'hôtes allemands. La plus grande partie de la journée on les voyait attroupés au milieu des rues à rire ensemble ou à conter des nouvelles. Quelques-uns d'entre eux montaient au jubé de l'église où ils se divertissaient à toucher l'orgue et à faire des concerts

1. Voir encore p. 69-72 la narration du combat livré par Turenne à Caprara près de Mulhouse, et p. 126 « il chassa les troupes impériales devant lui, comme on fait des troupeaux de moutons ».

2. Voir encore p. 120-121 la description d'Altkirch et de ses « ruines presque fumantes qui ne présentaient aux yeux que des marques de fureur et de désolation ».

mal accordés, qui terminaient toujours par la rupture de quelques pièces ou de quelque tuyau qu'ils emportaient, pour faire des balles de pistolet » (p. 123)[1]. Il raconte comment il apprit à Altkirch la mort de Turenne et retrace le deuil qu'elle causa. « On vit en moins de rien une morne tristesse se répandre dans les esprits et sur les visages, à la place de l'espérance et de la joie qui nous ranimait depuis quatre ou cinq mois » (p. 133). Mais ce qu'il nous décrit surtout, c'est la vie alsacienne, les repas plantureux, la choucroute (car « ils sont si friands de ce gargotage là qu'ils ne croient pas avoir été régalés, si les *saurkroute* y manquent »), les beignets, les longues rasades, le *Willkommbecher*, le costume des habitants, leurs meubles, leur lit « où l'on fond en sueur entre deux assommantes coûetes », leur caractère. « Je les trouve, dit-il, lents au travail et prompt à se mettre en colère, faisant des imprécations terribles pour de très petits sujets. A cela près, ils sont fort amis du repos et de la bonne chère, et grands babillards » (p. 193).

L'éditeur aurait dû faire « ces recherches intelligentes » dont il parle à la dernière page du volume, et essayer de trouver la clef des pseudonymes répandus dans l'ouvrage. Mais il a mis au bas des pages beaucoup de notes utiles; il a dressé une table des noms de personnes et une table des noms de lieux; enfin — et c'est l'essentiel — il nous donne un texte correct et fort bien imprimé de ces mémoires. On le remerciera d'avoir tiré de l'oubli de si curieux souvenirs. La place de M. de L'Hermine est marquée désormais dans la bibliothèque de tout Alsacien instruit et de tous ceux qui aiment l'Alsace; nous recommandons vivement cet agréable et instructif récit où l'on retrouve, peintes au vif, les mœurs d'une province qui nous est si chère.

A. CHUQUET.

---

232. — **Opérations militaires dans les Alpes et les Apennins pendant la guerre de la succession d'Autriche, 1742-1748,** par Henri MORIS, archiviste des Alpes-Maritimes, correspondant du ministère de l'instruction publique, officier d'académie, d'après des documents inédits découverts par M. le baron Cachiardy de Montfleury, conseiller-général, maire de Breil. Ouvrage accompagné d'une carte d'ensemble des opérations au 500,000e et de neuf croquis. Paris, Baudoin. Turin, Rome et Florence, Bocca, 1886. In-8, 360 p. (Extrait du tome X des *Annales de la Société des Lettres, Sciences, Arts des Alpes-Maritimes*).

M. Moris a obtenu communication de documents rassemblés par l'officier sarde Minutoli, sur les opérations des armées pendant la guerre de la succession d'Autriche, dans le Midi de la France et en Italie. C'est d'après ces documents qu'il fait à nouveau, avec un grand luxe de renseignements, l'histoire des campagnes de 1742 à 1748; il

1 Voir aussi p. 129 un tour assez plaisant que nos soldats jouent à un vieux curé et que rappelle *Simplicissimus*.

résume celles de 1742 et de 1743, car ce n'est qu'en l'année 1744 que la France, liée à l'Espagne par le traité de Fontainebleau (25 octobre 1743), entra sérieusement dans la lice. Il consacre cinq chapitres aux campagnes suivantes. Son récit, sur lequel nous ne pouvons insister aussi longuement qu'il le faudrait, est extrêmement détaillé, très souvent intéressant, toujours clair. On ne saurait trop remercier l'auteur d'avoir pris tant de peine pour retracer par le menu ces campagnes assez obscures et qui pâlissent à côté des succès de Frédéric II en Silésie et en Bohême, à côté de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeld. Mais, comme l'observe M. M. dans sa préface (p. 9), elles donnent lieu à de nombreux et instructifs rapprochements avec les opérations militaires qui eurent lieu dans les mêmes régions pendant la Révolution française ; Bonaparte semble s'être inspiré en 1795 des manœuvres du prince de Conti ; son plan de 1796 reproduit à peu près celui de 1745 ; sa marche d'Alexandrie à Lodi et le passage du Pô à Plaisance répètent exactement les mouvements de La Vieuville cinquante années auparavant ; le mouvement du général de Vins en 1793 est le même que celui qu'avait essayé le roi de Sardaigne en 1747 après la bataille de l'Assiette.

On remarquera surtout dans le gros volume de M. M. les pages consacrées aux mouvements des Austro-Sardes après la bataille de Plaisance (campagne de 1746) et au désastre de l'Assiette (19 juillet 1747). Mais, avouons-le, ce récit, si clair qu'il soit, et bien que l'abondance inouïe du détail n'entraîne point la confusion, ne laisse pas de fatiguer le lecteur. M. M. n'oublie ni une compagnie, ni un capitaine, ni un simple lieutenant. Il nomme tous les cantonnements. Il cite dans le texte une foule de particularités insignifiantes qu'il aurait pu reléguer dans les notes. Il ne donne pas aux faits essentiels assez de relief, et, par exemple, ne met pas en vive lumière les conséquences de la bataille de Plaisance. Son travail, utile aux militaires, utile aux historiens qui voudront écrire plus tard l'histoire de la guerre de la succession d'Autriche, fait moins comprendre les opérations des Franco-Espagnols que les quatre chapitres du *Siècle de Louis XV ;* Voltaire a su retracer plus nettement « ce flux et ce reflux de succès et de pertes ».

Il est vrai que M. Moris nous dit, dès le début, qu'il n'a pas la prétention de faire l'histoire de la guerre, même dans le midi de la France ; il « laisse ce soin à un homme du métier et se contente, pour sa part, de jeter un jour nouveau sur la question par la mise en œuvre de documents inédits d'une authenticité indiscutable et d'une haute importance ». Nous l'engageons à reprendre le sujet et à le traiter à fond, en se servant de tous les documents. Nous l'engageons aussi à mieux étudier l'histoire générale. Peut-on dire (p. 15) que la France entraîne par le traité de Nymphenbourg la Bavière, la *Saxe*, l'Espagne, la Prusse, la *Pologne* et la Sardaigne? Il fallait plutôt dire Auguste III, électeur de Saxe, qui était en même temps roi de Pologne. N'est-il pas étrange

de lire (p. 16) que Marie-Thérèse « gagna aux Pays-Bas la bataille de Fontenoy »? Mais nos critiques ne diminuent pas la valeur de cet ouvrage; il est indispensable à tous ceux qui veulent connaître aussi bien que possible l'histoire politique du XVIII[e] siècle; il doit figurer dans toutes les bibliothèques militaires, et on ne lira pas sans intérêt, dans l'appendice (p. 335-353) trois journaux de sièges: de Démont, de Coni et de Tortone. Enfin, si l'auteur a négligé de tracer, dès le commencement du volume, le tableau des armées en présence, il nous rend un compte exact de l'état des voies de communication à l'époque où se passent les évènements qu'il raconte; les noms de lieux cités en si grand nombre d'un bout à l'autre du livre, sont toujours orthographiés de la façon la plus exacte; la carte d'ensemble et les croquis méritent les plus grands éloges.

A. C.

---

233. — **Kriegsgeschichtliche Einzelschriften**, herausgegeben vom Grossen Generalstabe, Abtheilung für Kriegsgeschichte. Heft 7. Berlin, Mittler und Sohn 1886. In-8, 105 p.

Voici le 7[e] fascicule des publications d'histoire militaire entreprises par la section historique du grand état-major général allemand [1].

Il renferme deux études que ne pourront négliger les historiens de la guerre de succession d'Autriche et de la guerre franco-allemande de 1870. La première de ces études est due à un officier de l'état major général saxon et a pour titre « la part des troupes électorales saxonnes à l'assaut de Prague, les 25 et 26 novembre 1741 » (*der Antheil der Kurfürstlich sächsischen Truppen an der Erstürmung von Prag*, p. 1-44). On sait que la Saxe avait accédé le 19 septembre 1741 au traité de Nymphenbourg, puis le 19 octobre de la même année au traité de Francfort sur le Main. Le général comte Rutowsky fut mis à la tête des troupes saxonnes et reçut l'ordre d'entrer en Bohême. Il marcha sur Prague et fit sa jonction avec l'électeur de Bavière et un corps français venu du Haut-Palatinat et commandé par Gassion. Mais le grand duc de Toscane avançait au secours de la place; on résolut d'emporter Prague d'assaut, avant l'arrivée des Impériaux. Les Saxons furent chargés de s'emparer de la porte Caroline ou *Carlsthor* et y réussirent dans la matinée du 26 novembre. Tels sont les événements que nous raconte l'auteur de la première étude contenue dans ce fascicule; il fait suivre son récit de plusieurs documents (*règlement* dressé par Rutowsky, disposition des marches et de l'attaque, dispositions de l'attaque de Prague, rapport de Rutowsky à l'électeur de Saxe et roi de Pologne) et de trois cartes; nous lui reprocherons seulement de faire la

1. Voir sur les six premiers fascicules notre article de la *Revue critique*, 1885, n° 51.

part trop belle à ses compatriotes et de rabaisser l'importance de l'attaque dirigée par Chevert et Maurice de Saxe (voir le récit saisissant que faisait le futur vainqueur de Fontenoy au chevalier Folard, Pajol, *Les guerres sous Louis XV*, II, p. 113-124).

La seconde étude de ce 7e fascicule est intitulée *die Thätigkeit der deutschen Artillerie in der Schlacht bei Loigny-Poupry, am 2 December 1870* (p. 45-105). Elle est accompagnée de plusieurs plans ou esquisses, et montre que l'artillerie allemande joua pendant la bataille de Loigny-Poupry un rôle fort important, parce qu'elle « fonctionna de la façon la plus variée, tantôt défensivement, tantôt offensivement, ici de front, là obliquement » et qu'« elle tint bon dans la défense et montra dans l'attaque une grande mobilité ». Cette étude, très détaillée et très minutieuse, renferme en appendice une carte du champ de bataille et l'état de situation des deux armées.

C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le dernier n° du *Correspondant* (10 septembre 1886) contient un article de M. Gaidoz intitulé : *Malmédy et la Wallonie prussienne. Notes de voyage, août 1885*[1]. Il s'agit d'un petit pays de langue française (environ 10,000 âmes), par delà la Belgique dont il est limitrophe et englobé depuis 1815 dans la Prusse Rhénane. M. G. rend compte des procédés de germanisation employés par le gouvernement prussien, surtout à l'école. M. G. a assisté aux classes de l'école primaire, et il donne des détails intéressants, au point de vue pédagogique, sur la méthode employée pour enseigner d'une façon rapide et naturelle l'allemand aux enfants qui arrivent en classe sans savoir un mot de cette langue. M. Gaidoz s'est aussi occupé des mœurs et usages du pays et il donne des spécimens du patois wallon de Malmédy. — Un chapitre additionnel raconte une visite à la colonie protestante française (réfugiée) de Friedrichsdorf, près de Hombourg-ès-Monts, et où l'on parle encore français.

AUTRICHE. — M. G. Bühler, dans une note de l'*Œsterreichische Monatsschrift für den Orient*, donne quelques détails sur une nouvelle édition de l'Atharva-Véda. On sait qu'il y a quelques années, Shankar Pandurang Pandit a mis la main sur un manuscrit du Commentaire de Sâyana sur l'Atharva-Véda; ce manuscrit était malheureusement incomplet et ne contenait que onze livres sur vingt, les livres I-IV, VI-VIII, XVII-XX (*Ind. Antiquary*, 1880, pp. 199-203). Depuis lors, malgré des recherches actives, on n'a pu découvrir d'autres fragments de ce texte important, et de l'existence duquel on avait longtemps douté. Aussi, pour ne pas remettre indéfiniment la publication, le savant Pandit s'est décidé à mettre sous presse les parties qu'il possède. Le gouvernement de Bombay fera les frais de l'édition, qui paraîtra dans le format in-4° comme celle du Rig par M. Max Müller, et celle de Yajur-Véda

1. M. Gaidoz nous prie d'annoncer qu'on a imprimé à tort « août 1886 » dans le *Correspondant*. Il avait écrit 1885, et la date a été changée à son insu par la rédaction de ce recueil.

blanc, par M. A. Weber. M. Bühler a sous les yeux un spécimen de cette édition, contenant Ath. V. IV, 1, 1. L'introduction de ce Sûkta donne des renseignements étendus sur son emploi (viniyoga). Sâyana fait aussi, comme dans les autres commentaires, des citations des Kançika et des Vaitâna Sûtras, du Pariçishta et du Nakshatrakalpa : tous ces textes ont été vérifiés par l'éditeur qui a ajouté les indications précises des passages. Souhaitons, avec le savant professeur de Vienne, que cet ouvrage de Sâyana, si important pour la critique du texte et l'interprétation, puisse se trouver bientôt entre les mains des indianistes. — Ch. M.

ITALIE. — M. Ettore di Ruggiero a entrepris à Rome, chez l'éditeur Loreto Pasqualucci, la publication d'un *Dizionario epigrafico di antichità Romane*. Il paraît par fascicules mensuels de 32 pages, au prix de 1 fr. 50. Nous reviendrons sur l'ouvrage achevé, mais dès à présent les deux premiers fascicules parus *(Abacus-Ab actis)* permettent de signaler cette publication comme le répertoire méthodique le plus pratique et le plus complet de tous les renseignements jusqu'à présent disséminés, que fournissent sur l'antiquité les nombreuses publications épigraphiques. L'auteur prie les érudits de province, dont les travaux rentreraient dans le cadre de son travail, de les lui adresser pour qu'il en soit tenu compte.

TURQUIE. — On lit dans le *Levant Herald* du mercredi, 25 août : « Le ministère de l'instruction publique, voulant donner une nouvelle impulsion aux études, « va envoyer prochainement dans les provinces des contrôleurs généraux chargés « de prélever le surplus des revenus affectés à l'instruction publique et de le consacrer exclusivement à l'extension et à l'amélioration de ce service important de « l'État. » Espérons que cette mesure sera efficace et permettra de payer un mois d'arriéré aux professeurs des écoles primaires. *Inchallah!*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 août 1886.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Charles Jourdain. L'examen des titres des candidats est fixé au 26 novembre.

M. Oppert rend compte en quelques mots de la solennité du centenaire de l'université de Heidelberg, où il a représenté l'Académie. Il se félicite de l'accueil qui a été fait aux délégués français. Le président de l'Institut de France, M. Zeller, a été chargé de prendre la parole au nom des délégués de toutes les nations étrangères à l'Allemagne.

M. Paul Fabre lit un mémoire sur la province romaine des Alpes Apennines. On sait qu'au IVe siècle de notre ère, l'Italie fut assimilée administrativement au reste de l'empire romain et divisée en provinces, dont le nombre fut d'abord fixé à seize. Ce nombre fut porté à dix-sept, puis à dix-huit, par la création de la province de *Valeria*, en 399, et de celle de *Tuscia Annonaria*, dans la première moitié du Ve siècle. Toutefois, un historien postérieur, Paul Diacre, énumérant les provinces de l'Italie, en compte bien dix-huit, mais il ne nomme pas la Tuscie Annonaire, et il mentionne une province dont il n'est pas question ailleurs, celle des *Alpes Apenninae*. Selon M. Mommsen, Paul Diacre s'est trompé; il aura eu sous les yeux un document où la province des Alpes Cottiennes était appelée *Alpes Cottiae et Penninae*, et il a fait de ce dernier mot, en l'altérant, le nom d'une province de son invention. M. Fabre soutient au contraire que le renseignement fourni par Paul Diacre est exact, et que la province des Alpes Apennines a réellement existé.

En effet, Paul ne se borne pas à nommer cette province, il en indique avec précision la situation et les limites. Elle séparait, dit-il, la Tuscie de l'Emilie et l'Ombrie de la Flaminie, en d'autres termes, le versant de la Méditerranée de celui de l'Adriatique. Il nomme cinq villes qui s'y trouvaient comprises : *Ferronianus*, Frignano, dans l'ancien Etat de Modène; *Mons Bellius*, Montebello, sur le Rubicon; *Bobium*, ancien nom qui se retrouve dans le titre de *Bobiensis comes*, porté jusqu'à nos jours par les évêques de Sarsina; *Urbinus*, Urbin; *Verona*, ancien chef-lieu

d'un district situé au nord-ouest d'Urbin et appelé au moyen âge *Massa Verona*. La province comprenait donc la région montagneuse dans laquelle se trouvent situés les principaux passages des Apennins ; elle avait été formée avec des territoires détachés de l'Emilie, de la Tuscie et de la Flaminie. Il ne faut pas s'étonner de voir associés, dans le nom de cette circonscription, les mots *Alpes* et *Apenninae*. Le premier de ces mots a souvent été employé pour désigner des montagnes quelconques, et, encore aujourd'hui, plusieurs des chaînons de l'Apennin toscan sont appelés *Alpi*.

Le géographe connu sous le nom d'Anonyme de Ravenne mentionne aussi une province qui paraît devoir être identifiée avec les Alpes Apennines de Paul Diacre. Il l'appelle *Annonaria Pentapolensis*. M. Fabre pense que cette province n'est autre que la Tuscie Annonaire du vᵉ siècle, remaniée et agrandie pour faire face à des difficultés stratégiques. Ce remaniement a probablement eu lieu entre les années 553 et 567.

La limite septentrionale de la province des Alpes Apennines est devenue au moyen âge celle du territoire des Etats pontificaux, dont la possession était reconnue au Saint-Siège par les empereurs allemands. Cette limite s'est ainsi perpétuée depuis l'antiquité jusqu'à une époque rapprochée de nous.

M. Joseph Halévy termine sa lecture sur les chapitres IX et X de la Genèse. Il pense que ces chapitres ont été rédigés vers l'époque du règne de Salomon.

M. Oppert exprime des doutes sur cette assertion. Il trouve qu'en général les personnes qui s'occupent aujourd'hui d'exégèse biblique montrent une tendance à se prononcer trop affirmativement sur des questions nécessairement obscures.

Julien HAVET.

Séance du 3 septembre 1886.

M. A. de Boislisle communique un mémoire sur une session du tribunal des Grands-Jours, qui fut tenue dans le Velay et le Languedoc, en 1666 et en 1667, immédiatement après les Grands-Jours d'Auvergne, si connus par la relation de Fléchier. Quoique divers documents relatifs à ces Grands-Jours aient été publiés par MM. Pierre Clément et Chéruel, et que même un érudit de Brioude, M. Paul Le Blanc, ait fait paraître en 1869 une relation très détaillée de cette session, avec le texte d'un grand nombre des arrêts qui y furent rendus, les historiens n'en ont pour ainsi dire tenu jusqu'ici aucun compte. Pourtant, les membres de la commission de 1666-1667 ne montrèrent pas moins d'énergie que leurs prédécesseurs et ne travaillèrent pas moins activement à rétablir l'ordre et la justice dans le ressort qui leur avait été assigné. Ils sévirent aussi bien contre les grands seigneurs, contre la magistrature locale et contre les gens d'église que contre les criminels ou délinquants d'ordre inférieur. Des condamnations sévères furent prononcées, pour duel, pour des actes de tyrannie et de persécution locale ou pour divers méfaits, contre les personnages les plus considérables de la province, tels que le comte de Peyre, lieutenant-général du gouvernement de Languedoc, le vicomte de Polignac, gouverneur de la ville du Puy, les comtes de Caylus et de Clermont-Lodève, le prince d'Harcourt-Lorraine, les Canillac, etc.

M. Désiré Charnay met sous les yeux des membres de l'Académie une collection de haches de pierres, recueillies par lui au Yucatan et notamment dans l'île de Cozumel, et d'autres objets trouvés dans un cimetière maya de l'île de Jaïna, à 82 kilomètres au nord de Campêche.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : B. HAURÉAU, *les Œuvres de Hugues de Saint-Victor, étude critique*, nouvelle édition ; — par M. P.-Charles Robert : *Enguerrand de Monstrelet, historien et prévôt de Cambrai*.

Julien HAVET.

Séance du 10 septembre 1886.

M. Désiré Charnay communique un *Essai de restauration de la pyramide et du temple Kab-ul, à Izamal (Yucatan)*. Ces monuments sont aujourd'hui en ruines ; pourtant ce qui en reste suffit pour s'en faire une idée approximative. D'ailleurs, la plupart des habitants se rappellent les avoir vus à une époque où ils étaient mieux conservés et ont pu en donner des descriptions assez précises. En s'aidant de ces renseignements et en les complétant par des inductions tirées de l'analogie des autres monuments mexicains qui nous sont parvenus, M. Charnay a pu exécuter une restitution conjecturale des édifices d'Izamal. Il en présente le dessin à l'Académie, en ayant soin d'ajouter qu'il n'en garantit pas l'exactitude absolue dans le détail, mais qu'il croit avoir bien reproduit l'aspect d'ensemble des deux monuments. Un caractère des plus saillants de l'architecture maya est la polychromie ; on la remarque encore dans les constructions les plus récentes de la contrée. Le temple d'Izabal devait servir encore au culte au moment de la conquête espagnole ; en effet, on a trouvé au pied des murs deux espingoles espagnoles du XVIᵉ siècle, soigneusement enfouies, la

crosse en l'air; elles avaient sans doute été enlevées aux conquérants dans un combat et consacrées par les Mayas à la divinité du temple.

M. Casati commence la lecture d'un mémoire sur les origines étrusques de la *gens* romaine. Les Etrusques sont, avec les Romains, le seul peuple de l'antiquité chez lequel on constate l'existence des noms de famille, et c'est sans aucun doute à eux que les Romains en ont emprunté l'usage, de même qu'ils ont imité beaucoup de leurs institutions. Les inscriptions funéraires étrusques présentent un grand nombre de noms qui se retrouvent dans l'histoire romaine, tels que ceux des Tarquins, *Tarchnas*, des Pomponius, *Pumpuni*, *Pumpu*, *Punpu*, *Pupu*, des Hérennius, *Herine*, *Herini*, etc., etc. Les familles qui portent ces noms sont évidemment, pense M. Casati, originaires de l'Etrurie et se sont établies plus tard seulement à Rome.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Oppert : Lodovico Oberziner, *il Culto del sole presso gli antichi orientali*, vol. I.

Julien Havet.

Séance du 17 septembre 1886.

M. de la Blanchère donne quelques détails sur l'organisation du service des missions archéologiques et de la conservation des antiquités en Tunisie. L'année dernière, M. le Ministre de l'Instruction publique, sur la proposition de M. Charmes, directeur du secrétariat, a décidé l'envoi d'un délégué permanent du ministère, chargé de diriger les travaux des personnes chargées de missions scientifiques en Tunisie; M. de la Blanchère a été appelé à ce poste. D'autre part, le gouvernement tunisien, sur les instances du ministre-résident de France, M. Cambon, a décidé de prendre des mesures pour la protection des monuments antiques et a créé un service dit des antiquités et des arts, dont il a confié la direction au délégué français. M. de la Blanchère réunit donc, depuis un an, la double qualité de fonctionnaire français et de fonctionnaire tunisien; il est à la fois « délégué du ministère de l'instruction publique près la résidence française à Tunis » et « directeur du service beylical des antiquités et des arts ».

L'un des premiers soins du service des antiquités et des arts a été de réclamer des mesures législatives efficaces pour la protection des monuments. La matière a été réglée par un décret beylical du 7 mars 1886. Ce décret, à la différence des lois de certains autres pays, tels que la Turquie et la Grèce, reconnaît le droit de propriété des particuliers sur les antiquités qu'ils découvrent. Mais il autorise le service des antiquités à procéder à un « classement » des monuments historiques dignes d'être conservés, et, lorsqu'un monument a été classé après enquête, nul, même le propriétaire, ne peut y porter atteinte. On a cru devoir éviter les pénalités trop sévères, portées par les lois de certains pays, qui deviennent facilement impraticables; on s'est attaché surtout à arrêter, par des peines pécuniaires, ceux qui seraient tentés de recourir à la destruction des monuments par économie, par exemple pour se procurer des matériaux à bon marché. Les fouilles ne peuvent être faites qu'avec l'autorisation et sous la surveillance du gouvernement. Les découvertes fortuites doivent être immédiatement portées à la connaissance du service des antiquités et des arts, et celui-ci mis à même de suivre les travaux, s'il y a lieu. Les inscriptions sont l'objet des mêmes mesures de protection que les édifices. M. de la Blanchère se loue de l'exactitude avec laquelle les autorités tunisiennes se sont empressées d'appliquer ce décret, aussitôt qu'il a été promulgué.

M. de la Blanchère a visité cette année, pour recueillir les éléments du classement des monuments historiques, le sud et l'ouest de la régence. Il compte visiter de même le nord et l'ouest l'année prochaine et pouvoir terminer le classement en 1888.

Le service beylical des antiquités et des arts s'est occupé de deux entreprises importantes, la rédaction d'un inventaire des monuments antiques de la régence, sous la forme d'un dictionnaire accompagné d'une carte archéologique, et la création d'un musée à Tunis. On espère que le dictionnaire et la carte pourront être achevés dans un délai de trois, quatre ou au plus cinq ans. L'organisation du musée rencontre des obstacles sérieux; le plus grave est la difficulté du transport des blocs de grande dimension, dans un pays où il n'existe ni routes, ni moyens de charroi. Les monuments qui ont pu être réunis jusqu'ici à Tunis ont été placés dans un fort beau palais, l'ancien harem du Bardo, mis par le bey à la disposition de la direction des antiquités. On s'occupe, en outre, de former sur divers points du littoral des dépôts provisoires, d'où les monuments pourront un jour, avec le concours de la marine, être transportés par mer au Bardo. Ces dépôts sont actuellement établis sur huit points, à Zarzis, à Gabès, à Younga, à Sfax, à Monastir, à Sousse et à Nebel. A Zarzis sont les statues découvertes à Zian par MM. Salomon Reinach et Babelon; à Gabès, des bornes milliaires trouvées au sud des chotts, les premières qui aient révélé l'existence d'un réseau de voies romaines dans cette région; à Sfax, les antiquités chrétiennes du cimetière de Lamta, exploré par MM. Cagnat et Saladin, etc.

M. Paul Meyer fait une communication sur l'*Image du monde*, traité de géographie et de cosmographie, en vers français, qui fut écrit en 1245 ou 1246 et qui jouit

d'une grande popularité au moyen âge. On en connaît plus de soixante manuscrits. Il en existe deux rédactions, l'une plus développée que l'autre; celle-ci, selon l'opinion généralement admise, est le texte primitif et l'autre un texte allongé par des interpolations. Quant à l'auteur, selon une note citée par dom Calmet, dans sa *Bibliothèque lorraine*, c'était un certain Gautier de Metz; cette indication avait été tirée par Calmet d'un manuscrit qui avait appartenu à Du Cange et dont la trace était perdue. M. Paul Meyer, en examinant récemment divers manuscrits du Musée britannique, à Londres, et de la bibliothèque de feu sir Thomas Phillips, à Cheltenham, a constaté les faits suivants :

1° Le manuscrit Harléien 4333, au Musée britannique, contient en tête du poème un prologue de 648 vers, où l'auteur déclare avoir dédié son ouvrage à Robert d'Artois, frère de saint Louis, et à l'évêque de Metz, Jacques, frère du duc Mathieu II de Lorraine : ceci confirme l'attribution du poème à un auteur messin ;

2° Ce prologue contient quelques-uns des morceaux qui ne se trouvent que dans la rédaction la plus étendue et qui avaient été considérés comme des interpolations : il en résulte que ces morceaux appartiennent bien à l'auteur, que la prétendue rédaction interpolée est la rédaction primitive et l'autre une rédaction abrégée ;

3° Le manuscrit de Du Cange, cité par dom Calmet, se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de Thomas Philipps ; il contient, sur la première page, quelques lignes de la main de Du Cange, et on lit en tête du texte la note rapportée par Calmet : « Che sont les materes que sont contenues en cest livre qui est apellés le Mapemonde ; si le fist maistre Gautiers de Mies en Lorraine, uns tres boins phillosophes. »

M. Clermont-Ganneau communique deux petits monuments épigraphiques de provenance orientale. L'un est une tessère de verre, qui porte en relief les quatre lettres palmyréniennes B, I, D, A. Il faut lire Baïda, nom qui figure sur plusieurs inscriptions grecques de Palmyre. L'autre est une inscription grecque, trouvée en Syrie. On n'en connaît encore qu'une copie, qui contient quelques fautes. Il faut probablement la lire ainsi : *Ὑπὲρ σωτηρίας αὐτοκράτορος Τραιανοῦ, Νερούα Σεβαστοῦ υἱοῦ, Σεβαστοῦ Γερμανικοῦ Δακικοῦ · Μεννέας Βεελιάβου τοῦ Βεελιάβου, πατρὸς Νετείρου τοῦ ἀποθεωθέντος ἐν τῷ λέβητι* (la copie porte ΛΕΒΗΤΙ) *δι' οὗ αἱ ἑορταὶ ἄγονται, ἐπίσκοπος πάντων τῶν ἐνθάδε γεγονότων ἔργων, κατ' εὐσέβειας ἀνέθηκεν θεᾷ Λευκοθέᾳ ἀνεγείρας.* « Pour le salut de l'empereur Trajan, fils de Nerva Auguste, Auguste, Germanique, Dacique : Mennéas, fils de Bééliab, fils de Bééliab, père de Néteiros qui a été divinisé dans la chaudière à l'aide de laquelle on accomplit les cérémonies, surveillant de tous les travaux d'ici, a élevé et dédié ce monument, par piété, à la déesse Leucothéa. » La phrase sur le personnage « divinisé dans la chaudière des cérémonies » semble faire allusion à quelque sacrifice humain ; mais, dans l'état incertain du texte, on ne saurait rien affirmer.

M. Cagnat lit un mémoire sur *l'Organisation militaire de l'Afrique romaine sous l'empire romain*.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 1er septembre.

M. E. Muntz communique les photographies des vitraux du célèbre peintre verrier français Guillaume de Marcillat, au dôme d'Arezzo (1518 et années suivantes). Il annonce en même temps qu'il est en mesure d'établir que l'artiste, contrairement à l'opinion reçue, appartient à une famille berrichonne, non à une famille lorraine ; dans son testament, Guillaume déclare que son père est originaire de La Châtre, dans le diocèse de Bourges. Or, d'après une communication de M. de Champeaux, plusieurs membres de la famille Marcillat ont joué un rôle dans l'histoire artistique du Berry. L'un d'eux, Guillaume de Marcillat, évidemment un des ancêtres du peintre verrier, travaillait en 1407 à la charpenterie des maisons de la Sainte-Chapelle de Bourges. Son père, qui portait le même prénom, était maître des œuvres de charpenterie du duc de Berry. La localité de Marcillat, chef-lieu de canton dans l'Allier, faisait autrefois partie du Berry.

M. Flouest présente quelques observations au sujet des Musées de province dans lesquels la façon dont on conserve les monuments laisse souvent beaucoup à désirer.

Une lettre de M. de Colleville signale la découverte à Kerfeunteunion en Mellac, près Quimperlé, de débris de substructions romaines ; il signale aussi la découverte d'une statue équestre dans le Finistère.

Le Secrétaire,
E. MOLINIER.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 4 octobre — 1886

234. **Livi Andronici et Cn. Naevi** fabularum reliquiae. Emendavit et adnotavit Lucianus Mueller. Berolini, apud S. Calvarium et Soc., 1885. 72 p. in-8.

La publication de M. Lucien Mueller comprend trois parties : le texte des fragments tragiques et comiques de Livius Andronicus et de Névius; l'indication des sources pour chacun d'eux, enfin un bref commentaire critique et explicatif. Disons-le tout de suite, pour n'avoir plus à revenir sur ce détail : une telle disposition des matières, qui force, pour la moindre vérification, à ouvrir le volume à trois endroits différents, est aussi peu commode que possible. Il eût fallu mettre au bas de chaque page du texte, sinon le commentaire complet (ce qui eût pourtant été très utile), au moins les « testimonia auctorum » et l'appareil critique.

M. L. M. traite, est-il besoin de le dire, avec la plus grande sévérité les travaux de son prédécesseur immédiat, M. Ribbeck. Pourtant les publications de M. R., son édition des *Scaenicae Romanorum poesis fragmenta* comme son livre sur la *Tragédie romaine,* n'ont pas été inutiles à M. M.; et la contribution de M. M. à la critique et à l'interprétation des fragments de Livius et de Névius n'est pas tellement importante qu'il ait le droit de se montrer bien rigoureux pour ceux qui lui ont frayé la voie. Car, ce qui fait le prix de son édition, ce sont bien moins ses propres conjectures, (bien que quelques-unes soient assez plausibles) que celles qu'il a empruntées à d'autres philologues, surtout à Bothe [1], et aussi à Haupt, à Bergk et à d'autres, sans compter M. Ribbeck lui-même. Mais M. M. ne signale généralement, parmi les conjectures proposées avant lui, que celles qu'il adopte : nouveau sujet d'ennui pour les lecteurs de son édition, qui ne sont nullement dispensés d'avoir sous les yeux l'édition de M. Ribbeck, plus complète sous ce rapport. La méthode adoptée par M. M. ne permet pas non plus de savoir s'il a rejeté ou simplement ignoré certaines conjectures. Ainsi il ne cite aucune des corrections proposées par M. Louis Havet dans les *Mélanges Graux* (p. 103 et 803 ss.).

1. Parmi celles-ci, nous signalerons particulièrement *inlaesae* (Név., Trag. VI, 4 M.; v. 21 R.) pour la leçon inadmissible des mss. *in sese.*

Ajoutons que la critique des fragments dépend beaucoup plus étroitement que M. M. ne semble le croire, de la critique du texte de l'auteur qui nous les a conservés : c'est là un principe que nous regrettons de n'avoir vu nulle part ni indiqué, ni appliqué dans l'édition de M. Mueller.

Ses conjectures, qui donnent presque toujours un sens intéressant à des citations trop souvent banales ou inintelligibles, sont malheureusement faites un peu à la légère, et sans tenir un compte suffisant de la leçon des mss. [1]. En voici pourtant quelques-unes qui sont assez heureuses.

Livius, Trag. I (v. 1 Ribbeck) : *ni malos imitabo, tum tu pretium pro noxa dabis* (mss. *si malos*). Le sens est ainsi moins banal et convient mieux au caractère d'Achille. M. M. rapproche avec raison Homère A 293 : Ἦ γάρ κεν δειλός τε καὶ οὐτιδανὸς καλεοίμην... — *Id.*, Trag. V (v. 24 R.). M. Ribbeck lisait : *obsecro te*, *Anciale*, *matri ne quid tuae aduorsus fuas*. Les mss. H L W de Nonius donnent *obsecra* de première main. M. M. adopte cette leçon et lit : *obsecra* tu, *Anchiale, matri nequid tuae aduorsus fuat*. Andromaque ne supplie pas son fils, devenu grand, de ne pas se ranger du côté de ses ennemis, comme l'explique M. R. : au contraire, Anchiale n'est encore qu'un petit enfant, à qui elle demande de fléchir par ses prières la colère de Pyrrhus. L'idée de M. M. est vraiment fort ingénieuse et très plausible. — Névius, Trag. V, 9 (v. 19 des fr. de Livius, R.), fragment attribué par les mss. à Livius Andronicus et que M. M. a peut-être raison de rendre à Névius : M. M. reprend une conjecture qu'il avait déjà proposée dans le *De Re Metrica* ; il lit, en intervertissant l'ordre des deux mots *mea* et *tua* : *mitte ea, quae* mea *sunt magis quam* tua. Le sens semble demander cette correction. Pourtant le texte des mss. n'est nullement inexplicable. — *Id.*, Trag. VI, 6 (v. 26 R.), M. M. lit : *ingenio arbusta ubi nata sint*, *non* obsitu. *Obsitu* [2], leçon de l'Harleianus et d'autres mss. de Nonius, a, croyons-nous, été avec raison introduit dans le texte : les copistes ne l'auraient pas inventé, tandis qu'ils ont très bien pu changer ce mot inconnu en *obsita*. Certains mss. portent d'ailleurs la trace de cette correction : le Leidensis a *obstutas*, et c'est aussi la leçon de la seconde main de l'Harleianus.

Signalons encore quelques corrections de M. M., celles-ci plus ingénieuses que vraisemblables. Par exemple, Név., Trag. VI, 26 (v. 43) : mss. *iam ibi nos duplicat aduenientis timos pauos*. M. M. : *iam uires*

---

1. Signalons, en passant, une « correction » due sans doute à une distraction de M. Mueller. Au vers 4 de la *Danae* de Névius (v. 9 de l'éd. de M. Ribbeck), M. M. écrit « ... *praesens pretium pro* noxa *ferat*. » Tous les mss. portent *pro* factis *ferat*, et M. M. n'indique pas dans son commentaire qu'il ait eu l'intention de faire une conjecture (qui d'ailleurs serait déplorable). M. M. aura, en transcrivant ce vers, songé au fragment de l'*Achilles* de Livius : « ... *pretium pro* noxa *dabis* », d'où le lapsus.

2. Le mot *obsitus* manque dans la dernière édition du dictionnaire de Georges.

duplicat <flammae> aduenientis timos. — *Id.* Com. XXXIV, 2 (v. 75 ss. R.). (C'es la description souvent citée du manège de la coquette.) Au v. 1, M. M. rejette les mots *in choro;* au v. 4, il corrige *a labris* en *sauiis*. Ces deux corrections sont un peu hasardées : on hésite cependant à les condamner, tant elles améliorent le texte de ce charmant morceau.

Enfin, Név., Trag. VI, 20 s. (v. 38 et 42 R.), les conjectures de M. M. sont décidément trop hasardées, et à tous égards insuffisantes. Nous dirons la même chose de la leçon proposée par M. M., Liv., Trag. II, 1 (v. 16 s R) : d'ailleurs toute tentative sérieuse de restitution de ce passage devrait commencer par rendre compte de l'énigmatiqu *pisi* des manuscrits de Nonius (p. 207, 31 *Titus Liuius pisiadtacematicoforo).*

Nous terminons cet examen de l'édition de M. M. par quelques observations que nous a suggérées la lecture de son commentaire. P. 47, M. M. veut que l'*Iphigénie* de Névius soit une *Iphigénie à Aulis*. Le seul argument qu'il oppose à M. Ribbeck est le mot *uicinum (portum)* qui serait tout à fait impropre si la scène se passait en Tauride. Mais M. L. Havet a montré [1] que *uicinum* est une fausse leçon : la restitution tentée par M. Havet est, au moins pour la première moitié du vers (seule en question ici), tout à fait certaine. L'*Iphigénie* de Névius reste donc une *Iphigénie à Aulis*.

P. 45 s., M. L. M. veut enlever à Livius Andronicus le fragment que lui attribue Vopiscus *(Vita Numeriani* 13, 3 s.) : « *Lepus tute es, pulpamentum quaeris* », et qui se retrouve dans l'*Eunuque* de Térence (III, 1, 36). On lira avec intérêt la discussion de M. M.; nous doutons qu'elle entraîne la conviction. C'est un expédient bien désespéré de supposer que Vopiscus « errore nescio quo adductus », comme dit M. M., aurait confondu Térence et Livius Andronicus. Ce système est vraiment trop commode : son tort est de ne rien expliquer. Malgré tout, l'idée de M. M. ne doit pas être rejetée *a priori*. Le texte de Vopiscus est, en cet endroit, si vague, et, de plus, tellement corrompu, qu'il est bien difficile de prendre nettement parti pour ou contre. En tout cas, il restera à M. M. le mérite d'avoir le premier exprimé un doute réfléchi sur l'explication traditionnelle de ce passage.

P. 59, il est inutile d'admettre pour *admodum* une prononciation *amodum* : l'abrègement de la première syllabe de ce mot dans le groupe *neque admodum* n'a rien que de très régulier. M. M. le sait bien, et le dit dans son commentaire : il aurait dû s'en tenir là.

P. 53 et 63 (Név., Trag. VI, 18 ; v. 57 R. ; — *Id.*, Com. XIX, 8 ; v. 58 R.), la finale des mots *omnibus* et *pedibus* est comptée comme longue devant une voyelle, dans la partie forte du pied. M. M. fait intervenir la théorie de Corssen [2], qui voit ici une trace de « l'ancienne

1. *Mélanges Graux*, p. 815.
2. *Vokalismus*, II, p. 498.

quantité longue » de la désinence *-bus*. Le fait est que, si la désinence *-bus* avait jamais eu une voyelle longue, elle l'aurait encore à l'époque classique, ce qui n'est pas. D'ailleurs, on trouve dans la poésie latine archaïque bien d'autres exemples de syllabes finales *fortes*, comptées comme longues, bien que leur brièveté soit attestée à la fois par la prosodie classique et par la comparaison des langues congénères. En présence de ces faits, bon nombre de philologues, par exemple, C. F. W. Mueller dans sa *Plautinische Prosodie*, prennent le parti désespéré de faire disparaître toutes ces « irrégularités », à force de conjectures plus ou moins plausibles. La vérité, croyons-nous, est que l'allongement d'une syllabe *finale* brève sous l'influence de l'ictus est parfaitement légitime dans la versification archaïque [1] : et cela, bien entendu, quelle que soit l'origine de cette finale, qu'elle ait été jadis longue, ou qu'elle soit toujours restée brève depuis l'époque indo-européenne. C'est un fait de métrique, non de phonétique ou de morphologie. M. L. M. hésite entre l'explication donnée par Corssen (que finalement il adopte), et le « remède » proposé par C. F. W. Mueller. Nous croyons qu'il a bien fait d'admettre que la finale *-bus* avait dans ces deux vers la valeur d'une longue [2] : mais la raison qu'il en donne n'est pas soutenable. Peut-être aurions-nous moins insisté sur ce point, si ces faits de « conservation de la quantité ancienne » pour un certain nombre de terminaisons, n'étaient, par beaucoup de savants qui ne sont pas spécialement métriciens, regardés comme absolument démontrés [3]. C'est une erreur, qu'il importe de ne pas laisser se propager sans essayer de la combattre.

En terminant ce compte-rendu, nous craignons qu'on ne puisse nous reprocher d'avoir trop insisté sur les parties faibles du travail de M. Lucien Mueller. A vrai dire, on aurait mieux attendu d'un savant aussi renommé, et à juste titre, que l'éminent professeur de Saint-Pétersbourg. Mais, malgré des traces trop évidentes de précipitation, cette nouvelle édition de Livius Andronicus et de Névius n'en sera pas moins

---

1. C'est à tel point que le groupe ύ,υυ n'est licite qu'aux places où le trochée et le spondée seraient indifféremment admis. Un tel groupe n'était donc pas un véritable tribraque, c'était presque un dactyle.

2. Toutefois il convient de remarquer que la scansion du second des deux vers en question n'est rien moins que certaine. De plus, dans l'autre vers (*diabathra in pedibus habebat, erat amictus epicroco*) l'allongement de la finale de *pedibus* cesse d'être nécessaire, si l'on admet que l'ictus frappait la pénultième brève de ce mot. Un tel rythme ne serait pas licite chez Plaute : peut être Névius se montrait-il moins rigoureux.

3. Ainsi M. J. Schmidt s'est autorisé de cette « quantité archaïque » du suffixe *-bus*, pour le ramener à un plus ancien *-boms*, qu'il rapproche du prussien *-mans*. Tout cela est pure fantaisie. La brièveté primitive de la voyelle du suffixe *-bus*, déjà absolument assurée par l'étude du latin même, le serait encore, s'il était nécessaire, par la comparaison des dialectes italiques. Cf. *Mém. de la Société de linguistique*, t. VI, 2e fascicule.

accueillie avec plaisir et étudiée avec fruit par tous les amis de la vieille poésie latine.

Louis Duvau.

---

235. — **Romanisches und Keltisches,** gesammelte Aufsætze von Hugo Schuchardt. Berlin, R. Oppenheim, 1886. In-8, viii-440 pp.

Certains critiques chagrins vont répétant que l'érudition est incompatible avec le goût littéraire, et le pire est qu'on les en croit souvent sur parole. De temps à autre, un érudit répond à ce reproche, comme le philosophe ancien qui démontrait le mouvement, en écrivant un ouvrage que le lettré le plus délicat pourrait lui envier. Mais la légende n'y perd rien; rien n'est tenace comme une légende.

Le livre de M. Schuchardt est de ceux qui la confondent, car il relève de la critique littéraire bien plus que de la philologie. L'auteur, linguiste renommé, a sur un grand nombre de ses confrères l'immense avantage de connaître, non seulement par la grammaire et la lecture, mais encore par la pratique, de manière à les écrire et à les parler, les langues sur lesquelles ont porté ses études. Il semble partout chez lui, et peu de savants mettent leur public plus à l'aise : comme il parle français en France — les lecteurs de la *Revue* ont pu récemment s'en convaincre [1] — il improvise en cymrique dans le pays de Galles. Aucune des nuances de l'expression étrangère ne lui échappe, et il a pour les traduire une langue heureuse, souple et pleine elle-même de nuances, qui parfois, mais rarement, risquerait même de verser dans l'afféterie. Il dira, par exemple, de la mélancolie discrète de Cervantes : « Il faut une oreille d'une exquise sensibilité, il faut, dirais-je volontiers, le secours d'un résonnateur, pour entendre le léger soupir que pousse le romancier quand la lance vaillante brandie par son héros se brise en éclats contre les vulgaires réalités de la vie. » La pensée est juste et fine, mais le résonnateur est peut-être de trop.

Les dix-sept études celto-romanes de M. Sch. sont des articles publiés à d'assez longs intervalles — les plus anciens datent de 1871 — dans diverses revues allemandes, et réunis aujourd'hui en un volume. Ainsi qu'on doit s'y attendre, le celte y tient beaucoup moins de place que le roman; mais l'intérêt tout particulier de la partie celtique justifie entièrement le titre de l'ouvrage. En voici les titres secondaires.

I. Les inscriptions murales de Pompéi. — Il s'agit des *graffiti*, dont le caractère et l'importance sont mis en relief par de très frappantes citations.

II. Virgile au moyen âge : d'après M. D. Comparetti [2].

III. Boccace : l'origine des *novelle* italiennes.

---

1. *Revue critique,* XXI, p. 294.
2. *Virgilio nel medio evo.* Livorno, 1872.

IV. Le conte des trois anneaux, intéressante étude de mythologie populaire.

V. Arioste (écrit à l'occasion du centenaire, 1875). — Une comparaison entre Dante et Arioste est une des meilleures pages du livre (p. 81) : pour le poète de la grâce le critique a déployé toutes les grâces de son style.

VI. Camoens (écrit à l'occasion du centenaire, 1880). — Dans cette étude magistrale je relève une très ingénieuse justification de l'emploi du merveilleux païen dans l'épopée.

VII. A propos du jubilé de Caldéron : caractères distinctifs et originalité du théâtre espagnol.

VIII. Gœthe et Calderon : comment Gœthe a apprécié Calderon aux diverses époques de sa vie, et quelle influence le génie du dramaturge espagnol a pu exercer sur le sien.

IX. G. G. Belli et la satire romaine. — Cette satire, d'une forme très raffinée, et pourtant populaire, est bien le produit du même esprit qui a inspiré durant des siècles les dialogues de Pasquin et de Marforio.

X. Un roman villageois en Portugal [1].

XI. Lorenzo Stecchetti. — M. Sch. ne se contente pas d'admirer passionnément le talent du poète italien : il le traduit en vers allemands, assez élégants pour faire à peine regretter l'original.

XII. La rime et le rythme en allemand et en roman. — Cet article, d'une méritoire impartialité, revendique hautement pour le rythme roman l'honneur d'avoir été l'éducateur de l'oreille germanique, et se termine par une phrase que pourraient méditer les proscripteurs de l'influence française (p. 235) : « Aurions-nous donc oublié ce qu'a fait fondre de frimas et de glaces la brise du sud ou de l'occident, et combien de fleurs charmantes se sont chez nous épanouies à son souffle? »

XIII. Métaphores amoureuses : contribution à l'étude du rôle de la métaphore dans le développement du langage [2].

XIV. Le français dans le nouvel empire allemand : considérations sur les patois français des provinces annexées à l'Allemagne en vertu du traité de Francfort et les éléments germaniques qu'ils renferment [3].

---

1. *As pupillas do snr. reitor*, por Julio Diniz. Porto, 1866.

2. Je signale en passant un fâcheux point et virgule qui coupe à contre-sens le ravissant couplet d'amour cité p. 255.

3. Quelques-uns de ces mots hybrides appellent des observations particulières (p. 273). 1° *Chenôque*, cousin (insecte), *Chetrôsebourgue*, Strasbourg : c'est la prononciation de la Haute-Alsace, l'emprunt est donc venu du sud plutôt que du nord. 2° *Quoetche* (prune), ordinairement prononcé *coiche*, se rattache aussi au parler colmarien *(ke wätsch = eine zwetsche)*, et s'est si bien naturalisé en Lorraine qu'on en a tiré le dérivé *coichier* (prunier), qu'on peut lire dans les romans de M. A. Theuriet. J'ai connu une dame lorraine qui se vantait volontiers de ne pas savoir un traître mot d'allemand, mais croyait parler un français très pur en disant « des coiches ». 3° *Vouendel* (punaise), se trouve ailleurs que dans l'ancien haut-allemand *wentel* : il s'est conservé dans la Haute-Alsace (colmarien *e wantel*), où le mot *wanze* ne serait pas même compris.

XV. Projet d'une fondation en l'honneur de Diez. — Il faut déplorer avec l'auteur que ce projet n'ait point abouti.

XVI. Français et anglais. — L'auteur discute, au point de vue pédagogique, la préférence qu'il convient de donner à l'une ou à l'autre langue dans l'enseignement allemand, et conclut, par de très fortes raisons, en faveur du français.

XVII. Lettres celtiques (pp. 317-426) : relation très humoristique d'un voyage de quelques semaines dans le pays de Galles. Ces lettres contiennent de curieux détails sur les mœurs, les pratiques religieuses, la langue et la littérature de ce petit coin d'Europe, moins connu du reste de l'Europe que bien des contrées exotiques, et respirent une sympathie chaleureuse et communicative pour cet esprit celtique si vivace et si vaillant, malgré ses défauts que M. Schuchardt ne cherche point à dissimuler.

La sincérité, en effet, est sa qualité dominante. A tous risques et sans ambages il dit sa pensée : il la dit à ses compatriotes avec une franchise qui parfois a pu leur déplaire, et, s'il use de la même liberté à notre égard, nous devons lui en savoir gré : c'est un ami qui nous reprend, et non un censeur pédant qui nous gourmande. Pourtant je serais tenté d'effacer de son livre quelques pages du chapitre XIV, écrit trop tôt après la conquête de l'Alsace-Lorraine (1871) : non que j'aie le mauvais goût de vouloir lui reprocher la joie et l'orgueil légitimes que lui causent les succès de son pays ; mais, si le patriote s'est réjoui, le savant, l'homme de cœur eût pu traiter moins légèrement les sentiments non moins légitimes des Alsaciens et trouver du moins une parole émue pour toutes les douleurs privées que traîne à sa suite une annexion violente. N'insistons pas : un scrupule excessif lui a interdit d'adoucir un langage que sans doute il ne tiendrait plus aujourd'hui.

V. Henry.

---

236. — **Kürschners Deutsche Nationallitteratur.** Berlin und Stuttgart, W. Spemann, 1885-1886 (volumes 54-81). Prix du volume broché, 2 mark 50.

Il y a près d'un an que nous avons entretenu nos lecteurs des premiers volumes de la collection connue sous le nom de *deutsche Nationalliteratur* et que dirige avec tant de goût et d'activité un des littérateurs les plus connus de l'Allemagne, M. Kürschner [1]. Il est temps de parler des volumes qui ont paru depuis ; tous ne sont pas également les bienvenus et quelques-uns n'ont d'autre mérite que de faire nombre ; mais la collection rendra, en somme, de grands services et mérite d'être de nouveau signalée à notre public ; nous la recommandons à tous ceux

1. Il faut, en effet, dire « collection Kürschner » et bien la distinguer de la « collection Spemann » qui paraît à la même librairie, mais qui est très différente.

qui veulent posséder une bonne bibliothèque allemande et particulièrement à nos jeunes maîtres qui se préparent au certificat d'aptitude et à l'agrégation, ou qui, ces examens une fois passés, veulent lire encore de temps en temps quelques textes classiques dans de jolies et peu coûteuses éditions.

Nommons d'abord, en suivant l'ordre chronologique des textes publiés, le volume 59 de la collection, intitulé *die älteste deutsche Litteratur bis um das Jahr 1050* et dû à M. Paul Piper. L'auteur a voulu faire connaître au grand public, à tous les *Gebildeten* et *Nichtgermanisten* les plus anciens monuments de la littérature allemande qu'il analyse et apprécie successivement; il n'a pas hésité à donner de nombreux extraits des textes originaux (gothique et ancien-haut-allemand), mais il les accompagne toujours d'une traduction aussi littérale que possible; il a même joint un dictionnaire à son volume et sa bibliographie est très complète. C'est donc un livre utile, et qui rendra des services même aux *Fachgenossen* ou spécialistes, car ils y trouveront de nouvelles collations de manuscrits, de nouvelles leçons parfois heureuses, et plus d'un aperçu original.

Nous n'hésitons pas à dire que le volume 60ᵉ de la « deutsche Nationalliteratur » qui a pour titre *Deutsches Leben im Volkslied um 1530* et pour auteur le baron Roch de Liliencron, est le plus ingénieux, le plus original et l'un des plus intéressants de la collection. M. Kürschner avait chargé M. de L. de publier un choix de chants populaires de l'ancienne Allemagne. Au lieu d'entreprendre un recueil général, M. de L. s'est borné à une période de vingt à trente années. Il a voulu montrer — c'est son expression — comment on a chanté à un des points culminants du développement du *Volkslied*. Il a choisi le premier tiers du XVIᵉ siècle et dans cette époque l'année 1530-1531 et ses alentours, car c'est alors que le chant populaire se développe et grandit avec les événements politiques qui ne cessent de gagner en importance et d'émouvoir l'opinion. Tous les chants que publie M. de L. ont donc volé sur la bouche du peuple vers l'année 1530, et l'éditeur le prouve, en montrant qu'ils se trouvent dans les *Flugschriften* imprimées de 1525 à 1545 ou dans les recueils de chants, depuis celui de Oeglin (1512) jusqu'à celui de Forster (1539-1549). Il faut louer surtout l'arrangement adopté par M. de L.; il divise ses lieds en dix groupes, selon les saisons, et les fait commencer à l'automne de 1530, un peu avant l'Avent, lorsque l'empereur a quitté Augsbourg, pour les terminer pareillement à l'automne de 1531. On chante d'abord des chants politiques, entre autres *vom Reichstag, verderbte Zeit, böse Zeiten, Türkennot*, un chant sur la bataille de Pavie, sur l'affaire de la Bicoque, et finalement *Lindenschmid, Schüttensam, Epple von Geilingen* et *Raumensattel*. Mais voici l'Avent, voici Noël, l'Epiphanie et les pieuses chansons, *Täublein weiss, Marientraum, die heiligen drei Könige*, etc. M. de L. nous emmène hors de la ville, devant la porte, dans les villages des environs où l'on

chante des romances et des ballades, *Hildebrand*, *die Frau zur Weissenburg*, *Tanhauser*, *Moringer*, *Graf von Rom*, etc., auxquelles il rattache le *Bauernkalender* où le paysan chante — assez grossièrement — les fêtes de l'année. Nous rentrons en ville, dans les auberges où s'assemblent pendant l'hiver soldats et bourgeois, joyeux buveurs célébrant dans leurs chansons la table et le bon vin. Mais le temps passe, voici le mardi gras et ses jeux et ses danses, voici le carême et ses pénitences et ses jeûnes *(Busslied)*, puis la fête de Pâques, puis le printemps, le mois de mai, les chants d'amour, et aussi les chants de guerre, car les lansquenets et les *Reuter* ont repris les armes et courent de nouveau la campagne. Vient ensuite l'Ascension, la Pentecôte, l'été, temps des pèlerinages, l'automne, le retour du soldat, le revoir des amoureux sous le tilleul, la mort de l'amante délaissée, et c'est ainsi que, selon le mot de M. de L., le *Volkslied*, qui nous a fait partir d'Augsbourg, nous ramène encore à Augsbourg, et notre année de chants, notre *Liederjahr*, est finie. M. de Liliencron a donné en même temps la musique d'un grand nombre de lieds. Il a fait précéder ses textes d'une complète et précieuse bibliographie ainsi que d'une longue étude qui retrace l'histoire du chant populaire et de la musique associée au *Volkslied* (Isaac, Senfl, Finck, Forster); cette étude mériterait de paraître à part et rehausse la valeur déjà considérable de ce beau volume [1].

M. Bobertag avait déjà publié dans cette collection l'*Asiatische Banise* de Zigler; il consacre un second volume à la « deuxième école de Silésie » (n° 64), et, après une bonne introduction de vingt-deux pages, publie successivement des extraits de Hofmannswaldau *(Heldenbriefe* et *Gedichte)*, de Lohenstein (toute la tragédie de *Cléopâtre* avec les remarques qui l'accompagnent), de Zigler *(Adam an Evam)*, de Mühlpfort, d'Assig, d'Abschatz, de Christian Gryphius, d'Auguste-Adolphe de Haugwitz (cinquième acte de *Maria Stuarda)*, de Hallmann (prologue d'*Adonis et Rosibella)*. Ces extraits sont suivis d'un très utile *Wortregister*.

Le 58e volume de la collection est publié par M. Oesterley. Il renferme les poésies de Paul Fleming et les Épigrammes de Logau. M. Oesterley a consacré à Fleming une introduction de huit pages et à Logau une étude dans laquelle il résume tout ce qu'on sait de la vie de l'auteur des *Sinngedichte* et apprécie son talent poétique; il a joint à son volume, en guise de commentaire à la période la plus importante de la vie de Fleming (les années 1633-1639) des chapitres du voyage d'Adam Olearius en Moscovie et en Perse *(Neue orientalische Reisebeschreibung*, 1647) qui donnent en même temps une idée de la

1. Je ne ferai que deux critiques. Il est agaçant de lire sous la musique la première strophe de chaque lied; il eût fallu, pour la commodité du lecteur, répéter cette strophe. P. 38, *ir dufflosen ellendshüte*, il y a évidemment un jeu de mot « peaux d'élan » et « peaux de misère », mais *dufflos* que ne comprend pas M. de L., ne serait-il pas *tauflos*, *touflos*, « non baptisé », et, par suite, un terme d'injure?

prose du XVIIe siècle. Les notes du volume sont d'une extrême brièveté et se bornent à éclaircir les mots difficiles; on trouve à la fin, comme dans le volume précédent, un index des mots les plus remarquables.

Nous arrivons au XVIIIe siècle. L'infatigable M. Bobertag donne dans le vol. 73 de la collection des *Pensées* du mordant Lichtenberg, un extrait des *Lebensläufe* de Hippel — le meilleur morceau du reste, la fuite et la mort de Minchen — et les neuf premiers livres de cette *Enéide* de Blumauer qui vaut parfois la parodie de Scarron.

Le même M. Bobertag publie en deux volumes (nos 76 et 71) des extraits de « la prose narrative de la période classique » *(Erzählende Prosa der klassischen Periode)*; le premier volume renferme la *Wilhelmine* de Thümmel, la première et la cinquième partie de l'*Ardinghello* de Heinse, un extrait de l'*Anton Reiser* de Moritz, *die Reise nach Braunschweig* de Knigge et *Herr Lorenz Stark*, d'Engel; le second volume : le commencement de l'autobiographie si attachante de Jean-Henri Jung, dit Stilling, un extrait des *Gleichnisse* de Caroline Pichler, un fragment de *Léonard et Gertrude* de Pestalozzi, d'*Agnes von Lilien* de Caroline de Wolzogen, et du roman idéaliste *Dya-Na-Sore* de Meyern, un des meilleurs récits de Zschokke, *das Goldmacher-Dorf* [1], des nouvelles ou contes de Bentzel-Sternau *(mein Mann, Stiefmütterchen, der kleine Zauberer)*, enfin *die Rückkehr ins Vaterland* et *Suschen*, d'Auguste Lafontaine.

M. Pröhle avait été chargé de réimprimer, outre *les Abdéritains*, un autre roman de Wieland. On aurait cru qu'il choisirait l'*Agathon;* il s'est décidé pour *Aristippe*, le plus long des romans de Wieland et l'un de ceux qui donnent le plus de prise à la critique, mais quelquefois piquant, et intéressant en beaucoup d'endroits. Nous avons donc l'*Aristippe* en deux forts volumes (nos 61 et 79); inutile de parler des notes qui sont insignifiantes et ne renferment que l'explication des noms mythologiques; ce n'est pas la peine de proclamer dans la préface sa chaude admiration pour la littérature grecque et de déclarer sur un ton pompeux qu'à l'exemple de Gervinus, on a toujours suivi dans ses travaux le juste milieu ..... *zwischen Griechentum und Deutschtum!*

Le volume nouveau (no 62) consacré à Herder a été publié par M. H. Lambel qui y donne le *Cid*, ainsi que les *Paramythien*, les *Blätter der Vorzeit und jüdische Parabeln*, les *Legenden*, *Admetus' Haus* et les poésies. On remarquera surtout l'introduction du *Cid* où M. Lambel a tenu compte de tous les travaux antérieurs et fait des réflexions parfois originales sur les caractères du poème, sur la versification, sur les jugements des contemporains. Signalons encore le commentaire où M. Lambel rappelle les sources que Herder a consultées et tire le plus habile parti des études de Köhler, de Vögelin et de Redlich. Tout le reste du volume, notices et annotations, est fait avec le même soin et la

1. Il fallait dire que ce récit a été traduit en français (1819) par Mme Gauteron, sous le titre *Le village des faiseurs d'or*.

même exactitude; l'éditeur a constamment le souci d'être complet, tout en sacrifiant le superflu.

La publication des œuvres de Lessing se continue par l'édition du *Laocoon* (vol. 75) entreprise par M. H. Blümner qui avait déjà fait paraître en 1880, à la librairie Weidmann, une édition remarquable du même texte. L'édition de la collection Kürschner n'a pas la même valeur (M. Blümner nomme lui-même son travail de 1880 « die grössere Ausgabe »); elle sera néanmoins utile, car elle est maniable et commode à consulter; on trouve dans l'introduction tous les renseignements nécessaires; le commentaire, dans sa sobriété, est toujours instructif.

M. Boxberger — qui fait paraître en même temps la *Theatralische Bibliothek* de Lessing (cinquième partie des œuvres et 80e volume de la collection — poursuit la publication des œuvres de Schiller. Il nous donne six volumes nouveaux [1], dont voici le contenu. Le volume qui forme la septième partie des œuvres de Schiller, renferme les traductions et remaniements de pièces étrangères, *Turandot*, *le Parasite*, *der Neffe als Onkel*, les adaptations de l'*Egmont* de Gœthe, du *Nathan le Sage* de Lessing et de l'*Othello* de Shakspeare. La huitième partie, fort intéressante, contient les esquisses et les plans de drames qu'on trouva dans les papiers de Schiller, par exemple, *die Malteser*, *Narbonne*, *Agrippina*, *Warbeck*, *die Polizei*, *Themistokles*, *Gräfin von Flandern*, *die Flibustiers*, *Demetrius*, *das Schiff*, *der Graf von Königsmark*, etc. Viennent ensuite, dans la dixième partie qui forme deux volumes, l'*Histoire universelle*, celle du soulèvement des Pays-Bas, les « mémoires historiques », les « petits écrits historiques », et, dans la onzième partie, l'histoire de la guerre de Trente-Ans. Ce dernier tome est précédé d'une introduction assez instructive; de courtes notes accompagnent le texte et indiquent les passages de Schmidt, de Herchenhahn, de Murr, etc., que Schiller a paraphrasés. Un autre volume (première section de la douzième partie) est consacré aux *petits écrits philosophiques* (essais sur la grâce et la dignité, sur le sublime, sur la poésie naïve et sentimentale, etc.)

Les œuvres de Gœthe sont représentées par trois volumes nouveaux [2], dont deux renferment la suite des poésies du grand Francfortois publiées par M. Düntzer [3]; le troisième, dû aux soins de M. Schröer,

---

1. Les vols. 57, 67, 74, 77, 78 et 80 de la collection.

2. 68, 70 et 72 de la collection.

3. Une remarque en passant; dans le volume 72 (*Gedichte*, III, 2), p. 225, M. Düntzer reproduit le *Liebeslied eines amerikanischen Wilden*, d'après le passage connu de Montaigne « couleuvre, arrête-toi, etc. » Comment n'a-t-il pas vu que cette petite pièce, ainsi que la suivante qui n'est qu'une autre version, a été imitée par Gœthe, non de Montaigne, mais d'Ewald de Kleist (*Lied der Cannibalen*, édit. Sauer, I, 94); l'imitation est frappante; la pièce a huit vers dans Gœthe comme dans Kleist; Gœthe la termine ainsi :

> Deine Schönheit, deine Bildung
> Wird von allen andern Schlangen
> Herrlich dann gepriesen werden.

renferme les trois versions du *Götz* (il est regrettable que M. Schröer n'ait pas connu à temps le travail de M. Lichtenberger et le nôtre), *Clavigo* et *Egmont*; pour la réimpression de cette dernière pièce, M. Schröer a consulté le manuscrit de Gœthe qui se trouve à la bibliothèque royale de Berlin.

M. Nerrlich continue à réimprimer un choix des œuvres de Jean Paul. Deux volumes, le 63ᵉ et le 66ᵉ de la collection Kürschner, contiennent *Fixlein* et *Siebenkäs*; mais l'annotation est un peu maigre, et quelques expressions difficiles et obscures, même pour les Allemands, sont restées inexpliquées [1].

Notre précédent article avait signalé le premier volume d'un choix des œuvres de Tieck. Ce volume était consacré aux drames du fécond écrivain; le second (nº 54 de la collection Kürschner) renferme quelques nouvelles : *die Gemälde, die Verlobung, die Reisenden, Musikalische Leiden und Freuden, der Aufruhr in den Cevennen*; il est accompagné d'un index de mots employés par Tieck [2]. Il a pour compagnon le volume 69 de la collection, intitulé *Tieck und Wackenroder*, où l'on trouve les *Phantasieen über die Kunst* et, d'après l'édition originale de 1798, les deux premières parties du *Sternbald*.

Un des meilleurs travaux de la « deutsche Nationalliteratur » est certainement l'édition des œuvres complètes de Henri de Kleist que nous donne le spirituel rédacteur en chef de la revue *Gegenwart*, M. Théophile Zolling. Nous avions annoncé déjà le volume qui contient les nouvelles du génial écrivain. Trois autres volumes, en trois parties, (nº 65, 56 et 55) renferment les autres œuvres de Kleist; M. Z. publie dans la première partie les poésies et *la famille Schroffenstein*; dans la deuxième, *La cruche cassée*, *Robert Guiscard*, *Amphytrion*, *Penthésilée*; dans la troisième, *Käthchen de Heilbronn*, *La bataille d'Hermann* et *Le prince Frédéric de Hombourg*. M. Z. n'a ménagé ni son temps ni sa peine pour mettre au jour une excellente édition de Henri de Kleist. On trouve dans le volume qui contient *La famille Schroffenstein*, non seulement une très remarquable introduction, digne d'être lue après le beau et récent travail de M. Otto Brahm, mais (p. 217-345) la première version du drame, intitulée *La famille Ghonorez*. Les autres parties méritent les mêmes éloges; M. Z. a mis en tête de chaque pièce des études où il réunit tout ce qu'on peut savoir sur l'origine de la pièce, sur les premières représentations, sur les jugements des contemporains ; il a consulté les éditions originales et les manuscrits

---

Mais Ewald de Kleist avait dit avant lui :

Alsdann wird deine Schönheit
Vor allen andern Schlangen
Der Welt gepriesen werden

1. Page 116, note à la ligne 28, le *Corpus* de Schmauss a paru d'abord, non en 1745, mais en 1722; voir Pütter, *Gesch. von der Univ. zu Gœttingen*, 1765, p. 51.
2. De même que le volume suivant « Tieck et Wackenrœder ».

du poète; il indique les variantes avec un soin scrupuleux; il donne çà et là de brefs et utiles éclaircissements sur certains mots; bref, cette édition d'un des plus grands poètes de l'Allemagne dont le nom va toujours en grandissant, est la meilleure qu'on possède et sera pour bien longtemps définitive; M. Kürschner peut la regarder comme un des joyaux de sa collection [1].

A. Chuquet.

VARIÉTÉS

Lettre inédite d'un officier de l'armée du Rhin (1793).

La lettre suivante, que j'ai acquise tout récemment chez un libraire de Strasbourg, intéressera sans doute quelques-uns de nos lecteurs; elle respire le plus vif patriotisme; il y est question de Custine, de Beauharnais et de Baraguey d'Hilliers. — A. C.

N° 47.

—

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL

ARMÉE DU RHIN

Au quartier-général à Weissembourg, le dix-sept juin 1793, l'an 2e de la République.

Mon bon ami! faut-il lorsque nous avons le malheur de perdre un ami, priver de sa correspondance tous ceux qui nous restent et sont éloignés de nous, et ne répondre à aucune de leurs lettres? Il y a deux mois que j'ai appris la mort de notre respectable amie; depuis ce tems je t'ai écrit deux fois, et quand toi-même serais enseveli dans la nuit du tombeau, ton silence ne serait pas plus opiniâtre. Tu connais assez mon cœur pour savoir combien cette nouvelle m'a accablé; je te l'ai tracé dans mes lettres; je ne veux plus renouveler les plaies de ton cœur en ouvrant les miennes.

Il y a un mois que j'ai été nommé adjoint aux adjudants-généraux. Cette place, par la grande activité qu'elle demande, me mettra à même de servir ma chère patrie avec plus de moyens de lui sacrifier toute mon existence qu'en faisant le service de guerre attaché à mon régiment, et me donne plus de moyens de me perfectionner dans l'art cruel de la guerre qu'il est pourtant doux d'apprendre lorsqu'il sert à terrasser des tyrans et à conserver la liberté que nous avons conquise.

Tu connaissais mon penchant, ou pour mieux m'exprimer, mon

---

1. Pourquoi identifier dans *Le prince de Hombourg* Stranz et Strauss? Stranz est un nom bien connu dans l'armée prussienne. — Même pièce, v. 583, comp. *Gœtz*, III, 20 « *wie Cherubim mit flammenden Schwertern* ». *Id.*, v. 652, comp. encore *Gœtz*, III, 13 « *Schwimm, braver Schwimmer!* »

amour pour la liberté républicaine qui est l'unique, dans le tems où des sots ou des âmes faibles croyaient son introduction impossible en France. Juge avec combien de plaisir je combats pour elle, et combien je dois être fort d'une aussi bonne cause. J'ai déjà eu le bonheur de voir de près nos ennemis dans l'affaire du dix-sept mai dans laquelle mon cheval a été blessé sous moi; cette blessure, quoique très légère, m'a donné un regret; c'est qu'elle venait des nôtres lorsque par un malentendu ils tirèrent sur Custine et les chasseurs ainsi que sur le général Laubadère près duquel et auquel j'étais attaché dans cette affaire, que tu as dû connaître dans le tems. J'ai l'espérance de me trouver encore à plus d'une affaire, je te le marquerai lorsque cela arrivera.

A force de recherches j'ai déterré ton fils qui m'a fait plaisir; il est grandi, devenu très fort, et j'ai été fort content de lui. J'ai par dessous main pris des informations sur son compte qui sont en sa faveur. Je l'ai fait venir du camp ces jours derniers pour le présenter au citoyen Clémencé, chef futur du corps des pionniers, auquel je l'ai recommandé pour une place dans son corps. Comme je suis bien avec lui, je l'ai prié de l'examiner sur les parties des mathématiques nécessaires à cet état et de lui faire donner une place d'officier, s'il croyait faire une bonne acquisition à la République. Je te connais assez pour savoir que tu serais toi-même fâché qu'il fût employé dans une place qui le rendit moins utile à sa patrie que celle qu'il occupe à présent. Ce futur chef des pionniers m'a paru content de lui et m'a beaucoup promis de faire quelque chose pour ton fils, si son examen confirme la bonne opinion que lui a donnée sa manière aisée de se présenter. Je serais d'autant plus aise qu'il soit attaché à ce corps, qu'en l'adjoignant au génie, cela le met à même d'acquérir encore plus de connaissances, et qu'il tiendra sa place, non de l'intrigue, comme tant d'autres, mais de son mérite.

Nous avons pour chef de l'état-major le général d'Hilliers. C'est un homme rempli de l'amour de sa patrie et de génie, qui, je suis sûr, un jour sera un grand général. Il en a tous les moyens; c'est avec bien du plaisir que je fais la guerre sous un aussi bon chef. Tout le reste de l'état-major est on ne peut mieux composé pour le patriotisme et les talents réunis, coïncidence assez rare et bien précieuse. Aussi notre armée est-elle dans le meilleur état possible et je suis sûr que tous les pas qu'elle fera vers l'ennemi, seront des pas qu'elle fera à la victoire, que nous assurent les talents et le civisme de Beauharnais, dont on commence à estimer le caractère et les talents à l'armée; ce qui n'est que le fruit de son mérite, et qui n'était dû qu'à un homme comme lui. Après avoir eu notre bon Custine que quelques méchants et désorganisateurs ont cherché à peindre comme un traitre, mais à qui la bonne tenue de son armée, les sentiments et les actions républicaines, — quoique forcé quelquefois à une grande dureté que quelques-uns ont appelée despotisme parce qu'ils ignoraient qu'il fallait un grand pouvoir à ceux qui ont une grande responsabilité — a rendu un témoignage éclatant, ainsi

que l'estime générale et même l'amour du soldat dont il jouit malgré sa grande et juste fermeté.

Mille respects au citoyen Quinette et à sa charmante fille; si tu as occasion d'écrire à son fils, embrasse-le pour moi; dis-lui que, quoique éloignés, nous agissons de concert pour notre patrie. Embrasse ton fils, sois moins paresseux, je t'embrasse mille fois. Ton ami.

GRANDJEAN.

Mon adresse est ...... officier-adjoint aux adjudants-généraux de l'armée du Rhin, au quartier-général à Weissembourg.

CHRONIQUE

FRANCE. — Vient de paraître, à la librairie Vieweg, *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge*, par PAUL MEYER, deux vol. in-12 de XXIII-343, et 400 pages. Cet ouvrage a été longtemps sous presse. L'impression en était commencée lorsqu'il fut annoncé dans la *Revue critique* de 1868 (I, 69) comme devant paraître « très prochainement ». Le tome I contient un avant-propos, où sont passés en revue les principaux travaux sur le même sujet, une édition nouvelle du fragment d'Albéric de Besançon, le poème d'Alexandre en vers décasyllabiques que renferment un ms. de l'Arsenal et un ms. de Venise, les 1,500 premiers vers du ms. fr. 789 de la Bibliothèque nationale, qui offre pour cette partie une rédaction particulière; enfin des extraits du poème anglo-normand d'Alexandre par Eustache de Kent, poème qui a été imité en anglais. Le second volume, intitulé *Histoire de la légende*, prenant pour point de départ le Pseudo-Callisthènes grec, suit l'histoire fabuleuse d'Alexandre dans les littératures latine et française du moyen âge jusqu'au XVe siècle. Deux chapitres sont consacrés à l'étude du roman en alexandrins publié en 1846 par M. Michelant. L'auteur en fait connaître les sources et s'efforce d'en démêler les diverses parties et d'établir l'ordre selon lequel elles ont été composées. D'autres chapitres sont consacrés aux continuations en vers de ce roman, à Eustache de Kent, aux rédactions en prose, dont les unes sont faites d'après les versions latines du Pseudo-Callisthènes et les autres d'après le roman en alexandrins, et aux diverses compilations plus ou moins historiques dans lesquelles les fables relatives à Alexandre ont trouvé place.

— Nous avons exposé *(Revue critique*, 1884, I, 497) dans quelles conditions le gouvernement italien a fait l'acquisition d'une partie considérable de la collection Libri, appartenant à M. le comte d'Ashburnham. Les mss. revendiqués par la France, comme ayant été volés dans nos bibliothèques, sont restés entre les mains du propriétaire, et le reste a été transporté à Florence et déposé à la Laurentienne. M. Delisle, à qui revient le mérite d'avoir suscité et justifié d'une façon irréfutable les réclamations du gouvernement français, n'avait eu que trois jours (7-9 mars) en 1883, pour examiner les mss. Libri, alors déposés, pour la plupart, mais non pas tous, au Musée britannique. Depuis lors, le savant administrateur de la Bibliothèque nationale a pu, à Florence, reprendre à loisir son enquête, et il nous donne les résultats de ses nouvelles recherches dans un mémoire qui paraîtra dans

le t. XXXII, 2e partie, des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, et qui, dès maintenant, est tiré à part [1]. Dans ce travail, M. D. rend un compte détaillé de la formation de la collection Libri. Il a réussi à trouver l'origine de la plupart des mss. dont elle se compose, soit à l'aide de notes saisies chez Libri en 1848, et qui sont actuellement déposées à la Bibliothèque nationale, soit, surtout, en dépouillant exactement toutes les ventes où Libri a fait des acquisitions, depuis 1834 jusqu'en 1847, époque où la collection entière fut vendue au feu comte d'Ashburnham. Comme le dit justement M. D., ce travail ne servira pas seulement à l'histoire de la collection Libri : il donnera l'idée de la masse de manuscrits qui se trouvaient sur le marché il y a quarante ou cinquante ans, et du commerce dont ils étaient alors l'objet. On remarquera notamment les recherches consacrées à l'importante bibliothèque Gianfilippi, qui avait recueilli une partie considérable de la collection Saibante, illustrée par les travaux de Scipion Maffei. Les nouvelles investigations de M. Delisle confirment en général et aggravent même sur certains points les conclusions présentées à la suite du rapide examen fait en 1883. A la vérité, M. Delisle reconnaît que six mss. dont il avait jadis suspecté l'origine (nos 1200, 1229, 1438, 1819; 1843-4) ont été ou ont pu être acquis légitimement par Libri, mais en revanche il établit péremptoirement l'origine frauduleuse de seize mss. qu'il n'avait pu examiner en 1883, et qui sont maintenant la légitime propriété du gouvernement italien. Le mémoire contient, comme on devait s'y attendre, nombre d'observations dont la science paléographique et l'histoire littéraire tireront profit.

— Dans la note sur *les restes de Christophe Colomb* parue dans notre numéro du 20 septembre, on a oublié de mentionner l'article de M. Henry Harrisse intitulé *Les restes mortels de Christophe Colomb* et publié dans le premier numéro de l'année 1878 de notre recueil.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 septembre 1886.

M. P.-Charles Robert communique des observations sur certains noms romains qui se rencontrent sur des monnaies de la Gaule. Les légendes de ces monnaies présentent parfois un gentilice latin avec un surnom gaulois : tels sont des deniers d'argent, de la région comprise entre la Durance et le Rhône, qui portent d'un côté CNVOLVNT, de l'autre ROVV, c'est-à-dire Cnéius Voluntilius Rovveca. Les numismates admettent ordinairement, en pareil cas, qu'il s'agit d'un affranchi qui a pris le gentilice de son patron. M. Robert repousse cette explication. Ces monnaies sont de la fin de la République, et à cette époque, les monétaires ne devaient pas être des affranchis. Ceux-ci étaient plutôt des Gaulois, qui avaient reçu le droit de cité sur la proposition d'un magistrat romain. Le nouveau citoyen prenait alors, suivant l'usage le plus ordinaire, le gentilice du magistrat qui l'avait fait Romain.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : Camille JULLIAN, *Fréjus romain ;* — par M. Barbier de Meynard : *les Quatrains de Bâbâ Tâhir, en pehlevi musulman*, traduits et annotés par M. Clément HUART (extrait du *Journal asiatique.*)

Julien HAVET.

1. *Notice sur des manuscrits du fonds Libri conservés à la Laurentienne, à Florence*. Paris, Impr. nat. 1886, 120 pages in-4° et trois photogravures.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 11 octobre — 1886

Sommaire : 237. Correspondance politique de MM. de Castillon et de Marillac, p. p. Kaulek. — 238. Montesquieu, Lettres persanes, p. p. Tourneux. — 239. Lessing, Œuvres complètes, I-II, p. p. Muncker. — *Correspondance* : Réponse de M. Fustel de Coulanges et observations de M. Viollet.

237. — **Inventaire analytique des archives du Ministère des affaires étrangères.** Correspondance politique de MM. de Castillon et de Marillac, ambassadeurs de France en Angleterre (1537-1542), publiée par M. Jean Kaulek, avec la collaboration de MM. Louis Farges et Germain Lefèvre Pontalis. Paris, Alcan, 1885. In-8, xxii-500 p.

La commission chargée depuis 1880 de divulguer le trésor de documents historiques conservés aux Archives des affaires étrangères a entrepris, comme on sait, trois séries de publications : 1° un inventaire sommaire du fonds intitulé *Mémoires et documents;* 2° un recueil des *Instructions* données aux ambassadeurs de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française; 3° un inventaire de la *Correspondance politique* proprement dite. De l'inventaire des *Mémoires et documents,* il a paru jusqu'à présent un volume, sous le sous-titre *France;* les *Instructions* comprennent déjà les deux volumes *Suède* et *Autriche;* enfin l'ouvrage que nous annonçons est le premier tome de la 3e série, *Correspondance*, qui ne promet pas d'être moins riche en enseignements que les deux autres.

Pour la publication de la *Correspondance diplomatique*, la commission a adopté, avec raison, à mon sens, un système intermédiaire entre le simple inventaire dont elle se contente pour les *Mémoires et documents* et la reproduction *in extenso* qu'elle a préférée pour les *Instructions.* Les dépêches les plus importantes sont imprimées intégralement, en respectant, ce qui est peut-être excessif, jusqu'à l'orthographe fantaisiste de nos diplomates; le reste fait l'objet d'une analyse détaillée. Des manchettes concises et des index très complets faciliteront l'usage de ces volumes qui sont destinés à être consultés, plutôt que lus d'un bout à l'autre.

Le volume qui inaugure la série est consacré à la correspondance très verbeuse de deux ambassadeurs de François Ier auprès d'Henri VIII, roi d'Angleterre, Castillon et Marillac : le premier, personnage fort obscur, sur lequel les éditeurs n'ont pu recueillir que de maigres renseignements; le second, bien connu par ses négociations dans le Levant et son rôle politique sous Henri II. Il paraît qu'antérieurement à ces deux ambassades on ne trouve dans la Correspondance d'Angleterre

que « des pièces diverses, la plupart sans grand intérêt, qui seront analysées ultérieurement avec d'autres du même genre. » Pour notre part, nous aurions préféré voir suivre rigoureusement l'ordre chronologique; mais on a voulu sans doute allécher le public — les éditeurs disent « la démocratie » — en lui offrant, pour entrée, un mets piquant.

Ce n'est pas à dire que tout soit d'un égal intérêt dans ces 500 pages de texte serré et dont la substance a passé depuis longtemps dans les ouvrages historiques, grâce aux copies qui existent de nos deux correspondances à la Bibliothèque nationale. J'ai dit que les deux ambassadeurs sont fort verbeux; parmi les affaires qu'ils traitent, il en est, en outre, qui sur l'heure préoccupaient fort les deux cours, mais qui n'ayant abouti à aucun résultat n'ont pour l'historien qu'une importance bien secondaire. Pour toutes ces affaires — projets de mariages, petites querelles de frontière, etc., — des analyses auraient suffi. M. Kaulek et ses collaborateurs ont abusé de l'*in extenso*. De même, lorsque Castillon ou Marillac envoient le récit d'un même événement en partie double, une édition pour le roi, une autre pour le connétable de Montmorency, qui faisait fonctions de premier ministre, il était tout à fait inutile de reproduire les deux versions. Pour tout dire, le volume aurait gagné à être allégé d'un bon tiers.

Si le texte pèche parfois par trop d'abondance, en revanche l'annotation est un peu maigre. Les éditeurs se bornent à relever les « coquilles » du manuscrit, et à donner la biographie sommaire, ou plutôt le *Cursus honorum*, des personnages mentionnés au fur et à mesure dans la correspondance. On désirerait quelquefois davantage. Ainsi, sans sortir de leur rôle, sans empiéter sur le domaine des historiens, les éditeurs n'auraient-ils pas pu renseigner le public — la « démocratie » déjà nommée — sur l'origine de certaines affaires auxquelles il est fait constamment allusion comme à des faits connus, mais qui, faute d'une note explicative, restent une énigme pour le commun des lecteurs? Qu'est-ce, par exemple, que cette réclamation de M. de La Rochepot, frère de Montmorency, dont il est question dans plus de vingt passages, sans qu'on nous dise jamais de quoi il s'agit? J'avoue que je ne le sais pas; peut-être M. Kaulek est-il dans le même cas, mais alors il eût bien dû nous prévenir.

Ces réserves faites [1], je recommande vivement la lecture du présent volume à tous ceux qui désirent se former une idée plus précise de la politique étrangère de François Ier et d'Henri VIII, et du caractère de ces deux princes. Si le « roi chevalier » n'y paraît pas sous un jour

1. Voici encore une observation que je relève dans mes notes. Il est parlé, p. 315 et 317, d'un sieur Menel ou Novel qui fut exécuté en même temps que la comtesse de Salisbury (juin 1541). L'index en fait un « docteur » quoique le texte ne dise rien de la sorte et que les éditeurs avouent en note n'avoir pu identifier ce personnage. S'agirait-il de sir Edward Nevil, arrêté en 1538 avec plusieurs parents ou amis du cardinal Pole? (Ellis, II, 95.)

très favorable avec sa santé ruinée par la débauche, ses relations hypocrites avec le sultan, sa diplomatie cauteleuse, sans scrupule, et néanmoins sans résultat parce qu'elle est sans méthode, en revanche Henri VIII, vieilli, goutteux, goinfre, trop bigot pour prendre une maîtresse, trop sensuel pour se passer de femmes et trop soupçonneux pour en garder une longtemps, capricieux dans ses faveurs, féroce dans ses vengeances, gonflé d'amour-propre et d'orgueil monarchique, distribuant avec une horrible impartialité les supplices aux catholiques pour fait de rébellion et aux protestants pour fait d'hérésie, Henri VIII ne peut qu'exciter un dégoût profond et l'on se demande comment un peuple a pu supporter quarante ans un pareil régime, qui n'avait pas même l'excuse de la gloire militaire, sans faire lui aussi sa « révolution du mépris. » La seule explication possible, c'est qu'Henri VIII, avec tous ses défauts, tous ses vices, était Anglais, foncièrement Anglais. Dans tout autre pays la figure bouffie et sanguinaire de « *bluff king Hal* » serait restée un objet d'exécration ; en Angleterre elle est presque populaire.

Certaines pages de la correspondance de Marillac, quoiqu'elles n'ajoutent rien de bien nouveau à notre savoir, empruntent un intérêt tragique au caractère des événements qu'elles retracent : par exemple, le récit de la disgrâce de Cromwell, celui des adultères et du procès de Catherine Howard. Marillac n'est qu'un *reporter ;* il ne raconte guère que ce que tout le monde répète, mais ce commérage est de l'histoire prise sur le vif. Quant à Castillon, ses dépêches offrent à l'historien des mœurs un autre attrait. On y voit l'exiguité des ressources dont disposait un ambassadeur de France au xvi[e] siècle, réduit sans cesse à crier famine parce que ses maigres appointements arrivent en retard et parce qu'il faut néanmoins rivaliser « de bonne chère » avec les ambassadeurs impériaux (Henri VIII était un peu de l'opinion de Sosie : « Le véritable amphitryon est l'amphitryon où l'on dîne. ») On peut voir aussi dans ces lettres quel était le ton de la conversation diplomatique il y a trois cents ans, aux cours des deux rois les plus policés de la chrétienté. « M. Meotis a fait au roi d'Angleterre un rapport tel de la beauté de M[me] de Longueville qu'il a davantage mis le feu aux étoupes, je dirais volontiers, votre honneur sauve, au c..., comme vous pourrez apercevoir. » *(Castillon au Roi,* 31 décembre 1537... *Ulteriora pudet...)* « Or, dis-je au Roi, celle-là est dépêchée (M[me] de Longueville avait été fiancée au roi d'Ecosse), mais si vous en estimez tant la race, elle a une sœur aussi belle qu'elle, d'aussi belle taille, sage et autant pour vous complaire et obéir en toutes choses que nulle autre. Prenez-la, elle est pucelle *(ici une phrase que nous passons).* — Il se prit à rire en me frappant sur l'épaule. C'était un matin et vouloit aller ouïr la messe. Il me donna congé de bon visage et me faisant grande chère. » (14 mai 1538)[1].

1. Voir aussi la lettre du 12 août ; elle est trop salée pour être reproduite ici.

On voit que Castillon est bien le contemporain de Rabelais. Ces propos « de haulte graisse » ne scandalisaient ni Henri VIII, ni François I[er]. Nos diplomates sont aujourd'hui mieux élevés. Sont-ils aussi mieux renseignés? Ce sera aux historiens du xx[e] siècle de le décider.

T. R.

---

238. — Montesquieu. **Lettres persanes** publiées en deux volumes avec une préface, par M. Tourneux. Dessins d'Éd. de Beaumont, gravés à l'eau-forte par Boilvin. Paris, librairie des bibliophiles, 1886. In-16 de xviii-214 et 262 p. Prix des deux volumes, 30 fr.

J'ai eu l'occasion de rendre compte ici de deux éditions des *Lettres persanes*, de celle qui a été donnée par M. André Lefèvre, en 1873, chez Alphonse Lemerre, et de celle qui a été donnée par feu Laboulaye dans les *Œuvres complètes de Montesquieu* publiées chez Garnier. J'ai dit beaucoup de bien de ces deux éditions; j'en dirai davantage encore de l'édition nouvelle qui se recommande également par la pureté du texte, l'excellence de l'annotation et la beauté de l'illustration.

En ce qui regarde ce dernier point, je laisserai la parole à M. Tourneux qui me paraît avoir parfaitement apprécié le mérite des deux artistes, ses collaborateurs (p. xviii) : « Quant aux spirituelles compositions de M. E. de Beaumont, gravées d'une pointe si libre et si savoureuse par M. E. Boilvin, il nous suffira de dire que les *Lettres persanes*, qui n'avaient jamais été illustrées, ne pouvaient trouver une plus agréable interprétation. »

Le texte de la nouvelle édition a été soigneusement revisé [1] sur celui que Montesquieu a consacré en l'adoptant pour l'édition de 1754, la dernière publiée de son vivant. On sait qu'un supplément est joint à l'édition de 1754. M. T. n'a pas voulu le réimprimer séparément, trouvant préférable — et avec raison — de reporter dans le texte les modifications indiquées, et d'y intercaler, chacune à sa place, les nouvelles lettres.

La *Préface*, écrite d'une plume alerte, est d'un vif intérêt. M. T., venant après tant d'autres, a eu le mérite de dire sur les *Lettres persanes* des choses qui n'avaient pas encore été dites. Il retrace mieux que personne l'histoire de la publication de cette « espèce de roman », comme s'exprime Montesquieu; il cite, complète, rectifie tantôt les témoignages des contemporains, tantôt les assertions des critiques de notre siècle. S'appuyant sur les recherches du rédacteur du catalogue de la bibliothèque Rochebilière, M. A. Claudin, qu'il appelle si justement

1. On lit *révisé* (p. xviii), orthographe condamnée par l'Académie française dans la dernière édition de son *Dictionnaire*. Cet illégitime accent constitue probablement la seule faute d'impression qu'il soit possible de trouver dans les deux volumes, qui sont certainement au nombre des plus délicieuses productions de Jouaust.

(p. IV) « un bibliographe consommé », il établit que la première édition des *Lettres persanes* a vu le jour, non, comme on l'a cru si longtemps, sur les bords du Rhin ou de l'Amstel, mais à Rouen, de même que toutes celles qui portent le nom de Pierre Brunel [1]. Ce n'est pas la seule erreur qui disparaisse devant la lumineuse discussion de M. Tourneux. L'habile critique étudie avec beaucoup de finesse la question de l'influence de telle ou telle édition des *Lettres persanes* sur l'élection de Montesquieu à l'Académie française; s'il ne dit pas le dernier mot sur cette question dont la solution « dort peut-être depuis un siècle et demi dans les archives du château de la Brède », il montre, du moins, combien d'inacceptables exagérations ont trouvé place dans les pages écrites à ce sujet soit au XVIII[e] siècle, soit de notre temps et particulièrement dans les brochures et le volume de feu Louis Vian. Signalons encore diverses heureuses observations (p. XIII-XVII) sur le plan, le but et l'influence des *Lettres persanes* et déclarons, pour tout exprimer en deux mots, que la *Préface* est aussi complète qu'attrayante.

M. Tourneux a relevé « les variantes dignes d'être signalées »; il a éclairci par de rapides notes « les allusions aux hommes et aux faits contemporains » [2]; enfin il a résumé « dans une table analytique succincte les sujets approfondis ou effleurés par l'auteur. »

T. DE L.

---

239. — **Gotthold Ephraim Lessings sæmtliche Schriften**, herausgegeben von Karl Lachmann. Dritte, auf's neue durchgesehene und vermehrte Auflage besorgt durch Franz MUNCKER. Stuttgart, G. J. Gœschen'sche Verlagshandlung, 1886. In-8, Erster Band, XXIX et 411 p. Zweiter Band, VII et 450 p. Prix de chaque volume, 4 mark 50.

On sait que Lachmann a donné la première édition critique des œuvres de Lessing. Il voulut publier tout ce qu'avait écrit l'auteur du *Laocoon* et fixer son texte. Il rechercha les articles de Lessing dans les journaux et les revues du temps; il disposa les œuvres en prose selon l'ordre chronologique. Mais, depuis le beau travail de Lachmann, d'autres éditions, par exemple celle de Hempel ou celle qui paraît dans la collection Kürschner, avaient fait paraître des morceaux inédits de Lessing. En outre, Lachmann — et après lui, Wendelin de Maltzahn, dans la seconde édition des œuvres complètes, — n'avaient pas donné toutes les variantes ni connu plusieurs éditions originales découvertes depuis.

---

1. N'est-il pas piquant, remarque M. T., que trois de nos chefs-d'œuvre classiques, les *Lettres persanes*, les *Lettres de M[me] de Sévigné* (1726), l'*Histoire de Charles XII* (1731), soient originaires des presses rouennaises?

2. Une seule de ces notes me semble contestable : c'est celle (p. 248) où M. T. accepte trop facilement l'invraisemblable récit du valet de chambre La Porte, récit repoussé par Voltaire, par Léon de Laborde, etc.

Voilà pourquoi la librairie Göschen, de Stuttgart, entreprend aujourd'hui une troisième édition des œuvres complètes du grand écrivain. Cette nouvelle édition a été confiée à M. Franz Muncker, dont on connaît la compétence en histoire littéraire du xviiie siècle; elle est faite dans l'esprit de Lachmann, mais elle complète l'œuvre du savant philologue en reproduisant tout ce qu'on a trouvé depuis cinquante ans; elle nous rend le texte original et nous dispense de recourir aux manuscrits et aux premières éditions. M. M. a revu avec le plus grand soin manuscrits et imprimés; il restitue fidèlement le dernier texte fixé par Lessing lui-même, en l'accompagnant de toutes les variantes qui méritent vraiment d'être connues.

L'édition de Lachmann comptait douze volumes; celle de M. M. en aura quatorze, et il en excepte les lettres de et à Lessing qui ont été récemment publiées par M. Redlich.

M. M. ne change rien ou presque rien à l'ordre adopté par Lachmann. Les œuvres en vers se trouveront dans les trois premiers volumes, d'après la division que Lessing lui-même avait établie; les œuvres en prose se suivront selon l'ordre chronologique et comprendront les onze volumes restants; celles que Lessing avait exclues de l'édition complète, ou qu'on n'a connues qu'après sa mort, seront imprimées en petit texte. Lachmann n'avait voulu donner aucune place aux traductions qui n'étaient que « *handwerksmässige Arbeit* » et que Lessing avait entreprises sans visées littéraires. M. M., de même que Lachmann, ne les admet pas dans la nouvelle édition; il accueille seulement les traductions que Lessing avait évidemment soignées ou qu'il a faites soit pour appuyer par des citations ses propres remarques, soit pour mieux faire comprendre l'original (comme dans le 1er volume la traduction de l'ode d'Horace à Barine, dans les œuvres de théâtre posthumes des traductions de pièces étrangères, celle des *Captifs* de Plaute dans les « theatralische Beiträge », etc.). De même que Lachmann, M. M. ne donne aucune place à l'annotation; il se borne aux indications bibliographiques. Il met entre crochets tout mot qui n'appartient pas au texte de Lessing.

Deux volumes ont déjà paru. Le premier renferme les poésies légères, les épigrammes, les fables, *Le jeune savant* et *Les Juifs;* le deuxième, *Le Misogyne*, *Le libre penseur*, *Le trésor*, *Minna de Barnhelm*, *Miss Sara Sampson*, *Philotas*, et *Emilie Galotti*.

On remarquera, dans le premier volume, quelques trouvailles intéressantes. M. M., qui a tout consulté, a découvert dans les papiers de Breslau l'esquisse inachevée d'une épigramme et une seconde version de la fable du loup et de l'agneau; il a cherché à déchiffrer le manuscrit difficile de la fable de la houlette et il lit la dernière phrase d'une façon très satisfaisante pour le sens. Dans le deuxième volume (première scène d'*Emilia Galotti*), il faut décidément rejeter la correction ingénieuse de Lachmann *eine alberne Bruneschi* et lire *eine arme*, car le manuscrit

porte distinctement *eine armene*, et Lessing commet parfois cette méprise, d'ajouter aux mots la syllabe *en* ou *ne*.

Ajoutons que le papier est beau, que les caractères sont nets et que l'exécution de chaque volume ne mérite que des éloges ; tous ces mérites, joints à l'« acribie » de M. F. Muncker, à sa sagacité, à son consciencieux et méthodique labeur, feront de cette troisième édition des œuvres de Lessing un des plus précieux trésors de toute bonne bibliothèque.

A. C.

CORRESPONDANCE

Réponse de M. Fustel de Coulanges à l'article de M. Paul Viollet du 9 août.

21 août 1886.

Dans l'intérêt des études historiques, je ne dois pas laisser sans réponse l'article de M. Paul Viollet, du 9 août. Les lecteurs ont remarqué que M. Viollet y parlait un peu de mes travaux, beaucoup plus des siens, fort peu de mes recherches, beaucoup de ses convictions, et qu'à ma méthode, dont il ne dit mot, il opposait sans cesse la sienne. Tout cela était présenté avec un art infini, mais tout cela mérite examen.

Il commence par rappeler (*Rev. crit.*, p. 108) « qu'il a exposé en 1872 ses opinions sur les origines de la propriété immobilière. » Mon dernier volume, à la vérité, ne contient aucune opinion ni rien qui ressemble à une théorie quelconque ; mais il se compose d'une centaine d'analyses de textes. Or, il se trouve que, sur ces cent analyses, aucune ne confirme les opinions de M. Viollet, et toutes les contredisent. De là sa réplique, sous forme de compte-rendu.

On se souvient de cet ancien travail de M. Viollet. Il y tranchait la question des origines de la propriété, non pas chez un peuple, mais chez tous les peuples, chez les Slaves, les Germains, les Hindous, les Grecs, les Romains, les Francs, le tout en 25 pages [1]. C'était l'admirable essai d'un jeune homme qui avait découvert l'une des lois universelles de l'humanité. S'il y a eu en notre siècle un spécimen de généralisation ingénieuse, logique, brillante, c'est bien celui-là. La synthèse

---

1. Je dis 25 pages ; l'article en contient 50 ; mais les 25 dernières sont consacrées à d'autres sujets, au retrait des voisins, à la publicité des ventes, toutes choses qu'un esprit attentif ne confondra jamais avec la question de la communauté du sol. Le retrait des voisins, qui ne se trouve pas dans les anciens droits, ne dérive nullement d'une copropriété [1]. Quant à la publicité des ventes, pas plus que notre enregistrement d'aujourd'hui, elle n'a aucun rapport avec la communauté du sol.

---

1. Tout le monde n'est pas de cet avis : précisément M. Paul Fournier, professeur à la faculté de droit de Grenoble, dans une analyse très importante de l'ouvrage de M. Fustel de Coulanges (*Revue des Quest. hist.*, 1er juillet 1886, p. 191), objecte au savant auteur le retrait de voisinage et renvoie à mon article sur le *Caractère collectif des premières propriétés immobilières*. La suppression des 25 dernières pages de mon essai est loin, comme on le voit, d'être passée à l'état de *chose jugée*. — P. V.

était que la propriété immobilière s'était d'abord présentée sous la forme de co-propriété de tribu ou de peuple [1]. Malheureusement, nous sommes plusieurs qui préférons à ces séduisantes généralisations la méthode simplement analytique ou la pure étude des textes. M. Denman Ross pour les Germains, M. Claudio Jannet pour les Grecs, d'autres et moi parmi eux, nous présentâmes des centaines de faits qui se trouvèrent en désaccord [2] avec la belle théorie. M. Viollet attaqué défend son système; c'est son droit. Voyons comment il le défend dans la *Revue critique* du 9 août.

Mes recherches sur les Germains étaient, sans que j'y eusse songé, une contradiction perpétuelle de M. Viollet. Je le contredisais d'abord en énonçant qu'il y avait là un problème difficile, alors qu'il n'y avait vu ni problème ni difficulté [3]. Je le contredisais encore en disant qu'il fallait examiner tous les textes se rapportant à la question, alors qu'il avait déclaré que deux textes suffisaient. Je le contredisais surtout en concluant, après l'analyse de neuf textes en désaccord entre eux, qu'aucune solution étroite n'était juste et que nous étions tenus d'en admettre plusieurs, alors que M. Viollet avait, au contraire, présenté la solution la plus étroite et la plus exclusive qui fût possible. Que répond-il à mes contradictions? Prend-il l'un après l'autre mes neuf textes et les discute-t-il? Il ne l'essaie pas. Il n'apporte d'ailleurs aucun fait nouveau. Quels sont ses arguments? Je ne puis compter comme argument sérieux le reproche qu'il me fait d'avoir « écarté » ses deux textes de prédilection, puisqu'il sait, au contraire, que j'ai employé un chapitre à chacun d'eux, et que je les ai acceptés tous les deux formellement, expressément, littéralement. Son vrai argument est celui-ci (*Rev. crit.*, p. 108-109) : « M. Fustel a vu en Germanie la copropriété familiale; il devait, partant de là, supposer la communauté de tribu... il devait *présumer* cette communauté. » Ainsi je devais user de la logique, faute de textes, et procéder par déduction. Qu'on me pardonne de ne pas avoir cette puissance de logique. Les faits me montrent la copropriété de famille, je le dis. S'ils me montraient la copropriété de tribu ou de peuple, je le dirais. Je n'ai jamais su *présumer* hors des textes [4].

Dans mon travail sur la *marke* germanique, j'ai attaqué encore, sans le vouloir, la fameuse théorie. Non pas que j'aie présenté aucune théorie nouvelle, je n'ai même pas dit ce que je pensais qu'était la *marke*. J'ai pris seulement *tous* les textes où ce mot se rencontre et je les ai

1. Cette synthèse a été publiée par la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1872.

2. Que les illusions en pareille matière sont faciles! Moi-même, en 1872, n'ai-je pas cru signaler à l'illustre auteur de la *Cité antique* des textes importants qui semblaient avoir échappé à son attention ? — P. V.

3. Voyez dans son article de 1872, p. 461, avec quelle facilité M. Viollet parle de ces choses.

4. M. Viollet disait dans son article de 1872, p. 465 : « La copropriété de famille et la co-propriété de tribu sont deux choses étroitement liées. » Voilà une affirmation que je voudrais voir démontrer par autre chose que des raisonnements. Tout esprit doué de quelque sens historique verra un abîme entre les deux choses.

analysés. Mais il se trouvait que M. Viollet avait, lui, une opinion très tranchée sur la *marke;* il était convaincu, sans avoir besoin d'aucun texte, qu'elle avait dû être de temps immémorial la communauté du sol entre paysans copropriétaires. Mes analyses ne furent pas d'accord avec cette opinion. Une trentaine de textes montrèrent que le mot *marke*, loin de signifier propriété commune, avait été attaché à la propriété privée jusqu'au XI[e] siècle. A cela M. Viollet oppose *un* texte; c'est une charte de 890 qui, suivant lui, prouverait que la *marke* ou *allmend* était la copropriété des hommes libres. Puisqu'il apporte ce document, les lecteurs de la *Revue* me permettront de l'examiner avec un peu plus de soin qu'il ne l'a fait lui-même.

Il cite cette charte de seconde main, d'après Moser. Il la cite en la tronquant, en retranchant tous les détails caractéristiques, et en arrêtant habilement le lecteur sur le mot *communes*. Il fallait la prendre où elle se trouve, dans l'*Urkundenbuch der Abtei S. Gallen,* Zurich, 1866, t. II, p. 281. A la lire entièrement, M. Viollet aurait d'abord remarqué qu'il n'y est question ni de *marke*, ni d'*allmend*, ni de *communia;* il y est parlé « d'usages communs », mais non pas de terres communes. Ces « usages » sont bien définis dans la charte : c'est le droit de prendre du bois et d'envoyer des porcs au moment de la glandée. Rien n'est plus connu que cela. L'abbaye de Saint-Gall, propriétaire de terres dans le Rheingau, prétend avoir droit à ces « usages » sur des terres et forêts voisines de ses propriétés. M. Viollet voudrait que ces terres et forêts, sur lesquelles l'abbaye et d'autres exerçaient ces droits d'usage, fussent la co-propriété de « communautés d'habitants ». La charte montre le contraire. Car il y est dit que ces droits d'usage s'exerçaient notamment *in Lustenove,* sur la terre de Lustenove et les environs [1]. Or, nous savons que cette terre de Lustenove était un domaine impérial. Charles le Gros y séjourna en 886 [2]. Autre preuve plus péremptoire : le successeur de Charles le Gros, le roi Arnoul, fit donation de ce domaine de Lustenove en toute propriété au comte Udalric vers 889 [3]. C'est même alors que surgit la contestation qui fait l'objet de cette charte. Jusqu'alors les empereurs, indulgents pour les moines, les avaient laissés couper le bois et envoyer leurs porcs [4]; le nouveau propriétaire prétendit qu'ils n'a-

1. Charte de 890, vers le milieu : « Udalricus comes... unus omnes nobis auferre et nihil nobis neque in Lustenove neque circumquaque... voluit concedere. »

2. *Urk. der abt. S. Gallen*, n° 662, t. II, p. 265.

3 Charte de 890 : « Rex Arnolfus Udalricô comiti... curtem Lustenove in jus proprietatis dedit. » — Plusieurs ne manqueront pas de dire que domaine impérial, domaine public, terre commune, tout cela doit se ressembler beaucoup. Quiconque connait les chartes mérovingiennes et carolingiennes ne commettra pas cette erreur. Le droit de propriété du prince sur ses *fiscs* était un droit complet et absolu; il vendait, donnait, léguait. Rien de commun entre propriété du prince et terre commune.

4. *Ibidem :* « Hæc omnia (id est lignorum succisionem et porcorum pastum) de temporibus Hludovici imp. antecessores nostri habuerunt, usque ad tempora Arnulfi regis. » Le domaine impérial avait réservé avec soin quatre forêts.

vaient pas ce droit. Pour parler plus nettement et comme la charte elle-même, il prétendit que l'abbaye n'avait cet « usage » qu'en le payant par une redevance annuelle et en vertu d'une location, *usum sub conductione fruendum*. L'expression *sub conductione* ou *absque conductione* est répétée trois fois dans la charte et ne donne lieu à aucun doute; elle aurait dû frapper M. Viollet. L'objet du débat était donc de savoir si l'abbaye avait cet « usage » sur des domaines impériaux à titre gratuit ou à titre onéreux. Nous n'avons pas à chercher lequel des deux adversaires avait raison. Dès que l'un dit « sous condition de location », et l'autre « sans condition de location », c'est que tous les deux savent qu'en tout cas il existe un propriétaire à qui l'on peut payer une location. Ce propriétaire avait été l'empereur jusqu'en 889; aujourd'hui c'était Udalric. L'abbaye, mise en demeure de montrer ses titres, ne répliqua nullement qu'elle fût, comme le comprend M. Viollet, co-propriétaire de ces terres-là. Elle dit seulement « que sous tous les empereurs elle avait eu l'usage sur ces terres sans avoir à le payer [1]. » Elle insinua même que cet usage était comme l'annexe de ce qu'elle possédait en propre à côté [2]. Mais elle ne dit nullement que ces terres lui appartinssent, et aussi n'avait-elle fait aucune opposition à la donation que le roi Arnoul venait d'en faire.

Le conflit devait être jugé par un tribunal. L'abbé de Saint-Gall voulut auparavant se faire donner un acte de notoriété, et c'est justement l'objet de la charte de 890. Il eut l'habileté de réunir les grands propriétaires de tous les environs, au nombre de 52 pour trois comtés [3]. Tous ces hommes, ou la plupart, voisins des mêmes forêts du domaine impérial, avaient fait comme l'abbaye. Ils déclarèrent naturellement, malgré les protestations du comte, « qu'ils avaient vu et savaient bien que ces usages appartenaient à l'abbaye en commun avec eux », *usus communes* [4]. Mais ils ne déclarèrent nullement que ces terres-là fussent leur copropriété, et ils ne dirent pas non plus que ce fût une *marke* ou un *allmend*. Telle est cette charte qu'allègue M. Viollet. On se demande comment il a eu l'esprit assez prévenu pour voir là un *allmend* qui fût la copropriété des « communautés d'habitants ». Il aurait bien fait d'a-

1. *Ibidem* : « Absque petitione et absque conductione. »

2. « Talem usum habuimus qualem unusquisque liber homo de sua proprietate juste et legaliter debet habere in... silvis lignorum succisionibus atque porcorum pastu et piscationibus. » Il est visible que dans cette phrase le *de sua proprietate* s'applique aux terres que l'abbaye possède en propre; l'*usus* s'applique aux autres terres. Il est vraisemblable que, le jour où l'abbaye avait acquis ces propriétés, peut-être par donation impériale, elle avait acquis en même temps comme annexe l'usage sur les forêts et terres voisines, mais était-ce à titre gratuit ou à titre onéreux ? nul ne peut le dire.

3. L'acte porte 52 signatures. Les hommes sont désignés par l'expression *principes* ou *primates de tribus comitatibus*.

4. « Se vidisse et bene nosse quod... usus omnes isti... cum illis civibus essent communes. » — *Cives*, ici, désigne les mêmes propriétaires qui plus haut sont appelés *primates*.

nalyser la charte avant de la présenter comme unique appui à son système sur la marke [1].

Je ne vois pas qu'il ait été plus heureux au sujet de l'article 45 de la loi salique. Il rappelle aux lecteurs de la *Revue* que cet article lui avait fourni en 1872 « un argument de grande valeur [2] ». On entend bien que pour fournir cet argument il fallait que l'article signifiât que chez les Francs une communauté de village votait et décidait sur l'admission de chaque nouveau membre. J'eus l'idée de vérifier, de regarder de près, d'analyser, et je conviens que l'analyse est bien gênante pour les systèmes. L'analyse montra, d'abord, qu'on avait fait un contre-sens sur *super alterum* [3], puis, qu'on avait eu grand tort de négliger le second paragraphe de l'article, comme le fait encore M. Viollet, enfin, que l'article tout entier ne nommait aucune communauté d'habitants, qu'aucune communauté n'agissait, qu'on ne voyait agir qu'un fonctionnaire royal, et que tous les détails de l'article étaient exclusifs des droits d'une communauté. Dès lors, « l'argument de grande valeur » ne tenait plus. Croyez-vous que M. Viollet va céder à l'évidence? Croyez-vous au moins que, pour défendre son argument, il va reprendre l'un après l'autre tous les détails que j'ai examinés et refera mon analyse? Cette méthode est trop terre à terre. Au lieu d'analyse, il m'oppose les arguments que voici *(Rev. critique,* p. 111) : 1° Léchenich, au XIIIe siècle, donnait au bout d'un an le droit de bourgeoisie; 2° Pavone, au XVIe, ne permettait d'acquérir des immeubles dans la ville qu'avec l'autorisation de l'évêque et des consuls ; 3° la loi ripuaire ordonne que les ventes soient faites en public [4]; 4° Des usages « tout voisins » existent en Russie ; 5° « M. Fustel a oublié de parler des Hindous ». Et voilà pourquoi l'article 45 de la loi salique, sans qu'on ait besoin de regarder le sens des mots ni de le lire tout entier, doit signifier de toute nécessité qu'il y avait des communautés de village dans l'Etat franc. J'avoue qu'à une si forte argumentation je n'ai rien à répliquer. Il faut que je m'incline. Je n'ai pas l'esprit assez haut pour trouver le sens d'un passage de la loi salique dans un passage de la loi de Léchenich, pour assimiler un texte du VIe siècle avec des textes du XIIIe et du XVIe, pour confondre le village franc avec des villes de bourgeoisie, pour identifier le même village franc avec le *mir* russe que je ne connais pas beaucoup mieux que

1. Noter la manière dont M. Viollet interprète le mot *usus*, *Rev. crit.*, p. 109-110. « J'ai vu, dit-il, un roi employer le mot *utensilitas*, un autre employer le terme *usus*. » Mais dans quel sens l'a-t-il vu employer? Du reste, il eût pu voir le mot employé 200 fois, et toujours avec le sens de usage, s'opposant à propriété. M. Viollet voudrait faire croire que *usus* est ici une expression « modeste » pour signifier copropriété. Aucun homme ayant lu les textes n'admettra cela.

2. *Revue critique*, p. 111. Cf. *Bibl. de l'Ec. des Chartes*, p. 492.

3. Je ne pense pas avoir donné des mots *super alterum* en particulier un sens qui soit en contradiction avec celui de M. Fustel de Coulanges. — P. V.

4. Ma pensée n'est peut-être pas très heureusement rendue : en effet, M. Fustel de Coulanges ne suppose-t-il pas ici que j'ai d'un tribunal franc exactement la même idée que lui? — P. V.

M. Viollet, pour mêler les siècles les plus éloignés, les races les plus diverses, les dispositions législatives les plus dissemblables. Non, je ne saurais faire un si beau pêle-mêle. Je consens à admirer cette méthode, mais je ne suis pas de force à la suivre. Qu'on me permette, à moi qui suis de la vieille école, d'analyser simplement les textes et de les expliquer mot à mot [1].

M. Viollet m'attribue d'avoir dit que les communaux n'existaient pas chez les Germains, et qu'on n'en voit pas non plus dans les premiers siècles de notre histoire. Il paraît tenir beaucoup à ce que j'aie dit cela, car il le répète deux fois (pages 109 et 116). Il sait pourtant que j'ai dit le contraire, non seulement dans ce volume, mais dans d'autres occasions encore. J'ai même expliqué quelque part, le premier je crois, les *communia* qu'on rencontre dans les chartes du VIIe siècle. M. Viollet a dû voir que, si nous différons, ce n'est pas sur l'existence des communaux, c'est sur leur origine historique. La thèse qu'il soutient depuis quinze ans est que ces communaux de village sont « le prolongement » d'une ancienne copropriété des villageois sur tout le sol du village. La théorie est séduisante *a priori*. Par malheur, les faits historiques qu'on connaît sont inconciliables avec elle. Nos nombreux documents du VIIe et du VIIIe siècle montrent partout des domaines, c'est-à-dire de grands propriétaires entourés de nombreux tenanciers; mais ils ne montrent pas des communautés de village. Le document qui montrerait la copropriété des villageois est encore à trouver. M. Viollet y supplée par l'argument que voici (p. 116) : « Les communaux que nous trouvons au XIIe siècle doivent remonter plus haut (cela est sûr) [2]; alors d'où viennent-ils et comment se sont-ils formés? Le critique doit se défier de phénomènes qui seraient subits; l'histoire ne constate guère de révolutions, mais des évolutions. » Voilà d'admirables phrases; mais en quoi prouvent-elles que les communaux soient le prolongement d'une ancienne copropriété des villageois sur le sol du village? Personne ne dit que les communaux ne viennent pas de loin, et qu'il n'en faille pas chercher l'origine; mais il faut chercher dans les documents et non dans la logique. Il est vrai que les documents pourront bien montrer à

---

1. Il y a un capitulaire de 819, dont M. Viollet se débarrasse par des conjectures. Que le lecteur se reporte au capitulaire entier, il verra que les conjectures ne tiennent pas. — M. Monod s'est mépris, lorsqu'il a rapproché les *participes hujus villæ*, dont parle Grégoire de Tours, de cet article 45. Pour comprendre *participes*, il suffit de se reporter aux *portiones villæ* dont il est si souvent question dans les chartes ou aux *unciæ fundi* d'autres chartes. La *portio villæ* est un tiers, un quart, un dixième d'une villa que l'on possède en pleine propriété, qu'on vend ou qu'on lègue à sa guise; il n'y a là aucune communauté, il n'y a même pas de retrait des voisins. Nous éclaircirons ce point ailleurs.

2. Ici, pour rendre plus sensible mon argument, M. Fustel de Coulanges exprime ce que je n'avais pas exprimé, et donne ainsi à l'argument un joli tour naïf, tout en le rendant très pressant. Il ne faut pas que les guillemets égarent le lecteur : M. F. de C. n'a entendu guillemeter que ma pensée. — P. V.

M. Viollet que cette origine est assez différente de celle que son esprit avait présumée [1].

Pour finir, je n'aperçois pas que M. Viollet, dans tout cet article, donne une seule raison nouvelle en faveur de sa théorie de 1872. Il faut donc qu'il me pardonne de m'être éloigné d'elle, ou plutôt d'avoir signalé nombre de faits qui s'en éloignent. Il faut surtout qu'il me pardonne de n'avoir pas eu la même méthode que lui. A chacun ses procédés habituels. A moi l'analyse, l'étude des détails, l'examen minutieux des mots. A lui l'argumentation, la logique, les présomptions, et surtout la comparaison. Il est de ceux qui ont introduit une nouvelle méthode dite comparative. On connaissait jusque là une vieille méthode comparative qui consistait à étudier d'abord un peuple, puis un autre, et à ne les comparer qu'après. C'est celle qui a été pratiquée par la génération dont je fais partie, et que j'ai pratiquée moi-même. Quand je rapprochai dans un même livre les Grecs et les Romains, je ne le fis qu'après dix années d'analyses, d'études de détail; je ne le fis que parce que l'observation isolée des deux peuples m'avait prouvé que sur les points que j'étudiais ils se ressemblaient. La nouvelle école procède autrement. Elle part d'une idée de l'esprit, par exemple de cette idée que la première propriété a dû être une copropriété de peuple [2], puis elle cherche chez tous les peuples du monde, et elle trouve chez chacun d'eux un ou deux faits qui concordent avec l'idée. De la seule juxtaposition de ces quelques faits recueillis partout jaillit la vérité qu'elle a voulu trouver. M. Viollet présente comme spécimen de cette méthode comparative (voy. *Revue critique*, p. 111, note 1) son travail de 1872 [3]. Si l'on se reporte à ces 25 pages, on voit qu'il réunit dans une même étude les Slaves modernes, les anciens Germains, les Hindous sans distinction de temps, les Grecs, les Romains, les Italiens, les Espagnols, les Arabes, les Francs. Pour tant de peuples, de combien de textes a-t-il besoin? Comptez ceux qu'il cite; en tout vous en trouverez 9, et les voici : Pour les Slaves, une page de M. Le Play; pour les Germains, un texte de César VI, 22, et un seul de Tacite, *Germanie*, 26; pour les Hindous, un de Néarque et un de Colebrooke; pour les Grecs, un seul, qui est

1. Je ne dirai rien de la manière dont M. Viollet *juge* mon travail sur la justice. Je ne pense pas qu'il trouve sa discussion bien profonde. Le principal argument qu'il m'oppose est celui-ci : j'avais cité Tacite, *principes jura per pagos reddunt*, et César, *principes pagorum inter suos jus dicunt;* M. Viollet me démontre avec une grande force de logique que *principes* n'a pas le même sens dans les deux textes : dans Tacite, *principes* veut dire chefs, dans César, *principes* doit signifier le contraire [1] de chefs et être justement synonyme de *comites ex plebe*. Il faut voir cette belle argumentation dans la *Revue critique*, p. 114-115.

2. Voyez comment procède M. Viollet dans son article de 1872, p. 457-461.

3. Il recommande aussi trois pages de son *Précis de l'hist. du droit*, p. 515-517, où il a repris la même théorie à l'usage des étudiants.

1. Il me semble que ce mot *contraires* est quelque peu inexact; car j'ai dit : « Peut-être l'expression vague de César renferme-t-elle à la fois le *princeps* et les *centeni comites* de Tacite, « qui se confondraient dans son esprit. » (*Revue crit*, p. 115, note 5). — P. V.

de Diodore et qui est relatif aux îles Lipari; pour les Espagnols il cite M. Beseler, et pour les Arabes M. Robe; pour les Francs il n'allègue rien d'autre que l'art. 45 [1] de la loi salique [2]. Supposez qu'il eût voulu étudier le même problème, mais chez un seul de ces peuples; il lui eût fallu un bien plus grand nombre de textes. Chez les Grecs, par exemple, comme il n'aurait pas pu ne pas voir plus de cinquante textes qui marquent la propriété privée, ou plutôt la propriété familiale, aux temps les plus anciens, le seul texte de Diodore sur les îles Lipari lui aurait paru insuffisant. Mais par la comparaison de tous les peuples, ce genre de difficulté disparaît. Le texte de Diodore suffira pour les Grecs parce qu'il y a le texte de Néarque sur les Hindous. Le rapprochement a centuplé la valeur des deux textes. De même pour les Francs; si vous employez la méthode analytique pour chercher chez eux des communautés de village, vous ne trouverez rien dans leurs lois, et des centaines de chartes vous montreront le contraire; mais prenez la méthode comparative, et l'article 45 signifiera communauté de village parce que vous en rapprocherez Léchenich et Pavone. Voilà comment la nouvelle méthode comparative crée des vérités historiques que l'on n'aurait jamais soupçonnées sans elle. M. Viollet, dans son dernier article, a trouvé avec un rare bonheur la devise de cette méthode : « N'isolons jamais, rapprochons toujours. » (*Rev. crit.*, p. 115). J'aurais dit au contraire : Isolons d'abord et analysons, nous rapprocherons après, et nous ne rapprocherons que si nos analyses isolées ont montré une vraie ressemblance. Mais c'est la vieille routine, timide et terre à terre, bonne tout au plus à gêner les faiseurs de systèmes. « N'isolons jamais, rapprochons toujours. » C'est-à-dire remplaçons l'analyse par le rapprochement. Rapprochons les choses avant de les connaître, rapprochons-les afin de les connaître d'une certaine façon. Ne distinguons pas les siècles; ne distinguons ni les races ni les états sociaux. Identifions aux *cités* grecques les *villages* hindous, et aux *villages* francs les *villes* de bourgeoisie. Assimilons aux Germains qu'on connaît peu le *mir* russe qu'on connaît moins encore. Réunissons et juxtaposons des à peu près, et à l'aide d'un minimum de textes, qui seront de tout siècle et de toute langue et que nul ne pourra vérifier, nous arriverons à formuler les lois universelles de l'humanité. Voilà la nouvelle méthode. Les lecteurs de la *Revue*

1. Ce que je dis de l'édit de Chilpéric n'est pas relevé par M. Fustel de Coulanges ; j'en ai parlé dans les 25 pages qui ne comptent pas. Joignez plus loin mes *Observations*. — P. V.

2. Je ne compte pas trois textes de Virgile, de Justin et de Tibulle sur l'âge d'or ; on me permettra bien de ne pas compter l'âge d'or comme une période historique. Il y a aussi un grand luxe de textes sur les matières étrangères au sujet; on en trouve sept sur les syssities, les repas des prytanées et des phratries ; mais il a été démontré à M. Viollet, sans réplique possible, que ces repas n'avaient aucun rapport avec la communauté du sol. Il y a douze textes sur les assignations de terre, qui sont justement le contraire de la communauté et qui ne la présupposent nullement. Il y en a plus de dix sur la règle de publicité des ventes. Pour sa vraie thèse, il n'y a que les neuf textes que je viens d'énumérer.

ont pu voir avec quelle ardeur elle est soutenue. Elle prévaudra peut-être. Mais si elle prévaut, l'histoire cessera d'être une science pour devenir une rêverie.

FUSTEL DE COULANGES.

Observations de M. Paul Viollet.

Pougues-les-Eaux, septembre 1886.

Entre M. Fustel de Coulanges et moi les dissentiments historiqnes sont très nombreux et les discussions pourraient durer longtemps ; c'est au lecteur qu'il appartient désormais de prononcer, après avoir lu intégralement les textes[1]. J'ai quelque confiance dans son jugement. Laissant donc de côté la discussion directe des points d'histoire juridique et sociale qui nous divisent, je suis mon éminent adversaire sur le terrain où, résumant sa pensée, il m'appelle lui-même : j'aborde la question des procédés et des méthodes : j'aurai ainsi l'occasion de confirmer et de justifier la formule critiquée par M. F. de C. : « N'isolons jamais : rapprochons toujours. » Je serai conduit à défendre incidemment, dans l'intérêt des études historiques, deux travaux dont il vient d'être question, à savoir mon essai intitulé : *Caractère collectif des premières propriétés immobilières* et un admirable ouvrage qui est entre les mains de tous, *La cité antique*. Ce modeste essai et ce beau livre ne méritent pas, à mon sens, les coups que vient de leur porter M. Fustel de Coulanges.

On peut distinguer deux ordres d'études historiques : l'histoire d'une société ou d'un droit déterminé, l'histoire comparée de plusieurs sociétés et de plusieurs droits.

Pour ces deux branches d'études, la comparaison est indispensable : elle l'est à tous les degrés.

Se persuader qu'on peut écrire, avec une intelligence pleinement suffisante des monuments et des faits, l'histoire d'une société ou d'un droit déterminé, sans se faire une idée du développement des institutions et du droit chez les autres peuples, c'est une pure illusion. Que penser du prétendu botaniste qui n'aurait aucune idée de l'his-

1. M. F. de C. n'insiste que sur la charte de 890 : je n'ai ici presque aucun livre à ma disposition, et, ne voulant pas retarder l'insertion de la réponse de M. F. de C., je dois renoncer, pour ce document, à toute vérification et me contenter de dire que, d'après mes souvenirs, Moser que je cite a donné *in extenso*, avec un soin minutieux, la charte de 890 déjà imprimée dans l'*Urkundenbuch der Abtei S. Gallen* : j'ai eu les deux éditions sous les yeux, celle de l'*Urkundenbuch* et celle de Moser. Il me semble qu'en renvoyant à Moser, j'ai montré que je tenais compte d'un travail original et que j'ai cité la dernière édition du document de 890. Quant à ce document lui-même que j'invite encore une fois le lecteur à lire *in extenso*, si ma mémoire est fidèle, l'enquête citée ne porte pas seulement sur Lustenove mais sur un territoire considérable comprenant des terres que rien n'indique être propriété privée. L'argumentation de M. F. de C. sur Lustenove ne porterait donc pas.

toire générale des plantes et qui entreprendrait la monographie d'une plante isolée? Que penser de celui qui n'aurait aucune idée générale de la zoologie et qui entreprendrait la monographie d'un animal isolé? M. F. de C. ne s'est pas appliqué à lui-même cette règle de conduite; car il avait une préparation aussi large que possible, quand il a abordé l'étude du droit germanique : il s'y était acheminé par des recherches extrêmement vastes et étendues [1]. A la vérité, il n'a pas toujours fait usage des moyens qui étaient en son pouvoir : c'est pourquoi l'œuvre, déjà si remarquable, est pourtant inférieure à l'auteur.

Sans doute, l'analyse directe, intime et minutieuse, la recherche historique proprement dite, la « vieille routine, timide et terre à terre », comme dit M. F. de C., doit jouer un grand rôle dans les études qui ont pour objet une société déterminée : ce sera comme le point central des préoccupations et de l'activité du travailleur : je comparerais volontiers cette analyse à l'œuvre du militaire qui établit un camp retranché ou qui conduit stratégiquement un corps d'armée; mais ce même général devra, s'il ne veut être exposé à des surprises continuelles, à des erreurs désastreuses, « éclairer » ses opérations : la comparaison avec les sociétés et les droits étrangers jouera ce rôle indispensable : elle « éclairera » l'étude directe : en interprétant le titre XLV de la *Loi Salique*, M. F. de C., dont le camp retranché, dans l'espèce, est une véritable merveille, a oublié une seule chose, les éclaireurs.

Les comparaisons très larges et très étendues, auxquelles je viens de faire allusion, pourraient être qualifiées *comparaisons du second degré*. Mais, dans une sphère plus étroite, dans un premier cercle d'investigations, dans le domaine proprement dit de « la vieille routine », les rapprochements et les comparaisons jouent déjà un rôle continuel, si le jeu de « la vieille routine » est bien compris : j'appellerai ces comparaisons *comparaisons du premier degré*. Il est clair, par exemple, que, si je cherche à comprendre un passage de César, relatif aux Germains, je ne commencerai pas, tout partisan que je puisse être des comparaisons étendues, par le confronter avec les lois scandinaves; mais je comparerai César avec lui-même, me gardant bien d'isoler la phrase qui m'embarrasse. Si c'est le mot *principes* dont je cherche à saisir la valeur (César, VI, 23), je prendrai dans César tous les passages où figure, au pluriel ou au singulier, le mot *princeps*; je les rapprocherai les uns des autres et j'aurai de grandes chances d'arriver à un résultat exact. Si c'est Tacite que le critique étudie et s'il se préoccupe, en particulier, du rôle des Germains dans l'assemblée judiciaire du *pagus* (Tac., *Germ.*, 12), non seulement il s'efforcera d'abord de saisir la valeur matérielle des mots dont Tacite se sert à cette occasion; mais, usant immédiatement du procédé de la comparaison, il ne négligera pas les passages tout

1. Il suffit de lire *La cité antique* : je reviendrai sur ce point avec plus de détails et je montrerai que M. F. de C. avait étendu fructueusement ses recherches jusqu'à l'Afrique, à la Chine et au Nouveau-Monde.

voisins où Tacite parle du rôle des Germains dans la grande assemblée populaire *(Germ.*, 11) : il comparera ainsi Tacite à Tacite ; les Germains de Tacite aux Germains de Tacite. Tel est le procédé que j'ai employé moi-même pour étudier une phrase de César et une phrase de Tacite : dans ces deux cas, je suis arrivé à un résultat différent de celui de M. F. de C. : j'ai pu me tromper, car aucune méthode n'est infaillible : mais j'ai employé, comme tout autre à ma place, un procédé de comparaison familier à « la vieille routine ». Ce procédé de comparaison du premier degré, M. F. de C. l'emploie lui-même en maintes circonstances et souvent avec un rare succès. Comment combat-il mon interprétation de César ? Précisément par une comparaison [1]. Mon principe : « N'isolons jamais : rapprochons toujours » est donc ici indiscutable. C'est le procédé universel.

Si ces premières comparaisons n'ont pas donné des résultats très évidents et très certains — ce qui arrive trop souvent — ou si le sens profond des choses reste voilé — ce qui est encore plus fréquent, — il y aura tout avantage à aborder le cercle des comparaisons du second degré.

On s'éviterait plus d'une méprise, si on ne négligeait jamais ce second champ d'études. M. F. de C. lui-même me fournira un exemple à l'appui de cette observation : il vient d'étudier avec un soin infini le titre XLV de la *Loi Salique :* j'admets un moment, bien que l'opinion des savants ne paraisse pas se prononcer en ce sens [2], j'admets que l'interprétation de M. F. de C. soit entièrement et de tous points exacte. En ce cas même, en cette hypothèse si favorable, les comparaisons du second degré eussent épargné à l'éminent auteur quelques lignes regrettables. En effet, M. F. de C., après avoir relaté l'interprétation du titre XLV qu'il rejette et qui est celle des meilleurs interprètes, de Pardessus, de Waitz, de Sohm et de Thonissen, poursuit en ces termes : « Ainsi, le village aurait été de quelque « façon, co-propriétaire du sol et il aurait dépendu de l'ensemble « des habitants de permettre ou d'interdire, à un nouveau venu « d'entrer en partage du fonds commun. Nous aurions ainsi sous les « yeux un régime de communauté agraire, ou, au moins, un reste de « ce régime. *Un tel fait serait l'un des plus curieux de l'histoire des « sociétés humaines, s'il était prouvé* ». Une foule de textes et de faits montrent que cet étonnement n'est pas justifié. Le savant auteur ne l'eût pas éprouvé et n'eût pas formulé cette réflexion, si, tout en étudiant le titre XLV de de la *Loi Salique*, il eût eu présent à l'esprit Lechenich, Pavone, les Russes, les Indous et, si je ne m'abuse, les Suisses. Donc encore une fois : « N'isolons jamais. Rapprochons toujours ».

Et si d'éminents esprits ne savent pas éviter de tels écueils, parce qu'ils négligent, dans une circonstance donnée, cette large méthode

1. Voyez plus haut, p. 261, note 1.

2. Voyez l'art. de W. Sickel dans *Gœtt. gel. Anz.*, 1886, n. 10, pp. 434-436 et l'art. de M. Paul Fournier, dans *Revue des quest. hist.*, 1er juillet 1886, p. 192.

comparative que d'ailleurs ils ont su, en d'autres rencontres, pratiquer avec une rare supériorité, que penser des interprétations et des considérations où se traînent trop souvent des intelligences bien moins puissantes et bien moins lucides, lorsqu'il leur arrive de négliger les comparaisons et les rapprochement utiles?

Sans nul doute, la masse de connaissances que comporte cette méthode comparative, si on suppose une mise en œuvre achevée et parfaite, dépasse les forces humaines; mais apercevoir clairement les vrais moyens et la vraie méthode, tout en désespérant d'atteindre jamais, dans la pratique, la perfection visée, n'est-ce pas la meilleure des dispositions de l'esprit? A ce compte, l'érudit sentira d'autant plus vivement sa faiblesse et sa fragilité qu'il connaîtra mieux le difficile chemin de la vérité.

Voilà pour l'histoire de telle société, de tel droit déterminé [1].

Dans les études de droit comparé et de sociologie, il se fait une interversion des rôles; le centre de gravité se déplace : les larges comparaisons deviennent la préoccupation fondamentale, mais l'histoire directe et locale ne saurait être négligée par le travailleur sans les plus graves périls : à son tour, celle-ci servira d'éclaireur vigilant : elle épargnera de lourdes bévues, de dangereuses erreurs. Et, si les opérations sont bien conduites, de magnifiques résultats pourront être atteints.

Il faut fermer les yeux à l'évidence pour ne pas apercevoir les conquêtes de cette méthode comparative, méthode dont un Allemand rappelait récemment les débuts, au XVIII[e] siècle, en France; méthode qui n'a jamais été entièrement abandonnée chez nous, qui a trouvé, en Angleterre, depuis trente ans, d'éminents interprètes, qui se réveille aujourd'hui, en Allemagne, plus vivace et plus active que jamais, mais dont la légitimité est, depuis quelques années, contestée, en France, précisément par l'un de ses plus éminents représentants. Ce représentant éminent, c'est M. F. de C. qui semble oublier son glorieux passé; qui, faisant allusion à son beau livre *La cité antique*, ne paraît pas se souvenir qu'il y a rapproché les Indous des Grecs et des Romains, qu'il y a exposé bon nombre d'usages religieux et juridiques de la race indo-européenne [2]; qui me reproche d'avoir tranché la question des origines de la propriété non pas chez un peuple, « mais chez tous les peuples, chez les Slaves, les Germains, les Indous, « les Grecs, les Romains et les Francs », et qui, non content d'étudier

1. Je répète d'ailleurs que mes vœux, en fait de monographies sociales et juridiques, ne dépassent, en aucune manière, les exigences courantes en matière de minéralogie, de botanique ou de zoologie. De part et d'autre, le travailleur est condamné à ne jamais atteindre l'ensemble des connaissances qui lui seraient nécessaires pour arriver à la perfection. La pensée que je viens de développer a été très heureusement formulée par un savant allemand M. Kohler : « Jede Specialrechtsgeschichte muss an die Universalrechtsgeschichte anknüpfen ».

2. *La cité antique*, onzième édition, 1885, pp. 17, 25, 26, 33. — Dans sa *Réponse* plus haut p. 261, M. F. de C. se contente de dire : « Quand je rapprochai dans un « même livre les Grecs et les Romains, je ne le fis qu'après dix années d'analyses, « d'études de détails... »

les origines de la religion et de la famille dans l'Inde, en Grèce et à Rome, nous a fait connaître « le principe d'une religion qui se retrouve « à l'origine dans presque toutes les sociétés humaines, chez les Chi- « nois, comme chez les anciens Gètes et les Scythes, chez les peuplades « de l'Afrique, comme chez celles du Nouveau-Monde » (sans parler, bien entendu, des Grecs, des Romains et des Indous); qui, s'occupant de la propriété, n'a pas hésité à rapprocher des nations germaniques, « une partie de la race sémitique et quelques peuples slaves; [1] » le tout sans une seule référence. (Mon « *minimum* » de preuves n'aurait-il pas droit à quelque indulgence?)

Ces notions d'une très grande importance, fruit de vastes recherches auxquelles M. F. de C. a la modestie de ne plus faire aucune allusion, troubleront peut-être un lecteur difficile, qui se prendra à douter des mérites de la méthode comparative, hésitera à mêler « les siècles les plus éloignés, les races les plus diverses », et, se déclarant de la vieille école, s'écriera : « Qu'on me permette à moi d'analyser simplement les textes « et de les expliquer mot à mot; » je me refuse, à l'aide d'un pareil minimum d'information, à formuler les lois universelles de l'humanité!

Assurément les passages cités ne suffisent pas à une démonstration scientifique bien rigoureuse; toutefois je n'hésite pas à confesser que, dans l'espèce, ces quelques lignes m'ont plu infiniment, non pas seulement parce que, tombées de la plume de M. Fustel de Coulanges, elles prennent, par cela même et sans qu'il soit besoin de références, une valeur, mais aussi parce qu'elles sont suggestives, parce qu'elles invitent le lecteur aux investigations et aux recherches, et enfin parce qu'elles résument, sous une forme concise (mais quelque peu hardie), une méthode féconde, dont la *Cité antique* nous offre, d'ailleurs, un admirable spécimen.

Il suffirait peut-être d'engager le lecteur scrupuleux à relire la *Cité antique* tout entière, pour le réconcilier avec cette méthode comparative, qui vient d'être traitée si durement par M. F. de Coulanges. Je voudrais toutefois présenter une autre considération de fait très rassurante. Brûlant les dieux qu'il a adorés, M. F. de C. disait tout à l'heure : « La méthode nou- « velle prévaudra peut-être. Mais si elle prévaut, l'histoire cessera d'être « une science pour devenir une rêverie. » Ne semble-t-il pas que les représentants de la « méthode nouvelle » prétendent bouleverser toutes les notions acquises? Chose singulière : c'est le contraire qui est vrai : le brouillon qui mêle tous les siècles et tous les temps se trouve conduit, par ces procédés monstrueux, à défendre ordinairement..... quoi? Précisément l'opinion traditionnelle, l'opinion de « la vieille routine » [2]. A

1. Fustel de Coulanges, *La cité antique*, 1885, pp. 35, 62. On voudra bien remarquer que je me sers de la dernière édition de *La cité antique* publiée l'année dernière; c'est la onzième.

2. Deux exemples seulement : en ce qui touche le titre XLV de la *Loi salique*, je ne dois pas beaucoup me tromper en disant que l'interprétation à laquelle je m'attache est celle des spécialistes les plus autorisés : en ce qui touche les Romains, mon

l'inverse, M. F. de C., tout en revendiquant l'honneur de représenter « la vieille routine, timide et terre à terre, » défend la plupart du temps des idées nouvelles et ne cesse guère de combattre les idées antérieurement dégagées par la vieille routine et acceptées par elle. M. F. de C. détruit et renverse : l'école nouvelle confirme et élargit; elle arrive, la plupart du temps, avec les procédés qu'on lui conteste, à voir ce qu'avaient vu nos anciens, mais elle voit en même temps quelque chose de plus que n'avaient vu la plupart d'entre eux. Son travail est, dans l'ensemble, beaucoup moins destructif que celui de M. F. de Coulanges. Rien de plus légitime assurément, rien de plus intéressant que ce travail de destruction exécuté par un savant aussi consommé, mais on conviendra qu'il nous conduit à de pénibles, à de tristes conclusions : la méthode comparative n'aboutit qu'à des rêveries : quant à « la vieille routine », bien qu'elle soit en possession de la bonne méthode, elle n'a jusqu'ici rien compris à l'histoire et n'a guère cessé de se méprendre; tels sont les deux termes extrêmes des plus récents écrits de M. F. de Coulanges. Fort heureusement, M. F. de C. s'est chargé de donner à l'avance un démenti à ses jugements sévères sur la méthode nouvelle : j'ai montré que ce démenti était le meilleur de tous, un démenti par la méthode elle-même.

Après avoir défendu la méthode comparative dans la *Cité antique*, qu'il me soit permis de la défendre sommairement dans le *Caractère collectif des premières propriétés immobilières* : l'auteur de la *Cité antique* s'était préparé par dix années d'analyses et d'études de détail, nous apprend M. F. de C., aux comparaisons qu'il s'est permises; il a écrit 496 pages dans lesquelles il a proposé la solution de nombreux et difficiles problèmes : croyances sur l'âme et sur la mort; culte des morts; feu sacré; religion domestique; famille; droit de succession; royauté primitive, etc. Pourquoi l'auteur du *Caractère collectif des premières propriétés immobilières* qui a commencé ses recherches sur la matière en 1866 ou 1867 n'aurait-il pas été en mesure de publier, en 1872, 50 pages consacrées à l'étude d'un seul et unique problème? Cet essai qui n'est nullement le début de l'auteur (ses travaux personnels remontent à dix ans en arrière) est ainsi qualifié par M. F. de C. : « admirable essai d'un jeune homme qui a découvert l'une des lois « universelles de l'humanité. » Il est clair que l'essai en question a été lu bien précipitamment, car l'auteur avait dit : « Il faut se défier des « règles universelles appliquées à l'humanité : de la liberté dont jouit « l'homme naît une variété d'usages et de législations qui rend très pé-

opinion est celle de Ch. Giraud et de Mommsen : on conviendra que la méthode comparative m'a égaré ici en assez bonne compagnie. Il est piquant de remarquer que les Romains sont précisément le seul peuple pour lequel M. Fustel de Coulanges, dans son compte ou plutôt son décompte des preuves, ne retient pas une seule de mes citations. (Je n'ai pas sous la main les ouvrages de Ch. Giraud et de Mommsen : je les cite d'après mes souvenirs et d'après les renvois que j'ai faits à leurs ouvrages dans mon essai sur le *Caractère collectif*.)

« rilleuse toute généralisation absolue, n'admettant aucune exception [1]. »

Après cette déclaration, pouvais-je m'attendre au compliment qui m'est fait? Et, quant à la nouveauté de mes travaux, quant à mes « découvertes », je citais, au début de mon essai, M. Lehüerou comme ayant entrevu la même thèse générale que moi et comme l'ayant développée pour les Germains; M. Charles Giraud, comme ayant déjà développé une partie importante de cette thèse, la partie relative aux Romains. Ce que je déplore, c'est de n'avoir pas cité, à cette même place, les premiers et magnifiques travaux de sir Henry Sumner Maine [2]; j'ai le regret d'avouer que je ne les avais pas encore lus; ce qui est une mauvaise note pour moi, en même temps qu'une note excellente pour la méthode comparative. N'est-il pas remarquable, en effet, que cette méthode, employée par des auteurs qui ne se connaissaient pas, qui n'avaient en aucune manière la même préparation, nullement la même éducation philosophique, les ait conduits exactement au même résultat historique? Au moment où je publiais cet essai, la même surprise, si favorable à la méthode, se produisait d'un autre côté : en effet, M. E. de Laveleye publiait dans la *Revue des Deux-Mondes* une série d'articles tendant aux mêmes conclusions que moi : ce fait nous frappa vivement l'un et l'autre. M. E. de Laveleye, réunissant ses articles en volume, me fit l'honneur de reproduire dans son ouvrage une partie notable de mon essai : et, depuis lors, j'ai constaté bien souvent la même concordance d'opinion dans les ouvrages généraux sur le droit comparé ou dans les études consacrées à cette importante matière. C'est qu'il y a tant de raisons, et des raisons si simples pour que nous rencontrions tous la même thèse (thèse qui a pu être *retrouvée*, mais qui n'a pas été *trouvée* en ce siècle)! En ce qui touche les anciens, par exemple, il est bien clair, et je l'ai proclamé nettement [3], que la propriété privée immobilière, ou mieux la propriété familiale, remonte parmi eux à une haute antiquité, et qu'elle était établie aux temps historiques (sauf, bien entendu, quelques prolongements des phases sociologiques antérieures). Mais nous savons quels étaient les souvenirs et les traditions des anciens touchant l'époque préhistorique. Pourquoi les rejeter comme le veut M. F. de C.? Quoi! Les anciens nous ont transmis leurs traditions sur la propriété immobilière aux temps préhistoriques : et nous n'accepterions pas ces témoignages, et nous les récuserions purement et simplement, alors précisément que nous recherchons quelle fut chez eux la période préhistorique! Si « la bonne vieille routine timide, et terre à terre », n'oblige pas à tenir

---

1. *Bibl. de l'École des chartes*, 1872, p. 463, note 1.

2. Ils n'arrivèrent à ma connaissance qu'au moment où je rédigeais définitivement la dernière partie de cet essai, et, dans cette seconde partie seulement, à mon grand regret, l'ouvrage de sir Henry Sumner Maine fut cité, à propos d'un détail.

3. Voy. *Bibl. de l'École des Chartes*, 1872, p. 468.

compte de ces témoignages, c'est évidemment qu'elle a dévié de son rôle et de sa mission [1].

Je me résume en disant que la méthode comparative est l'alliée naturelle et l'alliée fidèle de « la vieille routine ». Elle n'est pas autre chose que « la vieille routine » elle-même, appliquée à de plus larges problèmes.

J'appelle maintenant M. F. de C. sur un terrain beaucoup plus humble et je me permets quelques rectifications de compte : il ne s'agit d'ailleurs que d'additions mal faites ; M. F. de C. trouvera tout naturel que je les corrige rapidement : l'auteur du *Caractère collectif des premières propriétés immobilières*, parlant des Russes, a cité trois auteurs : Le Play, Hesse, Ch. du Bouzet, et non pas seulement M. Le Play (dont l'autorité ici est d'ailleurs, autant que je crois savoir, toute spéciale) ; parlant des Vaccéens d'Espagne, il a cité non pas un auteur allemand, Beseler, mais Diodore, V, 34 ; parlant des Indous, il s'est appuyé non pas seulement sur Néarque et Colebrooke, mais aussi sur Mountstuart Elphinstone (avec renvoi exact à deux éditions différentes), sur Orianne (extrait du *Mitacshara* de Vijnyaneswara) ; sur Pross'onno Coomar Tagore [2] ; enfin, il a eu lieu de citer Manou, non sans un prudent avertissement qui manque souvent dans les citations faites par des profanes comme moi, car ils négligent facilement de se renseigner auprès des spécialistes [3]. Les distractions de M. F. de C., en ce qui touche mes citations relatives aux Grecs et aux Romains, m'ont paru tout d'abord plus graves encore ; mais je n'avais pas fait attention à la note 2 (p. 252) : il n'y a aucune distraction. M. F. de C. explique, en effet, qu'il retranche de son énumération de nombreuses citations parce qu'elles n'ont pas

1. Ainsi ceux qui ne croient que ce qu'ils voient dans les textes devraient, sous peine d'être qualifiés de logiciens, rejeter, d'une part, une tradition attestée par Justin, par Virgile, par Tibulle, etc., et, d'autre part, admettre, par exemple, « comme un point certain » que *le droit d'aînesse* (avec l'indivision) a été, à Rome, la règle ancienne *(La cité antique*, 1885, pp. 89-92, 303).

2. Ces deux dernières citations sont aux pages 482-484, ainsi que le renvoi à Manou : cette partie de l'essai est rejetée hardiment en bloc par M. Fustel de Coulanges, qui ne consent à garder que les 25 premières pages ; par malheur, à cette p. 482, je parle du consentement du groupe local à l'acquisition des terres dans l'Inde : M. Fustel de Coulanges ne peut rejeter ce moyen de preuve, puisque, visant l'interprétation commune du tit. XLV de la *Loi Salique*, il s'est exprimé ainsi : D'après les auteurs que je combats, « l'établissement d'un étranger « sur le territoire d'un village exigeait l'assentiment unanime de tous les habitants. « Ainsi le village aurait été, de quelque façon, copropriétaire du sol, et il aurait « dépendu de l'ensemble des habitants de permettre ou d'interdire à un nouveau « venu d'entrer en partage du fonds commun. *Nous aurions ainsi sous les yeux un « régime de communauté agraire, ou, au moins, un reste de ce régime.* » (Citation reproduite d'après mon art. du 9 août : car je n'ai pas ici à ma disposition l'ouvrage de M. Fustel de Coulanges). — Si telle est la pensée de M. Fustel de Coulanges, il n'a pas le droit de m'enlever la p. 482 ; je confesse que je fais ici un appel à la logique.

3. J'ai parlé des Arabes d'après une seule autorité : c'est vrai ; mais j'aurais pu me dispenser de cette citation, ce que j'ai dit d'eux étant de notoriété publique. Je rappelle que je ne traitais pas directement des Arabes : je n'ai entendu m'occuper que des races indo-germaniques (p. 456).

de valeur à ses yeux; les autorités relatives à la période préhistorique (l'âge d'or) ne comptent pas, parce que l'âge d'or n'est pas une période historique; les autorités relatives aux partages des terres ne comptent pas davantage. Ceci mérite un mot d'explication. Ces textes ne disent pas : « Les terres étaient primitivement communes; plus tard on les « partagea; » mais seulement : « On partagea les terres. » On ne partage, me suis-je dit avec tout le monde, que des choses communes. Mais non : penser ainsi, c'est faire œuvre de logicien [1] et non d'historien. M. F. de C., rejetant toute intervention de la logique, déclare que « ces textes sont justement le contraire de la communauté et ne la « présupposent nullement. »

De ce qui précède il résulte que j'ai parlé des Indous d'après de nombreuses autorités et qu'en ce qui les concerne, j'ai avancé, en prenant des sûretés presque exagérées, un fait, d'ailleurs incontestable et incontesté; que j'ai parlé des Russes d'après trois autorités différentes et non d'après une seule; à propos de ce que j'ai dit des Russes, M. F. de C. laisse percer, à deux reprises, un scepticisme tout particulier; or il se trouve que j'ai reçu de plusieurs savants russes les témoignages les plus encourageants; que deux savants russes d'une grande valeur ont songé en même temps à traduire mon essai; que l'un d'eux m'a fait cet honneur, il y a plusieurs années, sans me proposer la moindre modification touchant l'exposé que je fais des usages de son pays; enfin j'ai plus d'une fois causé de ces questions avec des Russes et je n'ai jamais recueilli d'indication rectificative. Il y a donc des chances sérieuses pour que j'aie réussi, en ce qui touche la Russie, à être exact.

Si j'ai reçu de précieux encouragements et tout particulièrement du côté de la Russie, il est très vrai, comme le fait observer M. F. de C., que MM. Claudio Jannet et Denman Ross, deux savants dont personne ne reconnaît plus volontiers que moi la valeur et l'autorité, et quelques autres avec eux n'acceptent pas les idées que je défends et les ont combattues dans de doctes ouvrages; je regrette sincèrement ces dissentiments; mais ai-je besoin de dire qu'il y a à ces regrets de très larges compensations? Personne d'ailleurs n'est plus convaincu que moi que de pareilles questions ne se tranchent pas à la majorité des suffrages.

Après avoir pris la liberté de corriger moi-même un petit nombre d'erreurs matérielles de M. F. de C., erreurs légères, je finis en me rectifiant à mon tour. J'apprends, en effet, que j'aurais mal rendu, à propos des communaux, la pensée de M. F. de C.; j'ai cru la rendre très exactement; j'ai été constamment préoccupé de ce souci de l'exactitude; je n'ai pas ici à ma disposition les *Recherches sur quelques problèmes d'histoire ;* mais l'affirmation de M. F. de C. me suffit : j'estime que j'ai dû me tromper, puisque M. F. de C. affirme que je me suis trompé sur ce point : je lui en fais mes excuses, à lui et au lecteur qui vérifiera, à Paris, plus facilement que moi, à Pougues, le bien-fondé de l'obser-

1. Il y a, sans doute, quelques distinctions à établir : je pense les avoir faites.

vation qui m'est faite; pour moi, je n'ai besoin d'aucune vérification [1].

J'ai une dernière satisfaction à donner à M. F. de C. : il s'agit d'une déclaration importante que je tiens à faire très haut ou plutôt à refaire : je disais ici, le 9 août :

Des travaux comme ceux de M. F. de C. « appellent, pour être suffi-« samment examinés et, s'il y a lieu, combattus, non pas un article, « mais un autre livre; il nous déplaît d'être condamné à apprécier som-« mairement une œuvre de cette importance et à exprimer des diver-« gences d'opinion, sans pouvoir les justifier avec toute l'abondance et « la précision désirables. »

M. F. de C., dans sa *Réponse*, me reproche, à plusieurs reprises, de ne pas « reprendre un à un tous les détails qu'il a examinés, de ne pas re-« faire son analyse. » Il a raison : je n'ai pas repris tous les détails; je n'ai pas refait l'analyse; mais l'observation peut être à bon droit adressée à tout compte-rendu d'un ouvrage considérable : du compte-rendu au livre il y a, en effet, toute la distance qui sépare l'œuvre de la critique : quand il s'agit des travaux de M. F. de C., l'érudit qui s'est décidé, presque malgré lui, à prendre la plume, partage la mauvaise humeur de l'auteur lui-même; sur ce point, il sent avec lui; il se fait scrupule d'exprimer un jugement qui ne sera jamais suffisamment motivé dans les limites d'un compte-rendu; j'ose dire que, dans une certaine mesure, il s'en veut à lui-même d'agir de la sorte. Et pourtant, si nous obéissions toujours à un sentiment de retenue si naturel, les meilleurs livres et les plus importants ne seraient jamais signalés et analysés que par des érudits animés des mêmes convictions scientifiques que l'auteur : un intérêt supérieur que personne n'appréciera mieux que M. Fustel de Coulanges ne permet pas qu'il en soit ainsi. Ai-je mal servi, au point de vue scientifique, cet intérêt supérieur? Encore une fois, le lecteur en est juge : mais, du moins, j'ai conscience de m'être acquitté de cette délicate mission, en rendant un sincère hommage aux qualités éminentes qui placent M. Fustel de Coulanges au premier rang parmi les érudits et les savants contemporains [2].

Paul Viollet.

1. Essayant de résumer très rapidement l'importante dissertation de M. Fustel de Coulanges, sur les passages bien connus de César et de Tacite, j'ai employé l'expression suivante : « Ces témoignages (de César et de Tacite) écartés ». Sur quoi M. Fustel de Coulanges proteste énergiquement. Sa réclamation suffit à me persuader que cette expression est défectueuse et que je n'ai pas pleinement réussi dans mon essai de concentration et de résumé rapide. Chacun sait à quel point il est difficile de rendre en quelques mots tout un ensemble d'observations et d'idées.

2. Au retour d'un voyage dans le centre de la France, région où m'ont souvent ramené mes recherches sur le régime de la propriété, j'ai eu tardivement connaissance de la *Réponse* de M. Fustel de Coulanges. Cette *Réponse*, composée au Puy, était allée jusqu'en Allemagne trouver le secrétaire de la *Revue*; expédiée de Francfort, elle avait fait en France un détour inutile et m'attendait, depuis quelque temps, à Nevers, poste restante. Ces circonstances expliqueront à M. Fustel de Coulanges le petit retard involontairement apporté à la publication de sa *Réponse*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 18 octobre — 1886

240. — A. NICAISE. **Le port féminin du torques chez certaines tribus de l'Est de la Gaule.** Châlons-sur-Marne. Imprimerie Martin frères, 1886. 26 p.

— J. DE BAYE. **Le torques était porté par les hommes chez les Gaulois.** Extrait du *Bulletin monumental*, 1886, p. 175-196.

Tous les archéologues connaissent les colliers en métal appelés torques, dont l'usage est attesté chez différents peuples de l'antiquité et que l'on recueille principalement dans les nécropoles de la Gaule. Pour les auteurs anciens, qui parlent surtout des Gaulois du sud-est, le torques est l'ornement des guerriers : il suffit de rappeler l'épisode qui valut son surnom à Manlius Torquatus. Mais les Gaulois de l'est, en particulier les Remi et les Catalauni, laissaient l'usage du torques aux femmes; c'est ce qu'a établi M. Nicaise, auteur de fouilles consciencieuses dans les nécropoles gauloises de la Marne. Le torques ne se rencontre généralement pas dans les sépultures contenant des armes de guerre; quand on l'y trouve, c'est qu'il s'agit d'une tombe à double inhumation, contenant à la fois une femme et un homme. Non content des indices dûs à ses observations personnelles, M. N. a écrit aux autres τυμβωρύχοι de la Marne pour leur demander des renseignements à cet égard. Tous sans exception ont répondu que « partout où ils ont trouvé une arme, ils n'ont jamais trouvé de torques, à moins que la sépulture n'ait été double et qu'une femme n'ait été inhumée avec un homme. » Or, l'ensemble des tombes fouillées par ces explorateurs s'élève au chiffre formidable de 5600. Les témoignages des fouilleurs de profession, que M. N. a reproduits dans sa brochure, ne laissent place à aucun doute. M. Morel, l'auteur de la *Champagne souterraine*, écrivait le 27 avril 1885 : « Je retrouve dans mes notes les réflexions que suggérait aux ouvriers fouilleurs la découverte d'une épée : *Nous sommes volés! Nous ne trouverons pas de collier.* » Pour le Tardenois,

M. Frédéric Moreau écrit que dans 763 tombes qu'il a fouillées depuis douze ans, il n'a jamais rencontré d'armes avec les torques. Les sépultures à char inviolées, celles de Somme-Bionne, de Somme-Tourbe et de Sept-Saulx, n'ont pas donné de torques, bien que, suivant la juste observation de M. N., la beauté de leur mobilier funéraire prouve suffisamment qu'elles étaient les tombes de guerriers riches et puissants. On avait cru trouver des fragments de torques dans la sépulture de Berru; mais, vérification faite, il s'agit seulement d'un bracelet creux.

D'après le *Dictionnaire paléoethnologique de l'Aube*, par M. Salmon, les mêmes faits ont été observés dans ce département, où habitaient les Tricasses. En explorant les tombelles de l'Alsace, MM. de Ring, Faudel et Bleicher ont toujours trouvé les torques dans les tombes de femmes. Cette coutume locale était importante à constater : il y a là un trait de différence qui s'ajoute à ceux que l'on a déjà signalés entre les populations de l'est de la Gaule et celles du sud. M. N. s'empresse d'ailleurs de reconnaître, comme les textes et les monuments anciens l'y obligent, que chez d'autres tribus gauloises le torques était aussi adopté par les hommes. Ses conclusions personnelles ne portent que sur la Marne; mais il propose de les étendre, sur la foi de témoignages sérieux, au Tardenois et à l'Alsace. Nous pensons qu'il a parfaitement raison et que dans ces régions, peut-être dans d'autres encore[1], le torques était réservé aux femmes et aux enfants, à l'exclusion des guerriers.

En 1883, au congrès scientifique de Rouen, M. de Mortillet avait déjà affirmé que les femmes portaient le torques *à l'époque Marnienne* (séance du 17 août). La première communication de M. N. est du 12 mai 1884 (*Bulletin du comité des trav. archéol.*, 1884, p. 239). M. Bertrand l'avait d'abord accueillie avec des réserves formelles, mais au commencement de l'année suivante (*Bulletin*, 12 janvier, p. 7), il en reconnut pleinement la justesse, à propos d'une communication de M. de Baye sur de nouvelles fouilles dans la Marne. La question pouvait être considérée comme vidée; M. de Baye, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, l'a soulevée de nouveau, non sans une certaine aigreur. Le 8 avril 1885, il lut un mémoire au Comité (*Bulletin*, p. 183) sur l'usage du torques chez les Gaulois (imprimé au *Bulletin*, p. 208-213); c'est ce mémoire, dirigé contre la petite découverte de M. N., qui vient de reparaître, inutilement augmenté, dans le *Bulletin monumental* (1886, p. 175-196). M. de B., il faut l'avouer, s'escrime contre des moulins à vent : il s'attache à prouver que les Gaulois portaient le torques, ce que personne n'a jamais nié, et ne discute point l'usage local constaté par M. Nicaise dans une région bien définie de l'est de la Gaule. On se demande s'il a bien lu l'exposé de l'opinion contre laquelle

1. Le musée de Wiesbaden possède une tombe de femme découverte en 1858 à Flœrsheim sur le Mein. La morte porte un torques au cou et cinq bracelets en bronze à chaque bras.

il proteste dans un style prolixe et d'une singulière incorrection [1]. Les assertions erronées ne manquent pas. « Il y a lieu de s'étonner, dit M. de B., qu'on ne retrouve aucune femme représentée ornée du torques » (p. 190). Mais il eût suffi à M. de B. d'ouvrir Hucher, l'*Art gaulois* (t. II, p. 130, 131) pour y voir des bustes féminins ornés du torques. Le musée de Saint-Germain (salle XV, vitrine 16, B, 1°) possède deux bustes de femmes en bronze avec un torques au cou : ces sculptures ont été découvertes à Compiègne. Il y a au musée britannique une charmante figurine de captive gauloise portant le torques qui a été trouvée en France. Ce sont des exemples qu'il serait facile de multiplier.

M. de B. a réuni les textes antiques qui attestent le *port masculin* du torques, ou plutôt il en a emprunté l'indication à l'*Ethnogénie gauloise* de Belloguet ; il ne cite ce livre qu'une seule fois, à propos d'un texte de Polybe traduit (inexactement d'ailleurs) dans l'*Ethnogénie*, sans renvoi au passage où il figure (Polybe, II, XXIX, 8). Le reste du temps, il transcrit Belloguet ou le paraphrase, procédé qui ne laisse pas d'être périlleux. On lit dans Belloguet (t. III, p. 904) : « Sans parler des Romains qui l'adoptèrent, nous savons que d'autres peuples, notamment les Perses, se paraient aussi de colliers d'or. (Hérod. IX, 80) ». — Et M. de Baye écrit doctement (p. 180) : « *D'après* (*Hérodote* IX, cap. LXXX) *les Romains adoptèrent l'usage des Gaulois*. Le fait est bien connu pour la grande nation ». N'est-ce pas jouer de malheur ?

Salomon REINACH.

---

241. — 1. Edmund SCHEBEK, **Die Lœsung der Wallensteinfrage.** Berlin, Th. Hoffmann, 1881. In-8, VII et 614 p. 12 mark.

2. Hermann HALLWICH, **Heinrich Matthias Thurn als Zeuge im Process Wallenstein,** ein Denkblatt zur dritten Sæcularfeier Wallensteins. Leipzig, Duncker und Humblot, 1883. In-8, XXXIV et 35 p. 2 mark.

3. Emil HILDEBRAND, **Wallenstein und seine Verbindungen mit den Schweden,** Actenstücke aus dem schwedischen Reichsarchiv zu Stockholm. Frankfurt am Main, Literarische Anstalt, Rütten und Loening, 1885. In-8, VIII et 80 p. 2 mark.

4. Arnold GÆDEKE, **Wallensteins Verhandlung mit den Schweden und Sachsen 1631-1634,** mit Akten und Urkunden aus dem Kœnigl.

1. P. 175 : « Les savants contemporains ont professé la même opinion *sans la croire susceptible d'être le moins du monde contestable* ». — P. 176 : « Le système était nouveau, bon à exploiter, *c'était un sujet à effets* (!!) ». — P. 180 : « *Il est bien évident qu'il ressort d'une manière frappante* que les colliers étaient portés par les hommes ». — P. 186 : « Ces sculptures, *où l'art romain s'affirme...* » — P. 190 : « Ce texte établit *le même fait avec les torques de Cherbourg et de Cessons* ».

Sæchs. Hauptstaatsarchiv zu Dresden. Frankfurt am Main. Literarische Anstalt, Rütten und Lœning. 1885. In-8, 104 et 346 p. 7 mark 50.

5. Thomas Bilek, **Beitræge zur Geschichte Waldsteins.** Prag im Selbstverlage des Verfassers, in Commission von Franz Riwnác, 1886. In-8, iv et 362 p.

On nous permettra de réunir dans un article d'ensemble quelques livres récemment parus sur la question de Wallenstein ou *Wallensteinfrage* et de les analyser brièvement. Nous réservons l'ouvrage de M. Gindely qui vient de paraître et ne nous est pas encore parvenu.

1. On sait que Slawata, proche parent de Wallenstein, a été son ennemi le plus acharné, et déjà Ranke, dans sa *Geschichte Wallensteins* [1], exprimait l'opinion que ce haut fonctionnaire impérial avait été l'un des principaux instigateurs des cabales ourdies contre le général. C'est à cette opinion que s'est rallié M. Schebek, mais il la développe outre mesure et en tire des conclusions singulières et inacceptables. A l'entendre, c'est « à Slawata, avant tous les autres, que revient la gloire d'avoir perdu Wallenstein ». M. S. oublie trop facilement les plans et le caractère de Wallenstein, ainsi que l'opposition du conseil aulique de la guerre et les desseins de la politique espagnole; même si Slawata n'eût pas existé, le général était perdu; il suffit de renvoyer au xii[e] chapitre de Ranke [2]. M. S. essaie d'expliquer les causes de l'acharnement de Slawata contre Wallenstein; il n'en trouve aucune. Selon lui, toute la vie de Slawata s'est résumée dans cette seule pensée d'inimitié et de haine; mais, à son avis, le secrétaire n'était point déterminé par des motifs politiques; c'était chez lui comme une monomanie, une fureur de persécution; « on se demande seulement comment cette monomanie a pu se concilier avec l'astuce et la prudence extraordinaires qu'il a déployées; les psychologues et les aliénistes auront à trancher la question » (p. 34). Tout le reste du volume est consacré à cette démonstration : Slawata seul a tout fait; c'est lui qui a miné par tous les moyens, surtout par la calomnie, le crédit de Wallenstein, qui a dirigé contre le général toute une suite d'attaques habilement conçues, qui a mené contre lui une intrigue telle que la plus vive imagination d'un poète ne saurait mieux l'imaginer (p. 266); c'est lui « le démon qui, de longue main, par ses diffamations systématiques, avait amassé sur la tête de Wallenstein un lourd nuage de haine et de crainte, d'inimitié et de disgrâce, et qui, avec non moins de raffinement, et un non moindre manque de cœur et de conscience, a pris toutes les mesures qui devaient faire tomber la foudre dans toute sa puissance; lui qui a répandu dans l'armée et parmi les généraux, comme une maladie contagieuse, l'âpre convoitise du butin et le désir de s'emparer des domaines du duc et de leurs camarades » (p. 323); c'est lui, toujours, c'est Slawata qui a mené toute la procédure contre Wallenstein assassiné, car il est impossible d'attribuer à d'autres cette

1. 4[e] édition (Leipzig, Duncker et Humblot). 1880.
2. P. 253, *Der volle Gegensatz... ein unversœhnlicher Widerstreit.*

Rabulistik, cette entorse donnée aux lois, cette subtilité, cette intime connaissance de la littérature juridique, et un tel travail ne peut avoir pour auteur qu'un maître en sophistique aussi accompli que Slawata (p. 358-359); enfin, c'est Slawata qui dirigeait dans la question de Wallenstein ce qu'on nomme aujourd'hui le bureau officiel de la presse (p. 373). M. S. examine successivement tous les écrits et pamphlets défavorables à Wallenstein. Pas un seul qui ne soit, d'après lui, l'œuvre de Slawata. Il conclut, à propos du *Perduellionis chaos,* que « cette œuvre est si pleine de méchanceté et de sottises, qu'elle altère et fausse si bien les faits qu'on ne peut la considérer comme l'œuvre d'un homme dont la volonté est libre; c'est plutôt l'explosion de la rage après un long délire silencieux, et nous savons le côté psychologique de Slawata » (p. 401). Il dit de la relation de Sezyma Raschin qu'elle est d'un bout à l'autre l'œuvre de Slawata, et que Sezyma n'a fait que couvrir la marchandise de son pavillon (p. 439). Mais donne-t-il seulement une preuve authentique, irrécusable de toutes ses assertions ? Il ne s'appuie en réalité que sur ses propres suppositions; toute sa théorie n'est faite que d'hypothèses; à chaque instant reviennent les mots *Vermuthung* ou *Vermuthungsgründe*, ou des expression comme *scheint hinzudeuten* ou *nach unserer Vorstellung*. M. S. ignore qu'en matière d'histoire il nous faut des arguments plus décisifs. On ne se contente pas aujourd'hui d'affirmations tranchantes que n'accompagnent pas des documents précis. Qui croira, par exemple, que Slawata est l'auteur de la relation de Sezyma, parce que « le naturel et la conduite de Slawata pendant dix années entières nous sont tout à fait connus, et que sa connaissance parfaite des personnes et des événements est hors de doute »? Ainsi, parce que Slawata a vu de très près les hommes et les choses, il a composé le rapport de Sezyma [1]! parce que la procédure menée contre Wallenstein, après sa mort, témoigne d'une grande finesse et d'une profonde connaissance des lois, Slawata aura rédigé toutes les pièces! N'avait-il pas, dit M. S., une belle instruction; n'avait-il pas pris une grande part à la rédaction de la *Landesordnung* de Bohême; et n'avons-nous pas montré dans un chapitre précédent avec quelle facilité, quelle activité singulière il rédigeait? (p. 359). En un autre passage de son livre (p. 124-126), M. S. rapporte que Tilly communiqua un jour à Wallenstein de mauvais bruits qui couraient sur son compte; « on ne sait, reconnait M. S., de qui venaient ces calomnies, et nous n'en avons pas la teneur réelle; mais quiconque songe à l'« agitation », c'est-à-dire aux intrigues de Slawata, ne balancera pas un moment à y reconnaître une de ses premières étapes » (p. 126). C'est assez insister, et le défaut capital du volume éclate sans doute aux yeux du lecteur. Il y a néanmoins quelques

1. C'est le cas d'employer les propres expressions de l'auteur et de lui dire que tout cela est *recht mit Haaren herbeigezogen*, et encore « *man merkt die Absicht, und wird verstimmt* » (p. 436).

erreurs qu'il faut relever. P. 124 *spargirtes Gedicht;* pourquoi remplacer ce dernier mot par *Gerücht;* M. S. ne sait-il pas que *Gedicht* a, dans cette lettre de Tilly, le même sens que *Erdichtung*, mensonge, fiction, et qu'il l'avait déjà au moyen âge? P. 288 et 441 M. S. doute de l'authenticité, aujourd'hui incontestable, des lettres d'Oxenstierna à Bernard de Saxe-Weimar (sept. 1633), et des documents trouvés par Helbig et Fiedler. En somme, le livre est fait sans méthode; l'auteur était dominé par une idée préconçue, celle de retrouver Slawata à tout propos et en toute circonstance, et, comme il s'exprime à peu près, « überall auf Slawata zu stossen ». Il fera bien, une autre fois, de ne plus lâcher la bride à son imagination et de ne plus se fier si facilement, si aveuglément à des ressemblances fortuites de pensée et de langage [1]. Son livre est superbe; beau papier, jolie reliure, caractères nets et agréables à l'œil; pourquoi y manque-t-il un peu de bon sens; pourquoi y rencontrons-nous tant d'exagérations et de jugements hasardés? Toutefois, quoique l'ouvrage ne soit pas, malgré son titre, « la solution de la question de Wallenstein », il rendra des services à l'histoire. Tout d'abord, il prouve, avec plus d'abondance qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, la part considérable que prit Slawata à la catastrophe, et nous donne d'intéressants détails sur la carrière politique de ce personnage; en outre, il reproduit un grand nombre de textes, non-seulement ceux qu'a cités Dudik, mais, par exemple, le manuscrit de Bamberg tout entier; enfin, il a, chemin faisant, rectifié quelques menues erreurs de Ranke et d'autres. Malheureusement ces mérites, répétons-le, sont gâtés par ce que les Allemands nomment l'*Einseitigkeit;* M. Schebek est actif et laborieux, il sait beaucoup, mais il ne voit les choses que sous un seul aspect, à un point de vue personnel et restreint.

2. Nous avons déjà rendu compte des travaux de M. Hallwich sur Wallenstein et ses lieutenants (*Revue critique*, nº 31, art. 178). Il y a trois ans, M. H. voulut célébrer l'anniversaire de la naissance de son héros, son « grand compatriote, l'immortel Friedland ». Il publia, à cette occasion, un écrit resté inconnu jusqu'ici, l'apologie de ce Mathias Thurn qui fut le principal auteur de la révolution de Prague en 1618, poussa jusqu'aux portes de Vienne et entra ensuite au service de la Suède. C'est en 1636, à Stockholm, que Thurn avait fait paraître cette *Abgenötigte, doch rechtmässige und wahrhafte Verantwortung*, ou, comme on la nomma aussitôt, sa *Defensionsschrift;* mais il paraît que les ennemis de Wallenstein détruisirent tous les exemplaires qu'ils purent trouver. Toujours l'irréconciliable Slawata [2]! Heureusement M. Gindely a trouvé aux archives de Gotha une copie de cette plaquette. C'est cette copie qu'a reproduite M. H., avec des notes et des appendices. Il est regrettable

1. M. S. avoue qu'il n'a pu le plus souvent prouver l'origine et la filiation des écrits qu'il attribue à Slawata, que *durch die Verwandtschaft in Gedankengang und Ausdrucksweise.*

2. P. xxvii, M. Hallwich accuse nettement Slawata et ses *Handlanger.*

néanmoins qu'il regarde cette œuvre de Thurn comme une source historique de grande valeur. Elle abonde au contraire en assertions inexactes, et les documents dont il sera question dans la suite de cet article, la démentent d'un bout à l'autre. Thurn prétend, par exemple, qu'il n'a eu en 1633 aucunes relations suspectes avec Wallenstein; or il suffit d'ouvrir le volume que vient de faire paraitre M. Hildebrand (voir quelques lignes plus loin) pour y trouver huit lettres écrites en 1633 par Mathias Thurn à Gustave Adolphe et à Oxenstierna, et qui prouvent les relations du célèbre *rebelle* avec le duc de Friedland! On remarquera dans l'introduction de M. Hallwich une petite dissertation sur le lieu et la date de la naissance de Wallenstein; le général est né à Hermanitz-sur-l'Elbe en 1583, le 24 septembre (nouveau style).

3. Le travail de M. Em. Hildebrand, paru d'abord en Suède [1], puis en Allemagne, a fait justice des erreurs et des apologies, contraires à la vérité historique, répandues depuis quelques temps par les historiens tchèques et les *Wallensteinmänner*. M. H. a publié tous les documents relatifs à la question de Wallenstein qu'il a trouvés dans les archives de Suède (parmi les papiers nombreux et jusqu'ici mal rangés du chancelier Oxenstierna), et dont un grand nombre avaient échappé aux recherches de Dudik. Il ne fait que mentionner, sans les reproduire, les documents que Dudik et d'autres avaient déjà publiés. Il donne les textes dans la langue originale, en suédois ou en allemand; une seule lettre en suédois, très importante, datée du 7 mai 1633 et écrite par le secrétaire Laurens Nicolai à Oxenstierna, a été traduite en allemand par M. A. Gaedeke [2]. Nous n'insistons pas davantage sur la publication de l'historien suédois, parce que nous devrons y revenir sans cesse dans les lignes qui suivent; mais M. E. Hildebrand a rendu à l'histoire un service signalé en publiant ces lettres précieuses qui jettent sur la question de Wallenstein, principalement sur les négociations des années 1631 et 1633, une nouvelle et vive lumière : c'est grâce à lui qu'on sait maintenant la vérité sur la mission de Bubna en mai 1633, sur celle de Kinsky, sur les rapports de Friedland avec la Suède et la Saxe dans les premiers mois de 1634.

4. M. Arnold Gaedeke, professeur d'histoire au Polytechnicum royal de Dresde, publie dans la seconde partie de son volume, sous le titre *Akten und Urkunden*, les correspondances qu'il a trouvées dans les archives de la famille de Friesen à Roetha, et surtout dans les archives royales de Dresde. Il nous donne ainsi 165 lettres (dont un grand nombre d'Arnim et de l'électeur Jean-Georges de Saxe), relatives aux négociations des années 1631 et 1633-1634. Il réimprime, d'après Dworsky, le rapport de Sezyma Raschin (p. 309-333). Mais c'est surtout la première partie de son volume qui mérite l'attention. M. G., comme on l'a vu, a connu à temps les documents trouvés aux archives de Stockholm par M. Emile

1. 4e fascicule de l'*Historisk tidskrift* de 1883.

2. Elle porte le no XI, p. 15-20.

Hildebrand; c'est même lui qui a décidé le savant archiviste suédois à les publier en Allemagne. D'après ces documents nouveaux et ceux qu'il a découverts aux archives de Dresde, ainsi que d'après les correspondances parues dans le recueil de Hallwich et ailleurs, M. G. refait l'histoire des dernières années de Wallenstein et de sa trahison. Son récit est long, complet et emporte la conviction. Il faut en indiquer les points principaux et les conclusions décisives. Les personnages qui ont joué le rôle le plus considérable dans les négociations sont le comte Mathias Thurn, Bubna, le comte Adam Terzka (le Terzky de Schiller), sa mère, son beau-frère Kinsky, Arnim et François-Albert de Saxe-Lauenbourg. Thurn et les émigrés de Bohême voulaient rentrer dans leur patrie et y dominer; pour atteindre ce but, ils n'avaient d'autre moyen que de faire Wallenstein roi de Bohême et de le rendre l'allié et l'ami de Gustave Adolphe; ce fut à quoi tendirent tous leurs efforts. L'intermédiaire entre Thurn, Gustave, Oxenstierna et Wallenstein fut Sezyma Raschin, qui raconta plus tard toutes ses démarches dans ce fameux *rapport* qu'on avait tant méprisé jusqu'ici, que Ranke avait déclaré véridique, que les documents trouvés à Stockholm et publiés par M. Hildebrand confirment aujourd'hui avec éclat, et que M. G. proclame avec raison « tout à fait précis, et absolument exact dans les indications de temps et de lieux ». On ne pourra plus douter désormais que dès 1631, plus d'un an avant Lützen, des négociations s'engagèrent entre Gustave Adolphe et Wallenstein [1], qui proposait aux Suédois de s'unir aux Saxons, de battre Tilly et d'attaquer les provinces héréditaires de l'empereur, pendant que lui, Wallenstein, avec dix à douze mille Suédois, qui lui seraient envoyés sous le commandement du comte de Thurn, ferait la conquête de la Bohême et gagnerait à sa cause les régiments de Silésie et les troupes de Terzka. On possède aussi de curieux renseignements sur cette entrevue de plusieurs heures, qui eut lieu le 20 novembre, à Kaunitz, à moitié chemin entre Pardubitz et Prague, dans le château de Terzka, entre Arnim et Wallenstein; Raschin n'avait fait que la mentionner; les deux généraux en avaient rendu compte verbalement à leur souverain; une relation de Laurens Nicolai au secrétaire de la guerre Sadler (Hildebrand, p. 5), nous révèle tout le détail de cette conférence. C'est alors que Wallenstein, abandonnant tout projet d'alliance avec la Suède, accepte pour la seconde fois le généralat que lui offre l'empereur. Gustave essaie de re-

1. Au mois de mai 1633 le résident suédois de Dresde écrit à Oxenstierna qu'il a reçu un émissaire bohémien et qu'il a fait semblant de n'avoir jamais entendu parler auparavant, *af den secreto tractatu med Wallsten*, et d'une secrète intelligence (*hemlig intelligentz*) entre sa Majesté et Wallenstein (Hildebrand, p. 16 et 19; Gaedeke, p. 18); Bubna et Thurn rappellent ces mêmes négociations, le premier dans un entretien avec Wallenstein (rapport à Oxenstierna, Hildebrand, p. 24), le second dans une lettre à Kinsky (*id.*, p. 69); le 17 juin 1631 Thurn écrit à Gustave Adolphe qu'il attend impatiemment Raschin, « *so dies hochwichtige negotium in Bœhmen tractiret.* » (*Id.*, p. 1), etc., etc.

nouer avec lui par l'entremise de l'émigré bohémien Bubna; il est tué à Lützen, mais de nouvelles négociations ont lieu entre le duc de Friedland et le chancelier Oxenstierna au printemps de 1633. Bubna et Raschin les engagent; nous avons le rapport très intéressant de Bubna à Oxenstierna (Hildebrand, p. 23-27) et une lettre écrite, à peu près vers le même temps, par Nicolai à Oxenstierna (*id.*, p. 15-20); ce rapport et cette lettre démontrent que les émigrés tchèques étaient tous persuadés que Wallenstein aspirait à la couronne de Bohême, et que le duc voulait sûrement rétablir dans l'empire la liberté religieuse avec la paix, et en Bohême, les anciens privilèges, même malgré l'empereur. Il ne nous paraît pas aussi certain que Wallenstein ait alors songé à se créer une souveraineté indépendante, mais Oxenstierna répondit qu'il était prêt à traiter séparément avec lui, et qu'il l'aiderait à mettre sur son front la couronne de Bohême. « Das der her keyserlicher Generalissimus sich mitt uns a part vergliche, den keyser undt liga allerdings ausgeschlossen; undt damit das werk recht gefasset würde, sonder uffschub oder seumbniss, sich der chron Behdm undt incorporierten ländern impatronierte, undt die stende gedachter chron ihme die chron uffsetzten. » Hildebrand, p. 29.) Néanmoins, cette fois encore, Wallenstein rompit brusquement la négociation. Mais bientôt il la reprit; il se sentait menacé; il savait que la cour de Vienne se préparait à lui enlever le commandement. Il déclare alors qu'il faut chasser l'empereur en Espagne; et Thurn et les émigrés de Bohême s'abandonnent à la joie; Arnim, qui confère avec Oxenstierna à Gelnhausen (2 sept.), confirme au chancelier suédois les nouveaux desseins de Wallenstein; partout on croit à la défection de Friedland. Soudain le général rompt encore les pourparlers, déclare aux Saxons qu il faut chasser d'abord les Suédois, et se jette sur la Silésie que lui donne le combat de Steinau. Mais, quelques mois après, lorsqu'il hiverne à Pilsen et qu'il est sûr de sa disgrâce, lorsqu'il n'hésite plus, franchit le fossé et pactise sans retour avec l'ennemi, le souvenir de ces négociations si souvent rompues est fatal à Friedland; Bernard de Weimar, puis Arnim ne s'ébranlent que lentement, avec défiance, et avant qu'ils arrivent, a lieu la catastrophe d'Egra. Les publications de MM. Gaedeke et Hildebrand éclairent singulièrement cette dernière période de la vie de Wallenstein. On voit d'abord Oxenstierna refuser toute créance aux promesses de Thurn et de Kinsky (*genug von diesem!*), et Bubna traiter Wallenstein de menteur; mais peu à peu on se rapproche, on s'entend, et lorsqu'on apprend la défection des troupes de Pilsen et le départ de Wallenstein pour Egra, tous les doutes s'évanouissent; mais il est trop tard. Les réflexions qui terminent l'introduction de M. Gaedeke sont justes en général et ne provoquent que très peu d'objections; contentons-nous de dire qu'à ses yeux Wallenstein est un traître, et qu'il approuve pleinement ce mot de Bubna rapporté par Raschin, que le plan formé contre l'empereur était, malgré tout, un *Schelmstück*. Il ne faut pas oublier

toutefois que la trahison de Wallenstein n'a commencé réellement que lorsqu'il se vit menacé lui-même.

5. M. Thomas Bilek, ancien directeur de gymnase, a déjà publié en tchèque une « Histoire des confiscations en Bohême après l'année 1618 ». Il publie, cette fois en allemand, dans ses *Contributions à l'histoire de Waldstein* trois études importantes : 1° Waldstein et les biens de Smiricky ; 2° Les domaines de Waldstein ; 3° La chute de Waldstein, la confiscation de ses biens et des domaines de ses partisans. Dans la première de ces études, M. B. prouve, avec force détails et contrairement à M. Gindely et d'autres, que Wallenstein a légalement et légitimement acquis les biens de la famille Smiricky. Le deuxième travail que contient ce volume, a été rédigé d'après les documents des archives de Prague ; on y trouvera l'exposé, aussi complet que possible, de toutes les acquisitions domaniales que Wallenstein avait faites en Bohême, en Moravie, en Silésie, dans l'empire, non-seulement comme particulier et vassal de la couronne de Bohême, mais comme prince et feudataire de l'empire allemand. M. B. indique, avec le soin le plus patient et le plus louable, comment tous ces biens ont été acquis, la somme qu'ils ont coûtée, leur étendue, leur sort après la mort de Friedland. La troisième étude renferme, à côté de jugements très favorables à Wallenstein et de manifestes erreurs (par exemple, que le rapport de Sezyma Raschin ne mérite pas créance), quelques documents inédits et de nombreux détails sur les récompenses accordées par l'empereur aux chefs des régiments restés fidèles et à tous ceux qui avaient tué le duc (Buttler, Gordon, Leslie, Geraldino, Deveroux) ou hâté la catastrophe. M. Bilek relate également en quelles mains passèrent les biens confisqués de Wallenstein, de Terzka, de Kinsky, d'Illo, de Neumann, de Schaffgotsch. Il rapporte que, tout compte fait et toutes dettes payées, la fortune confisquée de Waldstein s'élevait à 6.943.588 florins ; aussi a-t-on dit que la chute de Friedland (et de ses principaux partisans, car les Terzka avaient près de quatre millions de florins) était pour l'empereur, menacé de la banqueroute, une nécessité sociale.

A. Chuquet.

VARIÉTÉS

La Bibliothèque du Vatican sous les papes Nicolas V et Calixte III.

A côté des fondations d'art qui tiennent une si large place dans l'histoire de la papauté au xve siècle, il faut ranger les fondations scientifiques et littéraires, dont la principale est incontestablement la Bibliothèque du Vatican.

Je me propose de rechercher ici quelles ont été les vicissitudes de cette

collection fameuse pendant deux pontificats successifs, celui de Nicolas V, le véritable créateur de la Vaticane, — c'est en effet un titre de gloire dont il a été trop longtemps frustré par Sixte IV — et celui de son obscur successeur Calixte III.

Déjà avant de monter sur le trône pontifical, Nicolas V avait laissé un libre cours à ses convoitises de bibliophile ; plus d'une fois, au témoignage de son libraire Vespasiano, il lui était arrivé de s'endetter pour acheter quelque volume précieux. La rédaction du canon bibliographique, destiné à servir de guide à Cosme de Médicis [1], avait montré, d'autre part, la solidité de ses connaissances. La collection particulière du cardinal Thomas de Sarzane, devenu le pape Nicolas V, vint donc dès le début ajouter quelques éléments importants à l'ancienne collection pontificale. Quel était, à ce moment, l'état de cette dernière ?

Il résulte de recherches récentes que, de l'incomparable bibliothèque des papes d'Avignon, composée en 1369, sous Urbain V, de 2,103 volumes, une demi-douzaine de volumes seulement sont entrés dans la Vaticane primitive. D'après des documents que j'ai publiés récemment [2] quarante-deux autres volumes furent rapportés à Rome en 1566 (non compris 227 regestes et recueils de bulles ou de pièces comptables) ; quelques autres encore ont pu être réunis postérieurement à la Vaticane. En tout état de cause, celle-ci, telle qu'elle s'est développée au XVe siècle, est une collection absolument distincte de celle d'Avignon, de même que la Bibliothèque d'Avignon est absolument distincte de celle de Boniface VIII [3].

D'autre part, la bibliothèque nouvelle, créée par les efforts de Martin V et surtout d'Eugène IV, ne comprenait, lors de l'avènement de Nicolas V, que trois cent cinquante à quatre cents volumes. (En 1443, ainsi qu'il résulte d'un inventaire qui a été découvert par mon collaborateur M. Paul Fabre et qui paraîtra prochainement dans le recueil de l'École de Rome, elle se composait de 340 volumes). On voit dès lors quelle ardeur Nicolas V a dû déployer pour faire de cette bibliothèque en germe la première de l'Italie et de la chrétienté.

Nicolas V montra, dans la composition de sa bibliothèque, l'esprit de large sympathie qui caractérisa tous ses actes. Cependant, il n'oublia pas qu'il était avant tout un souverain ecclésiastique : la théologie occupe la place d'honneur dans la collection réunie par ses soins.

Ce n'était point cependant à ces productions d'une époque depuis longtemps négligée que semblent avoir été acquises les préférences

1. Ce document vient d'être publié par M. G. Sforza : *La Patria, la Famiglia e la Giovinezza di Niccolò V ;* Lucques, 1884, p. 319-381.

2. *La Bibliothèque du Vatican au XVIe siècle*, p. 115-130.

3. Voy. le très intéressant travail du P. Ehrle dans l'*Archiv für Litteratur-und Kirchengeschichte* et la monographie, non moins précieuse, de M. le commandeur de Rossi : *De origine, historia, indicibus Scrinii et Bibliothecae Sedis apostolicae ;* Rome, 1886, p. CII et suiv. Pour toute la période ancienne, si peu connue jusqu'à ces derniers temps, la monographie de M. de Rossi est absolument définitive.

secrètes de Nicolas V : si dans la bibliothèque pontificale l'élément profane le cédait sur toute la ligne à l'élément ecclésiastique, dans le cabinet de travail du pape ou dans sa chambre à coucher, les rôles étaient intervertis. L'inventaire des manuscrits trouvés après sa mort dans son « cubiculum » ne mentionne que des ouvrages d'auteurs classiques : poètes, historiens, philosophes.

En comparant la composition de la Vaticane sous le pontificat de Nicolas V à celle des autres bibliothèques italiennes contemporaines, on constate une différence fondamentale : dans celle des Visconti, à Pavie, dans celle des Médicis, dans celle des Gonzague, à Mantoue, dans celle des princes d'Aragon, à Naples, les ouvrages d'un caractère profane, romans de chevalerie, traités de jeux, d'astrologie, de médecine, etc., etc., tiennent une place très considérable, tandis que dans la bibliothèque du Saint-Siège, ce genre de livres fait presque entièrement défaut. Dans la bibliothèque du duc de Berry, au château de Mehun-sur-Yèvre, la proportion des différentes facultés était établie comme suit : Théologie, n°s 1 à 51, sciences et arts, n°s 52 à 81, belles-lettres, n°s 82 à 107, histoire, n°s 108 à 151, divers, n°s 152 à 158. Dans celle des ducs d'Urbin, sur 606 mss. latins, la théologie et l'hiérologie comptaient 282 numéros, la médecine 22, la jurisprudence 30, l'histoire, la géographie, la littérature, etc., 272.

Une autre différence, non moins capitale, c'est l'absence de livres écrits, non-seulement dans des langues étrangères : français, espagnol, arabe, etc., mais même en italien ; le latin et le grec semblent seuls dignes de régner dans ce sanctuaire des hautes et sévères études.

Ces trésors littéraires, dont Rome avait été sevrée depuis l'antiquité, Nicolas V entendait les mettre à la disposition des travailleurs de toute condition et de tout pays. Vespasiano nous dit formellement que son intention était d'ouvrir sa bibliothèque au public, et, de fait, les traditions de libéralisme triomphèrent de bonne heure à la cour de Rome ; elles y prévalurent jusqu'au commencement de ce siècle ; proscrites pendant plusieurs générations, surtout sous l'influence du cardinal Maï, de peu sympathique mémoire, et du cardinal Antonelli, elles viennent d'être remises en honneur par le souverain pontife actuel, auquel les lettres et les sciences sont redevables de tant d'encouragements précieux.

Un grand nombre d'auxiliaires secondèrent le pape dans cette entreprise, dont les progrès devinrent véritablement vertigineux après que que le jubilé de 1450 eut versé des flots d'or dans les coffres du Saint-Siège.

Le bibliothécaire de Nicolas V, messer Giovanni Tortello d'Arezzo, acquit une réputation considérable par sa connaissance du latin et du grec, par son traité intitulé *Orthographia*, sa traduction de la vie de saint Athanase, et différents autres ouvrages. Dans la dédicace de l'*Orthographia*, cet érudit nous parle et de ses efforts et de ceux de son

protecteur pour l'enrichissement de la bibliothèque, objet de leur commune sollicitude. « Utim tua illa bibliotheca, quam omnium que fuerunt prestantissimam comparas, aliquo pacto collocare possis, tam licet ex magnificentia animi tui, qui nonnisi clarissima in litteris edificiisque et rebus ceteris aggrediris viros utriusque lingue eruditissimos ex omnibus fere terris veluti ad virtutis quemdam asylum convocaveris, quos, ut suum possint excolere ingenium laudemque sibi parare et aliquid conficere quod posteritati prodesse possit, maximis premiis affeceris, non tamen deterrebor et ego aliquid pro mea parvitate tue bibliothece offerre. Quam tametsi ex clarissimis altissimarum doctrinarum auctoribus fulcire cupis, quia tamen et minores aliquando facultates necessarie sunt, non dedignaberis pro tua sapientia etiam minorum facultatum libros inferre. Video enim quantis impensis et sumptibus quantaque diligentia greca oratorum volumina historicorum et philosophorum atque summorum theologorum in latinam linguam traduci procuras. Video quantam adhibes curam in antiquorum nostrorum operibus exquirendis que deperdita credebantur. Ita ut nonnullos ad diversas extremasque mundi partes pro re hac multis difficultatibus et impensis destinaveris... »

Un autre érudit, Enoch d'Ascoli, fut chargé de recueillir en Allemagne des manuscrits rares ou précieux. M. Voigt a publié le bref que Nicolas V remit à Enoch pour lui faciliter sa mission. Celle-ci, toutefois, ne semble pas avoir été fructueuse. Vespasiano se borne à relever, parmi ses découvertes, celles du traité d'Apicius, *de Coenis*, et des *Commentaires* de Porphirion sur Horace. Charles de Médicis caractérise les résultats de ce « bibliographical tour », en disant qu'ils se distinguaient par la « novità » plutôt que par « l'utilità ». Enoch visita également le Danemark et en rapporta l' « Elegia Virgilii in Mæcenatis mortem ».

La dispersion des trésors littéraires réunis à Constantinople ne pouvait que favoriser les efforts du pape. Ses émissaires, nous le savons par les témoignages des Manetti et des Philelphe, rapportèrent de nombreux manuscrits de la Grèce.

Un certain nombre de manuscrits furent achetés sur le marché de Paris, ainsi que le prouve cette mention de paiement encore inédite : 1448, 30 mars. « Retineri faciatis florenos auri de camera centum pro totidem quos ipse depositarius solvi procuravit in civitate Parisiensi magistro Donato de Podio ordinis minorum pro emendis libris pro s^mo dño ñro papa. » (Archives secrètes du Vatican ; Diversorum Nicolai V, 1447-1452, fol. 68.)

De nombreux copistes transcrivaient, soit les ouvrages composés à l'instigation du pape, soit les manuscrits empruntés à d'autres bibliothèques. Parmi eux les Français et les Allemands formaient probablement la majorité : nous savons du moins par une lettre de Charles de Médicis à son frère Jean, le fils du grand Cosme, qu'à cette époque les

copistes étrangers fixés à Rome avaient communément pour patrie la France ou l'Allemagne : « L'epistola di Fallaro », lui écrit-il en 1455, « fo scrivere et avetello il più presto si potrà ; qui è gran carestie degli inscriptori che voi vorreste, impero da copisti infuori, che sono comunemente o tedeschi o francesi, ci è pochissimi altri scriptori. »

Parmi les miniaturistes, se trouvaient aussi des étrangers. L'un d'eux. Simone Honorato, avait pour patrie la France. Cet artiste, qui était huissier de la première porte du palais, « custos primæ portæ », travaillait, en 1477 encore, à l'illustration d'un manuscrit des Epitres de saint Jérôme. Un document en date du 30 mars 1452 nous fait connaître le nom d'un autre miniaturiste, ser Giuliano di Jachomo da Terni.

Quelle était l'étendue véritable de la bibliothèque du Vatican sous Nicolas V? Gardons-nous bien d'interroger sur ce point les contemporains, car leurs témoignages sont essentiellement contradictoires; l'un nous parle de 9,000 volumes, un autre de 3,000, un troisième de 1,000 seulement. L'inventaire du fonds latin, que j'ai découvert il y a une dizaine d'années, fixe à 807 le chiffre des volumes latins [1] ; le nombre des volumes grecs s'élève, d'autre part, à 353, soit un total de 1,160 volumes. Ce chiffre peut paraître bas, comparé à celui de la bibliothèque d'Avignon ; mais, ainsi que je l'ai montré ailleurs, il dépasse sensiblement celui des bibliothèques contemporaines les plus riches, la bibliothèque des Visconti, au château de Pavie, et la bibliothèque du Louvre. Les résultats obtenus par Nicolas V sont donc des plus remarquables, d'autant plus, ne l'oublions pas, que pour improviser cette collection sans rivale, le pape n'a eu à sa disposition qu'un très petit nombre d'années (1447-1455).

L'inventaire du fonds latin ci-dessus mentionné a pour rédacteur Cosme de Montserrat, évêque de Vich, et dataire du successeur de Nicolas V, Calixte III ; il a été commencé le 16 avril 1455.

L'inventaire dressé par Cosme de Montserrat ne donne malheureusement les « incipit » et les « explicit » que pour un petit nombre de volumes, et là même, il n'indique que les « incipit » du premier feuillet et les « explicit » du dernier, ce qui rend les identifications fort difficiles. Les observations paléographiques sont très rares : parfois le rédacteur nous apprend qu'un manuscrit est écrit en « littera formata parva », ou en « littera magna formata », ou encore en « littera antiqua ». Quant à la date, à la provenance, nulle mention. Seul le format est indiqué avec une précision relative : « forma communis, parva forma, mediocris forma, minimus, forma regalis ». Sachons gré à Cosme de Montserrat de cette précaution, qui a son utilité.

---

1. C'est ainsi, en effet, que doit être rectifié, comme me l'a fait observer M. Pastor (*Geschichte der Päpste*, t. I, Fribourg en Brisgau, 1886, p. 417), le chiffre de 824 que j'avais primitivement donné, en me fondant sur une note ancienne placée en tête de l'inventaire.

La classification de la bibliothèque laissait également à désirer. Seuls, un certain nombre de Pères de l'Eglise avaient les honneurs d'un emplacement distinct : saint Jérôme, saint Grégoire, saint Ambroise, saint Thomas d'Aquin (représenté par 49 volumes !), Alexandre de Halès, saint Bonaventure, Jean Scot, Pierre Lombard, Albert le Grand ; les autres étaient dispersés un peu au hasard dans les huit armoires (six à droite, deux à gauche entre les fenêtres) qui contenaient l'ensemble du fonds latin. L'inventaire-catalogue ne portant pas de numéros, on se demande même comment il était possible de retrouver sur les rayons les volumes correspondants.

La section de la littérature classique était relativement la plus pauvre. Virgile n'y était représenté que par trois manuscrits, en parchemin, qualifiés le premier de « volumen formæ mediocris », le second de « volumen formæ communis », le troisième de « liber parvus[1] », ce qui nous autorise à croire que nous n'avons point affaire au fameux *Codex Romanus*, dont les dimensions (33 à 34 centimètres de haut) sont plutôt celles d'un in-folio déjà assez respectable. Ce ms. se trouvait cependant à la Vaticane dès le dernier tiers du XVe siècle, ainsi que M. de Nolhac l'a établi[2]. Quant au *Vaticanus* (n° 3225), il n'est entré, on le sait, à la Vaticane, que vers le début du XVIIe siècle, avec la collection de Fulvio Orsini. Cicéron était mieux partagé, ainsi que Sénèque. Citons, parmi les autres auteurs latins, Tite-Live, Florus, Juvénal, Quintilien, Boèce, Claudien, Stace, Térence, Pline, Salluste, Silius Italicus, Horace, Ovide, Fulgence, Lactance, etc., que coudoient Dante, Pétrarque et Boccace. La section des traductions se distingue surtout par sa richesse : on sait quels sacrifices Nicolas V s'était imposés pour développer ces instruments de vulgarisation.

II

L'inventaire conservé à la Vaticane ne comprenant que le fonds latin, le champ était ouvert à toutes les hypothèses au sujet du fonds grec. D'après l'opinion générale, contre laquelle j'ai eu beaucoup à lutter depuis dix ans, la bibliothèque de Nicolas V renfermait des mil-

---

1. « Item unum volumen forme mediocris ex pergameno cum quatuor serraturis et cum ligni postibus, copertum coreo rubeo, nuncupatum Opera Vergilii.

« Item unum volumen forme communis ex pergameno cum quatuor serraturis argenteis deauratis cum postibus ligni, copertum coreo rubeo, nuncupatum Opera Virgilii.

« Item unus liber parvus ex pergameno cum duabus serraturis et postibus ligni, copertus coreo rubeo, nuncupatus Liber Virgilii. »

L'inventaire de Sixte IV (1475) enregistre les mss. suivants de Virgile : « Virgilius. Ex membr. in rubeo. — Opera Virgilii. Ex membr. in rubeo. — Quinterni quidam Virgilii. Ex papiro sine tabulis. — Libri duo Virgilii. Ex membr. in viridi. — Virgilius. Ex membr. in pavonatio. — Virgilius in majusculis. Ex membr. in albo » (ce dernier mot a été remplacé après coup par ceux de : « rubeo » et « reinquinternatus. » — Nul doute que ce Virgile écrit en majuscules ne soit le *Romanus*).

2. *Les Peintures des manuscrits de Virgile*, p. 14 et suiv.

liers et des milliers de manuscrits; or cet écart entre le chiffre de 807, indiqué par l'inventaire de 1455, et les chiffres mis en avant par bon nombre d'auteurs, c'étaient les manuscrits grecs qui devaient le compenser.

Je ferai grâce au lecteur du récit de l'odyssée que j'ai entreprise depuis 1876 à la recherche de l'inventaire du fonds grec de Nicolas V. Mais ce que je ne saurais passer sous silence, c'est l'obligeance avec laquelle, la piste une fois découverte, j'ai été secondé par deux des plus savants collaborateurs de la *Revue critique*, MM. Hartwig Derenbourg et Alfred Morel Fatio. Grâce à eux, j'ai pu obtenir d'abord, par l'entremise de M. Codera, membre de l'Académie d'histoire de Madrid, et de M. le chanoine Collell, une analyse du précieux inventaire, ensuite, par les soins de M. Serra y Campdelacreu, une copie in extenso, dont tout me garantit l'exactitude.

Cet inventaire mystérieux, à côté duquel plusieurs érudits allemands ont passé sans en reconnaître le caractère et l'importance, se trouve dans une ville où il eût été assez rationnel de le chercher dès le principe, si en matière d'investigations de ce genre le hasard ne jouait pas un rôle plus considérable que la méthode : je veux parler de Vich, en Catalogne, siège de l'évêché occupé par Cosme de Monserrat, le rédacteur de l'inventaire. Il fait partie des archives de la cathédrale, dont le chapitre en a autorisé la reproduction avec une libéralité que je me plais à signaler ici.

En thèse générale, l'inventaire du fonds grec est plus sommaire, plus laconique encore que l'inventaire du fonds latin. La mention des « incipit » et des « explicit » y fait complètement défaut; les titres sont donnés en abrégé, et en traduction latine. Seule la reliure est l'objet d'une description détaillée; aussi bien n'était-il pas nécessaire d'être grand clerc pour indiquer la nature ou la couleur des plats ou du dos. On jugera du caractère et de la valeur du travail de Cosme de Montserrat par ces quelques extraits :

« Item unum volumen minoris forme, de papiro, copertum corio nigro cum certis bolletis et duabus serraturis de cupro, quod intitulatur *Chrisostomi super Matheo pars prima*.

« Item unum volumen de forma regali de papiro, copertum corio rubeo, quod intitulatur *Epistole beati Pauli cum expositione archiepiscopi Bulgarensis*.

« Item unum volumen ejusdem forme de papiro, copertum corio rubeo antiquo, quod intitulatur *Aristotelis de celo et mundo, de generatione et corruptione, meteora, de anima et omnia parva naturalia*. »

De la date ou de l'origine des manuscrits, de la forme de l'écriture, nulle trace, on le voit.

Saint Jean Chrysostôme occupe la place d'honneur dans la bibliothèque grecque de Nicolas V avec 40 volumes; ensuite vient saint Basile (19), saint Grégoire (16), Métaphraste (17), Jean autour du

Climax (5). Tout à coup, après les écrits de saint Athanase, la classification, relativement méthodique jusqu'à ce moment, s'interrompt pour ne reprendre qu'avec les « libri rhetorices » (33 volumes), auxquels font suite les « Libri grammatices » (37 volumes : Homère, Hésiode, Aristophane, Sophocle, Pindare, Euripide, Nicander, Synésius, Théocrite, etc.). Les « Libri mathematici » (12) terminent l'inventaire.

Il ne sera pas sans intérêt de réunir ici un certain nombre de témoignages sur les premières bibliothèques grecques; je cède d'autant plus facilement à la tentation, que l'on chercherait en vain des détails sur les collections de ce genre dans deux ouvrages aujourd'hui classiques, *das Schriftwesen im Mittelalter*, de M. Wattenbach, et *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums*, de M. Voigt.

La bibliothèque de Boniface VIII, si mystérieusement dispersée au XIVᵉ siècle, sans qu'un seul volume entrât dans la « librairie » d'Avignon, renfermait en 1311, d'après une communication que je dois à l'obligeance du R. P. Ehrle, 33 manuscrits grecs, rangés dans une catégorie à part.

Pendant la première moitié du XVᵉ siècle, rien de plus rare dans les bibliothèques italiennes que les manuscrits grecs. La fameuse bibliothèque des Visconti, au château de Pavie, la plus riche et la plus importante des collections italiennes contemporaines, ne contenait en 1427 que quatre manuscrits grecs, l'*Iliade* (nº 8 de l'inventaire publié par le marquis d'Adda), un Platon (nº 120), enfin deux volumes ainsi désignés : « Liber in littera greca seu ebraica » (nᵒˢ 122, 547). Un manuscrit en grec ou en hébreu. Quel naïf aveu d'ignorance! On n'est pas loin encore du temps où l'on disait : « Græcum est, non legitur. »

Le Florentin Niccolò Niccoli († 1437) est probablement le premier qui ait recherché d'une manière suivie les mss. grecs. D'après une communication de M. l'abbé Anziani, le savant préfet de la Laurentienne, la collection de Niccoli — noyau de la bibliothèque de Saint-Marc de Florence — pouvait comprendre une centaine de mss. écrits dans cette langue (à la fin du XVᵉ siècle, le total des mss. grecs de la même bibliothèque de saint Marc s'élevait à 170).

Les Médicis ont commencé relativement tard à s'attacher à cet ordre de recherches. La collection de Pierre, fils du grand Cosme, ne contenait pas encore un seul volume grec en 1456, pas plus qu'en 1464-1465, et cependant, dès cette époque elle atteignait le chiffre respectable de 158 volumes. C'est seulement dans le dernier tiers du XVᵉ siècle qu'une lacune si grave put être comblée; elle le fut brillamment grâce à l'ardeur de Laurent le Magnifique : l'inventaire de 1495, publié par M. Enea Piccolomini, contient la description de 310 manuscrits écrits en grec.

Lors de l'avènement de Nicolas V, la Vaticane n'était pas mieux

partagée. En 1443, d'après l'inventaire découvert par M. Fabre, la bibliothèque d'Eugène IV ne contenait que deux manuscrits grecs, et encore le latin y coudoyait-il le grec. L'un était un Boèce « in latino et græco », l'autre un Psautier, « partim in latino, partim in græco ». Les autres ouvrages grecs n'étaient en réalité que des traductions dues aux amis du pape, Léonard Bruni d'Arezzo et Ambroise le Camaldule. Il ne semble donc pas qu'Eugène IV ait profité des facilités que la présence de tant de Grecs au Concile de Florence lui offrait pour l'enrichissement de sa bibliothèque.

Chez les bibliophiles du xve siècle, le luxe de la transcription et de l'illustration l'emportait, en règle générale, sur l'antiquité ou la correction du texte. Telle n'était pas la manière de voir de deux collectionneurs qui, à mon avis, méritent de figurer en tête de tous les autres, parce qu'ils se sont avant tout attachés à réunir des manuscrits aussi anciens et aussi corrects que possible : je veux parler du cardinal Bessarion et du pape Pie II. La bibliothèque de Bessarion comprenait, en 1468, au moment de la donation faite au Sénat de Venise, plus de 600 mss. grecs, sur un ensemble de 8 à 900 mss. (Voir le catalogue publié par Montfaucon).

Celle de Pie II était très certainement moins riche. MM. Duchesne et Cugnoni nous ont donné dans les derniers temps, comme on sait, de précieuses indications sur cette collection. Malheureusement les catalogues publiés par ces deux savants contiennent la description d'un certain nombre de volumes entrés dans la bibliothèque postérieurement à la mort du pape-humaniste ; il n'est donc pas possible de distinguer avec une absolue certitude ce qui lui appartient en propre de ce que ses héritiers ont ajouté au noyau primitif. Quoiqu'il en soit, la collection grecque de Pie II, qui forme aujourd'hui à la Vaticane un fonds spécial, composé de 54 volumes, contient des mss. très anciens : deux d'entre eux datent du xe siècle, onze du xie, cinq du xiie, trois du xiiie, huit du xive, le reste du xve.

La bibliothèque d'Urbin, fondée vers le dernier tiers du xve siècle, contenait, sur un ensemble de 772 manuscrits, 93 volumes grecs. Il faut en outre signaler dans cette collection, dont le noyau a été incorporé, comme on sait, à la Vaticane, 93 manuscrits hébreux.

La bibliothèque de la dynastie d'Aragon à Naples était peut-être relativement la plus pauvre en mss. grecs. Sur plus de 300 volumes entrés à la Bibliothèque nationale de Paris, M. Delisle n'en a trouvé que 15 écrits en grec [1].

Dans la bibliothèque de Matthias Corvin, le grec semble avoir été aussi faiblement représenté. D'après les recherches de M. Fischer, sur un ensemble de 62 mss. provenant authentiquement de la bibliothèque du monarque hongrois, un seul, le n° LVI (Constantin Porphyrogé-

---

1. *Le Cabinet des Manuscrits*, t. I, p. 238-239.

nète), était écrit en grec; quant aux 53 manuscrits rattachés à la bibliothèque corvinienne d'une façon plus ou moins hypothétique, huit seulement d'entre eux contenaient un texte grec, à savoir les nos 2 (Rhétorique d'Aristote), 7 et 8 (Evangiles), 11 (Nicéphore), 13 (Plutarque), 15 (Thucydide), 16 (Jean Zonaras), 50 (Cyropédie de Xénophon).

La France avait possédé, au XIVe siècle, le premier noyau d'une bibliothèque grecque dans l'inestimable « librairie » pontificale d'Avignon. L'inventaire d'Urbain V (1369), publié par M. Faucon, mentionne six volumes grecs (nos 1176 et 1505) et un recueil de vies de saints moitié grec, moitié latin (no 2002), contre le total considérable de 120 mss. hébreux.

Mais ces études ne tardèrent pas à être délaissées. Dans la bibliothèque du duc de Berry († 1316), on ne trouve plus qu'un seul volume rentrant dans la catégorie de ceux qui nous occupent, « un grand livre ancien, escript en grec, fermant à plusieurs fermoers de cuivre, couvert de vieil cuivre empreint de plusieurs escriptures, et dessus les ais a gros boullons de cuivre d'estrange façon et une manière d'astralade de cuivre sur l'un des ais (no 159). » Deux autres volumes figurent dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor, un dans celle de Saint-Hilaire de Poitiers, un dans celle de Saint-Epvre à Toul, quatre enfin dans celle de l'abbaye de Saint-Denis [1]. Les manuscrits grecs ne commencèrent véritablement à se répandre dans notre pays que lors du séjour d'Hermonyme de Sparte à Paris, en 1476: une soixantaine de volumes entrèrent à partir de ce moment dans les collections des grands seigneurs et des érudits [2]. Les progrès des études helléniques furent, en thèse générale, si lents de ce côté-ci des Alpes qu'en 1518 encore la bibliothèque des rois de France, à Blois, ne contenait qu'une quarantaine de volumes écrits dans cette langue.

L'Espagne ne semble pas avoir possédé de bibliothèque grecque au XVe siècle. Charles Graux rapporte, en effet, dans son histoire du fonds grec de l'Escurial, que le premier qui réunit dans sa patrie une collection de ce genre fut don Ferdinand Nunez de Guzman, surnommé le commandeur grec (Nonnius Pincianus). Né en 1488, don Ferdinand ne comptait que douze ans à la fin du siècle.

III

La découverte de l'inventaire du fonds grec de la Vaticane vers la moitié du XVe siècle ne permettra pas seulement d'établir la provenance d'une foule de manuscrits aujourd'hui encore conservés dans la collection papale, elle tranche aussi d'une manière définitive un intéressant

1. Omont, *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de François Ier au château de Blois*, p. 7, 8.

2. Voy. le curieux travail de M. Omont dans les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris*; 1885, p. 70.

problème d'histoire, qui a préoccupé les érudits depuis la Renaissance jusqu'à nos jours. Les contemporains de Calixte III ont été unanimes à lui imputer la dilapidation des trésors littéraires réunis par son prédécesseur. Vespasiano, témoin d'ordinaire bien informé, affirme que le pape donna plusieurs centaines de manuscrits grecs au cardinal ruthène (Isidore, archevêque de Russie, évêque de Sabine, cardinal du titre de Saint-Marcellin et Pierre, mort à Rome en 1463). Celui-ci, ajoute-t-il, étant devenu vieux et tombé en enfance, ses familiers gaspillèrent ce riche trésor et vendirent pour des carlins des manuscrits qui avaient coûté des florins : « Et cominció a gittare via i libri greci, e donnone al cardinale Ruteno parecchie centinaja di volumi. Sendo il cardinale tanto vecchio, ch'era alquanto alienato della mente, quegli libri vennono in mano de' famigli, e capitonne buona parte male, e venderono parte per carlin quelli che erano costati fiorini. »

L'inventaire de Vich nous apprend que le cardinal Isidore obtint effectivement, en 1455, cinquante et un manuscrits, mais seulement à titre de prêt, sa vie durant : « S^mus d. n. mandavit mihi Cosme confessori E. S. tradi et liberari libros grecos sequentes, quos concessit ad usum vite R^mi D^ni cardinalis Rutheni ; postea prefate Bibliothece restituendos, X maii anno pontificatus sui primo... »

Voilà donc un des prétendus méfaits de Calixte III réduit à des proportions singulièrement modestes : le vieux pontife a prêté les manuscrits ; il ne les a point aliénés. En outre, le prêt porte sur 51 mss., non sur plusieurs centaines. Pour compléter ma démonstration, il resterait à rechercher combien des manuscrits prêtés au cardinal ruthène ont fait retour à la Vaticane après sa mort. J'engage les conservateurs de la bibliothèque papale à entreprendre cette vérification lorsque la liste des ouvrages prêtés aura paru dans le recueil que je prépare en collaboration avec M. Paul Fabre. En attendant, je me bornerai à déclarer que le choix fait par le cardinal témoigne d'une grande ouverture d'esprit : les classiques alternent avec les Pères de l'Eglise. Je citerai à tout hasard un Hérodote, les Lois de Platon, la Cyropédie de Xénophon, les Parallèles de Plutarque, un Thucydide, un Démosthène, un Ptolémée, etc.

Le cardinal de Nicée (Bessarion) emprunta onze manuscrits, parmi lesquels un Hippocrate, un Isocrate, un Cyrille, un Dioscoride et les traités de géométrie de Théodore et d'Apollonius. Mais il les restitua au bout de trois ans, à l'exception de trois volumes, au sujet desquels Cosme de Montserrat fait la déclaration suivante : « Prefatus reverendissimus dominus cardinalis Nicenus restituit predictos libros exceptis tribus : primo Isocratem in papiro, quem habuit dominus cardinalis Ruthenus de mandato S^mi d. n. a manibus prefati domini Niceni mutuatum. Dyoscoridem in medicina, et Ipocratem, in pergameno, in magno volumine retinuit penes se etiam mutui [jure] prefatus dominus Nicenus, de quibus cedulam scripsi manu propria et sigillavi in

testimonium veritatis XIIII martii 1458, anno tertio S. D. N. »

François d'Arezzo obtint de son côté, en 1455 et en 1457, le prêt de huit manuscrits, à savoir : un Thucydide, un Démosthène, les Ethiopiques d'Héliodore, les Opuscules de Lucien (?), une Bible, l'ouvrage d'Origène, intitulé « Philocalia », les « Sermones morales » de saint Jean Chrysostôme, et la première partie du traité du même auteur sur saint Jean. La mention de ces différents prêts ayant été effacée, il est probable que les volumes ont été restitués par l'emprunteur.

Une Somme de Guillaume de Paris (de Saint-Amour) fut prêtée au cardinal de Sainte-Croix en Jérusalem, en 1456.

Le prêt des mss. continua d'être libéralement pratiqué à la Vaticane pendant tout le xve siècle ; restreint au début du xvie, sans doute à la suite des abus qui s'étaient produits, il a été complètement supprimé depuis. Il semble cependant qu'il y ait un « mezzo termine » à trouver entre la faiblesse de Calixte III, prêtant près d'un quart du fonds grec pour la durée de la vie de l'emprunteur, et la rigueur du règlement moderne.

Eugène Müntz.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. Anatole de Barthélemy.

Le compte-rendu des *Etudes de mythologie gauloise*, par M. Gaidoz, que la *Revue critique* a bien voulu accueillir dans le n° du 9 août dernier (p. 106), contient une erreur que je tiens à rectifier. On peut en induire que notre collaborateur n'est pas le premier — et j'ajouterai le seul jusqu'ici — qui a proposé de voir le dieu gaulois du soleil dans certaines figurines représentant un personnage tenant une roue ou accompagné de ce symbole. Mon erreur vient d'une confusion de mémoire. M. Ant. Héron de Villefosse s'est aussi occupé du personnage à la roue (*Bull. de la Soc. des Antiq. de Fr.*, 1884, p. 274, et *Revue archéol.*, janvier 1881), mais il y a vu le Jupiter gaulois ; M. G. a serré de plus près la question en y découvrant le dieu du soleil ; c'est lui qui établit par de nombreux exemples et par l'étude d'une statuette, alors inédite, de Moulins, que la roue est le symbole du soleil et non du chariot en voyage, ou de la foudre, comme l'ont supposé d'autres archéologues. Il semble que, par la suite, le dieu gaulois du soleil a été confondu avec Jupiter par les Romains, mais il n'en était pas ainsi dans le principe. Je confesse donc que j'ai eu tort d'avancer que M. Héron de Villefosse *était d'accord* avec M. G., puisque le savant académicien ne s'était pas occupé de la question de la roue à ce point de vue.

Anatole de Barthélemy.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. B. Hauréau, membre de l'Institut, vient de publier une nouvelle édition de son essai critique sur les *Œuvres de Hugues de Saint-Victor* (Hachette. In-8°, 238 p.).

— Nous recevons le Ier tome et les premiers fascicules du tome II d'une petite revue in-18° : La Vogue, dirigée par M. Gustave Kahn. Nous trouvons dans ce recueil — où l'on ne s'attendrait pas à les rencontrer — d'intéressantes communications de M. Charles Henry : des inédits de Stendhal, des extraits au point de vue de l'histoire de la science des rarissimes voyages de Balthasar de Monconys; des lettres inédites de Samuel Fermat à Huet d'où il ressort que le *Diophante* a très probablement paru postérieurement à son millésime de 1670 ; un exposé très clair de la théorie de la musique de Rameau, une réimpression d'un article fondamental de Wronski sur la théorie mathématique du rythme. Notons aussi la réimpression de l'*Art poétique* de Jacques Pelletier du Mans, opuscule rarissime par M. A. Dehodencq. On nous dit que plusieurs de ces travaux paraîtront à part.

— La librairie A. Dupret (3, rue de Médicis), a fait paraître une traduction, par MM. H. E. Rébouis et G. Certeux, de l'*Histoire romaine* de Miss Corner. (In-8°, 344 p.).

— On lit dans le n° 36, p. 180 de la *Revue* : « M. Joret,... dit que *capucher* et *jouquer* sont des formes normandes; on voit, par l'historique qui accompagne ces verbes dans Godefroy, que cette affirmation est au moins douteuse pour *capucher* et inadmissible pour *jouquer*, qui est aussi wallon ou picard ». Il est difficile de comprendre la remarque qui précède et qui est due évidemment à une inadvertance. Pour que la forme d'un mot soit normande, il suffit qu'elle soit en rapport avec les règles de la phonétique du dialecte ou patois normand ; tel est le cas pour *capucher* ou *capuchier*, ainsi que pour *jouquer* ou *juquer* ; l'historique donné par Godefroy n'y fait rien, encore moins que *jouquer* soit picard, puisque le picard et le normand septentrional, il n'est plus permis de l'ignorer, ont traité les gutturales latines de la même manière. Il est au reste douteux que beaucoup de lecteurs de la *Revue* s'y soient trompés. — Ch. J.

— M. Gaston Godin de Lépinay vient de faire paraître à Auch (Impr. G. Foix. In-8 de 34 pages, extrait de la *Revue de Botanique*, t. V, année 1886) une étude sur les *Noms patois ou vulgaires des plantes de la Corrèze* ; la liste est curieuse et bien faite ; j'ajouterai qu'elle paraît bien authentique ; pour l'augmenter, M. G. G. y a joint les noms vulgaires des plantes de l'arrondissement de Figeac, qu'il trouvait dans un *Catalogue* du docteur A. Puel ; je ne sais si cela était bien nécessaire ; mais comme le *Catalogue des plantes... du Lot* n'est pas à la portée de tout le monde, on ne saurait guère se plaindre de cette addition. Ce qui ne se comprend guère, ou plutôt ce qui ne se comprend pas du tout, c'est que M. G. G. ait ajouté à sa liste les noms *romans* de plantes donnés par Raynouard : quelle authenticité ont-ils ? Qui prouve qu'un seul soit usité dans la Corrèze ? Combien d'entre eux ont été vraiment populaires et le sont encore aujourd'hui dans le Midi ? Ces objections auraient dû évidemment arrêter M. G. G. ; mais je ne veux pas le chicaner pour une erreur si pardonnable et qui ne peut tromper personne, et j'aime mieux le remercier de l'heureuse idée qu'il a eue de nous donner la Flore populaire de son pays et du soin qu'il a mis à la faire. — Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er octobre 1886.

M. Gaston Boissier offre à l'Académie un mémoire qu'il vient de faire paraître sur le poète Commodien (extrait des *Mélanges Renier*) et présente à ce propos quelques observations au sujet de cet auteur. Il rappelle qu'on possède deux poèmes de Commodien : l'un a été publié dès 1650, l'autre seulement en 1851. Ce dernier a révélé que l'auteur était évêque et qu'il vivait au temps de la persécution de Dèce (milieu du IIIe siècle de notre ère), qu'il appelle lui-même la septième persécution :

Et erit initium septima persecutio nostra.

La langue et la versification des deux poèmes sont essentiellement populaires; cette particularité fait des œuvres de Commodien un document précieux, car c'est le seul de cette époque qui présente ce caractère. Les altérations du latin qu'on y remarque sont absolument les mêmes qu'on retrouve, deux siècles plus tard, dans les auteurs de la décadence. On a cherché dans la langue de Commodien des indices qui permettent de déterminer à quelle province de l'empire il appartenait; on n'en a pas trouvé et on ne pouvait en trouver, car la décomposition du latin s'est opérée uniformément dans l'empire entier, et, jusqu'à la fin de la période antique, il est impossible de trouver une différence quelconque entre le langage des diverses provinces. C'est ce que l'on constate, par exemple, en étudiant les inscriptions rassemblées dans le *Corpus inscriptionum latinarum*. Quant à la versification de Commodien, elle est toute rythmique; il ne tient aucun compte de la quantité, mais il fait en sorte que la place de la première syllabe de chaque pied de l'hexamètre soit remplie par une syllabe accentuée. S'il est vrai, comme l'a dit M. Weil, que l'accent n'a eu aucune part dans la formation du vers latin, il faut reconnaître qu'il a eu une grande part dans la destruction de ce même vers. La substitution du rythme à la quantité a nécessité une plus grande régularité de la césure; elle est toujours penthémimère, à très peu d'exceptions près, et M. Boissier pense que le prochain éditeur de Commodien devra s'attacher à faire disparaître ces quelques exceptions par des corrections apportées au texte, car elles sont en assez petit nombre pour devoir s'expliquer avec vraisemblance par des fautes de copie. Pourquoi, demande en terminant M. Boissier, Commodien a-t-il adopté cette forme populaire, en opposition si complète avec les traditions classiques? Était-il incapable d'écrire en bon latin et en bons vers? Nullement; ce n'était certainement pas un ignorant : il était évêque, et il avait lu Virgile, qu'il a souvent imité. Il a donc fait exprès d'écrire pour le peuple, dans la langue du peuple et dans un rythme accessible au peuple. Ainsi la première forme sous laquelle la poésie chrétienne s'est produite au jour (car Commodien est le plus ancien poète chrétien) a été un essai d'une hardiesse extrême. Cet essai n'a pas trouvé d'imitateur. Les poètes chrétiens de l'âge suivant, Sédulius, Juvénius, Prudence, ont écrit pour les lettrés et ont imité autant qu'ils ont pu les modèles classiques.

M. Casati lit la seconde partie de son mémoire sur *la gens romaine et ses origines étrusques*. Il examine les caractères juridiques de la *gens* d'après la loi des douze tables et les jurisconsultes romains; il s'arrête, pour en fixer le caractère historique, aux définitions de Festus et de Varron. D'après Cicéron (Topiques, chap. VI), qui reproduit une définition de Scévola, *sunt gentiles qui inter se eodem nomine sunt*, à cette condition que les *gentiles* n'aient pas subi de déchéance civile, aucune *diminutio capitis*, ni *maxima*, ni *minor*, ni *minima*. Le système présenté par M. Casati diffère peu du système soutenu par Sigonius et par Heineccius, si ce n'est en ce point, que Heineccius voit l'élément constitutif de la *gens* dans le *nomen* et l'élément constitutif de l'agnation dans l'*agnomen* : or, on peut porter le même *agnomen* sans être agnats, n'étant agnats, d'après la définition d'Ulpien, que ceux qui sont *sub unius potestate*. Tous les *Cornelii* sont *gentiles* entre eux, mais tous les *Scipiones* ne sont pas agnats entre eux, parce qu'il y a plusieurs familles différentes parmi eux, les *Lentuli*, les *Dolabellae*, les *Cossi*, les *Syllae*, les *Cethegi*, les *Cecinae*. Les *Scipiones*, étant tous *Cornelii*, ayant tous le même *nomen*, sont entre eux *gentiles*, mais tous les *Scipiones* ne sont pas agnats, parce qu'ils se divisent en *Nasicae*, en *Asiatici*, en *Asinae*, en *Hispalici*, en *Africani*, etc. Les conséquences juridiques de la gentilité, le droit d'hérédité, par exemple, établi par la loi des douze tables, sont assez vite tombés en désuétude par suite de la multiplicité des familles provenant d'un auteur commun, et il n'est resté du droit de gentilité qu'un principe honorifique et aristocratique, qui a trouvé ensuite son expression politique dans le sénat romain. M. Casati s'attache à établir que, la gentilité provenant du nom de famille, et le nom de famille étant d'origine étrusque, la *gens* romaine a trouvé son origine en Etrurie.

M. Désiré Charney met sous les yeux des membres de l'Académie la photographie d'un reste de construction de l'ancien Mexique, la voûte triangulaire de la cour in-

térieure du palais des Nonnes, à Uxmal. C'est ce qu'on appelle ordinairement une voûte à encorbellement. L'expression est impropre, car il n'y a pas de voûte proprement dite : les deux murs, formés de dalles dont chacune dépasse celle sur laquelle elle repose, vont en se rapprochant peu à peu depuis le bas jusqu'en haut, mais ils ne se rejoignent pas tout à fait et il n'y a pas de clef de voûte. Ce mode de construction est fréquent dans les anciens édifices mexicains.

Ouvrages présentés : — par M. Weil : Théodore Reinach, *les Origines de la ville de Pergame* (extrait de la *Revue historique)* ; — par l'auteur : Barbier de Meynard, *Considérations sur l'histoire ottomane, d'après un document turc.*

Julien Havet.

Séance du 8 octobre 1886.

La séance publique de l'Académie, pour l'année 1886, est fixée au vendredi 19 novembre.

M. d'Arbois de Jubainville lit une note sur une étymologie ancienne du nom de la ville de Lyon, *Lugdunum*. Un passage de Clitophon, cité dans un écrit attribué à tort à Plutarque, explique Λούγδουνον par deux mots gaulois λοῦγον, corbeau, et δοῦνον, lieu élevé. D'autre part, des monuments découverts il y a quelques années prouvent que cette étymologie a joui d'une certaine faveur pendant les premiers siècles de l'empire. Un médaillon de terre cuite, du premier siècle de notre ère, communiqué à l'Académie des inscriptions en 1867 par M. de Witte, et une médaille de l'empereur Albin, de la fin du second siècle, représentent le génie de la ville de Lyon avec un corbeau à ses pieds. M. d'Arbois de Jubainville pense néanmoins que l'étymologie de Clitophon ne peut être acceptée. La langue gauloise, sous sa forme la plus ancienne, conserve la voyelle finale du premier terme des mots composés : *Bitu-riges, Litu-genus, Camulo-genus, Ande-camulos* ; le latin, au contraire, affaiblit cette voyelle en *i*, comme dans *caeli-cola*, pour *caelo-cola, fructi-fer*, pour *fructu-fer*, ou la supprime entièrement, comme dans *puer-pera*, pour *puero-pera*. Pour le nom de Lyon, on connaît deux orthographes, l'une gauloise et primitive, qui a conservé la voyelle finale du premier terme du composé, *Lugdunum*, Λουγούδουνον, l'autre romaine et postérieure, avec suppression de cette voyelle, *Lugdunum*, Λούγδουνον. La première de ces orthographes est attestée par Dion Cassius et par plusieurs inscriptions ; l'autre a prévalu à partir du premier siècle de notre ère et est seule employée par les écrivains latins. Or, si ce nom venait, comme l'assure Clitophon, d'un mot *lugon*, λοῦγον, à thème en *o*, la forme primitive serait nécessairement *Lugodunum* et non *Lugudunum*. L'étymologie en question n'a pu être inventée qu'après la chute du second *u*, c'est-à-dire vers le premier siècle, date du médaillon communiqué par M. de Witte.

M. le Secrétaire perpétuel lit une note de M. Duruy sur un travail manuscrit de M. Corazzini, professeur à l'école navale de Livourne, intitulé *le Poliremi antiche*. Ce travail avait été adressé à l'Académie des sciences ; celle-ci en a renvoyé l'examen à l'Académie des inscriptions. M. Duruy, après avoir pris connaissance du manuscrit, estime qu'il contient des renseignements intéressants sur la question encore obscure de la construction des navires antiques et exprime le vœu de le voir publier.

M. Robert de Lasteyrie communique des observations sur une des plus curieuses églises romanes de l'ancien diocèse de Poitiers, celle d'Aulnay (Charente-Inférieure), à mi-chemin entre Melle et Saint-Jean-d'Angély. Ce bel édifice a jusqu'ici échappé à l'attention des archéologues. Il a dû être construit sous le règne de Louis VII. Il est remarquable par ses dispositions architecturales et plus encore par les curieuses sculptures qui le décorent. L'art français du xii[e] siècle a rarement produit une œuvre plus complète et plus riche. M. de Lasteyrie passe en revue toutes les scènes figurées dans ces sculptures et en donne l'explication.

Ouvrages présentés : — par M. Hauréau : le marquis de Nadaillac, *la Guadeloupe préhistorique* ; — par M. Delisle : *Liber instrumentorum memorialium, cartulaire des Guillems de Montpellier, publié, d'après le manuscrit original, par la Société archéologique de Montpellier* (publié par M. A. Germain) ; — par M. d'Arbois de Jubainville : *le plus ancien Registre des délibérations du conseil de ville de Troyes*, 1429-1433, publié par Alphonse Roserot.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 25 octobre — 1886

242. — **Les Institutions de l'Ancienne Rome,** par MM. Robiou et Delaunay, professeurs à la Faculté des Lettres de Rennes. T. I et II, 2 in-12, 1884-1884 (Paris, Didier).

Les deux volumes publiés en collaboration par MM. Robiou et Delaunay comprennent les chapitres suivants :

I. *Les Institutions politiques,* magistrats, sénat, assemblées, par M. Delaunay ;

II. *Organisation militaire* jusqu'à Auguste, par M. Robiou ;

III. *Notions sur la religion romaine*, par M. Robiou ;

IV. *Architecture* (Pélasges, Étrusques, temples, monuments, maisons), par M. Robiou ;

V. *Le droit de cité et le droit latin*, par M. Delaunay;

VI. *Le gouvernement des provinces pendant la République,* par M. Delaunay.

Cet ordre est loin de nous sembler heureux : on dirait qu'il a été réglé par la voie du tirage au sort. C'est cependant, je crois, celui qu'indique le programme de la licence ès-lettres. Mais ce n'est pas avec des plans de programmes qu'on peut faire des plans de livres. Manuel, traité ou précis, tout livre doit être composé, surtout quand il s'adresse à des étudiants. Ils ne perdront rien à s'écarter de l'ordre fixé par les commissions d'examens, ils perdront toujours à étudier dans des livres mal disposés, mal arrangés, où il n'est pas tenu compte des qualités dont ils ont besoin avant tout, la méthode et la logique.

Dans les subdivisions de chaque partie, il y aurait plus d'une critique à faire. Pourquoi étudier l'architecture jusqu'aux Antonins et s'arrêter, pour le reste, à Auguste ? Pourquoi l'architecture est-elle préférée à la sculpture et à la peinture, et ces dernières totalement sacrifiées ? On me renverra aux programmes de licence : mais les programmes ne sont pas si exclusifs qu'on veut bien le dire, ils proposent et n'imposent pas.

Les deux collaborateurs ont deux manières très différentes : je me hâte de dire que je préfère celle de M. Delaunay. M. D. a lu avec grand

soin les auteurs anciens, il traduit, il cite les passages principaux, et ces citations sont heureuses et choisies. Il fait peu de polémique, comme il convenait dans un livre de ce genre. M. Robiou travaille visiblement de seconde main. Il le fait entendre lui-même en renvoyant à « Cicéron, cité par Preller » ou à « Festus cité par Iaekel » : Preller est fort connu, sans doute, mais Cicéron l'est davantage, et Festus, quoique rare, se trouve plus souvent que Iaekel dans nos bibliothèques universitaires.

Malgré ces critiques d'ensemble, et les critiques de détail auxquelles ce livre peut prêter, comme tout livre qui aborde un si grand nombre de questions douteuses, je ne le crois inutile ni aux étudiants ni aux amateurs. Il y a d'excellentes pages, par exemple sur le droit de cité et sur la religion primitive. Puis, l'ouvrage répond, je pense, à une nécessité. A côté des manuels de M. Bouché-Leclercq et de M. Mispoulet [1], qui sont des livres de science, d'érudition, des répertoires en un mot, destinés surtout aux historiens, il faut qu'il existe un précis plus accessible aux étudiants de première année ou aux élèves de nos lycées, où, sans trop de renvois, de citations et de textes, on dise en une langue claire et précise tout ce qui permet de lire, de comprendre et d'aimer les auteurs et la vie de l'antiquité. Professeurs de littérature et d'archéologie, MM. Robiou et Delaunay étaient désignés pour commencer ce livre [2].

Je n'ai pas vu le IIIe volume.

Camille JULLIAN.

---

243. — **La Réunion de Toul à la France et les derniers évêques-comtes souverains**, par le marquis de PIMODAN, avec une planche d'armoiries et trois portraits. Paris, Calmann-Lévy, 1885. 1 vol. in-8, XXXIV-441 pages. 7 fr. 50.

L'ouvrage de M. de Pimodan se compose d'une introduction et de cinq livres. L'introduction (pp. I-XXXIV) contient l'indication des sources et les détails sur les institutions touloises nécessaires à l'intelligence du récit. Les quatre livres qui suivent sont consacrés chacun à l'un des derniers évêques-comtes souverains. Le livre I (pp. 1-58) raconte l'épiscopat de Toussaint d'Hocédy (1543-1565); le livre second (pp. 59-102), celui de Pierre du Chatelet (1565-1580); le livre troisième (pp. 103-170), celui de Charles de Lorraine, cardinal de Vaudémont (1580-1587); le livre quatrième, de beaucoup le plus étendu (pp. 171-340), comprend la vie de Christophe de la Vallée-Rarécourt-Pimodan (1587-1607). L'auteur a résumé dans un cinquième livre (pp. 341-410) les

---

1. Je suis heureux de profiter de l'occasion pour m'associer aux éloges que M. Cagnat a adressés ici au livre de M. Bouché-Leclercq et pour le remercier des grands services qu'il rend chaque jour aux étudiants et aux chercheurs.

2. Tome II, p. 241 : c'est l'*Arno* et non le *Tibre* qu'il faut lire. — Il n'est pas vraisemblable qu'Auguste ait donné la cité latine aux *Bituriges Vivisci*; s'ils l'ont reçue, c'est plutôt de Caligula ou de Claude, t. II, p. 190.

principaux faits de l'histoire touloise depuis la mort du dernier évêque-comte souverain jusqu'en 1789 et il a complété son volume par une série de dix pièces justificatives dont quelques-unes sont fort intéressantes.

En l'an 1300, les « citains » de Toul s'étaient mis sous la protection de Philippe le Bel. Depuis cette époque, les rois de France avaient conservé sur la ville un droit de garde et de protection et, dès le commencement du XVIe siècle, il y avait à Toul un parti français; mais, c'est de 1551, du moment où Henri II occupa les Trois-Évêchés pour se dédommager de l'assistance qu'il prêtait aux princes protestants d'Allemagne, qu'il faut faire dater le commencement des mesures qui amenèrent la réunion de Toul à la France. En 1552, Henri II visita la ville et y laissa garnison. Cette occupation et les progrès incessants de la France continuèrent après le traité de Cateau-Cambrésis (1559) dans lequel, peut-être à dessein, il ne fut pas question du sort de Toul. La prétention émise par la royauté française d'empêcher l'élection de Pierre du Chatelet comme évêque par le chapitre et le retard qu'elle apporta à cette nomination (1565); le prêt de dix mille écus obtenu de Toul par Charles IX au traité de Longjumeau (1568); la part prise par les rois de France dans les troubles religieux qui divisaient la cité lorraine; l'élection de Christophe de la Vallée (1588); la confirmation des charges des officiers de guerre et de justice accordée au roi par les traités de Saint-Germain (1594) et de Folembray (1595), etc., marquent les étapes principales de cette absorption progressive qui fut d'ailleurs puissamment aidée par le rôle que les princes lorrains jouèrent dans les affaires générales de la France. A la mort de Christophe de la Vallée (1607), « son successeur ne reçut pas l'investiture impériale et ne fut pas non plus considéré par la France comme prince souverain de Toul ». La ville était bien décidément française et les traités de Westphalie ne firent que consacrer le fait accompli.

Au point de vue de la recherche et de la mise en œuvre des documents, le livre de M. de P. a été fait avec le plus grand soin, avec une entière conscience. Si l'œuvre est grossie de détails qui sont quelquefois étrangers au sujet, si elle mériterait plutôt le titre d'Histoire de Toul sous les derniers évêques-comtes souverains que celui qu'elle a, j'ai d'autant moins le courage d'en blâmer l'auteur que cette abondance peut-être excessive nous a valu plus d'un détail neuf et intéressant. Je citerai en particulier toute la partie du chapitre VII du livre IV relative aux prétentions lorraines au trône de France après l'abjuration de Henri IV.

Que M. de P. me permette cependant de lui adresser quelques critiques, les unes de détail, les autres sur l'esprit général qui anime son œuvre.

Il ne me semble pas avoir connu deux ouvrages qui auraient pu lui être utiles dans son travail. Le premier est la dissertation de Chantereau-Lefévre intitulée : *Question historique, si les provinces de l'ancien*

royaume de Lorraine doivent être appelées terres de l'Empire [1]. Le second est le *Discours des histoires de Lorraine et de Flandres. Au roy très-chrestien Henry II par Charles Estienne* [2]. Ce dernier, fait justement à l'occasion de la conquête des Trois-Évêchés, renferme des renseignements curieux.

Mais c'est surtout sur l'esprit général qui anime l'œuvre de M. de P. que nous avons des réserves à faire. Son livre, avons-nous dit, est grossi de détails étrangers au sujet. Pour mieux faire comprendre l'histoire de Toul, M. de P. a abordé à maintes reprises l'histoire générale et il l'a fait dans un esprit à la fois catholique et féodal qui, s'il fait honneur à la loyale franchise de l'auteur, est le contraire de l'impartialité et quelquefois de la vérité historique. Les protestants, les gens du Tiers-État, et nous entendons par là tout ce qui n'était ni clerc ni noble, même les Politiques, y sont l'objet de sa sévérité, quelquefois de son injustice. C'est ainsi que la sainteté même de la reine Louise de Lorraine et du cardinal de Vaudémont « les rendait mortels ennemis des huguenots [3] » ; que, « comme à peu près tous les bons catholiques [4] », les bourgeois de Toul avaient l'âme ligueuse ; que l'édit de Nantes « était en politique un véritable échec [5] ». Le plus grand reproche que M. de P. adresse à l'évêque Toussaint d'Hocédy, c'est la bassesse de son extraction. « Je ne crois pas, dit-il dédaigneusement, que l'on puisse retrouver dans l'histoire la famille de l'évêque Toussaint [6] », oubliant ainsi, qu'à ne parler que des grands Français de l'ancien régime, il serait difficile de *retrouver dans l'histoire* la famille de Mazarin ou de Colbert et peut-être même celle de Richelieu. Quant aux Politiques, c'était un parti qui se trouvait « entre la Ligue et les royalistes..... toujours prêt à se tourner vers le soleil levant [7] ». Je sais bien qu'il faut faire la part de l'entraînement du récit. Poète lui-même, M. de Pimodan a été séduit par la poésie de l'histoire. Comme il a senti en artiste la sombre grandeur de ce combat de Coutras où le petit corps protestant attend sous ses armes grises, au chant des psaumes, le choc de la brillante armée catholique, il s'est vu parfois chargeant le huguenot sous la double croix blanche de Lorraine. Mais il n'en reste pas moins que la sainteté commande la charité et non la haine ; qu'il y avait beaucoup de bons catholiques ailleurs que chez les ligueurs et qu'un édit qui donne la paix à un pays après plus de trente ans de guerres civiles en sauvegardant l'indépendance nationale et la liberté personnelle n'est pas un échec politique. De même, il est faux de dire que les Politiques se trouvaient entre la Ligue et les royalistes. Formés d'abord des débris de ce dernier

1. Paris, 1644, in-8°.
2. Paris, Charles Estienne, 1552, in-4°.
3. P. 135.
4. P. 152.
5. P. 250.
6. P. 57.
7. P. 208.

parti, ils se trouvaient entre la Ligue et les protestants et leur succès fut dû à ce qu'ils élevèrent au-dessus des passions religieuses et des inimitiés personnelles une idée supérieure qui devait rallier autour d'elle tout ce que la nation comptait d'honnête et de sage, l'idée même de la patrie. C'est ce parti, auquel on ne peut pas même reprocher d'avoir amené la monarchie absolue, car dès François Ier le pays était entré dans cette voie sans pouvoir revenir en arrière, qui prépara la splendeur de la France au XVIIe siècle et nous devons être reconnaissants à ces hommes qui, avant d'être catholiques ou protestants, huguenots ou papistes, surent être simplement et par dessus tout Français.

Louis FARGES.

---

244 — **Bernhard von Weimar,** von G. DROYSEN. Leipzig, Duncker und Humblot. 1885. Deux volumes. In-8, VII et 444 p.; VI et 575 p. Prix : 18 mark.

Après avoir fait l'histoire de Gustave Adolphe, M. G. Droysen a voulu faire celle du meilleur lieutenant du roi de Suède, Bernard de Saxe-Weimar. On sait que ce sujet avait tenté Goethe, ainsi que l'historien Luden, et qu'il fut traité, avant M. D., par Hellfeld (1797) et par Röse (1828). Le livre de Hellfeld ne mérite même pas d'être consulté. L'ouvrage de Röse conserve encore sa valeur, car l'auteur a eu dans les mains tous les papiers de Bernard et la copie de la correspondance de son général-major Erlach; mais Röse n'est qu'un assembleur de documents, et l'on trouve, en effet, dans ses deux volumes une foule d'extraits importants tirés, soit des textes imprimés, soit des manuscrits. Mais, depuis la publication du livre de Röse, on a tant écrit sur la guerre de Trente-Ans que la biographie de Bernard devait être refaite un jour ou l'autre. M. D. s'est mis à cette tâche nouvelle avec la consciencieuse ardeur que nous lui connaissons; il a fait plus de recherches encore que Röse et a exploré un grand nombre d'archives. En outre, il sait composer et il sait écrire; il ne s'attache pas seulement à nous représenter son héros, comme l'a fait Röse, dans ses relations avec ses frères et ses cousins; il le montre encore, si l'on nous permet d'employer les mots de Schiller sur Wallenstein, *auf dem finstern Zeitgrund* et *in des Lebens Drang*, au milieu des grands évènements de son temps, dans cette guerre de Trente-Ans où son épée a fait quelquefois pencher la balance.

Tel est, en effet, un des points les plus importants du livre de M. D. l'historien. Après avoir raconté, d'une façon très intéressante, la jeunesse de Bernard et ses premières prouesses militaires, il montre, comment après la mort de Gustave et surtout après la prise de Ratisbonne (4 novembre 1633), son héros joua, avec sa petite armée de Weimariens, un rôle prépondérant et comment tous les partis cherchaient à se l'atta-

cher. Nous voyons l'empereur envoyer à l'« Alexandre saxon » le colonel Henderson, Savelli, Heusner de Wandersleben et négocier avec lui par l'intermédiaire de son frère le duc Ernest, de l'électeur de Saxe et du bailli d'Iéna Hoffmann [1]. Nous voyons le roi de France, uni à la Suède, s'efforcer de le retenir à tout prix sous ses drapeaux et lui dépêcher des ambassadeurs comme le duc Henri de Rohan, le marquis de Feuquières et Guébriant. Nous voyons le tiers-parti qui s'était formé en 1631 à l'assemblée de Leipzig, sous les auspices de l'électeur Jean Georges de Saxe, essayer de gagner Bernard en lui offrant par la bouche de Melander, ou par le margrave de Bade, de se mettre à sa tête; mais M. D. expose que Bernard ne voulait pas se rallier à ce tiers-parti qu'il regardait comme une *Vanität* et comme un grand danger pour l'Allemagne.

D'autres épisodes de cette courte et mémorable carrière sont mis, grâce aux patientes recherches de M. D., dans un jour, sinon nouveau, du moins plus vif et plus clair. Qu'on lise, par exemple, le chapitre intitulé *Bernard und die wallensteinische Katastrophe*. (I, p. 331-366). M. D. montre qu'« un rôle très important était réservé à Bernard dans cette tragédie »; il rappelle les premières ouvertures de Kinsky au commencement de 1634, les missions de Bubna et de Sesyma Raschin auprès d'Oxenstierna, les menées de François Albert de Lauenbourg qui souhaitait si passionément la rupture entre Wallenstein et l'empereur; il raconte la venue de François Albert au camp de Bernard. Mais ce dernier se méfia; vainement François Albert multipliait ses assurances; vainement Ilow écrivait, le 11 février, que Friedland se rendait à Egra, que la *ruptura* était consommée, que la cavalerie suédoise devait se porter en hâte au-devant des transfuges; vainement il mandait le lendemain qu'il fallait jeter dans Egra, Pilsen et Passau de l'infanterie suédoise et qu'il désirait négocier avec Bernard; le duc de Weimar, toujours soupçonneux, redoutait une « autre entreprise » de Wallenstein, une « tromperie », un piège des Impériaux qui voulaient disloquer son armée et l'accabler aisément. C'est ainsi que Wallenstein fut perdu; Bernard n'arriva pas à temps; il disait *dass dem Werk nicht zu trauen sei*; Feuquières a jugé parfaitement la situation dans sa lettre du 25 février à Bouthillier : « Vous verrez, comme quoi les fourbes, auxquelles le pauvre duc de Friedland faisait gloire d'être savant, ont été les seules causes de sa perte, n'ayant point été en sa puissance de persuader au duc Bernard, de prendre confiance en sa parole, et par ainsi il s'est trouvé poussé des uns et point soutenu des autres », et nous lisons également dans les mémoires de Richelieu : « Weimar balança, dans le soupçon que cette semonce ne fût une de ses ruses ordinaires pour le surprendre. »

Le chapitre, ou mieux le livre suivant [2], est intitulé *la campagne de*

---

1. Voir le chapitre intitulé *Mission de Hoffmann*, II, p. 405-419.
2. Les deux volumes de l'ouvrage sont divisés ainsi : premier volume : I. *La*

1634. On y trouve, d'après tous les documents connus, un clair et complet récit de cette journée décisive de Nördlingen (27 août 1634) qui changea soudainement la situation politique et militaire et qui fut « le jour le plus sombre de la vie de Bernard ». On a souvent accusé le duc d'avoir causé la perte de la bataille par sa précipitation. Mais M. D. démontre que Horn avait fini par se ranger à l'opinion de Bernard et voulait attaquer; que le duc avait le dessein de tenir *ferme* à son poste jusqu'à la nuit et qu'il offrit à son collègue de couvrir sa retraite : le corps de Bernard, remarque M. D. (p. 442), était donc intact encore et prêt à se battre, lorsque les troupes de Horn ne pouvaient plus résister, et le duc acceptait les plus grands dangers pour sauver son camarade.

La France intervint, comme on sait, dans la lutte après Nördlingen, et prit Bernard à sa solde. C'est ici qu'on peut faire à M. D. d'assez graves chicanes. Entraîné par son patriotisme allemand, l'historien prétend que Bernard « malgré le traité qui le liait à la France, malgré le secours qu'il en recevait, donnait son espérance et sa sympathie à la Suède dont il partageait la croyance et non à la France catholique » (II, 254-258). Comme si Bernard avait eu vraiment tant d'affection pour les Suédois! comme s'il n'avait pas été fréquemment en désaccord avec Oxenstierna et avec Horn! Mais M. D. veut faire de Bernard un héros allemand et le proposer à l'admiration de ses compatriotes. Ne dit-il pas, à la fin de son second volume, qu'avec Bernard « mourait le seul Allemand, qui, montrant ses victoires et pesant de toute sa personnalité, aurait pu entreprendre de défendre contre les prétentions de la France sa patrie délivrée du joug des Habsbourg » ? (p. 575). Mais Bernard avait-il une patrie? Existait-il à cette époque une patrie allemande, un *deutsches Vaterland?* [1] Et qu'aurait-il tenté en faveur de cette chère patrie? Il y avait alors deux choses à défendre et à sauver : le protestantisme et les libertés politiques. Mais l'électeur de Saxe et l'électeur de Brandebourg étaient aussi bons protestants que Bernard et néanmoins, ils ont abandonné la cause commune et se sont réconciliés avec l'empereur. Les libertés politiques? Mais, après tout, les adversaires mêmes de Bernard les ont défendues; l'électeur de Bavière et la plupart de ceux qui avaient adhéré à la Ligue catholique, redoutaient autant que Bernard l'influence de l'empereur et n'ont jamais cessé de combattre la camarilla de Vienne, les *Pfaffen und Schranzen;* le margrave Guillaume de Bade et le comte palatin Christian (voir le tome II de M. D., p. 548) n'ont-ils pas dé-

---

jeunesse. II. *Le commandement de l'armée de Franconie.* III. *Bernard et Wallenstein.* IV. *La campagne de 1634.* Deuxième volume. V. *Le généralat de la ligue de Heilbronn.* VI. *La campagne de 1635.* VII. *Union avec la France, campagne de 1636.* VIII. *Campagne de 1637.* IX. *de Rheinfelden à Brisach.* X. *Derniers temps.*

1. Je sais bien que Bernard écrit une fois à Oxenstierna qu'il voudrait « in seinen geliebten Vaterland arbeiten » (Voir encore II, 418); mais cette lettre est écrite de France; Bernard désire *travailler*, c'est-à-dire combattre, et combattre dans le pays où il veut se tailler une souveraineté, en pays allemand; l'expression équivaut à celle qu'il emploie une autre fois « auf deutschen Boden kommen. » (II, p. 270).

claré au nom des princes catholiques qu'ils « voient le mince souci que témoignent les Autrichiens pour l'empire »? [1]. Non, Bernard était un grand ambitieux, résolu à tout entreprendre et à tout risquer pour conquérir une souveraineté indépendante, de même que Wallenstein s'était fait donner le duché de Mecklenbourg et songea à la couronne de Bohême, de même que le Bavarois s'empara du Palatinat et de la dignité électorale du Palatin. Il n'avait que la cape et l'épée, mais il se souvenait que son aïeul Jean-Frédéric avait été électeur de l'empire.

Au fond, ce glorieux aventurier est de la même race que Mansfeld et que Halberstadt; il a seulement plus de génie militaire et des visées plus hautes; il ne se borne pas à guerroyer; il ne se contente pas de battre les ennemis, de faire du butin; il songe à l'avenir; il se dit, comme le premier cuirassier du *camp de Wallenstein*, que la paix viendra un beau matin mettre fin à la chose [2], et ce jour-là, Bernard veut être nanti. Aussi, peu lui importe de recourir à l'étranger, au Suédois ou au Français; il n'a d'autre but que de fonder une principauté qui soit à lui, sur le Main ou sur le Rhin, et, pour nous servir des mots mêmes de M. D., de devenir un duc franconnien ou alamannique. *Ländererwerb*, acquisitions territoriales, voilà la pensée de ce génial condottiere.

Mais, dit l'historien (I, p. 168), « une fois maître d'un territoire, si étroit qu'il fût, Bernard aurait joué un grand rôle. La pensée nationale, si longtemps et si honteusement opprimée, aurait pu renaître et grandir en lui. Son rôle aurait été celui que prit le Brandebourg en 1640. Bernard ne voyait pas un seul souverain s'élever à la fière hauteur d'une énergie nationale *(sic)*. » Qui nous assure que Bernard aurait été ce souverain? Qui nous dit qu'une fois loti, il ne se serait pas écrié, sans plus se soucier de l'empire et de l'Allemagne, tout comme le duc Jean-Frédéric de Hanovre : « *Ich bin Kaiser in meinem Lande!* » Partout où il s'agissait, avoue M. D., de représenter les intérêts généraux, il n'y avait alors que « *kleinlicher Sinn, Zaghaftigkeit und Halbheit* ». Pourquoi Bernard aurait-il fait exception? N'est-il pas plus probable qu'il n'aurait eu alors, comme auparavant, d'autres préoccupations que celles de son intérêt personnel? Il y avait en Bernard, écrit encore M. D., — il faut citer dans le texte original les mots qu'il emploie — « *ein Gemisch von persönlichen Interessen, von Gefühl für Stammesehre und von nationalem Pathos* ». Voilà trois éléments singulièrement combinés, et il serait bien difficile de trouver dans la vie de Bernard une trace du sentiment que M. D. nomme assez vaguement le *nationales Pathos*; quant aux *persönliche Interessen*, ils ont guidé Bernard

---

1. L'auteur d'une des meilleures histoires de la guerre de Trente-Ans, M. Charvériat, le consciencieux et savant chercheur, a très bien touché ce point.

2. V. 991-992 :

Der Friede wird kommen über Nacht,
Der dem Wesen ein Ende macht.

dans tous les actes de sa vie. Un seul fait suffit : Bernard s'est fait donner le duché de Franconie par Oxenstierna. Cet Allemand a consenti à recevoir des Suédois une terre allemande conquise par les Suédois! Il a déclaré qu'il tenait sa principauté en fief de l'étranger et qu'il serait toujours le *vassal* de la couronne de la Suède; que ses successeurs prêteraient hommage à la Suède; que, s'il mourait sans héritiers mâles, son duché reviendrait à la Suède! « Conservons, disait à ce propos le chancelier, conservons à jamais dans nos archives ce document : un prince allemand a désiré pareille chose d'un gentilhomme suédois, et un gentilhomme suédois, en Allemagne, a accordé pareille chose à un prince allemand; à mon avis, il est aussi extravagant à l'un de demander qu'à l'autre de donner. » Bernard perdit son duché de Franconie après Nördlingen et se jeta dans les bras de la France. Il a dit, il est vrai, à ses frères, qu'il ne remplissait envers Louis XIII qu'un simple *Reitersdienst* (II, 418) et à Hoffmann qu'il ne dépendait pas des potentats étrangers (II, 414). Mais Götz, qui le connaissait bien, assurait qu'il était *ganz französisch* et dépendait de la France seule (II, 411). Mais Bernard lui-même affirmait qu'on ne pouvait rien faire sans les potentats étrangers *(die fremden Potentaten*, II, 548-549); il refusait de fonder et de diriger un tiers parti, parce qu'il ne voulait pas se détacher de la France; le 19 juillet 1639, jour de sa mort, lorsqu'il dictait ses dernières volontés à son chancelier Rehlinger, il déclarait que « si aucun de ses frères ne voulait accepter les pays rangés sous son obéissance par la grâce de Dieu, Sa Majesté de France aurait le premier rang » *(in allewege den Vorrang habe)*. Voilà cet homme qui, selon M. D., n'a reçu l'argent et les secours de la France qu'avec répugnance, qui n'a d'autre visée que de lâcher la France dès qu'il le pourra, qui est avant tout un *patriote* allemand; c'est au roi de France qu'il cède Brisach et ce qu'il a conquis en Alsace [1]!

Il y a donc quelques exagérations dans le livre de M. Droysen. On y sent trop souvent le parti-pris d'élever très haut Bernard et de rabaisser la France. C'est dans cet esprit que M. D. a composé le chapitre qu'il intitule assez impertinemment « Exigences et calomnies françaises » *(französische Zumuthungen und Verleumdungen)*. Bernard s'étant emparé de Brisach, Guebriant le pria de déclarer par écrit qu'« il tenait ladite place et forteresse sous l'autorité de Sa Majesté ». Un article secret du traité de Bernard avec la France disait en effet qu'« il commanderait son armée sous l'autorité de Sa Majesté. » On voit, s'écrie à ce propos M. D., quelle extension tout à fait arbitraire (« eine ganz willkürliche Ausdehnung ») du traité exigeait la France de Bernard (II,

1. Il parle, il est vrai, de ses frères, mais pour la forme seulement, et comme par convenance ; car ils avaient accédé à la paix de Prague et ne pouvaient, par conséquent, accepter l'héritage de Bernard enlevé à l'Autriche. Bernard n'a donc pas, comme dit M. D., (II, 573), cherché à « mettre ses conquêtes en sûreté » et à « les conserver à la patrie. »

556). C'est être bien subtil; l'armée de Bernard étant sous l'autorité de Louis XIII, les places que prenait cette armée étaient évidemment sous la même autorité; vit-on jamais une forteresse et les troupes qui l'ont conquise, soumises à une autorité différente? Plus loin (II, p. 564), M. D. assure sérieusement qu'en juillet 1639 Bernard voulait s'enfoncer au cœur de l'empire et marcher au secours de Baner, mais que les Français l'empêchèrent d'exécuter cet utile dessein; selon M. D., les Français voulaient que Bernard défendît leur province de Bourgogne contre les Espagnols, et cherchaient en même temps à le discréditer auprès de la Suède. M. D. se trompe; la France désirait au contraire — et exprimait ce désir avec instance — que Bernard se portât en Allemagne et fit sa jonction avec Baner pour frapper un grand coup; mais Bernard, toujours avisé, toujours préoccupé de son propre intérêt, aimait mieux, comme le disait le perspicace Bullion à Grotius, défendre ses conquêtes de Bourgogne et rafraîchir ses troupes dans les riches vallées du Doubs.

Du reste, malgré son talent, M. D. n'a pas réussi, ce nous semble, à faire une grande et belle œuvre d'ensemble. C'est moins sa faute peut-être que que celle de son sujet ou de son héros. Après tout, Bernard n'est pas un homme de guerre de premier ordre; il n'a pas la grandeur tragique d'un Wallenstein ni le génie d'un conquérant comme Gustave Adolphe; il a été poussé toute sa vie par les circonstances [1]; il n'a presque jamais agi de son chef et, comme le reconnaît M. D., il n'a été que *der simple General einer fremden Macht* (I, 169); il n'a pu atteindre le but de ses efforts et se tailler la principauté indépendante qu'il rêvait. Sans doute, il a été le plus brillant élève de Gustave et son nom reste attaché à quelques victoires, mais Lützen appartient à Gustave autant qu'à Bernard (encore ne sait-on rien de précis sur la part que prit le Weimarien au succès); Nördlingen est une défaite écrasante et sans gloire, et Bernard eût mieux fait le 25 août 1634 d'écouter les avis prudents du feld-maréchal Horn [2]; la seconde bataille de Rheinfelden (3 mars 1638) et celle de Wittenweier, la retraite de la Sarre (sept. 1635) que Gallas lui-même regardait comme un chef-d'œuvre de stratégie, la prise de Ratisbonne et celle de Brisach, n'ont pas le même éclat ni les mêmes conséquences que les autres grands faits d'armes de la guerre de Trente-Ans et sont généralement moins connues. Bernard ne méritait donc pas, à vrai dire, les deux gros volumes que lui a consacrés M. Droysen. Mille pages sur ce prince allemand, qui servit tour à tour la France et la Suède, c'est peut-être un peu trop; le portrait serait plus vivant, si le cadre était plus étroit.

---

1. M. D. dit une fois « *Wie ihn der Kriegssturm im Laufe der Jahre in weit verschiedene Gegenden warf* ».

2. « La résolution chevaleresque de Bernard, écrit M. D., l'emporta sur les timides scrupules de Horn »; phrase malheureuse, puisque Bernard fut vaincu et que Horn avait prédit les difficultés de l'attaque conseillée par son collègue.

M. D. abuse aussi des mots étrangers, et son style se ressent de sa longue fréquentation des textes du XVII[e] siècle; c'est ainsi qu'il emploie (je cueille au hasard dans le second volume) des termes comme *Rancünen*, *der Accord*, *debandirt*, *acceptirte*, *dirigirten sich*, *Insolentien*, *refusirt*, *approbiren*, etc. Mais il écrit avec clarté; il choisit et dispose habilement ses citations; il évite avec soin toute polémique et rejette dans les notes la discussion qu'appelle tel ou tel point controversé; son récit se lit très aisément, et ses descriptions de batailles ou de sièges, son exposition des négociations méritent de grands éloges; rien de plus attachant, par exemple, et de mieux raconté que le chapitre *Gährung im Lager;* on ne trouve pas chez tous les historiens allemands la netteté, la vivacité, l'élégance de M. Droysen.

En somme, l'ouvrage de M. Droysen est non seulement une très consciencieuse et très recommandable biographie de Bernard, bien supérieure à celle de Röse, — Röse est un manœuvre, et M. Droysen un artiste, — mais un des meilleurs livres qu'on possède sur l'histoire de la guerre de Trente-Ans, et une des publications les plus importantes qui aient paru en Allemagne dans ces dernières années.

A. CHUQUET.

---

245. — Louis DUCROS, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. **Henri Heine et son temps**, 1799-1828. Paris, Firmin-Didot, 1886. In-8, 325 p. 3 fr. 50.

Heine qui a mis son orgueil à servir d'intermédiaire entre deux nations, mérite un biographe non seulement en Allemagne, mais encore en France. L'Allemagne possède sur lui la biographie d'Adolphe Strodtmann, dont la seconde édition a paru en 1873, six ans après la première; cette biographie reste l'œuvre principale qu'on puisse consulter, malgré les publications récentes, au nombre desquelles on rangera le travail de Robert Proelss (1886). En France, M. Louis Ducros vient de consacrer un gros volume à la jeunesse de Heine. L'étendue du livre et les nombreuses indications qu'il renferme et qu'il est assez difficile de recueillir, font présumer qu'on y trouvera le fruit de recherches détaillées et profondes. Mais, avouons-le tout d'abord, M. D. ne nous a satisfait que médiocrement. Il s'arrête à l'accessoire et nous dérobe l'essentiel. Il nous fait longuement l'histoire de Düsseldorf, la ville natale du poète sous la domination française et retrace, comme pendant, la situation du vieil empire germanique. Il veut expliquer ainsi l'enthousiasme précoce de Heine pour la République française et pour l'empereur Napoléon. Mais il y a dans ces quelques pages, à côté de choses vraies, beaucoup de choses demi-vraies et exagérées. Les chevaliers d'empire, parmi lesquels Stein, Gagern, Dalberg, ont-ils été « pour la plupart » des *chevaliers d'industrie*? (p. 17.) Il nous semble que, sur ce point, M. D. montre plus d'esprit que de justice, et ce n'est pas

faire preuve de solides connaissances que de démontrer la prétendue corruption des États ecclésiastiques par l'exemple de la ville libre impériale de Cologne qui fut, au contraire, en opposition constante avec l'électorat. Il est hors de doute que la grande figure de Napoléon a puissamment ému l'âme impressionnable de Heine; il suffit de rappeler à ce propos une de ses poésies de jeunesse, *les Grenadiers*. Mais M. D. n'aurait pas dû oublier que Heine voulut en 1815 s'engager comme volontaire contre Napoléon et qu'il parle, dans une lettre à son ami Sethe (27 octobre 1816), de l'*homérique*, du *divin*, du *superbe* Blücher. La sympathie de Heine pour la France fut plutôt déterminée par les poursuites politiques auxquelles il fut en butte sous les années de la Restauration que par ses souvenirs d'enfance. M. D. consacre plus de cent pages à ces considérations principalement historiques, mais il ne nous donne que de très sèches informations — au point de vue biographique proprement dit — sur les premières années de Henri Heine. Il ne nomme qu'une seule fois (p. 276) Charles Immermann, dont l'amitié exerça sur Heine un si grand empire, et encore en disant que Immermann reçut une lettre du poète, M. D. juge à propos de l'appeler *Zimmermann*. Y a-t-il dans l'histoire de l'école romantique des personnages plus connus que les frères Schlegel? Pourtant M. D. nous présente (p. 133) Frédéric Schlegel comme l'*illustre père* de son frère Auguste-Guillaume Schlegel. Ce dernier qui exerça sur Heine, alors étudiant à l'Université de Bonn, la plus efficace influence, n'a passé, selon M. D., que peu d'années dans une ville où il fut professeur depuis 1818 jusqu'à sa mort, le 12 mai 1845. Mais M. D. ne dit-il pas encore (p. 126) que Heine fut, à la suite d'un duel, chassé de l'Université de Bonn? On sait cependant que Heine reçut le « consilium abeundi » lorsqu'il était à l'université de Göttingue. Dans le chapitre suivant (chapitre VIII), M. D. explique le nom d'une rue de Berlin, la « Behrenstrasse » où Heine demeura en 1821, par *Bärenstrasse* (p. 189) ou *rue des Ours*. Dans le IXe chapitre, il prétend que Heine assista le 20 août 1823 à la chute de son *Almansor*, à Brunswick, bien que sa lettre à Moser, du 23 août 1823, prouve qu'il était alors aux bains de Ritzebüttel, sur les plages de la mer du Nord. Il n'y a pas dans le livre entier de chapitre où un connaisseur de Heine, si superficiel qu'il soit, ne trouve au premier coup d'œil des inexactitudes ou des assertions fort contestables. M. D. a, il est vrai, de justes remarques, sur l'école romantique, particulièrement sur Novalis et Tieck, mais l'exemple suivant montrera comment il consulte ses sources. Il reproche à Tieck (p. 219) de faire s'endormir au théâtre, à Paris, le héros de son roman William Lowell, et ce en l'an 1795, « *il fallait bien aimer le sommeil pour dormir même dans le Paris volcanique de 1795* »; suivent quelques plaisanteries sur les romantiques, sur leur somnolence et sur leurs rêves. Mais, si M. D. avait bien ouvert les yeux, il aurait vu que le second livre du roman où se passe cette

scène de sommeil, porte la date de 1793, et non de 1795, et certes en 1793 on avait encore moins le temps de dormir que deux ans plus tard. En outre, nous lisons à peu de distance des mots cités par M. D., que « la magnificence des grands et de la cour — en l'an 1793! — contrastait d'une manière désagréable avec la pauvreté des basses classes »; M. D. aurait pu conclure de cette phrase que l'année 1793 désigne, non pas l'époque où se passent les événements, mais celle où fut composé le roman [1].

Les derniers chapitres sont les meilleurs du livre. M. D. a su trouver plus d'une observation intéressante sur les différences entre Heine et l'école romantique, sur les rapports qui le rattachèrent à cette école pendant toute sa vie, sur l'esprit de ses poésies lyriques. Quelques-unes des traductions dues à M. D., rappellent d'assez près l'original. Mais là encore, des jugements risqués et erronés. Si M. D. connaissait mieux la biographie de son héros, il ne regarderait pas indistinctement comme appartenant à la réalité (p. 241) les poésies de l'*Intermezzo lyrique*, et il n'en conclurait pas que Heine a obtenu de sa bien-aimée des baisers, des aveux et les serments d'un amour éternel. Les lettres du poète à Sethe nous persuadent le contraire. N'a-t-il pas dit, au reste, que « celle qui lui a causé les pires tourments, ne l'a jamais haï ni aimé? »

Il est inutile d'allonger la liste des erreurs qu'on peut reprocher à M. Ducros. Une seule remarque encore. J'avais publié en 1874-75, dans la *Deutsche Rundschau*, quelques essais sur Heine, et les avais réunis en volume. M. D. a consulté ce volume — volume précieux, dit-il (p. 63) — mais il l'a consulté quelquefois assez mal. Je disais par exemple (p. 120) qu'un ami de jeunesse de Heine, J.-B. Rousseau, s'était souvenu en 1848, à Vienne, de la destinée d'un poète d'autrefois, lorsque des femmes furieuses et pires que des Ménades *cherchaient* à le déchirer au vrai sens du mot. M. D. raconte (p. 127) que *J.-B. Rousseau eut le triste sort d'Orphée* et qu'il *fut littéralement mis en pièces* par des femmes à Vienne pendant la Révolution en 1848. Ce qu'il ne raconte pas, c'est comment le pauvre Rousseau, si méchamment traité par les Viennoises, a pu vivre encore près de vingt années, jusqu'au 8 octobre 1867.

Me permet-on d'ajouter que mon nom aurait pu sans inconvénient ne pas être cité? (p. 38). Dans une lettre du 27 octobre 1816 à Sethe, Heine fait une citation inexacte de deux vers de *Mérope*. J'avais reproduit cette citation dans la *Deutsche Rundschau* (I, 247; III, 368) où cette lettre a paru pour la première fois. Je la donnai dans le texte sous la forme fautive adoptée par Heine, et la corrigeai en note. Mais lorsque je publiai en volume mes articles de la *Deutsche Rundschau*, la faûte commise par Heine « *une* opprobre », au lieu de « un opprobre » subsista en note, malgré ma correction; aussi, à la fin du volume, dans la

1. Voir d'ailleurs l'indication expresse donnée par Tieck dans la préface, p. XVI et *Tiecks Werke*, Berlin. 1828, VI, p. 49.

liste des errata, j'eus soin de remarquer qu'il fallait p. 24, ligne 11, lire *un* au lieu de « une ». Lors même que M. D. n'aurait pas lu cette liste d'errata, qui précède immédiatement la table des matières, il pouvait se dire que si l'on indique une faute, on n'a pas envie de la répéter, pour ainsi dire, au même instant. Néanmoins, M. D. écrit (p. 38) : « M. Hüffer corrige ainsi : « La vie est une opprobre et la « mort un devoir. » *L'opprobre retombe tout entier sur M. Hüffer.* » M. Ducros a voulu être spirituel; mais au lieu de rédiger de petites notes qu'il croit piquantes, ne ferait-il pas mieux de lire avec attention les textes qu'il consulte?

H. Hüffer.

---

246. — **Arnold Ruge's Briefwechsel und Tagebuchblætter,** aus den Jahren 1825-1880, herausgegeben von Paul Nerrlich. Zweiter Band. 1848-1880. In-8, 456 p. 18 mark (à Berlin, librairie Weidmann, 1886.)

On trouvera dans ce second volume la suite des journaux et des lettres de Ruge. Le révolutionnaire allemand retrace les événements auxquels il prit part à Leipzig et à Francfort. Il raconte son voyage à Paris; il y revoit Herwegh qui « n'est plus blasé »; il y fait connaissance avec Herzen; il se lie avec Ledru-Rollin et Considérant; il assiste à la manifestation du 13 juin 1849. Nous le retrouvons en Angleterre à Brighton, correspondant avec Mazzini, avec Herzen qui « se traîne sans occupation ni but d'un pays dans un autre » et qui regarde la France comme « une caverne de brigands et un peuple de laquais » [1], avec Bakunine, Kossuth, Demeter Bratiano, Orsini, Robert Prutz, Freiligrath, Kinkel, Struve, Sigel, Walesrode, L. Bamberger. Les opinions qu'il exprime à la fin de sa vie méritent d'être citées. En 1866, il souhaite que l'Autriche soit chassée de l'Italie et de l'Allemagne (p. 270); il approuve Bismark et le pousse en avant parce qu'il voit derrière lui la Révolution; il applaudit à Sadowa et à la défaite de l'Autriche qui n'a plus autre chose à faire qu'à « devenir la confédération du Danube et à se civiliser, elle et la Turquie » (p. 275). En 1870, il accueille avec joie la nouvelle de la déclaration de guerre; il croit à la victoire de l'Allemagne et en escompte déjà les résultats; le 18 juillet, il écrit qu'il faudra profiter du triomphe « pour remporter la réelle unité, et que le meilleur moyen de l'obtenir, c'est de l'attraper pendant la guerre au fort de l'enthousiasme » (p. 352). Il prévoit que les républicains français « chasseront l'usurpateur », et il ajoute : « Mais il faudra qu'ils paient la note et perdent leur province allemande, si nous leur rendons le grand service de chasser ce tyran ». La dernière lettre de Ruge est datée du 14 juin 1880; il mourut le 31 décembre de la même année. Sa corres-

---

1. II, p. 127, lettre du 20 septembre 1852.

pondance, dont M. Nerrlich vient de nous donner la partie la plus intéressante, fait mieux connaître sa figure originale et sera consultée par tous ceux qui étudient l'histoire de notre temps.

C.

VARIÉTÉS

Diwân-i At'imèh, « Poèmes gastronomiques » de Maulana Abou-Ishaq Chirâzi, le cardeur de coton. Texte persan. Constantinople, impr. Ebu'zzia, 1303 (1886). 1 vol. in-8, 184 pp. et une table des matières.

Tous les voyageurs qui ont parcouru les bazars des villes d'Orient, tous les touristes que l'attrait du bibelot a conduits dans les parages du *Bezestan* de Constantinople, se sont toujours arrêtés longtemps devant ces boutiques obscures de rôtisseur ou de traiteur que l'on rencontre à chaque pas dans ces grands marchés, et peut-être même quelques-uns, poussés par la curiosité, ont-ils surmonté les premières révoltes de leur estomac et tenté de pénétrer les mystères de la cuisine orientale. On connaît « le mouton coupé par petits morceaux (*kebab*), enfilé par des brochettes perpendiculaires, les boulettes de riz et de viande hachée enveloppées de feuilles de vigne (c'est le *dolma)*, les galettes de *baklava*, les stalactites de *rahat-lokoum*, espèce de pâte transparente faite avec de la fleur de farine et du sucre coloré diversement [1] ». Un voyageur à l'imagination ardente a plus récemment tenté de nous donner la description d'un repas purement turc [2]. En dehors de l'impression pittoresque causée par la nouveauté des plats et du service, il faut avouer que le palais des Européens ne peut être agréablement flatté par des préparations si dissemblables des nôtres : aussi des deux auteurs que nous venons de citer, l'un trouve que, dans son dîner turc, il lui sembla « s'être vidé dans le corps une pharmacie portative », et que les plats qu'il goûta mériteraient de figurer « au bas de chaque article du code pénal, pour les coupables en état de récidive » ; l'autre estime plus sagement qu'il y a là « des rapprochements de substances tout à fait insolites, des mélanges extravagants pour les palais parisiens, mais qui pourtant ne manquent pas de recherche et ne se font pas au hasard [3].

Ce dernier mot est de trop, et indigne du spirituel écrivain qui l'a tracé. Au hasard ! Ceux qui ont lu l'excellente traduction que nous possédons des *Prairies d'Or* de l'historien arabe Mas'oûdi ont sans doute conservé le meilleur souvenir de ces pages intéressantes où la gastronomie arabe

---

1. Th. Gautier, *Constantinople*, éd. Michel Lévy, 1857, p. 97.
2. M. Edmondo de Amicis, *Constantinople*, trad. de Mme J. Colomb, pp. 134 et suiv.
3. Th. Gautier, *id. opus*, p. 191.

défile devant nos yeux [1] », chantée par les poètes de la cour des Khalifes de Baghdad. On y trouve déjà cet amour des préparations sucrées et cet abus des aromates qui distinguent encore de nos jours la cuisine orientale; mais qu'on n'oublie pas que les épices fortes ont longtemps régné sur les tables d'Europe, que ce n'est que récemment que s'est effectué le choix qui a condamné certains condiments et en a adopté d'autres, et enfin, qu'un gourmet du XIX[e] siècle serait fort mal à l'aise pour goûter un souper servi à la mode du grand Roi, ou tel que celui dont parle Boileau. Il en serait ainsi, sans nul doute, du plus fin banquet de Trimalcion : le goût a aussi, chez nous, ses époques; mais il n'en a point, croyons-nous, en Orient, et qui sait si un Apicius quelconque, ramené miraculeusement à la vie, ne s'assiérait pas avec bonheur autour du grand plateau de cuivre étamé où les pachas du Bosphore aiment à se faire servir les préparations culinaires qui font leurs délices?

L'Orient a eu, pour chanter la gastronomie, non pas de simples versificateurs à la façon de Berchoux, mais de véritables poètes. Ibn-er-Roûmi, Abou'l-Hoseïn Kochâdjim, Ibn-el-Mo'tazz, et tant d'autres, dont Mas'oûdi nous a conservé des extraits, ont des petits vers d'une allure extrêmement vive, d'un rhythme sautillant et brillant, pour peindre les triomphes des Vatels des bord du Tigre. Mais voici qu'on nous donne, non plus des vers détachés, mais tout un recueil de poésies, un *diwân* persan consacré tout entier à la louange de la bouche. Cet ouvrage, connu en Perse et en Turquie sous le nom populaire de *Boshaq-i At'imèh* (le Bou-Ishaq de la cuisine) par abréviation du nom de l'auteur, Maulana Abou-Ishaq Hallâdj-i Chirâzi, vient d'être publié à Constantinople par les soins du savant orientaliste Mirzâ Habîb el-Isfahâni (p. 4); il mérite d'attirer notre attention.

D'après le *Tezkéret uch-cho'arâ* de Daulet-Châh, dont un extrait figure en tête de la nouvelle publication, Abou-Ishaq était un simple cardeur de coton *(hallâdj)* qui, par son habileté à bien dire, tant prisée en Perse, s'était sans difficulté fait admettre dans la société des grands personnages de la ville de Chirâz, et fréquentait assidûment celui qui y gouvernait alors, le prince Iskender, fils d'Omarcheïkh, par conséquent petit-fils de Tamerlan [2]. On sait d'ailleurs qu'il n'y a pas de bien grands obstacles à franchir pour pénétrer chez les grands de l'Orient, aussi le cardeur, déjà connu pour son esprit, n'avait qu'à soulever la portière d'étoffe qui fermait le salon du prince de Chirâz pour s'y entendre souhaiter la bienvenue. L'ouvrier-poète vivait de son métier; et comme Iskender lui demandait une fois pourquoi on ne l'avait vu de quelques jours :

---

1. *Prairies d'Or*, traduction de M. Barbier de Meynard, t. VIII, p. 238, et surtout p. 392 et suiv.

2. Cf. la courte notice qui lui a été consacrée par l'auteur de l'*Atèch-Kédèh* (dans l'édition de Bombay : voir province du Fârs s. v. *Boshaq*) et Hammer, *Geschichte der Schœn. Redekünste Persiens*, p. 288.

« Prince, dit-il, c'est que je passe un jour à carder et trois jours à retirer les brins de coton fixés dans ma barbe :

« (Vers). Il est aussi difficile d'empêcher les mouches de toucher au *pachmak-i gandi* que de retirer les brins de coton de la barbe du cardeur. »

L'on sait qu'en Orient on carde, non pas avec les peignes spéciaux appelés *cardes*, comme nous le faisons, mais au moyen d'un instrument que l'on ne saurait mieux comparer qu'à une harpe qui n'aurait qu'une seule corde, et qui répand un nuage de poussière impalpable de fibrilles tout autour de l'opérateur. Or voilà une anecdote qui nous permet, grâce au glossaire ajouté à cette édition, d'enrichir le dictionnaire persan d'une expression qui, sans lui, serait restée difficilement intelligible : *pachmak* (littéralement : la petite laine) est, d'après la définition donnée, « une sucrerie qui, à force d'être travaillée, prend l'apparence de la laine (p. 176) » et le synonyme turc indiqué achève de préciser l'idée, car il est peu de personnes, ne connaissant du Levant que la capitale de l'empire ottoman, qui n'en aient rapporté le souvenir du *kettân-halvâ*, de ces fibrilles de pâte sucrée d'une blancheur éclatante, aussi minces, aussi légères que des fils de lin. La principale utilité de la nouvelle publication sera d'enrichir nos lexiques de ces termes techniques qui ont mis plus d'une fois à la torture de savants traducteurs et dont on ne trouve pas trace, en général, dans les instruments de travail que nous avons à notre disposition. On nous promet également le *Diwân-i Elbisèh* « poème du costume » de Nizhâm-uddin Mahmoûd Qâri (p. 4-5) : qu'il soit le bienvenu!

Pour ne citer qu'un seul exemple du secours fourni à l'orientalisme par la nouvelle édition du *Boshaq*, nous y voyons que le *boûrân* ou *boûrâni* cité par Mas'oûdi [1] et par Freytag *(Lex. arab.)* n'est autre chose qu'un plat de légumes cuits sur lesquels on verse du lait caillé aigrelet (pers. *mâst* = turc *yoghourt).* La formule de la confection de la *hérîsèh*, appelée aussi *halîm*, diffère peu de celle des vers cités par l'auteur des *Prairies d'or* (t. VIII, p. 402), mais elle est moins complète : c'est simplement (v° *halîm*, p. 177) « un bouillon que l'on a fait réduire avec de la viande et du froment. »

La présente édition a été faite sur deux exemplaires des diverses éditions publiées en Perse et depuis longtemps épuisées (p. 5). Ces deux exemplaires ont été complétés l'un par l'autre et corrigés par l'éditeur, qui est aussi l'auteur du glossaire alphabétique (pp. 173-184). Cette liste complète le *farhang* écrit par Abou-Ishaq lui-même et en rend l'usage plus aisé, en même temps qu'elle donne la synonymie turque et arabe.

L'on ne s'attend pas à ce que nous donnions ici une analyse, même approximative, de la préface mise par Abou-Ishaq en tête de ses vers, où le style macaronique le plus pur étale avantageusement ses grâces

1 *Prairies d'or*, t. VIII, p. 395, et note de M. Barbier de Meynard, p. 438.

fardées; nous signalerons seulement une curieuse appréciation des plus célèbres poètes persans (p. 8) écrite en entier dans ce style. Le procédé familier à l'auteur est celui de la parodie. Il prend une pièce connue d'un auteur célèbre, de Sâdi, de Zhehîr-uddîn Fâryâbi, de Khâdjou-i Kermâni ou de Hâfiz, et il en travestit les termes d'une façon qui ne manque pas d'ingéniosité. Pour en donner un exemple, je prendrai une des pièces les plus célèbres du poète lyrique et bachique de la Perse, celle où Hâfiz donne « Samarquand et Bokhara pour l'éphélide noir de la joue du jeune turc de Chirâz ». Voici un essai de traduction de la parodie d'Abou-Ishaq; les mots soulignés sont empruntés tels quels au texte de Hâfiz :

« Si tu apportes devant moi un potage aux nouilles frites (*boughra*) aimé du prince Khorassanien (qui l'inventa), *je donnerai Samarquand et Bokhara* pour le fumet délicieux de sa friture.

« Si tu as du pilaf au safran [1] et du *çâboûni*[2], nous profiterions mieux *des bords du canal de Rokn-Abâd et de la promenade du Moçallâ!*

« Pourquoi décorer de musc et de safran la surface de l'entremets de fécule [3]? *Quel besoin de fard et de mouches artificielles a jamais eu un beau visage?*

« La beauté de l'agneau rôti et la grâce de la queue de mouton préparée au fromage sec *m'enlèvent la patience du cœur aussi vite que les Turcomans font de leur proie!*

« Ne me demande pas la raison d'être du *sakhtau* [4] et des secrets que je roule dans ma tête pour l'amour de lui, *car aucun philosophe n'a deviné et ne devinera jamais cette énigme.*

« De l'odeur appétissante qui s'échappe de ce boudin farci de riz et de pois, *j'ai compris* qu'il ne tarderait pas à nous induire à rompre le jeûne.

« Chante, ô Boshaq, les louanges de la grappe de raisin mellâhi, *car, en entendant tes chants, le ciel secouera la chaîne des Pléiades* (ces étoiles entreront en danse). »

Passons une assez lourde parodie de la manière de Firdousi dans le *Châh-Nâmèh* (p. 107-120) pour signaler, au courant de la plume, une longue histoire en prose, mêlée de vers, où tous les plats de la cuisine persane défilent les uns après les autres (p. 121-150), et une autre où le conteur endormi rêve qu'il est transporté dans une sorte de pays de Cocagne (p. 151-155).

---

1. Très employé à Chirâz du temps de l'auteur, ainsi que nous l'apprend le *Farhang* cité dans le glossaire; on l'appelait *birindji chémâlèh* (p. 174).

2. Sorte de *halvâ* fait avec du miel et de la fécule, et dans quelques pays avec du sirop *(doûchâb)* et de l'huile de sésame *(kondjoûd)*.

3. *Pâloûdèh*, turc *peltèh*.

4. Espèce de *moûmbâr* ou gros saucisson de mouton dans lequel il doit entrer toutes sortes de choses, à en juger par la plaisanterie contenue dans ce vers. La composition en est indiquée p. 164.

On voit par ces quelques mots, l'utilité des poèmes d'Abou-Ishaq, qui nous donnent un tableau complet de l'art culinaire en Perse à la fin du XVe siècle de notre ère. Pourquoi faut-il que cette nouvelle édition soit déparée par des fautes évidentes, dont quelques-unes seulement sont corrigées dans un *erratum*, et qui sont dûes à l'inattention du correcteur et à l'ignorance des protes? Il y a tel passage qui demande plus d'efforts pour être lu que si c'était dans un manuscrit. On peut encore signaler dans le glossaire tel rapprochement hardi, telle étymologie risquée dont il faut se garder de croire le premier mot, comme pour le mot *beurèk* (bouchées feuilletées à la viande ou au fromage) que l'auteur du glossaire veut rapprocher de *boughra*, que nous avons vu plus haut et qui désigne une espèce de panade ou de soupe aux pâtes; le mot *beurèk* est turc d'ailleurs, et le plat ainsi appelé ne ressemble ni à une panade ni à une soupe. Si l'on fait la part de ces défauts, cet ouvrage, tel qu'il nous est présenté, mérite de fixer l'attention des orientalistes qui ne craindront pas d'être rebutés dans leur déchiffrement par des mots accolés à tort et par d'autres divisés en plusieurs tronçons informes par des *blancs* insérés maladroitement.

Cl. HUART.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les contes et légendes annamites successivement publiés par M. LANDES, dans les tomes IX, X et XI des *Excursions et Reconnaissances* de Saïgon, viennent de paraître réunis en un volume: *Contes et légendes annamites par A. Landes (administrateur des affaires indigènes). Saïgon, Imprimerie coloniale, 1886*. C'est le recueil de ce genre le plus riche que nous ayons jusqu'ici pour la péninsule, peut-être pour l'extrême Asie en général. Même pour l'Inde propre, je ne connais pas de livre qui soit l'exact équivalent de la publication de M. Landes. Il suffit d'ouvrir le volume, pour se convaincre de la parfaite sincérité qui a présidé a tout le travail. Aussi nulle part ne peut-on mieux qu'ici saisir sur le vif l'étrange surnaturel dont est hantée l'imagination de ces peuples, vieux fond de conceptions anamites, auxquelles se sont superposées et amalgamées de la façon la plus singulière celles du bouddhisme, du taoisme et de la religion des lettrés. D'autre part, malgré le goût de terroir très prononcé de ces récits, les rapports ne manquent pas avec le folk-lore d'autres contrées, notamment celui de l'Occident. A ceux qu'a relevés M. Landes, on peut ajouter les suivants : XXII, qui est une version annamite à la fois de Cendrillon et du conte égyptien des deux frères; XXIII, à rapprocher des récits de l'enfance de Cyrus, de Roland, etc.; XLIII est un conte indien; XLV et l'homme de la lune, lequel, comme chez nous, est un bûcheron; XLVII, on se rend maître d'une fée en s'emparant, pendant qu'elle se baigne, de son vêtement ailé; LXVI et l'escarboucle contenue dans la tête des serpents, laquelle, outre d'autres avantages, procure à son possesseur l'intelligence du langage des bêtes; LXVII, l'homme et le plus ingrat des animaux, et il n'est pas d'être si faible dont le secours

ne puisse être utile au plus puissant, LXVIII et LXIX, le mauvais frère (ou la mauvaise sœur), imitant le bon frère et trouvant sa perte où l'autre a trouvé la fortune; LXXXV, dont M. Landes a parfaitement noté le rapport avec le récit du corbeau et de la colombe de l'Arche, est un des exemples les plus curieux de la migration des fables. — A. B.

— M. Lucien Merlet, vient de signaler un nouvel ancêtre de La Fontaine, d'après un ms. dont il existe deux exemplaires. L'un appartient à la Bibliothèque nationale, l'autre à M. le duc d'Aumale. Il nous semble que la récente donation de Chantilly à l'Institut de France donne encore plus d'intérêt à cette recherche; car le ms. de la collection de M. le duc d'Aumale date du XIVe siècle, et est par conséquent, nous dit le savant archiviste d'Eure-et-Loir, de beaucoup antérieur au ms. de la Bibliothèque nationale. De plus il est orné de 812 vignettes. Cet ouvrage s'appelle les *Cy nous dit*, titre emprunté aux premiers mots qui commencent chaque récit. On trouve dans les *Cy nous dit*, 36 fables ou apologues. Le sujet de 11 de ces fables a été traité par La Fontaine. Telles sont le *Renard et le Corbeau*, le *Lièvre et les Grenouilles*, les *Animaux malades de la peste*. La plus heureuse trouvaille, dans ce filon inexploré, est sans contredit la fable du *Meunier, son fils et l'âne* qu'« autrefois à Racan » Malherbe avait contée. Voilà pour la savante édition de la collection Regnier une série d'addendas fort intéressants. C'est au *Magasin pittoresque* (15 mai et 30 septembre 1886) que M. L. Merlet a offert la primeur de sa découverte et des fragments du livre des *Cy nous dit*. — L. P.

— Voici deux notices qui ont été lues à la réunion des Sociétés savantes et des Beaux-Arts des départements à la Sorbonne, en avril 1886 : *Le sculpteur Louis Claude Vassé. Documents inédits par* Henri Stein, archiviste aux Archives nationales (Paris, Plon, grand in-8° de 15 p.); *Nicolas et Jacques Wilbaut, peintres français du XVIIIe siècle, 1686-1806, par* H. Jadart, secrétaire général de l'Académie de Reims (Paris, Plon, grand in-8° de 32 p.). M. Stein a publié, dans sa notice sur Vassé, de curieuses pièces tirées des archives municipales de Troyes, sur les bustes de Troyens célèbres commandés au sculpteur du Roi par Grosley. Il a aussi publié un rapport d'expert, du 11 avril 1774, extrait des Archives nationales, où l'on trouve divers renseignements sur la famille de Vassé et sur les biens qu'il laissa. M. Stein rappelle que Vassé, honoré par Diderot du titre d'« artiste très distingué », mourut au Louvre, non le 1er décembre 1722, comme on l'a toujours répété (Mariette, Charles Blanc, Bellier, les rédacteurs du *Catalogue du musée du Louvre, du musée de Troyes*, etc.), mais la veille de ce jour, comme l'atteste l'acte de décès. — Le travail de M. Jadart sur Nicolas et Jacques Wilbaut n'est pas moins intéressant. Le savant biographe de D. Mabillon et de D. Ruinart établit d'après l'état civil (voir aux *Annexes* les actes de baptême et de sépulture), que Nicolas Wilbaut fut baptisé à Château-Porcien, le 20 juillet 1686, et fut inhumé le 9 mai 1763 dans le cimetière de sa ville natale; que son neveu Jacques fut baptisé à Château-Porcien, le 28 mars 1729, et mourut dans la même ville le 18 juin 1806, et non 1816, comme l'abbé Boulliot *(Biographie Ardennaise)* et tous les biographes, après lui, l'ont indiqué à tort. Sur les particularités de la vie des deux peintres, comme sur leurs ouvrages — on remarquera surtout aux *Annexes* l'inventaire des toiles contenues dans les églises, musées, hospices et maisons particulières des départements de la Marne et des Ardennes — la notice de M. Jadart dit à peu près tout et le dit très bien. — T. de L.

— M. Emile du Boys a trouvé dans le volume 6629 du fonds français de la Bibliothèque nationale une lettre de Montaigne, non autographe, mais originale et inédite. Il vient de la publier chez l'éditeur Léon Techner, dans une plaquette de

9 pages. Elle est datée du 7 juillet 1583 et se rapporte à la période de la vie de Montaigne où ses compatriotes, reconnaissants des services rendus, lui confièrent pour la seconde fois la mairie de Bordeaux. Elle est adressée au roi de France.

BELGIQUE. — Un arrêté royal du 8 juillet crée à Gand, sous la dénomination de *Koninklijke Vlaamsche Academie for Taal-en Letterkunde*, une académie de littérateurs et de savants ayant pour objet l'étude et la culture de la langue et de la littérature néerlandaises. Le roi est le protecteur de l'Académie qui se compose de membres titulaires, ou honoraires, ou correspondants. Il y a vingt-cinq membres titulaires; les dix-huit premières nominations sont faites par le roi; ce sont MM. Claeys, de Hondt, Delaet, Delcroix, de Pauw, de Potter, Gaillard, Genard, Gezelle, Hiel, Nolet de Brauwere van Steeland, Roersch, Rooses, Snieders, Stroobant, van Beers, Vanderhaeghen et P. Willems; ont été nommés : directeur de l'Académie, M. WILLEMS; vice-directeur, M. VAN BEERS; secrétaire perpétuel, M. DE POTTER. L'Académie a été installée le dimanche 10 octobre par le ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics.

— L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, classe des lettres, a fixé de la façon suivante le programme des concours pour l'année 1887 : 1° Quelle fut l'attitude des Pays-Bas à l'égard du pays de Liège au XVIe siècle? 2° quelle a été en Flandre, avant l'avènement de Guy de Dampierre, l'influence politique des grandes villes, et de quelle manière s'est-elle exercée? 3° faire l'histoire de la littérature française en Belgique de 1800 à 1830 (les concurrents consulteront utilement la bibliothèque léguée à l'Académie par le baron de Stassart); 4° on demande sur Jean Van Boendale un travail analogue à celui du D^r^ Te Winkel sur Maerlant; 5° quel est l'effet des impôts de consommation sur la valeur vénale des produits taxés et dans quelle mesure cet impôt pèse-t-il sur le consommateur? exposer et discuter, à l'aide de documents statistiques, les résultats des expériences faites à cet égard dans les divers pays et plus spécialement en Belgique; 6° faire, d'après les auteurs et les inscriptions, une étude historique sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains? La valeur des médailles attribuées comme prix à la solution de ces questions sera de huit cents francs pour la deuxième, la troisième et la sixième, et de six cents francs pour les autres. Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand et en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1er janvier 1887, à M. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies.

— Voici les programmes des concours de la même Académie pour l'année 1888 : 1° Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice, dans les anciens Pays-Bas, depuis le XVe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe; 2° apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des XIIIe et XIVe siècles; 3° faire le tableau des institutions civiles et politiques de la Belgique pendant la période qui s'étend du couronnement de Pépin le Bref à la confirmation de l'hérédité des fiefs par Hugues Capet en France et par Conrad le Salique en Allemagne; 4° on demande une étude sur les *mystiques* des anciens Pays-Bas (y compris la principauté de Liège) avant la réforme religieuse du XVIe siècle, leur propagande, leurs œuvres, leur influence sociale et politique; 5° étude sur les humouristes et les pamphlétaires en langue française en Belgique, de 1800 à 1848 (1,000 fr. pour les troisième et quatrième questions; 800 fr. pour la première; 600 fr. pour les deuxième et cinquième.)

— Le prix annuel de 25,000 francs sera décerné en 1887 à l'auteur de l'ouvrage

qui démontrera le mieux de quelle manière la Belgique doit comprendre son rôle dans la grande famille européenne, tant au point de vue politique ou intellectuel qu'au point de vue matériel, pour servir le plus utilement ses propres intérêts en même temps que ceux de la civilisation en général. Les travaux destinés à ce concours exclusivement belge devront être adressés au ministre de l'agriculture avant le 1er janvier 1887.

— M. Wilmote vient de faire tirer à part une *Note sur le patois de Couvin*, publiée dans la *Revue de l'Instruction publique* de Belgique. (Grand in-8°, de 12 pages). Cette note, comme le dit l'auteur, a été rédigée à l'aide de renseignements que lui a fournis M. Marchot, élève de l'École Normale des Humanités à Liège; mais il s'est servi, pour les compléter, des formes relevées dans plusieurs anciennes chartes de la région. Ce petit travail est fait avec un grand soin et il donne une idée exacte du curieux patois de la petite ville du Hainaut. Il faut remarquer la prononciation *è* des particules et pronoms atones *è*, *lè*, *mè*, etc.; ainsi que l'hésitation entre les formes *k* et *ch* comme représentation de la gutturale *c* + *a*, et les formes *ç* et *ch* pour *c* + *e*, *i*. Une traduction de la Parabole de l'Enfant prodigue termine cette étude. J'y note en passant *d'ai* = *j'ai*, analogue au *dj* = *j*, que j'ai noté dans le patois normand de Dozulé (*Romania*, XII, 591). — Ch. J.

SUÈDE. — S. M. le roi de Suède et de Norvège, Oscar II, a, au commencement de cette année, institué deux prix pour récompenser le meilleur ouvrage sur deux sujets de haute importance, relatifs à la connaissance de l'Orient, au point de vue historique et linguistique. L'ordonnance du roi à ce sujet est conçue dans les termes suivants : « Animé du désir de contribuer à la connaissance des langues et des annales des peuples de l'Orient, si importantes pour l'histoire de la culture humaine, et pourtant si imparfaitement connues, Je veux par la présente faire part que Je décernerai une grande médaille en or, d'une valeur d'environ mille couronnes suédoises, ainsi qu'une somme de mille deux cent cinquante couronnes suédoises à chacun des auteurs du meilleur ouvrage sur : 1° *l'histoire des langues sémitiques*; 2° *l'état de la civilisation des Arabes avant Mohammad*. Les médailles porteront, d'un côté, Mon effigie et de l'autre, le nom de l'auteur couronné et le titre de son ouvrage. Je charge les savants ci-dessous nommés de former un jury pour examiner les ouvrages présentés, savoir : Le Dr. E. Blix, ministre de l'Instruction Publique et du Culte en Norvège; le Prof. H. L. Fleischer à Leipzig; le Prof. Th. Nœldeke à Strasbourg; le Prof. M. J. de Goeje à Leide; le Prof. W. Wright à Cambridge; le Prof. Ign. Guidi à Rome; Mr. Zotenberg, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale à Paris; le Prof. Dr. E. Tegnér et le Dr. Comte Carlo de Landberg pour la Suède. Le Comte de Landberg sera en même temps secrétaire du Jury. Ce Jury se complétera lui-même au cas que quelqu'un de ces membres vînt à mourir ou se présentât comme concurrent au prix. Il devra Me remettre un rapport sur la valeur des ouvrages examinés, en proposant le candidat pour le prix, de préférence avant la fin de l'année 1888. » Pour la composition des deux ouvrages, la Commission exige ce qui suit : 1° *L'histoire des langues sémitiques*. Exposé des langues sémitiques dans leur unité et dans leurs variétés. Parenté plus ou moins étroite des langues sémitiques entre elles. Développement de chaque langue depuis les temps les plus reculés et scientifiquement abordables jusqu'au temps moderne. On pourra reconstruire, en procédant avec discrétion et en remontant au-delà des plus anciens monuments, l'état primitif d'une langue. L'auteur devra faire preuve de sens historique et d'une connaissance approfondie des principales langues sémitiques, acquise par une étude spéciale et non seulement au moyen des grammaires et des lexiques. Il devra tenir compte de tous les dialectes accessibles, notamment de ceux qui ne

ne sont représentés que par des inscriptions. En outre, on désire que l'auteur fasse porter ses recherches sur le domaine assyro-babylonien avec autant de précision que sur l'hébreu, l'araméen, etc. Pourtant, la Commission ne se dissimule pas qu'actuellement une telle sûreté ne peut encore être exigée. On préférera plutôt renoncer à ce point du programme que de voir les inscriptions cunéiformes traitées sans compétence suffisante par un sémitisant, ou les autres langues sémitiques traitées de même par un assyriologue. On désire, sans en faire une condition absolue, une discussion sur la parenté des langues sémitiques avec d'autres, notamment avec certaines langues africaines. 2° *Exposé de l'état de la civilisation des Arabes avant Mohammad.* Comme sources, on devra principalement mettre à contribution les poésies antéislamiques et la tradition historique des Arabes, illustrées par les récits, choisis avec critique, des voyageurs modernes, ainsi que par les indications de l'Ancien Testament, des auteurs grecs, romains, syriens et juifs. Le fait que, dans un pays si peu favorisé par la nature, il a pu se former un peuple, qui a joué un rôle si important dans l'histoire de la civilisation humaine, est un problème qui demande une élucidation particulière. Bien qu'il soit impossible, en l'état de nos connaissances, d'écrire l'histoire de la civilisation des Arabes avant Mohammad, il existe cependant des traces d'une civilisation progressive à cette époque. Ces traces sont à enregistrer. L'auteur devra notamment rechercher quelle a été l'influence qu'ont exercée sur les Arabes les civilisations de certains peuples étrangers, tels que les Araméens, les Perses, etc. La Commission ne demande pas une histoire spéciale de l'ancienne civilisation sabéenne. On désire que cet ouvrage soit composé de telle manière qu'il puisse être abordé par tout homme lettré. Les discussions rigoureusement scientifiques pourraient être reléguées à la fin du livre. La Commission ne pourra examiner les ouvrages présentés qu'à condition qu'ils soient écrits dans une langue scandinave ou en latin, en allemand, en français, en anglais, en italien ou en arabe. Les manuscrits, sans nom d'auteur, mais portant une devise, devront être remis à l'un des membres de la Commission au plus tard le 30 juin 1888. La librairie E. J. Brill se charge de l'impression et de la publication des deux ouvrages couronnés, ainsi qu'il ressort de l'engagement suivant : « Je soussigné m'engage à imprimer et à publier à mes frais les deux ouvrages qui auront obtenu le prix d'honneur institué par S. M. le Roi de Suède et de Norvége, en offrant à l'auteur de chacun desdits ouvrages, écrits en allemand, français, anglais ou latin, un honoraire de cent vingt-cinq francs par feuille de seize pages. » — E. J. Brill.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 octobre 1886.

L'Académie décide de remettre au concours, pour 1888, le sujet suivant, qui avait été proposé inutilement pour l'un des prix à décerner en 1886 : Etude sur les ouvrages en prose et en vers connus sous le nom de Chroniques de Normandie. Les mémoires devront être déposés le 31 décembre 1887.

L'Académie nomme deux commissions chargées de lui proposer des questions à mettre au concours :

1° Pour le prix ordinaire (la question devra être tirée des études orientales) : MM. Renan, Derenbourg, Barbier de Meynard, Senart ;

2° Pour le prix Bordin (question relative à l'antiquité classique) : MM. Heuzey, Georges Perrot, H. Weil et Gaston Boissier.

M. A. Luchaire communique une note sur deux monogrammes inédits du roi Louis le Gros. On sait que les rois de la seconde et de la troisième race, jusqu'au XIIIe siècle, ont fait apposer au bas de leurs diplômes, pour tenir lieu de leur signature, un monogramme composé des lettres de leur nom. Sous les Carolingiens, on distingue deux types principaux de monogrammes; on peut les appeler le type en croix et le type en H. Le premier est celui du monogramme de Charlemagne : les lettres K, R, L, S sont disposées aux extrémités des bras d'une croix et l'O au milieu. Le second se trouve dans le monogramme de Louis le Débonnaire et des autres rois du même nom : une grande H porte, accrochées aux extrémités ou placées le long de ses jambages, les lettres du nom : *Hludovicus*. C'est à ce second type qu'appartiennent tous les monogrammes de Louis le Gros et des autres Louis Capétiens connus jusqu'à ce jour. Mais M. Luchaire vient d'en découvrir deux qui n'avaient pas encore été signalés et qui s'écartent de ce modèle. L'un se trouvait au bas d'un acte de 1108, pour Saint-Corneille de Compiègne, rendu par Louis le Gros, roi désigné, avant la mort de son père; l'original est perdu, mais un cartulaire des Archives nationales, LL. 1622, nous en a conservé la copie, avec le monogramme figuré (f° 45); il appartient au type de la croix. L'autre monogramme nous a été conservé en trois exemplaires, dans un original de 1118, pour Sainte-Geneviève de Paris (Archives nationales, K. 21, n° 13²; J. Tardif, *Monuments historiques*, n° 370, p. 211), et dans deux copies de dom Grenier, à la Bibliothèque nationale. C'est une grande L, avec les autres lettres du nom *Ludovicus* disposées le long des jambages. Dans l'une des deux pièces qui nous ont été conservées par les copies de dom Grenier, on trouve à la fois deux monogrammes, celui-ci et le monogramme ordinaire, du type en H.

M. Bloch, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, donne lecture d'un mémoire intitulé : *Les Textes épigraphiques relatifs à la tribu Succusana et aux trente-cinq tribus urbaines sous l'Empire*. Il s'attache à distinguer les trente-cinq tribus au sens large, comprenant tous les citoyens romains, épars sur toute la surface de l'empire, des trente cinq tribus urbaines, issues des premières, mais exclusivement composées des pauvres de la capitale. Pour saisir la raison de cette distinction, il faut remonter au dernier siècle de la République. A cette époque, les comices, désertés par tous ceux que la distance en tenait éloignés, étaient tombés par le fait entre les mains de la populace de Rome. Mais, comme leurs décisions n'étaient valables qu'autant qu'elles émanaient du vote de toutes les tribus, les trente-cinq tribus s'étaient réorganisées dans la ville même pour tenir toujours prêt le nombre de suffrages requis. Ces corporations ont été conservées par les empereurs, non seulement parce qu'on ne pouvait s'en passer pour les comices, dont l'image dérisoire subsista, mais parce qu'ils y voyaient au besoin un appui pour leur gouvernement et leur personne. Les membres de ces tribus étaient considérés comme les clients de l'empereur et recevaient une part supplémentaire dans les congiaires. Avec le temps, leurs places devinrent héréditaires, suivant une tendance dont on retrouve d'autres exemples sous l'Empire. Il est curieux de retrouver dans ces modestes associations les mêmes cadres qui autrefois comprenaient la totalité des citoyens romains. Il résulte des inscriptions que les membres de ces tribus étaient distribués par centuries et même divisés en *seniores* et *juniores*, bien que l'on trouve des enfants dans la première catégorie, et sans doute, inversement, des vieillards dans la seconde. C'est un témoignage intéressant de l'esprit conservateur des Romains, de la persistance avec laquelle ils s'attachaient à maintenir leurs anciennes formes politiques, alors même qu'elles ne répondaient plus à rien dans la réalité.

Ouvrages présentés : — par M. P.-Ch. Robert : Adrien Blanchet, *Jetons de la famille de Henri II de Navarre*; — par M. Maspero : *das Ægyptische Todtenbuch der XVIII. bis XX. Dynastie aus verschiedenen Urkunden zusammengestellt und herausgegeben* von Edouard Naville; — par M. Delisle : 1° F. de Mély, *l'Abbé Aubert*; 2° A. Babeau, *les Bourgeois d'autrefois*; — par M. Barbier de Meynard : H. Sauvaire, *Lettre à M. le président de la Société française de numismatique sur quelques pièces rares ou inédites de la collection de M. P. de Lhotellerie* (extrait de l'*Annuaire de la Société*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 1 novembre — 1886

---

247. — Carolus Schmidt. **De Herodico Crateteo** pars I. Prog. du gymnase d'Elbing, 1886. In-8, XIII p.

— Paul von Gizycki. **Einleitende Bemerkungen zu einer Untersuchung über den Wert der Naturphilosophie des Epikur.** Prog. du progymnase de Berlin, 1886. In-4, 26 p.

— M. Guyau. **La morale d'Epicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines.** 3e éd. Paris, Alcan, 1886. In-8, 292 p.

— Enrico Soulier. **Eraclito Efesio.** Roma, 1885. In-12, VIII-318 p.

Les volumes dont je viens de transcrire les titres sont pour la plupart d'utiles contributions à l'étude de la philosophie antique. Je suis bien en retard avec quelques-uns d'entre eux ; mais leurs auteurs ont rencontré ailleurs des appréciations si flatteuses qu'ils me pardonneront plus facilement de les louer après tant d'autres.

1. M. Carl Schmidt s'est demandé quelle était l'origine des propos calomnieux sur le compte de Socrate et de ses disciples, accueillis dans la compilation d'Athénée. On avait songé à un discours de Démocharès pour Sophocle, prononcé en 306 av. J.-C. ; M. Schmidt, par une étude plus attentive d'un texte décisif d'Athénée (v, 55, p. 215) a mis hors de doute — à mon sens, du moins — que la véritable source de ces racontars est un écrit perdu d'Hérodicus, grammairien de l'école de Cratès, probablement le même qu'Hérodicus de Babylone. Par une bizarre méprise on avait pris jusqu'à présent cet écrit, intitulé Πρὸς τὸν Φιλοσωκράτην, pour une apologie de Socrate ! M. Schmidt en a restitué le vrai caractère et réussi à en retrouver la trace dans de nombreux passages d'Athénée où aucune source n'est nommée. Cette dissertation aura une suite ; dès à présent il faut remercier l'auteur des lumières qu'il a jetées sur un pamphlétaire oublié et sur les procédés de travail d'Athénée.

2. La dissertation de M. de Gizycki est, malgré son titre, moins une introduction à l'étude de la physique épicurienne, qu'une charge à fond contre la méthode subjective appliquée à l'histoire de la philoso-

phie. Parmi les sectateurs de cette méthode, M. de G. range non seulement Hégel, mais encore Ritter et Zeller, qui tous ont parlé d'Epicure, comme physicien, en termes assez méprisants. C'est aller peut-être un peu loin; mais on ne peut nier que l'auteur n'ait souvent raison dans sa critique des jugements de ses prédécesseurs et qu'il ne soit facile de relever dans la physique d'Aristote des naïvetés au moins aussi fortes que dans celle d'Epicure. Pourtant j'oserai recommander à M. de G., dans l'intérêt même de sa réputation littéraire, un peu plus d'indulgence à l'égard des historiens de la philosophie. Il n'est pas de genre où l'on ait proclamé plus souvent la nécessité d'une impartialité absolue, et pas de genre où elle soit plus difficile à réaliser. Même si l'on s'abstient de juger un système, il faut bien le résumer, en faire ressortir les traits caractéristiques. Or comment choisir ces traits, surtout lorsqu'on se trouve en présence d'œuvres fragmentaires? Chacun ne sera-t-il pas fatalement porté à considérer comme « caractéristiques » les doctrines qui cadrent avec ses propres idées — car on n'étudie guère un philosophe à moins de se sentir quelque sympathie pour lui? Deux exposés d'une même philosophie pourront donc être fort différents, sans s'écarter ni l'un ni l'autre de la véracité matérielle; c'est affaire d'éclairage, de coloris, plutôt que de dessin. Je souhaite à M. de Gizycki de réussir complètement dans l'étude qu'il annonce sur la physique d'Epicure; mais qu'il ne s'y trompe pas, il se trouvera certainement des critiques grincheux pour le ranger lui aussi dans la catégorie des « historiens subjectifs. » On est toujours le « subjectif » de quelqu'un.

3. Est-ce un « historien subjectif » que M. Guyau? En tout cas, c'est un historien bien séduisant, un de ces guides en compagnie desquels il est plus agréable de s'égarer que d'aller droit au but avec d'autres. Son livre sur la *Morale d'Epicure*, qui vient d'atteindre sa 3e édition — succès bien rare pour un ouvrage de philosophie — est sans conteste une des compositions les plus brillantes de la jeune école philosophique française. La méthode que l'auteur préconise et cherche à mettre en pratique est celle de l'« évolution. » Il se place au cœur d'un système, en dégage l'idée maîtresse, et poursuit le développement de cette idée dans l'esprit de celui qui l'a conçue le premier et chez ses héritiers intellectuels. Cette méthode a déjà été appliquée par M. Fouillée dans son *Histoire de la philosophie*, par M. de Hartmann dans sa *Phénoménologie de la conscience morale*; elle dérive, au fond, de Hégel; elle est assurément plus vivante que celle qui consiste à poser à chaque philosophe un certain nombre de questions, toujours les mêmes, et à ranger ses réponses dans un cadre invariable. C'est toute la différence entre un portrait et un signalement. Si cette méthode est plus « esthétique » que l'autre, est-elle, en revanche, aussi sûre? Ne risque-t-on pas de substituer ainsi un développement artificiel, et en quelque sorte dialectique, au développement réel, trop souvent insaisissable? Pour grands que soient les philosophes, ils sont hommes, après tout, et,

comme tous les hommes, exposés à commettre des inconséquences, à se complaire dans des hors-d'œuvre. Dans la méthode de M. G., on est forcément amené à pallier ces inconséquences, à omettre ces hors d'œuvre, qui font cependant partie de la physionomie du système étudié, mais qui ne peuvent pas rentrer commodément dans le développement de l'« idée-maîtresse ». M. Fouillée, que M. G. ne désavouera pas, parle quelque part des « corrections » de détail que le critique peut et doit apporter à une philosophie avant de la juger; et à côté des « corrections » qu'on avoue, combien d'atténuations, de suppressions qu'on fait tout bas, parfois même sans se les avouer à soi-même! Le résultat final est un tableau harmonieux, mais plus beau que nature, et dont la ressemblance peut être contestée.

J'ajoute que cette manière en quelque sorte abstraite d'envisager les philosophes, comme l'incarnation de telle ou telle « idée maîtresse », ne tient pas suffisamment compte de certains éléments historiques, qui influent puissamment sur la genèse des systèmes. Croirait-on que, dans les 200 pages qu'il a consacrées à la morale d'Epicure, M. G. ne s'est pas demandé une seule fois pourquoi cette morale naît et prospère à telle époque de l'antiquité plutôt qu'à telle autre? Et cependant le caractère *individualiste* de cette morale, le peu de place qu'y tiennent l'idée de patrie, les devoirs du citoyen, les nobles jouissances de l'ambition, tout cela ne s'explique-t il pas par l'affaissement politique de la Grèce au moment où le philosophe de Gargettos entre en scène? On aura beau faire : l'éclosion et le succès des doctrines philosophiques et religieuses sont sous la plus étroite dépendance des conditions morales, sociales, politiques. On ne se figure pas saint Paul venant prêcher le christianisme aux contemporains de Périclès et de Phidias, ni Lucrèce chantant le *De natura rerum* au lendemain d'un triomphe de Scipion.

Ces réserves sur le principe de la méthode ne m'empêchent pas de rendre pleine justice au talent supérieur de M. Guyau. Son livre dépasse la portée ordinaire des œuvres d'érudition philosophique; ici, l'érudit est doublé d'un écrivain, j'allais dire d'un poète, et sous l'un et l'autre on sent vibrer une âme, l'« homme » que cherchait Pascal. Le chapitre sur la liberté chez Epicure met en lumière, pour la première fois peut-être, l'importance de la théorie du *clinamen*; celui sur la théorie de la mort est un petit chef-d'œuvre d'analyse morale et psychologique. Les philologues pourront trouver à redire à tel détail d'exégèse, les critiques blâmer la place attribuée dans l'ensemble du système à telle doctrine particulière; mais les penseurs fermeront ce livre avec regret, et c'est pour les penseurs que M. Guyau écrit.

4. M. Enrico Soulier n'a pas le talent « plein de prestige » de M. Guyau, pour parler comme le rapporteur de l'Académie des sciences morales, M. Caro. Il n'en a pas moins écrit sur *Héraclite* un livre d'une lecture facile, d'une érudition solide et sensée, qui lui fait honneur. Peut-être M. S. consacre-t-il parfois trop de place à la discussion des

opinions émises avant lui, surtout par les commentateurs allemands; mais en général il conclut sagement, et lorsqu'il s'abstient de conclure, le lecteur sera tenté de faire comme lui. Si M. Soulier réédite jamais son ouvrage, il fera bien cependant d'en réviser la partie historique, qui manque un peu de critique. On ne doit plus parler comme de faits authentiques des rapports d'Héraclite avec Darius, ni de la collaboration d'Hermodore d'Ephèse aux XII Tables des décemvirs [1]. Le style d'Héraclite mériterait aussi une étude plus approfondie : je ne sais si l'on a remarqué que ce philosophe, l'un des premiers qui ait écrit en prose, laisse échapper à chaque instant non seulement des tournures poétiques, mais encore des moitiés de vers. Enfin une omission très grave est celle des destinées ultérieures de la philosophie d'Héraclite, et particulièrement de son influence si profonde sur la physique stoïcienne.

Théodore Reinach.

---

248. — E. Jullien. **Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome et leur enseignement depuis l'origine jusqu'à la mort d'Auguste.** Paris, E. Leroux, 1885, in-8, 378 p.

En étudiant dans la première partie de son ouvrage (p. 1-111) l'histoire des professeurs de littérature à Rome jusqu'au siècle d'Auguste, c'est l'histoire de la littérature latine elle-même, dans ses rapports avec la littérature grecque, c'est-à-dire dans ce qu'elle a de plus intéressant à cette époque, que M. Jullien nous expose. Il semble, en effet, que les lettres n'aient pris vie à Rome qu'au contact de la littérature grecque. M. J. n'admet pas, avec raison, que l'on puisse « attribuer aux Etrusques ce beau et noble rôle d'avoir initié les Romains à la vie littéraire » (p. 29). Il faut avouer qu'on abuse étrangement de l'Etrurie, à notre époque; l'Etrusque joue un peu trop le rôle du *deus ex machina* [2].

Tout ce qui concerne l'introduction à Rome de la littérature et de l'enseignement grecs offre le plus vif intérêt. Dans une exposition claire, d'un style sobre et ferme, nourrie de faits, M. J. montre la langue et la littérature grecques se glissant par le théâtre dans la cité romaine, s'imposant peu à peu à ceux même qui les méprisent, provoquant, ou tout au moins envenimant la lutte de l'aristocratie et du peuple, triomphant enfin avec la victoire de la noblesse. Chose digne de remarque, c'est sous le couvert de l'enseignement grec que l'enseignement latin s'est présenté et développé : « L'imitation et le travail, dit fort bien M. J., donneront tout aux Romains, même l'imagination »

1. Il ne faut pas non plus faire de Th.-H. Martin un « astronome » (p. 185).

2. Je suis aussi complètement de l'avis de M. J. pour ce qui concerne le salaire donné aux maîtres dans l'ancienne Rome : ils n'étaient pas *rétribués*, mais recevaient beaucoup de *gratifications* (p. 26 sq.).

(p. 59); c'est par l'érudition et la critique, on l'a souvent fait remarquer, que débute la littérature romaine.

Nous reprocherons à M. J. un peu d'indécision dans le passage où il traite de l'influence grecque sur le luxe des Romains (p. 63 sqq.) : « Ce n'est pas la Grèce, dit-il, c'est la fortune qui a corrompu les Romains. » Il semble difficile de nier que les Grecs n'aient bien leur part dans cette corruption ; les arguments de M. J., quelque séduisants qu'ils soient, ne nous ont pas convaincu [1].

La deuxième partie du livre, relative à ce que nous appellerions de nos jours l'enseignement secondaire, est de beaucoup la plus neuve, la plus personnelle, et aussi la plus intéressante. Les auteurs qui ont jusqu'ici traité le sujet ont en général confondu les trois degrés de l'ense i gnement : enseignement primaire, confié au *ludi magister* ; enseignement secondaire, donné par le *grammaticus*; enseignement supérieur, dévolu au *rhetor*. Il faut reconnaître d'ailleurs, en toute justice, que les textes des anciens sur le sujet sont parfois équivoques et prêtent à confusion. Avec une très grande prudence, M. J. établit d'une façon définitive, semble-t-il, les attributions de chacun des maîtres dont nous venons de parler. Peut-être y a-t-il parfois cependant un peu de vague dans son exposé ; c'est qu'on ne saurait être plus précis que le sujet ne le comporte : les empiètements des maîtres inférieurs sur les attributions des maîtres supérieurs paraissent avoir été fréquents.

L'école, l'élève, la famille, le pédagogue, le professeur, l'enseignement (auteurs, grammaire, littérature), les devoirs, les études accessoires, M. J. examine successivement chacun de ces points avec une netteté jointe à une abondance de détails dont on ne saurait trop se féliciter. Bien loin de ne demander aux textes, comme beaucoup d'érudits, que la confirmation de ses propres idées, M. J. n'en tire que ce qu'ils peuvent donner, sans cacher les contradictions qu'ils offrent parfois : ce n'est pas un mince mérite dans ce temps de thèse à outrance.

Il est regrettable que M. J. n'ait pas trouvé des témoignages plus nombreux sur la vie scolaire de l'élève dans sa famille (p. 150-155). L'étude qu'il en fait paraît un peu maigre à côté de celles qui précèdent sur l'école et l'élève.

On ne saurait suivre l'auteur pas à pas dans son voyage à travers les classes. Relevons simplement en passant la réfutation de l'opinion de M. Marquardt, qui veut que les écoles aient été communes aux deux sexes (p. 147), l'examen de la situation financière des professeurs, beaucoup plus riches qu'on ne le dit d'ordinaire, puisqu'ils pouvaient gagner jusqu'à 80,000 francs par an (p. 172), et bien d'autres points encore, pour lesquels il vaut mieux renvoyer à la lecture même du livre.

On aimerait à trouver quelques renseignements sur la valeur intellec-

1. Le passage de Strabon cité page 79, note 2, me paraît mal interprété ; Strabon ne veut pas dire que Mimnerme enseignait à la fois la musique et la littérature, mais qu'il était à la fois poète et musicien, qu'il faisait la musique de ses vers.

tuelle des professeurs ; M. J. nous indique bien ce qu'ils devaient savoir, nous fait remarquer qu'ils ne pouvaient savoir tout ce qu'on leur demandait; mais que savaient-ils au juste, on serait curieux de l'apprendre.

M. J. aurait sagement agi aussi, à notre avis, en citant intégralement quelques spécimens des devoirs donnés aux élèves. La collection des rhéteurs grecs auxquels il renvoie n'est pas entre toutes les mains; elle n'a pas été traduite, et d'autre part quelques *corrigés*, heureusement choisis, auraient jeté beaucoup de clarté sur l'exposition.

M. J. nous paraît enfin trop indulgent dans le jugement qu'il porte sur l'enseignement littéraire à Rome. Assurément cet enseignement a produit des hommes distingués, et ne manquait pas de valeur. Mais il nous paraît sec, peu élastique, trop préoccupé du *brillant*, trop soucieux de former des orateurs, pas assez de former des hommes. Je dirais volontiers que si Rome a eu de grands citoyens, ce n'est pas à cause de son enseignement, mais malgré son enseignement qu'elle les a eus.

« Peut-être suis-je arrivé assez tôt pour faire une œuvre personnelle », dit M. J. dans sa préface. Le *peut-être* est incontestablement de trop; en écrivant son livre sur les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome, M. Jullien a rendu un réel service à la science, et fourni aux professeurs modernes, avec une lecture instructive et attrayante, un ample sujet de sérieuses et salutaires réflexions.

Ch. Cucuel.

---

249. — **L'Hellénisme dans les écrivains du moyen-âge du VII[e] au XII[e] siècle,** par l'abbé Tougard, membre de l'Association des études grecques, docteur ès-lettres. Prix 2 fr. Paris, Lecoffre. In-8, 70 p.

Assurément c'est au xvi[e] siècle que l'étude du grec fut en pleine vigueur : c'était le temps où Ronsard s'enfermait dans sa chambre pour « lire en trois jours l'Iliade d'Homère » ; où Henri de Mesmes présentait au public « deux mil vers grecs faicts selon l'usage, et recitoit par cœur, d'un bout à l'autre, l'Iiade et l'Odissée ». Il y eut même alors des femmes qui s'éprirent de ce langage « aux douceurs souveraines », et l'on sait par Agrippa d'Aubigné, qui traduisit le *Criton* de Platon avant d'avoir perdu ses dents de lait, que sa mère Catherine de l'Estang commentait les homélies de saint Basile. Le grec à cette époque pénétra dans les recoins les plus écartés; on eut beau dire que c'était la langue des hérésies : il y eut des gentilshommes, des hobereaux de campagne qui prirent chez eux des professeurs pour enseigner cette langue à leurs enfants. Quelques-uns d'entre eux, s'ils ne l'apprirent pas eux-mêmes, voulurent au moins en connaître l'alphabet, et le sire de Gouberville, pour ne citer qu'un exemple frappant, écrivait en caractères grecs certains endroits de son Journal ou

Livre de Raison (1553-1562), afin sans doute de dérouter les curieux. Aux XVe et XIVe siècles, nos traducteurs avaient déjà francisé une multitude de mots grecs indispensables à la science, mais ce fut par l'intermédiaire du latin. Ainsi, le plus célèbre d'entre eux, Nicolas Oresme, traduisait en français, sur une traduction latine, les principaux traités d'Aristote. Avant lui on ne trouve guère de mots grecs dans notre langue : *étique* = phtisie, *dissintere* dans Guillaume de Tyr, *osmer* = flairer dans *Doon de Maience*, *soffime* dans Garnier de Pont-Sainte-Maxence, sont avec quelques autres des exceptions, Je sais bien que de nos jours E. Du Méril, un peu par amour du paradoxe, et Granier de Cassagnac, par ignorance, ont accordé, ce dernier surtout, une grande importance à l'élément grec, et principalement au grec-marseillais, dans la formation de la langue française : mais il y a longtemps qu'on a fait justice de leurs fantaisies étymologiques [1]. Est-ce à dire que le grec ait été complètement oublié pendant le moyen âge? Egger, dans son ouvrage intitulé « *de l'Hellénisme en France* », n'est pas loin d'affirmer que « les philosophes, les historiens, les géographes et les poètes d'alors » ignorèrent absolument cette langue. M. l'abbé Tougard, au contraire, dans l'opuscule fort intéressant, dont on a lu le titre plus haut, prétend qu'on s'est passé le flambeau de main en main, et qu'on ne l'a jamais laissé s'éteindre [2]. Une multitude de citations grecques, recueillies avec une admirable patience dans l'immense collection de la patrologie latine, semble lui donner raison. Il montre qu'il y eut du VIIe au XIIe siècle, en Irlande, en Italie, en Allemagne, en Espagne et en France surtout, des évêques, des prêtres, de simples reclus auxquels le grec ne fut pas étranger. Mais le savaient-ils à fond? Il est permis d'en douter. En effet, la plupart des mots et des passages qu'ils citent sont par trop souvent estropiés. Hincmar, dans un endroit que cite M. T., reproche à quelques interprètes de confondre ὁράω et ὅρος, υἱός et θεῖος : je crains que bon nombre d'hellénistes de ces temps-là n'aient guère été plus forts que ces interprètes. M. l'abbé T. l'avoue bien un peu, mais il rejette les fautes sur ces malheureux copistes qui ont toujours bon dos. Néanmoins, il nous donne des preuves vraisemblables que la langue grecque ne fut pas absolument ignorée par quelques clercs du moyen âge. Il paraît même très probable, pour citer seulement des Français, que Magnus, archevêque de Sens, que l'auteur inconnu de la Chronique de Fontenelle, que Hincmar, Abbon, Énée, évêque de Paris, Héric, moine d'Auxerre, et Hugues de Saint-Victor, savaient passablement cette langue. C'en est assez pour conclure avec M. Tougard que « les traces

1. Cependant les Diez, les Littré, les G. Paris, n'ont pas encore convaincu tout le monde. C'est ainsi qu'un Dictionnaire étymologique du français, publié tout récemment, lequel n'est qu'un pitoyable amas de rêveries, trouve une recommandation dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1886.

2. M. l'abbé Tougard n'en est plus à faire ses preuves d'helléniste. On a de lui une thèse latine pour le doctorat fort instructive, intitulé : *Quid ad profanos mores dignoscendos augendaque lexica conferant acta sanctorum Bollandiana.*

d'hellénisme sont plus abondantes du VIIe au XIIe siècle qu'on ne le pense communément ». — *L'hellénisme dans les écrivains du moyen âge* est en somme un bon chapitre d'histoire littéraire : il complètera l'ouvrage de feu Egger, et ne sera pas lu sans profit.

A. Delboulle.

---

250. — **Cromwell et Mazarin,** deux campagnes de Turenne en Flandre, la bataille des Dunes, par le lieutenant-colonel Bourelly. Paris, librairie académique Didier, Perrin et Cie, 1886. In-8, VII et 336 p. 3 fr. 50.

L'auteur du *Maréchal de Fabert* raconte dans ce volume les campagnes de Turenne en Flandre sous le ministère de Mazarin, lors de l'alliance de Cromwell et de Louis XIV. Il a puisé à de nombreuses sources d'informations, surtout au dépôt des archives des affaires étrangères. Il retrace d'abord comment Turenne, après avoir échoué devant Cambrai, s'empara de Saint-Venant et de Mardick; puis, comment malgré la rébellion de Fargues à Hesdin, la défection de d'Hocquincourt et le honteux échec du maréchal d'Aumont à Ostende, il vint investir Dunkerque. On sait que la place fut énergiquement défendue par le marquis de Leyde et que don Juan et Condé tentèrent de la secourir. Turenne résolut avec hardiesse de sortir de ses lignes pour combattre l'armée espagnole. La bataille que M. Bourelly raconte clairement et avec détail, ne dura que quatre heures, mais elle amena la prise de Dunkerque, elle répandit un vif éclat sur les armes françaises, elle acheva la ruine de l'infanterie espagnole commencée à Rocroi et à Lens [1]. Ces opérations militaires n'avaient pas encore été racontées avec de semblables développements; il faudra savoir gré à M. B. de les retracer avec autant de clarté et de savoir. Le récit n'est pas d'ailleurs purement militaire; chemin faisant, M. B. expose, avec de nombreuses citations à l'appui, les phases de l'alliance franco-anglaise, défiance de Cromwell, mission et voyages du colonel Lockhart, envoi des troupes commandées par le chevalier Reynolds, visite de lord Faulconbridge à Calais où séjournait Louis XIV. On remarquera également les pages consacrées à la guerre de plume que les ennemis de Mazarin ne cessaient de faire au tout-puissant ministre (libelle de Retz intitulé *Très humble et très importante remontrance au roi sur la remise des places maritimes de Flandre entre les mains des Anglais* et réplique de Costar et de Servien). Vauban apparaît un instant dans ce volume; il est alors à Mardick capitaine au régiment du maréchal de La Ferté et ingénieur, sous les ordres du chevalier de Clerville, qui le regarde comme l'homme qui peut « servir le plus utilement et le plus attachément aux travaux »; mais il règne une grande mésintelligence entre le supérieur

1. L'auteur aurait dû insister sur ce point; voir le mot de Mazarin, p. 210. « Les ennemis auront peine à réparer la perte qu'ils ont faite de leur vieille infanterie. »

et le subordonné, Clerville menace quelquefois Vauban de coups de bâton [1]. Il faudrait signaler encore quelques jugements très sages de M. Bourelly. C'est ainsi (p. 218-220) qu'il semble croire que Mazarin voulait s'attribuer tout l'honneur de la victoire des Dunes; « mais ce qu'il est vrai de dire, c'est que ses efforts pour mettre sur pied et entretenir des forces supérieures à celles de l'ennemi, et la part importante qu'il prit à la direction des opérations militaires, contribuèrent grandement au gain de la bataille. » Il aurait dû toutefois être plus tranchant dans le jugement qu'il porte sur la fin des opérations; malgré la pluie et l'état des chemins, Turenne pouvait, après la prise de Gravelines, de Gavre, d'Oudenarde, de Ninove, d'Ypres, se porter sur Bruxelles et, comme dit Napoléon, accélérer, en frappant ce grand coup, la conclusion de la paix (p. 255). Cet excellent travail de M. Bourelly se termine par la reproduction d'un très intéressant mémoire inédit de Clerville sur *Les causes du siège de Dunkerque et de ce qui s'est passé et est notable en iceluy* (p. 269-323). Il est accompagné de deux planches gravées : 1° plan de la ville et fort de Dunkerque; 2° plan de la bataille des Dunes.

A. C.

---

251. — **Louise de Kéroualle,** duchesse de Portsmouth, 1647-1734, par H. FORNERON, avec un portrait d'après P. Lely et un fac-simile d'autographe. Paris, Plon, 1886. In-8, 278 p. 3 fr. 50.

Ce dernier livre de Forneron est intéressant, piquant, amusant, comme tous les travaux de l'auteur. F. qui s'attachait complaisamment aux petites causes parce qu'il y trouvait matière à de jolies anecdotes et à des historiettes romanesques ou galantes, accorde une trop grande importance au rôle que joua la duchesse de Kéroualle à la cour d'Angleterre. Il avance même que « cette petite Bretonne nous a fait gagner nos Flandres, notre Franche-Comté. » Il oublie qu'avant l'avènement de Louise de Kéroualle, Madame avait déjà préparé un traité, et que si Charles II déclara la guerre à la Hollande « dès mars 1672, au sixième mois de la grossesse de Louise », il voulait prendre sa revanche des échecs de 1665 et que la Hollande était encore la rivale maritime de l'Angleterre. Il oublie enfin que, malgré sa puissance, la duchesse de Portsmouth ne put empêcher la rupture de l'alliance; on a beau donner à un roi une maîtresse et une pension; on a beau acheter les membres de l'opposition et payer 500 guinées à Algernon Sidney; on ne peut rien contre le sentiment intime de tout une nation. « Les Anglais nous haïssent, écrivait Courtin, et leur haine va jusqu'à la rage; ils ne veulent pas que le Roi se rende maître des Pays-Bas; ils vendront jusqu'à leurs chemises pour la conservation des Pays-Bas » (p. 133, 136,

1. Voir p. 90, la lettre de Talon à Mazarin.

144). On lira néanmoins avec un vif intérêt l'histoire des rivalités de la duchesse de Portsmouth avec la duchesse de Cleveland, avec la comédienne Nell Gwynn, avec Hortense Mancini, le récit de la mission de Courtin et de Barillon, le chapitre consacré aux dernières années que la favorite de Charles II passa en Berry, dans sa terre d'Aubigny-sur-Nièvre. Malgré tout, Forneron écrivait avec agrément; il savait trouver les documents et les enchasser dans son texte; son livre sur Louise de Kéroualle mérite d'être consulté par tous ceux qui veulent connaître par le menu un côté de l'histoire des rapports de la France et de l'Angleterre au temps de Louis XIV et de Charles II [1].

C.

---

252. — **Napoleon als Feldherr,** von Graf Yorck von Wartenburg, Hauptmann aggregirt dem Generalstabe. Zweiter Theil. Berlin, Mittler und Sohn, 1886. In-8, IV et 424 p.

M. Yorck de Wartenbourg a terminé la seconde partie de son ouvrage remarquable sur Napoléon général [2]. Il commence à l'année 1808, à laquelle il consacre un chapitre intitulé *Espagne* (p. 1-26). Il expose comment Napoléon, pendant cette première campagne dans la péninsule hispanique, choisit la même forme d'attaque stratégique qu'en 1796 et en 1812, le *zentrales Durchbrechen*, forme qui répondait surtout à son génie audacieux, infatigable et plein de confiance en lui-même; Napoléon était à Burgos en face de Blake et de Castanos, comme en 1805 en face de Mack, comme en 1806 en face de Brunswick. Mais M. Y. de W. a-t-il raison d'ajouter que le succès ne fut pas le même parce que Napoléon chargea ses lieutenants d'anéantir l'ennemi? L'empereur ne pouvait être partout, et, quoi qu'en dise le savant officier, il n'y avait pas encore en lui un relâchement des ressorts (« ein Nachlassen in der Spannkraft »). Mais M. Y. de W. montre justement qu'il eût mieux valu, en Espagne, non pas s'emparer de la capitale, couvrir le pays, occuper chaque province, mais s'avancer lentement, mais ne pas faire un pas avant de s'être assuré du terrain, mais se garder des grandes marches victorieuses, attendre au contraire les attaques de l'adversaire, le repousser, puis le refouler de plus en plus, bref, faire tout ce qui répugnait au génie de Napoléon. « Étudiez le combat des armées allemandes en 1870-1871 contre la République française. La méthode qu'on suivit alors peut amener l'adversaire à préférer finalement une paix très désavantageuse à la continuation de l'état de guerre; elle ne peut pas amener une soumission du peuple ennemi et la conquête du pays entier. Or, la conquête était le but de l'empereur; c'est à quoi tendaient ses mesures et

1. On trouve en appendice dix-neuf lettres de la duchesse de Portsmouth (p. 249-278); la dernière est adressée au contrôleur-général Orry.

2. Voir sur le premier volume notre article de la *Revue critique*, 1885, n° 51.

c'est à ce dessein qu'elles étaient appropriées, mais ce dessein était absurde au point de vue politique, et, à le considérer de plus près, impossible à exécuter. Les mesures prises par les Allemands en 1870-1871 étaient, au contraire, dirigées vers un succès politique déterminé : arracher une paix sous certaines conditions, et elles étaient parfaitement appropriées à ce dessein; si on avait voulu poursuivre le but politiquement impossible d'une conquête de la France, la méthode de guerre n'aurait nullement répondu à ce but; il aurait fallu, comme fit l'empereur, parcourir tout le pays et le conquérir, et on aurait fini par échouer comme lui. Les grandes nations d'aujourd'hui ne peuvent être réellement conquises par d'autres; autrement on devrait les anéantir complètement, une fois vaincues, de même qu'au temps de la grande invasion. » (P. 25-26.)

L'année 1809 est racontée en deux chapitres, l'un intitulé *Les jours de Ratisbonne*, l'autre *Wagram*. « L'ouverture de la campagne de 1809, dit l'auteur, nous offre le spectacle d'opérations mal commencées, mais rapidement réparées et amenées à bonne fin. Ce spectacle est rare dans l'histoire de la guerre; mais un chef très habile peut faire ce miracle. En 1806 et en 1870 nous voyons la situation empirer de jour en jour et comme d'elle-même, ainsi que se développe une maladie qui doit être mortelle; et pourtant si en octobre 1806 ou en août 1870 un général bien doué s'était mis à la tête de l'armée menacée, on ne peut nier que la face des choses aurait changé considérablement » (p. 55). M. Y. de W. reconnaît donc qu'Abensberg, Landshut et Eckmühl sont peut-être les manœuvres les plus brillantes et les plus habiles qu'ait jamais exécutées Napoléon; il admire l'activité infatigable que l'empereur déploya pendant cette bataille de cinq jours; mais il reproche à son héros de n'avoir pas poursuivi l'adversaire, comme les Prussiens poursuivirent les Français après Waterloo, et il l'accuse d'avoir commis une faute stratégique; voilà déjà, nous dit-il, un symptôme d'affaiblissement (p. 55). Mais la poursuite « immédiate et implacable » qu'il exige, était-elle possible? Les troupes françaises n'étaient-elles pas épuisées? L'archiduc Charles n'était-il pas prêt, dès le lendemain, à recommencer le combat? On n'a pas besoin de voir dans la conduite de Napoléon une « énigme psychique ». Toutefois, la critique de M. Y. de W., à propos du furieux et si meurtrier combat d'Ebelsberg, est assez juste. Napoléon aurait dû donner à Masséna des instructions plus précises et s'assurer, avant l'attaque, des desseins du général Hiller. Faut-il dire néanmoins qu'on voyait déjà poindre chez lui l'insouciance des détails? *Non omnia possumus omnes.* Faut-il dire aussi qu'à Wagram, Napoléon fut en contradiction avec lui-même en se contentant des résultats obtenus dans la soirée et qu'il aurait dû anéantir l'adversaire? Le vainqueur avait essuyé des pertes presque aussi grandes que le vaincu, et M. Y. de W. lui-même avoue qu'il eût été difficile et dangereux (*schwer und gefahrvoll*) de remettre en jeu ce qu'on avait gagné.

Nous arrivons à *1812* [1]. M. Y. de W. blâme naturellement l'empereur de s'être arrêté à Vilna et d'avoir laissé échapper Bagration. Mais pourquoi s'est-il emparé des mots de Philippe de Ségur sans citer sa source [2]? De même, il blâme Napoléon de n'avoir pas suivi le conseil de Murat, dans son mouvement sur Witebsk, et d'avoir remis au lendemain la bataille où il aurait écrasé Barclay. Ce jour là, en effet, Napoléon fut, contre sa coutume, indécis, et cette indécision donna le temps aux Russes de se retirer. Mais à quoi bon rappeler le souvenir de Valmy? « Lorsqu'au 20 septembre 1792 l'armée prussienne se tenait prête à l'attaque devant les troupes de Kellermann, certaine de sa supériorité tactique, dans la situation stratégique la plus favorable, alors le destin lui offrit un de ces moments, comme il n'y en a pas dans chaque campagne, et profiter avec résolution de ce moment, c'était non-seulement remporter une grande victoire, mais encore changer profondément l'histoire. C'est avec raison qu'il faut condamner le général qui ne sut pas user de cette faveur du moment et en fit la canonnade de Valmy. » (p. 125). Autant de mots, autant d'erreurs; M. Y. de W. ignore l'état du terrain, la situation de l'armée prussienne en cette journée, la force de l'armée française, composée de vieilles troupes de ligne et de volontaires de 1791; il ignore qu'un grand nombre de contemporains, que Minutoli, que le capitaine d'état-major Renouard, approuvent ce Brunswick qu'il condamne si sommairement.

On lit avec le plus vif intérêt la suite du chapitre qui traite de la campagne de Russie. Napoléon, dit M. Y. de W., devait être vaincu; en Russie, comme en Espagne, le but qu'il se proposait était inaccessible; comme les Espagnols, les Russes avaient un sentiment religieux et national très exalté, et de même qu'en Espagne le sol facilitait le combat de bandes isolées contre un assaillant supérieur en forces, de même en Russie l'étendue des plaines permettait partout au défenseur plus faible de se soustraire au combat avec un assaillant plus fort que lui; en Espagne, la guerilla, et en Russie, la guerre de retraite (p. 143). Mais Napoléon pouvait rester à Smolensk, réunir ses masses, couvrir ses ailes en tenant la ligne de la Dwina et du Dnieper? Non, il ne le pouvait pas, il aurait passé aux yeux de l'Europe pour le vaincu. Il devait donc marcher sur Moscou, mais évidemment il lui était impossible de se maintenir à Moscou; il était coupé de sa base d'opérations, « des sources de sa force »; si sa ligne de communication était menacée ou coupée, il devait faire volte face et accourir pour la protéger, mais

1. M. Yorck de Wartenbourg divise le chapitre consacré à cette année en trois parties : IV. *der Einmarsch nach Russland*. V. *Moskau*. VI. *Beresina*.

2. « Ceux qui l'approchaient le plus disaient entre eux qu'il n'était plus secondé, comme autrefois, par une vigoureuse constitution. Ils s'étonnaient de ne plus le trouver insensible aux ardeurs d'une température brûlante. Ils se montraient l'un à l'autre avec regret le nouvel embonpoint dont son corps était surchargé, signe précurseur d'un affaiblissement prématuré. » (*Histoire de Napoléon et de la grande armée*, livre IV, chap. VI).

sans arriver sur aucun point avec des forces suffisantes et sans être sûr de la « victoire tactique » (p. 144-145).

Il est inutile d'observer que M. Y. de W. reproche à Napoléon de n'avoir pas lancé la garde à la fin de la bataille de la Moskowa pour achever la défaite des Russes. Tous les historiens ont fait la même critique. Mais notre auteur s'étonne que l'empereur ait si imprudemment ménagé sa réserve. Il aurait pu lire dans Ségur que Belliard trouva Napoléon « l'air souffrant et abattu, les traits affaissés, le regard morne, donnant ses ordres languissamment »; que Murat l'avait vu la veille agité, affaibli par la fatigue et les premières atteintes de l'équinoxe, « la respiration coupée par une toux vive et fréquente », que son entourage observa chez lui « une fièvre brûlante ».

Néanmoins l'empereur était à Moscou, et son armée occupait une sorte de grand triangle formé par Moscou, Riga et Brest-Litowsk. Mais, écrit M. Y. de W., non sans orgueil, comparons cette situation avec celle des Allemands en 1870; ils espéraient, en arrivant sous les murs de Paris, conquérir la paix, comme Napoléon à Moscou; ils occupaient alors une sorte de losange marqué par les points suivants, Sedan, Chartres, Dijon, Strasbourg; ils avaient 372,000 hommes et Napoléon 442,000; mais leur organisation était bien supérieure et répondait vraiment au but de la guerre. La bonne organisation de leur administration des vivres et des transports diminuait considérablement les pertes que font éprouver à toute armée d'invasion les combats, les maladies, la simple marche en avant; et leur façon sage et méthodique de combler leurs vides leur donnait la possibilité d'atteindre, avec des forces suffisantes, le but qu'ils se proposaient. Aussi, le 1er mars 1871, il y avait sur le sol français une armée de 464,221 hommes d'infanterie et de 55,562 chevaux, derrière laquelle 105,272 hommes d'infanterie et 5,681 chevaux, formant l'armée de garnison, assuraient les communications, et l'Allemagne disposait encore de 204,972 hommes de troupes de réserve. Le 5 décembre 1812, Napoléon abandonnait les restes de son armée qui évacuaient le territoire russe, parce qu'il était devenu impossible de faire la guerre avec ces faibles débris. Les Allemands purent oser demeurer devant Paris, jusqu'à ce que l'adversaire fut forcé à la paix; ils l'osèrent, et leur succès fut mérité; Napoléon ne pouvait oser rester à Moscou, il y resta plus longtemps qu'il le devait, et sa perte fut méritée..... Les guerres de Napoléon ont transformé l'organisation des armées. C'est la Prusse qui la première a compris cette transformation, et voici ce qu'elle créa : une nombreuse réserve de guerre, le service militaire obligatoire pour tous, la préparation poussée à fond en temps de paix de la mobilisation, la sévère réglementation de l'administration des vivres et des transports, l'état-major général. L'armée prussienne, ajoute M. Y. de W., a le droit de dire qu'elle a créé les hommes qui ont fondé l'organisation et les principes du mouvement des masses actuelles, et notre stratégie, qui

est le modèle de notre temps, a tiré parti des circonstances que lui offrait la période napoléonienne avec autant de conséquence et de grandeur que la période napoléonienne elle-même avait tiré parti de l'état de choses créé par la période révolutionnaire (p. 161-165)[1].

La retraite de la grande armée a été si souvent racontée que le récit de M. Y. de W. ne nous offre rien de nouveau. Mais, tout en blâmant encore quelques fautes, notre auteur ne peut s'empêcher d'admirer la fière attitude de Napoléon à Krasnoe (p. 199). Il admire encore l'activité que déploie l'empereur en 1813 pour réorganiser ses forces, et son plan de campagne, qui « n'a pas à redouter la comparaison avec ses meilleurs et pour l'audace et pour la beauté » (p. 222). Voilà Napoléon qui, après la catastrophe de 1812, reparaît sur les bords de l'Elbe avec une nombreuse armée. Il a des troupes neuves, il est vrai, et beaucoup d'officiers inexpérimentés, des généraux usés ou dégoûtés; mais il compte sur son artillerie et sur lui-même; à Lützen, il s'expose de sa personne et fait donner sa garde; il a encore la supériorité du nombre et il en use, car il s'entend à se servir des masses et à les employer à propos; c'est ce qui caractérise toujours sa stratégie, et même lorsqu'il n'a pas cette supériorité, il sait pourtant se l'assurer sur le point décisif (p. 245).

Mais pourquoi M. Y. de W., ici encore, s'est-il imaginé que le génie de Napoléon allait baissant de plus en plus? A l'entendre, Napoléon était encore lui-même à Lützen ; mais à Bautzen paraît de nouveau la décadence, le relâchement (« ein abermaliges Erschlaffen »). Ce n'est donc rien que d'avoir en un seul mois (le mois de mai) délivré la Saxe, conquis la moitié de la Silésie, occupé Dresde et Breslau, Breslau où deux mois auparavant le roi de Prusse et l'empereur de Russie s'étaient ligués contre la France !

Il est certain que Napoléon eut tort de conclure l'armistice de Poischwitz que nous appelons l'armistice de Plesswitz. Jomini et Napoléon lui-même l'avaient dit avant M. Yorck de Wartenbourg. Mais notre auteur a-t-il raison d'affirmer que Napoléon signa l'armistice parce qu'il manquait de cavalerie et redoutait l'Autriche? S'il avait lu attentivement le *manuscrit de mil huit cent treize* du baron Fain (I, 430 et 447), il aurait vu que « le vœu général autour de Napoléon était pour un armistice » et que tout le monde entretenait « l'espoir de la paix et d'un prompt retour à la paix ». N'est-ce pas alors que l'empereur s'écriait : « Je vois bien, messieurs, que vous ne voulez plus faire la guerre ; Berthier voudrait chasser à Grosbois, et Rapp, habiter son bel hôtel à Paris[2] ! » En outre, — et voilà le point essentiel — il importait surtout à Napoléon, rapporte le baron Fain, qu'« on ne pût douter du désir qu'il avait de la paix, et il en voulait donner la preuve au prix même de ses plus grands intérêts militaires ». Ajoutez qu'après tout, si les alliés

1. On nous pardonnera sans doute ces longues citations, discutables sur certains points, mais intéressantes à tant d'égards pour le lecteur français.

2. *Mémoires* de Rapp, p. 166.

avaient le temps de se rallier et d'appeler des troupes fraîches, Napoléon, lui aussi, avait le temps de se renforcer en cavalerie, de raffermir sa jeune armée qu'avaient ébranlée de longues marches et deux grandes batailles, de mieux assurer ses lignes de communications. Il ne faut pas, à propos de cet armistice, être trop sévère pour Napoléon et dire superbement qu'il « succombait maintenant à des considérations dont le mépris avait été jusqu'ici la source de ses succès ».

M. Y. de W. est plus équitable dans les chapitres suivants. Il approuve le plan de défensive de la seconde campagne de 1813 et les dispositions de la bataille de Dresde. Mais il blâme Napoléon, vainqueur le 26 août, de n'avoir pas dirigé le 27 une attaque vigoureuse et décisive contre l'ennemi qui se repliait. Il nous semble qu'il aurait dû tenir compte, une fois encore, du témoignage de Fain (II, 285) « les troupes françaises sont harassées et on ne peut guère penser qu'à recueillir la possession du champ de bataille ». Il reproche également à Napoléon de ne pas s'être mis le 28 de sa personne à la poursuite des alliés. Il oublie que l'empereur tomba malade; « tout à coup, dit Fain (II, 297), il ressent un violent frisson, des vomissements surviennent, l'alarme se répand parmi ses serviteurs. Le quartier impérial allait entrer à Pirna pour y passer la nuit. Tout est contremandé. On décide l'empereur à monter dans sa voiture, on le ramène à Dresde. Son indisposition est la suite d'un refroidissement que ses vêtements, trempés par la pluie, lui ont fait éprouver pendant la bataille ».

Ce qu'il est permis de reprocher à Napoléon, c'est de s'être enfermé le 29 et le 30 dans son cabinet pour expédier sa correspondance qu'il avait négligée depuis cinq jours, et d'avoir laissé Vandamme descendre seul dans la vallée de Kulm, sans le faire soutenir; c'est ensuite, après les échecs de Macdonald à La Katzbach, d'Oudinot à Grossbeeren et de Ney à Dennewitz, d'avoir hésité pendant tout le mois de septembre, et M. Y. de W. remarque fort bien que sa correspondance trahit à cette époque l'irrésolution, et non « die lebendige Anpassung an die wechselnden Verhältnisse », la faculté de profiter avec rapidité des circonstances, à mesure qu'elles changent (p. 290). L'empereur perdit du temps, et, en conséquence, commit une grande faute; il s'obstinait dans sa position centrale de Dresde, délibérant avec lui-même et passant d'un plan à un autre, tandis que ses adversaires marchaient, s'approchaient de plus en plus et formaient bientôt un grand demi-cercle autour de son armée. Il était pris, dit M. Y. de W., comme l'araignée dans sa toile (p. 297).

Enfin, il abandonne Dresde, mais il y laisse Gouvion Saint-Cyr et Lobau; faute grave, observe M. Y. de W. (p. 306), « car il conserve une chose accessoire lorsqu'il s'agit de la chose essentielle, d'une grande victoire; après une victoire, Dresde serait retombée dans ses mains; les deux corps qu'il y laisse, lui manqueront douloureusement sur ce champ de bataille de Leipzig où se décidera le sort, non seulement de

Dresde et de la Saxe, mais de l'Allemagne et de toute l'Europe. Voilà, ajoute l'historien, l'opiniâtreté du souverain ; il ne veut pas admettre qu'il soit forcé d'abandonner une seule de ses conquêtes ; il redoute l'impression que produira chaque pas qu'il fait en arrière ; il craint, non sans raison, pour l'existence de son pouvoir qui n'est fondé que sur la force, dès qu'il montrera que cette force n'est plus la même qu'autrefois. »

M. Y. de W. admire toutefois le plan que Napoléon avait un instant formé, de renverser sa ligne d'opérations, de passer sur la rive droite de l'Elbe, de faire de Magdebourg son point d'appui, et de manœuvrer entre cette ville et Dresde, sous la protection des forteresses. Y eût-il jamais, dit-il, un plan aussi beau, aussi génial que celui-là? (p. 309). Mais Napoléon l'abandonna. M. Y. de W. lui donne tort ; il aurait dû remarquer néanmoins que, si Napoléon avait suivi ce plan, il aurait semblé se fermer la route de France ; que l'armée n'avait pas vu sans alarme commencer ce mouvement ; que « la plupart des chefs n'hésitaient pas à se montrer mécontents » et que, « dans l'anxiété où tombaient les esprits, on ne voulait plus rien comprendre aux combinaisons de l'empereur, quelque grandes qu'elles fussent » [1] ; que l'on apprit au même instant la défection de la Bavière consommée par un traité qu'avaient signé au quartier-général de Ried les généraux de Wrede et de Reuss-Plauen. C'est à cette époque que se rapportent ces mots de l'empereur, rapportés par Las Cases (*Mém.* VI, 139) « L'étoile pâlissait, je sentais les rênes m'échapper et je n'y pouvais rien... la fatigue, le découragement gagnaient le plus grand nombre... le feu sacré s'éteignait ».

L'armée française se concentre donc à Leipzig, manœuvre de désespoir, dit M. Y. de W., car si l'on examine les positions les plus défavorables de l'histoire militaire des temps modernes, Ulm, Iéna, Sedan, on n'en trouve pas de plus mauvaise que celle de Leipzig (p. 312-313). Quelle exagération ! Mais l'auteur reconnaît que, dans la journée du 16 octobre, Napoléon montra de nouveau, dans leur éclat d'autrefois, les véritables qualités du grand général, trop tard, il est vrai, pour changer son destin. Comme ses devanciers, il blâme l'empereur de n'avoir pas commencé le 17 son mouvement de retraite ; les Français étaient certains d'être battus le 18 puisqu'ils devaient être entourés par des forces supérieures. Comme ses devanciers, il rend hommage au sang-froid que Napoléon montra pendant la retraite, « à sa hardiesse dans la résolution » et à « sa fermeté dans l'exécution » dans la journée de Hanau [2].

1. Fain. II, 370-375.

2. Je n'insiste pas sur les observations techniques, très instructives du reste, qui terminent le chapitre consacré à *Leipzig* ; je ne relève en passant que cette réflexion à propos de la marche en avant de l'armée allemande et de ses différents corps s'avançant sur une seule ligne d'opérations. « 1870 est un modèle pour les grandes armées de notre temps. »

Dans la *Campagne de 1814*, M. Y. de W. loue l'activité de Napoléon ; il le retrouve par instants, comme dans ses meilleurs jours, jugeant sainement la situation, résolu, audacieux, transformant la défensive en une offensive hardie et souvent victorieuse; « qui peut, écrit-il, considérer ces jours du 9 au 14 février 1814, sans ressentir pour cet empereur de quarante-quatre ans la même admiration que pour le général de vingt-six ans dans les jours du 12 au 16 avril 1796? Ici à Champaubert, à Montmirail, à Etoges, même intelligence rapide de la situation, même résolution pleine d'audace, même exécution ferme et sûre qu'alors, à Montenotte, à Millesimo et à Dego. »

Le dernier chapitre, consacré à 1815, est intitulé « la fin du général » (*des Feldherrn Ausgang*). Mais faut-il attribuer, après Charras, l'insuccès de cette campagne de quatre jours à la fatigue de l'empereur ? Il y a encore beaucoup d'exagération dans ces mots de M. Y. de W. (p. 389) que « l'empereur avait désappris depuis longtemps à se sacrifier soi-même et son bien-être, qu'il considérait avant tout sa propre personne et rapportait tout à lui. Qu'on songe, ajoute notre auteur, à Frédéric II assailli, en octobre 1759, par la goutte et la fièvre et à la vigueur avec laquelle il continua néanmoins à diriger l'armée ». Non ; la « vie nerveuse » de Napoléon n'était pas aussi « émoussée et paresseuse » que le dit l'historien ; car, dès le début de la campagne, se jetant brusquement entre ses ennemis avant même qu'ils se fussent doutés de son mouvement, il battit l'armée prussienne à Ligny. Mais il commit évidemment deux grandes fautes : 1° il donna trop tard à Grouchy l'ordre de poursuivre Blücher, et ce dernier eut le temps de rejoindre Wellington ; 2° le jour de Waterloo, il donna trop tard le signal de l'attaque contre les Anglais, et ne put les écraser avant l'arrivée de Blücher. La fin de la bataille, n'est pas d'ailleurs tellement indigne du génie de Napoléon ; il n'avait plus d'autre ressource que de se maintenir à Plancenoit et, par un suprême effort, d'enfoncer le centre de la ligne de l'armée anglo-hollandaise. M. Y. de W. se moque de Napoléon « jetant les dés pour la dernière fois » et lançant sa réserve, ses 5,000 hommes de la garde, sur Wellington ; l'empereur n'avait plus d'autre parti à prendre ; il fallait, comme on dit en allemand, « den grossen Trumpf ausspielen ».

La conclusion du volume est fort intéressante et juste dans ses points essentiels. C'est une appréciation du génie militaire de Napoléon. On y remarquera ce jugement, assez vrai, que les grands hommes de race latine et slave ne négligent jamais d'unir à leurs qualités une sorte de charlatanisme inconnu à la race germanique (p. 404); que le génie de Napoléon se compose d'un rare mélange de froide raison et d'imagination brûlante ; que le vainqueur d'Austerlitz fut non-seulement un grand homme d'action, mais un profond théoricien, dont les paroles sont encore instructives, dont les lettres sont de véritables traités de l'art de la guerre ; qu'il a fait dominer dans la stratégie actuelle l'emploi des masses, la *Massenverwendung*, et par suite, comme but suprême de la

lutte, l'anéantissement de l'ennemi, la *Vernichtung der gegnerischen Masse*, comme objet propre des opérations, la bataille décisive, l'*Entscheidungschlacht;* c'est Napoléon qui a provoqué la guerre de nation à nation, le *Volkskrieg*, et la création des armées recrutées par le service obligatoire.

Ce second volume de M. Y. de W. est peut-être inférieur au premier. On y sent trop le parti-pris; l'auteur l'a composé avec cette idée préconçue qu'il devait, après avoir exposé dans son premier tome l'essor éclatant d'un grand génie, retracer dans le second l'affaiblissement inévitable et la décadence. Il oublie trop souvent que Napoléon, empereur, n'était plus Bonaparte général, et que dans toutes les campagnes qu'il entreprit depuis 1808 jusqu'à 1815, il avait à surmonter des obstacles et à vaincre des ennemis bien différents des ennemis et des obstacles qu'il avait rencontrés en 1796. Comparaison n'est pas raison; les soldats et les généraux dont Napoléon disposait, n'avaient plus la même ardeur et le même feu; les troupes de ses adversaires et les chefs qui les commandaient, avaient plus d'expérience et plus d'enthousiasme patriotique. M. Y. de W. reconnaît qu'en 1813 le génie de Napoléon n'avait pas faibli et qu'il y a dans cette campagne bien des choses qui méritent d'être comparées aux plus beaux exploits de sa carrière antérieure, mais que ce génie n'était plus *sibi constans* et pour ainsi dire, permanent (p. 323). Il ne se souvient pas que Napoléon se vit alors environné de trois armées redoutables et, pour employer sa comparaison, qu'il devait être entraîné par les vagues qui l'entouraient et aller finalement échouer sur l'écueil de Leipzig. Quel général eût lutté, comme Napoléon, dans les années 1813, 1814, 1815, avec des troupes pour la plupart inexpérimentées et des lieutenants presque tous découragés et vieillis, contre des adversaires nombreux, aguerris et acharnés? Le génie de l'empereur subit des éclipses; elles étaient naturelles; il n'y a pas de capitaine, si grand soit-il, qui ne fléchisse un instant sous le poids. De là, les fréquentes contradictions que nous rencontrons dans le volume de M. Y. de W.; ce Napoléon qu'il nous représentait tout-à-l'heure énervé et languissant, il l'exalte l'instant d'après et, comme dans le chapitre *Dresde*, où les critiques sont si âpres, proclame « la clarté de son coup d'œil » (p. 251) et approuve son plan général (p. 258). Il loue les victoires répétées de Napoléon dans la campagne de France; il devrait les regarder comme les plus belles qu'ait remportées l'empereur, car jamais personne n'a combattu avec autant de hardiesse et de génie, avec autant de confiance dans sa fortune, avec une aussi étonnante énergie, sans autres troupes que les restes de la grande armée, que des bataillons de jeunes gens à peine sortis de la vie civile, et il n'y a peut-être pas de plus grand spectacle que celui de cet homme de guerre luttant pied à pied contre toute l'Europe, se démenant avec une poignée de soldats au milieu des masses qui l'entourent, frappant coup sur coup, courant d'un ennemi à l'autre, gagnant bataille sur bataille à l'instant où tout

le monde le regarde comme vaincu. Mais M. Y. de W. reste froid devant cette belle campagne, la plus belle et la plus tragique de l'histoire militaire, parce qu'elle dérange son point de vue, qui est de montrer l'affaiblissement graduel du génie de Napoléon ; c'est, dit-il assez étrangement, la dernière explosion d'un cratère qui s'éteint (p. 357).

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Y. de W., aujourd'hui terminé, fait le plus grand honneur à son auteur et à l'état-major général prussien. L'auteur, comme nous le disions précédemment, a composé son récit d'après les meilleures sources; son exposé des campagnes est court et substantiel ; ses réflexions sont tantôt personnelles et suggérées par une étude attentive, tantôt empruntées aux mémoires militaires, à Jomini, à la correspondance de Napoléon. C'est un livre qu'il faudrait mettre dans les mains des officiers studieux que notre armée compte aujourd'hui en grand nombre ; ils ne le liront pas sans profit. Enfin, il est indispensable aux historiens et à tous ceux qu'attire et que passionne la figure de celui que M. Yorck de Wartenbourg appelle le plus grand des généraux, *der grösste Feldherr*.

A. CHUQUET.

---

253. — **Wünsche und Hoffnungen**, betreffend das Studium der neueren Sprachen an Schule und Universitæt von Dr. Hermann BREYMANN, Professor der neueren Sprachen an der Universitæt München. München, 1885, in-8 de III, 52 pages.

Bien que dans la brochure dont on vient de lire le titre, M. H. Breymann ait eu exclusivement en vue l'enseignement des langues vivantes dans les écoles et les universités allemandes, la question qu'il a abordée est trop à l'ordre du jour maintenant en France pour que les lecteurs de la *Revue* n'aient pas intérêt à savoir comment il l'a traitée ; d'ailleurs les conseils qu'il donne ne sauraient, pour la plupart, guère moins avoir d'application chez nous qu'en Allemagne ; on peut même dire, vu l'état d'infériorité manifeste où se trouve, surtout dans nos Facultés, l'enseignement des langues vivantes, qu'il y a encore plus de profit à connaître ces conseils et à les suivre en France que de l'autre côté des Vosges.

L'étude de M. H. B. se divise en deux parties : dans la première, il recherche le but que poursuit l'enseignement des langues dans les Universités allemandes; dans la seconde, il examine les moyens d'arriver à ce but. La première question qui se présente — question depuis longtemps controversée — est celle de la méthode à employer ; pour M. H. B., et je ne puis qu'approuver entièrement sa manière de voir, cette méthode ne doit être ni purement scientifique, ni purement pratique; il faut qu'elle soit à la fois théorique non moins que pratique. M. H. B. a écrit sur ce sujet d'excellentes pages, auxquelles sa compétence bien connue donne une très grande valeur ; pour lui, le *philologue moderne*,

c'est-à-dire celui qui, en Allemagne, étudie les langues anglaise et française, doit en faire marcher de front la pratique et la théorie; il faut qu'il ait une connaissance également approfondie, non-seulement de la langue, mais de la littérature de l'Angleterre et de la France aux diverses époques de leur développement, aussi bien dans les temps modernes, autrefois trop négligés de l'enseignement des universités, que dans les temps anciens.

Ces points de vue divers sont repris et développés par M. H. B. dans la seconde et la plus importante partie de son étude, celle où il indique en quoi consiste l'éducation du philologue moderne. Il faut que cette éducation soit à la fois théorique et pratique; mais comment lui donner ce double caractère? M. H. B. a exposé très longuement l'enseignement que, suivant lui, doit recevoir, et les exercices auxquels doit se livrer au séminaire le philologue moderne : étude de la langue et de la littérature contemporaines et modernes, non moins que de celles du moyen âge, traductions, compositions en langue étrangère, rien n'est oublié. Mais on comprend que de pareils exercices supposent une préparation antérieure étendue et approfondie; comme celle du gymnase ne saurait suffire, il faut que les élèves passent d'abord par ce que M. H. B. appelle le *proséminaire*, avant d'être admis à suivre les cours du séminaire philologique proprement dit; là ils devront avoir des maîtres versés dans la connaissance des langues qu'ils enseignent, ce qui suppose un professeur pour chaque idiome; j'ajouterai que M. H. B. se déclare en faveur des professeurs indigènes, et qu'il ne croit pas qu'un seul suffise pour enseigner une seule langue et une seule littérature. Que nous sommes loin en France de cet état de choses! Mais quand aussi pourra-t-il être question dans nos Facultés d'un véritable enseignement de *philologie moderne?* Après un premier essai malheureux pour organiser une licence ès-langues, on vient, il est vrai, d'en créer une autre, mais en réduisant les épreuves à un thème et à une version. On a semblé regarder comme inutile pour les candidats la connaissance de l'histoire de la langue et de la littérature allemande ou anglaise. Puisse le spectacle de ce qui se fait à l'étranger ramener à une vue plus juste des choses! Apprendre une langue moderne ne demande ni moins de temps ni moins de soin que pour apprendre une langue classique; c'est le jour seulement où cette vérité sera mise en pratique qu'il pourra être question d'un véritable enseignement des langues dans nos Facultés. La brochure de M. H. Breymann peut à cet égard être d'une grande utilité, et on ne saurait trop la recommander aux méditations des rédacteurs des futurs programmes universitaires.

Ch. J.

---

254. — **Die Soester Mundart.** Laut-und Formenlehre, nebst Texten, von Dr. Ferdinand Holthausen, Docent an der Universitæt Heidelberg. Norden und Leipzig, Friedrich Soltau's Verlag. 1886. (Forme le premier fascicule des *Forschungen, herausgegeben vom Verein für niederdeutsche Sprachforschung*). Un volume grand in-8, 117 pp.

Nous n'avons pas à juger ce livre pour le fond, qui échappe à notre compétence; nous ne l'examinerons qu'au point de vue de la méthode : celle-ci nous paraît être excellente. D'abord l'auteur ne veut pas décrire le dialecte, ou plutôt les dialectes d'une province entière, il se cantonne dans un district restreint de la Westphalie, celui de Soest. D'un autre côté, il a soin de marquer toujours nettement son point de vue théorique avant d'exposer les faits, ce qui est d'une importance capitale dans l'état de confusion où se trouve actuellement la terminologie linguistique. De plus, partout où cela est possible, l'auteur donne la filiation historique des faits, en remontant jusqu'au germanique occidental primitif. Un appendice de seize pages contient des textes avec traduction et commentaire.

Alfred Bauer.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le *Journal officiel* vient de publier le décret suivant, rendu par M. le Président de la République française sur le rapport du ministre de l'instruction publique : « Mme Dieulafoy est nommé chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur : mission en Susiane, 1881-1886; découvertes et travaux archéologiques ». La remise des insignes à Mme Dieulafoy a été faite le 20 octobre, à quatre heures, au musée du Louvre, dans la salle même où sont exposés actuellement, d'une façon provisoire, les nombreux objets d'art et d'archéologie rapportés de Perse par la mission à laquelle appartenait Mme Dieulafoy. Nous nous associons aux chaleureuses félicitations envoyées de toutes parts à Mme Dieulafoy. On se rappelle que notre *Revue* avait, il y a deux ans (1884, n° 22), rendu compte de l'ouvrage de Mme Dieulafoy, *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, récit qui devait « marquer dans notre littérature des voyages comme une de ses productions à la fois les plus charmantes et les plus sérieuses » et qui « prendra place entre les *Voyages* de Chardin et le *Hajji Baba* de Morier ».

— Nous recevons la lettre suivante, signée par M. P. Decharme, doyen de la Faculté des lettres de Nancy, au nom des professeurs de cette Faculté. « La Faculté des lettres de Nancy se propose de publier, à partir du mois de janvier 1887, une Revue trimestrielle qui portera le titre de : *Annales de l'Est*. Cette Revue, sans exclure des études d'un caractère général, aura surtout pour objet le passé de la Lorraine, de l'Alsace et des contrées voisines; elle traitera de l'histoire de ces pays, des antiquités qu'on y découvre, des écrivains, des savants, des artistes qui y sont nés, des dialectes qu'on y parle. Nous avons le dessein de donner dans les *Annales de l'Est* une place importante à la bibliographie. Nous rendrons compte des livres nou-

veaux et des articles de revue relatifs à la Lorraine et à l'Alsace, qui paraîtront tant en France qu'à l'étranger. Dès à présent, nous prions les auteurs de semblables publications de vouloir bien nous en adresser un exemplaire. A chaque numéro de la Revue sera jointe une *Chronique*. Cette chronique rendra compte des faits littéraires ou archéologiques qui intéressent la région, en même temps que des travaux et des actes de la Faculté des Lettres. Les *Annales* ne seront pas rédigées exclusivement par les professeurs de la Faculté. Nous faisons appel au zèle des personnes compétentes qui s'occupent du passé de la Lorraine et de l'Alsace. Tout document nouveau, s'il est intéressant, sera accueilli avec empressement dans les *Annales de l'Est*. Toute étude, d'un caractère rigoureusement scientifique, pourra, quel qu'en soit l'auteur, y trouver place. Un avis ultérieur indiquera le mode de publication de la Revue et les conditions d'abonnement. »

— M. Gustave Larroumet avait réédité dans la « Revue d'art dramatique », avec un avant-propos, une étude d'Emile Lamé sur *le costume au théâtre, la tragédie depuis 1636*. Cette étude est une des plus agréables et des plus suggestives qu'on puisse lire sur la question. Elle vient d'être tirée à part (Paris, Dupret. In-8°, 32 p., 1 franc), et on remerciera M. Larroumet de l'avoir exhumée de la revue « le Présent », où ces pages spirituelles et instructives étaient ensevelies depuis près de trente ans.

— Le *Catalogue des manuscrits néerlandais de la Bibliothèque nationale* vient d'être publié par M. Gédéon Huet, archiviste-paléographe (Paris. In-8°, 74 p.). Le fonds néerlandais de la Bibliothèque nationale se compose de 109 numéros. Les manuscrits sont naturellement de valeur fort inégale ; mais M. G. Huet a donné des détails circonstanciés sur tous, par exemple sur des recueils de pièces de procès, originaires de la Flandre, et sur la collection de pièces qui concernent les Chambres de rhétorique en Belgique. Signalons parmi les mss. intéressants la traduction de Boèce avec miniatures, deux traductions partielles de l'Ancien-Testament, le ms. de la « Défense de la religion » de Grotius, le journal et les dépêches de l'ambassadeur Boetselaer, les notes recueillies par Witsen pendant un voyage en Russie, etc. Le *Catalogue* se termine par une table alphabétique fort utile.

— M. Ph. Tamizey de Larroque a réimprimé à Nérac (impr. Durey, petit in-8°, 26 p.) une très rare plaquette qui fournit de curieux renseignements sur *une aventure du baron de Lusignan*, le baron Guy, un des principaux officiers de l'armée du duc de Rohan, fait prisonnier en 1625 par le duc d'Epernon ; ce document éclaire non-seulement un côté de la biographie obscure du baron de Lusignan, mais ajoute quelque chose à l'histoire de ce duc d'Epernon qui fut pendant si longtemps le vice-roi, on pourrait dire le roi de la Guyenne.

— On a mentionné ici même, l'an dernier, les *Documents inédits relatifs à l'histoire des terrines de Nérac, publiés par un gourmet*. Mentionnons aujourd'hui *Les pâtés de canards d'Amiens. Documents historiques publiés par* F. Pouy, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, *précédés d'une légende, par* Pierre d'Issy (Amiens, typographie Jeunet, 1886, petit in-8° carré de 59 p.). L'agréable plaquette renferme de curieuses particularités sur les Degand qui sont « les inventeurs du perfectionnement apporté, au xvii[e] siècle, à la fabrication des pâtés de canards », et qui fournirent leurs produits « à la cour, au duc de Chaulnes, à M[me] de Sévigné et à tant d'autres ». M. Pouy nous apprend que « pour perpétuer le souvenir de la famille Degand, dont l'industrie a été, pendant plus de deux siècles, profitable et même glorieuse pour la ville, son nom a été donné à l'une des rues d'Amiens par un arrêté de M. Delpech, maire, du 14 août 1879 ». Moins aimable pour les pâtés amiénois fut le maire de 1740, François Galand, qui eut la malencontreuse idée

d'interdire la fabrication desdits pâtés pour empêcher la disette. On en appela au Parlement, et M. Pouy reproduit (p. 22 et suiv.) une pièce rarissime intitulée : *Requeste et consultation contre une ordonnance des Maire et Echevins de la ville d'Amiens, qui fait défenses de faire de la pâtisserie, et notamment des pâtez de canards, dindons, perdrix et autres, qui s'envoyent à Paris et dans tout le royaume.* L'appendice, assaisonné de piquantes citations, est consacré aux *Canards d'Amiens sous les Gaulois*. Quelques lecteurs pourront dire, d'après ce titre, que la notice sur les pâtés d'Amiens, qui est précédée d'une légende, est aussi suivie d'une légende.

— Le P. Edouard Prampain a fait tirer à part de la « Revue des questions historiques » (octobre 1886), son intéressante étude sur *La conspiration des poudres.*

— Le n° 4 des *Annales de l'École libre des sciences politiques* renferme les articles suivants : H. Pigeonneau, La politique coloniale de Colbert ; P. Fauchille, L'union monétaire latine, son histoire ; III. Vicomte Henri Begouen, la Prusse et l'Eglise catholique de 1815 à 1870 ; Lyon-Caen, De la juridiction commerciale en France et dans les principaux Etats ; F. Auburtin, Etude sur l'histoire de l'impôt foncier en France jusqu'en 1789 (suite).

AUTRICHE. — M. S. Kirste a été nommé « privat-docent » à l'Université de Vienne, où il fera cet hiver deux cours de sanscrit.

BELGIQUE. — Parmi les brochures déjà nombreuses que M. Georges Cumont, secrétaire de la Société royale belge de numismatique et directeur de la *Revue belge de numismatique*, a publiées tout récemment — brochures qui intéressent à la fois les numismates et les amateurs d'histoire moderne — nous relevons les suivantes, parues en 1886 : 1° *Les volontaires limbourgeois et leur médaille, 1790-1794, révolution brabançonne, invasion française* (Bruxelles, Gobbaerts. In-8°, 27 p.) ; il s'agit des volontaires qui s'organisèrent en légion et se joignirent, en 1790, après la prise de Herve, au corps que commandait le capitaine d'Aspre ; puis qui se reconstituèrent en 1792, sous les ordres du général de Moitelle, pour être licenciés deux ans plus tard ; M. G. Cumont décrit les médailles qui furent distribuées en récompense de leurs services par l'auditeur Wunsch aux volontaires de 1790 ; 2° *Médaille pour récompenser les services rendus aux armées de l'Autriche et de ses alliés en guerre avec la République française 1792-1794, le scel et le contre-scel du conseil de Gueldre* (Bruxelles, Gobbaerts. In-8°, 23 p.). M. G. Cumont décrit dans cette seconde brochure les médailles, aujourd'hui presque introuvables, frappées en 1792 et 1793 pour récompenser les civils qui s'étaient distingués pendant la guerre par un acte de bravoure ou qui avaient rendu à l'armée autrichienne tout autre service essentiel ; il y décrit également le scel et le contre-scel exécutés par le graveur Van Berckel pour le conseil de la Gueldre ; 3° *Projet de médaille pour récompenser de leurs services les représentants de Malines pendant l'occupation française de 1792 à 1793* (Bruxelles, Goabberts. In-8°, 6 et 3 p.). Chacune de ces brochures, que ne pourront négliger les historiens de la Belgique pendant la Révolution française, est accompagnée de pièces justificatives et de fac-similés des médailles.

— M. S. Keelhoff va publier très prochainement chez l'éditeur Monceaux, à Mons, une traduction française de l'ouvrage de M. J. Van Leeuwen, professeur à l'Université de Leyde, *Taaleigen der Homerische gedichten* (Grammaire de la langue d'Homère).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 octobre 1886.

M. Gaston Paris, président, communique une lettre de M. Paul Desjardins, qui annonce la mort de son père, M. Ernest Desjardins, professeur au Collège de France, membre ordinaire de l'Académie. M. Desjardins a succombé, dans la nuit du 21 au 22 octobre, à la maladie qui le minait depuis longtemps. La séance est levée en signe de deuil.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

Benoist (Charles), La politique de Charles V; la nation et la royauté, avec une préface de M. H. Baudrillart. Paris, Cerf. — Boulay de la Meurthe. Les dernières années du duc d'Enghien, 1801-1804. Paris, Hachette. — Canovas del Castillo, Le théâtre espagnol contemporain, traduit par Magnabal. Paris, Leroux. — Charvériat, Les affaires religieuses en Bohême au xvie siècle. Paris, Plon. — Chevalier, Histoire de la marine française sous la première République. Paris, Hachette Coignet (Mme C.), Un gentilhomme des temps passés, François de Scépaux, sire de Vieilleville, 1509-1571. Paris, Plon. — Corner (Miss J.), Histoire romaine, traduite de l'anglais par Rébouis et Certeux. Paris, Dupret. — Duruy (Albert), L'instruction publique et la démocratie, 1879-1886. Paris, Hachette. — Gruyer, Les artistes célèbres, Fra Bartolomeo della Porta et Mariotta Albertinelli. Paris, Rouam. — Guyau, L'irréligion de l'avenir, étude de Sociologie. Paris, Alcan. Hannotaux, Etudes historiques sur le xvie et le xviie siècle en France. Paris, Hachette, Hauréau, Les œuvres de Hugues de Saint-Victor, essai critique, nouvelle édition. Paris, Hachette. — Hémon, Théâtre de Corneille, édition nouvelle, avec des études sur toutes les tragédies et les comédies, quatre volumes. Paris, Delagrave. — Lang, La mythologie, traduite de l'anglais par Léon Parmentier. Paris, Dupret. — Lütken, Les Danois sur l'Escaut, 1808-1809. Copenhague, Hœst. — Moreaux (Léon), Le général René Moreaux et l'armée de la Moselle, 1792-1795. Paris, Firmin-Didot. — Petit de Julleville, La comédie et les mœurs en France au moyen âge. Paris, Cerf. — Rouxel, Chronique des élections à l'Académie française, 1634-1841. Paris, Firmin-Didot. Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponèse, livres I-II, texte grec publié par Alfred Croiset. Paris, Hachette.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 8 novembre — 1886

255. — J.-J. Bachofen. **Antiquarische Briefe.** Tome II. Strasbourg, Trübner, 1886.

Des deux dissertations qui composent ce volume, la première (lettres 31 à 41) n'est que la continuation d'une étude précédente de l'auteur (publiée dans la première série de ses *Lettres archéologiques)* sur le rôle sacramentel et « chthonique » du nombre 8 chez les peuples anciens. M. Bachofen s'occupe cette fois des Chinois ainsi que des peuplades primitives de l'Inde et de l'Amérique centrale. La masse de faits qu'il a réussi à accumuler témoigne assurément de lectures étendues et d'un ingénieux esprit de combinaison; l'ensemble néanmoins n'est pas de nature à faire naître la conviction. En principe d'abord, je me méfie beaucoup de ces spéculations historiques sur les nombres : avec un peu de bonne volonté on arrive à prouver tout ce que l'on veut. N'avons-nous pas vu tout récemment un auteur allemand soutenir dans sa *Roma quadrata* que le nombre 4 était à la base de toutes les institutions romaines, et quelques mois plus tard M. Bloch, dans ses belles *Recherches sur l'origine du Sénat romain*, revendiquer, à grand renfort de textes, le même honneur pour le nombre 3? En outre, la méthode suivie par M. B. n'est pas exempte de reproche. Tantôt il n'obtient son nombre 8 que par une interprétation forcée des textes : par exemple, s'il n'y a que sept objets, il en prend un peu plus loin un huitième pour compléter le groupe — ou, au contraire, s'il y en a neuf, il en détache un pour servir de « point central ». Tantôt les textes allégués sont tout à fait vagues et insignifiants. Ainsi (p. 8) lorsqu'un Chinois parle de « 8/12 de boisseau » au lieu de 2/3, cela ne dénote pas une prédilection pour le nombre 8, mais tout au plus pour la division duodécimale. De même il n'est pas sérieux de citer cette phrase d'un drame chinois : « J'ai tous les jours sept ou huit accouchements à faire! » (p. 9). Enfin et surtout, dans bien des cas il n'est pas question du nombre 8 lui-même,

mais de quelque multiple ou sous multiple de ce nombre. Or, la fréquence de ces multiples ne prouve qu'une chose : c'est que chez les peuples, comme chez les individus, dans l'enfance, le besoin de symétrie est très vif, et l'expression la plus simple de la symétrie c'est la division binaire indéfiniment répétée, c'est-à-dire les nombres 2, 4, 8... Ce dernier ne revient pas plus souvent que les deux autres, au contraire, mais on le remarque davantage parce qu'il est plus élevé. En tout cas, il ne résulte pas de son emploi sous diverses longitudes que les Etrusques, les Hébreux, les Chinois aient jadis formé un seul et même peuple [1].

La seconde dissertation n'est pas moins ingénieuse, ni plus satisfaisante, que la première. Elle a pour objet l'antique institution que M. B. appelle *Avunculat* (autorité de l'oncle maternel) et se rattache étroitement au célèbre livre de l'auteur sur le *Mutterrecht*. M. B. a trouvé dans les récits des voyageurs que chez les Kalmoucks et les Polynésiens de l'archipel Viti, le neveu *ex sorore* a le droit de s'approprier, du vivant même de son oncle maternel, les biens mobiliers de cet oncle qu'il trouve à sa convenance. Cette coutume singulière aurait besoin d'être étudiée de plus près ; il faudrait voir notamment si elle s'applique même au cas où l'oncle maternel a lui-même de la postérité. Mais M. B. est trop systématique pour s'attarder à de pareils détails. A ses yeux, cet usage, le *vasou*, est un vestige de l'état social primitif où l'enfant, n'ayant pas de père connu, avait pour toute famille sa mère et les frères et sœurs de celle-ci, et cet état social était universel. Il s'empare alors du sens de *débauché*, que le mot *nepos* prend quelquefois en latin, pour conclure que chez les Romains, ou du moins chez les Etrusques (car, d'après Festus, cette acception était particulièrement employée *a Tuscis)*, le mot *nepos* avait à l'origine le sens de *neveu* — comme dans les langues romanes et germaniques modernes — et non de « petit fils ». En Etrurie, et dans la Rome primitive, comme à Viti, tous les oncles maternels étaient des « oncles à héritage » ; le neveu impunément voleur chez les uns, était impunément prodigue chez les autres. Une autre conséquence de cette hypothèse, c'est qu'à l'époque reculée dont il s'agit, *avus* signifiait oncle maternel, et non aïeul ; de *avus* naquit *avunculus*, terme d'affection, qui resta exclusivement attaché à la personne de l'oncle maternel, alors, que par la constitution de la famille paternelle les mots *avus* et *nepos* eurent changé de signification. A ces idées générales se rattachent toute sorte de digressions étymologiques

1. M. B. consacre un chapitre à l'explication du proverbe éléen cité par Xiphilin (Dion, LXXIX, 10) : ἀφ' Ἡρακλέους ὄγδοος. J'avoue ne pas comprendre la traduction qu'il en donne « als Octavius geich dem Amphitryonidem », qui choque également le bon sens et la grammaire. Le contexte de Xiphilin montre évidemment qu'il s'agit d'une ancienne prophétie d'après laquelle les jeux olympiques devraient cesser le jour où *pour la huitième fois depuis Hercule* un même athlète aurait remporté à la fois le prix de la lutte et du pancrace. Pausanias (V, 21, 9) énumère précisément *sept* de ces vainqueurs.

sur les termes de parenté grecs et latins — *opiter*, θεῖος, νέννος, etc., — qui sont parfois des plus extraordinaires [1].

M. B. croit trouver une confirmation éclatante de ses vues dans les traditions mythologiques de l'Inde, telles qu'elles sont recueillies dans le *Mahabharata* et tout particulièrement dans le mythe d'Ashtavakra et de Suetaketou. Je n'ai pas qualité pour porter la discussion sur ce terrain ; tout ce que je puis affirmer, d'après l'analyse même qu'en donne M. B., c'est que les mythes indous ne disent nullement ce qu'on veut leur faire dire, et qu'il est extrêmement imprudent de conclure d'un épisode particulier à une règle générale. En outre, il est bien remarquable qu'en sanscrit, aussi bien qu'en grec et en vieux perse, les mots qui correspondent à *nepos (napat*, νέποδες, *napâ)* ont invariablement le sens de petit-fils ou progéniture, jamais celui de neveu. La probabilité étymologique est donc tout entière en faveur de l'opinion courante qui fait de *petit-fils* le sens primitif, et de *neveu* le sens dérivé. S'il en est ainsi pour *nepos*, à bien plus forte raison le dirons-nous d'*avus*. Le « transport de sens » imaginé par M. B., de la ligne collatérale à la ligne ascendante, est ici d'une invraisemblance criante [2].

En terminant ce compte-rendu, je ne voudrais pas laisser subsister d'équivoque sur mon point de vue. Je crois qu'il y a dans le *Mutterrecht* de M. B., des parties solides, durables ; je crois volontiers qu'il y a eu autrefois, qu'il existe encore aujourd'hui, des peuples assez primitifs ou de mœurs assez relâchées, pour que, dans l'incertitude constante de la paternité, la vraie famille s'y compose uniquement des parents maternels. Il est évident que dans une société ainsi constituée, la mère est le centre de la famille, et que le frère aîné de la mère doit être le tuteur, le protecteur naturel des enfants de celle-ci [3]. Ce sera l'honneur de M. B. d'avoir le premier mis en lumière l'importance et la vaste diffusion du *matriarcat* et de l'*avunculat* ainsi entendus. Là où je me refuse à le suivre, c'est quand il prétend retrouver la trace d'une constitution pareille de la famille chez les peuples gréco-latins, disons mieux, chez

1. *Opiter* viendrait d'*opitulari*, et serait le terme d'affection adressé par l'aïeul maternel au petit-fils (alors que les auteurs anciens sont unanimes à définir *opiter* l'enfant dont le *père* est mort avant l'aïeul). — Θεῖος aurait désigné primitivement l'oncle maternel et signifierait *divin* : l'auteur considère même cette dérivation comme généralement reçue et « inattaquable » *(unanfechtbar)*. Cependant il ne devrait pas ignorer que Curtius rattache θεῖος à la même racine que τηθίς. — Notons aussi une singulière assertion relativement au mot *cognatus* qui, dans le latin populaire, aurait eu le sens spécial d'« oncle maternel » — tout cela à cause d'une phrase inepte du scoliaste de Lucain.

2. Comparez d'ailleurs les observations de M. Louis Havet, *Mémoires de la Société de linguistique*, VI, 20. M. Havet admet bien que *avus* a signifié à la fois oncle maternel et grand père maternel, *nepos* neveu et petit-fils, mais non pas par le sens collatéral ait précédé le sens direct.

3. Je ne parle pas de l'aïeul maternel auquel M. B. assigne un rôle qui me paraît inintelligible. Du moment, en effet, que la *mère* connaît son *père*, l'enfant lui-même devrait connaître le sien, et celui-ci aurait nécessairement le pas sur l'aïeul maternel.

les peuples aryens en général. Jusqu'à présent, tout ce que nous savons de l'histoire sociale de ces peuples, si haut que nous puissions remonter, nous révèle une prédominance marquée de l'élément masculin, un respect plutôt exagéré qu'affaibli de l'autorité paternelle. Ni leur religion, ni leur droit, ni leur langage, interprétés sans parti pris, ne permettent de deviner autre chose, d'entrevoir, au-delà de la famille aryenne que nous connaissons, une famille constituée sur le modèle de la famille lycienne d'Hérodote ou de la famille touareg d'Ibn Batoutah. Tous les efforts de M. Bachofen pour démontrer le contraire m'ont paru infructueux, et ce n'est pas le présent volume qui me fera changer d'avis.

Théodore REINACH.

---

256. — J. FREUDENTHAL. **Ueber die Theologie des Xenophanes.** Breslau, 1886.

Tous ceux qui s'occupent de l'histoire du peuple grec et de ses croyances religieuses ont, comme les philosophes, grand intérêt à se rendre compte de la manière dont un peuple, essentiellement polythéiste par sa religion et ses sentiments, est arrivé à concevoir un Dieu unique et à s'en faire une idée de plus en plus pure. Or, on s'accorde à considérer Xénophane comme ayant substitué à un monde de dieux ennemis les uns des autres, sujets à faillir et faits à l'image de l'homme, le concept de la sublimité, de la perfection, de l'immutabilité divines; comme étant le premier philosophe qui ait clairement proclamé en Grèce la doctrine de l'unité de Dieu. Röth, Rechenberg, Brandis, Ritter et Zeller le nomment le fondateur du Monothéisme. L'opinion généralement acceptée, dit M. Freudenthal, ne correspond pas à la vérité parce que, fondée sur une interprétation inexacte, mais très ancienne de la doctrine de Xénophane, elle exagère la distance qui sépare sa théologie des croyances populaires (p. 3).

M. F. prend d'abord le premier fragment du poème de Xénophane :

Εἷς θεὸς ἔν τε θεοῖσι καὶ ἀνθρώποισι μέγιστος,
Οὔτε δέμας θνητοῖσιν ὁμοίιος οὔτε νόημα.

Il s'appuie sur l'expression μέγιστος ἔν τε θεοῖσιν, pour montrer que Xénophane a reconnu un grand Dieu, mais un Dieu qui coexiste avec d'autres dieux, et qu'il n'a fait ainsi qu'approfondir la théologie d'Homère. M. F. combat victorieusement les interprétations par lesquelles Kern, Zeller, Brandis, Karsten et Dilthey ont essayé de concilier l'opinion exprimée dans ce fragment avec le prétendu monothéisme de Xénophane (p. 4 à 8). Il relève ensuite dans d'autres fragments (fr. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 14, 16, 21) des expressions et des idées qui ne peuvent avoir de sens que dans une doctrine polythéiste (p. 8 à 10). Il invoque les témoignages d'Aristote, de Théophraste et de Cicéron (p. 10, 11), qui

le conduisent à la même conclusion. Puis, revenant sur l'interprétation donnée par Zeller du fr. 1, il montre par une revue rapide — trop rapide pour n'être pas quelquefois superficielle et inexacte — de la théologie des principaux philosophes grecs, que cette interprétation n'est nullement justifiée (p. 12 à 17).

M. F. arrive enfin au texte capital qui a fait croire au monothéisme de Xénophane, au ch. III du *De Melisso, Xenophane et Gorgia*, qui contient la preuve devenue classique de l'unité divine. On sait que Zeller a soutenu, dans une remarquable dissertation placée en tête du chapitre consacrée aux Eléates, que cet ouvrage n'est ni d'Aristote, ni de Théophraste; qu'il ne peut suffire, là où il est notre source unique, à établir le caractère historique des propositions qu'il renferme. M. F. en conclut que les passages où il est question du monothéisme de Xénophane ne méritent aucune confiance et qu'il en est de même des textes de Simplicius et de Bessarion qui se sont inspirés du Pseudo-Aristote. Cette conclusion vaut bien contre Zeller, mais elle ne vaut pas contre ceux qui soutiendraient que le *De Melisso* est bien d'Aristote ou d'un de ses disciples. Or Kern a maintenu très énergiquement contre Zeller l'authenticité et la valeur historique de cet ouvrage. M. F. a consacré une note de plusieurs pages à la réfutation des arguments de Kern; mais, après avoir examiné avec attention et impartialité les raisons invoquées de part et d'autre, il nous est impossible d'accorder une adhésion complète à la thèse soutenue par Zeller. Or, il faudrait que cette thèse fût absolument établie pour que celle de M. F. pût être elle-même soutenue avec succès. M. F. a donc posé une question intéressante; il a fait valoir contre la croyance unanime au monothéisme de Xénophane un certain nombre d'arguments d'une valeur incontestable; il n'a pas réussi à la détruire complètement, parce qu'il n'a pas réussi à détruire entièrement la valeur du texte principal sur lequel elle repose.

M. F. examine ensuite la signification de la formule ἓν τὸ πᾶν : le monde, dit-il, est *un* pour Xénophane, parce qu'il se rattache à *une* cause primitive qui est identique à la Divinité (p. 23). Il établit que Xénophane n'a pas distingué la matière de l'esprit, que, par conséquent, s'il s'agit d'un esprit dans le fr. 2, οὖλος ὁρᾷ, οὖλος δὲ νοεῖ, etc., il faut considérer cet esprit comme un être remplissant l'espace *(raumfüllendes Wesen)*. Xénophane se distingue ainsi d'Anaxagore, car il conserve une certaine matérialité à son premier principe; il se distingue aussi de Parménide, car il reconnaît la multiplicité et le changement. La divinité n'est pas pour lui l'essence des choses, elle est la cause primitive, douée d'intelligence qui met en elle l'unité; les choses ne sont pas les phénomènes *(Erscheinungen)*, mais les effets *(Wirkungen)* de la divinité (p. 27). Il n'en faut pas conclure que Xénophane ait été panthéiste [1],

1. On sait que le célèbre article de V. Cousin sur Xénophane fut composé beaucoup plus pour disculper son auteur de l'accusation de panthéisme que pour exposer fidèlement la doctrine de Xénophane.

quoiqu'il soit fort difficile de déterminer comment il conciliait une pluralité de dieux avec une divinité primitive donnant l'unité aux choses.

En résumé, M. Freudenthal n'a pas tranché le débat sur le *De Melisso*, il n'a pas suffisamment établi les rapports de la théologie de Xénophane avec les croyances populaires et il n'a pas même essayé de reconstituer le milieu religieux dans lequel a vécu Xénophane; il a abordé trop superficiellement certaines questions qui n'avaient qu'un rapport indirect avec son sujet; mais il a appelé l'attention sur une partie de l'histoire de la philosophie et des doctrines religieuses qu'on croyait parfaitement connaître; il a montré qu'une opinion généralement admise était loin d'être incontestable; il a fourni enfin dans sa dissertation et dans les notes nombreuses et étendues qu'il y a jointes, un certain nombre d'indications que devront utiliser ceux qui voudront reprendre l'étude de cette intéressante question.

F. Picavet.

---

257. — **Opuscula Gelliana** lateinisch und deutsch von Martin Hertz. Berlin, W. Hertz (Bessersche Buchhandlung), 1886; 220 p. in-8.

Ce volume, dont la publication a suivi de très près l'achèvement de la belle édition d'Aulu-Gelle de M. Martin Hertz, est un recueil de travaux épars jusqu'ici dans différentes revues ou dans des programmes d'universités. M. H. n'y a pas réuni tous les articles qu'il a consacrés à Aulu-Gelle : il a laissé de côté les moins importants, et ceux qui avaient déjà été publiés à part. On lira avec le plus grand intérêt la plupart de ceux que M. H. a réimprimés dans le présent volume : mais, les résultats qu'il y expose ayant naturellement été introduits dans son édition critique d'Aulu-Gelle, il serait inutile d'étudier ici en détail chacun de ces travaux partiels. Nous nous bornerons à indiquer brièvement l'objet de chacun d'eux.

I *Vindiciae Gellianae* (1858); II *Ramentorum Gellianorum mantissa I* (1868); III *Ram. Gell. mantissa II* (1869) : recueil de notes critiques et explicatives sur Aulu-Gelle.

IV *Aulu-Gelle et Nonius Marcellus* (1862) : méthode de travail de Nonius. M. H. cite de curieux exemples de sa légèreté.

V *Aulu Gelle et Ammien Marcellin* (1874). Ammien Marcellin étudiait beaucoup Aulu-Gelle : il lui a emprunté non seulement beaucoup de faits, mais jusqu'à son style. Eclectique d'ailleurs, Ammien ramassait de tout côté les mots vieillis et les expressions contournées : il étudiait Plaute; Apulée était son livre de chevet. Le style d'Aulu-Gelle, ses citations d'auteurs archaïques, devaient le tenter : il y avait chez lui beaucoup à piller; Ammien ne s'en priva point. M. Hertz donne de

nombreux exemples de ces « imitations » : ce chapitre est un des plus intéressants de son livre.

VI *Mélanges critiques*. Ce sont des extraits du *Rheinisches Museum* (1848), du *Philologus* (1863), des *Jahrbücher für Philologie* (1862, 1865, 1870, 1871, 1868, 1878).

Louis Duvau.

---

258. — **Les élections municipales à Pompéi.** Discours prononcé à la séance publique du 12 mars 1886, par P. Willems, directeur de la classe des Lettres [à l'Académie royale de Belgique], 1886. Bruxelles, Hayez, in-8 de 142 p.

Le discours prononcé par M. Willems est accompagné d'un nombre considérable de notes et de tableaux, qui font de ce livre un véritable traité sur les élections municipales de Pompéi en particulier et des villes romaines en général. Le discours sera lu avec un vif intérêt, les notes seront consultées avec fruit par tous ceux qu'intéresse l'antiquité romaine. Malgré son étendue restreinte, cette étude est un petit trésor d'érudition, de recherches, et de vues fines et ingénieuses.

M. W. montre, dans son discours, le caractère de la lutte électorale à Pompéi l'année même de sa destruction. On avait à nommer deux édiles et deux duumvirs : il se présente six concurrents pour l'édilité [1], quatre pour le duumvirat. On a retrouvé 600 affiches portant le nom de ces dix personnages, et l'on peut supposer, comme on ne connaît qu'une partie de Pompéi, que le nombre d'affiches s'élevait à 1,500, peut-être à 2,000. Ces programmes ne sont pas signés des mêmes noms, des mêmes comités, comme les affiches électorales de nos jours : chacun porte un nom différent, la recommandation d'un seul particulier ou d'un seul collège. C'est dire que sur une population d'au moins 20,000 âmes, 2,000 personnes ont pris part à la lutte, non pas seulement pour voter, mais encore pour recommander et patronner leur candidat. Cela témoigne évidemment d'une vie municipale très intense, très ardente, telle qu'il serait difficile d'en rencontrer maintenant, surtout en France. De nos jours, où cependant les partis politiques sont si nombreux, les passions religieuses si violentes, les coteries municipales si nombreuses et si puissantes, la lutte est loin d'atteindre dans les élections communales un tel degré de vivacité et de vie. En septembre 1886, dans la ville d'Arles, grande comme était Pompéi en 79, on avait à élire au conseil municipal : il ne s'est trouvé *aucun* candidat et *pas un seul* votant.

Et la chose est d'autant plus frappante, comme le remarque M. W., que le terrain de la lutte n'était à Pompéi ni politique ni religieux. Ce n'étaient pas les deux populations de la ville, osque et romaine, qui se disputaient la prééminence ; ce n'étaient pas non plus les cultes de

1. L'édilité semble avoir toujours été plus recherchée que le duumvirat.

Vénus ou d'Isis qui se livraient bataille. On ne combattait que dans l'intérêt de la ville. Il s'agissait de savoir lesquels d'entre les candidats feraient le mieux les affaires de la colonie. Celui-là, disait l'affiche, donne du bon pain, *panem bonum fert;* celui-là est *vir probissimus,* tous sont *digni reipublicae.* Aucun intérêt, autre que celui de la ville, n'entre en jeu dans ses élections; le nom des souverains de l'Etat n'est jamais prononcé. Il y avait des républicains et des monarchistes à Rome en ce moment; à Pompéi il n'était question ni des Césars, ni des sénateurs, mais des affaires de la cité seulement. Remarquons en outre l'absence de tout comité électoral, de toute réunion faite en vue des élections. Les particuliers et les collèges conservent leur liberté d'action dans le choix et le patronage des candidats.

Dans les notes qui accompagnent et suivent ce discours, M. W. établit la chronologie des affiches : c'est en cela surtout qu'il a dû faire preuve de soin, d'érudition et d'ingéniosité. Il est arrivé à des résultats sinon certains, du moins infiniment probables : on sait combien grande était la difficulté, puisqu'aucune des affiches n'est datée. Je suis d'accord avec lui pour les dix candidats de 79, mais je ne suis pas sûr qu'il ne faille pas augmenter ce nombre, et on peut se demander si M. W. n'avait pas à rechercher le cas où le même candidat se serait présenté plusieurs fois, avec des concurrents différents.

La dissertation sur le sens des mots *facere* et *rogare*, et de l'abréviation V. A. S. P. P. *(viis aedibus sacris publicis procurandis)* [*purgandis?*] sont fort concluantes. Je suis moins d'accord avec lui au sujet des *sections électorales de Pompéi (forenses, salinienses, campanienses) :* il faut attendre de nouvelles découvertes avant d'y voir les noms des *curiae* de Pompéi : il est vrai que M. W. ne donne cette idée qu'à titre de conjecture. Enfin, M. Willems traduit le mot *universi*, qui accompagne la mention des corporations par « tous les » : *pomari universi*, « tous les fruitiers ». Peut-être cette expression a-t-elle un sens plus net, une valeur juridique ou politique, et faut-il la traduire comme s'il y avait *universitas pomariorum*, « le collège des fruitiers ».

Camille JULLIAN.

---

259. — **Die Pilatus Acten kritisch untersucht,** von Prof. Dr. A. LIPSIUS, neue vermehrte Ausgabe. Kiel bei C. F. Haeseler, 1886. 46 pages.

On sait que l'évangile de Nicodème, si célèbre au moyen âge, se compose de deux parties qui représentent deux ouvrages indépendants à l'origine et réunis l'un à l'autre à une époque difficile à déterminer aujourd'hui. L'un, désigné sous le nom ancien de *Gesta Pilati*, est un récit de la passion et de la résurrection de Jésus fait en grande partie à l'aide des quatre évangiles canoniques; le second nous raconte la descente de Jésus-Christ aux enfers. Ces deux apocryphes ne sont ni du

même auteur, ni de la même date. Le fait est acquis depuis longtemps. C'est à éclaircir leurs premières origines que M. Lipsius consacre la dissertation dont la seconde édition nous arrive.

La première condition pour y réussir serait de pouvoir établir la succession historique des diverses rédactions qui nous sont parvenues et de remonter jusqu'à la forme originale du livre, en décrivant avec quelque précision les phases de cette longue métamorphose que les manuscrits et la comparaison des textes nous révèlent. M. L. consacre à cette tâche difficile la première partie de son travail. On trouve les textes réunis aujourd'hui dans la seconde édition des Evangiles apocryphes de Tischendorf. Nous y renvoyons le lecteur. Voici, en résumé, l'histoire des deux apocryphes en question, telle que M. L. l'établit.

1° Un écrit primitif *(Gesta Pilati)* commençant par ces mots ἐν ἔτει πεντεκαιδεκάτῳ, allant sûrement jusqu'au chapitre XI de la recension grecque A de Tischendorf, et peut-être jusqu'au chap. XVI. Ces derniers chapitres restent douteux, en tant que partie de l'original. Le livre, d'après M. L., se donnait pour un ouvrage en langue hébraïque composé par Nicodème. Nous aurons à revenir sur ce point.

2° Un second ouvrage apocryphe sous les noms de Leucius et Charinus, racontant la descente du Christ aux enfers.

Le premier de ces apocryphes ne remonte guère au-delà, d'après M. L., de la moitié du IVe siècle, et aurait été composé pour réfuter et remplacer des *Actes* païens *de Pilate,* dont parle Eusèbe. Le second serait plus ancien et aurait une origine gnostique. L'original gnostique dont nous n'aurions plus qu'une transformation orthodoxe, peut être de la première moitié du IIIe siècle. En tout cas, ni l'un ni l'autre n'auraient rien de commun avec les *Acta Pilati* que paraissent citer déjà Tertullien et Justin Martyr. D'après M. L., Justin n'aurait eu aucun document d'aucune sorte sous les yeux; mais il suppose simplement qu'un rapport de Pilate devait exister à Rome dans les archives de l'empire, et il y fait allusion sans l'avoir jamais vu. Quant à Tertullien, il citerait non pas nos *Acta Pilati,* mais une lettre de Pilate à l'empereur Claude (mis pour l'empereur Tibère), qui a trouvé place dans les *Actes apocryphes de Pierre et de Paul.* Nous laissons de côté cette question de savoir quel apocryphe ont bien pu viser Justin Martyr et Tertullien, question si controversée en Allemagne, en Hollande et en France, depuis que Tischendorf a voulu se servir des *Gesta Pilati* pour prouver la haute antiquité de nos évangiles canoniques et en particulier du quatrième (Tisch. *Wann wurden unsre Ev. verfasst?* 4e édit., p. 82. — Hilgenfeld, *Die Ev. Justins,* p. 173. — Michel Nicolas, *les Evangiles apocryphes,* p. 385 et ss.).

Ce qui nous intéresse davantage, c'est l'histoire du texte de nos deux apocryphes compris dans l'évangile de Nicodème, histoire à laquelle nous revenons.

De quelque âge que soient ces apocryphes, il est certain que nous ne les possédons plus sous leur première forme. La plus ancienne que nous pouvons lire est celle de la recension grecque A dans Tischendorf. (*Apocr. Ev.*, p. 203.) Or, cette recension est datée et signée. S'il faut en croire le premier prologue qu'on y trouve, elle serait l'œuvre d'un certain Ananias ou Anœas qui aurait trouvé des anciens mémoires hébraïques, dont il fit la traduction dans la dix-septième année du règne de Flavius Théodose et la sixième de l'empereur Flavius Valentinien, indiction 9. Pour découvrir de quels empereurs il s'agit, M. L. a demandé conseil à M. Gutschmid et de concert avec lui, il fixe cette date à l'année 425, alors que Théodose II régnait en Orient et Valentinien III en Occident. Quoi qu'il en soit, cette recension d'Ananias doit être assez ancienne puisque le même prologue, avec des variantes, se retrouve dans la traduction copte qu'on fait remonter jusqu'au v[e] siècle.

Après cette première transformation en est venue une seconde représentée par le texte B de l'édition de Tischendorf. Il faut comparer cette forme nouvelle à la première pour savoir avec quelle liberté on refaisait ces ouvrages. Cette forme peut remonter à la fin du v[e] siècle. Ici l'ouvrage nous est présenté comme ayant été rédigé en hébreu par Anœas et traduit en latin par Nicodème. Nous ne parlons pas des traductions latines dont les unes se rapportent à des textes plus ou moins semblables à celui de ces deux recensions grecques. Elles ne serviraient qu'à démontrer plus amplement la grande variété des rédactions.

Tels sont les résultats généraux auxquels est arrivé M. Lipsius. Voici maintenant les réflexions qu'ils provoquent. Le savant critique ne veut pas que l'original des *Acta Pilati* soit plus vieux que le règne de l'empereur Julien. Cela est possible, mais cela n'est pas certain, et voici la cause de la faiblesse de toute sa démonstration. M. L. raisonne pour prouver l'âge relativement moderne de cet apocryphe sur le texte de la recension d'Ananias en 425, sans songer à la transformation profonde soit pour la langue, soit pour le fond, que le texte primitif y a dû subir. Or, il est facile de prouver que l'œuvre d'Ananias ne ressemblait plus guère à l'écrit original. Dans son étrange prologue, Ananias raconte en effet qu'il a découvert et traduit de vieux mémoires hébraïques. Sans doute c'est là une fiction pour donner plus d'antiquité et d'autorité à son propre ouvrage. Mais combien il fallait que cet ouvrage nouveau fut différent de l'original qu'on avait lu jusque là, qu'avait lu en particulier Epiphane (*Hæres.*, L, 1), pour oser le donner comme une traduction d'un ouvrage resté jusque là inconnu ! Il me paraît dès lors que rien n'est plus hasardeux ni moins scientifique que d'emprunter à cette recension des arguments de style ou autres pour déterminer la date ou le caractère de l'original. Il vaudrait mieux avouer que toute base solide nous manque pour une telle démonstration.

M. L. estime que l'écrit original que refondit Ananias d'une façon si

profonde commençait avec le second prologue de la recension A, par les mots ἐν ἔτει πεντεκαιδεκάτῳ, et se donnait pour une œuvre hébraïque de Nicodème. Cela nous paraît encore fort peu vraisemblable. En effet, dans le prologue où il se met lui-même en avant, Ananias nous présente comme anonymes et inconnus les mémoires qu'il dit traduire. Puisque son intention évidente est de donner à son œuvre le plus de crédit possible, comment aurait-il omis ce nom si vénéré et si connu de Nicodème? Il faut faire observer en outre que si l'ouvrage primitif avait porté ce nom de Nicodème, il aurait été connu et cité par les anciens sous ce nom, et il n'y aurait pas eu de raison pour qu'on l'attribuât à Pilate. Or le fait est que jusqu'après Grégoire de Tours on ne trouve pas trace chez les Pères de l'Eglise d'un évangile de Nicodème, la citation du *Synaxarium Græcorum* (Venise, 1579, p. 75) étant reconnue être sans valeur par tous les critiques. De l'existence de ce second prologue, il faudrait peut-être conclure à une nouvelle forme du livre que nous n'avons plus. L'ouvrage original était certainement anonyme, et c'est pour cette raison qu'il a été nommé *Acta Pilati*, non pas précisément qu'on l'attribuât à Pilate lui-même, mais parce qu'il s'agissait des actes d'un procès qui s'était passé sous ce gouverneur romain, comme les plus anciens titres des manuscrits l'indiquent.

Si l'on examine ce second prologue, on voit bien vite qu'il se compose de deux parties dont l'une est indépendante de l'autre. La première est une indication chronologique évidemment empruntée à l'Evangile selon saint Luc. « La quinzième année du règne de l'empereur Tibère. » Ces mots et quelques autres peuvent bien avoir appartenu à l'original. Mais dans l'évangile de Luc cette quinzième année est l'année de l'apparition de Jean-Baptiste et non de la passion de Jésus. Si le mot πεντεκαιδεκάτῳ est la bonne leçon, on pourrait en conclure que l'ouvrage original appartient à une époque où l'on croyait que la vie publique du Christ n'avait durée qu'une année. Les divers recenseurs ou copistes se sont aperçus bien vite que cette indication ne cadrait plus avec la chronologie adoptée depuis Eusèbe qui fait durer la vie de Jésus de trois à quatre ans. Aussi trouvons-nous des variantes curieuses dans les manuscrits qui ne sont toutes que des efforts pour corriger une erreur. Ainsi les uns portent la dix-huitième et d'autres même la dix-neuvième année, et c'est avec ces dernières leçons que concordent les autres indications chronologiques qui suivent et qui sans doute sont des additions postérieures. Mais il semble évident qu'après Eusèbe, si ces leçons étaient les primitives, personne n'eût songé à les changer pour celle que nous lisons : « la quinzième année ». Il y a là, nous semble-t-il, un signe d'une antiquité plus haute que celle que reconnaît M. Lipsius.

Mais que peut-on faire que des conjectures? Nous venons de voir que le texte actuel de cet écrit ne permet aucune induction certaine. La question d'origine n'est pas résolue, et avec les seuls documents que nous possédons il faut la regarder sans doute comme insoluble.

A. Sabatier.

260. — **Droit coutumier français.** La condition des personnes, par Henri Beaune. Lyon, Briday et Paris, Larose, 1882, 1 vol. in-8. 8 fr.

— **Droit coutumier français.** La condition des biens, par Henri Beaune. Paris, Larose, Lyon, Delhomme et Briguet, 1886, 1 vol. in-8. 9 fr.

Excellent ouvrage que nous ne pouvons entreprendre d'analyser ici en détail ; car M. Beaune nous a donné dans ces deux importants volumes une histoire complète du droit civil français [1].

Condition des personnes. — L'auteur s'occupe d'abord des personnes : il passe en revue les régnicoles et les étrangers, les clercs, les nobles, les bourgeois, les religieux, les bâtards, les serfs, les juifs, les protestants, les lépreux, les personnes juridiques, les communautés, les universités, les corporations.

La difficile matière du mariage est fort bien traitée : l'auteur a su notamment mettre en relief cette vieille notion juridique et théologique qui se peut formuler ainsi : le mariage résulte essentiellement du seul échange des volontés des parties.

Les derniers chapitres du volume que nous analysons sont consacrés à la puissance paternelle, à l'émancipation, à la tutelle et à la curatelle.

Condition des biens. — Le volume intitulé *Condition des biens* traite, dans le livre Ier, des meubles et des immeubles, du domaine royal, de la propriété, de la prescription, de l'usufruit et des servitudes ; du fief et de l'alleu ; des censives et tenures diverses à charge de redevance. M. B. soutient avec beaucoup de raison que la justice seigneuriale et le fief sont deux institutions radicalement différentes : nous sommes aussi en parfait accord sur l'histoire des banalités, sur les origines de la propriété immobilière, sur l'histoire du droit de vente [2].

Le livre II et dernier est consacré à la condition des biens dans la famille : successions, régime matrimonial, testaments et codicilles.

Je m'éloignerais sur quelques points des idées de l'auteur : ainsi je doute que le droit de dévolution ait pris naissance en Allemagne pour se répandre ensuite en Artois et dans les Flandres ; — il n'y est pas, à mes yeux, d'importation étrangère ; — je ne pense pas que la maxime *Le mort saisit le vif* ait été inspirée, à l'origine, par le désir d'échapper à l'ensaisinement du seigneur [3] ; à propos de la révocation de l'édit de Nantes, je me servirais d'expressions un peu différentes pour établir le compte douloureux des responsabilités [4], etc.

M. Beaune n'est pas seulement un jurisconsulte, c'est aussi un historien, familiarisé de longue date avec les sources et habitué aux investigations et aux recherches de l'érudition : aussi ces deux volumes seront-ils lus et consultés avec beaucoup de fruit par tous ceux qui s'intéressent au passé de la France.

Paul Viollet.

1. L'histoire des sources dont je ne parle pas ici a été publiée précédemment par le même auteur.

2. Cf. *La Condition des biens*, pp. 249, 245, note 5, pp. 56, 60.

3. *La condition des biens*, pp. 541, 333.

4. *La condition des personnes*, pp. 309-313.

261. — **Ymbert de Batarnay,** seigneur du Bouchage, conseiller des rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier (1438-1523), par Bernard de Mandrot, ancien élève de l'Ecole des Chartes. Paris, 1886, Alphonse Picard, éditeur. 1 vol. in-8.

La vie d'Ymbert de Batarnay méritait qu'on prit la peine de l'écrire. Peu d'hommes d'Etat ont eu une carrière aussi longue et aussi bien remplie. Doué de qualités éminentes, les occasions ne lui manquèrent pas pour les mettre en lumière, et il eut ce mérite rare dans un siècle troublé, de rester invinciblement fidèle à la cause qu'il avait embrassée. Il faut lui en savoir d'autant plus de gré que cette cause était celle de la royauté, c'est-à-dire de la France.

Ymbert de Batarnay, plus connu sous le nom de M. du Bouchage, naquit vers 1438, dans le Dauphiné. Sa famille appartenait à la petite noblesse terrienne et il ne semble pas qu'aucun de ses membres eut jamais joué un rôle de quelque importance. Ce fut un hasard heureux qui mit le jeune Ymbert sur la route du Dauphin Louis. Quoi qu'il faille penser des détails un peu romanesques de cette rencontre que M. Bernard de Mandrot place en 1455, il est certain que Batarnay fut de bonne heure attaché à la personne du futur Louis XI. Ses services furent appréciés. A peine monté sur le trône, le nouveau roi se hâtait de l'en récompenser et le comblait de faveurs. Batarnay devint dès lors le lieutenant préféré, l'homme de confiance de ce maître peu confiant. Grandes ou petites, il est peu d'affaires auxquelles il n'ait été directement ou indirectement mêlé, et l'on peut dire sans trop d'exagération qu'écrire sa vie en détail, ce serait écrire l'histoire politique de son temps.

On sait la violente réaction qui suivit la mort de Louis XI. Batarnay était trop fin pour essayer de tenir tête à l'orage. Il se retira dans ses terres pour un temps. Cet exil volontaire ne fut pas de longue durée. Anne de Beaujeu était la digne fille de Louis XI : Du Bouchage reprit bientôt auprès d'elle la place qu'il avait occupée auprès de son père. Sous Charles VIII, sous Louis XII et même sous François Ier, il continua de mettre ses talents et son expérience au service de la royauté française. Tantôt siégeant au Conseil, tantôt chargé de la garde des enfants de France ou de quelque mission diplomatique délicate, son activité et son dévouement ne se démentirent jamais. Parvenu à l'extrême vieillesse, il s'occupait encore des affaires de son pays, il administrait encore l'immense fortune qu'il devait à la munificence de Louis XI, et lorsqu'il mourut, le 12 mai 1523, à quatre-vingt-cinq ans, dans son château de Montrésor, on peut dire qu'il ne s'était jamais reposé.

La vie d'un pareil homme était malaisée à écrire. Il faut savoir gré à M. B. de M. de n'avoir pas reculé devant les difficultés de l'entreprise et d'avoir su la mener à bonne fin. Les recueils imprimés, les Archives et surtout la Bibliothèque nationale abondent en documents relatifs à

du Bouchage. M. B. de M. a eu de plus la bonne fortune de pouvoir mettre à profit les notes recueillies par un des hommes qui ont le mieux connu et le plus aimé le XV[e] siècle : par Jules Quicherat. A ces diverses sources, M. B. de M. a puisé les éléments d'un récit substantiel, d'une lecture facile et attrayante. Il y a fait revivre pour nous la physionomie du vieux chevalier, si sympathique en dépit de ses défauts qui étaient ceux de son temps, si grande malgré tout. Et pourtant, après avoir achevé ces pages, la curiosité est excitée plutôt que satisfaite. Si les grandes lignes de la vie de Batarnay y ont été soigneusement mises en relief, les détails manquent trop souvent. On aimerait à suivre pas à pas dans sa carrière mouvementée un homme qui a fait tant et de si grandes choses. Ne trouvant que quelques lignes sur beaucoup des missions qui lui furent confiées, on ne peut se défendre d'une certaine déception. C'est là surtout la faute des documents, — les plus précieux, comme les registres du Conseil, ont péri ; ceux qui sont venus jusqu'à nous sont trop souvent incomplets ou d'une sécheresse désolante, — mais c'est parfois aussi un peu la faute de l'auteur. Les biographes ont une tendance à grossir leur sujet parfois démesurément. Ils exagèrent le rôle de l'homme dont ils écrivent la vie, ils racontent par le menu les moindres événements auxquels il a failli se trouver mêlé. M. B. de M. a voulu éviter ce travers. Il n'y a peut-être que trop bien réussi. La partie du récit qui est relative au règne de Louis XI notamment, eût gagné à être développée davantage au point de vue politique. Ce défaut, — si tant est que la sobriété puisse jamais être qualifiée ainsi, — est moins sensible dans la suite du travail, mais on y relève encore çà et là de fâcheuses lacunes. Que fut par exemple cette mission « périlleuse » que du Bouchage remplit en 1495 à la cour du roi des Romains? Les documents « n'ont pas permis » à M. B. de M. de suivre son héros « aussi loin. » Est-il certain que des recherches entreprises dans les archives de la maison d'Autriche n'auraient pas comblé cette lacune et bien d'autres? Les Dépôts publics d'Italie et d'Espagne auraient aussi, selon toute vraisemblance, fourni leur contingent de renseignements utiles.

M. B. de M. a travaillé presque exclusivement d'après les documents français, je dirais volontiers d'après les documents parisiens, car il ne cite guère les archives départementales que d'après Jules Quicherat. C'est la critique générale que l'on peut adresser à son livre. Il en est une autre moins pardonnable, parce qu'elle était facile à éviter : M. B. de M. n'a fait suivre son travail ni d'une table analytique, ni même d'un simple index. Une pareille omission n'est pas permise aujourd'hui. Elle est d'autant plus regrettable dans l'espèce que l'ouvrage est plus nourri de faits, accompagné de pièces justificatives plus nombreuses et d'un plus réel intérêt.

Voilà bien des critiques et ceux qui liront cette notice après le volume pourront la juger bien sévère. Mais le livre de M. Bernard de

Mandrot n'est pas de ceux qui ont besoin d'indulgence. Je le tiens en effet pour un des meilleurs qui aient été publiés sur la période de notre histoire qui s'étend de l'avènement de Louis XI au règne de François Ier.

Jean Kaulek.

---

262. — **Untersuchungen über die metrische Technik Corneille's und ihr Verhæltnis zu den Regeln der franzœsischen Verskunst,** von Dr. Wilhelm Ricken. I Teil. Silbenzæhlung und Hiatus. Berlin, 1884, in-8 de 67 pages. Prix 2 M., 60 Pf.

Voici une de ces études que les anciens élèves des séminaires philologiques allemands aiment à faire, et qui sont très propres à prouver le profit qu'ils ont tiré de l'enseignement de leurs maîtres et les connaissances qu'ils ont acquises à l'Université ; à ce point de vue, même quand on y trouve peu de choses nouvelles, elles offrent un véritable intérêt, car elles nous mettent au courant des méthodes usitées à l'étranger et nous font voir comment on les applique. C'est par là surtout que le travail de M. le Dr Wilhelm Ricken a droit à notre attention. L'auteur s'était proposé d'abord d'étudier dans son ensemble la versification de Corneille; mais restreignant ses recherches, il s'est borné à examiner la manière dont les syllabes ont été comptées et dont l'hiatus a été traité par le grand poète : deux questions qui sont entre elles dans le rapport le plus étroit.

On le comprend, dans l'étude sur le compte des syllabes *(silbenzählung)*, il ne s'agit que de celles où la prosodie française actuelle diffère de celle du XVIIe siècle, et en particulier du traitement de *e* muet. M. W. R. passe successivement en revue les cas où cet *e* final ou non se trouve après une voyelle accentuée ou une diphtongue, par exemple dans *payEra*, *louErai*, *MédéE*, *justifiE*, etc., puis l'emploi du pronom *le* (la), comme enclitique, celui de *e* féminin devant *h* aspiré et devant les mots *onze*, *onzième*, *oui*, ensuite l'apocope que présentent certaines formes anciennes d'adverbes, comme *avec*, *quels*, *encore*, etc., puis le traitement des noms étrangers si défigurés autrefois par la langue, enfin les liaisons de voyelles autres que *e* à l'intérieur des mots. Aucune de ces questions n'est nouvelle, mais M. W. R. a fait preuve, en les traitant, d'une connaissance approfondie du sujet, il est très au courant des sources, et son étude témoigne d'un sentiment très net des difficultés et des nuances de la prononciation française.

Les mêmes qualités se révèlent dans la partie de son travail consacrée à l'hiatus ; il examine d'abord celui-ci, quand il est formé ou par une voyelle finale accentuée et une voyelle initiale autre que *e* muet, comme dans ce vers de la *Suite du Menteur*, 494, II, 2, éd. de 1645 :

C'est le plus généreux *qui ait* jamais vécu,

ou bien par une voyelle finale, suivie d'un *e* muet qui s'élide devant la voyelle initiale du mot suivant comme « folie | une », « jalousie | et »; puis il passe au cas où une voyelle finale non muette est suivie d'une *h* aspirée initiale; ensuite, après avoir étudié l'hiatus dissimulé par une ou deux consonnes finales devenues sourdes depuis le xvie siècle, comme le *c* de *donc*, le *t* d'*écart*, etc., il termine son travail par les nasales à l'hiatus. Le cas le plus important pour la prosodie du xviie siècle est celui de *e* muet précédé d'une autre voyelle, M. W. R. a relevé avec soin les nombreux exemples qu'en présentent dans Mélite, Cinna et Suréna les groupes si différents *ie*, *ue*, *ée*, *oue* et *aie*, *oie*, *uie*, il n'en a pas trouvé moins de 124 dans Cinna.

Les nasales à l'hiatus offraient des difficultés toutes particulières; leur étude a fourni à M. Wilhelm Ricken l'occasion de laver Corneille du reproche de provincialisme qu'on lui a parfois adressé au sujet de l'emploi de ces sons Le jeune linguiste a montré en même temps dans l'explication des formes successives de la nasalisation, une connaissance réelle de la physiologie des sons. Il ne paraît pas avoir vu cependant que si le dernier terme de la nasalisation de *o*, par exemple, est bien *ó*[1] devant une consonne, il n'en est plus de même devant une voyelle; ainsi *bon* dans « bon père » est bien *bó*, mais dans « bon enfant », il est égal à *bó+n*; il n'y a donc plus à vrai dire d'hiatus. De même si, on prononce « écart considérable » : « écar considérable », dans « écart à craindre », on dit, en faisant sonner le *t* et par suite en supprimant l'hiatus : « écar-t à craindre ».

Ch. J.

---

263. — **Salaires et Revenus dans la Généralité de Rouen au XVIIIe siècle** comparés avec les dépenses de l'alimentation, du logement, du chauffage et de l'éclairage, par A. Lefort, professeur d'histoire au Lycée de Rouen. Prix : 1 fr. 50, E. Cagniard, Rouen.

Cet opuscule ne donne que des chiffres et des faits recueillis laborieusement et avec un esprit d'impartialité auquel M. Lefort ne nous a pas toujours habitués, dans les archives départementales, les comptes des hospices et des fabriques, les actes notariés de toute sorte. Ce n'est qu'un essai ou plutôt un extrait d'un grand ouvrage auquel l'auteur travaille depuis de longues années, et qu'il se propose de publier bientôt. Les travaux de cette espèce deviennent de jour en jour plus nombreux, mais par malheur on les commence et on les finit souvent avec une idée préconçue. L'esprit de parti se glisse jusque dans la statistique : les uns veulent démontrer à toute force que le xixe siècle est le meilleur des siècles possibles, *le siècle radieux*, comme disait V. Hugo, et ils s'api-

1. L'absence de l'o tildé me force de me servir du signe *ó*; par suite ce signe représente ici non pas o long, mais o nasalisé ou *on*.

toient sur ceux qui ont eu le malheur de vivre dans les temps antérieurs : *miserentur super turbam*. Les autres, au contraire, estiment que les âges passés, que ces siècles de fer dont leurs adversaires disent tant de mal, ont eu du bon, et qu'au point de vue matériel comme au point de vue moral, nos pères n'ont pas eu grand chose à envier à leurs descendants. Il n'est pas trop malaisé de trouver des arguments pour soutenir l'une ou l'autre opinion : on choisit ses auteurs, on a ses témoins de prédilection ; on dépouille les archives de telle ou telle ville, de tel ou tel département, mais on ne prend des chiffres et des faits que ceux qui s'ajustent bien à la thèse que l'on veut soutenir, et les autres, on les laisse de côté. Je connais encore des gens qui ne jugent de la condition des paysans au XVIIe siècle que par le fameux passage de La Bruyère, tant de fois cité à tort et à travers. M. L., je le répète à sa louange, ne tombe pas dans ces excès, et il ne cherche pas à faire le procès au XVIIIe siècle. En admettant que tout n'ait pas été au mieux dans la Généralité de Rouen à cette époque, que les aliments de première nécessité aient été chers et souvent de mauvaise qualité, que la famine même ait parfois désolé la province, il sait bien qu'il ne faut pas conclure du particulier au général, et parce qu'il a plu à Rouen, en argumenter, comme dirait Montaigne, qu'il a plu partout. Il sait bien aussi que les revenus étant moindres, les salaires devaient être en proportion de ces revenus. Certains fonctionnaires pourtant, c'est M. L. qui fait cette remarque, n'étaient pas alors trop maltraités : ainsi les professeurs du Collège de Rouen, à la date de 1762, recevaient 1000, 1100 et 1200 livres, et les pensions d'émérite qu'on obtenait après vingt ans de service, étaient fixées à 600 livres. Il est vrai de dire qu'on n'était pas si généreusement payé par toute la Normandie. Je lis, par exemple, dans une histoire de Saint-Lô, qu'un régent de cinquième au collège de cette ville (vers 1720) recevait de chacun de ses élèves trois sous par semaine « pour mettre la jeunesse en estat de faire des phrases, afin d'entrer en quatrième. » Ceci me rappelle qu'en 1844 nous étions une cinquantaine de bambins qui payions à peu près le même prix, les uns dix sous par mois, les autres vingt, au magister qui nous enseignait à lire dans le *Père Marcel* [1] et le *Télémaque*, et encore nous lui donnions au moins chaque année cinq mois de vacances. Les maîtres d'école évidemment n'ont pas à regretter le temps passé. Quant aux domestiques et aux ouvriers, il s'en faut de beaucoup qu'ils fussent aussi largement payés qu'en ce temps-ci ; néanmoins il ne serait peut-être pas trop paradoxal de soutenir qu'ils pouvaient avec autant de facilité que maintenant amasser un petit pécule. En effet, les villes leur offrent aujourd'hui des tentations de toute sorte et à chaque pas ; dans les villages ils n'en sont pas exempts davantage. J'ai parcouru en tout sens la Seine-Inférieure ;

---

1. Ce *Père Marcel*, autant que je puis m'en souvenir, était un petit recueil d'historiettes morales. Cela compensait le Télémaque, surtout l'épisode d'Eucharis.

il n'existe guère de hameaux que je ne connaisse. Il y a environ trente ans, un village de cinq à six cents âmes ne comptait qu'un café ou une guinguette : aujourd'hui il en compte cinq ou six au minimum, quelquefois huit, qui tiennent toujours leurs portes ouvertes : singulières caisses d'épargne pour l'ouvrier ! Il peut avoir comme Panurge, s'il est permis de citer Rabelais en matière si sérieuse, *soixante-trois manières de gagner de l'argent*, mais il en a deux cents de le dépenser, ce qui ne fait pas compensation. — Nous reviendrons sur cet ouvrage de M. Lefort lorsqu'il sera publié en entier; en attendant, nous le félicitons sincèrement de cet essai laborieux que l'économiste et l'historien auront plus d'une fois besoin de consulter.

A. DELBOULLE.

---

264. — **Hans Joachim von Zieten**, eine Biographie von Dr. Georg WINTER, Kœnigl. Archivar am Staatsarchiv zu Marburg. Leipzig, Duncker und Humblot. 2 vols, 1886, XXVII et 461, VIII et 528 p. 15 mark.

Il y a cent ans, le 27 janvier 1786, qu'est mort le célèbre général de cavalerie Hans Joachim de Zieten. C'est à l'occasion de cet anniversaire que M. G. Winter a publié en deux volumes l'ouvrage que nous annonçons. Il l'a patiemment entrepris, avec l'aide de la famille de Zieten, et les nombreuses fouilles qu'il a faites dans les archives particulières et publiques ne sont pas restées sans récompense. Il nous donne une biographie de Zieten, débarrassée de tout le *Klatsch* des anecdotes et des légendes répandues par l'ouvrage de Mme de Blumenthal [1], pleine de faits nouveaux et intéressants, précieuse pour quiconque veut étudier avec soin l'histoire de la Prusse et en particulier celle du règne de Frédéric II.

Nous saurons désormais que Zieten est né le 14, et non le 18 mai 1699 et qu'il a eu de très pénibles commencements; il semble, dit son biographe, que la destinée ait voulu le préparer à sa grande carrière par une suite de douloureuses épreuves et lui enseigner ainsi cette énergie, cette domination de soi-même, sans lesquelles on n'obtient que rarement un grand succès dans le métier militaire (I, p. 12). Nous voyons, en effet, le jeune Zieten, à peine âgé de seize ans, entrer comme *Freicorporal* dans le régiment de Schwendy ou de Schwerin, à Neu-Ruppin, et devenir enseigne (1716-1720); mais on lui fait des passe-droits, il réclame au roi — c'était le roi-sergent — et reçoit l'ordre de quitter le service (1724). Pourtant, un an après, il rentre dans l'armée en qualité

---

1. L'ouvrage de Mme de Blumenthal a paru à Berlin en 1797; il eut une deuxième édition en 1800 et une troisième en 1805, et fut traduit en français (Berlin, 1803, deux volumes). Le meilleur travail qu'on eût encore sur Zieten, avant celui de M. Winter, était l'étude du comte de Lippe-Weissenfeld, *Zieten, das alte Husarengesicht* (Berlin, 1880, 76 pages).

de lieutenant des dragons de Wuthenow, mais il se brouille avec son chef d'escadron qui le fait enfermer pour un an à Friedrichsburg ; Zieten, sorti de prison, provoque son supérieur et le frappe de la poignée de son épée ; il est cassé de son grade. Toutefois, en 1730, Frédéric-Guillaume Ier consent à le nommer lieutenant d'une nouvelle compagnie de hussards qui faisaient d'abord le service d'agents de police et de postillons. Cinq ans plus tard, pendant la guerre de la succession de Pologne, Zieten est chargé de conduire sur le Rhin quelques-uns de ses hommes qui doivent s'instruire et s'aguerrir au contact des hussards autrichiens ; mais en même temps le *Recrutenkönig* lui recommande, dans une instruction fort détaillée, de racoler en chemin, même par la force, tous les beaux hommes et *langen Kerls* qu'il pourra trouver. Ce fut alors que Zieten apprit la guerre ; il obtint au retour le grade de major, mais querella de nouveau son lieutenant-colonel et se battit en duel avec lui. Il se signala durant la première guerre de Silésie, — sans assister toutefois aux batailles de Mollwitz et de Chotusitz — reçut l'ordre pour le mérite et devint colonel d'un régiment qui prit son nom. Dans la seconde guerre de Silésie, il couvrit brillamment la retraite de l'arrière-garde prussienne, se distingua au combat de Katholisch-Hennersdorf et fut nommé général-major. Mais Frédéric était moins content de Zieten pendant la paix ; le vaillant soldat laissait aller les choses et ne se souciait pas assez de la discipline de son régiment ; le roi lui reprocha très vivement sa mollesse et sa négligence. C'est à cette époque que se rapportent les anecdotes populaires qui représentent Zieten et le roi se querellant sur le champ de manœuvres. M. W. a tenté de démêler dans ce curieux épisode la fiction et la vérité ; il explique le rôle que joua l'aventurier hongrois Nagysandor et les dissentiments qui éclatèrent entre Zieten et Winterfeldt. Mais Frédéric ne pouvait longtemps tenir rigueur à l'un de ses meilleurs officiers de cavalerie ; à la veille de la guerre de Sept-Ans, il nomma Zieten, qui offrait déjà sa démission, lieutenant-général. Nous touchons à la période la plus glorieuse de la vie du brave hussard. M. W. a donné, non sans raison, de grands développements à cette partie de sa biographie. Nous suivons Zieten de Pirna à Prague, de Prague à Kolin, de Kolin à Leuthen ; son biographe le montre toujours actif, vigilant, infatigable, prenant sa part de toutes les victoires, et se montrant le digne adversaire de l'Autrichien Nadasdy ; à Prague, il change la défaite de l'aile gauche prussienne en un avantage décisif, parce qu'il attaque au moment favorable avec toute la réserve de cavalerie ; à Kolin, où il est le seul des généraux prussiens qui s'acquitte pleinement de la tâche assignée par Frédéric à ses lieutenants, il garde le champ de bataille jusqu'au soir et tente vainement de rétablir le combat ; à Leuthen, c'est à lui, en même temps qu'à son roi et au prince Maurice de Dessau, que revient la plus grande part du succès. A Hochkirch, c'est encore Zieten qui atténue les conséquences de la défaite par ses charges vigoureuses et qui protège la ligne de retraite

(I, 293-294). Dans la campagne de 1759 nous le voyons sans cesse aux aguets, sans cesse en éveil, envoyant de toutes parts des patrouilles, faisant de grandes reconnaissances, tenant Frédéric au courant de tous les mouvements des ennemis, ne manquant jamais de secourir les postes attaqués et au besoin accourant de sa personne sur les points menacés (I, 330). A Liegnitz, pendant que Frédéric bat Laudon, il contient Daun en gardant les hauteurs de Pfaffendorf et reçoit de son roi reconnaissant le titre de général de cavalerie; à Torgau (un des chapitres auxquels M. W. a donné le plus de soin), il sauve l'armée déjà battue en se rendant maître du point décisif du champ de bataille, des hauteurs de Süptitz. Aussi, dit M. W. (I, 415), après la guerre « lorsque la tradition s'empara de ces grands événements, elle mit à côté du vieux Fritz le simple, pieux et intrépide général de cavalerie; le roi des hussards Zieten devint, avec Frédéric, une des figures les plus populaires, comparable en son genre à celle de Blücher, du *Marschall Vorwärts*. Les plus belles actions de l'armée prussienne étaient pour toujours unies à son nom... La vigueur et l'adresse de Zieten s'étaient déployées non seulement dans les grandes batailles, mais dans les petits incidents de la guerre. Qui avait, aussi souvent que lui, dans les audaces de la petite guerre, infligé à l'ennemi des pertes sensibles; qui l'avait plus souvent surpris avec autant de vigilance et de ruse? C'est dans la façon de saisir au vol ces menues occasions, dans l'initiative hardie, dans ces escarmouches rapidement engagées, dans ces téméraires coups de main que le peuple vit une des qualités les plus éminentes de son favori... Si Zieten est bien inférieur aux autres compagnons du roi et au roi lui-même par la génialité des conceptions et le talent d'organisation, il a été un des plus fidèles, des plus braves et des plus heureux parmi ceux qui se tenaient aux côtés de Frédéric dans ces difficiles combats des sept années. »

Tel est le premier volume de M. W. [1]; il contient, comme on voit, la biographie de Zieten et forme une très copieuse et très intéressante contribution à l'histoire des guerres de l'Etat prussien au XVIII[e] siècle. On ne reprochera au minutieux chercheur que d'avoir été trop avare d'idées générales et d'aperçus d'ensemble. Il eût fallu, par exemple, exposer clairement et avec détail ce que la cavalerie prussienne doit à Hans Joachim de Zieten. Il était également nécessaire de définir plus longuement et de caractériser son talent de *Reitergeneral*. Frédéric disait à son lecteur Catt : « J'ai mon vaillant Zieten. Il a de la vigueur et de l'audace; les succès ne sauraient l'élever, comme les mauvais ne

---

1. Voici les divisions de ce gros volume dont chaque page renferme quarante lignes serrées; il comprend cinq livres. I. *Des Helden Lehrzeit*. II. *Die ersten Ruhmesreifer* (titre un peu ambitieux). III. *Zehnjæhriger Frie le*. IV. *Auf der Hœhe des Ruhms, der Krieg der sieben Jahre*. V. *Der Lebensabend*. (Ce cinquième livre est consacré aux dernières années de Zieten et nous le montre tantôt au milieu des siens et sur son domaine de Wustrau, tantôt présidant le conseil de guerre qui devait juger si sévèrement les officiers responsables de la capitulation de Maxen.)

pourraient l'abattre, il est content, quand il peut en venir aux mains avec l'ennemi, mais il y a une chose bien singulière; incapable de faire une disposition un peu passable, quand il n'a pas vu le terrain, il en fait, dès qu'il l'a vu, des excellentes, mais avec une promptitude, avec une netteté, avec une justesse qui étonne. Il n'a besoin que d'un instant pour voir et pour se décider »[1]. M. W. aurait pu encore comparer son héros aux autres généraux de cavalerie, à ce Seidlitz, dont Frédéric vante « les lumières présentes et l'action vive »[2], à ce Czettritz que le roi trouve lent, mais plein de solidité et de bon sens[3], à ce Wackenitz « regardé par Sedylitz comme un officier de cavalerie du premier mérite »[4], à Kleist et à Fouqué, aux élèves de Zieten — comme de Seidlitz — à Wolfradt, à Köhler, à Eben[5].

Le second volume de l'ouvrage renferme les documents dont s'est servi l'auteur et des recherches ou *Forschungen* sur divers points que M. W. a voulu creuser davantage. Ces « documents et recherches » sont rangés selon le même ordre que dans le premier volume, et correspondent aux divers chapitres de la biographie. On trouve dans les « documents » toute la correspondance de Zieten avec le roi de Prusse et le prince Henri, et les rapports du vieux reître, aussi bien que les fac-similés de son écriture, prouvent qu'il ne maniait pas la plume aussi maladroitement qu'on l'a dit. Les « recherches » forment une partie originale et importante du second volume. M. W. a lu tous les imprimés — et ils sont nombreux — qui traitent de l'histoire de la guerre de Sept-Ans. Il a consulté la correspondance militaire de Frédéric et les journaux ou *diaria* des officiers du temps, entre autres ce fameux journal de Gaudy où les ennemis du roi et de son confident Winterfeldt, ainsi que les adversaires de sa stratégie, ont puisé à pleines mains. Il a même exploré les archives de la guerre à Vienne[6], et tiré des rapports militaires, surtout de ceux de Daun, de Laudon et de Nadasdy, des renseignements nouveaux et curieux sur les batailles de Kolin, de Breslau et de Torgau. M. Winter a complété ce second volume, qui sera très utile, par un *Register* ou table des noms propres qu'on rencontre dans les deux tomes de son ouvrage[7].

A. CHUQUET.

1. *Unterhaltungen mit Friedrich dem Grossen, Memoiren und Tagebücher*, von Heinrich de Catt, hrsg. von Koser. Leipzig, Hirzel. 1884, p. 83.

2. *Id.* Catt, p. 83, « fait pour remédier à tout, pour rétablir les désordres, pour pousser ses avantages, et c'est le seul que j'ai vu encore qui peut tirer de sa cavalerie tout le parti qu'il en tire ».

3. *Id.*, p. 83.

4. Lettres de Grimm à l'impératrice Catherine II, p. p. Grot. 1886, p. 426.

5. Massenbach, *Memoiren zur Geschichte des preussischen Staats*. 1809, II, p. 162 « in welchen Funken des seidlitzischen Geistes flammten. »

6. Zieten n'a jamais pris part (sauf en 1761, et très brièvement) aux campagnes contre les Français et les Russes; il n'a combattu que les Autrichiens; il n'était ni à Rossbach, ni à Zorndorf, ni à Kunersdorf.

7. Signalons encore, en tête du premier volume, un portrait de Zieten; le *Husarenkœnig* a bien la figure d'un rude soldat et d'un sabreur.

CHRONIQUE

FRANCE. — La chronique du n° 43 de la *Revue critique* contient (p. 316) une note sur la compilation édifiante connue sous le nom de *Cy nous dit*, d'où il résulterait que ce curieux ouvrage serait demeuré jusqu'à ces derniers temps à peu près ignoré, et qu'il n'en existerait que deux manuscrits, l'un à la Bibliothèque nationale, l'autre dans la bibliothèque de M. le duc d'Aumale. Il n'est donc pas inutile de rappeler : 1° que les exemplaires de cette compilation sont assez nombreux, puisqu'on la rencontre à la Bibliothèque nationale dans les mss. 425, 436, 9576, 17060, 17061, 19233, 20110, 24285 du fonds français; 2° que Paulin Paris l'a analysée dans ses Manuscrits françois, t. IV, pp. 70-90, insistant sur l'intérêt que présentent les fables citées, à titre d'exemples moraux, par l'auteur anonyme. — P. M.

— Voici le programme des conférences pour le premier semestre de l'année 1886-1887 de l'École pratique des Hautes-Études (section des sciences historiques et philologiques). *Philologie et antiquités grecques.* Directeur-adjoint, M. H. Weil : Histoire de la prose grecque jusqu'au siècle d'Alexandre. Directeur-adjoint, M. Tournier : Études de critique verbale. M. Alfred Jacob : Étude de la syntaxe du dialecte attique; Application de la paléographie à la critique verbale; Théorie de la classification des manuscrits. M. B. Haussoullier : Études d'histoire grecque; Explication du traité *Des Revenus d'Athènes* et exercices pratiques; Institutions grecques; Étude de l'organisation des finances athéniennes au v° siècle d'après les inscriptions. *Philologie latine et antiquités romaines.* M. Émile Chatelain : Paléographie latine; Étude de manuscrits datés; Histoire de la littérature latine. M. O. Riemann : Syntaxe latine et exercices pratiques se rattachant à cet ordre d'études. M. Héron de Villefosse : Étude des inscriptions romaines du Louvre (au Musée du Louvre); Les proconsuls d'Afrique d'Auguste à Dioclétien. *Histoire de la philologie classique.* M. P. de Nolhac : Travaux relatifs aux études helléniques jusqu'à Budé. *Langue néo-grecque.* M. J. Psichari : Étude de la déclinaison des substantifs; Explication du poème de Digénis Akritas. *Histoire.* Directeur-adjoint, M. Monod : Études critiques sur le xi° siècle et explication des Histoires de Raoul Glaber. M. Thévenin : Institutions mérovingiennes et carolingiennes; Régime de la propriété; Condition des terres et des personnes du ix° au xiii° siècle. M. Roy : Etudes sur les sources de l'histoire de France du xiii° au xv° siècle; Études sur les institutions du moyen âge. M. Giry : Études des textes relatifs à l'histoire des institutions municipales en France; Diplomatique; Exercices pratiques et explications de textes. M. l'abbé L. Duchesne : Organisation de l'église romaine et de la cour pontificale pendant le haut moyen âge; Épigraphie chrétienne. M. Bémont : Histoire des sources de l'histoire d'Angleterre au moyen âge. *Géographie historique de la France.* Directeur d'études, M. Longnon : Les noms de lieu, leur origine, leur signification, leurs transformations (noms de lieu d'origine germanique); Géographie historique de la France (époque franque). *Grammaire comparée.* M. de Saussure : Étude du vieux haut-allemand et du moyen haut-allemand; interprétation de textes. *Langues et littératures celtiques.* Directeur d'études, M. Gaidoz : Exposition de la grammaire irlandaise; Explication de morceaux inédits d'après les fac-similés de manuscrits irlandais; Explications du Mabinogi gallois de Peredur. *Langues romanes.* Directeur d'études, M. G. Paris : Études de lexicologie romane; Études critiques de diverses versions de la chanson de geste de Fierabras. M. J. Gilliéron : Études des patois de la Savoie; Lecture de textes patois; M. A. Morel-Fatio : Grammaire du

latin vulgaire; Explication des poèmes d'Auzias March. *Langue sanscrite.* M. Sylvain Lévi : Étude du Manuel de M. Bergaigne, (l'enlèvement de Draupadi); Explication de la Grammaire de Pânini. *Langues sémitiques.* M. A. Carrière. *Langue hébraïque :* Explication historique et critique du livre de Jérémie; Grammaire raisonnée de la langue hébraïque (le nom). *Langue syriaque.* Explication de la Chrestomathie de Bernstein. *Langue arabe.* Éléments de la grammaire arabe et explications de textes faciles. M. Joseph Derenbourg. *Hébreu rabbinique :* Explication de chapitres choisis du Kitâb Hal-Louma d'Ibn Djanâh, d'après l'édition arabe publiée par l'École; Interprétation du traité talmudique de Taanit (rédaction du Talmud de Jérusalem). M. Hartwig Derenbourg. *Langue arabe :* Explication des Séances de Harîrî, avec le commentaire choisi par Sylvestre de Sacy; Explication du Livre de Sîbawaihi, avec des aperçus sur certains points de grammaire sémitique comparée. M. Halévy. *Langue éthiopienne et himyarite :* Exposé de la grammaire éthiopienne; Explication de morceaux choisis dans la Chrestomathie éthiopienne de Dillmann; Explication des inscriptions himyarites. *Philologie et antiquités assyriennes.* M. Amiaud : Explication de textes bilingues du IVe vol. des Western Asia Inscriptions; Explication des textes divers. *Archéologie orientale.* Directeur-adjoint, M. Clermont-Ganneau : Antiquités orientales : Palestine, Phénicie, Syrie; Archéologie hébraïque. *Philologie et antiquités égyptiennes.* Directeur d'études, M. Maspero : Explication de textes hiératiques de l'ancien empire (le papyrus de Berlin nº 3, dialogue d'un Égyptien et de son âme); Archéologie égyptienne : les représentations d'armes et de bataille dans les monuments. M. Guieysse : Lecture et explication de papyrus hiératiques; Grammaire égyptienne et explication de textes hiéroglyphiques. *Langue allemande.* M. Heumann : Exercices pratiques.

— Les livraisons 7-8 de la *Gazette archéologique* (de MM. de Witte et de Lasteyrie) contiennent les articles suivants : A. Chabouillet. *Étude sur quelques camées du cabinet des Médailles.* (Suite et fin) = 5 pièces y sont examinées. — Eug. Piot. *Sur un Missorium de la collection Piot* (planche). C'est un vase de table, ou plat, d'argent, sur lequel a été figuré le combat d'Hercule et du lion de Némée. — S. Reinach. *Le prétendu Jnopos, marbre grec du Musée du Louvre* (planche). C'est le marbre mutilé bien connu, où il faut très probablement voir le portrait authentique d'Alexandre. — P. Durrieu. *Portrait de Charles Ier d'Anjou, roi de Naples,* miniature d'un ms. de la Bibliothèque nationale, peinte à la fin du XIIIe siècle. — Eug. Müntz. *Peintures du palais des papes, à Avignon* (suite; planches). — L. Courajod. *La statue de Philippe de Morvillier*, provenant du palais de Versailles et récemment installée au Louvre. Œuvre magnifique du XVe siècle (planche).

— M. A. Chuquet vient de publier à la librairie Cerf une nouvelle édition de *Hermann et Dorothée,* de Gœthe, avec introduction et commentaire.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 octobre 1886.

M. de Mas Lastrie est élu membre du conseil de perfectionnement de l'École des Chartes, en remplacement de M. Jourdain.

L'Académie décide de mettre au concours, pour les prix ordinaires à décerner en 1889, une étude sur le théâtre hindou et une étude sur les sources des Annales et des Histoires de Tacite. Le prix Delalande-Guérineau sera décerné, en 1888, au

meilleur ouvrage sur un sujet d'antiquité grecque ou latine, manuscrit ou publié depuis le 1[er] janvier 1885 et déposé à l'Institut avant le 31 décembre 1887.

L'Académie nomme une commission de quatre membres pour préparer, de concert avec le bureau, le règlement du prix fondé par M. Garnier (voyages d'exploration en Asie et en Afrique). Sont élus MM. Renan, Barbier de Meynard, d'Hervey de Saint-Denys et Maspero.

M. Maspero, après avoir présenté à l'Académie une publication de M. Victor Loret (voyez ci-après), ajoute : M. Loret a un esprit très curieux et très varié dans sa curiosité. Il a étudié la musique égyptienne, ancienne et moderne, la botanique des textes égyptiens, etc. Cette dernière étude l'a entraîné à rechercher la composition des parfums en usage dans l'ancienne Egypte. Deux d'entre eux, le kyphi et le tasi, ont été fabriqués sous sa direction par MM. Rimmel et Domère. — M. Maspero fait circuler parmi les membres de l'Académie des spécimens de ces deux parfums, sous lesquels, dit-il, se dissimulaient mal certains côtés malpropres des mœurs égyptiennes.

M. P.-Charles Robert rend compte d'une séance tenue le 28 octobre par le comité des arènes de Paris. La réunion a eu lieu sur le terrain même de l'amphithéâtre romain. On a pu ainsi juger de l'état d'avancement des travaux et examiner l'ensemble des vestiges antiques découverts au cours des fouilles exécutées depuis trois ans.

Ces fouilles ont été faites, sous la direction de M. Ruprich-Robert, inspecteur général des monuments historiques, par M. Maurice du Seigneur, architecte et critique d'art, l'un des secrétaires du comité. M. du Seigneur a réuni et classé méthodiquement, sous un abri provisoire, tous les objets retrouvés; l'emplacement de la découverte et la profondeur à laquelle se trouvaient les débris ont été soigneusement notés. La collection comprend actuellement des corniches, des chapiteaux, des colonnes cannelées, des grecques, des fragments d'inscriptions et de statues, des poteries romaines, des amphores, des fibules de bronze, des épingles d'os et d'ivoire, enfin de nombreuses monnaies romaines. M. P.-Ch. Robert, en l'absence du président, M. Duruy, et d'accord avec M. Alexandre Bertrand, a demandé que ce musée devienne définitif et qu'il soit établi dans un pavillon où l'on réunirait aux antiquités découvertes depuis trois ans celles que quelques fouilles entreprises en 1870 ont mises au jour dans la partie occupée aujourd'hui par la compagnie générale des omnibus. En outre, un plan en relief donnerait la restitution de l'aspect primitif de l'amphithéâtre. Enfin, deux notices sommaires seraient affichées ou mises en vente : la première, technique, dirait au public ce qu'était l'amphithéâtre de Paris et lui apprendrait que l'appareil de ses murs le reporte à une époque plus reculée que les thermes de Cluny; la seconde, historique, donnerait quelques détails sur les jeux du cirque ou de l'amphithéâtre, sur les intermèdes mimés qu'on mêlait à ces spectacles, etc.

A propos de ces notices, qu'il réclame et qui ne seraient, dans sa pensée, qu'un extrait des publications de MM, Ruprich Robert et du Seigneur, M. P.-Ch. Robert rappelle les services que rendent à la vulgarisation les petits livrets à bon marché, vendus aux visiteurs à la porte du Musée britannique. Des notices de ce genre, consacrées au plus ancien monument de Paris, auraient un intérêt à la fois national et historique et mériteraient d'être accueillies avec faveur.

M. Oppert communique quelques observations sur une pierre de collier, en forme d'olive aplatie, conservée au musée de la Haye. On croit y lire, en écriture cunéiforme, ces mots : « Gudea, gouverneur de Sirtella : Amat Nebo, son épouse. »

Ouvrages présentés : — par M. Maspero : Victor Loret, *La Tombe d'un ancien Egyptien, conférence de réouverture du cours d'archéologie à la faculté des lettres de Lyon;* — par M. Renan : Gustave d'Eichthal, *Mélanges de critique biblique* (ouvrage publié, après la mort de l'auteur, par son fils, M. Eugène d'Eichthal); — par M. Bergaigne : Hauvette-Besnault, *L'Episode des grains de riz écrasés* (extrait des *Mélanges Renier);* — par M. Schlumberger : Eug. Müntz, *Les Mosaïques byzantines portatives;* — par M. Delisle : 1° H. Omont, *Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques de Suisse* (extrait du *Centralblatt für Bibliothekswesen);* 2° Eug. Müntz, *La Bibliothèque du Vatican sous les papes Nicolas V et Calixte III;* 3° Eug. Müntz, *La Bibliothèque du Vatican au* XVI[e] *siècle;* — par l'auteur : Paul Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge;* — par M. le Blant : *Le Talmud de Jérusalem, traduit pour la première fois* par Moïse Schwab, tome IX ; — par M. Gaston Paris : 1° Περὶ Ταύρου καὶ Μενίας καὶ τῆς τῆς πόλεως γενέσεως (légende fabuleuse du moyen âge, relative à l'origine de la ville de Taormina, en Sicile, publiée par M. Alexandre Wessélofsky); 2° Ascoli, *Due recenti Lettere glottologiche e una Poscritta nuova* (extrait de l'*Archivio glottologico italiano).*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 15 novembre — 1886

265. — Michael von Zmigrodzki. **Die Mutter bei den Vœlkern des arischen Stammes,** eine anthropologisch-historische Skizze als Beitrag zur Lœsung der Frauenfrage. Mit 10 lith. Tafeln und 1 Karte. München, Th. Akermann, 1886, 444 p. in-8.

L'étude de M. de Zmigrodzki comprend trois parties : un recueil de faits, l'exposé d'un système et un effort pour mettre le système en harmonie avec les faits. Ces trois parties sont de valeur très inégale ; l'auteur aurait sans doute agi sagement en s'arrêtant à la centième page. Mais le texte se lit avec intérêt et fait réfléchir : malgré beaucoup de témérités, d'erreurs et de marques d'inexpérience, ce livre bizarre n'est pas une œuvre vulgaire.

Élevé par une paysanne de l'Ukraine, M. de Z. connait à fond le *folk-lore* de cet intéressant pays. Il s'est contenté de nous en communiquer un chapitre, ce qui a trait aux femmes enceintes, à l'accouchement et aux nouveaux-nés. Pour éclairer ces croyances et ces coutumes, il les a comparées à celles de la Pologne (Cracovie), de la Bavière et de la Bretagne, pays qu'il a pris soin de visiter lui-même, et il constate des ressemblances frappantes entre les usages et les superstitions de ces régions géographiquement si éloignées. La conclusion à tirer lui semble évidente : on est en présence d'un *folk-lore* aryen, dont les détails les plus insignifiants en apparence reflètent les différentes phases par lesquelles la pensée aryenne a passé.

M. de Z. ne s'est pas demandé si certaines ressemblances ne peuvent pas s'expliquer tout simplement par l'identité des situations et des besoins. Par exemple, il remarque (p. 113) que dans les quatre pays qui lui servent d'*observatoires* on s'efforce de satisfaire le plus possible les *envies* de la femme enceinte, dans la crainte qu'un refus ne puisse porter préjudice à l'enfant. Je serais fort étonné qu'il n'en fût pas de même sur les bords du Zambèze et du Sénégal.

Mais admettons, en dehors des analogies qui ne prouvent rien, qu'il existe sur différents points de l'Europe des usages identiques, où il ne soit pas possible de voir l'effet d'une coïncidence. Peut-on conclure de

là, comme M. de Z., à un ensemble de superstitions et d'usages appartenant au passé commun des races aryennes? Assurément non. Parce que l'on découvre dans toute l'Europe des haches en bronze de formes semblables, dira-t-on que l'Aryen primitif — être bien hypothétique, d'ailleurs — ait fabriqué des haches pareilles avant le jour de la séparation? On se contentera d'admettre, comme l'indique le bon sens, des relations commerciales qui ont amené la diffusion d'un même type d'outil. Pourquoi les superstitions populaires ne voyageraient-elles pas comme les haches? Pourquoi des tribus errantes, par exemple les Sigynnes d'Hérodote — Tsiganes pour M. Bataillard — n'auraient-elles pas répandu certaines habitudes et certaines croyances en entrant en contact avec des populations crédules? — Les hardiesses de la linguistique ne sont rien en comparaison de celles du *folk-lorisme*, lorsqu'il veut édifier une synthèse historique sur les faits curieux qu'il observe. Les linguistes, pour reconstituer la langue-mère indo-européenne, ont du moins à leur disposition des éléments fort anciens, des langues dont les monuments écrits remontent à plusieurs milliers d'années. Le *folk-loriste* du genre de M. de Zmigrodzki, — nous savons bien qu'ils ne sont pas tous aussi hardis, — opère sur des documents qu'il recueille lui-même, dont rien n'atteste la haute antiquité, auxquels on n'a presque pas fait attention avant notre siècle. Dans la mise en œuvre de ces documents, il n'a pas une phonétique pour lui servir de garde-fou, pour lui apprendre comment les légendes se transforment : eût-il un tel critérium qu'il n'en voudrait pas, car le *postulatum* de sa méthode, ou plutôt de son absence de méthode, c'est que les légendes restent invariables au milieu de la mobilité universelle. A vrai dire, le *folk-lorisme* ainsi entendu n'est pas une science : c'est la négation et le contraire même de toute science.

Quelque intéressantes et bien exposées que soient les légendes de l'Ukraine recueillies par M. de Z., elles n'autorisent donc en rien les conclusions qu'il prétend en tirer. Ces conclusions, on le devine, ne sont pas minces; c'est toute une histoire de l'humanité aryenne, dont le *folk-lore* d'une part et Bachofen de l'autre fournissent les éléments. M. de Z. a le tort d'accepter sans critique tout le *Mutterrecht* de Bachofen, de même qu'il accepte, en les qualifiant de « trésor, » les poésies populaires publiées par Verkowicz. Mais nous nous abstiendrons des chicanes de détail : il suffit de dire que ce n'est pas faute d'occasion [1]. M. de Z. raconte, avec la sûreté d'un témoin oculaire, les origines et les premières phases de la race aryenne. Partout il retrouve trois *moments*, qui caractérisent trois périodes : 1° pierre, bronze, fer ; 2° aliments naturels, lait et beurre, pain ; 3° forêt, champ, village ; 4° chasseurs, nomades, guerriers; 5° nuit, lune, soleil; 6° *hétérisme* (promiscuité),

1. Un seul exemple. Parmi les expressions populaires où paraît le chien, M. de Z. cite le grec *pros kyno ten Nemesin* (écrit ainsi). Il ne s'aperçoit pas que προσκυνῶ n'a rien de commun avec le chien et que la consonnance *kyno*, *kynos* est un simple hasard.

règne de la mère, règne du père. Actuellement, nous sommes de nouveau en plein *hétérisme*, mais le second règne des femmes est proche. Or, les légendes de l'Ukraine, de la Bretagne et d'autres lieux, y compris la Grèce, conservent le souvenir de ces différentes étapes : elles en sont l'histoire cristallisée.

Pour montrer jusqu'à quel point M. de Z. s'est grisé de son système, il nous suffira de quelques citations. En Souabe (p. 280), le diable change une femme en truie et lui fait ensuite dévorer ses petits enfants. Souvenir évident de la *première époque*, dont le sensualisme et l'infanticide sont les caractères essentiels! — Le chien (p. 279) est d'abord un animal méprisé, puis il devient le symbole même de la fidélité. « Il est évident que cette transformation du chien est le fait de la femme; la femme a fondé la première organisation domestique, et l'on ne se figure pas un ménage sans chien. Nous en trouvons une autre preuve dans la mythologie, où beaucoup de déesses, qui ne sont ni lascives ni cruelles, sont accompagnées du chien. Il est à la fois le symbole du combat contre l'époque du chien *(Symbol der Bekämpfung der Hundesepoche)*, comme le serpent auprès de la vierge Marie, et un souvenir des bienfaits dont ces divinités ont comblé les hommes ». — Un dernier exemple nous dispensera de poursuivre. Il est dit (p. 267) qu'en Ukraine, le lendemain de la naissance d'un enfant, douze femmes conduisent l'accoucheuse au village dans un baquet en bois que l'on appelle le « char d'argent ». Les jeunes gars courent autour et jettent de la boue sur la sage-femme. Pourquoi le char d'*argent* et non le char d'*or?* C'est parce que la sage-femme représente une divinité lunaire. Pourquoi la couvre-t-on de boue? « Ceci admet une double explication : ou bien c'est une réminiscence de la première époque, où l'eau et les marais étaient le symbole de la fertilité, ou bien, ce qui me paraît beaucoup plus probable, cet usage appartient à la période de transition entre le règne de la mère et celui du père, lorsque bien des choses appartenant à l'époque de la mère étaient méprisées et tournées en ridicule ». *Sapienti sat.*

Parmi les livres qu'a consultés M. de Z., la *Cité antique* de M. Fustel de Coulanges ne figure point. C'est dommage; la lecture en vaut bien celle de Bachofen et n'invite point aux écarts d'imagination. La religion du foyer, celle du tombeau, sont choses inconnues de M. de Zmigrodzki. Dans ces conditions, il n'y a rien d'étonnant à ce que son histoire primitive soit construite en l'air, un pur roman. Mais M. de Zmigrodzki n'est pas seulement un *folk-loriste* et un romancier : c'est un réformateur, un ami du sexe faible, et il consacre toute la dernière partie de son livre à un projet de réorganisation sociale qui doit assurer la protection des femmes et celle de l'enfance. Quoique nous soyons heureux de partager ses idées sur bien des points, c'est là un terrain où nous ne pouvons le suivre ici, parce que l'histoire et la littérature n'ont rien à y voir. Mais il nous est agréable de terminer ce compte-rendu par un hommage aux idées généreuses de l'auteur : elles nous ont

rendu presque indulgent pour des rêveries qui ne relèvent pas, à proprement parler, de la critique.

Salomon Reinach.

---

266. — **Un cercle savant au XVIIe siècle.** François Guyet, 1575-1655, d'après des documents inédits, par Isaac Uri, ancien élève de la faculté des lettres de Paris, agrégé de l'Université, docteur ès-lettres. Paris, librairie Hachette, 1886. Grand in-8 de xi-264 p.

Comme le constate M. Uri (*Avant-propos*, p. v), on connaît très peu François Guyet, ce poète et ce critique dont Ménage a dit, en un vers qui sert d'épigraphe à la présente monographie :

Ingenio felix, arte, Guyete, potens,

et dont il n'a pas parlé moins avantageusement en prose, le proclamant « un des plus savants hommes de notre siècle ». A peine, ajoute M. U., le nom de Guyet se trouve-t-il dans quelques dictionnaires biographiques ; le plus souvent il en est rayé. C'est sur les conseils de M. Eugène Benoist, à qui la thèse est dédiée, que le nouveau docteur ès-lettres « a entrepris de faire revivre » un érudit « dont il a été jusqu'ici plus souvent question à l'étranger qu'en France ». Mais il lui a semblé que s'occuper de Guyet seul, ce serait entreprendre une œuvre incomplète, et qu'il fallait le replacer dans la société où il a vécu. C'est ainsi que M. U. a été amené à consacrer au premier cercle savant du xviie siècle une partie importante de son livre, ce qu'il a fait avec d'autant plus de plaisir qu'il a rencontré là un coin moins exploré de l'histoire de l'érudition en France.

Avant d'étudier son héros même, M. U. a étudié, dans une introduction de 63 pages, le *Cabinet* des frères Dupuy. L'histoire de ce célèbre cabinet, appelé aussi par les initiés l'*Académie*, est précédée de diverses remarques sur les philologues italiens de la Renaissance, sur les philologues français du xvie siècle, Budé, Turnèbe, Lambin, Joseph Scaliger dignement loué (p. 5) en ces termes : « D'un mot, il est permis de dire que toute la philologie du xvie siècle se résume en lui, qu'il en est le maître, et que nul savant ne peut alors lui être comparé », Casaubon, salué (p. 6) comme « le modèle des critiques et des commentateurs », en ce qui regarde l'hellénisme. M. U. nous montre ensuite, réunis dans l'hôtel de Thou (rue des Poictevins) l'auteur de l'*Histoire universelle* et les deux frères Pierre et Jacques Du Puy, autour desquels s'établit l'assemblée savante dont il retrace l'histoire. Cette histoire est surtout formée de notices sur ceux que M. V. considère comme les principaux habitués du Cabinet, Balzac [1], Chapelain, Ménage, Gabriel Naudé, La Mothe-

1. M. V. a eu tort, ce me semble, de mettre Balzac au nombre des habitués du Cabinet (p. 20-23). Il ne fut l'ami des frères Du Puy... qu'à distance. L'*Ermite de la Charente*, il ne faut pas l'oublier, passa presque toute sa vie en province.

le-Vayer, Gassendi, François Luillier, Daniel Huet, Ismaël Boulliau, Nicolas Rigault, Emeric Bigot, Claude Saumaise, « le véritable émule de Scaliger au XVII[e] siècle », Du Cange, le P. Petau, le P. Sirmond [1]. Enfin sont mentionnées en quelques pages rapides les étrangers de distinction qui assistèrent aux savantes soirées de l'hôtel de Thou et, plus tard, de la Bibliothèque du Roi (rue de La Harpe): Ph. Pareus, Daniel Heinsius et son fils Nicolas, Gronovius, Grotius, Lambecius, Holstenius, Vossius, Gruter, Rutgers, Bœcler, Portner, etc.

M. U., après nous avoir fait connaître le milieu dans lequel vécut Guyet, étudie ce personnage lui-même, divisant son étude en deux parties, l'une consacrée à la biographie, au caractère et aux relations de son héros, l'autre à son œuvre. La double étude est complète. M. U. n'a rien négligé, imprimés et manuscrits [2], pour nous renseigner exactement, minutieusement, sur la vie et les travaux de Guyet (né à Angers en 1575, mort à Paris le 13 avril 1655). S'il n'a rien trouvé sur les vingt-cinq premières années du fils du maire d'Angers, n'ayant pu que « hasarder quelques conjectures à propos d'un homme qui en a tant fait », il nous donne, en revanche, divers détails sur son séjour en Italie (1609), d'après deux lettres du voyageur que j'ai eu jadis le plaisir de publier [3]. Il nous apprend aussi bien des choses sur Guyet, considéré comme précepteur du futur cardinal de la Valette. Le chapitre sur Guyet et ses amis (Ménage, Balzac, Nicolas Bourbon, Luillier, Saumaise, le P. Petau, le P. Sirmond, Naudé) est particulièrement intéressant [4]. Mais la partie la plus curieuse de l'ouvrage est la série de chapitres intitulés : *Tableau bibliographique de l'œuvre de Guyet, Guyet philologue, Guyet linguiste, Guyet poète.* M. U. décrit et apprécie très bien les travaux sérieux ou légers de Guyet, accordant, comme il convenait, une place considérable à ses recherches philologiques qu'il partage en notes imprimées, en notes inscrites à la marge des livres, en notes inédites. Il y a là un ensemble d'informations d'une grande richesse et d'une grande précision dont les plus érudits auront fort à profiter [5].

---

1. Ces trois derniers érudits ne peuvent être qu'indirectement rattachés au Cabinet; ils ne furent point les hôtes habituels de MM. Du Puy. Du Cange, en particulier, ne dut guère assister aux réunions quotidiennes présidées par les deux doctes frères.

2. L'*Index bibliographique* qui suit l'*Avant-propos* (p. VII-XI) montre combien ont été nombreuses les recherches qu'a dû faire M. U. pour compléter les indications de ses devanciers. Ajoutons que l'ouvrage est terminé par un *Index alphabétique des noms propres* et par une *Table analytique des matières.*

3. *Bulletin du Bouquiniste* du 1[er] août 1876, p. 387-392.

4. Tous ces amis ne furent pas des amis constants, les deux premiers notamment, car Ménage ayant pillé Guyet, comme il pillait tout le monde, ce vilain procédé rompit à jamais les bonnes relations des deux concitoyens. Quant à Balzac, il se brouilla si bien avec Guyet, qu'il l'appela « vieux fou confirmé », et même « vieux loup ».

5. Observons que plusieurs de ces indications avaient été déjà données par M. C. Port dans l'excellent article sur *Guyet* du *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire.*

Dans l'appendice (p. 221-258), M. U. a réuni quelques pièces qui achèvent de mettre en lumière le grand mérite de Guyet. On y remarque une lettre inédite d'Ismael Boulliau à Portner, le biographe de Guyet, écrite après la mort de Jacques Du Puy ; des extraits de la correspondance inédite entre Portner, Bœcler, Bigot et Ismael Boulliau au sujet de la publication du Térence de Guyet ; un spécimen du commentaire inédit de Guyet sur la *Thébaïde* de Stace ; un tableau philologique tiré du British Museum et intitulé : *Francisci Guyeti demonstratio conjugationum verborum latinæ linguæ, ex Græcis doricis derivatorum* ; un *facsimile* de l'écriture de Guyet, une lettre latine de l'éminent critique, ses armes [1], enfin une notice sur ses principaux travaux (comparaison entre son Hésiode et les éditions postérieures, son Plaute, son Térence, les Académiques de Cicéron, Phèdre, Properce, Nonius Marcellus) et sur l'influence qu'il a exercée sur les autres philologues.

Ce n'est pas seulement l'appendice de son livre que M. U. a enrichi de documents inédits ; il en a encore inséré un grand nombre dans le texte et dans les notes souvent très étendues qui accompagnent le texte. Nous indiquerons une lettre latine de Rolandus Paludanus aux frères Du Puy, avec traduction (p. 13-15), un des documents les plus importants que nous possédions sur le *Cabinet*, une lettre de recommandation de Nicolas Rigault auprès des frères Du Puy en faveur de l'abbé Bossuet, alors chanoine de Metz, écrite de Toul, le 3 avril 1650 (p. 18) ; une autre lettre du même aux mêmes (du 30 avril 1650) nous apprenant que le futur évêque de Meaux, dans son voyage de Metz à Paris, était « tombé entre les mains de quelques coureurs ou voleurs allemands entre Ligni et Bar », mais que, du reste, l'accident n'eut pas de fâcheuses suites (p. 19) ; une lettre de Huet à Naudé, d'avril 1650 (p. 35) ;

M. U. ne manque pas, du reste, de rendre un reconnaissant hommage à « l'archiviste si distingué du département de Maine-et-Loire ».

1. Remarquons, à propos de ces armes, que M. U. s'est laissé entraîner dans une singulière exagération quand il a dit (p. 68) : « Ce qui est certain, c'est que Guyet appartenait à une des plus anciennes et des plus nobles familles de l'Anjou. » *Ce qui est certain*, au contraire, c'est que la famille Guyet était tout simplement une bonne famille bourgeoise, qui, dès la fin du xve siècle, avait fourni divers maires à la ville d'Angers. Voici quelques autres petites observations : c'est par inadvertance que M. U. dit (p. 68) : « Les différents articles de la *Biographie universelle* de Michaud, de celle de Hœfer, sont la reproduction des articles de Bayle et *de M. Port* ». De Bayle, soit, mais de M. Port, non, cent fois non, car le *Dictionnaire de Maine-et-Loire* est postérieur de bon nombre d'années à la *Nouvelle biographie générale* et surtout à la *Biographie universelle*. — Ce ne fut pas Pierre Du Puy qui fut *prieur de Saint-Sauveur* (p. 79), mais bien son frère Jacques. M. U. réfute lui-même son assertion en reproduisant (*Appendice*, p. 223) une lettre de Boulliau à Portner où nous lisons : *Jacobus Puteanus... prior Sancti Salvatoris*. — C'est à tort que (p. 87, note 3) Jacques Du Puy est indiqué comme ayant été chanoine de Chartres. Le chanoine de Chartres fut un des frères de Jacques, lequel frère portait le prénom d'*Augustin*. Notons enfin que la lettre de Ménage aux frères Du Puy, du 18 avril 1648, reproduite en partie (p. 27, note 2), avait été déjà publiée dans le *Bulletin du Bouquiniste* (15 octobre 1874), par celui qui écrit ces lignes.

deux fragments d'une lettre de Boulliau à Bœcler, du 28 janvier 1654 (p. 37 et p. 46); divers fragments de lettres du même érudit aux frères Du Puy, écrites pendant un voyage en Italie en l'année 1645 (p. 38-39); divers fragments de lettres de Rigault aux mêmes frères, de 1651 à 1656 (pp. 41-43-45); une lettre de Du Cange aux mêmes, du 16 mai 1652 (p. 50); divers fragments de lettres de J.-J. Bouchard aux mêmes, de 1638 à 1647 (p. 53), et, pour ne pas trop prolonger cette énumération, divers fragments de lettres adressées aux mêmes par Pareus, par Daniel et Nicolas Heinsius, par Lambecius, par Holstenius, ainsi que par Jacques Du Puy à Saumaise et par le comte de Moltken, et par Wicquefort à Boulliau (p. 55-60).

Comme thèse, l'ouvrage de M. Uri peut laisser à désirer sur quelques points, mais comme recueil de documents inédits, cet ouvrage est d'une richesse qui excitera la joie et la reconnaissance de tous les curieux.

T. DE L.

---

267. — **La coalition de 1701 contre la France**, par le marquis de Courcy, ancien diplomate. 2 vols. Paris, Plon, 1886, XLVIII et 523 p., 642 p. 7 fr. 50 le volume.

Le titre de cet ouvrage est trompeur; il fait croire qu'on va lire l'histoire de la coalition de 1701 contre la France; mais, en réalité, l'auteur n'a voulu retracer que l'histoire des négociations qui ont abouti au traité de Rastadt et à la paix de Bade.

Le premier volume comprend quatre livres : 1° un *Résumé des évènements militaires*, (p. 1-103) 2° la situation de l'*Europe pendant la guerre* (p. 105-220); 3° *Les premiers traités d'Utrecht* (p. 221-339); 4° *Campagne de 1713 sur le Rhin* (p. 341-407). Ce volume nous semble trop long et ne répond pas au but que s'était proposé l'auteur. Ne dit-il pas lui-même (p. XLV-XLVI) que « le récit des épreuves douloureuses qui ont précédé immédiatement la paix d'Utrecht n'est plus à faire, et qu'on en trouve le résumé dans tous les écrits qui racontent les grands évènements du XVIIIe siècle? » C'est donc à la page 221, au livre sur *Les premiers traités d'Utrecht* que M. de Courcy entre dans le vif de son sujet. Il y raconte les premières ouvertures faites par la France à la Hollande en 1706, la mission de Rouillé, puis celle de Torcy, celles d'Huxelles et de Polignac, les exigences impitoyables des Hollandais et les offres désespérées de Louis XIV, les préliminaires de Londres et l'Angleterre médiatrice, le congrès d'Utrecht, Denain et les premiers traités. Mais l'empereur Charles VI refuse toute concession et déclare la guerre à la France; Villars lui enlève Landau et Fribourg dans la campagne de 1713.

Le second volume de M. de C. est de beaucoup le plus attachant, le

plus important et le mieux fait [1]. On ne porte d'ordinaire qu'une attention médiocre et distraite aux évènements qui suivent le traité d'Utrecht. M. de C. a compris qu'ils offraient encore, même après les grands faits qui se sont passés en 1713, un très vif et très sérieux intérêt. Il nous montre l'empereur se décidant à négocier avec le roi, et les deux généralissimes, Eugène et Villars, recevant les pouvoirs des deux souverains, s'embrassant sur le perron du château de Rastadt, en présence de leurs soldats, convenant entre eux que les difficultés d'étiquette seront bannies des conférences. Il consacre quelques pages à ces deux personnages (p. 31-100). Le portrait qu'il trace de Villars est à la fois exact et piquant; M. de C. ne cache pas la vanité du maréchal, son insatiable ambition et son écœurante avidité, qui le pousse à demander toute sa vie, avec une âpre et peu digne insistance, la charge de connétable. Quant à Eugène, M. de C. fait de lui un éloge mérité, et lui « rend un impartial et sincère hommage », tout en étant « plus réservé dans son admiration » que les écrivains autrichiens : « moins cauteleux et moins vindicatif, plus scrupuleux sur le choix des moyens, moins porté aux petites habiletés, aux ruses mesquines qui sont l'arme excusable des faibles, mais que doivent dédaigner les forts, Eugène eût atteint les dernières limites de la perfection humaine. » (II, 84-85). Dans le reste du volume, M. de C. expose les efforts auxquels se livrent Eugène et Villars, essayant chacun d'obtenir pour leur souverain et leur pays la paix la plus avantageuse possible. On voit Eugène habile, avisé et, selon l'expression de Michelet, toujours *finassier*, lutter, non sans succès, contre les ruses un peu gasconnes de Villars. Le maréchal est moins adroit que son adversaire : il est impatient, il craint sans cesse les envieux, il se trouble parfois et devient plus souple, plus complaisant que ne devrait l'être un victorieux. Il n'a pas le sang-froid d'Eugène qui ne marche qu'à pas comptés, qui pèse soigneusement toutes ses paroles, ne s'égare jamais, ne dit que ce qu'il veut, qui s'irrite ou plaisante à propos, même lorsqu'il n'est pas fâché ou qu'il ressent dans le secret de son cœur la plus vive indignation; Villars est, comme dit M. de C., un « grand parleur » qui argumente, qui ergote, qui se contredit lui-même sans nul scrupule, ferme, il est vrai, lorsqu'il faut l'être, agile, prompt à la riposte, mais en somme trop porté à brusquer les choses, trop colonel de dragons, — selon le mot de Bolingbroke sur lord Strafford — trop désireux de conclure le traité, de signer la paix, de terminer par la plume la guerre dont son épée a décidé l'issue, et de joindre à sa renommée militaire la gloire du négociateur. C'est là le défaut de sa cuirasse; Eugène en profite; toutes les fois que Villars se regimbe, le prince réplique vigoureusement, déclare que les conférences vont finir, menace de quitter Rastadt sur le champ, et Villars, un peu superficiel, se calme, s'adoucit, cède tout ce qu'il peut céder : « Il veut que l'Europe salue en lui

1. Ce volume comprend trois livres : V. *Négociations préliminaires, les deux négociateurs*. VI. *Traités de Rastadt et de Bade*. VII. *Les derniers traités d'Utrecht*.

son pacificateur et il espère bien que le sauveur de la France, couronnant ses brillantes victoires par la conclusion de la paix, sera bientôt récompensé magnifiquement » (II, p. 142).

Aussi Louis XIV est-il mécontent de son ambassadeur; il le blâme, indirectement sans doute, mais il le blâme; il lui fait comprendre que les conditions ne conviennent pas à sa gloire. Rien de plus curieux que l'échange de dépêches entre le bouillant et vaniteux Villars et le ministre Torcy qui ne cesse de lui donner de sages instructions, des conseils froids et un peu sévères, tout en ménageant son tempérament irritable et en cherchant à charmer par une politesse un peu prétentieuse le versatile maréchal. Voilà ce qui fait surtout le prix de ce second volume et où nous louerons surtout M. de Courcy : c'est d'avoir très bien peint les incartades diplomatiques de Villars, ses ambitieuses visées, les amères déceptions qu'il éprouve, les satisfactions qu'il ressent l'instant d'après, la joie exubérante qui succède à ses déconvenues, car « chez les hommes auxquels la providence a départi le caractère, à la fois heureux et léger — dont le maréchal était doué tout particulièrement, — l'abattement et la tristesse font place, sans transition, aux sourires des impressions nouvelles » (II, p. 230).

Un des plus intéressants épisodes de ce volume est relatif à Mme des Ursins, qui réclame une principauté dans les Pays-Bas. Louis XIV, après avoir vivement défendu la cause de la princesse à Utrecht (art. 7, du traité conclu avec les Etats-Généraux) la délaisse à Rastadt. Mais Philippe V regarde comme sacré l'engagement qu'a pris son grand-père et déploie pour obtenir à la princesse des Ursins une souveraineté indépendante, le zèle le plus opiniâtre. Cette obstination du roi d'Espagne fait courir un grand péril au succès des conférences. Néanmoins Louis XIV ne cède pas; il remontre à son petit-fils qu'on n'est pas obligé, par principe d'honneur, à donner une souveraineté à la princesse des Ursins « puisqu'elle est la maîtresse de s'en désister, et que le roi catholique peut l'en récompenser en lui donnant d'autres établissements » (II, p. 283). Philippe persiste; il déclare qu'en cédant les Pays-Bas, il en a réservé une partie en faveur de Mme des Ursins; il refuse pour elle le comté de Chiny et exige davantage. Soudain, la princesse dont les intérêts, comme on disait alors, ont tenu tant de place dans les négociations diplomatiques de cette époque, est disgraciée (23 décembre 1714). C'est le coup d'État de Quadraque, et M. de C. prouve qu'il n'était nullement prémédité, nullement concerté à l'avance entre Louis XIV et Philippe V; la lettre autographe par laquelle le roi d'Espagne prend soin d'expliquer à son aïeul l'exil de la princesse et la réponse du roi de France démontrent qu'Elisabeth Farnèse n'a pas répété avec assurance une leçon toute faite. Altière, emportée, absolue, endoctrinée depuis longtemps par Alberoni, prévenue par la reine douairière, Anne de Neubourg, qu'elle vient de voir à Saint-Jean-Pied-de-Port, Elisabeth a brutalement congédié la Camarera major; Philippe l'a ap-

prouvée « considérant qu'il serait impossible d'éviter une discorde intestine et continuelle qui troublerait son repos[1]. »

Signalons en outre les pages relatives à la résistance vraiment héroïque des Catalans que Charles VI refusait d'abandonner, parce qu'il les avait poussés à prendre les armes. Comme disait le prince Eugène, l'empereur ne voulait pas laisser écraser des gens dont, en quelque sorte, il causait la perte (II, 435). Mais Berwick s'empare de Barcelone dont le siège durait, en réalité, depuis neuf ans; on doit regarder, avait écrit Louis XIV à son envoyé d'Iberville, la réduction des peuples soulevés encore en Espagne, comme nécessaire à la sûreté du repos en Europe. La Catalogne est contrainte à l'obéissance, et la cause d'un nouveau conflit supprimé.

A la fin de ce second volume, où il a raconté le congrès de Bade qui ratifie le traité de Rastadt et les négociations nouées par Louis XIV à Londres, à Madrid, à La Haye, à Lisbonne pour réconcilier son petit-fils avec l'Europe et couronner l'œuvre des traités d'Utrecht, M. de C. apprécie ainsi la paix qui met fin à la guerre de la succession d'Espagne (II, 515). « On a vu comment Louis XIV puisa dans le sentiment de son honneur et de la dignité du royaume, dans son attachement passionné à sa couronne, dans son amour véhément pour la gloire, l'indomptable énergie du désespoir; comment le zèle dévoué de ses ministres, la dextérité de ses ambassadeurs, la prudence et l'abnégation de Torcy, comment l'arrivée des tories au pouvoir, la chute de Marlborough et de son parti, les craintes que fit naître la mort de Joseph I[er] dont l'héritier fût devenu plus puissant que Charles-Quint, comment la merveilleuse constance de nos armées, la valeur confiante et l'heureuse fortune de Villars firent triompher les efforts vraiment admirables du vieux roi. A Gertruydenberg, les alliés exigeaient qu'il abandonnât Lille, Valenciennes, Douai, les Trois-Evêchés, Strasbourg, l'Alsace et que, si Philippe V n'avait pas quitté l'Espagne avant deux mois, une armée française vînt l'en chasser. Les traités d'Utrecht ont consacré solennellement la royauté de Philippe et de ses descendants; ils ont interdit à la maison d'Autriche le trône d'Espagne; ils nous ont conservé les villes importantes qui gardent nos frontières du Nord et toutes les places que nous possédions, après la paix de Ryswyk, sur la rive gau-

1. Voir le fragment inédit de Saint-Simon que M. de Boislisle a publié tout récemment dans le cinquième volume de son édition des *Mémoires* (appendice, p. 512), et qui confirme ce que dit M. de Courcy « cette reine postiche, depuis tant d'années publiquement et à découvert toute-puissante et régnante, se vit briser comme le plus faible roseau, injuriée, insultée, arrêtée, livrée à la rigueur des frimas du mois de décembre, à l'horreur de la nuit, à l'incertitude des chemins, à la nudité de toutes choses, par une étrangère, en l'abordant, qui, de guet-apens, lui fait une querelle, et par une princesse qui, sans appui de personne, et, pour cela, choisie par elle, lui doit toute sa grandeur, qui, au premier moment qu'elle l'aperçoit, l'appesantit et la déploie sur elle, non-seulement toute entière, mais usurpe celle qu'elle n'avait pas. »

che du Rhin. En maintenant envers et contre tous l'intégralité de la couronne, Louis XIV sauva la nationalité française. »

On reprochera à M. de C. de n'avoir pas connu l'ouvrage de M. Arnold Gaedeke, *Oestreich's Politik im spanischen Erbfolgekrieg* et celui de von Noorden, *Europäische Geschichte im achtzehnten Jahrhundert* (3 vols. 1870-1882). On le blâmera également d'avoir allongé démesurément certaines parties de son récit dans le premier volume de son ouvrage, d'avoir mis au bas des pages trop de notes biographiques et géographiques inutiles, d'avoir grossi chaque tome d'*annexes* pour la plupart superflues (extraits de Saint-Simon, notes généalogiques, notes sur Pope, Swift, Prior, Addison, sur le quiétisme et le jansénisme, sur Port-Royal, etc.), et peut-être aurait-il mieux fait de ne publier qu'un seul volume en supprimant tant d'annotations qu'on trouve dans les dictionnaires et en se bornant strictement aux négociations qui amènent les traités de Rastadt et de Bade. Enfin, on relèvera çà et là, dans les deux volumes, quelques fautes et menues erreurs [1]. Peut-on dire, par exemple (I, p. XLV) qu'à la fin du règne de Louis XIV, la France fut sur le point d'être envahie et *conquise?* Que de méprises dans cette simple phrase que « le roi de Prusse songeait à mettre la main sur les *duchés* de Brême et de Werden » (II, p. 209)! Mais le récit de M. de Courcy est bien fait et clairement disposé, plein de qualités sérieuses, écrit avec agrément; il renferme, à côté de choses connues, bien des détails nouveaux, tirés des archives de notre dépôt des affaires étrangères; il développe d'une façon intéressante et vive les péripéties dramatiques qui préparaient la signature d'un des traités les plus importants des temps modernes; il expose le duel diplomatique de Villars et d'Eugène et fait revivre le caractère de ces deux hommes de guerre devenus diplomates et se retrouvant dans les appartements du château de Rastadt après avoir lutté avec acharnement sur les champs de bataille; il montre comment, grâce à l'habileté d'Eugène, l'Empereur obtint beaucoup plus du Roi que le Roi n'obtint de l'Empereur; il mérite donc d'être lu avec attention; c'est, pour emprunter une expression de l'au-

---

1. Lire I, p. 12, Starhemberg et non *Stahremberg;* p. 20 le Neckar et non le *Necker;* p. 29, Scharding et non *Sharding;* p. 36, Donauwerth, et non *Donaverth;* I, p. 41, les notes sur Wissembourg et Thionville sont confondues l'une avec l'autre, et c'est en 1643, et non en 1649, que le grand Condé a pris Thionville; I, p. 45, Lauterbourg n'est pas à cinq lieues sud-est de *Luxembourg;* I, p. 380, pourquoi une nouvelle note sur Lauterbourg? I, p. 389, qu'est-ce que le *Treisam?*; lire évidemment la Dreisam; I, p. 391, écrire Kinzig et non *Kinsig; id.*, p. 205, Charles XI de Suède est mort en 1696, et non en 1690; *id.*, p. 211, Wismar ne « revint » pas au Mecklenbourg en 1708, car cette ville a été engagée le 26 juin 1803 par la Suède au Mecklenbourg-Schwerin pour 1,258,000 thalers, et la Suède a le droit de revendiquer Wismar en 1903; *id.*, p. 214, Goertz a été décapité à Stockholm, non en 1769, mais en 1719; *id.*, p. 413-414, note inexacte sur Guido Starhemberg qui est né en 1654, et non en 1657, qui fut général d'armée, non en 1701 et 1702, mais en 1703, qui mourut en 1737 (non en 1637). *Id.*, p. 515, lire 1644 au lieu de 1664 (bataille de Fribourg) et 1714 au lieu de 1744, etc., etc.

teur (II, p. 517), une des pages à la fois les plus sombres, les plus saisissantes, les plus glorieuses de notre histoire.

A. Chuquet.

---

268. — **Lebenserinnerungen**, von Levin Schücking. Breslau und Leipzig, Schottlaender, 1886. In-8. Deux volumes, 252 et 357 p.

Il y a certainement fort peu de nos lecteurs qui connaissent, même de nom, l'écrivain allemand Levin Schücking, mort le 31 août 1883 à Pyrmont. C'est un des meilleurs romanciers d'Outre-Rhin; il décrit simplement et non sans charme les paysages et les scènes historiques de son pays natal, la Westphalie; il sait mêler dans ses romans le grave au doux, le plaisant au sévère; Joseph Hildebrand reconnaît qu'il a le talent de traiter avec intérêt les questions du présent, mais qu'il cherche plus souvent qu'on ne le voudrait à être spirituel.

Ses *Souvenirs*, malheureusement inachevés, sont très intéressants et méritent au moins une courte analyse. Sch. y raconte les premières impressions de son enfance qu'il passa dans le nord du pays de Münster, au château de Clemenswerth. Il y décrit d'une façon très attrayante l'intérieur d'un bourgeois allemand au commencement de ce siècle, après l'écroulement du premier empire, et il faut reproduire la réflexion suivante (I, 63-64) « mon père était né sujet d'un archiduc et prince-évêque autrichien; étudiant, il avait été Prussien; jeune homme, il avait été juge de paix français; aujourd'hui il était Hanovrien, et sujet de qui? De Georges IV, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande. » Il fit ses études au gymnase d'Osnabrück, puis à l'Université de Munich, à celle de Heidelberg, à celle de Göttingue. Mais sa famille fut ruinée; il dut renoncer au droit, et de retour à Münster, courut le cachet (il cite lui-même l'expression française). L'idée lui vint d'envoyer des articles au *Telegraph* de Gutzkow; il critiquait, dit-il, les créations des autres avec l'enviable naïveté de sa verte jeunesse et la culture d'un dilettante (I, p. 111). Ce fut alors qu'il connut Freiligrath et se lia avec Annette de Droste-Hülshoff. Nous le trouvons ensuite installé pendant tout l'hiver de 1841 au château de Meersburg, sur le lac de Constance, cette « mer de Souabe », dans la bibliothèque du baron de Lassberg, et y recevant la visite du taciturne Uhland (I, p. 178). L'année suivante il est précepteur des deux fils du prince de Wrede qu'il accompagne en Autriche. Devenu, en 1844, rédacteur de l'*Augsburger Allgemeine Zeitung*, il fait, en passant à Stuttgart, le portrait du libraire Cotta, de Dingelstedt, de Hackländer, de Lenau, de Justin Kerner. Le récit de son séjour à Augsbourg est fort attachant; Sch. nous présente le directeur du journal, Kolb, et ses collaborateurs Binzer et Mme de Binzer, List, Fallmerayer dont « l'importance la plus durable consiste dans le style, dans la fine et ironique expression de la

plus noble aristocratie de l'esprit, dans la forme humoristique qu'il donne à ses sentiments esthétiques, dans le modèle de sa polémique destructive et si noblement mesurée » (II, p. 31). Gutzkow que Sch. alla voir à Francfort, et qui fut un de ses correspondants, est assez longuement apprécié; Sch. insiste sur son tempérament irritable et toujours mécontent, mais approuve le jugement que Frenzel a porté sur l'auteur d'*Uriel Acosta;* nous trouvons dans ce chapitre sept lettres intéressantes de Gutzkow (II, p. 47-71). Après avoir rédigé le feuilleton littéraire de la « Gazette générale d'Augsbourg », Sch. devint collaborateur de la *Kölnische Zeitung* et s'établit à Cologne. Il y fit la connaissance de Benedix, toujours doux et gai, malgré la misère (II, p. 101) et de bien d'autres personnages moins connus, le baron de Schweizer, Zuccalmaglio, etc. Il vint à Paris en 1846; il y retrouva Gutzkow; il fut introduit dans la « colonie littéraire allemande » (II, p. 128) et s'entretint souvent avec Heine, Herwegh, Hartmann, Karl Grün, Venedey, avec Herzen, Bakunine, Ponsard, Daniel Stern, et « M. Buloz, le tyran de la *Revue des Deux-Mondes*, fut assez aimable pour mettre à sa disposition sa baignoire du Théâtre français ». Herwegh lui parut ressembler à un fakir indolent qui passe sa vie à regarder son nombril (*id.*, p. 124). Heine se montrait affamé de publicité, passionnément désireux de voir son nom imprimé partout, et comme il disait, *notizelt;* mais Sch. ne se souvient pas sans une profonde émotion de « cette tête de martyr, admirablement belle et blanche comme cire, l'image la plus saisissante d'un poète mourant » (II, p. 144). Les historiens liront avec intérêt les pages que le romancier consacre à cet original Christian de Stramberg, le *Rheinischer Antiquarius*, qu'il alla voir à Coblenz et dont il admira l'étonnante érudition et le talent de conteur. Les « Souvenirs » se terminent par un chapitre intitulé *Rome* (Sch. y passa l'année 1847, y connut Maxime d'Azeglio et Emile Braun, le secrétaire de l'Institut archéologique et le correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*, y vit Pie IX dans tout l'éclat de sa renommée libérale, et y fut un des hôtes de la princesse Belgiojoso [1]).

Voici, après cette brève analyse, quelques observations qui pourront être utiles à l'éditeur des *Mémoires* pour une édition postérieure [2]. Il eût fallu dire en note que les lettres de Freiligrath à Sch. ont déjà paru dans le premier volume du *Ferdinand Freiligrath, ein Dichterleben in Briefen* de W. Buchner (p. 353, 382, 410). Le préfet, dont il est question (II, p. 156) s'appelait Jules Doazan et non Deozan, et son nom se voit encore à Coblenz, sur la fontaine Saint-Castor. Il,

1. Je signale les dernières pages à l'*Intermédiaire* qui posait naguère une question relative à Gaspard Hauser; un ami de Schücking, Fritsche, prétend résoudre l'énigme et raconte toute l'affaire avec les détails les plus complets, d'après les renseignements que lui a fournis le criminaliste Eberhard.

2. Corriger I, p. 103, *courrais* (pourais); p. 213, *de Villemarque* (de la Villemarqué), II, p. 180, *quand j'y vais* (quand je vais ou quand j'irai); II, p. 320, *aussi que* (ainsi que).

p. 165, pourquoi ne pas dire lorsque Schücking cite simplement « *Valery, l'Italie* », qu'il s'agit des « voyages historiques et littéraires en Italie de Valery ? II, p. 198, pourquoi ne pas écrire en toutes lettres le nom de la marquise Bartholini [1]? II, p. 122, Schücking dit qu'il a vu Rachel jouer « Virginie dans les Horaces et les Curiaces », lire évidemment Camille dans *Horace*.

En somme, ces *Souvenirs*, quoique incomplets, sont très remarquables, et devront être cités dans l'histoire de la littérature allemande du XIXe siècle; ils sont l'œuvre d'un écrivain spirituel qui sait esquisser fidèlement la physionomie et le caractère de ses contemporains; le style est aisé, gracieux, sans prétention; enfin, l'auteur sème, au courant de la plume, des aperçus ingénieux et des réflexions instructives et impartiales, comme la suivante (I, p. 164-165) : « Nous sommes un peuple de poètes et de penseurs, c'est-à-dire en gros un peuple au berceau duquel se sont trouvées, comme de braves tantes, beaucoup d'estimables vertus, mais non les grâces, en qualité d'aimables sœurs; quel que soit l'idéalisme qui règne chez nous dans quelques têtes et si fiers que nous soyons de notre idéalisme, avouons-le, il règne bien moins chez nous que chez les Italiens, ces premiers-nés de la culture moderne; que chez les Français, ce peuple chez lequel le chemin entre la pensée enthousiaste et l'action n'est certes pas le chemin infiniment long qui sépare l'une et l'autre en Allemagne; que chez les Anglais mêmes, si froids et si pratiques, chez qui le patriotisme mène par la main l'idéalisme d'après le vieil axiome que lorsqu'on ouvre la porte à une vertu, toutes les autres entrent en même temps. »

A. C.

---

269. — **Die Sprachlaute im Allgemeinen und die Laute des Englischen,** Franzœsischen und Deutschen im Besondern, von Dr. Moritz Trautmann Professor an der Universitæt Bonn. Mit 10 in den Text gedruckten Holzschnitten. I. Hælfte (Bogen 1-10) [2]. Leipzig, Verlag von Gustav Fock, 1884, in-8 de II, 100 pages.

— **German Pronunciation :** Practice and Theory. (The « Best German. » German Sounds. . — The letters of the Alphabet and their phonectic Values.- German Accent.-Specimens.) By Wilhelm Viëtor, Ph. D. M. A. (Ord. Professor of English Philology, Marburg University; late Lecturer on Teutonic Languages, University College, Liverpool. Heilbronn, Henninger Broth., Publishers, 1885, in-8 de IV, 123 pages.

Les grammairiens, en Allemagne surtout, ont depuis longtemps déjà pensé avec grand'raison qu'il était indispensable de commencer l'étude

1. Schücking écrit que Jérôme dut plus tard « dieses Verhæltniss abbrechen »; M. le baron Du Casse dit formellement (*Les frères de Napoléon Ier* 1883, p. 485) que Jérôme était « marié régulièrement à une noble Florentine qui vint habiter avec lui en France ».

2. La seconde livraison ne m'est pas parvenue.

des langues par celle des sons et de donner à celle-ci une base vraiment scientifique; le livre de M. Moritz Trautmann, que j'annonce un peu tard, est un des premiers et des meilleurs essais qui aient été faits de l'autre côté du Rhin pour atteindre ce but. L'objet qu'il s'est proposé est double : faire la théorie générale des sons du langage, puis une fois arrivé à cette connaissance d'ensemble, entreprendre, comme application, l'étude particulière des sons de l'anglais, du français et de l'allemand.

Bien des tentatives ont, depuis un siècle, été faites pour donner une théorie scientifique du langage; M. M. T., qui juge avec une grande compétence ses devanciers, mérite de prendre place à côté des plus habiles et des plus célèbres d'entre eux. Il y a peu de choses à objecter à sa théorie des voyelles, et la division qu'il en fait d'abord en pures et nasales, puis en intermédiaires et secondaires, me paraît excellente de tout point; il a également été bien inspiré, en les étudiant, non point dans toute leur plénitude, mais quand elles sont seulement chuchotées. Était-il toutefois nécessaire d'avoir recours pour les représenter à des signes nouveaux? Si chaque phonétiste se croit obligé d'en inventer chaque fois d'inconnus à ses devanciers, je crains qu'au lieu de rendre plus simple et plus facile la théorie, on ne fasse que la compliquer de plus en plus.

La classification que M. M. T. a faite des consonnes n'est pas moins ingénieuse que celle qu'il avait essayée pour les voyelles; comme celles-ci, il les divise d'abord en pures et en nasales, et chacune d'elle en fricatives *(Schleifer)* et explosives *(Klapper)*, puis viennent les sons de *l* et de *r*. Toute cette théorie révèle un observateur fin et délicat. M. M. T. ne l'est pas moins dans ce qu'il dit du passage mutuel des consonnes en voyelles et des voyelles en consonnes. Que de remarques justes aussi sur les sons, non plus étudiés isolément, mais dans le mot entier ou dans la phrase!

Après l'étude générale des sons, étude qui, y compris celle des organes de la voix, ne renferme pas moins de 134 pages, M. M. T. aborde l'étude particulière des sons de l'anglais, du français et de l'allemand actuels. Dans le premier fascicule, il n'est question, et pas même complètement, que des voyelles anglaises; la théorie m'en a paru aussi juste que simple et facile à saisir; les diverses valeurs de *a, e, i, o,* ainsi que celles des voyelles secondaires qui s'en rapprochent, sont rendues avec la plus grande justesse, et avec de pareilles règles on ne craint guère de s'égarer. J'aurais bien désiré savoir ce que M. M. T. dit des voyelles du français et de l'allemand, non moins que des consonnes de ces deux langues et de celles de l'anglais; c'est la matière du second fascicule que je n'ai pas reçu; je ne doute pas que j'eusse trouvé à m'y instruire et à louer, comme dans le premier; aussi je ne puis que recommander l'ouvrage du savant professeur de Bonn à tous ceux qui s'occupent de l'étude scientifique des langues.

Le sujet abordé par M. Wilhelm Vietor a le plus grand rapport avec celui qu'a traité M. M. T., mais il est beaucoup plus restreint [1]; pour lui il ne s'agit, dans l'ouvrage que j'ai annoncé, que de faire la théorie, à l'usage des Anglais, de la prononciation allemande. C'est surtout Sweet, on le comprend sans peine, que M. W. V. a pris pour guide dans la classification qu'il a essayé d'établir des voyelles et des consonnes, et on ne pouvait guère en choisir de meilleur; mais ce qui lui appartient, en propre, c'est la représentation des divers sons de l'allemand par des signes particuliers et l'indication nette et précise de leur valeur véritable et de leur prononciation; M. W. V. est parvenu à les indiquer en général avec une grande précision. Il y a aussi bien peu d'objections à faire à sa théorie; toutefois je ne puis guère approuver qu'il représente par un *e* renversé *(ə)* l'*e* final allemand de *all*E, *gut*E, ni par un *v* renversé *(ʌ)* le son de la syllabe finale anglaise *er*, qu'il paraît (p. 8) identifier presque, à tort je crois, avec l'*e* allemand de *alle*, etc. Ce qui me semble encore moins exact, c'est la représentation identique de l'*e* de la syllabe finale allemande *en*, *em* avec l'*e* de *alle : álə di láfən* (alle die Laffen). L'*e* de la syllabe *en* disparaît à peu près dans la prononciation. M. M. T. va jusqu'à dire qu'il se fond avec l'*n* pour transformer celle-ci en semi-voyelles; l'*e* final de *alle*, etc., se fait entendre très distinctement.

J'ai été surpris aussi, p. 54, de voir M. W. V. représenter le *gn* de Mignon par *nj : Minjon; gn* est un *n* mouillé et, bien qu'il prenne naissance d'ordinaire par la fusion de *nj*, c'est un son simple, dans lequel on ne distingue plus les sons primordiaux *n* et *jod*. Mais ce sont là de simples inadvertances sans grande importance; leur petit nombre prouve d'ailleurs à quel point le livre de M. Wilhelm Vietor est excellent; aussi, quoiqu'il soit fait surtout à l'usage des étudiants anglais, je crois que plus d'un Français pourra y trouver à le lire intérêt et profit.

CH. J.

VARIÉTÉS

Une allusion à Shakespeare.

On sait que le Dr Ingleby a réuni en un volume les passages relatifs à Shakespeare contenus dans les ouvrages qui parurent pendant cent ans après la date à laquelle le grand poète commença d'être connu. Ce livre, qui permet de se rendre compte, en un coup d'œil, des fluctuations

1. M. W. V. avait d'ailleurs traité le même sujet que M. M. T. dans ses *Elemente der Phonetik und Orthoepie des Deutschen, Englischen und Franzœsischen mit Rucksicht auf die Bedürfnisse der Lehrpraxis*. Heilbronn, in-8° de VIII-271 p.

subies par la renommée de Shakespeare, a pour titre : *Shakespeare's centurie of Prayse; being materials for a history of opinion on Shakespeare and his works, A. D. 1591-1693.* Une deuxième édition en a été donnée par miss Lucy Toulmin Smith (New Shakspere society, 1879) qui a considérablement accru le nombre des citations et a ajouté beaucoup de notes. Par ses soins, le nombre des extraits relatifs à Shakespeare a été porté de 228 à 356.

Mais il se trouve que la série n'est pas encore complète et beaucoup d'autres allusions à l'auteur d'*Hamlet* ont été découvertes depuis. En voici une qui n'a pas été signalée jusqu'ici et qui mérite quelques observations.

Au XVII[e] siècle, le roman qui devait jeter bientôt tant d'éclat en Angleterre avec Defoe, Richardson et Fielding, était encore à l'état embryonnaire, tandis qu'en France il avait pris un remarquable développement. Sans parler des romans héroïques des la Calprenede et des Scudéry qu'on traduisit presque sans exception, non seulement pendant le règne des Stuart, mais même, pour ne pas dire surtout, au temps de la guerre civile et de Cromwell, la plupart des nouvelles françaises, sérieuses ou galantes furent traduites. C'est ainsi que la *Princesse de Clèves* fut mise en anglais en 1688 « by a person of quality at the request of some friends »; la *Princesse de Montpensier*, de même, en 1666; *Zayde* en 1671, etc. Le succès des romans français était si grand que c'est à peine si, en Angleterre, on songeait à en composer d'originaux; nous étions alors les maîtres dans toutes les branches de cet art, si bien que les libraires ajoutaient volontiers, comme une clause de style, au titre des romans ou nouvelles sortis de leurs presses, qu'ils étaient traduits du français. Ils l'ajoutaient, même quelquefois lorsque, par hasard, l'ouvrage était original; c'est le cas, par exemple, pour *Zelinda an excellent new romance translated from the french*, 1676, qui, malgré cette déclaration, n'est pas traduit du français et qui est un récit de réelle valeur.

Seulement, pour que le public de Londres ne fût pas trop dépaysé, les traducteurs prenaient parfois de grandes libertés avec leurs auteurs. Sans parler de celles qui étaient chez eux involontaires, car souvent leur travail était fait à la hâte et fort distraitement, ils changeaient les noms des personnages et quelquefois le sens des allusions. C'est un peu ce qui se passe aujourd'hui pour les pièces de théâtre qu'on nous emprunte. Lorsqu'il était question de Paris, ils mettaient Londres, et quand notre compatriote avait parlé de Racine, il leur arrivait de nommer Ben Jonson ou Shakespeare.

C'est une liberté de ce genre, curieuse comme on voit à plus d'un point de vue, que nous avons à noter; elle se trouve dans la traduction du *Roman comique* de Scarron, parue en 1676 sous le titre de : *Scarron's comical romance : or a facetious history of a company of strowling stage-players interwoven with divers choice novels, rare*

adventures, and amorous intrigues, written originally in french, by the famous and witty poet Scarron and now turn'd into english, Londres, fol.

Le traducteur, d'après lequel les Français ont, « les premiers enseigné à l'Angleterre l'art du roman [1] », cherche en toute occasion à associer son pays au récit des aventures de Destin et de la belle l'Etoile. Quand Scarron (chap. II) dit qu'à Paris chaque quartier a son rieur, le traducteur attribue à Londres cet avantage. Le narrateur de l'« Histoire de l'Amante invisible » (chap. IX) prétend qu'elle lui a été envoyée de Paris ; d'après la traduction, l'histoire viendrait « d'Angleterre ». Au chapitre XIII, le nom de Hobbes est introduit d'une façon assez inattendue ; le précepteur prend goût aux romans et néglige « Plutarch's works, Seneca, Homer, etc. (which last is excellently translated into english by the famous Mr. *Hobbes*). » La traduction d'Homère par Hobbes avait paru, en effet, peu de temps auparavant. Au chapitre XV, on voit Ragotin défendre Spenser.

Enfin, lorsque le poète se vante, dans la chambre des comédiennes (chap. VIII), de connaître les illustres auteurs de son temps, Scarron lui fait nommer Corneille et Rotrou, ce qui n'est pas hors de propos puisque la troupe allait jouer *Nicomède*. Dans la traduction, le poète fait ouvrir de grands yeux à ses auditeurs en déclarant qu'en son temps il a connu Shakespeare. Voici ce passage :

« And above all the rest, the poet, with a ring of admirers about him of the chiefest wits of the town, was tearing his throat with telling them he had seen *Shakespear, B. Johnson* (sic), *Fletcher*, *Corneille*, had drunk many a quart with Saint *Amant*, *Davenant*, *Shirley* and *Beys*; and lost good friends by the death of *Rotrou*, *Denham* and *Cowly* (sic). »

Il n'est pas hors de propos d'observer que dans cette liste d'auteurs fameux que le poète est fier d'avoir connus, Shakespeare est nommé le premier. Or, on était à une époque où le grand homme était admiré sans doute, mais n'était point devenu un personnage sacré dont la gloire fût incontestable. C'est le temps où Dryden, tout en accablant Shakespeare d'éloges, s'associait à ce Davenant que nomme aussi notre traducteur, pour transformer la *Tempête* en une farce ridicule, ce qui ne l'empêchait pas de déclarer dans sa préface, qu'il « n'avait jamais rien écrit avec tant de plaisir. »

J. J. JUSSERAND.

---

1. The French themselves, our first romantique masters are convinced of this truth and have given over making of the world otherwise than it was.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons annoncé ici même, à diverses reprises, les excellentes éditions des pièces de Corneille publiées par M. Félix Hémon, aujourd'hui professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. M. H. a eu l'heureuse idée de réunir ces éditions isolées en une grande publication qui comprendra quatre volumes *(Théâtre de Pierre Corneille, édition nouvelle avec des études sur toutes les tragédies et les comédies.* Paris, Delagrave.) Trois volumes ont déjà paru. Le premier contient une biographie de Corneille, une étude d'ensemble sur son œuvre, deux autres études sur les comédies (le premier travail approfondi sur le sujet), et sur *Médée*, le *Cid;* le deuxième, *Horace, Cinna, Polyeucte;* le troisième, *Pompée, Le Menteur, Rodogune;* le quatrième qui ne tardera pas à paraître, renfermera une étude analytique sur *toutes* les autres pièces de Corneille, étude qui épargnera au public le long ennui d'une lecture souvent laborieuse. Nous reviendrons, lorsque la publication sera complète, sur cette édition qui embrasse l'ensemble de l'œuvre du grand tragique, de *Mélite* à *Suréna*, et qui éclaire et résout dans ses introductions développées une foule de questions littéraires.

— La librairie Delagrave vient de mettre en vente un *Manuel franco-arabe*, par MM. Joseph Reinach et Charles Richet, texte arabe par M. Houdas. Ce petit volume est particulièrement destiné aux enfants musulmans qui fréquentent nos écoles en Algérie, en Tunisie et dans d'autres pays de langue arabe. En 150 pages, les auteurs ont réussi à faire tenir une véritable encyclopédie élémentaire, sous une forme condensée, mais néanmoins accessible aux enfants, même musulmans. Nous souhaitons bonne vie et bon succès à cet ouvrage, né d'une pensée patriotique, et pour lequel M. Victor Duruy a écrit une préface chaleureuse.

AUTRICHE. — M. Ed. Glaser, qui a visité deux fois l'Arabie méridionale, en 1884 et en 1885, était depuis longtemps classé parmi les voyageurs intrépides et habiles. Mais si, au risque de sa vie, il excellait à découvrir des inscriptions, jamais il n'avait abordé l'interprétation des textes dont il avait conquis la primeur. M. Glaser vient d'interpréter, en se jouant des difficultés, en les tournant parfois, quelques-unes de ses inscriptions. Il a intitulé son livre: *Mittheilungen über einige aus meiner Sammlung stammende sabæische Inschriften nebst einer Erklærung in Sachen der D. H. Müllerschen Ausgabe der Geographie Al-Hamdâni's* (Prag, Juli, 1886. Im Selbstverlag. VII et 102 pages, gr. in-4°). Sans nous immiscer dans les polémiques locales auxquelles cette publication a donné lieu, nous devons saluer le très heureux début de M. Ed. Glaser sur le terrain de l'épigraphie himyarite. L'originalité du nouveau travail consiste en particulier dans l'application fréquente et souvent heureuse de la langue parlée actuellement dans le Yemen à l'élucidation du vocabulaire employé sur des monuments de même provenance, mais d'époque bien différente, puisqu'ils sont placés en général entre l'ère chrétienne et le deuxième siècle avant l'Hégire. — H. D.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 novembre 1886.

M. Le Blant lit un mémoire intitulé : *le Vol des reliques.* Il cite un grand nombre de faits recueillis dans divers auteurs et appartenant aux différentes époques du christianisme, depuis la fin de l'antiquité jusqu'aux temps modernes. De ces faits, il résulte, dit-il, que, pour les esprits éclairés, le vol des reliques était un acte condamnable, mais que beaucoup de chrétiens, dans leur simplicité, en jugeaient autrement. La multiplicité de ces larcins aux temps passés et presque de nos jours suffirait à en donner la preuve. Une conception singulière faisait voir dans les saintes reliques un phylactère semblable à ce talisman d'un conte arabe qui, changeant plusieurs fois de possesseur, protège toujours celui qui le détient. L'indulgence du grand nombre était d'ailleurs bien souvent acquise aux auteurs de ces méfaits. Dans un récit d'Eginhard, ceux qui ont violé une église et une catacombe pour s'emparer de deux corps saints n'encourent pas le moindre blâme : mais l'auteur flétrit avec énergie un voleur de seconde main, un misérable vaurien, *nequissimus nebulo,* qui a soustrait au premier voleur une partie du fruit de son larcin. Ailleurs, en racontant l'histoire d'un religieux qui corrompt les gardiens d'un sanctuaire pour s'emparer du corps de saint Grégoire le Grand, on le juge simplement en ces termes : « Une pieuse dévotion l'animait de la soif d'acquérir les restes du saint », *quem vis amoris et desiderium impatiens pro adipiscendis sanctorum pignoribus affectu piæ devotionis animabat.* Ailleurs encore, un certain abbé Martin menace de mort un prêtre de Constantinople pour lui enlever de grandes et précieuses reliques : c'est un voleur, dit Gunther, qui rapporte le fait, mais c'est « un pieux voleur », *praedo sanctus.*

M. Holleaux, ancien membre de l'École française d'Athènes, fait une communication sur un fragment de statue antique trouvé à Perdico-Orysi (Béotie), sur l'emplacement du sanctuaire d'Apollon Ptoos. Cette statue représente Apollon, debout, entièrement nu ; elle rentre dans une série bien connue des mythologues sous le nom de « série des figures archaïques d'Apollon » de la seconde manière. Il est aisé de démêler, à première vue, entre ce fragment et deux statues célèbres, l'Apollon de Piombino (bronze du musée du Louvre) et l'Apollon Strangford (marbre du Musée britannique), de nombreuses et frappantes ressemblances. Ces ressemblances sont assez importantes pour donner lieu de croire que ces trois statues sont trois répétitions d'un même original ; et il y a grande apparence que cet original n'est autre que la statue d'Apollon Didyméen, œuvre de Canachos de Sicyone, consacrée dans le temple des Branchides, près de Milet. La statue découverte en Béotie, plus ancienne que le bronze de Piombino et que le marbre Strangford, doit passer pour la reproduction la plus fidèle qui nous soit parvenue de l'œuvre de Canachos. Une inscription gravée sur les jambes permet d'affirmer que la statue n'est pas postérieure au milieu du v[e] siècle avant notre ère ; peut-être même remonte-t-elle à la fin du vi[e] siècle.

M. Clermont-Ganneau lit une note sur la situation de la ville d'*Hippos*, en Palestine. Le 4 juin 1875, M. Clermont-Ganneau avait présenté à l'Académie un premier mémoire sur cette question, intitulée : *Où était Hippos de la Décapole?* Dans ce mémoire, partant de ce fait que le nom sémitique de la ville d'Hippos était Soûsitha (*Soûs,* comme *Hippos,* veut dire « cheval »), il avançait : que le nom de Soûsitha devait correspondre à une forme arabe Soûsya ; que ce nom de Soûsya avait été fidèlement conservé par les anciens géographes arabes et qu'il était encore appliqué par eux, au moyen âge, à une localité située non loin du lac de Tibériade ; que cette localité était certainement l'ancienne Hippos ; enfin, que le nom de Soûsya, bien que ne figurant plus sur les cartes modernes, n'avait pas dû disparaître, et que les voyageurs qui exploreraient ce lieu y constateraient certainement l'existence d'un point encore appelé ainsi par les indigènes. Cette dernière assertion vient d'être vérifiée : un voyageur allemand, M. Schumacher, a retrouvé, entre Tîk et Kalât-el-Hosu, le Soûsya dont M. Clermont-Ganneau annonçait l'existence, par un raisonnement *à priori,* dans son mémoire de 1875. On ne pouvait guère souhaiter une confirmation plus évidente des conclusions de ce mémoire.

M. Bergaigne commence une communication sur la division du Rig-Veda en *Adhyâyas*, et sur les indices que cette division fournit pour la critique du texte.

Ouvrages présentés : — par M. Schlumberger : Ducrocq, *Note sur une vente de pièces de monnaies carlovingiennes intéressant le Poitou* (extrait du *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*) ; — par M. Bréal : Zvetaieff, *Inscriptiones Italiae inferioris dialecticae* ; — par M. Le Blant : — Paul Durrieu, *Études sur la dynastie angevine de Naples*, I, *le Liber donationum Caroli primi* (extrait des *Mélanges* de l'École française de Rome).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 22 novembre — 1886

270. — **La Brihatkathâmanjarî de Kshemendra,** par M. Sylvain Lévi. Extrait du journal Asiatique. Paris, Imp. Nat. M DCCC LXXXVI. In-8, 128 pp.

Le début de M. Lévi est tel qu'on le pouvait attendre du brillant élève qui a été chargé de continuer à l'Ecole des Hautes Études l'œuvre de son maître. Son ouvrage, précieuse contribution à l'étude de la littérature indienne, soulève et résout plusieurs questions très importantes. On en jugera par le plan sommaire esquissé ci-après.

I (pp. 1-14). — Étude générale sur Kshemendra, polygraphe indien du XIe siècle de notre ère, dont on ne connaissait guère que le nom il y a quinze ans, et auquel de récentes recherches permettent d'attribuer au moins une trentaine d'ouvrages fort divers.

II (pp. 14-25). — Comparaison entre Kshemendra et Somadeva, tous deux rédacteurs d'une B*r*hatkathâ ou collection de contes sanscrits traduite du grand recueil prâcrit de Gu*n*â*dh*ya. A signaler ici (p. 16) le calembour épigraphique qui met hors de doute l'existence réelle de ce Gu*n*â*dh*ya et de son ouvrage, et (p. 20) le contre-sens, commis par Somadeva, duquel il résulte qu'il a travaillé sur le même texte que Kshemendra.

III (pp. 26-83). — Texte et traduction du livre Ier de l'ouvrage de Kshemendra. On ne peut que louer la remarquable correction du texte et la fidélité de la traduction, d'autant plus méritoires que, vu le caractère artificiel et bizarre de la langue de ce littérateur ultra-décadent, M. L. a dû parfois lutter contre des difficultés exceptionnelles. Qu'il me permette seulement de relever quelques légères nuances : *garbhasthiti* (p. 28) traduit par « à sa naissance » (p. 56), plutôt « avant sa naissance » ; l'évident jeu de mots *çaçânkacûdo py... viçaçanka* (p. 31, st. 56) n'est pas indiqué en note, p. 59 ; pp. 36 et 65, « telle que la nuit brune, les perles de son collier, étoiles, scintillaient dispersées », il y a dans cette façon de traduire une anacoluthe dont le texte est exempt ; le mot *pranayinâm* (p. 42, st. 37) n'est pas traduit p. 71, « les petits s'attachaient aux pas de leur mère » ; enfin le curieux calembour de la

p. 50, st. 38 *(mâ modakena... tâdaya* « ne frappe point avec de l'eau ») pourrait, ce semble, être mieux précisé (p. 79) : pour qu'à ces mots le roi fasse apporter un gâteau *(modaka)*, il faut qu'il ait compris *mâm modakena tâdaya* « frappe-moi avec un gâteau », en sorte que son erreur grammaticale consiste à avoir méconnu à la fois un sandhi et un anusvâra. Une dernière querelle : je n'aime guère le terme d'« hémistiche » appliqué (pass. i. n.) à une demi-stance; un hémistiche anush*t*ubh aurait 4 syllabes et non 16.

IV (pp. 84-85). — Description des manuscrits de la B*r*hatkathâ, au nombre de cinq connus jusqu'à présent.

V (pp. 96-122). — La Vetâlapañcavi*m*çatikâ (les 25 Contes du Vampire), recueil spécialement intéressant qui fait partie du livre IX de la B*r*hatkathâ, avec texte et traduction de l'introduction et des deux premiers de ces contes. Ici encore, et surtout dans l'abominable description du cimetière, la tâche du traducteur était très ardue, le texte même étant corrompu par endroits, ainsi qu'en témoigne l'heureuse restitution de la st. 35, p. 101.

VI (pp. 122-128). — Rapport chronologique des deux B*r*hatkathâs (celle de Kshemendra serait de vingt à quarante ans antérieure à celle de Somadeva).

Les fragments cités par M. Lévi sont de valeur inégale ; mais il ne tombe point dans le travers ordinaire : bien loin de surfaire son auteur, il met à l'apprécier une discrétion peut-être excessive. Le charmant conte d'Upakoçâ (pp. 37 et 65) serait digne de figurer parmi les nouvelles de Boccace, et le roi qui tombe malade pour avoir commis une faute de sanscrit (pp. 50 et 79) est un type bien indou. Admettons qu'on ne puisse faire honneur du fonds à ce compilateur ; mais le style lui appartient en propre, et ce style euphuistique n'est vraiment pas sans mérites. Je n'en veux pour exemple que le joli composé *navotkampikucanyastahastasvastikakañcukâm* (p. 36, st. 62) « croisant ses mains comme un bouclier sur ses jeunes seins frémissants [1] », qui lutte de grâce et d'élégance avec le geste qu'il dépeint.

Les fautes d'impression sont peu nombreuses et insignifiantes. J'ai relevé au courant de la lecture : p. 29, au bas, *apacyam*, lire *apaçyam*; p. 30, st. 50, *ganâgrâṅîh*, lire *ganâgraṅîh* ; p. 31, st. 61, *gunaçekharam*, lire *ganaçekharam* ; p. 32, st. 3, *apacyan*, lire *apaçyan*; p. 35, st. 46, *gurûnam*, lire *gurûnâm*; p. 47, st. 41, *kahtâh*, lire *kathâh*; p. 51, st. 1, *manasah*, lire *mânasah*; p. 97, l. 8, lire Çivadâsa; p. 102, st. 50, lire *adriçyo*; p. 104, st. 89, *rajaputras*, lire *râja-*; p. 109, st. 19, *chmasânam*, lire *chmaçânam*.

V. Henry.

1. La traduction est un peu libre.

271. — Ministère de l'Instruction Publique, des Cultes et des Beaux-Arts. Archives nationales. Inventaires et documents publiés par la Direction générale des archives nationales. **Inventaire des Arrêts du Conseil d'Etat** (Règne de Henri IV), par M. Noël Valois, archiviste aux Archives nationales. Tome premier. Paris, 1886, imprimerie nationale. Un vol. in-4 de CLII et 482 pages.

La publication qui vient de paraître était attendue depuis longtemps. L'administration des Archives nationales l'avait entreprise, il y a déjà plusieurs années, mais diverses circonstances avaient paralysé ses efforts. Le Directeur général des Archives nationales fait connaître les causes multiples de ces retards dans un court et substantiel avant-propos et rend hommage, en même temps, à l'activité déployée par M. Valois pour reprendre et compléter l'œuvre de ses devanciers et la faire tout à fait sienne.

Si M. V. doit quelque chose, en ce qui concerne la préparation du présent inventaire, aux archivistes ses prédécesseurs, il n'est comptable à personne de la belle introduction qui remplit les 150 premières pages du volume. L'histoire du Conseil d'Etat était encore à faire. Les auteurs qui avaient pu s'en occuper jusqu'ici avaient semé dans leurs écrits presque autant d'erreurs que de vérités. Les mieux informés, parmi les érudits modernes ou contemporains, n'avaient pu se rendre maîtres d'une matière aussi vaste qu'ingrate, où les mêmes noms sont trop souvent donnés à des institutions différentes, où les contradictions apparentes abondent. M. V. a fait la lumière dans cet inextricable dédale et guidés par ses patientes recherches nous pouvons désormais suivre dans ses diverses vicissitudes l'histoire du Conseil du Roi dont l'organisation et les attributions se trouvent analysées, pour la première fois, d'une manière complète. Essayons de résumer ces importants résultats.

Si nous examinons d'abord, dans un rapide aperçu, les variations successives du Conseil, nous voyons la Cour du roi posséder, jusqu'au XIIIe siècle[1] des attributions à la fois religieuses, politiques, administratives et judiciaires. Elle voyage toujours à la suite du roi. Avec saint Louis, un progrès considérable se réalise : les sections de la Cour qui s'occupent de l'examen des comptes et des fonctions judiciaires deviennent sédentaires et se fixent à Paris dans la Cité. Elles s'appellent l'une le Parlement, l'autre la Chambre des comptes. La section ambulatoire de la Cour porte alors le nom de Conseil : c'est le Conseil d'Etat des temps modernes. Les trois institutions fonctionnent, sans se mêler, à côté les unes des autres et ont leur vie propre. M. V. établit, à ce propos, que les mots « par le Conseil étant en la chambre de Parlement », « par le Conseil étant en la Chambre des comptes » n'indiquent, en général, pas autre chose que le Parlement même ou la Chambre des comptes. Ils avaient été souvent entendus autrement.

---

1. M. V. ne s'arrête pas à parler du comitat des rois mérovingiens ni du Conseil féodal des premiers rois Capétiens.

M. V. suit le Conseil d'État dans ses diverses variations et fait connaître les noms qu'il revêt tour à tour au XIVe siècle.

En 1303 (au plus tard) on rencontre l'expression *Grand Conseil, magnum consilium*[1]. Le *Conseil étroit* est constitué en juillet 1316. Le *Conseil du mois* est formé en 1318-1319. Il est ainsi nommé parce qu'une fois par mois, il devait y avoir à une époque déterminée, au lieu de la résidence royale, une réunion solennelle du Conseil.

Quant au *Conseil secret*, il apparaît de 1347 à 1350. C'est le Conseil siégeant à Paris. Il s'occupe particulièrement des finances. La section ambulatoire du Conseil porte à ce moment le nom de *Conseil* et de *Grand Conseil* et traite des affaires étrangères, de la guerre et de la politique intérieure.

Au XVe siècle, un autre *Grand Conseil* est créé, et fonctionne conjointement avec le *Grand Conseil* dont il vient d'être parlé. L'ancien Grand-Conseil (dit aussi *Conseil étroit*, Conseil du roi) demeure le Conseil de gouvernement et d'administration et est présidé par le roi ou par un prince du sang; le nouveau est un Conseil de justice, s'occupant uniquement de matières judiciaires et présidé par le chancelier. C'est un nouveau démembrement du Conseil du roi à ajouter à ceux qui ont donné naissance, au XIIIe siècle, au Parlement et à la Chambre des comptes.

Mais ce n'est pas tout. Au XVIe siècle, un nouveau Conseil apparaît : le *Conseil des affaires* ou *Conseil étroit* qui traite des matières militaires, politiques et étrangères et est encore appelé *Conseil secret, Conseil de cabinet, Conseil d'en haut*. Une réelle importance lui est de suite attribuée et il aide la monarchie à faire un grand pas dans la voie du gouvernement absolu. L'ancien Conseil du roi, le conseil ordinaire, qui ne conserve plus de ses attributions anciennes que l'administration, subsiste, à côté de ce nouveau Conseil, sous le nom de *Conseil privé*, puis de *Conseil d'Etat* (vers la fin du XVIe siècle).

Le XVIe siècle est encore marqué par deux autres innovations : la moins importante est la création d'un *Conseil des finances*, un peu après le milieu du siècle; la plus considérable est l'organisation d'une nouvelle section du Conseil s'occupant du contentieux et saisissant, au détriment du *Grand Conseil* de la justice (créé au XVe siècle), une partie de ses attributions. « C'est là », dit avec raison M. V., « un des faits les plus saillants de l'histoire du Conseil au XVIe siècle. »

Au XVIe siècle, nous venons de le dire, le Conseil du Roi s'appelait *Conseil privé* et ce n'est qu'à la fin du siècle, vers 1578 environ, qu'il a porté le nom de *Conseil d'État*. La section du contentieux s'empare, en effet, à ce moment du nom du conseil et l'expression *conseil privé* désigne dès lors spécialement la nouvelle section ou Conseil des parties.

1. Il ne faut pas le confondre avec le *commune consilium* ou Parlement.

Le Conseil du Roi perd ainsi, de nouveau, au profit d'une nouvelle section, le nom qu'il portait [1].

Reprenons maintenant tour à tour chacun de ces divers démembrements et complétons par quelques détails indispensables ce qui vient d'en être dit.

1° *Grand Conseil* de la Justice.

C'est au xve siècle qu'il apparaît, mais vers la fin du siècle. Il est institué par Louis XI, Charles VIII et Louis XII, et non en 1497 comme on l'a dit, M. V. le prouve nettement (V. *Introd.*, p. xxxII). Le Conseil du roi perd pour la seconde fois, par cette création, les attributions judiciaires. L'établissement du Parlement les lui avait enlevées, on le sait, une première fois au XIIIe siècle.

A côté du rôle d'un tribunal administratif suprême ou d'une cour de cassation, le *Grand Conseil* de la justice exerce un véritable pouvoir judiciaire; et la royauté a fort à faire pour ne pas le laisser empiéter sur le Parlement et pour le maintenir dans la politique et l'administration. M. V. montre, à propos de l'organisation de ce *Grand Conseil*, que les États réunis à Tours en 1484, loin de se montrer favorables, comme on l'a dit et répété, aux progrès de cette institution, l'eussent au contraire volontiers fait rétrograder d'un siècle (V. *Introd.*, p. xxxII). Désormais détaché et pour toujours du Conseil du roi, le *Grand Conseil* devient une cour souveraine suivant la cour, instrument docile aux mains d'un roi absolu.

Des conflits s'élèvent, dès sa création, entre les États généraux et lui. Mais ils sont moins graves et plus passagers, M. V. l'établit fort bien, que ceux du Parlement avec le *Grand-Conseil*. M. V. donne de curieux détails sur les luttes entreprises sous Louis XI, sur les fréquentes évocations et les nombreuses commissions extraordinaires.

Les deux points sur lesquels les conflits s'élevaient le plus souvent étaient la compétence en matière bénéficiale et la connaissance des procès soulevée au sujet de la possession des charges.

2° *Conseil des affaires.*

C'est un conseil intime, appelé à délibérer sur les affaires les plus importantes, qui se forme lentement du XIVe au XVIe siècle. C'est une seconde classe plus importante établie dans les conseillers du roi.

Le *Conseil des affaires*, qui porte aussi le nom de Conseil étroit sous François Ier, disparaît sous Charles IX devant le triumvirat formé par le roi, la reine-mère et le duc d'Anjou. Henri IV variait la composition de ce conseil, M. V. le remarque avec raison « suivant la nature des matières qu'il se proposait d'y traiter. » Sully se proposait de détacher de ce Conseil deux nouvelles sections et d'en former les Conseils des affai-

---

1. Une première fois pareil fait s'était déjà produit au XVe siècle, quand le *Grand Conseil* (ou Conseil ordinaire) avait donné son nom au nouveau *Conseil* de la justice.

res étrangères et de la guerre (V. *Introd.*, p. XLV), mais les circonstances ne lui permirent pas d'accomplir son projet.

3° *Conseil privé* ou Conseil *des parties*.

La création du *Conseil privé* enleva pour la troisième fois au Conseil du roi ses attributions judiciaires, une première fois perdues au XIII[e] siècle, lors de l'institution du Parlement, une seconde fois au XV[e] siècle, lors de l'établissement du Grand-Conseil (de la justice).

Cette nouvelle section judiciaire s'établit à la fin du XVI[e] siècle, sous forme d'un conseil public ou conseil des parties, se tenant deux fois par semaine. Les plaideurs influents faisaient évoquer à ce conseil des causes purement civiles : de là de nombreux conflits avec le Parlement. M. V. donne une idée de l'irritation que ces différends causaient aux magistrats en signalant l'ordre qu'ils donnèrent de faire emprisonner les huissiers porteurs de lettres d'évocation.

Jusqu'au dernier jour, le *Conseil des parties* demeura, malgré sa physionomie judiciaire, une section du Conseil du roi. Il continuait de suivre la cour, et ses membres ne furent jamais pourvus en titre d'*office :* par ce double caractère d'être ambulatoire et de ne comporter que des *commissions*, il différait du Parlement et du Grand Conseil (de la justice). Il était au-dessus du Grand Conseil, sans offrir plus de garanties. Il n'avait au-dessus de lui que le Conseil d'Etat, qui conserva toujours une sorte de prééminence sur les divers démembrements ou sections du Conseil du roi.

4° *Conseil des finances*.

Aux XIV[e] et XV[e] siècles, le Conseil du roi participait au gouvernement financier du pays et s'associait tour à tour à l'action de la Chambre des comptes, des trésoriers et des généraux.

Ce n'est qu'un peu après le milieu du XVI[e] siècle (en octobre 1563) que Catherine de Médicis décida qu'une fois par semaine le Conseil s'occuperait exclusivement de finances. Au même moment apparaissait un haut fonctionnaire centralisant l'administration financière, c'est le surintendant des finances; le premier en titre est le baron de Gonnor (dès 1562). Une lutte d'influence s'établit, aussitôt, on le devine, entre ces deux pouvoirs.

Nous ne suivrons pas le Conseil des finances dans les diverses vicissitudes qu'il éprouve à peine institué. Contentons-nous d'indiquer qu'un règlement du 11 août 1578 organisa sous le nom de Conseil d'Etat un véritable Conseil des finances et qu'Henri IV réorganisa ce Conseil le 25 novembre 1594. Mais dès que Sully devient surintendant des finances (1597), il rend à peu près inutile ce Conseil dont les séances deviennent de plus en plus rares (V. *Introd.*, p. LXXV); et le roi qui se méfie des membres du Conseil des finances favorise les entreprises de son ministre contre eux. Quelle était la situation de ce conseil vis-à-vis du Conseil d'État? M. V. la fait très bien connaître quand il la compare

à celle du ministère des finances vis-à-vis du Conseil d'État moderne [1]. Le Conseil des finances, ajoutons-le, fut toujours, aux XVIIe et XVIIIe s., l'une des sections les plus importantes du Conseil du roi. En être membre était un honneur fort recherché, les mémoires contemporains en témoignent.

Après avoir esquissé l'histoire des vicissitudes éprouvées par le Conseil du roi du XIIIe au XVIe siècle, résumons rapidement les intéressants détails que M. V. donne ensuite sur le nombre et la qualité des membres du Conseil, la tenue des séances, les attributions des conseillers, les écritures et les archives.

Le nombre des conseillers attachés aux diverses sections du Conseil a toujours été assez variable; et il a fallu toute la patience de M. V. pour le relever aussi exactement qu'il l'a fait, du XIVe s. au XVIIe siècle. Dans cette longue suite de chiffres, signalons en 1356, 28 conseillers, qui sont dès l'année suivante au nombre de 68. En 1380, ils sont 12; en 1406, 51. Et c'est ainsi d'année en année un changement presque constant. Le souverain, à diverses reprises, cherche en vain à réduire à 12, à 15, à 30 les conseillers. Toutes ces limitations ont le même sort : le nombre un instant réduit augmente de nouveau. En 1605, ce nombre est « infini », rapporte un témoin digne de foi (V. *Introd.*, p. CV). Sully projette en 1607 de réduire à 28 les conseillers, 8 ordinaires et 20 servant par quartiers, chacun trois mois. Mais deux ans après, il renonce à cet idéal et bornerait son ambition à les limiter à 175, toutes sections comprises.

C'est dans ce grand nombre de conseillers qu'il faut assurément voir l'origine du service par quartier, qu'on trouve établi dès Charles IX (V. *Introd.*, p. CIII). Il ne faut pas croire d'ailleurs, par les chiffres qui précèdent, que toutes les affaires du Roi fussent communiquées à un nombre aussi considérable de personnes. Comme l'observe fort bien un ambassadeur vénitien, « le nombre des conseillers diminuait à mesure qu'augmentait l'importance des matières mises en délibération ». (V. *Introd.*, p. XLII) [2].

Quels étaient ces divers conseillers ?

Les uns, membres de droit ou membres nés, étaient des princes, des ducs et pairs, des prélats et, dès le XIVe siècle, ces conseillers ont peu d'importance. Les autres étaient des officiers et des favoris du roi. Parmi les conseillers, les uns étaient *clercs* et leur nombre a varié constamment, mais la majorité est toujours demeurée aux conseillers *laïques*. Il n'existait pas, du reste, au moyen-âge, autant de barrières qu'on le croit aujourd'hui entre les classes de la société, et elles se pénétraient plus

1. De même, au commencement du XVIIIe s., fonctionnaient l'un à côté de l'autre le Conseil du Commerce et le Conseil d'État.

2. C'est à propos du Conseil des affaires que Lorenzo Contarini fait cette remarque; mais on pourrait l'appliquer également à la plupart des autres sections du Conseil.

qu'on ne pense les unes les autres. M. V., qui en fait la juste remarque, cite, à titre d'exemple, l'anobli comme pouvant être rangé parmi les nobles ou les bourgeois, le clerc marié parmi les clercs ou les laïques. (V. *Introd.*, p. CVI).

Les conseillers, en habit violet (noir à dater du XVII[e] s. et notamment de 1673) s'asseyaient, suivant l'ordre des préséances, autour d'une table couverte d'un tapis de velours violet cramoisi, entouré d'une large bande fleurdelisée. Cet ordre était difficile à observer, car les règles variaient; les prélats, par exemple, prenaient rang suivant la date de leur entrée au Conseil, tandis que les maréchaux de France ne le faisaient que suivant la date de leur nomination de maréchal. Si les conseillers avaient à satisfaire à de particulières obligations d'assiduité, de discrétion ou d'indépendance, ils jouissaient en revanche de nombreux privilèges (V. *Introd.*, p. CXIV).

Il nous est impossible, on le comprendra, de suivre M. V. dans tous les curieux détails qu'il donne sur les séances, les attributions du Conseil, les officiers qui y siègent, maîtres des requêtes ou intendants des finances, pourvus d'une charge en titre d'office, leur propriété (tandis que les conseillers n'ont qu'une commission révocable) et qui y rapportent les affaires, ni de nous étendre avec lui sur la manière dont on vote, les décisions rendues, la forme que revêtent les arrêts. Les règlements du Conseil sont très sages : le plus jeune conseiller vote le premier; si on traite une affaire intéressant un membre du Conseil, il se retire aussitôt; la pluralité des voix emporte arrêt en tous cas si le roi est absent, et même, le roi présent, si l'intérêt d'une partie est en jeu; en matière de guerre seulement ou dans un cas touchant l'État, le roi peut ratifier le jugement de la minorité. Mais cette indépendance est passablement illusoire. Le prince a l'œil sur ses conseillers « et au « premier écart, il intervient. » (V. *Introd.*, p. CXXVII).

Signalons, en passant, les séances extraordinaires qui ont lieu à toute époque et dans lesquelles des hommes de toutes conditions sont appelés accidentellement à siéger dans le Conseil (V. *Introd.*, p. C, note 2), et les Conseils secrets qui se tiennent le matin avant la messe, à l'heure du lever du roi, et où les plus intimes courtisans sont seuls appelés (V. *Introd.*, p. XL). Les règles du cérémonial sont un peu négligées sans doute en ces occasions, comme en plus d'une séance régulière d'ailleurs, telle que celle où le chevalier de Seurre faillit, en 1584, être tué de la main même du roi pour avoir traité en plein conseil un intendant des finances de larron, et pour avoir semblé mettre en doute la bonne foi d'Henri III.

La compétence du Conseil est constamment demeurée jusqu'à un certain point flottante et indéterminée. Ce n'est pas dans les règlements, c'est dans les recueils d'arrêts, dans les correspondances et mémoires contemporains qu'on peut le mieux la saisir. M. V. établit, à leur aide, que le Conseil s'est toujours occupé principalement d'affaires finan-

cières et que le plus grand nombre des arrêts se réfère à des intérêts fiscaux : assignations, décharges, remises, surséances, contraintes, validations. Et même quand fonctionne au XVIe siècle un Conseil spécial des finances, le Conseil d'État retient encore beaucoup d'attributions financières.

Un mot des écritures du Conseil. La première disposition relative aux procès-verbaux est du 16 novembre 1318, mais ils demeurent bien longtemps mal tenus. Sous Charles IX, un premier progrès se fait dans l'organisation du greffe : les fonctions d'expéditionnaires et de greffiers sont séparées. Sous Henri III, le mécanisme des écritures se complique ; avec Henri IV, il redevient plus simple.

Les arrêts portant une même date sont quelquefois si nombreux qu'ils ne peuvent matériellement avoir été examinés ou lus en Conseil : aussi, dès le moyen âge, les mots *par le Conseil, par le roi en son Conseil*, n'indiquent plus nécessairement un acte passé au Conseil (V. *Introd.*, p. CXL).

Quant aux archives du Conseil, elles sont au début bien modestes. Elles tiennent dans des coffres qu'on voiture à la suite du roi. Ce n'est qu'en 1631 que naît l'idée d'un dépôt général des archives du Conseil ; mais en 1654, elle n'est pas encore réalisée. Au moment de s'effectuer en 1671, le projet de concentration des minutes subit un nouvel échec. En 1716 les archives du Conseil sont enfin transportées au Louvre et en 1756 ouvertes au public deux fois par semaine. Des écrivains autorisés ont dit les vicissitudes éprouvées pendant la Révolution par les papiers administratifs. Les archives du Conseil en eurent leur part. Ce n'est qu'en 1811 qu'elles furent versées aux archives de l'Etat et en 1813 qu'elles entrèrent au palais Soubise.

Nous avons essayé de résumer les principaux sujets traités par M. V. dans sa lumineuse et savante introduction. Nous ne pouvons prétendre en faire autant du contenu des 5,712 arrêts analysés avec autant de concision que d'exactitude dans le volume que nous annonçons. La consciencieuse table alphabétique qui termine l'ouvrage peut seule donner une idée de l'immense variété des matières dont il est question dans ces arrêts. Elle comprend : 1° une table des noms de personnes, complétés et autant que possible ramenés à leur véritable forme ; et ce travail d'identification a souvent exigé de l'éditeur de longues et malaisées recherches ; 2° une table des noms de lieux ; 3° une table des matières, groupant tous les renseignements fournis par les analyses d'arrêts sur l'histoire, les mœurs et les institutions de l'époque.

En somme, le présent volume ouvre dignement la série d'Inventaires du Conseil d'Etat dont la Direction générale des Archives nationales a décidé la publication. L'introduction qu'il renferme est vraiment hors de pair. C'est, à notre avis, l'un des travaux les plus considérables, sinon par son étendue, du moins par ses résultats, qui aient jamais été consacrés au Conseil d'État. Que d'erreurs accréditées s'y

trouvent corrigées! Que de parties obscures ou controversées y sont définitivement éclaircies! C'est une opinion soutenue par les auteurs les plus sérieux tels que Dupuy, Secousse, Augustin Thierry, G. Picot, S. Luce qui est tout-à-coup renversée [1]. C'est l'affirmation d'un contemporain qui est elle-même démentie et mise en contradiction avec les faits [2].

C'est, enfin, un prodigieux ensemble de renseignements nouveaux mis, sur ce vaste sujet, à la disposition du public.

Au milieu de tant de détails curieux, le lecteur est parfois légèrement embarrassé : il voudrait plus souvent trouver résumées en de rapides coups d'œil les pages intéressantes qu'il vient de lire; mais M. V. s'est trop volontiers abstenu de généralités. En d'aussi délicates matières, elles ne sont pourtant pas inutiles. Les conclusions qui terminent tels chapitres consacrés au *Conseil des finances* (chapitre VI) ou au *choix des conseillers* (chapitre VII) éclairent singulièrement, quelque sommaires qu'elles soient, le contenu de ces chapitres. On regrette que l'auteur se soit montré avare de semblables aperçus.

La seule critique sérieuse qu'on pourrait peut-être faire, au point de vue strictement administratif, porte sur le plan suivi par l'administration des Archives nationales pour la rédaction du présent volume. Bien des pages ne s'y réfèrent qu'à des documents provenant de la Bibliothèque nationale; et plus de la moitié peut-être de l'Inventaire renvoie à des pièces n'existant pas à l'Hôtel Soubise. Mais on ne peut que se féliciter, au point de vue scientifique, de voir ainsi comblées les lacunes que présentent, pour des arrêts de ce règne, les collections des Archives.

Répétons-le en terminant, l'*Inventaire des arrêts du règne d'Henri IV* ne fait pas moins d'honneur à l'administration des Archives qu'à l'éditeur, et place dès maintenant M. Valois, au nombre de ceux qui ont le « mieux approfondi l'histoire de l'administration ancienne. »

P. BONNASSIEUX.

---

1. M. V. établit qu'il faut tenir comme n'ayant jamais existé, le Conseil des États ou Conseil élu du XIVe siècle (V. *Introd.*, p. LXXXIII et suiv.).

2. A propos du *Conseil de raison*, qui n'est pas un nouveau conseil dû aux notables de Rouen, mais une simple commission financière qu'Henri IV composa lui-même, M. V. signale les erreurs capitales contenues, à ce sujet, dans les *mémoires* de Sully (V. *Introd.*, p. XCIX).

272. — **Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret,** suite de Le mariage de Jeanne d'Albret, par le baron Alphonse de Ruble. Tome IV. Paris, Ad. Labitte, 1886. Grand in-8 de 444 p.

Le tome IV de l'ouvrage de M. de Ruble renferme l'histoire d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret pendant l'année 1562. Les principaux évènements de cette année furent l'assemblée de Saint-Germain, la séparation du roi et de la reine de Navarre, le massacre de Vassy, la prise d'Orléans, le siège de Rouen, la mort d'Antoine de Bourbon. M. de R. raconte ces divers évènements avec l'abondance et l'exactitude qui caractérisent sa manière et que j'ai si souvent eu l'occasion de louer ici. Comme toujours l'auteur a mis un soin minutieux, une patience féconde à recueillir tous les témoignages utiles, les empruntant aux livres vieux ou nouveaux, mais surtout aux documents inédits. Rapprochant, discutant tous ces témoignages, il arrive à écrire une histoire critique de toute l'année 1562, histoire très attachante où revivent, éclairés d'une lumière nouvelle, à côté d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, Catherine de Médicis, Philippe II, le duc d'Albe, Condé, Coligny, le connétable de Montmorency, le duc de Guise, Jean de Monluc, etc.

Quoique la *Revue critique* n'aime pas beaucoup les citations, je demande la permission de reproduire deux passages du volume, l'un qui montrera la sagacité avec laquelle l'auteur, au sujet du prétendu projet de répudiation de Jeanne d'Albret, a su démêler la vérité au milieu de récits sous lesquels elle semblait devoir disparaître, l'autre qui montrera avec quelle scrupuleuse impartialité il raconte ce massacre de Vassy à l'occasion duquel, jusque dans ces derniers temps, ont été écrites, sous l'influence de la passion, tant de pages contradictoires.

« Plusieurs historiens, » lit-on (p. 82), « racontent que le cardinal de Ferrare proposa au roi de Navarre de répudier Jeanne d'Albret, avec dispense du pape, comme *manifestement entachée d'hérésie*, et de demander aux Guises la main de Marie Stuart. Antoine, dit-on, repoussa la proposition, non par amour pour sa femme, mais au souvenir de ses petits-enfants. Ce récit ne repose que sur des bruits répandus à la cour, mais il est présenté par trois historiens bien informés et de trois partis différents; par Davila, l'annaliste du parti catholique, favori de la reine-mère [1]; par Bordenave, serviteur et historiographe de la maison d'Albret, et par Brantôme, courtisan bavard mais sagace, et chroniqueur sans parti-pris ».

Voici le récit vraiment définitif (p. 109-110) du massacre de Vassy : « Le dimanche matin 1er mars, le duc de Guise arrive à Vassy... Il ap-

1. M. de R., dont l'ouvrage n'est pas seulement recommandable comme net et fidèle exposé des faits, mais comme exacte appréciation des auteurs qui ont écrit sur le XVIe siècle, avait déjà dit (p. 3) : « Davila mérite du crédit pour l'histoire de la politique de la reine-mère ».

prend du prieur [en se rendant à la messe] que dans ce moment les réformés vont célébrer leur office; il entend même la cloche d'appel du prêche. L'occasion d'adresser une réprimande à l'impertinent ministre[1] lui paraît opportune et il députe au temple un de ses gentilshommes, Jacques de la Brosse, et deux pages allemands. Comment les trois messagers s'acquittèrent-ils de la mission? C'est un des points obscurs de cette sanglante histoire. D'après les annalystes protestants, ils heurtent violemment aux portes, se poussent dans l'enceinte avec insolence et interrompent le service religieux. D'après les catholiques, ils sont accueillis à leur entrée au prêche par des injures et chassés sans avoir pu formuler leur message. Aux injures, ils ripostent par des menaces. Refoulés par le grand nombre des fidèles, ils mettent l'épée à la main. Les pages et les valets qui les suivaient, et qu'attirait une curiosité certainement malveillante, volent à leur secours. D'après les uns, Jacques de la Brosse, debout sur le seuil, est renversé au pied de la porte; d'après les autres, retenu prisonnier. On dit à son père, lieutenant de la compagnie, qu'il a été tué. Déjà un combat s'engage et les cris des combattants arrivent au duc de Guise. François de Lorraine accourt à l'instant et trouve ses gens en proie à une irritation violente. La porte du temple était barricadée et les réformés se défendaient avec des pierres accumulées sur un échaffaut au-dessus du porche. Le duc de Guise s'approche sans armes et tâche de parler aux assiégés. Le tumulte couvre sa voix. Les projectiles pleuvent autour de lui. Le seigneur de la Brosse, le père, est atteint. Un caillou frappe le duc lui-même au bras, un autre à la joue gauche et couvre son visage de sang. A cette vue, les hommes d'armes, malgré ses efforts pour les retenir, se précipitent en avant. Les portes volent en éclat et les coups de feu retentissent dans la salle du prêche. Hommes, femmes et enfants tombent indistinctement sous les arquebusades; l'arme blanche achève les victimes. Les religionnaires fuient de toutes parts, les uns par les fenêtres, les autres par la toiture; des pistoliers, postés au-dehors du temple, abattent les fuyards ou les poursuivent jusque dans leurs logis en présence du duc de Guise et de ses lieutenants. Au bruit des arquebusades, la duchesse de Guise sortit de sa litière et envoya un messager à son mari pour demander la grâce des femmes enceintes. Le duc arrêta le massacre et rallia ses gens. Toute sa fureur tomba alors sur le ministre, Léonard Morel, qui était resté entre les mains des soldats. Blessé de plusieurs coups de feu ou de dague, le malheureux fut traîné devant le duc de Guise. Viens-ça, lui dit le duc, es-tu le ministre d'icy? Qui te fait si hardi de séduire ce peuple? — Monsieur, répondit le ministre, je ne

1. C'était Léonard Morel, « inconsidéré dans son langage » et qui plusieurs fois « avait insulté du haut de sa chaire la vieille duchesse de Guise, en l'appelant mère des tyrans ». Les injures de « l'audacieux prédicant, envenimées par des serviteurs trop zélés, » furent une des principales causes qui amenèrent les tragiques évènements du 1er mars. »

suis point séditieux, mais j'ai prêché l'évangile de Jésus-Christ. Cette réponse irrita le duc : Mort-Dieu, dit-il, l'évangile prêche-t-il sédition ? Tu es cause de la mort de toutes ces gens. Tu seras pendu tout maintenant. Ça, prévôts, qu'on dresse une potence pour pendre ce bougre. Il se ravisa cependant et envoya le ministre, sanglant et mutilé, aux prisons de Saint-Dizier [1] ».

Les *Pièces justificatives* (p. 381-440) ont une grande importance. Divisées en cinquante-deux articles, elles consistent tantôt en analyses de documents inédits, tantôt en reproductions intégrales des plus intéressantes lettres du roi de Navarre. Parmi les pièces analysées, on remarque des lettres (Archives nationales) de Chantonay, ambassadeur d'Espagne, à Philippe II et de ce prince à ce diplomate, des lettres du duc d'Albe (même source), des lettres de Sébastien de l'Aubespine, évêque de Limoges, ambassadeur de France à Madrid (fonds français) [2],

---

1. L'auteur, au bas de la page 111, s'exprime ainsi : « Pour les sources historiques de notre récit du massacre de Vassy, nous renvoyons le lecteur à une note que nous avons rejetée à la fin du volume. » J'ai eu le regret de ne pas trouver cette note à l'endroit indiqué et je supplie M. de R. de ne pas manquer de nous la donner aux *additions et corrections* du prochain volume. Je n'ai pas beaucoup d'autres observations à lui soumettre, car, depuis trente années qu'il étudie presqu'exclusivement le XVI[e] siècle, il est arrivé à si bien connaître les hommes et les choses de ce temps, qu'il est presque impossible de le prendre en faute. J'en suis réduit à relever d'aussi petits péchés que ceux-ci : M. de R. cite (p. 3) la *Biographie protestante* des frères Haag. Ce recueil est trop célèbre sous le titre de *France protestante* pour qu'on le mentionne sous un titre différent. — La formule employée dans la note 2 de la page 11 est un peu singulière : « Le discours de l'Hospital a été imprimé ou du moins analysé par de Thou (1748, t. III, p. 118). » La citation ainsi faite ne peut guère s'appliquer à une traduction du XVIII[e] siècle, mais seulement à une édition originale comme celle de 1604, ou celle de 1609-1614. Je ne comprends pas trop la note 1 de la page 20 au sujet de la Popelinière et de Théodore de Bèze ainsi conçue : « Les deux historiens se copient textuellement ». Il faut de toute nécessité qu'un des deux ait copié l'autre, et, en tenant compte de l'ordre chronologique, c'est évidemment Bèze qui a copié La Popelinière, car l'*Histoire ecclésiastique des églises réformées* parut à Genève en 1580, et déjà La Popelinière avait publié, depuis plusieurs années, *La vraye et entière histoire de ces derniers troubles, et choses mémorables advenues tant en France qu'en Flandres* (Cologne, 1571, la Rochelle, 1573 ; Bâle, 1578), ouvrage qui, refondu, reparut sous ce titre : *Histoire de France, enrichie des plus notables occurrences survenues ès-provinces de l'Europe*, etc. (La Rochelle, 1581). — C'est par inadvertance que M. de R. a écrit (p. 52, note 1) : « Peu d'historiens, même parmi les contemporains, ont connu le projet mort-né d'envoyer Condé en Guyenne. La Popelinière est *un des seuls* qui en fassent mention » (in-fol., t. I, f° 283 v°).

2. Dans les lettres du duc d'Albe et dans celles de S. de l'Aubespine, il est question du royaume de Tunisie offert par le roi d'Espagne à Antoine de Bourbon en échange de l'île de Sardaigne que ce dernier demandait et qu'il ne parut pas possible de lui céder (p. 382-385). J'ai oublié de mentionner parmi les pièces justificatives une *procuration de Jeanne d'Albret à Antoine de Bourbon pour négocier la compensation du royaume de Navarre*, datée de Pau, 25 août 1562 et extraite des Archives des Basses-Pyrénées (p. 428-430). Signalons encore (p. 431-432) une lettre de Moreau au sieur de Gonnor, écrite du camp de Bourges, le 28 avril 1562, et contenant des nouvelles du siège de cette ville (fonds français, vol. 3216, f. 65).

des lettres du cardinal de Lorraine (fonds français), un mémoire du prince de Condé au roi d'Espagne (Archives nationales), des lettres et instructions du même prince (Bibliothèque nationale), des lettres de Coligny *(ibid.)*, divers autres documents extraits des archives municipales de Lyon, des archives des Basses-Pyrénées, etc. Les lettres du roi de Navarre données *in-extenso* sont au nombre de onze (22 mars 1562, 10 avril, 15 avril, 26 avril, 9 mai, 16 mai, 13 juin, un jour indéterminé du mois de juillet ; deux sont du 5 du même mois, dont une adressée à la reine, contient le récit de la prise de Blois ; une autre est du 6 juillet); joignons-y un rapport du roi de Navarre à la reine, du 11 juillet, sur les opérations militaires depuis la rupture des conférences de Beaugency jusqu'à la prise de Blois (p. 414-419) et (p. 422-425) une autre pièce très importante, du mois de juin, intitulée : *Les remèdes nécessaires qui semblent au roi de Navarre et aux seigneurs qui sont avec luy soubz le bon plaisir de la Reyne* (avec les réponses de Catherine de Médicis en regard de chaque article). Ces divers documents achèvent de nous faire admirablement connaître un prince auquel il doit être beaucoup pardonné puisqu'il a, comme dit Brantôme, « procréé nostre grand roy Henri IV ».

T. de L.

---

273. — **Une invasion prussienne en Hollande en 1787**, par Pierre de Witt. Paris, Plon, 1886. In-8, xxviii et 304 p. 3 fr. 50.

L'invasion de la Hollande par les Prussiens en 1787 est un des incidents de la lutte séculaire entre l'Angleterre et la France. M. de Vergennes, ministre des affaires étrangères, qui regarde l'alliance hollandaise comme « l'un des évènements les plus importants du règne de Louis XVI », veut faire des Pays-Bas les États-Unis d'Europe et les opposer à l'Angleterre ; il est secondé par nos ambassadeurs à La Haye, M. de La Vauguyon et M. de Vérac, par les États de Hollande, par les vieux républicains patriciens qui ont défendu la cause des *insurgents* américains, par le pensionnaire d'Amsterdam Van Berckel, par Paulus, Jean de Witt [1], Bicker, par l'original et peu sympathique rhingrave de Salm, par ceux qu'on appelle les *patriotes*. Mais il a pour adversaire sir James Harris [2], ministre d'Angleterre auprès des Provinces-Unies, et Harris s'appuie sur le stathouder Guillaume V et les *orangistes*. La Prusse, gouvernée alors par Frédéric Guillaume II, intervient en faveur de l'Angleterre, et la France est vaincue. Tel est le sujet du livre de M. Pierre de Witt.

L'auteur fait d'abord le portrait du prince d'Orange et de sa femme Wilhelmine, sœur du roi de Prusse; il retrace le rôle que joue dans les

1. Ancêtre de l'auteur du livre.
2. Plus tard lord Malmesbury.

Pays-Bas le tuteur du prince, le duc Louis de Brunswick-Wolfenbüttel, et la prépondérance de l'influence anglaise; il montre comment La Vauguyon, allié à Van Berckel, reconstitue un parti français et force le duc de Brunswick à quitter la Hollande, puis comment M. de Vergennes aplanit les difficultés entre l'empereur et les Provinces-Unies et signe, malgré les efforts de Harris, un traité d'alliance offensive et défensive avec la République. Toutefois, les *orangistes* ou *stathoudériens*, ou *anglomanes*, comme les nomme Vergennes, ne perdent pas courage; ils font donner au stathouder le commandement de la garnison de La Haye; ils essaient dans l'émeute du 17 mars 1786, à La Haye même, d'empêcher les membres des États de franchir la *porte stathoudérienne* (p. 73-75). Ils sont vaincus, et les États de Hollande confèrent le commandement de La Haye à leur « conseil député »; mais Frédéric-Guillaume II, à peine monté sur le trône de Prusse, défend la cause de son beau-frère, et le stathouder, encouragé, fait occuper militairement deux villes de Gueldre, Elburg et Hattem. Les États répondent en levant des troupes et suspendent *provisionnellement* le stathouder de ses fonctions. Ici commence une série de pourparlers entre Harris, l'envoyé de Prusse M. de Görtz et le rusé Rayneval, que Vergennes envoie soutenir l'insuffisant M. de Vérac; M. P. de W. raconte, à ce propos, les efforts que fit Mirabeau pour intervenir dans la négociation. Jusqu'alors, la France avait l'avantage; mais Vergennes mourut, et notre politique étrangère alla au hasard; M. P. de W. juge bien l'actif et sérieux ministre (p. 176-177). Montmorin, indécis et timide, se laissa vaincre par Harris; il se contenta d'envoyer en Hollande le chevalier de Bourgoing, tandis que l'Angleterre prenait nettement parti pour Guillaume V. Les évènements se précipitaient; la lutte entre orangistes et patriotes devenait plus ardente; ceux-ci avaient repoussé victorieusement un coup de main militaire sur Utrecht, et les États de Hollande venaient de donner des pouvoirs dictatoriaux à une commission souveraine chargée d'organiser la défense à Utrecht et dans la province. C'est alors qu'eut lieu l'incident de Schoonhoven. La princesse d'Orange se rendait à La Haye lorsqu'un lieutenant de *corps francs* la força de s'arrêter; elle dut rebrousser chemin, à cause de l'agitation du peuple. L'incident fut grossi; la cour de Prusse protesta contre cette insulte et mobilisa ses troupes; l'Angleterre promit de la soutenir. La France, de son côté, annonça la formation d'un camp à Givet; mais, ni Montmorin, ni le principal ministre, Loménie de Brienne, ni Louis XVI n'osèrent aller plus loin; le trésor était appauvri [1] et l'armée désorgani-

1. Manso, dans sa *Geschichte des preussischen Staates*, I, 158, cite ce jugement de Flassan : « On a dit pour excuser la cour de Versailles qu'elle manquait d'argent, et c'est vrai; mais alors, elle n'eût pas dû attendre que les choses fussent portées à l'extrême en Hollande : et elle eût dû tout sacrifier pour un accommodement entre les États-Unis et le stathouder. C'est cet accommodement négligé qui, rendant de plus en plus la réconciliation impossible entre les divers partis, amena la perte des patriotes et la chute de la prépondérance française. »

sée : le camp de Givet ne fut pas formé ; Montmorin se borna à conseiller aux *patriotes* d'apaiser le roi de Prusse et il rappela même M. de Vérac ; c'était, dit M. de P. de W., condamner la Hollande et le parti républicain. Quelques jours plus tard, les troupes prussiennes, commandées par le duc de Brunswick, envahissaient la Hollande ; les patriotes furent défaits et leurs chefs exilés.

M. P. de W. a raconté cette invasion prussienne et les événements qui la précédèrent, d'après de nombreux documents inédits et imprimés, et il nous semble, sauf une réserve que nous ferons plus loin, qu'il a tout consulté. Il a exploré les archives royales des Pays-Bas aussi bien que les archives de notre ministère des affaires étrangères ; il a tiré parti des *Diaries* de sir James Harris, du récit de Caillard (*Décade historique* de Ségur, tome III), des mémoires de Kinckel et de Ondaatje, du livre de Pfau sur la campagne (1790) et du travail de M. de Troschke (*Militär-Wochenblatt* de 1875), enfin des journaux du temps.

C'est donc un récit consciencieux et fidèle que nous donne M. Pierre de Witt. On trouvera seulement, çà et là, qu'il manque un peu d'aisance et qu'il ploie par instants sous la masse des renseignements que l'auteur a recueillis de tous côtés. Il est très difficile de raconter à la fois avec agrément et avec clarté une longue suite de négociations ; M. P. de W. n'y a pas toujours réussi. On lui reprochera aussi d'avoir défiguré quelques noms propres ; il écrit *Bishofwerder* pour Bischoffswerder, *Ebem* pour Eben, *Schullenberg* pour Schulenbourg ; il transforme en *Weltner* le nom du fameux Wöllner [1]. J'avoue en outre que les nombreux et piquants détails sur Frédéric Guillaume [2] et ses amours me semblent assez inutiles. J'aurais aimé à lire une notice plus complète sur ce Daverhoult, député d'Utrecht, qui devait représenter à l'Assemblée législative le département des Ardennes, et à trouver parmi les noms des proscrits celui de Conrad de Kock qui devait contribuer plus tard à l'invasion de la Hollande et qui fut le père de Paul de Kock (Avenel, *Lundis révolutionnaires*, p. 285-295.) Est-il vrai (p. xvi), que la Prusse ait « joué le rôle du troisième larron » ? M. P. de W. est plus près de la vérité lorsqu'il dit (p. 299) que la Prusse ne gagna pas au marché. Mais il aurait dû ajouter que l'alliance conclue par Frédéric Guillaume avec la Hollande et l'Angleterre ne dédommagea pas le monarque des frais énormes que lui avait coûtés l'expédition ; ce fut l'Angleterre qui recueillit tout le profit de l'entreprise [3].

Enfin, il y a deux sources, minces, il est vrai, — mais en histoire il ne faut rien négliger — que M. P. de W. n'a pas connues ; ce sont les mémoires de l'officier prussien Massenbach et ceux de notre Mathieu Dumas. Massenbach raconte que son ami le capitaine prussien Stamfort,

1. Le stathouder est p. 93, le *neveu* et p. 94 le *beau-frère* de Frédéric Guillaume.

2. Pourquoi (p. 90), en faisant le portrait de ce prince, citer simplement en note *M. Sorel* ? Il fallait ajouter : *L'Europe et la Révolution française*, p. 478.

3. Traités, dit Manso (I, 161) « die weder Schutz noch Vortheil gewæhrten ».

mort depuis (en 1806) comme lieutenant-général au service de l'Angleterre, était, lorsqu'eurent lieu ces graves événements de Hollande, gouverneur des deux princes d'Orange. Un jour, Massenbach reçut une lettre que Stamfort le priait de remettre sur-le-champ à Herzberg; le ministre lut la lettre, en présence de Massenbach, et dit : « C'en est donc fait! », puis il interrogea l'officier sur Stamfort : « *Es ist ein kluger, ein verschlagener Kopf!* » Le lendemain on ne parlait à la cour de Prusse que de l'incident de Schoonhoven, et « je suis persuadé, écrit Massenbach, que Stamfort avait donné l'idée du voyage de la princesse, qu'il supposait que ce voyage serait interrompu, et qu'il comptait sur l'amitié du roi pour sa sœur ». Ajoutons que Massenbach prit part à l'expédition et donne sur la marche des troupes prussiennes quelques détails intéressants [1].

Enfin, si M. P. de W. avait consulté les *Mémoires* de Mathieu Dumas (I, 414-420), il aurait vu que cet éminent officier fut adjoint au comte de Saint-Priest, — qui avait remplacé M. de Vérac — et au marquis de Lambert pour se rendre à Breda et y conférer avec les chefs des patriotes sur leurs moyens de défense. Il aurait vu que le marquis de Lambert et Dumas se déguisèrent en marchands de Bruxelles et se rendirent à Amsterdam à travers les postes prussiens; qu'ils avaient caché sous leurs perruques hollandaises un million de lettres de crédit; qu'ils entrèrent heureusement dans la ville et purent conférer avec le chevalier de Ternan, Paulus et les membres du conseil; qu'ils reconnurent l'insuffisance des moyens de défense et qu'après avoir distribué l'argent qu'ils avaient apporté, ils rejoignirent le comte de Saint-Priest par Harlem et La Haye. L'épisode était curieux et valait la peine d'être conté.

Ces légères critiques prouvent à M. Pierre de Witt avec quel intérêt nous avons lu son livre sur l'*Invasion prussienne en Hollande* et ne diminuent pas la valeur d'un ouvrage utile, plein de détails d'un grand prix et composé avec un soin très louable.

A. CHUQUET.

---

274. — **WIENER NEUDRUCKE.** 7. Briefe über die wienerische Schaubühne, von J. v. SONNENFELS, 1768, XIX et 353 p. 4 mark ou 2 florins, 1884.

8. **Vier dramatische Spiele über die zweite Türkenbelagerung aus den Jahren 1683-1685,** VI et 58 p. 80 pfennige ou 40 kreuzer, 1884.

9. **Fünfzehn Fastnachts-Spiele aus den Jahren 1510 und 1511, nach Aufzeichnungen des Vigil Raber,** XII et 295 p. 4 mark ou 2 florins, 1886.

10. **Ollapatrida des durchgetriebenen Fuchsmundi von J. A. Stranitzky,** 1711, CXXVII et 384 p. 6 mark ou 3 florins, 1886.

11. **Eilf Fastnachts-Spiele aus den Jahren 1512-1535 nach Aufzeichnungen des Vigil Raber,** 263 p. 4 mark ou 2 florins, 1886.

[A Vienne, Opernring, 3, éditeur Konegen].

Voici cinq nouveaux fascicules des réimpressions viennoises (*Wiener*

---

1. *Memoiren über meine Verhæltnisse zum preussischen Staat;* 1809, I, p. 7-16.

Neudrucke) que nous avons annoncées l'an dernier [1]; cette collection fort intéressante, entreprise par M. Auguste Sauer, ne cesse de s'augmenter et nous lui souhaitons le plus vif succès.

L'un de ces fascicules, celui qui porte le numéro 7, contient les *Lettres* de Sonnenfels sur la scène viennoise. On sait que ces lettres embrassent l'année 1678 et que la publication se termina au 25 janvier 1679. C'est à la fois l'œuvre la plus importante de Sonnenfels, la revue la plus remarquable qui ait paru en Autriche au siècle dernier, et un document de grand prix pour l'histoire du théâtre de Vienne. On y trouve, dès le début, le compte-rendu de la première représentation de l'*Alceste* de Gluck (16 déc. 1767) et un certain nombre d'articles sur des pièces françaises. Mais ce qui nous intéresse surtout dans les *Lettres* de Sonnenfels, ce sont ses jugements détaillés sur les pièces allemandes. On le voit malmener sans pitié les traducteurs de pièces étrangères et parler complaisamment des pièces allemandes, en petit nombre, qui ont le mérite de l'originalité. Il rend hommage, par exemple, à *Minna de Barnhelm;* il analyse longuement l'*Hermann und Thusnelde* d'Ayrenhoff; il fait l'histoire de la farce viennoise, de la *Wienerposse* depuis les débuts de Stranitzky jusqu'à la mort récente de Prehauser, et cette histoire, qui forme la partie la plus importante des *Briefe über die wienerische Schaubühne,* a été jusqu'à nos jours copiée et recopiée par les feuilletonistes et les critiques de théâtre. Sonnenfels s'efforce évidemment d'imiter la *Dramaturgie de Hambourg* que Lessing venait de commencer (mai 1767); il la cite une fois; il attaque, comme Lessing, et les traducteurs, et les Français, et Voltaire, et Goldoni; il fait, de même que Lessing, la théorie du théâtre, recherche les règles du dialogue dans le drame, prêche la nécessité d'un théâtre national, veut, selon son expression « allgemein anwendbare Betrachtungen anbringen. » Malheureusement le ton qu'il prend est souvent prétentieux; il se donne des airs, ainsi que disait Wieland des *génies* de son temps; au fond, il n'apporte rien de nouveau, n'énonce que des banalités, et fait comme à propos de *Minna de Barnhelm*, des remarques que l'éditeur du volume qualifie d'inepties *(läppisch)*. Sonnenfels réimprima ces *Lettres* en 1784, mais en les remaniant beaucoup; ce n'est pas cette seconde version que nous donne M. Sauer; il publie les *Lettres*, telles qu'elles ont paru pour la première fois, en se bornant à corriger les nombreuses fautes d'impression. Il a joint à cette édition une table des noms propres — où il aurait dû toutefois donner la forme habituelle du nom, et non la forme incorrecte qu'on trouve dans les *Lettres* (par exemple, Aufresne et non Aufrin). Enfin, il promet de publier dans un des prochains fascicules des *Wiener Neudrucke* un commentaire détaillé des *Lettres* de Sonnenfels.

Le fascicule 8 renferme quatre petites pièces des années 1683-1685; elles ont pour sujet le second siège de Vienne par les Turcs. Ces pièces,

1. *Revue critique*, 1885, n° 47, art. 212.

qui n'ont pas une bien grande importance littéraire et historique, ont été publiées par MM. A. Sauer et Glossy. Ce sont : 1° *Die erbärmliche Belagerung und der erfreuliche Entsatz der Kayserl. Residenz-Stadt Wien*, dont l'auteur est le Nurembergeois Matthäus Lüther ; 2° *Das entsetzte Wien* (Weissenfels) ; 3° *Comoedia genannt die Heroische Judith* (Mayence) ; 4° un drame scolaire, *Die befreyete Vindobone* (Halle). Les deux premières pièces ont été imprimées en 1683 ; les deux dernières en 1685.

Après avoir publié la *Lustige Reisebeschreibung aus Salzburg in verschiedene Länder* de Stranitzky, M. R. M. Werner publie aujourd'hui, dans le dixième fascicule de la collection, d'après la rare édition originale de 1711, l'œuvre principale du vieux théâtre viennois, le recueil d'esquisses comiques de Stranitzky, l'*Ollapatrida des durchgetriebenen Fuchsmundi*. Ce recueil renferme soixante scènes ou farces très curieuses ; on n'y trouve pas encore le nom de *Hanswurst*, mais Fuchsmundi est le père du Hanswurst viennois, et son *Ollapatrida* est d'une très grande importance pour l'histoire du théâtre comique en Allemagne ; nous savons par le témoignage de Gottsched que les comédiens y ont puisé sans scrupule comme dans une sorte de « compendium » et qu'ils y trouvaient des scènes satiriques et grotesques faciles à intercaler dans leurs pièces et très conformes au ton de la conversation de leur époque. L'introduction que M. W. a mise en tête de sa réimpression, contient une foule de détails intéressants et nouveaux sur Stranitzky et son œuvre. Le laborieux éditeur qui s'est livré à de longues et louables recherches, prouve que la plupart des informations que nous possédions jusqu'ici sur Stranitzky, sont fort inexactes. Il ne réussit pas, il est vrai, à nous donner des renseignements positifs, mais il démontre que Stranitzky n'est pas né à Schweidnitz en 1676, qu'il n'a pas été élevé dans un des gymnases protestants de Breslau, qu'il n'a pas étudié à l'Université de Leipzig, qu'il n'a pas appartenu à la troupe de Velthen, qu'il n'a pas joué à Salzbourg, etc. Mais il a été plus heureux dans ses études sur les sources de l'*Ollapatrida*. Il nous semble peu probable que Stranitzky ait connu, comme le voudrait M. W., les œuvres manuscrites d'Abraham à Santa Clara, et les imitations qu'il prétend découvrir, nous paraissent fortuites. Mais M. W., s'emparant avec succès d'une idée émise par Henneberger, donne la preuve convaincante, irréfutable que Stranitzky a connu le *Théâtre italien* de Gherardi et qu'il s'est presque toujours contenté de le traduire, quoiqu'il garde sur ces emprunts un silence prudent. Cette partie de l'introduction mérite les plus grands éloges ; sous vingt rubriques successives, M. W. expose comment Stranitzky abrège son modèle, comment il l'exagère et le rend plus grossier et plus brutal, comment il ajoute parfois de petits traits comiques, comment encore il adoucit certains passages (par exemple, les tirades contre les médecins), comment il modifie les noms des personnages, etc. Il fait voir les pro-

cédés qu'employait Stranitzky pour mieux faire comprendre à l'auditeur la suite de l'action; il énumère les commentaires inutiles qu'il ajoutait, les mots expressifs et les expressions pittoresques qu'il glissait çà et là; il reconnaît que Stranitzky était fréquemment lourd et pédantesque et qu'il ne rend pas toujours le comique de son modèle. Bref, cette analyse est très consciencieuse et très détaillée, et la longue suite de comparaisons que fait M. W. entre Stranitzky et le *Théâtre italien* témoigne d'une lecture patiente et perspicace. La publication de M. Werner est certainement une des meilleures et des plus utiles de la collection, et nous souhaitons qu'il trouve le temps de poursuivre avec le même soin, la même sagacité et le même bonheur, les recherches qu'il a si bien commencées sur les sources du *Hanswurst* viennois.

Les fascicules 9 et 11 des réimpressions viennoises renferment, le premier quinze, le second onze *Fastnachtsspiele* ou pièces de carnaval des années 1512-1535. Elles sont éditées par M. O. Zingerle d'après les manuscrits des archives d'une petite ville du Tyrol, Sterzing. Elles sont toutes inédites, à l'exception d'une seule, le *Recken-Spiel* déjà imprimé dans le vingt-deuxième volume de la revue « Germania ». Leur auteur est, selon toute vraisemblance, Vigil Raber, qui était à la fois directeur, acteur et peintre de son théâtre. Un troisième fascicule renfermera une étude sur ce Hans Sachs tyrolien et sur les représentations dramatiques à Sterzing au xv[e] et au xvi[e] siècle, en même temps que des remarques historiques et littéraires sur chaque pièce et un glossaire.

A. C.

VARIÉTÉS

NOTES D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

XXVII

Hippos de la Décapole.

Il y a plus de onze ans [1], j'avais l'honneur de lire devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres un mémoire intitulé : « *Où était Hippos de la Décapole?* ». Dans ce mémoire, je m'efforçais d'établir, principalement à l'aide des documents arabes, trop souvent négligés par les exégètes, que le site de cette ville antique, appartenant à une région voisine du lac de Tibériade et mentionnée à plusieurs reprises dans les Evangiles, ne saurait être identifié avec aucune des diverses localités proposées jusqu'alors par les topographes de la Terre-Sainte les plus autorisés.

1. Séance du 4 juin 1875. Ce mémoire a été publié la même année dans la *Revue Archéologique*.

M'appuyant sur ce fait que le nom sémitique de la ville de Hippos était *Soûsitha* (qui a la même signification, *soûs*[1] voulant dire « cheval », comme *Hippos*), j'essayais de démontrer :

Que ce nom de *Soûsitha* devait correspondre à une forme arabe *Sousya* ;

Que ce nom *Sousya* avait été fidèlement conservé par les anciens géographes arabes[2] ;

Qu'il était encore appliqué par eux, au moyen âge[3], à une localité située non loin du lac de Tibériade et répondant précisément aux données antiques, sacrées et profanes, sur la position de Hippos.

J'ajoutais, tenant compte de la remarquable persistance de la tradition arabe en matière de toponymie que le nom de *Sousya*, bien que ne figurant sur aucune des cartes publiées jusqu'alors, n'avait pas dû disparaître ; qu'une investigation consciencieuse de cette contrée, que je n'avais pu moi-même visiter, ne saurait manquer de faire retrouver, au point que j'indiquais, une « Khirbet » *Sousya ;* enfin, que c'était à ce point qu'il convenait de fixer le site de Hippos. Il sera facile, disais-je, au premier voyageur explorant les alentours du lac de Tibériade, de faire sur les lieux la vérification nécessaire.

J'ai la satisfaction d'annoncer à l'Académie que cette vérification vient d'être faite et qu'elle confirme pleinement mes prévisions. Un voyageur allemand, M. Schumacher, qui a exploré tout récemment le Djaulân — l'antique province de la Gaulônitis — a retrouvé, entre Fîk et Kal'at el-*H*osn, la *Sousya* ou *Sousiya* dont l'annonçais l'existence en 1875[4]. Il n'hésite pas à reconnaître, dans les ruines étendues qui portent ce nom caractéristique, la ville de Hippos dont il a recueilli des monnaies autonomes dans les localités adjacentes.

M. Schumacher ne mentionne pas le mémoire où était formulée depuis longtemps la solution théorique du problème qui vient de recevoir son application sur le terrain. Cette omission se comprend dans une certaine mesure, cet estimable voyageur paraissant n'avoir guère eu entre les mains, en fait d'ouvrages modernes concernant cette contrée, que le livre de M. Selah Merrill, intitulé *The East of the Jordan*, et ce

---

1. La forme féminine *Soûsitha* semblerait indiquer, soit qu'il faut considérer le nom grec de la ville comme étant ἡ ἵππος = *la cavale*, et non ὁ ἵππος ; soit que *Soûsitha* correspond proprement moins au nom même de la ville qu'à celui de la région environnante, Ἱππηνή (ἱππηνή étant strictement l'ethnique féminin de Ἵππος : ἵππος, ἱππηνός, ἱππηνή = *Soûs*, *Soûsi*, *Soûsitha*).

2. Surtout par Ibn Khordadbeh, dont on doit le précieux texte à l'érudition magistrale de M. Barbier de Meynard.

3. Puisque l'occasion s'en présente, je ferai remarquer que le nom de *Ṣousya* me semble avoir été encore connu des Croisés, et conservé sous la forme de *Sesye*, casal, situé près du Jourdain et donné par Tancrède à l'Hôpital, en 1101 (Paoli, *Codice Diplomatico*, I, n° 156; Rey, *les Colonies franques*, p. 446).

4. *Zeitschrift des deutschen Palæstina-Vereins*, IX, pp. 187, 324, 334, 349. Leipzig, 1886.

livre, bien que postérieur de plusieurs années à mon mémoire ne semblant pas avoir tenu compte de ses conclusions.

L'on comprend moins que ces conclusions ne soient pas rappelées par MM. Guthe et Socin, qui sont en général si bien au courant de tout ce qui touche à la Palestine et qui ont publié, en l'enrichissant de nombreuses et savantes notes, l'intéressante relation de M. Schumacher[1]. Je le comprends, pour ma part, d'autant moins que M. Socin a eu certainement connaissance de mon mémoire, après la lecture duquel il a bien voulu m'envoyer, il y a plus de sept ans[2], quelques remarques de détail.

Si j'ai cru devoir porter ces faits à la connaissance de l'Académie, ce n'est pas tant, je me hâte de le dire, pour soulever une question de priorité, que pour lui faire part de la justification définitive d'une thèse dont elle avait bien voulu accueillir la communication avec indulgence. Au-dessus de l'intérêt secondaire que peut avoir un savant à revendiquer une découverte, il y a l'intérêt supérieur de la science, qui ne saurait négliger d'enregistrer les preuves de l'exactitude des procédés critiques employés par elle. C'est à ce dernier titre que je me permets d'insister sur la valeur et la portée de la constatation faite par M. Schumacher. Cette constatation n'est pas seulement la justification matérielle de mon identification de Hippos et de Sousya ; elle est, surtout, la justification de la méthode même d'induction que j'ai eu, maintes fois, l'occasion d'appliquer, ou de conseiller d'appliquer à la topographie biblique. L'on me permettra peut-être de rappeler que c'est grâce à cette méthode, empruntant sa base essentielle à la tradution arabe écrite et orale, méthode très rigoureuse dans son apparente hardiesse, que j'ai pu, par exemple, déterminer *à priori* l'emplacement, vainement cherché jusqu'alors, de la ville royale chananéenne de Gezer, et cela dans des conditions de certitude absolue, grâce aux inscriptions explicites gravées sur le roc que j'ai eu la bonne fortune d'y découvrir plusieurs années après ma détermination théorique.

Bien que M. Schumacher ne nous apporte pas pour Hippos cette garantie épigraphique, infiniment rare en Palestine, l'on peut, néanmoins, aujourd'hui, comme je le proposais dès 1875, fixer avec confiance sur les cartes, aux ruines de Sousya le site de l'antique Hippos, et assimiler à la région environnante le district de l'*Hippène*, auquel cette importante cité avait donné son nom.

Clermont-Ganneau.

1. Ces notes ne sont pas toujours à l'abri de la critique; par exemple, p. 170, la prononciation *roudjal* (hommes) est parfaitement usitée dans l'arabe vulgaire, quoiqu'en dise M. Socin ; p. 172, même observation pour *tôm* et *tômé* (ail) ; p. 173, *a'râq* ne veut pas dire seulement *cavernes*, mais aussi *rochers*, *rochers escarpés* ; p. 185, la prononciation dissyllabique *roûdjoûm* (monceau) est couramment employée; p. 192, la vraie prononciation est *Serrîs* et non *Serîs*, et le mot s'applique à un arbuste dont je ne saurais définir l'essence botanique, mais, en tout cas, pas à une « Cichorienpflanze » (cf. le nom de lieu *Serrîs*, aux environs de Jérusalem), etc...

2. Lettre du 2 février 1879.

CHRONIQUE

FRANCE.—Voici une plaquette qui contient divers renseignements nouveaux sur Théophile et sur sa famille, et, de plus, des stances qui méritent l'attention de tous les amis de la poésie (*Théophile de Viau. Etude bio-bibliographique avec une pièce inédite du poète et un Tableau généalogique*, par Jules ANDRIEU. Bordeaux, Chollet; Paris, Picard, 1886. Grand in-8° de 42 p. Tirage à 100 exemplaires numérotés). Dès les premières lignes nous trouvons une rectification justifiée par les plus sûrs documents: Théophile naquit non à Clairac, comme l'ont cru Moréri, MM. Alleaume, Vapereau, etc., ni à Boussère Sainte-Radegonde, sur le Lot, entre Aiguillon et Clairac, comme l'ont cru Théophile Gautier, les frères Haag, Larousse, etc., mais à *Boussères* de Mazères, sur le bord de la Garonne, entre le Port-Sainte-Marie et Aiguillon. Ce ne sont pas seulement les papiers de famille qui placent à Boussères de Mazères le berceau de l'auteur du *Bosquet de Sylvie*, mais c'est encore la carte du duché d'Aiguillon dressée par Pierre Duval (1653), où Boussères près le Port-Sainte-Marie est ainsi désigné : *Maison de Théophile*. Dans les archives domestiques ouvertes à M. Andrieu par M. Paul de Bellegarde, descendant de Marie de Viau, la sœur du poète, sont conservées les stances autographes et signées adressées à *Monsieur de Liancourt* et reproduites (p. 20-26), stances où l'on retrouve à la fois l'inégal talent de Théophile et son très hardi scepticisme. De ces mêmes archives ont été tirés les renseignements très précis donnés sur la famille de Viau (p. 7-9) et condensés en un Tableau généalogique rejeté à la fin de la brochure. Aux recherches dans les manuscrits, M. Andrieu n'a pas manqué de joindre les recherches dans les imprimés : aussi a-t-il pu établir d'une façon presque complète la liste des éditions des œuvres générales ou partielles de Théophile et la liste des travaux dont « le brillant Gascon », comme l'appelait Philarète Chasles, a été l'objet jusqu'à nos jours. Vivement et agréablement écrite, la notice de M. Andrieu est incontestablement ce que nous possédons de meilleur sur un écrivain très discuté, qui a été trop loué par les uns, trop rabaissé par les autres, mais qui, en définitive, reste une des physionomies les plus originales et les plus intéressantes de la première moitié du XVIIe siècle. — T. DE L.

— Sous le titre *Collège de Ceaucé vers 1684*, M. A. SALLES, vient de publier un intéressant travail, extrait de la *Revue historique et archéologique de l'Orne* (se vend chez F. Renault, imprimeur, Domfront, 1886, grand in-8° de 40 p.) M. Salles s'est occupé surtout de la constitution intérieure, à la fin du XVIIe siècle, du collège fondé par Jean Potier et des causes de la décadence de cet établissement, sous le principalat (1676-1685) d'Ambroise Paccory, le fameux janséniste. L'auteur a pu compléter et rectifier les travaux de tous ses devanciers à l'aide d'un manuscrit de la bibliothèque de Troyes (n° 1443), qui contient de nombreuses lettres échangées entre Paccory et son ami Anjubault, janséniste comme lui et principal du collège de Mayenne. M. Salles a très habilement tiré parti de cette correspondance qu'il se propose d'utiliser encore en racontant en détail l'empoisonnement de Paccory et l'interminable procès qui suivit. La notice est accompagnée de pièces justificatives dont la plus importante est le *Testament de Jean Potier*, du 10 avril 1661. — T. DE L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 novembre 1886.

M. Albert des Méloizes, au nom de la Société des antiquaires du Centre, adresse à l'Académie des observations sur une hypothèse présentée par M. Lucien Magne, dans son livre : l'*Œuvre des peintres-verriers français*. M. Magne attribue les vitraux de la chapelle de la Vierge, dans l'église d'Ecouen, à un certain Laurence Fau-

connier, qu'il regarde aussi comme l'auteur d'un vitrail de l'église de Saint-Bonnet de Bourges. Il appuie cette opinion sur la présence, dans l'un des vitraux d'Ecouen, des initiales L. F., qui se retrouvent également au bas du vitrail de Saint-Bonnet, accompagnées du nom de Laurence Fauconnier. M. des Méloizes fait remarquer que ce nom et ces initiales, dans le vitrail de Bourges, désignent, non le peintre-verrier, mais la donatrice, Laurence Fauconnier, veuve de Nicolas Ragneau, dont l'épitaphe se voit dans la même église; le peintre est Jean Lécuyer, comme l'indique une inscription placée dans une autre partie de la verrière. Il est probable que, dans le vitrail d'Ecouen, les initiales L. F. sont également celles du donateur. Celui-ci, en effet, avait pour prénom Louis, car la peinture le montre présenté par le saint roi Louis IX. Ses armes étaient d'argent, au chef de sable chargé à dextre d'un croissant d'argent et à senestre d'une étoile à six rais d'or. Il importait, pense M. des Méloizes, de ne pas laisser s'accréditer, dans l'histoire de l'art français, le nom d'un peintre qui n'a jamais existé.

M. Georges Perrot communique les vues de quelques monuments découverts dans la Syrie septentrionale, en 1881, par une mission allemande, sous la direction de M. le Dr Otto Puchstein; il rapproche ces monuments de ceux qu'il a trouvés lui-même autrefois en Cappadoce et qu'il a décrits dans son *Exploration archéologique de la Galatie*.

M. Léon Heuzey lit un mémoire intitulé : *Un artiste grec au service de la Perse*. Cet artiste est le sculpteur Téléphanès de Phocée, qui, au témoignage de Pline l'Ancien, travailla longtemps dans les ateliers de Darius et de Xerxès. M. Heuzey s'attache à recueillir ce qu'on sait de sa vie et de ses œuvres. A ce propos, il insiste particulièrement sur l'importance et le haut intérêt des découvertes faites en Susiane par M. et Mme Dieulafoy, dans leur dernière mission archéologique. Ces découvertes fournissent des lumières toutes nouvelles pour l'étude de l'art ancien de la Perse.

M. P.-Charles Robert rappelle à l'Académie qu'il avait reproduit, en 1873, sous toutes réserves, dans la première partie de l'*Epigraphie de la Moselle*, la copie d'un petit texte trouvé en 1806 au Hiéraple, près de Forbach, et depuis longtemps perdu. Cette copie, la seule que l'on connût alors, avait paru, en 1834, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*; elle avait été communiquée à la Société des antiquaires par le baron de Ladoucette, ancien préfet de Metz : MINV-RIS | LVCANVS | V·S·L·M· Une autre transcription de ce petit texte, due à un numismate distingué, feu M. Motte, de Sarrelouis, vient d'être communiquée par M. Mowat à M. Robert. La première ligne, au lieu de MINVRIS, portait MINIIRIS, c'est-à-dire MINERIS, les deux I valant un E. D'autre part, comme l'R et le V étaient souvent conjuguées au moyen d'un petit trait partant de la queue de la première de ces lettres, M. Robert pense que ce détail a pu échapper aux précédents éditeurs et qu'il est préférable de lire MINERVIS. Les Gaulois de l'est et du nord-est auraient ainsi, sous l'empire, adoré des Minerves, comme ils adoraient les Mères, les Matrones et les Mars. Les Minerves seraient surtout à rapprocher des Junons, ces poétiques génies des femmes, dont on retrouve les souvenirs dans la Province romaine et dans les Germanies cis-rhénanes.

Ouvrages présentés : par M. Maury : J. Halévy, *Recherches bibliques*, 5e fascicule (extrait de la *Revue des études juives*); — par M. Schlumberger : Μεσαιωνικὰ Νομίσματα τῶν δυναστῶν τῆς Χίου; — par M. Delisle : *Fragments de chartes de Saint-Julien de Tours, recueillies dans les registres d'état-civil d'Indre-et-Loire*, publiés par Ch. de Grandmaison (extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*); — par M. Gaston Paris : Emmanuel Cosquin, *Contes populaires de Lorraine, comparés avec les contes des autres provinces de France et des pays étrangers*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 3 novembre 1886.

M. Mowat communique deux lettres de M. Audiat sur une inscription d'un vase du Musée de Poitiers et une autre sur une inscription romaine découverte à Saint-André de Sorède.

M. Courajod établit qu'en 1485 il existait des émaux peints à Conthabe et que la source de cette industrie se retrouve dans les procédés des verres églomisés ou verres peints.

M. Courajod met ensuite sous les yeux de ses collègues quelques émaux français du xve siècle conservés au Musée de Poitiers; l'un d'eux représente un personnage du xve siècle, avec un costume identique à ceux de Charles VII et de Juvénal des Ursins dans les tableaux de Jean Fouquet au Louvre.

M. Germain Bapst insiste sur l'importance du document que M. Courajod vient de mettre en lumière, mais il ne croit pas qu'on puisse voir l'origine de l'émaillerie des peintres dans la verrerie, mais bien au contraire dans l'émaillerie de basse taille.

Le Secrétaire.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 29 novembre — 1886

275. — **Histoire des évêques de Saint-Paul-Trois-Chateaux au XIVe siècle,** corrections et documents par l'abbé J.-H. ALBANÈS, docteur en théologie et en droit canonique. Montbéliard, imprimerie Hoffmann, 1885, grand in-8 de 62 et 33 p.

La brochure de M. l'abbé Albanès a paru déjà depuis plus d'une année et je devrais m'excuser de m'en occuper si tardivement, mais c'est là un de ces excellents travaux qui ne vieillissent pas et qui, en 1886, comme en 1885, sont à l'ordre du jour.

Le savant critique étudie d'abord l'*Histoire de l'église de Saint-Paul-Trois-Châteaux*, publiée en 1710 (in-4°) par le P. Boyer de Sainte-Marthe, prieur des dominicains de Saint-Paul. Il rappelle combien ce volume est rare et recherché, déclarant que sa valeur historique ne correspond pas à sa valeur vénale. « Nous allons, dit-il (p. 2), refaire en entier tout un siècle de l'histoire des évêques de Saint-Paul; de préférence, nous choisissons le XIVe, comme celui où l'abondance des documents conservés dans les archives permet de marcher presque toujours à pied sûr. Nous n'aurions pas le même avantage pour d'autres époques où les pièces font défaut, et, par leur disette, rendent difficile la tâche de celui qui veut atteindre la certitude historique. Mais pour le XIVe siècle, il n'y a qu'à vouloir; et si dans les pages d'histoire que nous entreprenons d'écrire, la vérité n'a pas encore été mise à sa place, c'est qu'on n'a pas voulu s'en donner la peine. De Guillaume d'Aubenas, qui termine le XIIIe siècle, jusqu'à Raimond Mairode, qui commence le XVe, le P. Boyer de Sainte-Marthe compte seize prélats qui se seraient succédé sur le siège de Saint-Paul. Nous démontrerons, contre lui, que, durant tout ce temps, cette église n'a eu que dix évêques, les six autres appartenant à un autre siège, ou n'ayant jamais existé. Quant aux dix prélats qui doivent être maintenus, il faudra changer la plupart des dates qui leur ont été assignées, établir leur personnalité bien des fois ignorée ou méconnue; il sera même nécessaire, pour plusieurs, de rec-

tifier les noms sous lesquels ils sont inscrits et qui ne leur appartiennent pas. »

Je vais résumer les renseignements nouveaux fournis par l'abbé A. sur chacun des prélats dont le P. Boyer de Sainte-Marthe a si fort embrouillé et altéré l'histoire.

I. Guillaume d'Aubenas, d'après le prieur des dominicains de Saint-Paul, ne siégeait plus en 1300. Or, objecte l'abbé A. (p. 3), « tant s'en faut que sa vie ait pris fin avec le XIII[e] siècle, qu'elle se prolongea près de dix ans dans le XIV[e]. Nous avons de ceci des preuves nombreuses, et l'on trouvera ci-après cinq documents qui ne laissent aucun doute sur ce que nous affirmons [1]. »

II. Dragonet de Montauban fut d'abord religieux de l'ordre de Saint-Benoît, ce qu'aucun écrivain n'a mentionné jusqu'ici, mais ce qui est attesté dans la bulle pontificale qui l'autorisa à faire son testament (Pièces justificatives, n° 7). Boyer de Sainte-Marthe, après avoir fait commencer l'épiscopat de Dragonet de Montauban beaucoup trop tôt, aux dépens de Guillaume d'Aubenas, lui retranche ensuite indûment, au profit de prélats imaginaires, seize ans d'épiscopat et une quarantaine d'années de vie. En effet, ce prélat a continué à occuper le siège de Saint-Paul-Trois-Châteaux jusqu'au 21 août 1328, et n'a cessé de vivre qu'en 1349. Une bulle de Jean XXII (document n° 6) le transporta (31 août 1328) sur le siège de Gap [2].

III. Hugues Aimeric fut, d'après les registres du Vatican, nommé évêque d'Orange, le 28 mars 1324, et fut transféré d'Orange à Saint-Paul-Trois-Châteaux le 6 septembre 1328, douze ans avant l'époque marquée par le P. Boyer (Pièces justificatives, n° 11). M. l'abbé A. donne de très intéressants détails sur la vie de cet évêque, qui fut un des personnages les plus considérables de son temps et que les papes d'Avignon chargèrent de plusieurs ambassades. Hugues Aimeric mourut en juillet 1348.

IV. Guillaume Guitard ne succéda pas à Hugues Aimeric le 11 avril 1349, puisque les bulles sont du 14 août 1348, selon les registres du Vatican. Il ne tint pas le siège six mois et quelques jours, puisque son épiscopat à Saint-Paul fut de quinze mois. Il ne mourut pas dans le mois de novembre 1349, puisqu'il fut transféré le 4 de ce mois à l'évêché de Lisieux. Il ne reste rien, par conséquent, de l'histoire faite de

1. Voir, dans les pièces justificatives publiées en appendice, sous le titre de *Documents inédits*, la bulle que lui adressait le pape Benoît XI, le 9 janvier 1304, quatre ans après l'époque où on le fait mourir, pour l'autoriser à faire la visite de son diocèse par ses délégués (Archives du Vatican, reg. 51, Bened. XI). Voir encore (*ibid.*) un document tiré des Archives des Bouches-du-Rhône, qui montre que Guillaume d'Aubenas continuait à vivre et à siéger en son église le 4 avril 1307.

2. L'abbé A. démontre (p. 9-15) qu'il faut incontestablement retrancher de la liste de Dom Boyer quatre prétendus successeurs de Dragonet, Hugues II, Guillaume de Cardaillac, Raimond Vehens et Hugues Adhémar.

ce prélat par le P. Boyer, et l'abbé A. a dû la refaire du commencement à la fin.

V. Jean Coci n'a guère été moins inconnu du P. Boyer. Il siégea à Vence en 1347, à Grasse en 1348, à Saint-Paul-Trois-Châteaux en 1349. L'abbé A. rectifie non seulement les erreurs commises au sujet de ce prélat par le P. Boyer, mais encore celles du *Gallia Christiana* qui a pris un unique personnage pour trois évêques différents qu'il appelle *Jean* à Vence, *Jean Peyroteri* à Grasse, *Jean Coti* à Saint-Paul. Jean Coci mourut en 1364, et non en 1361, comme l'avait prétendu le P. Boyer [1].

VI. Jacques Artaud devint évêque de Saint-Paul le 10 juillet 1364, date indiquée par les bulles (Pièces justificatives, nº 20) et devint évêque de Gap le 10 avril 1366 (*ibid.*, nº 21). Le P. Boyer a fait arriver ce prélat sur le siège de Saint-Paul en juillet 1365 et l'en a fait partir la même année.

VII. Raimond Geoffroi de Castellane ne s'appela jamais Raimond de Raimond. Ce fut le 17 février 1364 qu'il fut nommé prévôt de l'église d'Aix (Pièces justificatives, nº 22) et le 15 septembre 1367 qu'il fut évêque de Saint-Paul (*ibid.*, nº 23). Son épiscopat dura jusqu'en 1378.

VIII. Aymar de la Roche a été appelé par M. Hauréau Aymar Fabri (*Gallia Christ.*, t. XVI, col. 432). Ni cet érudit, ni le P. Boyer n'ont su qu'Aymar, avant de devenir évêque de Saint-Paul (10 novembre 1378) et de Genève (12 juillet 1385) avait commencé par être évêque de Bethléem (13 novembre 1363) [2]. Le P. Boyer l'a fait mourir en 1385, prenant l'époque de sa translation pour celle de son trépas. Le prélat ne cessa de vivre qu'en 1388.

IX. Le cardinal Jean de Murol, dont il est souvent question dans le grand recueil de Baluze *(Vitæ pap. Avenion.)*, et qui était évêque de Genève depuis le 27 janvier 1378, date qui n'avait pas encore été exactement indiquée, devint évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux en vertu des bulles du 24 juillet 1385 (Pièces justificatives, nº 30). Le P. Boyer s'est avisé de le mettre à mort en 1388, et le cardinal était si bien en vie longtemps après son prétendu trépas, que son testament est du 19 septembre 1397. Il survécut encore près de deux ans à son testament, jusqu'au mois de mars 1399, d'après le nécrologe des Frères-Mineurs de Clermont, dans l'église desquels il fut enseveli.

X. Dieudonné d'Estaing était doyen de l'église de Laon lorsqu'il devint évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux (bulles du 23 décembre 1388. Documents inédits, nº 31). Le P. Boyer donne à sa nomination la date de 1389 et à sa mort la date de 1409. Dieudonné vécut jusqu'à la fin de 1410 et peut-être jusqu'aux premiers jours de 1411 [3].

1. Ici l'abbé A. supprime un cinquième évêque entièrement imaginaire, l'évêque Bertrand (p. 28-31).

2. Voir, aux pièces justificatives, les bulles publiées sous les numéros 24, 25, 26.

3. L'abbé A. prouve (p. 51-52) que le cardinal Raimond de Mairose, donné par le P. Boyer pour successeur à Dieudonné d'Estaing, ne fut jamais évêque de Saint-

XI. Hugues de Theissiac ne fut point fait évêque de Vaison en 1412 par Jean XXIII, comme l'avance le P. Boyer, mais le 12 août 1409 par Alexandre V; il eut l'évêché de Saint-Paul, à titre d'administrateur, un an et demi après, le 18 février 1411 (Pièces justificatives, nº 32). Il garda les deux évêchés presque jusqu'à sa mort, c'est-à-dire durant trente-quatre ans.

L'auteur a eu la bonne pensée de présenter, sous forme de tableau synoptique (p. 58-59), le résultat de ses recherches, mis en parallèle avec le résumé de ce que contient le volume du P. Boyer, et on peut « ainsi apercevoir d'un seul coup d'œil l'énorme différence qui existe entre l'histoire fausse qui a eu cours jusqu'à ce jour, et l'histoire vraie qui doit la remplacer ».

L'excellence du présent travail et des travaux antérieurs de M. l'abbé Albanès fait vivement désirer que ce remarquable critique puisse réaliser son beau projet de publication d'un recueil dans lequel serait entièrement refondue l'histoire des provinces ecclésiastiques d'Aix, d'Arles, d'Avignon et d'Embrun.

T. de L.

---

276. — Nourrisson. **Pascal physicien et philosophe.** In-12, 282 p. Didier, 1885.
— 2. E. Droz. **Le scepticisme de Pascal.** In-8, 394 p. Alcan, 1884.

1. Le livre ou plutôt le recueil d'articles de M. Nourrisson sur Pascal n'ajoutera pas beaucoup, je le crains, ni à la connaissance de Pascal ni à la réputation de l'auteur. Je laisse de côté les sympathies de M. N. pour les jésuites, qui s'étalent dans sa préface : c'est là une affaire de sentiment plutôt que de discussion. Encore ne suffit-il pas, pour taxer Pascal d'injustice, de constater qu'il n'a pas pu lire tout Escobar et que la Compagnie de Jésus s'incarne tout aussi bien dans saint François Xavier que dans Escobar. Pascal nous a laissé la preuve qu'il faisait peu de cas des miracles de saint François Xavier, et qu'en matière de conversions, il tenait plus à la qualité qu'à la quantité.

Sur la vie de Pascal, sur sa philosophie, sur ses pseudonymes, sujets qui forment autant de chapitres de ce volume, M. N. n'avait rien de nouveau à nous dire et ce qu'il dit n'est pas toujours exempt de déclamation : « Salut donc, ô Pascal! Superbe et mélancolique génie, salut! etc. » Je ne crois pas que Pascal eût aimé à être apostrophé sur ce ton. Le chapitre intitulé *Pascal et le chevalier de Méré* est plus intéressant,

---

Paul-Trois-Châteaux, quoiqu'en ait dit Ciaconius (*Vitæ pont. roman.*, col. 1113), lequel a été aveuglément suivi par le P. Boyer et par les auteurs du *Gallia Christiana*. Du reste, selon une juste observation de l'abbé A. (p. 57), ces auteurs ont reproduit presque toutes les inexactitudes de l'historien de l'église de Saint-Paul-Trois-Châteaux.

mais là encore il ne me semble pas que M. N. ait ajouté grand chose à ce que nous avaient appris Sainte-Beuve et d'autres critiques. D'ailleurs Méré, « ce pédant de l'honnêteté » comme on l'a si bien appelé [1], malgré l'action incontestable qu'il a exercée sur Pascal à divers moments de sa vie, est un faquin qui ne méritait guère une étude aussi développée. Au lieu de reproduire *in extenso* des lettres bien connues que tout le monde sait où chercher, M. N. n'eût-il pas mieux fait de retracer un tableau d'ensemble de cette petite société de libertins à laquelle Méré se rattache, sinon par ses opinions, du moins par ses relations? Pascal a vécu dans ce monde, par lequel Montaigne donne la main à Voltaire. Il en a subi l'influence dans une mesure qui n'a pas encore été exactement déterminée, et qui vaudrait la peine de l'être.

Il me reste à parler du chapitre sur *Pascal et Descartes*. M. N. après Baillet, réclame pour Descartes l'honneur d'avoir suggéré à Pascal ses fameuses expériences du Puy-de-Dôme et de la Tour Saint-Jacques. Il est parfaitement exact que dans deux lettres à Carcavi datées de 1649 (11 juin et 17 août) Descartes a lui-même émis cette prétention; il n'en est pas moins vrai que Pascal, dans le compte rendu imprimé de ses expériences et tout particulièrement dans sa lettre à Ribeyre (12 juillet 1651) affirme positivement, sans nommer Descartes, qu'il ne doit rien qu'à lui seul et à Torricelli. Entre ces deux assertions contradictoires, je ne vois pas moyen de décider. Si Pascal était un esprit « fort élevé de lui-même » [2], l'orgueil de Descartes n'a pas besoin d'être démontré. M. N. tranche cependant sans hésiter en faveur de Descartes, mais les raisons qu'il allègue ou ne prouvent rien, ou prouvent contre sa thèse. Par exemple, la lettre de Descartes à Mersenne du 8 octobre 1638 montre qu'à cette époque le philosophe n'avait nullement pris parti entre les diverses explications proposées pour le phénomène de la limite d'ascension de l'eau dans les pompes [3]; la seule qu'il rejette est celle par l'horreur du vide, parce qu'elle ne cadre pas avec son système du plein. La lettre de Jacqueline Pascal à Mme Périer (25 septembre 1647) n'est pas plus explicite; on y voit bien Descartes et Pascal causant de la « question du vide », mais la question du vide ne doit pas être confondue avec celle de

---

1. L'expression est de feu René Grousset, jeune critique de la plus belle espérance enlevé prématurément aux lettres qu'il eût honorées. Deux de ses amis, MM. Imbart de la Tour et René Doumic, viennent de recueillir ses *Œuvres posthumes*, qui comprennent des poésies, parfois d'un beau souffle, des *Lettres* et quelques morceaux de critique, dont le plus remarquable est précisément une étude sur Saint-Evremond et les *Libertins* au XVIIe siècle. La piété des éditeurs a été bien inspirée, et le volume vaut la peine d'être lu, même de ceux qui ne partageraient pas les idées religieuses de l'auteur.

2. Expression de Fontaine dans sa relation de l'entretien de Pascal avec Sacy.

3. « L'observation que les pompes ne tirent point l'eau à plus de 18 brasses de hauteur ne se doit point rapporter au vide, mais ou à la matière des pompes, ou à celle de l'eau même qui s'écoule entre la pompe et le tuyau plutôt que de s'élever plus haut, ou même à la pesanteur de l'eau qui contrebalance celle de l'air. » On croirait entendre Lucrèce.

la pression atmosphérique. La fin de la lettre qui se rapporte bien à cette dernière question est plutôt défavorable aux prétentions de Descartes. Jacqueline raconte, en effet, qu'à la suite de ses conversations avec Descartes, Pascal écrivit à Mersenne « pour savoir de lui quelles raisons M. Descartes apportait contre la colonne d'air. » Mersenne répond « que ce n'était pas M. Descartes, car, au contraire, il la croit fort, mais par une raison que mon frère n'approuve pas. » Quelle était cette raison? Nous l'ignorons, mais est-il admissible que Pascal pût être à tel point dans l'incertitude sur les vrais sentiments de Descartes, si celui-ci lui avait positivement *suggéré* la veille les expériences concluantes qu'il devait exécuter l'année suivante?

M. Havet, dans un article de la *Revue bleue* du 29 août 1885, a combattu, lui aussi, la thèse de M. N., mais dans son désir de mettre tout le monde d'accord il se persuade que les expressions des lettres de Descartes à Carcavi sont susceptibles d'une autre interprétation. Pascal, hésitant encore en 1647 sur la vérité de l'opinion de Torricelli, aurait soumis à plusieurs personnes et notamment à Descartes l'idée d'une expérience propre à la vérifier. « Descartes eut le mérite d'y croire et d'en prédire le succès » et c'est tout ce qu'il a voulu exprimer en disant : « C'est moi qui l'ai avisé de faire cette expérience. » L'explication fait honneur au caractère de M. Havet, mais il suffit de lire jusqu'au bout la seconde lettre à Carcavi pour voir qu'elle porte à faux : « Je l'avais assuré, dit Descartes, du succès, comme étant entièrement conforme à mes principes : *sans quoi il n'eût eu garde d'y penser, à cause qu'il était d'opinion contraire.* » Est-ce assez net? Descartes ne réclame pas seulement l'honneur d'avoir *approuvé* l'idée de Pascal, il se vante positivement de la lui avoir *suggérée*, de l'avoir converti, et c'est bien à cette prétention que Pascal répond indirectement quand il écrit à Ribeyre : « Il est véritable et je vous le dis hardiment, que cette expérience *est de mon invention.* » On voit que les deux assertions sont bien incompatibles et qu'on perdrait son temps à vouloir les concilier; il faut choisir entre les deux, ou, mieux encore, suspendre son jugement en attendant de nouveaux documents. Au demeurant, la question n'a pas beaucoup d'importance, si ce n'est pour l'appréciation morale des deux adversaires. Au point de vue scientifique, il est *certain* que Descartes a pressenti (sinon formulé) avant Torricelli la loi de la pression atmosphérique, et que tout le mérite de Pascal consiste, dans l'hypothèse la plus favorable, à avoir imaginé et exécuté une expérience décisive, qui mit cette loi hors de doute pour tout le monde [1].

---

1. Torricelli, pour montrer que l'ascension des liquides dans les tubes fermés était due au contrepoids de l'air, s'était contenté de varier la nature des liquides et de montrer que les hauteurs atteintes étaient inversement proportionnelles aux densités. Pascal, au contraire, laisse le liquide fixe (le mercure) et varie le poids de la colonne d'air en prenant la mesure à des altitudes différentes. Les deux expériences sont bien la contre-partie l'une de l'autre.

2. L'ouvrage de M. Droz contraste avantageusement, fond comme forme, avec celui de M. Nourrisson. Pour le fond, au lieu de se disperser sur des sujets multiples, quitte à demeurer à la surface de chacun d'eux, le jeune auteur a volontairement concentré son étude afin de mieux l'approfondir. Pour la forme, au lieu du style tour à tour négligé et emphatique de M. N., nous trouvons ici une langue vive, forte et serrée, qui témoigne d'une familiarité prolongée avec le plus grand écrivain de notre langue. Oserai-je regretter que ce style ne soit pas exempt d'une certaine afféterie qui empêche de le louer sans réserve? Certains débuts de chapitres cherchés d'un peu loin, certaines locutions un peu trop « dix-septième siècle », sentent encore l'excellent normalien qui déverse dans sa thèse ses cahiers d'élégances. Je n'insiste pas : on aurait mauvaise grâce à chicaner un auteur sur quelques puérilités ou sur quelques *lapsus* [1] quand son livre offre tant de bonnes choses, si bien exprimées.

Comme le titre de son livre l'indique, M. Droz a voulu prendre corps à corps l'opinion rebattue qui fait de Pascal un sceptique, se jetant dans la religion par désespoir. Cette opinion, imaginée et brillamment développée par Cousin, a eu certainement beaucoup de succès dans le public lettré; elle n'est cependant pas aussi généralement répandue qu'il plaît à M. Droz de le dire dans sa préface. Une page de M. Deschanel, un sonnet de M. Lemaître ne sont pas des preuves suffisantes à cet égard. Ailleurs M. Droz reconnaît lui-même que la thèse de Cousin n'a jamais été acceptée par les commentateurs catholiques ou protestants de Pascal; parmi les « laïques », les plus récents et les plus autorisés, partis des points de départ les plus divers, la rejettent également : il suffira de nommer Sainte-Beuve, M. Molinier, M. Nourrisson lui-même. J'ajoute que tout esprit non prévenu et qui ne se contente pas de lire les Pensées par extraits, ne peut que souscrire à la parole profonde de Vinet, dont tout le livre de M. Droz n'est que le développement : « Ce n'est pas le scepticisme qui a rendu Pascal chrétien, c'est le christianisme qui l'a rendu sceptique. » Ce n'est donc pas dans le fonds de doctrine de son livre qu'il faut chercher l'originalité et le mérite de M. Droz. Que Pascal, loin d'être en philosophie un pyrrhonien convaincu, ait cherché à tenir la balance égale entre le scepticisme et le dogmatisme pour convaincre l'homme de son impuissance à gagner la certitude et le bonheur dans le secours de la foi, cela avait été dit bien des fois avant M. Droz. Mais ce que nul n'avait encore fait aussi complètement, aussi nettement que lui, c'est de démêler le vice caché de ce raisonnement qui oppose le vrai scepticisme à un dogmatisme de convention, c'est d'en retracer les raci-

1. En voici un qui est pourtant singulier : « Il y a eu du scepticisme dans le monde avant Pyrrhon : l'expérience et la nouvelle Académie y avaient pourvu. » (p. 157 *note*). M. Droz ne peut ignorer que Pyrrhon est mort en 288 av. J.-C., Arcésilas, fondateur de la moyenne Académie, en 241; Carnéade, fondateur de la nouvelle, en 126. Il aurait fallu citer Gorgias et Protagoras.

nes dans la tradition des Pères et dans les principes mêmes de la religion chrétienne, c'est enfin et surtout de préciser les raisons qui font que la thèse sceptique, qui ne devait être que la moitié de l'argument de Pascal, occupe dans les fragments de l'apologie une place aussi disproportionnée à sa véritable portée. Ces raisons sont au nombre de trois :

1° La thèse sceptique, étant celle qui répugne le plus au commun des lecteurs, avait besoin d'être fortifiée davantage ; la longue accointance de Pascal avec Montaigne le servait à point nommé en lui fournissant tout un arsenal de raisons pyrrhoniennes ;

2° Les *Pensées,* sous leur forme actuelle, sont un recueil de *Maximes ;* or l'écueil de ce genre, très à la mode au moment où écrivait Pascal, c'est le paradoxe, l'exagération voulue de l'expression : plus d'une phrase, citée comme une preuve décisive du scepticisme de Pascal, dépasse certainement sa pensée et aurait été atténuée dans la rédaction définitive ;

3° Pascal n'est pas seulement un apologiste, mais encore un pénitent ; or s'il a péché, aux yeux de la rigueur janséniste, c'est par concupiscence d'esprit ; c'est donc la raison qu'il doit chercher à humilier, et qui humilie la raison parle nécessairement le langage des sceptiques.

Voilà, réduite à ses grandes lignes, l'argumentation de M. Droz ; elle est juste et pénétrante et je ne saurais dire à quel point l'auteur, en la développant dans le détail, y a déployé de souplesse, d'agrément et d'érudition. Son livre est la meilleure réfutation de celui de Cousin parce qu'il est la seule qui se puisse lire d'un bout à l'autre sans fatigue, et ce que le talent a fait, le talent seul peut le défaire. L'auteur me permettra-t-il cependant de lui indiquer deux points sur lesquels il ne me paraît pas avoir suffisamment insisté ? L'un, c'est la grande place que la forme dialoguée et épistolaire devait (de l'aveu même de Pascal) tenir dans l'*Apologie :* or cette forme, plus encore que celle des *Maximes* détachées, qui n'était que provisoire d'ailleurs, pousse à l'exagération. Si l'on réfléchit que Pascal, dans ces parties de controverse, se serait probablement donné pour adversaires un libertin, un cartésien et un juif, si l'on réfléchit que le cartésianisme, malgré ses protestations de respect pour la religion, avait, en réalité, la prétention de s'en passer, on aura, je crois, l'explication de beaucoup de passages où en injuriant la « raison raisonnante », c'est en réalité sur Descartes que frappe Pascal. Le second point, c'est l'ignorance de Pascal en matière d'histoire de la philosophie. Son entretien avec M. de Sacy prouve qu'il n'avait guère étudié que Montaigne parmi les modernes, Epictète parmi les anciens ; or si Montaigne représente assez bien à la fois le scepticisme de l'épicurisme, Epictète, qui n'est qu'un moraliste, ne saurait être sérieusement pris pour champion unique du dogmatisme. C'est cependant ce que fait Pascal dans cet entretien, sans se préoccuper qu'il y ait eu des hommes qui s'appelaient Platon et Aristote. Cette erreur, volontaire ou

non, a eu des conséquences graves : le dogmatisme incarné dans Epictète est un dogmatisme moral, et comme tel éminemment opposé à l'esprit chrétien. Adversaire passionné de ce qu'on appelle aujourd'hui « la morale indépendante », Pascal établit entre elle et le dogmatisme *in genere* une solidarité factice; de là son déchaînement contre « la superbe raison », en qui il attaque moins encore l'infatuée qui prétend éclairer le mystère des choses, que la rebelle qui s'arroge de régenter la conscience morale.

Théodore REINACH.

---

277. — 1. David HESS, **Johann Caspar Schweizer,** ein Charakterbild aus dem Zeitalter der franzœsischen Revolution, eingeleitet und herausgegeben von J. BAECHTOLD. Berlin, Hertz, 1884. In-8, CVI et 286 p.

2. **Madame Elisabeth,** sœur de Louis XVI, par Mme la comtesse D'ARMAILLÉ. Paris, Perrin, 1886. In-8, V et 509 p.

3. **Un cadet en 1792,** Charles de Cornier, par Joseph de VIVIE, ancien magistrat. Bordeaux, imprimerie V. Crespy, 1886. In-8, 32 p. 3 f. 50.

4. Léon MOREAUX, **Le général René Moreaux et l'armée de la Moselle** 1792-1795. Paris, Firmin-Didot, 1886. In-8, IX et 380 p. 3 fr. 50.

5. **Les dernières années du duc d'Enghien,** 1801-1804, par le comte BOULAY DE LA MEURTHE. Paris, Hachette, 1886. In-8, VIII et 359 p. 3 fr. 50.

6. **Histoire de la marine français sous la première République,** par E. CHEVALIER, capitaine de vaisseau. Paris, Hachette, 1886. In-8, II et 424 p. 7 fr. 50.

1. Voici encore un de ces étrangers aventureux, pleins de nobles illusions, sincèrement épris de la liberté, qui, comme Bollmann et Georges Kerner [1], comme Forster, sont venus en France pour prendre part aux luttes de la Révolution : Jean Gaspard Schweizer. Ce Schweizer était assez ignoré jusqu'ici ; sa femme Madeleine avait plutôt attiré l'attention, car elle a connu Gœthe et Caroline de Wolzogen. Schweizer est un des *Schwärmer* les plus originaux de la fin du XVIIIe siècle ; inquiet, ardent, nullement pratique, dépourvu de calme, de sang-froid et de tenacité, néanmoins plein de confiance en lui-même, cherchant avec passion l'aventure et le péril, bon, généreux, n'usant de sa richesse que pour la partager avec ses amis, crédule et se laissant duper comme un enfant par tous les spéculateurs et les charlatans qu'il rencontre, avec cela rêvant de réformer le monde, commerçant, collectionneur, poète, affamé de savoir et voulant tout apprendre et tout connaître malgré les lacunes de sa première éducation, tel est ce Schweizer dont David Hess nous a laissé l'attachante biographie. Il était né à Zurich, en 1754, et ses parents lui laissèrent une maison de commerce importante. Mais en 1786, il quitta sa ville natale et se rendit à Paris pour y pêcher des millions et y travailler au bonheur de l'humanité. Il menait grand train et

1. Voir sur Bollmann, *Revue critique,* 1886, n° 4, art. 26 et sur G. Kerner, n° 22, art. 123.

donnait bonne chère. Aussi son hôtel devint-il bientôt le rendez-vous des agioteurs et de tous les grands *Schwindler* de l'époque. On y vit aussi des beaux-esprits et des politiciens, des écrivains renommés et les hommes qui devaient jouer un rôle considérable dans la Révolution : Bernardin de Saint-Pierre, Fabre d'Eglantine, Chamfort, Bitaubé, Schlaberndorf [1], Salis, Archenholz, Lafayette, Dumouriez, Barnave, d'Espagnac, Bergasse, Marie Wollstonecraft, Anarcharsis Cloots, etc. La biographie de Hess ne nous donne pas, à vrai dire, de détails nouveaux sur les hôtes de Schweizer ; Mirabeau est à peu près le seul dont on nous raconte quelques traits curieux ; il fait la cour à la dame du logis qui refuse de l'entendre et inspire à ce grand débauché le plus profond respect ; il cajole le mari, vante son esprit et même son génie, puise dans sa caisse à pleines poignées, et lui rend un jour, en une seule fois, tout l'argent qu'il lui a pris, sans que ce fou de Schweizer s'étonne de la restitution et sache même combien lui doit Mirabeau (p. 54-55 et 58). Cependant l'exalté Zuricois s'était jeté à corps perdu dans la Révolution, il collaborait aux projets de constitution de Mirabeau, il composait des hymnes en l'honneur de la liberté, il dirigeait les travaux de fortification de Montmartre, il faisait des harangues en pleine rue, il devenait jacobin et sans-culotte. Par instants, il est vrai, son enthousiasme se refroidissait ; il fut saisi d'horreur à la vue du triomphe des soldats du régiment suisse de Châteauvieux ; il voulut sauver Louis XVI et cacha dans sa maison une somme d'or que les royalistes destinaient à la fuite du roi ; il fit échapper, dans la journée du 10 août, au péril de sa vie, plusieurs de ses compatriotes de la garde suisse. Toutefois, il salua l'avénement de la République avec allégresse, et ses opinions révolutionnaires ne faisaient de doute pour personne ; accusé souvent, exposé plus d'une fois à des visites domiciliaires, et toujours affairé, toujours plein de projets et faisant des iambes sur les moindres incidents de sa vie, il ne fut jamais mis en état d'arrestation ; il allait droit son chemin, a dit Schlaberndorf, ne voulait rien pour lui, ne cachait pas ses sentiments, et ne passait pas pour dangereux (p. 99). Il fut même chargé d'une mission diplomatique en Suisse, puis attaché à une agence commerciale et maritime que le Comité de salut public créa dans l'Amérique du Nord. La Révolution et ses propres prodigalités, sa générosité insensée l'avaient ruiné ; il aurait pu rétablir sa fortune aux États-Unis ; il y passa six ans à faire des vers, à fréquenter les savants et les poètes, à écrire une « Critique de la civilisation » qui, heureusement, est restée inédite. Lorsqu'il revint en France, il se vit cruellement trompé par ses associés, environné de chevaliers d'industrie qui le grugeaient à plaisir, engagé dans de longs et coûteux procès, détroussé par les avocats et les usuriers, couvert de dettes ; sa santé était

1. Quand donc quelque jeune érudit se décidera-t-il à explorer les papiers de Schlaberndorf qui se trouvent, nous dit-on, aux archives d'Etat de Breslau ? Il y a là, sans aucun doute, bien des documents de grand intérêt sur la Révolution.

perdue, et son âme brisée ; il mourut en 1811. Telle est, résumée à grands traits, l'histoire de Gaspard Schweizer ; elle contient, a-t-on dit, le sujet d'un grand roman et d'une demi-douzaine de nouvelles. Mais il ne faut pas oublier, à côté de lui, sa femme. Madeleine Hess, la *liebe Schweizerin* de Lavater, qui partage noblement la fortune, bonne ou mauvaise, de son mari, lui reste obstinément attachée, l'excuse toujours, le console et le soutient avec une infatigable tendresse, l'accompagne enfin dans cette terrible traversée du *Suffolk*, en pleine tempête, sur un vaisseau qui craque de toutes parts, au milieu d'un équipage qui s'enivre et se révolte; affreusement malade, désespérée, couchée dans une étroite cabine, où elle attend la mort, elle est une nuit obligée de se lever, toute frémissante de froid, pour laisser les charpentiers, armés de haches et de leviers, réparer le gouvernail, à la lueur des lampes de corne que tiennent les passagers (p. 118); à Paris, elle visite et encourage ses amis proscrits, elle pénètre dans les prisons, elle flatte Robespierre et sait obtenir des passeports pour les suspects, par exemple, pour Pougens, et se sentant compromise, voulant en cas d'accusation mourir dignement, elle se rend un soir, accompagnée d'une servante, sur la place de Grève et compte les marches de la guillotine, pour ne pas trembler lorsqu'il faudra monter à l'échafaud (p. 101). Citons encore, entre autres figures intéressantes, le vieux et loyal teneur de livres Diggelmann, le peintre Füssli, l'Américain Swan et sa femme, la servante Victoire Beauchard dont la jeunesse a été si tragique, Mangin et la Finot, ces deux domestiques qui se marient et achètent un bien national après avoir volé leur maître, surtout cette Babette Bansi que les Schweizer ont adoptée et emmenée avec eux à Paris, mais qui menace sa mère adoptive de la dénoncer au tribunal révolutionnaire, mène joyeuse vie avec les peintres du Louvre, voyage en Italie, se convertit au catholicisme, s'insinue auprès de la mère de Bonaparte, épouse après toute sorte d'incidents le professeur et médecin Nannoni et finit par devenir maîtresse de dessin à la maison royale de Saint-Denis. La biographie, que nous venons d'analyser, a pour auteur David Hess, parent de Madeleine Schweizer. C'est, à notre avis, un petit chef-d'œuvre. Hess avait le style clair et vigoureux ; il a su peindre et douer d'une vie puissante ses personnages, particulièrement Schweizer, sa femme et Babette Bansi; il a su démêler et retracer avec une merveilleuse habileté ce chaos d'opérations financières et d'aventures de tout genre dans lequel s'agite son héros; une fois le livre ouvert, il faut aller jusqu'au bout; on va de page en page, sans fatigue, entraîné à la fois par l'intérêt qu'inspire cette orageuse existence et par l'art du biographe. M. J. Baechtold, le germaniste bien connu, qui a publié pour la première fois le manuscrit de Hess [1], mérite les plus vifs remerciements. Il a du reste augmenté singulièrement le prix de ce volume en le faisant précéder d'une étude sur Hess, sa vie et ses œuvres. Il a consulté les

1. Un extrait avait paru, il est vrai, dans le *Züricher Taschenbuch* de 1880.

nombreux papiers laissés par Hess et déposés après sa mort à Zurich et à Bâle; à l'aide de ces documents, il raconte l'existence de cet homme remarquable qui fut d'abord soldat au service de la Hollande et qui a laissé d'assez bonnes poésies, un livre sur Bade en Argovie, *die Badenfahrt*, et une excellente biographie de Landolt *(Salomon Landolt der Landvogt von Greifensee)*. Signalons dans cette introduction très soignée quelques fragments précieux du *journal* de Hess; ils sont relatifs à ces combats de 1799, qu'on a nommés les deux batailles de Zurich et que Hess appelle les jours d'épouvante, *die Tage des Schreckens* [1].

2. Le livre de Mme la comtesse d'Armaillé sur *Madame Elisabeth* est plutôt une œuvre d'édification qu'une œuvre d'histoire, et l'auteur expose nettement le but de son travail dès l'avant-propos « retracer la vie d'une princesse arrivée au plus haut degré de la perfection morale, sous l'influence de la piété, de l'amitié, du dévouement à la famille, et morte à trente ans, après avoir subi les plus cruelles épreuves et la plus injuste des condamnations ». Ce livre a néanmoins ses mérites, et Mme d'Armaillé a consulté à peu près tous les documents imprimés, et même quelques inédits. Nous nous bornerons à signaler ici quelques erreurs qui pourront être corrigées dans une nouvelle édition. C'est non pas près de Clermont, mais au-delà, au sortir de Sainte-Menehould, et à un quart de lieue de cette ville, que fut tué le seigneur de Hans; il était, non pas marquis, mais comte de Dampierre; il ne baisa pas la main du roi, puisqu'il ne put approcher de la berline royale (p. 214) [2]. L'Assemblée constituante n'avait nommé que trois commissaires, et Mathieu Dumas n'en était pas membre (p. 218). Pétion n'était pas une « créature de Robespierre » *(id.)*. Léopold est mort le 1er mars, et non le 2 mars (p. 263). Dillon a été assassiné le 28 avril, et non le 18 (p. 266). Mandat était-il noble? (p. 300).

3. L'étude de M. Joseph de Vivie, *Un cadet en 1792*, est consacrée à Charles de Cornier, un de ces jeunes nobles, — en plus grand nombre qu'on le croit d'ordinaire — qui refusèrent d'émigrer et combattirent avec héroïsme pour la Révolution et la France. Les lettres de cet officier respirent, comme dit M. de V., non seulement le plus ardent patriotisme, mais un vrai délire patriotique. Il écrit, le 17 mai 1793, qu'il « jouit du plaisir de terrasser les ennemis de la patrie » et que le seul sentiment qu'il connaisse, c'est « l'enthousiasme d'un homme libre ». Avec quelle chaleur il décrit son premier combat! « Nous former en bataille, braver artillerie, mousqueterie, mitraille, biscayens, charger l'ennemi, le terrasser, passe comme un éclair. Custine est à notre tête; il fait mordre la poussière à plusieurs de sa propre main. Les chasseurs auraient marché aux enfers. Les pièces de canon de l'ennemi sont pri-

---

1. Mentionnons aussi la table des noms de personnes qui sera très utile et ajoutons qu'il faut lire p. XXXVII, Turreau et non *Tarreau*.

2. Voir *Revue critique*, 1884, n° 44, art. 189 (sur les mémoires de Mme de Tourzel) et même année, n° 23, art. 109 (sur les « Emigrés » de Forneron.)

ses. L'infanterie est repoussée jusque dans la redoute. Le sang ruisselle de toutes parts. L'artillerie de la redoute, au lieu de nous intimider, augmente notre rage... » (p. 25). Avec quel désespoir il raconte la retraite de l'armée, cette retraite *honteuse*, due sans doute à une « trahison des plus noires! » (p. 26.) Mais il est fier du courage qu'il a montré, fier de la bravoure de son régiment; il écrit avec un noble orgueil que ses camarades ont « déployé le caractère le plus énergique. Toute l'armée chante nos louanges, et aussitôt que nous paraissons, on entend : vive le 10e chasseurs! Il est agréable d'être membre d'un corps qui jouit d'une aussi heureuse réputation » (p. 27). L'intrépide cadet se fit tuer le 13 octobre à l'arrière-garde, en se portant au secours d'un soldat blessé, et les officiers de son régiment écrivirent à son père qu'il était tombé en héros. Il faut remercier M. de Vivie d'avoir livré à la publicité les lettres de ce jeune et vaillant soldat mort à dix-huit ans pour la patrie; elles reflètent les impressions et les sentiments de ces premières armées de la Révolution[1].

4. Le général René Moreaux, dont son descendant, M. Léon Moreaux, nous donne aujourd'hui la biographie, a été souvent confondu avec son homonyme, Jean-Victor Moreau, le vainqueur de Hohenlinden. Son petit-fils a bien fait « de revendiquer pour sa mémoire la réparation historique à laquelle lui donne droit la gloire qu'il a acquise en se sacrifiant sur les champs de bataille pour la défense de la patrie » (p. IX). Moreaux était né à Rocroy le 14 mars 1758. Il fit la guerre d'Amérique comme grenadier du régiment d'Auxerrois-infanterie et reçut une grave blessure à l'affaire de Sainte-Lucie. Lorsqu'éclata la Révolution, il était entrepreneur de bâtiments et de travaux du génie militaire. Il commanda et organisa la garde nationale de Rocroy, et fut élu, le 20 septembre 1791, lieutenant-colonel en second du 1er bataillon des Ardennes. Il prit part au siège de Thionville (1792), puis fut attaché, en qualité de général de brigade, au corps des Vosges qui dépendait de l'armée de la Moselle (1793). Blessé à Leimen et nommé général de division, placé à la tête du corps des Vosges, il assista à la bataille de Pirmasens et s'y distingua si bien qu'on lui offrit le commandement en chef de l'armée de la Moselle. Il refusa et servit sous les ordres de Hoche, ensuite de Jourdan. Son biographe nous le montre, dans cette période de sa vie, intrépide et prudent à la fois, maintenant une discipline sévère, communiquant aux soldats sa propre fermeté : « Que l'armée, disait-il, soit pénétrée de la puissance de notre République, et qu'elle sache qu'un revers ne lui fait d'autre effet que celui de l'huile dans une fournaise ardente » (p. 135). Nommé, le 29 juin 1794, une seconde fois général en chef de l'armée de la Moselle, vainqueur à Trippstadt et à Pellingen, maître de Trèves, puis de Coblenz, de Rheinfels, un instant commandant les deux armées de la Moselle et du

1. Voir sur les sentiments de l'armée du Rhin à laquelle appartenait Cornier, la lettre de Grandjean, *Revue critique*, 1886, n° 40, p. 245-247.

Rhin, il fut chargé, à la fin de l'année, du blocus de Luxembourg; cette place importante, vigoureusement attaquée, allait se rendre lorsque le jeune général, souffrant de ses blessures et atteint d'une fièvre putride, dut être transporté à Thionville où il mourut dans la nuit du 9 au 10 février 1795 ; Hatry lui succéda, mais, comme dit M. M., il n'eut qu'à achever l'œuvre de son prédécessenr et en recueillit toute la gloire. C'est Moreaux qui, en réalité, a pris Luxembourg. Si consciencieux que soit le travail de M. M., il donne prise à la critique, et l'auteur nous permettra les observations suivantes. Il exagère infiniment l'importance du siège de Thionville; il prétend, par exemple, que le bombardement du 4 au 5 septembre dura quinze heures, lorsque nous savons par Wimpffen lui-même qu'il ne dura pas deux heures, qu' « il ne brûla pas une toise de toiture et ne causa pas pour dix écus de dégât » (lettre à Pache du 5 février 1793). Les bulletins triomphants de Wimpffen et les discours emphatiques de Merlin ont trompé l'opinion, et jusqu'ici l'histoire, sur la vigueur de la défense de Thionville. Il n'est pas vrai que les Français aient fait le 6 septembre un *carnage affreux* dans le camp ennemi et qu'en cette seule affaire les Autrichiens aient perdu quatre cents hommes. Je renvoie M. M. aux mémoires de Las Cases et de Marcillac, et surtout à l'excellente *Histoire de Thionville*, de Teissier, parue à Metz en 1828. En général, M. M. s'est trop contenté de lire, pour son récit, les sources françaises; il a raison de critiquer Jomini qui est très souvent inexact, et Gouvion Saint-Cyr qui semble quelquefois écouter de vieilles rancunes et se mettre trop en évidence ; mais il n'aurait pas dû se borner aux dépêches et aux rapports du dépôt de la guerre. Un des grands mérites de Jomini, c'est qu'il a consulté les relations allemandes. M. M. aurait bien fait de l'imiter et de lire, entre autres travaux étrangers, ceux de M. Lufft que nous avons mentionnés récemment dans cette revue [1], le *Journal* de Blücher, la *Geschichte der Kriege in Europa*. Il eût ainsi évité quelques menues erreurs que nous reléguons en note. Nous lui reprocherons aussi d'avoir donné trop de place à l'histoire générale et à l'ensemble des opérations; dans certains chapitres de l'ouvrage, Moreaux ne paraît pas assez au premier plan. Mais, malgré ces objections, le travail de M. M. est fort louable ; on y trouve un grand nombre de lettres, d'états de situation, de rapports pour la plupart inédits; M. Léon Moreaux raconte très exactement les campagnes de 1793 et de 1794 (voir surtout le chapitre v); enfin, il met suffisamment en relief le rôle de l'armée de la Moselle qu'on avait un peu trop rabaissé jusqu'ici, et, grâce à lui, il ne sera plus permis de confondre le général qui dirigeait, en 1795, le siège de Luxembourg avec celui qui fut tué en 1813 par un boulet français [2].

---

1. *Revue critique*, 1885, n° 47, art. 214.

2. P. 6, M. Léon Moreaux place au mois de juin les échauffourées de Mons et de Lille, qui sont de la fin du mois d'avril. P. 9, l'armée prussienne ne se composait que de quarante-deux mille hommes. *Id.* Brunswick ne *força* pas le

5. M. Boulay de la Meurthe a voulu compléter le livre de Nougarède de Fayet (1844) sur le duc d'Enghien par une étude composée surtout de matériaux nouveaux. Cette étude est faite avec le soin consciencieux que M. B. apporte à tous ses travaux; elle est fort bien composée, écrite en outre dans un style ferme et grave qui n'exclut pas l'élégance. M. B. a trouvé sur son sujet plus d'une pièce importante puisée dans les documents de la police générale et dans les correspondances des agents diplomatiques français et des ministres étrangers. Il raconte d'abord la vie du jeune duc dans le pays de Bade, à Ettenheim, où l'avait attiré un ancien attachement pour la princesse Charlotte de Rohan; il montre qu'Enghien, passionné pour la guerre, et ne voulant d'autre lutte que la lutte ouverte, rêvait un coup de main sur l'Alsace, mais qu'il ignorait la conspiration de Georges, et la blâma nettement, lorsqu'il la connut, que Bonaparte lui-même, connaissant les menées de Georges à Paris et dans l'Ouest, ne tournait pas encore ses regards sur les frontières de l'Est. Malheureusement Drake et les agents anglais intriguaient à Munich et à Stuttgart; Méhée, envoyé en Allemagne pour les sonder, passa à Offenbourg où M. de Musset lui parla du duc d'Enghien comme du chef naturel que trouveraient un jour les officiers de Condé logés dans la ville; Méhée fit son rapport, et l'attention de Bonaparte fut attirée sur le prince. Le général Leval, commandant la division du Bas-Rhin, le commissaire général de police Popp, le préfet Shée renchérirent aussitôt sur le rapport de Méhée et dénoncèrent la baronne de Reich et les émigrés d'Offenbourg. Le sous-officier de gendarmerie Lamothe, envoyé à Ettenheim par le préfet Shée, prit un ami du prince, le vieil et inoffensif marquis de Thumery, pour Dumouriez; « le nom, prononcé par des lèvres allemandes, dit M. B., pouvait en effet produire une véritable consonnance avec celui du fameux général ». Aussitôt Bonaparte, outré, exaspéré, réunit un conseil de gouvernement; tous les assistants, sauf Cambacérès, conseillent de s'emparer du duc; deux expéditions ont lieu, l'une dirigée par Ordener contre Ettenheim, l'autre par Caulaincourt contre Offenbourg; Enghien est enlevé (M. B. nous fait un dramatique récit de cet enlèvement, d'après la relation d'un serviteur du prince, Joseph Canone), en-

camp de Fontoy, que Deprez-Crassier se contenta d'évacuer. *Id.* Il ne prit pas position à Briey et à Etain le 28 août, mais le 29 et le 30. P. 10, Clerfayt s'empara de Stenay le 31, et non le 30 août, et Hohenlohe ne bloqua jamais Montmédy; *id.* Luckner fut destitué, non pas le 1er septembre, mais dès le 25 août; *id.* Beaurepaire ne se tua pas « au moment où les Prussiens entraient dans la ville pour en prendre possession »; *id.* l'armée du Centre comptait vingt-deux mille hommes, et non vingt-cinq mille. P. 11, lire *Pully* et non Prilly et *Wimpffen* au lieu de Wimpfen. P. 13, le prince de Nassau (ce ne peut-être que Nassau-Siegen), n'a pas été tué au siège de Thionville, par la bonne raison qu'il était alors à Verdun. P. 16, la République a été proclamée le 21, et non le 22 septembre. P. 17, ce ne fut pas Galbaud qui succéda à Wimpffen, mais Saint-Hillier, et après Saint-Hillier, Krieg. P. 23, lire la *Nahe* et non la Nahé. P. 23, lire le *colonel Szekuly* et non le général Sékuly et *le Kettrich*, au lieu de Kétérick. *Rüchel* est partout écrit Ruchel.

mené à Strasbourg, puis à Vincennes, interrogé, et fusillé dans les fossés du château. Notons, à propos de la procédure, les points suivants. Lorsque Bonaparte reçut les papiers saisis chez le duc, il y vit qu'Enghien n'avait pas eu de relation directe avec Georges, mais qu'il demandait à servir l'Angleterre contre le peuple français « son plus cruel ennemi » et déclarait « avoir des intelligences parmi les troupes »; il dressa aussitôt le plan d'un interrogatoire que Réal devait diriger et nomma une commission militaire composée de colonels de la garnison de Paris et présidée par le général Hulin qui devait faire son œuvre *sans désemparer*. Mais lorsque le duc fut traduit devant la commission, Réal, averti trop tard, ne parut pas, et aucun des membres ne savait qu'il dût assister à la séance; ils furent privés des moyens d'instruction les plus indispensables; tout leur fit défaut, l'acte d'accusation et les pièces à charge et à décharge; on leur dit seulement que le prince était accusé : 1° d'avoir porté les armes contre la République; 2° d'avoir été et d'être encore à la solde de l'Angleterre; 3° de faire partie des complots tramés contre cette puissance; ils omirent l'idée du complot, se bornèrent aux autres inculpations, et prononcèrent la mort. M. B. retrace, à la suite de ces curieux détails, l'impression que le drame de Vincennes produisit en Europe; ce ne fut pas une impression de pitié; on vit dans cette exécution une sorte de défi jeté aux puissances par le premier consul. M. B. marque également les sentiments du public français, la stupeur des uns, l'horreur des autres, le sentiment des politiques qui virent dans l'évènement une faute commise. Mais il a si bien démêlé les motifs qui déterminèrent Napoléon; il a montré avec tant d'art comment naquit, grandit, éclata l'irritation qui provoqua la mort du jeune duc; il a si habilement prouvé que le premier consul se croyait sincèrement dans le cas de légitime défense, qu'à la fin du volume, on est presque porté, tout comme lui, à excuser Bonaparte [1]. Aussi ne faut-il pas rester sur cette impression, et, quoique M. Boulay n'ait pas assez formellement prononcé ce jugement, on dira toujours — et nous employons à dessein ses expressions (p. 283) — que ce sanglant coup d'état fut non seulement inutile, mais inique. Bonaparte avait violé un territoire neutre et décidé de la vie d'un homme dans un transport d'aveugle et criminelle colère [2].

6. L'ouvrage de M. Chevalier sur la marine française sous la première République est encore un fort bon livre, composé d'après les documents des archives de la marine. Il est divisé en onze chapitres. Nous assistons d'abord à la désorganisation des cadres de la marine, suite inévitable de la Révolution, puis au siège de Toulon et à la réor-

1. Je ne suis pas le seul de cet avis, et un ami, qui est un de nos plus remarquables historiens, partage mon sentiment.

2. Le volume est ainsi divisé : I. et II. *Séjour à Ettenheim*. III. *Les ordres du premier consul*. IV. *L'enlèvement*. V. *La sentence de Vincennes*. L'appendice renferme 24 pièces justificatives.

ganisation tentée par Jean-Bon Saint-André. Nous lisons ensuite le récit de la bataille du 1er juin 1794 restée célèbre par l'épisode du *Vengeur*, des engagements du 16 mars et du 12 juillet 1795 entre l'escadre de l'amiral Martin et celle de l'amiral Hotham, du combat du 23 juin 1795 livré par Villaret-Joyeuse à lord Bridport près de l'île de Groix, de la croisière du contre-amiral Richery sur les côtes d'Espagne et sur celles de l'Amérique du Nord, de la malheureuse expédition d'Irlande où l'amiral Bouvet « désespéra trop tôt du succès », mais où les équipages, au témoignage unanime des officiers, « remplirent extrêmement mal leur devoir » (p. 311-313). Les desseins de Bonaparte, le projet de descente en Angleterre, l'expédition d'Egypte (prise de Malte, combat d'Aboukir, etc.), le débarquement des Anglais à l'embouchure du Texel, la convention de Castricum terminent le volume. On y remarquera surtout avec quelle abondance convaincante de détails l'auteur prouve que nos désastres doivent être attribués, avant tout, à la mauvaise composition des équipages et à l'inexpérience des officiers jetés pour la plupart au milieu de circonstances auxquelles leur instruction navale ne les avait pas préparés et, par suite, incapables de prendre les décisions nécessaires. On y trouvera des récits très clairs et très nets, pleins de particularités curieuses, toujours accompagnés d'appréciations saines et de jugements qui s'appuient sur une étude attentive des documents et sur les plus solides connaissances techniques. Qu'on lise, par exemple, l'examen de la bataille du 1er juin 1794 et les pages consacrées au rôle de Nelson et de l'amiral Brueys dans la journée d'Aboukir (p. 145-153 et 381-395). Qu'on lise également les considérations de l'auteur sur la part qui revient à la marine dans l'insuccès de l'expédition d'Irlande (p. 305-316). Il est seulement regrettable que M. C. ne cite jamais ses sources et que son livre soit absolument dépourvu de notes. Il ne mentionne pas, au début de son livre, l'expédition d'Ostende (frégate l'*Ariel* et aviso l'*Eveil*). Il est trop sévère à l'égard de Jean-Bon Saint-André qui n'était pas aussi ignorant qu'on se l'imagine ordinairement, car il s'était d'abord destiné à la marine marchande et après avoir étudié le pilotage à Bordeaux, il avait fait quelques voyages sur mer, d'abord comme lieutenant, puis comme capitaine [1]. Que Jean-Bon ait commis des fautes, soit; il n'en est pas moins vrai qu'il déploya une infatigable activité, et qu'au bout de dix mois, grâce à lui, la marine française fut en état de se mesurer avec la marine anglaise. M. C. lui reproche d'avoir renvoyé les anciens officiers; mais, lorsqu'on les avait vus, comme à Toulon, livrer aux Anglais un port et une escadre, n'était-il pas permis d'être méfiant et de réformer aussi bien et aussi vite que possible l'état-major des vaisseaux? Toutefois le livre de M. Chevalier est fort bien fait, intéressant d'un bout à l'autre, remarquable, répétons-le, par sa clarté, par sa lumineuse disposition, par la simpli-

1. Voir le livre de notre regretté collaborateur Michel Nicolas, *Jean-Bon Saint-André, sa vie et ses écrits* (1848).

cité du style; c'est l'œuvre d'un historien qui est en même temps un homme du métier; il fait suite à l'« *Histoire de la marine française pendant la guerre de l'Indépendance américaine* »; il recueillera les mêmes éloges et il aura le même succès; il prouve, comme son devancier, qu'on ne peut posséder une bonne marine que si l'on a « des lois organiques, contenant un mécanisme à la fois simple et sûr, dont le fonctionnement donne à l'ensemble la solidité sans laquelle les chefs les plus capables ne peuvent rien » (p. 11); il montre avec une évidence irréfutable que rien, pas même l'enthousiasme et la passion de servir la patrie, ne peut suppléer à l'expérience et au savoir.

A. Chuquet.

CORRESPONDANCE

Une calomnie littéraire.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne lui-même.

C'est justement la sorte de mésaventure qui vient d'arriver à un docteur allemand. Faut-il s'indigner, faut-il rire du livre extraordinaire dont je vais parler? Il est difficile de ne pas s'indigner un peu, mais, somme toute, je crois que la chose est surtout plaisante. Le lecteur en jugera.

On sait que feu M. Miller, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, mort cette année même, a publié dans ses *Mélanges de littérature grecque* (Paris, 1868), un certain nombre de textes inédits, notamment une série de proverbes ou fragments divers provenant d'un manuscrit du mont Athos et trois hymnes empruntés à un papyrus égyptien. Un certain M. Arthur Kopp entreprend de prouver doctement que le manuscrit du mont Athos n'a jamais existé, que le papyrus est fictif, et que M. Miller est un mystificateur et un faussaire : « Mit dem Codex Athous und den Hymnen hat Miller die schlaueste, verwegenste und grossartigste Mystifikation versucht, durch welche die gelehrten Kreise sich je haben täuschen lassen. » Ces mots forment la conclusion de l'ouvrage. Elle est fort nette, malgré certaines réserves prudentes et quelques précautions trop habiles dont l'auteur a usé çà et là, mais qui ne sauraient nous donner le change. Ajoutez à cela, dans tout le cours du travail, de grands mouvements d'indignation contre la « hâblerie française » qui ne s'efforce qu'à duper la « candeur allemande. » Heureusement, comme le dit M. Kopp, la science française n'est pas toute la science, et il y a quelque part des vengeurs de la vérité qui veillent. M. Kopp est un de ceux-là. Voilà donc ce paladin parti en guerre, et résolu à nous pourfendre. C'est ce qu'il fait en cinquante-

sept pages de raisonnements admirables, qu'il a eu d'ailleurs l'attention délicate de faire parvenir aux journaux philologiques français. Qu'il en reçoive ici nos remerciements [1].

Malheureusement pour lui, avant de ceindre sa bonne épée, ce redresseur de torts n'a pas pris la peine de faire ce qu'aurait fait un homme modeste et avisé, moins convaincu de la grandeur de sa mission et de la force de son bras. Il a oublié de s'informer, de reconnaître le terrain, et surtout d'allumer sa lanterne. S'il s'était informé, il aurait appris que le manuscrit du mont Athos existe, que M. Miller l'avait rapporté en France, que la Bibliothèque nationale en a négocié récemment l'acquisition, que plusieurs personnes compétentes l'ont vu et manié, et que M. H. Omont, attaché à la Bibliothèque, en a fait *de visu* une description sommaire qui s'accorde exactement avec la publication de Miller[2]. Quant au papyrus copte, c'est mieux encore : il ne fait pas partie d'une collection particulière ; il est à la Bibliothèque nationale, où tout le monde peut le consulter. Il est inscrit dans le supplément grec sous le nº 574. M. Kopp pourra le voir quand il le voudra. Mais s'il craint que le voyage de Paris ne nuise à sa « candeur allemande », il n'a même pas besoin de se déranger pour se convaincre que le papyrus existe. L'Inventaire sommaire du supplément grec de la Bibliothèque nationale, publié il y a trois ans par M. Omont, le mentionne très expressément. Au moment même où j'écris, j'ai le papyrus sous les yeux, et je m'assure que M. Miller, malgré quelques imperfections légères de lecture qu'expliquent assez les circonstances du déchiffrement et la hâte qu'il dut y mettre, l'a publié avec un souci d'exactitude et une sincérité sur lesquels M. Kopp, quand il aura retrouvé son sang-froid, ne fera pas mal de prendre modèle.

L'aventure n'est-elle pas plaisante, et la vieille gaieté française, un peu effarouchée quelquefois par les sévérités de l'érudition, n'a-t-elle pas là de quoi s'exercer ? Si nous voulions appliquer à notre tour les procédés de généralisation familiers à M. Kopp, quelle belle occasion il nous donnerait d'admirer en sa personne la conscience, le bon goût et surtout l'esprit judicieux de la critique allemande ! Mais ces façons de polémique ne sont pas les nôtres. Nous ne sommes pas de ceux pour qui la science elle-même devient une œuvre de haine et de passion furieuse. Nous croyons très sincèrement que beaucoup des compatriotes de M. Kopp réprouveront son équipée. En tout cas nous sommes certains qu'elle leur doit être plus désagréable qu'à nous : il y a des gens qu'il vaut mieux avoir pour ennemis que pour alliés.

Alfred Croiset.

---

1. Le livre de M. Kopp est intitulé *Beitræge zur griechischen Excerpten-Litteratur* (Berlin, 1887).

2. Tandis que je relis ces lignes en épreuve, j'apprends que M. H. Weil a pu examiner le manuscrit ces jours derniers, et qu'il se propose de parler à son tour de M. Kopp aux lecteurs du *Journal des Savants*.

VARIÉTÉS

Lettre de M. Edmond Scherer.

L'impression du volume que je suis sur le point de publier sur *Melchior Grimm* était achevée lorsque je me suis aperçu d'une inadvertance que vous serez assez bon, j'espère, pour m'aider à réparer. Dans l'histoire que j'ai essayé d'esquisser des correspondances secrètes du XVIIIe siècle, j'en ai omis une qui ne manque pourtant pas d'un certain intérêt. C'est celle qu'a donnée M. de Lescure, en 1866, en deux volumes in-8°, sous le titre de *Correspondance secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la cour et la ville, de 1777 à 1792, publiée d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg*. Le manuscrit reproduit dans ces volumes se compose de lettres, non pas autographes mais apparemment copiées par un secrétaire, lettres réelles d'ailleurs, portant les traces de leur envoi, soit par la poste, soit par quelque ambassade, et que le destinataire avait fait relier en cinq volumes in-4°. De la Bibliothèque de Varsovie où ils étaient entrés on ne sait comment, ces volumes ont passé dans la Bibliothèque impériale de Pétersbourg. Les lettres dont ce recueil se compose vont du 1er janvier 1777 au 7 décembre 1792, mais on voit par la première que cette correspondance durait déjà depuis un an au moins. Les années 1783 et 1784 manquent, et l'on est porté à croire, ainsi que l'indique M. de Lescure lui-même, qu'à partir de 1785 c'est un autre écrivain qui tient la plume. Nous serions en présence de deux correspondances distinctes.

La première de ces deux correspondances est datée de Versailles; elle est rédigée par quelqu'un qui est à la source, non pas des grandes informations, mais des nouvelles et des commérages de la cour. La politique, comme il arriva de plus en plus en cette fin du siècle, prend la place qu'occupait autrefois la littérature dans les préoccupations de la société. Beaucoup d'anecdotes, d'ailleurs, et de chansons.

Plusieurs des lacunes qu'offre la correspondance publiée par M. de Lescure sont comblées par une autre publication, je veux dire les *Lettres de M. de Kageneck, brigadier des gardes du corps, au baron Alströmer, conseiller de commerce et directeur de la Compagnie des Indes à Gothembourg, sur la période du règne de Louis XVI de 1779 à 1784, publiées avec une préface par L. Léouzon Le Duc*. Paris, 1884, in-8°.

Cette correspondance, pour les années qu'elle embrasse, est la même que celle dont M. de Lescure était devenu l'éditeur dix-huit ans auparavant. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que M. Léouzon Le Duc ne

paraît pas s'en être douté. Il cite bien les volumes de son prédécesseur dans une note bibliographique de sa préface, mais évidemment sans les avoir ouverts.

La correspondance publiée par M. Léouzon Le Duc ne commence qu'au 10 juillet 1779; elle ne nous donne rien pour 1783, et quatre lettres seulement datées de Paris, pour 1784. Elle ne comprend donc proprement que trois années et demie. Elle est, pour cet espace de temps, à la fois plus et moins complète que ne l'était le manuscrit suivi par M. de Lescure; il y manque çà et là quelques-unes des lettres données par ce dernier, mais en revanche elle en a en propre un certain nombre, en particulier trente-quatre lettres, du 1er janvier au 19 août 1780, qui font défaut dans les volumes de Pétersbourg.

M. Léouzon Le Duc nous fournit quelques renseignements sur l'origine des lettres qu'il publie. « Ces lettres, dit-il, dont les originaux appartiennent à M. Henri Fournier, ancien ministre de France en Suède, d'où il les a rapportées, nous ont été confiées par lui... Elles ne sont pas signées, mais toutes sont cachetées à la cire avec un sceau aux armes de la famille de Kageneck. Il est donc évident qu'elles doivent être attribuées à un membre de cette famille. » Ainsi mis sur la voie, l'éditeur est arrivé à la conclusion que la correspondance avait eu pour auteur un Jacques Bruno de Kageneck, né en 1734, qui, d'abord page de la Chambre, entra dans les Gardes du corps en 1751, y devint brigadier en 1779, et prit sa retraite en mars 1783. Cette provenance explique à la fois le lieu d'où les lettres sont datées (Versailles), et les époques auxquelles la correspondance commence et se termine.

Si les cachets des lettres ont fait connaître celui qui les écrivait, les adresses de ces mêmes lettres, — au moins je le suppose, car M. Léouzon Le Duc se tait sur ce point, — en ont révélé le destinataire. Elles étaient adressées à un Suédois, le baron Alströmer, fils de l'illustre industriel, Jonas Alströmer, auquel son pays dut tant d'importations et d'innovations précieuses. (Voy. sur lui, GEFFROY. *Gustave III*, t. Ier, p. 67 et suiv.) Je soupçonne cependant que l'éditeur s'est trompé en supposant que le correspondant de Kageneck était Clas ou Claude Alströmer, le botaniste. Jonas avait eu quatre fils, et il me paraît que M. Léouzon Le Duc a confondu Clas avec son frère Patrick, le directeur de la Compagnie des Indes orientales.

Quoi qu'il en soit de ce point, la double publication des lettres de 1779 à 1783, l'existence de deux manuscrits de cette correspondance, l'un venant de Suède et l'autre conservé à Saint-Pétersbourg, nous prouve que Kageneck, comme c'était le cas pour la plupart des nouvellistes de cette espèce, n'écrivait pas pour un seul lecteur. Il en avait au moins deux et probablement davantage. M. de Lescure suppose, non sans quelque vraisemblance, que son lecteur de Pologne était le roi, Stanislas Poniatowski.

Ces constatations bibliographiques ne m'auraient peut-être pas paru

assez intéressantes pour être envoyées à la *Revue critique*, si l'examen des volumes de M. de Lescure ne m'avait fait découvrir un fragment d'une lettre de Frédéric le Grand qui a échappé à l'éditeur des Œuvres du roi, M. Preuss. Le prince Henri avait fait, en 1784, un séjour à Paris, et Grimm, dans une lettre du 19 novembre de cette année, avait dit à Frédéric quel excellent accueil son frère avait reçu en France. La réponse du roi est perdue, sauf le passage suivant que nous a conservé la correspondance dont je m'occupe.

« Il court ici, y lisons-nous, des copies d'une lettre écrite par le roi de Prusse à M. Grimm, où on lit cette phrase : « Henri est enchanté « de Paris, et par tout ce qu'il me dit de l'accueil qu'il y a reçu, je « comprends qu'il a raison. Comme tout bon musulman doit faire une « fois en sa vie le voyage de la Mecque pour être sauvé, je crois que « tout Européen doit faire une fois au moins le voyage de Paris. Je « suis bien fâché que mes devoirs m'aient sans cesse retenu au milieu « de mes Goths et de mes Vandales. » (LESCURE, Lettre du 10 févr. 1785, t. Ier, p. 533.)

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Hartwig DERENBOURG a fait paraître sous le titre *La science des religions et l'islamisme* (Leroux. In-8, 95 p.) les deux conférences qu'il a faites le 19 et le 26 mars 1886 à la section des sciences religieuses de l'Ecole des Hautes-Etudes. Il examine brièvement dans cette étude fort intéressante : 1° ce qu'est en général la science des religions, quels sont ses procédés et ses moyens d'investigation; 2° à quels résultats conduit une enquête impartiale sur l'islamisme, sur l'autorité de son prophète Mohammad, sur l'authenticité et l'autorité de son code, le Coran; 3° ce qu'a prêché l'islamisme et quel a été le secret de sa si prompte et si décisive victoire, dans quelles conditions exceptionnelles de vitalité il s'est développé. Après avoir tracé ce tableau d'ensemble, M. H. Derenbourg convie ses élèves à l'étude du Coran qui sera « un levier puissant pour agir sur les musulmans ».

— Un nouveau livre de M. Emile FAGUET vient de paraître à la librairie Lecène et Oudin; il est intitulé *Etudes littéraires sur le* XIXe *siècle* (XII et 456 p. 3 fr. 50) et renferme dix études : Chateaubriand, Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier, Mérimée, Michelet, George Sand, Balzac.

— Dans la Chronique contenue dans notre numéro du 24 mai dernier, nous avons signalé à nos lecteurs l'apparition d'un *Deutscher Litteratur Kalender* en faisant ressortir tout l'intérêt que présente un semblable annuaire. Une publication similaire doit paraître à Paris au commencement de l'année prochaine; comme le Calendrier allemand, elle comprendra, entre autres renseignements, une liste aussi complète que possible des écrivains français avec l'indication de leur âge, date et lieu de naissance, profession et domicile. L'auteur de cette compilation, M. G. FUSTIER, accueillerait avec reconnaissance, 72 *bis*, rue Bonaparte, tous les renseignements qu'on voudra bien lui adresser pour lui faciliter cette partie de son travail.

ALLEMAGNE. — L'*Archaeologische Zeitung*, fondée en 1843, a complété en 1885 sa 43ᵉ et dernière année. En 1886, par suite des changements effectués dans l'*Institut de Correspondance Archéologique*, elle a été remplacée par le *Jahrbuch des K. Instituts*. La direction de l'Institut vient de publier un excellent *Register* des quarante-trois volumes de la collection. Cette table, qui occupe 380 pages, est un modèle de bonne disposition et de soins minutieux dans le détail. Il serait bien à désirer que tous les recueils en eussent de semblables. Nos Revues archéologiques sont particulièrement mal partagées à cet égard. Que d'utiles index on ferait avec le temps qu'on perd à écrire des livres oiseux !

— Voici trois brochures allemandes intéressantes : 1° *Ueber Aufgabe und Methode der politischen Œkonomie*, par E. von Philippovich (Freiburg, Mohr). C'est un plaidoyer habile en faveur de l'économie politique théorique (école anglaise) contre les dédains exagérés des écoles historique et socialiste; 2° *Das Princip des Schœnen*, par Martinus Schweisthal (Prague, Dominicus). L'auteur fait consister le beau dans la réunion, en un même objet, de l'agrément, de l'harmonie et de la puissance. Cette définition est moins neuve que l'auteur ne paraît le croire, mais dans le détail sa brochure renferme des vues justes et ingénieuses; 3° *Ueber den Rückschritt in der Natur*, par Auguste Weismann (Freiburg, Mohr). Opuscule remarquable qui n'intéressera pas moins les philosophes que les naturalistes. Il s'agit du fait souvent constaté que les organes ou caractères devenus inutiles à une espèce, par suite d'un changement de milieu, dégénèrent et finissent par disparaître. L'auteur rejette l'explication ordinaire, qui invoque l'affaiblissement résultant du non-usage et la transmission héréditaire de cet affaiblissement. Il n'est pas prouvé, en effet, que les qualités ou défauts acquis puissent se transmettre. Nous ne devons attribuer cette dégénérescence qu'à l'absence de la sélection, qui cesse de s'exercer au sujet du caractère inutile; de là résultent la survivance des êtres même les moins bien doués sous ce rapport, leur union avec les autres, et, par suite, l'abâtardissement progressif. — T. R.

ÉTATS-UNIS. — M. A.-M. Elliot vient de continuer, dans l'*American Journal of Philology*, l'étude sur le français du Canada dont la *Revue* avait annoncé la première partie. Dans son premier article, il recherchait quels éléments étaient entrés dans la composition de l'idiome parlé sur les bords du Saint-Laurent, aujourd'hui il étudie le mélange dialectal qu'offre le français canadien et les influences extérieures qui ont contribué à lui donner son caractère définitif. L'histoire du développement de la colonisation française au Canada a permis à M. A.-M. E., comme autrefois celle de ses origines, de résoudre ce problème délicat. Si les colons français du Canada étaient sortis de pays différents, tous avaient cependant ceci de commun qu'ils appartenaient à la classe des petits propriétaires ou à la noblesse ; de là des conditions singulièrement favorables pour la formation d'un idiome plus poli que celui du peuple en France; tous les voyageurs du xviiᵉ siècle sont unanimes sur ce point; la langue de la Nouvelle-France leur paraît plus correcte et plus élégante que celle de la mère-patrie. C'était la conséquence du niveau intellectuel et moral plus élevé des habitants du Canada, on pourrait presque ajouter de leur gouvernement. Là la noblesse, qui le dirigeait, était aussi laborieuse que simple dans ses goûts, et ses rapports journaliers avec ses tenanciers avaient quelque chose de cordial. On comprend quelle action salutaire pouvait avoir même sur le langage ce gouvernement paternel. Mais ce qui contribua plus encore à unifier et à polir le français du Canada, ce fut l'influence que le clergé exerça sur le peuple au moyen du culte et des écoles; maître de l'enseignement tout entier, sa langue fut celle du peuple, comme celle du peuple fut la sienne, ou plutôt il s'établit bien vite une espèce de

fusion entre la langue de l'un et de l'autre. Mais ce ne fut pas seulement sur la formation, c'est encore sur la conservation du français au Canada, après la conquête du pays par les Anglais, que s'est fait sentir d'une manière heureuse l'influence du clergé; c'est son « indomptable persévérance, » son « enthousiasme religieux », qui en se communiquant au peuple abandonné par ses chefs naturels, le maintint uni contre l'ennemi commun et lui a aidé à conserver son idiome national. On ne peut que souscrire dans son ensemble à ce jugement de M. A.-M. E.; on l'approuvera moins sans doute quand il dit que le peuple s'est attaché à perpétuer fidèlement la prononciation, tandis que l'élément cultivé de la population canadienne, et en particulier le clergé, a contribué au maintien, dans leur pureté, des formes grammaticales ; mais le peuple ne change-t-il pas sans cesse sa prononciation, que l'école seule contribue à conserver, tout en n'y parvenant qu'en partie? — Ch. J.

ITALIE. — M. Jules Camus, professeur à l'Ecole militaire de Modène, a publié dans les *Memorie della R. Accademia di Scienze, Lettere ed Arti* de cette ville et vient de faire tirer à part une curieuse étude sur le *Circa instans* et le *Grant herbier en français*, conservés dans deux manuscrits du xve siècle de la Bibliothèque *Estense*. Le premier de ces ouvrages est d'une importance capitale pour l'histoire de la Botanique au moyen âge; M. Camus a donc rendu un véritable service à cette science en nous faisant connaître un manuscrit qui donne un texte plus complet du livre célèbre sorti de l'Ecole de Salerne. Quant au *Grand herbier* qu'il étudie et dont il donne de nombreux extraits, c'est une traduction du nouveau *Circa instans* et par suite aussi un texte plus complet de ce premier essai de vulgarisation en français des connaissances botaniques du temps. On voit par là quel intérêt offre la publication du savant professeur de Modène. — Ch. J.

— Nous avons reçu l'étude de M. F.-G. La Mantia *I Parlamenti del regno di Sicilia e gli atti inediti*, 1541 et 1594. (Rome, Turin, Florence, Bocca. In-8°, 68 p.).

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 10 novembre.

PRÉSIDENCE DE M. SAGLIO

M. Germain Bapst présente un dessin de la collection de M. le baron Pichon, représentant une coupe émaillée.

M. Courajod expose que cette coupe lui paraît bourguignonne, qu'elle est exécutée en émail de peinture et qu'elle est peut-être du milieu du xve siècle.

M. Germain Bapst croit au contraire qu'elle est exécutée en émail de basse-taille; qu'elle doit être parisienne et de la première partie du xve siècle et que sa technique est telle qu'il serait difficile de croire qu'elle n'est pas le résultat de procédés industriels déjà employés longtemps auparavant.

M. Alex. Bertrand fait part de la découverte d'une inscription gauloise.

M. Gaidoz lit deux notes l'une à l'usage des clochettes à la première époque du moyen âge, et l'autre relative à la publication d'un mémoire de M. de Caix de Saint-Aymour.

M. le comte de Marsy communique un mémoire de M. le comte Riant sur une pierre tombale et un tableau de l'église de Vieure (Allier).

M. Mowat annonce que la totalité du trésor de Caubrai (près Toulouse) que l'on croyait perdue, est actuellement conservée au Musée britannique.

M. Pol Nicard demande que la Société intervienne en faveur de l'église de Saint-Julien-le-Pauvre afin qu'elle soit affectée à la conservation d'objets d'art parisiens.

Le Secrétaire,
Germain Bapst.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 6 décembre — 1886

278. — **Die Kâçmîr-Recension der Pancâçikâ,** ein Beitrag zur indischen Text-Kritik von Dr. W. Solf. Kiel, Hæseler, 1886, xxvi et 34 pages.

Un poète chargé d'instruire une jeune princesse se laisse vaincre aux charmes de sa royale élève ; après plusieurs jours de voluptés clandestines, les deux amants sont trahis, dénoncés, et surpris par le roi qui condamne à la peine de mort le maître trop sensible. Avant de subir son châtiment, le coupable chante, dans une cinquantaine de stances, les appas de sa maîtresse et les souvenirs de son amour. Tel est le thème ordinaire des récits qui accompagnent, dans les manuscrits, le texte de la Pañçâcikâ, autrement dit de ces cinquante (pañcâçat) stances érotiques. Mais là s'arrêtent les traits communs. Le nom des héros de l'aventure, les détails du récit, le nombre des stances du recueil, le texte enfin de ces stances sont plus ou moins modifiés, altérés ou transformés dans chaque nouveau manuscrit. M. Solf a étudié minutieusement ces divergences et est parvenu à établir parmi cette confusion trois grandes divisions : 1° la recension bengalie (éd. Bohlen, etc.); 2° la recension méridionale (éd. Ariel, etc.); 3° la recension cachemirienne (K) dont il publie le texte jusque-là inédit. C'est M. Bühler qui découvrit ce nouveau texte au Cachemire, lors de sa féconde exploration en ce pays (1875-76). Il en signala aussitôt l'importance critique dans une lettre adressée à M. Weber et insérée dans les *Indische Studien* (vol. XIV). Par l'effet d'une loi commune aux éditeurs de recensions inédites, M. S. accorde à son texte un crédit illimité. Toute controverse est close, toute question résolue ; — les données de la Pañcâçikâ cachemirienne sont purs documents historiques : Bilhaṇa, l'auteur du Vikramânkadevacarita, a composé ces stances lors de son séjour à Kalyâṇa, la capitale du roi Vikrama : c'est ce même monarque qui devait l'élever plus tard à la dignité de poète-lauréat, dont il avait séduit la fille et encouru ainsi la juste colère. La condamnation à mort ne serait toutefois qu'une invention de scoliaste, et le poète en aurait été quitte pour une courte disgrâce.

Pour précis que soient ces détails, ils n'en restent pas moins, croyons-

nous, sujets à caution, et les arguments de M. S. risquent de ne point emporter l'absolue conviction. Avant de chercher à déterminer exactement l'auteur de la Pañcâçika, il eût été bon de déterminer l'ouvrage même et d'établir entre toutes les stances celles dont Bilha*n*a doit être responsable. La besogne ne laisse point que d'être assez délicate, et M. S. passe trop vite sur ce point. Les six textes qu'il a examinés ne présentent que *sept* vers communs à toutes les recensions : encore convient-il de faire des réserves sur ce chiffre. La Bibliothèque Nationale possède un manuscrit de la Pañcâçikâ copié à Pouna par M. d'Ochoa en 1844 et classé actuellement D, 268.—Nous désignerons ce ms. par la lettre P[1]. Ce ms. donne une somme de 97 stances identiques de nature, de sujet et de mètre, et caractérisées toutes également par la présence des mots *adyâpi*. Ajoutons à ce nombre les 5 vers qui ne se trouvent que dans l'édition Ariel, et les 4 vers particuliers à la récension cachemirienne. Nous trouvons ainsi un total de cent six stances pour un poème qui n'en peut admettre que cinquante. A quel caractère la critique reconnaîtra-t-elle les vers authentiques? Quelle règle suivra-t-elle dans son choix? M. S. ne peut invoquer en faveur de son texte le privilège de l'ancienneté. Le ms. cachemirien ne porte point de date, tandis que la recension méridionale peut alléguer en sa faveur le ms. O écrit en 1670. Comment expliquer en outre que la Pañcâçikâ originale se soit répartie en deux moitiés presque égales dans les autres recensions, et que le Bengale ait adopté seule la seconde partie du poème dont le Sud n'admettait que la première partie? Avant de décider en faveur d'aucune recension, il faudrait avoir épuisé tous les moyens d'information et de critique. Les citations des Anthologies et des traités de rhétorique doivent, entre autres, fournir peu à peu des éléments précieux à l'histoire du texte[2].

Sur la foi de la recension nouvelle, M. S. veut modifier la légende

---

1. Les premiers vers de l'introduction sont, à de légères variantes près, identiques au début du manuscrit 245 d'Oxford, tel que le cite Aufrecht. Il est permis de croire que cette ressemblance s'étend à l'introduction tout entière; l'examen des 47 stances suivantes en l'honneur de Çaçikalâ fortifie notre hypothèse. Les trente-deux stances du manuscrit d'Oxford (O) données par Solf sur son tableau de concordance se retrouvent toutes dans le manuscrit de Paris; vingt-huit stances de P se retrouvent dans l'édition d'Ariel. Nous avons donc là un texte au moins analogue à la Pañcâçikâ d'Oxford, et qui se rattache à coup sûr à la recension méridionale. Après les sept stances qui forment le troisième chapitre (visite du roi à sa fille, réponse de la princesse), commence une nouvelle série de cinquante stances chantées par l'amant en mémoire de la princesse et qui commencent également toutes par les mots : *adyâpi*, aujourd'hui encore... Ces stances que le ms. désigne expressément sous le nom de Corapañcâçatî reproduisent, et presque dans le même ordre, l'édition de Bohlen, c'est-à-dire la recension bengalie.

2. Par un hasard étrange, mais non pas inexplicable, les 4 stances citées par la Çârṅgadhara-Paddhati sont communes aux 3 recensions. Ce sont les stances 3, 35, 37 et 56 de la recension cachemirienne (= 1, 12, 11, 50 de Bohlen; 113, 70, 73 d'Ariel et 136 d'O. — M. S. n'a point relevé ce trait intéressant.

ordinaire de Bilhana. D'après lui, le roi qui condamne le poète est le râja de Kuntala, et la peine portée n'est plus la mort, mais le bannissement. En effet, au début de l'introduction du ms. K, Bilhana, fort de son génie, brave les vengeances du roi de Kuntala. Le pays de Kuntala avait pour capitale Kalyâna, où Bilhana vécut longtemps, comblé d'honneurs à la cour du roi Vikrama. N'est-il pas difficile de croire que Bilhana ait mérité les hautes et durables faveurs du roi en séduisant sa fille? M. S., il est vrai, corrige aussi le reste de la légende. Il ne s'agit plus que d'une simple disgrâce, d'un exil peut-être temporaire, encouru pour une légère faute; et M. S. allègue à son appui le dernier hémistiche du second vers. Après avoir corrigé, du reste exactement, la traduction du premier hémistiche telle que la donnait M. Bühler, il traduit ainsi le second :

« Bilhana ne se détournera pas de toi, une fois tombé dans le filet de tes regards qui jouent avec la charmante coquetterie des Immortelles ».

Et il ajoute : « Je ne pense pas qu'on puisse entendre autrement le composé *amara*° ». C'est aller un peu trop vite. A part le mot *though* (quoique) introduit sans raison par M. Bühler dans sa traduction, le sens qu'il donne au composé est parfaitement justifiable selon la grammaire et selon la logique : « Une fois tombé dans le filet des regards aux jeux coquets des belles célestes... » Mais M. Bühler a négligé d'observer que c'est là une façon de désigner la mort. S'il faut une preuve à l'appui de notre explication, nous n'avons qu'à citer un vers correspondant de l'introduction que donne le ms. P.

dvârasthitâm api nirîksya narendraputrîm
netrachatâm pradadhatîm sa uvâca kântâm
bâle' dhunâ suravadhûramanâya yâmi
naivâgamisyati punah kavibilhanas tvâm (v. 62)

« (Tandis qu'on le menait au supplice), il vit la princesse à la porte de son palais, qui dirigeait sur lui l'éclat de ses yeux; il dit à sa bien-aimée :

« Je m'en vais aujourd'hui, jeune fille, *divertir les belles célestes;* ton poète Bilhana ne reviendra plus ».

Si nous rétablissons le sens exact du mot vyâvrtti, qui signifie au propre : se tirer de, sens qui convient à la métaphore du filet, nous traduirons ainsi la fin du vers 2 :

« Tombé dans le filet des regards aux charmantes coquetteries des belles célestes, Bilhana ne s'en tirera point. »

Ce qui signifie, en prose française : Bilhana va mourir, et ne reviendra plus. Il s'agit donc, ici comme dans les autres recensions, du supplice de Bilhana, et non pas d'un exil.

Reste, il est vrai, de supposer que l'histoire entière est un simple roman imaginé par Bilhana. Mais il serait plus difficile encore d'expliquer, dans cette hypothèse, le ton de bravade que le poète affecte envers

son protecteur. Pourquoi, dans une œuvre d'imagination, eût-il fait jouer de préférence au roi qui l'honorait un rôle de tyran?

La légende rapportée par les manuscrits d'Oxford et de Paris peut faire valoir plus de titres en sa faveur. L'héroïne s'y nomme Çaçikalâ ou Candralekhâ; elle est la fille du roi Vîrasi*m*ha (ou Râjasi*m*ha) qui règne dans le Guzerat, à A*n*ahillapattana. (Tel est le nom que donne le ms. P, au lieu de l'inconnu Mahîpattana du ms. O.) Nous voyons, en effet, dans l'autobiographie de Bilha*n*a (Vikramâ*n*kadevacarita, ch. XVIII) qu'au lieu de l'accueil flatteur et enthousiaste dont on honora le poète à travers l'Inde entière, il eut à subir dans le Guzerat un traitement qui lui en fait détester la mémoire :

Kak*s*âbandha*m* vidadhati na ye sarvadaivâçuddhâs
tad bhâ*s*ante kim api bhajate yaj jugupsâspadatvam
te*s*â*m* mârge paricayavacâd arjitam gurjarâ*n*â*m*
ya*h* sa*m*tâpa*m* çithilam akarot somanâtha*m* vilokya (v. 97).

« Il eut à se repentir d'avoir fait connaissance, par les hasards de la route, avec les Gurjaras qui laissent flotter leurs vêtements, et qui, impurs en tout, ne se servent que de termes propres à soulever le dégoût; mais la vue de Somanâtha adoucit ses ennuis. »

M. Bühler remarque à ce propos (Introd. p. 19) que Bilha*n*a dut être mal reçu à A*n*hilvâ*d* (=A*n*ahillapattana). Le nom que donne la légende au roi ne se retrouve pas, il est vrai, sur la liste des souverains d'A*n*ahilla à cette époque; mais la large synonymie des noms propres déroute souvent les recherches historiques dans l'Inde (le roi Vikrama, par exemple, est désigné par huit noms différents); il se peut, en fin de compte, que la légende ait conservé un souvenir un peu confus de l'aventure; au lieu du roi qui régnait à cette époque, elle aura retenu le nom du plus fameux des souverains qui régnèrent à A*n*ahilla.

Si nombreux que soient encore les points en litige, le travail de M. Solf rend service à la science. Il rappelle l'attention sur un problème de critique intéressant, et s'il ne résout pas définitivement la question, il la pose du moins avec netteté; la publication du texte cachemirien met entre les mains de tous un instrument de controverse nécessaire; les fautes du manuscrit unique sont corrigées par des conjectures aussi rares et aussi prudentes que possible; la traduction — à part les passages contestés plus haut — est exacte et fidèle; enfin les remarques discutent judicieusement les difficultés du texte et signalent un certain nombre de rapports et d'imitations qui illustrent curieusement les procédés peu scrupuleux des Indiens en matière d'emprunt littéraire.

Sylvain Lévi.

---

279. — D. C. HESSELING, **De usu coronarum apud Graecos capita selecta,** Lugduni Batavorum, Brill, 1886, in-8, 76 p.

C'est une thèse de doctorat qui rentre dans la série des monographies spéciales où se plaît l'érudition moderne et qui est d'ailleurs une excellente préparation aux travaux de plus large allure : il est facile d'y constater si l'archéologue, à ses débuts, a les dons de précision et de bon sens qu'exigent les recherches historiques. Nous reconnaîtrons volontiers que M. Hesseling a montré ces qualités dans sa dissertation. Si nettement circonscrit que soit le sujet qu'il a choisi en traitant de l'emploi des couronnes dans l'antiquité, il a tenu à le restreindre encore et à n'étudier que certains points, laissés dans l'ombre par ses prédécesseurs. Il a mis de côté ce qui se rapporte à l'emploi des couronnes dans les banquets, dans la vie athlétique et dans le métier militaire, estimant qu'on avait suffisamment disserté sur ces questions. En réalité, il ne nous présente que quelques chapitres d'une monographie générale sur les couronnes. Sa dissertation est divisée en deux parties : 1° une nomenclature des auteurs qui se sont occupés du même sujet, un rapide aperçu sur l'origine et l'histoire des couronnes, sur la matière dont elles étaient faites ; 2° une étude détaillée sur leur emploi dans les fêtes de naissance, de fiançailles et de noces, dans les funérailles, dans les cérémonies religieuses, dans les réjouissances publiques, enfin une courte conclusion sur les dépenses qu'elles motivaient. Nous reprendrons chacun de ces points en présentant les observations que nous suggère l'étude de M. Hesseling.

Dans le § 1, la liste des ouvrages sur les Couronnes (p. 4) est forcément incomplète. Je ne reprocherai pas à l'auteur de n'avoir pas connu l'article *Corona* de MM. Fournier et Egger dans le *Dictionnaire des Antiquités* de M. Saglio, parce que ce fascicule a paru au moment où s'imprimait la thèse de M. H. qui lui a consacré un *Épilogue* très élogieux. Mais on regrette de ne pas voir cités d'autres ouvrages français dont l'auteur aurait pu tirer parti, comme les *Recherches sur les couronnes de fleurs,* de S. Blondel (Paris, 1869). Il pouvait aussi recourir dans le § 2 (p. 5) à l'article *Arbores Sacrae* de M. Saglio dans le même *Dictionnaire* pour l'histoire du culte dont les anciens honoraient les arbres. M. H. se rencontre avec les savants français pour attribuer à ce culte l'origine même des couronnes. On a d'abord cueilli un rameau de feuillage, κλάδος, comme un symbole qui représente la divinité personnifiée dans l'arbre sacré et qui en est, en quelque sorte, une partie détachée. Cet usage s'est conservé dans les cérémonies appelées *Dendrophories, Daphnéphories, Thallophories.* Mais du jour où l'on a recourbé les deux extrémités du rameau en les réunissant par un lien, on a créé la couronne, στέφος, qui devient un symbole un peu différent du κλάδος. La couronne n'est plus une *partie* intégrante de la divinité ; elle devient un *attribut;* plus tard, le sens s'en efface et elle n'est plus qu'un *ornement* à l'usage de tous (p. 9).

Au § 3, l'auteur se rencontre aussi avec les collaborateurs du *Dictionnaire* sur un point essentiel : c'est que, dans Homère, il n'est pas encore question de couronnes proprement dites. Le mot στέφανος, qui s'y trouve, n'a que le sens de κύκλος et στέφειν, στεφανοῦν signifient *entourer, ceindre*. Les στέμματα représentent de simples bandelettes. Peut-être y a-t-il un peu de subtilité dans la manière dont M. H. explique (p. 13) le vers du poète « κοῦροι δὲ κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο » en rappelant qu'on mettait le vin par-dessus l'eau dans le cratère et que le sens doit être « *pueri in crateribus aquam vino tegebant* ». Il reproche à Virgile d'avoir mal compris en traduisant « *crateras magnos statuunt et vina coronant* [1]. » L'expression est, en effet, très elliptique ; mais n'est-ce pas précisément le sens homérique de « remplir » et non le sens plus commun de « couronner » que Virgile a voulu rendre, en traduisant littéralement le mot ἐπεστέψαντο?

En constatant l'absence de couronnes au temps homérique, M. H. paraît avoir été entraîné à en tirer des conséquences moins justes sur l'usage relativement récent de ces symboles. Je ne puis convenir avec lui (p. 17) que sur les vases grecs à figures noires les plus anciens on ne trouve presque pas de personnages couronnés et qu'on doit alors y voir plutôt des bandelettes. Le Musée du Louvre possède un vase qui remonte sans doute au VIe siècle avant notre ère et qui représente une scène de sacrifice où l'on voit un personnage apporter à l'autel une couronne parfaitement distincte . De la même époque est la belle tête archaïque d'athlète vainqueur, publiée par M. Dumont [3], qui porte une couronne de feuilles de chêne. Dès la fin du VIIe siècle, Sappho disait que « les dieux se détournent de ceux qui se présentent à eux sans couronnes ». Cette coutume religieuse remonte donc, chez les Grecs, à une antiquité assez reculée, et d'ailleurs ne serait-il pas étonnant qu'ils en aient ignoré longtemps l'usage, quand les Égyptiens le connaissaient dès la VIe dynastie, d'après leur *Livre des Morts?*

M. H. soutient une thèse plus juste en démontrant (p. 19) qu'au début les dieux seuls pouvaient porter des couronnes ; il est probable aussi, comme il le dit, que c'est le culte de Bacchus qui a répandu de plus en plus le goût de ces ornements et qui les a introduits dans les banquets.

Au § 4, l'auteur donne la liste des principales plantes dont on tressait des couronnes pour les divinités (p. 20-28). Je ne vois pas qu'il ait nommé le peuplier blanc dont on trouve un remarquable spécimen sur la tête d'un jeune dieu au British Museum [4].

---

1. M. H. fait faire une faute de quantité à Virgile en imprimant « *vino* coronant ». Je lui signalerai d'autres incorrections typographiques, comme *sollemis* (p. 17), *Plutachus* (p. 42), *lætitæ* (p. 43), κίρχρὸν (p. 68), etc. Ces taches sont trop nombreuses.

2. Il est reproduit dans l'article *Corona* du *Dict. des Antiquités*, fig. 1984.

3. *Monuments publiés par l'association pour l'encouragement des études grecques*, 1878 ; *Dict. des Antiq.*, *l. c.*, fig. 1994.

4. *Jahrbuch des kaiserl. deut. Instituts*, 1886, pl. V, 2.

Dans la seconde partie, M. H. aborde l'étude spéciale qu'il se propose de faire sur l'emploi des couronnes dans la vie quotidienne des anciens. Faut-il croire, d'après le texte d'Hésychius, qu'on suspendait aux portes de la maison, à la naissance d'une fille, une « *coronam laneam* » (p. 32) ? Le lexicographe dit simplement ἔρια, ce qui peut s'entendre de bandelettes ou d'écheveaux de laine, tandis que la couronne d'olivier indiquait la naissance d'un garçon. Autres critiques de détail : pourquoi appeler « Aëtius » (p. 36) le peintre d'Alexandre que Cicéron et Pline nomment « Aëtion » ? Dans la liste des monuments qui ont trait au mariage (p. 36), il eût été naturel de citer l'exemple classique des Noces Aldobrandines. On aurait pu aussi signaler la belle peinture de vase à figures rouges de la collection Sabouroff [1]. Enfin on aurait dû mentionner l'interprétation de Lucien [2] sur le sens de la couronne dans les funérailles : il dit qu'on oignait le corps d'huile et qu'on le couronnait des plus belles fleurs pour combattre l'odeur cadavérique. C'était une curieuse antithèse à mettre en face de l'interprétation mystique du scoliaste d'Aristophane qui voit dans la couronne le prix de la victoire pour ceux qui ont soutenu le combat de la vie (p. 39). Je dois dire que je suis tout à fait d'accord avec M. H., quand il restreint aux philosophes et aux esprits éclairés le nombre de gens qui, dans l'antiquité, songeaient à un jugement des âmes après la mort, à des peines et à des récompenses éternelles. Ces idées nous sont rendues familières par les auteurs; mais le peuple avait conservé bien plus profonde la croyance à la survivance matérielle du mort dans le tombeau, à une sorte d'existence obscure et triste sous la pierre du sépulcre : la plupart des monuments funéraires s'inspirent de cette idée. A ce propos, je reprocherai à M. H. d'avoir renvoyé d'une façon trop vague (p. 43, note 1), aux peintures de lécythes blancs qui sont si précieuses pour l'étude des croyances funéraires : il suffisait de citer les ouvrages de Stackelberg et de Benndorf qui sont dans toutes les mains. Je voudrais aussi supprimer le « *fortasse* » dont l'auteur fait précéder la mention de ces στέφανοι κυλιστοί (p. 44) en signalant un texte de Cicéron. Il est certain qu'il s'agit de ce genre de couronnes, en forme de cerceaux raides, dont nous connaissons de nombreux exemples par les monuments [3]. C'est aussi une couronne analogue à l'ὑποθυμίς, que porte Cassandre dans Eschyle (*Agam.* 1265) et il est bien inutile de supposer que le passage est interpolé (p. 53) [4]. En effet, la couronne placée au cou n'était pas seulement d'usage dans les festins ; les personnages religieux en portaient également, comme on le voit dans une figure qui

1. Furtwængler, *Collect. Sabouroff*, pl. 58 ; *Dict. des Antiq.*, fig. 1992.

2. *De luctu*, 11. Il y a un renvoi à ce passage (p. 43), mais on n'y parle pas de l'explication donnée par Lucien.

3. V. *Dict. des Antiq.*, fig. 1989, 1990 et les exemples cités dans les notes.

4. Le même passage a déjà été discuté par Schœne, *De personarum in Eurip. Bacchabus habitu scenico*, p. 57.

représente un prêtre de Bellone [1]. Dans l'inventaire des couronnes déposées dans les temples, M. H. a omis de citer les inscriptions trouvées par M. Homolle à Délos [2], où il aurait trouvé d'intéressants renseignements sur le sujet.

Les critiques de détail que je viens de faire ne doivent pas effacer la bonne impression que donne la lecture de la dissertation de M. H. C'est un travail clair et consciencieux dont tireront profit tous ceux qui s'occupent de la matière. Nous souhaitons que l'auteur tienne la promesse qu'il a faite (p. 2) et donne bientôt une suite à ces « *capita selecta* » par une étude générale sur l'emploi des couronnes dans l'antiquité.

E. Pottier.

---

280. — **Ovid**, Tristia Book I, the text revised with an introduction and notes by S. G. Owen. in-8, lxiv-116 p. Oxford at the Clarendon Press, 1885.

Cette petite édition du livre I des Tristes est la pierre d'attente d'une grande édition complète des cinq livres, qu'elle fait vivement désirer. On aura une idée de son importance quand on saura que, dans les quatre premières élégies seulement (368 vers), le texte diffère plus de trente cinq fois de celui de Merkel, et plus de soixante fois de celui de Riese, décidément bien défectueux, et qu'en tous ces passages les changements apportés par M. Owen s'appuient sur une sérieuse autorité paléographique. Nous allons y revenir ; voyons d'abord ce que contient le volume.

En tête, une biographie d'Ovide; puis une étude sur ses œuvres; d'autres, successivement, sur les amis et les protecteurs auxquels le poète s'adresse soit dans les Tristes, soit dans les Pontiques ; sur la cause de son exil ; sur la valeur littéraire des Tristes; une sixième et dernière sur la constitution du texte. Ensuite vient le texte du Ier livre avec des notes critiques au bas des pages; après lui, un commentaire explicatif de 70 pages, un appendice et un index.

Des premiers chapitres je ne dirai rien, sinon que M. O. s'y montre consciencieux et pénétrant : il s'appuie principalement sur les travaux estimables de MM. Graeber et Lorentz, et nous donne, sans abdiquer son jugement personnel, un tableau assez complet de l'état de la science en ces questions. Quant à la cause de l'exil d'Ovide, il se range à l'opinion, décidément la plus vraisemblable, celle de M. Boissier [3]. Je m'arrêterai davantage au chapitre V, *Valeur littéraire des Tristes*. M. O. a raison de vouloir relever ce recueil de l'estime médiocre où il est généralement tenu. Il montre fort à propos qu'il y a, dans cette suite

1. *Id.*, fig. 1986.
2. *Bull. de corr. hellénique*, 1882, p. 120-121.
3. Voy. G. Boissier, l'*Opposition sous les Césars*, chapitre III, § II.

d'élégies, beaucoup plus de variété qu'on n'est convenu de le dire, que non-seulement le poète y multiplie les expressions et les images différentes, mais que les sujets par eux-mêmes diffèrent les uns des autres, de sorte que la prétendue monotonie est tout simplement de l'unité. P. LV et LVI, dans une verte réponse à un passage de la correspondance de Macaulay sur l'absence de résignation et la pusillanimité d'Ovide, M. O. rapproche de l'exil du poète et de ses plaintes le départ de Macaulay pour l'Inde et ses lamentations en quittant l'Angleterre; cela est spirituel et bien frappé. D'ailleurs, M. O. analyse souvent avec finesse; par exemple, à ces deux derniers vers de l'élégie I, 3:

Viuat! et absentem — quoniam sic fata tulerunt —
Viuat ut auxilio subleuet usque suo!

« Remarquez, dit-il, la délicatesse de la répétition *(Viuat)*: avant tout, Ovide souhaite une longue vie à sa femme; en second lieu seulement, il pense à lui-même et à l'avantage qu'il peut en retirer. » (Notes, p. 57 *in fine* et p. 58). L'observation est exacte; j'aurais cependant désiré quelque chose de plus. A lire ces vers isolément, l'impression qui domine, malgré la répétition du mot *Viuat*, est en somme celle d'un naïf égoïsme: « Qu'elle vive, car j'ai besoin d'elle »; mais, à considérer toute la pièce, on éprouve tout juste le sentiment contraire. Je m'explique: en songeant à l'exil d'Ovide, et surtout en commençant la lecture de cette belle élégie 3, il arrive qu'on se pose naturellement cette question: « Comment se fait-il que sa femme ne l'ait pas suivi? » Eh bien, chez ce poète qu'on représente beaucoup trop comme une âme faible sans cesse repliée sur elle-même et ne sachant que gémir sans dignité sur ses souffrances, c'est précisément ici la préoccupation de disculper sa femme qui est au premier plan, et la preuve en est dans le trait final: *Viuat, et absentem*, etc. Ovide poussait trop loin l'art de la composition pour ne pas prendre garde à terminer une pièce par quelques mots résumant l'idée principale; cette idée, dans l'élégie 3, est que sa femme demeure à Rome sur son propre désir pour le servir plus utilement. Ovide était bon; j'aurais aimé que M. O., en prenant sa défense, eût fait voir ce côté de son caractère, et comment la douceur et la bonté naturelles engendrent, dans l'épreuve, la résignation et la promptitude à s'accuser soi-même. Ovide, d'ailleurs, tout en protestant contre la dureté de son exil et en affirmant l'innocence de ses intentions, n'a jamais nié, au contraire, qu'il ne fût coupable en fait, qu'il n'eût, sans le vouloir, gravement offensé Auguste: son attitude devait donc forcément être celle de la supplication, non celle de la révolte. Enfin, s'il y a beaucoup de prière et d'humilité dans les Tristes, il n'est point vrai que la dignité ne s'y fasse jour, même parfois de façon assez hautaine. Dans l'élégie 7 du livre III, une des plus belles et des moins lues, on trouve les quatre vers suivants:

En ego cum patria caream uobisque domoque
Raptaque sint adimi quae potuere mihi,

Ingenio tamen ipse meo comitorque fruorque :
Caesar in hoc potuit iuris habere nihil.

Voilà qui est clair et qui porte haut : « César n'a pu m'empêcher d'avoir du génie. » Et ce qui suit est singulièrement expressif :

Quilibet hanc saeuo uitam mihi finiat ense
Me tamen exstincto fama superstes erit,
Dumque suis septem uictrix de montibus orbem
Prospiciet domitum Martia Roma, legar.

Personne n'a encore remarqué, que je sache, l'importance du passage : *quilibet*, pour être vague en apparence, n'en est pas moins clair à qui sait lire; ce mot désigne tout simplement l'empereur : « Qu'il aille jusqu'au bout et qu'il me fasse tuer ! Mon œuvre, comme la Ville elle-même, est éternelle. »

Je laisse cette question, que je me contente d'indiquer, car elle ne saurait être traitée incidemment, et je reviens au livre de M. Owen. Parmi les défauts des Tristes, l'éditeur anglais insiste, avec raison, sur l'abus de la rhétorique et sur la prolixité; il aurait pu, à cet égard, rapprocher Cicéron d'Ovide. Il est assez curieux de constater que ces deux hommes, qui ont été les plus habiles écrivains latins, qui ont manié leur langue avec plus de facilité que les autres, sont peut-être les moins romains de tous [1]; il leur manque en effet, très souvent, deux des qualités les plus hautes et les plus caractéristiques du génie de Rome : la concision et la gravité [2].

J'arrive à la constitution du texte. M. O. donne le premier rang, comme on le fait jusqu'ici, au Marcianus n. 223 ; M. Riese, qui l'a pris pour base principale de son texte, en a donné une collation (p. xx de sa préf. col. 2 — p. xxix, col. 1). D'après M. O. qui, en décembre 1884, l'a collationné à nouveau, les listes de Riese contiennent beaucoup d'erreurs; il est vrai que celui-ci n'avait pu voir le ms. lui-même et qu'il en devait la récension à cinq de ses amis. M. O. distingue soigneusement deux parties fort différentes dans le Marcianus : l'une, ancienne et bonne (xi[e] siècle), qu'il désigne par la lettre L, comprend des Tristes, ce qui suit : I, 5, 11 — III, 7, 1 ; IV, 1, 12-7, 5 ; l'autre, λ, du xv[e] siècle, sans valeur, a été faite dans le but de remplacer des feuillets, perdus ou devenus illisibles, du premier manuscrit. Il fallait donc chercher, pour la partie correspondante à λ, des sources plus sûres ; M. O. a cru les trouver dans les trois mss. suivants :

G, *Guelferbytanus* (Gudianus n. 192, Wolfenbüttel), xiii[e] siècle,

1. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne demeurent pas cependant des Romains : la personnalité romaine est trop réelle pour ne pas subsister, même dépourvue de quelques-uns de ses traits.

2. Où je ne suis nullement de l'avis de M. O., c'est quand il préfère (p. LIX, note 1) les vers d'Ovide sur la fondation de Rome (dans les Fastes) aux vers de Tibulle, II, 5 : ce qu'il appelle la sécheresse de Tibulle est, à mes yeux, de la solidité. Quand à la supériorité métrique du distique d'Ovide, j'ai dit, dans mes *Études critiques sur Properce*, p. 295, le mal que j'en pense.

vélin; il nous en donne les variantes d'après la collation de Kiessling, dont s'est déjà servi F. Tank, *De Tristibus Ovidii recensendis* 1879, et d'après celle de Schenkl, utilisée par Güthling dans son édition.

H, *Holkhamicus* (Holkham Hall, Norfolk), XIIIe siècle, vélin, le meilleur selon M. O. après le Marcianus, L, utilisé par R. Ellis pour sa belle édition de l'*Ibis*. M. O. l'a collationné lui-même.

V, *Vaticanus*, n. 1606, XIIIe siècle, vélin, écrit en caractères gothiques et ne contenant que les Tristes. La collation en est due à M. Monaci.

Les leçons communes à ces trois mss. sont mises sous la lettre ω. Enfin, de loin en loin, M. O. cite les variantes d'un ms. de la bibliothèque Bodléienne (XVe siècle) et d'un ms. d'Arras, *codex Atrebaticus* (XIIIe siècle).

Non seulement le nouvel éditeur ne s'est pas trompé en affirmant la valeur de ω, mais il arrive même que, dans plusieurs passages où L et ω s'écartent l'un de l'autre, c'est du côté du dernier que se trouve la vraisemblance. Par exemple I, 5, 44 : *Deminui siqua numinis ira potest*; au lieu de *si qua*, on lit dans L : || || *q* || *nunc*; il est très facile de reconnaître dans *nunc* une dittographie des trois premières lettres du mot suivant *numinis*; comme *nunc* donne ici un sens très satisfaisant, le copiste de L l'a laissé, mais, voyant que son vers avait une syllabe de trop, il a effacé *si*, puis une partie de *qua* qui devenait inexplicable. C'est bien *siqua* qu'il faut lire, et la conjecture *quia nunc*, proposée en note par M. O. d'après L, n'a pas de raison d'être. — 9, 51. 52, M. O. tire son texte : *Augurium ratio est et coniectura futuri : Hac diuinaui notitiamque tuli*, de la leçon de L, qui donne *et conuentura*, tandis que dans V on trouve *ac coniecturamque*. J'écrirai plutôt : *Augurium ratio est, coniecturamque futuri Hanc diuinaui notitiamque tuli*. C'est en effet *hanc* qui se lit dans le *Codex Atrebaticus*, et qui se devine dans le *haec* de HV, d'où vient sans doute le *nec* de L. — 5, 25, M. O. est amené lui-même à préférer la leçon *fuluum* de ω à *saluum* de L. — 9, 1, on lit dans L : *Detur inoffenso uitae tibi tangere metam*, tandis que dans ω il y a : *Detur inoffensae* etc.,; le vrai texte ne serait-il pas : *Detur inoffensae metam tibi tangere uitae?*

En revanche, quatre vers plus bas, 9, 5, la leçon de L, *sospes*, est à remarquer; Riese (*praef.* p. XXI, col. 2) se demandait déjà s'il ne fallait pas l'adopter, et M. O. l'a introduite dans son texte, nous enlevant ainsi, non sans raison, le fameux *Donec eris felix* etc., si souvent cité [1].

Les conjectures personnelles de M. O. sont très-peu nombreuses; il y en a une 9, 35, des plus acceptables au point de vue paléographique, mais en elle-même peu satisfaisante : *Esto et iam miseris pietas* (*est etiam* dans les mss.) Je trouve encore moins admissible la disposition

1. La leçon de L est ici bien vraisemblable : car, autant il est naturel qu'une glose marginale ait expliqué *sospes* par *felix*, puis fait irruption dans le texte, autant il l'est peu qu'on ait éprouvé le besoin d'expliquer *felix* par *sospes*.

qu'il emprunte 8, 38, à Ehwald : *Vrbe mea, quae iam non adeunda mihi;* le dernier mot *mihi* ne se lit que dans L; encore est-il corrigé en *pede est*[1], leçon des autres mss.; quant à *mea*, c'est une correction d'Ehwald entraînée par l'adoption de *mihi*, et qui donne lieu à l'expression *Vrbs mea*, assez singulière. Je ne crois pas qu'il y ait de raison sérieuse de changer ici le texte de Riese et de Merkel, conforme à la leçon de presque tous les mss. : *Vrbe, meo quae iam non adeunda pede est.*

Le commentaire explicatif, malgré quelques inutilités, est généralement substantiel et développé dans une bonne mesure. D'après ce que nous apprend M. O., p. VIII de sa préface, c'est M. R. Ellis qui lui a suggéré l'idée d'entreprendre une édition des Tristes : M. Ellis doit s'en applaudir, et pour ma part, la critique finale que j'adresserai à M. Owen, c'est de présenter son livre trop modestement; on ne se douterait pas, à lire les quatre pages de préface, de tout ce qu'il renferme d'heureuses nouveautés.

Frédéric Plessis.

---

281. — **Spicilegium Brivatense.** *Recueil de documents historiques relatifs au Brivadois et à l'Auvergne*, par Augustin Chassaing, archiviste-paléographe, juge au tribunal civil du Puy, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques. Paris, Picard, 1886, in-4, XVII-752 pages.

Les diocèses de Viviers et du Puy, situés tout à l'extrémité orientale de l'ancienne province de Languedoc, ont été, il faut le reconnaître, un peu négligés par les Bénédictins, auteurs de l'*Histoire générale* de cette province. Soit oubli, soit manque de documents, D. Vaissete n'a parlé qu'assez rarement de ces deux contrées, et cette négligence n'a pas été réparée jusqu'ici. Le Vivarais a, il est vrai, été l'objet d'un excellent travail, resté malheureusement inachevé, celui de M. l'abbé Rouchier, mais le Velay n'a pas encore eu semblable fortune. C'est à combler cette lacune fâcheuse, à fournir tout au moins aux futurs historiens de cette province les éléments de leur œuvre que M. Chassaing consacre son temps et ses efforts. Les *Chroniques de Médicis, de Burel et de Jacmon*, publiées par lui, fournissent déjà bien des renseignements sur l'histoire du pays du XV[e] au XVII[e] siècle; le volume que nous annonçons aujourd'hui, fruit de longues années de recherches patientes, éclairera d'un nouveau jour l'histoire ancienne du Velay, du XII[e] au XVI[e] siècle.

---

1. M. O. (Introd. p. LXIV) nous avertit que L a subi des corrections de trois mains; il ne note dans son apparat critique (sous l'indication L 2) que le premier de ces correcteurs, contemporain du copiste et peut-être le copiste lui-même; or plusieurs de ces corrections sont bonnes, par exemple 7, 2 *bahcia* corr. en *bacchica;* 10, 8 *uita* en *uicta*, et dans les vers étudiés plus haut 9, 51, 52, *nec* en *haec* déjà plus près de la vérité.

Les archives de l'ancien Velay sont aujourd'hui relativement peu riches, et c'est dans les dépôts de Paris, dans les collections privées du pays, que M. C. a trouvé beaucoup des textes mis par lui au jour. Primitivement, il n'avait recueilli que les textes intéressant l'arrondissement actuel de Brioude, le nord de l'ancienne province de Velay; le désir d'ajouter à l'utilité de son recueil et de faire profiter le public de précieux documents découverts par lui l'a décidé, et personne ne s'en plaindra, à y joindre un certain nombre de pièces relatives soit à l'Auvergne entière, soit aux parties de l'ancien Gévaudan et de l'Auvergne, limitrophes du Velay.

Edités avec un soin minutieux, accompagnés d'une bonne table, les textes réunis par M. C. seront d'un grand secours aux érudits, et serviront non seulement aux historiens du pays, mais encore à tous ceux qui s'occupent du Moyen-Age. Le *Spicilegium Brivatense* renferme 211 actes, compris entre les années 874 et 1709; sur ce nombre, 208 sont antérieurs à l'an 1501, et 93 à 1301. Il serait, on le devine, difficile d'analyser pareil recueil; néanmoins on peut en quelques lignes signaler les documents les plus curieux.

Tout d'abord, l'excommunication par les chanoines de Saint-Julien-de-Brioude d'un voleur qui avait dérobé une lettre d'or, un C appartenant au monastère; on sait qu'une tradition, que rien n'oblige à rejeter absolument, veut que Charlemagne ait légué aux 24 abbayes les plus célèbres de son empire un alphabet en or; l'A, qui aurait été attribué à Conques, existe, ou du moins l'objet que le rédacteur du *Liber Mirabilis* croyait tel, est encore aujourd'hui conservé dans le trésor de l'église paroissiale de Conques. Le texte publié par M. C., signalé depuis déjà longtemps, croyons-nous, mais jusqu'ici inédit, vient confirmer cette vieille tradition.

Pour le XIIIe siècle, nous trouvons plusieurs documents des plus importants; en premier lieu le rôle des hommages rendus à Alfonse de Poitiers par les nobles de la Terre d'Auvergne, texte des plus précieux pour l'histoire des terres et des familles; plusieurs testaments curieux, des chartes de coutume, les pièces d'un procès contre un chanoine de Brioude, accusé d'avoir fabriqué de la fausse monnaie (1266), les enquêtes des commissaires du comte Alfonse en Auvergne (1267), des comptes originaux du bailli d'Auvergne pour les années 1293, 1294 et 1299. Au XIVe siècle, citons le procès-verbal de délimitation de la sénéchaussée de Beaucaire et du bailliage de Velay, du côté de Brioude (1321). Les actes relatifs à la guerre de Cent-Ans sont également nombreux et beaucoup fourmillent de renseignements sur les levées d'hommes dans le pays, sur les ravages des routiers, les opérations des officiers royaux chargés de les combattre; notons entre autres divers actes où il est question du célèbre Séguin de Badefol, si longtemps la terreur du pays brivadois. Notons encore un rôle de contributions de 1386 (p. 432) et la pancarte des redevances dues au sacristain de la

Chaise-Dieu par les prieurés dépendant de ce monastère (p. 418), sorte de pouillé de cette célèbre abbaye. Enfin n'oublions pas des comptes de 1401 et 1402 qui donnent les noms de tous les villages du Bas-Pays d'Auvergne et de toutes ses divisions [1].

Mais il faudrait citer presque tous les actes publiés par M. Chassaing, chacun d'eux ayant été choisi parmi quantité d'autres et présentant un intérêt particulier. Le texte des documents est établi avec soin, d'après les originaux ou des copies anciennes, et de tous les recueils publiés sur cette région du Languedoc, c'est bien certainement le plus utile, le plus considérable et le mieux fait.

A. Molinier.

---

282. — **Milton and Vondel.** A curiosity of Literature, By George Edmundson, M. A. late Fellow aud Tutor of Brasenose College, Oxford, Vicar of Northolt, Middlesex. London, Trübner, 1885. In-12 de vi, 223 pages.

Les accusations de plagiat n'ont pas, depuis Voltaire, manqué à Milton et on a plus d'une fois relevé dans le *Paradis perdu* des emprunts que le grand poète aurait fait à des devanciers; mais la question était loin d'être épuisée; M. George Edmundson a le mérite de l'avoir renouvelée, en trouvant pour l'épopée de Milton et celle de ses œuvres regardée comme la plus personnelle, le *Samson Agonistes*, une source à peine soupçonnée dans les ouvrages du célèbre poète hollandais Vondel. Cette « curiosité littéraire » n'est point un paradoxe habilement présenté; c'est preuves en main que M. G. E. établit tout ce que Milton doit à Vondel, et l'on sort de la lecture de son livre, convaincu que le poète hollandais a incontestablement servi de modèle au chantre du *Paradis.*

C'est que la méthode de démonstration de l'auteur est irréfutable. Comparant d'abord la vie et le développement littéraire de Vondel et de Milton, il montre combien il est déjà vraisemblable que le second ait été tenté d'imiter le premier; il fait voir ensuite par la connaissance que Milton acquit de la langue hollandaise la possibilité de cette imitation; enfin la ressemblance évidente qu'offre chez les deux poètes la conception générale du sujet, non moins que la pensée et l'expression, achève de prouver pour lui comme pour nous que Milton a dû incontestablement s'inspirer de son grand contemporain.

Vondel a écrit une tragédie de *Lucifer;* l'étude attentive de ce drame a permis à M. G. E. de mettre en évidence quelle ressemblance encore inaperçue existe entre le caractère de l'ange rebelle, tel que l'a conçu le

1. Nous signalerons également le n° 207, de l'an 1487, qui prouve une fois de plus que nos ancêtres ne dédaignaient pas les calembourgs les plus vulgaires et même les plus malséants : analyser la pièce serait chose difficile, nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui goûtent tant soit peu d'esprit gaulois.

poète hollandais, et le caractère du Satan de Milton; quelques-uns des discours les plus admirés des deux premiers livres du *Paradis perdu* semblent en partie tirés presque mot à mot de la pièce de Vondel; on ne peut donc douter qu'il ne faille y chercher leur inspiration première. Il faut en dire autant des sentiments, des projets et des aspirations du Satan de Milton; tout cela se trouve en germe dans la pièce de Vondel.

Comme pour faire suite à son drame de Lucifer, Vondel écrivit, à l'imitation de Grotius, un poème sur *Adam en exil*, publié en 1664; la comparaison de cette œuvre du poète hollandais avec l'épopée de Milton montre, entre le IV[e] et le IX[e] livre du *Paradis perdu* d'une part et divers passages de l'*Adam en exil* de l'autre, des ressemblanees manifestes. Le monologue de Satan en particulier dans le IX[e] livre du *Paradis* n'est guère qu'une « version revue » du prologue du poème hollandais. Ces ressemblances, comme le remarque avec raison M. G. E., ne peuvent être une coïncidence de hasard, elles témoignent bien, au contraire, de l'influence exercée sur le poète anglais par son émule de Hollande. Un autre poème de Vondel, espèce de recueil de réflexions sur Dieu et la Religion, fut sans nul doute également connu de Milton, et il paraît l'avoir inspiré dans divers passages de son *Paradis perdu*.

Mais il y a plus; Milton, on le sait, après avoir chanté la chûte et le châtiment de nos premiers parents, a célébré leur rédemption dans le *Paradis regagné;* on pouvait croire que pour cette idée peu heureuse de donner une suite à son premier poème, Milton ne devait rien à personne; il en est tout autrement. Vondel avait, en 1662, publié un poème en six chants dont le héros est Jean le Précurseur — ou plutôt le « Messager de pénitence » (Joannes Boetgezant) — Milton reçut sans doute très vite un exemplaire de cette nouvelle œuvre du poète hollandais, car il est facile de signaler, et M. G. E. l'a fait d'une manière irréfutable, des ressemblances frappantes entre l'épopée de Vondel et de nombreux passages du *Paradis perdu;* cela peut surprendre au premier abord, car à cette époque le *Paradis perdu* était commencé depuis longtemps; cela prouve seulement que Milton n'hésitait pas à remanier à chaque instant son chef-d'œuvre. Mais ce ne fut pas seulement pour son *Paradis perdu*, que Milton tira parti du *Jean* de Vondel, il y a puisé tout le le début du *Paradis regagné*, ainsi que nombre de passages de différents chants et l'inspiration générale de ce poème.

J'arrive maintenant au *Samson agonistes*. Les critiques ont été unanimes à admirer l'originalité de ce drame vraiment grandiose, et tous y ont vu comme le tableau de la misère du poète aveugle et persécuté, sous l'image du héros juif, aveugle aussi et devenu le jouet de ses ennemis. S'il y a quelque chose de vrai dans cette manière de voir, il ne l'est pas moins que Milton semble avoir pris l'idée première de son poëme dans Vondel. En 1660, en effet, c'est-à-dire onze ans avant l'apparition du *Samson Agonistes* et cinq ans au moins avant qu'il fût commencé, le poète hollandais avait, lui aussi, pris Samson pour sujet

d'un drame classique; s'il n'était point aveugle, Vondel était alors éprouvé par des malheurs de famille, et en peignant les infortunes de son héros, il faisait comme le tableau des siennes; de là le caractère personnel de son drame; l'originalité si vantée dont le poète anglais a fait preuve dans la conception du *Samson Agonistes* ne lui appartient donc pas exclusivement en propre, et quand on le compare au *Samson* de Vondel, on voit que quelques-uns des traits qui font la grandeur du héros de Milton se retrouvent déjà dans le poète hollandais et que la mise en scène dans le drame anglais et le drame hollandais, ainsi que maints passages des deux pièces, offrent la plus grande ressemblance. Il faut donc en conclure qu'ici encore Milton est un imitateur de Vondel.

Ainsi le grand poète anglais du XVII[e] siècle n'a pas reculé devant le plagiat; il a imité sans scrupule un écrivain contemporain : peut-on dire qu'il en est moins digne d'admiration? Je ne le pense pas; Milton a fait ce que Shakespeare avait fait avant lui, il est vrai, en effaçant de bien loin ses modèles, ce qu'a fait Corneille, en traduisant dans son *Cid* des scènes entières de Guillen de Castro; on avait autrefois sur le plagiat littéraire de tout autres idées qu'aujourd'hui; les grands écrivains prenaient leur bien où ils le trouvaient, sans que personne songeât à y redire; Milton pouvait donc le faire; mais il n'en est pas moins intéressant de savoir dans quelle mesure il l'a fait et il faut remercier M. Georges Edmundson de nous l'avoir appris.

Ch. J.

---

283. — **Un négociateur protestant sous le règne de Louis XIII.** Jean de Bouffard-Madiane d'après ses manuscrits (1597-1674), par M. Charles PRADEL. Toulouse, imprimerie Bouladoure-Privat. Grand in-8 de 24 p. 1886.

Madiane est peu connu et mérite de l'être davantage. Le duc de Rohan, qui s'était beaucoup servi de lui pendant les guerres de 1621 à 1625, se contente de le nommer dans ses *Mémoires*. Ses contemporains ont gardé la même réserve. Pierre Borel parle seulement du mérite *particulier* du sieur de Madiane et des services qu'il rendit à la ville de Castres. On est donc réduit à tâcher de retrouver Jean de Bouffard dans ce qu'il nous a laissé de manuscrits. C'est ce que M. P. a fait avec grand succès. Il a surtout consulté les *Mémoires* du négociateur qui, terminés à la veille de la révocation de l'Édit de Nantes, sont restés inédits [1]. Il a surtout consulté « des notes jetées par Madiane au jour le

1. Ce document fut gardé secret par la famille jusqu'au commencement de notre siècle. Le chevalier Dumège, dans son édition de l'*Histoire générale de Languedoc*, qui forme un si étrange contraste avec la parfaite édition donnée chez Privat, a publié de ces *Mémoires* « quelques extraits arrangés à sa façon », c'est-à-dire dénaturés. Certains fragments des manuscrits de Madiane ont encore été imprimés par M. Jolibois dans la *Revue du département du Tarn* et par le docteur finlandais Schybergson dans son ouvrage sur *la Chute du parti protestant en France*.

jour, sans beaucoup de suite, sur un volumineux registre in-folio », notes qui « donnent sur leur auteur des indications précieuses et complètent les *Mémoires* sans en être la répétition ». C'est là que M. P. a puisé les principaux traits de la vie de Madiane que l'on peut résumer ainsi :

Jean de Bouffard, fils d'un autre Jean de Bouffard et de Catherine de Molinier, naquit à Castres, le 1er janvier 1597, « d'une race ancienne, indépendante, fière, de l'Albigeois ». Son père, mort le 24 septembre 1604, devint célèbre en Languedoc sous le nom de capitaine de La Grange pendant les guerres civiles et il fut notamment le chef de « cette entreprise bien menée qui rendit Castres aux huguenots le jour anniversaire de la Saint-Barthélemy, deux ans après les *Matines parisiennes* [1] ». Le futur négociateur alla compléter à Paris, à l'âge de dix-neuf ans, de fortes études commencées à Castres; reçu avocat, il revint en Languedoc et y épousa, fort jeune encore (6 février 1619) Jeanne Le Roy, « fille du lieutenant juridictionnel du comté de Castres [2] ». Député par sa ville natale vers le duc de Rohan, il devint un des quatre capitaines qui devaient commander la garnison de cette ville et il en fut élu consul, à peine âgé de vingt-quatre ans (octobre 1621). En 1625, on le nomme commissaire des guerres et il prend une grande part à tout ce qui se fait en Languedoc. M. P. raconte, en reproduisant le plus souvent l'autobiographie de Madiane, ses voyages à la cour, à la Rochelle, ses négociations, notamment son entrevue avec le cardinal de Richelieu dont le « merveilleux esprit » le séduisit [3] à tel point, que désormais l'ancien auxiliaire de Rohan devint partisan de la *paix à tout prix* et contribua plus que personne à la conclusion du traité qui mit fin (1626) à la guerre civile. Redevenu consul de Castres en 1630, Madiane ne tarda pas à être nommé député aux États-Généraux de Languedoc; il joua un grand rôle dans cette assemblée (1631-1632), prit part, comme volontaire, à l'expédition de Roussillon en 1637, fut plusieurs fois envoyé en cour par la ville de Castres, qui ne fit jamais en vain appel au dévouement de l'excellent citoyen, et mourut, entouré de l'estime générale, le 24 décembre 1674, laissant cinq enfants dont l'aîné, Henri, continua la descendance.

T. DE L.

---

1. M. P. cite sur le vaillant capitaine les *Mémoires* inédits de Batailler. Espérons qu'un jour il les publiera, à la suite de ceux de Madiane. Le très recommandable éditeur des *Mémoires* de Faurin, de Gachet, etc., a un passé qui oblige.

2. L'éloge tracé par Madiane de sa femme, à l'occasion de la mort de cette dernière (p. 19), est un touchant et beau récit dont M. P. a eu raison de dire : « Ces quelques mots sont pleins en même temps de naïveté et de grandeur. »

3. M. P. ne va-t-il pas un peu trop loin en disant (p. 11) que devant Richelieu « Madiane tomba en extase ? » L'expression est, ce me semble, excessive.

284. — **Inventaire général du Mobilier de la Couronne sous Louis XIV** (1663-1715), publié pour la première fois, par Jules GUIFFREY. Paris, libr. de l'Art. J. Rouam éd. 1885-86. 2 vol. gr. in-8, de XIV-429, et de XIII-480 pages.

C'est en 1663, date de la nomination de Gédéon Du Metz comme intendant et contrôleur général des meubles de la couronne, que la confection du premier inventaire complet de cette collection célèbre fut décidée. Depuis deux ans, Louis XIV avait pris en main toutes les affaires. Persuadé, comme il le dit lui-même dans les lettres-patentes, — par « l'expérience du dernier siècle, dans lequel il s'est fait une dissipation prodigieuse de tout ce qu'il y avait de plus beau et de plus rare dans nos garde-meubles », le Roi avait dessein, en remplaçant le précédant contrôleur, Prosper Bauyn, de veiller avec plus de rigueur et d'économie à la conservation des divers trésors précieux qui composaient le mobilier royal [1].

On commença immédiatement la préparation du catalogue général, mais ce n'est qu'en 1673 qu'il put être rédigé. Dans le but de donner à cette rédaction une valeur définitive, on laissa des feuilles blanches à la suite de chacun des chapitres, pour y placer les additions à venir sans détruire l'harmonie du tout. On forma ainsi trois registres. Le premier comprend : l'orfèvrerie, la vaisselle plate, les filigranes, les objets en matières précieuses, les cristaux, les miroirs. Le second : les grands meubles et les tapisseries. Le troisième enfin, tout le reste : étoffes, cabinets, guéridons, armes et armures, tableaux, chandeliers, porcelaines, linge, garnitures de foyers, bronzes et marbres. — Mais comme il vint un moment où les additions dépassèrent toutes les prévisions, il fallut doubler les registres, et c'est six volumes que nous trouvons à la mort de Louis XIV. De ces six volumes il en manque deux aujourd'hui : mais ce n'est que le second tome du premier registre, et le second du troisième. La lacune est donc moins regrettable, puisqu'en somme l'inventaire original est intact, et que les additions le conduisent jusqu'à 1684 et même 1697 pour beaucoup de parties.

Tel est l'ensemble de ce document unique, tableau complet de la décoration des maisons royales pendant une des époques les plus brillantes de l'histoire des arts en France. Une grande partie de ces richesses n'existe plus; beaucoup n'ont pas même atteint la fin du XVII[e] siècle, car les dépenses des guerres de la succession d'Espagne amenèrent en 1689 la fonte de presque toute l'argenterie, la vaisselle, et malheureusement aussi les pièces d'orfèvrerie. Toutes ces pertes sont notées soigneusement dans l'inventaire.

Je n'ai pas encore parlé de l'éditeur, mais c'est à son intéressante introduction que j'ai emprunté les détails qui précèdent. L'éloge de

1. Gédéon du Metz eut pour successeurs dans sa haute charge, d'abord un de ses parents, Du Metz de Rosnay, puis Fontanieu et ses descendants. — Au dessous de lui, on avait placé un garde général : Louis le Cosquino, que remplacèrent successivement les deux Turola, Macé Courcelles et Claude Nerot.

M. Jules Guiffrey, spécialement en pareille matière, n'a guère besoin d'être fait : on sait combien il consacre de soins à toutes les publications qui peuvent servir à l'histoire de l'art. Mais je dirai quelques mots de la façon très juste dont il a compris le présent travail.

Pensant qu'il fallait avant tout faire œuvre définitive, il a publié intégralement, et sans s'arrêter à la monotonie que présentent certaines énumérations, tous les chapitres qu'il conservait. — Combien, en effet, ne trouve-t-on pas de détails curieux à relever sur les mœurs et la vie intime des palais, même dans la mention des articles les plus humbles! Mais en revanche, il a franchement supprimé quelques chapitres trop dénués d'intérêt et qui n'apportaient aucun document artistique : tel est le linge proprement dit (dont plus de 2,000 paires de draps!), le linge de chapelle, les chenets, et la batterie de cuisine. On pourra en général regretter l'absence de tout renvoi des articles inscrits aux œuvres originales, de tout détail sur leur sort actuel. M. G. a prévu cette objection : il a volontairement reculé devant un système qui eût étendu presque indéfiniment une publication dont l'usage doit être uniquement celui d'un document d'archives et d'un instrument de travail. Mais une table alphabétique suffisante termine chaque volume, et facilitera les recherches et les rapprochements.

Un mot maintenant des principales matières contenues dans les deux volumes. En tête du premier, nous trouvons l'orfèvrerie d'or et d'argent, les vases, les *chapelles*, tous les objets d'argent, bassins, figurines, garnitures de feu, coffrets, vaisselle, flambeaux, encriers, etc. ; puis les filigranes de toutes sortes, fort nombreux ; les vases d'agate et les diverses *raretés* montées en or et en pierres précieuses ; les cristaux de roche; les miroirs; enfin les tapisseries rehaussées d'or et en laine et soie. Cette dernière catégorie, considérable et bien intéressante par les descriptions qui l'accompagnent, ne comprend pas moins de 334 tentures complètes, formant un total de 2,600 tapisseries (dont 101 tentures) où 822 pièces provenaient des Gobelins. Il faut y ajouter encore les tapis, dont 93 sont indiqués comme fabriqués à la Savonnerie, et c'est là un document de haute valeur pour une histoire de cet établissement.

Dans le second volume sont les tableaux — de pure décoration (car la grande galerie était confiée à un gardien spécial), et comprenant des paysages, des allégories, des animaux, des portraits; puis les bustes et statues de marbre et de bronze; la très curieuse série des armes et armures de toutes variétés ; les porcelaines ; les chandeliers, girandoles et vases de cristal ; puis encore un bric à brac de petits meubles secondaires, étoffes et vêtements, toilettes, coffres, coussins et couvertures, instruments de musique, harnais, etc. ; des cabinets, des tables et guéridons à l'infini ; les brocarts et étoffes d'or et d'argent ; enfin la grande série des lots et ameublements complets, parmi lesquels on compte aussi l'équipage des chaloupes et vaisseaux de diverses sortes, du grand

canal du parc de Versailles. Les articles inscrits dans ce chapitre, auquel chaque année apportait quelque nouvelle addition, sont vraiment innombrables; mais des titres, en rubrique, indiquent toujours, heureusement, leur place et leur usage dans les différents châteaux royaux.

On a tenu à présenter cet inventaire sous la forme la plus attrayante : non seulement l'impression est luxueuse, mais près de 120 figures font oublier ce que le texte peut avoir de sec et d'aride. Cette illustration, il faut le dire, n'a le plus souvent aucun rapport avec le texte, et le contraire eût été presque impossible; mais ce sont néanmoins des matériaux contemporains, qui ont leur prix. En dehors des reproductions diverses d'œuvres d'art ou de meubles, d'après Poussin, Puget, Girardon, Bernin, Warin, Boulle, et les tentures des « maisons royales », on y trouvera des croquis originaux de pièces d'orfèvrerie par Le Brun, conservés au Louvre, et divers dessins de tapisseries du même, de charmants panneaux décoratifs de Bérain et de Claude Audran, des étoffes d'ameublement de Daniel Marot, et des meubles de Lepaute.

J'ajoute, en terminant, que la publication a été entreprise sous les auspices de la *Société d'encouragement pour la propagation des Livres d'art*, qui a droit, elle aussi, à tous nos remerciements.

H. de Curzon.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 19 novembre 1886.

M. Gaston Paris, président, prononce un discours dans lequel il fait connaître les prix décernés en 1886, les sujets de prix proposés, etc. M. H. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Ambroise Firmin-Didot, membre libre de l'Académie*. M. Maspero, lit un mémoire sur *les Momies royales d'Egypte récemment mises au jour*.

JUGEMENT DES CONCOURS

Prix ordinaire. — L'Académie avait prorogé à l'année 1886 le sujet suivant qu'elle avait déjà proposé pour l'année 1883 : « Faire, d'après les textes et les monuments figurés, le tableau de l'éducation et de l'instruction que recevaient les jeunes Athéniens aux ve et ive siècles avant Jésus-Christ jusqu'à l'âge de dix-huit ans ». Elle décerne le prix à M. Paul Girard.

Antiquités de France. — L'Académie décerne quatre médailles : la 1re à M. Fichot, pour sa *Statistique monumentale du département de l'Aube*; la 2e à M. Paul Durrieu, pour son livre sur *les Gascons en Italie* (Auch, 1885, in-8°); la 3e à M. l'abbé Albanès, pour ses diverses dissertations sur l'histoire ecclésiastique de Provence (*Jean Huet, évêque de Toulon, ses fonctions à la cour du roi René, son épiscopat; — Problèmes d'histoire ecclésiastique concernant Avignon et le Comtat Venaissin; — Histoire des évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux au* xive *siècle; — Jean Artaudi, dominicain, prieur de Saint-Maximin; — Pierre d'Aigrefeuille, évêque d'Avignon*); la 4e à M. H.-Fr. Delaborde, pour son mémoire sur *les Œuvres de Rigord et de Guillaume Le Breton, historiens de Philippe-Auguste* (Paris, 1885, in-8°). L'Académie accorde en outre six mentions honorables : 1° à M. H. Moranvillé, pour son mémoire manuscrit sur *Jean Le Mercier*; 2° à MM. le comte Charpin-Feugerolles et M.-C. Guigue, pour leurs trois cartulaires de l'*Abbaye d'Ainay*, des *Francs fiefs du Forez*, et du *Prieuré de Saint-Sauveur-en-Rue (Forez)* (Lyon, 1885, grand in-4°); 3° à M. Prou, pour son livre intitulé : *Hincmar, de ordine palatii*, texte latin traduit et annoté (Paris, 1885, in-8°); 4° à M. Hellot, pour sa *Chronique parisienne anonyme du* xive *siècle*, publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de la bibliothèque municipale de Rouen (1884); 5° à M. L. Grignon, pour son livre intitulé : *Description et historique de l'église de Notre-Dame-en-*

Vaux de Châlons (Châlons-sur-Marne, 1884-1885, in-8°; 6° à M. Lebègue, pour ses *Fastes de la Narbonnaise* (in-4°).

Prix de numismatique. — Le prix biennal de numismatique fondé par Mme Vve Duchalais, et destiné au meilleur ouvrage de numismatique ancienne, publié depuis le mois de janvier 1884, est partagé cette année entre M. Gariel, pour son ouvrage intitulé : *les Monnaies royales de France sous la race Carlovingienne*, et M. Aloïs Heiss, pour son ouvrage : *les Médailleurs de la Renaissance*.

Prix fondé par le baron Gobert, pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent. — Le premier prix est décerné à M. Du Fresne de Beaucourt, pour son *Histoire de Charles VII* (Paris, 1885, in-8°); le second prix est décerné à M. Pfister, pour ses *Etudes sur le règne de Robert le Pieux* (Paris, 1885, in-8°).

Prix fondé par M. Bordin. — L'Académie avait prorogé à l'année 1886 le sujet suivant qu'elle avait déjà proposé pour 1883 : « Etude critique sur les ouvrages en vers et en prose connus sous le nom de Chronique de Normandie. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la proroge à l'année 1888. — L'Académie avait en outre prorogé à l'année 1886 le sujet suivant, qu'elle avait déjà proposé pour 1883 : « Etudier la numismatique de l'île de Crète. Dresser le catalogue des médailles. Expliquer les titres principaux et les motifs accessoires. Insister sur les rapports de la numismatique crétoise avec les autres monuments trouvés dans le pays, ainsi qu'avec les types de l'art asiatique et de l'industrie primitive de la Grèce. » Le prix n'est pas décerné. Une récompense de 2,500 fr. est accordée à M. Jean N.-A. Svoronos. — L'Académie avait aussi prorogé à l'année 1886 le sujet suivant, qu'elle avait déjà proposé pour 1883 : « Etudier d'après les documents arabes et persans les sectes dualistes, Zendiks, Mazdéens, Daïsanites, etc., telles qu'elles se montrent dans l'Orient musulman. Rechercher par quels liens elles se rattachent soit au zoroastrisme, soit au gnosticisme et aux vieilles croyances populaires de l'Iran. » Le prix n'est pas décerné. Un encouragement de 2,000 fr. est accordé à M. Clément Huart.

Prix Stanislas Julien, pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine. — L'Académie décerne le prix au Père Séraphin Couvreur, pour son *Dictionnaire français-chinois* (Ho-Kien-fou, 1884, in-8°).

Prix Delalande-Guérineau. — Le prix n'ayant pas été décerné en 1884, l'Académie avait décidé qu'elle décernerait deux prix en 1886 : 1° Au meilleur ouvrage dans l'ordre des études du moyen âge ; 2° Au meilleur ouvrage dans l'ordre des études orientales. Le prix n'a pas été décerné dans l'ordre des études du moyen âge, et l'Académie a prorogé le concours à l'année 1887. Dans l'ordre des études orientales, le prix a été décerné à M. Paul Regnaud, pour son ouvrage intitulé : *la Rhétorique sanskrite* (Paris, 1884, in-8°).

Prix de La Grange, pour la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France. — L'Académie décerne le prix à M. Chabaneau, chargé du cours à la Faculté des lettres de Montpellier, pour l'ensemble de ses travaux sur la poésie provençale et française, et particulièrement pour son édition du *Roman français de Saint-Fanouel*, publié dans la *Revue des langues romanes* d'après un manuscrit de Montpellier, pour son travail sur l'*Origine et l'établissement des jeux floraux*, et pour son édition des *Biographies des troubadours en langue provençale* (Extrait de la nouvelle édition de l'*Histoire du Languedoc*).

ANNONCE DES CONCOURS DONT LES TERMES EXPIRENT EN 1886, 1887 ET 1888.

Prix ordinaire de l'Académie. — L'Académie rappelle qu'elle a proposé pour 1887, les questions suivantes : I. « Étudier d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc , les causes politiques, religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Omeyyades et l'avènement des Abassides. » II « Etude sur les contributions demandées en France aux gens d'Église depuis Philippe-Auguste jusqu'à l'avènement de François Ier. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1886. — L'Académie rappelle en outre qu'elle a prorogé à l'année 1887 les questions suivantes : I. « Examen historique et critique de la bibliothèque de Photius. » II. « Etude grammaticale et historique de la langue des inscriptions latines, comparée avec celle des écrivains romains, depuis le temps des guerres puniques jusqu'au temps des Antonins. » III. « Etude sur l'instruction des femmes au moyen âge. Constater l'état de cette instruction dans la société religieuse et dans la société civile en ce qui regarde la connaissance des lettres profanes et des genres divers de littérature vulgaire. Apprécier sommairement le caractère et le mérite relatif des écrits composés par les femmes, particulièrement du XIe siècle au XVe siècle. » IV. « Exposer la méthode d'après laquelle doit être étudié, préparé pour l'impression et commenté un ancien obituaire. Appliquer les règles de la critique à l'étude d'un obituaire rédigé en France avant le XIIIe siècle. Montrer le parti qu'on peut tirer de l'obituaire pris comme exemple, pour la chronologie, pour l'histoire des arts, et des lettres et pour la biographie des personnages dont le nom appartient à l'histoire civile ou à l'histoire ecclésiastique. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut

le 31 décembre 1886. — L'Académie propose en outre pour l'année 1889 le sujet suivant : « Étude critique sur le théâtre hindou ; en exposer l'histoire, marquer sa place dans l'histoire générale de la littérature de l'Inde, en donnant une attention particulière à la poétique dramatique des Hindous, telle qu'elle est développée dans les traités techniques. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1888. — Chacun de ces prix est de la valeur de 2,000 francs.

Antiquités de la France. — Trois médailles de la valeur de 500 francs chacune seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1885 et 1886 sur les antiquités de la France, qui auront été déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1887. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — I. Le prix de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche sera décerné, en 1887, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne qui aura été publié depuis le mois de janvier 1885. Le prix est de la valeur de 400 francs. — II. Le prix biennal de numismatique fondé par Madame Ve Duchalais sera décerné, en 1888, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1886. Le prix est de la valeur de 800 francs. — Les ouvrages devront être déposés au secrétariat de l'Institut, pour le concours Allier de Hauteroche, le 31 décembre 1886 ; pour le concours Duchalais, le 31 décembre 1887.

Prix fondés par le baron Gobert. — Pour l'année 1887, l'Académie s'occupera, à dater du 1er janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1er janvier 1886, et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. En léguant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la moitié du capital provenant de tous ses biens, après l'acquittement des frais et des legs particuliers indiqués dans son testament, le fondateur a demandé : « Que les neuf dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuel pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux. » — Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. — Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France. — Sont exclus de ce concours les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie rappelle aux concurrents que, pour répondre aux intentions du baron Gobert, qui a voulu récompenser les ouvrages les plus savants et les plus profonds sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, ils doivent choisir des sujets qui n'aient pas encore été suffisamment éclairés ou approfondis par la science. Telle serait une histoire de province où l'on s'attacherait à prendre pour modèle la méthode et l'érudition de dom Vaissète : l'Ile-de-France, la Picardie, etc., attendent encore un travail savant et profond. L'érudition trouverait aussi une mine féconde à exploiter si elle concentrait ses recherches sur un règne important : il n'est pas besoin de proposer ici d'autre exemple que la *Vie de saint Louis*, par Le Nain de Tillemont. Enfin un bon dictionnaire historique et critique de l'ancienne langue française serait un ouvrage d'une haute utilité, s'il rappelait le monument élevé par Du Cange dans son *Glossaire de la latinité du moyen âge*. — Tout en donnant ces indications, l'Académie réserve expressément aux concurrents leur pleine et entière liberté. Elle a voulu seulement appeler leur attention sur quelques-uns des sujets qui pourraient être mis en lumière par de sérieuses recherches ; elle veut faire de mieux en mieux comprendre que la haute récompense instituée par le baron Gobert est réservée à ceux qui agrandissent le domaine de la science en pénétrant dans des voies encore inexplorées. — Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1887, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin. — M. Bordin, notaire, voulant contribuer aux progrès des lettres, des sciences et des arts, a fondé par son testament des prix annuels qui sont décernés par chacune des cinq Académies de l'Institut. — L'Académie rappelle qu'elle a proposé : 1° Pour l'année 1887 : I. « Relever, à l'aide de documents historiques et littéraires et des dénominations locales, les formes vulgaires des noms des saints en langue d'oui et en langue d'oc ; signaler la plus ancienne apparition en France des noms latins auxquels correspondent ces diverses formes. » II. « Examen critique de la géographie de Strabon. Les concurrents sont invités : 1° à résumer l'histoire de la constitution du texte de cet ouvrage ; 2° à caractériser la langue de Strabon par comparaison avec celle des écrivains grecs ses contemporains, tels que Diodore de Sicile et Denys d'Halicarnasse ; 3° à faire la part des notions recueillies par l'observation directe des lieux, et de celles que le géographe a puisées dans les écrits de ses devanciers ; 4° à exprimer des conclusions précises sur la critique dont il a fait

preuve dans l'usage de ces divers documents. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1886. — 2° Pour l'année 1888 : I. « Exposer méthodiquement la législation politique, civile et religieuse des capitulaires. Les concurrents devront compléter cet exposé au moyen des diplômes et des chartes de la période carlovingienne. Ils devront en outre indiquer, d'une part, ce que la législation des capitulaires a retenu du droit romain et du droit mérovingien, et d'autre part ce qui s'est conservé du droit carlovingien dans les plus anciennes coutumes. » II. « Etudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1887. — L'Académie rappelle en outre qu'elle a prorogé à l'année 1887 les sujets suivants : I. « Etude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue; — insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal ; — s'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années; — indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles de langues. » II. « Etude critique sur les œuvres que nous possédons de l'art étrusque; origines de cet art; influence qu'il a eue sur l'art romain. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1886. — L'Académie avait proposé pour l'année 1886 le sujet suivant : « Etude critique sur les ouvrages en vers et en prose, connus sous le titre de Chronique de Normandie. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur ce sujet, l'Académie le proroge à l'année 1888. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1887. — L'Académie propose en outre, pour l'année 1889, le sujet suivant : « Etudier les sources qui ont servi à Tacite pour composer ses Annales et ses Histoires. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1888. — Chacun de ces prix est de la valeur de 3,000 francs.

PRIX LOUIS FOULD. — Le prix fondé par M. Louis Fould, pour l'*Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès*, sera décerné, s'il y a lieu, en 1887. L'auteur de cette fondation, amateur distingué des arts de l'antiquité, a voulu engager les savants à en éclairer l'histoire dans sa partie la plus reculée et la moins connue. Il a mis à la disposition de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de 20,000 francs, pour être donnée en prix à l'auteur ou aux amateurs de la meilleure *Histoire des arts du dessin : leur origine, leurs progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès*. Par les arts du dessin, il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers. Les concurrents, tout en s'appuyant sans cesse sur les textes, devront apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'art de toute nature que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées, et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque. — Les ouvrages envoyés au concours seront jugés par une commission composée de cinq membres : trois de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un de celle des sciences, un de celle des beaux-arts. Le jugement sera proclamé dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'année 1887. A défaut d'ouvrages ayant rempli toutes les conditions du programme, il pourra être accordé un accessit de la valeur des intérêts de la somme de 20,000 francs pendant les trois années. Le concours sera ensuite prorogé, s'il y a lieu, par périodes triennales. — Tous les savants français et étrangers, excepté les membres régnicoles de l'Institut, sont admis au concours.

PRIX LA FONS-MÉLICOCQ. — Un prix triennal de 1,800 francs a été fondé par M. de la Fons-Mélicocq, en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1887; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou imprimés en 1884, 1885 et 1886, qui lui auront été adressés avant le 31 décembre 1886.

PRIX BRUNET. — M. Brunet, par son testament, a fondé un prix triennal de 3,000 francs pour un ouvrage de bibliographie savante, que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. — L'Académie rappelle qu'elle a prorogé à l'année 1887 la question suivante qu'elle avait proposée pour l'année 1885 : « Relever sur le grand catalogue de bibliographie arabe intitulé Fihrist toutes les traductions d'ouvrages grecs en arabe; critiquer ces données bibliographiques d'après les documents imprimés et manuscrits. » Les ouvrages qui pourront être imprimés ou manuscrits, devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1886. — L'Académie, en 1888, décernera ce prix au meilleur travail bibliographique manuscrit ou publié depuis l'année 1885, portant sur des ouvrages d'histoire ou de littérature du moyen âge. Les ouvrages devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1887.

PRIX STANISLAS JULIEN. — M. Stanislas Julien, membre de l'Institut, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente de 1,500 francs pour fonder un prix annuel en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1886.

Prix Delalande-Guérineau. — Mme Delalande, veuve Guérineau, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de 10,000 francs, dont les intérêts doivent être donnés en prix tous les deux ans, au nom de Delalande-Guérineau, à la personne qui aura composé l'ouvrage jugé le meilleur par l'Académie. Le prix n'ayant pas été décerné en 1884, l'Académie avait décidé qu'elle décernerait deux prix en 1886 : 1° au meilleur ouvrage dans l'ordre des études du moyen âge; 2° au meilleur ouvrage dans l'ordre des études orientales. Dans l'ordre des études orientales, le prix a été décerné. Dans l'ordre des études du moyen âge, l'Académie n'a pas décerné le prix et elle a prorogé le concours, dans le même ordre d'études, à l'année 1887. Les ouvrages destinés à ce concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1886. — L'Académie décide en outre qu'elle décernera en 1888 le prix à un ouvrage manuscrit ou publié depuis le 1er janvier 1886, concernant les études d'antiquité classique. Les ouvrages destinés à ce concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1887.

Prix Jean Reynaud. — Mme veuve Jean Reynaud « voulant honorer la mémoire de « son mari et perpétuer son zèle pour tout ce qui touche aux gloires de la France », fait donation à l'Institut d'une rente de dix mille francs, destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq Académies. Ce prix sera décerné pour la troisième fois, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1890.

Prix de La Grange. — M. le marquis de La Grange, membre de l'Académie, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente annuelle de mille francs destinée à fonder un prix en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un poète déjà publié, mais appartenant aux anciens poètes. Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1887.

Fondation Garnier. — M. Benoît Garnier, par son testament en date du 11 avril 1883, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la totalité de ses biens, réduits d'un tiers en faveur des héritiers, par décret du 27 septembre 1884, et s'élevant encore, après cette réduction, à environ quatre cent mille francs, dont les intérêts doivent être affectés, chaque année, « aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie. » L'Académie exécutera pour la première fois, en 1887, les intentions du testateur.

Conditions générales des concours. — Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. — Ceux qui seront destinés aux concours pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. — L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

DÉLIVRANCE DES BREVETS D'ARCHIVISTES PALÉOGRAPHES

En exécution de l'arrêté de M. le Ministre de l'Instruction publique rendu en 1833, et statuant que les noms des élèves de l'École des chartes, qui, à la fin de leurs études, ont obtenu des brevets d'archiviste paléographe, devront être proclamés dans la séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui suivra leur promotion, l'Académie déclare que les élèves de l'École des chartes qui ont été nommés archivistes paléographes par décret du 15 février 1886, conformément à la liste dressée par le conseil de perfectionnement de cette École, sont : MM. Cadier (Pierre-Léon); Baudon de Mony (Charles-Adolphe-Joseph); Moranvillé (Louis-Henri); Couderc (Jean-Camille); Levavasseur (Achille-Lucien-Edmond); Lefranc (Abel-Jules-Maurice); Richard (Louis-François); Delapoix de Fréminville-Nugue (Marie-Joseph-Eugène-Frédéric); Marlet (Jules-Émile-Léon); André (Édouard-Joseph-Adrien); Gautier (Marie-Pierre-Édouard); Bellemain (Auguste-André). Sont nommés archivistes paléographes, hors rang : MM. Grand (Ernest-Daniel); Hugues (Adolphe-Jean-Baptiste); Tausserat (Joseph-Xavier-Alexandre); Borel (Frédéric-Antoine).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 13 décembre — 1886

285. — **De derivatis Verbis contractis Linguæ Græcæ Quæstiones** scripsit Karl Ferdinand Johansson. Upsala Universitets Arsscrift. Upsaliæ, Edv. Berling, MDCCCLXXXVI. In-8, 218 pp.

On sait que l'Université d'Upsal est, en dehors de l'Allemagne, une de celles qui apportent la plus active contribution aux progrès de la linguistique indo-européenne. L'ouvrage de M. Johansson fera grand honneur à son enseignement et à ses méthodes. Dans un exposé clair, substantiel, parfois un peu laborieux — le latin se plie mal aux subtilités et à la rigueur de la néo-grammaire — l'auteur soulève avec une rare compétence et résout avec une hardiesse souvent heureuse plusieurs intéressants problèmes de morphologie verbale. Sa conclusion est que la catégorie des verbes dits contractes embrasse et recouvre, sous l'uniformité apparente de ses paradigmes, un assez grand nombre de formations verbales préhistoriques, notamment de verbes athématiques primitifs (verbes en -μι) sur lesquels l'analogie grammaticale a passé son niveau.

M. J. est au courant des résultats les plus récents de la grammaire comparée, et sait faire le meilleur usage des découvertes de ses devanciers, par exemple, de la théorie des racines dissyllabiques de M. de Saussure (p. 96 sq.), et de l'hypothèse des doublets de racines (p. 118 sq.) à laquelle il apporte un précieux complément. Tout au plus pourrait-on s'émouvoir de voir trop souvent intervenir dans les reconstructions la voyelle dite irrationnelle, ce fameux *cheva indogermanicum*, véritable Protée qui menace, si l'on n'y prend garde, d'ouvrir dans la phonétique de l'avenir une large porte à l'arbitraire. Je me hâte d'ajouter qu'en ce qui concerne M. J. l'avertissement est au moins prématuré.

Rapidement résumée, la thèse de l'auteur est celle-ci. Après mûr examen il faut absolument renoncer à chercher dans la longue de τιμήσω, ἀδικήσω et consorts, opposée à la brève de τιμάω, etc., le produit d'une contraction soit proethnique soit hellénique : dès lors il faut que cette longue soit primitive au moins dans quelques-uns des verbes de cette catégorie, d'où elle aurait passé par analogie à presque tous les autres

(p. 102). Autrement dit, des thèmes à voyelle brève et des thèmes à voyelle longue se sont primitivement conjugués par l'adjonction de l'indice *-y-* au présent, de l'indice *-s-* à l'aoriste, etc., et ont formé ainsi des verbes en *-âyô* et *-ayô*, *-êyô* et *-eyô*, qui plus tard se sont confondus. La confusion d'ailleurs a été d'autant plus aisée que les verbes à voyelle longue, à la faveur de l'apophonie, devaient dans certaines flexions admettre la voyelle brève, v. g. ἀδικήομεν ἀδικέετε, à cause du changement d'accent *-êyomes (ê* accentué) *-eyéte (e* atone) dénoncé par la nuance différente de la voyelle thématique (p. 136). Ce n'est pas tout : la flexion éolienne (φίλημι), que viennent appuyer diverses concordances indo-européennes, ne peut pas être tout entière hystérogène (p. 167) ; au contraire, le type grec παλαίω, où l'ι intervocalique devait tomber, impose la restitution πάλαιμι, et le verbe gothique *haban* ne se ramène bien qu'à un verbe primitif en *-mi* (p. 176). D'autre part, la comparaison du latin *licet* et du grec ἐλίπη [1] donne à penser que les verbes latins en *-eo* à sens passif ont eu originairement une flexion athématique pareille à celle des aoristes grecs, en sorte que l'*é* de *monêmus* = * *moneomus* est analogique de l'*è* normal de *jacêmus*, passif de *jacio* (p. 196). Même conclusion pour la 1re conjugaison, puisqu'*amâs* ne saurait provenir de la contraction d'* *amaies* (p. 200). De là à restituer un primitif * *capimi* et à expliquer ainsi les verbes en *-io* de 3e conjugaison, il n'y a qu'un pas facile à franchir; il est seulement étonnant que M. J. n'ait pas cité à l'appui le grec ἐμέω, qu'on a reconnu depuis longtemps pour un substitut de * ἔμεμι = skr. *vamimi*. Enfin rien n'oblige à croire que l' *-s-* dit aoristique se soit, dans la langue indo-européenne, restreint à la formation des aoristes, et des concordances telles que gr. τελείω et skr. *daçasyati*, gr. κορέννυμι et skr. *carishnu* (adjectif), autorisent à admettre qu'il pouvait intervenir jusque dans des thèmes de présents (p. 208) : dès lors le futur dorien, γραψέω γραψίω γραψῶ = * γραφ-σέ-σ-ω, qu'on a jusqu'à présent tenu pour hystérogène, ne serait autre chose que le corrélatif exact du skr. *anamsisham* (p. 209), et l'identification des infinitifs lat. *vîvere* et skr. *jîvase* ne souffrirait plus aucune difficulté (p. 210).

Tel est l'ensemble de l'œuvre. Quant au détail; en dehors des menues erreurs d'impression non relevées parmi les *errata*, mais d'ailleurs sans influence sur la clarté du texte, je signalerai à l'auteur quelques lapsus inévitables dans un travail d'aussi longue haleine. — P. 16. Je ne comprends pas à quels types grecs M. J. fait allusion en parlant des noms propres en -φῶν -φῶντος, qu'il corrige aux *errata* en -φων -φωντος et qui proviendraient, d'après M. Spitzer, de la contraction de * -φάων. S'ils en procédaient en effet, la graphie -φων ne se concevrait pas, et, s'il s'agit du type (Βελλερο-)φῶν, l'orthographe -φῶν est encore la seule bonne [2]; mais l'auteur ne peut ignorer que ce type n'a rien de commun avec * -φάων

1. Rapprochement rendu suspect par la qualité différente des deux gutturales.
2. Partout ailleurs qu'en éolien, bien entendu.

et s'identifie entièrement avec le skr. *(vrtra-)hâ*. — P. 18, « η *pro* ο », il faut lire « η *ante* ο ». — P. 64, « non modo priusquam », la pensée de l'auteur est bien évidemment « non modo *non* priusquam ». — P. 80, n. 1, la référence BB IV, 107 est tout à fait inexacte : substituer BB IX, 118, et encore en cet endroit M. Froehde formule-t-il sa théorie générale du θ adjoint à un thème verbal, sans en faire l'application à des types * φιλήθσω * μισθώθσω. — Je ne sais jusqu'à quel point il est permis d'étayer une théorie linguistique sur des types aussi douteux que ἐλίπην (p. 82) ou aussi barbares que χρεμήσομαι (p. 84) ; mais ce qui me surprend par dessus tout, c'est que M. J. croie retrouver un thème identique (p. 82) dans πληγή, dont l'η final est un *ā*, et dans ἐ-πλήγη-ν, qui a l'η panhellénique. — P. 106, ἴλλω se ramène, non à * *wlwô*, puisque l'*l*-voyelle ne donne point ιλ en grec, mais à un présent redoublé * *wi-wl-ô* pareil à * *pi-pt-ô*. — P. 109, le rapprochement de κυνέω et *cumbati* est fort ingénieux, contrarié pourtant par la palatale sanscrite. — P. 198, i. n., il est assez malaisé de saisir, soit un rapport morphologique, soit une corrélation de sens entre *pario* et *pâreo*. — P. 204, restitution * *prak-sô* (= gr. πράξω), lire * *prāk-sô*.

Du livre de M. Johansson je n'ai pu naturellement indiquer que les points principaux ; mais je crois en avoir dit assez pour montrer que, par le nombre et l'importance des questions traitées, il se recommande à toute l'attention du linguiste.

V. HENRY.

---

286. — Th. GOMPERZ. **Ueber den Abschluss des Herodoteischen Geschichtswerkes.** Wien, 1886 (extrait des comptes-rendus de l'Académie des sciences de Vienne, t. CXII, p. 507 et suiv.).

Dans cette notice, communiquée à l'Académie des sciences de Vienne, M. Th. Gomperz répond à un article de M. Ad. Kirchhoff, publié l'année dernière dans les comptes-rendus de l'Académie de Berlin, *Ueber ein Selbscitat Herodot's* [1]. C'est la suite d'une polémique qui date déjà de quelques années : l'article de M. K. visait un chapitre des *Herodoteische Studien* de M. G. [2], et ce chapitre lui-même avait pour objet de réfuter une théorie soutenue jadis par M. Kirchhoff [3]. Sans remonter jusqu'à l'origine de la querelle, il nous suffira d'analyser la réplique de M. G., pour connaître l'état de la question, et pour apprécier en passant la valeur des arguments invoqués de part et d'autre.

M. G. s'étonne d'abord, non sans raison, du tour que prend la dis-

1. *Sitzungsber. der Kœn. pr. Akad. der Wissenschaften*, 1885, p. 301-320.

2. Th. Gomperz, *Herodoteische Studien*, Vienne, 1883 (§ 1 : *Die Frage nach dem Abschluss des herodoteischen Geschichtswerkes*, p. 1-50).

3. A. Kirchhoff, *Ueber die Abfassungszeit des herodotischen Geschichtswerkes*, 2e édition, p. 27.

cussion dès le début de la notice de M. Kirchhoff. Entre savants qui ne peuvent manquer d'avoir l'un pour l'autre de l'estime, les dissentiments les plus profonds ne devraient se produire que sous une forme courtoise : ce n'est pas témoigner assez d'égards à un contradicteur distingué, que de le présenter comme un esprit prévenu, et que de renoncer d'avance à le convaincre. Il faut à la fois plus de politesse et plus de confiance dans la force des raisons qu'on se propose de faire valoir.

M. K. pose en principe, que l'œuvre d'Hérodote est inachevée : c'est, à ses yeux, un fait incontestable, pleinement démontré depuis Dahlmann [1]. M. G. conteste cette assertion : il prouve, en citant les termes mêmes de Dahlmann [2], que cette prétendue démonstration n'est autre chose qu'une opinion, une hypothèse, une impression, « *ein intuitives Urtheil* », et il n'admet pas que l'on passe ainsi condamnation sur les arguments que lui-même et beaucoup d'autres ont émis, depuis Dahlmann, en faveur de la thèse contraire. Suivant M. G., l'œuvre d'Hérodote est achevée dans le fond et dans la forme : dans le fond, parce que l'auteur a voulu seulement raconter la lutte héroïque des Grecs et des barbares, c'est-à dire les grandes expéditions de Darius et de Xerxès, et les victoires éclatantes de Marathon, de Salamine et de Platées ; dans la forme, parce que les derniers chapitres contiennent une excellente conclusion qui couronne fort bien l'ouvrage tout entier. Ces considérations générales, que M. G. avait développées dans ses *Herodoteische Studien*, M. K. les néglige, jusqu'à paraître les ignorer ; il n'en tient aucun compte, et entreprend de résoudre le problème en s'attachant à une question de détail.

Il s'agit du passage, souvent cité, où Hérodote annonce qu'il exposera plus tard les raisons de la mort d'Ephialte : ὁ δὲ Ἀθηνάδης οὗτος ἀπέκτεινε μὲν Ἐπιάλτην δι' ἄλλην αἰτίην, τὴν ἐγὼ ἐν τοῖς ὄπισθε λόγοισι σημανέω, ἐτιμήθη μέντοι ὑπὸ Λακεδαιμονίων οὐδὲν ἧσσον (VII, 213). L'historien n'a pas tenu la promesse que contient cette phrase : ni le VIII[e] ni le IX[e] livre ne présente la moindre trace d'un récit relatif à Ephialte ou à son meurtrier. Le fait est certain, et M. G. n'a jamais pu songer à en méconnaître la gravité. Seulement, il avait exprimé l'opinion qu'on ne devait tirer de là aucune conséquence, avant d'avoir examiné la possibilité d'une lacune dans les deux derniers livres. Il avait même ajouté qu'une lacune de vingt lignes était indiquée par les mots λείπουσι στίχοι κ', à la marge d'un des bons manuscrits d'Hérodote, au chapitre 120 du livre VIII [3]. Cette raison, en apparence assez solide, prêtait cependant à la critique, et, quoique M. G. maintienne aujourd'hui son hypothèse, je donnerais volontiers gain de cause à M. K., quand il soutient que les mots λείπουσι στίχοι κ' peuvent et doivent s'interpréter autrement qu'il n'a paru à M. Gomperz. Cette note peut, en effet, provenir d'une collation,

1. Dahlmann, *Herodot, Aus seinem Buche sein Leben*, Altona, 1823.
2. *Ibid.*, p. 48 et 137-138.
3. Voir l'appareil critique de l'édition Stein (1869).

comme il arrive souvent pour les variantes : le réviseur du ms. B, ayant sous les yeux le ms. X, d'une autre famille, aura marqué à la marge de B les traits qui distinguaient X de B ; c'est ainsi que, rencontrant une lacune de vingt lignes dans X, il aura écrit à l'endroit correspondant de B : λείπουσι στίχοι κ'. Autrement, on s'expliquerait mal que le réviseur n'eût pas transcrit à la marge de B les vingt lignes qu'il lisait dans un autre manuscrit.

Mais, si M. K. a raison sur ce point, s'ensuit-il qu'on ne puisse, avec M. G., admettre soit un oubli de l'historien, soit une lacune dans le texte? Dire qu'Hérodote a oublié de donner le renseignement qu'il avait promis, ou d'effacer sa promesse, dans le cas où il renonçait à la remplir, c'est, selon M. K., l'accuser d'une négligence impardonnable et inadmissible; quant à la lacune, il faudrait d'abord montrer un endroit où elle fût nécessaire, et prouver ensuite que le développement annoncé par Hérodote devait nécessairement trouver là sa place. Or, bien loin de croire que ces deux conditions puissent se réaliser, M. K. affirme que le récit des évènements auxquels fait allusion Hérodote, ne pouvait pas entrer dans le cadre des deux derniers livres.

La preuve de cette assertion, M. K. la tire d'une analyse minutieuse, qui consiste à relever un à un tous les passages où l'historien annonce qu'il traitera plus tard une question, et les passages correspondants où cette question a été en effet traitée par lui. Il résulte de cette analyse, que, si l'on excepte les deux renvois aux Ἀσσύριοι λόγοι, qui donnent lieu à une observation particulière [1], partout éclate l'art consommé d'Hérodote, l'habileté et la solidité de sa composition : toujours l'historien a eu quelque bonne raison pour réserver un développement qu'il indiquait seulement au passage ; c'est que ce raisonnement devait dans la suite faire partie d'un épisode ou composer à lui seul comme un chapitre indépendant de la grande histoire. Il ne faut jamais supposer de caprice chez un auteur qui a conscience de sa marche et de son plan ; il convient au contraire de lui prêter toujours une réflexion sûre d'elle-même et des raisons déterminées, qu'il est possible de reconnaître, « *bewusste Ueberlegung und bestimmt erkennbare Gründe.* »

C'est dans cette dernière phrase que M. G. découvre une véritable erreur de raisonnement. Que l'historien ait toujours procédé avec méthode ; qu'il ait sciemment réservé pour la place qui leur convenait le mieux les récits et les épisodes dont il avait recueilli avec tant de soin

1. On connaît l'explication de M. K. : ces deux renvois (I, 106 et I, 184) ne répondent à aucune partie existante du livre d'Hérodote, parce que l'auteur, après avoir annoncé ces récits assyriens, interrompit longtemps son travail. Plus tard, quand il se remit à l'œuvre, il en avait modifié le plan, et il ne songea pas à effacer le double renvoi qu'il avait fait (*Abfassungszeit*, p. 3 et suiv.). M. G. fait remarquer avec raison combien cet oubli serait extraordinaire ; car c'est précisément après une interruption de travail, qu'il est naturel de relire ce qu'on a d'abord composé. M. G. est d'ailleurs d'accord avec M. Stein, pour croire qu'Hérodote avait écrit ou voulu écrire un ouvrage séparé, qu'il désignait ici sous le nom d'Ἀσσύριοι λόγοι.

les matériaux, ce n'est pas douteux, et il n'était pas nécessaire peut-être d'entreprendre une analyse aussi approfondie pour arriver à un résultat évident. Mais si Hérodote a eu ses raisons, pour disposer de telle ou telle manière les matériaux de son œuvre, est-ce à dire que nous puissions les connaître? Oui, sans doute, quand nous tenons, comme dans beaucoup de cas, les deux éléments du problème, c'est-à-dire le passage où Hérodote mentionne, sans s'y arrêter, un évènement ou une série d'évènements, et celui où il revient sur ce sujet, pour y insister davantage. Mais ce n'est pas le cas ici : nous ne savons ni quel était cet Athénadès de Trachis, qui tua Ephialte, ni à quels évènements il avait été mêlé, ni quelle était la cause de sa vengeance. Comment dès lors affirmer qu'aucun des récits du VIIIe ou du IXe livre ne pouvait fournir à Hérodote l'occasion de rappeler l'acte de cet homme? Sans doute, la mort même d'Ephialte eut lieu assez longtemps après l'époque où s'arrête l'œuvre d'Hérodote; mais Athénadès avait pu jouer quelque rôle dans les affaires d'Artémision où de Salamine, de Platées ou de Mycale; l'origine de sa haine pour Ephialte pouvait se rattacher à quelque circonstance de cette époque, et Hérodote, sans même insister longuement, pouvait prendre occasion d'un événement qui nous échappe pour s'acquitter en deux mots de la promesse qu'il avait faite. — Mais, dit M. K., si l'historien n'avait pas dû donner à cette cause de la mort d'Ephialte une certaine importance, il l'aurait simplement passée sous silence au ch. 213 du livre VII, ou il l'aurait alors indiquée en quelques mots. — Pure hypothèse! réplique M. G.; car, s'il était nécessaire que l'historien insistât au livre VII sur les preuves qu'il avait de la trahison d'Ephialte, des raisons d'art devaient l'empêcher de s'arrêter plus longtemps sur un récit secondaire, au moment où allait s'engager la bataille décisive des Thermopyles. En un mot, l'ignorance absolue où nous sommes des circonstances auxquelles fait allusion Hérodote, et la facilité extraordinaire avec laquelle l'historien, de son aveu même [1], insère çà et là dans son ouvrage des anecdotes, des réflexions accessoires, nous interdisent de souscrire à l'opinion de M. K., et laissent place à une des deux hypothèses que M. G. accepte à peu près également : un oubli, une négligence de l'auteur, ou une lacune [2].

Les dernières pages de la notice de M. G. sont consacrées à la réfutation d'une hypothèse que M. K. présente avec plus de réserve, mais qu'il considère comme une présomption en faveur de sa théorie. La circonstance qui aurait fourni à Hérodote l'occasion de revenir sur Athénadès de Trachis ne serait autre que la mort d'Ephialte, et le récit même de la mort d'Ephialte aurait été amené par celui de l'expédition du roi de Sparte, Léotychidès, en Thessalie, vers l'an 476/5. Après l'échec du roi Léotychidès dans cette campagne, Ephialte, qui avait, d'a-

1. Hérod., IV, 30 : προσθήκας γὰρ δή μοι ὁ λόγος ἐξ ἀρχῆς ἐδίζητο.

2. M. G. incline plutôt vers l'hypothèse d'une lacune, mais il remarque que l'oubli serait sans gravité, pour un fait si peu important.

près Hérodote, cherché un refuge en Thessalie [1], put revenir à Anticyra : jusque-là l'influence de Lacédémone dans la Grèce centrale lui rendait tout retour impossible. A cette hypothèse M. G. oppose deux arguments, qui ont l'un et l'autre une assez grande force : d'abord, le peu que nous savons de l'expédition de Léotychidès ne permet pas d'affirmer qu'elle ait été un échec complet [2]; ensuite, comme M. K. lui-même place cette expédition en l'année 476/5, peut-on supposer que, même après un échec de Lacédémone, le traître à la cause commune de toute la Grèce, Ephialte, ait pu impunément rentrer si tôt dans sa patrie? Il semble que plus de quatre années durent se passer avant qu'Ephialte pût braver ainsi la vengeance des Amphictyons, qui avaient mis sa tête à prix.

En résumé, après comme avant la brochure de M. K., il reste douteux que l'allusion d'Hérodote à un récit ultérieur (c. 213 du livre VII) se rapporte à une partie de son ouvrage qui devait suivre le livre IX; de ce passage on n'est pas en droit de conclure qu'Hérodote devait continuer son histoire au-delà du point où elle s'arrête pour nous. Dès lors, la valeur des considérations littéraires que M. Gomperz a exposées dans ses *Herodoteische Studien* subsiste tout entière. On pourra les contester; mais il faudra se placer sur un autre terrain que M. Kirchhoff : la solution du problème dépend de l'idée même qu'on se fait du caractère d'Hérodote comme historien et de la composition de son œuvre.

Am. Hauvette.

---

287. — **Studia Theocritea.** Dissertatio inauguralis, par M. Rannow. Berlin 1886, in-8, 53 p.

Courte étude, mais précise et intéressante. L'auteur discute les dates proposées jusqu'ici pour quelques pièces de Théocrite et de Callimaque, et recherche si l'on peut trouver dans les poésies du premier de ces poètes la preuve qu'il ait imité Callimaque.

Pour la date de l'idylle XVI, *les Grâces*, adressée à Hiéron, M. Rannow se range à l'opinion de Vahlen qui place cette pièce entre les années 274-270. Les arguments produits à l'appui de cette thèse sont plausibles, et j'accepte cette date au lieu de l'année 265 que j'avais précédemment adoptée [3].

L'idylle XVII, adressée à Ptolémée Philadelphe, serait postérieure à 270 et aurait été composée plusieurs années après le mariage de Ptolémée Philadelphe avec sa sœur la seconde Arsinoé (mariage que M. R. place entre 276 et 270), et même après la bataille de Cos qui date de 266.

---

1. Hérod., VII, 213.
2. Voir dans la notice de M. G. la note 10, p. 23.
3. Cf. *La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées*, Paris, Hachette, 1882.

C'est donc vers 264 que l'hymne XVII aurait été composé. Je crois encore que cette date pourrait être reculée de quelques années.

Cherchant ensuite au milieu de rapprochements entre les hymnes de Callimaque et ceux de Théocrite s'il y a eu imitation de l'un des poètes par l'autre, et lequel des deux a été l'imitateur, M. R. est amené à discuter la date de deux hymnes de Callimaque, l'hymne I et l'hymne IV. Il adopte, à peu de chose près, les mêmes dates que moi, soit 305 pour la naissance de Callimaque, 280 pour l'hymne à Zeus, 276-264 (j'avais cru pouvoir préciser davantage et dire 274-272) pour l'hymne à Délos. Quoi qu'il en soit, les hymnes de Callimaque sont antérieurs aux idylles de Théocrite, mais il n'en résulte nullement que celui-ci ait copié celui-là. M. R. le démontre nettement, peut-être avec trop d'insistance. Les deux poètes appartiennent à la même école et traitent des sujets analogues; il n'est pas étonnant que l'on trouve entre eux des ressemblances de détail. M. R. le dit lui-même, p. 33 : « Injuste tamen imitatio statueretur, quoniam a nullo prudenti negatur in similibus argumentis similia facillime narrari. »

Chemin faisant, M. R. a relevé quelques passages de l'hymne I de Callimaque, entre autres, le vers 79 :

> ἐκ δὲ Διὸς Βασιλῆες · ἐπεὶ Διὸς οὐδὲν ἀνάκτων
> θειότερον.

Ce vers est inintelligible. M. R. repousse avec raison la leçon proposée par Schneider, — ἐκ δὲ Διὸς Βασιλῆας, ἐπεὶ Διός — qui a le tort de rattacher le v. 79 aux vers précédents, et qui forme une véritable tautologie. Il repousse également la leçon de Haupt et autres ἐπεὶ γένος οὐδὲν, etc. Cette correction ingénieuse est, il est vrai, séduisante, mais il me semble qu'elle affaiblit beaucoup le vers dont l'intérêt repose sur la répétition du mot Διός. L'incorrection ne serait donc — c'est aussi l'opinion de M. Rannow — ni dans le mot Βασιλῆες ni dans le mot Διός, mais dans le mot θειότερον. Le poète veut certainement dire : « Les rois viennent de Zeus, car il n'y a rien qui soit plus voisin de Zeus que les rois. » Peut-être faudrait-il lire :

> ἐκ δὲ Διὸς Βασιλῆες · ἐπεὶ Διὸς οὐδὲν ἀνάκτων
> ἀγχότερον.

A. Couat.

---

288. — **M. Valerii Martialis epigrammaton libri.** Ed. Ludwig Friedlaender. Leipzig, Hirzel, 1886. In-8, 2 vol. 523 et 546 p.

Cette nouvelle édition de Martial, qui paraît presque en même temps que l'édition purement critique de W. Gilbert, sera la bienvenue. Pour la constitution du texte, M. Friedländer est entièrement d'accord avec M. Gilbert, dont les conjectures sur Martial représentent le principal

progrès réalisé depuis les travaux des Hollandais et de Schneidewin. Le Martial de Schneidewin (2e édition, 1853) serait encore un très bon guide si le classement des manuscrits du poète n'avait pas été quelque peu remanié dans ces derniers temps. Rappelons que les manuscrits appartiennent à trois familles, dérivant de trois archétypes distincts : la famille A représente un texte ancien, mais écourté et expurgé; B provient de la recension faite au ve siècle par un certain Torquatus Gennadius; la famille C, très nombreuse et de valeur inégale, a pour origine un texte plus récent, combiné par les copistes avec des manuscrits des deux premières familles. Schneidewin avait attribué une importance démesurée aux bons manuscrits de la famille C (classe *Ca*); MM. Friedländer et Gilbert l'ont remise à sa vraie place, et en cela ils n'ont fait que revenir aux errements du dernier des grands éditeurs hollandais, Scriverius. En ce qui concerne particulièrement l'édition de M. F., trois manuscrits (l'*Edinburghensis*, le *Florentinus* et l'*Arondellianus*) y ont été utilisés pour la première fois; plusieurs autres ont fait l'objet d'une collation nouvelle. L'éditeur s'est borné à mentionner les variantes vraiment importantes : on ne peut que lui savoir gré de cette sobriété, devenue rare aujourd'hui. En revanche, je regrette qu'il n'ait pas indiqué, fût-ce en note, les titres des épigrammes; ces titres ne datent certainement pas de Martial, mais ils se trouvent dans beaucoup de manuscrits, ils sont quelquefois commodes pour les références, et ils font en quelque sorte partie du texte consacré.

Un commentaire explicatif est l'accompagnement indispensable d'une bonne édition de Martial. Quoique les personnages sur lesquels le poète verse son « fiel candide » soient pour la plupart fictifs, le détail, le costume est bien actuel, et il est presque impossible de le comprendre sans une connaissance assez approfondie de la société romaine à la fin du Ier siècle. Schneidewin n'a pas eu le temps d'écrire le commentaire qu'il avait préparé; celui de M. F. répond à ce qu'on pouvait attendre du savant auteur de la *Sittengeschichte Roms*. Il est nourri, concis et précis; il donne l'essentiel, et renvoie pour les détails aux travaux les plus récents de l'archéologie et de l'histoire. Avec ces indications, avec l'annotation spéciale (due à E. Wagner) qui donne les passages similaires d'autres poètes, enfin avec les excellents index qui terminent le second volume, le lecteur est vraiment en possession de tous les secours nécessaires pour pénétrer, à la suite de Martial, dans le monde corrompu, mais vivant, de la Rome de Domitien.

Il n'y aurait guère que des éloges à adresser au travail considérable de M. F. si la préface, qui occupe près d'un quart du premier tome, était digne de l'œuvre. Malheureusement cette préface, ou du moins les deux premiers chapitres — les plus importants —, ne répond nullement à l'attente qu'on pouvait s'en former. Le premier chapitre (biographie de Martial) n'est qu'un résumé fort sec des principaux faits connus de la vie du poète. Ce n'est pas là le tableau vivant et coloré que nous devait

la plume qui a écrit la *Sittengeschichte;* M. F. a manqué là une belle occasion de faire la synthèse de tous lès menus faits qu'il a patiemment analysés dans son grand ouvrage. Quant à l'appréciation que porte M. F. sur le talent de Martial, elle est beaucoup trop partiale. Sans doute, il faut passer un peu d'enthousiasme aux éditeurs : dans l'objet *commenté*, tout leur paraît aimable, et l'on ne saurait exiger de M. F. qu'à l'exemple de Scaliger il brûle tous les ans un exemplaire de son Martial sur l'autel de Catulle. Encore ne faudrait-il pas forcer la note et être plus *martialiste* que Martial. Quand le savant éditeur déclare que l'« immense majorité des épigrammes est excellente », je pense au propre jugement du poète :

Sunt bona, sunt quaedam mediocria, sunt mala plura.

Quand, pour laver Martial du reproche d'obscénité, M. F. allègue que l'édition *ad usum Delphini* n'a supprimé que (!) 150 pièces sur 1,172, Martial lui-même répond :

Lasciva est nobis pagina.

Et dire que pour deux livres au moins du poète nous ne possédons qu'une édition expurgée!

Dans le second chapitre, consacré à la versification de Martial, M. F. a eu la malencontreuse idée d'emprunter, au moins en ce qui concerne le distique élégiaque, la plume de M. Birt. M. Birt est un fort savant homme, et, si l'on veut, un très patient métricien; à l'exemple de Lucien Müller, il s'est livré à de minutieuses recherches statistiques sur les formes de l'hexamètre chez Martial. Mais, comme son maître, en s'enfonçant dans ces infiniment petits, il a perdu de vue les grands principes de la métrique antique, ou pour mieux dire, il s'est fabriqué des principes imaginaires qui l'égarent dans l'explication des faits les plus simples. Je veux seulement en citer deux exemples. Pour MM. Birt et Müller, les césures de l'hexamètre « ont pour but d'éviter la coïncidence des accents toniques avec les temps forts ». On se demande alors comment il se fait que dans les deux derniers pieds du vers cette coïncidence ait toujours, ou presque toujours, lieu. La vérité, M. Havet l'a écrite dans son récent *Cours de Métrique* : « L'accent ne jouait ABSOLUMENT AUCUN RÔLE dans la versification ancienne. » — Dans un autre passage, M. Birt ayant remarqué que Martial évite de terminer un pentamètre par un trisyllabe suivi d'un monosyllabe, en conclut que le vers unique (X, 16, 8) où s'observe cette anomalie, doit s'écrire :

Quidquid habent omnes, accipe quo modo das.

Quo modo en deux mots, comme si l'ablatif en *o* pouvait, en aucun cas, s'abréger! Le plus curieux, c'est que, quelques lignes plus loin, M. Birt, à propos d'une autre règle de pentamètre de Martial, reconnaît qu'elle comporte une exception *unique* (XI, 2, 8). Il est fâcheux que M. Friedländer n'ait pas biffé cette bévue d'écolier, plus fâcheux encore qu'il ait imprimé le vers tel que le scande son collaborateur.

Boeckh parle quelque part de savants qui, à force d'être métriciens, ont oublié d'être philologues. S'il lui avait été donné de voir la queue de M. Lucien Müller, il aurait connu des métriciens qui, à force de métrique, finissent par oublier la prosodie.

Théodore Reinach.

---

289. — **Les grands écrivains de la France**, nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut, sur les manuscrits, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions avec variantes, notes, notices, portraits, etc. **Mémoires de Saint-Simon.** Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au journal de Dangeau et de notes et appendices, par A. de Boislisle, membre de l'Institut, et suivie d'un lexique des mots et des locutions remarquables. Tome cinquième. Paris, librairie Hachette, 1886, in-8 de 609 p.

Le tome V des *Mémoires* n'embrasse pas l'histoire entière de l'année 1698. Il est vrai que les récits de Saint-Simon n'y occupent que 410 pages, plus ou moins envahies, quelquefois presque en totalité, par l'annotation la plus riche qui ait jamais été faite d'un texte ancien ou moderne. Le reste du volume est rempli par un appendice sur lequel nous reviendrons tout à l'heure. Le prodigieux développement donné par M. de Boislisle à son commentaire inquiète un peu quelques critiques, qui ont calculé que le travail, ainsi continué, exigerait au moins une cinquantaine de volumes. J'estime que quarante volumes environ suffiront, car les mémoires s'arrêtent à l'année 1723, et, à un volume par année en moyenne, il n'en faudrait plus que vingt-cinq. Mettons-en trente, pour faire bonne mesure, et ajoutons même, pour cas imprévus et par excès de précaution, six autres volumes. Voilà donc mon évaluation justifiée! Mais quand même les proportions que j'indique seraient dépassées, nul ne devrait s'en plaindre, car, pour me servir d'une familière et gauloise expression de nos pères, ce serait se plaindre que *la mariée est trop belle*. Ajoutons, pour rassurer les esprits craintifs, que M. de B. a réuni déjà presque tous les matériaux de son immense travail et que les milliers de fiches indicatives qu'il a pu préparer, lui donnent le droit de regarder l'avenir avec la plus ferme confiance. Jouissons donc sans la moindre inquiétude des trésors que nous livre régulièrement M. de B. et qu'il nous livrera non moins régulièrement jusqu'à l'achèvement de l'édition.

Du commencement jusqu'à la fin du tome V, le soin et l'érudition de M. de B. se montrent partout. La première note, par exemple, relative à « l'accommodement que le premier président fit, par ordre du Roi, des Jésuites avec l'archevêque de Reims », contient toutes les références désirables : Le *Journal* de Dangeau, les pièces réunies par le P. Léonard de Sainte-Catherine (Portefeuille des *Jésuites*. Archives nationales), les *Mémoires chronologiques* du P. d'Avrigny, les *Annales de la*

cour et de Paris, la correspondance de Bossuet, l'histoire particulière du procès imprimée tout aussitôt à Rotterdam. Le savant commentateur ne se contente pas de citer les documents de nos grands dépôts publics; attentif à tout, il utilise même les pièces mises récemment en circulation, ce que j'appellerai les *pièces volantes :* c'est ainsi que (p. 2) il s'appuie sur une lettre de l'archevêque de Reims (Maurice Le Tellier) à Bossuet, écrite à propos des livres du cardinal Sfondrati et qui a passé en vente il y a quelques années à peine (catalogue Charavay, du 12 juillet 1879)[1]. Sur la charge d'introducteur des ambassadeurs on trouvera (p. 5, note 6) l'indication de deux ouvrages imprimés (Wicquefort, Guyot) et de divers mémoires manuscrits de M. de Breteuil, de MM. de Brûlon et de Berlize, de M. de Verneuil, tous conservés à la Bibliothèque nationale. M. de B., jaloux de nous fournir des indications aussi précises sur les personnages étrangers que sur ses compatriotes, cite (p. 6), au sujet de Thomas Félix de Ferreiro, marquis de la Marmora et de Canosio, le grand recueil généalogique italien de Litta et celui d'Imhof. A l'occasion du baiser officiel donné par la duchesse de Bourgogne à l'ambassadrice de Hollande, nous voyons se succéder (p. 9, note 1) les témoignages les plus variés empruntés au *Nouveau traité de la civilité* (1695), aux *Mémoires du baron de Breteuil* (dont on devrait bien réunir en un seul volume les fragments dispersés dans les *Archives curieuses*, dans le *Magasin de Librairie*, etc.), au *Dictionnaire des étiquettes* publié par Mme de Genlis, au *Journal de Dangeau*, aux *Mémoires de Sourches.* Contre Sainctot que Saint-Simon traite si mal, M. de B. (page 11, note 1) invoque l'opinion très défavorable exprimée par deux diplomates, l'un anglais, Portland; l'autre italien, Errizzo, rapprochement accablant pour la mémoire du maître des cérémonies. Je tiens à reproduire la note que M. de B. consacre (p. 12) à « la célèbre affaire des Corses à Rome et du duc de Créquy, ambassadeur de France, » note où ruissellent, en quelque sorte, des indications d'une richesse inouïe : « La *Gazette* de 1662 et celle de 1663, ainsi que la *Muse historique* de Loret, contiennent nombre d'articles sur cette affaire, survenue le 20 août 1662, à la suite du conflit de quelques Français avec les Corses de la garde pontificale, sur le pont Sixte. On en peut voir les documents dans les mss. de la Bibliothèque nationale Fr. 4250-4251 et Ital. 150. Saint-Simon avait dans sa Bibliothèque (n° 780 du cata-

1. M. de B. relève (p. 4, note 1) une erreur de Th. Lavallée, mettant en 1700 une lettre écrite par Mme de Maintenon à l'archevêque de Paris le 10 janvier 1698 et (p. 332, note 7) une nouvelle erreur de cet érudit mettant en 1699 une lettre du 22 août 1698. Voir d'autres observations adressées à Lavallée contestant bien à tort l'exactitude du récit fait par Saint-Simon de la fameuse scène de la terrasse, à Compiègne (p. 366, note 6). Le futur éditeur — puisse-t-il surgir bientôt! — de la correspondance complète de Mme de Maintenon, comme les futurs éditeurs de lettres et de mémoires du XVIIe siècle, trouveront à pleines mains dans les notes de M. de B. des renseignements qui faciliteront beaucoup leur besogne. Pour eux tous M. de B. sera un bienfaiteur perpétuel.

logue) l'*Histoire des démêlés de la cour de France avec la cour de Rome au sujet de l'affaire des Corses*, par l'académicien Regnier-Desmarais (1707, in-4°). Les lettres écrites par Louis XIV à cette occasion se trouvent dans ses œuvres, tome V, p. 91 et suivantes, ou, en manuscrit, dans le recueil de Rose conservé à la bibliothèque Sainte-Geneviève, Lf 17, p. 422 et suivantes. Voyez aussi l'indication des pièces imprimées du temps dans la *Bibliothèque historique* du P. Lelong, tome II, p. 573, et dans le *Catalogue de la Bibliothèque nationale*, Lg⁶ 225-230. De notre temps, toute l'histoire de cet épisode a été retracée par M. Chantelauze (*le cardinal de Retz et ses missions à Rome*, p. 71-173, et tome VII des *Œuvres de Retz*, p. VI-XIII et 1-22), et, dans un sens opposé, par M. Charles Gérin (*Revue des Questions historiques*, années 1871, 1880 et 1884). M. L. Duhamel en a raconté une partie incidente dans les *Mémoires de l'Académie de Vaucluse* ».

Mentionnons encore, pour l'abondance de leurs renseignements, les notes sur le cardinal Fabio Chigi, neveu du pape et légat *a latere* (p. 13), sur la coutume de se tenir tête nue devant les rois (p. 14) [1], sur le P. de Chévigny, de l'Oratoire (p. 21), sur le marquis de Lévis (p. 25), sur les baptêmes tardifs (p. 27), sur Mme de Toisy (p. 29), sur François Gouyon, d'abord baron de Nogent, puis marquis de La Moussaye (p. 31), sur le général François Le Fort (p. 53), sur Mlle de Keroualle, qui devint duchesse de Portsmouth (p. 56-57), sur le pélerinage de N.-D. de Liesse (p. 64), sur l'abbé de Coëtlez, évêque manqué de Poitiers (p. 81-82) [2], sur le président Talon (p. 84), sur Pierre et Nicolas Brulart, marquis de Sillery (p. 86-87), sur le point de Gênes (p. 88), sur le marquis de Villars (pp. 89 et 92), sur Mme de Frontenac (p. 90), sur Mme de Choisy (p. 91), sur Henri-Auguste de Loménie et son fils, Louis-Henri-Joseph, si connu sous le nom de comte de Brienne (p. 92-97), sur la duchesse de Montmorency (p. 100), sur le duel contre MM. de la Frette de Pierre de Beauvillier, chevalier de Saint-Aignan, et d'Adrien Blaise de Talleyrand, prince de Chalais (p. 101-102), sur la princesse des Ursins (p. 103-111) [3], sur le marquis de Saissac (p. 118-121), sur le comte d'Ayen, futur maréchal de Noailles, et sur sa femme, Mlle d'Aubigné (p. 122 et suiv.), sur l'habitude de recevoir au lit les visites de compliment (p. 127), sur Noël de Bullion, seigneur de Bonnelles, et le surin-

1. Signalons là un curieux passage d'un traité inédit du chancelier de Marillac sur le conseil du Roi, traité conservé aux Archives nationales.

2. Auprès du piquant récit de Saint-Simon, M. de B. reproduit un récit consigné dans les papiers du P. Léonard; il y ajoute diverses indications prises dans les lettres de Bossuet, de Fénelon, de Racine et dans les recueils du temps (*Annales de la cour*, *Gazette d'Amsterdam*, etc.).

3. Saint-Simon dit au sujet de cette femme si remarquable qui fut son amie : « Elle deviendra bientôt un personnage si grandement singulier, que je me suis volontiers étendu sur elle. » Le commentateur lui aussi s'est « volontiers étendu sur elle » et ses plantureuses notes complètent à divers égards tout ce qui a été écrit sur la princesse des Ursins.

tendant des finances, Claude de Bullion (p. 135-136), sur le P. La Combe, directeur et ami de Mme Guyon (p. 143-144), sur les querelles du Quiétisme, où figurent notamment Bossuet, Fénelon, l'abbé de Rancé (p. 165 et suiv., et, de nouveau, p. 328-330), sur l'empirique Caretti, devenu grand seigneur (p. 177 et suiv.), sur la maison de Rohan (p. 182 et suiv.) [1], sur Anne d'Autriche (p. 244), sur le commandeur de Jars (p. 245), sur les études et les examens en Sorbonne (p. 268-269 et p. 274), sur la maison de Lorraine (p. 268 et suiv.), sur l'archevêque Hardouin de Beaumont de Péréfixe (p. 279), sur L. Barbier, dit de La Rivière, le déplorable évêque de Langres (p. 279-280), sur le cardinal Antoine Barberini (p. 281), sur l'abbé de Rancé (p. 293-296), sur le duc de Caumont (p. 299), sur le marquis de la Vallière (p. 299), sur Mlle de Mennetou (p. 302), sur les Charnacé (p. 305-306 et 310-311), sur la princesse d'Espinay et ses enfants (p. 331-339), sur le duc d'Estrées (p. 340-341), sur le duc de Chaulnes (p. 342-346), sur la duchesse de Choiseul (p. 347), sur le camp de Compiègne (p. 348 et suiv.), sur le comte du Charmel (p. 380 et suiv.), sur Dom Gervaise (p. 388-410).

La première partie de l'*Appendice* (p. 411-436) est formée des *Additions de Saint-Simon au journal de Dangeau.* La seconde partie (p. 437-596) renferme les documents que voici : I. *Les conseils sous Louis XIV,* suite d'une très importante notice dont on a lu le commencement dans le tome IV (p. 377-439) et dont on trouvera la fin dans le tome VI [2]; II. *Contrat de mariage de M. de Mortagne et de Madame de Quintin* (Arch. nat.); III. *Le duc de San-Gemini, grand-père du duc de Bracciano,* fragment inédit de Saint-Simon (Archives du Ministère des Affaires étrangères); IV. *Le duc de Bracciano,* autre fragment inédit de Saint-Simon (même source); V. *Renvoi de Mademoiselle de Carignan,* extrait des *Annales de la cour et de Paris pour les années 1697 et 1698,* lequel extrait est suivi d'une lettre de la comtesse de Soissons au duc de Savoie, du 21 mars 1698, d'après l'autographe reproduit en fac-similé lithographique dans l'*Isographie des hommes célèbres* par Th. Delarue, tome III, 1843; VI. *La duchesse de Bracciano, princesse des Ursins,* fragment inédit de Saint-Simon (Affaires étrangères) [3]; VII. *Le*

---

1. Voir plus loin (p. 297-298), d'intéressantes notes sur le chevalier Louis de Rohan dont, d'un autre côté, M. Alfred Maury vient de nous entretenir dans sa curieuse étude intitulée : *Une conspiration républicaine sous Louis XIV. Le complot du chevalier de Rohan et de Latréaumont (Revue des Deux-Mondes* du 15 juillet et du 15 août 1886).

2. Après avoir étudié *Le Conseil privé ou des parties,* M. de B. étudie (p. 437-482) *Le Conseil d'État d'en haut* et *Le Conseil des dépêches.* La notice tout entière sur les *Conseils sous Louis XIV* est imprimée depuis l'an dernier et a été tirée à part, au chiffre de trente exemplaires.

3. De tous les fragments inédits de Saint-Simon qui ornent le tome V, c'est le plus considérable en intérêt comme en étendue (p. 495-515). Le texte est postérieur aux diverses additions à Dangeau qui concernent Mme des Ursins. C'est, selon la remarque de l'éditeur, « le seul morceau où l'on trouve en un ensemble complet

marquis de Saissac, autre fragment inédit *(ibid.)*; VIII. *Le maréchal de Castelnau*, autre fragment inédit *(ibid.)*; IX. *La maison de Rohan au dix-septième siècle*, autre fragment inédit *(ibid.)*; X. *Françoise de Rohan, duchesse de Loudun*, autre fragment inédit *(ibid.)*; XI. *La princesse de Soubise*[1]; XII. *La promotion de l'ordre en 1688*, fragment inédit de Saint-Simon (Affaires étrangères); XIII. *L'abbé de La Rivière*, fragment inédit *(ibid.)*; XIV. *Le camp de Compiègne*, reproduction, d'après une collection qui se rencontre rarement, des articles de la *Gazette d'Amsterdam* sur le camp de 1698, articles dont les auteurs, qui se sont occupés spécialement du sujet, ne semblent pas avoir eu connaissance; XV. *Lettre de Saint-Simon sur l'abbé de La Trappe*, déjà publiée dans le tome Ier des *Mémoires du duc de Luynes* et dans le tome XIX de l'édition in-18 (1873) des *Mémoires de Saint-Simon*, mais donnée ici d'après le texte revisé par M. Souty, bibliothécaire du château de Dampierre.

Le volume est terminé par des *Additions et corrections* (p. 597-612) et par trois *Tables*, la *Table des sommaires qui sont en marge du manuscrit*, la *Table alphabétique des noms propres et des mots et locutions annotés dans les Mémoires*, la *Table de l'Appendice*.

Le tome V des *Mémoires de Saint-Simon*, comme les quatre tomes précédents, ont été parfaitement jugés en cette phrase que j'emprunte avec joie à un recueil où l'éloge n'est jamais complaisant et banal *(Revue historique* de septembre-octobre 1886, p. 115) : « Le travail de M. de Boislisle commande notre admiration et notre reconnaissance[2]. »

T. DE L.

---

toute la biographie de cette princesse. Dans les *Mémoires*, comme dans les *Additions*, cet ensemble se trouve réparti en divers endroits, suivant les occasions ou les dates ».

1. La notice sur la princesse de Soubise (p. 539-566) est un précieux joyau. M. de B. a traité ce charmant sujet avec une prédilection qui a jeté une sorte de flamme dans le récit et les appréciations du grave académicien. Il est impossible de plaider avec plus d'habileté que M. de B. une cause douteuse. Le lecteur, séduit par la passion et par le talent de l'avocat, oublie les terribles accusations de Saint-Simon et accorde au moins à la belle pécheresse le bénéfice des circonstances atténuantes.

2. Mes observations seront peu nombreuses et surtout peu importantes. Nous lisons (p. 2, note 3) : « L'écrit en question, intitulé : *Remontrance à Mgr l'archevêque de Reims sur son ordonnance*, etc., fut attribué au P. Daniel. » M. de B. aurait pu ajouter que ce fut avec raison. Barbier *(Dictionnaire des ouvrages anonymes*, édition Daffis, t. IV, p. 264) n'hésite pas à regarder le P. Daniel comme l'auteur de la *Remontrance*. D'un autre côté, nous voyons dans la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus* (t. I, in-fol. 1869. Col. 1515), que, d'après une note d'un homme très bien informé, le P. Griffet, « on assure que le P. Daniel la composa conjointement avec le P. Bonhours dont on crut reconnaître le style. » M. de B. cite (p. 31) une note où M. Chéruel « a restitué au marquis de la Moussaye... la relation des campagnes de 1643 et 1644, publiée, avec des altérations profondes, en 1673, par Henri de Bessé de la Chapelle ». Cette restitution avait été déjà faite audit marquis, dès le XVIIIe siècle, comme j'ai eu l'occasion de le rappeler ici (n° du 13 septembre 1879, p. 211). Le nom de Leibniz est à tort (p. 4?, note 1) écrit *Leibnitz*. M. de B.

290. — Jacques GEBELIN. **Les milices provinciales de Nîmes d'après les archives nîmoises.** Le tirage au sort à Nîmes au XVIIIe siècle. Nîmes, 1886, grand in-8, librairie Catélan, 56 pages, avec pièces justificatives; 1 fr. 50. (Extrait de la revue *Nemausa*).

Après avoir publié l'histoire des milices provinciales de France, autrement dit l'histoire de l'armée territoriale sous l'ancien régime, M. Gebelin vient de reprendre le même sujet en se plaçant, cette fois, à un point de vue local, dans une brochure très intéressante et nourrie de faits. Il a mis en œuvre de nombreux documents recueillis par lui dans les archives du département du Gard et spécialement dans les archives communales de Nîmes. Écrite pour une revue nîmoise, l'étude de M. G. n'a pas seulement un intérêt local; elle a surtout pour objet d'apporter une nouvelle contribution à la monographie d'une des institutions de l'ancien régime, les plus importantes et les plus difficiles à connaître, tant elles sont encombrées d'exceptions. « Les documents « conservés à Nîmes, dit M. G., montrent comment les ordonnances « royales étaient appliquées; ils montrent aussi comment elles ne « l'étaient pas. » M. G. explique en détail, en prenant pour exemple la ville de Nîmes, comment le recrutement de la milice se préparait et se faisait et les dérogations sans nombre que le principe du service obligatoire avait à subir. « Dans une même ville, pour une même année, « pour une même levée de milice, les uns étaient obligés de tirer au « sort et exposés à servir en personne; les autres étaient autorisés à com- « poser, au moyen de volontaires, le contingent demandé au groupe « dans lequel ils étaient compris. » M. Gebelin prépare depuis longtemps un ouvrage sur les institutions de la France au XVIIIe siècle : ses études sur la milice sont une partie détachée de ce travail d'ensemble.

---

291. — **Caroline und ihre Freunde,** Mittheilungen aus Briefen von G. WAITZ Leipzig, Hirzel, 1882. In-8, IV et 108 p. 2 mark.

Le regretté Waitz avait publié en 1871 deux volumes de lettres de cette Caroline Michaelis, qui fut mariée successivement au médecin Böhmer, à Guillaume Schlegel et à Schelling, et qui a été une des femmes les plus spirituelles de l'Allemagne. Les lettres que Waitz fit

---

n'a-t-il pas eu quelque distraction quand il a dit (p. 83, note 5) : « *L'Annotateur des Mémoires de Sourches* », cet annotateur n'étant autre que Sourches lui-même? — M. de B. (p. 102, note 3) fait mourir Flamarens en Angleterre. Ce gentilhomme mourut en Espagne, à Burgos. Voir *La marquise de Flamarens* (Auch, 1883, p. 16, note 3). Signalons enfin comme un peu trop vague, surtout sous la plume d'un savant qui apporte tant de précision en toutes choses, l'indication que voici (p. 228, note 3) : « *On a* des vers que le président de Thou fit en rencontrant son corps [le corps de Louis de Rohan, duc de Montbazon], ramené par les troupes royales. »

alors connaître[1], exposaient, selon les expressions de l'historien, la vie extérieure et intime de cette femme distinguée, qui s'est parfois égarée dans sa vie changeante et diverse, mais qui s'éleva toujours de plus en plus, acquit une rare culture d'esprit par ses relations avec des hommes éminents, exerça sur plus d'un d'entre eux une influence active et utile, et, comme mère, comme sœur, comme amie, posséda des qualités vraiment féminines. Les lettres de Caroline, ajoutait Waitz, me semblent revendiquer une place dans notre littérature; elles contiennent en outre d'importantes contributions à l'histoire de tous ceux que Caroline a connus, de Gotter, de F. L. W. Meyer, de G. Forster, de Th. Huber, des deux Schlegel, de Schelling, etc., et à la connaissance de l'état des esprits et de la société à la fin du siècle précédent et au commencement du nôtre; on y trouve des éclaircissements et des détails intéressants sur les cercles de Göttingue et de Mayence, d'Iéna et de Weimar, de Berlin, plus tard de Würzbourg et de Munich, sur les écrivains et les universités du temps, parfois aussi sur les événements politiques[2].

Les lettres que Waitz fit paraître en 1871 lui avaient été données ou prêtées par les héritiers des correspondants de Caroline. Mais, depuis cette publication, d'autres lettres de cette femme remarquable que Waitz nomme « une des mieux douées de son sexe », avaient été publiées dans divers recueils[3] ou communiquées au savant professeur. Waitz conçut l'idée de les rassembler en un volume nouveau; il explora en même temps les papiers de Schlegel conservés à la bibliothèque de Dresde, et la collection des lettres de Varnhagen (bibliothèque de Berlin); quelques lettres lui furent offertes par Halm, par M. Kestner de Dresde, par M. de Wegele. C'est ainsi qu'a pris naissance le livre que nous annonçons aujourd'hui, non sans retard, et qui porte le titre de *Caroline et ses amis*. On y lira non-seulement un certain nombre de lettres de Caroline, mais des lettres qui lui ont été adressées et qui montrent, dit Waitz, les intérêts si variés qui l'attiraient, et ses amicales relations avec des hommes de renom. On y trouve également les jugements portés sur elle par ceux qui l'ont connue.

Waitz dit dans sa brève introduction que cette publication éclaire d'une plus vive lumière certaines phases de la vie si agitée de Caroline, ses rapports avec Schlegel et la famille de ce dernier, la mort de sa fille Auguste (p. 2). On y trouvera davantage. Signalons, par exemple, dans les lettres que Caroline écrit en français à Julie de Studnitz, le récit d'une visite de la princesse Galitzin à Göttingue. C'est « une dame fort savante qui est vêtue d'une espèce de draperie grecque, les cheveux

1. *Caroline, Briefe an ihre Geschwister, ihre Tochter Auguste, die Familie Gotter, F. L. W. Meyer, A. W. und Fr. Schlegel, J. Schelling und andere*, nebst Briefen von A. W. und Fr. Schlegel u. a., herausgegeben von G. Waitz. 1871. In-8°, XIII et 386 p. IV et 384 p. (avec le portrait de Caroline et de sa fille Auguste Bœhmer),

2. P. VI et VII de l'introduction du tome premier de l'édition de 1871.

3. Holtei, *Brief an Tieck* et *Dreihundert Briefe aus zwei Jahrhunderten*; Plitt. *aus Schellings Leben*; Raich, *Novalis' Briefwechsel* et *Dorothea von Schlegel*, etc.

coupés, des souliers plats, qu'on voit rarement sans un domestique qui porte une demi-douzaine de grands livres in-folio, qui va se baigner avec une suite de six à huit messieurs en plein jour dans notre Leine » (p. 8). La malicieuse jeune fille fait le portrait de Nicolai « qui malgré tout son savoir-vivre ne saurait cacher ni ses principes de religion, ni l'idée bien grande qu'il a de lui-même » (p. 9), et de Schlözer qui « mériterait bien le titre de *erster Cabinetsprediger* de tous les princes de l'Allemagne » (p. 11). Citons encore une lettre écrite d'Iéna (p. 33) où Caroline raconte qu'elle a vu Gœthe et Fichte, et les lettres de la mère des Schlegel, brave et honnête bourgeoise que scandalise un peu la conduite de ses fils : elle mande à Guillaume qu'elle ne peut se réconcilier avec le roman de *Lucinde* que vient de publier Frédéric « une personne qui n'a rien que son tantinet de raison naturelle ne peut entrer dans la pensée des génies » (p. 87). « Fritz s'est montré à moi comme quelqu'un qui n'a ni religion ni bons principes; j'aimerais mieux que ce fût un homme tout à fait ordinaire, mais bon et utile » (p. 77).

A. C.

---

292. — **Charakterbilder aus der neueren Geschichte Italiens,** von Alfred von Reumont. Leipzig, Duncker et Humblot, 1886, in-8 de viii, 295 pages. 5 mark.

Ces portraits, œuvre de l'un des écrivains qui connaissent le mieux l'Italie contemporaine, seront accueillis avec empressement, comme les publications précédentes du même auteur, de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Péninsule; pris en quelque sorte sur le vif, fruit d'expériences et de relations personnelles, les renseignements qu'on y trouve se recommandent à la fois par la véracité dont ils sont empreints, non moins que par le talent avec lequel ils sont exposés, j'ajouterai par le rôle qu'ont joué la plupart des personnages qu'ils sont destinés à nous faire connaître. Cette galerie ne se compose, il est vrai, que de douze portraits; mais il s'agit d'hommes politiques, comme Massimo d'Azeglio et Cavour, Bettino Ricasoli, Terenzio Mamiani, Don Michelangelo Caetani, le duc de Parme, Charles-Louis de Bourbon, de savants comme Pietro Ercole Visconti, Betti, Vanucci et Ricotti, d'un sculpteur tel que Giovanni Dupré. M. A. v. Reumont a joint à ces Italiens célèbres deux étrangers, qui ont vécu longtemps dans la Péninsule, l'anglais Randon Brown et l'allemand Karl Hillebrand, l'ancien collaborateur des *Débats* et professeur à la Faculté des lettres de Douai. Il était difficile de faire choix de noms plus propres à exciter la curiosité.

Je n'ai point la prétention d'étudier en détail chacun de ces articles; je recommande surtout aux lecteurs de la *Revue* celui qui est consacré à Azeglio et à Cavour, ainsi qu'au baron Ricasoli, témoin et acteur de si grandes choses, et à Mamiani, « le philosophe homme d'État ». Que

de détails curieux aussi dans la notice de Caetani, comme dans celle de Randon Brown, un Anglais devenu si Italien, sans avoir rien perdu toutefois de son caractère national! L'étude sur Visconti nous fait assister aux grandes découvertes de l'archéologie romaine, tandis que les articles consacrés à Betti, Vannucci et Ricotti, nous initient aux travaux de l'érudition italienne contemporaine. On voit par là quelle diversité de sujets et de renseignements nous offre ce recueil si court et si bien rempli.

Les pages que M. v. R. a écrites sur Karl Hillebrand ont quelque chose de particulièrement tendre et doux; on sent qu'il a été vivement attiré par la figure de cet essayiste, dont le talent s'est porté sur tant de sujets dans les dernières années de sa vie, et qui, après n'avoir été longtemps qu'un critique littéraire, aspira un jour à devenir aussi historien. Mais comment M. von Reumont a-t-il pu oublier dans l'énumération des œuvres de son compatriote les *Lectures on german thought*, faites à Oxford en 1879, et si pleines de vues originales et profondes?

Ch. J.

CHRONIQUE

FRANCE. — Vient de paraître : *Abrégé de grammaire latine* à l'usage des classes de grammaire, par Louis Havet, professeur de philologie latine au Collège de France. (Paris, Hachette, 1886, xvi-236 p. in-16) avec *Table des matières* et *Index* très détaillé. Cette grammaire présente plusieurs nouveautés; ainsi, à première vue, on pourra remarquer la disposition nouvelle des tableaux de déclinaison et de conjugaison. L'innovation la plus importante, celle qui commande le plan tout entier, est une fusion générale, aussi intime que possible, de la syntaxe et de la morphologie; l'auteur, ainsi qu'il l'expose dans la préface, s'est inspiré à cet égard d'une tentative plus timide faite par Lhomond. Un chapitre moitié grammatical, moitié archéologique, fournit les données essentielles sur les prénoms et gentilices, sur les mesures et monnaies, sur le calendrier, sur les *heures* et *veilles*. Un autre chapitre est une métrique élémentaire traitant de l'hexamètre, du distique et du sénaire de Phèdre. En ce qui touche la rédaction, l'auteur a tâché d'éviter autant que possible l'emploi des termes techniques ou abstraits. Quant à la doctrine, il a écarté toute proposition de linguistique; « suivant un mot bien juste de M. Bréal, la linguistique d'une grammaire de classe doit être *latente*. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 novembre 1886.

L'Académie décide au scrutin qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Ernest Desjardins. L'examen des titres des candidats est fixé au 21 janvier 1887.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres des candidats à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Jourdain. Ces candidats sont au nombre de trois : M. Alfred Croiset, professeur à la faculté des lettres de Paris, M. Léon Gautier, professeur à l'école des Chartes, et M. Paul Viollet, bibliothécaire-archiviste de la faculté de droit de Paris.

M. Alexandre Bertrand annonce la découverte d'une nouvelle inscription gauloise.

M. Guillemaud, qui a entrepris une étude comparative sur tous les monuments connus de l'épigraphie gauloise, examinait récemment une importante inscription du Musée de Nîmes, quand deux lycéens vinrent le prévenir qu'une inscription analogue se trouvait aux environs, à Saint-Côme (Gard), dans la propriété d'un de leurs oncles, M. Fabre. Ces jeunes gens avaient remarqué la pierre inscrite au moment où on allait l'employer pour la construction d'un mur et l'avaient sauvée de la destruction. C'est la moitié d'un chapiteau; le texte était en deux lignes; la seconde partie, seule conservée, se lit ainsi :

.....ΔΑΡΕΣΣΙΚΝΟΣ
.....ΙΒΡΑΤΟΔΔΕΚΑ

M. Alexandre Bertrand ajoute qu'on a quelque espoir de retrouver l'autre moitié du chapiteau et de reconstituer ainsi le texte complet.

M. d'Arbois de Jubainville pense qu'il faut lire, à la première ligne, Δαρεσσι-κνος, c'est-à-dire fils de Daressos. Tout Gaulois était désigné par son nom et celui de son père. Le nom du fils de Daressos devait figurer dans la première moitié de la première ligne de l'inscription. Quant à la seconde ligne, le sens en est obscur. On croit y reconnaître un mot βρατουδε qu'on lit aussi sur d'autres monuments; mais on n'a encore donné au sujet de ce mot aucune explication pleinement satisfaisante.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° Bertrandy-Lacabane, *Essais et Notices pour servir à l'histoire du département de Seine-et-Oise : Brétigny-sur-Orge*; 2° diverses publications de M. A. Chassaing, relatives à l'histoire du Puy-en-Velay; — par M. Boissier : A. Castan, *les Capitoles provinciaux du monde romain;* — par M. Schlumberger : *Œuvres de A. de Longpérier*, t. VII, table générale; — par M. Heuzey : Saglio, *rapport à M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts sur l'organisation des musées en Allemagne.*

Julien Havet.

Séance du 3 décembre 1886.

L'Académie reçoit l'ampliation d'un testament par lequel feu M. Nobilleau lui a légué une somme de 25,000 fr., pour la fondation d'un prix Ce prix devra porter le nom du fondateur. Il sera décerné, tous les ans, à la personne qui aura publié le meilleur mémoire historique ou archéologique sur la Touraine, le Maine ou l'Anjou.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Ch. Jourdain, décédé. Trois tours de scrutin ont lieu successivement et donnent les résultats suivants :

	1er tour.	2e tour.	3e tour.
M. Alfred Croiset	11 suffrages.	16 suffrages.	19 suffrages.
M. Léon Gautier	13 —	14 —	14 —
M. Paul Viollet	9 —	3 —	
Votants	33	33	33

M. Croiset est élu membre de l'Académie. L'élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Siméon Luce est élu membre de la commission des historiens de France, en remplacement de M. Jourdain.

M. Gaston Boissier est élu membre de la commission des inscriptions et médailles, en remplacement de M. Ernest Desjardins.

L'Académie procède à la révision annuelle de la liste de ses correspondants. Elle constate qu'elle a perdu, depuis la dernière révision de la liste, trois correspondants, dont deux étrangers, MM. Edward Thomas et Birch, et un Français, M. Abel Desjardins. Deux commissions sont chargées de proposer à l'Académie des candidats pour ces trois places. Sont élus membres de la première (pour les places de correspondants étrangers), MM. Renan, Barbier de Meynard, Schefer et Maspero; de la seconde (pour la place de correspondant français), MM. Delisle, de Rozière, Georges Perrot et Siméon Luce.

M. Berthelot lit une note sur quelques métaux et minéraux de l'Assyrie et de la Chaldée. Il a étudié, au point de vue chimique, les substances de plusieurs objets de provenance assyrienne ou chaldéenne Il a été amené ainsi à faire plusieurs constatations curieuses. Une tablette sacrée, de Khorsabad, est entièrement composée de carbonate de magnésie pur, substance rare, même aujourd'hui, et qu'on est surpris de voir connue et employée à une époque aussi ancienne. Parmi les objets trouvés dans les fouilles de M. de Sarzec à Tello, M. Berthelot signale deux spécimens remarquables de l'emploi des métaux sans alliage : un vase d'antimoine pur et une figurine de cuivre sans aucune trace d'étain.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 20 décembre — 1886

293. — **Des Metropoliten** Elias von Nisibis **Buch vom Beweis der Wahrheit des Glaubens uebersetzt und eingeleitet** von L. Horst der Theol. Lic. und der Phil. Doct., Mitglied der Asiat. Gesells. v. Paris, Pfarrvicar in Colmar, als Doctor dissertation gedruckt, Colmar, verlag von Eugen Barth, 1886, in-8, I-XXVIII et 1-127 p.

Le livre d'Elias de Nisibe[1] que M. Horst a choisi comme sujet de thèse de doctorat et dont il publie une traduction allemande, est un traité de polémique religieuse, écrit en arabe et contenant l'apologie du nestorianisme. Il est principalement dirigé contre les doctrines monophysites des chroniques d'Ibn Batrîq (Eutychius) et d'Ibn El-Mogaffa', mais il défend en même temps les Nestoriens contre les Musulmans, les Juifs et les Melkites ou Orthodoxes. Il est divisé en trois parties : la première qui s'adresse aux Musulmans et aux Juifs, établit que les Chrétiens n'adorent qu'un seul Dieu et que les *aqânîm* (πρόσωπα) qui forment la Trinité ne sont pas des personnes, mais des attributs de la divinité. Cette interprétation des *aqânîm*, contraire aux canons du concile de Nicée, ne constitue peut-être pas un dogme fondamental du nestorianisme; elle a dû être envisagée par Elias comme un moyen facile de répondre à des adversaires peu disposés à admettre les subtiles distinctions de la dialectique chrétienne. Puis, s'adressant aux Juifs, l'auteur montre que l'épithète de « fils de Dieu » appliquée à Jésus, ne doit pas paraître choquante, puisque dans de nombreux passages de la Bible elle s'entend indistinctement des membres de la communauté israélite. Dans la seconde partie, il s'attaque aux Monophysites et aux Melkites; son raisonnement est serré et bien conduit : « Les Nestoriens, dit-il, ont reçu leur foi directement des apôtres et ils l'ont gardée intacte telle qu'elle leur avait été transmise bien avant Nestorius. Ils se sont toujours appelés Orientaux, le nom de Nestoriens leur a été donné, parce

1. M. Horst nous prie de corriger la date du 7 mai 1049 qu'il a donnée, p. XXIV, de la mort d'Elias de Nisibe, d'après la *Revue critique*, 1879, n° 26. Cette date, en effet, est celle de la mort d'Elias de Tirhan, qui devint patriarche des Nestoriens; Elias de Nisibe mourut quelques années après celui-ci.

qu'ils soutinrent Nestorius, le défenseur de la vérité, en but aux intrigues de la cour de Constantinople. En Occident, au contraire, c'est depuis Constantin seulement que la religion chrétienne jouit de la protection de l'Etat ; les hérésies se multiplièrent et suscitèrent de nombreux conciles dont les Nestoriens n'eurent pas besoin pour se maintenir dans la voie droite ; la doctrine des Melkites sur les deux natures et la personne unique de Jésus ne date que du concile de Chalcédoine ; le monophysisme des Jacobites est encore plus récent. » Ce qu'Elias ne dit pas, c'est que la croyance à deux natures et à deux personnes en Jésus n'est pas antérieure à Nestorius qui, le premier, formula ce dogme d'une manière précise ; c'est que le nestorianisme, qui vint échouer sur les rives du Tigre, n'y prit racine que grâce à la protection des Sassanides qui voyaient dans ce schisme un moyen de s'attacher leurs sujets chrétiens, en les séparant de leurs coreligionnaires de l'Empire romain. La faveur dont les Nestoriens jouirent sous la domination des Perses malgré quelques persécutions passagères, leur fut continuée par les Califes Abbassides qui trouvèrent dans les populations de la Babylonie un point d'appui contre les Ommeyades de la Syrie ; ils surent, du reste, mériter cette faveur par l'éclat que leurs célèbres docteurs, appelés des Ecoles de Gundésapor et de Nisibe, jetèrent sur les études arabes à Bagdad. Envisagée de cette manière, la tolérance des Califes pour le nestorianisme s'explique plus naturellement que par la légende qui attribue à Mahomet un précepteur nestorien, p. 43, note 1.

Les deux dernières parties qui mettent en parallèle les rites et les pratiques religieuses des Nestoriens, des Jacobites et des Melkites, sont assurément les plus intéressantes. L'auteur entre dans des détails précis sur les prières, les jeûnes et la communion chez les diverses sectes chrétiennes, et nous fournit de précieux renseignements sur le développement des institutions chrétiennes. Quoique Assemâni ait utilisé le livre d'Elias dans sa *Bibliotheca Orientalis*, on est heureux de retrouver, dans une traduction qui se lit facilement, un texte de valeur, qui nous offre un tableau de l'état moral et religieux des populations syriennes au XIe siècle. Quand on considère l'état d'abaissement et d'ignorance dans lequel sont tombés les Nestoriens et les Jacobites d'aujourd'hui, on sent combien à ce point de vue aussi la domination turque est néfaste.

Nous remercions M. H. de nous avoir fait connaître cette œuvre d'Elias qui est un des meilleurs monuments de la polémique religieuse des Syriens et nous espérons que, selon son vœu, il pourra nous donner un jour le texte arabe. Il s'est servi pour sa traduction d'un manuscrit unique de la Vaticane, le seul connu jusqu'à présent. Le commencement du premier chapitre manque, de sorte que le nom de l'auteur ne nous est pas indiqué ; ce traité est intercalé entre des ouvrages de Jésuyahb Bar-Malcon et d'Elias ; Assemani l'attribuait au premier,

mais M. H. montre avec beaucoup de vraisemblance qu'il doit être restitué à Elias. M. H. a fait précéder sa traduction d'une introduction où il parle avec autorité du caractère de l'œuvre. Il était préparé à ce travail non seulement par ses études théologiques, mais aussi par la connaissance approfondie des langues sémitiques, qu'il a acquise tant en Allemagne que chez nous, à l'Ecole des Hautes-études où il a laissé les meilleurs souvenirs. Son premier travail sur le Lévitique *(Leviticus XVII-XXVI und Hezekiel, Colmar, 1881)*, témoigne d'une grande sagacité. Les nombreuses notes que M. Horst a jointes à sa traduction et dans lesquelles il relève les passages des Ecritures ou des auteurs auxquels Elias fait allusion, sont une preuve du soin consciencieux avec lequel il travaille.

Rubens Duval.

---

294. — **Die Gutturalen und ihre Verbindung mit v im Lateinischen,** ein Beitrag zur Orthographie und Lautlehre, von Dr. Philipp Bersu. Gekrœnte Preisschrift. Berlin, Weidmann, 1885. In-8, 234 pp.

La question à laquelle répond la remarquable étude de phonétique historique de M. Bersu avait été posée en ces termes par l'Université de Berlin (1882) : « Étudier, après en avoir dressé la statistique aussi complète que possible, les diverses formes sous lesquelles apparaissent en latin les deux séries de gutturales indo-européennes. Rechercher notamment, en prenant pour base les inscriptions et les manuscrits, dans quelle mesure la présence ou l'absence du *v* (après gutturale) dépend du phonème subséquent. »

L'auteur pose d'abord, en termes nets et précis, les conditions du problème, un des plus ardus que la linguistique indo-européenne ait encore à résoudre (pp. 1-10) [1]. Puis il aborde l'étude des gutturales dans le latin historique, et commence par indiquer ses sources et la façon dont il entend s'en servir (pp. 11-47). Cette recherche l'amène à formuler les conclusions suivantes : depuis la période historique la plus ancienne jusqu'à la dissolution du latin, l'*u* subséquent n'a cessé d'exercer une influence troublante sur la labialisation de la gutturale, autrement dit, le groupe *quu, guu* a constamment tendu à devenir *cu, gu* (p. 87); l'*o* subséquent paraît avoir une influence analogue, mais beaucoup plus tardive et fixée seulement au v[e] siècle de notre ère (p. 90) ; tout autre phonème demeure sans action sur la labialisation précédente (pp. 94-123). Un travail semblable sur le latin préhistorique dégage trois lois essentielles : la labialisation disparaît toujours devant consonne (p. 126) [2]; elle disparaît également devant *u* (p. 133) et devant *o*

1. Peut-être, à raison même de la difficulté du sujet, eût-il été bon de développer davantage l'historique de la question.

2. La restitution des deux suffixes *-io-* et *-yo-* en latin préhistorique, fondée sur cette loi (p. 127), est tout à fait ingénieuse et probante.

(p. 140) [1]; tout autre phonème est impuissant à la détruire et à la produire (pp. 143-158). Dès lors, toute gutturale latine labialisée devrait se retrouver labialisée également dans les langues européennes qui admettent ce processus, sauf les lois phonétiques à découvrir ultérieurement dans chacune de celles-ci; et, en sens inverse, toute gutturale européenne labialisée devrait être représentée en latin par une gutturale labialisée, sauf devant consonne, *u* et *o*. Mais il s'en faut de tout qu'on soit en mesure de constater pareil accord, et d'autre part la gutturale vélaire demeure sans labialisation aussi souvent, plus souvent même qu'elle ne se labialise [2], dans tout ou partie du groupe européen, comme le démontrent les laborieuses statistiques dressées par M. B. avec le soin le plus méritoire (pp. 159-190). La conclusion de l'auteur (p. 191), c'est que « les gutturales vélaires primitives se sont, dans l'Europe occidentale, scindées en deux séries, dont l'une a développé une résonnance labiale, tandis que l'autre serait restée intacte. » Mais on ne voit pas encore sous quelle influence se serait opérée la scission.

La méthode de M. B. est irréprochable. Il faut louer notamment la réserve avec laquelle il utilise les documents et qui l'amène (p. 40) à faire justice des spéculations linguistiques échafaudées sur une faute d'orthographe d'un graveur ignorant. C'est à peine si, sur certains points, les informations laissent quelque peu à désirer. Ainsi, préférant avec raison la graphie *paenitet*, l'auteur eût pu citer l'étymologie de M. Bréal qui la justifie (p. 137) [3], et l'on se demande pourquoi, sous *cauda* (p. 177), il rejette sans même en faire mention la dérivation de M. Havet (*côda* = *quozda* = πόσθη) [4], qui semble plus plausible que la sienne. *Classis* (p. 170) n'est sans doute pas un mot latin, mais un emprunt (κλῆσις) [5], et l'identification de lat. *cinis* à skr. *kanas* (p. 174) ne tient pas devant la loi de Fortunatov. On s'étonne de lire (p. 141) qu'il y a un *o* dans la finale de *vôcis*, qui ne peut représenter que **vôces*, le suffixe de ὀπός trouvant son corrélatif dans celui de l'archaïque *patrus* [6]. Il y a peut-être quelque abus à chercher la valeur exacte de la prononciation de *coque* et de *quoque* dans les jeux de mots de Cicéron et de l'Anthologie (p. 61 i. n.), car les calembours par à peu près sont de tous les temps. La forme *quîs* n'est pas un locatif, mais un instrumental, skr. *kais*, et l'on ne sait vraiment que penser de *quîbus* = **quoibus* (p. 136).

Sauf cette énormité, les taches, on le voit, sont bien légères, et l'œuvre de M. Bersu est aussi digne de l'Université qui l'a couronnée que du professeur éminent dont le savant enseignement l'a inspirée.

V. Henry.

1. Ce dernier point me semble le moins assuré.
2. La proportion exacte est 150 contre 105.
3. *Mém. Soc. Ling.*, V, p. 429.
4. *Mém. Soc. Ling.*, V, p. 444.
5. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 8.
6. *Mém. Soc. Ling.*, V, p. 446.

295. — P. Hinrich DENIFLE. **Die Universitæten des Mittelalters bis 1400.** I Band : Die Entstehung der Universitæten des Mittelalters bis 1400. Berlin, Weidmann, 1885.

« Pendant que je préparais une histoire des mystiques allemands « du XIVe siècle, je fus appelé à Rome pour affaires de mon ordre « durant l'automne 1880. La revue que j'y passai des bibliothèques et « des archives me fit renoncer pour le moment à achever un travail « dont presque tous les matériaux me manquaient dans cette ville. » — « Je m'appliquai alors à élucider un seul point, celui des prophéties du « XIVe siècle relatives à des catastrophes prochaines. La recherche des « origines de la question me mit sur la trace de manifestations sembla- « bles au XIIe et au XIIIe siècle. Amené ainsi à m'occuper de l'abbé « Joachim de Flore, de l'Évangile éternel, et de son histoire à l'univer- « sité de Paris au milieu du XIIIe siècle, j'acquis la conviction que les « recherches sur le sujet étaient tout à fait insuffisantes. Chemin fai- « sant, je m'aperçus que les résultats auxquels on était arrivé jusqu'ici « sur la lutte de l'université et des ordres mendiants étaient d'une « nature tout à fait problématique. En conséquence, je pensai à un ou- « vrage sur l'université de Paris et les ordres mendiants dans la pre- « mière moitié du XIIIe siècle avec un appendice sur l'Evangile éternel ; « mais au cours du travail, je remarquai que Du Boulay nous avait « tous induits en erreur sur l'histoire de l'université. Je ne reculai pas « devant la tâche de tout reprendre en sous-œuvre pour arriver à une « histoire des écoles et de l'université de Paris jusqu'à la fin du « XIIIe siècle où viendraient naturellement se placer mes recherches « antérieures et les questions que j'avais étudiées. Pour donner enfin « une base à l'histoire constitutionnelle des universités du moyen âge, « j'entrepris de grouper autour de celle de Paris les autres universités « jusqu'à la fin du XIVe siècle. Les deux premiers volumes traiteront des « universités du moyen âge en général ; les trois autres seront exclu- « sivement consacrés à celle de Paris. »

Ce passage de l'avant-propos nous a paru utile à citer. Outre l'annonce qu'il contient d'ouvrages fort intéressants que prépare le P. D., il donne une idée au lecteur de la manière de l'auteur, et du sujet qu'il étudie dans ce volume. Il veut nous y présenter le tableau de l'établissement des universités au moyen âge, et dégager les lois qui y ont présidé. Dans le suivant, il exposera leur organisation.

Les deux universités qui ont servi de type à toutes les autres ouvrent naturellement la série. Elles sont étudiées dans leurs caractères communs et dans leur histoire particulière. Pour ce qui concerne Paris, le P. D. se borne d'ailleurs à nous donner une réfutation des opinions de Du Boulay. Il aurait mieux fait de prendre pour modèle l'auteur de « l'Essai sur l'organisation de l'enseignement dans l'université du Paris » qui l'a devancé dans cette œuvre de critique [1],

1. M. Jourdain dans son *Index chronologicus* avait aussi déjà signalé les erreurs

et qui a eu le mérite de substituer aux erreurs de Du Boulay un système tout à fait satisfaisant. Jusqu'à ce qu'on aie des preuves du contraire, et le P. D. n'en apporte pas, Thurot a eu raison d'insister sur l'impossibilité où l'on est de marquer avec une précision rigoureuse le moment où telle institution commence ou finit dans la constitution de l'université, et de placer vers 1260 la séparation plus complète des facultés et des Quatre Nations. S'il est faux que celles-ci aient formé le corps primitif de l'université, il n'en est pas moins vrai qu'à un moment donné elles ont reçu une organisation régulière et un chef; le recteur. Ce nouveau groupe a eu des tendances envahissantes qu'il avait les moyens de faire triompher; et il a affirmé nettement, sinon victorieusement, son existence lors des démêlés avec les ordres mendiants. Comme il fallait s'y attendre dans une constitution coutumière, cette association de fait des étudiants et des maitres ès-arts a fini par se substituer à la corporation légale formant l'université primitive; de même que celle-ci avait peu à peu empiété sur l'autorité du chancelier. En traçant ce tableau et en nous montrant dans le développement et la lutte de ces forces rivales la véritable histoire de l'université, Thurot s'est complètement « émancipé de Du Boulay, il a résolu les difficultés. » Le P. D. aurait dû s'en rendre compte et aurait gagné à suivre ses traces, au lieu de s'attarder contre Du Boulay.

L'établissement de l'université de Bologne a été esquissé par Savigny dans son « Histoire du Droit romain au moyen âge. » Le P. D. ne lui ménage pas ses critiques, souvent bien subtiles, mais en somme il change peu de traits à son exposé. Il explique avec plus de précision pourquoi les citoyens de Bologne n'étaient pas membres de l'université, et donne des détails neufs et intéressants sur l'opposition que la ville a faite aux recteurs. Peut-être aurait-il pu mieux mettre en lumière le caractère de ces débats, et exposer les motifs de l'alliance entre les professeurs de droit civil et les représentants de la commune; les uns désireux de fixer dans leur ville les étudiants, dont ils prétendaient néanmoins restreindre l'indépendance; les autres jaloux de conquérir dans l'université une autorité que son caractère d'association d'étudiants leur refusait.

Pour les deux universités primitives, le P. D., malgré les reproches qu'il adresse à ses devanciers modernes, ne les fait donc pas oublier. Il est plus heureux quand il aborde l'établissement des autres universités européennes jusqu'en 1400. Savigny avait déjà donné un tableau succinct des écoles d'enseignement supérieur au moyen âge, mais il n'avait pu le faire que d'après des ouvrages de seconde main, et d'après des statuts imprimés souvent très postérieurs à leur fondation.

Le P. D. a mis à profit avec une grande conscience et un grand bon-

de du Boulay en ce qui concerne les documents, en particulier sur le prétendu concordat de 1206 sur l'élection du recteur (p. 1) et sur l'acte du 27 mars 1228 scellé de 21 sceaux et non du sceau des Nations (p. 6).

heur ses voyages scientifiques en France, en Allemagne, en Espagne, en Portugal, en Italie. Il est aussi familier avec les manuscrits des scolastiques et des canonistes qu'avec les documents d'archives; et il a admirablement exploité les richesses que contiennent, dans le dépôt dont il est l'un des gardiens, les registres pontificaux et les *Regesta supplicationum et expeditionum* si précieux pour l'histoire et pour la statistique des universités au XIIIe et au XIVe siècle. Aussi, pour certaines universités, par exemple l'université pontificale fondée par Innocent IV comme annexe de la curie romaine, et où il prouve par le salaire des professeurs que l'enseignement des langues orientales a été donné depuis le concile de Vienne jusqu'en 1327; et l'Université d'Orléans si curieuse à étudier dans ses origines et dans ses démêlés avec Philippe le Bel, il est tout à fait neuf : pour toutes il est plus complet et plus exact que tous ses devanciers. Il est d'autant plus fâcheux qu'il ait choisi, avec réflexion d'ailleurs, un système des plus défectueux pour exposer ses précieuses recherches. Il a abandonné la division par pays, adoptée par Savigny; réservé le classement généalogique, — si on peut ainsi désigner celui qui s'attache aux rapports de filiation entre les différentes écoles, — pour son livre sur « l'Organisation des universités »; et au lieu de suivre l'ordre chronologique, il a réparti l'exposé de l'établissement des différentes universités en six chapitres séparés : « *Écoles faussement appelées universités. — Universités sans charte de fondation. — Universités avec charte de fondation pontificale. — Universités avec charte de fondation impériale ou royale. — Universités avec charte de fondation pontificale ou séculière. — Chartes de fondation restées sans résultat.* »

Malgré cette apparence de rigueur, le classement du P. D. est purement arbitraire et il ne pouvait en être autrement.

Les origines de chaque université sont loin d'être aussi simples que pourrait le faire supposer ce tableau. Prenons, par exemple, quelques-unes des universités que le P. D. range dans le chapitre des « *Universités avec charte de fondation impériale ou royale* ». L'école de Palencia, si d'ailleurs elle mérite le nom d'université, doit tout autant à Honorius III qui l'a réorganisée et prise sous sa protection en 1220, qu'à Alphonse VIII qui l'aurait fondée en 1212 en y appelant des professeurs étrangers, sans d'ailleurs qu'aucun document nous permette de connaître exactement la nature de son intervention. Frédéric II, Conrad IV et Manfred, dans des vues politiques, ont publié beaucoup de circulaires relatives à l'Université de Naples, mais elles témoignent de tout autre chose que de leur zèle désintéressé et de sa prospérité, et on peut attribuer sa fondation réelle à Clément IV et Charles d'Anjou. Alfonse le Sage a octroyé à l'université de Salamanque qu'il voulait voir s'établir, certains privilèges, le 8 mai 1254; mais il s'est adressé presqu'en même temps au Saint-Siège, car Innocent IV a envoyé à la nouvelle école, entre le mois d'avril et le mois d'octobre

1255, cinq bulles dont une seule suffirait à lui faire donner une origine pontificale.

De plus, et le P. D. l'a fort bien exposé dans le chapitre où il étudie « les noms et caractères des universités du moyen âge », le type d'école qui a fini par recevoir le nom de « *studium generale* » que nous traduisons par « université » a mis longtemps à se dégager. Ce n'est guère que vers 1250 que le mot et la chose ont été définitivement fixés. Il était impossible de soumettre à une même classification des écoles qui datent d'époques différentes et qui, par suite, ne se sont pas établies dans les mêmes conditions.

Comme l'a dit fort bien Thurot pour Paris, à l'origine, les Universités ont eu des patrons et non des fondateurs. Peu à peu ces écoles se sont multipliées, et cette multiplication, d'après une hypothèse ingénieuse de Savigny, que le P. D. combat, nous semble-t-il, par des raisons bien faibles, a amené l'usage des reconnaissances officielles. Les écoles concurrentes ont cherché à assurer à leur enseignement l'autorité que la coutume attribuait à celui de Paris et de Bologne, et elles se sont adressées, pour obtenir ces chartes « d'équivalence », au pouvoir qui, parlant à tous sans distinction de frontières, pouvait le mieux leur rendre ce service, c'est-à-dire, au Saint-Siège. Les papes, développant cette attribution que la coutume leur confiait de reconnaître les universités, délivrèrent des chartes de fondation à la fin du XIIIe siècle, le plus souvent d'ailleurs pour des établissements qui n'eurent pas de succès durable. Au XIVe siècle, pendant le séjour des papes à Avignon et quand il n'y avait plus guère d'universités à reconnaître ou à fonder qu'en Allemagne et en Italie, les Empereurs imitèrent les Souverains Pontifes, et depuis Charles IV jusqu'en 1400 la plupart des universités présentent des lettres de fondation séculières. Cet exposé, qui ressort, pour ainsi dire, du tableau chronologique que le P. D. a mis à la fin de son livre, nous semble contenir la véritable solution de la question qu'il étudie dans le chapitre consacré « au rôle des pouvoirs ecclésiastiques et séculiers dans l'établissement des universités. » Le P. D. y repousse l'opinion de ceux qui attribuent au Saint-Siège le monopole dans le domaine de l'enseignement supérieur au moyen âge, soutient qu'il n'y a jamais eu conflit de compétence sur ce terrain entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir séculier et que toutes les initiatives ont eu leur part dans ces créations. La thèse nous semble juste, mais il aurait fallu la présenter dans son développement historique au lieu de l'appuyer sur ce classement contestable et systématique [1].

---

1. Il aurait aussi été utile de la faire précéder d'une étude complète sur la portée et le caractère de la « *Licentia docendi* ». Ce que le P. D. en dit au cours de son livre, en particulier dans la note fort intéressante (p. 765) où il rectifie, d'après les manuscrits, la leçon habituelle de l'*Historia Tribulationum* d'Abélard qu'on invoque

Le P. D. montre mieux ses rares qualités de perspicacité et de précision, sa parfaite connaissance des institutions et de la littérature du moyen âge, dans l'autre chapitre de généralisation où il étudie les rapports des universités avec les écoles antérieures. Reprenant la question des origines de l'Université de Paris, il reconnaît que l'école fondée sur la montagne Sainte-Geneviève par Abélard a contribué indirectement à l'établissement de ce premier foyer d'enseignement supérieur du moyen âge; mais il soutient que « l'université » n'a pas été formée par la réunion matérielle des écoles du Cloître N.-D. et de Sainte-Geneviève comme l'admet encore Thurot. L'école Sainte-Geneviève, qu'avait encore vue Jean de Salisbury, n'existait plus depuis la réforme de l'abbaye en 1147; le quartier latin n'a pas été le berceau de l'université mais bien l'île de la Cité, et ce n'est que plus tard que certains professeurs, parmi les maîtres ès arts, ont émigré avec leurs auditeurs sur la rive gauche de la Seine, sur les terres de Sainte-Geneviève. Cette discussion n'a pas un intérêt purement topographique et le P. D. y voit avec raison le moyen d'établir que l'université au XIIIe siècle n'aurait été, à l'origine, que l'agrandissement de l'école capitulaire de Notre-Dame : circonstance capitale pour bien comprendre son histoire et étudier son organisation. Ce qui serait vrai pour Paris ne l'est pas pour la plupart des universités du moyen âge : il y en a très peu qui doivent leur origine à des écoles capitulaires ou conventuelles, le plus souvent elles ont eu pour premier noyau des écoles municipales, c'est même la règle en Italie. Le P. D. a traité toute cette partie de son sujet avec une conscience remarquable et un sens très sûr. Il a trouvé, à propos de la prédominance de Paris et de Bologne, de leur influence sur l'établissement des autres universités et de la valeur scientifique de ces écoles du moyen âge, des considérations d'un véritable intérêt.

Ces pages substantielles sont moins souvent ralenties que les autres parties du livre par des réfutations subtiles ou superflues, elles y gagnent en clarté et en liberté d'allures et éveillent d'autant plus l'attente du lecteur pour les ouvrages où le P. D. complètera cette précieuse encyclopédie des universités du moyen âge.

G. D.

---

296. — Felice Tocco. **Giordano Bruno**, conferenza tenuta nel circolo filologico di Firenze, 1886.

Gaspard Schoppe, dans une lettre célèbre, disait en 1600 à un de ses amis, après lui avoir raconté la condamnation et la mort de G. Bruno :

---

contre la liberté d'enseignement à cette époque; et dans celle où il interprète la lettre d'Alexandre III, relative à l'abbaye de Saint-Pierre-des-Monts, prouve d'ailleurs qu'il ne partage pas l'opinion de Thurot sur cette question.

« Voilà comment on procède chez nous contre les hommes ou plutôt contre les monstres de cette espèce ». Les temps sont bien changés, et depuis un siècle, G. Bruno a été étudié fréquemment et en général avec beaucoup de sympathie. Après Jacobi et Schelling qui ont inauguré à notre époque les recherches sur Bruno, on peut citer l'ouvrage considérable et bon encore à consulter de Bartholmess (1846-1847), la *Vita di G. Bruno da Nola* (1868) de D. Berti, l'ouvrage de Wernekke, *G. Bruno's Polemik gegen d. Arist. Kosmologie* (1871), la traduction allemande par Lasson du livre *della causa, principio ed uno* (1872), deux articles de Barach dans les *Philosophische Monatshefte* sur la philosophie de G. Bruno, sur sa théorie de la connaissance et sa monadologie, un article de Manzoni sur l'amour d'après G. Bruno et Schopenhauer dans *la Filosofia delle scuole italiene* (1878), l'ouvrage de Brunnhofer, *G. Br's Weltanschauung und Verhängniss*, un article de H. v. Stein dans l'*Internationale Monatsschrift*, sur la doctrine et la personne de G. Bruno, de Fiorentino dans le *Giornale Napoletano* (1882), la brochure de Desdouits, *la Légende tragique de G. Bruno*, réfutée par Gautiez dans la *Revue philosophique* (1885), enfin un article de Whittacker dans le *Mind*, où il annonce son volume, *The life and works of G. Bruno*, et de Lasswitz dans la *Vierteljahrsschrift für wissensch. Philosophie*, sur G. Bruno et l'atomistique (1884) etc. [1]. Un comité s'est formé à Rome pour élever à G. Bruno une statue expiatoire sur le *Campo di Fiore*, où il fut brûlé le 17 février 1600. Il a trouvé des souscripteurs en Italie, en Allemagne, en France et même en Espagne.

L'ouvrage de M. Tocco est dédié à la chère et vénérée mémoire de F. Fiorentino. Il nous parle de Bruno depuis sa rupture avec les Dominicains jusqu'au 17 février 1600, époque de sa mort. L'auteur nous cite les auteurs préférés de Bruno, Lulle, Nicolas de Cus, Copernic, nous raconte sa polémique contre Aristote au nom de la raison, de la philosophie monistique, de la science nouvelle; il le suit dans ses voyages à Genève, à Toulouse, à Paris, à Londres d'où il revient à Paris, à Wittemberg, à Prague, à Francfort, enfin devant le tribunal de Venise. Puis il examine la position prise par Bruno à l'égard de la religion; il montre fort bien que Bruno n'appartient pas à l'opposition hérétique et qu'il n'a pas su apprécier la Réforme; il rappelle les critiques que Bruno a faites du catholicisme, du christianisme et de l'hébraïsme, son éloge du paganisme et surtout de la religion égyptienne. Il soutient que Bruno n'est ni un disciple de Lucrèce, ni un précurseur de Voltaire, puisqu'il a cru que la religion — distincte de la superstition — est indispensable à l'existence de la société et qu'elle n'est pas en contradiction nécessaire avec la science. Bruno établit en effet une sorte de compromis entre la philosophie et la religion par sa théorie de la double contemplation,

1. Nous ne disons rien des publications de documents inédits. On trouvera ces indications dans l'ouvrage de M. Tocco.

qu'on retrouve dans ses ouvrages comme dans son interrogatoire à Venise. Ensuite M. T. explique comment Bruno transforme philosophiquement certains dogmes religieux, comme la création, la divinité du Christ, l'immortalité de l'âme, etc., il montre les hésitations de Bruno dans les questions religieuses et pense qu'elles viennent de ce qu'il n'avait pas une philosophie de la religion. Il termine par l'examen des décrets du 14 janvier, du 4 février, du 21 décembre 1599, du 20 janvier et du 4 février 1600 qui prononcèrent sur le sort de Bruno.

L'ouvrage de M. T. est bien composé, clairement écrit : l'auteur a utilisé la plupart des travaux antérieurs, à l'exception toutefois du livre de M. Bartholmess, qui a été dépassé, mais qui renferme encore des indications aujourd'hui intéressantes. Il nous semble que M. T. n'a pas absolument réfuté l'opinion de Brunnhofer (p. 54), qui considère Bruno comme un païen perdu dans la foule des chrétiens ; qu'il n'a peut-être pas non plus suffisamment justifié le jugement qu'il porte sur Bruno (p. 7) : « Ce qui fait la grandeur et l'originalité *(grandezza, novità)* de Bruno, dit-il, c'est d'avoir construit une philosophie répondant à la science nouvelle, répondant aux besoins nouveaux de l'esprit ». Pour attribuer ainsi à Bruno le rôle que l'on considère d'ordinaire comme ayant été joué par Bacon et par Descartes, il eût fallu, ce semble, le comparer avec l'un et avec l'autre, il eût fallu montrer ce que lui ont emprunté, dans le XVIIe siècle, et Descartes que Huet accusait d'avoir copié Bruno, et Leibnitz qui refit, après Bruno, une théorie des monades. Mais il faudrait surtout, pour résoudre toutes ces questions et celles que M. T. a soulevées dans son livre, avoir une édition complète, faite avec soin, des œuvres de Bruno. Nous souhaitons que les Italiens songent à élever à Bruno ce monument, aussi utile pour perpétuer sa mémoire que le bronze ou le marbre du *Campo di Fiore ;* nous souhaitons que M. Tocco soit chargé de faire pour Bruno ce que MM. van Vloten et Land ont si bien fait pour Spinoza.

F. PICAVET.

---

297. — **Lettres inédites de l'abbé Claude Nicaise (1693-1696)**, avec introduction et notes. Mémoire communiqué à l'Académie de Dijon dans sa séance du 7 avril 1886, par Eugène de BUDÉ. Paris, librairie académique Didier. Emile Perrin, éditeur, 1886. Grand in-8 de 45 p.

M. de Budé annonce qu'« après les remarquables travaux de M. Caillemer sur la correspondance de divers savants avec l'abbé Claude Nicaise », il n'a pas à faire la biographie de ce personnage. En revanche il a voulu montrer dans son *Introduction* « qui était Turretin, à qui sont adressées les lettres ci-jointes, et comment ces deux savants lièrent connaissance ».

La notice sur Jean Alphonse Turretin (né à Genève, le 24 août 1671,

mort le 1er mai 1737), est courte et bonne. On y trouve quelques curieuses particularités, celle-ci, par exemple : le correspondant de Nicaise peut être classé parmi les enfants célèbres et prodigieux, car, à l'âge de dix ans, il dédia à son père [1] un écrit intitulé : *Herculis vita et omnia egregia fascinora in latinam linguam versa*, in-8°, 1682 [2]. Sur les voyages et sur les amitiés de Turretin, M. de B. a réuni des renseignements intéressants. C'est grâce à Chouet, d'abord professeur à Saumur, puis à Genève, que Turretin connut à Paris l'abbé Nicaise, qui lui fut d'un grand secours tout le temps qu'il passa dans cette ville, le mettant en relation avec les principaux savants de l'époque, lui assurant un libre accès dans toutes les bibliothèques, exerçant, en un mot, une influence considérable sur sa destinée [3].

Les lettres de l'abbé Nicaise, qui appartiennent aux archives particulières de M. de B., sont au nombre de seize, comprises entre le 13 septembre 1693 et le 6 novembre 1696. Enumérons, parmi les écrivains qui y figurent : Nicole « le plus célèbre personnage de Paris et de mes meilleurs amis » (p. 10) ; Bossuet, que l'on crut un moment nommé archevêque de Lyon et dont Nicaise parle ainsi : « Ce prélat me fait l'honneur de me donner quelque petite part à sa bienveillance en qualité de compatriote et de compagnon d'étude, mais bien différent dans le progrès » (p. 10) ; Huet, « si sçavant et si honnête prélat » (p. 11) [4] ; « un autre de nos amis et des plus sçavants de Paris dont vous n'ignorez pas la réputation, M. Toinard d'Orléans » (p. 11), lequel Toinard reparaît dans bon nombre d'autre lettres suivantes où sont mentionnées ses querelles diverses [5] ; Mme Dacier dont le nom est écrit d'Acier

1. François Turretin, père de Jean Alphonse, était un théologien de quelque réputation ; il avait épousé Elisabeth Chauvet, originaire de Provence, nièce du mathématicien Pollet, correspondant de Descartes.

2. Le professeur de l'écolier de douze ans n'avait-il pas retouché cette biographie d'Hercule ? J'avoue que je me méfie toujours beaucoup de précocités aussi surprenantes. M. de B. va, je le crains, me regarder comme bien sceptique, mais il m'est impossible de ne pas douter aussi du mot qui aurait été dit au sujet du talent naissant de Turretin (p. 6) : « Ce jeune homme commence par où les autres finissent ». Le mot a été appliqué à d'autres *talents naissants*, et je me souviens de l'avoir vu attribuer dans la *Biographie universelle* à Vaucanson émerveillé des mains artificielles imaginées par Droz pour le fils de la Reynière.

3. M. de B. cite, touchant les débuts de la liaison de Turretin avec l'abbé Nicaise, une lettre du premier au second de ces érudits, document inédit conservé à la Bibliothèque nationale de Paris. Pourquoi ne pas mentionner le numéro du recueil et même le folio ? On ne saurait donner d'assez précises indications.

4. Dans une lettre du 28 mars 1694 (p. 12), Nicaise dit qu'il doit un *compliment* [de condoléance] à l'évêque d'Avranches « sur le désastre arrivé à ses livres et à ses manuscrits ». M. de B. aurait pu citer, à cette occasion, les *Mémoires* de Huet (livre VI).

5. Nicaise (p. 16) le plaint « de s'estre attiré de si puissants ennemis sur les bras ». Il ajoute (p. 17) : « M. Toinard est trop lent et temporise trop ; ce père [le P. Hardoin], le plus hardi et le plus effronté des Loyolistes le traitoit dans cette lettre [*De nummis Samaritanis*] de petit furet et de larronneau par le mot de *scrutarius* qu'il avait tiré d'Apulée au 4e livre de son *Ane d'or* ».

(p. 11); Graevius (p. 12); Bayle (p. 12); l'abbé de Longuerue (p. 14); le P. Antoine Pagi (p. 15); le numismate Vaillant (p. 15); Adrien Baillet (p. 15); l'oratorien Lamy (p. 16); Perizonius (p. 20); Van der Have, « jeune professeur à Helmstad, fort sçavant aux langues orientales et qui promet beaucoup, » auteur de douze dissertations sous le titre d'*Ephemeridum philosophicarum* sur différentes matières de critique théologique où il soutient des sentiments assez singuliers par exemple touchant la nudité de Noé vue par Cham, la statue de la femme de Loth, etc. (p. 20); l'orientaliste Galland (p. 21); Perrault, « chef des modernes » et qui « a coulé à fond les anciens » (p. 21); Furetière dont le livre « renchérit comme le bled à la veille de la récolte » (p. 21); Boileau le prédicateur qui, candidat à l'Académie française, « n'a point d'obstacle à craindre que la concurrence de quelques parents du ministre » (p. 21); « nostre cher et incomparable amy M. l'abbé de la Trappe (p. 22); M. Bourdelot, « médecin du Roy, l'un de nos meilleurs amis, neveu de M. l'abbé Bourdelot que votre *Courrier du Parnasse* a confondu avec cet abbé dans la *Gazette* » (p. 22); [1] le P. Lamy, bénédictin (p. 24); l'antiquaire Bellori, biographe de Raphael (p. 25); Gilbert Cuper (p. 26); le grand Arnauld, à l'occasion de sa mort (p. 30) [2]; Racine (p. 32); Tillemont (p. 32); « M. de Leibnitz, qui s'occupe toujours à de belles et bonnes choses » (p. 36); Basnage de Beauval (p. 36); l'abbé de Vallemont (p. 36); l'orientaliste d'Herbelot « galant homme qui est fort de mes amis » (p. 37); le P. Quesnel (p. 38); Spanheim (p. 40); le poète Santeuil (pp. 41, 42) [3]; le P. Daniel, à propos du premier volume de son *Histoire de France* (p. 43), etc.

La petite publication de M. de Budé est bien faite [4] et montre qu'il est le mieux du monde préparé à donner ses soins à une publication très considérable dont il parle ainsi (p. 8) : « Nous possédons environ 3,000 lettres inédites, adressées à Turretin par tous les savants d'Europe. Nous espérons les publier un jour... » Puisse ce jour n'être pas trop éloigné! Je crois être l'interprète de *tous les savants de l'Europe*

---

1. Plus loin (p. 24) Nicaise dit du Dr Bourdelot : « Il m'a envoyé une thèse de médecine qu'il a faicte sur le Riz : *An usus orizæ saluberrimus?* et à laquelle il a présidé. Elle est franchement belle; je l'ai envoyée à l'un de nos médecins de Dijon : je luy en demanderay des exemplaires pour vous en faire part ».

2. Personne, remarque Nicaise, « ne perd tant à cette mort que ceux qui croyent y gagner le plus; un censeur comme celui-là leur estoit ce que Carthage estoit autrefois aux Romains, vous sçavez le reste ».

3. Nous lisons (p. 43) : « Le pauvre poète Santeuil nostre amy est bien maltraicté de tous les costés. Nous avons veu icy le petit roman faict en Hollande sous le titre de comte de Claux où l'on le traicte de goinfre, d'ivrogne, de macquereau, etc. On le persécute horriblement. On a eu raison parmi tous les Santoliana qui courent de luy, d'y ajouter un Santolius martyr; cela devroit l'obliger à faire des hymnes sur son martyre, luy qui en a fait de si belles sur les autres ».

4. Quelques mots seulement ne me paraissent pas avoir été bien lus : au « tombeau de Chyrdoman » doit être substitué (p. 35) le *tombeau de Chyndonax*. — « Monsieur de la Mure » doit être remplacé (p. 36) par Monsieur de *la Marre*.

en disant ici avec quelle impatience et avec quelle confiance nous attendons la mise en lumière d'un recueil où nous trouverons tant de curieuses ou importantes lettres de Basnage, de Baulacre, de Bayle, de l'abbé Bignon, de Burlamachi, de Chouet, de Curchod, de Gravesande, de Leibniz, de Longuerue, d'Osterwald, de Passionei, de Saurin, de Werenfels, etc.

T. de L.

---

298. — **Journal de voyage de dom Jacques Boyer, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur dans les diocèses de Clermont**, Le Puy, Bourges, Autun, Lyon, Viviers, Mende, Tulle, Limoges, Cahors, Montauban, Toulouse, Sarlat, Périgueux, Angoulême, Bordeaux, Saintes, La Rochelle, Luçon, Angers et Poitiers (1710-1714), publié et annoté par Antoine Vernière. Clermont-Ferrand, F. Thibaud, 1886. 1 vol. in-8, 537 pages.

Dom Jacques Boyer, né au Puy en Velay le 7 mars 1672, mort à l'abbaye de Chazal-Benoît le 9 septembre 1738, fut l'un des religieux envoyés par D. Denis de Sainte-Marthe dans les différentes régions de la France pour reconnaître et amasser les matériaux destinés à la publication de la *Gallia Christiana*. Ce n'est pas un esprit d'une grande portée, mais il est curieux, observateur, et son livre est intéressant non seulement par les catalogues de documents qu'il y a insérés et par les renseignements qu'il renferme sur les résultats de sa mission, mais encore par les détails qu'il donne sur les pays qu'il traverse et leurs habitants. Le soin extrême avec lequel cette publication a été faite, augmente, du reste, beaucoup sa valeur et les notes biographiques dont elle est enrichie, en font un livre indispensable à consulter pour tous ceux qu'intéresse la Congrégation de Saint-Maur. M. Vernière a complété le journal de dom Boyer par la liste des lettres écrites et reçues par lui; il en a même publié quelques-unes adressées à Mabillon, à Ruinart, à Montfaucon, à Martène, à Massuet, à l'abbé Lebeuf; enfin, il a dressé, pour faciliter les recherches, deux tables alphabétiques fort exactes des noms de personnes et des noms de lieux. En somme, cette publication fait le plus grand honneur à M. Vernière et il serait à désirer que la province comptât beaucoup de travailleurs aussi consciencieux et aussi méritants.

Louis Farges.

---

299. — **Suomalais-ugrilaisen Seuran aikakauskirja.** Journal de la Société finno-ougrienne. Helsingfors, imprimerie de la Société de littérature finnoise, 1886, in-8, 135 p. avec 1 carte.

Avant la fondation de cette Société, la Finlande avait déjà un recueil qui admettait libéralement les mémoires sur les peuples Ougro-Finnois; c'est le *Suomi* (Finlande), organe de la Société de littérature suomalaise. Mais, comme l'indique le titre de celui-ci, il était plus spécialement consacré aux études de linguistique et d'ethnographie nationales. C'était bien naturel, mais il ne l'est pas moins que les savants du Grand-Duché, prenant résolument, et non sans fierté, la direction du mouvement intellectuel dont ils ont été les promoteurs, aient créé une nouvelle Société pour étudier tous les peuples de leur race et un recueil pour y consigner leurs recherches et celles de leurs émules. Les Magyars, leurs congénères, déploient également beaucoup de zèle dans le même genre d'études; mais, quoiqu'ils soient trois fois plus nombreux, quoiqu'ils aient des savants de premier ordre, quoique depuis une trentaine d'années ils suivent les traces de Lœnrot, de Castrén, d'Ahlqvist et de J. R. Aspelin, dans les domaines de la littérature populaire, de l'ethnographie, de la linguistique et de l'archéologie comparatives, ils n'ont pourtant pas aussi bien que ceux-ci embrassé l'ensemble des peuples Altaïques en général et des Ougro-Finnois en particulier.

Il était donc juste que la Finlande devînt le centre de ces études. Si elle ne l'est pas absolument au point de vue géographique, elle se trouve pourtant mieux placée qu'aucune autre nation de cette race pour exercer son action sur toute l'étendue du domaine commun. D'abord, étroitement unie à la Russie, elle ne saurait, quand elle se mêle des autres membres ou sujets de l'empire, inspirer de défiance au Tzar, qui est son grand-duc; ses habitants sont plus portés que les Hongrois à apprendre le russe qui est indispensable pour l'étude des populations du Volga, de l'Oural, de la Petchora et de la Dvina; généralement familiarisés avec le suédois et plus rapprochés des Lapons que ne le sont les riverains du Danube, ils ont plus de facilité qu'eux à se mettre en relations avec les nomades de la Scandinavie. Aussi bien leur pays n'est-il pas moins favorable que la Hongrie pour les travaux scientifiques; la civilisation n'y est pas moins ancienne; le sentiment national non moins développé; l'indépendance aussi grande, plus grande peut-être; car si le royaume de Saint-Etienne a des institutions un peu plus libérales, il est plus étroitement uni avec l'Autriche que le Grand-Duché ne l'est avec la Russie. La Finlande en effet a sa diète, ses lois, ses finances, ses poids et mesures, sa monnaie, son armée, sa marine, sa religion, sa langue, ses mœurs, totalement distinctes de celles du reste de l'Empire; elle n'a en commun avec celui-ci que la personne du souverain et la diplomatie. La maturité politique de ses habitants et la magnanimité

d'Alexandre Ier et de ses successeurs lui ont fait une situation spéciale, et même privilégiée, parmi les nationalités soumises au sceptre du Tzar; elle la maintient par sa sagesse et sa modération, quoiqu'elle ait marché à pas de géants depuis la proclamation de son autonomie.

Au point de vue ethnographique, les Finnois doivent avoir le pas sur leurs congénères; à peine les Magyars, avec lesquels ils entretiennent les meilleures relations, leur disputent-ils la prééminence comme représentants de la race. Mais pour ménager la légitime susceptibilité de ceux-ci, la Société a pris le titre d'*ougro-finnoise*, au lieu d'*ouralo-finnoise*, qui eût été plus correct, l'Oural étant le berceau des Ougriens comme des Finnois, tandis que le terme d'ougrien ne peut s'appliquer aux Mordouines, aux Votiaks, aux Tchérémisses. Ajoutons à ce propos que *suomalais-ugrilainon* ne doit pas être rendu par *finno-ougrienne*, mais bien par *ougro-finnoise :* le dernier membre d'un mot composé dans les langues germaniques et le finnois doit toujours être placé le premier dans la traduction française, et quand même il n'en serait pas ainsi en général, ce serait pourtant logique dans le cas présent : les pays ougriens ou plutôt l'Oural étant le point de départ des peuples qui ont colonisé la Finlande et la Hongrie, doivent être nommés avant le point d'arrivée. — Autre observation : *aikakauskirja*, qui signifie littéralement *livre d'un période de temps*, a plutôt le sens de *recueil périodique* ou de *revue* que de *journal*.

La Société ougro-finnoise s'est constituée à Helsingfors le 15 novembre 1883, et, pour honorer la mémoire de M. A. Castrén, elle a adopté pour la tenue de ses séances solennelles le jour de la naissance du grand explorateur. Dès la première année de son existence, 149 membres fondateurs lui ont apporté un capital de 38,850 *markkas* ou francs, dont l'intérêt seul doit être dépensé, et 74 membres annuels ont versé en entrant une cotisation de 20 fr. réduite de moitié les années suivantes. En 1885, les Etats lui ont accordé pour trois ans une subvention annuelle de 2,000 fr., et un anonyme lui a fait don d'une somme de 1,000 fr. pour des recherches de linguistique dans le bassin de la mer Blanche. Ses recettes annuelles s'élèvent déjà à 5 ou 6,000 francs. Avec cette somme, elle a pu envoyer des missions chez les Mordouines et les Lapons du Jemtland, et elle a publié le recueil qui a donné lieu à cette notice.

Il contient les statuts en finnois, en suédois et en français; la liste des membres; des rapports en finnois sur l'œuvre de la Société avec un résumé en français; deux rapports en allemand par le secrétaire Otto Donner, sur les *Progrès des études ougro-finnoises*, de 1883 à 1885. C'est une bibliographie succincte et d'autant plus difficile à composer qu'elle ne comprend pas seulement des titres d'ouvrages, mais aussi des appréciations, et qu'elle porte sur quantité de livres, de mémoires, d'articles, publiés en finnois, en hongrois, en russe, en allemand, en suédois ou dano-norvégien, rarement en anglais et en français. Et,

circonstance aggravante, ces écrits sont relatifs à des peuples et à des idiomes qui, pour être de même famille, diffèrent parfois entre eux autant que le français de l'allemand. Heureusement que l'auteur possède la plupart de ces idiomes ; il n'en est d'ailleurs pas à ses débuts, ayant déjà publié des revues analogues à Paris et à Leipzig.

Il y a en outre, dans le recueil, des mémoires et des textes variés : *Spécimens de la langue votiake*, prière, énigmes, chants, contes, formules de magie, le tout recueilli et partie traduit en finnois, par feu T. G. Aminoff; *le Tzar mordouine Tuchtian*, poème historique, avec un conte en mordouine, recueillis par le conseiller d'Etat W. Mainoff et traduits en français; *le Passif personnel en lapon*, par le Dr J. Krohn; *la Maison mordouine*, par A. O. Heikel, avec des illustrations de Stepan Gregorowitch (plan, vues, intérieur de ces habitations, avec dessin des curieuses sculptures sur bois dont elles sont décorées) ; *Sur une consonne ostiaque à double son* (qui se prononce tantôt *t*, tantôt *l*, selon sa position), par le professeur Auguste Ahqvist ; Rapports de K. Jaakkola sur sa *Mission chez les Lapons du Jemtland*, qui parlent un idiome fort différent de la langue écrite et incompréhensible aux autres tribus de leur famille ; enfin les *Peuples ougro-finnois*, en allemand, avec une carte ethnographique. On voit par ce dernier mémoire qu'ils forment ensemble une population de plus de onze millions d'habitants, dont plus de moitié pour l'Autriche, et qu'ils sont divisés en neuf principales familles : les *Ostiaks* (23,000), les *Vogoules*, d'où le nom d'Ougriens (6,500), les *Magyars* (6,500,000), les *Zyriænes* (85,500) avec les Permiens (67,300), les *Votiaks* (276,000), les *Mordouines* (1,148,000), les *Tchérémisses* (260,000), les *Lapons* (30,000), les *Finnois du Grand-Duché* (1,800,000) avec les Kareliens de Russie (192,000), les Tchoudes (142,000) et les Esthoniens (750,000). Les divers peuples cités après les Finnois propres commencent à subir leur influence intellectuelle et forment avec eux la famille baltique qui comprend près de 3 millions d'individus. Celle-ci s'est développée très rapidement dans notre siècle ; son esprit de persévérance est proverbial et elle est sans doute appelée à jouer un rôle politique, scientifique et littéraire dans un prochain avenir. C'est une nationalité qui s'est réveillée au son de la kantele dont s'accompagnent les rhapsodes du *Kalevala:* elle a maintenant conscience de sa valeur ; aucun danger présent ne la menace et, s'il en survenait plus tard, elle serait alors assez forte pour s'y soustraire.

E. Beauvois.

---

300. — Jules Flammermont, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. **Études critiques sur les sources de l'histoire du XVIII[e] siècle.** I. Les mémoires de Mme Campan. Extrait du *Bulletin de la Faculté des Lettres de Poitiers*. Paris, Alph. Picard, Grand in-8 de 43 p.

M. Flammermont déclare (p. 5-6) que si, en France, l'étude scientifique des sources de l'histoire du moyen âge est très avancée, on n'a presque encore rien fait chez nous pour faciliter l'étude de l'histoire moderne; que nous ne possédons, à cet égard, ni manuels spéciaux, ni ouvrages généraux préparés avec une méthode rigoureusement scientifique. Il ajoute que travaillant à une histoire de la chute de la monarchie française (de la paix d'Aix-la-Chapelle en 1748 jusqu'à la proclamation de la République en 1792), et plus particulièrement à une histoire du règne de Marie-Antoinette, il a cru devoir publier le résultat des études critiques auxquelles il a dû se livrer pour établir le degré d'autorité des témoignages dont il aurait à se servir. Il a commencé par les Mémoires de Mme Campan, qui sont la source principale où l'on a puisé pour l'histoire de Marie-Antoinette. Il rappelle que ces mémoires furent mis en vente, le 3 janvier 1823, par les frères Baudoin; que la première édition et les éditions suivantes obtinrent un grand succès de curiosité; il retrace rapidement l'histoire de la vie de Mme Campan (née à Paris le 6 octobre 1752, morte à Mantes le 16 mars 1822); il établit que les Mémoires de l'ancienne femme de chambre de Marie-Antoinette n'ont pas été rédigés au fur et à mesure des événements, mais qu'ils ont été écrits de souvenir dans la période comprise entre 1816 et 1822; que Mme Campan ne les composa pas dans l'intérêt de la vérité historique, mais pour se disculper des accusations portées contre sa conduite, et pour faire parade de la confiance que la reine lui aurait toujours témoignée. M. F. montre encore que la charge occupée par Mme Campan à la Cour n'était pas aussi importante qu'elle a bien voulu le dire et que, même quand elle devint première femme de chambre, elle ne fut point la dépositaire de tous les secrets de son illustre maîtresse. D'après l'inexorable critique, Mme Campan n'est pas digne de foi, même en ce qui regarde sa fonction, car « son parti-pris de faire quand même l'éloge de Marie-Antoinette la pousse à altérer la vérité ». M. F. oppose aux récits de l'ancienne directrice de la maison d'Écouen, des extraits de la correspondance de Mercy avec Marie-Thérèse, et ces extraits sont accablants soit quant aux dettes de la reine (p. 13), soit quant à ses diamants (p. 14), soit à l'égard de Mme de Misery (p. 15), soit à l'égard de l'abbé de Vermond (p. 16-21). L'autorité des documents officiels du précieux recueil que nous devons à MM. d'Arneth et Geffroy n'est pas moins utilement invoquée par M. F. contre les inexacts renseignements de Mme Campan en des sujets plus importants, comme le choix de Maurepas pour ministre (p. 22-25), la levée de l'exil du duc de Choiseul (p. 25-28), la nomination de Saint-Germain au Ministère de la guerre et la disgrâce de Besenval (p. 28-36). M. F.

termine sa très serrée et très concluante discussion en faisant saisir sur le vif, suivant son expression, les procédés de rédaction de Mme Campan par la comparaison des deux versions qu'elle a laissées du récit de l'affaire du Collier. Jusqu'à ce jour, on n'avait pas assez remarqué combien les deux versions diffèrent. Elles sont imprimées en regard l'une de l'autre (p. 38-40), et les divergences sautent ainsi aux yeux, fournissant de nouvelles et graves raisons de douter de la véracité de la narratrice. Tous les lecteurs adopteront les conclusions de l'auteur et reconnaîtront avec lui que les Mémoires de Mme Campan n'ont qu'une valeur fort médiocre et ne doivent être consultés qu'avec les plus grandes précautions. Tous aussi, j'ose l'assurer, désireront que M. Flammermont applique ses remarquables facultés de critique à la discussion de divers autres mémoires du XVIIIe siècle, notamment à ceux d'Augeard, de Besenval, de Weber, indiqués par lui (p. 7). Puissent d'autres érudits non moins sagaces étudier de la même façon nos principaux mémoires du XVIe et du XVIIe siècle[1]!

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. SCHLUMBERGER fait paraître, à la librairie Leroux, la Table analytique très détaillée des *Œuvres de A. de Longpérier*. Cette Table forme le tome septième et dernier de la collection. M. Schlumberger a mis en tête trois articles de M. de Longpérier qui complètent ce recueil si considérable.

— Une section coloniale vient d'être inaugurée à l'École des sciences politiques, et on y a créé deux nouvelles chaires; l'une, de *droit annamite*, confié à M. SILVESTRE, et l'autre, *Histoire des relations de l'Occident avec l'extrême Orient*, confiée à M. Henri CORDIER.

— M. N. DU FUITSPELU vient de faire paraître (Lyon, libr. H. Georg, grand in-8°, de 112 p.), le premier fascicule d'un *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais*; cet ouvrage, sur lequel la Revue aura certainement à revenir, est fait avec un soin qu'on ne saurait trop louer; les mots y sont représentés d'une manière aussi simple que claire et leur prononciation figurée permet de se faire une idée exacte de leur forme véritable; les définitions sont courtes et précises; enfin les rapprochements nombreux avec les patois voisins augmentent encore l'intérêt de cette consciencieuse publication. M. du F. n'a point reculé devant la tâche si difficile, quand il s'agit du

1. M. F. signale comme exceptionnelle (p. 6) « la magistrale édition de Saint-Simon » par M. de Boislisle. Quelques éditions des mémoires du XVIe et du XVIIe siècle publiées par la Société de l'Histoire de France, ainsi que les *Mémoires du cardinal* DE RETZ et de LA ROCHEFOUCAULD dans la *Collection des grands écrivains de la France*, méritaient de n'être pas englobés dans cette sévère appréciation générale : « On réimprime purement et simplement les éditions publiées, sans notes et sans la moindre étude critique, dans les collections de Mémoires parus depuis la Restauration. »

patois, de donner l'étymologie de tous les mots de son dictionnaire; on pourra n'être pas toujours d'accord avec lui; mais il expose avec tant de bonne foi les raisons qui militent en faveur de ses hypothèses, il y fait preuve d'une absence si complète de parti-pris, qu'il fournit lui-même le moyen de le rectifier, quand il se trompe, et qu'il y a toujours à s'instruire avec lui. On ne peut donc que souhaiter à son œuvre le succès qu'elle mérite et un prompt achèvement. — Ch. J.

— *A short history of the english language and literature for the use of french students*, tel est le titre sous lequel M. J. Parmentier, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, vient de publier, à la librairie Klincksieck, un résumé substantiel et exact de l'histoire littéraire de l'Angleterre; écrit dans un style simple et clair, ce manuel de 340 pages sera un guide sûr pour les étudiants qui voudront s'initier vite et bien à la connaissance de la littérature anglaise; rien d'important n'y est oublié, et les écrivains, ainsi que leurs œuvres, y sont l'objet d'appréciations aussi compétentes que justes; on sent que M. P. ne parle que d'après les meilleures autorités ou sa propre expérience. Nous pensons aussi que ce petit livre pourra rendre de réels services aux aspirants au certificat d'aptitude, comme aux élèves de nos facultés, et nous ne doutons pas qu'il n'obtienne tout le succès qu'il mérite. — Ch. J.

BELGIQUE. — Nous recevons de Liège un petit livre qui, malgré son titre modeste d'*Eléments de grammaire française* (in-8°, 1886, de 149 pages), mérite de fixer l'attention des lecteurs de la *Revue critique*, et nous croyons devoir leur en signaler dès aujourd'hui la publication, en attendant qu'un compte-rendu détaillé le leur fasse mieux connaître. Sorti de la collaboration de MM. J. Delbœuf et L. Roersch, professeurs à l'Université de Liège, ce manuel se distingue des ouvrages du même genre par une méthode sûre, autant que novatrice. Rien n'y rappelle la routine traditionnelle, et, l'on y reconnaît partout que, si les auteurs ont puisé aux meilleures sources, ils ont tenu à rester originaux. C'est dans les définitions, toujours si claires et si neuves, et surtout dans la syntaxe que se manifeste la supériorité de cette grammaire sur la plupart de celles qui l'ont précédée: on y retrouve cet esprit philosophique — il ne pouvait manquer dans une œuvre signée de son nom — qui a conquis à M. J. Delbœuf une si juste renommée; lui et M. L. Roersch ont voulu être à la fois clairs et précis, exacts et simples; ils y ont entièrement réussi. — Ch. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 décembre 1886.

M. Gaston Paris, président, annonce la mort de M. N. de Wailly, le doyen des membres de l'Académie. M. de Wailly appartenait à la compagnie depuis 1841. D'après sa volonté expresse, aucun discours n'a pu être prononcé à ses obsèques. M. Gaston Paris rappelle les principales circonstances de la vie de M. de Wailly, sa carrière scientifique, ses travaux, qui ont renouvelé sur plusieurs points les méthodes appliquées à la critique des anciens textes français, et insiste sur la perte particulièrement sensible que l'Académie vient de faire en sa personne.

La séance est levée en signe de deuil.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 27 décembre — 1886

301. — **Aristoxenus von Tarent.** Melik und Rhythmik des Classischen Hellenenthums, übersetzt und erlaütert durch R. Westphal. Leipzig, 1882, in-8, lxxiv-508 pages.

Un ouvrage de M. Westphal est toujours une acquisition précieuse pour la science. Lors même qu'on n'est pas de son avis, il y a plaisir et profit à l'entendre soutenir ce qu'il croit vrai. On sait avec quel scrupule M. W., dans tous ses travaux, s'est attaché à la doctrine d'Aristoxène. Nul n'était plus capable que lui de le bien traduire. Cette traduction est par elle-même, en maint endroit difficile, une sorte de commentaire. En outre, des notes nombreuses, quelques-unes assez étendues pour former de véritables dissertations, l'accompagnent perpétuellement. Ce seul livre équivaut à une bibliothèque sur Aristoxène.

Une des qualités qu'on ne saurait trop louer chez M. W., c'est la bonne foi vraiment scientifique avec laquelle il reconnaît ce qu'il doit aux divers savants qui ont poursuivi les mêmes études, et la bonne grâce avec laquelle il se corrige. Une fort longue préface, consacrée à l'histoire des travaux sur Aristoxène, rappelle notamment les services rendus par M. Weil dans l'étude des questions de rythmique, et signale avec de grands éloges les travaux de M. C.-E. Ruelle sur les *Eléments harmoniques* d'Aristoxène. M. Ruelle avait eu la bonne fortune de collationner à Strasbourg, avant 1870, un manuscrit des *Eléments harmoniques* détruit plus tard pendant le siège. Ce manuscrit paraît avoir été le meilleur qu'on eût de cet ouvrage. La collation, devenue encore plus précieuse par la disparition de l'original, fut communiquée libéralement à M. W., qui a loyalement payé sa dette dans la préface de son livre. Voilà des procédés qu'on est bien aise de rencontrer et de signaler à l'honneur des deux savants qui nous en fournissent l'occasion.

Le livre de M. W. échappe à l'analyse. Je veux seulement, pour donner un exemple de l'intérêt qu'il peut offrir, en détacher un détail, et

je choisis de préférence un point sur lequel j'éprouve des scrupules, afin d'avoir l'occasion de les soumettre à l'auteur.

Il s'agit de la célèbre définition du *pied*, sur laquelle on a tant discuté : ᾧ δὲ σημαινόμεθα τὸν ῥυθμὸν καὶ γνώριμον ποιοῦμεν τῇ αἰσθήσει, πούς ἐστιν εἷς ἢ πλείους ἑνός. Que signifient ces derniers mots? M. W., après avoir traduit littéralement le passage, écrit une note de quatre grandes pages très pleines pour en discuter le sens. Il entend ces mots, εἷς ἢ πλείους ἑνός, de la *diversité* des pieds qui, en vertu des μεταβολαὶ ῥυθμικαί, peuvent entrer dans le rythme d'un même morceau. Mais cette interprétation a rencontré des contradicteurs. M. Baumgart, par exemple, entend par là qu'un seul pied ne suffisant pas toujours, vu la rapidité de l'exécution, pour permettre de distinguer le rythme, Aristoxène a dû dire « un ou plusieurs pieds ». M. W. a bien raison de ne pas admettre une pareille interprétation. Dans la théorie tout abstraite d'Aristoxène, il ne peut être question du plus ou moins d'aptitude de l'auditeur à reconnaître un rythme donné : il s'agit uniquement d'un élément constitutif du rythme envisagé d'une manière tout à fait générale. J'ai cependant de la peine à me persuader qu'Aristoxène ait voulu parler ici des μεταβολαὶ ῥυθμικαί, et cela pour plusieurs raisons. D'abord ce n'en était vraiment pas le lieu. Aristoxène, très méthodique, parle ici du rythme en général et n'en est pas encore aux combinaisons des rythmes. Ensuite, quand il y a combinaison de plusieurs rythmes, est-ce que chacun d'eux, si l'on se place au point de vue tout général qui est celui d'Aristoxène dans cette définition, ne doit pas être envisagé à part, comme un tout indépendant? Pour moi, plus j'y songe, plus je me persuade qu'Aristoxène n'a pu avoir en vue à cette place les μεταβολαὶ ῥυθμικαί. Il me semble au contraire que, dans cette définition du pied et de son rapport essentiel avec le rythme, il y avait une idée fort nécessaire à exprimer et qu'Aristoxène a dû exprimer dans la phrase qui nous occupe. Cette idée, c'est que, pour qu'il y ait rythme, il faut qu'il y ait *au moins* un pied; une fraction de pied ne forme pas un rythme; le rythme, en un mot, n'est caractérisé et par conséquent sensible que s'il comprend soit plusieurs pieds, soit au moins un pied, εἷς ἢ πλείους ἑνός.

Alfred Croiset.

---

302. — M. Guggenheim. **Die Lehre vom Apriorischen Wissen in der Sokratisch-Platonischen Philosophie.** Berlin, Dümmler, 1885. In-8, 79 p.

— Ludwig Stein. **Die Psychologie der Stoa,** 1er Theil (Berliner Studien, III). Berlin, Calvary, 1886. In-8, 216 p.

1. La dissertation de M. Guggenheim est obscure, mal composée, mal écrite. On ne sait pas toujours ce que l'auteur veut dire, on ne sait

presque jamais où il veut en arriver. Le sujet qu'il a choisi ne manquait cependant pas d'intérêt; il s'agissait de savoir par quel progrès Platon, parti de la distinction socratique entre l'opinion et la science, aboutit à la théorie originale de la connaissance, dont l'expression la plus parfaite se trouve dans le *Phédon* et la *République*. Mais ce sujet, il fallait le traiter avec méthode et surtout le circonscrire rigoureusement : c'est ce que n'a pas su faire M. Guggenheim. Sa dissertation flotte à l'aventure du *Ménon* au *Phédon*, du *Phédon* au *Théétète;* le côté éthique et le côté métaphysique de la question ne sont pas suffisamment distingués; d'énormes digressions, comme celle sur le sensualisme de Protagoras, font perdre au lecteur le fil déjà si ténu du raisonnement. Pour combler la mesure, l'auteur bourre son texte de citations grecques, dont il ne donne ni traductions, ni résumés. L'érudition est réelle, mais c'est une érudition qui a oublié d'allumer sa lanterne.

2. Au rebours de cette dissertation manquée, l'ouvrage dont M. Stein nous offre aujourd'hui la première partie se distingue surtout par des qualités de méthode et de clarté. Le jeune auteur, élève de Zeller, n'a pas emprunté seulement au maître la disposition extérieure de ses écrits, mais la saine critique et l'érudition de bon aloi qui ont assuré le succès de la *Philosophie des Grecs*. Le choix du sujet n'est pas moins heureux que la manière dont il a été traité. La psychologie du Portique, malgré la place considérable qu'elle tient dans l'ensemble du système stoïcien, n'avait pas, que je sache, été encore étudiée à part. La raison en est que les stoïciens n'ont pas fait de la psychologie nne section distincte de la philosophie; ils l'ont répartie entre leurs trois grandes divisions, — physique, logique, éthique, — et les historiens du stoïcisme ont naturellement dû se conformer à cet ordre. Il faut savoir gré à M. Stein, d'avoir par un véritable travail de marqueterie, reconstitué cette doctrine psychologique curieuse, un peu obscurcie par son morcellement; il faut lui savoir gré aussi de ne s'être pas contenté d'une analyse approfondie de la psychologie stoïcienne *in genere*, mais d'avoir réussi, à force de diligence, à retrouver la part de chacun des grands chefs de l'école dans la construction de l'œuvre commune. En somme, malgré un style un peu terne et quelques erreurs, c'est une excellente monographie, et qui promet pour l'avenir [1]. Mentionnons, enfin, pour la rareté du fait, que l'auteur cite avec éloges plusieurs travaux français — notamment l'*Essai sur le stoïcisme* de M. Ravaisson — quoiqu'il les ait utilisés.

Théodore Reinach.

1. Je note en passant quelques lapsus ou points douteux. P. 2 et 66 : la dissertation sur l'origine sémitique de Zénon est un hors-d'œuvre et n'est pas concluante (M. Stein ne mentionne même pas l'argument qu'on peut tirer de la forme du nom). Elle n'autorise pas l'auteur à parler de l'« inconstance sémitique ». *(semitische Flatterhaftigkeit)* et de la « faculté d'adaptation sémitique » *(semitische Anpassungsfæhigkeit)* de Zénon. De pareilles expressions ne sont-elles pas un peu déplacées?

303. — Guilelmus LIEBENAM. **Quaestionum epigraphicarum de imperii romani administratione capita selecta.** Bonnæ, 1882, in-8, 79 pages (thèse).

— W. LIEBENAM. **Beitræge zur Verwaltungsgeschichte des Rœmischen Kaiserreichs.** Die Laufbahn der Procuratoren bis auf die Zeit Diocletians. Iena, 1886, in-8 (librairie Ed. Frommann); 160 pages.

M. Liebenam a choisi comme sujet d'études l'histoire des chevaliers romains sous l'empire et l'organisation de l'ordre équestre. Sa thèse inaugurale l'annonçait, le livre qu'il vient de publier le prouve, et l'on ne peut que s'en féliciter, cette partie des antiquités romaines étant encore bien peu connue, malgré un certain nombre de travaux parus sur la matière. La thèse embrasse plus de questions que le livre, et en même temps les questions y sont traitées plus superficiellement; M. L. reprendra sans doute chacune d'elles successivement, ainsi qu'il a commencé à le faire dans son second travail. Je ne veux pas dire par là que la thèse soit sans utilité. Si l'on a besoin de renseignements précis, avec preuves à l'appui, sur les milices équestres, sur le passage de la carrière militaire préparatoire à la carrière procuratoriale, sur les différents pouvoirs financiers, judiciaires et même extraordinaires confiés à des procurateurs, on les trouvera dans ce petit volume. Je signalerai surtout la liste des procurateurs des différentes provinces qui termine la brochure; je n'affirme pas que cette liste soit complète, même dans l'état actuel de nos connaissances, mais elle est très commode à consulter et, en tout cas, c'est un bon point de départ pour des recherches ultérieures.

Le volume, au contraire, que M. L. vient de nous donner est une œuvre approfondie, sagement conçue et fort instructive. L'auteur a adopté un plan méthodique : il étudie à part la hiérarchie des procurateurs provinciaux, puis celle des procurateurs employés dans les différentes branches de l'administration, et mêlant ensuite ces deux sortes de fonctions qu'un même homme pouvait aborder, il recherche quelle était la hiérarchie des charges procuratoriales sans distinction. De là les trois chapitres de son livre : Procuratèles provinciales. — Préfectures et procuratèles civiles. — Carrière procuratoriale et service militaire. Par ce dernier mot l'auteur entend l'étude des différents grades équestres en

---

P. 4. Il est inexact de dire que le christianisme primitif « a réalisé pratiquement toutes les tendances du stoïcisme ». Le parfait chrétien est, sur beaucoup de points, l'antipode du sage stoïcien.

P. 85, note 143. Ne pas écrire *Magnus ab integro* SAECULORUM *nascitur ordo*.

P. 90. M. Stein ne me paraît pas avoir démontré sa thèse que les anciens stoïciens refusaient une âme (ψυχή) aux bêtes; plusieurs des textes cités en note prouvent précisément le contraire (Sextus Empiricus IX, 81; Stobée I, 538). Il est vrai de dire que la question est purement verbale, car cette âme n'était pas une âme raisonnable.

P. 132. Pourquoi M. S. écrit-il constamment *Litré* pour *Littré?* — Pour d'autres erreurs ou lacunes, je renvoie à l'excellent compte-rendu de M. Wendland, *Berliner Philologische Wochenschrift*, 17 avril 1886.

tant que donnant accès à la carrière procuratoriale. Chacune de ces parties contient d'abord quelques mots d'explication sur les diverses fonctions procuratoriales connues, puis des tableaux où ces fonctions sont classées par ordre d'importance, surtout d'après les données des inscriptions. Ces tableaux sont particulièrement intéressants et utiles. Le traitement affecté aux différentes procuratèles, lorsqu'il est connu, fournit à M. L. les éléments d'une autre classification qui trouve place dans le troisième chapitre. En somme, le livre n'est que le développement du paragraphe que M. Hirschfeld a consacré dans ses *Untersuchungen* (p. 240 et suiv.) à la carrière procuratoriale. Un semblable travail prête peu à la critique et les quelques faits dont je pourrais contester l'authenticité ne sont point d'importance. Mais ce qui ressort clairement, à mes yeux, de cette étude, et ce qui était aisé à prévoir même avant de l'aborder, c'est que l'avancement des procurateurs était loin d'être sévèrement réglé et que mille circonstances que nous ne pouvons saisir à si grande distance, avaient une large part dans cet avancement. Il serait, sans doute, contraire à la vérité de dire que M. L. n'est pas arrivé à des résultats positifs : il a prouvé qu'il existait une certaine hiérarchie entre les membres de l'ordre équestre employés dans les procuratèles, mais les degrés même de cette hiérarchie ne sont point nettement distincts. Peut-être l'avenir nous réserve-t-il sur la question de nouveaux documents qui permettront de l'éclairer davantage.

Un chapitre final — je ne parle pas des remarques qui terminent l'ouvrage et que l'auteur a mises à cette place parce qu'il n'en a pas trouvé d'autre qui leur convînt — renferme un aperçu historique du développement de l'ordre équestre sous l'empire et du rôle que les empereurs lui ont donné. C'était le chapitre intéressant : raconter même à grands traits cette lutte entreprise par les empereurs contre le sénat auquel ils arrachent débris par débris ses pouvoirs d'autrefois, montrer cette nouvelle noblesse équestre grandissant sur les ruines de la noblesse sénatoriale était, en effet, la conclusion forcée du livre. J'ai été, je l'avoue, un peu désappointé en lisant ce chapitre. L'auteur prend chaque empereur successivement et montre sèchement quelle est sa part dans l'organisation des procuratèles et de la carrière équestre. Je n'y ai rien trouvé qu'un résumé de faits et d'idées déjà connus [1]. Espérons que M. L. se réserve de traiter la question avec les développements qu'elle comporte dans un travail plus étendu, dont ceux-ci ne seraient, suivant son expression, que les prolégomènes.

R. Cagnat.

1. J'ai été très surpris de trouver dans ce livre, parfaitement au courant des textes épigraphiques, l'assertion suivante : « Comme tous les sénateurs portaient le titre de *vir clarissimus*, Septime Sévère donna aux chevaliers le titre de *vir egregius* » (p. 147). — Je n'ai pas été le premier à établir que ce dernier titre remontait au moins à Antonin le Pieux (*C. I. L.*, V, 532, l. 28).

304. — E. Jullien, professeur au Lycée de Lyon. **De L. Cornelio Balbo Majore.** Thèse, in-8, ix-158 pp. Paris, E. Leroux, 1886.

Ce n'est jamais sans intérêt ni sans profit que l'on glane parmi les miettes de l'histoire. M. Jullien a essayé de reconstituer l'histoire d'un ami de Cicéron, et d'ajouter ainsi un portrait à la galerie si bien commencée par M. Boissier, sous le patronage duquel il a mis son ouvrage. Balbus, il faut l'avouer, ne semble guère, au premier abord, mériter cet honneur. Il nous apparaît, dans les premiers chapitres du livre, comme un de ces ambitieux de province qui, incapables d'arriver par eux-mêmes, s'attachent à la fortune d'un autre, dont l'élévation leur donnera la richesse ou les honneurs, parfois tous les deux ensemble; aides-de-camp d'autant plus exigeants qu'ils ne se sont pas attachés à un grand homme tout fait, mais qu'ils ont contribué à le faire. Né à Gadès, ville qui n'était pas même une colonie romaine (p. 101), mais que le commerce avait enrichie (p. 2 sqq.), il se met au service des Romains sous Métellus (p. 7), puis se rend auprès de Pompée (p. 9), auquel il apporte le concours de sa richesse, reçoit de lui le droit de cité par l'entremise de L. Cornelius Lentulus Crus (p. 11 sqq.), prend rang parmi les chevaliers, et, classé dans une tribu *urbaine*, se fait inscrire, par une heureuse accusation contre un citoyen romain, dans la tribu *rustique* à laquelle appartenait ce dernier. Préfet des ouvriers pendant la préture de César en Espagne, il s'occupe beaucoup plus d'accroître le trésor particulier du préteur que de faire fabriquer des machines de guerre. Il rentre ensuite à Rome avec César dont il a conquis, par sa souplesse et ses mérites financiers, la confiance et l'amitié.

Il n'y a dans toute cette course vers les honneurs rien qui soit particulièrement propre à lui concilier notre sympathie. Mais une fois au pouvoir, si l'on peut dire, Balbus se révèle à nous sous un tout autre aspect. Il cherche à attirer, à force de persuasion, Cicéron dans le parti de César; il le soutient contre César lui-même, qu'irritent les hésitations de l'orateur. — Défendu par Cicéron, Crassus et Pompée quand les ennemis de César, attaquant le maître en la personne du trésorier, contestent la légitimité de son titre de citoyen, il sort plus puissant du procès, ne se sert de son pouvoir que pour empêcher autant qu'il est en lui la guerre civile, et, Pompée une fois vaincu, il ne cesse de recommander à César la clémence et le pardon. Aussi prend-il rang parmi les meilleurs amis de Cicéron.

L'amitié de Cicéron lui a d'ailleurs porté bonheur : sans les lettres de Cicéron, sans le discours que le grand orateur prononça pour sa défense, Balbus nous serait à peu près inconnu, M. J. en convient lui-même (p. 136). C'est précisément pour cela qu'on est porté à accueillir avec un peu de méfiance les renseignements sur son rôle pendant les guerres civiles. Nous voyons bien sa conduite envers Cicéron, et cette conduite lui fait honneur. Mais avons-nous là tout Balbus, et sa correspondance

avec César ne nous réserverait-elle pas quelque surprise? M. J. se demande, à la fin de son livre, si Balbus fut homme de bien, et il n'ose répondre par l'affirmative (p. 153) : ce doute est grave, chez un biographe assez porté à l'indulgence. C'est là, en effet, l'inconvénient de ces sortes de *restitutions* : toute confrontation de témoins est souvent impossible, et la partialité s'impose, en quelque sorte. Vienne un document inédit, et la solidité de l'édifice laborieusement élevé se trouve peut-être compromise.

Il est difficile aussi de ne pas faire, dans un ouvrage de ce genre, une part très large à l'hypothèse; aussi les expressions dubitatives sont-elles fort nombreuses dans le livre de M. Jullien. Le nom même que prit Balbus après son adoption par Théophane, conseiller de Pompée, ne saurait être déterminé avec précision (p. 46). En général, M. J. est fort prudent dans ses conjectures : parfois pourtant il se laisse entraîner un peu loin. Est-il possible, par exemple, de juger du caractère et du style de Balbus par les trois lettres de lui, toutes trois fort courtes, qui nous sont parvenues? Selon M. J., ces lettres ont un ton humble qui ne se rencontre pas chez les Romains de naissance : j'avoue n'en avoir point été frappé. Que l'exagération méridionale y joue un certain rôle, je l'accorde. Mais il m'est impossible d'être de l'avis de M. J. quand il dit (p. 99) : « Il est évident que Balbus avait beaucoup de lecture, mais qu'il avait surtout lu Cicéron et César : de là la position intermédiaire qu'occupe son style entre la rapidité de l'un et l'abondance de l'autre. » Le jugement me paraît plus que hasardé.

J'en dirai autant de ce qui concerne la philosophie de Balbus. Balbus était épicurien : « Peut-être, dit M. J., lui avait-on enseigné à Gadès la doctrine d'Épicure. » Ce n'est qu'une simple supposition ; mais pourquoi M. J. veut-il que Balbus ait entendu Lucrèce lire son poème chez Memmius (p. 124)? L'hypothèse joue déjà un assez grand rôle dans toute cette biographie pour qu'on ne l'y introduise pas sans nécessité.

Ces critiques de détail ne doivent pas nous empêcher de rendre pleine justice à l'œuvre de M. Jullien. Le personnage de Balbus méritait d'être mieux connu, et il a trouvé en M. Jullien un biographe, je ne dirai pas un panégyriste, convaincu, consciencieux, perspicace et intéressant. Il serait à désirer que M. Jullien nous donnât maintenant en français cette étude.

Ch. Cucuel.

---

305. — **Guerres de Religion.** — LE CAPITAINE MERLE, baron de Lagorce, gentilhomme du roi de Navarre, et ses descendants, avec lettres et documents inédits, par le comte A. de PONTBRIANT. Paris, Alph. Picard, 1886. 1 vol. in-8, br. 7 fr.

L'ouvrage du comte de Pontbriant se divise en deux parties à peu près égales. La première est consacrée aux faits et gestes du capitaine Merle et de ses descendants, la seconde est un recueil de documents choisis dans les archives de la famille et qui sont en quelque sorte la trame du récit.

Merle, le héros du livre, entre au service à vingt ans (1568) au plus fort des troubles religieux. Il apprend la guerre en la voyant faire, comme toute la noblesse jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Il sert d'abord sous les ordres du baron d'Acier, un des chefs réformés du Midi. Plus tard, il devint un des lieutenants du comte de Peyre, qui le chargea d'organiser la résistance dans les Cévennes pendant qu'il allait lui-même, avec tant d'autres gentilshommes protestants, tomber aux côtés de Coligny à la Saint-Barthélemy.

Merle, devenu capitaine à son tour, se signale par des coups de maître. Les guerres du XVIe siècle, et en particulier les guerres religieuses, n'ont rien de commun avec nos guerres modernes où l'on opère par grandes masses, où l'on joue sur un coup de dé toute la fortune d'une nation. Ce ne sont alors que surprises, embuscades, coups de main, sièges interminables des innombrables bicoques qui hérissent la surface du territoire, et quel terrain plus favorable pour cette guerre de partisans que les Cévennes et le Gévaudan avec leurs fourrés et leurs escarpements, où une poignée d'hommes décidés peuvent arrêter toute une armée! Dans ce cadre sauvage, Merle fait merveille et nous apparaît comme un des types les plus énergiques et les mieux frappés de cette période si féconde en hommes d'action.

Mais pourquoi M. de P. prend-il tant de peines pour adoucir les traits de ce rude guerrier au risque de le défigurer? Il le défend d'avoir été un chef de bandits ou d'aventuriers. On ne peut cependant prêter aux bandes du XVIe siècle les mœurs bourgeoises de nos réservistes. Le fanatisme religieux seul ne suffit pas à cette époque à soutenir le soldat. Ce qui l'attire — s'il n'a pas la tête cassée en montant à l'assaut — c'est la cave du bourgeois, son or et ses filles. C'est M. de P. lui-même qui va se charger de le démontrer. Les principaux faits d'armes de Merle sont le coup de main sur Malzieu, la prise d'Issoire, le siège d'Ambert et la prise de Mende.

A Malzieu, les habitants sont réveillés par les coups de feu, le cliquetis des armes, les cris de triomphe des huguenots qui se ruent par la ville. « Malheur à ceux qui se hasardaient hors de leurs maisons! Malheur surtout à ceux qui portaient le costume religieux!... Toute la nuit se passa dans les horreurs d'une ville prise d'assaut où une soldatesque

féroce donne carrière à ses instincts cruels et cupides. *Le lendemain*, Merle arrêta le pillage [1]. » Probablement quand il n'y avait plus rien à piller.

A Issoire, la ville est également emportée de nuit : « Au jour, Merle « fit ouvrir les portes et fit entrer ses chevaux. Pendant ce temps, la « ville était livrée au pillage; les soldats commettaient tous les excès ha- « bituels en pareille circonstance. Dans leur haine contre tout ce qui « tenait au culte catholique, ils s'acharnaient contre les prêtres et les « religieux; les églises et les chapelles étaient saccagées, les tableaux, « les statues et les vitraux étaient brisés et détruits comme des objets « d'idolâtrie; de grands feux étaient allumés et entretenus avec les boi- « series de l'église et les ornements sacerdotaux [2]. » Si l'église romane dédiée à saint Austremoine est encore debout, c'est que les soldats de Merle, qui en avaient déjà coupé quelques piliers, craignirent le sort de Samson dans son dernier exploit contre les Philistins.

A Ambert, Merle décide les assiégés à capituler. Les excès des soldats ne peuvent donc être attribués à la fureur de l'assaut, et cependant « Ambert fut alors livré au pillage, les habitants riches furent rançon- « nés, les absents ne furent pas épargnés, leurs femmes et leurs enfants « furent gardés en ôtages... La fureur de ces bandes licencieuses s'exerça « sur les églises et les objets du culte... Ils brisèrent les autels, les sta- « tues, les tableaux, les vitraux; ils saccagèrent tout avec frénésie [3]. »

A Mende enfin, surprise également par un coup de main, « la ville « fut livrée au pillage et aux excès d'une soldatesque effrénée; la mort « de plusieurs prêtres tués avec des raffinements de barbarie servit de « représailles aux cruautés commises à Issoire par les catholiques... « Comme à Issoire, le pillage dura trois jours après lesquels la ville fut « mise à rançon [4]. »

On le voit par ces extraits, Merle est bien de son temps. C'est un digne élève des rudes guerriers de cette époque. Il fait figure à côté de Montluc et du baron des Adrets, et il pourrait dire avec le premier : « La nécessité de la guerre nous force en despit de nous mesme à faire mille maux et faire non plus d'estat de la vie des hommes que d'ung poulet. » Les cruautés de Montluc ne l'ont pas empêché d'être un des premiers gentilshommes de son temps, mais on aurait mauvaise grâce à nous le représenter sous les traits d'un Bayard ou d'un Catinat. Rien d'étonnant à ce que Merle, en dépit des villes saccagées ou brûlées, ait été « gentilhomme du roi de Navarre » et au demeurant le meilleur fils du monde. C'est une justice que devaient lui rendre ceux mêmes qu'il faisait pendre et qui, à l'occasion, auraient agi comme lui.

Toute la partie du livre de M. de P. consacrée à Merle est pleine de

1. Page 34.
2. Page 42.
3. Page 58.
4. Page 80.

mouvement et d'intérêt. Mais ce brave capitaine meurt à trente-cinq ans et ses descendants sont de petits personnages à côté de lui. Comme ils ne jouent plus qu'à l'arrière-plan un rôle assez effacé dans l'histoire, leurs aventures ou leurs mésaventures perdent pour nous beaucoup de leur intérêt. Aussi l'auteur, faute de trouver dans leur biographie un aliment suffisant pour ses récits, a-t-il été forcé de se rejeter sur l'histoire générale des guerres religieuses sous Louis XIII ou de la guerre des Camisards.

Les chapitres VIII et IX ne sont en quelque sorte qu'une ébauche des campagnes de Rohan et des réformés dans le Midi jusqu'en 1628. L'auteur s'est beaucoup servi pour cette période de l'*Histoire du Languedoc* de Dom Vaissette, des *Mémoires de Rohan* et des papiers de ce J. de Beauvoir qui fut quelque temps l'un des lieutenants du duc, mais qui, par sa hâte à rendre, argent comptant, les forteresses qu'on lui avait confiées, s'était attiré le surnom de « maquignon de places. »

Ces chapitres, comme les ouvrages spéciaux qui ont déjà paru sur le duc de Rohan, prennent rang dans la catégorie des documents qui serviront un jour à écrire l'histoire de ce personnage. Mais il faut, au préalable, que les matériaux de cette histoire soient recueillis et classés, et c'est une œuvre de longue haleine qui n'est point encore achevée.

Dès lors, n'y a-t-il pas un peu trop d'assurance dans les jugements prématurés portés par M. de P., et ne pourrait-on pas le chicaner aisément sur le caractère tranchant de quelques-unes de ses assertions? N'est-ce pas aller un peu vite en besogne que de soutenir qu'en défendant l'organisation politique de son parti « Rohan savait très bien que la liberté religieuse n'était pas en cause? » Est-ce que la ruine des garanties politiques n'a pas amené la ruine des libertés religieuses? Après la paix d'Alais, il n'a pas fallu soixante ans à la monarchie catholique pour détruire l'œuvre d'Henri IV et enlever aux protestants, avec le libre exercice de leur culte, leurs droits de citoyens et jusqu'à leur état civil. Aurait-on songé aussi aisément à déchirer l'édit de Nantes si les réformés avaient été organisés de façon à pouvoir défendre leurs croyances?

M. de P. s'étonne également de voir Rohan traiter avec le roi d'Espagne ou accepter sans sourciller une flotte du roi d'Angleterre. Il faut ici se dégager quelque peu de nos préoccupations modernes. Rohan est un des derniers survivants de ces grands seigneurs féodaux qui traitent avec les rois de puissance à puissance. Il a été, comme l'appellent très justement les contemporains, « le roi du Midi ». Est-il plus étrange de le voir négocier avec l'Espagne que de voir Richelieu, prince de l'Église, traiter avec les huguenots d'Allemagne ou se servir, pour écraser La Rochelle, des flottes de la Hollande protestante et républicaine? Ce sont là les jeux quotidiens de la politique.

La seconde partie du livre consacrée à la publication des documents paraîtra massive à ceux qui ne demandent à un auteur qu'un récit inté-

ressant dont la charpente reste à la fois invisible et présente. Elle sera accueillie avec plus de faveur par les érudits qui trouveront là des richesses que les archives publiques n'auraient pu leur fournir. Ces quatre-vingt-quatre pièces sont signées, en effet, des plus grands noms de France, Henry, roy de Navarre, Henry, prince de Condé, François, duc d'Alençon et duc d'Anjou, Louis XIII, Rohan, etc. Il faut remercier M. de P. d'avoir mis au jour, au grand profit du public, les curiosités de ses archives privées. Nous voudrions que son exemple rencontrât beaucoup d'imitateurs.

A côté des archives publiques, accessibles à tout chercheur, il y a le grand inconnu des collections particulières qui ménagent souvent aux historiens de si désagréables surprises. Certes, tous les propriétaires de collections n'ont point, comme M. de Pontbriant, le goût, le loisir, les aptitudes nécessaires pour écrire un livre, mais ils pourraient nous donner un recueil de leurs plus précieux documents. Cette collection d'amateurs prendrait une place importante à côté des publications officielles et permettrait aux travailleurs d'arriver sur bien des points à des résultats définitifs.

Léon Mention.

---

306. — Henry Vaschalde. **Olivier de Serres,** seigneur du Pradel, sa vie et ses travaux, un vol. in-8, chez Plon et Nourrit; (illustré de portraits, gravures et fac-simile.)

On connaissait assez mal jusqu'à présent, en dépit des très nombreux travaux dont il a été le sujet, cet Olivier de Serres à qui ses découvertes et ses ouvrages ont mérité le glorieux nom de *Père de l'Agriculture française*. Les documents, pensait-on, manquaient pour l'étudier davantage. Plus heureux que ses prédécesseurs, M. Henry Vaschalde a pu consulter au Pradel même, dans la propre maison d'Olivier restée une résidence de famille, les papiers intimes de l'illustre agronome : lettres à ses fils ou lettres de ses fils, correspondance avec Jean de Serres, son frère cadet, compte d'un voyage fait à Genève pour l'église réformée de Villeneuve-de-Berg, compte de tutelle de ses neveux et nièces, comptes des recettes et des dépenses de son ménage et de ses exploitations.

Les recherches de M. V. lui ont permis de corriger quelques erreurs biographiques et généalogiques, d'établir, par exemple, qu'Olivier était le frère aîné de Jean et par conséquent l'aîné des enfants de Jacques de Serres, que lui-même eut de sa femme, Marguerite d'Arcons, quatre garçons et trois filles, que ses ascendants étaient originaires du Vivarais, où on les retrouve dès le milieu du XIV[e] siècle, et qu'il s'appelait plus exactement Olivier *des* Serres, qu'Olivier de Serres. Nous croyons qu'on eût pu tirer beaucoup plus de la source à laquelle l'auteur a

puisé, et, rien qu'en se servant des pièces justificatives ajoutées à la fin du volume, reconstituer une figure historique, simple, vivante et du plus légitime intérêt.

Les traits du seigneur du Pradel ont été, depuis trois siècles, mille fois reproduits, par la gravure ou sur des médailles. Il a chez nous plusieurs bustes et même plusieurs statues, qui, il est vrai, ne se ressemblent pas entre elles, et qui, on doit le craindre, lui ressemblent peu. Dans l'une il nous paraît trop songeur, et dans l'autre trop tragique; il pose devant la postérité. Combien est préférable la naïve ébauche que le fils d'Olivier, Daniel de Serres, sieur de Leyris, tentait d'une main aussi pieuse qu'inhabile, vingt ans avant la mort de son père, c'est-à-dire en 1599! Cette ébauche-là, n'en doutez pas, c'est l'homme. C'est lui, ce calviniste aux cheveux courts et au collet uni, à la moustache tombante et à la royale allongée par-dessus la barbe rase, qui tient de sa naissance aristocratique une lèvre fine et de ses rustiques labeurs, un teint coloré; dont les yeux clairs et bleus disent la sévère douceur de l'âme, et le front élevé, la sûreté du jugement et l'équilibre de la pensée. Et si ce n'est pas tout à fait son visage, c'est de point en point le reflet de sa physionomie morale.

L'ordre est la qualité dominante de l'Olivier de Serres que nous révèlent ces documents nouveaux, l'ordre dans tout, dans les choses même où le cœur et la foi sont en cause, qu'il s'agisse de ramener un pasteur aux fidèles huguenots, ou d'élever les enfants de son frère mort, ou de pourvoir à l'éducation de ses enfants, à lui. Il donne, mais il compte : il a l'habitude et probablement l'obligation de compter.

Lorsque Arthur Young visita le Pradel en 1789, ce domaine valait environ 5,000 livres de rente; or, le livre de raison d'Olivier renferme une note ainsi conçue :

« Pour l'ayde et l'octroi de l'année 1617, les habitans de Myrabel, par les Estatz de Viverez tenus au Bourg, sont cotizés 213 liv. 5 solz 1 denier. A laquelle tailhe, suyvant l'ancienne transaction, le Pradel est cottizé 3 den. pour livre, faisant en lad. tailhe 2 liv., 13 solz, 6 den. » Cela dénonce, si nous ne nous trompons, en style du temps, un revenu de 214 livres. Mais il semble certain que cette taxe de 2 livres 13 solz 6 deniers s'applique au seul Pradel, au patrimoine hérité par Olivier de Serres, à ce qu'il qualifie du mot « le vieux », imposé « à 3 den. pour livre en la tailhe royale selon mes privilèges », et qu'à côté de ce patrimoine, il y a « les acquisitions », qui portent de taille 3 liv., 1 s., 10 den. Que représentent ces acquisitions? Si elles étaient taxées, « selon les privilèges » d'Olivier, à 3 deniers pour livre, une valeur supérieure d'un tiers à celle de l'ancien domaine; comme elles doivent être taxées un peu plus haut, une valeur à peu près égale. Le Pradel, arrondi en 1615 par de récents marchés, ne rendait guère, à l'égard du fisc, que 500 livres de revenu total; ce qui exprimerait pour nous, d'après la valeur intrinsèque des monnaies en 1615 et le taux admis de

l'affaiblissement du pouvoir d'achat de l'argent, de 1615 à maintenant, un revenu de 3,000 à 4,000 fr., peut-être.

Il est difficile de concilier ce que prétend Reisnes, (*Olivier de Serres, sa vie et ses écrits*, Privas, 1858) que le Pradel était *un pauvre domaine*, entre Villeneuve-de-Berg et Mirabel, avec ce que prétend M. V. (p. 16), qu'on l'avait nommé Pradel (Pratellum), *à cause de la fertilité de ses champs*. Quant à nous, qui voyons dans toutes les listes qui nous sont parvenues de ses divers assolements « des prez et des pasturages », nous inclinerions tout bonnement à croire qu'on l'appelait Pradel, parce qu'à l'origine il comprenait surtout des pâturages et des prés. — Arthur Young ajoute que le sol en est calcaire; un poète qui l'a vu dans sa splendeur, François de Chalendar (1599), vante ses bosquets et ses fontaines; Olivier lui-même se plaît « à contempler les belles eaux coulantes, à l'entour de vostre maison, semblant vous tenir compagnie, qui rejaillissent en haut par un million d'inventions, qui parlent, qui chantent en musique, qui contrefont le chant des oyseaux, l'escoupeterie des arquebusades et le son de l'artillerie », et fortement nourri des lettres de l'antiquité, il rappelle avec amour, à propos de ses vergers, les merveilleux jardins de Tivoli. C'est que l'eau, quand elle lui arrive, fait, autant que le soleil, le Midi poétique, en le faisant habitable. Olivier de Serres a bien compris cette puissance de l'eau dans les arides contrées qu'elle réveille et qu'elle féconde, et ce n'est pas par là qu'il est le moins en avance sur la routine agricole qui l'entourait.

On sait par quel inappréciable service Olivier de Serres a droit à l'éternelle gratitude de notre industrie nationale. Calculez la somme de millions, sur le pied de cinq cent millions chaque année, qui est la contribution d'Olivier à la fortune de la France. En 1599 parut la brochure sur la *Cueillette de la Soye*; en octobre 1600, par l'ordre exprès d'Henri IV, on plantait aux Tuileries de 15 à 20,000 mûriers; une province entière se couvrait de magnaneries. Mais ce n'était pas tout. Après avoir extrait du mûrier blanc, la soie, Olivier de Serres voulait en extraire encore « des toiles de toute sorte »; il appliquait à la vigne des procédés perfectionnés, en préconisait le soufrage, apprenait à ses métayers le grand art de ne rien perdre, et joignait à ces exemples positifs, à ces pratiques enseignements, l'enseignement d'une probité fière et l'exemple d'une vie utile.

Olivier de Serres mourut-il pauvre? On le voudrait presque, car ce serait pour lui une suprême grandeur. Ce qui est sûr c'est que, lors de son décès, le 29 juillet 1619, son fils Daniel, sieur du Pradel et de Leyris, déclara ne vouloir accepter sa succession que sous bénéfice d'inventaire. (Pièces justificatives, nº 11, p. 197.)

Voilà, en substance, ce que contient l'étude de M. H. V., ou plutôt ce que nous empruntons aux documents qui en forment l'appendice. On y trouverait bien des détails curieux sur les mœurs, sur les

usages privés, sur les baux, les redevances, les relations des fermiers avec les maîtres et des maîtres avec les domestiques, sur le prix des hommes et des choses, sur l'alimentation, le costume et la main d'œuvre. Les économistes ne manqueront pas d'aller les y chercher, puisque, pour eux aussi, Olivier de Serres est un ancêtre. Et de qui n'est-il pas l'ancêtre, cet admirable écrivain, à l'œuvre duquel le temps n'a rien changé pour le fond, et dont la forme est ample, ferme, pleine de sève, comme les chênes de ce bois du Pradel où il se promenait « un livre au poing, tenant l'œil sur ses gens et affaires » ?

Entre ce style déjà vieilli et pourtant demeuré jeune et le style de M. V., romantique et grandiloquent, le contraste saisit. Que n'a-t-il pas intitulé son travail : *Quelques particularités sur Olivier de Serres?* Nous n'aurions qu'à le féliciter et ce nous serait un vif plaisir. Il y a, en effet, dans ce culte pour l'homme que M. V. compare « à un patriarche de Chanaan » une ardeur de dévotion qui nous touche. On lui pardonnerait des écarts, dûs au sentiment, parfois louable, du patriotisme local, tels que l'insertion du catalogue de l'exposition d'Aubenas, et celle même du programme de la cavalcade de 1882, organisées l'une et l'autre à la mémoire d'Olivier. J'oubliais de dire que l'ouvrage de M. Vaschalde est dédié à M. Pasteur.

Charles BENOIST.

---

307. — Jules ARNOUX. **Etude historique sur les Bains thermaux de Digne.** Digne, Chaspoul, Constans et Ve Barbaroux, imprimeurs-éditeurs, 1886, in-18 de 152 p.

Le petit volume de M. Jules Arnoux est fort bien fait à tous les points de vue. On y trouve de l'érudition, de la critique, de curieux documents inédits, et, ce qui ne gâte rien, de la verve et de l'esprit. Je m'empresse de justifier ces éloges en reproduisant quelques lignes où se montrent dès les premières pages (11-12), toutes les qualités du livre : « La plupart des auteurs qui se sont occupés des Bains, situés à trois kilomètres de Digne, n'ont pas manqué de rappeler que Ptolémée en avait parlé dans sa *Géographie* (II, 10), et que Pline en faisait mention dans son *Histoire naturelle* (III, 4). C'étaient là comme les titres de noblesse de cet établissement thermal ; le mot d'ordre semblait avoir été donné ; l'on copiait religieusement chez les écrivains précédents ces indications, et bien d'autres encore ; l'on se gardait bien de recourir aux textes eux-mêmes. Nous y avons recouru, mais en vain. Nous avouons donc, à la grande confusion des eaux dignoises, que ni Pline, ni Ptolémée, ni d'autres écrivains de l'antiquité ne les ont mentionnées [1]. En revanche,

1. M. A. rappelle (p. 12, note 1) que plusieurs auteurs sont allés jusqu'à extraire le mot *Digne* de deux expressions celtiques : *din*, eau, *ia*, chaude. Il ajoute qu'il a consulté M. Henri Gaidoz « dont l'opinion fait autorité en ces matières ». Notre sa-

les chartes, les archives communales en parlent quelquefois, de façon à nous intéresser vivement. Lautaret, Richard, Gassendi et d'autres ont vanté l'efficacité de ces eaux sulfureuses, auxquelles l'ont pourrait aujourd'hui appliquer ce joli mot de Mme de Sévigné : « M. d'Arles va aux eaux de Forges, parce qu'il est dans le voisinage de Vals; tant il est vrai que, jusqu'à ces pauvres fontaines, nul n'est prophète en son pays! » (Lettre du 31 août 1689). Nous offrons au lecteur un essai historique sur les Bains de Digne. Sans doute, cette étude sera fort incomplète; mais le meilleur historien ne peut donner que ce qu'il a. Nous publions des documents véridiques, dont plusieurs auront l'avantage d'être nouveaux. Quant à remonter au déluge, nous l'eussions fait volontiers; mais les exigences de notre siècle dans les questions historiques, même les plus minces, nous interdisent toute affirmation dénuée de preuves. Nous commençons seulement à l'année 1293 ».

Renonçant à décrire la vallée des Bains, malgré tout ce qu'elle a de pittoresque [1], M. A. raconte en trois chapitres l'histoire des eaux de Digne de 1293 à 1615, de 1615 à 1754, de 1754 à 1791. Il s'occupe ensuite en deux autres chapitres de l'administration des Bains de 1388 à 1791, et depuis la vente de l'établissement (1791) jusqu'à nos jours. Un sixième chapitre, qui n'est pas le moins intéressant, est consacré aux personnages marquants qui sont venus aux Bains de 1425 à 1791, personnages parmi lesquels on compte Jean d'Anjou, duc de Calabre, grand sénéchal de Provence [2], Claude Fabry, conseiller au parlement d'Aix, qui reçut aux Bains, en 1607, la visite de son neveu l'illustre Peiresc et de G. du Vair, premier président du parlement d'Aix, la présidente de Bras [3], le comte de Grignan, le sieur de Pontis (1634) [4], François Bochart de Champigny, intendant de Provence; Louis de Valois, comte d'Alais, gouverneur de Provence; le duc de Vendôme,

---

vant collaborateur a répondu qu'« une pareille étymologie est absurde ». L'étymologie celtique est un fléau qui sévit avec une désolante persistance dans les travaux de force érudits de province. Tous les jours nous voyons d'estimables études locales gâtées par les conjectures d'incurables *celtomanes*. Aussi ai-je cru pouvoir comparer les ravages de la *celtomanie* à ceux des harpyes de Virgile, *dirae obscenaeque volucres*.

1. M. A. s'en excuse en citant avec un spirituel à-propos le vers célèbre :

Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire.

2. On offrit en 1443 (registres des comptes communaux) au duc de Calabre des moutons, des poulets, deux veaux, du vin, du fromage, de l'avoine. Les mêmes registres nous apprennent que l'on tuait dans les environs de Digne des chamois, des cerfs, des sangliers et des ours. A l'occasion d'une seconde visite (en 1470) la ville offrit au duc de Calabre la représentation du *Mystère de la Passion*.

3. Le présent fait en 1619 à cette présidente consiste en vin et en un *vedeau* (c'est-à-dire veau, *bedèou* en langue gasconne).

4. S'agit-il là du fameux Pontis de Port-Royal? Je ne trouve pas trace dans ses *Mémoires* de son séjour à Digne. Un excellent travailleur, M. Roman, qui prépare une nouvelle édition de ces mémoires tant discutés, ne manquera pas d'éclaircir la question que je soulève ici.

qui fut lui aussi gouverneur de Provence, le marquis de Vins, lieutenant-général des armées de S. M.; Jean-Antoine de Mirabeau, lequel rencontra aux eaux de Digne (1708) Françoise de Castellane qu'il épousa peu de temps après et qui fut la grand'mère de l'éloquent orateur; M. de Bausset, évêque d'Alais, etc. [1].

On remarquera surtout dans le volume ce qui regarde les Juifs auxquels certains habitants de Digne contestaient, en 1311, le droit de se baigner avec les chrétiens (p. 18), les pauvres de Saint-Lazare ou lépreux auxquels, en 1446, on défendait l'accès des Bains sous peine de châtiment (p. 25); les lettres de Gassendi relatives aux eaux minérales de Digne (p. 30-34) et la notice du même érudit sur ces mêmes eaux (p. 34-36) [2], l'ouvrage spécial imprimé en 1619 par Sébastien Richard (p. 36-39), l'ouvrage également spécial du docteur Lautaret, imprimé en 1620 (p. 39-42), la description de Digne et de ses Bains tirés des Œuvres complètes du P. Richeome (p. 42-45), enfin diverses monographies publiées en notre siècle (p. 83-85), et parmi lesquelles une mention particulière est due au mémoire du docteur Jacques Bardol (1801), où « la phraséologie de l'époque se donne libre carrière », à tel point que l'on y trouve sur le rossignol cette phrase qui mérite de rester célèbre : « Le chantre des bois, qui aime tant la solitude, n'y pousse dans la vallée des Bains que des accens plaintifs qui annoncent plutôt les regrets que les soupirs de l'amour heureux ». La phrase n'est pas seulement ridicule par son affreux mauvais goût ; elle l'est encore par sa fausseté, et M. A. se moque ainsi de la prétendue mélancolie des oiseaux du bon docteur : « Dans une enquête sérieuse faite sur les lieux mêmes, nous avons constaté que les rossignols y sont aussi gais qu'ailleurs [3]. »

Le passage le plus piquant de l'histoire des Bains de Digne est ce récit (p. 20) de la scandaleuse aventure du 23 juin 1337 dont le souvenir nous a été conservé par une charte reproduite à l'appendice avec bon nombre d'autres pièces justificatives [4]:

1. Plus tard, les eaux de Digne guérirent le général de Gardanne, qui fut ambassadeur en Perse et qui était originaire de Lincel (Basses-Alpes).

2. La notice de Gassendi avait été déjà traduite par Firmin Guichard. M. A., qui est agrégé des lettres, a prouvé « qu'il n'était pas impossible d'atteindre à une exactitude plus rigoureuse, sans trop affaiblir cette forte et exquise saveur qui distingue le texte latin. »

3. N'oublions pas de noter que le volume renferme (p. 7-10) une complète bibliographie du sujet.

4. M. A. a soin de déclarer qu'il a été aidé pour la partie paléographique de son travail par M. l'archiviste Isnard, « dont la complaisance égale le savoir. » Voici la liste des *pièces justificatives :* charte latine de 1293, tirée des Archives des Bouches-du-Rhône, avec traduction française; charte latine de 1324, tirée des archives des Basses-Alpes, avec traduction; charte latine de 1340, mêmes archives avec traduction; Lettre latine du sénéchal Philippe de Sanguinet, ordonnant une information sur les faits qui se sont passés aux Bains de Digne, la veille de la Saint-Jean-Baptiste 1337, avec traduction; délibération du conseil de la communauté de Digne

« Un certain nombre de jeunes gens, *fils d'iniquité et dévoyés par instigation diabolique*, obéissant *aux suggestions de plusieurs personnes nobles*, se rendirent aux eaux thermales où se trouvaient des dames dignoises. Celles-ci prenaient honnêtement leur bain, lorsqu'elles virent entrer surnoisement des inconnus enveloppés de vêtements et *voiles féminins* qui vinrent se mêler à elles : c'étaient des hommes déguisés. Il se jetèrent à l'improviste sur les dames afin de les outrager... elles opposèrent une résistance prompte et héroïque : aussi l'affaire tourna-t-elle à la confusion des agresseurs. Une enquête judiciaire fut ouverte... Mais, comme la poursuite paraissait *tiède*, le sénéchal de Provence et de Forcalquier, Philippe de Sanguinet, par une lettre scellée de cire rouge, enjoignit aux édiles de rechercher les coupables *avec une extrême diligence* et d'en référer à lui-même. Nous regrettons de ne pouvoir raconter le dénouement de cette affaire ; tout porte à croire que les coupables furent arrêtés ; mais nous ignorons si ces instigateurs furent mis en cause et si l'honneur des dames dignoises fut suffisamment vengé. »

M. Arnoux termine son *Introduction* en répétant (p. 13) ce qu'un de ses devanciers, le docteur Lautaret, écrivait à la fin de son ouvrage : *sit par fortuna labori*. Le succès de l'*Étude historique sur les bains thermaux de Digne* sera considérable, s'il égale le mérite de l'auteur.

T. de L.

---

308. — **Les Danois sur l'Escaut**, 1808-1809, par Otto Lütken, lieutenant de vaisseau de la marine royale de Danemark. Copenhague, Hœst, 1886. In-8, 113 p.

On lit avec le plus vif intérêt ce travail, écrit en très bon français et dédié *à la marine française* par un lieutenant de vaisseau danois. L'auteur a fouillé les archives du ministère de la marine à Paris, et des ministères de la marine et des affaires étrangères à Copenhague. Il raconte avec de grands détails comment le Danemark, allié à Napoléon, envoya en 1808, à Flessingue, des marins qui devaient former l'équipage de deux vaisseaux de ligne français, le *Pultusk* et le *Dantzick*. Il expose, d'après les relations et les dépêches des officiers, les conflits qui s'élevèrent bientôt entre Danois et Français ; les Danois étaient mécontents de la nourriture ; ils couchaient sur le pont sans abri contre les intempéries ; ils exécutaient des travaux fatigants ; ils n'avaient trouvé sur les vaisseaux français qu'un matériel insuffisant ; enfin ils s'irritaient de leur inaction à Flessingue et voulaient aller défendre leur patrie. Aussi, lorsqu'arriva de Paris, en janvier 1809, l'ordre de partir pour Brest, les matelots danois refusèrent

---

(11 juin 1388), tirée des archives communales de Digne ; mémoire sur les bains militaires de Digne en Provence par l'abbé de Bausset, 1780 (archives des Basses-Alpes), diverses délibérations du conseil municipal en 1787, 1791 (mêmes archives), etc.

d'obéir, et les officiers déclarèrent qu'ils ne quitteraient pas Flessingue avant d'avoir reçu les instructions de l'amirauté de Copenhague. Napoléon fit arrêter les capitaines du *Dantzick* et du *Pultusk*, Rosenvinge et Holsten, qui furent enfermés à la citadelle d'Anvers, puis renvoyés en Danemark sous escorte de gendarmes. M. Lütken a retracé ce curieux épisode avec impartialité. Il n'hésite pas à reconnaître les torts de ses compatriotes et qualifie sévèrement leur indiscipline. Son étude, pleine de particularités inconnues jusqu'ici et reproduites avec une exactitude scrupuleuse, mérite d'être bien accueillie, et l'auteur peut compter sur la reconnaissance des amis de la vérité historique.

A. C.

Lettre de M. Ducros.

Dans un des derniers numéros de la *Revue critique* (25 octobre 1886) qui m'avait échappé, parce qu'il a paru pendant nos vacances universitaires, M. Hermann Hüffer, reproduisant un compte-rendu qu'il avait publié le 15 juillet 1886 dans l'*Allgemeine Zeitung*, a très fort malmené l'auteur de *Henri Heine et son temps*. M. H. a seulement supprimé dans son article les passages qui, dans le journal allemand, visaient ce qu'on pourrait appeler l'auteur *français* de Henri Heine. Je désire répondre à M. H. parce que son article n'est pas seulement dur; il est *injuste*.

On admettra peut-être qu'un livre français sur Heine et son époque, renfermant des citations allemandes en nombre infini, peut contenir certaines fautes d'impression. M. H. sera sans doute le premier à l'admettre, lui qui, à propos de mon livre, parle « des nombreuses indications qu'il renferme et qu'il est assez difficile de recueillir. ». Or, ce qui est absolument *injuste* dans l'article de M. H., c'est d'avoir présenté partout comme une « erreur » grossière, d'avoir attribué à l'ignorance ce qui n'est, de la façon la plus évidente, on va en juger, qu'une faute d'impression. Je prends *une à une* toutes les critiques de M. H., laissant, bien entendu, de côté, les appréciations littéraires, qui sont parfaitement libres, et aussi la théorie de M. H. sur les sympathies françaises de Heine. On comprendra que, sur ce dernier point, M. H. (de Bonn) et moi, nous soyons d'un avis différent.

M. H. affirme que « je ne nomme qu'une seule fois Immermann » et encore en estropiant son nom. Or, Immermann est cité mainte fois dans mon livre et très correctement (voir, par exemple, p. 251, 273....). — M. H. croit-il sérieusement, et espère-t-il faire croire à mes lecteurs, qu'après avoir écrit un très long chapitre sur le *Romantisme allemand* et un article plus étendu encore et plein de détails biographiques sur Frédéric Schlegel[1], j'en sois à ignorer que les deux chefs du Romantisme, Frédéric et Guillaume Schlegel, étaient deux frères? — Je n'ignore pas davantage que Guill. Schlegel mourut à Bonn en 1845; mais je sais aussi qu'en 1827 Schlegel quitta Bonn pour aller à Berlin où il fit son cours « sur l'Histoire et la théorie des beaux-arts » et c'est ce qui justifie pleinement la phrase (p. 136) que M. H. trouve si ridicule. — M. H. se trompe, s'il croit apprendre aux lecteurs de *Heine et son temps* que Heine reçut le *consilium abeundi*, non à Bonn, mais à Gœt-

---

1. Article des *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux* (1885) auquel je renvoie dans *Henri Heine et son temps*, p. 223.

tingue, car, dans mon chapitre sur *Gœttingue*, deux pages disent tout au long (157 et 158) et le duel de Heine et le *consilium abeundi* qui l'exila de Gœttingue (Gœttingue y est nommé cinq ou six fois dans une même page). — Je conviens qu'en écrivant *rue des Ours*, j'avais en tête *Bærenstrasse* et j'avais tort, mais M. H. lui-même prétendrait-il que j'ignore comment se dit *ours* en allemand, lui qui veut bien écrire que « quelques-unes des traductions dues à M. D. rappellent d'assez près l'original? » — Ensuite (car je suis pas à pas M. H.), je n'ai pas écrit (p. 197) 20 août 1823, mais 20 août 1824. — Pour ce qui est de *William Lovell*, j'ai donné la date de la publication du livre, qui est 1795 [1]. — « Si je connaissais mieux la biographie de mon héros », d'après M. H., je ne regarderais pas comme « appartenant à la réalité » les poésies de l'*Intermezzo*. L'Intermezzo a été écrit en 1822-1823. Heine écrit en 1823 à Moser : « La vieille passion éclate encore une fois dans sa violence. Je n'aurais jamais dû venir à Hambourg. »

J'ai répondu à *toutes* les critiques de M. Hüffer. Le lecteur décidera si M. Hüffer a eu raison de parler, comme il l'a fait, de l'auteur de *Henri Heine et son temps*.

Louis Ducros.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Georges Guibal, professeur d'histoire à la Faculté des lettres d'Aix, a publié dans les *Mémoires de l'académie* de cette ville et vient de faire paraître à part, sous le titre de *Mirabeau et la Provence en 1789* (Paris, E. Thorin, in-8° de VIII, 311 pages), une étude pleine d'intérêt sur les évènements qui précédèrent ou accompagnèrent, en Provence, les élections de 1789; l'état de cette province à cette grave époque, la vie de Mirabeau jusqu'au jour où il paraît sur la scène politique, la réunion des États, enfin les élections générales et les troubles qui les signalèrent, tels sont les sujets étudiés tour à tour par M. Guibal, à l'aide des documents qu'offrent en si grande abondance les dépôts publics d'Aix et de Marseille; c'est un tableau vivant et animé de cet épisode si dramatique de l'histoire de Provence, écrit dans un style sobre et grave comme les événements qu'il retrace, et avec cette sûreté de méthode et d'informations qui distingue à un si haut degré le savant professeur de la Faculté des lettres d'Aix. — Ch. J.

— M. l'abbé Ulysse Chevalier, continuant avec le zèle et l'érudition que l'on connaît, sa publication de documents historiques sur le Dauphiné, nous donne un substantiel fascicule intitulé : *Compte de Raoul de Louppy, gouverneur du Dauphiné de 1361 à 1369, publié d'après l'original des archives de la préfecture de l'Isère* (Romans, octobre 1886, grand in-8° de VIII-74 p.). Le vaillant paléographe constate que de la comptabilité fournie à la Chambre des comptes de Paris par les gouverneurs du Dauphiné, au sortir de leur charge, celle de Raoul de Louppy semble avoir été seule conservée. Déjà précieux à ce titre, le document est précieux aussi par les

1. Haym : *Die Romantische Schule*, p. 41. Quant à ce qui concerne Rousseau, voici ce que dit M. H. *lui-même* : « Wüthende Weiber, ärger als Mänaden, ihn auf der Strasse im eigentlichsten Sinne zu zerreissen suchten. Seitdem ist er nie wieder zu kräftiger Gesundheit gelangt. » (*Aus dem Leben H. Heine's*. Berlin, Paetel, 1878, p. 121.)

abondants renseignements historiques et financiers qu'il contient. Ce compte ne se borne pas à l'administration de Raoul de Louppy comme gouverneur du Dauphiné, du 7 octobre 1361, date de sa nomination par le régent Charles, fils du roi Jean II, jusqu'au 10 décembre 1369, date de son remplacement par Jacques de Vienne ; il embrasse aussi l'administration des châtellenies de Clermont-en-Argonne, Vienne-le-Château et Guemenières, du 8 octobre 1373, au 31 mars 1375-76. M. l'abbé Ul. Chevalier, qui n'épargne jamais sa peine, a entouré le document de nombreux éclaircissements, soit sous la forme de notes mises au bas des pages, soit sous la forme de l'*itinéraire du gouverneur Raoul de Louppy*, placé en tête de la brochure (p. II-VIII), soit enfin sous la forme de *Table alphabétique*. — T. DE L.

— Les nos 9-10 de la *Gazette archéologique* (gr. in-4°) viennent de paraître. Ce nouveau fascicule se fait remarquer par une richesse toute particulière de planches remarquables. C'est un point que la direction semble avoir à cœur de soigner chaque jour davantage. Les articles insérés sont les suivants : E. JEANNEZ, *Le retable de la Passion, de l'église d'Ambierle* en Roannais (4 photogravures). — Max COLLIGNON, *Torses archaïques en marbre, provenant d'Actium* (Musée du Louvre) (pl.). — F. DE MÉLY, *Le grand Camée de Vienne* (pl.). — Aug. NICAISE, *Sur un buste antique en marbre*, trouvé au Châtelet (Haute-Marne) (pl.). — Eug. MÜNTZ, *Peintures du palais des papes à Avignon* et de la Chartreuse de Villeneuve (3e article. La chapelle de Saint-Martial) (pl.). — H. DE CURZON, *L'église de Nogent-les-Vierges*. (Oise) (pl.).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 décembre 1886.

L'Académie reçoit communication d'un décret par lequel M. le Président de la République a approuvé l'élection de M. Alfred Croiset, en qualité d'académicien ordinaire, en remplacement de M. Ch. Jourdain. M. Croiset est introduit et prend place.

M. Gaston Paris, président, annonce à l'Académie la perte qu'elle vient de faire en la personne d'un de ses associés étrangers les plus éminents, M. Madvig. Il rappelle en quelques mots les titres exceptionnels qui assuraient à M. Madvig le respect de tous les lettrés, la sympathie toute particulière des savants français. — L'Académie décide que l'expression de ses regrets sera transmise à l'Académie des sciences de Copenhague et que le texte des paroles de M. Gaston Paris lui sera adressé.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés : — par M. le Secrétaire perpétuel, au nom de M. J. Desnoyers : Emile CARTAILHAC, *les Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* ; — par M. Oppert : Eugène RÉVILLOUT, *les Obligations du droit égyptien, comparé aux autres droits de l'antiquité* (avec un appendice sur le droit de la Chaldée, par MM. Victor et Eugène Révillout ; — par M. de Rozière : 1° DEHAISNES, *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut* ; 2° Jules FINOT *Inventaire des archives communales de la ville d'Hazebrouck* ; 3° François ROALDÈS, *Discours de la vigne*, publié par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE et R. DEZEIMERIS ; — par M. Schlumberger : Arthur ENGEL et Ernest LEHR, *Numismatique de l'Alsace* ; — par M. Barbier de Meynard : 1° M. J. DE GOEJE, *Mémoires d'histoire et de littérature orientale* ; 2° MOKADDASI, *Description of Syria, including Palestine*, translated by LE STRANGE ; par M. Georges Perrot : P. WILLEMS, *les Elections municipales à Pompéi*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 27 Vingtième année 5 juillet 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 737, 19 juin 1886 : The cruise of Her Majesty's ship « Bacchante » 1879-1882, compiled from the private journals, letters and note-books of Prince Albert Victor and Prince George of Wales with additions by DALTON, 2 vols. — BLUNTSCHLI, The theory of the state, authorised English translation. — WEALE, Bibliographia Liturgica, catalogus missalium ritus latini ab anno MCCCLXXV impressorum. — MENENDEZ Y PELAYO, Horacio en España. 2 vols. (Wentworth Webster : intéressant, mais en somme peu utile pour la connaissance et l'étude d'Horace.) — Correspondence : The Pia- of Dante (W. Mercer). — Busken Huet. (Van Straalen.) — Κορυδαλλός (Littledale : comparer le nom de Cwichelm). — The Correspondence of M. Tullius Cicero, edited by TYRELL, vol. II. (Wilkins : suite de cette publication qui est si soignée.) — Two Parsi books : Ganje Shâyagân, Andarze Atrepât Maraspandân, Mâdigâne chatrang, and Andarze Khusroe Kavâtân, the original Pahlavi texts, with Gujarâti and English translations by Peshutan Dastur Behramji Sanjana *et* Civilisation of the Eastern Iranians in ancient times, vol. I, « ethnography and Social life », translated from the German of W. Geiger by Darab Dastur Peshotan Sanjana (West). — BEMROSE, The life and works of Joseph Wright, commonly called « Wright of Derby », with a preface by Cosmo MONKHOUSE (A Dobson). — Prof. Maspero's resignation. — The Palestine Exploration Fund.

The Athenaeum, n° 3060, 19 juin 1886 : SWINBURNE, Miscellanies (recueil de brillants essais sur Chaucer, Spenser, Congreve, Collins, Landor, Keats, Milton, Wither, Wordsworth, Byron, Lamb, Tennyson, Musset, Emily Brontë, Charles Reade, Aug. Vacquerie et Marie Stuart). — Sir E. C. BAYLEY, The local Muhammadan dynasties, Gujarat, partially based on a translation by the late prof. John DOWSON. — SCOTT, Ulfilas, apostle of the Goths, together with an account of the gothic churches and their decline (s'est trop borné au côté purement ecclésiastique et théologique du sujet). — Souvenirs du feu duc de Broglie 1785-1870, tome I, (intéressant). — Theological books (Eugippii excerpta ex operibus S. Augustini, p. p. KNOELL, etc.) — The Exchequer Rolls of Scotland (Round). — A supposed portrait of Anne Boleyn (J. Gairdner). — Holbein's portrait of Sir Thomas More, (Jessopp.) — FLEAY, A chronicle history of the life of William Shakspeare, poet, play-actor and playmaker. — Notings on Ben Jonson's felony trial.

Literarisches Centralblatt, n° 26, 19 juin 1886 : KOLTEK, das sechste Buch des Bellum Judaicum nach der von Ceriani photolithographisch edirten Peschitta-Handschrift übersetzt u. kritisch bearbeitet (travail superficiel et défectueux). — MOMMSEN, römische Geschichte, V, die Provinzen von Caesar bis Diokletian; NÖLDEKE, Ueber Mommsen's Darstellung der römischen Herrschaft und römischen Politik im Orient. (Le nouveau travail de M. est un recueil des histoires des provinces à cette époque; les chapitres ne sont pas reliés ensemble; l'auteur est, comme toujours, sérieux, réfléchi, et surtout plein de renseignements de toute sorte; il domine son immense sujet et le traite avec étendue comme personne ne l'avait fait avant lui; il sait également le grouper et l'animer si bien qu'on est obligé de le suivre, quoi qu'on en ait. Le style n'est plus le même; mais il n'est jamais ennuyeux. Nöldeke a relevé les fautes relatives à l'Orient.) — De Mesmes, mémoires inédits, p. p. FREMY (reproche à l'éditeur d'avoir reproduit dans son introduction la plus grande partie du texte des Mémoires; au demeurant, publication utile). — WINTER, Joachim von Zieten (travail en

deux volumes, très louable). — GNEIST, das englische Parlament in tausendjährigen Wandelungen vom IX bis zum Ende des XIX Jahrhunderts (travail de grand style et fait à grands traits; décrit avec vigueur et concision le développement historique de la constitution anglaise). — SARMATICUS, Von der Weichsel zum Dnjepr, geographische, kriegsgeschichtliche u. operative Studie. — The ordinances of Manu, translated from the sanscrit, with an introd. by BURNELL, completed by HOPKINS. — OESTERLEN, Komik und Humor bei Horaz, ein Beitrag zur römischen Literaturgeschichte, I. Die Satiren u. Epoden (trop longuement développé, mais à approuver néanmoins). — P. Ovidii Nasonis Heroides, apparatu critico instruxit et edidit SEDLMAYER (travail qu'il faut regarder en son ensemble comme soigné et solide, quoique un peu précipité). — BAEBLER, Beiträge zu einer Geschichte der lateinischen Grammatik im Mittelalter (bonnes remarques qui seront utiles). — KRÜGER, Sprache und Dialekt der mittelenglischen Homilien in der Handschrift B 14, 52, Trinity College, Cambridge (recherches faites avec très grand soin). — WEHL, fünfzehn Jahre Stuttgarter = Hofleitung. — Von WALDBERG, die galante Lyrik, Beiträge zu ihrer Geschichte u. Charakteristik (travail dont les résultats sont neufs et considérables). — PROELSS, Heinrich Heine, sein Lebensgang und seine Schriften nach den neuesten Quellen dargestellt. (Biographie qui sera certainement applaudie du grand public et qui se lit avec plus d'agrément que celle de Strodtmann; mais l'auteur n'étudie pas assez les alentours de Heine et la politique de l'époque; quelques inexactitudes d'expression.) — BÖCKH, die Staatshaushaltung der Athener, dritte Auflage, hrsg. u. mit Anmerkungen begleitet von Max FRÄNKEL (belle et excellente édition d'un ouvrage depuis longtemps épuisé).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 25, 19 juin 1886 : ROSENZWEIG, das Jahrhundert nach dem babylonischen Exile mit besonderer Rücksicht auf die religiöse Entwickelung des Judenthums. (Egers : de grandes lectures, trop d'enthousiasme juvénile.) — Der Briefwechsel des Justus Jonas, p. p. KAWERAU. I. u. II. (une foule de renseignements nouveaux). — BASCOM, Problems in philosophy. — REINSTEN, die Frage im Unterricht. — GRIERSON, Bihar peasant life, being a discursive catalogue of the surroundings of the people of that province. (Jolly : travail qui est vraiment un modèle et que personne ne consultera sans profit.) — Aischylos, Agamemnon, griechischer Text und deutsche Uebersetzung von WILAMOWITZ-MÖLLENDORF (W. Hoffmann : travail remarquable, mais il faudrait traduire avec plus de prudence). — Livy book XXI, edited with introd. notes and maps by DOWDALL (H. J. Müller : bon). — WILMANNS, Beiträge zur Geschichte der älteren deutschen Literatur, Heft I, der sogenannte Heinrich von Melk. (Edw. Schröder : fait à l'auteur du travail de nombreuses critiques.) — Lieder des Giovanni Meli von Palermo, aus dem sicilianischen von GREGOROVIUS, mit einer geschichtlichen Skizze der poetischen Nationalliteratur Siciliens. — Saxonis grammatici gesta Danorum, hrsg. von A. HOLDER. (Krause : publication bien faite et maniable). — GEDDES, Streitfragen zur Geschichte der Königin Maria Stuart (Bresslau : il est impossible d'accepter avec l'auteur, qui a copié Opitz, une discussion scientifique). — Dahlmanns Schriften und Reden. — KUBARY, Ethnographische Beiträge zur Kenntnis der Karolinischen Inselgruppe und Nachbarschaft I, die socialen Einrichtungen der Pelauer. — Altertümer von Pergamon, hrsg. Band II, das Heiligthum der Athena Polias Nikephoros von BOHN, mit einem Beitrage von H. DROYSEN. (Dörpfeld : excellent à tous égards.) — Geschichte der Festung Weichselmünde bis zur preussischen Besitznahme 1793, p. p. HOENIG.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS, 79

THÉATRE CLASSIQUE
FRANÇAIS

ÉDITIONS A L'USAGE DES ÉLÈVES

Des principales pièces de CORNEILLE, RACINE & MOLIÈRE

PUBLIÉES CONFORMÉMENT AU TEXTE DE L'ÉDITION

DES

GRANDS ÉCRIVAINS DE LA FRANCE

AVEC DES NOTICES, UNE ANALYSE
ET DES NOTES GRAMMATICALES, HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR MM.

PETIT DE JULLEVILLE
Maître de conférences à l'École normale supérieure

LANSON
Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé des lettres,
Professeur de rhétorique au lycée de Toulouse

ET

LARROUMET
Maître de conférences à la Faculté de lettres de Paris.

MISE EN VENTE DES VOLUMES SUIVANTS :

CORNEILLE. . . .	CINNA.	par M. *Petit de Julleville*.
—	NICOMÈDE	—
RACINE	ESTHER	par M. *Lanson*.
—	IPHIGÉNIE.	—

Chaque volume, petit in-16, cartonné. . . . . . 1 fr.

POUR PARAITRE TRÈS PROCHAINEMENT

CORNEILLE. . . .	HORACE.	par M. *Petit de Julleville*.
—	LE CID.	—
RACINE	ATHALIE.	par M. *Lanson*.
MOLIÈRE.	LES FEMMES SAVANTES.	par M. *Larroumet*.

D'AUTRES VOLUMES SONT EN PRÉPARATION

ONT PARU PRÉCÉDEMMENT DANS LA MÊME COLLECTION :

Corneille : *Le Menteur*, par M. Lavigne, professeur au lycée Henri IV. 1 vol. petit in-16, cartonné. 1 fr.

Molière : *L'Avare*, par M. Lavigne, 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . 1 fr.

— *Le Misanthrope*, par M. Lavigne. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . 1 fr.

— *Le Tartuffe*, par M. Lavigne. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . . 1 fr.

Racine (J.) : *Andromaque*, par M. Lavigne. 1 vol. petit in-16, cartonné. 75 c.

— *Les Plaideurs*, par M. Lavigne. 1 vol. petit in-16, cartonné. . . . . 75 c.

Théâtre classique, contenant : le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, de Corneille ; Britannicus, Esther, Athalie, de Racine ; Mérope, de Voltaire, et le Misanthrope, de Molière ; avec les préfaces des auteurs, les examens de Corneille, les variantes, les principales imitations et un choix de notes. Nouvelle édition, par M. A. Regnier. 1 vol. in-16, cartonné. . . . . 3 fr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Vingtième année 12 juillet 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 1738, 26 juin 1886 : Morse STEPHENS, A history of the French revolution, vol. I. (Purcell : ouvrage bien fait et qu'on lit avec intérêt.) — WILSON a. FOWLER, The principls of morals. (Benn.) — Adam Mickewicz, Master Thaddeus, translated by BIGGS, with a preface by MORFILL, 2 vols. — DENT, A year in Brazil, with notes on the abolition of slavery, the finances of the empire, meteorology, natural history, etc. — Current literature. (THORNTON, A Gazetteer of India; BONWICK, The British colonies and their resources, America, Asia, Africa, Australasia ; FIELD, The Greek islands and Turkey after the war ; THORPE, History of Japan : ce dernier livre, qui est un résumé, sera utile.) — A. von HUHN, der Kampf der Bulgaren um ihre Nationaleinheit. — Dharna. (R. C. Temple.) — Cup-markings in North-Eastern China. (Alfred G. Jones.) — WILLEMS, Le Sénat de la République romaine, vol. II and vol. I, ed. 2. (Fowler : « admirable trésor, résultat d'un travail infatigable ».) — WILLIS a. CLARKE, The architectural history of the University of Cambridge, 4 vols. — Tell Defenneh. (Petrie.) — Discoveries of Roman remains at Chester. (Watkin.) — New-found inscription at Eleusis. (Hoskyns-Abrahall.)

The Athenaeum, n° 3061, 26 juin 1886 : Memorials of the life and letters of Major-general Sir Herbert B. EDWARDES, by his wife, 2 vols. — Account of the Gypsies of India, collected and edited by MAC RITCHIE (malgré des erreurs, et surtout de fausses étymologies, réelle contribution au sujet). — The Transcript of the register of the united parishes of S. Mary Woolnoth and S. Mary Woolchurch Haw, in the City of London 1537-1760, by BROOKE a. HALLEN; Minutes of the vestry of St. Christopher le Stocks, in the City of London, edited by Edwin FRESHFIELD. — Edward LUCAS, The life of Frederick Lucas. — BOWKER, Copyright, its law and its literature. — Thomas MICHELL, History of the Scottish expedition to Norway in 1612. — The literature of folklore (TEMPLE, Legends of the Panjâb, II). — Philological books (BARNES, A glossary of the Dorset dialect, with a grammar of its word shapening and wording; Lucy Toulmin SMITH, A manual of English grammar a. language for self-halp; ALSCHER, Sir Thomas Wyatt u. seine Stellung in der Entwickelungsgeschichte der englischen Literatur und Verskunst : fait avec soin). — The Pipe Roll Society. — The last New Testament of the reign of King Edward VI, 1553. III. (Pocock.) — The Italian Hegelians (Stirling). — The forty-sixth annual report of the deputy keeper of the Public Records. — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 27, 26 juin 1886 : DRESSEL, Untersuchungen über die Chronologie der Ziegelstempel der gens Domitia (recherches faites avec grand soin). — Cölner Schreinurkunden des XII. Jahrhunderts, Quellen zur Rechts = und Wirthschaftsgeschichte der Stadt Cöln, hrsg. von HOENIGER. I, 1. — DU FRESNE DE BEAUCOURT, Histoire de Charles VII, tome III, le réveil du roi, 1435-1444 (même soin dans l'exposition, mêmes recherches étendues et même nouveauté de documents). — WYSS, Leben der beiden zürcherschen Bürgermeister David Wyss, Vater und Sohn, II. — HOPP, Geschichte der Vereinigten Staaten von Nordamerika, III, vom Ausbruch des Bürgerkrieges bis zur Gegenwart (souvent un peu sec). — Kriegsgeschichtliche Einzelschriften, hrsg. vom Grossen Generalstabe, VII. — DIETERICI, die Abhandlungen der Ichwân es Sâfa in Auswahl, zum ersten Mal aus arab. Handschriften hrsg. II et III. (importante publication). — ANTOINE, Syntaxe de la langue latine (peu original, mais de bons exemples,

fait avec soin et habileté). — PETERS, Französische Schulgrammatik in tabellarischer Darstellung (beaucoup de tact, de petites critiques néanmoins à faire). — Die Metamorphosen des P. Ovidius Naso, p. p. MAGNUS. (On louera dans l'ensemble la constitution du texte.) — KOCH, Leben und Werke der Christine de Pizan (biographie très méritoire, faite d'après les sources et qui rectifie de nombreuses erreurs). — HAUFF, Schubart in seinem Leben u. seinen Werken (assez mal écrit, mais marque un progrès sur les biographies antérieures). — Fr. RICHTER, De thesauris Olympiae effossis (soin et justesse) — STEINBRECHT, Thorn im Mittelalter, ein Beitrag zur Baukunst des Deutschen Ritterordens. — PAWEL, Kurzer Abriss der Entwickelungsgeschichte des deutschen Schulturnens. — Henry HARRISSE, La Colombine et Clément Marot, 2e édition (nouvelles révélations pleines d'intérêt et de sagacité).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 26, 26 juin 1886 : RADENHAUSEN, die echte Bibel und die falsche. — ROTH, die Visionen der heiligen Elisabeth u. die Schriften der Aebte Ekbert u. Emecho von Schönau. — FALCKENBERG, Geschichte der neueren Philosophie von Nikolaus von Kues bis zur Gegenwart (Jodl : très clair). — Iwani MULLERI specimen alterum novae editionis libri galienani qui inscribitur ὅτι ταῖς τοῦ σώματος κράσεσιν αἱ τῆς ψυχῆς δυνάμεις ἕπονται. (Studemund : suite, fait avec le même soin et la même méthode.) — MARQUARDT, das Privatleben der Römer, 2e Aufl. besorgt von MAU. (Blümner : à proprement parler, la troisième édition). — Gœthes Faust, p. p. SCHRÖER. I, 2e edit. (Jacoby). — Berthe VADIER, Henri Frédéric Amiel, étude biographique (Ad. Tobler). — SPANNAGEL, zur Geschichte des deutschen Heerwesens von Beginn des X bis zum Ausgang des XII Jahrhunderts; ROSENHAGEN, zur Geschichte der Reichsheerfahrt von Heinrich VI bis Rudolf von Habsburg (Baltzer : les résultats ne répondent pas tout à fait à l'étendue de ces deux travaux). — J. G. DROYSEN, Geschichte der preussischen Politik, V Teil, Friedrich der Grosse, IV Bd. Schluss (Wiegand : fin d'un travail auquel l'auteur avait consacré pendant trente ans une rare force d'énergie et de concentration). — ZÖLLER, Forschungsreisen in der deutschen Colonie Kamerun, 3 vols. (W. Erman.) — Robert Schumann, Jugendbriefe nach den Originalen mitgetheilt von Clara Schumann. (Plew). — MAASS, der Einfluss der Religion auf das Recht und den Stat. — Carteggio inedito di Ticone Brahe, Giovanni Keplero e di altri celebri astronomi e matematici dei secoli XVI e XVII con Giov. Antonio Magini, p. p. FAVARO. (Em. Wohlwill). — RANDACCIO, Storia delle marine militari italiane dal 1750 al 1860 e della marina militare italiana dal 1860 al 1870, I. (Bon travail).

Berliner Philologische Wochenschrift, 19 juin 1886, n° 25 : AUTOLYCI de Sphaera quae movetur liber, de ortibus et occasibus libri duo, edidit FRIED. HULTSCH (K. Manitius : édition magistrale). — FR. SLAMECZKA, Untersuchungen über die Rede des DEMOSTHENES von der Gesandtschaft (E. Rosenberg : peu satisfaisant). — M. TERENTI VARRONIS de lingua latina libri. Emendavit LEONH. SPENGEL, Patre mortuo edidit ANDREAS SPENGEL (G. Goetz : excellente contribution au texte de Varron; le critique propose quelques corrections nouvelles). — C. J. SCHELLHASS, HORAZ Oden und Epoden (G. Legerlotz : détestable traduction). — G DUMESNIL, La pédagogie dans l'Allemagne du Nord (C. Nohle : livre recommandable à tous égards, pas d'erreurs, pas de jugements téméraires; devra être lu avec soin par les pédagogues allemands auxquels il fait entendre, à côté d'éloges, des critiques méritées. Le critique relève « l'absence de toute passion politique » dans ce livre « qui aurait pu être écrit par un Italien ou par un Anglais »).

— N° 26 : 26 juin 1886, HOMERI hymni epigrammata batrachomyo-

machia edidit ABEL (A. Ludwich : en progrès sur l'édition de Baumeister). — BREUSING, die Nautik der Alten (Herbst : insuffisant). — JORDAN, Topographie der Stadt Rom., t. II (O. Richter : beaucoup d'érudition, mais un ton arrogant, des erreurs et d'incroyables fautes de calcul ; ainsi pour évaluer la superficie du forum, l'auteur multiplie entre elles la longueur, 100, et deux largeurs différentes, 50 et 55, comme s'il s'agissait de mesurer un cube) ! — E. RITTERLING, de legione romanorum decima gemina (G. Wolf : bonne monographie). — J. FRIEDLAENDER, Repertorium zur antiken Numismatik (G. Hirschfeld; utile).

Wochenschrift für klassische Philologie, 16 juin 1886, n° 24 : SOPHOCLIS tragoediae ex rec. G. DINDORF. VI ed. cur. S. MEKLER (1re partie d'un étendu compte-rendu de Bellermann). — E. WÖLFFLIN, Archiv für latein. Lexikographie und Grammatik II, 4, III, (Landgraf donne une idée des différents articles de cette riche collection). — R. SABBADINI, Guarino Veronese et le opere rettoriche di Cicerone.

— 23 juin 1886, n° 25 : W. H. ROSCHER, Lexikon der griech. und röm. Mythologie 6e à 8e livr. (Zinzow : très solide, mais beaucoup à redire dans le détail). — SOPHOCLIS tragoediae ex rec. G. DINDORF (suite et conclusion de l'article de Bellermann). — CICEROS Rede für P. Sulla, hrsg. v. RICHTER et LANDGRAF (Nohl : fait avec soin, beaucoup de fines remarques sur la langue de Cicéron). — TITI LIVI ab urbe condita liber IV, hrsg. v. LUTERBACHER (Krah : recommandable). — G. FOCK, Abhandlungen aus den Gebieten der klassischen Philologie (H : inventaire très utile). — F. ASCHERSON, Deutschen Universitäts-kalender. Été 1886.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29 Vingtième année 19 juillet 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 739, 3 juillet 1886 : Caroline HADDON, The larger life, studies in Hinton's Ethics, with some unpublished letters of James Hinton (Aldis). — Shakspere's Julius Caesar, edited with introduction and notes for use in schools by BEECHING (édition qu'on pourra prendre pour modèle). — TRAILL, Shaftesbury (the first Earl) « English Worthies » (Peacock : l'auteur a essayé de nous donner un portrait soigné). — EBBUTT, Emigrant life in Kansas. — Notes and news (LANG, Mythologie trad. par L. PARMENTIER : trouvera beaucoup de lecteurs même en Angleterre). — « Apollo » and « Apollos » (relève une erreur commise dans le dernier numéro de l' « Archiv für lateinische Lexicographie » de Wölfflin ; dans « ego plantavi, Apollo rigavit », qu'on trouve 1 Cor. III, 6, Apollo est le juif Apollos, et non le dieu du soleil). — « Iterance » for « Iteration » (Hickey). — Georg CURTIUS, Principles of Greek etymology, translated by WILKINS a. ENGLAND, 2 vols. (Wharton : traduction qui sera la bienvenue en Angleterre, à la place du texte un peu « crabbed » des « Grundzüge ».) — Stanley LANE-POOLE, The art of the Saracens in Egypt. (Butler : écrit avec une grande clarté, essai sérieux sur l'art égyptien du moyen âge.) — The Mummy of Sesostris (reproduction, en français, du procès-verbal dressé le 3 juin à Boulaq, par M. Maspero ; dépouillement des deux momies de Ramsès II et de Ramsès III.)

The Athenaeum, nº 3062, 3 juillet 1886 : Henry YULE a. Arthur BURNELL, Hobson-Jobson : being a glossary of Anglo-Indian colloquial works and phrases and of kindred terms, etymological, historical, geographical a. discursive. (Le nom de l'éditeur de Marco Polo est une garantie suffisante de l'ouvrage, qui montre dans le colonel Yule un bon étymologiste et qui est un guide simple et fidèle, un recueil de très nombreux renseignements curieux et importants.) — WILKINSON, The friendly society movement, its origin, rise and growth, its social, moral and educational influences, the affiliated orders. — STRONG and Kuno MEYER, Outlines of a history of the German language (petit livre intéressant et utile). — FARINI, Through the Kalahari desert, a narrative of a journey with gun, camera and note-book to Lake N'Gami and back. — Sir John Fortescue, The governance of England, otherwise called the difference between an absolute and a limited monarchy, a revised text, edited with introduction, notes and appendices by Ch. PLUMMER. — M. Talli Ciceronis ad M. Brutum Orator, a revised text, with introductory essays a critical a. explanatory notes by SANDYS. (Commentaire généralement excellent.) — Theological books (WÜNSCHE, der Babylonische Talmud in seinen Haggadischen Bestandtheilen, I, 1 ; LOEB, Tables du calendrier juif depuis l'ère chrétienne jusqu'au XXXe siècle ; HYVERNAT, Les actes des Martyrs de l'Egypte, texte copte et traduction française, I-III. (Commencement d'un excellent Corpus). — Antiquarian books : MASON, The history of Norfolk from original records a. other authorities preserved in public and private collections. KITCHIN, A consuetudinary of the fourteenth century for the refectory of the house of St. Swithun in Winchester ; etc. — The Exchequer Rolls of Scotland (George Burnett). — Fact and fiction (F. Begg). — Notes from Oxford. — Dr. Diamond. — The Indian Surwey Report. — Jahrbuch der Königlich Preussischen Sammlungen, vol. VI. — BROOKE, Notes on the « Liber Studiorum » of J. M. W. Turner. — A portrait by Holbein (Riddell). — Shakspeare's Cymbeline, the text revised and annotated by INGLEBY : édition satisfaisante où l'on a mis beaucoup de temps et de soin.

Literarisches Centralblatt, n° 28, 3 juillet 1886 : Assmann, die christliche Lehre nach dem Urevangelium (fait arbitrairement et sans méthode). — Romanes, die geistige Entwickelung im Thierreich. — Frohschammer, Ueber die Organisation und Cultur der menschlichen Gesellschaft. — Leop. von Ranke,, Weltgeschichte, VI Theil, Zersetzung des Karolingischen, Begründung des deutschen Reiches, I u. II. (« Ranke ne méprise pas les derniers Carolingiens ; il admire plutôt la fière tranquillité de l'empire franc qui ressent, il est vrai, mais repousse avec ténacité les attaques audacieuses et toujours répétées des Normands, et dans l'ensemble n'en tient que peu de compte, occupé qu'il est à poursuivre les idées qui font son essence et à combattre les dissentiments qui éclatent à ce sujet... Louis le Débonnaire est l'adversaire de la puissance ecclésiastique... après lui, les idées du droit héréditaire l'emportent sur l'idée de l'unité, et, à la suite des dissensions, on accorde à la papauté un pouvoir de juridiction qu'elle n'avait pas encore eu, etc. ») — Saxonis grammatici gesta Danorum, hrsg. von Holder (travail où l'on reconnaît à chaque page l'activité de l'éditeur, son « Bienenfleiss », et qui doit être signalée comme un grand progrès à l'égard de l'édition principale employée jusqu'ici, de Müller et Velschow). — Pribram, Oesterreich und Brandenburg 1688 bis 1700 (suit les négociations pas à pas, grâce aux archives de Vienne). — Bilek, Beiträge zur Geschichte Waldsteins (documents qui ont de la valeur). — Dahlmann's kleine Schriften und Reden. — General Grant, Memoiren, aus dem Englischen von H. von Wobeser, autor. deutsche Ausgabe, I. (La franchise et la loyauté que montre le général en avouant la perte de sa fortune, caractérisent également son récit, intéressant pour le fond, et sans charme pour la forme. Malheureusement il se borne, en racontant la guerre de la Sécession, à retracer ses propres opérations, et l'on a peine à comprendre la suite des évènements. Le chapitre le plus intéressant est le dernier du volume, consacré au blocus du Mississipi et à la capitulation de Vicksburg.) — Die Reform der russischen Universitäten nach dem Gesetz vom 23 August 1884. — Bijdragen tot de taal-land-en volkenkunde van Nederlandsch-Indië. — Ebers, Cicerone durch das alte und neue Ægypten, ein Lese = und Handbuch für Freunde des Nillandes. I. (édition revue du texte de « Aegypten in Bild und Wort » ; on n'a gardé que les illustrations indispensables ; mais il y a de nombreuses additions relatives notamment aux plus importantes découvertes archéologiques faites depuis ; travail qui sera le bienvenu et qui sait à la fois instruire et attacher le lecteur). — Krause, Charles Darwin und sein Verhältniss zu Deutschland. — Thumser, Untersuchungen über die attischen Metöken (éclaire un certain nombre de points insuffisamment connus jusqu'ici). — Rossbach u. Westphal, Theorie der musischen Kunste der Hellenen, 3e édition, II, Griechische Harmonik und Melopöie von Rud. Westphal (beaucoup de choses intéressantes exposées avec intérêt et fraîcheur, parfois sur le ton de la polémique, mais d'une polémique victorieuse). — Kuhl, Beiträge zur griechischen Etymologie. I, δῖα bei Homer. — Poggi, Iscrizione etrusca su di un vaso fittile e forma di uccello (travail très méritoire). — Comediae elegicae, edidit, commentario critico instruxit Ern. Müllenbach, fasc. I. Vitalis Aulularia (bonne introduction et très satisfaisante publication du texte de Vital de Blois). — Dunger, de Dictye-Septimio Vergilii imitatore (nouveau travail de l'auteur qui repousse avec une grande habileté les attaques de Körting). — Niederdeutsches Reimbüchlein, eine Spruchsammlung des XVI. Jahrhunderts, hrsg. von W. Seelmann (publication intéressante). — Gaedertz, Gebrüder Stern und Ristens Depositionsspiel, Neudruck der ersten Ausgabe 1655.

Les personnes qui voudraient vendre ou échanger les volumes de 1866 et de 1870 de la *Revue critique*, sont priées de s'adresser à l'éditeur.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30 Vingtième année 26 juillet 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 740, 10 juillet 1886 : Collins, Bolingbroke, a historical study and Voltaire in England. (Courtney : on louera surtout la partie qui traite du séjour de Voltaire en Angleterre; l'ouvrage a d'ailleurs été fait avec le soin le plus patient et le plus minutieux.) — Hosmer, the Jews. (Burnett : intéressant à lire, mais sans grande valeur; « abounds in gaps ».) — Sposizione di Ludivico Castelvetro a XXIX canti dell' Inferno Dantesco, ed. Franciosi (Moore : introduction très suggestive et instructive, index utiles). — Historical books : Winchester Cathedral Records; Biographical catalogue of the portraits at Panshanger, the seat of Earl Cowper; Blunt, Our forefothers in the dark ages and what we owe to them, a sketch mainly intended for the young; Louise Creighton, A first history of England). — The murder of Mr. Willam Fraser at Delhi in 1835 (Temple). — The earthquake at Port Royal, 1692, and the battle of Steinkirk, described by en eyewitness (Doble : deux lettres d'un nommé Emanuel Heath, relatives à un tremblement de terre qui eut lieu à Port-Royal, dans la Jamaïque, en 1692, et à la bataille de Steinkerque). — Father Damien or Molokai (Casertelli). — Apollo and Apollos (D. C. L. : la bévue commise dans l'« Archiv » de Wölfflin avait déjà été faite; une dame parlant à Palmerston du docteur Bickersteth, disait que le futur évêque de Ripon était à la fois Apollo et Apollos; Palmerston dont le fort n'était pas la littérature biblique, répondit qu'il n'avait jamais entendu parler que d'un seul Apollo). — Art books : Louis Fagan, The art of Francesco Bartolozzi; Ballantyne, Robert Hancock and its works; Havard, The Dutch school of painting, translated by Powell, — Ogams discovered in the isle of Man. (John Rhys.) — Life on John Hullah, by his life (Shedlock.)

The Athenaeum, n° 3063, 10 juillet 1886 : Traill, Shaftesbury, the first Earl, « English Worthies » (à défaut de recherches originales, bon jugement dans le choix des sources d'information; de grandes qualités littéraires; Shaftesbury attend néanmoins son biographe). — Mrs. Walker, Eastern life and scenery. — Ch. H. Herford, Studies in the literary relations of England and Germany in the sixteenth century (cet ouvrage sur l'influence exercée par l'Allemagne sur l'Angleterre au xvie siècle a été fait « with remarkable diligence and sagacity »). — G. West, methodism in Marshland (dans la partie de l'ouest du Yorkshire qui touche au nord de l'île d'Axholme). — Comte de Barral, étude sur l'histoire diplomatique de l'Europe, part. I, 1648-1792; part II, 1, 1789-1797 (recommandable). — Sacred books of the East, vol. XXII, Gaina Sûtras, translated by H. Jacoby; part I, the Akâranga Sûtra. The Kalpa Sûtra. — Antiquarian books : Baker, The two foundations of St. Bartholomew's Hospital; Domesday book in relation to the county of Sussex, edited for the Sussex Archaeological Society by Parish. — Victor Hugo, La fin de Satan (Swinburne). — The Indexes of the Index Society (E. C. Thomas). — Fact and fiction (Haggard, Balfour Paul et A. Wilson). — The national history of Palestine (Selah Merrill). — Bemrose, The life and works of Joseph Wright, commonly called « Wright of Derby ».

Literarisches Centralblatt, n° 29, 10 juillet 1886 : Deutsch, die Sprüche Salomo's nach der Auffassung im Talmud u. Midrasch dargestellt und kritisch untersucht (grande tâche accomplie de la façon la plus satisfaisante). — Judeich, Caesar im Orient, kritische Uebersicht der Ereignisse vom 9 august 48 bis october 47 (ouvrage de l'école de Nissen, à qui il est dédié; non pas une œuvre d'exposition, mais une étude cri-

tique; l'auteur établit les faits, sans les raconter et les unir; ses recherches ont été menées avec grande habileté, et le gain qu'en retireront nos connaissances historiques, est considérable). — GUNDLACH, ein Dictator aus der Kanzlei Kaiser Heinrich's IV, ein Beitrag zur Diplomatik des salischen Herrscherhauses mit Excursen über den Verfasser der Vita Heinrici VI imperatoris und des Carmen de bello saxonico. (Le critique n'est pas d'accord avec l'auteur sur tous les points, mais il doit avouer que l'ouvrage renferme une foule de vues et d'aperçus, et offre beaucoup de choses instructives.) — Libro de Los Fechos et conquistas del principado de la Morea compilado por comandamiento de don Fray Johan Hernandez de Heredia maestro del Hospital de S. Johan de Jerusalem, chronique de Morée aux XIIIe et XIVe siècles, publiée et traduite pour la première fois pour la Société de l'Orient latin, par Alfr. MOREL-FATIO. (Cette chronique n'est qu'une source de second rang, mais elle mérite bien l'attention des historiens, et l'édition actuelle rend possible des recherches philologiques et historiques profondes; la traduction française était nécessaire et sera la bienvenue.) — BRÜNSICKE, zwei berühmte Chefs der preussischen Zieten-Husaren, Hans Joachim von Zieten und Prinz Friedrich Karl von Preussen, für Jung und Alt erzählt (petit livre populaire). — Freiherr Barthol. von STÜRMER, Berichte aus St. Helena zur Zeit der dortigen Internirung Napoleon Bonaparte's 1816-1818, herausgegeben von Haens SCHLITTER (le baron de Stürmer était le commissaire autrichien à Sainte-Hélène, mais sa mission fut inutile et ne se composa que de « bagatelles » ; on publie ici ses rapports qui ne sont pas sans intérêt). — Von der WENGEN, Geschichte der Kriegsereignisse zwischen Preussen und Hannover, 1866, mit Benutzung authentischer Quellen, III. (Troisième livraison d'un ouvrage parfois un peu détaillé, mais toujours intéressant, composé avec grand soin et manifestement impartial; on y voit l'armée hanovrienne nullement prête, mais sympathique, brillante, fidèle à son roi, pleine de bravoure et de l'esprit de sacrifice; mais d'autre part « le commandement se montre sous un jour qui prouve que la catastrophe fut la punition des fautes commises »). — CRONAU, Fahrten im Lande der Sioux (petit livre qui renferme de jolies esquisses). — STEFFENHAGEN, die Entwickelung der Landrechtsglosse des Sachsenspiegels, VI, die Fuldaer Glossenhandschrift (d'après un manuscrit resté jusqu'ici comme inconnu). — JENKS, Henry C. Carey als Nationalökonom. — Catulli Veronensis liber, recens. et interpretatus est Aem. BAEHRENS, vol. II (prolégomènes qui renferment tout ce qu'on sait du poète ; remarques métriques empruntées à L. Müller; commentaire où l'on trouve à côté d'idées insoutenables, « plus d'un bon grain d'or »). — Emile LEGRAND, Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XVe et XVIe siècles, 2 vols. (Ouvrage qui fournit pour la première fois un solide fondement pour toutes les recherches ultérieures sur ce domaine; de nombreuses découvertes; des biographies complètement neuves; pas une qui ne soit enrichie de quelques informations auparavant inconnues; importants éclaircissements sur l'histoire de l'humanisme et de la philologie classique; le livre est ainsi un complément bienvenu de l'ouvrage de G. Voigt sur la renaissance de l'antiquité classique; cp. au reste *Revue critique,* 1886, n° 27, art. 152.) — GASPARY, Geschichte der italienischen Literatur, I (travail scientifique très solide, traite de la littérature italienne depuis les commencements jusqu'à Pétrarque; exposition aisée et bon goût; les notes en appendice renferment les renseignements bibliographiques et la critique des points douteux et difficiles). — York plays, the plays performed by the crafts or mysteries of York on the day of Corpus Christi in the 14, 15 and 16 centuries, now first printed from the unique manuscript in the library

of Lord Ashburnham, ed. with introduction and glossary by Lucy Toulmin SMITH (introduction importante, editio princeps faite avec tout le soin désirable, cp. *Revue critique,* 1885, n° 50, art. 228). — BEHAGHEL, die deutsche Sprache (excellent manuel qui met en œuvre, dans un petit nombre de pages, de « gigantesques matériaux »). — WEHL, das Junge Deutschland, ein kleiner Beitrag zur Literaturgeschichte unserer Zeit, mit einem Anhange seither noch unveröffentlichter Briefe von Mundt, Laube und Gutzkow (se lit bien en son ensemble, lettres nombreuses et intéressantes de Gutzkow). — N. H. MICHEL, du droit de cité romaine, études d'épigraphie juridique, première série, les signes distinctifs de la qualité de citoyen romain (long et diffus, offre très peu de nouveau, renferme toutefois des choses importantes). — Er. FRANTZ, das heilige Abendmahl des Leonardo da Vinci. — Jul. LESSING, Was ist ein altes Kunstwerk werth? — WYCHGRAM, das weibliche Unterrichtswesen in Frankreich (excellente esquisse et livre intéressant qu'on fera bien de consulter en Allemagne). — SCHUMANN, Karl Kehr, ein Meister der deutschen Volksschule und Lehrerbildung. — Q. P. Indexes, n° XIX, the Q. P. Index Annual, for 1885, fifth annual issue (très utile).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 31 Vingtième année 2 août 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 741, 17 juillet 1886 : The last days of the Consulate, from the French of M. Fauriel, edited, with an introduction, by M. L. Lalanne. (Bertha M. Gardiner : livre d'un grand intérêt historique, cf. *Revue critique*, 1886, n° 1, art. 5.) — Some folklore books : Bladé, Contes populaires de la Gascogne; Pandit S. M. Nates'a Sâstrî, Folklore in Southern India, 2 parts; Isabel F. Hapgood, The epic songs in Russia. (Ralston : M. Bladé a publié une excellente collection des contes populaires de la Gascogne; le livre de M. Natés'a Sâstrî sera hautement apprécié de tous ceux qui veulent se rendre familiers avec la pensée et le sentiment des Hindous; la traduction des chants épiques de la Russie, entreprise par une Américaine, Miss Isabel Florence Hapgood, sera cordialement reçue par tous ceux qui s'intéressent au folklore.) — Wheeler, India under British rule. (Keene : en somme, bien fait.) — Danson, The wealth of households. — Merriam, The life and times of Samuel Bowles. (W. Lewin.) — Current literature. (A common place book of the fifteenth century, containing a religious play and poetry, legal forms, and local accounts, p. p. Lucy Toulmin Smith. — J. R. Murray, The influence of Italian on English literature during the sixteenth and seventeeth centuries : (courte étude, et bien écrite.) — Correspondence : Tiryns and Egypt. (Petrie.) — The gaulish « Arcantodan(os) » and « Rodanos ». (Whitley Stokes : le mot Arcantodan qu'on trouve sur des monnaies gauloises, signifierait « voradin » ou « contrôleur de la monnaie », valde candidux judex ou argenti judex; arcanto = arganto; dan(os) = judex; (dan)os doit plutôt signifier « striker » et arcantodanos « money-striker » ou monetarius; danos se trouve avec le préfixe « ro » dans le nom du Rhône, *Rodanos.*) — Brunetto Latino or Brunetto Latini. (Toynbee.) — A Thomas Shakspeare at Oxford in 1634. (Clark : on lit dans le « Caution-Book » du Lincoln College : Thomas Shakespeare, innkeeper at the George in Magdalen parish, Oxon, it caution for the battells, etc., of William Andrew, B. A., 11 dec. 1634.) — Science : reform of the study of languages. Breymann, Ueber Lautphysiologie und deren Bedeutung für den Unterricht, Breymann u. Moeller, Zur Reform des neusprachlichen Unterrichts; Breymann, Wünsche und Hoffnungen, betreffend das Studium der neueren Sprachen an Schule und Universität. (Sweet.) — The dialects of Northern Greece (lu par M. Herbert Weir Smyth à la réunion de l'University Philological Association et tiré des University Circulars). — Curtius « Principles of greek etymology » (Wharton : liste de fautes). — The Egypt Exploration Fund.

The Athenaeum, n° 3064, 17 juillet 1886 : Walker, The Azores or Western Island. — Weymouth, The resultant Greek Testament, exhibiting the text in which the majority of modern editors are agreed (édition qui ne pourra guère satisfaire; elle a coûté à l'auteur beaucoup de temps et de peine, mais le plan est embarrassant; ce « resultant Greek Testament » est inférieur à tous les égards au texte établi par Tischendorf et publié chez Tauchnitz; l' « apparatus » est légèrement démodé, et le texte, quoique généralement bon, trahit parfois le manque de sagacité critique). — Hasted's history of Kent, corrected, enlarged and continued to the present time from the mss. collections of the late Rev. T. Streatfeild and the late Rev. Lambert Blackwell Larking, the public records and other sources; edited by Henry T. Drake, part I, The Hundred of Blackheath. — Current Ethics : Courtney, Constructive ethics; Sorley, Ethics of naturalism; Clapperton, Scientific meliorism; Steinthal Allgemeine Ethik. — W. Robertson Smith, Kinship and

marriage in Early Arabia. (Livre dont chaque chapitre abonde en détails, excellent index). — Miss BLIND, The heather on fire, a tale of the Highland clearances. — BUNCE, History of the corporation of Birmingham, with a sketch of the earlier government of the town. 2 vols. — The archaeological societies. — Public schools in 1886. — Fact and fiction. (Begg). — The indexes of the Index Society (Farrar). — The Exchequer Rolls of Scotland (Round). — Five letters of Carlyle. — CAVALUCCI et Em. MOLINIER, Les Della Robbia, leur vie et leur œuvre d'après des documents inédits (« a permanent standard of reference »). — EVERITT, English caricaturists and graphic humourists of the nineteenth century and how they illustrated and interpreted their times. (Ouvrage instructif fait avec beaucoup de savoir, d'habileté et de sagacité; on remarquera surtout ce qui est relatif à Cruikshank.) — James D. BROWN, Biographical dictionary of musicians, with a bibliography of English writings on music.

Literarisches Centralblatt, n° 30, 17 juillet 1886 : JOSTES, die Tepler Bibelübersetzung; eine zweite Kritik; L. KELLER, Die Waldenser und die deutschen Bibelübersetzungen, nebst Beiträgen zur Geschichte der Reformation. — GÜLDENPENNING, Geschichte des oströmischen Reiches unter den Kaisern Arcadius und Honorius II. (Orthodoxie trop prononcée; la lecture du livre est difficile et désagréable). — H. DERENBOURG, Ousâma ibn Mounkidh, un émir syrien au 1er siècle des croisades, 1095-1188, 2e partie, texte arabe de l'autobiographie d'Ousâma, publiée d'après le manuscrit de l'Escurial. (Long article sur ce curieux ouvrage, savamment édité.) — Briefe und Acten zur österreichisch-deutschen Geschichte im Zeitalter Kaiser Friedrich's III, gesammelt u. herausg. von BACHMANN. (Travail soigné et excellent.) — Urkunden zur Geschichte der Staat Speyer, gesammelt u. hrsg. von A. HILGARD. (Recueil de documents que les historiens accueilleront avec joie.) — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim, hrsg. von DOEBNER, II. 1347-1400. (Matériaux importants pour l'histoire de Hildesheim et en outre de la Basse-Saxe.) — Von HELFERT, der ungarische Winter-Feldzug und die octroyirte Verfassung, December 1848 bis Marz 1849, II. (L'auteur n'est pas un véritable historien, il parle trop de choses insignifiantes, enfin il est trop favorable à l'Autriche.) — Joseph et Hartwig DERENBOURG, Les inscriptions phéniciennes du temple de Seti à Abydos, publiées et traduites d'après une copie inédite de M. Sayce. — BRINKMANN, Syntax des Französischen und Englischen in vergleichender Darstellung, II, 2. (de nouveau à louer le grand soin déployé par l'auteur, sa sagacité, l'abondance de ses matériaux; mais aussi à blâmer des défauts, des inexactitudes, des obscurités; l'auteur a renoncé à la méthode historique). — BAUMGART, Gœthe's Weissagungen des Bakis und die Novelle, zwei symbolische Bekenntnisse. (L'auteur du compte-rendu approuve dans l'ensemble les conclusions de Baumgart.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 27, 3 juillet 1886 : A. DEHLEN, die Theorie des ARISTOTELES und die Tragödie der antiken, christlichen, naturwissenschaftlichen Weltanschauung (Wecklin). — G. F. UNGER, Die Troische Aera des Suidas (L. Cohn : résultats contestables). — O. WEISSENFELS, HORAZ, seine Bedeutung für das Unterrichtsziel des Gymnasiums. LE MÊME, Loci disputationis HORATIANAE ad discipulorum usus collecti (Heidenhain). — A. NITZSCHNER, de locis SALLUSTIANIS qui apud scriptores grammaticos vetere leguntur (Schmalz : intéressant). — B. C. SALLUSTII CRISPI bellum Catilinae et bellum Jugurthinum. Schulausgabe von J. PRAMMER (A. Eussner : peu scientifique). — CH.

Tissot, Fastes de la province romaine d'Afrique (Asbach : ne soutient pas la comparaison avec les Fastes asiatiques de Waddington).

N° 28, 10 juillet 1886 : H. Bonitz, Platonische Studien, 3. Aufl. (F. Lortzing : excellent). — R. Linde, de diversis recensionibus Apollonii Rhodii Argonauticon (G. Knaack : ingénieux). — H. Jurenka, Quaestiones criticae (G. Knaack : sur Callimaque et les Héroïdes d'Ovide). — M. Tullii Ciceronis de officiis libri III. Schol. in unum edidit Th. Schiche (G. Sorof : excellente édition). — Cicéron, Traité des devoirs. Livre I. Texte latin et traduction française par H. Joly (F. Müller : abus de la ponctuation, traduction un peu prolixe, quoique élégante). — K. Lange, Haus und Halle (A. Boetticher : matériaux abondants). — Hermann Adolph. Archaeologische Glossen zur Urgeschichte. Moses-Herodot-Mythologisches (F. Justi : collection de folies, explication du babylonien par le slave). — O. Richter, Lateinisches Lesebuch (Chr. Belger : bien disposé).

Wochenschrift für klassische Philologie, 30 juin 1886, n° 26 : A Schaefer, Demosthenes und seine Zeit. 2te revidierte Ausg., vol. I (Nitzsche : le regretté auteur a pu encore reviser lui-même le premier volume de cet excellent ouvrage; il a consciencieusement examiné tout ce qui a paru sur son sujet depuis trente ans). — W. Kocks, Ausgew. Reden des Lysias (Sachse : édition recommandable, destinée aux élèves de Seconde supérieure). — P. Schultze, De Lysiae oratione trigesima (Sachse combat l'opinion de Sch. que le discours serait authentique). — Philodemi Gadarensis epigrammati ab Georgio Kaibel edita = Index schol. Gryphysw. per sem. aest, 1885 hab. (Knaack). — L'orazione di Cicerone in difesa di P. Sulla, riv. et ill. da A. Pasdera (Nohl : édition bien faite, mais qui montre trop peu de soin et de méthode dans la critique du texte). — G. Gemss, Schulwörterbuch zu Cornelius Nepos (Ball: méritoire, mais richesse de citations inutile dans un ouvrage destiné aux élèves de Quatrième). — Müller et Lattmann, Griech. Gramm.; Lattmann, Griech. Lesbuch für Untertertia ; Lattmann et Müller, Griech. Ubungsbuch für Untertertia (Sitzler ne recommande que les deux premiers de ces ouvrages).

— 7 juillet 1886, n° 27 : Homers Odyssee v. Faesi, 3e vol., 7e éd. v. Hinrichs (Cauer fait quelques observations de détail). — L. Müller, Der saturnische Vers, et R. Thurneysen, Der Saturnier and sein Verhältnis zum röm. Volksverse (Mähly : Th. a prodigué beaucoup de soin à une cause perdue; le livre de M. montre toutes les qualités et les défauts de ce savant). — Statius Lied von Theben. Deutsch von A. Imhof (Nohl : bonne traduction qui fera plaisir à tous les amis de Stace). — L. Haenny, Schriftsteller und Buchhändler im alten Rom, 2e Aufl. (Stangl. donne un compte-rendu de ce livre écrit d'un style attachant).

— 14 juillet 1886, n° 28 : H. Kiepert, Erläuterungen zu der Karte von Lykien (Hermann). — E. Chatelain, Paléographie des classiques latins, 1er et 2e livr. (Stangl n'est pas toujours content du choix de l'éditeur, mais recommande sa publication à tous les séminaires philologiques, à tous les amis de l'antiquité). — Aristophanis, deperditarum comoediarum fragmenta auxit, etc. Fred. Blaydes (Wagner : sans valeur). — Ciceronis libri qui ad rem publicam et ad philosophiam spectant. Scholarum in usum ed. Th. Schiche (Lehmann : très recommandable). — Communications : W. Soltau, Neun Kapitel aus Catos origines (1er art.); J. Keller, Eine röm. Ehreninschrift.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 32 Vingtième année 9 août 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 742, 24 juillet 1886 : W. GRAHAM, The social problem in its economical, moral and political aspects. (M. Peacock.) — Ad. HARNACK, Lehrbuch der Dogmengeschichte, erster Band (Cheetam : un des livres les plus importants sur l'histoire des trois premiers siècles). — VINING, An inglorious Columbus or evidence that Hwui-Shan and a party of Buddhist nonks from Afghanistan discovered America in the fifth century. (Douglas.) — Some books about Spain (Spanish mystics, a sequel to « many Voices »; Discursos leidos ante la Real Academia en la recepcion publica del R. P. Miguel Mir; Reise-Erinnerungen aus Spanien, Blätter aus einem Tagebuche von Ch. von BERNHARDI; G. Becquer, Légendes espagnoles, trad. de A. Fouquier; Cortes de Castilla de 1576.) — Classical school books (Herodoti Historia, rec. A. HOLDER, vol. I; Homeri Odyssea, rec. P. CAUER, vol. I; Sophoclis Trachiniae, ed. SCHUBERT : nouvelle collection bien faite). — Inauguration of the Gœthe National Museum. — Early kiln-burnt bricks (Sayce). — An ancient Arabian parallel to the Birnam Wood incident in Macbeth (Redhouse). — The ancient laws of Ireland (Whitley Stokes). — « Soordoock » and « doogh » (Grosart). — The Etruscans in Lemnos : BUGGE, Der Ursprung der Etrusker durch zwei lemnische Inschriften erläutert; C. PAULI, Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos. (Sayce : il est impossible à l'auteur de l'article de partager la confiance et l'enthousiasme de Bugge; il juge le travail de Pauli plein d'idées et de faits importants.) — Classical books (WILKINS, The growth of the Homeric poems; BOBRIK, Horaz, Entdeckungen und Forschungen, part I; Italici Ilias latina, ed. PLESSIS; MERGUET, Lexicon zu den Schriften Caesars, part VI). — Local value in writing numbers (Edkins). — The royal mummies at the Boulak Museum. — The French excavations in Susiana. — ROWBOTHAM, A history of music.

The Athenaeum, n° 3065, 24 juillet 1886 : E. CHEVALIER, Histoire de la marine française sous la première République. (Livre abondant, exact, sans chauvinisme, puisé presque entièrement aux sources françaises.) — Sacred books of the East, the texts of Confucianism, translated by James LEGGE, 2 vols. — Henry GEORGE, Protection of free trade, an examination of the Tariff Question, with special regard to the interests of labour. — Selections from the letters, despatches and other state papers preserved in the Bombay Secretariat, Maratha series, vol. I, edited by G. W. FORREST. (Importante publication.) — Cecil TORR, Rhodes in ancient times (L'auteur a su recueillir dans ce petit volume une foule de détails relatifs à Rhodes et qui nous apprennent le rôle que cette île a joué autrefois dans l'histoire du monde). — Henry STEVENS, of Vermont, Recollections of Mr. James Lenox, of New York, and the formation of his library. — Isabel Florence HAPGOOD, The epic songs of Russia. — Antiquarian books (DOUTHWAITE, Gray's Inn, its history and associations; The English catholic nonjurors of 1715, p. p. ESTCOURT and PAYNE). — Philological books. (A condensed dictionary of the English language, chiefly derived from the unabridged dictionary of Webster, edited under the superrevision of Prof Noah Porter, by P. GARDNER; Transactions of the Philological Society, 1885-86, I; SATTLER, Y Gomerydd, das ist Grammatik des Kymraeg oder der kelto-wälischen Sprache; PASQUET, Goupil et Renart, essai philologique : petit travail satisfaisant; JESINA Romani Chib. oder die Zigeuner-Sprache). — American literature. — Fact and fiction. (H. Dixon). — The Boley Hill at Rochester (G. Gomme.) — Edgar Allan Poe (Ingram.) — The indexes of the Index society (H. B. Wheatley). — VACHER, Fifteenth

century Italian ornament. — Arthur Pougin, Verdi, histoire anecdotique de sa vie et de ses œuvres.

Literarisches Centralblatt, n° 31, 24 juillet 1886 : Realencyclopädie der christlichen Alterthümer, unter Mitwirkung mehrerer Fachgenossen p. p. Kraus, II. (C'est le premier essai d'une encyclopédie de l'archéologie chrétienne tenté par la science théologique allemande; la méthode est fausse, mais l'ouvrage renferme beaucoup de choses utiles et on peut dire que c'est un manuel pratique). — Aristotelis περὶ ἑρμηνείας, librum pro restituendo totius philosophiae fundamento interpretatus est Fr. Michaelis (esprit indépendant). — Aristotelis metaphysica, recogn. W. Christ (instructif et sera le bienvenu). — Ritterling, De legione Romanorum X gemina (travail satisfaisant pour la forme et le fonds, réunit toutes les inscriptions relatives au sujet, index complets). — Urkundenbuch der Stadt Duderstadt bis zum Jahre 1500, hrsg. von J. Jaeger. — Harrisse, Christophe Colomb, son origine, sa vie, ses voyages, sa famille et ses descendants, 2 vols. (« Dans cet ouvrage exact et sûr, magnifique au point de vue typographique, l'infatigable chercheur — à qui la littérature du siècle des grandes découvertes doit tant de précieuses contributions — donne les fruits abondants de longues recherches détaillées sur l'homme le plus intéressant et le plus énigmatique de cette époque, Christophe Colomb... L'auteur diligent et passionné pour son sujet a fait de pénibles recherches qui ont été couronnées de beaux résultats... Il détruit naturellement plus qu'il n'édifie... L'histoire des descendants de Colomb est racontée avec un soin admirable »). — Kaemmel, Grundzüge der neueren Geschichte (bon). — Neelmeyer-Vukassowitsch, Grossbritannien und Irland, mit besonderer Berücksichtigung der Colonien, nach eigenen Beobachtungen geschildert. — Rietschel, Lüftung und Heizung von Schulen. — Die Inschrift von Gortyn, übersetzt von Bernhöft (a trouvé quelques choses justes). — Morley, Voltaire (renferme quelques réflexions originales et mérite d'être lu plutôt à cause de l'auteur que du sujet même). — Ad. Stern, die deutsche Nationalliteratur von Tode Gœthes bis zur Gegenwart (incomplet, inégal, très peu d'idées d'ensemble, défauts qui gâtent un ouvrage où il y a d'ailleurs beaucoup de jugements justes et de bonnes analyses).

Berliner Philologische Wochenschrift, nos 29 et 30, 17 juillet 1886 : A. Römer, Ueber die Homerrezension des Zenodot (H. Düntzer : défense de Zénodote, beaucoup de savoir). — B. Jowett, The politics of Aristotle translated with notes (F. Susemihl : sans grande valeur). — Die Metamorphosen des P. Ovidius Naso für den Schulgebrauch erklärt von H. Magnus. Buch XI-XV (A. Zingerle : très bonne édition). — C. A. Lehmann, Quaestiones Tullianae. Pars I, De Ciceronis epistolis (deux comptes-rendus favorables par Schmalz et Gurlitt). — Giltbauer, Die tachygraphische Unterschrift des Codex Laurentianus Plut. IX, 15 (O. Lehmann : importante découverte d'un fragment de tachygraphie grecque daté de 964 ap. J.-C.). — F. Blass, Palaeographie, Buchwesen und Handschriftenkunde, extrait du Handbuch d'I. Müller (O. Lehmann : utile). — H. Schuchardt, Ueber die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker (H. Ziemer : rend service à la science en précisant le point débattu). — Sammlung der griechischen Dialektinschriften von Collitz. II, 1. Mittel=und nordgriechischen Inschriften (W. Larfeld : suite de cet excellent recueil; les inscriptions de Delphes ont été omises à dessein comme trop nombreuses). — H. Collitz, die Verwandschaftsverhältnisse der griechischen Dialekte (X : s'occupe surtout du dialecte thessalien). — W. Prellwitz, De dialecto Thessalica (W. Larfeld : bonne monographie, avec des hardiesses discutables). — H. Rönsch, Lexikalische Excerpte aus weniger bekannten lateinischen Schriften (K. E. Georges :

beaucoup de nouveau). — G. MASPERO, Histoire ancienne des peuples de l'Orient, 2e édition. (F. Justi : excellent à tous égards). — G. BRUNENGO, L'impero di Babilonia e di Ninive (F. Justi : soigné et instructif). — G. EBERS, Cicerone durch das alte und neue Aegypten (E. Meyer : utile extrait corrigé du grand ouvrage d'Ebers). — Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει φιλολογικὸς σύλλογος. Τόμος ις' 1881-1882 (G. Meyer).

Wochenschrift für klassische Philologie, 21 juillet 1886, n° 29 : H. MARQUARDT, Zum Pantathlon der Hellenen (Blümmer : essai de solution plus manqué que tous les essais antérieurs). — CICERONIS Brutus, rec. TH. STANGL (Stroebel : solide). — A. CURTI RUFI historiae Alexandri Magni. In breviorem formam redegit et scholarum in usum ed. M. C. P. SCHMIDT (Krah : l'auteur est allé trop loin dans ses changements du texte. — H. PERTHES, Lat.-deutsche Wortkunde im Anschluss an Caesars Bellum Gallicum. 2te Aufl., besorgt von W. GILLHAUSEN, vol. I (ε : à recommander surtout au professeur). — Communications : SOLTAU, Neun Kapitel aus Catos Origines, 2e article.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 33 Vingtième année 16 août 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 743, 31 juillet 1886 : The Dictionary of National Biography, edited by Leslie STEPHEN, vol. VII Brown-Burthogge. — G. C. THOMPSON, Public opinion and lord Beaconsfield. (J. A. Hamilton.) — CHRISTIE The old church and school libraries of Lancashire (L. Toulmin Smith). — J. W. BARLOW, The Normans in South Europa (Oman : il aurait fallu intituler le livre « Bald translations of various passages in chronicles of the eleventh century, down to the year 1085, with discursive documents » ; d'ailleurs l'auteur ne semble pas connaître son moyen-âge « il commet nombre de « blunders »). — Some books on education. — Two unpublished letters of Shelley. (A. J. Butler : l'une de ces lettres est datée du 1er avril 1810; l'autre, du 12 août 1812). — A Ungarian folk-tale (W. Henry Jones). — When does the nightingale cease singing? (Martinengo-Cesaresco). — « Soordoock » (Mayhew.) — Jacob Boehme, his life and feeling, by the late Dr. Hans Lassen Martensen, metropolitan of Denmark, translated from the Danish by T. Rhys EVANS (R. Noel). — Local value in writing numbert (R. C. Temple). — The Turkish « Dolm a » (Redhouse). — Life of Sir Henry Raeburn, with portraits and an appendix, by his great Grandson, William Raeburn ANDREW. — The royal mumies at Bulak (Procès-verbal du dépouillement des deux momies qui portent dans la salle copte du musée de Boulaq les nos 5227 et 5232 et proviennent de la cachette de Deir-el-Bahari). — Annonce la mort (le 21 juillet) de M. Bernardino Biondelli, directeur du cabinet des médailles de Milan.

The Athenaeum, n° 3066, 31 juillet 1886 : English Worthies, Raleigh, by Edmund GOSSE; The bibliography of Sir Walter Ralegh, with notes by BRUSHFIELD. (Le livre de M. Gosse est très agréable, c'est un récit soigné et plein d'aisance; la bibliographie dressée par M. Brusfield est claire et bien ordonnée). — North Riding Record Society, quarter sessions records, vol. III. — Oriental penmanship, specimens of Persian handwriting, illustrated with facsimiles from originals in the South Kensington Museum, by PALMER, late professor of Arabic, to which are added illustrations of the Nagari character by Fr. PINCOTT. (Sujet intéressant et traité avec soin). — HINDLEY, The history of the Catnach press, at Berwick-Upon-Tweed, Alnwick and Newcastle — upon-Tyne, in Northumberland and Seven dials, London. — C. TAYLOR, The teaching of the twelve apostles, with illustrations from the Talmud. — BOURGET, nouveaux essais de psychologie contemporaine. — Guide-Books. — Fact and fiction (Haggard et Evans). — Hasted's « History of Kent » (Drake). — Bishop Pococke's mss. (Sinclair). — The Boley Hill at Rochester (A. Hall). — The indexes of the Index Society (E. C. Thomas). — Thackeray's miscellaneous writings (C. P. Johnson). — The natural history of Palestine (Tristram). — S. R. KOEHLER, Etching, an outline of its technical processes. and its history, with some remarks on collections and collecting. — LEGGETT, Notes on the mint-towns and coins of the Mohammedans from the earliest period to the present time (l'auteur était insuffisamment préparé à sa tâche). — MUIR, Ecclesiological notes on some of the islands of Scotland. — The British archaeological association at Darlington. — Notes from Athens (Lambros.)

Literarisches Centralblatt, n° 32; 31 juillet 1886 : ERICHSON, L'église française de Strasbourg au XVIe siècle d'après des documents inédits. (Détails curieux.) — SCADUTO, L'abolizione della facolta de teologia in Italia. — SCHUBRING, der christliche Kalender alten und neuen Stils, in tabellarischer Form dargestellt; FLEISCHHAUER, Kalender-Compendium der christlichen Zeitrechnungsweise auf die Jahre 1 bis 2000 von und

nach Christi Geburt. (Deux ouvrages qui n'ont pas satisfait le critique.) — LOEB, Tables du calendrier juif depuis l'ère chrétienne jusqu'au xxxe siècle, avec la concordance des dates juives et des dates chrétiennes et une méthode nouvelle pour calculer les dates. (Œuvre qui témoigne d'un grand soin et qui est d'une complète exactitude; comp. *Revue critique*, n° 31, art. 176.) — ADLER, die Organisation der Centralverwaltung unter Kaiser Maximilian I, auf urkundlicher Grundlage dargestellt. (Renseignements du plus grand intérêt, mais noyés dans les remarques personnelles de l'auteur qui sont de la plus grande diffusion ; le travail est à refaire, et à refaire mieux.) — Friedrichs des Grossen pädagogische Schriften und Aeusserungen, mit einer Abhandlung über Friedrichs des Grossen Schulregiment nebst einer Sammlung Schulreglements, etc. übersetzt und herausgegeben von Jürgen BONA MEYER (publication très méritoire). — CRONAU, Von Wunderland zu Wunderland, Landschafts- und Lebensbilder aus den Staaten und Territorien der Union, neue Folge, I Lieferung. — BURDO, Am Niger und Benue, sechs Monate im Hinterlande von Kamerun, deutsche Ausgabe von P. HEICHEN. — STAMPE, Das Compensationsverfahren im vorjustinianischen Stricti juris judicium. — KNIEP, Vacua possessio. — SITTL, Geschichte der griechischen Literatur bis auf Alexander den Grossen. (Deux volumes d'un ouvrage qui devra être complètement remanié à une seconde édition, car on y trouve vraiment trop de paradoxes et d'assertions contestables.) — BAIER, de Plauti fabularum recensionibus Ambrosiana et Palatina commentatio critica. — ZEHENDER, die runden Thürme in Ireland.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 27, 3 juillet 1886 : Bulletin de la commission pour l'histoire des églises wallonnes, tome I (Th. Schott : publication digne d'éloges et dont il faut souhaiter la continuation). — WHERRY, A comprehensive commentary on the Qurân comprising Sale's translation and preliminary discourse with additional notes and emendations together with a complete index to the text, preliminary discourse and notes, vol. III, (S. Fraenkel : les nouvelles additions de l'éditeur exciteront à peine l'intérêt de l'arabisant.) — MACH, Beiträge zur Analyse des Empfindungen (Stumpf). — WIESE, Lebenserinnerungen und Amtserfahrungen (von Sallwürk : livre bien écrit et qui fait passer devant vous un grand nombre de personnes et de questions importantes). — ERMAN, Aegypten und ägyptisches Leben im Alterthum, I. (Pietschmann : livre destiné au grand public, et d'ailleurs clair et plein de vivacité; ne partage pas l'enthousiasme de ses devanciers, ne cache ni les lacunes de notre science ni les vices de la civilisation égyptienne qui fut plus originale que parfaite et efficace, car tout ce que nous devons à l'Egypte, comparé à l'effort que firent autrefois les habitants de la vallée du Nil, ne représente proportionnellement qu'un mince succès. Quiconque voudra connaître la culture égyptienne, telle qu'elle était en réalité, et met l'intelligence du passé plus haut que l'enthousiasme, ne trouvera pas un guide plus consciencieux qu'Erman. Cette œuvre d'une si haute valeur scientifique aurait, il est vrai, mérité de meilleures illustrations.) — Homeri Iliadis Carmina edid. RZACH, pars I, Carm. I-XII (Renner : l'auteur a une méthode sage et réfléchie, il a su tenir le milieu entre l'estime exagérée qu'on a pour les manuscrits et les critiques de l'antiquité, et les changements trop hardis). — Res gestae divi Augusti d'après la dernière recension, avec l'analyse du Commentaire de M. Th. Mommsen par C. PELTIER, sous la direction de R. CAGNAT. (Bormann : édition peu coûteuse et commode.) — BACHOFEN, Antiquarische Briefe, vornehmlich zur Kenntniss der ältesten Verwantschaftsbegriffe. (Schrader : le livre abonde en erreurs et en conclusions qui ne

sont pas fondées; pourtant, on ne regrettera point de l'avoir lu, car il est écrit avec un grand savoir et aussi avec sagacité.) — HAYM, Herder nach seinem Leben und seinen Werken dargestellt. II Band. (Suphan : fin de ce grand et remarquable travail, l'auteur domine tout, et sait garder la liberté de son coup d'œil; partout, il a su prendre le chemin le plus sûr, le vrai chemin; il n'a pas d'idées préconçues; il doute avec admiration et admire avec doute; il critique même Herder avec la plus extrême sévérité.) — Adgars Marienlegenden, nach der Londoner Handschrift Egerton 612 zum ersten Mal vollständig hrsg. von NEUHAUS (Weber : les remarques instructives et le glossaire fait avec soin appartiennent à W. Forster; l'introduction et les sommaires sont écrits en un allemand horrible). — BAZIN, De Lycurgo (Landwehr : l'auteur n'a pas su dissiper tous les doutes et il a parfois d'audacieuses assertions; le latin n'est pas toujours correct, malgré les errata; mais des explications qui méritent toute l'attention). — Jos. HANSEN, Beiträge zur Geschichte von Aachen. (Geering : études faites d'après des documents inédits et importants.) — Dimitri KOBEKO, der Cäsarewitsch Paul Petrowitsch, 1754-1796, historische Studie, autor. deutsche Ausgabe von LAURENTY (Brückner : le livre de Kobeko, bon dans l'original, a été malheureusement déformé et mutilé par la mauvaise traduction allemande qui fourmille de russicismes et d'expressions de l'allemand de Petersbourg. Le traducteur manque au reste de savoir et de tact littéraire; il écrit *Brouschi* pour Bruce, *Bomon* pour Beaumont, *Merci d'Argentot* (Mercy d'Argenteau), *Stelin* (Stählin); il ne reproduit pas les notes et les citations. Quant à l'ouvrage même, il témoigne de soin et de science, quoique ce ne soit au fond qu'une histoire de cour, parfois un peu diffuse). — REDTENBACHER, die Architektur der italienischen Renaissance, Entwickelungsgeschichte und Formenlehre derselben, ein Lehrbuch für Architekten und Kunstfreunde. (Jessen.) — F. von MARTENS. Völkerrecht, das internationale Recht der civilisierten Nationen, deutsche Ausgabe von C. BERGBOHM (Dambach). — Kriegsgeschichtliche Einzelschriften, hrsg. vom Grossen Generalstabe, Abteilung für Kriegsgeschichte, Heft VII.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 12, 10 juin 1886 : W. von HARTEL. Ueber die griechischen Papyri Erzherzog Rainer (Sauppe). — A. Gellii Noctium Atticarum libri XX ex recensione et cum apparatu critico Martini HERTZ, volumen prius; Opuscula Gelliana lateinisch und deutsch von Martin HERTZ. (Jordan : l'Aulu-Gelle de Hertz est un présent aussi inattendu que le Caton et Varron de Keil; on peut lui prédire avec certitude une durée qui s'étendra au-delà de plusieurs générations et l'avenir d'une œuvre monumentale; de nombreux passages dans l'émendation où l'éditeur a touché juste, d'autres où il a ouvert la discussion qui pourra être menée méthodiquement grâce à son zèle incomparable et à l'infatigable persévérance qu'il a déployée dans son apparat critique). — Karl MÜLLER, die Anfänge des Minoritenordens und der Bussbruderschaften. (Koch : l'auteur a su trouver la vérité au milieu de « l'épais buisson des erreurs et des confusions »; son livre, rectifie sur beaucoup de points les assertions qui avaient cours jusqu'ici, en transforme d'autres entièrement et, pour la première fois, fait réellement la lumière sur les commencements de l'ordre des Franciscains.) — R. HAUPT, die Bau = und Kunstdenkmäler der Provinz Schleswig-Holstein mit Ausnahme des Herzogtums Lauenburg, erste Lieferung. (Biernatzki : très important et très bien fait.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 34 Vingtième année 23 août 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 744, 7 août 1886 : FREEMAN, The methods of historical study (Morris : ce n'est pas une œuvre du plus haut mérite, mais on y trouve beaucoup de bonnes choses. Freeman connaît fort bien l'antiquité et le moyen âge ; il a spécialement étudié la conquête normande, et personne, pas même Gibbon, ne sait aussi bien l'époque qui vit la chute de Rome et la naissance des nations modernes de l'Europe ; mais ce n'est pas un artiste ; il ne sait pas peindre un grand tableau historique ; il n'a pas la divination et le pouvoir créateur qui reproduisent le génie d'une époque et son caractère essentiel ; il est parfois trivial et ennuyeux, son style quoique puissant et plein d'effet par instants, est aussi à certains endroits gêné et pesant, et souvent déparé par une affectation pédantesque). — OXENHAM, Memoirs of the Lieut. Rudolph de Lisle (Sincox). — CARNEGIE, Triumphant Democracy (H. A. Tipping). — German translations of the Bible before Luther : HAUPT, Der waldensische Ursprung des Codex Teplensis und der vorlutherischen deutschen Bibeldrucke ; JOSTES, Die Tepler Bibelübersetzung, eine zweite Kritik (Pearson). — Recent theology. — Discovery of a complete version of the « Story of Saneha » (Am. B. Edwards). — Hamlet's father's « gloworme » (Furnivall). — Unpublished letters of Shelley (Wise). — The Pigeon or Black-peak monastery of Fa-hian and Hiwen Thsang (Burgess). — Some folk-etymologies (Sibree). — « Soor-doock » (Blair). — Babylonia and China (Terrien de Lacouperie). — The Northumbrian « Ebolsong » (A. S. Cook). — Discovery of old stained glass at Christ's College, Cambridge (J. H. Middleton). — Ogams in the isle of Man (Rhys).

The Athenaeum, n° 3067, 7 août 1886 : Reynard the Fox, after the German version of Gœthe by A. Douglas AINSTIE. — MORSE, Japanese homes and their surroundings. — Mc CLELLAN, The life and campaigns of Major-General S. E. B. Stuart (livre très impartial et très attachant sur le plus brillant général de cavalerie de la guerre de la Sécession). — The Correspondence of M. Tullius Cicero, vol. II, p. p. TYRRELL (très louable). — WALFORD, The parlamientary generals of the great civil war (très condensé, mais peu d'erreurs). — W. M. DOWALL, Chronicles of Lincluden, as an abbey and as a college. — Minor historical literature. — Thackeray's « Paris sketch-book ». — The Heidelberg Quincentenary, I. — The Boley Hill (Gomme et Ch. S. Burne). — Mr. Rye's happing inscriptions (Rye). — Gœthe's testimonial to Carlyle for the chair of moral philosophy. — Lady Marian ALFORD, Needlework as art. — The British archaeological association at Darlington. — Morell MACKENZIE, The hygiene of the vocal organs.

Literarisches Centralblatt, n° 33, 7 août 1886 : STÖBER, zur Kritik der vita S. Joannis Reomaensis, eine kirchengeschichtliche Studie (soin extrême et beau succès). — Johannis Wyclif tractatus de ecclesia now first edited from the mss. with critical and historical notes by LOSERTH. (Edition de l'écrit le plus important de Wiclif, très bonne publication). — DEHLEN, die Theorie des Aristoteles und die Tragödie der antiken, christlichen, naturwissenschaftlichen Weltanschauung. (La poétique d'Aristote elle-même interprétée au point de vue « naturwissenschaftlich ! ») — DUBOC, die Tragik vom Standpunkte des Optimismus mit Bezugnahme auf die moderne Tragödie. — MANTEGAZZA, L'amour dans l'humanité, essai d'une ethnologie de l'amour traduit par Em. CHESNEAU. — MESTORF, Vorgeschichtliche Alterthümer aus Schleswig-Holstein. (62 tableaux avec 765 figures). — Voss u. STIMMING, Vorgeschichtliche Alterthümer aus der Mark Brandenburg, mit einem Vorwort von

Virchow. 1-5 Liefer. — Lippert, König Rudolf von Frankreich. (Fait avec habileté et compétence). — Mittelrheinische Regesten oder chronologische Zusammenstellung des Quellenmaterials für die Geschichte der Territorien der beiden Regier. Bezirke Coblenz und Trier in kurzen Auszügen, bearb. u. herausg. von Goerz. IV., 1273-1300. — Wylie, History of England under Henry the fourth, 2 vols. I, 1399-1404. (Ne connaît ni Pauli ni Gneist; pourtant très grand soin; mais l'auteur manque de coup-d'œil et ne sait pas exposer). — Heims, Unter der Kriegsflagge des deutschen Reiches, II, Kreuzerfahrten in Ost und West, Bilder und Skizzen von der Reise S. M. Kreuzer-Korvette Nymphe. — O. E. Hartmann, Ueber die römische Gerichtsverfassung, ergänzt von Ubbelode. — Ad. Römer, Ueber die Homerrecension des Zenodot (excellente étude, extrêmement instructive; l'auteur domine tout-à-fait son sujet). — Psichari, Essais de grammaire historique néogrecque, l'article féminin pluriel au moyen âge et de nos jours, et la première déclinaison moderne. (Travail très important et rempli de choses à la fois neuves et intéressantes). — Schweitzer, Geschichte der altskandinawischen Literatur, von den ältesten Zeiten bis zur Reformation. (Ne donne pas une claire image de la vie intellectuelle du Nord). — Norges indeholdende gamle Love indtil 1387, IV Bind, Supplementer til de tre foregaaende Bind samt Haandskriftbeskrivelse med Facsimiler, udgivet ved G. Storm. — Stöckl, das Schulturnen in knappen Zügen dargestellt.

Deutsche Literaturzeitung, n° 28, 10 juillet 1886 : Ph. Schaff, Saint Augustin, Melanchton, Neander, three biographies. (Böhringer : la meilleure étude et celle qui renferme le plus de choses nouvelles, est l'étude sur Néandre.) — Altdeutsche Predigten, herausgegeben von Anton Schönbach, I Band, Texte. (Strauch : très bonne édition, et la façon dont Schönbach a commenté le texte, devra rester un modèle.) — P. S. de Laplace, philosophischer Versuch über die Wahrscheinlichkeiten, nach der 6en Auflage des Originals übersetzt von Schwaiger. — Joh. von Kries, die Principien der Wahrscheinlichkeitsrechnung. — Celedón, Gramática de la lengua Köggaba con vocabularios y catecimos, tome X de la « Bibliothèque linguistique américaine » (Seler : excellent travail sur une des quatre langues qui sont parlées sur le territoire de la Sierra Nevada de Santa Marta, dans les villages du côté nord.) — Hollander, die handschriftliche Ueberlieferung der homerischen Hymnen; Homeri Hymni, Epigrammata, Batrachomyomachia ed. Eug. Abel (Wilamowitz-Moellendorff : le programme de Hollander mérite d'être mis en relief comme un travail à la fois méthodique et pénétrant; l'édition d'Abel, espérons-le, tombera dans l'oubli rapide qu'elle mérite, car sa recension est insuffisante). — B. Dahl, Zur Handschriftenkunde und Kritik des ciceronischen Cato maior. I, codices Leidenses. (Stangl : grande « acribie ».) — Ussing, Erziehung und Jugendunterricht bei den Griechen und Römern, neue Bearbeitung (Büchsenschütz : quelques améliorations et additions). — Stranitzky, Ollapatrida des durchgetriebenen Fuchsmundi 1711, p. p. R. M. Werner (Seuffert : fait avec grand soin). — Li Rei de Engleterre, ein anglo-normanischer Geschichtsauszug, zum ersten Mal veröffentlicht von John Koch. (Stengel : texte déjà publié en 1865 par Glover, publié cette fois d'après un manuscrit plus ancien.) — Urkundenbuch des Bistums Culm bearb. von C. P. Woelky, III Heft, Urkunden Nr. 642-964. (Perlbach). — Busken-Huet, Rembrandts Heimat, Studien zur Geschichte der nordniederländischen Cultur im XVII Jahrhundert, autoris. Uebersetzung, aus dem Holländischen von Marie Mohr, herausgegeben von G. v. d. Ropp, I. (Von der Linde : sous le titre « la patrie de Rembrandt », l'auteur nous donne, non

pas des études sur la Hollande du XVIIe siècle, mais sur l'histoire de Hollande considérée au point de vue de l'histoire générale de l'Europe ; beaucoup de choses fausses et inexactes ; ce n'est en somme qu'une causerie ; « l'auteur pense et sent exclusivement comme Français, et son original fourmille de gallicismes »). — Emil LEHMANN, der polnische Resident Behrend Lehmann, der Stammvater der israelitischen Religionsgemeinde zu Dresden. (Steinschneider : petit fragment de la « Culturgeschichte » du siècle dernier.) — FOSSEL, Volksmedicin und medicinischer Aberglaube in Steiermark, ein Beitrag zur Landeskunde (Kratter : intéressant pour tous les amis du folklore). — BÄUMKER, das katholische deutsche Kirchenlied in seinen Singweisen von den frühesten Zeiten bis gegen Ende des siebzehnten Jahrhunderts (Bellermann : premier volume d'un ouvrage qui témoigne de vastes et profondes études). — LANDSBERG, Injuria und Beleidigung. — A. CHUQUET, La première invasion prussienne (« étude détaillée des sources ; les chapitres consacrés à l'armée française et à l'armée prussienne sont surtout attachants ; « vorzügliche Charakteristiken ; des Werk ist eines der lesenswertesten der neueren französischen Literatur. »)

Berliner Philologische Wochenschrift, nos 31-32, 31 juillet 1886 : G. STUDEMUND, Anecdota varia græca musica metrica grammatica (O. Seyffert : publication très importante pour la métrique et la musique grecques). — G. FRACCAROLI, L'ode Pitia I di PINDARO, dichiarata e tradotta (L. Bornemann : intéressant). — ARISTOPHANIS comici opera recensuit BLAYDES (O. Bachmann : édition complète en deux volumes, avec tous les défauts de la grande édition du même ; légèreté et connaissances insuffisantes). — PLATON, la République, 6e livre, par B. AUBÉ (C. Schmelzer : l'introduction est très bien faite et devrait être lue dans les classes françaises des gymnases allemands). — R. FÖRSTER, De POLEMONIS physiognomicis dissertatio (W. Nitsche : instructif). — F. OGEREAU, Essai sur le système philosophique des Stoïciens (P. V. Gizycki : trop systématique, mais recommandable pour le grand public). — I. VAHLEN, de versibus nonnullis Horatianis (W. Mewes : ingénieux). — M. VALERII MARTIALIS Epigrammaton libri. Recognovit W. GILBERT (L. Friedlaender : excellent à tous égards). — CATO MAJOR, A dialogue by CICERO. Edited by E. S. SCHUCKBURGH (F. Müller : la tâche de l'élève est réduite à rien par le luxe des notes). — C. JULII CAESARIS commentarii de Bello Gallico. Nebst Schulwörterbuch von O. EICHERT (R. Schneider : le texte n'est pas original et le lexique est défectueux). — C. JULII CAESARIS Commentarii de bello gallico erklärt von F. KRANER, 14e Auflage von W. DITTENBERGER (R. Schneider : excellent). — T. LIVII lib. I, II, XXI, XXII, edidit A. ZINGERLE (-σ- : bon). — J. PRAUN, Bemerkungen zur Syntax des VITRUV (J. H. Schmalz : beaucoup de nouveau). — P. WILLEMS, Le sénat de la République romaine. Appendice et registres (H. Genz : magistral comme le reste). — A. HÄBLER, Die Nord und West küste Hispaniens (D. Detlefsen : bon travail de géographie comparée). — TH. SCHREIBER, Unedierte Römische Fundberichte (-σ- : spécimen d'une publication d'ensemble qui sera bien venue). — H. WEIR SMYTH, Der Diphthong ει im griechischen. Le même, The reduction of ει to ι in Homer (G. Meyer : bonnes monographies). — M. WETZEL, Lateinische Schulgrammatik (F. Müller : remarquable). — J. J. H. SCHMITT, Lateinische Sprichwörter, Musterstellen (L. Grasberger : rendra service). — B. SEPP, Lateinische Synonyma. 2e Auflage (J. Schmitt : bien conçu).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 35 Vingtième année 30 août 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 29, 17 juillet 1886 : Epistula Polycarpi Smyrnaei genuina, rec. Gust. Volkmar (Holtzmann). — B. Becker, Zinzendorf im Verhältnis zu Philosophie und Kirchentum seiner Zeit. (Kleinert : études historiques faites avec soin et pénétration, et qui forment une contribution utile à l'histoire ecclésiastique du xviii[e] siècle.) — L. Stein, die Psychologie der Stoa, I, metaphysich-anthropologischer Teil. (V. Arnim : exposition élégante et claire, réserve réfléchie dans la solution de questions difficiles.) — Gloria, Monumenti della universita di Padova, 1222-1318. (Denifle : recueil de notes, mais qui nous instruisent souvent très mal de ce que contiennent les monuments ; plus d'un tiers du livre est hors du sujet ; ce n'est donc pas une œuvre fondamentale, comme on l'a dit, et pourtant cette publication est indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'histoire du droit au moyen-âge.) — Hugo Schuchhardt, Ueber die Lautgesetze. (F. Hartmann : petit écrit plein de choses.) — The Çatakas of Bhartrihari, translated into English from the original Sanskrit by Wortham (v. Schroeder : mérite quelques critiques, mais a néanmoins une certaine valeur, notes précieuses). — Sternbach, Meletemata Graeca, pars I. (Maas : conjectures et remarques dont un grand nombre sont évidentes ou du moins vraisemblables, mais trop de digressions, trop de citations inutiles, trop de polémique, trop de mauvais latin.) — Dionysii Halicarnassensis romanarum antiquitatum quae supersunt graece et latine ex recensione Kiessling et Prou, accedunt indices scriptorum nominumque. (Schenkl : des corrections assez nombreuses et en partie très importantes.) — Faltin, Horazstudien, I. Ueber den Zusammenhang des Briefes an die Pisonen. (Schütz : plus de circonspection et moins de prétention n'auraient pas nui à ce travail, mais on sait que bien des grands philologues ne se sont pas distingués par leur politesse, et ont été grands, non par, mais malgré leur grossièreté.) — Von Waldberg, die galante Lyrik, Beiträge zu ihrer Geschichte und Charakteristik. (Erich Schmidt : excellente étude sur l'histoire du style au xvii[e] siècle). — Enrico Heine, Il libro dei Canti, tradotto da Casimiro Varese con prefazione di Lioy (très bonne traduction, et fort bien éditée). — Holm, Griechische Geschichte von ihrem Ursprunge bis zum Untergange der Selbständigkeit des griechischen Volkes, I, bis zum Ausgange des VI Jahrhunderts. (Bruck : à opposer à Curtius ; manque de clarté ; style défectueux ; remarques de détail.) — Fraknoi, Ungarn vor der Schlacht bei Mohacs, 1524-1526, auf Grund der päbstlichen Nuntiaturberichte, autor. deutsche Uebersetzung von Schwicker (von Krones : l'auteur domine le sujet, l'ordonne avec clarté, le traite avec agrément). — Memoiren des Generals U. S. Grant, aus dem englischen von H. von Wobeser, autor. deutsche Ausgabe, I Band. (Hopp : style simple, serré, laconique ; l'auteur raconte son enfance, sa jeunesse, la guerre du Mexique, son séjour sur les bords de l'Océan pacifique, les événements de la guerre de la Sécession jusqu'à la bataille de Chattanooga ; livre intéressant où se trouvent beaucoup d'observations remarquables ; à noter les portraits de Taylor et de Scott ; traduction suffisante en l'ensemble.) — Umlauft, Geographisches Namenbuch von Oesterreich-Ungarn, eine Erklärung von Länder =, Völker =, Gau =, Berg =, Fluss = und Ortsnamen (timide). — Crowe und Cavalcaselle, Raphael, sein Leben und seine Werke, aus dem Englischen übersetzt von Carl Aldenhoven, II Band. (H. Grimm : fin de ce travail important.)

— N° 30, 24 juillet 1886 : Wendt, die Lehre Jesu, I, die evangelischen Quellenberichte, über die Lehre Jesu. — Zimmels, Leo

Hebraeus, ein jüdischer Philosoph der Renaissance, sein Leben, seine Werke und seine Lehren (importante étude sur Leo Hebraeus ou Isaac Abravanel). — Die Abhandlungen der Ichwân-es-Safâ in Auswahl, zum ersten Mal aus arabischen Handschriften herausg. von Fr. Dieterici (Landauer). — Max Wellmann, De Istro Callimachio (Knaach : travail que distinguent une bonne méthode, un savoir étendu, une grande clarté d'exposition). — Dressel, Untersuchungen über die Chronologie der Ziegelstempel der Gens Domitia (O. Richter : excellente dissertation et qui témoigne à la fois de patience et de sagacité). — Das Nibelungenlied nach der Hohenems-Münchener Handschrift A in phototypischer Nachbildung nebst Proben der Handschriften B und C, mit einer Einleitung von Laistner (Roediger, magnifique, mais trop cher, et à quoi bon les introductions ?) — Die Dichtungen des Mönchs von Montaudon, neu herausgegeben von Otto Klein (Appel : n'est pas supérieur en somme à l'édition de Philippson et le lexique, par exemple, prouve que l'éditeur n'a qu'une connaissance insuffisante de la langue provençale). — Denifle, Die päbstlichen Registerbände des XIII Jahrhunderts und das Inventar derselben vom Jahre 1339 (Löwenfeld : l'admiration qu'inspirent la sagacité et l'érudition de l'auteur est gâtée par la vivacité excessive de sa polémique). — G. von Below, die landständische Verfassung in Jülich und Berg bis zum Jahre 1511, eine verfassungsgeschichtliche Studie, Teil I, die ständischen Grundlagen. Die Vorläufer der landständischen Verfassung (Goecke). — Forneron, Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, 1649-1734 (Schirren : assez bon et, en somme, soigné, quelques exagérations). — Steub, Zur Namens-und Landeskunde der Alpen (petit ouvrage instructif et sain, à recommander aux historiens et aux linguistes). — Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας τοῦ ἔτους 1884 (Fabricius). — Delpech, La tactique au xiii° siècle, 2 vols. (Baltzer : intéressant et très recommandable).

— N° 31, 31 juillet 1886 : aus dem Briefwechsel Vadians, hrsg. vom historischen Verein in Sanct Gallen (Kraus). — Der Babylonische Talmud in seinen haggadischen Bestandteilen, wortgetreu übersetzt und durch Noten erleutert von Aug. Wünsche. I (Hoffmann : traduction qui renferme de nombreuses inexactitudes et à laquelle on ne peut se fier). — Svoboda, Kritische Geschichte der Ideale, mit besonderer Berücksichtigung der bildenden Kunst, I, der Seelenwahn. Geschichtliches und Philosophisches (Glogau : grand savoir). — Keysser, Die Stadtbibliothek in Köln, ihre Organisation und Verwaltung, Beiträge zu ihrer Geschichte (L. Müller). — Hemacandra's Lingânuçâsana, mit Commentar und Uebersetzung hrsg. von R. O. Franke (Kielhorn : l'ouvrage le plus détaillé des grammairiens indiens sur le genre des noms, et l'on ne peut s'empêcher d'exprimer sa joie en le voyant publié dans le présent volume; l'éditeur, par son texte critique, par sa traduction correcte, par ses extraits suffisants du commentaire, par un index complet, a fait tout ce qu'il a pu). — Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft in systematischer Darstellung mit besonderer Rücksicht auf Geschichte und Methodik der einzelnen Disciplinen in Verbindung mit Autenrieth, A. Bauer, Blass, Brugmann und anderen, hrsg. von Iwan Müller. III Halbband (Dittenberger : suite de cette fort louable publication). — Sophus Bugge, der Ursprung der Etrusker, durch zwei lemnische Inschriften erleutert (Deecke : va parfois un peu trop loin, cp. *Revue critique*, 1886, n° 28, art. 154). — Lundell, Om Räffstafningsfragan, tre föreläsningar (Burg). — Koken, Guittones von Arezzo Dichtung und sein Verhältnis zu Guinicelli von Bologna, ein Beitrag zur Geschichte der ältesten italienischen Literatur (Gaspary :

les résultats ne sont pas brillants, l'auteur était insuffisamment préparé, et son travail peut être regardé comme sans valeur). — Muhammed Ibrahim, Histoire des Seljoucides du Kermân, texte persan, accompagné d'index alphabétiques et de notes historiques et philologiques, publié d'après le manuscrit de Berlin par HOUTSMA (premier volume d'une collection de textes relatifs à l'histoire de la dynastie des Seljoucides; on lui souhaitera la force et le courage de poursuivre cette entreprise importante). — G. M. G. von HERRMANN, Das alte und neue Kronstadt, ein Beitrag zur Geschichte Siebenbürgens im XVIII Jahrhundert, bearbeitet von O. von MELTZL. I Band, herausg. vom Ausschuss des Vereins für siebenbürgische Landeskunde (ouvrage important). — Friedrich Oetker, Lebenserinnerungen, Band III, aus dem Nachlasse von Fr. OETKER (A. Duncker). — Elisée RECLUS, Nouvelle géographie universelle, la terre et les hommes, XI, L'Afrique septentrionale, II[e] partie; Tripolitaine, Tunisie, Algérie, Maroc, Sahara (Tomaschek : excellent ouvrage où l'auteur fait preuve d'une vaste lecture, expose avec agrément, sait mettre en relief ce qui est important et caractéristique; il dispose même de notes inédites en grand nombre). — Pomponius Gauricus, de sculptura, mit Einleitung und Uebsersetzung neu hrsg. von H. BROCKHAUS (H. Semper). — TAMASSIA, Il diritto nell' epica francese dei secoli XII e XIII (Sohm : travail fait avec beaucoup d'érudition et d'habileté). — Otto MAYER, Theorie des französischen Verwaltungsrechts (Förtsch). — MARKUS, Die Bewässerungen in den Departements Bouches du Rhône und Vaucluse, Süd Frankreich (Thaer). — Mitteilungen des k. k. Kriegsarchivs, hrsg. und redig. von der Direction des Kriegs — Archivs.

Altpreussische Monatsschrift, XXIII Band, 1886. Drittes und viertes Heft : April-Juni : Adolf KEIL, das Volksschulwesen in Preussen und Litthauen unter Friedrich Wilhelm I. — TSCHACKERT, Johann Albrecht I von Mecklenburg, der Schwiegersohn des Herzogs Albrecht von Preussen, in seinen Beziehungen zur deutschen Reformation und zum Herzogthum Preussen, Vortrag gehalten in der königlichen deutschen Gesellschaft in Königsberg i. P. am 22 märz 1886. — H. BAUMGART, Zum 22 April 1886, ueber Kants Kritik der aesthetischen Urteilskraft. — C. BECKHERRN, Das « propugnaculum in introitu terre Nattangie » der Chronik des Dusburg, pars III, cap. 133. — A. ROGGE, die Güter Geduns. — Insterburger Kirchen Nachrichten mitgetheilt von Otto van BAREN. — *Kritiken und Referate :* Alterthumsgesellschaft Prussia in Königsberg 1886. — *Mittheilungen und Anhang :* TSCHACKERT, Mittheilung über einige von Schirrmacher jüngst veröffentlichte Briefe von und an Herzog Albrecht von Preussen und über einen Brief des Hofpredigers Funck an Johann Albrecht I von Mecklenburg. — TSCHACKERT, Magister Johannes Malkaw aus Strassburg, a. d. Drewenz in Westpreussen, ein reformfreundlicher katholischer Priester zur Zeit des grossen abendländischen Schismas. Mittheilung nach Haupt. — Universitätschronik. 1886. (Fortsetzung.) — Altpreussische Bibliographie, 1885. (Nachtrag und Fortsetzung.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 36 Vingtième année 6 septembre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 32, 7 août 1886 : Schaff, A companion to the Greek Testament and the English version. — Jean Réville, La religion à Rome sous les Sévères (Wissowa : travail d'un élève distingué de Boissier; le quatrième chapitre est surtout remarquable; parallèles spirituels et intéressants) — Münz, Lebens = und Weltfragen, philosophische Essais. — Ebers, Cicerone durch das alte und neue Aegypten, ein Lese = und Handbuch für Freunde des Nillandes (Erman : joli livre). — Pecz, Beiträge zur vergleichenden Tropik der Poesie, I, systematische Darlegung der Tropen des Aeschylus, Sophokles und Euripides, mit einander verglichen und in poetischer und culturhistorischer Rücksicht behandelt (Maass : recueil de matériaux fait avec grand soin). — Seidel, De usu praepositionum Plotiniano quaestiones (H. F. Müller : travail qui mérite d'être connu pour son soin et sa « gründlichkeit »). — Sterzinger Spiele nach Aufzeichnungen des Vigil Raber, hrsg. von O. Zingerle (J. Bolte). — R. Schröder, Glaube und Aberglaube in den altfranzösischen Dichtungen, ein Beitrag zur Culturgeschichte. (A. Tobler : tâche très grande pour une dissertation, et choisie avec audace, mais non avec une audace heureuse; toutefois ce travail sera utile et rendra des services à cause des abondants matériaux qu'il renferme). — Toepfer, Quaestiones Pisistrateae (Niese : bonne dissertation, du soin et une bonne méthode). — Boss, die Kirchenlehen der staufischen Kaiser (Wolfram : sujet intéressant et bien traité). — Papiers d'un émigré, 1789-1829, lettres et notes extraites du portefeuille du baron de Guilhermy (A. Stern; cp. *Revue critique*, n° 22, art. 123). — Mitteilungen des Vereins für Erdkunde in Leipzig 1884. — Fr. von Hausegger, die Musik als Ausdruck. — Max Pappenheim, die altdänischen Schutzgilden, ein Beitrag zur Rechtsgeschichte der Germanischen Genossenschaft (K. Lehmann : bon). — Von Huhn, der Kampf der Bulgaren um ihre Nationaleinheit, politisch-militärische Geschichte der bulgarisch-rumelischen Ereignisse im Jahre 1885 (habilement fait, exposé avec clarté, œuvre d'un admirateur enthousiaste du prince de Bulgarie et d'un grand adversaire des intrigues russes).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 13, 20 juillet 1886 : Hugo Schuchardt, Ueber die Lautgesetze, gegen die Junggrammatiker. (Bezzenberger : l'auteur soumet le πρῶτον ψεῦδος des « Junggrammatiker » à une critique destructive qu'on trouvera excellente.) — Delpech, La tactique au xiiie siècle, deux volumes avec onze cartes ou plans. (Köhler : résultats importants qui mettent hors de doute que la tactique du xiiie siècle avait atteint un haut degré de perfection; mais, selon le critique, l'auteur aurait commis quelques fautes; il ne serait pas « soigneux dans la critique des sources, ni avant tout consciencieux dans leur mise en œuvre »; compte-rendu très long.) — Fragmenta Herculanensia, a descriptive catalogue of the Oxford copies, together with the texts of several papyri, accompanied by fac-similes, edited with introduction and notes, by Walter Scott (Blass : travail qui a coûté à son auteur une peine extraordinaire, il y montre sur un domaine encore nécessairement inconnu à la plupart, beaucoup de pénétration et de méthode).

— N° 14, 1er juillet 1886 : Norges Gamle Love undtil 1387, fjerde bind, p. p. G. Storm : Tübinger Bruchstücke der älteren Frostuthingslög von E. Sievers (von Amira). — Beauchet, Histoire de l'organisation judiciaire en France, époque franque. (Sickel : étude étendue des sources, grande connaissance de la littérature, effort pour pénétrer au fond des choses, aptitude à juger par soi-même, courage de se tromper, voilà quelques-unes des qualités qui donnaient à l'auteur le droit de

traiter l'un des problèmes les plus difficiles du droit du moyen-âge. Beaucoup de polémique, mais à armes courtoises. L'auteur du compte-rendu critique quelques-unes des vues exprimées dans l'ouvrage.) — Ewald, die Eroberung Preussens durch die Deutschen, drittes Buch, die Eroberung des Samlandes, des östlichen Matangens, östlichen Bartens und Gelindens. (Perlbach : méthode sûre, exposé clair, grande impartialité.)

— N° 15, 15 juillet 1886 : Wendt, Die Lehre Jesu, erster Theil, die evangelischen Quellenberichte über die Lehre Jesu. (Beyschlag.) — Holtzmann, Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in das Neue Testament (Jülicher), — Altdeutsche Predigten, herausgegeben von A. E. Schönbach, Erster Band, Texte. (E. Steinmeyer : excellente publication faite avec tout le soin qu'on peut désirer.) — Drobisch, Kant's Dinge an sich und sein Erfahrungsbegriff (A. von Leclair). — Völkerrecht, das internationale Recht der civilisirten Nationen systematisch dargestellt von Friedrich von Martens, Deutsche Ausgabe von Carl Bergbohm. (Bulmerincq.)

Theologische Literaturzeitung, n° 13, 26 juin 1886 : Guthe, das Zukunftsbild des Jesaia (Kamphausen : discours d'inauguration, appuyé et éclairci de vingt-deux remarques). — A. Herbst, das apokryphische Buch Baruch (nebst Brief Jer.), aus dem Griechischen ins Hebräische übersetzt (Kneucker : beaucoup de petites inexactitudes et méprises). — Naumann, Wellhausen's Methode, kritisch beleuchtet (Baur : exacte connaissance des sources, l'argumentation devrait être plus concise.) — Bleek, Einleitung in die heilige Schrift, II, Einleitung in das Neue Testament, 4° Aufl. besorgt von W. Mangold. (H. Holtzmann.) — Luciferi Calaritani opuscula, recensuit et commentario critico instruxit G. Hartel. (Krüger : on se contente ordinairement de caractériser par la seule épithète de « bouillant » l'évêque Lucifer de Cagliari; cette édition le fera mieux connaître et offre un très bon texte). — Eucken, die Philosophie des Thomas von Aquino und die Kultur der Neuzeit. (Nitzch.) — Krause, Melanthoniana, Regesten und Briefe über die Beziehungen Philipp Melanchthons zu Anhalt und dessen Fürsten, aus dem gedruckten Briefwechsel und den Handschriften zusammengestellt. (Enders.) — Troostenburg de Bruyn, De hervormde kerk in Nederlandsch Oost-Indië onder de Oost-Indische Compagnie, 1602-1795. (Kattenbusch.)

— N° 14, 10 juillet 1886 : Seinecke, Geschichte des Volkes Israel, II. vom Exil bis zur Zerstörung Jerusalems durch die Römer. (Guthe : suite de tableaux, et de tableaux assez vivants; mais non une véritable œuvre d'histoire). — Lightfoot, The Apostolic fathers, part II, S. Ignatius, S. Polycarp, revised texts with introductions, notes, dissertations and translations; Harnack, Bishop Lightfoot's « Ignatius and Polycarp »; Hilgenfeld, der Brief des Polycarpus an die Philipper; Völter, die Lösung der ignatianischen Frage. (Harnack.) — Batiffol, L'épitre de Théonas à Lucien, note sur un document attribué au III° siècle. (Harnack : ébranle fortement l'authenticité de l'épître). — B. Becker, Zinzendorf im Verhältnis zu Philosophie und Kirchenthum seiner Zeit, geschichtliche Studien (Ritschl : ce sont en effet des études et quelques-unes ont d'importants résultats). — Wiermann, Geschichte des Kulturkampfes, Ursprung, Verlauf und heutiger Stand (K. Müller, 1re livraison). — Burkhard, zur Lehre von der kirchlichen Baupflicht. (K. Köhler).

Zeitschrift für Katholische Theologie, 1886, 1er trimestre : *Abhandlungen :* Grisar, Der kürzlich veröffentlichte älteste Messkanon der römischen Kirche. — Pesch, Ueber freies und unfreies Fürwahrhalten mit Bezug

auf den Glaubensact. — BLÖTZER, der heilige Stuhl und die ökumenischen Synoden des Alterthums. — LIMBOURG, Ueber die Vervollkommnungsfähigkeit des Habitus. — F. SCHMID, Die neuesten Controversen über die Inspiration, II. — *Recensionen :* PAWLICK, Ursprung des Christenthums. — DRESSEL, der belebte und unbelebte Stoff (Noldin). — SCHWERTSCHLAGER, die erste Entstehung des Organismus (Noldin). — PESCH, die grossen Welträthsel (Altenweisel). — LITZINGER, Entstehung und Zweckbeziehung des Lukasevangeliums und der Apostelgeschichte (Seisenberger). — KEPPLER, die Composition des Johannes Evangeliums (Seisenberger). — LIKOWSKI, Geschichte des allmähligen Verfalls der unirten ruthenischen Kirche (Nilles). — SATOLLI, In Summam theologiae S. Thomae tom. I *et* Enchiridion philosophiae (Heggen). — *Bemerkungen und Nachrichten :* Zum Diarium Burchards aus dem Pontificate Innocenz VIII und Alexanders VI (Hagen). — Neue Quellen zur Geschichte der schottischen Kirchenverfolgung im XVI und XVII Jahrhundert. — Exegetisch-Kritische Nachlese zu den alttestamentlichen Dichtungen, II, Proverbien und Job (Bickell). — Zu dem Papyrusevangelium. — Die Lehre des hl. Thomas über die physische Prädetermination nach Card. Pecci. Zeitschriften und Bücher-Analekten.

2e trimestre. *Abhandlungen :* PESCH, Ueber Evangelienharmonien I. — MILLES, De juridica votorum solemnitate commentarius. — LIMBOURG, Ueber Vermehrung and Verlust der Grade und Tugend. — HAGEN, Alexander VI, Cäsar Borgia und die Ermordung des Herzogs von Biselli. — *Recensionen :* SCHANZ, Commentar über das Evangelium des h. Johannes (Schäfer). — SCHWANE, Allgemeine Moraltheologie (Biederlack). — LOOSHORN, Die Geschichte des Bisthums Bamberg (H. Weber). — MEYER, Institutiones juris naturalis s. philosophiae mor. I (Czentar).— CORNELY, Introductio in S. Scripturam (Bickell).— *Bemerkungen und Nachrichten :* die Auszugsroute der Israeliten (von Hummelauer). — Exegetisch-Kritische Nachlese zu den alttestamentlichen-Dichtungen, III. Psalmen (Bickell). — Zur Frage über den Religions unterricht an den Gymnasien (Helfer). — Zur Geschichte der Herz-Jesu-Andacht. — Ein unediertes Inquisitionsdecret über den Uebertritt zum griechischen Ritus. — Pastoraltheologische Schriften. (Biederlack.) — Die Visionen der heiligen Theresia und die Pathologie (Biederlack). — Zeitschriften = und Bücherschau.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 37 Vingtième année 13 septembre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 745, 14 août 1886 : GOSSE, Raleigh. (Sam. R. Gardiner : livre très intéressant, très agréable, et qui, en outre, ajoute beaucoup à ce qu'on savait de Raleigh.) — KUENEN, An historico-critical inquiry into the origin and composition of the Hexateuch (the Pentateuch and book of Joshua), translated from the Dutch, with the assistance of the autor, by WICKSTEED. (Cheyne.) — SCRUTTON, The influence of the Roman law on the law of England. (Macdonell.) — DAWSON, Quest and vision, essays in life and literature. (Noble.) — Th. MASON, Public and private libraries of Glasgow. (Axon.) — Translation, Ruba 'iyat from 'Umar. — Obituary : Wilhelm Scherer. — The study of English language and literature at John Hopkins. — Chained books in Lancashire libraries (John E. Bailey). — « Ne pueros coram populo Medea trucidet » (Parker). — « Curse » and « cross » (Mayhew). — Alfred's « word for word » translation. (Albert S. Coock.) — When does the nightingale cease singing? (H. T. Wharton.) — « Soor dook » « doogh » and « waur » (Burgess). — Merugud Uilix Maice Leirtis, the Irish Odyssey, edited with English translation, notes and glossary, by Kuno MEYER : (Whitley Stokes : texte et traduction d'une légende d'Ulysse en moyen-irlandais.) — The Gupta Era. — ANDERSON, Scotland in pagan times, the bronze and stone ages, the Rhind lectures in archaeology for 1882. (Bradley.) — Mr. Maspero's last report.

The Athenaeum, nº 3068, 14 août 1886 : R. L. STEVENSON, Kidnapped, being memoirs of the adventures of David Balfour in the year 1751. — The letters of Cassiodorus being a condensed translation of the Variae Epistolae of Magnus Aurelius Cassiodorus, Senator, with an introduction by Thomas HODGKIN (à recommander). — FARRAR, Index to the obituary and biographical notices in the « Gentleman's Magazine » 1731-1780, A to Gi. — BIRKBECK, Historical sketch of the distribution of land in England, with suggestions for some improvements in the law. — The Roxburg ballads, vol. VI, part I, edited with special introductions, notes, etc. by EBSWORTH. — G. C. ROBERSTON, Hobbes (monographie qui est un modèle en son genre). — B. C. HENRY, Lingnam or interior views of Southern China (intéressant et plein de faits curieux et nouveaux). — John T. MORSE, Thomas Jefferson (très bonne biographie, écrite avec soin). — Sir Samuel Ferguson (Mahaffy). — The Boley Hill (W. M. Williams et Hall). — Thackeray's « Paris Sketchbook » (Shepherd). — The Heidelberg Quincentenary, II. — The International Numismata Orientalia, vol. II. MADDEN, The coins of the Jews ; vol. III, 1, PHAYRE, Coins of Arakan, of Pegu and of Burma ; vol. III, 2, Sir Walter ELLIOT, Coins of Southern India. — ANDREW, Life of Sir Henry Raeburn. — GRAND-CARTERET, Les mœurs et la caricature en Allemagne, en Autriche, en Suisse, avec préface de Champfleury. — J. GRANT, The tartans of the clans of Scotland. — NOTT, The church and monastery of Moche Malverne. — J. QUICHERAT, Archéologie du moyen âge, mémoires et fragments. — The Hieron of Epidaurus. — CAMPARDON, L'Académie royale de musique au XVIIIe siècle, documents inédits découverts aux Archives nationales, 2 vols.

Literarisches Centralblatt, nº 34, 14 août 1886 : Die Canones Jacob's von Edessa, übersetzt und erläutert, zum Theil auch zuerst im Grundtext veröff. von C. KAYSER. — GÜNTHER, Grundzüge der tragischen Kunst, aus dem Drama der Griechen entwickelt. (Ecrit sans préjugés, riche en aperçus, trop diffus.) — Sulpicii Severi opuscula de S. Martino episcopo Turonensi et S. Eusebii Hieronymi Stridonensis presbyteri vitae

S. Pauli, S. Hilarionis et Malchi monachorum. (Utile.) — Richthofen, die älteren Egmonder Geschichtsquellen. (Recherches menées avec le vaste savoir, l'exactitude, la sagacité que l'on est en droit d'attendre de l'éditeur des sources du droit frison.) — Ernsing, Wilhelm III von Jülich als Herzog von Geldern, 1372-1393 (monographie soignée). — Max Lenz, der Rechenschaftsbericht Philipp's des Grossmüthigen über den Donaufeldzug 1546 und seine Quellen. — Deubler, Tagebücher, Biographie und Briefwechsel des Oberösterreichischen Bauernphilosophen, hrsg. von Dodel-Port (retrace la vie d'un autodidacte). — Daniel, illustriertes kleines Handbuch der Geographie, 2e Aufl. p. p. Wolkenhauer, 1-4. — Atlas zur Heimathskunde des deutschen Reiches, 60 colorierte Karten im Anschluss an Justus Perthes, Elementar-Atlas, bearb. von Habenicht. — Gesina, Romani Cib, oder die Zigeunersprache, Grammatik, Wörterbuch, Chrestomathie, 3e verm. Aufl. — Verzeichnis von Werken u. Aufsätzen welche in älterer u. neuerer Zeit über die Geschichte u. Sprache der Zigeuner veröffentlicht worden sind. — Poetae lyrici minores, ed. Pomtow, vol. I et II. (Edition qui ne peut guère élever de prétention à un mérite scientifique; le succès de librairie sera dû à la jolie exécution des volumes.) — Bugge, der Ursprung der Etrusker durch zwei lemnische Inschriften erläutert. (Explication très attaquable dans le détail, mais on ne peut douter de l'identité de la langue de ces inscriptions avec la langue italo-étrusque.) — Balassa, A Phonetika elemei, Különös tekintettel a magyar nyelvre. (Eléments de phonétique, surtout en ce qui concerne le magyar; l'auteur suit la même voie que Sweet et Sievers.) — Ohlert, Räthsel und Gesellschaftsspiele der alten Griechen. (Mérite bon accueil.) — Allgemeines Künstlerlexikon, unter Mitwirkung der namhaftesten Fachgelehrten des In-und Auslandes hrsg. von Jul. Meyer, Lücke u. v. Tschudi, 2e Aufl. von Nagler's Künstler-Lexikon. — L. Richter, Lebenserinnerungen eines deutschen Malers, Selbstbiographie nebst Tagebuchniederschriften und Briefen, hrsg. von H. Richter. — J. Voigt, Beiträge zur Gymnasial-Pädagogik, I.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 33, 14 août 1886 : D. L. Müller, die Erweckungsbewegung in Rheydt im Jahre 1750, ein Blatt aus der Geschichte des christlichen Lebens am Niederrhein im vorigen Jahrhundert. — E. Zeller, Friedrich der Grosse als Philosoph. (Natorp : « monument digne, dans sa simplicité sévère, que la philosophie allemande élève au roi de Prusse. ») — Konrad Fischer, Friedrich der Grosse als Erzieher seines Volkes, mit Vorwort von Schumann. — J. et H. Derenbourg, Les inscriptions phéniciennes du temple de Seti à Abydos publiées et imprimées d'après une copie inédite de M. Sayce (Euting : renferme des noms intéressants; les deux éditeurs ont tiré de leur matériaux tout ce qu'ils ont pu et trouvé quelques explications très bonnes). — C. Schmidt, de Herodico Crateteo, I. (Knaack : de belles recherches qui mettent en une nouvelle lumière la vie et l'œuvre d'Herodicos.) — G. Schultz, Quibus auctoribus Aelius Festus Aphthonius de re metrica usus sit. (Spiro : bon.) — Bötticher, das Hohelied vom Rittertum, eine Beleuchtung des Parzival nach Wolframs eigenen Andeutungen (Niedner : instructif). — Alton, Rimes ladines in pért con traduzion taliana. — Giry, Les établissements de Rouen, études sur l'histoire des institutions municipales de Rouen, Falaise, Pont Audemer, Verneuil, La Rochelle, Saintes, Oléron, Bayonne, Tours, Niort, Cognac, Saint-Jean-d'Angély, Angoulême, Poitiers, etc. (von der Ropp : n'approuve pas les recherches de l'auteur sur la constitution du texte, mais l'approuve de regarder le pouvoir royal comme le grand ennemi des communes; ouvrage en somme excellent). — R. Koser, Friedrich der Grosse als Kronprinz (Wiegand : digne de tous les éloges,

choix habile des détails, sujet exploré à fond, exposition vivante et rapide). — O. Hermann, Ueber die Quellen der Geschichte des siebenjährigen Krieges von Tempelhoff. (Wiegand : fait avec savoir et pénétration.) — Kiepert, Generalkarte von Europa. Fr. Richter, De Thesauris Olympiae effossis (Michaelis : bon travail). — Post, Einleitung in das Studium der ethnologischen Jurisprudenz. (Zitelmann). — Fridericus redivivus, Oden und Episteln Friedrichs des Grossen, deutsch von Vulpinus (A. Schöne : choix bien fait, traduction qui fait en l'ensemble une impression très favorable).

Theologische Literaturzeitung, nº 15, 24 juillet 1886 : Erman, Aegypten und aegyptisches Leben im Altertum. 1-8 Lief. (Ed. Meyer : livre distingué, donne une profonde idée de l'état de l'ancienne Égypte.) — Deutsch, die Symbolik in Cultus und Dichtung bei den Hebräern, Vortrag. (Budde.) — Schlottmann, die Osterbotschaft und die Visionshypothese (Loofs). — Usteri, « Hinabgefahren zur Hölle », eine Wiedererwägung der Schriftstellen I Petr. 3, 18-22 u. Kap. 4, Vers 6 (Kesselring). — Zur « Lehre der zwölf Apostel » (Ad. Harnack : 2e article). — Anselmi libri duo cur Deus homo, recensuit et selectam lectionum varietatem addidit Fritzsche, ed. II emendata et aucta. (Loofs.) — Gust. Schmidt, Päbstliche Urkunden und Regesten aus den Jahren 1295-1352, die Gebiete der heutigen Provinz Sachsen und deren Umlande betreffend (Karl Müller). — D. L. Müller, die Erweckungsbewegung in Rheydt im Jahre 1750, ein Blatt aus der Geschichte des christlichen Lebens am Niederrhein im vorigen Jahrhundert. (Ritschl.) — Müntz, Etudes sur l'histoire de la peinture et de l'iconographie chrétiennes. (Pohl : jugement impartial et habile mise en œuvre des recherches les plus récentes, bref et pénétrant, à recommander vivement à quiconque veut connaître l'histoire de la peinture chrétienne.) — Schaff, Christ and christianity, studies on christology, creeds and confessions, protestantism and romanism, reformation principles, sunday observance, religions freedom and christian union.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 38 Vingtième année 20 septembre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 746, 21 août 1886 : Fr. W. Farrar, History of interpretation. (Owen.) — The Aeneid of Virgil, translated by Thornhill. (Morshead.) — Mathilde Blind, Madame Roland, « Eminent women » (B. M. Gardiner : intéressant). — Carl Appel, die Berliner Handschriften der Rime Petrarca's (Paget Toynbee). — Bancroft, History of the Pacific States of Nord America (Keane : un des meilleurs volumes de l'ouvrage, exposition claire, ton impartial). — Current literature. — Obituary : Sir Samuel Ferguson. — Notes of a tour in the Asiatic Greek islands, I. Lesbos. (Tozer.) — Primitive marriage in Bengal (A. Lang). — The Turkish « Dolma » (The author of « Melita »). — « Bronchitis » (C. Warner). — « Dyke » (Hibernis). — A comprehensive commentary on the Qura'n, comprising Sale's translation and preliminary discourse, with additional notes and emendations, together with a complete Index to the text, preliminary discourse and notes, by the Rever. E. M. Wherry, vols II and III. (G. P. Badger.) — Lao-tze and Brahmanism. (C. de Harler.) — The Runic crosses in the isle of Man. (H. Bradley.) — A guess (Am. B. Edwards).

The Athenaeum, n° 3069, 21 août 1886 : Souvenirs du feu duc de Broglie, tomes II et III (à la fois intéressant et important). — Henry Sidgwick, Outlines of the history of ethics. — Sacred books of the East, vol. XX, Kullavagga, IV-XII, translated by Rhys Davids and Oldenberg ; Anecdota Oxoniensia, Aryan series, vol. I, part V, the Dharmasamgraha, prepared for publication by Kenjiu Kasawara, a Buddhist priest from Japan ; after his death, by F. M. Müller and H. Wenzel. Arthur Sidgwick, Form disciplins. — Cudworth, Rambles round Horton, historical, topographical and descriptive. — Henri Delpech, La tactique au xiiie siècle, 2 vols (fait avec grand soin et renferme beaucoup de choses neuves). — The Iliad of Homer, a translation, with Greek text, by J. G. Cordery. — Encyclopaedia britannica, vol. XX, *Pru-Ros* (à remarquer les articles de M. Ward « Psychology » ; de M. Gardiner sur Prynne et Raleigh, de M. Prothero sur Richard I-III, de M. Ingram sur Ricardo ; de M. Morison sur Roberston ; de M. Hatch sur Pusey ; de M. Morel-Fatio sur Quevedo ; de M. Watts sur Rossetti ; de M. Muirhead sur la Prusse ; de MM. Pelham, Villari et Middleton sur Rome, etc.). — Philological works (Cuthberson, Complete glossary to the poetry and prose of Robert Burns, with upwards of three thousand illustrations from English authors : peu satisfaisant ; Annandale, A concise dictionary of the English language, literary, scientifical, etymological and pronouncing ; Regnaud, Essais de linguistique évolutioniste : recommandable ; travaux sur l'inscription de Lemnos ; Plunkett, English-Arabic vocabulary). — Bishop Pococke's mss. (Kemp.) — Anderson, Scotland in pagan times, the bronze and stones ages. — Royal archaeological institute, Chester meeting. — A new variorum editio of Shakespeare, edited by Horace Howard Furness, vol. VI, Othello. — The graves at St. Saviour's, Southwark (Rendle).

Literarisches Centralblatt, n° 35, 21 août 1886 : Vigouroux, die Bibel und die neueren Entdeckungen in Palästina, in Aegypten und in Assyrien, autor. Uebersetzung von Ibach ; Kaulen, Assyrien und Babylonien nach den neuesten Entdeckungen, 3e Aufl. (Le second de ces ouvrages est bien supérieur au premier à tous les égards ; il est vivant, attachant, écrit clairement, fait avec un grand savoir.) — Rubinstein, Psychologisch-ästhetische Essays, 2e Folge. — Meinong, Ueber philosophische Wissenschaft und ihre Propädeutik. — C. Paoli, Grundriss

der lateinischen Palaeographie und der Urkundenlehre, aus dem italien. übersetzt von K. Lohmeyer (Excellent auxiliaire). — Julien Havet, Questions mérovingiennes, II. Les découvertes de Jérôme Vignier, III. La date d'un manuscrit de Luxeuil. (A approuver d'un bout à l'autre; extrême sagacité et grand savoir; tout est vrai et très instructif). — Deutsche Reichstagsacten unter König Ruprecht, II. 1401-1405, hrsg. von Weizsäcker. — Rechnungen aus dem Archiv der Stadt Kronstadt, I. Rechnungen aus 1503-1526. — Relazioni diplomatici della monarchia di Savoia dalla prima alla seconda Restaurazione, 1559-1814, p. p. Manno, Ferrero e Vayra. Francia. III, vol. I (Commencement d'une grande entreprise qui, si elle se termine comme elle a débuté, méritera d'être placée à côté des publications des archives de l'Etat prussien). — O. Mejer, Biographisches, Gesammelte Aufsätze. (A remarquer l'essai sur le ministre prussien Eichhorn). — Generalkarte des Königreiches Griechenland, nach Berichtigungsdaten des kgl. griech. Oberst-Lieut. Kokides u. revidirt von Kiepert. — W. Stanley Jevons, Letters and journal, edited by his wife. — Schreiner, zur Würdigung der Trachiniai des Sophokles. (Ecrit avec chaleur mais prolixe.) — Walther von der Vogelweide, Textausgabe von W. Wilmanns. (Petite édition après la grande.) — Könnecke, Bilderatlas zur Geschichte der deutschen Nationalliteratur. Liefer. 2-6. (Bel ouvrage et qui sera utile).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34, 21 août 1886 : Epistulae Paulinae ante Hieronymum latine translatae ex codice Sangermanensi graecolatino, olim parisiensi, nunc petropolitano, eruit et ed. J. Belsheim (Corssen). — Rocholl, Rupert von Deutz, Beitrag zur Geschichte der Kirche im XII Jahrhundert. (K. Müller : travail soigné). — Herbert Spencer, System der synthetischen Philosophie, V Band, die Principien der Psychologie, II Band, autor. deutsche Ausg., nach der dritten englischen Ausgabe übersetzt von B. Vetter. — Hanusz, Ueber das allmähliche Umsichgreifen der *n*-Declination im Altindischen (H. Zimmer : le problème en question n'est pas avancé; l'auteur examine la langue trop mécaniquement et trop à l'aise). — E. Brandes, Observationes criticae de comoediarum aliquot atticarum temporibus (fait avec soin et érudition). — Πολίτης, τὸ δημοτικὸν ᾆσμα περὶ τοῦ νεκροῦ ἀδελφοῦ. (W. Meyer : s'occupe des rapports des versions slaves et grecques de la légende de Lénore; il faudra reprendre ces recherches, en tenant compte des versions germaniques et celtiques.) — T. Macci Plauti comoediae, Bacchides, ed. Goetz (Langen : publication digne d'éloges). — Em. Brenning, Geschichte der deutschen Litteratur (J. Seemüller : ouvrage de seconde main). — Nyrop, Adjektivernes Könsböjning i de romanske sprog. (Schuchardt : livre instructif que les savants doivent lire et apprécier en dehors du Danemark). — Bazin, La république des Lacédémoniens de Xénophon, étude sur la situation intérieure de Sparte au commencement du ɪᴠᵉ siècle avant J.-C. (Landwehr : on ne peut refuser à l'auteur de la conscience et de la solidité, mais il est souvent trop diffus sans grande utilité; des assertions contestables). — Itinerar Kaiser Heinrichs IV, nach den Quellen bearb. von Kilian (Bernheim : édition utile et commode). — O. Buchner, aus Giessens Vergangenheit, culturhistorische Bilder aus verschiedenen Jahrhunderten (Vigelius : fait avec beaucoup de soin et d'exactitude). — Eine Orientreise von Jahre 1881, beschrieben vom Kronprinzen Rudolf von Oesterreich, illustriert (Farrer). — Teuber, Geschichte des Prager Theaters von den Anfängen des Schauspielwesens bis auf die neueste Zeit, I et II (A. von Weilen). — Ad. Bruder, Studien über die Finanzpolitik Herzog Rudolfs IV von Oesterreich, 1358-1365, mit Benützung zweier ungedruckter Gutachten des XIV. Jahrhunderts.

Theologische Literaturzeitung, n° 16, 7 août 1886 : KARPELES, Geschichte der jüdischen Literatur, 2 vols. (Kautzsch : beaucoup de critiques à faire; pourtant de nombreuses parties instructives.) — SCHLATTER, der Glaube im Neuen Testament, eine Untersuchung zur neutestamentlichen Theologie (Grafe). — Realencyclopädie der christlichen Alterthümer, unter Mitwirkung mehrerer Fachgenossen bearb. und hrsg. von KRAUS, 2 vols. (Pohl : en somme, à louer beaucoup; c'est hors de doute un des travaux les plus remarquables sur le domaine de l'archéologie chrétienne en Allemagne). — EIBACH, das Märchen von der Nassauischen Union (Köhler). — KÄHLER, die Versöhnung durch Christum in ihrer Bedeutung für das christliche Glauben und Leben.

Zeitschrift für Katholische Theologie, 3e trimestre : SVOBODA, die Kirchenschliessung zu Klostergrab und Braunau und die Anfänge des dreissigjährigen Krieges. — KNABENBAUER, Beiträge zur Erklärung des Buches Job. — PESCH, die Evangelienharmonien seit dem XVI Jahrhundert. — RATTINGER, der Untergang der Kirchen Nordafrika's im Mittelalter. — GRANDERATH, Speculative Erörterung über die Existenz von Mysterien und die Möglichkeit ihrer Offenbarung, I. — *Recensionen :* KNABENBAUER, Commentarius in librum Job. (Bickell.) — VAN DER AA, Praelectionum philosophiae schol. brevis conspectus. (Costa-Rossetti.) — GERLACH, Lehrbuch des katholischen Kirchenrechts (von Lassberg). — PICCIRELLI, de Deo disputationes metaphysicae. (Heggen.) — SCHNEIDER, Der neuere Geisterglaube. — *Bemerkungen und Nachrichten :* Exegetisch-Kritische Nachlese zu den alttestamentlichen Dichtungen, IV, prophetische Lieder und Koheleth. (Bickell.) — Der ursprünglische Septuagintatext des Buches Job. (Bickell.) — Ueber eine Beurtheilung von P. Roder's Considerationes. (Lehmkuhl.) — Die opuscula philosophica des W. Thomas. — Das Schisma innerhalb des griechischen Schismas. — Französische Literatur über Freimaurerei. Die katholisch-theologische Akademie in St. Petersburg. — Ein Nachklang der Lutherfeier in der englischen Literatur. — Literarischer Anzeiger.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 39 Vingtième année 27 septembre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 747, 28 août 1886 : Hannay, Admiral Blake « English worthies » (Morris : manque de vie et n'est pas complet, mais en somme bon et suffisant). — W. Archer, About the theatre. — Sir George Duckett, Record evidence among the archives of the ancient abtey of Cluni, from 1077 to 1534. (Sykes.) — B. C. Henry, Ling-Nam or interior views of Southern China, including travels in the hitherto untraversed island of Hainan (Douglas). — Maguire, Lectures on philosophy. — Proelss, Heinrich Heine, sein Lebensgang und seine Schriften nach den neuesten Quellen dargestellt. (Mclingtock : livre très satisfaisant.) — Recent theology : Wright, Biblical essays; Vos, The mosaic origin of the pentateuchal Codes; Lloyd, The Book of Joshua. — Small (not. nécrol. sur le bibliothécaire de l'Université d'Edimbourg). — The maternal ancestors of Emerson. — Notes of a tour in the Asiatic Greek islands, II, Lesbos (Tozer). — Tiryns (Calvert). — The etymology of « Ebb » (Skeat). — The etymology of « cross » (Bradley). — Evreux = Eboracum (Kerslake). — « Dyke ». — Catalogue of the Hebrew manuscripts in the Bodleian library and in the College libraries of Oxford, compiled by Neubauer (Friedländer : « Useful and elegant work »; espérons que le British Museum suivra cet excellent exemple). — The « Yih King » (Legge et Terrien de Lacouperie). — Audsley, The ornamental arts of Japan (Monkhouse).

— N° 748, 4 septembre 1886 : Clarendon's History of the Rebellion, book VI, edited by T. Arnold. (Sam. R. Gardiner.) — The Badminton library. Shooting (field and covert) by Lord Walsingham et sir Ralph Payne-Gallwey; (moor and marsh), by the same. — Fitzpatrick, The life of the very rev. Thomas N. Burke (Fagan). — Lilly, Chapters in European history (Simcox). — Pyrenean customs : W. Webster, Quelques notes archéologiques sur les mœurs et les institutions de la région pyrénéenne (Elton : notes qui ont une grande valeur). — Recent theology. — Letter from Berlin. (F. H.) — Notes of a tour in the Asiatic Greek islands. (Tozer : III, Chios). — The ancient churchs of Bradford-on-Avon. (Freeman). — The Veneration of footprints. — Grime's Dyke » and « Grime's Ditch » (Hoskyns-Abrahall). — The influence of Italian on English literature during the sixteenth and seventeenth centuries (J. Ross Murray). — Comparative ideology (Terrien de Lacouperie). — The « Yih King » (Legge). — Recent Raphael literature (Conway). — The Egypt Exploration Fund : annual exhibition of antiquities from sites in the Delta.

— N° 749, 11 septembre 1886 : Sir J. W. Dawson, Egypt and Syria, their physical features in relation to Bible history. (Am. B. Edwards). — The Autobiography of Edward, lord Herbert of Cherbury, edited by S. L. Lee (Sam. B. Gardiner). — The letters of Cassiodorus, being a condensed translation of the variae Epistolae of Magnus Aurelius Cassiodorus senator, with an introduction, by Thomas Hodgkin (H. Bradley). — « The history of India as told by its own historians ». Gujarat, by the late Sir Edward Clive Baylay (Wollaston). — Phillips, Labor, land and law, a search for the missing wealth of the working poor (Macdonnell). — Two German books on Ecclesiastes : Palm, Qohelat und die nach-aristotelische Philosophie; der Prediger Salomo's von F. Hitzig, hrsg. von Nowack (Tyler).— Current literature. — Forthcoming publications of the Clarendon Press. — Notes of a tour in the Asiatic Greek islands (Tozer : IV, Samos). — « Chapters in European history » (Lilly). — Takhpankhes (Tomkins). — Soor-doock » and « Doogh » (Ward). — Catulli Veronensis liber, interpretatus est Aem. Baehrens (Paley : commentaire qui mérite l'accueil le plus favorable,

œuvre de grand savoir, de longues recherches et d'une critique sobre et judicieuse). — The American philological association. — Remains of primitive man. — E. S. Morse, Japanese homes and their surroundings (Monkouse).

The Athenaeum, n° 3070, 28 août 1886 : Hannay, Admiral Blake, « English worthies » (il manque toujours un livre sur ce brillant homme de mer.) — Wheeler, India under British rule. — The Court Leet records of the manor of Manchester, vol. III, from the year 1618 to 1641. — Strambotti e sonetti dell' Altissimo, per cura di Rod. Renier. — Edm. Lee, Dorothy Wordsworth, the story of a sister's love. — Kuenen, An historico-critical inquiry into the origin and composition of the Hexateuch, translated from the Dutch, with the assistance of the author, by Wicksteed. — Lysaght, A modern ideal. — Law books. — School-books. — Bibliographical literature. — The semitism of the Hittites. (Tyler.) — Boley Hill (A. H. et Kinahan). — Thackeray's « Paris sketch-book » (Hornby). — Frieze, Giovanni Duprè. — Salomon Reinach, Traité d'épigraphie grecque (très utile, très clair, très savant, l'auteur nous étonne par sa prodigieuse activité). — Littlehales Romsey Abbey ; K. F. B. ; Mellifont Abbey. — E. Müntz, La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII (excellent ouvrage). — The archaeological societies.—The tomb af Aragazzi (Mercer). — Rokstro, A general history of music.

— N° 3071, 4 septembre 1886 : Sir S. William Dawson, Address delivered at the Birmingham meeting of the British Association on 1 september 1886. — Austin Dobson, Richard Steele, « English' worthies : (livre fait avec grand soin, l'auteur connaît la littérature et la vie sociale de l'époque aussi bien que les œuvres et l'existence de Steele). — Tikhomirof, La Russie politique et sociale. — Le Marchant Douse, An introduction, phonological, morphological, syntactic, to the Gothic of Ulfilas. — Reports of cases in the courts of Star Chamber and High Commission, edited by Samuel Rawson Gardiner for the Camden Society. — Roger Ascham (E. G. Atkinson). — Charles Lamb's tomb. (W. Muir.) — The spelling of « Valencia » (Lecky.) — Perkins, Ghiberti et son école. — G. Boissier, Nouvelles promenades archéologiques (plein d'intérêt et de savoir, écrit dans le style intéressant et clair qu'on connaît). — Yriarte, Matteo Civitali, sa vie et son œuvre. — The archaeological societies.

— N° 3072, 11 septembre 1886 : Books on sport. — Middlesex County Records : vol. I, Indictments, Coroners' inquests post-mortem and recognizances from Edward V, to the end of the reign of queen Elizabeth, edited by J. C. Jeaffreson, with an index by Watson. — The Iliad, edited with English notes a. introd. by Leaf, vol. I. books I-XII : (instructif au plus haut degré). — Sibree, A Madagascar bibliography, including, publications in the Malagasy language and a list of maps of Madagascar ; A new Malagasy English Dictionary, edited and rearranged by Richardson ; Pauliat, Madagascar sous Louis XIV et la Compagnie des Indes Orientales de 1664. (Long article sur ces trois volumes). — The Gentlemen's Magazine, Archaeology, parts I and II, edited by G. L. Gomme. — An unpublished letter of Shakspeare's patron, the Earl of Pombroke. (Tyler.) — G. Schlumberger, Sigillographie de l'empire byzantin (excellent ouvrage). — Chaffers, Marks and monograms on European and Oriental pottery and porcelain, with historical notices of each manufactory. — The tomb of Aragazzi (Higgins). — S'Ris Ailam in Southern India (Sewell).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 33, 14 août 1886 : Sophokles,

for the use of schools edited by Lewis Campbell and Evelyn Abbott. New edition (Wecklein : bonne édition scolaire). — A. Müller, Œdipi Regis Sophoclei v. 326, 327 choro an Œdipo rectius tribuantur ? (Wecklein : l'auteur allègue quelques bonnes raisons pour attribuer ces vers au chœur). — H. Panofsky, de historiae Herodoti fontibus (Wecklein : prouve qu'Hérodote n'a pas seulement consulté la tradition orale). — M. T. Cicéron, De natura deorum libri II, éd. Picavet (H. Deiter : soigné). — M. Tulii Ciceronis de natura deorum liber secundus, éd. Thiaucourt (H. Deiter : bien conçu, rien de nouveau.) — Livy, Book XXI, edited by L. D. Dodwall (-σ- : texte vieilli, bon commentaire). — Livy, The Siege of Syracuse, adapted for the use of beginners by G. Richards and A. S. Walpole (-σ- : rendra service aux commençants.) — R. v. Scala, Ueber die wichtigsten Beziehungen des Orients zum Occidente im Alterthum (H. : spirituel et intéressant). — Πρακτικά τῆς Ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας, 1885 (Belger : rempli de choses nouvelles, bonnes planches). — Ὁ ἐν Κπόλει φιλολογικὸς Σύλλογος, 1884, 1885 (-l- : éloge de la Bibliothèque Mavrocordatos publiée par le Syllogue.) — Ἡμερολόγιον τῆς Ἀνατολῆς τοῦ ἔτους 1886 ὑπὸ Ἀθανασίου Παλαιολόγου (P. Papageorg : quelques inscriptions inédites.)

— N° 34, 21 août 1886 : J. M. Hoogoliet, Studia Homerica (P. Cauer : prouve combien l'exemple donné par Cobet offre de dangers pour la critique homérique). — H. W. Smyth, The reduction of EI to I in Homer (P. Cauer.) — G. Knaack, Quaestiones Phaetonteae (Wecklein : peu de résultats positifs.) — Lysias, Ausgewählte Reden erklärt von W. Kocks (E. Stutzer.) — Lucrèce, de natura rerum liber V, éd. G. Lyon ; Lucreti liber V, éd. Crouslé (A. B. : rien de nouveau.) — Nonius Marcellus. Collation de plusieurs manuscrits par H. Meylan, suivie d'une notice par L. Havet (L. Müller : utiles contributions ; le critique est heureux d'annoncer que L. Havet travaille aux satires Ménippées). — A. Erman, Aegypten und Aegyptisches Leben im Altertum, Bd. I (E. Meyer recommande cette publication illustrée). — F. Wœnig, Die Pflanzen im alten Aegypten (A. Erman : utile, mais non sans erreurs).

Wochenschrift für klassische Philologie, 28 juillet 1886, n° 30 : Andrew Lang, La mythologie, trad. de l'anglais par L. Parmentier, avec une préf. p. Ch. Michel et des additions de l'auteur (Gruppe : le système de Lang est original et très remarquable). — Q. Enni carminum reliquiae. Acced. Naevi bellum Poenicum. Em. Luc. Mueller et Livi Andronici et Naevi fabularum reliquiae. Em. Luc. Mueller (α : ton arrogant, polémique souvent désagréable). — Ciceronis epistolarum ad Atticum libri XVI. Rec. J. C. G. Boot. Edit. altera (Lehmann [1er art.]) — Jo. de Pruzsinsky, De Propertii carminibus in libros distribuendis, et F. Plessis, Propertiana (K. P. Schulze : le premier ouvrage est sans valeur, le second est intéressant).

— 4 août 1886, n° 31 : U. v. Wilamowitz-Moellendorf, Isyllos von Epidauros, = Philol. Unters. IX (Schroeder : ouvrage magistral, plein de remarques suggestives). — Ciceronis epist. ad Atticum libri XVI. Rec. J. C. G. Boot (Lehmann [2e art.] : travail consciencieux, pas assez indépendant dans la récension). — Festi Breviarium rerum gestarum populi Romani ed. C. Wagener (Sprenger : recommandable). — E. Mack, Der relative Bildungswert der philologischen und der mathematisch-naturwissenschaftl. Unterrichtsfächer (Coste : suggestif, clair, modéré). — Communications : Soltau, Die Enniusfinsternis an der Nonen des Juni.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 40 Vingtième année 4 octobre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Literarisches Centralblatt, n° 36, 28 août 1886 : CHRIST, die Lehre vom Gebet nach dem Neuen Testament. — ADOLPH, Archäologische Glossen zur Urgeschichte, Moses, Herodot, Mythologisches (railleries qui viennent un peu tard). — Mecklenburgisches Urkundenbuch, XIV Band, 1356-1360. — LAVERRENZ, die Medaillen und Gedächtnisszeichen der deutschen Hoschschulen, I (si l'auteur continue de ce train, et s'il mêle à ses recherches tant de digressions superflues sur les universités, combien aura-t-il de volumes?). — Specialkarte von Afrika, bearb. von HABENICHT, DOMANN u. LÜDDECKE. — VOISIN-BEY, die Seehäfen Frankreichs, übers. von FRANZIUS. — Sophokles, the plays a. fragments, with critical notes, commentary and translation in English prose by JEBB, II, the Œdipus Coloneus (mêmes mérites que dans le premier volume). — Dante Allighieri's göttliche komödie, genau nach dem Versmasse des Originals in deutsche Reime übertragen u. mit Anmerkungen versehen von Jul. FRANCKE (une des meilleures traductions allemandes de Dante). — SCHWENGBERG, das Spies'sche Faustbuch und seine Quelle (insuffisant). — LESKIEN, Untersuchungen über Quantität u. Betonung in den slavischen Sprachen, I, im Serbischen (fait avec soin et méthode). — MIKLOSICH, Dictionnaire abrégé de six langues slaves (russe, vieux-slave, bulgare, serbe, tchèque et polonais), ainsi que français et allemand (ouvrage indispensable à quiconque s'occupe des langues slaves, donne d'importants matériaux). — Ludw. GEIGER, Firlifimini und andere Curiosa (intéressante réimpression). — BONNET, der Fabeldichter Hey (on ne peut guère louer que la bonne volonté de l'auteur et son enthousiasme pour Hey). — MERZ, die Bilderwerke an der Erzthüre des Augsburger Doms. — HERQUET, die Renaissancedecke im Schlosse zu Jever, ihre Entstehungszeit u. ihre Verfertiger.

— N° 37, 4 septembre 1886 : KAYSER, die Theologie des Alten Testaments in ihrer geschichtlichen Entwickelung dargestellt, nach des Verf. Tod hrsg. mit einem Vorwort von Ed. REUSS. — DENIFLE, die Entstehung der Universitäten des Mittelalters bis 1400 (livre très remarquable; l'ouvrage comptera cinq volumes; l'auteur est un peu diffus et manque parfois de clarté). — Itinerar Kaiser Heinrichs IV. nach den Quellen bearb. von KILIAN. — Pommersches Urkundenbuch, II, 2, 1278-1286, p. p. PRÜMERS. — KOPP, die Alchemie in älterer u. neuerer Zeit, I u. II (excellent). — W. MÜLLER, Geschichte der Gegenwart, das Jahr 1885. — Deutscher Geschichtskalender für 1885. — Von NORDENSKIÖLD, Grönland. — BACHER, die hebräisch-neuhebräische und hebräisch-aramäische Sprachvergleichung des Abulwalîd Merwân ibn Ganâk (très soigné). — KURTZ, die Sprichwörtersammlung des Planudes erläutert (témoigne de savoir et de soin). — PECZ, Beiträge zur vergleichenden Tropik der Poesie, I, system. Darstell. der Tropen des Aeschylus, Sophokles u. Euripides mit einander verglichen u. in poetischer u. culturhistor. Rücksicht behandelt (manque trop souvent d'exactitude). — P. DE NOLHAC, Le canzoniere autographe de Pétrarque (à accueillir sans objections). — POESTION, lappländische Märchen, Volkssagen, Räthsel u. Sprichwörter, mit Beiträgen von LIEBRECHT. — LUTZSCH, die Kunstdenkmäler der Stadt Breslau.

— N° 38, 11 septembre 1886 : HILDESHEIMER, Beiträge zur Geographie Palästinas. — LIEBENAM, Beiträge zur Verwaltungsgeschichte des römischen Kaiserreichs, I, die Laufbahn der Procuratoren bis auf die Zeit Diocletians (de nouveaux et intéressants résultats). — OECHSLI, Quellenbuch zur Schweizergeschichte (recueil utile). — G. WEBER, Allgmeine Weltgeschichte, 2e Aufl. IX et X. — Fridolin Sicher's Chronik, hrsg. von GÖTZINGER (publication importante). — DITTMAR, Bei-

träge zur Geschichte der Stadt Magdeburg in den ersten Jahren nach ihrer Zerstörung 1631, I. 1631-1632 (recherches très détaillées). — Wüstenfeld, die Scherife von Mekka im XI (XVII) Jahrhundert (suite de ces solides études). — Boulay de la Meurthe, Les dernières années du duc d'Enghien. — Johnston, der Kilima-Ndjaro. — Grünbaum, Mischsprache u. Sprachmischungen. — Dionysii Halicarnassensis romanarum antiquitatum quæ supersunt, rec. Kiessling et Prou. — M. Valerii Martialis Epigrammaton libri, recogn. W. Gilbert (indispensable à quiconque s'occupe de Martial). — Plessis, Propertiana. — Jensen, Ueber den Stricker als Bispel-Dichter (travail qui sera le bienvenu). — Liliencron (R. von), Deutsches Leben im Volkslied um 1530 (original). — Actenstücke über die Thätigkeit der Brüder Grimm im hessischen Staatsdiente, p. p. Stengel. — Szyrwid's Punkty Kazan, vom Jahre 1629, mit einer grammat. Einleit. hrsg. von R. Garbe. — O. Richter, Reconstruction und Geschichte der römischen Rednerbühne (fort bon travail). — Marenholtz-Bülow, theoret. u. prakt. Handbuch der Fröbel'schen Erziehungslehre.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 35, 28 août 1886 : Kayser, die Theologie des Alten Testaments. (Guthe.) — Liepmann, die Mechanik der Leucipp-Demotritischen Atome. — Fr. Müller, Grundriss der Sprachwissenschaft, III, 2, 11. — Sittl, Geschichte der griechischen Literatur bis auf Alexander den Grossen, II. (E. Heitz : plus de soin et de circonspection que dans le premier volume; des aperçus nouveaux; mais aussi des légèretés et des erreurs.) — C. Thomas, Gœthe and the conduct of life (Gizycki). — R. M. Meyer, Swift u. Lichtenberg (Brandl : rien de neuf). — Von Richthofen, die älteren Egmonder Geschichtsquellen. (Holder-Egger.) — Kostomarow, Russische Geschichte in Biographien, I, die Herrschaft des Hauses Wladimir des Heiligen, X-XVI Jahrhundert, übers. von Henckel (Brückner : bon et utile). — Human, der Dunkelgraf von Eishausen. — Von Wobeser, H. M. Stanley und Dr Pechuël-Loesche. — Winter (F.). Die jüngeren attischen Vasen und ihr Verhältnis zur grossen Kunst. (Benndorf : sujet difficile traité avec beaucoup d'érudition et d'habileté.) — Karlowa, Römische Rechtsgeschichte, I. Staatsrecht und Rechtsquellen, II. (Hölder : très louable, résultats d'un travail solide et fort étendu, restera longtemps une source d'abondante instruction.) — Riesser, Handelsrechts-Practicum. — York von Wartenburg, Napoleon als Feldherr, II. (Dechend.)

— N° 36, 4 septembre 1886 : Beyschlag, das Leben Jesu. — U. Jahn, Volkssagen aus Pommern u. Rügen (E. H. Meyer). — Ecker, Hundert Jahre einer Freiburger Professoren-Familie. (E. Martin.) — Delitzsch, Prolegomena eines neuen hebräisch-aramäischen Wörterbuchs zum Alten Testament. (J. Barth.) — Festschrift zur Feier des 50en Dienstjubiläums Dr Nölting hrsg. von dem Lehrercollegium der Grossen Stadtschule zu Wismar (Büchsenschütz : renferme huit études, dont cinq sur l'antiquité classique). — M. Iuniani Iustini Epitoma historiarum Philippicarum Pompei Trogi ex recens. Ruehl, acced. prologi in Pompeium Trogum ab Alf. de Gutschmid recens. (Stangl : édition très satisfaisante et fort instructive.) — Bartsch, Beiträge zur Quellenkunde der altdeutschen Literatur. (Strauch : sera le bienvenu.) — Iffland, über meine theatr. Laufbahn, p. p. Holstein (Minor). — Rahstede, Ueber La Bruyère u. seine Charaktere. (Koschwitz : travail d'un commençant.) — Soltau, Prolegomena zu einer römischen Chronologie. (Matzat.) — Englert, Geschichte der Grafen von Truhendingen. (L. Müller.) — Graf von Noer, Briefe u. Aufzeichn. zu seinem Nachlass. — Bijdragen tot de Taal-Land-en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië uitgegeven door het Koninklijk Instituut. (Ruge.) —

Strzygowski, Ikonographie der Taufe Christi. (Thode.) — Ph. Schneider, die bischöflichen Domkapitel. (Martens.)

— N° 37, 11 sept. 1886 : A. Herbst, das apokryphische Buch Baruch aus dem griech. ins hebr. übertragen. — Heinrich, Le procès du latin. (Sallwürk.) — Prince Ibrahim Hilmy, The literature of Egypt and the Soudan from the earliest times to the year 1885 inclusive, a bibliography, comprising printed books, periodical writings a. papers of learned societies, etc. I. A-L. (Pietschmann : index fait d'une façon tout à fait arbitraire ; compilation entreprise évidemment par des mains différentes ; des erreurs, des inexactitudes, des lacunes en grand nombre.) — Fragmenta Herculanensia, a descriptive catalogue of the Oxford copies of the Herculanean rolls together with the texts of several papyri accompanied by facsimiles, edited with introd. a. notes by W. Scott. (Diels : important.) — Nonius Marcellus, collation de plusieurs mss. de Paris, de Genève et de Berne par H. Meylan, suivie d'une notice sur les principaux mss. de Nonius pour les livres I, II et III par Louis Havet. (H. Keil : très utile et prouve qu'« une nouvelle édition est un besoin pressant ».) — W. v. Biedermann, Goethe-Forschungen, neue Folge. (R. M. Werner : intéressant.) — C. Appel, die Berliner Handschriften der Rime Petrarcas. (Pakscher : recommandable.) — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim, p. p. Doebner. II. 1347-1400. — Calendar of State Papers, domestic series, edit. by M. A. E. Green, X, XI, XII. (Alfr. Stern.). — A. Ruges Briefwechsel, p. p. Nerrlich, II. (O. Lorenz.) — Fr. Meyer von Waldeck, Russland, Einrichtungen, Sitten und Gebräuche, II. (F. von Stein : fidèle image de la Russie, livre à consulter et à recommander instamment.) — Reissenberger, die evang. Pfarrkirche in Hermannstadt ; Wortitsch, das evang. Kirchengebäude in Bistritz (deux travaux d'une valeur durable). — J. Kohler, das Recht als Culturerscheinung. — O. E. Hartmann, über die römische Gerichtsverfassung, erg. und hrsg. von Ubbelohde (Merkel). — Von der Wengen, Geschichte der Kriegsereignisse zwischen Preussen und Hannover 1806. (Clair et solide, récit complet, vrai et en même temps plein de mesure.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 35, 28 août 1886 : Πινδάρου τὰ σωζόμενα, édition avec traduction et notes par C. Cléanthos (Wäschke : très soigné). — Plato, Apology of Socrates and Crito, edited by L. Dyer (C. Schmelzer : adaptation de l'édition de Cron). — Aristote, Morale à Nicomaque, livre X, publié par L. Carrau (M. Wallies : négligences typographiques). — Dionysii Halicarnassensis antiquitates Romanae ex recens. A. Kiessling et V. Prou (G. H. Schneider : texte lisible et exact ; ce nouveau volume de la collection Didot sera bien accueilli). — S. Mekler, Φιλόδημος περὶ θανάτου δ' (H. Landwehr : cette édition démontre la nécessité de refaire tout le travail des savants napolitains sur les papyrus d'Herculanum). — G. Schmidt, Philodemea (H. Landwehr : bonnes conjectures). — G. Giussiani, Quaestiones Lucilianae (J. M. Stowasser : feuilletons rédigés dans un latin défectueux). — P. Ovidii Nasonis Metamorphoses, éd. scolaire de J. Meuser, revue par R. Barkholt (bon choix, notes contestables). — A. Gellii, Noctium Atticarum libri XX ex recens. M. Hertz volumen posterius. Opuscula Gelliana von Martin Hertz (O. Seyffert : livres dignes de tous éloges). — L. Carrionis in A. Gellii noctium Atticarum libros commentarios ed. M. Hertz (O. Georges). — O. Crusius, Beiträge zur griechischen Mythologie und Religionsgeschichte (W. H. Roscher : intéressant). — H. Heydemann, Dionysos' Geburt und Kindheit (E. Kroker n'admet pour l'Hermès de Praxitèle que la restitution d'Hirschfeld, avec la grappe de raisin). — G. Gerber, Die Sprache und das Erkennen (K. Druchmann : suggestif).

Le Puy, Imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Vingtième année 11 octobre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 36, 4 septembre 1886 : R. Pöhlmann, Die Uebervölkerung der antiken Grossstädte. (O. Richter : très bon livre.) — Thomas D. Seymour, Introduction to the language and verse of Homer (G. Vogrinz : utile.) — R. Schreiner, Zur Würdigung der Trachiniai der Sophokles (H. Müller : programme autrichien, qui témoigne du progrès des études en Autriche depuis la réorganisation des gymnases par Bonitz.) — T. Macci Plauti Comœdiae, t. III, Bacchides. Recens. Ritschl, editio altera a G. Goetz recognita (W. Abraham : en progrès sur les autres éditions de Goetz.) — De M. Cornelii Frontonis institutione oratoria thesim proponebat E. Droz (Hirt : simple sommaire.) — C. Abel, Sprachwissenschaftliche Abhandlungen ; Einleitung in ein ägyptisch-semitisch-indoeuropäisches Wurzelwörterbuch (A. Lincke : à recommander chaudement.) — Correction de Papageorg sur Antigone, v. 645-651, et lettre de C. v. Jau à Westphal sur l'ὀνομασία κατὰ θέσιν.

Archiv für Slavische Philologie. Tome IX, troisième liv. Ein weissrussischer Codex... (A. Brückner). — Die dramatisiste Geschichte Joseph von Nicolaus Rej. (W. Nehring.) — Katharinen Legende in altkroatischer Fassung (V. Jagic). — Einige Slavische Namen armenischer und türkischer Herkunft (J. Hanusz). — Berichtigung zum Reimser Evangelium (J. Los. M. Los a collationné sur l'original l'édition *fac-simile* de Sylvestre et apporte d'intéressantes corrections.) — Miklosich. Die türkischen Elemente in den süd=und osteuropaeischen Sprachen (Th. Korsch, nombreuses additions et rectifications au travail de M. Miklosich). — Kleine Mittheilungen.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 16, 1er août 1886 : Meurer. Der Begriff und Eigenthümer der heiligen Sachen, zugleich eine Revision der Lehre von den juristischen Personen und des Kirchenguts. 2 vols (Stengel.) — Post, die Grundlagen des Rechts und die Grundzüge seiner Entwickelungsgeschichte (Stoerk). — von Wyss, Leben der beiden Zürcherischen Bürgermeister David von Wyss, Band I (Von Gonzenbach). — Catulls Buch der Lieder, deutsch von Rudolf Westphal. (Korsch : traductions dont quelques-unes nouvelles et d'autres remaniées à leur avantage ; notes qui forment, non un commentaire au sens habituel du mot, mais une biographie littéraire du poète). — Holzapfel, Römische Chronologie (W. Soltau : poursuit, souvent avec bonheur, les recherches d'Unger ; travail en somme soigné, profond et tout à fait indépendant.)

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne en Belgique), tome XXIX, 4e livraison : Wilmotte, Note sur le patois de Couvin. — Marchot, Version de la parabole de l'Enfant prodigue (en patois de Couvin). — Ad. de Ceuleneer, Le temple de Vesta et la maison des Vestales à Rome. — *Comptes-rendus :* Res gestae divi Augusti, d'après la dernière recension, avec l'analyse du commentaire de M. Th. Mommsen par Peltier, sous la direction de Cagnat. (Lacour-Gayet : reproduit purement et simplement le texte donné par Mommsen et l'accompagne d'un commentaire succinct, extrait en grande partie de l'interprétation magistrale du savant berlinois). — Sir Alfred C. Lyall, Etudes sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient, traduit de l'anglais (L. Parmentier : à la fois historien, philosophe, homme d'Etat et écrivain, l'auteur montre des qualités bien rarement associées à un degré aussi élevé). — Dionysii Halicarnassensis antiquitatum romanarum quae supersunt ex recens. Kiessling et Prou (A. de Ceuleneer : M. Kiessling, chargé de l'édition, le commença, puis l'abandonna

inopinément et finit par ne plus donner signe de vie à son éditeur qui ne parvint même pas à obtenir de lui le moindre mot d'explication. M. Didot s'adressa alors à un autre philologue, M. Victor Prou qui mourut après avoir achevé la correction du texte, mais avant d'avoir pu rédiger la préface : « habent sua fata libelli. » Prou a donné la préférence au Codex Chisianus sur l'Urbinas, et son édition est bien supérieure à celle que Kiessling avait donnée en 1860 et prendra une place des plus honorables dans la précieuse Bibliothèque grecque dont elle fait partie). — BLOOMFIELD, Final AS before sonants in Sanscrit (E. Monseur : prouve que l'*e* et l'*o* existaient en sanscrit). — C. Sallustii Crispi Bellum Catilinae und Bellum Jugurthinum, Schulausgabe von Ignaz PRAMMER. (P. Thomas : donne un Salluste edulcoré et délayé, beaucoup de modifications hasardées et d'interprétations malencontreuses). — VIERSET, Essai d'orthographe wallone d'après la méthode Chavée (M. W. : ne paraît pas se préoccuper des progrès que la science a pu accomplir dans ces trente dernières années). — G. MEYER, Griechische Grammatik, 2ᵉ Auflage. (Ch. Michel; 2ᵉ édition, revue et complétée avec soin, d'un ouvrage qui contribuera aux progrès de la grammaire comparée et à la diffusion de ses résultats les plus importants.) — Von VEITH, das römische Köln. (A. de Ceuleneer : travail clair, précis, consciencieux qui ne s'appuie que sur des faits scientifiquement établis; mémoire avant tout topographique et historique.) — Nécrologie (Pierre-Jean Wouters).

Theologische Literaturzeitung, nº 17, 21 août 1886 : BISSELL, The Pentateuch, its origin and structure, an examination of some recent theories. (More.) — PAINE, Salomon's Temple and Capital, Ark of the Hood and Tabernacle, or Holy Houses of the Hebrew, Chaldee, Syriac, Samaritan, Septuagint, Coptic, and Itala Scriptures; Josephus, Talmud and Rabbis, with 440 full-page plates and 120 text cuts. (Moore.) — W. THOMPSON, The Land and the Book, or biblical illustrations drawn from the manners and customs, the scenes and scenery of the Holy Land. (Moore.) — GREEN, The Hebrew feasts in their relation to recent critical hypotheses concerning the Pentateuch. (Moore.) — Ad. HARNACK, Die Quellen der sogenannten apostolischen Kirchenordnung, nebst einer Untersuchung über den Ursprung des Lectorats und der anderen niederen Weihen. (A. Harnack.) — EICHHORN, Athanasii de vita ascetica testimonia collecta (A. Harnack). — SCHEPSS, Priscillian, ein neuaufgefundener lateinischer Schriftsteller des IV. Jahrhunderts, Vortrag. (Loofs : trouvaille heureuse.) — LUDWIG, Die reformierte Gemeinde in Fredericia, ein Beitrag zur Geschichte der französisch-reformierten Kolonien im heutigen Dänemark (Schott). — E. HEINRICH, Max von Schenkendorf, ein Sänger der Freiheitskriege, mit einem Vorwort von W. BAUR (Meier). — Denkschrift des evangelischen Prediger-Seminars zu Friedberg für die Jahre 1869 bis 1885, hrsg. von DIEGEL, mit einer Abhandlung, zur Entwicklung und Benennung der analytischen sowie der synthetischen Predigtform in der lutherischen Kirche Deutschlands. — ZAHN, Der überseeische Branntweinhandel, seine verderblichen Wirkungen und Vorschläge zur Beschränkung desselben. (Rade.) — Fr. ZÜNDEL, Jesus in Bildern aus seinem Leben, 2ᵉ Aufl. (Meier : remarquable.) — Miscelle : A. HARNACK, Der falsche Theophilus und Claudianus Mamertus.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 42 Vingtième année 18 octobre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 750, 18 septembre 1886 : Personal memoirs of U. S. Grant, II. — The Iliad of Homer, a translation by Cordery. — The Diary a. correspondence of Dr. John Worthington, edited by J. Grossley, I, 1847, II, 1, 1855, II, 2, 1886, edited by Christie. — Hassencamp, Geschichte Irlands, von der Reformation bis zu seiner Union mit England. (Dunlop : livre judicieux et bien fait). — Recent theology. — Notes of a tour in the Asiatic Greek islands, V. Samos. (Tozer.) — The socalled « Here prophecy » (Skeat). — The veneration of foot-prints (Peacock). — A Finnish folk song. (Jones). — Bezold, Kurzgefasster Ueberblick über die babylonisch-assyrische Literatur. (Sayce : indispensable aux assyriologues). — Petri, Naukratis, with chapters by Cecil Smith, Ernest Gardner a. Barclay W. Head. Egypt Exploration Fund. Part I. (Middleton). — The runic crosses in the isle of Man. (Black et Bradley.) — A Japanese house (Dillon).

— N° 751, 25 septembre 1886 : Dobson, Steele. (Dow : non seulement remarquable par sa justesse critique, mais une des plus charmantes biographies qu'on puisse lire.) — Amherst, The history of catholic emancipation and the progress of the catholic church in the British isles, chiefly in England, 1771-1820. (Peacock.) — Dunn, Massacres of the mountains, a history of the Indian wars of the Far West. — Daly, Radical pioneers of the eighteenth century. — Schepss, Priscillian, ein neuaufgefundener lat. Schriftsteller des IV. Jahrhunderts. (De Soyres : sera le bienvenu). — Notes of a tour in the Asiatic Greek islands. VI. Patmos (Tozer.) — Old-welsh texts. (Evans). — « Clarendon's history, book VI » (Arnold). — Strack, Lingua hebraica. (Ball.) — Notes of a philological tour, I. France. (Whitley Stokes.) — J. Quicherat, Mélanges d'archéologie et d'histoire. (Jane Lee.) — The runic crosses in the isle of Man. (Isaac Taylor.)

— N° 752, 2 octobre 1886 : Faust, I, with introd. a. notes by Jane Lee (Morshead : en somme, bonne édition.) — Pendleton, A history of Derbyshire (Bradley). — Stepniak, The Russian storm cloud, or Russia in relation to neighbouring countries. — Maudsley, Natural causes and supernatural seemings. — Some foreign historical books : Busch, Cardinal Wolsey und die englisch-kaiserliche Allianz, 1522-1525 ; Sepp, der Rücklass der unglücklichen Schottenkönigin Maria Stuart ; Wijune, De geschillen over de Afdanking van 'T Krijgsvolk in de vereenigde Nederlanden in de jaren 1649 en 1650 ; Forneron, Louise de Kéroualle ; Fournier, Napoléon I. — Shelley jottings. — Notes of a tour in the Asiatic greek islands, VII. Patmos. (Tozer). — The present aspect of classical study (Gildersleeve). — Clarendon's History, book VI (Samuel R. Gardiner). — Notes of a philological tour, II, Switzerland (Whitley Stokes). — Philological books : Max Müller, A sanskrit grammar for beginners, new and abridged edition by Macdonell ; Pellissier, French roots and their families ; Schuchhardt, Ueber die Lautgesetze. — M. Collignon, Phidias (Murray : l'auteur qui est à la fois un homme de grand savoir et d'un goût délicat, domine son sujet et l'expose avec clarté).

Literarisches Centralblatt, n° 39, 18 septembre 1886 : Scipio, des Aurelius Augustinus Metaphysik im Rahmen seiner Lehre vom Uebel dargestellt. — Oesterley, Wegweiser durch die Literatur der Urkundensammlungen. (Manuel pratique.) — Englert, Geschichte der Grafen von Truhendingen, I. — Fürstenbergisches Urkundenbuch, V. — Thorbecke, Geschichte der Universität Heidelberg, I. (Très soigné et très clair.) — Fritz, das Territorium des Bisthums Strasburg um die

Mitte des XIV Jahrhunderts u. seine Geschichte (travail sérieux). — J. G. Droysen, Friedrich der Grosse, IV. — J. B. Weiss, Lehrbuch der Weltgeschichte, VIII, I. Schreckenszeit der franz. Revolution. (Consacré à l'année 1793). — Bismarck in Versailles, Erinnerungen an Versailles, 1870-71. (Intéressant.) — Chalmers u. Gill, Neuguinea, Reisen u. Missionsthätigkeit 1877-1885. — Forbes, Wanderungen eines Naturforschers im malayischen Archipel 1878-1883, übers. v. Teuscher. — Rich. Kiepert, Schul-Wandatlas der Länder Europas. — Simon, zur Inschrift von Gortyn (quelques points de détail plus ou moins remarquables). — A. Fischer, Das Hohe Lied des Brun von Schonebeck nach Sprache u. Composition untersucht und in Proben mitgetheilt. (Travail qui sera le bienvenu.) — Herford, Studies in the literary relations of England and Germany in the 16th century. (Fait avec beaucoup de soin et de sagacité, livre important.) — Borinski, die Poetik der Renaissance, und die Anfänge der literarischen Kritik in Deutschland. (Sujet en somme bien traité.) — Niklas, Johann Andreas Schmeller's Leben und Wirken. (A recommander, non-seulement aux germanistes.) — Detzel, eine Kunstreise durch das Frankenland. — Hoffmeister's gesammelte Nachrichten über Künstler und Kunsthandwerker in Hessen seit 300 Jahren.

— N° 40, 25 septembre 1886 : Harnack, Lehrbuch einer Dogmengeschichte, I, die Entstehung des kirchlichen Dogmas. (Ouvrage très remarquable.) — Albert Hetsch, mit einer Einleit. von Bischof Perraud von Autun, übers. — Lippert, Die Culturgeschichte in einzelnen Hauptstücken, II. Die Gesellschaft; III. Geistige Cultur. (Se borne avec raison à quelques points principaux.) — Melber, Ueber die Quellen und den Werth der Strategemensammlung Polyäns, ein Beitrag zur griech. Historiographie. (Fait à la fois avec érudition et sagacité.) — Bibliographie de l'Orient latin, II. — Bauch, Die Markgrafen Johann I u. Otto III von Brandenburg u. ihre Beziehungen zum Reich, 1220-1267. — Friedensburg, Landgraf Hermann II der Gelehrte von Hessen u. Erzbischof Adolf I. von Mainz. — Briefwechsel der Herzogin Sophie von Hannover mit ihrem Bruder, dem Kurfürsten Karl Ludwig von der Pfalz u. des letzteren mit seiner Schwägerin, der Pfalzgräfin Anna, p. p. Bodemann. (Très intéressant pour l'histoire de la maison de Hanovre-Brunswick et de la maison palatine pendant les années 1658-1680.) — Seibt, das Mittelwasser der Ostsee bei Travemünde. — Kubary, ethnograph. Beiträge zur Kenntniss der Karolingischen Inselgruppe u. Nachbarschaft, I, die socialen Enrichtungen der Pelauer. — Ed. Glaser, Mittheilungen über einige aus meiner Sammlung stammende sabäische Inschriften nebst einer Erklärung in Sachen der D. H. Müllerschen Ausgabe der Geographie Al Handani's. (Méritoire.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 37, 11 septembre 1886 : L. Wiese, Lebenserinnerungen und Amtserfahrungen (Fr. Paulsen : intéressante autobiographie d'un pédagogue de mérite.) — Platonis Euthyphro, Apologia, Crito, Phaedo. In usum scholarum edidit R. Bonghi (C. Schmelzer : bonne édition). — Italici Ilias Latina, edidit F. Plessis (H. Magnus : travail soigné, mais qui ne dispense pas de lire les précédents; quelques corrections certaines). — K. Scipio, Des Aurelius Augustinus Metaphysik im Rahmen seiner Lehre vom Uebel (C. Windel : intéressante contribution à l'histoire de la philosophie.) — M. Ruggiero, Storia degli Scavi di Ercolano (excellent et indispensable). — M. Ruggiero, Degli Scavi di Stabia dal 1749 al 1782 (-o- ; mérite les mêmes éloges que le travail sur Herculanum.)

— N° 38, 18 septembre 1886 : J. Menrad, de contractionis et

synizeseos usu Homerico (P. Cauer : réunion utile de faits, conjectures arbitraires.) — W. A. Meyer, Hypatia von Alexandria (H. V. Kleist : excellent.) — P. Vergili Maronis Aeneiis, scholarum in usum edidit Kloucek (Zingerle : travail d'un connaisseur sérieux de Virgile.) — F. Fröhlich, Einige stilistische und realistische Bemerkungen zur militärischen Phraseologie des Tacitus (K. E. Georges : utile). — G. Schultz, Quibus auctoribus Aelius Festus Aphthonius de re metrica usus sit (Reimann : étude hardie d'un débutant sur une question difficile; résultats inadmissibles). — S. Bugge, Der Ursprung der Etrusker durch zwei lemnische Inschriften erläutert (Deecke n'admet pas la traduction de Bugge et ne croit pas non plus avec lui que les Étrusques soient allés d'Italie à Lemnos comme les Vikings au moyen-âge ont rayonné de la Scandinavie.) — A. Goldbacher, Lateinische Grammatik für Schulen. J. Nahrhaft, Lateinisches Uebungsbuch zu der Grammatik von Al. Goldbacher. (P. Hellwig.)

— N° 39, 25 septembre 1886 : H. Buermann, Die handschriftliche Ueberlieferung des Isokrates (J. Zycha : utile addition aux travaux de Martin.) — G. Kratt, de Appiani elocutione (R. Bitschofsky : pas assez de méthode). — W. Scott, Fragmenta Herculanensia, a catalogue of the Oxford copies of the Herculanean rolls (H. Landwehr : très important.) — M. Tulli Ciceronis Academica ed. J. Reid (P. V. Girycki : excellente édition.) — B. Eschenburg, Wie hat Ovid einzelne Wörter und Wortklassen im Verse verwandt? (H. Magnus : admet l'authenticité des Héroïdes contestées; travail minutieux et instructif.) — E. Hübner, Neue Studien über den römischen Grenzwall in Deutschland (F. Haug : excellent résumé des derniers et trop nombreux travaux de détail sur cette question.)

Theologische Literaturzeitung, n° 18, 4 sept. 1886 : Rosenzweig, das Jahrhundert nach dem babylon. Exil. (Smend : fait sans méthode et échappe à toute discussion scientifique.) — Tamm, der Realismus Jesu in seinen Gleichnissen (Zülicher). — Schenk, Zum ethischen Lehrbegriff des Hirten des Hermas (Ad. Harnack : encore fait sans méthode). — Weitbrecht, das religiöse Leben des deutschen Volkes am Ausgange des Mittelalters (Kolde : beaucoup de lacunes). — Buchwald, die Lutherfunde der neueren Zeit, insbes. in der Zwickauer Ratsschulbibliothek (Kawerau). — Borelli, L'indice espurgatorie della chiesa romana, ossia falsificazioni, cangiamenti ed errori introdotti per ordine dei papi nelle opere degli scrittori antichi, raccolti e classificati (Reusch). — Majunke, Geschichte des Culturkampfes in Preussen-Deutschland, 1e Lieferung.

Wochenschrift für klassische Philologie, 11 août 1886 : n° 32 : V. Duruy, Geschichte der röm. Kaiserreichs, übers. v. G. Hertzberg, livr. 9 à 32 (Violet : excellent). — Fr. Frohlich, Beiträge zur Geschichte der Kriegführung der Römer (Faltin : les développements de l'auteur ont un caractère aphoristique). — Br. Baier, De Plauti fabularum recensionibus Ambrosiana et Palatina (Abraham : trop d'arbitraire, l'auteur n'a pas prouvé sa thèse que la récension palatine est la meilleure). — Sallustii bellum Catilinae et bellum Jugurthinum ed. Prammer (Stangl : l'édition est basée sur de mauvais principes critiques). — Catulli Veronensis liber. Rec. L. Schwabe (K. P. Schulze : apparat critique excellent, solide). — Dom. Milelli, Verde antico (Th. : ces traductions en itálien de poésies lyriques grecques et latines ne sont réussies qu'en partie). — W. Gidionsen, Vorlagen zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Latein. im Anschluss an Cic. Tuscul. I (Weissenfels : utile). — M. Seyffert et H. Busch, Latein. Elementargrammatik — P. Wesener, Lat. Elementarbuch, 2e partie.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 43 Vingtième année 25 octobre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 753, 9 octobre 1886 : Sir W. R. Anson, The law and custom of the constitution, part I, Parliament. (Elton.) — Jevons, A history of Greek literature from the earliest period to the death of Demosthenes. (Richards : utile et en général œuvre de saine critique.) — Das Buch des propheten Ezechiel, hrsg. von Cornill. — Blunt, Ideas about India ; an optimist, Reform and progress in India. — Raymond S. Perrin, The religion of philosophy. — Some Scotch books. (Entre autres Glossary to the poetry and prose of Robert Burns, par Cuthbertson et Symington, Some personal reminiscences of Carlyle.) — Notices nécrologiques ; William Hepworth Thompson et Clements Mansfield Ingleby. — The Orientalist Congress. — Notes of a tour in the Asiatic Greek islands, VIII, Rhodes. (Tozer.) — A disclaimer. (Grant Allen.) — The Pûrvasaila sanghârâma identified with the Amrâvatî Stupa. (Burgess.) — Barlow, the American poet. (Grece.) — Notes of a philological tour, III. Belgium. (Whitley Stokes.) — Collection des artistes célèbres, p. p. Eugène Müntz. (Monkhouse.) — The crosses in the isle of Man. (Savage.)

The Athenaeum, n° 3073, 18 septembre 1886 : Noel, Essays on the poets. — Lechler, The apostolic and post-apostolic times, their diversity and unity in life and doctrine, 3e édition trad. par Davidson. — Sir C. Gavan Duffy, The league of North and South, an episode in Irish history, 1850-1854. (Instructif.) — Historical books. (Keene, a stech of the history of Hindustan from the first Muslim conquest to the fall of the Mughol empire ; Collections for a history of Staffordshire, VI, 1.) — The Cymmrodorion Society and the publication of old Welsh texts. — « Middlesex county records ». (Crofton.) — The « Dictionary of national biography ». (Liste des futurs articles de Dobbs à Druitt.) — Jahrhbuch des kaiserlich deutschen archäologischen Instituts, hrsg. von Max Fränkel. I, 1.

— N° 3074, 25 septembre 1886 : Sir W. R. Anson, The law and custom of the constitution, I. Parliament. — Max Lehmann, Scharnhorst, I. (Très intéressant.) — Comte de Castellane, Souvenirs of military life in Algeria, trad. par M. J. Lowett. — Adam Mickiewicz, Master Thaddeus or the last foray in Luthuania, an historical epic poem in twelve books, transl. by Biggs, with a preface by Morfill. — Realencyclopädie der christlichen Altertümer, p. p. Kraus, II. — Stutfield, El Maghreb, 1200 miles' ride through Marocco. — Our library table. (Christie, Etienne Dolet : traduction soignée d'un excellent livre.) — Roger Ascham. (S. L. Lee.) — Lincolnshire manor customs. (Grange.) — The Cymmrodorion Society a. the publication of old Welsh texts. (Owen et Evans.) — The moabite stone. (Neubauer.) — Liste des futurs articles du « Dictionary of national biography », Drummond-Dyve. — Stéphanos, La Grèce au point de vue naturel, ethnologique, anthropologique, démographique et médical. (Important et à consulter.) — Paspate, The Byzantine palaces and the buildings around them, with a topographical plan. — Morgan, Romano-british mosaic pavements, a history of their discovery, and a. record a. interpretation of their designs.

— N° 3075, 2 oct. 1886 : Freeman, The methods of historical study. — G. Smith, The life of William Carey, shoemaker a. missionary. — M. Tullii Ciceronis de natura deorum libri tres, p. p. Mayor. (Très complet et très utile, « very exhaustive ».) — Twenty-one years' work in the Holy Land, published for the committee of the Palestine Exploration Fund. — Reginald Scot, The « Discoverie of Witchraft », a re-

print of the first edition published in 1584, edited by NICHOLSON. — Roger Ascham. (Atkinson.) — Liste des futurs art. du « Dictionary of national biography » (de Eachard à Ellis). — Mr. Dobson's « Life of Steele ». (W. Roberts). — The date of the Plutarch printed by the typographer who uses the peculiar R. (Martineau.) — DE MÉLY, Le trésor de Chartres. — A volume by Thomas Middleton. (Wheeler.)

— N° 3076, 9 oct. 1886 : WELLS, Exploring a. travelling three thousand miles through Brazil; DENT, A year in Brazil, with notes on the abolition of slavery, the finances of the empire, etc. — KEITH, A history of Scotland, civil a. ecclesiastical, to the death of David I. (Mauvais.) — Mme GALLETTI, Our home by the Adriatic. — PYCROFT, Oxford memoires. — Institutes a. history of Roman private law, with catena of texts, by SALKOWSKI, transl. by WHITFIELD. — Letters of Ozanam, transl. by COATES. — Theological literatur. — Dr. Thompson. — Ariel (Sayce). — Reginald Scot. (Humphreys et Nicholson.) — The Oriental congress at Vienna. — Charles Lamble a. Joseph Cottle. (Ainger.) — PETRIE, Naukratis, I, being the third memoir of the Egypt Exploration Fund, with chapters by Cecil SMITH, Ernest GARDNER a. B. V. HEAD. — LAFENESTRE, La peinture italienne, I, depuis les origines jusqu'à la fin du XVe siècle. (Livre d'un homme compétent.) — Notes from Rome (Lanciani). — Pictures from Calcutta.

Literarisches Centralblatt, n° 41, 2 octobre 1886 : DRUSKOWITZ, Moderne Versuche eines Religionsersatzes. — EWALD, die Eroberung Preussens durch die Deutschen, IV : die grosse Erhebung der Preussen u. die Eroberung der östlichen Landschaften. (Suite de cet ouvrage de grande valeur). — ROCHHOLZ, die Homberger Gaugrafen des Frick = und Sissgaues. — Kong Christian IV egerhændige Breve, p. p. BRICKA og FREDERICIA. 8-11. 1641-46. — CHAVANNE, Physikalisch-statistischer Handatlas von Oesterreich-Ungarn. — G. MEYER, Griechische Grammatik, (Deuxième édition corrigée et améliorée.) — O. RIBBECK, Agraikos, eine ethologische Studie. (Savantes études écrites avec esprit et d'une façon intéressante, sans se rapprocher du style du feuilleton.) — W. GEBHARDI, ein ästhetischer Commentar zu den lyrischen Dichtungen des Horaz. (Pas de mesure; trop de fantaisie.) — Jul. SCHMIDT, Geschichte der deutschen Literatur von Leibniz bis auf unsere Zeit. I-II. (Remaniement qui présente les mêmes qualités et les mêmes défauts que les précédentes éditions.)

— N° 42, 9 oct. 1886 : BÖHMER, Regesta Archiepiscoporum Maguntinensium, II, 3, p. p. WILL. — ENGELMANN, der Anspruch der Päpste auf Confirmation u. Approbation bei den deutschen Königswahlen, 1077-1379. (Bon, mais l'auteur manque de connaissances juridiques). — JASTROW, die Volkszahl deutscher Städte zu Ende des Mittelalters u. zu Beginn der Neuzeit. (Travail important). — NIELSEN, Kjobenhavns historie og beskrivelse, II, 2. — Die böhmischen Landtagsverhandlungen u. Landtagsbeschlüsse. IV, 1574-1576. — STEUB, Zur Namens = und Landeskunde der deutschen Alpen (intéressant). — Ch. von BERNHARDI, Reiseerinnerungen aus Spanien. (Vient trop tard, date de 1869.) — CHAMBERLAIN, A simplified grammar of the Japanese language. (Petit livre instructif.) — SCHWERDT, Methodologische Beiträge zur Wiederherstellung der griechischen Tragiker. (Surprenant, mais peu convaincant). — Arbok hins islenzka fornleifáfelags. 1884-85. — HAMMERSHAIMB, faerosk Anthologi med litterarhistorisk og grammatisk inledning samt glossar, I. (37 poésies dont on retrouve la donnée dans la littérature du moyen-âge.) — EDMUNDSON, Milton and Vondel, a curiosity of literature. (Va trop loin.) — RHOMAÏDÈS, Les musées d'Athènes en reproduction phototypique, fouilles de l'Acropole, texte descriptif de CAVVADIAS, I. Commencement d'une très utile publication.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 40, 2 octobre 1886 : HOMERS Odyssee für den Schulgebrauch erklärt von F. WECK (E. Kammer : scientifique, mais ne répond pas à son but). — M. SONNTAG, Beitrag zur Erklärung Vergilischer Eklogen (W. Gebhardi : travail important; l'enfant mystérieux de la 4e églogue serait simplement la personnification de l'âge d'or naissant). — R. MENGE et S. PREUSS, Lexicon Caesarianum, fasc. II (R. Schneider : toujours excellent). — C. A. SERRURE, Etude sur la numismatique gauloise des commentaires de César (R. Schneider : téméraire). — H. GAIDOZ, le dieu gaulois du Soleil (W. H. Roscher : excellent, fait bien augurer de l'avenir des études de mythologie celtique). — Ἀδαμαντίου Κοραῆ ἐπιστολαί... ἐπιμελείᾳ Ν. Μ. Δαμαλᾶ (Wäschke : très intéressante correspondance).

Wochenschrift für klassische Philologie, 18 août 1886, n° 33 : W. v. HUMBOLDT, Sprachphilosophische Werke, hrsg. u. erkl. von H. STEINTHAL (Holthausen : avec la plus grande application l'éditeur a fait de l'auteur le plus « subjectif » l'objet de l'interprétation la plus « objective », c'est-à-dire de l'interprétation par lui-même). — O. CRUSIUS, Beiträge zur griech. Mythologie und Religionsgeschichte (Gruppe : les conclusions ethnographiques de l'auteur ne sont pas convaincantes, ses combinaisons mythologiques sont intéressantes). — G. PRELLWITZ, De dialecto Thessalica (Cauer : méritoire). — CHR. HARDER, De Joannis Tzetzae historiarum fontibus (Giski : fait avec soin et application). — CICERO, Ausgewählte Briefe. Erkl. von FR. HOFMANN. 1. Bdchen. 5. Aufl. (Gurlitt : bonne édition classique, mais l'introduction néglige la littérature parue depuis 1860). — J. LIVI ab urbe condita libri I. II. XXI. XXII. Ed. A, ZINGERLE (Wolff : bon). — P. HARRE, Hauptregeln der latein. Syntax, K. STEGMANN, Latein. Schulgrammatik, et K. MEISSNER, Kurzgefaste latein. Schulgrammatik (Prümers).

— 25 août 1886, n° 34 : H. COLLITZ, Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften, II, 1 (Cauer). — M. LEHNERDT, De locis Plutarchi ad artem spectantibus (Michaelis : fait avec soin, utile). — H. R. GRUNDMANN, Quid in elocutione Arriani Herodoto debeatur (Lederer : étude riche et exacte). — SALLUSTI bellum Catilinae. Ed. A. M. COOK (Schmalz : à recommander). — R. SABBADINI, Studi di Gasparino Barzizza su Quintiliano e Cicerone (Kübler). — Communications : Remarques épigraphiques par W. DREXLER.

— 1er septembre 1886, n° 35 : A. BRAND, De dialectis Aeolicis quae dicuntur. Particula I (Cauer : la méthode de B. a trop d'arbitraire). — L. WEISSEL, Die Lieder des Anakreon (O. S.). — FLAVII JOSEPHI opera. Ed. B. NIESE. Vol. II (Krebs : texte revisé avec beaucoup de soin, riche appareil critique). — H. WIESCHHOELTER, De M. Caelio Rufo oratore (Harnecker). — R. SABBADINI, Guarino Veronese e gli archetipi di Celso e Plauto con una appendice sull' Aurispa (Kübler). — Communications : Séance de la Société archéologique de Berlin.

— 8 septembre 1886, n° 36 : Jahrbuch des Kaiserlich Deutschen archäologischen Instituts, I, 1 (L. von Sybel). — XENOPHONS Anabasis. Erkl. von R. HANSEN (Ball : très recommandable). — T. LIVI ab urbe condita liber III. Erkl. von F. LUTERBACHER (Krah : très recommandable). — R. FRARY, La question du latin (Weissenfels : digne d'être lu attentivement comme l'œuvre d'un homme d'esprit savant et clairvoyant). — G. A. HEINRICH, Le procès du latin (Weissenfels : intéressant). — Communications : W. SOLTAU, Das altitalische Sonnenjahr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 44 Vingtième année 1 novembre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 754, 16 octobre 1886 : Symonds, Ben Jonson. (Beeching : très bon volume.) — Cooke Taylor, Introduction to a history of the factory system. — Costa, Pedregal, Serrano a. Linares, Materiales para el estudio del derecho municipal consuetudinario de España. — Historical books (Mitchell : History of the Scottish expedition to Norway in 1612; Worth, History of Devonshire; D. Keith, History of Scotland, civil and ecclesiastical : « whimsical » et ne peut être pris comme guide; Eliza Clarke, Susanna Wesley : Gomme, Archaeology.) — The Orientalist Congress. — Notes of a tour in the Asiatic Greek islands. ix; Rhodes (Tozer). — The text of Ezekiel (Ceriani). — Barlow, the American poet. (W. Lewin.) — Proposed statue to Izaak Walton in Winchester cathedral (Marston). — Fick, Die homerische Ilias, 2 vols. (Sayce : beaucoup de points qui seront modifiés, mais beaucoup aussi qu'on acceptera.) — Art books. — The tomb of an Etruscan lady (Mercer).

The Athenaeum n° 3077, 16 octobre 1886 : Sir Francis Doyle, Reminiscences and opinions. — French colonization : J. Thomas, Cannibals and convicts ; Shaw, Madagascar of to-day. — Early voyages a. travels in Russia a. Persia by Anthony Jenkinson a. other Englishmen, p. p. Morgan a. Coote. 2 vols. — Dictionary of National Biography, p. p. L. Stephen, VII et VIII, Brown-Cantwell. — Hazlitt, Old cookery books and ancient cuisine. — Local antiquarian literature. — Philological books. (Chamberlain, A simplified grammar of the Japanese language; G. Lyon, An Assyrian manual : sera utile). — M. J. Young Gibson (not. nécrol. sur ce traducteur de Cervantès). — The « Canterbury » selection from Praed's poems (G. Young). — Roger Ascham. (L. Lee.) — Liste des futurs art. du Dictionary of National Biography, d'Elliston à Eyton. — The propozed statue to Izaak Walton. — Audsley, The ornamental arts of Japan, 2 vols. — Wroth, Catalogue of the Greek coins of Crete and the Aegean islands.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 38, 18 septembre 1886 : Lippert, Culturgeschichte der Menschheit in ihrem organischen Aufbau, I (Hochegger : beaucoup de matériaux mis en œuvre avec esprit et originalité). — Langguth, Goethe's Pädagogik. (Suphan : manque de goût et de clarté). — Cecil Bendall, A journey of literary and archaeological research in Nepal and Northern India, during the winter of 1884-85 (Oldenberg : publication à laquelle on souhaiterait une méthode plus sévère et plus rigoureuse, mais qui renferme beaucoup de matériaux importants). — Simon, Zur Inschrift von Gortyn. (Prellwitz : souvent intéressant). — Graef, De Bacchi expeditione Indica monumentis expressa. (Maas : travail d'une grande valeur). — Krebs, Antibarbarus der lateinischen Sprache, 6e Aufl. (Georges : publié par Schmalz, mais on a trop oublié le nom d'Allgayer). — Der altdeutsche Exodus p. p. Kossmann (Schröder : donne prise en bien des endroits à la critique). — Guastella, Le parità e le storie morali dei nostri villani. (Usener : petit livre aimable et instructif). — Ch. Bréard, Les archives de la ville de Honfleur (König : bon travail.) — A. Wohlwill, Georg Kerner (Kugler : très louable, cp. *Revue critique*, 1886, n° 22, art. 123.) — Von Helfert, Geschichte Oesterreichs vom Ausgange des Wiener October-Aufstandes 1848, IV. (Wolf : traite du Reichstag de Kremsier et de la constitution du 4 mars 1849; de nouveaux documents, mais mis en œuvre à un point de vue qui n'est pas le nôtre). — Die österreichisch-ungarische Monarchie in Wort und Bild, auf Anregung und unter Mitwirkung Sr. k. k. Hoheit des Kronprinzen Erzherzog Rudolf, I-16 Heft. (Partsch). — Grand-Carteret, Les mœurs et la caricature en Allemagne, en Autriche, en Suisse. (Schön : travail sérieux et parfois très sa-

gace, impartial dans ses jugements). — LEIST, der attische Eigentumsstreit im System der Diadikasien. (Dittenberger : excellente étude). — GNEIST, Das englische Parlament in tausendjährigen Wandlungen vom IX bis zum Ende des XIX Jahrhunderts. (Laband : instructif.) — VOISIN-BEY, die Seehäfen Frankreichs, übers. von FRANZIUS.

— N° 39, 25 sept. 1886 : OOSTERZEE, die Theologie des Neuen Testaments (Holtzmann). — FUNK, Lehrbuch der Kirchengeschichte. — Ascâru Hudalijjina, die Lieder der Dichter vom Stamme Hudail aus dem arab. übers. von ABICHT (Wellhausen). — MENRAD, De contractionis et synizeseos usu Homerico (Renner : fait avec le plus grand soin). — C. Vettii Aquilini Juvenci Libri Evangeliorum IV, ad fidem codicum antiquissimorum recogn. MAROLD (E. Voigt : sera accueilli avec reconnaissance et marque un progrès). — BAUMGART, Gœthes Weissagungen des Bakis u. die Novelle (Litzmann : bizarre). — BETTELHEIM, Beaumarchais, eine Biographie (Mahrenholtz : bon livre plein de savoir et de soin). — KUGLER, Albert von Aachen (Streit : argumentation convaincante en son ensemble). — HASSENCAMP, Geschichte Irlands von der Reformation bis zu seiner Union mit England (A. Stern : tableau exact). — BIENEMANN, die Statthalterschaftszeit in Liv = und Estland, 1783-1796, ein Kapitel aus der Regentenpraxis Katharinas II (Brückner : très intéressant et recommandable). — TSCHENG KI TONG, China und die Chinesen, übers. von A. SCHULZE (Grube : livre piquant, écrit avec esprit, abondant en jolis aperçus et en satires mordantes ; mais il ne tient pas ce que promet le titre ; on apprend, en somme, peu de chose des Chinois). — HAWEIS, die Tonkunst und ihre Meister, Aesthetisches, Biographisches u. Instrumentales. — Norges gamle Love indtil. 1387, IV Bind, p. p. G. STORM (K. Lehmann : suite de ce travail difficile et si important). — BORNHAK, Geschichte des preussischen Verwaltungsrechts, III.

— N° 40, 2 octobre 1886 : Das Buch des Propheten Ezechiel, hrsg. von C. H. CORNHILL. (Wellhausen : travail solide.) — Andrew LANG, La mythologie, trad. de l'anglais par Léon PARMENTIER, avec une préface par Ch. MICHEL (Usener : livre très recommandable et où dans les détails, comme dans l'ensemble, il y a beaucoup à apprendre). — Tocco, Giordiano Bruno (Natorp : soigné). — THORBECKE, Geschichte der Universität Heidelberg, I. (Paulsen : bien commencé.) — Katalog der Raczynskischen Bibliothek in Posen, bearb. von SOSNOWSKI et KURTZMANN. (Perlbach.) — CODRINGTON, The Melanesian languages (Gerland : travail qui est un modèle). — SCHWERDT, Methodologische Beiträge zur Wiederherstellung der Griechischen Tragiker (Wilamowitz : « Jeu poétique. ») — T. Macci Plauti comoediae recogn. Fr. LEO, I Amphitruo, Asinaria, Aulularia (Niemeyer : publication d'un bon latiniste et d'un homme sagace). — MESTORF, Vorgeschichtliche Altertümer aus Schleswig-Holstein. (Undset : beau recueil.) — D. JACOBY, Georg Macropedius, ein Beitrag zur Geschichte des XVI Jahrhunderts. (Er. Schmidt : début d'un travail qui promet d'être excellent.) — Castelvetro, Sposizione a XXIX canti dell' Inferno dantesco ora per la prima volta data in luce da FRANCIOSI. (Tobler : publication d'un commentaire utile.) — ALTMANN, der Römerzug Ludwigs des Baiern. (Weiland : le premier exposé satisfaisant de cet épisode.) — DE COURCY, La coalition de 1701 contre la France (Schirren : bon). — Political Science Quarterly edited by the Faculty of Political science of Columbia College, I, 1. — HUNTER, The Indian Empire, its people, history and products, 2e edit. (A. Weber.) — Jahrbuch des Kaiserlich deutschen Archäologischen Instituts, hrsg. von Max FRÄNKEL, I, 1 (Kekulé : remplace les « Annali » et l'« Archäologische Zeitung » et aura les mérites, sans les défauts, de ces deux revues). — A. v. TAYSEN, Die militärische Tätigkeit Friedrichs des Grossen während seines letzten Lebensjahres.

Le Puy, Imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 45 Vingtième année 8 novembre 1886

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 755, 23 octobre 1886 : WELLS, Three thousand miles through Brazil. — Charlotte S. BURNE, Sthropshire folklore, part. III. (Watkins.) — SKOTTOWE. A short history of Parliament. (En somme de grands défauts et un style littéraire qui n'est même point passable.) — Th. PATERSON, A new method of mental science, with applications to political economy. (Macdonell.) — Current literature (The German classics, ed. by Max MÜLLER a. LICHTENSTEIN; PEACOCK, Tales a. rhymes in the Lindsey folk-speech). — William Barnes (not. nécrol.). — J. Y. Gibson. — The orientalisation of Galland's « Arabian nights » (Rich. F. Burton). — Domesday Commemoration. — The Orientalist Congress, Semitic and Aryan Sections. — The tropary of Ethelred. (Warren.) — Whitsunday (W. Skeat). — Two books on Latin : SCHMALZ, Krebs' Antibarbarus der lateinischen Sprache, 6e edition, I a. II; De M. Valerio Probo Berytio quaestiones novae, accedunt lectiones Porphyrioneae, p. p. BECK (Nettleship : tous deux très louables). — A new Hittite inscription. (Sayce.) — An illustrated catalogue of the Roman altars and inscribed stones in the Grosvenor Museum belonging to the Chester Archaeological Society; F. H. WILLIAMS, Synopsis of the Roman inscriptions of Chester, the Deva of Antoninus. — Holbein's « Dance ». (Sam. Buttler.)

The Athenaeum, n° 3078, 23 octobre 1886. EDGAR, Old church life in Scottland, second series. (Intéressant.) — SIMPSON, Letters on sport in eastern Bengal. — A record of Buddhistic kingdoms, being an account by the Chinese monk Fâ-hien of his travels in India and Ceylon, 399-414, translated a. annotated with a Corean recension of the Chinese text by James LEGGE. — GOMME, The literature of local institutions. — THAYER, A Greek-English lexicon of the New Testament, being Grimm's Wilke's Clavis Novi Testamenti translated, revised a. enlarged. — The life of sir Robert Christison, edited by his sons, 2 vols. — Books of travel (BASSET, Persia, the land of the Imams, a narrative of travel a. residence, 1871-1885; EBBUTT, Emigrant life in Kansas; BENDALL, a journey of literary a. archaeological research in Nepal a. Northern India during the winter of 1884-1885; GANE, New South Wales a. Victoria in 1885; Annie R. BUTLER, Glimpses of Maori land.). — The « Quarterly Review » and M. Gosse. (Stepherd.) — The Domesday commemoration. — J. COLLIER, A manual of old painting. — The Palestine Exploration Fund. — The demolition of a « Burghold » (Round). — The British school at Athens. — The merry wives of Windsor, edit. with notes from the collections of the late J. F. Stanford, by WHEATLEY.

Literarisches Centralblatt, n° 43, 16 octobre 1886 : PESCH, der Gottesbegriff in den heidnischen Religionen des Alterthums. (Rien de nouveau.) — STEINTHAL, Allegemeine Ethik. — BAUMANN, Religionsphilosophie auf modernwissenschaftlicher Grundlage. — BACHOFEN, Antiquarische Briefe, II. (Très riche en détails et très attachant.) — Prokop, Gothenkrieg, übers. von COSTE. (Bon.) — KOBEKO, der Cäsarewitsch Paul Petrowitsch, 1754-1796, histor. Studie. übers. von LAURENTY; Aus den Tagen Kaiser Paul's, Aufzeichnungen eines kurländischen Edelmanns, hrsg. von BIENNEMANN. (Deux études importantes.) — O. SCHRADER, Linguistisch-historische Forschungen zur Handelsgeschichte und Waarenkunde. (Erudition variée, jugement sobre, exposé agréable, à recommander à tous les historiens et à tous les linguistes.) — STEUP, Thukydideische Studien, II. (De bonnes explications.) — BEHAGHEL, die Frage nach einer mittelhochdeutschen Schriftsprache. (Programme qu'il faut

lire.) — K. Werder, Vorlesungen über Shakspeare's Macbeth. (Beaucoup d'idées instructives.) — O. Richter, über antike Steinmetzzeichen. (Consciencieuses recherches et résultats justes.)

N° 44, 23 oct. 1886 : Caspari, eine Augustin fälschlich beigelegte Homilia de sacrilegiis. — Busolt, Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaironeia, I. Bis zu den Perserkriegen. (Excellent manuel à l'exposition claire et concise; bon instrument de travail, mais pas autre chose; érudition étonnante.) — Werunsky, Geschichte Kaiser Karls IV u. seiner Zeit. II, 2. (Grand soin et beaucoup d'impartialité.) — Sarkissian, Etude sur la vallée de l'Araxe et ses trois villes anciennes. (Beaucoup de sagacité.) — Westfälisches Urkundenbuch, p. p. Diekamp, I. — Pastor, Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance bis zur Wahl Pius' II. (Attachant, remarquable, satisfait les exigences de la science, de la critique historique et du bon goût.) — Poestion, Island, das Land u. seine Bewohner nach den neuesten Quellen. — Ph. Noack, Lehrbuch der japanischen Sprache. (Sans prétention, pas cher, utile.) — P. de Lagarde, Neugriechisches aus Kleinasien. (Fort intéressant.) — Gietmann, Die göttliche Komödie u. ihr Dichter Dante Allighieri (soigné, parfois diffus et trop fleuri.) — Lieder der Freiheitskriege, p. p. Gläser.

Deutsche Litteratuzeitung, n° 41, 9 octobre 1886 : Thomasius, Christi Person und Werk, 3e Aufl. p. p. J. Winter. — Deubler, Tagebücher, Biographie u. Briefwechsel des oberösterreich. Bauernphilosophen, hrsg. von Dodel-Port. (Lasswitz : l'homme méritait-il ces deux volumes?) — Weissenfels, Horaz, seine Bedeutung für das Unterrichtsziel des Gymnasiums u. die Principien seiner Schulerklärung ; *et* Loci disputationis Horatianae ad discipulorum usus collecti brevibusque commentariis illustrati (Nitsche : fort instructif). — Hirth, China a. the Roman Orient (Grube : très remarquable par la critique et l'exactitude philologique). — Carmina figurata Graeca, p. p. Haeberlin. (Spiro.) — A. Neumann, Ueber das Leben u. die Gedichte des Minnesingers Steinmar. (Meyer : travail soigné et réfléchi.) — Sieben Burschenlieder Theodor Körners aus Freiberg, Leipzig u. Wien, p. p. Latendorf (A. Sauer). — Sir Gowther, eine englische Romanze aus dem XV Jahrhundert, p. p. Breul (Schleich : l'auteur sait à la fois critiquer les textes avec sagacité et faire avec soin l'histoire des légendes). — A. Schaefer, Demosthenes u. seine Zeit, 2e edit., I. (R. Weil.) — Engelmann, der Auspruch der Päbste auf Confirmation und Approbation bei den deutschen Königswahlen, 1077-1379. (Bernheim : jugement sage et connaissances pénétrantes). — Freeman, The methods of historical study. (O. Lorenz.) — Th. von Bernhardi, Reiseerinnerungen aus Spanien. (Ewald : très recommandable.) — Brueckner, Ornament und Form der attischen Grabstelen (Conze : solide dissertation). — Urkunden aus den Antichi archivi der Bibliotheca communale von Verona, II, p. p. J. Kohler. — Rosin, das Recht der öffentlichen Genossenschaft. — Th. de Quincey, Bekenntnisse eines Opiumessers, deutsch von Ottmann.

— N° 42, 16 octobre 1886 : Tocco, L'eresia nel medio evo. (H. Haupt : très louable). — Fricke, Grundriss der Geschichte deutscher Jugendliteratur. (Andreae.) — Miklosich, Etymolog. Wörterbuch der slawischen Sprachen. (Brückner : matériaux énormes rassemblés en peu de pages; œuvre d'une valeur durable.) — Fick, Die homer. Ilias nach ihrer Entstehung betrachtet u. in die ursprüngl. Sprachform wiederhergestellt. (Gemoll : livre à condamner, il n'est mûri ni dans l'ensemble ni dans les détails.) — Boelte, De artium scriptoribus latinis quaestiones. (Keil : très soigné.) — Bonnet, Wilhelm

Hey. (Eigenbrodt : plus édifiant qu'intéressant.) — KOSCHWITZ, Commentar zu den ältesten französischen Sprachdenkmälern, I. (E. Weber : soin rare et exactitude extrême appliqués à toutes les questions.) — PLEW, Kritische Beiträge zu den Scriptores historiae Augustae. (Klebs.) — FERDINAND, Cuno von Falkenstein, Erzbischof von Trier. — JASTROW, die Volkszahl deutscher Städte zu Ende des Mittelalters u. zu Beginn der Neuzeit. (Wyss : clair et détaillé.) — Duc de Broglie, Souvenirs, I. (A. Stern.) — SOHM, Institutionen des römischen Rechts, 2e edit. (Eck : beaucoup d'améliorations.) — A. MARCHAND, Les poëtes lyriques de l'Autriche. III. (Schönbach : fait avec beaucoup de goût et d'agrément.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 41, 9 octobre 1886 : J. FREUDENTHAL, Ueber die Theologie des XENOPHANES (F. Lortzing : très instructif). — Zur Präparation von PLATONS ausgewählten Dialogen. Für den Schulgebranch herausgegeben von J. WAGNER. I. Einleitung. Apologie. Krito (C. Schmelzer : pont aux ânes.) — A. MERRIAM, Law Code of GORTYNA (R. Meister : remarquable.) — F. PLESSIS, Etude critique sur PROPERCE (H. Magnus : très intéressant, mais trop prolixe.) — H. HARTZ, Conjectanea CAESARIANA (R. Schneider : quelques bonnes conjectures.) — G. GERBER, Die Sprache als Kunst (G. Vogrinz : savant et profond, mais obscur). — Le même numéro contient 12 inscriptions inédites de Chypre, dans l'alphabet indigène, publiées et commentées par Deecke. (La Philol. Woch. n'est pas heureuse dans ses citations françaises : elle imprime p. 1293 : « Avis aux messieurs les critiques français. » D'ailleurs, le sens et le sel de cet avis échappent aux messieurs critiques en question.)

— N° 42, 16 octobre 1886 : G. HINRICHS, Griechische Epigraphik. (R. Meister : extrait du Handbuch d'I. Müller ; n'est satisfaisant que pour l'histoire de l'alphabet.) — SOPHOKLES' Tragödien. Erklärt von C. SCHMELZER. Oedipus in Kolonos. (H. Müller : trop d'athétèses.) — J. DE PRUZSINSKY, De PROPERTII carminibus in libros distribuendis (A. Otto : peu convaincant). — J. FRESSL, Die Skyten-Saken die Urväter der germanen. (F. Fusti : extravagant.) — G. BLOCH, Les origines du sénat romain. (W. Soltau : pénétrant, mais quelquefois téméraire.) — Ueber deutsche Hohe Schulen im Mittelalter. Vortrag von G. H. (C. Nohle : rien de scientifique, l'idéal de l'auteur sont les universités de la fin du Moyen-Age.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 18, 1er septembre 1886 : HIRTH, China and the Roman Orient, researches into their ancient and mediaeval relations as represented in old Chinese records. (K. Himly : ouvrage remarquable à tous les égards, instructif, intéressant de tous points, qu'il faut recommander aux linguistes et aux historiens ; on ne peut en dire trop de bien ; espérons qu'une œuvre si attachante et pleine de tant d'informations nouvelles, sera bientôt traduite en allemand).

— N° 19, 15 septembre 1886 : Max DUNCKER, Geschichte des Alterthums, neue Folge I, II. (Niese : le premier volume va jusqu'à la mort de Cimon, le second jusqu'à la mort de Périclès ; exposé original qui diffère souvent des travaux précédents, mais qui ne marque pas un progrès). — WHEELER, Der griechische Nominalaccent (Prellwitz : travail très méritoire). — O. HERRMANN, Ueber die Quellen der Geschichte des siebenjährigen Krieges. (G. Winter : essai qui n'épuise pas le sujet.) — Exempla codicum Amplonianorum Erfurtensium saeculi I Xbis XV, hrsg. von SCHUM (Bernheim : ouvrage excellent et précieux.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Vingtième année 15 novembre 1886

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 756, 30 oct. 1886 : Gomme, The literature of local institutions. (Elton.) — Sir Francis Doyle, Reminiscences a. opinions, 1813-1835. — Briggs, Messianic prophecy, a critical study of the Messianic passages of the Old Testament in the order of their development. (Cheyne : très bon.) — J. Thomas, Cannibals and convicts, notes of personal experiences in the Western Pacific. — The art of war in the middle ages : Delpech, La tactique au xiiie siècle; G. Köhler, die Entwickelung des Kriegswesens in der Ritterzeit. (Oman : deux bons livres.) — The etymology of « lot ». (Mayhew.) — Etocetum or Letocetum. (Bradley.) — Goldsmith a. Chapelain. (J. Scott : compare les vers du « Deserted Village » : As some tall cliff that lifts its awful form, etc. à la conclusion de l'ode de Chapelain à Richelieu : ainsi le haut Olympe...) — Walter de Henley. (Bourne.) — A record of Buddhistic kingdoms, being an account by the Chinese monk Fa-hien of his travels in India and Ceylon 399-414 in search of the Buddhist books of discipline, translated a. annotated with a Corean recension of the Chinese text, by Legge. (Beal.) — Hittites a. Amorites. (Cheyne et Neubauer.) — British school at Athens. — M. Fulleylove's drawings of Petrarch's country. (Monkhouse.) — Some recently discovered Roman inscriptions. (Watkin.) — The missing Fayum papyrus. (Eisenlohr.)

The Athenaeum, n° 3079, 30 oct. 1886 : Walpole, A history of England from the conclusion of the great war in 1815, IV a. V. (N'a pas une valeur durable.) — Cunningham, St. Austin a. his place in the history of Christian thought. — G. Curtius, Principles of Greek etymology, transl. by Wilkins a. Edwin. — School-books. — The Domesday commemoration. — Byron and the Cottles. (Ainger.) — A correction. (Burnley.) — The « Quarterly Review » and Mr. Gosse. — The excavations at Duffield Castle. — Notes from Rome. (Gatti.)

Literarisches Centralblatt, n° 45, 30 oct. 1886 : Baur, Zwingli's Theologie, ihr Werden u. ihr System, I (clair et complet). — Gothein, die Culturentwicklung Süd-Italiens in Einzeldarstellungen. (Estimable.) — Karls IV Jugendleben, von ihm selbst erzählt, übers. von Oelsner. Brosch. Cromwell u. die protestantische Revolution (assez bon). — Freudenthal, über die Theologie des Xenophanes (plein de goût et de finesse). — Olivier, Grammaire élémentaire du grec moderne (ni pire ni meilleur que ses devanciers). — Finamore, Tradizioni popolari Abruzzesi, II. — Grobe, Mitteilungen aus dem herzogl. Münzcabinet zu Meiningen. (Très bien fait.) — Gannal, Les cimetières depuis la fondation de la monarchie française, I. (Très détaillé et à certains égards important.) — Hasenclever, Der altchristliche Gräberschmuck. (Instructif et renferme du nouveau.) — Otte, das Gesammtgymnasium, ein pädagogischer Versuch.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 43, 23 octobre 1886 : Homeri Iliadis Carmina ed. Al. Rzach. Pars prior (R. Peppmüller : bon). — M. Tulli Ciceronis Cato maior, für den Schulgebrauch erklärt von C. Meissner (J. Ley : trop de notes pour une édition scolaire, conjectures hardies). — H. Deiter, De Ciceronis codicibus Vossianis denuo excussis (P. Schwenke : utile). — Fr. Hiller de Gaertringen, De graecorum fabulis ad Thraces pertinentibus (W. H. Roscher : savant et instructif). — J. et Th. Baunack, Studien auf dem Gebiete der griechischen und der arischen Sprachen (R. Meister : beaucoup d'étymologies et de conjectures vraisemblables). — C. Pauli, Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos (R. Meister : téméraire). — J. Kappeyne van de Coppello, Abhandlungen zum römischen Staats=und Privatrecht. Nach dem Holländischen von M. Conrat. Heft I, Betrachtungen über die Comitien (W. Soltau : intéressant).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47 Vingtième année 22 novembre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 757, 6 novembre 1886 : Early letters of Thomas Carlyle, 1814-26, edited by Norton. — Lady Magnus, Outlines of Jewish history, 586-1885. (Barnett : très louable.) — A. Mary F. Robinson, Margaret of Angoulême, queen of Navarre. (W. Webster : consciencieux, mais quelques défauts et plusieurs lacunes.) — Mme Galletti, Our home by the Adriatic. (Brown.) — Some books on Greek history (Cox, Lives of Greeks statesmen, II, Holm, Griech. Geschichte, I : ouvrage de grande valeur ; Bredif, Demosthène : excellent précis ; Bazin, De Lycurgo ; Bazin, La république des Lacédémoniens de Xénophon ; Diels, Ueber die Berliner Fragmente der Ἀθηναίων πολιτεία des Aristoteles ; Leist, der attische Eigentumsstreit im System der Diadikasien). — A visit to Gœthe (Ch. A. Murray). — The fifth jubilee of Harvard. — Shakespeare's accentuation of proper nouns. (B. Dawson.) — The voice of Memnon (Goldziher). — Walter de Henley (Thorold Rogers). — Wace's catalogue of shires at Hastings (Shadwell). — The Amorites a. the Teraphim (Sayce). — The « Pigeon Monastery » of Fa-hien. (Beal). — Pre-akkadian writing. (G. Bertin.) — Maspero's forthcoming work on Egyptian archaeology (Am. B. Edwards) — The British School at Athens (Macmillan). — Some recently discovered Roman inscriptions (Hoskyns-Abrahall). — Phelps a. J. F. Robertson, The life a. lifework of Samuel Phelps.

The Athenaeum, n° 3080, 6 nov. 1886 : Early letters of Carlyle, p. p. Norton. — Grego, A history of parliamentary elections a. electioneering in the old days. (Très intéressant et même amusant.) — Mary F. Robinson, Margaret of Angoulême, queen of Navarra. (Style trop fleuri, et l'auteur contrôle trop peu les sources nombreuses qu'il a consultées.) — The literary record of the « Quarterly Review » (Swinburne). — The « Quarterly Review » a. Mr Gosse (Ralston). — The Domesday commemoration. — Watkin, Roman Cheshire, or a description of Roman remains in the county of Cheshire. — Votes from Rome (Gatti).

Literarisches Centralblatt, n° 46, 6 nov. 1886 : Holsten, die synopt. Evangelien nach der Form ihres Inhaltes. — Fraknoi, Ungarn vor der Schlacht bei Mohacs, 1524-26, auf Grund der päpstlichen Nuntiaturberichte. (Contraire à la vérité historique.) — Fournier, Napoléon I. (Clair, simple, attachant.) — Von Reumont, Charakterbilder aus der neueren Geschichte Italiens. (Recueil d'études intéressantes.) — Bosniens Gegenwart. u. nächste Zukunft. — Omont, Catalogue des mss. grecs de Guillaume Pélicier, évêque de Montpellier, ambassadeur de François Ier à Venise. — Anecdota varia graeca. Musica metrica grammatica, éd. Studemund. — Philodemos, über den Tod, p. p. Mekler. (Édition considérablement augmentée et améliorée.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 43, 23 oct. 1886 : Naumann, Wellhausens Methode kritisch beleuchtet. (Nowack.) — K. Scipio, Des Aurelius Augustinus Metaphysik im Rahmen seiner Lehre vom Uebel dargestellt. (Böhringer). — Ebers, Rich. Lepsius, ein Lebensbild. — Pandit S. M. Natêsa Sâstrî, Folklore in Southern India. (L. V. Schroeder : recueil utile et où l'on trouve beaucoup de récits attachants.) — Mutzbauer, Der homerische Gebrauch der Partikel *Men*, II. (Renner : méritoire.) — Back, Ueber den latein. Satzton u. sein Verhältnis zum deutschen Satzton. (Schmatz : n'est pas entièrement satisfaisant.) — Jensen, Ueber den Stricker als Bispel-Dichter. (Seemüller : devra être remanié.) — Poletto, Dizionario Dantesco, I, A-C. (On souhaite la suite de cette publication.) — Wattenbach, Deutschlands Geschichtsquellen in Mittelalter bis zur Mitte des XIII. Jahrhunderts. (Holder-

Egger : nouvelle édition de ce remarquable ouvrage, remarques de détail.) — NORDENSKIÖLD, Grönland, seine Eiswüsten im Innern u. seine Ostküste. (Gerland.) — ALT, Die grenzen der Kunst und die Buntfarbigkeit der Antike. (Hauck : assertions souvent téméraires.) — G. KÖHLER, die Entwickelung des Kriegswesens u. der Kriegführung in der Ritterzeit von Mitte des XI Jahrhunderts bis zu den Hussitenkriegen, I. (consacré aux xie, xiie et xiiie siècles.)

Altpreussische Monatschrift, neue Folge, hrsg. von REICKE u. WICHERT. 1886. Fünftes und sechstes Heft, juillet-septembre : WOLSBORN, Münzfunde aus Ost = und Westpreussen. — W. FUCHS, zu Peter von Dusburg und das Chronicon Olivense. — BOLTE, Nachträge zu Alberts und Dachs Gedichten. — L. H. FISCHER, Nachlese zu Heinrich Alberts Gedichten. — TSCHACKERT, Das Projekt des Königs Friedrich Wilhelms III, neben der Universität Königsberg eine katholisch-theologische Facultät zu errichten. — *Kritiken und Referate :* BIELENSTEIN, Gegen einen Aufsatz Veckenstedts. — Altertumsgesellschaft Prussia 1886. — *Mitteilungen und Anhang :* TSCHACKERT. Ein ungedrucktes Schreiben der philosophischen Facultät zu Königsberg an Immanuel Kant, 30 Juli 1801 *et* Ein ungedruckter Brief des Faustus Socinus an Hieronymus Moscorovius, 6 Juni 1603. — TREICHEL, Privileg über Borkow und Roschütz *et* Privileg über die Kirche zu Reinfeld. — Universitäts-Chronik, 1886. — Lyceum Hosianum in Braunsberg, 1886. — Altpreussische Bibliographie, 1885 (Nachtrag und Forsetzung). — Nachrichten, Deutscher Einheitsschulverein. — J. CARO, Berichtigung.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 20, 1er octobre 1886 : DEHLEN, die Theorie des Aristoteles und die Tragödie der antiken, christlichen u. naturwissenschaftlichen Weltanschauung (Bernheim : dans le détail, surtout dans l'analyse des drames, beaucoup de remarques fines et spirituelles, qui serviront non seulement aux esthéticiens, mais aux poètes et aux acteurs).

Theologische Literaturzeitung, n° 19, 18 septembre 1886 : GARDTHAUSEN, Catalogus codd. graecorum Sinaiticorum. (A. Harnack : très méritoire.) — FUNK, Lehrbuch der Kirchengeschichte (Loofs : « veut se tenir sur le terrain de l'orthodoxie vaticane. ») — LE BLANT, Les sarcophages chrétiens de la Gaule. (Pohl : travail difficile et plein de mérite qui sera l'honneur durable de l'auteur). — GOTHEIN, die Culturentwicklung Süd-Italiens in Einzeldarstellungen. (Holtzmann : études intéressantes faites sur les lieux.) — RÖSCHEN, die Zauberei und ihre Bekämpfung. (Achelis.)

— N° 20, 2 octobre 1886 : Theologischer Jahresbericht, hrsg. von LIPSIUS, V. (Harnack.) — Delitzsch's Hebrew New Testament, siebente vollständig revidirte Ausgabe; Salkinson-Ginsburg's Hebrew New Testament. (Kautzsch : la traduction de Salkinson est bien au-dessous de celle de Delitzsch.) — JÜLICHER, Die Gleichnissreden Jesu, I. (Schürer : savoir étendu, méthode critique, jugement indépendant et sûr.) — ZAHN, Missionsmethoden im Zeitalter der Apostel, zwei Vorträge (Krüger : à recommander chaudement.) — CASPARI, Eine Augustin fälschlich beigelegte Homilia de sacrilegiis. (Krüger : édition faite avec un soin extrême.) — WIEDEMANN, Geschichte der Reformation und Gegenreformation im Lande unter der Enns, V : von dem westphälischen Friedensschlusse bis zu dem Josephinischen Toleranzedict. (W. Möller : livre auquel manque une méthode scientifique ; recueil de matériaux qu'on ne peut contrôler : néanmoins mainte communication intéressante.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 48 Vingtième année 29 novembre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 758, 13 nov. 1886 : STUBBS, Seventeen lectures on the study of mediaeval a. modern history a. kindred subjects. (Gardiner.) — BRANDL, Samuel Taylor, Coleridge u. die englische Romantik. (Herford : ouvrage très important et complet qui va être traduit en anglais.) — BASSET, Persia, the land of the. Imams. (Ch. E. Wilson.) — The loan of mss. from the Bodleian library. (R. F. Burton.) — The early custody of « Domesday ». (Round.) — « The ancient laws of Ireland ». (Whitley Stokes.) — Goldsmith, Chapelain a. Lucan. (Sandys.) — « Outlines of Jewish history ». (Barnett.) — Catulli Veronensis liber p. p. SCHWABE. (Ellis : soigné et commode.) — Hittites a. Amorites. (Tomkins.) — Pre-akkadian writing. (Terrien de Lacouperie.) — W. WROTH, British Museum catalogue of Greek coins, Crete a. the Aegean islands. (Oman.)

The Athenaeum, n° 3081, 13 nov. 1886 : HOBART Pasha, Sketches from my life. — HORE, The church in England from William III to Victoria. (La partie purement historique a quelque valeur.) — The Shelley Society : Shelley Society's publications ; BROOKE, The inaugural address to the Shelley Society ; PRESTON, Notes on the first performance of Shelley's Cenci ; Shelley's Beatrice Cenci a. her first interpreter ; The Camelot classics, essays a. letters by Shelley, p. p. RHYS ; The Fortnightly Review, november, 1886. — The Domesday commemoration. (Isaac Taylor, Round, Barkly, Buchheim.) — The Crawford library. — M. Swinburne a. the « Quarterly Review ». — FISHER, Introduction to a catalogue of the early Italian prints in the British Museum. — The palace of Darius. (Aitchison.) — The Pilgrimage to Parnassus, with the two parts of the return from Parnassus, three comedies performed in St John's College, Cambridge, A. D. MDXCVII-MDCI, ed. from the mss. by MACRAY.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 44, 30 octobre 1886 : LIEPMANN, die Mechanik der Leucipp-Demokritischen Atome. (F. Lortzing : important). — A. E. KŒRNER, de epistulis a CICERONE post reditum usque ad finem anni U. C. 700 datis. (Gurlitt : soigné.) — C. CASPARI, Eine AUGUSTIN fälschlich beigelegte Homilia de sacrilegiis. (Rönsch.) — UNGER, Zeitrechnung der Griechen und Römer, extrait du Handbuch d'I. Müller. (Commencement d'un long compte-rendu d'A. Mommsen.) — H. G. ZEUTHEN, Die Lehre von den Kegelschnitten im Alterthum. (A. Amthor : très important.) — A. BOUCHÉ-LECLERQ, Manuel des Institutions Romaines. (W. Soltau : les savants allemands seront heureux de trouver un résumé si exact et une bibliographie si abondante des travaux *allemands* sur les institutions romaines.) — W. LIEBENAM, Beiträge zur Verwaltungsgeschichte des römischen Kaiserreichs. I. Die procuratorische Carrière. (H. Schiller : utile.) — O. DAHM, die Römische Mainbrücke bei Grosskrotzenburg. (G. Wolf.)

— N° 45, 6 novembre 1886 : SOPHOKLES Œdipus Tyrannus ed. WECKLEIN. (H. Müller : seconde édition qui n'est pas en progrès sur la première.) — IUSTINI Epitoma ed. RUEHL. (H. Crohn : très bonne édition.) — G. F. UNGER, Zeitrechnung der Griechen und Römer, extrait du Handbuch d'I. Müller. (A. Mommsen juge ce travail sévèrement.) — W. C. MOREY, Outlines of Roman Law (S. : bonne compilation.) — G. BOISSIER, Nouvelles promenades archéologiques. (Chr. Hülsen : excellent de tous points.) — I. UNDSET, Zur Kentnniss der vorrömischen Metallzeit in den Rheinlanden. (G. Wolff : utile revue des matériaux.) — KREBS, Antibarbarus, 6e édition par SCHMALZ. (G. Landgraf présente plusieurs pages d'observations.) — PARDON, die römische Diktatur. (H. Schiller : compilation.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 49 Vingtième année 6 décembre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 759, 20 nov. 1886 : « The history of the forty vezirs ». (Rich. F. Burton : traduction définitive due à M. Gibb.) — Sp. Walpole, A history of England, vols IV a. V. (Hamilton : intéressant.) — Kerr, The Far Interior, a narrative of travel and adventure from the Cape of Good Hope across the Zambesi to the Lake regions of Central Africa. (Keane.) — Westcott, Christus Consummator, some aspects of the work a. person of Christ in relation to modern thought. (Bayne.) — Thomas Prendergast. (Not. nécrol.) — The Camden society. — Carlyle and Gœthe. — A prehistoric language yet surviving in Britain. — The loan of mss. and books from the Bodleian library. — A disclaimer. (Proctor.) — Welsh numerals in English doggrel. — Friedländer, The guide of the perplexed of Maimonides, translated from the original text a. annotated, 3 vols. (Margoliouth.) — Correspondence : A new Aryan dialect. (Pincott.) — The « Yih-King » and the « Ho-t'u ». (C. de Harlez.) — Hittites and Amorites. (Cheyne.) — The astronomical theory of the ice age. (Grant Allen.) — Watkin, Roman Cheshire or a description of Roman remains in the county of Chester. (Scarth : études attachantes et fructueuses, que l'auteur, espérons-le, poursuivra avec le même soin.) — The British school of Athens. — Raphael and the Siena frescoes. (Conway.)

The Athenaeum, n° 3082 : 20 nov. 1886 : Dawson, James Hannington, first bishop of Eastern Equatorial Africa, a history of his life and work, 1847-1885. — Capt. Norman, Colonial France. (Ouvrage imparfait, traduit en grande partie des livres français, plein de « blunders ».) — H. Morley, Library of English literature, selected, edited and arranged, 5 vols. (Sera un guide utile.) — Bickerdyke, The curiosities of ale and beer, an entertaining history. — The voyage of John Huyghen van Linschoten to the East Indies, from the old English, translation of 1598, 2 vols, edited by the late Arthur Coke Burnell a. Tiele. — The literary record of the « Quarterly Review ». — The forty-seventh annual report of the deputy-keeper of the public records. (Trimmer.) — The Domesday plough. (Isaac Taylor.) — Geoffrey Chaucer, forester of North Petherton, co. Somerset. (Selby.) — Notes from Smyrna. (Hirst.) — The British school at Athens.

Literarisches Centralblatt, n° 47, 13 novembre 1886 : Maurice, Leben von Frederick Denison Maurice. — Hefele, Conciliengeschichte, V, 2ᵉ Aufl. p. p. Knöpfler. — Hauffe, Entwickelungsgeschichte des menschl. Geistes. — Leibniz, philos. Schriften, p. p. Gerhardt, VI. — Heyck, Genua u. seine Marine im Zeitalter der Kreuzzüge. (Fait avec grand soin et très instructif.) — Borée, Heinrich VIII von England u. die Curie in den Jahren 1528-29. (Connaissance du sujet.) — Gerdes, Streitfragen zur Geschichte der Königin Maria Stuart. (Encore !) — Ecker, Hundert Jahre einer Freiburger Professorenfamilie. — Von Noer, Briefe u. Aufzeichnungen. (Sans grande importance.) — Mantegazza, Indien, übers. v. Meister. — Stoll, Guatemala. — Schulthess, Vormundschaft nach attischem Recht (précise et approfondit certains points). — P. Regnaud, Essais de linguistique evolutioniste. (Bgm. : « l'auteur arrive aux résultats les plus surprenants ; il espère, il est vrai, trouver de vrais adhérents parmi les jeunes philologues, mais l'endurcissement de bien des gens est grand, et bien des gens finiront peut-être encore par tenir l'auteur pour un « Schwärmer » et par mettre son livre si riche d'idées sur la même planche que les ouvrages de linguistiques de Canini, Culmann, Göbel, etc. »). — Hallewi, das Buch Al-Chazari, p. p. Hirschfeld, 1. (bon). — Briefwechsel des Beatus Rhe-

nanus, p. p. Horawitz et Hartfelder (très important). — Zelechowski, Ruthenisch-deutsches Wörterbuch. (Fait avec peine et conscience.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 44, 30 oct. 1886 : Otto, Commentar zum Römerbrief, I, 1-17. — Jespersen, Til spörgsmalet om lydlove; Bresdorff, Om aarsagerne til sprogenes forandzinger, p. p. W. Thomsen (Schuchardt). — Aristotelis Metaphysica rec. Christ. (Wellmann : très bon.) — Gardthausen, Catalogus Codicum graecorum Sinaiticus. (Diels.) — Martial, p. p. Gilbert. (Schenkl : texte bon et sûr.) — Siebenbürgische Sagen, p. p. Fr. Müller. — Wächter, J. J. Moser (Minor : sec). — Molière, l'Avare, p. p. Fritsche. (Koschwitz : bonne édition.) — Tanzi, Studio sulla cronologia dei libri « Variarum » di Cassiodorio senatore (Hasenstab : soigné). — Rochholz, die Homberger Gaugrafen des Frick = u. Sissgaues, Geschichte u. Urkunden von 1041-1534. (Boos : louable à tous égards.) — A. von Reumont, Charakterbilder aus der neueren Geschichte Italiens. (Kraus : suite d'essais attachants et instructifs.) — Annual reports of the managing committee of the American School at Athens; Papers of the American School at Athens, I. — Gide, Etude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne et en parliculier sur le senatus-consulte Velleien, 2e édit. par Esmein (König : nouvelle édition d'un des travaux les plus remarquables qui aient récemment paru en France). — Oncken, der ältere Mirabeau u. die ökonomische Gesellschaft in Bern.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 46, 13 novembre 1886 : Sophokles, The plays, with critical notes and translation by R. C. Jebb. II. Oedipus Coloneus. (C. Schmelzer : à recommander chaudement.) — The sixth and seventh books of Thucydides with an essay and notes by W. A. Lamberton. (J. N. Stahl : commentaire bien conçu.) — W. Fischer, Beiträge zur historischen Kritik des Leon Diakonos und Michaël Dellos. (Wäschke : recherches conduites avec soin.) — Catulli liber recognovit L. Schwabe. (O. Harnecker : du bon et du nouveau.) — H. Dunger, De Dictye-Septimio Vergilii imitatore. (R. Peiper : preuve faite.) — A. Bœckh, Encyklopädie der philologischen Wissenschaften. (K. Bruchmann : 2e édition d'un chef-d'œuvre.) — E. Kuhnert, Daidalos. (E. Kroker : l'auteur fait de Dédale un artiste historique et un Crétois). — Juristische Abhandlungen, Festgabe für Georg Beseler. (W. Soltau : intéressant volume de mélanges.) — A. Boistel, Du *dies incertus* et de ses effets dans les dispositions testamentaires. (Soltau : ingénieux.) — Müller et Lattmann, Griechische Grammatik. (Schaarschmidt.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 21, 15 octobre 1886 : Harnack, Lehrbuch der Dogmengeschichte, I (Weizsäcker). — Beyschlag, das Leben Jesu, I, II (Holtzmann). — Lorenz, Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter, I, 3e édit. (Weiland : troisième édition très remaniée qui fait de ce livre un manuel, un livre de références sûr et très utile.) — Steindorff, Bibliographische Uebersicht über Georg Waitz' Werke. (Weiland.)

— N° 22, 1er novembre 1886 : Targum Onkelos, p. p. Berliner (de Lagarde : édition incommode qui ne manque de fautes « du plus grossier calibre »). — Tagebuch über Dr. Martin Luther geführt von Dr. Conrad Cordatus 1537, p. p. Wrampelmeyer. (Kawerau.) — Oesterley, Wegweiser durch die Literatur der Urkundensammlungen, I u. II. (Steindorf : à mettre à côté du Potthast.) — Vinkesteyn, De fontibus ex quibus Scriptor libri de Viris illustribus urbis Romae hausisse videatur. (Plew.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50 Vingtième année 13 décembre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 760, 27 nov. 1886 : The Odyssey of Homer, I-XII, transl. by the Earl of Carnarvon (Morshead : très louable). — BOYESEN, The history of Norway (Elton : récit vif et animé). — GREGO, A history of parliamentary elections and electioneering in the old days. (Courtney : amusant.) — El. R. CHAPMAN, A Comtist lover and other studies (Ed. Simcox). — HALDANE, Subtropical cultivations and climates. (Capper.) — Patrick Proctor Alexander. — A new reading of the Moabite Stone. (A propos du livre de MM. SMEND et SOCIN, « Die Inschrift des Königs Mesa von Moab » qui corrige et augmente sur quelques points les lectures de M. Clermont-Ganneau.) — Travelling tinkers in ancient Palestine. (Sayce.) — A Greek-English Lexicon of the New Testament, being Grimm's Wilke's « Clavis Novi Testamenti », translated, revised and enlarged by THAYER. (Sanday.) — The Etruscan numeral « kiemzathrms » (Rob. Brown). — The final aspirate in Arabic. (Redhouse.) — The astronomical theory of the ice age. (Pearson.) — The church of S. Maria della consolazione at Todi. (Mercer.)

The Athenaeum, n° 3083, 27 nov. 1886 : Edwin HODDER, The life and work of the seventh earl of Shaftesbury, 3 vols. (Biographie qui devait être écrite, et que vient de composer, avec de nombreux matériaux. un homme compétent.) — Major-général DRAYSON, Experiences of a Woolwich professor during fifteen years at the Royal Military Academy, — Letters a. papers, foreign and domestic, of the reign of Henry VIII, preserved in the public Record office, the British Museum, a. elsewhere in England, arranged a, catalogued by J. GAIRDNER. vol. IX (un des événements de l'année pour les amis de l'histoire). — The early custody of Domesday books. (Hubert Hall). — The Sellière library. — Geographical notes. — S. LANE-POOLE, The art of the Saracens in Egypt. (Livre clair et excellent à tous égards.)

Literarisches Centralblatt, n° 48, 20 nov. 1886 : Theolog. Bericht, V, 1885. — BECKER, Zinzendorf im Verhältniss zur Philosophie u. Kirchenthum seiner Zeit. (Utile.) — de FLAMARE, La 5e croisade et les chevaliers teutoniques en Nivernais. (Bon.) — Briefe von Heidelberger Professoren u. Studenten verfasst vor 300 Jahren, p. p. HAGEN. — GOPCEVIC, Bulgarien u. Ostrumelien, mit besond. Berücksicht. von 1876-1886. (Digne d'être lu.) — Oetker, Lebenserinnerungen, p. p. Fr. OETKER, III. — Hans Schiltberger's Reisebuch, nach der Nürnberger Handschrift hrsg. von LANGMANTEL. — Abraham ibn Esra, Diwân, p. p. EGERS. — SOLERTI, Manuale di metrica classica italiana ad accento ritmico. (Métrique nouvelle qui n'est qu'une « Spielerei. ») — BREUSING, die Nautik der Alten. (Bon travail d'un homme du métier.) — FRIMMEL, die Apokalypse in den Bilderhandschriften des Mittelalters. — EICHBORN, Zur Geschichte der Instrumentalmusik.

— N° 49, 27 novembre 1886 : SPITTA, Der zweite Brief des Petrus u. der Brief des Judas. — L. STEIN, die Psychologie der Stoa, I, metaphysisch-anthropologischer Theil. (Exact et profond.) — SCHIEMANN, Historische Darstellungen u. archivalische Studien, Beiträge zur baltischen Geschichte. (Recueil d'essais intéressants.) — Von HUHN, Kampf der Bulgaren um ihre National-Einheit (très attachant). — Edwin ARNOLD, India revisited (souvenirs d'un homme qui voit tout en rose). — VAMBÉRY, das Türkenvolk in seinen ethnolog. und ethnograph. Beziehungen geschildert. (Très utile). — DERENBOURG et SPIRO, Chrestomathie élémentaire de l'arabe littéral (n'attribue pas une grande importance aux observations de la *Revue critique*, 1885, n° 41e, trouve que l'ouvrage renferme des textes bien choisis et un bon et complet glossaire). — IBRAHIM-HILMY, The literature of Egypt a. the Soudan from the earliest times to the year 1885, I, A-L. (Devrait être plus exact et moins

inégal.) — Porphyrii philosophi Platonici opuscula selecta, iterum recogn. NAUCK (très méritoire). — FICK, die homerische Ilias nach ihrer Entstehung betrachtet u. in der ursprüngl. Sprachform wiedergegeben, II (n'aura pas de résultats durables pour la science). — FLEURIOT, Recueil de proverbes français, Auswahl franz. Sprichwörter mit deutscher Uebersetz. und Erklärung. (Tout à fait sans valeur.) — Kormaks-Saga, herausg. von MÖBIUS. (Fait avec le soin et la méthode qu'on connaît.) — Lessing's Laokoon, p. p. BLÜMNER (bon). — C. RIEGER, Schillers Verhältniss zur franz. Revolution. (Petite étude satisfaisante.) — Iwan MÜLLER, Handbuch der classischen Alterthumswissenschaft, IV. — BUSKEN-HUET, Rembrandt's Heimath, uebers, von Marie MOHR, bearb. u. hrsg. von VON DER ROPP, I. — KEYSER, die Stadtbibliothek in Cöln, ihre Organisation u. Verwaltung.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 45, 6 nov. 1886 : COX, The first century of christianity. (Jülicher : très estimable.) — LUDWIG, Die reformierte Gemeinde in Fredericia. — FREUDENTHAL, Ueber die Theologie des Xenophanes. (E. Zeller : résultats inacceptables, néanmoins ouvrage de grande valeur.) — Braunschweigische Schulordnungen von den ältesten Zeiten bis 1828 p. p. KOLDEWEY. — STRASSMAIER, Alphab. Verzeichnis der assyr. u. akkad. Wörter der Cuneiforminscriptions of Western Asia, II, 6. (Schrader : fin d'un ouvrage exécuté avec un soin long et opiniâtre.) — G. MEYER, Griech. Grammatik, 2e Aufl. (J. Schmidt : sera utile sous sa forme nouvelle et améliorée.) — WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, Isyllos von Epidauros. (Hanssen : « Œuvre d'art scientifique sur un poétereau sans talent et politique grotesque. ») — M. Terenti Varronis de lingua latina libri p. p. SPENGEL. (Jordan : suffira longtemps.) — STUHRMANN, die Idee und die Hauptcharaktere der Nibelungen. (Schönbach : assez bon.) — Moritz, Anton Reiser, p. p. L. GEIGER. — SCHUCHARDT, Romanisches u. Keltisches (W. Meyer : suite d'essai forts recommandables, sans pédanterie.) — HEINEMANN, Gœthes Faust in England u. Amerika, bibliograph. Zusammenstellung. — Max DUNCKER, Geschichte des Altertums, II. (R. Weil : consacré à Périclès, et lui est peu favorable.) — H. DERENBOURG, Ousâma Ibn Mounkidh, un émir syrien au premier siècle des croisades. (Wellhausen : tâche difficile pour l'éditeur qui a néanmoins réussi à établir un texte sûr et lisible en son ensemble ; on lui en saura le plus grand gré.) — HOPP, Bundesstaat u. Bundeskrieg in Nordamerika. (Holst.) — Länderkunde von Europa, bearb. von KIRCHHOFF, etc., IV-XII. — R. VISCHER, Studien zur Kunstgeschichte. (H. Grimm.) — RAMANN, Liszt als Psalmensänger u. die früheren Meister. (Bellermann.) — RÜMELIN, Zur Geschichte der Stellvertretung im römischen Civilprocess. (Seuffert.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 47, 20 novembre 1886 : R. NEUGEBAUER, Der Prologos der Antigone nach M. Schmidt. (H. Müller.) — A. C. LANGE, De conjunctivi et optativi usu Thucydides. (G. Behrendt : méritoire.) — A. ARLT, Zur Erklärung einiger Stellen des Horaz. (W. Meuses.) — Quaestiones criticae in L. ANNAEI SENECAE epistulas morales scripsit S. LINDE. (M. Gertz : très insuffisant.) — G. SCHEPSS, PRISCILLIAN, ein neu aufgefundener lateinischer Schriftsteller des 4 Jahrhunderts. (H. Rönsch : un ms. en onciales de Würzbourg contient onze traités de Priscillien, tous très importants pour l'histoire de l'Eglise et pour l'Italie ; on y trouve 370 citations de la Bible préhiéronymienne. L'édition princeps de Priscillien paraîtra dans le Corpus de Vienne.) — W. VOTSCH, C. Marius als Reformator des römischen Heerwesens. (Froehlich.) — E. MARCKS, De alis quales in exercitu romano tempore liberae RP. fuerint. (F. Froehlich : bon.) — C. P. TIELE, Babylonisch-assyrische Geschichte. (H. Winckler : très recommandable.) — Lettre d'O. RICHTER sur le nouveau gouverneur anglais de Chypre, Sir H. Bulwer, qui paraît mieux disposé pour l'archéologie que son prédécesseur.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 51 Vingtième année 20 décembre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 761, 4 décembre 1886 : Dowden, The life of Shelley, 2 vols. (Fait avec une admirable impartialité et en un style excellent.) — Hobart-Pasha, Sketches from my life. — On the buildings of Justinian by Procopius, transl. by Stewart a. annot. by Wilson a. Lewis; Description of Syria, including Palestine, by Mukaddasi, transl. from the arabic a. annot. by Le Strange. — A translation, Villon's ballad of dead ladies. — The Here prophecy. (Hales.) — Gardthausen, Catalogus codicum graecorum sinaiticorum. (Lindsay.) — The guide of the Perplexed of Maimonides. (Collins.)

The Athenaeum, n° 3084, 4 décembre 1886 : Symonds, Renaissance in Italy the catholic reaction; Jenkins, The story of the Caraffa. — Fr. Arnold, The history of Streatham. — Craig-Brown, The history of Selkirkshire or chronicles of Ettrick Forest. — The Pickwick papers jubilee edition, edit. by Ch. Dickens the younger, 2 vols. — Frost, Reminiscences of a country journalist. — The Red Book of the Exchequer. — The art. « Shorthand » in the Encyclopaedia britannica (Pocknell). — Azazel and the goat worship. (Neubauer.) — Notes from Laurium (Hirst).

Literarisches Centralblatt, n° 50, 4 déc. 1886 : Mashafa temkat, Liturgie zum Tauffest der Aethiop. Kirche, von Arnhard. (Méritoire et important.) — Cornelius, die Verbannung Calvin's aus Genf 1538. (A de la valeur.) — Blanc, Bibliographie italo-française, I. — Die Traditionsbücher des Hochstiftes Brixen X-XIV Jahrh., p. p. Redlich. — Faber, Eulogius Schneider. (Intéressant.) — Koser, Friedrich der Grosse als Kronprinz. (Excellent.) — E. Mayer, Zur Entstehung der Lex Ribuariorum. (Instructif, mais forme peu agréable.) — Alton, Rimes ladines in pert con traduz. ital. — Guardione, Antologia poetica del secolo XIX. — Erdmann, Grundzüge der deutschen Syntax, I. (L'auteur n'était pas fait pour une tâche aussi difficile.) — Bigot, questions d'enseignement secondaire.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 46, 13 nov. 1886 : Horst, Elias von Nisibis Buch zum Beweis der Wahrheit des Glaubens. (Baethgen : traduction qui paraît fidèle.) — Aristotelis περὶ ἑρμηνείας librum p. p. Michelis. (Susemihl.) — Collitz, die neueste Sprachforschung u. die Erklär. des indogerm. Ablautes. (F. Hartmann : très remarquable.) — Osthoff, Die neueste Sprachforschung u. die Erklär. des indogerm. Ablautes, Antwort auf die Schrift von Collitz. (J. Schmidt : rapporte ses entretiens avec Osthoff qui ne les a dénaturés.) — Brédif, L'éloquence politique en Grèce. (Nitsche : porte sur cet ouvrage le même jugement que Huit et que Graux; il n'avance pas la science.) — V. Streng, De Ciceronis ad Brutum epistolarum libro qui secundus inscribitur. (Becher.) — Alberti, Börne. (D. Jacoby : superficiel.) — Alwin Schmidt, Ueber das Alexanderlied des Alberic von Besançon. (Schröder : méthode et résultats à approuver.) — Von Rohden, De Palaestina et Arabia provinciis romanis quaestiones selectae. (Klebs : soigné.) — M. Maurer, Pabst Calixt II, 1. (Bernheim.) — Chr. Moreau, Une mystique révolutionnaire, Suzette Labrousse. (Wohlwill : intéressant.) — Chalmers u. Gill, Neuguinea. — Loeschke, Die östliche Giebelgruppe am Zeustempel zu Olympia. (Treu : « N'avance pas la question », malgré la sagacité de l'auteur.) — K. Lehmann, der Königsfriede der Nordgermanen. (Pappenheim.) — Fröhlich, Beiträge zur Geschichte der Kriegführung u. Kriegskunst der Römer zur Zeit der Republik. (Soltau : problèmes esquissés plutôt que résolus.)

— N° 47, 20 novembre 1886 : Pröhle, Harzsagen. (Deuxième édition qui ne satisfait pas l'attente des lecteurs.) — Eucken, die Philosophie des Thomas von Aquino u. die Cultur der Neuzeit.

— O. Arndt, Gegen die Fremdwörter in der Schulsprache (von Sallwürk : plainte exagérée). — Jesina, Romani Cib oder die Zigeuner-sprache. (Miklosich : travail solide et original.) — Saupp, Quaestiones criticae (Kaibel : beaucoup de nouveau). — Zvetaieff, Inscriptiones Italiae inferioris dialecticae (Bechtel : manuel qui ne fait pas avancer la science et où l'on trouve des fautes notoires). — Diederichs, Unsere Selbst = und Schmelzlaute (auch die englischen) in neuem Lichte. (Holthausen : complètement manqué.) — Shakespeare reprints, I, King Lear, parallel texts of the first quarto a. the first folio with collations of the later quartos and folios, edit. by Vietor. (Zupitza : on ne voit pas clairement d'après quels principes l'éditeur a procédé.) — Pokorny, die Wirksamkeit der Legaten des Pabstes Honorius III in Frankreich u. Deutschland (Winkelmann : bien fait). — Akten der Ständetage Ost = und Westpreussens, hrsg. von Toeppen, V, 1. (Perlbach) — Langenbeck, Geschichte der Reformation des Stiftes Halberstadt (Friedensburg). — Bidermann, die Nationalitäten in Tirol u. die wechselnden Schicksale ihrer Verbreitung. (Steub : soigné et riche en informations.) — Francisci Albertini opusculum de mirabilibus novae urbis Romae, hrsg. von Schmarsow. (Kraus : nombreuses et très utiles remarques.) — Corn. Gurlitt, Geschichte des Barockstiles, des Rococo u. des Klassicismus, I-III. (Orth : clair et détaillé à la fois.) — Schulthess, Vormundschaft nach attischem Recht. (Dittenberger : grand soin et exposé complet, mais manque de clarté et de précision.)

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 48, 27 novembre 1886 : Euripides, Herakliden, zum Schulgebrauch erklärt von W. Bauer. 2° Auflage besorgt von N. Wecklein (K. Busche : bon). — Plutarchs Themistokles herausgegeben von A. Bauer (Michaëlis : recherches sur les sources). — Die Sprichwörtersammlung des Maximus Planudes, erläutert von E. Kurtz (G. Knaack : soigné). — R. Doering, De Silii Italici epitomes re metrica et genere dicendi (H. Magnus : essaie de prouver par la statistique des dactyles et des spondées que Silius Italicus est l'auteur de l'Ilias Latina). — O. Eichert, Wörterbuch zu den Verwandlungen des Publius Ovidius Naso (H. Magnus : 9° édition d'un utile lexique). — G. Gvetz, Quaestiones Varronianae; A. Gellii Noctium atticarum libri XX ex recensione M. Hertz (O. S.) — J. Zvetajeff, Inscriptionis Italiae inferioris dialecticae (W. Deecke : bon). — H. Wiegand, Platää zur Zeit des Einfalles der Perser in Böotien (G. Egelhaaf). — A. Neumeyer, Aratus aus Sikyon (Klatt : exposition assez animée). — C. von Oppen Aufgaben zum Uebersetzen in das Griechische (F. Müller). — Ἡμερολογίον τῆς ἀνατολῆς ὑπὸ Ἀθ. Παλαιολόγου (G. Meyer : mérite d'être lu).

Theologische Literaturzeitung, n° 21, 16 octobre 1886 : Harris, Fragments of Philo Judaeus. (Schürer.) — Holsten, Die synoptischen Evangelien nach der Form ihres Inhaltes. (Schürer.) — Diehl, Ravenne, études d'archéologie byzantine. (Pohl : bon travail.) — Horst, Des Metropoliten Elias von Nisibis Buch vom Beweis der Wahrheit des Glaubens. (Krüger : introduction et traduction excellente). — Kayser, Beiträge zur Geschichte und Erklärung der alten Kirchenhymnen, 2 vols. (Achelis : intéressant et instructif.) — Zahn, Abriss einer Geschichte der evangelischen Kirche auf dem europäischen Festlande im XIX Jahrhundert. (Bornemann : « Subjectiv und tendenziös. »)

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 37, 15 sept. 1886 : Ph. Alt, Die Grenzen der Kunst und die Buntfarbigkeit der Antike (Frendelenburg : ouvrage superficiel d'un dilettante). — Des Sophokles Antigone.

Griechisch und deutsch von A. Böckh. Neue vermehrte Ausg. (Kern : intéressant pour les savants). — G. Behrendt, über den Gebrauch des Infinitivs mit Artikel bei Thucydides (Widmann : utile). — Ciceronis Orator. Rec. Th. Stangl (Muther : fruit d'études très solides et laborieuses). — Servii in Vergilii carmina commentarii, rec. G. Thilo et H. Hagen, II, 2 (R. : ne trompe en rien l'attente générale). — M. Holba, Ueber das Wesen Poseidons (E : l'auteur n'est pas à la hauteur de la science).

— N° 38, 22 sept. 1886 : Θουκυδίδου ξυγγραφή. Mit erkl. Anm. herausg. von K. W. Krüger I, 2 (l. III et IV). 3te Aufl. von W. Pökel (Widmann : bonne revision d'une édition excellente). — Thukydides' 2tes Buch, kap. 1-65, erkl. Ausg. von Franz Müller (Wiedmann : recommandable). — Strecker, Über den Rückzug der Zehntausend (Ball : livre très remarquable, bien que les résultats ne soient pas toujours sûrs). — J. Egli, Beiträge zur Erklärung der pseudovergilianischen Gedichte (Maurer : absolument sans valeur). — Victor, Quousque tandem, Der Sprachunterricht muss umkehren! (Hergel repousse les attaques impétueuses et injustes de l'auteur).

— N° 39, 29 sept. 1886 : A. Roquette, De Xenophontis vita (Matthias : fond très solide, foule de recherches de détail). — G. Fricke, De fontibus Plutarchi et Nepotis in vita Phocionis (Klotz : le résultat des études sérieuses de l'auteur est que Duris de Samos a été la source principale de Plutarque). — R. C. Jebb, Richard Bentley, übers. von Wöhler (Landgraf : lecture agréable et instructive).

— N° 40, 6 octobre 1886 : R. Schubert, Geschichte der Könige von Lydien (Evers : pas sans mérite, mais souvent le critique devient hypercritique, surtout pour les indications chronologiques d'Hérodote). — F. Weck, Beiträge zur Erklärung Homerischer Personennamen (Zacher : abominable). — Fr. Holzweissig, Lat. Schulgrammatik, et K. Heraeus, Lat. Schulgrammatik (Landgraf). — R. Sabbadini, Della biblioteca di Giovanni Corvini e d'una ignota commedia latina (Stangl). — E. Rex, Abriss der Geschichte der antiken Litteratur (Hergel : sans valeur).

N° 41, 13 octobre 1886 : Euripidis Hippolytus. Ed. Th. Barthold (Gloël : méritoire, mais quelquefois prévenu et arbitraire). — A. Frigell, Prolegomena in T. Livii librum XXIII (Krah : beaucoup de fines remarques sur la langue de Tite-Live). — Calpurnii et Nemesiani Bucolica rec. H. Schenkl (Jakoby : bonne et utile édition). — J. J. Baebler, Beiträge zu einer Geschichte der latein. Grammatik im Mittelalter (Landgraf : les citations sont la partie la plus précieuse de ce livre). — P. Harre, Latein. Schulgrammatik (Ziemer). — Fr. et Jul. Ranke, Präparation zu Cäsars gallischem Kriege (Hergel).

— N° 42, 20 octobre : F. M. Nichols, Notizie dei rostri del Foro romano et O. Richter, Rekonstruktion und Geschichte der römischen Rednerbühne (Hülsen : il y a du neuf et du juste dans le travail de N., mais son hypothèse sur l'hemicyclium est manquée; R. a trouvé le juste point de vue pour examiner les hypothèses et résoudre les doutes, il a conduit ses recherches avec énergie et succès). — Homeri Iliadis carmina ed. Rzach (Gemoll : n'est pas une édition classique comme elle devrait l'être; l'auteur remonte, pour la constitution du texte, au-delà des Alexandrins). — Fegge, Studien zur lateinischen Synonymik (Ziemer : fond excellent). — E. Woelfflin, Archiv für latein. Lexikographie und Grammatik, III, 2 (Landgraf).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 52 Vingtième année 27 décembre 1886

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. J. DARMESTETER, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement, et non par commissionnaire, les livres dont ils désirent un compte-rendu.

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, Rue Saint-Benoît, Paris.

PRINCIPALES NOUVEAUTÉS POUR LES ÉTRENNES DE 1887.

VIENT DE PARAITRE

TITIEN

SA VIE ET SON ŒUVRE

Par GEORGES LAFENESTRE

Un magnifique volume in-folio colombier, illustré de 50 grandes planches hors texte gravées à l'eau-forte par GAUJEAN et LE NAIN ou reproduite par l'héliogravure en creux et en relief, et d'un grand nombre de gravures dans le texte reproduisant les tableaux de TITIEN et ses principaux dessins originaux par les nouveaux procédés de gravure directe.

TIRAGE A 800 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

Édition sur papier vélin, avec cartonnage artistique, numérotée de 26 à 800. 100 fr.

TIRAGE DE LUXE AVEC PLUSIEURS SUITES DES PLANCHES

Nos 1 à 5 sur papier du Japon. . 500 fr. | Nos 11 à 15 sur papier Whatman. 300 fr.
6 à 10 sur papier de Chine. 300 fr. | 16 à 25 sur papier de Hollande. 200 fr.

Nous avons fait graver pour cet ouvrage les plus célèbres tableaux et les principaux dessins de Titien qu'on admire en Italie, en Allemagne, en Russie, en Angleterre, en Espagne et en France. Un grand nombre sont reproduits par l'héliogravure directe avec une fidélité absolue. Les eaux-fortes, confiées à des artistes de talent, ont été exécutées dans les divers musées de l'Europe, en présence de l'original même. Notre monographie contient en outre, les plus belles estampes anciennes que nous ayons à la Bibliothèque nationale.

M. G. Lafenestre a fait de la Vie de Titien une étude historique qui abonde en documents curieux ; dans la partie critique de son livre, il analyse éloquemment les œuvres de ce Maître d'un génie si puissant et qui, dans le portrait et dans le paysage, tient un rang aussi élevé que dans la peinture d'histoire.

VIENT DE PARAITRE

L'ILIADE D'HOMÈRE

Illustration de HENRI MOTTE

Un beau volume in-4 carré, imprimé sur papier vélin en caractère type Didot et illustré de 24 grandes compositions, reproduites en héliogravure et en couleur. Traduction de M. PESSONNEAUX.

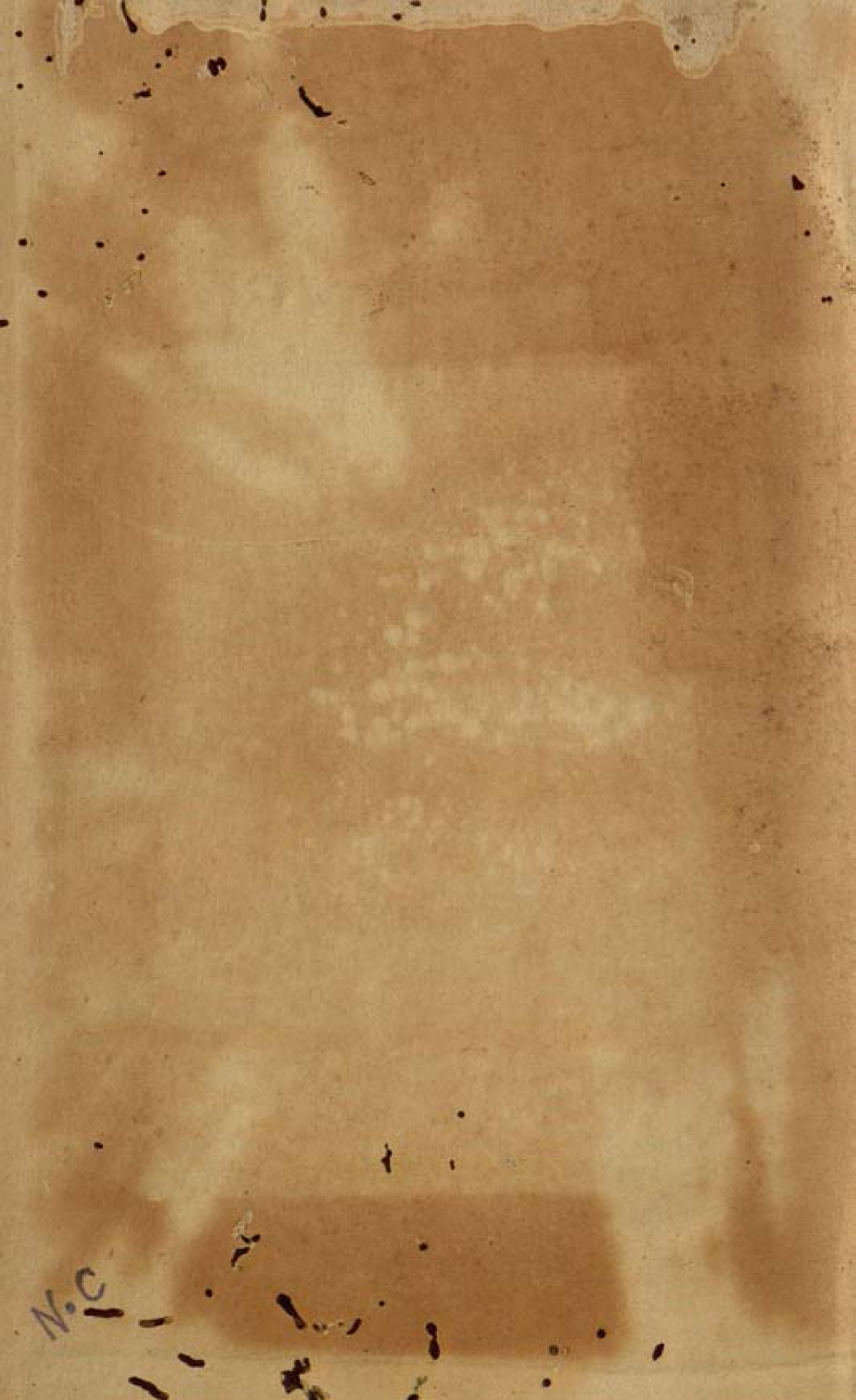
Prix broché.. 40 fr.
50 exemplaires sur Hollande, numérotés, avec deux états des planches.. 80 fr.

La traduction de M. Pessonneaux est classique. Elle donne à la fois satisfaction aux savants et aux artistes.

L'illustration présentait de grandes difficultés; il ne s'agissait plus, pour un tel livre, de dessiner une série de scènes, mais véritablement de faire, à côté du poète, œuvre de créateur. Dans ces douze dernières années, M. Henri Motte a exécuté pour l'*Iliade* une véritable galerie de Musée composée de 24 grands tableaux à l'huile. Nous avons fait reproduire cette œuvre considérable en héliogravure, afin de lui conserver le puissant caractère archéologique dont elle est empreinte. Nous pouvons dire que jamais ouvrage n'aura été conçu et exécuté avec une plus grande conscience artistique.

Voir page précédente pour les autres nouveautés.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.


N.C